BnF Gallica

L'Illustration : journal universel

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. L'Illustration : journal universel. 1855-07-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d’une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l’exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

ROF 1 1985

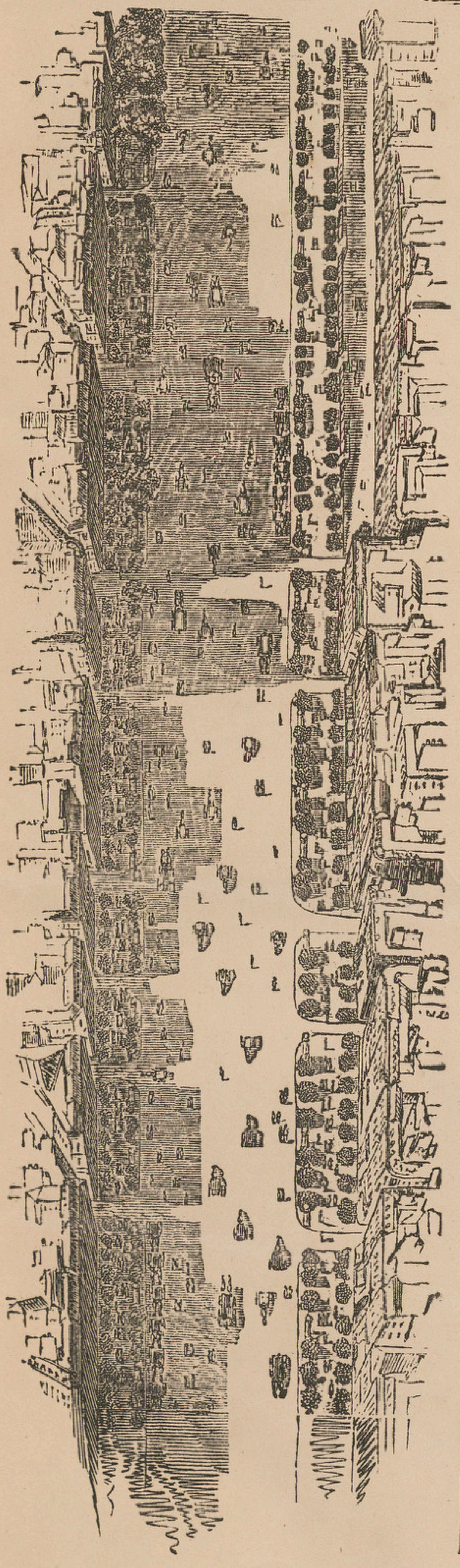
BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7513 00385438 6
Hist
Illu
1855/07-12.
B14

XXX 116

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.



L'ILLUSTRATION

TOME XXVI

ORNÉ DE 800 VIGNETTES

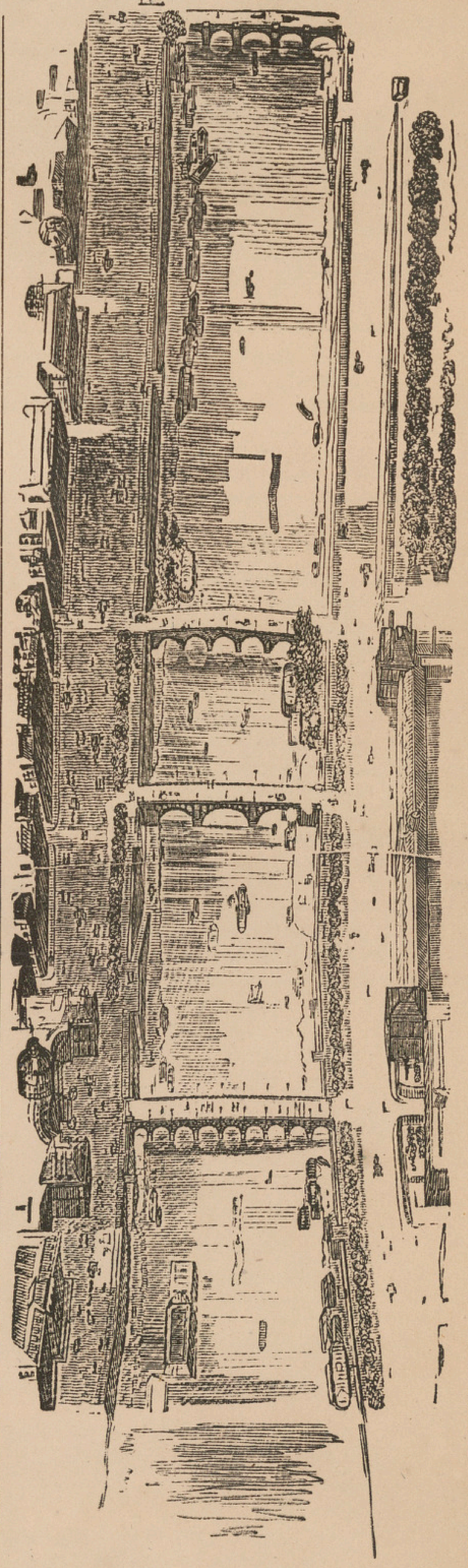
Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novemb., Décemb.

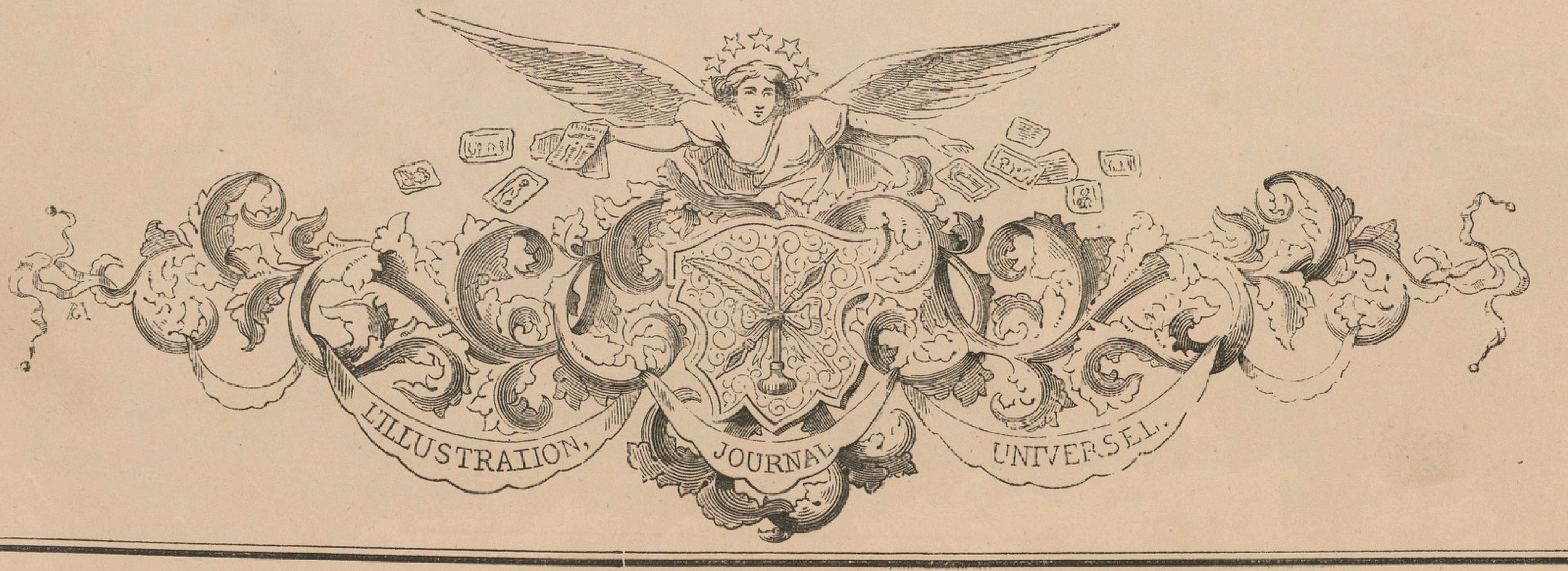
1855

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE P.E. PÉRIODIQUES
Salle des Périodiques
Per. Bur. 1000

PARIS

60, RUE RICHELIEU





L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

7 JUILLET 1855.

TIMBRE IMPÉRIAL

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 645. — Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

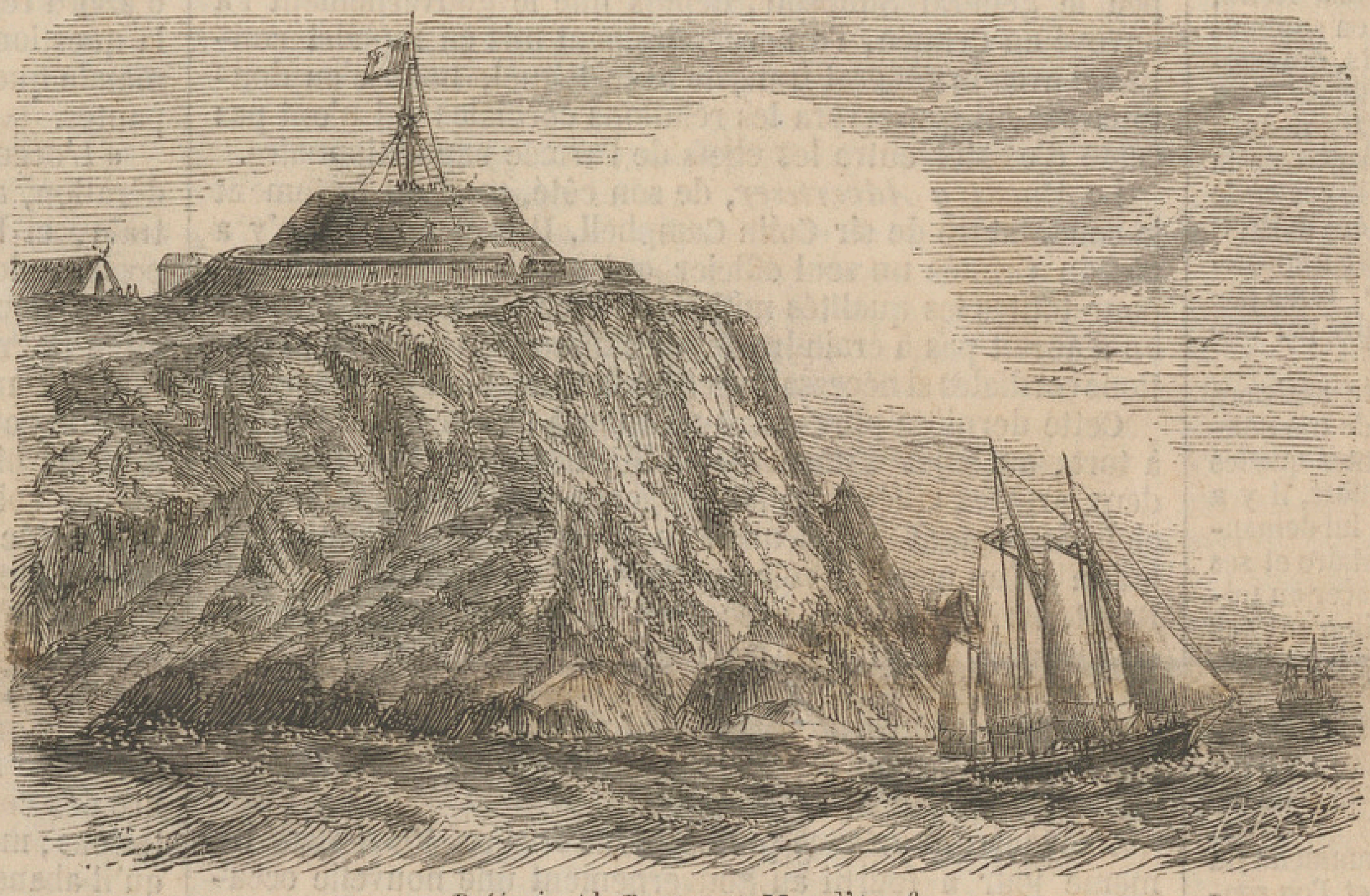
Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Correspondance de la Baltique. — La milice de Saint-Pétersbourg. — Attaque de la ville de Shang-aï. — Rapport du général Pélissier sur l'affaire des 17 et 18 juin. — Chronique littéraire. — La mer d'Azof. — Le secret de la Bianetti (suite). — Exposition universelle des beaux-arts. — Bibliographie. — Exposition universelle de l'industrie; les tissus (1er article). — Mélanges industriels. — J. J. Barre, graveur. — Correspondance et avis divers, etc.

Gravures : Fort et batterie Ak-Bournou; démantellement de cette batterie. — Nouvelle milice russe; le général Yermoloff; costumes de la milice nationale mobile; tirailleurs de la famille impériale; milice maritime. — Etat des murailles de Shang-aï après l'attaque des marins du *Jeanne-Darc* et du *Colbert*; costumes chinois; cérémonie funèbre en l'honneur des victimes du combat de Shang-aï. — Expédition de la mer d'Azof; incendie de Yénitski, des navires d transport russes, et d'un vapeur de guerre, par l'escadre de ligne à vapeur anglaise; cap Phanar et feu à l'entrée de la mer d'Azof; bombardement du fort d'Arabat; Taman (ancienne Phanagoria; corps de garde anglais de Yeni-Kaleh; banc et batterie Cheska, en face d'Yeni-Kaleh, bombardés et détruits. La ville d'Héraclée. Incendie de Berdianski et de 150 navires russes mouillés dans le port. — Carte de la mer d'Azof. — Salon : l'Atelier d'Horace Vernet; Chasse au mouflon par des Marocains; Célébration de la messe pendant la campagne de Kabylie. — Bibliothèque, par M. Beaufils, de Bordeaux. — J. J. Barre, portrait. — Rébus.



Batterie Ak-Bournou. Mer d'Azof.

Histoire de la semaine.

La guerre n'a pas apporté de nouveaux résultats depuis l'affaire du 18 juin, dont les détails arrivent seulement à Paris la veille du jour où nous écrivons ce bulletin; aussi redouble-t-on de décision et de mesures énergiques pour la continuer. Les envois de troupes et de munitions se succèdent avec une ardeur qui témoigne en même temps de la force inépuisable des alliés et du prix que les deux gouvernements attachent à couronner l'entreprise d'une fin glorieuse.

C'est pour obtenir les moyens de poursuivre la guerre à outrance contre un adversaire résolu, de son côté, à la soutenir au prix du sang et des sacrifices qu'il demande à ses sujets, que le Sénat et le Corps législatif, convoqués pour le 2 juillet, se sont réunis et délibèrent en ce moment sur trois projets

Les matelots du *Cacique* démantelant la batterie Ak-Bournou, dont ils précipitent les canons dans la mer. — D'après les dessins de M. Durand-Brager

de loi dont nous dirons l'objet. Enregistrons d'abord ici le discours prononcé par l'Empereur à l'ouverture de cette session extraordinaire :

« Messieurs les sénateurs, Messieurs les députés,

« Les négociations diplomatiques entamées pendant le cours de notre dernière session vous avaient fait pressentir que je serais obligé de vous rappeler lorsqu'elles seraient arrivées à leur terme. Malheureusement, les conférences de Vienne ont été impuissantes à amener la paix. Je viens donc de nouveau faire appel au patriotisme du pays et au vôtre.

« Avons-nous manqué de modération dans le règlement des conditions ? Je ne crains pas d'examiner la question devant vous. Il y avait un an environ que la guerre avait commencé, et déjà la France et l'Angleterre avaient sauvé la Turquie, gagné deux batailles, forcé la Russie à évacuer les Principautés et à épuiser ses forces pour défendre la Crimée. Enfin nous avions en notre faveur l'adhésion de l'Autriche et l'approbation morale du reste de l'Europe.

« Dans cette situation, le cabinet de Vienne nous demanda si nous consentirions à traiter sur des bases vaguement formulées avant nos succès. Un refus de notre part devait sembler naturel. Ne devait-on pas croire, en effet, que les exigences de la France et de l'Angleterre se seraient accrues en proportion de la grandeur de la lutte et des sacrifices déjà faits ? Eh bien ! la France et l'Angleterre ne se sont pas prévalues de leurs avantages ni même des droits que leur affraient les traités antérieurs, tant elles avaient à cœur de rendre la paix plus facile et de donner une irrécusable preuve de leur modération.

« Nous nous sommes bornés à demander, dans l'intérêt de l'Allemagne, la libre navigation du Danube et une digue contre le flot russe qui vient sans cesse obstruer l'embouchure de ce grand fleuve ; dans l'intérêt de la Turquie et de l'Autriche, une meilleure constitution des principautés, afin qu'elles servent de rempart contre ces invasions sans cesse renaissantes du Nord ; dans un intérêt d'humanité et de justice, les mêmes garanties pour les chrétiens de toutes les communions, sous la protection exclusive du Sultan ; dans l'intérêt de la Porte comme dans celui de l'Europe, nous avons demandé que la Russie limitât à un chiffre raisonnable le nombre des vaisseaux qu'elle entretient à l'abri de toute attaque dans la mer Noire et qu'elle ne peut entretenir que dans un but d'agression.

« Eh bien ! toutes ces propositions, que j'appellerai magnanimes par leur désintéressement, et qui avaient été approuvées, en principe, par l'Autriche, par la Prusse et par la Russie elle-même, se sont évanouies dans les conférences. La Russie, qui avait consenti théoriquement à mettre fin à sa prépondérance dans la mer Noire, a refusé toute limitation de ses forces navales, et nous en sommes encore à attendre que l'Autriche exécute ses engagements, qui consistaient à rendre notre traité d'alliance offensif et défensif si les négociations n'aboutissaient pas. L'Autriche, il est vrai, nous a proposé de garantir avec elle, par un traité, l'indépendance de la Turquie, et de considérer à l'avenir comme *casus belli* le cas où le nombre des vaisseaux de la Russie aurait dépassé celui qui existait avant la guerre. Accepter une semblable proposition était impossible ; car elle ne liait en rien la Russie, et, au contraire, nous paraissions sanctionner sa prépondérance dans la mer Noire par une convention. La guerre a dû suivre son cours.

« L'admirable dévouement de l'armée et de la flotte amènera bientôt, je l'espère, un résultat heureux ; c'est à vous de me donner les moyens de continuer la lutte. Le pays a déjà montré quelles étaient ses ressources et sa confiance en moi. Il avait offert, il y a quelques mois, dix-sept cent millions de plus que je ne lui demandais ; une partie suffira pour soutenir son honneur militaire et ses droits comme grande nation. J'avais résolu d'aller me placer au milieu de cette vaillante armée où la présence du souverain n'eût pas été sans produire une influence heureuse, et, témoin des héroïques efforts de nos soldats, j'aurais été fier de pouvoir les diriger ; mais les graves questions agitées à l'étranger sont toujours demeurées en suspens et la nature des circonstances a exigé à l'intérieur de nouvelles et importantes mesures. C'est donc avec douleur que j'ai abandonné ce projet.

« Mon gouvernement vous proposera de voter la loi annuelle du recrutement. Il n'y aura point de levée extraordinaire, et l'on rentrera dans les voies accoutumées qui nécessitent, pour la régularité de l'administration, le vote de la levée une année à l'avance.

« En terminant, Messieurs, payons ici solennellement un juste tribut d'éloges à ceux qui combattent pour la patrie ; associons-nous à ses regrets pour ceux dont elle déplore la perte. L'exemple de tant d'abnégation et de constance n'aura pas été en vain donné au monde. Que les sacrifices nécessaires ne nous découragent pas ; car, vous le savez, une nation doit ou abdiquer tout rôle politique, ou, si elle a l'instinct et la volonté d'agir conformément à sa nature généreuse, à son histoire séculaire, à sa mission providentielle, elle doit, par intervalles, savoir supporter les épreuves qui seules peuvent la retremper et la reporter au rang qui lui est dû.

« Confiance en Dieu, persévérance dans nos efforts, et nous arriverons à une paix digne de l'alliance de deux grands peuples.

« Paris, le 2 juillet 1852. »

Le Corps législatif est entré en séance immédiatement après la cérémonie d'ouverture qui a eu lieu aux Tuileries, et le sommaire adressé aux journaux portait que l'assemblée a reçu communication : 1° d'un projet de loi ayant pour objet d'autoriser le gouvernement à contracter un emprunt de 750 millions ; 2° d'un projet de loi relatif à l'établissement de divers impôts ; 3° d'un projet de loi fixant à 140,000 hommes le contingent de la classe de 1855, qui devra être appelé en 1856.

Les nouveaux impôts comprennent l'élévation à 50 fr. du droit de consommation sur l'alcool ; l'élévation de l'impôt sur le prix des places de voyageurs transportés par les chemins de fer, impôt qui sera à l'avenir calculé sur le prix total des places, et le prélèvement d'un dixième sur le transports de marchandises à grande vitesse ; enfin, la perception temporaire d'un nouveau décime.

Le produit de ces divers impôts est estimé à 70 millions, qui seront affectés aux intérêts des deux emprunts votés en dernier lieu, et de celui sur lequel le Corps législatif est appelé à se prononcer. Ces charges seront temporaires et disparaîtront au retour de la paix, ou par le développement de la prospérité intérieure.

L'ordre du jour de la séance du lendemain portait la nomination de trois commissions pour l'examen des trois projets de loi dont les motifs, exposés par le conseil d'État, ont été publiés dans tous les journaux.

A la suite du discours d'ouverture de la session, *le Moniteur* a publié un article qui est une sorte de paraphrase de ce discours. Il y est de nouveau question des conférences de Vienne :

« Les négociations ont eu pour résultat de donner aux « obligations de l'Autriche envers la France et l'Angleterre « la plénitude de leur force... Armé pour la défense d'une « cause qui, réunissant toutes les sympathies, devrait réu« nir aussi tous les drapeaux, le gouvernement ne négligera « rien pour féconder les alliances déjà conclues et pour en « contracter de nouvelles ; mais, dût-il avoir à supporter « seul avec l'Angleterre le principal poids du fardeau jus« qu'au dénoûment de la lutte, il a une confiance entière « dans le courage militaire des deux armées, dans le cou« rage civique des deux nations. Il réussira, on n'en saurait « douter, à donner aux questions laissées pendantes par les « négociations une solution conforme à l'honneur national, « aux intérêts et aux vœux de l'Europe. »

Le gouvernement a fait recueillir aux archives une correspondance diplomatique qui a paru dans deux numéros du *Moniteur*, afin d'établir que la politique de la France à l'égard de la prépondérance de la Russie dans la mer Noire, n'est pas nouvelle, mais qu'elle est une politique en quelque sorte traditionnelle et qui a été le sujet de négociations suivies avec une grande prévoyance par le gouvernement de Louis XVI. Il est vrai que si la guerre eût éclaté, à cette époque, la France aurait eu contre elle son alliée d'aujourd'hui, qui avait dans ce temps-là, et qui a eu jusqu'à l'époque actuelle une autre tradition.

On a annoncé, cette semaine, la mort de lord Raglan, dont la dernière œuvre est le rapport qui vient d'être publié sur la journée du 18 juin. Il paraît que son successeur sera le général Simpson. Le général Simpson, dit le *Morning Post*, a servi pendant longtemps et s'est acquis une haute considération militaire. Pendant la guerre de la Péninsule, il assistait à la défense de Cadix et à l'attaque de Séville. En 1815, il fut blessé à l'affaire des Quatre-Bras, et, en 1845, il fut envoyé dans le Scinde pour y exercer un commandement sous les ordres de feu Charles Napier. Sir Charles Napier le considérait comme le meilleur officier qu'il eût sous ses ordres, et nous avons des motifs de croire que lord Ellenborough, qui était alors gouverneur général, l'avait en haute estime, et que, si quelque accident fût arrivé à sir Charles, il aurait chargé le général Simpson de la conduite de la guerre. La position officielle élevée qu'a occupée le général Simpson, depuis que le gouvernement l'a envoyé en Crimée, l'a nécessairement mis en rapport continuel avec le général français avec lequel, nous n'en doutons pas, il conservera les relations cordiales qui n'ont pas cessé d'exister entre les chefs de l'armée expéditionnaire.

Le *Morning Advertiser*, de son côté, soutient fortement la candidature de sir Colin Campbell. Il prétend qu'il n'y a pas en Crimée un seul officier qui puisse lui être comparé pour toutes les qualités militaires. Bien entendu qu'avec lui on n'aurait pas à craindre de refroidissement dans « les relations cordiales si nécessaires entre la France et l'Angleterre. »

Cette dernière phrase fait allusion à des bruits répandus à tort, au sujet d'une mésintelligence entre les chefs des deux armées alliées, mésintelligence que les rapports officiels démentent de la manière la plus catégorique, ainsi qu'on qu'on peut le voir encore par le rapport de l'amiral Bruat, arrivé à temps, avec l'amiral Lyons, de l'expédition de Kertch, pour prendre part à l'affaire du 18 avec les deux escadres. Ce rapport a été publié dans *le Moniteur* du 3 juillet. Nous renvoyons également au *Moniteur* du 1er juillet et aux journaux du lendemain pour le rapport de l'amiral Bruat sur l'affaire d'Anapa.

Une correspondance publiée dans *le Constitutionnel* du même jour a fourni au gouvernement une nouvelle occasion de protester contre le titre de feuille officielle, que le public donne quelquefois à des journaux dont les rapports avec l'autorité sont plus directs.

« Le général Pélissier, dit cette correspondance, par une nouvelle organisation, scindait le deuxième corps d'armée. Le général Bosquet recevait le commandement du corps d'observation de la Tchernaïa, composé de quatre divisions d'infanterie, d'une réserve d'artillerie et de deux divisions de cavalerie, ainsi que des équipages nécessaires. Les quatre vieilles divisions qui avaient si vaillamment livré bataille le 7 juin et emporté, sous le commandement du général Bosquet, les ouvrages Blancs et le mamelon Vert, se trouvaient donc séparées.

« Ces régiments, rompus aux tranchées des attaques de droite, façonnés de longue main à l'autorité d'un chef envers lequel ils étaient pleins de confiance, habiles à se tirer d'embarras dans un terrain dont ils connaissaient tous les replis, habitués depuis longtemps à se prêter un mutuel appui, et puisant dans une noble émulation une force nouvelle, devaient, dans la journée même, s'éloigner. Les divisions Camou et Dulac descendaient dans la plaine ; les divisions Brunet et Mayran, les vétérans du siége de droite, restaient sur les plateaux ; la division commandée par le général d'Autemarre, arrivée dans le journée de Kertch, et une division de la garde, remplaçaient les deux anciennes divisions. Le général Regnaud de Saint-Jean d'Angely recevait le commandement de toute cette partie de nos lignes.

« Ces changements firent naître quelques regrets à la veille même d'une attaque sérieuse, car l'armée croyait qu'elle allait être appelée à tenter l'assaut sur les fortifications de Malakoff, et l'artillerie annonçait que le lendemain, 17, elle serait prête à ouvrir le feu de ses batteries nouvelles. Le général d'Autemarre est un des plus vigoureux officiers de l'armée, et sa réputation, glorieusement acquise, est grande parmi les soldats ; mais ses troupes, comme celles de la garde, comme le général Regnaud de Saint-Jean d'Angely, ne connaissaient point le terrain où l'on devait se battre, chose d'une importance si grande dans une guerre de siége ; de plus, elles n'avaient point la même cohésion que les troupes qu'elles remplaçaient. En un mot, cette unité, lien du chef et du soldat, fruit du temps et d'une mutuelle estime, allait tout à coup faire défaut. Tous ces changements eurent lieu immédiatement. »

Le Constitutionnel fait suivre ce début d'un récit qui est loin d'être d'accord avec le récit véritablement officiel ; ce qui fait dire au *Moniteur* : « Les faits reproduits par *le Constitutionnel* dans sa correspondance de Sébastopol, sont, d'ailleurs remplis d'une grande exagération, et en contradiction avec tous les renseignements parvenus au gouvernement. »

Nous donnons plus loin le récit détaillé de cette journée dans le rapport du général Pélissier, qui ne fait, bien entendu, aucune mention de cet incident.

Une dépêche russe porte qu'il ne s'est rien passé en Crimée depuis le 29.

L'Invalide russe a publié le relevé suivant des pertes éprouvées par les Russes dans l'affaire du 7 juin :

« Hommes hors de combat, 2,947.

« Tués : le général Timofigeff, 4 officiers supérieurs, 27 officiers inférieurs, 501 soldats.

« Blessés : 11 officiers supérieurs, 69 officiers inférieurs, 2,334 soldats.

« A Taganrog, d'après le même journal, il y a eu 11 habitants tués, 24 blessés ; 69 maisons détruites, 148 maisons brûlées et 1,224,000 tschetwerts de blé détruits. »

Des difficultés diplomatiques existent toujours entre les cabinets de Berlin et de Vienne. Il s'agit, on le sait, d'une communication que les deux gouvernements voudraient faire à la Diète, et sur laquelle ils désirent s'entendre, afin d'éviter, s'il se peut, de laisser constater un dissentiment trop marqué au sein de la Confédération.

L'Autriche, engagée par une foule de déclarations, demande tout naturellement que la communication à faire à Francfort renferme le principe de l'indivisibilité des quatre garanties, tandis que la Prusse n'entend maintenir comme acquises que les deux premières, les seules, à son avis, qui intéressent directement l'Allemagne.

Le comte Buol a envoyé à Berlin, le 25, en réponse à la dépêche prussienne du 10, un exposé des déclarations que le cabinet autrichien a l'intention de faire à la Diète. Ces déclarations ne seront faites, il est vrai, que si l'Autriche a l'assentiment de la Prusse. Avant que d'examiner comment on pourrait déterminer la Confédération à supporter une partie des frais de l'occupation des principautés, il faudra d'abord régler d'autres difficultés : décider, préalablement, la question de savoir si l'Autriche devra consentir à la demande que pourra lui faire la Porte d'évacuer les principautés.

« L'occupation de ces provinces, au nom de la Confédération, aurait en outre le caractère d'une opération arbitrale, et l'Autriche attache une grande importance à une position de ce genre, ajoute le journal qui donne ces nouvelles. Pour atteindre ce but, il faut que l'Autriche détermine la Prusse à s'obliger, de concert avec la confédération au maintien des quatre points de garantie, et cela comme conséquence du traité d'avril. Il faut aussi que la mise sur pied de guerre des contingents allemands soit maintenue. Voilà le point culminant des ouvertures faites au cabinet de Berlin. En outre, on a déclaré aux cabinets de Saint-Pétersbourg, de Paris et de Londres, que les troupes autrichiennes resteraient dans les principautés jusqu'à la fin de la guerre. »

Des scènes tumultueuses ont eu lieu dimanche dernier à Londres, à l'occasion des nouvelles prescriptions dominicales que lord Grosvenor a voulu faire prévaloir à la Chambre des communes. La police a fait soixante-quatorze arrestations ; mais lord Grosvenor est venu déclarer à la chambre qu'il abandonnait sa motion.

Cette motion avait la prétention d'interdire toute espèce de vente de détail, même celle des comestibles et des boissons ; elle avait également pour objet d'empêcher les convois des chemins de fer et les voitures publiques de rouler le dimanche.

La foule accourue à Hyde-Park, qui est comme le bois de Boulogne de Londres, à moins que le bois de Boulogne de Paris ne soit le Hyde-Park de Londres, la foule se mit à siffler les équipages et les cavaliers qui se livraient le dimanche à leur travail de tous les jours. Lord Grosvenor et ses amis étaient sans doute au nombre de ces laborieux oisifs ; il ne fallut rien moins que cette bruyante protestation pour leur faire comprendre que les plaisirs de Hyde-Park doivent être traités comme les œuvres utiles, et les équipages de l'aristocratie comme les trains des chemins de fer.

Une dépêche de Madrid a annoncé que le maréchal Espartero avait offert sa démission à la reine, mais que cette démission n'a pas été acceptée.

— On a ouvert, dimanche dernier, la section du chemin de fer de Cherbourg comprise entre Mantes et Lisieux. Cette inauguration s'est faite sans le moindre appareil. Le chemin de fer de Cherbourg fait partie des lignes bretonne et normande, fusionnées sous le titre de *Lignes de l'Ouest*, qui comprend : 1° Paris au Hâvre, avec embranchement sur Dieppe ; 2° Paris à Rennes, par Chartres et le Mans, qui doit être prolongé jusqu'à Brest, et se relier par Tours et Angers à la ligne d'Orléans ; 3° Paris à Caen et à Cherbourg, celui dont on vient d'inaugurer une section ; 4° Paris à Granville, par Dreux, l'Aigle et Argentan : celui-ci n'est encore qu'en projet.

Un accident d'une certaine gravité a eu lieu le lendemain sur le nouveau chemin, près de Grosley, entre les stations de Romilly et de Beaumont-le-Royer. Cinq personnes ont été blessées ; le dernier wagon a été complétement brisé, les deux autres plus ou moins endommagés. L'accident a eu lieu par suite d'un tassement sur la voie, ce qui prouve qu'il ne faut jamais se presser de courir sur un chemin nouveau

PAULIN.

Courrier de Paris.

Le monde parisien pleure une de ses célébrités : il a perdu dans Mme de Girardin son représentant le plus souriant et peut-être sa plus vivante expression. Nous savons tous qu'entrée de bonne heure par droit de beauté dans cette renommée bruyante des lettres, Mlle Delphine Gay justifia promptement ces flatteuses prévisions, quitte à en porter la peine par la suite. Elle eut même besoin de déployer jusqu'au dernier moment toute la rare souplesse de son esprit

pour se faire pardonner ces premiers succès d'*enfant prodige*. La plupart de ses biographes, — car elle en a eu beaucoup, — n'ont pas épargné à l'aimable femme, devenue écrivain illustre, le nom ou le sobriquet de : *Muse de la Patrie*, dont il lui arriva une seule fois de se glorifier en vers et par métaphore. Je sais pourtant tel poétrion blondin et bretonnant, atteint d'une vanité chronique, et si affriandé d'un titre analogue qu'il s'en affuble en toute occasion sans qu'aucun critique l'ait jamais troublé dans cette coutume innocente.

Quoique très-encensée par les notables de la pléiade, Mme de Girardin avait, sous une forme charmante et légère, trop de sérieux dans l'esprit pour ne pas reconnaître sa véritable vocation, et pour ne pas chercher sa gloire en prose. Depuis *Napoline*, sa dernière élégie mondaine, qui date de quelque vingt ans, elle n'a plus rimé que pour le théâtre; *Judith* et *Cléopâtre* sont certainement les tragédies les plus viriles qui soient sorties de la main d'une femme. Dans un genre de pathétique plus tempéré, on lui doit encore *Lady Tartufe* et *la Joie fait peur*, deux de ces productions qui suffisent pour classer un auteur parmi les privilégiés du répertoire; mais, quoiqu'elle excellât aussi dans le roman, il faut chercher ailleurs son œuvre distinctive et durable. Pendant plusieurs années, les plus mémorables de cette moitié de siècle, sinon par la grandeur des événements, du moins par la mobilité des idées, des situations et des hommes, Mme de Girardin a raconté jour par jour, aux Parisiens et au monde entier, l'histoire du Paris qui échappe à l'histoire. Son meilleur livre, elle l'aura fait sous les yeux de tous et de l'inspiration de tous. Moraliste de salon, mais d'un salon dont les fenêtres s'ouvraient sur la place publique, elle a inventé *le Courrier de Paris* de manière, — ceci soit dit sans vouloir désobliger personne, — à décourager la contrefaçon. Tout d'abord, elle a rempli son cadre et atteint la perfection du genre, en en posant les limites. *Tu n'iras pas plus loin!* et la prédiction s'est accomplie. Tant pis pour les imitateurs de son procédé, elle ne leur laisse rien à dire. Son imagination est inépuisable, et cependant elle a tout épuisé, à la plus grande gêne de ses suivants, puisqu'il s'en trouve. Les changements de saison et de modes, un bal, une chasse, une course de chevaux; que faire, après elle, de ces petits événements dont l'à-propos est éternel? que faire encore si sa causerie présente est l'histoire de l'avenir? Elle a beau inventer bien des choses, elle en devine encore davantage. Voulez-vous voir la peinture à la plume qu'elle faisait il y a douze ans de l'exposition universelle d'aujourd'hui!

« C'est un plaisir qui ressemble à un cauchemar à faire peur. Aux sons d'une musique infernale produite par la lutte obstinée d'instruments sonores que la concurrence a faits ennemis et que le perfectionnement fait rivaux, au bruit d'un affreux concert sans programme, Babel de tous les arts ennuyeusement célèbres, vous pénétrez dans un séjour étrange, à la fois plein de grandeur et de puérilité, où chaque objet semble n'avoir d'autre but que d'inquiéter votre esprit et d'effaroucher vos regards. Admirez donc, puisque vous y êtes, ces grands mannequins d'un rose trop vif et qui vous regardent d'un air sévère, peu en harmonie avec leurs attitudes infiniment trop gracieuses. Une femme en grand deuil préside aux évolutions de ces mannequins mal elevés. Troublé par l'aspect de ces fantômes, il vous survient tout à coup une autre vision. C'est une mâchoire mouvante qui s'ouvre et qui se ferme avec une lenteur et une régularité de mouvement effrayantes; cette mâchoire n'appartient à aucune face humaine, et pourtant elle a une volonté particulière. La voilà qui s'ouvre, la voilà qui se ferme, la voilà qui mâche à vide... Toujours plus ému, vous allez vous réfugier auprès d'un monsieur en cire, qui fait valoir des perruques; certes si quelque chose doit rassurer les regards trop effrayés, c'est la vue de plusieurs perruques; une tête exaltée se croit à l'abri des rêves fantastiques sous une perruque. Vain espoir! A peine avez-vous examiné la fallacieuse coiffure, que vous la voyez, par un mouvement presque insensible, se lever, se lever doucement, rester un moment béante comme la mâchoire ci-dessus désignée (une perruque béante, quel phénomène!), puis se dresser toute droite et demeurer immobile, loin du front luisant dont elle faisait l'orgueil. Dans quelle intention, ce manége? Vous ne devinez pas, c'est tout simplement une manière de vous montrer la perfection du travail; le mécanisme ne compte pas, on vous en réjouit par dessus le marché; demandez plutôt au monsieur en cire que cet étrange ornement orne si mal. Plus loin c'est une petite machine, mise en mouvement, mais qui s'agite peu, tant elle paraît douce et bonne; mais ne vous y fiez pas, elle rabote le fer comme le couteau rabote le savon, sans efforts, sans tapage, avec une violence sournoise dont vous restez épouvanté. »

Et en même temps que le spectacle, comme notre historien vous croque les spectateurs, dont la majorité se compose de provinciaux, ces Parisiens parvenus qui sont plus Parisiens que les Parisiens naturels. Car pour les habitants de la capitale, ses beautés sont assez volontiers des beautés inconnues; on n'a jamais le temps d'aller voir aujourd'hui ce qu'on peut aller voir demain. » Et dans quelle langue ingénieuse, accentuée, nette et courante tout cela est écrit... Mme de Girardin avait l'élocution, la pensée, le trait, le style, la forme et le fonds; elle avait l'esprit et elle avait l'âme; car dans l'écrivain de profession vous retrouvez surtout la femme, une femme du monde, toujours prête à dire ses vérités à ce monde où l'on ne réussit guère que par ses défauts, où l'on ne se perd jamais plus souvent que par ses qualités. Reste à démêler ces qualités nuisibles et ces défauts lucratifs; et vraiment le grand moraliste lui-même ne les a pas marqués d'un crayon plus pénétrant et plus vrai. S'il faut en croire Mme de Girardin, — et vous l'en croirez, — dans le monde la réserve est blessante, l'impartialité isole, la bonté déconsidère, l'indépendance vous fait passer pour un original, et la franchise pour un fou. Corrigez-vous donc de vos qualités, et nourrissez vos défauts pour qu'à leur tour ils vous nourrissent. Montrez-vous nul, c'est déjà le moyen de valoir quelque chose. Un homme du monde n'a pour lui que ses seules forces, tandis qu'un imbécile est porté par les forces de toutes les personnes qui sont responsables de lui. La présomption n'est pas moins profitable, c'est le commencement de tout patrimoine; quant à l'importunité, c'est le meilleur des revenus, les importuns sont irrésistibles, même en amour. La susceptibilité a aussi ses bonnes aubaines; on ne traite jamais sans façon un homme susceptible; on s'empresse de lui faire la meilleure part et la meilleure place; il n'est jamais oublié. Et la brutalité, quel trésor! Avec une menace on obtient vite une faveur; dans ce siècle de la peur, les menaces sont les plus puissantes prières. Mais la véritable source des plus brillants succès, et leur principe, c'est de n'avoir pas de principes. Tourner à tous les vents, être girouette, versatile, sans croyance et même sans conscience, voilà l'idéal pour parvenir et pour se maintenir quand on est arrivé. Ah! vous avez des convictions en morale, en politique, en tout; c'est fort bien, on les respecte, c'est-à-dire qu'on désespère de les détruire, et comme le monde ne s'occupe absolument que de ceux qu'il peut corrompre, soyez tranquille, il ne s'occupera pas de vous.

Tels furent le plus souvent le tour et le ton de ces causeries réputées légères par les gens graves, et nous ne savons rien de plus digne d'honorer la mémoire de cette noble et charmante femme que la moralité qu'elle en tire. Ecoutez : « Les défauts servent : or les qualités nuisent, et de cette double observation, peut-être juste et assurément douloureuse, on pourrait conclure qu'il est affreux de vivre dans le monde, et que rien n'est plus désolant que de regarder perpétuellement en face une société où le mal a tant de succès, où le bien éprouve tant de revers, et l'on se tromperait. Cette étude est au contraire une source de consolations très-douces. Pour un homme de cœur, il est beau de se dire : Ce qui est mal réussit... et je ne veux pas réussir. Je n'ai, pour toucher au but, qu'une mauvaise action à faire... eh bien! je ne la ferai pas. Il ne s'agit que d'être un peu lâche un seul instant pour être *heureux* toujours... eh bien! je ne veux pas être lâche. Se priver de cet heureux sort pour rester conséquent avec soi-même, se sacrifier à une idée sans compensation aucune, savoir qu'on sera mal jugé et braver ce cruel jugement des hommes, certes cela est beau, c'est tout simplement prouver Dieu. »

Ces explosions généreuses n'étaient pas rares sous la plume de Mme de Girardin : c'est le poëte un peu découragé de se sentir feuilletoniste, et qui cherchait à se dédommager des miévreries de sa tâche hebdomadaire. Du reste, on peut très-bien se passer du laurier fané de Corinne lorsqu'on laisse après soi de belles et bonnes œuvres et une mémoire souriante, qui prendra naturellement son rang dans le brillant cortége des Lafayette, des Caylus et des Sévigné.

Il faut faire encore une place aux lettres à propos de l'Académie. MM. de Sacy et de Salvandy, les deux immortels que la solennité mettait en présence, ont eu le bon goût de rappeler à l'auditoire qu'ils avaient été journalistes. Le récipiendaire s'est même honoré de n'avoir été que cela, et cette franchise a fait sourciller quelques fronts plus ou moins vénérables. « La carrière que j'ai choisie, a-t-il dit, je la choisirais encore. Bien loin de me plaindre du lot qui m'est échu dans ce siècle de lutte, je m'en félicite... Depuis que, par une conséquence de l'anarchie, l'usage de la presse a été refréné avec ses abus et que la liberté a dû subir les lois faites pour la licence, je n'ai pas désespéré des journaux, de ces journaux, dont peut-être ceux-là même qui les maudissent le plus auraient un jour regretté l'absence. » On a pu voir comment, à son tour, M. de Salvandy a mis sa phrase chevaleresque à la hauteur de ces dignes et simples paroles. Il a fait aux journalistes l'honneur de les classer en masse parmi les lettrés, laissant à la perspicacité du public le soin des restrictions et des réserves. Puis, passant à la protection due aux lettres, il a montré Louis XIV faisant plus que les protéger, c'est-à-dire les respectant, parce qu'il les comprenait. Un prince du sang, venant d'être élu, s'étonne de se voir assis sur un banc de collége, et aussitôt le grand roi envoie à la compagnie les quarante fauteuils aussi célèbres qu'invisibles. L'orateur n'a pas été moins applaudi lorsqu'il a rappelé le mot libéral de l'empereur Napoléon 1er : « Laissez-nous du moins la république des lettres. »

Depuis cette mémorable séance, Paris est retombé dans un calme plat. La chaleur l'endort, et ce n'est pas l'Exposition universelle qui peut le réveiller beaucoup. Il faut bien croire aux agréments de la campagne, puisqu'on s'en va. La mouche de juillet a piqué au nez les touristes, lesquels, sous les coups de ce soleil aux flèches tropicales, commencent à se dire : Frères... il faut courir. Et l'on court, qui en Suisse, qui aux bords du Rhin et le reste en Italie, où l'excellent *Guide* de M. Du Pays, publié par l'éditeur Maison, les conduira par la main. Quelle route prendre? à quels hôteliers se confier? où s'arrêter? que voir et que ne pas voir? Où trouver toute faite la carte du voyage? comment en augmenter la séduction, en écarter les obstacles, et en prévenir les inconvénients? Ce guide modèle répond à toutes ces questions... c'est le plus commode et le meilleur des compagnons de voyage, savant comme un livre excellent qu'il est, mais *c[illegible]usun* son érudition, de sorte que toutes ces belles choses que vous allez admirer, il nous les montre par avance dépouillées de l'attirail des explications et des commentaires. On vous atteste qu'avec cette Italie en poche, vous n'aurez pas besoin de chercher vos renseignements dans l'autre : je ne sais rien de plus exact, et à la fois de plus charmant et de plus complet.

Les eaux étant tirées partout, un autre essaim d'élégants fugitifs va les boire, et, pour cette tournée aquatique, ils ne sauraient avoir un meilleur guide que l'ouvrage du docteur Constantin James. C'est un véritable manuel de santé à l'usage des gens du monde, où chacune de leurs souffrances est prévue, soignée et guérie. Ils y trouvent scrupuleusement indiqués la source et le traitement qu'exige leur affection. Ajoutez à l'utilité du livre, dont la réputation est consacrée d'ailleurs depuis longtemps, son agrément qui saute aux yeux par l'éclat des vignettes, et surtout par l'intérêt du récit, car le jeune auteur est un de ces rares praticiens qui savent prêter du charme à la science. On ne saurait faire boire la santé à ses malades avec plus d'esprit et à meilleure dose. Le livre de M. James se recommande également aux touristes, car dans son inventaire il a soin de distinguer les eaux récréatives d'avec les eaux curatives, les eaux où l'on guérit et celles où l'on se ruine. Parmi les dernières, les eaux de Spa, de Hombourg et de Baden-Baden ont toujours passé pour opérer radicalement. Au point de vue de la thérapeutique, leurs vertus sont très-complaisantes, et on en fait tout ce qu'on veut. C'est à Baden que Pope demandait à une jeune dame pourquoi elle prenait les eaux. — *Par pure fantaisie*, répondit-elle. — Eh bien, reprit le poëte malicieux, vous ont-elles guérie?... A l'exception de Vichy, où l'on va sauter tout l'été, les eaux de France sont des eaux sérieuses : les Pyrénées et le Mont-d'Or sont peuplés de phthisiques; à Plombières sont les gastrites; à Néris les névroses; Bourbon-Lancy est la grande baignoire des paralytiques : la reconnaissance de M. d'Aligre a relevé l'établissement qui tombait en ruines. La France a dû les derniers Valois à la vertu des eaux de Lancy : leur usage fit cesser la stérilité de Catherine de Médicis. De nos jours, pour renouveler de pareils miracles, il suffirait peut-être d'y ramener la danse et la musique. L'histoire conte que les eaux de Forges eurent le même résultat pour Anne d'Autriche, parce que cette reine y passa l'été de 1633, et quoique Louis XIV ne soit né que cinq années après. O vertu des eaux! faudrait-il dire aussi de toi : Tu n'es qu'un nom.

Chacune des représentations italiennes de la salle Ventadour est l'occasion d'un nouveau triomphe pour Mme Ristori. On croyait qu'après *Myrrha*, l'art et l'artiste n'iraient pas plus loin, mais Mme Ristori a été plus applaudie encore dans *Marie Stuart*. C'est un *crescendo* de succès et d'ovations dont nul ne saurait prévoir la fin. Dans *Marie Stuart*, Mme Ristori n'est pas une tragédienne plus accomplie que dans *Myrrha*, mais le personnage de Marie est populaire et touche davantage. La passion joue ici un rôle moins étrange, la pièce est plus dramatique et on la comprend mieux. Que le beau drame de Schiller ait été mutilé par Maffei, peu importe, du moment que l'arrangeur n'a rien enlevé au rôle de Marie, si ce n'est, je crois, une ou deux tirades d'un lyrisme inutile. Peut-être même la pièce gagnerait-elle à être abrégée dans les actes où Mme Ristori ne paraît point. La tragédie, vraiment intéressante ici pour notre public, est toute entière dans trois ou quatre scènes; l'entrée de Marie au premier acte, la scène de la prison, l'entrevue avec Elisabeth, et les adieux à la vie, on n'écoute le reste que comme des préparations plus ou moins nécessaires. Quant à exprimer l'effet produit par l'actrice, n'y songeons pas; on aurait l'air de tomber tout de suite dans l'hyperbole. Pour louer un si grand talent comme il le mérite, il faudrait monter la note de l'admiration jusqu'à l'enthousiasme et n'en plus sortir. De l'aveu de tous, Mme Ristori ne peut plus être surpassée désormais que par elle-même. Tendre ou furieuse, résignée ou frémissante, vengeresse ou martyre, dans la colère et dans les larmes, dans le calme et dans la tempête, elle vous semblera tout simplement incroyable. Depuis les frénétiques soirées de la Malibran, jamais pareille émotion n'avait agité les cœurs. Les hommes avaient le transport, les femmes jetaient leurs bouquets, on a vu des poëtes pleurer à chaudes larmes, et des critiques applaudir à tout rompre. Les Italiens, ce bon et brave peuple de notre prédilection, ne se passionnent guère qu'en musique; ils négligeaient beaucoup leur Ristori, mais Paris vient de leur apprendre ce qu'elle vaut, et c'est une grandeur qu'ils ne sauraient plus s'aviser de méconnaître. — Quant à la troupe anglaise, elle continue à jouer Shakespeare de toutes ses forces, et le public l'encourage de son mieux; mais pour que la vogue s'attache aussi à ce répertoire de la féerie, il faudrait quelque acteur d'élite, et M. Wallack, l'Hamlet et l'Othello de cette compagnie, n'a déployé encore que les qualités d'un fort premier rôle. — Oserons-nous bien terminer ce paragraphe dramatique par la mention d'un vaudeville, genre caniculaire et façon de Kock, exécuté plaisamment par la compagnie Montansier? Cela s'intitule : *La mariée est trop belle*; et le rôle est bien flatteur pour Mlle Cico, qui le joue.

PHILIPPE BUSONI.

Correspondance de la Baltique.

Nous empruntons cette correspondance au *Moniteur de la flotte* :

« Devant Cronstadt, 11 juin 1855.

« Mon cher rédacteur et ami, il vous souvient peut-être qu'à notre départ de France, on parlait, de temps à autre, de mirobolants procédés incendiaires, des machines infernales et autres traquenards dont les Russes se préparaient à émailler la Baltique pour notre bienvenue.

« J'avoue que je traitais ces récits de fables; mais je suis venu, j'ai vu, *j'ai cru*.

« En d'autres termes, nous venons d'assister à une première expérience des machines infernales du fameux professeur Jacobi, qui après avoir vu ses offres de services repoussés avec indignation en France et en Angleterre, est allé les faire agréer en Russie moyennant un petit million. Mais le susdit million me fait l'effet, sans figure aucune, d'être tombé à l'eau, car la machine de Jacobi a débuté par un assez beau *raté*.

« J'arrive au fait :

« Donc, après la première reconnaissance de Cronstadt par les amiraux, dont l'une de mes précédentes lettres vous a transmis le récit, nous avions vu très-distinctement, à la longue-vue, deux petits bateaux à vapeur russes sortir du port, détacher des embarcations et travailler avec beaucoup de soin, à quoi?... C'était ce que nous n'avions pu pénétrer. On avait l'air de sonder, de fouiller le terrain; mais l'objet réel de cette démonstration nous avait échappé.

« Il était réservé au *Merlin*, l'homonyme du grand enchanteur, de dévoiler la mèche de cette sorcellerie moscovite.

« Il y a trois jours, à midi, *le Merlin*, qui portait l'amiral Pénaud, l'amiral Dundas et plusieurs capitaines anglais et français, appareilla vers Cronstadt, suivi du *Dragon*, du *Firefly* et du *d Assas*.

« Nous longeons d'abord le nord de l'île, et nous nous approchons à 3,500 mètres environs des bâtiments qui sont mouillés dans le chenal entre Cronstadt et Saint-Pétersbourg. Nous avons compté là quatre vaisseaux de ligne, cinq frégates et deux corvettes, leurs sabords tournés vers le passage nord, mouillés le long d'un banc où il y a à peine trois pieds d'eau. A côté d'eux, quatorze canonnières à vapeur, à l'ancre, sous la protection de l'enceinte du port de guerre, vingt-quatre canonnières à rames rangées sur trois lignes.

« *Le Merlin*, en arrivant à ce point, hissa très-haut les grandes enseignes de France et d'Angleterre, puis continua sa route et approcha si près des canonnières à vapeur que deux d'entre elles se décidèrent à faire quelques tours de machine en avant, et l'une d'elles envoya un coup de canon, mais le boulet tomba loin de nous.

« Nous continuons notre exploration sans daigner répondre et tout en comptant dix-sept vaisseaux de ligne dans le port militaire, dont quatre mâtés et gréés, et les autres en armement.

« Entre ce port et le fort de Kronsloff, il y avait, au moment de notre visite, dix steamers de divers rangs et quelques-uns à hélice; puis entre Kronsloff et le fort Mentschikoff, deux trois-ponts sont mouillés, l'avant de l'un touchant l'avant de l'autre, et leurs batteries dirigées de manière à commander l'entrée; l'île paraissait pleine de soldats; on distinguait, à l'œil nu, d'énormes travaux en terre, faisant une chaîne non interrompue, depuis la maison du gouverneur jusqu'à l'ancienne batterie de Kessell.

« Après avoir tout vu, tout inspecté, les amiraux donnent le signal du retour, et *le Merlin* décrit une courbe gracieuse, en tournant l'arrière à Cronstadt; mais à peine avions-nous marché quelque temps, et nous allions à la vitesse de sept à huit nœuds à l'heure, qu'une terrible secousse se fait sentir à bord, accompagnée d'une détonation sous-marine. Notre petit *ship* ébranlé, comme par un horrible tremblement de *mer*, se cabre sur lui-même et semble vouloir s'enfoncer dans l'abîme entr'ouvert sous sa quille; puis, un instant après, autre détonation et nouvelle secousse, encore plus forte que la première.

« On se tâte, on regarde autour de soi; rien de mal ne nous était advenu, *le Merlin* avait repris sa route. Les deux amiraux dont la présence d'esprit a été remarquée dans cet instant suprême, ont, aussitôt les secousses passées, donné un coup d'œil à leur bâtiment, et, cette rapide inspection faite, nous avons entendu l'amiral Pénaud dire avec un flegme presque britannique à son collègue Dundas : « *All is well!* » — « Oui, tout va bien! » a répondu l'amiral Dundas en serrant vigoureusement la main de son brave partner, comme pour s'entre-féliciter d'être sortis si heureusement d'une passe qui pouvait être si fatale à tous deux.

« Pendant ce temps *le Firefly*, qui se trouvait à côté du *Merlin*, subissait avec la même chance une épreuve analogue et sans avarie grave. Nous l'avons vu sauter sur lui-même comme une carpe et nous avons cru le voir sombrer, puis il reprenait sa route comme nous.

« A bord du *Merlin*, nous n'avons que peu de dégâts : la *vaisselle* des mécaniciens est en morceaux, et ils en faisaient ce matin des castagnettes avec lesquelles ils accompagnaient l'un d'eux qui, sur le gaillard d'avant, entonnait une chanson joviale; enfin une énorme caisse de suif qui pesait au moins 300 kil. et était fortement cramponnée dans la batterie avec de solides garants, a été soulevée comme une plume et a bondi comme une balle.

« Nous voilà maintenant prévenus, et nous ne marcherons plus que la sonde à la main. Cela me fait espérer que Jacobi et ses machines ont manqué leur coup.

« Rien de nouveau par ailleurs. Nous nous exerçons sur les deux flottes au tir du canon, du fusil. L'amiral Pénaud paraît content des résultats constatés entre les exercices précédents et ceux d'hier. *Le Tourville* et *l'Austerlitz* ont eu les honneurs des derniers tirs, de l'avis même de nos alliés.

« Vous avez sans doute tous les détails de l'horrible boucherie d'Hango. Je ne vous en parle pas. Le lieutenant Geneste a été, sur notre escadre, l'objet des regrets les plus sympathiques, ainsi que cet excellent docteur Easton. Espérons que nous pourrons tirer vengeance de ces crimes atroces.

GIDE.

Le général Yermoloff, ex-commandant des milices russes.

Milice nationale mobile. (Uniformes des nouvelles milices russes.) Tirailleurs de la famille Impériale.

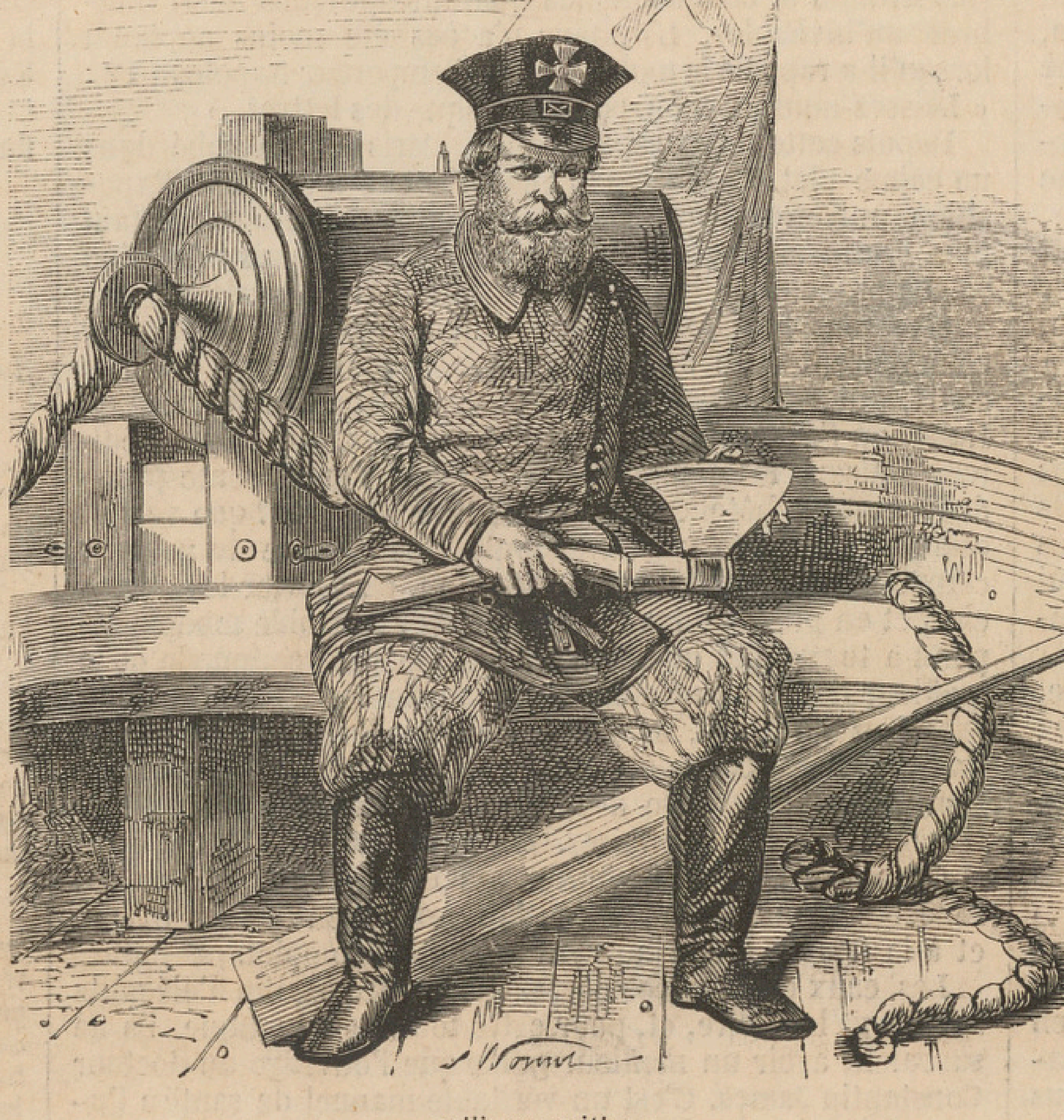
La milice de Saint-Pétersbourg.

On nous a adressé de Saint-Pétersbourg les dessins qui accompagnent les dispositions ordonnées par l'Empereur au sujet de la milice. On sait que le général Yermoloff, qui avait été nommé général en chef de cette milice, a ensuite donné sa démission :

« Pour faciliter l'exécution de la levée extraordinaire « des contribuables des villes et des paysans appartenant « à des particuliers, ordonnée par le manifeste du 24 avril « de cette année, on admet les modifications suivantes à « l'usage ordinaire : dans les localités où les recrues doi- « vent être tirées au sort, on doit comprendre dans le « tirage, pour décharger les classes moins âgées, un cer- « tain nombre d'hommes d'un âge supérieur, jusqu'à la « classe de 35 ans, nombre déterminé par les commissions « locales.

« En outre, on comprendra dans le tirage les hommes « de toutes les classes qui avaient été exemptés dans les « tirages antérieurs parce qu'ils avaient un père ou un « frère sous les drapeaux, ou pour d'autres motifs de « même nature. Dans la levée de l'année passée, quelque « rigoureuse qu'elle fût, on avait respecté ces motifs « d'exemption. Dans les villes, bourgs ou localités où la « levée ne se fait pas par voie de tirage, mais par séries, on « prendra, pour compléter le nombre nécessaire, jusqu'aux « hommes de 37 ans.

« Les commissions de recrutement sont également au- « torisées à introduire dans ces localités un tirage au sort « et à former des séries spéciales de recrutement, com- « posées des familles qui ne comptent que deux fils, qui « devront également marcher dans les villes ou localités « où cela sera nécessaire. En cas de nécessité, on formera, « en outre, deux nouvelles commissions de recrutement « en plus des quatre commissions ordinaires qui subsis- « tent dans chaque gouvernement pour activer l'opéra- « tion. »

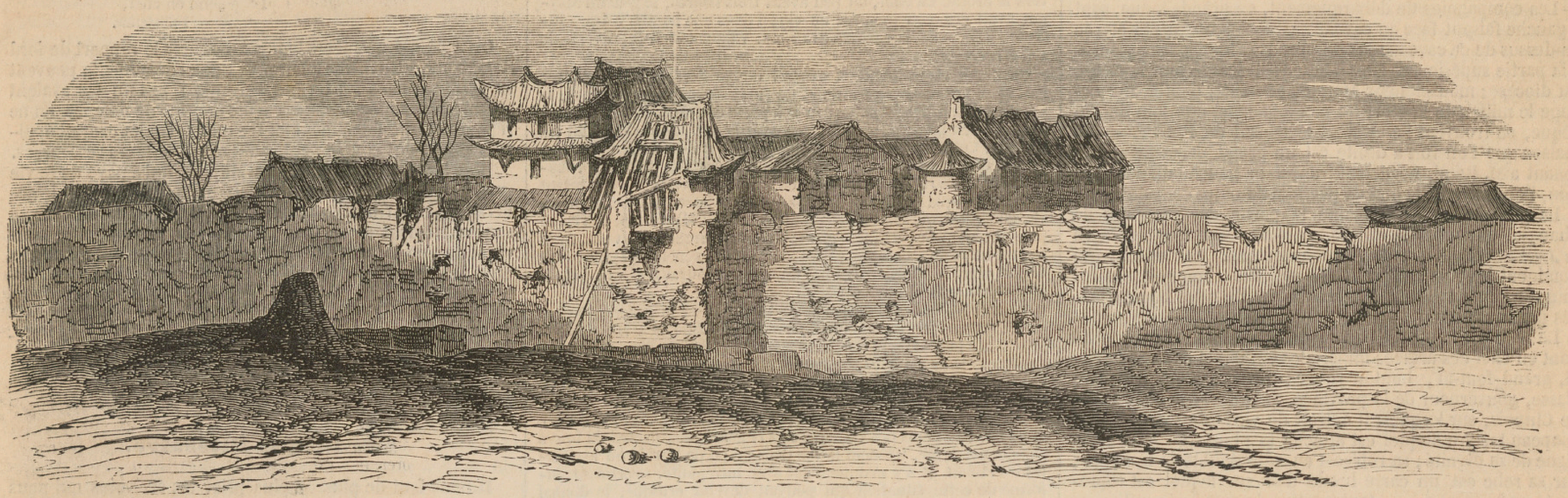


Milice maritime.

« Par suite de ces mesures, il n'est aucun individu de l'âge de 20 à 37 ans qui puisse échapper à la conscription, à moins qu'il ne soit infirme ou d'une taille extraordinairement petite; ni la qualité de fils unique, ni celle de père de famille, ne constituent des motifs d'exemption. Ces mesures extrêmes n'ont été prises, évidemment, que parce qu'on y était absolument réduit.

« Le gouvernement a dû se faire, effectivement, adresser des rapports détaillés, les autorités des provinces ayant déclaré, quand elles eurent reçu le manifeste du 24 avril, qu'il était impossible de trouver le nombre d'hommes exigé. Dans le gouvernement d'Ekaterinoslaw, il a fallu même ajourner au mois de septembre le recrutement qui devait avoir lieu actuellement. »

Chine. — Attaque de la ville de Shang-aï, par les équipages du Jeanne-Darc et du Colbert.



État des murailles de Shang-aï, après l'attaque des équipages du *Jeanne Darc* et du *Colbert.*

Dans un numéro précédent nous avons donné un récit et un dessin du combat livré le 6 janvier dernier aux insurgés Chinois de Shang-aï par les équipages de la frégate *la Jeanne-Darc* et du *Colbert*, sous le commandement du contre-amiral Laguérre et du capitaine de vaisseau Jaurès. Nous devons à l'obligeance de M. Léonard un nouveau dessin représentant les honneurs funèbres rendus aux officiers et marins tués au combat du 6 janvier.

Nous accompagnons ce dessin du récit publié par le *Moniteur*, de la cérémonie funèbre, d'après une lettre de l'un des assistants :

« Le caveau mortuaire destiné à recevoir les corps de nos malheureux camarades étant tout prêt, on disposa tout pour la cérémonie funèbre.

« Les corps avaient été déposés provisoirement dans la cathédrale de Zon-kadon, établissement des Jésuites. — Les compagnies de débarquement étaient descendues en grande tenue avec les états-majors; monseigneur Maresca, évêque

Costumes chinois. — 1, général Ki ; 2, Bog ; 3, Coulis ; 4, musicien ; 5, femme de Shang-aï ; 6, bonze ; 7, marinier ; 8, femme de Canton ; 9, négociant.

du diocèse, assisté de M. le coadjuteur Spotsa, officiait. Le service fut célébré dans cette vaste église, en présence d'une foule considérable de Chinois ; après l'absoute, on transporta processionnellement les corps à leur dernière demeure ; tout le nombreux clergé de Ton-kadou était présent ; les longues files de nos missionnaires traversaient les rues de Shang-aï, faisant entendre des chants religieux.

« C'était une chose bien nouvelle et bien surprenante qu'une procession chrétienne parcourant une cité chinoise, et cela publiquement, sans crainte, la tête haute ! Les Chinois s'en montraient fort impressionnés; sur le passage du cortége le mouvement des rues cessait tout à coup, le plus profond silence régnait, et sur les visages se peignait un étonnement respectueux ; ce n'était que longtemps après que la vie et le mouvement des affaires reprenaient. — Arrivés au caveau, les corps y furent déposés; on bénit l'emplacement; notre aumônier prononça quelques paroles qui émurent profondément les assistants ; après lui l'amiral dit aussi quelques mots interrompus par l'émotion... Les larmes le gagnèrent ; le consul parla en dernier... Puis une décharge générale de nos armes fut le solennel et dernier adieu adressé

Cérémonie funèbre célébrée en l'honneur des victimes du combat de Shang-aï. — D'après les croquis de M. Léonard.

à nos chers et malheureux amis... » Voici l'explication des dessins que nous publions avec le récit qui precede :

La première planche représente la cérémonie au caveau. — Les compagnies de débarquement, en grande tenue, sont à gauche faisant face au caveau. — Une tente a été élevée au-dessus de ce caveau; les nombreuses bières sont placées à la partie supérieure, elles sont entourées de tout le clergé du diocèse; monseigneur Maresca en habits pontificaux occupe le milieu de l'autel; un peu à gauche, non loin de l'évêque, se trouvent l'amiral et le consul de France. — La maison que l'on voit à droite est un grand magasin appartenant à M. Rémi, négociant français; a gauche un peu plus loin, l'on aperçoit le mât de pavillon de notre consulat.

La planche n° 2 represente la partie des remparts de Shang-aï voisins de la riviere, vis-à-vis desquels était placée *la Jeanne-Darc* lors du bombardement; les maisons qui dominent les remparts sont des pagodes; l'on voit sur les murs des remparts et des maisons les effets des boulets lancés par la frégate.

Le n° 3 est le portrait en pied du général *Ki*, commandant en chef des armées impériales chinoises devant Shang-aï, grand fout-aï, bouton rouge, mandarin de première classe, gouverneur de la province, qui gouverne 30 millions de Chinois, sur lesquels il a droit de vie et de mort; il a le chapeau tartare auquel est attaché la plume de paon, insigne de sa dignité; sa robe est en satin doublé de fourrure; sur sa robe est un carré brodé d'or sur lequel est représenté un *animal féroce* (prérogative du mandarin militaire, le mandarin civil n'ayant droit qu'à un *oiseau* brodé). Il a au cou le collier, marque du commandement; sa robe de dessous est également en satin broché, doublé de fourrures; il porte les bottes tartares en satin noir, avec les semelles épaisses. — Ce personnage, particulièrement bien disposé envers les Français, est aujourd'hui le premier des sujets de l'empereur de la Chine, qui, à la suite de la prise de Shang-aï, l'a nommé mandarin de la *première de toutes les classes*, c'est-à-dire son premier ministre.

Les autres dessins portent leurs indications particulières; ils représentent divers métiers qui s'exercent en Chine.

Rapport du général Pélissier

SUR L'AFFAIRE DES 17 et 18 JUIN.

Au quartier général, devant Sébastopol, le 22 juin 1855.

Monsieur le maréchal,

Depuis la conquête des ouvrages extérieurs, le 7 juin, j'avais tout rapidement disposé pour en faire la base de notre attaque contre l'enceinte même de Karabelnaïa. Nous les avions armés d'une puissante artillerie; les communications et les places d'armes russes avaient été transformées à notre usage; le terrain et les dispositions de combat étudiés en détail; les armées alliées s'étaient partagé leur tâche. Les Anglais devaient forcer le grand Redan; et nous, nous devions emporter Malakoff, le redan du Carénage et les retranchements qui couvrent cette extrémité du faubourg. Il est surabondant, Monsieur le maréchal, de faire ressortir aux yeux de Votre Excellence les conséquences qu'aurait eues la réussite d'une pareille opération. Depuis nos derniers succès, l'attitude de l'ennemi et l'enthousiasme de nos troupes promettaient la victoire. Il n'y avait pas à différer.

D'accord avec lord Raglan, le 17, nous accablâmes d'un feu écrasant la place de Sébastopol, et surtout les ouvrages que nous avions résolu d'enlever. L'ennemi cessa de bonne heure de répondre de Malakoff et du grand Redan. Il est probable qu'il chercha à ménager ses batteries et à réserver ses feux, et qu'il ne subit pas, autant que nous étions en droit de le supposer, les effets de notre artillerie.

Quoi qu'il en soit, la supériorité de notre canon nous confirma dans notre projet d'attaquer le 18 juin; et dans la nuit précédente nous fîmes toutes les dispositions nécessaires pour prononcer notre mouvement général au point du jour.

Trois divisions devaient prendre part au combat : les divisions Mayran et Brunet, du 2e corps; la division d'Autemarre, du 1er. La division de la garde impériale formait la réserve.

La division Mayran avait la droite des attaques et devait emporter les retranchements qui s'étendent de la batterie de la pointe au redan du Carénage.

La division Brunet devait tourner Malakoff par la droite.

La division d'Autemarre devait manœuvrer par la gauche pour enlever cet ouvrage important.

La mission du général Mayran était difficile. Sa 1re brigade, commandée par le colonel Saurin, du 3e de zouaves, devait sortir du ravin du Carénage, au point où se trouve l'aqueduc, longer la berge gauche du ravin en se défilant autant que possible des feux des lignes ennemies, et tourner par la gorge la batterie de la pointe.

La 2e brigade, aux ordres du général de Failly, devait faire effort sur la droite du redan du Carénage. Elle était pourvue de tous les moyens d'escalade.

La réserve spéciale de cette division comptait deux bataillons du 1er régiment des voltigeurs de la garde. Toutes ces troupes étaient disposées de bonne heure à leur poste.

La division Brunet avait une de ses brigades en avant et à droite de la redoute Brancion (mamelon Vert); l'autre, dans la parallèle en arrière et à droite de cette redoute.

Une disposition analogue avait été prise pour la division d'Autemarre : la brigade Niol, en avant et a gauche de la redoute Brancion; la brigade Breton, dans la parallèle en arrière.

Deux batteries d'artillerie, pouvant se manœuvrer à la bricole, étaient placées en arrière de la redoute Brancion, pour être portées sur les positions de l'ennemi, si nous parvenions à nous en emparer.

La division de la garde impériale, formant réserve générale des trois attaques, était massée en arrière de la redoute Victoria.

J'avais choisi, pour poste, la batterie Lancastre; et c'est de là que je devais donner le signal, par des fusées à étoiles, pour le mouvement général. Malgré de grandes difficultés de terrain, malgré les obstacles accumulés par l'ennemi, et quoique les Russes, certainement instruits de nos projets, fussent sur leurs gardes et prêts à repousser l'assaut, il est permis de croire que si l'attaque eût pu être générale et instantanée sur toute l'étendue de la ligne, s'il y avait eu de la soudaineté et de l'ensemble dans les efforts de nos braves troupes, le but eût été atteint. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et une fatalité inconcevable nous fit échouer.

J'étais encore à plus de 1,000 mètres du point d'où je devais donner le signal, quand une mousqueterie ardente, entrecoupée de coups de mitraille, m'avertit que l'affaire était violemment engagée vers la droite. En effet, un peu avant trois heures, le général Mayran avait cru voir mon feu de signal dans une bombe à trace fusante, lancée de la redoute Brancion. Vainement il fut averti de son erreur.

Ce brave et malheureux général donne l'ordre de commencer l'attaque. Les colonnes Saurin et de Failly s'élancèrent aussitôt : le premier élan fut magnifique; mais à peine ces têtes de colonnes furent-elles en marche, qu'une pluie de balles et de mitraille vint les assaillir. Cette mitraille accablante partait non-seulement des ouvrages que nous voulions enlever, mais aussi des steamers ennemis, qui accoururent à toute vapeur et manœuvrèrent avec autant de bonheur que d'adresse. Nous dûmes cependant leur faire éprouver quelques avaries. Ce feu prodigieux arrêta l'effort de nos troupes. Il devint impossible à nos soldats de marcher en avant, mais pas un ne recula d'un pas; c'est alors que le général Mayran, déjà atteint deux fois, fut abattu par un coup de mitraille et dut quitter le commandement de sa division.

Tout cela avait été l'œuvre d'un moment, et le général Mayran était déjà emporté du champ de bataille, lorsque du terre-plein de la batterie Lancastre je donnai le signal. Les autres troupes s'engagent alors pour appuyer le mouvement prématuré de la division de droite. Cette vaillante division, un instant désunie par la perte de son général, se rallie promptement à la voix du général de Failly. Les troupes engagées, soutenues par le 2e bataillon du 95e de ligne et un des bataillons des voltigeurs de la garde, aux ordres du brave colonel Boudville, tiennent ferme dans un pli de terrain où le général les établit et s'y maintiennent avec intrépidité. Cependant, informé de cette situation qui pouvait devenir critique, je donnai l'ordre au général Regnault de Saint-Jean d'Angély d'envoyer quatre bataillons des voltigeurs de la garde, pris à la réserve générale, au secours de cette division. Les généraux Mellinet et Uhrich marchèrent avec cette belle troupe, rallièrent ce qui était épars dans le ravin du Carénage, et vinrent donner un solide appui au général de Failly, en occupant le fond du ravin.

Le général Mellinet se porta de sa personne à la droite du général de Failly avec un bataillon de grenadiers préposé depuis la veille à la garde du ravin, et lui fut fort utile en assurant sa droite.

L'attaque du centre n'avait pas eu un meilleur sort. Le général Brunet n'avait pu encore compléter toutes ses dispositions lorsque la gerbe de fusées qui devait servir de signal brilla dans les airs. Déjà, et depuis vingt à vingt-cinq minutes, toute la droite était prematurément engagée. Toutefois, ses troupes marchèrent avec résolution; mais leur valeur vint échouer contre le feu nourri des Russes et contre des obstacles imprévus. Dès le début, le général Brunet fut mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine. Le drapeau du 91e fut brisé par un boulet, mais il est inutile d'ajouter que ses glorieux débris furent rapportés par ce brave régiment.

Le général Lafont de Villiers prit le commandement de la division et confia celui des troupes engagées au colonel Lorencez. Celles-ci tinrent ferme pendant que le reste de la division occupait les tranchées, pour parer aux éventualités du combat.

A la gauche, le général d'Autemarre n'avait pu s'engager avant la division Brunet; il ne pouvait d'ailleurs se rendre compte de la fusillade hâtive qu'il entendait dans la direction du Carénage. Mais, au signal convenu pour l'assaut, il lança avec impétuosité le 5e chasseurs à pied et le 1er bataillon du 19e de ligne, qui, en suivant la crête du ravin de Karabelnaïa, parvinrent jusqu'au retranchement qui le relie à la tour Malakoff, franchirent ce retranchement et entrèrent ainsi dans l'enceinte même. Déjà les sapeurs du génie disposaient les échelles pour le surplus du 19e et pour le 26e régiment, dont le général d'Autemarre précipitait le mouvement à la suite de sa valeureuse tête de colonne. Un instant, nous pûmes croire au succès. Nos aigles avaient été arborées sur les ouvrages russes. Malheureusement, cet espoir dut promptement disparaître. Nos alliés avaient rencontré de tels obstacles dans leur attaque du grand Redan et ils avaient essuyé de tels feux de mitraille que, malgré leur ténacité bien connue, ils avaient déjà été obligés de prononcer leur mouvement de retraite. Tel était l'élan de nos troupes que, nonobstant cette circonstance, elles auraient poussé en avant et continué à charger à fond l'ennemi; mais le manque de simultanéité dans l'attaque de nos divisions laissa les Russes libres de nous accabler avec les réserves et l'artillerie du grand Redan, et l'ennemi ne perdit pas un instant pour diriger sur nos braves chasseurs à pied toutes les autres réserves de Karabelnaïa.

Devant des forces aussi imposantes, le commandant Garnier, du 5e bataillon, déjà frappé de cinq coups de feu, chercha, mais en vain, à conserver le terrain conquis. Obligé de plier sous le nombre, il repassa le retranchement. Le général Niol rallia sa brigade, renforcée du 39e de ligne; on voulut tenter un nouveau mouvement offensif pour assurer le succès de ce nouvel effort, et, sur l'avis du général d'Autemarre que sa réserve se réduisait au 74e de ligne, je lui envoyai le régiment des zouaves de la garde; mais, à l'arrivée de ces vétérans de nos guerres d'Afrique, le mouvement n'ayant plus l'ensemble désirable pour un coup de cette vigueur, avec une seule division sans appui, soit sur la droite, soit sur la gauche, et labourée par l'artillerie du Redan sur lequel nos alliés suspendaient leur attaque, je ne tardai pas à reconnaître que toute chance favorable était épuisée. Un nouvel effort n'eût conduit qu'à une effusion de sang inutile. Il était huit heures et demie, je donnai l'ordre partout de rentrer dans les tranchées. Cette opération s'effectua fièrement, avec beaucoup d'ordre et de sang-froid, et sans nulle poursuite de l'ennemi sur aucun point. Une portion des tranchées russes est restée même occupée par quelques-uns de nos gens qui s'écoulèrent successivement et sans que l'ennemi osât profiter contre eux d'aucun de ses avantages.

Nos pertes ont été grandes; nous avons eu soin, dès l'origine de l'action, d'emporter la plupart des hommes atteints par l'ennemi. Mais un certain nombre de ces morts glorieux restèrent couchés sur les glacis ou dans les fossés de la place. Les derniers devoirs leur ont été rendus le lendemain.

Outre le général Brunet et le général Mayran (celui-ci a succombé cette nuit), nous avons à regretter un officier aimé et apprécié de toute l'armée, le jeune et brave lieutenant-colonel d'artillerie de la Boussinière, tué en montant sur le revers d'une tranchée obstruée de troupes et en se rendant d'une de ses batteries à la redoute de Brancion. C'est une grande perte; il y avait en lui beaucoup d'avenir. Nombre de braves officiers supérieurs ont été atteints en donnant le plus noble exemple. Officiers d'état-major, officiers de troupes ont rempli dignement leurs devoirs, et partout le soldat a été admirable.

Nous avons eu 37 officiers tués et 17 prisonniers, 1,544 sous-officiers et soldats tués ou disparus, 96 officiers et 1,644 hommes entrés aux ambulances le 18 au soir.

Beaucoup de blessures, jugées très-graves, sont loin d'être aussi dangereuses qu'on l'avait craint d'abord. Les porteurs de ces honorables cicatrices reparaîtront dans quelque temps sous le drapeau.

Ces pertes n'ont ébranlé ni l'ardeur ni la confiance de ces vaillantes divisions. Elles ne demandent qu'à faire payer cher à l'ennemi cette journée. L'espoir et la volonté de vaincre sont dans tous les cœurs; et tous comptent qu'à la prochaine lutte la fortune ne fera pas défaut à la valeur.

Agréez, etc.

Le général en chef,
PÉLISSIER.

On a publié en même temps à Londres le rapport de lord Raglan sur cette même affaire. Ces deux documents peuvent se résumer dans les termes suivants : Les Russes avaient réussi à donner le change sur leurs moyens de défense en ne répondant que faiblement au feu du 17. On les croyait épuisés; ils avaient simplement voulu ménager leurs ressources.

D'un autre côté, M. le général Mayran, qui a payé de sa vie une erreur fatale, — il a succombé à ses blessures, — le général Mayran, trompé par une fausse apparence, commença son mouvement avant le signal convenu, et c'est à ce malentendu que le général Pélissier attribue surtout l'insuccès de la journée. Cependant il y avait encore de l'espoir si l'artillerie du Redan, après avoir repoussé l'attaque acharnée des Anglais, ne s'était tournée contre les troupes de la division d'Autemarre, lesquelles avaient déjà pénétré dans Malakoff.

PAULIN.

Chronique littéraire.

Il nous faut de plus en plus prier les écrivains qui nous font l'honneur de nous adresser leurs ouvrages de vouloir bien ne pas mesurer au mètre le degré d'estime que nous pouvons avoir pour eux. Nous sommes littéralement débordé et encombré. Si nous ne hâtons le pas, plus énergiquement encore que par le passé, nous tomberons infailliblement dans le gouffre de l'arriéré, qui, comme celui du déficit, une fois creusé, ne se comble plus, si ce n'est par la banqueroute. C'est ce que nous ne voulons pas faire. Ce que nous tâchons de réaliser ici, c'est, la politique nous étant à peu près interdite, de la démocratie littéraire. Nous laissons à plus grands que nous le soin d'opposer à nos gloires détruites (lisez *l'Univers* et *l'Assemblée nationale*) et de traiter *in extenso* de grandes choses, très-palpitantes, comme une étude sur Ménandre, la vie de sainte Elisabeth de Hongrie, cousine de M. de Montalembert, son biographe, ou celle de Mlle de Melun, une sainte qui n'aspirait point à tant faire parler d'elle, mais avait compté sans un neveu publiciste, fusionniste, et des amis feuilletonistes. Nous ne pensons point être académicien : littéraires ou politiques, les élections ne nous semblent possibles et honorables que par l'acclamation spontanée. C'est dire que, par cette raison et plusieurs autres, nous ne serons jamais élu. Tant mieux : nous conserverons la liberté de nos mouvements, avec le droit de dire tout ce que nous pensons, sans acception de personnes, tâchant seulement d'adoucir, autant qu'il est en nous, les vérités trop dures, afin qu'elles soient plus utiles. Cet avantage ne peut s'acheter qu'au prix de nombreux sacrifices dont il faut bien que nos justiciables volontaires prennent leur part, au moins quant aux dimensions des considérants et du jugement. Puisse nous assister l'équité souveraine, et puissions-nous nous-même compenser tant soit peu la quantité par la qualité !

Aujourd'hui, nous serons dans le roman. Les lignes qui précèdent ne s'appliqueront point, et c'est notre regret, à celui du *Rêve et la Vie*, dernière œuvre d'un confrère, aujourd'hui insensible aux rumeurs d'ici-bas.

Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va pas réjouir les ombres!

Gérard de Nerval écrivait dans *l'Illustration* des impressions de banlieue, et dans *la Revue de Paris* l'histoire impossible d'*Aurélia* ou *le Rêve et la Vie*, quand la mort vint le surprendre. Si nous avons douté un instant de la nature des causes immédiates de cette fin si tragique et si navrante, l'incertitude ne nous est plus loisible aujourd'hui. Le suicide par aliénation de Gérard est écrit en toutes lettres et en toutes lignes dans cet écrit follement mystagogique d'un cerveau savant, tendre, profond, mais horriblement altéré. La préméditation d'en finir y est même explicitement annoncée. « Arrivé sur la place de la Concorde, dit le malheureux écrivain à la suite d'une journée terrible de visions monstrueuses et de pérégrinations sans nombre, ma pensée était *de me détruire*. A plusieurs reprises, *je me dirigeai vers la Seine*, mais quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein. » Quelle fut cette chose ? La voici : « Les étoiles brillaient dans le firmament; tout à coup il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre à la fois comme les bougies que j'avais vues à l'église. Je crus que les temps étaient accomplis, et que nous touchions à la fin du monde annoncée dans l'Apocalypse de saint Jean. Je croyais voir un soleil noir dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries. Je me dis : « La nuit éternelle commence, et elle va être terrible. Que va-t-il arriver, quand les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil? » etc. Plus tard, étant allé au jardin des Plantes, il reçut une averse et il en conclut que le déluge commençait. « Alors, dans l'idée d'arrêter ce que je croyais, dit-il, l'inondation universelle, je jetai à l'endroit le plus profond (du ruisseau de la rue Saint-Victor) un anneau que j'avais acheté à Saint-Eustache. » Par quoi, il conjura l'orage, et reprit, l'infortuné, un peu de paix. — La page d'après, il parcourt la galerie de Foy, au Palais-Royal, dans l'idée *qu'il n'y a plus de morts*, mais que tout va finir, et qu'*il doit quelque chose par là*, le pauvre honnête garçon! enfin qu'il a *fait une faute*, « mais, dit-il, je ne pouvais découvrir laquelle en consultant ma mémoire, *que je croyais être celle de Napoléon*. » Voilà pour les visions éveillées; quant à celles du sommeil, elles sont indescriptibles.

Le titre de ce suprême écrit, *le Rêve et la Vie*, est donc fautif. Il faudrait écrire : *le Rêve et la Mort*. Il faudrait écrire aussi en tête des dernières œuvres de Gérard de Ner-

val : *la Raison et la Folie.* Ni l'une ni l'autre, en effet, ne furent en lui complètes, mais brouillées, et s'enchevêtrant étroitement. Il y a un fort beau et fort triste récit de Gogol, l'écrivain russe, mort aussi lui tragiquement et prématurément, sur les impressions d'un fou. Mais ce fou est un vrai fou. Il se croit le premier ministre d'Espagne (à Saint-Pétersbourg), et rêve, pense, agit, écrit en conséquence. Chez Gérard, rien de semblable. Il était un fou sérieux et logique dans ses excentricités les plus grandes. Il y avait duel flagrant et perpétuel en lui entre l'insanité et la raison. Bien que l'une l'opprimât, il la jugeait de l'autre, tour à tour s'y abandonnant, tour à tour la réprimant de toutes ses forces qui finirent par y faillir, et entreprenant de la décrire comme chose naturelle, comme phénomène moral, en lui donnant la forme translucide, sereine et rationnelle de l'art. C'est à cela qu'il échoua complétement dans *Aurélie*, qu'il se plaignait (hélas!) de ne pouvoir pas finir. Le désespoir le prit probablement de ne pouvoir se tirer d'une entreprise aussi fabuleuse, et le chagrin, la honte de perdre une impossible gageure, la misère aidant, le menèrent vraisemblablement où l'on sait. Puis cette ombre de comédienne qui planait sans cesse sur sa vie ravagée, et devenait plus obsessive surtout dans les derniers temps, contribua sans doute aussi à l'appeler comme l'abîme. Quel beau roman il y aurait à composer, mais pour un vrai et grand écrivain seulement, sur ce duel à outrance, et à mort, entre cette personnalité poétique et cette cantatrice médiocre comme femme, bien qu'au-dessus de la moyenne de sa classe, détruisant sans le vouloir une existence supérieure, et tuant le corps après l'âme, dix ans après sa propre mort!

Gérard, qui raisonnait son aliénation, par un douloureux privilége, attachait tant d'amour-propre à ne la point laisser soupçonner, que lui, si bienveillant, ne pardonnait point aux amis dévoués qui l'avaient vu et soigné dans ses crises trop fréquentes. Je me rappelle qu'ayant, l'année dernière, à rendre compte de *Silvia*, un de ses plus charmants écrits, mais où le nuage final et cérébral prenait déjà des proportions inquiétantes, je comparai sa raison à un de ces *ballons captifs* qui s'élancent vers l'infini, d'habitude et de préférence, mais sans perdre pour cela terre. C'était tout justement à quoi il prétendait. Aussi, de tous les compliments bien mérités et bien sincères que je lui adressai, nul ne lui fut plus sensible. Il me le témoigna, lui si peu prodigue d'effusion et d'autographes, par une lettre où la chaleur du remercîment me prouvait combien j'avais touché juste.

Il ne m'eût pas été possible de lui faire la même joie, à propos d'*Aurélie* ou *le Rêve et la Vie*. L'équilibre, encore gardé, entre terre et ciel, dans *Silvia*, et quelques autres compositions récentes, est tout à fait rompu dans cette dernière. On y sent que la fin s'avançait à grands pas, et que le dénoûment ne pouvait guère être autre : ou le cabanon, ou la morgue. On n'a pas eu tort, toutefois, de réunir ces pages brisées et désolées, en y réunissant quelques autres productions de l'auteur. Elles resteront comme une triste curiosité littéraire. On ferait mieux pourtant, et je m'étonne que ce n'ait point encore eu lieu, d'éditer ses *Nuits de Paris*, publiées dans ce recueil même, en y adjoignant les quelques dernières *impressions* vagabondes que je rappelais tout à l'heure. On aurait là un volume bizarre et étonnant, où ne se trouverait juste de singularité que ce qu'il en faut pour créer la fantaisie (la vraie), juste aussi le grain de folie indispensable à l'artiste.

Le nom susmentionné de la *Revue de Paris* m'amène à dire quelques mots trop succints de l'œuvre récente de deux des écrivains, de deux des directeurs de ce recueil.

Suzanne Duchemin, par M. Louis Ulbach, est un roman par lettres, précédé d'une *Préface* à mon gré un peu solennelle, bien que j'en approuve extrêmement les tendances et la devise : « L'art doit être utile! c'est la règle suprême. » Puis, ni fantaisie ni réalisme outrés. C'est le juste pendant du très-juste mot d'ordre philosophique : « Ni scepticisme, ni panthéisme. »

Mais, de même que la grammaire se fait d'après les chefs-d'œuvre, non les chefs-d'œuvre d'après les grammaires et les *arts poétiques*, de même ces espèces de manifestes par lesquels une génération littéraire annonce qu'elle en va démolir une autre ne sont pas des plus probants. La démonstration d'un art nouveau se tire assez facilement de l'œuvre, pourvu qu'elle soit éminente; mais il faut que celle-ci précède. Ce n'est même pas un procédé fort habile que de crier au public : Gare! Attention! On va vous en percer d'une autre. Si peu intelligent qu'il soit quelquefois, si paresseux qu'il soit toujours, il n'y a pas besoin de lui frotter l'oreille avec tant de vessies emmanchées de bâtons, et, si le mets nouveau est excellent, il s'en apercevra bien de lui-même.

Je dis cela en général, parce que messieurs de *la Revue de Paris*, qui ont le beau défaut d'être fougueux et jeunes, me paraissent un peu prodigues de préfaces et de programmes. Nous ne les blâmons point de vouloir rénover, tant s'en faut; mais pas tant de fanons et d'étendards, que nous ne pouvons suivre sur parole : prenez tout bonnement le flambeau de l'exemple, du talent et du succès, et veuillez bien marcher devant.

Pour en revenir à M. Ulbach, son livre est beaucoup plus réaliste, et en même temps beaucoup plus fantaisiste qu'il ne le croit. Est-ce à dire qu'il ait réuni tous les points? Ce n'est pas ma pensée, je l'avoue, et je m'en explique. Le *réalisme*, tel qu'en effet on le pratique beaucoup trop aujourd'hui, ne consiste point précisément, ni surtout absolument, à peindre des canards dans une mare, du fumier dans une cour, ou autre sujet ignoble : il consiste à prendre un fait vrai, un fait crû, dont on a été témoin ou acteur, et que l'on croit, parce qu'il nous a frappé, tout propre à émotionner l'univers. Ce que M. Courbet, souvent mieux inspiré, pense voir dans le dos d'une grosse baigneuse sale, on peut aussi l'imaginer trouver dans un ordre de choses ou d'idées beaucoup plus relevé, mais qui n'en aura pas plus d'intérêt, parce que ce sera ou un fait des plus ordinaires de la vie, ou un fait tout individuel qui n'aura de valeur que sous l'optique grossissante de la personnalité, du souvenir ou de l'impression intime.

C'est, je crois, ce qui est arrivé à M. Louis Ulbach. Il déclare son histoire vraie. C'est aujourd'hui à qui n'inventera point; je l'en crois donc sur parole. Cela ne fait rien au lecteur. Ce qui lui importe, c'est que l'histoire, vraie ou non, lui semble telle, et, en outre, le saisisse, l'émeuve, l'intéresse. Le fait vrai traité par M. Ulbach est-il dans ces conditions? Il ne nous semble vraiment pas. Une espèce de double amour, de partage moral dans un cœur de jeune homme entre une fiancée charmante qu'il adore, et, — tranchons le mot, — une vieille femme — qu'il admire, ce dont cette dernière ne se console pas; la passion tardive et croissante, puis le désespoir, et enfin l'agonie et la mort de celle-ci, voilà toute la conception, je me trompe, toute la réalité du livre, et l'auteur a si bien de lui-même et d'instinct jugé le peu de richesse de ce fonds-là, qu'il s'est vu contraint (Préface) d'en faire comme une sorte de symbole qu'il appelle « le duel de l'amour idéal et de l'amour des sens, » ou bien encore l'opposition du « mythe de Psyché » et de la légende « d'une sainte Thérèse laïque. » Tout cela, la main sur la conscience, est un peu ambitieux, à propos de deux bourgeoises de Provins, et d'une histoire d'un intérêt assez restreint, faite pour plaire, non à la généralité, mais surtout, si ce n'est exclusivement, à cette classe malheureuse de femmes incomprises et affligées de la maladie nerveuse que croit par intervalles avoir Suzanne Duchemin : en quoi elle ne se trompe guère.

Ce réalisme, qui consiste à repousser l'invention, est, on en conviendra, un peu simple et nu. C'est pour l'exécution que M. Ulbach a réservé sa fantaisie. Mi-lyriques, mi-familières, les lettres où les divers personnages expliquent, sans agir, leurs sentiments intimes, sont les fioritures passionnées, volontiers élégantes, assez distinguées, mais infiniment peu *réelles* d'un thème trop peu ample, et en même temps invraisemblable, comme l'est très-souvent la réalité. On n'écrit guère de cette sorte, si ce n'est dans certains romans de Mme Sand, qui ne sont pas précisément ses meilleurs, et dont elle-même fait assez bon marché, et avec toute raison, dans l'*Histoire de ma vie*. Il me semble que c'est le procédé inverse qu'il faudrait suivre : mettre la fantaisie, c'est-à-dire, et pour parler net, l'imagination dans le plan de son livre (on ne demande pas pour cela de fantastiques aventures), et dépenser son réalisme, c'est-à-dire toute la franchise possible d'exécution, dans sa mise en scène, dans la peinture au vif et au vrai de ses personnages. M. Ulbach a, selon moi, renversé la proposition : son histoire est vraie et n'en a point l'air, et ses héros qui ont vécu ont toute la mine et l'allure de personnages du roman. Double inconvénient, et qui tient encore moins à l'absence d'invention qu'au défaut de simplicité suffisante dans le langage. *Sancta simplicitas!* mais, pour monter ou descendre jusqu'à toi, il faut rompre avec les symboliques, les poétiques, les manifestes et toutes miévreries de ce genre. Est-ce que les immortels conteurs, Le Sage, l'abbé Prévost, Bernardin de Saint-Pierre, Goldsmith, Walter Scott, ont connu toutes ces choses-là? Est-ce à dire qu'ils n'aient rien prouvé, rien appris? Bien au contraire; mais leurs professions de foi et leurs préfaces sont tout au long écrites dans leur œuvre, et là seulement. C'est la bonne méthode : un livre n'est pas un théorème, et ce qu'il démontre, il le doit enseigner, non par formules, mais par une impression profonde, décisive, durable, nette, gravée dans l'âme du lecteur.

Dans sa précaution inquiète de tout défendre, de tout spécifier à l'avance, M. Ulbach s'est efforcé d'établir que la forme épistolaire, celle qu'il a choisie, était la préférable, et il a cherché à prouver, d'après Balzac, que la forme dialoguée était de toutes, comme art, la plus méprisable et la plus facile. Nous ne savons où Balzac, dont la justesse d'esprit était le moindre défaut, et dont la clairvoyance affectait beaucoup celle de ces presbytes qui découvrent au loin ce que personne ne voit, et, en revanche, ne voient pas ce qui crève les yeux à tous, nous ne savons où Balzac, qui a tant usé de la forme dialoguée, a pris cette étrange idée-là. Je voudrais bien savoir s'il est dans l'art français quelque chose de supérieur à Molière, qui n'a que du dialogue. Il est extrêmement facile, je l'avoue, d'écrire de plats entretiens, mais il ne l'est pas moins d'écrire de fades lettres, et, pour nous résumer, toutes formes sont bonnes, à la condition d'être supérieurement réussies, c'est-à-dire d'exprimer exactement la pensée, de rendre précisément l'effet voulu, et rien de plus.

Que M. Ulbach veuille bien me remettre toutes ces réflexions et toutes ces rigueurs. Elles lui prouveront du moins que je l'ai lu et ne le traite point vulgairement. Il y a, je le crois, chez ce jeune écrivain, l'étoffe d'un artiste; mais sa personnalité propre n'est point encore dégagée, au moins dans *Suzanne Duchemin*. Cela viendra, je n'en doute pas, mais il faut laisser de côté les arguments ambitieux pour de très-petites histoires; ne pas craindre d'être inventif, alors qu'il s'agit d'inventer, et naturel, quand il faut peindre; par quoi l'auteur atteindra à tout son *desideratum* : un rationnel et harmonieux compromis entre ce qu'on nomme le réalisme et la fantaisie, je ne sais pourquoi aux prises.

Cette question nous a entraînés un peu loin. Il me reste bien peu d'espace pour parler ici de M. Laurent-Pichat, auteur de *Cartes sur table*, et de M. Mürger, auteur des *Buveurs d'eau*. Que ces messieurs veuillent bien pour aujourd'hui me pardonner mon laconisme forcé : à une prochaine occasion qu'ils sont bien gens à me fournir, je tâcherai de faire mieux.

M. Laurent-Pichat n'a pas émis de préface. C'est déjà quelque chose. Mais voyez comme la critique, « ce coureur ou cette coureuse qui, désespérant d'atteindre au but, se couche en travers du chemin pour empêcher les autres d'arriver » (comme disait l'autre jour un jeune romancier bien peu content, et, il est vrai, n'ayant guère sujet de l'être), voyez comme la critique a l'esprit tortu. J'aurais souhaité, non pas une esthétique en règle, mais un petit bout de préface, un tout petit malheureux bout, en tête de *Cartes sur table*, pour m'en expliquer le dessous. Je ne comprends pas très-bien ce titre alambiqué du *Bourgeois fantôme*, l'une des *cartes* mises sur table, ni même très-bien non plus celui du *Secret de Polichinelle*, sous lequel s'annonce le principal récit, la carte triple, le brelan carré du volume. La faute en est sans doute à mon intelligence. Diable d'affaire au reste que le choix d'un titre, ou d'un joli nom de baptême! Ne prenons pas garde à cela. Le *Secret de Polichinelle*, donc, est l'histoire, qui me semble fort *réaliste* aussi, d'un jeune homme investi tout à coup d'une fortune considérable, et ayant à lutter, s'il luttait, contre toutes les avidités de la terre. Le sujet n'est pas neuf, et c'est bien, à ce titre, un sujet de Polichinelle. Mais le détail a de la distinction et ne manque pas parfois de ce naturel qui est à nos yeux la qualité suprême. Seulement les personnages discourent trop : on aimerait à les voir plus agir, sauf à jaser un peu moins. La fable est longue, parfois un peu confuse; elle n'aboutit pas, et l'on ne voit pas de dénoûment qui satisfasse. Le défaut de composition est sensible; et l'on cherche en vain ce qu'a voulu prouver l'auteur. A-t-il conté pour conter, ou exhaler des souvenirs? Je l'ignore; mais la science me paraît lui avoir manqué pour élever ses contes ou souvenirs à la hauteur de l'art. Le tableau n'est guère qu'une ébauche, un projet infiniment développé. Il se rattache à la manière de Balzac, qui me semble avoir déteint sur M. Laurent-Pichat, comme *Lélia* et *Jacques* sur M. Ulbach. On croit souvent créer dans la jeunesse, alors qu'on ne fait que suivre de loin. La vanité des oriflammes n'a qu'un temps. Plus tard on reconnaît son erreur. Ces messieurs sont gens d'esprit et de style; ils ont le noble goût des lettres, et s'apercevront bien, quant et quant, à l'user, de ce qui leur manque encore. Il me peinerait fort de les contrister, si mon opinion signifiait quelque chose, mais je suis pleinement rassuré à cet égard. Je la dis toutefois, et toujours franchement, à ceux qui me font l'honneur de me la demander; car j'ai la rage qui tenait le barbier du roi Midas : il m'est impossible de ne pas exprimer toute ma pensée; je la dirais aux roseaux même. Mais je n'ai pas, en revanche, l'amour-propre de croire qu'on doive être de mon avis, et je serais enchanté si le public et mes confrères donnaient tort à mon jugement sur les présentes œuvres de MM. Laurent-Pichat et Ulbach; bien plus encore, si leurs futures productions justifiaient les espérances que, nonobstant mes duretés, j'aime à placer en tous deux.

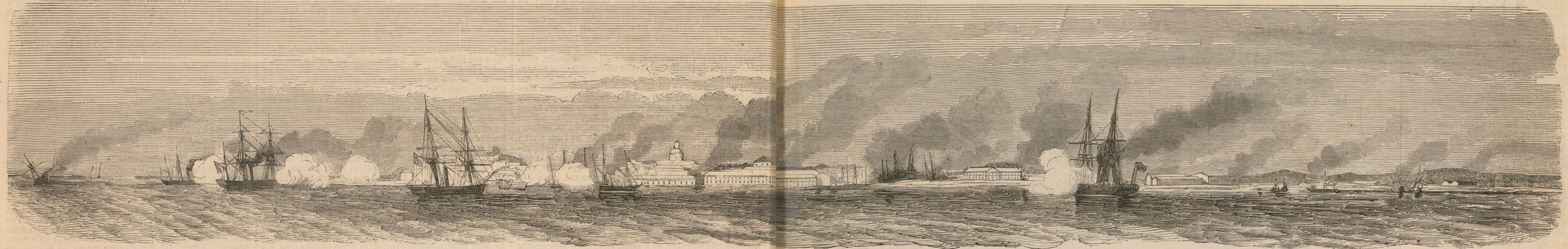
M. Henri Mürger ne s'est point non plus piqué d'invention dans ses *Buveurs d'eau*. Il semble que la folle du logis soit mise pour quelque méfait à l'index. Romanesquement parlant, il n'y a, pour ainsi dire, pas de sujets dans les trois saynètes qui composent le nouveau volume de l'auteur de *la Vie de Bohême* et du *Bonhomme Jadis*. Le livre, en son ensemble, ne paraît pas avoir d'autre fin que de peindre une classe particulière et laborieuse de *bohêmes* qui seraient *les Buveurs d'eau*. Ce club artistique, digne succursale de la Société de tempérance du révérend père Matthews, existe-t-il au vrai? Il est probable : car à quoi bon l'ouvrage sans cela? Mais il fait peu parler de lui, et je crains que ces ascètes du pinceau et de l'ébauchoir n'obtiennent pas de sitôt les honneurs du grand-prix de Rome ou la médaille d'or. Ils ne sont point joyeux; ils ont même l'humeur fort acariâtre, et je pense que c'est l'eau (forcée) qui les a aigris à ce point. Singulière confrérie que celle-là, et singulière conception de l'auteur, si elle est apocryphe! S'il avait voulu glorifier le travail honnête et la pauvreté fière, ce qui serait louable, il eût été du moins nécessaire de les montrer récompensés. Mais point : Antoine demeure gueux comme Lazare, et Lazare comme Antoine; ils restent obscurs l'un comme l'autre. Alors, n'est-ce qu'une ironie contre la médiocrité triomphante? On ne sait; mais si la portée du livre n'est suffisamment indiquée ni en explication ni en action, il reste à M. Mürger le mérite singulier d'avoir du moins une forme naturelle et enjouée, beaucoup d'esprit, précieux legs des bohêmes buveurs de vin, et de la sensibilité qu'on sent vraie, et qui se passe des fleurs douteuses du lyrisme et de la rhétorique. Même pour ne s'en pas servir, M. Mürger crée des personnages qui vivent : de ce nombre sont le peintre industriel Francis, homme faible et artiste médiocre, comme il y en a tant; le prolixe M. Bridoux, et surtout le vieux et bourru Esculape qui *raccommode* la grand-mère des *Buveurs d'eau*. Tout cela grouille et fait lire avec intérêt les récits de M. Mürger, bien qu'on ne sache pas où ils vont. Un peu plus d'efforts, et cet écrivain, qui a si brillamment débuté, occupera, sans risque de la perdre, une des places les plus distinguées dans nos lettres. Le but vaut bien la peine d'un peu de concentration et d'étude, soit en dehors, soit au dedans de *la Bohême*, sur laquelle toutefois l'auteur ne peut se flatter de vivre littérairement jusqu'à l'âge de Fonnelle.

A huitaine, comme on dit au palais, pour une foule d'autres romans qui attendent plus ou moins patiemment leur tour d'introduction et d'audience.

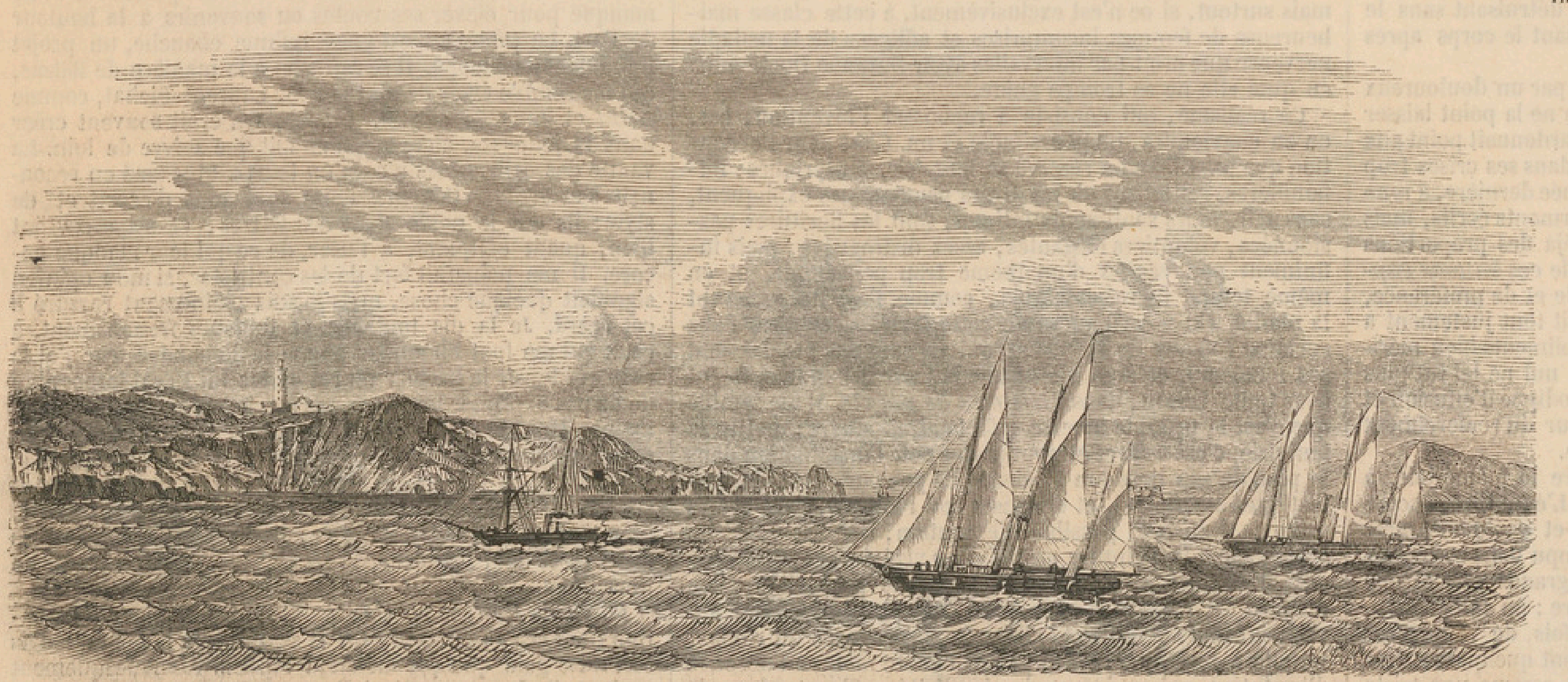
FÉLIX MORNAND.

Carte de la mer d'Azof.

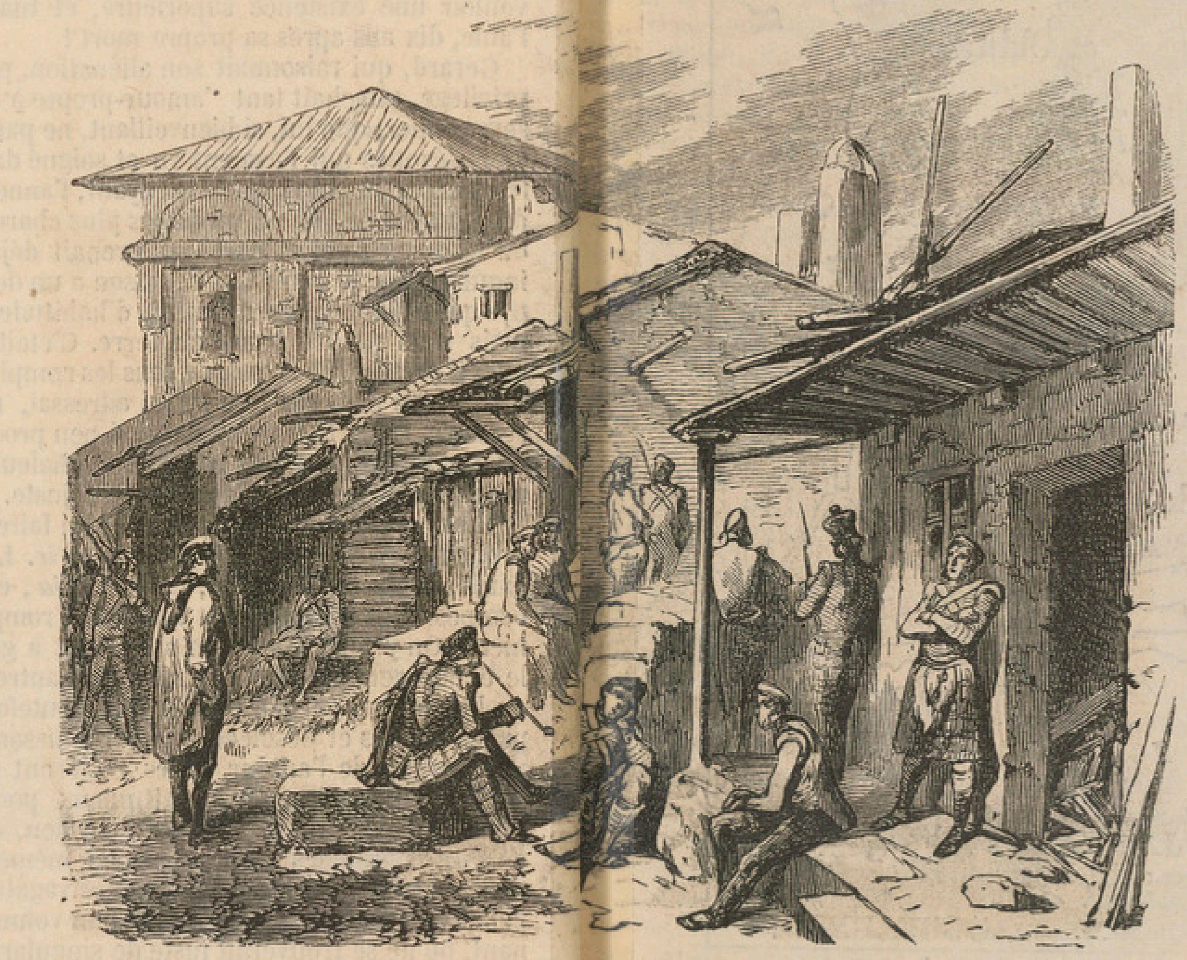
Ce lac intérieur d'eau salée, connu dans l'antiquité sous le nom de Palus-Méotides, et à notre époque sous le nom de mer d'Azof, à peine cité par les anciens géographes, et rarement exploré par les anciens navigateurs, a acquis tout à coup une grande renommée, et, à cause de son importance politique, il est devenu un des points les plus inté-



Incendie de Yénitski, des navires de transport russe[illegible]vapeur de guerre, par l'escadre de ligne à vapeur anglaise.



Cap Phanar, et feu à l'entrée de la mer d'Azof.

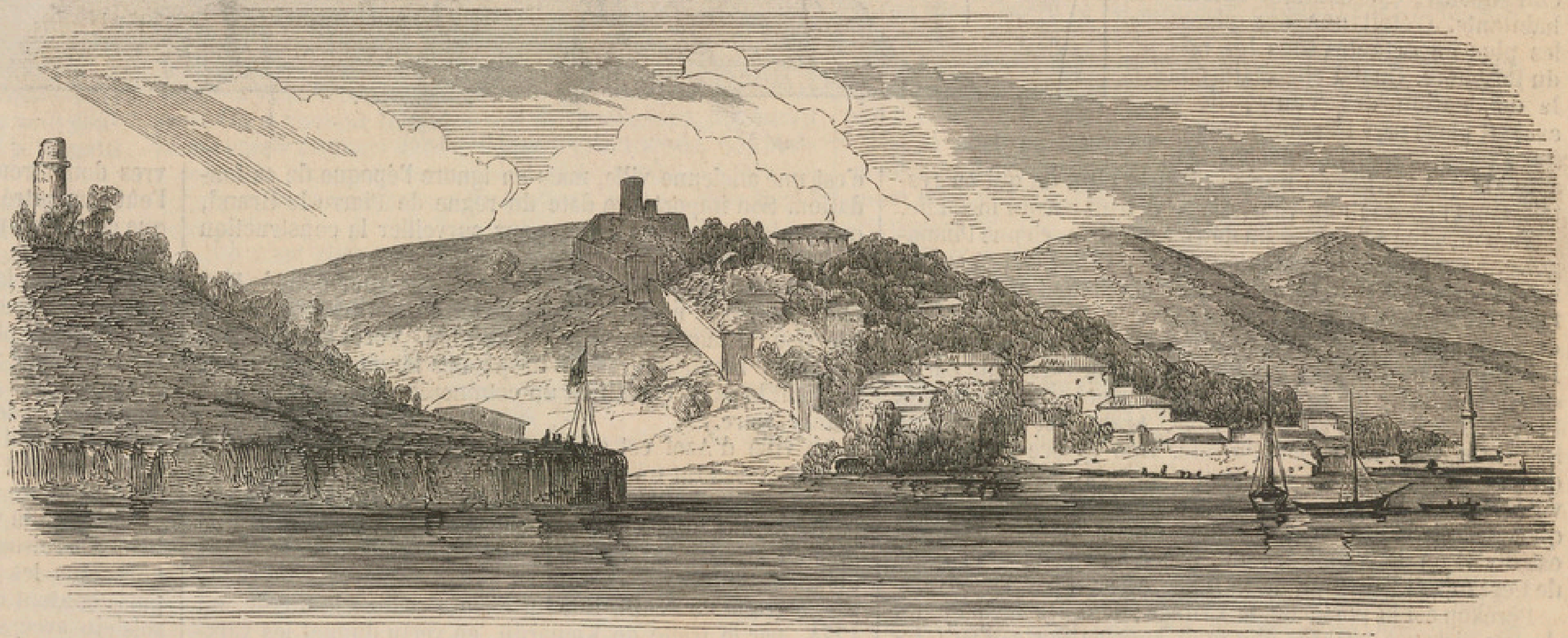


Corps de [illegible]is à Yéni-Kaleh.

Taman (ancienne Phanagoria). — D'après M. B. J.

Bombardement du fort d'Arabat.

Banc et batterie Cheska, en[illegible]i-Kaleh, bombardés et détruits.



La ville d'Héraclée.

Incendie de Berdianski et de 150 navires russes mo[illegible]le port. — D'après les dessins de M. Durand-Brager

ressants du globe. Les pavillons victorieux et unis de l'Angleterre et de la France flottent en ce moment dans cette mer inconnue, et lui donnent une renommée vraiment historique. La carte qui accompagne cet article ne montre pas seulement les scènes de nos dernières opérations navales; elle donne encore une vue intéressante de toutes les baies et de tous les havres de la mer d'Azof, ainsi que les points les plus remarquables des côtes de la Tauride et des provinces caucasiennes. Pour la construction de cette carte, nous nous en sommes rapportés aux travaux de M. Corréard, et nous l'accompagnons de quelques remarques historiques sur les villes qui bordent le littoral de cette mer.

La mer d'Azof a de la tendance a sortir de son lit, et il est probable que l'élévation continuelle de ses eaux lui fera prendre, dans quelques siècles, sa course à travers le pays. D'après M. Corréard, la profondeur de l'eau a diminué de trois pieds dans le courant des années 1706 à 1808, de deux pieds dans le quart de siècle suivant, et enfin d'un pied dans les soixante-dix dernières années, ce qui fait un total de six pieds dans une période de cent quarante-quatre ans. La plus grande profondeur sur la carte est marquée de quarante-quatre pieds. De Kertch à Taganrog, la distance est de 200 milles, et de Genitchi au point le plus éloigné, elle est de 250 milles.

L'eau de cette mer est trouble et bourbeuse, et, dans beaucoup de parties, elle ressemble à une soupe aux pois (*pea-soup*). Elle a été bien nommée dans l'antiquité, ***Palus*** ou marais. Elle est bornée au sud par la Crimée et l'île de Taman, entre lesquelles sont les détroits de Kertch ou de Yeni-Kaleh, appelé par les anciens le Bosphore Cimmérien. Kertch, l'ancienne Panticapée, fut fondé par les Grecs il y a 2,000 ans. La ville moderne fut bâtie par le dernier czar Nicolas; elle contient 12,000 habitants. C'était une des places les plus importantes sous les rois du Bosphore. Quand elle était sous la domination des Turcs, ils y avaient placé une très-forte garnison sous les ordres d'un pacha. On a appris que la ville de Kertch n'existe plus. Ce qui en restait après l'occupation, vient d'être détruit par un incendie.

Taman, situé à l'opposé du détroit, était l'ancienne Phanagorie. Kopyl est maintenant la capitale de l'île; c'était autrefois la résidence d'un séraskier qui commandait tous les Tartares du Kouban pour le khan de Crimée. Le Kouban est un des plus grands fleuves du Caucase, prenant sa source dans l'Elboun, une des plus grandes montagnes de cette partie du globe. Entre le Kouban et ses branches, Tchernoï et Protok, Taman est tout à fait isolé. Arabat est établi entre la mer d'Azof et la mer Putride. Une espèce de digue, qu'on a nommée flèche d'Arabat, sert de rempart à cette ville. Elle est longue de 52 milles, et s'élève seulement de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer. Le Serwash est divisé en deux golfes, l'un : borné à l'ouest par l'isthme de Pérékop, et l'autre, nommé Bikès, au sud, par Théodosie.

Pérékop est la porte de la Crimée; dans les beaux jours de la puissance tartare, elle était appelée Porte-d'Or (*Or-Gapy*). Son nom actuel, d'étymologie russe, signifie langue entre deux mers, et démontre exactement sa position géographique dans la Tauride. Hérodote, Strabon et Pline étaient d'avis que, dans le premier âge, la Tauride était complétement séparée du Caucase; l'isthme a seulement aujourd'hui 5 milles de largeur.

Kaffa est l'ancienne Théodosie. A l'extrémité de la flèche d'Arabat, et de l'autre côté du canal ou détroit, se trouve Genitchi, ville moderne, grosissant en importance commerciale. Berdiansk est aussi une ville de ce genre, qui s'élève sur les côtes du gouvernement d'Ekaterinoslof, ainsi nommé en l'honneur de l'impératrice Catherine II.

Taganrog est situé à la tête de la mer d'Azof, et célèbre pour sa salubrité. C'est là qu'Alexandre Ier mourut, espérant que le climat bienfaisant lui rendrait la santé. Dans une lettre de Catherine II à Voltaire, datée du 14 mars 1771, il est dit que : après la capture d'Azof, Pierre le Grand, voulant un port dans cette mer, jeta les yeux sur Taganrog. Il hésita, quelque temps après sa fondation, s'il ne bâtirait pas là Saint-Pétersbourg, plutôt que dans la Baltique; mais les circonstances le forcèrent finalement à l'exécution du dernier projet.

Rostof, baigné par le Don, est un grand point de commerce. Cette région est l'une des plus importantes de l'empire russe. Parmi les autres villes, on remarque Voronetz, située sur des bancs élevés de la rivière d'où son nom est dérivé. C'est une des plus grandes et des plus populeuses villes sous la domination du czar; on sait généralement que c'est une ancienne ville, mais on ignore l'époque de sa fondation. Son importance date du règne de Pierre le Grand, qui y résida quelque temps pour surveiller la construction de son navire.

De Voronetz quelques navires vont naviguer dans le Don et de là dans la mer d'Azof, où ils ont été d'une grande utilité pour attaquer la ville de ce nom. Voronetz contient quelques manufactures de drap, des tanneries, etc., et, pendant la paix, entretient un commerce considérable avec la mer Noire.

La ville d'Azof est située au sud-est de Rostof; la prise de possession fut un des plus grands exploits militaires de Pierre le Grand, mais il fut repoussé de ses murs après avoir perdu 30,000 hommes. Deux ans après, en 1695 il fit une seconde attaque qui réussit complétement; toutefois, il fut obligé de rendre sa conquête au sultan Achmet III, en 1711, par le traité de Pruth. Elle fut encore cédée à la Russie, en 1774, par le traité de Kaïnardji, en vertu duquel les vaisseaux russes pouvaient seuls naviguer dans la mer Noire, et le détroit des Dardanelles leur était ouvert.

Les possessions, dans l'est de la mer d'Azof, sont gardées par une ligne militaire qui s'étend du mont Kouban au mont de Terek. Cette ligne est gardée par les Cosaques nommés maintenant Tchernomorskii. Par un ukase du 30 juin 1792, l'impératrice Catherine leur donna la péninsule de Taman, qui dépend du gouvernement de la Tauride, et tout le territoire compris entre la rivière Kouban et la mer d'Azof. Ekaterinodar est marqué sur la carte comme la capitale de ces possessions cosaques.

Les succès des armées alliées nous ont rendus maîtres de cette mer, comme nous le sommes déjà de la mer Noire. Le commerce russe d'exportation est maintenant à notre merci, et toutes les villes du littoral sont pour nous des points de relâches et d'échanges assurés.

V. P.

Le secret de la Bianetti,

PAR HAUFF.

(Suite. — Voir le précédent numéro.)

III.

Qui pourrait décrire la figure du brave M. Bolné après le départ du docteur? Nous n'osons l'essayer. Jamais on ne l'avait vu, comme alors, se glisser le long des maisons, les sourcils contractés, le front chargé de soucis, le coin des lèvres douloureusement plissé, la tête penchée en avant. Qui l'eût rencontré maintenant et avant sa conversation eût juré que ce n'était plus le même homme. Tantôt il marchait le regard vif, la tête haute, la prestance belle, comme un homme qui a la conscience pure et un bon dîner en expectative. Maintenant, plus de coups de chapeau empressés aux dames, plus de sourires galants aux fillettes, plus de serrements de main aux hommes qu'il rencontrait sur son chemin, qu'il accostait, heureux de pouvoir leur raconter quelque bourde, de leur demander malicieusement des nouvelles de l'ami de la maison ou de leur petit dernier-né. Hélas! ce n'était plus notre Bolné, le sexagénaire toujours jeune et alerte; il avait du coup vieilli de vingt années.

C'était pitié vraiment, car au fond ce pauvre homme avait bien des raisons pour porter allégrement la vie. Il avait acquis dans les opérations commerciales une jolie fortune; puis, content du fruit de son travail, il s'était retiré à Gérolstein avec sa femme pour y vivre à sa guise, loin des comptes courants, des grands-livres et de la poussière des bureaux, essayant de regagner le temps perdu pour les plaisirs. Il avait eu de son mariage un fils unique, Charles: celui-ci devait succéder à son père, se créer comme lui une position par le commerce; ainsi le voulait l'auteur de ses jours. Et ce que voulait M. Bolné, il le voulait bien.

Le fils, malheureusement, ne rêvait que musique : acheter, vendre, spéculer, gagner de l'argent, lui paraissaient des occupations vulgaires; il eût dit ignobles s'il n'eût craint d'offenser son père. Celui-ci avait la tête dure, le fils également : le père se fâchait vite, le fils de même; le père poussait toujours les choses à l'extrême, son héritier en faisait autant; quoi d'étonnant de les voir en brouille continuelle? Lorsque le jeune homme eut vingt ans et le père cinquante, celui-ci voulut prendre du repos et transférer à son fils la direction des affaires, non sans craindre de nouvelles scènes d'opposition. Mais ils furent bientôt d'accord, car, par une belle nuit d'été, le fils prit la clef des champs, emportant pour tout bagage quelques faux-cols et un coffre rempli de partitions. Quinze jours après, il écrivit de Londres, annonçant son heureuse arrivée en Angleterre et son intention de partir pour les Etats-Unis. Le vieux Bolné ne donna pas précisément sa malédiction à M. Charles, mais il l'envoya paternellement à tous les diables indiens, et alla planter sa tente à Gérolstein.

Le souvenir de son fils le mélomaniaque, comme il l'appelait, troublait parfois la gaieté du bonhomme. Dans sa colère, il avait invité son héritier à ne jamais reparaître de-

vant lui, et il n'était pas probable que le jeune homme, au moins aussi têtu que son père, se représentât sans être appelé. Maintenant que l'âge et la réflexion arrivaient, il semblait parfois au père qu'il avait eu tort de traiter si durement son enfant unique et de vouloir lui imposer un genre d'occupations contraires à ses goûts; mais les distractions et un esprit un peu léger ne lui permettaient guère de s'appesantir sur de tristes pensées. Il vivait donc heureux et sans grands chagrins. Qui voulait le voir bien gai, bien réjoui, n'avait qu'à se promener de quatre à cinq heures du soir dans la grande rue. S'il voyait arriver vers lui un homme de haute taille, un peu maigre, un peu nerveux, habillé à la dernière mode, le lorgon dans l'arcade sourcilière, la badine à la main, les allures juvéniles en opposition avec les cheveux grisonnants; s'il voyait cet homme saluer à droite, à gauche, s'arrêter à tout moment, bavarder avec l'un ou l'autre, agiter bras et jambes, il pouvait en toute conscience dire qu'il avait vu M. Bolné, le juge au tribunal de commerce.

Mais *quantum mutatus ab illo!* Déjà l'histoire de l'assassinat de la cantatrice l'avait vivement ému : la dernière parole du docteur vint le frapper jusque dans la moelle des os. Bolné! avait dit la Bianetti avant de perdre connaissance; Bolné! son nom à lui, nom honnête, nom respectable, nom immaculé, prononcé dans des circonstances aussi compromettantes!!!

Ses genoux fléchissaient sous lui, ses jambes refusaient de le porter, sa tête s'inclinait de plus en plus sur sa poitrine, son cœur battait à peine.

Bolné, disait-il; moi, Bolné, juge honoraire au tribunal de commerce! Si elle vient à mourir, cette Bianetti, si la caméristе dévoile son secret, si le parquet apprend les détails du crime et ce mot fatal! que de conséquences un procureur habile ne peut-il induire d'une seule parole, surtout si la vanité le pousse à se faire une réputation de perspicacité dans une nouvelle cause célèbre! Oui, oui, Bolné, tu deviendras le marchepied de la gloire d'autrui! Et ses regards effarés lorgnaient avec détresse la maison d'arrêt, dont le toit brillait au loin sous les rayons du soleil couchant : — « Voilà, Bolné, ta dernière et prochaine demeure, par grâce spéciale du duc. »

Il soupire profondément; mais ses poumons sont inertes, sa respiration est coupée : il veut détacher sa cravate; mais sa main recule épouvantée. N'est-ce pas la place où, chez les pendus, passe le nœud fatal?

Un ami vient-il à sa rencontre et lui dit-il bonjour : Ah! celui-là est déjà au courant; son mouvement de tête m'indique qu'il sait à quoi s'en tenir, qu'il m'engage à être prudent. Un autre passe-t-il sans le saluer : — Rien n'est plus certain, on ne veut plus le reconnaître, on ne veut pas se souiller au contact d'un assassin! Il s'en fallut de peu que le pauvre homme ne se crût réellement coupable! Aussi se garda-t-il de traverser la place du Palais-de-Justice et préféra-t-il faire un grand détour pour rentrer chez lui, plutôt que de passer devant les fenêtres du cabinet du juge d'instruction. Celui-ci, une de ses bonnes connaissances, bavard comme lui, ne pouvait-il l'apercevoir et l'appeler? Ces gens du parquet n'ont pas d'entrailles : « — Hé! très-cher, montez donc un moment, j'ai deux mots à vous dire? »

Si on l'interpelle alors solennellement, que répondra-t-il? Déjà maintenant ses mains tremblent, ses traits sont contractés; que sera-ce lorsqu'on lui demandera si la Bianetti peut avoir des motifs pour le soupçonner?

Et puis il se rappelle combien de telles émotions sont nuisibles à sa constitution : effaré, il cherche le plus de vitres possibles à compter; mais les rues et les maisons dansent autour de lui, le clocher de la cathédrale le salue avec de petits bonds ironiques; un frisson nerveux s'empare de lui, il traverse les rues en courant jusqu'à ce qu'il sonne enfin à sa porte, hors d'haleine, se soutenant à peine!!! Sa première question est : « — Aucun agent de police n'est venu me demander? »

IV.

Dans le courant de la soirée, le docteur alla voir sa malade. Il la trouva beaucoup mieux qu'il n'avait osé l'espérer. Il s'assit dans un fauteuil au pied du lit et se mit à causer de l'événement de la nuit précédente. La Bianetti se tenait accoudée sur ses coussins; sa jolie tête reposait dans sa main délicate et bien formée; le visage, pâle encore et décoloré, empruntait à cet épuisement des forces vitales un charme nouveau et particulier. Son œil noir, brillant au fond de ses orbites un peu creusées, n'avait rien perdu de ce feu, de cet éclat qui, du haut de la scène déjà, avait attiré l'attention et l'admiration du docteur, bien qu'il fût un esprit calme et réfléchi, depuis longtemps sorti des années où l'imagination vient parfois au secours de la beauté. Il se disait n'avoir jamais vu tête plus belle ni plus douce. Ce n'est pas cependant que les traits en fussent bien réguliers; au contraire, le front était trop élevé, la bouche trop petite, et cependant l'ensemble exerçait par son harmonie une séduction irrésistible! c'était la pureté de l'âme de cette jeune fille et la noblesse de sa nature qui répandaient sur tout son être virginal cette méconnaissable expression de beauté idéale.

Le regard psychologique du docteur ne pouvait s'y tromper.

— Il paraît que vous déchiffrez mes traits, docteur, dit en souriant la cantatrice. Vous voilà devenu muet et rêveur, paraissant avoir oublié jusqu'au moindre mot de ce que je viens de vous demander. La réponse est-elle si terrible que vous ne puissiez me la faire? N'ai-je pas le droit d'apprendre ce que la ville pense de mon malheur?

— Eh! que vous importent les sottes suppositions que les oisifs inventent et colportent? Je m'absorbais à contempler la pureté avec laquelle votre âme se mire et éclate dans vos yeux. Vous avez la conscience en paix, ne vous inquiétez pas des opinions d'autrui.

— Ce n'est pas bien, docteur, répondit-elle; vous éludez ma question, vous voulez y échapper en me disant des choses aimables. Ne pas m'inquiéter du jugement des hommes! Mais où est la femme, quelque honnête qu'elle soit, qui ose se mettre tellement au-dessus du monde dans lequel elle doit vivre, que ce qu'il pense d'elle puisse lui être indifférent? Ou croyez-vous, ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, que je puis ne pas m'en inquiéter, parce que j'appartiens à une profession dont on aime à dire du mal? Allons, avouez-le, je vous parais un peu légère, un peu *actrice?*

— Non, certes, ma chère enfant,—vous permettez que je vous appelle ainsi? On ne m'a dit que du bien de vous, de votre vie paisible, retirée, de la dignité de votre conduite dans un monde où vous êtes exposée à bien des séductions, à bien des méchantes cabales. Mais à quoi bon vous apprendre ce que les autres pensent? Admettons qu'en ma qualité de médecin je ne juge ni à propos ni prudent de vous raconter ces bavardages.

— Je vous en supplie, docteur, ne me torturez pas davantage! s'écria-t-elle. Je le lis dans vos yeux, on dit du mal de moi. Pourquoi me laisser dans cette pénible ignorance, plus dangereuse pour moi que la vérité quelle qu'elle soit?

Cet argument parut assez plausible au docteur. Une amie indiscrète ne pouvait-elle pendant son absence pénétrer auprès de la malade, et raconter pis que la vérité?

— Mon Dieu, répondit-il, vous connaissez les gens d'ici. Gérolstein, quoique résidence ducale, est une petite ville; un événement comme celui qui vous a frappé a mis les esprits en émoi. Il n'est que trop vrai, vous êtes le sujet de toutes les conversations; cela n'a rien qui doive vous étonner, et comme on ne sait rien de positif...., ma foi, on invente toute espèce d'absurdités. C'est ainsi que le personnage masqué qui, à la Redoute, a causé avec vous, et qui est sans aucun doute le meurtrier, serait, assure-t-on, un...

— Parlez donc, achevez, pour l'amour de Dieu, dit la cantatrice avec la plus vive anxiété.

— Un ancien amant, qui vous aurait aimé à..., dans une autre ville, et qui, par jalousie, aurait voulu vous tuer.

— Oh! une telle honte sur moi! Malheureuse que je suis! s'écria-t-elle. Mais ces gens-là n'ont donc pas de cœur, qu'ils accablent ainsi une pauvre femme sans protection et sans appui! Mais continuez, docteur, je vous en conjure. Vous avez hésité, vous me dissimulez encore un propos. Dans quelle ville, dites, aurais-je...?

— Signora, du calme, reprit Lelong, inquiet de l'agitation de la malade. Je vous croyais plus d'énergie. Je regrette, en vérité, de vous en avoir déjà trop dit, et certes je n'aurais pas parlé, si ce n'eût été la crainte qne d'autres ne m'eussent prévenu.

La cantatrice essuya ses larmes.

— Je veux être calme, docteur, dit-elle en souriant avec mélancolie, calme comme un enfant, et joyeuse comme si ceux qui me foulent aux pieds venaient de me couvrir de mille bravos. Poursuivez votre récit, je vous en prie, mon cher, mon bon docteur.

— Eh bien, poursuivit Lelong, moitié ému, moitié fâché de la condescendance, des absurdités, voilà tout ce que j'ai encore à vous raconter. C'est ainsi que, lorsque vous avez joué, il y a quelque temps, le rôle de Desdemone, il y aurait eu un comte étranger dans une loge d'avant-scène. Ce comte a prétendu vous avoir reconnue, vous avoir vue, il a environ deux ans, dans une maison suspecte à Paris. — Mon Dieu! vous pâlissez!

— Ce n'est rien, ce n'est rien, c'est la carcel qui baisse, allez, allez!

— Eh bien! ces propos, qui ne circulaient d'abord que dans la haute société, se sont bien vite répandus dans le public. Depuis le crime d'hier soir, on a mêlé les deux histoires, et on reporte maintenant votre liaison avec l'assassin à l'époque de votre séjour à Paris.

Pendant ces discours, les traits expressifs de la malade avaient à diverses reprises passé de la pâleur la plus cadavéreuse au rouge le plus brûlant. Elle s'était redressée, comme si elle eût craint de perdre une syllabe des mots horribles qui résonnaient à ses oreilles; son regard se cramponnait aux lèvres du médecin; son cœur battait à tout rompre, et cependant elle ne respirait plus. Enfin cette crise éclata.

— Maintenant tout est fini, s'écria-t-elle en jetant un dernier regard douloureux vers le ciel, tandis qu'un torrent de larmes s'échappait de ses yeux et que des sanglots soulevaient sa poitrine; hélas! tout est fini, tout est perdu! Sa jalousie n'y résistera pas! Ah! que ne suis-je morte hier, je serais auprès de mon père bien-aimé, auprès de ma douce et bonne mère, qui m'eussent protégée contre les insultes des méchants!

Le docteur, effrayé, ne savait trop que penser de ces paroles énigmatiques, et il allait adresser à la jeune fille quelques consolations, lorsque la porte s'ouvrit avec violence, livrant passage à un grand jeune homme d'une trentaine d'années. Il était d'une beauté remarquable, mais un sombre nuage pesait sur ses traits; ses yeux hagards roulaient sous un front contracté, et ses cheveux en désordre ne contribuaient pas peu à lui donner l'apparence d'un fou. Sa main serrait un rouleau de papier à musique; il en fouettait l'air avant de trouver des paroles à l'explosion de sa colère. A son aspect, la cantatrice poussa un cri violent. Le docteur crut d'abord que c'était de peur; mais, se retournant, il vit la joie peinte sur la figure de la malade : un doux sourire animait ses lèvres, et ses yeux brillaient sous un rideau de larmes suspendues à ses cils.

— Carlo! s'écria-t-elle, Carlo! te voilà, enfin!

— Misérable! répondit le jeune homme en étendant majestueusement son papier à musique dans la direction du lit, — je viens — pour te juger.

— Oh! Carlo! l'interrompit la cantatrice, — et les accents de sa voix étaient doux et veloutés comme les sons de la flûte, — comment peux-tu parler ainsi à ta Giuseppa!

L'inconnu allait répondre avec le même pathos tragique; mais le docteur, qui trouvait la scène par trop violente, eu égard surtout à la faiblesse de la malade, intervint, et faute de mieux, tendit sa tabatière, en disant :

— Mon cher monsieur Carlo, veuillez songer que mademoiselle se trouve dans un état à ne pouvoir supporter ces...

— Qui es-tu, toi, ver de terre? dit en l'interrompant le nouveau venu, et, fixant sur lui de grands yeux, le papier à musique tourné vers lui : — Qui es-tu, toi, reprit-il de sa voix caverneuse, que tu oses ainsi te mettre entre elle et ma colère?

— Je suis le docteur Lelong, reprit l'interpellé en refermant sa tabatière dédaignée, médecin de S. A. le duc, officier de l'ordre du Cygne noir, membre de beaucoup d'académies savantes, et je n'ai dans aucun de mes titres celui de ver de terre. En outre, je suis ici, pour le moment, seul maître et seigneur; et, je vous le dis avec bonté, sortez, ou modulez vos *presto assai* en un *larghetto* plus poli.

— Oh! docteur, ne le grondez pas, s'écria la malade en tremblant, ne le grondez pas, ne l'exaltez pas davantage. C'est Carlo, c'est mon ami, il ne me fera pas de mal, quoi que les méchants aient pu lui dire de moi.

— Tu oses encore railler! Sache qu'un éclair a brisé les portes de ton secret; sache que la nuit dans laquelle j'errais s'est illuminée de fatales lueurs! Ainsi donc, voilà pourquoi tu voulais me cacher ce que tu avais été, d'où tu venais! voila donc pourquoi tu me fermais la bouche avec tes baisers lorsque je voulais connaître l'histoire de ta vie! Fou que j'étais! me laisser séduire par une voix de femme, vil et infâme instrument de leurs natures menteuses! car le chant de l'homme seul renferme la force et la vérité. Ciel! comment ai-je pu me laisser entraîner par les roulades d'une créature perdue!

— Oh! Carlo, Carlo, murmurait la malade, si tu pouvais sentir combien tes paroles me déchirent le cœur, combien tes soupçons me tuent plus que le fer de l'assassin!

— Oui, n'est-ce pas, douce colombe d'amour, répliquait l'autre avec son rire de fou, il faut que tes *amori* soient aveugles, on n'en joue que mieux avec eux? J'aime ton Parisien, moi; brave gaillard, il a fini par te retrouver!

— Pour le coup, ceci devient trop fort, s'écria enfin le docteur en prenant le furieux par les épaules. Sortez, monsieur, voilà la porte, sinon j'appelle les domestiques!

— Je m'en vais, ver de terre, je m'en vais, répondit l'autre en repoussant le docteur, qui tomba fort à l'aise dans le fauteuil. — Oui, Giuseppa, je m'en vais pour ne jamais revenir. Adieu donc, infortunée, meurs si tu le peux, va ensevelir ta honte sous terre; et si tu renais dans les sphères célestes, cache bien ton âme, que je ne la retrouve jamais, car je maudirais ma félicité éternelle s'il me fallait la partager avec toi, avec toi qui m'as si indignement volé mon amour et ma vie!

Il dit, et son bras s'agitait toujours; mais des larmes montaient déjà de sa voix à ses yeux, puis il jeta un dernier regard sur sa bien-aimée, et se précipita en sanglotant hors de la chambre.

— Retenez-le, docteur, qu'il revienne, s'écria la cantatrice, ramenez-le; il y va de ma vie, de mon bonheur éternel!

— Je m'en garderai bien, ma charmante demoiselle, répondit le docteur tout ahuri encore, se soulevant péniblement dans son fauteuil; cette scène ne peut continuer. Vite du papier, je vais vous prescrire une potion calmante, à prendre deux cuillerées par heure.

La malade était retombée sur ses coussins; ses forces étaient épuisées, elle s'évanouit.

— A-t-on jamais vu pareil gâchis, s'écria le docteur en appelant la femme de chambre, qu'il gronda ferme tout en soufflant le vinaigre dans les narines de la malade.

— Ne vous avais-je pas donné l'ordre de ne laisser entrer personne, personne, absolument personne? Vous voulez donc tuer votre bonne maîtresse? Comment! vous laissez pénétrer auprès d'elle un fou, un vrai fou, qui l'a presque tuée une seconde fois?

— Mais, monsieur le docteur, disait la caméristе en pleurant, je n'ai laissé entrer personne, je vous l'assure; mais *lui*, je ne pouvais cependant pas lui fermer la porte; mademoiselle l'avait déjà fait appeler trois fois, pour le supplier de venir ne fût-ce que pendant un moment; j'avais même l'ordre de dire qu'elle était mourante, qu'elle désirait le voir encore une fois avant de rendre le dernier soupir.

— Ah! et quel est donc ce turbulent monsieur?

Trad. par AUG. COUVREUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

Exposition universelle des beaux-arts.

M. HORACE VERNET.

Les deux peintres les plus célèbres de notre école moderne, dans l'opposition réelle et profonde de leurs manières, opposition que l'esprit d'antithèse du public s'est plu à faire ressortir, M. Ingres et M. E. Delacroix, ont attiré d'abord notre attention. Nous la reporterons aujourd'hui sur M. H. Vernet, peintre plus populaire, admis, compris par tous, à la différence des deux premiers, n'ayant comme eux ni adeptes enthousiastes, ni détracteurs violents, ne poursuivant pas quelque but mystérieux ou élevé de l'art, mais se servant de la peinture comme on se sert du langage ou de l'écriture, non pour faire œuvre de style, mais simplement pour émettre ses idées, pour traduire les faits contemporains, les souvenirs de la foule, et y réussissant avec une clarté, une facilité, une fécondité singulières; on pourrait dire que sa popularité provient surtout de ce qu'il a en

peinture plus que tout le monde l'esprit que tout le monde a. — Il n'y a rien dans son dessin, et encore moins dans son coloris, qui surprenne le spectateur et transporte sa contemplation dans quelque région nouvelle de l'art ; rien qu'il n'ait pu imaginer, entrevoir lui-même. Aussi le public entre-t-il d'emblée dans cette peinture, qui le récrée et l'intéresse d'autant plus que M. H. Vernet s'est consacré principalement à l'actualité et s'est fait l'historiographe de notre époque moderne et en particulier le peintre de nos fastes militaires. Sous ce dernier rapport un certain nombre de ses ouvrages, comme une partie des chansons de Béranger, perdront de leur intérêt dans l'avenir. Ils s'affaibliront justement dans ce qui causa leur plus grande popularité, mais ils survivront comme des monuments curieux, quand ils ne répondront plus aux préoccupations passionnées du moment.

Salon de 1855. — L'atelier de M. Horace Vernet.

Quoique la peinture de M. H. Vernet ne pénètre pas dans les profondeurs d'un sujet, mais qu'elle se répande en superficie avec une abondance uniforme et inépuisable, M. H. Vernet n'en est pas moins un peintre de race. Nous n'en savons aucun dans l'histoire de l'art à qui le comparer. D'autres ont pu avoir ou même dépasser sa facilité de production, mais nul avec le sentiment si naturel qu'il possède des attitudes, du mouvement, des gestes des personnages qu'il met en scène ; nul n'est doué à un même degré d'une mémoire si rapide et si sûre, et appliquée à des objets si divers. Il voit et se souvient, et pour une foule de choses il ne se donne pas la peine de prendre un croquis.

Il a inauguré un nouveau genre de peinture de batailles, en sortant à la vérité des conditions et des limites de l'art, qui veulent qu'une scène représentée ne dépasse pas le champ ordinaire de la vision et qu'une image, si compliquée qu'elle soit, soit hiérarchiquement ramenée à l'unité. C'est pour obéir à cette loi que les peintres de bataille ont toujours eu l'habitude de réduire leurs compositions à n'être formées que d'un groupe ou deux de quelques personnages engagés. Dans l'impossibilité de représenter une action pleine de confusion et embrassant un théâtre étendu, ils font choix de quelques épisodes seulement de la lutte, qui leur permettent de manifester par l'agencement des figures leur science de composition et de dessin, et leur sentiment du mouvement et de l'expression. Ils ne songent qu'à faire briller leur talent, et nullement à montrer la bataille, à faire de la peinture et nullement de la stratégie. Quelques-uns seulement essayent d'introduire dans de petits cadres un certain développement stratégique d'une action militaire. Mais c'est à M. H. Vernet qu'il était réservé de le faire dans de grandes proportions et d'aligner des bataillons, de les faire évolutionner sur le terrain, en sacrifiant, sinon le pittoresque, du moins les lois de la composition à la vérité.

M. H. Vernet a vingt-deux tableaux à l'Exposition ; ils occupent une travée à part, parallèle à celle donnée à M. Ingres. Seulement l'artiste n'a pas fait de cette faveur un motif d'exclusion pour les tableaux des autres artistes, dont quelques-uns occupent avec lui le peu de place qui restait libre. Deux immenses pages à droite et à gauche couvrent en partie les parois de cette galerie. L'une d'elles est *la Prise de la Smala, par le duc d'Aumale*, 16 *mai* 1843. Elle a soixante-six pieds de long. *Les Noces de Cana*, de Paul Véronèse, dont elle vint prendre la place dans le salon carré à l'Exposition de 1845, n'en a que trente. *L'Illustration* a reproduit, dans son numéro du 15 mars 1845, le dessin de cette composition de forme si allongée. Nous emprunterons à l'article que nous écrivions alors quelques lignes servant à expliquer le sujet. — « Tout le monde se rappelle que M. le duc d'Aumale partit, le 10 mai 1843, pour une expédition dont l'avait chargé le gouverneur général de l'Algérie, avec treize cents baïonnettes, six cents chevaux et vingt jours de vivres. A la suite de plusieurs marches et contre-marches à travers d'immenses plaines arides, son avant-garde découvrit le 16, à onze heures du matin, la Smala, grand campement militaire d'Abd-el-Kader, s'étendant sur un espace d'une demi-lieue et réunissant sa famille et ses richesses, les familles et les richesses de ses parents et de ses amis. Cette population nomade, parmi laquelle se trouvaient des femmes, des enfants et des vieillards, pouvait s'élever à 12 ou 15,000 individus. La retraite était dangereuse ; mais l'attaque était d'une témérité plus dangereuse encore. Le prince se décida pour ce dernier parti. Le plus heureux succès couronna son audace. Les soldats d'Abd-el-Kader furent tués ou dispersés. Un grand nombre de prisonniers, le trésor de l'émir, un butin immense restèrent en notre pouvoir. » M. H. Vernet alla en Afrique visiter les lieux où s'était passé ce fait d'armes, puis s'enfermant à Versailles dans la salle du Serment du Jeu-de-Paume, transformée en atelier, il travailla pendant près de huit mois sans interruption. Nous ne répéterons pas nos observations à l'occasion de cette grande toile, présentant plutôt une série de tableaux qu'un tableau unique. Le duc d'Aumale, arrêtant son cheval devant un groupe de jeunes femmes qui se jettent à genoux et faisant un geste de pardon, bien que placé à peu près au centre du tableau, est sur un plan trop reculé pour servir de point de ralliement à l'action. Du reste, cette scène générale de confusion et de surprise d'un camp arabe est rendue avec beaucoup d'habileté et dans la série d'épisodes, depuis le lieutenant-colonel Morris, à l'extrémité gauche de la toile, s'effaçant pour éviter le coup de feu d'un Arabe, depuis le marabou octogénaire Sidi-el-Aradj, qu'on cherche à faire sortir de sa tente, depuis cette figure de juif, bien connue, qui emporte son trésor, jusqu'aux palanquins pittoresques où le chef Ben-Kharouby, auquel deux jeunes garçons présentent ses armes, ordonne à la hâte de charger ses femmes et ses objets précieux, jusqu'à la négresse folle jouant d'un air stupide, dans la variété pittoresque de tous ces groupes et de tous ces détails, l'artiste ne trahit nulle part un moment de lassitude. Outre le défaut de la diffusion, consé-

Chasse au mouflon par des Marocains, tableau par M. H. Vernet.

quence nécessaire du cadre adopté, ce qui nuit à cette vaste page où le peintre a dépensé tant d'habileté, c'est l'insuffisance d'un coloris égal et uniforme.

Vis-à-vis du tableau précédent est celui de la *Bataille d'Isly*, exposé au salon de 1846, à un an de distance du premier. Ce tableau se trouve reproduit dans le numéro de *l'Illustration* du 4 avril 1846. Il n'est pas dans des proportions allongées comme celui de la *Prise de la Smala*. Aussi, malgré la liberté avec laquelle les figures et les groupes sont éparpillés comme au hasard, cette vaste composition, que l'œil peut embrasser, a son centre autour du maréchal Bugeaud, auquel le colonel Jusuf présente le parasol de commandement, enlevé dans le camp marocain. Il y a là une foule de portraits, parmi lesquels on remarque ceux de l'interprète M. Roche, des colonels Foy, Eynard, Tartas, et ceux des généraux de Lamoricière et Bedeau et du colonel Cavaignac. M. H. Vernet se tire heureusement de ces programmes imposés, et y trouve l'emploi de ses brillantes facultés. Ici tout lui vient en aide : sa rapide conception, son sentiment juste de la forme et du mouvement, sa mémoire, sa connaissance parfaite du cheval..... Cependant, avec quelque habileté qu'il soit exécuté, un grand tableau de bataille n'en est pas moins une tâche ingrate ; le prix n'est pas en rapport avec les difficultés à vaincre. Seulement ce prix est acquitté comptant par la renommée qu'on se fait auprès de ses contemporains enorgueillis et faisant grand tapage de la poudre à canon qu'ils brûlent. Les récits de batailles écrits intéressent vivement, et ils sont pour l'imagination l'occasion d'un nombre considérable de tableaux, à l'aide desquels elle cherche à se représenter les différentes vicissitudes de l'action. La mobilité de la pensée peut embrasser l'étendue et la mobilité d'une scène de guerre, tandis que l'artiste n'a le choix que d'un instant passager, qui, par cela même, n'en donne qu'une idée tout à fait incomplète et ne répond qu'imparfaitement aux images que chacun se fait.

L'Exposition contient quatre autres batailles de moindre dimension, qui sont également des titres de la célébrité militaire de l'artiste : ici la facilité rapide de l'exécution et le manque de solidité du coloris deviennent moins sensibles à cause de la composition réduite et de la petitesse des figures. La *Bataille de Jemmapes* (salon de 1831) s'offre au spectateur comme une scène disposée avec clarté et naturel, où les masses sont bien balancées, tant sous le rapport des groupes que sous celui de la distribution de la lumière. Le général Dumouriez et les figures qui l'entourent sont d'une exécution facile et spirituelle. — La *Bataille de Valmy : général Kellermann* (salon de 1831) présente seulement quelques épisodes de guerre dont le principal est l'ambulance établie au pied d'un moulin. — La *Bataille de Hanau*, 1813 (peint en 1824), fait assister à une véritable mêlée, où une charge de cavalerie autrichienne fond sur nos batteries ; le général Drouot, un instant enveloppé, est obligé de tirer l'épée pour sa défense. C'est une scène pleine de mouvement et très-habilement rendue. — *Montmirail*, 1814 (peint en 1822), a un accent plus vif de nature que les peintures précédentes, par l'aspect du ciel, par les ombres du crépuscule répandues sur le terrain, où s'avancent nos colonnes poursuivant les Russes, qui se défendent sur quelques points encore, mais sur le premier plan franchissent de petits murs bas et cherchent à se mettre à l'abri. — *La Barrière de Clichy* ou *la Défense de Paris en* 1814 (peint en 1820) est une des œuvres les plus populaires de M. H. Vernet. C'est là un de ces documents historiques, comme l'artiste en laissera plusieurs, où la postérité retrouvera dans toute sa vérité la physionomie du temps. C'est le souvenir le plus saisissant avant l'invention du daguerréotype. Parmi les acteurs de la scène, on remarque, outre le général Moncey, le colonel Odiot, Charlet et H. Vernet lui-même. — Après nous avoir montré la défense de Paris, il nous donne une idée des essais de résistance des gens de la campagne dans un *Épisode de la campagne de France*, 1814. — Parmi les sujets militaires encore exposés cette année, nous citerons la jolie petite toile : *Attaque de la porte de Constantine : lieutenant-colonel Lamoricière, octobre* 1837, qui a été gravée à l'aquatinte ; et la *Campagne de Kabylie ; gouverneur général Randon*, 1853, ou *la Messe au camp. L'Illustration* reproduit ici par la gravure cette scène agréablement disposée, mais à laquelle nous reprocherons la crudité des couleurs, et surtout l'abus et la vivacité des blancs, et où les croupes verdoyantes des montagnes qui l'encadrent sont rendues d'une manière trop conventionnelle. — Ce tableau et le suivant, reproduit également ici : *Chasse aux mouflons par les Marocains*, sont exécutés, ainsi que les autres peintures récentes de M. H. Vernet, selon un principe nouveau de coloration, qui borne sa palette aux seules couleurs suivantes : trois principes colorants, l'ocre jaune, la laque de garance et le bleu outre-mer, auxquels il faut ajouter du blanc de plomb pour éclaircir le ton, et du bitume, en guise de noir, pour le foncer. Cette palette limitée, dont nous avons discuté les bases dans un article de *l'Illustration* du 24 avril 1852, atteste les recherches et les tentatives sérieuses de M. H. Vernet, faites à une période avancée de sa carrière artistique, dans la partie de l'art la plus défectueuse dans ses œuvres, le coloris. Cette méthode nouvelle ne semble pas du reste avoir eu une influence marquée sur sa peinture claire, luisante, en général peu solide, et se rapprochant, dans les tons lumineux, de l'aquarelle ou de la peinture sur porcelaine. Peut-être dans ce dernier tableau y a-t-il une légère prédominance des tons laqueux, destinés du reste à s'affaiblir sous l'action du temps.

Salon de 1855. — Célébration de la messe, pendant la campagne de Kabylie, en 1853, tableau par M. H. Vernet.

Quant à l'exécution, elle est plus finie, plus lisse, plus nette encore que dans beaucoup d'autres ouvrages plus anciens du même artiste ; et cela contribue peut-être à jeter quelque chose de froid sur des compositions où brillent d'ailleurs tant de qualités remarquables. — Nous préférons pour notre part, à ce faire soigné et adouci, l'exécution plus franche d'une toile très-ancienne, l'*Intérieur d'atelier*, de M. Horace Vernet, où, au milieu du pêle-mêle singulier des objets et de la dissipation des élèves et des visiteurs, l'artiste s'est représenté lui-même tenant sa palette d'une main, et de l'autre un fleuret, et faisant assaut avec un de ses élèves. — Enfin, parmi les tableaux de genre il faut encore citer ceux si connus de *Mazeppa* (1825) ; de *Mazeppa aux loups* (1826) ; de la *Chasse aux sangliers en Afrique* (1835) ; le *Retour de la chasse au lion* (1835), jolie petite toile représentant un jeune Arabe traversant un gué à âne ; il a étendu, en guise de selle, sur le dos de sa pacifique monture, la dépouille fraîche et sanglante d'une peau de lion ; la *Rebecca à la fontaine* (1835), simple et limpide composition, où l'auteur a cherché à rajeunir les scènes bibliques par l'emploi du costume arabe, tel que nous l'a fait connaître notre occupation en Algérie. Toutes ces productions ont été vulgarisées par la gravure. — M. H. Vernet a été guidé par un sentiment moins juste dans sa grande composition de *Judith et Holopherne* (1831), sujet traité par lui d'une manière théâtrale. La laide et odieuse action de la belle juive est d'ailleurs un sujet fort peu intéressant par lui-même, et il y a lieu de s'étonner de l'acharnement des peintres à le reproduire. Pour quelques-uns cependant cela a été l'occasion de chefs-d'œuvre, comme dans le tableau célèbre de la galerie Pitti à Florence, par Allori. Mais ce tableau se réduit à être simplement le portrait de la belle Mazzafirra, sa maîtresse ; la veuve de Béthulie et le général de Nabuchodonosor ne sont là que pour mémoire. — Une dernière grande composition à signaler

est celle intitulée *le Choléra à bord de la Melpomène* (1854), tristes et cruelles images rendues dans leur réalité saisissante. En abordant de pareils sujets, l'art ne doit pas se contenter de raconter, il faut qu'il transforme, qu'il poétise. Dans ses nombreuses et faciles improvisations, M. H. Vernet semble s'être volontairement borné à saisir ce premier aspect dont il a une si rapide intelligence.

M. Horace Vernet réussit dans le portrait aussi bien que dans les autres branches de l'art qu'il cultive. Aussi a-t-il peint un grand nombre de portraits historiques : de Charles X, du duc d'Orléans, de Louis-Philippe, de Louis-Napoléon, etc... Ce genre de talent est attesté à l'Exposition par deux grands portraits en pied : celui du *frère Philippe, général des frères de la doctrine chrétienne* (salon de 1845), d'une grande vérité, visant au trompe-l'œil, et qui a été beaucoup trop vanté ; et celui du *maréchal Vaillant* (1854), finement exécuté et avec les moyens restreints de la nouvelle palette adoptée par l'artiste.

La fécondité prodigieuse de M. H. Vernet s'est exercée, non-seulement dans une quantité considérable de tableaux à l'huile, parmi lesquels il faut citer des plafonds au musée du Louvre, au palais du Corps législatif, mais encore dans des dessins lithographiques et jusque dans des dessins de modes et des caricatures, au commencement de sa carrière. Parmi ces œuvres si nombreuses et si diverses, un de ses principaux mérites, c'est la vérité qu'il donne à ses personnages, vérité un peu superficielle et de premier aspect, entrevue plutôt qu'étudiée. Sa peinture, qui ne vise ni à la sévérité ni à l'ampleur du style, plaît par son caractère de vraisemblance et de naturel. Les manifestations de cette qualité supposent un esprit d'observation très-remarquable, une intuition rapide de la physionomie, des caractères, des races, des mœurs, des habitudes. Chez M. H. Vernet cet esprit s'applique aussi bien à l'homme qu'aux animaux. Sa parfaite connaissance du cheval lui a fait une réputation spéciale ; cette connaissance triomphe surtout dans le cheval élégant, le cheval de selle, le cheval arabe... La répétition de ces chevaux toujours lisses, bien brossés, aux membres délicats, légers, caracolant, *portant beau*, a été le plus souvent une nécessité des sujets traités par lui. Par une singularité inexplicable, en même temps que cet artiste a un sentiment, une aperception si prompte et une mémoire si juste de tous les objets animés qui s'offrent à sa vue, il y a tout un ensemble de phénomènes visibles qu'il néglige ; on dirait que, préoccupé avant tout des acteurs qu'il met en scène, il ne jette qu'un regard distrait sur la nature, sur le ciel, sur la terre, sur les montagnes, les arbres et la verdure. Là il invente, et sa peinture devient conventionnelle. C'est surtout la justesse du ton, la couleur locale, l'air transparent ou voilé par d'imperceptibles vapeurs, la chaude et vigoureuse lumière du soleil, les mystères et les profondeurs de l'ombre, toute cette vague et indescriptible poésie du ciel et de la terre qui échappe à sa palette. Lacune fâcheuse ! car s'il manifestait un sentiment plus juste de l'atmosphère, du relief du terrain, de la verdure, de tout ce qui enveloppe les figures d'un tableau, ces figures, participant à cette harmonie, acquerraient une solidité et un accent qui doubleraient leur valeur. Telle est la puissance de la couleur ! Nul peintre, à l'égal de M. Horace Vernet, n'est capable peut-être de mettre ensemble une foule de figures avec une verve si soutenue de féconde imagination et de vraisemblance, mais l'œil se fatigue parfois du jour blafard qui les éclaire et du coloris qui les enlumine. Beaucoup de ces figures, si heureusement conçues, si facilement exécutées, seront au jugement dernier de la postérité trouvées légères, seulement parce qu'il leur manque un peu d'ombre et de soleil.

A. J. DU PAYS.

Bibliographie.

Chronique de Guines et d'Ardre, par Lambert, curé d'Ardre (918-1203). — Textes latin et français en regard. Publiée par le marquis de Godefroy-Menilglaise. Un fort volume in-8. Paris. J. Renouard. Prix : 8 francs

Dans le moyen âge, le fractionnement féodal donnait à chaque localité sa physionomie, sa vie, ses intérêts propres. Le duché, le comté, la seigneurie, la commune, avaient une existence distincte, que la centralisation moderne a effacée, et tenaient leur place dans les événements. De là tant de chroniques et d'histoires particulières, qui, pour embrasser un théâtre restreint, n'en offrent pas moins d'attrait et d'instruction, et sans l'étude desquelles nous serions condamnés à ignorer nos ancêtres.

Telle est la chronique de Lambert d'Ardre, peu connue, et qui n'a jamais été publiée en France que par fragments. Elle offre un intérêt historique réel pour le Boulonnais, l'Artois, la Flandre, et éclaire les origines d'une contrée, peu étendue à la vérité, mais qui au douzième siècle avait son importance.

Les comtes de Guines, dont la juridiction embrassait à peu près les six cantons de la partie septentrionale du département du Pas-de-Calais, étaient de puissants vassaux du comté de Flandre, en relation directe avec l'Angleterre.

Le chroniqueur, homme d'église, sérieux et lettré, raconte bien, peint avec quelque talent, et surtout fournit de curieux détails sur les institutions, les mœurs et la vie privée aux onzième et douzième siècles. Avec lui nous pénétrons dans les châteaux des seigneurs et dans les chaumières des serfs ; nous entendons leur langage, nous saisissons leurs idées ; la chevalerie, les tournois, les guerres de voisinage, les conditions sociales, les usages domestiques, l'architecture civile et militaire, la littérature du temps sont là sous nos yeux. Ses récits ne sont point secs et écourtés, mais variés, colorés et attachants ; son latin, encore classique, mélangé de mots nouveaux ou d'acception nouvelle, est digne d'attention. Une vieille traduction française, du quinzième siècle, a été mise en regard. Les deux textes fournissent donc matière à une étude de langues.

L'éditeur les a revus scrupuleusement, n'épargnant aucune recherche. Il y a joint les éclaircissements nécessaires, et deux glossaires, l'un latin, l'autre français. Une notice topographique, un index géographique, deux cartes, plusieurs généalogies, un résumé chronologique et un tableau synchronique, une table alphabétique très-détaillée, complète ce consciencieux travail, publié sous le patronage de la Société des antiquaires de la morinie, qui siége à Saint-Omer.

Nous laissons à nos confrères, plus particulièrement occupés d'érudition, le soin de l'examiner à leur point de vue. Lambert d'Ardre nous intéresse surtout comme ayant, sous le titre de chronique, écrit de véritables mémoires, à une époque où l'on ne composait guère que de sèches annales. Ce ne sont point de grands événements, ce sont plutôt des scènes de mœurs, de famille, d'intérieur, parfois des anecdotes auxquelles le piquant ne manque point. On en jugera par quelques citations.

Notre génération barbue verra sans doute avec plaisir que sa fantaisie était de mode, et de mode rigoureuse, il y a sept cents ans. Ecoutez :

« Quand les barons et aultres gens de bien de la conté de Guisnes veirent la devotion que avoit leur seigneur conte envers l'Eglise, moyennant la grâce divine qui pulluloit en eulx, furent esmeuz de pareille et semblable devotion que ledit conte, sy avant que leur bien se povoit estendre. En telle manière que Robert, sire de Licques, dict le Barbu à cause qu'il portoit la barbe longue (*et ceulx qui lors ne le portoient on les reputoit comme cœurs faillis, estoient montrez au doy, et ne tenoit-on compte d'eulx*), institua et fonda, à l'honneur de la vierge Marie, quatre chanoines seculiers audict Licques, auxquelz il assigna aultant de prebendes ; et luy mesme fut le cinquiesme et le chief des aultres ; lesquelz prebendes son successeur, nommé Bauduin, pareillement dict le Barbu, qui, aveucques ses quatre filz, voua et acomplist le pelerinaige du saint sepulchre de Jerusalem, confera et donna aux chanoines rigles (reguliers) de Watenes. » (Chapitre 38.)

Nous avons reproduit ici le texte du vieux traducteur, afin de donner un échantillon de son style contemporain de Philippe de Commines. Mais comme cet idiome naïf et suranné peut n'être pas du goût de tous nos lecteurs, nous allons interpréter nous-même le latin de Lambert.

(Chapitre 87) Le comte de Guines, Bauduin II, exerçait une large et magnifique hospitalité. L'archevêque de Reims, oncle du roi de France, allant en pèlerinage au tombeau de saint Thomas de Cantorbery, fut invité par lui à un grand repas dans le château d'Ardre. La table était couverte de mets sans nombre. L'abondance mettait la joie au cœur des convives. Les vins se succédaient ; le chypre, le nyssa, dulcifiés et épicés (c'était une gourmandise du temps) coulaient à flots. Les Français, pour en tempérer l'ardeur (Lambert fait entendre avec quelque amour-propre national qu'ils étaient de minces buveurs à côté de ses compatriotes), réclament de l'eau. Soufflés par les échansons, par le comte lui-même, les valets se présentent avec des flacons qu'ils disent remplis d'eau, et en versent le contenu dans les coupes. Ses clercs ne soupçonnaient rien, et les autres convives étaient tous occupés de faire honneur au festin. Or c'était d'excellent vin blanc d'Auxerre. Le prélat s'en aperçoit enfin ; peu s'en faut que le mécontentement de cette supercherie n'efface l'impression du généreux accueil de son hôte. Toutefois il n'oubliait pas, même à table, la recommandation de l'Apôtre : « Que votre hospitalité mutuelle soit sans murmure. » Appelant donc le comte : « Apportez-moi, dit-il, je vous prie, de l'eau dans un vase ; que je la goûte pure et juge de sa qualité. » Bauduin feint de se rendre à ses ordres, s'éloigne en souriant, puis, faisant des bonds joyeux comme si le bonheur de recevoir un si haut personnage portait sa gaieté jusqu'à l'ivresse, il foule et brise, aux yeux de ses serviteurs, toutes les cruches d'eau qu'il peut rencontrer. Le vénérable archevêque fut désarmé par tant de libéralité et de bonne humeur, et se mit désormais à sa discrétion.

Voici des détails qui révèlent une grande naïveté de mœurs.

Pétronille, la jeune épouse d'Arnoul III, sire d'Ardre, et nièce du comte de Flandre, était belle, de haut lignage, appartenant à des parents aussi riches qu'illustres. Candide et craignant Dieu, elle fréquentait assiduement l'église ; puis, réunie à des compagnes de son âge, elle se livrait à la danse, aux exercices et aux jeux enfantins, ne dédaignant même pas la poupée. Souvent, durant les grandes chaleurs de l'été, n'écoutant que sa vivacité et agissant en toute simplicité, elle s'élançait au milieu de l'étang, ne conservant qu'un vêtement de dessous, et là se rafraîchissait par un long bain, nageant, plongeant, faisant la planche, rendant témoins de ses évolutions non-seulement ses compagnes, mais les chevaliers. Le bon curé nous la représente, dans son costume sommaire, comme un blanc cygne fendant les eaux, et ajoute que ses ébats de natation et ses manières gracieuses la rendaient aimable aux yeux de son mari, des chevaliers et du peuple. (Chapitre 134.)

Ce mari était cependant un homme dur, avare, violent, impitoyable pour ses serviteurs, qui dans leur exaspération complotèrent sa mort. Voici comment ils s'y prirent.

Un jour qu'il entendait la messe, se tenant en dehors de l'église, parce qu'il était excommunié, l'un d'eux accourt, et lui dénonce un riche paysan occupé en ce moment à couper le plus grand chêne du bois Foubert. Séduit par l'appât d'une grosse amende à tirer du délinquant, et, afin de le surprendre, Arnoul part à cheval en toute hate, seul avec l'officieux dénonciateur. Bientôt ils sont au plus épais du bois, et de lointains coups de cognée frappent son oreille. Ce bruit était l'œuvre des conjurés eux-mêmes. Soudain le traître saisit une massue cachée le long du sentier, et, d'un seul coup asséné par derrière, renverse son maître. Ses complices accourent, et l'achèvent impitoyablement avec leurs coutelas. Puis chacun se disperse, et le premier meurtrier, encore teint de sang, regagne tranquillement les cuisines auxquelles il était attaché.

Or le cheval effrayé avait fui, et galopait vers son écurie, tout sellé. A cette vue un écuyer s'inquiète, mais craignant seulement une chute. On se met en recherche, et bientôt on rencontre des passants qui couraient en tumulte, criant à tue tête que le seigneur Arnoul gisait égorgé dans le bois Foubert. Et alors, ajoute Lambert, ce fut une lamentation générale ; on gémissait, on s'écriait : « O infortunée terre d'Ardre ! O honte et ignominie qui va peser sur elle de siècle en siècle, quoiqu'elle ne l'ait pas méritée ! »

Ce forfait au reste fut puni avec toute la rigueur du temps. Les meurtriers et leurs nombreux complices furent pendus, roués, attachés à la queue des chevaux, brûlés dans leurs propres maisons, livrés à d'autres supplices encore. Et leurs parents, n'osant plus se montrer, allèrent chercher un lointain et perpétuel exil. (Ch. 135 et 136.)

Bauduin II, cité tout à l'heure, avait un fils du nom d'Arnoul, brave, magnifique, célèbre par ses prouesses dans les tournois. Sa renommée toucha le cœur d'Ide, comtesse de Boulogne. Elle était jeune encore, quoique deux fois veuve, galante et amie du plaisir. Elle fit des avances à Arnoul, et une intrigue ne tarda pas à s'établir entre eux. Notre curé n'est pas bien certain que ce fut un amour sincère de part ni d'autre, que la coquetterie ne fut pas le stimulant d'Ide, que la brillante perspective du comté de Boulogne ne dictât pas les empressements d'Arnoul. Il admettrait facilement l'hypothèse qu'on jouait au fin des deux côtés. (Chap. 93.)

Soudain arrive à la traverse Renaud de Dammartin, hardi et entreprenant chevalier, le même qui depuis, pris à Bouvines, finit une vie d'aventures dans les prisons de Philippe-Auguste. Lui aussi désirait fort placer sur son front une couronne de comte. Lambert, qui à propos d'Ide fait de fréquentes allusions à la légèreté féminine, nous le montre heureux rival d'Arnoul. Mais le comte de Flandre, oncle et tuteur de la riche héritière, ne se souciait point de l'ambitieux et turbulent Renaud, si bien que, désespérant de le fléchir, elle se rapprocha d'Arnoul. Après divers rendez-vous secrets, Ide en vint à une démarche publique. Un de ses serviteurs dépêché vers Arnoul, à Ardre, y tomba malade et mourut. Elle se rendit à Ardre pour les funérailles ; l'usage du temps l'autorisait peut-être. Arnoul l'y reçut solennellement, lui offrit un repas, et conféra longuement avec elle.

Lambert remarque qu'il eut la pensée de la retenir ; mais, ajoute-t-il narquoisement, il crut à la parole d'une femme qui lui promettait de revenir sous peu !

Or, cette occasion qui venait le trouver et qu'il laissait inconsidérément échapper, Renaud, qui ne s'endormait point, sut aller la chercher. Ses émissaires, pendant qu'Arnoul négociait avec succès le consentement du comte de Flandre, pénétraient auprès d'Ide, et bientôt elle se laissait enlever et emmener jusqu'en Lorraine. Notre curé renouvelle ici ses exclamations : « O inconstance, ô perfidie des femmes ! O machinations de la ruse féminine ! » Le sujet prête, il faut en convenir. Car Ide réservait au pauvre Arnoul une dernière rouerie. Ne lui fait-elle pas dire mystérieusement qu'elle a été saisie de force, qu'elle abhorre son ravisseur, que, s'il veut la venir chercher, elle le suivra, et lui assure sa main ? (Chap. 94.)

Alléché par ce message, Arnoul, dont le chroniqueur ne se lasse point de railler la crédulité envers le sexe, chevauche avec ses écuyers vers la Lorraine. Tenu au courant par Ide, Renaud avait sur les lieux des amis tout prêt à le servir. A peine Arnoul a mis le pied dans le diocèse de Verdun, on l'appréhende, on le lie, on le jette en prison. Il fallut bien du temps et des démarches pour l'en tirer, et son avisé concurrent ne tarda pas à porter le titre de comte de Boulogne. (Chap. 95).

Rentré chez lui, le malheureux poursuivant se consola, partageant son temps entre les exercices belliqueux, chers à la noblesse de cette époque, et le séjour de ses châteaux, où, entouré de vieillards et de jeunes gens, il se livrait à divers jeux avec ceux-ci, puis écoutait les récits et les romans de geste de ceux-là. (Ch. 96.) Quatre ans plus tard, il obtenait la main de la châtelaine de Bourbourg. Les noces furent célébrées à Ardre en grande pompe ; et le soir, les époux étant dans le lit nuptial, le comte Bauduin, sous l'inspiration d'un zèle pieux, ouvrit la chambre, suivi du clergé, qu'il requit de répandre l'eau sainte sur le nouveau couple. Lambert accomplit lui-même la cérémonie, et, quand il eut fait le tour du lit en agitant l'encensoir rempli de parfums précieux, le comte, dans un mouvement de dévotion, leva les yeux et les mains au ciel, et dit : « Seigneur saint, père tout-puissant, Dieu éternel, qui avez béni Abraham et sa race par l'effusion de votre grâce, répandez sur nous votre miséricorde, et daignez bénir votre serviteur et votre servante unis par le lien sacré du mariage, afin qu'ils vivent et persévèrent d'accord en votre divin amour, et que leur race se multiplie dans le cours des siècles. » L'assistance ayant répondu Amen, il ajouta : « Arnoul, mon fils aîné et chéri, mon bien-aimé par-dessus tous mes enfants, si la bénédiction paternelle a quelque valeur, si les anciens patriarches m'ont laissé quelque faculté et vertu de bénir, si quelque dévotion anime ma foi, je te confère, de mes mains jointes, la même grâce de bénédiction que Dieu le père fit jadis descendre sur Abraham, sur Isaac, sur Jacob, et sur leur postérité. » Arnoul inclinant la tête vers son père et murmurant une humble prière à Dieu, Bauduin continua d'une voix plus accentuée : « Je te bénis sans préjudice des droits de tes frères, je te laisse toute bénédiction dont je puis disposer, et pour le présent, et pour les siècles des siècles. » Tous répondirent Amen, puis quittèrent l'appartement. (Chap. 149.)

Cette scène, empreinte d'une touchante gravité, nous semble biblique, et témoigne que notre chroniqueur sait passer des récits familiers aux tableaux de l'ordre le plus élevé.

Correspondance.

L'impartialité nous fait un devoir de publier la lettre suivante :

« Buckarest, 20 juin 1855.

« Monsieur,

« Dans son numéro du 28 avril, *l'Illustration* a jugé à propos d'entreprendre ma biographie. Je ne veux point examiner le plus ou moins de convenance de ce mode de procéder ; j'aurais gardé le silence le plus complet s'il ne s'était agi que de ce qui me concerne personnellement ; mais c'est pour moi un devoir sacré de défendre la mémoire de mon père, que votre article tend à ternir, au moyen d'une assertion dont la fausseté est notoire. Non, Monsieur, mon père n'est nullement ce Mano, dénoncé et flétri comme traître par le fameux ordre du jour du prince Alexandre Ipsilanti, en 1821, et non en 1829, comme on vous le fait dire par une nouvelle erreur. L'individu en question se nomme George dans cette proclamation, et mon père, Michel, appartient à une honorable famille qui a tenu le rang le plus distingué dans la nation grecque et a occupé, à plusieurs reprises, les hautes fonctions de drogman de la Sublime-Porte ottomane, ainsi que, de père en fils, la seule place distinguée à Constantinople de grand logothète du patriarcat. Il est également faux, de tous points, que j'aie voté dans le conseil administratif, en novembre 1853, pour l'incorporation de la milice valaque aux troupes russes, et j'ai pu d'autant moins exprimer mon adhésion à cette mesure, qu'elle n'a jamais fait l'objet d'aucune délibération dudit conseil ; c'est même à cette époque que j'ai offert ma démission des fonctions de secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères, pour affranchir ma responsabilité de certains actes provoqués par le besoin des armées russes, qui occupaient alors le pays.

« Confiant dans votre loyauté et votre impartialité, j'en réclame, Monsieur, l'insertion de cette lettre dans votre plus prochain numéro, et vous offre, en attendant, l'assurance de ma parfaite considération.

JEAN-MICHEL MANO. »

Parmi les institutions parisiennes d'une utilité générale, nous ne saurions trop recommander l'*Office administratif*, fondé par M. Palis, 15, place de la Bourse. Cet établissement a pour but de venir en aide aux écrivains, aux savants et aux industriels, en se chargeant, à des conditions modérées, de la partie ardue et purement mécanique de leur travail. Grâce aux hommes spéciaux que s'est adjoint M. Palis, l'*Office administratif* peut répondre à toutes les demandes, et il entreprend à la fois, enquêtes, mémoires, travaux littéraires et scientifiques, traductions, etc., il se charge aussi de tous les travaux intéressant MM. les exposants, depuis la rédaction de toutes espèces de notes, jusqu'aux dessins des machines, appareils, etc.

Exposition universelle de l'industrie.

TISSUS.

En fait de tissus, l'Exposition universelle n'apprend quelque chose qu'à ceux qui savent à peu près tout. La plupart des étoffes exposées ne portent aucune indication de prix : dès lors leurs qualités ne peuvent avoir qu'une signification très-restreinte. Vous nous montrez des tissus d'une perfection merveilleuse, c'est très-bien ; mais encore faudrait-il nous mettre à même d'apprécier à qui ces merveilles peuvent servir. Et puis, comment voulez-vous, sans cela, que nous établissions une comparaison raisonnée et raisonnable entre les produits similaires des divers pays ? Du reste, on nous as-

sure que l'industrie ne répugnerait pas trop à indiquer ses prix (quelques exposants l'ont fait), mais il paraît que le commerce, lui, n'est pas du tout de cet avis; le commerce ne veut pas qu'on divulgue de la sorte les bénéfices opérés par tous les intermédiaires qui s'échelonnent sur la route d'un produit quelconque, dans le trajet du producteur au consommateur. Le commerce fera donner sur les doigts aux indiscrets, et personne n'osera l'en blâmer. En effet, dans notre organisation actuelle, le secret des bénéfices, c'est l'arche sainte des transactions commerciales; et le commerce sait bien que toutes les puissances réunies ne sont pas encore de force à tenter *hic et nunc* d'y porter la main. Donc, ceux qui ont écrit dans les journaux que l'Exposition universelle est un enseignement, se sont trompés: c'est un magnifique spectacle, voilà tout.

L'influence du commerce sur l'Exposition de l'industrie se manifeste encore sous une autre forme: au-dessus de l'étalage de quelques drapiers étrangers, au lieu du nom du fabricant, nous avons lu la raison sociale de la maison de commission chargée de vendre les produits. Pourquoi cette usurpation flagrante? Dans le palais de l'Industrie, il ne doit y avoir d'autres exposants nommés et affichés que les producteurs eux-mêmes; sans quoi, ce majestueux rendez-vous de toutes les forces industrielles du monde ne serait plus qu'un grand comptoir, un vaste bureau de vente. Sur ce, nous demandons formellement qu'il soit interdit aux commissionnaires français ou étrangers d'introduire leur enseigne dans le palais de l'Exposition universelle.

Enfin voici, avant d'entrer en matière, une autre observation que, par amour-propre national, nous sommes bien aise de confier à nos visiteurs étrangers. Les étoffes dites *gra des nouveautés* exposées par la France, quelque splendides, quelque triomphantes qu'elles paraissent, n'offrent pas cependant à la vue du public certaines dispositions hors ligne qui constituent, chaque année, les *étoiles* de notre création en ce genre. En effet, le dessus du panier, la plus fine fleur de ces nouveautés est retenue, monopolisée sur échantillons par quelques grands magasins de Paris; dès lors on entoure ces dispositions du secret le plus inviolable, et on les dérobe à tous les regards jusqu'au jour où le marchand, devenu leur propriétaire exclusif, juge à propos de les mettre en vente. On comprendra que cette troisième intervention du commerce ne laisse pas d'amoindrir quelque peu, au palais des Champs-Élysées, notre position vis-à-vis de nos concurrents de l'industrie étrangère, en enlevant leurs plus belles palmes à nos trophées de châles, de soieries, de velours et autres tissus de luxe.

Au demeurant, nous prions le lecteur de ne considérer les trois paragraphes ci-haut que comme un avis préalable, et nous nous hâtons de procéder par catégories distinctes à l'examen des tissus qui figurent, en ce moment, à l'Exposition universelle de Paris.

Tissus de lin et de chanvre.

Du temps que nos mères filaient (je parle de trente ans au plus), les choses se passaient tout autrement qu'aujourd'hui dans l'industrie linière. Les filatures de lin et les grands ateliers de tissage n'existaient pas; chaque rouet tournait, chaque métier battait isolément dans les chaumières de la Bretagne, de la Normandie, de la Flandre; et il en était de même en Belgique, en Allemagne, voire en Irlande. A cette époque, la toile de chaque pays avait une physionomie particulière et une renommée qui lui était propre: la *cretonne* normande s'enorgueillissait de sa force et de son grain diamanté; la toile de Bretagne se consolait de son fil plat en prouvant l'extrême ténacité de son tissu; la toile de Westphalie se piquait d'être tout aussi résistante, bien qu'elle parût un peu creuse au premier aspect; la toile d'Irlande se targuait de sa finesse relative plutôt que de sa régularité, et la toile de Courtrai visait à une coquetterie irrésistible, en employant pour sa trame un fil bien plus fin que pour sa chaîne. On ne tissait alors de la toile que dans les seules contrées où croissait le lin ou le chanvre. Dieu semblait l'avoir voulu ainsi; et les mêmes types se maintenaient intacts depuis des siècles; depuis les Sésostris peut-être! car enfin, tel que nous le voyons aujourd'hui, le linceul des momies égyptiennes n'est ni plus ni moins que de la belle cretonne pour les grands personnages, et de la bonne toile d'Audenarde pour les riches bourgeois de Memphis.

Quoi qu'il en soit, nous avons vu de nos jours une révolution complète s'opérer dans l'industrie linière. Le 89 de cette révolution-là, ç'a été l'invention de la filature du lin à la mécanique. Dès lors tout a changé de face. Chaque main avait sa manière de filer (d'où la diversité des types dans les filés et dans les tissus); les machines, elles, au contraire, procèdent d'une façon uniforme: mille kilogrammes de fil produits par la même filature avec la même qualité de lin et au même numéro de finesse n'offrent que des paquets identiquement semblables entre eux, et toutes les toiles faites de ce fil, si elles sont tissées à la mécanique, ne peuvent se distinguer l'une de l'autre. Il est vrai que le tissage à la main n'est pas encore complétement remplacé par le tissage mécanique, et que, pour les toiles ouvrées par des tisserands, la similitude n'est pas aussi parfaite; mais il n'est pas moins résulté de l'introduction de la filature du lin à la mécanique que toute spécialité de lieu et de produit a disparu, et qu'aujourd'hui on peut fabriquer partout des toiles qui se ressemblent à s'y méprendre. Voilà où en sont, en ce moment, les tissus de lin et de chanvre.

Maintenant, avons-nous besoin d'ajouter que cet état de choses a dû nécessairement amener une diversité moins grande parmi les produits de cette espèce envoyés à l'Exposition universelle de Paris par la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, la Prusse, etc.? Sur ce champ de bataille des Champs-Élysées, de notre côté comme du côté de nos adversaires, partout cette arme spéciale de l'industrie linière porte le même uniforme; c'est tout au plus si nous remarquons quelque différence dans la manière de combattre. Ainsi les Anglais opèrent, ici comme partout, par grandes masses; les gros bataillons sont de leur côté. Il leur faut les lins du monde entier pour alimenter leurs filatures de Leeds, de Belfast, de Dundée, de Dublin, etc.; et ils se gardent bien d'en entraver l'importation chez eux par des droits de douane. Puis leurs fosses à charbon, leurs *black Indies*, ouvrent leurs puits d'extraction dans la cour même des manufactures; puis chacun a son petit chemin de fer à soi; puis les capitaux leurs coûtent peu de chose; puis enfin ils ont les trois quarts du monde connu et inconnu à inonder de leurs produits...

Lorsque nous en serons à la catégorie des tissus de coton, nous vous ferons comprendre le rôle de l'Angleterre à l'Exposition universelle, rien qu'en vous montrant le vaste bazar ouvert par le *Comite de Manchester*. En attendant, nous constaterons que, prise en masse, son exhibition linière présente ce cachet des industries colossalement productives qui ont pour but l'exportation universelle. Les détails disparaissent dans l'importance de l'ensemble; néanmoins nous remarquons que, parmi les fils exposés par l'Angleterre, ceux qui sont filés avec du lin de Belgique, ou même de France, offrent en général un aspect soyeux, que n'atteignent pas toujours au même degré les produits analogues des autres pays. Comme encore, les coutils-satins tissés avec ces fils se distinguent tout particulièrement par l'absence de nœuds, de boutons, de duvet à la surface, et par un lustre admirablement glacé. Cette dernière qualité brille aussi dans les sortes moyennes et supérieures du linge de table anglais. Je sais bien qu'on serait fondé à prétendre qu'en ceci la plus grande part du mérite revient à la supériorité de la matière employée, plutôt qu'à l'habileté du filateur et du tisserand, et que peut-être nous et les Allemands nous ferions aussi bien avec d'aussi belles matières. *That is the question!* Le prix! le prix! voilà qui trancherait cette question; mais vous savez bien pourquoi vous n'obtiendrez jamais, ni là ni ailleurs, une révélation parfaitement sincère sur ce point.

Soldons le compte de l'exhibition linière anglaise en disant que Belfast, Leeds, Dundée, Dublin, Arbroath, Barnsley, Dunfermline, Randalstown, Peymour-Hill, Banbridge, ont exposé d'admirables fils de lin et d'étoupe, des toiles d'une régularité remarquable, du linge de table et des coutils à pantalons pur fil très-corsés, très-brillants; mais, pour ces deux derniers articles, faisons ici nos réserves en ce qui concerne la question de goût dans le dessin de quelques damassés et les dispositions de certains *fancy-drills* (coutils-nouveautés).

Sur ce même terrain de l'industrie linière, à côté de l'Angleterre, sont venus fièrement camper l'Autriche, la Prusse, les royaumes de Saxe, de Wurtemberg, de Hanovre, et le duché de Bade. Si, pour aller plus vite, nous groupons ici ces divers puissances, c'est que véritablement leurs produits liniers offrent un caractère de confraternité allemande qu'il est impossible de méconnaître.

La toile allemande d'autrefois, faite avec du fil filé à la main, était fine pour son prix, un peu maigre de grain, pas très-régulière de tissu, mais plus forte, plus tenace qu'elle ne le semblait d'abord. Les toiles de Silésie et de Westphalie surtout avaient leur réputation faite dans toute l'Europe; leur fil, un peu rêche, un peu sec, donnait de très-bons résultats à l'épreuve de l'usage. Or il nous semble que le fil mecanique actuel de ces pays et la toile qu'on en fait ont conservé quelque chose des qualités et des défauts (ceux-ci plus apparents que réels) de leurs prédécesseurs. Nous ne croyons pas devoir insister davantage sur des observations qui, pour être trop spéciales, n'intéresseraient que très-mediocrement la majorité de nos lecteurs. Il nous suffira de reconnaître que l'industrie liniere de l'Autriche se trouve très-honorablement représentée à l'Exposition universelle de Paris par ses filatures de Pottendorf, de Lambach, de Friedland, de Schœnberg, de Wiesemberg, de Hohenelbe, de Kruman, par ses fabriques de toiles, de linge de table, de coutils et de mouchoirs en fil de lin de Brün, de Fiume, de Lichtenau, de Bennish, de Freudenthal. Nous avons, entre autres, remarqué le linge de table de MM. Oberleithner, de Schoenberg (Moravie), les produits de MM. Küfferle et Wiesner, de Freiwadau (Silésie), et ceux des fabriques de M. le comte de Harrach, à Janowitz (Moravie) et à Starkenbach (Bohême).

Quant à la Prusse, ses tissus de lin de Bielefeld, de Neustadt, de Gladbach, de Stralsund lui font beaucoup d'honneur au palais de l'Industrie. En outre, son exposition nous a révélé ce fait curieux, qu'une bonne partie de la Westphalie est restée fidèle à la filature à la main, cette industrie si populaire, qui était une bienfaisante ressource pour la famille du pauvre campagnard, et que le progrès a tuée presque partout ailleurs.

Le royaume de Saxe, par ses fabriques de Zittau, d'Eylau et de Dresde, soutient bravement, au palais de l'Industrie, la vieille réputation de son linge damassé en pur fil, en fil et coton et en fil et soie.

Le royaume de Wurtemberg ne se contente pas d'exposer ses toiles de Stuttgart, de Blaubeuren et de Laichingen, il nous présente encore des coutils pour pantalons d'une bonne qualité moyenne tissés à Goeppingen et à Bœblingen.

Le royaume de Hanôvre, lui, a réuni en une seule et même collection les divers tissus de lin et de chanvre qui se fabriquent dans cet Etat, et son étalage porte simplement cette enseigne collective: *Société industrielle du royaume de Hanovre*. Indépendamment de son mérite industriel, cette exposition nous a frappé surtout par ce fait singulier, que des industriels y sacrifient complétement leur personnalité au profit du renom national.

Un fabricant de toiles et de linge de table de Carlsruhe et un fabricant de mouchoirs en fil imprimés de Constance représentent, à eux deux, l'industrie linière du grand-duché de Bade. C'est peu, mais c'est bien.

Au tour de la Belgique à présent. Certes, en fait d'industrie linière, la Belgique prime des Etats d'une importance territoriale double et triple de la sienne. La Belgique produit le plus beau lin du monde; la Belgique est toute couverte de filatures de lin et de fabriques de toile. La *Societé de la Lys*, à Gand, la *Société liniere gantoise*, la *Société linière de Saint-Léonard*, à Liége, l'*Atelier de charité*, à Gand, la filature de MM. Boucher frères, à Tournai, etc., voilà les principaux établissements qui livrent leurs fils de lin et d'étoupe aux fabriques de toiles de Gand, Bruges, Audenaerde, Thielt, Courtrai, Roulers, Iseghem, Wevelghem, Waereghem, etc., etc.; sans compter les fabriques de toiles à voiles de Tamise et d'Anvers, de toiles à matelas d'Alost et de coutils pour literie de Turnhout. Et tout cela figure on ne saurait plus brillamment au palais de l'Industrie. Du reste, de temps immémorial, ce pays a été comme qui dirait la terre classique de la toile de lin et du linge de table. Les deux Flandres surtout sont restées constamment vouées corps et âme à cette industrie séculaire. Un instant la déchéance du rouet a failli compromettre l'existence même des toiles belges; mais, devant ce péril, l'hésitation des industriels flamands n'a pas été de longue durée: au lieu de bouder le progrès, ils se sont mis en devoir de le faire tourner à leur profit; si bien qu'au lieu de le tuer, la filature mécanique a bientôt donné une impulsion nouvelle au tissage belge.

Parmi les toiles exposées par la Belgique, nous en avons remarqué dont la chaîne est en fil mécanique et la trame en fil à la main; et nous avons pu reconnaître que cette combinaison produisait de très-bons résultats, surtout dans les toiles fines. A propos de toiles fines, nous avons vu dans la montre de M. Henri Vercruysse, de Courtrai, une pièce parfaite en ce genre, qui comptait 8,200 fils en chaîne. Que n'avons-nous pu lire sur cette merveille le nom même du modeste ouvrier qui l'a tissée! MM. Parmentier, d'Isegnem, Decock-Wattrelot, de Roulers, de Brabander, de Courtrai, et bien d'autres fabricants belges encore, ont exposé des produits qui prouvent leur habileté et honorent leur patrie.

Les Pays-Bas, l'Espagne, le Danemark et la Suisse ne nous ont envoyé, en fait de tissus de lin et de chanvre, que tout juste ce qu'il en fallait pour constater l'existence de l'industrie linière dans ces divers pays.

Maintenant que nous avons courtoisement salué les produits étrangers, il nous reste à parler des tissus de lin et de chanvre exposés par la France. Naguère encore, cinq ou six provinces avaient chez nous le monopole de l'industrie linière; aujourd'hui l'on file le lin, on tisse la toile sur toute l'étendue de la carte de France. Nous vous avons dit plus haut comme quoi l'introduction de la filature mécanique avait opéré cette diffusion extraordinaire. Un autre effet produit par la même cause, c'est qu'à côté des tissus d'un type traditionnel et local comme la toile cretonne, la toile de Bretagne, le linge de table de Panissières, etc., sont venus se montrer des tissus d'un type plus général, rivalisant avec les produits similaires de l'Angleterre, de la Belgique et de l'Allemagne. Il en est résulté une double tendance qui a du moins l'avantage de répandre plus de variété dans cette branche du travail national. Ainsi, tandis que les Côtes-du-Nord restent en grande partie fidèles à la filature à la main et s'efforcent de conserver le type traditionnel de leurs tissus, d'autres departements, au contraire, comme le Nord, le Pas-de-Calais, la Seine, la Seine-et-Oise, la Sarthe, le Haut-Rhin, etc. se sont jetés avec plus de spontanéité dans le courant nouveau déterminé par la filature mécanique.

Quoi qu'il en soit, ce double caractère de l'industrie linière française est magistralement représentée à l'Exposition universelle par les filatures et les ateliers de tissage de Quintin, Lisieux, Alençon, Voiron, le Mans, Laval, Fougères, Mayenne, Vimoutiers, Coutances, Condé (Calvados), Cholet, Rennes, Nantes, Angers, Le Breuil, Beauvais, Saint-Dié, Essonne, Mamers, Évreux, Landernau, Lyon, Panissières, Pau, Lille, Roubaix, Tourcoing, Armentières, Merville, Halluin, Solesmes, Cambrai, Bergues, Dunkerque, Valenciennes, Saint-Quentin, etc. La plupart de ces localités embrassent simultanément la filature du lin et le tissage des toiles, du linge de table, des mouchoirs, des coutils pour vêtements, literies et tentures. Quelques-unes, cependant, affectent une spécialité plus marquée dans l'un ou l'autre de ces produits: c'est ainsi que Cholet s'applique principalement à l'article mouchoirs; Valenciennes aux batistes; Rennes, Nantes, Dunkerque, aux toiles à voiles; Essonne, Panissières, au linge de table; Fougères, Laval, Mayenne, aux coutils; Roubaix, Turcoing, au linge de table et aux coutils à pantalon.

Si, empiétant sur les attributions du jury impérial, il nous fallait apprécier individuellement chacun des exposants français de la catégorie dont nous nous occupons ici, tout ce numéro de l'*Illustration* n'y suffirait pas; sans compter qu'il y aurait à la fois témérité et inconvenance de notre part à risquer quoi que ce soit qui ressemblât à un jugement entre les personnes. Force nous est donc de rester dans les généralités; ce qui, toutefois, ne doit pas nous empêcher de comparer, en masse, nos produits liniers à ceux des autres nations, et d'émettre, en toute conscience, cette conclusion-ci: — Désormais, pour la filature et le tissage du lin, la France n'a d'autre supériorité à craindre chez ses concurrents que celle qui résulterait, non pas de la perfection du travail, mais seulement de certaines dispositions douanières, de certaines conditions de politique extérieure; et précisément, à l'heure qu'il est, il se passe par le monde quelque chose qui, en définitive, pourrait bien donner, au loin, à la prospérité industrielle de la France quelques tributaires de plus.... Certes, l'Exposition le prouve, nous n'avons pas trop à nous plaindre du présent; mais il nous est bien permis d'espérer beaucoup de l'avenir; et notez que l'avenir, ce sera peut-être demain....

Un autre jour, nous continuerons notre revue par l'examen des tissus de coton et des tissus de laine.

HENRY BRUNEEL.

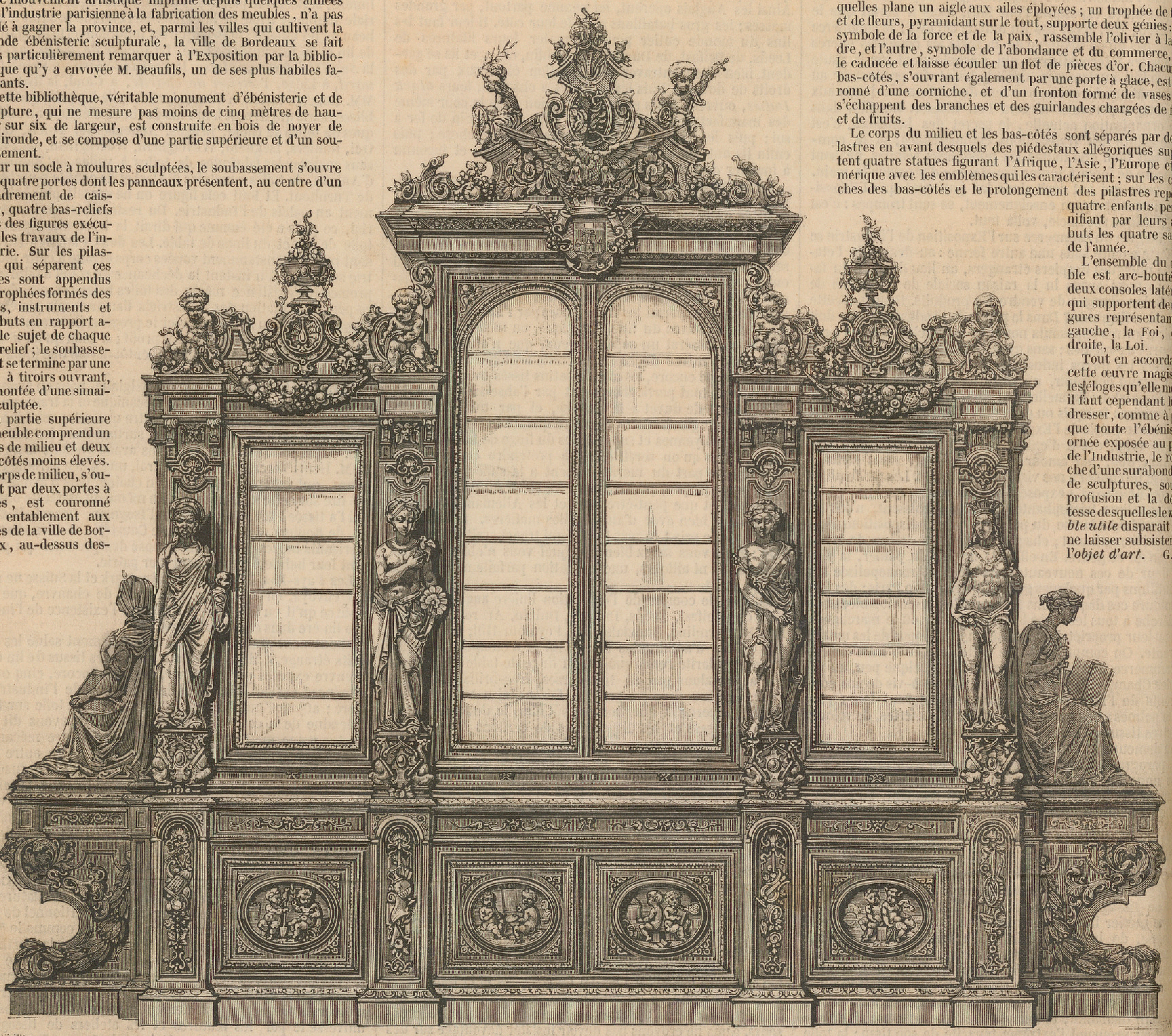
Mélanges industriels. — Exposition universelle. — Ébénisterie. — Bibliothèque par M. Beaufils, de Bordeaux.

Le mouvement artistique imprimé depuis quelques années par l'industrie parisienne à la fabrication des meubles, n'a pas tardé à gagner la province, et, parmi les villes qui cultivent la grande ébénisterie sculpturale, la ville de Bordeaux se fait plus particulièrement remarquer à l'Exposition par la bibliothèque qu'y a envoyée M. Beaufils, un de ses plus habiles fabricants.

Cette bibliothèque, véritable monument d'ébénisterie et de sculpture, qui ne mesure pas moins de cinq mètres de hauteur sur six de largeur, est construite en bois de noyer de la Gironde, et se compose d'une partie supérieure et d'un soubassement.

Sur un socle à moulures sculptées, le soubassement s'ouvre par quatre portes dont les panneaux présentent, au centre d'un encadrement de caissons, quatre bas-reliefs avec des figures exécutant les travaux de l'industrie. Sur les pilastres qui séparent ces portes sont appendus des trophées formés des outils, instruments et attributs en rapport avec le sujet de chaque bas-relief ; le soubassement se termine par une frise à tiroirs ouvrant, surmontée d'une simaise sculptée.

La partie supérieure du meuble comprend un corps de milieu et deux bas-côtés moins élevés. Le corps de milieu, s'ouvrant par deux portes à glaces, est couronné d'un entablement aux armes de la ville de Bordeaux, au-dessus desquelles plane un aigle aux ailes éployées ; un trophée de fr et de fleurs, pyramidant sur le tout, supporte deux génies : l' symbole de la force et de la paix, rassemble l'olivier à la f dre, et l'autre, symbole de l'abondance et du commerce, t le caducée et laisse écouler un flot de pièces d'or. Chacun bas-côtés, s'ouvrant également par une porte à glace, est c ronné d'une corniche, et d'un fronton formé de vases d s'échappent des branches et des guirlandes chargées de fl et de fruits.



Le corps du milieu et les bas-côtés sont séparés par des lastres en avant desquels des piédestaux allégoriques supp tent quatre statues figurant l'Afrique, l'Asie, l'Europe et l mérique avec les emblèmes qui les caractérisent ; sur les co ches des bas-côtés et le prolongement des pilastres repos quatre enfants pers nifiant par leurs at buts les quatre sais de l'année.

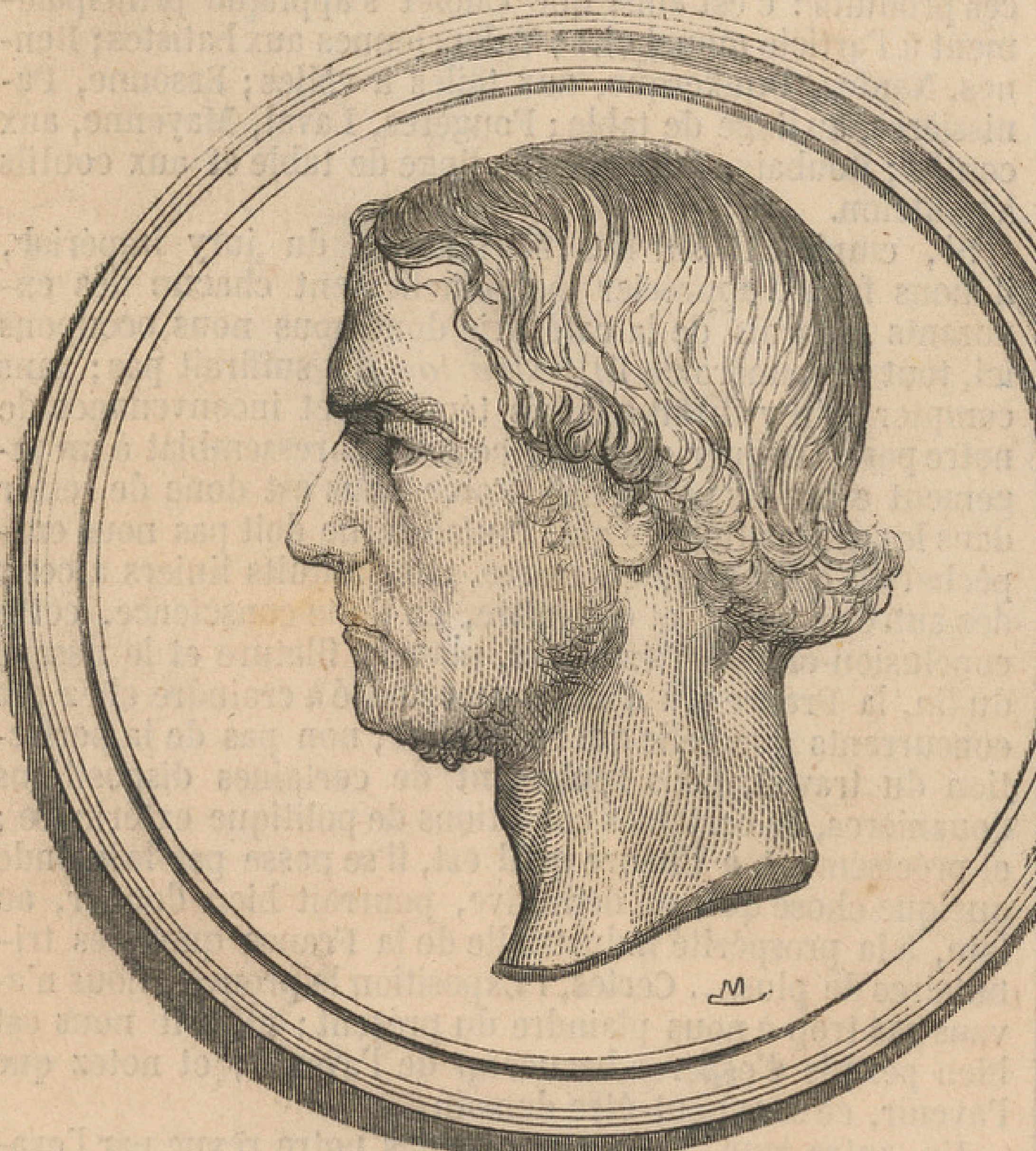
L'ensemble du m ble est arc-bouté deux consoles latéra qui supportent deu gures représentant gauche, la Foi, et droite, la Loi.

Tout en accordan cette œuvre magist les éloges qu'elle mé il faut cependant lu dresser, comme à p que toute l'ébénist ornée exposée au pa de l'Industrie, le rep che d'une surabonda de sculptures, sou profusion et la dél tesse desquelles le *m ble utile* disparait p ne laisser subsister l'*objet d'art*. G.

J. J. Barre.

Un grand artiste est mort à Paris, il y a quinze jours. Je veux parler de M. Jean-Jacques Barre, le célèbre graveur auquel on doit tant de chefs-d'œuvre numismatiques. Barre appartenait à cette famille d'esprits d'élite qui sortent de la foule par l'énergie de la volonté, et dont la vie est un enseignement et un exemple.

Il débuta par de nombreux ouvrages pour la galerie numismatique des grands hommes français, et devint un des aides les plus actifs du directeur de la monnaie des médailles, M. de Puymaurin. Il se fit remarquer au concours des monnaies à l'effigie de Charles X, puis il exécuta vers la même époque de beaux ouvrages, parmi lesquels il faut citer la grande médaille du sacre, les médailles de Boïeldieu, de Gall, etc.



J. J. Barre, graveur général de la Monnaie.

Après avoir disputé le prix au concours pour les monnaies à l'effigie du roi Louis-Philippe, il grava, de 1831 à 1843, la célèbre médaille de la famille royale, ce chef-d'œuvre qui rappelle les plus beaux travaux de Benvenuto Cellini; la médaille non moins remarquable des monuments historiques; celle qui devait perpétuer le souvenir du retour des cendres de l'Empereur, et il fit beaucoup d'autres travaux dont la nomenclature serait trop longue.

C'est aussi Barre qui a exécuté les nouveaux poinçons de garantie servant à contrôler l'orfévrerie et la bijouterie. Il avait consacré trois années à ce travail, inimitable modèle qui a désespéré tous les contrefacteurs.

En 1842, Barre fut nommé graveur général des monnaies, et appelé à diriger ces ateliers, où il était entré comme simple ouvrier à l'âge de dix-sept ans. A partir de cette époque, il grave la série de monnaies de bronze projetée sous le roi Louis-Philippe, prend part au concours des monnaies de la république, et obtient les trois premiers accessit pour l'or, l'argent et le bronze. C'est encore lui qui est chargé de l'exécution des sceaux de l'Etat et de l'Assemblée nationale. Au milieu de tous ces travaux, il trouve encore le temps de graver la médaille des récompenses pour le salon de 1851, celle du prix de moralité fondé dans le département de Seine-et-Oise, par M. le duc de Luynes ; enfin il grave les monnaies à l'effigie du Président, ensuite à l'effigie de l'Empereur, et les types originaux de la nouvelle monnaie de bronze.

Cette vie de lutte et de travaux qui vient de s'éteindre fut noblement récompensée. Aux dernières années de sa laborieuse carrière, le pauvre ouvrier de 1810 était officier de la Légion d'honneur, graveur général des monnaies, graveur du ministère de la justice, membre du comité des monuments historiques, du conseil de la Société d'encouragement, de la commission municipale des beaux-arts, et du jury de l'Exposition universelle. Barre laisse deux fils, M. Auguste Barre, un de nos sculpteurs les plus distingués et les plus habliles, et M. Albert Barre, qui a remplacé son père comme graveur général des monnaies.

EDMOND TEXIER.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'homme qui est en puissance de femme ne s'appartient plus

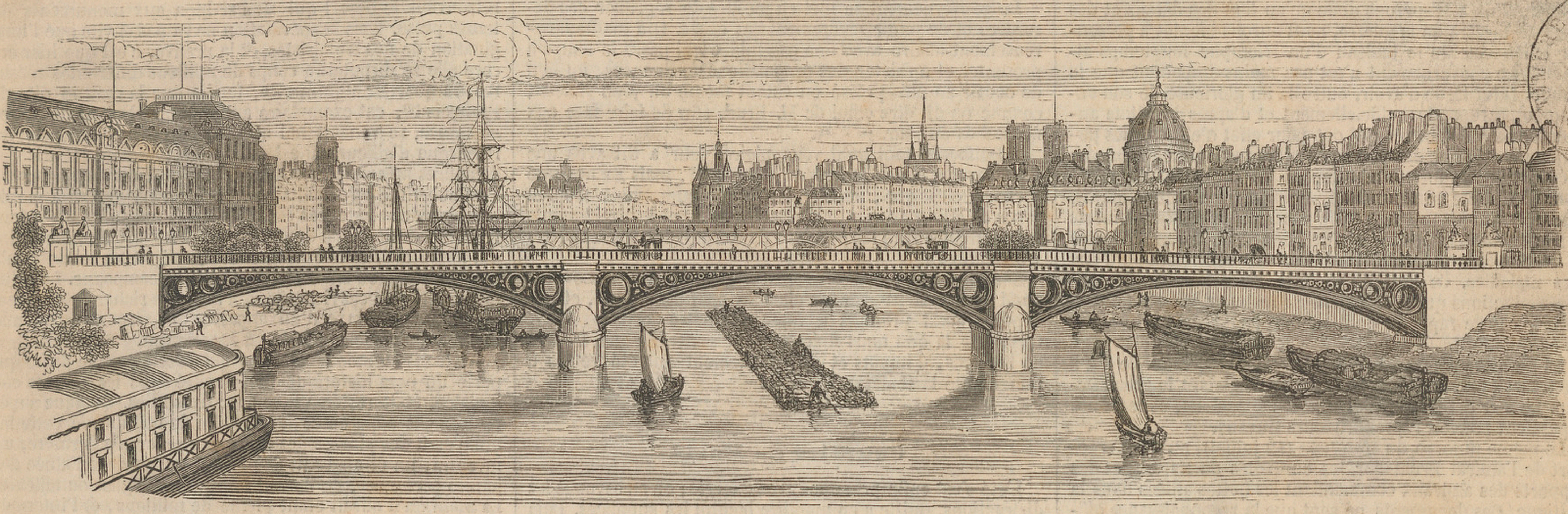
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

14 JUILLET 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
États-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 646. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Hi toire de la semaine. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Les Eaux-Bonnes. — Exposition universelle de l'industrie. — Correspondance de Crimée ; expédition de la mer d'Azof. — Chronique littéraire. — Exposition universelle des beaux-arts. — Le secret de la Bianetti (suite). — Les jacobis. — Un musée d'histoire naturelle aux Champs-Elysées. — Bibliographie.

Gravures : Arrivée du courrier en Crimée. — La grande rue des Eaux-Bonnes ; arc de triomphe pour la réception de l'Impératrice ; arrivée de l'Impératrice ; le jardin anglais et le café Dorothée ; établissement des Eaux-Bonnes ; montagnards des Pyrénées ; la gorge des Eaux-Chaudes. — Panoramas et vues diverses dans la mer d'Azof. — Tableau de M. Gérôme : Siècle d'Auguste, Naissance du Christ. — Portrait de Mme Ristori dans *Myrrha*. — Les deux colonnes d'attaque de la division Mayran à l'affaire Malakoff. — Les jacobis. — Aigles se disputant un chamois. — Le Cuisinier et le Médecin. — Rebus.

Arrivée du courrier de Londres au camp anglais, en Crimée.

Histoire de la semaine.

« Les travaux d'approche se continuent devant Sébastopol sans incident qui mérite une mention spéciale. » Telle est la teneur des dépêches du général Pélissier. Celle qui porte la date du 8 juillet annonce que les batteries du Carénage avancent, malgré le feu très-vif de l'ennemi. Cette dépêche dément la nouvelle d'une sortie faite par les Russes dans la nuit du 7 au 8. Espérons donc qu'au lieu des détails et des vues du théâtre de la guerre, nous aurons bientôt à présenter à nos lecteurs le tableau d'un triomphe longtemps attendu. Le gouvernement n'est pas moins impatient que le public. Il lui tarde d'avoir, outre la fin glorieuse de son entreprise, à répondre officiellement et d'après les états authentiques à des bruits qui ont pour effet d'effrayer les populations au sujet des pertes essuyées par l'armée française d'Orient depuis le commencement de la guerre. En attendant ce compte rendu officiel, *le Moniteur* a publié, mardi, une note qui porte à 14,205 le nombre des militaires morts sur le champ de bataille ou décédés dans les ambulances et les hôpitaux par suite de blessures, du choléra ou d'autres maladies. Ce chiffre, en effet, reste bien au-dessous des évaluations qui cherchaient à s'insinuer dans le public; c'est le cas de rappeler qu'il ne faut jamais croire le quart de ce qu'on dit.

La dernière dépêche est du **10**; elle annonce que le feu a été très-vif toute la journée entre les Anglais et le grand Redan. Le soir cet ouvrage était assez silencieux, et les alliés espéraient pouvoir reprendre leurs travaux.

Le même numéro du *Moniteur* (12 juillet), publie un rapport de l'amiral Bruat sur les curiosités de Kertch, et des rapports des amiraux commandant les flottes alliées dans la Baltique. Ces documents ne sont que la reconnaissance officielle de faits déjà connus.

Nous avons qualifié la semaine dernière la motion de lord Grosvenor au sujet de la prohibition de tout travail le dimanche, de l'interdiction de la vente des comestibles et même de la marche des trains par les chemins de fer. Ce grand homme avait oublié dans sa motion les promenades à cheval et en carrosse dans Hyde Park, ce travail du beau monde auquel il appartient. La multitude blessée de l'exception a sifflé, le dimanche suivant, lord Grosvenor, dans la personne des promeneurs élégants et de leurs cochers poudrés; dans la personne des cavaliers peints et des amazones étiolées qui cherchaient à gagner des couleurs et de l'appétit à la sueur de leurs chevaux. La multitude a eu tort; mais lord Grosvenor, qui avait commencé, comme disent les enfants, a retiré sa motion, en homme qui sait reconnaître, après avoir été corrigé, qu'il a fait une sottise. Il n'était donc plus question, dimanche dernier, de la motion de ce lord Grosvenor; mais l'émotion n'était pas apaisée, et, dans les circonstances où se trouve l'Angleterre, quand tout un grand parti, appuyé par le bon sens universel, commence à reconnaître qu'il ne suffit pas que mylord ait bu pour que tous les Anglais soient désaltérés, une prétention malavisée devait avoir pour effet de reporter les esprits passionnés vers les questions analogues, déjà résolues et déjà obéies. C'est ce qui est arrivé. Les désordres de la semaine précédente se sont renouvelés avec des incidents plus fâcheux. Il s'agissait cette fois de protester contre le bill de l'an dernier, qui défend la vente des spiritueux pendant la durée des offices du dimanche. La police, qu'on avait accusée d'avoir, par son intervention violente, amené les désordres du dimanche précédent, s'était abstenue cette fois; un détail de la scène, qui est rapportée par un journal anglais, témoigne de la préoccupation des individus réunis pour la protestation. Un agitateur, voulant haranguer cette multitude, ne put parvenir qu'à répondre à des interpellations qui l'accusaient d'être un agent de la police. L'exaspération s'accrut même de cet incident. Après avoir stationné pendant quelque temps dans Hyde Park, la foule s'est portée dans Belgrave-Square et autres quartiers aristocratiques, et s'est mise à briser les vitres et à démolir les fenêtres des hôtels. On cite, parmi les personnes dont les demeures ont été plus ou moins endommagées, le comte de Kielmansegge, ministre de Hanovre; sir James Graham, ministre de la marine; le duc de Marlboroug, le comte de Gifford, l'archevêque d'York, le duc de Montrose, lord Charles Wellesley, et beaucoup d'autres. L'amiral Seymour, sorti de son hôtel pour faire des remontrances à la foule, a été atteint de deux coups de pierre, et s'est retiré avec la figure en sang.

Il a été question hier de ces désordres à la Chambre des communes, et sir Georges Grey, ministre de l'intérieur, a donné à entendre que des mesures sévères seraient prises dimanche prochain pour empêcher le renouvellement de ces démonstrations. *Le Globe*, journal ministériel du soir, constate, du reste, que la plupart de ceux qui ont lancé des pierres étaient des enfants et des adolescents de douze à dix-huit ans; que les ouvriers n'ont pas pris part au désordre, et qu'ils se sont montrés disposés à assister la police quand elle a paru.

Nous espérons que le journal ministériel a été bien informé. Dans un Etat où le sentiment public a tant de moyens légaux de faire entendre ses légitimes réclamations, il serait déplorable que des hommes utiles et intelligents eussent recours à l'émeute. Ils mériteraient l'injure que la partie la moins utile de la nation leur adresse en les appelant gens sans aveu, ce qui veut dire, parmi les gens bien appris : gens sans carosses.

Lord Palmerston a fait savoir hier, à la Chambre des communes, que toutes les pièces relatives aux dernières conférences de Vienne seraient incessamment publiées.

M. Roebuck a déclaré qu'il développerait le 17 juillet sa motion contre les membres du ministère Aberdeen.

Lord Westmoreland, ambassadeur d'Angleterre à Vienne, est arrivé à Londres, en congé.

Barcelone a été le théâtre de graves événements; on ne comprend guère le sens de cette révolte qui paraît avoir son origine dans une question de salaire et qui se continue aux cris de *Vive Espartero*, avec des circonstances que le caractère loyal et modéré de ce ministre condamne à coup sûr, et qui feront comprendre, il faut l'espérer, à la partie honnête du peuple égaré qu'un autre intérêt que le sien cherche à ensanglanter des scènes qui ont au moins le tort de venir intempestivement.

Le gouvernement se met en mesure de réprimer ces désordres et de punir sévèrement ces excès. Il a malheureusement affaire avec une assemblée qui passe le temps à présenter et à rejeter des propositions de finances, au lieu de courir au plus pressé en votant même un plan vicieux, comme on dit être celui de M. Bruil, afin de faire face aux nécessités du jour.

« Délibérez tant qu'il vous plaira, leur a dit avec une « souveraine ironie le général O'Donnell, mais sachez une « chose, c'est que, dans très-peu de jours, vous n'aurez « pas de quoi payer la solde de l'armée, ni les traitements « des employés, ni les pensions de retraite des veuves et des « orphelins. »

Souhaitons au gouvernement espagnol des ressources aussi faciles à trouver qu'elles le sont chez nous, et des députés aussi prompts à voter que notre Corps législatif. C'est par là que nous finirons pour annoncer que les lois de finances, d'impôts et de recrutement ont été votées à l'unanimité la semaine dernière.

PAULIN.

Courrier de Paris.

L'été s'est enfin prononcé avec énergie; on en savoure les distractions, quitte à en maudire bientôt les supplices. Déjà nos visiteurs, même les plus méridionaux, s'étonnent de trouver le Sénégal à Paris. Il en résulte que, nonobstant l'attrait de l'Exposition, un certain nombre d'arrivés sont partis, laissant le gros de l'armée chercher le frais devant Tortoni ou sur l'asphalte des Champs-Elysées. *Sans sortir de la ville on trouvait la campagne* du temps de Boileau : que les temps sont changés! Et la spéculation n'y peut rien. On lui doit bien la création de quelques enclos, soi-disant jardins, où l'on se promène en cadence, mais on y voit plus de becs de gaz que d'ombrages. Qu'est-ce que le Jardin d'Hiver? Une fournaise; et qu'est-ce que nos autres jardins d'été, sinon des bastringues et des estaminets? Pourtant nos absents ont tort, car l'Exposition est comme le soleil, elle vient d'éclater dans toute sa force, et tant pis pour qui ne la verra pas. Naguère encore on y signalait certains déficit, et maintenant c'est l'encombrement qui se manifeste. Divers intéressés se plaignent même, dans le patois de la circulaire, du peu d'espace laissé à divers produits, et sont en quête d'une annexe pour leur étalage. Toutes sortes d'expositions supplémentaires vont donc se greffer sur la grande, et, l'exemple de M. Courbet, le peintre, ayant des imitateurs, les Champs-Elysées ne seront tantôt plus qu'un champ de foire. On compte sur ces syllabes magiques : *Entrée libre*, pour attirer les curieux et en faire autant d'acheteurs. Il y a même, au cours la Reine, un *comptoir de vente* qui a commencé ses opérations.

Exposition toujours : Naguère une très-grande dame, faisant sa visite matinale dans la partie la plus ornée du palais, s'arrêta devant l'étalage d'un inventeur en zinc et autres bimbeloteries, pour admirer une petite manivelle dont elle ne s'expliquait pas l'usage. C'est en vain qu'elle interrogea le savant qui l'accompagnait, celui-ci ne put ou ne voulut pas répondre. Monsieur, dit alors la dame en s'adressant à l'industriel, cet objet sert sans doute à prendre le thé? — Non Madame, ça sert à prendre un... et notre homme articula le mot *propre*, qui ne s'est jamais dit *coram populo*, si ce n'est dans le *Malade imaginaire*.

Stendhall raconte quelque part comment, se trouvant à Rome avec un M. Clinker, l'un des plus riches citoyens de l'Union, il lui fut impossible d'en tirer aucune parole étrangère à l'industrie et à l'argent. « Comment augmente-t-on sa fortune ici, quand on a le malheur d'avoir des capitaux inutiles? Quelle est la manière la plus fructueuse de les placer? Comment faut-il s'y prendre pour n'être pas attrapé? » Telle était sa conversation au milieu des monuments de Rome, qu'il examinait d'ailleurs avec le genre d'attention qu'il eût donné à une lettre de change. Combien cela est cher ou combien cela est bon marché, c'étaient là toutes ses paroles de sentiment. Parcourez notre palais de Cristal, et vous n'y entendrez guère d'autres formules d'admiration, et ce genre d'admiration y est bien à sa place. Mais Paris regorge en ce moment de *Clinker*, et j'en sais un aussi considéré que considérable qui, étant allé voir, on ne sait trop pourquoi, la Vénus de Milo, s'est avisé de dire : A quoi cela sert-il?

Les merveilles de l'industrie étant plus que jamais à l'ordre du jour, tout ce qui se fait et même tout ce qui se projette en l'honneur de nos exposants mérite d'être enregistré. Il est question de leur élever un Panthéon, sous forme d'ouvrage publié par livraisons. Tous et chacun y aura sa notice biographique et sa statuette ou portrait en pied. Le premier immortel appelé à figurer dans ce musée est l'auteur d'une machine à coudre faisant cinq cents points à la minute. Pour parler sérieusement, l'invention est des plus ingénieuses et même des plus utiles, et d'autres bienfaiteurs de l'humanité ont été plus pompeusement glorifiés pour beaucoup moins.

Dernièrement, — c'est encore une histoire d'exposant, — l'inventeur de quelque joujou agricole était appelé, comme membre du conseil municipal de sa commune, à voter une somme d'encouragement pour la *Société d'horticulture* du département, lorsque, se levant avec vivacité de sa chaise curule, ce cultivateur inculte s'écria : « J'ai bien assez *d'orties* dans mon clos, sans voter encore des encouragements pour leur culture. »

Que fera-t-on du palais de l'Industrie après la clôture de son spectacle? Grave question qui embarrasse les hommes sérieux, et que les fantaisistes tranchent déjà à leur manière en y mettant la Bourse. A ce compte, les Champs-Elysées deviendraient tout de suite la rue la mieux bâtie et la plus remuante de Paris; et ces derniers arbres, refoulés au delà du mur d'octroi, iraient se réfugier au bois de Boulogne. On pourra voir l'obélisque déporté du même coup, et retrouvant le désert qui sied si bien aux monuments du temps passé. Mais la spéculation ne va pas si vite que l'imagination de nos fantaisistes, et la preuve, c'est que hier encore elle se disputait à coups de millions différentes masures du quartier Montmartre, tandis que la maison dite de François Ier, cet exemplaire authentique de l'art de la Renaissance, se vendait mal et même ne se vendait pas. On remarque d'ailleurs une baisse croissante dans le prix des demeures princières. Le luxe des habitations commerciales s'est substitué aux habitations de luxe. La vapeur a mobilisé bien des existences autrefois d'une magnificence sédentaire. Il serait facile de citer plus d'un archi-millionnaire qui loge les siens dans un entresol, qui vit au cercle et n'a pour tout pignon sur rue qu'un bien de campagne. Les plus magnifiques de ces richards, qui sont des richards touristes, se donnent le luxe d'un appartement-wagon; c'est une mode qui commence, nous en reparlerons.

Arrivons au monde et à ce qui l'occupe : une dame qui porte un nom historiquement illustré dans les guerres coloniales, était restée veuve avec trois filles. Quoique supérieurement apparentée, la position de fortune de cette famille était des plus modestes, lorsque, l'année dernière, un inconnu, un étranger fit demander en mariage l'aînée des jeunes personnes, qu'il avait entrevue à l'église ou ailleurs. La main qu'il offrait étant pleine de millions, et l'intermédiaire, — car l'affaire se négociait par entremise, — faisant du prétendant le portrait le plus flatteur et le plus mérité du reste, la noble veuve ne put dire non, en laissant à sa fille le soin de dire oui. Mais, pour en venir là, il fallait une présentation, et cela gâta tout. Le jeune, beau, distingué et amoureux vint, on le vit et il ne vainquit pas. C'était un Havanais du plus beau noir, qui fut accueilli par un cri de répugnance tellement accentué que le malheureux s'enfuit et court encore. Comment introduire cette peau d'ébène dans une famille d'une blancheur immaculée et aristocratique? Le sang du marquis de *** était trop pur pour le mêler à celui d'un moricaud, et le mariage serait une tache que ne laveraient pas tous les millions de la Havane. L'historiette est commune, peut-être, mais le dénoûment qu'elle a eu est des plus rares et des plus touchants. On écrit de l'autre monde que le pauvre noir y est mort de chagrin, instituant pour légataire universelle la famille qui l'a repoussé, et Mme la marquise de *** va pouvoir marier ses filles, car cette fortune inattendue leur suscite des prétendants d'une nuance irréprochable. Pourvu qu'au moment d'entrer au port, tous ces gabions n'aillent pas sombrer dans le détroit de quelque codicille. Il faut s'attendre aussi à quelque procès, car en général les collatéraux témoignent peu de respect pour les dernières volontés d'un mourant. C'est ce que prouve l'aventure irlandaise qui tinte depuis huit jours dans les oreilles des lecteurs de journaux. Un amour qui tient bon contre une absence et même contre un oubli de cinquante ans est assurément un amour comme on en voit peu, comme on n'en voit pas. Sans vouloir enlever rien à l'auréole de ce digne gentleman dont la constance et l'abnégation ont effacé celles des Amadis et des Galaor, quelques particularités de cette histoire mériteraient d'être éclaircies. Amoureux de Catherine Burke, en **1790**, ce digne Anderson cherche inutilement pendant vingt-cinq ans les moyens de se rapprocher d'elle; il lui envoie des lettres et de l'argent, puis, quand la paix lui ouvre les frontières de la France, il accourt à Nancy; mais Catherine a disparu, et, pendant vingt autres années, son amour paraît tout à fait calmé. Il ne donne plus aucun signe de vie jusqu'en **1835**, où cet amour septuagénaire éclate tout à coup par l'*avis au lecteur* que tout lecteur connaît et qui se termine par ce post-scriptum étrange dans la bouche d'un amant si délicat et si fidèle : Cette femme doit être indigente. C'est alors que l'appel fut entendu, mais Catherine était devenue Mme de la Neuville, mère et grand'mère. Elle n'avait pas su attendre, comme dit le récit que nous contons, mais elle n'y perdra rien, et si l'admirable gentleman n'a pu laisser son nom à la femme de son choix, il lui a légué toute sa fortune.

Entre autres personnages de distinction dont on ne cesse d'annoncer l'arrivée à Paris, les échos de la presse répétaient le nom d'Abd-el-Kader; mais, à défaut de l'émir, Paris possède ses œuvres. Il a écrit à l'intention de la France un livre précieux, dont le manuscrit est déposé à la Bibliothèque impériale. D'après le rapport de M. Reinaud, le savant orientaliste qui l'a analysé, l'ouvrage serait une espèce de tableau des principales sciences, pour la composition duquel l'auteur a combiné ce que lui fournissaient les livres arabes avec ce qu'a pu lui apprendre son contact avec les Européens. C'est à la fois un traité religieux, scientifique et moral. Appuyé sur la Bible, l'émir y passe en revue les trois religions pratiquées par les Européens, et démontre à sa manière qu'au fond ces trois religions n'en font qu'une. Ainsi, cet esprit si éminemment religieux est un libre penseur; il serait aussi un très-fin observateur de nos mœurs et un très-sûr appréciateur des lumières modernes, s'il est permis d'en juger d'après les quatre lignes que voici :

« Les savants de France se sont livrés aux recherches les plus ardues et sont arrivés aux résultats les plus étonnants. S'ils avaient appliqué la même force d'esprit à l'étude de la Divinité et de ses attributs, s'ils avaient fait attention à l'esprit de sagesse qui brille dans la marche des cieux et de la terre, ils se seraient élevés à une hauteur sans exemple. Malheureusement c'est là un ordre d'idées qu'ils négligent, jamais ils n'en parlent dans la conversation, et il n'en est pas fait mention dans leurs livres. »

Le sort en est jeté, Mlle Rachel nous abandonne pour aller chercher fortune en Amérique. Son absence durera quinze mois et sera fructueuse, autant qu'on en peut juger d'après le devis des frais de cette gigantesque tournée. Deux millions six cent mille francs, telle est la somme strictement nécessaire à l'entretien de la grande tragédienne et de sa suite dramatique. Pour équilibrer ce formidable budget, Mlle Rachel compte sur l'enthousiasme des Américains. Avant son départ, et pour adoucir ou accroître l'amertume de nos regrets, Mlle Rachel paraîtra dans six de ses plus beaux rôles. Elle a commencé ces représentations d'adieu par *Phèdre*, — *l'épouse chrétienne*, — (ainsi que l'intitule Chateaubriand, qu'elle a jouée avec un brio, un feu poétique et une rage païenne, qui lui ont valu, de la part d'un public qui la connaît peu ou point, une ovation à la Ristori. Le spectateur assez compétent et un peu chagrin qui nous transmet ces détails pense que la critique pourrait mêler quelque épine à tant de roses; mais ce n'est pas le moment de souligner des réserves. La Phèdre de Mlle Rachel ne fut jamais celle de Racine, personne ne l'ignore, et l'éminente actrice a bien le droit de servir le public selon son goût, en introduisant les fureurs et peut-être les exagérations du drame moderne dans la tragédie du plus chaste et du plus scrupuleux de tous les poëtes.

La canicule n'a pas dépeuplé les théâtres, au contraire, et c'est sans contredit l'exposition de leurs produits qui est la plus courue. L'Opéra fait la roue et se pavane dans des recettes de 10,000 fr. que lui procure *le Prophète*. L'aspect de cette salle, garnie d'étrangers et de provinciaux, a un peu changé, mais on s'en aperçoit aux visages plutôt qu'aux toilettes. Il n'y a pas aujourd'hui de provinciale allant à l'Opéra qui ne soit aussi bien mise qu'une Parisienne. Bretonne ou Alsacienne, que vous arriviez de Brives ou de Saint-Flour, demain, Madame, il n'y paraîtra plus, et vous pourrez passer pour une Parisienne pur sang, si la fantaisie vous en prend. C'est l'affaire d'une visite à la couturière ou d'une promenade au bois de Boulogne et devant le perron de Tortoni. Rien ne se prend si aisément que l'air qu'on voit à tout le monde; et puis, quelle est la femme qui n'est pas un peu née Parisienne?

A propos du bel air, les étrangers ont découvert dans Paris un magnifique jardin d'été que les Parisiens ignoraient ou qu'ils ne connaissaient plus: c'est le jardin des Tuileries. On pourrait leur rendre cette découverte très-agréable, en rétablissant l'usage, — à moins qu'il ne soit déjà rétabli, — de ne fermer le jardin qu'à minuit. Si notre public est sage et s'il se montre digne de la concession, nul doute qu'on ne l'étende encore en lui permettant la jouissance des quinconces réservés. Dans ces derniers temps, la *flore* des parterres s'est beaucoup améliorée, et la gracieuseté serait complète si l'on mettait un peu plus d'eau dans les bassins. Au moyen de quelques jets d'eau qui simuleraient l'écharpe d'Iris en cascade, la promenade serait délicieuse. Un éclairage suffisamment moral éclairant les massifs dans leur profondeur, le bocage sera sans mystère, car il faut que, la nuit comme le jour, les jeunes mamans et les jeunes filles puissent jouir en toute sécurité de leur villa. C'est ici qu'il faut rendre hommage à la vigilance des cerbères administratifs chargés de faire observer la consigne et de dire aux femmes légères, s'il s'en présente: Allez vous promener ailleurs. Au bout de cette manifestation bucolique, nous voici derechef au théâtre.

A l'Odéon, résurrection de Mlle Georges dans les plus beaux souvenirs de son répertoire; l'actrice puissante et toujours inspirée, pour qui l'été n'a point de feux et l'hiver point de glaces, la reine émérite du théâtre et de ces grands rôles, *Mérope*, *Sémiramis*, *Cléopâtre*, qui peut-être ne lui survivront pas. Qui pourrait écouter sans émotion ce talent plus fort que les années, et qui a la jeunesse de l'antique? — C'est la statue de la tragédie, disait la foule; et les vieillards d'ajouter, en lorgnant la tragédienne: « Voilà un talent qui a bien de l'avenir. » N'oublions pas qu'on doit aussi à l'Odéon la seule comédie nouvelle de cette quinzaine: il y a un mur mitoyen qui sépare les amours de M. Oscar et de Mlle Malvina. — Deux noms bien âgés peut-être pour des amoureux nés d'hier. — Mais comme on s'adore pour le bon motif, l'obstacle a été supprimé par les grands-parents qui sont de vrais papas très-bien. Ces deux vieux amis ne font plus qu'un, comme leurs jardins, lorsqu'un jeune drôle de neveu, mauvais sujet comme un Arthur qu'il s'intitule, arrive tout droit de la *Closerie des Lilas* de Paris pour jeter le trouble dans le verre d'eau sucrée que boivent l'amour et l'amitié. Ses moyens de désunion ne sont point nouveaux, et Arthur s'en sert si mal qu'au bout du compte ils n'ont désuni personne. Ce *Mur mitoyen* n'est pas très-solidement bâti, mais la construction en est ingénieuse, et, somme toute, c'est une pièce suffisamment agréable, qui fait honneur à son auteur, M. Bernoux. Le rôle du papa du Bouloi est très-gai, et M. Talbot s'en tire à merveille. M. Talbot est un jeune acteur d'élite, qui est depuis longtemps dans la bonne voie, celle qui conduit infailliblement au Théâtre-Français.

PHILIPPE BUSONI.

Il nous paraît nécessaire de rectifier un passage du dernier Courrier, d'autant plus que c'est la pensée de Mme de Girardin que nous citions, et non la nôtre, qui s'y trouve travestie. Nous disions d'après elle: « Un homme de mérite n'a pour lui que ses seules forces, tandis qu'un imbécile est porté par les forces de toutes les personnes qui sont responsables de lui. » On a imprimé: un homme du monde, au lieu d'un homme de mérite, ce qui est bien différent.

Autre erreur à relever dans le Courrier de Paris, numéro du 23 juin. Nous croyons savoir que MM. les directeurs de la Librairie nouvelle ont été blessés d'une qualification, assez étrange en effet, celle de *fatras*, qui se trouverait appliquée à des ouvrages qu'ils rééditent; c'est plutôt *élite* qu'il aurait fallu dire, puisqu'il s'agissait de quelques œuvres d'écrivains très-distingués et même illustres. Ces écrivains n'ayant pas vraisemblablement eu connaissance de notre étourderie, il sera sans doute facile à MM. leurs éditeurs de nous la pardonner.

Chronique musicale.

Le Théâtre-Lyrique est fermé depuis le 30 juin. C'est son habitude. Tous les ans, lorsque juillet arrive, le Théâtre-Lyrique ferme sa porte, et se dit: Allons aux champs! Et la Chronique voudrait bien l'y suivre. Mais M. Jacques Offenbach ne lui en laissera pas le loisir.

M. Offenbach est ce violoncelliste bien connu, auquel un talent agréable et quelque peu excentrique a conquis depuis longtemps une certaine célébrité. Il s'est fait remarquer aussi par des compositions, bouffonnes ou grotesques pour la plupart, qui ont le mérite précieux de n'être pas les compositions de tout le monde, d'avoir une tournure et une physionomie originales. Certes, l'idée de mettre les fables de la Fontaine en musique ne serait pas venue à tout le monde. Elle vint un jour à M. Offenbach. Il y a longtemps de cela. Mais une pareille tentative ne saurait s'oublier. Oui, M. Offenbach orna de mélodies et d'accords *la Cigale et la Fourmi*, *la Laitière et le Pot au lait*, *le Corbeau et le Renard*, *le Savetier et le Financier*, *le Rat de ville et le Rat des champs*, *le Berger et la Mer*. Il fit graver le tout, et l'offrit au public sous la forme d'un joli petit cahier couvert d'un papier vert-pomme, décoré de six lithographies, et du portrait du fabuliste, qui probablement, n'avait jamais rêvé cet excès d'honneur. Au surplus, si l'entreprise était assez excentrique, l'exécution prouvait, chez l'auteur de l'adresse, du naturel, une mélodie facile et de la gaieté.

M. Offenbach a écrit depuis, pour une pièce des Variétés, une petite partition qui a été fort bien accueillie; et le succès qu'il obtint alors l'encouragea probablement à solliciter le privilége d'un petit théâtre musical consacré à l'exploitation d'un genre que les grands théâtres dédaignent, et pour lequel il paraît avoir une vocation toute spéciale, la pièce bouffonne, la parodie, la farce. Les littérateurs à qui la nature a donné la faculté de saisir les choses par le côté grotesque ont le Palais-Royal à leur disposition. Pourquoi n'y aurait-il pas un théâtre analogue pour les musiciens?

L'Opéra-Comique a fait, il est vrai, dans cette voie, quelques essais, dont les plus heureux ont été l'*Irato*, du temps de nos pères, et, de notre temps, *Gilles ravisseur*. Mais le *bouffe* proprement dit n'a jamais été admis à l'Opéra-Comique que de loin en loin et comme exception. On avait le droit d'espérer que le Théâtre-Lyrique comblerait cette lacune. Le drame et la farce, franchement exploités, lui auraient fait une spécialité, lui auraient donné une raison d'être. Au lieu de marcher le premier dans une voie nouvelle, il n'a eu souci que de suivre de loin l'Opéra-Comique, dont il est devenu finalement une succursale. Ce que le Théâtre-Lyrique n'a pas su ou n'a pas voulu faire, M. Offenbach essaye aujourd'hui d'en faire, non pas la moitié, mais du moins le quart. A tout prendre, cela vaut encore mieux que rien.

Nous avons donc assisté jeudi dernier à l'ouverture des *Bouffes parisiens*. C'est une chose assez curieuse par elle-même que ce petit théâtre. Il est inclus dans un de ces édifices dont l'édilité parisienne orna, il y a dix ans environ, les Champs-Elysées, et qui semblaient destinés à un tout autre usage. Un limonadier y serait fort à son aise. Un *impresario* doit s'y trouver un peu à l'étroit. On y a pourtant su pratiquer un vestibule pour le contrôle, des couloirs pour l'entrée et la sortie des spectateurs, six loges de chaque côté, un amphithéâtre en gradins sur un plan très-incliné, une galerie supérieure, un orchestre, une scène, précédée d'une avant-scène, des coulisses, et probablement un foyer et des loges pour les acteurs. Nous regrettons, en vérité, de ne pas savoir le nom de l'architecte qui a fait ce tour de force, et duquel on peut dire, assurément, ce que Figaro dit de lui-même: — Cherchez-en un plus subtil. Il est bien vrai que l'on ne saurait marcher deux de front dans les couloirs, que les hommes à larges épaules et les belles dames à paniers n'y peuvent avancer que de côté, qu'il ne faut pas avoir les jambes trop longues pour s'asseoir sur les gradins, et que Lablache ne trouverait pas dans toute la salle une seule place digne de lui. Mais si vous n'avez qu'une taille moyenne, et un embonpoint modéré, — et pas trop de crinoline, Madame, — vous pouvez y aller sans crainte. Vous ne vous serez jamais reposés plus gaiement d'une promenade aux Champs-Elysées.

Le spectacle d'ouverture se composait de quatre pièces. La première est un prologue à trois personnages, Bilboquet, M. Titi et Polichinelle.

Une nuit blanche est l'histoire d'un contrebandier, marié du matin, et qui laisse là sa femme pour faire entrer de Belgique en France un chargement. Le devoir avant le plaisir.

M. Offenbach, l'auteur de toute la musique qu'on exécute aux *Bouffes parisiens*, paraît avoir un goût particulier pour les timbales, le trombone et la petite flûte. Ces instruments, dont nous ne prétendons pas d'ailleurs nier le charme, exercent surtout leurs séductions de très-loin, et là on entend tout de très-près. Ajoutez à cela qu'ils sont brutaux par nature, et impitoyables aux voix délicates. M. Offenbach fera bien, à notre avis, de les modérer à l'avenir, surtout la petite flûte, qui perd presque tout son mérite lorsqu'elle n'est pas accompagnée de la grande.

M. Offenbach a un style facile, de la spontanéité, de la vivacité, quelquefois de la grâce, toujours de la bonne humeur, et çà et là des saillies assez originales. C'est un compositeur facétieux. Il le prouve surtout dans les *Deux Aveugles*, bouffonnerie musicale singulièrement amusante. On n'est pas plus drôle, en vérité, et vous chercheriez vainement de la musique plus propre à dissiper la tristesse, à guérir de l'hypocondrie. M. Offenbach est le meilleur des médecins pour les mélancoliques, surtout lorsqu'il a M. Pradeau et M. Berthelier pour garçons apothicaires.

Quant à la pantomime d'*Arlequin barbier*, qui termine le spectacle, c'est tout bonnement le *Barbier de Séville* mis en ballet, et joué ou dansé sur la musique de Rossini, sous d'autres noms et d'autres costumes.

Le Grand-Opéra a repris *le Prophète*, avec Mme Alboni et Roger. Vous imaginez sans peine avec quel plaisir on a revu ces deux artistes. Roger, dont l'Opéra s'était privé, on ne sait pourquoi, l'année dernière, n'a jamais été remplacé dans *le Prophète*, et M. Gueymard n'a réussi qu'à le faire regretter. Mme Alboni, c'est le type de la perfection vocale.

Le lendemain, nous avons assisté au début de Mme Lafont, jeune Bordelaise, élève en premier lieu du Conservatoire de Toulouse, et postérieurement de M. Révial. Nous ne connaissons pas de voix de soprano supérieure à celle de Mme Lafont. Son *médium* surtout a une solidité, une ampleur, une puissance, et en même temps une douceur tout à fait exceptionnelles. Ses notes élevées, — elle monte aussi haut que l'on peut monter, — ont également une grande force et une sonorité brillante. Mais ici nous arrivons à son défaut. Parfois elle les pousse avec trop de zèle, et les rend ainsi dures et perçantes. C'est justement comme un poinçon qui vous perforerait le tympan. Il y a des sensations plus agréables, sur ma parole. Que Mme Lafont se modère un peu à partir du *sol*, et nous n'aurons plus qu'à chanter ses louanges. Elle a une *mise de voix* excellente, une exécution correcte, une prononciation remarquable, de l'expression et du style. Nous ne disons pas qu'il ne lui manque rien. Mais il lui faudrait bien peu de travail pour acquérir ce qui lui manque, et personne alors ne pourrait lui disputer le premier rang.

M. Gueymard, insuffisant, à notre avis, dans *le Prophète*, est excellent dans *la Juive*, et nous l'y avons retrouvé supérieur à ce qu'il nous avait paru la première fois.

L'Opéra-Comique a fait la dépense d'un petit acte, paroles de MM. Jules Barbier et Léon Battu, musique de M. Deffès. M. Deffès a eu le grand prix de composition musicale, il y a quelques années, de par l'Institut. Il a toutes les qualités qu'un pareil succès annonce. Il sait la musique. Il écrit correctement, et même avec élégance. Il entend très-bien la coupe des morceaux, le maniement de l'orchestre, et, — chose plus rare chez les jeunes gens, — la disposition des voix, dont il tire un assez bon parti sans trop les fatiguer. Nous parlons ici de la manière dont la partie vocale est écrite. L'accompagnement qui l'escorte est habituellement un peu trop chargé de détails, un peu trop symphonique, et nuit souvent au chanteur, au lieu de le servir. Il y a, dans cette partition, une romance bien sentie, tendre et mélancolique. On peut regretter seulement que le compositeur y ait pris un ton si haut. Betty, qui n'est qu'une paysanne employée aux travaux d'une manufacture, y exprime son amour précisément de la même façon que le pourrait faire une reine malheureuse, innocente et persécutée. Mais, en oubliant la condition du personnage qui chante, on trouve un mérite incontestable dans le morceau chanté. Les autres nous ont généralement paru manquer de chaleur, d'accent, de caractère. Cela ne ressemble positivement à rien, et cependant ressemble à tout.

Nous avons entendu, il y a huit jours, au Jardin d'Hiver, les deux sœurs Ferny, deux charmantes virtuoses, en vérité. On ne saurait tenir un violon ni manier un archet avec plus de grâce; on n'a pas une exécution plus correcte, un style plus élégant et plus distingué. Mlles Ferny nous offriront sans doute, l'hiver prochain, de meilleures occasion de les entendre. Il est difficile de comprendre qu'une femme entreprenne de jouer du violon: mais qu'elle y réussisse à ce point-là, c'est ce qu'on ne saurait trop admirer.

G. HÉQUET.

La vie des eaux.

EAUX-BONNES. — EAUX-CHAUDES.

Pour se rendre de Pau à Laruns, et de là aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes, on traverse constamment, par Jurançon, par Bielle, par le val d'Ossau, avec la double pointe du pic du Midi devant soi, le plus magnifique pays. A travers une double haie de collines boisées que surmonte comme un cataclysme de montagnes arides, on arrive, par une vallée qui va sans cesse se resserrant, à Laruns, un charmant village, tout entouré de pics et de crêtes aigues, et dans le très-proche voisinage duquel sont les fameuses carrières de marbre de Loubie Soubiron, aussi blanc, plus dur que celui de Carrare, mais quelquefois traversé par des veines de teinte grise, qui a servi ici aux bas-reliefs extérieurs de la Madeleine et aux statues de la place de la Concorde. Peu après avoir dépassé Laruns, le chemin se bifurque, au delà du pont dit de *Marbre;* les destinataires d'Eaux-Bonnes tirent à gauche; ceux qui se rendent aux Eaux-Chaudes continuent leur route au sud, par un chemin bordé de précipices qu'il a fallu conquérir, par la sape et par la mine, au-dessus du Gave mugissant dans le rocher qui semble à peu de distance barrer tout à fait le passage. Il y a des endroits où le défilé est si étroit qu'il ressemble à une fissure imperceptible de loin. Mais on ne côtoie plus, presque à pic, le terrible gouffre du *Thourat* ou *Hourat* (mauvais trou), nom que porte aussi la montagne. L'ancienne route, aujourd'hui abandonnée, le côtoyait, et présentait, soit à la montée, soit à la descente, de certains et vrais dangers, outre celui de descendre tout d'un trait dans l'insondable précipice. L'approche des Eaux-Chaudes est tout à fait grandiose. La route des Eaux-Bonnes traverse, après la bifurcation, le gave de Gabas, sur un pont d'où la vue embrasse avec prestige l'étroite gorge dans laquelle coule le torrent à une effrayante profondeur. Une montée âpre et elliptique conduit à un autre pont de bois qui marque l'entrée des Eaux-Bonnes, un vrai goulet rocheux, avec un autre torrent à son extrémité, qui est celui que l'on traverse.

Le village des Eaux-Bonnes se compose d'une seule rue,

que termine une sorte de jardin anglais, et que forment vingt ou trente grands hôtels ou maisons meublées, pouvant contenir à la fois, à la condition de les y bien tasser, de quinze à seize cents habitants. A l'époque où nous sommes, il est presque impossible d'y espérer le moindre asile. Il y a un mois, dans un mois, il en était et il en sera autrement.

Bien que ces sources ne soient pas fréquentées depuis longtemps, elles ont depuis nombre d'années un assez grand renom, et c'étaient elles que les soldats d'Henri d'Albret, blessés à la bataille de Pavie et ramenés dans leurs montagnes, nommaient l'*Eau d'Arquebusade*, en mémoire et reconnaissance du prompt soulagement qu'ils avaient dû à leur emploi.

La *maison du gouvernement*, qu'occupe en ce moment l'Impératrice

La grande rue des Eaux-Bonnes.

aux Eaux-Bonnes, est un assez grand bâtiment sans caractère, qu'avait acquis l'empereur Napoléon 1er pour en faire, à l'exemple de Henri d'Albret, un hospice ou maison de santé militaire. Après 1815, elle resta aux mains de la commune, qui la passa à bail à un entrepreneur, pour être louée aux étrangers. Depuis un an, elle a été appropriée au service de la maison impériale, et l'a été avec goût par les ouvriers et l'architecte qui avaient récemment réparé le château de Pau.

La vie est assez chère aux Eaux-Bonnes et pas très-animée, nonobstant les bals et réceptions d'hôtels garnis. La plus grande ressource est encore dans les promenades, qui sont, on le conçoit, admirables par les aspects magiques qu'elles déroulent en tout sens, et dues pour la plupart à la munificence de M. Eynard, de Genève. Par des sentiers en zigzags, on

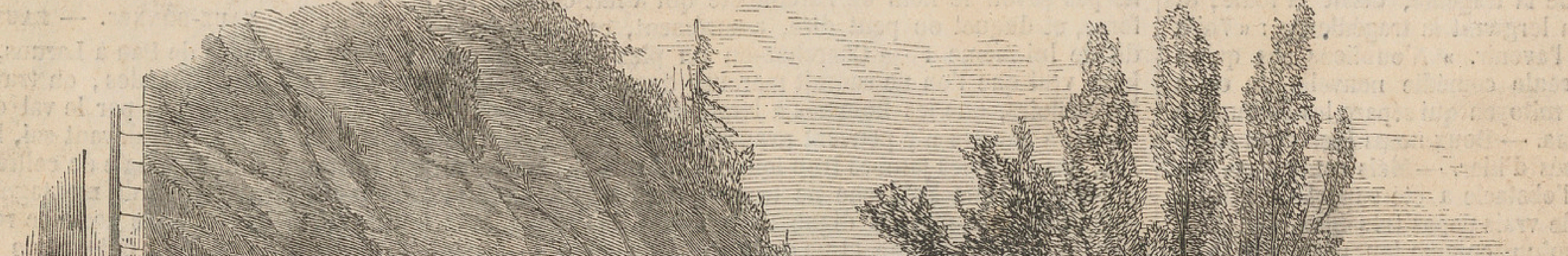
Arc de triomphe dressé à l'entrée des Eaux-Bonnes, pour la réception de l'Impératrice.

Arrivée de l'Impératrice à la maison du Gouvernement, affectée à son habitation.

a rendu accessibles aux pauvres malades ces coteaux boisés qui entourent Eaux-Bonnes. Du haut de la butte du Trésor, on commande Laruns et le val d'Ossau. D'autres jolis méandres conduisent aux cascades du Valentin, petites, mais assez gracieuses. Une jolie vallée de hêtres mène à la belle promenade Jacqueminot, à demi-heure du village. Enfin, Eaux-Bonnes doit à M. Moreau, l'agent de change, bien connu et apprécié pour ses goûts artistes, par une originalité trop rare chez ceux de sa profession, et autres financiers, la *Promenade horizontale*, si précieuse et si agréable aux infirmes, d'où l'on découvre les vals d'Aas et d'Ossau, et qui doit être continuée, assure-t-on, jusqu'aux Eaux-Chaudes.

Les personnes infiniment alertes et douées d'un certain courage peuvent tenter, mais tentent rarement, avec les chasseurs d'ours, d'izards et de vautours, l'ascension du pic du Ger, point élevé de plus de 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui domine les Eaux-Bonnes. — C'est un voyage pénible où l'on est exposé à de terribles tourmentes, mais au terme duquel on est bien amplement dédommagé par la vue d'un panorama gigantesque, qui a pour points extrêmes Pau, le pic du Midi et la chaîne majestueuse des hautes Pyrénées, au sud.

Les Eaux-Chaudes, qui, par parenthèse, ne le sont pas beaucoup plus que celles du reste de la chaîne pyrénéenne, sont spéciales contre les rhumatismes, les paralysies et les obstructions abdominales. Elles sont situées sur le gave de Pau, dans la principale gorge de la vallée d'Ossau. Le village, peu consi-



Le jardin anglais et le café Dorothée. — D'après des épreuves photographiques de M. J. J. Heilmann.

dérable, est bâti sur le granit d'où jaillissent les diverses sources, également sulfureuses, au nombre de six ou sept, et dont les principales sont celle du Roi (*lou Rey*), ainsi nommée des très-fréquentes visites de Henri IV à cette source, et de l'Esquirette, la plus recherchée après, et et la plus chargée de principes minéralisateurs. Il y a ensuite la source Baudot, de découverte récente, et qui passe pour avoir de grandes vertus digestives, et la source Minvielle, par laquelle on combat les névralgies avec succès. Trois de ces sources sont employées en bains dans l'établissement, qui est très-beau, très-complet, renferme de belles et profondes baignoires de marbre, une piscine, des appareils à douches en arrosoirs, en nappes, en *lances* (jets aigus), etc., etc. Cet établissement a de plus, sur celui des Eaux-Bonnes, l'avantage d'avoir un *salon* pour annexe, ou, pour mieux dire, trois salons, un de réunion ou de *conversation*, un de lecture et un de musique.

Établissement des Eaux-Chaudes.

Les promenades intéressantes n'abondent pas moins aux environs des Eaux-Chaudes qu'à l'entour des Eaux-Bonnes. Non loin de celle-ci, se trouve une grotte (l'inévitable grotte), qualifiée par une inscription que supporte un poteau : *Grotte curieuse*, et qui appartient à M. le marquis de Castellane. Les Eaux-Chaudes ont aussi leur grotte, plus ou moins émaillée de stalactites et dont l'entrée est soumise à un tarif un peu judaïque. Mais une excursion un peu plus considérable est celle que l'on ne manque guère de faire jusqu'à Gabas, dernier village français du côté de l'Espagne, intéressant par le pittoresque transit des muletiers aragonais, par sa physionomie tout exotique et par un certain vin de Malaga authentique qui ne laisse pas d'avoir son charme. Si l'on veut se livrer à des jouissances plus nobles, on peut escalader le pic du Midi d'Ossau, faire un tour en Espagne, ou même pousser jusqu'aux Eaux-Chaudes de Penticosa, en Aragon ; mais c'est un voyage d'au moins quatorze ou quinze heures. On revient aux Eaux-Chaudes (de France), comme on en est venu, par des défilés boisés d'une luxuriance sauvage, et par le pont d'Enfer, bien qualifié, qui rappelle celui de l'acte diabolique du *Freyschütz*.

S. M. l'Impératrice honore en ce moment ces beaux lieux de sa présence. Elle y a été accueillie, à la fois en souveraine et en ancienne connaissance. Les Eaux-Bonnes l'avaient reçue, il y a quelques années, alors qu'elle n'était encore qu'une personne privée de haut rang, et avaient conservé le souvenir très-vif des grâces affables que les personnes qui l'approchent sont unanimes à reconnaître en Sa Majesté. Il y avait d'ailleurs toutes les raisons du monde pour que la réception faite à l'Impératrice fût chaleureuse et enthousiaste. Un touriste distingué et spirituel, M. Nicolle, nous apprend (*Course aux Pyrénées*) que, dès 1850, la forme actuelle du gouvernement paraissait désirée dans ces montagnes. « Monsieur, rapporte-t-il, me dit un politique montagnard, ça ne peut pas durer comme ça ; il faut absolument que Napoléon gouverne... Nous ne vendons plus nos fromages. » — Et il paraît qu'on vend aujourd'hui les fromages. On les vend même fort cher, comme tout ce qui se débite dans les Pyrénées, et particulièrement aux Eaux-Bonnes, cannes de buis, petits chiens, fragments de minéralogie, morceaux de stalactites, poupées habillées à la mode du pays, voire vieux sabots et vieux habits (à l'usage des réalistes et des amis de la couleur), dont aiment à se charger certains voyageurs. Nous leur souhaitons comme appoint, et par dessus le marché, un ample regain de santé.

FÉLIX MORNAND.

Exposition universelle de 1855.

IV.

IMPRIMERIE. — LIBRAIRIE. — RELIURE.

Nous entrons aujourd'hui dans l'examen spécial et comparé des diverses industries représentées à l'Exposition uni-

Montagnards des Pyrénées.

La gorge des Eaux-Chaudes.

(D'après les épreuves photographiques de J. J. Heilmann.)

verselle. Si nous commençons par les produits de la typographie, c'est qu'ils sont, à cette heure, tous arrivés et tous mis à leur place, et qu'il n'y a pas, dans l'immense superficie du palais et de ses annexes, une seule classe d'objets manufacturés sur laquelle il soit plus possible de se fixer définitivement et immédiatement.

Nous avons promis à nos lecteurs impartialité et exactitude; nous devons ajouter qu'ils ne trouveront, dans les études qu'on nous a fait l'honneur de nous confier, rien qui s'écarte des règles d'une critique sérieuse, honnête et vigilante, fière de constater ce qui est beau et ce qui est utile, dédaigneuse de ce qui est superflu, médiocre ou de mauvais goût; mais rien non plus qui indique un parti pris d'école, une complaisance quelconque pour les individualités ou une concession aux habitudes banales de réclame qui ont gâté tant d'industriels et faussé, en la déshonorant, la mission inspectrice de la presse. Nous voudrions, — si notre voix avait quelque portée et notre exemple quelque valeur, — rompre avec cette vieille routine de comptes rendus, stéréotypés d'avance et qu'on dirait calqués les uns sur les autres, tant leur mode de fabrication est uniforme, vulgaire et accessible à la plume la moins compétente. On débute par un historique de la profession ou de l'art dont on s'occupe, emprunté aux ouvrages techniques et aux rapports des jurys officiels de 1849 et de 1851 (il y en a qui remontent jusqu'à ceux de 1844); on énumère, en les blâmant ou en les comblant d'éloges, selon qu'ils sont ou ne sont pas de vos amis, les divers noms représentatifs de telle ou telle industrie. On saupoudre de termes professionnels, — quelquefois, hélas! bien singulièrement amenés, — un langage dont l'assurance incroyable ne déguise pas toujours l'ignorance profonde, et pour le plaisir stérile de faire croire aux sots que, de littérateur amusant, on est devenu tout d'un coup savant plein d'autorité, on ne s'aperçoit pas que les gens sérieux haussent les épaules, que les artistes s'indignent et que les industriels demandent en vain à la presse autre chose que ce qu'ils ont lu dans les manuels de Roret, les dictionnaires technologiques ou les travaux des commissaires des différentes expositions. Cette esthétique réimprimée ferait injure au bon sens de nos lecteurs, et nous leur promettons qu'autant par mauvaise volonté que par manque de temps et d'espace, nous ne leur donnerons ni théories, ni histoires de l'art, ni apologies individuelles,

Un autre écueil sur lequel nous nous efforcerons de ne pas sombrer, c'est l'assimilation, malheureusement trop admise dans notre pays, entre la spéculation intelligente du marchand ou de l'éditeur qui se contente de vulgariser et de vendre, et le talent consciencieux et dévoué du fabricant et de l'ouvrier, qui invente ou perfectionne. L'art, assurément, ne saurait se passer du commerce, et le commerce a droit à la même justice et aux mêmes sollicitudes que l'art, dont, à Paris surtout, il devient tous les jours plus inséparable; mais il ne faut pas oublier non plus le but et la nature de cette Exposition universelle, instituée beaucoup moins pour favoriser ou glorifier des entreprises intermédiaires qui ne profitent qu'aux intérêts individuels, que pour constater et récompenser les travaux et les découvertes qui honorent le pays et contribuent à son bien-être. D'ailleurs, s'il y a des prodiges d'initiative et d'héroïsme au palais des Champs-Elysées, il y a aussi des chefs-d'œuvre d'exploitation et de calcul; s'il y a des créateurs, il n'y manque pas de copistes, et, comme partout, le charlatanisme y a quelquefois le verbe plus haut, l'allure plus conquérante et la place au soleil plus large que le vrai mérite.

Un mot encore, et nous en finissons avec ces réserves, que nous ne pouvions nous dispenser de poser une fois pour toutes.

On sait que, sur l'ordre exprès de l'Empereur, la Compagnie a ouvert toutes les portes fermées, et que le public circule aux lieux même où il n'y a encore que des ballots et des rayons vides. L'administration, — c'est une justice à lui rendre, — a déployé une activité prodigieuse et averti les exposants retardataires que leurs places étaient ou allaient être données à d'autres. — Il s'est produit à ce propos un incident que nous ne saurions passer sous silence sans manquer à un devoir. Beaucoup d'exposants ont répondu à la sommation *in extremis* de la Compagnie, en tournant la difficulté et en plaçant préalablement et provisoirement sur leurs rayons des produits plus qu'ordinaires, destinés à être remplacés par d'autres plus importants et plus spécialement élaborés en vue de l'Exposition. Des maisons fort considérables sont atteintes par ce reproche : on les accuse de manquer de loyauté, de combattre à armes inégales, *d'attendre* sciemment, afin de mettre à profit les faiblesses ou les avantages d'autrui, et de modifier, à l'aide de rapides procédés de fabrication, des imperfections qu'une exhibition immédiate aurait mises dans tout leur jour. Nous ne voulons citer personne; nous n'admettons même qu'une partie de ces récriminations, exagérées sans doute par les jalousies de métier et les dépits de l'amour-propre industriel; mais, en principe, n'y a-t-il pas déloyauté envers le pays et manque de confiance envers soi-même à transiger ainsi avec l'honneur commercial, et à répondre par des subterfuges d'étalagiste à l'appel du public et de la Commission impériale?

Les maisons auxquelles nous faisons allusion et qui se seront reconnues dans ces lignes, échos de l'opinion universelle et non des commérages de confréries, ne peuvent pas alléguer que le temps leur ait manqué. Elles avaient depuis cinq ans la certitude que leurs produits seraient admis, pour ainsi dire, les yeux fermés, et elles ont pu, en conséquence, se préparer et se mettre en mesure beaucoup mieux et beaucoup plus vite que les maisons de deuxième ordre, qui ont risqué, sans savoir même si elles seraient admises, leur temps, leurs fonds et leur intelligence, et sont arrivées, armées de toutes pièces, avant celles qui, par leur supériorité de fortune, de position, et surtout de renommée, leur devaient au moins l'exemple de l'exactitude; car succès oblige comme noblesse. La Compagnie fera donc sagement d'exiger de tout le monde la liste exacte des produits qu'on expose, et, si ces désertions calculées et partielles se prolongent, d'y répondre par un arrêt de déchéance que les acclamations publiques ratifieront. La probité nationale y est engagée, et nos hôtes à l'Exposition nous regardent. D'ailleurs « c'est une bataille, » disait récemment l'Empereur, et dans toute bataille il n'y a que les traîtres qui cherchent à profiter de la victoire des autres. Ceci dit, passons.

La typographie et la librairie, avec les industries diverses qui se rattachent à ces deux grandes instrumentations de l'intelligence humaine, — fonderie, stéréotypie, papeterie, construction de machines, fabrication d'encres, cartonnage, gravure, lithographie, photographie et reliure, — forment la vingt-sixième classe du système adopté par la Commission impériale, système très-peu suivi dans l'arrangement des produits, éparpillés un peu partout, sauf les livres reliés ou non et les spécimens de la typographie pure, rassemblés sur un même point dans les divers départements alloués à chaque nation.

La France domine, par la qualité autant que par le nombre, dans cet ensemble, fort satisfaisant si l'on considère l'imprimerie avec des yeux un peu stationnaires, mais laissant beaucoup à désirer si l'on admet que chaque Exposition doive être la révélation d'un progrès nouveau. Les magnificences abondent; les bons et beaux livres ne font pas plus défaut qu'en 1849 et en 1851; mais ces livres et ces merveilles nous les avons vus à Paris et à Londres, et beaucoup remontent plus haut encore que notre dernière exposition française. Les améliorations introduites dans les tirages en couleur, la fabrication des papiers et l'emploi des presses mécaniques ne se résolvent encore, bien qu'il y en ait de fort remarquables, par aucune diminution sensible dans les prix de revient; et, quant aux objets de luxe, ils signalent à ne s'y pas tromper, dans la noble et sévère industrie typographique, autant que dans les élégants travaux de la reliure, la tendance fâcheuse que nous avons déjà pu reconnaître ailleurs, à répondre par des exagérations de mauvais goût aux fièvres de luxe intérieur et aux soudainetés d'opulence nées avec les rapides fortunes de ces derniers temps. De même qu'il faut aux gens qui n'estiment que ce qui brille, des «objets d'art» à tout prix, fussent-ils en zinc ou en stéarine, de même il leur faut de « beaux livres; » et Dieu sait à quelles néfastes folies et à quelles prodigalités ridicules nous arriverons peu à peu si les dames de théâtre qui se piquent de littérature, les millionnaires à qui la Bourse n'a pas appris l'orthographe, les prétendus amateurs qui collectionnent pour revendre, et les Mécènes qui procuraient des annonces avant d'inspirer des feuilletons, persistent à se composer des bibliothèques et à encourager les gens de lettres.

L'Autriche, représentée par son Imprimerie Impériale, vient en première ligne après la France; l'Angleterre, la Belgique, la Saxe, la Sardaigne, la Toscane, et enfin l'Australie, qui expose des livres et des journaux fort curieux, se classent naturellement à la suite. Une rapide revue nous permettra de confirmer cet ordre de placement.

L'exposition française gravite autour du sanctuaire que s'est élevé l'Imprimerie Impériale, dont les chefs-d'œuvre, incontestables comme valeur, eussent gagné peut-être à être moins systématiquement acclamés, et gagneront à coup sûr à être discutés sérieusement. Ce magnifique établissement, dont la place était marquée d'avance en tête du concours de la civilisation moderne, ne peut cependant, par les moyens dont il dispose et par la nature même de son organisation, prendre part à la lutte qu'engagent les industries privées. Comme Sèvres, comme les Gobelins, comme Beauvais, l'imprimerie impériale siége à l'Exposition universelle, beaucoup plus comme jury d'encouragement que comme partie intéressée : reste à savoir si les œuvres qu'elle apporte justifient cette mission, si cet encouragement doit être accepté avec l'enthousiasme aveugle d'un fétichisme officiel, ou si, au contraire, il n'y a pas intérêt public à faire, consciencieusement et scrupuleusement, autre chose que l'énumération banale d'un catalogue rédigé en style d'apothéose.

Une brochure répandue à profusion dans le palais de l'Industrie, rédigée par M. d'Escodeca de Boisse, secrétaire de la direction, etc., « vue et approuvée par M. de Saint-« Georges, directeur de l'imprimerie impériale, comman-« deur des ordres de la Légion d'honneur et de Notre-Dame « de la Conception, » apprend au monde que, « sous l'im-« pulsion de son intelligent directeur, » l'imprimerie impériale « a vaincu toutes les difficultés, » et qu'elle « expose « ses produits avec la conscience de n'avoir reculé devant « aucun obstacle. » Nous n'en disconvenons pas : l'imprimerie impériale, placée dans l'attribution exclusive du ministère le plus étranger à ses travaux et à sa destination, constituée comme une sorte de pachalik irresponsable, ayant toute liberté d'action, toute facilité de dépenses, possédant le plus splendide matériel et les meilleurs ouvriers du monde, serait bien malheureuse si, au bout de deux ans de préparations, d'efforts et de sacrifices, elle n'arrivait pas à l'Exposition les mains pleines de chefs-d'œuvre, et de chefs-d'œuvre inédits surtout. Nous avions bien, en visitant ses vitrines, salué au passage d'anciennes connaissances; mais, craignant de n'avoir pas tout vu, nous avons demandé à la brochure directoriale elle-même en quoi consistaient ces triomphes de l'heure actuelle; car enfin, si intelligente que soit une direction, il faut bien admettre que les prédécesseurs de M. de Saint-Georges ne lui ont pas laisssé tout à faire, et que « l'éminent directeur, » comme l'appelle un journal, n'a pas la prétention d'avoir tout fait.

Or, qu'annonce la brochure, ou plutôt qu'exhibe l'imprimerie impériale?

D'abord sa merveilleuse collection de poinçons, matrices et clichés, en toutes langues, depuis les types de Garamond et de Savary de Brèves, sous François Ier et Henri IV, jusqu'aux derniers corps de caractère fondus et gravés cette année même. Tout a été dit sur ce musée unique au monde, et la brochure aussi bien que les journaux qui la répéteront, n'ajouteront rien à ce qu'on sait de son histoire, à ce qu'on énumère de sa description, à ce qu'on raconte des divers savants et orientalistes qui, depuis Louis XIII jusqu'à nos jours, ont participé à sa création, à son amélioration et à son application. Tout cela est acquis, comme le sont les merveilles, accepté comme on accepte le grand salon du Louvre, et quand nous accumulerions les noms d'idiomes et de dialectes, qu'en résulterait-il pour nos lecteurs, sinon que l'imprimerie impériale possède depuis sa fondation, et peut exhiber à la gloire de ses directions passées, la plus magnifique collection de caractères et de types? C'est un monument, voilà tout; on salue et l'on passe. Mais l'architecte, c'est tout le monde.

Nous en pourrons dire autant du spécimen typographique, des cartes géologiques, des modèles d'appareils pour l'impression et le séchage, de la plupart des volumes imprimés, — toutes choses pour lesquelles on a épuisé et épuisera l'éloge, — mais que nos lecteurs connaissent aussi bien que nous, qu'ils trouveront tout énumérées dans les beaux rapports de M. Firmin Didot sur l'Exposition universelle de Londres, et qui sont, comme la collection des types, l'œuvre du temps et des générations.

Reste donc l'exposition véritable, sérieuse, c'est-à-dire les livres imprimés, parmi lesquels nous remarquons le tome IV du Livre des Rois d'Abou'lkasim Ferdousi, traduit par M. Mohl, imprimé avec ornements en or et en couleur, — puis en noir seulement, et digne en tout point par son exécution des trois volumes déjà publiés sous Louis-Philippe; — le tome III du *Bhâgavata Purâna*, traduit par Eugène Burnouf; — la constitution de 1852; — les belles publications du ministère de l'instruction publique et les Documents administratifs; le tome XIII de la Statistique de la France, les Mémoires de l'Académie des inscriptions, etc., etc. Et enfin cette miraculeuse *Imitation de Jésus-Christ*, de qui l'on peut dire maintenant, au point de vue typographique, ce qu'en disait Fontenelle au point de vue moral : «Voilà le plus beau livre sorti de la main des hommes. » Oui, le plus beau. Mais pourquoi et à quel prix? Quand on a poussé des cris d'admiration devant ces encadrements changeant de dessin à chaque page, devant ces dessins d'un fini si pur, d'un goût si parfait, d'un style si historique; quand l'imagination, se rendant compte des tours de force accomplis, des montagnes de difficultés vaincues, des fantasmagories de procédés réalisées, — s'est reculée effrayée et s'est avouée confondue, que reste-t-il? Un chef-d'œuvre, un modèle, un monument? Non, cent fois non. Il n'y a de chefs-d'œuvre que les œuvres de génie, il n'y a de modèles que ceux qu'on peut imiter, il n'y a rien de monumental dans les ouvrages de patience. Qu'est-ce qu'un livre, tiré à cent exemplaires tout au plus, dont chacun coûte plus de deux mille francs, et que, s'il faut en croire les connaisseurs, l'industrie particulière eût exécuté à moitié prix, en beaucoup moins de temps et avec quelques fautes de moins, — car il y a des fautes. L'art, — que nous croyons comprendre dans son sens patriotique, — n'attachera aucune importance nationale à cette fastueuse inutilité. M. de Saint-Georges sera, peut-être (et dit-on), nommé sénateur; mais, au mérite stérile d'avoir produit un spécimen étourdissant de beauté, nous croyons que l'imprimerie impériale préférera toujours la solide gloire de ses savantes publications orientales, de ses travaux scientifiques, de ses productions courantes si utiles et si correctes, et qu'elle se souviendra qu'elle est en France pour instruire et non pour étonner. Ce n'est là sans doute qu'une appréciation toute personnelle; pourtant, nous la croyons partagée par une infinité de bons esprits et par toutes les spécialités sans exception. On s'étonne que, sous un gouvernement comme celui-ci, un établissement comme celui-là soit, au rebours des manufactures impériales et des bâtiments de la couronne, par exemple, exceptionnellement maintenu sous la juridiction du garde des sceaux, quand sa place naturelle serait, selon quelques-uns, dans les attributions du ministre d'Etat et de la maison impériale, — selon quelques autres, et, selon nous, dans les attributions du ministre de l'instruction publique, dont il ressort si naturellement qu'il y aurait niaiserie à le vouloir démontrer. On dit, pour expliquer cette anomalie, que l'imprimerie impériale publie le *Bulletin des lois*, et qu'elle doit être, par ce motif, sous la surveillance spéciale du chef de la magistrature. Pauvre raison; de ce qu'elle imprime à 40,000 exemplaire *le Moniteur des communes* pour le ministre de l'intérieur; de ce qu'elle livre au ministre de la guerre des quantités fabuleuses d'impressions, songe-t-on à déduire qu'il faut la placer dans la dépendance de quelqu'un de ces deux hauts fonctionnaires? Nous souhaitons que le gouvernement accomplisse cette réforme, et de plus, qu'assimilant l'imprimerie impériale à Sèvres et aux Gobelins, qui ne valent ni mieux ni moins qu'elle, il mette à sa tête, comme il le fait pour tous ses établissements, des hommes spéciaux au lieu d'hommes politiques, avantage qui, depuis la mort de Marcel, nommé par le premier Napoléon, a presque toujours manqué à l'imprimerie impériale.

Adossées à la vitrine officielle et placées là par un hasard qui est une justice, trois maisons de premier ordre, Didot, Mame et Claye, appellent l'attention la plus charmée et soulèvent l'applaudissement le plus légitime, — M. Claye par la perfection de ses gravures sur bois tirées à la mécanique, notamment celles qui font partie de l'*Histoire des Peintres*, publiée par MM. Renouard, et des *Musées de Rome*, in-folio; — M. Mame, d'abord avec ce magnifique ouvrage d'art national sur la Touraine, dont M. l'abbé Bourrassé a écrit le texte, et Karl Girardet dessiné les illustrations, œuvre neuve, inédite, humide encore; puis et

surtout avec cette intelligente échelle de prix-courants qui lui permet d'exposer des ouvrages d'éducation et des Paroissiens reliés, depuis deux cents francs jusqu'à trente-cinq centimes, et tous dans les conditions les plus loyales de confection et de débit.

Quant à M. Firmin Didot, il n'y a qu'une voix sur le compte de cette maison, qui est une de nos gloires, et qui, par le rôle élevé de rapporteur et de juge que chaque exposition assigne à son chef, est glorieusement dispensée de concourir, sa supériorité étant, depuis des siècles, chose proverbiale en Europe. Mentionner le *Thesaurus linguæ græcæ*, la collection des classiques grecs, les grands ouvrages sur l'Asie Mineure, sur Herculanum et Pompéi, l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, le premier volume du catalogue de la Bibliothèque impériale, — c'est éveiller l'idée de ce qu'il y a de plus parfait comme exécution et de plus complet comme science. Mais, cette année, Didot a voulu avoir son bijou, et nous voudrions que notre cher maître Jules Janin, qui, à cette même place, écrivait il y a huit jours de si charmantes choses à la louange de l'Horace français, nous prêtât sa plume de bibliophile pour parler dignement du ravissant Horace latin in-18, qui est comme la perle rare de cette collection de trésors. Il faut entendre les amateurs! Ni le saphir royal qui illumine l'un des écrins de Froment-Meurice, ni les aristocratiques diamants de Mortimer et de Hancock, ni l'Etoile du Sud de M. Halphen elle-même, n'ont été caressés, couvés, choyés et acclamés avec cette furie par les belles visiteuses du Palais de l'industrie. Voilà un livre, et qu'il a fallu, non pas seulement aimer Horace, mais le comprendre et le sentir, pour l'éditer de cette façon et pour dépasser avec cette splendeur Baskerville, Elzevir et Wettstenius lui-même, dont l'Horace va désormais tomber au deuxième rang!

M. Henri Plon, qui a les honneurs du transept; M. Paul Dupont, qui distribue une brochure explicative fort pompeuse, et occupe, dans l'annexe et dans le palais central, quatre ou cinq places distinctes; M. Lahure, M. Mallet-Bachelier et Mme Bouchard-Huzard justifient, avec des œuvres déjà connues du public, la bonne réputation de leurs maisons. A côté du *Livre de mariage* de M. Plon et des belles publications scientifiques de Mme Huzard et de M. Bachelier, il faut placer avec éloges les superbes épreuves chromo-lithographiques et chromo-typographiques de M. Silbermann, de Strasbourg; mais notre admiration pour cette branche curieuse de l'art sera toujours tempérée par la crainte d'une invasion de l'imagerie et d'une acclimatation du tour de force. Nous en dirons autant des impressions archéologiques de MM. Victor Perrin, de Lyon, et Trenel, de Saint-Nicolas, qui, malgré leur incontestable mérite, tournent à la manière et au parti pris, et tendent à faire rétrograder l'imprimerie vers les servilités du pastiche et les inutilités de la bibliomanie.

Le problème de la chromo-typographie n'a pas dit son dernier mot dans les produits, si intéressants pourtant, de MM. Silbermann et Plon. M. Silbermann n'opère qu'en teintes plates; M. Plon *nuance*, il est vrai, mais il lui faut, pour le portrait, par exemple, qu'il expose, et dont l'original eût pu être mieux choisi, dix-huit planches successives, et chaque exemplaire coûte vingt francs.

Voici un artiste, M. Best, de la maison Best, Hotelin et compagnie, qui reproduit avec quatre planches et des procédés qui mettent chaque exemplaire à cinquante centimes, et le tirage à un mille par jour, une charmante aquarelle d'Auguste Delacroix, où le modelé, les demi-teintes et les fonds eux-mêmes transparaissent avec autant de finesse que dans l'original. C'est, jusqu'à cette heure, la plus grande perfection atteinte, et nous croyons que la gloire de *peindre* par la typographie est réservée à M. Best, dont le procédé eût fait une sensation plus profonde encore si, au lieu d'une délicate aquarelle de M. Auguste Delacroix, il eût choisi quelque page haute en couleur de l'illustre homonyme de son modèle, de Diaz ou de Decamps, et si une place mieux éclairée eût été donnée à son exposition. — Comme graveur et comme directeur du *Magasin pittoresque*, M. Best exhibe de magnifiques épreuves de ses bois, si connus en Europe, parmi lesquelles nous citerons la grande planche de la Procession de Notre-Dame del Pilar, la Paix et la Guerre, que nos lecteurs connaissent (toutes deux d'après Valentin), les illustrations des *Jeux, Leçons et Images* de Mme de Montgolfier, des *Voyageurs anciens et modernes* de M. Edouard Charton, de la *Jérusalem délivrée* commandé par la reine d'Espagne, et enfin un choix de dessins du *Magasin pittoresque*, arrivé à sa vingt-troisième année de publication et tirant à cinquante-sept mille exemplaires. Voilà de l'industrie sérieuse, de l'art pratique et réel, de la librairie bonne et vraie, et à qui les honneurs du transept revenaient bien mieux, nous le pensons, qu'au piano-compositeur que depuis 1844 nous voyons traîner dans toutes les Expositions (il y en a deux, cette année, un dans le transept, et un autre parmi les machines belges de l'annexe, exposés par les deux frères), — ou qu'à cette immense bimbeloterie de Nuremberg, qu'on nous a dit être le modèle de l'imprimerie des chemins de fer dirigée par M. Chaix, travail de patience puérile, où l'on voit, dans une cage de trente mètres carrés, de petites poupées habillées en compositeurs, en apprentis, en protes, en « hommes de lettres, » qui n'intéresse tout au plus que l'industrie des jouets d'enfants et fait honte aux trophées sérieux qui l'avoisinent. La maison qui s'est ainsi *représentée* l'eût été mieux par quelque œuvre typographique importante.

La librairie éditante brille de quelque éclat aux étalages de MM. Victor Masson, Baillière, Furne, Perrotin, Bance, Levrault, Guillaumin et Delalain; nommer ces messieurs, c'est nommer leurs solides et bons livres, connus de nos lecteurs. Quant aux libraires marchands ou reproducteurs, qui donnent, sous une couverture à leur nom et au millésime de cette année, des ouvrages édités et imprimés par d'autres et dont ils n'ont fait qu'acheter les clichés et relier à nouveau les vieux exemplaires, — nous ne croyons pas qu'ils se considèrent comme plus sérieusement exposants que MM. les marchands de musique qui se sont faufilés à leurs côtés, et dût notre silence paraître sévère, nous ne saurions consentir à voir dans le palais de l'Industrie une succursale des galeries du Palais-Royal ou des quais. Il y a eu des admissions déplorables : nous ne disons que cela, et le public l'a dit comme nous.

Notons, pour en finir avec la typographie française, la supériorité très-caractérisée des clicheries, des fonderies et des fabriques d'encre, représentées par de remarquables échantillons. Quelques essais dans le perfectionnement des tirages et dans l'application des agents électriques et chimiques ont déjà fixé l'attention des jurés : nous les passerons en revue en examinant les industries de la fabrication du papier, de la construction des presses, de la gravure, de la galvanoplastie et de la lithographie.

L'imprimerie impériale d'Autriche, bien qu'elle n'ait rien produit en vue directe de l'Exposition, et n'ait ajouté que peu de chose à ce que nous vîmes à Londres en 1851, ne mérite pas moins une place d'honneur dans le rapport du Jury, pour ses recherches patientes, ses découvertes ingénieuses et ses reproductions, à l'aide de toute sorte de procédés, des œuvres de la nature et de l'art les plus rebelles à l'impression. Sa collection de types étrangers, quoique moins riche que la nôtre, témoigne d'une érudition excessive, et la quantité de caractères spécialement gravés par elle et pour elle, que nous remarquons dans ses vitrines, atteste que le gouvernement ne ménage à cette importante institution, ni les encouragements, ni la liberté, ni les hommes capables. Les sciences naturelles et l'archéologie ont de grandes obligations à l'Imprimerie de Vienne, qui semble avoir laissé aux grands établissements privés de Berlin, de Francfort, de Halle et de Leipzig (mal représentés à l'Exposition) le monopole de la littérature et de la polygraphie. Mais le champ qu'elle moissonne est déjà bien riche, et ses applications de la galvanographie, de la chimitypie et de l'électro-métallurgie au clichage des pages, à la reproduction naturelle sur papier des végétaux, des insectes et des tissus; ses belles épreuves en relief sur cuivre pour apprendre l'histoire naturelle aux aveugles, ses gravures sur bois et sur verre, ses produits chromo-typographiques, les plus réussis de tous, sans en excepter ceux de M. Silbermann, et enfin ses fac-simile d'impressions anciennes et étrangères, la mettent en possession du plus magnifique avenir et nous donnent le regret de n'avoir pas à lui consacrer une description plus détaillée de ses procédés et de ses produits.

L'Angleterre, dont le nom en typographie est synonyme de journal, — dans le sens le plus incommensurable du mot, — n'a pas toutefois, malgré les prodiges mécaniques de ses presses, entièrement abdiqué les traditions patientes et artistiques des Bensley, des Pickering et des universitaires de Glasgow, d'Oxford et de Cambridge, à qui nous devons tant de merveilles devenues classiques. Nous avons remarqué avec plaisir la belle édition de Walter-Scott, dite édition d'Abbotsford, les ouvrages d'art édités par M. Bohn, le splendide catalogue illustré de l'Exposition de 1851, de MM Clowes et fils, — les ingénieuses copies d'anciens manuscrits et d'anciens livres de M. Harris, les collections de caractères de MM. Besley et Robert et Caslon, les Bibles peintes de MM. Tyler et Manning, et quelques échantillons fort précieux des typographies de Calcutta et de Bénarés. Comme rapidité de tirages, comme bon marché dans les prix de revient, comme solidité de papier et perfection de la gravure sur bois, les Anglais n'ont pas de rivaux, même en France; seulement, ces avantages sont exclusivement concentrés sur la presse périodique, et n'offrent à la science et aux lettres aucune des conditions de goût, de correction et de durée qui font la supériorité éternelle de notre typographie nationale.

La Belgique, elle aussi, n'a plus que des souvenirs de son passé, si cher, hélas! aux bibliophiles. — Il n'y a plus de Hollande, il n'y a plus de livres, disent les vieux amateurs, ou, s'il s'en trouve, ce n'est plus que dans les ventes. Aux Champs-Elysées, la Belgique n'a de saillant que le recueil de ses antiphonaires et de ses missels de Malines, imprimés en noir et en rouge, et qui, par leur somptuosité volumineuse, sont à nos publications du même genre ce que les écrasantes broderies d'or de ses fabricants d'ornements d'église sont aux légères et divines étoffes ecclésiastiques exposées par nos fabricants de Lyon. Quelques spécimens de librairie courante — et indigène — n'ont pas encore ce qu'il faut pour laver la Belgique de son ancienne renommée contrefactrice, dont elle témoigne pourtant, depuis la législation nouvelle, une réelle et salutaire horreur. Espérons : la crainte est le commencement de la sagesse.

L'Italie n'est représentée que par deux exemplaires d'un très-bel in-folio, *l'Histoire de l'abbaye d'Altacomba*, imprimé à Turin avec les caractères de Didot père, des encadrements imités d'un manuscrit du quatorzième siècle, et des bois fort nettement réussis; — l'Espagne n'a que les lithographies d'un *Don Quichotte*, dues à un artiste français, M. Célestin Nanteuil; — l'Egypte et la Grèce promettent, et n'ont rien exposé jusqu'à cette heure; — l'Amérique du Nord exhibe d'intéressantes impressions à l'usage des aveugles; — le Canada, des cartes géologiques dignes de rivaliser avec celles de l'imprimerie géographique de Vienne, — enfin l'Australie, un journal quotidien, *l'Argus*, imprimé à Victoria (Melbourne), des programmes de concert tirés sur satin, de la musique de polkas et de valses composée, éditée et gravée à Sydney, et la collection illustrée du *Tasmanian*, journal hebdomadaire de Hobart-Town.

Il nous reste à dire un mot de la reliure.

Ce mot sera triste. A deux ou trois exceptions près, le niveau de cette sérieuse et poétique industrie baisse, ou plutôt baisserait à vue d'œil, s'il fallait en juger par l'Exposition actuelle, où ne figure aucune des illustrations de l'art. Niedrée est mort; Capé, Duru, Ottmann, Bauzonnet, Kœnig, Lebrun n'ont pas exposé. A l'exception de Lortic, qui a mis un grand sentiment dans quelques volumes rares, reliés avec une sévérité élégante; — de M. Simier, qui a fait à de beaux manuscrits de la bibliothèque du Corps législatif (un Tite-Live à miniatures et un opuscule de Jean-Jacques offert à la Convention par sa veuve) et au Roman de la Rose (Vérard, 1490!), des montures dignes de pareilles perles, et enfin de Mme Gruel-Engelmann, qui ne travaille que pour les riches, mais pour les riches intelligents, — le reste ne vaut pas une mention. A force de vouloir faire du beau, on fait de l'impossible. La première qualité de tous ces livres surchargés d'émaux, de sculptures, de bijoux, d'incrustations et d'estampages, c'est de ne pouvoir s'ouvrir, de blesser la main et de répugner aux rayons d'une bibliothèque. A quoi donc servent-ils? Ajoutez que, généralement, ces splendides couvertures, dont tout le mérite revient au ciseleur, au joaillier ou au tourneur, parent des éditions équivoques, des raretés frelatées, des textes mal choisis et des impressions médiocres. Nous n'en voulons pour preuves que ces paroissiens fabuleux, avec leurs *plats* en bizeaux, leurs gardes de moire fleurdelisée ou étoilée, leurs tranches gravées (on grave les tranches maintenant), leurs fermoirs et leurs statuettes, — dont la fabrication est devenue une pacotille régulière. Et tant d'autres encore! Mais il y a longtemps qu'on l'a dit : on ne relie ainsi que les méchants livres.

L'Angleterre donne dans ses reliures d'ouvrages d'art quelques modèles de simplicité intelligente, non pas à nos bons ouvriers qui n'ont pas besoin de leçon, mais à la portion blasée du public qui s'ébahit devant certaines vitrines, et aux industriels qui les ont remplies. Les meilleures reliures venues d'outre-Manche sont dues à un artiste qui porte un nom français, M. Rivière : bien d'autres industries nous offriront une répétition de ce petit détail. — C'est un Français aussi, M. Girardet, qui a exécuté les magnifiques portefeuilles, albums et volumes appartenant à la famille impériale de Vienne et que leurs incrustations d'argent, d'or et d'ivoire nous avaient fait prendre d'abord pour des écrins plutôt que pour des livres. N'oublions pas les cartonnages et les reliures en toile de MM. Leighton et Hodges de Londres, moins élégants mais plus solides que les nôtres et surtout plus économiques. On sait que cette spécialité a pris des développements inouïs, et que la maison, par exemple, dont nous citons le nom, relie ainsi près de deux mille volumes par jour. Il y a loin de là aux magnificences dont nous parlions tout à l'heure; mais ces livres cartonnés sont achetés et lus par tout le monde, et quand le volume inutile que le caprice ou la vanité ont enchâssé dans l'or comme une momie dans ses bandelettes, dort au fond du meuble ou de la gaîne qu'il faut fabriquer exprès pour lui, — la Bible entoilée, le catéchisme à trois sous, le traité imprimé, relié et expédié à la mécanique, font le tour de l'univers, instruisent, consolent, civilisent, et glorifient, en la justifiant, la vraie et solide mission de l'Imprimerie et des professions qui s'y rattachent.

CH. P. MAGNE.

Correspondance de Crimée.

EXPÉDITION DE LA MER D'AZOF.

Je n'ai que le temps en ce moment de vous envoyer une espèce d'abrégé des opérations qui ont eu lieu dans la mer d'Azof, depuis la prise de Yéni-Kaleh et l'entrée de nos escadres légères dans ce lac jadis russe, mais où l'ennemi ne possède plus maintenant un seul navire de guerre sur lequel puisse flotter son pavillon.

Dès l'entrée de nos troupes à Yéni-Kaleh, toutes les canonnières anglaises et les petits vapeurs français : *Mégère*, *Brandon*, *Fulton*, *Dauphin* et *Mouette*, se lancèrent dans la mer d'Azof à la recherche des bâtiments de transport russes, et surtout des trois ou quatre vapeurs que l'on disait retirés du côté de Berdiansk ou de Taganrog.

Arrivé en effet à Arabat, les flottilles ont commencé à canonner le fort pour en reconnaître l'armement et la force, puis, après un bombardement de quelques heures, elles se sont dirigées sur Berdiansk, dont le port contenait plus de cent cinquante bâtiments chargés de vivres. Ils ont tous été brûlés ou détruits sans coup férir.

Une partie de la division anglaise se portait, pendant ce temps, sur Genitchi; la ville, sommée de tout livrer entre nos mains, a refusé, ayant pour se défendre une garnison composée d'un régiment. Le feu commença aussitôt. A peine débarqués, nos marins eurent bientôt culbuté les Russes qui s'opposaient à leur élan! De cent à cent vingt navires et une partie de la ville ont été la proie des flammes. Les Russes ont perdu là des magasins contenant plus de cinq millions de rations et une énorme quantité d'autres approvisionnements.

Pendant que ces graves événements se passaient, les vapeurs russes, traqués de tous côtés, se jetaient à la côte et se brûlaient, l'un à Berdiansk, deux à Yéni-Kaleh, et le dernier du côté de Marianpoul.

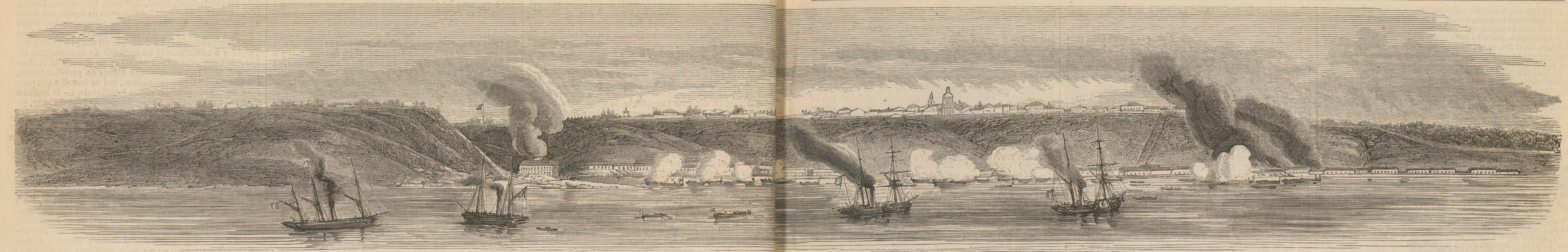
Voilà donc en ce moment le pavillon russe disparu de la mer d'Azof, comme il avait déjà disparu de la mer Noire, sans avoir tiré un seul coup de canon en l'honneur de sa marine. *De Profundis!*

Les fortifications de Yéni-Kaleh touchent à leur fin; les travaux exécutés par nos troupes ainsi que par les Anglais ont quelque chose de gigantesque qui frappe l'esprit. On se demande comment, en si peu de temps, avec si peu de monde et une chaleur suffocante, on a pu remuer de pareils monceaux de terre et se créer de pareilles ressources!

Yéni-Kaleh présente actuellement le front bastionné de première classe, avec chemins-couverts magnifiques et des travaux avancés de première force. Les Russes ont fait les frais de l'armement et du matériel de projectiles. D'un autre côté, le génie a fait quelques travaux très-importants pour la conduite des eaux et leur bonne distribution, et, comme tous le savent, ces ouvrages ont été construits avec solidité et promptitude.

Je ne puis vous envoyer en ce moment de dessins pittoresques, ni costumes ni antiquités; il sera toujours temps de le faire, si toutes ces choses conservent encore leur intérêt; mais les faits de guerre me semblent plus importants que la simple satisfaction de la curiosité, et je les fait passer avant tout.

L'état sanitaire est assez bon, quoique nous ayons quelques cas de choléra à Yéni-Kaleh; mais le moral est excellent, la maladie vient se briser contre.



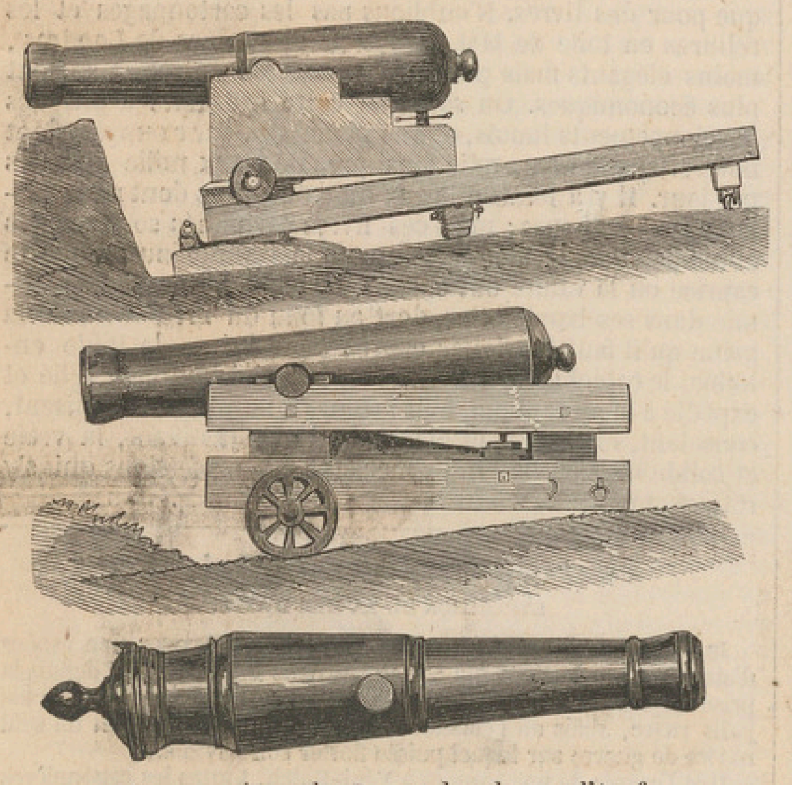
Incendie et bt de la ville de Taganrog.

Je vous enverrai, par le prochain courrier, le bombardement de Taganrog; je ne puis le faire maintenant, le courrier part; je ferme ma lettre.

Détroit de Kertch, 9 juin 1855.

Ainsi que je vous l'avais annoncé, je vous adresse l'histoire de notre expédition de Taganrog, qui, comme vous le savez déjà, a eu un succès complet.

Taganrog, fondée par Pierre le Grand en 1706, fut détruite en 1711, en vertu du traité de Pruth, et reconstruite en 1769. De nos jours son importance commerciale était devenue considérable, étant située à environ vingt milles de l'embouchure du Don, et recevant tout le cabotage de cet immense fleuve.

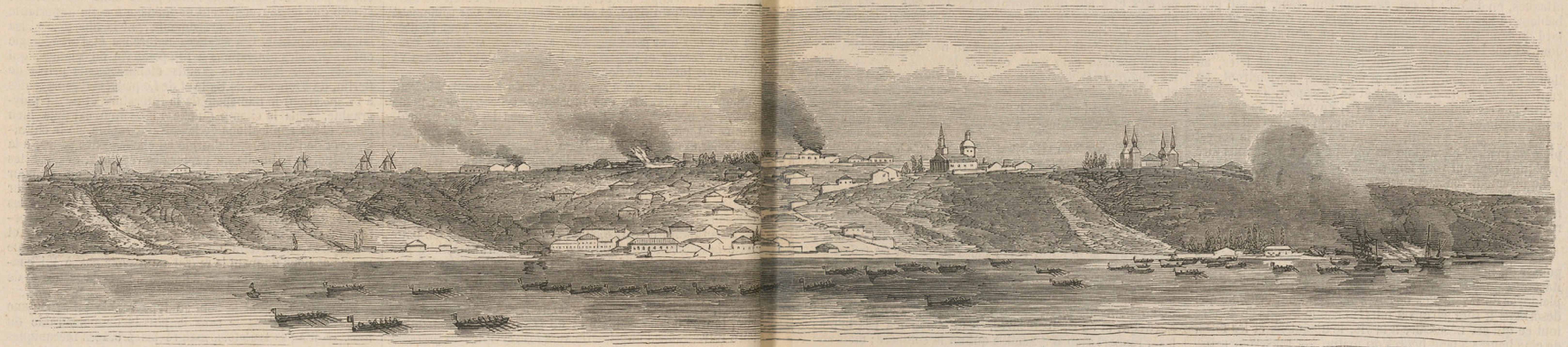


Canons pris sur les Russes dans la mer d'Azof.

Il était donc d'un intérêt immédiat pour les flottes alliées de se rendre maîtres d'un point qui offrait à l'ennemi de si immenses ressources, et dont l'intégrité rendait inutile tous nos efforts dans la mer d'Azof.

Après la croisière dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, et qui a produit de si importantes captures, les commandants en chef des flottes alliées décidèrent d'envoyer une escadrille dans le golfe d'Azof, situé à l'extrémité N. E. de la mer de ce nom. Le peu de profondeur de l'eau ne permettant même pas aux canonnières de s'avancer aussi loin, les amiraux décidèrent qu'on y enverrait les grandes embarcations armées en guerre.

Le 1er juin au matin, l'escadrille française, composée de six bâtiments à vapeur, sous le commandement supérieur de M. Béval de Sedaiges, le plus ancien des capitaines de frégate, partit d'Yéni-Kaleh, traînant à la remorque les chaloupes et grands canots de la flotte française, sous les ordres de M. Lejeune, sous-chef d'état-major de l'amiral Bruat.



Prise et incendie des magaspropriétés de l'État russe à Marianpol.

Église à Yéni-Kaleh.

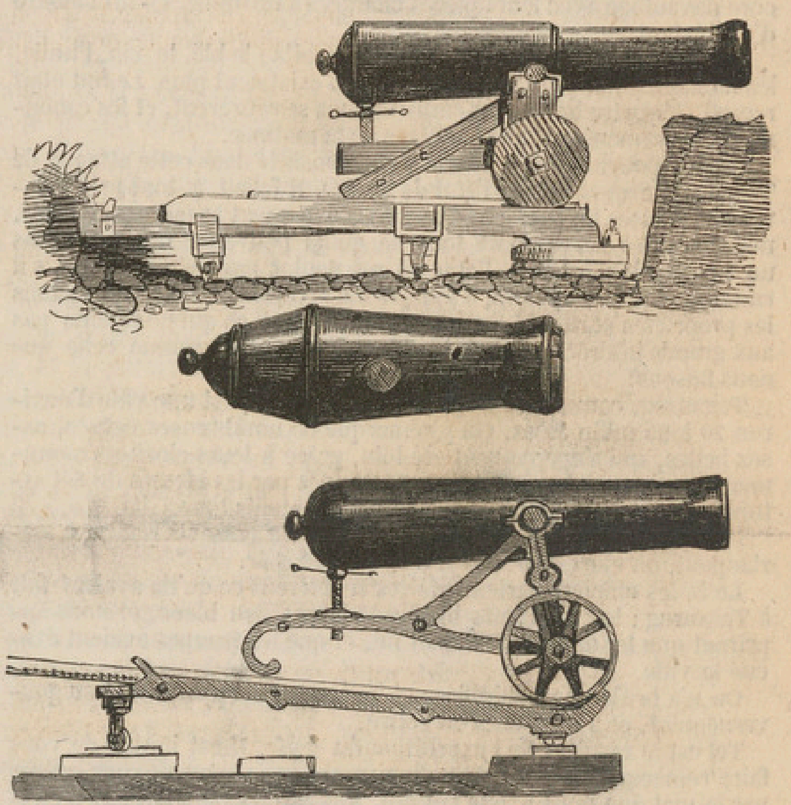
Rue à Yéni-Kaleh.

Les Anglais envoyèrent en même temps quatre navires à vapeur, traînant aussi à leur suite les embarcations armées en guerre, qu'ils conduisirent au capitaine de vaisseau Lyons, qui croisait avec l'escadrille anglaise à l'entrée du golfe.

Le 2 au matin, l'expédition, en vue de terre, longea la côte et donna bientôt dans le golfe.

A chaque instant l'on découvrait des villages entourés de moulins à vent sur une terre généralement plate et déboisée. A une heure l'expédition passe devant Marianpoul, et elle atteint enfin la flottille anglaise, qu'elle rallie à huit heures du soir, à dix mille de Taganrog.

Le 3 juin, à la pointe du jour, les vapeurs français et anglais qui



Canons pris sur les Russes dans la mer d'Azof.

calaient le moins d'eau quittèrent le mouillage et s'avancèrent sur deux colonnes vers Taganrog. L'eau diminuait considérablement; plusieurs navires furent obligés de rester en arrière. Cinq vapeurs continuèrent cependant leur route et mouillèrent à portée de canon devant la partie ouest de la ville. De notre côté, *la Mouette* et *le Dauphin*; de celui des Anglais, la belle canonnière *Recruit*, *la Mina* et *le Danube*.

A huit heures, *le Dauphin* et *le Recruit*, montés par les commandants en chef, arborent le pavillon parlementaire. Deux embarcations se détachent aussitôt des flancs des deux navires et se dirigent vers la terre. L'une portait M. Jaurés, lieutenant de vaisseau, aide de camp du contre-amiral Charner, l'autre M. Horton, commandant de *l'Ardent*.

La population de la ville accourant aussitôt à leur rencontre, se répandit sur l'immense môle de Taganrog, et quelques cavaliers cosaques vinrent reconnaître le pavillon parlementaire. Peu après arriva un aide de camp du gouverneur, auquel les officiers parlementaires posèrent les conditions suivantes :

Vue prise du sud d'Yéni-Kaleh, et du camppes alliées. — D'après les dessins de M. Durand-Brager.

1° La ville sera livrée aux mains des armées alliées, pour que tout ce qui appartient au gouvernement, et surtout tout ce qui est munition ou denrée de guerre, soit détruit ;

2° La troupe se retirera à deux lieues de la ville, et les habitants devront, à leur gré, ou se renfermer chez eux ou sortir de la ville, mais personne ne pourra circuler dans les rues pendant toute la durée de l'occupation.

3° Quelques officiers supérieurs accompagneront les officiers des nations alliées chargés de l'exécution des conditions précédentes, et répondront sur leur tête de toute marque ou tout acte de trahison ;

4° A ce prix, les alliés s'engagent à épargner la ville, à protéger les habitants et leurs propriétés particulières.

5° Une heure est donnée pour répondre par oui ou par non.

Au bout de cinquante-cinq minutes l'aide de camp du gouverneur revint portant cette réponse :

« Il y a des troupes dans la ville ; elles ne peuvent pas se retirer sans combattre. »

Aussitôt les officiers parlementaires s'éloignèrent, et remirent cette réponse à leurs chefs.

Les embarcations en guerre, disposées dans l'éventualité d'un refus, s'ébranlèrent aussitôt et défilèrent à portée de pistolet le long du môle.

Toute la ligne, venant ensuite sur la gauche, se présenta de front devant la ville. Le feu commença, et en quelques instants la longue rangée des magasins de l'entrepôt fut couverte d'obus et de fusées Congrève.

On aperçut bientôt des colonnes de fumée qui, partant des points sur lesquels le feu était dirigé, prouvèrent à nos canonniers qu'ils avaient frappé juste. En un instant la Douane est en flammes et l'Arsenal en cendres.

Deux bataillons russes se présentent enfin défilant sur les falaises, couvertes des plus beaux hôtels, et se répandent en tirailleurs en se réfugiant dans les maisons et dans les jardins. On aurait voulu épargner toutes les habitations particulières, mais nous ne devions pas avoir plus de scrupules que l'ennemi, et notre feu se dirigea aussitôt partout où apparaissaient quelques soldats bientôt mis en fuite.

Une quinzaine de grands bâtiments sur lesquels flottait le pavillon noir, hôpitaux ou établissements de bienfaisance, furent épargnés durant tout le bombardement ; les églises n'eurent à subir aucune attaque.

Pour en finir au plus tôt avec une défense inutile qui retardait les résultats cherchés, les commandants se décidèrent à envoyer à terre deux pelotons protégés par les chaloupes, qui se rapprochèrent encore davantage avec leurs pièces chargées à mitraille. Ce fut l'affaire d'un instant.

Tous les magasins publics étaient détruits ; le blé, le vin, l'huile, les habillements, tout leur matériel, n'existaient plus. Le but était rempli. A quatre heures les embarcations se retirèrent, et les canonnières les ramenèrent au mouillage de la matinée.

On ne pourra nous reprocher l'inhumanité dans cette attaque de Taganrog, nécessitée par l'état de guerre. Il fallait à tout prix enlever aux Russes un entrepôt d'approvisionnement aussi considérable, mais les alliés ont respecté tout ce qu'ils pouvaient respecter dans un bombardement que l'ennemi ne voulut pas éviter, et qui, s'il causa quelques malheurs, a montré aussi combien nous respectons les propriétés particulières, et en général tout ce qui ne touche pas aux grands intérêts poursuivis dans une guerre comme celle que nous faisons.

Taganrog, comme nous avons pu l'observer, est une ville d'environ 20 à 25 mille âmes. On y remarque de nombreuses églises, assez belles, qui s'aperçoivent de loin, grâce à leurs clochers monumentaux, de nombreux hôpitaux, occupés par les blessés de Sébastopol, et qui ne peuvent cependant les contenir tous.

Le 4 juin au matin, l'escadrille est partie pour se rendre à Marianpoul, où elle est arrivée à 6 heures du soir.

Le 5, les officiers parlementaires répétèrent ce qu'ils avaient fait à Taranrog ; les habitants hissèrent le pavillon blanc, et nous apprirent que les autorités avaient fui, et que les troupes avaient évacué la ville.

On n'a brûlé que les édifices et les magasins appartenant au gouvernement, et à midi on s'est retiré.

Tel est le résultat de l'expédition du golfe. Il est inutile de vous faire remarquer les avantages immenses que nous en avons retirés par le mal que nous avons fait aux Russes, les faits parlent d'eux-mêmes. Mais ce que l'on ne saurait trop admirer, c'est l'humanité et le désintéressement qui ont toujours présidé à nos prises de possession, et qui nous rendent, nous et nos alliés, dignes du nom de nations civilisées.

Chronique littéraire.

J'ai, dans mon enfance, connu un bonhomme de mon pays qui s'appelait Gaillardon. A force de vendre son très-bon vin de Mâcon, il avait amassé une certaine fortune et s'appelait lui-même avec complaisance : *Gaillardon le Riche*. C'est ainsi qu'il aimait à se distinguer d'autres Gaillardons, moins bien traités du sort. Il en était favorisé à tous égards, car lorsque je le vis, et c'est du plus loin qu'il m'en souvienne, il était presque centenaire. Ce fut sous le Consulat qu'il atteignit à l'apogée de sa prospérité, et il avait coutume de dire avec orgueil : « Il n'y a que trois grands hommes dans le monde : c'est Bonaparte pour la guerre, Méot pour le restaurant, et Gaillardon pour le bon vin. » Il conduisait lui-même ses tonneaux à Paris, à tout le moins deux fois l'an, et c'est une habitude qu'il avait contractée dès le règne de Louis XVI. Il était déjà vieux en ce temps, et c'était dans le pays une question de savoir s'il avait été jamais jeune. La première fois qu'il revint de cette excursion alors si lointaine, les amis du quartier lui dirent en gouaillant : « Eh bien ! père Gaillardon, as-tu vu le roi ? — Oui, je l'ai vu ! fit-il sans se déconcerter, en vrai glorieux qu'il était. — Et que t'a-t-il dit ? — Ce qu'il m'a dit, parbleu ! il m'a dit : Père Gaillardon, je suis enchanté de te voir. — Voilà tout ? Et t'a-t-il seulement offert à boire ? — Oui, il me l'a offert ; il m'a dit : Père Gaillardon, je voudrais bien te faire rafraîchir, et trinquer avec toi ; mais *ma femme* est allée à vêpres, et elle a emporté la clef de la cave dans sa poche. »

Cette histoire est encore très-populaire dans tout le faubourg de la Barre et dans la banlieue de Mâcon, Charnay, Prissé, Chevagny, Saint-Sorlin et autres lieux. Nous ne la citons pas pourtant par amour-propre de clocher, — mais parce qu'elle nous est remise en mémoire par les intéressants souvenirs d'un *journaliste danois*, dus à M. Edouard Meyer et faisant partie d'un volume intitulé : *Contes de la mer Baltique*.

Le Danemark est un pays heureux et patriarcal : les journalistes y font fortune, et l'on y aborde le roi, à peu près dans les termes familiers dont aimait à se glorifier le père Gaillardon.

M. Edouard Meyer était primitivement un pauvre tourneur : il se fit journaliste, d'abord dans sa petite ville, puis à Copenhague même, où, en très-peu d'années, il amassa un bel avoir ; c'est lui qui nous l'apprend : voulant quitter le métier et le pays pour venir se fixer en France, il vendit son journal et son imprimerie la somme ronde de 300,000 fr. ; il possède de plus *quelques biens*, et, entre autres, *deux maisons, etc., etc.* En écoutant cet inventaire, on croit rêver, et l'on se demande ce que les écrivains français ont fait au ciel, qui les traite en chiens, apparemment pour n'être point venus au monde danois.

M. Edouard Meyer fût-il quatre et cinq fois millionnaire, son autobiographie manquerait d'intérêt, si elle ne nous initiait aux mœurs privées, et surtout publiques, de son pays natal. Voici, de ces dernières, un exemple qui ne manque pas d'actualité :

« Le roi (Christian VIII), dit notre journaliste, rendit un arrêt par lequel il était défendu de vendre quoi que ce fût ou de travailler les dimanches et fêtes. Dès que cette loi fut mise en vigueur, j'osai y faire opposition dans mon journal, mais une opposition motivée, franche et loyale. Soudain, chacun de s'écrier que je suis fou d'agir ainsi ; qu'il est inouï qu'un homme fasse de l'opposition à un arrêt émané de la puissance royale et signé par elle. Mais, avec la même loyauté et la même franchise, je continuai mes attaques, en disant : Le roi, avec son bon cœur, ne sait probablement pas que les pauvres ouvriers, qui reviennent très-tard de leur travail le samedi soir, ne peuvent acheter ce dont ils ont besoin que le dimanche ; qu'en conséquence, si on leur enlève cette liberté, les dimanches et fêtes, au lieu d'être des jours de joie et de repos, deviendront, au contraire, des jours de douleur et de désespoir. »

Que pensez-vous que fit le roi ? Il envoya un de ses conseillers intimes à l'infâme journaliste, et celui-ci lui dit :

« Vous êtes bien hardi, monsieur Meyer ; mais le roi est plein de justice, et, au lieu de vous punir, il veut vous dire quelque chose qui vous fera plaisir. »

Le directeur-rédacteur du *Flyve Posten* (Poste volante), se rendit au palais, où, après de certaines difficultés d'admission opposées par les familiers, il fut introduit près du roi :

Sa Majesté l'aborda en ces termes :

« J'ai quelque chose à vous dire : je veux vous récompenser du bon soin que vous avez eu de mes sujets pauvres. Racontez donc dans votre journal que le roi, ému de votre plaidoyer en faveur des ouvriers malheureux, ordonne que désormais il sera permis à tous les commerçants de vendre tout ce qui est nécessaire à la vie, le dimanche et les fêtes, de cinq heures à neuf heures du matin. — Etes-vous satisfait maintenant ?

— Oui, sire, lui dis-je avec les larmes dans les yeux, et vous le seriez aussi si vous pouviez entendre les remercîmens de vos sujets.

— Que Dieu soit avec vous ! me dit-il en me quittant.

« Et, le lendemain, mes lecteurs lurent dans mon journal la bienfaisante ordonnance du roi. »

Ce qu'il y a de beau, c'est que le roi n'avait fait part de sa résolution à aucun de ses conseillers, ni au directeur de police, qui, dans son courroux, chercha noise à M. Meyer et le taxa de faux ; mais le fait fut bientôt et facilement éclairci, et le roi dit pour ses raisons : « Edouard Meyer est le premier qui m'a conseillé d'apporter, en faveur des pauvres, une modification à ma loi sur les dimanches et fêtes ; il est juste qu'il en prenne connaissance le premier et qu'il la propage partout. »

Supposez qu'au lieu de cela le bon Christian VIII eût eu un grand ministre, un grand homme d'Etat. Celui-ci, accouru au bruit d'un changement quelconque, lui eût dit, le chef bien droit, avec une humilité rogue : « Sire, on ne peut disconvenir *qu'il y a quelque chose à faire*... C'est pourquoi mon avis mûri et suprême est celui-ci : ne faisons rien ! » Et si le roi eût hasardé quelques faibles observations tirées de la nécessité, le même grand homme, se redressant de plus en plus, n'eut pas manqué de répartir : « Qu'ils accumulent leurs injures, elles n'arriveront jamais à la hauteur de mes dédains !... Oui, je suis allé à Stokholm ! j'y suis allé porter ma jeune expérience dans l'intérêt de mon pays !... Je suis allé trouver l'étranger, l'ennemi, mais pour le servir, mon pays ! Je ne connais que mon pays ! De mon pays,... à mon pays !... » Le bon roi se fût dit : « Voilà un ministre qui décline ! » mais il eût suivi son conseil et se fût procuré à peu de temps de là une bonne révolution.

La révolution eut lieu, cependant, mais voici de quelle façon : le grand ministre ayant complétement manqué, tout eut lieu pacifiquement. M. Meyer s'exprime ainsi à ce sujet.

« Puisque je viens de parler de 1848, je ne puis passer sous silence cette espèce de *révolution politique*, qui, au mois de mars 1848, eut lieu à Copenhague. Les troubles commencèrent d'abord dans les duchés qui voulaient se détacher du Danemark. En Danemark, on attribuait ces troubles à la faiblesse des ministres du roi ; on voulait un gouvernement fort et une constitution à la fois libérale et raisonnable, ou renverser totalement l'ancien régime. Copenhague était plein de monde : partout, sur les places, dans les rues, il y avait des rassemblements, car on voulait faire une démonstration auprès du roi Frédéric VII, monté sur le trône un mois auparavant. Enfin, un beau matin, plus de vingt mille hommes, sans armes, vêtus d'habits de fête, vinrent, dans le meilleur ordre et en se donnant le bras, de l'hôtel de ville jusqu'au château de Christianborg. Là, une députation vint saluer le roi et lui demanda un nouveau ministère, une constitution libérale et une prompte répression des troubles causés par les insurgés des duchés. Le roi donna son consentement à ces propositions. Alors on cria : Vivent le roi et la constitution ! C'est ainsi que se termina la révolution, qui, dans une matinée et sans effusion de sang, renversa un système de gouvernement qui avait duré près de trois cents ans. »

Quelque temps après, le bruit se répandit que le roi voulait des ministres d'origine et de tendances allemandes. Comme c'était un vrai danger pour le Danemark, le vigilant journaliste écrivit à la comtesse Danner, ancienne modiste de Copenhague, épousée de la main gauche par Frédéric VII, pour lui exprimer ses craintes. Il reçut une audience, soumit ses appréhensions au roi, et celui-ci, en l'embrassant, accepta plusieurs ministres populaires sur sa proposition. Une autre fois, il est mandé pour une affaire plus intime, et l'auguste époux de la comtesse Danner le reçoit *la pipe à la bouche*. On s'explique : le roi lui offre tout l'argent qu'il voudra, mais, en lui ouvrant sa caisse, il lui demande son journal. L'écrivain refuse, et, peu après, il réalise tout pour venir exercer chez nous la profession de conteur.

A la bonne heure ; mais qu'il veuille bien se souvenir qu'il n'écrit plus en Danemark.

Je n'ai rien d'autrement particulier à dire des *Contes de la mer Baltique*, ni d'un drame de Struensée que M. Edouard Meyer a fait recevoir au théâtre de la Gaieté ; qui y est entré en répétition, et, je ne sais pourquoi, n'y a point été représenté. En nous parlant du Danemark, en nous en disant avec ingénuité les mœurs privées et politiques, notre nouveau confrère peut prendre parmi nous une bonne et utile place. Je lui conseillerai moins de faire concurrence à nos *nouvelliers* et à nos mélodramaturges. Les uns et les autres abondent en *ficelles* et en *trucs* où s'embarrasserait les jambes l'ex-journaliste danois. S'il veut rester de son pays et nous le raconter, tout en étant du nôtre, il occupera une bonne position chez nous, et nous le voyons déjà *membre du comité de la Société des gens de lettres*, avec M. Véron et Abd-el-Kader. Quelques personnes étrangères à la France ne messiéront pas dans ce célèbre comité, à côté des personnes étrangères aux lettres qu'il compte déjà dans son sein.

« C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière. »

Voici la *Sand du Nord* (*sic*), telle que nous l'annonce l'avertissement de l'éditeur de *Six semaines*, par la Suédoise Mme Emilie Carlen. Cet éditeur est Belge : il s'insurge contre la tyrannie, brisée pourtant, de la littérature française. Les traités qui interdisent la contrefaçon, c'est-à-dire le vol au pauvre, enflamment son courroux, et il annonce fièrement que la librairie belge saura se passer du tribut dû à la France, — du moment qu'il s'agira de le payer. Cette mauvaise humeur ne doit point nous rendre injuste envers notre nouvelle et scandinave concurrence, Mme Carlen, auteur de romans fort estimés en Danemark, en Suède, en Norwége, et en Brabant aussi. Cette dame n'a pas le plus léger rapport avec Mme Sand, à qui on la compare ; mais elle a, que cela vaille mieux ou moins, sa distinction propre. Elle brille par beaucoup de sensibilité, le sentiment de la nature, et une verve, une gaieté, qu'on est peu habitué de rencontrer chez les timides narrateurs de son pays. Tout cela se retrouve, non sans quelque mélange d'une gaucherie native qui a du charme, parce qu'on y sent de la sincérité, dans *Six semaines*, et, mieux encore, dans *Un an de mariage*, ouvrage beaucoup plus important, et peut-être le plus capital de l'auteur. Le premier est traduit par M. Couvreur, le second par M. O'Squarr, que nous croyons proches parents. Nous ne saurions, et pour cause, attester la fidélité des deux versions ; mais, pour ce qui est de l'élégance, elles nous semblent aussi germaines que possible. Notre embarras est grand : faut-il condamner les productions nationales ? Faut-il être sévère, c'est-à-dire injuste, envers Mme Carlen ? Nous prenons un parti mitoyen. Que les libraires belges fassent un appel *ab irato* aux littératures étrangères, nous ne nous en plaindrons pas. Il faut que tout le monde vive. Mais qu'ils essayent de se passer de nos lettres, si abaissées et si malingres qu'elles soient, c'est de quoi, sans présomption, nous les défions hardiment.

C'est aussi de Bruxelles que nous recevons *Liane* et *la Maison abandonnée*, par Mme Marie Joly. Simples récits où ne manque pas le cœur, mais un peu trop l'art. En général, tous les romanciers du Nord abondent dans la berquinade. M. Henri Conscience a fait une ou deux fort belles *nouvelles* ; mais nous les payerions trop cher, s'il nous les fallait acheter au prix d'une séquence éternelle de contes à la Ducray-Duménil, tels que ceux dont la Flandre et la Scandinavie menacent de nous bombarder.

L'Écrin d'une jeune mariée, de M. Gaston de Chaumont, de l'académie de Savoie, rentre dans ce genre débonnaire. Ce n'est pas que l'auteur n'y maltraite fort Paris et ses embarras (*Où fuir?*), mais ce sont proprement là vraies colères d'amoureux. Une peinture des salons aristocratiques de Chambéry et celle de la belle Savoie nous plaisent particulièrement dans ce petit volume imprimé à Genève, et à qui nous souhaitons un succès d'argent et de Suisse.

Les Paysanneries, de M. Honoré Sclafer, auteur nouveau pour nous, ont du mérite : ce ne sont que de simples crayons, des idylles souvent, parfois des récits un peu plus vifs. Mais, si l'auteur travaille, après des esquisses il pourra faire des tableaux. Il sent vivement la campagne ; il en connaît les habitants ; il a du cœur : son *Chien noyé* en témoigne. *L'arbre seul* est un bon paysage. *Les chemises de Jean Couai* sont un croquis pris sur nature. Que l'auteur, sans doute jeune, bannisse l'amertume empreinte dans *la Vie du pauvre artiste Pierre Garin* ; qu'il comprenne que rien en ce monde, en fait d'art, ne s'acquiert sans les plus douloureux efforts, et il ne se livrera point au désespoir pour un livre ou pour un *opéra* manqué. Celui qui succombe sur si peu de frais n'était évidemment pas né viable, et, ou je me trompe fort, ou l'auteur n'est pas d'une complexion si fragile.

Vous manquez de titre pour un livre, comme si ce n'était pas le livre qui manquât, dix-neuf fois sur vingt, au titre.

Votre bottier entre sur l'heure : la difficulté est levée, votre livre s'appellera : *A propos de bottes*. Ce n'est pas autrement malin que cela. Telle est toute la poétique de MM. le baron Frédéric des Reiffenberg et Paul Auguez. Vaillants cavaliers, et qui ne sont point gens à reculer d'une semelle. *Ça me chausse !* dit la lorette de Gavarni. Désirons au public cette disposition. Il y a des gens qui soumettent leur pensée au brodequin de force. M. le baron (de la tige susnommée) et M. Paul Auguez n'ont pas cette présomption. Ils se mettent les pieds à l'aise et se bottent largement. Par ce procédé, ils simplifient grandement notre tâche de pédicure. Raconter tout ce qui vous passe le long des jambes est une manière fort commode. Puisse, en revanche, le succès ne pas être trop étroit ! Pour prémunir les deux auteurs contre un retour de pareilles *bottes*, il suffit de les citer envers eux-mêmes : « Le véritable esprit est moins fécond, il est plus modeste et plus avare de lui-même : je dis l'esprit de bon goût, l'esprit naturel, et qui ne sent pas la façon, l'esprit véritablement français, plein de malice, de verve et de sel. »

Nous avons tout récemment qualifié de coup d'essai *les Pinadas* de M. Angelo de Sorr. L'auteur, pour nous prouver sans doute qu'il n'en est point à son début, a eu pour nous la bonté grande de nous apporter *le Vampire, Roman fantaisiste*, publié en 1852, et dont nous n'avons pas, à ce titre, à nous occuper, envahi que nous sommes par les publications courantes et ultra-actuelles. Seulement, l'auteur a cru devoir biffer de sa blanche main le sous-titre : *Roman fantaisiste*. Est-ce amende honorable ? Est-ce pour marquer qu'il nous tient ennemi de la fantaisie ? Nous ne savons en vérité. Dans tous les cas il a bien fait. Nous ne sommes nullement hostile à la fantaisie, tant s'en faut. Seulement nous la voulons vraie et nullement prétentieuse ; nous la voulons se dégageant du livre, et non point ressortant d'une ambitieuse couverture. Il est aussi outrecuidant d'intituler une œuvre : *Ouvrage fantaisiste* qu'il le serait de la nommer : *Livre spirituel*. Si c'est à cette pensée-là qu'a obéi M. de Sorr, nous l'en félicitons et croyons à son avenir, préparé et inauguré par une fougue juvénile, consolidé et assuré par la sévère réflexion.

Histoires à l'envers, par Mme Fernande de Lysle. Quel dommage que le temps nous manque pour les remettre à l'endroit ! Il y a de l'esprit dans ces aimables histoires, mais tournant trop volontiers, ou au marivaudage, ou à l'originalité cherchée. C'est un peu le défaut de tous les débutants. L'auteur, qui est un ange, tout nous porte à le croire, bien que nous ne l'ayons jamais vu, ne peut être encore très-expert à cette œuvre du démon d'amuser ses contemporains, qui suppose, comporte et nécessite même les yeux rougis, le teint pâli aux rayons jaunes de la lampe. Fi ! la laide occupation, et que j'aimerais mieux, si j'étais jolie femme, entraîner, enchaîner mes admirateurs à infiniment moins de frais ! Si l'auteur toutefois ne recule pas devant l'inévitable conséquence de ce qu'on se plaît à nommer par euphémisme *la gloire*, elle y pourra atteindre à ce prix, à la condition de se concentrer davantage, de papilloter moins, et de ne vouloir montrer que tout l'esprit qu'elle a : le reste nuirait, et elle en a assez pour satisfaire les plus avidement exigeants.

Il nous est arrivé, depuis la semaine dernière, plusieurs nouveaux poëtes, dont, afin de ne pas les ajourner à trimestre, nous dirons ici quelques mots.

La guerre d'Orient, par un Français en Allemagne, nous remet en mémoire ces deux vers de Voltaire :

> Faites tous vos vers à Paris
> Et n'allez pas en Allemagne.

Ce n'est pas que les vers soient mauvais ; mais ils expriment des admirations, des enthousiasmes, qui ne sont pas, que nous sachions, le strict écho du sentiment universel, ici du moins. En Allemagne, il en est peut-être autrement. Nouveau motif de n'y point aller.

La pièce *Aux soldats de l'armée de Lyon*, et les *Légendes* de Mme Marie David ont du feu et du charme. La manière de l'auteur, qui n'en est pas à son début, a gagné. Il marie heureusement le drapeau à la croix dans ces deux écrits poétiques.

M. le comte Anatole de Montesquiou n'a que faire de s'excuser d'avoir donné exclusivement la parole aux plus douces merveilles de la création, dans son *Fablier des fleurs*. Quand on manie le vers avec cette élégante facilité, cette limpidité, cette grâce, on peut faire parler quiconque, et l'on est sûr de lui donner des auditeurs. M. de Montesquiou offre là au public un nouveau poëme des Jardins, autrement animé que celui de Delille. Ce ne sont pas seulement des fables que renferme cette anthologie si suave : on y trouve nombre de pièces imitées avec bonheur des plus grands poëtes étrangers. Chaque plante y a son langage, y apparaît avec sa symbolique propre. C'est quelque chose en botanique comme l'*Esprit des bêtes*, de Toussenel, en zoologie passionnelle. Les fleurs, comme les bêtes, parlent, c'est bien connu ; mais nous ne savions pas qu'à tant de poésie elles joignissent tant d'esprit. M. de Montesquiou nous l'apprend : le public l'en remerciera mieux que nous.

C'est aussi un homme de talent que M. Jules Marchesseau. Il a du souffle, de la verve et des *Croyances* : c'est le titre de son recueil, et ce n'en est point un vain ; il résume ainsi la raison qu'il a cru avoir de chanter :

« Il a semblé à l'auteur qu'un danger social venait de cette tendance de notre époque à ne voir comme moyen que le matérialisme, comme but que la jouissance, et il a essayé de rappeler l'idée de Dieu, trop souvent oubliée dans nos préoccupations terrestres.

« Il lui a paru que cette idée, pour être mieux appréciée, plus populaire et plus chrétienne, avait besoin d'être dégagée des ridicules ambages, des superstitions honteuses, des sanglantes exagérations dont les ultramontains l'entourent....

« Il a aussi paru à l'auteur de ce livre que quelques sentiments chaleureux et patriotiques, autant que désintéressés, constitueraient une légitime protestation contre l'apathie morale où il lui semble que nous entraîne un mercantilisme effréné, joint à un amour brutal *de repos à tout prix*... »

C'est parler du moins pour dire quelque chose, et le poëte a suivi fidèlement son programme. L'exécution n'est pas chez lui inférieure à la pensée, selon nous droite et saine, et de plus généreuse, qui lui a mis la lyre à la main. L'espace nous manque pour développer cet éloge, auquel donnera peut-être quelque prix l'assurance d'une sympathique et entière sincérité.

C'est la même cause que plaide M. Amédée Rolland. Seulement, celui-ci semble désespérer de la faire prévaloir, et c'est *au fond du verre* qu'il cherche et voit l'unique consolation des vaincus. Il veut, lui aussi, prendre son lopin des joies matérielles où s'abandonne l'univers, et prêche que le mieux est de céder au torrent, sans plus regarder ni derrière, ni devant soi. Par bonheur, ce parti pris, cette violence d'épicuréisme ont quelque chose de fébrile et d'ironique qui dément la facile morale du poëte. Quoi qu'il dise, on sent bien qu'il ne hurlera pas avec les loups. Pourquoi désespérer, quand de toutes parts s'élèvent, secouant une longue torpeur, des champions de l'esprit nouveau ? M. Amédée Rolland est de ceux-là, et non des moindres. Il a de la chaleur, de l'esprit, la *haine vigoureuse* de tout ce qu'il attaque, et ne peut, en dépit de sa philosophie pratique, se résigner à subir. D'honneur, il serait grand dommage de noyer tout cela *au fond du verre*, et fût-ce dans le tonneau de Clarence.

Regnard avait laissé incomplet en mourant le manuscrit de la petite pièce des *Vendanges* ou *le Bailli d'Asnières*. M. Louis Lacour, un des rédacteurs de *la Revue anecdotique* qui continue d'être amusante et spirituelle, a eu l'idée d'achever ce petit ouvrage du plus facile et du plus gai de nos comiques. Il y a réussi, et si adroitement, que le *pasticcio* n'a point été éventé, et que la Comédie française a reçu la pièce ainsi terminée, sans pouvoir décider s'il y avait trouvaille ou restitution habile. Pourquoi, après l'avoir acceptée, ne joue-t-on point cette petite comédie qui, dans tous les cas, aurait l'intérêt d'offrir au public dix-huit scènes bien authentiques de Regnard, qu'on n'a jamais représentées ?

M. Louis Lacour publie également, d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, un curieux *Mémoire du voiage en Russie fait en* 1586, par Jehan Sauvage, de Dieppe, et un autre mémoire sur la fameuse *Expédition de Drake en Amérique*, sous Elisabeth. La première de ces pièces rares se recommande surtout du poignant intérêt des circonstances actuelles, et l'on aimera à y chercher ce qu'était cette terrible Moscovie sous Ivan Vasilievitz.

Pour finir gaiement et donner le ballet après le chant, comme à l'Académie impériale de musique, mentionnons *l'Histoire anecdotique et pittoresque de la danse chez les peuples anciens et modernes*, par M. E. Fertiault, avec cette épigraphe tirée de Simonide : *La danse est une poésie muette*. Les poëtes non muets ne me reprocheront donc pas de les faire ici déroger. La danse est d'ailleurs d'origine et de tradition fort nobles. David, Socrate, Pyrhus, les Césars, Louis XIV, s'y adonnèrent, comme on sait. Il est curieux d'en suivre la généalogie et les infinies variantes chez les Hébreux, les Grecs, les Romains, les Chinois, les Russes, les Italiens, les Espagnols, les Anglais et les Français, etc. Depuis la *cubistique* et la *gymnopédie* jusqu'à la *redowa* et à la danse... moderne qui se pratique chez Mabille, quelle immense gavotte et quel prodigieux champ de danse ! M. E. Fertiault a exécuté l'une et parcouru l'autre d'un pied toujours léger, avec l'entrain, l'enjouement et la bonne grâce que comporte un si aimable exercice, en homme plein de son sujet, et en savant qui *sait* danser.

FÉLIX MORNAND.

Exposition universelle des beaux-arts.

LES SYNTHÉTIQUES.

Quel que soit l'appréciation des étrangers sur la valeur de notre école française et sur celle de nos principaux artistes en particulier, il y a une impression de surprise que doit inévitablement leur causer la diversité féconde de styles et de manières qui s'y manifeste ; elle est telle que les oppositions sont plus tranchées entre nos peintres nationaux qu'elles ne le sont entre les écoles étrangères et la nôtre. Cette diversité n'est peut-être pas une condition de force et de puissance pour l'art ; mais elle atteste du moins une grande indépendance intellectuelle et une activité inquiète, signe d'une vitalité qui ne se retrouve pas au même degré dans les autres écoles étrangères contemporaines. Les œuvres de MM. Ingres et Eugène Delacroix nous ont déjà été l'occasion de faire ressortir une de ces oppositions entre la préoccupation du dessin, de la ligne et du modelé, et la prédominance de la couleur. Il en est une autre à signaler, opposition plus radicale, plus considérable encore, car elle se rattache au but même de l'art, tandis que le dessin et la couleur n'en sont, après tout, que des moyens ; nous voulons parler de l'antagonisme de l'idée et de la réalité. Le réalisme, comme on désigne et comme se nomme elle-même une des tendances modernes de l'art en France à prendre pour but, pour fin dernière, la reproduction littérale de la nature, sans choix, dans sa vérité telle qu'elle, compte aujourd'hui chez nous un certain nombre d'adeptes ; et c'est probablement cette tendance de notre école qui doit le plus frapper nos visiteurs exotiques. Comme nous avons l'habitude en France de pousser à l'extrême tout système nouveau ou rajeuni, et de ne reculer devant aucune de ses conséquences jusqu'aux plus monstrueuses, l'excès même de ces écarts amène une réaction dans un sens opposé ; et dans ce pays des instincts de la liberté, toute doctrine trop violente provoque des protestations. Ce symptôme se reproduit journellement en politique, en religion, en philosophie, en littérature. Il se reproduit également dans l'art. Aujourd'hui le réalisme est la nouveauté, l'audace du moment dans notre école. Nous nous en occuperons dans un de nos prochains articles. Vis-à-vis de lui se dresse la tendance spiritualiste. Nous la retrouverons sous plusieurs de ses aspects différents ; mais il importe de la saisir dans ce qu'elle a d'excessif elle-même, parce qu'aux deux termes opposés de cet antagonisme radical, l'art, à notre avis, s'égare hors de ses limites et loin de son but. Cela nous amène à parler d'une classe très-restreinte de peintres, sans affinité aucune de style ou de procédés, mais ayant un lien commun dans la direction de leur esprit, qui les porte à embrasser quelque vue générale de l'histoire de l'humanité, et à essayer de la rendre sensible par la peinture. Nous les désignerons sous le nom de synthétiques. L'école allemande moderne se complaît à ce genre de compositions à idées complexes ; plusieurs de ses productions, inspirées par cet esprit, ont eu du retentissement, et, reproduites par la gravure, sont connues en France.

Une œuvre nouvelle et capitale de l'Exposition, conçue à un point de vue synthétique, mérite avant toute autre de fixer notre attention. M. GÉRÔME intitule cette vaste composition : *Siècle d'Auguste : naissance de N. S. Jésus-Christ*. L'idée de ce tableau lui a été suggérée par un beau passage de l'histoire universelle de Bossuet, dont voici quelques lignes : « Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius... tout cède à la fortune de César ; Alexandrie lui ouvre ses portes ; l'Egypte devient une province romaine ; Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine ; Rome tend les bras à César qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire... Victorieux par terre et par mer, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance et J. C. vient au monde. » Ce dernier trait, si simple dans son expression, et qui, sans aucune de ces antithèses d'apparat si fréquentes chez les écrivains, met en regard de l'énumération de la puissance romaine la naissance d'un enfant, mais en même temps oppose l'aurore du monde nouveau au monde antique qui va finir, a séduit par son éloquence la jeune imagination de l'artiste, et il a essayé de rendre avec son pinceau le tableau que le grand orateur avait tracé avec sa plume. Dans cette haute entreprise l'habileté n'a point fait défaut à son audace, mais elle devait échouer contre les impossibiltés du sujet.

Voici la disposition adoptée par M. Gérôme dans son tableau, dont nous donnons ici la gravure. En avant du temple de Janus, Auguste trône dans une sorte d'apothéose qui rappelle d'une manière éloignée celle d'Homère par M. Ingres, et la partie centrale de l'hémicycle de M. Delaroche. Près de lui est une élégante figure, image symbolique du Génie de Rome ; satisfaisante au point de vue pittoresque, mais contestable au point de vue littéraire, un des inévitables côtés de cette peinture. Cette jeune personnification de Rome conviendrait mieux à l'époque des Gracques et des Scipions qu'à celle de l'empire ; quand la chose romaine est devenue la chose de quelques ambitieux, la curée des intrigants, une dépouille ramassée par un soldat sur un champ de bataille et transmise sans titre au neveu de César, à la droite duquel est debout un futur héritier, Tibère, un de ces maîtres odieux et menaçants promis à l'avenir de Rome. De ce côté sont Germanicus, Agrippa, Mécène, Cicéron, les hommes politiques. A la gauche d'Auguste sont les poëtes et les artistes. Sur les premiers degrés au-dessous du trône d'Auguste gît le corps de César ; un peu plus loin, renversés l'un près de l'autre, sont les cadavres de Cléopâtre et d'Antoine. Cassius et Brutus, enveloppés de la toge, et tenant le poignard dont ils ont frappé César, descendent les degrés et s'éloignent emportant avec eux l'antique esprit républicain et aristocratique qui a fait la puissance romaine. Toute cette partie supérieure de la composition forme déjà un ensemble complet et suffisant. A la partie inférieure, très-compliquée et embrassant un très-grand nombre de personnages, sont figurés les divers peuples de la terre, apportant leurs tributs et venant adorer César, et de rudes soldats traînant des vaincus, tandis que, dans le lointain, la foule s'étage sur les gradins du cirque. Enfin sur le premier plan de cette scène immense, un groupe isolé, agenouillé devant un enfant qui vient de naître, est comme protégé, contre le tumulte de cette foule accourant au pied d'un trône, par un ange qui le couvre de ses ailes. C'est ainsi que l'artiste oppose au tableau de la puissance romaine la venue du Christ ; et, à l'exemple de Bossuet, son modèle, il évite de forcer le contraste ; il se contente de communiquer à ses figures une sérénité mystique, digne des premiers maîtres italiens, et de faire resplendir autour de l'enfant une lueur surnaturelle. Mais tandis que le lecteur dégage de la simple phrase de Bossuet un contraste puissant d'idée, le spectateur n'aperçoit ici dans le tableau de M. Gérôme qu'une confusion singulière et embarrassante d'images disparates et qui en rompent l'unité. L'équilibre qui existe chez le premier entre la naissance d'un Dieu et la grandeur d'un monde, disparaît chez le second, et la figure mal ébauchée d'un petit enfant lumineux et gisant à terre, est insuffisante pour faire contre-poids au reste de sa composition si dense et si remplie. En dehors de ce placage mystique, qui ne réussit qu'à jeter du trouble dans l'esprit du spectateur, cette composition dans son ensemble est bien ordonnée et bien liée. Cependant elle se scinde *littérairement* en deux parties : l'une réelle, les tributaires et les vaincus ; l'autre, à moitié réelle, à moitié fantastique, où s'accumulent les anachronismes volontaires ; ici l'on ne sait où prendre la réalité : entre le Génie de Rome et le divin Auguste, et les cadavres de César et de l'Egyptienne Cléopâtre ; entre Cicéron à côté d'Agrippa et Brutus sur les marches du trône impérial. A ces motifs de trouble et d'incertitude vient encore s'ajouter celui dû au contraste de l'Ange, de Marie, de Joseph et

Salon de 1855. — Le siècle d'Auguste, tableau par M. Gérôme.

du divin Enfant. Pour notre part, nous croyons fermement que, malgré d'illustres exemples, les artistes doivent se tenir en garde contre les dangers d'une conception trop abstraite, et envisager avant tout dans un sujet ses qualités pittoresques, et non sa signification littéraire. M. Gérôme a cédé à un noble désir, celui d'élever le niveau de l'art, qui tend plus généralement à s'abaisser, et d'intéresser le public à des idées artistiques d'un ordre plus sévère que celles qui le récréent communément. Dans cette entreprise il a manifesté une abondance et une force que ses premières œuvres ne faisaient pas soupçonner. Si le coloris est d'une gamme assez harmonieuse, mais sourde, éteinte, se rapprochant du mat d'une fresque passée, si les carnations d'un grand nombre de figures sont d'un ton trop uniformément fauve ou cuivré, si la représentation des diverses nationalités introduit une recherche de types et de costumes curieuse, singulière plus que pittoresque, il faut reconnaître que c'est surtout le vague, l'incertitude de l'image, conséquence d'une idée trop complexe, qui nuit au succès de cette œuvre remarquable. L'auteur, à bien moins de frais, aurait pu captiver l'attention du public. — Nous aurons encore l'occasion de parler de M. Gérôme à l'occasion de trois petites toiles de genre, où son talent se produit sous un aspect tout différent.

Nous plaçons également au nombre des œuvres conçues dans un esprit synthétique :

Une grande toile de l'Exposition, par M. Glaize, intitulée un *Pilori*, où à droite et à gauche du Christ s'alignent, placés devant des poteaux de supplice, une suite de grands hommes persécutés pendant leur vie, et dont les noms sont aujourd'hui des titres de gloire pour l'humanité. La gravure de ce tableau ne pouvant paraître que postérieurement dans le journal de *l'Illustration*, nous renvoyons à ce moment l'examen que nous voulions en faire.

M. Laemlein est un nom que nous aurions dû rencontrer tout d'abord en voulant parler des tendances abstraites qui se sont fait jour dans notre école moderne de peinture : M. Laemlein est un esprit éminemment synthétique. C'est chez nous l'apôtre le plus fervent, je pourrais presque dire le martyr de l'idée pure dans l'art ; car sa foi d'artiste l'a maintenu dans des régions telles que la foule s'est tenue à l'écart. Il est bon, il est juste sans doute, vis-à-vis de l'art qui se matérialise, de proclamer qu'il n'a d'autre mission que de donner une forme sensible à l'idée. Les dieux de marbre de la Grèce, les Muses, Vénus, l'Amour, ne sont que des idées personnifiées. Mais il faut le reconnaître : dans la merveilleuse incarnation de l'idée opérée par le génie grec dans la forme, c'est cette dernière surtout qui triomphe, et l'on peut rester indifférent à l'idée qui s'est faite homme, car on adore la forme qui s'est faite dieu. Aux mêmes conditions, malgré nos répugnances ou notre défiance instinctive à l'égard des tendances trop métaphysiques de l'art, nous consentirions à le suivre à travers tous les horizons inconnus, heureux de nous arrêter à ce charmant paganisme de la forme, s'il ne nous était pas donné de pénétrer le sens caché dont elle n'est que l'enveloppe. — M. Laemlein a exposé une *Charité* sous les traits d'une femme tenant trois jeunes enfants, l'un blanc et l'autre rouge sur son bras droit, un troisième noir, sur son bras gauche, tandis qu'un jeune garçon, de type chinois, l'accompagne en la tenant par la robe. Dans ce tableau il se montre plus coloriste que dans ses deux autres tableaux de grande dimension, dont le premier représente *l'Échelle de Jacob* (salon de 1847), et le second, son œuvre capitale, est la *Vision de Zacharie*, faisant partie du musée de Rochefort. Il y a personnifié, par des figures pleines d'élan et de grandeur, le mouvement des quatre grandes races humaines s'avançant dans la voie infinie du progrès. Malgré ses incorrections, nous ne doutons pas que cette œuvre singulière n'attire l'attention des Allemands qui visitent notre exposition. Ils y verront avec surprise que la tendance spiritualiste n'est pas aussi étrangère à notre école qu'ils auraient pu le

Mme Ristori, dans son costume de *Mirra*, sur le Théâtre-Italien de Paris.

Les deux colonnes d'attaque de la division Mayran, à l'extrême droite (affaire Malakoff). — D'après un dessin de M. Durand-Brager. (*Voir* le rapport du général Pélissier dans le précédent numéro.)

Soldats du génie portant des échelles. — Le général Mayran, blessé et porté à bras. — Colonnes des zouaves, 3e régiment, et infanterie de marine. — Voltigeurs de la garde, 2e bataillon, réserve de la division Mayran.

croire. Nous avons déjà parlé de cette composition grandiose (*Illustration*, 8 février 1851). Nous y signalions une allure de peinture monumentale, et nous souhaitons que M. Laemlein trouve le juste emploi de ses forces dans quelque grande peinture décorative.

Une conception synthétique se manifeste également dans tout un ensemble de compositions exécutées au crayon par M. Chenavard, et où l'artiste s'est proposé de dérouler la marche de l'humanité à travers les siècles et les évolutions des religions et des idées. Ce vaste travail lui avait été confié en 1848; il devait embrasser cinquante-trois cartons et servir à la décoration du Panthéon, nom parfaitement bien donné à ce monument dont la destination religieuse change fatalement à chacune de nos révolutions politiques. Redevenu aujourd'hui une église, ce temple repousse la grande épopée humanitaire et philosophique de M. Chenavard, qui commence au Déluge et se termine à la Révolution française, et se complète d'un paradis, d'un enfer et d'un purgatoire, dans lesquels la théologie plus poétique qu'orthodoxe de l'artiste penseur, donne place, non-seulement à des êtres réels, mais aux fictions des poëtes; où, à côté de Laure et de Pétrarque, passent Psyché et l'Amour traînés dans un char; où, au milieu de moines et de papes, on distingue Prométhée et son vautour, Ixion sur sa roue, les Danaïdes à leur tonneau, Pluton et Cerbère. Dix-neuf de ces cartons sont réunis à l'Exposition universelle dans la salle de sculpture, où figurent également les cartons de M. Kaulbach, le directeur de l'académie de Munich. Un de ces cartons de M. Chenevard, l'Attila, a déjà été reproduit par la gravure dans ce journal (*Illustration*, 2 juillet 1853). Nous avons donné dans le même article une analyse sommaire des principales divisions du grand poëme, déjà tracé en partie par l'artiste, et qu'il mènera sans doute à bonne fin. Si la splendide hospitalité qui l'attendait lui fait défaut aujourd'hui, cette œuvre colossale ne peut manquer, lorsqu'elle sera terminée, d'obtenir une nouvelle et légitime destination.

Bien que nous comprenions M. Chenavard au nombre de nos artistes à génie synthétique, il faut reconnaître cependant que si cette tendance obscurcit quelques-unes de ces compositions, elle est plutôt dans la donnée générale; la plupart des sujets choisis par l'artiste sont traités dans un mode simple et limpide, à l'aide de réalités historiques, et non au moyen d'allégories et de symboles. L'esprit n'éprouve donc pas ici de tiraillement et d'incertitude, comme dans quelques compositions à idées complexes, constituant un système de peinture sur lequel nous avons cru devoir spécialement appeler l'attention, parce qu'il offre des inconvénients et qu'il est utile d'en signaler les dangers à de jeunes imaginations séduites par le mirage de l'idée, et qui lui attribueraient plus de vertu créatrice qu'elle n'en a. Certes ce serait une monstruosité que de prétendre que l'art, dans sa plus haute expression, peut se passer de l'idée; mais, et c'est là une condition capitale, il doit y arriver, il doit y mener par le pittoresque, et j'entends par là, la clarté de la composition et la beauté du dessin ou de la couleur. La splendeur de l'idée n'aboutit que bien rarement à la beauté de la représentation sensible; tandis que de la beauté de l'art jaillit infailliblement la splendeur de l'idée.

———

Après les considérations qui précèdent consacrées à une classe d'artistes que nous avons désignés, faute de mieux, par l'appellation de synthétiques, nous abordons un autre groupe de peintres, ayant entre eux des affinités de talent par leur sentiment élégiaque et par le mode tempéré de leur exécution.

M. Cabanel a quatre tableaux et un beau portrait à l'Exposition. Nous ne dirons rien de *la Mort de Moïse*, dont nous avons parlé et qui a été reproduit par la gravure dans *l'Illustration* (11 octobre 1851). — Une œuvre plus importante est désignée sous le titre de *Glorification de Saint-Louis*. « Sous la protection de la couronne du Christ, saint Louis accueille les gloires et les misères de son peuple. » Derrière lui sont deux figures allégoriques, l'une représentant la Religion, l'autre une jeune femme tenant une épée; elles soutiennent toutes les deux au-dessus de sa tête la sainte couronne. A la droite du trône sont les personnages distingués qui ont contribué à l'accomplissement de l'œuvre du saint roi; à sa gauche et à ses pieds sont des orphelins, des malheureux éprouvés par des infirmités ou par la misère. Cette peinture officielle appartient à l'État. La donnée si vague, si peu susceptible d'intérêt de ce tableau, où la Religion et une autre figure allégorique posent, où le roi trône et est absorbé dans sa glorification, ce qui l'empêche de prendre activement part pour le moment aux misères de ses sujets, pauvres comparses qui garnissent la scène, ce sujet si froid, si contraint, est évidemment bien peu favorable, et l'on doit tenir compte à l'artiste, à défaut de l'agrément que son œuvre ne saurait procurer, de la bonne disposition et du style qu'on y trouve, du soin avec lequel sont dessinés et peints les personnages. Nous signalerons particulièrement sur le premier plan un homme âgé, agenouillé et soutenant une femme évanouie, comme une figure d'une belle et large facture, qui rappelle les maîtres. Cette peinture est d'un effet calme et sourd que vient rompre l'éclat trop vif du tapis rouge étendu sur les deux marches au pied du trône. — Une harmonie plus éteinte règne dans une autre toile de moindre dimension, intitulée : *Martyr chrétien*. Des chrétiens ayant recueilli pendant la nuit le corps d'un martyr jeté dans le Tibre, abordent au quai d'une maison dont les habitants tendent les bras pour le recevoir. L'un d'eux, en vedette à distance, accourt en faisant un geste comme pour signaler quelque danger. Cette scène est disposée d'une manière assez pittoresque; mais l'exécution des figures laisse à désirer, surtout celle des trois hommes au fond de la barque soulevant le cadavre; ils sont lourds et peu heureux de mouvements. L'ensemble de cette composition est intéressant; mais elle perd de sa valeur par le soin avec lequel l'auteur s'est attaché à y éteindre, à y effacer la réalité et la vie. Pour laisser à l'idée son harmonieuse tristesse, il ne faut point, par opposition aux brutales saillies du réalisme, affaiblir méticuleusement son exécution, comme si on ne peignait que des ombres. — On retrouve le même système dans *un Soir d'automne*. Une femme mourante laisse échapper une lyre; une autre femme la soutient; une troisième s'éloigne en pleurant. Outre le caractère décoloré habituel, l'artiste vise ici à un style sévère, et son mode d'exécution conviendrait mieux à une décoration en mosaïque qu'à un ouvrage de peinture à l'huile.

Martyrs chrétiens entrant à l'amphithéâtre, par M. Benouville. Cette grande toile, d'aspect assez agréable, présente une disposition bien entendue; les groupes sont bien distribués, mais le coloris blafard manque de solidité et d'harmonie. Les figures sont peu étudiées et d'un sentiment léger, superficiel. La muse élégiaque qui inspire M. Benouville manque d'accent pour traduire ces actes de foi de martyrs chrétiens s'avançant dans l'arène pour y être livrés aux bêtes. — On retrouve à l'Exposition le *Saint François d'Assise transporté mourant a Sainte-Marie des Anges, et bénissant la ville d'Assise.* On se rappelle le succès obtenu au salon de 1853 par cette douce et pâle élégie, un peu perdue et négligée aujourd'hui dans le tourbillon de l'Exposition universelle. — Un autre tableau, sorte de pendant du précédent, représente *un Prophète de la tribu de Juda, qui, ayant désobéi à Dieu. est tué par un lior.* Cette toile, bien moins heureuse que celle de saint François d'Assise, a de commun avec elle le même système de peinture *crépusculaire* où se complaisent MM. Cabanel, Benouville, Lenepveu, et quelques autres jeunes artistes. La nature du sujet exigeait un dessin plus ferme. Les proportions du prophète étendu à terre, sans parler du bras gauche beaucoup plus petit que le droit, sont mal définies et difficiles à comprendre. Elles ne sont pas plus intelligibles dans le groupe placé à distance. Les jambes de la femme en avant du groupe, celles du jeune homme qui la suit, dissimulent mal dans l'ombre leur maladresse, que la peur ne justifie pas. Si l'on accepte la couleur grise, éteinte, de cette peinture, il y a lieu, du moins, de lui reprocher l'égalité du faire, qui se retrouve dans les carnations aussi bien que dans les terrains, dans les arbres aussi bien que dans les étoffes. — Outre ces tableaux, M. Benouville a exposé des portraits, dont quelques-uns ont été déjà justement remarqués.

Les martyrs chrétiens ont également fourni à M. Lenepveu le sujet d'une composition d'un intérêt doux et triste, conçu dans un sentiment harmonieux, qui associe au caractère de l'élégie la gravité et la simplicité du style. La scène des *Martyrs aux catacombes* est bien composée; le jour est bien distribué. En visant à la simplicité, l'artiste, par un procédé dont quelques peintres abusent, et qui ne vaut rien dès qu'il se trahit et ressemble à un système, multiplie les lignes verticales, qui donnent du calme et de la dignité; mais il y a de l'exagération à les juxtaposer dans leur nudité monotone. Un reproche plus sérieux à adresser peut-être, c'est le manque de personnalité dans les têtes. Ce tableau de M. Lenepveu n'en est pas moins une œuvre d'un sentiment élevé et d'un ensemble harmonieux. Seulement nous croyons qu'il y a quelque péril à se confiner, comme le font plus ou moins les trois artistes que nous venons de nommer, dans le genre de peinture sans ressort, dans cette atténuation de l'expression de la vie, dans cette harmonie éteinte du gris, dont ils semblent s'être formé une esthétique à leur usage. Il est juste, toutefois, de reconnaître qu'une petite toile de M. Lenepveu, *le Pape Pie IX à la chapelle Sixtine, à Rome*, est d'une couleur gaie, éclatante et harmonieuse. Cette chapelle Sixtine paraît porter bonheur aux peintres non coloristes qui s'y arrêtent; témoin M. Ingres!

A. J. Du Pays.

Le secret de la Bianetti,

PAR HAUFF.

(Suite. — Voir les numéros 644 et 645.)

Ici la malade ouvrit les yeux : elle regarda alternativement le docteur et la domestique; mais ce n'était pas eux qu'elle cherchait.

— Il est donc parti, murmura-t-elle, parti pour toujours. Ah! docteur, vous si bon, allez chez M. Bolné.

— M. Bolné; mais, mon Dieu, mademoiselle, que lui voulez-vous à mon pauvre juge, votre histoire ne l'a déjà que trop ému. Il est au lit, malade; en quoi donc, peut-il vous être utile?

— Non, non, vous ne me comprenez pas : M. Boloni, le professeur de musique; il loge à l'hôtel de Portugal.

— Ah! j'en ai entendu parler, répondit le docteur, mais que faut-il lui dire?

— Qu'il vienne une seule fois encore, docteur; je lui dirai tout, je lui avouerai tout. — Je lui avouerai tout; — mais non, je ne pourrai pas lui raconter cela moi-même. — Docteur, si vous... — Oui, j'ai confiance en vous, à vous je puis tout dire; et puis vous irez le répéter à mon pauvre ami, n'est-ce pas?

— Certes, disposez de moi, mon enfant, je ferai tout ce qu'il faudra pour vous guérir, mais à condition que vous allez prendre du repos.

— Demain, n'est-ce pas, de bonne heure, le plus tôt possible? Oui, je le sens, je serais trop fatiguée maintenant. Merci, mon bon docteur! merci. Ah! un mot encore : Louisette, donne à monsieur son foulard.

La femme de chambre ouvrit une commode, et tendit au docteur un foulard rouge qui répandait une pénétrante mais agréable odeur.

— Ce foulard ne m'appartient pas, dit M. Lelong; vous vous trompez, je n'ai que des mouchoirs en toile.

— Cependant, répondit la fille, nous avons trouvé ce foulard cette nuit près de ce fauteuil; il n'appartient à personne de la maison, et vous seul êtes entré ici.

Le docteur allait dire : « A moins que ce ne soit l'assassin, » lorsqu'il surprit le regard de la cantatrice qui exprimait un profond étonnement.

— Montrez-le-moi, dit-elle avec anxiété, c'est une circonstance à laquelle je n'avais pas encore songé. Elle prit le foulard, l'examina, et, découvrant dans un des coins un P gothique, surmonté d'une couronne, elle se mit à trembler.

— Mademoiselle, dit Lelong, vous paraissez connaître ce foulard et la personne qui l'a perdu. Croyez-moi, ne dissimulez pas davantage, il ne sert à rien de tromper la justice. Me permettez-vous d'emporter cette pièce de conviction, d'en faire usage?

La Bianetti parut lutter avec son indécision; à la fin cependant, elle tendit le foulard au docteur. — Soit, dit-elle, l'assassin reviendra peut-être et me frappera d'une main plus sûre; mais au moins j'aurai fait mon devoir. Prenez ce mouchoir, docteur, et faites-en ce que bon vous semblera. Demain je ne vous laisserai rien ignorer.

On s'imagine aisément combien ces événements préoccupaient le docteur Lelong à l'exclusion de tout autre pensée. Ses nombreuses pratiques lui étaient en ce moment à charge, et autant il aimait autrefois à aller bavarder avec quelques belles dames affligées de vapeurs, — car sa clientèle se recrutait principalement parmi la haute société, — autant il était cette fois disposé à les négliger, au risque des reproches d'abandon et d'insensibilité qu'on ne manquerait pas de lui adresser à son retour. Mais c'était là le moindre souci du docteur; et certes il se fût soustrait le lendemain matin à l'impatiente attente de mainte comtesse ou baronne, s'il n'eût vu dans ces courses le moyen de défendre sa protégée dans les maisons de l'aristocratie, ou tout au moins de se mettre au courant des moindres bruits répandus sur le compte de la cantatrice. Peut-être parviendrait-il à apprendre quelque chose du jeune maestro qui paraissait exercer une grande influence sur la Bianetti, et dont il avait fait la connaissance d'une si singulière façon. Il se résigna donc, et fit ses visites comme d'habitude avant de se rendre auprès de sa malade.

Le docteur ne fut pas très-satisfait de ses pérégrinations dans les salons, ou plutôt dans les boudoirs de la capitale. Lorsqu'il prononçait le nom de sa protégée, on haussait les épaules. On la jugeait avec d'autant plus de jalousie, qu'on avait été longtemps privé du malin plaisir de mal parler d'elle. Les envieux, les détracteurs, — quelle artiste n'en a pas, surtout si elle est jolie et jeune? — ses détracteurs paraissaient heureux du malheur qui lui était arrivé, et, en racontant les faits, ils brochaient dans le tissu de leur récit des observations méchantes, des réticences calomnieuses. Les indifférents disaient : — Bah! que voulez-vous, ces Italiennes sont ainsi faites; une enfant de Gérolstein n'aura jamais de tels antécédents. Ses amis la plaignaient, mais en silence; ils redoutaient plus pour sa bonne réputation qu'ils n'osaient défendre, que pour sa santé dont ils parlaient beaucoup. Pauvre fille! se disait Lelong, résolu à la servir avec d'autant plus de zèle.

Le professeur de musique était peu connu. On ne savait rien de lui, ni en bien, ni en mal. Il était arrivé à Gérolstein depuis six mois environ, avait loué une mansarde à l'hôtel de Portugal et vivait très-retiré, se consacrant à son art. Quelques leçons de chant et la vente de ses compositions musicales suffisaient à ses besoins. Tous ceux qui s'étaient trouvés en contact avec lui avaient reconnu en lui une certaine exaltation maladive et des allures fort excentriques : mais, à le mieux connaître, on était forcé de lui accorder un cœur sensible et aimant, une intelligence supérieure. Sa conversation, aux formes brusques et désordonnées, avait des saillies, des éclairs de génie, qui permettaient d'apprécier la valeur de l'homme. Son art était son thème favori, et plus d'un amateur de musique avait pris l'habitude d'aller prendre ses repas à la table d'hôte de l'hôtel de Portugal, rien que pour avoir le phaisir de causer avec le maestro italien. Mais ceux-là même qui étaient le plus en contact avec le musicien disaient que ses discours frisaient parfois la folie. C'est ainsi qu'à table, la veille au soir encore, il avait développé avec une ardeur fiévreuse une thèse paradoxale qu'il affectionnait beaucoup et qu'il défendait avec un talent et une originalité remarquables, dignes d'une meilleur cause. Il avait soutenu, envers et contre tous, que si la musique, le plus sublime des arts, est d'origine divine, ce caractère n'est propre qu'au chant de l'homme, surtout dans les grandes masses orchestrales. La voix de la femme, disait-il, est l'œuvre dn démon, le produit de la chute, la création de l'orgueil. Dans le paradis, Adam seul chantait; Eve était son premier auditoire, et le chant de la femme naquit avec sa première révolte contre Dieu.

— Et comment pourrait-il en être autrement? continuait-il; où réside, dans la nature, la vraie beauté, la véritable force? N'est-ce pas le lion qui rugit le mieux, la biche brame-t-elle comme le cerf; et dans le monde innocent des oiseaux, le mâle ne s'est-il pas réservé, de l'aveu de tous, le plumage le plus éclatant et le chant le plus mélodieux? Les femmes et ce qui procède d'elles représentent le principe du mal; depuis Eve, elles sont les éternelles causes de la chute toujours renouvelée de l'homme, première, seule et véritable émanation de la Divinité.

Personne ne connaissait à Boloni un ami intime, et ses rapports avec la cantatrice étaient ignorés de tous.

Avant de clore la liste de ses visites, le docteur voulut encore se rendre chez son camarade, le juge au tribunal de commerce. Il le trouva toujours souffrant et au lit, très-abattu, racontant d'une voix étranglée et dolente une foule d'absurdités sur des choses dont il n'avait pas l'habitude de s'occuper. Son lit était couvert de codes, de commentaires

sur la loi pénale, de collections de procès célèbres, pièces qu'il lisait, compulsait et étudiait avec la plus anxieuse attention. Mme Bolné raconta que son mari n'avait fait que cela toute la nuit, ne s'interrompant que pour geindre et gémir. Il avait dévoré toutes les procédures suivies contre Lesurques et autres innocents morts sur l'échafaud ; lorsque Lelong s'approcha de lui, lui demandant des nouvelles de sa santé, le malade s'embarqua dans une longue dissertation sur les avantages que présentait l'ancienne législation. Les procès y duraient dix ans; mais au moins on avait la chance et le temps de faire reconnaître son innocence ; ce qui n'est plus guère possible depuis qu'on a recours à des formes plus expéditives qui vous arrêtent aujourd'hui et vous pendent demain.

A la fin, le docteur put aller voir la cantatrice. Il trouva celle-ci accablée, comme si pour elle tout espoir de bonheur avait disparu de la terre. Ses yeux étaient rouges et gonflés; elle avait sans doute beaucoup pleuré. La blessure se guérissait on ne peut mieux ; mais, à mesure que le corps paraissait se ranimer, l'âme perdait de son énergie et de sa vitalité.

— J'ai longtemps réfléchi, docteur, à la promesse que je vous ai faite hier soir, dit-elle, après les premiers reproches et les excuses du médecin sur sa venue tardive. Quel étrange hasard que celui qui mêle votre vie à la mienne ? Je ne vous connaissais pas, je savais à peine qu'il y avait à Gérolstein un docteur Lelong ; et maintenant que le malheur m'a si rudement frappée, Dieu m'envoie pour me consoler un ami paternel et dévoué ?

— Mademoiselle, répondit Lelong, le médecin a d'autres devoirs à remplir que de tâter le pouls du malade, de bander ses blessures et de lui prescrire des drogues. Croyez-le bien, lorsque nous sommes, comme je le suis en ce moment, assis à côté d'un malade chez lequel nous entendons le pouls de l'âme battre avec plus d'agitation que celui des veines; lorsque nous voudrions sonder des plaies que nul ne voit, alors le médecin devient bien vite un ami, et la merveilleuse union qui existe entre l'âme et le corps exerce aussi son action intime et rapide sur ces promptes amitiés entre l'homme de l'art et son client, amitié plus sincère et plus durable que les amitiés contractées dans le tourbillon de la vie du monde.

— Vous avez raison, dit Giuseppa en saisissant la main du brave homme. Eh ! je crois que mon âme, elle aussi, a trouvé son médecin. Mais ne vous y trompez pas, votre tâche sera rude. Qui sait ? vous devez peut-être me représenter devant les tribunaux. Si vous voulez vous soumettre à ces tribulations pour venir en aide à une pauvre femme sans appui, je ne vous dissimulerai rien.

— Je le veux, répondit le docteur en serrant la main amaigrie de la malade, qu'il avait gardée dans les siennes.

— Réfléchissez-y bien, continua-t-elle ; le monde a tué ma réputation, il m'accuse, il me juge, il me condamne. Si vos belles clientes, si la cour, si le public vous désignent comme celui qui seul a pris fait et cause pour moi, moi, l'infâme Italienne, l'actrice éhontée, dites, oserez-vous vous exposer à ces accusations ?

— Je l'oserai et je les forcerai au silence, reprit le docteur d'une voix ferme ; parlez, je vous écoute.

— Mon père, dit la cantatrice, était Antonio Bianetti, un célèbre violoniste que vous avez peut-être connu, au moins de nom, dans vos jeunes années, car sa réputation était devenue européenne par les concerts qu'il a donnés dans la pluparts des capitales et des grandes villes du continent. Mes souvenirs remontent jusqu'à l'époque où, ayant atteint ma quatrième année, il me faisait chanter des gammes qu'il jouait sur son violon. Il paraît que je ne m'en tirais pas trop mal, car des baisers étaient ma récompense habituelle. Ma mère d'ailleurs avait été, de son temps, une artiste de mérite ; elle assistait ordinairement mon père dans ses concerts. J'avais cinq ans lorsque mon père mourut en voyage. Il avait vécu avec l'insouciance propre aux artistes, et nous laissa sans ressources.

Ma mère fut obligée de gagner notre vie en continuant ses pérégrinations musicales. C'est ainsi qu'elle fit la connaissance d'un homme plus jeune qu'elle, musicien également, qui paraît l'avoir entourée d'abord des plus vives démonstrations d'amour, bien que la suite ait montré qu'il ne l'avait épousée que pour tirer parti de sa voix. Il fut nommé chef d'orchestre dans une petite ville de la Champagne, où nous allâmes nous établir. Hélas ! c'est alors seulement que commencèrent nos véritables malheurs.

Trois enfants naquirent encore de ce mariage, et ma pauvre mère perdit si complétement la voix, qu'elle dut renoncer à l'exercice de son art.

La grande ressource qui faisait vivre le ménage se trouva ainsi supprimé, car les concerts de mon beau-père n'avaient attiré du monde que par le talent de ma mère.

A partir de ce moment, il la maltraita et la tyrannisa dans ses plus chères affections. A moi il refusa toute nourriture jusqu'à ce qu'il trouvât un moyen de m'exploiter. Mon martyre fut cruel : il commençait avec le jour. Mon persécuteur me faisait apprendre sans trêve ni relâche les morceaux les plus ardus de Mozart, de Gluck, de Rossini et des autres grands maîtres de la musique ; puis le dimanche il me menait au concert. Là, devant la foule assemblée, victime couronnée de roses, je devais chanter, le sourire aux lèvres, couverte d'applaudissements, ces mélodies que pendant une semaine entière on avait serinées à mes oreilles. C'était des félicitations à n'en pas finir, que mon père accueillait avec des regards hypocrites, ma mère avec des larmes dans les yeux. Hélas ! docteur, à l'âge de dix ans, la pauvre Fifine, car c'est ainsi qu'on avait métamorphosé mon doux nom de Giuseppa, la pauvre Fifine était devenue une de ces infortunées petites merveilles que la nature, pour leur malheur, a douées d'un beau talent.

Mon histoire a été celle de la plupart de mes semblables : tant de coups pour une note fausse, tant d'heures à jeun pour une intonation manquée.

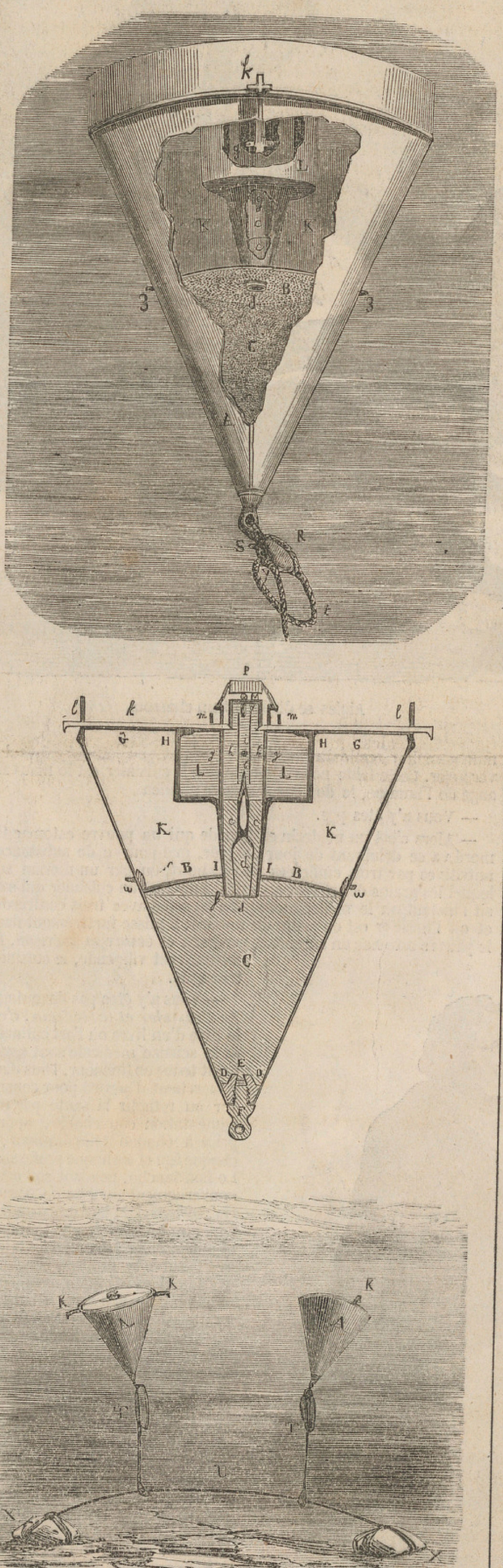
Ma mère ne put résister à tant de chagrin, à tant de douleurs; sa vie partit avec ses pleurs, goutte à goutte : un matin de printemps, nous la trouvâmes morte !

Que dire encore ? Mes souffrances, que je ne croyais pas pouvoir s'aggraver, m'accablaient au point que parfois l'idée du suicide s'emparait de moi. J'étais bien jeune cependant; et à cet âge la mort est si effrayante ! Mais rien n'égalait mes peines. Il me fallait diriger le ménage, élever mes jeunes frères et sœurs, et puis chanter, toujours chanter ! Oh ! l'horrible chose ! L'enfer n'a pas de tels tourments !

Trad. par AUG. COUVREUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

Machine infernale (Jacobi).



A, cône en zinc, composé de trois feuilles soudées ; B, cloison en zinc, soudée avec les parois du cône ; C, chambre remplie de poudre ; D, cône en plomb soudé avec le cône ; E, ouverture pour l'introduction de la poudre, et bouchée par un morceau de liége ; F, piton à vis fermant le cône et servant à l'amarrer ; G, cloison en zinc ; H, chambre soudée avec la partie G ; I, cône en zinc soudé à la partie inférieure de H ; J, plaque en fer-blanc fermant l'ouverture inférieure du cône I et soudée ; K, chambre remplie d'air ; L, chambre inférieure renfermant la fusée et contenant de l'eau ; *c*, cône en plomb percé d'un petit canal avec une chambre contenant de la poudre ; *d*, chambre à poudre ; *b*, massif en plomb destiné à briser la fiole ; *g*, cylindre en zinc ; *h*, petit cylindre en cuivre ; *k*, targettes en cuivre ; *l*, ouverture dans la paroi du cône A ; *m*, petits conduits; M, chapiteau percé de quatre trous et portant un piton ; *q*, piton en cuivre ; P, flotteur en bois ; *w*, trois pitons, usage inconnu ; Z, rondelles en cuir ; R, poulie sous rea ; S, goupille en fer servant à maintenir l'orin ; *t*, orin fixé à l'estrope de la poulie ; *y*, amarrage à l'orin ; *u*, orin de réunion de deux cônes ; *x*, pierres fixées au bout des orins.

Mon cher directeur,

Vous devez être impatient d'avoir quelques détails sur les terribles machines infernales dites Jacobi, qui font encore en ce moment la gaieté et la distraction de nos escadres. Vous vous rappelez sans doute tout le bruit qu'on a fait, il y a à peu près dix-huit mois, de ces machines d'une merveilleuse puissance et qui devaient détruire nos marines, sans qu'il en coutât rien aux Russes, que les dépenses de leur invention. Semées à profusion au fond de la mer, dans des rayons assez considérables de Cronstadt et de Sweaborg, les ennemis espéraient que leur présence anéantirait nos flottes, et rendraient au moins impossible l'accès de leurs places de la Baltique.

Vous savez maintenant la vérité sur ces jacobis, ainsi nommés du nom de l'inventeur.

Il y a quelque temps, le vapeur anglais *le Merlin*, portant les deux amiraux, était allé faire une reconnaissance du côté de Cronstadt, quant une explosion simultanée sur l'ava t et sur l'arrière vint faire craindre un accident sérieux, dont ils ne pouvaient encore bien reconnaître les causes. Au mouillage, il fut reconnu que quelques feuilles de cuivre avaient seulement été endommagées. Beaucoup de bruit pour rien ! Quelques jours après, un autre navire à vapeur éprouva les mêmes commotions, qui brisèrent quelques pales de ses roues. Aussitôt officiers et matelots se mirent à la recherche de ces terribles engins. La pêche, commencée il y a six jours, a déja rapporté dans nos filets de soixante à soixante-dix jacobis.

Quelques accidents accompagnèrent nécessairement nos premières prises, mais sans dangers bien sérieux ; peu à peu on put s'en emparer comme d'un poisson dont la morsure est dangereuse, et nous pûmes alors les examiner à loisir.

Figurez-vous donc une sorte de gros cône, ayant 50 ou 60 centimètres de hauteur sur 45 centimètres de diamètre à la base, formé d'une feuille de tôle galvanisée, et divisé intérieurement en deux compartiments par une cloison parallèle à la base. Le premier compartiment, situé près du sommet du cône, est rempli de poudre, l'autre est vide et traversé suivant l'axe par un tube de fer-blanc, dans lequel se loge un mécanisme à fusée destiné à produire le feu, et à le transmettre à la charge de poudre aussitôt que la simple rencontre d'un corps solide vient produire une légère pression sur une tige très-sensible, maintenue contre la surface extérieure du cône.

Cette tige sensible, maintenue sur la base dans le sens du rayon, et qu'un léger ressort tend sans cesse à écarter du centre, est repoussée sur lui, par tout corps résistant qui vient frapper la machine, elle choque alors l'extrémité d'une autre tige établie suivant l'axe même du cône et seulement maintenue par son extrémité inférieure, encastrée dans une petite boîte que porte la cloison qui sépare les deux compartiments dont je vous ai parlé.

Le choc imprimé à la tige a pour effet de briser un tube fragile, rempli d'acide sulfurique, l'acide se répand sur du coton imprégné d'une matière chimique qui prend feu immédiatement ; le feu se communique à une petite quantité de poudre qui remplit le reste de la boîte, et dont l'explosion, chassant une rondelle de fer-blanc légèrement soudée, produit l'inflammation de la charge de poudre enfermée dans le compartiment inférieur du cône.

Voilà l'appareil dont on nous avait tant effrayé ! Il faut avouer cependant que cette invention est ingénieuse ; mais, pour que ces machines produisissent jamais l'effet que les Russes en attendaient, il faudrait un concours de circonstances tel, que l'on peut dire en confiance qu'il ne se présentera jamais.

Correspondance.

Paris, 9 juillet 1855.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Permettez-moi de rectifier une erreur involontaire, et dont pourrait se plaindre un grand orateur, qui fut le défenseur le plus énergique, le plus habile et le plus éloquent défenseur de Bérenger, j'ai nommé M. Dupin.

J'ai donc attribué à M. Berryer une admirable parole de M. Dupin, à propos des biographes, des pamphlétaires et autres assassins que flétrissait, d'une si digne et courageuse façon, l'illustre procureur général : « Ils rentrent dans la condition des plus vul- « gaires criminels, et je n'ai rien a stipuler pour eux. »

Ici ma faute est double : j'ai confondu la cour d'appel avec la cour de cassation ; j'ai pris pour un simple arrêt ce qui était bel et bien un arrêt définitif.

Agréez, etc.

JULES JANIN.

A M. C. S..., à Bruxelles. *Un poëte*, 19, passage Vendôme.

Les Gerbes poétiques, M. Varigault, libraire à Châtellerault.

M. A. T..., à Paris. — Engel-Schaeck, relieur de *l'Illustration*, 18, rue des Marais Saint-Germain.

M. F. D... — On nous a indiqué, comme répondant à votre désir, la maison 41, rue du Chemin-de-Versailles, aux Champs-Elysées. Bon gîte, bon air, bonne compagnie, non loin de l'Exposition et au centre de toutes les promenades. Vous serez là en famille.

Un musée d'histoire naturelle aux Champs-Elysées.

Derrière une des grilles qui clôturent, sur l'avenue Gabrielle, les verdoyants jardins dépendant des splendides hôtels du faubourg Saint-Honoré, s'élevait sans bruit, depuis quelques semaines, un svelte et élégant chalet, dont la construction mystérieuse intriguait au plus haut degré les promeneurs habituels de ce coin des Champs-Élysées. Sera-t-il, comme le bloc de marbre du sculpteur, non pas Dieu, table ou cuvette, mais encore un de ces trop nombreux vide-bouteilles dont l'envahissement progressif doit singulièrement réjouir l'administration des contributions directes, au point de vue de la patente ? Tels étaient les sentiments de crainte qui agitaient ceux qui s'intéressent à la conservation du peu de promenades qui nous reste ; cette crainte n'a point, heureusement, été justifiée par l'événement. Le chalet de l'avenue Gabrielle ne donnera pas l'hospitalité aux consommateurs de chopes plus ou moins strasbourgeoises : il est destiné à abriter une collection de préparations d'histoire naturelle d'autant plus intéressante, qu'elle sort de la ligne ordinaire de ces sortes d'exhibitions.

Son auteur, M. de Challande, qui, renommé parmi les plus intré-

pides chasseurs de la Suisse, a commencé par être un destructeur déterminé, est devenu, grâce à l'attrait que lui a inspiré l'histoire des animaux tombés sous ses coups, un naturaliste d'autant plus habile, qu'il avait été à même de mieux observer ses sujets dans tous leurs mouvements et leurs allures.

La collection de M. de Challande ne se borne point, en effet, à la représentation froide et isolée des oiseaux et des mammifères des Alpes; l'étude constante de son auteur a été, au contraire, de présenter toujours à l'attention du spectateur les animaux préparés, soit par séries de famille offrant les diverses phases de leur existence, depuis l'éclosion ou la naissance jusqu'à l'entier développement, soit par groupes mettant en relief ou en action les diverses attitudes ou passions qui agitent ce monde velu ou empenné.

Parmi les groupes qui présentent le plus d'intérêt, nous avons choisi, pour le reproduire, celui où deux aigles royaux des Grisons, occupés à dépecer un chamois victime de la balle d'un chasseur, sont dérangés dans leur repas par un dernier et plus puissant confrère, qui s'abat en planant sur leurs têtes, et vient, troisième larron, prendre, sinon la proie tout entière, au moins sa large part du festin.

Aigles se disputant un chamois.

Ce spécimen de la manière dont M. de Challande s'entend à conserver et à mettre en œuvre ses préparations, suffira à donner une idée de l'attrait inattendu qu'offre la disposition des groupes qui forment son importante exposition, et dont la vérité et la variété, déjà dignement appréciées par les habitants des villes de Munich et de Londres, ne peuvent manquer d'intéresser à leur tour les nombreux amateurs d'histoire naturelle de Paris.

G. FALAMPIN.

Le Cuisinier et le Médecin.

Vous croyez lire le titre d'une fable; vous vous dites, je devine. Un cuisinier précipitait un gourmet par cette pente que parfument les truffes et qu'arrosent les coulis; survient un médecin qui chasse le cuisinier, et ramène lentement le sujet à la vie par le sentier où murmure la cascade du bouillon de veau et où l'épinard est seul à verdoyer. Cette fable nous apprend que le cuisinier est le mauvais ange de l'homme, le docteur son ange gardien.

— Vous n'y êtes pas.

— Alors c'est un médecin en face de qui un pauvre estomac timoré va se délabrant de jour en jour, mal pourvu de substances nutritives par trois cuillerées de racahout, ou par un merlan sur lequel les grains de sel sont comptés. Survient un cuisinier qui saisit l'instant où le médecin consulte au salon avec trois confrères, et où l'héritier est en quête du notaire; il glisse furtivement dans le pauvre estomac un succulent perdreau et assure sa guérison. Le médecin est vilipendé, le cuisinier triomphe.

Le cuisinier et le médecin.

— Vous n'y êtes pas davantage. *Le Cuisinier et le Médecin*, c'est le titre d'un livre où l'art culinaire et la science médicale sont également tenus en honneur. Tous deux y marchent d'accord pour conserver ou rétablir la santé par une alimentation convenable, appropriée à chaque tempérament, à chaque âge et à chaque profession. Le bon Sancho, pendant son court gouvernement de l'île de Barataria, se trouvait placé entre un cuisinier et un médecin, le tentateur et le conseiller; mais le tentateur avait suivi le procédé banal : il avait préparé ses mets, sans s'être entendu d'avance avec le conseiller; aussi ce dernier avait-il raison quand il proscrivait de sa grande baguette des mets perfides, aux saveurs insidieuses. Cette fois, grâce au livre que publie M. Curmer, le conseiller est appelé à présider aux fourneaux à côté du tentateur, l'appétit est aiguisé conformément aux règles de l'hygiène; et ne craignez pas que, pour s'imposer la loi de rester toujours saine, la cuisine en sera moins parfaite. M. Arago a dit dans son *Éloge de Gay-Lussac* : « Celui qui parviendrait à réduire à des règles uniformes et précises la préparation de nos aliments, surtout de ceux qui sont destinés aux classes pauvres, résoudrait une importante question d'hygiène. Je me persuade qu'un jour la postérité manifestera quelque étonnement en voyant qu'en plein dix-neuvième siècle, le régime alimentaire du plus grand nombre était abandonné à des empiriques des deux sexes, sans intelligence et sans instruction. »

M. le docteur Lombard a répondu à l'appel de l'illustre savant; il a pris la direction d[e]
livre, et s'est aidé d[es]
conseils d'une société d[e]
chimistes, de cuisini[ers]
et d'officiers de bouch[e].
Un autre médecin, à q[ui]
des études spéciales re[n]-
daient la tâche toute f[a]-
milière, s'est chargé d[u]
Traité des tempéra-
ments, qui sert d'ut[ile]
et brillante introducti[on]
au Dictionnaire de cuis[i]-
ne, d'économie domest[i]-
que et d'hygiène alimen-
taire. Le docteur Consta[n]-
tin James a fourni to[us]
les renseignements s[ur]
les eaux minérales, pl[us]
spécialement sur cel[les]
dont on fait usage sur [nos]
tables.

A chaque page vo[us]
rencontrez les noms [de]
Carême et Plumerey,
chers aux gourmets,
confondant avec ceux d[es]
académiciens Chevreul [et]
Payen. — Le grand C[he]-
vet, le fondateur de [sa]
dynastie, a donné tous [les]
documents nécessai[res]
pour le découpage [des]
viandes, et les figures [in]-
tercalées dans le texte [ont]
été faites sous ses ye[ux].
Les fromages ont été [dé]-
crits avec un soin pa[rti]-
culier et inusité jusq[u'à]
ce jour. Les vins ont [été]
l'objet de longues et [sé]-
rieuses études; leur [no]-
menclature est compl[ète],
l'indication de leurs [pro]-
priétés soumises à un [ri]-
goureux examen.

Jusqu'à ce jour on [n'a]-
vait écrit que pour [les]
gourmets seulement; [ce]
livre aura de plus l'av[an]-
tage d'être utile aux [mè]-
res de famille pour la [di]-
rection de leur maiso[n,]
l'éducation hygiénique [de]
leurs enfants. Il ne le[ser]-
pas moins aux conva[les]-
cents, ainsi qu'aux [per]-
sonnes atteintes de [ma]-
ladies chroniques, et [qui]
ont besoin de se con[for]-
ser un régime parti[cu]-
lier.

SAINT-GERMAIN LE[DUC].

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'homme qui ne voit pas la vie en rose, s'attend à tout.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adress[er d'a]-
vance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter [les re]-
tards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des [collec]-*
tions complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou [numé]-
ros séparés pour compléter des collections.

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, [...]
par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. A[...]
Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageri[es, des]
principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, o[n peut]
s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Col[ogne et]
de Sarrebruck.

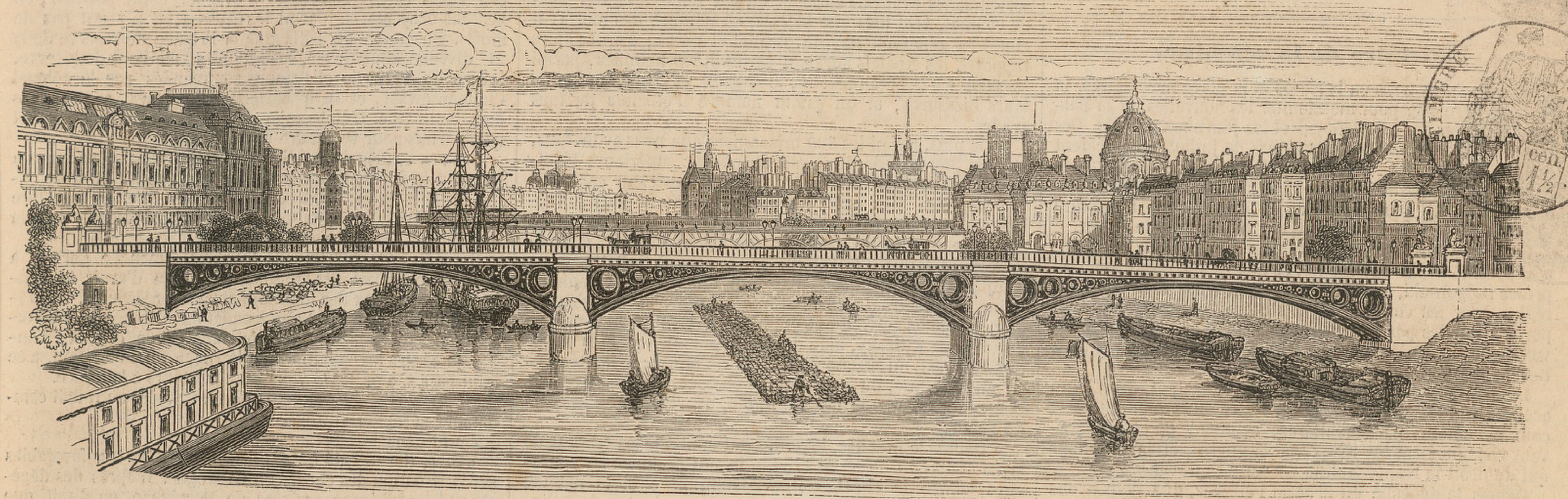
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

21 JUILLET 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^mes des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 647. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Ascension du Moench. — Croquis et tableaux. — De la révocation de l'édit de Nantes et de ses conséquences économiques. — Nouveau télégraphe sous-marin. — Exposition universelle des beaux-arts. — Chronique littéraire. — Bibliographie. — Mélanges industriels : les instruments de musique de M. Gautrot. — Le secret de la Bianetti (suite). — Etudes sur les arts en Allemagne. — Académie des sciences morales et politiques ; premier semestre de 1855. — Le général Rapp. — Le Grand-Pardon, à Chaumont. — Exposition universelle de l'industrie : les tissus de coton ; les produits de l'Algérie. — Revue agricole. — Le château de Vincennes. — Les pipes de l'Oberland bernois. — Histoire d'un portrait à deux têtes. — Le bombyx du chêne. — Avis divers. — Echecs. — Variétés.
Gravures : La récréation au camp. — Le village de Grindelwald ; le

Les récréations au camp en Crimée.

Moench, etc. — Croquis et tableaux; Greuze et Poussin. — Le Pilori, tableau de M. Glaize; la Flagellation, par M. H. Lehman; Graziella, par M. R. Lehman. — Les instruments de musique de M. Gautrot : l'établissement; l'atelier des facteurs; les magasins; la fabrication. — Le peintre allemand Richter, son graveur et son éditeur; spécimens divers de ses compositions populaires — La peinture réaliste de M. Courbet; caricatures par Quillenbois. — La statue du général Rapp, par M. Bertholdi. — Procession du Grand-Pardon, à Chaumont. — Exposition des produits de l'Algérie. — Vue d'une partie du transept. — Vues diverses du château de Vincennes; neuf gravures. — Le bombyx du chêne. — Rebus.

Histoire de la semaine.

A peine avons-nous eu le temps et la place nécessaires, la semaine dernière, pour mentionner les nouvelles de la Baltique publiées par *le Moniteur* et les journaux anglais. Ces nouvelles, da ées des premiers jours de juillet, annonçaient que les bâtiments à vapeur anglais font une chasse assez fructueuse aux bateaux russes qui cherchent à s'introduire à Cronstadt. Un seul bâtiment, *la Magicienne*, a capturé et coulé un certain nombre de navires chargés de granit.

Le 29 juin, un bâtiment parlementaire, sorti de Cronstadt, a apporté aux amiraux des flottes alliées une notification du prince Dolgorouki, ministre de la guerre, indiquant certaines règles pour les communications entre les belligérants, et portant que les parlementaires ne seraient plus reçus à l'avenir que sur trois points, à Cronstadt, à Sweaborg et à Revel.

Les amiraux des puissances alliées protestent, dans leurs accusés de réception, contre ces restrictions apportées aux communications parlementaires, estiment qu'elles aggravent virtuellement les maux de la guerre, et rejettent sur qui de droit la responsabilité de cette aggravation.

Depuis la dépêche du général Pélissier, que nous avons mentionnée dans notre dernier numéro, il en est arrivé d'autres qui, sans annoncer rien de décisif ni de prochain, sont pourtant rassurantes en ce qui touche la continuation des travaux d'approche. La dépêche en date du 12 porte que les troupes se consolident dans leurs nouveaux cheminements et que la construction des batteries du Carénage se poursuivait activement. Un déserteur arrivé au camp avait annoncé la mort de l'amiral Nachimoff, tué, la veille, d'une balle au front dans le bastion Central. Cette nouvelle n'est pas encore confirmée au moment où nous écrivons.

Une autre dépêche du général Pélissier, insérée mardi au *Moni eur*, annonce que nos troupes ont remporté, dans la nuit du 14 au 15, un avantage du côté de la tour Malakoff. Les Russes, qui avaient tenté une sortie pour enlever une embuscade, ont été repoussés. Notre perte a été de neuf tués et de onze blessés, dont le capitaine Catel, des zouaves de la garde.

Les correspondances de Sébastopol, arrivées par le dernier paquebot de Constantinople, sont en date du 2 juillet. Elles sont presque exclusivement consacrées à l'historique des derniers moments de lord Raglan. Nous remarquons dans celle que publie *le Constitutionnel*, le détail suivant :

« C'était chez lord Raglan que se passaient toutes les entrevues, car le quartier général français n'offrait que des abris en toile. Les soldats ont donné un surnom à ces entrevues fréquentes que nécessitent les éléments si divers dont se composent les armées alliées. Ils appellent les conférences les *circonférences*, et ce mot seul peint mieux que de longs discours une des plus grosses difficultés de la situation. La multiplicité des chefs turcs, français, sardes, anglais, c'est presque la confusion des langues. La tradition, il est vrai, rapporte, dit-on, que la Crimée est voisine de la terre où fut élevée la tour de Babel. »

Une correspondance de Balaklava, 30 juin, publiée par *le Journal de Constantinople*, fait remarquer que lord Raglan est le vingt-deuxième des officiers généraux anglais qui, depuis le commencement de la guerre, pour cause de décès, de blessure ou de maladie, ont cessé de faire partie de l'armée d'Orient.

Voici en quels termes on célèbre à Saint-Pétersbourg le combat du 18 juin. L'histoire ne manquera pas de rechercher la vérité entre des récits qui sont loin d'être d'accord sur les circonstances et les résultats :

« On a reçu, dit *le Journal de Saint-Pétersbourg*, de l'aide de camp général prince Gortschakoff le journal du 16 au 29 juin, qui contient des données complémentaires sur la manière brillante dont l'assaut de Sébastopol a été repoussé, ainsi que des détails sur les travaux ultérieurs de l'assiégeant et sur les mesures prises par nous pour y résister.

« En raison du nombre considérable des troupes mises en ligne par l'ennemi, de l'impétuosité de son attaque et de l'opiniâtreté du combat, la journée du 18 juin peut être, pour la garnison de Sébastopol, mise au rang des faits les plus héroïques de nos annales militaires. Dès la pointe du jour, au milieu de la canonnade la plus étourdissante, l'ennemi s'ébranla pour l'assaut, dans le ferme espoir, à ce qu'il paraît, que la canonnade de la veille avait fait brèche à nos ouvrages et les avait rendus accessibles. Sa chaîne épaisse embrassait une étendue de quatre verstes, et derrière elle marchaient des colonnes soutenues par de fortes réserves : c'est dans cet ordre que l'assaillant se précipita sur les fortifications et engagea la lutte la plus sanglante.

« Le sang-froid et les talents militaires du lieutenant général Khrouleff, la fermeté de ses aides immédiats, le contre-amiral Panfiloff et le général-major prince Ouroussoff, de même que la haute abnégation de tous ceux qui prirent part à cette affaire, depuis le général jusqu'au dernier soldat, rendirent vains les efforts opiniâtres de l'ennemi. Les valeureuses troupes de Sébastopol avaient réussi, dans la nuit du 17 au 18 juin, à réparer, sous le feu le plus vif, tous les dommages, et pendant l'assaut, après avoir repoussé les attaques désespérées des assaillants, elles en poursuivirent quelques détachements jusqu'à ses tranchées.

« En conséquence, les alliés se voient contraints de continuer le siége; mais il leur prendra encore sans aucun doute beaucoup de temps et leur coûtera de nouveau d'immenses sacrifices.

L'opiniâtreté et la durée de l'assaut, pendant lequel les masses ennemies durent s'avancer sous le feu meurtrier de la mitraille, ne peuvent manquer d'avoir occasionné de grandes pertes dans leurs rangs. S'il faut en croire les déserteurs, les Français auraient eu dix mille hommes hors de combat, tant tués que blessés; au nombre des morts, il citent les généraux Mayran, Brunet et Voran; d'après leurs rapports, les Anglais auraient perdu 3,500 hommes, parmi lesquels les généraux Colin, Campbell et York, morts de leurs blessures, et un grand nombre d'officiers de tous grades.

« De plus, parmi les 600 prisonniers que nous avons faits, et dont 300 blessés, il y avait un officier supérieur, 11 officiers subalternes français, et l'officier supérieur anglais.

« De notre côté, outre les officiers nommés dans le rapport du 19 juin, nous avons à regretter la mort du brave capitaine en second Ostrovsky, commandant la 5e compagnie du régiment d'infanterie de Sevsk, qui, à la tête de sa compagnie, avait chargé avec tant d'impétuosité l'ennemi qui avait pénétré dans la batterie Gervais, et les officiers dont les noms suivent ont été blessés, savoir : le capitaine de vaisseau Kilinsky, aide de camp de l'empereur; le major Roudanovski, du régiment d'infanterie Minsk; le lieutenant-colonel Nikitine, du régiment de chasseurs d'Odessa, et le lieutenant-colonel prince Bagration, du régiment d'infante- de Yélets.

« Depuis leur échec, les alliés ont continué les travaux de siége ci-après : du 19 au 27 juin, ils ont prolongé les approches contre le cimetière, le bastion n° 5 et la redoute Schwartz, réuni par une tranchée les redoutes de Sélinghinsk et de Volhynie, poussé en avant un cheminement partant de la lunette de Kamtchatka, et construit une batterie à gauche de la redoute de Sélinghinsk, sur le versant descendant vers la baie ; mais tous ces ouvrages sont tellement entravés par le feu bien dirigé de notre artillerie, que la tentative de l'ennemi d'ouvrir le 22 juin une tranchée contre le Péressyp a été complétement arrêtée par nos batteries les plus voisines, et n'a pas été renouvelée depuis.

« Contre le bastion n° 4, l'ennemi agit par des fougasses-pierres et des explosions de mines; les premières toutefois ne nous font aucun mal, et contre les dernières nous employons avec succès les camouflets.

« Depuis le 19 juin, le feu de l'assiégeant a commencé à faiblir peu à peu et notre perte diminue; le 19, la garnison de Sébastopol avait compté 62 hommes tués et 292 blessés; depuis, jusqu'au 23, elle n'a eu que 7 hommes tués et 27 blessés; au nombre de ces derniers, nous avons malheureusement à regretter le général-major de Tolleben, de la suite de S. M. l'empereur, qui a eu le mollet traversé d'un coup de feu le 20, ce qui ne l'empêche pas de continuer à diriger, comme par le passé, les travaux de défense.

« Pendant cet espace de temps, nous nous sommes principalement occupés à déblayer nos fossés, à allonger les faces et élever les remblais des flancs de plusieurs ouvrages.

« Quoique, par suite des chaleurs ardentes qui durent depuis plus d'un mois, le sol soit complétement durci, ce qui rend les travaux d'une difficulté extraordinaire, la garnison de Sébastopol, grâce au zèle inouï qu'elle déploie, a réussi à réparer tous nos ouvrages et préparer de nouveaux moyens pour les défendre avec la plus grande opiniâtreté. »

On a remarqué, au commencement de cette semaine, la nouvelle d'une demande adressée à Vienne par le maréchal Radetzki, pour renforcer de 40,000 hommes les garnisons de Milan, Vérone, Venise et autres villes italiennes. Les journaux allemands ont donné à penser que l'Autriche avait en effet de grandes inquiétudes de ce côté, et que les troubles dont on a parlé ont été plus graves qu'il n'a semblé par les récits des journaux officiels.

On a beaucoup parlé d'une déclaration faite à la diète de Francfort par l'Autriche, à la suite de la rupture des conférences de Vienne. *L'Indépendance belge* publie une traduction de cette déclaration, qui lui a été transmise par son correspondant à Francfort.

Dans cette pièce, l'Autriche s'attache à établir que, sauf une question d'application, en ce qui concerne le troisième point, divergence qui ne touche nullement aux principes, l'accord entre elle et les puissances occidentales n'a jamais été troublé. Elle ajoute qu'en présence de cette divergence, elle n'a pas cru qu'il fût de son intérêt de prendre les armes pour l'interprétation que la France et l'Angleterre donnaient au troisième point, mais que ces deux puissances, en agissant autrement, ont usé de leur droit. Enfin, elle déclare qu'une paix qui n'assurerait pas l'exécution des quatre points de garantie lui paraîtrait inacceptable, et que ses troupes resteront dans les principautés jusqu'à la conclusion de la paix.

La Gazette de Voss confirme une nouvelle, donnée la veille par *la Gazette du Weser*, d'une circulaire adressée par M. le comte Walewski aux légations de France, pour leur annoncer que le gouvernement français ne se tient plus pour lié aux quatre points.

On a des nouvelles de Kamiesh jusqu'au 5 juillet. A cette date, 30,000 hommes étaient occupés à des travaux de fortification. On parlait toujours d'une expédition des alliés contre Pérécop et Odessa.

Les nouvelles d'Asie sont moins favorables; la position de Kars, entre autres, inspire de sérieuses inquiétudes.

On écrit d'Alexandropol au journal russe *le Caucase* :

« La campagne de 1855 a commencé. Le corps mobile a passé l'Arpatchai. Pendant ces deux années, la colonie d'Alexandropol s'est transformée en un corps menaçant, et le repos des derniers mois a fortifié les régiments qui se sont réunis pleins de confiance, le 5 juin, sur l'Arpatchai, pour former le corps d'opérations. Déjà, antérieurement, les généraux Kowalewski et Baclanow avaient fait des démonstrations contre Kars, et les Turcs avaient abandonné, sans tirer un coup de fusil, la forteresse d'Ardaghau. Le 14 juin, le comte Nirod opéra une reconnaissance contre Kars, où les Turcs se sont fortifiés.

« Une position occupée par deux escadrons de uhlans turcs et 400 bachi-bouzoucks fut attaquée par quatre escadrons de dragons, 400 Cosaques et deux pièces d'artillerie. Les Turcs furent contraints d'évacuer cette position, en laissant onze morts. Parmi les Russes, il n'y eut pas de morts. On mande de Tiflis que la brigade de réserve de la 21e division d'infanterie, les sixièmes bataillons de réserve, prince de Varsovie et Samur, commandés par le colonel Chomentowski, et la 9e batterie de réserve, sont arrivés dans cette ville. L'état-major de la brigade de réserve avait quitté Tiflis pour se rendre à Manalia. »

Dans sa séance de lundi, la chambre des communes a entendu le développement de la motion de M. Bulwer-Lytton. Beaucoup de bruit et point de besogne. Le ministère reste, à l'exception peut-être de lord John Russell, dont la démission a été acceptée.

Il y a eu encore quelques troubles dimanche dernier à Hyde-Parck; mais ces troubles sont loin d'avoir eu l'importance de ceux des deux dimanches précédents. Le *Times* dit que « le nouvel ambassadeur de France (M. de Per- « signy) a eu l'occasion de voir comment on opérait à Lon- « dres contre les émeutiers de la rue. » La population, à ce qu'il paraît, a prêté un vigoureux concours à la police.

Le duc de Cambridge retourne en Crimée, où il doit commander la légion étrangère.

On lit dans la *Epoca* :

« Hier, il a circulé à Madrid des nouvelles très-favorables sur la situation des choses en Catalogne. D'après des dépêches télégraphiques arrivées de Perpignan, on disait que Marsal avait été tué en cherchant à franchir les crêtes des Pyrénées; qu'à l'arrivée à Barcelone du colonel Sarabria, porteur du manifeste du duc de la Victoire, les chefs des ouvriers ameutés avaient eux-mêmes livré aux autorités les assassins des fabricants de Sanz et d'Igualda, et enfin que les ouvriers étaient retournés dans leurs ateliers. Malheureusement la *Gazette* n'a pas encore confirmé ces bonnes nouvelles. »

La *Gazette de Madrid* est, en effet, bien loin de confirmer ces nouvelles. Suivant elle, Barcelone est toujours dans le même état; les ateliers sont ouverts, mais les ouvriers ne travaillent pas. Tout son espoir est dans les troupes qui commencent à arriver et dans l'énergie des autorités.

Un décret promulgué dans *le Moniteur* du 15 détermine les conditions de l'emprunt des 750 millions et du capital supplémentaire destiné à faciliter, s'il y a lieu, la liquidation des souscriptions, et à couvrir les frais d'escompte résultant des anticipations de payement. Il faut voir la foule des souscripteurs passant la nuit sous les galeries du ministère des finances pour être servie le lendemain. Il n'y en aura pas pour tout le monde.

L'emprunt, en principal et accessoire, pourra, comme les deux précédents, être souscrit en rente 4 et demi ou en rente 3 pour 100, au choix des souscripteurs.

La rente 4 et demi pour 100 sera émise au taux de 92 fr. 25 c. avec jouissance du 22 mars 1855;

La rente 3 pour 100 sera émise au taux de 65 fr. 25 c. avec jouissance du 22 juin 1855.

Aux termes d'un arrêté ministériel annexé au décret, la souscription restera ouverte du 18 au 29 juillet courant, y compris les dimanches 22 et 29; elle sera ouverte le 18 à neuf heures du matin et close le 29 à cinq heures du soir.

Il ne sera admis de souscription que pour 10 fr. de rente et les multiples de 10 fr. Si le montant des souscriptions excède la somme de 750 millions, augmentée du capital supplémentaire nécessaire pour faciliter la liquidation et couvrir les frais d'escompte, capital dont le maximum est fixé à 30 millions par la loi du 11 juillet courant, elles seront soumises à une réduction proportionnelle. Toutefois les souscriptions qui ne dépasseront pas 50 francs de rente ne subiront pas de réduction.

Le payement des souscriptions s'effectuera : un dixième en souscrivant et le reste en 18 termes égaux, payables le 7 de chaque mois, du 7 septembre 1855 au 7 février 1857 inclusivement.

Les payements par anticipation seront admis de droit par le Trésor, avec escompte au taux de 4 pour 100 l'an, pour toutes les souscriptions qui ne dépasseront pas 1,000 francs de rente; la même faculté d'escompte pourra être ultérieurement accordée pour les souscriptions au-dessus de cette dernière somme.

Nous publions plus loin, en entier, le décret, le règlement qui y est annexé, et le rapport de M. le ministre des finances sur lequel il a été rendu.

Le *Moniteur* a promulgué, en outre, la loi relative : 1° à l'élévation du droit de consommation sur l'alcool; 2° à l'élévation de l'impôt sur le prix des places des voyageurs transportés par les chemins de fer, et à la perception du dixième sur le prix des marchandises transportées à grande vitesse; 3° à la perception temporaire d'un nouveau décime de guerre, votée le vendredi précédent par le Corps législatif et approuvée le lendemain par le Sénat.

Un décret promulgué à la suite de cette loi dispose qu'elle sera publiée conformément aux dispositions de l'art. 4 de la loi du 27 novembre 1816, et de la loi du 18 janvier 1817.

L'art. 4 de la loi du 27 novembre 1816 est ainsi conçu :

« Art. 4. Néanmoins, dans les cas et les lieux où nous jugerons convenable de hâter l'exécution, les lois et ordonnances seront censées publiées et seront exécutoires du jour qu'elles seront parvenues au préfet, qui en constatera la réception sur un registre. »

L'ordonnance du 18 janvier 1817 dispose ainsi :

« Art. 1er. Dans les cas prévus par l'art. 4 de notre or

donnance du 27 novembre 1816, où nous jugerons convenable de hâter l'exécution des lois et de nos ordonnances en les faisant parvenir extraordinairement sur les lieux, les préfets prendront incontinent un arrêté par lequel ils ordonneront que lesdites lois et ordonnances seront imprimées et affichées partout où besoin sera.

« Art. 2. Lesdites lois et ordonnances seront exécutées à compter du jour de la publication dans la forme prescrite par l'article ci-dessus. »

Outre les pièces officielles dont il vient d'être parlé, le *Moniteur* a publié, dans sa partie non officielle, des tableaux semestriels comparatifs sur les impôts indirects, et un aperçu de la situation des recouvrements effectués sur les impôts directs pendant le premier semestre de 1855.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Ainsi donc, cette morte saison d'été est des plus vivantes, et les causeurs d'office auraient mauvaise grâce à se récuser sous prétexte de canicule; les menus événements abondent; seulement en les assemblant on trouve qu'ils se ressemblent, à ce point que c'est toujours le même événement : l'Exposition universelle, sempiternelle, vous savez. Mais, — première difficulté. — De cette grande chose et si positivement grande, il ne faut plus faire ces récits imaginaires, — caniculaires peut-être, — qu'on nous a reprochés. Car, au *nom des dieux, je vous prie*, pourquoi cet acharnement à parler de ce qu'on ignore, de ce qu'on n'a guère vu sans doute? Claquemurer son attention dans un coin du monde, quand le monde entier la réclame, quelle sottise! Oh! *conteur ignorant, qui de tant de héros va choisir Childebrand*, c'est-à-dire l'Exposition. « Croyez-moi, ou plutôt croyez-nous (car ce correspondant officieux se donne pour un être collectif), revenez à vos moutons qui sont les nôtres, et ne quittez plus la bergerie. »

L'aimable troupeau d'étrangers, — nous y voilà, — qui vague par les rues de la capitale, s'est encore accru cette semaine; mais le mobile de ces nouveaux venus n'est pas précisément le panorama industriel du carré Marigny, ce sont des visiteurs indépendants qui voyagent pour s'amuser; ils font partie de cette colonie annuelle qui, l'été sévissant, vient se plonger dans l'océan parisien afin de s'y rafraîchir et au risque d'y brûler. Ceux-là ne courent pas à leur bonheur d'un air affairé, rien ne les presse, et ils ne s'étonnent de rien, si ce n'est de trouver encore tant de Parisiens à Paris. Cette ville merveilleuse, ils croyaient la visiter dans un moment favorable, à peu près comme on va visiter un manoir célèbre quand les propriétaires sont absents, mais les propriétaires y sont restés. Indigènes ou provinciaux, il faut les voir pêle-mêle, au soleil couchant, mollement étendus sur l'asphalte, faire devanture aux cafés et autres bouchons du boulevard. Ce *lazzaronisme* n'empêche pas l'autre, et, grâce aux voies de fer, le plagiat des mœurs italiennes se continue dans la banlieue. Cent mille amateurs de la solitude s'en vont chaque soir rêver ensemble des îles Borromées sur la plage d'Asnières, ou s'égarer dans les clairières du bois de Boulogne. Les charmes de la route se prêtent d'ailleurs plus ou moins à cet agréable mirage, et, quelle que soit l'ardeur de la locomotive qui vous entraîne, on peut jeter un regard trop fugitif, hélas! sur des maisons coquettement peintes, dont les tuyaux de cheminée se font jour à travers un jardinage babylonien. Heureux possesseurs de cette villégiature, quand vous avez fait, à si grands frais peut-être, un paradis terrestre de votre demeure, il faudrait de bien graves motifs pour vous en arracher. Même l'Exposition chinoise ne saurait vous tenter avec tous ses potiches, et ce n'est certes pas vous que l'on peut voir mûrir en ce moment sous sa vitrine. Les agréments des fêtes publiques ne vous séduisent pas davantage; les orchestres d'harmonie, les ballons et les feux d'artifice, tout cela part sans votre concours. Hier encore on faisait courir des chevaux à La Marche, et vous les avez laissés courir tout seuls. A l'occasion de ce dernier exercice, il n'y a pas de quoi sonner fanfare. Le décousu de la cérémonie et les nombreuses lacunes du spectacle et des spectateurs attestaient les goûts pastoraux et les besoins fort peu équestres de notre monde. Il n'est pas jusqu'à ce spectacle dont le théâtre est la Seine, que cette multitude volage ne néglige beaucoup. Il y avait dimanche des régates partout et ailleurs, et la représentation a été peu suivie, nonobstant l'éclat et la fraîcheur de la mise en scène des peupliers et des collines pour décorations, pour lustre le soleil, pour acteurs tous les premiers rôles du sport nautique, la présence de M. le maire et l'*entrée libre* : que pourrait-on cependant souhaiter de mieux?

Intra muros, un spectacle vient de fermer aussi, faute de spectateurs. Il s'agit de cette compagnie de comédiens anglais dont le besoin, comme on dit, ne se faisait pas généralement sentir; mais elle était venue sous les auspices de l'entente cordiale, elle devait compter sur les encouragements de ses compatriotes : la bonne volonté, le talent, rien n'y a fait. L'entreprise a sombré, au point que, pour sauver l'équipage, la troupe italienne a dû jouer à son bénéfice. L'hospitalité française aura complétement manqué à ces braves gens, puisqu'il circule toutes sortes d'anecdotes vraies ou controuvées à propos de leur pénurie, une pénurie dont les suites heureusement n'ont eu rien de tragique. Ce dénûment en forme de dénoûment porte un coup bien regrettable à la tragédie anglaise en France. Feu Harel, l'*impavidum* d'Horace, qu'aucun écroulement dramatique ne fit sourciller, en eut peut-être désespéré, même en ces temps fabuleux où, pour forcer la main au succès, Harel possédait Rosambeau. C'est ce Rosambeau, — avis aux directeurs dans l'embarras, — qui avait établi une fabrique de jabots, manchettes et cravates en papier, à l'usage des figurants que leur administration laissait manquer de linge. Un jour que le directeur n'avait pas de bas de soie noire à leur donner, Rosambeau imagina de leur cirer les jambes à nu et de les faire paraître ainsi en culottes courtes. Une autre fois, qu'un buste de Jupiter Tonnant devenait indispensable comme accessoire dans une tragédie, Rosambeau prit le buste royal du foyer (c'était un buste de Louis XVIII) et en fit aisément le Jupiter réclamé par la situation, en lui attachant au menton une barbe de sapeur poudrée à blanc. Mais il est temps de quitter l'historiette pour l'histoire.

On sait qu'une grande princesse du temps passé, curieuse de voir un poëte célèbre, sauta par-dessus l'étiquette et les murs de son jardin pour aller lui rendre visite. L'aventure est rééditée en faveur de Béranger. Quelques-uns assurent que le poëte aurait épargné à l'illustre visiteuse la moitié du chemin, sinon le chemin tout entier, et que le noble vieillard aurait été reçu avec tous les honneurs dus à son rang intellectuel. Nous ne savons rien de plus honorable que cet empressement des deux parts. On assure, d'un autre côté, que l'entrevue aurait été décidée par intermédiaire; la première version nous semble plus vraisemblable et plus touchante. Des gens qui se plaisent à dépoétiser tout vous diront peut-être que la *grande dame* n'est qu'un grand monsieur, mais n'en croyez rien.

Dans le monde, le propre d'un homme comme il faut, c'est la réserve; de même, le signe distinctif des hommes supérieurs, c'est de se dérober aux hommages. Rossini a quitté Paris sans même y accepter une sérénade. Il est allé voir l'Océan sur la plage de Trouville; telle est sa manière d'éviter l'ovation que les Parisiens reconnaissants n'auraient pas manqué de lui faire à propos de la reprise de *Guillaume Tell*. L'affection nerveuse dont il souffre comme d'une expiation de son génie l'oblige à se soustraire à toute émotion trop vive; il songe sans doute que le laurier d'*Irène* coûta la vie à Voltaire, et il ne se soucie pas de contenter le caprice du public à ce prix-là.

Voici venir l'époque où notre public aime à voir distribuer des brins de laurier. Où ne tresse-t-on pas la couronne pour quelque vainqueur? L'Académie, remise en possession des prix Montyon, songerait à en honorer quelque poëte patoisant. Les cinq mille francs décernés à M. Jasmin, le célèbre perruquier, n'étaient qu'un encouragement sonore pour d'autres lyriques de la même confrérie. Comment s'expliquer cette sympathie de nos maréchaux littéraires pour le patois? Voudraient-ils venger l'échec essayé naguère au théâtre Montansier par *Maniclou*, vaudeville-bouillabaisse, confectionné dans une langue d'oc tellement détériorée que les Provençaux eux-mêmes n'ont pu l'avaler? Ou plutôt ne voudrait-elle pas décourager les poëtes qui s'exercent dans la langue de Racine, en leur disant à sa manière : *Faites des perruques*.

Sous le titre de *Paris impérial*, un Anglais, à moitié français de nom, et qui l'est complétement par l'esprit, M. Blanchard-Jerrold, publie un livre dont voici la conclusion principale : « En Angleterre, aujourd'hui, on ne connaît que l'or; en France, on n'a de culte que pour le talent et d'admiration que pour le génie. » — O confiant insulaire, en êtes-vous bien sûr? — Dans ce pays britannique qui sent la houille, l'eau de mer et les guinées, la *respectabilité* dépend tout à fait des avantages matériels, tout s'y vend; mais on n'y connaît que trois choses à bon marché : la flanelle, la faïence et les homards. En outre, sur ce sol réputé le plus libre de la terre, il faut passer à chaque pas sous les fourches caudines de l'étiquette la plus tyrannique. Figaro ne prendrait plus *goddem* pour le fond de la langue anglaise; c'est *shocking* qu'il faut dire. La belle société y a l'épiderme bien chatouilleux, puisque tout la choque. Il n'est pas d'étiquette de se moucher, de parler haut, de marcher au milieu de la rue ou de courir, même pour éviter les voitures. User des omnibus, se montrer dans une soirée avant minuit, prendre deux fois du potage, envoyer une lettre sans enveloppe, s'habiller de noir le matin, et le soir avec un gilet de fantaisie, saluer une dame le premier et lui adresser la parole sans lui donner son petit nom, porter sa barbe naturelle, ou des bretelles, ou un chapeau gris, ou bien encore des sous dans sa poche, avoir faim et avoir soif, tout cela est *shocking*. On ne saurait vous pardonner davantage de loger dans un hôtel économique. Faites des dettes et ne les payez pas, fort bien, nul n'y fera attention; mais soyez pauvre, et conformez-vous à votre pauvreté, vous voilà perdu. Ah! comme on aime ce Paris, impérial ou non, quand on apprend à connaître Londres dans les spirituels récits de M. Jerrold!

Vous savez ou vous ne savez pas qu'un des plus illustres rejetons de l'aristocratie britannique, veuf et sans enfants, ayant fait connaître, par l'intermédiaire de la presse parisienne, qu'il désirait adopter un jeune homme appartenant à quelque famille honorable et française, divers candidats se sont présentés. Même il s'en présente encore, de sorte que le noble lord, ne sachant lequel prendre entre tous ces aspirants qui se valent, devra s'en remettre au sort pour le désigner. Les curieux cherchent encore à quel sentiment Sa Grâce aura pu céder en s'assurant ainsi un héritier par voie d'annonce, comme s'il pouvait en avoir eu d'autre que le désir de donner un nouveau lustre à l'alliance qui existe entre les deux nations. Le procédé était trop délicat pour qu'on n'y répondît pas. Les Anglais ayant tiré les premiers cette lettre de change sentimentale, voilà qu'un de nos grands seigneurs de la finance se charge de l'acquitter. A son tour il demande à l'Angleterre cet héritier qu'il a inutilement cherché à se procurer dans toutes les villes thermales et thérapeutiques du continent. Seulement notre banquier ne se contente pas du rejeton de quelque famille honorable, il veut un héritier blasonné, et dont le nom historiquement illustre fasse honneur à ses millions.

Gusman d'Alfarache n'est pas mort. L'autre jour, en cour d'assises, il a reparu ou plutôt disparu sous le nom de Guérin. Ah! l'habile homme! quelle supériorité de génie il a déployée dans sa dernière aventure, et comme ses filouteries authentiques éclipsent celles du roman! Génie inventif et humanitaire, ce Guérin imagine une société industrielle, *la Française*, qu'il intitule société d'assurance contre la gelée, la grêle, la maladie de la vigne, des pommes de terre et des bestiaux. Puissant organisateur, il institue un conseil composé de personnages dont les noms rayonnants inspirent la confiance, puis il demande à ses concitoyens deux millions pour monter l'affaire, promettant aux souscripteurs de ses actions toutes sortes d'indemnités bien supérieures au chiffre de leur apport : emplois, primes, traitements, les largesses pleuvent de son prospectus comme les pierreries des lèvres de la Fée dans les contes pour les enfants. On peut lui adresser les fonds en toute assurance, il en a le placement; et aussitôt les *gogos* d'expédier leurs économies, par retour du courrier, jusqu'à concurrence de douze cent mille francs. Quand l'opération a réussi et que le tour est fait, Guérin s'éclipse en sauvant la caisse. C'est simple, c'est net et facile à comprendre, et pourtant les *gogos* n'ont compris qu'à la dernière extrémité. Il a fallu que la justice leur expliquât comment cette société n'avait jamais eu d'autre base que son annonce payée (de leur argent) aux journaux, et que ce qu'elle offrait de plus authentique, c'était leur crédulité. Mais le nom du notaire? fabriqué. Et les marquis et barons du conseil? chansons. Et l'auteur de cette colossale mystification? évanoui. Ajoutez que cet incroyable Guérin a rendu son arrestation et partant toute confrontation impossible, car personne ne l'a jamais vu, et ses voisins eux-mêmes ne paraissent pas très-convaincus de son existence.

Les théâtres vivent de reprises et ils ne s'en portent que mieux. A l'Odéon, le *Mauprat* de George Sand produit un très-grand effet, principalement sur la recette. A la Comédie-Française, on semble un peu moins empressé de voir ou de revoir *les Caprices de Marianne*. Ce fantasque proverbe de M. de Musset, quoique joué à ravir par l'élite de la compagnie, a décidément les pâles couleurs. Les jolies choses dont il est confit semblent un peu vieillottes et déclamatoires. Le Vaudeville, qui se pique aussi d'avoir des pièces à *reprendre*, a repris *la Joie de la maison*, pour les beaux yeux de Mlle Luther, et la jeune actrice y est en effet charmante.

Du côté des Variétés, les bravos éclatent et l'ovation fait des siennes, à propos de Bouffé. Ceux qu'une trop longue admiration fatigue disaient Bouffé maladif comme son talent, et voilà que ce talent ne s'est jamais mieux porté, j'en atteste *l'Enfant de troupe* et surtout *l'Abbé Galant*. Le jeune Bouffé des anciens jours n'avait pas plus d'entrain, de verve, de malice et de jeunesse que le Bouffé de l'heure présente. C'est encore et toujours le comédien également accompli dans la comédie et dans le drame, dont le sourire avoisine les larmes, plein de sensibilité et plein de feu, et spirituel jusqu'au bout des ongles.

Au Palais-Royal, ils ont repris le *Bourreau des crânes*, où le pauvre Sainville était si plaisant, où M. Lheritier a paru fort drôle. Ce théâtre devient polyglotte; naguère il essayait de patoiser le provençal avec *Maniclou*, et voilà qu'il inscrit sur son affiche : *English spoken here*. Cette amorce à la pratique lui est jetée par un droguiste dont la vente ne va pas. Le pauvre homme en est réduit pour vivre à consommer sa marchandise, et vous devinez où cela le mène. Comment arrêter le cours de ses tribulations? Pratiquer la langue anglaise et l'inoculer à sa famille, tel est son moyen de salut. Il s'est donné un commis anglais pour débiter ses drogues, un professeur anglais pour *éduquer* sa demoiselle; mais le professeur ne professe que l'italien, et le commis n'a jamais su que l'auvergnat. Cette farce, nouée et dénouée à la diable, n'a pas le sens commun, et vous n'en rirez que mieux.

Les représentations nocturnes de l'Hippodrome ne sont point une reprise, mais une véritable et pompeuse nouveauté, c'est une vue de ses exercices habituels, prise au clair de la lune. Sous très-peu de jours, le spectacle diurne doit offrir un charme de plus dans la personne de deux *Aztecs*, mâle et femelle. Il paraît que ces hommes singes ou ces singes humains sont à peu près les derniers représentants d'une race dont certaines peuplades de l'Amérique centrale firent leurs fétiches. Nous parlerons en temps et lieu de ces charmants petits monstres, dont l'exhibition servira beaucoup la fortune de l'Hippodrome. A ceux de nos lecteurs qui pourraient désirer des renseignements préliminaires plus complets sur l'âge, la taille, les mœurs et habitudes de ces intéressants petits êtres, il est bon de rappeler que *l'Illustration* du 20 août 1853 a donné, dans un article signé par M. de Saussure, des détails authentiques et très-curieux.

PHILIPPE BUSONI.

Ascension du Moench.

Interlaken, 20 juin 1855.

Les sommets les plus élevés des Alpes bernoises sont le Schreckhorn, le Finsteraarhorn, la Jungfrau et le Moench. La Jungfrau et le Moench (le Moine) sont les deux colonnes du grand amphithéâtre qui sépare la plaine suisse du Valais. La Jungfrau a 4,175 mètres, et le Moench 4,156. On a fait plusieurs fois l'ascension de la Jungfrau depuis la première tentative, faite en 1811 par M. M. Meyer, d'Aarau. Une dame russe, Mme la princesse Massalsky, vient de faire, avec une remarquable intrépidité, l'ascension du Moench, qui n'avait pas encore été tentée.

La princesse partit de Grundelwald le dimanche 11 juin, avec plusieurs guides : Pierre et Jean Saun, de Meyringen, Pierre Bohren et Jean Almer, de Grindelwald, et Ulrich Lauener, de Lauterbrunnen. Ces guides étaient choisis parmi les chasseurs de chamois les plus résolus et les plus habitués à la rude vie des Alpes. Mais quelle que fût leur énergie, ils convinrent unanimement que la jeune femme qu'ils accompagnaient s'est montrée, plus qu'eux tous, d'une bravoure et d'une gaieté qui a contribué puissamment au succès d'une entreprise qui a occupé pendant plu-

Village et glacier de Grindelwald, vers le Vetterhorn.

sieurs jours toutes les imaginations à Unterseen, à Interlaken et à Grindelwald.

On commença l'ascension à huit heures du matin, en escaladant les premières assises du Mettenberg. On traversa ensuite la mer de glace, où périt, en 1821, le pasteur Mouron, et où faillit laisser la vie Christian Bohren, qui depuis cinquante ans parcourait ces glaciers. En quittant la mer de glace, on marcha dans la montagne jusqu'à onze heures du matin, et l'on s'arrêta au bord d'une source. Cette source fournit l'eau nécessaire pour un *thé*, qui est encore probablement fort peu connu en Russie. Pour remplacer la précieuse plante qui nous vient du Céleste Empire, on se servit de roses des Alpes et de petites branches de genévrier. On reprit ensuite la marche jusqu'à six heures du soir, et l'on passa la nuit dans une grotte située dans les flancs de l'Eiger, montagne qui n'a pas moins de 3,970 mètres.

Cette grotte, qui n'est connue que de dix hommes dans tout Oberland, est d'un aspect tout à la fois sauvage et magnifique. La nature, cette fée qui prodigue les merveilles avec une inépuisable profusion, s'est plu à l'embellir d'ornements de glace qui descendent de la voûte et qui ressemblent aux pendentifs de certaines églises du moyen âge. Comme le froid est très-rigoureux, la nuit, à cette hauteur, on fit un grand feu dans la grotte avec des branches de genévrier. Les guides, cédant à cet entraînement qui accompagne toujours les entreprises aventureuses, ne prirent aucun sommeil, et firent entendre toute la nuit ces chants alpestres qui ont un caractère si frappant d'originalité et de simplicité. La princesse, heureuse de voir ces hommes conserver tout le sang-froid et toute la gaieté qui leur étaient si nécessaires pour la périlleuse journée du lendemain, renonça résolûment à un repos qui semblait pourtant si nécessaire après dix heures d'un voyage dans les montagnes, sous un soleil brûlant.

Cependant les épreuves de cette première journée étaient peu de chose en comparaison de celles qui attendaient, le second jour, la petite caravane. On quitta, à trois heures du matin, la grotte hospitalière. A mesure qu'on s'élevait sur les flancs de l'Eiger, les difficultés devenaient plus considérables. On fut obligé de recourir aux échelles pour franchir des abîmes dont la seule vue donne le vertige. Quoique ce procédé fût fort étranger aux habitudes de Pétersbourg, la princesse s'en servit avec une adresse et une fermeté dont les guides parlent encore avec admiration. Au lieu de détourner les yeux des gouffres béants des Alpes, elle en mesura plus d'une fois d'un regard intrépide l'effrayante profondeur. Elle traversait avec la même impassibilité les plaines de glace où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, sans se laisser abattre par la soif ni par la douloureuse oppression que produit à cette hauteur la raréfaction de l'atmosphère. Quoiqu'elle crachât le sang, quoique ses bottines d'un cuir épais fussent déchirées par la pointe des rochers, quoiqu'elle fût obligée de temps en temps de faire faire un trou dans la glace pour s'y reposer, elle montrait une sérénité et un calme qui ont été jusqu'à la fin une cause d'étonnement pour les rudes chasseurs qui l'accompagnaient. — Ces hommes, habitués aux dangers de ces difficiles excursions, ne comprenaient pas qu'une femme aussi délicate semblât, après deux jours de marche et une nuit sans sommeil, disposée à braver de nouvelles fatigues et de plus grands dangers. Enfin le lundi, à une heure, on arriva aux sommets du Moench, et on y planta un signal dans des neiges où le pied de l'homme ne s'était jamais posé.

On sait qu'il est aussi difficile de descendre les montagnes que de les escalader. Dans certains endroits, la pente est si rapide, qu'on est obligé de s'asseoir sur la neige durcie et de se laisser glisser ainsi jusqu'au bord des abîmes. Nos voyageurs furent assez heureux pour revenir sans accident le lundi soir à Grindelwald, et à onze heures la princesse arrivait à Interlaken, où l'on attendait avec anxiété le résultat de sa courageuse entreprise.

F. E. C.

L'Eiger, le Moench et la Jungfrau (canton de Berne).

Croquis et tableaux.

Croquis primitif.

Tableau.

La malédiction paternelle, par Greuze.

Du croquis au tableau il y a tout un monde à découvrir! Le croquis, c'est la lave au sortir du cratère: désordonnée, crépitante, fulgurante; le tableau, c'est la lave résignée au moule et figée au fond du ravin. Entre le premier coup de crayon et le dernier coup de pinceau, la pensée de l'artiste subit une série de métamorphoses curieusement échelonnées; et certes on ne saurait imaginer une étude plus intéressante que cette exploration attentive de toutes les phases d'incubation qui précèdent l'éclosion d'un chef-d'œuvre. Le premier dessin jaillit comme une révélation aussi sincère que spontanée; puis viennent la réflexion, l'étude, les traditions d'école, les conseils officieux; la science parle, et l'inspiration s'attiédit en l'écoutant; on régularise sa fougue, on bride son énergie, on travaille enfin posément à donner une sage consistance à ce qui ne fut d'abord qu'une sorte de vision saisie au vol.

Pour savoir au juste ce qu'on gagne et ce qu'on perd à cet affinage de l'inspiration artistique, il faudrait pouvoir confronter les grandes œuvres de la peinture avec les premiers croquis que leurs auteurs en ont tracé à l'aventure sur quelque feuille perdue de leur carnet. C'est ainsi que, dans le musée Wicar de Lille, nous avons trouvé dessiné à la plume, de la propre main de Raphaël, le jet primitif de *la Vierge à la Chaise*, de *la Vierge de la maison d'Albe*, de *la Vierge — la — Perle*, en compagnie d'une foule d'autres croquis émanés des plus illustres maîtres des écoles italiennes; trésors embryonnaires d'une prodigieuse valeur au point de vue de l'histoire de l'art. Quel magnifique enseignement ne tirerait-on pas de ces dessins, si, au moyen de la photographie, on pouvait en placer le *fac simile* en regard d'une reproduction authentique des œuvres dont ils ont été le point de départ; et cela dans un recueil dont le texte expliquerait par le menu, commenterait avec science et conscience toutes les transformations accomplies dans le trajet du croquis au tableau!

M. Blanquart-Everard semble avoir voulu prendre les devants dans cette voie: chaque jour il enrichit son *album photographique* de quelques-unes de ces raretés instructives du musée Wicar. Il ne tiendrait qu'à nous de choisir parmi les plus glorieusement apparentés de ces croquis pour vous donner ici un spécimen de cette étude comparative que nous voudrions voir organiser sur une grande échelle avec les immenses ressources de toutes nos grandes collections nationales; mais nous hésitons à nous attaquer, du premier coup, aux dessins de Raphaël, de Michel Ange, de Titien, de Paul Véronèse et autres princes de l'art aussi splendidement nimbés; nous préférons, pour cette fois, emprunter au portefeuille de M. Blanquart quelques épreuves d'une origine plus modeste.

Pour ne pas viser trop haut, prenons J. B. Greuze, l'introducteur du drame bourgeois dans la peinture française; Greuze, que Diderot avait dressé au genre *sensible*, et qui, dans ses scènes de famille, s'évertuait à rendre la morale appétissante en dotant ses jeunes filles d'une grâce quelque peu pouparde, et leurs belles mamans d'une carnation luxueusement épanouie. Eh bien! s'il faut en croire deux lavis à l'encre de Chine, rehaussés de blanc sur papier grisfauve, que possède M. Houtelart, de Lille, Greuze commençait volontiers par se montrer bien autrement vigoureux dans ses croquis qu'il n'osait le rester ensuite dans ses tableaux. A preuve: voici l'un de ces lavis de M. Houtelart, c'est-à-dire le croquis tout d'inspiration, la composition primitive de *la Malédiction paternelle*, que nous plaçons en regard d'une gravure au trait de ce même tableau faisant aujourd'hui partie de la collection du Louvre.

Notons d'abord que la description donnée par Diderot de la *Malédiction paternelle* de Greuze concorde exactement avec l'ordonnance du croquis, tandis qu'elle ne cadre que très-imparfaitement avec le tableau du Musée impérial. Il est vrai que Greuze exposa d'abord au Salon de 1765 deux esquisses ayant pour titre: *le Fils ingrat* et *le Fils puni*; que les tableaux sur ces mêmes sujets ne furent peints que plus tard; que *le Fils ingrat* s'est même intitulé depuis *la Malédiction paternelle;* d'où l'on pourrait conclure que Diderot n'a fait que décrire l'esquisse de 1765. Il n'en résulterait pas moins la preuve que notre croquis et l'esquisse de 1765 offrent une seule et même composition, et que le tableau du Louvre en présente une autre. Du reste le célèbre philosophe, faisant fonction de critique d'art, s'exprime de la sorte:

« On le voit (le fils ingrat) au centre du tableau; il a « l'air *violent, insolent et fougueux;* il a le bras droit levé « du côté de son père; il se dresse sur ses pieds; il menace « de la main; *il a le chapeau sur la tête.* Le bon vieillard « fait des efforts pour se lever; mais une de ses filles, à « genoux, le retient *par les basques de son habit.* Le jeune « libertin est entouré de l'aînée de ses sœurs, de sa mère, « et d'un de ses petits frères. Sa mère le tient embrassé « par le corps; le brutal cherche à s'en débarrasser, et la « repousse du pied. La sœur aînée s'est aussi interposée « entre son frère et son père; *la mère et la sœur semblent* « *chercher à les cacher l'un à l'autre.* Cependant le petit « frère pleure, *porte une main à ses yeux, et, pendu au* « *bras droit de son grand frère, il s'efforce de l'entraîner* « *hors de la maison. Derrière le fauteuil du vieillard, le* « *plus jeune a l'air stupéfait.* A l'autre extrémité de la « scène, vers la porte, le *vieux* soldat, qui a enrôlé et ac- « compagné le fils ingrat chez ses parents, *s'en va le dos* « *tourné à ce qui se passe*, son sabre sous le bras et la « tête baissée. Au milieu de ce tumulte, *un chien, placé* « *sur le devant, l'augmente encore par ses aboiements.* »

En reproduisant ce passage, nous soulignons les principales dissemblances existant entre la description de Diderot et le tableau du Louvre.

Maintenant, à vous qui avez ces deux compositions sous les yeux, avons-nous besoin de faire remarquer combien ce jeune homme du croquis, avec sa pose insolente et son chapeau sur la tête, a bien autrement l'air d'un fils ingrat

Croquis primitif.

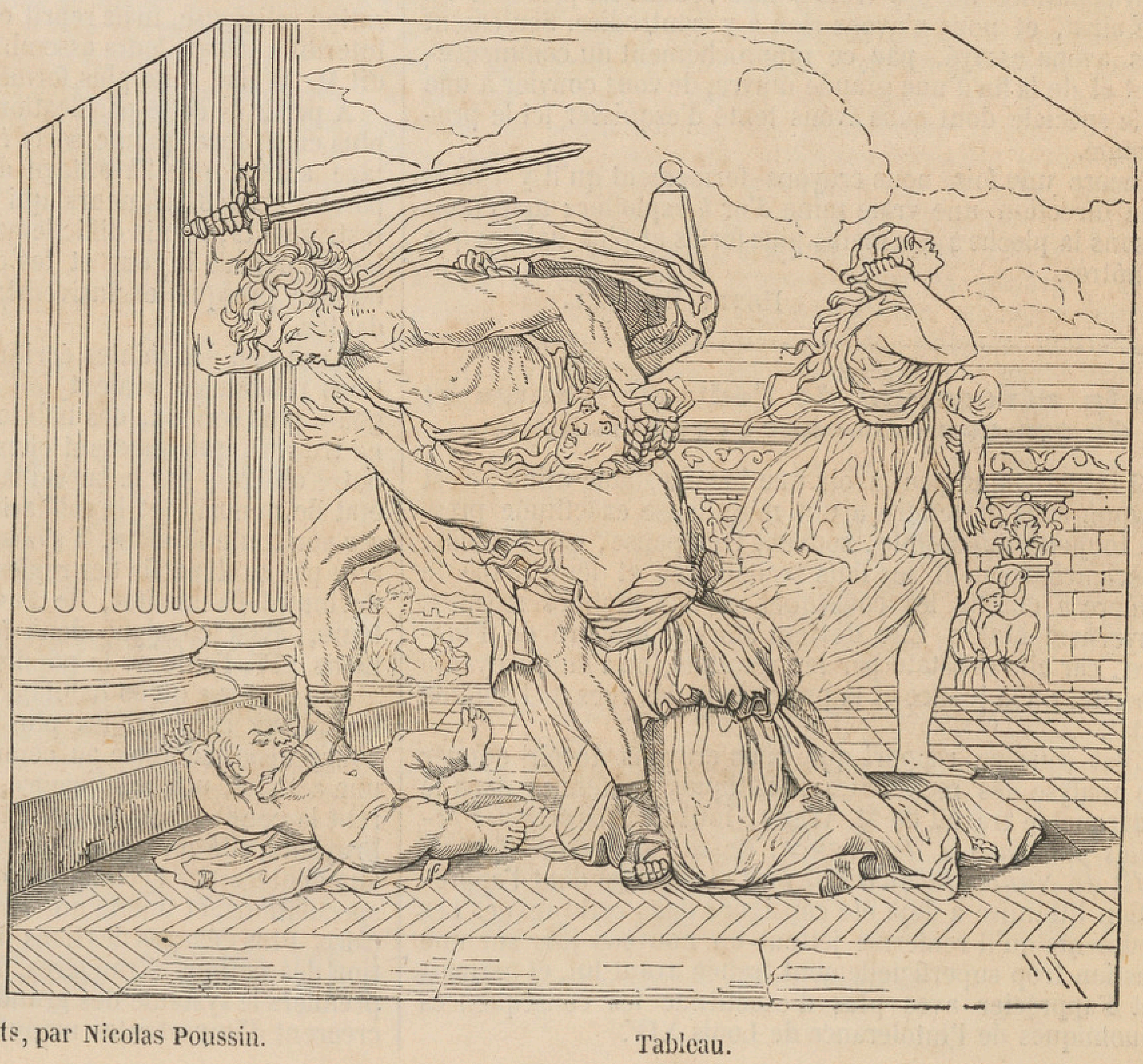


Tableau.

Le massacre des innocents, par Nicolas Poussin.

désertant la maison paternelle que ce pauvre garçon du tableau, qui semble plutôt désolé qu'irrité de ce qui lui arrive? Et ce *vieux* soldat qui s'en va si bien, n'est-il pas plus explicite que ce *jeune* cavalier joufflu qui évidemment n'a pas la moindre intention d'emmener qui que ce soi? Et cette femme qui, dans la première composition, saisit désespérément le père de famille à bras-le-corps, tandis que, dans l'autre, elle se contente de porter une de ses mains à la manche du vieillard maudissant? Comparez, confrontez tout cela et le reste; puis vous nous direz si le croquis ne vous semble pas plus éloquent, plus vigoureux que le tableau. Il est clair pour nous qu'entre celui-ci et celui-là sont intervenus des réflexions savantes, des conseils modérateurs, et que l'artiste a renoncé en partie à son inspiration primesautière pour devenir plus raisonnable, plus académique.

Puisque nous sommes en train de comparer, poussons l'audace jusqu'à aborder celui-là même que ses contemporains ont appelé le *Raphaël français*. Voici donc côte à côte le croquis et le tableau du *Massacre des Innocents* de Nicolas Poussin. Ce croquis appartient au musée Wicar de Lille; et certes, tout inculte, tout maculé qu'il est, il en dit long pour l'étude que nous faisons ensemble. En effet, à l'aide du rapprochement que nous vous offrons ici, on peu suivre pas à pas les curieuses transformations de la pensée de l'artiste. Dans le croquis, Poussin se préoccupe peu de science, il n'obéit qu'à la nature. Voyez comme ce soldat appuie brutalement son pied sur le ventre de sa victime; comme le torse de ce malheureux enfant s'affaisse, s'épate sous cette terrible pression; comme ses petits membres se roidissent douloureusement en crispant leurs extrémités délicates! Voyez comme la tête et la poitrine du bourreau surplombent avec énergie; comme son bras frappe avec fureur; comme son glaive est sûr de fendre d'un seul coup tout le petit corps de cette frêle créature! Remarquez cette mère agenouillée et folle de désespoir qui se cramponne des deux bras à l'assassin de son fils. Remarquez surtout cette autre mère qui étouffe les cris de son enfant contre sa poitrine, le cache tout entier dans son sein et fuit cette scène de carnage en jetant derrière elle un regard plein de terreur... Rien de tout cela n'est posé, combiné, arrangé; tout vit et agit au contraire avec l'énergique spontanéité de la nature. Voilà bien le croquis; maintenant passons au tableau.

Soyons francs : que trouvons-nous dans cette ordonnance nouvelle? Nous trouvons l'élan naturel amoindri dans sa fougue, dans sa sincérité, par des réminiscences de l'art grec. Le pied du soldat ne pèse plus sur le ventre, mais seulement sur la gorge de l'enfant; sans doute afin de ne pas perdre l'occasion de laisser voir un joli torse gracieusement dessiné. Le bourreau ne projette plus ses épaules en avant pour frapper avec plus de force; il préfère se poser de profil comme il conviendrait à un bas-relief bien appris. La mère de la victime ne se cramponne plus des deux mains au corps du soldat; elle a trouvé pour l'un de ses bras une pose moins énergique, mais infiniment plus statuaire. Et l'autre mère, celle qui tout à l'heure, dans le croquis, s'enfuyait si vite, si terrifiée avec son enfant à sauver : la voici maintenant, dans le tableau, transformée en une sorte de Niobé, qui s'en retourne posément au logis, emportant son enfant mort sous un bras, et contournant son autre bras en volute de la façon la plus heureuse pour amener de belles lignes classiques.

Quoi qu'il en soit, n'allez pas vous méprendre sur la portée de ce que nous venons d'écrire. — Prétendre que les croquis de Poussin valent mieux que ses tableaux? Dieu nous garde d'une telle hérésie! Certes, nous ne sommes pas absurde et téméraire à ce point. Nicolas Poussin était peut-être le peintre le plus complet de toute notre école française; il rangeait ses guides dans l'ordre suivant : 1° la nature, 2° les anciens, 3° Raphaël. Or, si ses croquis n'obéissent qu'au premier de ces guides, ses tableaux, eux, suivent une direction supérieure, sous l'influence savamment combinée de ces trois guides réunis. La postérité l'a jugé ainsi, et nous n'avons rien à y contredire. Seulement nous avons essayé, par ce rapprochement du commencement et de la fin d'une grande œuvre, de vous convier à une étude spéciale dont nous avons tenté d'esquisser ici le programme.

Encore une fois, nous croyons fermement qu'il y a dans cette direction une vraie mine d'or à exploiter; mais nous laissons la pioche à des mains plus fortes et plus habiles que les nôtres.

HENRY BRUNEEL.

De la révocation de l'édit de Nantes et de ses conséquences économiques.

Si la statistique peut avoir une incontestable utilité, c'est lorsque, sans prétendre à une minutieuse exactitude presque toujours impossible, souvent trompeuse, elle recueille consciencieusement les faits secondaires et les groupe de manière à établir les conséquences des grandes mesures gouvernementales. Elle devient alors la lumière de l'histoire, car elle constate par les résultats, ou l'imprévoyante témérité, ou la justice et la profondeur des vues de l'homme d'Etat.

C'est sous ce rapport que nous croyons devoir donner une analyse des recherches statistiques contenues dans le remarquable travail de M. Weiss, intitulé *Histoire des réfugiés protestants de France, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours*; ouvrage dont l'appréciation littéraire a déjà été consignée dans cette revue. Les documents qu'il renferme jettent un nouveau jour sur une question trop superficiellement traitée avant lui, et permettent d'apprécier avec plus d'exactitude les conséquences économiques de l'intolérance de Louis XIV.

Au moment d'ailleurs où l'église catholique défend, avec une opiniâtreté au moins malheureuse, la domination sans contrôle longtemps exercée par elle sur le Piémont et l'Espagne; lorsqu'en Toscane on punit par un emprisonnement de plusieurs années le seul délit d'hérésie; lorsqu'à Paris même des écrivains religieux proclament que, la vérité étant de sa nature une et exclusive, la liberté religieuse est radicalement mauvaise; il n'est peut-être pas sans utilité de récapituler ce qu'il en a coûté à la France, non pas même pour avoir réalisé cette unité réclamée comme le seul remède contre la diversité des erreurs, mais pour avoir seulement essayé de l'établir.

Si l'on veut bien comprendre la portée économique des persécutions religieuses exercées par Louis XIV, il faut d'abord se faire une idée exacte de la situation des protestants à l'époque où ce monarque déclara leur conversion obligatoire; les plaçant dans l'alternative d'une lâche et criminelle abjuration ou de l'abandon de leurs biens et de leur patrie.

Jusqu'à Richelieu les réformés avaient été un parti politique. Grâce à leur organisation représentative, ils formaient un état dans l'Etat. C'était la conséquence forcée de la Saint-Barthélemy et des manques de foi répétés que les rois de France, depuis Henri II, s'étaient crus permis à leur égard. Sous Henri IV, ils n'avaient pu se contenter de la simple déclaration de cette liberté religieuse, si souvent promise, aussi souvent violée. Ils étaient en droit, et il était d'ailleurs dans l'esprit du temps, de demander des garanties matérielles des engagements pris à leur égard : engagements dont l'exécution était naturellement remise aux pouvoirs politiques et judiciaires exercés en grande partie par d'anciens ligueurs. Ainsi ils avaient obtenu la confirmation plus ou moins explicite de leur organisation religieuse et politique, consistant en assemblées subordonnées les unes aux autres, composées chacune des députés des assemblées inférieures, élues elles-mêmes par tous les coréligionnaires. Ces assemblées, correspondant entre elles, s'occupaient indépendamment des questions de dogme et de discipline, de la discussion et de la défense des intérêts communs. Il avait été accordé en outre aux protestants une juridiction particulière, et enfin des places fortes, villes de sûreté et moyens de résistance contre les persécutions dont ils se croyaient menacés.

Là où il n'existe ni presse, ni tribune libre protégeant par leur surveillance parfois tracassière, les droits de tous les citoyens; à moins que l'absolutisme ne soit un principe sanctifié par le temps ou la religion et accepté par tous, les collections d'individus assez puissantes pour faire écouter leurs voix exigent du pouvoir des garanties spéciales de leurs priviléges. Le souverain n'échappe à la nécessité de faire des concessions à l'universalité des sujets, qu'en capitulant avec des classes, des castes ou des corporations.

Si l'organisation des protestants en république représentative au sein d'une monarchie absolue était une nécessité des temps, elle était toutefois un mal; car elle brisait l'unité gouvernementale; elle créait une arme puissante, à la disposition des ambitieux ou des fanatiques qui sauraient s'en emparer. C'est ce qui arriva sous la minorité et pendant les premières années du règne de Louis XIII. En invoquant des griefs trop peu graves pour justifier une résistance armée, une partie des réformés, tantôt à l'instigation des grands seigneurs voulant résister aux empiétements du pouvoir royal et défendre les derniers restes de la féodalité, tantôt à l'appel de pasteurs plus croyants qu'éclairés, plus sectaires que français, ralluma à diverses reprises la guerre civile.

Richelieu, trop profond politique pour être gratuitement intolérant et persécuteur, sut nettement distinguer les concessions légitimes et nécessaires à conserver aux religionnaires, des priviléges abusifs dépassant les besoins de la défense, et contraires à la nouvelle constitution de la monarchie. Aussi, par le traité d'Alais, conclu en 1629 après la prise de la Rochelle, ce grand homme garantit aux protestants le libre exercice de leur culte, maintint leur organisation religieuse, mais reprit ou démolit leurs places fortes, interdit à jamais leurs assemblées politiques et les réduisit, dit M. Weiss, à ne plus former un corps dans l'Etat.

A partir de cette pacification, les réformés ne furent donc plus en France qu'une secte religieuse, à leur grand avantage autant qu'à l'avantage du pays. Abandonnés dès lors par les grands seigneurs qui n'avaient vu en eux que des instruments, admis difficilement et en petit nombre dans les emplois de la cour et les charges civiles, ils durent s'adonner presque exclusivement aux professions indépendantes.

L'examen des saintes écritures et la discussion des questions religieuses avaient fait contracter aux calvinistes des goûts plus sérieux, des habitudes de raisonnement que l'on ne trouvait que rarement chez les catholiques. Ils étaient en outre obligés, par la surveillance des consistoires, par leur état de minorité et la solidarité que leurs actes faisaient peser sur toute la secte, à s'observer avec un soin minutieux, à ne pas se départir des règles d'une stricte moralité. Aussi devinrent-ils bientôt, de l'aveu même de leurs persécuteurs, aveu consigné dans les rapports des intendants à Louis XIV, l'élite de la population française.

Les cantons qu'ils habitaient comme agriculteurs étaient les mieux cultivés, les plus productifs. Dans les villes, la bourgeoisie, adonnée au commerce, à l'industrie, déployait une activité, une intelligence, une probité, qui lui méritèrent la confiance générale. Etrangère au luxe et aux plaisirs bruyants, elle n'employa les richesses gagnées par le travail, augmentées par l'économie, qu'à étendre et développer ses spéculations, et donna une vive impulsion à l'industrie française. Plus dégagés des liens de la routine par la fréquentation des nations étrangères, les protestants adoptèrent les premiers le système des grands établissements industriels et créèrent d'importantes manufactures dans plusieurs provinces de France, où la fabrication avait été jusqu'alors disséminée entre des individus isolés. La fabrication des étoffes de laine pure ou mélangée, des tissus plus légers, des dentelles d'or, d'argent, de soie, de fil, des soieries, velours, et étoffes d'or, des bas, de la passementerie, des chapeaux fins, des toiles, du papier, des armes et de la grosse quincaillerie, était plus ou moins exclusivement entre leurs mains.

Les rapports religieux qu'ils entretenaient avec les Hollandais et les Anglais facilitèrent les relations commerciales qu'ils établirent avec ces populations maritimes et contribuèrent à donner à la France une marine marchande, et, par suite, une marine militaire.

Les professions intellectuelles et les carrières libérales n'étaient pas exercées par les réformés avec moins de succès. Ce fut la réunion des gens de lettres protestants, qui se tenait chez Conrard, l'un d'eux, qui donna à Richelieu l'idée de créer l'Académie française, dont ce même Conrard rédigea les règlements.

De riches dotations, accordées par le synode et alimentées par le produit des souscriptions volontaires, entretenaient largement quatre académies et de nombreux colléges, destinés à l'éducation de la jeunesse, ainsi que des aspirants au saint ministère, et dans lesquels venait étudier la noblesse du nord de l'Europe, voulant se familiariser avec la langue et la civilisation françaises.

Enfin la religion réformée, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, comptait de nombreux et brillants représentants dans les armées de terre et de mer. Les maréchaux de Gassion, de Guébriant, de Rantzaw, de la Force, de Châtillon, le duc de Rohan, Schomberg, Duquesne, le Grand Turenne, professaient ses doctrines.

Mais l'éclat jeté sur la secte par la noblesse fut de courte durée. La perte de son importance politique entraîna l'abjuration de presque toutes les grandes familles qui avaient embrassé le calvinisme, moins peut-être par conviction religieuse que pour se donner un moyen d'influence, N'étant plus soutenue par l'ardeur de la lutte, la haute noblesse, réduite par ses prodigalités à rechercher les faveurs de la cour, exclusivement réservées aux catholiques, se vit placée entre l'apostasie et le renoncement à toutes les grâces : son choix fut bientôt fait. La tolérance d'une partie des ministres évangéliques contribua d'ailleurs à faciliter aux incertains le retour à la religion dominante. Beaucoup de pasteurs, en effet, admettaient que l'on pouvait également se sauver dans les deux communions; tandis que le clergé catholique était unanime à proclamer que hors l'Eglise romaine il n'y a point de salut. Il était commode de ne point se croire exposé à la damnation éternelle, alors que l'on embrassait le parti victorieux, celui qui disposait des grâces, des dignités, des pensions. On gagnait dans ce monde sans risquer de rien perdre dans l'autre. Et certes, à une époque où sans faire autant d'étalage de religion qu'aujourd'hui, on y croyait davantage; alors que la pensée du salut entrait pour quelque chose dans les pratiques de la vie, cette considération dut déterminer un grand nombre de conversions au catholicisme.

Ainsi, soit par suite d'une conviction réelle et respectable, soit par des motifs plus mondains, presque toute la haute noblesse, qui avait fait l'éclat et le danger du protestantisme, l'abandonna de 1620 à 1670. La petite noblesse n'ayant d'autre carrière que celle des armes, exclue de l'ordre de Saint-Louis, plus ou moins privée de l'avancement qui lui était dû, suivit, à quelques exceptions près, cet exemple : et la facilité avec laquelle cette classe abjura sa religion ne contribua pas peu à faire croire à Louis XIV qu'un ordre émané de lui suffirait pour déterminer un semblable abandon de la part des classes moyennes.

Mais la force du protestantisme résidait dans ces bourgeois profondément convaincus, de mœurs austères, étrangers au faste et aux besoins de la cour, n'ayant à lui demander aucune faveur : sujets soumis tant qu'on n'exigeait pas d'eux le sacrifice de leurs convictions religieuses, ils n'admettaient pas qu'aucune autorité pût s'interposer entre eux et la Divinité.

Pendant les guerres de la Fronde, cette classe moyenne, abandonnée à ses propres instincts, malgré les avances et les promesses prodiguées par les chefs des partis hostiles à la royauté, non-seulement s'abstint de toute participation aux révoltes qui agitèrent la France, mais prit partout les armes pour défendre l'autorité du roi. Les villes occupées par les réformés offrirent un asile aux troupes royales, et l'attitude de ces sectaires empêcha Cromwell de s'allier aux Espagnols et au prince de Condé qui les commandait. Aussi le comte d'Harcourt répondait aux députés de Montauban, lui réitérant les assurances de leur fidélité : « La couronne chancelait sur la tête du roi, mais vous l'avez raffermie. » Mazarin, reconnaissant des services rendus par les protestants dans ces circonstances difficiles, disait : « Je n'ai point à me plaindre du petit troupeau; s'il broute de mauvaises herbes, du moins il ne s'écarte pas. » Plus tard il répondit aux députés de leurs églises, « que ni sa calotte ni son caractère ne l'avaient empêché de remarquer leur fidélité. Le roi, ajouta-t-il, fera connaître par des effets la bonne volonté qu'il a pour vous. Assurez-vous que je parle du bon du cœur. »

Si Louis XIV récompensa plus tard par la persécution la fidélité des calvinistes, les actes de son ministre répondirent du moins aux éloges qu'il leur prodiguait. Des commissaires, choisis en nombre égal dans les deux religions, visitèrent les provinces et firent cesser les infractions à l'édit de Nantes que les autorités locales avaient pu commettre. Mazarin renouvela les arrêts qui exemptaient des impôts les ministres évangélistes : malgré les réclamations des évêques, il confia les fonctions de contrôleur général des finances à un banquier protestant qui avait autrefois mis sa fortune à la disposition du cardinal de Richelieu, afin de lui permettre de payer les auxiliaires étrangers qui, faute de solde, allaient, dans un moment critique, quitter le service de France.

Fouquet et Colbert, appréciant la capacité et la probité

des religionnaires, se plaisaient à les appeler aux emplois de finance, qui devinrent en quelque sorte leur apanage exclusif.

Ainsi, lorsqu'en 1661, après la mort du cardinal de Mazarin, Louis XIV, alors âgé de vingt-deux ans, prit les rênes de l'Etat, la religion réformée était librement exercée dans tout le royaume et l'édit de Nantes scrupuleusement observé. Les calvinistes enrichissaient la France par leur industrie, la fertilisaient par leur travail, contribuaient à l'éclairer par leurs études, à la moraliser par l'exemple des vertus domestiques. Sujets invariablement dévoués depuis trente-deux ans, ils avaient défendu la royauté, alors que tant de fidélités s'étaient montrées chancelantes; alors qu'une partie des provinces, de la noblesse, des parlements, des princes du sang, arboraient l'étendard de la révolte. Mais la tournure sévère et indépendante de leur esprit les rendait suspects aux souverains qui, comme Louis XIV, voulaient que tout pliât silencieusement devant eux; que les pensées comme les actes fussent en conformité avec leurs décisions. Les seuls griefs que l'on pût donc reprocher aux huguenots, c'était de ne pas adorer le Christ de la même manière que la majorité des Français, d'être soupçonnés de ne pas accepter aveuglement l'autorité de la tradition et de porter dans la politique les habitudes de libre examen qu'ils appliquaient aux choses religieuses.

Nous avons insisté sur ce point, parce que nous ne devions pas laisser échapper l'occasion de montrer le peu de fondement des motifs prêtés à la révocation de l'édit de Nantes par la légèreté ou la mauvaise foi de quelques écrivains. Lorsqu'ils ont avancé que cette mesure était commandée par la raison d'Etat, qu'elle était politiquement indispensable afin de rétablir dans la monarchie l'unité détruite par des sectaires, dont l'esprit de rébellion entravait l'action du pouvoir, ils ont tout simplement commis un anachronisme. L'excuse eût été admissible sous le cardinal de Richelieu : mais en 1680, lorsque les tracasseries auxquelles les religionnaires étaient en butte depuis une dizaine d'années prirent le caractère d'odieuses persécutions; lorsque les violences exercées contre eux déterminèrent des résistances locales, il y avait plus de cinquante ans que les réformés étaient les plus paisibles des sujets du roi, et la révocation de l'édit de Nantes ne pouvait politiquement se justifier par aucune opposition à l'action du gouvernement. Plus tard on a mis en avant ce prétexte pour diminuer l'odieux d'une pareille mesure; pour détourner la responsabilité d'une grande iniquité de ses véritables auteurs, mais ce n'est qu'une erreur historique ajoutée à tant d'autres, et contre laquelle on ne saurait trop hautement protester.

Ce furent donc des sujets fidèles, laborieux, économes, éclairés, que Louis XIV obligea, par son intolérance, à se réfugier dans les pays étrangers. Ils portèrent avec eux les secrets de leur industrie, la connaissance et la possession des marchés sur lesquels se débitaient les produits français, l'instruction militaire acquise sous des chefs illustres, enfin tous les trésors d'une civilisation beaucoup plus avancée dans leur ancienne patrie que dans les contrées qui les accueillirent avec un généreux et politique empressement.

Quel fut le chiffre de cette émigration? Quels arts, quelles industries alla-t-elle implanter dans des pays rivaux? C'est ce que nous allons chercher à indiquer, toujours en nous servant des consciencieux travaux de M. Weiss.

Les documents qu'il analyse sont de deux natures. Les uns exposent plus ou moins exactement, selon les intendants qui ont rédigé ces rapports, le chiffre et l'importance de l'émigration par chaque province de France, les vides qu'elle laissa dans nos campagnes, dans nos ateliers, dans notre flotte, dans nos armées; les autres disent, avec plus de précision, dans quels pays se retirèrent les réfugiés protestants; quelle transformation ils firent subir aux lieux qui leur servirent de retraite; de quels services ils payèrent l'hospitalité qui leur fut accordée.

Le chiffre de l'émigration protestante est impossible à établir : elle a duré environ vingt-cinq années avec plus ou moins d'activité. Elle s'est entourée d'un profond secret : chaque fugitif cherchant à cacher son évasion avant son accomplissement, car les galères punissaient la seule tentative; après la réussite, parce que les ventes opérées par les émigrés étaient déclarées nulles, lorsqu'elles avaient eu lieu moins d'un an avant leur départ, et d'ailleurs la certitude acquise par l'autorité de chaque expatriation exposait à des recherches sévères les parents et amis soupçonnés de l'avoir favorisée ou les dépositaires des capitaux que l'on n'avait pu emporter avec soi.

Jamais, en effet, le despotisme ne fut plus absurdement intolérant : il ne disait pas aux dissidents : Vous vous convertirez, ou vous quitterez le pays dans lequel vous êtes en minorité; il leur enjoignait de croire ou de feindre : la fuite était un crime. La persistance dans ses convictions livrait la famille qui ne voulait pas s'abaisser à une abjuration mensongère, non à une peine stipulée, mais à l'arbitraire des soldats. Ces missionnaires bottés envahissaient le domicile, se livrant à tous les excès, proclamant que tout, excepté le viol et le meurtre, leur était permis pour réduire ceux qui, comme disait Louvois, aspiraient à la sotte gloire d'être les derniers à professer une religion qui déplaisait à Sa Majesté.

Un écrivain royaliste, cherchant à atténuer, à justifier les faits qu'il ne peut passer sous silence, évalue à 225,000 le nombre des émigrés; Voltaire à 500,000; Sismondi de 3 à 400,000; M. Weiss après avoir compulsé les rapports des intendants rédigés en 1698 et qui contiennent des listes incomplètes, ne s'appliquant qu'à un certain nombre d'années, réduit ce chiffre de 250 à 300,000.

Nous laisserons le lecteur choisir entre ces nombres. Au point de vue d'ailleurs de la criminalité morale de l'acte, quelques mille de plus ou de moins importent peu. Au point de vue des conséquences économiques de la mesure prise par Louis XIV, c'est moins la quantité que la qualité des émigrants qui a de l'importance. Nous nous bornerons donc aux indications relatives aux industries exercées en France par les huguenots et plus ou moins complétement ruinées par leur départ.

Dans la généralité de la Rochelle, la population et le commerce se détruisaient insensiblement, dit l'intendant, par l'émigration d'un tiers des habitants, et par l'impossibilité de marier les nouveaux convertis à cause des difficultés qu'opposaient les curés, aimant mieux voir les familles s'éteindre que se propager au profit de l'hérésie.

En Auvergne, les riches manufacturiers d'Ambert et de plusieurs autres villes quittèrent la France, emmenant la plus grande partie de leurs ouvriers. La plupart des moulins à papier cessèrent de fonctionner, et le commerce si lucratif de cet article fut considérablement réduit. Les fabriques de papier de l'Angoumois, de 60, tombèrent à 16; celles de Castel-Jaloux furent ruinées par l'émigration des maîtres.

En Touraine, de 400 tanneries travaillant en 1780, il n'en restait plus à la fin du siècle que 54. Ses 8,000 métiers d'étoffe de soie étaient réduits à 1,200; ses 700 moulins à 70. Les 3,000 métiers à rubans à 60. Sur 40,000 ouvriers employés à dévider la soie, l'apprêter, la fabriquer, 4,000 seuls restèrent.

La nombreuse population protestante de Lyon, évaluée à près de 20,000 âmes, se retira en Suisse et en Allemagne, à l'exception d'une vingtaine de familles. Aussi, des 18,000 métiers d'étoffes battant avant la révocation, 4,000 au plus restaient en activité en 1698.

Dans la généralité de Paris, la fabrication des dentelles d'or et d'argent qui s'effectuait dans les campagnes subit une notable diminution, et tout le pays en fut appauvri.

Sur les 200,000 protestants existant en Normandie, d'après un historien local, 184,000 environ émigrèrent, emportant avec eux les capitaux qui alimentaient le commerce s'effectuant avec l'étranger. Caen et les autres villes du littoral, appauvries par le départ des riches négociants, ne purent de longtemps rétablir les relations qu'elles entretenaient avec les nations maritimes. Les belles manufactures de toiles de Coutances furent transférées dans les îles de Jersey, de Guernesey, et de là en Angleterre.

Les fabriques si diverses qui faisaient la prospérité de Rouen, Darnetal, Elbeuf, Louviers, Caudebec, ruinées par l'abandon des ouvriers qui suivirent leurs maîtres, suffisaient à peine à la consommation de cette province, qui exportait auparavant ses produits dans les autres parties de la France et à l'étranger. Plus de 26,000 habitations furent longtemps désertes.

La partie la plus industrieuse de la population champenoise s'expatria. Des 1,812 métiers que l'on comptait à Reims, à l'époque de la révocation, il n'en existait plus, douze ans après, que 950. A Rhétel il ne resta que 37 ou 38 manufactures d'étoffes de laine, des 80 qui faisaient la richesse de cette ville. Des 109 métiers à fabriquer la serge, en activité à Mézières, il n'y en avait plus, en 1698, que 8. Deux ouvriers seulement restèrent dans la belle manufacture de drap de Sézanne.

400 familles de la principauté de Sédan portèrent à l'étranger leurs capitaux et leur industrie. Plus de 2,000 ouvriers appartenant à diverses professions se trouvèrent privés de travail par le départ des maîtres qui les employaient, et cette ville si florissante jusque-là ne se releva de la langueur produite par l'émigration que grâce aux encouragements qui lui furent accordés sous le ministère Choiseul. A Metz, les protestants commerçants, vignerons ou jardiniers allèrent porter leur industrie dans le Brandebourg. Des seuls villages de Givonne et de Daigny, 60 fabricants de faux, poêles et autres ustensiles de fer, émigrèrent. Ces cantons ne sont jamais parvenus depuis au degré de prospérité dont ils jouissaient alors.

En Bretagne, l'émigration, évaluée à 4,000 personnes, dont beaucoup chefs d'établissements, porta une atteinte funeste à l'industrie des toiles, dont le commerce diminua des deux tiers, et la culture du chanvre dut être proportionnellement réduite. Le même effet se produisit dans le Maine et à Laval, qui n'occupa plus au filage, au dévidage et à la fabrication des toiles que 6,000 ouvriers des deux sexes au lieu des 20,000 qui y étaient employés.

Tels sont les principaux chiffres extraits des rapports des intendants, rapports presque tous incomplets, quelquefois mensongers. L'esprit de parti ou la complaisance pour le pouvoir, dont les fautes avaient produit de si tristes résultats, le désir de sauver leur réputation, dissimulèrent une partie de l'émigration, dont la réussite accusait la vigilance administrative. Aussi c'est en consultant les renseignements plus exacts, plus détaillés, recueillis par M. Weiss dans les pays étrangers sur les services si divers rendus à leur nouvelle patrie par les réfugiés protestants, que l'on appréciera toute l'étendue des pertes que l'intolérance fit essuyer à la France.

C'est l'analyse de ces documents que nous donnerons dans un second article.

JOUBERT.

Nouveau télégraphe sous-marin.

Le chevalier Bonelli, déjà connu par l'invention d'un procédé pour la transmission des dépêches électriques pendant la marche des convois sur les chemins de fer, vient, nous écrit-on de Turin, de trouver un perfectionnement important des télégraphes sous-marins. Si les assertions de M. Bonelli sont reconnues exactes à la suite d'expériences décisives, son procédé réduira des neuf dixièmes la dépense de l'établissement d'un télégraphe de cette nature, et diminuera dans une proportion égale le temps nécessaire pour l'immersion.

Ainsi un cordon électrique qui, dans le système en usage, coûte environ 15,000 fr. par kilomètre, ne coûtera que 1,400 fr. par la méthode Bonelli. Actuellement, le câble étant d'un poids énorme, il ne peut être transporté qu'à l'aide de moyens dispendieux; on ne peut l'immerger que par un temps calme; s'il survient une bourrasque durant l'opération, on risque de le perdre en partie, ou tout au moins de le voir endommager.

Le cordon Bonelli peut être plongé dans la mer par tous les temps possibles. Si une tempête oblige de suspendre l'opération, on abandonne le cordon dans les flots en l'attachant à une bouée, qui sert de point de repère pour le repêcher, et l'on attend le retour du beau temps.

M. Bonelli affirme que ses moyens d'exécution sont tellement expéditifs que, là où il faudrait trois années pour établir un télégraphe sous-marin par la méthode connue, il n'emploiera qu'un peu plus de trois mois.

Le chevalier Bonelli va proposer deux projets :

Le premier consistera dans l'établissement d'une ligne sous-marine de Cagliari à Malte, offrant un développement de 600 kilomètres en ligne droite, ou 720 en tenant compte des courbes du cordon électrique. La dépense est évaluée à un peu plus de 1 million.

L'autre projet consistera dans le prolongement de la ligne jusqu'à l'île de Candie, où le fil se bifurquera pour aboutir d'un côté à Alexandrie, de l'autre à Constantinople, en passant par les Dardanelles et Gallipoli. Cette seconde ligne aura un développement de 2,800 kilomètres, ou 3,360 en y comprenant les courbes. La dépense sera de 4,700,000 fr. La ligne totale de Cagliari à Constantinople et à Alexandrie comprendra donc une distance de 4,080 kilomètres, y compris les courbes, et donnera lieu à une dépense de 5,700,000 fr. Six mois suffiront pour la mettre en état de fonctionner. D'après le système usité jusqu'à ce jour, les frais dépasseraient 50 millions, et il faudrait plusieurs années pour l'installation complète.

La ligne de Malte à Constantinople pourra comprendre l'île de Sira, le Pirée et Smyrne.

Ainsi ce télégraphe électrique sous-marin mettra en communication : la Spezzia avec Cagliari (ce fragment existe déjà); Malte avec Candie; Candie avec Alexandrie d'un côté, de l'autre avec Constantinople, par Smyrne, les Dardanelles et Gallipoli, avec embranchements sur Sira et le Pirée.

Pour n'envisager que le côté politique de ce projet, il faut remarquer que, jusqu'à ce moment, les puissances occidentales sont, pour leurs communications télégraphiques avec l'Orient, dans la dépendance de l'Autriche, car toutes les dépêches datées du Danube ou de Constantinople doivent suivre les lignes autrichiennes, et arriver à Vienne pour être ensuite transmises à Paris et à Londres. L'Autriche en retire un large profit financier. Mais la question d'argent est ici peu importante. Le point de vue politique est seul à considérer. Dans les complications qui ont entraîné la guerre entre les puissances de l'Occident et la Russie, la loyauté du cabinet de Vienne ne doit, dit-on, pas être mise en doute. Mais supposez, pour un moment, que les bonnes relations de la France et de l'Angleterre avec l'Autriche se changent en une inimitié armée; supposez une rupture définitive; en ce cas, nous serions réduits à correspondre avec l'Orient par les bateaux à vapeur, et l'on sait quels délais entraîne, dans les circonstances les plus favorables, la navigation entre Constantinople et Marseille. Pendant que les dépêches des généraux alliés feraient lentement le trajet de la Méditerranée, les Autrichiens et les Russes seraient informés en quelques heures de ce qui se passerait en Crimée, sur le Danube, ou sur le Bosphore; il y aurait une différence de huit ou dix jours entre nos moyens de communication et ceux de nos ennemis.

En tout cas, et même en écartant cette hypothèse d'un conflit avec l'Autriche, nous sommes, pour nos relations télégraphiques avec l'Orient, à la discrétion du cabinet de Vienne, qui peut, soit retarder la transmission des dépêches, soit interrompre toute communication sous un prétexte quelconque.

L'exécution du projet de M. Bonelli affranchirait les puissances occidentales de cette fâcheuse dépendance. Et, à ce seul point de vue, il mérite d'attirer l'attention des gouvernements de France et d'Angleterre.

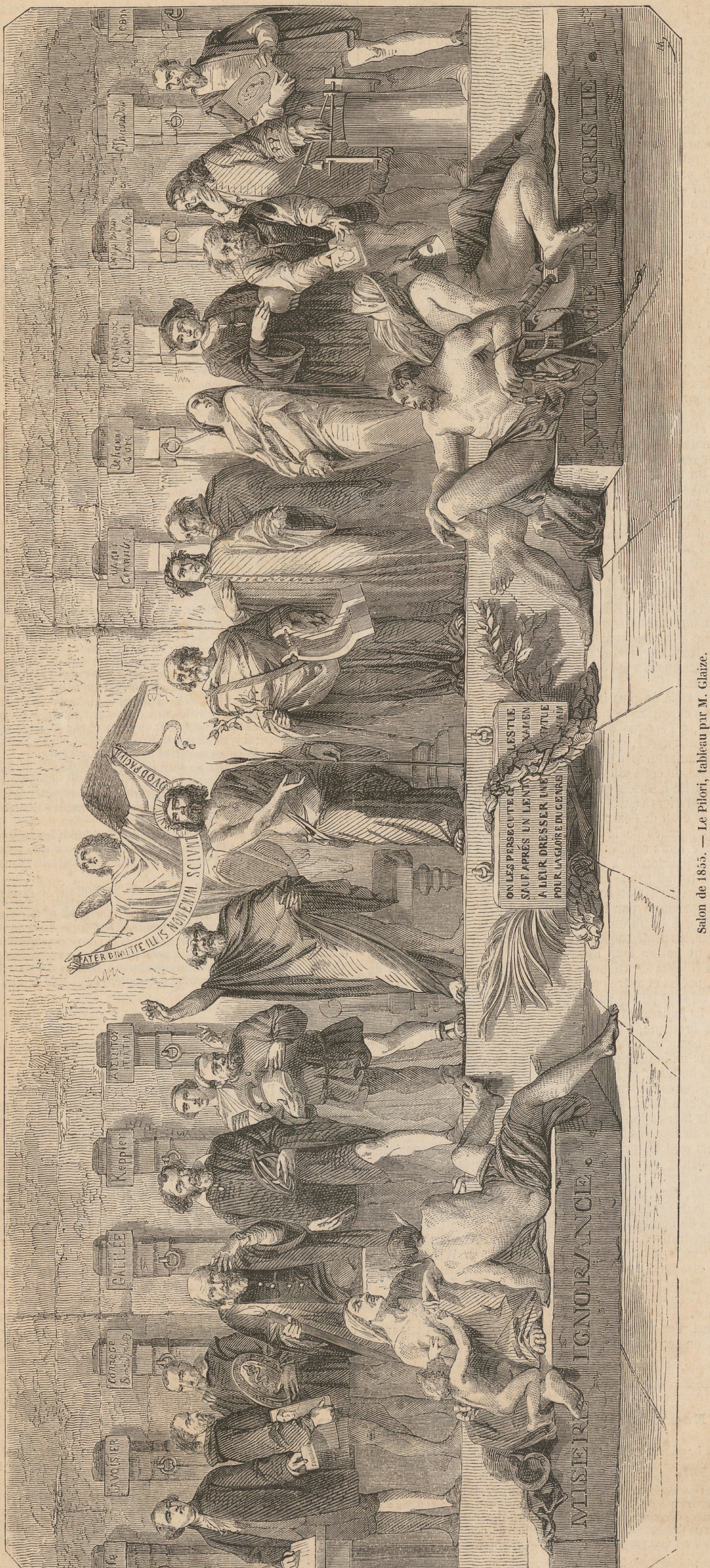
Nous avouons que les affirmations et les promesses de M. le chevalier Bonelli nous paraissent empreintes de quelque exagération. Toutefois cet honorable savant vient de prouver, dans des circonstances toutes récentes, qu'il est homme loyal, sérieux et consciencieux. Nous sommes donc persuadés que le nouveau perfectionnement qu'il annonce offre, en théorie, toutes les garanties de certitude; restent les expériences pratiques; et nous désirons bien sincèrement qu'elles démontrent péremptoirement qu'il ne s'est pas fait illusion.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

Quoique l'école de M. Ingres soit loin d'être aussi féconde que les écoles de MM. Paul Delaroche, Picot, Léon Cogniet, elle a pris rang par le talent de quelques-uns de ses élèves, et elle a fixé l'attention, parce que le système du maître, adouci ou exagéré par ses pieux adeptes, se posait comme une protestation froide et sévère, contre le laisser-aller et les témérités des tendances nouvelles. M. HIPPOLYTE FLANDRIN est la plus haute expression de l'école; il en est la continuation la plus pure, avec un sentiment personnel tempéré, élégiaque et gracieux. Ce caractère se retrouve dans les paysages de son frère, M. PAUL FLANDRIN. Au delà on rencontre deux artistes extrêmes : deux séides de la religion ingriste. M. AMAURY DUVAL, chez qui le fanatisme du galbe et la peur de la vie aboutissent à cette singulière figure que l'auteur appelle *la Tragédie*, parce qu'il était impossible de la nommer Rachel; et un paysagiste, M. DESGOFFE, pour qui trop souvent le ciel, l'eau, la terre, les arbres ne sont que des formules abstraites et qui mortifie la verdure, comme M. Amaury Duval pétrifie la figure humaine. Puis l'école compte aussi des dissidents, des transfuges, des égarés, comme MM. CHASSERIAU et VERDIER, ayant depuis longtemps rompu tout lien d'affinité.

M. HENRI LEHMANN doit être cité à part parmi les élèves de M. Ingres. Il y a chez lui un tempérament de peintre et des appétits de couleur qui l'entraînent souvent au delà des sévères canons de l'école, mais que parfois il refrène, et dont il fait expiation en rentrant pleinement sous la rude discipline. Cet artiste a réuni à l'exposition vingt tableaux où l'on peut suivre, depuis ses débuts jusqu'aujourd'hui, les variations de sa manière. Les plus an-

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645 et 646.



Salon de 1855. — Le Pilori, tableau par M. Glaize.

ciens sont les deux suivants : *Départ du jeune Tobie, emmené par l'ange Raphaël* (salon de 1835). — *Le jeune Tobie obtient de Raguel la main de sa fille Sarah* (salon de 1837), ouvrages conçus dans un sentiment gracieux, et dont le succès ouvrit la porte à ces illustrations enjolivées de la Bible, qui continuent encore de nos jours à avoir de la vogue auprès d'un certain public et ne pouvaient réussir qu'en France, dans un pays où on ne la lit pas. L'intérêt que M. Lehmann a répandu dans ces deux sujets n'est pas en contradiction ouverte avec le caractère biblique. Il y a, sans doute, plus que l'histoire ne le comporte, un charme virginal dans l'attitude de la jeune Sarah, abandonnant sa main à Tobie; mais il ne fallait rien moins que sa beauté pour expliquer la demande opiniâtre faite successivement de sa main par ses sept premiers maris, que le démon avait tués la première nuit de leurs noces et qui n'avaient pas comme Tobie, venant en huitième rang, du foie de poisson à faire griller pour conjurer le malin. Dans ces premières inspirations, le talent de M. Lehmann montre un accord entre la ligne et la couleur que l'élève de M. Ingres répudie plus tard, suivant qu'il désire manifester plus particulièrement l'une ou l'autre de ces deux qualités. La *Flagellation* (salon de 1842) et le *Jérémie* (salon de 1843) appartiennent à un style plus élevé et plus sévère. L'absolutisme du maître se reproduit dans la flagellation, où la science anatomique trahit ses prétentions, où les figures des bourreaux ont une énergie d'expression parfois grimaçante, où il se trouve quelques erreurs de goût, mais qui restera comme une des œuvres les plus puissantes de l'artiste. Ici, dans sa préoccupation du dessin, son sentiment de coloriste disparaît, et les tons froids et bleuâtres des fonds et de plusieurs figures contrastent, avec la vigueur de chaudes carnations sur d'autres points. — Le tableau de *Jérémie* prophétisant les malheurs de Jérusalem tandis que son disciple Baruch recueille les paroles et le écrits sous sa dictée, a un caractère énergique et une vigueur saisissante de style peu ordinaire chez l'artiste. La pose du prophète est belle et menaçante. L'ange qui lui souffle la colère céleste a une expression trop nerveuse, et les tons blafards de sa carnation contrastent avec les tons olivâtres des carnations des deux prophètes. Ni le ciel ni le sol ne donnent l'idée de la Judée. Malgré le mérite de cette œuvre, on y sent quelque chose de laborieux, de tendu, qui nuit à l'impression qu'elle devrait produire. M. Henri Lehmann semble forcer sa manière et se roidir outre nature pour atteindre à ces âpres sévérités. Avant tout, l'œuvre de l'artiste doit être un acte de foi; à ce titre, elle s'impose et enlève. Autrement elle suscite le doute, et la confiance ne s'établit pas intime entre le spectateur et lui. — A la même époque où M. Lehmann exécutait ces peintures de style, tribut payé à l'absolutisme de M. Ingres, il avait des retours vers la couleur, ainsi que l'atteste sa *Mariuccia* (salon de 1842), figure de jeune paysanne italienne, étude superficielle mais gracieuse, dans un système suivi avec succès par son frère M. Rodolphe Lehmann. — L'*Assomption* (salon de 1850-51), sans grand caractère, a de l'unité d'aspect et respire un sentiment plus religieux que d'autres ouvrages plus récents. Cette peinture, d'un ton gris-bleuâtre, a une harmonie qui ne se retrouve pas dans la *Pietà*, composition plus austère, exposée la même année, et où les clairs et les tons noirs contrastent fortement. M. Lehmann avait encore exposé au même salon son tableau des *Océanides*. Nous ne répéterons pas les observations que nous avons déjà faites, ni sur cet ouvrage (*Illustration*, 15 février 1851), ni sur les figures d'*Hamlet* et d'*Ophelia* (*Illustration*, 25 mars 1846), où sa peinture se présentait sous un aspect tout nouveau; où, rompant avec les traditions d'école, lui aussi il cherchait sa voie à travers les inquiètes tentatives de l'art contemporain. — Dans ses tableaux récents : l'*Enfant Jésus et les Mages en adoration*, M. Henri Lehmann revient à ses préoccupations de coloriste, visant à l'éclat de la lumière et aux vives couleurs. Mais tandis qu'il exagère la splendeur de l'aspect, le style s'abaisse et perd de sa dignité; ces défauts deviennent particulièrement sensibles dans son tableau intitulé : *le Lai d'Aristote*, représentant une belle jeune Indienne chevauchant sur le dos du philosophe amoureux (conte ridicule du moyen âge), et l'amenant au pied d'Alexandre qu'il avait voulu détacher d'elle par ses sages conseils. Le peintre a encore quelques autres petites toiles sur des sujets gracieux et plusieurs portraits de femmes remarquables, parmi lesquels se distingue particulièrement celui de madame Henri Lehmann. Ces diverses peintures, quel que soit leur mérite, doivent être, à notre avis, considérées comme une série d'études et de tentatives dans des voies diverses. Les oscillations y sont manifestes; et il ne s'en dégage pas encore une originalité puissante, comme il semble qu'on devrait l'attendre dorénavant de la réunion des qualités possédées par cet artiste dans la force de l'âge. Il est juste de rappeler d'ailleurs que M. Henri Lehmann a déjà exécuté plusieurs grands travaux importants de décoration monumentale, tels que la série de sujets de la grande galerie de l'Hôtel de ville; qu'il a été chargé de l'exécution des deux hémicycles de la nouvelle galerie du trône du sénat; il termine, en outre, en ce moment, des cartons pour le transsept de l'église de Sainte-Clotilde.

M. Rodolphe Lehmann, frère du précédent, a exposé trois figures réussies, bien connues, d'un style gracieux et d'un chaud coloris : *Pèlerine des Abruzzes dans la campagne de Rome* (salon de 1845); — *Fileuse* (salon de 1842); — *Vanneuse* (salon de 1845). — Nous donnons la gravure de sa jolie composition de *Graziella*, destinée également à la popularité; harmonieuse de disposition, douce d'aspect, mais réfléchissant le sentiment conventionnel du roman qui l'a inspirée, et plus coquette que vraie. On peut y louer cependant le caractère vrai de la vieille femme du pêcheur.

M. Hippolyte Flandrin est, disons-nous, la continuation la plus pure de l'école de M. Ingres. C'est un talent sérieux,

consciencieux, modeste, exécutant dans un style tempéré des ouvrages étudiés où la science se dissimule, où le procédé du pinceau lui-même semble ne point laisser de traces, tant il est fin et fondu. Cette peinture, qui, par suite, manque de ressort, s'adapte parfaitement aux sujets religieux qui veulent du calme et de la sérénité. C'est dans plusieurs de nos églises, et particulièrement à Saint-Germain-des-Prés et à Saint-Vincent-de-Paul qu'il faut aller admirer les belles compositions empreintes de ce sentiment. M. Hippolyte Flandrin n'a exposé qu'une grande composition : *Saint Clair, premier évêque de Nantes, guérissant les aveugles* (salon de 1837). Ce tableau, appartenant à la cathédrale de Nantes, se réfère à la manière de M. Ingres, et peut soutenir la comparaison avec ses ouvrages. Plus que chez le maître peut-être elle supprime la couleur, mais elle est harmonieuse de composition et d'aspect. Un des aveugles agenouillés devant le saint peut servir à montrer comment un artiste ayant un sentiment élevé de l'art peut employer la laideur vulgaire sans lui laisser les brutales dissonances qui blessent si vivement le goût dans les ouvrages de certains peintres réalistes. M. Hippolyte Flandrin a encore exposé une *figure d'étude*, qui date de 1836. Elle représente un jeune homme nu, accroupi au bord d'un rocher qui domine la mer, et la tête pensive appuyée sur les genoux. Cette savante étude de modelé est exécutée avec un si grand soin, qu'on s'étonne que l'artiste n'ait pas ajouté un motif, donné une destination à un si patient labeur. Quand on voit tant de tableaux exécutés à la manière d'ébauches lâchées et incorrectes, on regrette qu'une étude si correcte et si finie ne soit pas un tableau. Si cela eût été, l'artiste eût cherché sans doute à sauver l'aspect monotone et peu agréable de la ligne de courbure du dos.—Les deux peintures précédentes, de date déjà ancienne, constituent une exposition insuffisante pour un artiste de la réputation de M. Hippolyte Flandrin, et il est regrettable qu'il n'ait pas, au moyen d'œuvres plus récentes, mis le public à même d'apprécier les progrès de son talent. C'est dans les portraits seulement qu'on peut les étudier. Là on le retrouve identique à lui-même; s'il n'exalte pas la vie, il ne se refuse pas à la réalité, il n'a pas le parti pris et les négations de M. Amaury Duval; il étudie sérieusement son modèle et le rend avec une grande sûreté de dessin, en couvrant peu la toile et procédant par des demi-pâtes qui quelquefois manquent de solidité.

M. Amaury Duval, outre la TRAGÉDIE dont nous avons parlé, a exposé deux portraits, dans l'un desquels celui d'une femme vue de profil; le dessin du contour se pose avec une prétention intolérante, une sécheresse florentine qui nous rappelle le portrait singulier de la belle Simonetta par Botticelli, à la galerie Pitti de Florence. — L'acétisme de la ligne se retrouve également dans quatre dessins, d'après un fragment des peintures murales exécutées à fresque dans l'église de Saint-Germain-en-Laye. Nous aurons plus tard l'occasion de parler des paysagistes de l'école de M. Ingres : Paul Flandrin et Desgoffe.

Salon de 1855. — La Flagellation, tableau par M. Henri Lehman.

Graziella, tableau par M. Rodolphe Lehman.

M. Raymond Balze, connu par les copies des loges et des chambres de Raphaël au Vatican, exécutées en commun avec son frère, a représenté, au milieu du site de Tivoli, si cher aux artistes habitant Rome, et en vue de celui de la ville de Mécènes et des Cascatelles, *Horace chantant ses poésies*, entouré d'amis et de la troupe jeune et riante des Lydie, des Lalagé, des Barine..., tout le *demi-monde* du siècle d'Auguste, qui consentait quelquefois à souper avec les poëtes, faveur que ceux-ci payaient de l'immortalité. La scène est bien disposée, mais on n'y trouve ni la personnalité du poëte latin, ni celle du peintre, élève de M. Ingres.

M. Janmot, autre élève de ce maître, a produit une série d'ouvrages qu'il appelle : l'*âme, poëme en dix-huit tableaux*. Ensemble mystique qui ne satisfait ni aux conditions de la peinture ni à celles de la littérature. Dans cette histoire ou ce poëme de l'âme, l'auteur la suit depuis la naissance jusqu'à la mort. Le premier chant est consacré à la génération divine. La divine Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sans doute, sous une apparence féminine, rapprochés comme pour se dire un secret, tiennent l'âme humaine sous la figure d'un petit enfant; les anges attendent la fin de l'opération, prêts à recevoir la création nouvelle de Dieu. Le second chant est celui du passage des âmes. Les anges les emportent dans tous les sens, tandis que Prométhée, le grand artisan, le démiourgos païen, expie son orgueil sous les morsures du vautour. Une fois descendue sur la terre, il semble que l'histoire de l'âme doive être celle des passions qui sont sa vie ici-bas : de l'amour, du désir infini, du doute, du découragement, de la tristesse, de sa chute par le péché, de sa rédemption par la vertu et par la foi, de l'enthousiasme, de l'extase, etc... Au lieu de cela le chantre lyonnais de l'âme nous semble s'être parfois arrêté à des enfantillages. Nous devons avouer à la vérité que nous ne possédons pas la clef de ce chant mystique; mais, fussions-nous initié, nous doutons qu'il y ait une grande portée intellectuelle dans des sujets tels que : n° 4, le *printemps*, où le jeune homme et la jeune fille cueillent des fleurs; n° 8, le *cauchemar*; n° 13, les *rayons de soleil*, représentant une danse en rond ; n° 14, *sur la montagne*, où le couple la gravit ; n° 15, *un soir*, où il s'y repose après l'avoir gravie ; n° 16, le *vol de l'âme*, où il traverse le ciel dans un sens ; n° 17, l'*idéal*, où il le traverse dans un autre. Le dernier chant, la *réalité*, représente le jeune homme seul agenouillé sur un tombeau. Tout ce poëme, si vague par la pensée, est mollement inscrit dans la forme, sans caractère de dessin ni de couleur. Toutefois une certaine vigueur exceptionnelle se trahit dans le sujet du *sentier dangereux*. A travers les lacunes pittoresques, il s'exhale cependant de cet ouvrage considérable un sentiment de douce rêverie ; et s'il n'a pas de valeur sérieuse au point de vue de l'art, il vient du moins, avec d'autres ouvrages, attester que les Allemands seuls n'ont pas le privilége de l'idéalisme, et que dans notre école, près de quelques sources écartées, croissent aussi les fleurs du mysticisme.

Rentrons pleine-

ment maintenant dans la peinture et dans l'art moderne, et parlons de l'ouvrage remarquable envoyé cette année par M. HEBERT, et appartenant à un genre intermédiaire entre la grande peinture et la petite peinture de genre proprement dite; *les Filles d'Alvito, royaume de Naples*, sont une œuvre intéressante, complète, une œuvre réussie et pleine d'habileté. Ce sont simplement deux jeunes campagnardes gravissant un sentier taillé dans des rochers au pied desquels elles ont été puiser de l'eau, qu'elles rapportent dans des vases posés sur leur têtes. L'idée est nulle; le succès de cette peinture ressort tout entier des moyens de l'art; et cependant elle attache, elle incline l'âme à la rêverie. Les thèmes spiritualistes n'en font pas toujours autant. La première de ces jeunes filles, parvenue au haut de la rampe, occupe toute la hauteur de la toile, ayant l'aplomb d'une belle et droite cariatide. Les linges, artistement chiffonnés sur sa tête, simulent les volutes du chapiteau ionique; au-dessus le rouleau de linge destiné à servir de coussinet au vase, est comme l'abaque de cette colonne vivante, dont le fût vertical est enveloppé de vêtements d'étoffe grossière d'un bleu sombre. Les bras, ayant la charmante gracilité de la jeunesse, s'élèvent pour soutenir, l'un le coussinet, l'autre le vase sur l'anse duquel la main se pose avec élégance. La tête a une pâleur mate et fiévreuse, les lèvres sont décolorées comme les lèvres d'une morte; les yeux, grands et noirs, ont un regard placide, mais fixe et profond, qui fascine. *Qui est celle-ci qui s'élève du desert* et s'avance comme un fantôme avec sa fière beauté, ses traits immobiles, son ignorance de la vie et des orages du cœur? Quelle est cette reine par la beauté, chez qui se trahit la noblesse de race, malgré les misérables vêtements qui la couvrent, malgré les larges et hideuses sandales attachées à ses pieds? Pourquoi ce sceau fatal imprimé sur sa figure? Est-ce de la fièvre, est-ce d'un coup de poignard qu'elle doit mourir? d'un coup de poignard donné par un amant? Car malheur à celui dont le cœur tombera sous le feu de son regard! Malheur à elle; car l'amour qu'elle allumera sera violent et terrible! Aussi, comme par un pressentiment funeste, ses traits portent-ils une tristesse hautaine qui contraste avec la rieuse insouciance de sa compagne. Celle-ci, à un plan inférieur, finit de gravir la rampe, et l'effort qu'elle fait donne à son corps une flexion de ligne et un mouvement qui forme une variété avec la rigidité verticale de la première figure. Du reste, le double contraste pittoresque et moral n'est accusé qu'avec mesure et par des moyens adroits, prouvant que l'artiste entend l'art des nuances. Les traits de cette seconde figure appartiennent à un type italien, plus vivant, mais d'une beauté un peu vulgaire; les yeux, quoique noyés dans le clair-obscur, ont du feu et de la vivacité; les lèvres, aux contours bien accentués, sont voluptueusement, entr'ouvertes; les flots d'une chevelure noire indisciplinée encadrent cette tête charmante de physionomie rustique, tandis qu'une chevelure noire également, mais plus rare, se dessine sur le front de l'étrange et belle jeune fille qui précède. La seconde a une santé et un embonpoint, une richesse de jeunesse et d'animation, qui n'existent pas chez la première; elle est façonnée au travail, elle le porte légèrement; l'autre a l'air de s'y résigner avec un dédain superbe, comme à un fardeau qu'elle sait devoir déposer bientôt; celle-là a un collier de corail et des boucles d'oreille; celle ci n'a aucun bijou; il n'est pas jusqu'au vase de terre contenant l'eau, qui, en pleine lumière sur la tête de la seconde, se différencie par un léger ornement de couleur de celui porté par la première, sans ornement et plus éteint dans l'ombre, de peur d'attirer le regard près du bord du cadre auquel il touche presque. A première vue, cette droite et roide figure, dont les lignes verticales traversent toute la toile, en laissant tout un côté nu et vide, ce visage pâle et d'une beauté singulière, causent plus d'étonnement qu'ils n'exercent d'attrait; mais, plus on la considère, plus on s'intéresse à cette peinture si intelligente et si habile, qui n'affiche pas la prétention d'être de l'art élevé et sévère, mais qui vise à charmer le regard, à captiver l'attention et l'esprit, et qui y réussit. — Le manque de spontanéité, l'exécution laborieuse et cherchée, moins sensibles dans le tableau précédent, le deviennent davantage dans celui intitulé : *Crescenza a la prison de San-Germano, royaume de Naples*. L'intention mélancolique avouée par le peintre n'aboutit pas. Sans parler des défauts de dessin et du bras trop court, la figure souffreteuse de la pauvre petite fille, assise près des barreaux de la prison de sa mère, n'est pas réussie. La tête ne se détache pas assez et n'est qu'imparfaitement éclairée, quoiqu'elle projette de l'ombre sur le mur de la prison. Cette peinture manque de sincérité; on se tient en garde contre elle.

Le tableau de M. GLAIZE, intitulé *le Pilori*, reproduit ici par la gravure, appartient à cette classe d'ouvrages dont nous parlions dans notre dernier article et qui sont inspirés par la disposition d'esprit de certains artistes à embrasser un sujet sous un point de vue synthétique, à grouper un ensemble de personnages n'ayant entre eux qu'un lien idéal. C'est sans doute un beau et triste spectacle que celui de l'homme de génie luttant contre les dédains et les mépris inintelligents de son siècle, et léguant à l'humanité, à travers les obstacles que lui opposent les passions, l'ignorance, le fanatisme de ses contemporains, quelque splendide conquête pour laquelle son nom sera glorifié de siècle en siècle. Il y a là un beau thème pour le poëte et pour l'artiste même. L'antiquité n'en a-t-elle pas laissé une magnifique personnification dans le type de Prométhée? Mais si, au lieu de traiter un de ces sujets isolément, on veut recueillir à travers les siècles toutes ces existences douloureuses et en faire une gerbe, l'intérêt de la donnée s'affaiblit en s'étendant; ce n'est plus une action qu'on présente au spectateur, c'est une parade. — Au centre de sa vaste toile M. Glaize a placé le Christ, derrière lequel est un ange tenant une légende avec ces mots : Mon Père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Jésus-Christ est placé entre Socrate et Homère. Ce dernier doit être assez embarrassé du voisinage. En suivant à gauche à partir de Socrate, qui boit la ciguë, on trouve successivement Esope, Hypathie, Képler, génie opiniâtre et sublime, mais dont la place ne semble pas marquée ici, car sa vie n'a pas été éprouvée, comme celle de son contemporain Galilée, qui figure à côté de lui, faisant amende honorable, un cierge à la main. La série de ce côté est terminée par Bernard Palissy, Corrége, Lavoisier. De l'autre côté et à partir d'Homère, on trouve Dante, Cervantes, Jeanne Darc, Christophe Colomb, Salomon de Caus, Denis Papin, Etienne Dolet. Toutes ces figures sont disposées sur une même ligne et placées chacune devant un poteau. Au pied de l'estrade sont deux groupes de figures allégoriques, dont l'un représente la Misère et l'Ignorance, l'autre la Violence et l'Hypocrisie. Un des premiers inconvénients de ce genre de sujet, c'est qu'il entraîne l'esprit à considérer d'abord tout autre chose que la peinture. Ainsi il est évident ici que cette liste de martyrs est contestable, et que chacun voudrait ajouter ou retrancher dans ce pêle-mêle de noms si singulièrement rapprochés. Mais laissons-là ces difficultés, et considérons cet ouvrage en lui-même : il frappe par une certaine vigueur de ton qui règne dans la peinture et par l'énergie des groupes allégoriques, dont quelques figures, celles, entre autres, de la Violence et de l'Hypocrisie, ont été heureusement inspirées par les fameuses statues du tombeau des Médicis de la chapelle Saint-Laurent de Florence; outre ces figures habilement traitées, il y a lieu de louer aussi plusieurs des figures principales. Celles de Galilée et de Salomon de Caus, qui contrastent par leur mouvement avec l'attitude au repos de presque toutes les autres, nous paraissent très-satisfaisantes; la dernière surtout exprimant sur ses traits l'ardeur de la conviction et l'exaltation de la pensée jusqu'à la folie, serait d'une impression saisissante si elle était isolée de l'ensemble. — M. GLAIZE a encore exposé une petite composition intitulée : *Ce qu'on voit à vingt ans*, et représentant un tout jeune homme tenant embrassée une jeune fille, tandis que ses regards se dirigent avec avidité sur une autre rive où semblent le convier des groupes de danseuses et les figures de la poésie et de la gloire. Cela est gracieux, d'un style léger et d'un coloris conventionnelle mais assez agréable.

A. J. DU PAYS.

Chronique littéraire.

Le quarante et unième fauteuil de l'Académie, dont M. Arsène Houssaye vient d'écrire *l'histoire*, est proprement aux quarante autres ce qu'est le treizième arrondissement de Paris aux douze compris dans la circonscription régulière et municipale. Ici quelquefois sont les plus aimables; là parfois les plus illustres. Ce quarante et unième fauteuil est même nécessairement le mieux composé de tous, puisqu'il a ou pourrait avoir pour hôtes tout ce qui, depuis l'origine des Quarante, a été tenu à l'écart de la docte société, et de ce nombre sont : Descartes, Rotrou, Pascal, Molière, Retz, Arnault, Regnard, J. B. Rousseau, Vauvenargues, Lesage, Saint-Simon, Prévost, de Brosses, J. J. Rousseau, Diderot, A. Chénier, Rivarol, de Maistre, P. L. Courier, Benjamin Constant, A. Carrel, Balzac, Lamennais, Béranger, etc., etc. Il n'y a évidemment pas de fauteuil numéroté et bien réel qui puisse lutter de splendeur avec cet apocryphe-là. Bien plus, comparant les titulaires de ce siége académique *in partibus* aux coryphées des quarante autres, M. Arsène Houssaye démontre, par un simple rapprochement de noms, que ce fauteuil fantastique balance à lui tout seul, s'il ne les dépasse point, les forces vives des Quarante de l'Académie officielle.

Ces exclusions malheureuses, quelquefois fortuites, plus souvent volontaires, ont porté un tel préjudice au renom, au prestige de l'illustre corps, qu'il y a aujourd'hui des gens (des gens de lettres) qui en demandent carrément la suppression, comme d'une chose morte, d'une inutilité nuisible à la littérature, en ce qu'elle crée des démarcations arbitraires, rarement justifiées, — témoin ce terrible quarante et unième fauteuil, — par le mérite des élus.

C'est véritablement aller beaucoup trop loin : ne fût-ce que comme retraite honorable et avantageuse, l'Académie a toutes les raisons du monde, non-seulement de subsister, mais même de rester ou de devenir chère et précieuse aux écrivains, alors que tout les abandonne. C'est un mauvais calcul que vouloir démolir, au lieu de réformer et d'améliorer, ce qui, la pression de l'opinion aidant, n'est point une chose impossible. L'ingénieux travail de M. A. Houssaye aidera très-certainement à cette transformation. L'auteur constate d'ailleurs lui-même, avec impartialité, qu'à aucune époque l'immortelle assemblée n'a contenu en elle autant de sommités brillantes et d'illustrations réelles que de nos jours. C'est déjà un progrès, et à ce premier pas en peuvent succéder beaucoup d'autres.

Ce sont les envahissements de la politique qui, depuis trente ans, ont fourni les plus justes griefs aux railleurs et aux détracteurs des célèbres Quarante. Par une sorte d'analogie très-fautive avec l'ancienne introduction des seigneurs au sein de l'illustre corps, l'Académie s'est recrutée volontiers, trop volontiers, des hauts barons de l'éloquence et de l'administration. « Ils n'ont eu qu'à parler, » comme on prétend qu'a dit M. Berryer de lui-même, pour être aussitôt admis. Cela n'était, suivant nous, ni très-raisonnable aux appelants, ni très-généreux aux élus. — Que des hommes comme MM. Thiers, Guizot, Mignet et quelques autres soient, *quoique* politiques, académiciens, il n'est rien de plus naturel : ils sont, comme écrivains, à la tête des lettres de leur pays. Mais que d'autres aient été si souvent choisis, presque sans titres littéraires, pour des titres nobiliaires, pour des discours qui si rarement résistent à la lecture, pour une simarre, pour un portefeuille, et, en un mot et avant tout, *parce que* politiques, c'est là qu'est la déviation, là qu'est l'erreur. Les personnes qui ont accepté, recherché même l'élection académique dans des conditions pareilles, n'ont pas peut-être suffisamment considéré qu'en ce faisant, et pour une petite gloriole ajoutée à bon nombre d'autres, elles frustraient autant d'écrivains de talent et de profession de leur unique patrimoine. Il est arrivé, il est vrai, que, par suite des vicissitudes inévitables en toute carrière un peu longue, l'Académie s'est trouvée à peu près l'unique refuge des ex-hommes d'Etat des régimes passés, ce qui explique comment l'élément politique, au lieu de s'y atténuer, s'y est renforcé encore en ces derniers temps, d'ancienne camaraderie, et de proche en proche. Mais, de même que le pouvoir « n'est pas une tente pour le repos, » l'Académie n'est pas lieu d'asile affecté aux invalides politiques. Invalides, si vous voulez, mais invalides littéraires. A chacun sa maison, et les écrivains, pour qu'on leur prenne la leur, n'en ont pas de rechange, comme la plupart de leurs émules trop souvent préférés, les avocats, les ducs et les anciens parlementaires.

C'est dans ce sens qu'il convient, selon nous, de saisir toutes occasions présentes et futures de soumettre à l'Académie les respectueuses et courtoises remontrances des lettres trop écartées d'elle, et si, par impossible, elle n'y cédait pas, d'en appeler à la conscience publique, juge souverain, dont les arrêts, rendus en dernier ressort, finissent toujours par se faire écouter et obéir.

Bien qu'indirectement, et par le simple tableau des omissions académiques, dont un trop grand nombre aussi impardonnables qu'irréparables, M. Arsène Houssaye vient de donner un bon coup de collier, dans cette voie que doit suivre la littérature défendant sa propriété et ses lares. Ce tableau est animé, érudit et attrayant. La grâce et l'élégance un peu molles, empreintes dans certaines des œuvres de M. A. Houssaye, ont fait place, dans ce livre tout à fait sérieux, à une virilité plus forte. La préface développée est un bon morceau d'introduction sur les origines académiques. Les principes en sont excellents, et tout à fait dans le sens du travail de rénovation, qui veut rappeler l'art à sa haute mission, le rendre fécond et utile. « Le beau visible, dit M. Houssaye, doit parler du beau invisible, comme le monde parle de Dieu. » On ne saurait plus justement ni mieux dire. Par exemple, je ne puis du tout approuver sa théorie du *goût*, où il ne voit, comme Bacon dans les *règles*, « qu'une limite, une entrave à l'esprit. » Les règles et le goût sont choses très-distinctes : les unes variables et qu'il faut battre en brèche, comme Bacon, quand elles enrayent le progrès; l'autre, immuable en ses nuances infinies, et aussi nécessaire à l'artiste qu'à l'homme l'air qu'il respire. Si l'Académie était, comme le pense M. Houssaye, de qui c'est un reproche, « le sanctuaire du goût, » il se faudrait garder d'en médire; il faudrait seulement chercher à lui dérober son secret. Mais il n'en est point ainsi, à moins qu'on ne veuille nommer goût, ce qui serait éminemment injuste et restreint, l'art de tailler les arbres en ifs et en berceaux comme à Versailles, ou d'arrondir des périodes qui, pour n'avoir rien de choquant, n'enferment aucune beauté. Ce n'est pas là du tout le goût, suprême régulateur de toutes les hardiesses qui, sans lui, ne sont qu'imprudences, et sans qui le sublime même ne mériterait pas ce nom.

M. Houssaye y a manqué tant soit peu, selon nous, soit en refaisant une chanson de Béranger, soit en plaçant dans la bouche de Descartes, de Larochefoucauld, de Pascal, des discours de réception (au quarante et unième fauteuil), bien que tirés de leurs écrits et composés par le procédé mosaïste; mais l'effort même de cet assemblage arbitraire et la nécessité des sutures constituent, en telle œuvre, un danger que l'auteur a pris le plus heureux parti d'éviter dans la plupart de ses autres monographies d'Immortels (*extra muros*). Ce ne sont guère habituellement que des croquis, des silhouettes, mais crayons et portraits sont agréables, ressemblants, faits de main habile et légère. M. Arsène Houssaye a même composé, par manière d'épilogue, un *quarante-deuxième fauteuil*, de qui je vous assure que beaucoup de curulaires des Quarante devraient s'estimer heureux de faire partie. En somme, le livre a et mérite un véritable succès : il est une très-bonne machine de guerre à combattre les vieux abus académiques; il est de plus une lecture brillante et instructive, et les mondains l'accueilleront avec tout autant d'intérêt que les lettrés; car il s'adresse, fait pour animer la paix comme pour avancer la guerre, à l'un et à l'autre groupe.

Une autre académie, celle des sciences, a trouvé son adversaire décidé, net et ferme, dans M. Charles-Emmanuel, auteur de la *Lune a l'exposition universelle de* 1855. Ce titre pourra surprendre : donnons-en l'explication.

« Dans un premier calcul, dit M. Emmanuel (chap. Ier. — *La lune des savants*), les astronomes établissent que, pendant une seconde de temps, la pesanteur terrestre fait tomber la lune d'une petite quantité de chemin égale à 1 millimètre : voilà la force attractive.

« Dans un deuxième calcul, les astronomes font voir que, par l'effet de la vitesse qui la sollicite à aller droit devant elle, la lune parcourt 800 mètres en une seconde : voilà la force impulsive.

« Maintenant, de quelle manière se mesure l'intensité d'une force quelconque? Par la quantité de chemin que cette force fait parcourir au mobile, qui est soumis à son action.

« D'où il suit que, dans un même intervalle de temps, la lune scientifique est attirée par une première force grande comme un 1 millimètre, et poussée par une seconde force grande comme 800 mètres. Ce sont bien là les valeurs numériques que la science nous donne comme certaines...

« Ainsi, *une lune, huit cent mille fois plus poussée que retenue!* voilà l'énormité qui est au bout de la théorie des deux forces séparées et indépendantes l'une de l'autre. »

Il faut le dire, l'auteur de cette théorie, impossible à

première vue, même pour le moins initié aux lois de la Mécanique, est le grand Newton, l'auteur de la sublime découverte de la gravitation de notre système planétaire.

Connaissant l'espace dont la lune tourne autour de la terre en une seconde, et qui est en effet de 800 mètres (cours moyen); de plus, induisant du principe de la gravitation que cette force doit diminuer *en raison inverse du carré des distances*, comme dans la chute des corps graves, Newton se dit : La lune étant à 86,000 lieues de la terre, et une pierre qui partirait de ce satelliste devant mettre, d'après les lois connues de la pesanteur, 7 jours 2 huitièmes à tomber sur la surface de la terre, il est clair, d'après un calcul certain et incontestable, que la lune tombe en une seconde de 1 millimètre seulement vers le centre de notre planète.

Il est certain qu'une telle lune, poussée par une force huit cent mille fois supérieure, mérite de figurer à l'Exposition universelle de 1855, comme produit de l'industrie, éminemment incomparable.

A cela, que répond M. Emmanuel, déjà fort amplement connu par ses opiniâtres et savantes attaques contre l'Académie tout en cervelle?

Il répond que Newton, homme immense, n'a pas pour cela confisqué toute la science, toutes les découvertes et tout le bon sens à venir; que les savants français apportent d'autant plus d'entêtement systématique à le défendre, même dans ses erreurs, qu'ils ont eu plus de persévérance malheureuse à soutenir contre lui les *tourbillons cartésiens;* que Newton a été trop exclusivement géomètre, spéculateur, pas assez mécanicien, ni expérimental, dans l'établissement de cette théorie si longtemps repoussée, et par contre, aujourd'hui aveuglément adoptée; qu'à son instar, et sans avoir son œil pénétrant, l'œil de son génie, nos astronomes sont beaucoup trop géomètres, et pas assez... astronomes; qu'il en faut revenir à l'observation, ou du moins, et si l'on conjecture, ne le faire que d'après les lois connues et invariables de la loi des corps (mécanique, statique), entièrement contrariée par cette théorie étrange.

En conséquence, M. Emmanuel, honorant mieux Newton, à notre humble jugement, que ses ardents et exclusifs promoteurs, rentre dans l'idée-mère, dans le principe même de la gravitation, et soutient ceci :

La lune n'est pas une pierre lancée par une fronde autour de la terre : autrement, n'ayant à combattre qu'une force d'attraction si insignifiante, elle se détacherait, comme on dit vulgairement, par la tangente, s'échapperait dans les espaces, et nous ne la reverrions plus. Ce n'est pas cela, et tout le système de la gravitation nous le révèle : « Le lien qui existe entre la lune et la terre est un attrait mutuel, c'est un lien de convenance, un lien d'*affection* partagé par les deux corps. Loin d'être contrarié par les lois de la pesanteur, comme dans l'exemple de la fronde, ce lien est le produit même des lois de la pesanteur. Il est la résultante de toutes les forces composantes qui sollicitent la lune à se rapprocher de la terre, et réciproquement. Si la lune est dans l'impossibilité de venir à nous, c'est que le lien attractif est incessamment en mouvement autour du centre de la terre, par suite de la rotation du globe terrestre. Et alors, au lieu de tomber verticalement, la lune tombe horizontalement; au lieu de tomber enfin, elle gravite. Si elle tombait verticalement, sa chute s'accélérerait sans cesse, suivant la loi de Galilée; tandis que, tombant horizontalement, elle s'avance avec une vitesse encore un peu variable, il est vrai, mais infiniment moins variable, ainsi que nos yeux nous le font voir. »

Il faut espérer que l'Académie réfutera les erreurs, si erreurs il y a, de M. Charles-Emmanuel. Jusqu'à présent, l'Académie s'est retranchée sur les objections que lui a faites le jeune et volontaire astronome, dans « le silence prudent de Conrart » qui n'a point illustré cet académicien, lequel serait aujourd'hui parfaitement obscur, sans le vers de Boileau, et ses soupers où l'on *parlait*. Or, si l'on parle encore à l'Institut, c'est volontiers à huis-clos, et M. A. Houssaye se plaint amèrement que l'on n'y soupe plus. Il convient tout à fait à notre tâche modeste de rapporteur, et, bien plus, à notre ignorance, de garder ce prudent silence d'académicien (que nous ne serons point), et d'attendre, pied à terre, le résultat d'une si céleste et haute lutte. Ainsi agirons-nous, tout en rendant justice à la hardiesse rare de M. Emmanuel, et au mérite de ses idées qui nous paraissent, *a priori*, et sous réserve, inattaquables. Il nous reste à prier notre collaborateur et ami Félix Roubaud de nous pardonner d'avoir occasionnellement chassé ainsi sur ses terres, et de lui avoir pris sa plume, sans même lui chanter au préalable l'air connu et si fort de circonstance. Mais si M. Emmanuel veut s'éclairer d'un avis aussi scientifique que consciencieux, il n'a qu'à frapper, en notre lieu et place, à cette porte-là : elle s'ouvrira sans nul doute.

Avec son *Astronomie nouvelle*, M. Emmanuel a d'ailleurs fait déjà, si ce n'est école, du moins profonde sensation, et je m'aperçois que je ne suis pas le seul, bien s'en faut, à m'en apercevoir ni à l'exprimer. Nous lisons dans *les Télescopes*, causeries familières sur l'astronomie, de M. A. Bonnardot, ce qui suit : « Il n'y a point de milieu pour le livre de M. Emmanuel : c'est une œuvre de la plus haute importance ou le produit d'une hallucination. » La théorie planétaire (que nous ne discuterons pas, et pour cause) du jeune et valeureux astronome consiste à prouver que toutes les planètes et leurs accessoires courent autour du soleil, leur unique moteur, d'*orient en occident*, et non en sens contraire, comme le soutient la science.

Ce n'est rien; c'est tout simplement le monde renversé : un détail. Si l'Académie, toutefois, est revenue de la tablature que lui ont donnée les esprits tournants et parlants, elle fera bien de répondre.

Pour en revenir à M. A. Bonnardot, il a fait, dans ses causeries familières et télescopiques, un utile et même agréable appendice à *la Pluralité des mondes*. Si Newton a erré sur certains points de sa sublime théorie, à plus forte raison, peut-on admettre que Fontenelle soit aujourd'hui, en astronomie, distancé. D'où la convenance de le rectifier et de le compléter tant soit peu. C'est ce qu'a essayé M. Bonnardot en parlant des *mondes* au *monde*. Il l'a fait en style spirituel et *mondain :* c'est tout ce qu'il fallait. Il ne prétend point à renverser ni à innover : il se borne à présenter en une causerie aimable l'état des connaissances acquises, nécessaires pour apprécier les découvertes nouvelles. C'est un travail qui porte avec lui son fruit, et il n'est nullement besoin d'une longue-vue pour lui prédire le succès.

La lune à l'Exposition universelle de 1855 nous conduit, par rotation naturelle, au *Guide-introducteur* à cette même Exposition, ou *Précis historique* de toutes les expositions antérieures, d'après les documents officiels. En toutes choses, et pour bien savoir où l'on va, il importe de rechercher d'où l'on vient. C'est cette facilité que procure le *Guide-introducteur* en question. On aimera, en l'étudiant, à apprendre que la France eut l'initiative des Expositions industrielles nationales, longtemps dédaignées par ses rivales, et aujourd'hui *universelles*. On y verra aussi que cette initiative appartint, au milieu de tant d'horribles crises, à la république française, et que la première solennité de ce genre eut lieu en 1798, au Champ-de-Mars, à l'instigation et sous le ministère de François de Neufchâteau, alors préposé au département de l'intérieur. Elle fut sommaire, dura trois jours seulement, et l'on n'y vit guère, comme on croit, figurer d'étoffes de luxe. Depuis, il y en a eu onze, y compris l'Exposition actuelle, et toujours grandissantes, à ce point que le nombre des exposants, primitivement de 110, était en 1849, de 4,494, et est aujourd'hui, pour la France seulement, de beaucoup supérieur. C'est donc une véritable histoire de l'industrie française, à partir du moment de son vrai et immense développement, que ce *Guide-introducteur*. On fera bien de se le procurer, si l'on veut visiter avec fruit ce colossal entassement d'inimaginables richesses que contient le palais des Champs-Elysées, et comme le livre retrace des faits accomplis, par conséquent non éphémères ni transitoires, qui ont leur enseignement propre, il est fait pour survivre, et ce sera le cas, à la présente circonstance.

Encore, s'il vous plaît, quelques petites poésies, et ce sera la fin, au moins d'ici à quelque temps, nous nous plaisons à le croire. Il est impossible de refuser audience aux *Délassements poétiques* de M. Isidore Brun, délassements pleins de cœur, de nobles sentiments, sans peut-être l'éclat de nos poëtes modernes, mais auxquels ne messied pas la forme tempérée des Fontanes, des Millevoye et des Delille. Nous nous sentons un faible pour l'auteur, qui écrit parfaitement en prose, comme en vers, et avec qui nous nous trouvons en pleine communion d'idées. — Veuille M. Isidore Brun pardonner à un homme qui reçoit autant de lettres qu'un banquier, et qui ne l'est pas (sur l'honneur), de répondre par cette voie sommaire à son trop flatteur et trop obligeant envoi.

L'Art de boire, par M. Jaubert aîné (en vers). Si *l'Art d'aimer* eût vécu du temps de *l'Art de boire*, il l'eût invité à souper. Gentil Jaubert! L'auteur nous rappelle l'heureux temps où l'on ne pouvait aborder un galant homme, sans qu'il vous offrît de prendre *une chemise de capucin, id est*, boire un verre de vin. Toutefois ce poëte, qui a le vers ou le verre modéré, nous indique la limite qu'il ne faut pas franchir. « Ne vous enivrez, dit-il, qu'avec de bon vin, et en bonne compagnie, avec des amis, par exemple. » — « Arrêtez-vous, continue-t-il, à cet état *plein de délices*, que les hommes d'esprit et de goût définissent ainsi : *un gris d'officier.* » Ah! quel plaisir d'être soldat! Mais, hélas! entre *capucin* et *officier*, l'embarras est grand. Faut-il adopter la *chemise*, faut-il endosser *l'uniforme?* boire en militaire ou en moine? Dites-nous cela en grâce, monsieur Jaubert aîné! Ne nous laissez pas sur le gril, ou le gris; d'ailleurs, mille remercîments de vos vers, et mille regrets vifs de ne pas trinquer avec vous!

Les amis des décombres et de l'absurdité n'apprendront pas sans plaisir que Bernardin de Saint-Pierre, un coquin fieffé, comme Béranger et Voltaire, vient d'être enfin remis courageusement en sa place par un vigoureux athlète nommé M. de Courcy. Ce Bernardin, qu'on avait cru un conteur de quelque agrément, n'est qu'une réputation usurpée, et « n'a qu'une valeur considérablement exagérée par la cabale philosophico-révolutionnaire. » (Opinion du *Journal de Rennes.*) *Paul et Virginie*, le prétendu chef-d'œuvre de ce pleutre, « est médiocre de conception, nul d'invention, faible et incorrect de style, fastidieux et vide dans la partie philosophique, etc., etc. » (Critique de M. de Courcy.) Il est grand temps de mettre à pied ce faquin, et « c'est faire acte de justice et de défense sociale qu'arracher du piédestal, où l'a placé une coterie sans foi ni mœurs, cet écrivain dont les ouvrages, sous une apparence inoffensive, cachent un double danger : d'abord apologie des principes les plus creux et les plus erronés, et en même temps immoralité voilée sous l'innocence affectée des tableaux de la nature. » (Sentiment du *Journal de Rennes.*)

Il faut recommander l'étude de cette nouvelle démolition à une *Revue* qui se déclare *démocratique;* qui, en même temps, et par l'organe de son *directeur*, fait des tessons de Béranger, qualifié par elle « de bon homme de plâtre, » et cela par le lumineux raisonnement que voici dans toute sa force : Nos adversaires font bien de nous attaquer tant qu'ils peuvent; il est aussi naïf de le leur reprocher que de s'en étonner; ils jouent leur jeu, c'est naturel. C'est pourquoi jouons le leur aussi; cassons la tête à nos idoles. X..., notre antagoniste, un grand homme, m'a montré cet exercice-là, et je l'aide dans sa besogne. Il a dit : Pille! Je dis : Tue! Et s'il dit : Tue! je crie : Assomme! — Et voilà comme on sert ses idées, son pays, et la démocratie, quand on a le moyen d'avoir une maison à soi, c'est-à-dire quand on a, par cette heureuse fortune, tous moyens de bien servir. Quel sort aura par là Bernardin de Saint-Pierre? On ne sait : devons-nous le demander à X...? Et, s'il juge convenable de faire une campagne contre *Paul et Virginie*, cette pauvreté incorrecte, devons-nous supposer qu'on lui emboitera démocratiquement le pas?

FÉLIX MORNAND.

Bibliographie.

LIBRE-ÉCHANGE, par Alphonse Cerfberr de Medelsheim; un vol. in-8°. — Chez Jules Renouard et Comp.

Le livre dont nous venons d'écrire le titre est le fruit d'un voyage d'exploration que vient de faire M. Cerfberr de Medelsheim à travers les contrées métallurgiques de l'Europe; il a trouvé sur sa route, en Belgique, en Prusse, comme en France, l'industrie des fers travaillant, progressant, mais menacée cependant d'être débordée par les besoins sans cesse croissants de la consommation. Car aujourd'hui, on le sait, le fer entre partout, et si nos nouvelles voies de communication ont donné aux hauts fourneaux et aux forges un élan inespéré, un élan, disons-le, auquel nos industriels n'étaient pas complétement préparés, que dire du débouché immense que les usines ont trouvé dans l'emploi presque exclusif du fer dans les grandes constructions? M. Cerfberr a vu tout cela, il a pu voir sur la figure des industriels rayonner la joie des commandes faites, mais il a vu en même temps percer l'inquiétude qu'ils éprouvent, en ne se sentant pas suffisamment prêts pour faire face à toutes ces commandes : car à leurs portes veille constamment, toujours prête à profiter de toutes leurs défaillances, à forcer les barrières élevées aux frontières, à entrer de haute lutte dans la métropole, l'hydre du *Libre-échange*, cet épouvantail de certains fabricants, cette espérance de beaucoup d'autres. M. Cerfberr a compati à ces craintes : après avoir visité toutes ces grandes usines, avoir vu ces flots de lave brûlante, ces milliers d'ouvriers sans cesse occupés, ces colossales constructions de l'industrie moderne, où viennent s'engloutir tant de millions, il n'a pas pu croire que la France n'avait pas tous les moyens de se suffire à elle-même, et, ébloui par ce spectacle grandiose, il s'est dit que la protection était une grande chose, et il s'en est fait le prophète. Car son livre, nourri de chiffres et savamment traité, n'est pas autre chose qu'un hymne à la protection.

Voyons donc, aussi rapidement que possible, si la protection exclusive que réclame M. Cerfberr, principalement au point de vue de la métallurgie, est une aussi bonne chose qu'il s'efforce à le prouver. Sans doute, lorsqu'une industrie naît dans un pays, lorsqu'elle est dans son enfance, lorsqu'elle essaye ses premiers pas, on doit la protéger, éloigner tout ce qui pourrait nuire à son développement, l'entourer de soins jusqu'à ce qu'elle ait pris son essor. Puis, à mesure que les forces se développent, on doit, petit à petit, se relâcher de cette protection, lui donner du champ et examiner avec attention comment elle fonctionne, à quel prix elle produit, les progrès qu'elle peut encore réaliser. Jusque-là élevez autour d'elle des barrières, que vous abaisserez petit à petit, jusqu'au jour où vous pourrez les abattre tout à fait et laisser la lutte s'engager au grand soleil, à armes égales. Voilà, à notre sens, quel doit être le rôle de l'État au point de vue de la protection; l'industrie, dans la première période, prend des forces sous son égide, afin de pouvoir ensuite lutter, en baissant ses prix, au grand profit de la consommation. Pour ne citer qu'un exemple, tout le monde sait ce qu'il est advenu de l'industrie indigène des sucres, protégée d'abord à outrance contre les sucres étrangers et même contre ceux de nos colonies. Quel a été le résultat de l'abaissement des droits? Quelques souffrances d'abord, puis une étude plus complète des ressources locales, un appel fait à la science, puis enfin une prospérité sans exemple.

En ce qui concerne les fers, nous avons été curieux de nous rendre compte, par un calcul approximatif, du résultat qu'aurait eu pour les chemins de fer l'introduction, sinon en franchise, au moins à un droit modéré des fers anglais, ce qui eût été, en d'autres termes, l'abaissement du prix de vente des usines françaises. — Sous le premier Empire, les droits sur le fer en barres n'étaient que de 44 fr. par 1,000 kilogrammes. Sous la Restauration, ils s'élevèrent à 165 fr., et continuèrent à progresser jusqu'en 1853, où ils atteignirent le chiffre de 206 fr. En novembre 1854, un décret a réduit ces droits à 132 fr. jusqu'au 1er janvier 1855, et à 110 fr. pour les années suivantes. — Le cours, en France, est aujourd'hui d'environ 270 fr. par tonne, et il a atteint, en 1846 et 1847, 400 et 425 fr. par tonne. — En Angleterre, le cours a varié entre 6 1/2 et 9 livres sterling. Supposons que le droit n'ait été et ne soit par la suite que de 60 fr. par tonne. Nous avons, à l'heure qu'il est, 12,000 kilomètres à peu près concédés à des compagnies. Nous les compterons à double voie, parce que, si plusieurs sections sont et resteront à simple voie, il faut tenir compte des voies de garage et des voies de service. Nous aurons donc 24,000 kilomètres de simple voie. Le rail pesant 37 1/2 kilogrammes au mètre, chaque mètre de simple voie pèsera 75 kilogrammes. Ce qui, pour les 24 millions de mètres, donne un poids total de 1,800,000 tonnes de 1,000 kilogrammes. — Voyons, d'abord, ce qu'ont coûté le 5,000 kilomètres de double voie en exploitation, lesquels ont déjà absorbé environ 750,000 tonnes. Le prix moyen n'est guère au-dessous de 350 fr. la tonne, soit une somme de 262 millions et demi. Un abaissement de 60 fr., ce qui eût mis le fer à 290 fr., eût procuré une économie de 67 millions et demi, qui sont entrés dans les coffres des usines. Les 11,000,000 tonnes, nécessaires pour compléter le réseau concédé seront fournies à des prix qui n'atteindront peut-être pas 300 fr. Supposons-les à 290 fr. en moyenne : c'est encore une somme de 320 millions à consacrer à cet usage. Mais si au lieu de 110 fr., comme il doit être à partir du 1er janvier 1855, le droit n'était que de 60 fr., ce n'est pas trop s'avancer que de présumer que le prix du fer s'abaisserait, sinon de 50 fr., au moins de 30 fr. Or, 30 fr. sur 11,000,000 tonnes, c'est 33 millions qui, ajoutés à 67 millions et demi, donnent plus de 100 millions d'économie, c'est-à-dire 300 kilomètres de chemin de fer de plus. N'est-ce donc rien qu'une économie de 100 millions? et croit-on notre industrie métallurgique si faible qu'elle ne puisse lutter sous l'égide d'un droit modéré?

En terminant, nous devons rendre hommage à la netteté et à la limpidité du style de l'auteur; ce n'est pas un livre didactique, quoiqu'à chaque page on trouve la trace de recherches longues et consciencieuses; ce n'est point un roman, bien que quelques-uns des aperçus témoignent d'une tendance plutôt poétique que positive : mais c'est un livre instructif, plein d'*honneur*, et qui se lit avec autant d'agrément qu'un roman bien fait. M. Cerfberr l'a intitulé : *Notes de voyage*, et l'on y retrouve, de temps en temps, le touriste qui touche, en passant, plus d'un sujet, objet de ses préoccupations, sans jamais perdre de vue le but principal de son voyage. Nous recommandons, à ce titre, les chapitres sur les *prisons*, les *monnaies*, les *armes à feu*.

PR. EX.

Mélanges industriels.

FABRICATION DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE. — ETABLISSEMENT DE M. GAUTROT, 60, RUE SAINT-LOUIS, AU MARAIS.

Le progrès industriel se manifeste toujours chez une na-

tion par certains traits dont un des plus caractéristiques est, sans contredit, la réunion, dans les ateliers munis d'un outillage puissamment organisé, de tous les travaux qui constituent une fabrication étendue.

L'Illustration, qui a déjà initié ses lecteurs à la connaissance de quelques-uns de ces ateliers où la haute industrie se développe sur de larges bases, les conduira aujourd'hui dans l'établissement où M. Gautrot élabore, à l'aide de procédés aussi ingénieux que perfectionnés mis en mouvement par une machine à vapeur de la force de 16 chevaux, tous les instruments servant à l'exécution de la musique moderne. Instruments à vent, tels que clairons, trompettes, trombones, ophicléides, cors, cornets et toute la série de l'instrumentation militaire en cuivre; instruments en bois, flûtes grandes et petites, clarinettes, hautbois, bassons et flageolets; instruments de percussion, caisses roulantes, grosses caisses, tambours de basque, timbales, cymbales, castagnettes, chapeaux chinois; et enfin tous les instruments à cordes, violons, altos, basses, contre-basses, guitares, vielles, etc.

Fabrication des instruments de musique. — Établissement de M. Gautrot. — Atelier des soudeurs et des pavillonneurs.

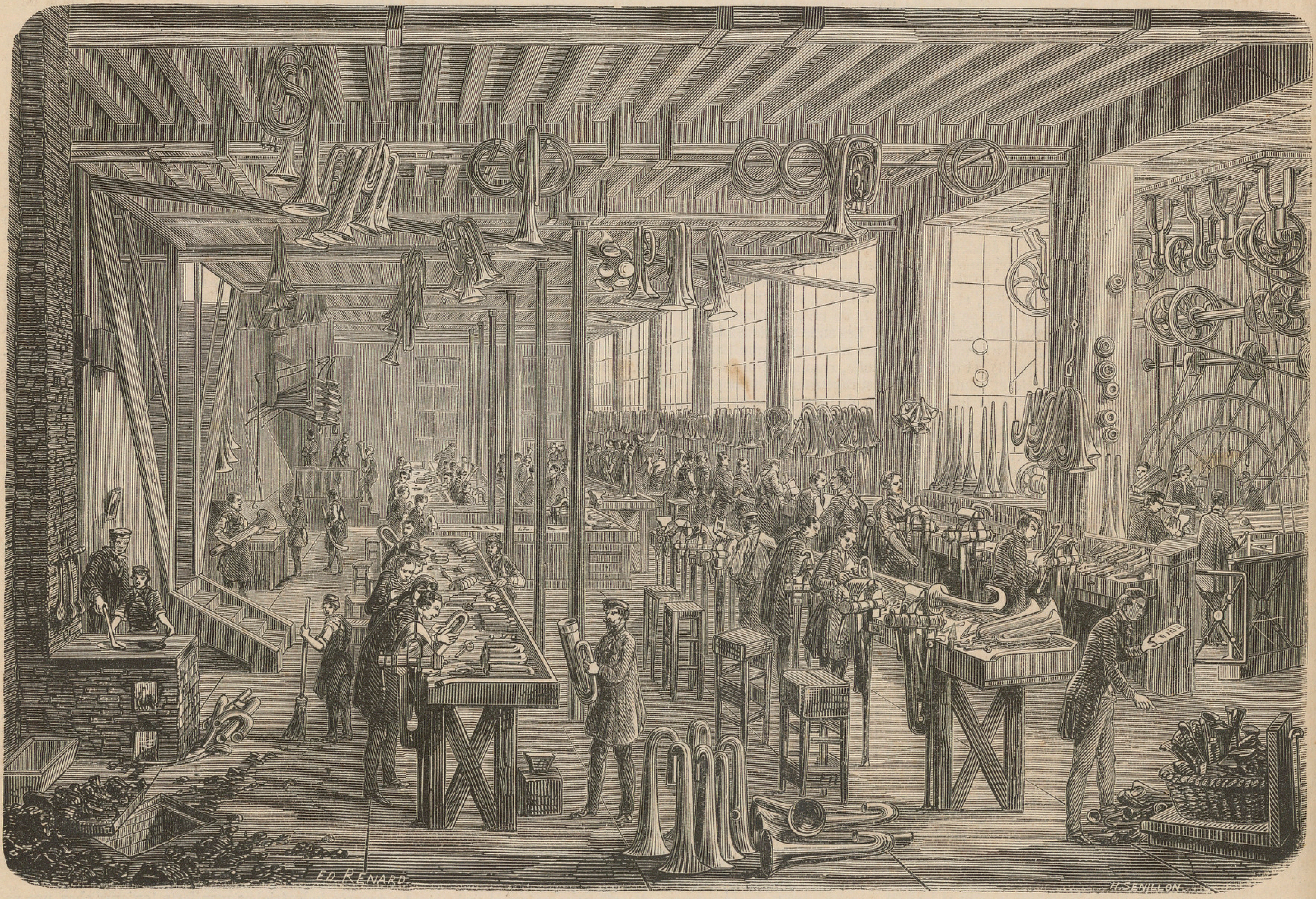
Fondé en 1827, par M. Guichard, et continué par M. Gautrot avec les moyens puissants qui viennent d'être indiqués, l'établissement qui nous occupe remplit aujourd'hui du bruit de ses machines un de ces vastes hôtels de la rue Saint-Louis, au Marais, si longtemps affectés à l'habitation de la magistrature en retraite, et dont les silencieux appartements, transformés en ateliers et en magasins, se raniment au mouvement incessant d'un personnel qui compte plus de cinq cents ouvriers.

Jetons d'abord un coup d'œil rapide aux ingénieux procédés de ventilation et de soudure au gaz ainsi qu'à la réunion des autres éléments de travail à l'aide desquels M. Gautrot a pu réaliser une économie de main-d'œuvre qui lui permet de livrer à bas prix des instruments d'une excellente confection, question importante dans un temps où les études musicales sont si généralement développées; puis, après avoir constaté les qualités de justesse irréprochable que tous ses instruments empruntent à l'application d'un système plus rationnel de division, de forme et de proportions, examinons les principales inventions toutes brevetées par lesquelles M. Gautrot se fait remarquer à l'Exposition universelle de l'industrie, quoique la place restreinte qui lui a été accordée ne lui ait pas permis de les y faire figurer toutes.

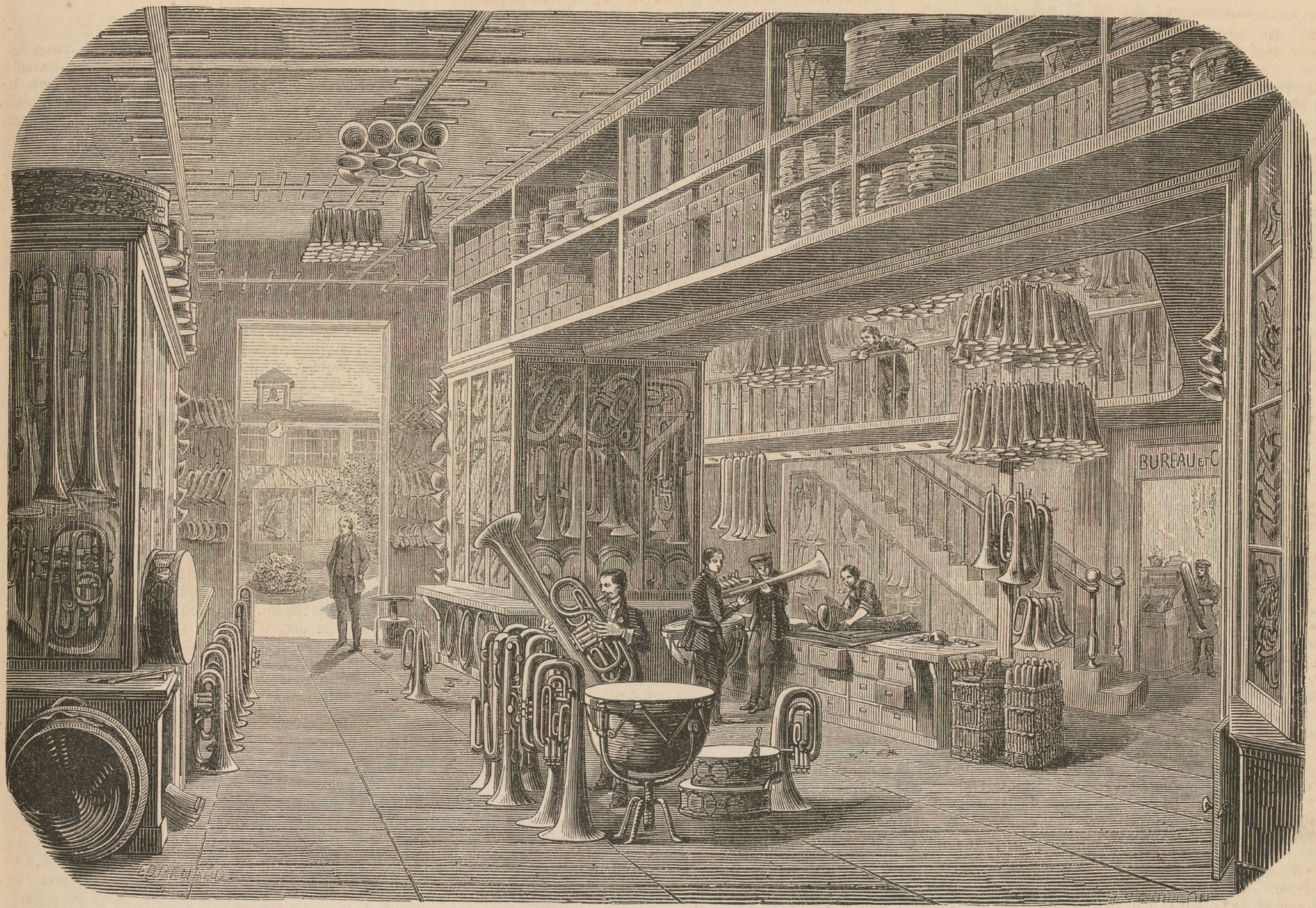
Instruments à vent en cuivre.

— Système adopté par le Gymnase musical militaire, qui permet de jouer le cor, le cornet, etc., dans plusieurs tons, sans le secours toujours incommode des corps de rechange, au moyen d'un cylindre à 6, 8 et 10 trous, faisant, par un simple mouvement de rotation, correspondre entre eux les extrémités des tubes qui y aboutissent de manière à faciliter jusqu'à douze changements de ton.

— Amélioration de la sonorité de l'ophicléide par un sys-



Atelier des facteurs.



Vue d'une partie des magasins de l'établissement Gautrot.

tème nouveau de doigter et une modification dans les proportions de l'instrument.

— Compensation des sons par le redressement de la colonne d'air dans les pistons et réglementation des ressorts de ces pistons à la volonté de l'exécutant par l'adaptation d'un engrenage, système Bréguet.

— Invention d'une embouchure mobile facilitant le jeu des instruments militaires dans les différentes positions de stabilité ou de marche.

Instruments à percussion.

— Application aux caisses de tambour, grosses caisses et timbales : 1° d'un mécanisme opérant, au moyen d'une seule vis, un serrage instantané et régulier ; 2° d'un système de batterie intérieure mise en mouvement par la vibration même donnée à la caisse et produisant un effet supérieur aux batteries extérieures actuellement en usage.

— Remplacement de la forme ronde des timbales de cavalerie par une forme ovale irrégulière, emboîtant l'épaule du cheval, diminuant le volume de l'instrument et permettant au timbalier d'occuper sa place utile et marquée dans le corps de musique, au lieu de se tenir à l'écart comme dans l'ancien système.

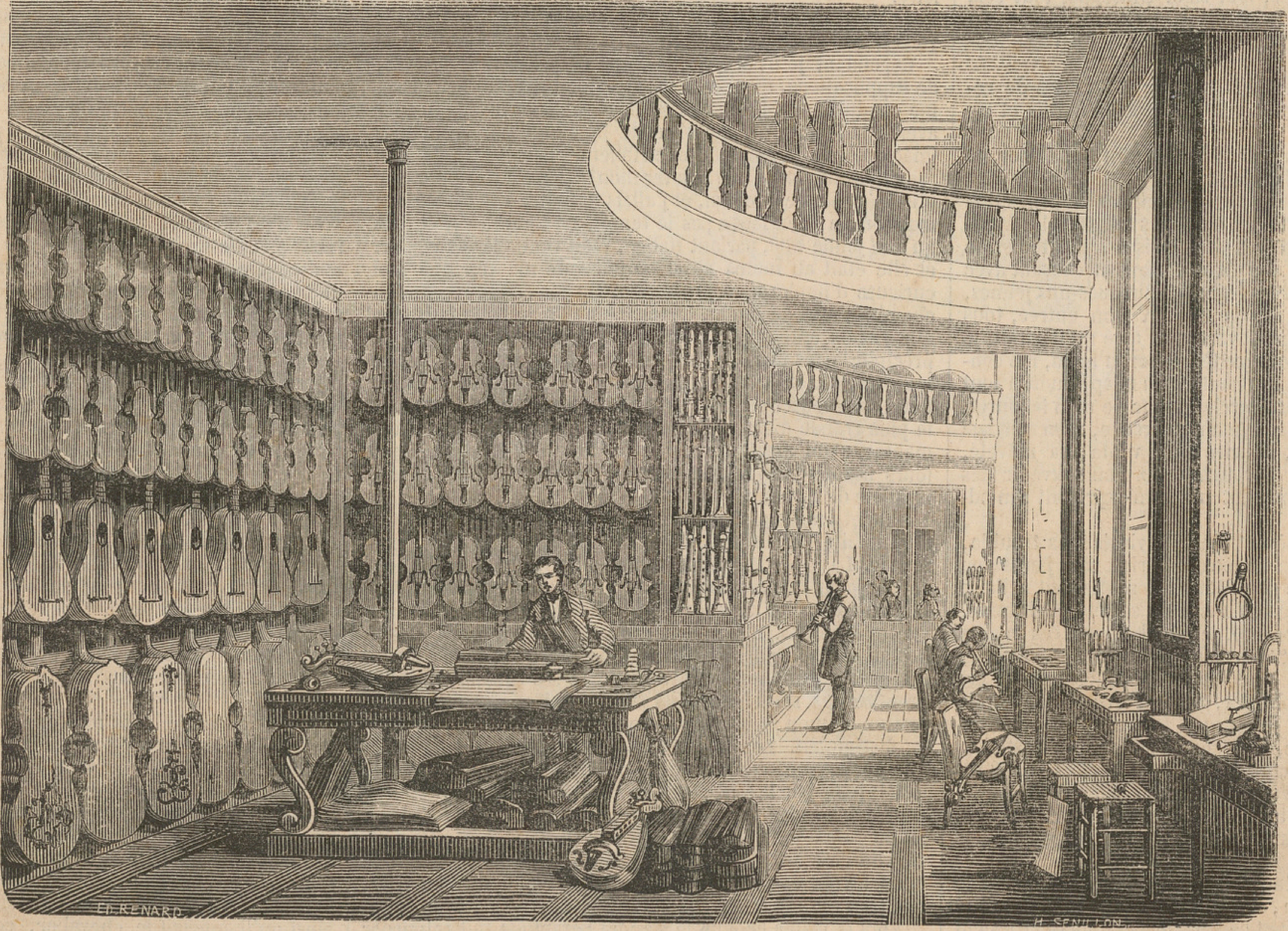
— Construction d'un nouveau timbre à clavier destiné à remplacer les timbres superposés dont on se servait dans les orchestres en les frappant successivement d'un petit marteau ne rendant possible la percussion que d'une note à la fois ; cette simple application du mécanisme du piano permet non-seulement d'accompagner un orchestre avec toute la précision désirable, mais encore de frapper des accords dont les compositeurs peuvent tirer des effets de sonorité nouveaux.

Instruments à cordes.

— Amélioration des bois employés pour les tables des violons, basses, guitares, etc., au moyen d'une préparation qui, sans les altérer, donne aux instruments neufs la sonorité et la douceur des instruments depuis longtemps joués.

Si l'on considère qu'indépendamment du personnel de l'établissement principal de Paris, M. Gautrot occupe encore environ 200 ouvriers dans les ateliers supplémentaires qu'il a établis à Château-Thievry, dans le département de l'Eure, et à Mirecourt pour la construction préparatoire soit des flûtes, clarinettes et autres instruments à vent en bois, soit des violons, basses et autres confections de lutherie, il est impossible de ne pas assigner à cette fabrique d'instruments de musique une position éminente, reconnue et justifiée au surplus par les mentions honorables et les médailles d'argent qu'elle a obtenues aux expositions de Toulouse, de Paris et de Londres.

G. F.



Atelier de fabrication des instruments à vent en bois, et des instruments à cordes.

Le secret de la Bianetti,

PAR HAUFF.

(Suite. — Voir les numéros 644, 645 et 646.)

Vers cette époque, nous voyions souvent un monsieur qui m'avait remarquée à l'un de nos concerts, et qui apportait, à chacune de ses visites à mon père, de l'argent, des pièces de cinq francs. Sa vue ne me plaisait pas. Il m'inspirait une répulsion instinctive.

Le jour de mon quinzième anniversaire, mon beau-père me prit à part et me dit : « Ecoute, Fifine : tu n'as pas le sou, tu n'es rien, je ne te donne rien et ne te demande rien; j'ai d'ailleurs assez avec le reste de la marmaille; Titine (c'était ma sœur Christine), Titine devient à ta place l'enfant merveille. Ce que tu possèdes, ta jolie voix, c'est à moi que tu la dois, elle te suffira pour faire ton chemin. En attendant, ton oncle de Paris t'aidera; il veut bien, par bonté et à ma demande, te recueillir dans sa maison.

— Mon oncle de Paris? m'écriai-je tout étonnée, car jamais je n'avais entendu parler de ce parent inconnu!

— Oui, ton oncle de Paris, fut la réponse; il peut venir de jour en jour. Et maintenant, va-t'en à la cuisine voir si j'y suis.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'étais heureuse; je fus sur le point de sauter au cou de mon tyran. Il y a trois ans que ces événements se sont passés, et le souvenir en est présent à ma mémoire comme s'ils dataient d'hier. Le bonheur de quitter la maison de mon beau-père, le bonheur de voir un oncle qui aurait pitié de moi, le bonheur d'aller à Paris, la ville à la toilette et de la suprême félicité! J'étais ivre d'impatience; à chaque voiture qui roulait dans la rue, je courais à la fenêtre pour m'assurer si elle ne m'amenait pas mon libérateur.

Enfin, un soir, un attelage s'arrête à notre porte. — « Fifine, ton oncle est là, » me crie mon père. Je vole en descendant les escaliers, j'ouvre les bras pour me jeter dans ceux de mon sauveur... Oh! l'horrible sensation! c'était l'homme aux yeux gris, l'homme à l'argent!

J'étais presque tombée sans connaissance à cette révélation; cependant je n'oublierai jamais la joie satanique qui brilla dans le regard de l'étranger lorsqu'il me trouva si bien grandie et développée. J'entends encore sa voix de crécelle qui me déchire le tympan : « — Te voilà gentille, Fifine. » Il me saisit d'une main, tandis que de l'autre il lança sur la table un grand sac d'argent; le sac s'entr'ouvrit et laissa échapper une pluie brillante de pièces d'or et d'argent qui roulèrent dans la chambre. Les enfants et mon père poussèrent de grands cris de joie, se baissèrent pour ramasser cet or : c'était le prix de mon honneur!...

Le lendemain nous étions en route vers Paris. Mon compagnon, — je ne pus me contraindre à l'appeler mon oncle, — ne cessait de me dire quel rôle brillant j'allais jouer dans ses salons. Puis c'étaient des recommandations auxquelles mon innocence ne comprenait rien. Mais j'étais inquiète, les plus belles promesses ne parvenaient pas à me calmer. Ma joie, mon bonheur de si courte durée, avaient fait place à une indicible tristesse. Je sentais qu'un grand malheur me menaçait, j'ignorais lequel. Enfin la voiture, après avoir traversé des rues bien larges, brillamment éclairées, s'arrêta devant une grande maison où tout paraissait être en fête. Des fleurs couvraient les escaliers cachés sous de riches tapis; cinq ou six jeunes femmes, toutes revêtues de charmantes toilettes, toutes jeunes et jolies, s'élancèrent à notre rencontre; elles m'entourent, me dévisagent, m'embrassent, m'appellent Giuseppa, leur sœur Giuseppa, tout cela avec des rires qui n'en finissaient pas.

— Sont-ce vos filles, Monsieur? dis-je à mon conducteur.

— Oui, mes bonnes filles, répondit-il; et les rires de recommencer de plus belles, avec des accents hardis et effrontés.

Le lendemain une femme de chambre vint m'habiller, et le soir venu on me conduisit au salon.

Un assez grand nombre de jeunes femmes de celles que j'avais déjà vues la veille, toutes en riches toilettes, les épaules et le sein nus, y étaient réunies, assises à des tables de jeu, devant le foyer, sur des divans, riant et causant avec des hommes également très-élégants, quelques-uns jeunes, beaucoup d'autres déjà d'un âge mûr. A mon entrée, tous se levèrent ou se retournèrent vers moi; à ce qu'il paraît, je fis sensation. Mon oncle, qui me tenait par la main, me conduisit au piano, et m'invita à chanter. On m'applaudit à tout rompre. Puis il se forma un cercle autour de mon tabouret, on causa musique, théâtre; mon ignorance, mon langage mi-français, mi-italien, fit rire; on vanta ma naïveté, plus encore ma beauté : je rougis encore au souvenir des paroles avec lesquelles mon entourage m'exprimait son admiration.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Je vivais sans trouble, entourée d'adulations. On ne me contrariait pas; j'eusse pu me croire heureuse, si je ne m'étais pas sentie mal à l'aise dans cette maison luxueuse, dans cette société si élégante. Mais, dans ma naïve innocence, je me disais que ces mœurs qui me choquaient étaient sans doute celles du grand monde, qu'il fallait s'y habituer. Une circonstance cependant me frappa et me parut inexplicable. Un soir que par hasard je passai près de l'escalier, je vis que les messieurs qui venaient nous rendre visite, donnaient de l'argent au portier, celui-ci leur rendait des cartes bleues ou rouges qu'ils remettaient au domestique à l'entrée des salons. Un jeune élégant, en passant à côté de moi, me montra une de ces cartes rouges avec un tendre regard. Je devins pourpre, je ne sais pourquoi.

Le même soir je chantai, puis je causai longtemps avec un homme jeune encore, dont la physionomie fatiguée et le regard atone exprimaient cependant la bonté et attiraient la sympathie. On l'appelait monsieur le marquis. A ses compliments sur mon talent musical, je répondis par le récit du cruel apprentissage auquel je le devais. Il m'interrogea, je lui dis la mort de ma mère, l'intention de celui que j'aurais dû aimer comme un oncle et contre lequel je ressentais un sentiment indéfinissable de répulsion, que je qualifiai d'ingratitude. On m'écouta avec intérêt, on me dit de prendre patience, que bientôt mon avenir se présenterait sous de plus heureuses couleurs. J'étais soulagée, presque joyeuse. Pendant toute la durée de cette conversation, le maître de la maison, debout près du foyer, ne nous avait pas quittés des yeux, et je le vis faire deux pas à la rencontre de mon interlocuteur, lorsque celui-ci se leva pour partir. Un mouvement de tête l'arrêta en chemin. On y répondit par un obséquieux salut.

Prenez ce petit billet, docteur, c'est à lui que je dois d'oser vous regarder sans rougir. Le soir même de la scène que je viens de vous raconter, je trouvai ce billet glissé dans une des flûtes qu'on m'avait servies avec mon souper. Je n'ai jamais revu l'homme qui me le fit remettre; j'ignore sous quelles inspirations, avec quels desseins il a agi; quoi qu'il en soit, je ne l'oublie jamais dans mes prières. Voici ce qu'on m'écrivait :

Mademoiselle!

On vous trompe. La maison que vous habitez est une maison suspecte; les dames avec lesquelles vous vivez sont des créatures qui se vendent pour de l'or. Soyez sur vos gardes. J'aviserai.

Pas de signature.

Ce fut une terrible révélation; son éclat faillit m'éblouir, car d'un coup trop brusque on avait déchiré à la fois mon innocence enfantine et mon rêve d'un avenir heureux et sans inquiétude. Que faire? Le misérable qui m'avait mené dans cette maison était pour moi un de ces enchanteurs sortis des enfers dont ma nourrice avait bercé mes jeunes années. Il me semblait que cet homme devait lire les moindres pensées au fond de mon cœur; peut-être se doutait-il déjà que j'avait reçu ce billet révélateur? A aucun prix je ne pouvais, je ne voulais rester plus longtemps dans cette maison.

Une fenêtre de ma chambre prenait jour sur une petite ruelle, les deux autres s'ouvraient vers une rue déserte. Au delà de la ruelle, dans une habitation voisine, j'avais entendu prononcer des paroles italiennes, j'avais entrevu une jeune femme; je n'en savais pas davantage. Mais je me disais que je rencontrerais là une compatriote. Cette pensée m'inspira du courage et de la confiance; j'irai demander du secours à cette inconnue, j'irai la supplier à genoux de me sauver.

Toute la nuit se passa dans la plus vive agitation. A six heures du matin j'étais habillée. Tout le monde dormait encore dans l'hôtel, même les domestiques. Le portier seul était à craindre. Mais pouvait-il se douter qu'on voulait quitter ce paradis? Je n'hésitai pas à descendre; mon audace, qui devait me perdre, me sauva; le portier était levé, mais occupé dans la cour; la porte était entr'ouverte, en un clin d'œil je fus dans la rue.

Mes genoux tremblaient, mais je ne perdis pas la tête. Quelques pas encore et j'étais dans la ruelle courant vers la fenêtre qui correspondait à la mienne. L'entrée de la maison devait être plus loin, dans la rue déserte; c'était un grand hôtel. Le suisse vint m'ouvrir. Je demandai à parler à la signora aux cheveux noirs, qui parlait italien. Le domestique se mit à rire et me dit qu'il s'agissait sans doute de Son Excellence Mlle Séraphine.

— Sans doute, lui répondis-je à tout hasard, menez-moi vite auprès d'elle, j'ai une communication très-pressée à lui faire.

— Mais, mon enfant, vous n'y pensez pas; je ne puis vous laisser entrer.

Cependant je fis si bien, à force de prières, de larmes, de supplications, que cet homme, vaincu par mes instances, me conduisit d'abord dans sa loge, puis se décida à aller avertir la femme de chambre de la signorina. Je m'étais imaginée que la jeune et jolie Italienne devait être de mon rang; j'avais honte de raconter mon histoire à une personne plus haut placée que moi, et j'allais tout dire à la caméristе; mais on ne m'en laissa pas le temps. La signora savait déjà qu'une jeune fille, parlant italien, était venue la demander, et elle était au moins aussi curieuse de me voir que moi curieuse d'implorer sa protection. On me conduisit dans sa chambre, près de son lit. C'était bien elle, la belle personne que j'avais entendue parler ma langue maternelle. Je me précipite à ses pieds, j'implore son appui; il me fallut dire toute ma vie. Elle me parut émue, et me promit de m'aider. Pour commencer elle fit appeler le suisse et lui recommanda la plus grande discrétion, puis elle me logea dans une petite mansarde qui avait vue sur le jardin. Je passai plusieurs jours lisant et travaillant, cloîtrée, heureuse d'être sauvée, inquiète de l'avenir.

L'hôtel dans lequel on m'avait recueillie avec tant de bonté était habité par l'ambassadeur d'une petite puissance allemande. La jeune Italienne était sa nièce; elle lui avait été confiée pour que son éducation pût s'achever à Paris. C'était une douce et aimable enfant, dont je n'oublierai de ma vie les bienfaits. Elle venait me voir tous les jours, m'apportait des nouvelles et des consolations. J'appris d'elle que son oncle, l'ambassadeur, avait, par ses domestiques, fait prendre des renseignements sur ce qui se passait dans la maison de mon persécuteur. On y était très-consterné, mais on dissimulait. Les domestiques se disaient à voix basse qu'une des pensionnaires de la maison, nouvellement arrivée, s'était jetée par la fenêtre de sa chambre et qu'on avait retrouvé son cadavre à la morgue. Bizarre circonstance! Le matin de ma fuite j'avais laissé ouverte la fenêtre qui donnait du côté de la rue déserte. C'est ainsi sans doute que le portier avait expliqué ma disparition. D'ailleurs l'on n'osa pas trop me chercher.

Vers la même époque la signora Séraphine dut retourner en Italie; elle eut la bonté de m'emmener. Elle fit plus, elle obtint de ses parents, dont elle était la fille unique, de m'accueillir dans leur maison; on me donna des maîtres : je lui dois ma liberté, ma vie, mon talent, mon honneur, tout ce que créature humaine possède de plus précieux au monde. A Plaisance, je fis la connaissance du maestro Boloni; il paraissait m'aimer; cependant il ne m'en dit rien, et me fuyait même. Séraphina se maria, sa mère mourut; j'allais me trouver de nouveau isolée dans le monde, lorsque des propositions me furent faites par le directeur de notre théâtre qui m'avait entendue chanter dans un concert public. C'était un avenir, j'acceptai avec empressement, je vins habiter Gérolstein. On m'y a accueillie avec faveur, on m'estimait même; ma vie était sans tache. Depuis un an que je suis ici je n'ai reçu la visite d'aucun homme, excepté — je puis vous le dire sans rougir, — excepté de Boloni qui vint me rejoindre il y a environ six mois. Il m'avoua son affection, la lutte qu'il avait soutenue pour l'étouffer. Nous devions nous marier aussitôt que certaines éventualités, en se réalisant, m'auraient permis de me retirer du théâtre, car son caractère jaloux ne me voyait qu'avec chagrin feindre sur la scène des sentiments auxquels seul il se croyait des droits. Voilà ma confession, docteur : ai-je donc commis de si grandes fautes que je mérite d'être si cruellement punie?

Lorsque la cantatrice fut à la fin de son récit, le médecin lui saisit la main avec empressement.

— Je suis heureux, vraiment heureux, dit-il, de pouvoir me joindre au petit nombre de personnes qui vous ont voulu du bien dans le cours de votre triste vie! Mes ressources pour vous servir sont plus restreintes que celles de la jeune et bonne Italienne; mais je tâcherai de vous aider à détruire les piéges contre lesquels vous avez à vous défendre et de vous ramener le bonheur. Pour commencer je vais aller trouver votre ami le hurluberlu et l'obliger à venir vous demander pardon. Mais, à propos, dites-moi donc de quel pays est-il, ce monsieur Boloni? On m'a dit qu'il n'était pas Italien. D'où vient-il? Qu'est-il?

— Vous me demandez plus que je ne puis vous dire, répondit-elle, rougissant légèrement. Tout ce que je sais, c'est qu'il est né en Allemagne, et qu'il a quitté sa patrie il y a une dizaine d'années pour des motifs de famille. Il a habité l'Angleterre et l'Italie.

— Ah! mais pourquoi ne l'avez-vous pas instruit depuis longtemps de ce que vous venez de me raconter?

Guiseppa rougit de nouveau à cette question, elle baissa les yeux et répondit :

— Vous êtes mon confident, mon ami; il me semble qu'à vous je puis parler comme une fille parle à son père. Mais pouvais-je raconter cet horrible passé à un jeune homme? Je n'en aurais jamais eu le courage. Je connais sa jalousie, ses soupçons faciles à exciter; il n'eût pas cru à la véracité de mes paroles.

— J'honore vos scrupules, mon enfant, vous êtes une bonne et brave nature, et mon vieux cœur se réjouit de retrouver en vous des sentiments décents comme on les professait du temps de ma jeunesse; car maintenant il est de bon ton de traiter ces choses avec une impardonnable légèreté, d'afficher l'immoralité. Mais pardon, vous ne m'avez pas tout dit. Le bal de la Redoute, votre retour ici?

— Vous avez raison, docteur. Deux mots encore et j'ai fini. Souvent, chaque fois que mon esprit s'occupe de ma fuite, je remercie la Providence de ce que dans cette horrible maison où mon persécuteur m'avait menée, on ait cru à mon suicide. Si cet homme avait eu la moindre certitude de mon existence, il fût venu reprendre sa victime; car je lui appartenais, j'étais son bien, ne m'avait-il pas payée et payée très-cher? C'est aussi pourquoi, pendant tout le temps de mon séjour à Plaisance, j'ai refusé divers engagements de théâtre, quel que fût mon désir de ne pas rester éternellement à charge à mes bienfaiteurs. Je craignais de me montrer en public. Cependant, après un an et demi de séjour, Séraphine m'apporta un matin un journal de Paris. Le nom du chevalier de Planto figurait parmi les décès.

— Le chevalier de Planto? interrompit le médecin, est-ce ainsi que se nommait l'homme qui vous a enlevée de la maison de votre beau-père?

— C'est du moins ainsi qu'on l'appelait. Je fus bien heureuse à la lecture de cette nouvelle. Mes dernières craintes se dissipèrent. Rien ne s'opposait plus à ce que je me créasse une position indépendante. Deux mois plus tard j'arrivai à Gérolstein. Avant hier soir je fus à la Redoute; j'étais bien gaie, et n'avais nul sombre pressentiment. Je savais que Boloni allait au bal; déguisée, je voulais m'amuser à le tourmenter, puis me faire reconnaître. Tout d'un coup, je me promenais alors dans un couloir, mon masque à la main, une voix vient murmurer à mon oreille : Fifine, comment se porte ton oncle? Ce fut un coup de foudre. Ce nom d'oncle, je ne l'avais plus entendu depuis que je m'étais échappée des mains de mon bourreau. Mon oncle! Je n'en avais pas; un seul homme s'était affublé de ce caractère sacré : le chevalier de Planto. J'eus à peine assez de sang-froid pour répondre : tu te trompes, beau masque! Puis je voulus m'éloigner, me rejeter dans la foule, mais l'inconnu saisit mon bras, le passa sous le sien, et me retint à ses côtés. Fifine, dit-il, je te conseille d'être bonne fille et de te promener paisiblement avec moi, sinon je raconterai à tout ce monde qui nous entoure dans quelle société tu as vécu.

J'étais anéantie, plus morte que vive; la nuit se fit dans mon esprit; une pensée s'y maintenait avec la ténacité du désespoir, la crainte du scandale.

Que pouvais-je faire, pauvre femme abandonnée, si cet homme, quel qu'il fût, racontait mon passé à sa manière? Le public l'eût cru. Carlo, hélas! Carlo n'eût pas été le dernier à me maudire et à me renier. Je suivais sans volonté le masque. Il murmurait des paroles horribles à mon oreille; il me disait comment j'avais ruiné mon oncle; c'est ainsi qu'il appelait le chevalier, comment j'avais causé la perte de mon père, de ma famille. Je n'y tins plus, je me

dégageai, je demandai une voiture. En me retournant sous le péristyle, je retrouvai le masque à mes côtés. Je pars avec toi, Fifine, dit-il avec un rire infernal, j'ai beaucoup à causer avec toi.

Je sentis que je m'évanouissais; le mouvement de la voiture me rendit le sentiment de l'existence. L'homme masqué était près de moi. Arrivé ici, il m'a suivi jusque dans ma chambre; éperdue, voyant mon secret sur le point d'être trahi, je donnai ordre à Louisette de s'éloigner. — Que veux-tu enfin, misérable, lui criai-je dès que nous fûmes seuls; qui te donne le droit de m'insulter ainsi? Quel mal peux-tu dire de moi? Si j'ai mis les pieds dans une maison infâme, c'était à mon insu, contre ma volonté; j'en suis sortie lorsque j'ai su quelle honte m'y attendait.

— Fifine, pas tant d'embarras. Paie-moi sur-le-champ quinze mille francs soit en or, soit en bijoux, ou suis-moi à Paris; sinon toute la ville parlera de toi demain, plus qu'il ne te serait agréable.

— J'étais exaspérée. Qui t'autorise à m'imposer de pareilles conditions, m'écriai-je? Raconte à la ville ce que tu veux, mais quitte sur-le-champ cette maison, sinon j'appelle au secours.

Je m'étais élancée vers la fenêtre, il se précipita vers moi, saisit mon bras.

— Qui m'autorise à te parler ainsi? dit-il. Ton père! ma charmante, ton père!

Un nouveau rire sardonique sortit de sa bouche; la lueur des bougies éclaira d'un reflet sinistre deux yeux gris, perçants; je ne les connaissais que trop! En ce moment je compris qui j'avais devant moi, je compris que sa mort n'avait été qu'un mensonge; le désespoir me donna une force surnaturelle; je bondis hors de ses mains, je voulais lui arracher son masque.

— Je te reconnais, chevalier de Planto, m'écriai-je, et c'est aux tribunaux que je demanderai de me protéger contre toi.

— Oh! ma colombe, nous n'en sommes pas là, et au même moment je sentis le fer pénétrer dans ma poitrine; je crus mourir.

Le docteur frissonna. Il faisait grand jour; cependant il se sentait mal à l'aise, comme lorsque dans la pénombre du soir il est question de revenants. Il lui semblait entendre le rire satanique de l'inconnu, voir ses deux yeux au fond du lit, guettant sa victime.

— Vous croyez-donc, dit-il après une pause, vous croyez donc que le chevalier n'est pas mort, que c'est bien lui qui a voulu vous assassiner?

— Sa voix, ses yeux me l'ont fait reconnaître; le foulard que je vous ai remis hier ne me permet plus le moindre doute. Vous y trouverez les initiales de son nom.

— M'autorisez-vous à agir? Puis-je répéter au juge tout ce que vous venez de m'apprendre?

— Comment vous le refuser? C'est maintenant la seule voie qu'il me reste à suivre. Mais, n'est-ce pas, docteur, vous allez d'abord chez Boloni? vous lui raconterez tout? Il vous croira, vous! Lui aussi a connu Séraphina.

— Ne pouvez-vous me dire également le nom de l'ambassadeur dans l'hôtel duquel vous avez trouvé un asile?

— Pourquoi pas? C'est un baron de Martinoff.

— Comment! s'écria Lelong tout joyeux, le baron de Martinoff n'est-il pas Saxon?

— Oui. Le connaissez-vous? Il était ambassadeur de la cour de Dresde à Paris. Maintenant on l'a envoyé à Saint-Pétersbourg.

— En effet, en effet. Mais c'est excellent, s'écriait le docteur en se frottant les mains. Je connais parfaitement bien le baron; sa femme est de Gérolstein; il a de grands biens dans notre duché. Depuis hier il se trouve en ville. Je crois même qu'il loge à l'hôtel de Portugal.

Une larme brilla dans les beaux yeux de la cantatrice. Son cœur débordait de joie et de sentiments pieux.

— Que le ciel soit béni, dit-elle, la Providence est avec moi. C'est elle qui a conduit ici un homme que je croyais à des centaines de lieues, pour qu'il rendît témoignage de la vérité de mes paroles. Allez le voir, allez le voir, docteur; ah! pourquoi Carlo ne peut-il l'entendre! M. de Martinoff confirmera tout ce que je vous ai dit.

— J'irai, mon enfant, j'irai et Carlo m'accompagnera. Adieu, adieu, pas trop d'émotions, tenez-vous bien en repos, tout ira bien. Surtout n'oubliez pas votre potion : deux cuillerées par heure.

— Adieu, mon bon docteur, mon meilleur ami, dit la Bianetti en le suivant de ses regards reconnaissants. Elle était bien heureuse; un poids oppressant était tombé de sa poitrine; l'avenir lui apparaissait avec des couleurs plus riantes. Ce fut au milieu des plus beaux rêves qu'elle s'endormit d'un sommeil réparateur.

Le baron de Martinoff, qui connaissait Lelong depuis longtemps, et qui lui devait même la vie d'un de ses enfants, le reçut comme un vieil ami, et lui donna sur le compte de la Bianetti les meilleurs renseignements. Il ne se borna pas à confirmer son récit, mais il vanta dans les termes les plus chaleureux la noblesse de son caractère, la pureté de son cœur; il promit d'user de toute la considération dont il jouissait pour combattre les bruits répandus contre sa réputation et la réhabiliter dans l'opinion publique.

Il tint parole. Ce fut principalement à son intervention que les amis de la Bianetti attribuèrent le revirement qui se fit en peu de jours dans les dispositions des cercles hostiles. Ceux qui avaient le plus accablé la Bianetti étaient maintenant ceux qui en disaient le plus de bien, et Lelong lui-même se vit menacé de paraître un partisan bien tiède de sa malade.

Cependant il n'avait pas discontinué d'agir. Le jour même de son entrevue avec le baron de Martinoff, il était monté des appartements d'honneur de l'hôtel de Portugal vers le couloir des mansardes. Le maestro demeurait au numéro 54. Arrivé devant la porte de cette chambre, Lelong s'arrêta un moment, il était essoufflé d'avoir monté un si grand nombre de marches. Un bruit particulier frappa son oreille : on eût dit que de l'autre côté de cette porte gisait une personne gravement malade. C'étaient des gémissements, des soupirs profonds, entrecoupés d'horribles jurons italiens et français, comme lorsque l'impatience et la colère veulent chasser la douleur. Enfin des éclats de rire métalliques, désespérés, formaient la transition à de nouveaux râlements. Le docteur frémit. L'autre jour déjà, j'ai remarqué, se disait-il, que le maestro était atteint d'un grain de folie; son esprit aurait-il fait la culbute, ou bien serait-il tombé malade de chagrin? Déjà Lelong levait le doigt pour frapper à la porte, lorsque son regard se fixa encore une fois sur le numéro : c'était le 53. Ah! par exemple, s'écria-t-il, j'allais bien me tromper et me trouver en face d'une personne inconnue. Mais où est donc le 54?

Il fit quelques pas de plus et se trouva devant la bonne porte. D'autres sons le saluèrent, lui prouvant qu'il ne se trompait pas. Une belle voix de basse chantait en s'accompagnant. Le docteur entra : c'était bien le jeune homme qu'il avait vu la veille au soir chez la Bianetti. Dans la chambre étaient jetés sens dessus dessous des feuilles de musique, des partitions, une guitare, des romances, des cordes, un violon, des archets. Le maestro se promenait au milieu de ce désordre, enveloppé dans une longue et ample robe de chambre noire, un bonnet rouge sur la tête, une romance déployée dans la main gauche, son bâton d'orchestre dans la main droite. Le docteur a avoué plus tard qu'il avait eu bonne envie de s'enfuir.

Le jeune homme cependant parut le reconnaître. Il le reçut d'un air sombre, les sourcils contractés, mais il eut cependant la politesse de renverser à terre un tas de livres et de musiques notées afin de pouvoir offrir un siége à son visiteur. Lui-même continua à arpenter la chambre à grands pas, laissant flotter les pans de sa robe, qui balayaient la table, les chaises et les livres.

Le médecin avait à peine dit le mot : Monsieur, je viens... que déjà l'autre l'interrompait :

— Vous venez de chez elle? n'est-ce pas? Vos cheveux gris ne rougissent-ils pas...? non, je veux dire vous ne rougissez pas de vous abaisser à être le commissionnaire d'une telle créature? Non, non, je ne veux plus rien entendre; j'ai porté mon bonheur en terre; vous le voyez, je porte le deuil de ma félicité! J'ai mis ma robe de chambre noire; si vous avez la moindre notion de psychologie, cela doit vous dire que je considère cette femme comme morte. O Giuseppa! Giuseppa!

Le docteur profita de cette explosion de douleur pour placer un mot :

— Mais, mon cher maestro, écoutez donc ce que j'ai à vous dire.

— Que j'écoute? Que parles-tu d'écouter? Ecouter, c'est facile à dire. Sais-tu écouter? Je vais m'en assurer; je saurai si tu as des oreilles. Tiens, vieillard, voilà la femme! A ces mots, le maestro ouvrit violemment le piano et se mit à jouer. Le docteur ne s'y connaissait guère; cela lui parut de la musique comme toutes les musiques du monde.

— Entends-tu, disait le musicien, entends-tu ces sons doux, caressants, tendres, séduisants? Et maintenant ces transitions rapides, ces arpéges, ces trilles? Ne reconnais-tu pas la nature inconstante, légère, perfide, de cette créature qu'on appelle la femme? Ecoute encore, reprit-il, en repoussant les longues manches de son vêtement; voici l'homme, au contraire : quels accents mâles! quelle force! quelle vérité! rien d'impur n'ose se présenter ici; tout est divin, sacré, dans ces accords harmonieux!

En parlant ainsi il martelait à tour de bras les pauvres touches; quant au docteur, il ne trouvait aucune différence entre cette musique et celle de tantôt.

— Eh! eh! vous avez là une singulière façon de peindre les gens, dit-il, et puisque nous en sommes à ce chapitre, montrez-moi donc comment vous vous y prendriez pour me faire faire la connaissance d'un membre de l'Académie.

Le maestro regarda son interlocuteur d'un air de mépris :

— Ver de terre, s'écria-t-il, — c'était, à ce qu'il paraît, son expression favorite, — comment peux-tu, avec un dièze criard, venir briser l'harmonie qui jaillit et rayonne sous ma main.

La réponse du docteur fut empêchée par un coup sec frappé à la porte. Une petite figure bossue et banale fit son entrée, puis après deux ou trois révérences, dit d'un ton de politesse exquise :

— Le monsieur malade qui habite le n° 53 fait humblement prier monsieur le maître de musique de vouloir bien ne pas tant s'agiter ni se démener sur ses instruments; de prendre en considération que son voisin est d'une faible constitution, très-nerveux et à la veille de quitter cette vallée de larmes.

— Je rends à ce Monsieur ses compliments et lui envoie les miens, répondit le jeune homme; dites-lui qu'il s'en aille de vie à trépas quand bon lui semblera et le plus tôt possible. De toute la nuit il m'a empêché de fermer l'œil, ses gémissements et ses soupirs me donnaient la chair de poule; je les lui pardonnerais cependant, s'il m'avait épargné ses jurons impies et son rire infernal. Ce Français croit-il donc être seul locataire de l'hôtel de Portugal? Il me gêne, je le lui rends.

— Que votre seigneurie soit indulgente, reprit le petit nabot; son voisin n'en a plus pour longtemps, et votre seigneurie ne voudrait pas troubler les derniers moments d'un moribond.

— Ah ça! il est donc très-malade, votre maître? demanda le docteur avec intérêt. De quoi souffre-t-il? Quel est son médecin? Quel est son nom?

— Je l'ignore; je ne suis qu'un simple commissionnaire. Je crois cependant qu'il s'appelle Lauzier et qu'il est Français. Avant-hier il était encore bien portant, mais un peu triste, un peu sombre. Il n'a pas voulu sortir, n'avait pas le désir de voir les choses curieuses de la ville. Le lendemain, hier donc, je l'ai trouvé au lit, très-malade. Il paraît avoir eu pendant la nuit une attaque d'apoplexie. Il ne veut voir de médecin à aucun prix. Lorsque je lui demande s'il faut aller en chercher un, il jure pis qu'un diable. Il se panse lui-même; je suppose qu'il a quelque vieille blessure qui s'est rouverte.

En ce moment on entendit dans la chambre voisine la voix du malade qui appelait son domestique. Les malédictions pleuvaient. Le commissionnaire fit trois fois le signe de la croix et se hâta de sortir.

Le docteur essaya alors, pour la seconde fois, d'arriver jusqu'au cœur de l'amoureux entêté. Celui-ci avait pris une partition en main et chantait à voix basse, faisant semblant de ne voir ni entendre son visiteur. Lelong profita de ce calme et se mit à raconter l'histoire de la cantatrice. D'abord le maestro continua à faire la sourde oreille, il paraissait même complétement absorbé par la lecture de ses notes; mais peu à peu il devint plus attentif, puis il cessa de chantonner. De temps en temps ses regards glissaient de la partition vers la figure du docteur; le bras qui tenait le cahier retomba le long de la hanche, l'œil ne perdait plus un seul des traits du conteur; l'intérêt allait croisant, les yeux brillaient, il s'approcha, saisit le bras de Lelong, et lorsque celui-ci fut à la conclusion de son récit, son auditeur se leva en manifestant la plus vive agitation. Il parcourait de nouveau la chambre en tout sens.

— Oui, disait-il, oui, dans tout cela, il y a un fonds de vérité, une apparence de vérité, une ombre de vérité! Les choses ont pu se passer ainsi! Mais, diable! ne pourraient-elles être fausses? Si c'était un tissu de mensonges?

— C'est ce qu'on appelle dans votre art un *crescendo*, je crois, mon cher maestro; mais pourquoi douter ainsi? Voyons, si je vous amène un témoin, une caution qui vous garantît la vérité du récit? Maestro, que diriez-vous?

Boloni le fixait : Ah! docteur, académicien, si cela était en ton pouvoir, je te ferais encadrer d'or, je te couvrirais de pierreries. Mais déjà ta proposition mérite une récompense royale. Oui! un témoin! Mais qui! Tout est ténèbres! labyrinthe inextricable! pas d'issue! pas d'étoile qui puisse nous guider!

— Très-cher, voilà des réminiscences d'Anne Radcliffe; les réminiscences ne valent rien chez un musicien. N'importe, je connais une telle étoile, un tel témoin!

— Ah! montre-le-moi, s'écria l'autre. Tu seras mon ami, mon sauveur, mon dieu; je te bénirai à deux genoux.

— Na, na! cela n'en vaut pas la peine, et ce n'est guère pour vous que je le fais. Ce même ambassadeur qui a recueilli la pauvre Giuseppa, qui lui a donné un asile, loge par hasard dans cet hôtel, il habite les appartements du n° 6; veuillez mettre une cravate et passer un habit, je vous conduirai chez lui. Il m'a autorisé à vous présenter; il m'a promis de vous convaincre de l'injustice de vos soupçons.

Le docteur eut beau s'en défendre, il lui fallut subir les embrassades du jeune homme, qui, très-ému, ne parvenait pas cependant à vaincre son pathos. Vous avez été mon bon ange, dit-il; que de reconnaissance ne dois-je pas à votre sublime intervention! Je vais me vêtir d'une autre pelure, la chrysalide devient papillon, et je descends avec vous.

La réconciliation avec le bien-aimé hâta plus la convalescence de la malade que toutes les pilules et les mixtures du médecin. La santé et les forces revenaient visiblement, et elle fut bientôt assez rétablie pour recevoir, couchée dans un grand fauteuil, les visites de ses amis. Le juge d'instruction avait attendu cette amélioration dans l'état de la cantatrice pour reprendre la poursuite de l'affaire. C'était un homme de mérite, d'une aménité parfaite dans la vie privée, mais, comme la plupart de ses confrères, âpre à la chasse des coupables, ou présumés tels, et le public disait de lui que celui qui tombait sous ses griffes n'en sortait pas aisément. Le docteur Lelong lui avait raconté l'histoire de la Bianetti, le baron Martinoff la lui avait confirmée et y avait ajouté quelques détails intéressants. L'ambassadeur, s'emparant du crime commis à l'égard de la jeune fille, avait, à Paris, immédiatement dénoncé à la police l'infâme maison du chevalier de Planto. Il n'avait rien négligé pour démontrer clairement que la pauvre enfant avait été vendue à un marchand de chair humaine. L'établissement clandestin du coupable fut fermé par ordre de l'autorité supérieure, qui exerça également des poursuites en Champagne. Le baron avait également appris la mort du chevalier; mais il partageait à cet égard l'opinion du juge d'instruction que ce décès n'avait été qu'une manœuvre habile du coupable pour se soustraire à l'action de la justice et reprendre ailleurs son horrible commerce. Tous les deux ne doutaient pas que cet homme ne fût l'auteur de la tentative de meurtre commise sur la cantatrice. Mais il était difficile de retrouver les traces de l'assassin. Les étrangers qui séjournaient à cette époque à Gérolstein étaient, d'après les renseignements donnés par le chef de la police secrète, tous gens paisibles, à l'abri des soupçons. Deux circonstances seulement pouvaient servir de fil d'Ariane dans ce labyrinthe judiciaire. La première, c'était le foulard perdu dans la chambre de la Bianetti. Si on retrouvait le pareil on pouvait arriver à découvrir le coupable; aussi une description exacte et détaillée de cette pièce de conviction se trouvait-elle entre les mains des diverses couturières et lavandières qui, à Gérolstein, avaient la pratique des hôtels.

Trad. par Aug. Couvreur.

(La suite au prochain numéro.)

Etudes sur les arts en Allemagne.

(4e article. — Voir les numéros 572, 620 et 634.)

LOUIS RICHTER.

L'exécution d'un sujet quelconque dans de grandes dimensions présente certainement à un peintre des difficultés

et des conditions dont se trouve exempté celui qui exprime sa pensée en représentant les objets dans de petites proportions; mais ces difficultés n'exigent, pour être surmontées, qu'une étude un peu plus longue et un peu plus exacte des détails de forme; aussi l'habileté de l'artiste, dans ce

Eugène Gaber, graveur sur bois.

Ludwig Richter, peintre.

Georges Wigand, éditeur à Leipsik.

travail d'imitation, n'a jamais été comptée comme une des grandes qualités dans l'art; la suprématie est restée à l'élévation de la pensée dans le caractère d'une composition. C'est pour cela que Raphaël est tout aussi noble, tout aussi gracieux dans une petite gravure que sur les murailles du Vatican; Rembrandt est un artiste aussi exceptionnel et aussi admirable dans ses plus petites eaux-fortes que sur ses plus grandes toiles; on reconnaît le génie puissant d'Albert Durer dans le plus grossier de ses dessins sur bois. Bref, on peut se montrer grand dans les œuvres les plus petites en dimension, et rien ne le prouve davantage que les œuvres de l'artiste si richement doué dont je vais m'occuper aujourd'hui.

Pour le faire connaître, je dirai tout simplement comment je l'ai connu moi-même.

Maison de campagne à Lechwitz, habitée jadis par C. M. Weber, et aujourd'hui par L. Richter.

Il y a dix ou douze ans que, parcourant des yeux le titre des livres étalés devant le magasin d'un libraire de Francfort-sur-Mein, je découvris de petites brochures aussi modestes d'apparence que nos almanachs populaires à soixante centimes; c'étaient des *Volkslieder*, *Studentlieder*, *Liebeslieder mit Bilder und Singweise* : c'est-à-dire des chansons populaires, des chansons d'étudiants, des chansons d'amour avec des images et des mélodies notées. Je pouvais trop complétement jouir de la matière artistique renfermée dans ces petits livres pour m'en refuser la possession, moyennant quelques kreutzers.

Je m'abandonnai aux plus enivrantes jouissances des sens, de la vue et de l'ouïe. Comme j'aurai nécessairement l'occasion de parler ailleurs des chants populaires de l'Allemagne, je ne m'occuperai, pour le moment, que des petites images qui illustraient les recueils de Lieder devenus ma propriété.

Bien qu'en France, des artistes comme Gavarni, Mouilleron, Eugène Leroux, Célestin Nanteuil m'eussent habitué à rencontrer de la pauvre musique parée des fantaisies brillantes et savantes de leur crayon, je ne m'attendais guère à trouver, dans le si modeste recueil des mélodies populaires allemandes, une série de dessins sur bois offrant tant de science, tant de sentiment, tant de poésie. Le plus petit de ces bois portait le cachet d'un maître. Quel était ce maître? Il n'était pas nommé; seulement quelques-uns des dessins étaient signés L. R. Peu de temps après je reçus une édition des *Contes de Musæus* illustrée par Louis Richter, et le premier coup d'œil jeté sur le livre me fit retrouver l'auteur des images des Wolkslieder; un éditeur intelligent avait deviné la valeur de l'homme, et il ne fut pas le seul, car bientôt parurent plusieurs livres dont le succès était garanti par les dessins de Richter. Plusieurs de ces dessins étaient en effet ravissants; seulement il était à regretter que des perles pareilles fussent accolées quelquefois aux colonnes d'un almanach; mais bientôt un éditeur de Leipzig, connu par la publication d'ouvrages d'art sérieux et capable d'apprécier tout le mérite de Richter, eut la pensée, disons plutôt, se fit un devoir de produire sur grand et beau papier un choix des dessins répandus et imprimés avec trop peu d'égards dans divers livres d'une importance littéraire à peu près nulle. Une première édition de ce Recueil, qui en a déjà eu

L'Ogre et le Petit-Poucet, par Ludwig Richter.

deux, parut en 1848, sous le titre de *Richter - album*, chez M. George Wigand. Dans une Postface (Nachschrift); cet éditeur exprime le motif de sa publication de la manière suivante : « Cet album doit, « avant tout, son « apparition au dé- « sir de préparer « une joie à mon « cher ami Louis « Richter. Puisse ce « désir être accom- « pli! D'autres inci- « tations me sont « venues du dehors; « beaucoup d'admi- « rateurs de Rich- « ter ont déjà sou- « vent exprimé le « besoin de possé- « der de belles é- « preuves de ses « dessins sur bois, « et il m'eût été dif- « ficile de ne pas « vouloir y satisfai- « re, car je me sen- « tais entraîné de « contribuer à ce « qu'un artiste aussi « richement doué « que l'est notre « Richter acquît de « plus en plus le « succès et la répu- « tation qui lui sont « dus. » Le but de M. Wigand a été rempli, car l'album de Richter est bien certainement le plus délicieux livre qu'on puisse mettre sur la table du salon comme dans les rayons de la bibliothèque.

Récréations champêtres

La valeur de Louis Richter était alors si généralement appréciée, qu'afin de pouvoir satisfaire aux demandes des éditeurs, notre cher artiste dut laisser de côté tout autre travail et consacrer entièrement son temps aux petits dessins sur bois qui lui avaient acquis plus de réputation au dehors que ses grands tableaux sur toile, spécimens cachés dans le cabinet des amateurs. C'est alors qu'on vit paraître, illustrés d'une manière charmante, des livres d'enfants, des almanachs de tout genre, des recueils de poésie, les histoires populaires du vieux Jacques le forgeron, les Contes de fées de Bechstein et les poésies allemaniques de Hebel. Les illustrations pour ce dernier livre ont été surtout considérées comme une source de la plus haute signification dans l'art allemand. Dans ces illustrations, comme du reste dans tous ses travaux précédents, Richter s'était montré avec une telle valeur indépendante, que la prose et la poésie qui s'imprimaient à côté de ses dessins n'en étaient plus que l'accessoire. Aussi son ami M. Wigand, comprenant que Richter n'avait nullement besoin d'un poëte illustre pour être conduit dans le monde, entreprit la publication, dans un format grand in-4°, d'un recueil portant le titre de *Beschauliches und Erbaulisches*, titre qui ne peut se traduire en français et qui signifie à peu près ceci : Choses à contempler et édifiantes; titre bien mérité s'il en fut jamais; car rien ne caresse l'œil comme la grâce, l'élégance et l'effet pittoresque des compositions de Richter; rien ne touche le cœur, rien n'est honnête comme les sujets de ses compositions. Les douces affections de la famille, les jeux et les plaisirs de l'enfance, les habitudes amusantes des animaux domestiques, les vertus de la femme dans le ménage, ses soins auprès des malades, les misères de la veuve et de l'orphelin, les plaisirs de la campagne, la prière, le culte des

Le pauvre voyageur.

morts; tel est le spectacle offert par les images de Richter, telles sont les idées qu'elles éveillent dans notre âme.

Il fait parfois avec bonheur quelques petites excursions contre les manières et les tournures ridicules de certains états de la société, et, dans ce genre, il excelle encore assez pour qu'il n'ait d'autre rival que notre Daumier; mais, s'il rit des ridicules de la pauvre humanité, il n'a jamais donné un coup de crayon pour faire rire de ses vices; et Richter est bien le digne enfant de ces anciens Germains dont Tacite disait : *Nemo enim illic vitia ridet; plusque ibi boni mores valent quam alibi bonæ leges.* Soit qu'il y ait chez Louis Richter l'intention cherchée de moraliser, ce qui n'est pas présumable, car c'est un homme incapable d'aucune prétention, soit plutôt, comme je le pense, qu'en travaillant il obéisse seulement à l'impulsion spontanée d'une âme naïve et pure, il est certain que la contemplation de ses œuvres rend meilleur en mettant toujours en scène les bons sentiments de l'humanité. Aussi Richter a éprouvé plusieurs fois une satisfaction et un genre de succès qui devaient singulièrement le toucher; des jeunes gens, des étudiants qui ne le connaissaient nullement de sa personne, lui ont écrit pour lui dire qu'à part l'admiration qu'ils avaient éprouvée pour les œuvres de l'artiste, ces œuvres avaient eu la plus heureuse influence morale sur leur vie privée. Combien, il faut en convenir ici, ce but édifiant dans l'art et ce genre d'hommages sont loin de notre pays! J'ai fait cette pénible réflexion chaque fois que m'a passé sous les yeux une des innombrables feuilles sorties du crayon de notre Gavarni, de ce grand artiste qui est tout à la fois chaleureux dans l'exécution comme Rembrandt, pittoresque comme Callot, vrai comme le daguerréotype, philosophe et moraliste comme la Bruyère et la Rochefoucault; tellement qu'on ne sait vraiment pas ce qu'il faut admirer dans ses œuvres, ou de la magie du crayon, ou de la légende écrite au bas du dessin. Et, de plus, Gavarni n'est comparable à personne par la manière dont il a rendu la grâce et la finesse de la femme de notre époque. Mais quel malheur, que, doué du pouvoir de rendre d'une manière si puissante le charme physique de la femme, il n'ait jamais voulu nous peindre ses vertus! Il semble au contraire, pour Gavarni, qu'il n'a existé dans le monde de jolies femmes que celles qui trompent leur mari et leur amant, que celles qui vivent dans l'orgie; pour lui, il n'y a eu que coquetterie, fourberie et corruption chez elles. L'innocence et la naïveté de l'enfance même ne servent qu'à dénoncer les crimes d'une mère infidèle. Les étudiants ne sont que de jeunes libertins dévorant la fortune de leurs parents. Les débiteurs enfermés à Clichy se livrent aussi au plaisir en se moquant de leurs créanciers. Que dire *des lorettes vieillies, ces invalides du sentiment!* Que c'est admirable d'invention,

Contes fantastiques, par Ludwig Richter.

d'observation et d'exécution; mais que c'est profondément triste. Encore plus triste, s'il est vrai que l'art soit l'expression des mœurs sociales de notre pays. Triste surtout pour Gavarni!

Il faut que la Providence lui ait fait, comme à tant d'autres, expier son génie, en lui refusant à la fois la tendresse d'une mère, l'affection pure d'une amie fidèle.

Mais détournons notre esprit de ces pensées décourageantes, et revenons aux images de Louis Richter.

La qualité la plus individuelle est de rendre gracieux, pittoresque, noble, poétique tout ce qu'il représente. Ce qui dans les mains d'un autre ne sert qu'à la caricature perd toute trivialité sous son crayon. Le paletot, la casquette, le chapeau rond, le bonnet de coton, le parapluie, ne nuisent en rien au caractère élevé de ses compositions. Un exemple remarquable de cette qualité du talent de Richter est fourni par un sujet qu'il a intitulé *Promenade du dimanche*. C'est une famille de bons artisans; c'est une réunion de ces épiciers que Daumier a si souvent et si volontiers représentés, quittant un jour de fête la rue Saint-Denis pour aller aux Champs-Élysées, et l'on sait avec quelles lunettes Daumier a vu ces braves gens. Voici comment les voit l'artiste allemand: Le groupe de la famille est placé près d'un bel arbre, sur un point élevé d'où paraît un horizon très-étendu. Le père est occupé à en admirer tous les détails avec une longue vue. Son petit-fils est près de lui muni d'une boîte de botaniste. Appuyée gracieusement contre le tronc de l'arbre, une jeune fille causé avec un jeune homme qui vient sans doute de lui offrir le bouquet de fleurs champêtres qu'elle tient à la main. Assise par terre, la mère montre des cerises à sa petite fille jouant à ses pieds couronnée de fleurs. Un chien, heureux de se voir de la famille, aspire comme l'enfant au bouquet de cerises. Cette composition, ainsi du reste que toutes celles de Richter, démontre une observation philosophique assidue de la nature; chacun y remplit bien son rôle, suivant son âge, et quant à sa partie pittoresque, elle est pleine de style et de grâce.

Devant l'impossibilité de continuer convenablement mon appréciation, je m'arrête pour faire place aux cinq gravures que M. Wigand a eu la bonté de me céder pour *l'Illustration*. Quelque altérée que soit la finesse d'un dessin et d'un bois par ce genre de reproduction, les épreuves obtenues sur des clichés diront plus aux yeux clairvoyants que toutes mes paroles et les copies les plus exactes. Possédant tout ce qui a été imprimé d'après les dessins de Richter, je dois à leur étude et à leur contemplation journalière une des plus douces jouissances de ma vie. Depuis dix ans je les connais, ma vue, loin d'en être rassasiée, y découvre chaque jour un mérite et un charme nouveaux.

Profondément persuadé que les œuvres d'un homme vraiment naïf sont le reflet de son âme, aimant beaucoup, du reste, l'étude physiologique des rapports du physique avec le moral, j'ai éprouvé, dès le moment où j'ai connu les dessins de Richter, une vive sympathie pour lui, et le plus impatient désir de le connaître personnellement. Une correspondance, dont le style manifestait un esprit cultivé, l'envoi d'un portrait bien gravé et d'une notice biographique assez étendue, ne donnèrent satisfaction qu'à une partie de mon désir. Ce portrait me fit voir une physionomie pleine de distinction, d'intelligence et de douceur, mêlées à une certaine rusticité. C'étaient bien les traits de l'homme qu'on m'avait dépeint comme ayant une modestie et une naïveté d'enfant. La notice m'apprit qu'il était né à Dresde le 28 septembre 1803, dans la même maison où peu d'années auparavant était venu au monde le célèbre paysagiste Oehme, qui le caressait et le soignait comme un enfant au maillot, et qui le retrouva plus tard à Rome comme confrère et comme camarade intime. Richter reçut sa première éducation artistique de son père, habile graveur de paysage, dont j'ai pu me procurer plusieurs œuvres charmantes de finesse. — En 1820, le jeune élève accompagna, comme dessinateur, le prince russe Narischkin, dans un voyage en France. Bientôt après, rentré à Dresde, il commença d'attirer sur lui l'attention des maîtres et des amateurs par des paysages ornés de figures d'un goût original. Celui qui représente la prière du soir, et que j'ai vu dans le cabinet de M. de Quandt, à Dresde, considéré comme une œuvre très-significative, se trouve répandue en Allemagne par la gravure. Je dois dire, pour l'amour de la vérité, que l'exécution du tableau est d'une maigreur pitoyable; Richter sait cela mieux que personne, et il s'est corrigé de l'inhabileté de la jeunesse, ainsi qu'on peut le voir dans la galerie de Dresde, par une grande toile assez récemment peinte, dont la touche est admirable de suavité et de largeur.

Après avoir occupé pendant huit ans une petite place de professeur à l'école de dessin dépendant de la manufacture de porcelaine de Meissen, Richter fut nommé, en 1836, professeur de l'Académie de Dresde. C'est en cette qualité qu'il mène encore aujourd'hui sa modeste existence au milieu de collègues et d'élèves attirés vers lui par le talent et par les plus belles qualités de caractère. Attiré de bien loin par les mêmes causes, c'est le 22 septembre 1853 que je mis le pied dans sa maison, au n° 32 de la rue Ausserrampische, qui termine le faubourg oriental de Dresde.

Je n'y trouvai pas Richter, qui, prévenu de mon arrivée, avait placardé sur sar porte l'avis de m'adresser au n° 22 de la même rue, habitée par son gendre. En arrivant à la porte de ce dernier, j'eus l'agréable surprise d'y lire un nom que j'avais vu si souvent tracé au bas des compositions de Richter; je me trouvais chez l'habile graveur Auguste Gaber, un véritable type de cette douce cordialité qui semble ne se rencontrer qu'en Allemagne. Quoique jeune, Gaber est chef d'une école de gravure à laquelle on se rend de fort loin; Gaber était né graveur, car avant qu'il sût que la gravure sur bois existât, il l'avait inventée. Au collége, et, plus tard, à la faculté de théologie, ses plus grandes récréations étaient de couper des morceaux de bois pour en obtenir des portraits de ses camarades. Richter, qui crée les dessins, Gaber qui les grave et Wigand qui les publie, forment une espèce de trinité réunie par les liens de l'art comme par ceux des plus saintes affections. Cette trinité me paraissait trop inséparable, le public doit trop de reconnaissance aux trois hommes qui la composent, pour qu'il n'éprouve du plaisir à trouver ici leurs portraits.

Il me prévint que Richter était à la campagne, prêt à venir me voir à la ville ou à me recevoir si je voulais aller le trouver, et il m'offrit de m'accompagner si j'acceptais ce dernier moyen par plusieurs motifs faciles à comprendre, je voulus partir à l'instant pour Loschwitz, où vivait, solitaire, dans une maison de campagne, le grand artiste dont la connaissance était le but de mon pèlerinage.

Le village de Loschwitz est pour les habitants de Dresde, bourgeois et artistes, ce qu'est Passy, Ville-d'Avray ou Enghien pour ceux de Paris. En remontant l'Elbe sur un bateau à vapeur qui fait le voyage plusieurs fois la journée, on est, dans une demi-heure, au pied de ces riants coteaux, qui, en se continuant, finissent par devenir peu à peu ce fantastique amas de rochers et de végétation qu'on appelle la Suisse saxonne ou bien le pays de Freyschütz. Peu d'instants après avoir traversé des bois de hêtres et de pins, nous fûmes rendus à l'habitation de Richter, et je pus apprécier sa bonté, sa douceur et sa simplicité. Le café fut apporté, et, assis sous un petit pavillon ombragé de lilas, d'où l'on découvrait le splendide aspect de Dresde, nous nous livrâmes à la plus amicale causerie. Ma satisfaction était grande; mais Richter sut me rendre plus heureux encore en m'introduisant dans la chambre qui lui sert d'atelier. C'est dans chambre où, plus de trente ans auparavant, Weber avait composé son célèbre opéra de *Freyschütz*, après que Schiller y avait composé sa tragédie de *Don Carlos*; c'est au même lieu que Richter médite et exécute aujourd'hui ses ravissants dessins. Il me communiqua tous ses croquis, me fit voir par quels essais, par quels tâtonnements il parvenait à l'expression complète de ses pensées. Si l'on observe que le procédé de la gravure sur bois, quelque adroitement qu'il soit pratiqué, détruit énormément la finesse d'un dessin original, on comprendra quel doit être le charme de ceux que Richter trace avec la pointe délicate de la mine de plomb, et dont quelques-uns me furent offerts.

Pendant plus de huit jours que je passai près de lui dans sa famille, Richter m'accompagna pour dessiner dans la campagne; il voulut être mon guide dans un voyage que nous fîmes à la Suisse saxonne, il me présenta à tous ses collègues professeurs de l'académie de peinture, Peschel, Ehrardt, Bendemann, Hubner, Schnorr; nous allions le soir boire de la bière au grossen Garten ou au Belvédère de la terrasse de Bruhl, en écoutant ou la symphonie pastorale ou des ouvertures de Mendelssohn et de Chérubini ou des symphonies de Mozart.

Malgré sa bienveillance et sa sociabilité, Richter aime cependant par-dessus tout la solitude, et il n'est jamais mieux que dans sa retraite de Loschwitz, causant seulement aves ses livres, avec le ciel, avec les plantes, avec la nature qui lui livre tous ses charmes.

Si par ce que je viens d'écrire je n'ai pu intéresser mes lecteurs, si par les dessins qui accompagnent cet article je n'ai pu suffisamment justifier mes sympathies pour Richter, je renverrai aux publications originales que j'ai citées et qu'on peut se procurer à toutes les librairies allemandes de Paris, avec la certitude d'indiquer une source des plus pures et des plus vives jouissances qu'il soit donné à l'art de faire éprouver.

J. B. LAURENS.

Académie des sciences morales et politiques.

(1er SEMESTRE DE 1855.)

De la répression pénale, par M. Bérenger. — Du bouddhisme, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. — Statistique de l'industrie de la France, par M. Moreau de Jonnès. — Des progrès de la législation allemande en matière criminelle, et des expériences faites de 1848 à 1853, par M. Mittermaïer. — Elisabeth et Bacon, par MM. Prevost-Paradel et Damiron. — Nominations et élections.

Le droit de punir appartient incontestablement à toute société. Il est la sanction des droits de chacun. Sans le droit de répression pénale reconnu et attribué aux pouvoirs publics, les individus seraient livrés à des luttes incessantes et stériles qui feraient obstacle au développement du travail et à la conservation des intérêts privés. Mais dans quelle mesure et à quelles conditions le droit de punir peut-il s'exercer pour assurer la paix publique, et préparer en même temps l'amendement du coupable? C'est dans le but d'assurer l'étude et de préparer autant que possible la solution de ce problème que l'Académie des sciences morales et politique a confié récemment à un de ses membres, M. Bérenger, la mission de visiter les principaux lieux de répression de France et d'Angleterre, de comparer les résultats des différents systèmes de pénalité des deux pays, et de rechercher quelles mesures pourraient être adoptées pour conserver les bons effets de l'expiation après la libération des condamnés. Le rapport présenté par M. Bérenger se compose de deux parties, l'une relative à l'Angleterre, l'autre à la France. C'est à cette dernière partie que nous allons emprunter quelques données d'un haut et triste intérêt.

Et d'abord, quel est le bilan de la criminalité en France dans les différents départements dont elle se compose, et quelle est la moralité relative des diverses classes de la société française?

La population de la France est aujourd'hui de 36 millions d'habitants environ, sur lesquels 25 millions, c'est-à-dire un peu plus des deux tiers appartiennent aux campagnes, les 11 millions restant aux villes; la proportion entre les habitants des villes et ceux des campagnes se trouve ainsi de 1 à 3, il devrait donc se commettre deux fois plus de crimes dans les villes que dans les campagnes; le contraire a lieu. En 1851, sur 7,071 accusés, il n'y en a eu que 2,673 pris parmi les habitants des campagnes; en 1852, sur 7,096, 2,605. Dans les maisons centrales, sur 19,720 condamnés, 12,602 appartiennent aux populations rurales et 7,118 à celle des villes.

Il est difficile aujourd'hui, après le grand travail de fusion qui s'est opéré entre les divers éléments dont se compose la nation française, d'établir un rapport, quant au nombre et à la nature des crimes et des délits, entre les diverses races germanique, celtique, italique, ibérique, flamande, normande, réparties sur la surface de notre territoire. Ce n'est guère qu'en Corse qu'on retrouve, au point de vue de la criminalité des faits exceptionnels. Ainsi, en 1852, on comptait en Corse un accusé sur 1,243 habitants et sur une population totale de 236,251 habitants, 129 meurtres ou assassinats, c'est-à-dire autant que pourraient en fournir trente autres départements réunis. Mais si la Corse, sous l'empire de funestes traditions, se laisse entraîner par les haines héréditaires de famille aux crimes les plus élevés de l'échelle pénale, il en est d'autres qu'elle semble ignorer, tels les rébellions contre l'autorité, les agressions vis-à-vis des fonctionnaires publics, les faux en écritures de commerce, privées ou authentiques, les abus de confiance, les vols domestiques, les vols avec violence, les vols dans les églises, etc.

En groupant les départements par ressort de cours impériales, on constate que les départements du midi présentent à la répression un contingent plus considérable que les autres départements de la France. Les Bouches-du-Rhône, les Basses-Alpes, le Var, qui composent le ressort de la cour d'Aix, donnent 1 accusé sur 3,019 habitants; le département des Bouches-du-Rhône, pris isolément, 1 sur 2,306. Dans le ressort de la cour de Rennes, composé également de départements maritimes, la proportion n'est que de 1 sur 4,731 habitants.

Dans le ressort de la cour de Douai, qui comprend les départements du Nord et du Pas-de-Calais, la richesse du sol et les ressources offertes au travail modèrent le chiffre de la criminalité, à ce point que l'on ne compte qu'un accusé sur 13,815 habitants. Après le ressort de Douai viennent ceux de Grenoble et de Limoges, qui comptent le premier 1 accusé sur 10,840 habitants, le second 1 sur 10,419. L'action des grands centres de population comme principe de désordre et d'excitation n'est que trop évidente. Dans le département de la Seine on compte 1 accusé sur 1,443 habitants, et dans le ressort de Paris 1 accusé sur 2,348 habitants. Dans le département des Bouches-du-Rhône, qui compte un accusé sur 2,306 habitants, Marseille; dans celui de la Seine-Inférieure, qui compte 1 accusé sur 3,663 habitants, Rouen; dans celui de la Loire-Inférieure, qui compte 1 accusé sur 3,719 habitants, Nantes, agissent comme stimulant sur le chiffre de la criminalité. Bordeaux mérite une mention exceptionnelle: la Gironde ne compte qu'un accusé sur 5,964 habitants.

Mais le nombre des accusés n'est pas le seul élément de dissemblance qui frappe nos départements. Ils diffèrent encore par la nature des crimes, ce qui s'explique soit par le caractère des habitants, soit par certaines circonstances locales. Le département des Bouches-du-Rhône, avec ses 428,789 âmes, présente, en 1852, plus de meurtres et de tentatives d'assassinats que le département de la Seine avec ses 1,422,064 habitants; le premier en comptait 17 et le second seulement 14. Les attentats aux mœurs sont plus fréquents dans les départements des Bouches-du-Rhône, de la Seine, de la Seine-Inférieure, de la Loire-inférieure et du Rhône que dans les autres départements. C'est à Paris qu'il se commet le plus grand nombre de faux en écritures de commerce, authentiques et privées. D'autres villes commerciales, comme Lyon, Rouen, Lille et Bordeaux, connaissent à peine ce genre de crime. Les vols domestiques et les abus de confiance sont très-nombreux dans le département de la Seine; il comptait 342 accusés de ce genre en 1852.

La population de tout pays civilisé peut se diviser en quatre catégories: la première contient les citoyens qui ont des ressources suffisantes pour se passer de travail; la seconde, ceux à qui le travail est nécessaire, et ceux qui ont la ferme volonté de travailler; la troisième ceux qui le voudraient et qui ne le peuvent pas; la quatrième enfin ceux qui le pourraient et qui s'y refusent.

Il y a, on le comprend facilement, peu d'accusations dans la première catégorie, qui se compose de citoyens ayant des ressources suffisantes pour se passer de travail, et ces accusations se rapportent en grande partie à des attentats contre les personnes. En 1852, sur 73 accusations déférées aux cours d'assises, les attentats contre les propriétés ne figurent que pour un tiers. Dans ce cas la criminalité s'explique plutôt par la violence des passions que par la bassesse des sentiments.

Dans la seconde catégorie sont compris les hommes qui exercent, soit des fonctions publiques, soit des arts libéraux, soit des professions libérales, soit de simples métiers. On compte en France 158,227 fonctionnaires publics salariés, sur lesquels 53,000 appartiennent à l'administration des finances. En 1852, il n'y a eu que 25 poursuites, sur lesquelles 17 concernaient des employés d'un ordre très-inférieur. Des maires de nos 38,000 communes 24 seulement ont été poursuivis pour entraves à la liberté des enchères, délit fréquent chez les maires des communes rurales, et qui dénote plus d'ignorance que de perversité. Malgré l'état précaire de leurs ressources et les vicissitudes de leur existence, les individus voués aux arts libéraux, les peintres, les musiciens, les artistes dramatiques, n'ont présenté, en 1852, que 11 accusés. Le commerce et les professions dites libérales sont loin de présenter des résultats aussi satisfaisants; les faillites se sont accrues en nombre et en importance, leur nombre s'était élevé, en 1847, à 4,762, présentant un passif de plus de 150 millions de francs et un actif réalisé de 19 fr. 86 cent. p. 100. Le chiffre du passif a diminué dans les années suivantes, mais les répartitions ont été plus faibles. En 1851 elles ne sont plus que de 17 fr. 15 cent. Sur 7,096 accusés, en 1852, le commerce en a fourni 531, c'est-à-dire un quinzième environ du chiffre total. Sur 9,765 notaires, 18 à 20 sont traduits chaque année devant les cours d'assises pour faits de charge ayant le caractère de crimes. Il y en a eu 22 en 1852, indépendamment de mesures disciplinaires exercées contre 125 ou 130 de ces officiers ministériels, et l'obligation dans laquelle ont été placés plusieurs d'entre eux de vendre leur charge pour prévenir des poursuites. Les avoués, qui sont au nombre de 3,016, n'ont eu, en 1852, que 2 poursuites devant les assises et 40 poursuites disciplinaires. Les huissiers, au nombre de 7,828, ont annuellement de 10 à 12 poursuites devant les cours d'assises et environ 40 poursuites disciplinaires. C'est avec raison que M. Bérenger attribue à la loi de 1816, et au prix élevé des charges, les méfaits nombreux constatés dans la classe des officiers ministériels. On estime à 1,057,915 (672,446 hommes, 254,371 femmes et 131,098 enfants) ouvriers de toutes les professions, préparant ou façonnant les produits de notre sol, minéraux, végétaux et animaux. Les ouvriers qui travaillent le bois, menuisiers, bûcherons, charrons, au nombre de 457,371, ne donnent, d'après la statistique de 1852, qu'un chiffre de 600 accusés; les ouvriers qui s'occupent des variétés du produit animal, soit laine, peau, cuir, etc., au nombre de 364,135, donnent un chiffre de 900 accusés; les individus attachés à l'extraction et à la mise en œuvre du produit minéral, au nombre de 236,411, donnent un chiffre de 800. Les serviteurs à gage (1) supportent presque un sixième des accusations, alors que la proportion ne devrait être que d'un dixième. En 1852, sur 7,096 accusés, on compte 1,116 domestiques. Ces vols, dont la progression s'accroît d'année en année,

(1) Les statistiques évaluent à 3,501,768 le nombre des serviteurs à gage, sur lesquels 735,305 attachés aux exploitations rurales et 2,748,263 à la personne.

portent principalement sur le numéraire, les billets, les bijoux, l'argenterie.

Il n'y a rien ou peu de choses à dire de la troisième catégorie, qui contient des personnes ayant besoin de travailler, mais qui ne le peuvent, même le voulant, c'est-à-dire les infirmes et les aliénés. Ces derniers n'ont aucune responsabilité morale ou légale.

La quatrième catégorie est la plus nombreuse, et contient tous ceux qui, ayant besoin de travailler, le pourraient, mais ne le veulent pas, c'est-à-dire les mendiants et les vagabonds. Quel est leur chiffre exact ? Est-il de 75,000, comme l'affirme M. Huerne de Pommeuse ? de 200,000, comme le déclare M. de Villeneuve-Bargemont ? L'administration est impuissante à le fixer. Nous savons seulement qu'en 1852, 18,000 vagabonds et mendiants environ ont été arrêtés et poursuivis comme tels devant les tribunaux correctionnels. Le département de la Seine figure pour 2,819. Il est à remarquer que sur les 9,411 mendiants et 8,674 vagabonds poursuivis correctionnellement en 1852, plus de moitié avaient déjà subi la peine des travaux forcés, de la détention ou de l'emprisonnement pour vols, escroqueries, faux, attentats à la pudeur et autres crimes ou délits.

Le plan de répression pénale que M. Bérenger propose de substituer au système actuel consiste dans une répartition proportionnelle de la peine par la division en trois périodes essentiellement distinctes : encellulement, — vie commune employée à de grands travaux d'utilité publique, — liberté provisoire.

Personne ne saurait contester que la forme de répression employée jusqu'ici ne remplit nullement la condition principale que le législateur a dû avoir en vue : l'amendement du condamné. L'emprisonnement collectif, en dépit de tous les efforts tentés pour en corriger les inconvénients, s'oppose, par sa nature même, à toute réforme réelle et sérieuse. La corruption que le prisonnier respire dans l'emprisonnement collectif étouffe chez les uns la secrète résistance des bons instincts, et exalte chez les autres une perversité qui se développe en se communiquant. C'est à lui qu'il y a lieu d'attribuer la multiplicité des récidives et la recrudescence de criminalité que signalent les statistiques. L'emprisonnement cellulaire, c'est-à-dire le système de l'isolement, amènera-t-il avec l'amélioration du condamné des résultats profitables à tous ? Sur ce point M. Bérenger n'hésite pas à formuler sa réponse sous la forme la plus affirmative. Dans un écrit tout récent (1), son confrère, M. le docteur Lélut, dont les études et les travaux sur cette matière ont un caractère spécial qui en augmente l'autorité, résumant ce qui a été dit dans les assemblées publiques et écrit sur ce sujet, proclamait avec raison qu'il est bon et nécessaire que les criminels condamnés soient rigoureusement isolés les uns des autres pour ne pas se corrompre les uns les autres, pour que l'action réformatrice de la société s'exerce plus efficacement sur eux, pour qu'ils ne se connaissent pas dans leur prison, et qu'à leur sortie ils ne puissent s'associer pour de nouveaux délits et de nouveaux crimes ; que l'emprisonnement isolé, pratiqué dans certaines conditions, d'une exécution facile, n'aura aucun inconvénient soit pour la santé du corps, soit pour celle de l'esprit ; que l'emprisonnement individuel, étant admis comme base de tout système de répression pénale, n'exclut cependant pas les exceptions soit pour les femmes, soit pour les enfants, soit pour les criminels qui ne doivent plus rentrer dans la société ; que le système de l'emprisonnement individuel ne sera pas plus dispendieux à établir que le système de l'emprisonnement collectif ; qu'enfin le principe de la séparation absolue des condamnés est un de ces principes qui font honneur à la civilisation moderne et dont l'application fera une de ses garanties.

L'Angleterre est entrée depuis 1853 dans une voie nouvelle, au point de vue de la répression pénale. Elle a, par un acte du 20 août, modifié en la restreignant la déportation, et introduit une nouvelle peine désignée sous le nom de *servitude pénale*, qui se compose : 1° d'un temps déterminé de *séparation individuelle*, qui est maintenant réduit à neuf mois ; 2° d'un temps de travail pénal en *association* ; 3° de l'envoi des condamnés dans les colonies avec un *billet de permis*, ou bien de la faculté de travailler en état de liberté provisoire dans le pays sous certaines restrictions, au moyen d'une *licence*. Le nombre des condamnés libérés par licence, du 8 octobre 1853 au 27 juin 1854, s'est élevé à 944.

C'est ce système qu'approuve M. Bérenger et dont il recommande l'application pour la France. Il a surtout été frappé des effets au point de vue de la moralisation des grands travaux exécutés à Portland, à Dartmoor ou sur les pontons de Woolwich et de Portsmouth, et, sous cette impression, il recommande, pendant la seconde période de la durée de la peine, l'emploi en commun des condamnés à de grands travaux extérieurs, ou pour ceux chez lesquels l'âge, le sexe ou les infirmités s'y opposaient, à des occupations manuelles. La France n'a-t-elle pas des rivières à endiguer, comme la Durance ; des côtes à protéger contre les flots de la mer, comme aux pieds du mont Saint-Michel ; des marais à dessécher, comme en Corse ; des terrains incultes, des landes à défricher, comme aux environs de Bordeaux (1)?

Ainsi éprouvés, dans une deuxième phase de leur peine, par des travaux, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur des prisons, les condamnés obtiendraient, si leur transformation était jugée complète, leur liberté provisoire jusqu'à l'expiration de leur peine. Ils pourraient, dans cette nouvelle condition, se procurer de l'ouvrage parmi la population libre, sous la réserve du droit réservé à l'administration de les faire arrêter de nouveau s'ils rendaient par leur conduite cette rigueur nécessaire.

En résumé M. Bérenger regarde ce système comme seul praticable, seul efficace. Il sera, pour beaucoup d'hommes que le crime a égarés et que la société a frappés, un moyen de retour sur eux-mêmes, et, par suite, comme le dit M. Bérenger, un acheminement à une vie meilleure, à la réflexion provoquée par la solitude ; aux enseignements de la morale religieuse rappelée sans cesse à leur pensée et rendue comme visible à leurs regards ; à des habitudes d'une invariable régularité ; au travail qui apaise l'âme et préserve des écarts de l'imagination ; à l'émulation constamment entretenue par le passage, soit à titre de punition, soit à titre de récompense, d'un degré à l'autre de l'échelle pénale créée à cet effet ; à l'espoir d'accomplir, s'ils n'encourent aucun reproche, la dernière phase de leur condamnation en état de liberté provisoire ; et, comme complément de cette succession non interrompue de précautions et de mesures, à la tutélaire intervention des sociétés de patronage, qui, à l'heure de la libération, se placeront entr'eux et les occasions de rechute amenées par la répulsion de la société ou la misère.

— Il existe depuis quelques années un entraînement très-marqué des esprits philosophiques vers l'étude des antiquités que l'Inde nous a transmises à travers les âges. L'Orient est en effet le berceau de l'esprit humain ; et, pour remonter à l'origine de certaines traditions et suivre la pensée de l'homme dans ses premières manifestations, il est inévitable de pénétrer jusqu'à l'Inde, au delà du monde romain et du monde grec. Les travaux de MM. Hodgson, Turnour, Csoma de Koros, Chr. Lassen à l'étranger, Stanislas Julien, Eugène Burnouf, Barthélemy Saint-Hilaire, en France, sur le bouddhisme indien, présentent une des pages les plus intéressantes de la philosophie de l'Inde. Le but que s'est proposé M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans une série de lectures sur le bouddhisme, a été de relever, comme il le déclare lui-même, les erreurs qui se sont répandues sur cette doctrine religieuse et philosophique, que l'on exalte ou rabaisse à tort outre mesure. C'est, il est vrai, une des pages les plus vastes, mais en même temps des plus tristes de l'histoire de l'esprit humain. Le bouddhisme est né du brahmanisme, dans le centre de l'Inde et sur les bords du Gange, six siècles avant l'ère chrétienne. Après plus de deux mille ans il règne encore sur la meilleure partie de l'Asie, et son règne ne semble pas près de finir. Ses dogmes sont cependant faux et repoussants ; ils se réduisent à deux : l'athéisme et le néant. Aussi n'est-ce que sous l'inspiration du zèle plus ardent qu'éclairé de quelques missionnaires qu'on a fait dériver le bouddhisme de la religion chrétienne : elle n'est pas responsable de cette déplorable postérité.

L'étude du bouddhisme présuppose la connaissance du Bouddha ou de Çâkyamouni ; aussi M. Barthélemy Saint-Hilaire a-t-il rétabli, à l'aide des légendes, l'histoire de ce fils de roi qui se fait ascète et mendiant à l'âge de vingt-neuf ans pour prêcher jusqu'à quatre vingts la doctrine du salut éternel et la loi qui doit sauver les créatures. On ne saurait affirmer que toutes les traditions qui nous font connaître ce réformateur, plus recommandable par son caractère que par ses théories, sont venues jusqu'à nous sans altération ; mais le plus grand nombre de ces traditions relatives au bouddhisme s'appuie dans l'Inde, dans le Tibet, dans la Mangolie, à Ceylan et dans la Chine, sur plus de témoignages irrécusables qu'aucune autre religion aussi vieille que lui.

La morale et la métaphysique de Çâkyamouni et des différentes écoles bouddhiques ne peuvent aboutir qu'à une condamnation. Mais si le bouddhisme n'a rien à nous apprendre sur les grandes questions qui sollicitent et troublent la raison humaine, il mérite l'attention, malgré son extravagante superstition et son désespoir inconsolable autant que sincère, par son originalité, par sa foi énergique et austère, et par ses vertus héroïques.

— L'histoire de l'industrie se confond intimement avec l'histoire de la civilisation elle-même. Abandonnée aux esclaves chez les anciens, remise aux mains des serfs pendant le moyen âge, garrottée plus tard par les maîtrises et les jurandes, ce n'est que depuis la fin du siècle dernier, comme le fait observer M. Moreau de Jonnès dans un Mémoire *sur la statistique de l'industrie de la France*, qu'elle est devenue libre, riche et honorée, qu'elle contient les destinées des premiers peuples du monde et qu'elle leur livre ses trésors et sa puissance.

L'industrie manifeste par une triple action son influence sur le bien-être de la société : elle multiplie ses produits usuels ; elle améliore leurs qualités ; elle abaisse leur prix.

Tout produit rare est, pour ainsi dire, non avenu. Il résulte des recherches statistiques faites par Colbert, sous Louis XIV, que les fabriques de lainages, comme camelots, serges et autres tissus inférieurs, ne fournissaient annuellement qu'un mètre d'étoffe par habitant, et il faut en conclure que la plus grande partie de la population n'était vêtue que de tissus grossiers façonnés dans les campagnes, sous le chaume de la famille. Il était rare alors que l'ouvrier ou le paysan eût plus de deux chemises. Souvent il n'en avait pas du tout. Les habitants des campagnes marchaient nu-pieds. Mais en même temps, à cette époque de luxe et d'indigence, on comptait 17,300 ouvriers en dentelles, ou 30 p. 100 du nombre des ouvriers en laine. Un siècle plus tard, la frivolité de la mode donnait à des produits d'un usage bizarre et passager une importance supérieure à celle d'autres produits simplement utiles. La fabrication de la poudre à poudrer donnait, en 1788, une telle impulsion aux amidonneries, que leur production annuelle s'élevait à un chiffre trois fois supérieur à celle des manufactures de papier. On ne peut suivre aujourd'hui tous les changements introduits dans l'économie domestique par la multiplication des produits industriels ; il suffit de dire que la production du fer, cet agent universel des forces sociales, soit par son emploi immédiat, soit par les innombrables machines dont il est la matière essentielle, depuis le soc de la charrue jusqu'au ressort des montres les plus délicates, a quintuplé. Tolosan nous apprend qu'en 1788 la fabrication de la fonte, qui est la matière première du fer, n'excédait pas, en France, la quantité de 98 millions de kil. En 1846, et on sait si depuis cette époque l'accroissement a continué, la même production s'est élevée à 522 millions, ou plus de cinq fois autant. Elle s'élevait autrefois à 4 kil. par habitant ; elle est maintenant de 15 kil., le quadruple environ, quoique la population se soit accrue d'un quart. Grâce à cet accroissement, les objets utiles et nécessaires, depuis les aiguilles, les couteaux, les lancettes, les plumes d'acier, jusqu'aux ponts, viaducs, bateaux, locomotives, canons, se sont multipliés dans de notables proportions.

Les produits se sont également améliorés, mais cette amélioration est d'une constatation moins facile : elle s'opère graduellement. La cristallerie, la faïence et la porcelaine, aujourd'hui si parfaites, ne donnaient que des produits grossiers. Les tissus de toile, de chanvre et de lin, conservaient, avant la découverte des procédés de blanchiment par Bertholet, leur couleur naturelle ; les tissus de laine, recevant la teinture en pièces, ne la gardaient qu'imparfaitement. Les produits industriels n'étaient pas moins défectueux ; la fonte était poreuse et grenue, et les pièces d'artillerie qui en provenaient éclataient souvent. Les produits destinés à la consommation domestique, comme le sucre, le savon, les substances destinées à l'éclairage, le papier, étaient souvent d'une détestable fabrication.

La multiplication des produits dans un rapport numérique supérieur à l'accroissement progressif de la population, a amené l'abaissement des prix des objets en dehors même de l'amélioration des qualités qui prolonge la durée des objets et les maintient plus longtemps au service de la consommation. On n'a pas encore écrit l'histoire des prix et c'est pour l'économie politique un livre à faire. Mais un seul exemple peut faire apprécier le progrès accompli sous ce rapport. Si, comme l'affirme Tolosan, autorité contemporaine et officielle, la production de la fonte était, en 1788, de 98,000 tonnes, chacune de 1,000 kil., évaluées en masse à 31,360,000 fr., le prix de la tonne s'élevait à 320 fr. la tonne. En 1844, cette production s'élevait à 427,000 tonnes, valant ensemble 46,981,000 fr., ou 110 fr. chacune. C'est donc en soixante ans un abaissement du prix de la fonte de 210 fr. par tonne, ou une diminution de prix des deux tiers, en se reportant à 1788. Combien n'y a-t-il pas à s'applaudir, en France, de cet abaissement de prix de 67 p. 100 de l'agent le plus direct des forces humaines dans leur application à l'agriculture, à la guerre, à la marine, à l'industrie, et combien un pays voisin, l'Angleterre, n'a-t-il pas lieu d'être fier d'avoir le fer encore à meilleur marché que nous !

— Les événements de 1848 ont laissé peu de traces apparentes en Allemagne. Après une crise passagère, les institutions politiques de chaque pays se sont relevés, et ont, à de légers changements près, repris leurs anciennes allures. Est-ce à tort ? est-ce à raison ? C'est là le secret de l'avenir. Mais si les lois politiques se sont peu modifiées dans ce grand mouvement des peuples et des rois, les lois civiles et surtout les lois criminelles ont reçu d'heureuses modifications, qu'un des plus grands publicistes de l'Allemagne, le célèbre Mittermaïer, professeur à l'Université de Heidelberg et ancien président de la chambre des députés de Bade, vient de consigner dans un mémoire sur les progrès de la législation allemande en matière de procédure criminelle et sur les expériences faites de 1848 à 1853. Non-seulement l'ancienne procédure inquisitoriale écrite et secrète est remplacée, dans la plupart des codes modernes des Etats allemands, par une procédure qui a pour base, comme en France et en Angleterre, le principe accusatorial, le débat oral et la publicité ; mais le jury, combattu par les hommes d'Etat de l'ancienne école comme une institution démocratique dangereuse pour le principe monarchique, commence à s'introduire dans la pratique. Il est vrai qu'un grand nombre de juges sont adversaires du jury, soit par jalousie, soit par cette conviction qu'il faut de longues études pour arriver à la connaissance du droit et de la pratique judiciaire. Mais il y a de leur part une confusion d'idées évidentes. Suivant la remarque de M. de Tocqueville dans son ouvrage sur la démocratie des Etats-Unis d'Amérique, le jury, qui semble diminuer les droits de la magistrature, fonde réellement son empire. Il n'y a pas de pays où les juges soient aussi puissants que dans les pays où le peuple entre en partage de leurs priviléges. C'est qu'en effet il convient de distinguer entre les qualités requises pour discerner la culpabilité d'un accusé et celles nécessaires pour l'application de la loi. Au nombre des adversaires de l'institution du jury, on rencontre encore ces hommes habitués à la dépendance et qui, n'ayant d'autre opinion que celles de leur gouvernement, reculent devant les sacrifices qu'impose la mission de juré. Mais cette répulsion contre le jury n'est, heureusement, pas générale en Allemagne. Quiconque y a suivi les opérations des jurés avec impartialité doit reconnaître qu'à de très-légères exceptions près, ils ont dignement rempli leur mission et contribué à la diminution des crimes, par la salutaire intimidation qu'inspirent leurs décisions. Le temps seul, du reste, peut assurer le passage d'une institution à une autre. La nouvelle législation qui introduit le jury ne suffit pas pour refaire les mœurs et les habitudes nationales, et modifier les rapports sociaux, moraux et politiques, qui, chez les peuples en possession depuis longtemps, comme l'Angleterre et la France, de l'institution du jury, sont nécessaires à son entière efficacité : il faut encore que la nation qui vient jouir des avantages du jury ait l'indépendance morale, l'énergie de conviction, conséquences heureuses d'institutions libérales. Les esprits éclairés n'hésitent pas à penser, en Allemagne, qu'après la réforme de certaines institutions et par la pratique de la procédure orale, l'institution du jury se mettra en harmonie avec le principe monarchique et augmentera les garanties d'ordre et de sûreté.

— Le règne d'Elisabeth est une des époques les plus mémorables de l'histoire d'Angleterre. Ses luttes avec l'Ecosse, son influence sur la politique européenne, et notamment sur les négociations qui devaient réconcilier les couronnes de France et d'Espagne, méritent une attention toute particulière. Au nombre des personnages mêlés aux événements politiques du règne et de la cour d'Elisabeth, se distingue Bacon, sur lequel se sont formulés les opinions et les jugements les plus divers. Pour les uns, et tel est le jugement porté par M. Prévost-Paradol, dans un mémoire sur Henri IV et Elisabeth, en 1597, et l'ambassade de Hurault de Maisse en Angleterre, au sujet de la paix de Vervins, Bacon n'est que le plus souple des rhéteurs ; pour les autres, et M. Damiron s'est prononcé en ce sens dans quelques observations présentées à la suite du précédent mémoire, Bacon, sans être un grand caractère et sans se justifier aux yeux de la postérité des faiblesses et des fautes qui ont souillé sa vie, et qu'il a toutefois expiées par ses malheurs et son repentir, n'en demeure pas moins un grand esprit. Sans doute il a eu le tort de se laisser égarer dans la politique active pour laquelle il n'était pas fait, et de ne s'être pas tout d'abord retiré et comme renfermé dans la science, qui eût été à la fois son refuge et sa force. Mais, après tout, il ne faut pas oublier qu'il est l'auteur de l'*Instauratio magna*, qui n'est pas moins que la pensée de la plus large réforme dans l'ordre des idées, avec l'accroissement des sciences pour but, *De augmentis scientiarum*, et une nouvelle méthode pour moyen, *Novum organum*. Avec cela on est autre chose que le plus souple des rhéteurs ; on est même un philosophe de quelque gloire. Certes il ne faut pas égaler Bacon à Descartes, dont il n'a pas le ferme génie ni la puissante originalité. Mais il a fait quelque chose aussi dans le genre de Descartes, et avec lui, quoique à un moindre degré, il est un des grands promoteurs de la philosophie moderne. Il n'a pas inventé et personne n'a inventé, si ce n'est celui qui a créé et institué l'esprit humain lui-même avec ses conditions et ses lois, la méthode d'induction. Mais, depuis des siècles oubliée et négligée, il l'a rétablie, renouvelée, proclamée, décrite et enseignée avec un soin qui tient du culte, il a eu de l'apôtre fervent et infatigable. Ce n'est pas là un médiocre mérite, et ce grand dessin et ce grand amour en vue de l'avancement des connaissances humaines suffit pour placer Bacon au rang des esprits éminents, quelque sévère justice qu'on ait voulu lui faire d'ailleurs.

— On n'a pas oublié qu'un décret du 14 avril dernier a modifié profondément sur plusieurs points les lois et les usages de l'Institut, et en particulier de l'Académie des sciences morales et politiques, au sein de laquelle il a créé en même temps une nouvelle section, sous le titre de : *Politique, administration et finances*, composée de dix membres. Tout récemment l'Académie a pourvu au remplacement de trois membres : MM. Vivien, Blanqui et Léon Faucher, qu'elle avait perdus l'année dernière. Dans la section de législation, droit public et de jurisprudence, M. Faustin Hélie a été nommé au lieu et place de M. Vivien ; il avait pour concurrents MM. Pellat, Renouard et Cauchy ; dans la section d'économie politique et de statistique, MM. Wolowski et Léonce de Lavergne ont été nommés au lieu et place de MM. Blanqui et Léon Faucher ; ils avaient pour concurrents MM. Horace Say, Dufau, Joseph Garnier, Richelot et de Watteville.

— Les études sérieuses ne paraissent pas se ralentir, et les concours de l'Académie s'annoncent sous de brillants auspices pour l'année 1855. M. le secrétaire perpétuel annonçait récemment que trente-deux mémoires avaient été déposés au secrétariat en temps utile pour le prix Beaujour (prix de 5,000 fr.), et dont le sujet est : *Le rôle de la famille dans l'éducation*. La commission chargée du jugement du concours se compose MM. Damiron, Louis Reybaud, Bérenger, Passy, Guizot, Barthe et Moreau de Jonnès.

CH. VERGÉ.

(1) Voyez une lettre à M. *** *sur l'emprisonnement cellulaire ou individuel*, par M. Lélut, membre de l'Institut, du Corps législatif, etc., 1855.

(2) Nous avons encore 1,600,000 hectares de marais ou d'étangs et 8 millions d'hectares de terre incultes.

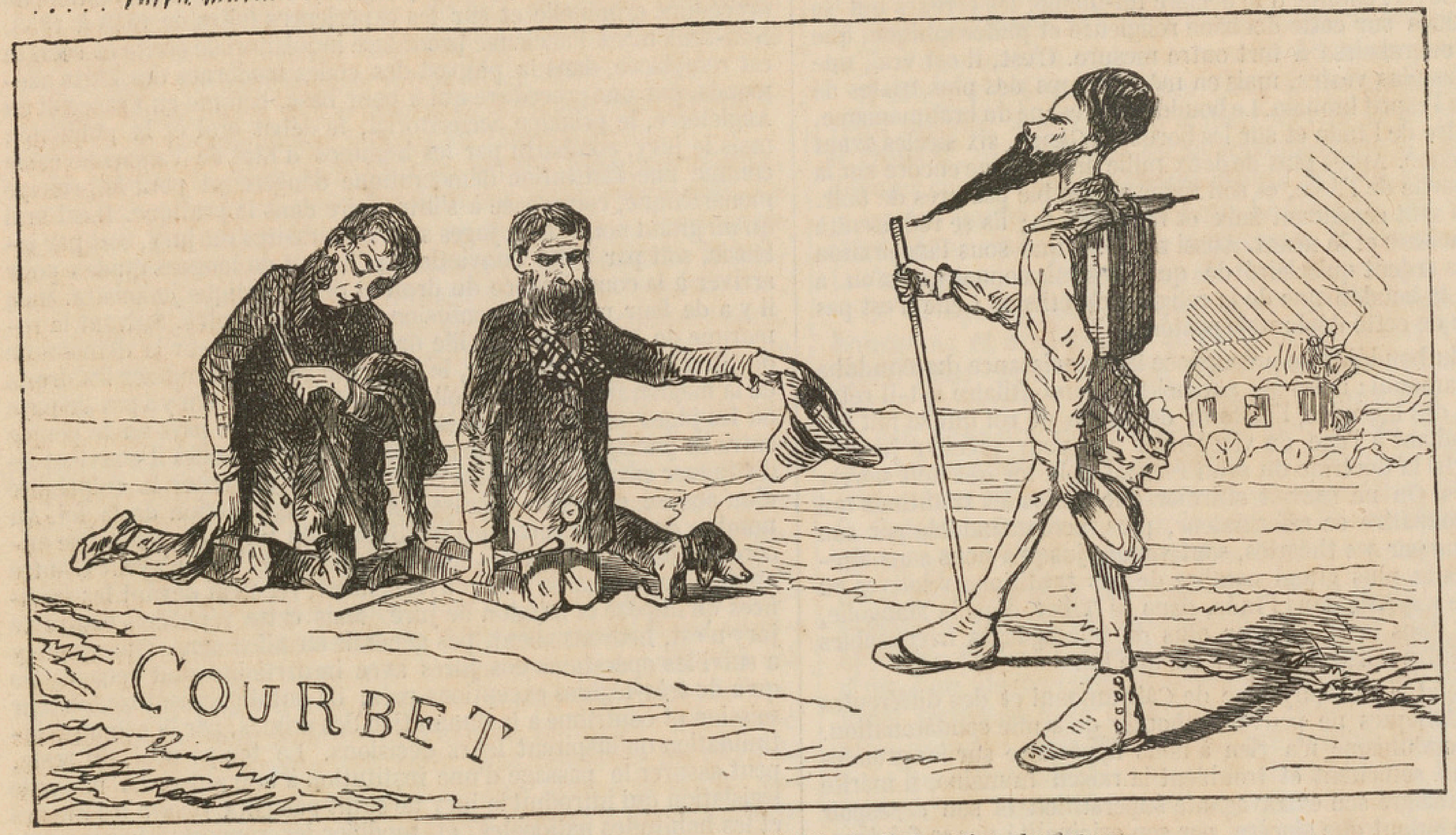
A MESSIEURS LES ABONNÉS.

LES TITRES, TABLES ET COUVERTURE DU TOME XXV, QUI EST COMPLET DEPUIS LE 30 JUIN DERNIER, NE SERONT ENVOYÉS AUX SOUSCRIPTEURS QU'AVEC LE NUMÉRO PROCHAIN, CELUI-CI ÉTANT DÉJA ACCOMPAGNÉ D'UN *Supplément.*

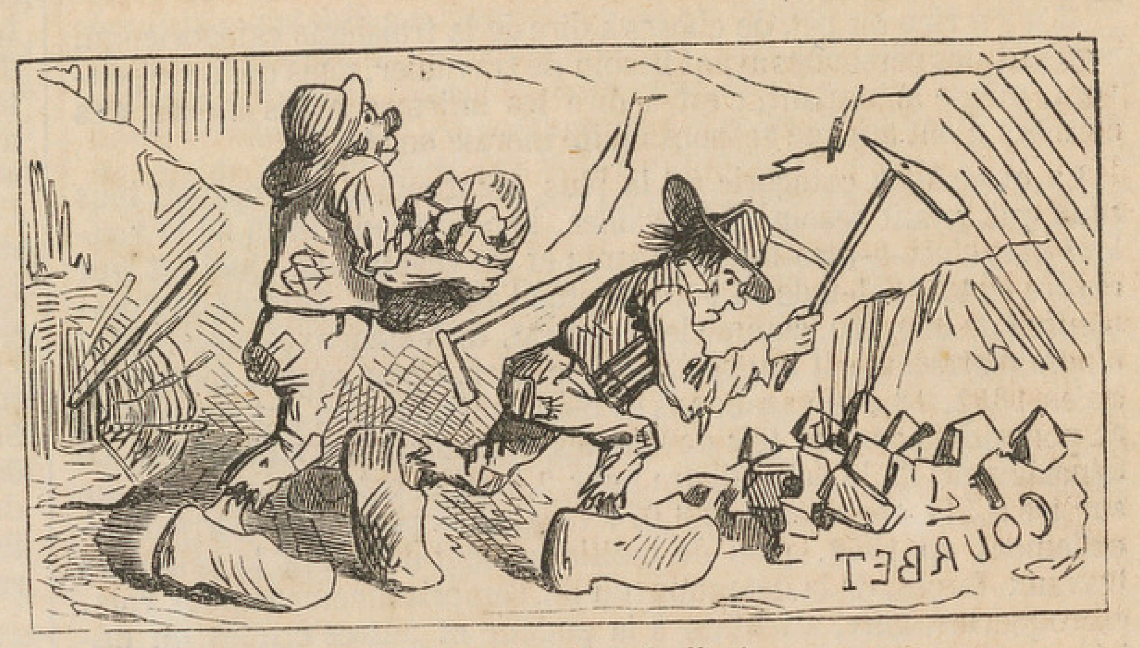
La peinture réaliste de M. Courbet, par Quillenbois.

AU SALON. INTRA MUROS.

..... Intra muros [illegible]

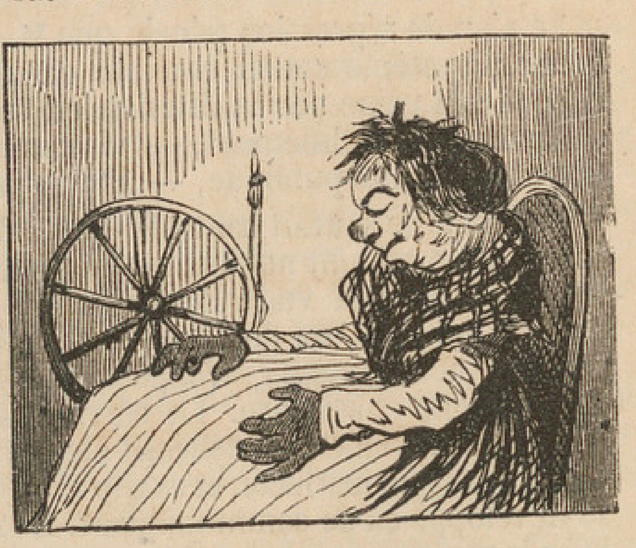


L'adoration de M. Courbet, imitation réaliste de l'adoration des Mages.



[illegible]atisation de l'art.

Une Espagnole en cuir de Russie.



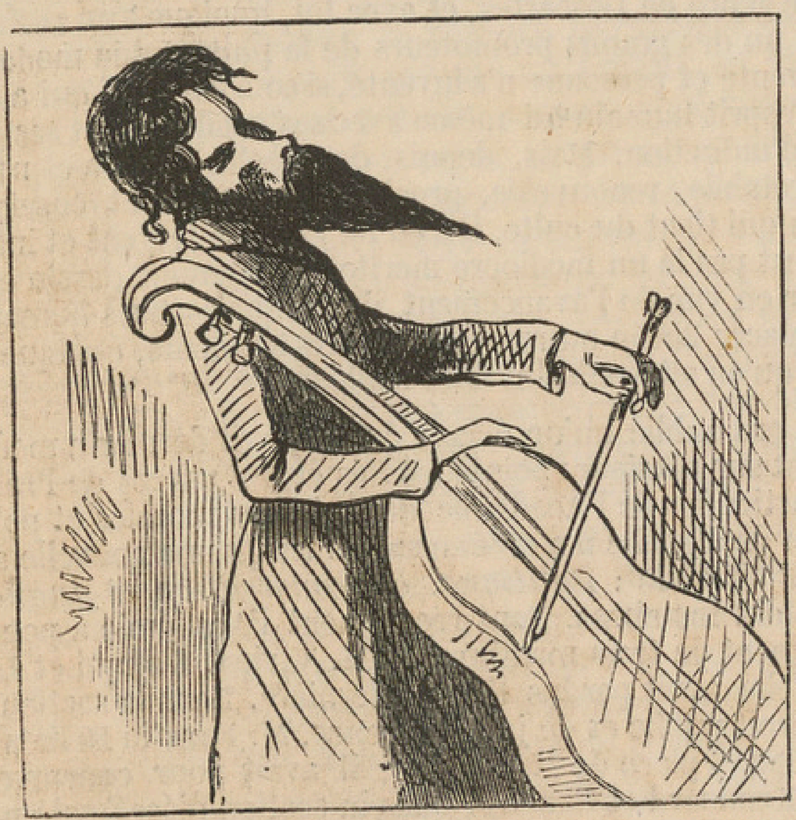
Une fileuse qui ne s'est jamais débarbouillée.

HORS DU SALON. EXTRA MUROS. — (PRIX : 1 FRANC, SI ON ENTRAIT.)

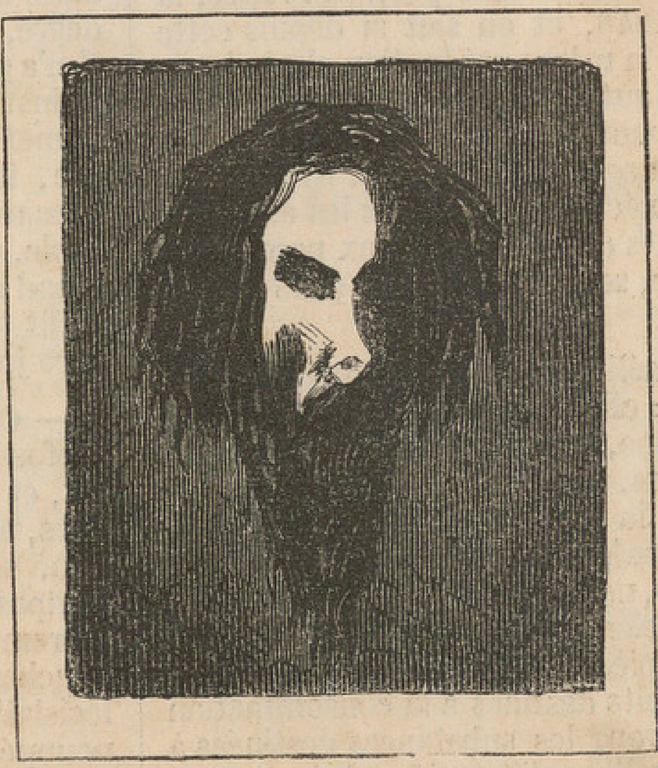
Réapparition de la Vénus du Bas-Rhin.

M. Courbet dans toute la gloire de sa propre individualité, allégorie réelle déterminant une phase de sa vie artistique. (Voir le programme, où il prouve victorieusement qu'il n'a jamais eu de maître... de perspective.

Lutte entre les adorateurs de la Vénus.



M. Courbet chantant sa gloire.

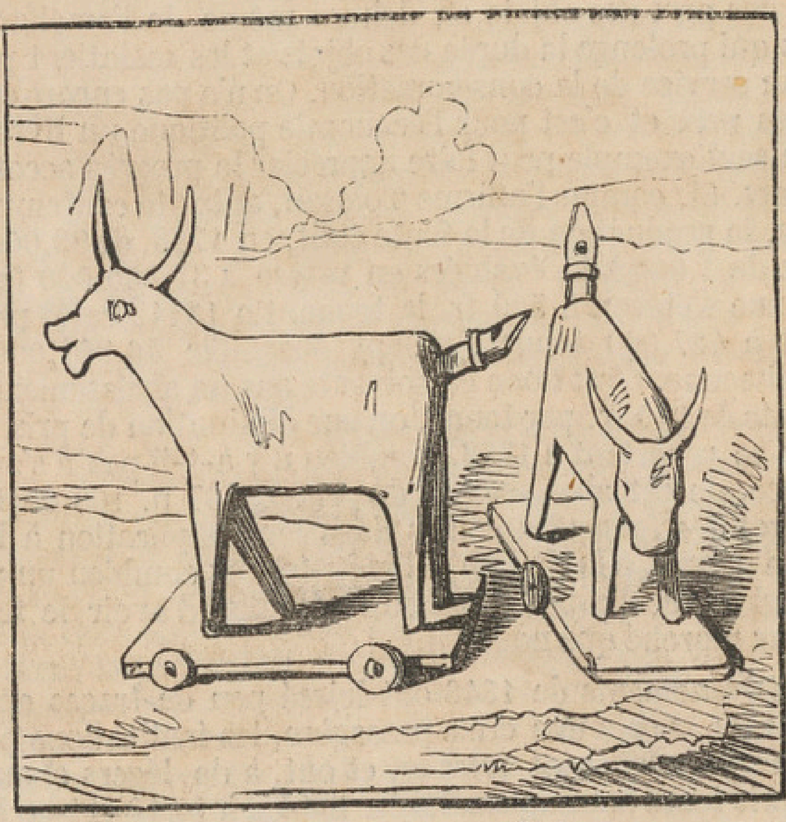


M. Courbet de face.

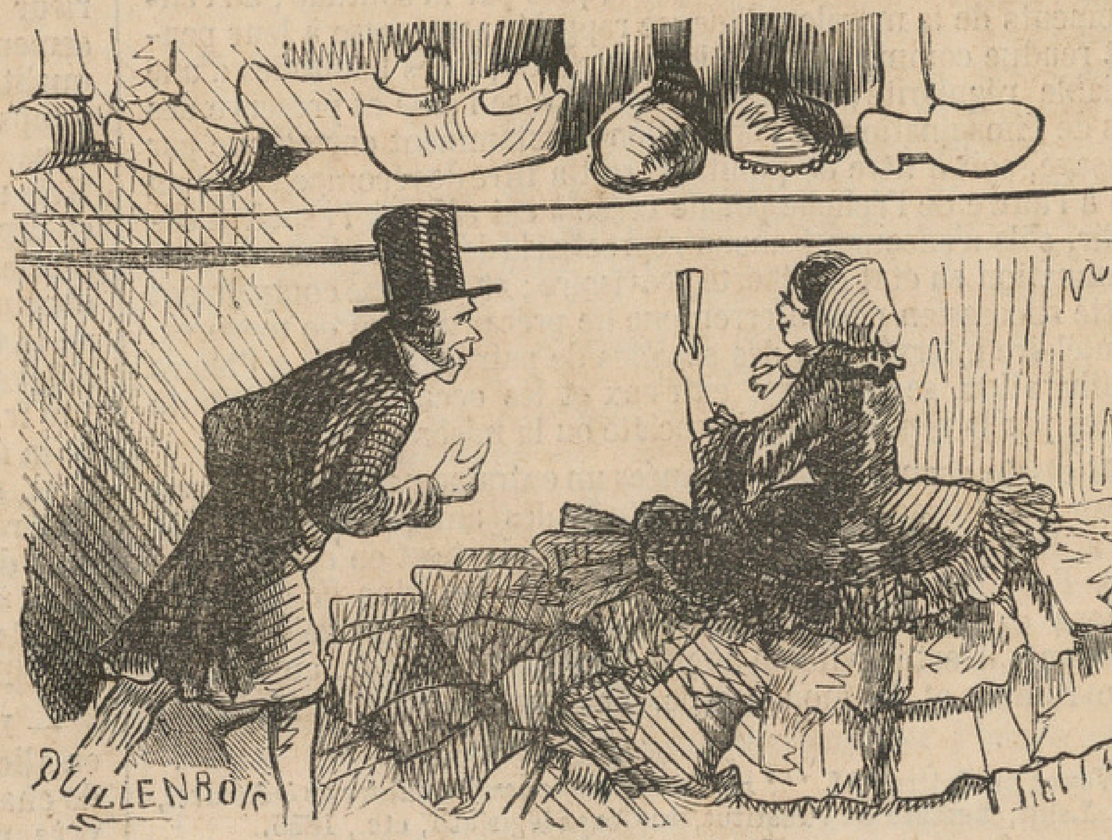
M. Courbet blessé.

M. Courbet enrhumé.

Les terres à M. Courbet.



Les vaches à M. Courbet.



L'enterrement de M. Courbet.

Beaux-arts. — Statue du général Rapp.

La statue représentant le général Rapp, ancien aide de camp de l'empereur Napoléon Ier, qui vient d'être exposée dans les Champs-Élysées, en face de l'entrée principale du Palais de l'industrie, est destinée à orner la place du Champ de Mars à Colmar, ville natale du général.

La première pensée de ce monument national remonte à l'année 1847, époque à laquelle l'Alsace avait tenté d'organiser une souscription, que les événements postérieurs ne permirent pas de continuer. Les anciens compagnons du général Rapp résidants à Paris, ne voulant pas laisser sans exécution la sympathique initiative prise par l'Alsace, ont reconstitué un comité qui, sous la présidence de S. E. le maréchal Magnan, a ouvert une nouvelle souscription, et confié l'exécution de la figure du général Rapp au talent distingué de M. Auguste Bartholdi, jeune sculpteur qui a su donner à son œuvre un caractère original, quoique digne, en dehors des traditions généralement adoptées pour ce genre de monument ; il a représenté le général sur la brèche de Dantzig, dont la défense fut une des plus belles pages de son histoire, au moment où il jette, à la face du parlementaire russe qui vient lui signifier l'annulation des conventions arrêtées entre les chefs des deux camps, ces mots à jamais mémorables : « Vous violez la capitulation ; les armées civilisées ne verront en vous que des barbares ! »

Cette statue en bronze, coulée avec succès dans les ateliers de M. Charnod, fondeur, sera inaugurée le 15 août prochain dans la ville de Colmar, qui prépare pour cette solennité une brillante fête populaire.

Le général Rapp à Dantzig, statue en bronze, par M. Bartholdi.

Le Grand-Pardon à Chaumont

(HAUTE-MARNE).

L'Illustration est trop attentive à recueillir les vestiges des fêtes religieuses et populaires du moyen âge pour laisser passer inaperçu le Grand-Pardon célébré avec pompe à Chaumont, le 24 juin de cette année.

Ce jubilé se renouvelle toutes les fois que la nativité de saint Jean-Baptiste, patron de la ville, tombe le dimanche. Sixte IV accorda cette faveur spéciale à l'église de Chaumont, en 1475. Il exauçait ainsi la prière de son ami, Jean de Montmirel, évêque de Vaison, Chaumontais d'origine, et dont la tombe en marbre blanc orne l'une des chapelles de Santa-Maria-del-Popolo, à Rome. Depuis bientôt quatre siècles, cette indulgence plénière ramène, à chaque incidence, des fêtes splendides dont le caractère a varié, mais qui sont restées éminemment populaires.

Dès le quinzième siècle et surtout au seizième, le Grand-Pardon attirait à Chaumont un prodigieux concours de fidèles des contrées voisines de la France entière et même des pays étrangers. Toutes les églises importantes du royaume en entendaient la publication. Le chapitre des chanoines de Chaumont répandait au loin des affiches, et payait des prédicateurs pour qu'ils fissent usage de toute leur éloquence en conviant les peuples au jubilé. Les voyageurs qui traversaient la cité en étaient instruits par une annonce peinte sur bois qu'on élève encore, dès le lundi de Pâques, dans l'une des rues qui débouchent sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

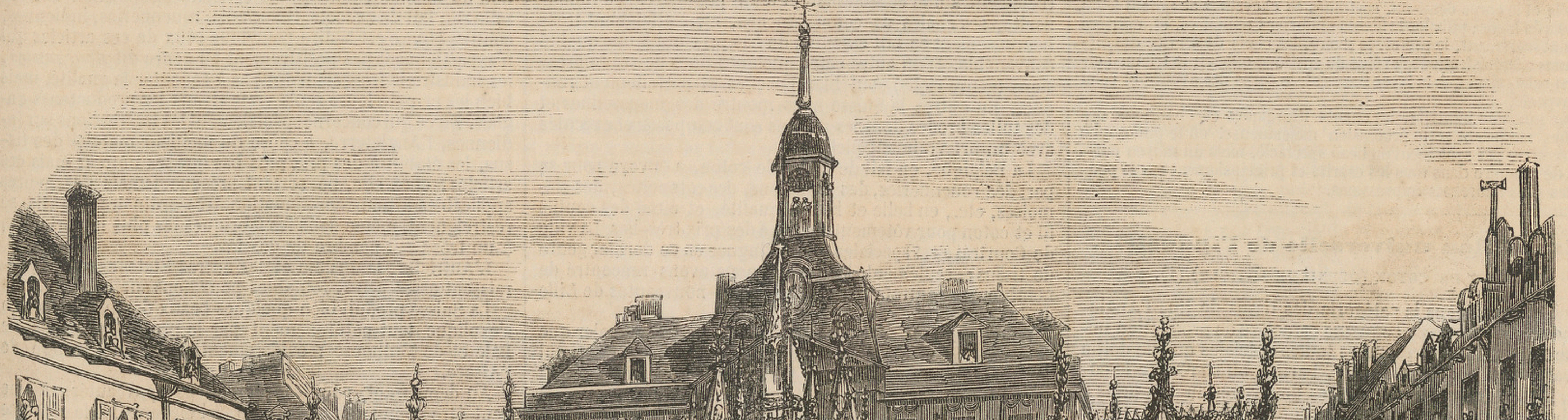
Pour donner à la fête plus de solennité, les habitants demandèrent l'autorisation de jouer, à la procession qui avait lieu ce jour-là, le mystère de la vie de saint Jean-Baptiste. Voici un passage de la supplique qu'ils adressèrent au bailli : « Supplyent humblement les soubsignés bourgeois, manants et habitants de ceste ville de Chaulmont, que comme vrais chrétiens, meus de dévotion à l'honneur de Dieu et de monsieur S. Jehan Baptiste, ils ayent proposé, soubz vos bons plaisirs, supports et faveur, jouer par ministère et personnaiges figurant, la vie dudict S. Jehan, en ceste dicte ville, en lieu le plus commode d'icelle, et en ce faisant s'employer du tout, par leur dicte dévotion, à inciter le peuple à congnoistre par lesdicts mistères, quelle a été la nativité, parenté, vie et miracles et fin dudict S. Jehan ; pour conforter ceulx qui curieusement et dévotement, par pareille dévotion, désirent au lieu d'escriptures, sçavoir et congnoistre la vie dudict S. Jehan, leur patron. »

Tels sont les origines et le but du mystère connu sous le nom de *Diablerie* de Chaumont. Ce nom fut emprunté aux acteurs déguisés en diables, et qui figuraient à la scène de la damnation d'Hérode. Ils étaient spécialement chargés d'annoncer le Pardon dans la ville et aux alentours. A la procession du dimanche des Rameaux, ils montaient à la tour du Barle, ancien hôtel de ville, et lançaient sur l'officiant et sur son cortége des feux d'artifice. Ils se livraient, jusqu'à la Saint-Jean, à des excursions où ils rançonnaient ceux qui ne faisaient pas bon accueil à leurs quêtes. Plus d'un débiteur, pour être en mesure de satisfaire ses créanciers, revêtit le déguisement diabolique, et l'on assure que les bonnes femmes de Chaumont disaient souvent : « Si plaît ai Dieu, ai l'ai sainte Vierge, ai l'ai saint Jean not homme serai diable et je paierons nos dettes. »

Une troupe moins turbulente que la bande des diables, celle des Sarrasins costumés à l'orientale et venant des *estranges* pays, entrait dans la ville le jour de Quasimodo, et y recevait une joyeuse hospitalité. Le dimanche avant la Nativité de saint Jean, le sermon roulait sur le pardon ; et tandis qu'après l'exorde, le prédicateur récitait l'*ave Maria*, un chanoine sortait de la sacristie, précédé de la croix et des acolytes, et apportait solennellement la bulle de Sixte IV ; on en faisait lecture à la foule et on reportait le parchemin à son étui avec le même cérémonial.

Les pénitents se pressaient à la porte des églises où prêchaient des orateurs en renom, et les prêtres entendaient les confessions même dans les rues. Le jour de la fête, la procession s'arrêtait aux *eschaffaulds* et assistait à la représentation du mystère. Les théâtres, d'abord au nombre de neuf, furent portés à quinze. On y voyait les Vertus, Zacharie, les Prophètes, la Nativité, saint Jean enfant au désert, la prédication sur les bords du Jourdain, le baptême de Notre-Seigneur, la Rédargution d'Hérode, l'Incarcération, la Décollation, les Limbes des Pères, l'Enfer, les Sibylles, Notre-Dame des Nues, l'Annonciation. La mise en scène et les décors étaient pompeux ; les acteurs en grand nombre, et leurs costumes très-riches. Ainsi, à l'Incarcération figuraient plus de soixante personnes, rois et reines, pontifes et guerriers, scribes et pharisiens ; les paillettes d'or, les broderies, les robes soyeuses, la profusion des pierres précieuses et de l'orfévrerie orientale éblouissaient les spectateurs. A la Décollation, l'on dressait un splendide festin où des cassolettes de parfums unissaient leur suave haleine au fumet de plats homériques. Avant que les roses ne commencent à se faner sur le front des convives, entrent deux jeunes danseurs et deux *saultere les*, la belle Hérodiade et Salomé, sa fille. Un petit diable noirci s'attache à leurs pas, sans doute, afin de paralyser l'impression du ballet sur les spectateurs. Rien n'affaiblissait le moment tragique de la décollation : nos pères, moins délicats ou moins impressionnables que nous, faisaient jaillir le sang sur la scène ; ils étalaient de même, au théâtre de la Nativité, des accessoires dont la trivialité nous répugne. Une description complète serait trop longue ici : M. Jolibois et M. l'abbé Godard ont publié des notices spéciales qui peuvent satisfaire sur ce point la curiosité du lecteur. On ne possède pas le texte primitif du mystère ; celui que M. E. Jolibois a sauvé de l'oubli remonte à la fin du seizième siècle.

Les représentations théâtrales conservèrent d'abord une entière moralité ; mais quelques désordres s'y glissèrent peu à peu. Le cha-



La procession du Grand-Pardon devant le reposoir de l'hôtel de ville, à Chaumont (Haute-Marne). — D'après un dessin de M. H. Guiot.

pitre obéré d'ailleurs par la dépense qu'elles entraînaient, en demanda la suppression. Les magistrats de Chaumont opposèrent une résistance invincible ; ils partageaient les sentiments du peuple. En 1663, les frais s'élevèrent à 1851 livres, et la diablerie n'était plus qu'un sujet de dissipation opposée au caractère religieux. Les chanoines renouvelèrent leurs instances auprès de l'Évêque et du parlement. Mais l'abolition du mystère, devenu suranné, ne fut consentie d'un commun accord, entre le chapitre et la ville, que le 19 mars 1668.

Toutefois on n'anéantit pas les traditions du passé. L'indulgence du Pardon demeure et attire la multitude. La procession n'a point perdu sa magnificence ; elle garde même quelque chose de son cachet théâtral et de son antique originalité. Le Pardon fait époque pour les Chaumontais. A son approche, les membres dispersés des familles se réunissent, les maisons se blanchissent et se parent, la petite ville prend des airs de fête pour accueillir les milliers d'étrangers qui affluent dans son sein. La solennité a reçu, cette année, une vie nouvelle. Des disciples de saint Dominique l'avaient préparée par d'éloquentes prédications ; Mgr l'évêque de Langres y officiait pontificalement ; le clergé y était accouru de plusieurs diocèses, et le conseil municipal s'était montré généreux pour tout ce qui devait contribuer à l'éclat des cérémonies religieuses.

Aussi les places publiques, à la procession, offraient l'image d'une mer de têtes ; toutes les fenêtres encadraient des visages heureux, et les toits eux-mêmes avaient reçu des spectateurs. Sept reposoirs, élevés par les habitants avec un zèle au-dessus de tout éloge, rivalisaient de grandeur, de richesse, de bon goût. Le premier, celui du Palais-de-Justice, s'adaptait à l'architecture du monument : ses lignes ressortaient sous les blanches tentures et les guirlandes de verdure et de roses. On y voyait une belle statue de saint Yves, patron des avocats, une charte à la main. Le deuxième, à l'hôtel de la préfecture, figurait un cloître gothique. La toile qui formait le retable de l'autel représentait un sujet plein d'actualité : le pape Sixte IV remettant à Jean de Montmirel la bulle du Pardon. Les lustres de mousse et de fleurs, les lampes de terre cuite à fleurs pendantes, attachées dans les entre-colonnements de la galerie, donnaient à ce reposoir un très-bel aspect. Au troisième on voyait une assomption de la Vierge, statue habillée, de grandeur naturelle, et au pied de laquelle posaient gracieusement de charmantes petites filles.

Sur la place de l'Hôtel de ville on avait construit une façade colossale, de style gothique libre, et flanquée de portiques en ogive. On arrivait à l'autel par deux allées en rampe douce et bordées de sapins. Derrière s'ouvraient de grandes niches, surmontées de clochetons décorés de guirlandes et de roses innombrables. Ces niches abritaient une Immaculée Conception et deux anges peints en grisaille par un artiste de talent.

Plus loin, sur la place des Capucins, dans une grotte féerique de verdure et de rocaille, saint Jean baptisait Notre-Seigneur : l'eau tombait de la coquille que le Précurseur tenait à la main, et s'écoulait entre les rochers et les plantes aquatiques. Au-dessus de la grotte, l'autel était dressé. Le retable montrait l'enfant prodigue dans les bras de son père : symbole touchant des fruits spirituels du Grand-Pardon.

La procession arrivait ensuite au désert des bords du Jourdain : arbres, plantes, mousses, fontaines, rochers, oiseaux, serpents, tout ne semblait dû qu'à la nature. A quelques pas de ce reposoir simple et sauvage s'élevait, au milieu d'arbres et de jets d'eau, une haute statue de saint Jean-Baptiste. La pluie abondante qui retombait autour de lui était une image de la rosée des grâces qu'il obtient pour la ville dont il est le protecteur.

On se serait cru à quelque fête du moyen âge en contemplant le ravissant coup d'œil de ces stations : les croix, les bannières flottantes, les riches draperies des ornements liturgiques, les jeunes filles en robes blanches, la statue d'une vierge miraculeuse et splendidement habillée, les vieux reliquaires dorés, les statuettes des corporations ouvrières, les thuriféraires en aube à ceinture de soie, les petits enfants répandant les fleurs à pleines corbeilles, déguisés en anges aux ailes d'or ou en saints Jean-Baptiste avec la croix à banderolle et le corps demi-nu, costumés en chevaliers et agitant leurs étendards bleus ; puis les brillants uniformes militaires, et, derrière le saint sacrement, le préfet, le maire, les chefs de service des différentes administrations revêtus du costume officiel ; le tribunal civil en robe, ainsi que le lycée impérial, le corps des avoués et celui des avocats.

Une musique militaire, les chants liturgiques et l'harmonie des cloches animaient cette procession majestueuse, où le philosophe ne découvre pas seulement un beau spectacle, mais un moyen puissant de produire dans tous les esprits et principalement sur le peuple les plus heureuses impressions.

Exposition universelle de l'industrie.

TISSUS DE COTON (DEUXIÈME ARTICLE) (1).

Ici, comme dans la catégorie des tissus de lin, l'Angleterre se présente avec ce même caractère de production immense et armée de ressources toutes spéciales qu'elle doit à sa vaste organisation maritime. Partout où se récolte le coton, il y a toujours des centaines de navires anglais prêts à en bonder leurs entre-ponts ; et, lorsque ce coton a été filé et tissé en Angleterre, des flottes entières s'en vont immédiatement l'éparpiller, sous forme de tissus, aux quatre coins des deux hémisphères. En opérant ainsi sur des masses, l'industrie anglaise contracte naturellement une sorte d'esprit de suite dans sa manière de produire ; d'autre part, ses frais généraux s'allégent proportionnellement à l'étendue des opérations sur lesquelles ils se répartissent ; si bien qu'il en résulte à la fois une fabrication plus régulière et des prix de revient moins élevés. Donc, la supériorité de certains tissus de coton produits par l'Angleterre procède essentiellement de la suprématie du pavillon anglais.

Il est vrai que, toutes les fois qu'il s'agit de mettre un dessin sur ces étoffes, la supériorité britannique périclite aussitôt : la question de goût se présente alors ; et, il faut bien le reconnaître, elle n'est pas toujours résolue avec bonheur par nos voisins d'outre-Manche. Une nation qui, comme la France, est bien sûre de son goût, ne tarde pas à l'imposer, par voie de séduction, à ses consommateurs des pays lointains ; l'Angleterre, elle, se borne à satisfaire les fantaisies locales de ses acheteurs exotiques, quelque baroques qu'elles puissent être ; et voilà pourquoi, dans l'exhibition anglaise, à côté de calicots, de madapolams, de percales, de coutils, de basins, de piqués écrus ou blancs, d'un tissu admirable, vous voyez figurer des cotonnades de couleur, des guingans fantaisie, des toiles peintes, des mousselines imprimées, qui offrent parfois à l'œil scandalisé un assez étrange bariolage. Cependant, hâtons-nous de le dire, pour ce dernier article, l'exposition anglaise présente quelques exceptions d'un goût irréprochable. En effet, nous avons remarqué dans l'étalage de MM. Monteith et compagnie de Glasgow, et dans deux ou trois autres étalages de leurs confrères, des mousselines imprimées pour robes d'une distinction parfaite. Il s'en faut que nous en pensions autant de la plupart des impressions sur calicot étalées dans le voisinage.

Au résumé, l'industrie cotonnière de Glasgow tient un rang extrêmement honorable au palais des Champs-Elysées. Mais que dire du district de Manchester et Salford, qui a ouvert, en pleine Exposition universelle, un vaste bazar particulier, où viennent s'étaler sur des comptoirs, bien à la portée de l'œil et de la main, des montagnes de tissus de coton de toute espèce provenant d'une sorte de confédération organisée entre soixante manufacturiers de ce même district qui ont réuni les produits de leurs manufactures, en se faisant représenter par les maires de Manchester et de Salford assistés de leurs *aldermen!* Ces soixante fabricants ne tiennent pas à ce qu'on affiche leurs noms, à ce qu'on les glorifie personnellement ; ils n'ont en vue que la renommée de leur province ; ils se sont formés en un seul bataillon pour mieux combattre leurs rivaux ; ils n'ont qu'une seule bannière, un seul cri dans la mêlée : *Manchester and Salford for ever!* Certes, voilà qui dessine nettement le caractère industriel de toute une nation ; et rien que ce bazar de Manchester nous révèle le comment et le pourquoi des victoires et conquêtes de l'industrie anglaise.

Dans cette catégorie des fils et tissus de coton, l'Autriche s'est fait représenter principalement par ses manufactures de la Bohême. Ce que nous en voyons au palais de l'Industrie prouve que l'empire autrichien a donné chez lui un grand développement à la production des tissus de coton imprimés. Les étalages de M. Dormitzer, de Prague, et de M. Leitenberger, de Cosmanos, offrent de beaux produits de cette espèce. En outre, l'Autriche a exposé de bonnes toiles et demi-toiles coton, et des velours de coton bien réussis. Quant à ses coutils-nouveautés pour pantalons, en fil et coton, il nous a semblé que l'Autriche nous faisait volontiers l'honneur de copier nos dispositions, à une année de distance. Comme encore, le goût de ses dessins pour robes, mouchoirs, etc., ne nous a pas paru extrêmement distingué ; mais, en revanche, une portion notable de ces tissus autrichiens répond heureusement à la consommation des classes ouvrières, d'autant mieux que le salaire, peu élevé en usage dans ce pays, permet d'y livrer les cotonnades à des prix très-abordables pour tout le monde.

La Prusse et les Etats allemands se distinguent à l'Exposition par leurs étoffes mélangées, en fil et coton, en laine et coton, en coton laine et soie pour meubles, dont les couleurs sont vives et bien assorties. Ces divers Etats ont encore exposé des castors, des peluches pour châles, pour cravates, pour gilets, etc., et d'autres étoffes de fantaisie, où le coton se marie assez heureusement à la laine et à la soie. Comme fabrication, ces tissus n'ont rien de très-remarquable, mais on les produit et on les vend à très-bon marché, et ce mérite en vaut bien un autre.

A propos de bon marché, il nous faut citer aussi certains tissus de coton exposés par la Suisse, et qui s'adressent directement à une consommation toute populaire. Ses rouenneries, ses châles de coton brochés, etc., atteignent très-heureusement ce but essentiel du bas prix uni à une qualité convenable. D'un autre côté, quelques-unes de ses impressions (genre riche) sont bien conçues et parfaitement rendues. En outre, la Suisse nous montre des mousselines et des tulles brodés dont les dessins sont composés et exécutés avec un art vraiment pictural.

La Belgique, en fait de tissus de coton, a envoyé pour sa part des rouenneries, des molletons, des cotonettes, des siamoises, etc., en belle et bonne qualité, et aussi des coutils fil et coton pour vêtements, cotés à des prix très-bas. La ville de Courtrai s'est spécialement distinguée en ce dernier genre de tissus ; seulement, là encore, nous avons rencontré de nombreuses contrefaçons de nos coutils-nouveautés de Lille et de Roubaix.

Pour les Etats sardes, nous n'avons guère à signaler que la société anonyme de la manufacture d'Annecy et Pont, qui embrasse à la fois la filature, le tissage et l'impression. Du reste, si nous mentionnons ici cet établissement, ce n'est pas tant à cause du mérite de ses produits, que parce que, dans cette concentration de toutes les mains-d'œuvre, nous voyons un de ces éléments de succès très-familiers à l'industrie anglaise, et qu'il serait souhaitable de voir plus généralement adoptés en France.

D'autres Etats encore, tels que la Hollande, l'Espagne, le Danemark, la Toscane, le Mexique, ont envoyé à l'Exposition des fils et des tissus de coton ; mais ces envois ne pouvant donner lieu à aucune observation spéciale, nous nous bornons à les mentionner pour mémoire.

Après avoir établi le compte de nos concurrents, faisons enfin le nôtre.

La France file et tisse le coton à peu près sur tous les points de son territoire ; mais on sait que les centres principaux de cette industrie sont les départements du Haut-Rhin, de la Seine-Inférieure, du Nord, de l'Eure, du Calvados, de l'Aisne, du Rhône. Généralement, chez nous, la filature et le tissage du coton forment deux industries séparées, tandis qu'en Angleterre un seul et même établissement reçoit le coton brut, le file, le tisse, le blanchit, l'imprime, lui applique ses apprêts, etc., et livre ensuite au commerce le tissu complétement achevé. Nous n'avons pas besoin d'insister sur la fâcheuse influence que cette différence de position exerce sur notre prix de revient, comparé à celui des Anglais. Il est vrai que dans le Haut-Rhin, et ailleurs encore, quelques industriels ont déjà répudié ce morcellement de l'industrie cotonnière. Espérons que leur exemple sera bientôt imité partout. C'est déjà bien assez d'avoir contre soi les fers, le charbon, le fret, la douane, etc. !

Quoi qu'il en soit, en dépit de tous ces désavantages, notre industrie du coton sauvegarde valeureusement son présent ; quant à son avenir, il nous semble que nous touchons à une heureuse révolution de ce côté. En effet, réfléchissez à ce que sera la marine française au sortir de la guerre d'Orient, et calculez toutes les conséquences coloniales et autres qui peuvent découler de notre nouvelle position maritime... Mais ne nous brûlons pas les doigts à ces questions-là ; mieux vaut ne pas éveiller prématurément le chat qui dort... Nous préférons nous en tenir à des considérations moins scabreuses et vous conter simplement le fait que voici :

Un jour il arriva qu'un filateur des environs de Lille pensa à réunir une à une toutes les graines que les égraineurs américains avaient laissées par mégarde dans le coton Géorgie-longue-soie qu'on lui expédiait. Ce filateur promit à ses ouvriers cinq centimes par chaque graine qu'ils retireraient du coton américain. Au bout de cinq ou six ans, il en eut plein un petit sac, qu'il offrit au gouvernement français pour en semer le contenu en Algérie. Ce faible essai donna une récolte magnifique. Ce que voyant, notre filateur écrivit aussitôt à ses expéditeurs que leur coton était mal nettoyé, que les égraineurs de là-bas détérioraient les soies du Géorgie, et qu'il préférait recevoir son coton tout brut avec ses graines, pour le traiter lui-même à sa guise. L'œil du jaloux cette fois fut en défaut ; et les Américains, ne se doutant pas de ce qu'il en adviendrait, expédièrent leur Géorgie-longue-soie muni de toutes ses graines... Oh ! alors la France fit une magnifique conquête : le coton d'Algérie naquit (1).

Ce n'est pas tout ; écoutez la suite : — Le filateur en question est précisément l'un des hommes les plus habiles qu'on connaisse en son métier ; et lorsque vint le moment de soumettre ses produits à l'examen du jury d'admission de son arrondissement pour l'Exposition universelle, il présenta, entre autres filés de coton, un paquet du n° 600 m. m. d'une perfection inouïe. Ce degré de finesse était quelque chose de si extraordinaire, qu'un des confrères de l'exposant s'écria (le jaloux) que ce n'était là qu'un tour de force, et que les tours de force ne prouvaient rien en fabrication. Cette rude apostrophe n'émut pas le moins du monde notre filateur ; il se prit tout uniment à dire que ce n° 600 était chez lui une production courante et qu'il l'obtenait très-régulièrement avec du coton d'Algérie ; puis, s'adressant à son interpellateur, il ajouta : « Si vous tenez absolument, Monsieur, à voir un tour de force, je puis vous en montrer un auquel j'attache si peu d'importance que je n'ai pas même pensé à l'exposer ; » et plongeant la main dans la poche de son paletot, il en retira un écheveau, toujours filé en coton d'Algérie, qui, vérification faite, se trouva être bel et bien du n° 900 m. m. !...

Maintenant, songez que, bien qu'ils ne filent pas le n° 900 ni même le n° 600 comme M. Edmond Cox (notre héros), une foule de filateurs français travaillent déjà parfaitement le coton algérien ; que la culture de cette matière première fait d'immenses progrès dans nos départements africains ; qu'enfin l'Algérie est peut-être à la veille de nous libérer à tout jamais du lourd tribut que notre industrie paye aux comptoirs anglo-américains. Dieu le veuille !

Au surplus, voici, pour les tissus de coton, notre position du moment, telle que la constate l'Exposition universelle : En fait de calicots, tissus unis, rouenneries, indiennes, coutils, etc., c'est-à-dire pour tous ceux de ces articles qui n'appartiennent pas positivement au genre dit *nouveautés*, les industriels français n'ont pas à redouter la qualité, mais bien les prix de leurs seuls vrais rivaux les producteurs anglais. En ce qui concerne spécialement les impressions sur indiennes, l'Angleterre, à cause du meilleur marché des tissus, les établit à des prix plus bas que les nôtres ; mais ces articles, chez elle, ne sortent presque jamais des genres applicables à une consommation très-ordinaire, et ils se restreignent, même dans les fabriques les plus importantes, à un très-petit nombre de dessins.

L'Autriche, la Prusse et les autres Etats exposants paraissent assez peu redoutables pour nous sur ce point.

La Suisse produit bien quelques beaux dessins ; mais cela s'explique tout naturellement par le proche voisinage de Bâle et de Mulhouse : évidemment la Suisse s'inspire de l'Alsace.

Au demeurant, pour les impressions-nouveautés, rien ne peut être comparé au bon goût, à l'élégance, à la richesse des produits français. Entre autres cités alsaciennes, Mulhouse exécute depuis longtemps des miracles en ce genre ; et Paris donc ! Paris fait des impressions sur robe et sur châle, qui réalisent plus splendidement encore les rêves dorés d'un luxe tout artistique.

De même, si nous passons aux tissus légers, citer les mousselines unies et brodées de Tarare, les mousselines brodées de Saint-Quentin, les broderies sur tulle de Lunéville, de Lille, de Calais, etc., c'est proclamer derechef le triomphe du goût et de l'élégance françaises. De ce côté encore, la visite au palais de l'Industrie n'est qu'un long éblouissement ; et, s'il fallait, dans ces galeries des mousselines, des tulles, des impressions, décerner ici des palmes individuelles, nous n'en finirions jamais.

Somme toute : — Sur le terrain du bon goût, victoire complète ; sur celui du bon marché, lutte parfois inégale, mais toujours courageuse, toujours obstinée. Le bon marché ? C'est la tour Malakoff de nos producteurs ; et demain peut-être leurs échelles ne seront plus trop courtes !...

Prochainement les tissus de laine.

HENRY BRUNEEL.

(1) Voir les numéros 602, 611, 631, 638, 639, 642, 643, 644, 645, 646.

(1) L'un des commissaires anglais vient d'expliquer à la Commission impériale comme quoi, vers 1750, son aïeul avait introduit en Amérique la culture du coton Georgie-longue-soie, *au moyen de graines venues des Etats Barbaresques*... — A ce compte, notre coton algerien n'aurait fait que rentrer chez lui, après un siècle d'absence.

Exposition universelle.

Produits de l'Algérie.

Nous venons de passer deux heures charmantes avec de vieux amis, de raviver de bien chers souvenirs. Nous avons retrouvé l'Afrique en plein Paris, et, pendant toute cette visite à d'anciennes connaissances, nous avons cru revoir les vastes horizons de la Mitidja, les forêts de Batna, les bananiers du jardin du Dey, et les frais ombrages de la pépinière d'Alger. Les pays chauds ont je ne sais quel charme qui pénètre et subjugue les tempéraments les plus rebelles. L'Afrique ne fait pas exception. Bien que la santé s'y altère souvent, et que l'existence matérielle y soit difficile pour beaucoup d'émigrants, on s'y attache, on l'aime, on y reste plus longtemps qu'on ne devrait; quand on en est éloigné, on y voudrait retourner, même au prix de nouvelles souffrances, et ce n'est jamais sans émotion qu'on voit reparaître le fantôme souriant.

Il faut féliciter le ministère de la guerre, et particulièrement M. le général Daumas, parfaitement secondé par l'intelligent M. Bouvy, d'avoir fait en sorte que notre colonie fût dignement représentée à l'Exposition universelle. Cette exhibition vaut mieux, à elle seule, que dix ans de réclame dans tous les journaux, et une longue collection d'articles du *Moniteur*. C'est la démonstration matérielle, palpable, de la prodigieuse fécondité de la terre africaine, le catalogue parlant de ses richesses. L'Afrique s'annonce elle-même par ses productions; elle s'étale aux yeux du monde, et semble dire à la mère-patrie : Vous avez douté de ma puissance, voici mes œuvres.

Le contingent algérien est placé dans la longue galerie-annexe qui longe la Seine. Il s'annonce par un aspect à la fois original et grandiose. Des peaux de panthères et de lions, des tiges de blé gigantesques, d'énormes troncs d'arbres, des bambous qui s'élancent presque jusqu'aux vitres de la toiture, des meubles splendides, des matières premières de toute nature, de brillantes étoffes, des dépouilles d'autruche, des palmiers au front empanaché, un bric-à-brac où foisonnent l'or et la soie, telle est l'enseigne de notre colonie d'Afrique. C'est un pêle-mêle étrange, qui rappelle en même temps l'Orient et l'Europe, les tropiques et les climats tempérés.

Les produits agricoles tiennent ici le haut du pavé. Blés durs de qualité supérieure, blés tendres qui défient toute comparaison pour la grosseur et l'aspect du grain, pour le poids et le rendement, épis de maïs monstrueux, orge, avoine, toute la nomenclature des céréales est là représentée par des spécimens magnifiques et parfaitement sincères. On ne se doute pas encore en France du parti qu'on peut tirer du blé dur, dont les indigènes récoltent des quantités considérables. Il est vrai qu'on l'emploie maintenant à la fabrication du pain de la garnison de Paris; mais la boulangerie en général le dédaigne et l'abandonne à l'industrie des pâtes d'Italie et du vermicelle. Cependant il est prouvé qu'au moyen de certains procédés de moûture, ce blé fournit un pain parfaitement blanc, plus savoureux, plus nutritif et moins cher que le pain de blé tendre. En 1854, l'Algérie a exporté 2,500,000 hectolitres de froment, qui, à 26 francs l'hectolitre en moyenne, ont produit une somme de 65 millions. C'est là un fort beau début; mais, quand on appréciera les qualités du blé dur, la culture de ce grain, excitée par la demande et par des encouragements directs, prendra en Algérie un développement plus considérable, en sorte que la métropole sera garantie de la disette par les approvisionnements que sa colonie tiendra toujours à sa disposition. N'oublions point, d'ailleurs, que la récolte se fait, en Afrique, dans les premiers jours de juin, et bien plus tôt encore dans les régions voisines du Sahara, telles que l'immense plaine de la Medjana, ce grenier d'abondance de la province de Constantine; par conséquent, les céréales de l'Algérie peuvent nous faire attendre patiemment nos blés français, et maintenir les prix à un taux modéré, à une époque où ils s'élèvent souvent, en prévision d'une récolte mauvaise ou médiocre.

Des gerbes colossales sont disposées avec art dans la partie la plus apparente du carré réservé à l'Afrique française. Les meilleures cultures d'Angleterre ne produisent rien de comparable. Nous regrettons de ne point trouver à l'Exposition quelques-uns de ces phénomènes de végétation auxquels le froment donne souvent lieu en Algérie : nous voulons parler de ces collections de tiges issues d'un même grain, véritables curiosités, qui sans doute ne prouvent rien pour le rendement réel, mais qui ne laissent pas d'être surprenantes. Pline le Naturaliste raconte qu'un procurateur envoya du Byzacium (province de Carthage, aujourd'hui régence de Tunis) à l'empereur Auguste, une touffe composée de 400 épis, tous sortis d'un seul grain, et que Néron en reçut une de 360 tiges. Nous nous rappelons avoir vu nous-même à Alger, en 1849, un faisceau de 180 chaumes provenus d'un grain de blé. Cependant cette nombreuse progéniture d'un père unique avait été obtenue dans une localité médiocrement fertile (le sahel d'Alger). On sait, du reste, que l'aptitude du sol africain à produire des céréales était proverbiale dans l'antiquité, et que la Numidie, avec les provinces adjacentes, fournissait du blé à Rome pour huit mois de l'année. Après la fondation de Constantinople, l'Egypte étant spécialement mise à contribution pour l'alimentation de la nouvelle capitale, l'Afrique fut exclusivement chargée de l'approvisionnement de Rome, qui, depuis longtemps, ne tirait plus de l'Italie aucun produit utile. Quand les convois de blé d'Afrique destinés à la métropole étaient en retard, ou retenus par quelque gouverneur rebelle, Rome était affamée. Une flotte avait été créée tout exprès pour le transport de ces grains.

Nous avons aperçu, dans un modeste petit bocal, une curiosité infiniment plus intéressante que la touffe de 400 tiges dont parle le naturaliste latin : ce sont, nous a-t-on dit, quelques épis de blé primitif, recueillis dans les environs d'Alger. Si ce n'est pas tout simplement du blé dégénéré, cette découverte vient à l'appui d'une tradition grecque suivant laquelle les premières semences de froment avaient été apportées d'Afrique à Argos. Par reconnaissance, les Argiens avaient élevé un temple à la Cérès libyque. On sait qu'Argos fut ensuite renommée pour ses céréales. Ainsi l'Afrique serait la terre natale du froment; voilà un titre incontestable à la reconnaissance de l'humanité.

Des huiles de première qualité, soit pour la table, soit pour l'industrie, rappellent que l'olivier est au premier rang des ressources végétales de l'Afrique. Les indigènes de la grande Kabylie envoient annuellement à Marseille pour plusieurs millions de ce produit. Il est à désirer que des encouragements efficaces soient offerts aux colons européens pour la fabrication de l'huile, qui, jusqu'à ce moment, n'a pas, dans notre colonie, l'importance qu'elle devrait avoir acquise.

Une assez jolie collection de vins rouges et blancs nous a rappelé les excellents crus de Médéah et de Mascara, ainsi que le délicieux raisin de Dellys.

La production du tabac a pris en Algérie un développement prodigieux. Nous n'avons pas sous les yeux le chiffre officiel des exportations, mais nous croyons nous rappeler qu'en 1854 la colonie a vendu à la Régie française plus de 3 millions de kilogrammes en feuilles, indépendamment des achats de l'industrie locale, qui est très-active. Nous tenons des principaux fonctionnaires de la manufacture de Paris que les tabacs d'Afrique se sont grandement améliorés, et que quelques variétés sont en voie d'acquérir des qualités qui leur permettront de rivaliser avec les espèces exotiques les plus recherchées, sans en excepter les produits de Cuba. Le tabac, en Algérie, rend jusqu'à 8 et 900 francs par hectare, déduction faite de tous frais quelconques. Un seul hectare cultivé en tabac suffit donc à la subsistance d'une famille de cultivateurs. Aussi nos colons préfèrent-ils cette culture à celle des céréales, qui est bien loin de donner un semblable revenu. Les feuilles envoyées à l'Exposition méritent toute l'attention des connaisseurs. Quant aux cigares, dont un bel assortiment semble avoir été coquettement étalé tout exprès pour exciter la convoitise des amateurs, ils sont fabriqués avec une supériorité à laquelle n'atteignent pas nos plus habiles ouvrières. Les femmes espagnoles employées à cette industrie ne démentent pas plus à Alger qu'ailleurs leur réputation de cigarières transcendantes.

Des cotons de différentes espèces, depuis les plus humbles jusqu'aux plus recherchées, se montrent sous forme de matière première, de fil, de tissus de toute nature, et même de dentelle. Toute la haute filature de France reconnaît et proclame l'excellence de ce produit. Nous avons surtout remarqué des cotons filés, retords, teints et lustrés, imitation de soie, pour les fabriques de bonneterie, de ganterie et de nouveautés de qualité supérieure; de très-beaux nansouks fabriqués à Tarare; des mousselines à 10,000 fils, d'une grande finesse, des organdis et des linons, d'autres tissus blancs ou imprimés, de l'application de Bruxelles, article de fantaisie de Calais, enfin de la dentelle faite à Lille, au fuseau et à la main. Rien de plus intéressant que cette exhibition des premiers efforts de notre colonie pour la résurrection d'un produit qui, dans les premiers siècles de l'occupation musulmane, paraît avoir donné lieu à des transactions commerciales importantes. Le coton seul suffirait à assurer de brillantes destinées à l'Afrique française, car l'arbrisseau qui le porte, et dont on voit des exemplaires à l'Exposition, prospère dans les terrains les plus secs et résiste à toutes les influences qui sont, pour d'autres végétaux utiles, des causes de destruction.

Une botte de chanvre de Chine nous a étonné par ses dimensions gigantesques.

Le contingent des soies algériennes n'est pas moins remarquable que celui des cotons. Ce produit est maintenant placé au même rang que les premières qualités des Cévennes, d'Italie et du Levant. Le ministère de la guerre a eu l'excellente idée de faire fabriquer à Lyon quelques pièces de tissus avec ces soies algériennes. Le public verra ces belles étoffes, et ne constatera aucune différence avec celles que l'industrie lyonnaise obtient des soies étrangères et nationales le plus en faveur.

Nous avons vu un bocal rempli de cocons du *bombyx cynthia*, qui vit sur la feuille du ricin. Il est bien à désirer que les essais de filage auxquels on va les soumettre soient couronnés de succès.

De l'opium dont raffoleraient tous les mandarins du Céleste Empire; du *henné* dont les belles Mauresques se teignent les ongles; des cannes à sucre; des essences de géranium, de rose et de jasmin; des patates jaunes; des fruits admirables, oranges de Blidah et des Béni-Moussa, les meilleures de toute l'Algérie, citrons magnifiques, cédrats prodigieux, bananes succulentes, pamplemousses qui reportent la pensée sur la délicieuse retraite de Paul et Virginie; tout cela dit assez la variété de climat dont jouit notre colonie. Cependant c'est là un petit côté de l'Algérie; car, même en fait de fruits ou de végétaux naturalisés dans la colonie, il en est beaucoup qui ne figurent pas à l'Exposition, et que M. Hardy, l'intelligent et laborieux directeur de la pépinière d'Alger, montre, avec un légitime orgueil, dans les carrés de son beau jardin du Hamma. Nous ne pouvons voir ici, par exemple, ni le caoutchouc, qui réussit parfaitement en Afrique, ni le palissandre, qui donne les plus belles espérances. Le bambou a été plus heureux et a pu obtenir une place dans la partie de la galerie réservée au ministère de la guerre; mais il passe inaperçu de ceux qui ne savent pas l'utilité de ce roseau colossal, employé sous forme de rideau pour garantir des vents de mer les plantes et les arbrisseaux délicats.

Nous venons de dire un mot de l'extrême variété du climat de nos possessions d'Afrique; cette diversité de température multiplie à l'infini les aptitudes du sol algérien, en sorte que le règne végétal de cette contrée peut embrasser toutes les productions des régions tempérées et des pays les plus chauds. En 1849, l'école d'arbres fruitiers à la pépinière centrale d'Alger, comprenait déjà 1464 variétés tirées de la métropole, et entre autres 606 espèces de vignes, 351 de poiriers, 91 de cerisiers, 92 de figuiers, 80 de pommiers, 74 d'oliviers, etc... Dans le même établissement, 258 végétaux ligneux, originaires de régions comprises entre le 35ᵉ degré de latitude nord et le 35ᵉ degré de latitude sud, avaient, dès cette époque, parfaitement réussi. Sur ces 258 espèces naturalisées, si l'on défalque les végétaux provenant du cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Zélande, du Mexique, de la Californie, de la Chine et du Japon, qui jouissent d'un climat très-analogue à celui de l'Algérie, il restera 173 espèces originaires de l'Afrique méridionale et de ses îles, des Indes, de l'Amérique méridionale, de la Guyane, du Brésil, des Antilles, c'est-à-dire des régions les plus chaudes du globe. Pour obtenir ce chiffre de 173 naturalisations, il n'y avait eu de déficit que sur 4 espèces. Nous ne parlons ici que de végétaux ligneux; nous passons sous silence une multitude d'espèces succulentes et herbacées particulières aux contrées torrides et qui prospèrent au jardin d'essai d'Alger.

Nous n'avons pas besoin de dire que tous ces végétaux vivent en pleine terre, en plein air, n'exigeant que les soins les plus ordinaires. Quelques-uns, entre autres le palissandre, ont acquis, en trois et quatre années, des proportions qu'ils n'auraient pas dépassées dans leur pays natal.

Combien compte-t-on de contrées dans le monde dont le sol soit doué d'une telle puissance conquérante?

Nous avons été charmé d'apercevoir à l'Exposition du papier fabriqué avec la fibre du palmier nain, et nous ne doutons pas du parti qu'on pourrait tirer de cet arbuste. Mais on doit désirer médiocrement voir cette industrie prendre une grande extension, car le palmier nain est le fléau de l'agriculture algérienne, et sa disparition complète sera le signal de la transformation du sol africain, longtemps condamné à l'inculture sur une immense surface, par la présence de cet opiniâtre ennemi. Qu'on fasse du papier avec ce qui existe actuellement de cet affreux parasite, à la bonne heure; mais une fois extirpé, qu'il ne reparaisse plus sur cette terre, qu'il occupe frauduleusement depuis des siècles.

Les mêmes observations s'appliquent à l'asphodèle, dont on est parvenu à extraire de fort bon alcool. Ce n'est pas que cette plante bulbeuse mérite les mêmes anathèmes que le palmier nain; mais elle compte aussi parmi les ennemis de la culture, et nous désirons qu'elle s'en aille en eau-de-vie pour ne plus revenir.

La transformation industrielle de l'alfa doit éveiller de tout autres espérances. L'alfa est une herbe qui croît en abondance dans certaines localités dont le sol ne se prête à aucune espèce de culture. On en fait des cordages dont la solidité extraordinaire a été éprouvée dans l'eau douce et dans la mer. On en tire également une pâte dont on fera de bon papier, maintenant que la suppression des droits exorbitants qui pesaient sur les produits algériens fabriqués, à leur entrée dans la métropole, va offrir quelques avantages à cette industrie.

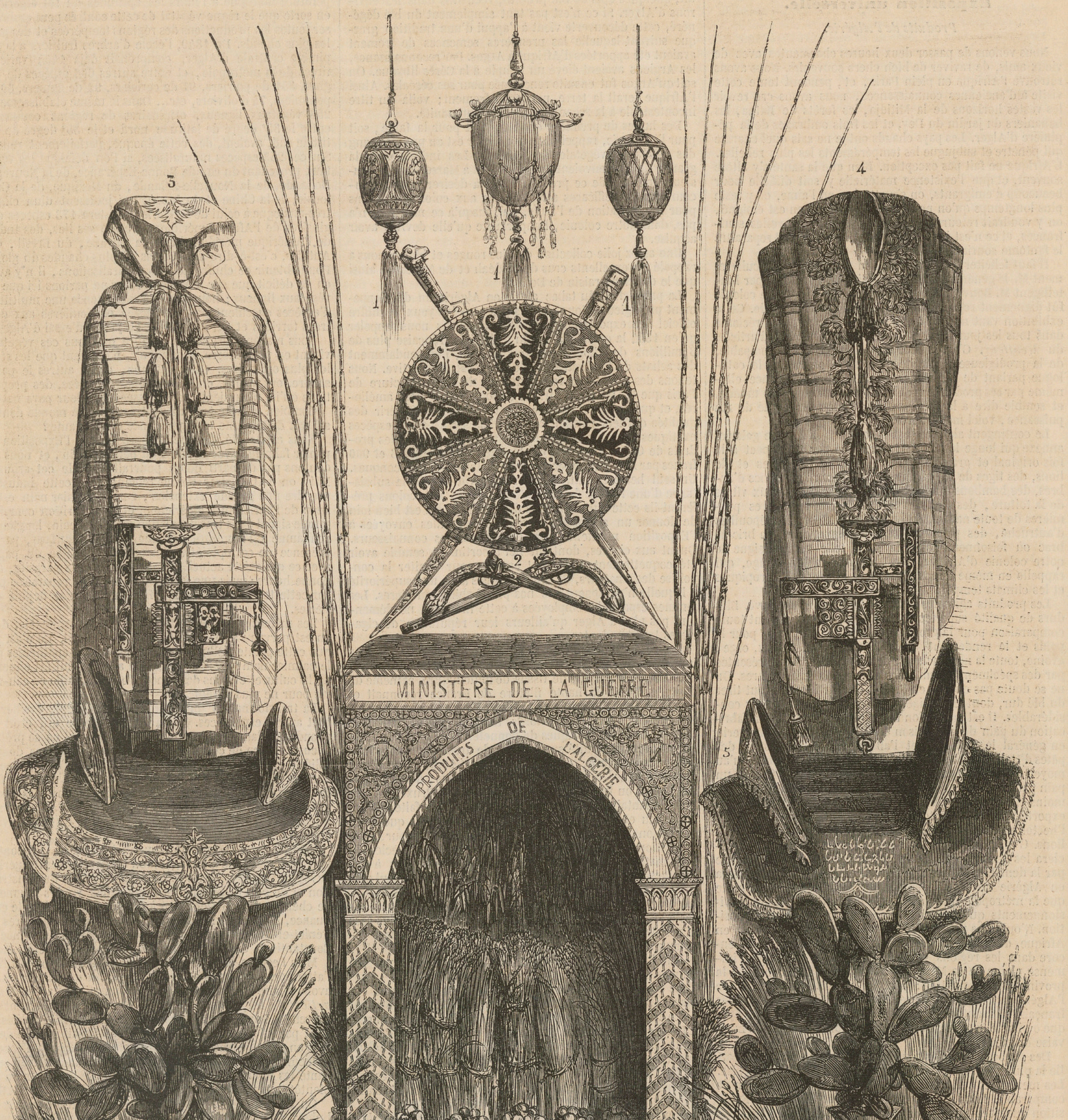
Comme pour donner un démenti à ceux qui lui contestent toute aptitude à la végétation arborescente, l'Algérie a envoyé à l'Exposition un assortiment de bois de construction et de bois d'ébénisterie. Nous avons vu des fragments de chêne qui ne laissent rien à désirer pour la densité et la nuance, d'énormes rondelles coupées dans des cèdres de Téniet-el-Had (province d'Alger) et de Batna (province de Constantine), des lièges d'excellente qualité (1), etc., etc...

Mais l'espèce la plus précieuse, la plus digne d'attirer l'attention, c'est, sans contredit, le *thuya articulata*. Nous avons affaire ici à une très-vieille réputation, car le *thuya articulata* fut, sous le nom de *citrus*, extrêmement recherché à Rome. Homère avait déjà célébré ses qualités, et c'est par lui qu'on apprend que Circé faisait brûler de ce bois en guise de parfum. Théophraste, qui écrivit à l'époque immédiatement postérieure au règne d'Alexandre, avait aussi vanté les nuances et l'odeur du citrus. Le luxe romain eut bientôt épuisé ce qui en existait dans les forêts de l'Atlas.

On en faisait des tables qui se vendaient à des prix fabuleux. Quand les maris reprochaient à leurs femmes leurs extravagances pour les perles, ces dames ripostaient en les raillant sur leur manie des tables de citre. Cicéron, qui pourtant ne jouissait que d'une fortune modique, paya un de ces meubles un million de sesterces (210,000 francs). Pline cite un autre personnage qui alla jusqu'à 1,100,000 sesterces (231,000 francs). Dans la succession du roi maure Juba, une table de ce bois précieux fut adjugée à 1,200,000 sesterces (252,000 francs). La famille des Céthégus en possédait une qui avait coûté 1,400,000 sesterces (294,000 francs). Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de plus amples détails sur la citromanie des Romains n'ont qu'à lire les chapitres XXIX et XXX de Pline dans l'édition Hardouin.

Après avoir vu les meubles de citre que le ministère de la guerre a exposés, on conviendra que les Romains faisaient preuve de goût en plaçant ce bois au-dessus de toutes les espèces connues. Rien de plus varié, en effet, rien de plus riche, de plus élégant, que les placages tirés du *thuya articulata*. C'est tantôt une peau de panthère, tantôt une surface régulièrement sillonnée de petites veines noires sur un fond brun-rougeâtre; le dessin dominant est la moucheture. Il n'y a pas d'acajou ronceux qui puisse soutenir la comparaison avec ce produit de l'Atlas. Les nombreux pianos, la table, les boîtes de luxe et les autres meubles que nous avons vus, surpassent, par la matière première, tout ce que l'ébénisterie moderne emprunte aux pays lointains. Cet ar-

(1) L'exploitation des lièges, en Afrique, est déjà l'objet d'une industrie florissante.



Palais de l'Industrie. — Galerie annexe. — Exposition des produits de l'Algérie.

1, œufs d'autruche, ornés de passementeries, par Abd-el-Kader Ben-Hamed, de Tlemcen; 2, coussin brodé par Kaddour Ben-Marabet, et armes; 3 et 4, burnous et gandourah, par Solal, d'Alger; 5, selle et têtière en velours noir, par Mohammed Ben-Bouzian et Abd-el-Kader Ben-Hamed, de Tlemcen; 6, selle et têtière en velours rouge, par Ismail ben Moustapha Khodja; 7, céréales, fruits, bambous, bois, canne à sucre, céramique, etc.

Palais de l'Industrie. — Partie du transept.

Chaire en bois sculpté, par Veneman, de Bois-le-Duc (Pays-Bas); statue de la reine Boadecea, bronze obtenu au moyen de l'électricité, par Elkington, Mason et Cie, de Birmingham (Grande-Bretagne; jardinière en bois sculpté, et exposition de Tahan; exposition de Barbedienne; exposition de la cristallerie de Baccarat; cheminée en marbre, par Vassy (France). — D'après une épreuve photographique de M. Disdéri.

ticle vaut donc, à lui seul, une visite à l'Exposition de l'Algérie.

Plusieurs bocaux de cochenille de première qualité prouvent que les nopaleries de la colonie sont en grand progrès.

Les laines d'Afrique sont représentées par un fort bel assortiment. C'est là une des sources de la future richesse de l'Algérie. Actuellement même, le commerce pourrait tirer de grands approvisionnements du Sahara et des régions limitrophes, car les troupeaux sont innombrables dans toute cette contrée. On a trouvé dans l'Atlas le type primitif du mérinos.

Le littoral a fourni son contingent. Vous apercevrez un buisson de corail provenant des parages de la Calle, qui en produisent en quantités assez considérables pour alimenter une flottille de pêcheurs.

Nous terminons cette énumération par l'article qui nous a paru le plus intéressant au point de vue de la valeur qu'il représente; nous voulons parler des minéraux. Nous n'en donnerons pas le détail, qui pourrait ennuyer nos lecteurs; nous nous bornons à deux ou trois mentions.

Plaçons en première ligne les fers de l'Alélik près de Bône. Les aciers qu'on en tire directement peuvent rivaliser avec les produits similaires les plus renommés. Le fer s'y trouve dans l'énorme proportion de 70 et 80 pour 100. On en fabrique des lames dites *damas*, qui coupent le fer ordinaire et l'argent.

Le cuivre pyriteux de Ténez, est également en exploitation. Le plomb argentifère et aurifère d'Oum-Theboul, près de la Calle et de la frontière de Tunis, rend 70 kilogrammes de plomb et 150 grammes d'argent par quintal métrique. Il donne, dès à présent, de superbes bénéfices.

Les métaux ne sont pas la seule richesse souterraine de l'Algérie; les marbres doivent être également signalés, et d'abord l'onyx translucide de Tlemcen (province d'Oran). La finesse du grain, les nuances fauves et rosées qui colorent l'épiderme des plaques ou des blocs, la transparence et l'éclat de la pierre, donnent aux fragments exposés un aspect à la fois charmant et splendide. A vrai dire, c'est de l'agate, et non du marbre; et il paraît que la carrière, exploitée du temps des Romains, est encore d'une abondance presque inépuisable. On en tire, en ce moment, des colonnes destinées à orner une des salles du Louvre. En attendant que nous retrouvions le marbre *numidique*, si célèbre dans le monde romain, l'onyx translucide de Tlemcen le remplacera sans désavantage. Des coupes, des vases, des urnes de cette substance, seront remarqués par les visiteurs.

D'autres variétés de marbres, entre autres le *portor*, attireront l'attention des connaisseurs; mais le premier rang revient de droit à l'onyx de la province d'Oran.

L'industrie algérienne n'est pas encore bien importante. Mais nous avons à signaler, entre autres produits intéressants, les objets de sellerie en maroquin et en velours brodé d'or, fabriqués à Constantine; les tapis de Mascara et de Constantine, remarquables par le bon marché et l'harmonie des nuances; des burnous, parmi lesquels ceux des Beni-Abbès, tribu de la grande Kabylie, sont les plus renommés; des étoffes de soie et de soie et laine aussi originales qu'élégantes; des écharpes brodées avec un goût parfait par les Mauresques d'Alger. Nous avons particulièrement admiré les broderies de couleurs variées dues à l'industrie des élèves de Mme Luce. L'institution Luce n'admet que des indigènes; elle existe depuis plus de dix ans, et a déjà abrité plusieurs générations féminines. En ce moment, elle compte plus de 150 élèves, arabes, kabyles, négresses, etc... Celui qui signe cet article se rappelle avec bonheur les instants qu'il a passés au milieu de la petite population bigarrée dirigée avec une rare habileté par Mme Luce, son étonnement la première fois qu'il entendit les petites pensionnaires parler le français avec une incroyable facilité, et les progrès de ces jeunes intelligences dans toutes les branches de l'enseignement. Mais, de notre temps, la pension indigène n'excellait pas comme aujourd'hui dans la broderie. Nous engageons celles de nos lectrices qui peuvent exercer largement la bienfaisance et satisfaire toutes leurs fantaisies de luxe, à acheter quelques-unes des magnifiques écharpes envoyées par nos petites Kabyles de la rue Boulabah; en même temps qu'elles ajouteront à leur garde-robe un objet de toilette élégant et original, elles feront une bonne œuvre, car le produit de la vente sera réparti entre les ouvrières, dont la plupart sont pauvres, et quelques-unes même à la charge de la maîtresse de pension.

Nous ne devons point passer sous silence les eaux minérales de l'Algérie, représentées à l'Exposition par une belle collection de bocaux très-éloquents. Nous avons remarqué, dans le nombre, les produits des sources d'Hammam-Meskoutin, près de Guelma, province de Constantine. Les eaux de cette localité jaillissent à la température de 95 degrés centigrade et avec une prodigieuse abondance. Elles sont ndiquées contre les suites de blessures et de fièvres opiniâtres. Elles ont des propriétés incrustantes égales à celles des eaux de Sainte-Allyre, dont les pétrifications sont bien connues en France.

Que d'espérances, que de trésors dans cet espace de quelques mètres carrés consacré au prospectus de la colonisation algérienne! Et cependant les capitaux manquent à notre colonie. Les hommes d'argent aiment mieux engloutir des millions par centaines dans des affaires au bout desquelles la ruine est souvent certaine, et toujours possible, que de porter leurs écus et leur crédit dans un pays qui leur rendrait au centuple ce qu'ils lui auraient donné. Explique qui pourra un tel aveuglement. Nous engageons les capitalistes qui cherchent des entreprises lucratives à visiter l'Exposition du ministère de la guerre; M. Bouvy, l'habile ordonnateur, leur en expliquera les secrets et leur en fera les honneurs avec autant d'intelligence que d'urbanité; ils y puiseront des inspirations qui se traduiront, pour eux, en bénéfices sonnants. Tout le monde y gagnera : eux d'abord, ensuite la colonie, puis la métropole elle-même.

FRÉDÉRIC LACROIX.

Revue agricole.

Quelques jours avant l'Exposition universelle du bétail reproducteur, *l'Echo agricole* signalait un fait assez curieux. Un spéculateur anglais, M. Moselman, a entrepris d'écouler sur les marchés français du bétail importé d'Angleterre. Il a ouvert dans notre ville de Carentan (Manche) un comptoir destiné à ces opérations. Il apporte des bœufs maigres et de jeunes moutons, destinés à s'engraisser dans les riches pâturages du département, ou encore des bœufs et des moutons dans cet état d'embonpoint si commun de l'autre côté du détroit, et que nous ne voyons guère ici que dans nos très-rares animaux des concours de Poissy.

Le dernier convoi signalé par *l'Echo agricole* se composait de trente-trois magnifiques bœufs des races Durham et Devon; leur poids moyen variait de 650 à 700 kilogrammes. — Huit ont été vendus au Hâvre au moment où le steamer *Argyll*, venant de Southampton, les a débarqués; — quinze sont venus chercher acheteurs sur le marché de Poissy, — le reste a été réservé pour être abattu à l'abattoir de Batignolles, et pour être vendu soit à la cheville (c'est-à-dire par quartiers), soit à la criée. — Leur rendement en viande nette ressortait de 67 à 68 pour 100 du poids vivant, ce qui est une proportion énorme et dépose en faveur de leur excellente conformation.

Le journal ajoutait que nos bouchers parisiens, qu'on n'accusera pas d'esprit d'innovation, ont semblé faire peu d'accueil à ces animaux étrangers; les consommateurs, au contraire, considèrent l'opération de M. Moselman comme une bonne fortune pour le pays.

Sur le monopole de la boucherie, qui certainement est un obstacle au progrès agricole, voici ce qui se disait, dès l'année 1770, au parlement de Grenoble : « Les ordonnances sur la matière sont prohibitives ou elles sont taxatives. Prohibitives, elles n'accordent qu'à un certain nombre d'hommes privilégiés le droit d'exercer la boucherie et d'en faire le commerce; taxatives, elles veillent uniquement à l'avantage du consommateur. Dans ces deux cas elles font acception des personnes et blessent les droits de la société.

« L'intention de ces règlements est de favoriser le consommateur au préjudice du vendeur; mais quel en est le fruit? On veut procurer l'approvisionnement au plus bas prix possible, et l'on commence par écarter et par détruire la concurrence, qui seule pourrait l'établir, en accordant à un certain nombre de privilégiés le droit de vendre. Dans presque toutes les villes, les bouchers forment une communauté; dans d'autres on leur adjuge par bail exclusif le droit de fournir. On craint ensuite qu'ils n'abusent de l'exclusion pour survendre. On a recours à la taxe, et l'on croit parer, par ce moyen forcé et fautif, à un inconvénient qu'on a fait naître. »

L'honorable conseiller, M. Grivel, qui s'exprimait ainsi, démontrait fort bien ensuite comment la taxe reste impuissante à empêcher le boucher monopoleur de faire ses affaires aux dépens du public. La taxe n'existe pas aujourd'hui, du moins à Paris, mais la limitation du nombre des bouchers, l'obligation d'acheter sur certains marchés, l'interdiction de la vente en gros, subsistent toujours pour la boucherie, avec une foule de servitudes onéreuses, qui augmentent les frais généraux du commerce, élèvent le prix de la viande, et ne sont pas moins contraires à l'intérêt du consommateur qu'à celui du propriétaire ou du fermier éleveur de bétail. Les observations critiques de l'ancien économiste parlementaire sont donc toujours vraies, toujours fondées, et n'ont rien perdu de leur valeur d'application à l'état de choses actuel, malgré quatre-vingts ans de distance et trois révolutions faites au nom de la liberté. — M. le préfet de police a entrepris de lutter contre les monopoleurs par l'introduction des ventes à la criée en gros et en détail, ce qui nous conduira probablement à une réforme plus radicale.

J'ai sous les yeux un bon livre de botanique de date toute fraîche : *la Flore élémentaire* des jardins et des champs, par M. Decaisne, membre de l'Académie des sciences, professeur de culture au Muséum, et M. Lemaoût. Je le voudrais voir dans les mains de nos riches cultivateurs, et surtout dans celles de tous les jeunes gens qui passent par les écoles d'agriculture. En Angleterre, en Hollande, en Belgique, la botanique est en honneur, et il n'est pas d'enfant qui n'ait reçu dans l'école de son village une bonne petite somme de notions utiles sur les plantes vulgaires. Savoir reconnaître les qualités d'un sol à l'inspection des plantes dont il se garnit naturellement dès qu'il est en jachère, est d'une grande importance, et ce renseignement est encore celui qui guide le mieux pour la culture la plus avantageuse à adopter. Savoir choisir les herbes dominantes dont on composera ses prairies est d'une utilité incontestable pour tout fabricant de bétail. Le professeur de culture du Muséum n'a pas manqué d'indiquer les propriétés de chaque plante et quelle nature de sol se prête le mieux à son développement. Le livre se recommande en outre aux amis de la science pure par des *clefs analytiques* bien établies, à l'aide desquelles l'étudiant, pour peu qu'il y apporte d'attention, détermine lui-même facilement et d'une manière certaine, la famille, le genre et l'espèce de la plante qu'il vient de cueillir et qu'il désire connaître. La classification adoptée est celle d'Adrien Jussieu.

En feuilletant ce livre, le philosophe peut trouver une occasion de sourire : parmi les brillantes épithètes dont MM. les botanistes sont si volontiers prodigues envers une plante favorite, celles qu'ils ont la prétention d'avoir discernée, appréciée et dénommée avant personne, il est une épithète qui se retrouve fréquemment, *esculenta*, c'est-à-dire plante *nourricière*, plante riche en farine, plante pouvant remplacer le pain. Hélas! combien de plantes, d'après les belles promesses de leurs découvreurs, devaient donner à la population tout entière un aliment de ressource dans les temps difficiles, et n'ont donné en fin de compte qu'une douzaine de tristes galettes, d'odeur et de couleur suspectes, que les rapporteurs des commissions académiques ont rompues d'une main complaisante, mais n'ont jamais que légèrement attaquées d'une dent très-inquiète! Il y aurait un livre assez instructif à faire, ce serait l'histoire des *plantes fallacieuses* ou les *chimères de la botanique* : les archives de nos sociétés savantes regorgent de matériaux. Il y aurait aussi un joli sujet de tableau : la figure d'un académicien goûtant un pain nouveau que propose un collègue.

La *macre* ou châtaigne d'eau, qu'on nomme aussi *écharbot*, *saligot*, le fruit du *trapa napans*, avait, il y a quelques années, ses partisans chaleureux, qui s'en allaient répétant : « Le pain de macre a été fort bien mangé par des peuples distingués, entre autres les anciens Thraces et les premiers Chinois.

Combien de savants n'ont-ils pas recommandé le pain de farine du marronnier d'Inde, le fruit de l'*esculum hippocastanum!* « C'est un fruit fort goûté, disaient-ils, par le cerf et le chevreuil, et même par plusieurs de nos animaux domestiques. » Je ne sais qui d'entre eux (je parle des savants et non du bétail) raconta, il y a dix ans, qu'un prince de Prusse eut l'excellente idée de mêler bien exactement à cette farine du beurre, du sucre, des œufs, de l'écorce de citron et de la levure de bière : le prince obtint ainsi un manger de roi.

Vers la même époque, un autre savant tira de sa poche une pincée de graines. « Ceci, dit-il, est à la fois huileux et farineux. Ecrasez entre deux pierres, vous en ferez un pain parfaitement honorable. C'est la graine du *chenopodium quinoa*, qui croît sur les plateaux du Pérou. La plante est à deux fins : la feuille vous donnera des épinards, de manière que vous ne mangerez pas votre pain sec. Mangez donc, et mangez avec vénération; car ceci a nourri les Incas, qui n'étaient rien moins que les fils du soleil.

Sur quoi un philanthrope lui répondit que, sans aller jusqu'au Pérou, il était facile de tirer de la farine de la racine d'une plante qui ne manque pas dans nos champs, le *triticum repens*, le chiendent. Depuis ce jour les chiens et les chats font des vœux pour voir l'homme laisser la surface du globe se couvrir du salubre végétal.

A la suite des hardis explorateurs des farines inconnues qui visent aux honneurs du rapport académique et aussi d'une médaille et d'un ruban, vient le troupeau modeste des demi-novateurs, qui ne courent pas après la gloire, mais qui cherchent tout simplement une opération lucrative de commerce. Ceux-ci se contentent pour l'ordinaire de mêler au peu de farine dont on dispose dans les jours difficiles, de la farine de haricots, ou des pommes de terre, des betteraves, des topinambours, des patates. Ils pétrissent le tout et ils enfournent; de la sorte ils obtiennent un plus gros volume de pain. Jnsqu'ici le public a peu mordu à ces mélanges; il préfère qu'on continue à lui servir à part et dans un plat sa portion de légumes.

M. Pommier, qui, dans son *Echo agricole*, a souvent traité cette question en maître, rappelait dernièrement quelques-unes de ces inventions. C'est d'abord le fameux pain de paille dont on essaya lors de la disette de 1817. On additionnait une certaine quantité de paille pulvérisée dans une certaine proportion de farine de froment et de seigle, on pétrissait tout cela d'une certaine façon, et on avait conquis pour l'alimentation publique une telle quantité de pain, qu'il n'y avait plus désormais de disette possible. Un prince du sang, dans une de ses tournées officielles, avait dégusté le pain de paille et l'avait trouvé excellent, disait le *Moniteur*. Malgré cette appréciation venue de si haut, le pain de paille obtint peu de succès; il n'a reparu dans aucune des époques de cherté par lesquelles nous avons passé depuis lors.

En 1835, nous avons eu le pain au *septième de riz* du docteur Arnal. Le docteur fit un jour un pompeux exposé de sa méthode devant l'Académie de médecine. Son pain devait être meilleur que le pain de pur froment; il était économique, substantiel. La discussion fut vive dans l'assemblée; elle porta sur la qualité nutritive du pain au *septième de riz*. Le docteur avait des amis, mais il trouva aussi des juges, des juges prudents toutefois, si bien que l'opinion émise ne fut ni pour ni contre. Au bout d'une expérience pratique assez longue, faite dans une boutique à la barrière de l'Etoile, le pain au septième de riz, délaissé par les consommateurs, disparut en 1836. — L'*Illustration* a raconté le peu de succès d'une tentative semblable faite tout récemment et condamnée avec courage par le chimiste M. Girardin.

A la même époque (1835) apparaissait un pharmacien lyonnais, du nom de Chambart. Celui-là avait un secret; avec des farines de deuxième qualité il faisait du pain blanc. M. Chambart fut moins hardi que le docteur Aanal; il n'auvrit pas boutique à Paris, mais il s'adressa au ministre de la guerre, et voulut lui prouver qu'avec sa poudre, il établissait du pain blanc à un prix moindre que la taxe du pain bis. Le pain Chambart fut essayé, puis abandonné; c'était encore une illusion.

Si nous passons à des combinaisons moins mystérieuses, nous trouvons, en l'année 1831, le *pain substantiel* par Mme Dulac, *brevetée d'invention et de perfectionnement*. D'après le prospectus, le sac de farine devait donner, en pain, 40 pour 100 de plus que par le procédé ordinaire.. « Le pain substantiel, disait Mme Dulac, est beaucoup plus nutritif que l'autre. Il conserve toujours sa saveur, tel sec qu'il devienne; il provoque les eaux salivaires pour aider à la mastication; il conserve longtemps sa fraîcheur et son *glutineux*; enfin, telles mauvaises que soient les farines, il devient pain *masticatoire*, de bon goût, etc. »

Mme Dulac fit plus que des prospectus; elle se mit à l'œuvre et fonda une boulangerie à la Chapelle-Saint-Denis : on n'avait point encore pensé alors à limiter le nombre des

boulangers dans la banlieue. Le pain substantiel se conservait effectivement plus frais ; mais, au lieu de sécher, il devenait aigre et non mangeable. On le comprit aisément quand on sut que Mme Dulac se servait pour pétrir sa pâte d'une eau qu'elle rendait albumineuse en y faisant bouillir du son.

En 1852, un M. Cointry, de Nantes, reproduisit une expérience analogue devant le syndicat de la boulangerie parisienne, et une commission désignée par le ministre de l'agriculture et du commerce. Il introduisait dans un sac de farine de 157 kilogrammes, environ 15 kilogrammes de blé bouilli ou macéré dans une certaine quantité d'eau, et c'est avec cette eau mucilagineuse qu'il opérait le pétrissage de sa pâte.

On parle en ce moment d'un nouveau procédé de panification économique dont un boulanger nantais posséderait le secret. M. Pommier y ajoute peu de foi, et prétend ne voir là qu'une décoction de blé, préalablement décortiqué ; une imitation du procédé Dulac et Cointry. En résumé que font ces novateurs ? Ils prennent du blé, le font cuire au lieu de le faire moudre, le transforment en une mixture visqueuse, indigeste, sujette à s'aigrir facilement dans les moments de chaleur, rendent la manutention du pain plus difficile, et donnent au public, pour résultat, un pain qui contient un *cinquième* d'eau de plus que le pain ordinaire.

On sait que la farine conservée subit souvent une altération particulière qui enlève à la pâte la propriété de lever convenablement, le gluten étant devenu mou et diffluant, et ayant perdu de son élasticité. Il y a vingt-quatre ans, les boulangers belges avaient trouvé le secret de remédier à cet inconvénient, et d'obtenir, avec de la farine dégénérée, un pain comparable au pain fabriqué avec de la farine de première qualité. Ce secret, découvert par M. Kuhlmann, consistait dans une odieuse falsification : on ajoutait à la farine une petite quantité de sulfate de cuivre ou d'alun, qui rendait le gluten altéré moins soluble, lui restituait une partie de son élasticité, mais aussi empoisonnait lentement les consommateurs. « J'ai fait, dit aujourd'hui le célèbre chimiste Liebig, divers essais dans le but de remplacer des substances aussi nuisibles à la santé. J'y ai réussi en employant de l'eau de chaux pure pour faire la pâte. — Pour *cent* kilogrammes de farine, on prend *vingt-six* à *vingt-sept* litres de chaux : cette quantité de liquide ne suffisant pas à beaucoup près pour faire la pâte, on y ajoute la proportion nécessaire d'eau pure. Le pain préparé de cette manière perd complétement cette acidité. En raison de cette circonstance, et pour lui donner un goût agréable, on augmente un peu la dose de sel. » (Liebig est Allemand, d'un pays où l'on sale le pain, et même on y ajoute très-souvent un peu de fenouil.)

Divers essais, que rapporte ensuite Liebig, semblent indiquer que l'addition d'une petite quantité de chaux à la pâte augmente le rendement de la farine en pain. Ainsi, dans son ménage, Liebig a trouvé qu'avec *cent* kilogr. de farine et de l'eau ordinaire, il obtenait *cent vingt-neuf* kilogr. de pain, tandis qu'en employant avec cent kilogr. de farine soixante-quatorze litres d'eau de chaux, il a eu *cent trente-neuf* kilogr. de pain. La chaux permet à la farine de fixer, dans les mêmes circonstances de cuisson, une plus grande quantité d'eau. — « Cette quantité de chaux, ajoute l'illustre savant, ne dépasse pas celle que la farine des légumineuses renferme normalement. L'expérience semble en « outre avoir démontré que la farine des céréales n'est pas « un aliment complet, et, d'après tout ce que nous savons « de ses qualités nutritives, cela tient à ce qu'elle ne renferme pas une quantité de chaux suffisante pour la nutrition des os. Elle renferme de l'acide phosphorique en « quantité suffisante, mais beaucoup moins de chaux que la « farine des légumineuses. Cette circonstance donne peut-être l'explication de certains phénomènes morbides qui se « développent chez les enfants dans les campagnes et dans « les prisons, où l'alimentation consiste presque entièrement en pain. »

Il me semble douteux que notre public français se laisse prendre à ces arguments, et le boulanger qui se hasarderait à fabriquer du pain *à la chaux*, comme celui du ménage Liebig, aurait probablement à rendre tout d'abord un compte à la police correctionnelle.

Dans ce moment de crise, voici comment un autre chimiste (celui-ci est Français), M. Malaguti, remercie le praticien, M. Mouriès, d'avoir entrepris de réhabiliter le son. — « Le son, qui tour à tour a été considéré comme inerte et comme nutritif, a dévoilé à M. Mouriès son véritable rôle dans la panification. Par lui-même, le son ne peut pas servir d'aliment à l'homme ; mais, associé à la farine, il joue à l'égard de celle-ci le rôle de ferment, et, grâce à la cuisson, il en rend soluble une partie des principes. Dès lors le pain qui contient du son est beaucoup plus assimilable, se digère mieux que le pain blanc, et son rendement est sensiblement augmenté. »

De tous les expédients jusqu'ici présentés pour atténuer les effets de la cherté du pain, celui de laisser plus de son dans la farine est certainement le plus acceptable. Une discussion s'est ouverte à la Société centrale d'agriculture sur la valeur nutritive du son. MM. Payen, Chevreul et Darblay lui en ont attribué une considérable, en reconnaissant toutefois que, partout où la civilisation a progressé, les populations se sont empressées de rechercher le pain fait avec la farine la mieux blutée. Aujourd'hui tous les ouvriers qui viennent faire la moisson dans les environs de Paris se nourrissent de pain blanc pris chez le boulanger, et n'en veulent pas d'autre. Ils le préfèrent de beaucoup au pain bis qui formait, à une autre époque, la base de leur alimentation.

Et en effet, n'oublions pas que le son ne peut pas être un aliment aussi sain que la pure farine. Le célèbre botaniste Mirbel a reconnu « que la farine blanche et pure renfermée au centre de chaque grain de blé est entourée par « trois couches superficielles, qui contiennent des substances riches en matière azotée, en substance grasse et en « phosphate de chaux, substances les plus propres à l'alimentation de l'homme, mais aussi le plus exposées à devenir le siége du développement des végétaux microscopiques. A cette superficie du blé s'agglutinent les imperceptibles et cependant redoutables sporules des cryptogames parasites, lorsque le blé est rentré humide. Cette « écorce corticale constitue précisément le son, qui, par « conséquent, contient le principe de toutes les altérations « spontanées du pain. »

Un professeur de Grignon faisait tout récemment des expériences pour s'assurer si les petits animaux consomment proportionnellement plus que les grands. Il enferma quatre souris dans une cage, et leur donna à discrétion du beau froment ; elles mangèrent la farine, et le son demeura intact. Il imagina de leur laisser pour unique aliment ce son dédaigné ; elles moururent d'inanition, sans avoir jamais voulu y toucher. La souris, qui a l'odorat si fin, en remontre à l'homme, et même à l'homme académicien. — Mangeons du pain bis à la dernière extrémité, dans les temps de disette, mais n'oublions pas que, s'il est aussi nutritif, il n'offre pas autant que le pain blanc de garanties de salubrité.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Notice historique

SUR LE CHATEAU DE VINCENNES ET SES DÉPENDANCES.

Les nombreux souvenirs qui se rattachent au château de Vincennes, l'importance qu'il a récemment acquise dans le système des fortifications de Paris, font, à juste titre, de ce monument, l'un des plus intéressants à voir et à étudier. — Nous croyons donc qu'il sera agréable à nos lecteurs de trouver ici les croquis des principales parties du château, de sa chapelle et du donjon ; nous les devons à l'habile crayon de M. Clerget.

Les fondations du château actuel ont été posées par Philippe-Auguste, en 1183, sur l'emplacement d'une maison de plaisance que Louis VII avait fait bâtir, et que l'on nommait *Regale manarium*.

Saint Louis avait pris cette résidence en grande affection ; il y reçut, en 1239, la couronne d'épines venant de la terre sainte, et, avec ses frères, la porta pieds-nus jusqu'à Notre-Dame.

Il faisait de fréquentes promenades dans le bois, où il s'asseyait sous un chêne pour y rendre la justice à ses sujets. Le sire de Joinville, sénéchal de Champagne et compagnon de saint Louis dans ses croisades, s'exprime ainsi à cet égard : « Maintefois ay veu, « que le bon saint, après qu'il avoit ouy la messe en esté, il se al« loit esbattre au bois de Vincennes, et se seoit au pié d'un chesne, « et nous faisait seoir tout em près de lui : Et tous ceulx qui « avaient affaire à lui venaient à lui parler, sans que aucun huissier « ni autres leur donnast empeschement et demandait haultement « de sa bouche, s'il y avait nul qui eust partie. Et que quand il y « avait aucuns, il leur disait, amys, taisez-vous et on vous déli« vrera l'un après l'autre. Puis souventes fois appeloit monseigneur « Pierre Desfontaines et monseigneur Geoffroy de Villette, et leur « disait, délivrez-moi ces parties, et quand il veoit quelque chose « à amender en la parole de ceulx qui parloient pour autrui, lui« mesmes tout gracieusement de sa bouche les reprenoit. »

Philippe de Valois habitait fréquemment aussi à Vincennes, c'est lui qui fit commencer les tours, les remparts et creuser les fossés ; ces constructions ne furent terminées qu'en 1377 sous Charles V.

L'ensemble du château forme un immense rectangle de 400 mètres de longueur sur 224 de hauteur ; sur ses murailles sont distribuées neuf tours qui, en 1810, ont été arrasées au niveau du mur d'enceinte, et qui font l'office de bastions flanquant les fossés.

La tour de la porte d'entrée, dont nous donnons le dessin, est nommée *tour principale*, elle est haute de 35 mètres jusqu'à la plate-forme ; ses façades portent encore les traces des assauts qu'elle eut à subir de la part des Anglais sous Charles VII. Les autres tours sont la tour du Réservoir, qui renferme un beau réservoir, autrefois alimenté par les eaux de Montreuil, la tour des Salves, la tour du Diable, la tour du Roi, la tour de Paris, la tour du Gouverneur, la tour de la Porte du bois et la tour de la Reine. Cette dernière, située à l'angle sud-ouest du rectangle, renfermait quatre cachots de $1^{m},80$ carré, munis chacun d'un lit en pierre, avec un traversin également en pierre. On y a trouvé aussi un cachot souterrain qui a l'aspect d'un véritable tombeau, et dans lequel on ne pénètre que par une ouverture circulaire pratiquée dans la voûte ; on ignore les noms des victimes qui y ont été enfermées.

Les grands pavillons ornés de pilastres d'ordre toscan et dorique, qui sont situés à droite et à gauche de la cour, et dont on voit la perspective sur nos gravures, se nomment pavillon du Roi et pavillon de la Reine. Ils furent construits, en 1610, par Catherine de Médicis. Le jeune roi Louis XIII en a posé la première pierre sous l'angle du côté du parc ; sur cette pierre est gravée l'inscription suivante : « En l'an 1er du règne de Louis XIII, roi de France et de Navarre, âgé de neuf ans, et de la régence de la reine Marie de Médicis, sa mère, 1610 ; » au-dessous sont les armes de leurs majestés et, sur les quatre coins, quatre médailles à l'antique, deux d'or et deux d'argent avec cette même inscription.

En 1660, Louis XIV fit diviser le pavillon du roi en deux parties sur toute sa longueur ; les appartements de la reine donnaient sur la cour d'honneur et ceux du roi avaient vue sur Paris, la reine-mère logeait au pavillon de la Reine.

Le pavillon du Roi a été converti en caserne, depuis 1793 ; celui de la Reine est transformé en école régimentaire à la disposition des régiments d'artillerie. Une partie du bâtiment, qui était occupée par le duc de Montpensier, est aujourd'hui le logement du commandant supérieur du fort. C'est dans ce pavillon que décéda le cardinal Mazarin, dans la nuit du 8 au 9 mars 1661 ; il fut inhumé dans la chapelle du château.

Pendant cette même année, Louis XIV, caché dans un bosquet du bois, surprit une conversation de Mlle de la Vallière, dans laquelle elle avouait à l'une de ses amies son amour pour le roi, en qui, disait-elle, l'éclat du rang disparaissait devant la beauté du jeune homme. Mlle de Blois naquit des suites de cette relation, le 17 octobre 1666, dans le pavillon du Roi.

Le donjon, dont nous donnons le dessin, a été terminé, comme nous l'avons dit, en 1365, sous Charles V ; il est entouré d'un fossé indépendant de celui du château, ayant 13^{m} de profondeur sur 7^{m} de largeur, et revêtu en pierres de taille ; on a comblé, depuis une douzaine d'années, le fossé du côté de la cour, et enfoui dans la terre le pont qui y conduisait, et dont les voûtes, en arc de cloître, remontent à Philippe-Auguste.

L'entrée principale est pratiquée entre deux tours ; sur celle de droite, en entrant, on avait enchâssé une table en marbre noir, sur laquelle était gravée, en caractères gothiques, l'histoire du donjon.

Aux deux tours d'entrée est adossée une tour octogonale qui renferme un escalier conduisant aux galeries crénelées et à mâchicoulis que l'on voit sur le dessin, ces galeries conservent encore les traces de peintures à fresque et de dorures.

Aux quatre angles de cette galerie sont quatre tourelles, dont les voûtes sont formées de quatre ogives se réunissant à la clef, sur laquelle sont peintes les armes des rois de France.

La grande tour carrée, qui s'élève au milieu de la cour, a 52^{m} de hauteur ; les murailles ont 3^{m} d'épaisseur, chacun de ses angles est flanqué d'une tourelle en saillie. A la tourelle du nord-ouest sont appliquées deux autres plus petites, qui montent jusqu'au cinquième étage.

Dans le mur du sud est pratiqué un escalier en spirale, qui conduit du rez-de-chaussée à la plate-forme ; il se compose de 237 marches de $0^{m}.22$ de hauteur chacune. — Au cinquième étage règne extérieurement une galerie découverte destinée à faire l'office de chemin de ronde.

Le rez-de-chaussée, où étaient les cuisines, se compose d'une salle carrée de 10^{m} de côté, sa voûte, élevée de $7^{m}.15$, est soutenue par un beau pilier gothique ; dans chaque tourelle est une chambre octogonale ; les deux portes couvertes de barres de fer, qui servent d'entrée au local de gauche, ont été apportées de Paris dans la restauration que l'on fit au donjon sous l'empire ; elles avaient été construites, en 1792, pour la prison de Louis XVI au Temple. La plus forte, de 40 cent. d'épaisseur, fermait la chambre du roi, l'autre, celle des officiers municipaux qui étaient commis à sa garde. Dans la tourelle sud-est, un très-bel escalier en spirale conduit du premier au deuxième étage ; on le nommait escalier du Roi : c'était par cet escalier que le roi se rendait dans les appartements de la reine. On arrivait à cet escalier par un pont jeté entre le devant de la tour et l'intervalle qui sépare les deux tourelles de la première entrée du donjon. — On communiquait de la cour à ce pont par l'escalier des galeries.

Le roi occupait le premier étage, la reine le deuxième, les princes le troisième, et les quatrième et cinquième étages étaient occupés par les officiers de service.

Les grands officiers de la couronne habitaient dans les tours d'enceinte.

Le logement du roi était composé d'une grande pièce carrée, voûtée en ogives, dont les tombées sont supportées par le Saint-Esprit, le lion, le taureau et l'aigle, attributs des quatre évangélistes. L'oratoire était dans la tourelle nord-est, les deux autres tourelles complétaient les appartements du roi.

Tous les autres étages ont une distribution analogue ; dans les appartements de la reine sont encore d'énormes cheminées gothiques chargées d'ornements.

La plate-forme qui couronne la tour était autrefois recouverte de lames de plomb, et garnie, dans tout son pourtour, d'une haute grille en fer. — Le visiteur qui pousse son ascension jusqu'à ce point en est récompensé par le plus beau panorama.

Les bâtiments qui sont adossés au mur d'enceinte servaient de logements aux gardiens des prisonniers ; — celui du sud était occupé par le lieutenant général de police, lorsqu'il venait à Vincennes pour y interroger quelque prisonnier.

— Jusqu'à Louis XI, tous les rois avaient fait de Vincennes une habitation de plaisance ; celui-ci, le premier, fit du donjon une prison d'État. Les prisonniers étaient enfermés isolément les uns des autres, dans les quatre tourelles de la tour carrée ; les cachots étaient au rez-de-chaussée, ils étaient très-humides et malsains, surtout celui où fut enfermé Latude, et dont nous parlerons plus loin. Les cellules des prisonniers étaient fermées par trois portes de fer, celle de l'intérieur était entièrement doublée en fer ; chacune de ces portes était armée de deux serrures et de trois verroux avec valets pour les empêcher de couler. Les lucarnes étaient garnies de trois grilles de barreaux croisés, et, de plus, des trémies, placées en dehors, empêchaient le prisonnier d'apercevoir soit le ciel, soit la terre.

L'introduction d'un prisonnier au donjon avait toujours lieu pendant la nuit ; le commandant l'accompagnait jusque dans sa cellule, le faisait fouiller et dépouiller avec soin de tout ce qu'il avait d'effets, de bijoux, d'instruments, et se retirait en lui recommandant de ne faire aucun bruit, « *cette maison étant celle du* « *silence !* — Mirabeau, dans son *Essai sur les lettres de cachet et les prisons d'État*, ouvrage qu'il écrivit entièrement dans le donjon de Vincennes, sur les feuilles de papier arrachées au commencement et à la fin des livres qu'on lui prêtait, et cachées ensuite dans la doublure de ses habits, a décrit, en termes très-pittoresques, la réception d'un prisonnier au donjon de Vincennes.

Voici la liste des principaux prisonniers, hôtes successifs de ce sombre donjon.

Le premier connu est Enguerrand de Marigny, surintendant des finances sous Louis X, en 1315 ; accusé de concussions par le duc de Valois, il fut incarcéré à Vincennes, puis pendu au gibet de Montfaucon.

Sous Louis XI, le donjon fut peuplé de victimes dont nous ignorons les noms, grâce aux précautions de ce roi et de son barbier, Olivier le Daim, qui était alors gouverneur des prisons.

En 1557, le duc d'Ascost, seigneur espagnol, s'évada de Vincennes, déguisé en paysan.

En 1574, Charles IX fit arrêter le roi de Navarre, depuis Henri IV, et le duc d'Alençon, soupçonnés d'être les auteurs d'une conspiration ayant pour but d'enlever le roi de Saint-Germain ; ils furent enfermés au donjon, d'où ils ne sortirent qu'à l'arrivée en France du roi Henri III.

— Le maréchal de Montmorency et de Cossé-Brissac.

— En 1617, Marie de Médicis fit transférer le prince de Condé de la Bastille au donjon de Vincennes jusqu'en 1619 ; sa femme obtint de partager sa captivité, et accoucha dans sa prison de quatre enfants, dont deux jumeaux.

— En 1626, le maréchal d'Ornano, fils naturel de Henri IV, fut enfermé au donjon par ordre de Richelieu, dont il gênait les opérations ; on soupçonna le cardinal de l'y avoir fait empoisonner.

— Les deux frères de Vendôme, fils naturels de Henri IV, accusés d'avoir trempé dans un complot contre Richelieu, furent arrêtés à la cour et enfermés à Vincennes. Le chevalier de Vendôme y mourut en 1629.

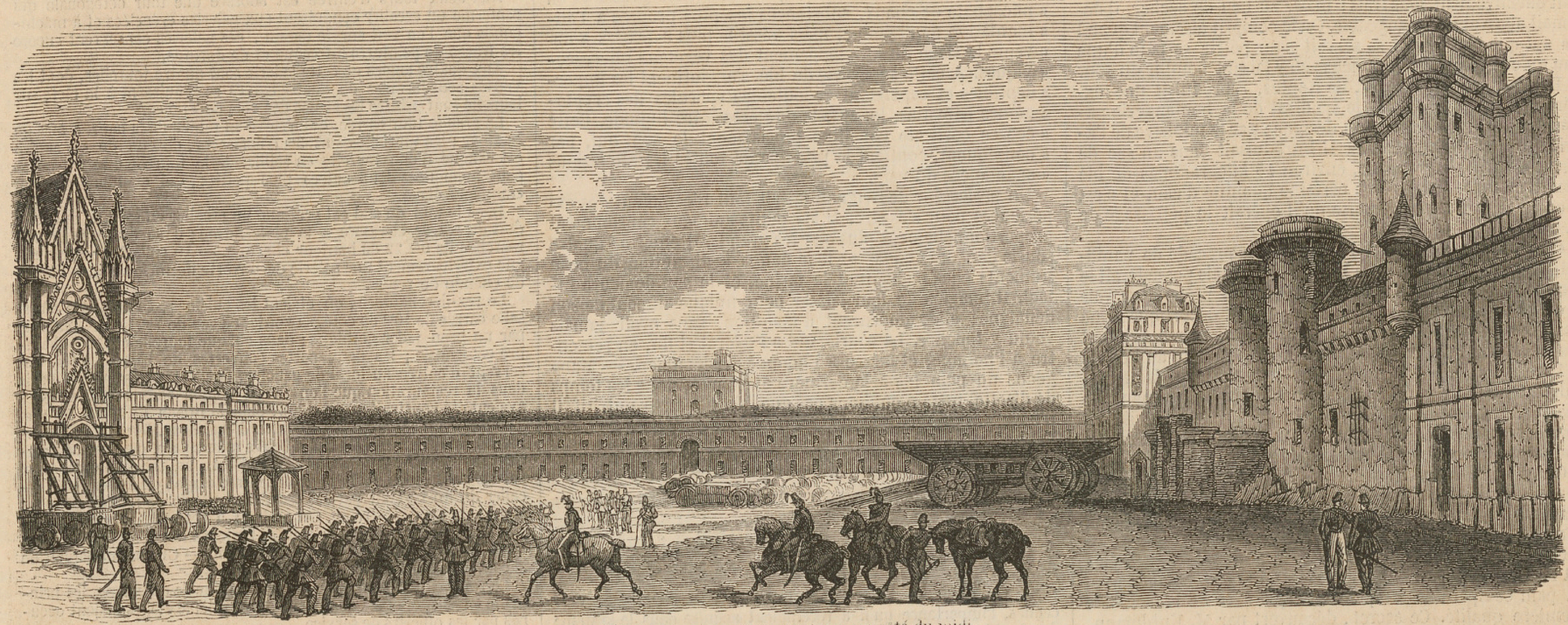
— Pendant cette même année, la reine-mère fait arrêter et renfermer Marie-Louise de Gonzague, fille du duc de Nevers, afin d'empêcher le duc d'Orléans d'épouser cette jeune personne, dont il était fort épris.

Le roi parvint cependant à la faire mettre en liberté après quelques mois de captivité.

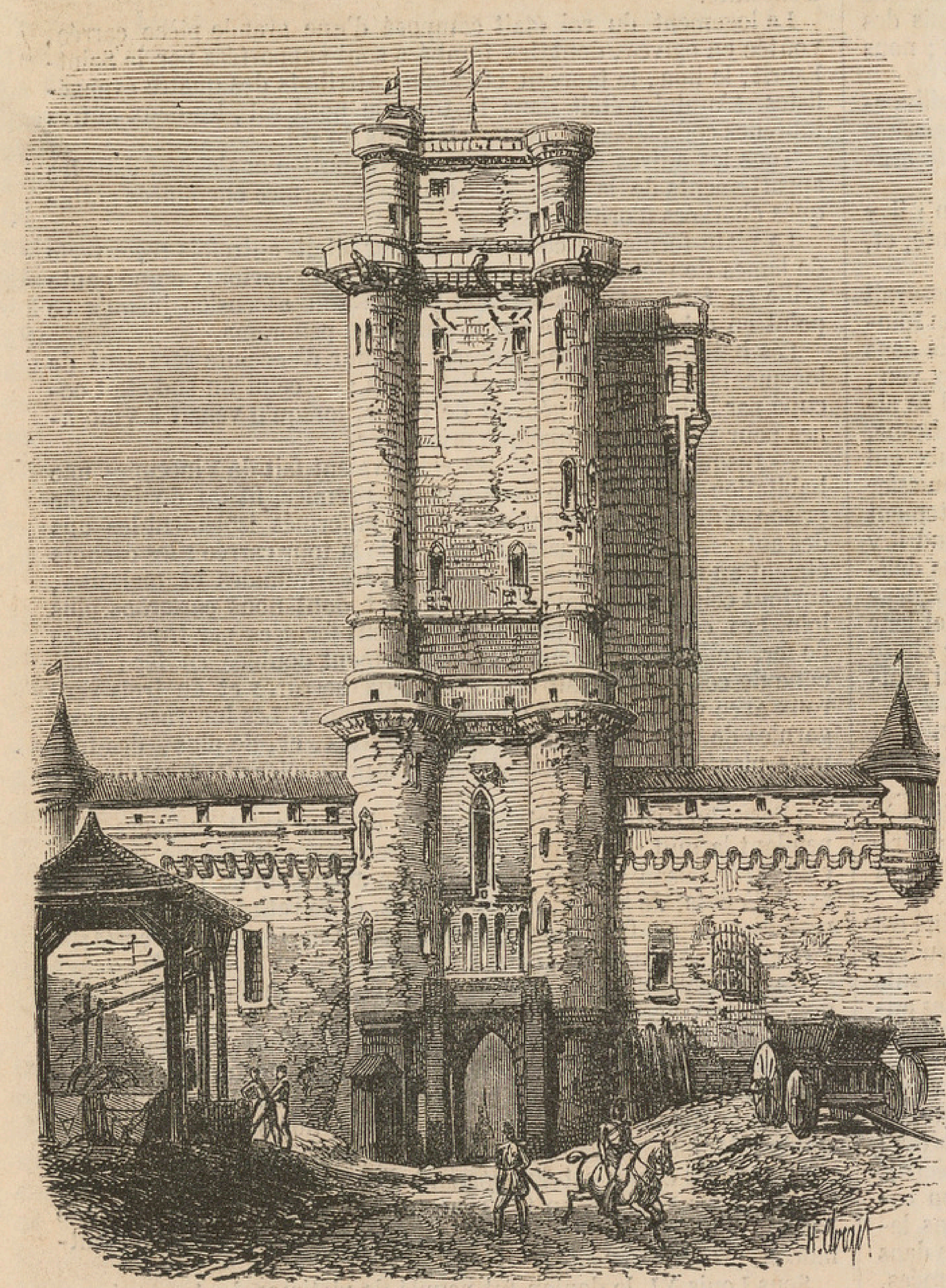
— En 1634, le cardinal de Mazarin, blessé dans son amour-propre par Puy-Laurens, le fit emprisonner au donjon, où il mourut quelques mois après.

— Le 2 septembre 1643, le duc de Beaufort, petit-fils naturel de Henri IV, accusé d'une conspiration contre Mazarin, fut enfermé au donjon, dont il s'évada en juin 1648, à l'aide d'un nommé Vaugrimont, que les parents et amis du duc étaient parvenus de faire placer au donjon comme gardien.

— Le 18 janvier 1650, les princes de Condé, de Conti et le duc de Longueville furent emprisonnés à Vincennes comme chefs du parti des frondeurs, et ils y furent tenus très-sévèrement par le gouverneur, nommé de Bar, qui mettait des soldats jusque dans leur



Vincennes. — Cour du château, du côté du midi.



Entrée du fort.

chambre pour épier leurs moindres actions; — ils furent rendus à la liberté le 13 février 1651; pendant cette captivité, le prince de Condé affecta une grande sérénité d'esprit; il se livrait à la culture des fleurs, et en particulier à celle des œillets, occupation qui inspira le quatrain si connu de Mlle Scudéry.

— En 1652, la reine-mère, jalouse du cardinal de Retz et irritée contre lui, le fit arrêter et jeter au donjon; on le transféra ensuite à Nantes, d'où il s'échappa.

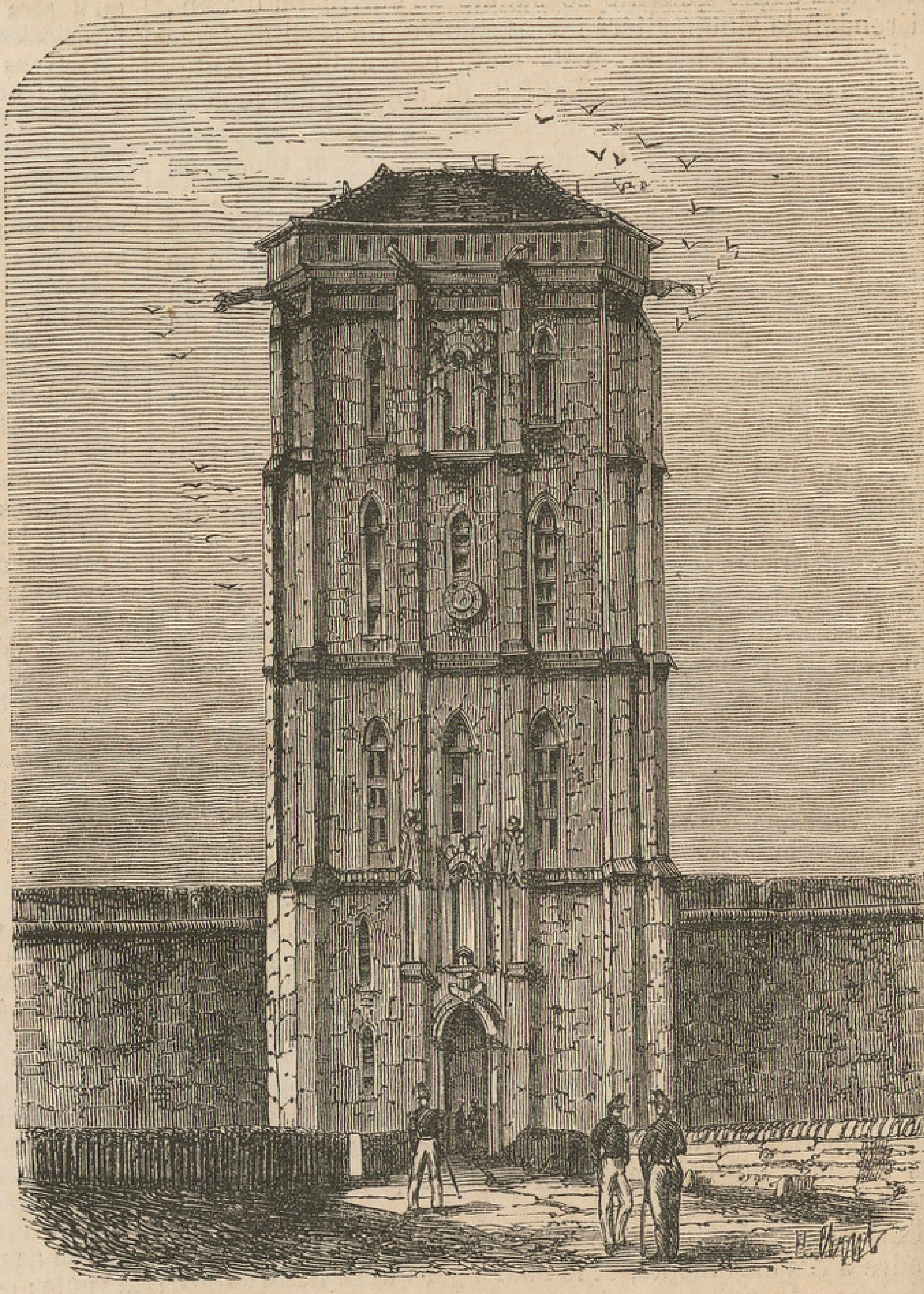
— En 1661, en exécution des ordres du roi, Nicolas Fouquet fut arrêté par le capitaine des mousquetaires d'Artagnan, et enfermé au donjon : il était accusé de malversations et de crimes contre la sûreté de l'Etat; mais en réalité le roi le fit emprisonner parce qu'il avait essayé de séduire Mlle de la Vallière, et lui avait même fait des offres d'argent. — Il fut condamné à une prison perpétuelle.

—En 1679, on enferma au donjon l'escamoteur Lesage, le prêtre Guibaut, le pharmacien Leserre et la femme Lagrange, tous complices dans l'affaire des empoisonneurs, dont on parla tant à cette époque; ils furent tous condamnés à mort et exécutés.

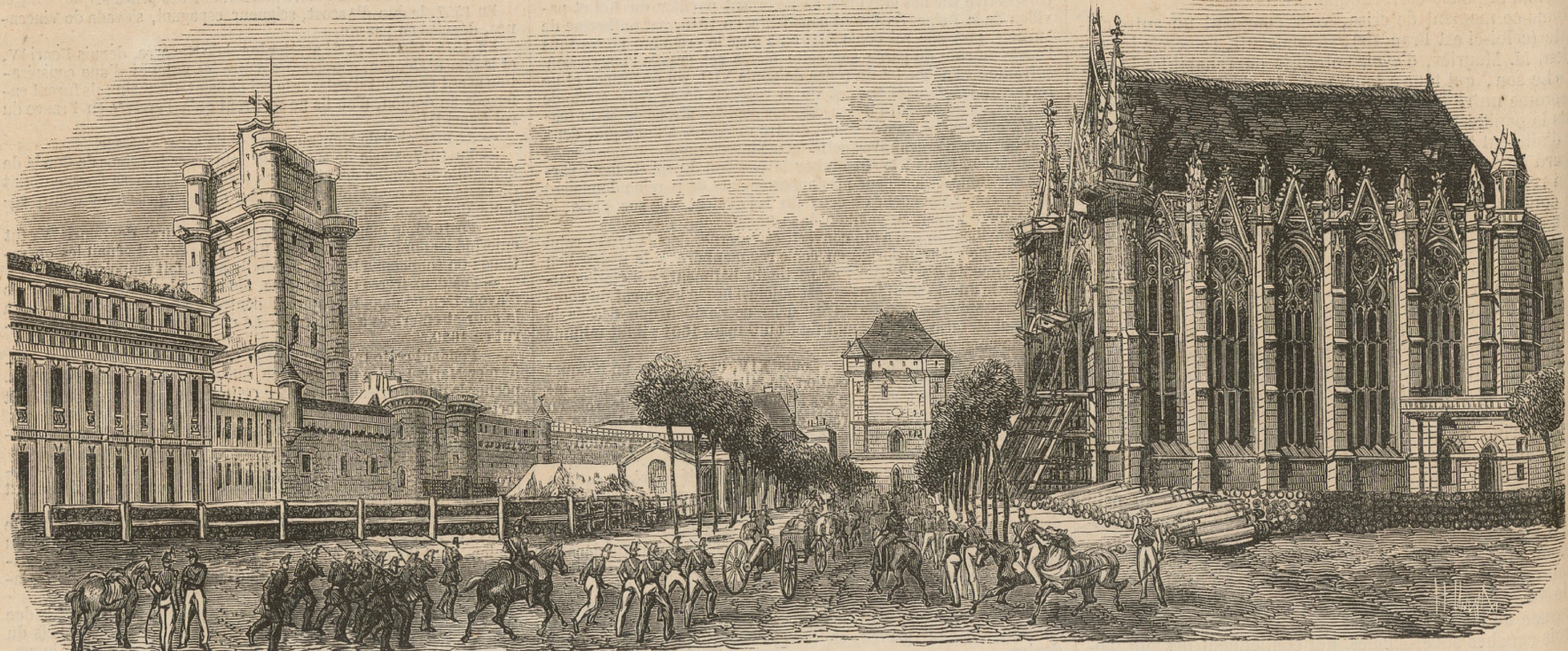
— En 1684, le donjon reçut Mme Guyon, cette fameuse dévote illuminée, qui occasionna ces grands débats entre Bossuet et Fénelon.

—En 1749 commença l'affreuse captivité de l'infortuné Henry Massers de Latude, dont les malheurs ont rendu le nom populaire

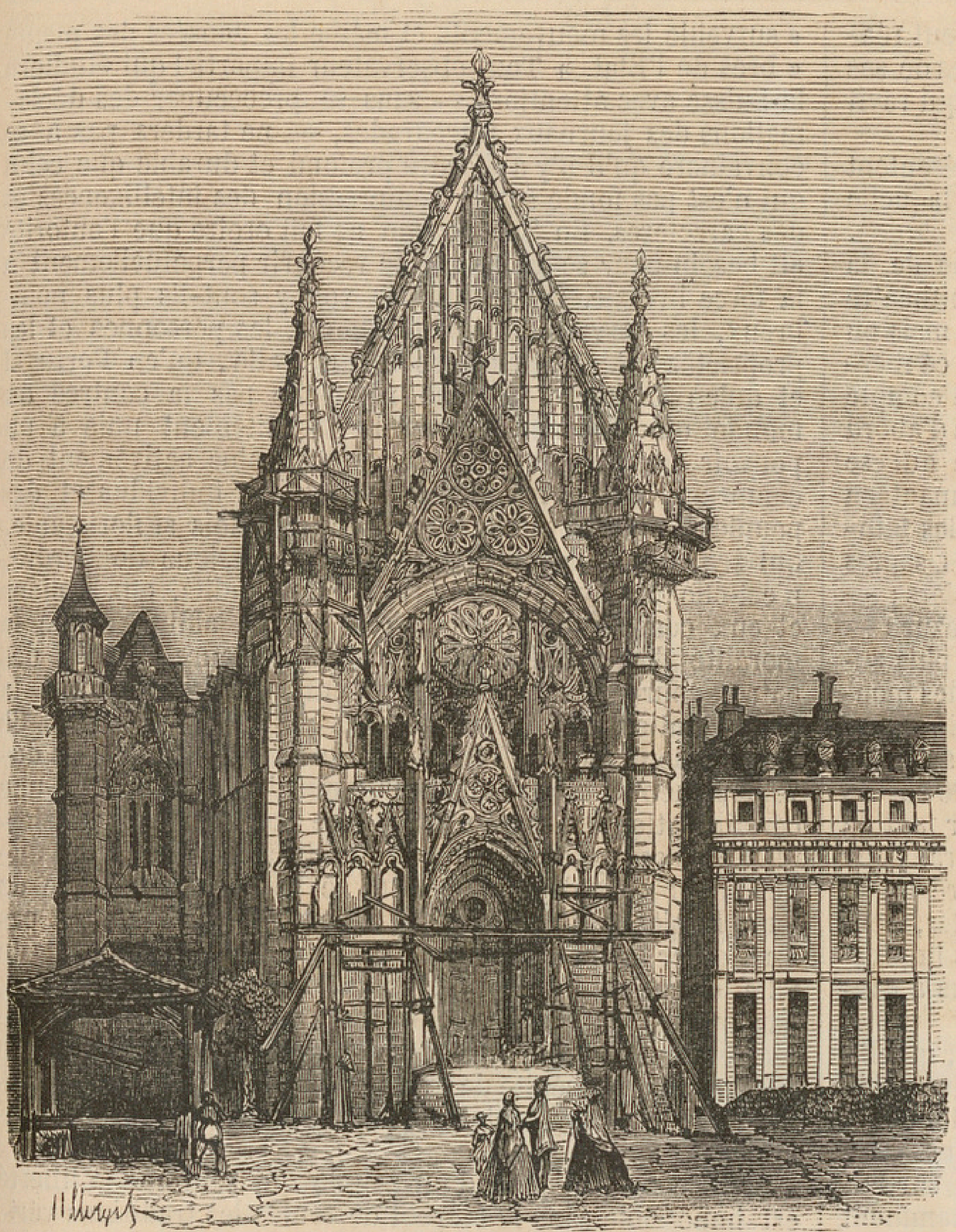
En 1769, M. Prévot de Beau-



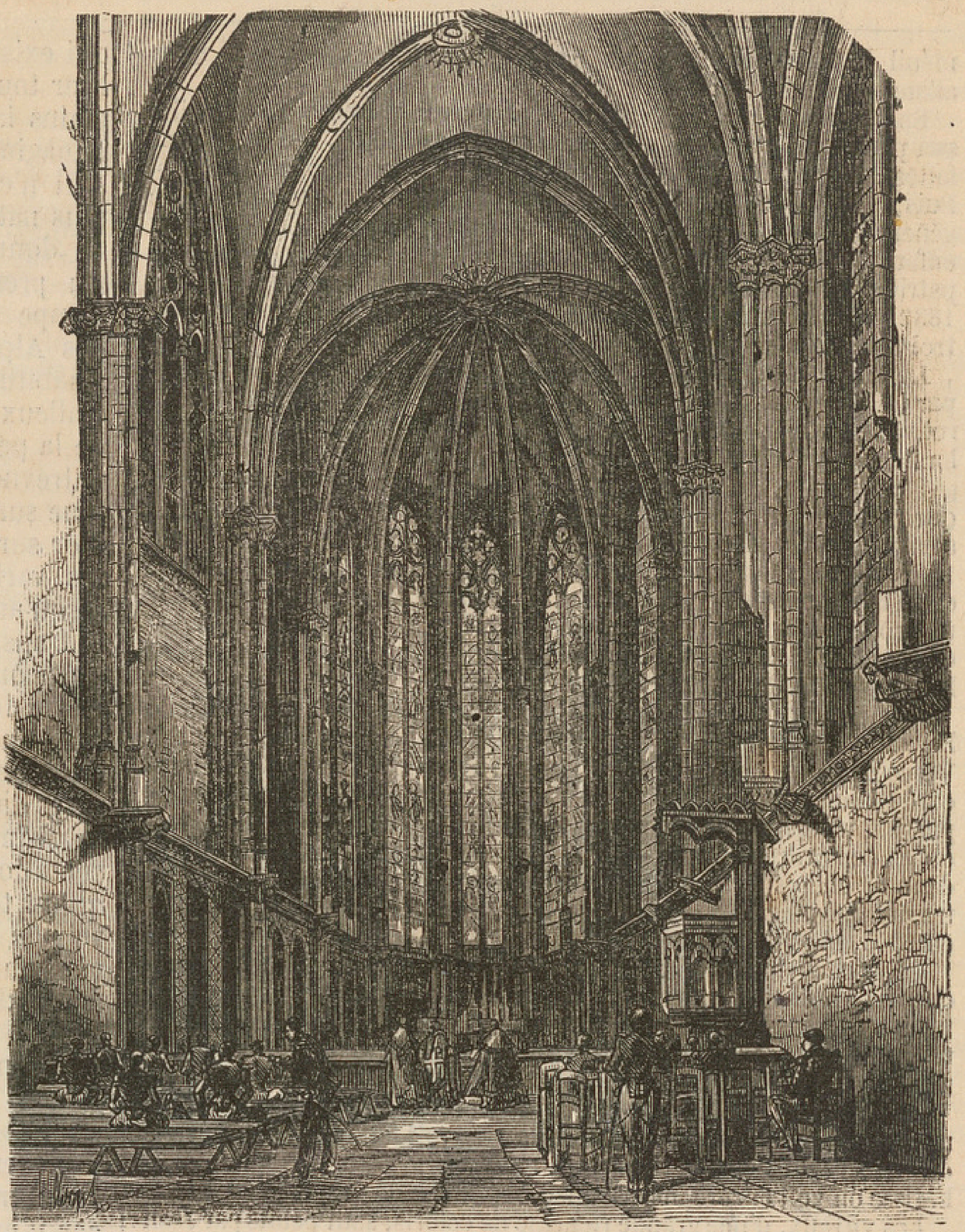
Le donjon.



Cour du château, du côté du nord.



Porte de la chapelle.



Intérieur de la chapelle.

mont fut transféré de la Bastille au donjon de Vincennes ; il avait osé dénoncer les abus du monopole sur les blés que s'était appropriés le gouvernement. Il ne fut rendu à la liberté qu'en 1789, après vingt-et-un ans de captivité.

De 1725 à 1734, on enferma successivement au donjon le duc de Saint-Simon, Crébillon fils, Diderot et le marquis de Mirabeau, père de l'orateur.

En 1717, le Régent fait emprisonner au donjon le marquis de Châtillon, de Polignac, de Clermont ; la lettre de cachet du premier se trouve à la Bibliothèque impériale, la forme en est assez curieuse pour que nous la donnions ici :

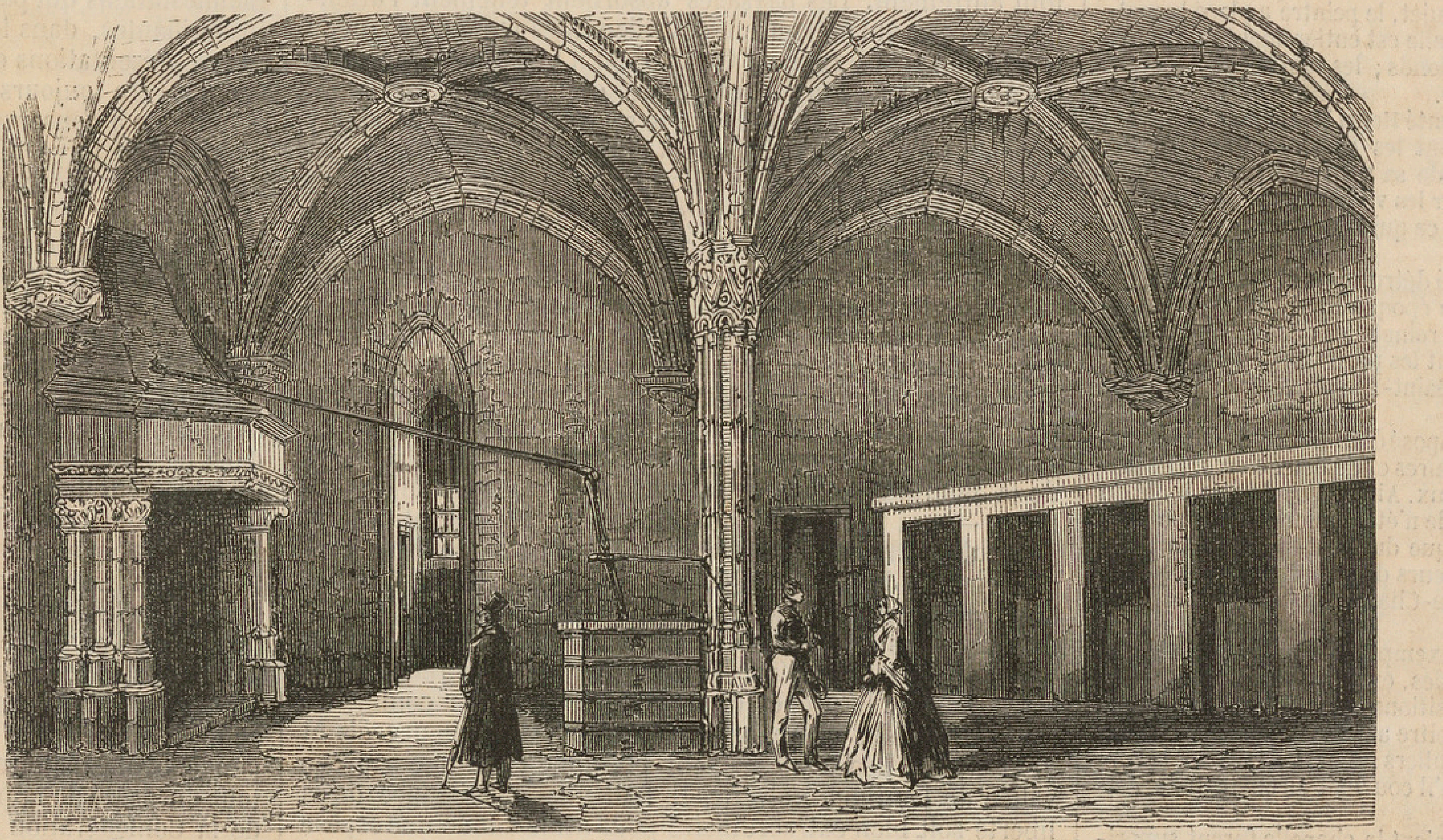
« Monsieur de Châtillon, des rai-« sons particulières me faisant sou-« haiter que vous alliez vous remet-« tre en mon château de Vincennes, « je vous écris cette lettre, de l'avis « de mon oncle, duc d'Orléans, ré-« gent, pour vous dire que mon in-« tention est qu'aussitôt que vous « l'aurez reçue, vous ayez à vous ren-« dre en mon château, pour y demeu-« rer jusqu'à nouvel ordre.

« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous « ait, monsieur de Châtillon, en sa « sainte garde.

« Le 18 juin 1717. Louis. »

Le 8 juin 1777, le comte de Mirabeau, l'orateur de la Révolution, fut enfermé au donjon par ordre de son père, qui lui reprochait ses dettes et ses folies. — Il fut deux fois prisonnier au donjon, et c'est pendant sa dernière captivité, dans la tourelle nord-ouest du premier étage, qu'il écrivit son *Essai sur les lettres de cachet et les prisons d'État*, et différents autres travaux littéraires, entre autres le *Mémoire à mon père*. — Pendant sa captivité à Vincennes, Mirabeau correspondait avec la fameuse Sophie, femme du marquis de Monnier, par l'intermédiaire du secrétaire de M. Lenoir, lieutenant de police, dont le prisonnier avait su gagner l'affection. La publicité des ouvrages que Mirabeau fit imprimer dès qu'il fut libre, et dans lesquels il dévoile toutes les vexations inhumaines auxquelles étaient soumis les prisonniers d'État à Vincennes, fut cause que le gouvernement en fit transporter les prisonniers dans d'autres prisons, et que le donjon de Vincennes devint dès lors un simple aliment à la curiosité publique.

Le 28 février 1791, le général la Fayette arriva à Vincennes au moment où Santerre, assisté de sa bande turbulente, démolisssait la grande tour du donjon à coups de canon : on voit encore contre la muraille, du côté du petit parc, les traces de leurs boulets. La Fayette parvint à les détourner de leur projet, et conserva ainsi le vieux donjon.



Salle des cardinaux.

En 1804, le premier consul fit arrêter et enfermer au donjon le jeune duc d'Enghien qui y fut jugé par une commission militaire et fusillé dans la même nuit, à quatre heures du matin, dans le fossé sud du château, à l'angle de la face ouest de la tour de la Reine et du rempart.

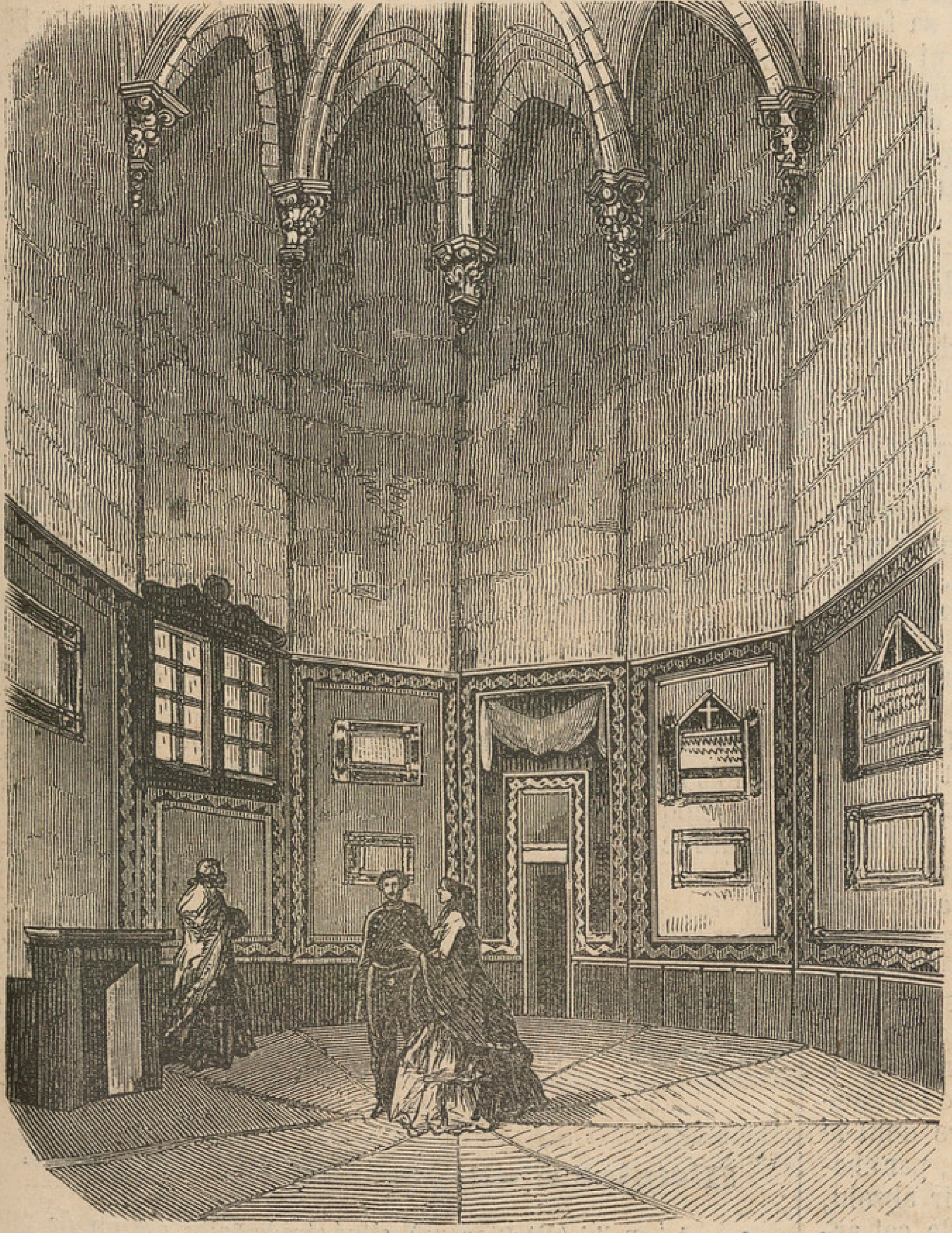
Cette même année furent enfermés au donjon le marquis de Puyvert, les cardinaux de Piettro, Gabriel Oppizoni, le prélat romain Grégori et les complices de Georges Cadoudal, entre autres Jules et Armand de Polignac : le premier dans la chambre n° 48, et le second au n° 43.

Le 12 juillet 1811, on emprisonna au donjon les évêques de Broglie, de Gand, de Tournay et de Troyes, chapelain de l'Empereur, dans la chambre du n° 11. Ce dernier a peint entièrement sa cellule à la détrempe, et le tout existe encore aujourd'hui, sauf les inscriptions.

Le 5 août 1830, le donjon de Vincennes devint la prison des ministres de Charles X, MM. de Polignac, de Peyronnet, de Chantelauze et Guernon-Ranville, auteurs des ordonnances qui provoquèrent la révolution des trois journées de Juillet. Ils étaient détenus au cinquième étage : M. de Chantelauze au n° 39, de Peyronnet au n° 35, Guernon-Ranville au n° 40, et le prince de Polignac, d'après sa demande, dans son ancienne cellule, au n° 48. — C'est dans cette cellule qu'il traça sur la brique du sol, au bas de la croisée qui se trouve entre les deux tourelles sud, la ligne d'ombre portée à deux heures, par l'angle de la fenêtre ; cette heure était celle à laquelle il devait rentrer dans sa prison, après sa promenade, ce qu'il voulait faire de lui-même, pour éviter l'avertissement du geôlier.

En 1812, l'Empereur avait fait du château de Vincennes le dépôt central de son matériel de guerre ; on fabriquait dans cette place plus de trois cent mille cartouches et dix mille charges à canon par jour ; il y entrait jusqu'à 50,000 kilos de poudre en une journée, et le donjon renfermait à lui seul un million de kilos de poudre. Le matériel enfermé dans le château, en 1814, était estimé à 100 millions.

Lorsque l'Empereur partit pour la campagne de Russie, il nomma le général Dauménil au commandement de Vincennes, en lui disant : « J'ai besoin d'un homme sur lequel je puisse compter, et « j'ai songé à vous ; c'est de Vincennes que doivent partir les munitions et le matériel nécessaires à mes armées. » L'avenir prouva que Napoléon avait su faire en Dauménil un heureux choix. Lors de la capitulation de Paris, le 30 mai 1814, lorsque les commissaires étrangers sommèrent Dauménil de leur remettre la place et le matériel de Vincennes, le menaçant de le faire sauter en cas de refus : « Venez, leur répondit Dau-



Cellule de Mirabeau.

Cellule de Polignac.

ménil en les conduisant vers un magasin rempli de poudre, nous allons sauter ensemble. »

Enfin, lors de l'invasion de 1815, l'ennemi retrouva Dauménil à son poste, et il tint bon, répondant aux sommations qui lui furent faites : « Je rendrai Vincennes quand vous me rendrez ma jambe. » Puis, comme Blucher lui proposait un million pour le vaincre, le général lui répondit simplement : « Mon refus servira de dot à mes enfants. » Il eut raison de ne pas douter de la reconnaissance de la patrie; ses enfants ont été adoptés par elle, lorsqu'il mourut en 1832, au château de Vincennes, dont il était gouverneur pour la troisième fois.

La Sainte-Chapelle, dont nous donnons deux dessins, a été fondée par Charles V en 1379; les travaux, interrompus à la mort de ce roi, furent repris par Charles VI, qui les fit pousser activement, lorsque sa grande maladie vint de nouveau les suspendre.

François 1er, en 1517, s'en occupa assez pour les terminer presque entièrement ; à sa mort, en 1547, il ne restait plus à faire que la sacristie et les vitraux, dont la commande était déjà faite. — En 1552, Henri II fait entièrement achever la chapelle, et le 18 août de cette même année il y fit célébrer la première messe; le roi était sur un trône élevé au milieu de la nef et entouré de toute sa cour. — C'est sur ce trône, détruit seulement en 1792, que les rois recevaient les chevaliers de l'ordre de Saint-Michel.

Au mois de septembre 1557, Henri II transféra les assemblées de l'ordre de Saint-Michel, du mont Saint-Michel où elles étaient, à Vincennes; et, par une lettre patente du mois d'avril 1558, il accorde une rente de 500 livres au chapitre, pour célébrer, une fois par an, un service pour le repos des âmes des rois et chevaliers décédés de l'ordre de Saint-Michel. Il y avait aussi, par ordre du roi, dans le chœur de la chapelle, un registre contenant les faits et gestes des chevaliers de l'ordre ; ce livre a été continué par Louis XIV en 1645, et par Louis XV en 1717.

Cette chapelle est d'une architecture extrêmement délicate et riche, les voûtes très-élevées et très-légères; leurs tombées sont soutenues par des groupes d'une grande perfection ; ils représentent tous la Religion luttant contre la Force et la Ruse des esprits infernaux.

La charpente de la chapelle, toute en bois de châtaignier, est remarquablement conservée; François 1er avait fait couper une partie du bois de Vincennes pour cette construction. Sur le pignon de la bâtisse on voit encore une salamandre, devise de François 1er.

Les vitraux, d'une grande richesse de coloris, sont peints par Jean Cousin. Ils représentent : les cinq du cintre, des sujets tirés de l'Apocalypse et les deux de l'extrémité de la nef, les quatre saisons et le jugement dernier. Dans ce dernier sujet, le peintre a placé la maîtresse de Henri II, Diane de Poitiers ; elle est entièrement nue et n'a qu'un ruban bleu dans ses cheveux blonds ; les historiens assurent qu'elle est d'une grande ressemblance.

Dans le vitrail du milieu est représenté Henri II, agenouillé devant son prie-Dieu ; à droite et à gauche sont les armes de François Ier.

Le chiffre de Henri II, allié à celui de sa maîtresse, les attributs de Diane chasseresse sont peints sur les vitraux supérieurs et aux voûtes, et sculptés partout ailleurs, ce qui paraît bien un peu profane pour un lieu aussi saint.

Une grande partie des vitraux a été détruite en 1793 ; les sept qui ont échappé au vandalisme de cette époque furent transportés au musée des monuments de Paris, puis réinstallés dans la chapelle en 1816. Sur les vitraux détruits étaient les portraits des souverains, des chefs et chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, avec leurs habits de cérémonie et leurs écussons.

Le chapitre de la chapelle était composé d'un trésorier, d'un chantre, de sept chanoines, de quatre vicaires et de deux clercs. Les priviléges de ce chapitre étaient nombreux. Ainsi, d'après une bulle du pape datée de 1380, la Sainte-Chapelle n'était sujette à aucune juridiction ecclésiastique, et ne relevait que du saint-siége. — Une autre bulle de 1390, « dispense messieurs du chapitre de comparoir devant aucun juge éloigné de la Sainte-Chapelle au delà d'une journée, etc., etc. »

Des lettres patentes de Charles V exemptent d'ailleurs messieurs du chapitre de toutes tailles, servitudes, exactions et autres redevances quelconques, même des impositions du sel, des vins, et autres aides ou subventions. — Ce chapitre avait énormément de rentes fondées par des rois et des particuliers ; Louis XIV leur accordait un écu d'or pour chaque jour qu'il couchait au château de Vincennes.

En 1784, les chanoines qui desservaient la chapelle furent supprimés par arrêt du conseil d'Etat daté du 17 mars.

Dans une petite salle latérale de la chapelle est placé un monument élevé par le prince de Condé à la mémoire du duc d'Enghien ; le groupe de bronze qui le décore est d'une valeur artistique fort mince.

Après la révolution de juillet, en 1830, cette chapelle fut convertie en magasin d'artillerie ; elle ne fut rendue au culte qu'en 1842.

PEYRONNET.

Les pipes de l'Oberland bernois.

Interlaken, 16 juillet 1855.

Rien ne saurait donner une idée de la majesté des Alpes. En présence de ce spectacle grandiose, l'imagination se sent comme accablée. Ces masses colossales, couvertes de neiges éternelles, qui s'élèvent fièrement jusqu'aux cieux, comme les palais des géants dont parlent les contes de fées, semblent vouloir nous donner de l'humanité et du rôle qu'elle joue ici-bas la plus modeste opinion. L'homme se sent petit et faible quand il contemple des magnificences qui nous révèlent toutes les splendeurs de l'infini. Mais ce qu'on n'a pas assez remarqué dans ces montagnes tant de fois célébrées, c'est l'union de la grandeur et de la grâce. Les anciens, — qui avaient le secret des mots profonds, — appelaient le Créateur « le poëte par excellence. »

L'artiste divin a seul, en effet, assez d'intelligence et de pouvoir pour réaliser dans la même œuvre des pensées qui nous paraissent presque contradictoires. Notre esprit est tellement borné et notre cœur si froid, que nous ne mettons jamais dans les produits de notre imagination qu'une beauté imparfaite et en quelque sorte proportionnée à notre faiblesse. Quand même nous parvenons à concevoir le beau dans sa grandeur idéale, on dirait que la contemplation de cette vision céleste éblouit nos regards et ne sert qu'à nous donner une conviction plus profonde et plus raisonnée de notre déplorable impuissance. L'expression nous manque pour traduire les sentiments dont notre âme est alors inondée ; — nous souffrons de l'imperfection du langage de la terre ; — nous éprouvons en présence de nos propres conceptions une espèce de défaillance qui nous fait comprendre tout ce qui manque à l'intelligence humaine. Dieu seul, en qui existe la plénitude du savoir et de la volonté, peut réaliser tout ce qu'il pense et manifester dans les œuvres de ses mains la grâce qui charme le cœur et la sublimité qui ravit l'imagination.

Il n'est pas de paysages où ces réflexions se présentent plus naturellement que dans la délicieuse vallée à laquelle on donne le nom d'Oberland bernois (*Berner Oberland*). Au premier coup d'œil on est uniquement frappé de la pompe du spectacle qu'offre le gigantesque amphithéâtre des Alpes, couronné de ses neiges éblouissantes; mais on s'habitue insensiblement à la grandeur inusitée de ce merveilleux panorama. On commence alors à se rendre compte de la perfection des détails que le regard n'avait pas d'abord entrevue. La multitude des aspects; — la lumière qui se joue sur la croupe des montagnes ou qui jette un manteau d'or sur la cime des glaciers; — la verdure, dont les teintes varient à l'infini, depuis la couleur sombre des sapins jusqu'aux nuances délicates des hêtres et des cerisiers ; — la transparence des eaux ; — la fraîcheur des lacs d'azur : — tout contribue à inspirer l'idée la plus élevée et la plus sublime de l'inépuisable fécondité du divin architecte des mondes. Un tel spectacle se sent mieux qu'il ne se décrit. Je ne suis donc pas de ceux qui s'étonnent que les poëtes soient si rares dans ce paradis terrestre. La contemplation de scènes aussi imposantes suffit à l'esprit. L'âme, épuisée par tant de sensations, n'éprouve pas le besoin de les traduire. Pour qu'un tel besoin s'éveille en nous, il faut peut-être qu'au sein de la triste et lourde atmosphère des grandes cités, l'envie nous prenne de reproduire par l'imagination les impressions douces et fortes que la beauté des Alpes nous a causées.

La nature est si radieuse dans ce pays privilégié, qu'elle fait, — j'en ai la conviction, — trop oublier la race intrépide qui habite l'Helvétie. Dans certaines contrées, en Hollande, par exemple, où la main de l'homme a créé, pour ainsi dire, l'univers qu'il occupe, l'attention se porte d'abord sur lui, car il est toujours au premier plan et semble constamment digne d'intérêt et même d'admiration. En Suisse, il en est tout autrement. Les paysages absorbent tellement l'attention de ceux qui parcourent ces splendides montagnes qu'on n'est pas assez frappé de tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'histoire, dans le caractère et dans les progrès du peuple généreux qui a trouvé le secret d'y grandir et d'y prospérer au sein des orages. Cette race indomptable, cachée dans ses obscures vallées, a osé la première, dans l'Europe servile du moyen âge, prononcer le nom sacré de la liberté, que répètent encore tous les échos des Alpes. Ces pâtres magnanimes, sans s'effrayer de leur isolement au milieu de l'univers, ont lutté avec un héroïsme qui n'est pas assez admiré contre les plus fiers et les plus formidables représentants de l'aristocratie féodale. A Laupen, à Sempach, à Morgarten, à Grandson, à Morat, le bâton de ces bergers, plus terrible que la fronde du vainqueur de Goliath, a brisé les cimiers couronnés des barons autrichiens et des chevaliers de la Bourgogne. Léopold d'Autriche et Charles le Téméraire, — qui faisaient trembler les rois, reculèrent devant l'ours de Berne, et n'entendirent pas sans terreur les mugisssements du taureau d'Uri. La liberté communale, foulée aux pieds en Allemagne, en Angleterre et en France, trouva un asile dans les vallées des Grisons et dans la chaumière enfumée des pâtres de Meyringen. Les plus redoutables souverains de l'Europe furent obligés de traiter comme un Etat de premier ordre cette petite nation de bourgeois et de pasteurs, née d'un serment héroïque dans une sauvage vallée de l'antique Helvétie. Il faut que la puissance de la liberté soit bien extraordinaire pour avoir donné une espèce d'éternité à un peuple qui semblait, dès l'origine, destiné à périr sous le bâton des baillis autrichiens. Ce qui a fait la grandeur de la Suisse dans le passé, est encore sa force dans le présent. Elle n'a ni armées permanentes, ni généraux, ni école d'officiers, ni organisation militaire; elle semble comprimée entre la France et l'Autriche, dont les aigles semblent toujours prêtes à l'étouffer dans leurs serres impitoyables. Mais, de même que le peuple hébreu n'a pas été brisé par les puissantes monarchies de l'Asie, — parce qu'il portait dans son sein l'avenir du monde ; — ainsi la Suisse a été providentiellement sauvée de la main de fer des grandes nations qui l'environnent, parce qu'elle conserve comme un trésor, dans son cœur viril, l'idée qui doit sauver et régénérer l'Europe, le palladium des temps modernes, — la liberté !

Il ne faut pas croire qu'à une époque où les caractères s'énervent, où les individus, — et quelquefois les peuples eux-mêmes, — désespèrent lâchement du progrès et de l'avenir de l'humanité, les fils des vainqueurs de Laupen aient perdu la conscience de leur mission sacrée. La simplicité vraiment patriarcale de cette nation fait illusion aux esprits superficiels. On se figure trop facilement qu'elle manque de profondeur et d'initiative, parce qu'elle dédaigne les formules ambitieuses de la philosophie allemande et les phrases retentissantes de la rhétorique française. Mais cette simplicité même constitue sa force et le préserve des écueils que n'ont pas su éviter ses puissants voisins. Le peuple suisse ne disserte jamais sur la liberté et sur les droits de l'homme, comme les penseurs d'au delà du Rhin, et il n'en fait point un sujet de déclamation à l'imitation des démocrates français et italiens. Son œuvre est plus élevée, plus conforme à son caractère sérieux et aux vues de la Providence. Il rend la liberté respectable et sacrée par l'invincible amour qu'il lui témoigne, par la modération avec laquelle il en use constamment, par l'énergie qu'il montre toutes les fois qu'il faut la défendre contre les gouvernements despotiques qui menacent le territoire dont le ciel lui a confié la garde. Il répond par toute sa vie, par chacun de ses actes, à cet argument favori du pouvoir absolu, — qui a longtemps semblé irréfutable à l'auteur de cet article (1) : « Que l'ordre est impossible sans une autorité qui « surveille les mouvements et même les pensées des mem- « bres de l'Etat. » Tout observateur impartial qui étudiera la Suisse avec attention, — sans se préoccuper des déclamations des journaux rétrogrades, — ne tardera pas à se convaincre qu'il n'y a d'ordre profond et durable que celui qui n'est pas fondé sur la compression des intelligences et des caractères. En Suisse, rien ne fait croire que l'autorité ait besoin pour se maintenir de recourir perpétuellement à la force brutale. Cependant les vols y sont-ils plus nombreux, les assassinats plus fréquents, les personnes et les propriétés moins respectées qu'en Italie, qu'en Portugal et qu'en Espagne ? L'Italie n'est-elle pas la contrée du monde où l'autorité temporelle, étroitement unie à un pouvoir spirituel absolu, s'occupe le plus activement de comprimer toutes les manifestations des individus et des peuples ? Pourtant cette péninsule, autrefois si florissante, qui semblerait devoir être la terre classique de l'ordre, n'est-elle pas livrée aux escrocs, aux bandits, aux espions et aux conseils de guerre ? Qui oserait affiirmer que la moralité des peuples italiens est supérieure à celle des pâtres courageux et des laboureurs infatigables dont la Confédération helvétique a le droit d'être si fière ? Ce peuple, dont aucune puissance humaine n'entrave les développements, étonne tous ceux qui l'examinent avec une certaine attention par la gravité de son caractère, la simplicité de ses goûts et par une probité qu'on trouverait difficilement chez des nations qui se vantent sans cesse de leurs lumières et de leur civilisation. Dès qu'elles n'ont pas à redouter la surveillance des mouchards et des sergents de ville, elles s'empressent d'user de leur liberté pour offenser, par tous les moyens possibles, les croyances les plus vénérées et les lois de la plus vulgaire décence. Un scepticisme effréné, une obscénité de mauvais goût, sont les seules distractions qui les délassent des ignominies de la servitude.

Il n'en est pas ainsi d'un peuple qui sent que la liberté est impossible sans le respect de toutes les traditions véritablement conservatrices et sociales. Qu'on l'étudie dans les manifestations qui paraissent au premier coup d'œil les plus insignifiantes, dans le choix des symboles qu'il affectionne, des représentations qui lui rappellent ses idées favorites. On trouvera toujours chez lui le même culte de l'ordre, le même zèle à conserver les habitudes morales qui ont fait la gloire et la force de ses ancêtres. On ne rencontrera pas dans les chaumières qu'il habite ces grossières caricatures, ces outrages permanents au bon sens public et à la morale de l'Evangile. En Suisse, toutes les fantaisies ont une limite que personne ne songe à franchir, et l'intervention des sergents de ville n'est pas nécessaire le moins du monde pour faire respecter les lois de la religion et de la pudeur.

L'idée me vint un jour, sous l'empire de ces réflexions, d'examiner avec soin les symboles variés que je remarquais dans mes courses sur le *recipient* de faïence qui décore invariablement la pipe monumentale dont se servent les habitants de l'Oberland bernois. J'avoue que je m'attendais à trouver là quelques écarts d'imagination, quelques-unes des tristes inventions des artistes populaires, complaisants serviles de la dépravation de ces masses qui passent si facilement de l'anarchie au despotisme. Je fus d'abord frappé de la multiplicité des images destinées à faire connaître à tous les opinions des différentes classes de fumeurs. Je reconnaissais dans ces symboles des tendances diverses, mais jamais contradictoires ou antisociales. Les uns, fiers avant tout du passé de la patrie, portaient sur leur pipe ces armes de la Confédération qui leur rappelaient tant de gloire et tant de combats contre les éternels oppresseurs des nations. D'autres, plus occupés des luttes contemporaines, choisissaient pour symbole le portrait des hommes qui leur paraissaient le mieux personnifier leurs idées politiques et leurs aspirations vers un ordre social plus parfait. On en trouvait enfin qui, étendant leurs regards au delà des limites de leur pays, conservaient dans des représentations naïves le souvenir des dernières humiliations de la Russie, dont la puissance formidable leur semblait résumer toutes les forces du despotisme européen. Mais, dans tous les lieux où bat un cœur d'homme, se retrouvent toujours ces sentiments plus tendres qu'on aime à voir se développer dans leur simplicité primitive chez des peuples énergiques et forts. J'ai donc remarqué, sans aucune surprise, sur quelques-unes des pipes que j'étudiais avec tant de conscience, le portrait traditionnel d'une jeune fille revêtue du délicieux costume de l'Oberland. Cette image était, — je n'en saurais douter, — pour ceux qui l'admiraient, une expression simple et touchante de la beauté qui avait ravi leurs yeux et captivé leur cœur. Ce sourire de vierge, au milieu des pensées de la bataille et des trophées des ancêtres, n'est-ce pas là tout entière la patrie de Guillaume Tell ? n'est-ce pas là cette Suisse primitive, au front ingénu, au regard confiant et paisible, qui, le pied fièrement posé sur la neige immaculée de ses montagnes, et montrant sur son bouclier, tant de fois rougi du sang le plus pur de ses fils, la croix, symbole éloquent de la liberté du monde, semble braver, dans l'attitude du calme et de la force, la fureur des tyrans ?

UN MONTAGNARD DU VIVARAIS.

Pour la responsabilité légale : PAULIN.

(1) Celui qui écrit ces lignes a longtemps défendu, dans la presse française et dans divers ouvrages, les idées de ceux qu'il considère maintenant comme les conservateurs du chaos et les adversaires des plus légitimes progrès de l'humanité.

Histoire d'un portrait à deux têtes.

Le palais Balbi (dit *Piovera*), situé strada Balbi, est un de ceux que les *ciceroni* génois s'empressent de faire visiter aux étrangers. J'admirai l'élégante proportion de ses portiques et la richesse de sa

nymphée, que termine un jardin d'orangers, dont l'effet est ravissant. Ce palais fut construit sur les plans de Bartolomeo Bianco.

J'y remarquai un salon splendide, vraiment royal.

Les bons tableaux n'y sont pas très-nombreux ; je ne pris note que des suivants :

Un superbe portrait d'un membre de la famille Balbi, par Van Dyck ;

Un *Saint Jérôme* du Guide, dans la première manière de ce maître, c'est-à-dire très-énergique, et avec des oppositions de couleur qu'on est étonné de rencontrer sous le pinceau qui, plus tard, s'affadit à la recherche d'un type idéal pâle et monotone ;

Une très-jolie *Sainte Famille* de Luca de Leyde ;

Un grand *Marché* de *Bassano*, merveilleux de confusion, de couleur et de vérité ;

Un *Philosophe* et *un Mathématicien* de Ribera, dans le style le plus exagéré de cet artiste ;

Un *Docteur*, par Holbein, peinture d'une finesse et cependant d'une puissance et d'une expression étonnantes ;

Une tête d'homme, par Rubens.

Je dois encore citer, parmi les curiosités et les richesses qui ornent ce palais, un meuble ancien couvert de délicieux dessins de Callot sur ivoire.

Comme j'entrais dans le dernier salon, je fus frappé de la magnificence d'un portrait que je reconnus aussitôt pour être celui de Philippe IV, roi d'Espagne. — « C'est l'œuvre de Van Dyck, me dit le domestique qui m'accompagnait. Il l'a fait ici même, dans ce palais. Tenez, Monsieur, voyez-vous là haut, au dernier étage, ce petit appartement qui s'ouvre sur une terrasse ? C'était là l'atelier de Van Dyck. »

En effet, je me rappelai que le grand artiste, à son retour d'Italie et de Turin, avait séjourné plusieurs années à Gênes, où il avait fait plusieurs portraits ; que, persécuté par la jalousie des peintres du pays, il se rendit en Sicile ; que, cédant aux sollicitations de quelques grands seigneurs et de ses amis, il revint à Gênes, où toutefois il ne resta pas longtemps.

Je m'approchai du portrait. — Admirable ! quelle noblesse, quelle aisance dans l'attitude du cavalier ! que ce cheval est fièrement campé ! quelle couleur ! quelle vérité !

Tout en faisant ces observations, je lève les yeux et je m'écrie :

— « Mais cette figure n'est pas de Van Dyck ?

— « Non, me répond le domestique, elle est de Vélasquez.

— « De Vélasquez ! Comment ! un portrait peint par deux artistes ! La tête par l'un, le corps par l'autre !

— « Oui, Monsieur ; primitivement, c'était le portrait d'un Balbi, et il était tout entier de la main de Van Dyck. Un peu plus tard, la famille fit remplacer la tête de son parent par celle du roi Philippe IV, et ce fut Vélasquez qui se chargea de ce travail.

— « Voilà qui est singulier ! Et quel fut le motif de ce changement de tête ?

— « Probablement quelque histoire désagréable. »

En m'adressant cette réponse diplomatique, le valet de chambre prit un air de circonstance que je ne pus d'abord m'expliquer. J'eus beau le questionner, je ne pus lui arracher un mot de plus. Il prétexta une complète ignorance du fait qui avait donné lieu à cette étrange substitution de figure, et l'offre d'une grosse pièce de monnaie ne put le décider à une indiscrétion. Je compris qu'il obéissait à une sévère consigne.

Je sortis fort intrigué.

Il va sans dire que, le jour même, je demandai à vingt personnes l'explication du mystère. Je ne pus rien savoir, si ce n'est que la tête du Balbi peint par Van Dyck avait été, croyait-on, effacée par ordre du gouvernement génois, à la suite de quelque fait grave.

Du moment où je tombais dans le domaine de l'histoire, j'avais plus de chances de trouver le mot de l'énigme qui me préoccupait.

Je courus à la bibliothèque de l'Université. — Fermée pour deux mois.

La bibliothèque de la ville fut plus hospitalière ; malgré les vacances, on m'en ouvrit les portes avec une obligeance empressée, et j'obstins l'autorisation d'y faire mes recherches. Je feuilletai les chroniques. Enfin après trois jours d'inutiles investigations, j'ouvris le recueil historique d'Accinelli et j'eus pleine satisfaction. Voici l'histoire :

La république génoise a toujours vécu au milieu des agitations fomentées par les familles nobles qui aspiraient au pouvoir. La conspiration était un fléau devenu endémique, et il y a telle maison aristocratique dont la spécialité fut, de tout temps, de comploter contre le gouvernement.

Jean-Paul Balbi, d'une famille illustre et puissante, se laissa gagner, comme tant d'autres, par la contagion. Il conspira. Stefano Raggio et les frères Questa furent ses complices. Sachant que la France, cette ancienne patronne de Gênes, avait maintes fois donné la main aux conjurations, dans un intérêt tout égoïste, Balbi se mit en correspondance avec Mazarin, qui ne se fit pas faute de l'encourager. Mais les troubles sanglants qui agitaient la France ne permirent pas aux négociations d'arriver à un résultat.

Cependant les conjurés tenaient bon. Il paraît qu'ils avaient résolu de tuer le doge avec toute la noblesse qui devait lui faire cortége à la procession du *Corpus Domini*. Le reste se devine.

Mais, comme dans la plupart des conspirations, il y avait des faux frères. Des révélations firent connaître les projets et les noms des auteurs du complot.

Prévenu à temps, Jean-Paul prit la fuite. Moins heureux, Raggio fut arrêté et jeté en prison, où il se poignarda, pour échapper à la sévérité de ses juges (1).

On n'en instruisit pas moins le procès de Balbi, qui, déclaré coupable de haute trahison, fut condamné, par contumace à une mort ignominieuse. Par ordre du Sénat, une inscription rappelant le crime et la condamnation de Jean-Paul, devait être placée sur la porte de son palais, de ce même palais que j'avais visité trois jours auparavant.

Grand désespoir de la famille ! Comment éviter ce déshonneur ? Comment échapper à la terrible inscription ?

Les liens de parenté rendent ingénieux : la famille effarouchée eut l'idée de faire grand étalage de l'indignation que lui faisait éprouver le crime de Jean-Paul. Mais ce n'était pas assez pour s'exonérer de la redoutable sentence. Que firent alors ces braves gens ?

Ils offrirent 24,000 bonnes livres à quiconque apporterait la tête du rebelle, et 10,000 écus d'argent à qui l'amènerait vivant. Le moyen était aussi décisif que touchant. Sensible à ce bon procédé, Jean-Paul se tint parfaitement coi dans son exil, craignant que quelque bravo ne s'empressât d'exécuter l'aimable commission de ses frères, sœurs, oncles, tantes, cousins et autres parents dévoués. Sa prudence épargna à ces dignes chrétiens la dépense des 24,000 livres et des 10,000 écus d'argent. Il mourut quelques années après à Venise. Quant à l'inscription, elle ne fut point placée sur la porte du palais. Le Sénat, édifié par l'héroïsme patriotique de ces modernes Brutus, ordonna au bourreau de la placarder ailleurs.

En sortant de la bibliothèque de la ville, qui est dans le local de l'Académie, sur la place Carlo Felice, je me dirigeai vers le palais Ducal, et, prenant la petite rue qui longe cet édifice et qui conduit à l'archevêché, je marchais lentement, jetant, suivant mon habitude, mes regards un peu partout. Je lève les yeux vers le sommet de l'antique tour des Prisonniers, et, en les abaissant, j'aperçois, à la hauteur d'environ cinq ou six mètres du pavé, juste à l'angle de la rue, une inscription parfaitement lisible. Je m'approche et ne puis retenir une exclamation de surprise en lisant :

« *Joanni Paulo Balbi, hominum pessimo, flagitiis omnibus imbuto, impuro sicario, mone æ probatæ adulterinæ tonsori, conflatori, insigni furi, et vectigalium famoso expilatori, ob nefariam in Rempublicam conspirationem, perduelli majestatis publicato, fisco bonis vindicatis, filiis proscriptis, infami pœna laquei damnato, ad æternam ignominiam nefandæ sui memoriæ, lapis hic erectus, anno MDCL.* »

C'est-à-dire, en français :

« A Jean-Paul Balbi, le plus pervers des hommes, souillé de tous les crimes ; vil sicaire, qui a altéré la monnaie légale et en a fabriqué de fausse ; insigne voleur, qui a mis au pillage les deniers publics ; pour avoir conspiré contre la République, son crime de lèse-majesté ayant été constaté, ses biens confisqués, ses fils proscrits, et lui condamné au supplice ignominieux du gibet, cette pierre est destinée à perpétuer l'infamie de sa mémoire 1650. »

Peste ! me dis-je, la république génoise n'y allait pas de main morte ; elle s'entendait à déshonorer la mémoire des conspirateurs (1).

Dès ce moment, je savais tout. Il était évident qu'après la mésaventure de Jean-Paul, la famille Balbi ne pouvait conserver son portrait (car c'était lui que Van Dyck avait reproduit sur la toile). Ne pouvant faire mieux, elle le fit décapiter en effigie par les mains de Vélasquez. J'ajoute que le maître espagnol s'acquitta merveilleusement de l'opération, et qu'il remplaça un chef-d'œuvre par un chef-d'œuvre. Mais comment un artiste, un peintre éminent, put-il consentir à mutiler l'ouvrage d'un confrère ? Quand on s'appelle Vélasquez, comment oser descendre au raccommodage ? Il faut que la décollation du contumax ait été payée bien cher à l'Espagnol. Qui sait ? Peut-être reçut-il les 24,000 livres promises au meurtrier de Jean-Paul ; j'aimerais mieux cette manière de mettre une tête à prix, sauf à l'artiste à se justifier d'avoir substitué le pinceau au poignard et inventé un genre spécial de guillotine.

Telle est l'histoire de ce portrait, Vélasquez par en haut, Van Dyck par en bas, de ce cavalier bicéphale, roi par devant, régicide par derrière, et qui rappelle ce joujou de carton enluminé, que les petites filles affublent, à volonté, d'une tête quelconque. Personne n'avait encore raconté le fait, et il a fallu le concours de plusieurs circonstances fortuites pour me faire découvrir la vérité, en me mettant sur le chemin des témoignages matériels.

Je recommande l'anecdote à mon spirituel ami Charles Blanc, pour son *Histoire des peintres*.

Je demandai à un Génois fort distingué pourquoi la famille Balbi, aujourd'hui si respectée et si parfaitement honorable, n'avait pas fait disparaître l'inscription infamante.

Il me répondit qu'elle l'avait tenté plusieurs fois, mais que les autorités n'avaient jamais osé y consentir, dans la crainte de mécontenter le peuple, qui tient à ce que le souvenir des crimes de l'aristocratie se perpétue sur les monuments de sa capitale, aussi bien que dans ses chroniques.

Les marquis Balbi n'ont même pas cherché à faire reparaître la figure de leur aïeul, ce qui sans doute serait facile, en effaçant le visage de Philippe IV. En dehors des considérations de famille, dans lesquelles je ne veux pas entrer, ce respect pour le rapiéçage de Vélasquez ne peut qu'être approuvé au point de vue de l'art : il vaut mieux, en effet, laisser subsister ce chef-d'œuvre en partie double, qui rappelle, d'ailleurs, un fait unique dans l'histoire de l'art. Un peintre illustre mutilant un confrère, et acceptant la mission du bourreau, cela vaut d'être transmis à la postérité.

FRÉDÉRIC LACROIX.

(1) Il demanda un grand crucifix qui était suspendu dans sa chambre, près de son lit. Un stylet était caché dans la croix : ce fut là l'instrument du suicide.

(1) Tout à côté de l'inscription relative à Jean-Paul Balbi, on en lit une autre dont j'ai également pris copie. Je la transcris pour donner une idée de la moralité de quelques membres de la noblesse de Gênes, et de la manière dont la République punissait leurs peccadilles. Le gouvernement génois était violent jusque dans son latin :

« *Raphael de Turrio, alienæ substantiæ cunctis artibus expilator, improbus, homicida prædonum consors, et in patriæ mari pirata, proditor, et in majestatem perduellis, machinato reipublicæ excidio, suppliciis enormitate scelerum superatis, furcarum suspensioni iterato damnatus, adscriptis fisco bonis, proscriptis filiis, dirutis immobilibus, hoc perenni ignominiæ monumento ex. S. C. detestabilis esto, anno* MDCLXXII.

Traduction :

« Raphaël de Turri, qui a volé le bien d'autrui par tous les moyens possibles, homme pervers, homicide complice des plus infâmes brigands, qui a exercé la piraterie dans les mers de sa propre patrie, traître et criminel de lèse-majesté, qui a comploté la ruine de la République, et qui ne peut plus trouver de supplices à la hauteur de ses crimes, a été condamné par deux fois à être pendu ; ses biens ont été confisqués, ses fils bannis, ses immeubles rasés : qu'il reste à jamais exécré, grâce à cet éternel monument de son ignominie, décrété par le Sénat, l'an 1672. »

La république génoise ne se montrait si sévère qu'envers les conspirateurs ; car la piraterie et le brigandage la trouvaient parfaitement indulgente. Presque toutes les familles puissantes battaient la mer avec une ou plusieurs galères armées. De retour à Gênes, on offrait, en expiation des meurtres et des rapines, le dixième du bénéfice à la sainte madone, qu'on intéressait ainsi au succès de l'expédition prochaine. Du produit de cette dîme on bâtissait des églises. Celui qui prenait l'initiative d'une construction pieuse, et qui déboursait une forte somme, faisait une quête pour compléter le capital nécessaire. Les nobles, qui presque tous faisaient le même métier, étaient engagés d'honneur et d'intérêt à contribuer aux frais.

On raconte qu'un des ancêtres de l'illustre et opulente famille Pallavicini, ayant piraté plus que de raison, déclara avoir eu une conversation avec la sainte Vierge et saint Ignace, qui tous deux lui avaient ordonné de faire bâtir une église. Pallavicini avait déjà déboursé un million, quand il s'aperçut que la dépense s'élèverait au double. Il eut recours à une quête non-seulement parmi les nobles, mais encore parmi les membres du clergé. S'étant adressé au chef des jésuites de Gênes, qui résidait à Saint-Ambroise, près du palais Ducal, il en obtint cette réponse :

« Je crois sans réserve tout ce que vous m'avez dit ; mais puisque vous « avez le bonheur de voir la madone et saint Ignace, je vous prie de leur « dire de venir me voir aussi ; je serai infiniment heureux et flatté de leur « remettre moi-même mon offrande. »

Malgré le mauvais vouloir de quelques hommes d'église, on prétend que Pallavicini recueillit six ou sept millions. L'opération lui rapporta donc un assez joli bénéfice net.

LA TOURAINE, histoire et monuments, un volume in-folio, splendidement illustré par MM. Karl Girardet et Français ; quatorze grandes estampes gravées sur acier, quatre planches imprimées en couleurs, une carte coloriée de la Touraine, plus de 300 gravures sur bois, de grande dimension : scènes historiques, portraits, paysages, monuments. — Le volume est en vente. Prix, broché : 100 francs. *A Paris, chez Delarue, libraire, quai des Augustins,* 11, *et chez A. Fontaine, libraire, passage des Panoramas,* 35 *; à Tours, chez A. Mame et compagnie, éditeurs.*

La Touraine, tel est le sujet d'une publication splendide par laquelle la maison Mame vient de prouver que si elle ne pouvait être égalée pour l'importance de la production, nulle autre ne devait la surpasser pour la beauté des produits. Les innombrables monuments de toute époque et de tout genre, les pittoresques vallées, les sites renommés que renferme cette province éminemment française, aussi favorisée par l'art que par la nature, se retrouvent dans ce magnifique volume, destiné à faire l'ornement des plus riches bibliothèques et des salons les plus élégants. La typographie a déployé dans cet ouvrage un luxe inouï ; deux de nos premiers peintres, MM. K. Girardet et Français, y ont semé à profusion des illustrations fort habilement exécutées tant sur acier que sur bois, et complétées par de brillantes impressions en couleurs. *La Touraine* a été inspirée par le concours universel qui vient de s'ouvrir au palais de l'Industrie ; nous pouvons lui prédire qu'elle en sortira avec honneur.

Le tome II de l'*Astronomie populaire* de François Arago vient de paraître. Ce volume traite de : la voie lactée, — des mouvements propres des étoiles et du système solaire, — du soleil, — de la lumière zodiacale, — des mouvements des planètes, — des comètes, — de Mercure et de Vénus. — Il offre l'exposé de recherches neuves et du plus haut intérêt sur la constitution physique de l'univers, et en particulier sur celle des principaux corps du système solaire.

Réclamations.

Avec le plus grand désir de rendre un compte fidèle de l'Exposition de l'industrie, nos collaborateurs, chargés, chacun, spécialement de la partie de l'Exposition qui se rapporte à ses connaissances et à ses études, sont encore néanmoins exposés à commettre des erreurs que nous ne demandons pas mieux que de réparer quand elles nous sont signalées. Que serait-ce si le même écrivain avait la prétention de rendre compte de tout ce que renferme le Palais de l'Exposition ? C'est pourtant ce qui se pratique ailleurs ; mais notre manière de procéder aura, nous l'espérons, une autorité supérieure, et déjà nous en trouvons la preuve dans les réclamations mêmes qui nous sont adressées :

— M. Plon, au sujet de notre article sur les œuvres d'imprimerie, relève une erreur de prix. Le portrait de femme qu'il a exposé, aquarelle obtenue par l'impression typographique, ne coûte pas 20 fr. — Ce prix de 20 fr. comprend l'encadrement, qui est de plus de 15 fr. C'est donc moins de 5 fr. pour le prix du portrait en feuille.

M. Plon nous signale d'autres aquarelles typographiques de son exposition. Il regrette de n'avoir pas vu d'avance notre rédacteur. Nous rendons justice aux travaux de M. Plon ; mais ce ne serait pas une bonne manière de juger l'exposition que de consulter les exposants.

— M. Silbermann, l'habile typographe de Strasbourg, réclame également sur ce qu'on a dit qu'il avait exposé de superbes épreuves chromo-lithographiques. Toutes les impressions de M. Silbermann sont des produits typographiques, et il signale plusieurs objets de son exposition pour protester contre ces mots, qu'il « n'opère qu'en *teintes plates.* » C'est en effet une erreur. M. Silbermann en fournit plus d'une preuve.

Correspondance.

Un cuisinier plus spirituel qu'il n'est utile pour être gâte-sauce nous écrit au sujet d'une vignette de notre dernier numéro représentant un cuisinier, la tête découverte devant un médecin. « C'est très-bien, dit-il, de particulier à particulier ; mais un cuisinier ! Il est de tradition, *dans notre art*, qu'on ne doit jamais se découvrir le chef, même en présence du plus grand personnage. Votre gravure a scandalisé jusqu'aux marmitons. De grâce, monsieur, n'y revenez plus, la colère pourrait nous gâter la main, et, ma foi, ce serait votre faute. »

— Le directeur des bals du Jardin d'Hiver nous envoie des annonces où il est dit que ces bastringues sont le rendez-vous de la meilleure compagnie. Le bal Mabille ne dit pas cela ; ceux qui ont besoin de son adresse savent bien la trouver.

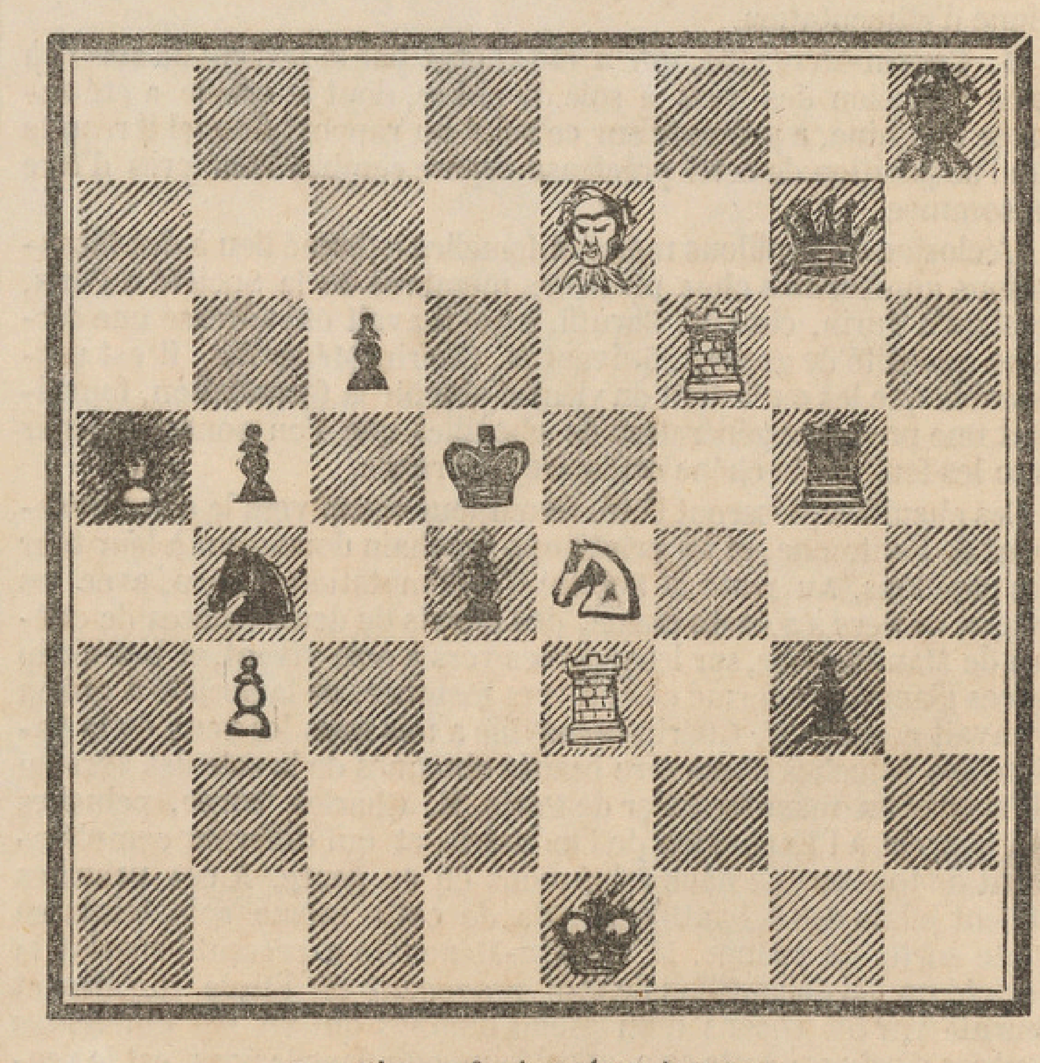
— *Un de nos abonnés.* Oh ! qu'il dit bien ce Johnson ; mais cela dirait trop.

— M. G. de M., à Mayence. Cela vous étonne ! Un de nos amis voulait parier, l'autre jour, qu'il ferait mettre aux nouvelles diverses, dans nos journaux, que l'ouragan de lundi avait enlevé le train sur le chemin de fer de Strasbourg et l'avait porté, sans dérailler, sur le chemin du Nord. Cela coûte 4 francs la ligne.

Echecs.

PROBLÈME N° 46.

PAR M. FANTACCI.



Les Blancs font mat en 4 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 44.

1, $\frac{\text{P } 5^{e} \text{ D éch.}}{\text{R } 2^{e} \text{ D (A)}}$; 2, $\frac{\text{F pr. T}}{\text{C } 6^{e} \text{ D éch.}}$; 3, $\frac{\text{R } 5^{e} \text{ CD}}{\text{R pr. P}}$; 4, $\frac{\text{T } 8^{e} \text{ D}}{\text{mat.}}$

(A) $\frac{}{\text{R à sa } 4^{e}}$; 2, $\frac{\text{T } 5^{e} \text{ CR éch.}}{\text{R } 5^{e} \text{ FR}}$; 3, $\frac{\text{R } 4^{e} \text{ D}}{\text{ad libit.}}$; 4, $\frac{\text{T matte.}}{}$

J. A. DE R.

Société d'acclimatation. — Le bombyx du chêne.

La Société impériale d'acclimatation a récemment terminé sa session par une séance dans laquelle il a été fait plusieurs communications intéressantes qui témoignent du succès des efforts tentés par la Société pour doter le pays d'espèces nouvelles dans le règne végétal aussi bien que dans le règne animal. C'est ainsi que par ses soins 155,000 bulbilles d'ignames de la Chine (*dioscorea batatas*) viennent d'être réparties, avec les instructions nécessaires pour leur culture, entre différentes zones de la France, de l'Algérie, de l'Angleterre, de l'Allemagne, du Piémont, de la Sicile, de la Sardaigne, etc. La rusticité de cette précieuse plante, la facilité avec laquelle elle s'est déjà reproduite sur notre sol, tout donne lieu d'espérer que des essais entrepris sur une aussi vaste échelle auront pour résultat de aire entrer définitivement dans la consommation cet agent économique d'alimentation.

M. Guérin-Méneville, qui a été chargé par la Société de suivre à Paris l'éclosion des vers à soie de chêne, dont la graine a été envoyée de Chine, a présenté sur ce sujet un rapport duquel il résulte que l'acquisition de cette précieuse espèce semble bien près d'être consommée.

L'éclosion de papillons mâles et femelles a donné lieu à des fécondations nombreuses chez plusieurs membres de la Société à Paris, ainsi qu'à Turin, chez M. Baruffi, à qui il avait été adressé une certaine quantité de graines. Suivant M. Guérin-Méneville, il est présumable que les œufs dont on vient d'obtenir la fécondation, fourniront une première génération de chenilles que l'on pourra nourrir avec les feuilles du chêne ordinaire de France.

Ces chenilles passeront l'été, feront leur cocon vers le commencement de l'automne, et au printemps prochain donneront à leur tour des papillons. Au reste la Société d'acclimatation a reçu, avec les cocons de vers à soie du chêne, des glands de deux espèces de chênes de Mantchourie, sur lesquels ces vers à soie vivent, et beaucoup de ces glands ont germé chez divers membres de la Société à qui on les avait confiés. M. Guérin-Méneville a mis sous les yeux de la Société des peluches d'une rare beauté obtenues de la soie des vers du chêne par un manufacturier de Paris, M. Charles Torne, peluches qui figurent à l'Exposition de l'industrie et qui diffèrent complétement de tout ce que nous fabriquons en ce genre. A ces peluches étaient joints des échantillons filés de cette même soie, teints en toute sorte de nuance. M. Guérin-Méneville a présenté aussi à la Société un bel échantillon de soie provenant de l'Inde anglaise et fournie par les cocons d'un grand bombyx qui vit sur différentes espèces d'arbres; cette soie, appelée *mooga* dans le pays, est le produit d'une espèce qui offre une grande analogie avec celle du chêne. Elle donne une idée de ce qu'on pourra obtenir de nos querciens; elle est d'une couleur grise lustrée et trouverait un emploi des plus favorables dans notre industrie.

A la fin de la séance M. le président a annoncé le nouveau don fait à la Société par l'émir Abd-el-Kader, d'un troupeau de vingt et quelques moutons de l'Asie Mineure qui sera prochainement dirigé sur Marseille.

Guides illustrés à 1 franc.

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE. — Rue Richelieu, 60.

En vente : Guide général dans Paris, 85 gravures.

Guide des Environs de Paris, 70 gravures.

Guide des Théâtres. Portraits des premiers acteurs de Paris dans leurs principaux rôles. 60 gravures. — Guide dans le palais de l'Industrie et des Beaux-Arts, 60 gravures.

Sous presse : Guide dans les promenades publiques de Paris. — Guide de la ligne du Nord : Londres et Cologne. — Guide sur les bords du Rhin.

Guide dans les monuments, églises, cimetières, etc. — Guide dans les musées et bibliothèques. — Guide de Paris à Londres. — Guide de Paris à Nantes. — Guide de Paris au Havre. — Guide de Paris à Strasbourg. — Guide de Paris à Bordeaux et Bayonne. — Guide de Paris à la Méditerranée. — Guide en France. — Guide en Belgique et en Hollande. — Guide en Suisse. — Guide en Italie. — Guide en Allemagne. — Guide en Espagne. — Guide dans Bruxelles. — Guide dans Londres. — Guide dans Vienne. — Guide dans Rome. — Guide dans Florence, etc., etc.

Chaque Guide contiendra de 80 à 90 dessins, selon les besoins du texte, et sera composé de 180 à 220 pages.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE.

VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

10 VOLUMES IN-18. — Rue Richelieu, 60.

Curiosités littéraires. — Bibliographiques-biographiques. — Des traditions, légendes, etc. — Des beaux-arts et de l'archéologie. — Philologiques et géographiques. — Des origines et des inventions. — Militaires. — Anecdotiques. — En préparation : Curiosités historiques.

TABLEAU DE PARIS. Ouvrage illustré de plus de 1,500 gravures sur toutes les curiosités parisiennes, par EDMOND TEXIER.

PAR EDMOND TEXIER.

2 vol. de 400 pages, format de *l'Illustration*.

Prix : 30 fr les deux vol. brochés. — Belle reliure anglaise : 40 fr.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

TABLEAU HISTORIQUE, POLITIQUE ET PITTORESQUE DE LA TURQUIE ET DE LA RUSSIE, 1 vol., format de *l'Illustration*, avec plus de 200 gravures;

PAR MM. JOUBERT ET FELIX MORNAND.

Prix : 7 fr. 50 c. broché — Belle reliure anglaise : 10 fr.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Maintenant les étrangers descendent en masse, on le sait, aux hôtels parisiens.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

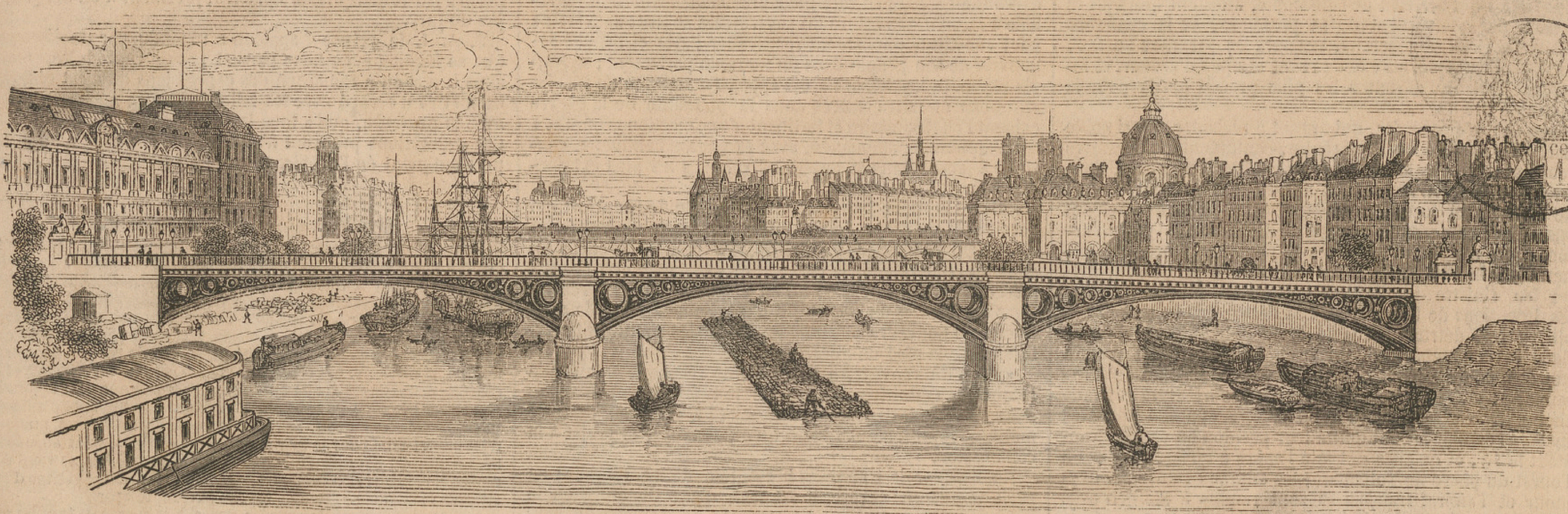
L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

28 JUILLET 1855.

TIMBRE IMPÉRIAL cen. 6. SEINE

IMPÉRIAL cen. 1½



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 648. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — De l'assistance sociale. — Courrier de Paris. — Correspondance de Crimée. — Viaduc de la Mayenne, à Laval. — Chronique littéraire. — L'amant de la forêt. — Exposition universelle des beaux-arts; réalisme. — Exposition de l'industrie; les bronzes (1er article). — La Touraine. — Le secret de la Bianetti (suite). — Revue scientifique. — Le *Guide illustré dans l'Exposition*. — Le porte-drapeau Poidevin. — Etc.

Gravures : Les prisonniers russes et la bénédiction du pope. — Une tente d'ambulance devant Sébastopol. — Explosion d'un caisson russe. — Batterie flottante russe devant Yéni-Kaleh. — Le viaduc de la Mayenne. — Le Christ au jardin des Olives, par M. Jalabert. — La Mort de César, par M. Court. — Le Tintoret et sa fille, par M. Léon Cogniet. — Benvenuto Cellini, par M. Robert Fleury. — Une Diseuse de bonne aventure, par M. Schnetz. — Illustrations de la Touraine : le château de Chenonceaux; le menhir des Erables; la cathédrale de Tours; fontaine du Grand-Marché, à Tours; Jeanne Darc au château de Chinon. — Illustrations du *Guide dans l'Exposition*. — Le porte-drapeau Poidevin. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Les nouvelles de Crimée, peu intéressantes cette semaine, se résument dans les dépêches télégraphiques du général Pélissier; les voici dans leur ordre :

« 16 juillet, 11 heures du soir.

« L'ennemi, qui avait cherché vainement pendant plusieurs jours à arrêter nos cheminements de gauche devant la tour Malakoff, a tenté pendant la nuit dernière de nous faire reculer. Il a été repoussé par la première division du second corps.

« Trois fois les Russes se sont élancés sur nos tranchées en jetant leurs cris habituels, et à chaque tentative ils ont dû se retirer devant le feu et le calme de nos soldats, en abandonnant plusieurs des leurs sur le terrain.

« Le général de tranchée Vinoy avait pris de très-bonnes dispositions qui ont beaucoup contribué à ce succès. »

« Crimée, le 18 juillet 1855, onze heures du soir.

« Les Russes ont fait une petite sortie la nuit dernière contre les attaques d'Inkermann. Il va sans dire qu'elle a été repoussée.

« J'ai visité aujourd'hui mes travaux de Kamiesh; ils marchent bien et se complètent. »

« 23 juillet, onze heures du soir.

« L'ennemi semble avoir pris l'alarme la nuit dernière : il a fait un feu très-vif à la droite et à la gauche des attaques. Nos batteries y ont répondu avec la même vivacité et avec succès.

« J'ai de bonnes nouvelles d'Yéni-Kaleh; tout y marche bien sous

Les prisonniers russes et la bénédiction du pope, à Toulon. — D'après un croquis de M. Letuaire.

la direction du lieutenant-colonel Osmont, qui a mis Kertch à l'abri de tout désordre. »

Il ne s'est donc rien passé d'important sur nos lignes jusqu'à la date du 26; du reste, toutes les correspondances annoncent comme imminente une nouvelle attaque contre la tour Malakoff, probablement précédée d'un bombardement; sans préjuger les événements, on peut reconnaître cependant que tous les éléments de succès se préparent. Les lettres qui arrivent de Sébastopol, attestent que tout le monde paye largement de sa personne, et la confiance est générale. Les généraux, toujours les premiers au feu, donnent l'exemple, les officiers sont remplis d'ardeur, et les soldats brûlent d'affronter les plus grands périls pour la gloire de nos armes.

Les flottes combinées, qui auront à réclamer une si noble part dans cette épopée glorieuse, continuent à poursuivre leurs succès dans la Baltique. Le capitaine Yverlton, commandant de *l'Arrogant*, a détruit entièrement le fort de Lovisa, et incendié les magasins du gouvernement russe, qui contenaient des approvisionnements pour l'armée; on a malheureusement à déplorer l'incendie général de la ville, malgré les précautions prises pour éviter ce sinistre inutile, et qui n'était nullement dans les intentions de l'agresseur. Des détachements des flottes alliées ont détruit, dans la dernière moitié de juin et dans le commencement du mois de juillet, un certain nombre de petites places fortes dans le golfe de Finlande, et entre autres Swensksund, le fort Slava et Svantholm. *Le Geiser*, arrivé de Margen, apprend que les escadres combinées ont quitté leur position en vue de Cronstadt le 14, et qu'elles ont jeté l'ancre à quelques milles à l'ouest du phare de Tolboukin; les amiraux Dundas et Seymour et l'amiral français se sont rendus à Margen avec quelques navires; l'amiral Baines reste avec le gros de la flotte en vue de Cronstadt. La présence des amiraux à Margen semble présager quelque gros événement; ils ont là une escadre de cinquante bâtiments. Dans la soirée du 14, le capitaine Yelverton alla faire une reconnaissance du côté de Wyborg: après une escarmouche de quelques instants, et du côté des Anglais une perte de 7 ou 8 hommes, le capitaine Yelverton revint avec les embarcations, rapportant tous les renseignements nécessaires sur la position de l'ennemi.

Le Nouvelliste de Hambourg publie, d'après son correspondant de Saint-Pétersbourg, des détails navrants sur la situation des blessés et des malades russes en Crimée. Les moyens pour les recueillir et les médecins pour les soigner manquent absolument à Simphéropol et à Nikolaïef aussi bien qu'à Sébastopol. Ces malheureux restent souvent des journées entières sans trouver un abri.

Le général Murawieff a tout à coup abandonné le siége de Kars; on suppose qu'il veut surprendre Erzeroum, qui serait dégarni de troupes, ou qu'il se propose d'attaquer les Turcs en rase campagne.

La nouvelle de la mort de l'amiral Nachimoff, frappé d'une balle au front, dans le bastion Central, devant Sébastopol, est confirmée.

Le Journal de Saint-Pétersbourg publie une relation étendue de l'affaire de Hango-Ald. C'est une réponse du ministre de la guerre, prince Dolgorouski, à l'amiral Dundas, commandant les forces navales britanniques dans la mer Baltique. On y lit que l'Empereur, aux points désignés pour échange de communications entre les commandants des forces en présence : Cronstadt, Sweaborg et Revel, a bien voulu ajouter quatre autres points où le pavillon parlementaire anglais ou français sera reçu : Libeau, Windeau, Wasa et Torico.

La lettre du ministre russe signale à l'attention du commandant des forces anglaises des faits qui se sont passés dans les golfes de Finlande et de Bothnie, où des officiers de la marine royale ont détruit des embarcations privées, qui, sans mâture et sans être chargées, se tenaient à l'ancre au fond des criques les plus reculées de la côte.

Dans le parlement anglais, la motion de M. Roebuck a été, comme on devrait s'y attendre, repoussée par une majorité de 137 voix en faveur du ministère; on s'étonne même qu'elle ait pu rassembler tant de suffrages. Tout fait croire du reste que, sauf des circonstances exceptionnelles qui peuvent se présenter, le ministère de lord Palmerston durera au moins jusqu'à la session prochaine, car, comme il le disait lui-même à la tribune : Que ceux qui croient pouvoir mieux que nous tenir le timon des affaires se présentent, et nous descendrons avec bonheur de notre poste; mais, en attendant, ne nous enlevez pas la confiance de l'opinion publique, par une opposition rétrospective! L'Assemblée a ri, sans s'arrêter davantage à cette proposition.

Sur la question de l'emprunt turc, après quelques hésitations causées par les discours de M. d'Israëli et de M. Cobden, la victoire est encore restée au ministère; lord Palmerston a rappelé en quelques mots à quelles conditions pénibles et coûteuses il nous fallait pousser cette guerre entreprise pour sauver la Turquie, conditions qui demandent des sacrifices extraordinaires.

LORD PALMERSTON. « On veut la continuation de la guerre, et l'on s'étonne que la Turquie ne puisse pas la continuer sans des moyens extraordinaires; mais l'Angleterre ne pourrait pas la continuer sans des moyens extraordinaires; la France ne peut pas la soutenir sans des moyens extraordinaires. L'Autriche ne peut même pas soutenir son armée sur le pied de guerre; elle la réduit, parce que ses moyens ordinaires ne lui permettent pas de la garder.

« Notre but, aujourd'hui, est de donner à la Turquie le moyen de soutenir la guerre, à laquelle nous nous sommes engagés à coopérer, par des sacrifices considérables : est-ce dans un tel moment que la Chambre des communes viendrait dire à la couronne que l'on ne donnera pas d'assistance à la Turquie notre alliée, pour soutenir cette guerre? Si la Chambre, comme je le pense, est toujours, comme le pays, d'avis que la guerre doit être continuée avec vigueur, elle ne soulèvera pas d'objection sérieuse contre une combinaison qui, après tout, n'est qu'un détail. »

Le Morning Chronicle présente comme inévitable et comme imminente une dissolution du parlement. « Le parlement actuel, élu sous les auspices de lord Derby, a complétement perdu la confiance du pays, dit ce journal; une élection générale peut seule rétablir la balance dans la constitution, qui a été neutralisée par l'esprit de parti. Si une dissolution a lieu, ce sera pour proclamer l'adhésion nationale à la politique future du pays. Notre auguste souveraine peut constitutionnellement rechercher l'avis et l'appui renouvelé de son peuple dans un nouveau parlement; le peuple répondra loyalement à cet appel. La stabilité de nos institutions et notre succès dans la poursuite de la guerre exigent l'effet salutaire et fortifiant d'une élection générale. »

La diplomatie allemande, avec sa finesse habituelle, continue à lancer dans le public les versions les plus extraordinaires.

Suivant certains journaux, c'est la Diète de Francfort qui aurait voté un projet de résolution se résumant ainsi :

« 1° On remerciera l'Autriche des peines qu'elle s'est données pour rétablir la paix; 2° on exprimera que l'on est d'accord avec l'Autriche; qu'en considération des résolutions antérieures de la Diète, il n'est pas nécessaire de contracter de nouvelles obligations; 3° que les contingents resteront sur le pied de guerre.

« On a dû renvoyer à la prochaine séance le vote sur la résolution définitive, parce que le représentant bavarois manquait des instructions nécessaires à ce sujet. Pour ce motif, ce représentant voulait qu'on renvoyât le projet à la commission. »

En Espagne la tranquillité est loin d'être rétablie; on parle vaguement encore, il est vrai, d'une dictature en la personne d'Espartero ou d'O'Donnel; ce malheureux pays aurait, en effet, besoin d'une direction forte et énergique afin de faire cesser les troubles et les dissensions qui le désolent. En Catalogne, les ouvriers ont repris leurs travaux, mais leur obéissance n'est que momentanée.

Le vapeur *le Baltic* a apporté à Liverpool la malle de New-York du 11 juillet. On s'occupait exclusivement dans les régions politiques de la question espagnole. M. Jefferson Davis a annoncé dans un meeting qu'avec tout le Sud il saisirait la première occasion de porter le drapeau des Etats-Unis dans l'île de Cuba, et qu'il fallait profiter de l'état de guerre des puissances européennes. M. Many voudrait régler cette affaire à l'amiable, mais le président hésite entre lui et les hommes politiques du Sud.

Le Moniteur du 23 contenait un article qui avait vivement ému les nombreux industriels qui pensent qu'une juste protection des produits nationaux est indispensable à la prospérité et au développement de l'industrie française. Cet article avait pour titre : Résultats de la liberté de commerce inaugurée depuis peu en Angleterre; il paraissait d'autant plus un avertissement du gouvernement au profit des libres échangistes, qu'il portait la suscription du ministère du commerce. Dans le n° du 24 *le Moniteur*, pour répondre à ces craintes intéressées, rectifie dans la note suivante ce que cette communication pouvait avoir de menaçant :

« Quelques personnes ont cru, en voyant dans *le Moniteur* de ce matin une publication qui portait l'indication « de *Ministère du commerce*, qu'il s'agissait de documents « fournis par l'administration française. Cette pièce est un « document parlementaire émané du *Board of trade*, et « l'administration française y est complétement étrangère. »

Etrangère allait sans dire. Ce n'est donc plus qu'une statistique prise dans les revues anglaises, et une statistique nécessairement plus ou moins exacte.

Le Moniteur du 24 contenait un rapport intéressant sur les sociétés de secours mutuels. D'après ce document, rédigé par M. de Melun, ces sociétés sont en progrès dans toute la France et ont rendu de grands services, notamment à l'époque du choléra. On ne peut qu'applaudir aux efforts faits pour universaliser ces institutions.

Les nouvelles des départements sur l'emprunt sont à peu près uniformes. On présume, avec toute apparence de raison, que le chiffre de la souscription sera triple de la demande. Les agents de change, dans les villes de parquet, achètent déjà les promesses avec prime de 30 à 40 francs par 1,000 fr.; ce chiffre de revente contribue à encourager les souscripteurs qui ne demandent qu'à être contenus.

Le préfet de police vient de publier l'avis suivant :

« L'affluence des souscripteurs à l'emprunt national s'accroît chaque jour aux abords du ministère des finances et des mairies, de manière à gêner la circulation sur la voie publique.

« Le matin, en effet, après la distribution des cartes d'admission pour les souscriptions de la journée, les personnes qui n'ont pu en obtenir s'établissent en permanence dans la rue jusqu'au lendemain matin, afin d'être les premières à profiter de l'ouverture des bureaux. Il en est même qui, moyennant une rétribution, se chargent de garder des places pour les vrais souscripteurs.

« Ces rassemblements, qui, à part l'inconvénient signalé plus haut, ont pour résultat d'exposer les souscripteurs à des fatigues inutiles, ont appelé la sollicitude de l'administration.

« Il a donc été décidé que nul ne pourrait à l'avenir stationner dans la rue après l'heure de la distribution des cartes; mais les personnes qui désirent souscrire seront autorisées à prendre leur rang *dès quatre heures du matin*.

« Pour donner d'ailleurs toute facilité aux souscripteurs, de nouveaux bureaux vont être établis sur divers points. »

On ne peut qu'applaudir à ces mesures préservatrices. Et, au surplus, on a découvert que beaucoup de ces souscripteurs n'étaient pas sérieux, la plupart trafiquant de leur numéro d'inscription à la Bourse même, où cette valeur avait un cours. — On a rapporté ce trait caractéristique de deux individus, étonnés de se rencontrer dans cette *queue* : — Tiens! tu viens acheter des rentes, toi? — Pourquoi pas? — Alors rends-moi mes quinze sous.

Le banquet offert à S. A. I. le prince Napoléon, président de la commission impériale, par MM. les membres du jury international, a eu lieu lundi de cette semaine au Jardin-d'Hiver, qui, pour cette fête, avait été disposé avec le plus grand luxe. Cinq grandes tables, autour desquelles 320 convives sont venus s'asseoir, étaient dressées au milieu des trophées de drapeaux nationaux et étrangers.

Deux toasts ont été portés au dessert : le premier à l'Empereur, à l'Impératrice et à la famille impériale par M. Dumas, membre de la commission impériale, ancien ministre de l'agriculture et du commerce; le second au prince Napoléon par le marquis de Hertford, président d'un des groupes du jury.

S. A. I. le prince Napoléon a répondu par un discours que sa longueur ne nous permet pas de reproduire, mais dans lequel on a remarqué des expressions qu'il est difficile de mettre d'accord avec les faits visibles, à moins de dire, avec le proverbe, que « tous les chemins mènent à Rome. » Ces expressions prouvent d'ailleurs que le Prince a un juste pressentiment de l'avenir, et nous n'y faisons point d'objection.

PAULIN.

De l'assistance sociale.

Il existe dans l'Etat une administration très-relevée par son objet, qui est le soulagement de la misère; très-importante par son étendue, puisqu'elle embrasse la France entière; très-digne d'attention par la grandeur des intérêts qu'elle régit, puisqu'elle dispose d'un budget annuel de près de soixante-dix millions : c'est l'administration de l'assistance publique. Cependant elle est peu en évidence; elle fait peu parler d'elle. Elle échappe en grande partie à la centralisation, si puissamment constituée chez nous; la surveillance et le contrôle dont elle est l'objet ne paraissent exister que pour la forme. Qui connaît le régime, les défauts, les abus des nombreux établissements qu'elle embrasse? Les questions qui s'y rattachent, quoique d'un intérêt vital pour la masse de nos populations, sont abandonnées à un petit nombre d'hommes spéciaux. Aussi rien ne vient déranger la routine et l'immobilité qui règnent dans notre système d'assistance : l'ignorance générale est son plus sûr rempart.

Ici, comme partout, le premier progrès, la source de tous les autres, c'est de porter les questions devant le juge suprême, le public. On ne l'avait point fait encore pour l'assistance sociale. Les renseignements restaient dispersés dans des rapports, des mémoires, des comptes rendus : M. Hubert-Valleroux les a rassemblés, condensés dans un volume d'une médiocre étendue, d'une lecture facile et agréable. Son traité de *l'Assistance sociale* offre un précieux travail d'ensemble, il répand une vive lumière sur un sujet qui ne saurait être trop connu, trop médité. L'histoire, l'origine et les progrès de l'assistance chez les différents peuples, et particulièrement en France, l'état actuel de nos institutions de bienfaisance publique, les réformes qu'il convient d'y introduire, tel est le vaste cadre que l'auteur s'est tracé et qu'il remplit avec succès.

L'antiquité païenne ne connut point l'assistance publique telle que nous la pratiquons aujourd'hui. L'inégalité entre les classes sociales et l'institution de l'esclavage en excluaient jusqu'à l'idée. Tomber au rang des esclaves ou mourir, c'était l'inévitable alternative pour les enfants abandonnés, et, en général, pour tous les déshérités de la fortune. On ne peut simplifier davantage le problème de l'assistance. C'est avec les idées d'égalité et de fraternité répandues par le christianisme que commence la bienfaisance sociale. Elle porte ses plus beaux fruits dans la primitive église. M. Hubert-Valleroux, d'accord avec M. Moreau-Christophe, rend une entière justice aux *diaconies* : c'était une admirable organisation des secours à domicile, seuls en usage dans ces siècles qui ont mérité d'être appelés les temps héroïques du christianisme. A l'avénement de Constantin tombe cette belle institution, étroitement liée à la primitive démocratie chrétienne. La décadence prenait son cours pour des siècles. « A la charité discrète et à domicile s'était substituée l'aumône publique, qui dégrade, et qui bientôt enlève aux pauvres toute décence et toute pudeur. » Les hôpitaux et les hospices, création de cette époque que le moyen âge nous a transmise, n'apportèrent au mal que de faibles palliatifs. D'ailleurs le clergé et l'autorité royale y avaient laissé pénétrer les plus monstrueux abus, et il ne fallut rien moins pour les renverser que la secousse extraordinaire imprimée par la Révolution. Là encore l'ancien régime avait abouti au scandale et à l'impuissance.

Nos premières assemblées nationales posèrent les grands principes de l'assistance, mais elles ne parvinrent pas à les organiser en institutions fortes et durables. L'œuvre reste encore en grande partie à accomplir : M. Hubert-Valleroux le prouve dans son *Exposé critique des institutions de l'assistance sociale*. Nous avons lu avec un intérêt particulier cette partie de l'ouvrage, où les faits abondent, où les abus sont courageusement dévoilés. Elle sert admirablement de préparation à la dernière partie, qui traite des réformes proposées par l'auteur; car elle fait naître un vif et légitime désir de voir autrement employer les ressources de la charité publique.

M. Hubert-Valleroux présente un plan de réorganisation qui embrasse toutes les parties du service et tous les genres d'établissements. Parmi les réformes les plus radicales et qui s'éloignent davantage des idées reçues, nous citerons l'obligation, pour les patrons et les maîtres, de supporter les frais de maladie de leurs salariés et domestiques; le devoir d'assistance mutuelle imposé aux membres de chaque famille, ou ce que l'auteur appelle la *taxe de la parenté*; enfin la recherche de la paternité dans l'intérêt des enfants abandonnés. Ce dernier point est l'objet d'une discussion approfondie, où l'auteur apporte des arguments nouveaux et d'un grand poids. Alors même qu'il ne convainc pas, il fait penser, il pousse les intelligences en avant. Les nombreuses réformes qu'il réclame en faveur des aliénés, des sourds-muets et aveugles, des diverses catégories de malades et infirmes, nous ont paru en général le vœu d'un esprit pratique et d'un cœur généreux. Sur la question controversée des secours à domicile ou du traitement dans les hôpitaux, l'auteur adopte un parti mitoyen : il veut qu'on laisse aux pauvres malades le choix entre les deux modes de traitement. Il se sépare ici de M. Moreau-Christophe, éloquent défenseur des secours à domicile, et qui propose même de rétablir les diaconies de l'antiquité chrétienne. Nous avouons que les scrupules de l'auteur nous touchent médiocrement, et nous croyons, avec M. Moreau-Christophe, que, dans une société fondée sur la justice, les secours à domicile deviendraient bientôt la règle générale. Au reste, la réforme moins radicale où s'arrête M. Hubert-Valleroux, a cela d'heureux qu'elle ne s'oppose à aucun progrès, et qu'elle ménage les nécessités présentes sans entraver l'avenir. L'option étant laissée aux malades, à mesure que les classes laborieuses croîtront en moralité et en bien-être, on adoptera de préférence le mode de secours qui respecte les droits de la famille : le régime hospitalier ne sera plus qu'un souvenir d'une époque de transition.

Pour l'histoire et les applications pratiques, nous ne trouvons guère qu'à louer chez l'auteur. Mais il nous semble que philosophiquement son livre laisse à désirer. L'idée même qui en fait le sujet, l'assistance légale, n'est pas assez nettement définie. Quelle est, en fait d'assistance et de bienfaisance, la fonction propre de l'État? L'État fait-il l'aumône? Est-il chargé de toutes les misères, involontaires ou non? Y a-t-il un droit positif à l'assistance, et dans quels cas? L'ordre de justice ne se confond point avec l'ordre de miséricorde ou de charité; les misères méritées et les malheurs invo-

lontaires ne peuvent être placés sur la même ligne et ne sauraient conférer les mêmes droits. Les premières ne sont-elles pas exclusivement du ressort de l'assistance sociale, les autres étant réservés à la charité privée? On a trop négligé jusqu'ici une distinction si fondamentale La pensée que l'État fait l'aumône anime plus ou moins ceux qui distribuent les secours publics, et elle pèse à ceux qui les reçoivent. Peut-être, à la lumière de ces idées générales, l'auteur eût vu plus profondément dans le passé et plus loin dans l'avenir.

L'utilité, les mérites éminents de *l'Assistance sociale* subsistent malgré cette lacune. L'ouvrage intéresse, il attache; il plaide avec chaleur la cause des pauvres et des déshérités. Il s'inspire des plus nobles motifs de l'ordre moral et religieux. On y apprend beaucoup, mais la générosité des sentiments et une courageuse indépendance de pensée le relèvent au-dessus des livres de pure science. L'auteur a travaillé pour l'avenir. Quand on voudra sérieusement réorganiser l'assistance sociale, le livre de M. Hubert-Valleroux sera un des premiers à consulter.

F. HUET.

Courrier de Paris.

Ce pauvre monde des heureux, on ne lui laissera donc pas le temps de respirer! Jamais encore ceux qui n'ont rien à faire n'eurent plus d'occupations; en proie aux ardeurs de l'été, ils vont danser, ils dansent. Les bals de jour n'effrayent plus les belles de nuit; puis, le soir venu, on se repose dans une nouvelle agitation, celle de la comédie de paravent. L'art des Rose-Chéri et des Allan, et même l'art d'une Déjazet n'a plus de mystères pour une infinité de nos mondaines, et c'est un charme et une surprise de plus pour leurs hôtes de l'étranger.

Ailleurs, c'est-à-dire partout, l'encombrement continue, et voilà que les *trains de l'exposition* menacent de l'accroître encore. Une statistique, véridique comme elles le sont toutes, évalue cette population supplémentaire et flottante à cinq cent mille âmes, et tout cela pullule, marche et roule par la ville, chaque famille exotique à la remorque d'une autre famille indigène qui lui sert de cornac. Il n'est pas jusqu'aux domestiques qui ne demandent des congés à leurs maîtres pour promener des connaissances. Si l'on s'étouffe aux barrières et sur la voie publique, on est du reste fort à l'aise dans les hôtels et autres garnis, la plupart de ces spéculateurs comptaient bien avoir à refuser du monde, et il y a eu désappointement de ce côté-là. Quoi qu'en dise la grande presse en ses historiettes, Paris sait trop bien vivre pour laisser ses hôtes coucher à la belle étoile ou pour les rançonner à outrance. On veut pourtant qu'une dame soit venue d'Amiens avec une provision de pâtés, dans la crainte de manquer de pain à Paris; on veut encore que des provinciaux fantaisistes se soient réfugiés à *l'hospice Dubois* pour y faire bonne chère à bon marché, et... nous le voulons bien aussi.

La grande émotion du jour, et qui se prolongera pendant un mois, c'est l'arrivée prochaine de S. M. la reine Victoria, un de ces événements d'autant plus mémorables qu'il n'a presque pas de précédents dans l'histoire. Henri VIII, rendant visite à François Ier, ne dépassa pas le camp du Drap-d'Or. La reine Victoria accepte l'hospitalité impériale pendant plusieurs jours. C'est au château de Saint-Cloud qu'elle doit résider; grâce à une attention délicate, elle se retrouvera là dans son château de Windsor, entre Paris et Versailles. S. M. Britannique amène une suite considérable, c'est-à-dire l'élite de la population de ses trois royaumes. Il est du devoir de tout gentleman de suivre sa souveraine à l'étranger, l'étiquette l'exige et son affection le lui commande encore plus. Le faubourg Saint-Honoré et le faubourg Saint-Germain auront-ils assez d'hôtels pour loger cette multitude dorée? A ce sujet, voici un beau trait d'hospitalité : le propriétaire de l'habitation la plus somptueuse des Champs-Élysées vient de la mettre à la disposition d'un noble lord et de sa famille, sans en distraire la moindre chambrette pour son usage particulier.

On a déjà dit et on ne saurait trop redire que cette féerique avenue des Champs-Elysées sera bientôt la rue la mieux bâtie et la plus affairée de la capitale. Les hauts fonctionnaires de l'État, de même que les plus grands dignitaires de la Bourse, s'y disputent le terrain à prix d'or. L'avenue Gabrielle offrira bientôt la plus charmante bandière de palais romains, étrusques, palermitains, dont les heureux possesseurs sont ou seraient S. A. le prince Napoléon, M. Fould, M. Pereire, et Mlle Rachel. Champs-Elysées toujours : Dans les terrains qu'on dispose en forme de nouveaux jardins pour l'embellissement de l'hôtel qu'occupera Mme la comtesse de Montijo, un arbre glorieux sera respecté sans doute : c'est un saule pleureur dont la provenance est précieuse, puisqu'il est né à Sainte-Hélène sur la tombe même de l'Empereur. N'ayant pas le temps de faire aujourd'hui la légende de cet arbuste, bornons-nous à constater son existence, ignorée peut-être de l'illustre propriétaire.

Autre digression. Des impatients nous ayant demandé pourquoi l'*Almanach impérial de* 1855 n'a pas encore montré ses feuilles, on peut leur répondre qu'ils ne perdront rien pour avoir attendu si longtemps : le retard aura profité au livre, qui vient de paraître orné de portraits. C'est une innovation heureusement renouvelée des cours allemandes et de l'*Almanach de Gotha.*

Les colonnes du *Moniteur*, naguère surchargées des noms de ceux de nos compatriotes autorisés à porter des décorations étrangères, offraient une liste glorieuse que tout le monde aura lu avec une émotion bien légitime. C'est la liste des braves blessés et décorés sous les murs de Sébastopol; des dévouements purements civils ont reçu aussi leur récompense. Dans le nombre, il faut distinguer absolument un enfant de dix ans, — il s'appelle Pierre Mazon, — lequel, au péril de ses jours, a sauvé un homme et mérité une médaille de *deuxième classe.* Mais qu'importe la catégorie de la récompense, l'action est de première classe, et c'est l'essentiel.

A propos de récompenses, l'Académie continue à faire parler des siennes. Le prix Montyon aura cette année de nombreuses *lauréates.* Toutes sortes de Corinnes, armées à la légère, sont descendues dans l'arène, et disputent la palme aux rimeurs patoisants. La beauté de leurs vers ne saurait tenir contre les vers de la beauté. Des mythologues de petite chronique prétendent qu'on a vu parfois tel Jupiter du fauteuil se transformer en pluie-Montyon pour arriver au boudoir de Danaé, et le denoûment de l'histoire aurait donné un démenti à la fable. Ce serait une manière bien originale de s'assurer si la prétendante est digne du prix qu'on lui décerne. Ici comme ailleurs, on a ses médailles de deuxième classe, et l'on déroge beaucoup au principe de l'égalisation des récompenses. L'Académie tarife aussi son monde et couronne la vertu par fractions. Il y aura cette année, comme toujours, des moitiés et des quarts de vertu, la plupart même, tant la concurrence est grande, — se trouvent ajournées après plus ample examen de leurs vers ou de leurs belles actions, et ne seront proclamées vertus que sous bénéfice d'inventaire. Dans tous les temps on s'est représenté le sénat littéraire de la France comme une assemblée de muets qui n'avaient rien à faire, lorsqu'au contraire ces messieurs travaillent comme des Bénédictins. Pour que personne n'en ignore, les séances particulières de l'Académie deviendraient des séances publiques, mais le bureau propose, et c'est la majorité qui dispose. Ainsi tomberaient les mauvaises plaisanteries à l'endroit du dictionnaire, et le public admis au spectacle de l'enfantement ne lui refuserait pas sa bénédiction.

La principale nouveauté de cette saison brûlante, c'est que les théâtres regorgent. Il y a foule surtout pour la tragédie qui moissonne abondamment sur le terrain Ventadour devenu si ingrat pour la musique. Ce prodige est dû à Mme Ristori, dont la spéculation voudrait bien exploiter le talent. Un accapareur lui aurait offert des sommes folles pour la promener sur tous les continents, mais l'éminente actrice, en femme bien née et bien élevée qu'elle est, ne veut pas courir si loin après la fortune. La place étant libre, et le siége vacant au Théâtre-Français, rien ne s'oppose à ce qu'elle y entre, et son engagement sera conclu un jour ou l'autre, s'il ne l'est déjà, et on dit qu'il l'est. Puisse l'exemple donné par Mme Ristori profiter à celles de ces dames qui font métier et marchandise du relief que Paris leur a donné, et qui préfèrent à ses suffrages quelques poignées d'or de plus, à recueillir chez les Yankees. Je n'ai pas à constater la vogue extraordinaire de l'Opéra-Comique; mais, sans empiéter sur les domaines, — *regna assignata*, — de notre confrère musical, c'est un trait de mœurs à relever dans une chronique parisienne que cet enthousiasme frénétique de la province pour l'Opéra-Comique. Venir à Paris tout exprès pour voir l'Exposition, en vérité la province n'y songe guère, les spectacles ne sont pour elle qu'une distraction, mais l'Opéra-Comique c'est son besoin, sa passion et sa vie. Le Vaudeville seul, au bon temps où l'on y chantait, eut sa part dans ce fanatisme; on emportait au chef-lieu tous ses refrains, et il y en avait pour dix ans à les fredonner, mais aujourd'hui le Vaudeville ne chante plus, ou bien il ne connaît plus qu'une chanson, la chanson de Marco.

Ce même théâtre vient de nous rendre cette horrible Marco sous le nom d'Olympe, et il a plu à M. Augier, cet esprit si délicat et si distingué, d'en faire une baronne d'Ange qui aurait réussi. J'imagine que l'auteur, honnêtement indigné de tout le bruit qui s'est fait dans ces derniers temps autour des filles de marbre, et de l'importance attribuée aux femmes du demi-monde, aura voulu en finir avec elles, et, sous ce rapport, je ne sais rien de plus méritoire que sa pièce. Laissez passer la justice du poëte comique : M. Augier a tiré sur cette engeance à bout portant, et il l'a exterminée dans la personne d'Olympe, on n'en parlera plus. Au risque de venir après une douzaine de récits, nous devons vous dire que cette demoiselle Olympe Tavernier, une villageoise pervertie, après avoir rôti le balai dans la grande ville, a rencontré dans les bocages de la Chaumière ou de Mabille, un jouvenceau de bonne maison et de bonne mine qui est devenu son mari légitime. Six mois déjà passés, le jeune homme a dérobé de son mieux à sa famille les antécédents d'Olympe, la tenant un peu en pénitence dans un vieux castel de Bretagne; douce pénitence pour la détenue, si elle aimait le geôlier, mais ces demoiselles n'aiment que leur fantaisie, et la fantaisie d'Olympe, c'est d'être présentée à l'oncle de son mari, un marquis de Puygiron, ambassadeur de France à Berlin, en congé aux eaux de Spa, pour raison de santé.

Or à Spa,—comme dit l'infatigable touriste Adolphe Joanne dans un nouveau petit livre de sa spirituelle façon,—la vie se passe à pied, à cheval, en voiture; ce qu'on a fait des vingt-quatre heures de la journée? on l'ignore, et c'est tout dire. A Spa, en fait de malades, il n'y a que des gens qui sont guéris. Toutes sortes de beautés viennent s'y guérir, par le bal, d'avoir trop dansé l'hiver; il leur est ordonné, de par toutes les facultés, de s'y faire parées, souriantes et séduisantes. On y boit trois petits verres d'eau, mais aussi on y fait trois grandes toilettes par jour, on se promène pour se délasser du cheval, on monte à cheval pour se reposer de la voiture; le spectacle est le bienvenu après le bal, et le bal lui-même est l'avant-coureur du souper. Ajoutez que ce séjour des grâces est aussi celui des ris et de tous les jeux, et que l'on s'y trouve en bonne compagnie, sans préjudice de la mauvaise. Mme Olympe sait tout cela pertinemment, et la présentation aux grands parents se réduit à un prétexte pour renouer avec son monde. Au bout d'une scène de patelinage très-bien filée et où la drôlesse a menti avec une impudence qui remplit d'horreur l'âme de son candide époux, elle est rentrée en grâce avec les Puygiron; la voilà honorée, la voilà marquise, mais ce n'est pas là son compte. Cette malheureuse regrette la bourbe de sa vie infâme, elle vient de retrouver un complice de ses désordres, et tout à l'heure encore elle se faisait *faire un cadeau* par le premier venu, si bien que lorsque son associé par-devant notaire s'efforce de rallumer en elle la lumière du cœur, elle ne trouve rien à lui répondre, sinon : je m'ennuie, ou plutôt vous m'ennuyez prodigieusement, mon cher, vous et votre famille; si je vous ai épousé, c'était pour arriver à une séparation. Donnez-moi ma liberté et 500,000 fr., et nous serons quittes. Ici commence un spectacle assez douloureux, et l'auteur a dû recourir à toute son habileté pour le rendre à peu près supportable. En présence de ce mari qui dévore sa honte pour sauver les apparences, Olympe ne songe qu'à trouver un moyen de le pousser à bout, et le hasard lui envoie les comparses nécessaires pour cette mise en scène du scandale : sa mère d'abord, une mère digne d'une telle fille, puis un chevalier d'industrie, puis un cabotin ivrogne, et tout ce monde se grise de compagnie dans le salon de M. l'ambassadeur de France à Berlin.

Et, comme s'il n'y en avait pas assez comme cela pour casser les vitres, Olympe, abusant des secrets d'une jeune fille, l'héritière des Puygiron, a tenté de la perdre. La mesure ainsi comblée, on attend impatiemment le vengeur de tant de forfaits. — On va vous donner de l'or, lui dit le vieux marquis, mais vous quitterez notre nom que vous déshonorez, et vous irez cacher votre infamie à l'étranger. Mais la courtisane lui rit au nez; si bien que le vénérable diplomate, à bout d'arguments et trouvant un pistolet sous sa main, finit par tuer l'infâme comme une bête fauve. Ci-gît la dernière fille de marbre au théâtre, et c'est vraiment dommage que le dénoûment ait paru trop énergique pour une comédie, car, si l'on excepte quelques détails trop crus, la pièce réunit toutes les conditions du succès, elle amuse, elle intéresse, elle fait peur. Tout ce qu'on peut reprocher à M. Augier, c'est un excès de verve et d'indignation : il a frappé juste mais un peu trop fort. Une autre fois, il se gardera bien d'oublier que le public n'aime un peu à voir tuer une femme que dans la tragédie. Et puis la pièce est-elle jouée comme elle méritait de l'être?

Quant à la Porte-Saint-Martin, son nouveau drame méritait un feuilleton spécial, et notre cadre est trop exigu pour une si grande toile : c'est Paris et son histoire prise *ab ovo*, traduite en tableaux merveilleux et mise en action d'une façon splendide. C'est un voyage immense à travers les siècles, les grands événements et les grands hommes, depuis la Lutèce de César jusqu'à la ville souveraine de Louis XIV et de Napoléon Ier. Cette épopée, divisée en vingt-six chants, ne dure que six heures, et ce poids formidable de quatre-vingt-douze rôles est porté très-lestement par vingt acteurs. C'est un succès épique et des plus brillants. L'auteur a cru devoir garder l'anonyme, mais il est juste de lui rendre son succès avec tout le monde : c'est M. Paul Meurice.

Le théâtre Montansier, qui ne doute de rien, vient de reprendre à Voltaire le conte de la Belle Arsène :

J'aime à régner, sur des hommes s'entend;
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne;
C'est leur destin, c'est leur premier devoir.
Je les méprise et je veux en avoir.
Je trouve bon que l'on me serve en reine;
Mais sans sujet la grandeur est du vent.

Ainsi s'exprime Mme Arsène, et *la Bégueule* de la Montansier, — une bien grande dame, c'est Mlle Duverger, — traduit la tirade dans son joli patois.

Puis vient le charbonnier de la situation, le malotru d'un autre conteur, et qui devient le serviteur de cette autre fille un peu trop fière :

Helas! hélas! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée,
D'un charbonnier ou de la dent d'un loup.

Or, le charbonnier, c'est Hoffmann, un comédien accompli dans des rôles de rien du tout, et comme la pièce est agréable et spirituelle, il y a eu des bravos pour deux.

Il ne nous reste plus qu'à recommander à votre curiosité cinq petits actes dignes de la Montansier, et de la façon d'un de ses faiseurs les plus goûtés, M. Marc-Michel. C'est, à l'Ambigu, *le Voyage du haut en bas*, farce étourdissante très-bien faite pour réussir et qui a beaucoup réussi.

PHILIPPE BUSONI.

Correspondance de Crimée.

Devant Sébastopol, 7 juillet.

Depuis l'attaque de la tour Malakoff, le 18 juin, il n'y a pas eu d'engagement. D'après des rapports de déserteurs ou d'espions, on pouvait craindre une attaque sérieuse, car, disait-on, le général Luders venait avec 50,000 hommes, décidé à reprendre les ouvrages Blancs et le mamelon Vert, même au prix des plus grands sacrifices. Ces renseignements, malgré leur peu de probabilité, n'étaient pas à négliger, et pendant trois jours nous avons redoublé de précautions et de vigilance. Les Russes, de leur côté, sont continuellement sur le qui-vive, dans la crainte d'une nouvelle attaque. Les renforts qui sont entrés dans la place les 15, 16 et 17 juin, n'en sont pas sortis; en outre, il y a quelques jours, 2,000 hommes ont traversé la rade pour se rendre en ville, de sorte qu'actuellement la garnison est de 50,000 hommes, au lieu de 20 à 25,000 qu'elle était auparavant.

Le travail est poussé de part et d'autre avec la plus grande activité; nous sommes sur le point de terminer une nouvelle parallèle qui passe en avant des Carrières, où la 5e division a trouvé des abris en revenant de l'attaque du retranchement, et auxquelles elle doit de ne pas avoir éprouvé de plus grandes pertes. Cette parallèle tourne autour du mamelon Vert en se prolongeant à droite, et fait ainsi face à la tour Malakoff et au petit Redan. Lorsqu'elle sera terminée, on débouchera en sape double sur la tour Malakoff et sur le petit Redan.

Du côté du Carénage, on construit une batterie au-dessous de l'ancien ouvrage russe dit du Deux-Mai. Cette batterie empêchera les bâtiments à vapeur russes de venir s'embosser vis-à-vis la baie du Carénage et d'y envoyer leurs feux. Il est bien regrettable que cette batterie n'eût pas déjà été construite lors de l'attaque de la tour Malakoff, car la division Mayran n'aurait pas éprouvé les pertes qu'elle a faites, pertes causées principalement par la mitraille de

ces bateaux à vapeur, qui s'étaient embossés, n'ayant pas de feux à craindre, à la meilleure distance de tir.

Depuis quelques temps les Anglais ne font plus rien ; on dit que c'est d'après un ordre supérieur. Ils n'ont pas même retourné la parallèle russe qui se trouve en avant du grand Redan et qui est tombée par la prise du mamelon Vert, attendu que de ce point elle est enfilée et battue à revers. Ils se bornent à y envoyer des tirailleurs tous les soirs. On assure qu'ils ont renoncé à l'attaque du grand Redan, et c'est pour cette raison qu'ils ne travaillent plus. On se demande alors ce qu'ils attaqueront. En attendant ils sont installés dans de bonnes baraques, font de la musique et l'exercice toute la journée ; les officiers sont toujours à cheval. En un mot, ils en prennent fort à leur aise.

A gauche, les travaux sont poussés aussi loin que possible. On est à 40 mètres des bastions du Mât, du Centre et de la Quarantaine. Le mur crénelé, qui, dans le principe, était presque la seule fortification existante, est à peu près démoli, mais en arrière sont les retranchements en terre. Il est probable que si l'on y donnait l'assaut on s'en emparerait; mais on y perdrait beaucoup de monde, et l'on aurait encore devant soi de nouveaux retranchements, car dans cette partie de la ville il y a beaucoup de terrains vagues que les Russes ont convertis en lignes de défense successives; en outre, les rues sont barricadées, et les maisons appropriées à recevoir des canons, de sorte que ce serait une répétition du siége de Sarragosse, mais sur de bien plus grandes dimensions. On serait forcé de faire une foule d'attaques pied à pied, qui d'abord coûteraient beaucoup de monde et qui en outre demanderaient un temps infini. C'est pour ces raisons que les travaux ont cessé à gauche, qu'on garde seulement les tranchées, et que tous les efforts sont reportés sur la tour Malakoff et le petit Redan, car c'est là que se trouve Sébastopol, puisque, si nous parvenons à nous emparer du petit Redan, nous sommes maîtres de la batterie de la Pointe, qui est tournée, et qui est obligée de tomber d'elle-même, attendu qu'avec fort peu de travaux nous pouvons nous établir sur ses communications avec la ville. En outre, notre artillerie sera alors à même de porter des feux sur toute la rade, et il lui sera ainsi possible de couler la flotte, ce qui est le but principal qu'on se propose, afin de priver la garnison de ses communications avec la côte nord et de faire de cette façon l'investissement complet de la ville. On pourrait même alors se dispenser d'attaquer la tour Malakoff, et attendre que le manque de vivres force les Russes à se rendre.

Il est à peu près certain que ce sont là les projets arrêtés, et on peut le dire maintenant sans indiscrétion, puisque dans quelques jours on débouchera en sape double, et alors il n'y aura plus aucun doute sur les points d'attaque. — On commence ainsi à rentrer dans les principes de l'attaque des places, principes que

Une tente d'ambulance pour six blessés, devant Sébastopol. — D'après un croquis de M. Protais.

Explosion d'un caisson d'artillerie russe.

Batterie flottante russe devant Yéni-Kaleh. — D'après un dessin de M. Durand-Brager.

l'on n'avait pu suivre jusqu'à présent; mais là aussi, à l'ouverture des sapes doubles, commenceront les véritables difficultés, car, dans le siége d'une place ordinaire, qui toujours est investie, on n'avance qu'à mesure que le feu de l'assiégeant éteint le feu de l'assiégé, et lorsqu'on arrive à la descente de fossé et surtout à l'assaut, l'artillerie de la place doit à peu près être réduite au silence. Ici les choses se passent tout autrement. Les Russes ont à leur disposition, non-seulement le matériel que comporte une grande place de guerre, mais encore le matériel bien plus important de toute leur flotte; aussi, d'après ce que disait un officier du génie fait prisonnier à l'attaque du mamelon Vert, toutes les fois qu'ils arment une batterie, il y a au pied de chaque pièce, sur son affût, une autre pièce destinée à remplacer celle qui est en batterie, dans le cas où elle serait mise hors de service. Avec de pareilles ressources et surtout la promptitude merveilleuse avec laquelle ils remuent la terre, ce qui est leur plus grande qualité, il n'est pas difficile de prévoir que les Russes nous opposeront une résistance très-grande et qu'ils feront tous leurs efforts pour avoir sur nos têtes de sape le plus de feu possible.

SAINT-FIRMIN.

— Parmi les moyens de défense employés par les Russes pour la protection du détroit entre Yéni-Kalé et Tscheskabanck, sur lequel existait une forte batterie circulaire, il se trouvait une singulière batterie flottante mouillée un peu dans le nord de Yéni-Kalé.

Cette batterie n'était autre chose qu'un énorme chaland portant trois fortes pièces installées sur des affûts à pivot. Rien ne protégeait les artilleurs ni les pièces, comme on peut le voir sur le dessin ci-joint, et il est difficile de se rendre compte de l'usage qu'ils auraient pu faire de cette singulière machine de guerre, qui eût été infailliblement détruite aux premiers coups de canon.

De nouvelles tentes d'ambulance ont été envoyées à l'armée; elles contiennent de six à douze hommes et peuvent s'ouvrir en même temps sur les deux côtés latéraux de manière à permettre un aérification complète. Elles sont bien supérieures aux anciennes tentes turques.

Viaduc de la Mayenne, à Laval.

Le viaduc de la Mayenne, construit à Laval pour le passage du chemin de fer de l'Ouest (ligne de Paris à Brest), est composé de neuf arches en plein cintre de douze mètres d'ouverture, placées comme il suit : une sur la rive gauche de la Mayenne pour le che-

État des travaux de construction du viaduc de la Mayenne, à Laval (chemin de fer de l'Ouest).

min de halage, cinq sur la rivière et trois sur la rive droite, où est située une des promenades de la ville de Laval.

La hauteur totale du viaduc est de 29m, depuis les fondations jusqu'au-dessus du parapet ; cette hauteur est, sur la rivière, de 25m au-dessus des eaux ordinaires, et enfin, sur la promenade, elle est de 22m,80.

Tous les parements extérieurs du viaduc sont construits en granit, les assises sont appareillées avec le soin que comporte un monument de cette importance, placé à quelques centaines de mètres seulement d'un chef-lieu de département.

Commencé en août 1854, le viaduc de la Mayenne sera achevé dans le courant d'octobre 1855 ; en défalquant de ce laps de temps la saison d'hiver, on voit que ce travail n'aura duré qu'une année, pendant laquelle aura été établi un cube énorme de 24,300m de maçonnerie dont 8,500m cubes de pierres de taille.

En se rendant compte des difficultés que l'on rencontre dans tous les grands travaux, soit pour les fondations et la construction, soit pour l'approvisionnement des matériaux, lorsqu'il s'agit surtout de les élever à une aussi grande hauteur, on devra reconnaître que l'établissement du viaduc de la Mayenne ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'activité déployée.

La gravure ci-jointe représente le viaduc au moment de la construction des piles. Les échafaudages qui les entourent sont très-ingénieusement disposés : à leur sommet sont établis des rails sur lesquels se meuvent les treuils qui servent à monter les matériaux ; ce système, qui permet de placer les pierres à l'endroit juste où elles doivent être posées, évite une grande perte de temps.

Le viaduc est construit sous les ordres de M. Caillaux, ingénieur des ponts et chaussées, auteur du projet, et l'exécution en a été confiée à M. Jules Hunebelle, entrepreneur.

G. F.

Chronique littéraire.

M. Viennet, un des académiciens que les lettres ont un temps conduits à la politique, loin que ce soit la politique qui l'ait mené par grave et trop fréquent abus à l'Académie française, avait composé, en 1824, un livre intitulé : *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise*, qui eut beaucoup de succès. C'était le temps où les *Ermites* de la Chaussée-d'Antin et autres lieux étaient encore, sinon dans toute leur fraîcheur, au moins très-lus toujours et dans le finale de leur vogue. M. Viennet ne fit pas précisément un Ermite au cimetière de l'Est : bien que le sujet prête fort aux méditations ascétiques, il fit quelque chose comme des Lettres à Emilie, sur la Nécrologie, et son Emilie fut Mme Henriette Thayer (la mère), aujourd'hui décédée, à qui le poëte a eu néanmoins le bon goût de maintenir la dédicace de la présente réédition de son livre, lequel, à vrai dire, forme un livre nouveau, puisqu'il est augmenté de *deux cent quatre-vingts* morts illustres. Or le premier jet de l'ouvrage n'en contenait qu'à peu près une centaine.

La prose philosophique de M. Viennet est à chaque page coupée de vers faciles, clairs, ingénieux, relevés d'une fine pointe de malice, mais sans fiel, comme ceux qui abondent dans les spirituelles fables de cet académicien. On dirait tout à fait qu'il a rencontré l'ombre de Demoustier, qui pourtant ne figure pas dans son poétique nécrologe, au détour de l'allée de tilleuls ombrageant ces Champs-Elysées qu'il décrit si bien. Si le sujet manque de gaieté, la forme, je ne dis pas enjouée, mais animée et variée, qu'a su s'approprier M. Viennet compense ce qu'a tant de soit peu lugubre et monotone une promenade au bord de trois cent quatre-vingts tombeaux. Sur ce grand nombre de sépultures, M. Viennet a pieusement et affectueusement érigé des statuettes aux noms fameux de la première moitié de ce siècle. Sous ce rapport, l'ouvrage a un vrai mérite de biographie en miniature et de causerie historique, indépendamment des qualités littéraires qu'il est naturel d'y chercher et certain d'y rencontrer. Envisagé de cette façon, le monumental et immense cimetière de l'Est devient un Panthéon, d'autant mieux qu'il n'en est plus d'autre, et qu'il faut renoncer apparemment à voir la belle pensée de nos pères exécutée ou maintenue. Qu'est-ce après tout que l'histoire, sinon un éternel et pompeux ossuaire ? et qu'est-ce que la mort, sinon la préface et le seuil de l'immortalité, à qui s'en est su rendre digne ? S'il est difficile de la montrer aimable, il est hautement bon et sain de se familiariser promptement avec elle, et de ne pas plus craindre que M. Viennet une promenade élégiaque, sans amertume ni terreur, le long des tumulus fraîchement gazonnés, et surtout des cippes illustres.

Si l'on veut juger de la fine touche qu'a su répandre l'honorable académicien sur ce fond un peu sombre, on n'a qu'à lire ce détail de son entrevue avec l'ombre de Garnier-Pagès l'aîné, naguère son adversaire politique, et le juste crayon qu'il en tire, accoudé sur la tablette funéraire. L'auteur, foulant la tombe de Pozzo di Borgo, songe au grand nom corse que ce nom lui rappelle, aux vicissitudes politiques, à trois révolutions consécutives, et se demande, tout pensif, « à qui demeurera la France. »

« Et une autre voix, continue-t-il, me répondit : « C'est « à moi et à mes amis ; » et cette voix, qui était celle de Garnier-Pagès, sortait d'une tombe modeste qui touchait presque à celle de Pozzo ; et je pouvais croire que ce jeune homme m'adressait en effet cette réponse, car il me l'avait faite un jour en descendant de la tribune, où ses ennemis mêmes se plaisaient à l'entendre. Ce républicain n'y avait jamais renié ses opinions ni ses espérances ; mais il avait l'art de les emmieller de tant de précautions ingénieuses, de tant de malicieux avis, qu'en nous amusant de ses mordantes ironies, il avait acquis le privilége de tout dire. Il se moquait de nos illusions avec tant de finesse, il déplorait nos fautes avec une hypocrisie si raffinée, il prédisait notre ruine avec une si touchante bienveillance ! Il osait même, pour nous engager à changer de route, nous développer la force, les ressources de son parti, l'organisation de ses bandes ; il nous criait un jour que l'abîme était sous nos pas, que nous étions perdus, et nous répondions à cette ironie trop véridique par des éclats de rire, par une confiance si stupide qu'elle est encore aujourd'hui à peine ébranlée par l'accomplissement de ses prophéties. »

Il n'est pas possible d'être plus bonhomme et en même temps plus spirituel que M. Viennet, burinant ce tout à fait joli et fin médaillon. M. Viennet est un de nos vieux antagonistes politiques. Nous l'avions presque oublié, et ne le rappelons que pour la bonne grâce dont il s'en souvient lui-même. Il est, si nous ne nous trompons, l'auteur d'un des plus fameux mots du règne de Louis-Philippe : « La légalité nous tue ! » Cela prouve, pour rentrer dans notre sujet, qu'il y a bien des genres de mort pour les peuples, comme pour les individus. Si l'on n'a pas le choix, on a du moins le plaisir de la grande variété. On se repose d'un mal par l'autre, comme Laurent sur son gril, et cela tue le temps, à charge de revanche. Mais M. Viennet, à tout prendre, n'est pas si loin de nous qu'il veut bien dire. Beaucoup de nos plus chers sentiments sont les siens, et beaucoup de nos principes immuables, il les partage. Donnons-en la preuve, et citons derechef, car, pour faire juger un homme d'esprit, cette voie est de beaucoup la plus précise et la meilleure.

M. Viennet, arrivant au Père-Lachaise, et expliquant le sentiment dans lequel le philosophe, l'homme ferme et le poëte doivent aborder cet asile, s'exprime ainsi avec beaucoup de justesse : « Cette situation n'a rien de pénible, rien qui provoque l'impatience. Ce n'est pas tout à fait la douleur, c'est quelquefois le moment où on a cessé de l'éprouver. Les plaisirs bruyants, les entretiens du monde, l'éclat et le tumulte des fêtes, sont alors des remèdes impuissants, des distractions inutiles. Tout nous entraîne vers la solitude et la méditation, et c'est presque malgré moi que mes pas se sont dirigés vers ce séjour de paix et de tristesse. Hélas ! ce fut jadis un lieu de plaisir, et cette demeure d'un riche épicier de la capitale était déjà célèbre sous le nom de la Folie-Regnauld, avant que les jésuites en eussent fait une austère retraite. Vous savez que le père la Chaise, dont le nom est resté à ce domaine, fut l'un des quatre confesseurs qui, s'emparant de la vieillesse de Louis XIV, firent disparaître Louis le Grand de la scène du monde. Je ne viens point insulter à la mémoire d'un roi que je respecte... mais enfin la postérité ne verra jamais du même œil le jeune prince qui, dégagé des lisières de Mazarin, annonça un grand règne par un grand mot, et le vieillard qui soumit la couronne aux pernicieux conseils d'un confesseur et d'une dévote. »

> Ce n'était plus ce roi dont la seule présence
> Annonçait la grandeur, la gloire, la puissance,
> Cet Auguste nouveau, dont les nobles regards
> Animaient les talents, enflammaient le génie,
> Par qui la France rajeunie
> Voyait dans ses climats renaître tous les arts.
> . . . .
> C'était de Maintenon l'époux triste et docile,
> Qui, ne voyant plus par ses yeux,
> Livrait l'État aux mains d'un ministre inhabile,
> Par le fer des dragons propageait l'Evangile,
> Et brûlait Port-Royal pour mériter les cieux.

Ce serait le cas de placer ici, pour ne pas changer de thème, *les Morts inconnus*, de Pelletan, dignes de soutenir, en leur glorieuse obscurité, le parallèle avec les illustrations mortuaires qu'a chantées M. Viennet. Nous opposerions à ce philosophique mais triste contraste le *Livre de consolation*, dû à l'auteur de *la Foi nouvelle cherchée dans l'art*. Mais, outre que le jour de la consolation n'est point venu pour cet écrivain inspiré, frappé hier d'un grand deuil, nous craindrions que le lecteur ne nous trouvât personnellement un peu trop lamentable, et sans les mêmes excuses. Nous n'avons pu d'ailleurs lire jusqu'à ce jour *les Morts inconnus* avec toute l'attention et la réflexion qu'ils méritent. Nous en resterons donc aujourd'hui sur les pages de M. Viennet, et nous profiterons du court relâche que cette circonstance nous donne pour répondre à une lettre qui nous est adressée sur un sujet important.

— *A M. E... D..., à Toulouse.* Vous me faites l'honneur de me poser, Monsieur, cette question :

« Dois-je lancer mon fils dans la carrière littéraire ? »

Et, à l'appui de cette interrogation, vous me transmettez divers essais, en vers et prose, du jeune homme. Vous m'apprenez qu'il a remporté le prix d'éloquence française au lycée, ce dont je ne suis pas surpris, et qu'il a fait, le jour de la Sainte-Eugénie, de fort jolies stances à une jeune cousine, ce qui m'étonne encore moins. Là-dessus, vous me parlez de l'aversion du jeune homme pour l'emploi de notaire, et me demandez si, concitoyen d'Isaure, il ne doit pas, comme un généreux coursier, obéir à l'aiguillon qui le pousse vers une lice plus poétique, se faire écrivain en un mot.

Un homme, en consultant un autre sur l'avenir de ce qu'il a de plus cher, lui donne par ce fait une trop haute marque de confiance pour que le strict devoir de celui-ci ne soit pas de s'en rendre digne en apportant dans sa réponse la plus entière franchise.

Cette réponse sera donc très-nette, Monsieur. Si les destins m'eussent promu à cette dignité de père de famille, si j'avais un fils, jamais, sur quelques échantillons de verve juvénile et d'ébullition de sang, je ne voudrais, de propos délibéré, le hasarder dans l'aventure littéraire. Jamais, au grand jamais, je ne le pousserais à se faire artiste ou poëte. La raison en est simple ; je me dirais : s'il est véritablement inspiré, il chantera, il écrira, ou il peindra malgré moi. Mais, s'il ne l'est pas, quel regret, quels remords j'apprête à moi, quelles déceptions à lui ! S'il n'a que le talent ou l'esprit *du diable*, — et comment en juger à dix-huit ans, à l'âge où chacun a cet esprit-là ? — quelles effroyables traverses, quelles humiliations, quels mécomptes ne lui préparerai-je pas ?

Car, il ne faut pas s'y tromper : l'homme de lettres, l'artiste (j'entends l'artiste, l'écrivain véritablement dignes de ce nom) sont comme le bronze de Corinthe : un composé de tous les métaux précieux. Il y entre l'or du génie, le platine de la mise en scène ou en œuvre, le cuivre de la pauvreté, le fer de la résolution, l'acier d'une certaine souplesse nécessaire, le zinc, l'étain et le plomb de l'application usuelle. J'omets l'argent, et à dessein, car c'est en général l'ingrédient qui y figure le moins. Tout cela ne se mélange, ne se pétrit et ne se fige qu'à la longue, par la violence de la flamme. Le creuset dévore les uns et les laisse fonte ; les autres en sortent statues. Mais c'est à l'user seulement qu'ils prennent leur rang et se séparent.

Pour sortir de ces métaphores, permettez-moi de vous poser à mon tour ces deux questions : Votre fils sera-t-il riche, sera-t-il pauvre ?

Pascal, en ces quatre mots, résume à peu près toute la didactique humaine : « Il n'est pas bon d'être trop libre ; il n'est pas bon d'avoir tout le nécessaire. » Mais aucune part il ne dit qu'il ne faille pas être *assez* libre, ni avoir du moins une partie du nécessaire. Mais laquelle, et comment fixer le nécessaire ? grave question. Si votre fils a beaucoup plus que ce qu'il faut pour assurer à l'homme le vivre, le vêtement et le couvert, je doute infiniment qu'il s'élève bien haut. La raison en est des plus simples : le siècle n'est point aux joies de l'esprit (le siècle, non, je le calomnie, mais l'époque). Il est tout à d'autres plaisirs infiniment plus matériels. Un jeune homme qui a de l'argent ouvre-t-il quelquefois un livre aujourd'hui ? Je ne le crois guère ; mais d'en écrire un, je le tiens jusqu'à nouvel ordre incapable. Il faut s'être posé mainte fois en face de la bouteille d'encre et de la main de papier, sous le dard sanglant de la nécessité, pour comprendre, pour affronter, pour subir ce que je nommerai *la douleur du papier blanc*. Rien qu'un extrême stimulant n'est capable de vous plier à ces souffrances, et ce stimulant, en aucun temps, la débauche, le jeu, ne le donnèrent à personne.

Nous avons bien des écrivains-gentilshommes, et très-*parfaits gentilshommes*, qui, au sortir des cabarets famés, ont griffonné naguère des romans ou des vaudevilles. Mais où sont-ils ? Et que leur vaut l'éphémère retentissement de leurs syllabes nominales ? Ils n'ont pas encore de cheveux blancs, et déjà ils ont roulé dans le noir gouffre du dédain et de l'oubli. Ils se sont eux-mêmes payés en nuits d'orgie, en écrevisses bordelaises, en phrynés, et en sillery haut-cru, de leurs très-petites prouesses : ils sont payés et surpayés ; ils ont un instant projeté cette lueur phosphorescente qui ne brûle ni n'éclaire.

Si votre fils est pauvre, oh ! alors, Monsieur, c'est une bien autre question. Ce qu'il lui faudra de patience, de courage et de rage même, d'inspiration et de talent (je suppose qu'il en aura), pour sortir des rangs et devenir simple serre-file, à plus forte raison officier, général, est incalculable. Les temps ne sont point faits pour les écrivains pauvres. Il n'y a point de place pour eux, ou si petite qu'il n'est vraiment point la peine à eux de la rechercher. Un quatrain autrefois pouvait faire célèbre. Cent volumes ou dix mille articles, actuellement, ne mènent pas toujours à la notoriété. Et cette notoriété, si rude à acquérir, si vous saviez ce qu'elle vaut ! Toutes les fois qu'on me parle de ces vocations-là, je songe au jeune *Primrose* (du *Vicaire de Wakefield*), voulant se faire sous-maître dans une pension, et à son lamentable interrogatoire :

— « Avez-vous la main prête à tout ? — Non. — Vous ne valez rien pour une école. Savez-vous seulement peigner les enfants ? — Non. — Vous ne valez rien pour une école. Etes-vous capable de coucher trois dans un lit ? — Non. — Vous ne valez rien pour une école. Avez-vous eu la petite vérole ? — Non. — Vous ne valez rien pour une école. Avez-vous bon appétit ? — Oui. — Oh ! alors, vous ne valez rien, mais rien du tout, pour une école ! »

Ce jeune Primrose était pourtant un homme d'esprit et de savoir-faire. Ne pouvant pas être *pion*, il essaya d'aller à dame, en se faisant littérateur. Voici quelle fut sa poétique, et c'est celle de beaucoup de débutants modernes. « Considérant, dit-il, qu'il restait les meilleures choses du monde à dire du côté faux, je résolus de faire un livre qui fût tout à fait neuf. J'habillai donc trois paradoxes avec vraisemblance. Mes propositions étaient ce qu'il y a de plus faux, mais ce qu'il y a de plus nouveau... Je ne doutais pas que tout le monde littéraire ne s'élevât contre mon système, mais j'étais préparé à tenir tête à tout le monde littéraire. Semblable au porc-épic qui se roule sur lui-même, présentant ses piquants pour défense, j'avais ma plume aiguisée contre tout assaillant.

— « Bien, mon enfant ! s'écrie le vicaire... tu publias donc tes paradoxes ? et, je te prie, qu'en dit le monde ?

— Monsieur, répondit le jeune homme, le monde n'en dit rien du tout ! »

Et voilà justement ce que dit le monde, Monsieur, de toutes choses littéraires ; et voilà pourquoi votre fils, s'il est sage, sera muet. Ce qui est prose n'est point chemins de fer ; ce qui est vers n'est point annonces. C'est ainsi qu'il faut retourner la définition de M. Jourdain. Lancez-moi donc ce gaillard là dans le railway des affaires ; utilisez sa verve poétique dans la rédaction des prospectus, et, d'ici à dix ans, avec un bon conseil d'administration, composé de suffisamment de vicomtes et de commandeurs de divers ordres, je le vois à la tête d'une jolie position, gagnée à *assurer* sa patrie contre les chenilles, l'incendie ou l'oïdium. — Assurez-vous les uns les autres, car qui, diable, vous assurerait ? comme disait, sauf légère nuance de rédaction, l'infâme Voltaire aux Jésuites.

Nous avons donné quelque développement à cette réponse privée, parce qu'elle est, quoique privée, d'un certain intérêt public. Ce sont des vérités qu'on ne peut dire de face à tant de jeunes gens dont on reçoit des livres qui ne sont ni faits ni à faire. Ils peuvent juger, par ce tableau nullement exagéré ni assombri, du sort qui les attend, s'ils ont beaucoup de talent ; à plus forte raison, si, comme c'est le cas pour une multitude d'entre eux, ils en sont aussi tristement que radicalement privés.

FÉLIX MORNAND.

L'amant de la forêt.

Les grandes passions sont rares. De nos jours, on n'aime plus rien ardemment, si ce n'est l'argent. Mais, quoique le siècle incrédule croie difficilement à l'amour et aux dévouements qu'il fait naître, il s'en émeut quand il il le rencontre; il s'arrête à le considérer avec curiosité; il en fait le sujet d'une enquête et d'un récit. C'est ainsi qu'une passion constante, qu'un amour ardent et désintéressé, enseveli mystérieusement pendant plusieurs années au fond de la forêt de Fontainebleau, a été révélé au monde, et, récemment proclamé en prose et en vers, vient d'inspirer à quelques écrivains qui en furent touchés une publication collective dont nous parlerons tout à l'heure. Et cependant cet amour cherchait l'ombre et le silence. L'âme candide, sincère et enthousiaste qui le ressentait s'était pleinement livrée et s'absorbait dans son enchantement. Elle s'était prise à cet amour après la perte de généreuses illusions, et elle se réfugiait dans cette sérénité comme l'homme pieux se repose au sein de la religion des rudes et cruelles épreuves de la vie. Pendant des années entières, cette passion ne se ralentit pas; elle dure encore; elle ne sera jamais rassasiée; car elle trouve dans l'objet aimé toujours les mêmes sourires, la même jeunesse et la même beauté... Cet objet aimé est une forêt! la forêt de Fontainebleau; le seul lambeau de paysage grandiose et de vierge nature dont la sauvagerie ait pu jusqu'ici échapper au voisinage et à l'action envahissante de Paris.

M. Denecourt, *l'amant de la forêt*, est un nom consacré aujourd'hui par la reconnaissance de tous ceux à qui il a rendu accessibles ces verdoyantes solitudes et ces chers déserts, comme les appelait le bon roi saint Louis. Il a aujourd'hui soixante-sept ans. Fils de vigneron et l'aîné de onze enfants, il s'engagea volontaire en 1809, fut blessé en Espagne en 1812 et eut son congé; cependant il courut à la défense du sol, contre l'invasion de l'étranger, et fut blessé de nouveau près de Verdun. Il avait alors vingt-cinq ans et entra en apprentissage chez un bijoutier. Mais bientôt on apprit que l'exilé de l'île d'Elbe venait de débarquer à Hyères. « A cette nouvelle, dit M. Auguste Luchet, le soldat abolit l'ouvrier, et Denecourt partit, l'éclair au front, la flamme au cœur, entraînant dix de ses camarades d'atelier. » Ayant fait vingt lieues en moins de douze heures, ses blessures se rouvrirent. Plus tard, l'enthousiasme qu'il avait eu pour la patrie, il l'éprouva pour le libre développement de nos institutions politiques. Puis, après de grandes espérances et de grands mécomptes, qui sont l'histoire de notre âge, il arriva à Fontainebleau, « abattu, l'esprit amer, l'espoir mort, ne croyant plus à son temps ni aux autres, ni à lui-même. » Dans le découragement, il chercha la solitude de la forêt, et il y trouva l'apaisement. « Cette pittoresque nature, dit-il lui-même, ne tarda pas à me captiver et à me consoler de mes croyances déçues... On est si heureux au milieu de ces paisibles déserts, parmi ces arbres géants et ces rochers aussi vieux que le monde!... On en revient toujours content et meilleur, car l'aspect grandiose et suave de ce jardin, comme Dieu seul sait en créer, vous charme et *vous inspire la bonté.* » Dès qu'il eut découvert toutes ces qualités dans la forêt de Fontainebleau, il lui donna tout son amour; il lui consacra tous ses moments, il y passa toutes ses journées; nul ne vécut avec elle en intimité si assidue; il devint comme l'esprit familier de la forêt. Délaissant les routes de chasse, les sentiers des forestiers, il vagua au hasard à travers le chaos des rochers et le silence des grands bois; perçant les épais fourrés des taillis; puis au sortir d'une gorge obscure, apercevant tout à coup un horizon nouveau et s'arrêtant pour respirer les brises embaumées et écouter la houle des pins balancés par le vent. Mais, au milieu de ses périgrinations, chaque jour M. Denecourt découvrait des magnificences inconnues, des sites, des accidents de terrain imprévus, des chênes gigantesques et ignorés. Ces conquêtes, ces joies, prix de ses recherches et de ses fatigues, il voulut les partager avec tous. Depuis 1832 et pendant cinq ans, il avait étudié la forêt de Fontainebleau; il en publia une description en 1837. Mais tous n'auraient pas son dévouement et son ardeur, ne consentiraient pas à accepter les mêmes fatigues, à percer les obstacles des broussailles, des ronces, des houx armés de pointes acérées, pour parvenir à quelque chêne au séculaire branchage, ou a quelque grotte formée par l'évidement du sable sous une immense dalle de grès tabulaire. La curiosité éveillée par sa description ne suffirait pas pour attirer à travers des sentiers non tracés, jusqu'à quelque coin de bois solitaire et lointain. Et il voulait pourtant communiquer son amour et son admiration.

C'est alors que cet homme seul, sans concours, sans autorisation, entreprit une chose folle, insensée, si inutile, ou plutôt si fâcheuse au point de vue de son intérêt particulier, que les paisibles rentiers de la ville de Fontainebleau, gens d'habitudes réglées et circonspectes, comme tous les rentiers du monde, ne savaient qu'en penser, quand ils l'apprirent, firent toutes sortes de suppositions, dont quelques-unes nécessairement peu charitables, et s'accordèrent tous à regarder comme un fou l'ex-sergent patriote, car évidemment personne parmi eux n'aurait jamais songé à se risquer en pareille aventure. Nonobstant ces sourdes rumeurs, M. Denecourt poursuivait son œuvre, qui consistait à tracer des sentiers à travers cette vaste forêt pour guider aisément la paresseuse insouciance du touriste vers les curiosités pittoresques découvertes par lui. Ce travail, commencé en 1844, a été continué sans interruption depuis. Il fit ainsi, à ses frais, CENT CINQUANTE KILOMÈTRES de sentiers! C'était déjà une rude tâche que celle-là. Mais le plus difficile sans doute, c'était de ne pas être arrêté court dans son entreprise par l'administration forestière. Il lui déguisa pendant quelque temps ses travaux mystérieux; puis elle finit par en reconnaître l'utilité pour l'agrément des habitants de Fontainebleau et des visiteurs étrangers, et elle a pris l'entretien des nouveaux sentiers à sa charge.

Ce n'était pas assez pour M. Denecourt d'ouvrir au profit du pittoresque de nouvelles voies de communication dans cette forêt de Fontainebleau, déjà sillonnée d'innombrables routes et de chemins tourmentés dont le développement excède cinq cents lieues; ces travaux d'ordre satisfaisaient en lui seulement le géographe. Mais quand le géographe se reposait, l'artiste, le poëte se mettait en campagne. Après les dépenses d'utilité venaient les dépenses de fantaisie, et la petite fortune de l'amant de la forêt s'engloutissait dans les caprices inépuisables de sa redoutable maîtresse. Comment aurait-il résisté à cette voix caressante qui le fascinait? Car, où vous et moi nous n'entendons que des brises, des bruissements de feuillages, des froissements de branches, des craquements d'écorces ou des retentissements du bois mort qui se détache et tombe, LUI, il entendait un langage, des supplications et des plaintes. « Des chênes de sept à huit cents ans, dit-il, qui avaient bravé mille tempêtes, paraissaient s'incliner et me supplier de faire serpenter mon méandre sous leurs ombrages; d'imposants rochers, aussi vieux que le monde, semblaient d'un air gracieux en réclamer une ou deux courbures; des sommets arides et escarpés me conviaient, à travers les feuillages, de les transformer en belvédères; des grottes, des cavernes invisibles, se laissaient deviner et découvrir par mon bâton de houx, dont la pointe, attirée comme par l'aimant, fit même jaillir de nos déserts quelques filets d'eau, quelques modestes naïades... » Et ces poétiques paroles ne sont pas trop ambitieuses; pour les comprendre il faut parcourir la forêt et voir les merveilles qu'il y a créées.

Les grottes surtout ont pour le bon sylvain un attrait irrésistible; et il ne fallait rien moins que sa passion de troglodyte pour mettre au jour les masses rocheuses ensevelies depuis les derniers cataclysmes du globe dans leur sable de grès, et situées dans des régions perdues où elles étaient à l'abri du pic et de la masse du carrier. Il a fait en ce genre les plus audacieuses entreprises; telles que l'ouverture du passage des *Montussiennes*, de *la Grotte du Serment*, du redoutable *Rendez-vous du Chasseur noir*. Non content de consacrer sa fortune à ces gigantesques et curieuses créations, il y exposait encore sa vie. Lorsqu'il s'agit d'ouvrir la galerie du Rendez-vous du Chasseur noir, et de la dégager du sable au-dessous d'énormes masses de grès en surplomb, les carriers épouvantés refusaient de poursuivre plus avant leurs travaux. M. Denecourt dut doubler, dut tripler leur salaire; et lui-même au milieu d'eux, au centre des rochers prêts à l'engloutir, encourageant, rassurant les travailleurs et les yeux levés vers la voûte menaçante, leur donnant le signal à la moindre apparence de danger. Parfois un tassement subit s'opérait, et tous, jetant leurs outils, se précipitaient dehors avec effroi.

Après avoir créé des grottes à y loger les faunes et les satyres de la mythologie, il fallut enfin s'arrêter; il voulut terminer son œuvre souterraine par une curiosité plus surprenante que ce qu'il avait fait jusque-là. C'est alors que M. Denecourt fit, en 1853, creuser dans le Mont-Aigu la grotte dite du Serment, à cause du serment fait par lui d'en rester là et de ne plus rien faire dans ce genre. Ce travail lui coûta 1,800 fr. — Depuis lors, cette grotte a été enfermée par suite de l'agrandissement du parquet des Chasses à tir. Le *Mont-Aigu* tout entier, l'Olympe, le Sinaï de la forêt de Fontainebleau, le but le plus pittoresque aux environs de la ville pour les excursions des touristes, a été soustrait avec sa cime aux blocs de grès énormes, avec sa belle couronne de pins, aux visites assidues et consacrées des voyageurs, et cela pour faire une gracieuseté aux faisans des chasses impériales, d'ailleurs assez insouciants aux beautés pittoresques, et qui n'en étaient pas plus maigres sous les précédents régimes pour en avoir été sevrés. Nous nous étonnons que la ville de Fontainebleau n'ait pas présenté une humble supplique à l'occasion de cet empiétement sur les promenades de ses habitants et de ses nombreux visiteurs; empiétement qui oblige à faire un grand détour et interrompt dans son voisinage les communications entre plusieurs beaux cantons de la forêt.

La grotte du Serment devait donc être un dernier adieu de l'amant de la forêt; mais son impérieuse maîtresse allait encore l'entraîner à de nouvelles folies. Non-seulement ses épargnes étaient absorbées, mais il s'était endetté. Le produit d'une souscription ouverte à Fontainebleau vint un peu en aide à sa passion; alors le vertige lui remonta à la tête. Violant son serment, il ouvrit encore, en 1854, une nouvelle grotte, et, se dévouant à la colère des dieux, il l'appela la *grotte du Parjure*. Pendant qu'il creusait ses antres et ses tunnels fantastiques, il élevait, à l'extrémité du rocher de *Cassepot*, situé à l'écart et peu visité jusque-là, une tour élevée de deux étages, et surmontée d'un belvéder d'où l'on découvre plus de soixante lieues d'horizon, et même Paris, lorsque le temps est clair. Cette tour, la plus considérable des créations de M. Denecourt, lui coûta 3,500 francs. On lui a donné le nom de *fort l'Empereur*, et l'administration a fait construire une belle route de calèche, qui amène chaque jour de nombreux voyageurs à ce belvéder, devenu une des principales curiosités de la forêt.

Ce ne fut pas sans récriminations jalouses, sans insinuations malveillantes, que M. Denecourt put prendre ainsi possession de l'objet de sa constante préoccupation. Son amour vint se heurter à celui, antérieur en date, éprouvé par de platoniques contemplateurs de la forêt; les peintres paysagistes, « seuls possesseurs jusqu'à lui de ces retraites divines, s'y étaient fait une vie charmante de commodités bohémiennes. » Ils accusèrent les voies ouvertes par le malencontreux pionnier d'avoir divulgué leurs solitudes, troublé leur repos et gâté la beauté virginale de cette nature sauvage ignorée jusqu'à lui des touristes. Les ménagères l'accusèrent d'être cause du renchérissement des denrées, à cause de l'affluence des étrangers attirés et retenus par ses sorcelleries. On lui fit un crime des bouts de cigares que l'on trouvait dans les sentiers, comme s'il était responsable de la déplorable et croissante manie du genre humain, qui infecte de fumée la terre, et ne chemine plus qu'en ayant sans cesse à la bouche l'insulte et la menace de ses engins incendiaires. On alla jusqu'à lui reprocher le mauvais ton de certains habitués de ses promenades, gens bruyants, chantants, mal élevés, trop tôt levés, trop tard couchés, cause de dérangement, dit M. A. Luchet, pour cette pauvre ville valétudinaire!

En voyant l'indifférence d'une ville pour un homme qui, en se ruinant, a contribué à l'enrichir, notre pensée se reporte au vieux Jacques Balmat, le premier montagnard qui parvint à la cime du mont Blanc, en l'année 1786. (Les journaux annonçaient récemment qu'on venait de retrouver son corps dans un des glaciers de la vallée de Chamonix, près de la grotte de l'Arveiron. Rumeur fausse certainement, car il périt il y a une vingtaine d'années dans les glaciers de la vallée de Sixt). Sa courageuse ascension provoqua celle de M. de Saussure, dont les remarquables écrits firent connaître à l'Europe la vallée de Chamonix, devenue depuis la plus fréquentée des Alpes. Elle ne s'en montra pas plus reconnaissante vis-à-vis de l'homme qui avait contribué à l'enrichir: un fils de Balmat, intelligent et exercé aux courses de glacier, ne put pas obtenir la faveur d'être admis dans la compagnie des guides, et fut obligé, il y a quelques années, de s'expatrier et de passer en Amérique. Si les découvertes de M. Denecourt dans la forêt de Fontainebleau n'ont pas la même portée, cependant il faut reconnaître qu'outre les sentiers et les promenades curieuses crées par lui, il en est le grand vulgarisateur. C'est lui qui a donné aux visiteurs un fil pour les guider sûrement dans cet inextricable labyrinthe; c'est lui qui en a noté tous les sites, enregistré les mille accidents, et qui, infatigable nomenclateur, a donné un nom à chaque pierre, numéroté les rochers et les arbres, comme on numérote les maisons d'une ville; de sorte que, seul, si l'on n'a pas M. Denecourt pour guide, on peut, avec l'*Indicateur historique et descriptif de Fontainebleau, son palais, sa forêt et ses environs*, (Fontainebleau, chez Lacodre, libraire-éditeur, prix: 2 fr.), dont il vient de publier la onzième édition, se diriger sûrement vers les curiosités qu'il décrit. Outre la carte détaillée de la forêt ajoutée au volume, on rencontre à chaque coin de bois, à chaque carrefour embarrassant, la trace amie, la flèche indicatrice de l'invisible mais vigilant sylvain, inscrite en bleu sur les arbres; après celle-ci une autre, puis une autre encore, et cela sans fin, comme une aspiration éternelle à des beautés toujours nouvelles.

L'amant de la forêt, si familier avec son langage, doit quelquefois y entendre s'élever un hymne d'actions de grâces, entonné par les chênes géants que d'envieux taillis cachaient naguère à tous les regards et qu'il a produits à l'admiration du monde. Mais il a recueilli déjà les bénédictions des visiteurs, si nombreux aujourd'hui, de cette belle forêt, qu'il leur fait si bien connaître, et dont il a doublé l'intérêt. Les paysagistes eux-mêmes reviennent de leurs préventions injustes; ils ont fait graver sur une paroi de grès du rendez-vous du Chasseur-Noir, l'inscription suivante: *A Denecourt, les artistes et touristes reconnaissants*, 1852. — Dans la ville de Fontainebleau, quelques âmes charitables à l'endroit de la forêt ont provoqué une souscription pour venir en aide aux embellissements rêvés. Le conseil municipal a pris à sa charge la dépense des écriteaux en tôle à l'entrée et à l'intersection des sentiers (225 fr.) — Une réunion de littérateurs étrangers à la localité vient, de son côté, de rendre un hommage plus durable au rare dévouement d'un homme ayant consacré plus de 40,000 fr. de son avoir à l'accomplissement d'une entreprise qui, en contribuant à l'agrément de tous, est profitable à la ville, où elle attire les voyageurs. Ils viennent de publier un volume in-18 intitulé: *Hommage à C. F. Denecourt. Fontainebleau, paysages. — légendes, — souvenirs, — fantaisies.* (Paris, 1855, Hachette et Cie libraires). Plus de quarante noms, parmi lesquels figurent quelques-uns des plus célèbres de la littérature moderne, sont inscrits sur ce volume intéressant et heureusement inspiré; offrande du cœur faite par des poëtes a un poëte aussi, car il a l'enthousiasme et l'amour.

A. J. Du Pays.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

RÉALISME.

La bourgeoisie, qui s'est élevée avec la monarchie, qui l'a renversée, qui a eu à son tour un règne éphémère, occupe une place importante dans l'histoire. Mais pour l'art les bourgeois ne sont que des *vilains*. L'art est aristocrate: habitué à frayer avec les dieux et les héros, il ne se commet pas en mauvaise compagnie. Ainsi qu'un grand seigneur, il consent à admettre à ses fêtes paysans et paysannes, — les vilains du moyen âge, — des bergers et des bergères, des bohémiens et des mendiants, mais il repousse avec un dédain superbe cette race de parvenus prétentieux et endimanchés, qui déjà d'un bout de la terre à l'autre n'ont plus qu'une même physionomie, une même grimace, un même habit. « Dis-moi comment tu t'habilles, et je te dirai qui tu es. » Non content de les dédaigner, il s'est moqué d'eux avec une suprême impertinence. Comme à chaque époque il y a toujours eu une classe vouée au ridicule: les juifs, les moines, les médecins, les maltôtiers, les marquis, les barons..., la moquerie a fini par s'attaquer au corps entier de la bourgeoisie. Sous l'Empire, alors qu'on disait à la France qu'elle était la grande nation, le bourgeois n'était qu'un *pékin*. Du moins l'insulte se déguisait-elle sous une déno-

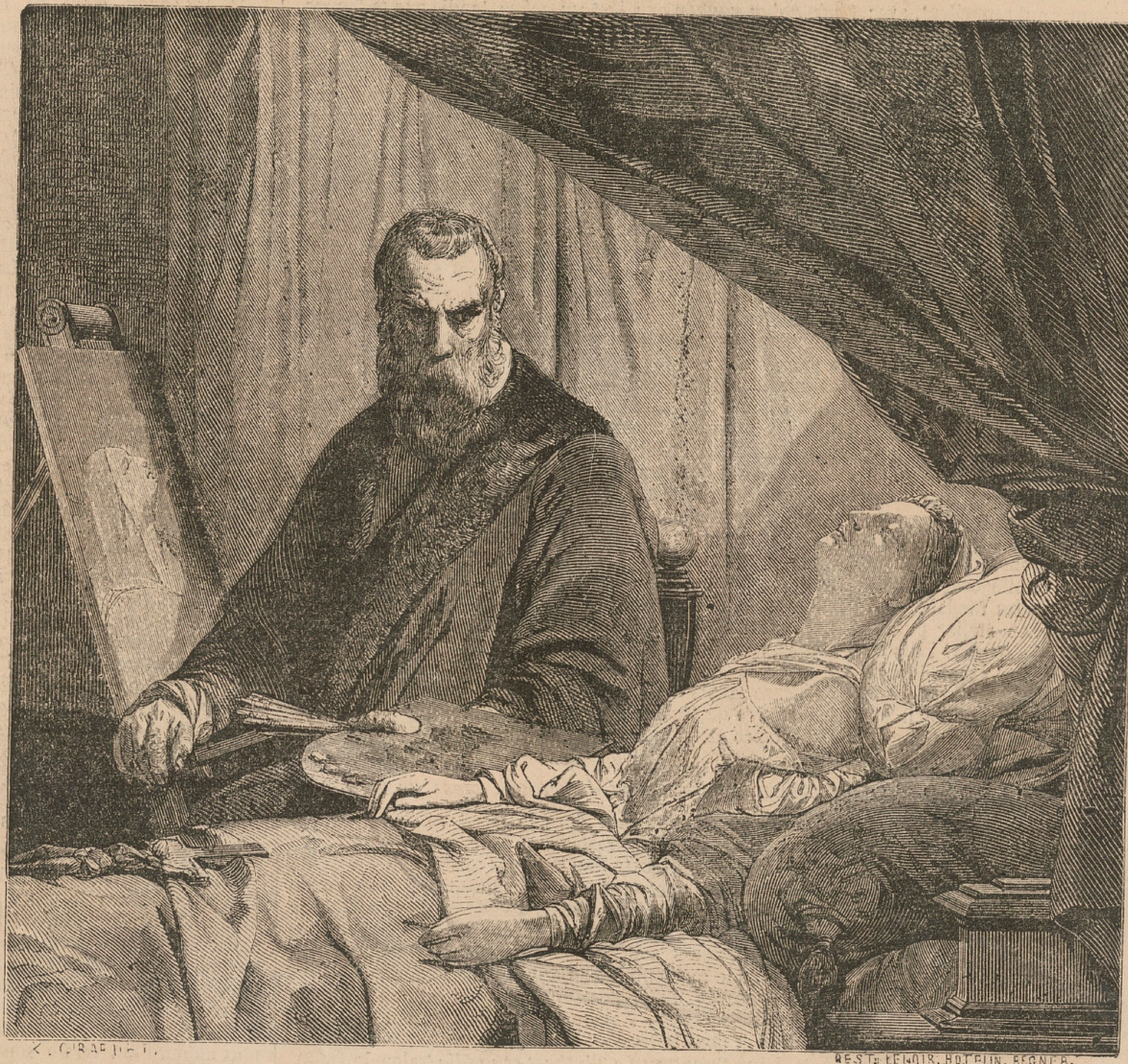
(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646 et 647.

mination étrange. Mais de nos jours le nom de *bourgeois* lui-même est devenu un terme de dérision. On peut guérir du mauvais goût, mais le goût bourgeois est un cas désespéré; l'art bourgeois est, dans l'esthétique moderne, l'expression dernière du mépris. La politique s'est mêlée de la partie, qui, à la vérité, était assez maladroitement défendue par la bourgeoisie; de telle sorte que, bafoué de toutes parts, le pauvre bourgeois est devenu un moment le paria moderne du ridicule. A voir cette infortune, méritée ou non méritée, qui aurait pu s'imaginer que cet être rebuté allait rentrer bruyamment, sinon dans la politique, que naguère il dirigeait seul, du moins dans l'art, qui se défendait de lui comme d'une contagion? Un artiste s'est trouvé, qui, pour se singulariser et mettre sur ses toiles des personnages délaissés par tous les pinceaux, y a audacieusement installé, — et cela dans les proportions olympiques jusque-là réservées aux nobles aspirations de l'art, — des bourgeois en pantalon, en gilet, en habit noir et en chapeau rond; moins que cela encore: des demi-bourgeois, des quarts de bourgeois, des *demoiselles de village*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus antipittoresque, de plus déplaisant au monde: les prétentions de l'élégance affichées par des lourdauds. Cette tendance nouvelle mériterait peut-être une désignation particulière. Bien que les désignations générales ne soient pas toujours parfaitement justes, cependant elles constituent comme un premier aperçu, un moyen de repère et de classification, pour aider à se reconnaître dans le chaos de la diversité. Or, de même qu'on a les titres d'idéalisme et de réalisme, il nous semble qu'on devrait désigner le genre nouveau dont nous parlons sous le titre de VULGARISME.

Salon de 1855. — Le Christ au jardin des Olives, tableau par M. Jalabert.

C'est moins un genre, du reste, qu'une déviation, moins un système qu'une erreur de goût, et comme M. COURBET n'y tombe pas toujours, et a parfois d'autres visées, au moment d'aborder le côté réaliste de notre école de peinture moderne, nous le comprenons sous cette dénomination, et nous commençons par lui, parce que, dans cette voie, c'est lui qui est le plus excessif, et que sa popularité a le plus de retentissement. Il semble qu'en entrant dans le camp du réalisme, on ne doive plus avoir affaire qu'avec les représentations matérielles de la vie, et qu'on soit aussi éloigné que possible des questions métaphysiques. Il n'en est rien cependant; et l'on va voir que cela n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire d'abord. — M. Courbet a ouvert une exposition particulière à côté de la grande exposition universelle; à cette dernière il n'a que onze ouvrages; il en a quarante à son exposition particulière. Sur la porte de cette galerie, où l'on entre moyennant une rétribution de cinquante centimes, sont écrits en grosses lettres ces mots: LE RÉALISME. Cependant l'artiste, tout en les prenant pour enseigne, les conteste. « Sans m'expliquer, dit-il, sur la justesse plus ou moins grande d'une qualification que *nul*, il faut l'espérer, *n'est tenu de bien comprendre*, je me bornerai à quelques mots de développement pour couper court aux malentendus. J'ai étudié, en dehors de tout esprit de système et sans parti pris, *l'art des anciens et l'art des modernes*. Je n'ai pas plus voulu imiter les uns que copier les autres; ma pensée n'a pas été davantage d'arriver au but oiseux de *l'art pour l'art*. Non! j'ai voulu *tout simplement* puiser *dans l'entière connaissance de la tradition* le sentiment raisonné et indépendant de ma propre individualité. *Savoir pour pouvoir*, telle fut ma pensée. Etre à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque, selon mon appréciation, en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but. — Je n'ai jamais eu d'autres maîtres en peinture que la *nature* et la *tradition*, que le public et le travail. » Nous avouons, pour notre part, que cette explication, loin de couper court aux malentendus, nous paraît moins claire encore que le mot de Réalisme, « que nul n'est tenu de comprendre. » M. Courbet prétend n'avoir jamais été l'élève de quelqu'un; mais il reconnaît avoir été l'élève de tout le monde et de la nature. Dès qu'il se dévouait à suivre la nature pour maître, il aurait pu s'épargner les longs labeurs qu'a dû lui coûter « l'entière connaissance de la tradition. » Evidemment c'est du temps perdu: il ne lui reste rien, il n'a rien voulu retenir de cette étude. Quant à ses autres maîtres, la nature et le public, à la manière dont il reproduit leurs enseignements, pas plus que la tradition, il semble qu'ils n'ont à se louer de leur élève. Pourquoi alors, dira-t-on, accorder dans la critique une si large part à un peintre si défectueux? C'est qu'outre la notoriété bruyante attachée à son nom, et le danger qu'elle n'entraîne quelques jeunes artistes dans la mauvaise voie où il se complaît, il y a réellement en M. Courbet certaines qualités de peintre; c'est un enfant perdu, dont l'art ne doit pas encore désespérer. — On retrouve à l'Exposition universelle les *Casseurs de pierre* et les *Demoiselles de village*, dont nous avons parlé à l'époque de leur apparition (*Illustration*, 1er février 1851, et 22 mai 1852). Parmi les ouvrages nouveaux

La mort de César, tableau par M. Court.



Salon de 1855. — Le Tintoret et sa fille, tableau par M. Léon Cogniet.

il faut compter les *Cribleuses de blé*, scène des travaux de la campagne, rendue avec vérité; la *Rencontre*, où il se représente lui-même en voyageur pédestre, débarrassé de son habit et cheminant le bâton à la main et le sac sur le dos, sur la poussière des grandes routes. Un amateur de son talent, suivi d'un autre campagnard, l'aborde le chapeau à la main. Ce tableau n'attirerait pas l'attention comme peinture, s'il ne le faisait pas par sa singularité. Outre trois paysages, parmi lesquels il faut noter le *Ruisseau du puits noir; vallée de la Loue*, pour son sentiment champêtre, mais où il y a de la lourdeur, où l'air manque, et où les plans ne s'enfoncent pas. On voit encore à l'Exposition universelle *Deux portraits de l'auteur* et une figure intitulée : *Une dame espagnole*, où l'artiste a complétement perdu de vue un des buts qu'il se propose, celui de « faire de l'art vivant. » Il est impossible qu'une peinture afflige plus péniblement la vue et blesse le goût plus que ne le font la laideur et la dégradation de cette déplorable tête de fantaisie. — C'est à son exhibition particulière que doivent aller ceux qui veulent apprécier M. Courbet sur un ensemble plus considérable de travaux; il y a résumé à peu près toute sa valeur. Là figurent les tableaux déjà connus : l'*Enterrement à Ornans*; le *Retour de la foire;* les *Baigneuses;* les *Lutteurs*, dont nous avons dans le temps rendu compte. (*Illustration*, 1er février 1851; 18 juin 1853.) Ces œuvres ont eu du retentissement, et elles ne pouvaient pas ne pas en avoir. Jamais le laid et l'ignoble n'avaient été si abondamment étalés dans la grande peinture, et ne s'étaient affichés avec un tel dédain des sentiments qu'ils devaient si rudement blesser. Dans l'*Enterrement à Ornans*, il n'y a aucun refuge contre la honte infligée à l'art; les répugnances s'adressent aussi bien à la couleur qu'à la forme; et dans ce grotesque étalage de laideurs on s'étonne qu'il puisse y avoir encore place pour la charge et la caricature volontaires. Où cette peinture va-t-elle? et que prétend l'auteur? Ambitionne-t-il le succès du gros rire? Mais non; il a plus haute ambition. Il regrette pour son exhibition l'absence de l'*Après-dîner à Ornans*. « Ce tableau, dit-il, aurait servi à faire saisir l'*enchaînement de mon idée artistique.* » Cette idée artistique, du reste, M. Courbet la résume dans un ouvrage de vaste dimension; l'*Atelier de l'auteur. Allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique.* N'est-ce pas chose curieuse en vérité que de tomber dans toute cette métaphysique, et de s'embrouiller dans ces logomachies, comme s'il s'agissait des œuvres les plus abstruses et les plus compliquées des SYNTHÉTIQUES, au lieu d'avoir affaire à deux casseurs de pierres sur une route, à deux Savoyards nus qui luttent, à deux grosses et grasses filles qui se déshabillent pour se baigner...? S'il y a dans tout cela une idee, avait-elle besoin d'être résumée? Les plus grands maîtres de l'art italien ont-ils jamais affiché pareille prétention pour leurs œuvres si fécondes? En vérité, de nos jours, le moi, et c'est là un travers commun, se donne trop d'importance, et veut se faire une plus grande place qu'il n'y a lieu. Nous voudrions pouvoir considérer le tableau de l'atelier, ou l'allégorie réelle de la vie artistique de M. Courbet comme une confession générale des erreurs de sa jeunesse; comme ces dîners d'adieu qu'on donne aux étourdis et bruyants compagnons des folles années de la vie au moment de se ranger et de prendre une position sérieuse. — Voici la description rapide de ce tableau : au centre est M. Courbet, assis devant une toile et en train de peindre dans une attitude assez naturelle. Debout derrière sa chaise un modèle, une femme, dont la complète nudité ne s'explique pas en ce moment, puisque l'artiste peint un paysage, le regarde complaisamment travailler. Cette femme nue tourne le dos à un ami du peintre immédiatement assis derrière elle; celui-ci a l'air absorbé et regarde on ne sait où. Derrière lui un autre ami assis sur une table fume une pipe. En avant, du même côté, une jeune femme debout et habillée, dont le

Benvenuto Cellini dans son atelier, tableau par M. Robert Fleury.

Une diseuse de bonne aventure, tableau par M. Schnetz.

châle de soie brun a des broderies jaunes qui rappellent, avec une exécution plus crue et moins régulière, les dessins des toiles cirées. Au fond plusieurs personnages, parmi lesquels un musicien en robe de chambre tenant son violon et un amateur de Montpellier qui figure dans le tableau de *la Rencontre* de la grande exposition. Si de ce côté de la toile ne sont pas toutes les beautés, car le modèle nu, à qui cela reviendrait de droit, présente des galbes malheureux et vulgaires, de l'autre côté sont toutes les laideurs ; sans parler de l'épouvantail du mannequin couleur de chair dont la roideur d'attitude ne rassure pas d'abord suffisamment, au milieu de cette réunion singulière de personnages, sur la question de savoir si c'est ou non une figure vivante que l'artiste a voulu faire, on voit au pied du chevalet une malheureuse créature, tenant son enfant sur son sein et cachant mal sa nudité sous un lambeau de haillon ; tout ce que les déformations par l'embonpoint et les varices, le vice, la vieillesse et la misère peuvent produire chez la femme de plus affreux, de plus ignoble. Comment le peintre a-t-il eu le courage de placer cette vermine près de lui et d'un de ses amis en costume de chasse, au lieu de la reléguer dans un coin du cadre, derrière l'indescriptible ramassis où l'on distingue des paysans, des portefaix, un juif, un marchand d'habits, un paillasse, un croquemort?... Cet entourage, cette atmosphère de son atelier expliquent « la phase des sept précédentes années de sa vie artistique. » Maintenant nous serions disposé à interpréter cette « allégorie réelle » dans le sens d'un futur amendement ; nous fondant pour cela sur ce fait : c'est que, pendant que son atelier pullule de cette engeance de bohémiens qui lui ont servi jadis de modèles, il n'a plus pour eux un seul regard ; mais il s'absorbe dans l'exécution d'un clair et frais paysage, sur lequel resplendit un pur azur. Dans toute cette triste toile il y a un bon tableau : c'est le peintre et le paysage sur son chevalet. — Nous ne suivrons pas M. Courbet dans les cinq ou six portraits qu'il a donnés de lui-même, dans ceux de ses amis, ni dans les nombreuses ébauches de paysages qu'on voit à son exhibition, où se retrouve presque partout la même exécution négligée, lâchée, insuffisante. Un grand nombre de peintres modernes affectent de ne tenir nul compte du mode d'exécution ; ils suppriment par là une des plus grandes difficultés de l'art et ils tombent dans un monstrueux défaut de perspective ; car un tableau de chevalet ne peut pas être brossé à la manière d'une fresque vue à grande distance. Quant au culte de la laideur ignoble dont M. Courbet s'est fait l'apôtre, c'est vainement qu'il espérerait par là renouveler la religion de l'art. Les tentatives pour substituer aux dieux de grossières idoles ont été déjà, dans le passé, faites par des mains plus vigoureuses et plus puissantes que les siennes ; et elles ont échoué. Ce que les grands artistes de l'Italie et de l'Espagne n'ont pu faire, il ne le fera pas. L'art français, disions-nous ailleurs, n'a pas une autre mission que l'art grec ou que l'art italien ; comme eux il doit chercher l'aspect pittoresque le plus vrai en même temps que le plus beau, le plus élevé, le plus saisissant ; seulement il doit le faire au point de vue de son génie particulier. Quand il sera blasé sur la beauté, quand la grâce ne sera plus capable de l'inspirer, il sera mort, et ce n'est pas la laideur qui le ravivera.

A côté de M. Courbet, il faut nommer M. Antigna. C'est dans notre école moderne de peinture un talent réaliste collatéral, ne recherchant pas la laideur à outrance, évitant la caricature, ayant moins d'audace, un naturel plus soutenu, mais inférieur sous le rapport de la couleur, et éteignant par les tons sourds, enfumés, fuligineux de sa peinture, tout l'effet de scènes bien comprises et de figures heureusement trouvées, qui auraient dû lui valoir une plus grande popularité. Il a oublié d'ailleurs de tirer un coup de pistolet dans la rue pour forcer tout le monde à se mettre aux fenêtres ; tandis que M. Courbet, dans son Enterrement d'Ornans, a fait sauter une poudrière, et de longtemps on ne se remettra de l'émotion. M. Antigna a exposé quinze tableaux parmi lesquels plusieurs ont déjà été exposés, tels que *l'Incendie*, *la Ronde d'enfants*, et *la Gamelle*, dont nous avons rendu compte en 1851 et 1853. *Le Lendemain, scène de nuit*, représente le corps d'une jeune femme qu'un batelier retire de l'eau ; scène lugubre, rendue d'une façon vulgaire. Dans *la Halte forcée*, on voit, au milieu d'une forêt fouettée par la neige, un vieux cheval attelé à une charrette qui vient de succomber ; la pauvre famille est descendue à l'exception d'une femme infirme ; le conducteur, assis sur le brancard, regarde tristement son cheval gisant sur la neige ; une petite fille apporte du bois pour alimenter un feu qu'entourent ses frères et sœurs ; dans le lointain un chien aboie contre les nuées de corbeaux qui s'abattent de toutes parts sur les arbres comme pour une curée. Cette scène vraie est déparée par les tons sales et laqueux de la couleur, et par une exécution lourde et peu agréable. Les mêmes défauts font tort à une naïve peinture de deux jeunes Savoyardes dans une scène d'hiver. *La Fille d'un bouquiniste* était également un sujet qui demandait plus d'agrément et de légèreté. La jeune enfant, accroupie dans un vieux fauteuil au-dessus d'un tas de vieux livres, lit dans un gros volume quelque récit qui l'impressionne vivement ; son père approche doucement pour voir quel est ce fruit bon ou mauvais de l'arbre de la science que le hasard a fait tomber sous la main de la petite curieuse.

M. Millet (Jean-François), bien que peintre de genre par la nature de ses sujets et par les petites proportions dans lesquels il les traite, appartient cependant à un art plus élevé par le caractère qu'il leur imprime. Son exécution est nulle et supprime le détail encore plus que MM. Courbet et Antigna ; il se contente de masser largement non-seulement les traits, mais les membres, mais le corps des travailleurs qu'il met en scène. Cependant, s'il est plus sobre encore de modelé que ces peintres, — et ils n'en abusent pas, — il leur est supérieur par une qualité qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre, l'austérité du style. Rien de moins intéressant comme donnée *qu'un paysan greffant un arbre*, tandis que sa femme, portant dans ses bras son enfant, le regarde faire. Cependant il y a dans la sévérité d'aspect de ce tableau, dans l'unité triste de la ligne et de la couleur, une impression qui prend fortement. A l'occasion de cet acte si indifférent en lui-même, la pensée se porte gravement sur la vie de privation et de labeurs opiniâtres de l'homme des champs. L'idée émane de ce réalisme. Il n'y a là que des vêtements grossiers, des sabots, de rudes visages. Mais la vue n'est blessée par rien d'ignoble, et le rire que soulève le grotesque n'aurait garde d'approcher de cette héroïque rusticité. Tout en reconnaissant le mode fort et simple de cette peinture, nous exprimerons notre répugnance pour le procédé d'exécution, qui supprime trop le détail, abrége tout et ne décrit rien. Ainsi le corps du paysan confine au mannequin ; un peu plus de souplesse ne nuirait pas dans ses vêtements à pans droits et sans inflexion. Un faire lourd et monotone assourdit toutes choses, les terrains comme le ciel, les maisons comme les arbres, les vêtements comme les visages. Cette peinture harmonieuse de ton et caractérisée de ligne, fait, à distance, l'effet d'un tableau de grand maître qu'on n'apercevrait qu'à travers un crêpe.

Accueillons toutes les créations sincères de l'artiste, soit qu'elles descendent du ciel, soit qu'elles s'inspirent de la terre. Mais, quel que soit l'objet qu'il traite, l'art ne doit être que l'idéalisation de la réalité, sans quoi on n'aurait que faire de lui, on s'en tiendrait à la réalité elle-même. N'y a-t-il pas d'ailleurs un genre d'imitation qui n'idéalise rien, qui reproduit presque identiquement à la nature? la photographie. Or n'est-ce pas le contraire de l'art? — Nous retrouverons le réalisme souvent dominant dans les peintures de genre ; mais nous avons voulu le considérer à part dans les œuvres de trois artistes, où il acquiert une plus grande importance et un caractère plus tranché.

Tableaux reproduits par la gravure dans L'ILLUSTRATION.

Remontons maintenant dans le passé et dans l'art en même temps. Ces contrastes ont leur enseignement. Au milieu des changements que le temps amène dans le goût, le présent, toujours enclin à avoir beaucoup trop bonne opinion de lui-même, traite avec un dédain un peu superbe les célébrités des précédentes années ; et parce que ces ouvrages antérieurs sont privés de certaines qualités qu'on prise dans le moment, il ne tient pas assez compte d'autres qualités réelles qu'ils possèdent et qu'il est en train de perdre lui-même. — Nous parlerons rapidement d'œuvres connues et dont la réputation est faite.

M. Léon Cogniet : *Le Tintoret et sa fille* (salon de 1843), appartenant au musée de Bordeaux. — Cette peinture a poussé au noir ; c'est un malheur fréquent parmi les ouvrages de notre école peu coloriste. Il y a dans cette œuvre de l'élève de P. Guérin une simplicité noble, une exécution sobre et harmonieuse qui va droit à l'idée, à l'impression triste à produire, sans négligence et sans exagération. La belle tête de Maria Robusti a peut-être trop l'apparence du marbre ; son corps, son bras étendu sur le lit n'ont pas l'affaissement de la mort. Ce tableau pourrait être l'objet d'une observation curieuse relative au public dans ses rapports avec l'art. Le mode sage, contenu, dans lequel il est exécuté, n'est plus, il faut bien le reconnaître, assez vif pour les exigences de notre sensibilité émoussée. Cependant, si on le compare au Marcus Sextus de P. Guérin, qui parut près d'un demi-siècle auparavant, le tableau de M. Cogniet semble calculé pour une impression plus intime et plus touchante. S'il ne l'excite pas complétement, cela est surtout imputable au public de nos jours. Du temps de l'apparition du Marcus Sextus, le public d'alors avait de l'émotion et des larmes pour cette œuvre froide et académique. — M. Cogniet a encore exposé *une Scène du massacre des Innocents* (salon de 1824), épisode qui ne demandait pas d'aussi grandes proportions. La peinture a beaucoup noirci. Le *saint Étienne secourant les pauvres* (salon de 1827) est d'un goût simple et élégant et d'une couleur plus harmonieuse ; il n'a pas poussé au noir comme les œuvres précédentes. On voit encore un beau portrait de femme d'une couleur plus ferme et d'un modelé plus savant et plus cherché, que dans la première manière de l'auteur.

M. Court : *La mort de César* (salon de 1827). — Les lecteurs de *l'Illustration* retrouveront avec intérêt reproduite ici cette vaste composition dramatique, qui fit une grande sensation quand elle parut. Il y avait là, à travers l'exagération, une vigueur remarquable, des figures énergiques et vraies ; il y avait là une grande promesse d'avenir. Pourquoi l'artiste s'est-il arrêté dans cette voie ouverte avec tant d'éclat?

M. Schnetz : *Diseuse de bonne aventure.* — Elle prédit l'avenir au jeune berger Montalte, qui fut depuis Sixte-Quint (salon de 1828). M. Schnetz, élève de David, de Regnault, de Gros et de Gérard, fut un des anneaux intermédiaires entre l'école académique et l'école romantique. Il osa aborder les sujets familiers dédaignés par la première ; et il se montra ce qu'elle n'était pas, à l'exception de Gros, coloriste ; et ce que la seconde fut trop rarement, dessinateur. Le tableau reproduit ici est peut-être l'ouvrage le plus réussi de M. Schnetz. La simplicité de la scène ne dégénère pas en vulgarité. La vieille bohémienne est une excellente étude ; l'enfant est charmant ; la mère est peut-être d'une expresssion trop indécise ; nous indiquerons une comparaison curieuse à faire à cet égard avec une petite toile sur un sujet analogue, traité par un peintre espagnol, élève également de M. Gros, mais qui en a oublié la couleur ; M. Espalter (n° 558). On a fait, depuis cet ouvrage de M. Schnetz, des carnations plus souples ; mais on peut y admirer l'accord d'un dessin ferme et habile et d'un ton chaud et solide, qui s'exagère et s'allourdit dans les deux grandes peintures religieuses, moins vraies, qu'il a également exposées.

M. Jalabert, élève de M. Delaroche, a exposé outre l'*Annonciation* et la *Villanella*, dont nous avons rendu compte à l'occasion des salons de 1852 et 1853, une grande composition : *N. S. Jésus-Christ au jardin des Olives.* L'auteur a, sans doute, choisi ce sujet pour échapper au reproche qui avait été justement adressé au ton clair, à la couleur peu solide de son Annonciation ; mais il est tombé dans une gamme de tons noirs, sourds, étouffés, qui rend son tableau invisible. Sa scène cependant est disposée d'une manière pittoresque. Il avait l'intention d'opposer à la tristesse de l'Homme-Dieu les calmes fraîcheurs de la nuit. Pourquoi cette intention pittoresque s'est-elle éteinte dans une peinture sans ressort? La protestation animée de saint Jean contraste d'une manière un peu forcée avec la froide sévérité du Christ ; les têtes des apôtres manquent de style.

M. Robert-Fleury : *Benvenuto Cellini dans son atelier* (1841). L'artiste lui a donné une expression de bravo italien qu'autorisent suffisamment les mémoires sur sa vie, écrits par le sculpteur et orfèvre florentin. Cette toile et les deux petits tableaux du *Colloque de Poissy en* 1561 (salon de 1840) et d'une *Scène d'inquisition* (salon de 1841) présentent une énergie dans les têtes, une vigueur dans le ton de la peinture, une fermeté caractéristique dans le dessin, qui, dans d'autres œuvres du même peintre, vont s'affaiblissant à mesure que les proportions du cadre augmentent. Cet affaiblissement marqué dans la *Jane Shore* (1840), dans les *derniers moments de Montaigne* (1853), se retrouve dans le *Pillage d'une maison de Juifs à Venise, au moyen âge.* La populace, qui envahit le quartier de la Giudecca, est bien groupée ; l'expression des têtes ne fait pas défaut ; mais on sent un travail pénible ; la touche est indécise ; la couleur est lourde, et au milieu des tons roux qui prédominent, le bleu cru de la robe d'une jeune femme juive forme une dissonance blessante.

A. J. Du Pays.

Exposition universelle de l'industrie (1).

LES BRONZES.

Plus on avance dans l'examen consciencieux et suivi de notre glorieuse exhibition industrielle, plus la supériorité légitime de notre France s'y dessine et s'y explique d'elle-même. En principe, la victoire ne faisait doute pour aucun esprit droit ; mais la malveillance d'un côté, les mécontentements et les intrigues de l'autre, les difficultés de la situation, les mauvais commencements, les abus envahisseurs et les rivalités de toute espèce avaient semé bien des craintes et autorisé bien des railleries désespérées. Tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. La France est le pays de l'improvisation par excellence, et jamais la puissance de ce que nos ouvriers appellent si pittoresquement « le coup d'épaule » ne s'y révèle mieux qu'aux heures où on la croit affaissée ou endormie : il ne faut que jeter un coup d'œil sur l'Exposition pour s'en convaincre, qu'écouter un instant les acclamations des étrangers et qu'interroger sa propre émotion pour confesser, non pas cette vérité banale que nous sommes toujours la grande nation, mais que depuis quatre ans ce qui s'est fait dans ce pays est immense et que, malgré les imperfections qu'on n'a pu encore détruire, les complaisances qu'on n'a pas assez signalées, les charlatanismes qu'on a oublié de flétrir et les injustices inséparables de toute grande entreprise humaine, le palais de l'Industrie et ses annexes ont, comme enseignement et comme mérite, quelque chose de plus monumental que leur architecture et de plus vaste que leur superficie : une date dans la reconnaissance du monde et dans l'histoire d'un siècle. Pas une branche d'industrie, — qu'on l'entende bien, pas une, — n'offre le moindre symptôme d'infériorité relative, et ne vient démentir cette affirmation de triomphe universel, qui n'est pas seulement l'explosion naturelle de l'orgueil national, — car les étrangers auraient le droit de la suspecter, — mais bien la formule algébrique en quelque sorte de la civilisation tout entière.

« *What a people, these Frenchmen!* Quel peuple que ces Français, » écrivait l'autre jour le correspondant du recueil industriel le plus accrédité de Londres, « et comme l'Exposition de Paris va nous faire rabattre de notre amour-propre commercial et financier! » Cet Anglais disait juste. L'Angleterre, notre seule rivale sérieuse, a incontestablement plus d'argent que nous, et, partant, nous est supérieure, commercialement parlant. Mais qu'est-ce encore que cet avantage unique? Le jour où, sous la main de quelque grand homme, l'humanité saura ce que vaut et ce que pèse l'abstraction réalisée du numéraire, et aura franchi le dernier pas qu'hésite à faire la science économique, on verra ce que c'est que cette supériorité. Et d'ailleurs, est-ce bien l'argent qui manque en France? Voyez : à deux emprunts de 500 millions, à un troisième de 750, la nation répond en apportant des milliards : l'industrie privée en trouve d'autres à jeter dans les chemins de fer, à perdre même dans les entreprises souvent les plus insensées : qu'importe? L'argent, en France, n'est pas plus rare que le sang ; et le monde le sait bien. Ce qui fait notre nation grande entre toutes, c'est qu'elle porte dans ses entrailles, c'est qu'elle puise dans son caractère, tour à tour stationnaire ou révolutionnaire selon les circonstances, les ressources de sa grandeur et les forces nécessaires à ses évolutions. — Et quant à la supériorité commerciale de l'Angleterre, nous ne croyons pas qu'elle l'interprète trop désavantageusement pour nous. « Faites des vaisseaux, » disait Fox au premier consul ; et le mot de Fox commence à se comprendre en France. — Mais revenons aux Champs-Elysées.

S'il y a une industrie où la France, — disons mieux, — où Paris règne sans conteste et sans concurrence, c'est assurément l'industrie des bronzes d'art, alimentée, dans tout l'univers commercial et artistique, par nos ateliers de fonderie, de ciselure ou de dorure, et fournie exclusivement de

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646 et 647.

modèles par nos sculpteurs et nos dessinateurs. La province n'a rien envoyé. L'étranger (Angleterre et Prusse) ne compte que deux ou trois noms, et nous verrons tout à l'heure que la France a, dans les produits signés de ces noms, une solidarité bien significative encore. La bronzerie aurait donc, comme industrie éminemment nationale et parisienne, droit à la sollicitude la plus attentive, si son importance, au point de vue de l'art, ne soulevait un intérêt plus vif et plus respectable. La commission l'a classée dans la VIIIe section de son dix-septième groupe (orfévrerie, bijouterie et bronzes), et compris sous ce dernier mot générique non-seulement les statues et bas-reliefs de bronze et de zinc, mais tout ce qui tient aux objets de décoration et d'ornement, à patines diverses ou dorées, lustres, pendules, candélabres, vases, garde-feux, lampes, flambeaux, statuettes, meubles divers d'église, de bureau, de salon, d'étagère ou de table, soit en bronze, soit en imitations de fonte, de zinc ou de substances traitées par l'électro-chimie. De ce cadre un peu confus nous écarterons d'abord une foule de fabrications courantes, que la vulgarité de leur usage rend peu intéressantes et dont le débit diminue de jour en jour. Nous mettrons également de côté, chaque fois que nous n'en aurons pas besoin comme terme de comparaison, les produits que le public connaît et que de récentes expositions ont récompensés; dans aucun cas, nous ne saurions admettre que ces objets fissent la base du travail actuel, et que le jury, en leur ouvrant la lice, sanctionnât une inégalité qui serait tout simplement monstrueuse, si elle existait. — Elle ne peut pas exister.

Pas plus parmi les fabricants de bronze que parmi les orfévres, les porcelainiers ou les fabricants de châles, on ne rapporte ses expositions de 1844, de 1849 et de 1851, pour en faire l'élément du concours; on les adjoint aux œuvres nouvelles pour démontrer ce qu'on a réalisé de progrès depuis la dernière bataille; voilà tout. Mais où il n'y a pas d'œuvres nouvelles, il n'y a pas de concours : autrement l'Exposition serait un bazar au lieu d'être une arène, bazar de mauvaise foi et de mauvaises mœurs, où il serait ordonné aux experts de fausser leurs balances, où il serait permis aux marchands de présenter à nouveau leur facture déjà payée, où la corruption décernerait des récompenses à l'ineptie, quand elle ne serait pas elle-même la dupe d'une corruption plus grande encore. Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là. Le jury, si nous sommes bien informé, n'examinera les choses connues que comme *criterium* des choses inédites, les seules sur lesquelles il soit appelé à se prononcer légalement; car on encourage comme on blâme, on récompense comme on punit, pour ce qui est et non pour ce qui fut. Nous parlions, l'autre jour, d'admissions scandaleuses; il y aurait quelque chose de plus scandaleux encore : ce serait (supposition absurde, mais permise) que ces admissions fussent prises au sérieux, ces intrusions discutées, ces falsifications confondues dans l'examen du juge avec les provenances honnêtes et saines. Encore une fois, cela ne sera pas. C'est bien assez déjà que certains industriels aient égaré le public à l'aide d'annonces ampoulées, de réclames audacieuses et de journaux indignes de ce nom. Le jury ne sera pas plus complice de ces plagiats et de ces reproductions qu'il ne le sera des usurpations de noms ou de titres, dont les exemples se citent tout haut au Palais de l'Industrie. Il exigera, il exige déjà des certificats d'origine : il veut savoir, il demande si tel chef de maison, par exemple, qui expose et signe les œuvres d'un prédécesseur dont il ne cite pas le nom, a plus de droit aux récompenses que ces œuvres méritent qu'à un blâme sévère et motivé. Il cherche, — et il trouve, — la raison d'être de bien des choses : nous l'en félicitons pour l'honneur du pays. Et puis, composé comme il l'est d'hommes spéciaux et intelligents, n'a-t-il pas dû proclamer que le passé ne pouvait plus entrer en ligne de compte, et que les vieilles règles de l'arbitrage officiel avaient fait leur temps?

C'est qu'entre l'Exposition de Londres et celle de Paris, il y a, pour l'industrie du bronze comme pour bon nombre d'autres, toute la profondeur d'un abîme, toute la durée d'une époque, toute l'importance d'une révolution. Et ceux de nos confrères qui ont pris ou qui prendront pour base de leurs appréciations les rapports des jurys anglais ou les travaux de la commission française, imiteront ces critiques d'il y a vingt ans, qui mettaient la poésie moderne au ban de la Sorbonne, blâmaient Lamartine et Byron de ne pas ressembler à leurs grands-pères et ne comprenaient pas qu'en adorant Racine on pût fort bien sacrifier à Shakspeare. Depuis 1851, — ce n'est ni un paradoxe, ni une exagération, — l'art a subi en France une transformation radicale, et a eu, lui aussi, sa locomotion électrique. Le nombre des producteurs est quintuplé; les moyens de production, le niveau des études, les découvertes de procédés, tout, jusqu'à l'intelligence des ouvriers, a progressé dans la même proportion. Que cette rapidité ait eu ses conséquences désastreuses, — que des natures sérieuses se soient amoindries devant des facilités déplorables; — que la spéculation, s'emparant d'un mot célèbre, ait pu crier aux talents : « Enrichissez-vous! et les ait vus, en effet, s'enrichir avec une âpreté prosaïque, — là n'est pas la question. Ce qu'il y a de fondamental, c'est que nous sommes en face d'un art nouveau, vivace, ardent, qui a plus besoin de frein que d'éperon, et dont les œuvres, imparfaites encore, mais saillantes et robustes comme tout ce qui est jeune, se traduisent à cette Exposition comme autant de symboles caractéristiques de l'esprit d'une génération, et comme une preuve (providentielle peut-être!) que l'activité de cette nation ne peut être détournée de la liberté politique sans se creuser de nouveaux sillons dans le champ de la liberté artistique ou industrielle.

Le Jury, nous en sommes sûr, malgré la secousse un peu forte que cette situation doit porter à ses idées préconçues, entrera dans cette voie large et neuve, et comprendra quelle différence immense sépare notre Exposition de 1855 de l'exposition de 1851. Là, tout fut correct, majestueux et pratique comme la raison de la vieille Angleterre; ici tout est passionné, resplendissant et poétique, comme le génie de la France moderne. Des noms, inconnus hier, signent aujourd'hui des œuvres saluées par l'admiration générale, et tandis que les vieilles maisons ramassent chez leurs clients et tirent de tous les musées leurs merveilles des expositions antérieures, des ciseleurs, des sculpteurs sur bois, des graveurs, des bijoutiers, d'ouvriers se faisant maîtres, arrivent les mains pleines de magnificences inédites, et s'installent, joyeux et fiers, dans le coin, souvent obscur, qu'ils ont eu bien de la peine à obtenir, mais où le regard des connaisseurs saura bien les atteindre, et le doigt de la presse les désigner. C'est au Jury de compléter cette tâche et de restituer à l'Exposition son vrai caractère, en cherchant et en signalant (rôle que lui trace d'ailleurs son décret constitutif), les artistes de préférence aux copistes, les producteurs avant les reproducteurs, les créateurs avant les éditeurs, — en s'attachant, pour tout dire, et qu'on nous passe ce mot qui n'a rien de faussement populaire sous notre plume, au côté *ouvrier* de l'Exposition, qui, par là seulement a une signification valable et une portée littéralement nationale, et par là aussi l'emporte de si loin, au dire même des préventions les plus jalouses et des animosités les plus chagrines, sur l'Exposition universelle de Londres. Nous ne comprenons pas autrement la mission du jury et de la presse, — de la presse qui se respecte, bien entendu, et non pas de cette cohue de feuilles sans nom, dont les courtiers viennent à ciel ouvert vendre aux exposants l'insertion des éloges que ceux-ci rédigent eux-mêmes, et Dieu sait à quelles hyperboles insensées l'amour-propre industriel servi par un style de comptoir a déjà conduit quelques-uns de ces messieurs. Laissons cela : le journalisme sérieux par son exemple et l'opinion publique par ses mépris, ont déjà prononcé. Pour notre compte, si le talent ne nous faisait pas plus défaut que la bonne volonté, nous nous vouerions à cette tâche de révélation et de protestation que nous nous sentons fier d'exercer dans un journal qui a fait ses preuves, et si, moins heureux que nos confrères du format quotidien, nous ne pouvons que, deux ou trois fois par mois, condenser nos observations dans des lignes rapides et générales, au moins ne dira-t-on pas que nous ayons manqué à notre rôle, — rôle facile, à tout prendre, et qui ne demande qu'une paire de bons yeux, un peu de goût, l'instinct de la justice et le très-vulgaire courage de dire honnêtement la vérité à à tout le monde.

Sans préambule comme sans arrière-pensée, on peut affirmer que la bronzerie d'art a prodigieusement progressé depuis 1851, si l'on admet comme preuve d'un progrès absolu le nombre toujours croissant des exposants et la masse de plus en plus variée des produits de cette noble industrie, semés à profusion dans toutes les parties et dépendances du palais central et de ses annexes. Sans parler des salons spéciaux et des places désignées, le transept, les escaliers, la rotonde exhibent un peuple de statues et des forêts de candélabres, de lustres et de vases à défier Rome et Florence; en outre, et grâce à la faculté donnée d'exposer les œuvres anciennes, de remplacer ou de modifier les objets exhibés, d'occuper à la fois plusieurs places, certaines maisons de commerce se sont élevé de véritables magasins dans la grande nef, où elles tiennent débit et font, comme on dit, des affaires. Tant mieux, — dans un sens : au moins ne dira-t-on pas que les éléments d'appréciation aient manqué. L'unité de style ou d'école, le respect de telle ou telle tradition, de tel ou tel procédé, manquent nécessairement à cette exubérance de tous les styles et de toutes les fabrications; les choses les plus charmantes ou les plus grandioses y sont quelquefois celles qui s'écartent le plus des idées reçues; l'originalité, avec ses initiatives irrégulières mais puissantes, y est souvent écrasée par la routine plus habile, plus coquette, plus brillante; l'usurpation couronnée y tient plus de place et y fait plus de bruit que la royauté réelle, réduite à la gueuserie; tout cela rend un classement méthodique à peu près impossible, et le mérite seul des œuvres isolées peut et doit servir de règle à la distribution des encouragements ou des sévérités.

La France, avons-nous dit, tient la corde : on peut ajouter qu'elle court seule; car si l'Angleterre et la Prusse viennent derrière elle, ce n'est qu'à une distance incommensurable et dans les flots d'une poussière qui permet à peine de distinguer, bien plus loin encore, le galop essoufflé de la Belgique, de l'Espagne et de l'Italie, après lesquelles il n'y a plus que le néant. — Deux constatations jaillissent tout d'abord du premier examen qu'un œil exercé peut porter sur le grand art des Gouttières, des Thomire et des Feuchères, tel qu'il est représenté à l'Exposition.

C'est, d'une part, le choix de plus en plus délicat des modèles statuaires, et, de l'autre, la préoccupation constante de bon nombre de fabricants à créer pour le bronze une foule de destinations et d'applications jusqu'ici complément étrangères à cette industrie. Ce double résultat a eu déjà, comme toutes les bonnes choses dont on abuse, des conséquences assez fâcheuses. D'abord, il a fait baisser un peu le niveau de l'art, en arrachant à la grande sculpture quelques artistes de mérite, voués désormais sans retour à la figurine et à la pendule, qui les enrichissent vite, leur inspirent des productions trop charmantes et leur constituent une vogue de salon dont il faut être bien fort pour se défendre. De plus, la révolution toute récente que le luxe a si irrésistiblement introduite dans nos mœurs et dans nos usages a livré, pieds et poings liés pour ainsi dire, l'industrie du bronze à ses rivales de la dorure, de la bijouterie et de l'orfévrerie; puis sont venues les admirables découvertes de la chimie et de la métallurgie, — dont on a bien abusé aussi, — et, comme on n'est industriel qu'à la condition de marcher avec la mode, comme l'art pur ne paye pas les échéances de fin de mois; comme les artistes acheteurs sont aussi pauvres que les grands seigneurs artistes sont rares et que les acheteurs vulgaires sont nombreux, — il a fallu faire du bon marché, du prix courant, du zinc, du fer-blanc, de la tôle, de la gutta-percha et de la gélatine, et mettre au monde cette masse de monstruosités désignées déjà sous le nom générique de *composition*, et qui ont déprécié si fort les inventions, — bien sérieuses et bien curieuses pourtant, nous le verrons, — de l'électro-chimie, de la fonderie du zinc, du moulage et de l'estampage. Hâtons-nous pourtant de le dire : cet abus n'est que transitoire. On reviendra toujours au bronze, — parce qu'il est le bronze, et qu'il y aura toujours en France des riches intelligents et des industriels capables. Le zinc aura sa destination sérieuse et raisonnable, sa place marquée dans les jardins, les vestibules et les escaliers, comme le bronze a la sienne dans les salons, les bibliothèques, les galeries et les cabinets de travail. La galvanoplastie, malgré son importance incontestable et ses applications sans nombre, rendra d'immenses services à l'art et au luxe, sans faire plus de tort à la sculpture que la photographie, sa sœur, n'en fait, par exemple, à la grande peinture. Il n'y a là qu'une question de temps et qu'un conflit d'attributions : le danger est ailleurs.

CH. P. MAGNE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

La Touraine.

Un homme d'esprit me disait : « Ne voyez jamais l'Irlande, c'est une nature désolante, le ciel y est sombre et bas; là, en plein air, on est toujours à l'entresol.

Les habitants sont maigres, hâves, et si inutiles, si mauvais même pour la terre, que j'ai vu un lord remplacer avantageusement une partie de ses vassaux émigrés par un pareil nombre de cochons de lait. »

Tout cela est vrai. Il faut avoir vu l'Irlande pour bien comprendre, admirer et aimer la Touraine, le pays au ciel pur, le pays des arbres verts, des fruits mûrs et des joues fraîches, le plus beau pays du monde, avouons-le, quoiqu'il soit en France.

En général, nous dédaignons trop notre patrie, qui vaut bien toutefois les plus poétiques et les plus chantées, du moment qu'on aura consenti à lui pardonner son unique défaut, défaut grave, d'être trop près de nous.

M. de Lamartine avait fait tous les voyages classiques, il avait été chercher des inspirations et des souvenirs plus loin que Chateaubriand, plus courageusement que lord Byron; il avait eu des enthousiasmes et des strophes pour toutes les parties du monde, et il n'avait pas vu la Normandie; c'est Alphonse Karr un jour qui la lui révéla, lui en fit les honneurs, et ce dernier voyage eut pour le grand poëte, qui se croyait blasé sur les merveilles de la nature, tout l'intérêt d'une admirable découverte.

Il est temps de rendre justice à notre pays; assez d'admirations convenues pour une foule de contrées enchantées que les chemins de fer commencent à démasquer; assez de ces sites d'opéra-comique qui, vus de près, ne valent pas Nanterre.

Une œuvre vraiment nationale, une œuvre d'une portée sérieuse et digne de tous les encouragements, consisterait à entreprendre, pour les plus pittoresques de nos provinces, le travail consciencieux et brillant que M. Mame vient d'accomplir avec un rare bonheur pour la Touraine.

Deux essais ont déjà été tentés en ce genre; mais M. Mame ouvre réellement une voie nouvelle par un chef-d'œuvre. Il vient de publier, à Tours, un magnifique volume in-folio, qui résume tous les progrès, toutes les ressources de la typographie, de la lithographie, de la gravure sur bois, de la gravure sur acier, en un mot qui est la dernière, la plus parfaite expression de l'art du livre en 1855.

La Touraine, histoire et monuments, représente dignement la librairie française à l'Exposition universelle. Je ne crois pas qu'il soit possible de faire plus beau et plus complet au point de vue matériel.

M. Mame a appelé à son aide tous les procédés nouveaux, toutes les richesses spéciales de l'industrie contemporaine; ses ouvriers sont peut-être les meilleurs du métier; enfin il a associé à son œuvre trois artistes éminents.

Il n'a épargné ni soins, ni argent, ni patience. Pendant plus de deux ans, Karl Girardet, Français, et Catenacci, ont parcouru la Touraine, relevant à chaque pas un site pittoresque, un monument celtique, un château de la renaissance, cherchant partout la trace des légendes, la chronique de l'art, les souvenirs de l'histoire.

A chaque trouvaille on faisait un tableau ou un dessin, et à la fin du voyage M. Mame possédait un admirable musée d'après lequel ont été exécutées quatorze magnifiques gravures sur acier et plus de deux cents *bois*, qui nous font défiler, tous vivants devant les yeux, dix-huit siècles de la Touraine.

Ainsi ce livre est non-seulement un chef-d'œuvre de typographie, mais il représente vingt mois de la vie de deux éminents artistes, Girardet et Français, qui ici même, dans *l'Illustration*, ont donné plus d'une preuve de leur rare talent. Presque complétement absorbés dans ces derniers temps par le travail énorme de *la Touraine*, ils n'ont pu donner à leur exposition de peinture, au palais des Beaux-Arts, toute l'extension, toute l'importance que comportent leur talent et leur nom. Et pourtant, qu'on le sache bien, l'année est néanmoins bonne pour eux, et leur exposition est brillante, car elle est complétée par le beau livre de *la Touraine.*

Nous publions quelques-uns de ces *bois*, non pas précisément les plus beaux et les plus remarqués, mais quelques-uns de ceux qui peuvent entrer dans les proportions de notre recueil : nous ne prétendons, du reste, donner qu'une idée éloignée de ces petites œuvres. Notre tirage rapide ne nous permet pas même de songer à atteindre la rare perfection du livre qui nous occupe.

Le château de Chenonceaux.

Nous voudrions pouvoir citer au moins tout ce que nous y avons remarqué et admiré : toutes ces scènes historiques sont composées comme des tableaux d'histoire, et c'est là qu'il faut voir une sorte de tour de force, car Girardet et Français sont surtout des paysagistes. Citerons-nous *la Défaite des Normands sous les murs de Tours, en* 838; *le Druide excitant à la guerre le chef des Turones; la Prédication de saint Gatien; le Corps de saint Martin ramené sur la Loire; Buccolène entrant à cheval dans l'église Saint-Martin; saint Grégoire de Tours au synode de Braisne; Chilpéric devant le cadavre de son fils; la Bataille de Tours; Urbain II prêchant la croisade à Marmoutier; le Tournoi; Jeanne Darc au château de Chinon*, dont nous donnons un spécimen, et tant d'autres grandes compositions vues par le gros bout de la lorgnette, et qui conservent dans leur petit format toutes les qualités imposantes, en quelque sorte même les proportions de la peinture d'histoire : mérite rare de nos jours, où trop souvent la grandeur en ce genre n'est qu'une question de dimensions, et où tant de toiles qui ont des prétentions épiques ne sont en réalité que de petits tableaux agrandis.

Nous ne devons pas oublier non plus quatre fort belles pages de chromo-lithographie merveilleusement exécutées et tirées avec un rare succès, un frontispice, des vitraux et des armoiries qui défient le souvenir des plus beaux missels.

Maintenant, nous l'avouons, ce qui nous a le plus frappé, ce qui nous a le plus intéressé, c'est la reproduction brillante et fidèle de toutes les vues du pays, des monuments de toutes les dates, en un mot les mille facettes de la Touraine de tous les temps.

Ces merveilles sont mises en lumière, en quelque façon, *montées* dans un texte intéressant, rédigé sous la direction de M. l'abbé Bourassé, l'un des plus savants archéologues, l'un des plus aimables érudits de la Touraine.

Nous avons lu, entre autres, avec un vif intérêt un article curieux de M. le comte de Galembert sur l'architecture de la Renaissance, qui dénote des connaissances profondes et une rare sagacité d'antiquaire.

Nous avons remarqué encore bien d'autres pages, mais nous ne pouvons parler de tout ce qui nous a saisi et charmé dans cette publication. Disons seulement que nous avons ressenti un plaisir infini à retrouver et à suivre pas à pas tous les souvenirs que la Touraine nous a laissés.

Nous avons revu Azay-le-Rideau, un beau château de la Renaissance, non pas précisément demeure, mais plus d'une fois hôtellerie royale, aujourd'hui la propriété de la famille de Biencourt.

Le marquis, mort l'an dernier, s'était dévoué à la restauration de cette merveilleuse architecture. Son fils, homme de goût et de grandes façons, se propose d'achever son œuvre et d'y consacrer au moins un demi-million pour rendre au vieux manoir toute son antique splendeur.

Monument druidique. Les menhir des Érables.

Façade de l'église métropolitaine de Tours.

Nous avons revu Chenonceaux, d'origine plus noble encore qu'Azay-le-Rideau, d'une apparence plus gracieuse, plus séduisante, plus pittoresque peut-être : « Charmant castel, fleuronné, blasonné, flanqué « de jolies tourelles, ajusté d'arabesques, orné de cariatides, et tout « contourné de balconnades, avec « enjolivements dorés jusqu'en haut « du faiste. » Le livre en donne deux vues extérieures magnifiques.

C'est, du reste, pour le moment la meilleure façon de regarder Chenonceaux, dont la structure, au dehors parfaitement réparée, est plus attrayante que jamais ; mais à l'intérieur, autant qu'il m'en souvient, il n'en est pas tout à fait de même. Les curiosités du dedans, fort remarquables sans doute, sont un peu ravitaillées par places. Tout n'est pas authentique, les anachronismes ne sont pas précisément rares, et le goût le plus pur n'a pas toujours présidé à la disposition de ce musée, qui devrait être merveilleux.

En pendant à de vraies armures, qui ont dû être tailladées par les infidèles en Palestine, on trouve des armures en carton-pierre. Il s'est glissé de la porcelaine de Chine moderne dans l'armoire de la reine Isabeau.

Au-dessus d'une petite porte de chêne sculpté, on lit cette inscription toute fraîche en lettres gothiques : *Librayrie de la royne Loyse.* On ouvre, et on se trouve dans un charmant petit réduit : c'est en effet la bibliothèque de Louise de Vaudemont. La bibliothèque de la veuve de Henri III est parfaitement garnie : on y trouve Chateaubriand et Auguste Ricard. J'aimerais mieux du bois peint.

Dans la grande galerie qui traverse le Cher, à côté de précieux tableaux, à côté d'antiquités vénérables, on remarque avec peine des oiseaux médiocrement empaillés.

Mais le livre ne dit pas tout cela et il a raison, car rien n'est désespéré, et il y a à Chenonceaux tant de belles choses, qu'à vrai dire une heure de goût sévère suffirait à tout réparer. — Nous avons revu tous ces menhirs, le menhir de érables, entre autres, curieux obélisques celtiques, pierres sépulcrales selon les uns, idoles selon les autres, mais auxquels se rattache toujours quelque légende étrange et saisissante.

Fontaine du grand marché, à Tours.

Nous avons revu le château d'Amboise avec sa grosse tour, labyrinthe énorme par où Charles VIII montait au cinquième étage en carrosse à six chevaux, Amboise, avec son funèbre balcon de fer où dix-sept conjurés furent pendus sous les yeux de François II et de Marie Stuart.

Et nous nous sommes rappelés aussi ces tristes appartements longtemps habités par Abd-el-Kader, les chambres de ses femmes, salies comme par une ménagerie, et encore un triste recoin du jardin de la forteresse que pas un visiteur ne peut regarder sans émotion.

Je veux parler du petit cimetière où presque chaque mois, un des pauvres captifs allait disparaître sans recevoir d'autre honneur funèbre, sans laisser d'autre trace qu'un humble tertre bientôt recouvert de gazon. Nous avons compté jusqu'à dix-sept tertres. Il y en avait un plus élevé, plus large que les autres, c'était une mère arabe réunie à ses deux petits enfants.

Nous avons étudié de nouveau, dans le livre de *la Touraine* et avec un savant guide, l'église métropolitaine de Tours, dont M. l'abbé Monceau a fait habilement ressortir les merveilleuses et irrégulières beautés (1). — Nous avons reparcouru ces grasses campagnes découpées par les caprices du fleuve le plus pittoresque, ces plaines illustres ou seulement célèbres, puis ces crus précieux que l'on doit, de ci et de là par toute la Touraine, aux soins intelligents des Bénédictins ; entre autres, Rochecorbon et surtout Vouvray, le plus estimé, qui appartient maintenant à Mme B..., la noble veuve d'un des plus grands noms de l'industrie.

Nous sommes retourné même à la colonie de Mettray, un des témoignages les plus intéressants de la philanthropie contemporaine. Nous avons revu ce charmant hameau, avec ses douze chalets, sa petite église, son vaisseau planté en terre, ses petites bêches, ses petites brouettes, ses petites hottes et ses petits laboureurs ; enfin toute cette miniature agricole qui épargne bien des coquins à la France.

Je les vois encore, ces cinq cents petits colons, tous laids et bien portants, disciplinés comme des soldats, presque heureux comme en famille.

On nous disait là-bas que la plupart d'entre ces enfants, pris exclusivement, soit sur les bancs de la police correctionnelle ou de la cour d'assise, soit dans des familles criminelles, restent dans la bonne voie, mais c'est tout. Jusqu'ici aucun ne s'est réellement distingué, aucun ne s'est révélé ; il n'y a eu parmi eux ni un Jacquart, ni un Brunel, ni quoi que ce soit dont on parle : ce sont tout simplement de petits conscrits de l'honnêteté, non pas incapables, mais ignorants du bien, non pas rétifs, mais ayant parfois, sous ce rapport, la tête un peu dure.

Souvent tous les soins aboutissent à leur faire pratiquer la vertu en douze temps, et, pour peu qu'on les surveille plus tard, le pli reste.

On en fait en général d'assez bons matelots, d'assez bons soldats, des caporaux, même quelquefois un peu mieux ; on les place utilement dans les fermes. En somme, la philanthropie ne saurait faire plus ; ils sont heureux, bien traités, et on assure leur avenir.

Leur sort certainement fait envie à plus d'un pauvre paysan, qui voudrait pouvoir toujours donner à ses enfants la célèbre soupe aux choux de Mettray. Il a peine à s'expliquer cette injustice apparente ; il trouve que la société fait acte d'égoïsme en se montrant si soigneuse de ceux qui pourraient plus tard lui nuire, et relativement si indifférente à l'égard de ceux qui sont par eux-mêmes plus réellement dignes d'intérêt.

J'ai entendu un brave campagnard, séduit par l'idée de cette protection efficace qui ne cesse de suivre les petits colons dans la vie, jaloux, du reste, du bien-être qui leur est assuré pendant toute leur enfance, solliciter d'un notable de Touraine l'admission de son fils à Mettray.

A tous les éloges que le bonhomme commença à faire de son enfant le protecteur fronçait le sourcil.

— Il est bon, il est dévoué, il a sauvé un enfant dans un incendie, il est honnête...

— Il n'a donc pas été en correctionnelle ?

— Lui ! Ciel mon Dieu ! par exemple !

— Il n'a jamais volé ?

— Oh ! pouvez-vous...

— Si seulement il avait essayé de tuer un homme !

Le pauvre père y voyait bleu.

— Si au moins tu avais empoisonné ta femme.

— Comment ?

— Ce serait un fils de galérien, il y aurait quelque espoir ! Mais il n'y a rien à faire pour vous : que veux-tu ? vous êtes de si braves gens.

Mais nous nous éloi.

Jeanne Darc au château de Chinon.

(1) Je suis heureux de saisir cette occasion de parler de l'abbé Manceau : c'était un simple prêtre, mais si dévoué, si courageux, de si bon conseil et de si grand cœur : sa mort, il y a quelques mois, a été là-bas un deuil public ; toute la ville de Tours a suivi son modeste convoi, et la douleur générale a fait à l'humble apôtre de ces funérailles qu'envient les pontifes.

gnons un peu du livre qui nous a donné l'occasion de refaire notre voyage de Touraine ; nous n'avons plus, du reste, qu'un mot à en dire : *monumentum œre perennius ;* c'est un véritable monument et qui restera, — pour la plus grande gloire de M. Mame.

ARMAND DE BARENTON.

Le secret de la Bianetti,

PAR HAUFF.

(Suite. — Voir les numéros 644, 645, 646 et 647.)

La seconde circonstance était celle que le juge d'instruction, procédant par analogie, crut pouvoir admettre que, si l'assassin était encore à Gérolstein, une seconde tentative ne tarderait pas à suivre la première.

Aussitôt que la cantatrice put recevoir sans fatigue les visites du juge d'instruction, celui-ci la vit chaque jour pour se consulter avec elle et le médecin sur les mesures à prendre, afin d'arriver à la découverte de l'assassin. Mainte disposition fut discutée, quelques-unes semblèrent bonnes, d'autres furent rejetées sans discussion, Guiseppa enfin conçut elle-même un projet qui sourit à ses deux conseillers.

— Le docteur, dit-elle, m'a permis de sortir la semaine prochaine ; s'il n'a rien à objecter, je me montrerai de nouveau en public au dernier bal du carnaval. Il y a même pour moi je ne sais quel charme à reparaître pour la première fois là où un grand malheur a failli m'atteindre. Je vous abandonne le soin de répandre mon intention dans tout Gérolstein. Si le chevalier est encore en ville je suis convaincue qu'il ne manquera pas de se glisser près de moi à l'abri de quelque déguisement. Il se gardera bien de parler, de se trahir; mais je le connais, rien ne le fera renoncer à ses projets homicides et je me charge de reconnaître l'homme entre mille. Sa taille, sa maigreur, mais surtout ses yeux me le dénonceront. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

— L'idée n'est pas mauvaise, répondit le juge d'instruction. Plus d'un misérable est déjà venu se jeter ainsi dans les mains de la justice. Si celui-ci apprend que vous comptez aller au bal, il y viendra de son côté, ne fût-ce que pour donner à sa haine un nouvel aliment. Je vous conseille de ne pas mettre de masque ; il ne vous reconnaîtra que mieux. Deux bons et solides agents de police, revêtus de dominos, vous escorteront ; au moindre signe ils arrêteront le vieux renard dans le piége que vous lui tendez.

Louisette, la femme de chambre de la cantatrice vaquant à ses occupations, assistait à une partie de la conversation. Lorsqu'elle vit sa maîtresse si bien décidée à seconder l'action de la justice, elle crut de son devoir, elle aussi, de ne rien négliger pour contribuer à l'arrestation de l'assassin ou de ses complices. Elle guetta donc la sortie du juge d'instruction et lorsque celui-ci passa à côté d'elle, elle lui dit, prenant son courage à deux mains, que déjà l'autre jour elle avait appelé l'attention du docteur sur une circonstance que celui-ci négligeait et qui pouvait avoir peut-être de l'importance.

— En effet, reprit le magistrat, en pareilles affaires, aucun fait n'est à dédaigner ; si donc vous avez quelque renseignement à me donner...

— Il me semble presque, monsieur, que ma bonne maîtresse est trop discrète et agit avec trop de circonspection. Lorsqu'elle reçut le coup et qu'elle tomba évanouie entre mes bras, elle prononça dans un dernier soupir le mot de — Bolné.

Comment ! s'écria le juge indigné. Et Lelong m'a caché cela ! Une circonstance aussi importante. Avez-vous bien compris, mademoiselle? Bolné.

— Je le jure devant Dieu, dit la petite personne d'un ton solennel, la main sur le cœur. Elle a dit Bolné et cela d'un ton si douloureux que ce doit être le nom du meurtrier. Mais ne me trahissez pas, monsieur le juge. Agissez, mais n'en dites rien à ma maîtresse.

— Je vous le promets, mon enfant.

Le juge d'instruction avait pour principe que nul homme, si honnête qu'on le suppose, n'était incapable de commettre un crime. M. Bolné, le juge honoraire au tribunal de commerce — il n'y en avait pas d'autre — était à la vérité un homme d'honneur généralement respecté, — mais — mais n'a-t-on pas d'exemple que ces gens, auxquels le monde n'a rien à reprocher, sont précisément ceux qui déroutent le plus les investigations de la justice. M. Bolné avait la réputation d'aimer le beau sexe, ne pouvait-il à ce titre connaître le chevalier de Planto? Telles étaient les réflexions auxquelles notre magistrat se livrait en continuant sa route vers la Grande-Rue, lorsqu'il lui vint à l'esprit que c'était l'heure à laquelle M. Bolné avait l'habitude de s'y promener. Il résolut donc à tout hasard, de le tâter un peu, comme il disait. Juste, voilà son homme qui descend la rue, saluant à droite, saluant à gauche, accostant tantôt l'un, tantôt l'autre, guilleret et souriant. Nos deux personnages pouvaient être éloignés encore d'une cinquantaine de pas, lorsque M. Bolné aperçut le juge d'instruction. Il pâlit, se détourna et voulut prendre une rue latérale.

— Hum ! hum ! fit le juge, ceci est grave, très-grave ; puis il courut vers le présumé complice du chevalier, l'appela par son nom et l'obligea ainsi de s'arrêter.

M. Bolné était atterré, il faisait pitié à voir, son « bonjour, bonjour, » gutturral, étranglé, sortit des profondeurs les plus carverneuses de sa poitrine. Il paraissait vouloir sourire et ses yeux lui sortaient de la tête, ses lèvres se contractraient spasmodiquement, ses dents claquaient.

— Eh ! eh ! comme vous devenez rare ? Depuis plusieurs ours je ne vous ai pas vu passer sous mes fenêtres. Vous me paraissez souffrant, dit le juge d'instruction en lançant sur sa victime un regard terrible. — Vous êtes si pâle ; seriez-vous devenu subitement indisposé ?

— Non, n-o-n ; un petit frisson, — j'ai été indisposé penquelques jours, mais Dieu merci, je me porte mieux.

— Ah ! vous avez dû garder le lit ? poursuivit l'autre. Comment cela est-il possible ? Il m'avait paru vous avoir vu tout gaillard dernièrement au bal de la Redoute ?

— Certes, mais le lendemain j'ai dû me coucher. Mes attaques m'avaient repris. Cependant je me porte mieux.

— Alors vous ne négligerez pas le prochain bal. Ce sera le dernier et on nous le promet très-brillant. J'espère vous y voir ; sans adieu donc, monsieur le juge.

Je n'y manquerai pas ! avait répondu de loin M. Bolné à son interlocuteur, du ton le plus dolent.

— Il a des soupçons, celui-là ! se disait-il. Il connaît l'exclamation de la cantatrice. Elle se rétablit, à ce qu'il paraît, mais quel chemin le soupçon ne peut-il faire dans l'âme d'un mouchard ? Il va me faire surveiller, j'en suis certain. La police secrète va être sans cesse sur mes talons ; je ne pourrai plus faire un pas, dire une parole sans qu'on ne les rapporte, les interprète, les commente. Que Dieu ait pitié de moi ! Je deviens un être dangereux, un misérable en guerre avec la société, moi qui vivait heureux et tranquille comme Guillaume Tell avant que Rossini l'eût mis en musique.

Tel était le monologue que prononçait l'infortuné Bolné, et la peur alla croissant, surtout lorsqu'il se mit à réfléchir à la singulière et embarrassante question du juge d'instruction au sujet du prochain bal de la Redoute.

— Il croit sans doute que je n'oserai pas m'approcher de la Bianetti, que ma conscience ne me le permettra pas. Il faut cependant que j'y aille, que je détruise ces soupçons qui s'accumulent autour de moi. Mais — comment faire, lorsque je serai près d'elle, ne serai-je pas pris d'un tremblement nerveux, à la seule pensée qu'on peut s'imaginer que je suis coupable et que la peur, les remords doivent me faire trembler ?

Jour et nuit le pauvre homme se tourmentait; ces horribles préoccupations ne lui laissaient pas un moment de repos. Il se souvint qu'un illustre philosophe a démontré qu'on peut avoir peur de la peur ; cet état lui paraissait répondre très-bien à ce qu'il éprouvait. Mais il sentait aussi qu'il devait prendre courage et regarder le danger en face. Il se fit donc faire un magnifique costume de pacha de Janina, le mit tous les jours, et s'exerça, en face d'un grand miroir, à lancer à travers les ouvertures de son masque, des regards bien hardis. Puis il prit un mannequin, l'habilla de sa robe de chambre, l'assit sur un fauteuil : cela devait figurer la Bianetti. Habillé en pacha, il tournait autour d'elle, s'en approchait et s'efforçait de dire sans bégayer : Mademoiselle, je suis enchanté de vous voir si bien rétablie. Au bout de trois jours il savait sa leçon par cœur et la récitait sans trembler. Alors il s'imposa une tâche plus difficile. Pour être bien gentil et bien prouver le calme de son innocence, il résolut d'offrir à la cantatrice une assiette de bonbons et du punch. Il s'exerça, un verre d'eau placé sur un plateau. Dans les commencements, le verre cliquetait de la façon la plus compromettante sur le plateau tenu d'une main tremblante ; mais bientôt Bolné put aussi dompter cette frayeur et dire fort galamment et avec beaucoup d'assurance : Signora, vous plaît-il d'accepter ces quelques bonbons et un verre de punch ? La répétition marchait à merveille; nul, pas même un juge d'instruction, ne le verrait trembler. Ali-Pacha de Janina se sentait un courage à faire frémir son homonyme. Le docteur Lelong n'avait voulu laisser à personne le droit de se faire, le soir du bal, le cavalier servant de sa charmante cliente. Celle-ci lui avait accordé cette faveur avec grande joie, sans tenir compte de la mine peu satisfaite du maestro. Mais ne devait-elle pas remercier le bon docteur de ses soins infatigables, du dévouement paternel dont il avait fait preuve à son égard ? Ce fut donc ainsi qu'ils firent leur entrée dans les salons de la Redoute; la Bianetti, plus jolie que jamais ; Lelong, fier et glorieux d'avoir au bras une aussi gracieuse et intéressante personne. Les habitants de Gérolstein sont de grands originaux. Dans les premiers jours on avait dit pis que pendre de la cantatrice, et cela non-seulement dans les plus misérables cabarets, mais encore dans les cercles aristocratiques. Mais dès que des hommes jouissant d'une haute considération eurent pris la cause de la Bianetti sous leur protection, dès que quelques dames de haut parage se furent prononcées en sa faveur, il fut à la mode de la défendre et de la porter aux nues. Le vent avait changé, et les Gérolsteinois, émus jusques aux larmes lorsqu'ils connurent les malheurs de la pauvre enfant, faillirent illuminer leurs demeures en apprenant sa guérison. Quoi d'étonnant alors que la cantatrice fût reçue à la Redoute comme la reine de la fête ? On l'avait attendue, on se plaça sur deux rangs pour la voir passer, on lui fit cortége ; tout cela avec force cris, applaudissements, bravos, battements de main, comme lorsqu'à la scène elle avait emporté d'assaut quelque passage bien difficile. Le docteur eut sa part de ce triomphe : Tenez, tenez, disait-on, le voilà, le savant, l'illustre médecin ! c'est lui qui nous l'a conservée.

La cantatrice était, il faut le dire, heureuse, oui, bien heureuse de ces témoignages d'affection ou tout au moins de bienveillance. Etourdie par les murmures de ceux qui venaient la féliciter, la complimenter, elle faillit oublier quel projet l'amenait dans ces salles ; mais bientôt la vue de quatre robustes dominos qui suivaient ses pas, et plus encore les questions du docteur si elle ne voyait pas les yeux gris et perçants du chevalier, lui rappelèrent le but de sa présence au bal. Le docteur appela le premier l'attention de sa compagne sur un long et maigre turc qui se glissait toujours dans leur voisinage ; le mouvement, le flux et reflux de la foule avait beau l'éloigner, il revenait avec plus d'acharnement. La cantatrice effrayée serra le bras de son cavalier et lui dit en tremblant : c'est bien sa taille ! Cependant le pacha se rapproche de nouveau et vient droit sur eux ; la pauvre enfant se cramponna au bras de Lelong; son ennemi était là, tout près d'elle ; ses petits yeux gris, bien fixes, bien hardis, la regardaient du fond de son masque, et une voix chevrotante dit : Je suis enchanté, mademoiselle, de vous voir si bien rétablie.

La cantatrice sentait ses jambes fuir sous elle ; le masque ne paraissait pas moins troublé ; il recula et disparut dans le foule.

— Est-ce lui, dit le médecin, — est-ce lui ? Calmez-vous. Il s'agit d'être calme et prudent. Pensez-vous que ce soit lui ?

— Je n'en sais rien encore, répondit-elle, mais je crois avoir reconnu ses yeux.

Le docteur ordonna aux quatre dominos de ne pas perdre le pacha de vue, puis il continua sa route avec sa dame. Mais ils venaient à peine de faire un ou deux tours de salle que le turc se montra de nouveau. Cette fois, cependant, il se tint à distance, observant la cantatrice.

Le docteur conduisit celle-ci vers le buffet pour lui offrir un verre de limonade ou d'orgeat qui pût la remettre de la frayeur qu'elle avait éprouvée, lorsqu'en se retournant il voit de nouveau le turc à ses côtés. Maintenant le personnage suspect tenait sur une assiette un verre de punch et quelques bonbons ; il s'approche de la Bianetti, ses yeux brillent d'une sombre lueur ; le verre danse et sautille avec des tintements bizarres. Le voilà à côté de sa victine fascinée ; il avance l'assiette et murmure : Signora, vous plaît-il d'accepter ce verre de bonbons et ces quelques punch ?

La cantatrice ne le laisse pas rectifier sa malheureuse phrase ; pâle, tremblante, elle repousse l'assiette et s'écrie : Ah ! c'est lui, c'est lui ! mon assassin ! il veut m'empoisonner. — Quatre paires de mains solides empoignèrent le pacha, immobile et muet. La foudre l'eût frappé qu'il n'eût pas été plus consterné ; il paraissait avoir renoncé à toute idée de défense.

Le docteur fit un signe au maestro Boloni, lui confia la cantatrice et suivit le cortége du prisonnier et des agents de police. Arrivé au bas de l'escalier, et pendant qu'il mettait son manteau, il sentit qu'on le tirait. Il se retourna et vit derrière lui le petit commissionnaire de l'hôtel de Portugal, blême et sous l'empire d'une peur sans égale.

— Pour l'amour de Dieu et de tous les saints, monsieur le docteur, je vous en supplie, suivez-moi au n° 53; le diable veut emporter l'âme du voyageur français. — Qu'il t'emporte toi aussi, petit crapaud ! Que me veux-tu ? dit le docteur en colère et pressé d'aller rejoindre le prisonnier dans les bureaux du commissariat de police où devait avoir lieu le premier interrogatoire.

— Je vous en conjure, reprit le petit être en pleurant, il vous sera peut-être encore possible de le sauver. C'est votre devoir. Vous êtes médecin des pauvres, nommé et désigné par la ville ; il faut que vous m'accompagniez. Je vous ai bien cherché, allez ! Le docteur réprima un juron ; il vit qu'il n'éviterait pas la corvée, et, se résignant, il suivit l'importun.

Trad. par AUG. COUVREUR.

(*La suite au prochain numéro.*)

Revue scientifique.

PHYSIQUE DU GLOBE : Une éruption du Vésuve. — METEOROLOGIE : Histoire des aérolithes. — PHYSIQUE INDUSTRIELLE : Dévitrification du verre. — METALLURGIE : Matériaux nécessaires à l'extraction de l'aluminium — INDUSTRIE : Cause et moyen préventif des explosions des machines à vapeur. — LIVRE.

Nous nous sommes plus d'une fois occupé des volcans, surtout au point de vue des causes qui ont été tour à tour accusées de les produire, car, ainsi qu'il arrive pour à peu près tous les grands phénomènes de la nature, des explications diverses ont été fournies à l'endroit de leur formation. — Nous laisserons aujourd'hui de côté cette face intéressante du problème, et nous raconterons, ce qui est moins sujet à conteste, les particularités qu'a présentées l'éruption du Vésuve dont cette année a été le témoin.

Mais, pour bien comprendre ce récit, il est utile de connaître la topographie du Vésuve, que nous allons indiquer en quelques lignes.

Le Vésuve est une montagne conique, presque isolée dans la plaine de la Campanie, au fond de la délicieuse baie de Naples. Avant l'année 79 de notre ère, lors de la fameuse éruption qui causa la mort de Pline et détruisit Herculanum et Pompéi, les populations avaient perdu tout souvenir de l'activité du Vésuve. A cette époque, d'après la description de Strabon, cette montagne était un cône simple, présentant à son sommet une large dépression ; elle était couverte alors de forêts, habitée par des animaux sauvages ; rien ne pouvait faire croire à l'existence d'un volcan, bien que ce qui reste de la composition de cette montagne et de sa structure ne puisse laisser de doute sur son origine volcanique et sur son mode de formation par suite d'émissions de matières ignées sur un sol submergé.

Pendant l'année 79 de J. C., après d'épouvantables tremblements de terre, le sol fut fissuré de nouveau ; les matières gazeuses et fluides tendant à profiter de ces ouvertures pour s'échapper, il leur fallut vaincre la pesanteur des laves consolidées et des scories qui formaient l'ancien cône ; après un grand effort, elles finirent par lancer dans l'atmosphère, avec d'effroyables détonations, une grande partie du cône lui-même réduit en poussière. Ces débris, ainsi lancés, retombèrent au loin avec la pluie orageuse dont l'éruption même déterminait la production ; ils couvrirent la campagne et enfouirent des villes entières qui disparurent alors comme Pompéi, Herculanum et Stabies, et dont nous observons aujourd'hui avec tant de curiosité les monuments conservés sous ce manteau volcanique. La montagne, évidée dans son centre par cette immense éruption, fut réduite à un vaste cirque dont la base du cône formait l'enceinte et dont l'escarpement regardait l'intérieur ; c'est cette enceinte, encore en partie apparente, qui constitue la *Somma*, montagne circulaire séparée par une vallée également circulaire (*atrio del Cavallo*), qui entoure les trois quarts nord-est du Vésuve actuel. Celui-ci, en effet, n'est qu'un cône qui, depuis l'année 79, s'est élevé et s'élève journellement dans la cavité de l'ancien cône, de même qu'à chaque éruption un petit cône s'élève dans le cratère actuel.

Bien que des matières gazeuses s'échappent toutes les années du fond du cratère, on peut dire que les éruptions du Vésuve n'ont pas d'époque déterminée ; la dernière avait eu lieu en février 1850 et avait été l'une des plus remarquables, tant à cause de l'abondance des laves que parce qu'elle a complétement changé la disposition du sommet du cratère.

Depuis 1850, rien n'annonçait l'approche d'une éruption, si ce n'est peut-être le nombre et la haute température des fumerolles du sommet, lorsque, le 14 décembre dernier, à huit heures du soir, s'ouvrit au pied occidental du Palo et dans la portion sensiblement plane du plateau supérieur, une cavité conique presque circulaire, et dont le diamètre et la profondeur sont tous deux évalués à 80 mètres par M. Guiscardi.

Tel a été le premier acte de l'éruption actuelle.

« Dans la matinée du 1er mai, dit M. le professeur Palmieri, l'un des membres de la commission chargée par l'Académie des sciences de Naples de suivre la marche de l'éruption et de lui en rendre compte, dans la matinée du 1er mai, vers quatre heures, pendant que du sommet de la montagne s'échappait une quantité extraordinaire de fumée qui durait déjà depuis trois jours, un sombre mugissement, répété par les remparts élevés du *monte Somma*, annonça tout à coup le commencement d'un nouvel et terrible embrasement. Il se forma d'abord quatre bouches qui vomirent de la lave et des blocs incandescents, mêlés à des globes de fumée lancés avec une grande violence et un bruit effroyable; puis bientôt de nouvelles bouches parurent, de sorte que, dans la soirée du 1er mai, nous pûmes en distinguer sept, et enfin, dans une nouvelle exploration, dix ou onze.

« De chacun de ces cratères sortirent des laves abondantes et liquides qui couraient sur la pente rapide comme l'eau dans un canal, et formèrent deux fleuves incandescents qui, perdant de leur rapidité à mesure qu'ils avançaient, se coagulèrent en un lac de feu admirable et effrayant à voir. »

Cet état dura jusqu'au 14, époque à laquelle l'éruption parut entrer dans une période de décroissance. Ce fut alors que M. Ch. Sainte-Claire-Deville visita le Vésuve, dont il a envoyé la description à M. Élie de Beaumont. « Dans la nuit du 20 au 21, dit-il, à plus de dix lieues en mer, on apercevait comme une écharpe de feu sur le flan du Vésuve, et ce spectacle, plus frappant encore à Naples, devenait d'une beauté saisissante à mesure qu'on approchait de la lave. De plus, on observe quelque intermittence dans cette période de décroissement: de temps en temps il y a une sorte de recrudescence dans les efforts de l'éruption, non-seulement pour les fumerolles, mais aussi pour l'émission de la matière liquide. Ainsi, lorsque je vis de près pour la deuxième fois, le courant, le 24 au matin, il avait acquis notablement de puissance depuis le 22: on voyait la lave grossir et se gonfler, puis refondre, et entraîner avec elle les parties supérieures qui s'étaient solidifiées au-dessus d'elle et qu'elle atteignait de nouveau. Le 26, il y avait eu nouvelle décroissance, et depuis lors cette période semble s'accélérer de plus en plus. — C'est au reste le caractère particulier de cette éruption. Bien qu'elle soit incontestablement une des plus importantes qu'ait fournies le Vésuve, c'est aussi une des plus tranquilles. Peu ou point de projections; seulement quelques-unes dès les premiers jours; les détonations ont cessé bientôt aussi. Le phénomène actuel se réduit à un déversement de la lave comme par un trop-plein, déversement qui est seulement accompagné de la sortie de vapeurs abondantes, mais à une faible pression. — Pour vous donner une idée de cette tranquille éruption, ajoute en note le narrateur, je vous dirai qu'étant arrivé avec mon beau-frère, dans la nuit du 25 au 26, vers minuit, sur le bord de la fissure où la lave coulait à découvert, et m'étant assis vers trois heures du matin sur la lave récemment solidifiée, je m'y suis involontairement laissé aller au sommeil et j'ai dormi ainsi plus d'une heure, à 4 ou 5 mètres seulement de la fissure. »

— M. Wœhler a adressé à M. Pelouze la relation suivante: « Le 13 mai dernier, à huit heures du soir, on a observé une chute très-remarquable de pierres météoriques près de Bremervorde, à peu de distance de Hambourg. — Ce phénomène était accompagné d'un bruit de tonnerre et d'un grand sifflement. Le ciel était couvert, de sorte qu'on n'a pas pu voir le météore; mais on a vu tomber trois pierres qu'on a retrouvées. Il est très-probable qu'il en est tombé un plus grand nombre. M. de Reiche, bailli de Bremervorde, a eu la bonté de me donner la plus grosse de ces pierres: elle pèse 3 kilogrammes; le poids de la deuxième est de 1 kilogramme 500; celui de la troisième est de 325 grammes. — Ces aérolithes sont, comme la plupart de ceux qu'on a observés, recouverts d'une croûte noire fondue. Leur cassure laisse voir un mélange de plusieurs minéraux de couleur grise, parmi lesquels on distingue une assez grande quantité de fer métallique et de sulfure de fer. Ces pierres ont une grande ressemblance avec celles qui sont tombées, le 4 septembre 1852, en Transylvanie, et qui font partie du Musée impérial de Vienne. — Je m'occupe de l'analyse comparative de ces aérolithes. »

En attendant que M. Woelher nous fasse connaître cette composition et nous communique les données nouvelles que pourra lui fournir cet examen, prenons prétexte de sa communication pour dire quelques mots de l'histoire des corps ignés, dont depuis très-longtemps nous n'avons pas eu occasion de parler.

Les phénomènes ignés dont la nature nous donne le spectacle sont variables et nombreux: on les désigne selon les caractères qu'ils présentent, sous les noms de *feu Saint-Elme*, de *feux follet*, d'*étoiles filantes*, de *bolides* et d'*aérolithes*.

Nous ne parlerons aujourd'hui que de ces derniers.

L'aérolithe est un météore caractérisé par la chute d'une pierre qu'accompagnent presque toujours un bruit plus ou moins violent et des phénomènes lumineux. On emploie la même expression pour désigner la pierre elle-même.

Les aérolithes étaient connus des anciens. Dans la Chersonèse de Thrace existait une pierre restée célèbre sous le nom d'Ægos-Potamos, et dont Anaxagore passait pour avoir prédit la chute. Suivant ce philosophe, elle était tombée du soleil, qu'il regardait comme une masse de feu plus grande que tout le Péloponèse. Aristote, au contraire, prétendait qu'elle avait pu être enlevée par un tourbillon de vent et précipitée ensuite sur la terre.

Quoi qu'il en soit, Anaxagore, Diogène d'Apollonie, Aristote et Posidonius ont écrit sur les aérolithes des opinions qui ne s'éloignent pas trop de celles que nous professons aujourd'hui; et dans le moyen âge Albert le Grand discuta la question de savoir comment il se forme des pierres dans les nuages.

La chute des aérolithes, dit M. le docteur Foissac dans son excellent ouvrage sur la météorologie, est presque toujours précédée d'un globe enflammé plus ou moins volumineux, qui se meut avec rapidité et éclate tout à coup dans l'atmosphère. Les pierres qui tombent sont quelquefois d'un volume ordinaire, et parfois aussi d'un volume et d'un poids considérables; dans certains cas on ne voit qu'un seul fragment, dans quelques autres on en trouve un grand nombre. Sous le règne de Tullus Hostilius, on annonça au roi et au sénat qu'une pluie de pierres était tombée sur le mont Albain. Ce prodige parut incroyable, et l'on envoya des commissaires pour vérifier le fait. Ils virent de leurs yeux les pierres tomber du ciel, dit Tite-Live, comme une grêle épaisse que le vent pousse vers la terre. A l'occasion de ce prodige, les Romains célébrèrent publiquement pendant neuf jours des fêtes religieuses. Nous n'avons qu'une seule remarque à faire sur le récit de Tite-Live: nous croyons parfaitement que les commissaires virent les pierres sur le sol, mais assurément ils ne les virent point tomber du ciel. Le célèbre aérolithe d'Ægos-Potamos, dans la Chersonèse de Thrace, avait deux fois la grandeur d'une meule de moulin et faisait la charge entière d'une voiture. Celui de Bahia mesurait environ deux mètres de longueur.

L'origine des aérolithes, encore loin d'être expliquée d'une manière irrécusable, a donné lieu néanmoins à plusieurs hypothèses ingénieuses. Entre autres, ces corps ont été attribués à des volcans terrestres. Mais une pareille supposition n'est pas admissible, parce que des aérolithes tombent dans des lieux extrêmement éloignés des contrées volcaniques, qu'ils diffèrent de tous les produits volcaniques connus, et qu'il est impossible que des objets aussi lourds parcourent horizontalement l'atmosphère par des temps calmes et doux comme ceux qui règnent souvent quand on voit passer ce genre de météore. D'autres savants ont prétendu que les aérolithes étaient produits par les volcans de la lune, et ils ont calculé qu'un corps lancé de cette planète avec une vitesse quintuple de celle d'un boulet de canon, pouvait parvenir à un point de l'espace où l'attraction de la terre l'emporterait sur celle de la lune, de sorte que ce corps, au lieu de retomber sur la lune, serait entraîné vers la terre, et acquerrait dans sa chute une rapidité qui, combinée avec la résistance de l'air, développerait une chaleur suffisante pour produire l'état d'inflammation dans lequel se trouvent les aérolithes lorsqu'ils s'approchent de la surface de la terre. Cette hypothèse n'est qu'une possibilité, et n'a pour elle aucune observation directe. — Une troisième opinion veut que les aérolithes soient le résultat de la condensation des matières fluides répandues dans l'atmosphère; outre qu'il est difficile d'admettre la présence dans l'atmosphère d'une aussi grande quantité de matières pesantes, la formation des grêlons nous prouve que la nature a des moyens de produire des condensations dont il est difficile de nous rendre compte. Enfin, en désespoir de cause, on a donné aux aérolithes la même origine qu'aux étoiles, aux planètes et aux comètes, et on en a attribué la formation à la matière éthérée. Quoi qu'il en soit, les pierres météoriques contiennent, suivant leur nature, des proportions très-variables de fer, de nickel, de cobalt, de manganèse, de chrome, d'étain, d'arsenic, de silice, d'alumine, de potasse, de soude, de magnésie, de chaux, de phosphore, de soufre et de charbon; c'est environ le quart des corps simples qu'on rencontre sur notre planète.

Sous le rapport de leur composition, dit le docteur Foissac, on peut distinguer les aérolithes en pierreux et en métalliques. Les premiers, et en même temps les plus nombreux, d'un gris cendré à l'intérieur, se couvrent de taches de rouille par l'exposition à l'air; leur cassure est mate, terreuse, à grains grossiers; ils rayent le verre et font feu avec l'acier. Ils contiennent tous, dans la proportion de 3 à 5 pour 100, du fer et du nickel sous la forme de grains plus ou moins fins. Les aérolithes métalliques renferment jusqu'à 96 pour 100 de fer, allié à une proportion de nickel qui varie depuis 1 jusqu'à 6 pour 100. La présence de ce dernier suffit pour faire reconnaître si une masse métallique est un aérolithe. Le fer s'y trouve à l'état natif; il est plus ductile et plus blanc que le fer ordinaire, dont il possède du reste toutes les autres propriétés.

— Dès 1727, et pendant douze ans, c'est-à-dire jusqu'en 1739, Réaumur s'appliqua à étudier le phénomène d'opacité qui se produit dans le verre, lorsque, après avoir fondu celui-ci, on le laisse refroidir très-lentement, ou lorsqu'on le soumet à un ramollissement prolongé. Cette dévitrification donne naissance à une matière presque entièrement opaque, connue sous le nom de *porcelaine de Réaumur*. L'illustre physicien eut l'idée de dévitrifier le verre en grand, et de créer ainsi une nouvelle branche d'industrie; à cet effet, il indiqua le procédé suivant: on mettra dans de très-grands creusets, dit-il, tels que les gazettes des faïenciers, par exemple, les ouvrages de verre qu'on voudra convertir en porcelaine. On remplira les ouvrages et tout les vides qu'ils laissent entre eux de la poudre faite d'un mélange de sable blanc et fin et de gypse. Il faudrait faire en sorte que cette poudre touche et presse les ouvrages de toutes parts, c'est-à-dire que ceux-ci ne se touchent pas immédiatement, et qu'ils ne touchent pas non plus les parois du creuset. — La poudre ayant été bien empilée, bien pressée, on couvrira le creuset, on le lutera, et on le portera dans un endroit où l'action du feu soit forte, — quand on retirera et qu'on ouvrira la gazette, on verra les objets qu'elle renferme transformés en une belle porcelaine blanche.

Ainsi qu'on vient de le voir, le procédé de Réaumur n'était pas aussi simple qu'on pourrait le croire, car il fallait prendre des précautions infinies pour conserver les formes des objets dont il voulait obtenir la dévitrification.

Ce n'est peut-être pas à l'obligation de ces soins minutieux qu'il faut attribuer l'oubli dans lequel est tombée la fabrication industrielle, c'est-à-dire économique des objets façonnés en verre dévitrifié, mais à la nécessité de soumettre ces objets à un ramollissement prolongé et à la longueur de l'opération, qui nécessite des dépenses très-considérables de combustible et de main-d'œuvre.

Cependant M. Pelouze ne désespère pas de voir l'industrie s'emparer de cette fabrication, et il va même plus loin dans un travail qu'il vient de faire sur ce sujet, lorsqu'il dit: « Je crois que dès aujourd'hui il serait possible de fabriquer des plaques de verre dévitrifié d'un volume assez considérable imitant la belle porcelaine et pouvant la remplacer avec avantage dans certains cas. »

Et à l'appui de ses espérances, M. Pelouze a mis sous les yeux de l'Académie des sciences des verres dévitrifiés qui sont en effet doux et polis comme des glaces.

— L'extraction industrielle de l'aluminium, dont nous avons plus d'une fois parlé en cette place, est le sujet, à l'usine de Javel, d'expériences dont les résultats sont des plus satisfaisants. Bien que M. H. Sainte-Claire-Deville n'ait pas encore fait connaître les procédés qu'il met en usage, nous savons les matériaux dont il se sert et qui sont d'un prix de revient minime; ce sont: l'alumine, provenant de l'alun ammoniacal, le chlore, le charbon, le carbonate de soude et la craie, lesquels donnent naissance à deux corps: le chlorure d'aluminium et le sodium, desquels, en dernière analyse, est extrait l'aluminium.

Pour obtenir économiquement ces deux derniers produits, bases de l'opération industrielle, M. H. Sainte-Claire-Deville indique les deux procédés suivants: le chlorure d'aluminium s'obtient en faisant réagir le chlore sur un mélange d'alumine et de goudron de houille préalablement calciné. L'opération s'effectue dans une cornue à gaz avec une facilité et une perfection remarquables. La condensation du chlorure d'aluminium s'opère dans une chambre en maçonnerie garnie de faïence à l'intérieur; c'est une matière compacte, d'une densité considérable et composée de cristaux jaune-soufre. Ce chlorure est très-peu ferrugineux; il se purifie entièrement dans son traitement pour aluminium, parce qu'on fait passer sa vapeur sur des pointes de fer chauffées à 400° environ. La vapeur de chlorure d'aluminium sort de l'appareil en donnant des cristaux incolores et transparents.

Le sodium se prépare en grands et petits vases. « J'ai étudié, dit M. Sainte-Claire-Deville, avec le plus grand soin l'influence de la température, des surfaces de chauffe et de la vitesse de mes appareils, et je me suis convaincu qu'on pouvait, en réglant convenablement le rapport entre la surface de chauffe et la section des tubes qui donnent issue au sodium, produire ce métal à une température basse, voisine peut-être du point de fusion de l'argent. »

Actuellement déjà les cylindres sont chauffés beaucoup moins que les vases que l'on emploie à la fabrication du zinc. M. Sainte-Claire Deville, après avoir supprimé la distillation du sodium, qu'il obtient pur du premier jet, s'occupe à le produire dans des appareils continus.

En présence des matériaux nécessaires à l'extraction industrielle de l'aluminium, M. Dumas, dans un rapport sur les expériences de l'usine de Javel, indique Marseille comme le point de la France le mieux placé pour donner à cette nouvelle industrie tout l'essor qu'elle est en droit d'obtenir. « D'immenses quantités d'acide chlorhydrique, a-t-il dit, se perdent tous les jours à Marseille; elles trouveraient un utile emploi à fournir le chlore nécessaire à la formation du chlorure d'aluminium. Nulle part l'acide sulfurique, employé pour attaquer les argiles et retirer l'alumine, n'est à plus bas prix. Le carbonate de soude s'y fabrique sur une immense échelle, au moyen du sel marin des marais salants. Enfin les ouvriers familiarisés avec le travail de toutes ces matières y sont nombreux.

Puisse cette prévision se réaliser, et notre grande cité commerçante du midi devenir en même temps un grand foyer de fabrication industrielle.

— S'il était possible d'enregistrer tous les accidents malheureux qui se produisent, on serait effrayé du nombre des victimes que font journellement les explosions des machines à vapeur; et, si l'on tenait compte des circonstances au milieu desquelles le phénomène a lieu, on serait peut-être étonné de ne le voir jamais se manifester dans les machines à haute pression, comme les locomotives, mais bien plutôt dans les appareils à pression ordinaire, tels que les chaudières fixes ou celles des bateaux à vapeur.

Cette observation, dont l'importance est capitale, conduit naturellement à penser que l'explosion des machines à vapeur n'est pas due, comme on le pourrait croire, à l'augmentation de la tension, ou, pour parler plus exactement, au défaut d'équilibre entre la pression de la vapeur et la résistance opposée par les parois du vase, et qu'il faut, pour se rendre compte du phénomène, recourir à l'intervention d'une force étrangère.

M. Andraud, que recommandent depuis longtemps de nombreux travaux sur l'électricité et sur la pression atmosphérique, a été amené à la conclusion que nous venons de signaler, et il croit que cette force étrangère, cause des explosions, n'est pas autre chose que l'électricité.

De l'électricité, en effet, se développe au sein de la vapeur; on en a acquis la preuve directe en isolant une chaudière qui, sur les supports de verre, émet spontanément des torrents de flammes électriques, et produit l'effet d'une forte machine vigoureusement chargée; cette curieuse expérience, d'abord faite en Angleterre, a été répétée en France, et le fait du développement de l'électricité dans la vapeur est si bien admis aujourd'hui, que M. Becquerel a même calculé à quel degré de chaleur la vapeur produit le maximum d'électricité.

Une fois dans cette voie, il était facile d'arriver aux moyens préventifs des explosions, il n'y avait qu'à suivre l'exemple de Franklin; c'est ce qu'a fait M. Andraud en indiquant de placer dans les chaudières des tiges de fer inoxidables, qui, mises en rapport avec le réservoir commun, font exactement l'office des paratonnerres.

Le moyen qu'indique M. Andraud est si simple, si peu coûteux, et dérange si peu l'harmonie des machines établies, qu'il est à désirer que tout propriétaire d'un appareil à vapeur en fasse l'expérience, et, en ce qui nous regarde, pour nous associer, dans la limite de nos moyens, à la solution d'un problème auquel tant d'existences sont intéressées, nous croyons devoir reproduire les conclusions mêmes de l'auteur; les voici:

1° Les générateurs ne font point explosion sans un léger surcroît de la tension normale de la vapeur; et les soupapes de sûreté, bonnes pour empêcher ces excès de pression et les déchirements ordinairement inoffensifs qui en résultent, ne servent absolument à rien contre les explosions.

2° Les explosions sont produites par le dégagement, dans la vapeur, du fluide électrique, lequel est amené, dans certaines circonstances, à l'état fulminant, et, par sa déflagration, porte instantanément la pression à plusieurs centaines d'atmosphères.

3° Lorsqu'on est près d'une machine qui fonctionne à *haute pression*, il n'y a pas de danger sérieux.

4° Lorsqu'on est près d'une chaudière, et surtout d'une chaudière à bouilleur, où la vapeur agit à *basse pression*, on est toujours en danger de mort.

5° Les explosions sont évitées si, se fondant sur le principe des paratonnerres, on introduit dans l'intérieur des générateurs des tiges terminées par des pointes de métal inoxydable, lesquelles soutireront l'électricité à mesure qu'elle se formera.

Nous le répétons, le moyen indiqué par M. Andraud est si simple et si peu dispendieux, qu'il y aurait crime et folie à ne le pas expérimenter.

— En 1853, un homme de bien, M. Nadau, de Tonneins, mit à la disposition de l'Académie de médecine une somme de 3,000 francs, destinée à récompenser le meilleur travail d'hygiène populaire qui serait présenté dans un concours ouvert à cet effet devant la savante compagnie.

Comme on le doit penser, de nombreux concurrents entrèrent dans la lice, et le prix fut remporté par M. le Dr Tessereau, dont le travail fut ainsi apprécié par le rapporteur: « Le mémoire n° 13, œuvre de M. Tessereau, est un ouvrage excellent, attachant, bien fait, simple sans trivialité, rempli de faits intéressants, d'exemples bien choisis, de comparaisons ingénieuses. Votre commission n'hésite donc pas, et n'a jamais hésité un instant à le mettre en tête de ceux dont vous avez à récompenser les auteurs. »

M. Tessereau vient de publier son travail en un joli volume, dont les paroles citées plus haut du rapporteur nous dispense de toute appréciation; mais nous le félicitons de son dessein, car cette publication complète évidemment l'intention du généreux donataire, qui a dû vouloir la divulgation du travail couronné, pour que ceux-là même qui ont été l'objet de sa sollicitude, c'est-à-dire la classe ouvrière, pussent en tirer tout le bien et le profit qu'un pareil ouvrage est destiné à produire.

FÉLIX ROUBAUD.

La place nous manque aujourd'hui pour signaler quelques réclamations très-justes relatives à notre revue de l'Exposition: celle, entre autres, qui nous est adressée dans l'intérêt de M. Duret, filateur à Brionne (Eure), et celle qui concerne un relieur distingué, M. Despierres. Nous y reviendrons pour leur rendre justice.

ERRATUM. Un article de notre dernier numéro, composé au dernier moment, et mal lu avant l'impression, l'article de M. Prosper Tourneux, sur le livre de M. Cerfbeer, renferme une erreur capitale: on a imprimé *onze millions* de tonnes de rails au lieu de *onze cent mille*; — puis on dit que le livre est plein d'*honneur* pour dire qu'il est plein d'*humour*. Il n'y a pas jusqu'au nom de notre honorable collaborateur qui n'ait été estropié. Ce que c'est d'être trop pressé!

C'est toujours le 30 juillet, sans remise, que la grande fête de nuit, au bénéfice de la caisse de secours des artistes dramatiques, aura lieu au Jardin-d'Hiver. Pour la première fois, les étrangers de toutes les nations, attirés à Paris par l'Exposition, pourront jouir de cette réunion ravissante de toutes les dames artistes des théâtres de Paris, patronnesses actives de cette fête de bienfaisance, dont les résultats sont destinés à venir en aide à de nobles infortunes; les billets sont rapidement enlevés par les premières notabilités de tous les pays, et le succès le plus brillant paraît destiné à cette fête, qui a pris pour devise: *Plaisir et Bienfaisance.*

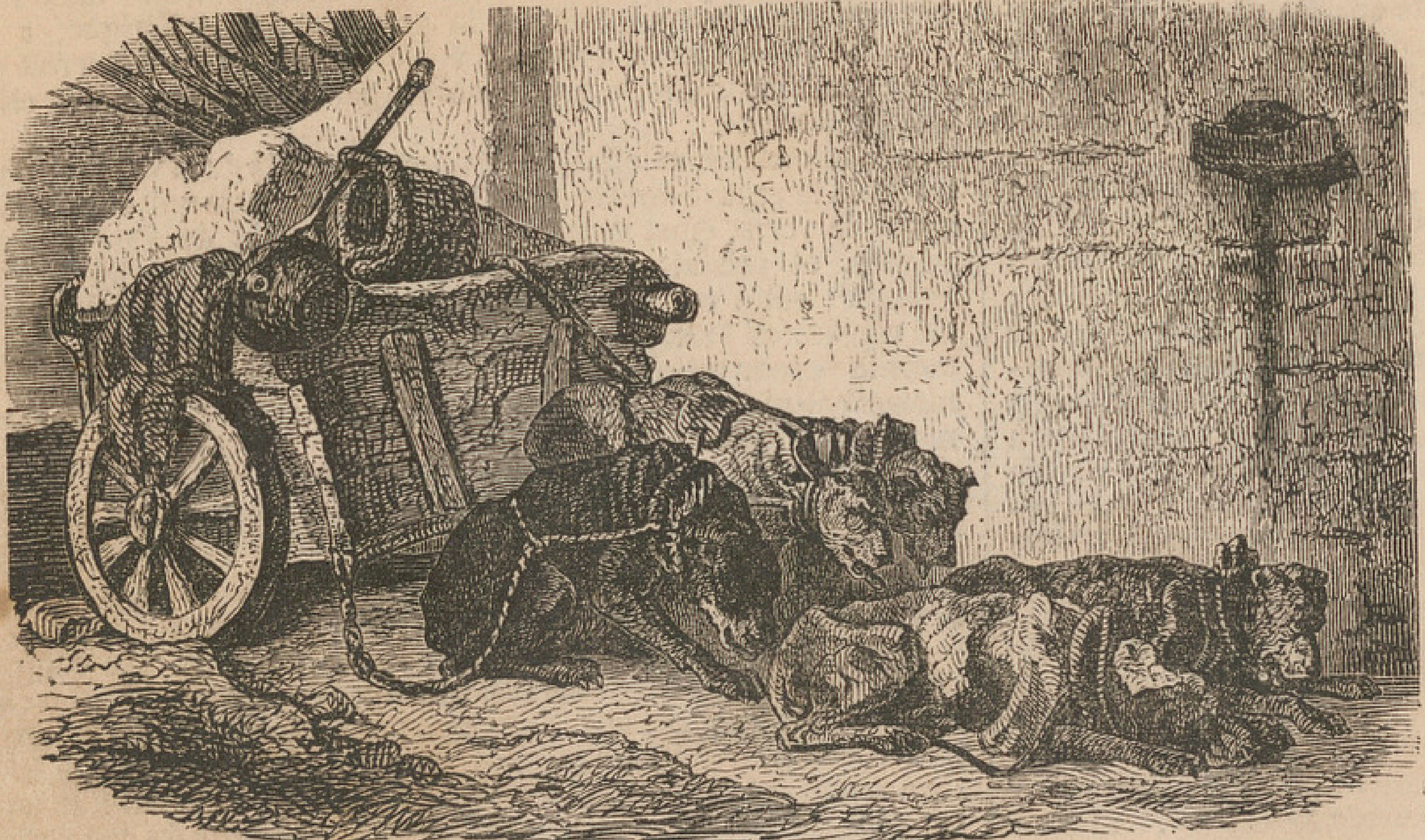
Guides illustrés à un franc. — Guide dans l'Exposition universelle de l'industrie et des beaux-arts.

Paysage, par M. Rousseau.

ses annexes. Il appartenait à la librairie qui publie *l'Illustration* de concevoir et de faire composer ce volume dont les nombreuses gravures, quoique réduites aux plus petites proportions, et choisies dans la section des beaux-arts, rappelleront, aux visiteurs de l'Exposition, les chefs-d'œuvre qui auront passé sous leurs yeux.

Il eût été difficile et même fâcheux de publier ce *Guide* plus tôt; il fallait attendre que chaque chose fût mise à sa place définitive, et que les tâtonnements inévitables du classement eussent fait place à une classification qui ne changera plus, quoiqu'on l'accuse de n'être pas encore parfaite et d'avoir souffert de quelques influences qui n'ont

Scène d'inquisition, par M. Robert-Fleury.



Un métier de chiens, par M. Joseph Stévens.

Brunetta et Phillis, tableau par M. Salomon.

On s'étonne quelquefois de la cherté de certains livres en les comparant à d'autres dont le prix étonne dans un sens tout opposé. La raison de cette différence est pourtant fort naturelle. Tel volume n'a qu'un petit nombre d'acheteurs probables; il faut renoncer à l'imprimer ou le vendre cher pour retrouver la dépense. Tel autre vise une clientèle indéfinie, répond à une nécessité sentie de tout le monde, et doit se contenter d'un très-léger profit qui peut se multiplier par cent mille et devenir une bonne affaire. C'est le cas du volume que nous annonçons: *Guide illustré à un franc dans l'Exposition universelle*, les beaux-arts et l'industrie, le palais et rien de commun avec la science et le goût de ceux qui ont la responsabilité de l'organisation. Ce sont les nécessités de toutes les entreprises humaines. Il faudrait être impitoyable pour être juste; et qui voudrait l'être à ce prix? D'ailleurs le livre que nous annonçons n'est pas chargé de faire la critique de ce qui est fait; il se borne à conduire le visiteur dans toutes les parties de l'Exposition, à provoquer son attention et sa curiosité, laissant à chacun le soin de juger si chaque objet est à la place qu'il mérite, selon son utilité, son importance et les efforts de génie qu'il a exigés. Il y a plus de cent mille lecteurs qui ne lui en demanderont pas davantage. P. ALBERT.

Le porte-drapeau Poidevin.

Wilfrid Poidevin. — D'après un buste de M. Séraphin Denécheau.

Nous voudrions pouvoir consacrer dans ce recueil le souvenir de tous ceux qui sont morts héroïquement dans cette guerre dont le dénoûment sera grand, s'il répond à la vaillance de nos soldats. Malheureusement nos pages n'y suffiraient pas, et ce n'est que pour répondre à des démarches personnelles et donner un soulagement à des regrets respectables que nous faisons quelquefois exception à une règle dont notre impuissance a posé les limites. Le lieutenant Poidevin, dont nous reproduisons ici l'image, a encore à nos yeux un autre titre que la douleur de sa famille. Il est, en quelque sorte, la première victime de cette lutte héroïque; c'est à la bataille de l'Alma qu'il a été frappé, dans des circonstances auxquelles les rapports officiels donnent un caractère historique

« Le lieutenant Poidevin, du 39e de ligne, dit le maréchal Saint-Arnaud, a tenu sur le bâtiment du Télégraphe, qui formait le point central de la défense de l'ennemi, le drapeau de son régiment; il y est mort glorieusement, emporté par un boulet. »

Puis vient l'ordre du jour de la 4e division: « Je veux être le premier à féliciter le 39e de ligne de la part glorieuse qu'il a prise hier à l'attaque de la position centrale de l'armée russe. Il pourra revendiquer l'honneur d'inscrire le glorieux nom de l'*Alma* sur le drapeau que le brave Poidevin a tenu haut et ferme sur le belvédère où s'appuyait l'ennemi, jusqu'à ce qu'un boulet russe soit venu le frapper en pleine poitrine. Honneur à ce brave officier qui a montré un courage héroïque! Sa mémoire ne périra pas dans le 39e, dont les officiers et soldats sauront l'imiter à l'occasion. »

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La mer Noire entend siffler des boulets dirigés sur Sébastopol.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

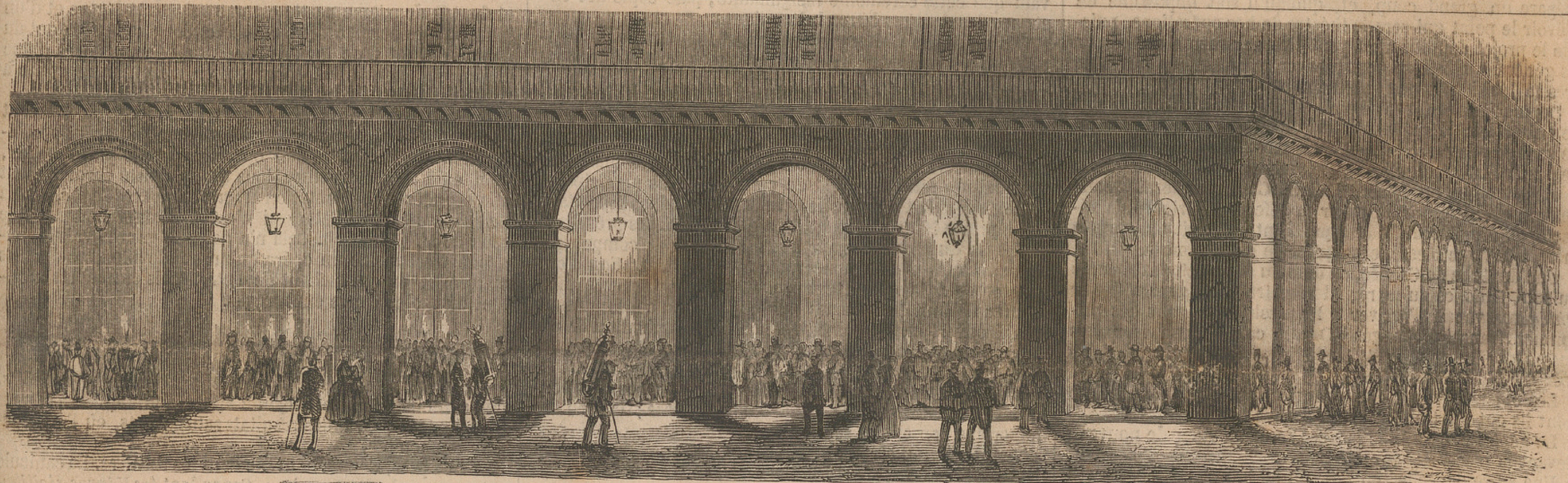
4 AOUT 1855.

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 649. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.



Les souscripteurs à l'emprunt de 750 millions stationnant, la nuit, sous les arcades, et le jour dans la cour de l'hôtel du Ministère des finances.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — Chronique littéraire. — Les repiqueuses; étude sur l'art de se peindre le visage. — Percement de l'isthme de Suez. — Exposition universelle de l'industrie. Les bronzes (suite). — Beaux-arts; peinture religieuse. — Le secret de la Bianetti (suite et fin). — L'île d'Helgoland. — Bibliographie. — Couteau de chasse de Gérard. — Correspondance.
Gravures : La foule des souscripteurs à l'emprunt de 750 millions; la nuit; le jour. — Théâtre de la Porte Saint-Martin : *Paris*; scènes diverses et costumes. — Inondation de San Stephano, en Toscane. — Carte de l'isthme de Suez; vue panoramique de Suez et du canal des deux mers. — Salon de 1855; le Jeune fauconnier, par M. Couture; le quart d'heure de Rabelais, par M. Vettei; Erasme chez Thomas Morus, par M. Labouchère; Un enterrement dans les Vosges, par M. Brion. — Couteau de chasse donné à Gérard par l'Empereur d'Autriche. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Le plus vif intérêt de cette chronique hebdomadaire serait dans le récit du spectacle donné par les souscripteurs à l'emprunt de 750 millions, dont la clôture a eu lieu le 29 juillet. Nous n'avons pu résister à l'envie de représenter, autant que nous le pouvions, dans un cadre où tant d'autres sujets doivent trouver leur place, l'aspect de la multitude stationnant la nuit sous les arcades du ministère des finances, et le jour dans la cour de l'hôtel, pour attendre un numéro d'inscription qui donnait droit à devenir partie prenante de l'emprunt. Quoi qu'on ait pu dire de l'abus de ces demandes visant à escompter une chance d'admission plutôt qu'à réaliser directement une souscription, toujours est-il que si la province a montré autant d'ardeur que Paris, il ne faut pas s'étonner du chiffre formidable annoncé par M. le ministre des finances, comme montant des offres de souscription. Trois milliards six cent millions francs, tel est ce chiffre officiel ! Les petites coupures de 50 francs de rente sont les seules qui ne soient pas sujettes à réduction.

Les nouvelles de Crimée se réduisent, comme la semaine dernière, aux dépêches du général Pélissier, et n'annoncent encore aucun résultat définitif qui puisse intéresser vivement le public; cependant tout le monde pressent qu'il se prépare un grand coup, et, quoiqu'il soit impossible de prévoir le point qui sera le théâtre de nos opérations, puisque le projet définitif n'est peut-être pas encore arrêté par les généraux alliés, on peut espérer que le succès suivra de près la décision de nos généraux.

Depuis l'assaut du 18 juin, il est défendu à qui que ce soit de visiter le côté sud de Sébastopol, même aux militaires qui ne sont pas de service de ce côté. Il est également interdit de passer l'isthme de Pérécop, sans une permission du prince Gortschakoff ou du général Luders. C'est le général Meluikoff qui est chargé d'organiser la défense intérieure de Sébastopol. Le général Todtleben, dont on avait annoncé la mort, n'est que blessé, et sa guérison est annoncée.

Une dépêche de Crimée, en date du 17 juillet, onze heures du soir, annonce au maréchal ministre de la guerre que *le Phlégéton* venait d'arriver à Kamiesh, ramenant des prisonniers français échangés à Odessa contre des prisonniers russes que ce vapeur était allé prendre à Constantinople. L'échange des prisonniers de guerre va se continuer.

Les officiers français se louent beaucoup de la manière dont ils ont été traités par les Russes.

La dépêche se termine par ces mots : « Rien de nouveau devant la place. »

Une autre dépêche, en date du 25 juillet, à trois heures du soir, porte :

« Après un feu d'artillerie très-vif, l'ennemi a fait vers minuit une sortie par la gauche du petit Redan. Comme nous sommes très-près de lui, il ne lui a fallu qu'un instant pour arriver sur notre gabionnade. Il a été vigoureusement reçu par les chasseurs à pied de la garde impériale et par quelques compagnies du 10e régiment d'infanterie de ligne. Les Russes sont rentrés à la hâte, abandonnant quelques blessés et huit morts laissés entre nos embuscades et le fossé de la place. Une nuit profonde leur a permis d'enlever le surplus. Cette affaire fait honneur au lieutenant-colonel de Taxis, de l'infanterie, et au capitaine du génie Lecucq. Le général Bisson était de tranchée. »

On voit par ces dépêches que la situation est à peu près la même que la semaine dernière. Les travaux de Kamiesh marchent toujours avec la même rapidité; à chaque instant on débarque une énorme quantité de munitions qui sont acheminées sans retard sur la ligne d'attaque. Le travail d'approche, du côté de la tour Malakoff, est poursuivi avec intrépidité : nous ne sommes plus qu'à 35 ou 40 mètres de l'ennemi; aussi est-il excessivement périlleux de se maintenir à pareille distance.

Le Moniteur du 27 donne la notification faite par les amiraux Dundas et Penaud, au nom de leurs souverains respectifs, du blocus des ports russes au nord de Hystadt ainsi que des îles d'Aland et autres.

Le journal des opérations de Crimée, transmis par le général Gortchakoff, ne contient que quelques détails sur les deux sorties déjà annoncées par les dépêches du général Pélissier, et qui ont été exécutées dans la nuit du 7 au 8 juillet.

Les nouvelles de Kars vont jusqu'au 26 juin. A cette date les Russes continuaient à camper à une lieue de distance de cette ville. Les Turcs, de leur côté, se fortifiaient de plus en plus et avaient des approvisionnements pour deux mois. La veille du départ du courrier, la nouvelle était arrivée qu'une armée ennemie de 10,000 hommes avait paru du côté de Chipakli.

Tout l'intérêt de la situation de l'Allemagne se résume en ce moment dans la dernière décision de la Diète de Francfort. Sur l'opposition de la Prusse, le cabinet autrichien avait retiré la demande qu'il avait faite, que la Diète de Francfort acceptât les quatre garanties, et se rendit ainsi solidaire de sa politique. Puis voici que le vote du 26 laisse subsister les anciennes décisions de la Diète, inspirées par l'Autriche. C'est une compensation qui lui est accordée. Ainsi l'Allemagne, suivant les errements constants de sa politique, consent d'un côté à se tenir prête pour l'éventualité d'une guerre défensive, et de l'autre, sous l'inspiration de la Prusse, elle refuse de s'engager au delà de ce qu'elle considère comme étant l'intérêt germanique. C'est, comme on voit, toujours la même politique hésitante et soi-disant habile. Corrigeant aussitôt ce que ses décisions peuvent avoir de trop obligatoire, sa devise est : attendre !

La Gazette de Vienne publie l'ordonnance relative à la convocation des commissions centrales dans le royaume Lombardo-Vénitien, et par laquelle les congrégations centrales pour les provinces sont convoquées et doivent reprendre leurs fonctions, les premières à Milan, les secondes à Venise, à partir du jour fixé par le gouverneur général. Malgré les dénégations du journal officiel de Vienne, les troupes autrichiennes ont reçu l'ordre de retourner en Italie.

Le vote de la Chambre des communes, en Angleterre, de l'emprunt turc, a eu pour résultat de donner une plus grande force à la majorité dans le vote définitif, et l'assemblée en cela n'a fait que suivre l'opinion publique; lord Palmerston pourra donc arriver jusqu'à la prochaine session, à moins, comme le croient beaucoup de gens, que le cabinet ne s'écroule par le fait des dissensions intérieures, et sans qu'il soit nécessaire de troubler les esprits par une dissolution du Parlement. Il est fortement question du remplacement du major général Simpson, récemment promu au grade de lieutenant général avec le grade de général en Crimée et en Turquie.

Les deux membres du cabinet nouvellement nommés, sir Benjamin Hall et sir William Molesworth, viennent d'être réélus par les colléges de Southvarck et de Marylebone. Sir Charles Napier s'était présenté comme candidat; il a rappelé dans son discours ses anciennes plaintes contre le gouvernement et surtout contre sir J. Graham.

Le 25 juillet ont eu lieu, à Bristol, les obsèques de lord Raglan. Les journaux expriment le regret que la dépouille du noble lord ne repose pas sous le gazon de la Crimée, auprès des restes du vaillant Cathcart, ce qui eût mieux valu que cette cérémonie insignifiante, pâle copie des obsèques des derniers héros britanniques.

Les nouvelles d'Espagne présentent toujours ce malheureux pays comme déchiré par les dissensions qui rendent impossible en ce moment une organisation même précaire, malgré la bonne volonté des hommes placés à la tête des affaires.

Après les troubles de la Catalogne, on annonce que des mouvements viennent d'éclater à Badajoz. La population se plaignait du rétablissement de certains droits municipaux.

Le choléra fait toujours de grands ravages dans la capitale.

Le prince Napoléon vient d'adresser à MM. les présidents de classe du jury international, au sujet des récompenses, une circulaire pour annoncer que toute considération d'origine ou de nationalité, tout souvenir de récompenses antérieures doivent être écartés par les juges du concours universel ouvert en ce moment. Voici la dénomination de ces récompenses : la médaille d'or prendra le titre de grande médaille d'honneur; la médaille d'argent prendra le titre de médaille de première classe; la médaille de bronze prendra le titre de médaille de deuxième classe; la mention honorable conservera son nom.

Le Moniteur, auquel nous renvoyons, a publié cette semaine plusieurs rapports ministériels, suivis d'ordonnances impériales, parmi lesquelles on a remarqué comme la plus importante la réunion des compagnies de Gaz en une seule compagnie, et le renouvellement du bail des compagnies fusionnées pour cinquante ans, à la condition d'un abaissement considérable dans le prix du gaz pour la ville et les particuliers.

PAULIN.

Chronique musicale.

Les concours du Conservatoire ont commencé la semaine dernière, et sont terminés aujourd'hui. En général, ils ont fait un égal honneur aux professeurs et aux élèves. Les classes instrumentales ont soutenu leur vieille réputation. C'est tout ce qu'on peut demander à la plupart d'entre elles, surtout à celles de violon et de piano. Le premier prix de violon a été partagé entre deux élèves de M. Allard, MM. Martin et Accursi. Tous deux sont dignes de leur maître. Le premier prix de piano a été de même partagé entre deux élèves de M. Marmontel, dont le plus âgé n'a pas treize ans. L'habileté d'exécution étant à peu près égale chez tous les concurrents, les juges, pour sortir d'embarras, avaient imaginé de leur donner un problème à résoudre, — une pièce manuscrite, composée pour la circonstance, réunissant toutes les difficultés imaginables, et qu'il fallait jouer à première vue devant l'auditoire le plus imposant. Les deux bambins en question se sont tirés de cette difficile épreuve, non-seulement sans faire un seul faux pas, mais sans laisser apercevoir la moindre hésitation. Au reste, dans une joute de cette espèce, l'enfance a un immense avantage : elle n'a pas le sentiment du danger.

C'est un élève de M. Révial, M. Cœilte, qui a obtenu le premier prix de chant dans le concours masculin. Ce jeune homme a une voix forte et douce tout à la fois, un timbre flatteur et sympathique, de l'éclat dans le *forte*, du charme dans le *piano*, de l'expression et du style. M. Vincens, qui a obtenu le second prix, a une voix de baryton fort agréable, une exécution correcte, de l'entrain et de la gaieté. Aussi, trois jours après, le premier prix d'opéra-comique est-il venu doubler sa provision de lauriers.

Le concours féminin a été surtout remarquable. On en voit rarement d'aussi forts. Le jury, très-embarrassé, a décerné trois premiers prix pour se tirer d'affaire, à Mme Rey-Balla, élève de Mme Damoreau, à Mlles Dalmont et Caye, qui ont eu toutes deux M. Masset pour professeur. Mlle Dalmont, qui a aussi obtenu le prix d'opéra-comique, sera, pour nos scènes lyriques, une charmante recrue. On comprend tout l'intérêt de ce concours, où se révèle l'avenir de l'art. Celui de cette année autorise les plus brillantes espérances.

Le petit théâtre dont nous avons raconté naguère les débuts a obtenu un succès qui dépasse toutes les espérances. Chaque soir il se trouve trop étroit, et refuse des spectateurs. Dure nécessité pour une administration théâtrale. En connaissez-vous beaucoup qui soient exposées à cet inconvénient?

Il vient d'augmenter de deux pièces son répertoire naissant. *Le rêve d'une nuit d'été*, et *Pierrot clown* ont vu le jour en même temps. Pierrot clown est un ballet pantomime plein de mouvement, de péripéties bizarres, de crocs-en-jambes, de chutes, de giffles, de coups de pied où vous savez. Il y en a seulement un peu trop, à notre avis. *Pierrot* clown amuse un peu trop longtemps de la même manière. Mais il amuse beaucoup, et M. Derudder a un entrain, une gaieté, un inattendu, une invraisemblance de mouvements vraiment prodigieux.

Le Rêve d'une nuit d'été est un tableau plutôt qu'une pièce. Deux Anglais, au bal Mabille, se disputant le cœur d'une des divinités du lieu. Voilà tout, et nous ne saurions vous dire lequel, de M. John ou de M. Gray, l'emporte sur son concurrent. Nous croyons même pouvoir affirmer que tous deux échouent, tant la morale exerce aux *Bouffes parisiens* un despotique empire. Le plus puissant moyen d'effet sur lequel l'auteur paraisse avoir compté est le jargon des deux insulaires. Cela est un peu usé aujourd'hui, et d'ailleurs deux acteurs roides tous deux, ayant tous deux leur chapeau renversé sur l'occiput, parlant avec le même accent, émettant les mêmes inflexions grotesques, et faisant les mêmes coq-à-l'âne, se nuisent nécessairement l'un à l'autre. Il y a dans la partition, qui est de M. Offenbach, comme les précédentes, un air extrêmement plaisant, très-original, et que M. Bertelier dit à merveille; puis un air à trois voix, très-amusant aussi, où l'auteur a tiré de ces simples mots : *Very good*, un effet rhythmique des plus singuliers. Croyez-nous : la musique qui fait rire est fort rare, et n'en écrit pas qui veut.

Il faut mentionner encore l'ouverture, qui est très-courte, et dont la deuxième partie est une valse très-légère et d'un laisser-aller charmant. Mais nous voulions parler surtout du début, qui est d'un ingénieux, d'une délicatesse et d'une élégance remarquables, et auquel on n'a qu'un reproche à faire : celui de finir trop tôt.

Un petit théâtre du boulevard, jusqu'ici exclusivement consacré à la pantomime, vient d'obtenir l'autorisation d'ajouter à son répertoire des opérettes à trois personnages, et il en a aussitôt profité. Nous avons assisté dernièrement à la première représentation d'*un Ténor très-léger, opéra de grande route.* Cet essai n'est pas aussi heureux que ceux de M. Offenbach. Cela n'a pas une grande valeur musicale. C'est moins un opéra qu'un vaudeville avec des airs nouveaux, ou qui tâchent de l'être. Mais ces efforts méritent du moins d'être encouragés.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.

Dans une salle aussi jolie que celle des *Folies-Nouvelles*, une administration intelligente arrivera promptement, nous n'en doutons pas, à des résultats satisfaisants, où l'art trouvera son compte.

A cela près, rien de nouveau dans les théâtres. La canicule est pour eux la morte-saison. Cependant *les Vêpres siciliennes* fournissent à l'Opéra une glorieuse carrière. Ce théâtre nous promet pour le mois prochain la première représentation d'un ouvrage en trois actes, dont l'auteur n'est rien moins qu'un prince souverain, Mgr le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha. L'ouvrage, intitulé *Sainte-Claire*, a déjà été joué en Allemagne, au théâtre de la cour de Gotha et de Cobourg. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il y a complétement réussi?

Mme Marcolini, qui s'est fait entendre dernièrement dans un concert, est une fort belle personne dont la voix est étendue et très-agile. On pourrait lui souhaiter seulement plus de timbre et des sons élevés produits avec moins d'effort. Mais elle a des qualités précieuses, de la verve, du *brio*, comme on dit par delà les monts, et beaucoup d'élégance. Mme Valli, qui s'est fait entendre à côté d'elle, est un contralto d'une belle étendue et d'une sonorité énergique. Elle a fort bien dit avec la bénéficiaire le duo du premier acte de *Semiramide*. M. Fumagalli, qui a joué à ce concert sa fantaisie sur *Norma*, pour la main gauche seule, y a recueilli sa part, — une part copieuse, — d'applaudissements et de bravos.

— Nous devons depuis longtemps un compliment à M. O'Kelly, jeune compositeur dont nous avons sous les yeux un recueil intitulé : *Album de la Légion d'honneur.* Il est composé de six mélodies, dont la dernière est un joli petit duo. M. O'Kelly est un harmoniste élégant, et sa mélodie a beaucoup de grâce. On nous anonce de lui, pour le 2 août prochain, un poëme lyrique qui aura nom : *Paraguassù*, et qui sera exécuté au Théâtre-Lyrique, au bénéfice de l'Association des musiciens. *Paraguassù* est un titre passablement bizarre : mais nous offrons de parier que la musique de M. O'Kelly sera correcte, facile, et pleine de naturel.

— On imaginerait difficilement une carrière plus laborieuse et mieux remplie que celle de M. Panseron. Après avoir publié une quantité presque innombrable de romances, — plusieurs sont fort distinguées, et personne n'a pu les oublier, — il a consacré à l'enseignement le travail de son âge mûr. Ses solféges différents sont connus de tout le monde, ainsi que ses méthodes de chant, et nous pouvons nous dispenser d'insister sur leur mérite, qui n'est pas contesté. M. Panseron vient, il y a quelques mois, d'augmenter son œuvre didactique d'un gros volume intitulé : *Traité de l'harmonie pratique et des modulations.* Nous annoncions l'an passé un ouvrage du même genre de M. Henri Cohen,

remarquable surtout par son laconisme. Celui de M. Panseron est remarquable, au contraire, par l'abondance et l'étendue des développements. On ne verra jamais deux systèmes plus complétement opposés.

Nous ne blâmons ni l'un ni l'autre. Il y a des esprits actifs pour lesquels il suffit de poser les prémisses, et qui déduisent immédiatement les conséquences. D'autres ont moins d'initiative et de logique, et ont besoin d'une main amie et patiente, qui les guide et les soutienne jusqu'au dernier terme d'un raisonnement. Beaucoup d'élèves ont plus d'instinct et de mémoire que d'intelligence. A ceux-là il faut les détails sans nombre, et des exemples pour tous les cas. Ils ne s'inquiéteraient guère de suppléer ce qu'on aurait omis. C'est pour eux surtout qu'a travaillé M. Panseron. Ils trouveront dans son ouvrage ce qu'ils chercheraient en vain partout ailleurs. Non-seulement M. Panseron ne donne jamais une règle sans en présenter aussitôt l'application, mais il en présente toutes les applications possibles, et, ce qu'il a montré dans un ton, il le reproduit successivement dans tous les autres. Avec lui, l'élève n'a jamais la peine de chercher.

Afin de rendre le travail plus facile, il a écrit tous les exemples pour le piano. Il a eu grandement raison. Les exemples écrits pour un quatuor vocal selon la méthode ancienne ne se pouvaient lire que des yeux. Est-ce donc pour les yeux que l'on fait de l'harmonie ? Grâce au piano les combinaisons sonores n'ont plus rien d'abstrait, elles prennent un corps, pour ainsi dire, et l'oreille, seul juge naturel et légitime de toute question musicale, peut constater immédiatement l'existence de chaque fait énoncé, comme la convenance de chaque précepte.

L'ouvrage de M. Panseron est divisé en trois parties. Tous les faits harmoniques sont présentés dans la première, nous voulons dire tous les accords et la *manière de s'en servir*. C'est un cours, un cours très-complet d'harmonie et d'accompagnement. On y trouve, il est vrai, plus de pratique que de théorie. L'élève qui se sera assimilé, par une étude attentive et patiente, les cent vingt-huit pages dont il se compose, sera peu disposé peut-être à raisonner sur la nature et la génération des accords; mais il en connaîtra parfaitement l'emploi. N'est-ce pas là, en définitive, le but qu'il s'agissait d'atteindre ?

La deuxième partie traite de l'art de moduler, c'est-à-dire de passer d'un ton dans un autre. M. Panseron enseigne à passer d'un ton donné dans tous les autres, à y passer par le chemin le plus court, et par une marche régulière et certaine. L'harmoniste formé à son école, quelque modulation que vous lui demandiez, l'effectuera immédiatement, sans chercher, sans hésiter un seul instant, par l'application d'une règle simple et infaillible. Cette règle, M. Panseron en est l'inventeur. Personne ne lui contestera ce mérite, et, au bout de cinq minutes (il ne faut pas davantage pour l'exposer), tout le monde reconnaîtra combien elle est ingénieuse et d'une facile application.

La troisième partie contient cinquante leçons d'harmonie pratique, écrites pour le piano, sur des basses chiffrées, quelques autres composées par les meilleurs harmonistes de notre Conservatoire, puis une collection volumineuse de basses chiffrées dont l'élève devra remplir l'harmonie, puis un certain nombre de mélodies dont il devra chercher la basse. Nous ne connaissons rien de plus complet en ce genre, rien qui rende la tâche d'un professeur plus facile, rien aussi qui soit plus propre à le suppléer.

M. Jules Heinz, éditeur, vient de publier deux morceaux de piano brillants et point trop difficiles, et auxquels, par conséquent, un grand succès est assuré. On y retrouve avec plaisir quelques-uns des thèmes les plus heureux de *Jaguarita*. M. Ketterer a arrangé, pour l'usage des pianistes, l'air que chante Mme Cabel au premier acte : *Gentil colibri, mon doux ami*, etc., et en a fait une pièce instrumentale pleine de fantaisie et d'éclat. M. Burgmüller a transcrit et développé le final du premier acte, ce chœur : *O nuit tutélaire*, qui fait tant d'effet, et une valse du second acte, avec la connaissance de l'instrument, cette grâce et cette élégance qui sont le cachet de toutes ses compositions. Les jeunes pianistes que l'été a chassés de Paris et dispersés sur tous les points de la France, nous sauront gré, sans aucun doute, de leur apprendre l'apparition de ces deux nouveautés.

Un autre éditeur, M. Sylvain Saint-Étienne, a fait paraître un album à deux fins, car le chant et la danse y ont une part à peu près égale. Un quadrille de M. Musard, une polka de M. Pasdeloup, une série de valses de M. Bousquet, y sont précédés d'une *Romance sans paroles*, — Ce qui veut dire petit *andante* pour le piano, — de M. Félicien David, d'une chansonnette de M. Ad. Adam, et d'un cantique de M. Halévy, écrit avec toute la distinction habituelle à ce compositeur. Le tout accompagné de jolies lithographies, est intitulé : *Album de l'Exposition*, ce qui nous fait présumer que M. Sylvain Saint-Etienne l'a exposé. Il a bien fait. Cette publication n'est pas seulement remarquable par sa valeur musicale; elle l'est aussi par l'exécution matérielle, qui fait honneur à la gravure française.

G. HÉQUET.

Courrier de Paris.

Le mois d'août sera bien mémorable. Il était si joli dans les almanachs du bon vieux temps, alors qu'à Choisy ou bien à Trianon un essaim de bergères enguirlandées par Watteau, la rose au sein et la perle au cou,

> Dépouillaient à l'envi les guérets,
> Et, la faucille en main composant des javelles,
> Donnaient mille grâces nouvelles
> A ces richesses de Cérès.

Soupirer l'idylle à la campagne, ou s'en aller faire du sentiment aux eaux, la sensible Climène et Chloris la bucolique n'y songent plus. Les beautés de ville et les beautés de cour, tout le monde reste à Paris pour faire cortége à sa gracieuse majesté Victoria. On est affamé de voir une reine et d'en être vu. On se promet toutes les joies de l'hiver en plein été, et d'abord la remonte des atours est générale. Entre ces dames anglo-françaises il s'agit d'une lutte intéressante. Aussi que de belles parures en préparation, et combien de charmants visages en réparation, j'entends ceux qui servent depuis longtemps et qu'on ne saurait abandonner à eux-mêmes. De l'un et de l'autre côté du détroit, toutes les épées féminines sont tirées, tous les diamants sortent de leurs écrins, il y en aura une exposition à faire pâlir celle du palais de Cristal. Dehli, Golconde et le Caucase, ces dépendances du soleil, ayant livré leurs plus radieux cailloux à l'aristocratie britannique, ce n'est pas sur ce terrain que la France peut se flatter d'éclipser l'Angleterre. Mais trève à ces pompes de l'avenir, l'heure présente n'est pas moins somptueuse et affairée.

L'emprunt, avez-vous de l'emprunt? telle est l'interrogation dont on se salue, et qui remplace avantageusement le *Bonjour* et le *Comment vous portez-vous*. Les souscriptions demandées, sinon recueillies, s'élèvent, dit-on, au chiffre de trois milliards, mais ce *dit-on* là est trop modeste. Dans ces derniers jours, qu'est-ce qui n'a pas essayé de prêter de l'argent au gouvernement? Tout le monde s'en mêle, les grands capitalistes et les petits rentiers, et même ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre. Cet emprunt national a reçu l'assaut de tous les patriotismes et non de toutes les cupidités, comme disent les méchants esprits. Combien de Tantales sans le sou, alléchés par la bonne odeur du *nanan*, ont passé différentes nuits blanches à la queue, dans l'espoir de céder leur tour au bourgeois? Cette corvée valait bien un courtage sans doute, et pourtant l'industrie de ces vendeurs à prime a été jugée illégale, et on les a mis à la porte, comme s'ils n'y étaient pas.

Après cela, plus de bruit que de besogne, c'est un peu la devise de notre semaine. On vous parlerait bien d'un mariage singulier, mais il faudrait le mettre au pluriel, et cela nous mènerait trop loin; *item* d'un duel entre gens illustres..., par bonheur l'affaire est arrangée; d'un bal gigantesque? malheureusement l'affaire est dérangée. Mais les curiosités? nous y viendrons. Et les procès? nous y voilà. Dans quelles régions de la société ne s'est-on pas chamaillé un peu? On a plaidé de tous côtés à propos de tout, et principalement à propos de millions à recueillir. Le procès de la succession Michel offre ce détail curieux, que les collatéraux disputaient au légataire le bénéfice du testament fait en sa faveur, par la raison qu'il n'est pas le filleul, mais tout simplement le fils de l'opulent défunt. Et, puisqu'il existe, — de par le code, — certaines circonstances où il est défendu à un père de laisser de quoi vivre à son enfant, c'est par cette brèche que les assaillants voulaient entrer dans l'héritage, dont la justice les a repoussés. Le dénoûment de l'affaire Ridgway n'est pas moins instructif pour les gens trop pressés de se partager la dépouille des morts. En se hâtant de recueillir la succession de la duchesse de Plaisance, deux nobles familles avaient oublié le principal héritier de la ligne paternelle. Mme de Ridgway ne s'étant pas présentée au partage, c'est que, par un motif ou l'autre, elle ne s'en croyait pas le droit. Ainsi raisonnaient, avec force pièces à l'appui de l'exclusion demandée, les représentants de la ligne maternelle. Mais leur raisonnement était vicieux, et la justice l'a redressé. Il va sans dire que ce démêlé ne saurait nuire à la considération des adversaires, les millions de Mme de Plaisance n'étant pas de ceux qu'on est obligé de laver en famille.

Est-ce que cette lune rousse de la chicane exercerait aussi son influence dans les régions autrefois sereines de la littérature et des beaux-arts? Dans ces domaines, soi-disant enchantés, où il y a si peu de chose à se partager, quelques amours-propres sont en train de se prendre aux cheveux. L'une de ces altercations se poursuit même ou se poursuivra en police correctionnelle. Un jeune auteur, bruyamment accusé d'avoir mangé l'herbe d'autrui dans un de ses romans, en donnant pour siennes quelques pages dont il est simplement le traducteur, demande aux Aristarques qui l'ont si mal mené une réparation ; rien de mieux, si la correction est jugée trop forte pour le délit. Mais réclamer *cinq cents francs* de dommages et intérêts, voilà qui gâterait tout, et, puisque le jeune auteur se plaint de la violence de ses adversaires, pourquoi laisser échapper l'occasion de leur donner un exemple de modération en la pratiquant? Que dites-vous de cette accusation de plagiat par la littérature qui court? Puisqu'on se plait à lancer la foudre, pourquoi la diriger contre des pécadilles.

Ecce iterùm le docteur Véron, dont on ne parlera plus seulement pour *Mémoires ;* ce Mécène fonde une nouvelle revue, — par la raison qu'il n'y en a point assez, — et il en sera le principal rédacteur; il aspire à descendre. La chose sera sonore, s'il faut juger de la fiole d'après son étiquette : *l'Intelligence*. Nos pères, sur ce point comme sur une infinité d'autres, avaient le goût meilleur. Renaudot, cet autre docteur, se contentait du mot de *Gazette ;* Prévost faisait *le Pour et le Contre ;* Fréron, *l'Année littéraire ;* Laporte, *l'Observateur*. D'autres encore, *le Spectateur*, *l'Eclaireur*, *le Rôdeur*, enseignes modestes qui tenaient parfois tout ce que les modernes ne se lassent point de promettre. Il est vrai que *le Mercure galant*, licence poétique de Visé, prêtait le flanc aux railleurs à cause de son épithète; mais, quand la prose l'en eut délivré, Diderot et les beaux esprits ses collaborateurs ne voulurent pas accepter cette enseigne prétentieuse et ronflante, *l'Intelligence*, un titre tout neuf pour nous autres, à ce qu'il paraît, et déjà usé de leur temps, comme vous voyez.

A propos de la physionomie de plus en plus florissante et encombrée de notre Paris, prenons garde aux redites. Il est à craindre que les chemins de fer, cette grande industrie d'été, qui lui enlève son plus beau monde, ne lui en amène bientôt plus que son hospitalité n'en saurait héberger. Il y a des arrivages de toutes les latitudes et de toutes les couleurs; c'est maintenant qu'on peut dire que l'Exposition est complète. Parmi ces étrangers, la curiosité s'attache de préférence au jeune Chinois, fils ou neveu, et l'unique héritier du plus riche nabab de l'Orient, un ci-devant marchand de thés. Cet intéressant Pou-Hi-Lee, — tel est à peu près son nom qu'il est permis d'écorcher tout vif, — n'est pas un hôte de passage, il est venu en France pour s'y établir, on va lui bâtir une demeure gigantesque au clos Saint-Lazare, dont il accapare en ce moment les terrains vagues; les exposants n'ont pas de meilleure clientèle que la sienne, et sa générosité, qui ne sait pas compter, les délivrera de leurs produits les plus dispendieux et les plus incommodes. Quoique excessivement grisé de notre civilisation dont les élégances l'enchantent, il a toujours le cœur chinois, et il ne cesse de revendiquer très-justement pour son pays l'honneur de ces découvertes dont les Européens se glorifient le plus, car enfin ils n'ont pas inventé la poudre, ni l'imprimerie, ni le gaz, ni la boussole, ni le jeu d'échec, autant d'inventions purement chinoises.

J'arrive, sans transition, au Jardin d'Hiver pour rendre hommage à sa dernière fête avec tous ceux qui ont eu le bonheur de la voir. Quelle affluence et même quelle cohue! on s'étouffait dehors, on étouffait dedans; sauf cet effet de serre chaude, la nuit a été délicieuse. Jamais encore plus charmantes constellations n'avaient brillé sous ce ciel en verre poli. La plupart de ces dames de l'art dramatique étaient là, le sourire aux lèvres et l'éventail en main, entourées, j'ai presque dit adorées comme des divinités, par la foule des conviés étrangers et indigènes. Ce n'est que devant l'aurore aux doigts de rose et si fatale aux teints les plus authentiques que ces dames ont dû s'enfuir comme de simples mortelles. Ainsi ce Jardin d'Hiver se prête aux plus aimables destinations; tout y fleurit en même temps, la plante, la musique et la polka. Mais son plus curieux *venez-y-voir*, c'est encore le panorama de Sébastopol, vaste et magnifique tableau de la ville assiégée, et dont M. Paul Ernest a conçu l'idée et dirigé l'exécution avec un succès complet.

Mlle Rachel est décidément partie pour l'Amérique, où elle va jouer la tragédie en famille pour assurer la fortune de tous les siens. Son absence durera quinze mois. La caravane se compose de ses sœurs, Mlles Sarah et Lia Félix, l'une et l'autre engagée à 200 fr. par jour, et nourries! La plus jeune, Mlle Dinah, qui fait encore ses dents tragiques, devra se contenter de 40,000 fr. par an. Le reste de la compagnie, aussi généreusement rétribué, consiste en quelques *utilités* pour donner la réplique. Les avantages assurés à l'impresario sont encore plus magnifiques, puisque, déduction faite des quatre ou cinq millions que nécessitent les frais généraux de l'entreprise, M. Raphaël Félix en partagera les bénéfices avec sa sœur. Un incident renouvelé du roman comique, c'est qu'au moment du départ, un créancier trop exigeant a retenu la malle du futur millionnaire.

Le Théâtre-Français, un peu pris au dépourvu par le congé que se donne la tragédie, vient d'appeler le drame à remplir l'intérim, et l'on ira voir *Misanthropie et Repentir*, rajeunie par l'excellente traduction de Gérard de Nerval. Représentée pour la première fois en Allemagne, vers 1787, et accueillie avec des transports larmoyants, la pièce de Kotzebue mit quinze ans à passer le Rhin. Son premier traducteur, qui était une *traductrice*, n'osa pas risquer sa version au théâtre. Malgré le précédent de la *Mère coupable*, Eulalie, la femme adultère, eut effarouché un parterre français et révolté la morale du gouvernement : c'était le Directoire. Un peu plus tard cependant, la pièce fut essayée et réussit jusqu'au scandale. Le drame devint parfois aussi tragique dans la salle que sur la scène, et plus d'un mari, moins miséricordieux que l'époux d'Eulalie, répudia sa femme pour être tombée en syncope. Aujourd'hui ces effets foudroyants ne sont plus à craindre, notre fibre dramatique s'est endurcie, et, à supposer que la pièce soit un miroir, personne ne se verra dedans. A défaut des éléments d'un succès de vogue, rien ne manque au nouveau *Misanthropie et Repentir* pour figurer dans le répertoire courant; l'ouvrage en lui-même n'est pas très-littéraire, mais sa traduction l'est beaucoup, et tout le monde l'a bien joué.

Le boulevard du crime mériterait bien un autre nom, c'est le boulevard de toutes les folies ou *Folies-Nouvelles*, un petit théâtre qui a grandi vite, car, la mode ayant adopté ce bijou, il n'a rien négligé pour s'en rendre digne. Variété, c'est sa devise. Tous les genres lui sont bons, et il est bon pour tous les genres. D'abord il était muet, il parlait peu ou point, mais le succès lui a délié la langue, et maintenant ce mime et ce danseur sans un filet de voix chante comme un rossignol. Il va sur les brisées de la salle Favart et joue l'opérette, c'est presque un quatrième théâtre lyrique. Un *Ténor trop léger* est en musique le coup d'essai des *Folies-Nouvelles*, en attendant un coup de maître. Je ne sais rien de plus gentil et de plus agréable que ce petit air de flûte joué entre deux arlequinades ou pierrotades qui vous font bondir d'hilarité, et qu'on appelle *Pierrot peu délicat* et *les Statues*. Dans le voisinage, le Théâtre-National, repentant de son chauvinisme, a encloué ses canons et congédié ses grognards; il a maintenant le petit mot pour rire et nous rend les dragées de son baptême, *les Pilules du Diable*. C'est bien une vingtième reprise et il n'y paraît guère, tant la féerie est chose immortelle, surtout quand elle est amusante et qu'un bon génie l'a douée à sa naissance de cet attribut suprême, je veux dire l'esprit qui est la clef d'or du succès.

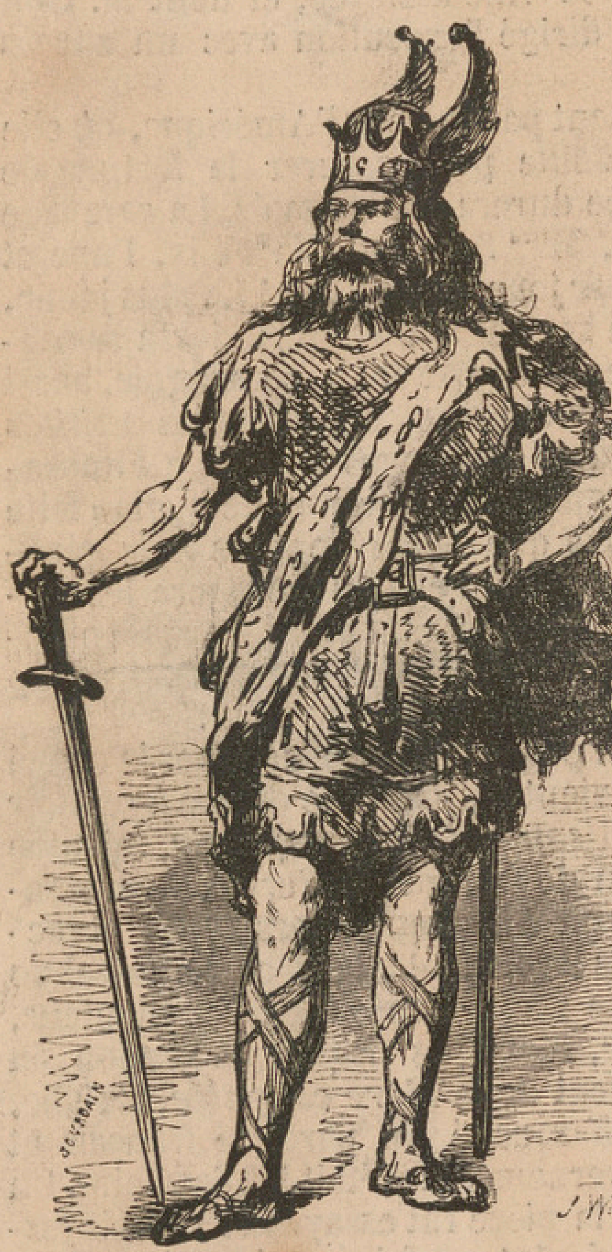
Après la reprise la surprise, ou *le Paris* du théâtre de la Porte-Saint-Martin. La pièce, qui a des intentions d'épopée et qui dévie parfois vers le symbole, est une pièce très-vivante. C'est une vue à vol d'oiseau des métamorphoses de la grande ville et de ses destinées pendant dix-huit siècles;

vue prise des hauteurs de l'histoire et son livre à la main. La pièce s'ouvre au bal de l'Opéra et se dénoue au bois de Boulogne, l'histoire de Paris est dans l'entre-deux, mais l'exposé de tous ces événements n'est plus à faire aujourd'hui, au besoin d'ailleurs ces dessins le remplaceront avantageusement.

Le drame, subdivisé en tableaux, se résume aussi en cinq actes qui symbolisent autant d'époques : l'époque romaine, ou César devant Lutèce ; les temps barbares, ou Attila devant sainte Geneviève ; le moyen âge qui s'ouvre ici par une bouffonnerie : *la fête des ânes*, et qui se ferme sur Jeanne Darc et sa pastorale ; la renaissance ou les Valois et le Béarnais, et enfin les temps modernes figurés par Louis XIV et la révolution française. Entre toutes ces grandes choses si splendidement mises en scène et en tableaux vivants par les décorateurs du théâtre Saint-Martin, notre dessinateur a choisi l'entrée de Charles VII à Paris et la nuit de la Saint-Barthélemy. N'insistons pas sur cette Saint-Barthélemy, l'orgie du meurtre, ce sont de trop belles horreurs pour qu'on les décrive, il vous en coûtera beaucoup moins de lire, et à nous de faire un croquis démonstrateur de l'entrée de Charles VII, puisque nous l'empruntons à la plume d'un historiographe contemporain.

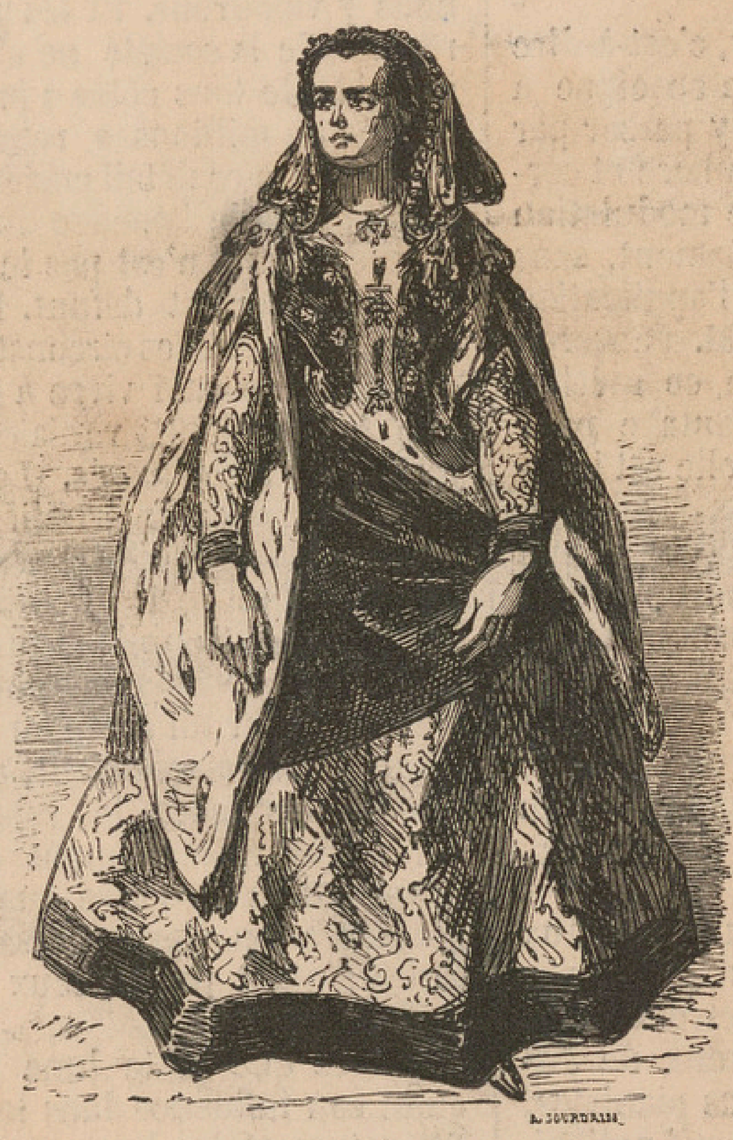
« Des sombres profondeurs de la cathédrale débouche le bizarre et somptueux cortége : trompettes soufflant dans leurs clairons recourbés, archers aux hoquetons cramoisis, arbalétriers coiffés de salades navarraises ; puis viennent les rois d'armes en cottes et jupons de mailles, les seigneurs et les sénéchaux avec leurs pourpoints gonflés, leurs chapeaux à panache et leurs dalmatiques de drap d'or ; enfin le très-excellent prince Charles, roi de France, septième du nom, monté sur son palefroi, couvert d'un drap d'azur fleurdelisé. Après le roi vient la reine, précédée de ses dames traînant leurs

Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Paris*. — Entrée de Charles VII. — Décoration par MM. Cambon et Thierry.



M. Arnaud, rôle d'Attila.

Mme Naptal-Arnaud, rôle de sainte Geneviève.



Mme Lucy Mabire, rôle de Melusine.

M. Luguet, rôle de Henri de Navarre.

robes à queue fourrées d'hermine, brodées de lions et de licornes, portant haut le bonnet de drap d'argent échancré en croissant de lune ; vraie cour de reine de jeu de cartes, sérail héraldique, sirènes féodales, tortillées en monstres de blason. Le couple royal s'assied sur son estrade pour assister au ballet des villes de France : odalisques vassales qui dénouent leurs ceintures de tours et inclinent leurs têtes crénelées devant leur maître et seigneur. » Si vous voulez de la couleur, en voilà. C'est le tableau lui-même qui se meut et vient à vous, comme à la Porte-Saint-Martin et comme dans notre vignette, ou peu s'en faut.

J'ai dit la magnificence de tout ce spectacle, qui a coûté à la direction des sommes insensées, et qui lui sera rendue en recettes-monstres. En fait de prodigalités fructueuses et de splendeurs scéniques, M. Marc Fournier ne pouvait être surpassé que par lui-même. Les décorateurs méritent un beau point d'admiration, et nous le leur donnons en masse. C'est Mme Delphine Baron qui a dessiné les costumes de cette éblouissante lanterne magique, et elle s'en est acquittée avec la science et la précision d'un antiquaire, le tact d'une femme d'esprit et le goût d'un artiste qui aurait beaucoup de goût. Ces quatre vignettes, prises au hasard entre cent autres, vous en diront plus que tous les éloges. Enfin l'innombrable et vaillante troupe de M. Fournier a fait merveille, et il est juste de souligner dans cette élite les noms de M. Bocage et de Mmes Lucie Mabire et Guyon.

La grande vignette de la page suivante mérite peut-être quelque explication. C'est un dessin photographié de la petite ville de San-Stefano, en Toscane, qui fut submergée récemment par les eaux du Tibre ; la photographie a été prise deux mois après l'événement, et malgré l'activité des travaux, l'élévation des eaux était restée presque la même qu'au moment du sinistre.

PHILIPPE BUSONI.

La nuit de la Saint-Barthélemy. — Décoration par M. Wagner.

Inondation de la ville de San-Stefano, en Toscane. — D'après une photographie de MM. Alinari, de Florence.

Chronique littéraire.

Si la compagnie des morts illustres est pleine, avec M. Viennet, d'enseignements philosophiques, celle des *Morts inconnus*, avec M. Pelletan, a aussi sa leçon touchante et onctueuse. Les superbes ne sont plus rien,

Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers !

Les humbles et les anonymes, couchés sous le commun gazon du cimetière de village, se relèvent, puisque les voilà les égaux de qui les dominait et les éclipsait, outre qu'une justice pieuse et tardive peut leur apporter la glorification d'une vie obscure et utile.

C'est cette noble tâche qu'a entreprise, pour quelques-uns de ces pauvres morts fauchés comme l'herbe banale, M. Eugène Pelletan en un très-beau livre, *le Pasteur du désert*, premier épisode de la série des *Morts inconnus*, auquel nous pensons bien que ne s'arrêtera pas l'auteur de la *Profession de foi du dix-neuvième siècle*.

On appelait encore *pasteurs du désert*, à la fin du siècle dernier, ces ministres évangéliques que n'arrêtaient, dans la poursuite de leur sainte vocation, ni la crainte de la prison, ni celle de l'exil, ni même celle des balles de fusil, voire de la potence, fréquent loyer encore, au commencement du règne de Louis XVI, d'une vie toute d'apostolat, de vertu et de sacrifice. C'était en vain que Richelieu, en prenant la Rochelle, et en pourchassant dans les Réformés, non le culte, non les religionnaires, mais les rebelles et un reste d'aristocratie factieuse; puis, une fois vaincus, en les traitant avec humanité et justice, en citoyens et en égaux, avait marqué la voie politique et chrétienne où il convenait à la royauté, par lui toute-puissante, de s'avancer désormais. C'était en vain que Mazarin, dépositaire, exécuteur testamentaire de sa pensée de tolérance, avait en mourant adressé à Louis XIV, qu'on l'accuse à tort d'avoir perverti, ces belles et justes paroles : « Quant au *petit troupeau*, on ne saurait disconvenir qu'il ne broute de fort mauvaises herbes; mais il ne s'écarte jamais. » C'était en vain que le protestantisme avait justifié cet horoscope et fait honneur à la caution du feu cardinal-ministre, en donnant constamment au roi les sujets les plus soumis, les plus industrieux et les plus paisibles. Les édits de conversion, les dragonnades, les massacres, les engalèrements, les confiscations, les pillages, les chauffages, les exils, les fuites en masse, avaient eu lieu, ensanglantant, ruinant, déshonorant la France et le déclin d'un grand règne. Voltaire avait paru, Voltaire avait régné, cet *athée* dont les derniers mots furent : « *Dieu et la liberté!* » et malgré Voltaire, lui vivant et lui mort, les persécutions n'avaient point cessé. Le pauvre Louis XVI avait, comme son prédécesseur, juré d'*extirper l'hérésie*, sous l'imposition de l'ampoule, et, avec Malesherbes et Turgot pour ministres, il l'extirpait à sa façon, en ne faisant rien et en laissant tout faire. Selon l'expression vive et juste de M. Eugène Pelletan, il ne *donnait* rien, il *abandonnait* tout. L'exécution plus ou moins judaïque, plus ou moins violente, des édits toujours en vigueur, dépendait des gouverneurs de province, et, selon l'influence qui les circonvenait, les pasteurs *du désert* étaient soufferts, à la condition de se bien cacher, — d'où leur nom, — dans l'instruction de leurs fidèles, ou bien, de temps en temps, on envoyait à eux des détachements de soldats qui, guidés par des espions, surprenaient le petit troupeau, priant Dieu à l'abri des bois, sur la dune sauvage, sur la montagne, dans la gorge ou la clairière lointaine, et, en guise d'*amens*, tiraient sur le pasteur et ses ouailles.

C'est ainsi que les choses allaient encore, vers 1776, dans ce petit coin de la Saintonge qui confine à l'embouchure de la Gironde, et à Saint-Georges de Didonne, où Jean Jarousseau, le plus humble, le plus simple de cœur, le plus tendre des saints, était pasteur du désert, sous le gouvernement du digne comte de Senneterre, qui laissait le bonhomme prêcher en paix dans ses bois, et, quand on lui laissait d'en haut des remontrances, étant aveugle, répondait plaisamment « qu'il n'avait rien vu. » Mais, dans une absence de cet homme honorable, l'intendant Barentin, qui le suppléait, fit du zèle, poussé par l'évêque de Saintes, et on envoya cerner à l'improviste le prêche. Les soldats firent feu sans sommation ni autre forme de procédure, et le pasteur reçut une balle à la tête.

Sa blessure n'était pas grave : il guérit bientôt, sous la garde d'un dragon qui, avec carabine chargée et apprêtée, devait le suivre partout.

C'est alors que le bon pasteur eut la pensée de s'aller jeter en personne aux pieds de Louis XVI, d'un roi qui, en ce moment, tendait la main à un peuple opprimé et protestant, les insurgés américains, et d'aller implorer de lui la liberté de conscience pour le pauvre prédicant et sa petite troupe fidèle. Il exécuta, au prix de ses dernières ressources, ce lointain voyage sur son cheval *Misère*, qu'on lui vola en arrivant; il vit Malesherbes, il vit Franklin, il vit le roi à Versailles, n'en obtint rien, hors la permission précaire et révocable de reprendre jusqu'à nouvel ordre son prêche; mais enfin l'édit de tolérance suivit en 1787 (un peu tard), et le bonhomme Jarousseau put s'endormir dans le Seigneur, plein de jours et de saintes et courageuses œuvres, avec la gloire, et, ce qui vaut mieux, le mérite d'avoir été dans sa faiblesse l'instrument ferme et l'un des premiers promoteurs de cet heureux résultat.

Voilà, avec d'évangéliques épisodes, où l'attendrissement et le sourire alternent, tout le sujet du livre de M. Pelletan. Ce n'est qu'une page, ni un roman historique : ce n'est qu'une biographie. C'est un *mort inconnu* que l'auteur exhume; c'est un grand cœur qu'il fait revivre, une douce et sainte figure qu'il dégage de son suaire, et à laquelle il rend, d'un souffle poétique, l'immatérielle existence de la philosophie et de la foi.

Que ces deux mots ne hurlent point de se trouver accouplés. La Réforme n'est, au vrai, que le commencement d'une philosophie, et de celle de toutes qui réalise le mieux la difficile, et par beaucoup jugée impossible union des forces de l'esprit humain et de son besoin de croyance. Il y a à ce sujet des choses infiniment élevées et infiniment droites dans le livre de M. Eugène Pelletan. L'auteur ne croit pas plus à la possibilité qu'à la légitimité d'une religion une et universelle; mais il croit en revanche, et sincèrement, à la nécessité des religions. Les raisons qu'il en donne sont concluantes : les purs esprits, les âmes armées de toutes pièces philosophiques sont rares sur la terre, et le seront toujours. Aux âmes naïves et ignorantes qui ne peuvent s'élever jusqu'à ces hautes régions, quelle voix parlera, si ce n'est celle de Dieu caractérisé par un culte, par un ministre, par un temple? Maintenant, qu'est-ce qu'une religion? Est-ce une chose immuable de son essence? Est-ce un dogme toujours vivant, toujours tranchant, toujours obscur, sous lequel doive se courber éternellement le Sicambre du libre-arbitre, de la science, de l'intelligence de plus en plus éclairée? Nullement : une religion, par ses côtés humains, et elle en a toujours, est perfectible ainsi que toute chose humaine. Si elle a exercé, si elle prétend retenir le gouvernement des esprits, ce fut, c'est à la condition de ne laisser en dehors d'elle aucune force vive. Ainsi que tout gouvernement, il faut qu'elle transforme et qu'elle améliore, à commencer par elle-même. Il faut qu'elle se recrute et se fortifie de toutes les connaissances nouvelles, car, dit avec bien de la raison M. Pelletan, « toute connaissance nouvelle est une nouvelle glorification de Dieu, mieux vu et mieux compris. » La philosophie, qui n'est autre que la connaissance en tous genres, en sa plus haute acception, a donc un utile et important appoint à fournir à la religion, une assistance à lui prêter, un allié à lui fournir. Si la religion n'en veut pas, tant pis pour la religion. Elle s'étiolera dans ses mythes, dans ses formes consacrées et extérieures, dans ses symboles, et, à la longue, ne sera plus que lettre morte. S'agit-il d'improviser, en vue de temps nouveaux, une foi nouvelle? Pas davantage. D'abord, c'est la chose impossible. « On ne fait pas une religion, tout au plus on la régénère; mais la régénérer, c'est la continuer. » C'est ce qu'a fait la Réformation par rapport au Christianisme. C'est ce qui doit se faire, c'est ce qui se fera et se fait vis-à-vis de la Réformation elle-même. *Vin nouveau dans une vieille outre*, c'est tout ce qui est faisable pour cimenter l'accord nécessaire de la force de tradition, de la force d'évolution, de la foi et de la raison, de la religion et de la philosophie. Telle est la doctrine dont M. Eugène Pelletan appuie et éclaire le remarquable morceau de philosophie religieuse en action qu'il vient d'offrir au public, et que celui-ci accueillera avec les empressements dus au talent, à la conscience, à la virilité courageuse, à l'opinion bien connue et à la réputation déjà si grande de l'auteur.

Au protestantisme près, les idées et les principes du pasteur du désert se retrouvent dans le *Livre de consolation*, de M. Alfred Dumesnil, prédicant inspiré, plein d'effusion et d'amour, comme le ministre de Saint-George de Didonne. Son levier est le cœur, initiateur à tout mystère comme à toute science. C'est en ce sens, dit-il, qu'il comprend les paroles de saint Paul : « Le Christ nous a donné les arrhes de la vie éternelle; car il a révélé dans l'amour des hommes la voie d'une vie sans fin et qui comprend tous les progrès ultérieurs. » Donc, le culte lui-même doit suivre *cette vie sans fin* et ne peut s'immobiliser. C'est la pensée du pasteur. Seulement, ce que celui-ci n'indique qu'en germe et en prémisses, l'auteur du *Livre de la consolation*, avec une hardiesse que beaucoup taxeront d'impie, et l'écrivain s'y est certainement attendu, en exprime et en déduit les dernières conséquences.

« Notre interprétation du christianisme, dit-il avec raison, dépasse celle des siècles antérieurs. Jusqu'ici, l'humanité, sentant d'instinct qu'il y avait un grand mystère dans le Christ et ne pouvant le comprendre, l'adorait comme un être surnaturel. Mais que servait à l'homme que le médiateur fût Dieu? L'homme ne pouvait l'aimer qu'en abdiquant son humanité. » Et l'auteur conclut résolument à l'humaine nature du Christ, qui ne perd rien, selon lui, comme médiateur de Dieu, à rentrer dans le commun être; dont le culte est notre conscience; dont la légende subsiste en toute sa sainteté; dont la grandeur s'accroît, en raison directe de cette apparente déchéance, de l'amour plus libre et plus ardent que porte l'humanité à celui qui fut issu d'elle, resta son frère en s'élevant par l'amour au-dessus de tous, et put se dire avec raison fils de Dieu, car il procédait du Dieu aimant dont il inaugura le règne, et qu'il substitua au Jehovah, Dieu sombre, tout de colère et de terreur. Religion sublime, mais qui, par ce côté fondamentalement humain, comporte et appelle toute transformation, dont le juge est la Conscience.

Par plus d'une raison majeure, que nous déduirions à l'auteur s'il était assis en face de nous, nous ne pouvons ici qu'indiquer, qu'effleurer à peine ce terrain brûlant. Mais nous en avons dit assez pour laisser transparaître au moins sa doctrine. Quelle sera donc, à son sens, la Consolation à tirer du point de vue nouveau auquel il envisage le Verbe donné par le Christ? Celle-ci principalement : plus de doute, plus de désaccord entre la raison et la foi; plus de duplicité dans le langage; plus de Dieu officiel qu'on annonce tout haut et que l'on conteste tout bas. Pour être compréhensible, le Christ ne sera que plus béni, et, après lui, « tous les héros, ces hommes divins, qui, élevant notre humanité, nous ont rendu Dieu visible. » L'amour pourra germer dans le cœur de l'enfance, sans qu'il soit mêlé de crainte, et l'âge de la connaissance ne viendra pas plus tard porter le coup mortel aux notions supernaturelles, machinalement enseignées et machinalement apprises. Les générations seront à la fois plus croyantes et moins crédules, partant plus justes et plus fortes.

Une autre Consolation est celle que puise l'auteur dans le sentiment de la solidarité de tous les âges, de tous les êtres, et dans cette autre foi non moins ardente : « Nous commençons dès cette vie une amitié qui ne finira jamais. » — « Vienne donc la lutte, dit-il en terminant son livre, vienne la maladie, vienne la mort. A tous les moments où je surmonterai l'épreuve, j'affirmerai notre foi. J'ai dénoué le nœud de mon âme, elle peut s'envoler, rien ne la retient plus. Je sais qu'elle ira rejoindre ceux que j'ai perdus, qu'elle précédera de bien peu ceux qui me restent, et que ni des uns ni des autres elle ne sera séparée. »

Il y avait sans doute dans ces lignes quelque chose de prescient et de prophétique. C'est à un petit groupe d'amis que l'auteur adressait naguère ce cordial de l'âme, et c'est à lui maintenant qu'il faut, pour apaiser un déchirement trop profond, renvoyer ses propres paroles!

Ce sont aussi des morts, hélas! que ces *Derniers orateurs* dont vient de traiter M. Eugène Loudun (1848-1851). Mais sont-ils bien les derniers? *La Harpe est-il bien mort?* comme disait Chénier. Nous avouons qu'il nous en reste quelques doutes. Mais, que la tribune française soit ou non relevée jamais, toujours est-il qu'elle a reçu une leçon dont elle profitera, de gré ou de force. Quoi qu'il arrive, les longues et compendieuses harangues à tout propos, les intempérances de langue, les prurits, les flux de paroles resteront et deviendront de plus en plus intolérables. On ne passera plus jamais trois semaines à discuter les quatre paragraphes d'un projet d'Adresse. Trois semaines ! Et pourtant cela se pratiquait, en pleine ère d'activité fiévreuse et universelle, il n'y a pas huit ans encore. Il est vrai que les fonctions des députés étaient gratuites; mais cette gratuité coûtait, comme on sait, assez cher. En procédant de cette sorte, les *gros bonnets* et les orateurs de la France ressemblaient prodigieusement à ces gens qui, au siècle des chemins de fer, prennent, comme Rossini, les pataches, et mettent une vingtaine de jours à aller de Paris à Lyon. Tout pouvoir périt par l'abus de son principe, et la parole interminable eut ce destin. On ne conçoit un grand discours que sous l'empire des très-grandes situations, crises toujours rares. Mais si la législature, qui, à tout prendre, n'est que le grand Conseil Général du pays, use et abuse de l'art oratoire en tout temps, le pays se lasse d'elle et la sacrifie, ainsi qu'il y parut naguère.

Plus nombreuses, et composées en grande partie d'hommes nouveaux qui avaient leurs preuves d'élocution à faire, les deux Assemblées qui succédèrent à la Chambre des députés dissoute en Février n'évitèrent pas cet écueil. Beaucoup parlèrent ; pourtant il ne se révéla que peu ou point d'orateurs. Chose caractéristique, entre les nouveaux venus, les plus remarqués, les mieux accueillis, furent ceux qui précisément ne visaient point à remplacer Cicéron ni Démosthènes. Je promets, s'il y a jamais lieu de nos jours, une grande fortune parlementaire à l'homme qui ne dira jamais que quatre mots, si cinq ne sont pas nécessaires, car je n'ai pas besoin d'autre preuve pour augurer avec certitude de la supériorité de cet homme. Une fois l'exemple donné par les sensés et les capables, ce sera à qui s'énoncera en le moins de termes possible, ou se taira spirituellement, comme naguère c'était à celui qui pérorerait le plus d'heures, montre en main. Les affaires du pays n'en iront que mieux, et il aimera ses élus, honneur qu'il leur a refusé de temps plus qu'immémorial. Mais laissons-là ce futur, à la place duquel il convient de mettre un conditionnel, et tenons-nous-en au passé.

J'ai, en compagnie de M. Eugène Loudun, dans l'espèce de cage à poules qu'on nommait alors tribune des journalistes, assisté à la plupart des grandes séances de la seconde Constituante, celle, par exemple, où M. le général Cavaignac eut à repousser les accusations portées contre lui au sujet des journées de Juin; et cette autre séance nocturne et dramatique du 25 au 26 août, où l'Assemblée commença de se décimer elle-même (carrière où celle qui succéda devait rapidement la suivre), en livrant au pouvoir judiciaire deux de ses membres, MM. Louis Blanc et Caussidière. Je suis donc bien placé pour apprécier les portraits et jugements, tracés par mon confrère et voisin d'alors, sur les principales têtes oratoires de nos deux assemblées républicaines. Ces esquisses, nous devons le dire, sont généralement impartiales et justes. Si l'auteur ne se défend pas d'une certaine prédilection pour les coryphées de la droite, MM. de Falloux, Berryer, Montalembert, cela se conçoit et s'explique par des communautés de tendances, et d'ailleurs nul ne songe à contester aux trois hommes politiques que nous venons de nommer le talent de la tribune. Mais nous avons vu aussi avec plaisir que le portraitiste rendait équitablement et avec toute la ressemblance qu'il lui fût donné d'obtenir, les figures des orateurs de principes tout opposés. Qualités et imperfections, il les a exprimées avec franchise, pouvant se tromper, mais ne trompant point, et d'une touche qui, dans ses inégalités, se montre souvent fine et juste. On sent bien, en parcourant cette galerie, que ces peintures ont été composées d'après nature, sous l'impression des scènes et des personnalités elles-mêmes, sur les lieux, en quelque sorte. Si c'est l'un des mérites de l'œuvre, c'en est aussi l'un des défauts. Il y a des tons vifs et bouillants que le temps aurait amortis et mis au point de l'histoire, et l'on sent passer là-dedans comme un souffle des rages et des animosités du moment, enterrées aujourd'hui, et pour lesquelles on est, à sept années de date, disposé à se montrer moins passionné et moins sévère. Du moins le publiciste en agirait ainsi; mais M. Loudun a fait des portraits, et même des daguerréotypes. Si les uns et les autres sont parfois crispés et grimaçants, c'est que la physionomie du jour prêtait peu à la pose, ou y prêtait trop. Tant pis pour les modèles : c'est ce moment que l'artiste a immobilisé sur la toile. Il est certain qu'en le lisant nous nous sommes cru reporté à la Co

stituante, à ses combats, à ses tempêtes, et, comme c'est là l'effet qu'il a voulu produire évidemment, on peut avouer que son livre est parfaitement réussi, et qu'il a atteint tout son but.

Il a notamment rendu à merveille le grand côté du caractère et du talent de M. le général Cavaignac, talent non cherché et qui empruntait à sa spontanéité même les éléments d'attraction à peu près dictatoriale qu'il exerçait sur l'Assemblée. Zoïle de Louis Blanc, il n'est pas flatteur de M. Jules Favre. Il est sévère, mais juste, pour M. Proudhon et M. Odilon-Barrot. Il apprécie assez bien M. de Lamartine, M. Ledru-Rollin, M. Pierre Leroux et autres. Parmi les orateurs nouveaux en si petit nombre qu'a produits le mouvement de Février, on s'étonne qu'il ne mentionne pas et ne décrive pas M. Caussidière, le plus original de tous, et, selon nous, la seule individualité qui ait représenté complétement le Peuple dans la nombreuse Assemblée. En revanche, M. Loudun juge avec beaucoup d'équité et de sagacité un homme beaucoup trop décrié au sortir de sa très-courte puissance, par une réaction plus qu'égale à l'action qui l'avait mis en lumière. Nous allons étonner bien des gens en disant qu'il s'agit de M. Flocon, un des hommes réellement modérés et pratiques portés aux affaires par la houle de 1848. M. Flocon, qui est l'auteur du rétablissement des Prudhommes et de plusieurs autres bonnes institutions, comme ministre du Commerce, avait pour très-sage maxime « qu'il faut gouverner sans système, avec un idéal. » L'idéal, nul n'y a sacrifié tant que lui, et de système, il n'en eut pas. Comme ministre, comme orateur, il avait contre lui des antécédents trop humbles, un physique dénué de *représentation*, un certain tic de tête assez peu agréable qu'il prodiguait à la tribune. Mais sa parole était presque toujours marquée au coin du bon sens et de l'expérience, et cet ancien sténographe avait appris les affaires en rendant compte si longtemps des débats législatifs. Il était peu brillant orateur; cependant il s'éleva une fois à la haute éloquence, et ce fut pour tenter un dernier effort, dans cette solennelle nuit du 25 août, en faveur de son vieil ami Caussidière. Nous l'entendîmes et nous n'oublierons jamais l'accent parti du cœur dont sa courte harangue fut empreinte. On en trouvera la péroraison dans le livre de M. Eugène Loudun. Quant à nous, nous n'avions pas besoin de la relire, et chaque mot nous en était resté en mémoire, depuis cette triste et déjà lointaine séance.

Après avoir passé en revue les divers orateurs que nous venons de nommer, plus MM. Victor Hugo, Thiers et Dufaure, M. Loudun a un chapitre pour les Eschines et les Mirabeaux *minores*, au nombre desquels on s'étonnerait de trouver M. Dupin, si ce président immuable de l'Assemblée législative avait signalé son passage aux chambres républicaines, autrement que par des boutades et des bons mots, les meilleurs de sa carrière parlementaire. Une certaine haine l'inspirait, sans nul doute, et l'inspirait heureusement. Il n'y a rien de plus joli en ce genre que sa réplique à M. Schœlcher qui parlait « du bonheur de vivre en république. » — « On ne conteste pas qu'on soit en république, dit M. Dupin, on ne conteste que le bonheur! » Et à M. l'évêque de Langres, interrompu à la tribune par des vociférations passablement furieuses : « Pardonnez-leur, Monseigneur... » Et chacun d'achever la phrase. Mais, si bons que soient les mots, ils ne font pas toujours un grand politique, un grand citoyen, ni un grand caractère, et... je fais comme M. Dupin, je n'achève point ma sentence.

Il y a quelque chose qui me choque extrêmement dans le livre de M. Loudun, et je le lui dis sans détour. C'est un portrait qu'il fait de *l'homme de lettres*, au début de la monographie de M. Proudhon. Ce portrait est injuste, il est tout d'une pièce; il n'admet point d'exception. Qui dit homme de lettres de profession, dit tout ce qu'il y a de plus vil, de plus orgueilleux, de plus insensé, de plus égoïste, de plus perverti, et je ne sais quoi encore. « S'il part parfois d'une idée juste, il n'a pas la vérité pour but... pour qu'on parle de lui, il sacrifie Dieu, l'humanité, la famille, lui-même, etc. » Où M. Loudun a-t-il vu tout cela? Si cet écrivain a le bonheur de ne l'être pas de profession, s'il n'est pas condamné au terrible métier d'avoir de l'esprit pour vivre, est-ce une raison d'envelopper ses confrères moins heureux dans un si absolu et si rigoureux ostracisme? L'honnête homme, dans la rigide acception du mot, est rare en toute carrière. Il ne faut pas pour cela ériger Barabbas en type unique, et cela à l'encontre d'une profession aujourd'hui si maltraitée, qui n'a pas plus failli que tant d'autres, en ces jours dont nul ne souffre plus qu'elle. Ce n'est pas le moment de la lapider ainsi, alors qu'elle a tout au contraire. M. Loudun, dont le livre nous plaît sous cette réserve, a été certainement à son insu l'écho de vieilles et mauvaises rancunes qui ont l'habitude, partout et toujours, d'imputer à la lettre moulée les conséquences de l'ineptie des illustres personnages qui nous accusent. Nous verrons si pareil reproche sera quelque jour fait à la presse de ce temps-ci. Nous nous y attendons. Il y aura des gens pour établir que le pouvoir a été encore trop bénin, trop tolérant à notre endroit, et dire : *Inde mali labes*. Mais M. Loudun ne doit pas faire chorus avec de semblables diseurs d'injurieuses fariboles. Qu'il laisse ces bonnes gens déblatérer ainsi dans leur petit coin gothique, et leur donne tort en écrivant, professionnellement ou non, de bons articles et de bons livres.

FÉLIX MORNAND.

Les repiqueuses.

ÉTUDE SUR L'ART DE SE PEINDRE LE VISAGE.

Τοργό σοι χαγώ λέγω.
(Aristophane.)

Mulierem quis fortem inveniet?
(Salomon.)

I.

Aujourd'hui, à Paris, toutes les femmes peignent leur visage : toutes, laides ou jolies, jeunes ou vieilles, toutes plus ou moins régulièrement, d'une manière plus ou moins hardie, plus ou moins grotesque, — mais toutes — se livrent à des retouches sur le visage que Dieu leur a fait : c'est le tatouage des femmes civilisées : on appelle cela *repiquer*. Le mot a été détourné de l'argot de l'atelier, et exprime assez heureusement la besogne : donc aujourd'hui toutes les femmes *repiquent*.

C'est la faute de M. Théophile Gautier.

Il a trop vanté, trop chanté l'œil noir de l'Orient, les paupières de satin noir, les regals de chair nacrée, la blancheur bleue, les débauches de blancheur, le noir étincelant, les épaules qui semblent couvertes d'un givre invisible, les épaules

Paros au grain éblouissant,

tous effets que la nature ne donne point, et qu'au contraire on obtient fort aisément au moyen du blanc d'argent, de la mine de plomb, de l'antimoine et de toutes les préparations assez grossières, du reste, qui sont à l'usage de ce petit vice.

Il a aussi trop habilement rehaussé de sa poésie les vieilles couleurs qu'on croyait depuis longtemps perdues et oubliées dans les vieilles métaphores des vieux poëtes : funeste miracle du talent! Il a remis en honneur « la blancheur du cygne ou de l'ivoire, le rouge du corail, les reflets de l'ébène, l'éclat de l'émail, la nuance du bouton de rose. »

Enfin il a tourné la tête à toutes les femmes, qui toutes ont voulu avoir les « chairs argentées, neigeuses, givrées, laiteuses, boréales, opales ou nacarat, » et surtout rouler le regard velouté et lumineux des Péris.

Cela doit être si charmant de se dire : J'ai la joue nacarat. Nacarat? pourquoi pas l'autre bleue? Non, nacarat, toutes les deux nacarat! quelle joie! ou bien au moins

Pâle étoile du soir.
. . . .
. . . .
. . . .
De la lune effacer l'éclat.

Ou bien de se demander :

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge,
A-t-on fait le blanc de *ma* peau?

Oh! être blanche comme un cierge! c'est à faire périr d'envie toutes ses rivales.

Voilà l'œuvre de M. Théophile Gautier.

C'est aussi la faute des rapins coloristes, qui, à force de « ne pas peindre pour les bourgeois, » à force de mépriser la simple fraîcheur qui est « monotone, banale et triste, » à force « d'iriser » les cils, d'illuminer les yeux, de pailleter les cheveux, de moirer le front, de chiner les joues, à force de faire des portraits chatoyants de lueurs prismatiques, à force de montrer comme le beau idéal la face d'un notaire empâtée d'un paysage de Claude Lorrain, à force de chercher même pour le nez d'un agent de change des tons éblouissants à faire paraître « le soleil jaunâtre et la lune couleur de plomb, » à force de nous faire cligner les yeux devant cet « étincelant » fouillis, à force de nous prodiguer ces « magnificences, » ont fini par brouiller toutes les notions de la couleur, émousser la sensibilité instinctive de notre nerf optique, étourdir le goût, en un mot nous faire voir bleu.

Il s'est produit dans notre œil un phénomène analogue à celui que tout le monde a remarqué dans notre oreille. Aujourd'hui nous n'entendons plus, nous ne pouvons plus entendre la musique qui n'est pas énergiquement *orchestrée* : pour que nous arrivions à distinguer des nuances, il faut des effets exagérés, il faut surtout des instruments éclatants.

De même, non-seulement les tableaux de l'école de de M. Ingres ne nous semblent qu'un brouillard; mais ce qui est beaucoup plus regrettable, nous ne savons plus apprécier, à leur valeur, même les couleurs naturelles et vraies; la dégradation correcte des teintes nous échappe, la sensibilité de notre œil ne peut être éveillée que par les tons criards et les contrastes heurtés.

Alors, tout naturellement une pauvre jeune femme, en face de son miroir, se désespère; elle regarde piteusement le frais visage que la nature lui a donné :

Elle le trouve fade, terne et *rococo*.

Et elle se met à faire pour sa figure ce que M. Ad. Adam a fait pour la musique de Grétry et de Monsigny : elle l'approprie au goût du jour : elle lui donne de la *vigueur* et de l'*orchestration*.

L'élan une fois donné, celles qui ignorent l'art contemporain, celles qui n'ont pu perdre le bon sens, le sens commun de la vue, dans le spectacle auquel nous exposent partout les coloristes fougueux; celles-là n'échappent pourtant point à la manie.

Elles voient les autres : or, tout en jugeant peut-être cet enduit fort laid et fort repoussant, elles croient reconnaître qu'à côté de ces tons vifs et durs, de ces teintes plates et sèches, leurs jolies, leurs ravissantes couleurs sont éteintes, que leur gracieuse physionomie est effacée par ces yeux dont l'éclat est si hardiment, si brutalement rehaussé.

Il est un théâtre célèbre en Italie qu'on a imaginé d'adosser, ou peu s'en faut, à la mer : quand la mise en scène l'autorise, on supprime la toile de fond; le mur disparaît, et la mer, la vraie mer, vient compléter la décoration.

Or, cette pauvre mer, qui ne se trouve pas dans les conditions de lumière exigées au théâtre, qui surtout n'a pas le coloris convenu; cette pauvre mer est choquante dans sa naïveté et manque complétement son *effet*.

Les voyageurs affirment tous lui préférer de beaucoup les *mers* en toile vert-pomme de MM. Philastre et Cambon. De plus, ils jurent leurs grands dieux que les flots simulés à dos d'hommes sur la scène de l'Opéra sont infiniment plus *heureux* que la bourrasque mal composée qui vient s'encadrer au fond de la scène italienne. Ainsi, des misérables, exécutant par brigades au commandement sous une énorme bache les génuflexions notées par le décorateur, arrivent à dessiner une marine à la Gudin, auprès de laquelle la mer elle-même n'est pas de la force de M. Biard.

Telle est donc la situation. Les femmes ont à choisir : ou jouer au bal le rôle désobligeant de la Méditerranée, ou bien être fêtées et applaudies aux mêmes titres qu'un décor du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

L'hésitation n'est pas permise : elles optent pour le succès.

Car pourraient-elles consentir à être moins admirées que leurs amies! Quelle femme accepterait une telle misère? Il faut absolument faire autant d'effet, plus d'effet que les autres, à tout prix, même au prix du mauvais goût, car — en fait de beauté la conscience ne suffit pas.

Ainsi, disons-nous, bon ou mauvais goût, là n'est pas la question : c'est une lutte, toutes les armes sont bonnes : beauté, laideur, qu'importe?

« Être jolie, c'est *de* plaire, » a dit M. Scribe au Théâtre-Français, et il est de l'Académie, c'est une autorité. Donc il faut plaire. Ce n'est pas la peine d'être jolie : or, ces péronnelles plaisent, nous ferons comme elles, et nous plairons comme elles à l'encaustique.

. . . . So many were
Admirers still, — but men are so debased
Those brazen creatures always suit their taste.

« puisque les hommes sont assez ravalés pour aimer de pareilles... »

Ainsi vint, il n'y a pas bien longtemps encore, cette mode malsaine : quelques femmes l'importèrent par goût, d'autres suivirent par concurrence, l'instinct moutonnier entraîna le reste.

Ajoutons à cette nomenclature la classe burlesque et pourtant bien lamentable des vieilles femmes qui ne savent pas vieillir, qui voudraient, comme le bon Eson, se faire bouillir dans une chaudière avec des herbes fines pour retrouver un ragoût de fraîcheur et de jeunesse.

Ainsi, les unes, pauvres sottes, n'admettent qu'une saison dans la vie, et volontairement s'infligent le supplice grotesque de l'éternelle jeunesse.

Les autres, dont nous avons expliqué tout à l'heure la moderne infirmité, jugent que le bon Dieu, en fait de visage, a tort de s'en tenir à sa première manière, qui a vieilli.

D'autres, enfin, et ce sont les plus nombreuses, tout en acceptant l'immuable modèle, sont mécontentes de leur épreuve et corrigent les parties qui leur semblent mal réussies.

En somme, toutes les femmes, comme nous le disions, du moins, toutes celles qui ont quelques prétentions, quelque élégance, exécutent, au moins le soir, sur leur figure un petit tatouage qui varie selon le goût particulier de chacune.

Il faut en prendre son parti : la mascarade est générale : l'aspect de nos salons en est tout changé. Il y a quelques années, l'ensemble des visages pouvait sembler à des yeux éminemment coloristes un peu fade, presque grisâtre. Aujourd'hui ce n'est plus ainsi, nous sommes très-pittoresques; l'aspect général est *écossais*.

A vrai dire, car il faut toujours faire une profession de foi non équivoque, — à notre avis, ce tatouage est sot, damnable à tous égards, plus laid mille fois que la laideur même; en un mot, subversif du goût, de la couleur, de la physionomie, de la beauté, de l'amour, de la tendresse et de la propreté.

Mais, — la sottise humaine est incurable : on a vu des usuriers distribuer de la soupe économique, on a vu des criminels endurcis fonder des prix de vertu, des tigres rayés vivre de laitage et tourner à la dévotion; des généraux non goutteux entrer au congrès de la Paix; — jamais on n'a vu un sot se corriger.

Les travers parfois s'usent et passent, jamais ils ne cèdent à la raison, sous quelque forme qu'elle se présente.

Ni Massillon, ni la Bruyère, ni Molière n'ont jamais corrigé personne : les avares, tout au contraire, ont tiré d'Harpagon quelques renseignements sur les bouts de chandelles et les mérites indigestes du haricot de mouton. Racine, le pieux Racine, avec son admirable déclaration de Phèdre, si habilement amenée, si merveilleusement préparée et graduée, pourrait bien avoir sur la conscience nombre de désordres qu'eût souvent retardés, sauvés peut-être l'embarras ou la maladresse. Racine montrait aux vieilles sottes, qui ne peuvent pas dormir, le retour de Thésée, et elles ne voyaient, elles, pauvres affolées, que cet admirable début, cet art *de rompre la glace :*

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée!

Après cela, que leur importait le reste? Hippolyte, indignement sacrifié, les remords et le trépas de Phèdre et le retour de M. Prudhomme : la belle affaire! il s'agit bien de cela, elles ont leur *commencement* : « J'aime mon mari. » Excellente entrée en matière! Honnête Racine!

Allez, bons moralistes!

Un jour, du temps du Régent, Massillon, dans une conférence intime, tonnait à petit bruit contre les belles épaules, qui, de tout temps, comme les belles âmes, ont aspiré à secouer complétement une indigne enveloppe.

« Bientôt, » disait-il avec une amère ironie, « on ira plus « loin : on se laisse voir : bientôt ce ne sera point assez, « bientôt sans doute d'impertinentes *mouches* viendront là « aussi provoquer le regard, etc. »

C'était une idée : le lendemain, au bal du Régent, toutes les femmes portaient des *massillonnes :* le saint prélat avait donné l'idée et le nom.

NERA.

(*La suite au prochain numéro.*)

Percement de l'isthme de Suez.

Nous devons à l'obligeance de M. Ferdinand de Lesseps la carte ci-dessus et le dessin dont les lignes suivantes forment la légende. M. de Lesseps est à la veille de publier, à Paris et à Londres, un travail complet sur le projet dont il a suivi les négociations avec l'ardeur patriotique et l'intelligence des intérêts commerciaux et politiques dont il a donné des preuves éclatantes dans sa carrière diplomatique. La carte et les vues qui la développent et l'expliquent doivent paraître incessamment chez M. Goupil, boulevard Montmartre.

Longueur du canal de A à B, 120 kilomètres ; largeur, 100 mètres ; profondeur, 8 mètres. Le niveau des deux mers est égal, *à basses mers*. Les marées à Peluse sont peu sensibles ; à Suez elles sont de $1^{m},80$ à $2^{m},50$.

Le devis des dépenses, pour tous les travaux du grand canal secondaire d'alimentation et de communication intérieure dérivé du Nil, a été évalué à 160 millions de francs.

1, entrée du canal, phare et jetées de 6,000 mètres ;

2, écluses de passage et de chasse ;

3, bassin de retenue et gare d'évitement ;

4, Tell-el-Omareïn-on-Faramah, ruines de Peluse ;

5, château de Tinch ;

6, lac Menzaleh ;

7, kantarah (pont) d'el-Kasné, route du pays de Canaan (Palestine) pour se rendre en Égypte ;

8, Saliéh ;

9, Ras-Caseroum, cap Cassius des anciens ;

10, Katièh ;

11, Bir-el-Boury (sixième campement de la commission d'exploration, le 9 janvier 1855) ;

12, ruines de Magdalum (Magdal de la Bible) ;

13, seuil d'el-Guisr et vestiges de l'ancien canal commencé par Nécos ;

14, lac Timsah, destiné à servir de port intérieur. Ce bassin formait les limites de la mer Rouge du temps de Moïse. L'eau y est entretenue par les grandes inondations du Nil ; elle y arrive par la vallée (ouadé) Tomilat, la fertile terre de Gessen de l'Écriture. Dans la partie à l'ouest du lac, les Arabes pasteurs font encore des cultures. A l'est se trouvent des monticules de nature calcaire ; sur l'un d'eux est le tombeau du sheik Ennedec, au pied duquel s'étend une plaine de graviers, de coquillages et de sables solides ;

15, maison des ingénieurs ;

16, seuil du Sérapéum, deuxième monument persépolitain, probablement consacré par Darius à la première exécution du canal des deux mers qui lui est attribuée par Hérodote ;

17, vestiges et embouchure de l'ancien canal et ruines d'anciens établissements ;

18, bassin de l'isthme, ou ancien golfe de la mer Rouge, appelé Lacs amers, terrain aujourd'hui desséché, couvert de croûtes salines, de coquillages et de laisses de la mer, présentant, sur la ligne de son parcours du nord au sud, une profondeur de 8 à 10 mètres au dessous du niveau de la mer ;

19, monument persépolitain, Cambyses ;

20, premier campement de MM. Ferd. de Lesseps, Linant-Bey, Mongel-Bey et Aïvas, le 31 décembre 1854 ;

21, Tell-el-Klesméh, l'ancienne Clisma des Ptolomées ;

22, Suez ;

23, cimetière européen ;

24, hôtel des voyageurs de l'Inde,

25, bassin de retenue ;

26, écluses de retenue à l'effet de maintenir, dans l'étendue du canal, une surélévation de deux mètres au-dessus du niveau des basses eaux des deux mers, au moyen des marées de la mer Rouge. Les ingénieurs du vice-roi, en présentant dans leur avant-projet ce système conforme aux données généralement admises jusqu'à ce jour, se réservent d'examiner, dans leur projet définitif, si, d'après l'opinion d'ingénieurs fort expérimentés, il n'y aura pas lieu de supprimer les bassins de retenue ainsi que les chasses, et de maintenir seulement la profondeur des chenaux par des machines à draguer ;

27 et 28, passage des caravanes du Caire au Sinaï ou à la Mecque ;

29, entrée du canal à Suez ; phare, écluses de chasse et de passage ; jetées de 3,000 mètres ;

30, réservoir projeté pour l'eau du Nil ;

31, réservoirs d'eau de pluie ;

32, anciens réservoirs recevant les eaux des ravins de l'Ataka ;

33, fort et puits d'Hadjerout ;

34, station n° 15. Dernier relai de la route du Caire à Suez ;

35, puits de Suez ;

36, route de Suez au Caire ;

37, Gébel (mont) Ataka. On y remarque, dans les ravins, la formation de ses différentes couches calcaires qui sont séparées par des bancs d'argile. Les dernières couches, sur la hauteur, sont formées de grès coquillés ;

38, Gébel Avvebet ;

39, Gébel Chebrevvet ;

40, Gébel Thieh, à l'est de Suez, de formation calcaire comme l'Ataka. Les principaux versants de cette chaîne sont, au nord, vers Catich et le mont Cassius ; au nord-nord-est, vers la mer Morte ; à l'est et au sud, vers la vallée d'Acuba et le mont Sinaï ;

41, Canal d'eau douce dérivé du Nil, devant être ouvert à travers l'Ouadée Tomilat, l'ancienne terre de Gessen de la Bible, où Joseph vint d'Héliopolis à la rencontre de son père Jacob, arrivé du pays de Canaan. (Genèse, chap. XLVI, v. 34 : « *Vous direz à Pharaon : Vos serviteurs ont été pasteurs depuis leur enfance jusqu'à présent, pour pouvoir demeurer dans la terre de Gessen.* ») Gessen en hébreu, et Guech en Arabe, veulent dire pâturages ; ce pays est encore, pour plusieurs tribus d'Arabes pasteurs, la terre des pâturages ;

42, Raz-el-Ouadée (tête ou embouchure de le vallée), *le Pithom* de la Bible, qui signifie également en hébreu la tête ou l'embouchure (Exode, chap. 1er, v. 11) ;

43, Tell Masrouta. — Vestiges du Rhamsès des Pharaons et de la Bible. — Héroopolis des Ptolomées. — Ce lieu est appelé aujourd'hui par les Arabes Abou-Richeb (le Père de la statue). — On y voit encore la statue de Rhamsès II (le grand Sésostris) dans un bon état de conservation.

44, Tell Maafer. — *Socoth* de la Bible. — Première station du peuple d'Israël, parti de Rhamsès, sous la conduite de Moïse (Exode, chap XII, v. 37.) Les Arabes l'appellent *Om Rihiam* (Mère des tentes). Ainsi la tradition a conservé la signification de *Socoth*, qui, en hébreu, veut dire *tentes*.

45, Tell *Naïm ;*

46, *Etham* de la Bible. Deuxième station de Moïse et de son peuple, à *l'extrémité de la Solitude*. (Exode, chap. XIII, v. 17) La tribu d'Arabes qui actuellement vient camper dans cet endroit, dans la saison des pâturages, s'appelle *les Ethami*.

47, Roucbet-el-Bouze (en arabe baie ou bois des Roseaux). C'est le *Pit-Harioot* de la Bible, ayant la même signification en hébreu. — « *Moïse étant à Ethoum, Dieu lui commanda de se détourner et de camper devant Pit-Harioot, qui est entre Magdal et la mer, vis-à-vis Baal Zephon.* » (Exode, chap. XIV, v. 2.)

48, tombeau du cheik Ennedec (Baal Zephon) ;

49, *Bir Marra* (Puits amers). Le Marra de la Bible, où, après le passage de la mer Rouge et trois journées de marche dans le désert de Sur, Moïse fit arrêter les Israélites. (Exode, chap. XV, v. 23.) « Ils n'y pouvaient boire des eaux parce qu'elles étaient amères ; c'est pourquoi on nomma ce lieu *Mara* (Amertume). Mara a la même signification en arabe. »

La tradition locale a conservé le moyen que Dieu inspira à Moïse pour rendre les eaux potables. M. Linant a souvent vu les Bédouins du Sinaï employer le fruit du câprier, ou les branches d'un arbuste nommé assaf, pour corriger le goût saumâtre des eaux.

Vue panoramique de l'isthme de Suez et du canal des deux mers, d'après l'avant-projet de MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, ingénieurs de S. A. Mohammed-Saïd, vice-roi d'Égypte.

Exposition universelle de 1855 (1).

LES BRONZES. (*Suite.*)

Ce danger, nous le trouverions dans l'exagération de certains styles poussée à la manie par beaucoup d'industriels, — dans l'asservissement systématique à des modes de mauvais aloi, entretenu par le demi-goût du « demi-monde, » — dans les honteuses imitations qu'on a faites et qu'on fait encore des délicieux genres Louis XV et Louis XVI, — dans ces pastiches misérables et déplorables du style Pradier, du Pompadour, du gréco-romain, du moyen âge, du militaire, de l'enfantin, du pastoral, et de tant d'autres, inventés ou perfectionnés avec une abondance qui se croit excentrique et qui n'est que ridicule. L'Exposition pullule de Saphos manquées, d'allégories renversantes à force de burlesque, de boules bleues avec cadran qui tourne, de pendules qui sont à la fois des girandoles et des marquises, de nymphes et de bambins singeant les merveilles de Clodion, de guerriers, d'archers, de frondeurs, d'amazones, en fer, en zinc, en argent, en émail, couchés, assis, debout, sur le dos ou sur le ventre ; — de nègres lampadaires, d'Indiens et d'Indiennes portant un enfant sur le dos, une torchère sur la tête et juchés, parents, enfants et flambeaux, sur des piédestaux plus grands qu'eux ; — nous ne disons pas tout, hélas! Tant de gigantesques caricatures, tant de hideuses mignardises, tant d'art et tant de métal perdus! Et pourquoi! Parce que telle ou telle maison de premier ordre avait exposé à Paris ou à Londres, vendu à tel souverain ou grand seigneur, un beau modèle de Klagmann, de Carrier, de Feuchères, de Gechter, ou de Pradier, et que pas un des petits fabricants qui ont tiré de si jolis sujets des fables de la Fontaine ne s'est souvenu de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Une autre cause d'affaiblissement, qui a dû singulièrement éveiller l'attention du jury, qui nécessitera peut-être une intervention plus élevée et que, dans notre habitude de parler franc de tout et à tous, nous ne devons pas passer sous silence, c'est la substitution, dans le travail de la fonte, de la fécule au poussier de charbon de terre, substitution fatale pour l'art, conseillée à des ouvriers crédules par des maisons jalouses ou ignorantes, imposée par ceux-ci à leurs camarades, et qui, après avoir occasionné des grèves, a failli faire fermer des ateliers. Nous n'avons ici ni le temps ni la place pour discuter les deux procédés : nous constatons seulement leur résultat, et nous affirmons, *de visu*, que la fonte à la fécule n'est d'abord ni plus ni moins malsaine, ni plus ni moins économique que la fonte au charbon, — question subsidiaire pour nous, — et qu'en ce qui concerne le travail, — question vitale, — l'emploi de la fécule préjudicie à la qualité du bronze, occasionne des fissures et des porosités qu'il faut boucher à grands renforts de rivets et d'écrous, nuit au modelé, à la dorure, au brunissage, et compromet de la façon la plus désastreuse l'exécution des œuvres d'art. Beaucoup de pièces importantes exposées portent l'empreinte de ce système et confirment notre appréhension, que nous soumettons humblement au jury, parce qu'il l'a ressentie comme nous.

Et maintenant que nous en avons fini avec ces réserves un peu tristes, rentrons dans ce consolant et splendide domaine de l'art français, et donnons-nous la joie, toujours si vive pour un pauvre écrivain, de saluer, d'indiquer et de raconter quelques belles pages de ses confrères du crayon ou du ciseau. Un homme de génie, — singulière bonne fortune, — un grand statuaire, dans toute l'acception du mot, ouvre le cycle des exposants bronziers : chapeau bas, nous sommes devant le rayon de Barye.

Un maître homme que ce « père Barye, » comme l'appellent les ouvriers fondeurs, et qui peut dire du bronze ce que Puget, son aïeul et maître, disait du marbre : « Il tremble devant moi. » La cire n'est pas plus ductile, la glaise plus pétrissable, le plâtre plus servile sous le doigt, sous l'ébauchoir ou sous la truelle que ne l'est le dur métal de Corinthe dans la vaillante main de ce glorieux fabricateur de choses vivantes. La vie, voilà sa qualité dominante, et quelle vie! celle des tigres, des alligators, des lions et des buffles, saisie plutôt qu'étudiée, fixée, si vous le voulez, mais non pas immobile, avec ses poses qui sont des frémissements, ses gestes qui sont des bonds, ses soupirs qui ont le bruit de la tempête, ses amours qu'on prendrait pour des luttes, et ses luttes qui sont plus que des combats à mort, puisque le survivant doit manger le vaincu. La nature est prise sur le fait ; mais avec une rapidité de conception et des bonheurs d'inspiration si inouïs qu'il semble que la fournaise seule ait suffi à couler chaque individu et chaque groupe tels et aussi parfaits que nous les voyons, sans dégrossissement ultérieur, sans ébarbement, sans ciselure, sans aucun autre travail, en un mot, que l'éruption du métal hors du creuset et de l'idée hors du génie. Pas une fois, — et c'est là le prodige, — il n'arrive au spectateur de supposer qu'il y ait eu ébauche, main d'œuvre, ajustement ou finissage ; c'est le dernier terme de l'illusion dans l'art. Et quelle originalité pourtant, quelle individualité profonde dans cette reproduction de la pure nature! Comparez à ces animaux de premier jet les créations, — si curieuses pourtant, mais à d'autres titres, — de Fratin, de Mène, de Lechesne, d'Isidore Bonheur, et surtout de Fremiet : on dirait une ménagerie d'animaux savants à côté du Sahara africain ou des jungles indiennes. Les lions antiques avaient la noblesse ; les lions modernes ont l'élégance ; il n'y a que ceux de Rubens et de Barye qui aient la force et de qui l'on puisse dire, en variant le mot de Descartes : « Ils rugissent, donc ils sont. » Ne croyez pas qu'il leur prête, comme Landseer à ses chiens ou Rosa Bonheur à ses moutons, des passions civilisées ou des instincts d'apprivoisement. Barye n'a pas de ces accommodements d'école; la nature non plus. Si le tigre dévore un crocodile, il faut qu'on entende la griffe d'acier grincer sur la cuirasse d'écaille, et le ventre de l'ovipare craquer comme une coquille d'œuf entre les crocs du quadrupède ; — si le jaguar fouille de son muffle barbelé comme une flèche la poitrine ouverte d'une antilope, il faut que l'œil à demi-fermé, que les frémissements nerveux de la queue, que les spasmes voluptueux de l'épine dorsale se mêlent chez le vainqueur aux convulsions suprêmes et aux affaissements cadavériques de la victime ; — si le lion des Tuileries repousse d'abord avec dégoût le serpent qu'il va couper en deux d'un seul coup de gueule, il faut que cette répulsion dans la férocité et cette horreur dans la victoire ne soient accusées que par un simple geste de la patte étendue, par un froissement à peine perceptible des tempes et des babines. Et ces ours qui jouent, quelles grâces d'ours! et ces cerfs qui brament mélancoliquement, et ce taureau qui rappelle si bien l'églogue virgilienne : — « *Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam*, — et tant d'autres. Mais il faudrait tout citer.

Si Barye sort parfois de ce règne animal dont il est comme le roi, et se met à pétrir des créatures humaines, il les choisit alors colossales ou monstrueuses, leur donne les âpres colères ou les fauves habitudes de ses panthères et de ses lions, et les accouple dans des duels qui tiennent bien plus de la bête idéalisée que de l'homme. Ses héros sont alors Thésée combattant le Minotaure, — le Lapithe enfourchant et assommant le Centaure, Roger emportant à dos d'hippogriffe Angélique toute frissonnante de peur, Attila sur son petit cheval sauvage, — l'Indien monté sur un éléphant dont les genoux étouffent un tigre, la lutte homérique des deux cavaliers arabes contre des lions, et cette surhumaine figure si bien à sa place parmi les dompteurs et les demi-dieux, le Napoléon de la première campagne d'Italie. Il faut voir cette série de son œuvre pour comprendre la valeur du reproche que lui jetèrent si longtemps à la face les récusateurs des jurys royaux et les dédaigneux de l'Académie : « Il ne sait faire que des animaux. » — Ou bien : « Pourquoi n'aborde-t-il pas la figure ? » Les candélabres aux femmes accompagnées de griffons, l'Angélique, malgré la dorure de mauvais goût et les émaux qui la surchargent, mais surtout le groupe du Centaure, répondent surabondamment. Touchez ce dernier chef-d'œuvre ; il l'a réduit aux dimensions d'une pendule ordinaire ; mais quelle vie, quelle poésie, quel incomparable assemblage de la force et de la douleur, quelle sublime symbolisation de l'humanité triomphante et de la brutalité vaincue! L'homme nu, beau, musculeux comme le jeune Hercule, tête à la Phidias sur un corps que n'eût pas désavoué Michel-Ange, a sauté sur la croupe du Centaure, qu'il étreint des genoux et des pieds à lui défoncer les entrailles : calme, le regard implacable, la lèvre indiciblement dédaigneuse, — d'une main il lui renverse la tête qu'il tord en la comprimant ; de l'autre, il laisse tomber cette massue formidable qui va briser le crâne du monstre, et dont vous vous reculez pour ne pas entendre le coup. Mais, sûrement, vous avez entendu le cri de cette bouche entr'ouverte par une terreur titanique, senti sous vos doigts le tressaillement de cette poitrine immense et de ces chairs que le désespoir soulève inutilement ; — vu se creuser le sol sous ces sabots de cheval qui, dans les crispations de l'agonie, égratignent l'airain du socle, et vous vous êtes demandé, trompé d'ailleurs par la couleur antique du bronze, si les musées de Naples et de Florence n'avaient pas quelque chose à nous envier maintenant.

Nous regrettons de ne pouvoir étudier en détail chacune des pièces de ce magnifique musée, — que nous espérons bien voir quelque jour au Luxembourg, et dont la place eût été plutôt au palais des Beaux-Arts, où il n'est représenté que par le *Jaguar* du salon de 1852, qu'à celui de l'Industrie, où il tranche d'une façon si énergique et si curieuse au milieu de produits, qui, par le choix des sujets, les procédés d'exécution et les appréciations de la foule, ne sauraient en aucune manière être classés dans la même catégorie. Sans écraser aucune des œuvres remarquables exposées autour de lui, Barye les domine par cette position exceptionnelle de statuaire hors ligne ; et tandis que les plus recommandables parmi les chefs de cette merveilleuse industrie du bronze hésitent à voir en lui un confrère, il s'intitule sur les cartes qui donnent son adresse commerciale : « FABRICANT DE BRONZES D'ART. » Au fait, pourquoi non? Le souvenir de Benvenuto et de Palissy justifie cette fierté populaire, et il ne faut pas oublier que si la justice officielle n'a commencé pour Barye que sous le gouvernement actuel, qui s'est honoré en honorant un grand artiste, cette justice a été du moins bien tardive et bien douloureusement achetée. Il a eu cela de commun, — et nous l'en féliciterions volontiers, — avec deux hommes de sa trempe, qui lui ressemblent d'ailleurs par bien d'autres aspects, et qui sont aussi incontestablement nos deux premiers peintres qu'il est notre premier sculpteur, Decamps et Delacroix.

De l'étagère toute simple de Barye au trophée étincelant de Denière, c'est-à-dire de l'art individuel, — abrupte, vigoureux et sublime, — au talent traditionnel, — classique, irréprochable et magnifique, — la transition n'est pourtant pas si brusque qu'elle le paraît d'abord. Cette grande maison Denière a bien aussi, malgré son respect pour le passé, plus d'un titre à l'enthousiasme artistique de l'heure actuelle. Nous ne parlerons pas, — ce serait banal, — de ses œuvres purement commerciales, couronnées depuis quarante ans dans toutes les expositions, et auxquelles la statuaire moderne n'a, en fait d'ouvrages de salon et de cheminée, rien ou presque rien à opposer ; nous rappellerons pour mémoire cette poétique pendule de Carrier, *la Tragédie et la Comédie*, et les deux groupes du même artiste, Faust avec Marguerite et Roméo avec Juliette : le premier, ineffable de sentiment; le second, un peu lourd peut-être, et ne rendant pas, dans l'attitude de paladin du Roméo, l'idée de rêverie profonde et d'adoration mélancolique donnée par Shakspeare au divin enfant de Vérone. Mais quelle perfection de détails et quelle exécution! On sait que Carrier habite aujourd'hui Londres; nous aurons à parler de lui en visitant l'orfévrerie et les porcelaines de nos voisins, qui nous l'ont pris, celui-là et bien d'autres. Une Pénélope capricieusement couchée, et si étrangement songeuse qu'on la prendrait, n'était le classique peloton de laine, pour quelque hétaïre ennuyée, illusion d'autant plus permise que les candélabres qui l'accompagnent rappellent la plus pure manière des fresques d'Herculanum ; — cinq *Enfants au Bouc* d'après Clodion, huit autres enfants (Louis XVI) formant un *Char des Heures* d'une verve, d'un mouvement et d'une profondeur de ciselure incomparables, — de grandes figures d'après l'antique et d'après Michel-Ange; — enfin le Chabot, de Jean Cousin, du Musée de la Renaissance, en or et en vieil argent, et un pot à tabac en bronze noir, représentant un combat de Centaures, vivant et fouillé comme une aiguillière du seizième siècle, — témoignent du passé de Denière. L'œuvre présente, faite en vue de l'Exposition, n'est pas au-dessous de ces modèles. C'est d'abord une pendule du *Jour et de la Nuit*, grand style Louis XIV, avec figures de Devaulx, sujet un peu consacré, mais rajeuni ici par une richesse d'ornementations et une ampleur de dessin toute magistrale ; puis le surtout de dessert commandé par M. de Kisseleff, digne pendant du dressoir de lord Breadalbane de l'Exposition de 1849, composé de trois paires de candélabres, d'un milieu de table et d'une vingtaine de pièces à fruits ; ce chef-d'œuvre de délicatesse, de goût et de grâce, est entièrement exécuté en or mat. sans doute pour rendre hommage à Gouttières, inventeur de cette dorure, dont il rappelle le meilleur style Louis XVI ; les figures, nymphes, zéphires et amours, d'une pureté idéale et d'une chasteté à pouvoir être placés sur une table anglaise, sont de Gagne et de M. Denière lui-même. C'est la merveille de l'Exposition.

M. Victor Paillard qui a eu, avec son ancien confrère Matifat (aujourd'hui chef d'un établissement culinaire à Londres), l'honneur d'être célébré par Balzac, doit à sa position de membre du Jury l'honneur non moins grand de ne pas concourir avec ses confrères. Dessinateur, ciseleur et modeleur de premier ordre, nature d'artiste beaucoup plus que de commerçant, on se rappelle quelle sensation il fit à Londres avec ses vases pâte tendre, bleu-turquoise, à guirlandes d'enfants vendangeurs et de chimères, réexposés aujourd'hui, et sa grande garniture rocaille, pour laquelle le jury avait demandé la médaille du Conseil. Les meilleurs sculpteurs de Paris, Fossey, Yon, Constant, Liénard, Henri Hayet, Sauvageot, Combette, Klagmann et M. Paillard lui-même, ont dessiné les magnifiques produits de sa vitrine, où nous avons admiré aussi quelques belles reproductions d'Allegrain, de Clodion et de Lepautre. La véritable industrie du bronze n'a pas de représentant plus sérieux et plus éminent que M. Victor Paillard, que tous ses confrères appellent leur maître, et qui l'est en effet.

Sur une échelle moins élevée, c'est-à-dire avec des produits moins nombreux et une maison moins ancienne, deux exposants peu connus encore nous paraissent appelés à porter un jour, et noblement, ce titre de maître. L'un est M. Mercier, qui compose et dessine ses modèles, en fait la maquette, en coule le plâtre, et dont les pendules révèlent jusque dans les montures et l'assemblage du marbre, le goût le plus pur et le sentiment artistique le plus exquis ; l'autre, — inconnu il y a un an, et exploité par les marchands, s'est, comme on dit, mis à son compte, et, sur deux petits rayons qu'on lui accordait comme par charité, a placé des choses d'une beauté si surprenante que le Jury, venant à passer par là, demanda de quel grand artiste étaient ce seau à glace recouvert de vieil argent et représentant une chasse indienne, et ces coupes d'un cachet si profond et si pur. On répondit au Jury que cet exposant s'appelait M. Lesueur aîné, et le Jury, qui ne le connaissait pas peut-être, donna d'office l'ordre de porter dans un des trophées du transept le morceau merveilleux pour qui cet honneur n'était qu'une justice.

En visitant la belle exposition de MM. Eck et Durand, nous nous étonnions de voir chez ces premiers fondeurs du monde, qui ont des monuments sur toutes les places publiques de l'Europe, et dont le nom n'éveille qu'une idée de produits gigantesques, d'y voir, disons-nous, des médailles, des coupes, des statuettes d'un fini de détails si minutieux, que nous prîmes d'abord pour du moulage galvanique ce qui n'était bel et bien que du bronze pur. Cette anomalie n'en fut plus une pour nous, quand nous eûmes découvert, signée du nom d'Adrien Feart, une autre page de bronze, inédite encore, et reproduisant avec une perfection que la gravure seule peut atteindre, le Mariage de la Vierge de Raphaël. Ce Féart, qui joue ainsi avec le bronze, est un modeste ouvrier dont MM. Eck et Durand exposent les œuvres en compagnie des meilleures pages de David, de Rude, de Préault et de l'auteur de leurs belles portes de l'église de la Madeleine, M. de Triquety. Ils ont dans le transept, le Thésée des Tuileries, le combat du cheval et du tigre de Fratin, et dans le trophée de M. Barbedienne, les portes du Baptistère de Florence, fondues par eux d'après le procédé Collas.

Un autre fondeur, M. Thiébault, expose, à l'état de fonte brute, — mais cette fonte est déjà belle comme l'art, — la plupart des statues que vend cette même maison Barbedienne, et qui sont là telles que le premier jet métallique les livre au ciseleur, qui n'a plus qu'à les finir. Rien de plus curieux que cette idée ; mais rien de plus parfait, pour une première ébauche, que ces échantillons de la puissante industrie de M. Thiébault.

De toutes les maisons récompensées à Londres, celle de M. Weygand est la seule qui ne réexpose pas ses anciennes œuvres : c'est là un grand mérite à nos yeux, moins grand cependant que celui de leur magnifique pendule d'après Jacquet, *Adam et Eve pendant leur première nuit d'exil;* nous avons entendu un connaisseur bien difficile, S. M. Napoléon III en personne, féliciter M. Weygand de

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647 et 648

ce chef-d'œuvre et du bon goût de la plupart de ses produits, complétés, depuis la visite impériale, par deux ou trois œuvres importantes. M. Weygand appartient, lui aussi, à la catégorie ouvrière de l'Exposition.

MM. Delafontaine, Marchand et Miroy frères ont de très-remarquables expositions; M. Delafontaine excelle surtout dans une foule d'objets d'art choisi : candélabres, coupes, coffrets, porte-cigares, flambeaux, dont les modèles sont dus à M. Geoffroy de Chaumes et à ce pauvre Henri Cailleux, mort si jeune, — M. Marchand est un des rois de la pendule; Dantan aîné, Cumberworth, Klagsmann, Janson, Schœnewerk, Feuchères, noms synonymes de fraîcheur, d'élégance, de goût raffiné et de perfection désespérante, signent pour lui une foule de sujets ravissants. Lesbie, Psyché, la Cueilleuse, la Fable, la Mélancolie, la Partie d'échecs, et surtout cette superbe garniture en pur style égyptien, la Cléopâtre, dernier et suprême chef-d'œuvre de Cumberworth. — Quant à MM. Miroy frères, leur beau milieu de table, animaux et oiseaux, et leurs charmantes figurines, d'après Salmson, le cèdent à cette superbe et populaire amazone de Kiss, que nous avons tant admirée à Londres, d'où elle rapporta, en compagnie de la Phryné de Pradier, la suprême médaille *of council*, et qui, fondue en Prusse aux frais d'une souscription nationale, orne maintenant le vestibule du musée de Berlin. Ce chef-d'œuvre devenu classique, et qu'on croirait jumeau de l'Amazone de Pompéi ou de l'Alexandre d'Herculanum, a été répété en zinc par les mêmes exposants, mais avec une telle perfection que nous sommes presque réconcilié avec cette industrie, exercée, du reste, sur la plus vaste échelle par les jeunes chefs de cette maison. La fonte au renversé, le moulage au creux et le bronze galvanique leur doivent des résultats fabuleux d'effet et d'économie; nous recommandons aux connaisseurs deux têtes de Faunes, vert antique, qu'on croirait exhumées d'une fouille de Portici, trois grandes figures de Moreau, dont deux appartiennent à la reine d'Angleterre et une au prince Jérôme, et nous souhaitons, sans l'espérer, que tous les fabricants de zinc arrivent à élever ainsi cette fabrication à un développement artistique véritable.

MM. Lévy frères exposent de très-remarquables porcelaines montées; MM. Lerolle, une cheminée des plus grandioses; MM. Pickard et Punant, de charmantes pendules d'après Foyatier, et un *Premier baiser du matin* (une mère et deux enfants), qui aura bien du succès dans les familles. Citons enfin les belles torchères à panoplies et l'*Enfant à la boule* de M. Charpentier; une Pénélope bien sentie, et de gracieuses reproductions de Clodion et Pradier de MM. Duplan et Salles; un admirable coffret et deux coupes de M. Lechesne, à qui nous reprocherons d'avoir répété à satiété, dans tous les formats et dans toutes les substances, ses trois groupes, — très-estimables, mais très-connus, — du Sanglier aux Chiens, et de l'Enfant au Chien et au Serpent; — de jolis modèles, — fantaisie de MM. Laquis et Bernard; — le Bonaparte à l'armée d'Italie, de M. Delesalle, acheté par l'Empereur, bien réussi dans les figures, mais manqué dans le cheval, et qui rappelle beaucoup trop d'ailleurs le modèle analogue de Barye; et nous aurons énuméré tout ce qui, dans la catégorie des fabricants proprement dits, nous a paru, sauf erreur ou sauf oubli, mériter une mention consciencieuse. Il y a bien d'autres noms encore; mais notre jugement serait si sévère ou notre gaieté si épanouie, que nous aimons mieux, comme dit le fabuliste, nous en taire et ne leur causer aucun ennui.

Restent les exposants qui éditent, et dont, à première vue, le public a pu préférer les montres, parce qu'il y retrouvait des sujets dont il a l'habitude et des maîtres qu'il aime : pour nous qui rendons compte de la valeur d'un concours et non de la situation d'un marché, nous ne pouvons nous étendre sur des œuvres répandues partout, connues de tout le monde, et qui n'attendent d'autre récompense que leur vente immédiate. Non pourtant que nous n'estimions très-haut l'intelligence et le goût de M. Barbedienne, par exemple, dont les expositions sont de véritables temples, — qui, à l'aide du procédé Collas, reproduit tous les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, de la Renaissance et de nos jours, et à qui nous devons bien quelque reconnaissance d'avoir popularisé des modèles que sans eux nous n'eussions peut-être pas connus. Nous en dirons autant de M. Gautier, qui cumule la double profession de bijoutier et de fabricant de bronzes; — de M. de Labroue, dont les modèles, catalogués à grand renfort d'annonces, sont peut-être, comme fini et comme couleur, les plus habilement réussis de toute l'Exposition après ceux de Denière, mais qui, s'il doit devenir un jour un producteur véritable (et nous le lui souhaitons), n'est pas depuis assez longtemps le successeur de Vittoz, dont il exhibe les œuvres, pour signer aussi distinctement qu'il le fait : « Labroue, bronzier; » — de M. Giroux enfin qui, avec une humilité qui l'honore, a écrit sur ses produits : « Edité par la maison Giroux. »

Sauf un très-beau chenet renaissance de M. Wagner, de magnifiques garde-cendres de M. Morisot, des lustres de M. Marquis et une paire de lampes de M. Rivaud, — l'industrie dite *des feux* n'offre rien de bien nettement artistique.

En galvanoplastie, indiquons le modèle de la colonne Vendôme, de M. Zier, et les merveilleuses copies d'après Benvenuto, par M. Lefèvre. — En travaux de zinc, après MM. Miroy frères, dont nous avons dit un mot, il faut se taire, ou, si l'on élève la voix, protester contre des profanations et des plagiats abominables. — Un entre autres nous a révolté; quelqu'un s'est avisé de défigurer, sous prétexte d'y faire un pendant, l'Amazone de Kiss, et de jeter une affreuse draperie sur l'Atalante de Pradier; ce dernier crime de lèse-génie n'est pas resté impuni : M. de Nieuwerkerke, au nom de la direction des musées, propriétaire du marbre, intente un procès à cet industriel, dont le jugement à intervenir fera assez connaître le nom pour que nous soyons dispensé de l'écrire.

Reste la bronzerie étrangère, en tête de laquelle marche la grande maison Elkington et Mason, de Birmingham et Londres, la seule maison anglaise qui travaille le bronze, et qui a, on le sait, associé immortellement son nom aux découvertes de l'électro-métallurgie. MM. Elkington sont plutôt des vulgarisateurs que des artistes; comme tous les industriels de leur pays, ils *roulent* sur un petit nombre de modèles, répétés partout et par tous, le *Tueur d'aigle*, la *Dorothée* ou l'*Eve* de John Bell, — la *Boadicée* de John Thomas, la *Lesbie* debout de Cumberworth, et quelques autres, que nous retrouvons à chaque pas; ou bien, quelques types antiques du musée Britannique ou du musée de Naples. L'exécution est parfaite, l'idée est nulle. En sujets modernes et de moindre dimension, en réductions à l'usage des écoles, MM. Elkington et Mason apportent une cheminée monumentale, décorée de figures et d'allégories consacrées à Shakspeare, et de charmants groupes historiques tirés de leurs chroniques nationales, dont les maquettes ont pour auteurs les statuaires français qui dirigent leurs ateliers; notre art règne à Londres comme à Paris. Nous en aurons une preuve plus éclatante encore en examinant l'orfévrerie; mais là, nous retrouverons MM. Elkington et Mason plus originaux, plus Anglais, plus eux-mêmes.

En Prusse, M. Devaranne et M. Geiss exposent les cerfs de Rauch en zinc galvanisé, — la statue damasquinée d'or du roi Frédéric III de Prusse, et quelques figures d'après l'antique. Comme les Anglais, les Prussiens doivent à leur législation à peu près nulle en matière de propriété artistique, l'avantage de voir chaque œuvre importante de la sculpture traitée, mutilée et indéfiniment multipliée par toutes les industries. Celle du bronze pur est insignifiante, à de petites statuettes et de petits groupes près, de MM. Knoll, Meves, Schwedt et Marstein. La foule considère aussi avec quelque curiosité des lustres en zinc, garnis de feuilles et de fleurs de verre, exposés par M. Spinn, de Berlin, et de grands candélabres en style mauresque, accompagnés de pyramides analogues destinées à porter des fleurs, le tout en zinc et en fil de fer; l'auteur se nomme M. Diebitsch.

Un Romain, M. Spagna, a reproduit en bronze doré une belle copie de la colonne Trajanne; — un Florentin, M. Papi, a copié en bronze la tête du David de Michel-Ange, — un aloës en fleur, — et enfin le sublime Persée de Benvenuto, dans l'intérieur duquel il y a une petite mécanique qui fait monter un liquide rouge, de façon à simuler les gouttes de sang qui tombent de la tête coupée de Méduse. — Enfin la Belgique expose quelques vases sacrés en style byzantin, et l'Espagne, un lustre de la fonderie de Barcelone. Nous avons dit notre opinion sur tous ces produits, qui échappent à toute appréciation, d'ailleurs, puisqu'ils n'entrent pas en lutte avec les nôtres. En examinant prochainement l'orfévrerie, nous verrons les nations étrangères prendre leur revanche de l'absence de leurs bronzes.

Ch. P. Magne.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

PEINTURE RELIGIEUSE.

Les sujets religieux continuent à alimenter la grande peinture; et ils sont, sans contredit, aujourd'hui la tâche la plus ingrate imposée à l'artiste! D'abord tout l'art du moyen âge et de la renaissance, presque exclusivement consacré à la peinture religieuse, se dresse de la hauteur de son écrasante supériorité. Puis le sentiment religieux a perdu sur les âmes son influence vivace et incontestée. La grandeur et la beauté allaient naturellement alors à l'œuvre de l'artiste, quand il puisait ses conceptions dans le dogme et l'orthodoxie; il donnait une forme à la pensée de tous. Mais de nos jours, s'il veut écouter la grande voix du peuple, interroger le siècle, que d'échos vagues ou discordants! où trouver dans sa puissante unité l'inspiration qui le mettra en communion d'idée ou d'impression avec le monde de son temps? Il sait si peu où la rencontrer, que, de peur de se heurter à l'incertitude, à la complexité de l'idée, il ne trouve pas de moyens plus sûrs pour arriver à l'orthodoxie que de remonter les siècles et d'emprunter à l'ascétisme des peintures du treizième et du commencement du quatorzième siècle leur discipline ecclésiatique; et pour plus d'illusion il va jusqu'à imiter la timidité, l'insuffisance et la maladresse de leur procédé; il efface la vie pour laisser briller le symbolisme. Pour cette école religieuse, que nous retrouverons à l'occasion de l'Allemagne, Raphaël est un génie païen; avec lui se précipite la décadence de la peinture chrétienne; il forme dans l'art une époque néfaste qu'il ne faut pas franchir. Le culte esthétique des temps qui l'ont précédé s'appelle le préraphaélisme; si on sort de là, on sort de l'Eglise; et il n'y a pas de salut. — Ce genre de peinture a eu ses adeptes chez nous, et plusieurs de nos temples ont reçu des décorations monumentales exécutées dans cet esprit. Elles y trouvent d'autant mieux leur emploi, que l'idée religieuse de notre temps, impuissante à se produire dans la peinture, ne l'est pas moins à se formuler en architecture. Dans les églises qu'il bâtit, le dix-neuvième siècle travaille en vieux; il s'amuse puérilement à faire de jeunes vieilleries, et il est naturel qu'il place dans ses églises à architecture ogivale des peintures qui reflètent Giotto, Orcagna ou Frà Angelico. — Laissons les morts! l'art qui remonte à sa source est un art vaincu et qui avoue son impuissance.

Dans une direction opposée, on trouve quelques tentatives pour réfléchir le sentiment moderne par rapport à l'idée chrétienne. *Le Christ consolateur*, de M. Ary-Scheffer, est dans ce genre le tableau du siècle. Ce n'est plus ici le dogme pur, le symbolisme, les canons de l'iconographie traditionnelle, qui seront les guides du peintre. Il cherchera plutôt le sens philosophique ou poétique. L'œuvre remarquable de M. Glaize, *le Pilori*, est sous ce rapport une peinture dont l'impression religieuse, bien qu'à un point de vue humain, est peut-être plus réelle que celle de beaucoup de tableaux de sainteté. A défaut de l'idée philosophique ou poétique, celui qui ne veut pas faire de l'art rétroactif peut encore aujourd'hui captiver l'attention en jetant sur les sujets qu'il traite une teinte sentimentale ou élégiaque. — C'est ainsi que feu Bouchot conçut son Enfant Jésus, qu'on peut citer également comme une des bonnes peintures religieuses au point de vue moderne. — Enfin ce qui semble encore mieux traduire la vague religiosité de notre époque, ce sont les peintures empreintes d'une élégance toute mondaine, telles qu'on aime à en placer au fond de mystérieux oratoires, et qui, loin des sévérités chrétiennes, rejetant la haire et la discipline, ne songent qu'à séduire le regard par leurs grâces languissantes et par une suavité plus coquette que dévote. A cette classe appartient un tableau de l'Exposition universelle, par M. Landelle, *le Repos de la sainte Vierge*. L'artiste a donné à ses Anges et à la Vierge de très-jolies figures, ainsi que l'a fait M. Jalabert, dans son *Annonciation;* mais ce joli tout moderne rappelle trop le style des vignettes anglaises. — Le caractère de beauté de la Vierge est peut-être aujourd'hui une des choses les plus difficiles à concevoir en peinture. Raphaël, qui semble par ses nombreuses madones en avoir déterminé le type idéal, ne s'en est-il pas écarté lui-même, le païen! dans sa Vierge à la Chaise, adorable création de son génie, pure vision de la beauté, qui n'appartient plus aux cieux, mais à la terre? — M. Signol, bien que manifestant une certaine prétention à un style sévère, a eu un succès populaire pour ses deux compositions de *la Femme adultère*, qui ont été reproduites par la gravure. Sa *Pieta* est une œuvre froide, mais qui ne manque pas de mérite. Il a également exposé deux grandes compositions dans le genre historique : dont l'une, *le Passage du Bosphore par les croisés*, si elle n'a pas de caractère pittoresque prononcé, est habilement traitée. Il faut particulièrement y louer un groupe bien compris de femmes et de jeunes filles. — Nous ne devons pas oublier de signaler une œuvre importante et sérieuse, *le Triomphe du martyre*, par M. Bouguereau, dont nous avons parlé à l'occasion des envois de Rome de l'année dernière, et qui a été reproduit par la gravure dans *l'Illustration* du 14 novembre 1854. Son tableau, intitulé : *l'Amour fraternel*, appartient à un mode de peinture tout opposé. Il y a de la naïveté dans la caresse qui confond ces deux petites têtes d'enfants, l'un, à chevelure noire, l'autre, à cheveux blonds comme celle de la mère; mais celle-ci est d'une exécution molle et d'un dessin qui laisse à désirer. — L'examen des peintures religieuses de l'Exposition universelle serait seul un travail étendu. Nous en avons antérieurement signalé et nous en signalerons encore un certain nombre en parlant de divers peintres. Ici nous avons seulement voulu faire ressortir les différents modes de cette peinture parmi les modernes : chez certains artistes, et en Allemagne particulièrement, affectant la forme archaïque des maîtres primitifs; chez quelques-uns, philosophique, humanitaire ou poétique; chez d'autres enfin, toute mondaine. Peut-être, si l'on consulte le sentiment populaire, c'est cette dernière forme qui est la plus intelligible aujourd'hui. Le succès des scènes, soi-disant bibliques, composées par M. Schopin, et qui ne cessent d'être reproduites par la gravure, ne suffirait-il pas à confirmer cette assertion? Et ce n'est pas seulement dans la chambre à coucher ou le boudoir de la petite bourgeoise parisienne que figurent ces images coquettes : nous les avons vues en Italie associées à la reproduction des chefs-d'œuvre de Raphaël sur les grandes verrières de l'abside du dôme de Milan. — En dehors de ces trois modes opposés et ayant de la valeur au point de vue de l'histoire de l'art, parce qu'ils sont caractéristiques des tendances intellectuelles ou simplement des goûts et de la mode de notre époque, il faut encore réserver une large place à une portion de la peinture moderne religieuse, qui sans être l'écho du siècle, sans correspondre à aucune de ses aspirations, ne représentant rien si ce n'est elle-même, ou tout au plus une tradition lointaine de l'école de Bologne, manifeste un savoir, une habileté consciencieuse, un respect de l'art, qui à ce titre lui assignent un rang distingué.

Ici nous rencontrons quelques noms ACADÉMIQUES presque inconnus aux générations nouvelles :

M. Abel de Pujol a exposé deux grands tableaux religieux, qui auront bientôt quarante ans de date : *Saint Etienne prêchant l'Evangile*, appartenant à l'église de Saint-Etienne du Mont à Paris, et *la sainte Vierge au tombeau*, appartenant à la cathédrale. Outre ces ouvrages d'une habileté stérile pour le sentiment, il faut citer encore le tableau intitulé : *la ville de Valenciennes encourageant les arts*, grande peinture allégorique comme l'élève de David en a souvent exécuté pour les décorations monumentales dont il a été chargé. Il a été en quelque sorte le grand maître des cérémonies allégoriques. L'allégorie, à la condition toutefois qu'elle soit solennellement insignifiante, est très-bien reçue à la cour, dans les résidences souveraines, dans tous les édifices publics, ainsi que dans toutes les occasions où, n'ayant absolument rien à dire, on veut cependant avoir l'air de dire quelque chose. C'est comme à l'Opéra, où ce qui n'est pas bon à dire se chante; à cette différence, que la musique réchauffe les paroles, tandis que l'allégorie refroidit et glace la peinture. Nous avons, dans ce journal, entrepris plus d'une croisade contre l'allégorie en peinture, persuadé qu'à de très-rares exceptions, où l'agrément de l'exécution vient en aide à la transparence d'une idée ingénieuse, elle forme un obstacle fatal à l'œuvre de l'artiste, et nous voyons avec plaisir nos répugnances partagées par quelques critiques. Voici l'interprétation donnée par M. Abel de Pujol à son *Allégorie :* « Au fond, un portique; sur le devant, deux

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647 et 648.

candélabres qui doivent éclairer divers groupes qui se livrent au travail des arts; mais l'un est déjà éteint, et l'autre va l'être bientôt, lorsque la ville de Valenciennes personnifiée verse de l'huile dans l'un de ces candélabres dont la flamme se ranime soudain; le même effet doit se produire sur l'autre. Les diverses figures des groupes, sans être des portraits, rappellent les traits des jeunes Valenciennois encouragés par la ville et pensionnés par elle à Paris. » Un froid bas-relief pourrait peut-être porter ce fruit sans saveur; mais n'est-il pas évident *a priori* qu'il n'y a pas d'attrait d'exécution qui puisse en peinture intéresser à cette énigme banale, à ces jeunes artistes qui ne peuvent plus travailler parce qu'il n'y a plus d'huile dans les lampes, et à cette bonne ville de Valenciennes, qui, sa burette à la main, vient les remplir.

Un autre représentant de la tradition académique, né comme M. Abel de Pujol, en 1787, M. Heim, élève de Vincent, est vaillamment descendu dans cette arène ouverte à tous, et son nom délaissé par les générations rapidement oublieuses, sortira plus grand de cette lutte qu'on n'aurait été disposé à le croire d'avance. Il a plusieurs grandes compositions remarquables, parmi lesquels : *Un sujet tiré de l'Histoire des Juifs* (salon de 1824). Un Juif cherche à défendre, contre un cavalier romain, sa femme et son enfant foulés aux pieds de son cheval. La femme, étendue à terre, est d'un beau style de dessin. Cette peinture, qui a noirci, confine à l'école romantique pour son énergie. — *Le Martyre de saint Cyr et de sainte Juliette sa mère* (salon de 1819), appartenant à l'église de Saint-Gervais, est une œuvre magistrale. Outre la science de dessin répandue dans les figures, l'expression simple et grande de la victime, étendue par les bourreaux sur le chevalet, peut soutenir de très-glorieux parallèles. La partie supérieure du tableau, à l'exception de l'enfant qui rappelle ceux de Raphaël, n'est pas à la même hauteur de style que le reste. — *Saint Hyacinthe ressuscitant un jeune homme* qui s'était noyé (salon de 1827), et *le Martyre de saint Hyacinthe* (salon de 1822), appartenant à Notre-Dame de Paris, contribuent aussi pour leur part à la savante unité de cette exposition rétrospective. Bien que ces œuvres, nées sous une autre direction générale de l'art en France, ne répondent plus au sentiment et au goût du jour, elles n'en ont pas moins de fortes qualités persistantes. Elles occupent une place considérable dans le grand salon central; et là, il faut bien le reconnaître et l'avouer, elles ont une solidité devant laquelle pâlit un peu le dessin moins précis et souvent lâché des œuvres modernes. Ce rapprochement d'écoles françaises contraires est curieux et renferme un renseignement qui n'est pas à négliger. Si certains de nos peintres modernes ont acquis des qualités pittoresques incontestables, ils s'abandonnent trop à une facilité superficielle; et leur négligence tourne souvent à débilité. Ils sont engagés là sur une pente mauvaise, où le public, qui les suit aujourd'hui, les abandonnera un jour, quand il reprendra goût à un art moins hasardeux et plus régulier. — Nous nommerons encore ici deux artistes, dont l'un, élève de David, M. Rouget, a exposé une vaste toile : *Abjuration d'Henri IV*, à laquelle on peut reprocher de la banalité dans les figures de remplissage et une couleur peu solide et blafarde, mais où l'on peut louer une bonne disposition du groupe principal et une véritable habileté à en faire valoir les différentes figures dans des tons très-clairs. L'autre, élève de Gros, est M. Jollivet, peintre ayant des connaissances étendues sur son art et dont le talent sérieux s'est produit sous des aspects divers. Outre *le Massacre des Innocents*, qui fait partie du musée de Rouen; *le Christ mort sur les genoux de la sainte Vierge* (tableau dont nous avons parlé à l'occasion du salon de 1851), et une *Halte de Bohémiens en Espagne* (salon de 1847), il a exposé une *Installation de la magistrature* (novembre 1849), grande toile composée d'une multitude de personnages et de portraits habilement traités, qui, vu la petite proportion des figures, demandaient à être examinés de près. C'est donc un tort fait au tableau de M. Jollivet de l'avoir mis à une hauteur qui ne permet pas de le voir convenablement. Tout en faisant la part des limites d'intérêt pittoresque des tableaux officiels, il faut rendre justice à l'habileté avec laquelle l'artiste a clairement inscrit cette multitude de figures dans l'espace d'une vaste salle, avec un parti pris de lumière sage et bien entendu. Il n'a pas été plus heureux dans la manière dont on a relégué au-dessus d'une porte de passage une composition de *Lara*, d'un caractère de peinture tout à fait opposé à celui des œuvres précédentes, et qui, pour le sentiment, se rapproche de la manière forte de M. Ary Scheffer. Assez d'ébauches lâchées, et sans autre valeur que celle que leur donne la vogue éphémère du moment, se sont fait d'excellentes places au premier rang, pour que des ouvrages consciencieusement étudiés ne soient pas systématiquement repoussés au dernier. Il y a là une apparence d'injustice qu'on fera sans doute disparaître à un prochain remaniement de l'Exposition.

Salon de 1855. — Le Jeune Fauconnier, tableau par M. Couture.

L'art des transitions serait souvent une prétention chimérique pour la nature de notre compte rendu. Nous aurions bien le désir de grouper synthétiquement les genres et d'établir l'ordre; mais, nous l'avons déjà dit, les gravures qui se font attendre ou qui viennent à leur heure dérangent parfois notre symétrie. Malgré tout le bon vouloir de nous venir en aide de la personne qui se livre aux soins multipliés de cette direction artistique du journal, soins dont la difficulté est singulièrement accrue par l'Exposition universelle, il faut nous résigner à manquer quelquefois l'effet de nos alignements. En ce moment donc, sans chercher à déguiser notre mouvement par une fausse manœuvre, nous sortirons brusquement du camp académique, et nous passerons des élèves de David et de Gros à quelques-uns de leurs antagonistes; puis de ceux-ci nous nous rabattrons, par une conversion non moins subite, sur quelques autres tableaux reproduits par la gravure.

La grande composition des *Romains de la Décadence*, par M. Couture, reproduite dans *l'Illustration* par la gravure, à l'époque où elle parut, date du Salon de 1847. Depuis cette époque, M. Couture n'a plus rien produit d'important, comme s'il avait peur de déchoir de la bonne fortune d'un premier et grand succès. Espérons encore qu'il ne faudra pas ajouter son nom aux noms de quelques artistes célèbres de notre âge, dont la réputation n'est fondée que sur un seul tableau. L'ouvrage de M. Couture, annoncé d'avance sous le titre de : l'Orgie romaine, ne répondit pas, quand il parut, à l'attente que ce titre avait fait naître, et que légitimaient les hardiesses effrénées qui régnaient dans la littérature. Le public était trop curieux; le peintre fut plus modéré que lui : il ne pouvait qu'effleurer son sujet. C'est la fin de l'orgie, la lassitude et l'énervement qu'il se propose de représenter. De là cette teinte de vague tristesse répandue sur la scène; de là cette molle nonchalance dans les attitudes, et cet air d'indifférence et d'ennui sur des visages où il n'y a plus ni curiosité ni désir. Mais, s'il ne lui était pas permis d'introduire les spectateurs à une sorte de souper de Trimalcion, ni d'emprunter à Sénèque, à Juvénal, et à tant d'autres écrivains latins la description des monstrueuses orgies romaines, où le sang se mêlait aux voluptés, où les esclaves s'entretuaient dans des jeux cruels pour la récréation des convives, il aurait dû se transporter d'une manière plus vraisemblable dans la Rome antique. Les Romains du tableau de M. Couture ressemblent trop à des Romains de l'Opéra, et sa scène est arrangée comme pour une levée de rideau. Tous les figurants

Le quart d'heure de Rabelais, tableau par M. Vetter.

Salon de 1855. — Érasme chez Thomas Morus, tableau par M. Labouchère.

sont bien à leur poste et symétriquement distribués, mais ils sont isolés les uns par rapport aux autres ; l'on voudrait trouver plus de liaison dans les groupes. D'un autre côté Rome, c'est le monde connu alors ; au lieu de ces blanches et uniformes carnations de femmes du Nord, il aurait fallu montrer la variété des races, comme M. Chasseriau a essayé de le faire dans son *Tepidarium*. Dans cette vaste toile il n'y a pas de repos pour la vue attirée de toutes parts par la marqueterie des tons lumineux des figures, éclairées d'une manière égale et trop vive jusque sur les derniers plans. Cependant, malgré les critiques que l'on pourrait adresser sous ce rapport, malgré l'absence d'un style élevé et d'une conception forte, malgré un sentiment vulgaire de la forme que ne rachète pas la tournure franche et heureuse de quelques figures, malgré une exécution lâchée qui rappelle la manière décorative de certains peintres français du dix-huitième siècle, il y a dans cette grande composition une facilité d'invention, une liberté d'allure, une clarté d'aspect et une habileté de peintre qui attirent le spectateur et lui font oublier l'art et les lacunes. Les écoles étrangères peuvent justement ici être blessées par le défaut de vérité historique. Ce sont, si l'on veut, des Romains du temps d'Héliogabale, entrevus par un contemporain de Mme de Pompadour ; mais elles montreraient difficilement peut-être une aussi grande toile moderne, possédant d'aussi franches qualités pittoresques. — *Le Fauconnier*, que nous reproduisons ici par la gravure, est une charmante peinture qui se rapproche du genre de quelques peintres anglais. La tête de ce jeune garçon, s'enlevant clair sur clair, est aussi lumineuse mais plus colorée que la plupart des têtes du tableau précédent. Pourquoi l'artiste a-t-il substitué à cette fraîche manière d'animer la peau, à ce limpide procédé, le procédé bizarre auquel il donne aujourd'hui la préférence, et qu'on retrouve dans les deux portraits numéros 2821 et 2822 ? Et ici ce n'est pas le cas de dire : « Qu'importe le procédé, pourvu qu'on arrive ? » D'abord cette peinture n'arrive pas ; mais elle le ferait, que son aspect trop artificiel tiendrait en échec l'attention. Au lieu de se livrer à son impression, on voudrait avoir raison du procédé en lui-même, de la *ficelle*, comme on dit en termes d'atelier ; on chercherait comment les pâtes lumineuses sont accrochées sur ce fond rugueux, chagriné, sorte de treillis dans les mailles duquel est déposée une couleur noire, qui n'est pas couverte et contribue à l'aspect moucheté de la peinture. Il semble qu'ici on sorte de l'art pour entrer dans le métier et dans l'outillage ; c'est en peinture ce qu'est la roulette dans les mains du graveur. Cette mosaïque de tons est, après tout, d'un choix malheureux pour imiter quelque chose d'aussi souple, d'aussi vivant que la peau.

M. Chasseriau a exposé cinq tableaux, parmi lesquels le plus satisfaisant est le *Tepidarium*, salle des bains de Pompéi, où les femmes viennent se sécher et se reposer. Nous en avons longuement parlé dans ce journal (nº du 18 juin 1853). Cette composition, ainsi que *les Chefs arabes se défiant au combat singulier sous les remparts d'une ville*, et *les Cavaliers arabes emportant leurs morts après une affaire contre des spahis*, sont dans des proportions moyennes. *La Défense des Gaules*, au contraire, est traitée dans de grandes proportions, et les défauts de la manière de l'auteur y deviennent d'autant plus sensibles, qu'il y a exalté la couleur outre mesure, jusqu'à l'éblouissement ; au lieu que, dans les œuvres précédentes, il cherche l'art des nuances et reste harmonieux. La scène, mal disposée et confuse, représente Vercingetorix et ses Gaulois repoussant les légions de César, tandis que leurs femmes échevelées, leur montrant leurs enfants du haut des remparts, les excitent au combat. Il y a dans les teintes éblouissantes des carnations des guerriers gaulois quelque chose qui rappelle, avec une couleur moins froide, et avec une très-grande infériorité sous le rapport de la correction du dessin et de la beauté des figures, l'éclat inharmonieux de certains grands tableaux du Bronzino, tels que *la Descente du Sauveur aux limbes*, de la galerie des Uffizi à Florence. M. Chasseriau avait dans les qualités d'harmonie de M. Eugène Delacroix, qu'il s'est mis à imiter au sortir de l'école de M. Ingres, ainsi que dans plusieurs de ses productions à lui-même, une direction à suivre et des avertissements pour se garantir de l'exagération systématique et blessante dans laquelle il vient de tomber.

M. Diaz s'est laissé tenter à une grande ambition. Lui aussi a voulu aborder la grande peinture ; désertant un moment les petites toiles, où il se plaît à harmoniser, sans signification réelle, un riche assortiment des teintes de sa palette, et où l'insuffisance de la forme se déguise sous l'attrait et la vivacité de la couleur, il a peint, dans des proportions plus grandes que nature, un groupe de femmes affligées, s'élançant vers le ciel ; et, dans cette grande toile, son coloris si brillant et si varié a fait place à une peinture monotone et blafarde, qui semble avoir été exécutée au clair de lune. On s'est montré sévère vis-à-vis de cette composition intitulée : *les Dernières Larmes*, en enveloppant tout le groupe dans la même condamnation ; la première femme en avant rappelle la manière de Prudhon, et, si elle n'est pas originale d'invention, elle monte vers le ciel par un mouvement gracieux, et il faudrait peu de chose pour en faire une figure satisfaisante.

Tableaux reproduits par la gravure dans L'ILLUSTRATION.

Outre *le Fauconnier* de M. Couture, dont nous parlons plus haut, on trouvera les gravures des tableaux suivants :

M. Labouchère. *Erasme chez sir Thomas Morus.* Il est représenté lisant des passages de son *Éloge de la folie*, qu'il composa, dit-on, en huit jours, pendant son séjour chez le chancelier de Henri VIII. Accotée sur la chaise de Thomas Morus est sa noble fille Marguerite Roper, qui s'associait aux travaux de son père. Les différents portraits sont d'après Holbein. La scène est naturellement disposée ; la peinture, d'un aspect doux et harmonieux, demanderait à être réveillée par quelque vivacité d'exécution. M. Labouchère a encore exposé deux autres tableaux : *Luther à Wittemberg, en* 1520, et *Charles-Quint, le roi Ferdinand, etc., traversant l'Elbe à la bataille de Mühlberg*, 1547.

M. Vetter. *Le Quart d'heure de Rabelais.* — On raconte que, n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, Rabelais, qui se trouvait alors à Lyon, fit de petits paquets de cendre, et fit écrire dessus par le fils de son hôte : Poison pour le Roy, poison pour la Royne ! Il usa, dit-on, de ce stratagème, qui lui réussit parfaitement pour être nourri et conduit jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien. — Ce tableau, d'un peintre de genre dont les œuvres attirent toujours l'attention, est agréablement composé, et d'un aspect harmonieux. Plusieurs têtes sont spirituellement touchées : le hallebardier qui saisit Rabelais a une tournure magis-

Un enterrement dans les Vosges, tableau par M. Brion

trale. Cependant, sur de certains points, l'habileté un peu froide de l'exécution étouffe l'expression de la vie. A la vue de ce tableau, on est plus préoccupé du peintre et de l'habileté de son pinceau que du sujet lui-même. — Il faut encore citer du même artiste une petite toile de genre intitulée : *le Maître d'armes*.

M. Brion. *Un Enterrement dans les Vosges*. Dans cette scène d'une grande tristesse, le deuil de la nature s'associe bien à celui du cœur. Les tons gris du fond de la toile se retrouvent moins heureusement dans un tableau d'un tout autre caractère : *un Train de bois sur le Rhin*; les efforts des rameurs y sont rendus d'une manière énergique et vraie. — *La Fête-Dieu* et *la Source miraculeuse* sont deux petites compositions bien agencées et d'un aspect agréable, dans lesquelles seulement les têtes laissent à désirer une étude plus scrupuleuse.

A. J. Du Pays.

Le secret de la Bianetti,

PAR HAUFF.

(Suite et fin. — Voir les numéros 644, 645, 646, 647 et 648.)

XI.

Il faisait bien sombre, bien triste, bien désert dans le grand hôtel de Portugal. Minuit avait sonné, les lampes, chargées d'éclairer les corridors et les escaliers, s'acquittaient fort mal de leurs obligations; le docteur, montant ainsi auprès d'un moribond inconnu et abandonné, était sous le coup des plus lugubres impressions. Le commissionnaire ouvrit la porte du n° 53, et fit entrer son compagnon. Celui-ci faillit tomber à la renverse. L'être que depuis plusieurs jours il avait sans cesse devant les yeux, que son imagination lui montrait la nuit à son chevet, à ses côtés le jour, cet être fantastique était là, en chair et en os, assis sur un lit. C'était un homme grand, maigre, d'un âge avancé, un bonnet en laine cachait son front jusqu'aux yeux qu'ombrageait un buisson de sourcils gris; la poitrine étroite, et les bras décharnés du malade étaient recouverts d'une jaquette en flanelle rouge. Enfin, sous le bonnet, un long nez, vrai bec d'oiseau de proie, se dressait au milieu d'un visage fait en lame de couteau, parcheminé, qu'on eût pu croire mort, si deux yeux gris, perçants, inquiets, ne lui eussent donné la vie et une expression sinistre. Cet espèce de spectre poussait des éclats de rire rauques et frénétiques, tandis que, de ses doigts décharnés et osseux, recourbés comme des griffes, attachés à des poignets plus maigres encore, il grattait avec acharnement la couverture du lit.

— Regardez, regardez, il creuse déjà sa tombe, dit le petit bossu au docteur que ces mots firent sortir de son immobilité et de sa terreur. Car c'était ainsi qu'il s'était figuré le chevalier de Planto; cet œil gris, œil de tigre, ces traits cruels et méchants, ce corps osseux et sans chair. Il avait là, sous les yeux, le portrait vivant de l'homme dont la cantatrice lui avait raconté les horribles méfaits.

Puis il réfléchissait encore Ne venait-il pas d'être témoin de l'arrestation du chevalier? Une autre personne ne pouvait-elle avoir des yeux gris? Quoi d'étonnant à ce qu'un malade fût blême et maigre. Le docteur se trouva fort ridicule. J'ai la berlue, se dit-il, en se passant la main sur les yeux et sur le visage comme pour effacer ces fâcheuses impressions, puis il s'approcha du lit.

Chose singulière, jamais il ne s'était senti aussi troublé près d'un malade. Il ne s'expliquait pas son malaise, les serrements de cœur contre lesquels il avait beau vouloir se défendre. Enfin, saisissant la main froide et humide de l'inconnu, il cherchait le pouls sans le trouver.

— L'imbécile, s'écria le malade d'une voix rauque, en langage mi-français, mi-italien, entremêlé de quelques mots allemands, l'imbécile a été me chercher un médecin, Dieu me damne. Laissez-moi en paix! Vous, vous n'y entendez rien. Il me faut les bains de Gênes pour me guérir. J'ai déjà ordonné à cet imbécile d'aller commander les chevaux de poste. Je veux partir encore cette nuit.

— Sans doute, tu partiras cette nuit, murmurait le commissionnaire qui s'était mis en prière dans un coin, mais entraîné par six chevaux d'enfer, et non pour Gênes, mais là où l'on ne trouve que hurlements et grincements!

Le docteur reconnut qu'on l'avait appelé trop tard. Son art était impuissant. Déjà même il croyait reconnaître, aux mouvements inquiets du malade, les indices d'une prochaine agonie. Ce désir même de voyager, de voir de nouveaux espaces, était à ses yeux un signe précurseur d'une mort imminente. Il conseilla donc à l'inconnu de se recoucher, lui promettant une boisson rafraîchissante qui le soulagerait.

Le malade rit d'un rire métallique et grinça des dents.

— Me recoucher! rester tranquille! Lorsque je suis couché, je ne respire plus. Je dois être assis, assis dans une voiture, je veux m'en aller. Que dit là-bas ce tortillard? Hé, tortillard, as-tu commandé les chevaux? Chien, mes coffres sont-ils fermés?

— Hélas! Seigneur, mon doux Jésus! gémissait le petit homme, le voilà qui pense à ses paquets. Oui, oui, un gros paquet de péchés, voilà tout ce qu'il emportera, le vieux scélérat. La voûte du ciel n'est pas assez grande pour qu'on puisse y écrire tous ses jurons et discours impies.

Lelong reprit la main du malade.

— Ayez confiance en moi, dit-il. Mon art peut encore vous servir. Votre domestique m'a dit que vous souffrez d'une blessure provenant d'un coup de feu, et qui s'est rouverte. Veuillez me laisser l'examiner?

Le malade voulut s'y opposer, mais sa jaquette en flanelle était déjà ouverte, il se résigna et porta la main vers le côté gauche de la poitrine. Un mauvais bandage fut enlevé, et le docteur trouva près du cœur, — une blessure causée par un coup de couteau. — Cette blessure avait la même forme, la même grandeur que celle de la Bianetti.

— Votre blessure est toute récente; ce n'est pas un coup de feu qui l'a occasionné, dit Lelong jetant un regard soupçonneux sur le malade. D'où vous vient cette blessure?

— Croyez-vous donc que je me sois frappé moi-même? Non, par l'enfer! J'avais un poignard en poche. Je suis tombé. Ce n'est qu'une égratignure.

— Égratignure! pensa Lelong; égratignure qui le tuera.

Il remit le bandage et prépara une limonade que le malade prit d'une main tremblante et qui parut le rafraîchir. Pendant quelques minutes, il cessa de s'agiter, mais, plusieurs gouttes de la boisson ayant mouillé les draps, il se mit à jurer et demanda un mouchoir. Le domestique se précipita vers un des coffres, — le docteur suivait ses mouvements avec une indicible anxiété, un pressentiment terrible l'oppressait. — En effet, ce mouchoir c'était le pareil de celui qu'on avait trouvé chez la Bianetti, même couleur, même étoffe. Le domestique le tendait au malade; celui-ci le repoussa.

— Va-t'en au diable! animal. Combien de fois faut-il le dire! de l'eau d'héliotrope!

Le commissionnaire alla prendre sur la toilette une petite bouteille, aspergea le mouchoir, — une odeur agréable se répandit dans la chambre, — c'était un parfum connu du médecin. Lelong tremblait de tous ses membres. Plus de doutes, il tenait là l'assassin de la cantatrice, le chevalier de Planto; un être abandonné, malade, agonisant! Mais il parut au docteur qu'à tout moment ce forcené pouvait sortir de son lit, le saisir à la gorge, l'empêcher de le dénoncer; il prit en toute hâte son chapeau et son manteau. Rien n'eût pu le retenir.

Le petit commissionnaire cependant s'accrochait aux pans de l'habit de Lelong.

— Ah! très-bon monsieur, disait-il en gémissant, vous n'aurez pas la cruauté de me laisser seul avec lui? Il n'en a plus que pour quelques instants. Que ferais-je, mon Dieu, si vous me quittez. Ne m'abandonnez pas, ne m'abandonnez pas.

Le malade sautait dans son lit, riait, jurait et grinçait des dents. Il paraissait vouloir venir au secours de son valet, car déjà il avait poussé une longue et maigre jambe hors du lit, tandis que son bras droit s'étendait vers le docteur. Celui-ci se sentait devenir fou, repoussant le petit commissionnaire, il s'enfuit à toutes jambes. Au bas des escaliers il entendait encore les éclats de rire de l'assassin!

XII.

Le lendemain de cette nuit terrible, une voiture particulière s'arrêta devant l'hôtel de Portugal. Trois personnes, une dame voilée et deux messieurs d'un âge mûr en descendirent.

— M. le greffier Pfaff est-il déjà arrivé? demanda un des messieurs au garçon qui avait ouvert la portière.

La réponse fut affirmative.

A quelles bizarres combinaisons la Providence ne se complaît-elle pas, reprit alors celui qui avait déjà parlé. Il faut que cet homme tombe du haut des escaliers, qu'il se blesse grièvement avec l'instrument du crime, qu'il se trouve ainsi hors d'état de fuir, et enfin que ce soit précisément vous, Lelong, qui soyez appelé auprès de lui.

— Certes, répondit la dame voilée. Mais la main de Dieu ne se montre-t-elle pas également dans l'exhibition du mouchoir. Il en oublie un chez moi, et il faut qu'il demande l'autre en présence du docteur :

— C'était écrit, dit enfin le troisième personnage. C'était écrit. Mais, dans cette bagarre, j'ai oublié de vous demander ce que vous avez fait du pacha de Janina. Mademoiselle a dû évidemment se tromper. Le pauvre diable doit avoir eu une belle peur. Vous l'avez sans doute déjà remis en liberté. Qui était-ce?

— Du tout, du tout, au contraire, répondit le premier interlocuteur. Je crois tenir un des complices du chevalier. Je le guettais depuis longtemps. J'ai même donné ordre qu'on l'amenât ici à l'hôtel; je veux le confronter avec l'assassin.

— Comment, un complice, s'écria la dame. C'est une erreur.

— Ta, ta ta, dit le premier monsieur avec un fin sourire, la justice apprend beaucoup de choses, même celles qu'on ne lui dénonce pas ou qu'on dissimule. Mais nous voilà arrivés. Mademoiselle, ayez ta bonté d'entrer un moment au numéro 54. Le maestro Boloni ne vous refusera pas l'hospitalité, j'imagine. Aussitôt que dans l'interrogatoire du prévenu nous aurons besoin de votre présence, je vous appellerai.

Nous n'avons pas besoin de dire que ces trois personnes étaient la Bianetti, le docteur Lelong et le juge d'instruction, qui venaient commencer les poursuites judiciaires contre le chevalier de Planto.

Le juge et le docteur entrèrent chez le malade. Celui-ci était encore assis sur son lit, comme le médecin l'avait quitté la nuit, mais, vu de jour, ses traits étaient encore plus contractés, l'expression de ses yeux, qui commencaient déjà à se glacer, plus effrayante. Il dardait tantôt vers le docteur, tantôt vers le juge, des regards atones. Puis il paraissait réfléchir à ce qui se passait autour de lui, car le greffier, M. Pfaff, un petit jeune homme à lunettes et joues pâles, avait dressé une table au milieu de la chambre et tenait devant soi un gros cahier de papier blanc. Une grande plume d'oie à la main, il se préparait à écrire sous la dictée de son chef.

— Animal! que me veulent ces messieurs? dit enfin le malade au petit commissionnaire. Qui leur a permis d'entrer?

Le juge s'approcha du lit, regarda sévèrement le malade, et lui dit avec force :

— Chevalier de Planto!

— Hein? fit le malade.

— Vous êtes le chevalier de Planto? reprit le juge.

Les yeux du malade se mirent à briller; ils lancèrent des regards obliques sur le juge et sur son greffier :

— Le chevalier est mort il y a longtemps, dit-il.

— Donc vous le connaissez. Monsieur Pfaff, prenez acte. Et vous, qui êtes-vous? Je parle au nom de la justice.

Le malade rit avec méchanceté.

— Je m'appelle Lauriez. Animal! montre à ce Monsieur mon passe-port.

— Cela est fort inutile. Connaissez-vous ce foulard?

— Pourquoi pas. Vous venez de le prendre sur ma chaise. Mais que signifient ces questions. Vous m'ennuyez.

— Regardez dans votre main gauche, répondit le juge. Vous y trouverez votre foulard. Quant à celui-ci, vous l'avez perdu dans la maison d'une certaine Giuseppa Bianetti.

Le malade jeta un regard empoisonné sur les hommes qui l'entouraient, leur montra le poing et grinça des dents. Mais il se tut opiniâtrément, bien que le juge renouvelât ses questions. Celui-ci fit alors un signe au docteur, qui sortit, ramenant avec lui la cantatrice, le baron de Martinoff et le maestro Boloni.

— Monsieur le baron, dit le juge d'instruction, reconnaissez-vous le chevalier de Planto que vous avez déjà vu à Paris.

— Je le reconnais, répondit M. de Martinoff, et je confirme de nouveau toute ma déposition à sa charge.

— Et vous, Mademoiselle Giuseppa Bianetti, reconnaissez-vous l'homme qui vous a enlevée de la maison de votre beau-père, qui vous a conduite à Paris, qui enfin, dans la nuit du 16 au 17 de ce mois, a tenté de vous assassiner?

La cantatrice frémit à l'aspect de son terrible ennemi; elle allait répondre, lorsque le prévenu lui évita tout aveu. Il se redressa davantage, bien que ses bras roidis servissent mal ses mouvements, de plus en plus pénibles; ses doigts s'ouvraient et se fermaient encore comme s'il eût voulu saisir sa proie, mais sa voix ne sortait plus que rauque et brisée du fond de sa poitrine; son rire, ses jurons n'étaient plus que des murmures.

— Tu viens me rendre visite, Fifine? dit-il. C'est bien gentil à toi. Je m'en réjouis. Parole, je suis désolé de ne pas t'avoir mieux frappée, je t'eusse évité le chagrin de voir ton digne oncle insulté par un tas de chiens galeux.

— Cela suffit, dit le juge. L'identité est constatée. Monsieur Pfaff, veuillez écrire un mandat d'arrêt contre...

— A quoi pensez-vous? interrompit le médecin. Vous ne voyez donc pas que cet homme se meurt. L'agonie a commencé. Si vous avez encore quelque renseignement à lui demander, hâtez-vous.

Le juge ordonna alors au commissionnaire d'appeler les gendarmes et leur prisonnier.

Le malade défaillait de plus en plus, il perdait ses forces; ses yeux même ne roulaient plus avec agitation dans leurs orbites, ils fixaient la cantatrice avec un singulier mélange d'ironie et de haine.

— Fifine, reprit-il, tu m'as ruiné, voilà pourquoi tu as mérité la mort. Par ta faute, ton père a été envoyé aux galères, ils l'ont accusé de t'avoir vendue; il m'avait prié de te tuer, je le lui avais promis. Je regrette que ma main ait tremblé. Que veux-tu, on devient vieux! Maudits soient ces muscles qui n'ont même plus la force de se venger.

Ces horribles malédictions lancées contre lui-même et contre Giuseppa furent arrêtées par l'entrée d'un nouveau personnage. Deux gendarmes soutenaient, plutôt qu'ils ne conduisaient un homme revêtu d'un riche costume turc. — C'était le malheureux Ali Pacha de Janina, dont le turban couvrait le chef désolé de l'infortumé M. Bolné, juge honoraire au tribunal de commerce!

Tous les assistants se regardaient étonnés à son aspect, mais nul ne fut aussi troublé que le maestro Boloni. Celui-ci pâlit, rougit et se cacha dans le coin le plus obscur de l'appartement.

— M. de Planto, dit le juge d'instruction, connaissez-vous cet homme?

Le moribond avait fermé les yeux, il les rouvrit péniblement et répondit : — Ah, quel singe! Allez au diable. Je ne l'ai jamais vu.

Le turc, cependant, jetait des regards lamentables sur ceux qui l'entouraient.

— Je savais bien, dit-il d'une voix dolente, que ces malheurs ne me manqueraient pas. J'en avais depuis longtemps le pressentiment. Mais, mademoiselle Bianetti, que vous ai-je donc fait que vous puissiez accabler ainsi un pauvre innocent?

— Moi, Monsieur? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. De quoi s'agit-il, monsieur le juge?

— Signora, dit le juge, en prenant son ton le plus sérieux et sa mine la plus sévère. La justice ne connaît que son devoir, et nulle considération, nulle faiblesse n'arrête son action. Vous avez tort de déclarer que vous ne connaissez pas monsieur, c'est le juge honoraire au tribunal de commerce, M. Bolné. Au moment de l'assassinat, vous avez prononcé son nom. C'est constaté au procès.

— Certes, dit le pacha toujours pleurnichant, me nommer au milieu de circonstances aussi compromettantes!

La cantatrice parut surprise; son beau visage se colora d'une profonde rougeur. Elle se retourna vers le maestro dont elle saisit la main :

— Carlo, dit-elle, il ne s'agit plus de se taire, il faut que je parle. — Oui, monsieur le juge, j'ai prononcé ce nom qui m'est cher; cependant ce n'était pas de Monsieur qu'il s'agissait, mais...

— Moi, dit le maestro, en se montrant. Je m'appelle Charles Bolné, si mon cher père veut bien me le permettre.

— Charles, musicien, Américain! s'écria le turc en serrant son fils contre son cœur. Voilà la première parole sensée de ta vie que tu prononces. Ah! garçon, tu m'as sauvé d'un fier danger.

— S'il en est ainsi, dit le juge d'instruction, vous êtes

libre, monsieur Bolné, mais à l'avenir ne vous mêlez plus d'offrir du punch aux dames. Nous n'avons plus qu'à nous occuper du chevalier de Planto.

Il marcha vers le lit, mais il y trouva le médecin qui tenait la main de l'assassin dans la sienne, puis la remit doucement sur les couvertures en fermant les paupières du cadavre.

Monsieur le juge, dit Lelong, le chevalier de Planto comparaît en ce moment devant le tribunal de Dieu.

Tous comprirent ces paroles et sortirent de la chambre du mort. Un moment après nous trouvons nos personnages, sauf le juge d'instruction, réunis chez le maestro, l'heureux fils du pacha. La cantatrice cachait sa figure contre la poitrine de son bien-aimé. Ses larmes, les dernières qu'elle répandait sur son passé, coulaient avec abondance. Mais il était dit que ces larmes devaient devenir des larmes de joie; car le pacha ne faisait que tourner autour du jeune couple, comme quelqu'un qui agite un grand projet. Il alla consulter le médecin, puis revint vers son fils et la cantatrice.

— Ma chère demoiselle, dit-il, vous m'avez fait bien du mal, bien du chagrin. J'ai beaucoup souffert à cause de vous. Une réparation m'est due. Vous avez prononcé mon nom dans des conditions si déshonorantes que je ne pense pas être trop exigeant en vous demandant de le porter. Hier au soir, vous avez repoussé mes bonbons et mon punch : me repousserez-vous encore aujourd'hui si je vous présente M. Charles Bolné, mon coquin de fils, avec la prière de vouloir bien l'épouser?

Elle ne dit pas non, mais saisit la main du brave homme, qu'elle couvrit de baisers, tandis que le maestro serrait sa fiancée contre son cœur, oubliant, à force d'émotions vraies, son pathos tragi-comique.

Eh bien ! Lelong, reprit l'heureux père, qui eût prévu cela le jour où vous me donnâtes une fièvre de cheval, à rendre impuissantes toutes les vitres du palais, en me disant : Son dernier mot a été : Bolné.

— Plaignez-vous, je vous le conseille, répondit le médecin en souriant. Sans moi et mon histoire, eussiez-vous retrouvé, pour un fils perdu, deux enfants que je vous envie ?

AUGUSTE COUVREUR.

L'île d'Helgoland.

Le petit îlot d'Helgoland, dont on parle aujourd'hui beaucoup en Europe, depuis qu'il est devenu le dépôt de la légion étrangère que le gouvernement anglais lève en Allemagne pour envoyer en Crimée, est, au milieu de la mer du Nord, à huit milles de l'embouchure de l'Elbe et du Weser, à vingt-cinq milles de Hambourg, dix de Cuxhaven, six des îles de Neuwerk et de Wangeroge, et huit de Nordernei. Un simple coup d'œil jeté sur une carte fait aisément comprendre tous les nombreux avantages de cette position pour ainsi dire exceptionnelle. Ainsi, en temps de paix, c'est une sentinelle avancée qui peut constamment avoir l'œil ouvert sur tout ce qui se passe dans l'Allemagne septentrionale ; en temps de guerre, c'est une forteresse à l'abri de laquelle l'Angleterre peut envoyer partout à l'entour ses croiseurs, ses éclaireurs, et même ses contrebandiers. C'est donc, malgré sa petitesse, une possession importante pour le Royaume-Uni que celle qui lui permet de surveiller les côtes de l'Allemagne du nord, l'embouchure de ses deux grandes artères commerciales, et en même temps les côtes du Holstein et de la Hollande. Aujourd'hui, par suite des circonstances, cet îlot rend à l'Angleterre de véritables services, car il lui permet de se rire de la neutralité affectée, ou du mauvais vouloir de quelques gouvernements. Ses agents n'ont qu'un pas à faire pour se répandre sur tout le littoral baigné par la mer du Nord, et à leur tour les enrôlés ont les plus grandes facilités pour passer en quelques heures sur un territoire étranger, et se soustraire ainsi à la poursuite des autorités de leur pays. Nous avons donc pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt quelques détails historiques sur cette petite île, à laquelle sa position géographique donne aujourd'hui une si grande importance.

L'île d'Helgoland a, avec son promontoire, 2,200 pas de long, 650 dans sa plus grande largeur, 250 dans sa partie la plus étroite, et une circonférence d'environ 13,800 pieds. Quand on y arrive, par Hambourg, elle présente aux yeux comme un rocher triangulaire entouré de tous côtés par la mer. Du côté du sud-est seulement on aperçoit au-dessus de la surface de l'eau comme un petit morceau de terrain plat, une espèce de petite langue de terre nommée le promontoire, et qui s'élève peu à peu jusqu'au pied du rocher, [illegible] mètres environ au-dessus du niveau de la mer, c'est là qu'est la basse ville avec à peu près quatre-vingts maisons. Une gorge du rocher est le nouvel escalier qui réunit la partie supérieure au promontoire. Cet escalier, orné d'une jolie rampe en fonte de fer, a dix pieds de large, 173 degrés en bois, divisés en trois révolutions au bas de chacune desquelles sont des bancs pour se reposer, et éclairés par des candélabres. En haut du rocher, dans la direction du nord-est, est la haute ville, avec environ 320 maisons, une église dédiée à saint Nicolas. A partir de ce point, le rocher forme quelques élévations, et atteint une hauteur de [illegible] pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur une autre de ces élévations est le phare bâti, en 1810, par les Anglais qui n'ont employé pour sa construction que de la pierre, du verre et du fer. Son feu s'étend pendant la nuit jusqu'à dix milles en mer. L'établissement d'un feu à Helgoland est, au reste, très-ancien, car déjà, en 1673, les Hambourgeois avaient bâti un phare sur le Backeberg; ils y entretenaient un feu de charbon de terre, et quelquefois, pendant les nuits d'hiver, on en brûlait jusqu'à 400 livres.

La plupart des maisons, surtout celles de la ville haute, n'ont qu'un étage et sont construites en briques dans la direction de l'est à l'ouest. Le bain de mer que possède cette île, qui a pris depuis quelques années une certaine importance, et dont nous parlerons plus bas avec plus de détails, a fait bâtir un assez grand nombre de nouvelles habitations. Du reste, proportionnellement au nombre des habitants, qui ne sont que 2,500, il y a, tant dans la basse ville que dans la ville haute, un assez grand nombre de maisons : quelques-unes d'entre elles même datent du blocus continental, époque où quelquefois on y voyait réunis plusieurs milliers de marchands. A un quart de lieue d'Helgoland, vers le sud-est, est un petit îlot de sable qui dépend de l'île principale, et qui est d'une haute importance pour le bain de mer qui fait en grande partie la fortune de ce petit pays. Les habitants qui forment une population à part, et en quelque sorte complétement indépendante sous le rapport politique, sont honnêtes, hospitaliers, sobres, et sous ce rapport aussi intéressants à étudier et à connaître que le rocher sur lequel ils perchent. Les hommes sont actifs, très-familiarisés avec la mer qui est leur élément, où ils exercent bien leur métier de pêcheurs et de pilotes, pendant que les femmes s'occupent seules des soins du ménage et des travaux du jardin.

Un grand amour de leur pays et un attachement très-vif à leur petit coin de terre perdu, pour ainsi dire, au milieu des flots de la mer, est un des traits saillants du caractère des Helgolandais. Là ils se trouvent libres, pleins de courage et d'ardeur, gênés, au contraire, et, pour ainsi dire, mal à leur aise dès qu'ils mettent le pied sur la terre ferme. Ils ont presque tous les organes de la vue développés d'une manière extraordinaire, à tel point qu'à huit milles de distance ils distinguent avec précision des objets qu'un œil exercé peut à peine apercevoir avec le secours d'une lunette. Après six ans d'études et un examen qui se passe à l'âge de vingt-trois ans, ils peuvent être admis dans le corps des pilotes, qui sont au nombre d'environ quatre cents, reçoivent leur licence, et vont ensuite prendre leur service à la mer d'après un tour de rôle désigné par le sort. Tout ce qu'ils reçoivent est versé dans une caisse commune, celle de la compagnie des pilotes. En outre, ils se livrent à la pêche, qui cesse en général du 21 juin jusqu'au mois d'octobre, parce que, pendant cette époque, la présence des baigneurs et les services qu'ils peuvent leur rendre leur offrent une existence plus lucrative. Leur langue a quelque analogie avec celle des Frisons du Nord, mais ils parlent aussi l'allemand, la seule langue dont on se serve dans les écoles et pour le service divin.

L'histoire d'Helgoland est très-simple, et les documents historiques qui peuvent servir à la faire sont peu nombreux. Tout ce que l'on sait, c'est que déjà au quatorzième siècle les Danois y avaient établi un fort, et qu'au quinzième siècle la seule église qu'elle possédât payait une redevance au chapitre de Schleswig. Plus tard, Hambourg exerça sur cette île un droit à la fois de suzeraineté et de protectorat. A cette époque, la pêche du hareng fut pour les insulaires d'Helgoland une source de richesse. Aussi les habitants de Hambourg, de Brême et de Stade ne tardèrent-ils pas à venir y établir des comptoirs ; mais ils se brouillèrent vers la fin du siècle, et l'île devint le théâtre de la guerre entre les Danois et les Brémois. Depuis la moitié du seizième siècle, depuis surtout le partage des duchés de Schleswig et de Holstein, comme on ne pouvait s'entendre au sujet de la possession de cette île, la question resta réservée jusqu'en 1714, où le Danemark s'en empara à la suite d'un bombardement. Helgoland resta aux mains de cette puissance jusqu'en 1807, où elle fut prise par les Anglais, qui, depuis, l'ont toujours conservée. L'Angleterre y entretient un gouverneur, qui fut longtemps le général-major sir Henry King. Ce haut fonctionnaire est chargé de la surveillance de l'île et du phare, et remplit en outre l'office de juge dans les contestations qui s'élèvent entre les habitants, qui, du reste, vivent presque dans une parfaite indépendance. Pendant le blocus continental, Helgoland eut une grande importance pour l'Angleterre : ce fut un dépôt d'où l'on faisait une immense contrebande.

Comme bien d'autres pays, Helgoland possède de vieilles légendes qui ont fait croire à un passé bien différent du temps présent. D'après ces antiques croyances, l'île actuelle n'offrirait plus que les ruines ou plutôt que les derniers vestiges d'un grand pays qui contenait autrefois des villages, des bailliages, des cloîtres, des temples, des châteaux forts, des bois sacrés, et une infinité d'arbres, dont il n'existe plus qu'un seul, un mûrier, dans le jardin du ministre. La carte de Meyer, ajoutée à l'ouvrage de Dankwerth, de 1649, et qui fut reproduite dans celui de F. de Decken, publié à Hanovre en 1826, n'a pas peu contribué à perpétuer dans les esprits cette fausse croyance à l'antique grandeur d'Helgoland. Car, d'après cette carte, l'île était, en l'an 800, cinq fois plus grande qu'en 1300, et, à cette époque, dix fois plus étendue encore qu'elle ne l'était en 1649. D'après ces mêmes légendes, elle aurait autrefois porté les noms d'île des Saxons, d'île de Sainte-Ursule et des Onze-Mille-Vierges : elle reçut probablement cette dernière dénomination à cause des nombreux couvents qu'on supposait y exister dans les temps les plus reculés. M. de Lappenberg a le mérite d'avoir démêlé la vérité au milieu de toutes ces croyances diverses, et cependant ce que ses investigations ont laissé subsister d'authentique et de digne de foi a suffi pour donner à ses recherches un haut degré d'intérêt. Toujours est-il qu'il est parfaitement vrai qu'autrefois l'île d'Helgoland a été plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, ce qui du reste a été scientifiquement prouvé. En 1010 elle avait une superficie de trois-cinquièmes de mille carré, et jusqu'en 1720 elle était visiblement unie à l'île de Sable, dont nous avons parlé, et qui en est éloignée d'un quart de lieue, à tel point qu'à marée basse on pouvait y aller à pied sec. La dent du temps et les influences atmosphériques, notamment les gelées, ont été pour cette île une cause incessante de destruction et de ruine. Ainsi, en 1833, la moitié d'un rocher, qu'on appelait *le Grand-Moine*, s'est détaché et est tombé dans la mer, et l'autre moitié l'a suivi en 1838.

Un événement bien important pour l'île d'Helgoland fut l'établissement des bains de mer, dont la première idée fut due à F. de Decken. Il fut peu suivi d'abord jusqu'en 1830; mais alors le congrès des naturalistes et médecins allemands y fit une partie de plaisir, et, depuis ce moment, il attira l'attention des baigneurs et devint rapidement à la mode. Et 1828 il ne fut fréquenté que par 104 baigneurs ; en 1837 leur nombre était déjà de 1,069; quant au chiffre des bains il suivit la même progression, il s'éleva de 400 à 11,510. Il dut ce succès à l'établissement d'un service régulier de bateaux à vapeur qui fit deux fois par semaine la traversée, en quatre heures de Cuxhaven, et en neuf à dix heures de Hambourg à Helgoland, et aussi aux agréments de sa position et à l'activité de l'ancien médecin des bains, le docteur Dütersen, qui a depuis trouvé dans le docteur d'Aschen un digne successeur. Toutes ces causes réunies en ont fait un des bains les plus fréquentés de l'Allemagne. Les bains se prennent sur le petit îlot de sable dont nous avons parlé dans le cours de cet article, où soixante-quatorze cabines roulantes, arrangées à la mode anglaise et pourvues de toutes les commodités désirables, sont à la disposition des baigneurs. La traversée se fait au moyen de grandes chaloupes qui peuvent contenir au moins trente personnes, et dont l'administration des bains confie la direction à des pilotes choisis.

Ce sont ces mêmes chaloupes, qui sont bien connues dans la mer du Nord sous le nom de bateaux de sauvetage d'Helgoland, qui souvent, dans les plus violentes tempêtes, ont porté secours aux bâtiments de commerce en détresse, et naviguent encore à la rame quand aucune voile ne peut plus se montrer en mer. Pendant la saison des bains, tout ce service est sous la surveillance d'un officier des pilotes, qui est toujours présent à l'embarquement comme au débarquement, et perçoit le prix du passage, qui est fixé à quatre schillings (quarante centimes environ). En même temps on a promulgué des règlements qui doivent rassurer les personnes les plus timorées, et, après les avoir lus, elles peuvent être convaincues que si l'autorité permet l'embarquement, c'est qu'il n'y a aucun danger à redouter.

Les étrangers trouvent à Helgoland des habitations en nombre suffisant, et n'ont qu'à se louer en général de leur propreté et des prévenances de leurs hôtes. On habite dans la haute et la basse ville, mais principalement dans la première, afin de jouir d'une vue plus étendue. La saison des bains commence avec le milieu de juin et finit avec le mois de septembre. On ne connaît à Helgoland ni impôts, ni droits, ni douanes, ce qui permet aux baigneurs d'y vivre à un prix modéré ; car ce que la mer ne fournit pas peut facilement être apporté de Hambourg, et livré à d'autant meilleur marché qu'il n'y a à acquitter aucun droit d'entrée.

On voit par cette rapide esquisse quel parti a tiré l'Angleterre de ce coin de terre perdu au milieu des flots de la mer du Nord. Aujourd'hui cet îlot a pour elle une importance réelle, puisque c'est là qu'elle réunit sous le commandement du major brunswickois de Stutterheim, tous ces anciens soldats, ou même quelquefois ces déserteurs prussiens, danois, hanovriens, oldenbourgeois, hanséates, que l'amour des aventures invite à venir s'enrôler sous ses drapeaux. Depuis l'époque du blocus continental, où Helgoland était devenue un immense dépôt de contrebande, jamais ce Gibraltar en miniature qui surveille les puissances de la mer du Nord n'avait été plus utile à l'Angleterre que dans les circonstances actuelles. Il y avait donc, du moins nous l'avons cru, quelque intérêt à faire connaître l'histoire de cette île, qui, malgré son insignifiance, est cependant, ainsi qu'on le voit, appelée à jouer un rôle dans les événements que fait naître la guerre contemporaine.

P. A. DE LA NOURAIS.

M. Salaville fils nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur,

« On voit, à l'Exposition, un modèle d'appareil destiné, au dire d'une notice qui se distribue, à conserver les céréales. Cet appareil serait de l'invention de M. G. Deconinck, ancien élève de l'École polytechnique. Ce titre d'ancien élève de l'École polytechnique sert à toutes fins; mais on nous permettra de dire ici, en attendant qu'on le prouve ailleurs, que M. Deconinck n'est pas l'inventeur de la machine qu'il a exposée, si imparfaite qu'elle soit. Vous avez plusieurs fois, dans ce recueil, parlé du grenier Salaville pour la conservation et l'amélioration des céréales et autres substances végétales. Vous avez assisté, avec beaucoup de personnes compétentes, aux expériences de mon père et constaté des résultats qu'on peut hautement qualifier de merveilleux. On verra bientôt si cette qualification est excessive.

« L'invention de M. Salaville avait déjà fait quelque bruit, lorsqu'il y a quatre ou cinq mois un jeune homme *blond* se présenta et fut reçu en ma présence et en la présence de plusieurs autres par M. Salaville, qui prit la peine de lui donner des explications sur les combinaisons et le fonctionnement de son appareil. — M. Salaville était déjà breveté en France et à l'étranger. — Le jeune homme *blond* prenait des notes et dessinait ; il annonçait l'intention de signaler le grenier Salaville dans un journal d'agriculture dont j'oublie le titre; il citait le port du Hâvre, et en particulier M. Deconinck, comme devant s'intéresser à cette précieuse invention. Depuis on n'a plus entendu parler de ce curieux jeune homme ; mais on retrouve dans la notice de l'ancien élève de l'Ecole polytechnique jusqu'à l'expression des formules qui définissent l'objet que mon père s'est proposé et qu'il énonçait devant son visiteur.

« Au surplus, l'appareil Deconinck n'a emprunté à l'autre que ce qu'il a cru pouvoir lui permettre d'échapper à une accusation de contrefaçon. Mon père, qui a passé dix années à chercher la combison à laquelle il s'est finalement arrêté, avait commencé par découvrir l'appareil Deconinck. Il l'a abandonné, le jugeant très-imparfait ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il permette, même à un ancien élève de l'École polytechnique, de faire une application grossière d'un principe dont il a trouvé, à force de patience, d'études et de dépenses, le meilleur emploi : celui qui se prête le mieux et au meilleur marché possible, avec tous les résultats désirables, à fonctionner dans tous les lieux, dans toutes les capacités, même à bord des bâtiments à la mer, et pour tous les degrés d'approvisionnements.

« Agréez, etc. L. SALAVILLE. »

Couteau de chasse

DONNÉ PAR L'EMPEREUR D'AUTRICHE A JULES GÉRARD.

L'empereur d'Autriche vient tout récemment, en témoignage de l'intérêt particulier et de la haute estime qu'il accorde à Jules Gérard, le tueur de lions, de lui faire présent d'un arsenal complet, composé des plus belles armes de la fabrication allemande.

Voici, d'après la double communication que veut bien nous faire M. Léon Bertrand, directeur du *Journal des Chasseurs*, toujours le premier renseigné en pareille matière, le dessin et la descr.ption de ce cadeau vraiment royal et digne d'un souverain qui sait apprécier et récompenser le courage.

L'une des armes (celle que nous reproduisons ici) est un couteau de chasse magnifique, dont la monture entière (poignée, garde et coquille) est en or massif. Sur le pommeau est gravée l'inscription suivante :

DONNÉ PAR S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE
A JULES GÉRARD.
1854.

Le poignée est formée par un fouillis d'animaux, lions, sangliers, loups, cerfs et chiens qui s'entrelacent et se déchirent ; une lionne et un cerf luttant avec des chiens figurent les deux branches du croisillon ; la coquille représente également des combats d'animaux. La lame, richement ornementée, est un damas très-remarquable par sa finesse et son antiquité ; enfin le fourreau lui-même est rehaussé de superbes garnitures en or ciselé, et sur l'une des parois extérieures se trouve pratiquée une gaîne dans laquelle s'adapte un stylet dont le manche, en or massif aussi comme le manche du couteau, est entouré de divers animaux groupés en spirale.

A ce couteau de chasse est jointe, dans un nécessaire, une carabine allemande à deux coups, dont les canons en damas d'Orient sont parallèles et rayés. Cette arme, d'une grande précision comme tir, est d'un travail d'arquebuserie très-soigné.

Nous croyons savoir de bonne source que Jules Gérard, on ne peut plus touché d'un hommage si bien fait pour flatter son amour-propre, éprouve le désir de s'en montrer encore plus digne en faisant bientôt les honneurs de ces armes à un grand vieux lion dont il a, dit-on, connaissance dans les versants abrupts de l'Aurès.

F. G.

Les Jouets d'enfants à l'Exposition.

La lettre suivante nous est adressée par une personne qui ne signe que de ses initiales ; mais, sans attacher une importance sérieuse à l'article dont elle fait la critique, nous prenons volontiers la responsabilité de cette lettre.

PAULIN.

« Monsieur le directeur,

« Peut-être aurions-nous regardé cent fois toutes les curiosités du palais de l'Industrie et de ses annexes, nous arrêtant devant les objets qui se recommandent par leur utilité ou attirent les regards charmés de leur *air miraculeux*, ainsi que dit ce bon M. Tartuffe; peut-être aurions-nous dédaigné le côté saillant de l'Exposition universelle, si un grave écrivain, un élève de l'École normale, formé par des maîtres savants, préparé par des études laborieuses pour l'enseignement inutile de la jeunesse, n'eût pris soin de nous prémunir contre cette distraction. Cet aimable docteur vient de traiter en quatre colonnes la question des joujoux, et de leur influence sur le développement intellectuel des petits enfants (1). Il rend hommage au goût et à l'élégance des Français ; mais il reconnaît que les Allemands l'emportent sur nous pour le bon marché. Quiconque est entré dans les salons de Giroux, ou bien a marchandé un bonhomme en sapin dans les dépôts des fabriques de Nuremberg, avait pu déjà constater cette différence ; toutefois il fallait le dire et l'imprimer afin que la chose fût plus vraie, et, au surplus, la remarque ne peut nuire au carton ni au sapin, qui ont chacun leur mérite, — le carton est élégant, et le sapin ne coûte pas cher.

« Mais ce détail est purement économique. Il a pourtant son intérêt ; l'auteur se proposant de prouver que le choix dans le goût et la qualité des joujoux exerce une influence sur l'esprit des enfants, il faut reconnaître que le carton peut en faire des prodigues et le sapin des avares. Triste alternative !

« On voudrait savoir quelles sortes de joujoux ont formé l'enfance de l'écrivain, et, quand il nous aurait appris que son parrain lui a donné une écritoire, à l'âge de six mois, que sa maman lui a fait cadeau d'un canif, l'année où l'on commença à faire usage des plumes de fer, cela ne prouverait pas encore qu'il doit le talent d'écrire à ces deux bienfaiteurs de son premier âge. On lui citerait des écrivains qui n'ont jamais reçu le moindre jouet, et de bonnes mères qui n'ont jamais donné le fouet à une poupée. On lui citerait aussi le contraire : des imbéciles qui ont eu de bonne heure entre les mains tout ce qui peut servir à exciter la curiosité, des marâtres qui ont aimé leurs poupées comme les bonnes mères aiment leurs vrais enfants. On lui nommerait même des musiciens dont les hochets sifflaient faux, et beaucoup d'autres qui n'ont jamais vu un hochet, avant de découvrir en soi la faculté qui les poussait à devenir artistes, poëtes, sculpteurs, peintres, journalistes, ingénieurs, mécaniciens. On dirait, à l'entendre, que les chemins de fer doivent leur origine à un Allemand qui vient d'exposer « un rail-vay complet, les rails tout posés, etc., » prix 12 francs. C'est l'article qui le dit ; 12 francs ! achetez le rail-way et n'ayez pas peur des accidents, les voyageurs sont en sapin.

« C'est là ce que l'auteur de l'article déclare avoir vu de plus intéressant au palais de l'Industrie. Les jouets, dit-il, sont des moyens d'éducation ; et il cite avec soin tous les fabricants de produits destinés à remplacer les professeurs, avec la manière de se servir de la nouvelle méthode et le prix des leçons. Bien obligé.

« Agréez, etc. »

(1) Voir le *Journal des Débats* du 29 juillet.

Bibliographie.

Itinéraire descriptif et historique de l'Allemagne. Allemagne du Sud et Tyrol.

La transformation des moyens de transport dus à la science moderne a naturellement produit un progrès sérieux dans le développement de la littérature des voyages. Les Anglais, voyageurs par excellence, se sont depuis longtemps occupés de guider par des itinéraires utiles ceux de leurs compatriotes qui parcouraient, même avant l'établissement des chemins de fer, les différents pays de l'Europe. Les Allemands aussi ont depuis longtemps cultivé cette branche de la littérature qui s'occupe plus spécialement des objets d'art et de science dignes d'être visités dans les pays étrangers, mais ils étaient en retard dans la publication des livres pratiques et vraiment utiles pour tracer, en quelque sorte, au voyageur la route qu'il devrait suivre dans ses excursions. Les entreprises de ce genre qui, dans ces derniers temps, ont été faites en France, dépassent peut-être en importance toutes celles qui ont été faites jusqu'à présent dans les autres pays. On ne s'est pas contenté de donner au voyageur des livres capables de l'instruire sur les pays qu'il a à parcourir, mais on lui a fourni de vrais guides raisonnés, en quelque sorte des conseillers ambulants, propres à le mettre à l'abri de ces sortes d'industriels que l'on est convenu d'appeler guides ou domestiques de place. Puis, prévoyant le cas où un trajet à travers des pays monotones pouvait vous faire regretter cette intéressante société de livres que vous avez abandonnés dans votre cabinet de travail, on a créé tout exprès des bibliothèques de chemins de fer, se composant d'itinéraires de voyages, de travaux littéraires, artistiques, industriels, de romans et même de livres illustrés pour les enfants que votre sollicitude paternelle voudrait instruire en voyageant.

Parmi ces bibliothèques portatives, les itinéraires de la librairie Hachette occupent un rang considérable. Des écrivains distingués, comme MM. A. Joanne, Du Pays et autres, après avoir étudié les différents pays et consulté les meilleurs ouvrages publiés déjà sur les diverses contrées et les objets principaux qu'elles contiennent, ont été appelés à faire des itinéraires spéciaux et complets, formant une bibliothèque des plus intéressantes. — Sur l'Allemagne seule, M. Joanne a publié deux volumes chacun d'environ sept cent cinquante pages, à deux colonnes. Le dernier volume, traitant spécialement de l'Allemagne du sud, vient de paraître tout récemment. — M. Joanne n'avait nullement besoin de défendre de nouveau la méthode adoptée par lui : elle se défend d'elle-même par des qualités peu communes ; car, tout en n'excluant pas l'élément pittoresque et descriptif, elle ne tombe pas dans le défaut de tant de livres de voyages, qui négligent les renseignements positifs pour laisser plus de place aux idées plus ou moins vagues de l'auteur. L'usage que M. Joanne a fait des renseignements publiés déjà dans d'autres livres français et étrangers, se trouve pleinement justifié par la nécessité d'épuiser son sujet autant que possible. Il a, du reste, eu soin de les citer à la tête de son itinéraire, ce qui met le lecteur à même de se procurer ces livres dans le cas où il voudrait de plus amples renseignements sur l'une ou l'autre branche des objets traités dans l'ouvrage. Ses notices sur l'art et sur la musique en Allemagne sont également placées très à propos au commencement de cet intéressant volume. Avant de visiter une nation, il est utile de se rendre compte des productions de son esprit, qui sont en quelque sorte les fruits les plus précieux de ce sol qui vous donne la bienvenue. En parcourant plus tard les galeries des différents musées, en visitant les monuments, en entendant l'exécution des œuvres musicales, une fois au courant de l'histoire générale de l'art du pays que vous visitez, vous placerez beaucoup plus facilement les objets qui se présentent à vos sens. Le chapitre sur l'art allemand, par M. Emile Forgues, est un résumé très-substantiel du développement des différentes phases artistiques en Allemagne. M. Gustave Héquet est trop connu comme un critique musical des plus distingués pour que j'aie besoin de faire ici l'éloge de son intéressante esquisse sur la musique allemande. Après des renseignements généraux sur le voyage dans les pays d'outre-Rhin, sur le budget du voyageur, le passe-port, les mesures et poids, les moyens de transport, les hôtels, les guides et porteurs, les voyages à pied, l'auteur publie un vocabulaire allemand qui pourrait ne pas toujours être d'un service efficace, et il entre ensuite en matière en nous traçant les différentes lignes à parcourir. Les renseignements utiles, mais forcément monotones, sur les distances, le nombre des habitants des pays, des villes, des hôtels, etc., se trouvent heureusement interrompus par des notices historiques et artistiques sur l'histoire, les monuments et les objets d'art des villes principales. Ces notices, parfaitement rédigées, sont autant de guides spéciaux à travers l'histoire de l'art et de la série des monuments mêmes qui représentent ses différentes phases. Le volume de M. Joanne contient en outre des cartes et plans exécutés avec beaucoup de soin et qui font honneur à la typographie française. En général, ces itinéraires ne peuvent pas manquer d'acquérir une vogue justement méritée.

Dr B.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

Correspondance.

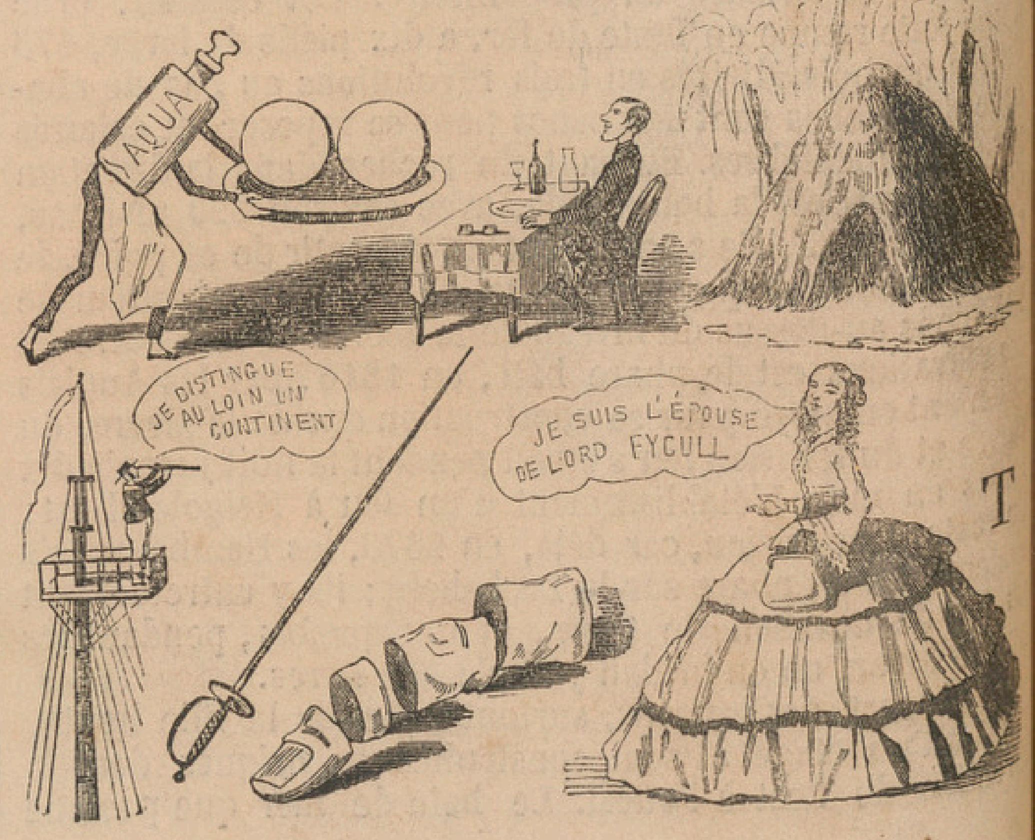
On voudrait pouvoir suivre tous les bons conseils, admettre les communications dont quelques-unes sont excellentes ; mais nous n'avons que seize pages par numéro.

M. J. G., à Limoges. — Si c'était possible, Monsieur, ce n'est pas quarante exemplaires du numéro qui pourraient vous rémunérer ; ce n'est pas même quarante mille. Heureusement c'est impossible ; cela nous ruinerait.

M. B., à Turin. — Vous les aurez ; mais jusqu'ici nous n'avons que des modèles qui ne sont pas d'accord entre eux.

M. J. L. T., à Rochefort. — Cela viendra en son temps.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La croix, a dit l'auteur d'Atala, fut l'étendard de la civilisation.

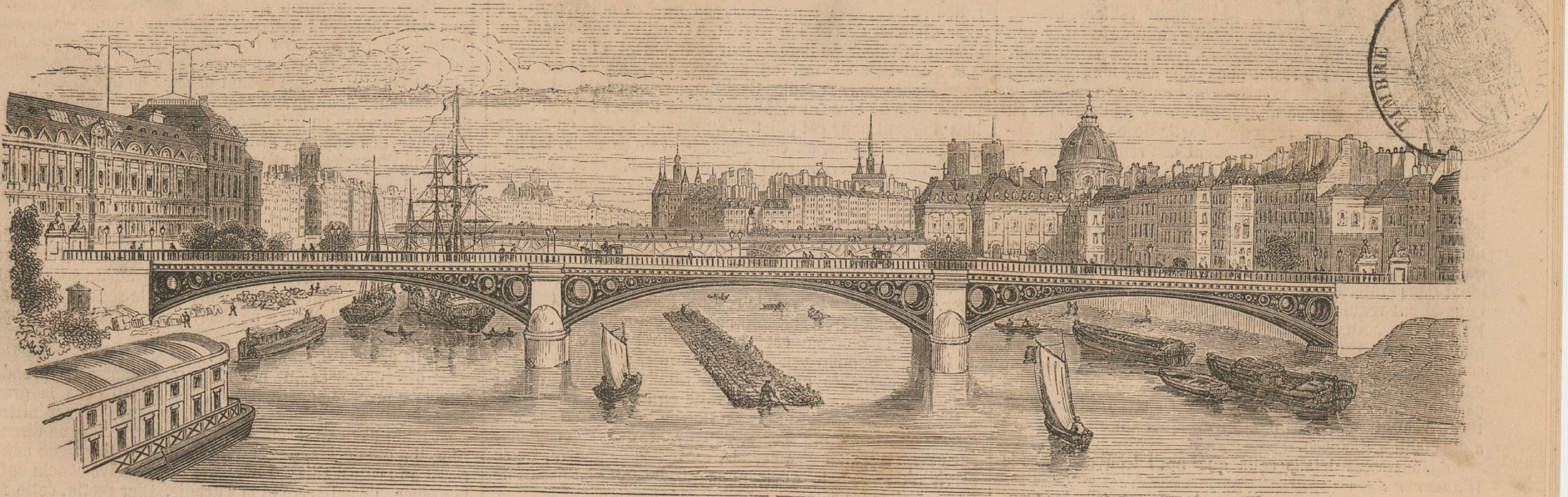
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

11 AOUT 1855.

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 650. Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Exposition d'horticulture. — Les funérailles de lord Raglan en Crimée. — Souvenirs de voyage d'un gentilhomme breton. — Revue agricole. — Exposition universelle de l'industrie : les colonies françaises; la Turquie. — Les Repiqueuses (suite). — De la révocation de l'édit de Nantes et de ses conséquences économiques. (Suite et fin). — L'été à Bade. — Correspondance. — Echecs. — Avis divers.

Gravures. Le général Simpson, commandant des forces anglaises en Crimée. — Les funérailles de lord Raglan en Crimée. — Les îles Philippines : combat de coqs à Java; funérailles d'un Tinguianès; fête des Cervelles chez les Tinguianès; habitations des Igorrotès; Ajetos recevant des cigares. — Exposition de l'industrie universelle : produits des colonies françaises; produits orientaux. — Revue des théâtres, 44 caricatures. — Les eaux de Bade : nouvelle salle des bals et concerts; le salon Louis XIV. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Cette semaine, comme les deux dernières qui viennent de se passer, est à peu près vide de nouvelles. Le général Pélissier est resté dans le silence. D'un autre côté, les correspondances qui auraient pu arriver de la presqu'île, ont été arrêtées, chaque lettre portant sur son enveloppe la suscription suivante : *Ouvert par autorité de justice.* Malgré toutes ces précautions cependant, le bruit circule d'une manière assez positive pour que nous l'enregistrions, qu'une attaque générale sur la tour Malakoff aura lieu du 13 au 14. — *L'Invalide russe*, dans un article très-curieux, traduit par le *Constitutionnel*, examine si l'on prendra ou ne prendra pas Sébastopol ; naturellement il est pour la négative : il fait remarquer, toutefois, qu'il était très-possible de le prendre au commencement de la campagne, les Russes, à son dire, n'étant pas en forces suffisantes pour résister à un bombardement suivi d'un assaut vigoureux. Quel que soit l'état des choses actuel, à leur point de vue, nous croyons qu'il serait très - imprudent d'exprimer une opinion arrêtée sur un fait qui peut dépendre de tant de circonstances diverses.

Le général Simpson, commandant de l'armée anglaise devant Sébastopol.

On commence, du reste, à faire des approvisionnements considérables en Crimée, dans la prévision d'un second hiver à y passer. A chaque instant des charges énormes de bois à brûler, des maisons en bois et des milliers de huttes, commandées pour l'armée anglaise, sont débarquées sur la plage de Kamiesh. L'état moral est excellent, les travaux du siége sont poussés jusqu'à 70 mètres de la tour Malakoff, les batteries sont rapidement armées, et les alliés sont tellement avancés, qu'il leur suffirait de pousser les tra-

vaux avec la même activité près de la grande baie de Sébastopol, afin de pouvoir procéder au bombardement. D'après les dernières dispositions du général Pélissier, on reconnaît facilement qu'il a l'intention de bombarder la flotte russe à la fois de la pointe N. O. de la baie de la Quarantaine et des redoutes de Sapun, pour la forcer à se placer plus bas, afin que le flanc droit du camp français se trouve à l'abri du feu des bâtiments russes. Les Russes veulent, dit-on, forcer les alliés à une grande bataille, afin de donner une tournure particulière à cette guerre, qui, nous semble-t-il, n'en a pas besoin. Du reste, nous nous associons de grand cœur à leur désir; nous savons ce qui en résultera.

On mande de Crimée que, jusqu'au 17 juillet, on a eu des pluies continuelles, mais qu'à partir de ce jour la chaleur a repris. Il arrive constamment des renforts considérables en hommes, chevaux et matériel, et on remarque partout une grande activité. Le corps turc forme actuellement l'extrême droite de l'armée alliée. Il est rangé sur les hauteurs de la vallée de Baïdar, et fait souvent des reconnaissances dans la contrée montagneuse, où se trouvent quinze villages comprenant huit cents familles, qui se réfugient dans l'intérieur des montagnes à l'approche des Turcs. Ceux-ci ont requis des foins, qui ont été transportés dans les magasins. Aux Turcs, qui font toujours maigre chère et que la Porte traite en marâtre, se lient les Piémontais; ils sont bien nourris et ont une bonne tenue militaire, qui fait contraste avec l'indolence de leurs voisins anglais. Les Français ont conservé toute leur gaieté. Ils ont transféré leur théâtre jusque dans les lignes d'attaque. Un autre théâtre a été établi à Kamiesh.

Joignons à ces détails ceux que nous trouvons dans le *Wanderer* :

« Le choléra, qui exerce de grands ravages dans les troupes russes de Crimée, diminue à Odessa. Les nouvelles de Sébastopol vont jusqu'au 22; tous les hôpitaux du côté sud ont été évacués. La division du général Bellegarde était revenue et s'était réunie à la division de réserve du quatrième corps d'infanterie, commandée par le général Wischniefski. Le prince Gortschakoff a fait connaître aux troupes, par un ordre du jour, la mort de l'amiral Nachimoff, qui y est présenté comme le modèle du soldat russe. Apres la bataille de l'Alma, l'amiral avait voulu sortir avec la flotte, et, au refus du prince Mentchikoff, il s'était adressé directement à l'empereur et au grand-duc Constantin. On lui répondit que la plus haute vertu du soldat, c'était d'obéir aux ordres de son supérieur. Depuis lors il ne cessa d'exister une certaine tension entre l'amiral et le prince Mentchikoff. Nachimoff voyait avec douleur qu'on coulait bas l'un après l'autre tous les bâtiments de la flotte. Il paraît qu'il a cherché la mort avec intention. »

A propos des immenses intérêts qui sont en jeu en ce moment, il est bon de faire remarquer le langage tenu par la Suède, dans un moment où certaines puissances commencent à se montrer récalcitrantes à payer l'impôt de passage du Sund; la *Gazette de Breslau* contenait, il y a quelques jours, l'assertion suivante : « Le drapeau suédois ne s'unira pas aux étendards alliés, tant que la question d'Orient sera purement orientale; mais quand il s'agira du droit de péage du Sund, et de la fin de la prépondérance russe dans la mer Baltique, la Suède, peuple et roi, se joindra aux puissances occidentales. » La question posée dans ces termes, nous croyons que bientôt nous aurons la coopération d'un allié d'autant plus fidèle, qu'il agira avec nous dans ses intérêts directs.

Un article du *Times* examine quel pourra être, pour l'Italie, le résultat des conférences de Vienne :

« On sent tous les jours combien il est difficile d'empêcher que cette guerre, comme la guerre de Trente ans, ne devienne une guerre d'opinion, et il est au moins singulier que l'Autriche, qui a plus à perdre que tout autre à une guerre d'opinion, soit la première à la provoquer. Par quel aveuglement de sa part l'Autriche ne voit-elle pas que, bien qu'elle puisse commencer une pareille lutte, elle ne peut savoir avec certitude comment elle finira? Formée d'éléments incompatibles, n'existant qu'en faisant peser une portion de ses sujets sur l'autre, elle a tout à redouter d'un réveil de ce sentiment national qui peut unir les Polonais, Hongrois, Croates et Italiens dans une ligue contre leur oppresseur commun. »

Il a été beaucoup question, à Paris, d'une lettre envoyée par l'impératrice-mère de Russie à l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur d'Autriche, sur la reprise des conférences de Vienne. C'était une pure invention, ou, comme on dit, un bruit de bourse.

Le blocus des ports russes causant un préjudice énorme au commerce et à l'industrie russes, le cabinet russe vient de faire des ouvertures à celui de Berlin pour modifier d'une manière notable le système douanier de la Russie en faveur de la Prusse. On fait aussi de grands efforts pour faire passer les produits de la Russie méridionale par Galatz et l'Autriche, par les bateaux du Danube.

Les nouvelles de la flotte se ressentent un peu du temps d'arrêt qui semblent peser sur les opérations de la guerre.

Une dépêche de l'amiral Dundas annonce les résultats heureux de l'attaque faite par le capitaine Yverlton sur la position occupée par l'ennemi, dont les troupes (3,000 hommes) défendaient Frederiksmann.

La question de l'achat d'un certain nombre de bateaux à vapeur de rivière par le gouvernement pour servir aux opérations de la mer Noire, a reçu son accomplissement définitif. Le Rhône et la Saône fournissent à eux seuls cette nouvelle flotte, qui ne compte pas moins de quatre-vingt-dix-sept bâtiments, qui ont l'avantage de caler peu d'eau, et approchent par conséquent très-près du rivage. Les soldats, en débarquant, auront à peine de l'eau jusqu'aux genoux. Il est inutile de faire remarquer les avantages remarquables qui ressortiront de cette décision.

D'après les journaux de Vienne, pendant quelques jours on a canonné Taganrog. Une chaloupe à vapeur anglaise s'est échouée et a été brûlée par les Russes; mais l'équipage est parvenu à se sauver.

La ville de Berdiansk, dans la mer d'Azof, a été de nouveau bombardée; les dégâts faits par les alliés ont été considérables.

Il y a quelques jours, les amiraux ont rendu une ordonnance par laquelle les marins des navires alliés peuvent aller chercher des blés à Kertch, à condition seulement de donner la valeur du tiers de leur chargement à l'Etat.

A Saint-Pétersbourg, on souscrit toujours des sommes nombreuses pour la milice de l'Empire. La corporation des marchands de Moscou vient encore de donner 12,000 roubles d'argent pour cet objet. L'Empereur a passé en revue, au Champ de Mars, au commencement de ce mois, les bataillons des gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Nowgorod, avec leur train complet. Les troupes étaient formées sur deux lignes, et comptaient 6,530 hommes divisés en six druschines ou bataillons. La troisième ligne était formée par 91 voitures de train.

Une lettre envoyée au *Globe* dit, à la date du 1er août : « Nous partons demain pour Sweaborg, que nous allons attaquer. » Chercher à prévoir le résultat de cette expédition serait assurément très-présomptueux; il est à espérer cependant que le moment est venu où le barbare massacre de Hango sera enfin vengé. A ce dernier sujet, des lettres ont été échangées entre l'amiral Dundas, demandant, au nom de l'amirauté anglaise, la mise en liberté des prisonniers faits à Hango, et le prince Dolgorouski, ministre de la guerre en Russie, qui refuse, s'appuyant, dans son rapport, sur ce qu'il n'était pas permis, en temps de guerre, de se servir d'un prétexte quelconque pour venir, en pays ennemi, visiter les côtes et prendre des renseignements.

Pendant toute cette semaine, le Parlement anglais n'a pas discuté une seule question de quelque importance. On dirait vraiment que toutes les paroles échangées par les derniers orateurs à la tribune n'avaient pour but que de causer quelques désagréments à lord Palmerston. Après avoir, par une habileté transcendante, — reconnue même par ses ennemis, — terrassé en détail tous les adversaires qui se sont présentés pour le combattre, il se retire dans une position très-difficile. La Chambre des communes s'est montrée envers lui capricieuse et fantasque, ne lui laissant pas la confiance nécessaire dans la grande responsabilité qui pèse sur lui, ou ne la lui retirerant pas entièrement, ce qui aurait tranché la question sans l'améliorer. Elle a voté du reste sans difficulté les sommes réclamées par le gouvernement pour la poursuite de la guerre. Elle a accueilli presque avec des rires la proposition consciencieuse du major Read, tendant à imposer au gouvernement l'obligation de ne conclure aucune paix sans avoir, au préalable, pris l'opinion de la Chambre des communes, qui serait convoquée au besoin. Cette motion ne devait pas être si mal accueillie, car elle a eu pour résultat l'assurance donnée par lord Palmerston, qu'avant que la paix fût irrévocablement conclue, la convocation du Parlement serait pour le gouvernement un avantage et un secours plutôt qu'un embarras.

Dans la séance de la Chambre des communes de la nuit du 7 au 8, lord John Russell a déclaré que, la Turquie ayant accédé aux propositions de l'Autriche, la guerre n'était plus actuellement de l'intérêt de la Turquie.

Le noble lord a ajouté qu'il y avait peu de résultats à attendre des escadres. Il a exprimé le vœu que la politique italienne s'améliorât de telle manière que l'occupation des troupes étrangères pût avoir un terme.

Le vicomte Palmerston a nié que la Turquie se fût jamais montrée favorable aux propositions de l'Autriche. Il a nié également que cette dernière puissance eût renforcé son armée d'Italie. Le noble lord a exprimé sa satisfaction de ce que l'Autriche n'avait pas voulu être partie belligérante contre les puissances occidentales. Suivant le noble vicomte, le rappel des troupes étrangères de l'Italie serait de nature à inspirer des craintes. Le gouvernement, du reste, portera son attention sur les réformes utiles et salutaires à opérer en Italie.

Le noble lord a terminé en repoussant des discussions qui ne peuvent avoir d'autre résultat que d'amener de la froideur entre l'Autriche et les alliés.

Dans les finances des Indes, cette année, on constate un déficit de trois millions. Toutefois les affaires des Indes continuent d'être prospères.

La Société des Amis de la Pologne avait l'intention de faire un meeting en faveur de la formation d'une légion polonaise au service des puissances occidentales; mais ce meeting n'eut pas lieu, par suite d'une indisposition du président, sir Lacy-Evans. En apprenant ce retard, il écrivit aussitôt qu'il s'étonnait de ce que son absence eût fait remettre le meeting annoncé pour jeudi dernier. Il a la conviction que la formation d'une légion polonaise doit être accueillie avec enthousiasme par l'opinion publique, et émet le vœu que le meeting ait lieu avec ou sans sa présence.

Lord Clarendon est le ministre désigné pour accompagner la reine d'Angleterre à son voyage à Paris.

En Allemagne, rien de nouveau, toujours mêmes hésitations, mêmes calculs, mêmes ficelles.

Le Journal des Débats, par l'organe de M. de Sacy, dresse, le 2 août, avec un talent et une justesse incontestables, le bilan de la liberté représentative en Allemagne, il constate comme nous avec tristesse que, par suite des réactions qui ont suivi la révolution de 1848, les gouvernements constitutionnels rétrogradent vers la féodalité.

Le premier acte par lequel le nouveau ministère du Hanovre a signalé son avénement au pouvoir a été la dissolution de la seconde chambre. Cette dissolution est ordonnée par une proclamation royale. Les ministres, en prenant leurs fonctions, ont seulement, dit-on, prêté serment de fidélité au roi, sans parler de la Constitution. On attend avec anxiété les mesures qui seront la suite de cette nouvelle organisation.

En Espagne la situation est toujours la même : toujours des difficultés pour le payement des armées et même de l'éventuel. On parle plus que jamais, à Madrid, de la question de dictature, une polémique assez vive est même entretenue en ce moment par quelques journaux espagnols. C'est Espartéro et O'Donnell qui sont naturellement désignés sous cette rubrique; que fera Espartéro? rien. — Que fera O'Donnell? il travaillera pour Espertéro. *La Sobordana*, qui présente ces réflexions, présente donc Espartéro comme laissant faire, et comme devant profiter de la victoire.

Le ministre des travaux et du commerce a réglé la question des ouvriers en Catalogne. La base de ce règlement est la liberté des capitaux, liberté de travail, prohibition de coalition d'ouvriers et d'association en général, si ce n'est toutefois dans un but de charité. La faction des frères Hierron est dissoute, on ne voit plus les partis de Tritany et de Borges.

M. de Bruil, le ministre des finances, continue à se débattre contre les mêmes difficultés financières. L'emprunt national, dans sa période volontaire, n'a aucun succès, et, malgré ce qu'ont dit tous les journaux, la souscription destinée à combler le déficit ne s'élève pas, dans toute l'Espagne, à plus de 400,000 réaux.

On lit dans la *Espana*, du 3 :

« Nous supposons que le lecteur sera surpris d'apprendre que le gouvernement a fait un pas décisif dans la grave question d'Orient. Avant-hier soir, le conseil des ministres s'est réuni par extraordinaire, et, après une longue discussion, il a été décidé, à ce qu'il paraît, que l'Espagne adhérerait au traité d'alliance offensive et défensive conclu entre la France, l'Angleterre et la Turquie. Hier matin, cette résolution a été communiquée officiellement aux représentants de la France et de l'Angleterre, lesquels l'ont immédiatement transmise par le télégraphe à leurs cours respectives, et quelques heures après par courriers extraordinaires. Le duc de la Victoire et le ministre des affaires étrangères sont partis de grand matin pour l'Escurial, dans le but de porter à la connaissance de S. M. la détermination adoptée par le ministère.

« Tels sont, d'après nos renseignements, les faits qui paraissent hors de doute. On en ajoute d'autres sur lesquels il serait peut-être aventureux de parler avec la même assurance. On dit, par exemple, que la première conséquence de l'alliance sera l'envoi en Crimée d'un corps d'armée de 25,000 hommes, et l'engagement, de la part des puissances occidentales, d'appuyer le gouvernement espagnol de toutes manières et contre tous les ennemis qui pourraient essayer de renverser l'ordre de choses actuel. Comme la question d'alliance en renferme d'autres de subsides tant en hommes qu'en argent, il paraît que l'affaire sera soumise aux cortès pour la partie qui est de leur compétence. »

La *Correspondance générale* de Madrid s'occupe aussi de la question de l'envoi d'un corps expéditionnaire espagnol en Orient. « Décidément, est-il dit dans cette correspondance, le ministère a son opinion bien arrêtée sur la question de l'intervention en Crimée. Mais il ne faut pas perdre de vue : 1° que ce n'est pas là une affaire définitivement arrangée, parce que cette décision doit être soumise à l'approbation préalable des cortès; 2° que les cortès ne se réuniront pas avant octobre, quoique certains journaux aient affirmé le contraire; 3° que, dans le cas où tout serait bien convenu dans les négociations, l'exécution du traité et l'envoi du contingent espagnol n'auront lieu qu'au printemps prochain : le gouvernement a besoin de tout le temps intermédiaire pour organiser l'armée, régler les finances, consolider l'ordre et constituer le pays par le moyen de la nouvelle constitution. »

On écrit de Milan. En dépit de tous les démentis, l'armée autrichienne d'Italie augmente, il y a 44,000 hommes en Lombardie, et plus encore dans le pays vénitien. On refuse presque tous les passe-ports pour la France. Le consistoire du pape a eu lieu le 26. Dans un discours dont tous les termes sont pesés, le pape a parlé longuement des affaires ecclésiastiques du Piémont et de l'Espagne; il constate que, malgré la longanimité de l'Eglise, il ne peut s'empêcher de blâmer ces deux pays d'avoir méconnu la loi de l'Eglise, préexistante aux circonstances actuelles; il inflige donc la censure (ce qui équivaut à l'excommunication), en faisant, bien entendu, les plus grands éloges des personnages qui ont lutté pour la défense de l'Eglise.

Une lettre de Tripoli, du 14 juillet, porte que les Arabes, sous les ordres de Ghoumas, ont battu les Turcs dans une rencontre qui a duré deux jours. L'armée turque a été presque entièrement exterminée. Le bateau à vapeur anglais, *l'Inflexible*, s'est rendu aussitôt sur les lieux, ayant à son bord le consul anglais, afin de protéger ses nationaux.

Les nouvelles qui sont parvenues de Kars sont du 14 juillet; elles apprennent que le général Mouravieff, revenu soudainement devant Kars, a attaqué, dans la journée du 13 juillet, le camp retranché des Turcs avec 35,000 hommes. Repoussé énergiquement par le général Williams, le général Mouravieff préparait une nouvelle attaque.

Le bruit a couru à Constantinople que Schamyl était descendu des montagnes et menaçait Tifflis. Mais il paraît que le général prince Bebutoff commande à Tifflis une réserve de 28,000 hommes et qu'il est en état de repousser les attaques de Schamyl. Kars est toujours cerné sur trois côtés, et sur le côté ouvert le long du fleuve vers Muschad les patrouilles russes rendent les communications très-difficiles.

En Chine, les impériaux triomphent; ils ont complétement chassé les insurgés de Canton; tous ceux qui ont été pris ont été décapités.

Sur un rapport du maréchal Vaillant, ministre de la guerre, l'Empereur, dans un décret daté du 5 août, a décidé que le service de guerre fait à l'armée d'Orient sera compté à titre

de bénéfice de campagne pour le double de la durée effective dans la liquidation des pensions qui seront établies en faveur des militaires de l'armée de terre et de mer qui ont pris part aux opérations du siége.

Un décret du *Moniteur* élève M. Magne, ministre des finances, à la dignité de grand-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, en récompense des services rendus à S. M. I.

Un autre décret autorise le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, à porter différents ordres étrangers qui lui ont été dernièrement conférés.

Vendredi, a dû commencer, devant la cour d'assises de Douai, l'affaire de la machine infernale de Pérenchies. Nous en publierons le compte rendu, si on nous le permet. En attendant, et pour mémoire, voici de quoi il s'agit :

L'an dernier, la veille du jour où l'on supposait que l'Empereur devait passer sur le chemin de fer de Calais à Lille, pour faire visite au roi des Belges à Tournai, on découvrit, sous la voie (près de Pérenchies), un cylindre chargé de poudre fulminante qui communiquait par un fil de fer avec une batterie électrique placée dans le voisinage sous la voûte d'un petit pont. De là une enquête mystérieuse, qui fit, à ce qu'il paraît, découvrir des circonstances très-curieuses et des faits très-graves, du moins s'il faut en croire la rumeur publique.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Eh quoi ! dans cette grande ville encombrée quelques-uns osent dire : il n'y a plus personne à Paris. Et cet incroyable propos, ou ce propos d'incroyable, on le tient à la veille de l'événement le plus nouveau ; un événement fashionable s'il en fut jamais : l'arrivée de S. M. la reine d'Angleterre. Pendant que la province donne éperduement, le vrai Paris s'abstiendrait, il court les champs et bat la campagne, suivant le vieux dicton de la chronique aux abois. La vérité, c'est que personne, en ces ides d'août, ne sera assez malavisé pour tourner le dos à tant de magnificences promises. Spectacle à la cour, bal à la ville, revue au Champ de Mars, fête à Versailles, chasse à Saint-Germain, les moments de l'auguste visiteuse sont précieux, mais on les emploiera bien. Quant à l'anniversaire du 15 août, néant. Une volonté suprême et bien inspirée a décidé que l'argent ordinairement gaspillé en feux d'artifice serait remis aux familles des braves soldats morts en Crimée : un démêlé survenu entre les deux ordonnateurs de la fête aurait été l'occasion et non la cause de cette largesse. Pour les réjouissances de ce beau jour, l'un ne sortait pas du Champ de Mars, et il y convoquait la population tout entière qui s'en serait tirée comme elle aurait pu ; l'autre, plus prévoyant, disséminait le plaisir dans tous les quartiers, sans compromettre la vie de personne ; mais puisque la question a été tranchée d'une manière encore plus philanthropique, passons.

La grande vogue dont jouissait l'Exposition le dimanche s'est beaucoup calmée depuis qu'on en a fait un jour de privilégiés à un franc. Les visiteurs à quatre sous n'y sont plus admis que le lundi, et la substitution pourrait bien ne profiter à personne. Cette augmentation déguisée du prix des places est un crève-cœur pour l'immense majorité des oisifs du dimanche, qui sont les travailleurs de la semaine. Jamais spectacle ne fut plus beau, et telle est l'occasion que l'on saisit pour les en éloigner. Jusqu'à présent le public n'avait eu qu'un simulacre d'exposition ; aujourd'hui l'étalage est au grand complet : les connaisseurs le reconnaissent, et la réclame l'a proclamé sur tous les tons. Aussi la représentation doit-elle se prolonger jusqu'en novembre, et, vu le succès toujours croissant de ce grand *ouvrage*, on pourrait bien le reprendre l'année prochaine. Cette seconde édition de l'Exposition aurait lieu au mois de juin 1856. Une reprise paraît d'autant plus nécessaire à la foule de nos oiseaux de passage, que la plupart ne peuvent parcourir les salles qu'à tire-d'ailes, et, suivant une statistique encourageante, on ne saurait connaître à fond toutes ces merveilles qu'en accomplissant autour d'elles un voyage pédestre de soixante à quatre-vingts lieues.

Ailleurs, s'il s'est fait un peu de bruit, c'est autour des Aztecs ; mais leur vogue ne s'est pas soutenue, ils n'ont pas rempli leur destinée de phénomènes ; la science ne l'a pas permis, il n'y a plus guère de merveilleux pour elle. D'ailleurs le journalisme américain s'est montré encore plus explicite. Ces prétendus Aztecs n'en sont pas, ils n'appartiennent à aucune race extraordinaire ; ils ne sont ni lilliputiens, ni fétiches, ni natifs d'Iximaya : ce sont les avortons d'une mulâtresse. Cependant quand le célèbre Barnum promenait cette singularité d'histoire naturelle par tous les Etats de l'Union, la presse indigène tenait un tout autre langage, et la mystification, si c'en est une, eut son cours. Authentiques ou non, les Aztecs sont visibles tous les jours à l'hotel d'Osmond, au plus juste prix, tandis que dans sa nouveauté, — le rêve d'une ombre, — le phénomène n'allait pas jouer en ville à moins de mille francs. Tel savant qui a des yeux pour ne pas voir les analogies sans nombre de ces intéressants petits êtres avec l'espèce humaine, les regarde tout simplement comme une variété du quadrumane à tête d'épervier, et, pour l'époque prévue où ils ne feront plus d'argent, tel autre savant leur ménagerait une retraite au jardin des Plantes, où le public pourra les voir, derrière un treillage, quand il fera du soleil. Mais, avant d'en venir là, pauvres enfants perdus de toutes les races, il se trouvera bien quelque âme charitable pour vous rendre à votre ciel bleu et à vos forêts vierges.

Voici une nouvelle tout à fait civilisée : le prince de ***, qui garde l'anonyme, demande par voie d'annonce un jeune homme très-riche pour lui transmettre ses titres de noblesse avec son nom. Et la chose intrigue beaucoup le monde des princes. Parle-t-on sérieusement ? est-ce une plaisanterie ? Ce père, offrant son adoption, est sans doute millionnaire, mais il n'en dit rien. S'il est pauvre, au contraire, c'est donc un fils nourricier qu'il voudrait se procurer. On dit que cela s'est vu, et nous n'en croyons rien. Ceci est une exception, — à moins que ce ne soit une mystification ; — mais voici le trait de mœurs. Il y a à la préfecture de police un bureau dit des objets perdus, ou plutôt trouvés sur la voie publique, et dont les journaux publient la liste de temps en temps. Bourses garnies ou vides, bracelets, montres, billets de banque, il y a de tout un peu, excessivement peu : qu'est-ce, en effet, que quarante ou cinquante objets égarés mensuellement dans une aussi grande ville ? En revanche, le nombre des réclamants est considérable. On est donc forcé d'en conclure que bien des personnes persistent à s'approprier ce qu'elles trouvent, ou que beaucoup d'autres viennent réclamer ce qui ne leur appartient pas. Les billets de banque surtout sont un article très-demandé, et les réclamants, je ne dis pas les amateurs, se succèdent sans interruption ; mais les mesures de M. le préfet de police sont trop bien prises pour qu'on ait à déplorer des restitutions fourvoyées. Presque tous les restituants appartiennent à la classe ouvrière, d'où il résulte que dans les autres classes on ne trouve rien, ou que certains pauvres ont plus de probité que certains riches : la belle découverte !

Dans ces temps de prospérité générale, sauf la cherté excessive de tout ce qui est essentiel pour vivre, on ne saurait trop louer l'exemple donné par le conseil d'une grande administration. Sur la proposition de son plus jeune membre, elle a augmenté le traitement de ses petits employés. Quand tout renchérit, les salaires doivent s'élever ; c'est une vérité à la Barême que l'on finira par comprendre. Et puisqu'il s'agit des petits employés et à leur suite de tous les déshérités de la fortune dans des professions plus ou moins libérales, quelle classe fut jamais plus digne d'intérêt par le nombre et l'étendue de ses misères qu'on oublie trop souvent pour ne voir que celles de l'ouvrier. Au bout de ce parallèle un peu trop grave et qui serait trop triste pour figurer dans un *Courrier de Paris*, on trouverait fort aisément que la plus grande somme de douleurs est encore échue au *bourgeois*. Ses chômages sont certainement aussi fréquents et aussi cruels que ceux de l'ouvrier, et son infortune n'a pas les mêmes compensations, ou les mêmes ressources. Y a-t-il une misère plus poignante que la misère en linge blanc et en habit noir, celle qui garde son decorum et son *quant-à-soi ?* Demandez plutôt au petit employé qui a l'air de vivre de son emploi et qui en meurt lentement. Celui-là travaille aussi tout le long de la semaine, et les petits bonheurs du dimanche ne sont pas faits pour lui. La rue n'est pas son domaine, elle n'est pas même sa récréation. En considération de son habit, il paye tout un peu plus cher que le voisin de la mansarde, et il n'en est que plus mal nourri. Il n'existe pour lui aucune caisse ou association de bienfaisance ; s'il est malade au point d'en mourir, il faut qu'il meure à ses frais. Nous le supposons marié comme tout le monde, et alors il n'a plus qu'à vivre de privations. Sa femme a été trop bien élevée pour savoir ou pouvoir travailler honnêtement avec profit pour le ménage. Et ses enfants, c'est son espoir et aussi son désespoir qui grandit ; mais arrêtons-nous là, ce simple fait-divers devenant décidément trop dramatique.

D'autres nouvelles, il n'y en a plus en dehors du théâtre, à moins que ce ne soit la publication d'un ouvrage : *Impressions littéraires*, par M. Louis Ratisbonne, le poëte d'élite qui a si bien traduit les poëmes de Dante. Sa modestie aura beau s'en défendre, je ne sais rien de mieux pensé et de plus ingénieux que ces *impressions* sur différentes œuvres contemporaines. Les appréciations si élevées et si fines de Béranger et de Henri Heine se recommandent également à leurs amis et à leurs ennemis, puisqu'ils en ont. A leur tour, les femmes voudront lire tout ce que l'auteur a écrit à leur intention sous prétexte de l'*amour* et à propos des infortunes d'Héloïse et Mlle de la Vallière. M. Ratisbonne ne croit pas devoir s'excuser d'avoir fait son livre avec des articles de journaux, et il a raison, mais il demande grâce pour la façon, et il a tort, car sa façon est des plus agréables et des plus charmantes : c'est celle d'un poëte plein de savoir, légèrement possédé de l'esprit de critique et qui s'en tire comme il peut, c'est-à-dire très-bien.

A la salle Ventadour, voici encore un rôle sorti tout armé du tercet de Dante pour la plus grande gloire de Mme Ristori : « Je suis la Pia, qui vit le jour à Sienne et que détruisit la Maremme. Il le sait bien celui qui, m'épousant, me mit au doigt sa perle et l'anneau. » De cette indication élégiaque plutôt que tragique un auteur moderne, M. Charles Marenco, a fait un drame assez pompeux, et imité de l'anglais plutôt que de l'italien. Ce seigneur de la Pietra, le bouclier de Sienne, sa patrie, partant pour la guerre florentine, est un pastiche d'Otello, les fureurs du Maure vénitien sont les siennes ; il est jaloux, faible et impitoyable comme lui. Il a pour écuyer un ruffian du nom d'Hugues, — lisez Iago, — aussi épris de la Pia et aussi perfide que ce misérable qui brûle pour Desdémone. Mais Shakespeare a doué Iago d'une profondeur de scélératesse dont l'écuyer n'approche pas ; et c'est pourquoi les transports jaloux du seigneur de la Pietra semblent beaucoup moins tragiques et sont beaucoup plus odieux que ceux d'Otello. Voulez-vous savoir au moyen de quel expédient l'écuyer est parvenu à noircir Pia aux yeux de son époux ? Iago ne s'en serait jamais avisé. Notre homme persuade à la pauvre innocente que son frère voudrait la voir en particulier comme le Nérestan de Zaïre, et il la conduit au rendez-vous d'un comparse, espèce de mannequin disposé pour la circonstance. Caché près de ces lieux, le mari de cette autre Geneviève de Brabant a tout vu, et la malheureuse Pia n'a plus qu'à mourir : son bourreau l'emporte dans la Maremme, dont l'air empoisonné la tuera. Cette mort et même cette tragédie manquée n'en est pas moins une chose touchante, parce qu'on y sent circuler le souffle et l'âme d'une grande tragédienne. Charmante à l'heure des tendresses, belle dans la résignation et dans la douleur, Mme Ristori est admirable dans la mort. Son agonie est un calvaire dont elle note les défaillances et franchit les stations avec un art suprême. On ne s'éteint pas plus doucement, et en même temps ce calme du sommeil éternel ne causa jamais plus d'épouvante. L'émotion a été profonde et l'enthousiasme universel. Ce rôle est peut-être le plus *fort* de Mme Ristori ; mais le plus touchant, c'est le rôle de Marie Stuart, et Myrrha reste encore le plus beau de tous. Tel nous paraît être du moins le sentiment de notre public parisien, et il diffère un peu, pour ne pas dire beaucoup, du sentiment de MM. les critiques italiens.

Avis essentiel : il y aura, lundi 13 août, à la salle Ventadour, une représentation extraordinaire composée de trois actes de *Marie Stuart*, du prologue de *Jeanne Darc*, et d'une petite comédie, *le Jaloux heureux*. Mme Ristori, qui a joué si souvent au bénéfice des autres, donnera tout ce spectacle à son propre bénéfice, et ce n'est pas sans quelque répugnance, nous dit-on, qu'elle s'y serait décidée, car son désintéressement égale son talent. Cependant la maison de commerce Rachel et compagnie vogue vers le pays des dollars, et on lui souhaite d'y réussir et même on lui souhaite d'y rester, puisqu'il est certain maintenant que Mme Ristori jouera la tragédie française au Théâtre-Français.

Mme André, du Gymnase, a pour mari un ex-paysan passé armateur, dont elle est la caissière, le factotum et la providence. A tous ces titres Mme André est la souveraine maîtresse au logis ; c'est elle qui porte les *inexprimables*, pour parler comme la pudeur britannique, mais les voisins de M. André ne lui épargnent pas les mauvais conseils, e tout à coup le bonhomme monte sur ses plus grands chevaux. Le voilà en pleine révolte contre Mme André ; il veut rentrer dans le rôle de chef d'emploi, au risque de le remplir très-mal, et de livrer sa bourse et sa nièce et sa femme à ces malicieux voisins qui l'ont perverti. Heureusement pour tout le monde, maître André manque son coup d'état, et Mme André, qui veillait au salut de l'empire, en a repris la direction. La pièce est l'œuvre d'un esprit délicat, M. Narcisse Fournier ; elle est faite d'ailleurs de main de maître. C'est un charmant bijou dans l'écrin déjà si riche de M. Montigny.

Et pour ne rien omettre de mémorable, la commission des prix dramatiques vient de couronner ses lauréats. La première prime a été décernée à M. Ernest Serret, pour son ouvrage le plus méritoire, *Que dira le monde ?* Le reste est dévolu aux *Oiseaux de proie*, mélodrame à la manière noire et à *l'Ecole des agneaux*, vaudeville très-agréablement rimé. Il n'est cause si bien instruite et si bien jugée qui ne donne prise à la critique, et c'est pourquoi quelques exclus pensent que ces couronnes métalliques auraient mieux figuré sur d'autres fronts. S'il faut les en croire, MM. Dennery et Dumanoir, les deux lauréats de la Commission, sont des écrivains honorés et enrichis depuis longtemps par d'éclatants succès dans un genre secondaire et dont le talent très-mûr, pour ne pas dire *blette*, n'a plus besoin d'encouragement ni de récompenses.

PHILIPPE BUSONI.

Société impériale et centrale d'horticulture.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — MODIFICATION DES PRIX D'ENTRÉE.

Afin de faciliter aux étrangers, amenés chaque semaine à Paris par les trains de plaisir, la visite de l'Exposition universelle des produits de l'horticulture, la Société impériale et centrale d'horticulture a décidé qu'à partir du 1er août les prix d'entrée seraient fixés ainsi qu'il suit :

Le dimanche et le lundi 50 cent. ; les autres jours de la semaine 1 fr.

L'Exposition est ouverte de 10 heures du matin à 7 heures et demie du soir.

Correspondance.

M. E. R..., à Elbeuf. — Dans le prochain numéro.

M. D..., à Paris. — La lettre n'a pas d'intérêt, et, d'ailleurs, la plus grande réserve est commandée à la presse.

Divers. — Nous avons déjà dit plus d'une fois que nos comptes rendus de l'Exposition étaient une œuvre libre et indépendante de toute considération personnelle. Il en est de même des articles et des dessins que nous publions sous le titre de : *Mélanges industriels ;* rédigés et dessinés par nos collaborateurs, ils ont néanmoins pour objet l'utilité des exposants, à condition que nous trouvions leurs produits dignes de figurer dans *l'Illustration* ou ses suppléments.

M. L..., à Rouen. — La plupart de vos propositions sont excellentes ; mais l'artiste propose et un autre dispose.

Les funérailles de lord Raglan.

Nous avons reçu un peu tardivement un dessin des funérailles de lord Raglan devant Sébastopol ; mais nous avons cru devoir néanmoins le publier comme épisode de cette guerre, où la gloire s'achète au prix de tant de sang généreux.

Il serait impossible, dit un correspondant, d'imaginer une scène plus pittoresque que celle où se déployait, dans un immense circuit, la procession, composée de troupes anglaises et françaises, depuis le camp jusqu'à Kasatch, où le corps devait être embarqué pour l'Angleterre. — Il a été, en effet, rendu à cette destination le 21 juillet, et inhumé en grande pompe ainsi qu'on le sait. Les soldats et les marins anglais assistaient à ce départ en donnant les signes de la plus vive émotion.

Funérailles de lord Raglan en Crimée.

Souvenirs de voyage d'un gentilhomme breton.

Combat de coqs à Manille.

Funérailles d'un Tinguianès.

Fête des Cervelles, chez les Tinguianes.

Quand j'étais très-jeune, il me tomba entre les mains un volume de la *Revue de Paris*, où je lus : un Voyage à l'île de Java, par H. de Balzac. Je sais maintenant, à n'en pas douter, que Balzac n'a jamais porté que ses rêveries dans ces régions extraordinaires; mais, à cette époque, étant peu au courant des mystifications que se permettent à bon droit, pour se reposer, des esprits supérieurs, je fus entièrement dupe de cette relation improvisée au coin du feu. Et voilà cependant comme on trompe les enfants. Depuis ce jour je rêvais Java, je voyais les belles métis me faire les doux yeux et m'envelopper de leurs caresses, plus dangereuses mille fois que les étreintes des fameux serpents qui déshonorent ces splendides contrées. J'ai donc voyagé et beaucoup voyagé, espérant rencontrer un jour toutes ces merveilles rêvées près d'un paravent chinois. Mais, hélas! je n'ai partout rencontré que désillusions : des villes civilisées là où j'espérais rencontrer des savanes et des forêts vierges; des êtres à face humaine là où j'aurais voulu voir.... de loin, des tigres et des animaux féroces; enfin, en tous lieux, la transplantation, sous des climats divers, de nos

Habitations des Igorrotès.

Ajetos recevant des cigares.

mœurs et de nos préjugés. — Je revins donc tristement, il y a peu de temps, ne rapportant avec moi qu'un mince bagage de sensations nouvelles, quand dernièrement on me présenta un volume de voyages intitulé : *Aventures d'un gentilhomme breton aux îles Philippines*, le seul pays peut-être que je n'aie pas foulé de mon pied. Je l'ouvris d'abord avec défiance : Qu'y verrai-je? me suis-je dit : la répétition éternelle d'aventures, qui sont le partage obligé des hommes réduits à leurs seules ressources, et qui ne peuvent compter que sur leur courage et leur adresse; des obstacles vaincus, des souffrances supportées, et l'éternelle complainte : J'ai vu.... Mais à la lecture des premières pages, à cette entrée en matière si franche et si vraie, je me hâtai de faire mentalement amende honorable à l'auteur de cet ouvrage, M. de la Gironnière, qui, je l'espère, ne m'en voudra pas de mon jugement anticipé, et je feuilletai avec avidité les pages remplies de ses souvenirs stéréotypés. Si Buffon a dit vrai en affirmant que le style c'est l'homme, on reconnaîtra facilement une plume énergiquement trempée à ces peintures de dangers vaincus à ces descriptions si vraies qu'il semble qu'on les ait déjà vues. Et puis la meilleure preuve en faveur de la vérité de cet ouvrage, où tant de larmes se mêlent à tant de joies si pures, c'est qu'on se sent malgré soi entraîné de sympathie vers l'auteur; on finit par vivre de sa propre existence, on souffre de ses malheurs, on pleurerait presque avec lui, si l'on ne sentait qu'il y a jusque dans ces souvenirs douloureux une résignation et un courage qui prennent leur source au-dessus des choses de ce monde.

La vie, c'est l'action, a dit un contemporain : belle parole qui a été noblement appliquée par M. de la Gironnière; il a compris, lui aussi, que l'homme n'était pas sur cette terre pour y végéter et s'en tenir à la contemplation du coin qui l'a vu naître; la nature est son domaine; il s'y promène en maître; son vaisseau, sublime expression de l'intelligence humaine, le transporte à travers les mers agitées ou tranquilles, jusqu'aux points les plus reculés des pays habités; son esprit s'élève dans la contemplation des splendeurs naturelles, soutenu par ce noble orgueil qui s'empare de l'homme le plus modeste quand il est sorti victorieux d'une lutte où il était seul combattant contre les éléments; il nous conduit à travers des contrées nouvelles où l'extraordinaire le dispute au merveilleux.

Ce livre est la plus grande gloire de la civilisation; le plus bel éloge de l'homme surmontant tous les obstacles par son intelligence, et dominant ses semblables, féroces et déshérités, par la puissance morale qu'exerce tout cœur vaillant et noble sur des natures inférieures.

A une époque où le public est saturé de Voyages, il lira certainement avec intérêt l'ouvrage, objet de cet article; il est raconté plutôt qu'écrit, dans un style simple et élevé. On y trouvera peut-être un peu de personnalité; mais comment parler de tant d'objets divers, d'événements si pathétiques ou si terribles dont on a presque toujours été le héros, sans se mettre un peu en scène? Du reste, comme témoignage de la véracité de l'auteur, je vais citer, pour ceux qui ne le connaissent pas, la parole d'un homme honorable qui a vécu pendant longtemps dans le même pays de Luçon, et qui a été à même de connaître et d'apprécier M. de la Gironnière :

« Dans sa manière de vivre, dit M. G. R. Russell, il y avait un charme inouï. On ne peut comprendre comment il a pu quitter un pays où il était libre de ses actions, pour revenir au milieu de la société! Il avait vaincu le désert et ses sauvages habitants. Quand il a jeté un dernier regard sur le bien-être et les riches cultures qu'il avait crées autour de lui à *Jala-Jala*, son cœur a dû faiblir. Mais, hélas! il était seul, rien ne lui restait de ce qui lui était cher; tous ceux qui l'avaient soutenu au milieu de ses rudes travaux n'étaient plus. Son frère, qu'il aimait tant, succomba le premier, ensuite sa femme et son enfant! Il ne pouvait rester au milieu d'objets qui, à chaque instant, lui rappelaient tant de douleur. La description des événements extraordinaires de la vie dans un pays si peu connu et en même temps si ravissant est exacte; et en attestant que ce sont des faits réels et non des fables, je ne fais que rendre hommage à un digne ami. Quant à moi, connaissant maintenant le caractère de l'homme qui a laissé de si doux souvenirs chez ceux qui ont pu l'apprécier dans des circonstances où l'esprit le plus hypocrite est contraint de se montrer dans toute sa nudité, qui a formé des établissements florissants là où naguère était le désert, qui a enfin policé ses sauvages et féroces habitants; quant à moi, dis-je, je crois à tout ce que M. de la Gironnière a bien voulu nous raconter, en s'élevant à lui-même un monument que, j'en suis sûr, le public respectera. »

Quelques dessins, pris dans l'ouvrage, accompagnent cet article : c'est dire assez que l'ouvrage est illustré; du reste, d'un beau format et qui fera très-bien dans une bibliothèque ou sur la table d'un salon.

V. Paulin.

Revue agricole.

En fait de mécanique agricole, les Anglais sont encore aujourd'hui nos maîtres; cependant nous entrons décidément dans la voie. Nous avons plusieurs fabricants en ce genre dont les usines rivaliseraient bientôt avec celles d'Angleterre s'ils pouvaient rencontrer des commandes dans la même proportion de notre côté du détroit.

Ainsi, par exemple, les appareils de M. Laurent, de Paris, pour fabriquer les tuyaux de drainage, sont certainement fort remarquables. Obtiendrons-nous jamais dans la fabrication des machines la supériorité que nous avons dans la rédaction des traités spéciaux? Il n'en faut point désespérer. L'Angleterre prétend que sa machine à fabriquer les tuyaux, construite dans les ateliers Barret et Cie, d'après le système Whitehead, est ce qu'on peut imaginer de mieux; mais l'Angleterre n'a pas à nous opposer un livre aussi complet, aussi méthodique que les deux livres de M. Barral et de M. Leclerc, ni un manuel populaire sur le même sujet, aussi saisissable par toutes les intelligences et résumant aussi bien toutes les questions que le *Manuel populaire de drainage* de M. Vitard. Quand viendra le jour où nous aurons à la fois les meilleurs livres pour la théorie et les appareils les meilleurs ou tout au moins d'aussi bons pour la pratique?

En attendant, voici que, dans la théorie du drainage, surgit une invention française qui vaut qu'on la signale à l'attention publique, et qui a soulevé une discussion au sein de la société centrale d'agriculture. On sait que les Hollandais pratiquent dans certaines de leurs contrées une méthode de drainage qu'ils appellent le drainage *par perforation*. Ils font dans le sol un grand nombre de trous de sonde, de manière à pénétrer jusqu'à une couche absorbante d'argile, et ils enfoncent dans ces trous de sonde de longs bâtons. L'eau du sol suinte autour de chacun de ces bâtons, et va gagner la couche d'argile pour s'écouler dans la nappe d'eau qui existe ordinairement sous ces sortes de couches. — Un propriétaire du département de l'Allier, M. Perreul, à Avermes, près Moulins, propose de substituer au suintement qui s'opère le long du bâton hollandais l'écoulement plus facile par un tube de poterie qui revêtirait le trou de sonde : c'est ce qu'il appelle le *drainage vertical*.

Le tube vertical, qui s'enfonce à la profondeur, suffisante dans tous les cas, de deux à trois mètres, est fermé par le haut; on n'a point à craindre l'obstruction, inconvénient des puisards ordinaires, puisque la terre ne peut s'y introduire.

Quant au tube vertical, qui est composé de plusieurs tuyaux, l'eau afflue vers lui de toutes parts, et s'y introduit par les points où les tuyaux s'emboîtent.

« Ce système, dit l'inventeur dans une lettre que reproduit un nouveau journal d'agriculture, *le Moniteur des comices*, remplacerait avec un immense avantage le bâton hollandais, car il débarrasserait le sol d'une quantité d'eau bien autrement considérable. — Il est exécutable par tous les ouvriers des campagnes, et applicable sur les plus petites parcelles de terrain, sans qu'on ait besoin de se préoccuper des travaux de ses voisins, de tenir aucun compte des conditions de pente et des difficultés résultant de l'écoulement des eaux sur les terres qui ne nous appartiennent pas; enfin il fonctionne avec une utilité quelconque, quelque petit que soit le nombre des perforations pratiquées. »

L'auteur ajoute qu'il serait encore employé utilement, quand même on ne rencontrerait pas des couches de terre absorbante ou plus sèches que celles de la superficie, parce qu'avec son emploi l'on agglomère infailliblement les eaux de la surface du sol en amas d'eau souterrain, et qu'on dispose ainsi le sol à s'échauffer plus facilement.

Il évalue à vingt francs au plus les frais d'un tel drainage pour un hectare.

« Dans les terres infestées de source, dit-il, et qui se trouveront assez riches pour pouvoir supporter les frais de l'ancienne méthode, l'on sera toujours obligé d'avoir recours à de coûteuses conduites d'eau, au drainage horizontal; mais, hors ces terres exceptionnelles, mon drainage vertical, ou même, dans plusieurs circonstances, le drainage usité en Hollande, suffira pour débarrasser les semences des eaux de pluie qui les noient et les pourrissent, des eaux croupissantes à la surface du sol, ou enfin pour utiliser les premiers rayons du soleil du printemps, perdus pour la végétation et l'échauffement du sol (les premières chaleurs n'ayant d'autre effet que de pomper les eaux surabondantes qui nous sont rendues la nuit à cette époque). » — Au surplus, M. Perreul, en inventeur modeste, et l'exemple en est rare, déclare s'en remettre, pour l'appréciation de la valeur réelle de son système, à MM. de la Société centrale d'agriculture. — M. Vitard a présenté à cette même société un mémoire dans lequel il réfute plusieurs des assertions de M. Perreul. La question est pendante.

Une autre question, qui ne semble pas non plus très-facile à résoudre, est de décider quelle charrue fonctionne le mieux parmi les charrues française, anglaise, belge, américaine, etc. — Un concours a eu lieu à la belle ferme de M. Dailly, à Trappes, près Versailles. Le noble vétéran du progrès agricole, M. de Gasparin, présidait la solennité. M. et Mme Dailly ont fait au jury et à une assistance composée de cultivateurs, de savants, de mécaniciens en renom chez les différentes nations de la terre, les honneurs de leurs champs et de leur maison d'une manière toute cordiale et toute charmante. Le compte rendu de M. Borie, dans le journal Bixio, est celui qui donne le plus de détails vraiment intéressants.

Les charrues anglaises ont été conduites par des laboureurs anglais amenés par les propriétaires eux-mêmes, et qui, connaissant parfaitement le maniement de l'instrument, pouvaient en faire valoir toutes les qualités. — M. de Mathelin, membre du jury pour la Belgique, n'a point voulu confier à des mains étrangères ou indifférentes le soin de mener les instruments de ses nationaux; avec un dévouement dont ses compatriotes devront lui tenir csmpte il a mené lui-même toutes les charrues de son Exposition.

La charrue française qui se construit à l'école régionale de Grignon, qui est la charrue Dombasle perfectionnée, instrument en bois et en fer, du prix modeste de 45 fr., que l'on s'empresse d'adopter dans toutes les contrées de la France à mesure que l'on s'y éclaire et que l'on y comprend les avantages d'un bon labour, a fonctionné à la grande satisfaction de tous les assistants. Son tirage est peu considérable; ce qu'elle a surtout de remarquable, c'est la simplicité de son *régulateur*. Il suffit d'appuyer de côté ou verticalement sur la tige du régulateur pour obtenir que le soc *entre* à la profondeur plus ou moins grande que l'on désire. La fabrique de Grignon a maintenu là sa réputation justement acquise, et a noblement représenté la France.

Dans ce concours, chaque sillon parcouru par les charrues était de 220 mètres. Les attelages étaient suivis par un membre du jury qui mesurait de distance en distance la profondeur et la largeur du sillon. Cette opération se faisait à l'aide d'un instrument anglais d'une grande simplicité et d'un usage très-commode. C'est une sorte de toise semblable à celle dont se servent les conseils de révision pour toiser les jeunes soldats, mais renversée. On appuie l'étrier sur le bord du sillon, et on pousse, au moyen d'une rainure, la toise jusqu'au fond. Le glissement de la tringle laisse à découvert, près de votre main, le chiffre qui marque en centimètres la profondeur du sillon.

Pour calculer la force dépensée à la traction pour chaque charrue, on a fait usage de l'instrument usité ordinairement pour apprécier la traction des véhicules; mais les charrues ne se comportent pas aussi régulièrement que les charrois; elles ont des oscillations presque continuelles et terribles, si bien que de trois dynamomètres qu'on avait apportés sur le terrain, le premier, celui de l'invention du général Morin, s'est brisé au premier choc un peu violent qu'a éprouvé la charrue contre une grosse pierre dans le sol. On a eu recours au second, un instrument anglais du système Bentall, qui est moins lourd et chargeait moins la charrue. — Le troisième était un instrument danois; on n'a pu en tirer parti que bien peu. L'exposant-propriétaire n'étant pas présent, on n'a pas insisté beaucoup pour apprécier ses qualités.

Ceci a prouvé une fois de plus une chose que les praticiens savaient déjà et qu'ils opposent aux théoriciens, c'est que les essais de charrue au dynamomètre sont excessivement difficiles. Les hommes compétents en dynanométrie se comptent et sont incompétents en matière de charrue, à bien peu d'exceptions près; et réciproquement, les hommes compétents en charrues, s'ils sont nombreux, sont incompétents en dynanométrie et se fient davantage à leur appréciation toute praticienne de la fatigue que paraît éprouver le cheval attelé, en considérant sa taille et la puissance de ses muscles, qu'au chiffre que vient indiquer sur un cadran l'aiguille d'un dynanomètre, ou aux ondulations de la ligne qu'un crayon trace sur un papier dans d'autres appareils du même genre.

Une charrue venant de Prague et sortie des ateliers de M. Borrosch se présentait avec un nom assez prétentieux : *charrue géométrique*. Pourquoi cette épithète? L'instrument a semblé un peu lourd. Au dynanomètre, le tirage a paru considérable relativement aux autres charrues du concours. Le soc laissait toujours après lui des déchirements et des bavures.

On a reproché à une charrue belge de M. Berckmans, de la province d'Anvers, que son versoir ne fonctionne pas convenablement. Le laboureur était fréquemment obligé de pencher la charrue à droite pour remédier à ce défaut, d'où résulte une trop grande déperdition de force. Toutefois on a reconnu qu'elle renverse et émotte bien la terre.

La charrue de M. Thaër, venue du Brandebourg, de la célèbre école de Moëglin, la mère de toutes les écoles d'agriculture qui se sont répandues de là sur l'Europe, cette charrue à laquelle tout le monde était disposé à accorder un vif intérêt, n'a donné qu'un travail des moins satisfaisants. Elle exigeait un tirage considérable pour tracer un très-modeste sillon.

Les charrues anglaises ont obtenu un beau succès. On a essayé d'abord celle de M. Ball, à laquelle nos Français n'ont adressé qu'un reproche, celui qu'ils adressent à toutes les charrues anglaises, c'est un travail trop parfait en régularité, qui deviendrait, disent-ils, un inconvénient pour les terres fortes et humides. Le versoir *lisse* la serre, et il en résulte des mottes qui durcissent au soleil et sont ensuite difficiles à briser. Les Anglais ne pensent pas comme nous, et ils exigent de la charrue ce *lissage* de la terre; il est vrai qu'après le labour ils la travaillent de nouveau très-énergiquement avec le scarificateur, et même l'usage le plus général est de donner un autre labour en travers.

La charrue de M. Busby a paru donner peu de tirage; de temps en temps son laboureur, un ouvrier anglais, abandonnait les mancherons, et elle continuait toute seule son travail pendant 8 ou 10 mètres avec la même rectitude.

La charrue de M. Howard a été l'objet d'un examen prolongé. Dans cet instrument la traction n'est point appliquée à l'extrémité antérieure de l'*age*, elle s'opère au moyen d'une chaîne qui vient prendre son point d'attache à l'endroit où l'age s'unit au corps de la charrue qui porte le versoir. L'avantage de ce mode d'attache consiste (comme l'a fait remarquer M. Grandvionnet dans un article de *l'Echo agricole*) à diminuer la fatigue de l'age qui tend à se rompre en ce point quand la traction est appliquée à l'extrémité antérieure de l'age; en outre, cette disposition diminue les oscillations de l'age dans une charrue qui n'a pas d'avant-train, une araire. — La charrue Howard a donné très-peu de tirage, bien qu'exécutant un sillon de 15 à 16 centimètres de profondeur. Plusieurs spectateurs étaient disposés à croire qu'à la rigueur un seul cheval suffirait à la mener dans un terrain peu difficile.

La charrue Ranssome offre un *age*, non point d'une seule pièce, comme c'est l'ordinaire, mais formé de l'assemblage de deux lames de fer, accolées l'une à l'autre dans leur longueur, entre lesquelles est ménagée un espace qui reçoit le coutre, le grand couteau qui précède le soc. Cette disposition offre plus de solidité que n'en offre une seule pièce qu'il a fallu percer pour placer le coutre ainsi qu'un autre accessoire dont nous allons parler, ou, ce qui revient au même et offre plus d'avantages, on obtient la solidité suffisante avec un moindre poids de matière; on a une charrue plus légère.

L'accessoire en question est le *pelloir* ou *avant-soc*. C'est un très-petit soc avec un très-petit versoir, le tout attaché à une tige qui est portée par l'age; on allonge ou l'on rac-

courcit la tige à volonté. Le *pelloir* ou *avant-soc* marche, comme son nom l'indique, en avant du coutre et du grand soc et du grand versoir. Il a pour travail de lever et verser à gauche une très-petite tranche de gazon, que la large et profonde tranche de terre levée ensuite par le grand versoir viendra recouvrir en versant dans le sens opposé. C'est une manière préliminaire de tâter légèrement et d'attaquer le sol avant l'action décisive : cela contribue beaucoup à assurer la régularité d'un labeur. Le pelloir est adopté presque généralement en Angleterre et en Belgique ; c'est bien à tort qu'il est très-rarement employé en France : on évite ainsi les bavures qui déshonorent un sillon, et l'on prépare au coutre et au grand soc un terrain libre de ces mille ordures qui trop souvent s'attachent à eux, leur formant une enveloppe maudite dont le laboureur ne parvient à les débarrasser qu'en arrêtant l'attelage, en quittant les mancherons de la charrue et en perdant beaucoup de temps.

L'opinion des laboureurs français, et même celle de hauts personnages agronomes, et notamment de M. de Gasparin, s'est montré surtout favorable à une charrue de M. Bingham, fabriquée dans le haut Canada, et qui ressemble beaucoup aux charrues anglaises. Elle est très-fine et très-légère de forme ; les mancherons sont beaucoup plus longs qu'à l'ordinaire, ce qui rend la charrue plus facile à manier à cause de la longueur des bras du levier. — Les Américains ne tarderont pas à être en mécanique les professeurs de la vieille Europe.

En voyant la belle construction si soignée de ces charrues dont toutes les pièces sont en fer, ce qui leur donne à la fois plus de solidité et de légèreté, on se prend à regretter que notre législation sur les fers ne nous permette pas d'obtenir cette matière première à meilleur marché. Ce serait cependant là la base indispensable pour tout perfectionnement à introduire dans les instruments de l'agriculture.

Les charrues anglaises étaient pourvues d'un avant-train léger, qui le plus souvent ne s'emploie pas ; partout où le laboureur a quelque habileté, il préfère le supprimer, et les charrues fonctionnent le plus ordinairement comme araires.

Le concours de Trappes a de nouveau mis en relief avec la plus grande évidence les avantages de l'araire sur la charrue à avant-train. L'araire est plus économique dans sa construction, plus solide, et dépense moins de force pour la traction : on a calculé qu'en adoptant son usage, on pourrait supprimer dans nos fermes le tiers des animaux de travail. — C'est avec l'araire qu'on fait le meilleur labour, un labour irréprochable. — Malheureusement l'araire exige d'abord un constructeur habile, et ensuite un conducteur toujours attentif.

L'araire exige une construction savante, une harmonie parfaite dans toutes ses parties. Une charrue à avant-train, d'une construction défectueuse, marchera mal, mais elle marchera ; tandis qu'un araire dont l'age est trop long ou trop court, trop haut ou trop bas, dont le soc plonge ou se relève, n'ira pas l'espace de dix mètres sans qu'on soit obligé d'arrêter. Il en résulte que la charrue à avant-train peut être faite par le premier charron venu ; mais que pendant longtemps encore la construction des araires ne pourra être entreprise que dans les grandes fabriques.

L'araire n'exige pas de la part du conducteur plus de force, ainsi qu'on s'est plu quelquefois à le dire, car on voit, dans les fermes-écoles et dans les colonies d'enfants, l'araire conduite avec la plus grande facilité par des ouvriers de treize à quinze ans ; mais cet ouvrier doit être constamment attentif à sa besogne, et voilà ce qu'on aura peine à obtenir d'ouvriers qui auront débuté par la charrue à avant-train, derrière laquelle ils se sont habitués à marcher en flâneurs, rêvant à toute autre chose qu'au sillon qu'ils doivent tracer. L'araire s'introduit sans la moindre opposition dans les pays neufs, où il n'y a pas d'anciennes habitudes de paresse ou d'insouciance à vaincre. Les Américains, qui ne visaient qu'à bien faire, et qui avaient le choix entre les deux systèmes, n'ont pas hésité un moment pour adopter l'araire.

Pendant que les charrues manœuvraient sur un point de la propriété de M. Dailly, on conduisait vers un endroit plus éloigné la *faneuse* anglaise de M. Smith, qui est une vieille connaissance pour les curieux qui ont assisté il y a quelques années aux expériences faites sur les champs de l'Institut agronomique de Versailles. Elle a fonctionné cette fois aussi bien que je l'avais vu fonctionner souvent sous la conduite des élèves. Cette machine est inscrite dans le catalogue officiel de l'Exposition, sous le titre de machine à *faucher* le foin. Il faut se défier beaucoup des catalogues et du numérotage au palais de l'Industrie. Cette machine de M. Smith est un perfectionnement d'une machine inventée, dès 1816, par M. Robert Salmon de Woburn, dont *la Maison rustique* du dix-neuvième siècle a donné la description. C'était, dans le principe, une carcasse de cylindre armée de râteaux, et tournant autour de l'essieu des deux roues qui supportent l'appareil. Dans la *faneuse* de M. Smith, la charpente cylindrique qui porte les râteaux est divisée en deux parties de 1 mètre de long, qui ont chacune un mouvement indépendant. Une roue d'engrenage, placée contre le moyeu des roues, communique le mouvement de rotation aux deux cylindres. — Chaque cylindre a huit barres sur lesquelles sont fixés, à l'aide de ressorts, des râteaux qui ont cinq dents : ce qui fait en tout seize râteaux portant ensemble quatre-vingts dents. — Les ressorts cèdent lorsque le terrain présente des inégalités. — On peut régler à volonté la distance des dents par rapport à la terre. — Les moyeux communiquent à l'appareil un mouvement en sens contraire de celui des roues, de manière que les dents rasent le sol d'avant en arrière ; elles étendent et séparent les brins du fourrage, après les avoir vivement soulevés. — A Trappes, on a calculé qu'en moins de deux heures la machine ferait le même ouvrage qu'un homme en vingt-quatre heures. — Comme ordinairement l'on emploie à ce travail les bras plus faibles de femmes et d'enfants, on peut dire que la machine fait le travail de vingt faneuses. En Angleterre, il arrive souvent qu'au lieu de la conduire avec un seul cheval et au pas, on y attelle deux chevaux que l'on fait trotter en conduisant en postillon. — Elle coûte 420 francs.

Pour rassembler le foin après qu'il a été fané, les Anglais ont plusieurs appareils, parmi lesquels nous citerons le râteau à dents d'acier de M. Howard, qui semble le plus estimé par leur société centrale d'agriculture. Le râteau, supporté sur deux roues basses et traîné par un cheval, ressemble à un long peigne dont les dents ont une légère courbure. A l'aide d'une charnière et d'un quart de cercle, on peut modifier la manière de râtisser, faire agir les pointes plus verticalement, ou appuyer plus ou moins sur le terrain. La barre de traverse, sous les dents, est disposée de façon à suivre toutes les ondulations du terrain. La charpente est en fer forgé ; les dents sont mobiles et indépendantes. Cet instrument peut être livré à 212 francs. — Nous avons en France plusieurs inventions du même genre et depuis longtemps ; seulement elles ont peine à s'introduire dans la pratique.

A Trappes a fonctionné aussi une de nos vieilles connaissances, le *rouleau piocheur* de M. Guibal, ce lourd cylindre garni de fortes dents, ou, à vrai dire, de pioches, qui se creuse son chemin dans le sol avec une puissance incroyable. *L'Illustration* a donné le dessin, il y a plusieurs années, de sa *défonceuse*, qui portait l'idée primitive. Le rouleau Guibal menace décidément de détrôner la pioche ; et, ce qui est plus curieux encore, voici que la bêche elle-même, ce vieil instrument qui date probablement d'avant le déluge, et que nos peintres ne manquent jamais de placer dans les mains d'Abel, la bêche va céder le pas à la fourche.

En Angleterre, l'usage de la bêche tend chaque jour à disparaître : les fourches en acier l'ont remplacée partout. Elles ont l'avantage d'être fort légères, de pénétrer avec moins d'effort dans la terre, et de faire, dans les terrains compactes ou gazonnés, plus d'ouvrage que la bêche. La poignée a toujours un œil creusé dans le manche de l'outil, ce qui en rend le maniement plus facile. — Heureuse Angleterre, où le fabricant d'outils agricoles se procure le fer et l'acier à bon marché ! Nos cultivateurs devraient avoir pour refrain ordinaire, lorsqu'ils s'adressent à l'administration : « *Faites que nous ayons le fer à un prix raisonnable.* » C'est là un des principaux éléments de la question du progrès agricole.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Exposition universelle de l'industrie (1).

LES COLONIES FRANÇAISES.

Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter au *Moniteur de la Flotte* cette revue de l'Exposition des colonies françaises. C'est un sujet qui ne pouvait être mieux traité que par cette feuille spécialement consacrée à nos intérêts maritimes et coloniaux :

« Quand, en entrant dans la galerie-annexe par le côté le plus voisin du pont de la Concorde, on a traversé le tiers à peu près de cette belle avenue, surmontée d'un élégant dôme vitré, et qu'au milieu de mille machines, voitures, instruments, produits de toute nature, on a traversé tour à tour l'Angleterre, le Canada, la Guyane anglaise, l'Amérique, la Belgique, une partie de la France, après avoir dépassé la représentation monumentale de l'exploitation des mines d'Anzin, et avant d'arriver à la riche exhibition de notre Algérie, on se trouve tout d'un coup devant un charmant bazar dont les vitrines élégantes, les tables et les étagères disposées avec goût, et l'ornementation générale, à la fois simple et gracieuse, vous arrêtent et vous attirent.

« Arrêtons-nous donc ; nous voici au milieu de nos établissements d'outre-mer, en face du contingent de notre exposition coloniale ; c'est dans ces quelques mètres carrés que sont groupés les principaux produits de nos Antilles, de la Guyane, de la Réunion, du Sénégal, de l'Inde et de l'Océanie.

« Avant d'examiner les détails, donnons un coup d'œil à l'ensemble :

« Devant nous, au milieu de la galerie, s'avance, comme une sorte de promontoire, une grande et vaste table ovale, aux deux extrémités de laquelle s'élance un portique original formé par quatre énormes défenses d'éléphants. Ces défenses, envoyées par le Gabon, sont, disons-le tout de suite, une des curiosités de la galerie-annexe. Cette grande table est divisée en quantité de pupitres vitrés qui renferment du sucre de toutes les nuances et de toutes les colonies, du café, du chocolat, de la vanille, de l'indigo, de la gomme, de la casse, du savon, du caoutchouc, de la cire, des bijoux sénégalais, et enfin un premier aperçu de la variété des produits de nos établissements d'outre-mer ; au-dessus de ces casiers, qu'une inclinaison vers le sol permet de contempler à l'aise, et tout autour de la table, règne une double étagère.

« Là, mille flacons, bouteilles, bocaux de grandeurs et de formes différentes, vous présentent une foule de liqueurs coloniales extraites de la canne ou des fruits intertropicaux ; le tout est agréablement dominé par un massif rectangulaire, qui, s'élevant à la manière des terrasses italiennes, traverse la table dans le sens de sa longueur et l'arête de l'édifice ; à chacun des deux bouts du rectangle figurent deux divinités indiennes, l'une en bois doré, l'autre en marbre, et dont la figure ébahie, la pose originale, semblent refléter le sentiment qu'inspirerait le spectacle auquel ils assistent à leurs fervents disciples des bords de la rivière Gingy, de l'Arselar ou du Cavéry.

« Entre ces deux divinités, une singulière embarcation, avec son gréement et sa voilure rustique, nous donne une idée exacte, prise sur nature, des pirogues dans lesquelles les noirs de l'île de la Réunion vont faire la pêche à des distances assez grandes de la côte.

« Certes, ce premier reposoir de l'exposition coloniale exhibe une agréable collection de quelques-unes de nos richesses coloniales.

Ce n'est pas tout, cependant, et nous ne sommes qu'à la préface.

« A droite et à gauche de cet édifice principal, et séparées de lui par l'allee ouverte aux visiteurs, quatre grandes vitrines s'offrent de chaque côté à nos regards, précédées aux quatre coins de ce quadrilatère par quatre trophées d'armes de l'Inde, du Sénégal, de la Guyane, etc. Elles sont séparées entre elles : les deux de gauche par une gracieuse statue de l'impératrice Joséphine, due à l'habile ciseau de M. Du Bray, et celles de droite par un élégant bahut envoyé par l'île de la Réunion, sculpté par un artiste de la colonie et avec du bois de la colonie ; c'est là assurément un produit local, et il ne déparerait pas l'exhibition de Tahan.

« Dans les premières vitrines de gauche, nous apercevons une charmante collection de fruits coloniaux imités en cire avec une rare perfection, par M. Grimaud, de l'île de la Réunion, dans la seconde sont étendues avec beaucoup d'art des étoffes fabriquées dans quelques-unes de nos colonies, et au milieu desquelles on distingue de beaux *boubous* sénégalais, sortes de chlamydes tissées d'or et de soie qui enveloppent les guerriers noirs de la tête aux pieds.

« A droite, de nombreux échantillons de tabacs en carottes ou en cigares, un charmant coffret en bois de l'Inde, des manches de couteaux en dents d'éléphant, des étoffes, etc., meublent les deux grandes vitrines.

« Ces quatre vitrines (les deux de droite comme les deux de gauche) sont adossées à une autre partie du domaine colonial, qui correspond à l'espace placé sous l'espèce de balcon qui court, on le sait, des deux côtés de l'annexe, d'un bout à l'autre de l'édifice.

« Contournons donc la statue de l'impératrice Joséphine, et doublons le trophée qui sert de borne miliaire de ce côté ; nous retrouvons dans cette nouvelle enceinte la même disposition que dans la région que nous venons de quitter ; seulement l'élévation de cette partie de l'édifice est moins grande, puisqu'on y a prélevé le balcon dont nous parlions tout à l'heure.

« C'est donc comme dans une espèce d'*entre-pont* ou de *batterie* de navire, avec de véritables sabords, que nous entrons.

« A notre droite, adossée aux deux vitrines de l'allée du milieu et à la statue de l'impératrice Joséphine, une longue table nous présente une variété infinie de conserves de fruits de la Martinique et de la Guadeloupe, puis du coton de toutes nuances, puis des conserves encore, et au-dessus un élégant trophée composé exclusivement d'armes pacifiques et agricoles. On y voit, en effet, de magnifiques cannes à sucre ; les plus belles proviennent de la plus jeune de nos colonies, de Mayotte ; des cocos, des bambous, un métier à tisser du Sénégal, remarquable par sa simplicité ; des fils et filaments de toute nature, etc.

« Si nous nous retournons maintenant, nous trouvons de nouvelles richesses *en denrées coloniales :* la table qui nous fait face contient, en effet, du sucre, du café, des fruits conservés, un ingénieux modèle de la belle sucrerie du Gol (à la Réunion) ; puis de l'autre côté, et appuyées au mur, deux élégantes tentes nous offrent ces charmants pagaras, ces jolies petites futilités en paille, en grains ou en coquillages, puis un nouveau contingent de liquides coloniaux, tafias, aracks, vin de canne.

« A l'étage qui domine cette galerie, même répétition dans la disposition des lieux, et un assortiment des plus variés d'objets de toilette de l'Océanie, de curiosité de la Guyane, etc.

« Traversons maintenant l'édifice dans le sens de sa largeur, et, en passant de nouveau devant les deux plus belles défenses d'éléphant qu'il soit possible d'imaginer, nous retrouvons, dans une seconde *batterie* éclairée par deux véritables sabords (car nous sommes de nouveau ici sous le balcon, sous la *galerie* qui va d'un bout à l'autre de l'édifice en séparant sa hauteur en deux étages), une disposition analogue à celle que nous venons de quitter ; c'est-à-dire une grande table qui sépare l'espace en deux ; cette table réunit une collection fort curieuse des bois des colonies, collection à laquelle la Guyane n'a envoyé malheureusement qu'un faible et incomplet échantillon, elle dont les ressources, en pareille matière, sont si considérables.

« D'un côté de ce groupe, auquel les connaisseurs font de longues visites, nous trouvons adossé au buffet sculpté de l'île de la Réunion et aux vitrines qui l'entourent, un nouveau contingent de coton, de graines et d'écorces propres à la médecine ou à la teinture ; puis, de l'autre côté, deux tentes aussi élégantes que celles que nous avons visitées dans l'autre batterie nous présentent des poteries, des objets fondus par les jeunes Malgaches qu'élèvent nos missionnaires ; de superbes peaux, au milieu desquelles se fait remarquer une magnifique peau de singe à soie longue comme celle d'un griffon ; un énorme tronc d'arbre pétrifié, etc., etc.

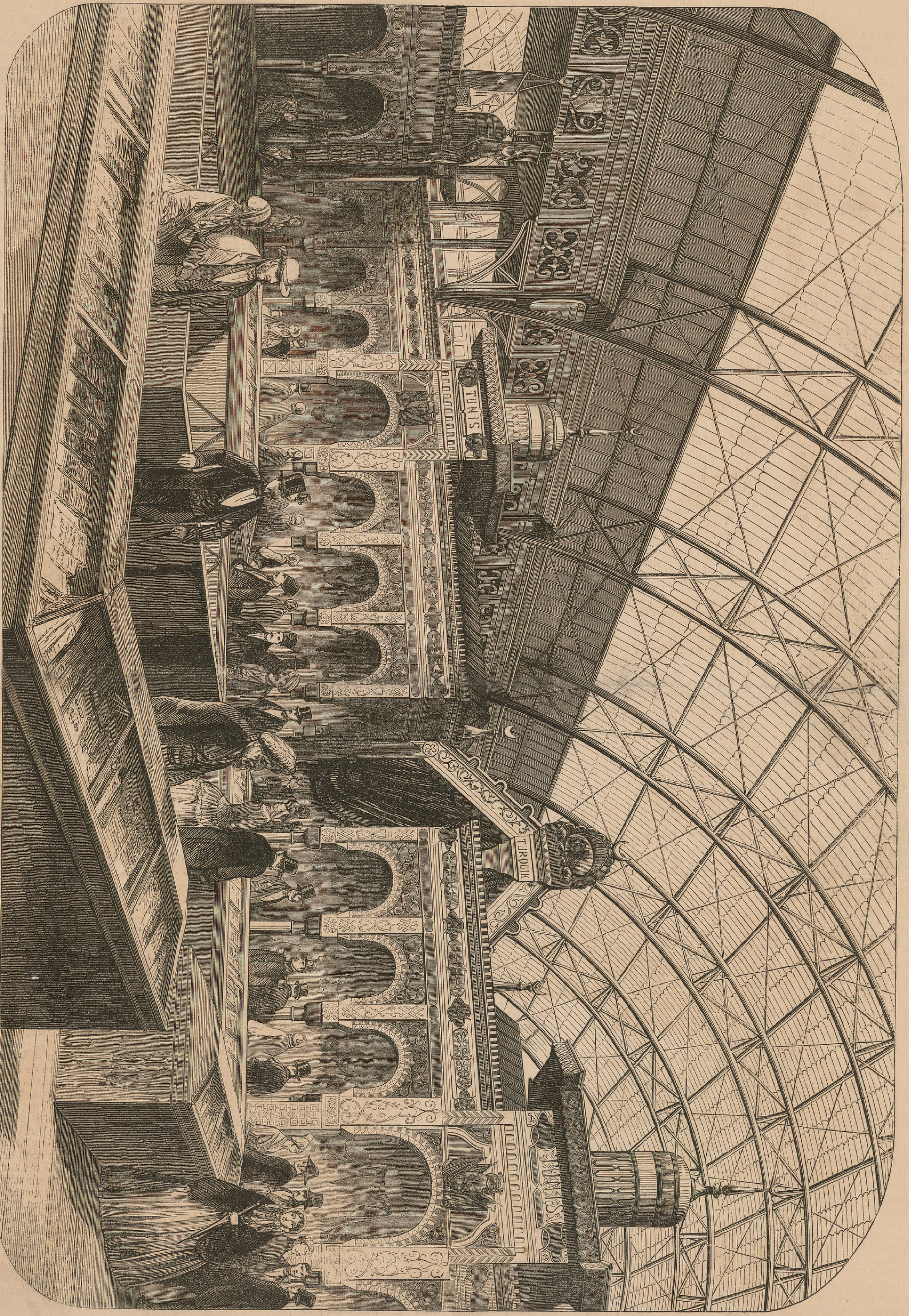
« Mais nous nous arrêtons. Cette énumération est déjà longue, et cependant elle est loin d'être complète : ce n'est, du reste, qu'une sorte d'introduction, car nous nous proposons de prendre une à une nos colonies, et nous commencerons par la Martinique dans l'un de nos prochains numéros.

« Mais, avant d'arriver à ces intéressants détails, jetons encore un dernier coup d'œil à l'ensemble ; et nous en tirerons, dès à présent, la conviction que les colons sont dignement représentés à l'Exposition universelle.

« Quand on songe à ce qu'il a dû falloir de soins, de persévérance, de prévoyance et de ténacité pour triompher des mille obstacles que devaient nécessairement rencontrer les

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648 et 649.

Exposition de l'industrie universelle. — Produits des colonies françaises.



Exposition de l'industrie universelle. — Les produits orientaux.

efforts faits en vue de réunir ces produits si variés, disséminés entre huit à dix colonies distantes toutes entre elles de la métropole de 1,500 à 3,000 lieues en moyenne; quand on réfléchit aux fertiles conséquences que les intérêts coloniaux et métropolitains peuvent retirer de cette exhibition qui mettra plus intimement en rapport les consommateurs et les producteurs, et fera mieux connaître les besoins et les ressources de chacun, on sent qu'un légitime tribut de félicitations et de reconnaissance est dû au département de la marine et aux administrations coloniales qui n'ont reculé devant aucune peine, devant aucun effort pour arriver à ce résultat. Il leur fait honneur à tous égards. Nos lecteurs s'en convaincront bientôt, s'ils veulent nous suivre dans l'examen de détail auquel nous nous livrerons prochainement. »

DENDRON aîné.

Exposition universelle de l'industrie.

TURQUIE. (*Voir la gravure p.* 105.)

Dans ce vaste musée consacré aux arts utiles et où l'industrie de tous les peuples policés étale ses richesses, la Turquie n'occupe, à la vérité, qu'une place bien modeste; mais ce n'est pas sans intérêt qu'on arrête un moment ses regards sur le petit kiosque où, à côté d'une foule d'objets de curiosité qui sont, pour ainsi dire, les reliques de son existence orientale, se trouvent exposés les produits de ses efforts dans un travail plus conforme aux usages et aux besoins de la civilisation. La nation turque n'a jamais été industrieuse par elle-même; mais, à son arrivée en Europe, elle tenait encore de son origine asiatique et de ses fréquents rapports avec les autres Orientaux quelques arts supérieurs à ceux qui commençaient à peine à naître parmi nous. De ce nombre étaient la fabrication des armes, le tissage des étoffes de soie, d'or ou d'argent, la composition des parfums et des essences, etc., produits pour lesquels nous avons été longtemps ses tributaires. C'était aux Mongols, aux Persans, aux Arabes et aux Grecs que les Turcs étaient redevables de cette supériorité qui a duré jusqu'à l'époque où, l'Occident cessant d'être barbare, les arts y ont atteint tout à coup une perfection inconnue en Asie. Depuis lors, la Turquie a vu changer la balance du commerce au détriment de sa richesse et de son industrie, lesquelles n'ont pas tardé de suivre comme tout le reste le déclin de l'empire. Les grandes manufactures qui fournissaient autrefois des étoffes de luxe au négoce que Venise et Gênes faisaient avec le Levant, n'y subsistent plus que de nom. La fabrication des armes blanches y est encore assez étendue, grâce aux besoins de la guerre; mais la plupart des métiers indispensables à la vie ne s'y exercent plus qu'à domicile, comme chez les peuples les moins avancés en civilisation. Quand on parcourt la Turquie, l'œil est frappé de voir partout les ravages du temps, sans y apercevoir aucune trace de sa main réparatrice. Tandis que, dans le reste de l'Europe, tout change, tout se renouvelle, tout se relève sans cesse de ses ruines, ce pays seul semble condamné à une décadence irréparable. Ses monuments délabrés tombent pierre par pierre, et l'herbe pousse sur leurs décombres comme sur les tombeaux. Les broussailles y disputent partout la terre à la culture, et hérissent d'obstacles les voies que le travail n'a plus la force de frayer; l'homme lui-même n'y subsiste que des débris de l'héritage amassé par ses pères et dont il consume les restes sans songer au lendemain. Sa maison, ses meubles, ses vêtements, ses ustensiles portent l'empreinte de la vétusté, et témoignent d'un luxe déchu qui fait encore plus ressortir sa misère actuelle.

L'inertie de ce peuple, mais surtout l'insensibilité des besoins sociaux qui étouffe chez lui toute industrie, le retiendront longtemps encore plongé dans cet état beaucoup plus voisin de la barbarie que de la civilisation. Quoique amis des plaisirs sensuels, les Turcs n'ont aucune idée de ce que nous appelons le confortable. Leur intérieur est dénué de toute espèce de commodités. Ils n'ont d'autres meubles que des divans, des tapis et des nattes. Point de cheminées, point de lits, point d'armoires, quelques ustensiles de cuivre et de fer battu composent toute leur batterie de cuisine et toute leur vaisselle; un grand vase de métal rempli de braise leur tient lieu de poêle. Un plateau de bois leur sert de table. Le divan fait l'office de siége pendant la journée, et de lit pour la nuit. Ils changent rarement de vêtement, et les portent jusqu'à ce qu'ils soient en lambeaux, sans jamais songer à les raccommoder ni à les épousseter. Avec de telles habitudes, on conçoit que la plupart des métiers usuels soient encore chez eux dans leur enfance. Le travail des métaux, et surtout celui du fer, est excessivement grossier en Turquie. Si l'on en excepte la fabrication des armes, d'ailleurs fort inférieure à ce qu'elle était autrefois, toute la quincaillerie est de la dernière qualité et ne peut lutter avec celle d'Europe, ni pour le prix, ni pour la façon. Les ferblantiers, *deukmedji*, abondent, à la vérité, dans toutes les villes, mais ne savent faire que des ouvrages fort simples. Les chaudronniers, *bakerdji*, surtout ceux de Choumla et de Bosnaseraï, y seraient assez habiles dans la fabrication des ustensiles de cuisine et notamment des *mangals* (brasier) en cuivre ou en fer battu, sans le défaut de la matière première. Il est inutile de parler des serruriers, *tchilinguier*, très-peu instruits dans leur métier; mais l'art du coutelier et de l'armurier est, au contraire, porté très-loin en Turquie. On y fabrique des couteaux d'excellentes qualités, de la grandeur de nos couteaux de table, damassés sur la tranche et à manche d'os orné de grenat ou de verroteries enchâssés, des *handjars*, espèce de coutelas, et des sabres damassés de toute forme, *schamlianke*. Ceux de Niaousta rivalisent avec les célèbres cimeterres de Damas. Mostar, Fotcha et Trawnik sont des villes renommées pour la fabrication de ces armes, qui paraissent en général mieux trempées et beaucoup plus à l'épreuve de la rouille que les nôtres.

La charpente, la menuiserie et l'ébénisterie sont également restées des arts très-bornés en Turquie. Le menuisier musulman, *doghramadji*, en grec *leptourgos*, n'use guère d'autres instruments que du rabot, du marteau et de la scie à main, avec lesquels il construit de petites tables basses, *sofra*, des boîtes et des tablettes grossières. La tabletterie ornée y vient des Etats autrichiens. La sellerie et la marroquinerie, dont on peut voir à l'Exposition quelques échantillons fabriqués à Skodra (Scutari de Roumélie) et à Beikos, n'ont conservé de leur ancien luxe que le goût des ornements. L'*iskemlé* ou selle turque, assez différente de la selle arabe à laquelle elle ne ressemble que par la hauteur du troussequin, *ounkach*, et ses vastes étriers quadrangulaires de fer battu, *uzengui*, est ordinairement couverte d'un *ocha* ou caparaçon de drap brodé en or, en soie ou en laine, ayant deux capuchons pour les parties proéminentes de l'arçon. Le meilleures sont rembourrées en poil de chameau et munies de coussins, *ketche*, pour ne pas blesser les chevaux. Les *saradgis*, selliers turcs, fort adroits dans leur genre, sont presque tous musulmans. Néanmoins on cite parmi les plus habiles les *Zinzares* (Valaques ottomans) de Kalarites.

Les tailleurs indigènes se divisent en deux classes : ce sont les *abadgis*, c'est-à-dire ceux qui travaillent l'*aba* ou la bure et le drap grossier qui servent à vêtir les paysans, et les *terzi* ou tailleurs élégants, déplacés aujourd'hui par les ouvriers allemands, que les Turcs appellent pour cette raison *maistor-schnider*, et qui sont plus au fait de la coupe européenne. Il y a néanmoins beaucoup d'endroits où l'on confectionne en grand des habits à la turque, comme Bach-Keuiu dans les Balkans, et Islivné, célèbre pour sa fabrique de *gouniatz*, espèces de capes d'hiver. Les cordonniers indigènes, divisés eux-mêmes en deux classes : les *opantchar*, qui fabriquent l'*opanke* ou sandale des paysans, et les *papoudji*, *achèzmedji*, qui font les pantoufles et les bottes à la turque, le cèdent également aujourd'hui aux cordonniers européens, qui fournissent les souliers lacés (*qondoura*) pour l'armée régulière.

Dans presque toute la Turquie, ce sont les femmes qui sont chargées de filer le chanvre, la laine ou le coton, et même de tisser l'aba, la toile et le drap grossier qui servent au vêtement du menu peuple. Elles font usage, pour la première opération, d'un rouet très-simple (*tchekrek*), composé d'une roue verticale sur un petit axe, et mu par une petite manivelle. Leur métier à tisser, en turc *tergiah*, en bulgare *Razboï*, en grec *ergaleon*, est vertical et se compose d'une trame de fil de lin sur la longueur et de fil de coton pour la largeur qui forme le *bez* ou la toile ordinaire. Les femmes turques ou slaves tissent également certaines étoffes de soie ou de coton pour les *anteria*, les *latitza*, et diverses autres pièces de leur habillement. On trouve cette industrie à Gallipoli, à Salonique, à Philippopoli, à Sères et à Larisse. Le linge de coton à tissu pluché, la *phlocotis* des Grecs, dont on voit à l'Exposition quelques échantillons, se fait surtout en Thessalie. A Sophie on fabrique ainsi des espèces de mérinos, de l'organtine grossière et de la gaze.

Les Turcs ont essayé depuis quelques années d'ériger de grandes manufactures à l'instar de celles d'Europe ; mais ces essais, dus en partie aux idées de réforme, ont eu jusqu'à présent peu de succès. De toutes les industries, celles qui tiennent à l'art militaire ont mieux réussi que les autres, à cause des soins et des sacrifices constants du gouvernement, jaloux de mettre à cet égard son armée sur le même pied que les grandes puissances. Néanmoins on ne peut encore citer que la fonderie de canons de Top-hané, établie déjà depuis plus de 80 ans, et les fabriques de poudre de Saint-Stephano et d'Azatli, dont le produit est assez considérable pour fournir en temps de guerre à tous les besoins de l'armée ottomane. Quant à la fabrique d'armes à feu de Dolma-Bagh tché, construite à grands frais par le sultan Mahmoud, quoiqu'elle ait été composée en commençant d'ouvriers européens français et italiens, qui y ont enseigné aux Turcs tous les procédés de leur métier, elle n'a jamais pu produire un fusil passable, et presque tout le travail s'y borne à la réparation des armes, pour lesquelles le gouvernement ottoman est encore obligé d'avoir recours à la Belgique et à l'Autriche.

Une des manufactures les plus considérables dues à la prévoyance du sultan Mahmoud est celle d'Eyoub, employée à la fabrication des *fess*, qui forment, comme on sait, la coiffure de tous les sujets musulmans de l'Empire, et même du plus grand nombre de rayas grecs de la basse classe. Cette manufacture fut fondée en 1834 pour la somme de 2 millions de piastres. La direction en est confiée à des banquiers et à des commerçants arméniens, qui en sont les principaux actionnaires. Elle tire ses laines de la Roumélie et de l'Anatolie, et produit annuellement 36,000 douzaines de fess pour les besoins de l'armée. Une petite partie seulement est mise en vente dans le grand bazar. Ces produits ne peuvent rivaliser avec ceux du même genre qu'a exposé Tunis. La laine en est grossière et le tissu peu serré, mais ils se livrent à assez bas prix. On ne parlera ici que pour mémoire des deux fabriques de faïence de Scutari et de Tchiboukli, dont la dernière est la propriété particulière d'Ahmed-Fethi-Pacha, un des gendres du sultan. Les produits en sont passables, mais d'un prix si élevé qu'ils ne pourraient trouver cours qu'en se vendant à perte. La verrerie, appartenant aujourd'hui à Méhémed-Ali, ancien capitan-pacha, autre gendre du sultan, également dirigée par des Arméniens, a ruiné ses premiers actionnaires, et est sur le point de se fermer faute de pouvoir faire ses frais.

La fabrication des étoffes de soie, autrefois célèbre dans l'empire grec, et que les chevaliers normands transportèrent de ce pays en Europe vers la fin du douzième siècle, est aujourd'hui bien déchue de l'état florissant où elle se trouvait il y a deux cents ans. Les fabriques de soie de Constantinople, de Scutari, de Tarnowo en Europe, de Brousse, de Damas et d'Alep en Asie, ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient alors. Il ne reste plus à Constantinople que 350 métiers, de 3,000 qu'elle possédait encore il y a un siècle. On n'en trouve que 300 à Scutari. Brousse est tombée de 2,000 à 500, et ceux de Tarnowo sont réduits à 200 environ. Les échantillons de ce genre d'industrie qui figurent à l'Exposition appartiennent presque tous à la manufacture impériale d'Erekié, située dans la baie de Nicomédie. Cet établissement, dû aux soins de l'ex-ministre de la guerre Riza-Pacha, est également sous la surveillance et la direction d'actionnaires arméniens. Le personnel, pris parmi des machinistes et des ouvriers autrichiens, se compose en majeure partie d'ouvrières viennoises. Les étoffes de soie et mi-partie soie qu'il produit, quoique assez belles, ne peuvent se livrer au commerce que de 30 à 50 pour 100 au-dessus des prix de la fabrique lyonnaise. Néanmoins, comme il fournit aux besoins immédiats du sérail, le sultan l'entoure d'une faveur particulière. Ses produits ne se distinguent d'ailleurs par aucune qualité intrinsèque de matière première ni de tissage ; mais on peut même, en les comparant aux nôtres, admirer l'art des dessins et le goût avec lequel les couleurs y sont nuancées. Il est à remarquer que, dans les étoffes lévantines, l'effet général n'est jamais sacrifié aux ornements, et ces ornements eux-mêmes y sont presque toujours dans un rapport parfait avec l'usage qu'on doit en faire. Les étoffes destinées à être tortillées sont ordinairement rayées et nuancées, de façon à présenter sous toutes leurs faces le travail particulier qui les caractérise. Dans celles qui doivent tomber en plis plus ou moins larges, la disposition et la dimension des dessins sont habilement proportionnées aux reflets ou aux *cassures* que comportent leur lustre et leur solidité. Il faut également observer que les Orientaux visent moins que nous à l'éclat des couleurs et à la symétrie. Ils ont l'art *d'éteindre* en quelque sorte les premières pour ne pas écraser la beauté elle-même sous une parure trop voyante, et d'éviter que son vêtement ait l'air d'une tapisserie. Nos habiles ouvriers de Lyon, d'ailleurs si supérieurs pour les procédés, n'ont pas toujours ce goût indispensable et auquel la richesse des inventions ne saurait suppléer.

Constantinople a également envoyé quelques échantillons d'étoffes imprimées en coton ou calicot, en mousseline, en organtine et en soie, où des qualités analogues pourraient donner lieu aux mêmes réflexions. Les principales manufactures de ce genre sont à Saloniques, à Sères, à Istib, à Philippopoli, à Andrinople et à Brousse en Asie. Les imprimeurs sur coton du quartier byzantin de Koum-Kapi ont beaucoup diminué de nombre, et sont aujourd'hui dépassés par la fabrique de Scutari d'Asie. Toutes ces étoffes paraissent fanées et pauvres de dessin à un œil européen. Elles sont en grande partie rayées, disposition qui s'accorde le mieux avec le costume oriental. Les mouchoirs de gaze bleue, incarnat ou orange, avec des bandes imprimées en or ou en argent, se fabriquent à Sères et à Philippopoli. Les Grecs et les Bulgares de la Macédoine exercent surtout cette industrie.

Les gazes de soie de Smyrne et d'Amazia l'emportent, à mon avis, sur tous les produits du même genre, par la légèreté et l'assortiment des couleurs. Ces mouchoirs, ces écharpes, ces tuniques diaphanes, destinées à rehausser la beauté du corps plutôt qu'à la voiler, me paraissent infiniment supérieurs à nos mousselines brodées et à nos dentelles, si chères, si compliquées, si peu naturelles. Ces frêles étoffes ont une transparence et des reflets irisés où le travail de l'homme s'efface. Elles semblent tissues par une industrie à la fois plus simple et plus parfaite, et colorées par un rayon de soleil à travers quelques gouttes de rosée, comme la toile de certains insectes. Elles sont faites en un mot pour servir à la parure, sans être une parure elle-même. C'est là le secret de ce goût raffiné de l'Orient que notre étalage recherché, symétrique, et, s'il faut tout dire, un peu gothique de broderies, est bien loin d'égaler.

Ce n'est pas que la broderie ne soit du goût des femmes turques ainsi que des nôtres. Elle fait au contraire une de leurs principales occupations dans ce qu'on appelle l'oisiveté du harem. Ces broderies, en turc *nahach*, en grec *kentéma*, se font en or et en soie de couleur, et souvent des deux côtés, sur des étoffes de soie, d'organtine ou de gaze. Il ne faudrait pas juger de leur mérite par le petit assortiment qu'offre l'Exposition, et qui est très-médiocre. Les meilleures brodeuses sont des Grecques de Constantinople. Cet ornement, banni du costume extérieur des femmes qui est toujours fort simple, est en revanche répandu à profusion sur la chemise, *gueumlek*, les fichus, *mahramé* et les autres vêtements légers qui servent dans le déshabillé du harem. Quant à la broderie en cordonnet de soie, en or et en argent, sur drap ou sur velours, qui orne les habits d'hommes, il y a en ce genre, en Turquie, des artisans très-habiles, et l'on peut en voir de superbes échantillons derrière les vitrines du kiosque turc de l'Exposition. Ce métier occupe de nombreux ouvriers dans tous les bazars. Les broderies les plus estimées viennent de Janina. Elles se distinguent, comme les dessins imprimés, par le choix et la variété des ornements, qui sont beaucoup mieux appropriés que les nôtres à leur destination. Ce ne sont point ces éternelles chamarrures de guirlandes de chênes, d'olivier ou de laurier, avec lesquelles nous prétendons caractériser le rang ou le grade. Point de ces attributs civils ou guerriers qui font de notre broderie une sorte de sculpture emblématique aussi lourde que disgracieuse. Le principal but de la broderie dans tout l'Orient est de galonner les vêtements en marquant toutes leurs pièces accessoires par des bordures ou des enroulements qui arrêtent l'œil sur sa disposition extérieure. La passementerie de soie, telle que celle des cordonnets, *gaïtan*, des festons, *chirip*, et des boutons, *duymé*, se fabrique surtout à Scutari d'Albanie, celle de coton à Guylan et à Sophia. Les *sermakech*, ou cordonnets de fil d'or, ne se font qu'à Janina et à Scutari. Ces ouvrages de passementerie remplacent avantageu-

sement, dans la toilette des femmes, les rubans et les pompons de nos dames d'Europe qui ne sont que de véritables hors-d'œuvre, comme toutes les fanfreluches de la mode.

Venons aux tapis, *kilim*, dont il existe encore dans l'empire ottoman des fabriques assez considérables. Ils se font à la main et sur une trame tendue verticalement, comme ceux des Gobelins. C'est du reste tout ce qu'ils ont de commun avec ces derniers; car, si la perfection du tissu est incomparablement supérieure dans notre belle tapisserie, le goût en est souvent fort équivoque et ne saurait être comparé à la simplicité orientale. Ces tapis ont néanmoins beaucoup perdu de leur ancienne renommée, et ceux de Perse ont été en tout temps beaucoup plus estimés. Nous ne parlerons que pour mémoire des échantillons de ce genre d'industrie qu'ont fourni à l'Exposition les eyalets de Nisch, de Selanick et même de Jérusalem. Néanmoins, malgré leur médiocrité, on y peut remarquer le même goût d'ornementation que dans les autres étoffes, goût que nous aurions tort de dédaigner, car il tient de beaucoup plus près qu'on ne pense aux véritables conditions de l'art. On ne voit point en effet dans les tapis orientaux de ces profils d'objets qui conviennent tout au plus aux stores ou aux tapisseries verticales. Point de relief marqué dans les encadrements. Rien qui offusque l'œil en cherchant à le tromper par la saillie et la reproduction d'objets hors de leur place. Tous leurs ornements semblent faits pour couvrir une surface plane, et sont conformes à leur destination, qui est d'être foulés au pied. On y observe, à la vérité, bien des défauts de contexture ou de symétrie, mais qui ne nuisent en rien à l'effet général. Les couleurs en sont fort belles, quoique sans éclat, surtout le rouge, le violet et le vert. Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est qu'ils sont l'ouvrage de femmes entièrement ignorantes de l'art du dessin. Ceux qui sortent des ateliers de Charkeuiu (Pirot), en Mœsie, sont fabriqués par de jeunes filles bulgares, qui ne gagnent à ce travail qu'une vingtaine de piastres (environ 5 francs) par mois.

La fabrication du drap a longtemps été, en Turquie, une industrie privée, avant que le gouvernement eût fondé les trois manufactures de Tarnowo, dans la Roumélie, d'Ismit, dans l'Anatolie, et celle de Constantinople, dont les intérêts sont confondus avec la fabrique de fess d'Eyoub. Les paysans fabriquent encore le drap grossier, *aba*, en Bulgare, *soukno*, dont ils se couvrent, et qui n'est qu'une espèce de bure. Parmi les draps les plus connus dus à l'industrie privée, on cite le chadak, drap noir. Le drap jaune, appelé *tiftikaba*, et l'aba bleu foncé, de Balakes, en Asie Mineure. Les couvertures de laine à long poil se fabriquent à Iamboli, à Roustchouk, à Silistrie, à Seraïewo. Ces dernières sont les plus estimées à cause de leur bonté et de leur bon marché. Quant aux grandes manufactures impériales d'Ismit, de Tarnowo et de Constantinople, elles n'obtiennent, jusqu'ici, que des produits médiocres. Celle de Constantinople, fondée en 1844, est chargée de fournir des draps bleus et marrons pour les uniformes de l'armée de terre et de la marine. Les prix y sont encore de 40 p. 100 plus élevés que ceux des draps de fabrique européenne (de 40 à 70 piastres le *pik*). La manufacture d'Ismit, qui a envoyé le plus d'échantillons à l'Exposition, a été établie en 1845, pour Riza-Pacha. Elle est pourvue de machines à vapeur anglaises, et produit d'assez beaux draps, mais plus chers de 60 p. 100 que les draps d'importation de même qualité. Son directeur est arménien; ses machinistes et la plupart de ses ouvriers sont anglais. Les frais de son installation se sont élevés à plus de 25 millions de piastres; le haut prix de la main-d'œuvre et l'entretien coûteux de ses machines l'empêche de soutenir la concurrence avec celles de l'Europe.

Parmi les autres genres de tissus particuliers à la Turquie et dont quelques échantillons figurent à l'Exposition, citons ici les chaussettes de laine blanche ou bigarrée de Trikala en Thessalie, les étoffes de coton rayés du Kurdistan (Manussa), estimées pour leur souplesse et leur solidité; le linge de toile mi-partie fil et coton de Skodra et de Monastir, d'un travail assez grossier, mais remarquable par une espèce de bordure d'or et d'argent, suivant le goût oriental.

Il est à regretter qu'on n'ait pas songé à faire figurer parmi les produits vraiment originaux de fabrication indigène un assortiment complet de tissus en crin de cheval (*tchoval*). C'est une industrie très-répandue dans tout l'empire ottoman, où cette étoffe de crin est d'autant plus recherchée pour certains usages, qu'elle est excessivement solide, et, à ce qu'on assure, à l'abri de la contagion pestilentielle. Les grands sacs dans lesquels on serre et on transporte les grains; les sacoches simples, *tjavta*, ou doubles, *heibé*, les sacs à orge, les musettes, quelques tapis communs, d'excellentes cordes à puits, des têtières, des entraves et des couvertures de chevaux sont façonnés avec cette matière.

Citons enfin parmi les industries secondaires dont les produits abondent à l'Exposition, la plus importante du moins pour les Turcs, qui est celle des fabricants de pipes : les *louladjiler*, sont les artisans qui travaillent les fourneaux de pipes, *loulé*, en terre rouge et en forme de calice plus ou moins évasé, aplati par le bas, et ornés de ciselures faites au burin ou au couteau. Les plus riches sont dorés par les procédés ordinaires. Les meilleures *loulés* se fabriquent à Nisch, à Sofia, à Roustchouk, à Andrinople, et surtout à Loulé-Bourgass (Bourgas-la-Pipe). Les fabricants de tuyaux, *tchiboukdjiler*, prennent leurs bois dans des pépinières exprès où l'on cultive de jeunes cerisiers et surtout le prunier d'Alep, dont on force les branches à croître dans des tubes artificiels de manière à produire des *tchibouks* d'un calibre parfait. On en fait également en bois de coudrier, de jasmin et de coignassier. Le bouquin de la pipe, *kehribar*, tire son nom de l'ambre jaune qui en fait la principale matière; quelques-uns sont d'un prix fort élevé. Quant au *narquiler*, on en connaît suffisamment la disposition. Les plus élégants et les plus ornés viennent de Perse.

Mais en voilà peut-être trop sur un sujet aussi mince, et qui n'est pas même mentionné dans le catalogue officiel de l'Exposition. Que conclure de tout ce qui précède? Que si les Turcs sont encore fort loin de prendre rang parmi les peuples où la science vient en aide aux arts de la main et concourt avec les besoins sans cesse renaissants de la vie polissée à les pousser à leur perfection, ces derniers enfants de l'islamisme dont le flot est venu expirer aux portes de l'Europe gardent, du moins dans leur *industrie*, quelques traces du génie oriental auquel nous devons la création de tous les arts, et que la nôtre pourrait utilement consulter dans plus d'un cas pour remonter à la source de ce vrai goût sans lequel le luxe n'est rien.

J. Laprade.

Les repiqueuses.

ÉTUDE SUR L'ART DE SE PEINDRE LE VISAGE.

(Suite. — Voir le précédent numéro.)

Il est donc permis de tenter de grandes conversions, mais on ne peut, sans excès de naïveté, sermonner sur un travers.

Ainsi, qu'on ne compte point sur un sermon : j'écris ces lignes, simplement parce que j'ai pris en grande pitié toutes ces pauvres femmes qui tiennent absolument à se tatouer, à *repiquer*. comme l'on dit, — je ne les en blâme pas, — même je leur en sais gré, ce qu'elles font, c'est pour nous plaire, — mais qui *repiquent*, là est le mal, avec une maladresse inpardonnable et se font des visages vraiment affligeants : je veux leur donner le moyen de repiquer mieux.

Je m'intéresse également aux *commençantes*, à celles qui ont l'intention, — qui voudraient bien, — qui ne savent pas, qui tâtonnent, qui n'osent pas demander, enfin qui sont dans un embarras comique, dont toute bonne âme doit avoir pitié.

Je veux aussi éclairer la province.

Je vais donc donner en détails précis et *pratiques* le secret de la peinture du visage, les substances, les instruments, les procédés, l'art, les *manieres* différentes, — toute la boîte, — la beauté en une leçon.

Somme toute, je crois accomplir une œuvre utile, *combler une lacune :* Ovide avait écrit sur le sujet qui nous occupe un poëme, *les Cosmétiques*, dont il était très-fier, et qu'il classait immédiatement après *l'Art d'aimer*. Il nous reste à peine quelques vers de ce petit livre : mais ces fragments suffisent à prouver que le poëte ne jugea pas indigne de sa muse un exposé minutieux et patient de cette bien intéressante pratique.

Plus tard Ambroise Paré, d'après Cléopâtre, d'après Aetius, donna quelques bons conseils « aux dames qui veulent ne pas paraître trop dégoustantes à leurs maris. »

Aujourd'hui les femmes sont abandonnées aux conseils d'un parfumeur ignorant et *mal assorti*, d'un coiffeur stupide, ou, pis encore, aux hasards de leur inexpérience : cela est déplorable.

Je vois autour d'elles des médecins variés pour des maladies qu'elles n'ont pas, des professeurs de toutes sortes pour des arts qui les préoccupent peu, et pas un médecin, pas un professeur de beauté.

Cet office, exercé avec goût et discrétion, serait fort utile et aussi fort lucratif. Je saisis cette occasion de le recommander aux artistes dans l'embarras.

En attendant, je dédie ce traité à ma cousine, qui se fait des sourcils, à la mode sans doute, mais complétement absurdes; je le lui ai dit.

Je réserve aussi une part de ma dédicace à Mme ***, femme ravissante, mais visiblement sur le retour, à qui j'ai promis des conseils : elle me lira passionnément, ne s'en vantera point, et à l'avenir, je l'espère, choisira mieux son blanc et fondra ses teintes.

II.

On croit généralement que les *fort honnestes dames*, comme dirait Brantôme, sont les seules qui travestissent ainsi leur visage : c'est une erreur; regardez-bien, au besoin attachez-vous, comme un chimiste sagace, à interroger les trois indices caractéristiques : *species*, *odor*, *sapor*, vous n'aurez pas besoin d'aller jusqu'à l'emploi des réactifs pour être bien sûr qu'au bal toutes les femmes, comme nous le disions plus haut, ajoutent à la somme de beauté, qui leur appartient légitimement, quelques fonds secrets.

Chacune a son système particulier; on distingue toutefois deux grandes divisions :

La fantaisie et *l'école du bon sens.*

La repiqueuse fantaisiste est celle qui juge trop bourgeois de ressembler à sa mère, à sa grand'mère, à toutes ses aïeules, voire même à Eve : la nature lui semble commune, vulgaire, plate et ganache; elle croit voir une vieille mode : elle trouve le Créateur trop mou, trop léché, trop fini. Elle a changé tout cela; elle fait *lâché*, elle *tape* à la moderne; en un mot, le bon Dieu est classique, elle est coloriste.

La repiqueuse de l'école du bon sens a moins d'imagination, elle *fait vrai.*

Jeune, elle repique avec plus ou moins de goût, d'après les bons modèles, d'après la nature, d'après son portrait, s'il est vraisemblable et flatté.

Vieille, elle se contente de faire des repeints aux endroits effacés, de boucher les craquelures, de remettre les glacis disparus : c'est de la restauration toute pure.

Prenons un exemple : la repiqueuse classique aime en général à estomper doucement sous chacun de ses yeux une teinte légèrement bleuâtre, qui donne à supposer des passions méridionales ou de voluptueuses langueurs.

La fantaisiste pousse bravement sous son œil une teinte large, plate, d'un noir dur, charbonneux, invraisemblable, qui doit donner un caractère tout particulier à son regard.

L'école du bon sens se fait des sourcils arqués, fins, brillants, surtout hauts : des sourcils-impératrice, comme on dit aujourd'hui.

La fantaisiste les ferait ternes, épais et retroussés comme la moustache d'un Sarrasin, si elle croyait ainsi donner à sa physionomie une étrange et saisissante grâce.

C'est la fantaisiste qui a introduit dans nos mœurs les arcanes de la coquetterie africaine.

C'est elle qui trace sur le bord des paupières ces lignes sombres qui doivent rehausser l'éclat de son regard : c'est elle qui croit agrandir ses yeux en prolongeant cette trace noire, comme on sait,

Toute cette imitation, disons-le bien vite, est fort mal comprise en principe et fort maladroite dans l'exécution. Il y a sur ce chapitre toute une éducation à faire : nous nous appesantirons sur ce point, qui est important; car ce qui intéresse, ce qui préoccupe surtout la fantaisiste, c'est l'œil, c'est le regard; là est son étude, son travail principal. Son désespoir est de ne pouvoir agir directement sur l'œil même : son rêve serait de le teindre et de le pailleter.

Sterne dit quelque part que chacun a son dada : le dada de la fantaisiste serait de porter l'œil noir mozambique ou bleu de Prusse, et surtout d'allumer dans son regard un feu de charbon de terre.

En résumé, tandis que l'école du bon sens tente d'imiter servilement la nature, fait de la peinture hollandaise et rêve la beauté toute simple, la fantaisiste, moins terre à terre, lance des touches inattendues; le ton local, dont elle fait peu de cas, lui sert quelquefois de point de départ, mais elle le modifie d'une façon insensée et arrive à des tons inconnus, à des teintes folles, à des reflets qu'on ne trouve que dans les ballades..

Il est bien entendu qu'elles ne s'abandonnent pas tout d'abord à cet excès : leurs premières tentatives sont timides; mais, vous le savez, quand une bête féroce a trempé sa langue dans le sang... cela gagne comme une démangeaison; bien souvent les teintes, douces d'abord, deviennent hardies, puis irritées, puis nerveuses, puis désespérées; un pas de plus, c'est de l'aliénation mentale — ou du génie, monstre ou prodige, car la témérité devient exorbitante à ce point qu'un moment parfois on se prend à douter, comme lorsqu'on entend la musique de M. Berlioz. L'esprit est saisi d'une sorte de vertige, et l'on se demande si, par impossible, Gluck ne serait pas insipide. On a une velléité vague et passagère, mais une velléité de trouver le bon Dieu un peu ancien.

Ce sont généralement des couleurs très-amusantes : quelquefois le visage est entièrement blanc, blanc d'argent, blanc bleuâtre, blanc à en être vert, ou bien blanc « comme un cierge, comme la neige vierge, comme la cime de l'Himalaya. »

Celles qui pratiquent cette nuance sont dites, selon le caractère de leur blanc, soit *neigeuses*, soit *petites lunes.*

Certaine, l'an dernier, était fort célèbre : tous les vendredis, elle se levait, vers neuf heures et demie, comme l'astre du soir, aux secondes loges de l'Opéra, et venait assez convenablement compléter le pittoresque des constellations locales.

Cette espèce est plus rare, et du reste de meilleure compagnie que celle dite *algérienne*. Je veux parler des visages aux couleurs vives et bariolées, aux effets africains, aux prétentions des Mille et une nuits.

Parmi les plus osées, on cite Mme de R., Mme K., Mme C., mais surtout une Mme ***, quelque peu douteuse, je le veux bien, pourtant reçue même dans le monde officiel.

Celle-ci est la plus coupable de toutes : elle a une fille de dix-huit ans, qui, bien débarbouillée, serait ravissante, et qu'elle n'a pas honte de *pocher* à son image.

Vous rappelez-vous le Salon de 1848, cette exposition *égalitaire*, où tous les tableaux furent admis indistinctement sans examen du jury? Avez-vous gardé le souvenir du *Rachat de la captive*, ou de la *Vierge à l'éventail?* Ces grotesques horreurs peuvent à peine donner une idée des deux visages que cette mère fantaisiste a le courage de promener aux Italiens, à l'Opéra, à l'hôtel de ville, que sais-je? partout; de ces deux visages désormais odieusement pareils, et qui n'ont plus ni âge, ni sexe, ni rien d'humain.

Citons pis encore : Mme N. E. qui met du rose et fait des sourcils à son enfant âgé de six ans.

Toutes celles-là sont les écervelées, les repiqueuses à outrance, les *radicales*. Le nombre en est assez restreint; LE NOMBRE DES MODÉRÉES EST IMMENSE.

Celles-ci se contentent de retouches partielles, de quelques corrections intelligentes.

L'une force ses sourcils, l'autre *travaille* ses yeux, ou se choisit un teint qui n'appartienne qu'à elle. Enfin chacune exécute une partie seulement de ce travail qui, accompli d'ensemble, compose des visages tout entiers dont on chercherait vainement les analogues ailleurs que sur les potiches ou sur les papiers peints.

Il en est de même de l'école du bon sens : toutes les adeptes ne se masquent pas complétement; elles ne prétendent pas toujours reproduire de tous points les modèles du salon de Curtius.

La plupart repiquent légèrement et par places; ce n'est en général qu'une pointe de douceur. Le teint naturel est trop blême, ou trop échauffé, les sourcils manquent; on répare le moins maladroitement possible ces légers défauts; on donne un peu de vigueur aux lèvres, beaucoup de morbidezza au regard, on éclaircit, on rehausse, on rafraîchit ses joues, — on *éteint* son nez.

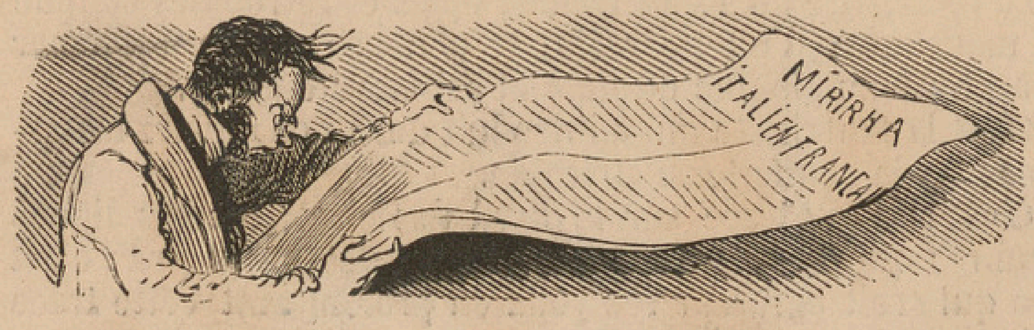
Et pour peu que le travail soit habilement et surtout sobrement exécuté, nombre de bons hommes, qui n'ont certes pas

> Autant de jugement que de barbe au menton,

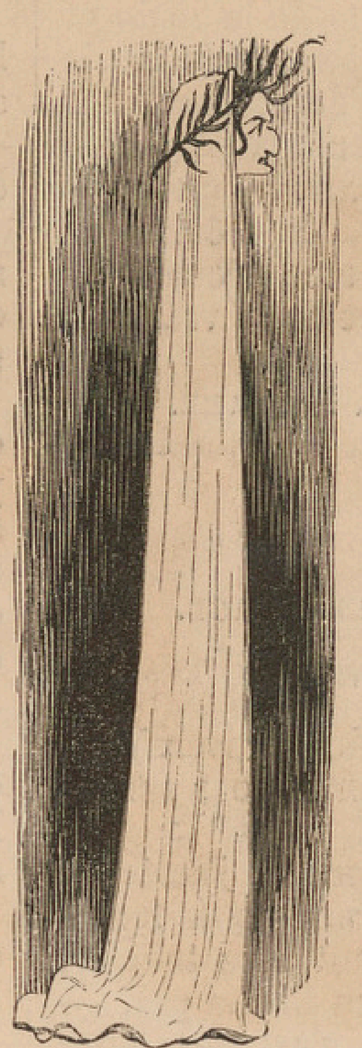
s'y trompent tout à fait, font à la légère toutes les petites platitudes, tous les grognements d'usage pour obtenir un

(*Voir la suite à la page* 110.)

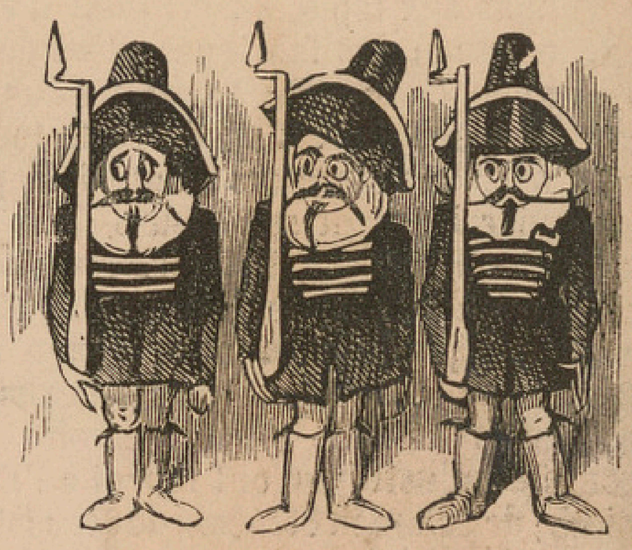
REVUE DES THEATRES, par MARCELIN.



Le Livret. — Suivez le texte italien de l'œil droit, la traduction de l'œil gauche, et regardez la scène de l'œil qui vous reste.



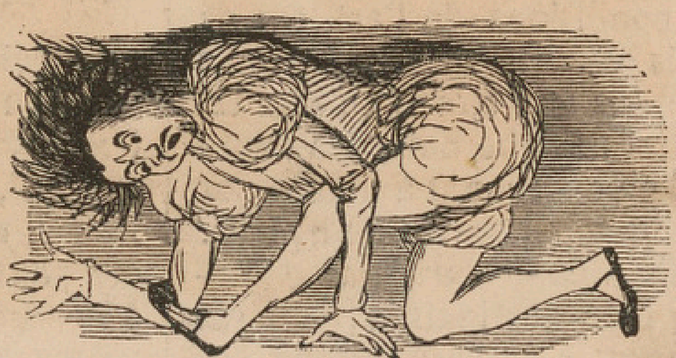
Marie Stuart et Elisabeth.



Grenadieri della Regina.

Les comédiens italiens.
Un de ces beaux profils qui rappellent le Dante et Polichinelle. Une de ces mimiques passionnées qui rappellent Debureau.

Mirra, ou *l'Amour trop filial.*
Virgo. Virginis, la jeune fille (Lhomond.) Un succès écrasant. « Faut du succès, pas trop n'en faut. »



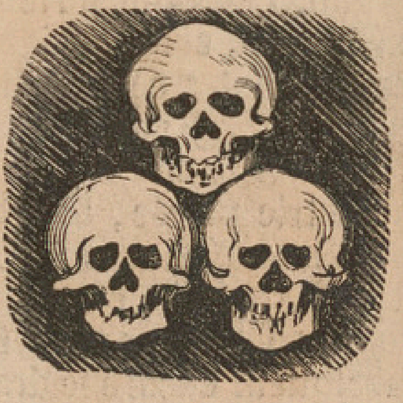
Maria Stuarda.
Le monologue de Leicester; gymnastique dramatique.

Je regrette de ne pas avoir amené mon porteur d'eau; il est Savoyard, et m'aurait expliqué la pièce.

Hamlet.
Le beau Wallack,
dit le dernier des troubadours, rotule,
Fragonard, 1820!

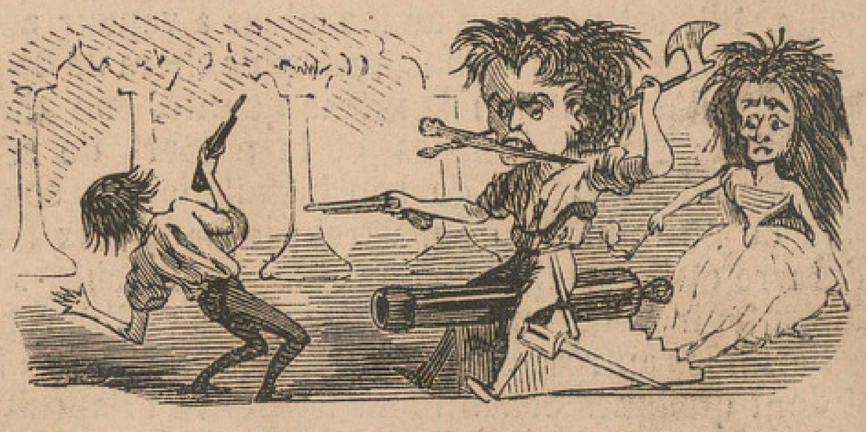
Les comédiens anglais. — Hamlet.
Un revenant bon. Le fond de la cour du roi de Danemark.

(*Je passai, et ils n'étaient déjà plus!*)
Changement à vue. Château-fort volé.

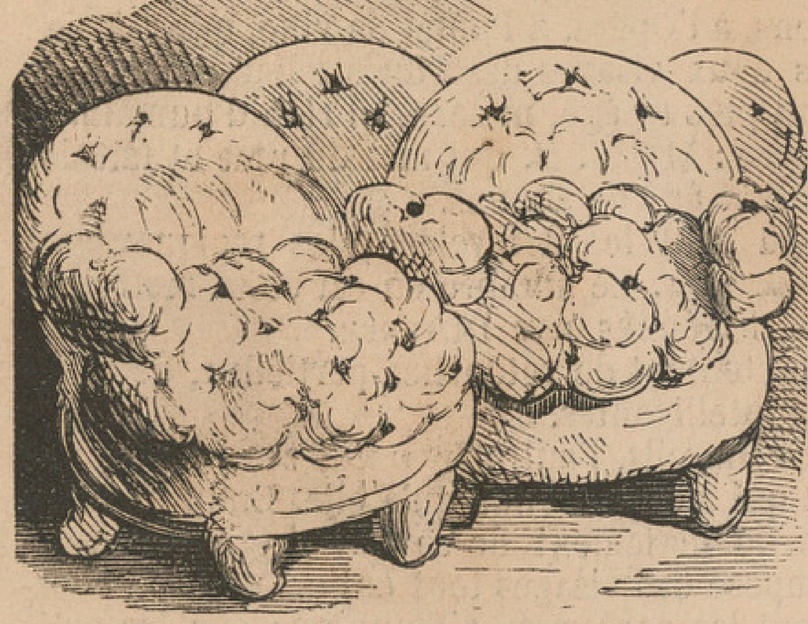


La scène des fossoyeurs, intermède comique.

Décidément, le fond de la langue anglaise est un rhume de cerveau.

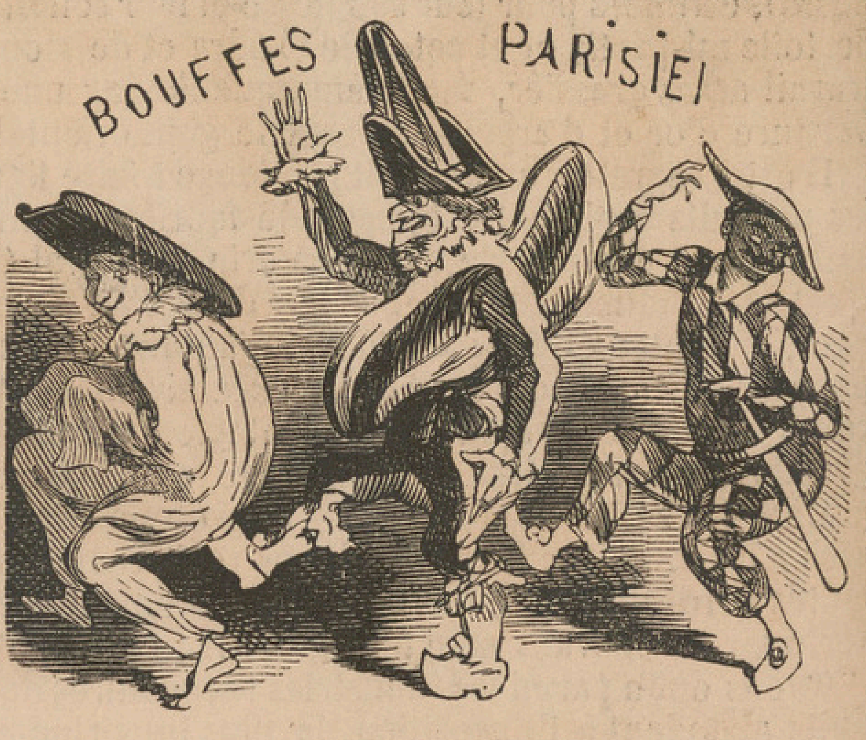


Ambigu. — Frère et Sœur, ou une Vendetta corsée.



Les fauteuils du Gymnase.
Spécialité de succès bien assis.

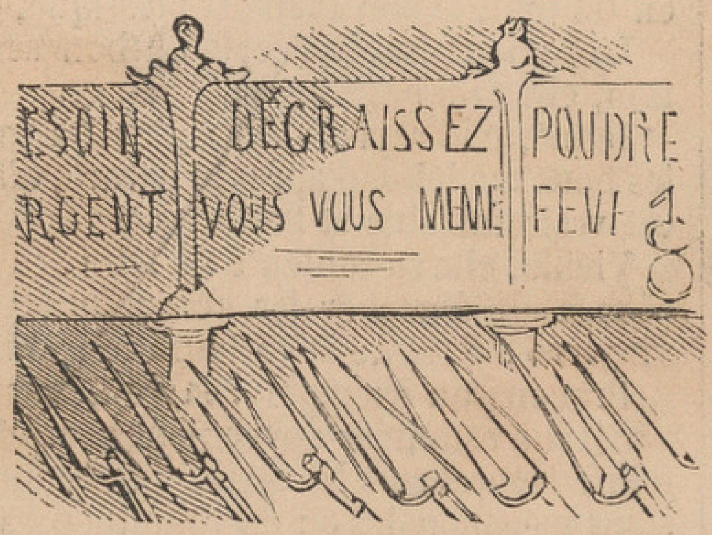
Les folies d'Espagne aux Folies-Nouvelles.
Upa! mignouns, alerte!



Le goût du jour,
ou la littérature mise à la portée des gens de tous les mondes.

Les reprises du *Vaudeville.*

Cirque. Diable de pilules! on ne se lasse pas de les avaler!



Hippodrome. — *La Crimée*, pièce de la force de 500 chevaux.
Un rappel : Tous! tous! Un coin de la Crimée. Couleur locale.

Les Aztecs.
A la course, 2 fr.
A l'heure, 300 »

REVUE DES THÉATRES, par Marcelin.

On demande des nouvelles de Bressant.

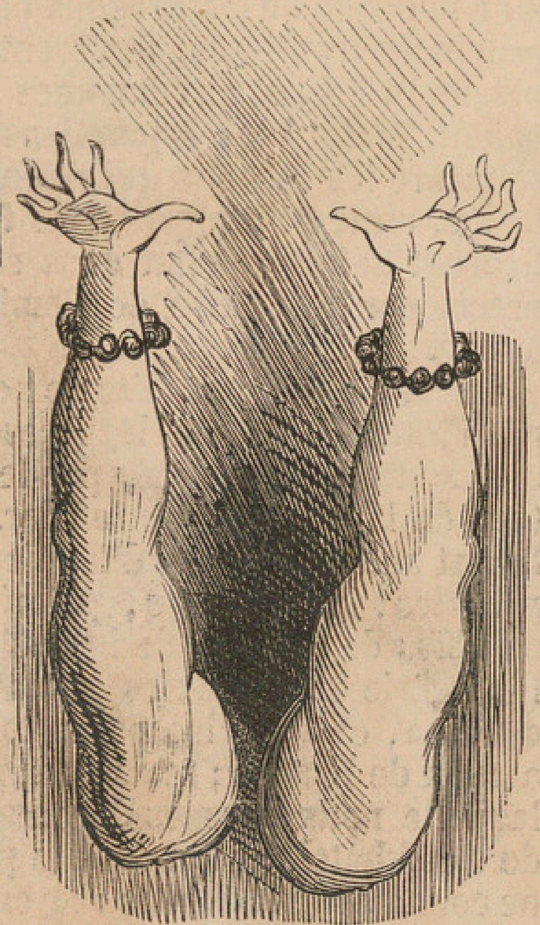
Théâtre-Français.
Une étoile qui file en Amérique. « Sauvons les caisses ! »

Ce qu'il y aura aux Français après le départ de Rachel.

Odéon. Mauprat.
Bignon, l'acteur épic! (Méry.)

Rodogune.
Un vieux de la vieille.

Henry de Montfort, garde national du XIIIe siècle. (Costume dessiné par M. Scribe l'historien.)



Opéra. — Les Vêpres Siciliennes.

Les bras de Mlle Cruvelli, intermède mêlé de chant.

La nymphe et le faune (pas du télégraphe).

Un satellite du tyran.

BIS REPETITA PLACENT :

Quand on prend des diamants,
On n'en saurait trop prendre.
(Jenny Bell.)

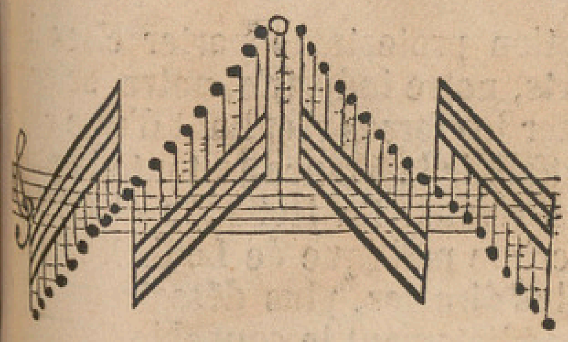
Quand on prend du ruban,
On n'en saurait trop prendre.
(*L'Étoile du Nord.*)

Quand on prend des diamants
On n'en saurait trop prendre.
(*Les Diamants de la couronne.*)

Quand on prend des petits verres,
On n'en saurait trop prendre.
(*Le Soldat laboureur.*)

EXTRAIT DU RÉPERTOIRE DE M. SCRIBE.

Jaguarita,
une vraie Vénus de Milo avec des bras.



De la cave au grenier,
une roulade de Mme Cabel.

Théâtre-Lyrique. — Jaguarita, ou l'Indienne mauvais teint.
Grand chœur des Anacocasses.

Papa-Mamma-Jumbo.

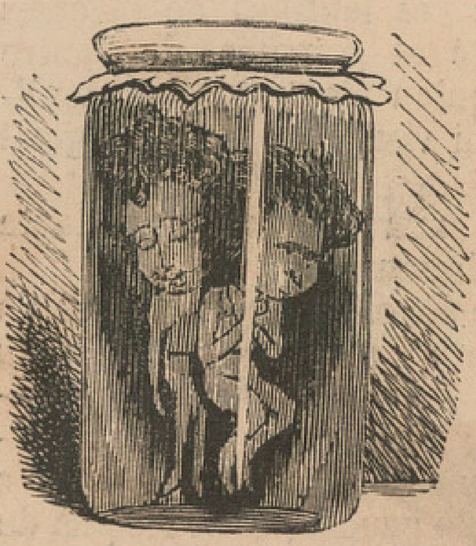
Sauvages ignorant l'art de feindre de se moucher.

Un monsieur qui perd la tête.

Variétés.
Le gamin qui fait ses dents.

Jeunesse des théâtres.
Quelques jeunes-premiers du jour, en tout 3,000 ans.

Incessamment rentrée de M. Mathusalem, dans l'Amour à seize ans !



Projet d'un nouveau Conservatoire.

— Que reprochent donc les directeurs aux jeunes acteurs? — Ils les trouvent trop verts.

sourire remis à neuf, et laissent parfois le printemps vrai pour le printemps fraîchement décoré.

De tout ceci, il résulte que, si Dieu, lors de la création, avait appelé la fantaisiste au conseil, elle y eût hardiment fait de l'opposition romantique et de la couleur.

L'autre eût simplement demandé pour soi-même une foule de petites perfections positives et vraies, et eût été d'avis de placer les rides où la mythologie cachait l'endroit vulnérable d'Achille.

C'est-à-dire que la fantaisiste compose une toilette, la classique élabore une hypocrisie.

Aussi, tandis que la repiqueuse classique va chez ***, chez le grand fournisseur, faire sa provision de *menteurs et traîtres appas*, le soir, en fiacre, par la porte de derrière, par la petite rue, tandis qu'elle se glisse tremblante, voilée, vêtue de couleur sombre, furtive et mystérieuse comme si, en dépit d'un jaloux, elle allait croquer l'éternelle pomme,

La fantaisiste, au contraire, entre carrément, en plein jour, par le boulevard, son équipage à la porte, tout comme elle irait à la *Compagnie des Indes* acheter un cachemire ou des dentelles de Chantilly.

L'école du bon sens a toujours été représentée, même avant le déluge, dit le livre d'Enoch qui fait remonter la science à l'ange Azaliel. L'ange Azaliel apprit aux filles de la terre à se farder ; il est l'Esculape de cette science burlesque.

La fantaisiste remonte moins haut ; elle n'a point d'anciens, elle a des analogues. Ce sont les Hindoues, qui se peignent le front et les joues en bleu ; les Groenlandaises, qui se bariolent le visage de blanc et de jaune ; les insulaires de Lombreo, qui le plâtrent de violet et de vert, et enfin les femmes du royaume de Decan, qui se font découper la chair en fleurs, et teignent ces fleurs des nuances les plus variées.

Elle emprunte un peu à chacune, elle a des réminiscences ; mais comme ensemble, comme principe, comme système d'exécution, la fantaisiste est un type tout à fait contemporain.

Avant la révolution de 1789, on mettait aussi du rouge sans chercher à imiter la nature ; mais c'était tout différent. On travaillait dans un tout autre esprit ; l'art était généralement étranger à la question, c'était avant tout affaire d'étiquette, privilége de certaine classe, de certaine condition ou position parfaitement définie.

Ainsi la noblesse seule *avait recours au petit pot*, selon l'expression du temps ; l'usage défendait même cette pratique aux jeunes filles ; on disait alors : « elle se marie pour porter du rouge et des diamans. » En effet, diamants et petit pot venaient ensemble, comme aujourd'hui diamants et cachemires. Aussi les filles cadettes réclamèrent-elles le droit de porter du rouge une fois qu'elles auraient vingt-cinq ans et qu'elles seraient reconnues *madames*.

C'était encore une question de grande et de petite toilette ; on disait : « C'est une femme fort simple ; je ne pouvais aller la voir qu'en déshabillé, sans rouge ni diamants : je laissais mon carrosse au bout de la rue. »

En réalité, *sans rouge* était le grand négligé : on regardait comme indécent de recevoir un homme avant d'avoir accompli cette formalité de toilette.

Mme la comtesse de Mail... nous a raconté que lors, de son séjour dans la prison du Temple où elle avait été enfermée avec sa sœur et sa cousine, toutes trois privées non-seulement de tout l'attirail de la toilette, mais même des objets les plus nécessaires, privées même de linge, ne laissèrent pas de mettre chaque matin du rouge que l'une d'elles avait soigneusement apporté dans sa poche.

Ainsi le préjugé d'étiquette était tel que ces pauvres femmes, dans cette crise extrême, auraient cru, malgré leur dénûment, faire encore *scandale dans Landernau*, auraient cru manquer à toutes les convenances, à la décence peut-être si elles avaient paru sans rouge devant les geoliers, devant les juges, devant le bourreau.

La comtesse de M... revint de l'émigration ; elle était déjà fort âgée et ne songeait certes plus à plaire ; elle vivait à la campagne et fort retirée ; pourtant jusqu'à son dernier jour (elle mourut à 96 ans), malgré ses souffrances, elle livra chaque matin sa belle tête aux soins désolants de sa femme de chambre, qui, deux fois par jour, gâchait de rouge aux pommettes, de blanc au front, au col et à la poitrine, le plus admirable modèle que Greuze ait pu rêver.

Mme de M... n'était pas une exception : j'ai vu nombre de ces femmes du monde d'autrefois revenues tout d'une pièce après vingt ans d'émigration avec leurs usages et leur étiquette, je les ai vues dans des conditions toutes pareilles conserver, tout comme Mme de M..., ces façons de l'ancien régime.

Quelques-unes même avaient gardé les mouches ; pendant mon enfance, j'ai vu, je me le rappelle, dans les toilettes de mon arrière-grand'mère, une quantité prodigieuse de ces petites lentilles noires : elles étaient renfermées dans des coffrets doublés de satin blanc : ces lentilles de diverses largeurs étaient mates d'un côté et gommées de l'autre comme nos *timbres-poste*, afin qu'on n'eût qu'à les mouiller pour les fixer sur la partie du visage où on les jugeait gracieuses.

Je demandais un jour à une merveilleuse grand'tante comment on les disposait ordinairement :

« Quand on avait du goût, me dit-elle, on les plaçait de « la façon la plus piquante pour sa physionomie, et alors « elles pouvaient parfois mériter d'être appelées *la dange-« reuse*, *la fatale*, *l'assassine* ; mais les pécores les met-« taient toujours en balance, l'une dans le haut de la joue « droite, l'autre au bas de la joue gauche, dans les plis du « menton, — c'était la façon vulgaire.

« Ainsi, même dans les modes les plus absurdes, » ajoutait-elle, « certains traits restent le patrimoine des femmes qui ne se mêlent pas. J'ai vu, entre autres, mettre « avec quelque succès une mouche sur la lèvre supérieure : « la lèvre, ajoute-t-elle, devenait plus *purpurine* par le « contraste. »

On le voit, tout cela, c'était cérémonial pur, rarement et à peine modifié par le goût.

A côté de l'usage officiel, il y avait toutefois la pratique secrète, c'est-à-dire que quelques jeunes filles, sans rien dire, non pas par étiquette, mais par simple coquetterie, retouchaient leur beauté, selon les principes actuels de l'école du bon sens.

De plus, un certain nombre de femmes, jeunes ou vieilles, surtout vieilles, ajoutaient au plâtrage avoué de petits fardements destinés à dissimuler quelques défauts ou à réparer l'irréparable.

Nera.

(La suite au prochain numéro.)

De la révocation de l'édit de Nantes et de ses conséquences économiques.

Deuxième article (voir le numero du 21 juillet).

L'électorat de Brandebourg, devenu depuis le royaume de Prusse, fut le pays qui profita le plus de l'émigration protestante. Frédéric-Guillaume, en 1640, avait hérité d'un pays dépeuplé par la guerre de Trente ans, dont le commerce et l'industrie étaient détruits. Il s'attacha, en attirant les étrangers, à repeupler et civiliser ses Etats.

L'édit de révocation fut suivi d'une invitation aux réformés de se réfugier dans le Brandebourg ; des secours, des moyens de transports leur étaient assurés dans les pays qu'ils avaient à traverser. On promettait des avances aux industriels, à tous des terres, des maisons, des matériaux, des avantages de toute espèce selon leur condition et leur aptitude.

Une politique si habile et si généreuse fut bien récompensée. L'or et l'argent sortis de France, formèrent pendant de longues années une grande partie du numéraire circulant dans le nord de l'Allemagne. Un économiste prussien n'estime pas à moins de deux millions d'écus les sommes importées par les seuls émigrés messins.

Mais les réfugiés, au nombre de 25,000, appartenant à toutes les classes de la société, furent plus utiles à leur nouvelle patrie par leurs connaissances et leurs talents si divers, que par leurs capitaux. Plus de 600 officiers furent admis dans l'armée et dans deux compagnies de mousquetaires créées pour les recevoir. Quatre compagnies de cadets, organisées à cet effet, recueillirent les jeunes nobles n'ayant pas encore de grades. Elles devinrent le modèle de ces écoles d'officiers que la France seule possédait à cette époque.

En 1685 il n'existait pas dans l'Electorat de corps spéciaux. Des ingénieurs émigrés, élèves de Vauban, organisèrent un régiment de mineurs, et enseignèrent la science des fortifications, encore dans l'enfance en Allemagne. Enfin les soldats remplirent les cadres de quatre régiments exclusivement composés de réfugiés français.

Les nobles non militaires, et surtout les anciens conseillers aux parlements, furent utilisés dans la diplomatie et la magistrature. Ils introduisirent la connaissance et l'application du droit romain dans ces contrées qui n'avaient pas été, comme la Gaule, en contact avec la civilisation romaine.

Plusieurs des médecins réfugiés furent attachés à la personne de l'électeur ou à ses armées. Les autres, chargés de l'enseignement des sciences médicales, contribuèrent à la fondation du collége supérieur de médecine, créé pour remédier aux abus introduits dans l'exercice de cet art.

Des artistes, des hommes de lettres, des savants, des pasteurs attachés à la cour de Berlin, où ils trouvèrent un emploi honorable de leurs talents, répandirent sur cette capitale un éclat qui la fit surnommer le Paris de l'Allemagne.

Jusqu'alors le Brandebourg ne pouvait fabriquer que les produits les plus grossiers, les plus usuels ; il tirait de France et d'Angleterre les articles dont la façon impliquait une industrie plus avancée. Grâce aux réfugiés protestants, non-seulement l'Electorat put dès lors suffire à sa propre consommation, mais il vint sur les marchés de l'Allemagne et du Nord faire concurrence aux produits français.

Les émigrés importèrent la fabrication du savon noir, celle des huiles de lin et de navette, et amenèrent la substitution des chandelles et bougies aux lampes grossières généralement usitées. Ils établirent des manufactures d'étoffes de laine, de toiles fines, de gazes, de bas, de chapeaux, de velours, rubans et soieries de toute espèce, dont la France avait auparavant le monopole. Les tapis et tapisseries furent confectionnés par d'anciens ouvriers d'Aubusson et des Gobelins ; les procédés de teinture enseignés par des Rouennais et des Parisiens ; l'art de la verrerie fut perfectionné, et une manufacture de glaces dispensa de recourir à celles de France ou de Venise.

Les émigrés du comté de Foix et du Dauphiné améliorèrent l'exploitation des mines de fer et de cuivre et mirent en valeur celles d'alun que l'on ne savait pas utiliser. D'autres établirent à Potsdam et à Spandau des fabriques d'armes. Le métier à bas, et diverses mécaniques dont la construction était un secret, se confectionnèrent en Prusse. Les arts de la gravure, de l'horlogerie, de la bijouterie, du fondeur en bronze, cuivre et plomb, furent importés par nos ouvriers, et les cuivres travaillés que l'on tirait de Suède devinrent un article d'exportation.

Le pain de froment substitué au pain de seigle conserva longtemps le nom de pain français ; les brasseries et les distilleries d'eau-de-vie reçurent d'importantes améliorations.

L'agriculture ne fut guère moins redevable aux réfugiés que l'industrie ; indépendamment des défrichements et dessèchements qu'ils opérèrent, la culture maraîchère, celles du tabac, des arbres à fruits, des fleurs, furent des innovations françaises, et pendant longtemps restèrent exclusivement exercées par les descendants des émigrés.

Dans le Palatinat, ce fut un refugié français qui découvrit les gisements de minerai de fer, appelés depuis mines d'Imsbach, et créa les forges d'Hochstein. Dans le Hesse-Cassel, 5 à 6,000 Français fondèrent des colonies agricoles et importèrent de nombreuses industries jusqu'alors inconnues. Cassel, ville grossièrement construite, étrangère au luxe et aux commodités de la vie, subit, grâce aux réfugiés une rénovation complète. Hanau dut également sa prospérité aux religionnaires dont les descendants exercent encore aujourd'hui les industries transplantées par leurs ancêtres.

Dans le Hesse-Hombourg, une petite colonie de 900 individus, restée pure de tout mélange avec les indigènes, a conservé religieusement la langue et les usages français. Demeurés fidèles aux habitudes laborieuses et honnêtes de leurs pères, ses habitants possèdent d'importantes manufactures qui occupent de nombreux ouvriers appartenant aux villages voisins. D'autres refugiés, établis dans le Brunswick-Lunebourg, contribuèrent à donner au pays une aisance ignorée jusque alors.

Beaucoup de calvinistes se répandirent dans les autres états du nord de l'Allemagne. Dans tous, ils propagèrent la connaissance et l'usage de la langue française. Les noms bien reconnaissables de leurs enfants sont encore aujourd'hui honorablement cités dans les sciences, la littérature, l'industrie et surtout dans l'armée, où ils ont acquis une véritable célébrité en défendant leur nouvelle patrie.

L'établissement des protestants français en Suisse avait commencé après la Saint-Barthélemy. Genève, la capitale du calvinisme, attirait naturellement les persécutés du catholicisme ; mais l'émigration ne prit de larges proportions qu'à l'époque où les dragons convertisseurs, envahissant les provinces frontières, forcèrent les huguenots à s'expatrier, plusieurs livrant aux flammes les maisons qu'ils abandonnaient. Malgré les injonctions de Louis XIV, menaçant de sa colère les cantons qui donneraient asile à ses sujets rebelles, ainsi qu'il appelait les fugitifs, 20,000 protestants se fixèrent définitivement dans sept cantons. L'on n'a rien de précis sur le chiffre de l'émigration dans le reste de la Suisse.

Ces réfugiés firent faire de notables progrès à l'agriculture par l'introduction de légumes et de fruits inconnus dans ces contrées arriérées, par le perfectionnement de la culture de la vigne et du mûrier. Ils créèrent des jardins qui furent autant d'écoles d'horticulture, ils établirent des chapelleries, imprimeries, poteries, tanneries, des fabriques d'étoffes de laine et de bas. C'est à eux que la Suisse doit l'industrie des soieries devenue la richesse de plusieurs cantons, et dont les produits font une concurrence active à ceux de France ; mais surtout celle de l'horlogerie pour laquelle nous sommes devenus les tributaires de Genève et de Neufchâtel. Enfin, dans le pays de Vaud, où les habitants ne connaissaient d'autre moyen d'échange que le colportage, les émigrés ouvrirent des boutiques de toute espèce, et substituèrent un commerce régulier au trafic ambulant seul en usage avant eux.

Les réfugiés épurèrent le jargon parlé dans les cantons dits français, et imprimèrent aux études philosophiques et littéraires une impulsion qui s'est continuée jusqu'à nos jours, et dont Genève est le centre. Au point de vue politique, la révocation de l'édit de Nantes eut pour résultat d'aliéner la Confédération helvétique, au moment même où la France avait à lutter contre l'Europe. L'indignation provoquée par la présence des victimes de l'intolérance décida l'annexion du pays de Neufchâtel à la Prusse, contrairement aux prétentions du prince de Conti appuyées par Louis XIV, dans lequel les Neufchâtelois ne voyaient plus que le bourreau de leurs frères.

En Danemarck les émigrés formèrent quatre colonies : tous étaient agriculteurs ou militaires. Les premiers introduisirent en Islande la culture du lin et du chanvre, en Holstein celle de plusieurs légumes inconnus ; partout ils propagèrent les procédés plus avancés de l'agriculture française.

La Suède ne reçut que des individus isolés.

L'émigration en Russie fut plus considérable. Elle se composait principalement de militaires qui contribuèrent à instruire et discipliner l'armée régulière sur laquelle Pierre le Grand s'appuya pour secouer le joug des strélitzs et réaliser ses plans de réforme.

Nous avons vu l'émigration protestante porter chez les peuples de l'Europe nos arts, notre industrie, notre science militaire ; leur communiquer les forces résultant d'une civilisation plus avancée, et affaiblir la France de toute la puissance qu'elle donnait à ses rivaux. En Hollande et en Angleterre, nous verrons le crime politique de Louis XIV produire des conséquences plus directes, plus désastreuses, et le châtiment atteindre immédiatement le coupable.

La révocation de l'édit de Nantes, en inspirant les craintes les mieux fondées aux peuples non catholiques, porta au dernier degré l'exaspération contre le roi de France, et fit cesser les divisions qui s'opposaient à une coalition. Enfin les réfugiés eux-mêmes furent les instruments les plus actifs de la révolution de 1688, qui, en renversant Jacques II du trône, réunit l'Angleterre et la Hollande dans les mains du plus implacable ennemi de Louis XIV.

L'expatriation dans les Provinces-Unies, encouragée par le mouvement d'opinion qui se prononça énergiquement en faveur des fugitifs, fut telle, qu'un agent français évaluait leur nombre à 75,000 dès 1686. L'arrivée des grands commerçants et des riches fabricants suivis de leurs ouvriers, qui avaient dû avant de partir réaliser leur fortune, n'eut lieu cependant que postérieurement à cette estimation officielle. L'émigration se prolongea d'ailleurs pendant les dernières années du siècle, et son chiffre ne doit pas avoir été inférieur à 100,000.

Les capitaux importés s'élevaient, à la fin de 1685, d'a-

près la correspondance du comte d'Avaux, ambassadeur de Louis XIV, à plus de 20 millions. En 1687, l'intérêt, réduit par l'affluence du numéraire français dans les caisses de l'Etat ou des banques, était tombé à Amsterdam de 3 1/2 à 2 pour 100.

L'émigration se composait en majorité de commerçants et d'industriels. Aussi les rapports de M. d'Avaux constatent que les industries, dont la France avait eu jusqu'alors le monopole, se naturalisaient chaque jour en Hollande. Dès 1687, on expédiait dans plusieurs provinces de France les articles que l'on en tirait auparavant. La supériorité des réfugiés dans certaines fabrications était telle, qu'ils obtinrent promptement la préférence sur les marchés de l'Europe, que les fabricants français durent chercher à imiter leurs produits et à les présenter à l'étranger comme hollandais.

Sans entrer dans une nomenclature trop détaillée, nous citerons la papeterie, la chapellerie fine, les toiles à voiles et batistes, certaines étoffes de soie, et surtout les velours, dans lesquels la Hollande égala bientôt, quand elle ne surpassa pas la France. Les émigrés introduisirent en outre de nombreux perfectionnements dans les arts mécaniques. Enfin c'est à eux que la colonie du Cap doit ses vignobles si renommés.

D'après les calculs de Macpherson, l'importation annuelle des produits français en Hollande subit, à partir de la révocation, une réduction de 1,702,000 l. st., soit 42 millions de francs environ.

L'influence politique de l'émigration fut encore plus fatale à la France. Avant 1685, le parti républicain et celui du stathouderat se disputaient dans les Provinces-Unies la direction des affaires. Le prince d'Orange faisait tous ses efforts pour entraîner la Hollande dans la coalition qui se préparait contre Louis XIV. L'ambassadeur français, tirant habilement parti des méfiances du parti républicain contre le stathouder, était parvenu à augmenter son désir de maintenir la paix et de rétablir l'ancienne alliance avec la France. La correspondance de ce diplomate constate qu'il avait rallié dans les états généraux une opposition assez forte pour entraver les projets hostiles du prince d'Orange.

La révocation de l'édit de Nantes détruisit l'édifice si laborieusement élevé. Les chefs eux-mêmes du parti de la paix durent déclarer au diplomate français que l'opinion, exaspérée par le tableau des maux infligés aux religionnaires, les obligeait à se rapprocher du prince d'Orange. Aussi, deux ans après, lorsque celui-ci se préparait à porter les armes en Angleterre, il trouva dans les états généraux un appui, basé sur la conviction généralement répandue que le renversement de Jacques II était le seul moyen de sauver la réformation menacée. Ce fut, dans cette circonstance, au champion de l'église protestante que l'on accorda des troupes, de l'argent et les pouvoirs nécessaires pour une expédition en réalité dirigée contre Louis XIV.

Le nombre des protestants qui s'établirent en Angleterre de 1680 à 1690 est évalué par M. Weiss, d'après les registres de l'église française de Londres, à 80,000. Ce chiffre dut être augmenté par les arrivages des dernières années du siècle, et par les émigrations directes en Ecosse et en Irlande.

Avant l'arrivée de ces réfugiés presque tous industriels, l'Angleterre demandait à la France les beaux papiers, la verrerie et quincaillerie fines, les instruments de chirurgie, les toiles peintes, toiles à voiles et batistes, l'horlogerie, les soieries de toute espèce et les chapeaux dits caudebecs, dont la fabrication était un secret connu des seuls protestants. Ces derniers établirent des manufactures de soie, de tissus légers en laine et lin, enfin de tous les articles que l'on importait de France.

Dès 1694, la seule ville de Cantorbéry possédait mille métiers à travailler la soie montés par des ouvriers de Tours et de Lyon. L'un d'eux révéla le procédé pour lustrer les taffetas, connu seulement d'un petit nombre de fabricants, et un mémoire de l'intendant de Lyon constate la diminution progressive des expéditions de cette ville à l'étranger. L'introduction du métier à bas dans la Grande-Bretagne lui permit d'envoyer sur les marchés de l'Europe les bas de soie fournis auparavant par la France. Longtemps même celle-ci dut tirer du Royaume-Uni les chapeaux fins, dont elle avait perdu le secret. Enfin la fabrication des tapisseries fut perfectionnée par des ouvriers des Gobelins.

Le gouvernement anglais, pour encourager ces industries naissantes, tripla d'abord les droits imposés sur les similaires, et plus tard en prohiba la plus grande partie. Aussi, selon Macpherson, de 1683 à 1733, les importations annuelles d'articles français diminuèrent de 1,880,000 l. st., soit 47 millions de francs.

En Angleterre, comme en Hollande, le développement de l'industrie détermina un accroissement proportionnel dans le commerce extérieur, au détriment de celui de la France. L'influence de l'émigration sur la politique de l'Angleterre fut considérable, de l'aveu même des agents français. La vue des nombreux réfugiés, le récit de leurs souffrances, les persécutions dont ils furent l'objet de la part de Jacques II, à l'instigation de Louis XIV, achevèrent d'exaspérer la nation contre son roi. Enfin lorsque Guillaume s'embarqua pour l'Angleterre, il avait choisi pour commandant en second de l'expédition, pendant sa vie, pour son successeur s'il venait à périr, le vieux maréchal de Schomberg, qui avait préféré abandonner sa patrie adoptive, les dignités, les grades conquis au service de la France, à l'abjuration de sa religion. Retiré d'abord dans le Brandebourg, où il avait été nommé général en chef des troupes de l'Electeur, il était passé, du consentement de ce prince, au service de Guillaume, afin de diriger cette grande entreprise dont ses conseils contribuèrent à assurer le succès.

Dans l'armée de 15,000 hommes que le prince d'Orange conduisait avec lui pour détrôner le pensionnaire de Louis XIV, représentant du catholicisme persécuteur en Angleterre, on comptait trois régiments d'infanterie et un de cavalerie uniquement composés de réfugiés. Le prince avait en outre réparti dans ses bataillons sept cent trente-six officiers français, vieux militaires formés à l'école des grands généraux de leur patrie. L'artillerie et les mineurs étaient commandés par deux réfugiés.

Ces protestants n'eurent pas en Angleterre l'occasion de verser leur sang pour la cause de la religion. Mais après la fuite de Jacques II, l'armée de Guillaume ayant été envoyée en Irlande, Schomberg, grâce à son habileté, au courage et à la discipline de ses coreligionnaires, put se maintenir longtemps contre des forces très-supérieures. Puis, après l'arrivée de Guillaume et des renforts qu'il amenait, ce grand général écrasa le parti catholique par la victoire de la Boyne. Il y périt en combattant à la tête des Français, qui décidèrent la victoire par l'impétuosité avec laquelle ils enfoncèrent les troupes chargées de défendre le passage de la rivière.

Ainsi, dans la concurrence industrielle qui attaquait les finances de Louis XIV, dans la presse qui réchauffait et ralliait les inimitiés qu'il avait provoquées, dans les négociations comme sur les champs de bataille, ce prince retrouva toujours depuis 1685, l'implacable et puissante intervention des protestants persécutés.

Quelle fut la cause d'un acte d'intolérance si fatal à la France? Les historiens varient dans l'explication qu'ils ont préférée. Pour nous éclairer à cet égard, M. Weiss nous fait complétement défaut; mais nous trouvons un guide dans le remarquable ouvrage de M. Lenfrey, intitulé : *L'Eglise et les Philosophes au dix-huitième siècle*. Nous avons réfuté l'assertion transformant la révocation en mesure politique; nous protesterons également contre l'opinion qui en fait une simple affaire de confessionnal, présentant Louis XIV comme un fanatique étroit, poursuivi par l'idée de l'enfer, cherchant à expier ses adultères amours par la persécution des hérétiques.

Ce monarque avait des convictions religieuses trop superficielles pour qu'elles lui imposassent seules une détermination de cette gravité. Il s'astreignait avec exactitude aux pratiques du culte; mais les décisions de l'Eglise sur la morale, sur les rapports du prêtre avec l'Etat, n'étaient acceptées par lui qu'autant qu'elles ne contrariaient pas ses passions, qu'elles n'entravaient en rien son omnipotence. En amour comme en politique, il échappait à l'autorité de ses confesseurs, qui d'ailleurs savaient user d'une indulgence commode vis-à-vis de leur orgueilleux pénitent. En un mot, plus despote que catholique, il fut longtemps convaincu que sa volonté était la suprême loi, au spirituel comme au temporel, et qu'il avait le droit de se permettre, comme roi, ce qui était interdit à des sujets.

Dans ses rapports avec la papauté, ce monarque se montra souvent d'une exigence qui allait jusqu'à l'insolence, jusqu'à l'injustice. Il éprouvait le besoin d'être soutenu dans ces luttes fréquentes par l'autorité des évêques français. Il avait, en outre, à obtenir du clergé les subsides que ses assemblées lui marchandaient avec parcimonie, ne lui accordaient qu'à titre de don gratuit, pour mieux constater la franchise des biens de l'Eglise et leur droit de refuser. Le clergé utilisa cette double nécessité au profit de son intolérance, et poursuivit avec une effrayante persévérance, pendant vingt-cinq ans, le retrait des droits reconnus aux protestants par l'édit de Nantes.

Il est aussi curieux que triste de suivre M. Lenfrey dans l'historique des assemblées du clergé de 1660 à 1685. Leurs commissaires répondaient aux demandes de subsides par l'exposé des griefs de l'Eglise, c'est-à-dire par des accusations contre les huguenots, par l'indication de nouvelles mesures de rigueur. L'argent n'était chaque fois accordé qu'en échange d'édits restrictifs de l'édit de Nantes. Si l'on opposait à ces exigences les engagements pris par le roi, le clergé enseignait la manière de se parjurer innocemment. Les restrictions mentales, les contradictions entre le droit civil et le droit divin annulaient, selon lui, tous les serments. Le roi cédait d'autant plus que ses besoins étaient plus urgents, et chacun des édits violateurs de la foi jurée, qui préparèrent celui de révocation, ne fut que la reproduction des conditions imposées en votant tout ou partie des allocations demandées.

L'affaire de la régale mit un terme aux hésitations de Louis XIV. Ce prince avait besoin d'opposer aux réclamations du pape, défenseur des priviléges ecclésiastiques, aux interdits fulminés par les évêques récalcitrants, l'adhésion de la majorité des évêques, parties intéressées dans la question. Cette approbation ne fut accordée, dit expressément l'acte du 3 février 1682, qu'en reconnaissance des édits rendus contre les hérétiques.

Cette alliance momentanée du roi et des évêques produisit la déclaration de 1682, légitime et juste au point de vue de l'indépendance des couronnes, mais destructive de la hiérarchie sur laquelle repose le catholicisme et de l'unité de l'Eglise : déclaration dont le résultat eût été un schisme, sans la temporisation du saint-père, craignant de voir se renouveler entre la France et la papauté une séparation semblable à celle opérée sous Henri VIII avec l'Angleterre.

Les droits, les garanties assurés aux protestants avaient été successivement retirés. Ils étaient hors la loi commune; on leur permettait seulement encore d'adorer Dieu à leur manière. C'était trop. L'assemblée du clergé de 1685 demanda que « défenses fussent faites à ceux de la religion « prétendue réformée de faire exercice de leur religion en « France, et qu'il fût permis aux ecclésiastiques de baptiser « malgré leurs parents les enfants de ladite religion. » L'on faisait grand bruit autour du roi des conversions achetées ou arrachées par ses soldats; l'amour-propre de ce prince était engagé par ce qu'il avait déjà fait pour arriver à l'unité religieuse. Il ne voyait plus qu'une obstination criminelle dans le refus de se convertir. C'était une négation de son omnipotence, une atteinte portée à la plénitude de son autorité sur ses sujets. Il accorda la demande du clergé du 9 juillet 1685; et l'édit, qui restait seul comme un titre que l'on aurait pu invoquer plus tard, fut révoqué le 22 octobre de la même année.

Dans l'assemblée de 1690, la première qui eut lieu après la révocation, le clergé votait au roi un don gratuit de *douze* millions, au lieu de quatre, maximum accordé par lui depuis quarante ans.

C'est donc au clergé de France qu'appartient la responsabilité première de l'édit de révocation : il l'a poursuivi pendant 25 ans; il l'a obtenu comme prix des subsides que les prodigalités du roi lui rendaient indispensables; comme prix de l'abandon des priviléges ecclésiastiques; comme prix, enfin, de l'adhésion collective des évêques à des maximes démenties peu d'années après par chacun d'eux isolément, formellement retractées sous Louis XV et flétries aujourd'hui par une grande partie de ce même clergé, comme attentatoires aux droits de la papauté.

Louis XIV fut-il encouragé par l'opinion, fut-il l'interprète du fanatisme de son époque? Nous ne le croyons pas. La correspondance de ses ambassadeurs prouve qu'il fut éclairé sur les conséquences de l'émigration protestante : plusieurs actes partiels établissent la réprobation soulevée par d'odieuses persécutions.

Le silence du public ne saurait être interprété comme une adhésion : car l'opinion n'avait aucun moyen d'arriver pacifiquement au trône. Les louanges intéressées des courtisans, les félicitations des autorités, les cris de joie des fanatiques pouvaient seuls se faire entendre. Les voix isolées, donnant des conseils sévères, ne paraissaient que l'expression d'esprits chagrins et frondeurs. Là où il n'existe pas de liberté de la presse, le pouvoir est condamné à n'apercevoir l'abîme creusé par ses fautes, que lorsqu'il est trop tard pour s'en retirer.

Ainsi l'édit de Nantes, résumé d'anciens traités, n'était pas une simple concession; c'était un pacte final entre les catholiques et les protestants, déterminant les droits respectifs des deux cultes. Il avait été solennellement déclaré perpétuel et irrévocable; reconnu et juré comme tel par Louis XIII et par Louis XIV lui-même, rappelant dans sa déclaration la fidélité dont les réformés avaient donné tant de preuves.

JOUBERT.

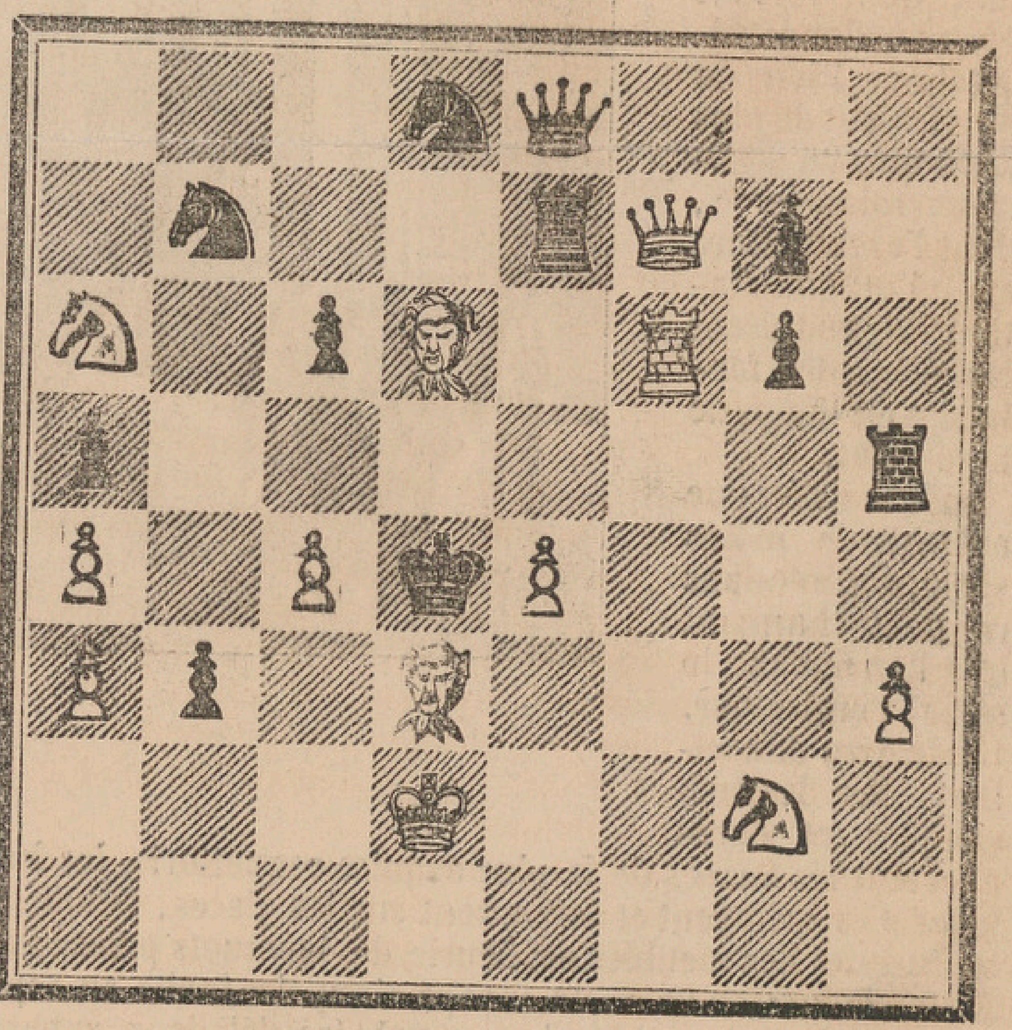
Echecs.

CORRESPONDANCE.

H... L. Signor Dubois, de Rome, est en ce moment à Paris, où il lutte contre les meilleurs amateurs du *Café de la Regence*. Son jeu, fertile en expédients, a été très-admiré. M. A. de R. a fait sept parties contre ce dangereux adversaire, et a remporté l'avantage.

PROBLÈME N° 47.

PAR M. DEACON.



Les Blancs font mat en 5 coups.

J. A. DE R.

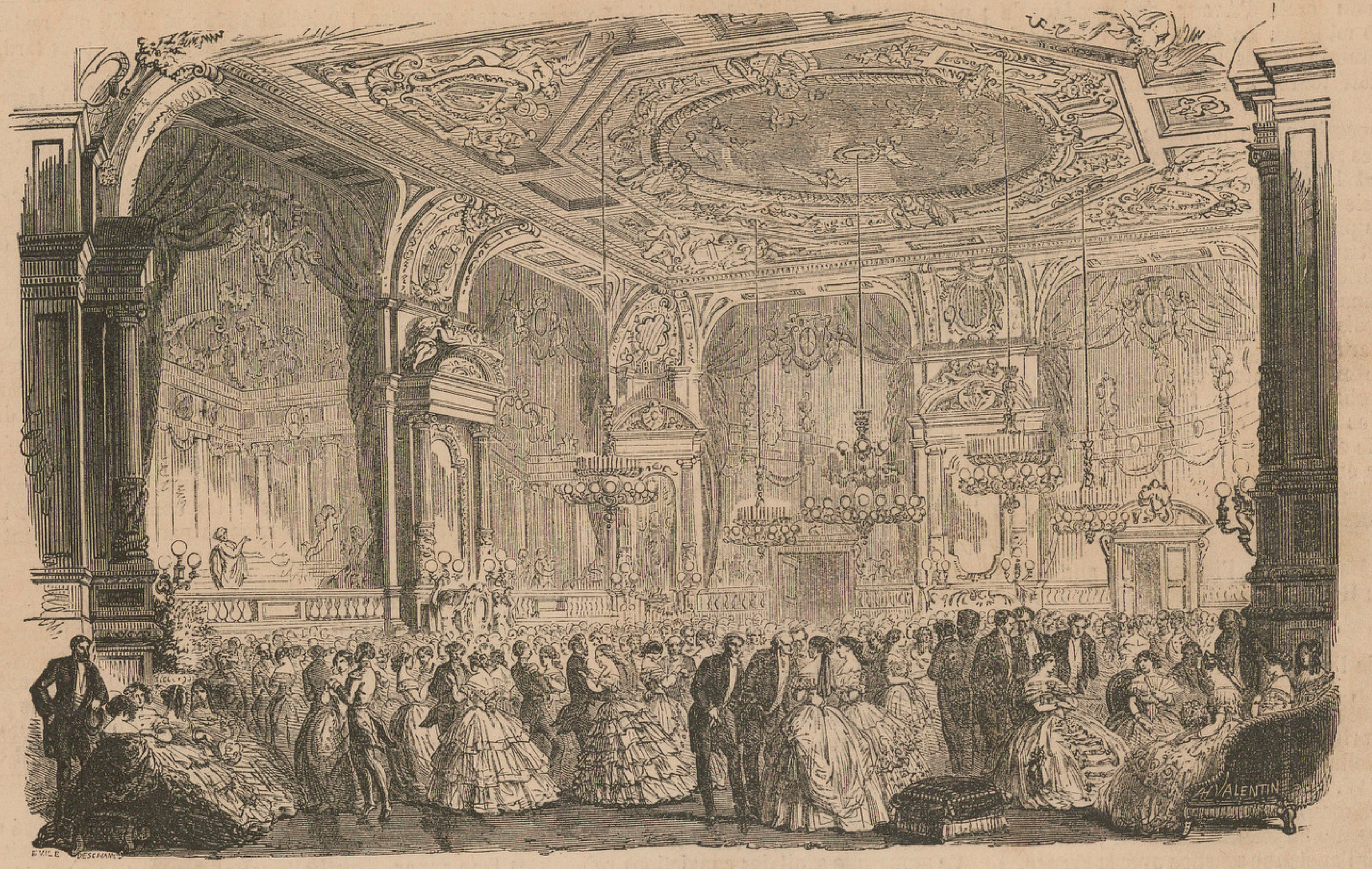
L'été à Bade.

Le eaux de Bade sont, pendant l'été, le rendez-vous de l'Europe élégante. Ce concours de tous les pays, cette assemblée de toutes les classes élevées et intelligentes de la société, offre de curieux tableaux, des scènes variées, un spectacle intéressant. Les splendeurs de Bade, ses fêtes, ses plaisirs, ont souvent fourni de piquants détails à la chronique des journaux et des revues; mais ce sujet méritait assurément les honneurs d'une description plus complète : il y avait là une ample moisson de faits et d'observations à recueillir et à rassembler dans un livre qui pourra servir à l'histoire des mœurs de notre époque. Ce livre, c'est *l'Eté à Bade*, de M. Eugène Guinot; tout y est. La plume et le burin se partagent le récit et la description. Les habiles et gracieux crayons de *Tony Johannot*, *Eugène Lami*, *Français*, *Eugène Cicéri*, *Daubigny*, *Renard et Valentin*, retracent les tableaux de la vie élégante, les promenades, les fêtes; ils reproduisent les anciens salons de Bade, si remarquables par leur splendeur, et les nouveaux salons, dont nous donnons ici deux dessins.

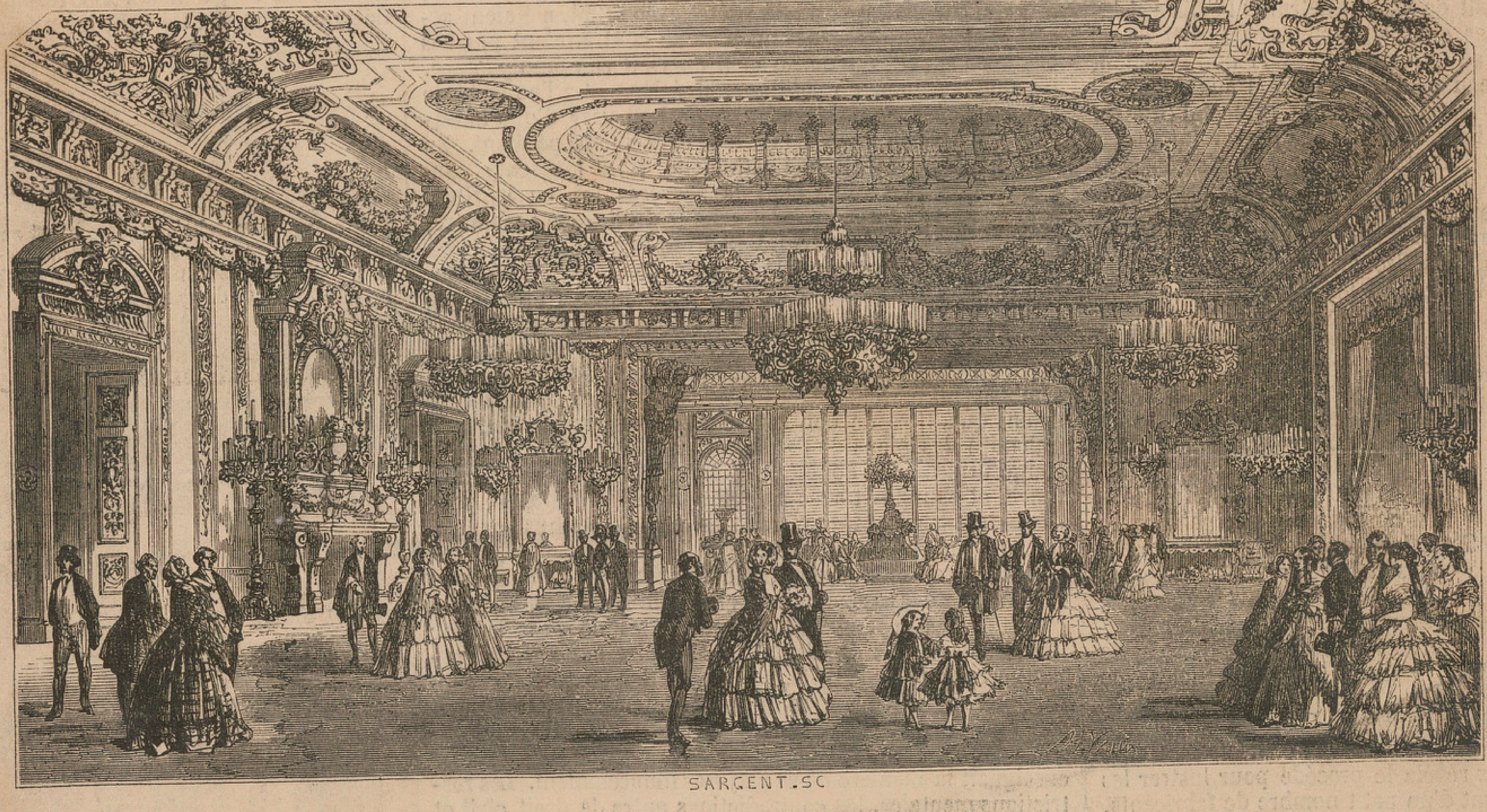
Un de ces salons nouveaux est décoré dans le style majestueux et grandiose du dix-septième siècle, avec son plafond en voussures, et sa coupole ornée de sculptures gracieuses et de peintures allégoriques. La vaste et monumentale

cheminée en marbre blanc montant jusqu'au plafond, les meubles dorés, les consoles, les glaces de Venise, la marqueterie de Boule, les lustres aux cristaux étincelants; tout, dans la décoration de cette salle, est conforme au goût le plus noble et le plus pur du grand siècle; tout, dans ces ornements somptueux, justifie le titre de Salle Louis XIV, — et c'est véritablement là un des beaux salons du palais de Versailles, au temps ou florissait le grand roi.

Dans la salle Louis XIV, on peut voir par deux larges baies ornées de cariatides accouplées, deux autres salons de style tout différents. C'est d'abord le salon des Fleurs, en stuc blanc, tapissé de treillages dorés et de fines arabesques; tout autour se développe un bassin de marbre blanc dans lequel croissent et s'épanouissent les plantes les plus rares, les fleurs les plus belles et du parfum le plus suave, dominées par de gracieuses statues et de jaillissantes fontaines. Au milieu de la salle s'élève une jardinière à quatre étages, contournée par des siéges. Un large panneau vitré et une coupole évidée laissent pénétrer l'air et le soleil autant qu'il le faut pour vivifier la végétation. Rien de plus frais et de plus riant que ce délicieux salon-serre, dont l'architecture est l'ornementation reproduisent les élégantes fantaisies du temps de Louis XVI.



La nouvelle salle des bals et concerts aux eaux de Bade.



Le salon Louis XIV.

Vient ensuite une autre salle moins vaste, décorée dans ce goût charmant que l'on nomme le style Pompadour. Les lustres étincellent, les lambris sculptés et dorés affectent les formes de la plus exquise coquetterie, les feuillages d'or grimpent et serpentent sur les glaces, l'étoffe des tentures et des meubles est fleurie de bouquets printaniers. Au fond du salon un vaste canapé circulaire invite au repos. Tels étaient, dans leur luxe royal, les délicieux appartements de Trianon et de Marly. Du salon Pompadour et du salon des Fleurs, deux portes s'ouvrent dans la nouvelle salle de bal, construite sur l'emplacement de l'ancien théâtre. C'est la plus spacieuse du groupe; elle prend jour du côté de la montagne par trois grandes ouvertures, qui forment en même temps six portes de glaces. Sa couleur dominante est le blanc rehaussé par des ornements d'or. D'élégantes colombes supportant de riches frontons cintrés, de gracieuses figures tenant des gerbes de lumière, les girandoles, les lustres, les vasques remplies de fleurs, la cheminée artistement historiée, les peintures des espaces vides entre les pans coupés, représentant des jardins et des architectures en perspective dans le goût des maîtres italiens; tout, dans la décoration de cette salle, appartient au grand style de la renaissance. Un magnifique plafond à compartiments encadre d'une balustrade à jour un ciel dans lequel voltige un orchestre aérien d'enfants ailés, amours et génies, armés de leurs instruments mélodieux. Aux angles posent des figures allégoriques avec les attributs qui les font reconnaître. Non-seulement ces splendides salles ont été construites et ornées par des artistes parisiens, mais encore elles ont été exécutées à Paris même, sous la direction de notre habile décorateur Séchan, et de MM. Diéterle et Haumont, ses collaborateurs. C'est là un progrès et un prodige de notre époque. Les artistes ne se transportent plus en pays étranger pour y décorer un palais; tout se fait dans les ateliers parisiens. Le maître a tracé son plan, et chaque partie de l'édifice, chaque détail de la décoration s'élabore à part. Cent ouvriers de divers états sont à l'œuvre : sculpteurs, peintres, doreurs, ébénistes, ciseleurs, exécutent les lambris, les corniches, les compartiments, les colonnes, les moulures, les parquets, les plafonds, tout enfin, jusqu'aux moindres détails. L'œuvre achevée, on l'emballe, on met les caisses au chemin de fer, puis, arrivées au lieu de leur destination, toutes ces pièces se réunissent, s'agencent, se relient, et, grâce aux mesures qui ont été prises avec une précision mathématique, tout se trouve ajusté avec une parfaite netteté.

Les nouvelles salles du palais de la Conversation portent au plus haut degré cette inabordable supériorité que donnent le goût dans le luxe, l'élégance dans la splendeur, l'esprit du monde, le sentiment aristocratique et le concours des beaux-arts dans les magnificences accomplies avec une éblouissante profusion.

Après avoir décrit Bade et ses merveilles, le livre de M. Eugène Guinot promène le lecteur d'un bout à l'autre du grand-duché, s'arrêtant partout où il y a quelque chose à voir ou à raconter. C'est ainsi qu'il visite *Manheim*, vaste et paisible cité baignée par le Rhin; *Heidelberg*, célèbre par son université et par les ruines majestueuses de son vieux château; *Carlsruhe*, la capitale, remarquable par sa régularité pittoresque; *Fribourg en Brisgau*, avec sa magnifique cathédrale; *Constance*, gracieusement assise au bord de son lac. Il trouve sur son chemin des débris historiques, des châteaux dont le nom est écrit dans les traditions romantiques de l'Allemagne, des ruines qui ne sont plus habitées que par des contes fantastiques et de merveilleuses féeries, des champs de bataille où les plus grands capitaines de l'Eurore se sont souvent rencontrés; enfin, il traverse la poétique Forêt-Noire, et le voyage se termine en descendant le Rhin jusqu'à *Cologne*.

La gravure, confiée aux plus habiles artistes de Londres, reproduit les villes, le paysage, les ruines et les costumes du grand-duché et des bords du Rhin. L'illustration abondamment semé, dans le texte, prête ses couleurs aux tableaux de mœurs, aux vieilles légendes, aux anecdotes modernes et aux récits historiques. *L'Eté à Bade* est un guide sûr, fidèle et complet; — ce sera un souvenir que voudront conserver tous ceux qui auront fait ce voyage intéressant.

Rébus.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB 56.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numeros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

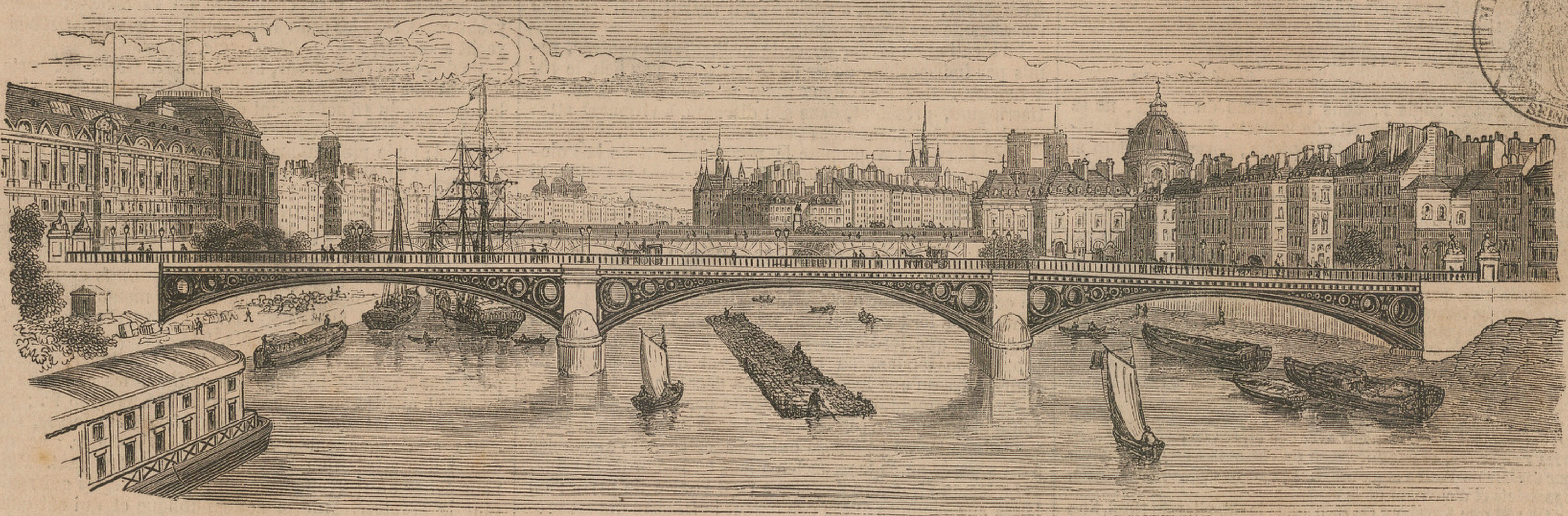
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

A quoi sert de discuter à perte de vue? l'épée doit trancher les difficultés.

PAULIN.

L'ILLUSTRATION,
JOURNAL UNIVERSEL.

18 AOUT 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 651. VOL. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Exposition universelle des beaux-arts; peinture de genre; les fantaisistes. — Exposition universelle de l'industrie; tissus; les tissus de laine. — Chronique littéraire. — La traduction de Dante par Lamennais. — *Le Siècle* illustré. — Exploitation du liége et fabrication des bouchons. — Correspondance de Crimée. — Les repiqueuses (suite et fin). — Chronique musicale. — Des livres et des gravures, à l'occasion de l'Exposition universelle. — Projet d'un chemin de fer à Londres. — M. Petin. — Bibliographie. — Les maladies des céréales. — Incendie à Elbeuf. — La société des chœurs de Gand, etc.

Gravures : Chasse et prise du cribbler russe *le Menschikoff* par l'aviso à vapeur *le Cocyte*, dans la mer Blanche, près d'Archangel. — Salon de 1855 : Henri III et le duc de Guise, par M. Comte; une Halte d'aventuriers, par M. Bourgoin; un Retour de bal masqué, par M. Marchal; Lesueur chez les Chartreux, par M. Langée. — L'exploitation du liége; douze dessins. — Scènes de la vie champêtre; le fournil; la lessive. — Monument élevé à la mémoire de Donizetti à Pergame. — L'incendie d'Elbeuf. — L'étendard de la Société des chœurs de Gand. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Depuis longtemps nous n'avions pas de communications directes sur les operations des escadres alliées dans la Baltique ; nous saisissons aujourd'hui l'occasion de reconnaître les grands services rendus par notre marine dans la guerre actuelle, en reproduisant une lettre envoyée par un officier de la flotte, au sujet d'un incident qui s'est passé devant les deux escadres réunies, et qui tire son intérêt plutôt de la grandeur du théâtre où il a eu lieu que de son importance réelle.

« Le 24 juin, les vigies de la frégate *la Cléopâtre* signalèrent une voile russe sur la barre d'Arkhangel. Favorisée par une forte brise de N. E., elle espérait échapper aux croiseurs en longeant la côte vent arrière, pour gagner la Norwége et y porter des farines. Le commandant Guilbert signala aussitôt au *Cocyte* de prendre chasse dans le S. 1/4 S. O. Trente minutes après le signal la chasse commença sous voile et sous vapeur. La grande vitesse du cribbler avec ses immenses voiles carrees orientées grand largue, prolongea la chasse à quarante milles d'Arkhangel, et il fut amariné par une embarcation à quatre heures du matin, après s'être mis sous la protection de deux villages importants qui n'osèrent rien entreprendre pour le défendre. A la suite de quelques coups de feu échangés, MM. les enseignes de vaisseau le Corvaisier et Becqué ramenèrent la prise près du *Cocyte*, qui la remorqua et la conduisit au mouillage le 25. La prise n'ayant aucun nom, fut aussitôt, et à l'unanimité, appelée *Menschikoff* par les matelots. Cette croisière faite sous les yeux des Russes et à un mille de leurs côtes, et prolongée pendant plusieurs heures, a été d'un intérêt très-vif pour les deux divisions, qui ont admiré avec quelle précision *le Cocyte* avait manœuvré pendant tout le temps de cette chasse faite en présence d'un ennemi qui n'a osé sortir. Du reste, cet événement, tout intéressant qu'il est, pâlit devant la nouvelle affichée le 14 a

Chasse et prise du cribbler russe *le Menschikoff*, par l'aviso à vapeur *le Cocyte*, dans la mer Blanche, près d'Archangel.

la Bourse, par laquelle est annoncée en ces termes l'incendie et la presque complète destruction des établissements extérieurs de Sweaborg :

Le bombardement de Sweaborg par les escadres alliées a eu un plein succès. Un immense incendie de quarante-cinq heures de durée a dévoré la presque totalité des magasins et les approvisionnements de l'arsenal, qui ne présente plus que des ruines. Plusieurs magasins à poudre et à projectiles ont fait explosion. L'ennemi reçoit un coup terrible et éprouve d'énormes pertes. Les nôtres sont insignifiantes en personnel et nulles en matériel. Les équipages sont dans l'enthousiasme.

Vaisseau *Tourville*, le 11 août.

Signé A PENAUD.

Les journaux anglais, nous l'espérons du moins, ne se plaindront plus de l'inactivité de la flotte, devant des résultats qui, s'il faut en croire la dépêche, portent un coup si mortel à notre puissant ennemi.

Nous empruntons au *Journal des Débats* la notice qui suit sur Sweaborg :

« La forteresse de Sweaborg, construite sur des îlots granitiques, s'élève en avant et à un mille d'Helsingfors, capitale russe de la Finlande, dont la capitale suédoise était jadis Abo. Les îlots, au nombre de huit, dont le groupe serré constitue la forteresse, portent des noms bizarres : l'île du Loup, les deux îles noires de l'est et de l'ouest, la petite île Noire, l'Epée de Gustave, le Grand-Aigle, l'île Royale et l'île des Redoutes. Ces îles ne sont que des rochers, dont quelques-uns ont été reliés par une forte chaussée en forme de rempart. Au milieu se trouve un port où stationne la flottille russe e la Baltique.

« Le plus considérable de ces îlots est l'Epée de Gustave, où l'on voit le logement du gouverneur avec une espèce de jardin formé de terres rapportées, et une citerne où on entasse les neiges de l'hiver pour fournir de l'eau à la garnison, laquelle se compose de soldats, de matelots et d'ouvriers de la marine.

« On sait que Sweaborg est surnommé le Gibraltar du Nord, titre qui lui est justement acquis. Les huit îlots se flanquent mutuellement, et ils présentent presque partout des escarpements à pic de 36 à 40 pieds de hauteur, taillés dans le granit. Là où le roc ne fournissait point un rempart naturel, on a élevé des bastions avec des blocs énormes.

« La seule passe praticable pour aller dans la rade d'Helsingfors, qui est un des grands ports de guerre de la Russie, serpente à travers ces formidables îlots, armés de 800 bouches à feu de gros calibre.

« Cette forteresse peut passer pour imprenable. Comme elle ne présente qu'une ceinture de granit inabordable, on ne peut y prendre terre pour en faire le siége, et on ne pourrait la réduire que par famine. Mais elle pouvait être attaquée et foudroyée par mer au moyen d'un bombardement qui vient d'être exécuté avec un plein succès par la flotte franco-anglaise, et qui a dû causer aux Russes d'immenses pertes matérielles par la destruction des casernes, des établissements maritimes et de l'arsenal du port. Nous attendons, à cet égard, de plus amples détails officiels.

« Complétons cette note en ajoutant que Sweaborg fut construit dans le dix-huitième siècle par le roi de Suède Gustave III. Lors de la révolution qui détrôna Gustave IV, en 1808, et qui fournit à la Russie l'occasion longtemps épiée d'envahir la Finlande, l'imprenable forteresse fut livrée sans combat au général russe Barclay de Tolly, par un traité qui alors étouffa le sentiment de la patrie pour satisfaire ses passions politiques. »

Le capitaine Magnan vient de faire, à Marseille, l'essai d'un des bâtiments de la flotte qu'il vient d'improviser, et dont nous avons déjà parlé dernièrement. Les expériences ont parfaitement réussi, et tout le monde en ce moment est convaincu. *Le Cygne*, quoique le plus vieux et le plus impropre à la traversée qu'il va entreprendre, est le bâtiment choisi par M. Magnan afin de rendre son système évident, comme excellence aux yeux des plus incrédules.

Les nouvelles de la Crimée sont plus nulles que jamais. Ce calme pesant, qui préoccupe tant les esprits, ressemble à la lourdeur tranquille de l'atmosphère et des éléments avant une tempête effroyable du nouveau monde. Pour qui sera le vent? Le moment sera solennel!

Un rapport du général Pélissier, dernièrement adressé au ministre de la guerre, rend compte d'une sortie effectuée par les Russes, et dans laquelle ils ont été repoussés avec perte par les travailleurs des tranchées, en ne laissant de notre côté qu'une quinzaine d'hommes peu gravement atteints. Les derniers renseignements arrivés de Sébastopol indiquent que la ville est toujours bien approvisionnée. Les magasins du côté du nord contiennent des vivres pour 300,000 hommes, et pour toute une année. L'abondance est si grande que les magasins livrent de la farine aux 8,000 habitants, au prix d'un demi-kopeck d'argent par livre. Ce qui semblerait contredire un peu cette annonce ou plutôt cette réclame, c'est qu'il vient d'être décidé qu'on n'enverrait plus de troupes russes en Crimée, et que l'on double, d'autre part, les convois d'approvisionnements dans la prévision d'un second hiver à y passer.

Quelques journaux avaient parlé de la construction d'un pont dans la baie de Sébastopol, entre le fort Saint-Nicolas, au nord, et le fort Saint-Michel, au sud, afin de pourvoir aux nécessités d'une retraite éventuelle. Mais, comme le fait remarquer *l'Indépendance belge*, aucune carte ne fait mention d'un fort Saint-Michel; en outre le fort Saint-Nicolas n'est pas situé au nord, mais au sud de la baie, à la pointe extrême de la ville, sur la gauche du port. La version de *l'Ost-Deutch-Post* est plus rationnelle : d'après lui, les Russes construisaient ce pont entre le fort Saint-Nicolas et le fort Sainte-Catherine, ce qui établirait une communication directe entre la partie sud et la partie nord de la ville, où la garnison tout entière pourrait se retirer par cette voie si les alliés s'emparaient de la partie sud. Espérons qu'ils se serviront bientôt de ce pont, quel qu'il soit!

On sait que le général Canrobert a quitté le commandement de sa division. Arrivé le 6 août à Constantinople, reparti le soir même par *l'Indus*, il est arrivé mardi soir, 14, à Marseille. Il est remplacé dans le commandement de la première division par le général Espinasse, mais à titre provisoire, dit-on.

Tous les soldats turcs faisant partie de l'armée régulière, et des rédifs dont on a pu disposer en Asie ont été dirigés sur Erzeroum, où une bataille est prochaine.

La Porte a exigé le retour d'Omer-Pacha en Crimée. Les dernières nouvelles, en date du 4 août, disent qu'on s'y attendait à une attaque prochaine.

On a beaucoup exagéré l'importance des réformes que le gouvernement russe voudrait introduire en Pologne. Dans le manifeste impérial au sujet de ce pays, il a été dit expressément que, tant que l'état de siége existera en Pologne, il serait impossible d'y opérer des modifications importantes. L'empereur, du reste, a déclaré qu'il voulait persister dans les voies de ses prédécesseurs.

Le meeting en faveur de cette malheureuse contrée, remis par indisposition de sir de Lacy-Evans, a eu lieu, le 10, à Londres. Il y avait deux mille assistants. Le comte de Harrington, président, dans son discours, a vivement attaqué les paroles prononcées par lord John Russell.

Lord Ebrygton a proposé le rétablissement de la Pologne comme Etat indépendant et comme étant la meilleure garantie pour l'équilibre européen. M. Collett, au milieu d'une inexprimable confusion, a proposé l'amendement qui suit :

« Désirant sincèrement que la nationalité polonaise soit rétablie, ce meeting ne doit pas oublier que la destruction de cette nationalité a été principalement due à la perfide conduite de lord Palmerston, de 1830 à 1846, et qu'aussi longtemps que lord Palmerston servira la couronne, toute proposition tendant au rétablissement de la Pologne ne pourra être qu'une moquerie et une déception. »

Après le tumulte incroyable excité par ces paroles, la résolution au sujet du rétablissement de la Pologne et la création d'une légion polonaise ont été adoptées, et l'assemblée s'est séparée après trois acclamations en faveur de la reine.

La légion étrangère anglaise a reçu l'ordre de partir; on laisse aux hommes qui la composent le langage qui est propre à chacun d'eux, en leur imposant toutefois l'obligation d'obéir à des commandements prononcés en anglais.

Les débats du Parlement anglais ne contiennent rien d'intéressant cette semaine. Une discussion s'est cependant engagée au sujet de la formation de la légion italienne. Un catholique, M. Bowyer, a essayé d'attaquer cette mesure, et surtout de réhabiliter le gouvernement papal; il aurait fallu pour mener à bien une tâche aussi ardue un autre orateur que M. Bowyer; aussi lord Palmerston n'a-t-il pas rencontré de grandes difficultés à réduire à néant les arguments de son adversaire. La légion italienne comptera 3,000 hommes, dont on espère les meilleurs services, et qui ne pourront être plus tard un sujet de crainte pour le gouvernement italien.

Le Parlement d'Angleterre a été prorogé le 14, à la suite d'un discours prononcé, au nom de la reine, par un des lords commissaires.

Le Times fait remarquer que, par suite de la présence de troupes étrangères dans les rangs de l'armée anglaise, le sort de l'Europe pourrait être changé. Il est possible que, comme on a vu les soldats qui avaient aidé les Américains dans la guerre de l'Indépendance, concourir puissamment à la révolution française, l'emploi des étrangers puisse servir la cause des puissances occidentales, pour amener des changements politiques. — All's well!

Les nouvelles de Kars n'ont pas d'importance, cependant une lettre du camp russe de Mogharadschick contient quelques détails intéressants sur la composition de l'armée russe de Mourawieff. La cavalerie irrégulière du corps mobile présente la réunion de toutes les races caucasiennes dont quelques-unes se voient réunies pour la première fois. L'Ossète, aux larges épaules, chevauche à côté du long et maigre Barabaque, chacun sur un cheval approprié à sa personne. Ceux de ces cavaliers qui attirent le plus l'attention sont les beaux habitants de la Kabarda, montés sur de forts chevaux, simplement vêtus et armés d'excellents fusils. Puis viennent les Kurdes, avec leur kurtka brodé d'or et leur turban aux couleurs éclatantes, leurs lances de jonc garnies de plumes d'autruche, leurs chevaux d'une finesse extraordinaire. Tous ces cavaliers montrent la plus grande ardeur. L'inconvénient est qu'ils ne se connaissent pas les uns les autres, et qu'en campagne, quand ils se rencontrent, ils ne savent s'ils ont affaire à des amis ou à des ennemis.

Le président des Etats-Unis, est-il dit dans les journaux américains, a reçu une lettre autographe de l'empereur de Russie, en réponse à la lettre par lui adressée au sujet de son avénement au trône. Cette lettre parle en termes flatteurs de la grandeur croissante des Etats-Unis, et se termine par l'expression de la plus profonde reconnaissance pour l'intérêt national qu'a manifesté le peuple américain en faveur du succès de la guerre que son illustre père avait entreprise. Cette lettre, sans qu'il en soit besoin, explique la manière dont les Russes du Kamtchatka se sont fortifiés dans leurs possessions de l'Amérique du Nord; autrefois à bout de ressources, ils se trouvent maintenant aussi approvisionnés que si les flottes russes pouvaient encore parcourir les mers.

En Espagne, la situation est toujours aussi tendue, quoique la tranquillité soit à peu près rétablie sur beaucoup de points.

La *Gazette de Madrid* annonçait dernièrement la découverte faite par les autorités, à Barcelone, à savoir que les derniers troubles auraient été fomentés par une bande socialiste. On a déjà arrêté quatre meneurs d'ouvriers.

Le capitaine général de Burgos a mandé au ministère de la guerre que le cabecilla Nicolas Hieros a fait sa soumission. La faction qui, pendant tout le mois, a parcouru la province de Burgos et les provinces limitrophes, a complétement disparu.

En France, en dehors des intérêts de la guerre, qui préoccupent à un si haut point, l'attention publique est portée sur l'arrivée prochaine, en terre française, de la reine d'Angleterre.

Sa Majesté, à moins d'empêchements très-sérieux, accompagnée du prince Albert et de leur suite, s'embarquera à Osborne vendredi matin, et se rendra directement à Boulogne, escortée par une escadre de bateaux à vapeur. La Reine, arrivée en vue de ce port sur son yacht royal, passera la nuit à bord; elle débarquera le samedi matin de bonne heure. Reçue par l'empereur et l'impératrice des Français, elle se rendra directement par le chemin de fer à Paris.

L'escadre royale se composera de *Victoria-et-Albert*, yacht royal sous les ordres du capitaine Demuar, *Osborne*, yacht à vapeur, *Fairy*, *Blackeagle*, *Vivid*.

Un décret de l'Empereur, inséré dans le *Moniteur*, porte : Voulant que les sommes annuellement employées à célébrer la solennité du 15 août soient employées cette année à donner des secours aux familles des militaires morts à l'armée d'Orient; vu le programme de la fête du 15 août 1855, dont la dépense s'élève à la somme de 300,000 francs, avons décrété et décrétons ce qui suit :

Il est ouvert un crédit de 300,000 francs au ministre secrétaire d'Etat de la guerre; cette somme sera distribuée aux familles des militaires morts à l'armée d'Orient.

Le Moniteur a publié les résultats définitifs de la souscription à l'emprunt de 750 millions. Le montant s'en élève à 3,652,595,985 fr. Les souscriptions se divisent ainsi : souscripteurs des départements, 236,577, pour un capital de 1,118,703,535 fr.; de Paris et de l'Etranger, 80,287, pour 2,533,888,450 fr. Dans ces chiffres, les coupures de 50 fr. et au-dessous figurent pour 231,920,155 fr.; par conséquent, les souscriptions de 60 fr. et au-dessus, soumises à la réduction, sont de 3,420,671,830 fr.; ce qui donne une attribution définitive de 15,92 p. cent. Mais, pour éviter un morcellement contraire aux règles qui régissent le grand-livre de la dette publique et qui eût offert des difficultés d'exécution, la liquidation aura lieu par multiples de 10 fr. pour les rentes de 1,000 fr. et au-dessous, et par multiples de 100 fr. pour les rentes d'une somme supérieure. Le reliquat de cette répartition sera par préférence attribué aux souscripteurs de 80, 140, 150, 210 et 280 fr.

Le montant des sommes versées au Trésor est de 365,259,198 fr. On a déjà remboursé environ 120 millions. Le premier dixième à retenir est de 78 millions; par suite, le montant des sommes à rembourser s'élèverait à environ 167 millions, s'il n'y avait pas deux catégories de rente immédiatement escomptables de droit : 1° les souscriptions de 50 fr. de rente; 2° les souscriptions qui, par suite de la répartition générale, se trouvent réduites à 1,000 fr. de rente et au-dessous. La proportion de 15 p. cent rend escomptables de droit toutes les souscriptions jusqu'à 6,000 fr. de rente, puisque celles-ci sont ramenées à une coupure de moins de 1,000 fr. Cette catégorie, jointe à celle des souscripteurs à 50 fr. de rente, forme un chiffre supérieur au montant du remboursement à effectuer.

Dans la journée du 15 août, des réjouissances publiques ont eu lieu sur l'esplanade des Invalides et à la barrière du Trône. A la chute du jour les édifices publics de la ville ont été illuminés. La façade de l'Hôtel de ville surtout était décorée d'une splendide illumination étincelant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Une population innombrable couvrait les boulevards pendant une grande partie de la nuit. On remarquait surtou beaucoup d'étrangers attirés par ce spectacle. Tous les théâtres ont donné des représentations *gratis*, où la foule, attendant l'ouverture dès le matin, a été introduite à une heure. Le tout s'est passé avec le plus grand ordre.

PAULIN.

— Nous annonçons, avec un très-vif regret, la mort de M. Henri Valentin, qui a été longtemps un de nos plus habiles collaborateurs, et dont les débuts, comme dessinateur, ont été faits dans *l'Illustration*. L'état de santé de M. Valentin ne lui avait plus permis de nous donner, depuis deux ans, qu'un rare concours. Accueilli cependant avec un grand intérêt par nos nombreux abonnés, M. Valentin avait quitté Paris, il y a quelques semaines, pour se rendre à Strasbourg où il vient d'être frappé d'apoplexie. Sa constitution, qui aurait exigé une vie active et un exercice musculaire, était en contradiction avec les habitudes sédentaires de sa vie d'artiste. M. Valentin est remplacé dans *l'Illustration*; il ne sera pas remplacé dans l'estime des amis qui le regrettent. Nous publierons le portrait de l'excellent artiste, avec une notice.

Courrier de Paris.

Ce n'est pas l'heure du repos que vient de sonner la cloche des vacances; il y a un heureux événement qui met tout le monde en l'air, et les nouvellistes qui faisaient déjà le dénombrement des fuyards doivent changer de style. L'invasion continue de plus belle, et dans le nombre combien de soi-disant revenants qui n'étaient pas partis! Faire de l'élégance en affichant du dédain pour les fêtes publiques, personne ne s'en avisera cette fois, et le bon ton exige qu'on reste à Paris, au risque d'y étouffer. Il s'agit de faire à Sa Majesté Victoria une entrée des plus fashionables. Du reste, ce n'est pas seulement à Paris que la France fêtera l'Angleterre, on a pensé que de pareilles pompes seraient plus à leur aise dans les jardins de Versailles, et, que pour traiter notre auguste alliée tout à fait en reine, il fallait la recevoir dans la ville de Louis XIV. Quant à l'anniversaire du 15 août, cette immense attente ne saurait lui nuire, et bien que le divertissement ait été abrégé de la longueur d'un feu d'artifice, il y avait, dit-on, autour des mâts de cocagne encore plus de monde qu'à l'ordinaire. Mais n'en disons pas davantage, et pour cause, car si vous êtes au lendemain de ce beau jour, pauvre historiographe distancé, nous sommes

jours à la veille. Une particularité constante de notre [illegible]tion, c'est de ne pouvoir parler de la plus grande chose d[illegible] moment que huit jours après. On constate l'affluence, v[illegible]s rêverez le reste.

Dans cette ville trop populeuse, voulez-vous cependant retrouver quelque image du désert? Entrez à l'Exposition, le jour réservé aux curieux à 2 francs. Le dimanche seulement le temple est inabordable, par suite de l'excellente mesure qui vient de rétablir l'ancien prix. On a eu beau dire très-directement au bourgeois : « Ce bon marché n'est pas fait pour toi. » Notre bourgeois n'en a cure, comme s'il n'entendait payer son plaisir que ce qu'il vaut : vingt centimes. C'est à prendre ou à laisser, et l'on prend. Mais cette curiosité parcimonieuse à l'endroit des produits de nos grands hommes de la main-d'œuvre afflige profondément leurs admirateurs ; la vue de tant de merveilles réduite aux proportions d'un spectacle à quatre sous, il y a là une assimilation qui les révolte. Ils ne voient pas que cette exposition commence à périr par où elle a péché, et qu'à côté de quelques productions vraiment admirables, elle en offre peut-être un trop grand nombre de puériles. Pour un exposant sérieux, il y en a bien dix qui ne le sont guère. Et puis, les marchands admis dans le temple, on devait s'attendre à voir le charlatanisme lever un peu la tête ; mais il ne se contente plus de montrer le bout de l'oreille, et il pousse à la vente *per fas et nefas*. Est-ce bien dans le sanctuaire de l'industrie que l'on devrait chercher à tromper le pauvre monde sur la nature ou la provenance de sa marchandise? On conte qu'un magnifique lion empaillé figure à l'étalage d'un fourreur sous cette étiquette engageante : « Tué par Jules Gérard dans l'Atlas, » et cependant la peau d'aucune des victimes de l'intrépide chasseur ne fut jamais mise dans le commerce. Malheureuse réclame au lion, ou diable est-elle allée se fourrer ? dans la gueule d'une réclamation. D'une autre insertion, non moins authentique, il résulterait que les exposants les plus merveilleux n'exposent point. Tel est le cas de ce modeste tisserand du pays basque, auteur d'un magnifique service de table, et qu'il a confectionné à l'aide du grossier métier de ses pères. En ce temps là la machine ne sachant rien faire, l'homme était habile, mais le progrès moderne a heureusement changé tout cela.

L'événement du monde financier, c'est une vaste institution de crédit fondée sur des bases nouvelles, et dont le mécanisme, très-ingénieux et très-simple à la fois, doit procurer de l'argent au grand et au petit commerce, — j'ai presque dit à tout le monde, — et sans dommage possible pour personne, si ce n'est pour certains gros bonnets de la finance. Assez et trop longtemps l'usure aura dévoré notre beau pays, un banquier franco-napolitain, homme de science et d'expérience, M. de Pompeo (veuillez retenir ce nom promis à la célébrité), pousse droit au monstre et lui arrache ses griffes. Et il ne s'agit nullement d'une utopie ; le plan, les moyens, l'exécution, rien de plus clair, de plus décidé et de plus décisif. Quel service plus signalé pourrait-on rendre à l'honnête négociant, et partant au pays tout entier, que de lui procurer, — sur sa seule signature, — l'argent nécessaire à son commerce ? Mais ce n'est pas à cette place réservée aux fantaisies courantes que ce magnifique projet peut trouver la sienne. *L'Illustration* y reviendra à propos et à loisir, puisque notre *Journal universel* doit surtout l'aide de sa publicité aux événements d'un intérêt actuel et général.

Voici le revers de la médaille, c'est-à-dire une spéculation fantastique comme il y en a trop. Dans un quartier à la mode et où les terrains sont très-demandés, on voyait naguère un vaste hôtel un peu en ruines, maintenant remplacé par de grandes bâtisses industrielles. C'est ce pâté de constructions qu'une compagnie d'opérateurs s'est mis en tête d'acheter pour.... le démolir. L'ancien hôtel, où se succédèrent plusieurs dynasties de fermiers généraux, recèle ou recèlerait d'immenses trésors dans ses fondations. Il ne s'agit plus que de jeter trois ou quatre millions dans le gouffre pour en extraire une soixantaine d'autres (millions), que l'avarice ou la peur y aurait enfouis à une époque très-agitée. L'affaire, dit-on, se monte en actions, et elle pourrait bien réussir... à ruiner ses actionnaires. Il n'y a pas très-longtemps que dans le manoir d'une noble famille on se livra à la même recherche de l'inconnu, à propos de diamants enterrés par une aïeule ; les jardins bouleversés et la maison mise en charpie, on finit par arriver à la découverte d'un coffret mystérieux, qui fut ouvert en famille avec l'émotion requise, et l'on y trouva... le squelette d'un petit chien.

Lundi dernier, les *cheiks* ou chefs arabes et les princes indiens se sont rencontrés au pied de la colonne, qu'ils allaient visiter. Les cheiks étaient venus en citadine, et les Orientaux en omnibus : ils prenaient sans doute le lourd véhicule pour un palanquin. On conte aussi d'une infinité d'insulaires, que, partis nuitamment pour le littoral à la rencontre de leur gracieuse souveraine, la locomotive les promène à cette heure dans le Poitou, dupes d'un cornac malicieux ou de leur prononciation insuffisante. Ceci est la réédition d'une vieille anecdote, celle de l'Anglais, voyageur comme ils le sont tous, et qui, partant toujours et n'arrivant jamais où il voulait aller, s'en prenait à la langue française des mécomptes de son itinéraire. L'irrégularité du verbe *aller* le mettait hors de lui. Il est vrai que son professeur de français à Londres lui avait appris à conjuguer ainsi ce verbe diabolique : Je vais, tu viens, il rentre, nous partons, vous sortez, ils ronflent. Ensuite méfiez-vous du *canard*, la circonstance est favorable à son éclosion, et la plus grande presse en fait une consommation effrénée, comme si elle n'avait rien de mieux à dire. Voulez-vous un échantillon très-bref de ceux qu'elle a plumés cette semaine : il y a l'histoire de la grande dame, qui, sous prétexte d'acheter trois sous de braise à une charbonnière, lui vole son enfant, auquel la voleuse a substitué un négrillon. *Item* la biographie de ce poëte méconnu, qui, n'ayant plus les moyens d'attendre un éditeur, lequel ne se présente pas, s'est engagé comme géant dans une troupe de saltimbanques, et cherche à vivre de sa taille, ne pouvant vivre de sa plume. Il y a le canard de rivière, qui, pour témoigner à sa façon de la situation florissante et encombrée des hotels garnis, vous apprend que la Seine se couvre de *yachts* et de *stamboats* où pourra *gîter* ce surcroît de population flottante. Il y a eu encore le canard rétrospectif, qui montre Nina Lassave, l'ancienne compagne de Fieschi, expirant d'inanition dans un champ de blés. Quant à Lolla-Montès, frétant un navire à San-Francisco, et revenant à Paris en passant par l'Australie et la Cochinchine, c'est le canard odyssée et son *nec plus ultra*. Ne vous semble-t-il pas aussi que cette grande presse s'occupe beaucoup trop des portiers? Voilà la tyrannie contre laquelle elle se révolte. La mésaventure de ce locataire puni de mort par son concierge pour être rentré trop tard, aura éveillé la sollicitude de MM. les journalistes, qui sont coutumiers de ce méfait. L'escapade du portier, hurlant comme un chien enragé dans la cave de son maître afin de la dévaliser à son aise, est probablement moins authentique, mais l'histoire du zouave aura beaucoup plu.

Glissons ici sur quelques menues informations, qui n'ont pas besoin de commentaire. Le Théâtre-Italien, reconstitué par l'activité de son nouveau directeur, M. Salvi, sera bientôt rendu au dilettantisme parisien. Son prospectus est couleur de rose ; on y voit figurer presque toutes les célébrités chantantes du monde connu. Tel de ces noms rayonne en même temps sur le programme d'administrations rivales à l'étranger. Les artistes qui les portent auraient-ils le don d'ubiquité?

Ces jours-ci, commence la vente des reliques manuscrites du cabinet de M. Duchesne, parmi lesquelles un certain nombre d'autographes dont l'authenticité est incontestable, et ce détail est nécessaire à donner à une époque où les autographes se fabriquent comme un objet de première nécessité. Dans ce précieux fouillis, figure une lettre très-spirituelle de Cuvier à propos des différents *canards* scientifiques qui circulaient de son temps. Un autre grand naturaliste, Buffon, exprime en termes plaisants son aversion pour la *fumerie :* « Si vous saviez, dit-il, combien j'ai vu naître d'idées noires dans des cerveaux bien constitués, au bout de cinq ou six raisonnements métaphysiques et d'une douzaine de pipes. » Constatons enfin que jamais semaine parisienne ne fut plus féconde en passe-temps peut-être puérils : tels que dîners de célébrités ; bal au Jardin d'Hiver, présidé par les Aztecs ; séance de l'Académie des inscriptions sans belles-lettres, et concours du Conservatoire. Ce dernier exercice a prouvé une fois de plus que la tragédie périclite, ce genre est une impasse, et le culte en est aboli dans les familles. Les demoiselles surtout et leurs mères ne rêvent plus que les lauriers, — je ne dis pas les myrtes, — de l'Opéra-Comique et du Vaudeville. Un prix de tragédie, fi donc ! où cela mène-t-il ? — Mais cela mène parfois à épouser un millionnaire. — Et où avez-vous pris cette nouvelle *nouvelle?* — Dans les journaux qui ont publié à l'envi la lettre de faire-part.

La décadence de la tragédie, on aura beau la signaler, personne n'y croira ; c'est plutôt sa prospérité qui brille à tous les regards. Ayez du talent et encore plus de savoir-faire, et la tragédie vous couvrira d'or ; ayez en l'instinct élevé, le génie et la flamme, et vous voilà en pleine gloire, la gloire de Mme Ristori. L'éminente artiste, — on n'a plus la prétention de vous l'apprendre, — a joué *Marie Stuart* en italien et à l'italienne au Théâtre-Français ; l'enthousiasme qui l'a accueillie voulait dire : Soyez la bienvenue dans la maison de Corneille et de Racine. Et à la manière toute charmante dont Mme Ristori recevait l'hommage, — une moisson de fleurs, — on a compris qu'elle répondait : Comptez sur moi. La représentation avait lieu au bénéfice de Mlle Demerson, car, pour tous ceux qui réclament l'appui de son talent, Mme Ristori est toujours prête ; je jouerai, dit-elle invariablement, où et comme on voudra. Vous aurez su d'ailleurs que des jaloux qui sont des jalouses, ayant blâmé et les révérences qu'elle vient faire au public qui la rappelle, et le soin qu'elle met à ramasser les bouquets qu'on lui jette, Mme Ristori aurait fait cette réponse aussi sensée que modeste : « Je suis étrangère, on me pardonnera de ne pas connaître les usages parisiens, et, puisqu'on me rappelle à l'italienne au milieu des actes, je dois répondre au vœu du public en me présentant à l'italienne pour le remercier. Quant aux bouquets, c'est un hommage qui me touche extrêmement, et je croirais manquer de respect au public, si je n'allais pas ramasser moi-même les fleurs qu'il m'envoie. » J'ai dit l'attrait de cette représentation dont la bénéficiaire a été la surprise : une Dorine qui débutait au temps de l'empire, une Marton qui a joué peut-être avec Fleury, cela promettait d'être vénérable ; rien au contraire de plus alerte et de plus décidément comique que la verve déployée par cette soubrette émérite. Elle a montré une jeunesse relative qui n'est pas toujours visible chez les autres Lisettes de la maison. Mme Ristori, qui n'a plus qu'un petit nombre de représentations à donner à la salle Ventadour, ne s'éloignera pas de Paris sans avoir essayé son magnifique talent dans notre répertoire. On parle de *Cinna* et de *Polyeucte*, on parle même de la *Marie Stuart* française et d'*Adrienne Lecouvreur*.

Aux autres théâtres, peu de chose. Le *Cousin Verdure*, du Vaudeville, est un assez vilain compagnon, qui, sous prétexte de cousinage, s'établit dans la maison Delorme pour la bouleverser de fond en comble. Il crève les habits et les chevaux de Monsieur, et le compromet aux yeux de l'autorité en s'avisant de chasser sans port d'armes. Mais dans cette famille du bon Dieu personne n'ose mettre à la porte cet abominable intrus, c'est un parent pauvre, que dirait le monde ? Et puis ce cousin Verdure s'est procuré, on ne sait comment, un autographe amoureux, qui ferait perdre au bonhomme Delorme l'estime de sa femme et des honnêtes gens. Ah ! si l'ami Dugravier voulait endosser nos peccadilles et nous débarrasser de ce vaurien ! Or cet honnête Dugravier ne demande pas mieux. Il se plaît à faire le majordome, il aime à jouer le rôle de redresseur de tous les torts, c'est sa spécialité. Ainsi donc le *Cousin Verdure* est parti et ne reviendra plus. Cette invention n'est peut-être ni très-neuve ni très-ingénieuse, mais ne soyez pas trop difficile et la pièce vous amusera.

La femme qui mord (théâtre des Variétés) est quelque chose d'aussi imperceptible. Alcide aime Aurore, mais il est promis à Hermance, et Aurore ne veut plus d'Alcide ; elle lui montre les dents pour l'effaroucher. Mais Hermance vient de se marier avec un autre, — comme ça se trouve ! — et aussitôt la *mordeuse re*veut d'Alcide. La pièce n'est plus jeune, mais elle est jolie et le public y a mordu. Et les *Précieux*, voilà une excellente bouffonnerie. Dans cette charge à la Dantan, ornée de légendes d'un comique excessif, ces incomparables farceurs de la Montansier, et à leur tête celle de M. Grassot, vous feront rire comme des enragés. Disons encore que l'Ambigu-Comique vient de reprendre les *Contes de la mère l'Oie* avec un éclat et un succès féerique. Salut à nos vieilles connaissances : l'ogre et le petit Poucet, Riquet à la Houppe, Cendrillon et Peau d'âne, salut : charmantes et sempiternelles rêveries que vous êtes, plus durables que l'airain et que *la colonnade du Louvre* du même auteur, on vous souhaite de vivre et de revivre le plus longtemps possible à l'Ambigu, pour l'amusement des grands et des petits enfants.

PHILIPPE BUSONI.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

PEINTURE DE GENRE. — LES FANTAISISTES.

En abordant la peinture de genre, nous entrons plus particulièrement dans l'art moderne. C'est là son triomphe ; c'est dans ce champ illimité, où il peut se multiplier sous tous les aspects, qu'il trouve son véritable développement. Il a là une raison d'être, et cela manque souvent à la grande peinture. La peinture de genre répond à un besoin de récréation ou de luxe ; elle a son public, ses amateurs, sa place marquée près du foyer domestique. Du reste, pour devenir ainsi l'hôte familier de la maison, il n'est sorte d'avances gracieuses, de manéges adroits, de petits soins coquets auxquels elle n'ait recours. Il lui a fallu faire un long apprentissage d'une foule de petites habiletés ; s'inquiéter davantage de la lumière et de l'ombre, soigner le clair-obscur et le coloris, acquérir de la touche, cette manière de détacher dans un certain sens la couleur du pinceau, manière tout individuelle par laquelle un peintre se fait reconnaître comme on connaît un notaire à son paraphe ; il lui a fallu chercher l'effet, le piquant, et se tenir en plein courant du goût du jour, suivre la mode, réfléchir l'humeur triste ou gaie, prude ou libertine du moment ; représenter des scènes de salons dorés ou de pauvres mansardes, de boudoirs ou de chaumières. Ce n'est pas peu de chose d'acquérir toutes les petites industries nécessaires pour arriver à plaire au bourgeois amateur. Il n'en coûtait pas tant jadis pour parler aux dieux. C'est là l'avantage de l'art aux belles époques, et de l'art antique en particulier : c'est que, s'adressant aux grandes idées, aux sentiments généreux d'un peuple, au lieu de caresser les caprices d'un simple particulier ; puisant ses inspirations dans l'enthousiasme religieux ou patriotique de tous, pour traduire les images des dieux et des héros, il n'avait pas comme aujourd'hui à se préoccuper de toutes les exigences des qualités secondaires, il allait droit à sa conception, et trouvait la grandeur dans la simplicité. Il y avait alors communauté d'aspiration entre l'artiste et le public pour s'élever sans effort à l'idéal. C'est alors qu'appartient à l'art cette mission sainte et civilisatrice qui en fait une des splendeurs de l'histoire de l'humanité. Et si en parler ainsi a pu paraître quelquefois un abus d'emphatique langage, c'est que sous le titre d'art on confondait deux choses semblables par les moyens, mais différentes par le but. Il y a la même différence entre la grande peinture monumentale et religieuse et la peinture anecdotique et de genre, qu'en littérature il y a de distance entre l'épopée, le roman et la nouvelle. Dans la littérature, aussi bien que dans l'art, les formes secondaires se prêtent à une recherche plus curieuse, à une étude plus minutieuse des particularités, plus récréative peut-être, parce qu'elle est plus individuelle et qu'elle reflète mieux les petites expériences que chacun a recueillies ; et c'est pour cela que ce sont des formes changeantes, variables, tour à tour prônées et délaissées ; tandis que les beautés éternelles de l'art sont marquées d'un caractère général, repoussent l'accidentel et suppriment les petits détails. Aussi cette première forme solennelle ne répond-elle pas assez au besoin pour le plus grand nombre de trouver dans la peinture une imitation réelle de la vie, ou quelque scène amusante et de jolis effets de couleur ; et il y avait pour en sortir d'aussi bonnes raisons que celles de ces religieuses dont Ridolfi raconte l'histoire. Paul Véronèse avait peint pour elles un paradis ; mais comme elles n'y distinguaient ni les fils des cheveux, ni les paupières, elles en étaient toutes mécontentes (*mal contente se ne vivevano*). Quand arriva au monastère certain flamand avec ses petits tableaux, dont les jolies couleurs plurent tellement aux sœurs, qu'elles accusaient le sort de ne leur avoir pas fait rencontrer d'abord un semblable peintre pour l'œuvre de leur paradis. Celui-ci, s'apercevant de leur peu d'entendement, leur offrit, moyennant quelque surcroît de dépense, de changer l'œuvre de Paul Véronèse en une de ses mains, promettant d'y employer des couleurs tirées des mines du ciel (*colori tratti delle miniere del cielo*). Elles échangèrent de la sorte leur diamant contre un cristal. Transportant ailleurs le tableau de P. Véronèse, le

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648 et 649.

rusé Flamand le vendit 400 écus.

De notre temps, où l'on cherche à renouveler la conception de toutes choses, on a voulu contester la réalité des genres en peinture, et prétendre qu'il n'y avait point d'autre division à faire que celle entre la bonne et la mauvaise peinture. Nous accordons que l'on conteste la justesse des termes de peinture d'histoire, de genre, etc., expressions mal faites et qui manquent de clarté et de précision comme presque tout le langage de l'art; mais, quelles que soient les dénominations qu'on adopte, il faut reconnaître qu'il y a une grande peinture, où l'on vise à la beauté idéale, et une petite ayant pour but, excessivement variable, tantôt l'imitation de la nature, tantôt tels ou tels agréments d'aspect qui ne tiennent qu'à des qualités secondaires. La grandeur géométrique de la toile reste tout à fait en dehors de cette estimation. La toute petite toile du palais Pitti, où Raphaël a peint la Vision d'Ezéchiel, est de la grande et idéale peinture ; une foule de grandes toiles, au contraire, ne sont que de la très-petite peinture de genre. N'effaçons pas des limites légitimes, et ne confondons pas des choses qui sont profondément séparées. D'un côté, à ne comparer de part et d'autre que des chefs-d'œuvre, est ce qu'il y a de sain, de puissant, d'élevé, de civilisateur; de l'autre, ce qui, sans élever l'âme, caresse le sentiment, charme la pensée, ou simplement récrée et séduit les yeux. Ces deux formes se sont trouvées en regard dans l'histoire de l'art moderne avec une incontestable supériorité : l'une est celle de la peinture italienne; l'autre constitue presque uniquement la peinture flamande et hollandaise. L'école française, à son tour, développe dans le GENRE proprement dit une grande variété de talents et de manières. Nous allons le suivre à l'Exposition universelle, à travers ses manifestations si diverses, et lui apporter toute notre attention, malgré le caractère secondaire de cette forme de l'art, parce qu'elle répond bien aux besoins de la société moderne et qu'elle s'adapte merveilleusement à ses sentiments et à ses caprices.

Salon de 1855. — Henri III et le duc de Guise, tableau par M. Comte.

Avant d'arriver aux peintres réalistes et populaires, nous rencontrons d'abord une petite troupe errante sur les confins des deux genres et que nous désignerons sous le nom de fantaisistes.

LES FANTAISISTES. — En tête de cette petite école nous nommerons M. HAMON, talent fin, ingénieux, et qui a acquis de la popularité par deux compositions exposées aux Salons de 1852 et 1853 : *la Comédie humaine* et *Ma sœur n'y est pas*. La première de ces compositions réalise en peinture ce qu'on désigne sous le nom d'*humour* en littérature ; cet indéfinissable mélange de naïveté, de délicatesse, de sérieux et de frivolité, qui semble ne faire qu'effleurer la pensée, et, en excitant celle d'autrui, cache celle de l'auteur sous le masque de l'ironie. Dans cette légère peinture, presque monochrome, où les figures sont plutôt indiquées que peintes, l'artiste, on le sait, a représenté un petit théâtre de *Guignol* antique; et les marionnettes, au lieu de polichinelle et du diable, nous montrent Minerve portant sa lance avec la maladresse brutale du héros calabrais, et victorieuse de l'Amour pendu à une potence, et de Bacchus, assommé et les bras pendants sur le devant du théâtre. Une troupe de marmots, et parmi eux Socrate, assistent à la représentation. A droite du théâtre s'avancent les poëtes ; à gauche, les guerriers. Dans un coin est Diogène, tenant en main sa lanterne et qui retourne à son tonneau, n'ayant pas trouvé un homme. Nous n'insisterons pas davantage sur ce tableau de M. Hamon ; il a été reproduit dans *l'Illustration* du 8 mai 1852; et nous avons proposé notre interprétation de cette œuvre singulière qui manque de clarté sous le rapport de l'idée et pèche par insuffisance sous le rapport pittoresque, mais qui, nonobstant toutes les bonnes raisons que peut lui objecter la critique, en a par devers elle une suffisante de consolation : elle intéresse et elle plaît. — L'autre composition : *Ma sœur n'y est pas*, a eu un juste succès par la naïveté de deux charmantes figures d'enfants ; nous ne reviendrons pas non plus sur les critiques que nous avons présentées dans *l'Illustration* du 16 juillet 1853. — Le tableau le plus important que M. Hamon ait exposé cette année est un pendant au précédent ; il est intitulé : *Ce n'est pas moi*. Deux petits enfants ont, dans leurs ébats, brisé en morceaux une jolie statuette de l'Amour ; honteux et inquiets des suites de leur maladresse, ils se cachent derrière une porte qui s'ouvre et par laquelle arrive, attirée par le bruit, une sœur aînée, grande jeune fille, qui se montre irritée de cet attentat contre la statue du dieu d'amour, mais dont la sévérité sera bientôt désarmée, sans qu'il soit besoin des efforts mensongers d'une autre petite fille qui, pour détourner la colère des deux coupables, donne le fouet à une poupée chargée d'assumer la responsabilité du dégât. Il y avait dans cette petite scène enfantine et naïve des éléments de succès, puisqu'elle les conserve, malgré le maniérisme auquel s'abandonne l'artiste. Les figures d'enfants ont perdu la précision de la forme qu'ils ont dans : *Ma sœur n'y est pas*. L'exécution devient molle et indécise; les yeux petits et ronds cherchent l'expression plus qu'ils ne la trouvent ; quant à la couleur, la teinte locale disparaît dans une sorte de *sauce* blonde générale. — *Les Orphelins*, dont la gravure paraîtra dans le prochain numéro, sont également d'une exécution trop efféminée. — *La Gardeuse d'enfants* et ses marmots groupés avec l'insignifiance niaise du jeune âge autour d'un tas de sable, sont moins faits encore ; cela tourne à l'image. — *L'Amour et son troupeau* est une de ces données vagues, dans lesquelles se complait l'auteur ; les vers suivants, empruntés à Leconte de l'Isle, et inscrits en bas du cadre, servent de commentaire explicatif :

De leur plainte irritant la lugubre harmonie,
Lui-même consumé du mal qu'il fait subir,
Il chassait à travers l'étendue infinie,
Ceux qui, sachant aimer, n'en ont pas su mourir.

Dans cette petite ébauche décolorée, il n'y a que l'Amour qui semble participer à la vie ; il s'est fait un fouet de son arc, et fustige son troupeau de pâles victimes qui cheminent d'un air assez malade et ont l'air de se demander ce que leur veut donc cet enragé petit dieu. C'est aussi un peu ce que se demande le spectateur, en dépit de la légende, et il demanderait de plus que la figure de l'Amour, qui est heureuse de mouvement, fût mieux dessinée. Le talent de M. Hamon, tout conventionnel qu'il soit, a une grâce originale et exerce une attraction qui lui ont conquis une place distinguée dans notre école moderne ; il ne faut pas qu'il la compromette en exagérant les lacunes qui se trouvent déjà dans son système de peinture, et en ajoutant à la décoloration qu'il affecte des formes de plus en plus évanouissantes. — M. TOULMOUCHE a de l'af-

Une halte d'aventuriers au Nouveau-Mexique, tableau par M. Bourgoin.

finité avec M. Hamon par la nature des sujets et par la manière dont il les traite. *La Leçon* serait une excellente petite toile de ce genre, si les enfants, plus heureusement rendus, répondaient à la grâce de la jeune mère, dont la tête est charmante. *La Terrasse* n'est pas aussi bien réussie. Le dessin est insuffisant; la couleur et l'exécution ont de la lourdeur. — Pour compléter la pléiade sortie de l'école de M. Delaroche, mais ayant plus particulièrement subi l'influence de M. Gleyre, il faut citer M. ISAMBERT, auteur de *la Marchande d'amours*, et M. JOBBÉ DUVAL, auteur du *Jeune malade* (salon de 1851). Ce tableau avait fait concevoir des espérances que ne justifie nullement *la Toilette d'une fiancée*, où les têtes ont une lourdeur de forme tout à fait déplaisante. On doit à M. Jobbé Duval un portrait de l'intéressant et regrettable lieutenant de vaisseau Bellot. — Un sujet analogue à un des précédents : *l'Amour à l'encan*, a été traité par un artiste dont la peinture efféminée ne répond pas non plus à ce que ses débuts avaient fait augurer de son avenir. M. PICOU compose bien, il dessine avec une certaine élégance; mais ses figures peintes de pratique manquent de caractère, tournent à la minauderie, et sont encore amollies par le ton blondin, rosé, blafard de la couleur. — M. BARON a peint deux dessus de porte pour le ministère de l'intérieur, où, sous les titres du *toucher* et de l'*ouïe*, il a représenté des groupes de femmes glissant à travers le ciel. Celles qui exercent l'ouïe en jouant des instruments s'allongent sur une même ligne horizontale, qui laisse le haut et le bas de la toile vide. Les figures qui exercent le toucher sont plus mouvementées ; mais leurs mouvements ne sont pas toujours motivés ni gracieux. — M. NANTEUIL, dans ses *Souvenirs du passé*, nous montre un vieux garde champêtre seul en son gîte, au coin du feu, et faisant ce qu'on fait quand on est seul au coin d'un feu, c'est-à-dire rêvant ; il remonte en imagination le cours des années de sa vie, et les images qui traversent son cerveau, figurées à leur tour, se déroulent au-dessus de lui et vont se perdre dans les nuages de fumée qui s'élèvent de l'âtre. Ce thème fantastique a été traité sans agrément par l'habile dessinateur. La couleur est lourde et éteinte ; l'exécution est monotone et laborieuse. — M. TASSAERT a exposé *la Tentation de saint Antoine*, qui a attiré l'attention publique à l'exposition de 1849. *La Triste nouvelle* appartient à ce genre de peinture dont l'artiste s'est fait comme une spécialité, et où il se plait à retracer, avec une couleur froide et grise, les tristesses navrantes de la misère, qu'il a le tort de voir sous leur aspect tout à fait vulgaire. — Une petite toile d'une couleur gaie et brillante, *les Ecueils de la vie*, par M. BEAUMONT, rappelle le sujet des Oies du frère Philippe. Une troupe de jeunes filles, lestement dévêtues, accueillent un tout jeune homme, qui, malgré les avis d'un mentor, semble s'éloigner du bon chemin pour se diriger vers elles, et qui tient son chapeau sur sa poitrine avec un sentiment de réserve naïve, et comme s'il voulait les inviter indirectement à mettre sur la leur au moins un fichu. *Un peu de beau temps*, un jeune garçon jasant avec une jeune fille à la porte d'un jardin, est peint d'une manière lâchée qui rappelle celle de M. Verdier. — M. LOUIS DUVEAU a traité, dans une assez grande toile, le sujet des *Sept péchés capitaux*, si tant est qu'il y eût un sujet possible pour la peinture dans la réunion de cette mauvaise engeance de la pauvre humanité. Tous ces gros péchés sont figurés par des femmes, même celui de l'orgueil, qui aurait bien le droit de rester masculin. La figure de l'Orgueil se dresse dans une belle robe à brocart, et porte sur la tête un diadème et une aigrette de paon. Cet oiseau la suit comme symbole confirmatif. La Colère est à côté de l'Orgueil ; mais elle est en colère, on ne sait pas pourquoi. L'Envie du moins jette un regard jaloux sur la toilette de l'Orgueil. L'Avarice est assise dans un coin, avec des sacs d'or dans son tablier et un vautour à côté d'elle. Les seuls personnages qui soient un peu en scène sont la Gourmandise attablée, la Paresse, joli péché, négligemment étendue à côté de la Luxure. Celle-ci cherche à retenir un pâle et monotone jeune homme, qui, tout en s'éloignant, cherche à écarter un plus jeune prêt à se lancer étourdiment au milieu de toute cette mauvaise compagnie. Il y a dans cette peinture une dépense de talent sans but. A moindres frais l'artiste a trouvé une impression vraie et saisissante dans *le berceau vide* près duquel sont plongés dans la douleur deux paysans bretons. Cette peinture malheureusement a des tons d'un blanc crayeux désagréable. — Nous ne pouvons pas clore la liste des peintres fantaisistes ou ayant traité des sujets de fantaisistes, sans nommer encore une fois M. DIAZ, dont les petites toiles sont de pures fantaisies, sous différents titres, peu importe, mais sans signification réelle, et consistant d'ordinaire en une ou plusieurs figures de femmes, vues de face ou de dos, et découvertes jusqu'aux environs de la ceinture, avec accompagnement d'enfants ou de petits amours. Nous avons précédemment parlé d'une tentative faite par le peintre sur un champ plus vaste et qui ne lui a pas réussi. — M. CAMILLE ROQUEPLAN, lui aussi, s'est souvent montré peintre fantaisiste, par l'aspect tout conventionnel qu'il s'est plu, même dans les sujets vulgaires, à donner non-seulement aux figures, mais encore au paysage. *Les Filles d'Eve*, qu'il a exposées cette année, sont simplement de jeunes filles qui cueillent et mangent des pommes. La manière de l'artiste s'est alourdie ; cette peinture a un aspect faux qui donne plutôt l'idée d'une tapisserie.

Salon de 1855. — Un retour de bal masqué, tableau par M. Marchal.

M. BARRIAS, dont le nom nous avait échappé parmi les peintres d'histoire, a exposé, outre les *Exilés de Tibère*, dont nous avons rendu compte en 1851, une vaste composition, appartenant à la PEINTURE DE GENRE historique : les *Pèlerins se rendant à Rome pour le jubilé de l'an* 1300. Toute cette foule est naturellement disposée ; cette œuvre, exécutée dans un style tempéré, manque de caractère. On peut comparer avec cet ouvrage de l'élève de M. Cogniet, un sujet analogue : *Pèlerins arrivant en vue de Rome*, par sir Eastlake, le président de l'Académie royale de Londres, dont nous parlerons prochainement.

M. GENDRON, dans son tableau intitulé : *le Jour du dimanche ; scène florentine au quinzième siècle*, a groupé d'une manière harmonieuse des personnages du temps se livrant à des jeux ou goûtant le repos sur les hauteurs et dans le voisinage de l'église de San-Miniato, en vue de Florence. Il ne faut d'ailleurs considérer cette composition, d'un aspect agréable, que comme une distraction à des travaux importants

Lesueur chez les chartreux, tableau par M. Laugée.

et remarquables, exécutés par l'artiste au palais du conseil d'Etat, et dont nous avons rendu compte dans ce journal.

M. COMTE. — Son tableau de *Henri III et le duc de Guise*, reproduit ici par la gravure, est, dans le genre historique, une des meilleures choses de l'Exposition. Le roi et le chef de la Ligue se rencontrent au pied du grand escalier du château de Blois, avant d'aller communier ensemble à l'église Saint-Sauveur, le 22 septembre 1588, veille du jour où le duc de Guise fut assassiné. Le drame menaçant se devine à l'air de préoccupation mystérieuse des personnages. Henri III a la mine sévère, et semble prendre confiance dans la troupe de spadassins à figures déterminées qui le suivent. Le Balafré, qui salue le roi d'un air obséquieux, n'a peut-être pas l'élégance qu'on s'attendrait à lui trouver. Il y a du naturel dans la disposition de la scène, dans les attitudes, et de la variété dans les physionomies. Mais les têtes sont peintes d'une manière un peu égale. Elles ont toutes la même valeur. Celles de l'extrémité ne devraient-elles pas être un peu sacrifiées aux figures principales? Au lieu de cela, elles conservent tout leur relief, jusque près du cadre, où une tête de jésuite a plus de saillie qu'il ne lui en appartient en sa qualité de simple observateur perdu dans la foule. — M. Comte a peint d'une manière également naturelle et bien comprise une autre phrase de ce drame de la monarchie cherchant à se revendiquer : l'*Arrestation du cardinal de Guise et de d'Espignac, archevêque de Lyon, après l'assassinat du duc de Guise.*

M. LAUGÉE. — *Eustache Lesueur chez les chartreux.* — Le grand artiste est assis, entouré de moines qui le regardent dessiner d'après nature. La scène, qui respire le calme du cloître, est d'un aspect harmonieux et doux, auquel contribue le jour monotone répandu dans cette salle nue à parois grises, sur lesquelles s'enlèvent les robes blanches des chartreux. Ce tableau est reproduit ici par la gravure.

M. MARCHAL. — *Un Retour du bal masqué; épisode du carnaval de* 1854. Il y avait un élément de succès et de popularité dans l'antithèse de ce sujet; dans le contraste de ces deux groupes se rencontrant à l'aube du jour par un temps froid et triste de l'hiver, l'un appelé dehors pour des œuvres pieuses ou de charité, l'autre rentrant à moitié ivre et cherchant fébrilement, par des chants bruyants, à prolonger l'illusion des joies grossières de la nuit qui vient de s'écouler. L'artiste a, sans exagération, tiré un bon parti de cette donnée. Peut-être a-t-il trop éloigné les deux groupes, ce qui laisse du vide au milieu de la toile? D'un autre côté, ils ne sont pas assez éloignés pour ne pas participer tous les deux à la même lumière; la pâle clarté matinale devrait s'accuser d'une manière un peu plus sentie sur les coiffes blanches des sœurs de charité. *L'Illustration* reproduit, par la gravure, cette composition, ainsi qu'un tableau de M. BOURGOIN, intitulé *Une halte*, et où il a représenté une scène de la vie d'aventuriers au nouveau Mexique.

A. J. DU PAYS.

Exposition universelle de l'industrie (1).

TISSUS (3e ARTICLE). — TISSUS DE LAINE.

On sait que nos moutons indigènes ne peuvent pas fournir plus de 1/10e de la laine nécessaire à nos manufactures, et que nous sommes forcés de tirer le reste de l'étranger, principalement d'Angleterre, où se vendent publiquement, à la criée, les toisons de l'Australie et de quelques autres provenances. Sur ces marchés d'Angleterre, comme sur ceux de l'Allemagne, les acheteurs français, anglais, belges, allemands, etc., sont tous dans les mêmes conditions; les différences de position ne se dessinent que lorsque la laine brute se présente à la frontière des divers pays où elle doit être mise en œuvre. Toutes les douanes étrangères se montrent très-clémentes pour cette matière première, tandis que la douane française lui impose un droit d'entrée de 24 p. 100. Or, après défalcation faite des déchets, ce droit de 24 p. 100 sur la laine brute équivaut à peu près à 30 p. 100 sur la laine cardée, et à 34 ou 35 p. 100 sur la laine peignée. Ce tarif est la cause principale de l'infériorité de nos produits, au point de vue du prix de revient, vis-à-vis de nos concurrents étrangers. Une autre circonstance vient encore aggraver la situation : nos filateurs de laine, s'ils veulent avoir les machines les plus parfaites, sont forcés de les faire venir d'Angleterre, d'où elles ne leur arrivent que surchargées de frais et de droits onéreux. Jusqu'ici les mécaniciens anglais priment absolument les nôtres pour la construction des machines à filer.

Donc, nos fabricants de tissus de laine entrent en lutte avec une matière première beaucoup plus chère que celle de leurs rivaux; et, lorsqu'on considère que, pour tous les tissus de cette nature qui n'appartiennent pas au genre dit *nouveautés*, la supériorité du produit dépend surtout de la qualité et de la quantité de la matière employée, on comprend que ce n'est que par des miracles d'habileté dans le tissage, dans la teinture, dans les apprêts, que la France parvient quelquefois à tenir tête à la concurrence étrangère. Certes, avec les tarifs actuels, le président du Corps législatif fait bien de ne pas s'asseoir sur le sac de laine qui sert de trône au *speaker* du Parlement anglais.

Ceci posé, établissons, pour chaque espèce de tissus de laine, la position respective des divers pays producteurs représentés au palais de l'Industrie.

Draps communs. — Nos fabriques du midi exposent des gros draps très-solides et pas chers, mais d'un toucher rude et d'un aspect assez grossier. Ces draps sont d'un très-bon usage pour les classes ouvrières. Néanmoins il faut reconnaître que les gros draps : waterproof et autres, exposés par l'Angleterre, offrent des qualités plus belles en laine, à des prix moins élevés encore. L'Autriche et l'Allemagne nous montrent aussi quelques draps communs qui présentent à peu près les mêmes avantages. Un fait tout récent nous a mis à même d'apprécier la fabrique des draps communs de la Belgique, du moins en ce qui concerne le genre spécial de la fourniture militaire : les 30 à 40,000 mètres de draps bleus et gris-bleutés que la Belgique a fournis dernièrement à notre armée, ont été trouvés plus souples, plus fins en laine, et un peu moins chers que les produits analogues de nos manufactures françaises.

Draps en qualités moyenne et supérieure. — La palme ici appartient à l'Autriche; son exposition est vraiment admirable. Force, régularité, souplesse du tissu, éclat et pureté des nuances, apprêts moelleux et soyeux, tout se trouve réuni dans les étalages de quelques drapiers de Brün (Moravie), tels que MM. Schœller frères, Auguste Schöll, Propper frères, Strakosch frères, et dans la belle collection exposée par la *Compagnie pour la fabrication des draps fins* de Namiest. Véritablement, en draps de toutes nuances (le noir excepté), aucun des autres pays ne montre rien de supérieur, comme ensemble, aux produits de la Moravie. Quant au prix, l'Autriche et nos autres concurrents l'emportent sur nous, surtout dans les qualités moyennes; mais dans les qualités supérieures la différence est beaucoup moins sensible; et même les draps supérieurs anglais coûtent aussi cher, si pas plus, que les très-beaux draps français.

Nous avons distrait de la catégorie qui précède la spécialité des draps noirs, parce que, pour ceux-là, Sédan l'emporte sur l'Angleterre (les draps noirs anglais passent pour n'être pas bon teint). La vraie rivale de Sédan, c'est Aix-la-Chapelle, qui fabrique avec grand succès cet article, et en exporte considérablement aux Etats-Unis. Il suffit de voir et de toucher les draps noirs exposés par MM. Thywissen frères, pour s'expliquer la prédilection des Américains.

Draps légers. — Sur ce terrain, le premier rang, pour le bon marché, semble revenir aux draps amazones, zéphyr, etc., de la Belgique. Les prix affichés par les fabricants de Verviers ont une éloquence bien significative. L'un des principaux manufacturiers belges, M. F. Biolley, expose, entre autres, des draps légers marqués fr. 10 le mètre, qui sont parfaitement réussis. Nous remarquons aussi dans sa vitrine des draps noirs dits cachemires, cotés fr. 16, qui semblent être une remarquable spécialité pour cette manufacture. Il y a bien là encore des draps en laine de Silésie d'une qualité supérieure; mais, dans ces qualités-là, nous ne sommes pas si loin de compte avec la Belgique; et c'est plutôt dans les amazones et zéphyrs bas prix que la fabrique de Verviers se montre redoutable à ses concurrents de tous les pays.

En fait de draps légers à bon marché, la plus proche émule de Verviers, c'est encore notre fabrique de Bischwiller. L'Exposition universelle prouve qu'en ce genre, les autres pays ne viennent qu'après.

Draps façonnés (*nouveautés*). — Oh! pour le coup, nous reprenons glorieusement le haut du pavé! En effet, que tous les drapiers d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse, de Belgique, visitent les étalages de M. de Montagnac, de MM. Bertèche, Baudoux-Chesnon et compagnie, de M. Théodore Chennevière, de MM. Ch. Flavigny, Labrosse frères, Barbier, et ceux de quelques autres fabricants encore de Sédan, de Louviers, d'Elbeuf; et qu'ils décident, la main sur la conscience, s'ils ont jamais rencontré ailleurs une aussi infatigable création de nouveautés pleines de goût et de distinction.

Notez cependant que l'Autriche, elle aussi, a exposé des draps nouveautés d'un goût très-acceptable, d'une qualité bien réussie, et surtout d'un prix extrêmement raisonnable; et que, de son côté, l'Angleterre compte parmi ses nouveautés-laines certains carreaux écossais et un genre dit *peau de mouton* qui constituent chez elle une sorte de spécialité nationale portant le cachet de la vraie *fashion.*

Pour en finir avec les tissus en laine cardée, nous dirons que, si nous subissons la supériorité de la flanelle de santé anglaise, nous luttons avec infiniment moins de désavantage dans la catégorie des flanelles-tartans. Constatons en outre le bon marché des flanelles autrichiennes et belges.

Passons maintenant aux tissus en laine peignée.

D'abord, en fait de mérinos, satins-laine et lastings, la France exporte ses produits partout, en Angleterre même; c'est-à-dire que, pour ces tissus-là, nous marchons tout à fait en tête de colonne dans le palais de l'Industrie.

Mais nous voici arrivé en face de l'innombrable phalange des tissus de laine mélangés, unis, brochés ou imprimés, qui compte dans ses rangs des milliers de combinaisons de matières diverses, s'appliquant à toutes sortes d'usages et s'affublant d'une kyrielle inextricable d'appellations consacrées par le commerce : orléans, popelines, valencias, circassiennes, alépines, bombasines, barrepours, cachemires d'Ecosse, poils-de-chèvre, alpaca, baréges, etc., etc..., c'est à ne pas s'y reconnaître. Ah! c'est qu'il ne s'agit plus ici de vêtir la plus laide moitié du genre humain, laquelle d'ordinaire se vêt laidement, pour en avoir plus tôt fini; il s'agit d'habiller, de parer la femme, en la suivant avec prestesse dans toutes les capricieuses évolutions de sa coquetterie. Songez donc : vêtir la femme! la femme, qu'un philosophe impoli a osé définir ainsi : « Un être qui s'habille, se déshabille et babille... » Mais c'est le tonneau des Danaïdes à remplir! c'est la roue d'Ixion a pousser devant soi!... De là cette création infatigable et multiple à l'infini des tissus mélangés de laine, de coton, de fil d'Ecosse, de soie, de bourre de soie, qu'on a groupés sous le nom collectif et bien trouvé de *fantaisies.* Et tenez, voulez-vous tout d'abord une proportion arithmétique qui résume notre revue de cette partie de l'Exposition universelle? Les nouveautés-robes de la France sont aux nouveautés-robes des autres nations, comme la Française, ou mieux la Parisienne, est à la femme de tous les autres pays... C'est-à-dire qu'au concours universel des fantaisies tissées, la Parisienne et la fabrique française triomphent de compagnie!

Toutefois, il nous faut constater ici que l'Angleterre a exposé des orléans mélangés-jaspés et des orléans noir-alpaca, d'un tissu admirable et cotés à des prix plus bas que les nôtres; mais, quand on en vient aux orléans à dessins riches, l'Angleterre nous cède aussitôt le pas. Généralement les fantaisies pour robes du Royaume-Uni sont d'un goût douteux; nous excepterons néanmoins quelques jolies impressions sur barége. Si nous ne parlons pas des tissus-fantaisie des autres pays, c'est que véritablement il n'y a trop rien à en dire.

La France, voilà la seule vraie patrie de ces tissus légers où la laine se livre à une promiscuité effrénée avec toutes les matières textiles imaginables. Paris produit des popelines extra-riches et de délicieuses impressions sur barége. Sainte-Marie-aux-Mines se distingue par ses valencias; mais le centre le plus important de cette fabrication féerique, c'est Roubaix.

Cherchez Roubaix dans le dictionnaire géographique de Vosgien (édition de 1792), vous trouverez ceci : « Bourg de France, à trois lieues N. E. de Lille, à titre de marquisat... » Sans plus! En effet, jusqu'en 1814, Roubaix n'était que cela. Savez-vous ce qu'est Roubaix aujourd'hui? Une ville de quarante mille âmes, autant dire de quarante mille fabricants, où s'entasse une population moitié fixe, moitié flottante de vingt mille ouvriers, où chaque maison est un atelier de cinq étages, où les enseignes se coudoient, où les hautes cheminées se touchent, où l'on n'entend que le frou-frou des broches qui tournent, le grincement des engrenages qui mordent, les soupirs haletants de la vapeur qui s'échappe; une ville enfin où la pensée n'est jamais lasse de créer, les bras de travailler, les millions de rouler... Maintenant, ne me demandez pas de spécifier au juste ce que produit Roubaix : Roubaix produit tout! Tout ce qui remplace aujourd'hui pour l'humanité déchue les feuilles de figuier du paradis terrestre!

Cependant, ce à quoi Roubaix réussit le mieux, c'est à fomenter et à satisfaire la coquetterie féminine. Demandez plutôt aux belles dames qui, dans les galeries nord-ouest du palais de l'Industrie, s'arrêtent des heures entières, sans que leurs maris alarmés puissent les en arracher, devant les cases de MM. Henri Ternynck, Julien Lagache, Henri Delattre, L. Cordonnier, Pin-Bayard, où s'étalent gracieusement des popelines, des valencias, des fantaisies laines, soie et coton, et autres tissus pour robe aussi variés qu'élégants dans leurs dispositions.

Au demeurant, ce qui nous plaît le plus dans la fabrique de Roubaix, c'est que ses produits s'adressent à tous les rangs, à toutes les bourses; en un mot, Roubaix est le Lyon du tiers-état.

Notre revue des tissus de laine se fait déjà bien longue; cependant elle est loin d'être complète; mais, s'il nous fallait combler toutes les lacunes qu'on peut y remarquer encore, le présent article prendrait des proportions absolument inadmissibles. D'ailleurs,

> Le secret de tout dire est celui d'ennuyer;

et nous croyons en avoir dit assez pour un journal qui a hebdomadairement tant d'autres chats à fouetter.

Il ne faut pas non plus qu'à propos de laine, *l'Illustration* tonde de trop près la patience de ses lecteurs.

HENRY BRUNEEL.

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649 et 650.

Chronique littéraire.

La comédie de Molière, si mâle, si simple, si vraie, n'en semble pas moins parfois, sur certains points, exagérée. Ainsi, les fâcheries et ires aristotéliques du docteur Pancrace, dans *le Mariage forcé*, sur ce qu'il faut dire *la forme*, et non *la figure d'un chapeau*, doivent paraître, au parterre du Théâtre-Français, des caricatures fantaisistes, et même un peu fantastiques. Il n'en est rien : il y avait encore, sous Louis XIV, des Pancrace et des Marphorius à bonnets pointus qui ergotaient, glosaient, piaillaient, argumentaient de cette sorte, et se battaient à la journée sur *le cousin Aristote.* Mais que dira-t-on donc, quand on saura les meurtres, les vengeances et autres abominations dont le prince des philosophes fut l'innocent coupable, et cela dans le siècle précédent? Avant la comédie, ce fut la tragédie que nous donna la scolastique, et l'on s'extermina sur le point de savoir s'il fallait se confiner dans les arrêts du précepteur d'Alexandre, ou en sortir, si peu que ce fût, pour passer à son disciple Platon.

Ainsi il est prouvé et vient d'être amplement confirmé par un savant livre de M. Charles Waddington, que le célèbre Ramus (Pierre la Ramée), dont on sait la fin tragique, périt victime moins des fureurs populaires que des animosités privées de leur instigateur, Jacques Charpentier, son rival. Et pourquoi cette grande haine? C'était au sujet de démêlés d'enseignement dont Aristote était le texte. Charpentier ne voulait à aucun prix consentir qu'on s'écartât du Stagiryte. Ramus était un novateur. Leurs querelles avaient fatigué les échos du collége de Presles et du collége de France. Ramus l'avait le plus souvent emporté dans cette lutte grecque, et l'amour-propre blessé de son émule mit le poignard aux mains de ce Pancrace furieux. Du moins, s'il ne le saisit pas personnellement, toujours est-il, et c'est un point sur lequel tous les historiens concordent, de Thou, entre autres (fort aristotélicien), qu'il stipendia et anima les sicaires de Pierre Ramus, trois jours après le grand massacre de la Saint-Barthélemy. Et quand ceux-ci eurent tiré le novateur de sa cachette, qu'ils lui eurent pris son ar-

gent, l'eurent percé de coups d'épée et l'eurent jeté par la fenêtre, on vit figurer, dans la hideuse populace qui s'acharna sur le cadavre et le traîna encore palpitant par la ville, des écoliers encore plus furieux que la masse, qui étaient ceux de Charpentier.

O Aristote ! car c'est lui, c'est la scolastique de ce Moyen Age, si vanté aujourd'hui et si regretté, qui enfonça le glaive, qui arracha les entrailles de la victime, lui trancha la tête, dispersa ses lambeaux et les jeta dans la rivière. La religion ne fut pour rien dans cet abominable drame. Charpentier était catholique, il est vrai, et Ramus protestant. Mais Ramus, ancien protégé du roi, de la reine-mère, du cardinal de Lorraine, aurait très-certainement été épargné, une fois les horreurs de la fatale nuit du 24 août esquivées, sans la haine de son rival. Et celui-ci s'était à diverses reprises nettement prononcé sur ce « qu'il aimait mieux un protestant qu'un catholique » (pourvu qu'il aimât Aristote).

Aussi, la chose à peine faite, ledit Charpentier, victorieux sur toute la ligne, s'empresse de mettre la dernière main à son œuvre de prédilection : Comparaison d'Aristote et de Platon, et la publie cinq mois après la Saint-Barthélemy, avec une dédicace au cardinal de Lorraine, où se trouvent ces belles paroles : « La France a vu, au mois d'août dernier, la plus belle et la plus douce journée. » On se figure que c'est l'orthodoxie qui a triomphé au 24 août : point du tout ; c'est Aristote !

« Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des *savants?* »

Mais qui le pourrait croire ? Dans la même communion, au sein de la même Eglise, on retrouve le même acharnement pédant, le même antagonisme de notions et de règles. Lorsque, deux ans avant la Saint-Barthélemy, Ramus, privé de sa chaire, et pressentant peut-être le sort qui l'attendait, voulut chercher de l'emploi chez ceux de sa religion et se retirer à Genève, il en écrivit à Théodore de Bèze, et celui-ci l'éconduisit par un refus poli et froid, dont le premier considérant est le défaut de vacances et des ressources nécessaires à l'Académie de Genève, mais dont le second et le vrai est textuellement conçu ainsi : « Le second obstacle consiste dans notre résolution arrêtée de suivre le sentiment d'Aristote, *sans en dévier d'une ligne*, soit dans l'enseignement de la logique, soit dans le reste de nos études. Je vous écris tout cela franchement, comme le veut cet ancien adage : « Entre gens de bien il faut bien agir. »

On a beaucoup frémi du fanatisme de cette sanglante et dramatique époque ; mais il s'en fallait bien, comme on voit, qu'on l'eût suivi dans toutes ses branches.

Ramus était un homme tout de ce fameux siècle. Son esprit studieux et ardent avait embrassé tout le cycle des connaissances ayant cours. « Notre lime, écrivait-il au cardinal de Lorraine, son ex-protecteur (!), notre lime a passé sur la grammaire, sur la rhétorique et la dialectique, sur l'arithmétique et la géométrie. » Il visait à se compléter par l'étude spéciale des deux autres arts libéraux ; puis son intention était de consacrer le reste de sa vie à celle des saintes Ecritures. Ces sciences multiples qu'il possédait à fond et qu'il enseignait, il en avait facilité les abords en les désobstruant des broussailles scolastiques. Le premier (chose immense !) il osa écrire un traité de dialectique en français. Il fut, comme dit Sorel, un des premiers en France *à desniayser les esprits.* Il fut également de son siècle par son culte ardent pour l'antiquité. Mais il ne l'accepta que sous bénéfice d'inventaire : ce fut sa grandeur, et l'on vient de voir que ce fut aussi son malheur et son crime. Il pensait qu'il était bon de rivaliser avec les anciens, mais en les imitant ; « et c'est par là, dit justement M. Waddington, que le *ramisme* (sa doctrine) exprime si bien la Renaissance. »

C'est surtout cette philosophie qui aujourd'hui mérite de fixer l'attention ; car, quant aux travaux philologiques et mathématiques de Ramus, on comprend qu'ils sont aujourd'hui singulièrement *distancés*. Socrate et Platon furent ses premiers maîtres ; mais il ne se servit d'eux que pour sortir de la scolastique, véritable *enfance*, selon lui (enfance maintenant regrettée par quelques-uns de notre âge mûr). Il ne s'inféode à rien, et, tout en s'appuyant de la tradition, il ne s'y asservit point. Il n'y a, suivant lui, qu'une Méthode, qui est aussi bien celle d'Aristote et de Platon que de Galien et d'Hippocrate, de Virgile et de Cicéron, d'Homère et de Démosthènes. « Aucune autorité, dit-il, n'est au-dessus de la raison ; c'est elle, au contraire, qui fonde l'autorité et qui doit la régler. » Aussi fut-il le véritable précurseur, au seizième siècle, de Descartes, et même de Bacon, qui n'arriva qu'après lui. » Il avait, dit M. Cousin, un esprit élevé, orné de plusieurs belles connaissances ; il introduisit parmi nous la sagesse socratique, tempéra et polit la rude science de son temps par le commerce des lettres, et le premier écrivit en français un traité de dialectique. »

— « O le bon temps, dit Voltaire, ô le bon temps que c'était, quand les écoliers de l'Université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien Ramus, et traînèrent son corps nu et sanglant à la porte de tous les colléges pour faire amende honorable ! — Ce Ramus était donc un homme bien abominable ? Il avait fait des crimes bien énormes ? — Assurément, il avait écrit contre Aristote, et on le soupçonnait de pis. »

Il n'était pas seulement éloquent et savant : il était vertueux, dévoué au bien, incapable d'une lâche transaction. Montluc, évêque de Valence, voulut le sauver peu de jours avant la Saint-Barthélemy, qu'il avait flairée en homme parfaitement versé dans la science des coups d'Etat et des intrigues. Partant en ambassade pour la Pologne, où régnait le duc d'Anjou (depuis Henri III), il voulut emmener Ramus, et, sur son refus, l'engagea du moins à appuyer les prétentions de ce prince (au trône de France). Et cette motion, il l'étaya de la perspective de récompenses magnifiques. « Un orateur, lui répondit le savant, doit être avant tout homme de bien ; il ne doit pas vendre son éloquence. »

C'est sur cet insolent propos que l'historien Gaillard s'écrie : « Défaite singulière, lorsqu'il s'agit de servir ses maîtres ! » Ce Gaillard d'historien parle d'or : à quoi sert qu'il y ait des maîtres, si ce n'est pour rencontrer toujours et partout des sujets ? Que signifie l'autorité de la raison, si ce n'est pour soutenir envers et contre tous, *per fas et nefas*, la raison de l'autorité ? Ce Ramus avait donc mérité son trépas : le fait de l'avoir mis en très-petits morceaux ne fut que le juste loyer de sa licencieuse indépendance.

Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Ce n'est pas toutefois l'avis de M. Charles Waddington, qui a entrepris de réhabiliter ce malheureux savant (le moins en *us*, malgré la désinence latine de son nom, de tout le seizième siècle). C'est une entreprise bien hardie, et que le succès seul pouvait justifier. Nous croyons qu'il faut renvoyer le jeune professeur absous : Aristote nous le pardonne ! Aristote est comme la liberté : beaucoup de crimes ont été commis en son nom ; il n'en peut être responsable. Ce n'est toujours pas la liberté de conscience qui a assassiné Ramus : rayons cela de son bilan. Le livre de M. Waddington (*Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions*) est plein de science, d'émotion, de philosophie et d'amour de la vérité ; c'est tout un.

Ne pouvant pas étendre aujourd'hui beaucoup cette Chronique, nous ne changerons pas de siècle, à peine de sujet, en mentionnant ici le *Traité d'Education* du cardinal Sadolet, et la *Vie de l'auteur*, d'Antoine Fiorebelli, traduits pour la première fois du latin par M. Pierre Charpenne.

Ce bon cardinal Sadolet, évêque de la fort jolie et, je ne sais pourquoi, tant glosée ville de Carpentras, est un homme que Gris-Bourdon a dû rencontrer aux enfers, non loin de saint Dominique :

A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Gris-Bourdon !

L'Univers l'y a aperçu comme il flânait par là, l'autre jour, en tournée de recensement.

C'est, ni plus ni moins que Ramus, un platonicien qui parle la langue de Cicéron et de Virgile, de Cicéron surtout, dont le rapprochent le nombre et la longueur un peu molle de ses périodes. C'est un impardonnable prélat qui, dans son traité d'éducation (*De liberis recte instituendis*), ne rougit pas de déclarer qu'il faut fortifier *la raison* de l'adolescent, l'embellir par toutes les nobles études, afin qu'il puisse atteindre à la philosophie, qui doit le conduire au *summum bonum*, au souverain bien. Et quel est ce *summum bonum?* C'est « cette sagesse suprême qui rapproche le plus l'âme humaine de la Divinité, et qui est comme un rayonnement, une émanation de ses attribus adorables. » Car, « quels sont les véritables besoins de l'âme ? Ce sont ces aspirations incessantes à s'élever, à se perfectionner, à devenir de plus en plus semblable à Dieu. » Or les sciences, les lettres, les beaux-arts, toutes les connaissances humaines, servent à l'âme « comme de rampes et de degrés pour monter à cette *philosophie*. On y puise même des forces qui élèvent l'âme et la pensée ; mais ce qui leur donne le plus grand prix, c'est qu'elles détournent l'âme des sens et lui enseignent à considérer, à examiner seule en elle-même, loin du bruit des sensations corporelles, les choses qu'elle doit *elle-même* observer, ce qui est surtout le propre et constant devoir du *philosophe.* »

Philosophe, philosophie, raison, entendement, observation propre, voilà des mots bien damnables dans la bouche d'un prélat. Un prince de l'Eglise venant nous dire que le droit sens, l'âme éclairée, la connaissance, la méthode, peuvent mener à la religion ; que ce chemin philosophique est encore le meilleur et le plus court qui y conduise ; qui ne veut pas qu'on s'abêtisse, qu'on ignore, qu'on abdique, voilà un spectacle réellement scandaleux et qui motive bien toutes les fulminations de *l'Univers*. Il est vrai que cela se passe en pleine ère de Renaissance, ce qui pallie un peu la chose, ou du moins l'explique, car on sait que cette époque scandaleuse, en remontant aux beautés d'art et aux grands esprits de l'antiquité, interrompit ce grand mouvement bêtifiant du Moyen Age, qui est le souverain bien, et dont, grâce à Dieu, nous voici en train de renouer solidement la chaîne. Il sont passés, ces jours de fête, et l'on ne verra plus cardinaux ni évêques payer tribut à cette odieuse gangrène philosophique. *Philosophie, philosophique*, qu'est-ce que tout cela, bon Dieu !

Ce qui relève un peu ce mauvais cardinal, c'est, par exemple, un certain reste des idées d'un temps meilleur et qui nous revient au galop, reste en vertu duquel il admet le principe de l'inégalité des hommes. Ainsi il ne veut pas qu'on batte pour l'instruire un enfant de bonne maison ; mais il a du moins le bon sens de permettre et même de prescrire ce moyen d'éducation à l'égard d'un fils de valet. Voilà qui est bien et atteste un certain sentiment d'injustice distributive et d'iniquité sociale qui ne peut que produire le meilleur effet, à une époque où tout le problème consiste à généraliser le knout russe et les bastonnades napolitaines. Quelques péchés seront remis au cardinal de Sadolet, à cause de cette doctrine-là.

Il y a par contre chez lui une tendance intolérable : c'est l'excessif acharnement dont on voit, par sa biographie, qu'il fut animé contre les juifs de son époque. Ces financiers « avaient coutume de tromper les chrétiens ignorants et simples, et, en leur prêtant de l'argent, de ruiner à la fin toutes les fortunes par de gros intérêts, par une usure renouvelée et multipliée. » Quoi de plus naturel ? Au lieu d'encourager pourtant une pratique si légale, on peut même dire si louable, le cardinal de Sadolet eut la singulière idée de se jeter à la traverse, et il paraît qu'il réussit en grande partie à réprimer et à contenir dans son diocèse les enrichissements des juifs. Si on le fit cardinal pour cela, Toussenel mérite bien la pourpre romaine.

Si M. Charpenne n'était pas aujourd'hui un grave fonctionnaire, il mériterait, pour avoir remis en lumière ce déplorable cardinal et l'avoir fort bien traduit, de subir de nouveau les plaisanteries de journaux qui, si nous nous souvenons bien, l'assaillirent au temps jadis, nous ne savons trop pourquoi. Il a beau servir le trône : quand on ébranle ainsi l'autel, on mérite au moins d'avoir sur les bras toute la sacristie, et c'est ce qui lui arrive, à fort juste titre. *Discite moniti!*... Ainsi soit traité quiconque ne craindra pas de réhabiliter les cardinaux, s'il s'en trouve d'autres, amis de la philosophie, ennemis des *affaires*, du *fœnorabis* et du veau d'or israélites !

FÉLIX MORNAND.

La traduction de Dante par Lamennais.

M. François de Sanctis, né à Naples, réfugié en Piémont, est, à l'heure qu'il est, le représentant le plus accrédité de la critique italienne. Sa renommée, déjà grande, s'est encore accrue par le retentissement et le succès des cours publics qu'il a professés à Turin sur *Dante et ses œuvres*. Nous sommes heureux de pouvoir enregistrer l'appréciation qu'un juge si compétent a portée sur la traduction de la *Divine Comédie*, par Lamennais. Nous l'avons extraite du *Cimento*, revue littéraire publiée à Turin, et l'un des premiers organes de la presse littéraire en Italie. On l'y trouvera, plus complète que nous n'avons osé la donner, dans le numéro du 15 juillet dernier.

.... Voici un nouveau travail sur Dante. C'est le testament de Lamennais. J'avais toujours cru qu'une traduction de Dante en français était tout simplement impossible. Lamennais a fait un miracle. Il a plié la langue française au vouloir impérieux de Dante. Sa traduction est littérale. On sait que, dans ce genre de traduction, la lettre ordinairement tue l'esprit, rendant le sens mais non la poésie. Mais la lettre, sous la plume de Lamennais, se fait pensée, image, couleur, musique. Le texte est rendu par lui mot pour mot, avec une intelligence si complète et un si grand respect du texte que la pensée passe d'une langue dans l'autre sans rien perdre de sa transparence, de sa limpidité premières. Ce résultat est déjà immense, et paraîtra tel à quiconque sait combien la compréhension de Dante présente de difficultés même aux compatriotes du grand poëte. Mais il y a mieux que cette première victoire. Lamennais n'a pas voulu chercher simplement dans la langue française les mots équivalents à ceux dont s'est servi le poëte italien. Il a étreint sa pensée, il s'est imbu de son esprit ; il a fait passer l'œuvre dantesque dans sa langue avec tous ses détails, son coloris propre, son harmonie. Tout cela sans effort, sans vaines enflures, avec tant de netteté, une allure si naïve (*un fare sì naturale*), qu'on pourrait croire à ce phénomène d'une pensée italienne née en français. Chose étonnante ! cette traduction, d'une fidélité littérale, est en même temps pleine de vie. Par une savante disposition des mots, par une rare hardiesse d'inversions, Lamennais a créé une espèce de prose rhythmique qui reproduit l'harmonie dantesque ; tantôt au moyen d'audacieuses ellipses, tantôt par la soudaineté des transitions, tantôt par l'usage ingénieux des particules, se trouve reproduit le nerf, la concision du style de la *Divina Commedia*. Dante, comme on sait, exprime les pensées les plus profondes à l'aide d'images qui, le plus souvent, sont d'une merveilleuse simplicité ; — il donne à la métaphysique le relief de la sculpture ; — eh bien ! Lamennais a su s'élever à cette perfection plastique. Despote de sa langue, — oui, mais despote éclairé, — il s'est aidé de la tradition classique française, et, dans le tour de sa phrase, on sent je ne sais quoi qui rappelle Amyot et Montaigne.

Pour ne pas rester dans de pures généralités, je veux comparer quelques fragments de la traduction de Lamennais avec celle de M. Brizeux...

(Suit en effet cette comparaison de détail que plus d'une convenance ne nous permet pas de reproduire ici. M. F. de Sanctis ajoute un peu plus loin :)

... Dans l'analyse du poëme qui précède la traduction, il y a des considérations que l'on peut appeler de véritables découvertes, etc., etc.

On comprendra que nous n'ayons pas voulu laisser passer un si éclatant hommage rendu à la mémoire de Lamennais, sans en nommer publiquement l'auteur, et sans le faire valoir devant ceux de nos lecteurs qui voudront sérieusement asseoir leur opinion sur le mérite de la traduction nouvelle.

PAULIN.

Le Siècle illustré.

Ce n'est pas *le dix-neuvième Siècle;* c'est cette grande feuille de papier bien connue qui annonce une vue de Sébastopol déjà publiée ailleurs et dont l'habile éditeur a profité pour avoir une *réclame, gratis*. « L'administration du *Siècle* est habituée à ne reculer devant aucun sacrifice quand il s'agit d'être utile ou agréable à ses nombreux abonnés. Elle donne aujourd'hui une nouvelle preuve de ce *fait bien connu*. » Il est bien connu en effet que *le Siècle* ne recule devant rien (il ne serait pas de son siècle) ; une vue de Sébastopol ne lui fait pas peur, et ne peut manquer d'être agréable à ses abonnés, comme sa troisième et sa quatrième page, et même comme sa propre rédaction bien connue. *Le Siècle* assure que cette vue de Sébastopol est prise du sommet du fort Constantin : il faut le croire, puisqu'il le dit ; mais un de nos amis, qui arrive de Crimée et qui est à la veille d'y retourner, affirme qu'il ne le croira plus, dès qu'il aura vu Sébastopol du haut du fort Constantin.

Ceci n'est qu'un détail ; la vraie question est de savoir de quelle importance est le sacrifice qui n'a pas fait reculer *le Siècle* afin d'être agréable à ses nombreux abonnés ? Encore faut-il que notre reconnaissance déjà grande, à cause du charme que *le Siècle* sait répandre sur sa politique et sa littérature, apprenne ce qu'elle doit ajouter au prix de l'abonnement : 13 francs pour trois mois, plus X

V. PAULIN.

Exploitation

DU LIÉGE ET FABRICATION DES BOUCHONS.

Tout le monde connaît le liége et les bouchons, mais parmi les personnes qui en voient et touchent chaque jour, bien peu s'étant donné la peine d'en étudier la fabrication, il n'est pas sans intérêt de livrer à la publicité les particularités d'une industrie qui figure honorablement à l'Exposition universelle, quoique ses produits soient insoucieusement rejetés dès qu'ils ont cessé de remplir leur office conservateur des liquides.

Le chêne-liége est un arbre dont le port majestueux ne le cède en rien aux autres espèces de chênes sous le rapport de la forme et des proportions gigantesques; le gland que produit ce chêne est même plus estimé que les fruits de ses congénères, à raison de la plus grande quantité d'éléments nutritifs qu'il fournit à l'alimentation des bestiaux. Cet arbre croît très-lentement et vit plusieurs siècles, sans rien devoir aux secours de l'art; il pousse naturellement, sous les latitudes chaudes, dans les terrains non calcaires; on ne compte en France que trois départements où il soit exploité : les Pyrénées-Orientales, le Var et le Lot-et-Garonne; encore faut-il faire remarquer que certaines parties seulement de ce département en sont gratifiées.

Exploitation des forêts de liége.

Le chêne-liége vit paisiblement au milieu des pins, des bruyères et des arbousiers, qui protégent les premiers temps de sa croissance, mais qui sont fatalement appelés plus tard à devenir l'élément de sa destruction par les incendies que leur nature inflammable contribue à propager.

L'industrie principale à laquelle cet arbre a donné naissance n'a pris de proportions sérieuses, dans le département du Var, que depuis une quarantaine d'années, et il existe encore beaucoup de propriétaires qui regrettent, dans leur ignorance de sa valeur et de son prix, de l'avoir trop longtemps assimilé aux bois de chauffage. Les forêts de chênes-liéges du Var ne rendent aujourd'hui pas moins de deux millions, et ce produit est, sans contredit, le revenu le plus net et le plus stable qui soit connu.

Emmagasinage des écorces à leur arrivée de la forêt.

Chaudières dans lesquelles on fait bouillir les écorces.

Atelier d'affilage des couteaux à couper le liége.

Atelier de découpage du liége en bandes.

Quoique les chênes-liéges ne soient pas insensibles à la culture et aux engrais, il est cependant digne de remarque que ceux qui naissent, croissent et prospèrent dans les terrains arides, sablonneux ou rocailleux, produisent des qualités d'écorce d'autant supérieures, que leur développement a été plus lent et que les pores en sont plus resserrés.

La Corse et la Sardaigne possèdent de nombreuses forêts de chênes-liéges, dont cependant la production n'a pas donné jusqu'à présent de grands résultats, à raison, quant à la Corse, des difficultés d'exploitation, et quant à la Sardaigne, du droit prohibitif dont sont frappés les liéges étrangers.

Ouvriers découpeurs en bandes et en carrés. — D'après les croquis de M. Letuaire.

L'Afrique promet bien des quantités de liége dont l'importance peut devenir immense, mais dont l'exploitation présente aussi, dans ces forêts inaccessibles, des obstacles qui feront longtemps encore reculer les exploitateurs, effrayés par les prix énormes du nettoyage et la crainte des fièvres et des animaux sauvages.

Dans le département du Var, les forêts de chênes-liéges prennent un développement d'autant plus considérable que l'arbre, se dépouillant à la volonté de son maître et lui fournissant toujours des ressources sans soins ni peines, est devenu pour le propriétaire l'objet d'un respect tout particulier.

Passons maintenant aux détails de l'industrie qui découle de cet arbre précieux.

Le chêne-liége est en séve du commencement de mai à la fin de sep-

Atelier des ouvriers tourneurs de bouchons.

Triage des bouchons sur le purgatoire.

tembre, époque à laquelle il est permis de le dépouiller de son écorce sans porter préjudice à l'arbre; ce moment passé, son travail est achevé, et la crue de son enveloppe subit un temps d'arrêt, qui se fait remarquer, sur tous les morceaux de liége, par une ligne de démarcation permettant de compter le nombre d'années qu'il a plu au propriétaire de laisser à cette crue. Dans le Var, on laisse croître le liége pendant sept à dix années, selon le travail plus ou moins lent de l'arbre; mais la croissance du liége est toujours basée, pour l'exploitation ordinaire, sur trois centimètres environ, et la moyenne de la crue est de trois millimètres par an.

L'arbre est dépouillé au moyen d'une hachette qui fend l'écorce de haut en bas, et sur deux parties à peu près égales s'ouvrant au moindre effort et qui forment la planche de liége.

Ces planches, péniblement transportées à dos de mulets dans un endroit accessible au charroyage, subissent, avant d'être livrées au fabricant de bouchons qui en prend possession, un travail préparatoire; ce travail, appelé *raclage* ou *demaïrage*, consiste à enlever, au moyen d'une herminette, la partie extérieure et ligneuse du liége.

Arrivé à la fabrique, le liége est soumis pendant trois quarts d'heures, dans une chaudière, à une ébullition qui a pour but de le ramollir, de lui faire perdre sa convexité, de l'aplatir sans le déchirer, et de le rendre plus souple au travail. Empilé dans une cave humide, il est livré aux ouvriers *coupeurs* qui le tranchent par bandes égales et d'une longueur déterminée; ces bandes ou tranches sont ensuite réduites en petits cubes qui, après une nouvelle ébullition, sont encore remis dans les caves où les ouvriers *tourneurs* vont les prendre pour les arrondir et les livrer sous leur dernière forme de bouchons.

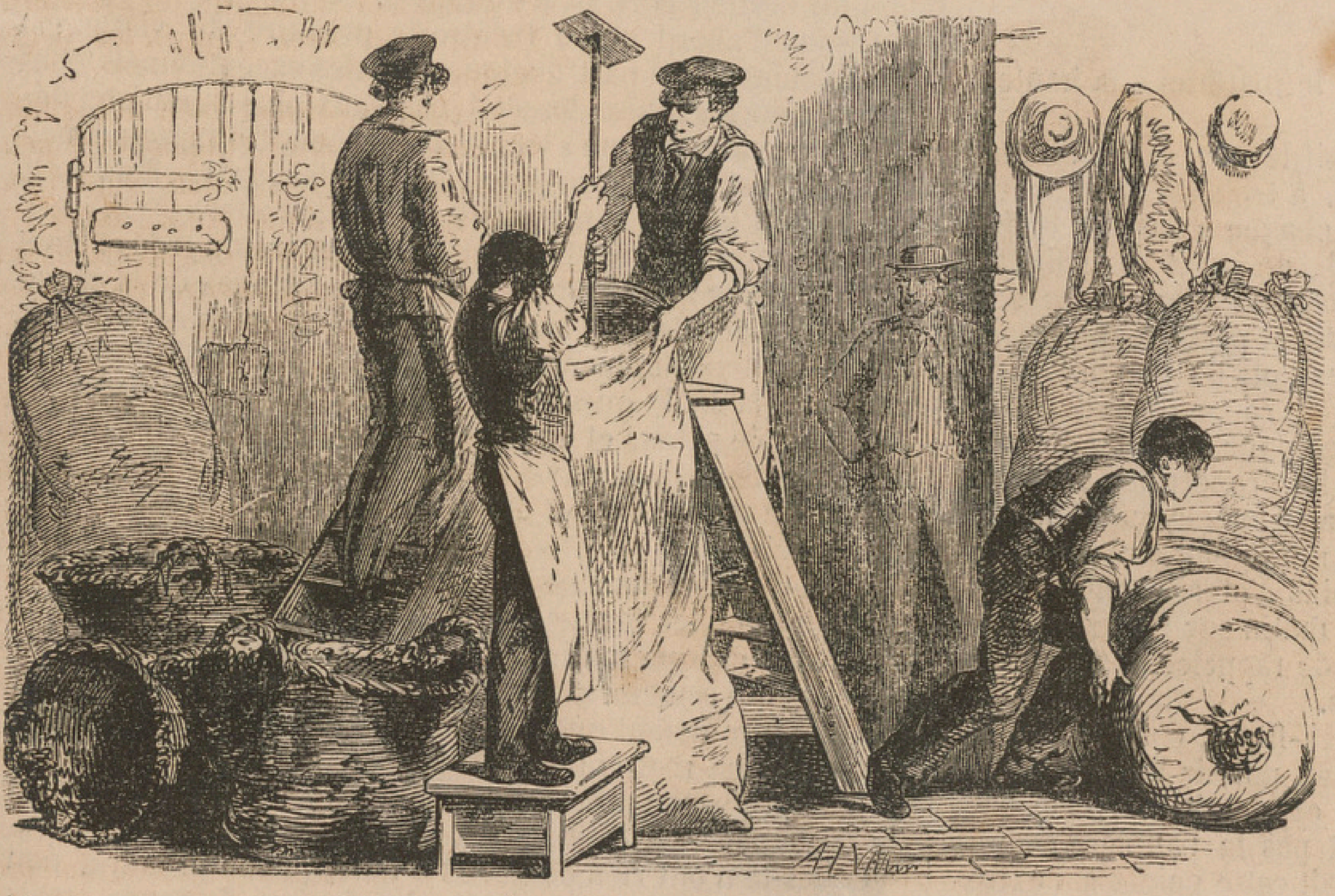
Triage des bouchons sur le comptoir portatif.

Remplissage des balles après la fabrication.

Le liége, ainsi réduit, subit, indépendamment du déchet causé par le raclage, une perte de 75 p. 100; 100 kil. de liége ne donnant qu'un rendement de 25 kil. de bouchons, il est facile de voir que cette réduction équivaut presque à une prohibition d'exportation. Les 75 kil. de déchet forment des copeaux d'une mauvaise combustion et presque sans valeur.

Les bûcherons qui se livrent à l'extraction du liége sont généralement chargés de les racler; ils s'associent par bandes, sous la direction d'un chef qui agit et traite en son nom avec le propriétaire; ces bûcherons gagnent de 3 à 4 fr. par jour; les ouvriers coupeurs gagnent de 30 à 35 centimes par mille, et font à peu près dix ou douze mille carrés par jour; les tourneurs gagnent 1 fr. 50 c. par mille, et chaque ouvrier produit en moyenne quatorze ou quinze cents bouchons par jour; le prix de la journée est de 75 centimes pour les femmes chargées du triage et de 2 fr. 50 c. pour les emballeurs.

La plus remarquable et la mieux dirigée des fabriques de bouchons du département du Var est celle de M. Eugène Gallice. Cet intéressant établissement, qui a fourni à notre si zélé correspondant, M. Letuaire, les dessins d'après lesquels ont été exécutées les gravures ici publiées, n'occupe pas moins de cinquante pères de famille, et produit des bouchons dont la grosseur diamétrale varie entre deux millimètres et douze centimètres, et dont le prix suit une progression de 50 centimes à 300 francs le mille. Outre les divers usages auxquels s'applique le liége, l'emploi qu'on en fait pour la fermeture hermétique des vases destinés à contenir les liquides, pourrait devenir l'objet d'une étude complémentaire: l'annexe de l'Exposition en offre des spécimens auxquels nous renvoyons nos lecteurs. G. F.



Pressage des bouchons dans les balles, avec la bille.

(D'après les croquis de M. Letuaire.)

Emballage et pesage des balles.

Correspondance de Crimée.

Devant Sébastopol, le 28 juillet 1855.

Les attaques de la tour Malakoff continuent à absorber toute l'attention et tout l'espoir de l'armée d'Orient, car chacun est maintenant convaincu que, du moment qu'on a renoncé à tenir la campagne en Crimée, c'est seulement par là que nous pouvons entrer dans Sébastopol.

Depuis l'attaque du 18 juin, il ne s'est produit aucun fait saillant. Nous sommes dans le calme qui précède les coups décisifs. De part et d'autre on travaille avec acharnement. Nos travaux ont été poussés très-loin. Après l'achèvement de la cinquième parallèle qui entoure les carrières en avant du mamelon Vert, et qui descend jusqu'au ravin de Karabelnaïa pour empêcher les Russes de nous tourner par notre gauche, on a ouvert en avant deux boyaux dirigés, l'un vers la tour Malakoff, et l'autre vers le petit Redan. On s'est ensuite étendu de l'extrémité de ces boyaux, à droite et à gauche, pour faire des T (ainsi appelés à cause de leur ressemblance avec la forme de cette lettre), qui, en se réunissant, formeront la sixième parallèle.

Tout en travaillant à cette sixième parallèle, on a construit, en avant, des embuscades qui sont reliées à ces T. On s'est emparé, à cet effet, de deux embuscades russes qui se trouvaient à notre gauche, et, de cette façon, nous avons eu fort peu de travail pour nous y bien établir. Nous sommes en ce moment à 80 mètres des fossés de la tour Malakoff et à 120 mètres du petit Redan. Les Russes sont relégués dans leurs retranchements, sans avoir un poste extérieur, ce à quoi il n'ont renoncé que difficilement. Dans la nuit du 14 au 15, ils ont tenté, avec 2,000 hommes, une sortie sur notre gauche, qui alors n'était pas aussi forte qu'elle l'est maintenant. Mais les troupes qui défendaient les embuscades les ont forcés à rentrer, en laissant une vingtaine de cadavres sur le terrain. Une autre sortie, dans la nuit du 17 au 18, n'a pas eu plus de succès. Ils sont, du reste, continuellement sur leurs gardes pour éviter toute surprise.

L'épaississement des parapets protége aujourd'hui complétement les troupes de garde. Aussi nos pertes journalières ont-elles diminué d'une manière sensible. Au lieu de 90 à 100 hommes hors de combat tous les jours, nous n'en n'avons plus que 55 à 60, parmi lesquels beaucoup, simplement contusionnés par des éclats de pierres, ne vont même pas à l'ambulance.

En même temps que nous gagnons du terrain pied à pied au moyen des tranchées, nous construisons aussi un grand nombre de batteries. Plusieurs sont terminées; les autres sont très-avancées. Lorsqu'elles seront toutes achevées, nous en aurons dix-neuf ou vingt, toutes armées de canons et de mortiers de très-fort calibre.

Les Russes, qui suivent les progrès de nos travaux, cherchent à les arrêter par un feu continu. Notre artillerie y répond avec vivacité; et, la nuit surtout, les détonations se succèdent sans interruption. A chaque instant on aperçoit jusqu'à dix ou douze bombes en l'air à la fois, sans compter les obus. Ce serait un très-beau spectacle dans un polygone, mais ici, il perd beaucoup de son prix; on n'est occupé que de la bombe que l'on voit arriver sur soi; les autres passent inaperçues.

Selon leur habitude, les Russes travaillent aussi beaucoup. Ils construisent une énorme batterie entre la pointe et le petit Redan, et il est à présumer qu'entre ces deux points ce ne sera bientôt plus qu'une ligne de canons. La nuit dernière, comme ils travaillaient à découvert, notre artillerie a tiré sur eux, et, de nos embuscades avancées, nous les avons vus, par un beau clair de lune, emporter un nombre assez considérable de tués ou blessés et cesser le travail.

Dans la prévision que le petit Redan et la batterie de la Pointe tomberont en notre pouvoir, l'ennemi construit déjà en arrière une seconde ligne de défense parallèle à la première et qui, comme elle, sera armée de canons de gros calibre. Aussi, à l'ouverture du feu, ce sera quelque chose de terrible que l'effet de cette artillerie sur un terrain de moins de 1 kilom. de front et qui sera sillonné par le feu de trois cent cinquante à quatre cents pièces de tout calibre. Ce sera alors le moment décisif, et il faut espérer que nos batteries, sur lesquelles on compte beaucoup, répondront à notre confiance. Nous ne nous faisons pas illusion sur les difficultés, et nous nous attendons, de la part des Russes, à une résistance d'autant plus grande que, si nous avons le dessus, ils sont forcés de se rendre.

L'empereur de Russie, de son côté, ne néglige rien pour conserver son Sébastopol. Il fait compter chaque mois de siége pour une campagne double aux troupes qui sont dans la place, en sorte que les officiers qui y auront passé un an auront vingt-quatre campagnes. Ceci donne la mesure de l'importance que le gouvernement russe attache à la conservation de Sébastopol, autant pour l'effet moral que pour la possession matérielle.

En attendant le nouvel assaut, nous menons une vie tranquille. Le service maintenant est supportable. Depuis cinq ou six jours quelques petites pluies ont rafraîchi le temps et nous ont débarrassés des chaleurs qui nous accablaient. Nous n'avons toujours que fort peu de malades. Le choléra, quoique très-faible, existe encore. Le colonel Galetz, du 4e hussards, en est mort il y a trois jours.

31 juillet 1855.

La flotte russe présente encore un effectif considérable. Elle se compose de deux trois-ponts, de trois deux-ponts, de sept frégates, de six steamers à vapeur et de plusieurs petits bâtiments. Depuis que nous sommes maîtres des ouvrages Blancs et du mamelon Vert, elle a été obligée de se porter en arrière. Les bâtiments de haut bord sont en bataille contre l'estacade qui va du fort Saint-Nicolas au fort Sainte-Catherine; les autres sont en avant. Les bâtiments à vapeur sont près de la côte, et font feu toutes les nuits sur nos attaques. Nos batteries une fois terminées, ils seront obligés de se retirer.

Les cinq bâtiments de haut bord servent d'ambulances. Tous les matins, on voit des chaloupes y apporter les blessés de la nuit. C'est sur ces bâtiments que la plus grande partie de nos prisonniers blessés ont été transportés et soignés. Leurs lettres, depuis longtemps, nous ont appris qu'ils sont traités avec beaucoup d'égards.

Nous avons reçu aujourd'hui des détails circonstanciés par nos prisonniers échangés à Odessa, et qui nous sont arrivés ce matin. Parmi eux, il en est qui ont été pris dans la nuit du 22 au 23 mars, lorsque les Russes ont fait contre nos tranchées Victoria cette sortie qui leur a coûté si cher. Les autres ont été pris dans les fossés de la tour Malakoff, lors de la conquête du mamelon Vert. Tous s'accordent dans leur récit.

Dans la sortie du 22 au 23 mars, les soldats russes étaient ivres, état dans lequel on a soin de les mettre toutes les fois que l'on veut tenter un coup hardi. Leur premier soin n'en a pas moins été de dévaliser leurs prisonniers, et, sous l'excitation de l'ivresse et du combat, ils les ont frappés à coups de crosse de fusil. Plusieurs en sont morts. La présence des officiers russes a bientôt arrêté ces mauvais traitements, et, à partir de ce moment, nos prisonniers ont été à l'abri de toute injure et de toute violence.

Comme c'est l'habitude dans toute armée, nos prisonniers ont été interrogés à plusieurs reprises, afin de donner des renseignements sur les armées alliées. Ils ont ainsi passé une journée dans Sébastopol à aller d'un général à l'autre. Les prisonniers du 23 mars disent, qu'à cette époque, il y avait encore beaucoup de population dans la ville, tandis que ceux du 7 juin ont vu tous les habitants en sortir pour s'établir sur la côte nord, dans des tentes et des baraques avec le secours de l'autorité militaire ils ont installé un marché qui ressemble beaucoup à notre Kamiesch.

Après l'interrogatoire, les prisonniers sont conduits au fort du Nord, où ils passent quelques jours seulement. On les met ensuite en marche par détachement de cent, en les dirigeant sur Pérékop, par la route qui passe à Simféropol. Cette dernière ville, contrairement à tout ce qui a été dit, n'est pas fortifiée; elle est seulement protégée par quelques ouvrages en terre de peu d'importance. Pérékop, loin d'être une place de guerre, ne se compose que de quelques maisons. Ce n'est pas même aussi important qu'un beau village français. Un fort en pierre couvre le passage à l'ouest de Pérékop, et la crémaillière qui coupe l'isthme est au nord. Cette dernière fortification est en terre, et, comme elle est déjà ancienne, les terres se sont éboulées, et elle peut être franchie partout.

La désolation et la misère la plus profonde règnent dans toute la Crimée. Les habitants ne peuvent plus se nourrir; l'armée a déjà de la peine à vivre. Toutes les villes et tous les villages, les fermes même, sont convertis en hôpitaux. Tous les hommes valides ont été enlevés; il ne reste plus que les vieillards, les femmes et les enfants. De Sébastopol à Pérékop, nos prisonniers ont été nourris comme les soldats russes, c'est-à-dire avec du pain noir que les chiens ne voudraient pas manger et de la soupe au millet; quelquefois on leur faisait une distribution de viande. La soupe au millet, que nos soldats n'ont jamais pu manger, est la nourriture habituelle des Russes, et cela nous explique le grand nombre de sacs de millet que nous avons trouvés dans les camps de la Tchernaïa, et dont nous cherchions vainement à nous expliquer l'emploi.

De Pérékop, les prisonniers les plus anciens ont été dirigés sur Karkow, et les autres sur Odessa. Les pays qu'ils ont traversés présentent l'aspect le plus misérable; ce ne sont que steppes sans culture et sans eau; on y rencontre seulement quelques troupeaux de bœufs et de chevaux. On ne voit de traces d'agriculture que près des rivières. Tous les hommes sont à l'armée, et, comme le gouvernement n'envoie pas d'actes de décès aux familles, les femmes demandaient aux soldats des nouvelles de leurs maris. Elles ont été très-hospitalières pour nos prisonniers, qui, du reste, à partir de Pérékop, ont bien vécu. On leur donnait 1 fr. par jour, ce qui dépassait leurs besoins, car pour 3 sous ils achetaient une douzaine d'œufs, et pour huit sous une poule. Les soldats russes qui les escortaient n'avaient que 4 sous par jour pour se nourrir; il est vrai qu'ils se font peu scrupule de prendre ce qu'ils ne peuvent acheter. Nos soldats les ont invités à manger avec eux, politesse qui a bientôt établi la confiance de part et d'autre. Au bout de quelques jours les Alsaciens comprenaient les Russes, de sorte que la conversation ne tarissait pas. Les Russes étaient très-curieux d'apprendre les détails de notre organisation, comment nos soldats étaient traités, etc., etc. Tout ce qu'ils entendaient leur paraissait fabuleux; ils ne voulaient pas croire que chez nous les officiers n'ont pas le droit de battre les soldats, et que ceux-ci vont au feu de leur propre mouvement, sans y être poussés par les exhortations des aumôniers et les coups de bâton.

Nos prisonniers ont reçu beaucoup de marques de sympathie. Les nobles, dans certains endroits, les faisaient venir chez eux pour les héberger. Les Anglais, au contraire, sont détestés et maltraités par leur escorte. Nos déserteurs, — et le nombre en est heureusement très-petit, — étaient regardés avec mépris par les officiers, qui les menaient rudement. A Karkow, lorsque l'on a donné l'ordre aux prisonniers de partir pour Odessa, afin d'y être échangés, les déserteurs ont réclamé leur liberté; pour toute réponse, on les a menacés du bâton. Lorsqu'ils ont vu partir leurs camarades, leur désespoir n'a plus connu de bornes; plusieurs voulaient se suicider : « Dites « bien aux camarades là-bas, criaient-ils, de ne pas déserter; on est « trop malheureux ici. »

A Odessa, nos prisonniers ont été accueillis avec le plus grand enthousiasme par les Français qui habitent cette ville. L'autorité russe s'est prêtée avec empressement à tout ce qui lui a été demandé pour adoucir le sort des prisonniers. On les a conduits aux bains chauds, aux promenades, le tout aux frais des Français, qui payaient aussi leur nourriture.

En somme, nos prisonniers sont enchantés du voyage qu'ils ont fait et de la manière dont ils ont été traités. — Ils disent que les milices sont mal armées, qu'elles ne sont composées que de jeunes gens incapables de résister aux moindres fatigues. Les troupes régulières qu'ils ont vues, soit en Russie, soit en Crimée, sont aussi formées d'hommes de dix-huit ans en majorité, et c'est seulement à Sébastopol que l'on rencontre encore de vieux soldats, dont le nombre va diminuant tous les jours.

Tous ces renseignements sont exacts, puisqu'ils ont été donnés par des hommes qui n'ont pas suivi les mêmes routes, qui n'ont pas été pris aux mêmes époques, et qui s'accordent tous dans leurs récits. On peut donc en conclure que nous avons fait éprouver des pertes énormes aux Russes, et que, le choléra et les maladies aidant, le chiffre, incroyable jusqu'à présent, de 300,000 hommes qui auraient disparu des rangs depuis le commencement de la guerre, peut être vrai.

SAINT-FIRMIN.

Les repiqueuses.

ÉTUDE SUR L'ART DE SE PEINDRE LE VISAGE.

(Suite et fin. — Voir les numéros 649 et 650.)

III.

Du reste, l'art était médiocre, et le matériel à la hauteur de l'art.

Je vois encore ce que l'on appelait le nécessaire : c'était une petite toilette en marqueterie, à trois compartiments. Au milieu était une glace, et de chaque côté un coffret fermé. Dans l'un, qui était profond, on jetait ses peignes, sa boîte à poudre, et, plus tard, son *tour* et ses *plombs*.

L'autre coffret était tapissé de satin et partagé en alvéoles pour recevoir les flacons ciselés, les pots de pommade, les petits pots de rouge de blonde, et de rouge de brune, les boîtes de blanc de perles, les pinces pour arracher les duvets qui se permettent de prendre les proportions de poils, le racloir en ivoire indispensable à la femme qui se farde, et enfin le louis d'or *à lunettes* (on désignait ainsi une ancienne monnaie qui renfermait moins d'alliage que la nouvelle). Le louis était frotté chaque matin sur les lèvres : on attribuait à l'or pur la puissance de rappeler le sang et la fraîcheur sur les lèvres décolorées.

Il y avait aussi des aiguilles très-fines, comme les aiguilles à acupuncture : on en faisait noircir la pointe à la flamme de la bougie, et, quand elle était couverte d'un soupçon de fumée, on n'encadrait pas la paupière comme aujourd'hui, seulement on appliquait cette pointe à l'extrémité de l'œil, puis l'on tirait une ligne très-courte et presque imperceptible, qui, à ce que l'on croyait, le fendait en amande et l'agrandissait.

Toutes ces substances, dont pourtant nombre d'ignorantes conservent aujourd'hui l'usage, laissaient beaucoup à désirer.

Ainsi, le blanc de perles, qui, sous Louis XVI encore, était employé généralement, et qui n'est pas même complétement abandonné, a l'inconvénient de pailleter, de jouer le marbre de Paros, diraient les poëtes.

Le noir de fumée est sans consistance et s'estompe aisément.

Quand au rouge, c'était bien pis : on se servait alors du rouge en petits pots.

On appelle *petit pot* ces champignons de porcelaine qui portent le rouge en pâte, moulé à peu près sous forme d'une large lentille : pour appliquer ce rouge, on frotte le visage *à même* le pot.

Ce rouge, c'est le talc et le carmin : si fin qu'on e choisisse, si cher qu'on le paye (encore aujourd'hui il coûte parfois jusqu'à 120 francs le pot), on n'a guère à s'en louer; — il ne tient pas, il fait épaisseur; — de plus, il teint non-seulement la peau, mais le duvet de la peau, et les femmes d'autrefois étaient fort incommodés des regards obliques que les malicieux du temps ne manquaient pas de pratiquer à l'égard des joues soupçonnées. C'était fort désagréable : celui qui regardait à rebours découvrait toute la machine.

Alors quelques femmes prirent *le vinaigre de rouge*, une espèce de rouge liquide qui pénètre l'épiderme; après l'avoir posé, on peut passer légèrement un linge mouillé qui décolore le duvet sans altérer la teinte de la peau.

Aussi elles sont toutes fières, même de nos jours, celles qui se croient bien fines et surtout bien avancées pour avoir remplacé le rouge en pâte par cette teinture.

A qui les accuse, à qui les appelle barbouillées, elles répondent :

« Moi, par exemple! passez votre mouchoir sur ma joue, et vous verrez si cela déteint. »

Faites donc si vous voulez cette vaine expérience, mais tenez-vous en là, je vous le conseille : en pareil cas, il vaut mieux croire.

D'ailleurs, il est un vieux moyen de vérifier la fraude sans péril.

On se rappelle que cette pureté native, cette innocence palpable, cette candeur authentique de la jeune fille, tant rêvée par les maris, était devenue fort rare, même à quinze ans, du temps de la Régence. En un mot, Jeanne Darc était un type presque perdu. Or, tout naturellement, comme il était fort demandé, fort recherché, la fraude s'en mêla.

Il y avait, croyait-on, un signe caractéristique de cette fraîcheur de l'âme, à savoir : une teinte rosée au milieu de la paume de la main. C'était donc un vernis facile à se procurer.

Seulement tout le monde n'y était pas trompé; car les matrones, toujours jalouses, avaient imaginé ceci : elles prenaient la main des jeunes filles sous prétexte de la serrer avec tendresse, puis sournoisement appuyaient leur pouce sur le point en litige. Si la pression du doigt chassait visiblement le sang et laissait un blanc passager, la jeune fille était sortie victorieuse de l'épreuve; sinon, si la couche d'innocence restait sottement rouge, je vous laissse à penser ce qu'en disaient *les nouvelles à la main*.

Quant au visage, pour l'effleurer traîtreusement, on trouvait mille raisons : accommoder la coiffure, fermer une boucle d'oreille, que sais-je? Et là aussi, le vinaigre de rouge était toujours pris en flagrant délit.

IV.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours on a bien fait quelques progrès; mais cet art est timide, il est persécuté. La tradition rencontre mille obstacles grotesques : Mme B... et Mme S. P... et Mme L..., moins généreuses que Cléopâtre, ne publient pas leur pauvre secret, de sorte qu'ignorant les moindres améliorations, la masse de nos repiqueuses s'en tient piteusement à la droguerie d'autrefois.

Je ne veux pas dire que la palette de nos plus savantes puisse être bien riche; si nous sommes loin des odieuses et ridicules préparations des dames romaines dont Ovide, Juvénal, Pétrone, même Tertullien n'ont pas craint de perpétuer le souvenir, on peut pourtant tout décrire, tout enseigner sans tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, comme dirait Diderot, sans semer sur sa page la poussière des ailes du papillon; car le meilleur de ces tatouages est encore bien loin du dernier portrait à 40 francs.

Disons d'abord qu'au théâtre la peinture du visage est dans l'enfance : à part quelques artistes exceptionnels dont la conscience exquise descend jusqu'aux plus minutieux détails, généralement on s'en préoccupe peu. Un masque quelconque y est nécessaire pour contre-balancer les effets de la rampe; on le fait, le plus souvent fort grossier.

Longtemps on s'est contenté de mettre du rouge tout seul; le blanc n'a été introduit dans les usages de la comédie qu'à dater de Mlle Mante; aujourd'hui même, il en est qui se frottent simplement la figure d'un pain d'ocre; à vrai dire, la seule question importante est de supprimer les accidents de pâleur et de rougeur, en un mot, d'être maître des altérations de la physionomie.

Dans le monde, le but est différent, et l'on prend de tout autres soins.

Voici donc, comme nous l'avons annoncé, les procédés en usage parmi les femmes qui s'imposent la rude tâche de s'empâter chaque matin d'un teint de lis ou de rose.

Celles qui seulement sont trop pâles, qui ne voient à leur teint d'autre défaut que d'être terne et triste, en un mot, celles qui ne mettent que du rouge sont les plus heureuses et plus propres. La besogne est courte, facile, et n'a rien de répugnant.

Celles-là n'ont rien de mieux à faire que de prendre, non pas du rouge en pâte, non pas du vinaigre de rouge, mais

un rouge ou plutôt un rose ravissant, un rose qu'atteint rarement l'excessive fraîcheur de la nature, rose comme les joues de Mlle Ther... l'an dernier, je veux parler de la composition connue sous le nom de *rose de Chine*.

L'emploi en est assez original : c'est du rouge sur papier, — ordinairement en carnet.

Ce papier est vert-émeraude doré ; on mouille son doigt, on frotte ; alors la couleur dont est enduit le papier se délaye, change à vue, et laisse au doigt une nuance rose-rouge qui, étendue immédiatement sur la joue, donne ce joli rose que je recommande aux délicates.

Cela est préférable aux rouelles de veau que j'ai vu quelques intéressantes femmes de quarante-cinq ans s'appliquer chaque nuit toutes crues sur les joues.

Quant à l'emploi du blanc, c'est tout autre chose ; comme le blanc, du moins le meilleur, est en poudre, pour l'appliquer il faut étendre auparavant sur le visage une préparation : il faut, comme disent les peintres, *imprimer* la toile.

On met en général une couche légère de cold-cream, puis là-dessus, avec le doigt, qui, comme pour le pastel, est la meilleure estompe, on frotte cette poudre qui, mêlée avec la pommade, forme un fin macadam qui bientôt sèche et durcit.

Le rouge doit être alors mis par-dessus ce premier masque.

Il est important de donner la teinte vierge, c'est-à-dire de la poser avec assez de justesse pour n'être jamais forcé de la retoucher, car, pour peu qu'on la tourmente, on arrive bien vite à des tons boueux, et tout est à recommencer.

Notons bien qu'il y a trois nuances de blanc : le blanc-rose pour les blondes, le blanc-jaune pour les brunes, connu sous le nom de blanc-Rachel, et inventé, dit-on, par l'éminente actrice.

Enfin il y a le blanc-blanc pour les sottes, qui se farinent ainsi une physionomie à la Deburau. Choisissez.

Autrefois on considérait comme fort important *l'œil de poudre ;* cela consistait d'abord en une houppée de poudre jetée légèrement sur les cheveux après la coiffure achevée, puis surtout en une petite quantité de blanc de perles dont on saupoudrait les épaules et la poitrine. Ce soin délicat, ce dernier trait de la toilette, était confié d'habitude à la mère, à la sœur, ou à la soubrette intime, qui secouait doucement une petite bouteille au couvercle percé à jour, puis étendait la poudre blanche en soufflant.

Ainsi disparaissaient les marbrures de la peau, qui dès lors ne pouvait plus être altérée visiblement, soit par la chaleur, soit par le froid, soit par les émotions.

De nos jours, on ne se contente plus de ce « givre invisible, » on tient à des effets plus vigoureux, plus tranchés. Pour les épaules, la poitrine, les bras, quelquefois même pour tout le corps, on emploie le *blanc liquide*. L'apparence de cette drogue dans la bouteille est laiteuse ; on dirait du blanc de buffleterie.

Du reste, cela s'applique de même, avec un linge ou une éponge, et l'effet est analogue. Pour peu que la repiqueuse qui en fait usage y ajoute des sourcils de ce noir dur qui rappelle la cire à giberne, on pourrait la croire *astiquée* militairement des pieds à la tête par le tambour de sa compagnie.

Mais ce n'est pas tout, le ridicule n'est pas le seul danger.

En général le blanc liquide, comme quelques-uns des blancs en poudre, du reste, est à base métallique ; c'est presque toujours, sous mille noms différents, soit du blanc de bismuth, soit du blanc d'argent : or il présente tous les inconvénients des métaux, c'est-à-dire que non-seulement il a une action destructive, non-seulement il décolore, il échauffe, il plisse, il éraille, il vieillit, il brûle la peau, mais en outre il produit, par absorption, une sorte d'empoisonnement, dont les conséquences sont parfois assez graves.

En outre, on cite des accidents d'un autre ordre, dus aussi à la qualité métallique du blanc liquide ; nous rapporterons deux exemples vraiment lamentables :

Mme L..., célèbre par la ridicule finesse de sa taille et par le scandale d'un duel malheureux dont elle fut le prétexte, Mme L... avait l'habitude de se badigeonner ainsi depuis la plante des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

Un jour elle découvre que quelques boutons, comme un groupe de petits volcans, perçaient la croûte épaisse de sa mate blancheur, et menaçaient de couvrir ses bras d'arabesques pathologiques.

Sur l'avis du médecin elle fait venir un bain de Baréges, et après, l'hésitation qui convient à toute femme dont les nerfs croient devoir être délicats, elle y plonge son beau corps.

A peine cet adorable plâtre a-t-il disparu jusqu'au cou dans l'onde sulfureuse, que tout d'un trait, du haut en bas, la blancheur du lait fait place au noir cuivré des Ethiopiens.

On eût dit une négresse mal blanchie et qui déteignait, ou une blanche atteinte dans des conditions extraordinaires d'un choléra quelconque.

Cette dernière supposition prévalut ; le médecin, rappelé en toute hâte, rit beaucoup.

« Vous n'êtes pas une malade, dit-il, vous êtes un pro-
« duit chimique. Vous n'êtes plus une femme, vous êtes un
« sulfure. Il ne s'agit pas de traitement, mais d'une simple
« réaction ; je vais vous analyser.

« Allons, allons, je vais vous soumettre à un bain d'acide
« sulfurique étendu d'eau ; l'acide aura l'honneur de se
« combiner avec vous ; il prendra le soufre et le métal, pro-
« duira un sulfate, et nous retrouverons en précipité une
« fort jolie femme. »

Autre exemple :

Mme la comtesse de Bré.., use aussi de blanc pour le visage, les bras, les épaules et les mains.

Un soir de l'hiver dernier, elle partait vers minuit pour le bal : elle était blanchie de frais.

A ce moment-là même, par un malencontreux hasard, ces hommes sombres et sans nom, les plus honnêtes gens du monde, mais dont on évite avec soin la rencontre, en un mot, les dévoués de la nuit, exerçaient dans l'hôtel leur utile industrie.

— Pouah ! fit la comtesse surprise ; et elle appuya vivement à son nez un délicieux mouchoir brodé. Que cela est désagréable ! Au moins a-t-on eu soin d'envelopper le surtout et la vaisselle plate ?

On avait, en effet, caché l'argenterie ; mais la comtesse avait oublié de voiler son blanc visage, une partie de ses épaules nacrées et ses bras d'albâtre.

Or, sans le cri de surprise que tout d'un coup poussa le comte, l'opale créature, la boréale beauté eût fait à la sauterie de l'ambassade de Naples une entrée dont on eût causé longtemps ; car la belle neigeuse, elle aussi, était oxydée.

Les mains finement gantées avaient seules échappé à cette infernale nuance d'argent noirci. Quant au nez, trop violemment pressé par l'épaisse broderie du délicieux mouchoir, il avait simplement perdu sa croûte et repris sa nuance naturelle : il était redevenu acajou.

Neigeuses et *petites lunes*, que ces lignes vous servent de leçon : n'usez jamais ni de blanc liquide ni de blanc en poudre à base métallique.

Et vous surtout, Madame la comtesse, vous, si cruellement éprouvée déjà, je parle au nom de votre mari, de votre mère, de vos parents, songez que tous les baisers que vous accordez sont empoisonnés. Si seulement c'était du blanc de zinc, mais non : du blanc de plomb, du blanc d'argent, du blanc de bismuth, du blanc d'arsenic ; et on dit que la police est bien faite. Madame la comtesse, je m'adresse à votre cœur, prenez du blanc de baleine. Je parle au nom de tous ceux qui vous aiment ; c'est une question d'humanité.

Mais reprenons notre traité :

Pour les lèvres et les ongles on ne peut guère prendre que du vinaigre de rouge ; c'est mauvais, surtout pour les lèvres, mais il n'y a rien de mieux ; et, malgré les nouvelles théories de l'action de l'électricité sur la circulation du sang, on ne croit plus au louis à lunettes.

Quelques sottes persistent à imprégner leurs gencives de carmin liquide : elles ont tort, cela est nuisible, et bien pis, cela est inutile. Au bout de quelques minutes les gencives n'en sont pas plus rouges, et bientôt les dents courent de grands risques.

Quant aux veines que vous voyez souvent barioler les tempes « d'ivoire de leurs rameaux bleus, » on les trace au pinceau d'aquarelle avec du bleu d'outremer, comme les fleuves sur les cartes de géographie.

C'est uniquement pour cet usage que le pinceau fait partie du nécessaire. Pour appliquer le rouge et le blanc, on n'emploie jamais, nous l'avons dit, que le bout du doigt ou une fine mousseline.

Quant aux sourcils, là est un assez joli travail qui mérite toute notre attention. D'abord cela ne s'exécute pas avec du charbon de Paris, comme fait ma cousine.

Avec son fumeron, cette bonne C.... produit une grosse raie noire qui ressemble beaucoup à celle que traçait Potier sur les bas blancs de Brunet dans *Je fais mes farces*.

D'autres se servent de bouchon brûlé : l'idée n'est pas plus heureuse.

Voici sur ce point la bonne recette qu'un de mes amis a rapportée de Bagdad : elle est du reste connue et usitée en Orient de toute antiquité. On a même trouvé récemment dans un grand nombre de sarcophages le coffret contenant la matière noire et le petit instrument en bois destiné à l'appliquer.

La substance est une poudre composée de deux parties d'antimoine et d'une partie de mine de plomb non isolée de la petite quantité de fer qu'elle contient en minérai.

L'instrument est long d'un pouce : on dirait un fosset, ou, si l'on veut, un petit crayon taillé en pointe fine et fort allongée. Il peut être en bois ou en ivoire.

On imprègne de la poudre noire l'extrémité de cette petite tige, puis, non pas d'un seul coup, mais lentement, patiemment, avec des soins infinis, on trace trait à trait, poil à poil, des sourcils dont le dessin est réglé par la mode de chaque mois : c'est très-long.

Mais la fantaisiste préfère de beaucoup cette petite composition à la nature : elle serait capable, comme les femmes russes au quinzième siècle, de s'arracher les sourcils afin de s'en fabriquer d'artificiels. Elle trouve que cela est plus « velouté. »

Quelquefois, après la mise en couleur du sourcil, on passe sur ce travail délicat un vernis siccatif brillant qui lui donne toutes les qualités du *chromo-duro-phane*, c'est-à-dire, selon la singulière étymologie du mot, le coloris, l'éclat et la durée.

Maintenant passons au travail sur l'œil même. On emploie le même instrument et la même substance que pour le sourcil.

Seulement la poudre noire est rendue très-volatile par une sorte de sublimation. On trempe dans cette poudre la pointe bien sèche du petit crayon, puis on pince cette pointe entre les deux paupières fermées : partant de la glande lacrymale, on glisse tout le long de l'œil ; arrivé à l'extrémité, l'instrument est humecté, alors on continue, et d'un petit trait on prolonge la ligne des cils.

Les Parisiennes vulgaires ne voient là qu'un procédé d'agrandir l'œil et travaillent dans ce sens ; mais les femmes de l'Orient, qui ont le goût, le don inné, l'imagination instinctive de la morbidezza, de la grâce unie à la langueur, tracent si spirituellement cette petite ligne que l'œil paraît non-seulement plus grand, mais surtout à demi-fermé. Elles obtiennent ainsi « un regard voilé de reflets doux et mélancoliques. »

Je suis obligé d'avouer que je vole sans pudeur cette dernière phrase à M. Ernest Legouvé, qui écrit si bien.

Mais ce n'est pas tout : la substance qui a noirci le bord des paupières, délayée en partie par la sécrétion locale, se répand sur la sclérotique, je veux dire sur le blanc de l'œil ; elle lui donne une nuance bleuâtre lumineuse, qui, encadrée dans les lignes sombres des paupières, fait luire un éclat saisissant et singulier, quand daigne s'ouvrir ce regard mystérieux.

Cela ressemble à ce que nous voyons autour de nous, comme Fatma-Sultane, l'étoile actuelle de l'Orient, ressemble aux grosses femmes à turban de M. Dubufe.

On a repris aussi depuis quelque temps l'usage des mouches non pas collées comme autrefois, mais tracées, c'est-à-dire qu'on se fabrique de faux grains de beauté. Les procédés sont les mêmes que pour les faux sourcils.

Là se bornent les ressources du tatouage contemporain.

Nous devons ajouter toutefois quelques considérations générales et quelques avis.

D'abord, qu'on le sache bien, la femme qui exécute d'ensemble l'empâtement que nous venons de décrire se soumet à la plus pénible contrainte.

Cela est facile à comprendre : une fois la beauté d'emprunt fixée, adieu cette charmante mobilité des traits, plus précieuse que la beauté même ; adieu la vivacité, adieu l'expression, adieu la grâce, adieu ces lueurs passagères, vivantes transparences de l'esprit ou de l'âme.

Sous la croûte, la physionomie n'a qu'à se bien tenir : ou le sourire est éternel, *indéplissable*, comme sur une potiche, ou bien il est roide, circonspect, bridé, et ne rayonne pas à plus de 2 millimètres.

Point de gaieté, point de colère, il faut veiller sur le moindre entraînement.

J'ai vu, pour un moment d'oubli, commencer la débâcle : deux longues lézardes ou mille craquelures : une fois les crevasses ouvertes, de minute en minute, se détachent et tombent de petits plâtras.

Il ne faut pas, en polkant ou en valsant, effleurer de son front l'épaule de son danseur.

En appuyant sa main sur cette épaule, ne pas laisser frotter bras contre bras.

Tenir les étourdis à distance ;

Ne pas embrasser ses enfants ni son mari passé une certaine heure.

On se rappelle encore, au Théâtre-Français, la colère de Firmin au nom de son habit bariolé chaque soir d'une magnifique buffleterie croisée, quand, à la dernière scène de *la Calomnie* Mlle Plessy se suspendait à son cou.

Ne point danser trop passionnément ;

Ne point rester au bal à une heure trop avancée, les conséquences de l'extrême chaleur, sur lesquelles je n'ai pas besoin de m'expliquer, sont fatales à l'encollage. J'ai vu des accidents horribles. J'ai vu, à la treizième polka, des visages qui ressemblaient à des glaces panachées : un côté s'était conservé frais et rose-pêche et groseille ; l'autre, pistache et café : c'était navrant.

Ne pas pleurer, si l'on ne veut donner le spectacle d'un parapluie à 29 sols battu par l'orage : *parietem diceres nimbo laborare*.

Ne jamais se gratter, quelle que soit la vivacité de la démangeaison.

Ainsi, en résumé, rester froide et roide, se priver de toutes les petites passions humaines ; n'être jamais égayée, ni attristée, ni charmée, ni étonnée de quoi que ce soit, conserver l'éternelle sérénité du mandarin chinois, et surtout maintenir soigneusement sa température au-dessous de 28 degrés réaumur ou 35 centigrades.

Telle est la mortification à laquelle se soumettent les pauvres créatures adonnées au tatouage. « La vieillesse est l'enfer des femmes, » disait la Rochefoucauld à Ninon : que sera-t-elle si on y ajoute encore cette pénitence ?

Evidemment nous ne parlons pour le moment que des femmes qui exécutent la besogne au complet : celles qui se contentent de retouches discrètes n'ont pas tant à souffrir, un peu d'attention et beaucoup de prudence suffisent.

Quant aux autres, elles prouvent une fois de plus qu'en fait de coquetterie, les femmes ont toutes les résignations, tous les courages.

Elles consentiront à ce carcan : elles passeront leurs matinées tout entières et une partie de leurs journées à racler le glacis de la veille, puis à faire, à retoucher, à défaire, et à refaire encore la beauté de chaque soir.

Et tout cela pour être laides, ridicules, bien plus, — désagréables à l'odorat, — détestables au goût.

Car d'abord tous ces cosmétiques sont *à la rose*, tous invariablement, uniformément ; la rose, « un si doux sentir » en fleur, si dégoûtant en pommade. Je ne sais rien de plus écœurant que cet éternel parfum ; je crois que je préférerais flairer l'antique fumet des Italiennes, la crasse traditionnelle des Lombardes ou des Florentines : μήποτε λελουμένην Ἴταλαν, dit Athénée ; mot à mot : « l'Italienne qui ne se débarbouille jamais. » Je préférerais les fauves senteurs de la Picarde ou de la Percheronne.

Au goût, — on dirait du cuivre et du savon ; de plus, c'est corrosif, et les lèvres de benet qui s'y frottent en emportent toujours de cuisants souvenirs.

Il y a là, nous ne craignons pas de le dire, un avertissement, un enseignement, un garde-fous providentiel : Dieu a voulu ainsi nous sevrer des coquettes, — il y a mis de la moutarde.

M. de Talleyrand amoureux de Mme Gr... disait : « Il faut « avoir aimé Mme de Staël pour comprendre tout le bonheur « d'aimer une bête. »

Il faut avoir flairé cet immonde parfum, il faut avoir frotté et lavé vainement ses lèvres tout un jour sans pouvoir chasser cette sensation farineuse, grenue, rèche, gercée, analogue à celle que laisse d'ordinaire l'abus des crevettes et des écrevisses ; en un mot, il faut avoir appuyé ses lèvres ne fût-ce que quelques secondes sur ces joues « toujours jeunes » ou sur quelqu'un de ces visages « spirituellement lumineux, » pour comprendre le bonheur d'embrasser, si laides qu'elles puissent être, — une bonne vieille ou la beauté du diable.

NERA.

SCENES DE LA VIE CHAMPÊTRE, études par Damourette.

Le fournil.

La lessive.

Chronique musicale.

Le 16 juin dernier, la ville de Bergame a été le théâtre d'une touchante cérémonie, l'inauguration d'un monument érigé à la mémoire du plus illustre de ses enfants, de l'auteur d'*Anna Bolena*, de l'*Elisir d'amore*, de *Lucia di Lammermoor*, de *Don Pasquale* de *la Favorite*, de ce Gaetano Donizetti, que nous avons tous connu, et qui unissait tant de bonté et de simplicité à tant de génie. Toutes les autorités civiles de Bergame étaient là, et aussi les autorités militaires, car Donizetti avait été compositeur de la chambre de sa majesté l'empereur d'Autriche.

Ce monument, dont nous donnons ici la reproduction d'après une belle photographie que l'on a bien voulu nous communiquer, a été construit aux frais de la famille du célèbre compositeur. Son frère, M. Joseph Donizetti, qui habite Constantinople, où il est, comme on le sait, directeur de la musique militaire des Turcs, en avait conçu la pensée aussitôt qu'il avait appris la mort prématurée du grand artiste qui avait porté le bruit de son nom si haut et si loin. Après s'être entendu à cet effet avec son autre frère, M. François Donizetti, il s'adressa, pour l'exécution de son pieux dessein, à M. Vincenzo Vela, qui passe à juste titre pour l'un des premiers sculpteurs de l'Italie, et dont, en ce moment même, nous pouvons apprécier ici le talent, puisqu'il a envoyé à l'Exposition universelle des beaux-arts l'une de ses œuvres les plus importantes, la statue de Spartacus. Quand l'ouvrage fut terminé, M. Joseph Donizetti envoya de Constantinople à Bergame son fils unique, M. André Donizetti, pour le représenter, et présider à l'inauguration. Cette cérémonie s'est accomplie dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où est placé le tombeau, en présence d'une foule immense et recueillie, et, comme nous le disions tout à l'heure, avec le concours des autorités italiennes et allemandes, et de l'évêque de la ville, qui a voulu y célébrer en personne l'office divin.

M. André Maffei, ce littérateur si distingué, à qui l'on doit la belle traduction de *Marie Stuart* que Mme Ristori joue si souverainement au Théâtre-Italien, a été le confident intime de la pensée de M. Joseph Donizetti, et paraît même avoir pris à l'exécution une part quelconque. C'est du moins ce qui semble résulter d'une lettre que M. André Donizetti a bien voulu mettre à notre disposition, et où le monument est si bien décrit que nos lecteurs, sans aucun doute, nous sauront gré de leur en donner une traduction abrégée. ... « La pensée en est simple, et à la portée des intelligences les plus ordinaires. Sur une pyramide brisée siége une belle femme plongée dans la douleur : c'est l'Harmonie. Sa tête, couronnée d'étoiles qui symbolisent l'harmonie céleste, se penche sur sa poitrine. D'une main elle tient sa lyre, désormais muette. L'autre main pend immobile, dans une attitude pleine d'abandon et de langueur. Le sarcophage est orné de trois bas-reliefs. Le premier représente un clavier surmonté de deux grandes ailes déployées, emblème de l'incroyable rapidité de conception qui distinguait notre grand artiste. Au milieu est son portrait, dans un médaillon accompagné, à droite et à gauche, des titres de ses ouvrages les plus célèbres. Au bas enfin sont sept petits enfants qui ont chacun à la main une lyre monocorde. Ce sont les sept notes de la gamme. C'est, par conséquent, l'art musical. Chacun de ces enfants exprime sa douleur par une attitude et un mouvement différent. L'un pleure, l'autre jette sa lyre à terre, un troisième brise la sienne sous ses pieds, etc. Au-dessous de ce dernier bas-relief on lit l'épigraphe suivante :

A Gaetano Donizetti, trovatore fecondo di sacre e profane melodie, I fratelli Giuseppe e Francesco, con memore affetto ponevano. — 1855.

... « J'avais fourni à notre habile sculpteur l'idée de ces dispositions et de ces allégories. Il a mis dans l'exécution un talent tout à fait magistral. La figure principale est empreinte d'une douleur profonde et sublime. Elle offre un type de beauté tout nouveau, et ne rappelle aucune statue ni antique ni moderne... La perfection de ses formes réveille l'imagination, mais ne fait naître en notre âme aucun sentiment terrestre. L'expression en est si claire et si forte que le cœur en est pénétré dès le premier coup d'œil. La pureté des lignes, le grand style de la draperie, vous savez que sur ce point Vela n'a point d'égal ; la vérité des mouvements, la *morbidesse* des chairs, la vie qui semble animer les sept petits génies, leur grâce touchante, que le pinceau de l'Albane n'a point surpassée..... ; enfin l'ensemble de la composition, élèvent cette œuvre au niveau des productions les plus renommées du génie italien. Et ce n'est pas seulement ici mon opinion que j'exprime, mais bien celle de quiconque a le sentiment et l'intelligence de l'art, et sait le juger sans parti pris de dénigrement ou de bienveillance... »

Monument élevé à la mémoire de Donizetti.

Nous n'avons garde de rien ajouter ni de rien changer à cette appréciation d'un homme qui est parfaitement compétent, et qui a le monument sous les yeux. Mais nous dirons en terminant, — sûrs d'être en cela l'écho de tout le

monde, — qu'en honorant ainsi la mémoire de son illustre frère, M. Joseph Donizetti s'est fait à lui-même le plus grand honneur.

— Chez nous, pour le moment, la musique sommeille, accablée sans doute par la chaleur. Depuis un mois bientôt elle n'a produit que *Paraguassù*. Nous vous avions annoncé déjà *Paraguassù*. C'est, — nous transcrivons l'affiche, — une *Légende brésilienne en trois parties*. C'est quelque chose qui, pour le genre, la forme et le cadre, ressemble assez au *Christophe Colomb* de M. Félicien David. Nous l'avions attribué d'avance à M. O'Kelly. Mais M. O'Kelly avait un collaborateur, et, pour ne pas donner à l'un ce qui appartiendrait à l'autre, nous ne parlerons plus des auteurs et ne nous occuperons que de l'ouvrage. Cette partition nous a paru correctement écrite et habilement instrumentée, sauf certaines parties où la sonorité prend des proportions menaçantes pour les auditeurs qui ont le cerveau délicat et craignent la migraine. Il doit y avoir eu dans Paris quelques migraines de plus qu'à l'ordinaire le lendemain du jour où l'on exécuta *Paraguassù*. Mais cet excès de force sied à la jeunesse, et vaut infiniment mieux que le défaut contraire. Que ne pouvons-nous reprocher à *Paraguassù* la même exubérance, quant au nombre et à l'audace des motifs! A cet égard, malheureusement, les jeunes auteurs ont, à notre avis, poussé un peu trop loin la réserve. On a cependant remarqué et applaudi, dans leur première partie, un chœur avec *solo*, d'un style assez distingué, et, dans la seconde, une charmante barcarole à deux voix, fort bien chantée d'ailleurs par Mme Deligne-Lauters et M. Dulaurens. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ces deux jeunes gens faisaient là leur début. C'est un début honorable.

Nous avons eu un autre début à l'Opéra, celui de M. Wicart. M. Wicart a une voix de ténor d'une force ordinaire et d'un timbre agréable quand il n'est pas guttural. Il monte avec facilité, et lance assez gaillardement le *si* de poitrine. Il ne manque pas d'expression, et joue son rôle d'une manière qui ne prête ni au dithyrambe ni à la satire. Un talent honnête et modéré.

— MM. Vieuxtemps et Servais se sont fait entendre dans les salons de l'hôtel d'Osmond, que les vicissitudes de la fortune viennent de livrer à la spéculation. Que dire de M. Servais et de M. Vieuxtemps qui n'ait pas été dit cent fois? Abrégeons un éloge que le lecteur connaît d'avance. Personne ne conteste ni à l'un ni à l'autre le premier rang. Tous deux ont un coup d'archet d'une énergie et d'un éclat surhumain, une incomparable connaissance de la touche, une sûreté imperturbable, une audace qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. On se figurera sans peine l'enthousiasme qu'ont fait éclater ces deux virtuoses.

Mme Camille Berg a su se faire écouter à côté d'eux, bien qu'elle parût assez intimidée par ce redoutable voisinage. Mais la voix de Mme Camille Berg a un charme inexprimable, et qui peut défier tous les instruments. Qui s'en étonnera? Amathi, Stradivarius, Steines étaient d'habiles ouvriers, sans aucun doute. Mais Dieu restera toujours le premier des luthiers.

G. HÉQUET.

Des livres et des gravures à l'occasion de l'Exposition universelle.

I.

Il y a une industrie plus ancienne que la plupart de celles que nous voyons représentées au palais de l'Exposition : celle qui s'occupe de répandre les œuvres les plus élevées de l'esprit humain : *l'imprimerie*. En décrivant et en commentant ces produits admirables que le monde civilisé a envoyés au concours général de l'industrie, n'oublions pas que les moyens qui nous permettent de communiquer aux lecteurs les plus éloignés, ces descriptions et ces commentaires constituent eux-mêmes une industrie, la plus utile, la plus merveilleuse de toutes, et, en nous servant de l'imprimerie pour rendre hommage à toutes les inventions, n'oublions pas l'imprimerie elle-même. Au service de tous les intérêts intellectuels et moraux, le rang qu'elle occupe est cependant tellement élevé, qu'on la compte plutôt au nombre des arts qu'au nombre des industries proprement dites. En effet, il n'y a pas encore longtemps que l'art d'imprimer des livres est devenu une des branches les plus importantes de l'industrie. A mesure que la libre pensée a envahi le monde, à mesure que le besoin de s'instruire et de s'occuper de la vie physique et intellectuelle de tous les éléments de l'univers s'est accru, l'esprit humain a dû perfectionner les moyens de transmettre la pensée et de multiplier les objets naturels et artistiques. Ces moyens, on est allé les chercher même dans l'utilisation du corps le plus impondérable, c'est-à-dire dans la lumière, et c'est une des gloires de la France d'avoir fait cette importante découverte.

L'imprimerie a opéré une transformation radicale dans la vie sociale des nations. Depuis que la vapeur même est devenue son esclave, en multipliant les bras qu'elle occupe, et en lui servant de messagère pour porter ses trophées jusque dans les forêts vierges du Nouveau Monde, nous avançons vers l'époque où cette transformation atteindra même les peuples les moins civilisés, et nous touchons peut-être au moment où les rois des différentes peuplades de l'Afrique centrale auront, eux aussi, leur journal officiel. L'Australie, dont l'intérieur était à peine connu il y a encore quelques années, commence à avoir une sorte de littérature, et nous avons vu des échantillons très-remarquables de livres des Indes anglaises.

En examinant les ouvrages littéraires et les spécimens des différents arts graphiques qui ont été envoyés à l'Exposition, il est facile de constater que le développement de l'imprimerie a été dans chaque pays proportionné au développement de sa littérature et de l'influence qu'elle exerce sur les autres pays. Pourquoi la librairie de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal et des états secondaires est-elle à peine représentée au palais de l'Industrie? C'est que la littérature moderne de ces pays, sans manquer d'importance pour eux-mêmes, n'a pourtant pas un caractère européen, et leurs produits typographiques ne sauraient entrer en lice avec ceux des grandes nations de l'Europe centrale, parce que, les débouchés pour les livres de ces pays étant moins considérables que ceux qui appartiennent à une littérature recherchée par plusieurs nations, l'émulation a manqué aux éditeurs. Nous n'en regrettons pas moins profondément l'absence à peu près complète de livres dans les expositions de plusieurs des États secondaires de l'Europe.

La décadence littéraire de l'Italie et de l'Espagne est un résultat de leur décadence politique. La littérature, la typographie et la librairie actuelles de ces pays ne sont pas ce qu'elles devraient être si leur vie nationale avait suivi une marche progressive. Et cependant on serait encore étonné des forces, malheureusement mal dirigées, de ce pays, si l'on avait sous les yeux les publications les plus importantes qui en sont sorties dans ces derniers temps.

La France, l'Allemagne et l'Angleterre, dont les littératures sont les plus importantes du dix-neuvième siècle, ont aussi à l'Exposition les collections les plus intéressantes de livres, de gravures et d'ouvrages illustrés.

A côté des deux imprimeries impériales de Paris et de Vienne, dont nous nous occuperons plus spécialement; à côté des expositions de MM. Didot, Plon, Claye, etc., qui représentent les arts graphiques proprement dits, il y a les riches collections d'ouvrages des premières maisons de librairie de ces trois pays. Après la France, c'est l'Allemagne qui a envoyé le plus grand nombre de spécimens typographiques, et pourtant il y a proportionnellement peu de libraires allemands qui se soient décidés à prendre part à la lutte. Les Anglais méritent presque le même reproche; mais chez eux la typographie, sans manquer d'une grande importance, n'a pourtant pas ce cachet d'industrie nationale que nous lui voyons, par exemple, en Saxe. Le croirait-on! Leipzig, qui n'a pas moins de cent quarante-cinq libraires, n'est représenté que par quatre ou cinq maisons, et qui donnent une très-faible idée de l'importance du premier marché aux livres qui existe dans le monde.

Nous avons ici moins à nous occuper de la valeur morale ou scientifique des ouvrages exposés que de leur valeur artistique, ou plutôt de leur valeur comme objet d'industrie ou d'art. Avant de les examiner sous ce point de vue, il n'est peut-être pas sans intérêt de donner au lecteur quelques détails au sujet de l'état actuel de la typographie et de la librairie en France, en Angleterre et en Allemagne. Il est assez difficile de dire quel est celui des trois pays où la typographie a fait le plus de progrès. La beauté des caractères employés actuellement en Allemagne ne le cède en rien à ceux de France et d'Angleterre; et, sous ce rapport, la typographie allemande a fait, dans ces derniers temps, de remarquables progrès. On y a renoncé également à la mauvaise habitude de se servir de cette espèce de papier brouillard qui rendait la lecture des livres allemands si fatigante, et même les livres ordinaires sont maintenant d'une élégance qui leur permet de concourir avec les éditions françaises et anglaises.

La France brille, non-seulement par ses éditions de luxe, mais aussi par le grand bon marché de ses livres ordinaires qui, tout en ne négligeant pas la netteté et l'élégance de l'impression, sont, à raison de leur bas prix, beaucoup plus aptes à devenir la propriété du public que la plupart des livres allemands et anglais. La langue française étant bien plus répandue que la langue allemande, les éditeurs français tirent d'abord un plus grand nombre d'exemplaires; tandis que, les éditions allemandes étant beaucoup plus restreintes, les exemplaires reviennent forcément plus cher. Cette cherté, dont on se plaint constamment en Allemagne aussi bien qu'à l'étranger, tient encore à une autre circonstance. En France, tous les ouvrages importants s'éditent à peu près à Paris. L'Angleterre n'a également que deux capitales pour le commerce des livres : Londres et Edimbourg. L'éditeur français a pour ses articles un débit beaucoup plus certain que l'éditeur allemand. Il ne vend pas, comme ce dernier, des livres à condition; et il ne donne pas aux commissionnaires une provision aussi considérable que l'éditeur allemand. Le crédit pour les livres, en France, n'est que de trois ou six, tandis qu'en Allemagne il dépasse souvent une année entière. Les Allemands ont aussi le défaut de trop imprimer. L'éditeur paye tant bien que mal l'ouvrage de tel ou tel savant ou journaliste dont la réputation n'est pas encore établie, et il y fait souvent de mauvaises affaires.

La librairie, en Angleterre, a une organisation à peu près analogue à celle qu'elle a en France. On n'y connaît pas non plus ce système civilisateur, mais souvent ruineux pour l'éditeur, d'envoyer à tous les marchands de livres (*sortiments buchhaendler*) des exemplaires que ce dernier peut encore renvoyer au bout d'une année. Ce système, qui distingue la librairie allemande de celle de la plupart des autres pays, tient essentiellement à sa constitution sociale. L'existence de tant de capitales, de villes, servant de centres aux sciences et aux arts, rendrait d'abord impossible la centralisation de la librairie. Chaque petite ville a ses libraires, toujours au courant de ce qui paraît, et qui, s'ils n'ont pas dans leur assortiment les livres que vous demandez, se chargent de vous les procurer au bout de quelques jours. Les éditeurs envoyant leurs nouveautés littéraires à tous les teneurs d'assortiment, ces nouveautés se répandent dans tous les coins de l'Allemagne. On a la facilité de prendre connaissance des livres sans être obligé de les acheter, et il en résulte que l'ouvrage est souvent très-connu sans avoir rapporté beaucoup à son éditeur.

Dans aucun autre pays du monde, il ne paraît autant de livres nouveaux qu'en Allemagne. Nous trouvons dans le *Dictionnaire de la Conversation*, de M. Brockhaus, des données sur le nombre des écrits publiés dans ce pays depuis 1564, année pendant laquelle il y avait déjà à Leipzig un catalogue de la Foire, qui a paru sans interruption jusqu'à ce jour. Il y avait en 1564 deux cent cinquante-six nouveautés littéraires; en 1589, trois cent soixante-deux; en 1601, onze cent trente-sept. Un siècle plus tard, mille vingt-cinq; en 1765, quinze cent dix-sept; en 1789, deux mille cent quinze; en 1814, deux mille cinq cent vingt-neuf; en 1820, trois mille neuf cent cinquante-huit; en 1825, quatre mille huit cent trente-six; en 1830, cinq mille neuf cent vingt. C'est l'année 1846 qui a produit le plus grand nombre d'écrits de tous genres : il n'y en avait pas moins de onze mille quatre-vingt-six. En 1847, il en avait dix mille neuf cent trente-quatre; en 1848, dix mille cent soixante-huit; en 1849, huit mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept, et, en 1850, huit mille sept cent trente-sept.

Après l'Allemagne, c'est la France qui produit le plus de livres. En 1817, il n'y avait encore en France que deux mille cent vingt-six nouveautés littéraires; mais, en 1826, il y en avait déjà quatre mille trois cent quarante-sept. En 1833, six mille soixante-huit; en 1850, sept mille deux cent huit, dont quatre mille sept cent onze à Paris.

Le mouvement littéraire, en Angleterre, a suivi une progression analogue. En 1828, il y avait à Londres huit cent quarante-deux; en 1835, douze cent quarante-trois; en 1850, quatre mille quatre cents ouvrages nouveaux. On voit que ce mouvement est inférieur à celui qui existe en Allemagne et même en France. A la fin de l'année 1850, il n'y avait pas moins de deux mille libraires en Allemagne, et, parmi ce nombre, il y a quatre cents éditeurs et douze cents teneurs d'assortiment. Le plus grand nombre des maisons de librairie est actuellement à Berlin; cette ville a maintenant cent soixante dix-neuf libraires. Nous avons dit plus haut que Leipzig n'en avait que cent quarante-cinq. Les autres villes de l'Allemagne, quoique comptant des maisons de premier ordre, sont cependant inférieures à celles que nous venons de mentionner. Vienne, beaucoup plus peuplée que Berlin, n'a que cinquante-deux libraires; mais la petite ville de Stuttgardt en a cinquante, et Francfort trente-six. Pour se faire une idée de la transformation qui a eu lieu dans le cours de la librairie en Allemagne, il faut savoir qu'en 1740 Berlin n'en possédait que six et Leipzig trente et une. A la foire de cette dernière ville il n'y avait alors que trois cent quatorze maisons de représentées.

Cette célèbre foire de Leipzig avait autrefois une importance beaucoup plus grande qu'elle n'en a de nos jours. On y vendait réellement les livres nouveaux, tandis que depuis qu'il existe tant de facilité de communication, Leipzig n'est plus à la foire de Pâques que le rendez-vous des libraires, qui y viennent terminer leurs comptes. Une société d'actionnaires a fondé, en 1836, la bourse des libraires de Leipsig, qui offre pendant la foire le spectacle le plus animé. L'organisation de la correspondance des libraires entre eux et des envois de livres d'une ville à l'autre est aussi simple qu'ingénieuse. Au moyen de cette organisation, le prix des livres ne varie pas, même pour la ville la plus éloignée de l'endroit où le livre a paru. Cette facilité qui existe en Allemagne, de se procurer des livres, exerce une influence des plus grandes sur l'instruction des masses; si l'on songe que les trente-deux capitales possèdent en outre d'excellentes bibliothèques publiques, et qu'il est rare de trouver de l'autre côté du Rhin un bourg où il n'y ait au moins un cabinet de lecture, on ne sera pas étonné que les Allemands soient des gens profondément lettrés. Cette particularité est peut-être un bonheur pour les individus, mais c'est un malheur pour l'Allemagne, car les occupations littéraires y sont tellement variées, que le public se laisse facilement distraire de la poursuite de ce but commun, l'unité nationale qui apparaît à tout bon Allemand comme un beau rêve au milieu de ses occupations, mais pour la réalisation duquel il manque d'énergie, l'ayant dépensée dans des études cosmopolites.

Dr BAMBERG.

Projet d'un chemin de fer à Londres.

Il se fait à Londres un travail préparatoire pour l'établissement d'un chemin de fer de ceinture qui, s'il s'exécute, sera, certes, une des plus merveilleuses entreprises, parmi tant de merveilles que nous offre la Grande-Bretagne, depuis le pont tubulaire jusqu'au palais de Sydenham.

Sir Joseph Paxton, l'architecte de Cristal-Palace, qui siége aujourd'hui à la chambre des communes, a présenté récemment à un comité parlementaire un projet dont nous croyons intéressant de faire connaître les détails principaux.

Après s'être étendu sur les inconvénients que présente aujourd'hui le trajet d'une extrémité à l'autre de la métropole, et qui permettent, par exemple, au voyageur de se rendre de Londres à Brighton en moins de temps que de la station du pont de Londres au chemin de fer de Great-Western, M. Paxton déclare qu'une voie de ceinture lui paraît le meilleur moyen de remédier à la situation. Il propose de partir de la Bourse, de traverser Cheapside, pour passer la Tamise au pont de Southwart, de poursuivre par Lambeth, en longeant le Parlement, de traverser ensuite les jardins de Kensington, jusqu'à la station du Great-Western. De là on irait desservir Marylebone, à mi-chemin entre Regents's-Park et Oxford street, pour retrouver Islington, en touchant aux stations du North-Western et du Great-Northern. Piccadilly, d'autre part, serait desservi par un embranchement, allant de la station de South-Western à la partie postérieure de Regent-Circus.

La voie principale aurait 10 milles et 2/3 (18 kilomètres) de longueur, l'embranchement 1 mille et 2/3 (2 kilomètres 1/2).

Pour établir cette voie de communication, sir J. Paxton propose de construire une galerie couverte, ayant la largeur du transept du Palais de Cristal, soit 72 pieds, c'est-à-dire 16 pieds de plus que la nef du palais de Sydenham.

L'architecte propose une galerie, parce qu'il lui paraît préférable d'avoir un chemin couvert, dont la ventilation serait facile. Les rues de Londres sont remplies de poussière et de suie, inconvénient auquel on échapperait grâce à la galerie.

Celle-ci aurait 180 pieds de haut et serait couverte d'une toiture en verre comme le Palais de Cristal. Au centre on établirait une route pour les piétons, flanquée de magasins de chaque côté. Derrière ceux-ci s'ouvrirait un long corridor, au-dessus duquel on établirait un chemin de fer atmosphérique à huit voies, dont quatre pour les *trains express.*

La ville de Londres serait ainsi dotée d'une grande promenade à l'abri des intempéries de l'air ; dans le parc de Kensington la galerie enclaverait une partie des jardins, dans lesquels on n'établirait pas de magasins, de sorte que la population y trouverait une magnifique promenade champêtre, ouverte depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

Sur tous les points, le chemin de fer dépasserait au moins de 26 pieds le niveau du sol.

La voie serait disposée de telle façon qu'elle ne causerait aucun inconvénient aux habitants des maisons attenantes. Elle serait couverte et isolée de telle façon qu'on n'entendrait aucun bruit dans les demeures de la galerie, qui aurait une double muraille séparée par un passage d'air.

Le devis de ce projet colossal est établi de la manière suivante : Les trois ponts sur la Tamise, avec la galerie et les magasins, coûteraient 2,400,000 l. st. — La galerie coûterait 1,000 l. par yard ; le toit, 54 l., les fondations, 400,000 l. — Le terrain est estimé à 3,403,400 l. La dépense totale, y compris le matériel, est évaluée à 54 millions sterling, soit 850 millions de francs.

Sir J. Paxton a établi ses prévisions pour le produit des loyers des maisons, et de la revente de l'excédant des terrains. En donnant aux maisons 30 pieds de façade et 48 pieds de profondeur, il évalue le loyer à 600 liv. sur les ponts, à 750 liv. dans Cheapside, à 840 liv. près de Saint-Paul, etc. Les ponts rapporteraient ainsi du chef de loyer 124,000 liv. et les galeries de la rue 510,000 liv.

Passant aux voyageurs et prenant pour base les deux tiers du trafic existant à certains endroits, il compte obtenir 506,620 liv. par an, et consacrant 40 p. 100 aux frais d'exploitation, il ferait une recette de 937,972 liv., avec un bénéfice net de 303,972 liv.

M. Stephenson, un ingénieur dont personne ne contestera la haute capacité, approuve fortement l'application du système atmosphérique au chemin de fer.

Sir J. Paxton conclut de ces données que son projet lui paraît être d'une grande nouveauté et de nature à faire de Londres la plus magnifique cité de l'univers.

Il existe, d'après lui, trois modes de parvenir à la réalisation du projet : 1° l'exécution avec la garantie de l'Etat ; 2° la répartition par district ; 3° la concession à une Compagnie privée.

Le premier mode lui paraît le meilleur. L'entreprise a un caractère incontestable d'utilité publique. Il vient à Londres annuellement près de 800,000 habitants des comtés, et, certes, ce serait pour eux un immense avantage de pouvoir voyager rapidement à travers la capitale.

Les chemins de fer de l'Inde jouissent d'une garantie de 10 millions sterling. Ce ne serait donc pas trop de demander au gouvernement une garantie de 4 p. 100. Sur ce chiffre, 1/2 p. 100 serait consacré à l'amortissement, afin d'arriver à convertir l'œuvre en propriété nationale au bout de soixante ans.

(*Journal des Chemins de fer.*)

M. Petin nous demande l'insertion de la lettre suivante, en réponse à un article qui le concerne, et publié dans un journal qui lui oppose une fin de non-recevoir assez bizarre, mais très-peu légale. « L'article auquel vous répondez, dit ce journal, n'est pas de notre rédaction. C'est un article vendu à un entrepreneur, comme tous ceux que nous publions à l'occasion de l'Exposition universelle de l'industrie. » M. Petin aurait pu répondre qu'il s'en doutait. Il aurait dû faire mieux : obliger ce journal à publier sa réponse après l'avoir amené à plaider devant la police correctionnelle ce naïf moyen de la repousser. Nous accueillons la lettre de M. Petin, d'abord pour lui rendre justice, et ensuite pour avoir l'occasion de montrer au public la voie où s'engage de plus en plus la presse, qui ne donne plus qu'à titre de remplissage les articles qui n'ont pas payé le droit d'entrer. Et encore, si les douaniers faisaient leur devoir !

A monsieur le Directeur de la ...

Monsieur,

Il vient de m'être communiqué un numéro de votre journal, où il est question de moi ; c'est celui du 24 juillet dernier, où il est traité de la navigation aérienne. — J'ose espérer qu'ayant donné place à l'attaque, votre bienveillante équité saura trouver une place égale pour la défense. — S'il ne s'agissait que de moi, je me tairais ; mais, comme il s'agit d'une idée qui importe plus à l'humanité que l'auteur de l'article et que moi-même, je veux dire au mécanicien-poëte-fantaisiste, — c'est le titre que se donne mon critique, — que parler des idées d'autrui sans les connaître, c'est parler sans savoir, et qu'en ce cas, il vaut mieux se taire. Pour moi, sans discuter *si*, comme il l'affirme, *la mécanique puise sa force dans l'association*, je me contenterai de réfuter ce qu'insinuent à mon adresse l'exposé préliminaire et le résumé de sa fantaisie *poëtique* sur la mécanique.

Je l'avoue, pendant quinze ans j'ai prêché la conquête de l'air, j'ai fait appel au dévouement, à l'intérêt, au travail, au talent, et, ne voulant rien faire de personnel, je me suis bien gardé de rapetisser à ma taille le problème de la navigation aérienne.

Il est vrai que je n'ai pas demandé des centaines de millions comme le mécanicien-poëte ; je n'ai demandé que 300,000 francs ; c'est prosaïque. N'ayant pas trouvé d'écho dans le public, j'ai dû marcher seul. Ainsi livré à moi-même, j'ai construit un appareil de 67 mètres (201 pieds) de longueur sur 21 mètres de largeur, et 30 mètres (90 pieds) d'élévation, le tout en étoffe de soie à 15 fr. le mètre carré. « *Ces quelques pauvres ballons, gonflés comme des vessies*, » pour parler comme votre poëte, cubaient chacun 2,500 mètres, ensemble 12,500 mètres. Le plus grand gazomètre de Paris ne pouvait les gonfler qu'en trois ou quatre jours. Si, comme l'affirme le mécanicien-poëte, *j'avais voulu employer la force des bras pour moteur et retomber ainsi dans l'enfance*, je n'aurais pas exposé mon appareil de locomotion pendant trois mois en 1851, et personne n'aurait vu mes machines à vapeur, chacune de la force de trois chevaux, sorties, soit dit en passant, des ateliers de *Flaud et Giffard*. Mais plus de 50,000 visiteurs ont été témoins de tous ces faits ; ce n'est donc pas à moi, mais au public à démentir les assertions du poëte-mécanicien, ou poëte à la mécanique, comme on voudra l'appeler.

Sans doute, comme il l'affirme, « la foi scientifique fait aussi des miracles ; elle saura transporter et colporter dans les airs l'Exposition cosmopolite, » et je m'applaudis de m'être en ce point rencontré avec lui, car avant lui j'ai dit bien des fois, et la presse l'a répété : dans l'avenir on construira des Venises aériennes, et l'on fera des expositions d'autant plus universelles qu'elles iront s'abattre au pied de toutes les capitales du monde. »

Si ceci est un rêve, M. de H... ne l'a-t-il pas fait les yeux ouverts ? Aussi lui prouverai-je, tout mécanicien-poëte qu'il est, que l'imagination des poëtes restera toujours, comme par le passé, fort au-dessous de ce que peut réaliser le présent, à plus forte raison l'avenir ; car je possède aujourd'hui ce que l'industrie n'avait pu jusqu'ici fournir pour la construction de *Navires aériens à grande dimensions*. On peut voir ce nouveau produit industriel à l'Exposition universelle ; il est applicable à la *Navigation* sur différents fluides, aux chemins de fer, aux armées, aux constructeurs et à l'industrie en général ; il est imperméable, incombustible, et peut contenir le gaz pendant des années entières ; il joint à la légèreté la plus grande solidité. Une bande de 10 centimètres de largeur peut supporter 1,000 kilog. sans rompre ; il peut à volonté être opaque ou diaphane, et revêtir toutes les substances minérales, végétales ou animales. D'ailleurs mon nouveau propulseur, également exposé, sera une image trop exacte de la nature pour ne pas exécuter tous les actes du type qu'il représente, et obtenir tous les effets qui résultent des actes de ce propulseur naturel. Car, n'en déplaise aux fantaisistes, si l'homme ne crée rien et si ce que Dieu a fait est parfait, il n'est pas de plus parfait modèle que les types qu'il crée ; et si inventer n'est pas autre chose que trouver le moyen de modeler l'image sur le type, l'idée sur le fait, en calquant mon propulseur sur celui dont Dieu a doué l'aigle, j'ai inventé le *Propulseur de Dieu*.

Recevez, etc.

PÉTIN.

Bibliographie.

Notice d'un manuscrit souabe, de la bibliothèque royale de Stuttgart, contenant la relation des voyages faits de 1453 à 1457, en Europe, en Asie et en Afrique, par Georges d'Ehingen, etc..., par A. VALLET DE VIRIVILLE, professeur adjoint à l'Ecole impériale des chartes (Paris, Didron, 1855) ; in-4°.

Le recueil des annales archéologiques, dirigé par M. Didron, continue à jouir d'une faveur soutenue ; il publie de mois en mois d'intéressants travaux, illustrés de gravures très-soignées. La Notice que nous annonçons ici est extraite du XVe volume. Elle se rattache à un projet, conçu par M. Vallet de Viriville, *d'une iconographie historique de la France*, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1815, ou recueil de portraits peints, sculptés, etc., reproduits d'après les originaux. Ce projet soumis par lui, en 1850, au comité historique des arts et des monuments, alors institué par le ministère de l'instruction publique, fut approuvé en principe, mais l'exécution en a été ajournée. Le manuscrit décrit par le professeur de l'Ecole des chartes contient l'autobiographie d'un chevalier allemand, vivant dans la seconde moitié du quinzième siècle, et ayant l'esprit aventureux d'un paladin. Il commence, avec ce respect des ancêtres perdu aujourd'hui, par donner quelques renseignements généalogiques sur sa famille et même sur les seigneurs résidant dans son voisinage. Ainsi il parle de cinq couples vivant dans la contrée en paix et en joie, — circonstances aussi heureuses que rares, — et qui donnèrent naissance à cent enfants, — ce qui ne fait pas moins d'honneur aux gentilshommes de ce temps-là. Le père et la mère du narrateur en eurent dix-neuf pour leur part ; ils avaient presque atteint, comme on voit, leur contingent. Georges d'Ehingen survécut à ses quatre-vingt-dix-neuf contemporains ; c'était avoir de la chance, car il avait cherché plusieurs occasions de se faire tuer en se mêlant de querelles, où il n'avait que faire. Jeune garçon, il fut envoyé par son père comme écuyer à la cour du comte de Tyrol, qui se tenait à Innsbruck ; il servait à table la comtesse Eléonore, fille de Jacques Ier d'Ecosse ; puis il passa au service d'Albert d'Autriche, duc de Carinthie, qui le nomma chevalier. Mais, son père l'engageant à fuir l'oisiveté, il partit pour l'Orient sur le bruit d'une campagne qui allait être dirigée contre le Turc. Il alla successivement à Rhodes, à Chypre, à Jerusalem, et, l'expédition militaire annoncée n'aboutissant pas, il se dirigea vers Babylone ; mais il fut arrêté et rançonné par les Arabes, comme cela pourrait bien arriver encore de nos jours ; et cette fois, dégoûté de l'Orient, il revint s'embarquer à Alexandrie.

Il retourna un instant auprès de son maître le duc Albert, mais il se remit bientôt en campagne, poursuivi de ce désir de guerroyer qu'il ne parvenait pas à satisfaire. Il ne trouva rien à faire auprès de notre roi Charles VII, dont la cour était triste et sérieuse. Mais le roi d'Espagne préparait alors une expédition contre les Maures de Grenade. Le voilà parti pour l'Espagne. Quand il arriva, l'expédition était abandonnée. Heureusement le roi de Portugal, de son côté, était en guerre avec les Sarrasins d'Afrique. Voilà notre chevalier qui s'embarque pour Lisbonne ; il reçoit du roi un accueil magnifique ; il est invité à de très-belles danses, à divers exercices, tels que la chasse, le saut, la lutte, l'escrime, le tournoi, la joute à pied et à cheval..., enfin à une foule de plaisirs qui seraient fort désagréables aux jeunes gentilshommes de nos jours. Enfin il touche au but de ses désirs ; il s'embarque pour l'Afrique, y passe sept mois à guerroyer, est choisi pour champion à un combat singulier entre les deux camps, et, après une lutte opiniâtre, il coupe la gorge à son adversaire. Comblé d'honneurs et de présents, il s'en retourne par l'Espagne. Cette fois la guerre de Grenade avait éclaté. Le bon chevalier souabe put s'en donner à cœur joie : massacrant, brûlant, mettant à mort et à sang tout ce qu'il rencontrait de Maures et d'infidèles, et recueillant la dernière faveur que la fortune lui eût enviée jusque-là : une grave blessure à la jambe, dont il se ressentit jusqu'à la fin de ses jours.

Toute cette histoire, intéressante qu'elle soit, n'a aucun rapport avec l'*Iconographie* ; mais, on le voit par la narration du bon chevalier, il faut quelquefois faire un assez long détour pour arriver au but. — Le manuscrit est orné de vignettes peintes représentant les portraits des divers souverains visités par Georges d'Ehingen, et exécutés par ses ordres : Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême ; Charles VII, roi de France ; Henri, roi de Castille ; Henri V, roi d'Angleterre ; Alphonse V, roi de Portugal ; Jean II, roi de Chypre ; Réné d'Anjou, roi de Sicile ; Jacques II, roi d'Ecosse, etc... M. Vallet de Viriville signale comme une chose singulière à noter l'uniformité qui semblait régner dans le costume au quinzième siècle. Tous ces princes, sauf Ladislas, qui porte les cheveux longs, et le roi de Castille, coiffé d'un fez rouge, ont les cheveux presque ras comme le visage, et portent un chaperon d'étoffe ou un chapeau de feutre ; ils ont tous l'inappréciable avantage, que nous avons perdu, d'avoir le cou découvert ; la partie la plus étrange de leur costume est le grossissement difforme des épaules produit par les *maheutres*, sorte d'armature, tendue par des baleines et rembourrée, destinée sans doute à protéger les épaules, comme nos épaulettes modernes. La mode des maheutres était originaire de France. On paraît avoir toujours conservé en ce pays du goût pour cette bizarrerie, que les femmes ont reproduite il y a quelques années dans leur costume sous le nom de *gigots*, en les modifiant et lui donnant plus d'ampleur encore.

A. J. DU PAYS.

Les maladies des céréales.

Il faut lire, dans un excellent ouvrage de M. Saint-Germain Leduc (1), l'effrayante énumération des maladies auxquelles sont sujettes les céréales et autres substances végétales qui composent l'alimentation humaine. Il n'est pas de semaine qui ne nous apporte des preuves déplorables du ravage causé par la présence dans le pain des atomes de parasites, animaux ou végétaux, qui restent mêlés à la farine ; et encore ne relève-t-on que les accidents en quelque sorte foudroyants, les autres produisant leurs effets lentement et de manière à laisser la science incertaine de la cause des désordres qui se manifestent dans la santé publique.

Le livre de M. Saint-Germain Leduc a recueilli un grand nombre de faits propres à provoquer sur cette cause inaperçue l'attention des médecins et des économistes.

En voici encore un que nous reproduisons :

« — Nous avons eu déjà à signaler, à diverses reprises, disent les journaux, les funestes effets de la présence dans le pain, du seigle ergoté. Voici que de nouveaux accidents, dus à la même cause, sont rapportés par le *Journal de Villefranche*.

« Après avoir rappelé que l'ergot est une maladie qui attaque les graminées, et particulièrement le seigle ; que, mélangé avec la bonne farine, il engendre la gangrène chez les personnes qui s'en sont nourries, fait tomber les membres inférieurs ou oblige à les couper, le journal que nous citons annonce que deux opérations de cette nature viennent d'être faites à l'hospice de Villefranche, sur deux frères de la commune de Ronno, l'un âgé de dix-huit ans, l'autre de vingt-sept. Ayant mangé du même pain, ils ont eu, le même jour, mal à la même jambe, et on s'est vu dans la nécessité de les amputer.

« Des renseignements certains, ajoute *le Journal de Villefranche*, nous apprennent que, cette année, les seigles ont été malheureusement infestés du parasite meurtrier que nous signalons à la vigilance de l'autorité. »

Le pelletage des céréales ne suffit pas à détruire ces parasites et encore moins leurs germes, qui recouvrent l'écorce du grain et sont toujours prêts à se développer pour le dévorer et se reproduire par myriades. Il y faut un autre traitement ajouté à l'effet du pelletage ; c'est un problème qui se trouve aujourd'hui résolu par l'inventeur d'une machine qui n'a pu figurer à l'Exposition universelle, faute d'avoir été en mesure de remplir à temps les formalités nécessaires à la prise de brevet à l'étranger, mais qui figure aujourd'hui, à ses frais, en face de l'annexe, dans les constructions dites *comptoirs de vente*. Nous voulons parler du grenier-Salaville, appareil très-peu coûteux et qui peut fonctionner, sans frais, dans tous les lieux, y compris les bâtiments à la mer, et pour tous les degrés d'approvisionnement, depuis la plus humble récolte jusqu'aux plus immenses entrepôts.

(1) *Conservation, assainissement et commerce des grains, suivis d'une appréciation du grenier Salaville.* Paris, 1855, 1 vol. in-12.

Incendie de la filature de M. Chennevière, à Elbeuf.

(*Voir la gravure page* 128.)

A Monsieur le Directeur de *l'Illustration*.

Monsieur,

Elbeuf vient d'être encore éprouvé cruellement par le feu, ce fléau si terrible surtout dans les villes manufacturières.

La filature de laine et de soie que M. Théodore Chennevière, membre du jury de l'Exposition universelle, a fait récemment édifier et qui forme une des annexes de son vaste établissement, n'est plus, à l'heure où nous écrivons ces lignes, qu'un monceau de ruines encore fumantes.

Notre ville était fière à juste titre de cette magnifique construction où l'art avait été appelé à décorer d'élégantes sculptures les frontons de ce splendide monument élevé à l'industrie.

L'incendie s'est déclaré vers trois heures et demie du matin dans la nuit du samedi au dimanche 5 août ; et en moins de trois quarts d'heure, malgré les efforts des pompiers et des citoyens de tout rang et de toute classe accourus au premier signal, l'immense filature n'a pu échapper au désastre.

On a dû se borner à faire la part du feu, et le jeu des pompes a été dirigé avec succès sur les autres établissements, qui ont pu être ainsi préservés. L'un d'eux, plus spécialement menacé et atteint déjà par les flammes, contenait plus de 300,000 fr. de laine.

Vers dix heures et demie du matin, alors que le feu n'était pas complétement éteint, quelques ouvriers travaillant à l'enlèvement des décombres ont été ensevelis sous un pan de muraille qui s'est écroulé. Deux ont été retirés sains et saufs, et des trois autres qui restaient, deux ont été contusionnés, et le dernier assez grièvement blessé ; il ont été l'objet de soins empressés.

Deux cent cinquante ouvriers étaient occupés dans cette filature ; mais, grâce à la sollicitude de M. Chennevière, ils n'auront point à souffrir du chômage que va leur faire subir ce malheur imprévu.

La perte dépasse 450,000 fr. Tout était assuré.

L'importance de cet établissement unique dans son genre à Elbeuf, dont la construction à la fois légère et grandiose excitait l'admiration des connaisseurs, et duquel sont sortis ces merveilleuses étoffes pour dames qui parent la vitrine de M. Chennevière au palais des Champs-Elysées ; le nom même de ce dernier, qui occupe un rang si élevé dans l'industrie manufacturière, m'ont fait penser, monsieur le Directeur, que le dessin ci-joint de M. Edmond Lanon serait accueilli par vous et qu'il pourrait trouver place dans *l'Illustration*.

L'établissement incendié est pris du côté méridional qui regarde la manufacture de M. Edmond Goinlambert. Sur le fronton se trouve sculptée la ruche dont Elbeuf a fait ses armes depuis que Napoléon Ier, alors premier consul, a dit, en visitant notre ville : « Elbeuf est une ruche ; tout le monde y travaille. »

Veuillez agréer, etc.

ERNEST BOUCHET.

Elbeuf, le 6 août 1855.

L'étendard de la Société des chœurs de Gand.

Lors des dernières solennités musicales organisées au profit de la caisse de secours des artistes, les membres de la Société royale des chœurs de Gand sont accourus à Paris pour offrir au comité le concours de leur zèle empressé.

A la tête de cette Société, dont le talent sera apprécié ailleurs

Incendie de la filature de laine et soie de M. Th. Chenevière, à Elbeuf. — D'après un dessin de M. E. Lanon.

par notre collaborateur spécial, brillait un étendard, chef-d'œuvre de la broderie belge, déjà remarqué à l'Exposition universelle de l'industrie.

Étendard de la Société royale des chœurs de Gand.

Cet étendard, donné le 24 septembre dernier par le duc de Brabant à la Société des chœurs de Gand, dont il est le président honoraire, offre l'échantillon d'un art qui s'est d'autant mieux conservé en Belgique que chaque ville de ce pays renferme un certain nombre de sociétés qui continuent ces anciennes *gilden* ou confréries dont le nom se retrouve dans l'histoire des grandes luttes flamandes en faveur des libertés communales ; si ces sociétés ont perdu leur caractère belliqueux, elles ont au moins conservé la puissante organisation qui leur a permis de poursuivre leur but constant : la culture d'un art et particulièrement de la musique. Nous n'avons pas, en France, l'idée de ces associations de centaines de musiciens consacrant scrupuleusement leur temps et leur talent à l'étude de l'art qui doit faire triompher leur société dans ces concours que des études journalières préparent longtemps à l'avance. Aussi pas une fête, pas une solennité joyeuse ou triste où toutes les sociétés d'une ville et souvent des villes voisines ne soient représentées par une députation précédée de ces étendards magnifiques, dont quelques-uns, remontant à une vénérable antiquité, sont leur blason, leurs preuves de noblesse; dans la seule ville de Gand, où se sont le plus fidèlement conservées ces vieilles traditions, chaque cérémonie offre à l'admiration de la foule un grand nombre de ces étendards qui joignent à la valeur matérielle et au travail industriel un véritable mérite artistique.

L'étendard de la Société des chœurs de Gand, dont notre gravure reproduit fidèlement l'aspect, se compose d'un fond de velours vert sur lequel s'étalent les armoiries de la ville de Gand accolées à celles du duc et de la duchesse de Brabant ; de riches cartouches, placés aux angles, renferment la date de la fondation de la Société et sa devise : *Bien faire et laisser dire*.

Ce magnifique présent fait autant d'honneur à M. Visser, habile peintre et décorateur belge, qui en a fourni les dessins, qu'à M. Melotte, de Bruxelles, dans les ateliers duquel il a été exécuté.

G. F

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les froids penseurs ne sont jamais piqués par une personnalité ; en général, ce n'est point une épée qui les aide à venger leur honneur.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

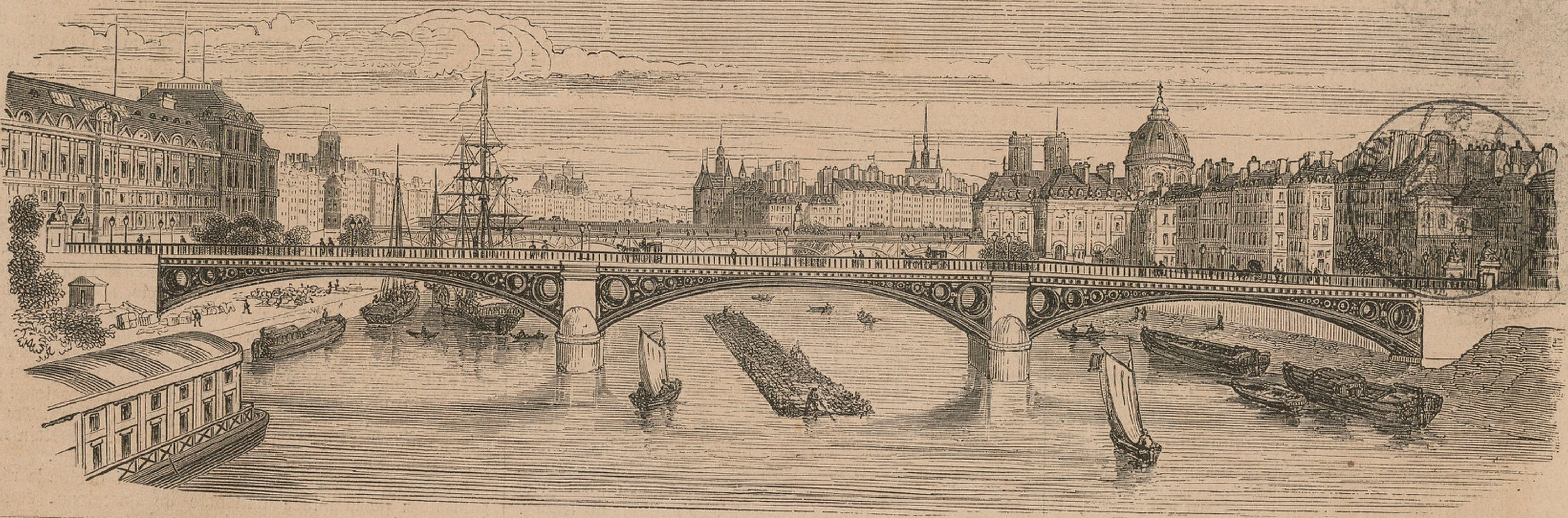
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

26 AOUT 1855



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 652. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Arrivée à Boulogne de S. M. la Reine d'Angleterre — Exposition universelle des beaux-arts ; l'école anglaise. — Exposition universelle de l'industrie ; l'orfèvrerie. — Entrée à Paris de S. M. la Reine d'Angleterre. — Embellissements de Paris ; le Grand Café Parisien. — Chronique littéraire. — Nécrologie. — Variétés.

Gravures : Entrée de la reine d'Angleterre dans le port de Boulogne. — Arrivée dans la gare du chemin de fer de Boulogne. — Arrivée dans l'embarcadère du chemin de Strasbourg. — Portrait de la Reine. — Portrait du prince Albert. — Passage sous l'arc de triomphe du boulevard des Italiens. — Arrivée à Saint-Cloud. — Embellissements de Paris. — Le Grand Café Parisien, boulevard Saint-Martin. — *L'Alliance*, vapeur entre le Hâvre et Southampton. — Portrait du général Espartero. — Rebus.

Histoire de la semaine.

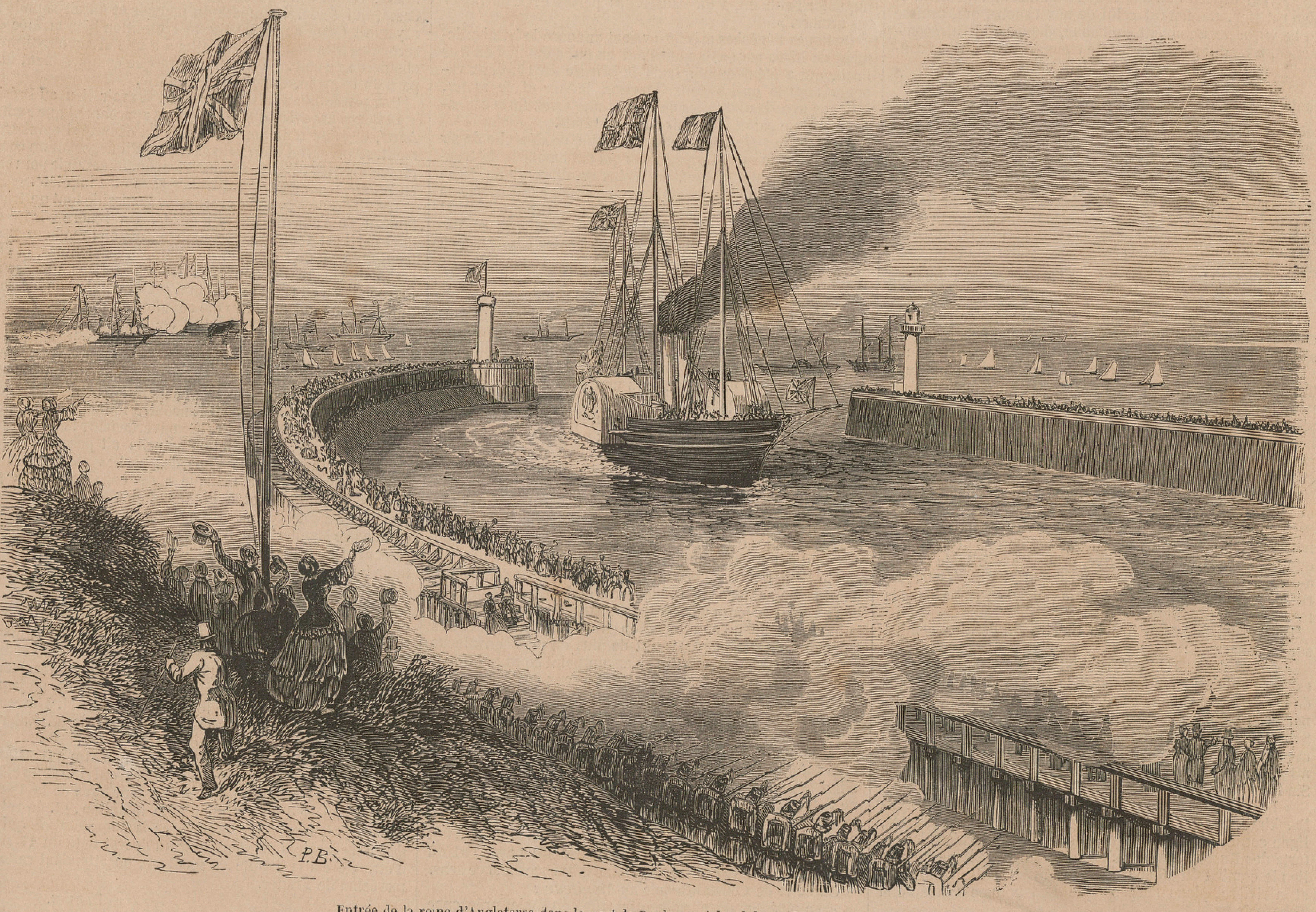
La grande affaire du public, et la nôtre, par conséquent, est l'arrivée en France de la reine Victoria. Comme nous devons à nos lecteurs la représentation des principaux épisodes des splendeurs que Paris offre à cet hôte illustre, nous laissons à des plumes mieux affilées que la nôtre le récit des joies de cette semaine.

Le chômage des nouvelles de Crimée, dont on se plaignait dernièrement, a cessé pour faire place à des dépêches d'une assez grande importance. Le général Pélissier écrit au ministre de la guerre, à la date du 16 août :

« Depuis quelques jours, des bruits d'attaque de la part des Russes avaient éveillé notre attention. Ils ont réalisé ce projet ce matin au point du jour contre nos lignes de la Tchernaïa. Mais, malgré le déploiement de masses imposantes réunies pendant la nuit, l'ennemi a été repoussé avec une grande vigueur par les troupes des divisions Herbillon, Camou, Faucheux et Morris.

« Les Sardes, placés à notre droite, ont vaillamment combattu. Le principal effort a été contre le pont de Traktir. Les Russes ont laissé là de nombreux morts, et nous avons fait beaucoup de prisonniers. Ils sont en complète retraite sur Makenzie, au moment où arrivent nos réserves et celles de nos braves alliés, notamment la cavalerie anglaise.

« L'ennemi a reçu là un rude échec. Nos pertes, bien moindres que les siennes, nous sont encore inconnues. »



Entrée de la reine d'Angleterre dans le port de Boulogne, à bord du yacht *Victoria and Albert*.

Suit une seconde dépêche du général Pélissier sur cette affaire, datée du 17 août :

« Dans son attaque d'hier, l'ennemi a présenté 5 divisions, 6,000 chevaux et 20 batteries, dans la ferme intention d'occuper les monts Tédiouchine.

« Après avoir passé la rivière sur plusieurs points, il avait accumulé des outils de sapeurs, madriers, poutrelles, fascines, échelles, qu'il a abandonnés dans sa fuite.

« Comme toujours, notre artillerie a vaillamment et heureusement combattu. Une batterie de position anglaise, au monticule Piémontais, nous a prêté un bien puissant concours.

« Les Russes ont laissé sur le carreau au moins 2,500 morts; 38 de leurs officiers et 1,620 soldats sont dans nos ambulances. Trois généraux russes auraient été tués. Nous avons fait en outre 400 prisonniers.

« Nos pertes sont de 181 morts et 810 blessés. Sont blessés grièvement, de Polhes, Barthe et Gagneur, ce dernier légèrement. »

On avait pu croire, d'après les termes des dépêches du général Simpson et du général Gortschakoff, que le bombardement avait recommencé et que la nouvelle de la prise de la tour Malakoff arriverait, par une heureuse coïncidence, pendant le séjour de S. M. la reine d'Angleterre, déjà inaugurée par la victoire de Traktir. Nous avons même lu dans *le Constitutionnel* que, pendant la représentation de l'Opéra, le bruit s'était répandu dans la salle que le gouvernement venait de recevoir une dépêche annonçant l'ouverture de la brèche. Une nouvelle dépêche du général Pélissier, en date du 19 août, renverse l'échafaudage, tout en constatant que la perte des Russes a été plus considérable qu'il ne l'avait d'abord pensé lui-même.

« L'armistice demandé hier a dû être continué aujourd'hui. De cinq heures du matin à deux heures du soir, les Russes ont enlevé des morts. Le recensement a été fait aussi bien que possible, et donne les résultats suivants :

« Russes enterrés par les Français	. . . .	2,129
—— par les Russes	. . . .	1,200
« Total	. . . .	3,329

Le Moniteur accompagne la dépêche de cette remarque :

« Les pertes éprouvées par les Russes dans le combat du 16 sont, on le voit, plus considérables que les premières dépêches du général Pélissier ne l'avaient fait supposer.

« Elles ont atteint des proportions qui ne sont que rarement dépassées dans les batailles rangées, et cependant il ne serait pas surprenant, d'après ce qui revient de Saint-Pétersbourg, que l'ennemi voulût présenter l'affaire du 16 août comme une simple reconnaissance.

« Le nombre des troupes engagées, le matériel amené par les Russes, leurs efforts pour s'emparer de nouveau d'une position que le général Liprandi avait occupée pendant tout l'hiver, prouvent l'importance qu'ils attachaient à être victorieux. »

Puis il donne cet avertissement aux nouvellistes :

« Le feu de l'artillerie a recommencé contre Sébastopol. Une erreur de dépêche a fait croire à un bombardement. Il n'en est rien. Ce feu est celui de nos canons, qui, comme on l'a vu, a puissamment contribué, depuis qu'il a recommencé, à faciliter les travaux de cheminement dirigés contre l'ensemble des ouvrages de Malakoff. »

La dépêche du prince Gortschakoff donne la version suivante :

Le général Gortschakoff a envoyé de Sébastopol, sous la date du 16 août, cinq heures du soir, la dépêche suivante :

« Une partie de nos troupes, ayant tranchi aujourd'hui la Tchernaïa, a attaqué l'ennemi sur les hauteurs désignées sous le nom de Féduchêne.

« Les alliés avaient sur ce point des forces considérables, et, après un combat opiniâtre, nos troupes ont dû se retirer sur la rive droite de la Tchernaïa, où elles ont attendu l'ennemi pendant quatre heures. Comme il n'avançait pas, elles regagnèrent leur première position.

« Les pertes, ajoute la dépêche, ont été considérables des deux côtés. »

Le *Morning-Post* et le *Times* contiennent à ce sujet des considérations sur l'importance de cette attaque, qu'ils considèrent comme un effort suprême de la résistance russe :

« L'attaque du prince Gortschakoff contre la ligne de la Tchernaïa, dit-il, a été, sans nul doute, un effort suprême pour briser le filet puissant qui, de jour en jour, serre de plus en plus Sébastopol. L'effort a échoué; le sort de Sébastopol est décidé. L'armée victorieuse ne quittera pas la place sans achever son œuvre. Les murailles de Sébastopol et tout ce qu'elles renferment seront la proie des alliés. Nous ne savons pas jusqu'à quel degré de résistance pourra aller l'opiniâtreté tenace des Russes; nous ne savons pas si Sébastopol ne sera pas entièrement détruit avant d'être à nous; mais nous savons que nous marcherons droit au but que nous avons, dès le principe, proclamé inévitable : c'est-à-dire l'anéantissement de Sébastopol comme forteresse russe, et la limitation forcée de la puissance russe dans la mer Noire. »

Un journal fait connaître le théâtre du dernier combat sur la Tchernaïa :

« Le pont de Traktir (Traktir-Kam-Most de nos cartes) est un pont de pierre traversant la rivière Tchernaïa, près de l'aqueduc qui longe sa rive gauche, construit pour amener l'eau dans les bassins de carénage du port militaire de Sébastopol, bassins intérieurs qu'il ne faut pas confondre avec la baie dite du Carénage, à l'extrême droite de nos attaques. Ce pont traverse la grande route de Balaklava à Simféropol par la ferme Makenzie et Batchi-Seraï.

« Le camp des alliés est bordé, depuis Inkermann jusqu'à Balaklava, par une ligne d'escarpements armés de redoutes, ligne contre laquelle se sont brisés l'année dernière les efforts des Russes. Mais ce n'est point sur cette ligne qu'a eu lieu le combat du 16 août : c'est en avant, entre cette ligne et la rivière, dans l'espace que l'on nomme vallée de la Tchernaïa.

« Cette vallée, depuis longtemps occupée par une partie de l'armée alliée d'observation, offre dans son terrain très-accidenté divers monticules qui fournissent des positions avantageuses. La route de Balaklava au pont est resserrée, de notre côté, entre deux coteaux d'où l'on commande le pont, et de plus, le terrain nous procure cet avantage que la rive gauche, qui est la nôtre, domine de même partout la rive opposée. Cet ensemble de terrain était, comme on le voit, parfaitement choisi pour soutenir au besoin une bataille défensive, et si l'ennemi forçait le pont, si l'on était obligé d'évacuer la vallée, on se retirait sans désastre dans la ligne des escarpements, au milieu des redoutes formidables qui la soutiennent. »

L'Indépendance belge fait ressortir la différence des rapports arrivés de tous côtés sur le bombardement de Sweaborg. Les uns affirment que Sweaborg est complétement détruit, les autres prétendent que le bombardement a été impuissant, et que tout le dommage se borne à quelques maisons brûlées; une frégate anglaise aurait même été mise hors de combat. Cependant le rapport de l'amiral Penaud est bien concluant, et, en attendant une contradiction plus officielle, nous nous en tenons à la version française, qui doit être la seule exacte.

Néanmoins cette dépêche, sans manquer d'exactitude, avait besoin de quelques développements qui se trouvent dans le rapport de l'amiral Dundas. Ce rapport constate officiellement que les batteries de Sweaborg n'ont presque pas souffert, et qu'il ne pouvait, d'ailleurs, en être différemment, puisque les deux amiraux n'avaient voulu ni attaquer les fortifications ni forcer l'entrée du port. C'est donc réellement une épreuve de la force des bombardes, de leur portée, de leur action. L'épreuve a réussi et a causé aux Russes des pertes en approvisionnements et en matériel que les journaux anglais évaluent à 25 millions de francs. Le rapport de l'amiral Dundas inspire au *Morning Post* les réflexions suivantes :

« Lorsque les amiraux ont donné l'ordre de cesser le feu, on a dit que les défenses de Sweaborg avait été généralement peu endommagées. C'est précisément ce que nous annoncions au public en contredisant l'absurde rumeur que la forteresse était un monceau de ruines. Sweaborg est une chaîne de sept îles séparées par des passages ou canaux étroits et profonds. Ces îles sont armées de 800 canons disposés avec la plus grande science en matière de fortifications, taillées dans le roc, comme à Gibraltar; au fond de la baie, que protègent ces îles, est Helsingfors, capitale de la Finlande.

« La meilleure preuve que Sweaborg existe encore, c'est que nous n'avons pas voulu passer par aucun de ces canaux entre les îles, parce que, sans doute, nous ne pensions pas que l'avantage soit proportionné aux risques; conséquemment, nous ne toucherons pas à Helsingfors. Ce que nous avons fait est ce qui aurait pu être fait même à Gibraltar : nous avons simplement bombardé la place à distance, et nous avons réussi, autant que nous le pouvions désirer, à inquiéter l'ennemi, à lui causer des pertes et à harrasser ses armées. »

Quelques dépêches privées avaient annoncé le bombardement de Riga. On sait aujourd'hui ce qui a donné lieu à ce bruit, qui a été démenti. Dans la journée du 10, deux vapeurs anglais ont, à deux reprises, le soir et le matin, échangé avec les batteries de la côte une assez forte canonnade, qui ne paraît pas avoir eu de résultats.

Le *Morning-Herald* publie une suite de dépêche de sir Edmond Lyons sur les expéditions qui ont amené la destruction, dans le golfe d'Azof, de pêcheries, de corps de garde et de magasins d'approvisionnements, situés à une portée de canon du fort Arabat. Ces expéditions ont eu pour résultat la destruction du fort Petrowskoï, entre Berdiansk et Marianpol. Une autre expédition, dirigée contre Glosira, a eu également pour effet la destruction d'une grande quantité d'approvisionnements.

Les personnes qui connaissent l'amiral Dundas ont grande confiance en son intelligence, sa résolution et sa capacité; et maintenant qu'il a pu juger de la portée et des effets des mortiers et canons, il saura parfaitement se décider sur les opérations qu'il faut entreprendre. L'amiral Penaud, nous le savons, offrira toujours une coopération active et utile, et nous ne pouvons douter qu'avec une flotte qui a fait dernièrement encore l'admiration des marins de Kiel, qui s'y connaissent, les deux amiraux ne parviennent à surmonter tous les obstacles.

Les journaux allemands parlent beaucoup de tentatives faites par les Russes pour amener les négociations avec les puissances occidentales par l'intermédiaire de l'Autriche. Ce qu'il y a de certain, c'est que le gouvernement russe saisit toutes les occasions de prouver à l'Autriche le grand cas qu'il fait de son opinion dans la situation actuelle. Le comte Estherazy a eu, avant de quitter Saint-Pétersbourg, une longne audience de l'Empereur, et le prince Gortchakoff a reçu, ces jours derniers, des instructions qui prouvent la haute valeur qu'on attache en Russie à l'Autriche. Les journaux allemands paraissent de plus en plus convaincus que l'Autriche ne se départira en aucun point de sa politique, qui répond le mieux à ses intérêts et à ceux de l'Allemagne.

Parmi les mesures décrétées par le gouvernement russe, on remarque celle qui s'étend à la réforme des costumes des étudiants et écoliers, et qui remplace l'habit à deux rangées de boutons par l'ancien caftan russe. Des personnes bien informées prétendent que les sentiments sont aujourd'hui beaucoup moins belliqueux à la cour de Russie qu'ils ne l'étaient il y a quelque temps. La fermeté et la persistance que manifestent les puissances occidentales, d'une part, et, de l'autre, l'énorme préjudice que la guerre fait éprouver au commerce et à l'industrie du pays, ont dû nécessairement exercer une certaine influence dans ce sens.

On écrit de Constantinople au *Moniteur :*

« La position de l'armée ottomane, en Asie, préoccupe toujours vivement les esprits, et, bien que les troupes renfermées dans Kars n'aient point encore eu à repousser d'attaques de vive force, cependant, aux dernières nouvelles, le général Mourawieff était parvenu à intercepter en partie les communications avec Erzeroum, et cherchait à s'opposer au ravitaillement de la place.

Le gouvernement turc s'occupe activement de porter remède à une situation dont il comprend la gravité, et qui, si elle se prolongeait, serait de nature à créer de sérieux embarras. Il concentre les troupes disponibles, et ne néglige rien pour mettre ses généraux en mesure de tenter une diversion dont la nécessité devient chaque jour plus urgente. Du reste ses ressources financières lui permettent de faire face aux exigences de la situation.

La Porte se montre disposée à remplir avec empressement la seule condition que les alliés aient mise à leur appui dans cette circonstance. Le produit de l'emprunt devant être exclusivement affecté à la poursuite de la guerre, nulle somme ne peut en être distraite pour d'autres besoins ; il a donc été décidé qu'une commission composée de délégués du gouvernement ottoman, et des deux ambassades de France et d'Angleterre, surveillerait l'emploi des fonds, et que toutes les dépenses seraient soumises à son approbation.

Les correspondances de Constantinople, apportées par *le Simoïs*, ne constatent aucun changement dans les affaires de l'Asie Mineure. Plusieurs journaux croient savoir qu'Omer-Pacha a dû quitter Constantinople le 20, pour se rendre en Crimée, et de là en Asie avec une partie de son armée. Ces troupes seraient remplacées devant Sébastopol par le contingent turc commandé par le général Vivian. Toutefois, au moment du départ du *Simoïs*, rien de certain n'avait transpiré au sujet des intentions d'Omer-Pacha.

En Espagne, le conseil des ministres a décidé la réorganisation de la milice nationale de Barcelone, conformément à la loi. Du reste la plus grande tranquillité continuait à régner dans la province de la Navarre. Le mouvement populaire qui avait éclaté, le 7, à Alicante, s'est terminé parfaitement, grâce à la sagesse des autorités de la municipalité. Un grand conseil de ministres a été tenu pour traiter de la question de Rome, au sujet de l'allocution du pape. Le gouvernement vient de publier un mémorandum aux puissances catholiques, dans lequel il insère par ordre chonologique tous les documents diplomatiques qui ont été échangés entre le Saint-Siége et le gouvernement espagnol, depuis le commencement de la discussion de la base religieuse de la constitution jusqu'à l'interruption des relations mutuelles par le départ de Madrid du nonce de Sa Sainteté.

L'adhésion de l'Espagne à la politique des puissances occidentales est maintenant un fait à peu près accompli; il est probable aussi que les puissances du Nord, servant leurs intérêts en même temps que les nôtres, se joindront à nous dans un temps qui n'est pas éloigné, et que nous appelons de nos vœux!

Les nouvelles d'Abyssinie offrent un certain intérêt. Ce pays aurait été le théâtre d'une révolution politique et militaire. Le roi Oubi aurait été défait et tué par son parent Cassa, qui se serait emparé du pouvoir et aurait soumis le royaume. Cassa aurait manifesté l'intention bien arrêtée de reconquérir le Soudan. On s'attend à une attaque très-prochaine de ce côté. Le choléra a presque complétement disparu de l'Egypte, excepté à Alexandrie.

Une révolution ministérielle vient d'avoir lieu au Brésil.

Les derniers avis du Mexique nous apprennent que Santa-Anna, dégoûté d'un pouvoir qu'on lui dispute si opiniâtrément, se préparait à un nouvel exil; qu'il négociait un compromis avec les révoltés auxquels il abandonnerait le pouvoir; en retour, il pourrait s'embarquer sans être inquiété.

Les différentes dépêches reçues de Louisville font un triste tableau de l'émeute qui y a éclaté. On ignore encore de quel parti est venue la première agression; malheureusement on a pu déjà compter de nombreuses victimes, et l'on craignait encore de nouveaux troubles. Dans une seule journée il y a eu vingt morts et un grand nombre de blessés; huit maisons ont en outre été réduites en cendres.

Des lettres de New-York, du 8 août, mentionnent un Manifeste adressé par la junte de Cuba à ses amis politiques. La junte, dans cette communication, proclame ouvertement que Cuba, dans sa lutte avec l'Espagne, ne peut plus placer ni confiance ni espoir dans la coopération des Etats-Unis. Le plus grand ennemi qu'ait rencontré le mouvement révolutionnaire est, d'après elle, le gouvernement fédéral de ce pays; quoique l'administration actuelle ait posé la sympathie envers Cuba comme l'une des parties essentielles de son programme, elle a manqué à ses engagements, à ses devoirs, aux intérêts et à l'honneur des Etats-Unis. Tout espoir de ce côté devant être abandonné, les Cubains, dit-on dans ce Manifeste, doivent prendre l'initiative du mouvement et ne compter que sur leurs propres forces pour obtenir leur émancipation.

Le ministre grec Kalergi a reçu l'ordre de ne plus paraître à la cour; cette exclusion a été motivée par une lettre de M. Kalergi, qui était conçue en des termes tels qu'un souverain ne peut les accepter d'un sujet. Après des observations très-sérieuses des ministres étrangers accrédités près la cour de Grèce, surtout de la part de l'ambassadeur de Bavière, M. Mavrocordato a reçu l'ordre de ne jamais laisser M. Kalergi franchir le seuil du palais. M. Mavrocordato hésite encore à accepter la démission de M. Kalergi, mais le roi paraît très-ferme dans sa décision.

Le général Canrobert, arrivé le 6 au matin à Constantinople, a été conduit jusqu'au navire qui le ramenait en France par M. Thouvenel, ambassadeur près de la Porte; il a été honoré d'un entretien avec le sultan, et, de retour à Paris, reçu par l'Empereur avec la considération qui est due à ses services, il vient, par un décret daté du 17 août, d'être élevé à la dignité de sénateur, en attendant celle de maréchal de France.

PAULIN.

Nécrologie.

Le général Guillaume Pepe, que nous avons tous connu pendant près de trente ans à Paris, a succombé, le 8 août, dans une villa qu'il habitait près de Turin. Le général Pepe est une des illustrations historiques de l'Italie moderne. Il était né à Squillace (Calabres) en 1783, et prit part aux affaires de Naples en 1799 Il échappa à la mort à cause de son jeune âge, et, ayant pu s'exiler, il alla s'enrôler à Dijon dans la légion italienne ; c'est ainsi qu'il fit partie de l'armée française qui, sous les ordres du premier Consul, gagna la bataille de Marengo. Il rentra dans son pays lorsque Joseph Napoléon devint roi de Naples, et, sous le règne de ce prince et de son successeur Murat, il joua un rôle militaire très-actif et très-honorable A trente ans il était déjà lieutenant général, et se signala dans la campagne d'Espagne et dans celle d'Italie en 1815, lorsque le roi Murat arbora le drapeau de l'indépendance italienne.

Lorsque les Bourbons retournèrent à Naples le général Pepe, par suite du traité de Casalanza, fut conservé dans les cadres de l'armée. En juillet 1820 il fut un des premiers à proclamer la constitution espagnole.

Le général Pepe, après la chute du gouvernement libéral, dut chercher son salut dans l'exil, et depuis 1821 il séjourna tour à tour en Portugal, en Espagne, où il se lia beaucoup avec Joseph Hume, et en France, où il devint l'ami du général Lafayette, de M. Arago et d'une foule d'autres hommes célèbres.

En 1848, le général Pepe rentra dans sa patrie, et fut nommé commandant en chef du corps d'expédition envoyé par le gouvernement napolitain en Lombardie pour combattre les Autrichiens. Arrivé à Boulogne, il reçut l'ordre de rebrousser chemin. Son cœur patriotique se révolta contre cet ordre, et il s'en alla à Venise, où on lui confia le soin de défendre la ville. Il s'acquitta glorieusement de cette tâche, et lorsque Venise fut obligée de capituler, il s'en alla en France. Après le coup d'État de 1851, il vint séjourner dans les États sardes, où il a vécu paisible et honoré par tout le monde et par tous les partis jusqu'à la fin de ses jours.

—Une autre illustration d'un ordre différent, un homme également chère à tous ceux qui l'ont connue, a quitté ce monde, le 18 août.

Les obsèques de M. Pierre Erard ont été célébrées lundi dernier, en l'église de Passy. On a exécuté une messe en musique de M. Dietsch, dont les solos ont été chantés par M. Alexis Dupont. Les coins du drap mortuaire étaient tenus par MM. le baron Taylor, A. Adam, membre de l'Institut, Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles, Passoz, maire de Passy, le docteur Lardner, de Londres, M. Schroëker, chef de l'administration de la maison Erard, de Paris, et Bruzaud, chef de la maison de Londres.

Parmi les personnes qui suivaient le convoi, on remarquait MM. Halévy, Herz, Berlioz, Godefroid, Batta, Labarre, Lefébure-Wély, Quidant, Fumagalli, Wolff, Stamati, Cavaillé-Coll, Tulou, Wuillaume, Boller, et tout ce Paris compte de distingué en notabilités artistiques et industrielles. Plus de six cents ouvriers ont suivi le convoi, non-seulement à l'église des Petits-Pères, où un second service a été célébré, mais jusqu'au cimetière du Père-Lachaise, où se trouve la sépulture de la famille Erard, à côté de la tombe de Boïeldieu. Divers discours ont été prononcés par MM. Taylor, Fétis et Dugitgros, un des principaux employés de la maison. MM. Adam et Passoz ont aussi improvisé quelques paroles bien senties.

Courrier de Paris.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, l'enthousiasme va croissant; Paris est pavoisé jusqu'aux nues, on n'y circule plus que sous des arcs de triomphe. Oriflammes, gonfalons, trepieds, banderoles, panoplies, tous ces emblèmes de l'allégresse publique sont encore debout sur la ligne des boulevards. L'hospitalité offerte par ce grand peuple à sa puissante et gracieuse alliée est devenue tout de suite une ovation. Il est toujours affamé de voir une reine, et la première heure du spectacle si malheureusement interrompu par la nuit avait un peu trompé son attente. On croit connaître maintenant la cause de ce léger retard : *la marée a manqué;* mais n'allez pas prendre ce dicton dans le sens qui causa la fin tragique de Vatel. On attendait la reine, et la reine elle-même attendait qu'il lui fût possible de traverser la Manche; voilà tout. Le hasard a voulu également que Sa Majesté Britannique arrivât en France le jour de la Sainte-Hélène. Mais les détails de cette entrée mémorable appartiennent à l'histoire et non à l'historiette, et il faut en dire autant des fêtes qui l'ont suivie. Cela se passe ou s'est passé dans une sphère trop élevée pour que la chronique bourgeoise ait la prétention d'y atteindre. On n'entre pas dans le paradis, mais rien n'empêche d'en montrer le chemin.

On sait que, par l'effet d'une attention délicate, S. M. la reine d'Angleterre, en arrivant à Saint-Cloud, s'est retrouvée chez elle, tout autant du moins que le château de Saint-Cloud peut rappeler celui de Windsor. Ce royal et féodal manoir, dont l'architecture biblique remonte à Guillaume de Normandie, tient de la féerie, ce ne sont que festons et ce ne sont qu'astragales sculptés. Du sommet de sa tour, qui s'arrondit jusqu'à une hauteur de deux cents pieds, la vue s'étend bien au delà de Londres à une distance de plusieurs lieues. Windsor a une terrasse aussi majestueuse que la terrasse de Saint-Germain, enfin il est plongé dans des immensités de verdure et d'ombrages; si bien que le seul Fontainebleau offre autant de grandeur et que le seul Versailles est plus magnifique. C'est donc dans le palais de Louis XIV que l'empereur Napoléon III recevra, demain samedi, la souveraine de l'Angleterre; et c'est peut-être pour la première fois que les honneurs de cette incomparable résidence sont faits à une tête couronnée. Le grand roi (*Nec pluribus impar*) n'y traita jamais que sa propre grandeur. Plus tard, un czar de Russie et un césar d'Autriche n'y firent qu'une apparition furtive et sous le voile de l'incognito. Dans un jour célèbre, le roi Louis-Philippe, restaurateur de ces merveilles, voulut en faire les honneurs à la nation. Aujourd'hui tout se sera passé, non pas à huis clos, mais dans l'intimité d'un cortége d'élite. Les salons olympiens, les bosquets mythologiques, les régates, les courses, et jusqu'aux fusées du feu d'artifice, tout a été réservé, et devait l'être, mais la magnificence sera sans réserve. Après la cour, la ville fêtera l'auguste voyageuse à l'Hôtel de ville, et la chronique s'y trouvera avec tout le monde. On sait aussi que la reine assistait mardi à la représentation de l'Opéra, et qu'elle veut bien faire le même honneur à l'Opéra-Comique, dont elle a choisi le spectacle. Sa Majesté est excellente musicienne, ainsi s'explique la distinction accordée aux théâtres lyriques. Le Théâtre-Français aura peut-être été appelé, mais c'est la comédie du Gymnase qui se trouve élue. C'est à Saint-Cloud et en famille, — pour parler comme le programme, — que la troupe de M. Montigny a été jouer *le Fils de famille*. Le même programme mentionne encore une chasse à Saint-Germain et une réception à Compiègne. Mais ne faisons pas plus longtemps un *Courrier de Paris* hors de Paris.

L'encombrement y est comme l'enthousiasme, à son apogée. Le niveau des plus hautes crues de population est de beaucoup dépassé. Les maisons regorgent, les rues sont une fourmilière, et l'inondation ne s'arrête pas. On ne marche plus, on se bouscule; passants et promeneurs, tout le monde a l'air d'être à la queue. Monsieur, vous me serrez trop; — madame, votre ombrelle m'entre dans l'œil; — enfants, vous allez vous faire écraser! telles sont les exclamations qui s'échappent de cet immense tohu-bohu. Ne trouvant plus à se loger nulle part a quelque prix que ce soit, nombre de survenants s'en vont chercher dans la banlieue un abri pour la nuit, sous peine d'en être réduits à imiter ces fantaisistes qui prennent un fiacre à l'heure et en font leur domicile ambulant. La question des vivres nous semble encore plus énigmatique que celle des loyers. Où diable de pareilles multitudes peuvent-elles trouver de quoi satisfaire leur appétit? Les restaurants, que talonne la peur de la disette, prennent de plus en plus le bon parti de doubler leurs prix de consommation en réduisant de moitié les objets à consommer. Quelques-uns, pressentant l'effet de la mesure à l'endroit des estomacs trop exigeants et des bourses récalcitrantes, leur administrent ces palliatifs : *Prix momentanés.* — Pourquoi pas *moment tannant?* — Parmi les industries que fait naître la circonstance, je remarque celle qui a pour but de populariser l'usage des arcs de triomphe. Un homme s'est rencontré, — comme parle Bossuet, — qui en tient un assortiment et les entreprend au plus juste prix. Cela peut se dresser en famille à l'honneur des grands parents ou de quelque oncle de Californie dont le retour jette ses neveux dans l'enthousiasme. Et pour en revenir à l'invasion, bénie soit l'invasion anglaise pour ses bons effets. Ces brillants oiseaux de passage secouent leurs ailes dans tous les quartiers, et il en tombe une pluie de guinées. On les rencontre naturellement sur le chemin de tous nos plaisirs; ils sont très-touchés de l'accueil enthousiaste fait à leur gracieuse souveraine, et cette *great satisfaction* éclate surtout au palais de Cristal, dont ils finiront par acheter tous les produits. C'est à leur intention principalement que nos jardins publics s'illuminent, et qu'on s'y met en frais, peut-être pour ne point faire ses frais.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de vos lampions pensez-vous recueillir!

Comment ces aimables étrangers ne négligeraient-ils pas le Jardin d'Hiver en considération des jardins de Versailles? et c'est quand leur imagination voyage dans le parc de Saint-Cloud que vous venez leur offrir les séductions du parc d'Asnières! O nos entrepreneurs de plaisirs malencontreux, que n'imitez-vous plutôt les inventeurs d'été et leur silence prudent? Ils ont renoncé à grimper dans les airs par des procédés inconnus : où sont ceux qui se jetaient dans le feu avec une ardeur incombustible? et ces autres qui marchaient sur l'eau avec tant d'audace et encore plus de liége, que sont-ils devenus?

C'est qu'en dehors de la grande émotion que vous savez, on n'a plus guère de cœur à rien ; à ce point que la fête du 15 août n'a fait un peu de bruit qu'à la faveur de ses *spectacles gratis.*

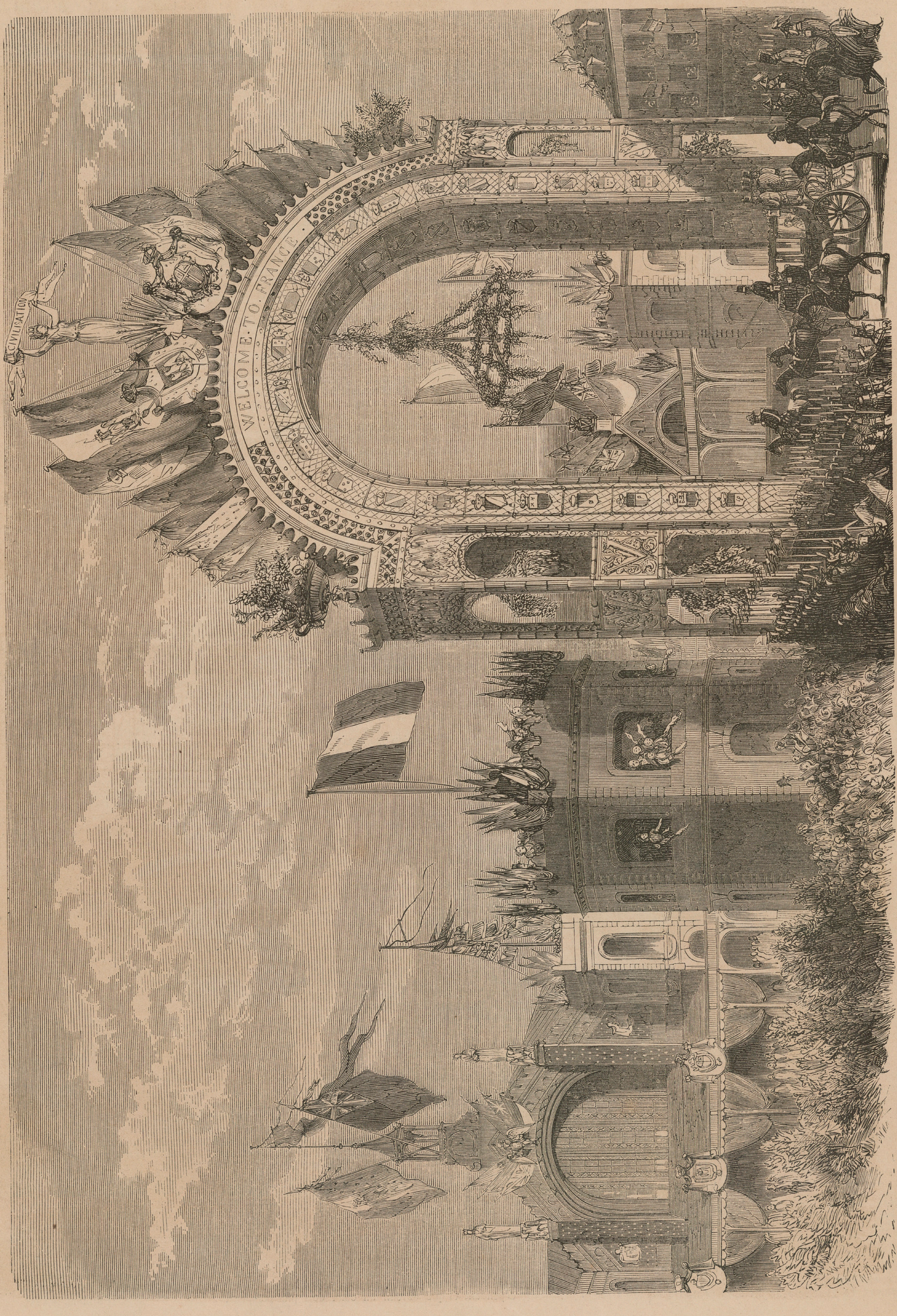
Au milieu de cet énorme tumulte, une voix pourtant a essayé de se faire entendre. L'Institut est sorti de ses catacombes, une demi-douzaine de discours à la main : c'est sa manière de s'offrir un bouquet le jour de sa fête. Les orateurs, — immortels eux-mêmes, — chargés de ces divers compliments étaient MM. Ambroise Thomas, Babinet, Wolowski, de Luynes, Couder et Viennet. Quoique très-savant, M. Babinet a beaucoup amusé l'auditoire. Il a parlé trop spirituellement des tremblements de terre pour n'avoir pas un peu compromis sa réputation d'homme grave. A l'entendre, ces phénomènes si décriés ont du bon, puisqu'ils font peur. « Or, avoir peur, a-t-il pour les dames, c'est la plus vive des sensations; » et afin de la procurer tout de suite à la plus belle moitié de son auditoire, le terrible savant les a prévenues que si par hasard quelque secousse venait à ébranler Paris pendant son discours, la coupole de l'Institut leur tomberait infailliblement sur la tête. Dans sa harangue, M. Wolowski a eu recours à un autre moyen oratoire pour tenir l'attention en éveil. A propos de l'industrie de la soie et de son introduction en France, il a enlevé le mérite de l'initiative à Sully pour en gratifier Henri IV. Le brave roi, Gascon et vert galant, fut donc un grand économiste. Cette découverte doit rendre sa mémoire plus chère aux Français et surtout aux Françaises. Puis est venu le tour de M. Viennet, faisant une invocation à Boileau pour qu'il nous délivre du néologisme. Le spirituel académicien est surtout impitoyable pour les locutions du sport. Essayez donc de mettre en vers français le *steaple-chase*, le *turf*, le *handicapp*, le *stud-book* et les *gentlemen-ridders;* pourtant M. Viennet en est venu à bout, et ce tour de force, — son moyen oratoire, — a eu beaucoup de succès.

Quelque chose d'incroyable, c'est qu'il est possible de trouver encore du monde ailleurs qu'à Paris. Les bords du Rhin ne sont pas moins à la mode que les rives de la Seine. Toutes les baignoires minérales sont envahies par des célébrités souffrantes et par un tas d'obscurités qui se portent bien. A Spa, où trône M. Banco; à Hombourg, où les malades sont mis au régime de M. Chevet, de même qu'à Bade, où tout traitement se fait en musique, il n'y a plus de place, tout est loué. Beaucoup de ces locataires à l'avance attendent même le moment d'user de leur droit de possession, et cela pourrait bien les mener jusqu'à la saison prochaine, Que faire cependant et que devenir au cœur de l'été? car ce grand tumulte apaisé, le beau monde ou le monde qui fait le beau comprend parfaitement que la partie ne sera plus tenable en ville. Les vacances y donneront encore beaucoup trop d'occupation à trop de monde. Aller en Suisse? la terre y tremble; en Italie? le choléra y a montré son vilain masque. On pourrait se résigner à vivre dans sa terre, ou, faute de mieux, aller faire de la villégiature dans la grande rue de Passy; mais le voyage n'importe où n'est-il pas une des nécessités de l'été, et en même temps la plus cruelle des épreuves auxquelles s'expose une *élégante?* Car enfin (c'est une femme du plus charmant esprit qui l'a dit, Mme de Girardin, dont on réimprime en ce moment les *Courriers de Paris*), l'été est la saison des épreuves. L'hiver on peut cacher les défauts de son caractère et les misères de son esprit; le jour est sombre, et l'on ne vit que le soir; on se voit souvent, mais avec un masque et bien décidé à se plaire, c'est-à-dire à se tromper mutuellement; on parle beaucoup, mais très-vite, parce que les événements, qui se renouvellent sans cesse, vous apportent des conversations toutes faites, et puis aussi parce que personne n'écoute, ce qui aide beaucoup à la conversation. L'hiver il est facile d'être aimable; le difficile, c'est de ne l'être pas; bien des gens cependant parviennent à vaincre cette difficulté. Mais l'été, il faut être réellement aimable, réellement bon et réellement spirituel pour qu'il y paraisse un peu. C'est en ce sens que l'été est impitoyable et qu'il impose d'horribles épreuves. Eh bien! la plus dangereuse de ces épreuves, c'est encore celle du voyage, pour les femmes surtout. Vous connaissez Mme de L... : c'est une charmante personne, si aimable l'hiver que l'envie lui pardonne son succès. Que j'aime à voyager! vous a-t-elle dit souvent : on ne me connaît pas tant qu'on ne m'a pas rencontrée en *voyage.* J'aime à courir dans les montagnes, à voir lever l'aurore; les orages, les coups de tonnerre, les torrents et les précipices, rien ne m'effraye, au contraire. Cet enthousiasme vous entraîne, et vous voilà parti pour l'Italie à la suite de cette intrépide; je suppose même que vous en êtes revenu, et qu'avez-vous découvert? Que Mme de L... n'éprouve aucun des sentiments qu'elle affichait. Elle, se plaire à voir lever l'aurore! mais jamais elle n'est debout avant midi; s'il faut gravir la moindre montagne, elle a des palpitations; est-ce une colline à descendre, elle a le vertige; si l'on passe sous une voûte, la voilà qui étouffe et se sent mourir. Elle a peur de tout, du tonnerre, des bœufs, des voleurs, des souris et des chauves-souris. Elle craint d'avoir trop chaud, elle craint d'avoir trop froid. A table, tout la dégoûte, et elle dégoûte les autres de tout : « Comment pouvez-vous manger de cela? » L'orage lui agace les nerfs, la pluie lui fait mal aux dents, la poussière lui fait mal aux yeux, le pavé lui fait mal aux pieds; elle se plaint toujours, elle gémit toujours, elle crie toujours : c'est ainsi qu'elle aime à voyager. Enfin vous trouvez que cette aimable Parisienne est insupportable passé le mur d'enceinte, et qu'elle avait bien raison de dire : « On ne me connaît pas quand on ne m'a pas vue en voyage! » Et la comédie de société, et la musique en société, et la chasse pour ces messieurs, et la danse pour ces dames, combien d'autres épreuves que l'on brave et où l'on succombe!

L'été est aussi la saison des épreuves pour les théâtres; ils en seront sortis à leur honneur. Deux ou trois ont fermé leurs portes, mais la majorité tient bon. Les salles sont de petites Thébaïdes moins le désert; on y étouffe en nombreuse compagnie. Il y a du monde à toutes les places et ailleurs encore. La salle des Français, quand il s'y donne quelque pièce de l'ancien répertoire, ressemble à un salon de lecture. On y observe un silence rigoureux, comme s'il s'agissait d'une leçon en Sorbonne. La plupart des spectateurs ont la pièce en main, et ils suivent la représentation théâtrale comme un cours de lecture et de prononciation.

A son tour, le Cirque vient de régaler ses habitués d'un cours d'histoire, en quinze leçons à grand spectacle. C'est la première partie d'une *Histoire de Paris* plus volumineuse que celle de la Porte-Saint-Martin. Le mythe et l'abstraction jouent encore ici leurs rôles, qui ne sont pas toujours des rôles gais. On y voit un génie du bien et un génie du mal, comme dans les épopées et les arlequinades; Paris doit subir leur tutelle à perpétuité. Les commencements de Paris sont si obscurs que la science de M. Barrière ne s'y attarde pas. L'enfance de Paris, qui dura neuf ou dix siècles, ne se prolonge pas au delà d'une heure dans sa pièce. On ne saurait en finir plus résolument avec les temps de barbarie. Dans son opinion, l'histoire de Paris n'est présentable qu'avec l'enceinte de Philippe-Auguste. Ce qu'il est impatient de montrer, c'est saint Louis partant de Notre-Dame pour la croisade, et c'est en tournant la page, je veux dire en baissant la toile, — une vue du Paris de Louis XI, vue prise de la cour des Miracles. « Cette cité des voleurs, cette ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les frêlons de l'ordre social, hôpital menteur où le bohémien, le moine défroqué, l'écolier perdu, les vauriens de toutes les nations, Espagnols, Italiens, Allemands, chrétiens, juifs ou mahométans, couverts de plaies fardées, mendiant le jour, se transfiguraient la nuit en brigands; immense vestiaire en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient tous les acteurs de cette comédie éternelle que le viol, le cynisme et le meurtre jouent sur le pavé de Paris. » De ce coin de tableau ébauché par un grand poëte (M. Victor Hugo), l'auteur du Cirque en a tiré une peinture très-vivante. Quant à ces trois épisodes : un duel nocturne au pré aux Clercs, la nuit de la Saint-Barthélemy, d'après l'opéra des *Huguenots*, et l'entrée d'Henri IV à Paris, d'après le tableau de Gérard, tous les arts, et surtout l'art dramatique, en ont prodigieusement abusé dans ces derniers temps, et l'esprit de l'auteur, qui a beaucoup d'esprit, a sué sang et eau pour rajeunir un peu ces vieilleries. Heureusement que le public n'a pris la pièce que pour ce qu'elle est : un prétexte à décorations, et il lui fait chaque soir un accueil des plus pompeux.

PHILIPPE BUSONI.



Entrée de la reine d'Angleterre dans la gare du chemin de fer de Boulogne.

La reine d'Angleterre arrivant à l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg.

Arrivée de S. M. la Reine d'Angleterre à Boulogne.

Etaples, 18 août 1855.

Au Directeur de L'ILLUSTRATION,

C'est à Etaples que je viens pour vous raconter les magnificences dont j'ai été témoin à Boulogne, car il ne fallait pas songer à se loger dans cette cité anglo-française; les bateaux à vapeur qui arrivent de l'autre côté du détroit sont depuis quelques jours tellement encombrés de voyageurs, qu'il semblerait qu'un de plus serait suffisant à les faire sombrer; les trains du chemin de fer vomissent à chaque moment de nouveaux torrents de curieux, tandis que les routes environnantes sont encombrées de voyageurs en voiture, à cheval, à pied; cet empressement m'a remis en mémoire la belle description que fait Walter Scott de l'arrivée de la reine Elisabeth au château de Kenilworth.

C'était un magnifique spectacle que celui dont Boulogne était, ce matin, le théâtre, éclairé par un soleil radieux. Les hautes falaises qui dominent la ville au nord et au midi se couvraient peu à peu, à perte de vue, des troupes formant les quatre camps qui environnent la ville; la flotte anglaise, composée de deux navires à trois ponts, *le Neptune* et *le Saint-Georges*, d'un à deux ponts, de deux frégates, se trouvait mouillée à deux kilomètres environ de l'ouverture du port; les compagnies d'élite de chaque régiment étaient descendues en ville, état-major et musique en tête, et se formaient en haie le long de la jetée de l'ouest et sur le parcours du cortége impérial et royal; les bannières des nations alliées flottaient à toutes les fenêtres, tous les navires étaient pavoisés, et la mer était couverte d'une nombreuse flottille composée de ces élégants cutters appartenant au Yacht-Club de Londres, et qui croisaient à l'embouchure du port en rivalisant de rapidité et de précision dans les manœuvres. Une longue ligne, formée par toutes les embarcations de la flotte anglaise, servait en quelque sorte de balises pour marquer la route que devait suivre le royal navire, les jetées, les dunes, le parcours du cortége, s'encombraient de curieux, tous les regards interrogeaient l'horizon, un peu brumeux, pour voir apparaître la ligne de fumée qui annoncerait l'arrivée des hôtes illustres que la France allait recevoir.

L'Ariel, seul bâtiment de la flotte impériale qui se trouvât à Boulogne, sortit du port, sitôt que la hauteur de la marée le lui permit, pour aller au-devant du yacht royal. En passant devant la flotte, il salua le pavillon de l'amiral, et gagna bientôt la pleine mer pour être le premier à montrer les couleurs françaises à la souveraine de la Grande-Bretagne.

Bientôt on voit entrer dans le port deux bateaux à vapeur de la correspondance ordinaire entre les deux pays, chargés outre mesure de voyageurs qui saluent la terre de France par de chaleureux hourras, et vont augmenter le flot toujours croissant des spectateurs appelés pour l'imposante cérémonie qui se prépare.

A une heure et demie, le *Victoria-and-Albert*, — le nouveau yacht royal, — est signalé en petite rade; à ce moment le canon de la batterie de terre commence à tonner. Les régiments placés au sommet des falaises ouvrent un feu qui ne doit s'interrompre que lorsque le yacht entrera dans le port, et la flotte anglaise est en un moment entourée d'un nuage de fumée blanche qui laisse cependant apercevoir les matelots postés dans le gréement, d'où ils saluent leur Reine par trois acclamations.

Quelques minutes après, le noble navire glissait majestueusement entre les jetées faisant flotter au vent le pavillon royal au grand mât, le pavillon français au mât de misaine, le pavillon de l'escadre rouge au mât d'artimon, à la poupe et au beaupré, et venait s'amarrer au quai devant la douane, où un élégant débarcadère avait été élevé par les soins des autorités de la ville.

C'est là qu'a eu lieu l'entrevue des deux souverains. L'Empereur est descendu de cheval au moment où le pont a été placé, et s'est avancé à la rencontre de la Reine qu'il a cordialement embrassée, puis lui a offert la main pour la conduire à la voiture impériale, qui devait la transporter au chemin de fer. La Reine, le prince Albert, le prince de Galles et la princesse impériale occupaient la première voiture; l'Empereur, à cheval, se tenait à la portière de droite, le maréchal Baraguey-d'Hilliers était à gauche; dans les voitures suivantes, au nombre de trois, étaient placés lord Clarendon, le marquis Bradalbane, le duc de Wellington et les dames d'honneur de la reine, lady Churchill, la marquise d'Ely, et les honorables miss Bulteell et Hildgard, gouvernantes des enfants de la Reine.

Du point de débarquement à la gare, ce n'a été qu'une longue ovation; les cris de : Vive la Reine se mêlaient aux hourras anglais, des milliers d'écharpes, de mouchoirs s'agitaient au vent, et les musiques militaires faisaient entendre le *God save the Queen*, remplaçant avantageusement le bruit du canon qui avait cessé de retentir.

La décoration de la gare était réellement féerique; un arc de triomphe de proportions colossales, resplendissant d'or ingénieusement appliqué de manière à le faire scintiller au soleil, couvert de blasons et de pavillons aux couleurs éclatantes, surmonté de la statue de la Civilisation qui dominait les armes de France et d'Angleterre, sur lequel on lisait : *Welcome to France*, est le premier objet qui a frappé les yeux de la Reine à l'entrée de la cour, transformée en un jardin couvert d'une profusion de fleurs rares; une estrade semi-circulaire s'étendait au devant de la gare et contenait douze cents dames élégamment parées; au milieu d'elles on remarquait les femmes de pêcheurs de Portet, au costume si pittoresque, et auxquelles des places spéciales avaient été réservées. Quant à la façade extérieure, elle était couverte de tentures semées d'abeilles d'or, pavoisée d'une multitude de pavillons; c'est sous une riche tente de velours que la Reine a mis pied à terre et qu'elle a été reçue par M. le baron de Rothschild, président du conseil d'administration, et MM. Delebecque, vice-président, le marquis Dalon, le baron Antony de Rothschild, Lebobe, Marc Caillard, Poisat, Ch. Picard et le vicomte de l'Aigle, administrateurs.

La Reine a pénétré dans la gare, donnant le bras à l'Empereur, et est entrée dans la salle de réception, décorée d'une manière splendide, couverte de tentures de velours semées d'abeilles d'or, et dont le parquet était recouvert d'un riche tapis. Des lustres de fleurs retombaient de la voûte, et sur la gauche une estrade était réservée aux dames invitées. Sur la droite, on avait disposé un élégant boudoir aux tentures blanches et roses, à crépines d'or, et orné de guirlandes de fleurs; la Reine s'y est reposée quelques instants, et a bien voulu féliciter la compagnie sur le goût exquis qui a présidé à l'ornementation du monument. Une partie de ces compliments revient de droit à M. Lejeune, architecte de la compagnie, qui en avait disposé l'ordonnance, ainsi qu'à M. Constant-Lheureux, tapissier de la ville de Boulogne, qui l'avait activement secondé. Peu après, S. M. Britannique montait dans le wagon impérial, où elle trouvait un magnifique bouquet d'orchidées provenant des serres de Ferrières, lequel y avait été déposé par les soins du président du conseil. Je n'ose vous dire le prix fabuleux que l'a estimé un jardinier qui avait été admis, ainsi que moi, à le voir dans la caisse où il était conservé, avec quatre autres destinés aux dames qui accompagnaient S. M., mais il faudrait trois zéros pour l'écrire.

A deux heures et demie, le train impérial se mettait en route sous la direction de M. Pétiet, ingénieur en chef de la compagnie, et conduit par M. Volait, chef du mouvement à Boulogne. Quelques secondes après, grâce à la rapidité qu'ils ont su imprimer à la marche, il ne restait plus dans cette ville que le souvenir de cette mémorable visite.

A ce spectacle imposant en a succédé un autre non moins curieux : c'était le départ pour Paris des innombrables visiteurs que les bateaux à vapeur avaient amenés le matin; la gare était littéralement envahie, et malgré cette affluence inaccoutumée de voyageurs, tout le monde a trouvé sa place, tout le monde est parti; et grâce aux précautions minutieuses prises par la compagnie et au zèle de ses agents, aucun accident n'est venu attrister cette journée mémorable pour la ville de Boulogne.

Tout à vous, PH. BLANCHARD.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

ECOLE ANGLAISE (2).

(1er article)

C'est certainement une véritable jouissance offerte à l'esprit que la possibilité de comparer entre elles une grande quantité d'œuvres d'art, appartenant à des nationalités diverses, et réunies dans un même local; cette comparaison immédiate, et qui s'opère à quelques pas de distance et en quelques minutes, présente une bien autre certitude que celle qui ne peut avoir lieu que d'une manière fractionnée en se transportant par de longs voyages d'un pays à un autre, et en étant obligé de chercher les termes de comparaison dans sa mémoire. Cependant, — nous l'avons dit dès le début de nos articles, — la surprise, sous ce rapport, n'a pas été, à l'Exposition universelle des beaux-arts, telle qu'on s'y attendait par défaut de réflexion. En effet, toutes les grandes écoles de peinture modernes ne puisent-elles pas aux mêmes sources d'enseignement? L'Allemagne, aussi bien que la France, n'envoie-t-elle pas de jeunes lauréats se perfectionner dans leur art à Rome? Toute l'érudition traditionnelle ne pèse-t-elle pas également sur l'art moderne, et ne l'incline-t-elle pas inévitablement à l'uniformité? Aussi, lorsque, sortant des galeries renfermant les peintures françaises, on passe aux salles d'exposition des tableaux de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Espagne ou du Nord, il semble toujours qu'on soit chez soi et qu'on n'ait pas quitté la France; tant il y a d'analogie dans les manières des peintres! Le grand étonnement à subir est celui de la diversité extrême qui règne au sein même de l'école française moderne. Les écoles étrangères ne se produisent nulle part sous quelques-uns de ses aspects extrêmes et vraiment originaux; en les parcourant, on croit être dans la zone moyenne, tempérée, de notre propre école.

Il n'en est plus de même lorsqu'on arrive à la galerie des peintures anglaises. Que l'impression subie soit favorable ou non, du moins est-on saisi par la nouveauté et l'étrangeté, par l'éclat inusité, la vivacité chatoyante, le cliquetis des teintes, l'intensité de lumière, qui souvent agace la vue. La filiation commune, qui rattache tout l'art moderne à l'art italien tout entier, ou accidentellement à quelque maître de la Flandre ou de la Hollande, est ici rompue. On dirait que cette peinture s'est développée, soustraite à tout contact. C'est bien là le :

...Penitùs toto divisos orbe Britannos.

Le goût, le sentiment, le coloris, le procédé... tout diffère; et cette originalité, qui éveille l'intérêt et pique la curiosité, appelle un examen attentif et consciencieux.

L'Angleterre n'a pas été une terre favorite pour l'art; et il faut moins en accuser son ciel et son climat, — car pourquoi, sous ce rapport, eût-elle été moins bien partagée que la Flandre et que la Hollande, — qu'il ne faut en chercher la cause dans les institutions et le génie de ses habitants. Quand les souverains anglais prirent goût à la peinture, ils durent avoir recours à des artistes étrangers. Holbein fut le peintre de prédilection de Henri VIII. Van Dyck fut celui de Charles Ier, prince qui eut un goût très-prononcé pour les beaux-arts, qui forma de riches collections de tableaux, paya deux millions la précieuse collection des ducs de Mantoue, et acquit les célèbres cartons de Raphaël, aujourd'hui encore la gloire d'Hampton-Court, et que son fils Charles II fut sur le point de vendre à Louis XIV. Le Long Parlement fit vendre les tableaux et les statues qui décoraient le palais de White-Hall. Et c'est alors que plusieurs chefs-d'œuvre de cette collection, acquis par le banquier Jabach, de Cologne, résidant à Paris, passèrent en France, et, peu de temps après, achetés pour le cabinet du roi, sont devenus et sont encore aujourd'hui l'ornement de notre musée du Louvre. Un puritanisme farouche alla même jusqu'à ordonner la destruction de certaines peintures religieuses. Les derniers Stuarts n'héritèrent pas du goût de Charles Ier pour la peinture. L'art du portrait resta seul en faveur, et il s'y développa un goût d'aristocratique élégance qui a un caractère si élevé dans la peinture de Van Dyck, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans celle de feu sir Thomas Lawrence, le peintre de portrait du monde élégant, du *world of fashion*. Le premier grand nom de peintre vraiment original que puisse revendiquer l'Angleterre est celui d'Hogarth (1697-1764), peintre moraliste, doué d'un génie d'observation satirique, qu'il a appliqué avec succès à représenter les travers de son temps dans une suite de tableaux, tels que : le Mariage à la mode, la Vie du libertin, etc... Horace Walpole disait lui-même de ses ouvrages que c'était moins de la peinture que de la comédie écrite avec le pinceau. — Le premier peintre de l'école anglaise est sir Joshua Reynolds (1723-1792), qui passa trois ans à étudier en Italie les œuvres des grands peintres, mais ne s'éleva jamais à la pureté et à l'élévation de leur style; il a de l'éclat dans le coloris et excella dans le portrait. Reynolds a laissé des discours estimés et où il parle avec discernement de son art.—A côté de lui, il faut nommer Benjamin West (1738-1820), qui passa également quelques années en Italie, et y acquit de la correction dans le dessin en étudiant le modèle vivant; ce que les peintres anglais ne faisaient pas jusque-là, au dire de Reynolds. Ses œuvres, et entre autres : la Mort du général Wolfe, le Cromwell et la Restauration, reproduites par la gravure, sont connues en France. Ses grandes compositions historiques, d'après des sujets bibliques ou antiques, manquent de style, sont froides et sans vie. Le docteur Waagen prétend que rien n'est plus rare en Angleterre que le sentiment naturel des qualités propres à la grande peinture. — Après ces noms, il faut citer ceux des paysagistes : Wilson (1714-1782), surnommé complaisamment le Claude Lorrain anglais; Gainsborough (1728-1788), le premier artiste qui peignit avec talent le paysage anglais; Constable (1780-1837), maniéré et visant à l'effet; le célèbre Turner, mort récemment, etc... Puis les noms de quelques peintres de genre, parmi lesquels celui du peintre Wilkie a acquis de la popularité en France par les habiles reproductions de ses œuvres faites par la gravure. La supériorité avec laquelle ce genre est traité en Angleterre donne souvent une idée supérieure à la valeur réelle de l'œuvre reproduite.

L'AQUARELLE est cultivée avec un tel succès en Angleterre qu'elle y forme comme un type spécial et une division principale de l'art. Elle a depuis longues années ses expositions particulières. Une société s'est formée à cet effet (*the Society of painters in water colours*). Elle exerce évidemment une influence marquée sur la peinture à l'huile, qui s'efforce de lutter avec elle de fraîcheur et de légèreté de tons, par des procédés analogues, c'est-à-dire en couvrant peu la toile, en évitant l'épaisseur de la couleur. En effet, des yeux accoutumés et se plaisant aux limpides colorations des aquarellistes anglais, supporteraient difficilement les formidables empâtements que se permettent quelquefois les peintres français. Cet art des aquarellistes, qui, également reproduit par la gravure, a popularisé parmi nous les noms des Cattermole, des Fielding, des Harding, des Turner, des Prout..., brille d'une manière très-remarquable à l'exposition anglaise de cette année.

La Grande-Bretagne figure pour 376 ouvrages de peinture à l'Exposition universelle. Cet ensemble d'ouvrages, dont quelques-uns datent déjà de quelques années, permet de se former une juste idée du caractère, des tendances et du mode d'exécution de l'école anglaise. Il faut toutefois se rappeler que ces tableaux appartiennent pour la plupart à des particuliers, qui s'en sont dessaisis pour l'Exposition. C'est donc une collection faite un peu au hasard et selon le bon vouloir des propriétaires. Il est regrettable que l'Angleterre n'ait pas profité de cette occasion solennelle pour faire connaître à la France quelques spécimens de ses anciens maîtres ou de plusieurs de ses peintres célèbres morts dans ces dernières années, tels que Wilkie et Turner. La peinture historique n'y compte que d'une manière exceptionnelle. Ce qui domine, c'est le genre, c'est la fantaisie, le paysage et les animaux. Quoiqu'il y règne une certaine variété de manières, qui atteste l'indépendance individuelle en l'absence d'une grande direction imprimée à l'art, toutes ces productions ont, pour ainsi dire, leur marque de fabrique; elles ont une saveur de terroir très-prononcée, et c'est particulièrement en cela que réside l'intérêt de surprise qu'elles causent. Nous aurons à y signaler des qualités originales et brillantes; mais, malgré notre intention d'accueil courtois, et tout en cherchant à nous prémunir contre des idées préconçues et à entrer dans l'esprit d'une école étrangère, nous ne pouvons louer que ce qui y est, et il nous est impossible de nous soustraire au sentiment de ce qui lui manque sous le rapport de l'ampleur, de la grandeur et de l'élévation du style. La peinture anglaise, qui n'a pas été, comme en d'autres pays, consacrée à être dans les temples l'interprète du sentiment religieux, et qui s'est développée en dehors de l'intervention du gouvernement, est un art de luxe, exclusivement destiné aux jouissances de l'aristocratie et des classes élevées; il en reflète les goûts et les caprices, mais en même temps il subit les déchéances qu'entraîne sa destination trop étroite. En fait d'art, la véritable grandeur n'appartient qu'à ce que féconde l'inspiration populaire. La majesté de

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649 et 651.

(2) La fin de notre revue de l'ÉCOLE FRANÇAISE est renvoyée aux prochains numéros.

l'art antique provient de là ; ce n'était pas un art de salons et de boudoirs, c'était une manifestation splendide faite pour le plein soleil de la place publique ou pour les parois intérieures des temples, et s'adressant à l'enthousiasme de tous. Il en a été de même en grande partie de l'art de la Renaissance en Italie. La peinture qui vise à plaire à une caste, à un certain monde élégant, est inévitablement destinée à s'efféminer, à tomber dans la manière, dans les recherches coquettes, dans l'enfantillage de la grâce et des petits effets. Cet art mensonger, poussé à l'extrême, a eu sa vogue chez nous, il était signé du nom de Boucher ; il survit encore, aussi faux, sous d'autres aspects, et portant d'autres noms.

Nous commencerons notre revue par les peintres qui cherchent le style et dont on peut classer les ouvrages dans la peinture historique. Les tableaux de cette classe sont rares à l'Exposition, et très-faiblement caractérisés en général. Sans attacher aucune importance à l'ordre dans lequel viendront les noms, nous nommerons d'abord Sir Eastlake, président de l'Académie royale de Londres, artiste distingué et auteur de diverses publications sur les arts, entre autres une histoire de la peinture à l'huile, qui a été traduite en italien. Il naquit à la fin du siècle dernier ; en 1817 et en 1819 il visita l'Italie et la Grèce, et en rapporta de nombreux matériaux. *Le Spartiate Isadas repoussant les Thébains* est une froide composition académique, rappelant nos tableaux de concours. — Le petit tableau intitulé *les Pèlerins arrivant en vue de Rome* est probablement une répétition d'une composition peinte à Rome, qui eut beaucoup de succès et fut acquise par le duc de Bedford. Il y a dans l'esprit de cette scène une certaine douceur élégiaque à laquelle s'allie un ton calme et harmonieux. Mais l'exécution est molle, et les figures, qui ont de l'élégance, sont trop uniformes. La vie leur manque aussi bien qu'au paysage. — *François de Carrare, seigneur de Padoue, échappe à la poursuite de Galeazzo Visconti, duc de Milan.* On retrouve dans cette composition, d'une couleur un peu plus animée, le même sentiment élégiaque, la même élégance conventionnelle et la même mollesse d'exécution. — Ces qualités et ces défauts existent également dans une suave petite toile du même peintre, *la Sveglia-vina*, jeune mère éveillant son enfant par ses chants. Cela est gracieux, harmonieux et fin de couleur, mais cela est vague et faiblement étudié et rendu. A l'exception de la première, qui manifeste quelque tendance à cet égard, ce ne sont pas là des œuvres de style. — Il y a une intention plus sérieuse dans M. Dyce. Son tableau de *la Vierge et l'enfant Jésus*, appartenant au prince Albert, prouve même que le préraphaélisme de l'école allemande a gagné en Angleterre quelques adeptes, qui paraissent toutefois très-médiocrement convaincus. Cette peinture gracieuse mais décolorée, et d'aspect gothique, a la froide précision du contour des premiers maîtres. La tête de l'enfant Jésus semble être une imitation de Pérugin. — *Le roi Joas lançant les flèches de la délivrance* n'appartient déjà plus à cette simplicité primitive. Les figures rappellent les poses plastiques et théâtrales. Il y a plus de recherche de dessin et de science anatomique qu'on n'en voit communément dans les peintures anglaises, mais il y a de la roideur et de la sécheresse. — *L'entrevue de Jacob et de Rachel* n'a de biblique que le titre. C'est une peinture froide, mais qui ne manque pas d'agrément. L'artiste y revient au type de figure anglaise. — *Samuel enfant*, par M. Sant, est une jolie tête d'enfant, assez grassement peinte, dans un sentiment tout moderne. — Ces diverses toiles, et l'on pourrait en citer un plus grand nombre où les sujets antiques ne sont pas traités dans un mode plus sévère, ne sont du reste que dans d'assez petites proportions. Un certain nombre de toiles de plus grande dimension figurent cependant à l'Exposition universelle, et attestent une tendance nouvelle vers le genre historique, mais ce n'est pas là qu'il faut chercher l'originalité de l'école anglaise. Nous citerons seulement deux grandes compositions de M. Ward : *le Dernier sommeil d'Argyle avant son exécution.* La tête, bien étudiée, rappelle la manière du peintre belge Gallait. Ce tableau, où il y a des qualités, ainsi que le suivant : *l'Exécution de Montrose*, sortent tout à fait de la manière anglaise. Le noir y domine, d'autant plus désagréable qu'il ressort davantage par le contraste des blancs. Le cliquetis des tons opposés est plus blessant encore dans son tableau de *la Famille royale au Temple.*

M. Ansdell, habile peintre d'animaux, a une des plus grandes toiles de l'Exposition : *le Tueur de loups.* Ce hardi et robuste chasseur, nu jusqu'à la ceinture, serre à la gorge avec un gantelet de fer un loup qui ouvre une gueule menaçante et déjà ensanglantée ; de l'autre main il lève une hache dont il va lui asséner un coup mortel. Derrière lui deux chiens vigoureux terrassent un autre loup. Les têtes pleines de férocité des loups sont rendues avec une grande vérité d'animation, et les chiens au poil hérissé ont un mouvement énergique. Il y a une certaine ostentation de force dans l'anatomie musculaire du dos du chasseur, peint d'une manière trop lisse, et qui manque de vérité. Le paysage, secondaire d'ailleurs, manque de solidité et est faux de ton. Cette toile, qui n'a pas toute la hauteur suffisante pour donner de l'air à la scène, est une des choses remarquables de l'Exposition. — *Les Bergers rassemblent leurs moutons dans la vallée de Sligichan, île de Skye*, forment une scène pastorale présentée d'une manière pittoresque, où des moutons et des béliers à tête noire, comme nous en avons vu cette année à l'Exposition agricole du Champ de Mars, tiennent un moment tête à un chien de berger qui veut les déloger du coin de rocher où ils se sont cantonnés.

Puisque les tableaux de grande dimension de l'école anglaise nous ont amené déjà à parler de peinture d'animaux, et que c'est là un des genres triomphants de l'école anglaise, nous aborderons ici les œuvres de son peintre moderne, dont la réputation a le plus de retentissement : de M. Landseer. Cet artiste est un véritable chef d'école, moins encore par son habileté réelle que par le sentiment qu'il exprime, en l'exagérant chez les animaux, ou qu'il leur prête. Aussi M. Théophile Gautier, comparant nos peintres à l'artiste anglais, a-t-il dit, avec raison, « qu'en fait d'animaux l'école française est matérialiste et l'école anglaise spiritualiste. » Celle-ci tombe même, à notre avis, dans un excès de ce côté. Ainsi, dans beaucoup de tableaux de M. Landseer, les animaux qu'il *met en scène* sont souvent de véritables acteurs qui s'acquittent d'un rôle et cherchent à émouvoir notre sensibilité par le jeu de leur physionomie, par leurs regards, par leur pantomime. Cette impression, qui ressort d'un grand nombre de ses productions, popularisées en France, fait briller l'esprit de fine observation et l'ingéniosité de l'artiste ; mais nos peintres d'animaux, qui cherchent plus la réalité de l'aspect que le sentiment et l'impression morale, sont plus vrais et plus naïfs ; et la naïveté est une qualité charmante des bêtes, qu'elles gâtent seulement par un commerce trop prolongé avec l'homme. C'est ainsi que le chien, ce respectable membre de l'association humaine, prend, à vivre dans notre intimité, des travers, des ridicules et des allures maniérées, faits pour amuser la fantaisie qui nous porte à chercher, même chez les animaux, une sorte de parodie humaine ; mais c'est là évidemment le côté étroit et l'aspect le moins vrai sous lequel le peintre doit étudier la race animale répandue autour de nous sur la terre. Le singe seul peut faire exception. Ici la parodie de l'homme est toute faite, est fatale et de droit divin ; et puisque la nature était en humeur de se moquer d'une de ses créations, du singe ou de l'homme, et que la *charge* après tout est bonne, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de prendre notre parti de cette parodie irrévocable et de nous y prêter en la représentant. Pour les autres animaux, même voisins, les rapprochements sont bien moins urgents, et comme, en définitive, ce sont des bêtes, un peintre leur fait assurément beaucoup d'honneur en les *croquant* d'une manière spirituelle, et plus qu'il ne faut pour la vérité commune, en leur donnant des mines trop sentimentales. Cette exagération, du reste, n'est qu'accidentelle dans les neuf tableaux à l'huile envoyés par M. Landseer, et qui permettent cette fois de bien apprécier un talent connu jusqu'ici en France seulement par les gravures. Nous la signerons : 1° dans *Islay et Macaw*, portraits d'animaux aristocratiques : un ara aux couleurs étincelantes sur son perchoir, cassant, avec la gravité qui caractérise le monde perroquet, un biscuit de mer, qu'il distribue, en bon père, à ses deux petits, pendant qu'un griffon, les pattes levées, semble en réclamer amicalement sa part. — 2° Dans *Jack en faction*, chien obèse, repu de franches lippées, posé en sentinelle sur le haut de la petite voiture d'un tripier. Une troupe affamée de chiens maigres, rôdeurs de rues et se nourrissant au hasard de la rencontre, est groupée autour de la bienheureuse voiture, et ils prennent des airs à attendrir le cœur de Jack, qui, à moitié endormi par les pesanteurs de sa digestion, à moitié éveillé pour garder sa boutique, oppose un air dédaigneux à leurs timides sollicitations. Tout le monde connaît la reproduction par la gravure de cette « scène de comédie humaine jouée par des acteurs à quatre pattes. » — 3° Enfin, dans une charmante et fine peinture : *le Déjeuner* (*montagnes d'Ecosse*) : intérieur d'une pauvre chaumière de highlander, où l'on voit une jeune femme allaitant son enfant et cinq ou six chiens avidement rangés autour d'un baquet, et comiquement aux prises avec une soupe trop chaude. — Il y a une vérité plus naïve dans *les Chiens au coin du feu ;* ils sont de retour de la chasse, et, tout fatigués, ils se pressent devant un âtre rustique abandonné, et caressent en imagination à sa chaleur les plus doux rêves de chiens. Nous étions curieux de voir cette petite toile, dont nous avons depuis longtemps la gravure sous les yeux. Elle n'a pas répondu à ce que celle-ci nous avait fait espérer. L'exécution a de la sécheresse ; les longs poils de ces chiens sont rendus d'une manière trop dure, comme si c'étaient des pointes d'alènes. — Le même reproche de sécheresse est plus applicable encore à un autre tableau célèbre, intitulé : *The Sanctuary*, et représentant un cerf au bord d'un lac. — *Le Bélier à l'attache*, au contraire, charme par le flou de pinceau et sa douce harmonie grise. Mais tous les objets se confondent trop dans le même aspect luisant. — *Les Conducteurs de bestiaux s'éloignant de leurs chaumières et se séparant momentanément de leurs familles*, forment une riche composition, pleine de charmants épisodes, où, au milieu des troupeaux qui s'éloignent, les montagnards, leurs femmes, leurs enfants sont étudiés et rendus par le peintre avec beaucoup d'intérêt. Parmi les détails accessoires il faut citer, sur le premier plan, un jeune chien agaçant imprudemment une poule qui défend ses poussins. Ce qui manque à ce tableau remarquable, c'est l'unité de l'aspect ; l'œil est trop sollicité de toutes parts. Le secret des sacrifices est une habileté trop souvent négligée par les peintres anglais. — Cette qualité de l'unité et d'une disposition claire brille dans *les Animaux à la forge*, l'œuvre la plus importante de M. Landseer à l'Exposition. Un forgeron est occupé à ferrer un élégant cheval bai-clair, qui tourne à demi sa tête fine et pleine d'animation, tandis qu'un âne, jeune aussi, attend son tour la tête baissée et d'un air modeste, malgré le beau coquelicot rouge qu'à son insu il porte galamment près de l'oreille. Cette œuvre est certainement très-remarquable ; mais elle pèche par la recherche de l'effet ; par l'abus des luisants sur la robe du cheval, à laquelle une exécution trop lisse donne l'apparence de la porcelaine.—Malgré l'habileté de l'exécution, malgré le charme et l'élégance de l'aspect, malgré le sentiment qui y brille, toutes ces œuvres diverses exposées par M. Landseer n'ont pas des qualités assez robustes pour notre goût moderne en France, et il nous est impossible de ne pas y reconnaître une certaine recherche coquette. En présentant nos observations critiques sur les ouvrages d'un peintre aussi haut placé dans l'opinion en Angleterre, nous faisons nécessairement toutes réserves par rapport à la différence de goût en peinture qui existe entre les deux nations.

Avant d'aborder la peinture de genre, qui s'attache à la représentation de la vie intime, de la réalité, nous allons faire une excursion dans le monde féerique des sylphides et des lutins, où aime à errer l'imagination anglaise ; mythologie aérienne dont le grand Shakspeare est encore l'Homère. Rien de plus curieux, de plus étourdissant à voir que la composition infinie dans laquelle M. Paton a déroulé le tourbillonnement fantastique du monde des esprits, mis en émoi par la *dispute d'Obéron et de Titania*, sujet tiré du *Songe d'une nuit d'été ;* le peintre y lutte avec l'imagination créatrice du poëte, et l'interprète avec une fécondité d'invention merveilleuse. Son tableau est un commentaire si abondant, si ample, si riche, qu'il déborde même les horizons de la poésie. L'œil ne peut jamais être sûr d'avoir tout aperçu, tant la vie fourmille, bondit de toutes parts du sein de la verdure, de l'air, de l'eau, de la terre, et éclate en gracieux ou malicieux ébats. Les dessinateurs anglais et allemands sont maîtres dans l'art, capricieux d'associer des créations surnaturelles aux enlacements des herbes et des fleurs ; les Anglais y apportent un charme particulier : ils versent dans ces compositions fantastiques tout le riche écrin de leurs jolies figures féminines, et, sous ce rapport, l'esprit d'innovation dont fait preuve M. Paton est excessivement remarquable.

A côté des sylphes et sylphides aux corps diaphanes, aux ailes d'azur, qui s'épient, s'enlacent en rondes voluptueuses, se poursuivent de baisers à travers les lueurs argentées de la nuit, ou s'endorment en rêvant sous le calice des fleurs, avec des sourires d'anges sur les lèvres, viennent la troupe taquine et malfaisante des lutins, les feux follets ou les gnomes difformes et trapus. Les premiers ne songent qu'à faire des niches aux amoureux qui chuchottent ; aux génies d'humeur paisible qui se tiennent à l'écart de tout ce sabbat de la nuit ; ils dénichent les œufs des petits oiseaux ; ils s'attellent aux papillons ; ils lutinent les mouches et les insectes, visent à coups de flèches, au passage, les scarabées éveillés par le bruissement universel, se cramponnent à cheval sur le dos d'un mulot effrayé, qu'ils tirent par les oreilles ; et, non contents de tourmenter bêtes et gens, ils harcèlent les plantes et ravagent les fleurs, cueillant des clochettes bleues pour s'en faire des coiffures, gaspillant les pétales, soufflant sur les tiges hérissées de duvet pour rire de leur subite calvitie. Les petits gnomes à corps trapu, à grosse tête, aux yeux en boule, sont aussi les victimes de leur infatigable espièglerie ; ils chatouillent, poussent, font tomber celui-ci, plongent celui-là dans l'eau, en transportent un autre au haut d'un champignon, où la tête lui tourne, et, se mettant à genoux en rond autour de lui, ils l'assourdissent par des cris, par des bruits de conque ou de trompette, en soufflant dans des coquillages ou dans les longs tubes d'une corolle. Un des pauvres nains, pour échapper aux méchants tours de la maudite engeance, est parvenu à se loger dans un creux réservé sur la gaîne d'une statue de Faune, émigré de la mythologie antique, que sa mine drolatique a fait bien accueillir à la cour d'Obéron. Mais, à peine le nain commence-t-il à se croire en repos dans son asile élevé, qu'il aperçoit avec terreur une grosse araignée descendant vers lui, et qui, nous le soupçonnons fort, n'est autre chose qu'une métamorphose de Puck lui-même, venant le relancer jusque-là. Mais, pendant que la race infortunée des gnomes est bafouée par les lutins et les farfadets, un noir et laid génie à mine rébarbative, appartenant à la même race disgraciée, un troll ou un dvergar présidant aux trésors de la terre, apparaît à l'entrée d'une caverne, tenant dans des tenailles de fer des pièces d'or, dont il fait retentir le bruit métallique. Il fait beau voir alors avec quels respects et quelles génuflexions s'incline devant lui la troupe voisine des génies, oubliant l'amour et les ris ; comme un grand sylphe à moustaches et à tournure castillanes, échange rapidement ses airs de matamore pour la plus obséquieuse servilité ; une ravissante sylphide, quittant la feuillée, où elle s'était réfugiée contre les ardeurs trop vives des rayons de la lune, se hâte, à ce bruit, de descendre de son arbre en posant délicatement les pieds sur le bord des agarics, implantés le long du tronc, et sans écouter les doux propos des jeunes et jolis sylphes qui la cherchent depuis longtemps et l'attendent en frissonnant d'amour, elle va, elle aussi, se précipiter vers l'antre et essayer sur le monstre la séduction de ses charmes. Oh ! ravissants lutins, délicieuses petites fées du royaume aérien d'Obéron et de Titania, ayez toutes les passions et tous les vices : l'amour, la jalousie, l'envie, la colère, la paresse ; soyez malicieux, taquins, impatientants, indiscrets, bavards, étourdis et volages ; soyez menteurs et semez de noires calomnies, afin de brouiller le ménage, peu édifiant du reste, de votre roi et de votre reine,... mais ne laissez pas approcher de vous l'amour de l'or, l'avarice ; car votre féerique existence, avec son mystérieux attrait et ses horizons enchantés, s'évanouirait et perdrait son prestige.—La composition extraordinaire de M. Paton échappe à la critique. Nous avons voulu seulement éveiller la curiosité de ceux qui auraient passé négligemment devant ce tableau, rebutés par sa couleur blafarde et inharmonieuse, ou par la fade beauté des figures de Titania et d'Obéron, qui attirent les premiers le regard à cause de leur éclat et de leurs plus grandes dimensions. Le monde infini des sylphes et des lutins est aussi amusant à examiner que ceux-ci sont déplaisants. Leur taille triple ou quadruple du reste des autres génies rompt toute l'harmonie des proportions, qui est la première à observer dans les arts. L'artiste est tombé là dans le faux calcul des peintres primitifs, qui, pour les mieux distinguer de la foule, exagéraient les dimensions des souverains. Fausse perspective de poëtes et de peuple, qui les voit toujours beaucoup plus grands qu'ils ne sont !

A. J. Du Pays.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE
DIEU ET MON DROIT
VICTORIA
Marc
HB

DIEU ET MON DROIT
LE PRINCE

Exposition universelle de 1855 (1).

L'ORFÉVRERIE ET LA BIJOUTERIE.

Ce que nous demandions dans notre dernière étude nous a été accordé par surcroît, et nos humbles pressentiments sont devenus une vérité éclatante. Le prince, président de la commission impériale, confirmant les paroles qu'il avait prononcées au Jardin d'Hiver, a mis le jury en demeure de restituer à l'Exposition son véritable caractère, en exigeant des chefs d'industrie et des signataires des œuvres exposées, les noms des ouvriers, des contre-maîtres et des artistes, — que beaucoup d'entre eux s'obstinent à taire encore. Nous n'avons pas la plus petite prétention d'avoir contribué à ce résultat ; mais nous nous félicitons d'avoir seuls, jusqu'à présent, et les premiers dans toute la presse, provoqué et indiqué de toute la force de notre conviction cette nécessité de bon sens et de justice, qui est la foi de ce journal et l'espérance de l'industrie. Aucune dissidence politique ne peut en entraver l'accomplissement ; dans les batailles pacifiques de la pensée, comme dans les luttes homicides de la guerre, il n'y a pas d'opinion ou de parti : il n'y a que le drapeau. Nous aurons tous les bons esprits dans cette campagne du droit contre l'usurpation, du talent contre le savoir-faire, du travail contre le calcul et de l'honnêteté contre le charlatanisme. Et nous la poursuivrions, fussions-nous seuls et malgré la faiblesse de nos moyens, non pour éclairer ou pour encourager le jury, qui en sait plus que nous, qui a eu bien des peines de toute sorte, et qui, — on le verra par ses décisions, — n'a pas eu besoin qu'on lui apprît son devoir; — mais pour qu'il soit bien constaté qu'il existe encore une tribune de loyauté et de franchise, et que les descriptions payées, les feuilletons complaisants, les plagiats rétrospectifs, les dénigrements pour refus d'abonnement et les annonces hyperboliques n'engagent pas plus la solidarité de la presse que les produits dont on dénature l'origine ne compromettent la gloire réelle de l'Exposition. Le bazar a ses prôneurs et ses tréteaux : il ne faut au concours que des justiciers et une chaire.

Peu d'industries nous mettront plus à même de pratiquer cette maxime que celle dont nous nous occupons aujourd'hui.

Bien qu'elles portent chacune un nom distinct, l'orfévrerie, la bijouterie et la joaillerie n'existent plus que fort rarement à l'état isolé, en ce sens qu'elles vivent toutes trois d'industries qui leur sont communes, et qu'à l'exception des orfévreries d'église et de salle à manger, qui défrayent encore quelques grandes maisons spéciales, il n'y a pas à Paris et à l'étranger un orfévre qui ne fasse de la bijouterie, et un bijoutier (ce cas est plus fréquent encore) qui ne pratique l'orfévrerie d'art. D'innombrables procédés de fabrication, dont quelques-uns constituent une profession complète ou s'élèvent jusqu'à la hauteur d'une science, l'incrustation, la damasquine, la mise au mat ou en couleur, la nielle, l'émaillage, la gravure, la taille ou le montage des pierres précieuses, le doublage, et dans un ordre plus fondamental, la ciselure, le martelage, le repoussage et le moulage, qui sont entre quelques mains de l'art à sa plus splendide expression, se rattachent aux deux termes génériques que nous avons mis en tête de cet article, et mériteraient, si le cadre ne nous faisait pas défaut comme le temps, un examen individuel des plus minutieux. Pour les usages les plus ordinaires de la vie comme pour les goûts les plus raffinés, pour les fonctions les plus sévères ou les élégances les plus délicates, pour tout ce qui est représentation, toilette, luxe de la table, du boudoir ou du salon, recherche austère du beau ou fantaisie suprême de l'imagination, l'orfévrerie et la bijouterie ont des ressources aussi inépuisables que l'orgueil de l'homme est impérieux et la vanité de la femme insatiable. Un historique bien fait de ces deux professions serait peut-être le cours de civilisation le plus complet, — en France surtout, — que le présent pût demander au passé, et, sans remonter jusqu'aux perles de Cléopâtre, aux aiguilles à cheveux de Plotine, aux émaux byzantins d'Anne Comnène, aux reliquaires de Marguerite d'Autriche et aux poitrinaux d'Ysabeau de Bavière, — quelle poésie, quels souvenirs et quelles leçons dans ce que les révolutions et le creuset des fondeurs ont encore laissé à l'hôtel Cluny, à la Tour de Londres, au Louvre, aux Musées de Vienne, de Florence et de Naples, chez les grandes familles italiennes et dans les collections de nos amateurs ! Et pour ne nous renfermer que dans notre époque, croit-on que telle coupe de Morel, tel bracelet de Froment-Meurice, telle aiguière de Rudolphi, telle parure de Bapst ou de Lemonnier, rappelleraient les mœurs actuelles et les drames intimes de notre société moins énergiquement que les chefs-d'œuvre de Benvenuto, de Ghiberti et de Finiguerra ne racontent la cour de François Ier et l'intérieur des Médicis ? — Mais quel malheur pour l'avenir que les diamants et l'or coûtent si cher et durent si peu ! Que de chefs-d'œuvre nous eussent laissés la Renaissance et le siècle de Louis XIV, si l'or n'eût pas été plus monnayable que le fer, si les rubis et les émeraudes n'eussent été que du verre de Bohême ! Les parures et les argenteries vivent peu : l'héritier d'un grand seigneur, la famille d'une grande dame, démontent, vendent ou aliènent aux mains des Juifs l'écrin, le bouquet, la buire, l'épée dont on était si noblement fier ; la vaisselle d'or et d'argent ciselés, la statuette rehaussée de perles fines, l'aiguière et le bassin sculptés par la main d'un grand homme, redeviennent lingot, — et néant ; heureux les ciseleurs qui n'ont travaillé qu'en bronze et les statuaires qui n'ont moulé que pour le marbre !

Dieu merci pourtant, l'art n'a pas plus baissé comme valeur que comme tendance. Jamais Exposition ne révéla plus de richesses unies à plus de goût ; plus de merveilles de grâce, d'invention et de dessin s'alliant à plus d'opulence, de faste et d'éblouissements. Voilà comment nous comprenons le luxe et pourquoi nous aimerions la richesse, s'il suffisait d'aimer les choses pour les posséder, la richesse intelligente et artiste, bien entendu, qui commande à Vechte et à Froment-Meurice, aux frères Fannière, à Lebrun et à deux ou trois autres les vases plus beaux que la salière de Benvenuto et que l'aiguière du Louvre, les coffrets plus complets que le coffret Farnèse, les services de table qui rivalisent avec ce que les Germain et les Ballin nous ont laissé de plus superbe ; la richesse pour qui travaillent Ingres, Decamps, Rude, Barye, Lienard, Fourdinois, Diéterle, Hamon, Geoffroy de Chaumes ; la richesse comme l'entendent et la dépensent les derniers grands seigneurs de notre époque quand ils s'appellent le duc de Luynes ou le marquis de Hertford.

Mais la monomanie diamantaire, qui boutonne ses caleçons avec des rubis et constelle d'un million de pierres fines (sont-elles toutes bien fines ?) le chapeau à cornes et la paire d'épaulettes que ce pauvre Lemonnier, joaillier de tant de goût (mais commerçant aussi, et comme tel ayant ses obligations), expose en plein transept, dans une vitrine intitulée *Industrie parisienne*, où l'on voit de magnifiques bronzes de Paillard et de divines parures de ce même Lemonnier pêle-mêle avec des bas de soie, des poupées, des gants, des pots de pommade, des boutons de livrée, des ombrelles et des porte-monnaies ; — mais la spéculation du marchand qui achète à condition et fait monter par quelque confrère pauvre et ignoré des quantités fabuleuses de pierreries, qui, après l'Exposition, retourneront, si elles ne sont pas vendues, de leur monture dans la sébille du lapidaire qui les a louées, — si bien que le public s'étonne que tel commerçant, dont il voit la boutique en ville ruisselante de bijoux, ait pu en accumuler encore de tels monceaux au palais de l'Industrie ; — mais la chaudronnerie d'or ou d'argent massif, égyptienne, japonaise ou autre, commandée par M. Jourdain de Mamamouchi devenu Mécène, par Lagingeole transformé en homme politique, par Casanova surintendant ; mais les opulences monstrueuses de Turcaret gris de millions et perclus de fantaisies ; tout cela, et bien d'autres choses encore dont se pâment les badauds et rugissent les portières, nous n'en ferons pas même mention. A quoi bon ? Nous savons, et le public sérieux et le jury savent aussi ce qu'il y a de puérilité, de charlatanisme, d'impuissance et surtout de réticences derrière ces Golcondes effrontément rayonnantes, où, à part des noms que nous citerons, rien ne diffère des boutiques du Palais-Royal et de la rue de la Paix. C'est dans ces parages élevés surtout que l'Exposition tourne de plus en plus au bazar, et tandis que de véritables marchands de bric-à-brac s'installent (la Commission sait-elle tout cela ?) jusque dans le transept et y exposent POUR LA VENTE des produits d'origine aussi multiple que leur substance est frelatée, des marchands de bijoux taisant à la fois le nom de l'artiste qui a monté la parure (nous ne le tairons pas, nous qui le savons) et du lapidaire qui a prêté les diamants, font énumérer dans des journaux, dignes représentants d'une pareille industrie, le nombre, la forme, le choix, la couleur et surtout le prix de chaque pièce de leurs écrins. Sortons de cette halle aux perles, et rentrons bien vite à l'Exposition.

Aussi bien, voici deux fois que le nom de Froment-Meurice revient sous notre plume, et nous avons hâte de saluer d'un hommage, mélancolique comme un adieu funèbre, ce sanctuaire de l'art français à son plus radieux apogée, cette glypothèque miraculeuse, où rien ne manque que l'homme dont elle eût été le piédestal, et qui est mort à la veille même de cette exposition dont il eût été le roi, — mort et non pas enseveli dans son triomphe, comme le Turenne et le Machabée de l'orateur chrétien, mais comme le Cid du Romancero, gagnant encore des batailles avec le bruit de son nom et l'ombre de son cercueil. Pauvre Froment-Meurice ! Quand on s'arrête devant ces rayons chargés de tant de gloire, une tristesse inexprimable saisit l'âme, d'autres larmes que celles de l'admiration vous brûlent les yeux, et l'on n'a plus de force que pour souhaiter à l'enfant de vingt ans, formé dans cet atelier immortel dont il est aujourd'hui l'espoir et l'affection, — autant de génie et de plus longs jours qu'à son père ; le reste, amis et ouvriers, sympathies et commandes, il l'a déjà.

On ne détaille pas, on ne raconte pas une exhibition pareille ; telle pièce prendrait une page, telle autre, que nou n'oserions pas décrire, demanderait un poëte. Que va faire le jury ? On ne récompense pas les morts, a-t-on dit. Soit ; mais on honore leur mémoire, et quand ces morts étaient de grands artistes, la gloire et la lumière du pays, on se souvient qu'il y a un Louvre, et que Benvenuto lui-même, à qui l'on a tant de fois comparé Froment-Meurice, n'a rien dans ce Louvre, rien, qu'on le croie bien, d'aussi beau que ce coffret Louis XII, avec ses dix émaux en grisaille, ses pages aux quatre angles, son ornementation luxuriante de roses, de lis, de chimères et de feuillages ; — que cette coupe des vendanges, en agate, dont une vigne d'argent aux grappes de perles noires forme le support et l'anse, tandis que la Raison couchée, — enivrée peut-être ? — s'endort mollement dans les branches où jouent de petits amours et qui abritent les trois adorables figurines du socle, le Vin triste, le Vin rêveur et le Vin amoureux ; — que ce tryptique gothique à émaux et à figures ; — que ce vase de la comédie de Molière, avec ses peintures si bien senties, ses deux statuettes de la Comédie sérieuse et de la Comédie bouffonne, et ce petit groupe du « Romprons-nous ? » du *Dépit amoureux* ; — que ces calices byzantins aux émaux étincelants, aux figures si profondément religieuses. Et ces coupes commémoratives, ces buires d'ivoire ou d'émail, ces services de table, ces groupes statuaires d'ivoire, d'argent et de pierres fines, où la matière n'est plus devenue qu'un accessoire sans valeur. De ces dernières merveilles, il y en a trois : la Léda au cygne, de Pradier, et de Jean Feuchères, la Vénus naissante avec un triton et un amour, et la Bacchante ivre avec un satyre et un faune, qui sont au-dessus de tout ce qu'on peut dire ; — Feuchères et Pradier, encore deux pertes irréparables et qui complètent là une trinité de génies disparus dans leur force et qu'on ne remplacera jamais.

La Bacchante et la Vénus, le Reliquaire commandé par l'Empereur, le magnifique Déjeuner de l'Impératrice, la Coupe de l'eau, la Vitrine de Mme Nathaniel de Rothschild et le Bouclier de l'exposition de Londres, ne sont pas encore terminés, ainsi que plusieurs pièces incomparables, composant et complétant le service de M. le duc de Luynes, dont on se rappelle le fameux milieu de table exposé à Londres en 1851. Les vingt-six figures de ce monument d'orfévrerie sont de Feuchères encore ; les ciseleurs encore, — et toujours, — sont MM. Fannière frères, Poux, Dalbergue et Maleret, noms déjà illustres, que leur glorieux maître a formés et fait connaître, et auxquels il faut joindre celui de l'inimitable émailleur, M. Sollier. Grand cœur et probité ardente, rien n'était doux pour Froment-Meurice comme de mettre en lumière ses ouvriers et ses dessinateurs, qui le pleurent comme un père. Nous lui devons les meilleurs ciseleurs de ce temps ; ils restent acquis à sa vaillante maison et à sa clientèle éclairée, et l'art aura du moins cette consolation que ce monceau de chefs-d'œuvre brusquement interrompus par la mort sera terminé à l'honneur de cette noble mémoire. Mais que nos lecteurs nous pardonnent si la place et le temps ne nous permettent pas même une énumération de ce musée d'orfévrerie et de cette autre collection, non moins admirable, de bijoux, d'écrins, de colliers, de pectoraux, de garnitures, de coiffures, de bouquets, de bracelets, de châtelaines, de bagues, de cachets, de flacons, d'épingles, dont la moindre pièce porte l'empreinte irrésistible de cet infatigable génie du goût, de la nouveauté et de la grâce, mis au service des imaginations les plus exquises, capable de saturer les avidités les plus effrénées et digne de parer toutes les royautés de ce monde, car personne ne les comprit à ce point, depuis le souverain couronné d'or jusqu'à la femme couronnée de beauté, depuis l'enfant qui est un ange, jusqu'au poëte qui est un martyr...

On raconte qu'en apprenant la mort de Dupuytren, Lisfranc s'écria, dans un mouvement d'impétuosité : « Maintenant, je suis le premier chirurgien de France ! » Il y a un homme qui, depuis la mort de Froment-Meurice, peut s'intituler le premier bijoutier de l'Europe et le premier ouvrier de l'Exposition de 1855 : nos lecteurs ont nommé M. Morel. C'est bien un ouvrier, celui-là, et une grande et curieuse nature aussi. Nous ne parlons pas des bijoux, — une buire en lapis, une montre émaillée et ciselée et une coupe d'onyx avec des enfants et des chimères en or émaillé, — que nous avons déjà vues ailleurs que dans sa petite vitrine du premier étage. Mais il y a là le modèle en cire d'une coupe qu'il exécute à Sèvres, et qui pour l'audace, la splendeur, la beauté surhumaine des figures, des accessoires et des procédés de ciselure, d'émaillage et de gravure, dépassera tout ce qu'on connaît de lui : la coupe, taillée dans un bloc de jaspe oriental de quatre-vingts livres, repose sur un rocher tiré du même bloc, où est enchaînée une Andromède ; l'anse et le couvercle figureront Persée sur Pégase, le dragon et un amour ; au pied, des sirènes baigneront dans une mer d'émail et de perles. Rien de fondu dans cette composition, rien que de la ciselure et de l'or, mais de cet or à qui Morel donne toutes les couleurs et toutes les formes par ces moyens que lui seul connaît et qui ont fait de lui l'incarnation vivante et toujours progressive de toutes les industries qui tiennent à la bijouterie. Ancien chef d'atelier de la maison Fossin, créateur de la maison Duponchel, tantôt établi à Paris en association ou à son compte, tantôt exposant et manufacturant à Londres, épris de son art auquel il a sacrifié et sacrifiera encore des millions, — car avec une intelligence pareille, on en trouve toujours, — Morel, comptez-y, après une vie de gloire, de labeurs, de souffrances et de montagnes d'or mangées, finira, comme Palissy, par émailler sa dernière pièce au feu de son dernier meuble, et, s'il ne rencontre beaucoup d'amateurs comme l'Anglais qui lui a commandé sa coupe du Persée, mourra de la mort de Fauconnier, — qui ne le valait pas, quoiqu'il valût beaucoup, et qui a du moins laissé ses neveux après lui.

Ces neveux de Fauconnier, les deux frères Fannière, ouvriers plus capables que bien des maîtres, ciseleurs et sculpteurs comme Vechte et Carrier, et n'ayant pas, comme eux, émigré à Londres, n'exposent pour leur propre compte que la maquette en plâtre d'un bouclier qu'il doivent repousser sur fer pour le compte de M. Lepage. Ce bouclier est tout simplement un chef-d'œuvre ; il est consacré à l'Arioste, et représente, dans cinq compartiments, les figures équestres de Renaud, de Roland furieux, de Marphise, de Bradamante et de Roger emportant Angélique sur l'hippogriffe ; à cette poésie il fallait cette sculpture, c'est tout ce qu'il en faut dire. Les Fannière, outre leurs belles œuvres exposées chez tous les grands orfévres, ont, dans la vitrine de M. Lebrun, tout à côté de leur bouclier magique, la fameuse tasse que leur commanda, en 1849, ce doyen de l'orfévrerie française, digne, — car il est ouvrier aussi, et depuis cinquante ans, — d'avoir de tels collaborateurs. Cette tasse est le *summum* de la ciselure : elle pèse 150 francs d'argent, et en a été payée 10,000 par le baron de Mecklenbourg ; le service Louis XV, du même M. Lebrun, le plus beau, à coup sûr, qu'on ait jamais exécuté dans ce style, et qui, une fois fini, n'aura son pareil sur aucune table souveraine, porte aussi le cachet de l'admirable talent des Fannière, — mais à un degré moins éclatant peut-être qu'une bouilloire à thé mauresque exhibée aussi par M. Lebrun, — et qui est le pendant complet et définitif de leur tasse-Mecklembourg.

Ce sont des ouvriers aussi, — et des plus dignes, et nous n'accomplissons qu'un devoir en signalant leurs noms dans ces lignes que nous voudrions rendre plus nombreuses, — que M. Jules Wiese, dit Wyset, ancien contre-maître de Froment-Meurice, orfévre et bijoutier de la meilleure école, par

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650 et 651.

conséquent, et déjà en possession d'une renommée qu'augmentera son exposition actuelle, très-riche de choses sérieuses et de tentatives puissantes, et décelant, jusque dans les essais les plus hésitants encore, un sentiment artistique et une conscience du beau dignes de tous les encouragements du jury; — que M. Henry Hayet, plutôt modeleur (mais modeleur qui dessine et qui crée, entendons-le bien) que sculpteur et qu'orfévre, et dont les maquettes (aiguières, toilettes, bénitiers, etc.), en cire argentée, exécutées par lui pour MM. Paillard et Vittoz, rivalisent avec un vase d'argent massif que lui a commandé l'Empereur et qui vaut son pesant d'un bien autre métal; — que M. Callot, qui, dans la sphère plus restreinte de l'orfévrerie de petite table, a trouvé des motifs charmants et exécuté en vermeil une foule d'objets d'une élégance et d'une nouveauté ravissantes; — que M. Grichois, inventeur d'une heureuse et ingénieuse façon de mêler la nielle et l'incrustation d'argent au cristal, de façon à produire ces coupes, ces coffrets, ces miroirs à main et ces bracelets en inter-cristal, dont il a le monopole; — que M. Roucou enfin, notre premier ou plutôt notre seul damasquineur, dans le sens artistique du mot, et dont le rival n'est pas en France, mais en Espagne, où nous le trouverons plus tard.

Nous n'avons pas encore parlé de M. Rudolphi, l'orfévre par excellence, le rival quelquefois heureux de M. Froment-Meurice, le plus grand nom de l'Exposition après ce nom devenu classique à ce point que, là encore, il nous sert de terme de comparaison et de pierre de touche artistique, à peu près comme le nom de Raphaël dans les écoles de peinture. M. Rudolphi est un talent à part, plutôt un Albert Durer qu'un Véronèse, plutôt un imagier rêveur et croyant du moyen âge allemand qu'un éblouissant argentier de la Renaissance française ou florentine. Si les amateurs, qui ne voient que le côté austère de l'art, ont reproché à Froment-Meurice de faire de l'orfévrerie en bijoutier, ceux qui ne recherchent au contraire que l'élégance et le faste, ont pu dire de Rudolphi qu'il faisait de la bijouterie en orfévre. C'est une double erreur. De ce que Froment-Meurice réalisait les rêves les plus étoilés de la joaillerie; de ce que Rudolphi, dans ses sévères argenteries oxydées, pousse le dessin et la ciselure jusqu'à l'ascétisme, si l'on peut s'exprimer ainsi, — ni le culte pieux de la forme pourtant ne manque à Froment-Meurice, ni les fantaisies éblouissantes de la parure à son concurrent. Nous avons le malheur, en France, de toujours opposer un maître à un maître, de jeter telle gloire dans les roues de telle autre, de ne pas comprendre que sur l'horizon infini de l'art deux planètes peuvent parfaitement graviter de front. Entre Meurice et Rudolphi, il n'y a pas plus prétexte à contestation qu'à assimilation. Ce sont deux talents magnifiques, quoique inégaux en renommée; deux beaux noms, dont l'un a signé plus de merveilles que l'autre; deux hommes d'une immense valeur, dont l'un, mort au bout d'une carrière débordante quoique non fournie, emporte la réputation d'un artiste de génie, — tandis que l'autre, vivant encore et justement célèbre, moins complet comme nature et comme âme, mais plus parfait comme étude et comme esprit, a réalisé et conservera la renommée du plus habile orfévre du dix-neuvième siècle. Placez dans le milieu le plus rayonnant la femme la plus idéalement belle, et rêvez-lui pour toutes les heures de sa vie des parures, des meubles et des féeries dignes d'elle, Meurice lui donnera tout cela. Mais à votre enfant le jour de sa première communion, à votre femme le jour de sa fête, pour les plus chers souvenirs de votre passé ou les reliques les plus adorées de votre intérieur, c'est à Rudolphi que vous irez demander cette bijouterie du cœur et de la foi, ces chastes et pures merveilles qui se conservent dans les familles, où la tradition sanctifie ce que l'art a déjà illustré. Ceci n'a pourtant rien d'absolu; car si Froment-Meurice a des triptyques, des calices, des missels, des crosses et des ostensoirs d'une dignité toute chrétienne, Rudolphi ne manque ni de bijoux mondains ni de somptuosités coquettes à satisfaire la Parisienne la plus exigeante. Nous n'en voulons pour preuves que ces innombrables fantaisies en lapis, en argent oxydé, en grenat de Bohême, en émaux de toute forme et de toute époque, que leur pureté et leur sévérité même rendent si populaires et si précieuses dans le monde des élégances intelligentes.

Son chef-d'œuvre à l'Exposition actuelle (car Rudolphi figure à toutes ces solennités, et dans toutes il n'apporte comme aujourd'hui que des œuvres complétement inédites), ce n'est ni cette table admirable d'argent et de lapis, pavée d'émaux anciens, et dont le pied est garni de trois anges en argent repoussé, de vingt centimètres de hauteur, trois chefs-d'œuvre d'expression et de fini; — ni ce prie-Dieu byzantin, complétement incrusté de pierres précieuses, grand comme une cheminée et travaillé comme une menue pièce de gravure; — ni ces boucliers et ces aiguières en argent repoussé, à sujets tirés de la mythologie scandinave ou des chroniques danoises, que Rudolphi affectionne comme il affectionne le lapis-lazuli; — ni ces vidrecomes, ivoire et argent, incrustés de turquoises à plat, montés en or et en rubis; — ni ces vases persans ou égyptiens en acier incrusté d'argent et d'or, merveilles de travail excessif et d'excessive beauté. La perle de cette vitrine, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, c'est ce grand vase d'argent repoussé, dont Geoffroy de Chaumes a fait le modèle et Poux la ciselure, et qui représente les Vices sortant de la boîte de Pandore et conduits par la Fortune et la Misère. Nous aimerions mieux l'appeler tout uniment le vase des Sept péchés capitaux. Il n'y a rien dans l'œuvre d'aucun maître, dans le musée d'aucune capitale, dans les souvenirs d'aucun artiste, d'aussi parfaitement beau que ce chef-d'œuvre; dessin, composition, figures, ciselure, tout y est suprême : c'est le dernier effort de l'art, c'est la gloire de l'époque qui l'a produit. Et nous ne serons pas surpris de le voir quelque jour au Musée Britannique, — puisqu'il n'y a plus que Londres qui achète aujourd'hui « ces choses-là, » — puisqu'à notre Exposition des beaux-arts, où figurent, hélas! de si singulières sculptures, on a refusé de l'admettre, sous prétexte que c'était de l'orfèvrerie, mais plutôt peut-être pour ne pas trop humilier certain bouclier médiocre envoyé par l'Autriche et préféré au vase de Rudolphi. Un des meilleurs orfèvres de Paris nous disait : « Si nous avions ici une corporation comme à Londres, il faudrait acheter n'importe à quel prix ces deux pièces (il nous montrait le vase des Vices et les anges de la table à émaux), et les mettre dans une chapelle où chacun de nous devrait aller faire sa prière tous les matins. » Il paraît que le jury de réception des Beaux-arts ne pense pas tout à fait comme cet honnête industriel.

Nous aurons, en parlant spécialement des produits merveilleux exposés dans la rotonde de jonction, occasion de mentionner les deux belles coupes de cristal et de lapis, montées en émaux, en perles et accompagnées de figures, qu'expose M. Duponchel. Nous réservons aussi pour cet article les diamants de la Couronne, inappréciable collection où la critique d'une exposition de 1855 n'a de constatation à faire pour le compte de l'art le plus récent que les montures incomparables de M. Bapst, qui, là comme à sa place du transept, justifie sa vieille et honorable réputation, et les bijoux particuliers de S. M. l'Impératrice, gloire et légitime travail de M. Lemonnier. Ni Lemonnier, ni Bapst ne figurent dans la galerie du premier étage : on dirait que le hasard a calculé. MM. Mellerio, Jarry aîné, Bruneau, Latreille (de Bordeaux), Duron, Mananian, Marret et Baugrand maintiennent, dans cette partie de l'exhibition, la supériorité de la bijouterie française et se font remarquer autant par le bon goût de leurs parures que par l'incroyable profusion de leurs richesses. M. Dafrique, sérieux et remarquable producteur, a des dentelles d'argent, des chaînes et surtout des camées HABILLÉS qui lui font le plus grand honneur. Nous aurions voulu voir dans cette travée, milliardière plutôt que millionnaire, les noms de MM. Ratte fils, Fontenay, Tugot, Rouffe et Philippi, figurer près des écrins dont ils ont monté les colliers et les devants de corsages : mais le silence de MM. les exposants n'a pas empêché le jury, présidé par un homme du métier, de connaître ces noms et d'en tenir compte.

Après M. Lebrun dont nous avons dit un mot, la haute orfévrerie n'a pas de représentant plus sérieux que M. Durand, dont les derniers travaux ne sont pas inférieurs à sa belle fontaine monumentale à thé, connue depuis l'Exposition de Londres et réexposée, sans doute comme rapprochement. En orfévrerie d'église, il suffit de nommer MM. Bachelet, Poussielgue-Rusand et Trioullier, — mais c'est tout — pour avoir la certitude que rien n'est supérieur aux calices, aux ostensoirs, aux garnitures d'autels et aux ornements ecclésiastiques de cette période de l'industrie.

Parlerons-nous maintenant des choses burlesques ou honteuses, et les éclats de rire du public, renouvelés des gaietés homériques de l'Exposition des beaux-arts de 1848, sont-ils un châtiment suffisant de certaines prétentions et de certaines outrecuidances? Quand un orfévre français, se trouvant de trop bonne maison pour se loger dans la vitrine qu'on lui avait octroyée entre Rudolphi et Lebrun, arrive deux mois après ses confrères, et vient, en pleine série étrangère, étaler des produits qui, s'ils eussent été classés selon leur nationalité morale, figureraient dans l'annexe entre les monstruosités plastiques de la Nouvelle-Zélande et les hideuses idoles de Ceylan et de Bornéo, la critique a-t-elle le droit de se taire devant ces abus de la sauvagerie et de la puérilité? Figurez-vous d'abord un colossal et épouvantable service à thé, qui a la prétention d'être chinois, et qui n'est que la copie, maladroitement calquée, de quelques dessins de la Bibliothèque impériale, représentant ces animaux fantastiques qui ont tant de couleur et de verve naïve sur les bronzes, les porcelaines et les papiers de riz de la Chine, parce que là ils sont encore sinon de l'art, au moins de la fantaisie curieuse; — mais qui, plagiés en France, coulés en or et en argent, ciselés d'une façon aussi déplorable que servile, font plaindre à la fois le riche assez malheureux pour acheter de pareilles abominations et le marchand assez inintelligent pour les produire. On comprend la laideur artistique d'une caricature, d'une japonerie, d'un caprice de Callot ou de Goya : c'est de la vie, c'est du talent, c'est de l'imagination, et la main d'un maître élève tout ce qu'elle touche. Mais si la bosse de Triboulet, le ventre de Falstaff ou la brutalité de Caliban font frémir ou font rire, le goître du crétin, le rictus de l'idiot et les contorsions de l'épileptique ne soulèvent que le dégoût et ne recueillent que la pitié. On ne fait pas de l'orfèvrerie avec ces plagiats prémédités de ce qui est repoussant, ou bien l'on s'expose aux protestations du bon goût audacieusement insulté. Qu'est-ce aussi qu'un volumineux service de table, argent et or, que nous devrions qualifier plus sévèrement encore, si déjà le public et les confrères n'avaient prononcé en dernier ressort contre cette ferblanterie splendide, montée, dessinée et ciselée avec moins de goût et de soins que le dernier pâtissier n'en mettrait à dresser un biscuit de Savoie ou un buisson d'écrevisses. Il faut voir ces nymphes ventrues, à faces de négresses, ces enfants rachitiques et bossus, ces ornements sans style et sans motif, entourant et supportant des plateaux à bouteilles fichés bêtement sur de longues tiges d'or, comme les traverses d'un bâton de perroquet, pour comprendre à quels excès peut descendre l'infatuation de la vanité industrielle, gâtée par d'opulentes commandes et prétendant se passer de conseils dans un art auquel elle n'entend rien.

CH. P. MAGNE.

Entrée de S. M. la Reine d'Angleterre à Paris.

Nous copions le récit du *Moniteur* :

« L'entrée de S. M. la reine Victoria dans la capitale de la France, et l'accueil enthousiaste et vraiment cordial qu'elle vient d'y recevoir, formeront une des plus belles et des plus éclatantes pages de l'histoire de deux grandes nations unies désormais par les liens les plus étroits et les plus indissolubles. Jamais temps plus magnifique n'a favorisé une plus admirable fête. Dès le matin, des myriades d'étrangers, venus de tous les points du monde et mêlés, comme des flots mouvants, à la population parisienne, envahissaient les boulevards et s'installaient dans les meilleures places, qu'ils avaient eu soin de retenir plusieurs jours à l'avance. La plus vive animation régnait surtout aux abords du nouveau boulevard de Strasbourg et de la gare du chemin de fer de l'Est.

« Le beau vaisseau de l'embarcadère, brillamment décoré, avait été disposé de manière que le train royal pût s'arrêter à 60 mètres environ de l'entrée principale. On avait élevé sur une partie de la voie une estrade élégante qui n'était qu'un grand massif de verdure et de fleurs. Le côté droit du trottoir, où S. M. est descendue, était également bordé de jardinières fleuries et couvert de tapis.

« A l'extrémité de la gare, un vaste carré avait été réservé aux personnes invitées, qui ont eu l'honneur d'assister à l'arrivée de la Reine. Cette magnifique salle, couverte d'un riche tapis, bordée de banquettes et de siéges occupés par des dames en fraîches toilettes du matin, offrait le plus charmant coup d'œil. La balustrade du premier étage était tendue de velours cramoisi, relevé de torsades et de crépines d'or.

« Le dessus de l'arcade centrale était orné d'un immense écusson aux armes d'Angleterre; les autres arcades et les colonnes qui les séparent étaient décorées de blasons représentant les villes de France, de trophées, de guirlandes, d'aigles aux ailes éployées et de monogrammes de la reine Victoria. Dans toute l'étendue de l'embarcadère et du centre de la voûte pendaient des drapeaux français et anglais et des bannières flottantes.

« Entre cette pièce et le vestibule on avait ménagé un salon d'attente également meublé.

« Le vestibule avait subi une transformation complète : des caisses d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses en garnissaient le pourtour; on avait abattu les portes et masqué le haut des arcades de rideaux et de tentures. La cour était entourée de mâts pavoisés, et aux deux extrémités de la grille s'élevaient deux immenses corbeilles de fleurs. Sur la façade du côté du boulevard, les armes de l'Empire étaient encadrées de trophées, de médaillons aux chiffres de la reine d'Angleterre et du prince Albert, de drapeaux et d'oriflammes dont les brillantes couleurs se mariaient harmonieusement à la décoration générale.

« Rien ne saurait donner une idée de la perspective admirable qu'offraient les boulevards dans toute leur longueur, la rue Royale, l'avenue des Champs-Élysées, l'avenue de l'Impératrice, et toute la partie du bois de Boulogne que le cortége a traversée. Les balcons, les croisées, les terrasses regorgeaient de dames en toilette et de spectateurs étagés les uns au-dessus des autres comme sur les gradins d'un immense amphithéâtre. On avait tiré parti de tout; les échafaudages des maisons en construction, déguisés sous des trophées et des tentures, s'étaient transformés, comme par enchantement, en tribunes et en balustrades réunissant la solidité à l'élégance. Des stalles numérotées, des loges tendues d'étoffes et bordées de velours s'élevaient sur les terrains libres ou aux angles des bâtiments encore inachevés.

« Les magasins remplaçaient leur étalage habituel par des estrades improvisées pendant la nuit, qui abritaient sur leurs plans inclinés un triple rang de curieux. Partout des mâts vénitiens garnis de drapeaux, d'écussons, de banderoles; partout des inscriptions, des emblèmes, des devises, pour souhaiter en anglais la bienvenue aux hôtes augustes de la France. On peut dire que la population de Paris, dans son ingénieux et cordial empressement, ne savait plus qu'inventer pour témoigner son affection et sa sympathie à nos puissants et fidèles alliés.

« Voici les principaux motifs de décoration qu'on remarquait sur le vaste espace parcouru par la Reine. Sur le boulevard Saint-Denis, quatre mâts de grandeur colossale faisaient face à la gare de Strasbourg; ils étaient ornés de drapeaux, de guirlandes et d'initiales surmontées de couronnes. Au boulevard Bonne-Nouvelle, le 3e arrondissement avait fait élever aussi deux mâts gigantesques, reliés par un câble doré, orné des drapeaux anglais, français, ottoman et sarde, rapprochés dans la fête comme ils sont unis sur les champs de bataille. Quatre mâts de moindre hauteur supportaient des boucliers sur lesquels on lisait les noms glorieux d'*Alma*, *Bomarsund*, *Balaklava*, *Inkermann*. A l'angle de la rue Vivienne, une double décoration, de l'effet le plus pittoresque, flanquée de colonnes et de piliers ornés de statues symboliques, contenait des inscriptions en l'honneur de la Reine et de l'Empereur.

« Au coin de la rue Richelieu, deux colonnes surmontées d'aigles avaient été élevées par les soins d'une compagnie anglaise, comme on pouvait le lire en caractères d'or sur une large bande d'étoffe verte ornée de franges et de crépines.

« L'Opéra avait dressé son arc de triomphe entre les rues Lepelletier et Favart. Cette immense et solide charpente, montée en quelques heures, et décorée dans un goût simple et sévère qui tient du style de Louis XIV, représentait un grand baldaquin à double face, orné de son *velum* et supporté par des figures allégoriques. On y voyait aussi les armes de France et d'Angleterre, entourées des drapeaux des nations alliées et couronnées de grands aigles aux ailes éployées. Quatre grands trophées s'élevaient sur le devant des façades, dont la double épaisseur était garnie d'une riche tenture, fond cramoisi, parsemé d'abeilles d'or.

« L'Opéra-Comique avait arboré les mêmes emblèmes, les mêmes écussons, les mêmes drapeaux sur une colonne d'une rare élégance, entourée d'un parterre de fleurs, et surmontée d'un globe et d'un aigle doré. »

« A six heures, S. A. I. le prince Napoléon est arrivé à la gare, où s'étaient déjà rendus le maréchal Magnan, le préfet de la Seine et le préfet de police.

« La reine a pris place dans une calèche à la Daumont, attelée de quatre chevaux; elle avait à sa gauche la princesse royale; sur le devant étaient l'Empereur, en costume de lieutenant général, et S. A. R. le prince Albert, en costume de feld-maréchal.

« Dans la seconde voiture sont montés S. A. R. le prince de Galles et S. A. I. le prince Napoléon.

« A neuf heures moins un quart, le cortége arrivait à Saint-Cloud, annoncé par des salves d'artillerie.

« S. M. l'Impératrice se trouvait au bas de l'escalier, accompagnée de S. A. I. Mme la princesse Mathilde, des dames et des officiers désignés pour être au service de S. M. la reine d'Angleterre pendant son séjour; de LL. EExc. les grands officiers de la Couronne; de S. Exc. le ministre d'État et de la maison de l'Empereur, et de S. Exc. le ministre des affaires étrangères.

« Immédiatement après être monté dans les grands appartements, l'Empereur a présenté à S. M. la reine les ministres, les grands officiers et officiers de sa maison.

« A neuf heures et demie, LL. MM. sont entrés dans la galerie de Diane, où était servi le dîner. LL. MM. sont revenues ensuite dans les grands appartements, où elles sont restées jusqu'à onze heures.

« Le soir, Saint-Cloud, Boulogne, ainsi que tout Paris, étaient splendidement illuminés.

Passage de la reine d'Angleterre sous l'arc de triomphe dressé par les artistes de l'Opera, et devant le trophée elevé par les artistes de l'Opéra-Comique.

Arrivée de la reine d'Angleterre au château de Saint-Cloud.

Embellissement de Paris. — Nouveaux établissements. — Le Grand Café Parisien,

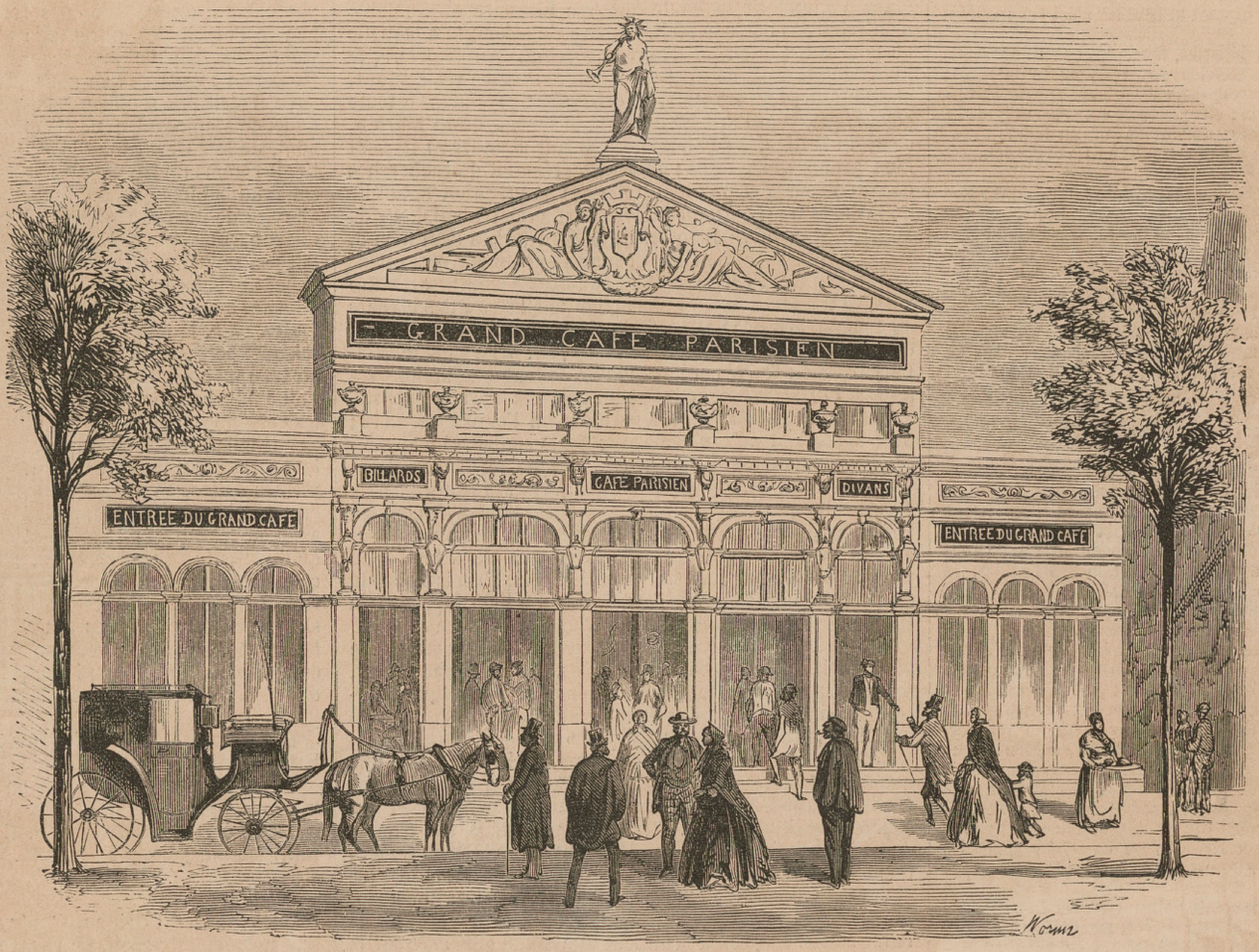
CONSTRUIT PAR M. CH. DUVAL, ARCHITECTE.

Si, dans les projets qu'elle élabore pour l'embellissement de Paris, l'édilité de la Seine prenait la détermination de démolir les deux rangs de maisons qui bordent les boulevards pour les rebâtir sur un plan régulier et uniforme, il n'est pas douteux que la plus grande partie des rez-de-chaussées de ces habitations ne fût bientôt affectée à usage de cafés, et il ne faudrait même pas s'étonner de voir une de ces puissantes compagnies, destinées, dans notre siècle, à absorber les entreprises particulières, soumissionner toute la ligne des nouvelles constructions pour y installer un immense *bar-room*, à l'instar de l'Amérique, dont nous sommes en train de copier les vastes établissements. Pour ne pas considérer cette idée comme tout à fait paradoxale, ne suffit-il pas d'examiner le train dont marche cette industrie? Peut-on nier, en effet, que toute boutique vacante sur les boulevards ne devienne immédiatement le siége d'un restaurant, d'un buffet, d'un café, d'un divan, d'un estaminet ou d'une brasserie, dont le propriétaire, dans l'insuffisance de sa localité restreinte, empiète bientôt sur la voie publique, de façon à ne laisser aux promeneurs qu'un étroit passage, contrairement aux prescriptions de l'autorité trop indulgente, selon nous, aux envahissements de cette catégorie de patentés?

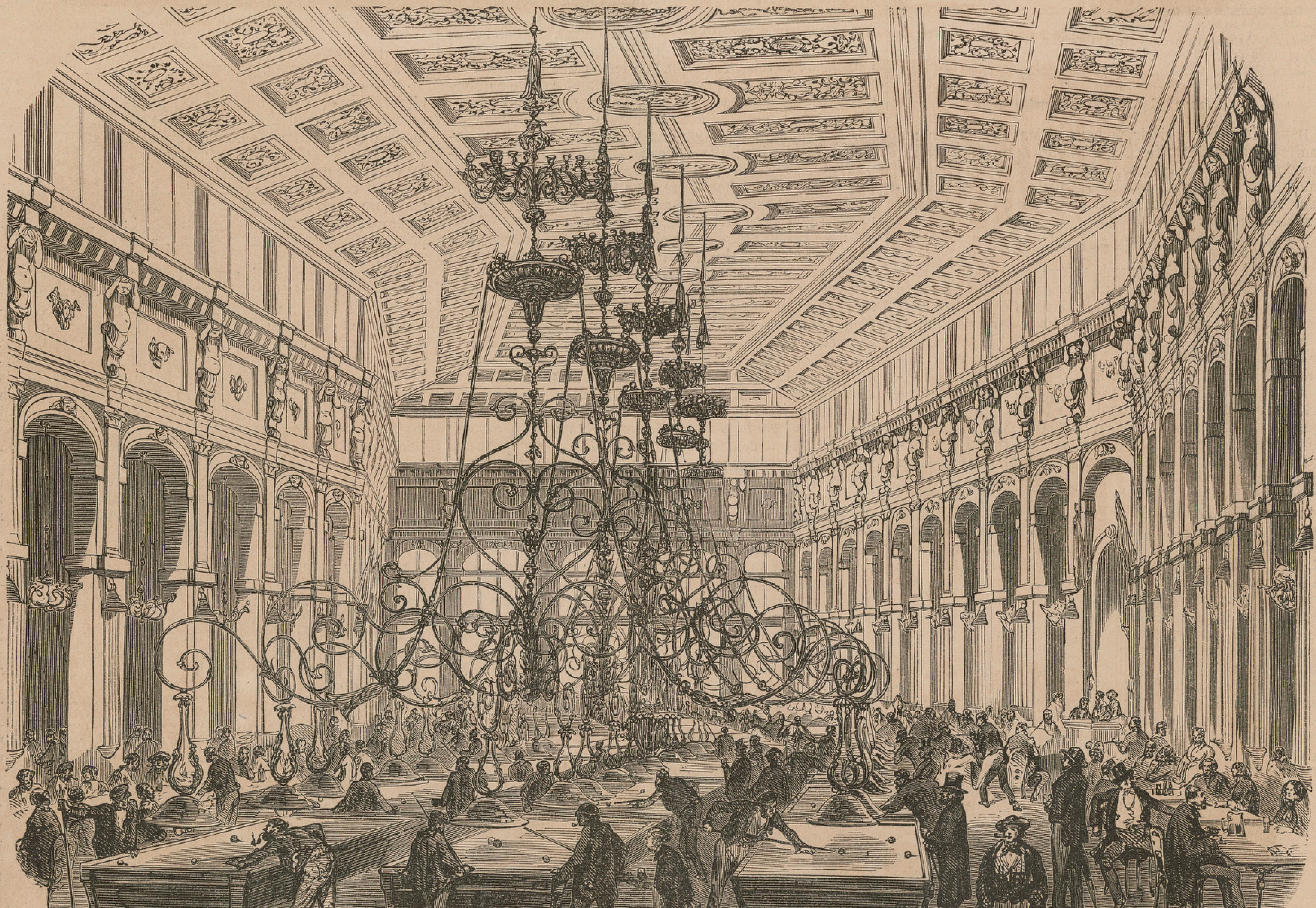
Cette fureur de gobeletterie phalanstérienne s'était jusqu'à présent à peu près arrêtée au boulevard Poissonnière, où elle se termine par le café de France, qui tombera même bientôt avec le bazar Bonne-Nouvelle, appelés à d'autres destinées ; mais voici que l'autre partie des boulevards, qui comptait à peine quelques anciens établissements, vient de voir surgir tout à coup, au coin du faubourg du Temple, sur les terrains si longtemps inoccupés qui s'étendent derrière le Château-d'Eau, un vaste café-estaminet, à l'inauguration duquel un génie, placé sur son fronton, conviait ces jours derniers, aux sons d'une immense trompette dorée, les habitants des quartiers adjacents.

Le Grand Café Parisien ne ment pas, au surplus, à son titre, et l'on va voir qu'il est de taille à abriter tous les buveurs de bière, les fumeurs et les joueurs de la Porte-Saint-Martin à la place de la Bastille.

Construit dans toutes les conditions d'hygiène et de confortabilité qui



Façade du *Grand Café Parisien*, sur le boulevard Saint-Martin.



Le salon du *Grand Café Parisien*.

manquent souvent aux établissements du même genre, et élevé sur un terrain de 1,200 mètres de superficie, le Grand Café Parisien se compose d'un avant-corps, surmonté d'une terrasse donnant accès, par deux grands vestibules, à un salon de 50 mètres de longueur sur 14 mètres de large, et dont la hauteur n'est pas moindre de 12 mètres.

Au milieu de ce salon, 24 billards, fabriqués par M. Larroque d'après un modèle nouveau, s'étendent sur trois lignes entourées d'un rang de tables qui se répète dans les quatre galeries pratiquées aux deux côtés du salon; chaque table est accompagnée de divans qui, moelleusement garnis de velours par un habile tapissier, M. Sauphar, peuvent asseoir à l'aise plus de 1,200 consommateurs.

La façade de cette construction en pierres de taille, dont notre gravure est la meilleure description, se fait surtout remarquer par le fronton en retraite qui la couronne, et qui est décoré d'un bas-relief sur lequel le ciseau de M. Murgey, jeune artiste d'avenir, a sculpté les figures de l'Industrie et du Commerce appuyées sur l'écusson de la ville de Paris; le Génie embouchant la trompette, que nous avons déjà signalé et qui termine ce fronton, est la personnification de *la Reclame* sous le patronage de laquelle s'est placé le nouveau café, dont le plafond est destiné à recevoir, dans les nombreux compartiments de ses caissons, les annonces de toutes les grandes entreprises industrielles illustrées par d'habiles pinceaux

La décoration intérieure se compose d'arcades surbaissées, décorées de pilastres, archivoltes et entablements sur lesquels MM. Delapierre et Dupuis ont jeté, avec autant de goût que de profusion, un monde de cariatides, d'oiseaux et de mascarons entourés de grappes de raisin et de feuilles de houblon, le tout rehaussé par MM. Bassière et Barbier de peintures d'un effet très-harmonieux. L'éclairage compte quarante petits lustres et neuf lustres de plus grandes dimensions combinés pour éclairer à la fois l'édifice, les consommateurs, les annonces illustrées du plafond et les joueurs de billards; ce système d'éclairage, dont l'ajustement présente une grande originalité dans l'enroulement continu des rinceaux, sort des ateliers d'appareils à gaz de M. Nicole. Un jet d'eau, s'élançant d'une élégante vasque fondue par Ducel, fait vis-à-vis à un comptoir où se retrouve la perfection des produits de l'association des ébénistes; enfin les heures sont marquées à la fois sur les quatre cadrans d'une horloge signée de M. Collin, successeur de Wagner.

Les plans de cette vaste et élégante construction, si bien appropriée à sa destination, ont été dressés par M. Ch. Duval, avec un goût et un soin qui dénotent chez leur auteur une étude approfondie des nécessités spéciales de ce genre d'établissements; cet architecte se recommande au surplus par de remarquables travaux, parmi lesquels nous pouvons citer, comme en ayant publié les dessins, l'hôtel de Mlle Rachel et un kiosque exécuté pour le pacha d'Egypte.

Si cette réunion merveilleuse est de nature à piquer la curiosité, qu'on se hâte de la satisfaire, car un décret, promulgué quelques jours après l'ouverture du Grand Café Parisien, condamne cet établissement, ainsi que tout ce qui l'entoure, à faire place à une caserne; mais il ne tardera pas à renaître de ses décombres, si, comme on l'assure, son jeune et intelligent créateur, M. Lafontaine, cherche dans son voisinage

..... Un endroit écarté
Où de fumer en paix on ait la liberté.

G. F.

Chronique littéraire.

Depuis le seizième siècle, où nous faisions l'autre jour une courte échappée, jusqu'à celui-ci, la plus grande figure du monde est peut-être Voltaire, qui a régné sans être roi, dont l'âme de feu, logée dans un corps maladif, a si profondément remué les hommes, et qui a pu à juste titre s'écrier à quatre-vingts ans :

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin.

Aussi faut-il peu s'étonner que son nom redevienne à chaque instant un symbole, un drapeau sous lequel on se bat pour ou contre la liberté et la raison. Ce grand rôle est soumis à des réactions, comme l'est toute chose en France.

Il y a quarante ans, *Voltaire complet* fut le catéchisme de la bourgeoisie opposante. Il y en a vingt, sous la monarchie de juillet, *disciple de Voltaire* fut une plaisanterie volontiers appliquée aux gardes nationaux et bonnetiers esprits forts. C'est que l'on n'avait pas besoin de lui à cette époque, du moins on se l'imagina. Aujourd'hui la prépondérance de ce grand esprit renaît avec d'autres circonstances, et la fureur dont on l'attaque de certaines régions en est le gage sûr.

Heureusement, et si la renommée de Voltaire a trouvé de nouveaux Nonottes et de nouveaux Patouillets, il a aussi des défenseurs, et il en a de vaillants, de brillants et de dévoués. De ce nombre, et dans le plus honorable rang, est M. Eugène Noël, auteur, sous ce simple titre : *Voltaire*, de la plus complète et plus intéressante monographie du patriarche de Ferney. Il y a beaucoup d'amusement, de profit moral, d'armes pour la bonne cause, à retirer de la lecture de ce livre. L'auteur, sans prétendre offrir plus qu'une biographie, a cependant su élargir et détailler son sujet, de façon à y faire entrer un peu de cette histoire de l'esprit humain et de l'esprit de la France, qui est celle même de Voltaire : « C'est l'homme que l'on va voir, dit-il; mais, si je l'ai dégagé du mouvement historique qui emporte le monde, que le lecteur, dans sa justice, ait soin de l'y replacer sans cesse. Qu'il comprenne que cet homme parlait, non pas en son nom seulement, mais au nom de milliers de victimes... Sa force ne vient que de ce qu'il représente un monde d'opprimés. Ce ne sont pas seulement les vivants qui parlent par sa voix, ce sont les morts mêmes. Ainsi on va voir tout à l'heure l'enfance de Voltaire, et sans doute, en lisant le récit des dernières années de sa vie, on se dira que ces commencements frivoles préparaient bien peu cette puissante action. Qu'on se rappelle que la véritable enfance de Voltaire, ce furent les mille ans passés par des millions de victimes dans l'abrutissement, l'oppression, la misère. On va voir l'auteur de la *Henriade* au milieu des sociétés aristocratiques et mondaines du temps de la Régence; mais c'est dans la hutte des serfs du moyen âge, dans les prisons, dans les bûchers, et au milieu des tortures et des angoisses de l'âme, recommencées de siècle en siècle, que j'aurais dû montrer les commencements de Voltaire. Voilà sa vraie jeunesse : elle dura mille ans, et se passa dans les larmes, dans l'esclavage de l'esprit et du corps. »

Cette large et en quelque sorte symbolique façon d'envisager Voltaire et sa haute mission littéraire et humaine n'entraîne pas dans le récit l'espèce de solennité à laquelle on pourrait s'attendre d'après ce début. Au contraire, le livre de M. Eugène Noël est écrit d'un style vif, courant, anecdotique, tout français, qu'échauffent cependant à toute page la généreuse ardeur du bien, le sentiment du citoyen, celui de la dignité de l'homme. Les faits abondent : ils sont bien groupés, bien dits; on sent le résultat de recherches consciencieuses et profondes. Dans la vénération naturelle qu'inspire un si grand génie, un si grand bienfaiteur de l'espèce humaine, nonobstant quelques taches (Qui n'en a, y compris le soleil?), l'auteur a su se préserver néanmoins de l'engouement correspondant aux haines montrées d'autre part, et il a tenu compte de l'action fâcheuse « des erreurs du temps, des nécessités de la vie, de la mauvaise santé, des impatiences nerveuses, de la fièvre... » En somme, Voltaire est bien vengé par cette œuvre de tant d'acrimonieuses attaques dirigées contre lui par des neveux ingrats, et particulièrement du libelle qui a paru sur lui l'année dernière; utile agression, puisqu'elle a sans doute contribué à appeler cette excellente, consciencieuse et digne réparation. Dont double profit pour celui *qui nous a préparés à devenir libres*, comme disait l'inscription posée sur son cercueil triomphal, quand on le transporta de l'abbaye de Scellières au Panthéon, et qui n'eut dans sa vie que deux torts bien réels : celui d'avoir écrit la *Pucelle* et celui d'avoir plaisanté du partage de la Pologne. Mais Fénélon a bien approuvé la révocation de l'édit de Nantes, et Fénélon était un saint!

On ne voit pas d'ailleurs pourquoi Voltaire serait à ce point antipathique aux monarchiques. Ne fut-il pas prince, prince souverain des lettres et des esprits, dans toute l'acception du mot? D'où l'exclamation de Collé : « Voltaire est mort! nous rentrons en république. »

Ce joli mot est raconté avec une multitude d'autres et une quantité incommensurable d'anecdotes neuves et piquantes (neuves, c'est-à-dire peu connues, et puisées au trésor des sources inédites), par M. Ernest Bersot, dans ses *Etudes sur le dix-huitième siècle*, dont les deux volumes renferment deux portions bien distinctes. Le second et le plus grave est composé de quatre études sur Voltaire, Rousseau, Diderot et Montesquieu, les quatre cariatides du dix-huitième siècle. Le premier contient une *étude générale* sur la science, l'art, les lettres, la philosophie, l'économie politique, les salons, tout le mouvement de cette militante et mémorable époque. C'est le livre à la fois léger et sérieux d'un écrivain qui pense, qui sait beaucoup et qui ne cesse pas d'étudier. Quels sont donc, selon M. Bersot, les caractères particuliers de ce grand dix-huitième siècle? C'est d'abord l'amour de la raison, et en même temps une certaine tendance aux illusions utopiques, une certaine naïveté enthousiaste, un certain espoir exagéré, qui marquent la jeunesse d'un pays, jeunesse d'Eson renouvelé, et l'approche sûre des plus grandes métamorphoses sociales. C'est une confiance dans les institutions, dans l'éducation, dans les hommes, qui, pour apprêter bien des mécomptes, n'est que plus respectable et plus honorable, et atteste le nerf, la séve, le cœur, la force d'une grande nation en mal d'enfant de toute une ère grandiose. C'est avec cela un amour exagéré de la nature, exagéré en ce sens qu'on se trompe soi-même; que l'on croit aimer ce dont, au fond, on n'a pas grand souci encore; mais le jour est proche où le vrai naturalisme éclatera, et on le prépare tout en prononçant de grands mots, assez vides de sens, mais que l'idée ne fût venue à personne d'employer seulement dans le siècle qui précède, et il y a ainsi progrès. De même, pour un excès de *sensibilité*, *d'âme*, *d'homme sensible*, qui souvent, il est vrai, n'est que de la *sensiblerie*, mais qui a également son bon côté, car il tient à ce certain besoin de fraternisation, de philanthropie et d'humanitarisme tout particulier à ce siècle. La même tendance explique la sociabilité, l'amabilité merveilleuse de l'époque. Tout cela mêlé de la versatilité si naturelle à la France. Il y a enfin l'*esprit*, si brillant, si étonnant, si répandu, si écouté et si goûté. Il serait peut-être téméraire et fort injuste pour nous d'affirmer que la dose en a diminué dans les générations actuelles. Ce n'est pas là une marchandise qui puisse jamais sérieusement faire défaut en ce pays. Mais enfin on ne l'admire plus et on ne l'idolâtre plus comme on fit en ce feu siècle. C'est un luxe dont on se passe facilement, après lequel on ne court pas tout au moins. Sans être moins intelligents, nous sommes plus posés et plus tristes. Nous espérons moins; nous avons à notre charge les désillusions de nos pères; nous connaissons mieux ce dont nous sommes capables et ce dont nous sommes incapables. Nous avons appris à connaître notre double nature, toute d'aspiration assez généreuse en théorie, toute fautive en pratique. Nous avons appris à préférer de beaucoup le nécessaire au superflu; on est peut-être plus heureux ainsi, mais on est moins gai.

Voilà pourquoi le métier d'homme d'esprit, aujourd'hui, ne vaut plus rien, tandis qu'il y a cent ans il était une fortune. Faites-vous entreprenants et même industriels, dit-on aux écrivains et aux artistes, et ils sentent, en baissant tristement la tête, qu'il ne leur resterait pas d'autre voie de salut; mais tous ne la peuvent pas prendre. Où est le temps où un petit prix remporté à l'académie de Berlin, de Dijon, ou même moins encore, ou un petit discours proprement ciselé sur la première question politique ou métaphysique, faisaient, du jour au lendemain, de Rousseau un grand homme, et des Rulhière, des Rivarol, des Champfort presque des hommes illustres.

On aima donc beaucoup l'esprit au dix-huitième siècle, et, parce qu'on l'y applaudit et qu'on l'encouragea beaucoup, on y en fit et on en eut énormément. Le volume : *Etude générale*, de M. Bersot, en est un véritable répertoire, et cela lui prête un grand charme. Il s'excuse de citer beaucoup, « parce qu'il n'invente pas. » Nous l'en absolvons bien volontiers, et allons faire comme lui, d'après lui, pour animer un peu cette grave analyse. Le public nous pardonnera, c'est-à-dire nous remerciera, de mettre ici un peu de l'esprit des autres à la place de celui qui ne nous vient point. Il n'y a qu'à glaner au hasard dans les pages de M. Bersot : c'est ce que nous faisons.

Ce n'était pas seulement l'esprit de Voltaire, de Fontenelle, de Montesquieu, de Diderot, de Piron, de Mme du Deffand, de Mme Geoffrin et de tant d'autres coryphées qui pétillait comme un feu de joie; « comme un feu d'artifice tiré sur l'eau, » ainsi que le premier connaisseur, Voltaire, dit de celui de Rivarol : « C'était l'esprit de tout le monde. » Chacun, grands et petits, s'en mêlait et y excellait. On n'était pas seigneur, on n'était pas grande dame, on n'était ni abbé, ni seulement danseuse, sans avoir de cela jusqu'au bout des ongles. Mais le premier de tous, l'incomparable, fut toute sa vie, le héros de cet article, Voltaire. Ce fut, chez lui, une perpétuelle explosion. Un autre juge bien expert en telle matière, le prince de Ligne, fait de lui ce portrait tout à fait charmant, et qui suffirait à le réhabiliter de toutes les calomnies, s'il en pouvait être besoin :

« Il fallait le voir à Ferney, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres; rapportant tout ce qu'il écrivait à ce qu'il pensait; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne; bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois; réunion sans laquelle on n'est jamais complétement ni l'un ni l'autre, car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie. »

Bonhomme et grand homme! Ah! Dieu, le méchant homme!

« L'aimable esprit! Un soir on racontait des histoires de voleurs. Chacun dit la sienne, vint le tour de Voltaire; il commença : « Mesdames, il était une fois un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste. »

Et ceci :

Un Anglais, dit Grimm, étant venu le voir à Ferney, il lui demanda d'où il venait. Le voyageur lui dit qu'il avait passé quelque temps avec M. de Haller. Aussitôt le patriarche s'écrie : « C'est un grand homme que M. de Haller! Grand poëte, grand naturaliste, grand philosophe, homme presque universel! — Ce que vous dites là, Monsieur, répond le voyageur, est d'autant plus beau que M. de Haller ne vous rend pas la même justice. — Hélas! répliqua M. de Voltaire, nous nous trompons peut-être tous deux. »

— Il s'amusait. Il formait un tragédien pour jouer les pièces, Paulin, « un tyran qu'il élevait à la brochette. » Une nuit, il réveille son laquais à trois heures du matin et lui donne une correction à porter à Paulin. Le domestique représente que Paulin dort à cette heure : « Va, cours, dit-il, les tyrans ne dorment jamais! »

— Au besoin, il s'amusait tout seul. Une fois qu'il était en colère contre le Parlement, rencontrant son âne à la porte du jardin, il se reculait en lui disant : « Passez, je vous prie, monsieur le premier président. »

Etc., etc., etc., etc.

— Le pape Ganganelli, ami de Voltaire, avait de l'esprit. Tout le monde en avait. — Un M. Milles, Anglais, allant en Italie par Ferney, va rendre hommage à Voltaire, et lui demande, en partant, s'il n'avait pas d'ordre à lui donner pour Rome. — « Non, répond-il; mais si par hasard vous rencontriez le grand inquisiteur, je vous prie de me rapporter ses oreilles dans un papier de musique. » L'Anglais n'entendit point la plaisanterie et prit la chose au pied de la lettre. Arrivé à Rome, il parla de la commission que lui avait donnée M. de Voltaire. Ces discours furent sus du pape Ganganelli, et lorsque M. Milles vint à son audience, Sa Sainteté lui dit : « Monsiou de Voltere, à ce que j'ai appris, vous a donné des ordres pour ce pays : je vous prie, quand vous le reverrez, de lui dire que sa commission n'est pas fesable, parce qu'aujourd'hui le grand inquisiteur n'a piou ni oreilles ni youx. »

— Les dames de la cour avaient de l'esprit. — Mme de Pompadour dit un jour, en parlant de Jean-Jacques, à Mme de Mirepoix : « C'est un hibou. — J'en conviens, répondit la maréchale, mais c'est celui de Minerve. »

Frédéric II avait de l'esprit, et presque autant que Voltaire. Un jour que son médecin, le sachant ou le croyant indisposé, demandait à le voir, il répondit : « Dites-lui que je suis en affaire. » Et comme le docteur insistait, il reprit : « Dites-lui que je suis malade. »

Quand le comte de Lauraguais alla lire au comte du Luc sa pièce de *la Colère d'Achille* et lui demanda son avis : « Convenez, dit-il, que j'ai bien suivi Homère dans mon caractère d'Achille; je l'ai fait bien colère. — Oui, répliqua le comte du Luc, colère comme un dindon. »

C'est le même comte de Lauraguais qui demanda un jour à la faculté de médecine si on pouvait tuer quelqu'un par ennui, obtint une réponse affirmative, et, muni de cette pièce, força un commissaire de police de recevoir sa plainte contre le prince d'Hénin comme homicide de Sophie Arnould, depuis cinq mois et plus qu'il n'avait bougé de chez elle.

Le bourreau lui-même avait de l'esprit et faisait *des mots en rompant*. Le célèbre voyageur la Condamine était fort curieux et de plus très-sourd. Il avait assisté à tous les crucifiements jansénistes, et il en avait gardé note. Il désira être présent au supplice de Damiens. Il se glissa jusqu'au bourreau, et là, tablettes et crayon en main, à chaque tenaillement, à chaque coup de barre, il demandait à grands cris : « Qu'est-ce qu'il dit? » Les aides de M. Charlot vou-

lurent l'écarter comme un importun ; mais celui-ci leur dit : « Laissez ; monsieur est un amateur. »

Et presque tous les gens qui, à trente ans de là, passèrent sous le couteau de ce même Charlot, le firent avec verve, entrain, enjouement même, et indicible bonne grâce.

Paulo majora canamus. Voici comment M. Bersot résume la chronologie et la filiation d'idées du dix-huitième siècle. La première moitié est littéraire. La seconde est philosophique. Philosophie, c'est la liberté de penser, c'est l'esprit d'examen appliqué à tout. De là, naît *l'opinion*, puissance toute nouvelle. « Les philosophes viennent d'abord, puis les économistes, enfin les patriotes : on descend de la spéculation à la pratique de plus en plus active ; les philosophes proposent pour idéal le bonheur général, les économistes cherchent les moyens de l'obtenir, et les patriotes, voyant l'obstacle dans l'organisation présente de la société, la renversent. »

Tout cela est fort bien déduit, fort spécieux et fort lucide. Quant au temps présent, qu'il faut bien comparer tant soit peu au temps passé, M. Bersot le juge ainsi : « On ne choisit pas le temps où l'on vit ; si on ne voulait que s'instruire, celui-ci est bon, quoique l'instruction soit un peu chère. Il s'y joue un curieux combat contre le sens commun. L'action est classique... les acteurs sont de grands acteurs ; malgré tout, on sent que cela n'est pas vrai : ils le voient ; c'est leur chagrin et notre consolation. Puis il y a des choses qui ne seront jamais françaises : je m'en doutais auparavant ; je le crois fermement, après avoir achevé ces études sur le dix-huitième siècle. Les Français ne changent pas autant qu'ils en ont l'air : dans des moments de peur, ils ne savent plus ce qu'ils sont et ce qu'ils font ; ce n'est pas alors qu'il faut les prendre ; mais la peur passe et la nature revient. Cette nature a ses qualités ; elle a ses défauts ; ce ne sont certainement ni les qualités ni les défauts qu'on veut lui donner aujourd'hui. »

Ces idées se relient bien, quoique de façon implicite, à un *Essai sur la Providence* dont M. Bersot est également l'auteur ; dont nous avons, il y a environ dix-huit mois, donné quelque teinture à nos lecteurs, et qui en ce moment obtient les honneurs d'une seconde édition : c'est beau pour un traité de philosophie pure. Du reste, ces sortes de livres jouissent aujourd'hui d'une vogue tout à fait insolite et extraordinaire. *Le vrai*, *le bien*, *le beau*, le livre du *Devoir*, *l'Essai sur la Providence* se réimpriment à miracle. On ne sait à quoi attribuer ce phénomène : peut-être à ce que les Français, comme le dit M. Bersot, ne changent pas tant qu'on croit bien, et reviennent toujours au lancer. L'auteur a augmenté cet écrit remarquable et remarqué, dont le fond est une thèse sur saint Augustin, de nouveaux fragments d'un traité spécial sur le spiritualisme. Nous voudrions bien pouvoir, en appréciant à fond cette œuvre, rendre à M. Bersot l'hommage qu'il fait à la critique, qu'il a la politesse de trouver « instruite, large, impartiale, pénétrante, sympathique, et comprenant tout, en maintenant les rangs. » Mais l'espace manque, la matière surabonde ; et ce recueil, tout bien disposé qu'il y est, ne peut pas supporter une large dose de matière métaphysique. Nous ne pouvons donc qu'annoncer la réédition de l'*Essai sur la Providence*, constater ce succès et y applaudir.

A propos de philosophie, il nous est échappé, dans notre dernière Chronique, un *lapsus calami* trop gros pour n'être point rectifié. A propos de Ramus et des férocités aristotéliciennes, nous avons imprimé (il est vrai que nous étions fort distrait, et ceci en est la preuve) : Aristote et son disciple Platon. Il n'y a qu'une légère nuance à changer à cette mention : C'est que Platon est le maître, et non le disciple d'Aristote. Nous nous déclarons *ignorant*, *ignorantissime* même, comme dit Pancrace, en ces abstraites matières, et serions, certes, trop capable de faire des syllogismes *in balordo*. Mais pourtant notre incompétence ne va point jusqu'à commettre une si lourde méprise, autrement que par un *fourchage* de plume du reste fort répréhensible. Il faut songer à ce qu'on fait. Heureusement Pancrace et Charpentier sont morts : sans quoi nous la passions belle.

FÉLIX MORNAND.

Guide du voyageur en Italie.

L'Italie a été l'objet de nombreuses publications, mais il n'y a pas d'ouvrage manuel français, réunissant, dans une mesure convenable, un ensemble de renseignements exacts, de descriptions précises, d'indications historiques et d'appréciations relatives aux arts, propres à diriger les personnes qui visitent cette contrée intéressante à tant de titres. C'est donc une prétention des plus modestes que de vouloir remédier à cette insuffisance, s'il ne s'agit que de faire mieux, mais nous aurions voulu faire bien ! — Ainsi s'exprime M. Du Pays au début de son Introduction, où se révèle déjà le savant digne de la tâche qu'il entreprend, l'écrivain qui en a mesuré la grandeur et les difficultés, et qui restera au niveau de cette tâche jusqu'à la fin. Décrire et raconter l'Italie, « le gouffre est trop profond pour qu'on s'y jette, » s'écrie le président Debrosses dans une de ses lettres si amusantes, mais Debrosses n'est qu'un touriste spirituel ; Stendhall, cet autre Français si bien traduit en italien, tient à peu près le même langage. Encore plus que les moralistes, les poëtes se récusent dès qu'il s'agit d'aller au fait. Nous leur devons une Italie rêvée, aussi authentique assurément que cette Italie de fabrique à l'usage des compilateurs ; mais est-ce bien dans ce poétique chaos d'impressions et de souvenirs que le lecteur peut trouver son *fiat lux?* La lumière s'y fait encore moins pour le voyageur à la recherche de son bonheur par terre et par mer. Où est l'étoile polaire capable de le diriger sûrement vers la contrée des voyageurs par excellence ? Sans vouloir discréditer aucun des *Guides en Italie* antérieurs à celui de M. Du Pays, il faut bien reconnaître que la plupart ont beaucoup vieilli. Non-seulement ce nouvel itinéraire les rajeunit, mais encore il les refait et il les complète. La matière y est plus abondante et mieux distribuée, et en même temps l'information y est plus précise.

Indépendamment de cet attrait suprême de la jeunesse et de la nouveauté, voici une autre surprise : chacune des parties de cet ouvrage aux parties innombrables se trouve ici traitée par un écrivain vraiment compétent sur toutes. Voyageur, vous pouvez vous confier à sa sollicitude de touriste : il écartera jusqu'au pierres de votre chemin ; c'est un cicerone plein de conscience et de scrupules, qui, les mains pleines de renseignements utiles, vous accompagne sur toutes les lignes de ce multiple itinéraire. Etes-vous savant jusqu'à l'archéologie, sachez alors que ce simple *Guide* en remontrerait à bien des traités *ex professo*, et que votre savoir, quel qu'il soit, peut encore apprendre beaucoup de choses du sien. Quant aux beaux-arts et à l'appréciation de ces merveilles dont l'Italie est pleine, c'est sous ce rapport principalement que l'ouvrage de M. Du Pays mérite d'être distingué de la foule de ses pareils d'intention et de format. Au lieu de *raisonner* tous ces chefs-d'œuvre en s'aidant de l'érudition d'autrui, M. Du Pays n'a besoin que de quelques mots pour vous initier à son admiration et pour que vous la partagiez. Il voit juste et il voit vite, et il ne tiendra qu'à vous de voir comme lui. C'est qu'il a regardé très-longtemps et pour soi-même avant de regarder pour les autres, et que l'auteur de profession n'a guère écrit que sous la dictée de l'amateur d'élite et de l'homme du goût le plus fin et le plus élevé. Il en résulte que ce livre, destiné à une immense publicité, semble avoir été composé sans parti-pris de publication. Nous parlions tout à l'heure d'une charmante surprise pour le lecteur : eh bien, cette surprise, la voilà. Et notez bien que ce juge si expert et si *artiste*, qui ne laisse dans chaque ville aucun objet remarquable ou curieux sans vous le dépeindre à sa manière, n'oublie jamais que l'exactitude est son premier devoir. Il n'a négligé aucune pièce dans cet énorme inventaire de l'Italie que tant d'autres se contentent de dresser en courant.

Au risque de tomber ici dans l'aridité d'une nomenclature, inconvénient que, — soit dit en passant, — l'ouvrage épargne toujours aux lecteurs, nous allons montrer, par une rapide indication, que jamais le titre de *Guide*, dont on a tant abusé, ne fut mieux justifié. L'itinéraire se compose de cinq parties, dont la première est consacrée aux informations préliminaires que tout voyage rend indispensables. Depuis les formalités du passe-port jusqu'à la carte à payer dans les auberges, tout vient à point et se trouve à sa place dans ce grand bureau des renseignements. Chacun y est mis à même de calculer d'avance et *approximativement* son budget. Ce côté matériel du sujet n'en est pas moins traité d'une manière spirituelle, grâce aux anecdotes dont l'auteur assaisonne çà et là le menu. Il passe ensuite à la grande question : l'époque de l'année la plus favorable au voyage ? et il se prononce pour l'été. « A l'Italie, dit-il, il faut le soleil de l'Italie. Les chaleurs de l'été y sont rarement aussi accablantes qu'à Paris. » Passe pour Gênes ou Naples ; mais s'il s'agit de Florence ou de Rome, nous n'oserions jurer de rien. Là, comme ailleurs, l'automne sera toujours la saison la plus propice au voyage et aux voyageurs. Contrairement à un préjugé trop généralement répandu, l'auteur pense avec toute raison que l'on peut voir l'Italie en trois mois et Rome en dix jours, sans qu'il en coûte au touriste parisien beaucoup plus que ce qu'il dépenserait à Paris ; peut-être même pour beaucoup d'entre eux le voyage serait-il une économie. Grâce aux vetturini et à leurs citadines, qui vous promènent depuis Milan jusqu'à Naples moyennant 10 francs par jour, tout compris, l'Italie est encore visible à peu de frais ; mais gare l'invasion du railway ! Les temps approchent où l'on payera beaucoup plus cher pour voir l'Italie beaucoup moins.

La deuxième partie du *Guide* contient un aperçu historique, ou plutôt une *histoire des beaux-arts* dans la Péninsule ; et c'est une magnifique introduction à l'itinéraire et son complément nécessaire ; car, ainsi que l'observe très-bien l'auteur, étudier l'art, c'est étudier déjà l'Italie elle-même. Quant à l'itinéraire proprement dit, soixante-onze routes y sont décrites avec leurs embranchements, sans compter la description de toutes les villes et de leurs environs. Remarquons encore, à propos des villes, que les autres *Guides* y abandonnent très-souvent le voyageur à lui-même, tandis qu'ici il trouvera tous les renseignements nécessaires pour *s'orienter* dans ses courses. Notre itinéraire est le fil qui le conduira dans tous les tours et détours de ce labyrinthe enchanté, qui, depuis le pied des Alpes et à travers les gorges de l'Apennin, le conduira dans les plus délicieux paysages, dans les villes peintes ou sculptées, au milieu des plus éclatantes merveilles de la nature et de tous les arts, jusqu'au féerique rivage de Sorrente, et même jusque dans cette Sicile à laquelle l'Etna sert de phare, Messine et Palerme de joyaux. Mais l'Italie, c'est surtout Florence qui est son Athènes, c'est surtout Naples et sa grande antiquité vivante, Pompéi ! c'est enfin Rome, la ville de toutes les splendeurs et de toutes les destinées. Eh bien, s'il a su refaire Florence avec le goût d'un artiste de la Renaissance, M. Du Pays a su également reconstituer Rome avec la science d'un antiquaire et la passion d'un cœur d'homme épris du beau. Rome, dit-il, cette cité des grands souvenirs, exige de la part de ceux qui la visitent un esprit non-seulement préparé par des études, mais avant tout disposé à la contemplation des choses de l'art et du passé. Il faut aussi en y entrant oublier momentanément ses idées modernes de civilisation. Les mécomptes proviennent surtout de ce que l'imagination a rêvé dans Rome une ville des Césars, et ce n'est plus qu'une Rome des papes... Tel est cependant l'attrait qu'elle exerce qu'on s'y attache davantage à mesure qu'on y séjourne ; on cite nombre de personnes venues dans l'intention d'y passer quelques jours et qui y ont passé toute leur vie. « On ne saurait quitter Rome sans pleurer à chaudes larmes ! » s'écrie à son tour Stendhall le sceptique, l'homme qui ne pleura jamais qu'en dedans. M. Du Pays a consacré à l'inventaire du Vatican cinquante pages, les plus intéressantes et les plus complètes qu'on puisse lire. De même on ne saurait trouver ailleurs une description plus minutieuse et plus exacte de la ruine la plus animée de toute l'Italie, je veux dire Pompéi, que M. Du Pays a reconstruit pierre par pierre avec un savoir très-ingénieux.

Les curieux, les touristes, les artistes et les savants accueilleront donc avec faveur, en tout temps et en tout pays, un ouvrage fait exprès pour eux, et qui épargnera aux uns des recherches, aux autres des fatigues et des mécomptes, en ne leur laissant que la jouissance de leur éducation et de leur plaisir.

PHILIPPE BUSONI.

Bibliothèque de poche.

Beaucoup de nos lecteurs se souviennent peut être de cette petite Collection commencée, il y a une dizaine d'années, et dont la publication, interrompue par des causes diverses, mais surtout par le retard apporté dans la livraison des manuscrits, s'achève en ce moment. Il faut rappeler que l'idée de cette Collection était de réunir, en dix volumes d'un format commode et combiné pour répondre à ce titre de *Bibliothèque de poche*, tout ce que les personnes peu initiées aux études littéraires, artistiques et savantes ne peuvent ignorer, sous peine de passer pour être entièrement incultes. Voici le sujet des dix volumes dont se compose la Collection :

1, *Curiosités Littéraires.* — 2, *Curiosités Bibliographiques.* — 3, *Curiosités Biographiques.* — 4, *Curiosités des Traditions, Légendes, Usages, etc.* — 5, *Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie.* — 6. *Curiosités Philologiques et Géographiques.* — 7, *Curiosités des Origines et des Inventions.* — 8, *Curiosités Militaires.* — 9, *Curiosités Anecdotiques.* — 10, *Curiosités Historiques.*

Les numéros 6 et 10 sont les seuls qui n'aient point encore été publiés. Ils sont *sous presse* et à la veille de paraître.

LA BALTIQUE, par L. LEOUZON LE DUC. Un joli volume in-16. Prix : 3 fr.

Ce volume embrasse la *Suède*, la *Norwége*, le *Danemark*, l'*Esthonie*, la *Livonie*, la *Courlande* et la *Finlande*, c'est-à-dire toutes les contrées que baignent les eaux de la Baltique. Institutions politiques et sociales, mœurs et coutumes, instruction publique, littérature, beaux-arts, effectif militaire et maritime, places fortes, finances, commerce, etc., telles sont les questions traitées par M. LEOUZON LE DUC. Chaque pays se présente, dans son livre, avec son caractère propre et avec le développement que réclame son importance relative. On chercherait vainement ailleurs ces renseignements aussi exacts et aussi complets ; on voit que l'auteur ne parle que *de visu*, et d'après des documents sûrs. On s'intéressera vivement surtout aux curieux détails qu'il donne, à la description si précise, si détaillée qu'il fait du golfe de Finlande, de ses îles et îlots, de ses écueils, de ses forteresses, notamment de la forteresse de Sweaborg, que viennent de bombarder les flottes alliées.

LES ILES D'ALAND (Bomarsund), par le même auteur. 1 vol. in-16. Prix . 1 fr.

LA RUSSIE CONTEMPORAINE, par le même auteur. 1 vol. in-16. Prix : 3 fr.

Ces trois ouvrages font partie de la *Bibliothèque des chemins de fer.*

Librairie de L. Hachette et Ce, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, à Paris, dans les gares les plus importantes des chemins de fer, et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

LA CHASSE A TIR en France, par Joseph LA VALLÉE, illustré de 30 vignettes dessinées par F. Grenier. Un joli volume in-16. Prix : 3 fr. ; franco par la poste : 3 fr. 50 centimes.

Cet ouvrage, dont l'auteur est à la fois un conseiller expérimenté et un charmant auteur, contient dix chapitres, dont voici les titres : — I. Esprit de la loi sur la chasse. — II. Du choix d'une arme. — III. Habillement et hygiène du chasseur. — IV. Les munitions. — V. Du chien d'arrêt. — VI. La chasse en plaine. — VII. La chasse dans les vignes. — VIII. La chasse dans les bois. — IX. La chasse au gibier d'eau. — X. Gardes et braconniers.

SOUVENIRS DE CHASSE, par Louis VIARDOT. Un joli volume in-16. Prix : 2 francs ; franco, par la poste : 2 fr. 50 c.

LES CHASSES PRINCIÈRES en France, de 1589 à 1841, par Eugène CHAPUS. Un volume in-16. Prix : 2 fr. ; franco par la poste : 2 fr. 50 c.

LE SPORT A PARIS. Ouvrage contenant : le Turf ; — la Chasse ; — le Tir au pistolet et à la carabine ; — les Salles d'armes ; — la Boxe, le bâton et la canne ; — la Lutte ; — le Jeu de paume ; — le Billard ; — le Jeu de boule ; — l'Équitation ; — la Natation ; — le Canotage ; — la Pêche ; — le Patin ; — la Danse ; — la Gymnastique ; — les Échecs ; — le Whist, etc. ; par le même auteur. — Un joli volume in-16. Prix : 2 fr. 50 c. ; franco par la poste : 3 fr.

LE TURF, ou les *Courses de chevaux* en France et en Angleterre, par le même auteur. — Un joli vol. in-16. Prix : 3 fr. ; franco par la poste : 3 fr. 50 c.

Ces cinq ouvrages font partie de la *Bibliothèque des Chemins de fer.*

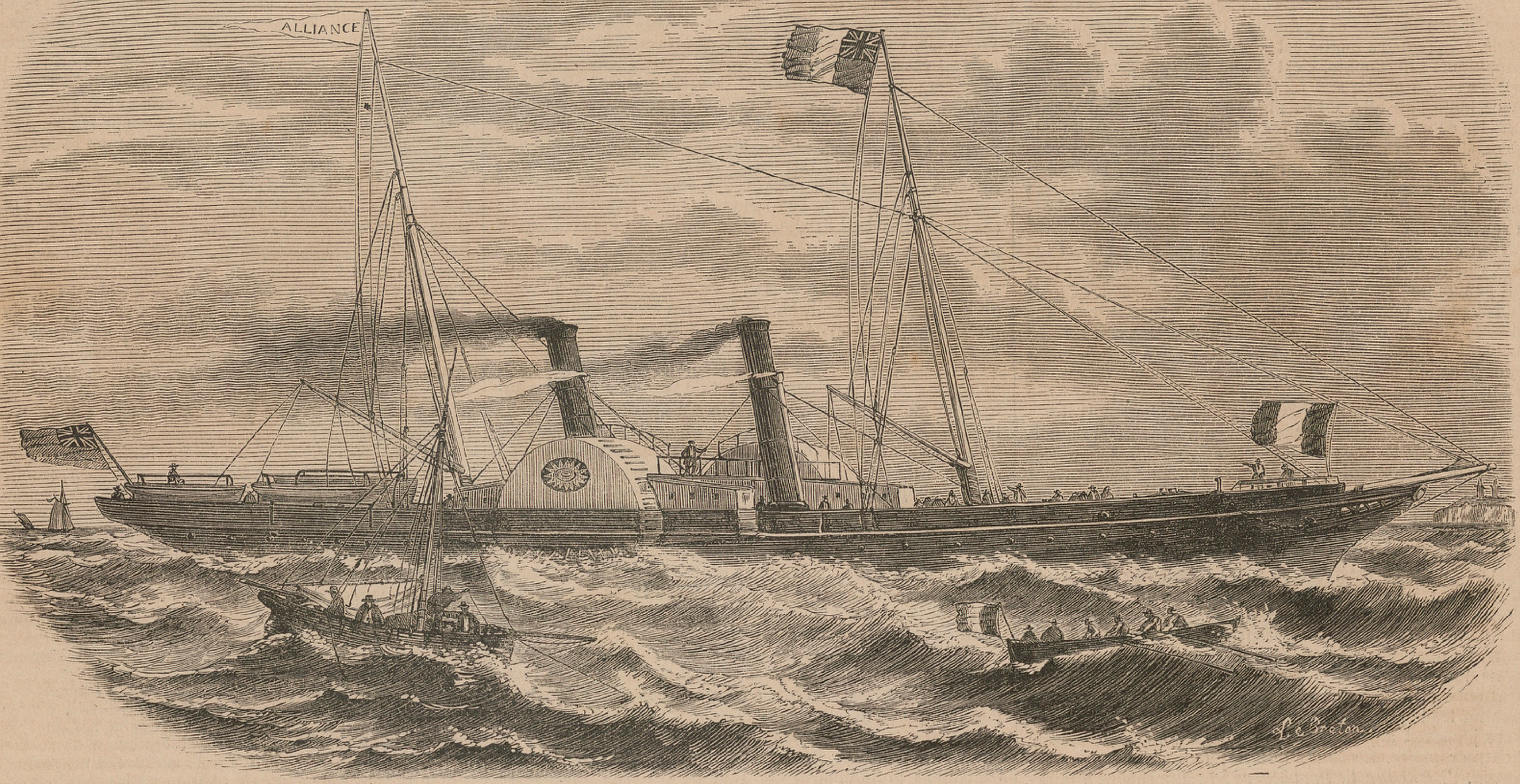
Librairie de L. Hachette et Ce, rue Pierre-Sarrazin, 14, à Paris, dans les gares les plus importantes des chemins de fer, et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

PARIS ILLUSTRÉ, nouveau Guide des voyageurs, avec 18 plans et 280 vignettes. Un vol. de 850 pages, faisant partie de la *Bibliothèque des Chemins de fer.* — Prix, cartonné, 7 fr. ; relié, 8 fr.

Ce guide, publié l'année dernière, a été cité par les organes les plus importants de la presse, comme le modèle des ouvrages de ce genre, et accueilli avec tant de faveur par le public, que la première édition, bien que tirée à grand nombre d'exemplaires, a été épuisée en quelques mois ; — la deuxième édition est au courant de tous les embellissements et de toutes les modifications qui ont eu lieu jusqu'à ce jour ; mais ce qui la distingue surtout de la première, ce sont les 280 vignettes qui y ont été ajoutées.

Paris illustré est tout à la fois un guide exact et spirituel, un ouvrage littéraire et statistique d'une grande valeur, et un album des plus intéressants ; il peut être recommandé sans crainte comme le meilleur livre que puissent lire les visiteurs qui affluent à Paris.

Librairie de L. Hachette et Ce, rue Pierre-Sarrazin, 14, à Paris, dans les gares les plus importantes des chemins de fer, et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

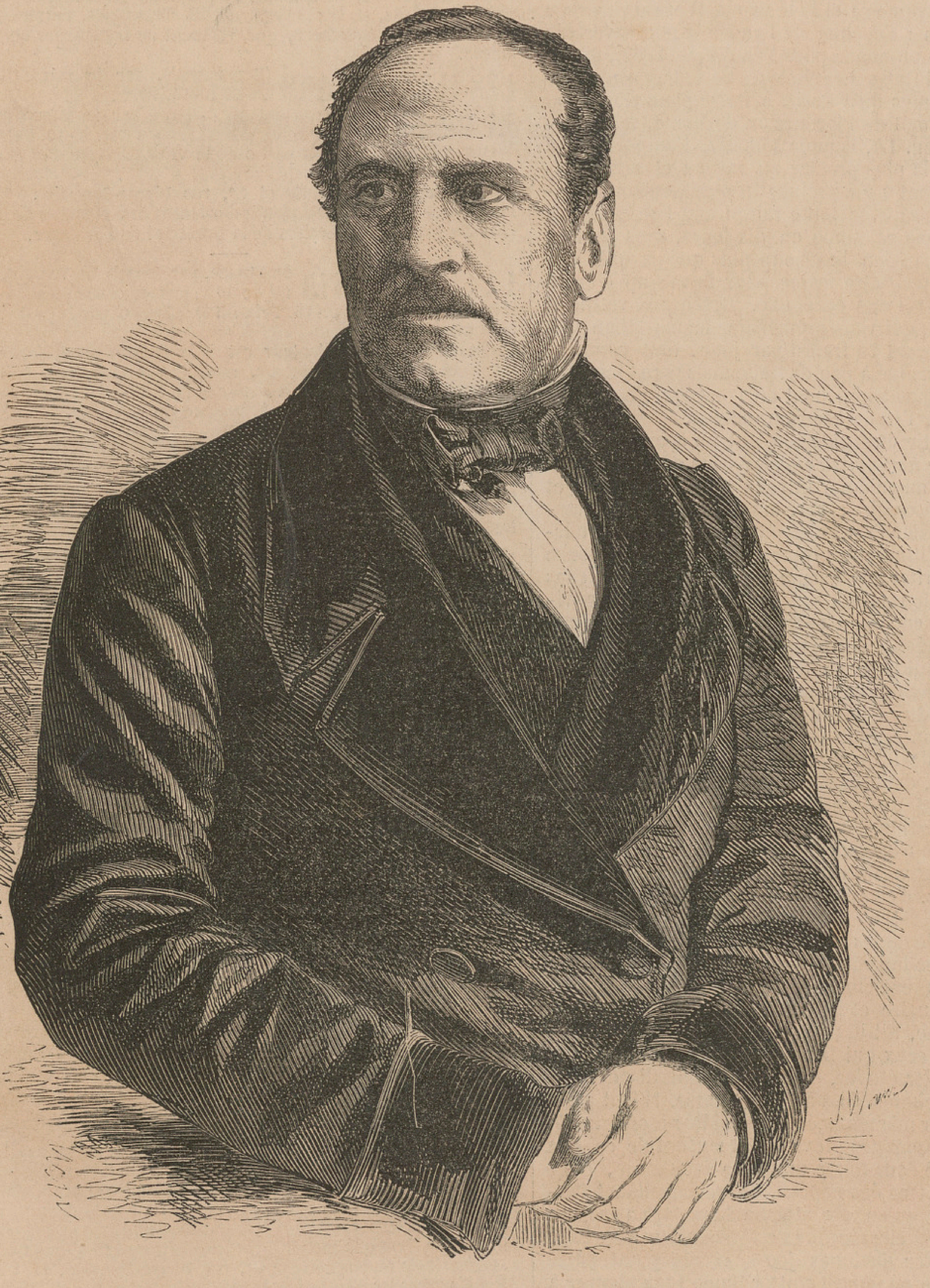


L'Alliance, bâtiment à vapeur du nouveau service établi entre le Havre et Southampton.

L'Alliance,

NOUVEAU BATEAU ENTRE LE HAVRE ET SOUTHAMPTON.

On ne saurait choisir un meilleur à-propos. *L'Alliance* est le nom d'un très-beau bâtiment dont l'inauguration vient d'être faite et qui relie l'Angleterre à la France. Construit par MM. Mare et Ce, et muni d'une machine de MM. Seavard et Capel, il offre le modèle le plus parfait des vaisseaux de ce genre, qui font les voyages du continent, au service de la Compagnie anglaise des chemins de fer du Sud-Ouest.



Le général Espartero, président du conseil des ministres d'Espagne.
(D'après une photographie de M. José Albiñana.)

Espartero.

Au début de notre Revue, en 1843, le général Espartero était, sur la scène politique de l'Espagne, le personnage le plus considérable, et nous lui avons consacré, à ce titre, dans les numéros 1 et 3 de *l'Illustration*, une notice très-détaillée, accompagnée de son portrait. Les événements qui l'ont mis hors de la scène, au lieu de compromettre son caractère, ainsi qu'il arrive pour beaucoup d'autres, l'ont préservé, comme s'il eût voulu se ménager pour un avenir dont il ne pouvait prévoir le terme; mais qu'un homme vraiment politique entrevoit toujours à travers les folies réactionnaires d'une nation, les fautes ou les crimes de ceux qui gouvernent. On sait si la prévision d'Espartero fut sensée. L'histoire de sa rentrée à la direction supérieure des affaires de son pays est trop récente pour être résumée ici, et d'ailleurs c'est une histoire qui n'est pas encore terminée.

Nous renvoyons donc, pour le passé, à nos articles de 1843; aux récits contemporains pour le présent, que nous rappellerons un our, quand il se sera complété de l'avenir.

PAULIN.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'emprunt de 750 millions a été couvert par trois milliards 600 milions.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

1er SEPT. 1855.

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 653. Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Bataille de la Tchernaïa; rapport du général Pélissier. — Exposition universelle; les instruments agricoles. — Exposition universelle des beaux-arts; l'école anglaise (2e et dernier article). — Courrier de Paris. — Chronique littéraire. — Départ de soldats pour la Crimée. — Revue scientifique. — Voyage du prince de Galles (Charles Ier) à Paris, en 1623. — Correspondance. — Henry Valentin. — Archéologie pharmaceutique, etc.

Gravures : décoration de la cour de l'Hôtel de ville pour le bal offert à la reine d'Angleterre. — Le champ des expériences agricoles à Trappes. — Portrait du général G. Pepe. — Le monument de l'amiral Le Ray, à Pornic. — Le bal de l'Hôtel de ville. — La revue du Champ de Mars. — La galerie des Glaces du palais de Versailles, le 25 août. — Inspection, à Lyon, des jeunes soldats partant pour la Crimée. — Portrait d'Henry Valentin. — Mortier officinal de 1660, à Fontainebleau.

Histoire de la semaine.

La reine d'Angleterre a quitté Paris lundi dernier, accompagnée du même enthousiasme qui n'a cessé d'entourer sa royale personne pendant tout le temps de son séjour en France. Sans s'arrêter davantage à la description des splendeurs déployées pour sa réception, il est impossible de ne pas remarquer l'influence qu'un pareil événement peut apporter dans les relations politiques des deux pays, et l'effet qu'elle pourra produire sur l'Europe, troublée en ce moment par tant d'intérêts différents.

Décoration exécutée dans la cour de l'Hôtel de ville, pour le bal donné à la reine d'Angleterre.

Après la brillante affaire de la Tchernaïa, dont nous donnons plus loin le rapport, adressé à M. le ministre de la guerre par le général Pélissier, les dépêches de la Crimée sont de peu d'importance, mais elles indiquent que personne ne se repose, et que chacun, sur le qui vive, n'attend que le signal solennel d'une prochaine et probablement dernière attaque contre ces remparts bien défendus.

Le ministre de la guerre a reçu du général Pélissier les deux dépêches suivantes :

« Crimée, 23 août, 10 heures du soir.

« Serré de près par nos mineurs, en avant de la batterie numérotée 53, l'ennemi s'est décidé à faire sauter pendant la nuit dernière cinq fourneaux de mine dirigés contre cette batterie. Ils n'ont produit aucun effet contre cette batterie, et ne nous ont fait aucun mal. »

« Crimée, 24 août, 10 heures du soir.

« Nous avons enlevé pendant la nuit dernière une embuscade sur le glacis de Malakoff. 500 Russes sont sortis pour la reprendre, mais ils ont été brillamment repoussés avec une perte de 300 hommes. L'ouvrage a été retourné, et il nous est acquis définitivement.

Outre le rapport du général Pélissier, *le Moniteur* publie, à l'occasion de la bataille de la Tchernaïa, les ordres généraux du général et le rapport de l'intendant de l'armée d'Orient, et de plus, entre divers autres documents, la copie d'une pièce trouvée sur un général russe, tué le 16 août, et qui révèle les dispositions prises par l'ennemi pour le succès de cette entreprise. Il nous suffit d'y renvoyer nos lecteurs.

D'après les ordres du ministre de la guerre, le général Pélissier vient d'adresser une proclamation à l'armée d'Orient, et il est dit dans cette proclamation que les années de campagne en Orient compteront double.

Si notre position continue à être excellente et vigoureusement conservée, il n'en est pas ainsi des Russes. Les journaux anglais, généralement assez bien informés, prétendent qu'ils manquent de vivres en Crimée ; ils attribuent à une résolution désespérée la dernière attaque de la Tchernaïa. Il est évident que si, comme on le dit, les Russes ont par leurs renforts doublé leur garnison de Sébastopol, leur difficultés pour se procurer des vivres n'a pu qu'augmenter, la mer d'Azof leur étant fermée. Quant à nous, il nous est loisible de débarquer nos renforts et nos provisions soit à Kamiesh, soit à Balaklava. Et en ce moment on termine de placer 150 mortiers devant Sébastopol.

Un rapport de l'amiral Bruat, adressé à M. le ministre de la marine, et publié dans *le Moniteur* du 30, en confirmant le récit de l'affaire de la Tchernaïa, cherche également à établir les conséquences éventuelles de la situatien des Russes et du manque de leurs approvisionnements à l'extrémité de l'Empire et par suite des opérations qui leur ont fermé la mer d'Azof.

Les nouvelles de Saint-Pétersbourg, envoyées de Kœnisberg, annoncent qu'un ukase impérial vient d'être publié par lequel était ordonné une levée de la milice. Dans onze autres gouvernements de l'empipe russe. Le recrutement pour la formation de cette milice commencera le 1er octobre et finira le 1er novembre. On prendra 23 hommes par 1,000.

Un autre ukhase place sous les ordres du général Paskewitch le gouvernement de Kiew, déjà en état de siége sous les ordres du général Gortchakoff.

La question de la participation de la Sardaigne aux futures négociations est résolue. Les puissances occidentales ont décidé qu'un plénipotentiaire sarde serait admis à toutes les négociations qui ne sont pas de la compétence exclusive des grandes puissances.

Le *Times* fait remarquer le grand nombre de congés qui sont demandés et obtenus par les officiers de l'armée anglaise. Plusieurs régiments, par suite de cet état de choses, sont à court d'officiers.

De Constantinople il nous arrive des nouvelles de Kars, 25 août. La garnison aurait fait une sortie assez heureuse, et les Russes se seraient éloignés d'Erzeroum. Vassif-Pacha, le général William et le colonel Lake, font élever autour de la ville d'importants travaux, en profitant du moindre accident de terrain. Vély-Pacha est toujours dans les environs avec son corps volant, ne voulant pas entrer dans la ville, à moins d'absolue nécessité, afin de ne pas toucher aux provisions de la garnison, qui doivent encore durer deux mois.

Les nouvelles de Tripoli signalent un temps d'arrêt dans la marche des événements. Ghouma n'a pas mis le siége devant Tripoli, comme on le croyait. Une blessure grave le retient dans son camp. Il offre toujours de percevoir et de payer lui-même les impôts de la régence, sous la condition que lui et les siens seront exonérés de toute redevance, et qu'il sera nommé lieutenant général. Le pacha concentre à Tripoli toutes les forces disséminées au dehors.

Dans sa réponse officielle à la dernière circulaire autrichienne, le cabinet prussien rappelle les considérations contenues dans ses dépêches antérieures, et déclare qu'il est dans l'impossibilité de modifier son attitude en vue des quatre points. Malgré toutes les tentatives on n'a pu notamment s'entendre sur le troisième point. Le gouvernement prussien, est-il dit, ne peut, sur la simple fiction d'une entente qui n'existe même pas de fait, prendre des engagements obligatoires, d'autant moins que les parties intéressées se sont elles-mêmes réservées la liberté complète d'aller au delà de la base de paix projetée, si elles le jugeaient convenable.

Le projet soumis aux chambres par le gouvernement danois consiste à composer une législature de membres choisis en partie par la couronne, en partie par l'élection. La chambre, composée de divers éléments (et dont la formation a été reçue à la seconde lecture par le folkething, c'est-à-dire par les libéraux du pays), ne sera pas bien accablée par ses travaux. Il est plus simple de dire ce qu'elle a à faire, que de raconter en détail toutes les mesures qui ne doivent pas la regarder. Son rôle se bornera à recevoir des pétitions, à décider de la validité des nouvelles élections et à présenter au roi des requêtes. C'est une plaisanterie de journaux probablement.

Des troubles assez graves ont éclaté en Belgique, le 19 de ce mois, à Floreffe, à Moustiers et à Auvelair. Des rassemblements, qu'on évalue à 2 ou 3,000 personnes, se sont répandus sur plusieurs points; il y a eu menaces et attaques violentes contre la force publique, des cris séditieux ont été proférés. A Auvelair, la troupe a dû faire usage de ses armes; un homme a été tué, un autre a été blessé grièvement. Les fabriques d'Oignies et d'Auvelair étaient gardés par des détachements de la garnison de Charleroi. A Auvelair et Floreffe, les troupes furent attaquées aux cris de : Vive la république; les troupes furent dirigées sur ces points. *Le Journal de Charleroi* fait espérer le rétablissement définitif de la tranquillité. Des troupes y sont échelonnées et toutes les précautions sont prises par les chefs, pour que toute nouvelle tentative soit énergiquement réprimée.

Lord Dundonnald parait bien convaincu de l'excellence de son procédé, car le voilà encore, dans une lettre adressée au *Morning-Herald*, qui se plaint de ce que l'on ne veuille pas faire les expériences de son système de détruire les fortifications bien moins coûteux et moins dangereux que le système employé jusqu'à présent. Il joint du reste à sa lettre une réponse du célèbre ingénieur Charles Fox, qui lui aussi parait bien convaincu, car, dit-il, si vos suggestions sont vigoureusement exécutées et appuyées par une force de terre ou de mer, quelques heures suffiront pour détruire une fortification.

Il a aussi paru cette semaine, à Paris, — peut-être à Batignoles, — une petite feuille imprimée sur un moyen de prendre Sébastopol, en détruisant ses fortifications. Il s'agit tout bonnement d'élever une sorte de tour de Babel avec de la terre et de la faire ébouler sur les assiégés. Ce moyen ingénieux est fourni par un capitaine en retraite, M. Sarlat. — Ce capitaine rappelle la vieille chanson : « Avez-vous jamais vu la guerre ? »

On a le rapport de l'amiral Penaud sur le bombardement de Sweaborg. Le *Times* publie, sur le même sujet, ce qui suit :

« Le bombardement de Sweaborg sera probablement la clôture des opérations des escadres de la Baltique. Toutes les bombardes sont retournées, le 19, en Angleterre; *l'Eurialus* doit les escorter jusqu'au Belt, et *le Basilisk* les reconduira. Pendant l'attaque contre Sweaborg, les bombardes anglaises ont lancé 3,150 bombes pesant 500 tonneaux, à une distance moyenne d'un peu plus de deux milles. Le 16, l'amiral Seymour est arrivé à Cronstadt sur *l'Exmouth* pour prendre le commandement de l'escadre qui stationne encore. Mais, par suite du mauvais temps, cette escadre se verra bientôt forcée de chercher un autre mouillage plus sûr. L'amiral Baynes a quitté Cronstadt le 18, sur *la Rétribution*, et il va croiser dans le golfe de Bothnie.

« Le 15, six canonnières russes sont sorties de Cronstadt; comme leurs mouvements semblaient indiquer qu'elles étaient prêtes à mesurer leur force contre tout bâtiment qui oserait venir à leur rencontre, *l'Impérieuse*, *le Bulldog* et *le Centaure* ont reçu l'ordre de s'avancer immédiatement à leur rencontre. Les canonnières ont battu sur-le-champ en retraite, espérant que nos gros bâtiments tâcheraient de les suivre. Cet espoir a été trompé. *L'Impérieuse*, *le Bulldog* et *le Centaure* ont ouvert contre elles un feu très-vif, auquel elles ont répondu. L'affaire a duré deux heures ; on s'est fait peu de mal de part et d'autre. »

Les nouvelles en date de Nargen, 20 août, que nous donne le *Standard* du 28, sur les opérations de la flotte de la Baltique, complètent les seuls renseignements relatifs à la guerre qui soient vraiment dignes d'intérêt. D'après ce journal, le *Tartar* a encore détruit 19 autres navires dans le golfe de Bothnie, et a capturé un petit bateau à vapeur. Il n'y a pas, dit ce journal, un enfoncement, pas un coin dans les golfes de Finlande et de Bothnie, où nous ne l'ayons poursuivi et fatigué à l'excès.

Le *Hawk* et le *Conflict* se sont trop approchés du fort de Riga, car un boulet creux lancé par un de ses canons à atteint le *Conflict* et a éclaté sur son gaillard d'arrière. Les canonnières russes leur ont aussi envoyé quelques boulets, sans néanmoins leur faire aucun mal. Les canonnières de Cronstadt font de fréquentes sorties protégées par les batteries ; mais elles ont grand soin de rentrer à la hâte dans le port dès qu'elles aperçoivent les mouvements des bâtiments anglais. Le *Bulldog* a été atteint par une bombe partie du fort de Risbauck, au moment où il chassait ces canonnières vers leur port.

PAULIN.

Bataille de la Tchernaïa.

En attendant le dessin qui nous est annoncé sur la principale scène de cette glorieuse journée, nous publions le rapport officiel auquel nous renverrons pour l'explication de notre dessin, malheureusement retardé.

« Grand quartier général, devant Sébastopol, le 18 août 1855.

« Monsieur le maréchal,

« Vous avez appris par mes dépêches télégraphiques d'hier et d'avant-hier les résultats généraux de la bataille de la Tchernaïa ; je m'empresse aujourd'hui de faire parvenir à Votre Excellence mon rapport circonstancié sur cette journée glorieuse pour nos armes.

« Depuis quelques jours, bien que l'ennemi s'abstînt de tout mouvement apparent, certains indices nous faisaient penser qu'il viendrait nous attaquer sur la ligne de la Tchernaïa. Vous connaissez ces positions, qui sont excellentes, et couvertes dans tout leur développement par la Tchernaïa même et par un canal de dérivation formant un second obstacle. L'armée sarde occupe toute la droite, vis-à-vis de Tchorgoun ; les troupes françaises gardent le centre et la gauche, qui se relie, après une dépression, avec nos plateaux d'Inkermann. Indépendamment de quelques gués peu nombreux et assez mauvais, deux ponts permettent de passer la Tchernaïa et le petit canal : l'un un peu en aval de Tchorgoun, sous le canon des Piémontais ; l'autre, appelé pont de Traktir, est au-dessous et presque au centre des positions françaises.

« Si, de ces positions, on regarde devant soi, de l'autre côté de la Tchernaïa, on voit vers la droite les hauteurs du Choulion, qui, après s'être développées en plateaux ondulés, tombent assez brusquement sur la Tchernaïa, au-dessous de Tchorgoun, en face des Piémontais. Ces hauteurs s'abaissent vis-à-vis de notre centre, et, à partir de ce point jusqu'aux flancs rocheux des plateaux de Mackensie, s'étend une plaine de trois à quatre kilomètres de largeur. C'est par cette plaine que la route de Mackensie vient passer la Tchernaïa au pont de Traktir et déboucher, après avoir traversé nos positions, dans la plaine de Balaclava.

« On faisait bonne garde sur toute notre ligne. Les Turcs, qui occupent le pâté montueux de Balaclava, étaient en éveil et observaient Alsou ; et le général d'Allonville, prévenu également, redoublait de vigilance dans la haute vallée de Baïdar. J'étais tranquille, du reste, pour toute cette extrême droite ; c'est une de ces régions montagneuses où il est impossible de faire manœuvrer des masses : l'ennemi ne pouvait y faire que de fausses démonstrations. C'est, en effet, ce qui est arrivé. Dans la nuit du 15 au 16, le général d'Allonville envoya prévenir qu'il avait du monde devant lui ; mais il sut par sa contenance imposer à l'ennemi, qui ne tenta rien de ce côté et n'osa pas l'aborder.

« Pendant ce temps le gros des troupes russes, descendu des hauteurs de Mackensie ou débouchant par Aï-Todor, s'avançait, à la faveur de la nuit, sur la Tchernaïa ; à droite, les 7e, 5e et 12e divisions traversaient la plaine ; et à gauche, la 17e division, une partie de la 6e et la 4e suivaient les plateaux du Choulion. Une cavalerie fort nombreuse et 160 pièces de canon soutenaient toute cette infanterie.

« Un peu avant le jour, les postes avancés de l'armée sarde, placés en éclaireurs jusque sur les hauteurs du Choulion, se replièrent et vinrent annoncer que l'ennemi s'avançait par masses considérables. Peu de temps après, en effet, les Russes garnissaient de leurs pièces de position les hauteurs de la rive droite de la Tchernaïa et ouvraient le feu contre nous.

« Le général Herbillon, qui commandait les troupes françaises sur ce point, avait pris ses dispositions de combat : à droite de la route de Traktir, la division Faucheux, avec la 3e batterie du 12e d'artillerie ; au centre, sa propre division avec la 6e compagnie du 13e ; à gauche, la division Camou avec la 4e batterie du 13e. De son côté, le général de la Marmora avait fait placer les troupes de son armée sur leurs positions de combat.

« En même temps, la belle division de chasseurs d'Afrique du général Morris, rapidement ralliée par la nombreuse et vaillante cavalerie anglaise du général Scarlett, se plaçait en arrière des mamelons de Kamara et de Traktir. Cette cavalerie était destinée à tomber sur le flanc de l'ennemi dans le cas où il parviendrait à faire une trouée par l'un des trois débouchés de Tchorgoun, de Traktir, ou de la dépression existant à la gauche du général Camou.

« Le colonel Forgeot, commandant l'artillerie de la ligne de la Tchernaïa, tenait prête à agir une réserve de six batteries à cheval, dont deux de la garde impériale.

« Six bataillons turcs de l'armée d'Osman-Pacha, amenés par Sefer-Pacha, venaient nous prêter leur concours.

« Enfin, je faisais marcher la division Levaillant, du 1er corps ; la division Dulac, du 2e corps, et la garde impériale : réserves imposantes, capables de parer aux accidents les plus contraires.

« La brume épaisse qui couvrait les fonds de la Tchernaïa, et la fumée de la canonnade, qui commençait à s'engager, empêchaient de distinguer le point contre lequel l'ennemi comptait faire effort, lorsque, à notre extrême gauche, la 7e division russe vint donner contre la division Camou. Reçues par le 50e de ligne, le 3e de zouaves, qui les abordent à la baïonnette, et par le 82e, qui les attaque de flanc, les colonnes ennemies sont forcées de faire demi-tour, de repasser le canal, et ne peuvent échapper aux coups de notre artillerie qu'en allant se rallier fort loin ; cette division ne reparut plus de la journée.

« Au centre, la lutte est plus longue et plus acharnée. L'ennemi avait lancé deux divisions (la 12e, soutenue par la 5e) contre le pont de Traktir. Plusieurs de ses colonnes se ruent à la fois et sur le pont et sur des passages improvisés à l'aide d'échelles, de ponts volants et de madriers ; elles dépassent la Tchernaïa, puis le fossé de dérivation, et enfin s'avancent très-bravement sur nos positions. Mais, assaillies par un mouvement offensif que dirigent le général Faucheux et le général de Failly, ces colonnes sont culbutées, forcées de repasser le pont qu'occupe le 95e, et sont poursuivies au delà par le 2e de zouaves, le 97e de ligne et une partie du 19e bataillon de chasseurs à pied.

« Cependant, tandis que le canon continuait de tonner de part et d'autre, les Russes reformaient leurs colonnes d'attaque. La brume s'était dissipée, et il était facile de voir leurs mouvements. Leur 5e division renforçait la 12e, qui venait de donner, et la 17e s'apprêtait à descendre des hauteurs du Choulion pour appuyer ces deux premières divisions.

« Le général Herbillon fit alors renforcer le général Faucheux par la brigade Cler, et donna le 73e comme réserve au général de Failly. En outre, le colonel Forgeot disposait quatre batteries à cheval en position, ce qui lui donnait sur ce front un ensemble de sept batteries, dont il pouvait user contre les masses assaillantes. Aussi le second effort des Russes, quelque énergique qu'il ait été, vint-il se briser devant nous, et ils durent se retirer, essuyant des pertes considérables.

« La 17e division russe, qui était descendue en répandant des tirailleurs en grandes bandes en avant d'elle, n'eut pas plus de succès. Accueillie très-résolûment par la brigade du général Cler et par une demi-batterie de la garde impériale ; inquiétée sur sa gauche par les troupes de la division Trotti, qui la serrait de près, cette division fut obligée de repasser la Tchernaïa et de se replier derrière les batteries de position qui garnissaient les hauteurs d'où elle était partie.

« A partir de ce moment, neuf heures du matin, le mouvement de retraite de l'ennemi s'est complétement dessiné : ses longues colonnes se sont écoulées le plus rapidement possible, sous la protection de masses considérables de cavalerie et d'une nombreuse artillerie.

« J'ai eu pendant un instant l'intention de faire charger une portion de la cavalerie, pour rabattre du pont de Chouliou sur celui de Traktir les restes de la 17e division russe ; j'avais fait disposer dans ce but plusieurs escadrons de chasseurs d'Afrique, auxquels s'étaient joints des escadrons sardes et l'un des régiments du général Scarlett, le 12e lanciers (de l'Inde). Mais la retraite des Russes a été si prompte, que nous n'aurions pu faire qu'un petit nombre de prisonniers, et cette belle cavalerie aurait pu être atteinte par quelques batteries ennemies encore en position. Je jugeai préférable de ne pas l'y exposer pour un si faible résultat. Le général de la Marmora n'eut pas besoin du reste de cet appui pour faire reprendre très-hardiment les positions avancées, que ses petits postes occupaient sur les hauteurs du Choulion.

« A trois heures, toute l'armée ennemie avait disparu. La division de la garde et la division Dulac relevèrent dans leurs positions les divisions engagées, auxquelles il convenait de donner quelque repos. Je renvoyai au 1er corps la division Levaillant, et la cavalerie rentra dans ses bivouacs habituels.

« Cette belle affaire fait le plus grand honneur à l'infanterie, à l'artillerie à cheval de la garde, à celle de la réserve et à l'artillerie divisionnaire. Je prierai bientôt Votre Excellence de placer sous les yeux de l'Empereur les noms de ceux qui ont mérité des récompenses, et de soumettre à la sanction de Sa Majesté celles que j'aurai pu décerner en son nom.

» Nos pertes sont regrettables, sans doute, mais ne sont pas en rapport avec l'importance des résultats obtenus et avec celles que nous avons fait éprouver à l'ennemi. Nous avons 8 officiers supérieurs blessés, 9 officiers subalternes tués, et 53 blessés, 172 sous-officiers et soldats tués. 146 disparus, et 1,163 blessés.

« Les Russes ont laissé entre nos mains 400 prisonniers ; le nombre de leurs tués peut être évalué à plus de 3,000, et celui de leurs blessés à plus de 5,000, dont 1,626 soldats et 38 officiers ont été recueillis dans nos ambulances. Parmi les morts relevés par nous, se trouvent les corps de deux généraux dont je n'ai pu encore découvrir les noms.

« L'armée sarde, qui a si vaillamment combattu à nos côtés, a eu environ 250 hommes hors de combat. Elle a fait éprouver des pertes bien plus considérables à l'armée ennemie ; une centaine de prisonniers et environ 150 blessés sont restés en son pouvoir? J'ai le regret d'annoncer à Votre Excellence que M. le général de la Marmora m'a informé que le général comte de Montevecchio, dont il appréciait beaucoup le caractère et les talents, avait été tué glorieusement à la tête de sa brigade.

« Je dois signaler à Votre Excellence la rapidité avec laquelle la cavalerie anglaise du général Scarlett, que M. le général Simpson avait bien voulu mettre à ma disposition, est arrivée sur le lieu du combat. L'attitude martiale de ces magnifiques escadrons trahissait une impatience que le dénoûment heureux et prompt de la journée ne devait pas permettre de satisfaire.

« Les batteries de position anglaises et sardes et la batterie turque que le général Osman-Pacha a envoyée près d'Alsou, ont tiré avec beaucoup d'habileté et de succès. J'ai remercié Osman-Pacha de l'empressement avec lequel il avait envoyé près de moi, par Sefer-Pacha (général Koscielzki), six bataillons turcs, dont quatre ont occupé, dans la journée, les passages voisins de Tchorgoun.

« Rien de remarquable ne s'est passé pendant toute cette journée du côté de Sébastopol. MM. les généraux de Salles et Bosquet étaient prêts, du reste, à repousser énergiquement toute tentative de l'assiégé.

« J'envoie à Votre Excellence, avec ce rapport, la copie d'un dispositif pour la bataille du 16, trouvé sur le corps d'un général russe, que l'on croit être le général Read, qui commandait la droite ennemie et était particulièrement chargé de l'attaque du pont de Traktir.

« Veuillez agréer, etc.

« *Le général en chef*,
« PÉLISSIER. »

Exposition universelle de 1855 (1).

LES EXPÉRIENCES A TRAPPES.

Revue agricole.

Dans les essais de machines agricoles qui viennent d'avoir lieu à Trappes, sur les champs de M. Dailly, le public a paru s'intéresser surtout aux concours des *machines à moissonner*, c'est qu'en effet il y a là une question dont on comprendra toute l'importance, si l'on se rappelle les considérations suivantes que j'emprunte à l'honorable M. de Gasparin.

Chez nous la culture du blé exige cinq ou six journées d'ouvriers par hectare jusques et inclus l'ensemencement. Les journées sont réparties sur plusieurs mois. La moisson, comprenant le coupage et le liage des gerbes, exige six journées d'ouvriers, mais doit être faite dans un intervalle de douze à quinze jours. Ainsi on aura beau avoir les forces nécessaires pour cultiver et ensemencer une vaste étendue de terrain, l'on sera fatalement renfermé dans un nombre d'hectares égal au cinquième du nombre des bras dont on pourra disposer pour la moisson, multiplié par le nombre de jours qu'elle doit durer. Avez-vous seulement la disponibilité de dix ouvriers ? S'il faut opérer en quinze jours, l'extension de votre culture devra se borner à 30 hectares, tandis que ces mêmes ouvriers, avec quatre charrues, auraient pu en cultiver et en ensemencer 80. Sans s'attacher à discuter ce détail, qui peut varier selon les lieux, il suffit de montrer qu'il y a une limite assez étroite posée à la culture des céréales dans l'état actuel de nos procédés agricoles, si l'on ne peut pas appeler à son secours des populations étrangères à la localité.

Or ce n'est pas une petite difficulté de s'assurer à l'avance le nombre de bras suffisant pour la moisson. On a vu, dans les Bouches-du-Rhône, les fermiers payer les moissonneurs 5 et 6 francs par jour et en manquer; et même, dans certains cas, par exemple, quand souffle le *mistral*, le prix de la journée s'élever jusqu'à 10 francs! Et remarquez que, dans ce pays, ce sont des *faucilleurs* que l'on paye ainsi, des hommes qui ne font pas la moitié autant d'ouvrage que les *faucheurs*. La moisson serait tout à fait impossible aux environs de Paris sans l'intervention des bandes d'ouvriers artésiens, picards et normands qui arrivent avec leur faux, de Belges qui apportent leur *sape*, et de Bourguignons qui en sont restés à la primitive faucille.

Les Américains du Nord, qui ont une étendue illimitée de terres et une population très-dispersée, étaient les plus intéressés à résoudre cette question : Accélérer la récolte par l'invention d'une machine. Aussi les a-t-on vus, depuis une vingtaine d'années, diriger leurs efforts vers ce but, et s'emparer activement des premières tentatives faites en Ecosse, ce pays d'agriculture savante. Ils ont obtenu enfin un véritable succès. — L'usage des *moissonneuses* est aussi répandu aujourd'hui dans la culture américaine que celui des machines à battre dans la culture française.

Nos ancêtres, les Gaulois, qui cultivaient dans les mêmes conditions que les Américains modernes, c'est-à-dire peu de main-d'œuvre à appliquer à un immense territoire, avaient imaginé un appareil, dont Pline a parlé en quelques mots, et sur lequel Palladius s'est étendu davantage.

« Les habitants des plaines de la Gaule, dit ce dernier, se servent, pour moissonner, d'un appareil au moyen duquel un bœuf remplace le travail des hommes pour toute la récolte. C'est un chariot monté sur deux petites roues, et dont les quatre côtés sont garnis de planches inclinées en dedans, de sorte que la surface supérieure du chariot est plus spacieuse que le fond. Son côté antérieur est plus bas que les autres côtés et garni de dents recourbées par le haut et espacées de manière à arrêter les épis. Derrière le chariot est placé un brancard très-court, semblable au brancard des litières. On y attelle, avec des courroies, un bœuf dont la tête est tournée vers le chariot. Il faut que cet animal soit très-doux, et qu'il mesure ses efforts sur la volonté de son conducteur.

« Quand il pousse le char à travers les moissons, la paille s'engage entre les dents du peigne, se rompt, et l'épi tombe dans le char. Le bouvier qui dirige l'opération élève ou abaisse le peigne selon la hauteur des épis, et en un petit nombre d'allées et de venues tout le champ est moissonné. Cette méthode est usitée dans les terrains plats et sans inégalités, et dans ceux où l'on ne fait pas grand cas de la paille. »

Lasteyrie, dans sa collection de machines et instruments, a donné un dessin qui représente assez bien la machine décrite par Palladius.

Les agronomes de l'Ecosse, la petite contrée qui, depuis un siècle, marche en avant de toutes les autres nations, avaient, en 1814, offert un prix de 500 livres sterling (12,500 fr.) pour la meilleure machine à moissonner. Smith présenta son *char moissonneur*, qui obtint des éloges, fit de bonne besogne, et cependant ne fut pas reconnu suffisamment digne du prix. Il y avait dans cet appareil quelque petite réminiscence de l'idée première du char gaulois. Deux chevaux attelés derrière les roues, à un court brancard, manœuvraient en le projetant d'arrière en avant, comme jadis la force humaine projetait le bélier destiné à renverser une muraille. Le mouvement se communiquait à un engrenage, qui faisait agir un grand disque horizontal de six pieds de diamètre, garni d'une lame de six pouces de large. Le disque s'abaissait à volonté de manière à couper les tiges aussi près que possible du sol. Il occupait le bas d'un tambour en tôle légère, qui allait en s'élargissant de beaucoup par le haut, formant un cône renversé, et se terminait par un rebord. Les tiges du blé étaient rassemblées et inclinées par le talus rentrant du tambour, en même temps que le disque de la partie inférieure les coupait, comme dans l'industrie drapière *la tondeuse*, qui a remplacé les ciseaux, coupe les poils du drap. Les tiges tombaient sur le côté gauche de la machine en une longue ligne régulière.

En 1837, le char de Smith se présenta de nouveau devant un jury de la Société d'agriculture d'Ecosse. L'inventeur l'avait amélioré. Le disque horizontal et le tambour n'étaient plus solidaires l'un de l'autre, de manière que le bord supérieur du tambour était animé à sa périphérie d'une vitesse égale à celle du disque. De plus, la surface du tambour était garnie de dents qui agissaient à la manière de celles d'un râteau, et soutenaient les tiges jusqu'au moment où elles devaient être déposées sur le côté de l'appareil.

Smith eut pour concurrent un autre Ecossais, le révérend sir Patrick Bell, ministre de la paroisse de Carmylie, dans le comté de Torfar. La *moissonneuse* de ce dernier date de 1827, et reçut un prix de 50 livres (1,250 fr.) de la Société d'Ecosse, en 1829. Le mode d'attelage est le même que l'attelage gaulois, la propulsion. Le coupeur se compose d'une sorte de peigne et d'une scie disposés horizontalement. Les dents du peigne s'engagent entre les tiges du blé, et sont coupées en dessous par la scie qui reçoit un mouvement de va et vient. Les quatre ailes horizontales d'un très-léger moulinet qui tourne en avant du coupeur frappent et rassemblent, chacune à son tour, une certaine masse de tiges à attaquer et l'inclinent vers le coupeur. Les tiges coupées sont reçues par un tablier sans fin qui est placé derrière le coupeur, et sont déversées sur le côté en une ligne régulière.

A la même date, et dans le comté anglais de Cumberland qui touche à l'Ecosse, Joseph Mann construisait aussi sa moissonneuse, qui vint concourir devant une société écossaise en 1832.

Mann changea le mode d'attelage. Il mit le cheval (ou les chevaux, selon la force de la machine) par devant les roues, à la manière ordinaire. Le mouvement, imprimé à une roue principale, se transmet au coupeur, qui cette fois est placé, non pas en avant, mais sur le côté, et qui repose sur un rouleau. Ce coupeur n'est point un disque, mais un polygone à douze côtés, chaque côté formé par une lame qui peut être enlevée et changée à volonté. Mann inventa le tambour cylindique garni de dents de râteaux que Smith adopta d'après lui ; mais dans l'appareil de Mann le tambour a une vitesse bien supérieure ; il fait *vingt-huit* tours à la minute, le coupeur en fait *deux cents*.

Les inventeurs écossais en restèrent là, tandis que les Américains, aiguillonnés plus qu'eux par le besoin plus pressant de main-d'œuvre, s'emparèrent de leurs travaux. A l'Exposition universelle, l'Angleterre eut le déplaisir, qui ne lui est pas ordinaire, de voir une invention née chez elle et négligée par elle, lui revenir améliorée par l'étranger. L'Américain Mac-Cormick obtint à cette exposition la grande médaille d'or de cette exposition, et un autre Américain, M. Hussey, obtint le prix de la Société d'agriculture d'Angleterre, tous les deux pour des *moissonneuses* qui sont la reproduction des idées des premiers inventeurs écossais, plus ou moins améliorées. Il arriva même un fait singulier vers la fin de l'été de 1852.

En présence de ces machines étrangères, dont la renommée l'importune, ne voilà-t-il pas qu'une des anciennes machines écossaises s'avise de réclamer devant le public. C'était celle du révérend sir Patrick Bell. Le frère de l'inventeur, M. Georges Bell, n'avait pas discontinué, depuis vingt-cinq ans, de se servir d'elle avec avantage dans sa ferme d'Inch Michaël, mais ç'avait été tout. La famille Bell, qui vit dans la retraite, n'avait songé à obtenir ni médailles, ni même une fortune en se livrant à la fabrication ; réveillée enfin de sa torpeur par l'amour-propre national, elle porta un défi à tous les inventeurs. Elle ouvrit, pour le 4 septembre de cette année 1852, une lutte dont l'enjeu était de 50 livres sterling, à laquelle était appelée toute machine qui voudrait concourir contre celle de Bell. Le champ d'expérience était à la ferme de Keillor dans le comté de Perth.

L'Illustration n'a pas manqué à cette époque d'attirer l'attention publique sur le concours et ses résultats. Trois machines seulement se présentèrent : deux construites par deux Anglais qui se disaient améliorateurs du modèle de l'américain Hussey. — Une inventée par un Anglais. Cette dernière éprouva un accident qui l'empêcha de fonctionner. Les propriétaires des deux autres, à la simple vue de la vieille machine Bell, la déclarèrent supérieure et s'avouèrent vaincus. La lutte se changea en de simples essais comparatifs, sans prétention à gagner l'enjeu. Il est fâcheux que la machine de M. Mac-Cormick ne se soit pas présentée dans cette circonstance.

Parmi les essais tentés en France, le professeur du Conservatoire, M. Moll, mentionnait, en 1838, deux machines : l'une d'un agriculteur de l'Allier, M. Pereul, dont le système consistait dans deux faux portées par un cadre roulant, auquel un homme imprime le mouvement ; l'autre d'un mécanicien de Montbéliard, M. Grienne. Cette dernière coupait les tiges au moyen de deux couteaux de quinze à vingt centimètres, assujettis à un axe vertical, auquel une roue en tournant sur le sol imprimait, au moyen d'un engrenage, un mouvement très-rapide. M. Lefour a parlé aussi à cette époque d'une autre machine française essayée à Bercy près Paris, sur la propriété de M. de Nicolaï, qui coupait, par un jeu de cisailles, et recevait les tiges sur un cadre de toile; c'était évidemment une imitation de la machine Bell. Aucune de ces machines françaises qu'il a vues fonctionner ne lui avait semblé remplir les conditions d'un bon travail, telles que l'on peut les résumer ainsi : trancher les tiges à six centimètres au plus du sol; les trancher net, quelles que que soient leur position et leur consistance, etc.; les verser en javelles régulières, continues ou séparées, d'une épaisseur moyenne, de manière qu'elles puissent être aisément ramassées et gerbées.

En 1854, au concours régional d'agriculture qui pour la première fois se tint au Champ de Mars, les machines à moissonner firent enfin leur apparition devant un jury français. Il s'en présenta trois sorties de nos ateliers. L'une, construite par M. Laurent, est la machine anglaise de Bell perfectionnée ; — une autre, de M. Mazière, à l'Aigle (Orne), est une imitation du système américain Mac-Cormick ; — la troisième est de l'invention d'un Parisien, M. Simon.

Cette année, à Trappes, lors du premier essai, qui a eu lieu le 2 août, neuf machines ont fonctionné. Ce sont : 1° deux machines de construction française de M. *Cournier* et de M. *Mazière*. — 2° Trois machines représentant le système Bell, l'une par le Français M. *Laurent*, les deux autres par l'Anglais M. *Crosskill* et M. *Muddy*, du Canada. — 3° Deux machines américaines : l'une, système Hussey, qui date de 1833, construite par l'Anglais M. *Dray* ; l'autre par M. *Manny*, de la province de l'Illinois. — 4° La célèbre machine américaine de M. *Mac-Cormick*, qui date de 1831, et une machine américaine (système Atkins) construite par M. *Wright*.

Nous engageons nos lecteurs à lire dans *l'Echo agricole* (numéro du 4 août) un remarquable article de M. Grandvoinnet sur cette première solennité de Trappes.

Sur ces neuf machines, quatre ont conservé le mode de propulsion, l'attelage des chevaux par derrière, le conducteur marche après eux ; ce sont celles de MM. Laurent, Crosskill, Muddy et Atkins. — Dans les autres, l'appareil coupeur repose sur un rouleau, à côté de la roue motrice, qui est plus grande et sur laquelle l'attelage tire à la manière ordinaire. En général, au-dessus de cette roue s'élève un siége pour le conducteur. — Les machines demandent deux chevaux, à l'exception de celles de MM. Cournier et Mazière, qui sont très-légères et marchent avec un seul. (A l'essai elles ont mis presque le double de temps pour faire la besogne).

Les machines à propulsion, où le coupeur occupe le devant, ont l'avantage d'entrer d'elles-mêmes tout droit dans le champ qu'il s'agit de moissonner. — Les machines dont le coupeur est sur le côté ne peuvent attaquer que lorsqu'on a frayé d'abord par le fauchage à la main une première voie tout autour du champ, assez large pour donner passage aux chevaux. On dirige ensuite la machine de manière à ce qu'elle circule sans cesse autour de la partie de moisson qui reste à abattre. — M. Mazière essaye de parer en partie à cet inconvénient. Sa scie a l'avantage de pouvoir se transporter indifféremment à droite ou à gauche de la machine, comme le versoir mobile de certaines charrues qui se change de côté après chaque sillon, de manière que le cheval peut retourner sur place, et prendre sa nouvelle voie dans la partie coupée, versant ainsi les javelles tantôt à sa droite et tantôt à sa gauche. On n'a de voie préliminaire à ouvrir que sur un seul côté du champ.

Dans les systèmes Mac-Cormick, Dray (qui représente le système Hussey), Bell et dans leurs modifications Manny, Atkins et Mazière, le principe de la scie qui coupe le blé est à peu près le même. — La roue *motrice* roule sur le sol par l'effet de la traction des chevaux et communique son mouvement à une paire d'engrenages, de telle sorte que, pour *un* tour de la roue motrice, la scie fait de *seize* à *vingt* allées et *autant* de retours. Suivant la vitesse du pas

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651 et 652.

Expériences agricoles faites à Trappes (Seine-et-Oise), dans la ferme de M. Dailly, le 14 août 1855, avec les divers appareils de l'Exposition universelle, et en présence de S. A. I. le prince Napoléon.

des chevaux, qu'on peut supposer de 60 à 90 mètres par minute, la scie donnerait de 5 à 600 coups par minute. — De la forme de l'intérieur des gardes, coulisses où glisse la scie, dépend la conservation d'un coupage sans engorgement. — Des *leviers* ou des *paliers* tournants permettent de baisser ou lever la scie pour couper plus ou moins près du sol. — Dans la machine Manny, le conducteur, du haut de son siége, peut en outre, lorsqu'il rencontre un accident de terrain, déterminer instantanément un mouvement de bascule qui élève la scie jusqu'à 35 centimètres au-dessus du sol. — Dans la machine Cournier, la scie est remplacée par des couteaux dont l'effet serait de moins ébranler les tiges en les coupant.

Pour l'ordinaire, le moulinet, dont la fonction est d'incliner les tiges vers le coupeur, n'a que quatre ailes, celui de la machine Cournier en a six. M. Grandvoinnet lui reproche d'avoir remplacé dans son moulinet les ailes en bois par de la toile tendue sur des verges de fer. « Ce constructeur, dit-il, n'a pas compris le but du moulinet, qui doit imiter une main poussant légèrement les tiges vers le coupeur et aller plus lentement que lui. Il fait mouvoir trop rapidement son moulinet, qui doit beaucoup égrener les épis. » — Dans les meilleurs systèmes, les supports des ailes peuvent s'allonger ou se raccourcir, de sorte qu'elles viennent frapper les tiges à la hauteur que l'on juge convenable. — Dans le moulinet Mac-Cormick les ailes, au lieu d'être plates comme dans les autres, ont une courbure très-heureuse qui rappelle la forme d'une main et leur permet de s'introduire dans la récolte d'abord par la droite, puis successivement par la gauche, en donnant une secousse moindre et, par suite, peu ou point d'égrenage.

Les machines Dray (système Hussey) et Mazière n'ont pas de moulinet, et cependant coupent le blé d'une manière satisfaisante, ce qui induirait l'observateur superficiel à penser que cette pièce est de luxe. Mais le service du moulinet est remplacé chez elles par le râteau de l'homme, qui est en même temps chargé de veiller au déversement des tiges coupées. Cet homme a soin de prendre régulièrement en avant de lui avec son râteau une masse de tiges dans la récolte et de l'incliner vers le coupeur, après quoi il veille à ce qu'une fois coupées elles soient déversées du tablier sans fin sur le sol. Si les hommes à râteau qui servent ces deux machines sont très-intelligents et habiles, elles peuvent en effet fonctionner ainsi; tandis qu'au contraire si elles sont servies tant soit peu négligemment, la besogne sera manquée. Le moulinet assure une exécution constamment la même : c'est un travailleur qui n'a point de distraction et qui ne se fatigue pas.

Dans les machines où le coupeur est sur le côté, les tiges coupées tombent, derrière la scie, sur une plate-forme ou un tablier à l'arrière de la scie, et là sont rassemblées au râteau et déversées sur le sol par un homme qui est placé debout ou quelquefois assis sur une partie de la machine, derrière la roue motrice. Elles sont déposées en une longue ligne de javelles à la droite de la scie, sur la voie qu'ont suivie les chevaux. — Dans la machine Dray, les tiges tombent sur un tablier oscillant, qui tend à tourner lorsque la javelle a acquis un certain poids. L'homme de service a le pied gauche passé dans un étrier fixé sur l'avant de ce tablier, de sorte que la javelle coupée, il n'a qu'à lever le pied pour la déposer sur le sol derrière le tablier lui-même, où elle est ramassée par un ou deux suivants. Ce principe est bon, et c'est là ce qui permet à l'homme du râteau de pouvoir remplacer le moulinet comme nous l'avons vu; mais alors les suivants doivent relever les javelles immédiatement, pour que les chevaux aient au tour suivant une voie libre.

Dans les machines à propulsion, où la scie est en avant du moteur, les tiges coupées tombent sur un tablier sans fin, disposé derrière elle sur un plan incliné. Le tablier a un mouvement de gauche à droite, et, à mesure qu'il se charge de tiges, il les dépose de lui-même en une longue ligne sur la droite de la voie parcourue. — Dans la machine d'Atkins, la fonction du tablier sans fin est assurée en outre par un mécanisme fort ingénieux. Un grand râteau, articulé comme un bras humain et agissant à des intervalles réguliers, ramasse les tiges tombées sur le tablier et vient les serrer en javelles contre un autre râteau fixe, dont les dents engrènent avec celles du premier, puis le grand râteau mobile s'écarte en arrière et abandonne sur le sol la javelle qu'il a ramassée.

Un seul homme suffit pour le service de cette machine et la conduite des deux chevaux qui sont attelés par derrière. L'Américain qui s'acquittait de ce travail a conquis l'admiration de tout le public de Trappes par son entrain et l'aisance de ses mouvements. La machine a coupé bien; cependant par moments elle s'est engorgée.

M. Laurent conduisait lui-même son attelage, et trois hommes étaient placés derrière les chevaux pour diriger la machine au moyen d'une grande barre fixe adaptée à l'extrémité du timon. Il lui a fallu perdre un temps énorme pour franchir un pli de terrain; elle s'est arrêtée devant une petite tranchée de vingt centimètres.

M. Crosskill a retiré la sienne du concours après qu'elle a eu marché quelques pas; il en a été de même pour celle de M. Muddy du Canada.

Sans la machine Atkins, le système de *propulsion* d'attelage par derrière aurait été décidément compromis aux yeux du public français. Elle a moissonné ses dix-neuf ares, la tâche assignée, en vingt-cinq minutes.

La machine française Cournier, avec son cheval, un charretier et un homme au service du tablier, s'est arrêtée plusieurs fois et s'est engorgée, mais elle a été remarquée comme n'ayant laissé pour ainsi dire pas de tiges non coupées derrière elle, ce qu'on ne peut pas dire de toutes les autres. — Les défauts de son moulinet sont faciles à corriger.

La machine française Mazière, avec un cheval, un charre-

Le général Guglielmo Pepe. (*Voir* la notice dans le n° précédent.)

tier et un serviteur, s'est arrêtée plusieurs fois dans son travail. M. Grandvoinnet déclare l'avoir vue fort bien marcher l'année d'auparavant à Grignon.

La machine Dray, avec deux chevaux, un charretier et un serviteur, est très-petite, peu embarrassante, et construite de façon à franchir les mauvais pas; elle coupe bien et a, dit-on, fonctionné beaucoup mieux dans d'autres circonstances.

La machine Manny, avec deux chevaux, un charretier et un serviteur, paraît d'un tirage facile; on lui a reproché un peu trop de vivacité dans son moulinet, défaut facile à corriger. Elle a fait toute sa besogne rapidement et sans s'arrêter, les dix-neuf ares en vingt-deux minutes.

La machine Mac-Cormick est celle qui a réuni le plus de suffrages. L'Américain a battu les Anglais. Elle exige deux chevaux, un charretier et un serviteur placé à califourchon sur un siége étroit, derrière la roue motrice. Elle a marché sans accident et a fait ses dix-neuf ares avant toutes les autres en dix-sept minutes. Cette vitesse, qui donnerait environ un hectare en une heure vingt-cinq minutes, ne peut être acceptée comme un fait absolu. Il faut tenir compte de l'entraînement du conducteur, de l'ardeur passagère des chevaux. En mettant *deux heures* pour un hectare en circonstances ordinaires, on arrive encore à de beaux résultats. — Avec la machine on peut faire *cinq* hectares en dix heures de travail. On a pour frais, 2 chevaux et le charretier, 8 francs; le serviteur à râteau, 5 francs; quatre femmes pour relever les javelles, 8 francs; en tout : 21 francs. Le même travail, exécuté à la faux, coûte aujourd'hui, aux environs de Paris, 95 francs. Qu'on ajoute ce qu'on voudra pour réparation, usure, amortissement du capital d'une machine que le constructeur peut livrer pour 750 francs, et ce sera encore une fort belle opération que de récolter à l'aide de la machine.

A la seconde solennité de Trappes, la machine Mac-Cormik a maintenu sa supériorité. Les machines Cournier, Manny, Wright, se sont aussi comportées fort bien. — Après avoir coupé du blé, on a invité ces précieux automates à couper de la luzerne. La machine Cournier n'est pas disposée pour cette fonction. Manny s'y trouve préparée en *une minute*, Mac-Cormick en un *quart d'heure*; Wright exige *vingt-cinq* minutes. Le fauchage de 14 ares de luzerne est pour elles un jeu : elles ont fini au bout d'un quart d'heure. — Voilà des faits qui peuvent donner à penser aux économistes. Il y a là matière à plusieurs gros volumes de considérations plus ou moins profondes.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Monument de l'amiral Le Ray, à Pornic.

La statue qu'un décret impérial avait autorisé la ville de Pornic à ériger par souscription à l'amiral Le Ray, a été inaugurée, le 12 août, jour de la fête de Pornic. Tous les marins, une quantité considérable des habitants de l'arrondissement de Paimbœuf assistaient à cette cérémonie, empressés de rendre hommage aux qualités militaires et civiles d'un concitoyen généralement regretté.

La statue est l'œuvre de M. Menars, de Nantes, et elle ajoute, par son exécution parfaite, à la réputation de cet artiste. Le n° 327 de *l'Illustration* a publié une notice biographique de l'amiral Le Ray, mort au mois de juin 1849, à cinquante-quatre ans.

Le croquis représente la cérémonie sur le bord de la mer à Pornic.

Inauguration de la statue de l'amiral Le Ray, à Pornic, le 12 août 1855.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

ÉCOLE ANGLAISE.

(Deuxième et dernier article.)

Trois petits tableaux de M. Millais sont une des plus grandes singularités, non-seulement de l'exposition anglaise, mais de toute l'exposition de peinture de cette année. Leur excentricité ne tient à rien de farouche ou de terrible, ni au mysticisme de l'idée, ni à aucun étalage de laideur, ou d'indiscrète nudité... elle ne provient même pas directement de quelque procédé nouveau d'exécution. Les personnages sont de bonnes et simples figures, bien plus vulgaires qu'idéales, très-modestement vêtues et ne laissant voir que la tête et les mains, ni laides ni jolies... L'exécution est une exécution minutieuse et patiente, de petites hachures juxtaposées, formant un martelage de toutes sortes de teintes dans les chairs et procédant dans les étoffes par teintes uniformes, qui, pour certaines couleurs transparentes, couvrent d'une manière un peu inégale, à la manière des couleurs étendues sur une surface d'émail ou de porcelaine. Il n'y a certainement dans tout cela rien de révolutionnaire! Et cependant ces peintures, à première vue, choquent, blessent la vue et le goût, comme pourrait le faire une énormité; et si quelques-uns parviennent à se faire à cette saveur étrange, pour beaucoup, nous le croyons, et pour nous en particulier, — il faut bien le dire, puisque nous sommes ici pour émettre notre opinion, — cette impression persiste à seconde vue encore. La cause de l'excentricité de cette peinture réside principalement dans ses défauts; défauts qui la jettent en dehors des conditions habituelles de l'art. Elle méconnaît, comme nous allons le voir, deux lois importantes, auxquelles tous les peintres se soumettent avec un succès divers, mais du moins sans réserve volontaire : celles de la perspective aérienne et de la subordination des objets selon leur importance. Cette particularité découle peut-être naturellement de la manière de sentir et des facultés de l'artiste, mais elle a l'air d'un parti-pris systématique, et le tableau d'*Ophélia*, qui est lui-même une singularité dans l'exposition de M. Millais, suffirait seul à accréditer ce soupçon. Aussi commençons nous par ce tableau notre examen, afin de le mettre vite hors de cause. Ce tableau, d'aspect si bizarre, ne soulève si fort parmi nous l'étonnement et les répugnances instinctives, que parce que nous avons moins présentes à l'esprit les circonstances de la scène, telle qu'elle est décrite dans Shakspeare. Les Anglais, au contraire, doivent y trouver une traduction exacte, littérale de leur grand poëte. Voici, en effet, comme il raconte la mort de la jeune Ophélia, qui en voulant, dans sa folie, attacher une couronne aux rameaux pendants d'un saule, « dont le cristal de l'eau réfléchit le feuillage... tombe avec son trophée de fleurs dans le ruisseau. Ses vêtements s'enflent et s'étalent; ils la soutiennent un moment sur la surface, telle qu'une fée des eaux; pendant ce temps elle chantait de vieilles ballades, sans avoir le sentiment de son péril, ou comme une créature native de cet élément. Mais bientôt ses vêtements, appesantis et trempés d'eau, ont entraîné la pauvre malheureuse dans la vase et dans la mort. » On aurait dû imprimer ce passage au-dessous du simple titre d'*Ophélia* qu'on lit dans le livret. Mais, s'il justifie M. Millais sous le rapport de la conception de la scène, il lui laisse toute la responsabilité des contre-sens qui engagent son sentiment de peintre, et dont le plus singulier ici est le luxe végétal mêlé à sa composition. Pourquoi, négligeant les justes lois de perspective rationnelle et pittoresque, s'éprendre ainsi d'un amour panthéistique pour le monde des herbes et des fleurs, et faire amoureusement de la botanique à l'occasion de ce drame shakspearien? Le même défaut de perspective vicie ses deux autres compositions. Dans l'*Ordre d'élargissement*, on voit une jeune femme portant un enfant endormi et remettant à un soldat l'ordre de faire sortir son mari, un highlander, qui, le bras en écharpe, se penche ému sur son sein, tandis qu'un chien vigoureux, se dressant de toute sa hauteur, vient avec joie lécher leurs mains. La tête de la jeune femme est belle par l'animation du contentement et le sentiment de triomphe. Elle a un grand relief de coloris. Les jambes du prisonnier, les petits pieds de l'enfant ont la même puissance. A un autre coin de la toile, la tête du soldat est aussi d'une grande vérité. Mais il faut considérer chacun de ces morceaux isolément. Chaque objet, vu à part, a toute la valeur imaginable. La veste rouge du soldat, son chapeau, le jupon à carreaux de couleur de l'Ecossais, tout cela est aussi fait que la tête de la femme; l'art des sacrifices, très-peu pratiqué par les peintres anglais, est ici tout à fait méconnu. Rien ne cède le pas à rien, tout veut être sur le premier plan. C'est une juxtaposition de morceaux peints; ce n'est pas un tableau. — Les mêmes critiques s'adressent au *Retour de la colombe à l'arche*, titre dépareillé donné, on ne sait pourquoi, à un tableau représentant deux très-jeunes filles tenant une colombe; jeunes filles à figures sanguines, à joues rebondies, n'ayant rien, dans leur grosse fraîcheur de jeunesse, qui puisse rappeler, même de loin, l'idée d'enfants de la race sémitique, mais traitées avec ce sentiment naïf, cette égalité d'exécution, cet amour de la minutie, qui caractérise les œuvres des anciens miniaturistes. Ce travail minutieux aboutit à un merveilleux trompe-l'œil par la manière dont sont rendus le foin et la paille que les jeunes filles foulent aux pieds. Ce détail accessoire est d'une exécution si habile, que l'on a pu dire plaisamment, que ce qu'il y avait de mieux dans ce tableau de deux figures se découpant en silhouettes sur un fond noir uni, c'était le paysage. Ce défaut d'équilibre seul, ce manque d'une subordination relative des objets entre eux, ne suffit-il pas à mettre en évidence la fausseté du système de peinture adopté par M. Millais? L'antagonisme des teintes de vert, de violet, de blanc, opposées dans toute leur crudité, comme sur un vitrail, ne fait qu'ajouter à la singularité de cette peinture. Une dernière singularité à signaler : les trois tableaux de M. Millais sont recouverts d'un verre; et l'on ne saurait dire ni sur quoi ni comment ils sont peints; certaines parties ont tout à fait l'apparence de la peinture sur émail.

M. Hunt a également à l'Exposition trois tableaux appartenant au même système de peinture que le système suivi par M. Millais. Ces deux artistes de talent, mais d'un talent à la dérive, font exception dans l'école anglaise; ils n'en procèdent pas. Ils y représentent, si l'on veut, une nouvelle école de réalisme, qui n'a rien de commun avec le réalisme vulgaire et brutal, en voie de progrès aujourd'hui dans l'école française, et qui en est même l'opposition la plus formelle; elle emprunte son sentiment à l'art des miniaturistes, à celui des peintres flamands du quinzième siècle. Au style archaïque elle allie une analyse minutieuse et patiente des détails, une exécution précieuse qui veut avoir raison des plus petits objets et pousse sa recherche jusqu'aux dernières limites de la ténuité; peignant avec un zèle égal, confondant dans un même amour enfantin une créature humaine et un brin d'herbe, une tête où se reflètent l'âme, l'amour et la pensée, et la simple corolle d'une petite fleur ouverte à la rosée ou au soleil. *Les Moutons égarés*, de M. Hunt, sont la manifestation la plus outrée de ce système. C'est tout un monde resserré dans le plus petit cadre : la mer à l'horizon, sur laquelle les nuages projettent des ombres fugitives, une plage, des penchants de collines, un haut plateau où frise la lumière du soleil à son déclin, puis des pelouses d'un vert émeraude intense avec ses sillons d'ombre violette, puis des moutons bêlants disséminés au hasard, embarrassés dans des ronces et dont on compterait les touffes de laine illuminées de soleil; scène immense, lointaine, et vue comme à travers un verre qui mettrait sous l'œil les plus petits accidents et en doublerait l'intensité lumineuse. On comprendrait cette miniature dans un missel du quatorzième et du quinzième siècle; ce serait l'aberration d'une habileté naïvement scrupuleuse, mais encore inexpérimentée. De nos jours une telle peinture est inexplicable : tant d'ignorance des plus simples lois de la peinture ne peut plus s'allier à un sentiment pittoresque si vif et si fin. Cela n'a pas de raison d'être; cet art lilliputien échappe à la critique; cela n'est ni bon ni mauvais; cela n'existe pas. — Sans se séparer de sa loupe et de son microscope, dont il a besoin pour peindre ses bouts d'herbes, les nervures des feuilles, leur duvet et leurs gouttes de rosée, où bien le grenu et les moisissures des vieilles murailles, M. Hunt s'élève cependant dans ces deux autres tableaux à un mode relativement plus vrai et à un sentiment intime et pénétrant. Son tableau, intitulé : *la Lumière du monde*, serait une suave décoration pour quelque mystérieux oratoire. Le Christ, portant une lanterne, cherche pendant la nuit quelque gîte où on lui réponde et on lui ouvre; il s'apprête à frapper à une porte dont le seuil est envahi par des mauvaises herbes, symbole de l'insouciance de l'âme. — Le dernier tableau, intitulé : *Claudio et Isabella*, est un sujet tiré de la pièce de Shakspeare : *Mesure pour mesure.* Claudio, condamné à mort, est visité dans sa prison par sa sœur, qui porte un habit de religieuse. Elle lui annonce qu'il n'y a plus d'espoir pour lui, et qu'elle ne pourrait le sauver qu'au prix de son propre déshonneur. Elle est droite devant lui, près de la fenêtre étroite de la geôle et les mains doucement posées sur le cœur de son frère, dont les traits, dont l'attitude gauche et naïve, trahissent un lâche amour de la vie, tandis que la beauté de la jeune fille respire la pureté et la noble fierté de la vertu. Malgré la sécheresse et les minuties de l'exécution, cette scène, bien comprise, est rendue avec vérité et intérêt, et atteste dans l'artiste, outre l'habileté du peintre, celle de l'observateur intelligent.

M. Maclise est encore un artiste dont la peinture est d'un aspect des plus bizarres pour notre goût français. *L'épreuve du toucher* représente un assassin mis solennellement au milieu d'une église en présence du corps de sa victime. La blessure du mort se rouvre et jette du sang, dénonçant ainsi le coupable. La lutte de l'assassin se roidissant contre l'horreur qu'il éprouve, la colère de la veuve, l'anxiété curieuse des assistants, la gravité solennelle des prêtres, toutes ces impressions sont bien rendues. La scène est bien composée dans sa partie principale; mais le coloris faux, blafard, sans solidité, mais l'égale netteté de rendu de toutes les parties, figures ou accessoires, sans dégradation de plans ni de valeur de tons, gâtent complétement pour nous les qualités qui se trouvent dans cette œuvre, se rapprochant du style historique. Les mêmes défauts sont exagérés à outrance dans le *Manoir du baron; fête de Noël dans le vieux temps*, où se manifeste une imagination diffuse, où la fantaisie groupe les scènes diverses d'une bacchanale chimérique, sans franche gaîté, sans vérité dans les têtes des acteurs; où la lumière jaillit de toutes parts, agace la vue de ses luisants, de ses reflets, et donne à toutes les surfaces des objets : chair, meuble, étoffe, la même vivacité d'aspect et le miroitage du fer-blanc. M. Maclise est un artiste en réputation en Angleterre; mais nous ne pouvons pas croire que le tableau du *Manoir du baron* ne soit point pour les amateurs anglais eux-mêmes une peinture exceptionnelle et bizarre, dont peut s'amuser un goût capricieux, mais qu'il y aurait imprudence à accepter comme un terme d'appréciation de l'école moderne de peinture dans ce pays. — Nous allons passer en revue maintenant quelques-uns des peintres de genre où le caractère artistique national est franchement dessiné; et nous nommerons le premier, M. Mulready, artiste d'un remarquable talent, dont les ouvrages ont justement attiré l'attention générale à l'Exposition universelle.

M. Mulready a exposé neuf tableaux, où se révèlent un esprit d'observation, un sentiment vrai et fin des physionomies, et une grande habileté d'exécution, qui se produit sous une variété de manières extraordinaire. Il est peut-être le seul peintre anglais à citer qui se ressemble si peu à lui-même. — *Le Loup et l'Agneau* est un charmant tableau datant d'une vingtaine d'années, et que les Flamands des meilleurs jours pourraient revendiquer à l'Angleterre, si le type des physionomies anglaises n'y était pas si marqué. Il représente une mauvaise querelle cherchée à un écolier d'humeur circonspecte et de caractère timide par un garnement se rendant comme lui à l'école, et qui, sa casquette et ses livres à terre, s'apprête à lui donner une *pile.* L'opposition des deux caractères est d'une admirable vérité, et se retrouve dans les traits, dans toute l'habitude du corps, dans les attitudes et les moindres détails du costume. Une petite fille, effrayée, appelle au secours de son frère, piteusement acculé contre une clôture de jardin. Attirée par le bruit, la mère descend les degrés d'un perron pour venir au secours de son fils, compromis dans une lutte inégale. Ce tableau, fin de ton et spirituel, a été popularisé même en France par la gravure. — *La Discussion sur les principes du docteur Whiston* et le *Choix de la robe de noces* sont deux sujets tirés du *Vicaire du Wakefield.* Le premier tableau, à l'exception du ton rouge violacé qui domine et qui illumine jusque sur les plans reculés la figure du fils du bon vicaire, est composé avec naturel; et la physionomie du docteur Whiston, échauffé par sa discussion sur le mariage en secondes noces des ministres anglicans, est heureusement trouvée. Il en est de même de la figure du marchand dans le second tableau, inférieur, suivant nous, au premier. — *Le Frère et la Sœur* est une gracieuse fantaisie de coloriste. — Dans le tableau intitulé : *Mettez un enfant dans la voie qu'il doit suivre*, on voit une petite fille, poussée par deux jeunes femmes, malgré ses répugnances à faire l'aumône à des Bohémiens aux visages noirs et d'une énergie sauvage. — *Un petit canon*, auquel de jeunes paysans s'apprêtent à mettre le feu, a fourni le sujet d'une scène agréablement disposée et d'une couleur harmonieuse, mais trop transparente. — *Le But* est une scène d'un comique populaire : un gamin vise avec des cerises la bouche ouverte d'un autre gamin, placé devant lui à distance, et dont les joues portent les rouges estafilades des cerires mûres déviées du but. Entre les deux, la marchande de cerises se livre à l'hilarité excitée par cette scène triviale; sur le premier plan est un chien regardant attentivement ce jeu, et n'ayant pas encore une idée bien arrêtée sur la manière dont il doit le prendre; ce chien, « le seul chien canaille, » a-t-on dit justement, qu'il y ait dans toute l'exposition anglaise, est d'une merveilleuse exécution. M. Mulready s'y montre sous un autre aspect le rival de M. Landseer. Cette toile est peinte avec une sûreté de main et une habileté de pinceau singulière; mais il y a aussi prédominance de ton rouge. — Les mêmes qualités d'exécution brillent dans *les Baigneuses*, tableau recouvert d'un verre, et où le secret du procédé se dissimule sous la délicatesse du pinceau et sous la fraîcheur virginale et monotone des teintes de la carnation. On serait tenté au premier abord de le prendre pour un pastel d'un fini précieux. Il est impossible de pousser plus loin l'éblouissement que peut causer le velouté de la peau de jeunes et blondes beautés, inondée de lumière. La comparaison surannée du mélange de lis et de roses est trop grossière pour exprimer la coloration et le grain de ce merveilleux épiderme. Il y a évidemment ici abus d'exquise délicatesse; en même temps que la forme manque de beauté idéale et rappelle trop, à travers les mensonges de la fraîcheur et de l'éclat, la réalité mesquine entrevue sur le modèle. Si le tableau des baigneuses semble appartenir à une main et à un sentiment de coloriste tout différents de ceux des tableaux précédents, on n'éprouve pas moins de surprise à la vue d'un autre petit tableau à l'huile, *Parc de Blackheath*, singulière mosaïque où les feuilles des arbres se comptent, où les brins de gazon sont détaillés avec une patience de supputation qui aboutit à la sécheresse.

M. Leslie, peintre renommé dans son pays, a une facture entièrement différente de celle de l'artiste précédent. Son exécution est aussi rapide, aussi facile et lâchée que celle de M. Mulready est étudiée. Sa touche vive se contente d'une apparence superficielle; rien de cherché ici *intus et in cute.* Il sait animer ses compositions par un bon sentiment comique, et entend bien la mise en scène; mais sa manière brève aboutit souvent à la sécheresse, et quelques-uns de ses tableaux, comme *la Scène tirée du vicaire de Wakefield*, ne sont plus que des images mises en couleur. Ses deux meilleurs ouvrages à l'Exposition sont la composition pleine de gaieté de bon aloi de *Sancho Pança et la duchesse*, et la petite toile si agréable et si spirituelle de *l'Oncle Tobie et la veuve Wadman*, tableau dont la célébrité date déjà de quelques années. Dans le tableau de *S. M. la reine Victoria recevant le saint sacrement le jour de son couronnement*, on retrouve cette transparence liquide de la couleur, et dans les figures cette prédominance du blanc, si fréquentes chez les peintres anglais, et dont à un certain égard la gamme, qui nous étonne, leur est donnée par l'éblouissante fraîcheur de teint de leurs compatriotes.

Ces dernières observations sont applicables à *la Réunion musicale* de M. Horsley; deux jeunes filles et un jeune homme chantent avec accompagnement de clavecin, en présence d'un vieux gentilhomme à moustaches blanches, qui sourit à l'exécution du morceau en fin amateur, tandis que sa femme tricotant à côté de lui, par suite de la mobilité curieuse propre à la femme, qui ne livre jamais pleinement toute son attention à une seule chose, surveille avec sa vieille expérience la tenue des jeunes chanteurs et surprend deux mains de sexe différent qui se mettent mystérieusement à l'unisson, au risque de compromettre la sûreté des ports de voix et des appoggiatures. Les traits de la vieille dame, du reste, expriment une tendre indulgence; elle entrevoit un prochain mariage à arranger. — C'est aussi, dans le même mode clair et limpide, une charmante

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651 et 652.

toile d'intérieur que *lady Jane Gray et Roger Ascham.*— La blancheur mate des carnations finit par prendre l'aspect du marbre dans le tableau de M. FRITH : *Pope faisant la cour à lady Marie Wortley Montague*, qui accueille par un éclat de rire de soubrette la déclaration ridicule du poëte malingre et si follement fourvoyé. Le même artiste a mis une couleur plus animée dans une *Scène tirée du Bourgeois gentilhomme*, bonne interprétation de notre Molière, franche et gaie ; échange intellectuel de politesse avec les peintres français, qui réussissent quelquefois aussi de leur côté à interpréter le sombre génie de Shakspeare. — Avec M. WEBSTER il n'y a pas un moment d'hésitation à avoir, on est en pleine Angleterre ; l'artiste se plaît à peindre les scènes populaires dans leur aspect naïf. Sa couleur est fluide, délayée, mais harmonieuse, un peu à la manière des Flamands. Cette harmonie est une qualité qui mérite d'être notée dans les peintures anglaises modernes, où il y a si fréquemment antagonisme de teintes vives et claires. *Le Jeu de ballon* représente une troupe d'enfants villageois courant, se culbutant, riant ou faisant la grimace pour quelques horions reçus dans la mêlée. A cette toile nous préférons la réunion de rustiques paroissiens chantant de leur mieux à *un Chœur d'église de village*. Les physionomies laborieusement attentives de ces dilettanti inexpérimentés sont vulgaires, et quelques-unes même d'une laideur assez comique ; mais cela ne va pas jusqu'à la charge. Cela semble pris sur nature. Cette peinture est d'une couleur blonde qu'on retrouve dans le tableau intitulé *les Vents contraires*, où de jeunes enfants agenouillés autour d'un baquet rempli d'eau, soufflent chacun de son côté sur un de ces bienheureux esquifs primitifs, formés d'un copeau de bois pour coque et d'une allumette enfilée dans un morceau de papier pour mât et voilure, que l'enfance a tant de plaisir à lancer dans les hasards d'une navigation dont son imagination agrandit sans fin les bornes. M. Webster a encore exposé un petit tableau agréable, mais auquel on peut, comme au précédent, reprocher un peu de mollesse : *la Marchande de cerises* et *Deux têtes* réunies dans un même cadre, bonnes et respectables figures d'une dame âgée et d'un vieux monsieur, peintes sur fond sombre d'un ton clair et fin très-agréable. — M. GOADALL offre aussi une couleur blonde harmonieuse, avec une pâte moins creuse, une touche plus franche, mais avec un abus fâcheux des luisants, dans *le Bal au bénéfice de la veuve ;* il y a dans cette toile, où les mêmes types de têtes se répètent trop, une figure de matelot dansant avec un entrain plein de gaieté, qui est une chose aussi heureuse d'invention que spirituellement rendue. — M. PHILLIP a vu sous un jour clair, mais avec une lumière blafarde, une scène du sud de l'Espagne que nos peintres en France se seraient crus dans l'obligation de chauffer à l'ardeur d'un soleil rutilant. *Un Ecrivain public, à Séville*, est installé devant sa petite table, tournant le dos au spectateur et lui montrant la belle fleur rouge brodée au milieu de sa veste. Il écrit sous la dictée d'une jeune femme qui se cache à moitié sous son éventail. Un gamin déguenillé, appuyé contre la table, prend indiscrètement sa part de la confidence, ou plutôt n'écoute rien, tant il est absorbé dans son admiration devant le talent du calligraphe. Cette toile plaît par un sentiment de vérité, qu'on retrouve également dans *un Baptême presbytérien*, scène paisible d'intérieur, où M. Phillip, autorisé par la différence du climat et les habitudes pittoresques admises, est revenu aussi complétement que possible à la couleur blafarde qui plaît à nos voisins. — M. KNIGHT fait exception à ce goût dans ses *Naufrageurs*, habitants des côtes éloignées, qui dans *le Bon vieux temps* attiraient par des feux trompeurs des navires en détresse sur des brisants, assassinaient les naufragés et pillaient les navires. — A sa chaude et rouge couleur et à sa manière mélodramatique, il faut opposer un tableau d'assez grande dimension, datant de 1837 et le seul à l'Exposition qui puisse donner une idée du faire de l'ancienne école anglaise. Ce tableau de M. HURLSTONE représente avec une couleur harmonieuse et une exécution facile et lâchée, de jeunes paysans italiens jouant à *la Morra.* — *Le Rendez-vous de chasse d'Ascot*, par M. GRANT, est encore un produit tout indigène, et une des toiles curieuses de l'Exposition anglaise. L'on peut souvent voir à l'étalage des marchands de gravures de nos boulevards de grandes estampes anglaises coloriées, représentant des courses et des chasses, avec une multitude de cavaliers en habits rouges, rendus avec toute la crudité du coloriage. Si l'on avait posé comme programme de tripler la dimension de ces images, et de peindre à l'huile leur vaste horizon de paysage, en mêlant à la multitude de chevaux et de chiens, qui du moins se prêtent à l'harmonie, celle des chasseurs en habit écarlate, couleur aussi violente que le mot qui la désigne ; si chacune des têtes des *gentlemen riders* devait être rendue avec une exactitude scrupuleuse de manière à ce qu'en la détachant de la toile on pût l'encadrer et l'accrocher dans un salon, comme une miniature ; si de plus toutes ces têtes disséminées à des plans très-divers et peintes avec une touche vive et spirituelle devaient s'harmoniser dans l'ensemble du tableau et concourir à un effet général... certes, le problème eût paru insoluble. Il a été pourtant résolu avec une grande habileté dans le tableau de M. Grant ; la seule inégalité à y signaler est dans la différence de rendu des animaux qui ne sont pas suffisamment étudiés. M. Grant, du reste, est un portraitiste distingué, comme l'attestent son joli et facile *Portrait de Mme Beauclerk* et le grand *Portrait de lord John Russell.* — Nous citerons encore les tableaux suivants : M. EGG, *Première rencontre de Pierre le Grand et de Catherine* (future impératrice) ; *Henriette-Marie de France secourue dans l'infortune par le cardinal de Retz.* — M. HOOK, *Bayard recevant chevalier le fils du connétable de Bourbon.* — M. STONE : *la Remontrance ; vieille, vieille histoire !* — M. SALOMON : *Brunetta et Philis* (sujet tiré du *Spectateur*). — M. UWINS : *une Veuve napolitaine pleurant son enfant ; le Sculpteur d'images.* — M. COPE : un portrait naïf : *Florence Cope.* — M. ELMORE : *une Scène de controverse religieuse sous Louis XIV.* — M. COLLINS : *Souvenir de Bethléem*, ou Mme de Chantal portant des secours à une pauvre femme en couches dans une masure, peinture dépourvue d'harmonie, mais conçue dans un sentiment naïf. — M. ROBERTS a exposé plusieurs tableaux, parmi lesquels *l'Intérieur de l'église de Saint-Étienne, à Vienne*, se fait remarquer par la liberté de la touche et la bonne entente du clair-obscur.

La recherche de l'effet et la fantaisie dominent dans les paysages anglais de l'Exposition universelle. M. DANBY s'attache à peindre les effets de lumière au déclin du jour, dans son tableau de *Calypso pleurant le départ d'Ulysse*, décoration fantastique rappelant l'art mensonger des keepsakes, et dans le *Canon du soir*, tiré d'un navire dont la mâture se dessine en noire silhouette sur un ciel illuminé des dernières clartés du soleil. — *La Tamise en aval de Greenwich*, par M. HOLLAND, est un petit tableau manquant de vérité, mais fin de ton, d'un aspect vif et singulier. — M. PYNE a peint d'une couleur claire, transparente comme les aquarelles, et d'une manière facile, mais également sans vérité : *Heidelberg* et *le Collége d'Eton.* Ce dernier tableau est d'un aspect tranquille, d'un ton gris, léger et harmonieux. — M. STANFIELD a exposé plusieurs tableaux, dont quelques-uns d'assez grande dimension : *la Bataille de Roveredo*, et *Troupes françaises passant à gué la Magra* (1796), bien entendues comme disposition, facilement exécutées, et visant à l'effet ; le *Château d'Ischia*, vu du môle, et *le Fort de Tilbury*, appartiennent au genre des marines, et sont peints avec habileté, mais avec froideur, et d'une couleur monotone. — *Hêtres et fougères*, par M. ANTHONY : c'est peut-être le seul paysage réaliste de l'exposition anglaise. — Citons encore, de M. TENNANT : *une Rivière en Angleterre ;* de M. OAKES, *Vallée de Sannox, île d'Arran* (Ecosse) ; de M. LINNEL, deux paysages où il se montre imitateur d'Huysmans ; de M. LEE : *le Braconnier*, *l'Orage sur un lac*, tableaux d'un aspect vif, mais un peu sèchement exécutés ; de M. HULME : *une Gorge du pays de Galles.*

Nous avons parlé, dans notre premier article, de l'importance que l'AQUARELLE a acquise en Angleterre. Les artistes de ce pays ont, dans ce genre, une véritable supériorité, par la puissance de ton, la vigueur de couleur qu'ils donnent à leurs ouvrages, dont quelques-uns se rapprochent de la couleur à l'huile par l'intensité et par la hardiesse et la grandeur des travaux qu'ils entreprennent. Quelques progrès que cet art ait faits chez nous depuis le temps où l'aquarelle française n'était qu'un lavis léger, composé de teintes fausses et sans valeur, il y a beaucoup à apprendre encore pour nos peintres dans la galerie des aquarellistes anglais ; et nous regrettons que les bornes de cet article, déjà long, ne nous permettent pas de leur consacrer un examen étendu, comme ils le mériteraient. — Deux artistes doivent être cités à part pour le caractère exceptionnel de leur peinture, dans des styles, du reste, tout à fait différents : M. Cattermole et M. W. Hunt. La manière libre dont ils touchent leurs figures contraste avec le procédé de miniaturiste qui domine trop souvent chez les autres peintres anglais. Le nom et les productions de M. CATTERMOLE sont connus en France par les gravures et les vignettes qui l'ont popularisé auprès des amateurs. Il a onze aquarelles à l'Exposition. Ses petites compositions, dont les sujets sont empruntés au moyen âge ou à la renaissance, sont bien conçues ; ses figures ont de la tournure et du style ; elles sont largement indiquées, et enlevées avec une franchise et une fermeté de touche singulières. — M. W. HUNT, différent de l'artiste de même nom dont nous parlons au commencement de cet article, a également exposé onze aquarelles. Ce ne sont plus ici des compositions compliquées, mais de simples figures, ou au plus des couples, reproduisant des types vulgaires rendus avec naïveté. Elles ne sont pas faites, comme celles de M. Cattermole, pour ainsi dire à l'emporte-pièce ; mais si le travail est plus cherché de détails, le pinceau n'est pas moins libre, et il se montre fort peu soucieux du fini, défaut trop fréquent des aquarellistes anglais. Plusieurs des aquarelles de M. Hunt présentent la nature prise au vif et sous un aspect comique. Tels sont ces deux pauvres enfants aux laids visages rouges de froid, arrêtés par une froide matinée au milieu d'une plaine couverte de neige, où souffle un vent glacé. L'un, les mains plongées dans ses goussets, s'abandonne avec inertie aux morsures aiguës de l'hiver ; l'autre, qui rapporte, sans doute pour son père malade, une bassinoire empruntée à un village voisin, ne pouvant plus supporter les douleurs de l'onglée, enroule ses mains dans sa blouse, et prend le parti de traîner sur la neige l'instrument dérisoire, dont il a passé le manche sous son bras. *Le Joueur de cricket* est un jeune garçon au mouvement plein de vigueur, et dont le type anglais est des plus prononcés.

Quelques aquarelles ont des dimensions d'une grandeur inusitée. M. HAGHE a mis une grande puissance d'effet et de couleur dans les *Capucins à matines* et dans la *Salle d'audience à Bruges*, dont la belle et célèbre cheminée est rendue d'une manière remarquable. — M. CORBOULD, dans la *Scène tirée du Prophète*, de Meyerbeer, semble avoir voulu lutter avec la peinture à l'huile. Toute cette vaste et pompeuse composition est montée de ton d'une manière surprenante ; les couleurs gommées dans les parties sombres semblent, tant elles sont profondes, former un véritable empâtement. Le procédé égal de pointillé répandu dans les têtes refroidit l'effet de cette peinture colorée. Le procédé est plus libre et plus franc dans *la Femme adultère*, où les types des figures rappellent trop les keepsakes. — Citons aussi deux remarquables aquarelles de M. HAAG : *Une Soirée au château de Balmoral*, fête de chasse présidée par la reine Victoria ; et *la Famille royale gravissant le Lochnagar.* — Les grandes aquarelles que nous venons de citer visent toutes plus ou moins à une coloration chaude et à des tons solides ; les deux suivantes, de M. LEWIS, qui méritent d'être signalées comme les productions les plus curieuses de l'exposition des aquarellistes, sont au contraire conçues dans les tons clairs, lumineux et blancs qui dominent si souvent dans la peinture anglaise. *Le Harem d'un bey* est d'une hardiesse et même temps d'une patience d'exécution extraordinaires. Le bey, jeune et beau, repose sur un divan au milieu d'une vaste salle fermée par des grillages du travail le plus délicat, à travers lesquels circule l'air et glisse la lumière, et dont l'ombre se projette sur différentes parties du tableau, et entre autres sur le pelage d'une gazelle, comme un surcroît de labeur volontairement ajouté par l'artiste à une tâche déjà immense. Ses femmes sont mollement étendues autour de lui sur des coussins, et regardent avec un air de suprême dédain ou de moquerie une jeune esclave à la peau cuivrée et d'un caractère de beauté sauvage, qu'on expose nue aux regards du bey. Cette aquarelle, rehaussée de gouache, où les objets s'enlèvent clair sur clair avec un sentiment harmonieux, a l'aspect brillant d'un transparent ; le minutieux travail des détails n'y nuit pas à l'ensemble. Cette dernière observation s'applique également à une autre composition heureuse : *Le scribe arabe au Caire.* L'aquarelle du *Jour de Pâques à Rome* est dans un ton plus chaud. Une foule de paysans des environs de Rome sont réunis sur la place de Saint-Pierre, autour de laquelle les galeries du Bernin n'existent pas encore. — Les paysagistes mériteraient à leur tour de fixer notre attention, par le sentiment qui les entraîne plutôt vers l'effet pittoresque que vers la réalité naïve, ainsi que par les particularités du procédé, qui ne se dissimule pas assez ; nous aurions voulu jeter aussi un coup d'œil sur les *miniaturistes*, d'une grande habileté, mais dont les ouvrages ne montrent pas l'art anglais sous un point de vue nouveau ; l'espace, qui nous manque, nous force à borner ici notre examen. — Par le même motif nous passerons aujourd'hui sous silence les ouvrages de sculpture, dont le nombre s'élève à près de quatre-vingts, nous réservant de citer les plus remarquables, dans un article général consacré à cette branche de l'art, que le climat et le puritanisme semblent repousser également, et dont, par cela même, le développement est d'autant plus surprenant en Angleterre.

A. J. DU PAYS.

Courrier de Paris.

Les chants ont cessé, Paris éteint ses becs de gaz, démolit ses arcs de triomphe et il va rentrer dans son silence automnal. De cette semaine fabuleuse, où l'enthousiasme a été encore plus grand que la fatigue, il ne reste plus rien, si ce n'est un souvenir ineffaçable et des multitudes de récits. On en ferait aisément un in-folio, car la description a coulé à pleins bords, et tout ce bonheur, recueilli goutte à goutte, fera la joie et l'envie de nos derniers neveux. Combien de Dangeau officieux, — je ne dis pas officiels, — suscités par la circonstance, ont tout raconté et qui peut-être n'ont rien vu ! mais la fiction a eu beau faire, elle est restée au-dessous de la réalité. Ne vivons-nous pas dans des temps merveilleux où l'histoire peut défier la fable dans ses inventions les plus étonnantes ? Seulement, madame la Fantaisie, n'allez pas, dans votre enivrement des choses présentes, donner d'abominables crocs-en-jambe au passé : on finirait par vous accuser d'étourderie. Et puisque vous voulez absolument trouver des précédents à cette royale et gracieuse visite, ne remontons pas, s'il vous plaît, plus haut que le camp du Drap d'or. Fouiller Monstrelet et lui emprunter deux colonnes de citations à propos de l'accueil fait au roi Henri VI, en 1431, par les Parisiens, certes l'emprunt est peu français et peu *constitutionnel.* L'entrée du monarque anglais ne fut pas l'entrée d'un ami et d'un allié, mais celle d'un conquérant ; et en le fêtant nos pères eurent la douleur de fêter un usurpateur et un maître. La fantaisie, en quête du neuf qu'elle croit découvrir dans le vieux qu'elle exhume, semble justifier ici une des plus cruelles exagérations de Voltaire à l'endroit des Parisiens, qu'il représente comme « ayant toujours besoin d'admirer quelque chose et d'adorer quelqu'un, et n'ayant souci que de leurs plaisirs. » Maudits soient les annalistes, ces grands fâcheux qui désenchantent de tout. On dirait que toute splendeur les chagrine. Ce même Voltaire n'a-t-il pas traité Versailles de *colifichet fastueux?* Saint-Simon n'y voit qu'un prétexte à dépenser beaucoup d'argent ; les poëtes eux-mêmes s'en mêlent, et Delille s'écrie, dans *le Poëme des Jardins :*

> Les rois sont condamnés à la magnificence ;
> On attend autour d'eux l'effort de la puissance,
> Et leur Versaille enfin est un usurpateur
> Qui doit obtenir grâce à force de grandeur.

Eh bien, si jamais Versailles mérita toute amnistie pour les milliards qu'il a coûtés et pour ceux qu'il coûtera encore, c'est dans cette soirée de samedi, où la France a reçu si splendidement l'Angleterre ; mais nous n'en pourrions être que l'historiographe insuffisant, et d'ailleurs le crayon du dessinateur va vous faire voir à merveille ce que notre plume mal taillée vous montrerait encore plus mal.

Quant à la fête de l'Hôtel de ville, mille récits en ont déjà couru à sa gloire ; mais enfin nous y étions, et présence oblige. A l'intérieur, huit mille invités circulant sans confusion dans ces salles immenses, et au dehors cent mille spectateurs officieux, groupés sur toutes les avenues de ce palais d'Armide, voilà pour le personnel. C'est que la place de Grève et ses alentours étaient le foyer d'une illumination gigantesque, véritable incendie organisé qui envoyait des éblouissements jusque dans les quartiers lointains ; tous les feux de l'enfer éclairaient notre marche vers les merveilles du paradis. Car, le seuil franchi, commençait un grand

La reine d'Angleterre au bal donné par l'Hôtel de ville de Paris, le 23 août 1855.

La reine d'Angleterre au balcon de l'École militaire, pendant la revue du 24 août 1855.

prestige ; en guise d'escalier, c'est un jardin qui monte, et vous arriviez ainsi à travers des monceaux de fleurs, et au bruit des fontaines jaillissantes, jusqu'à la cour dite de Louis XIV, et cette cour était un salon sans pareil, vu sa hauteur (celle de l'édifice à peu près), avec un vélarium pour ciel et pour soleil un lustre aux rayons innombrables. Et si l'on ne mentionne pas les autres surprises de cette ornementation fabuleuse, c'est qu'on ne sait par où commencer et comment finir. Chacune des fêtes de l'Hôtel de ville est signalée par un enchantement nouveau, il faut s'y attendre ; l'incroyable, c'est que cette attente est toujours dépassée. Je commence à croire qu'un préfet de Paris est un enchanteur déguisé, et qu'il naît sorcier comme on ne naît plus poëte. Ici comme toujours et plus que jamais, le grand goût du fastueux édile a été admirablement secondé par l'architecte de la ville, M. Victor Baltard, esprit fécond, talent ingénieux et monumental, lequel n'est jamais pris au dépourvu dès qu'il s'agit d'ajouter quelque embellissement inédit à l'Hôtel de ville, cet autre conte des Mille et une nuits. Que dire ensuite de l'assistance, sinon que le contenu n'était pas moins radieux que le contenant. Que de beaux uniformes et que de belles épaules ! Que d'or et de pierreries ! la grande galerie semblait traversée par une rivière de diamants. La reine des villes recevant la plus grande des reines devait lui offrir un cortége d'illustrations dignes de toutes les deux. Aussi jamais souverain et souveraine ne furent-ils entourés d'une plus grande affluence de notables : il y en avait de toutes les parties du monde et de tous les mondes. C'était un encombrement de princes, de lords, de généraux, de cheiks, d'hospodars et de sénateurs à décourager le mémorialiste le plus exact.

Au milieu de la splendeur des uniformes et de tant de poitrines constellées, on a remarqué cependant la décadence de l'habit habillé. Un grand nombre de personnages considérables trouvent sans doute leur dignité plus à l'aise dans le simple frac noir. C'est une leçon de bon goût donnée à certains bourgeois qui ne laissent échapper aucune occasion de s'*emmarquiser* un peu. Et tout ce grand monde a dansé jusqu'au jour, l'archet de Strauss lui donnait des ailes. Seulement, — c'est un détail imperceptible, — cet archet magistral s'est un moment fourvoyé. M. Strauss, voulant absolument utiliser la circonstance en musique dansante, a fait exécuter le *God save the Queen*, mais de nombreux *chut* l'ont averti de ce faux pas. Les Anglais ont pour leur chant national une affection en quelque sorte religieuse, tout à fait inconciliable avec la polka. M. Strauss n'y aura vu sans doute qu'un *air de ballet*, à l'exemple de Lulli, qui le composa effectivement pour cette destination. Dernier détail qu'il faut donner pour ce qu'il vaut : malgré l'abondance et la distinction des rafraîchissements, beaucoup de danseurs et encore plus de danseuses, dédaignant les glaces et les sirops du buffet, ont été vus se désaltérant à l'eau des fontaines, une eau venue d'Arcueil, cristal en fusion destiné à rafraîchir le regard, et auquel ces belles imprudentes ont voulu mordre absolument.

L'ère de ces fêtes mémorables étant close, les augures en concluent que Paris va tomber dans un calme plat. Les étrangers s'en vont, à moins qu'ils ne soient déjà partis. Les garnis se dégarnissent, et beaucoup de restaurants ont rétabli leurs anciens prix. D'autres assurent au contraire que la situation est toujours la même, et que depuis dimanche rien n'a changé à Paris, il n'y a qu'une reine de moins. C'est tout au plus si les Anglais battent en retraite, une véritable retraite des dix mille. On cite déjà d'excellents résultats de leur invasion amicale, et particulièrement le *lunch* ; un mot qui va révolter les puristes, mais qu'apprécient les gourmets. Ce *lunch* est le goûter de nos pères, revu et considérablement augmenté de viandes froides et autres aliments confortables. On commence à *luncher* dans la bonne société, de manière à rendre le dîner impossible et le souper superflu pour les estomacs trop susceptibles.

Autre hors-d'œuvre à relever à l'autre bout de l'échelle de consommation. Un boucher, homme de bon sens et ami de l'humanité souffrante, a transformé la salle Montesquieu en un vaste réfectoire où il traite avec succulence les gros appétits mal partagés du côté de la fortune. A voir l'énorme affluence qui se presse aux portes de l'établissement, on s'étonne de la quantité de rost-beafs que peut confectionner un seul homme. Combien de fois le cœur de ce digne philanthrope n'a-t-il pas dû saigner sous le couteau de la nécessité qui l'oblige à refuser du monde? Et tandis que ses confrères haussent leurs prix d'une manière décourageante pour leur clientèle, ce distributeur de bœuf à la mode s'entête dans son bon marché qui n'en est pas plus mauvais pour lui, offrant ainsi le spectacle consolant d'un traiteur désintéressé dans cette grande ville.

Cependant septembre approche avec un accompagnement de réjouissances plus ou moins réjouies, et c'est à tort que nous déplorions naguère, entre autres disettes, la disette des amuseurs d'été. Les aéronautes ressuscitent, n'attendant plus pour lancer leurs ballons que le lest de la curiosité publique. Las de faire courir inutilement des chevaux, les sports de Longchamp vont rouvrir pour faire courir des hommes. Un Espagnol, coureur de profession, M. Gennaro, se propose de vous montrer demain comment il faut s'y prendre pour dépasser un cheval de course et pour rattraper une locomotive. Ce marcheur extraordinaire fait deux lieues en huit minutes. Les Aztecs ayant fait leur temps, l'hôtel d'Osmond, qui est devenu un musée de curiosités, leur a substitué les Earthmens. Ce nom germanique est celui d'une tribu lilliputienne qui habite les profondeurs de l'Afrique et qui y vit à la manière des taupes. Les Earthmens se nourrissent de n'importe quoi, ils sont un peu sourds et tout à fait muets. Rien ne manque donc à ce couple nain pour constituer une grande curiosité. Des spéculateurs, convaincus que la vogue doit s'attacher de plus en plus aux pygmées, se sont mis à en recruter dans tous les pays, et il leur en est venu des cargaisons. Les jardins d'agrément et les cafés avec estrade sont en quête de quelqu'un de ces phénomènes qu'on exhibera pour pousser à la consommation. Faut-il voir dans l'apparition de tous ces petits monstres à face humaine un symptôme décourageant, et seraient-ils l'indice d'un rapetissement universel plus ou moins prochain? Mais n'allons pas plus longtemps à la chasse aux petites nouvelles, sous peine de n'en rapporter que des mystifications. Telle est l'historiette de cette grande dame née, disait-on, de parents pauvres, mais mal élevés, lesquels l'auraient substituée dans l'âge le plus tendre à une demoiselle de haute lignée. Mais leur silence ayant été trop mal rétribué par cette fille ingrate, la misère leur aurait délié la langue, et cette révélation aurait porté le trouble dans une illustre famille. Ainsi du legs colossal alloué par différentes trompettes de la publicité à M. Alexandre Dumas, et qui était censé lui venir d'un lecteur enthousiaste ; ne croyez pas davantage à certaine lettre de faire part qui invitait le premier venu aux noces d'un riche banquier et d'une jeune actrice. L'événement n'était pas vraisemblable et il n'est pas vrai. On est à la recherche des coupables.

Au Palais de Justice, il y a d'assez grands procès pour de petites causes. C'est l'auteur du *Paris* de la Porte-Saint-Martin, qui veut absolument qu'on lui conserve sur l'affiche l'anonyme que les journaux ne lui ont pas gardé ; c'est une cantatrice qui accuse un biographe de lui avoir attribué une parenté peu flatteuse ; et c'est une autre jolie femme qui ne trouve pas son portrait assez flatté. Il y a eu enfin un démêlé de marquise à lingère, à propos d'un compte dont le chiffre a de l'intérêt. Draps de lit, taie d'oreiller, manchettes, robe d'enfant et trousseau de sa poupée, total : soixante-dix-neuf mille francs. Ce procès du bel air, ainsi que l'intitule M. Frédéric Thomas dans ses *Petites causes célèbres du jour*, qui paraissent mensuellement, — et c'est là une des lectures les plus instructives et les plus piquantes qu'on puisse faire. — « Ce procès du bel air, a-t-il dit, est une affaire curieuse, tant pour les particularités élégantes d'un monde qu'elle entr'ouvre, que pour les traits de mœurs qu'elle sous-entend. » En résumé, Mme la marquise trouve la note trop salée, et Mme la lingère maintient son total ; car enfin le luxe est une si belle chose qu'on ne saurait trop le payer, et quand on s'est écarté si fort du vulgaire pour ses ajustements, on ne devrait pas s'en rapprocher de si près pour en discuter le prix.

Aujourd'hui, dit encore M. Thomas avec beaucoup de sens et d'à-propos, il est de mauvais ton de parler contre le luxe, on vous prend immédiatement pour un rustre ou pour un goujat. On soupçonne aussitôt que vous n'êtes pas *né ;* bien plus, on incline à croire que vous n'êtes ni logé ni vêtu, et que vous vous nourrissez très-mal. Bref, vous n'êtes plus qu'un pauvre diable vivant à la grâce de Dieu. Exaltez au contraire les extravagances et les folies somptueuses qui font scandale, on vous tiendra pour être de bon lieu, et pour un homme qui possède un peu de ce clinquant qu'il admire si fort chez autrui. On oublie qu'il y a luxe et luxe, comme il y a fagots et fagots, qu'il se subdivise en une foule de variétés, et que la plupart de ces variétés conduisent à la corruption des mœurs par le pervertissement des esprits. Dans les grandes villes, n'est-ce pas par ce détestable chemin que sont arrivés devant la justice presque tous les grands coupables qu'elle a punis ? Il y a le luxe des Médicis et des François Ier, comme il y a le luxe de cette princesse qui se faisait suivre de cinq cents ânesses pour ses bains de lait. Il y a le luxe de Cornélie comme mère, et de la femme de Phocion comme épouse, et à côté il y a le luxe de Cléopâtre avalant plusieurs fortunes dans une *infusion de perles*. Il y a enfin le luxe de Vincent de Paul recueillant les abandonnés, comme il y a le luxe de l'égoïsme qui n'est que la satisfaction de la personnalité, et qui encadre une vanité puérile dans une nullité fastueuse.

C'est donc aux mœurs de réagir, s'écrie le spirituel moraliste. C'est aux mœurs à saluer la charité plus bas que l'orgueil, et à dédaigner le masque pour le visage. Le mauvais luxe tombera le jour où l'on regardera la main plutôt que le bracelet, le tableau plutôt que le cadre, le jour enfin où l'on distinguera l'âne de ses reliques. Ainsi soit-il.

PHILIPPE BUSONI.

Chronique littéraire.

Nous assistions un jour, selon notre habitude, à une séance de l'Assemblée constituante (la seconde, chers lecteurs!), quand un représentant de la deuxième section de gauche, et de nous inconnu, demanda la parole. Le président Marrast la lui accorda, et il monta à la tribune. C'était un homme de taille moyenne, d'une complexion frêle, d'une figure douce encadrée de longs cheveux noirs. Il paraissait âgé de quarante ans au moins, et de cinquante ans au plus. La question traitée était celle des incompatibilités parlementaires. L'orateur s'exprima d'une voix très-faible, dont quelques accents seulement parvenaient jusqu'à nous à longs intervalles : nous crûmes comprendre seulement qu'il contrecarrait l'opinion presque universellement établie dans l'Assemblée. On l'écouta donc peu, par ces deux très-graves motifs d'inattention. Cependant la partie flottante de la chambre qui avait coutume de croiser dans l'hémicycle compris entre les bancs et la tribune, parut se rapprocher avec quelque curiosité de cette dernière. On avait entendu, comme nous, quelques mots, et ils avaient donné envie d'écouter le reste. Ce premier symptôme d'attention se propagea peu à peu, et de proche en proche, dans la nombreuse assemblée. Bientôt un profond silence s'établit : la voix grêle de l'orateur put gagner jusqu'aux derniers bancs. Il ne fut pas, nonobstant, un temps immense à la tribune, et, quand il en redescendit, l'Assemblée était tournée : les conclusions de la commission, qui avait M. Billaut pour rapporteur, étaient évidemment abandonnées, et un murmure approbateur et général annonçait que, si l'on allait aux voix séance tenante, l'orateur aurait gain de cause. Mais la commission, par l'organe de son rapporteur, demanda le renvoi à elle de l'amendement, lequel fut enterré quelques jours après avec les honneurs de la guerre.

Ce représentant, si faible d'organe et si puissant de dialectique, était Frédéric Bastiat, membre de la très-remarquable et très-intelligente députation des Landes. On l'avait appelé à en faire partie, sur une profession de foi fort succincte, dont voici un court fragment :

« Voici dans quel esprit j'appuierai de tout mon dévouement la République :

« Guerre à tous les abus ; un peuple enlacé dans les liens du privilége, de la bureaucratie et de la fiscalité, est comme un arbre rongé de plantes parasites.

« Protection à tous les droits : ceux de la conscience, comme ceux de l'intelligence ; ceux de la propriété, comme ceux du travail ; ceux de la famille, comme ceux de la commune ; ceux de la patrie, comme ceux de l'humanité. Je n'ai d'autre idéal que la *Justice universelle*, d'autre devise que celle de notre drapeau : *Liberté, Egalité, Fraternité.* »

Cette si honorable et si compréhensive déclaration de principes n'avait pas été le seul titre du grand économiste à la confiance de ses concitoyens des Landes. Depuis longtemps ils le connaissaient tous : depuis le même temps, ils avaient appris à l'aimer. Né en 1801, à Bayonne, d'une famille justement considérée, Frédéric Bastiat, après d'excellentes études, avait été d'abord destiné au commerce et entra, en effet, dans cette carrière sous la direction d'un de ses parents. Sans grand goût pour cette profession, dont la base est, on ne saurait le nier, un certain fonds d'amour du lucre, il l'acceptait néanmoins avec résignation, virilité, et n'en méconnaissait aucun des grands côtés, quand l'héritage de son père le mit en possession de la terre de Mugron, sur la rivière Adour, dans le département des Landes. Libre alors de suivre ses goûts, il essaya, en premier lieu, de faire de l'agronomie et d'améliorer ses terres. Mais la même qualité négative, le manque total d'âpreté, qui l'avait moralement détourné du commerce, le fit échouer dans cette entreprise, et sa vraie vocation, l'étude passionnée de l'économie politique, se révéla alors en lui.

Il se borna toutefois longtemps à étudier, à méditer et à apprendre. Il n'avait point d'ambition. Juge de paix de son canton, membre du conseil général de son département, il limitait à peu près là ses prétentions personnelles. De temps en temps, il se laissait porter à la députation, mais sans y tenir, et sans se livrer à aucune manœuvre de candidature : or on sait si c'était, sous le dernier règne, la manière de réussir. Il se consolait aisément d'un échec qu'il n'avait point craint, continuait ses spéculations et ses études de tout genre, faisait des voyages en Europe pour étendre ses points de comparaison, et préparait, dans cette incubation lente et profonde, l'admirable explosion de vérités, de style, de haute logique et de raison qui devait, sur le tard, honorer, avec lui, l'éminente science sur laquelle ses brillantes facultés furent tant de temps concentrées.

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui,

Et le temps, qui fit Bastiat, l'épargnera plus qu'aucun autre.

Cependant, quand le fruit est mûr, il se détache, et le germe, lentement formé, doit se développer enfin. Cette tardiveté fut d'autant plus remarquable que la raison de Bastiat avait été plus précoce. On peut dire qu'outre le goût de l'étude il avait le génie inné du style. Ses lettres à ses amis Coudroy et Calmètes (ce dernier aujourd'hui président de la cour d'appel de Bastia), ses lettres, dont les premières furent écrites avant vingt ans, portent d'incontestables traces de la plus étonnante maturité. Elles se distinguent peu, par la force de la pensée et du langage, de ces derniers écrits qui ont porté si haut le nom de Bastiat et qui l'immortaliseront. Néanmoins il était si modeste que, lorsqu'il lui arrivait de commettre quelque brochure, quelque circulaire locale, il s'excusait à ses amis de l'avoir fait imprimer, et riait le premier de s'être ainsi à lui-même décerné le titre d'*auteur*.

Enfin le moment vint où cette extraordinaire et longue concentration de forces et d'acquis de tout genre devait produire ses résultats, ou, comme l'on dit au palais, *sortir tous ses effets*. Profondément préoccupé toute sa vie de l'urgente nécessité de la réforme douanière, il avait publié en 1834, *sur les pétitions des ports*, des réflexions d'une vigueur et d'un brillant remarquables ; mais, venant d'un auteur inconnu, elles n'avaient guère dépassé les limites provinciales. Arrivent l'agitation et la ligue anglaise pour la liberté du commerce. Bastiat taille sa plume et envoie alors au *Journal des Economistes* un premier article ainsi intitulé : *Sur l'influence des tarifs anglais et français*. L'article était profond, lumineux, incisif. Néanmoins il attend un temps considérable cette insertion, rarement accordée de prime-saut au talent, et fût-ce au génie. Enfin, l'article est publié (octobre 1844). Il produit immédiatement une sensation extraordinaire dans le public restreint, mais fort distingué, qui s'occupe de ces matières. Les encouragements, les félicitations, les remercîments pleuvent à Mugron. Cette fois, le génie de Bastiat éclate comme une mine, ou plutôt comme une réunion de mines bien chargées, mais qui, hélas ! à la suite de leurs explosions prolongées et ardentes, devaient emporter le mineur.

Il continue et ne cesse d'adresser au *Journal des Economistes*, et autres feuilles, articles sur articles, et particulièrement la première série de ses *Sophismes économiques*, la critique la plus spirituelle, la plus claire, la plus décisive qui ait jamais battu en brèche le système prohibitif, ouvrage traduit, dès son apparition, en espagnol, en italien,

et deux fois en anglais, à Londres et aux Etats-Unis. Il commence en même temps, d'une plume infatigable, d'un intarissable cerveau, à écrire l'histoire de la Ligue anglaise, et, pour mieux réaliser son programme, se met en rapport suivi avec l'illustre auteur de cette agitation mémorable, Richard Cobden, auquel devait l'unir une amitié intime.

C'est pour faire imprimer ce livre chez M. Guillaumin, sous ce titre connu : *Cobden et la Ligue*, ou l'*Agitation anglaise pour la liberté des échanges*, qu'il vient à Paris en 1845. Il ne devait plus guère le quitter, ou du moins il ne devait plus guère pouvoir se dégager du mouvement qui l'entraînait, avec une force d'impulsion toujours croissante, dans la voie de la liberté, du progrès et de la justice, pour la montrer, pour la frayer à ses concitoyens, au nom d'un admirable et invincible amour du bien. La roue d'engrenage de la vocation et de l'apostolat l'avait saisi, et la révélation du talent, sans l'enivrer, lui avait indiqué un dévouement, un devoir qu'il accepta avec plus de résignation que de triomphe, et tout en cherchant parfois à se rejeter en arrière ; mais cela ne se pouvait plus, et il fallait qu'il remplît sa courte et féconde mission.

Le voilà en Angleterre, se recordant, formant une union étroite avec Cobden et les ligueurs. Puis il retourne à Mugron, où il reçoit sa nomination, non demandée, comme membre correspondant de l'Institut. Mais il n'y est pas pour longtemps. Après avoir organisé à Bordeaux l'association pour la liberté des échanges, il revient à Paris, y reprend, y stimule, y dirige le même travail. De là il vole à Lyon, à Marseille et ailleurs. Il est à tout, il est partout. Il parle dans les réunions ; il écrit la nuit et le jour ; il se met en rapport avec ministres, hommes de science, publicistes, étudiants, ouvriers ; il n'oublie rien, ni personne que lui-même. « Il n'avait pas même eu le temps, dit M. de Molinari, de prendre un chapelier et un tailleur parisiens. — D'ailleurs, il y songeait bien en vérité ! Avec ses cheveux longs et son petit chapeau, son ample redingote et son parapluie de famille, on l'aurait pris volontiers pour un bon paysan en train de visiter les merveilles de la capitale. Mais la physionomie de ce campagnard était malicieuse et spirituelle, son grand œil noir était lumineux, et son front, taillé carrément, portait l'empreinte de la pensée. »

Le talent propre de Bastiat était en rapport avec cette physionomie remarquable ; talent bon homme et fin, vigoureux et attique, passionné, quoique contenu. Il sut animer, rendre vive, amusante presque, une grave science, et personne moins que lui ne mérita le nom de *littérateur ennuyeux*. Il y a dans son œuvre nombre de pages que n'eût point désavouées Courier. Il eut, comme celui-ci, le rare mérite d'être pamphlétaire honnête et piquant, et sur lui l'avantage d'avoir été, en outre, dans des livres de longue haleine, professeur, vulgarisateur de la matière qu'il traitait, et autorité scientifique. C'était le *vir bonus, scribendi peritus* par excellence. A la plus grande simplicité il joignait une droiture parfaite, une probité politique et privée irréprochable. Le caractère distinctif de son style était une lucidité, une méthode saisissantes, unies à une verve athénienne, à une *humour* brillante, à la vivacité du trait, à un enjouement plein de goût, du meilleur ton, jamais blessant.

Le mouvement libre-échangiste, importé d'Angleterre et développé en France dans les années 1846 et 1847, fut interrompu tout à coup par la révolution de Février. Dès lors il fallut songer à bien autre chose, et, avant d'ouvrir les frontières, penser à combler les vides et les abîmes du dedans. C'est ce que comprit Bastiat avec ce coup d'œil supérieur, qui n'est pas seulement d'un homme de science, mais qui est d'un homme d'Etat. Dès lors commence pour lui une seconde phase, qu'il remplit non moins brillamment, non moins énergiquement que la première. Il s'agissait de tenir tête à une multitude d'utopies, ayant toutes en elles quelque bon principe, mais alors singulièrement intempestives, inopportunes, et ayant surtout l'horrible inconvénient d'achever l'épouvante d'une société fort effrayée, et de conduire par le chemin le plus direct la république à sa perte. Les hommes qui émirent ces *Etudes*, si fort avancées en un pareil moment, ne méritaient certainement pas toutes les calomnies que leur a attirées leur imprudence ; ils étaient, pour la plupart, animés de bonnes intentions ; mais, à coup sûr, ils n'étaient pas des politiques. On émet et on fait fructifier ces choses-là en temps de paix, mais non point quand le temple de Janus est ouvert et que l'ennemi est aux portes. Bastiat ne s'y trompa point, et on le vit sur la brèche constamment, cet homme si frêle, faisant front et courant sus à toutes les chimères comme à tous les épouvantails. Mais laissons-le parler lui-même et résumer son attitude à cette époque. A l'Assemblée constituante, sa conduite politique avait été celle-ci : se tenir à gauche, comme un homme qui accepte sincèrement et loyalement la république, mais n'épouser aucune exagération : en conséquence voter d'habitude avec le côté de l'Assemblée dont il faisait partie, mais ne pas craindre, au besoin, de mêler une boule à celles de la droite, si celle-ci avait raison. Néanmoins, on le fit passer dans son département pour socialiste. C'est ce dont il se défendait en ces termes, dans une lettre adressée à plusieurs honorables citoyens de son pays :

« Mes écrits sont là. A la doctrine Louis Blanc n'ai-je pas opposé *Propriété et Loi ;* à la doctrine Considérant, *Propriété et Spoliation ;* à la doctrine Leroux, *Justice et Fraternité ;* à la doctrine Proudhon, *Capital et Rente ;* au comité Mimerel, *Protectionisme et Communisme ;* au papier-monnaie, *Maudit argent ;* au comité montagnard, *l'Etat*. Je passe ma vie à combattre le socialisme. Il serait bien douloureux qu'on me rendît partout cette justice, excepté dans le département des Landes. »

C'était la vérité. Il passait tout son temps, comme un intrépide soldat à la tranchée, à tirer les mèches des bombes, à mettre le pied sur les pétards et les fusées incendiaires, à jeter au loin les obus.

Il appréciait ainsi, et bien justement, toute la situation d'alors :

« Mais, me direz-vous, comment avez-vous pu vous trouver alternativement dans deux camps opposés ? Je vais m'expliquer.

« Depuis un siècle, les partis prennent beaucoup de noms, beaucoup de prétextes ; au fond, il s'agit toujours de la même chose : la lutte des pauvres contre les riches.

« Or, les pauvres demandent *plus* que ce qui est juste, et les riches refusent *même* ce qui est juste. Si cela continue, la *guerre sociale*, dont nos pères ont vu le premier acte en 93, dont nous avons vu le second acte en juin ; — cette guerre affreuse et fratricide n'est pas près de finir. Il n'y a de conciliation possible que sur le terrain de la *justice*, en tout et pour tous. »

Cet homme qu'on accusait d'être socialiste, voilà ce qu'il disait au peuple, dans son langage toujours si coloré, si juste (*Petites affiches de Jacques Bonhomme*, — 12 mars 1848) :

« Peuple, comment l'Etat pourra-t-il te faire vivre, puisque c'est toi qui fais vivre l'Etat ?...

« L'Etat te prend six pains : il en mange deux, et exige ton travail pour t'en rendre quatre. Si, maintenant, tu lui demandes huit pains, il ne peut faire autre chose que ceci : t'en prendre douze, en manger quatre, et te faire gagner le reste.

« Peuple, sois plus avisé ; fais comme les républicains d'Amérique : donne à l'Etat le strict nécessaire, et garde le reste pour toi.

« Demande la suppression des fonctions inutiles, la réduction des gros traitements, l'abolition des priviléges, monopoles et entraves, la simplification des rouages administratifs.

« Au moyen de ces économies, exige la suppression de l'octroi, celle de l'impôt du sel, celle de la taxe sur les bestiaux et sur le blé.

« Ainsi, la vie sera à meilleur marché, et, étant à meilleur marché, chacun aura un petit reliquat sur son salaire actuel ; — et, au moyen de ce petit reliquat multiplié par trente-six millions d'habitants, chacun pourra aborder et payer une consommation nouvelle ; — et chacun consommant un peu plus, nous nous procurerons tous un peu plus de travail les uns aux autres ; — et puisque le travail sera plus demandé dans le pays, les salaires hausseront ; — et alors, peuple, tu auras résolu le problème ! Gagner plus de sous, et obtenir plus de choses pour chaque sou. »

Toute la doctrine de Bastiat, on peut même dire toute l'économie politique est enfermée, quintessenciée en ces simples lignes de Jacques Bonhomme ; car qu'est-ce qu'elle demande, et quelle est sa devise ? c'est : Liberté et Justice.

Entraîné par son ardente et philanthropique nature, par les circonstances aussi, au double rôle de penseur et de vulgarisateur, Frédéric Bastiat ne put longtemps soutenir cette impossible gageure contre la limite des forces humaines, des siennes en particulier. Aussi, bien que renvoyé par ses concitoyens à l'Assemblée législative, il ne put, dès le milieu de 1850, en continuer les travaux. Une affection du larynx, parvenue au dernier degré, le força d'aller chercher quelque soulagement en Italie. Il ne l'y trouva pas longtemps. Le bruit de sa mort, répandu prématurément en France, retourna jusqu'à lui-même. Il l'accueillit avec toute la sérénité d'un chrétien et d'un philosophe, et comprenant que ce serait bientôt une réalité. C'est dans ces sentiments calmes et élevés que ce sage, ce juste, cet homme de bien mourut à Rome, le 24 décembre 1850, âgé de quarante-neuf ans, dans les bras de son fidèle ami, M. Paillottet, lui-même économiste très-distingué, accouru pour lui adoucir les derniers instants et recueillir ses dernières instructions. On lui fit de grandes funérailles. Son dernier mot, en expirant, avait été : *la Vérité !*

Mais, avant d'en venir là, que de travaux, que de prodiges en une si courte période ! Quelle succession jamais interrompue d'œuvres toujours remarquables ! Quels pamphlets que ses *Sophismes économiques* (première et seconde parties) ; *Protectionisme et Communisme*, où il démontre que ces deux termes, en apparence si opposés, sont les mêmes, à cette différence près que l'un est tout dans l'intérêt du riche, tandis que l'autre est ou serait, selon ses partisans, avantageux surtout au pauvre ; *Capital et Rente ; Paix, Liberté, ou le Budget républicain ; Maudit argent !* charmant écrit inspiré par cette grande chimère, ce grand préjugé de l'*Etat*, et cette prétendue richesse, le numéraire ; *Baccalauréat et Socialisme*, excellent *tract* sur les fausses directions de l'enseignement ; *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, spirituel, juste et amusant comme un chapitre de Voltaire ; et la *Gratuité du crédit*, cette lutte d'Eléphantide contre Rhinocère, où il se montra si réellement supérieur à son adversaire M. Proudhon (1), etc.

Le dernier, et l'un des plus importants ouvrages de Bastiat, malheureusement inachevé, est celui qui a pour titre : *les Harmonies économiques*.

Par ce livre colossal de portée et d'aspiration, qui souleva contre l'auteur l'opposition même de ses plus anciens et meilleurs adhérents, Bastiat avait entrepris de réconcilier, autant qu'il est possible, l'Economie politique et le Socialisme. Il avait tâché, remontant aux principes généreux et philanthropiques de nos premiers économistes français (les *Physiocrates*), de dégager la science de ce qu'une étude peut-être trop exclusive du *fait* pur avait pu lui donner de sec, de terre à terre et d'étroit. Il avait cherché à mettre d'accord ce *fait* spécialement représenté par elle avec le *droit naturel*, objet de la poursuite des physiocrates, et plus tard repris avec une pressante insistance par les diverses écoles socialistes. Il avait tendu à prouver qu'ils ne s'excluent point ; que l'intérêt général trouve toujours son compte dans l'intérêt particulier, et réciproquement ; mais qu'en même temps, pour assurer l'un et l'autre, il fallait, sans sacrifier aucunement la liberté, considérer un peu les faits particuliers et le mécanisme social au point de vue du *juste*, un peu trop oublié dans la constatation toute crue et toute simple de ce qui est, sans autre préoccupation de ce qui doit et pourrait être : tentative hardie dans son éclectisme ; compromis sagace et humain, où Bastiat demandait, d'une part, à l'économie politique de l'activité positive et des entrailles ; de l'autre, et au socialisme, de la modération, de l'observation, de la pratique et de la science. C'était, comme on le voit, transporter dans le domaine de cette dernière la conscience et l'esprit de pondération dont politiquement l'auteur avait fait preuve à l'Assemblée nationale. Il était ainsi conséquent avec toute sa vie et tout son caractère. Il ne faut guère s'étonner si, selon son expression, en ces temps de luttes ardentes, il se trouva pris et un peu écrasé entre les deux partis. Mais le but indiqué par lui dans ce dernier et beau livre ne sera pas perdu de vue, et déjà les économistes lui rendent plus de justice, les économistes français, ses anciens antagonistes, et surtout ceux de l'étranger.

On comprend bien qu'il ne nous soit pas possible d'analyser dans les bornes de ce recueil tant de livres ou de publications diverses, représentant la production spéciale la plus variée et assurément la plus extraordinaire de ce temps-ci. Depuis, d'ailleurs, que l'opposition dont quelques-uns avaient pu être l'objet est tombée, ils sont à peu près tous, et à bon droit, considérés comme classiques, dans la science et dans cette portion du public désireuse de s'instruire, peu initiée encore, et qui a besoin, pour l'être, de s'adresser aux sources particulièrement pures, claires, limpides. Sous ce rapport, il n'en peut être de meilleures que celles que fournissent les écrits de Bastiat. Mais toutes ces œuvres si éminentes n'existaient que fragmentées, sous différents formats, et par éditions dont la plupart épuisées. C'était donc à la fois une pensée utile et une excellente entreprise que de réunir dans une publication unique et homogène les *Œuvres complètes* de Frédéric Bastiat, et c'était de plus un bien légitime hommage à rendre à la mémoire de ce savant sensé, bienfaisant et spirituel. C'est ce que vient de faire M. Guillaumin, à qui une telle tâche revenait de droit. Les œuvres complètes, aujourd'hui entièrement publiées, de Bastiat comprennent six forts volumes, dont les deux premiers contiennent un grand nombre de morceaux inédits ou fort peu connus, sous le titre : *Mélanges ;* plus la correspondance privée ou économique de Bastiat avec ses amis MM. Calmètes, Coudroy, Richard Cobden, Fonteyraud, Horace Say, de Fontenay, Paillottet, etc. Les lettres à ces derniers sont plus spécialement scientifiques ; les premières sont comme des *Mémoires* de sa vie où l'on voit reluire à toute page cette belle âme et cet esprit étincelant. Le tout est précédé d'une notice fort bien faite de M. de Fontenay sur la vie de l'auteur et la succession de ses publications si nombreuses. On conçoit quel intérêt cette si grande quantité de pièces inédites prête à cette nouvelle et générale édition donnée par M. Guillaumin. Le succès n'en peut être un seul instant douteux. Quiconque se mêle d'avoir un avis sur la chose publique ne peut se dispenser d'étudier, de connaître l'opinion, l'idée, si une en tant de faces, de cet homme d'élite, et nous osons croire qu'il reste encore de telles gens, et même en assez grand nombre.

Sous le titre antiphrasiste de *Libre échange*, M. Alphonse Cerfberr a publié des *Notes de voyages*, dont il a été fait ici une mention bibliographique, et qui, pour être entièrement contraires aux idées du grand maître dont la monographie précède, et si nous l'osions ajouter, aux nôtres propres, n'en renferment pas moins, rendons leur cette justice, des observations et des faits dont il est bon de tenir compte, ainsi que des détails souvent piquants et instructifs.

Un autre économiste, bien connu, M. Joseph Garnier, publie depuis deux ans, et avec succès (ce que nous expliquent sans peine les deux *années* mises sous nos yeux), un *Nouveau journal des connaissances utiles*, encyclopédie mensuelle, avec de fort jolies gravures dans le texte, et à un prix des plus modiques. On se rappelle la foudroyante réussite qu'obtint dès son apparition le premier *Journal des connaissances utiles*. Les souscripteurs se comptèrent par quelque chose comme cent mille dès le début de l'entreprise. Malheureusement, le *journal*, ébloui de son succès, tomba assez promptement dans l'art de confectionner la gelée de pommes, d'apprêter une matelotte, et autres *connaissances* du même ordre, ce qui le fit promptement aussi baptiser par les loustics : Journal des connaissances *futiles*, et, comme conséquence, entraîna son abandon rapide, puis enfin sa chute. Nous sommes très-certain que le *nouveau journal* n'entrera pas dans cette voie potagère et domestique. Il faut de la cuisine, sans doute, mais pas trop. Le nom du fondateur, et ceux des écrivains distingués qui le secondent, sont une très-sûre garantie contre le retour de pareilles licences trop intimes : aussi remplissent-ils une lacune due à la faute de leurs prédécesseurs. Nous aurons sans nul doute occasion de revenir sur cette *utile* publication, moins sommairement qu'aujourd'hui, où l'on voit, par l'étendue déjà grande de cet article, que ce que nous pourrions ajouter serait excessif et par conséquent *inutile*.

FÉLIX MORNAND.

P. S. On vient de mettre en vente, chez M. Chamerot, un volume de M. *Edgar Quinet* (*les Esclaves*), poëme dramatique en cinq actes et en vers. Nous rendrons compte de ce poëme, dont le sujet est librement emprunté à la tentative de Spartacus, et dont la pensée philosophique symbolise et condamne, sous le nom de guerre servile, « toute révolution qui se propose un but matériel, indépendamment de tout progrès moral, de toute émancipation spirituelle ou religieuse. » P.

(1) Nous en avons, en son temps, rendu compte dans ces colonnes.

Entrée de LL. MM. Royales et Impériales dans la galerie des glaces du palais de Versailles, le 25 août 1855.

Départ de soldats pour la Crimée.

Nous recevons de Lyon la lettre suivante :

« Les envois de troupes en Crimée ont repris depuis quelque temps presque avec autant d'activité qu'au début de la guerre ; seulement, ce ne sont plus que de jeunes soldats, la plupart imberbes et qui paraissent à peine formés aux fatigues et aux exercices de leur nouveau métier. A toute heure du jour, je dirais même de la nuit, ils traversent notre ville par détachements de cinq cents à deux mille hommes. Je ne parle pas du nombre vraiment incalculable de projectiles creux et des formidables engins qui les accompagnent : obusiers, pièces de siége, mortiers de tout calibre. Ces nouveaux sacrifices imposés à la France par les circonstances actuelles me semblent dignes de remarque, et j'ai cru qu'il ne serait pas inutile d'en consacrer le souvenir dans votre histoire illustrée de la guerre d'Orient.

« J'ai l'honneur, etc. A. Steyert. »

Revue scientifique.

CHIMIE : Histoire et extraction de l'aluminium; papier électrochimique pour la télégraphie électrique. — PHYSIQUE : effet d'optique, mirage. — AEROSTATION : nouveau système pour la direction des ballons. — CHIRURGIE : nouvel appareil pour l'usage du chloroforme. — Livre.

Plusieurs personnes, séduites par les brillantes promesses que contenait le rapport de M. Dumas sur les expériences de M. H. Sainte-Claire Deville à l'usine de Javel, rapport que nous avons analysé dans notre dernière Revue scientifique, ont eu la pensée non-seulement de fabriquer de l'aluminium, mais encore d'en faire la base d'une nouvelle industrie ; et à cet effet ils nous ont demandé des renseignements précis sur la fabrication, le rendement possible et les usages du nouveau métal.

L'enthousiasme de M. Dumas pour une découverte à laquelle il a prêté l'appui de son influence et dont il veut faire une gloire de notre époque, ne pouvait être pris pour guide dans les réalités de la vie, et, afin de répondre convenablement à nos correspondants, nous nous sommes directement mis en communication avec M. Deville, qui, avec une obligeance et une franchise bien rares chez les inventeurs, nous a longuement exposé les erreurs dans lesquelles il croyait qu'était le public à l'égard de l'aluminium. Dissiper des illusions fâcheuses et ramener les esprits dans le cercle de la réalité est le vœu le plus ardent de M. Deville. Donc, en rapportant ici la longue conversation que nous avons eue avec lui, nous croyons accomplir une œuvre utile pour tous, et pour nos correspondants en particulier.

Faisons d'abord l'historique de la découverte.

M. H. Sainte-Claire Deville fut amené à extraire l'aluminium par les études qu'il avait entreprises sur les métaux terreux. Après sa première communication à l'Institut, il était retourné à son laboratoire, poursuivant ses recherches sur d'autres corps de même nature, quand M. Dumas alla le trouver et lui demanda s'il pouvait extraire et lui donner une certaine quantité d'aluminium. Sur la réponse affirmative et sur la livraison du métal, M. Dumas obtint de l'Empereur des fonds nécessaires pour poursuivre les expériences, lesquelles furent entreprises à l'usine de Javel. — Ces expériences ne durèrent pas longtemps, parce que les propriétaires de l'usine manifestèrent l'intention d'exploiter eux-mêmes l'extraction de l'aluminium, et M. Deville, ne voulant point entrer dans une entreprise industrielle, dut se retirer. D'autres compagnies se sont formées, auxquelles M. Deville a toujours refusé de prendre part, et nous croyons savoir que des essais en grand sont actuellement en cours d'exécution dans une usine de Rouen.

Telle est en deux mots l'histoire de la découverte. — Venons maintenant aux procédés d'extraction. Ces procédés forment trois parties et composent, pour ainsi dire, trois étapes dans la découverte ; ce sont, d'une part, la préparation des corps qui servent à l'extraction de l'aluminium, et, d'autre part, l'extraction elle-même du métal.

Inspection, dans la cour de l'Hôtel de ville de Lyon, des jeunes soldats expédiés en Crimée. — D'après un croquis de M. A. Steyert.

Les corps nécessaires à l'opération, et dont la préparation économique est tout à la fois un beau titre de gloire pour M. Deville, et le point définitivement résolu de la découverte, sont le chlorure d'aluminium et le sodium.

Voici, d'après un article remarquable des deux aides de M. Deville, MM. Al. Riche et P. Morin, le mode préparatoire de ces deux corps.

Chlorure d'aluminium. — La pièce principale est une cornue en terre, de celles qu'on emploie pour distiller la houille dans les usines à gaz. Cette cornue, d'une capacité de 300 litres, est placée verticalement dans un fourneau en maçonnerie qui la chauffe à la flamme dans toute sa hauteur. — Elle est percée de quatre ouvertures : deux en bas et deux en haut. L'une des ouvertures du bas est placée latéralement, à une certaine distance au-dessus du fond. Elle donne passage au tuyau de porcelaine par où arrive le chlore, lequel tuyau pénètre jusqu'à l'axe de la cornue. La seconde ouverture, placée près du fond et du côté opposé à la première, sert au nettoyage ; — par en haut, et au centre du couvercle, est le trou par lequel on introduit la charge. Sur le côté est l'issue du chlorure d'aluminium qui va se condenser dans une chambre en maçonnerie, qu'il serait plus avantageux, d'après M. Deville, de construire en tôle, et dont les parois sont recouvertes de plaques de faïence vernissée. La chambre à condensation communique elle-même par un conduit avec l'air extérieur, pour l'écoulement des produits gazeux de la réaction ; — l'alumine employé provient de l'alun ammoniacal, auquel le sulfate d'alumine pourrait être substitué avec économie. Au lieu d'ajouter à l'alumine, d'abord du charbon pulvérisé, puis de l'huile, pour rendre le mélange plastique, M. Deville emploie tout simplement le goudron de houille, déchet des usines à gaz, dont le prix est extrêmement minime, et qui remplace à la fois l'huile et le charbon. Ce mélange est distribué dans des pots de terre pour être calciné dans des fours à réverbère. — Le mélange étant calciné, on en remplit la cornue, et on chauffe progressivement jusqu'au rouge. Alors on fait passer le courant de chlore qui se produit dans les bonbonnes de grès contenant le peroxide de manganèse et l'acide chlorhydrique, et chauffées sur un vaste bain de sable ; — on pouvait craindre, dans cette partie de l'opération, que le chlore n'attaquât la matière même de la cornue ; mais heureusement il n'en est rien. Le chlore n'agit que suivant l'axe de la cornue et sur un rayon de 1 à 2 décimètres, de sorte que les parois se trouvent protégées par une couche épaisse de mélange inattaqué. Tout le chlore est rigoureusement absorbé, si rapide que soit son dégagement, et il n'en arrive pas la moindre trace dans la chambre de condensation. Quand on voit diminuer la production du chlorure, on suspend l'arrivée du chlore, on debouche la cornue par en haut et par en bas pour la nettoyer et la remplir. — Voilà certes une opération continue, et par conséquent tout à fait industrielle. Cependant M. Deville a reconnu que le procédé est susceptible de perfectionnement sur certains points. Ainsi il opérera dorénavant dans des cornues beaucoup moins hautes ; un creuset de verrier, fermé d'un couvercle et muni des ouvertures nécessaires, doit, à son avis, donner de très-bons résultats et se manier plus facilement. — Le chlorure d'aluminium de M. Deville a un tout autre aspect que celui qu'on préparait en si petites quantités dans les laboratoires. Il est très-compacte, très-dense, parfaitement cristallisé, transparent et d'une couleur voisine du jaune-soufre. Il ne reviendra pas à plus de 1 fr. 25 c. à 1 fr. 50 c. le kilogramme.

Sodium. — M. Deville s'est attaché principalement à faire de la fabrication du sodium une opération continue, condition fondamentale pour une exploitation industrielle. Il fallait pour cela qu'on ne fût pas obligé de retirer la cornue du fourneau après l'épuisement du mélange. Il fallait de plus que cette cornue fût mise à l'abri de l'oxydation pour en prolonger la durée, et éviter ainsi les temps d'arrêt tout en diminuant la dépense. Un fait important qui résulta des expériences de M. Deville, c'est qu'on pouvait diminuer la température en augmentant la surface de chauffe, et en rétrécissant l'ouverture qui doit donner passage à la vapeur du sodium. Toutes ces conditions se trouvent remplies par les dispositions suivantes. — La bouteille à mercure, qu'on avait employée jusqu'ici, est remplacée par un tube de fer étiré, d'un diamètre de 1 décimètre sur $1^m,20$ de longueur. A l'une de ses extrémités, ce tube est fermé par une plaque de fer soudée à la forge, et percée, non pas au centre, mais près de sa circonférence, d'une ouverture dans laquelle on visse un bout de canon de fusil de 1 décimètre, lequel constitue le tube de dégagement. A l'autre extrémité du cylindre est un bouchon de forte tôle qu'on peut enlever et replacer à volonté au moyen d'une poignée en forme d'anneau. On recouvre ce cylindre d'un lut qui doit être un peu fusible, et qui est composé de terre à poêle et de crottin de cheval. Le cylindre est alors introduit dans un manchon de terre réfractaire, assez large pour qu'un espace annulaire reste libre entre la paroi inférieure et la surface du cylindre. Cet espace est rempli par de la brique pilée.

L'appareil, ainsi préparé, se place dans le fourneau horizontale-

ment, de manière que le tube de dégagement, qui a besoin d'être maintenu à une haute température, ne sorte que de 1 à 2 centimètres. La culasse du cylindre traverse la face postérieure du fourneau, assez pour qu'on puisse facilement ôter le bouchon et le remettre en place, — la disposition intérieure du fourneau est telle que l'appareil se chauffe à la flamme; c'est, du reste, un fourneau à réverbère ordinaire. M. Deville a opéré sur deux cylindres à la fois, mais on pourrait facilement opérer sur un plus grand nombre. — La chaleur perdue du fourneau sert à chauffer un four voisin, où se calcine, dans des pots de terre fermés d'un couvercle, le mélange d'où l'on se propose d'extraire le sodium. — Voici la composition du mélange que M. Deville a employé dans ses dernières opérations :

Carbonate de soude.	1,000 parties.
Craie (blanc de Bougival). . .	150 »
Houille de Charleroy pulvérisée.	450 »

Ces matières étant préalablement triturées et mélangées avec soin par un moyen mécanique quelconque, on les calcine dans le four dont nous avons parlé plus haut. Il est nécessaire de pousser la calcination assez loin pour que le mélange soit en masse compacte et non pulvérulente. Le mélange est introduit par gros fragments dans le cylindre, et il n'y a plus qu'à chauffer et à adapter le récipient au condensateur. — M. Deville, au lieu de placer ce récipient à plat, comme le faisaient MM. Mareska et Donny, le met dans une position verticale; ce qui permet, au moyen d'une légère modification introduite dans la construction de cet appareil, ou de laisser écouler le sodium à l'état liquide dans une terrine contenant de l'huile de schiste, ou de laisser le métal s'accumuler dans le récipient, auquel on en substitue un second quand il est plein. — Quand le dégagement cesse, on ouvre le cylindre par la culasse; on enlève les résidus avec une pelle demi-cylindrique, et on les remplace par une nouvelle charge. Pour opérer ce chargement avec plus de facilité, on peut mettre le mélange sous forme de cartouches à enveloppes de calicot ou simplement de fort papier. — Le sodium qui coule dans la terrine est tout à fait pur et n'a plus besoin d'aucun traitement. Dans le récipient on en trouve également une très-grande quantité en lames épaisses ou en gros fragments très-bons à recueillir. Mais le récipient contient aussi beaucoup de sodium divisé en petits globules mêlés à du charbon ou à d'autres produits condensés. Ces résidus sont chauffés dans l'huile de schiste, dans une marmite en fonte, où on les écrase à l'aide d'un pilon de métal. Au bout de peu de temps, une grande partie du sodium se rassemble en grappes que l'on recueille. Cependant le résidu final est encore riche en métal; on le traite comme un mélange, mais alors dans de simples bouteilles à mercure, car dans le grand cylindre l'opération moulinait trop rapidement. Le sodium ainsi obtenu du premier jet est parfaitement pur, et se dissout dans l'alcool sans résidu aucun.

Comme on le voit, quoiqu'elle soit susceptible encore d'améliorations, la question de la fabrication industrielle du chlorure d'aluminium et du sodium peut être considérée comme résolue; mais il n'en est pas de même de la réaction finale, qui laisse encore beaucoup à désirer. Une fois isolé, l'aluminium n'a plus rien à craindre; mais, tant qu'il reste en présence de son chlorure et du sodium, la matière des vases où il se produit a sur sa pureté une très-grande influence; ainsi les nacelles lui cèdent du cuivre; les vases de fonte, du fer; les creusets de terre lui céderaient, dans les mêmes circonstances, du fer et du silicium. — L'opération du lavage est surtout désastreuse; il reste toujours, dans la matière traitée par l'eau, du chlorure d'aluminium qui se décompose en alumine et en acide chlorhydrique, et cet acide dissout le métal avec dégagement d'hydrogène.

Tous ces détails, que nous avons empruntés, nous le répétons, à l'excellent article de MM. Alf. Riche et P. Morin, nous ont paru, malgré leur aridité, intéressants pour ceux de nos lecteurs qui s'occupent de chimie ou qui rêvent la fabrication de l'aluminium. Voici maintenant les renseignements que M. Deville a bien voulu nous donner sur les usages auxquels peut être appelé le nouveau métal.

Comme à peu près tout le monde, nous avons cru un instant que l'aluminium pourrait remplacer l'argent; c'est une erreur : à moins de circonstances imprévues, l'argent restera toujours un métal précieux, tandis que l'aluminium ne pourra jamais prétendre à ce titre. Les deux qualités, en effet, qui rendent un métal précieux, la rareté et la facilité à être revivifié, ne se trouvent pas dans l'aluminium et se rencontrent, au contraire, dans l'argent; mais, d'un autre côté, l'aluminium possède des propriétés qui empêchent de le classer parmi les métaux usuels, de telle sorte qu'on peut dire que la découverte de l'aluminium résout le problème si longtemps cherché d'un métal intermédiaire entre les métaux précieux et les métaux usuels, et pour la solution duquel on avait tour à tour proposé le chrysocale, le métal d'Alger, le maillechort, l'halphénide et l'argenterie par la galvanoplastie.

Au point de vue des usages culinaires, l'aluminium peut revendiquer une place importante; car, si, à l'exemple d'à peu près tous les autres métaux, il se décompose sous l'action des acides et de la chaleur, il ne donne point naissance à un corps dangereux, comme, par exemple, l'argent, dont l'innocuité est assez généralement admise, et qui serait peut-être le métal le plus funeste à employer pour la préparation des aliments.

Mais c'est surtout dans les ouvrages de précision où la légèreté doit être unie à la dureté, que l'aluminium trouvera sa place. Ainsi les balances, les pièces d'horlogerie; puis dans les ouvrages où la légèreté est une qualité précieuse, telles que les broderies pour habits, les épaulettes, les glands, etc., enfin son inaltérabilité à l'air et à l'hydrogène sulfuré le fera entrer dans l'ornementation des appartements, d'où l'argent est impitoyablement exclu.

L'Exposition universelle contient non-seulement des échantillons du métal, mais encore des objets fabriqués avec lui. Un lingot d'aluminium a été placé à côté d'un lingot d'argent, et, au bout d'un mois, quand l'un et l'autre ont été touchés par un million de mains (ce chiffre n'est pas arbitraire, il a été calculé par un employé), l'argent était devenu tout noir, tandis que l'aluminium n'avait rien perdu de sa blancheur un peu bleuâtre. Une timbale exposée par M. Christofle résiste aux chutes et ne craint pas les bosselures. D'autres objets sont en cours de fabrication; nous croyons savoir que M. Raby présentera bientôt une montre dont tous les rouages sont en aluminium; que M. Redier construit des balanciers compensateurs, etc., etc.

Mais, nous le répétons, malgré les espérances que l'on est en droit de concevoir, l'extraction de l'aluminium ne saurait encore faire la base d'une industrie, non parce que les matières premières sont d'un prix trop élevé, mais bien parce que la quantité d'aluminium que l'on parvient à obtenir par les procédés connus n'est pas en rapport avec les quantités de matières premières qu'il faut employer; les pertes que l'on éprouve dans l'opération sont trop considérables pour que l'industrie les accepte, et la compensation qu'il faut alors établir sur le produit obtenu explique le prix élevé auquel se trouve aujourd'hui l'aluminium, malgré la valeur vénale des matières premières, c'est-à-dire le chlorure d'aluminium et du sodium.

C'est donc à cette troisième partie de l'opération que les expérimentateurs devront surtout s'attacher, et c'est à elle aussi que M. Deville cherche à apporter une heureuse modification.

— Des divers systèmes de télégraphie électrique, celui que la France avait adopté était peut-être le plus défectueux; il consistait, nul ne l'ignore, dans l'emploi des signes de la télégraphie aérienne. Le système américain, également connu sous le nom de M. Morse, son inventeur, laisse des traces de la dépêche, en ce sens que le courant électrique, au lieu de mettre en mouvement les bras d'un télégraphe aérien, comme chez nous, ou les aiguilles d'un cadran, comme chez les Anglais, agit sur un levier dont l'extrémité libre est armée d'une pointe, qui, obéissant à l'influence du courant, trace des caractères sur une bande de papier qui se déroule sous lui.

Ce système, qui offre à l'administration et aux expéditeurs de dépêches des garanties qui ne se rencontrent pas dans les autres systèmes, sera bientôt, à ce qu'il paraît, introduit en France, et déjà des améliorations sont proposées.

Le papier sur lequel le poinçon trace la dépêche doit réunir les propriétés suivantes : être très-peu coûteux; assez collé pour qu'on puisse y faire des annotations à l'encre; convenablement humide pour être conducteur, mais sans excès, afin de pouvoir recevoir ces annotations; un peu acide pour augmenter sa conductibilité, mais pas assez cependant pour altérer les métaux qu'il touche; facilement décomposable par l'électricité; donnant par la décomposition un sel fortement coloré, insoluble et inaltérable; d'une préparation extrêmement simple, afin qu'on puisse en faire dans les stations mêmes, si on le juge convenable; ne nécessitant pas l'emploi d'une pâte de papier spéciale; enfin d'une composition simple et facile, et n'exigeant pas l'emploi de sels dans des proportions trop exactes.

M. Pouget-Maisonneuve croit avoir réuni toutes ces conditions avec un papier qu'il appelle électro-chimique, et dont la préparation est la suivante :

Eau.	100 parties.
Azotate d'ammoniaque cristallisé.	150 —
Cyanure jaune de potassium et de fer. . .	5 —

En mettant, dit l'auteur, 150 parties d'azotate d'ammoniaque, mon papier fonctionne pendant l'été et sans qu'il soit nécessaire de prendre la précaution de mettre le rouleau à l'abri de l'air. Il est évident du reste qu'en modifiant les proportions on peut obtenir encore un bon résultat. Une courte immersion dans l'eau fait disparaître l'excès de préparation. On peut la prolonger sans que la netteté des caractères en soit aucunement altérée.

— M. Parés vient de raconter un cas bien remarquable de mirage, dont nous allons reproduire les principaux phénomènes. Il observait de Montpellier, d'une altitude absolue de 37 mètres, du côté du sud-ouest. Sous ses yeux se déroulaient, sur une épaisseur totale de 44 kilomètres, des terres, un lac, des sables, des marais et la mer. Vers cinq heures du soir, regardant avec une lunette de 80 millimètres, il vit sur sa droite les arbres se mettre en mouvement. En une seconde, leur image s'allonge, double de hauteur, s'élance vers un nuage qui se formait au-dessus d'eux, puis redescend renversé et va rejoindre l'image inférieure au milieu de la distance qui sépare leurs bases. L'une de ces bases est derrière les dunes d'Aiguesmortes, l'autre est soudée au nuage. Un vide à parois verticales, représentant des murs gigantesques de verdure, sépare les deux groupes. Le nuage, gagnant vers la gauche, jette en passant un pont de vapeurs sur cet abîme. Il est venu de la haute mer; sa largeur est faible, sa teinte et sa consistance sont celles d'un nimbus; il se propage de droite à gauche, et partout au-dessous de lui s'élèvent des images d'arbres et d'habitations : on dirait qu'il les aspire; en deux minutes, il a parcouru 5,600 mètres, et une quarantaine d'objets ont reproduit leur image.

Le phénomène est alors établi sur toute la ligne; le nuage forme en haut un nouvel horizon, servant de cadre supérieur au tableau, les dunes formant le cadre inférieur. L'étendue est de 10° 35′, la hauteur de 4′; le tableau est des plus variés; l'aspect général est celui d'objets disposés pour une fête, les arbres sont bruns comme le nuage, les bâtiments, éclairés par les derniers rayons du soleil, sont d'un jaune-orangé éclatant, et les ondulations y sont si fortes qu'ils paraissent enflammés. Toutes ces images sont dans une continuelle agitation; elles montent et descendent comme si elles étaient élastiques et étirées en même temps par les deux bouts, s'allongeant et se contractant sans cesse.

Cependant, dit M. Parés, vers le milieu de la ligne, un autre effet se prononce. Il y a là, à la distance moyenne de 8 kilomètres des dunes, le hameau des Salins de Pécais. Caché par le toit d'une maison voisine de ma station, je n'en vois d'ordinaire que les sommets d'un bâtiment et de deux hautes cheminées d'usine. Aujourd'hui, dès le commencement du phénomène, il s'est relevé légèrement, et l'une des maisons a semblé jeter des flammes. Bientôt il se porte tout entier sur le nuage, gardant sa position droite, alors que toutes les images à droite et à gauche sont renversées, et, immobile au milieu du mouvement général qui persiste à ses côtés, sa lumière est tranquille comme à la fin d'un beau jour d'été. J'ai pu y contempler neuf bâtiments distincts, outre les deux grandes cheminées.

Enfin, sur ma droite, du milieu des images des arbres, je vois sortir de l'horizon deux colonnes blanches, élevées d'environ 3′, pareilles à celles que m'avait montrées la première apparition et que je n'avais pu interpréter. Cette fois elles marchent l'une vers l'autre, se joignent, se séparent : ce sont deux voiles de navires, qui, d'après toutes les circonstances, sont sur la mer des Bouches-du-Rhône, à 18 kilomètres en arrière des dunes; leur image est droite.

Ces effets d'optique sont des plus curieux et méritent toute l'attention des observateurs.

— Les plus belles découvertes ont, comme les médailles, un revers, et le génie de l'homme consiste autant à faire la découverte qu'à diminuer et à faire disparaître les inconvénients du revers. Certes l'éthérisation, ou mieux encore, le moyen de soustraire un malade aux douleurs chirurgicales, est un fait glorieux dont le dix-neuvième siècle sera fier à juste tite. Malheureusement des accidents très-graves, la mort même, ont marqué l'emploi de ce moyen magique, et jusqu'à présent il est impossible de déterminer *à priori* les conditions susceptibles d'amener un semblable résultat. Les considérations idiosyncrasiques n'ont pas mieux rendu compte de ces accidents que la plus ou moins grande pureté du chloroforme, et, en présence de cet inconnu, les expérimentateurs se sont surtout attachés à modifier l'appareil employé pour la vaporisation de l'agent anesthésique. Plusieurs modèles ont été proposés, et, malgré les avantages que chacun d'eux présente, aucun ne semblait réunir toutes les conditions que la pratique indiquait. M. Duroy, pharmacien à Paris, paraît devoir être plus heureux que ses devanciers, car l'appareil qu'il vient de faire connaître et qu'il nous a été permis d'examiner, offre l'immense avantage d'une distribution du chloroforme, régulière, successive et se faisant goutte à goutte, de telle sorte qu'il est toujours possible d'obtenir un dosage approprié aux différents âges et aux idiosyncrasies diverses des sujets, en augmentant ou en diminuant le nombre des gouttes. Un autre avantage, que les praticiens apprécieront comme il doit l'être, caractérise encore cet appareil : c'est qu'après l'opération il est facile de calculer, sauf une fraction inappréciable, la quantité employée de chloroforme; aussi cet instrument, n'offrît-il que cette garantie, mériterait encore la préférence sur tous ceux qui l'ont précédé; mais, ainsi que nous le disions au début, il donne à l'usage du chloroforme tout à la fois plus de simplicité et une très-grande innocuité.

— La section de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques avait proposé, pour l'année 1855, le sujet de prix suivant : « Du sommeil au point de vue psychologique. — Quelles sont les facultés de l'âme qui subsistent, ou sont suspendues ou considérablement modifiées pendant le sommeil? — Quelle différence essentielle y a-t-il entre rêver et penser? — Les concurrents comprendront, dans leurs recherches, le somnambulisme et ses différentes espèces. — Dans le somnambulisme naturel, y a-t-il conscience et identité personnelle? — Le somnambulisme artificiel est-il un fait? — Si c'est un fait, l'étudier et le décrire dans ses phénomènes les moins contestables, reconnaître celles de nos facultés qui y sont engagées, et essayer de donner dans cet état de l'âme une théorie selon les règles d'une saine méthode philosophique. »

Certes, voilà un programme bien vaste et bien ardu, que M. Albert Lemoine a cependant rempli d'une façon tout à la fois digne et savante. La méthode philosophique dont il s'est servi a pu seule le mener sans encombre au bout de son ouvrage. Acceptant le sommeil comme une fonction physiologique, il étudie les organes qui concourent à l'accomplissement de cette fonction et les phénomènes qui en sont la conséquence; il arrive ainsi à distinguer le rêve, phénomène du sommeil, de la pensée, phénomène de la veille.

Puis passant, si je puis me servir de cette expression, à l'état pathologique de la fonction, il montre que le somnambulisme naturel est une maladie du sommeil, comme, par exemple, la catalepsie est une maladie de l'innervation.

Quant au somnambulisme artificiel, M. Albert Lemoine l'admet à l'égal des phénomènes physiologiques ou morbides que l'art peut produire, soit en dehors de la nature, soit en secondant et en suscitant des procédés dont elle ne se sert qu'à de longs intervalles.

On comprend que, dans l'espace étroit qui nous est ici accordé, il nous soit impossible d'aborder les nombreuses questions psychologiques que soulève le problème du sommeil. Nous ne pouvons avoir d'autre but, en cette place, que d'indiquer l'ouvrage de M. Albert Lemoine à toute l'attention de nos lecteurs, assurés que nous sommes, par notre expérience personnelle, de leur procurer tout à la fois un plaisir et une source certaine d'instruction.

FÉLIX ROUBAUD.

Voyage du prince de Galles (Charles Ier) à Paris, en 1623.

De toutes les contrées voisines, l'Angleterre est certainement celle dont les rois et les princes nous ont le moins souvent rendu visite, la raison d'Etat s'opposant toujours à ce qu'ils vinssent prendre ce plaisir et nous faire cet honneur.

Je ne veux point considérer comme des visiteurs ordinaires, dont le souvenir soit en aucune façon bon à rappeler à propos de la gracieuse venue de la reine Victoria, les rois du quinzième siècle Henri V et Henri VI, et à des époques plus récentes Jacques Ier et Charles-Edouard. Les premiers vinrent à Paris et y firent séjour, en rois de passage, sacrés par la conquête et par la trahison; les autres, bien différents, y cherchèrent dans leur exil une retraite hospitalière. Il n'y a donc, encore une fois, dans la présence à Paris de ceux-ci ou de ceux-là, rien qui ressemble à la visite de cordiale entente, de bonne et joyeuse amitié que nous a rendue la souveraine britannique. Un seul voyage pourrait, sauf l'éclat et la magnificence, rappeler un peu celui-ci, et se poser dans l'histoire comme son pendant modeste et effacé, c'est celui que fit à Paris, au mois de mars 1623, le prince de Galles, qui deux ans après devait devenir Charles Ier et commencer son règne fatal.

Le prince était alors en quête d'une princesse à qui il pût faire partager ses espérances du trône; en compagnie du brillant et aventureux Buckingham, il courait l'Europe pour la trouver. Jacques Ier, bien qu'il fût le plus formaliste et le plus forcéné des Anglicans, ne répugnait point à ce que son fils épousât une princesse catholique; il avait à ce sujet ses idées bien arrêtées : il espérait tout simplement convertir à son Eglise le pays d'où son fils amènerait une épouse, et qui jetterait ainsi les premières bases d'une étroite alliance avec l'Angleterre. Sous ce mariage en perspective, il découvrait déjà pour lui des conversions en masse et toute une gloire d'apôtre. C'est donc avec une joie pleine de secrètes espérances qu'il vit Charles diriger vers les contrées les plus entichées de papisme, vers la France et l'Espagne, sa course d'amoureuse et conjugale aventure.

Ce voyage, que les rêves du vieux roi lui montraient à l'avance si gros de résultat et de prodiges au profit de la foi anglicane, ne devait cependant être qu'une sorte d'odyssée burlesque, une espèce de mascarade nomade, où tout se mit d'accord pour rivaliser de folie fantasque, les circonstances et les personnages. En fait de caprices bouffons, on n'avait, il est vrai, qu'à se fier à la folle humeur de Buckingham, le compagnon, le guide du prince, mais, pour comble, les événements mirent une complaisance singulière à ne lui point faire démentir son humeur et manquer sa mission.

Le but réel du voyage était l'Espagne; c'est de ce côté, comme vers le pays le plus désirable pour les conquêtes d'un convertisseur, que Jacques, endoctriné par l'ambassadeur Gondomar, avait de préférence dirigé les pas de son fils. Mais les récits qu'on faisait partout de Paris et de la cour de France, la beauté vantée de la jeune reine Anne d'Autriche, celle plus modeste, mais célèbre aussi déjà, de la sœur du roi, la toute charmante Henriette de France, furent autant d'éloquentes raisons qui déterminèrent les voyageurs à se détourner un peu du chemin tel que le roi le leur avait tracé. Pour se rendre en Espagne, ils résolurent de passer par Paris, au risque même de ne pas aller plus loin, si tout d'abord ils trouvaient là ce qu'ils cherchaient. Nous étions alors assez bons catholiques pour qu'au défaut de l'Espagne, le pape de Londres se trouvât satisfait de l'espérance de notre conversion.

C'est incognito que devait se faire le voyage à travers la France; mais, comme avec Buckingham rien ne restait dans la juste mesure, l'*incognito* fut un travestissement au complet, de pied en cap, où la longue barbe postiche n'était pas même oubliée, pour l'un aussi bien que pour l'autre de nos deux pèlerins. Charles n'oublia qu'une chose, ce fut de déguiser, comme le reste, son caractère de prince, et surtout sa libéralité. Ils n'étaient pas à cinq milles de Londres,

à Gravesende, qu'elle les avait déjà trahis. Comme ils quittaient la barque qui les avait amenés jusque-là, Charles, au lieu de donner deux ou trois shellings, et de payer ainsi selon son habit et sa barbe de bourgeois, jeta négligemment un angelus d'or; peut-être n'eût-ce rien été et en aurait-on été quitte pour un peu plus de politesse et de remerciements de la part de l'homme du bateau, quand voilà cet étourdi de Buckingham qui, doublant la dose, jette à son tour un angelus d'or au batelier. A cette complication de libéralité, celui-ci prend l'éveil, et se dit qu'il n'a certainement pas affaire à des voyageurs ordinaires, — car ces grandes barbes lui ont déjà présagé quelque chose de sinistre, — mais bien plutôt à quelques seigneurs qui s'en vont sur le continent pour échapper aux lois anglaises contre le duel, et se tuer là tout à leur aise. Ces voyages de duellistes étaient très-fréquents alors. Dans cette pensée, et afin d'arracher aux chances du combat ces deux hommes à l'âme si libérale, notre batelier court en hâte avertir la police. On se met vite aux trousses de ces pourfendeurs porte-barbes, et on les arrête qui cahin-caha, sur de mauvais chevaux de louage, trottaient vers Cantorbéry. Devant le shériff, Buckingham fut le seul qui fit bonne contenance. Il sauva tout : « Silence, dit-il tout bas au magistrat, en détachant un coin de sa barbe, il s'agit d'un secret d'Etat. Il faut qu'avant peu de jours nous soyons sur les côtes de France, afin d'y inspecter la flotte. Laissez-nous partir pour Douvres. » Le shériff, à cette turlupinade dite avec le plus grand mystère, répondit par une salutation très-respectueuse, et nos aventuriers, ayant consolidé leur barbe, purent reprendre leur route.

A Douvres on se mit plus à l'aise. L'incognito et tout son attirail postiche furent pour un temps jetés aux orties. Mal leur en prit, car à peine, après une courte et heureuse traversée, avaient-ils touché la terre de France, que voilà deux hobereaux allemands qui les reconnaissent pour avoir soupé avec eux, huit jours auparavant, dans une taverne de New-Market, et qui les apostrophent cavalièrement par leurs petits noms de guerre ou plutôt de débauche : *Sad Jack, and his dog Steenie*, « Jack le triste et Steenie son dogue. » Sans doute, il fallait être un Anglais renforcé, un pur enfant de Londres, pour retrouver sous le premier surnom le mélancolique Charles, et sous l'autre sobriquet, d'allure toute écossaise, Buckingham, le fidèle et le tapageur ; n'importe, et pour peu surtout qu'une reconnaissance plus directe s'ensuivît, l'apostrophe n'en était pas moins compromettante pour nos aventuriers, sur ce sol français et catholique, où, comme Anglais et comme anglicans, ils avaient tout à craindre n'étant plus déguisés. Richard Graham, qui était de leur suite, leur rendit donc un signalé service quand, pour détourner les soupçons des Allemands, il leur fit entendre que ceux qu'ils croyaient être Charles et Buckingham, étaient tout bonnement de pauvres presbytériens d'Ecosse qui se sauvaient de Londres pour n'être pas pendus. Suivant une relation de cette rencontre, qui se trouve dans les *papiers d'Etat* de lord Hardwick, les deux Allemands se le tinrent pour dit, et se retirèrent, quoiqu'en hochant un peu la tête.

La leçon était bonne. Aussi, quand on fut à Paris, se claquemura-t-on de plus belle dans le plus étroit *incognito*. Buckingham, entre autres précautions de travestissement, se munit, dès l'arrivée, de deux gigantesques perruques, qui devaient certes les rendre ridiculement méconnaissables, mais que pourtant, dans une de ses lettres au roi, il représentait seulement comme « destinées à obscurcir et amortir l'éclat de leurs fronts vainqueurs. »

Il ne fallait pas que l'incognito trop sévèrement gardé leur fît manquer le but du voyage, en les empêchant d'aller à la cour, et par là de voir les princesses. On s'ouvrit donc de tout à lord Hay, qui était alors ministre d'Angleterre en France, et les deux visiteurs anonymes purent ainsi entrer librement au Louvre.

On y préparait un ballet nouveau, réglé par M. de Bois-Robert Metel, bouffon favori d'un homme dont la faveur commençait, je veux dire M. de Richelieu, évêque de Luçon. Le ballet, publié depuis, s'appelait *le Grand Ballet de la Reyne, ou les Festes de Junon la nopcière*. Richelieu, qui était prévenu de leur présence, prit soin de bien placer les deux étrangers. Alors, il n'avait pas contre Buckingham cette haine intime qui prit sa source, disent les uns, dans l'irrévérence du courtisan anglais, assez peu respectueux pour lui écrire à lui, ministre du roi de France, sans laisser sur ses lettres le moindre espace entre le mot *Monsieur* et la première ligne; ou bien née, selon d'autres, dont l'opinion me semble mieux fondée, d'une rivalité d'amour, dont cette visite mystérieuse de Buckingham et du prince vit les commencements.

Au Louvre, dans cette répétition du ballet, au milieu des mille beautés de la cour, luttant sous leurs yeux de coquetterie et de grâce avec d'autant plus d'assurance que leur présence sous l'incognito était un aiguillon et n'était point une gêne, une seule chose émerveilla Charles et Buckingham, une seule chose sut les attirer et les distraire du reste, ce fut la beauté d'Anne d'Autriche, et surtout « l'incomparable blancheur de ce peau royale, » que Buckingham, ému et ébloui, célébrait le soir même dans une lettre au roi, et dont, à trente ans de là, le pauvre Scarron pouvait encore chanter l'éclat !

Auprès de cette magnificence des attraits de la reine, Henriette de France n'avait qu'une beauté bien modeste et bien pâle. C'était une jeune fille de taille petite, — elle atteignait à peine à l'épaule de Charles, — d'une physionomie spirituelle et fine sans doute, mais sans rien qui commandât l'attention, et encore moins l'amour. Aussi, pendant que Buckingham, tout à son émerveillement, que ne pouvait épuiser cette première contemplation, se promettait déjà peut-être de revenir en France et de se hasarder près de la reine à ces témérités dont on sait l'histoire ou plutôt le roman, le prince de Galles, de son côté, n'hésitait point à prendre un parti. Henriette, celle que des récits et des portraits menteurs lui avaient un instant fait désirer pour femme, ne lui étant apparue que comme une ombre pâle près de cette reine venue d'Espagne, il partait donc résolûment de France, il s'en allait vers cet autre pays qui, ayant envoyé à Louis XIII une si belle épouse, pouvait bien pour lui, prince de Galles, garder encore une pareille princesse.

De Paris aux Pyrénées, frontières où nous devrons les laisser, les aventures ne manquèrent point aux deux voyageurs et à ceux qui les accompagnaient. S'ils s'en fussent tenus à leur costume national, on les eût laissés passer sans encombre, à peine se fût-on occupé d'eux. Alors, en effet, comme aujourd'hui, il n'y avait entre les Anglais et nous aucune différence d'habillement : « Les Espagnols, écrivait en ce temps-là Malherbe à Peirese, sont habillés à leur mode, et les Anglais à la nôtre, en sorte qu'on ne les sauroit distinguer des François que du langage. » Mais, par une nouvelle fantaisie de Buckingham qui voulait ainsi peut-être donner le deuil pour livrée à son nouvel et impossible amour ; nos aventuriers et leur suite s'étaient vêtus de noir, qu'ils portaient d'ailleurs, selon Buckingham, « avec une rare et noble élégance, » et s'en allant ainsi, bride abattue, par monts et par vaux, à travers villes et villages, comme une caravane d'âmes en peine, ils ameutaient toutes les populations au passage. Quand ils furent à Bordeaux, l'ombrageux M. d'Epernon, qui y gouvernait, faillit, dit-on, les faire arrêter.

A Bayonne, autre aventure dont fut cause le carême, qui depuis leur arrivée en France leur faisait faire maigre chère, et qui en Espagne ne devait certes pas les ménager davantage. Voici comment le fait est raconté dans les *Wottoniæ reliquiæ* :

« Le carême était très-avancé, et l'on ne pouvait se procurer de viande dans les auberges. En chassant ensemble auprès de Bayonne, le prince et les siens aperçurent un troupeau de chèvres qui paissaient avec leurs chevreaux. A cette vue, sir Richard Graham, grand écuyer, demanda s'il ne pourrait pas escamoter un de ces chevraux et l'emporter au premier village pour le faire cuire. Quoi, Richard ! s'écria le prince, voudriez-vous encore ici pratiquer vos anciens tours de gibecière aux dépens de votre prochain ? Là-dessus, il satisfit très-généreusement le berger, et tandis que Buckingham et Richard, aidés de leurs gens à pieds, chassaient un chevreau hors du bétail, le prince l'atteignit d'une balle à la tête, avec un pistolet écossais. »

A Paris, à la cour, on avait parlé diversement de la venue mystérieuse du prince de Galles et de son départ subit ; mais, des conclusions qu'on en avait tiré, il était resté en dépit de tout, je ne sais quel fonds d'espérance auquel, on le verra, les événements finirent par donner raison. Nous avons à ce sujet un très-intéressant passage d'une lettre écrite par Malherbe à *Monsieur* son *cousin*, le 13 mars 1623.

« Pour nos nouvelles, lui dit-il, je m'asseure que l'on vous aura conté le passage du prince de Galles. Je crois que, par cette impatience, il a voulu témoigner à sa maîtresse la grandeur de son amour. Il vit recorder le balet de la reine, et il vit celle qu'autrefois il a désiré pour femme. Ce sera à luy, quand il aura veu celle d'Espagne, de juger s'il a perdu ou gagné. Quant à moy, mon cousin, je vous dirai sans cajolerie que la nostre est une des plus gentilles princesses qui soit au monde, et que je ne crois pas qu'il y ait non une personne de sa qualité, mais une damoiselle en France, de qui l'esprit ne perdît sa cause, s'il estoit mis en comparaison avec le sien. J'ay esté ce matin à l'audience du mylord Hay, de laquelle je n'ay rien entendu ; mais j'ai pris garde que le roy lui a faict bon visage et à l'accueil et au congé. Le sujet de l'audience estoit l'excuse du prince de Galles, en ce petit équipage et ainsi desguisé, comme il estoit. »

Malherbe a raison d'espérer en la bonne grâce de la jeune et toute *gentille* Henriette, et de ne pas trop redouter pour elle le parallèle avec l'infante espagnole ; le roi agit sagement en faisant bon accueil au ministre anglais, et celui-ci prépare prudemment l'avenir, quand il vient parler pour le prince et l'excuser de son escapade de chevalier errant ; avant qu'il soit trois années, tout se sera peu à peu dénoué et conclu au gré de ces vagues espérances et de ces préparations. Le prince de Galles, après avoir à Madrid, en digne héros de *l'Astrée*, filé le plus romanesque amour, sera revenu à Londres triste et désenchanté ; la mort de son père l'aura fait roi ; puis toujours en quête d'une épouse, il sera retourné à cette Henriette de France qu'il a traitée lors de son voyage avec un si leste dédain ; il aura dépêché lord Holland pour négocier cette alliance, et avant toutes choses pour l'excuser officiellement de sa première indifférence, car il sait qu'on s'en est plaint. Mais, lorsqu'on aura bien dit à la jeune princesse, d'ailleurs impatiente d'être reine, que le prince ne fut point coupable, quand on aura rejeté tout le tort de son peu d'empressement sur le défaut de lumière de la galerie où se trouvait Henriette, — toutes choses gravement relatées dans *les Négociations* de *lord Holland*, — Henriette de France aura consenti et elle sera devenue reine d'Angleterre le 1er mai de l'année 1625.

Toute une émigration de Français suivit d'abord la jeune reine et envahit la cour d'Angleterre ; ce fut une nuée de courtisans, de prêtres, de moines de tous ordres qui s'abattit sur Whitehall, et menaça bientôt d'y régner seule et d'y tout dévorer. On murmura dans Londres, le roi en prit ombrage, et un jour toute cette colonie d'intrus fut jetée pêle-mêle sur des navires et dirigée à pleines voiles vers la France. La reine se plaignit amèrement, en invoquant son contrat de mariage dont cette expulsion des Français violait l'un des articles les plus formels ; la France soutint cette réclamation, et envoya tout exprès Bassompierre en ambassade à Londres. Tout fut inutile, et l'ambassadeur en fut bientôt réduit à écrire à l'évêque de Mende, l'un des expulsés : « Quand vous considérerez que l'on m'a envoyé pour faire observer un contrat de mariage et pour maintenir la religion catholique en un pays duquel on l'a jadis bannie pour rompre un contrat de mariage, vous ayderez à m'excuser comme je vous conjure de faire. » Puis encore : « J'ay trouvé de l'humilité parmi les Espagnols, et de la civilité et courtoisie parmi les Suisses, aux ambassades que j'y ai faites de la part du roi, mais les Anglais n'ont rien voulu rabattre de leur naturelle fierté et arrogance. Le roy est si résolu à ne restablir aucun Français auprès de la reyne sa femme, et a esté si rude à me parler lorsqu'il m'a donné audience, qu'il ne se peut davantage. »

Cette rigueur de Charles Ier contre les Français, cette persistance à les tenir éloignés de sa cour, trouve son contraste dans ce qui se passait il y a cent ans environ au sein d'une petite cour d'Allemagne, de laquelle, comme on le verra, il n'est peut-être pas hors de propos de parler ici : « La dernière duchesse de Zell, de la maison d'Olbreuse (du Poitou), étant françoise, lisons-nous dans les *Mémoires* de Charles-Louis baron de Pollnitz, avoit rempli la cour et les troupes de son mari de François : ils étoient plus considérés que les naturels du pays. On m'a conté que ces François se croyaient si bien chez eux, qu'il y en eut un qui, se trouvant à dîner avec le duc, remarqua que de douze qu'ils étoient à table, il n'y avoit que le prince qui ne fut pas françois. En vérité, monseigneur, dit-il en adressant la parole à son maître, ceci est assez plaisant : il n'y a ici que vous d'étranger. »

Or cette duchesse de Zell, dont le père était un simple gentilhomme poitevin, Alexandre Desmier d'Olbreuse, cette Française dont Voltaire a dit « qu'elle porta en Allemagne toutes les grâces de sa personne et l'esprit de la France, » cette femme charmante, toujours si hospitalière aux souvenirs de la première patrie, est justement par sa fille, qui épousa l'électeur de Hanovre, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de Georges Ier, est, dis-je, l'arrière-grand'mère de la reine Victoria.

ÉDOUARD FOURNIER.

ITINÉRAIRE DE L'ITALIE, par A. J. DU PAYS. 1 vol. in-12, avec 22 cartes et plans, 1855, broché ; 11 fr. 50 c. ; relié, 13 fr.

ITINÉRAIRE DE LA SUISSE, par AD. JOANNE. 2e édition, 1853. 1 vol. in-12, avec 13 cartes et plans. Broché, 11 fr. 50 c. ; relié, 13 fr.

ITINÉRAIRE DE L'ALLEMAGNE, par AD. JOANNE. 1855. 1re partie, *Allemagne du Nord*. 1 vol. in-12, avec 28 cartes et plans. Broché, 10 fr. 50 c. ; relié, 12 fr. — 2e partie, *Allemagne du Sud et Tyrol*. 1 vol. in-12, avec 18 cartes et plans ; broché, 10 fr. 50 c. ; relié, 12 fr.

Ces ouvrages font partie de la Collection des Guides-Richard et Ad. Joanne, dont MM. L. Hachette et Ce viennent de faire l'acquisition, pour les introduire dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*.

Librairie de L. Hachette et Ce, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, à Paris ; dans les gares les plus importantes des chemins de fer, et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Correspondance.

Paris, le 27 août 1855.

A Monsieur le Directeur de L'ILLUSTRATION,

Votre numéro du 18 août annonce, dans l'article : *Courrier de Paris*, un projet dont je croyais n'avoir communiqué le plan qu'à deux ou trois personnes de confiance. J'ignore comment M. Philippe Busoni a pu obtenir les renseignements qu'il a communiqués à vos lecteurs.

Il s'agit, vous vous le rappellerez, Monsieur, d'une maison de banque que je désire fonder à Paris, sur un plan dont j'ai éprouvé ailleurs, quoique sur une moindre échelle, l'excellence et la parfaite sûreté.

M. Busoni, tout écrivain distingué qu'il est, porte un nom aussi ancien que célèbre dans la banque, et je ne m'étonne pas qu'il ait si bien senti les avantages de mon système et de mes combinaisons économiques, pour un pays tel que la France, et dans un temps où les capitaux, attirés vers les spéculations de la Bourse, abandonnent de plus en plus les spéculations calmes, intéressantes et multipliées du commerce et de l'agriculture dont les sources fécondées sont cependant si nécessaires à la prospérité des entreprises industrielles. Or, ces combinaisons, quoique fort simples, l'expérience seule pouvait les justifier.

Loin de me plaindre de l'indiscrétion de M. Busoni, je viens, au contraire, Monsieur, le remercier, ainsi que vous-même, pour la publicité que vous avez donnée à un projet dont la prompte réalisation sera aussi honorable pour la capitale de la France que profitable à ceux qui s'y intéresseront.

Agréez, etc.

N. DE POMPEO,
Ancien banquier à Naples.

En nous remettant cette lettre, M. de Pompeo a bien voulu nous communiquer le projet de statuts de sa banque, dont la combinaison nous a paru aussi ingénieuse que solide et propre à faciliter, par une sorte d'assurance mutuelle, et aux conditions les plus économiques, le crédit nécessaire aux opérations commerciales. Il ne nous appartient pas d'entrer dans le détail. Nous souhaitons pour le bien public et la moralité du commerce que ce projet, déjà éprouvé ailleurs avec un grand succès, sollicite l'attention des personnes qui cherchent pour leurs capitaux un emploi utile et non sujet aux revirements des jeux de la Bourse et aux manœuvres de l'agiotage. M. de Pompeo est plus capable que nous de leur développer son système.

PAULIN.

Nécrologie.

Henri Valentin, dont la mort prématurée a déjà été annoncée ici, n'était âgé que de trente-cinq ans lorsqu'il a succombé, dans la ville de Strasbourg, à une courte et douloureuse maladie qui l'avait saisi au moment où il se disposait à se rendre, avec son ami Félix Haffner, artiste strasbourgeois, à certaines eaux d'Allemagne jugées nécessaires au rétablissement d'une santé que des travaux trop assidus avaient malheureusement altérée plus que ne le pensaient ses amis et sa famille.

Valentin, né à Allarmont, dans les Vosges, le 13 janvier 1820, avait, après des études faites au séminaire de Saint-Dié et poussées

même jusqu'en philosophie, été destiné, par son père, vieux soldat blessé à Waterloo, à entrer dans les ordres ; mais, entraîné vers l'art par une vocation qui s'était manifestée dès son enfance, le jeune séminariste résolut d'abandonner la carrière ecclésiastique, et entra dans l'atelier de M. de Mirbeck, peintre à Saint-Dié. Cet artiste reconnut bientôt que son nouvel élève n'avait, pour ainsi dire, rien à apprendre de lui, et, sans vouloir même recevoir le prix de leçons qu'il ne pensait pas avoir données, il l'engagea à produire à Paris un talent qu'il devait trouver facilement à utiliser.

Il n'en fut cependant pas ainsi dès l'abord. Arrivé à Paris à l'âge de dix-neuf ans, sans recommandations et sans protecteurs, Valentin, forcé de négliger le crayon qu'il maniait déjà si bien pour recourir à la plume, dut se résigner à donner des leçons d'écriture qui l'aidèrent à vivre jusqu'au jour où il put faire enfin, sous le patronage de Philippon, ses premiers pas dans la carrière qu'il était destiné à parcourir pendant un temps, hélas ! bien limité. Occupé à improviser incessamment des croquis pour les nombreuses publications de la maison Auber, Valentin acquit bientôt, dans cet exercice journalier, une facilité de composition et une sûreté de main qui ne tardèrent pas à le faire remarquer et rechercher par *l'Illustration*, journal qui présentait un cadre plus large et plus sérieux au développement de ses éminentes qualités.

Le talent de Valentin se recommandait surtout par une observation vraie, fine et caractéristique des physionomies et des habitudes contemporaines; par un sentiment inné du mouvement de la foule et de la disposition des masses populaires, et toujours par une élégance de composition dont nous rappellerons seulement, pour exemples (car il faudrait tout citer), *le Public des loges et de l'orchestre du théâtre des Folies-Nouvelles*, *la Cérémonie d'inauguration du palais de l'Industrie*, *les Œufs de Pâques*, *la Paix et la Guerre*, derniers chefs-d'œuvre de Valentin publiés par *l'Illustration*, et qui devaient être le Chant du cygne de son jeune collaborateur. — Arrivé, par un travail persévérant, au bien-être et à la réputation, Valentin n'en était pas moins resté l'enfant des Vosges, et chaque année l'amour du pays le ramenait à Allarmont, où, selon ses derniers désirs, son corps a été transporté pour être réuni à la tombe d'une famille dont le bonheur était le plus vif intérêt de sa vie.

GABRIEL FALAMPIN.

Archéologie pharmaceutique.

J'ai profité dernièrement du train de plaisir pour aller à Fontainebleau, visiter son château, résidence chérie de tous nos rois, et sa pittoresque forêt, rendez-vous général des artistes parisiens. Mais il était ecrit que ce jour-là une chose, qui n'etait pourtant rien moins qu'artistique, devait particulièrement me frapper. Je suis sûr que tous ceux qui, chaque dimanche d'été, font irruption dans Fontainebleau, passent indifférents devant la chose qui m'intéressa à un si haut degré. Devineriez-vous? Serait-ce une vieille porte de Vignole, semblable à celle qui existe dans la rue de l'Obélisque et sur laquelle on a eu la malencontreuse idée d'écrire en lettres bien noires, sur un fond bien blanc : BAUDET, *menuisier*... (Quelle idée, mais aussi quel nom !...) Serait-ce la façade d'un ancien hôtel tout empreint du vieux cachet de la cour de France, l'hôtel Pompadour, l'hôtel d'Armagnac, ou celui des Relations extérieures? Vous n'y êtes pas le moins du monde Je suis un peu archéologue, du moins j'aime énormément l'archéologie, et certes je ne passerais pas devant une ancienne porte ou un vieil hôtel princier sans m'arrêter et l'admirer; mais ce qui, ce jour-là, flatta mes goûts d'amateur d'antiquités, ce fut... une boutique d'apothicaire.

En passant dans une des rues de la ville, près du château, j'entrai dans une pharmacie pour faire l'acquisition d'un flacon d'ammoniaque. J'aperçus avec bonheur un tout vieux pot à onguent, en faïence vernissée, avec ornementation bleu de ciel, à anses torses, et d'une tournure sévère, vraiment pharmaceutique. Sur une des faces de ce vase est écrit : C. ALKERM, c'est-à-dire *confection alkermès ;* et sur l'autre est peint un paysage représentant une tour crénelée, une maison girouettée, deux arbres et des nuages, le tout d'une originalité étonnante. S'il est vrai que c'est dans les vieux pots qu'on met les bons onguents, ainsi que le prétend un proverbe très-populaire, la drogue renfermée dans ce vase vénérable devait être d'une incomparable bonté.

Mais ce n'était pas là toute la richesse archéologique de cette pharmacie; il y avait encore un antique mortier en bronze moulé, porté sur un socle en bois non moins antique. A la partie supérieure on lit cette inscription :

. ANDRE.MOREL.APPOTICAIRE.A.FONTAINEBLEAV.1660.

Les anses, fortement en relief, représentent deux têtes de lions ; quatre figurines d'homme et de femme, en façon de cariatides, supportant la bordure dans laquelle est la susdite inscription, sont placées de chaque côté des armes. Deux écussons aux armes de France et surmontés de la couronne royale, complètent l'ornementation de ce mortier. Malheureusement cette curieuse pièce est assez endommagée. En 1814, un cheval de Cosaque lui lança un coup de pied si violent, qu'il le fendit et en ébrécha les bords en plusieurs endroits.

Le patron de la pharmacie me donna plusieurs détails sur l'histoire de son officine, qui reste, depuis nombre d'années, dans la même famille. Depuis André Morel, apothicaire du roi, en 1660, jusqu'à nos jours, sept ou huit pharmaciens se sont succédé sans interruption.

Beaucoup de préparations officinales datent de cette époque et même de plus haut. On me montra, entre autres drogues, qui à coup sûr, à raison de leur vieillesse, sont dignes de figurer dans un cabinet d'antiquités, plusieurs rouleaux de ce fameux emplâtre styptique de Crollius, portant la date de 1642. Voulez-vous du crâne humain, de la poudre de crapaud, de la graisse de lézard, de l'ongle d'élan, du sang de bouc et tant d'autres drogues dont vous ne trouverez plus les noms que dans les ouvrages de Nicolas Lefebvre, de Charas et de Lémery? Allez à Fontainebleau, et si vous ne calmez pas toutes vos douleurs, vous satisferez du moins vos goûts d'archéologue.

HENRY BARDY.

Un mortier officinal de 1660, à Fontainebleau.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il n'y a pas de pays où les femmes se rendent justice sur leur âge.

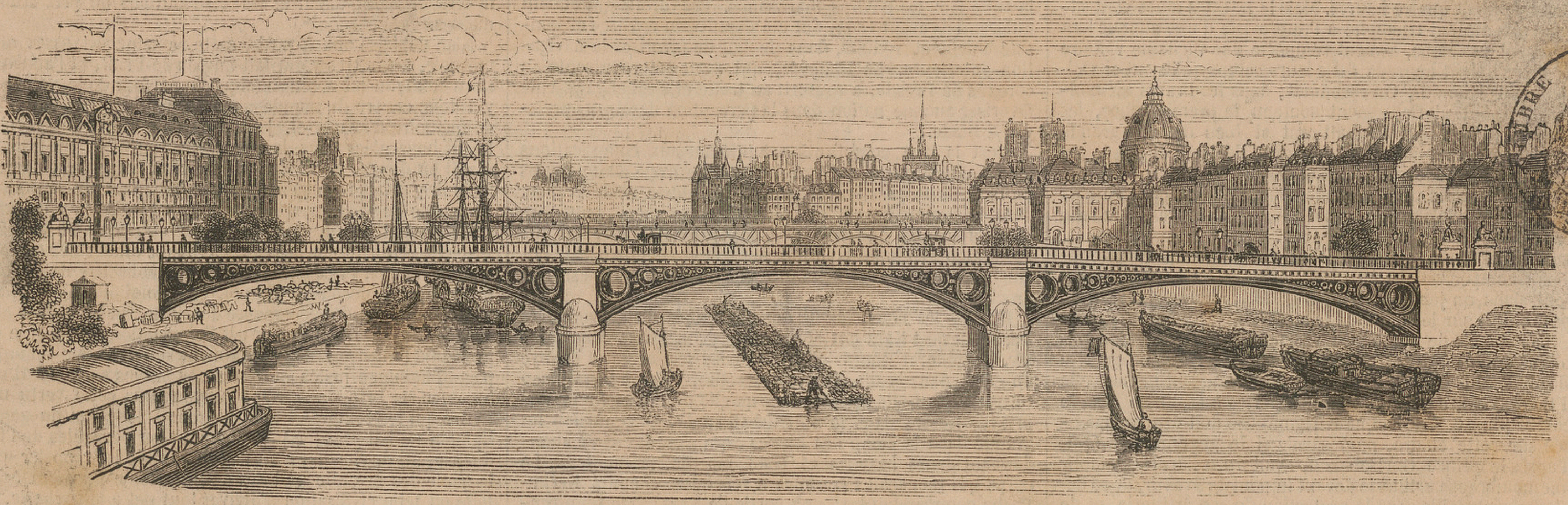
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

8 SEPT. 1855



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 654. VOL. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Le choléra en Italie. — Une soirée musicale et chorégraphique russe, au Hâvre. — Courses de Châlons-sur-Marne. — Chronique littéraire. — Bibliographie — Exposition universelle des beaux-arts ; M. Decamps. — Exposition universelle de l'industrie ; l'orfévrerie (suite et fin). — Mélanges industriels ; M. Alphonse Giroux. — L'imprimerie impériale de Vienne. — Catherine et William, scène de la vie américaine. — Le 15 août à Mascara (Afrique). — Un projet de monument pour Constantinople.

Gravures : Débarquement du grand-duc Maximilien d'Autriche à Toulon. — Une ronde cosaque ; la trigannka. — L'hippodrome de Châlons-sur-Marne. — Tableaux de M. Decamps : le Singe peintre ; Passage d'un gué par une cavalerie turque ; Sortie de l'école turque ; les Anes d'Orient ; un café en Asie Mineure. — Objets d'art exposés par M. Alphonse Giroux. — Intérieurs de l'imprimerie impériale de Vienne. — Inauguration du jardin public de Mascara. — Monument commémoratif de la promulgation du Tanzimat. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Le dernier numéro contenait le rapport du général Pélissier sur la brillante affaire de la Tchernaïa ; depuis ont paru successivement les rapports du général la Marmora et du prince Gortschakoff. La place nous manque pour les reproduire ; ils ne servent du reste qu'à se confirmer les uns par les autres. Le prince Gortschakoff, devant la *tournure inattendue* que prenait l'affaire, a voulu d'abord la présenter comme une simple reconnaissance ; mais comme on ne fait pas des reconnaissances avec deux corps d'armée, une artillerie formidable et surtout avec un plan si bien arrêté, il est bien obligé d'avouer sa défaite. *Le Journal des Débats*, dans un article très-intéressant et très-consciencieux, examine quelle part de gloire ou de blâme revient à chacun des généraux qui ont pris part à cette grande affaire. D'après lui, et suivant les rapports qui nous sont parvenus, le prince Gortschakoff aurait très-largement conçu son plan d'attaque, mais ne l'aurait pas suivi assez vigoureusement. La faute en a été rejetée sur le général Read, qui, mort dans cette mêlée, ne peut venir se défendre. Les généraux alliés, au contraire, et ceci est évident pour tous, se sont conduits avec toute la fermeté, toute la décision, le sang-froid qui auraient dû présider aux opérations de l'ennemi. Surpris dans leurs retranchements en forces infiniment inférieures, et grâce surtout aux braves soldats piémontais qui, par un effort héroïque, purent, pendant quelque temps, arrêter les colonnes nombreuses qui devaient les envelopper, par des

Réception de S. A. I. et R. le grand-duc Maximilien d'Autriche, dans le port de Toulon, le 29 août 1855. — D'après M. Letuaire.

manœuvres hardies et habilement exécutées, par une entente merveilleuse entre les différents corps des différentes nations, les généraux alliés, admirablement servis par leur artillerie formidable, ont balayé ces masses profondes qui, sur les bords de la Tchernaïa et sur le pont de Traktir, se pressaient dans une retraite désordonnée. Le prince Gortschakoff, afin de pallier l'effet désastreux produit en Russie par cette nouvelle, annonce à son chef qu'il a attendu l'ennemi pendant quatre heures. Mais le but des alliés était atteint : ils avaient triomphé à l'improviste d'une attaque longuement combinée, avaient remporté une véritable victoire et se retiraient heureux dans leurs camps qu'ils ont si vaillamment défendus. On reconnaît, dans les braves Piémontais qui ont glorieusement soutenu le premier choc, les mêmes soldats qui se battirent si bien dans la grande guerre en Italie, dans les campagnes de 1848 et 1849. De légitimes éloges leur ont été donnés par le général Simpson, dont les troupes ne purent malheureusement prendre part à cette lutte glorieuse. Que ne peut-on attendre d'une telle concorde et d'une telle émulation? Bientôt, nous l'espérons, tant de vaillance, d'abnégation et de souffrances trouveront leur récompense dans un succès définitif, et les armées verront, dans un jour de triomphe, flotter leurs quatre drapeaux unis sur les murs de la citadelle.

La nouvelle de cet échec a fortement ému l'opinion publique en Russie. D'après *le Nouvelliste de Hambourg*, ni le siége de Silistrie, ni la bataille de l'Alma, ni même celle d'Inkermann, n'ont coûté tant de pertes à la Russie que le combat du 16. Une enquête rigoureuse doit être commencée sur cette affaire, pour savoir si le général Read (qui, d'après le prince Gortschakoff, avait reçu l'ordre d'établir une nombreuse artillerie devant le pont de Traktir, de se déployer en bataille sous la protection de son artillerie, et de ne pas attaquer les positions avant le commandement), si le général Read a été réellement la cause de ce malheur. On n'a pas encore fait connaître exactement, en Russie, le chiffre des morts.

Les armements continuent toujours dans l'empire. On écrit de Saint-Pétersbourg que la Russie fait des efforts incroyables pour compléter ses forces défensives. Des troupes fraîches ne cessent de partir pour la Crimée, et on augmente considérablement aussi l'armée de Bessarabie, en même temps qu'on fortifie beaucoup les positions du Pruth.

Les journaux allemands parlent très-sérieusement d'une nouvelle dépêche du comte Nesselrode qui serait arrivée aux légations russes, et dans laquelle il serait beaucoup question d'une paix honorable pour la Russie. Quoi qu'il en soit, il nous semble que maintenant les choses sont beaucoup trop avancées, surtout après la dernière victoire remportée, pour espérer un résultat favorable de toutes ces négociations, qui ne peuvent plus guère avoir leur effet que quand la difficulté aura été enlevée par le canon.

L'opinion publique, en Russie, demande qu'on mette en ligne les troupes d'élite de la garde et des grenadiers qui n'ont pas encore paru devant l'ennemi. Le peuple s'imagine que les alliés ne pourront pas résister à ces corps réunis à la milice.

Le Danube annonce, sous la date de Varsovie, 23 août, que la police est très-sévère, surtout pour les voyageurs, parce que le gouvernement a appris que les émigres polonais cherchent à établir dans le pays des relations pour l'avenir. Il fait remarquer, comme un fait intéressant, que les frères Alexandri viennent de rendre libres tous les serfs de leurs propriétés sises en Moldavie.

En dehors des rapports dont nous avons parlé plus haut, il n'est arrivé en France aucune dépêche de Crimée de quelque intérêt. Un exposé de la situation, envoyé par le général Pélissier, conçu en termes laconiques, est venu seulement rassurer l'opinion, qui se plaint toujours du manque de nouvelles. Des lettres ont été échangées entre les divers commandants des armées alliées et ennemies. L'une, du général Simpson au général Pélissier, pour lui communiquer les félicitations adressées par la Reine à ses braves soldats; et une autre, du général Pélissier au prince Gortschakoff, au sujet de soins à donner aux blessés.

Le Times du 29 août regrette vivement et, selon nous, avec beaucoup de raison, que les opérations de la Baltique se bornent cette année au bombardement de Sweaborg. En effet, tout le monde sait maintenant avec quelle prodigieuse facilité les Russes reconstruisent ce qui a été détruit et remplacent ce qui a été mis hors de service. Il ne serait donc pas étonnant que l'année prochaine, quand on voudra recommencer des attaques sérieuses dans la Baltique, on ne trouvât plus le même avantage. Les Russes se seront procurés des pièces d'une portée égale aux nôtres, et auront eu le temps de mettre à profit de la dure leçon que nos flottes viennent de leur donner. Il paraît malheureusement décidé que le plan d'opérations va cesser prochainement d'avoir son effet. Car déjà des amas énormes de projectiles pour le service de l'escadre, et qui étaient dirigés sur la Baltique, ont reçu contre-ordre, ainsi que de nouveaux bâtiments envoyés en renforts.

En présence des rapports russes, qui n'avouent pas très-volontiers leur défaite de Sweaborg, *le Moniteur* fait remarquer le passage suivant, tirés d'un journal russe : « Tout ce qui pouvait être détruit à Sweaborg a été anéanti. » Ce n'est pas, en effet, à des fortifications de granit qu'il était utile de s'adresser, c'était à la ville, et celle-ci est brûlée avec ses immenses magasins. Le chien de garde reste, mais il n'y a plus de maison à garder. Ce qu'il y a eu de plus remarquable, c'est l'inefficacité du tir des Russes. Un vaisseau de ligne, qui eût pu mettre en mauvais état les chaloupes canonnières alliées, s'est contenté de disparaître derrière les forts.

La question des droits de péage du Sund préoccupe toujours beaucoup les esprits en Amérique, et produirait probablement le même effet en Europe, si des intérêts plus sérieux n'étaient pas ailleurs.

Cette question du droit du péage du Sund, formellement niée par les Etats d'Amérique, a attiré l'attention sur le droit du même genre perçu par le Hanovre à la sortie des navires de la mer de Stade pour entrer dans un des ports de l'Elbe.

En 1844, des envoyés de tous les Etats allemands riverains de l'Elbe, écrit-on de Hambourg, s'étaient assemblés en congrès à Dresde, à l'effet de fixer et de régler d'un commun accord les droits qui pourraient être perçus dans la suite sur les navires marchands. Ces droits qui étaient différentiels avant 1844, ont été depuis peu égalisés et considérablement réduits, dans le but de favoriser la navigation intérieure. Le Hanovre, qui avait été représenté au congrès de Dresde, a souscrit au traité et s'est engagé à ne favoriser aucune nation dans la perception des droits prélevés à Stade.

C'est là une complication à ajouter aux complications déjà si nombreuses qui enveloppent l'Europe comme dans un filet. Cette question est pour l'Angleterre et la France, dont le commerce est si grand dans ces mers, peut-être plus importante que celle du péage du Sund. Une fois que l'attention et l'intérêt public concordent vers un même but dans une même pensée, le moment d'une solution est bien proche.

D'après les nouvelles de Constantinople du 25 août, les Russes devant Kars ont éprouvé un échec assez considérable. Le général Mouravieff avait divisé ses forces et envoyé un corps dans la direction d'Erzeroûm. A peine la garnison turque en eut-elle connaissance qu'elle fit une sortie et surprit les Russes dans la nuit du 16 au 17. La confusion fut grande dans le camp des Russes, qui s'enfuirent en abandonnant leurs bagages et beaucoup de prisonniers. Le corps qui menaçait Erzeroûm a rebroussé chemin. Kerim-Pacha commandait les Turcs sortis de Kars. Erzeroûm renferme une garnison de 4,000 réguliers et de 25,000 bachi-bozoucks; malheureusement il est probable que la place sera obligée de se rendre si le général Mouravieff se décide à l'attaquer. Le combat sera meurtrier; mais, d'après les correspondances, il lui sera impossible de résister longtemps, à moins qu'il n'arrive de grands renforts et des provisions.

Le *Morning Chronicle* annonce, d'après les nouvelles de l'Inde, que les troupes destinées à former une armée de réserve dans la Basse-Egypte devaient commencer à s'embarquer pour Suez vers le milieu de septembre; on pensait que ces troupes, dont le nombre est à peu près de 10,000 hommes, seraient réunies au-dessus du Caire vers la fin d'octobre. Près de 12,000 hommes de cavalerie ont offert de s'engager comme volontaires, et l'on pense que leurs offres sont acceptées. D'après les journaux de l'Inde, une insurrection formidable aurait éclaté au cœur du Bengale près de Rajmahal, ville à 180 milles nord de Calcutta, sur le Gange. A l'endroit où le chemin de fer entre dans la vallée de cette rivière, est une chaîne de collines habitées par une race hardie, et dont les diverses tribus portent toutes le nom de Soutals.

Le *New-Herald*, du 22 août, rapporte que les fédéralistes du Nord viennent d'y remporter une victoire éclatante : après plus de vingt-quatre heures de combat, ils se sont emparés de Saltillo, de munitions de toute espèce et d'une somme de 60,000 livres. L'effet moral de cette victoire sera désastreux pour Santa-Anna, dit le journal américain, Santa-Anna sera probablement obligé de venir demander un asile aux Etats-Unis.

Les nouvelles d'Espagne sont à peu près nulles. La brigade aux ordres du général O'Donnell a pris position à Medina-Celi, afin de prévenir tout mouvement carliste. *La Gazette de Madrid* annonce que le chargé d'affaires d'Angleterre a remis une note au ministre des affaires étrangères, réclamant l'exemption, pour les sujets de S. M. Britannique établis en Espagne, de la contribution à l'emprunt de 230 millions de réaux, décrété par la loi du 14 juillet, de même que l'ambassadeur de France avait déjà réclamé cette exemption pour ses nationaux. Les recettes du trésor pendant le mois de juillet ont été bonnes. Les factions de la Catalogne, vivement poursuivies, se divisent.

Un rapport assez curieux a été publié en Angleterre sur les régiments de milice organisés en ce pays, en Ecosse et en Irlande, la force de ces régiments, au 14 mars et au 14 avril 1855 comparativement, et les noms de ceux de ces régiments qui ont fourni leur contingent à l'armée régulière.

Le rapport montre les résultats suivants. Nombre de soldats incorporés le 14 mars, en Angleterre 44,198, en Ecosse 4,461, en Irlande 13,095, total 61,754. Le 14 avril, en Angleterre 30,945, en Ecosse 5,119, en Irlande 15,119, total 51,183. Contingent de volontaires pour l'armée régulière, Angleterre 13,021, Ecosse 1,693, Irlande 4,736, total 19,450. La proportion des contingents de chaque régiment fournis à l'armée régulière est : Angleterre 11,268, Ecosse 886, Irlande 2,353, total 14,507.

Des troubles assez graves ont éclaté à Angers; peu de journaux en ont parlé. Cependant *le Moniteur* a expliqué que ces troubles étaient fomentés par des hommes appartenant à la fameuse société secrète dite *la Marianne*. On a saisi une voiture chargée d'armes de toutes espèces et de matières incendiaires. Ils avaient, est-il dit, des projets de pillage. De nombreuses arrestations ont été faites.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Les augures avaient raison; Paris se calme, il est même tout à fait calmé : non pas que le vide y succède à l'encombrement, et que l'étranger ait déguerpi, mais l'émigration des notables est manifeste; et où trouver l'intérêt du spectacle quand les premiers rôles n'y sont plus? Jouer aux quatre coins sur la carte de l'Europe, voilà le grand jeu. Toutes les eaux du règne minéral étant tirées, il faut les boire, aux sons d'une musique dansante. Il n'y a qu'à Paris que les vraies Parisiennes ne dansent point dans cette saison. Nos grâces maintenant sont des naïades, et c'est pourquoi toute chronique, pour peu qu'elle se respecte et sache son monde, est tenue de faire acte de présence à Bade, Spa ou Vichy. Ce sont là ses eaux de Jouvence, et elle court s'y retremper, laissant ainsi en souffrance toutes sortes de nouvelles essentiellement parisiennes : telles que l'ouverture de la chasse, la fête de Saint-Cloud et les distributions de prix académiques.

N'en déplaise aux fuyards, cette semaine est assez mémorable, les lettres y ont fait un peu de bruit, et l'anniversaire Montyon lui a communiqué le parfum de la vertu. Il y a donc encore du monde comme il faut à Paris, puisque, de mémoire d'immortel, jamais plus de célébrités ne s'étaient bousculées sous la coupole Mazarin. M. Pingard ne savait où donner de la tête et du bras. Place aux dames, mais il y avait trop peu de place pour tant de crinoline. M. le duc de Noailles, qui présidait, a glorifié la vertu magnifiquement, et en grand seigneur qu'il est. Où la vertu va-t-elle se nicher de nos jours? sous le tablier des servantes. Du moins, l'Académie semble-t-elle mettre de l'obstination à ne la découvrir que là, comme si elle n'était plus visible ou digne de récompense dans une condition plus élevée. Si le propre de la vertu est l'abnégation, ainsi que l'a proclamé l'illustre orateur, comment se fait-il que cet aréopage d'hommes justes ait oublié nos braves soldats? Il n'y a pas eu un brin de laurier-Montyon pour cette vertu militaire qui les comprend toutes. Quand le cœur du genre humain ne bat presque plus que pour les merveilles de l'industrie, M. de Noailles a eu le bon goût de lui rappeler que le génie des inventions et des découvertes n'a pas empêché telle ou telle civilisation d'arriver tout net à la barbarie, et il a cité la Chine, afin de ne pas effaroucher son auditoire. A son tour M. Villemain, cet autre enchanteur, a fait entendre de bonnes vérités, c'était bien un peu la fête de l'épigramme, mais l'abeille retenait son aiguillon, et on ne l'a reconnue qu'à son miel. A propos du duc de Saint-Simon, cet immortel de bon aloi qui ne fut pas de l'Académie, M. Villemain l'a magnifiquement traité d'homme de génie posthume, en regrettant ses incorrections. O notre maître à tous, êtes-vous bien sûr d'avoir à les regretter. D'ailleurs Saint-Simon a créé sa langue, et, s'il est incorrect, c'est comme Dieu lorsqu'il créa le monde. Circonstance remarquable et peut-être douloureuse : une fois par hasard, l'Académie, renonçant aux matières de prose à mettre en vers, avait convié la poésie à chanter les *reliques de saint Augustin rendues à l'Afrique*, et la poésie est restée muette, probablement parce qu'elle ne trouve rien à dire. Il faudra donc retirer la *question* du concours, et lui substituer l'éloge de notre palais de Cristal, — lequel, par parenthèse, est bâti de moellons, — ou toute autre matière analogue et à la portée de l'inspiration commune.

Vous aurez su, mais peut-être ne savez-vous plus, qu'à l'instar des Quarante, la Société des gens de lettres va distribuer différentes médailles aux vainqueurs des nouveaux jeux olympiques qu'elle vient d'instituer. *Les chercheurs d'or au dix-neuvième siècle*, voilà son appel à la poésie; aimez-vous mieux concourir en prose? Vous avez à choisir entre *l'Homme de lettres au dix-neuvième siècle*, une *nouvelle* de mœurs, autrement dit un roman-feuilleton de 50 à 60 mille lettres (*sic*), ou bien encore une *Etude sur Balzac*, l'auteur de la comédie humaine au dix-neuvième siècle. Toujours le dix-neuvième siècle! on ne sort pas de là. Ce beau Narcisse aime à contempler son image, et on lui met le nez dessus. Quelque chose de plus singulier que la composition de ce programme, c'est peut-être la composition du jury d'examen, peuplé, — car c'est une peuplade, — d'hommes parfaitement honorables, mais qui nous semble un peu moins parfait comme aréopage littéraire, car on y voit un peu de tout : des savants, des jurisconsultes, des médecins, des journalistes, des vaudevillistes, des fantaisistes et même des écrivains sachant écrire. Leur but, infiniment respectable d'ailleurs, est de solliciter le talent qui peut s'égarer lui-même, et de l'aider à sauvegarder sa dignité. Combien de découragés de la république des lettres, ainsi que Caton le fut de l'autre, qui se déchirent les entrailles dans leur Utique, un grenier! et qu'une de ces médailles peut tirer du néant ou de l'abîme. Il ne s'agit plus que de bien appliquer le viatique, et de faire le plus judicieusement possible ce que le gouvernement fera sans doute à son tour. On se plaît à croire qu'il ne voudra pas réserver son aide uniquement à la littérature théâtrale, le mieux rétribué de tous les genres, et le moins digne de l'être aujourd'hui. Est-ce que le théâtre n'a pas son public forcé et payant, mais le public des livres, où est-il? demandez aux libraires.

Il y a un arriéré de petites nouvelles qu'il faut couler ici en gros pour n'avoir pas l'air d'être plus mal renseigné que tout le monde. Ainsi on parle un peu, passionnément, d'autres vont dire pas du tout, de *l'Histoire de César* mise en feuilletons par M. de Lamartine, laquelle commence par cette ligne à effet : « Soyons sans pitié pour la gloire. » Quand on a osé mesurer Napoléon, pourquoi ne dirait-on pas quelle était au juste la taille de César? Au train dont va l'illustre poëte, quel est le conquérant qui puisse se flatter de ne pas descendre de son piédestal? En même temps qu'il refait l'histoire romaine à l'usage des lecteurs de *la Presse*, M. de Lamartine initie ceux du *Siècle* à ses lectures. Ensuite sa plume, à peine reposée d'une course de plusieurs volumes à travers les annales de la Turquie, va s'en prendre à l'empire des czars. L'Allemagne aura probablement son tour, et l'infatigable écrivain est encore assez jeune pour achever ainsi son tour du monde en histoire. On dit aussi qu'Abdel-Kader, cet autre grand poëte, revenu d'hier de l'Orient, y aurait utilisé ses loisirs d'une façon volumineuse, et qu'il en rapporte ses mémoires sous forme d'épopée. S'il s'offre un traducteur, — et il s'en présentera,

gardez-vous d'en douter, — attendez-vous à lire quelque jour cette merveilleuse légende en feuilleton.

Les loteries finissent et les loteries recommencent. On se sert maintenant de la religion pour les bénir, et quelques profanes s'étonnent de voir les procédés de la roulette employés pour des œuvres pies. Loterie de Saint-Pierre, loterie de Saint-Antoine et des autres saints du calendrier, partout on place pieusement des billets qui ne sont encore sortis nulle part. Un spirituel annotateur des faits et gestes contemporains raconte à cette occasion une historiette curieuse, et si curieuse même, que nous n'hésitons pas à la lui emprunter, comme étude de mœurs contemporaines. — Dernièrement, dit à peu près notre auteur, un membre très-élevé dans la hiérarchie du clergé parisien, se trouvant en soirée avec le plus célèbre de nos financiers israélites, le prit à part pour lui dire : « Vous voyez un pasteur dans l'embarras et incapable d'en sortir, à moins que vous ne lui veniez en aide. Nous avons quelque part une église à moitié bâtie, et il nous faudrait trois cent mille francs pour l'achever. Or nous répugnons fort à grever davantage nos fidèles et à enrichir des maçons aux dépens de nos pauvres. Je voudrais donc trouver la somme sans la demander et sans qu'il en coûtât rien à personne. — C'est-à-dire que vous voulez l'impossible... Et ça se peut, voici comment : dans les nombreux ménages qui composent votre diocèse, et sur lesquels l'Eglise a quelque action, on dépense peut-être bien six millions en deux ans pour renouveler le linge de la famille. Créez donc ces six millions en bons de vingt francs, que vous ferez placer chez les personnes qui voudront coopérer à cette œuvre sainte sans qu'il leur en coûte rien, puisque chacun de ces bons sera reçu comme argent comptant et en échange des marchandises nécessaires, à prix marqué, dans la plus importante maison de nouveautés de Paris. Cette maison vend meilleur et meilleur marché qu'aucune autre, et de plus, vu l'importance du chiffre d'affaires que vous lui apporterez en dehors de ses opérations ordinaires, vous recevrez d'elle une remise de cinq pour cent, et voilà les trois cent mille francs demandés. » Bref l'affaire a été conclue, les bons circulent, on a payé la prime aux ayants droit, et l'église, bâtie, peinte et sculptée, sera bientôt livrée à la piété des fidèles.

Le Théâtre-Français, — pardon pour cette transition un peu violente, — a donné le *Gâteau des reines*, un titre énigmatique pour une comédie bien facile à comprendre. La fève de ce gâteau des reines, c'est la couronne du jeune roi Louis XV, dont M. le duc de Bourbon manigance le mariage en compagnie de Mme de Prie. Le premier ministre et sa fameuse maîtresse voudraient trouver pour le petit monarque une reinette qui leur convînt, c'est-à-dire quelque jolie poupée de haute race, et dont ils se proposent de faire jouer les ressorts dans l'intérêt de leur domination. De son côté M. le cardinal de Fleury voudrait bien mordre au gâteau en faisant tirer la fève par une infante d'Espagne, sa protégée. Aussi Mme de Prie lui oppose-t-elle tout de suite Mlle de Vermandois, la future abbesse de Fontevraut, et il se trouve que la favorite de M. le duc a jeté un vrai diable dans son bénitier. Ce n'est pas une nonne, c'est une reine pour tout de bon qu'elle allait extraire du couvent ; il n'y faut plus penser. On cherche donc une autre marionnette, lorsque le hasard amène à Versailles Marie Lecksinska, et la fille du bon Stanislas sera reine de France : Mme de Prie l'a décidé. Mais Marion pleure et Marion crie pour qu'on la marie avec un beau gentilhomme de son choix. Le trône de France la touche peu, le roi Stanislas n'a pas l'air de s'en soucier davantage, et le jeune d'Estrées tient bon. Il faut donc que Mme de Prie s'avise d'une grosse perfidie, qui est peut-être une perfidie grossière, pour désunir les amants ; bref, Marie Lecksinska sera reine de France. Maintenant que dire de la pièce, sinon que c'est l'erreur d'un homme de beaucoup d'esprit et de talent. Les caractères manquent à cette comédie de caractère, et elle n'est pas suffisamment intriguée pour une comédie d'intrigue. J'imagine que M. Gozlan, auquel le théâtre doit un grand nombre d'ouvrages très-ingénieux, où la distinction est poussée jusqu'à la recherche, aura voulu prouver une fois pour toutes qu'il était capable de faire aussi du *négligé*. L'action est languissante et laisse trop voir le jeu des ficelles, mais le dialogue jette feux et flammes, et il a sauvé la pièce. Les acteurs ont eu leur part dans ce succès relatif. M. Geffroy, ou le bon roi Stanislas, a une dignité un peu roide, mais de très-bon goût. Mlle Augustine Brohan, malgré sa propension décidée à changer les Marton en Célimène, joue un peu trop son rôle de marquise en soubrette de comédie. Du reste on ne porte pas mieux qu'elle une belle robe, et l'on ne saurait montrer plus de mordant et d'esprit.

Le Poëte inconnu, du Gymnase, c'est un essai de comédie anecdotique où figurent Molière et Racine. Afin de sortir le plus promptement possible de son obscurité, le futur auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus* apporte à Molière sa tragédie de *Théagène et Chariclée*, et le poëte inconnu a bien mal choisi son moment, Molière et sa troupe sont fort occupés. Le comique attend le roi, ou plutôt Louis XIV attend Molière qui doit lui faire répéter un bout de rôle dans la comédie-ballet qui va se jouer demain à la cour, *la Princesse d'Élide*, ou *le Mariage forcé*, il n'importe. Il y a aussi un compliment à rimer en l'honneur de la reine. Et cependant Molière s'enferme dans son cabinet avec le manuscrit de *Théagène et Chariclée*, et voilà qu'il a oublié pour cette lecture le compliment à la reine, et le roi va venir ! En outre, Molière a beau tourmenter sa moustache et se gratter l'os frontal, rien n'en sort, lorsque le poëte inconnu tire de sa poche l'odelette, *la Nymphe de la Seine*, et Molière est sauvé et Racine va percer. Il est présenté au prince de Conti par Molière, et à Louis XIV par le prince de Conti. Ainsi la pièce n'est qu'un cadre à jolis vers, et de l'avis du public, l'auteur, M. Pellion, l'a fort bien rempli. Le public n'a pas moins goûté la moralité de l'anecdote qui instruit MM. les directeurs à révérer leurs auteurs, et subsidiairement les poëtes inconnus, dont ils sont tenus de lire les œuvres, quitte à ne pas les jouer.

Cette petite comédie a presque réveillé une grande question que les biographes ont éclaircie peu ou point, celle des relations entre Molière et Racine, finalement suivies de leur brouille. Le silence des contemporains a autorisé bien des conjectures ; on veut que Racine n'ait jamais pardonné à Molière la chute de son *Alexandre*, et qu'à son tour Molière n'ait jamais pardonné à Racine de lui avoir enlevé la Duparc. Selon d'autres, il est plus simple d'imaginer que l'auteur d'*Andromaque* ait tourné le dos à l'auteur des *Précieuses ridicules* quand il n'eut plus besoin de ses services. Quoi qu'il en soit, Racine malgré tout son esprit, ne sortit pas du démêlé avec les honneurs du beau rôle. Il était l'obligé et il fut l'ingrat. « Je ne pense pas, dit Grimarest, que Molière estimât beaucoup Racine. »

La place nous manque et le courage aussi, pour vous entretenir *in extenso* des *Gueux* de la Gaieté, qui ne sont pas précisément ceux de la chanson de Béranger. La pièce d'ailleurs ressemble à toutes les pièces qui réussissent très-fort parce qu'elles amusent beaucoup.

PHILIPPE BUSONI.

Le choléra en Sardaigne et en Italie.

Tandis que Paris se réjouissait en l'honneur de la reine d'Angleterre, tandis qu'il raconte encore à l'heure qu'il est les merveilleuses splendeurs de son hospitalité, l'Italie frémit sous l'étreinte du terrible fléau qui déjà nous a visités trois fois. Pourtant, parce qu'on se porte bien, ce n'est pas une raison d'oublier son voisin malade.

Le choléra a récemment envahi l'île de Sardaigne, et son apparition dans ce pays a été accompagnée de circonstances en même temps si étranges et si cruelles, que nous croyons devoir y arrêter un moment notre attention. Des lettres de Sassari, que nous avons sous les yeux, font le tableau de la situation vraiment incroyable de cette ville pendant les premiers jours de la maladie.

La ville de Sassari, bâtie au flanc d'une colline dont le pied est baigné par la mer, située sous un ciel riant, parfaitement aérée, dotée de plusieurs fontaines alimentées par l'eau la plus pure, devrait être le séjour le plus salubre de toute la Sardaigne. Cependant, il n'en est pas ainsi. A l'exception de la grande rue, de quelques places, et du faubourg construit en dehors des anciennes murailles, tout le reste de la ville, et particulièrement les quartiers les plus voisins du rivage, n'offrent qu'un hideux assemblage de ruelles tortueuses et sales, d'impasses sombres et dégoûtantes, de passages étroits, privés d'air, d'eau et de lumière. C'est là qu'habite la plus grande partie de la classe agricole et ouvrière, sans compter tous les indigents de la ville. Chaque famille se contente d'une pièce au rez-de-chaussée, souvent placée à deux ou trois pieds au-dessous du niveau de la rue. Dans ces antres malsains, on travaille, on mange, on dort, on vit dans la plus complète promiscuité, jeunes et vieux, hommes et femmes, en compagnie du cheval ou du mulet qui sert aux travaux des champs. Pendant la grande chaleur du jour, tout ce monde squalide se montre dans un état de nudité qui rappelle la simplicité de costume du paradis terrestre. Il va sans dire que les rues sont le réceptacle de toutes les immondices, et que les habitants comptent sur les chiens et sur les averses pour débarrasser le pavé des détritus infects qui l'encombrent. Il y avait donc lieu de penser que, si quelque maladie épidémique se déclarait jamais à Sassari, elle y trouverait un foyer tout préparé à la recevoir et à la porter rapidement à son maximum d'intensité. L'événement n'a que trop vérifié les prévisions de ceux des habitants éclairés qui avaient vainement conseillé à l'autorité municipale de s'occuper des mesures sanitaires indiquées par le plus vulgaire bon sens.

Les premiers cas de choléra s'y sont manifestés dans les derniers jours de juillet. Comme de rigueur, les médecins commencèrent par se livrer à de longs et savants débats sur la question de savoir si c'était bien le choléra asiatique ou une de ses variétés, si la maladie était épidémique ou contagieuse. Pendant ces belles discussions, les premières victimes mouraient oubliées. La terreur s'était emparée de la population ; la municipalité, paralysée par la frayeur, restait dans une coupable inaction. En vain l'intendant général, seul fidèle à ses devoirs, pria, supplia, menaça les uns, prodigua aux autres ses encouragements ; presque tous les conseillers, et le syndic, ou maire, quittèrent la ville, et l'intendant resta chargé de pourvoir, avec quelques employés, aux formidables exigences de la situation.

Le désordre et la confusion enfantés par l'absence de toute administration, eurent pour premier résultat d'obliger chaque habitant à songer exclusivement à son propre salut. Les riches s'enfuirent ; les auberges, les boutiques, tous les bureaux et lieux publics se fermèrent. Plusieurs médecins et les pharmaciens désertèrent leur poste, les malades et les morts furent abandonnés, et en trois jours il se trouva plusieurs centaines de cadavres sans sépulture, dont plus de cent, laissés seuls et enfermés dans les maisons, n'avaient été déclarés ni par les parents ni par les voisins.

D'effroyables épisodes se succédèrent dans ces journées sinistres : des malades furent jetés encore vivants dans la fosse destinée à les recevoir ; des enfants furent enfermés dans des maisons désertes avec les cadavres de leurs parents ; des malheureux se virent condamnés, par la fuite de leurs proches, à mourir de faim et de soif.

Ce fut alors qu'on improvisa quelques ambulances ; mais, les lits manquant, les malades étaient jetés sur la paille, presque tous sans draps et sans couvertures. Personne ne voulant se dévouer, les pauvres patients ne recevaient aucun secours. Souvent les vivants étaient placés à côté des morts, et mouraient, à leur tour, dans les angoisses que leur causait ce hideux voisinage.

Ce fut dans cette période de l'épidémie que mourut une femme aimée et estimée entre toutes, un modèle de grâce et de bonté, la jeune marquise Félicité de San-Saturnino, ex-dame d'honneur de la feue reine du Piémont Marie-Adélaïde, et dont le mari était conseiller de légation en Bavière. Cet événement fut suivi de la mort de toutes les personnes de la haute classe qui avaient entouré la marquise pendant les derniers moments de sa vie. La terreur s'accrut et la consternation devint universelle.

Tout cela s'était passé dans un très-court délai. La maladie avait éclaté le 25 juillet ; le 28, elle avait envahi tous les quartiers de la ville ; le 3 août, on comptait déjà 300 cas par jour ; le 4, elle avait atteint un degré d'intensité formidable ; le 5, l'émigration avait enlevé à la ville le plus grand nombre de ses habitants valides ; le 6, le 7 et le 8 on enterra de 4 à 500 morts. Jusqu'au 7, il n'y eut presque aucune guérison ; les malades mouraient foudroyés.

Au milieu de cette désolation universelle et du désordre qui en était la conséquence, le chevalier Conte, dont nous avons parlé plus haut, conservait son sang-froid et s'efforçait de suffire à tout. Il assurait du pain aux pauvres qui en manquaient, des secours aux malades, la sépulture aux morts ; il ranimait les courages abattus, ramenait à leurs devoirs les médecins et quelques conseillers municipaux, faisait rouvrir les auberges et les boulangeries. Voyant que l'épouvante régnait toujours dans la ville, que les carabiniers royaux et les commissaires de police étaient obligés d'enterrer les morts, que les ambulances restaient sans personnel, il eut recours aux officiers de la garnison et les réunit en commissions, auxquelles il adjoignit les conseillers qui étaient revenus. Dès ce moment, le moral de la population s'est relevé, et, bien que la vente des objets de première nécessité ne s'obtienne que par la force des baïonnettes, on a vu renaître un peu de vie au milieu de cette ville éperdue. Les hôpitaux et les ambulances ont reçu l'organisation qui leur manquait ; des médecins sont arrivés du continent, et les cholériques ont enfin trouvé les soins qui leur manquaient pendant la première période de la maladie.

Un fait qui prouve que les médecins ont généreusement expié leur première faute, c'est que déjà sept d'entre eux avaient succombé à la date du 11 du mois dernier. A la même date, on citait également sept officiers du 16e régiment d'infanterie, l'aumônier, ainsi qu'un grand nombre de sous-officiers et de soldats, qui avaient été victimes de leur dévouement. Aujourd'hui nous apprenons que la petite garnison a perdu plus de 100 soldats, et que sur 40 officiers, 14 ent été frappés. Le major des carabiniers, M. Rebaudengo, et le capitaine Gatti, avec sa femme et le reste de sa famille, ont été enlevés en quelques heures.

Grâce au ciel, au moment où nous écrivons, la situation de cette malheureuse ville s'est sensiblement améliorée : les dernières nouvelles fixent, pour la journée du 29 août, le nombre des nouveaux cas à 8 seulement, et le nombre des décès à 15. On peut donc considérer l'épidémie comme touchant à sa fin, à moins qu'il ne survienne quelque recrudescence.

Le reste de la Sardaigne est également envahi, mais avec moins d'intensité. Quant aux provinces continentales du Piémont, quelques-unes seulement sont infectées. Voici le bulletin de la maladie jusqu'aux dates les plus fraîches :

Gênes. Jusqu'au 30 août, 796 cas, 471 décès.

Province de Bobio. Jusqu'au 24 août, 503 cas, 251 décès.

Province de Noghera. Total, depuis l'invasion, 2133 ; 1121 décès.

Province de Tortona. Total, jusqu'au 24 août, 282 cas ; 150 morts.

Presque toute l'Italie paye, en ce moment, son tribut au fléau. Voici la statistique publiée par un journal de Turin :

Duché de Parme, total, jusqu'au 16 août : 2,153 cas, 1,155 morts.

Duché de Modène, total jusqu'au 15 : 3,111 cas, 1,746 décès.

A Vérone, le total, depuis le 28 mai jusqu'au 17 août, était de 1,202 décès ; à Venise, du 6 mai au 16 août, 1,154 ; à Padoue (ville et environs), du 18 juin au 15 août, 868 cas, 591 décès ; à Ferrare, jusqu'au 13 août, 1,501 cas, 1,000 décès ; à Vicence (même date), 630 cas.

Lombardie, à la date du 20 août.

Provinces.	Dates.	Cas.	Décès.
Milan,	19 août,	3,003,	1,486.
Bergame,	19 »	4,088,	1,759.
Brescia,	19 »	15,896,	6,949.
Mantoue,	19 »	2,904,	1,651.
Crémone,	19 »	4,242,	1,936.
Come,	17 »	1,613,	836.
Lodi-Créma,	18 »	941,	441.
Pavie,	19 »	488,	281.
Sandrio,	19 »	42,	24.
Totaux.. . . .		33,117.	15,363.

FRÉDÉRIC LACROIX.

Une soirée musicale et chorégraphique

DONNÉE PAR LES PRISONNIERS RUSSES DANS LE CIRQUE DU HAVRE.

Les prisonniers russes employés aux travaux du fort de Saint-Adresse ont non-seulement trouvé au Hâvre l'accueil bienveillant qu'un peuple généreux réserve à tout ennemi vaincu, mais le hasard leur a fait rencontrer un artiste de talent et de cœur, M. L. Rémy, qu'un long séjour en Russie a initié à la connaissance de la langue russe, et qui a mis à profit cette connaissance pour être utile autant qu'il était en lui à de pauvres diables que les hasards de la guerre ont éloignés du sol natal.

Afin de venir en aide à ces braves gens, M. Rémy a adopté le

Ronde cosaque chantée par un chœur de prisonniers russes.

moyen le plus digne et le moins humiliant pour leur amour-propre, en organisant, à leur bénéfice, et presque exclusivement avec leur concours, une soirée musicale et chorégraphique, de façon que le produit de cette soirée fût considéré par les prisonniers, non comme une aumône, mais comme une juste rémunération de leurs talents divers.

Par le temps qui court, de virtuoses et de jeunes prodiges, un compte rendu n'appelle plus guère l'attention ; cependant, grâce aux éléments tout particuliers qui composaient la soirée de mardi, les lignes suivantes mériteront peut-être une exception.

En dehors des artistes français, et notamment de M. Rémy, 1er prix du Conservatoire, qui se faisait entendre sur le violon, le programme se composait de trois chœurs russes et d'une ronde cosaque chantée par les prisonniers. L'affiche annonçait comme intermède de danse *la Triganka*, pas comique, exécuté par quatre Russes au son de la *Batalayka*, instrument fabriqué tout exprès pour la circonstance par un prisonnier. — Le soldat russe est tellement rompu aux habitudes de la discipline, que le temps lui-même n'enlève rien à cette roideur automatique que le knout et les leçons de l'instructeur lui ont fait contracter. — Qu'il chante ou qu'il danse, il ne s'écarte guère de l'attitude réglementaire, et il conserve soigneusement le *petit doigt sur la couture de la culotte*, la tête haute et les épaules effacées. Cette attitude a si bien pénétré tout son être, qu'il ne la perd jamais. Aussi le groupe des chanteurs, qui comptait 20 prisonniers, est-il entré tout militairement sur le théâtre dressé dans le Cirque. Après avoir fait front devant le public, et lorsque tous les yeux ont été fixés à quinze pas, une voix gutturale de haute-contre est sortie du groupe : c'était celle du soliste de la troupe, qui a chanté une phrase plus originale que mélodieuse, reprise bientôt par le chœur. Il ne faut pas chercher de dessin bien arrêté dans les airs nationaux russes, mais cependant l'harmonie en est satisfaisante, les trois parties s'y enchaînent bien, et l'on ne saurait disconvenir que, comme arrangement de voix, ces airs ont quelque valeur. Pour juger du mérite de l'exécution, il faut tenir compte de certaines conditions de position. Ainsi les prisonniers qui chantaient ces chœurs appartiennent tous à la classe la plus infime de la société, et ils n'ont reçu aucune instruction musicale. On ne saurait donc les mettre un instant en comparaison avec nos orphéonistes, qui sont pour la plupart plus ou moins musiciens, qui ont des répétitions fréquentes, et qui profitent des leçons d'excellents maîtres ; mais, en constatant leur infériorité dans ce cas, il est au moins juste de reconnaître qu'ils possèdent à un certain degré cet instinct musical inné qu'on accorde, non sans raison, à la nation allemande. Leurs attaques sont toujours vigoureuses, franches, et jamais ils ne détonent. Dans la ronde cosaque, qui se compose d'une espèce de gloussement humain très-vif et d'une exécution fort difficile, il a été possible d'apprécier ce sentiment musical naturel qui s'étend certainement jusqu'à la race finlandaise, dont la plupart de ces hommes sont issus. En somme, si les prisonniers russes ne peuvent être comparés aux élèves de nos écoles de chant, ils sont, sous le rapport musical, infiniment mieux organisés que la plupart des habitants de nos campagnes, braillards discordants, que nous entendons hurler à tue-tête : *Mourir pour la patrie*, de façon à vous donner envie de fuir cette même patrie.

Le croquis fait par M. Rion, au moment même de l'exécution, est d'une grande vérité. L'artiste n'a point omis de faire figurer le chef d'orchestre, qui conduit les chœurs en battant la mesure avec le pouce de la main droite, qu'il laisse tomber dans la main gauche. Une particularité à indiquer encore, c'est que le groupe des chanteurs russes compte plusieurs sopranos chantant en fausset et dont l'organe ne manque pas d'étendue.

Après avoir dit ce que nous pensons de ces hommes en matière musicale, il nous reste à en parler au point de vue chorégraphique. Nous avons besoin, pour le faire consciencieusement, de ne point nous rappeler qu'il y a quelques jours seulement, la séduisante *Concepcion* dansait au Hâvre, et que dans la *Triganka*, que nous offraient mardi les prisonniers russes, l'emploi de première danseuse était confié à un énorme gaillard, d'une laideur inouïe, possesseur d'interminables moustaches, et emprisonné du col à la cheville dans l'horrible capote moscovite. Écartant donc le souvenir

La *triganka*, danse exécutée par les prisonniers russes au son de la *batalayka*. D'après les croquis de M. E. Rion.

de la belle Espagnole qui nuirait d'une manière trop fâcheuse au *Taglioni* masculin, nous nous bornerons à dire quelques mots de la *trigannka* et de ceux qui l'ont exécutée.

Cette danse, à laquelle prennent part quatre personnages, est une véritable olla-podrida chorégraphique, composée de figures et de pas empruntés à notre contredanse française, à la polichinelle, à la gigue, etc. Il est impossible d'en décrire le caractère, car nous n'y avons remarqué qu'un *en avant deux* continu, dans lequel les Russes, tout en conservant dans le haut du corps leur immuable position du soldat sans armes, laissent en revanche leurs jambes se livrer aux plus incroyables contorsions. Parfois le danseur s'avance en faisant des ronds de jambes compliqués de flicflacs, et en marquant la cadence par de vigoureux coups de pied qu'il se donne sur le mollet ; puis tout à coup il se baisse sur ses jarrets, et il traverse la scène en frappant le parquet de la pointe du pied et du genou, tandis que son vis-à-vis, qui doit probablement être une beauté farouche, recule par petits bonds. Pour l'honneur de la chorégraphie russe, nous devons penser qu'il ne faut pas plus la juger sur cet échantillon qu'on ne saurait juger la nôtre en voyant danser des Auvergnats dans une guinguette. Quoi qu'il en soit, le public havrais a fait preuve d'intelligence en applaudissant ces braves gens, et particulièrement le gigantesque Cosaque minaudant des gentillesses de bergère effarouchée.

La *balalayka* est, aux instruments perfectionnés, ce que la *trigannka* est à la danse des Petitpa et des *Rosati*. Qu'on se figure une caisse à cigares coupée en cône, et munie d'un manche, et l'on aura l'idée de cette mandoline primitive, sur laquelle sont attachées trois cordes que l'instrumentiste gratte avec frénesie, et dont il tire un son maigre, bien digne d'accompagner la *trigannka*. Cela est original comme le couteau ou le marteau de Latude, mais la plus médiocre mandoline, travaillée par un luthier, vaudrait sans doute beaucoup mieux.

Après la soirée de mardi, M. Rémy a eu l'heureuse idée de conduire les chanteurs russes à Frascati, où le prince Jérôme se trouve en ce moment. Ils ont exécuté, sous les fenêtres du prince, un chœur national à la suite duquel S. A. I. leur a fait remettre une somme de cent francs, et leur a fait servir des rafraîchissements. Cette générosité a si profondément touché les prisonniers, qu'ils ont voulu remercier le prince par une manifestation digne d'être citée. Ils se sont fait enseigner le cri de *Vive l'Empereur*, et l'on a pu entendre, mardi à onze heures du soir, des voix moscovites exprimer des vœux en faveur de Napoléon III.

L. ROQUENCOURT.

Courses de Châlons-sur-Marne.

L'hippodrome de la ville de Châlons-sur-Marne est destiné à tenir un rang très-honorable parmi les nouveaux champs de courses de la province.

Favorisées par un temps magnifique, les courses de cette année ont été au moins aussi brillantes que celles de l'année précédente, et l'affluence n'était pas moins considérable.

Les courses au trot ont présenté un ensemble de bons chevaux de service, et la Champagne a prouvé une fois de plus le mérite de la majeure partie de ses produits ; c'est ce qui résulte de la vitesse avec laquelle les courses ont été fournies.

La première course au trot, 5,200 mètres pour chevaux de trois, quatre et cinq ans, de quatre départements, auxquels il était accordé 13 minutes, a été gagnée par *Bamboche*, à M. Branquette, en 11,37. *Turck*, à M. Deshays, est arrivé second avec quelques secondes de plus. La deuxième course, pour chevaux de la Marne, attelés, 4,000 mètres, a été fournie, en 10,13, par *Châlonnaise*, à M. Pothier, et 10,20, par *Rosine*. La troisième, pour chevaux de la Marne, montés, 4 kil., en 8,32, par *Biche*, à M. Giroux de Blaize, et 8,34, par *Joséphine*, à M. Lamairesse de Saint-Martin.

La première course du second jour, pour chevaux attelés de trois, quatre et cinq ans, de quatre départements, temps accordé : 10 minutes, a été fournie en 8,58 par *Bamboche*, 9,01 par *Turck*, et 9,02 par *Châlonnaise ;* cette course a présenté un vif intérêt ; ce n'est qu'au poteau de distance que *Bamboche* a pris le devant, gagnant d'une encolure sur ses deux concurrents arrivant presque ensemble. La deuxième course, pour chevaux de la Marne de trois ans, montés, temps accordé : 9 minutes, a été gagnée par *Rosine* en 7,38. Le prix de consolation a été adjugé à *Zerline*, appartenant à M. Phelizon.

COURSES AU GALOP.

Le prix de la ville, 1,000 fr., et pour lequel six chevaux étaient engagés, a été couru, première épreuve, par *Lachasse*, à M. Joachim Lefèvre, arrivée première, en 2,26 ; *Indemnity*, à M. Thierot, seconde, en 2,27 ; *Francine*, à M. Carter, troisième, en 2,28, et *Empress*, à M. Fasquel, quatrième, en 2,30. A la seconde épreuve courue par les mêmes chevaux, dans le même ordre, *Lachasse* est arrivée première, en 2,21, au milieu des plus vifs applaudissements.

Un prix d'une couleur toute locale, cent bouteilles de vin de Champagne, offertes par M. le maire de Châlons, a été disputé par *Plumeloup*, appartenant à M. Joachim Lefèvre, à *Indemnity*, arrivée seconde.

A la course de haies, très-brillamment conduite, *Edwards*, à M. Thierot, est arrivé premier, ne distancant *Marche-à-regret*, à M. Delair, arrivé second, qu'au neuvième obstacle.

Le prix des haras de 1,500 fr. en deux tours d'hippodrome, pour lequel cinq chevaux étaient engagés, a été couru par *Plumeloup* déjà citée et *Monarchist* à M. Reisset ; devancée par *Monarchist*, qui a tenu la tête pendant deux tours, c'est seulement à 50 mètres du but que *Plumeloup*, vigoureusement enlevée par son jockey, est arrivée première en 4,19, battant *Monarchist* arrivée seconde en 4,20.

En témoignage des sympathies qu'a su mériter le brave régiment (11e chasseurs) qui tient depuis deux ans la garnison de Châlons, il avait été offert à MM. les sous-officiers quatre courses de haies dont les prix consistaient en cinquante bouteilles de vin de Champagne données par M. le maire et quatre belles montres fournies par MM. les présidents de la Société d'agriculture, du Comice, de la Société des courses et par les membres de cette dernière société ; ces courses, intermèdes fort agréables, ont été très-bien fournies, et cette innovation que la ville de Châlons a probablement le mérite d'avoir introduite la première dans son programme, peut avoir les avantageux résultats de constater publiquement les qualités de nos chevaux de cavalerie, de leur fournir l'occasion de franchir des obstacles dans des circonstances qui ne se rencontrent pas sur les terrains de manœuvres et de stimuler l'étude du cheval parmi les sous-officiers appelés par les instructions à choisir leurs chevaux de remonte.

En résumé, les courses de Châlons justifient parfaitement la création de l'administration des haras au milieu d'un pays d'éleveurs, auxquels ne manquaient que les bons exemples ; et l'avenir de son hippodrome paraît d'autant plus assuré que les encouragements et les sacrifices ne lui feront défaut ni de la part de l'autorité départementale et municipale, ni de la part des membres déjà nombreux de la Société des courses.

L'hippodrome de la ville de Châlons-sur-Marne. — D'après un croquis de M. P. M. Barbat.

Chronique littéraire.

Chacun voyage aujourd'hui. Voyageons donc aussi. Ce sera sur le papier, en attendant mieux, mais avec deux aimables guides, MM. Antoine de Latour et Blaze de Bury. Avec de bons écrivains, on entrevoit toujours un peu de ce qu'ils ont vu. On rêve le reste. Cela vaut parfois mieux que la réalité.

> Chacun rêve ici-bas : il n'est rien de plus doux.
> Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes.
> Tout le bien du monde est à nous,
> Tous les honneurs, toutes les femmes!

Ainsi parle le fabuliste, et il se connaissait en fait de rêves. C'est *au gîte* en effet que l'on *songe* le mieux et que l'on voyage à grandes guides, sur les ailes de l'imagination, toujours plus active et plus véloce que la vapeur même. Le voyage étourdit et *empêche* parfois *de penser*, comme dit Jacquemont, que nous citerons tout à l'heure, en vertu d'une précieuse trouvaille de M. de Latour. L'immobilité pousse au contraire à toutes les surexcitations, à tous les égarements de la pensée. Mais il ne s'agit point de nous égarer ici : retrouvons-nous au contraire.

M. de Latour, qui fut le précepteur et est aujourd'hui le secrétaire et l'ami de M. le duc de Montpensier, nous offre de savantes *Études sur l'Espagne*, et tout particulièrement sur *Séville et l'Andalousie*. C'est un pays, c'est un sujet qu'il connaît bien, pour les avoir vus à diverses reprises, en de longs séjours, et sous l'alternative optique de la prospérité et de l'adversité. Cette dernière proposition pourra sembler étrange : elle est pourtant vraie. Les choses et les lieux n'ont *objectivement* aucune valeur. Ils se colorent à peu près uniquement des reflets de l'âme, de la lumière intérieure. « J'ai mon beau temps et mon brouillard au dedans de moi, » disait Pascal. Parcourez un pays très-beau, le cœur triste, vous le verrez à peine et n'en conserverez qu'une impression froide et morne. Traversez la Beauce en un jour d'allégresse, elle vous semblera poétique et charmante. D'où il suit que la vérité est entre ces deux pôles lointains et adverses. La résultante se dégage de ces deux états contraires, et l'on a bien vu un pays, sous toutes ses faces, quand on l'a exploré dans ces deux situations de l'âme.

C'est une bonne ou mauvaise fortune qu'a possédée ou subie M. de Latour. A peine venait-il d'accompagner en Espagne M. le duc de Montpensier, venant chercher dans ce pays de la couleur et du soleil sa royale fiancée, qu'il lui fallut repasser (avril 1848) la Bidassoa pour rejoindre le jeune prince auquel son devoir et son dévouement l'attachaient. Nous ne reprendrons point en M. de Latour l'excessif pessimisme sous l'impression duquel il fit ce nouveau et lugubre voyage. De tels chagrins sont concevables, et l'on comprend même qu'ils soient poussés à une sorte d'exagération injuste. Cela tient toujours, et nécessairement, à cet état de l'esprit qui fait voir, bien qu'on en ait, les choses et les hommes sous un jour sinistre ou riant. Nous admettons bien que Paris n'était pas des plus gais à l'époque où le quitta M. Antoine de Latour, mais nous ne saurions convenir avec lui que cette capitale fût à ce moment le centre d'une sorte de sauvagerie qui la rendît inhabitable. M. de Latour déclare n'avoir rencontré de la barrière du Midi à la frontière d'Espagne qu'un seul républicain : cela prouve seulement que des preoccupations trop naturelles l'avaient rendu un peu insociable, ainsi qu'il arrive en pareil cas, et qu'il traversa la France, comme on reproche à M. Théophile Gautier d'avoir visité cette même Espagne, — avec un peu de surdité.

Quoi qu'il en soit, M. de Latour, c'est lui qui nous l'apprend et nous nous en apercevons bien à son livre, ne tarda pas à recouvrer, une fois la frontière passée, l'équilibre moral que lui avaient ôté un *chaos de doctrines ridicules ou infâmes, le joug pesant de la tyrannie populaire* (joug pesant qui se réduisait à demander : *des lampions!*) Tant par ses forces naturelles que par un auguste exemple (universel dans la famille) de résignation, de constance et de noblesse dans l'exil, il se rassit, se calma, et prit l'heureux parti d'étudier le pays si admirable où l'avait jeté à son grand regret la tourmente. Il retrouva, dit-il, la faculté perdue de s'intéresser à toutes choses : il en est résulté un livre intéressant, et cela prouve à quel point la diversion est utile, et le voyage, bon et sain.

M. de Latour se défend toutefois d'avoir écrit un *voyage* proprement dit, et je pense qu'il a raison. Il a principalement enfermé dans ce cadre « une série d'études sur les mœurs de l'Espagne actuelle, sur l'histoire, sur la littérature, sur les arts de l'ancienne Espagne. » Cela est à la fois judicieux et modeste. Il n'est que bien peu de voyageurs qui puissent faire accepter avec agrément leurs impressions de route purement personnelles; et, demander l'appoint de ce genre d'intérêt à une érudition solide, à des recherches éclairées et consciencieuses, est une preuve de tact et de goût dont le lecteur saura gré à l'écrivain.

Il y a en effet beaucoup à apprendre dans le livre de M. Antoine de Latour sur un thème qui paraît, au premier abord, si épuisé. Mais, comme dit ce grand poëte qu'on ne se lasse pas plus de citer que de lire, c'est toujours et partout « le fonds qui manque le moins. » Rien n'est jamais complet : les sentiments éternels, les sentiments primordiaux de l'âme humaine en si petit nombre trouvent toujours, sous la main du talent, une force inconnue, une forme nouvelle ; à plus forte raison, d'un grand pays que nul, même et surtout ses habitants, ne se peut flatter de savoir à fond.

Ainsi M. de Latour ne se borne pas à nous décrire dans le plus grand et le plus exact détail l'Andalousie, Séville, leurs monuments admirables, leurs mœurs quasi orientales, leurs légendes si poétiques. Il évoque l'ombre et le souvenir des grands hommes, partout où ils ont apparu dans ce magnifique pays. Il nous peint tour à tour Colomb, Murillo, Vélasquez, Herrera, Cervantes, Zurbaran, Lope de Vega, et même jusqu'à sainte Thérèse, fondatrice d'une couvent fameux à Séville. Tous ces illustres personnages, il nous les dit avec des lumières nouvelles, avec un enthousiasme qui ne le dispute qu'à l'intensité du savoir. Tout cela est entremêlé de convenables, heureuses et agréables confidences sur les incidents du voyage, sur les augustes patrons de l'écrivain, sur les mœurs présentes et sur les hommes modernes de l'Espagne. Lecture attrayante et dont il y a à retirer, répétons-le, beaucoup de profit.

Ce n'est pas tout : M. de Latour a fait en Espagne et en Andalousie une découverte que nous n'hésitons pas un seul instant à qualifier de capitale. Elle n'était pas de son sujet ; mais c'est un de ces hors-d'œuvre qui tiennent tête au festin, et le feraient même oublier, s'il n'était pas de premier choix. M. de Latour a trouvé à Séville une douzaine de lettres *inédites* de Jacquemont, ce savant *spirituel* et de tant de cœur, mort dans l'Inde à trente ans, en laissant au monde la double renommée d'un naturaliste hors ligne et d'un écrivain véritable, d'un écrivain d'instinct, de race, de génie, pour être vrai. Voici comment cela se fit. Notre auteur se trouva un jour à table, à Séville, à côté d'un vieux général espagnol, don Jose de Hezeta, qui lui adressa la parole en excellent français, et lui apprit qu'ancien secrétaire dans l'Inde de lord William Bentinck (gouverneur général des possessions anglaises), il avait été lié avec Victor Jacquemont, et possedait de lui des lettres dont il permit au voyageur de prendre copie. Ces lettres, M. de Latour nous les donne pour la plupart. Si leur seul mérite était d'être inédites, ce serait encore une raison de les accueillir avec un grand intérêt; mais elles en ont un bien autre, et elles montrent un des plus aimables et plus vifs esprits de notre époque sous un point de vue qui lui-même est entièrement inédit. Dans ses charmantes et pittoresques lettres aux amis, à la famille, Jacquemont apparaît surtout conteur, railleur, et enjoué. Il est paradoxal : il cherche à rassurer tout son monde sur son sort qui devait être si triste. Il ne croit pas, il feint de ne pas croire aux tigres, pas plus qu'aux fièvres et aux tempêtes. Mais, dans ses lettres à son nouvel ami, Jose de Hezeta, plus âgé que lui, et qu'il ne craint point d'attrister outre-mesure, il s'abandonne franchement à la mélancolie que lui inspirent son exil, sa situation plus que modique et la solitude des *jungles*. Il rappelle ses souvenirs du jeune âge, ses souvenirs d'amour, et de là la lettre suivante. On nous permettra, et M. de Latour, entre autres, voudra bien nous donner congé de la reproduire. Notre prose n'a vraiment qu'à gagner tout à une substitution si heureuse. Puis, on prend son bien, c'est-à-dire celui d'autrui, où on le trouve, et vous voyez que si Jacquemont ne croyait point aux tigres, nous croyons, nous, aux loups, et que nous hurlons avec eux.

« Delhi, 1829.

« Si, par impossible, il m'était jamais arrivé, dans mes plus jeunes années, d'être planté là, avec toutes les circonstances aggravantes du genre, par une femme que j'aurais aimée passionnément; si enfin, j'avais été réduit d'une façon quelconque à l'état de l'âme que les Anglais nomment *dead blanck*, alors, mais alors seulement, j'aurais aimé aussi à *être empêché de penser*, par le mouvement rapide d'un cheval vigoureux, ou par l'impuissance de la fatigue, ou peut-être par l'absorption, intus-susception, comme disent les médecins, d'une large dose de porto.

« Il faut n'avoir rien dans la tête, ou du moins il faut n'y avoir rien de très-agréable à posséder, pour se priver, comme font les Anglais, de la faculté de *ruminer* les sentiments que l'on éprouve et les pensées qui vous visitent.

« Si jamais vous me voyez faire comme eux, galoper sans but, comme une mécanique, ou boire silencieusement une couple de bouteilles de vin, vous pouvez être assuré que j'aurai sur le cœur quelque secret bien triste.

« Par un brouillard pareil à celui d'hier matin, mais d'où ne devait pas sortir un soleil aussi chaud, car c'était en France, au mois de novembre, je me souviens d'avoir galopé comme les fashionables de Calcutta, avec un sentiment vif de bonheur.

« D'abord, il faisait froid, et, par la rapidité du mouvement, je repoussais cet ennemi, le froid. Puis j'étais seul, dans des lieux solitaires et sauvages. Il y avait encore quelques fleurs tardives dans les prairies, mais pâles et sans parfums. Les feuilles jaunies couvraient déjà la terre, et les bois offraient les riches teintes de l'automne. Je cherchais à résoudre le problème suivant :

« Mme *** m'aime-t-elle, ou ne m'aime-t-elle pas ?

« Quand je penchais pour l'affirmative, je laissais aller mon cheval au pas ; je ne m'occupais pas de lui.

« Quand, au contraire, la négative l'emportait, pour fuir une idée si horrible, je galopais à toute bride, et trouvais une satisfaction particulière à passer par les sentiers étroits et pleins de boue.

« Tant galopai-je ainsi, qu'à la fin je me perdis au milieu des bois et des bruyères. J'entendis alors le bruit de deux chevaux qui s'approchaient au galop, et, dans le sentier que j'avais perdu, je vis passer comme deux ombres, une grande figure blanche de femme, suivie d'un valet paysan, avec son large chapeau : c'était Mme ***.

« Je courus instinctivement après elle. Elle montait un poney; moi, j'étais sur un noble cheval de bataille qui avait laissé son maître à Waterloo; je fus bientôt près d'elle.

« Alors je me demandai pourquoi je l'abordais, et je regrettai amèrement ma démarche; il était trop tard cependant pour reculer. Je parlai ; surpris de la trouver seule, par un jour si froid, sous son habit de cheval, et si loin du château, allant si vite, elle qui aimait à aller doucement. — Elle me dit qu'elle avait comme moi perdu son chemin dans le brouillard, et qu'elle ne galopait que pour se réchauffer. Mais je vis qu'elle avait pleuré. Je descendis de mon cheval pour sangler le sien, car la selle n'était pas solidement assujettie. Elle me tendit la main pour me remercier.

« Je remontai, et nous revînmes ensemble aussi lentement que possible.

« Nous nous sommes promenés depuis bien des fois ensemble ; mais nous n'avons jamais galopé.

« Voilà, mon ami, ma théorie du galop. »

Je lisais dernièrement cette lettre, avant de la transcrire, à un ami très-intime, qui en prit comme moi copie, et l'envoya immédiatement à la femme qu'il aimait, avec cette simple addition au bas :

« Madame, lisez ceci et soyez humaine. Vous avez un cheval, et moi je n'en ai pas ; et pourtant c'est moi qui galope ! »

Citons encore. Que M. de Latour ait, pour cause de nous pardonner, tout le plaisir du public.

Jacquemont était savant ; par conséquent devait être porté par essence à l'*application* et à l'*industrialisme* scientifique, cette puissance de nos jours. Voici cependant comment, peu avant sa mort, il jugeait les écrivains et les artistes :

« Walter-Scott était mourant aux premiers jours de juillet; Cuvier était mort : voilà les hommes utiles. J'y ajouterai Canova et Rossini. Que de milliers d'hommes doivent à Scott un grand nombre d'heures de plaisir économique et innocent ! L'art que pratiquait Canova parlait à un plus petit nombre. Mais que de plaisir, et quels plaisirs nobles ses ouvrages ne donneront-ils pas à ceux (les Américains exceptés) qui pourront les voir! Cuvier, de sa main puissante, tenait le timon des sciences naturelles, et en tenait sans cesse ou en ramenait l'étude dans une direction philosophique. Il ne découvrait pas des faits seulement, mais sa prodigieuse faculté de généraliser ses idées lui faisait créer des sciences. Que serait la géologie, si Cuvier n'avait pas existé pour créer l'anatomie comparée ! Quelle masse énorme de sensations agréables a versée ce polisson de Rossini dans les sociétés humaines ! Il est, ne vous en déplaise, mon cher Hezeta, beaucoup plus utile que vous. Oui, utile. Ce que vous faites, mille autres le pourraient faire, et, si vous ne le faisiez, le feraient. Quel substitut aurons-nous pour Cuvier et pour Scott ? Les hommes qui sont cause pour d'autres de sensations agréables, sans l'être pour personne de sensations pénibles, voilà les hommes utiles par excellence. Ce n'est pas la doctrine de l'*utilitarius* anglais.... Le père de M. Peel a filé plus de coton en sa vie et fabriqué plus de pièces de calicot en sa vie que qui que ce soit. *Ergo :* c'était l'homme le plus utile ; mais, s'il n'avait pas existé, n'est-il pas évident que son voisin, M. Thompson ou M. Smith, en aurait filé autant pour satisfaire aux demandes du marché? Tandis que, supposant que Walter-Scott ou Cuvier n'eussent pas existé, il ne s'ensuit pas que *Waverley* eût été écrit par quelque autre à sa place, ou qu'un autre eût inventé l'anatomie. »

N'eût-il que l'attrait de ces dix ou douze lettres inédites de Jacquemont, le livre de M. de Latour, aujourd'hui que, grâce à Dieu, on recommence à lire autre chose que les tomes crasseux des cabinets de lecture, mériterait un véritable succès ; mais, grâce à Dieu, il en a d'autres, et nous croyons en avoir donné ci-dessus les raisons d'une suffisante façon, pour qu'il ne soit pas besoin d'y revenir. Après tant de livres sur l'Espagne, celui-ci a sa raison d'être lu, goûté et applaudi. C'est une vraie victoire, et dont il nous est infiniment agréable d'avoir à consigner ici le pacifique bulletin.

Nous passons maintenant en Hanovre rétrospectivement, avec M. Blaze de Bury. *Episodes de l'histoire de Hanovre*, tel est le titre ; les *Kœnismarcks*, le sous-titre. M. Henri Blaze connaît à fond l'Allemagne, et s'est surtout enamouré de ce coin germanique où a brillé cette race d'aventuriers célèbres, fondée en Suède, pendant la guerre de Trente ans, par le maréchal Christophe-Jean, terminée par le brillant Philippe-Christophe de Kœnigsmarck, amant présumé de Sophie-Dorothée, femme de l'électeur de Hanovre, qui fut depuis Georges Ier, et tombé, comme tout l'annonce dans sa mystérieuse fin, sous les coups de l'implacable et terrible comtesse « de Platen, cette femme qui joignait au cœur d'une Médée le tempérament d'une Phèdre. » Dans ce milieu singulier, se dessinent l'étrange figure de l'évêque d'Osnabruck, les chevaleresques traits du comte Charles-Jean de Kœnigsmarck, mort à vingt-six ans vainqueur et victime des Turcs, et enfin la suave image de cette belle, et voluptueuse, et dissipée Aurore de Kœnigsmarck, qui fut, par Frédéric-Auguste, roi de Pologne, la mère de Maurice de Saxe, et l'aïeule d'un de nos plus grands écrivains, Mme George Sand. Toute cette galerie de *portraits de famille* est des plus extraordinaires, et l'on conçoit toute la prédilection dont un écrivain de talent s'est épris pour elle. On éprouve, en lisant cet ouvrage bizarre, un peu de la sensation que devait ressentir le sire de Ravenswood, en suivant solitairement et mélancoliquement la longue picanothèque contenant les vieux portraits de ses ancêtres. Les Kœnigsmarcks n'ont pourtant de rapports avec nous que du côté d'Adam ; mais est-ce que tous les hommes ne se tiennent pas par un lien invisible et cependant réel ? Ces séduisants *condottieri*, ces bohêmes aristocratiques d'une autre époque, nous rappellent des types que l'on voit exister parmi nous, même en chapeau rond, en paletot et sans rapière. Avec un peu plus de chance, moins de mortalité, moins d'aventures insolites, moins de bonnes fortunes expiées par des dénouements tragiques, cette famille hasardeuse eût pu, tout comme une autre, s'asseoir sur un trône et dicter ou la paix ou la guerre à l'Europe. Les destins ne l'ont pas voulu, et la race est éteinte, sauf dans l'illustre écrivain précité, qui se contente d'être reine ou roi des lettres françaises. C'est assez : les Kœnigsmarcks, du moment où ils ne faisaient pas souche de princes, ne pouvaient certes espérer une plus glorieuse descendance. Nous ne faisons pas de déclamation banale sur le néant des grandeurs. Mais qu'il nous soit

permis de compter pour beaucoup celle de l'intelligence. Les Kœnigsmarcks, dont le destin fut si romanesque, ont engendré le roman, le seul vrai roman de nos jours. Bien que moissonnés presque tous prématurément, fatalement, ils ont ainsi fait une fin heureuse et conforme à leurs extraordinaires précédents : *All's well that ends well*, comme dit la comédie anglaise.

La monographie historique et hanovrienne de M. Henri Blaze est dramatique, écrite d'un style distingué, accompagnée de notes substantielles, curieuses. On la lira avec le double et complexe mais non contradictoire, intérêt de la fiction et de l'histoire. On se plaira à remonter, avec le passionné et brillant écrivain, à ces temps tout de guerroiement, de galanterie et de faste. On suivra notamment avec un sympathique serrement de cœur la poétique liaison du beau Philippe-Christophe et de la princesse de Celles; on verra là aussi comment on aimait autrefois (mieux qu'aujourd'hui), et comment on mourait pour avoir aimé.

De telles lectures sont fort bonnes en ces temps d'*utilitarius*, comme dit Jacquemont, de crédit foncier et mobilier outré, de *termes* exagérés, de coton à n'en plus finir, et d'*affaires* sans paix ni trêve. On a par trop chassé l'idéal : il revient par l'entremise de ces *inutiles* qu'un vrai et digne esprit a proclamés les *utiles* par excellence. Franchement, ce n'est pas dommage.

Dans une prochaine chronique, nous suivrons le cours de nos pérégrinations sédentaires en Amérique et autres lieux.

FÉLIX MORNAND.

Bibliographie.

La Fin du monde par la science, par Eugène Huzar; Paris, 1855. — *Dentu, éditeur*, Palais-Royal.

Malgré le titre apocalyptique de ce petit livre, l'auteur, M. Eugène Huzar, ne se donne pas précisément pour un prophète. Il a trop de bon sens pour ignorer que si rien n'est plus aisé que de prédire à coup sûr la fin du monde, il n'est pas aussi facile d'en fixer l'époque. Aussi se borne-t-il à nous *démontrer* de quelle façon le monde, selon lui, doit finir. C'est déjà une entreprise bien hardie et qui semble dépasser la portée raisonnable de l'esprit humain; néanmoins, comme en un tel sujet toutes les conjectures sont permises, il est juste de n'en repousser aucune sans examen. L'auteur s'est d'ailleurs bien gardé de nous présenter les siennes comme une révélation : il se flatte, au contraire, de les tirer par induction d'un principe connu qui sert en même temps d'argument et d'épigraphe à son livre : *Ce qui a été sera*. C'est donc dans l'application qu'il a faite de ce principe que sont contenues ses raisons, bonnes ou mauvaises, et par là qu'il faut premièrement les juger.

Oui, sans doute, *ce qui a été sera*. Il n'est pas de règle plus sûre pour prévoir le cours des phénomènes de la nature et la marche des choses humaines. Mais si, dans une foule de cas, cette probabilité équivaut presque à la certitude, elle s'en éloigne infiniment dans d'autres. Une longue expérience peut seule lui donner force de loi. Ce n'est qu'en voyant les mêmes faits se reproduire tous les jours, depuis que le monde existe, que nous sommes autorisés à conclure qu'ils auront toujours lieu de la même manière tant que ce monde durera. Voilà des milliers d'années que la terre accomplit sa révolution annuelle, et par conséquent elle l'accomplira jusqu'à la fin des siècles; des milliers d'années que les hommes naissent et meurent, et il est à croire que leurs générations se succéderont tant qu'il y aura des hommes. Rien n'est plus certain; mais c'est uniquement l'expérience répétée et pour ainsi dire *indéfinie* des faits de ce genre qui nous en donne la certitude. *Ce qui a été sera* n'est donc un principe sûr que quand nous l'appliquons à ce qui a toujours été; mais il perd beaucoup de sa probabilité à mesure que l'expérience diminue, et, en se généralisant, il ne signifie plus rien. Il en résulte qu'on ne saurait, en bonne logique, l'appliquer à un fait isolé et qui ne s'est produit qu'une fois dans la suite des temps.

Mais que dire d'une telle induction si le fait lui-même est douteux, et n'a d'autre garant que des traditions obscures que chacun peut expliquer à son gré? N'est-ce pas s'agiter dans le vide à la poursuite d'une chimère? L'histoire de la chute du premier homme, soit qu'on prenne le récit de la Bible à la lettre, soit qu'on ne veuille y voir qu'une sorte de parabole, ne reste-t-elle pas pour nous une enigme dont il serait très-vain de vouloir démêler le sens? L'Église elle-même, qui l'accepte comme un article de foi, a beaucoup varié à cet égard dans son exégèse. Si, selon la plupart des théologiens, l'homme n'est tombé que pour avoir désobéi, c'est l'orgueil qui a causé sa chute selon d'autres, et il en est qui en font uniquement la punition de la concupiscence. Quoiqu'il en soit de ces interprétations, le fait et ses circonstances n'en demeurent pas moins inexplicables, et il me semble que c'est tomber dans l'excès des rêveries rabbiniques que de chercher à soulever le voile qui couvre ces *incunables* où a été bercée l'enfance de l'humanité.

C'est la *science*, dit M. Huzar, qui est le *fruit défendu*, et la prévarication de l'homme ne consiste qu'à avoir trop savouré ce fruit dont le poison est *l'orgueil*, qui l'a perdu une fois et le perdra encore; *car ce qui a été sera*; que d'obscurités accumulées dans une seule phrase. Quelle était la science de l'homme aux premiers âges du monde? Comment concevoir qu'il lui fût interdit d'exercer l'intelligence et les aptitudes qui sont dans sa nature? Qu'est-ce que le péché originel? Pourquoi l'orgueil est-il le résultat de ce qu'on nomme la science et la cause de ce péché? Est-il bien sûr que l'homme soit tombé une fois? et, cette déchéance fut-elle prouvée, peut-on en conclure qu'il tombera encore? Autant de mots, autant d'énigmes indéchiffrables.

On ne recherchera donc point ici, avec l'auteur, si, dans des temps antérieurs à la tradition elle-même, l'homme était déjà parvenu à se rendre maître de forces assez puissantes pour détruire en un jour tout son ouvrage, ni de quelle nature était cette *science* dont l'excès a été, selon lui, si fatal à notre espèce. Il ne faut pas abuser de l'imagination de peur qu'elle ne produise des monstres. Peut-être eut-il valu mieux définir clairement ce qu'on entend aujourd'hui par la *science*, puisque le livre entier roule sur ce mot qui est dans la bouche de tout le monde et dont presque personne ne fait un bon usage. L'auteur ne l'a point fait; de là une foule d'équivoques; car c'est une idée fort générale qui embrasse tout ce que l'homme peut savoir par raison, par calcul ou par expérience. Or ces trois ordres de connaissances diffèrent beaucoup, quoique les mêmes instruments lui servent pour les acquérir. Sa raison seule ne lui a presque rien appris sur les lois qui gouvernent son être, ses rapports avec tout ce qui l'entoure, le principe de son existence et la règle de ses actions ici-bas. Ce sont là des sujets sur lesquels sa science n'a pas fait un pas depuis son origine et dont il n'a pas lieu d'être très-fier. A l'égard des lois naturelles, que la raison, aidée du calcul, est parvenue à découvrir, ce qu'il en sait est encore fort peu de chose. Il n'en est pas de même des notions acquises par l'expérience dont le trésor semble s'accroître chaque jour. Cette définition était indispensable pour ne pas induire le lecteur en erreur; car, quand on dit que la science est en progrès, cela ne peut s'entendre de la théologie, de la métaphysique, de la logique, de la morale, lesquelles en sont, ou peu s'en faut, au même point qu'il y a deux mille ans; cela demande réflexion s'il s'agit des mathématiques, de la physique, de la mécanique, dont on n'a découvert aucune loi importante depuis plus de cent ans. Mais la chose est sans difficulté pour toutes les sciences d'expérimentation et d'application qu'il serait trop long d'énumérer ici. Que faut-il en conclure? que ces dernières sciences sont les seules qui soient vraiment en progrès; et il n'y a rien de plus naturel, ni de plus aisé à comprendre; car si l'humanité ressemble, comme dit Pascal, à un homme qui subsiste toujours et qui apprend sans cesse, ses progrès peuvent se comparer aux nôtres, qui sont d'abord très-lents dans notre enfance, atteignent rapidement leur perfection de la jeunesse à l'âge mûr, et deviennent presque nuls dans notre vieillesse, sans cesser néanmoins de s'accroître de jour en jour par l'expérience.

Il me semble que la vraie *science*, celle du moins qui mérite ce nom, est dans le génie qui découvre les lois de la nature, et non dans l'habileté qui sait en tirer parti. Notre siècle, qui sait faire un usage si ingénieux de toutes les forces élémentaires que l'observation a mises sous sa main, n'a au fond presque rien inventé. C'est aux trois siècles qui l'ont précédé que sont dus les plus grands efforts de l'esprit humain, l'astronomie, le calcul des infinis, l'application de l'algèbre à la géométrie et à la mécanique, les lois fondamentales de la physique et de la chimie. Il ne peut donc se faire honneur des principes à l'aide desquels il met en œuvre les forces que le hasard a fait trouver avant lui, telles que la vapeur et l'électricité. Les effets qu'il en tire sont merveilleux sans doute, mais ce ne sont que des applications d'une science qu'il n'a point faite.

Ce qui lui appartient en propre, c'est l'expérience qui met chaque jour à sa disposition de nouveaux matériaux et des forces inconnues, l'industrie de les faire servir à ses besoins et l'art de tout utiliser à mesure que ces besoins augmentent. Ce serait néanmoins s'abuser beaucoup que de voir dans ce *génie de seconde main* le progrès des sciences. Prenons pour exemple une des découvertes qui lui font le plus d'honneur, le télégraphe électrique. Rien n'est sans doute plus merveilleux que cet éclair invisible de la pensée à travers l'espace; mais tout le secret de l'invention n'a consisté qu'à allonger le conducteur d'une machine électrique. Le fluide lui-même, ses propriétés sur certains corps, la rapidité de sa transmission, les moyens de le dégager, et jusqu'à la convention de certains signes pour suppléer à la parole, tous ces éléments étaient connus d'avance. Il ne s'agissait que de les mettre en œuvre, et c'est ce qu'on a fait avec un succès qui dépasse l'imagination. Cependant, si nous comparons ce faible effort de la science actuelle à celui qu'accomplissaient à la fois un Newton et un Leibnitz, quand leur pensée, mue de concert par une force bien autrement puissante et rapide que l'électricité, celle du génie, créait le calcul des infinis, nous serons humiliés de notre petitesse, et peut-être resterons-nous convaincus que la véritable science ne consiste pas à savoir beaucoup de choses, ce qui est un mérite d'écolier, ni à faire sortir de ce qu'on sait des applications ingénieuses ou étonnantes, ce qui est une affaire d'industrie, mais à trouver, par la seule force de l'esprit, les lois, les principes, les règles qui doivent diriger l'homme dans son travail incessant sur la nature; or tous les faits prouvent que cette faculté va s'affaiblissant en nous de jour en jour. Nous avons poussé plus loin que nos devanciers l'étude des phénomènes physiques; on ne saurait le nier. Nous en tirons un meilleur parti dans l'application journalière que nous en faisons à tous les arts utiles; cela est visible. Nos classifications sont meilleures ou du moins plus complètes, d'accord; nous savons en un mot beaucoup plus de choses; mais, dans le vrai sens du mot, nous sommes beaucoup moins savants. Il est donc très-faux d'affirmer que la science est en progrès, et très-chimérique de croire que ces progrès sont indéfinis. C'est une des erreurs de notre époque. La vérité est que la science n'est que *l'activité de l'esprit humain*, et que cet esprit, comme l'homme lui-même, comme les sociétés, comme l'humanité tout entière, a son enfance, ses progrès et sa décadence. Sommes-nous déjà entrés dans cette dernière phase? Je l'ignore; mais l'histoire, en nous montrant qu'elle arrive infailliblement pour tous les peuples, peut nous aider à soulever un coin du voile qui couvre l'avenir de l'humanité. L'Inde et la Chine en sont deux grands exemples. D'autant plus frappants que ces deux peuples ont plus longtemps vécu, et que leur existence nous rend encore visible la décrépitude de la civilisation. Dans notre Occident même, les lumières de la Grèce et de Rome, loin d'avoir été étouffées, comme on le croit, par la barbarie, ont subsisté, en s'affaiblissant de jour en jour, jusqu'à l'extrême vieillesse de l'empire byzantin. Il est vrai que des peuples plus jeunes peuvent ramasser le flambeau de la civilisation avant qu'il ne soit éteint; mais qu'on me dise ce que deviennent les progrès de la science pendant ces vicissitudes de la société, et surtout ce qu'ils deviendront quand chaque race aura eu son tour. Cet avenir n'est peut-être pas aussi éloigné qu'on le pense. Ne sera-ce pas là la fin du monde que nous prédit M. Huzar dans son livre? Non *la fin du monde par la science*, mais peut-être par *l'ignorance*, dernier fruit du raffinement des idées, de la subtilité sophistique, des théories en l'air sur le droit et la politique, de l'abus des cavillations, de la technologie et des études *spéciales*, des ergotismes, des consultations et des paradoxes révolutionnaires, et de toutes les manies qui semblent ramener lentement, mais inévitablement, à une seconde enfance les peuples qui ont longtemps vécu.

J. LAPRADE.

Tableaux de comparaison des monnaies, des poids, des mesures de capacité et des mesures linéaires et itinéraires des principaux pays de commerce, par VOLTERS, une grande feuille in-8° imprimée en colonnes compactes. Prix : 1 fr., Paris, A. Lechevalier et compagnie, rue Richelieu, 60.

Le titre de cette publication dit tout ce qu'il en faut dire. Quant à son utilité tout le monde en est juge, c'est-à-dire tous ceux qui lisent, qui voyagent ou qui trafiquent. L'auteur a passé un temps considérable à réunir et à vérifier les éléments de ses tableaux. Il sera, dit-il, payé de sa peine si l'on reconnaît qu'il a travaillé pour rendre le travail et les recherches des autres inutiles. Pour nous qui ne sommes pas de la *religion* qui en fait son état, la connaissance de ces rapports de monnaies, de poids, de mesures de toutes sortes nous intéresse. Puisse l'auteur tenir notre reconnaissance comme un dix-millionième de son prix.

Muséum d'histoire naturelle de Paris. Galerie de minéralogie et de géologie; description des collections, classement et distribution des minéraux, roches, terrains et fossiles, indication des objets les plus précieux, précédés d'une notice historique sur l'origine et les développements successifs des collections jusqu'à ce jour, etc., par M. J. A. Hugard, aide de minéralogie au *Muséum*, etc., 1 vol. in-18, chez l'auteur et les principaux libraires. — Nous nous bornons à indiquer aujourd'hui le titre de cet intéressant et savant *Guide* dans les collections du Muséum. M. Hugard se propose d'entreprendre le même travail pour les autres collections qui font du jardin des Plantes de Paris comme un abrégé de l'univers. Il rendra par là un immense service aux visiteurs et aux étudiants. Nous le suivrons dans l'accomplissement de cette tache laborieuse.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

ÉCOLE FRANÇAISE. — M. DECAMPS.

Il y a dans toutes les écoles un certain nombre de peintres, même parmi ceux qui ont un véritable talent, dont les œuvres néanmoins pourraient impunément disparaître, parce qu'elles n'ouvrent aucun horizon nouveau à l'art, et qu'elles sont simplement une redite en très-bons termes de choses amplement connues. D'un autre côté, il s'y trouve quelques artistes qui, ne se rattachant pas au passé, à la tradition, et ne s'inquiétant pas de la règle commune, s'établissent dans l'art avec une manière à eux, originale, excentrique. Dans ce que tout le monde voit et a sous les yeux ils aperçoivent ce que personne jusque-là n'avait vu. Ils mettent en saillie certains reliefs de la forme, certaines prédominances de ligne générale, que nul ne s'avisait d'accuser avant eux. Or, s'il y a possibilité de modifier le dessin de la forme, dans des limites encore moins restreintes qu'on ne serait disposé d'abord à le croire vis-à-vis d'une chose fixe et déterminée, quel champ illimité n'offrent pas à la fantaisie du peintre les jeux de la lumière et de l'ombre et l'infinie variété de la coloration des objets! Il y a ici tout un monde de mystères qui ne se révèle qu'à l'œil exercé du peintre, dit coloriste. Dans une figure humaine, où l'œil de l'enfant et le vulgaire ne distinguent rien et confondent tout dans une même couleur uniforme, qu'ils désigneront sous le nom de couleur de chair, lui il voit une multiplicité de plans et de teintes, du blanc, du rose, du jaune, du bleu, du vert, du gris, du brun, etc.... avec des nuances de transition presque insaisissables. Eh bien! dans les phénomènes de coloration, il y a aussi une dominante variable, qui change suivant les caprices de la mode, et est déterminée le plus souvent par l'impulsion d'un grand artiste. A une époque on n'aime que la peinture claire, légère de ton, diaphane, faiblement accentuée; à une autre, que les tons vigoureux, les couleurs tranchées et éclatantes. Ici, de même que pour le dessin, il semble qu'il y ait nécessité que de temps à autre apparaisse quelque novateur pour tirer l'art de la routine et de la monotonie de la vue commune, et pour révéler à l'insouciance et à l'oubli du siècle quelque chose de toujours présent dans la nature, mais que les peintres ont pendant plusieurs années laissé tomber en désuétude. C'est ainsi qu'on semble retrouver tour à tour l'ombre, la lumière, le clair de l'obscur ou le reflet, le jaune, le bleu, ou le rouge, le luisant ou le mat, la transparence fluide ou l'empâtement, etc.... Ces novateurs, le plus souvent, sont conspués d'abord; ils révoltent le goût général en venant ainsi déranger les habitudes reçues; puis ils gagnent quelques adeptes; ils font secte, et leur goût individuel finit par devenir un goût dominant. Si ce sont de véritables génies, ils impriment aux choses un sceau ineffaçable et qui survit à toutes les révolutions passagères de la mode. C'est ainsi que la conception grandiose de la forme instaurée par Michel-Ange, cette interprétation hautaine de la nature, restera comme un type éternel, bon à opposer à la mollesse efféminée et à l'invasion du maniérisme; c'est ainsi que Rembrandt s'est créé, entre les dessinateurs, d'une part, et les coloristes, de l'autre, un domaine particulier où il règne par le clair-obscur. A côté de ces grandes révélations destinées à laisser à tout jamais des traces profondes dans l'art, il faut distinguer aussi des manifestations d'originalité, moins puissantes sans doute, moins radicales, mais qui jettent également un vif éclat par la manière dont elles tranchent sur le milieu tempéré, honnête, bien appris, sur ce qui forme la moyenne ordinaire de la production artistique d'une époque. L'originalité a un tel attrait qu'elle conquiert, même dans des genres secondaires, une renommée et une place d'honneur, auxquelles ne peuvent s'élever la science et l'habileté, dépensées dans des œuvres plus sérieuses et plus importantes, mais sans spontanéité personnelle. C'est ainsi que, pour citer un peintre de notre école : Watteau le peintre faux, mais charmant, de bergers et de bergères enrubannés et vêtus de taffetas et de satin, tient, avec ses fadeurs pastorales et ses pantalonnades, un rang si distingué parmi les peintres français.

Aujourd'hui les prétentions à l'originalité se sont singulièrement multipliées. Beaucoup s'enflent, se travaillent, et, dans leur recherche fiévreuse, se parent de tous les lambeaux qu'ils peuvent encore ramasser, pourpre ou haillons. Aussi est-il très-difficile dans notre école française moderne d'inventer quelque hardiesse féconde, ou même quelque singularité de dessin et de couleur, qui ne trouve pas la curiosité blasée d'avance et déjà familière avec ses extravagances possibles et ses scandales. C'est certainement une preuve de véritable puissance que d'imposer sa domination et de la maintenir sur un public tiraillé par tant d'impressions contraires. Cette rare bonne fortune est échue à M. DECAMPS, qui, depuis longues années déjà, jouissant de la vogue, ne l'a pas vue diminuer, et maintient toujours haut et ferme, entre toutes les innovations turbulentes de notre âge, sa valeur incontestable et son individualité. L'originalité de cet artiste s'est produite sous des modes divers, et il serait difficile de la définir nettement. Il est tout à la fois coloriste et dessinateur. Il trahit des aspirations au style, à la grande tournure épique, et cependant presque tous ses tableaux sont empruntés à des sujets vulgaires. Mais, s'il se plonge à plaisir dans la réalité, il lui communique toujours la nouveauté et souvent la splendeur de l'aspect. Une basse-cour avec ses fumiers humides; des pourceaux vautrés dans la fange; des ânes déformés par le travail, et patients sous leur mauvaise destinée... tout prend une apparence inusitée sous son pinceau; ce qu'il ne peut poétiser par le dessin, il le transfigure par l'éclat de la lumière et de la couleur. Tout ce qui tombe sous l'œil du peintre est de son domaine. Il est paysagiste, peintre d'ani-

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652 et 653.

maux, peintre d'intérieur, peintre de genre, il a failli être peintre d'histoire. « J'ai la conviction, a-t-il dit de lui-même, que la nécessité où je me suis trouvé de ne produire que des tableaux de chevalet, m'a totalement détourné de ma voie. » Il est certain qu'il y a dans plusieurs de ses petites toiles une grandeur de style qui les déborde, et que quelques-unes, malgré leurs dimensions modestes, ont la tournure grandiose qui convient à la grande peinture. Cependant est-il bien sûr que l'artiste ne se soit pas fait illusion sur la nature de son talent, et qu'il n'en ait pris les aspirations et les tendances pour la portée? Comment M. Decamps, avec une conviction telle que celle qu'il exprime, interrompant un instant ses travaux bien accueillis du public, n'a-t-il pas essayé de manifester toute sa puissance dans un cadre plus digne de la contenir? Comment s'est-il contenté d'ouvrir dans quelques dessins une perspective lointaine sur cet horizon nouveau de son talent? Pour nous, il nous semble que si M. Decamps était assez habile dessinateur pour s'élever à la gravité de la grande peinture en dirigeant ses études de ce côté, s'il avait, comme sentiment pittoresque et comme coloriste, des qualités même en excès, il lui manquait une aptitude. Dans ses figures il excelle à exprimer le côté extérieur, mais le côté intérieur, le côté moral et passionné reste en dehors de ses préoccupations. On comprend les regrets de l'artiste pour le développement inconnu que, selon lui, les circonstances ne lui ont pas permis de donner à son génie; mais nul autre ici ne peut les partager, car la part qu'il laisse est assez belle, les œuvres qui établissent sa réputation sont d'une originalité assez saisissante, pour qu'on songe à lui demander autre chose que ce qu'il a donné. Cette originalité est telle que les moins expérimentés le reconnaissent dès l'abord, qu'il laisse dans l'esprit une empreinte ineffaçable, et que, si plusieurs peintres se sont inspirés de lui, il n'a pas eu un imitateur.

Salon de 1855. — Le singe peintre, tableau par M. Decamps.

M. Decamps est représenté à l'Exposition par une soixantaine de tableaux et de dessins où l'on peut étudier les divers aspects de son talent. L'œuvre capitale, mais non la plus complète, est *la Bataille des Cimbres*, qui date de 1833. Il y a une aspiration épique dans ce paysage aux vastes horizons, aux larges plaines ravinées,

Cavalerie turque asiatique traversant un gué, tableau par M. Decamps.

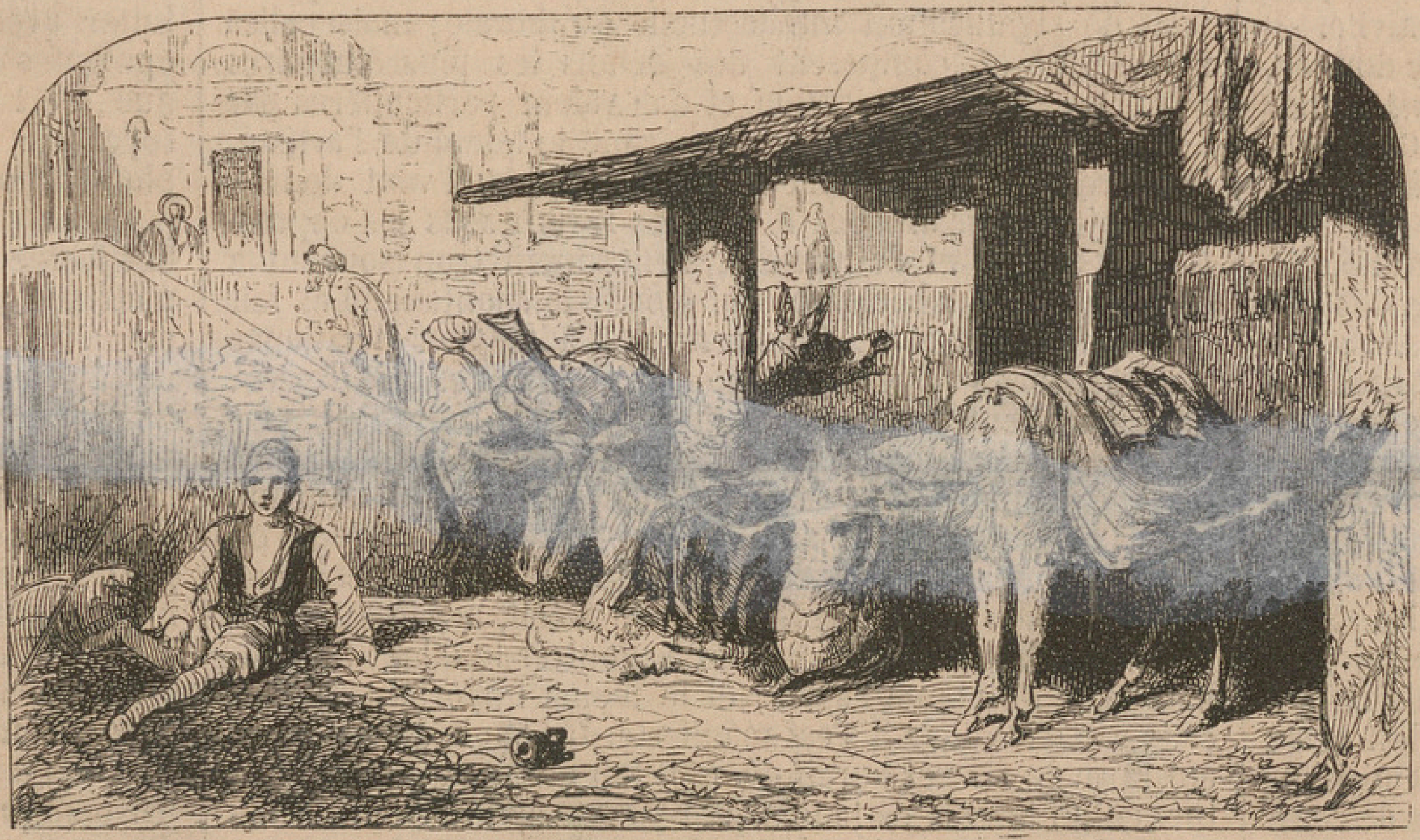
où, sous un ciel nuageux et menaçant l'orage, les peuples se heurtent contre les peuples dans une mêlée furieuse; où le rude génie guerrier de Rome, représenté par Marius, brise encore une fois la redoutable invasion du monde barbare, déjà en route pour cette grande curée qui lui échappe aujourd'hui, mais qu'il fera quelques siècles plus tard. C'est bien là une lutte de géants, acharnée; c'est chose terrible à voir que ces flots de combattants roulant le carnage sur cette plaine immense et à l'aspect désolé. L'artiste s'élève ici à un point de vue tout nouveau: au lieu de l'arrangement épisodique de quelques groupes isolés de combattants comme dans le système classique, au lieu des alignements stratégiques des peintres tacticiens modernes, il embrasse tout; il masse et il confond tout, comme à travers les horizons lointains de l'histoire; sous le soleil qui le brûle, le paysage lui-même prend une âpre tristesse en rapport avec ces massacres et cette rage insensée. Cependant l'harmonie première de ce tableau s'est détériorée; bronzé sous l'action du temps, il a pris un ton enfumé. Les grands plans d'ombre qui viennent accidenter la plaine se sont tous également obscurcis, de sorte qu'ils sont aussi noirs dans le lointain que sur les devants, ce qui rompt la gamme du clair-obscur naturel. Des reproches graves peuvent aussi être adresses au défaut, soit de perspective dans la grandeur proportionnelle des figures comparées entre elles ou avec les accidents de terrain, soit de perspective aérienne, par rapport au relief, des objets rendu avec une égal vigueur

Le tigre et l'éléphant, tableau par M. Decamps.

Salon de 1855. — Sortie de l'école turque, aquarelle par Decamps.

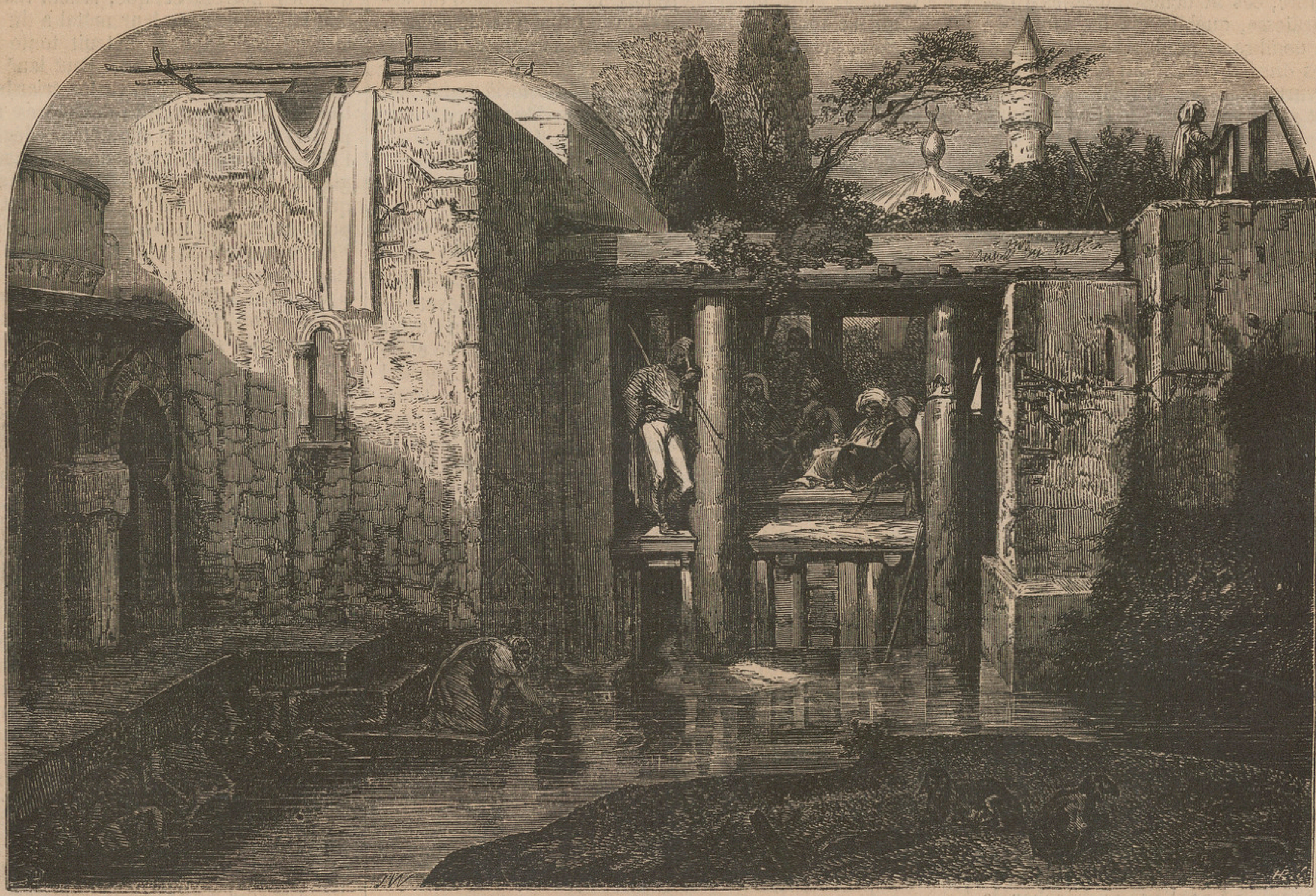
des plans divers. — Après avoir donné une vue d'ensemble de cette bataille célèbre, livrée près de Vercelli, en Piémont, M. Decamps en a retracé un épisode dans un dessin remarquable : Un chariot tiré par quatre bœufs, et chargé de guerriers et de femmes barbares en occupe le premier plan. Au fond, sur un tertre, on voit les soldats lançant des traits avec des machines de guerre. La tournure épique se retrouve encore ici dans quelques figures.

Le génie de l'artiste purement pittoresque, qui n'a rien d'intime, qui ne vise pas à l'émotion, ne pouvait concevoir un sujet biblique que comme une scène de l'Orient, incendiée de lumière et ayant sa physionomie, son costume et son étrangeté. Il y transporte ses souvenirs de l'Anatolie. Dans le tableau de : *Joseph vendu par ses frères* (1838), la figure principale est un dromadaire découpant sur le ciel sa haute silhouette de fantôme ; dans *Eliézer et Rebecca* (1847), le sujet biblique ne sert que de prétexte à la disposition pittoresque de la scène et à l'éclatante splendeur du ciel et du paysage. — Les neuf dessins célèbres relatifs à l'*histoire de Samson* attestent encore à l'Exposition les tendances au style historique. La légende de cet Hercule juif, aussi fort et aussi peu intelligent que celui de la Grèce, convenait parfaitement au talent descriptif tout extérieur de l'artiste. Il n'y a pas d'autre idéal à chercher avec ce robuste champion que celui de sa vigueur musculaire. Si l'esprit du Seigneur est souvent avec lui, le sien est complétement absent. C'est un grand enfant qui court après les premières femmes venues ; qui, ne sachant pas résister à leur curiosité et à leurs importunités, finit toujours par leur dire son secret ; d'où lui arrive malheur. Malgré l'avis de ses parents, il commence par épouser une femme parmi les Philistins, puis durant le festin des noces et, par manière de rire, il propose à deviner à trente compagnons, ses convives, une énigme, comme il peut en sortir de son épaisse cervelle. L'enjeu accepté est de trente robes et de trente tuniques. Ceux-ci, qui ne veulent pas perdre de leurs temps à chercher, disent à la fiancée de Samson de faire en sorte d'avoir par lui l'explication de son énigme ; elle la leur transmet, et Samson, forcé d'acquitter le pari et qui n'a pas les trente robes de l'enjeu, est fort embarrassé. Mais alors « l'esprit du Seigneur le saisit, et, étant venu à Ascalon, il tue trente hommes, prend leurs habits et les donne à ceux qui avaient expliqué l'enigme. Et il revint dans la maison de son père. » (Juges, chap. XIV.) — Quelque temps après il lui reprend cependant fantaisie d'aller revoir sa femme, qu'il trouve mariée à un autre. Le père, pour le consoler, lui propose d'épouser sa plus jeune fille. Mais Samson ne veut rien entendre ; il prend trois cents renards (on ne dit pas comment), leur met des flambeaux à la queue et incendie tous les champs et toutes les récoltes des Philistins. Ceux-ci, à leur tour, se mettent en campagne pour le trouver et se venger de lui. Mais il rencontre leur troupe, et il en tue mille avec une mâchoire d'âne. D'où il fit cette chanson qui nous a été conservée : « Je les ai défaits avec une mâchoire d'âne, avec la mâchoire d'un poulain d'ânesse, et j'ai tué mille hommes. » Et comme il avait soif après un si grand exercice, il but l'eau que le Seigneur fit sortir d'une des grosses dents de cette mâchoire... — La légende continue sur ce ton là jusqu'à la fin. Elle se prête merveilleusement au pittoresque. Il n'est pas jusqu'à la bizarre action de se désaltérer à une mâchoire, qui n'ait servi de thème aux grands peintres : le Guide a fait de ce héros altéré une sorte d'Apollon qui, malgré sa pose théâtrale, n'en est pas moins une des peintures remarquables de la pinacothèque de Bologne. M. Decamps a donné à ce rude lutteur une énergie plus sauvage. Cependant il ne lui conserve pas toujours un caractère identique ni de force ni de race. Tantôt il en fait un barbare aux forces colossales ; tantôt il lui donne (comme dans l'ébranlement de la maison des Philistins, reproduit dans *l'Illustration* du 24 mai 1845) les formes classiques d'un Milon de Crotone ; ou l'apparence d'un Africain au sombre visage et à la chevelure crépue (dans son réveil d'auprès de Dalilah) ; ou un corps svelte et élégant, lorsqu'on l'emmène prisonnier vêtu d'un pantalon garance, dont la couleur détonne si singulièrement sur l'uniformité du ton noir du crayon. Quelques-unes de ces compositions, ou de ces cartons et projets de tableaux ont du reste une grandeur de style et une simplicité qui rappellent les grand maîtres, et tiennent rang dans l'œuvre de l'artiste.



Anes d'Orient, tableau par Decamps.

Toujours original, quel que soit le sujet qu'il aborde, M. Decamps l'est plus particulièrement encore par la manière dont il traite les sujets orientaux. L'Orient est une terre inconnue avant lui et dont il a pris possession ; une sorte de pachalik où sa domination est puissamment établie, et où un seul artiste français peut-être, Marilhat, a été admis à la partager avec lui. Les Turcs et les Persans étaient de longue date voués aux travestissements de nos poëtes, de nos romanciers et de nos peintres ; ils étaient le prétexte de fantasques imaginations rêvées à distance et sans vérité d'aucune sorte. Un jour M. Decamps a mis sous les yeux du public français étonné, des physionomies caractéristiques et étranges, un sol, des horizons d'un aspect nouveau, un ciel, une lumière étincelante, des om-



Un café en Asie mineure, tableau par Decamps.

bres vigoureuses inconnues à nos climats; cette fois-ci c'était bien l'Orient : il revenait de l'Asie Mineure. Un de ces premiers tableaux est la *Ronde de Smyrne*. un pacha joufflu et à mine impassible parcourt les rues à cheval, accompagné de ses gardes, maigres de corps, effilés de jambe, et qui courent à pied devant et autour de lui; sorte de spectres qui glissent et effleurent à peine le sol. L'étrangeté de cette apparition fantastique touchait presque aux limites de la caricature; il y avait là toute la surprise d'une première vue. — Le plus complet, le plus satisfaisant des tableaux de M. Decamps sur l'Orient me semble être, à l'Exposition, la *Halte de cavaliers arabes*. Ils viennent de faire une longue course dans le désert, et s'arrêtent pour désaltérer leurs chevaux à une fontaine au pied d'une haute muraille crénelée, splendidement brûlée du soleil, et sur les tons chauds de laquelle se détachent leurs costumes pittoresques. Le paysage est lumineux, profond, aéré, et la couleur est solide et harmonieuse. — Le *Grand bazar turc*, représentant une rue de Smyrne avec sa population affairée, venue pour trafiquer de tous les coins du Levant, est peut-être la toile de M. Decamps la plus puissante par le coloris. A ce point de vue seulement, c'est déjà une peinture des plus originales. Le soleil y fait miroiter les teintes des objets avec un éclat extraordinaire; les ombres y sont animées d'une chaude transparence. Le pinceau se joue avec facilité au milieu de ce cliquetis si lumineux, dont les tons brillants, forts et colorés, éblouissent le regard, comme la vivacité des blancs l'agace dans la peinture anglaise. — Le *Café turc*, reproduit ici par la gravure, est une vue curieuse jetée sur le *far niente* de la vie d'Orient, sur ce sommeil apathique d'où, à certains moments, sort la tempête. Le maigre individu accoté contre la colonne, moitié soldat, moitié brigand, qui regarde paisiblement couler l'eau au pied de cette masure pittoresque, a peut-être accompli le matin quelque expédition meurtrière. Pendant que les habitués de ce singulier café se reposent à l'ombre épaisse, que le temps a noirci trop durement dans la peinture, une femme étend du linge sur la terrasse, et profile son galbe élégant sur la transparence aérienne du ciel. — Un petit tableau : *Souvenir de la Turquie d'Asie*, dont le dessin a été publié en 1846, dans *l'Illustration*, présente des tons clairs et rosés, et une exécution froide qui rappelle Poelenburg; c'est une autre scène de calme et de quiétude, un rêve heureux contrastant avec notre inquiète activité. — Dans deux autres tableaux, variantes d'une même donnée, on retrouve encore une scène de flânerie : d'*Enfants turcs avec des tortues*. Le plus grand appartient à M. Cuvillier-Fleury, et on lit au-dessous ces mots : *Souvenir du prince royal*.

M. Decamps a saisi avec un vif esprit d'observation la physionomie des enfants turcs aussi bien que celle des pachas, des Grecs, des Arméniens, des Syriens, des Arabes... qu'il sème dans ses compositions. Il faut qu'il ait assisté à quelque *sortie d'une école turque* pour avoir peint avec une vérité si saisissante cette scène bruyante, spirituelle et pleine d'entrain, où tous ces marmots échappant à la contrainte du vieux pédagogue en lunettes, se précipitent dans la rue, se bousculent, gambadent, et font retentir l'air de leurs cris, heureux d'oublier un instant les règles de la grammaire pour jouir du soleil et de la liberté. Ce sujet, si heureusement rendu et peint à l'huile, fait partie de la collection de M. Moreau. Une belle aquarelle a reproduit cette peinture, claire et lumineuse et a été placée pendant quelque temps à l'Exposition. On peut se faire une idée de cette composition d'après la gravure qui en est donnée ici. — Le tableau du *Boucher turc* (1843) abrité dans l'ombre épaisse de sa boutique sanguinolente, présente ces oppositions violentes de lumière et d'ombre, ces blanches murailles à luisant d'agate, dont la hardiesse, quelquefois blessante, se retrouve dans un certain nombre de productions de M. Decamps. — Le tableau des *ânes d'Orient* au repos (1833), reproduit ici par la gravure, plaît par la vérité d'attitude des montures paisibles et résignées; mais le travail minutieux et patient du pinceau y confond trop les objets : terrain, murailles, poil des animaux, dans un même aspect uniforme. — Après le repos, le mouvement du voyage. Dans le *paysage en Anatolie* on voit une petite caravane, quelques piétons et des dromadaires gravissant une côte, puis redescendant un ravin encaissé et ombragé par des arbres à feuillage sombre, d'où elle ressortira bientôt pour entrer dans une plaine crayeuse et brûlée par le soleil. — Le beau dessin reproduit ici par la gravure nous montre un détachement de *cavalerie turque asiatique traversant un gué*.

En possession du soleil et de la lumière, il ne coûte pas à l'imagination de l'artiste de nous transporter au milieu des jungles de l'Inde, que des troupes d'éléphants foulent aux pieds, errants en liberté comme aux premiers âges quand l'homme n'avait pas encore fait son apparition sur la terre. Sous le ciel embrasé, un de ces énormes quadrupèdes vient pour se désalterer à une mare, et, apercevant un tigre à la démarche rampante et nerveuse prêt à s'élancer sur lui, il rentre subitement sa trompe à l'abri de ses défenses d'ivoire, et il étale ses grandes oreilles, qui se dessinent en ombre sur le ciel, comme les ailes d'une chauve-souris gigantesque. *L'Illustration* reproduit le dessin de ce petit tableau étrange intitulé : *Tigre et Eléphant*.

A son retour d'Orient M. Decamps s'arrête encore avec bonheur dans les pays visités du soleil, l'Italie et l'Espagne. Dans ce dernier pays il rencontre sur la route *Don Quichotte* et *Sancho-Pança*, chevauchant de compagnie sur leurs montures inégales, alignées, s'avançant de face et les oreilles basses; et il fait des deux compagnons une esquisse si vraie, si frappante que, si Cervantes revenait au monde, il ne voudrait pas avoir d'autre illustration que celle-là pour son immortel roman.

Revenu dans nos pâles et humides climats, il vit de ses souvenirs de l'Orient. Sa pensée ne peut pas se détacher de ce monde enchanté, où l'ampleur et les riches couleurs du costume s'harmonisent avec l'aspect pittoresque et lumineux du pays. Il ne daigne pas nous regarder, il se tient à l'écart pour ne pas nous rencontrer, tant il a horreur de la ridicule et uniforme apparence que nous ont faite sous le ciel de la civilisation la coupe des tailleurs et notre mauvais goût, triste et étriqué. Il est impossible d'etre plus turc que cela! Un jour seulement il lui tombe sous la main des habits passés et hors de mode depuis de longues années, et la fantaisie lui prend de tirer partie de ces défroques. Mais, au lieu d'en habiller d'honnêtes et pacifiques rentiers du marais, il en affuble des singes, il en fait des connaisseurs, des experts en peinture, et il les met en scène de la manière la plus plaisante et avec des attitudes pleines de vérité. On a vu, on reconnaît les personnages sous le travestissement. Parmi ces *singes amateurs*, le personnage principal, l'appréciateur émérite, est assis devant un tableau posé sur un chevalet; c'est un vieillard ayant sur les yeux un abat-jour vert, caressant le bas blanc d'une de ses jambes croisées familièrement, et examinant la peinture à la loupe. Celui-là ne doit pas aimer les empâtements! D'autres singes attendent respectueusement qu'il formule son jugement. Un seul ne prend aucune part à toute cette histoire de tableaux; c'est un domestique à figure épaisse et ennuyée, qui porte un cadre sous un bras, un parapluie sous un autre, et maronne intérieurement contre sa vieille bête de maître qui le tient là si longtemps sur ses pattes. Ce tableau d'une exécution si fine, qui date de 1837, est fort de ton et a beaucoup moins poussé au noir que d'autres peintures de la même époque. Le *Singe peintre* est une jolie petite toile harmonieuse, sur un sujet analogue. Elle est reproduite ici par la gravure. — M. Decamps n'excelle pas moins à peindre les animaux que le paysage; et ce talent brille à l'Exposition dans *l'âne et les chiens savants;* le *chenil*, avec tous les chiens en émoi à l'entrée du piqueur; des *poules et canards;* des *chevaux de halage*, d'une réalité si puissante; scène taillée sans apprêt dans un coin de paysage sur le bord d'une de nos rivières, et reproduite dans sa vérité nue, et qui resterait vide d'intérêt si à ces rudes labeurs de la remorque des bateaux, l'artiste n'opposait le contraste paisible du soleil couchant et d'une jeune fille menant un troupeau d'oies et se dessinant sur le ciel au haut de la berge déjà envahie par l'ombre.

La plupart de ces compositions, on le voit, sont dépourvues de signification intellectuelle ou morale; mais celles même qui se composent des détails les plus vulgaires acquièrent une signification et une valeur particulières par le caractère pittoresque qu'y imprime le talent de l'artiste. Il est regrettable seulement que le relief qu'il veut donner aux objets, l'éclat dont il veut les revêtir sous les oppositions d'ombre et de lumière, l'entraînent trop souvent à une exécution laborieuse, qui étouffe la spontanéité et fait obstacle à la naïveté de l'impression. L'adresse et la patience du procédé s'y dépensent trop souvent sur des mièvreries: principalement à imiter le grain des vieilles murailles, à les moucheter de touches infinies, à les agatiser de mille tons ramenés à une même harmonie. Le nombre de tableaux réunis à l'Exposition et ne présentant que des intérieurs de rue, de cour, avec leur détails de maçonnerie étudiés d'une manière outrée sous le miroitage du soleil, a peut-être été trop considérable. Il contribue à montrer le talent de l'artiste sous un même aspect, et le moins important de tous ceux sous lesquels il s'est manifesté. Un choix qu'on aurait été libre de diriger aurait dû être fait aussi parmi les peintures d'un ton clair, tandis qu'il y a au contraire prédominance de peintures à ombres vigoureuses et que le temps a noircies. Quoi qu'il en soit de ces observations, cette réunion de tableaux si divers établit victorieusement, pour ceux qui les verraient pour la première fois, la supériorité d'un artiste qui se montre à la fois et avec un si parfait accord, paysagiste, peintre d'animaux, peintre d'intérieur et de figures, et qui, aussi bien dans la physionomie particulière de son dessin que dans la puissance de son coloris manifeste, toujours une individualité pleine d'originalité.

A. J. DU PAYS.

Exposition universelle de 1855 (1).

ORFÉVRERIE ET BIJOUTERIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

(Suite et fin.)

Tel est, dans la sincérité et dans l'indépendance d'une investigation qui croit avoir tout vu, et, malgré la brièveté de son cadre, n'avoir rien omis de ce qu'il était de son devoir d'enregistrer, le bilan exact et succinct de l'orfévrerie et de la bijouterie françaises à l'Exposition universelle. Le grand service de cent couverts, commandé par l'Empereur, trouvera sa place naturelle dans la revue spéciale que nous consacrerons à la rotonde privilégiée où il figure avec tant d'éclat. Quant aux industries purement commerciales, dites d'imitation, — carton, maillechort, argenture à la pile, plaqué, nickel, alfénide, métal Moussier, métal Sanders et autres, un rapide mais bien suffisant coup d'œil a pu nous convaincre que ce n'était là que de la vaisselle très-ordinaire, comparativement plus coûteuse que l'argenterie, à cause de ses nécessités continuelles de réparation et de réargenture, et n'offrant, à une ou deux exceptions près, aucune compensation artistique de forme, de nouveauté et d'élégance. La galvanoplastie, bien qu'appelée à de hautes destinées, est encore dans l'enfance : un arrêt de la cour de cassation a eu beau vulgariser le procédé Elkington, tant que des réductions considérables n'auront pas été faites sur les prix de main-d'œuvre et de vente, l'industrie du plaqué, aussi bien que celle de l'électro-argenture, n'intéressera que les grands établissements publics : c'est dans la famille et dans le petit ménage qu'il faut l'introduire pour que la presse et le gouvernement aient à leur tour le devoir de s'en préoccuper.

Nous en dirons autant des innombrables professions qui tiennent à la bijouterie d'imitation, et qui, malgré les progrès incontestables qu'elles doivent à la chimie et à la mécanique, n'en sont encore arrivées qu'à des tours de force de reproduction, plus coûteux que le métal ou la pierre véritables, quand ils sont réussis, — ou qu'à des produits grossiers et informes, quand l'objet doit être vendu bon marché. Que devient alors le but unique de cette industrie, c'est-à-dire la consommation? Paris lui-même, malgré l'énorme effectif de sa population interlope et de ses acheteurs étrangers, n'offrirait à ce commerce que des débouchés médiocres, s'il ne lui restait la ressource de l'exportation. Quelques maisons se distinguent pourtant par des objets qui s'adressent à tout le monde, et que leur débit universel finit par élever à une fabrication élégante et sérieuse, comme le sont, par exemple, les perles fines imitées, les diamants faux, les émaux, les parures pour deuil, les bijoux, doublés ou dorés, dont la travée du premier étage exhibe une collection si considérable et si variée.

Nous cherchons, avant de passer à l'examen de l'orfévrerie étrangère, si quelque nom signalable ne nous aurait point échappé dans notre dernier article, et nous trouvons, en effet, que nous avons oublié M. Payen jeune, représentant très-caractéristique de l'industrie du filigrane d'or, qu'il traite en maître. Notre silence, quoique involontaire, eût été d'autant plus condamnable que M. Payen a reçu du prince Albert la distinction intelligente de l'achat d'une de ses parures, et les compliments les plus mérités pour son beau tableau en filigrane destiné à glorifier l'Exposition de l'industrie, œuvre capitale comme valeur et comme sentiment, reproduisant en les éclipsant les filigranes de l'Inde, de l'Italie et des époques antérieures, où l'on voit un des plus magnifiques émaux connus entouré des armes de douze nations en or et en émail, et qui réunit les noms de Chabaud pour la peinture, de Masson pour la sculpture, de Morel, de la manufacture de Sèvres et de Froment-Meurice pour la direction et l'exécution.

Et maintenant passons chez nos hôtes, à qui nous avons fait, à force de courtoisie, oublier une supériorité qu'ils confessent avec tant d'enthousiasme. Immédiatement après la France, en ceci comme en beaucoup d'autres choses, vient notre bonne amie et loyale alliée la Grande-Bretagne.

Au dire même de leurs plus habiles représentants, l'orfévrerie et la bijouterie anglaises n'ont pas la prétention de lutter avec les nôtres. Spécimen très-curieux des mœurs opulentes de nos voisins, industrie de poids beaucoup plus que d'art (quand il y a de l'art dans une pièce anglaise, soyez sûr qu'une main française y a passé), collection ou plutôt amoncellement de richesses, l'orfévrerie britannique porte au plus haut degré l'empreinte de ce caractère à la fois fastueux et correct, de cette élégance compacte et géométrique, de cette distinction massive, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui font à première vue reconnaître si infailliblement la *gentry* millionnaire de Piccadilly et de West-End. Ni sculpture, ni gravure, ni repoussage, ni guillochement, ni émaillage, ni incrustation, rien, en un mot, de ce qui fait la splendeur de nos produits, dans ces maçonneries d'argent et d'or, fondues, laminées, tournées, martelées et estampées. C'est bien là la nation industrielle par excellence, aimant à manier et à travailler les blocs et les masses, appliquant aux plus délicates comme aux plus coûteuses substances les procédés quelque peu brutaux de la mécanique pure, cherchant dans toute œuvre, même artistique, un côté utile d'abord, un côté somptueux ensuite, et arrivant parfois à produire, comme solidité et comme usage du moins, d'assez notables magnificences. Ainsi, par exemple, abstraction faite de ce culte excessif de la valeur intrinsèque, il est certain que les ouvriers anglais coulent et ajustent mieux que les nôtres, et que, si leur manie d'employer l'argent mat fait ressembler leur métal à du plâtre, offense l'œil par la crudité des tons et détruit toute harmonie et toute perspective, du moins on ne peut leur reprocher, comme aux nôtres, l'abus des contrastes criards et des effets d'oxydation, le peu de solidité des pièces métalliques, et l'amour parfois systématique des détails, déguisant la pauvreté de l'idée principale. Et puis on peut se servir de l'orfevrerie anglaise, avantage qui manque souvent à la nôtre, si belle qu'il faut craindre d'y toucher. C'est bien quelque chose. Et puis enfin le génie des deux nations est ainsi fait. En France, quand on voit un chef-d'œuvre, la première question est celle-ci : « De qui est-il ? » En Angleterre, c'est : « Combien coûte-t-il? » Et plus il coûte, plus on l'admire.

Un avant-goût de réforme pourtant se trahit déjà dans la monture de quelques ravissantes parures exposées par les premières maisons de Londres et dans quelques joyaux et statuettes très-dignes de figurer à côté de nos meilleures bijouteries. Cette série de l'exposition anglaise, bracelets, colliers, corsages, diadèmes, broches et bouquets, — est aussi celle que le public explore avec le plus d'avidité; il y a de quoi, du reste. Jamais pareille profusion de diamants, d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de turquoises et de chrysoprases ne lutta de rayonnement avec le soleil et n'enfiévra de ses feux plus de têtes féminines. Ici, c'est le diamant bleu de M. Hope, monté dans un bandeau-bracelet de grosses roses, en compagnie d'une topaze et d'un saphir d'un volume énorme; là, des émeraudes grosses comme le poing d'un enfant, des améthystes, des corindons verts, des opales, des aigues-marines, des perles roses, à faire croire que le Brésil, le Pérou, les pêcheries de Ceylan et les mines de Golconde ont été affermés par les Garrard et les Hancock; ailleurs, des bracelets de diamants de vingt mille livres sterling, des saphirs dont l'un en a coûté dix mille, des bouquets où les diamants, d'un centième de karat à dix karats et au-dessus, se comptent par milliers, des pendeloques en brillants-poires (forme et poids), des fouillis de pierreries, en un mot, à permettre à tel joaillier de la Cité de rivaliser avec les sultans, non pas de nos jours, mais des *Mille et une Nuits*.

Quant à l'orfévrerie pure, quand vous aurez retiré de la

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652 et 653.

vitrine des successeurs de Mortimer les quatre Vases et le Bouclier de Vechte, — c'est-à-dire la merveille des merveilles, c'est-à-dire cinq chefs-d'œuvre qui n'ont rien d'anglais, que la France seule a faits et pouvait faire et que nul ne lui dispute, — que restera-t-il au point de vue de l'art? Des montagnes, des pyramides, des palmiers, des éléphants, des chameaux, des girafes, des dragons, des chevaux, des cerfs et des condors en argent massif, lourds, énormes, coûteux, — coûteux surtout! — stupéfiants d'effet et de masse, mais devant qui l'on est toujours tenté de s'écrier comme ce musicien à qui l'on demandait ce qu'il pensait du *Prophète :* « Oh! quatre petites mesures de Mozart! » Gigantesques *testimonials* offerts par souscription à tel personnage illustre, ou à des vainqueurs d'Ascott et d'Epsom pas des clubs hippiques ; vases inévitablement semblables où des chevaux se mordent sur le couvercle, où des jockeys se tordent sur l'anse ; candélabres de dix pieds de haut où l'architecture des pagodes hindoues est copiée avec ses animaux cyclopéens, où des *horse-guards* et des *coldstreams* en uniforme sont mêlés à des fakirs, à des bayadères, à des mangeurs de hatchich, à des porteurs d'eau et à des chasseurs d'éléphants ; mythologie qui dans une seule pièce de table réunit les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre vents et les quatre parties du monde, carré parfait ; — hanaps immenses dont un dragon forme à la fois l'anse et le couvercle sur lequel un chevalier perce la poitrine du monstre qui lui mange la tête, tandis que son cheval expire à ses côtés ; fontaines en style de l'Alhambra, qu'on dirait forgées sur quelque enclume de Sheffield et copiées sur une courge monstrueuse ; non, il n'y a pas d'art capable de rêver, pas de critique susceptible d'étudier cela. Et les chevaux donc, et les personnages! Des Napoléon, des saint Georges, des Henri III, des Charles Ier, des don Quichotte, des Shakspeare, des Robin Hood, des Pierre le Grand, d'un style, d'une ressemblance et d'un cachet à faire croire que les casse-noisettes de Nuremberg sont de la ciselure et les *bons hommes* de la Forêt Noire du dessin. Passons vite.

Mais donnons un regard aux deux groupes et aux trois candélabres massifs qu'expose la très-honorable Compagnie des orfévres de la Cité de Londres (*Goldsmith the worshipful Company of Fosterlane*, *London*), et qui servent aux repas de cette opulente corporation. Le premier candélabre représente le roi Richard II (*in plain clothes*) accordant la charte d'incorporation aux orfévres londiniens ; le deuxième, Michel-Ange occupé, dans l'atelier du Ghirlandajo, son maître, à « dessiner une dame » (c'est le programme anglo-français qui parle, et non pas nous) pendant que Laurent de Médicis, le *great protector* des beaux arts, examine des objets que lui présente un page ; le troisième nous montre Benvenuto Cellini, sir George Heriot et sir Martin Dowes entourés des attributs de leur profession et servis par des génies qui leur présentent leurs outils ; tout cela ne fait guère oublier les surtouts auxquels nous faisions allusion tout à l'heure ; les costumes, les poses, les accessoires, les têtes surtout échappent à toute observation un peu sérieuse ; Benvenuto, le sublime aventurier, a l'air d'un pacifique commerçant du comté de Warwick, et quant à Michel-Ange, il faut la foi que nous acc rdons aux programmes imprimés pour reconnaître le plus grand homme du seizième siècle dans cette figure pédante et futée qu'on dirait, tant la ressemblance est exacte, copiée sur la tête importante de M. Samson de la Comédie française. Les deux groupes allégoriques sont intitulés, le premier : « Charité de la corporation, » montrant les « différents avantages offerts » (encore le programme) par elle, c'est-à-dire l'éducation professionnelle représentée par un écolier et l'assistance personnifiée dans un vieil artisan, une veuve et un malade soutenus par la corporation ; c'est beau comme morale, mais c'est triste comme art. Le deuxième groupe s'appelle « les Devoirs » (*sic*), — en français nous dirions les Vertus, — de la corporation ; quatre figures mythologiques et démésurément païennes, la Justice, le dieu du Commerce, la Prospérité et Plutus, dieu des richesses; se donnent la main et entourent, — devinez quoi? la table de pierre où est gravé le Décalogue biblique. Jamais allégorie ne fut plus transparente et plus singulière ; mais quelle idée bien anglaise de faire de la richesse un des « devoirs » de l'orfévre, et de lui rappeler que la « Justice » exige que l'argenterie soit au poids et au titre! Jamais précepte ne fut mieux exécuté : les orfévres de Londres ne travaillent, en général, que pour les hautes classes, si l'on en excepte toutefois deux ou trois maisons dont les bijoux, destinés à la bourgeoisie (*jewellery for the middle classes*), justifient bien la modestie de cette prétention.

L'orfévrerie argentée par l'électricité, aussi bien que le plaqué proprement dit et l'orfévrerie d'imitation, constituent une branche très-importante de l'Exposition anglaise. Sheffield et Birmingham exhibent de nombreux et très-riches services de table en *nickel-silver*, en *britannia-metal*, en *german-silver* et enfin en *electro-plate*, portant les noms de maisons colossales comme leurs produits. Les plus rabelaisiens buffets du monde, les dressoirs que Cervantes dut voir en rêve quand il imagina les noces de Gamache, contiendraient à peine ces cargaisons de pièces gigantesques, plats, soupières, cloches, réchauds, candélabres, huiliers, porte-liqueurs, seaux, aiguières, théières, sucriers, pots et casseroles de toute forme et de toute destination, réalisant tous les conforts et prévoyant tous les caprices de ce luxe de la table, passé à l'état de nécessité sociale dans un pays où le meeting est une des formes politiques de la constitution, où il n'y a pas de meeting sans dîner, ou l'*eating room*, en un mot, est aux mœurs générales ce que chez nous le salon est aux mœurs élégantes. Mais ce n'est là encore que de la production courante.

Nous citerons, comme de fort belles choses, les groupes équestres du Warwick, du Charles Ier à Edge-Hill, du Rupert et de Henriette, un seau à glace avec une bacchanale antique en argent oxydé sur fond d'or mat, plusieurs coffrets, encriers et candélabres dans le goût gréco-romain d'Herculanum et de Pompéi, une ravissante coupe avec deux femmes penchées sur le bord comme des oiseaux près d'une fontaine, et enfin et surtout le candélabre intitulé Fête d'Anacréon, pur comme la plus pure idylle antique, où Jeannest s'est peut-être trop inspiré de la belle statue de Guillaume; cette pièce, aussi bien que toutes celles que nous venons de citer, porte l'empreinte, l'inspiration et la main de la France. Tournez la tête maintenant, et regardez à côté de vous ceux des produits de la même maison commandés, exécutés et vendus par et pour la consommation anglaise proprement dite. *Ecce iterum*, les girafes, les autruches, les chevaux, les Erichthon, les abbés du bon vieux temps (*old manor !*), les gentilshommes de Vérone, les joyeuses commères de Windsor, sir John Falstaff, la Douzième Nuit, etc. Pauvre Shakspeare, si bien compris par nos artistes, si cruellement caricaturé dans sa propre patrie! Heureusement MM. Elkington et Mason font bon marché de ces sacrifices au commerce et à la mode, travaillent de toutes leurs forces à élever le niveau de l'orfévrerie et de la bronzerie anglaises, et sont en bonne voie pour accomplir une réforme à laquelle personne n'applaudira plus chaleureusement que nous, car elle sera toute à la glorification de la France.

Notons, pour en finir avec la Grande-Bretagne, les broches nationales de Dublin, faites surtout avec des produits naturels de l'Irlande, sur le modèle des fibules antiques et des agrafes du moyen âge. Ce genre de bijou, fort cher aux dames anglaises, est à peu près le seul produit où l'industrie britannique emploie l'émail et la nielle ; l'ornementation et le style en sont parfois très-variés et la ciselure très-finement réussie.

Nous nous sommes un peu étendu sur le compte de l'Angleterre, parce que, seule de toutes les nations représentées au palais de l'Industrie, elle peut prétendre sous certains rapports à l'honneur de se mesurer avec nous. Après elle, il n'y a plus de concurrents; il n'y a que des écoliers. La Prusse, l'Autriche, la Belgique, l'Italie, la Hollande en sont encore à l'épelage du grand livre de l'art, où la Suisse commence à former des mots : les œuvres qu'exposent ces nations ne demandent que des conseils et des encouragements, — qui ne leur feront pas défaut. L'Espagne, plus arriérée encore, et dont l'orfévrerie courante ne peut se comparer qu'aux joujoux de plomb découpé qu'on donne aux petits enfants, l'Espagne devrait cependant marcher à la tête de toute la phalange étrangère, grâce à l'un de ces hommes qui dominent toute une génération, incarnent tout un art en eux-mêmes et appartiennent bien plus à la civilisation générale qu'à leur propre pays.

Ou nous nous trompons fort, ou ce nom fera du bruit avant bien peu de temps. Ciseleur, damasquineur et sculpteurs, fils et successeur d'un père qui expose, lui aussi, des œuvres remarquables, M. Zuloaga, *arcabucero de S. M.*, *cinclador*, *damasquinador de oro y plata en toda clase de metales*, ressuscite en l'élargissant et en le restituant au pays d'où il était venu, le vieil art de la damasquine au seizième siècle, laisse bien loin après lui tout ce que Paris et Liége exposent en fait d'armes incrustées, et par ses trois fusils appartenant au roi d'Espagne, son album or, argent et fer, exécuté pour la reine, la boîte de pistolets du duc de Valence et deux ou trois miséricordes et rapières à coquille d'une perfection, d'un caprice et d'une splendeur inimaginables, se place dans l'appréciation du jury et dans l'admiration des connaisseurs à une hauteur que nous nous sentons heureux et fier d'avoir constatée le premier. Ce maître est un tout jeune homme ; son père et lui dirigent, à Eybar et Madrid, les seuls ateliers qui rappellent l'ancienne gloire de l'Espagne, la cour et quelques rares amateurs opulents achètent seuls encore les belles armes, les vases, les boîtes à parfums, les bas-reliefs en fer forgé sur pièce, les boucliers au repoussé, les bijoux en acier et or dont M. Placido Zuloaga expose les spécimens ou les maquettes, comparables à tout ce que les armes de l'Inde, de la Chine et de la Perse, les coffrets, les reliquaires et les miroirs de la Renaissance, les chefs-d'œuvre d'arquebuserie des Thomerot, des Delaroche, des Vericley et des Jean Lepage, et toute l'exposition actuelle de Liége, de Paris et de Saint-Etienne offrent de plus incontestablement remarquable.

On avait fait grand bruit de l'orfévrerie et de la bijouterie allemandes. Nous avons cherché dans les nombreuses vitrines garnies des produits d'outre-Rhin autre chose que ces pacotilles de grenats de Bohême, d'ambre jaune de Dantzig, d'émaux de Hanau, d'onyx et d'agates d'Oberstein, et de cailloux du Rhin de Mannheim, dont les foires de Leipzig et de Francfort approvisionnent les cinq parties du monde. En dehors de ces objets dont l'Exposition déborde et qui n'ont pas longtemps fixé notre attention, quelques œuvres louables attestent que si l'art en Allemagne n'a pas atteint un degré d'originalité ou de goût bien considérable, il est du moins, grâce aux tâtonnements de quelques maisons intelligentes, en voie de sortir de cette ornière du laminoir, du balancier et du tour à guillocher où le commerce proprement dit a depuis si longtemps cantonné l'industrie.

Nous n'avons rien vu des trois meilleurs (nous devrions dire des seuls) orfévres de l'Allemagne, Mayerhofer de Vienne, Hossauer de Berlin, et Weishaupt de Hanau. Les deux œuvres capitales qu'expose la Prusse ne sont pas même inédites : l'une est un milieu de table que nous vîmes à Londres en 1851, la Chasse, la Pêche, l'Agriculture, de petits génies, un palmier épanoui, une Minerve ou une Germanie quelconque, toute la rubrique des allégories banales, bronze argenté, prix : 8,000 francs. L'autre, qui fait pousser des cris à toute la Teutonie visitante, est une reproduction, par la galvanoplastie appliquée sur une échelle immense et véritablement étonnante comme résultat, d'un bas-relief mythologique de cinq pieds de long sur trois et demi de large, avec couronnement, cadre, supports, pesant (c'est le programme qui l'affirme) 800 marcs d'argent fin, et représentant la ville de Berlin et ses faubourgs s'offrant allégoriquement et se donnant *simili modo* à S. A. R. le prince de Prusse et à son auguste famille : c'est encore la même mythologie que ci-dessus, nymphes, aigles, fleuves, grands et petits zéphires, d'une tournure et d'un costume qui jurent fort avec le type vulgaire et lourd des figures principales, — vous savez, ce type allemand à la fois défiant et niais, brutal et timide, obséquieux et soupçonneux, dont les échantillons abondent dans le département de la Prusse; pour revenir au bas-relief en question, le bruit court que le jury (sans doute le jury des arts chimiques) demande la grande médaille pour ce tour de force galvanoplastique de vingt pieds carrés de basre-lief « en argent fin. » Le reste de l'exposition prussienne se compose de candélabres, coupes, statuettes, reliures d'albums, où l'estampage et les pièces remplies de ciment ont une part contributive un peu léonine ; d'assiettes gravées représentant des parcs royaux ; de seaux à glacer dans une monture de ceps de vigne ; de parures de bal sans goût et sans forme, et enfin d'une série de bijoux confortables et solides, en or mat, genre anglais, d'un goût assez pur, sinon très-moderne, dont l'auteur n'est pas Prussien, mais Francfortois.

L'Autriche, dont les grenats de Bohême constituent à peu près toute la bijouterie, monte assez pauvrement ces pierres peu précieuses, dont elle fait une consommation effrayante pourtant, s'il faut en juger par ce qu'en exhibent ses exposants de Prague et de Vienne. La famille impériale, qui possède de fort belles pierreries, a grand soin de les faire monter à Berlin et à Hanau, ce qui prouverait le peu d'enthousiasme que lui inspirent ses joailliers naturels : un coup d'œil jeté sur les chiens et les singes en argent, sur les coupes, paniers, scarabées et autres merveilles en or mat, pailleté de grenat et de turquoises, sur les écrins, bracelets et trophées de MM. les bijoutiers autrichiens, nous a tout à fait rangé à l'opinion impériale. Une collection de tabatières et deux vidrecomes font seuls exception à cette insignifiance.

Munich a de très-bons sertisseurs, auxquels il ne manque que des diamants ; Hanau envoie de remarquables échantillons de ses émaux cloisonnés, opaques et transparents. Le grand-duché d'Oldenbourg maintient sa spécialité pittoresque de gravures, de camées, d'entailles, de vases, de coupes, de garnitures et d'objets de toute espèce en agate, cornaline, sardoine, onyx et jaspe, blancs, multicolores, marbrés, veinés ou teints ; cette collection fourmille de choses excentriques et prétentieuses, au milieu desquelles se rencontrent parfois des fabrications originales et naïves comme le bon côté du caractère allemand.

La Suisse, dont le nom réveille si spécialement l'idée d'horlogerie, ne demande et ne mérite aucune mention pour ce qui tient à l'orfévrerie d'église ou de table. Mais ses bijoutiers, bien qu'exclusivement dépendants de leurs confrères les horlogers, apportent un tribut assez considérable d'objets de toilette et d'élégance, tels que bracelets, lorgnons, porte-monnaie, tabatières et châtelaines. Une montre microscopique est invariablement et inévitablement enchâssée dans chacun de ses bijoux ; la montre absorbe tout et se glisse partout, dans la reliure d'un livre de messe, dans le chaton d'une bague, dans une boîte à musique, dans un carnet à contredanses, dans un manche d'éventail, dans un étui à cigares ; c'est une manie. Genève tient la tête de cette industrie à deux fins, et va jusqu'à l'art le plus élevé dans ses magnifiques gravures sur or pour tabatières et boîtiers, qui justifient la proverbiale réputation de ses guillocheurs et de ceux de La Chaux-de-Fonds et du Locle. Les clefs de montre, les chaînes de gi et (toujours la montre), ciselées et massives, les bijoux émaillés, par la variété de leurs formes et le choix délicat de leurs ornements, complètent les titres de la Suisse à venir, à la suite de l'Angleterre et de la France, dans un rang éminent de classification.

Les Pays-Bas exposent des diamants magnifiques, horriblement montés, et quelques pièces d'argenterie de buffet, parmi lesquelles un vase entouré de fuchsias, et des candélabres de même style ont droit à quelque encouragement. Nous n'en dirons pas autant des autres œuvres. La vielle réputation de la Hollande pour la sertissure des pierres précieuses et la taille du diamant se perd de jour en jour, ou n'est plus qu'un accessoire purement industriel de la bijouterie française et anglaise. Comme spécimen commercial, nous trouvons dans le rayon des Pays-Bas une perle brute de 578 karats, la plus grosse connue jusqu'à ce jour, et à qui son heureux possesseur a donné, nous ne savons trop pourquoi, le nom de *Lion dormant*.

La Belgique n'a qu'un missel à filets d'argent, une broche, un tour de tête et une couronne de diamants (Bruxelles), plus un calice, un ostensoir gothique et une théière (Anvers). Le reste ne vaut pas l'honneur d'être cité.

CH. P. MAGNE.

Mélanges industriels.

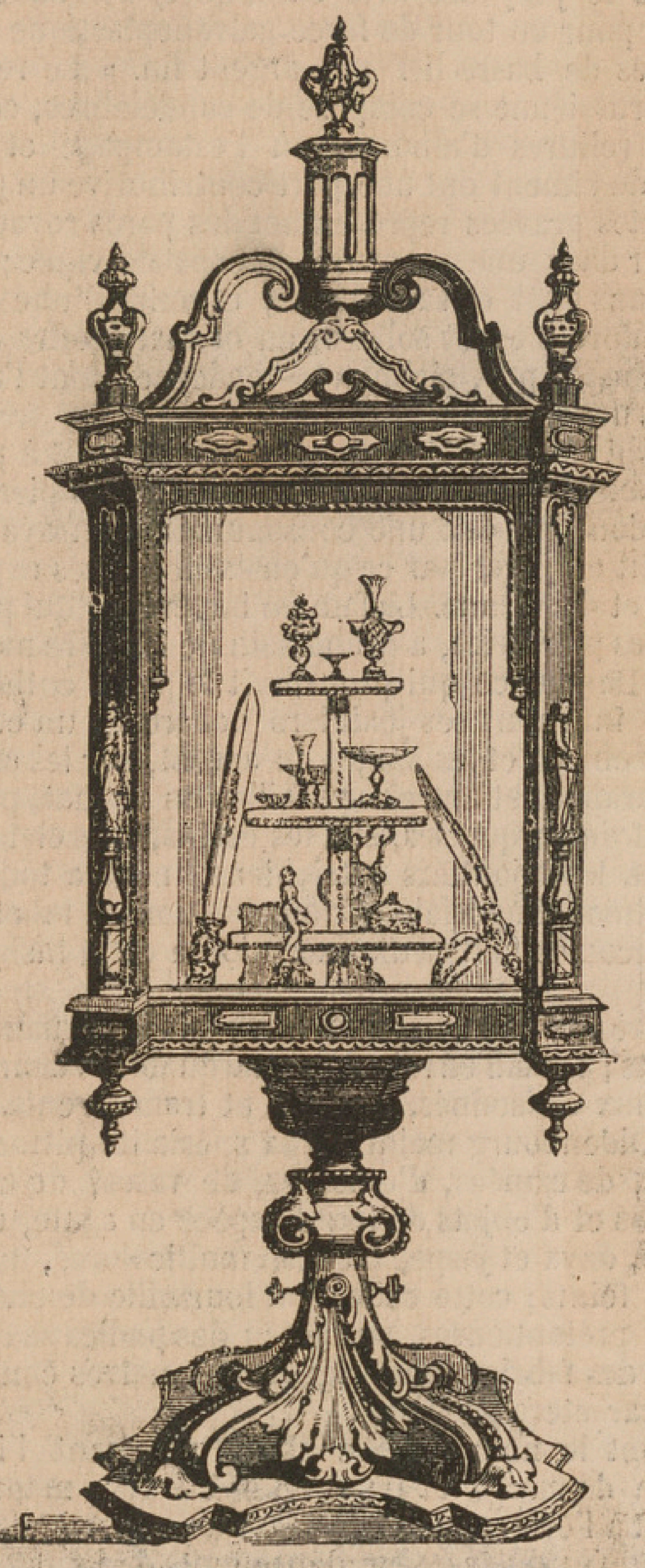
EXPOSITION DE MM. ALPH. GIROUX ET COMP., AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

En abandonnant l'ancien établissement qu'ils avaient fondé au coin de la rue du Coq, et que l'expropriation, pour la continuation de la rue de Rivoli, les a forcés de transporter sur le boulevard des Capucines, dans les terrains laissés vacants par la démolition des bâtiments de l'ancien ministère des affaires étrangères, MM. Alphonse Giroux et Ce ont parfaitement compris que, comme noblesse, *quartier oblige ;* aussi n'est-ce plus dans une simple maison, mais bien dans un vaste et brillant hôtel élevé par leurs ordres, sur les dessins d'un habile architecte de Paris, M. Roussille, qu'ils ont établi leurs magasins, devenus, sous

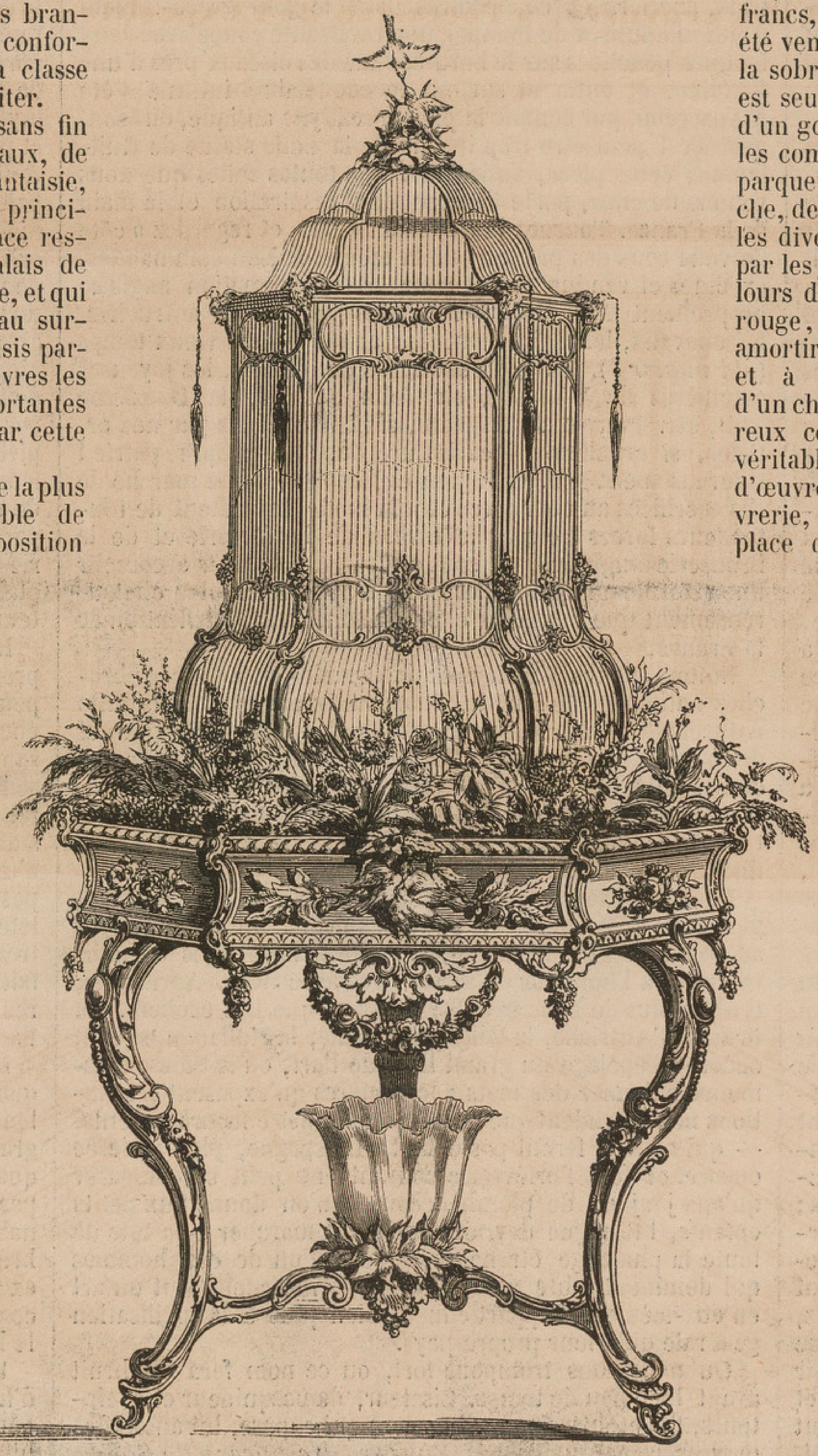
une direction pleine de goût, des salons somptueusement décorés et mis dans une harmonie parfaite avec les diverses branches de l'industrie de luxe qu'ils renferment et avec la confortable recherche qu'ils doivent nécessairement offrir à la classe distinguée des artistes et des amateurs appelés à les visiter.

Dire ce que tous ces immenses salons et les galeries sans fin qui les relient entre eux contiennent de statues, de tableaux, de meubles, de bronzes, de cristaux et d'objets d'art et de fantaisie, étant impossible, il vaut mieux se borner à décrire les principaux produits que MM. Giroux ont exposés dans la place restreinte qui leur a été assignée près du transept au Palais de l'industrie, et qui ont été, au surplus, choisis parmi les œuvres les plus importantes *éditées* par cette maison.

La pièce la plus remarquable de cette exposition est, sans contredit, la table à jeu d'échecs, dont le prix, de 12,000 francs, n'a pas effrayé Mme la comtesse de S...., à laquelle elle a été vendue. Ce meuble, tout entier en bois d'ébène sculpté avec la sobriété qui convient au caractère sérieux du jeu d'échecs, est seulement rehaussé de quelques ornements en bronze doré d'un goût simple et sévère. La place réservée à l'échiquier, dont les compartiments alternés ont été incrustés à demeure sur le parquet même de la table, est accompagnée, à droite et à gauche, de deux parties ou cases légèrement creusées pour recevoir les diverses pièces successivement prises et retranchées du jeu par les joueurs ; ces cases réservées sont tapissées d'un épais velours de couleur rouge, destiné à amortir le bruit et à préserver d'un choc dangereux ces pièces, véritables chefs-d'œuvre d'orfévrerie, qui, à la place de la re-



Reliquaire, ou cabinet en ébène sculpté.



Jardinière. Volière en bois sculpté.

Vase à fleurs en cristal et bronze doré.

présentation traditionnelle, symbolique et bizarre de l'ancien jeu d'échecs indien, offrent une double série de charmantes figurines modelées en or et en argent oxydé, niellé et émaillé, dont les costumes de *Roi*, de *Reine*, de *Fous*, de *Cavaliers* et de *Soldats* ou *Pions*, à l'écu blasonné des armoiries du possesseur de la table, sont empruntés au moyen âge pour les pièces blanches. Quant aux pièces noires, l'Orient fournit ses *Emir*, *Sultane* et *autres personnages* au teint cuivré de la période séculaire correspondante, et il oppose son *Minaret* couronné du croissant de l'islamisme à la *Tour* ogivale des pièces blanches, girouettée et flanquée de ses guérites ou poivrières en encorbellement ; toutes ces pièces sont ciselées avec le talent admirable dont les frères Fannière fournissent tant de preuves à l'Exposition universelle.

Au-dessus de cette table à échecs figure une volière-jardinière d'une forme et d'une fantaisie bien tranchées. Ce meuble à double fin taillé par M. Delahaye, auquel sont dues, au surplus, toutes les sculptures qui figurent dans l'exposition de la maison Giroux, est fouillé en plein bois de poirier, dont la couleur sombre est réveillée par quelques applications de bronzes dorés ; il est, de plus, égayé par la verdure variée des plantes naturelles qui entourent la petite construction d'or filigrané formant la cage ou volière ; cette construction affecte la forme d'un pavillon chinois, aux angles duquel des oiseaux en bronze doré, aux ailes éployées, balancent au bout de leur bec des glandes de soie de couleurs vives. L'accompagnement obligé de cette volière-jardinière devrait être la paire des beaux vases dont les doubles cornets ou vasques en cristal, supportés par des groupes d'enfants en bronze doré à l'or moulu, sont destinés à recevoir et à conserver les fleurs coupées.

Un reliquaire, ou cabinet dans le style de la Renaissance, incrusté, selon le goût espagnol, de quelques morceaux de malachite, d'aventurine ou de lapis-lazuli précieusement taillés et flanqué aux quatre angles de petites figures en bronze doré, renferme une collection variée de cachets, de couteaux à papier, de carnets et d'autres fantaisies de bureau en acier damasquiné, en bronze et en bois sculpté.

Près d'un coffret à bijoux, dont les bandes d'acier poli encadrent dans leurs ogives évidées à jour, les chevaliers de Charlemagne et les preux de la table-ronde en s'enlevant sur un fond d'or bruni émaillé d'ornements courants bleu d'azur, brille, par sa lourde et riche splendeur, un coffre en bronze doré au mat qu'aurait envié Louis XIV, pour confier aux cachettes intérieures qui y sont aussi habilement pratiquées que dissimulées, les secrets de sa correspondance amoureuse ou les pièces importantes de sa haute politique.

Si l'on ajoute à cette énumération déjà si nombreuse :

Un écran en bois doré, qui balance dans ses guirlandes une nuée d'amours joufflus et encadre une *conversation galante*, dont la peinture pourrait presque être attribuée à Watteau, si elle n'était pas modestement signée du nom de son auteur, M. Gabé ;

Un miroir de toilette en bronze ciselé et doré ;

Un coffre en ébène marqueté avec pierres enchâssées et mosaïque intérieure en bois ;

Un petit meuble-médaillon en ébène, rehaussé de pierreries ;

Un bénitier en bois de poirier supportant un Christ en ivoire, et orné, sur ses panneaux, de prières et légendes peintes à la gouache ;

Et un miroir à main, dont les ornements en bois sont précieusement fouillés par la gouge hardie de M. Delahaye, on pourra se faire une idée des sources auxquelles la maison Giroux ira puiser les merveilles qu'elle prépare déjà pour son exposition du mois de janvier prochain.

G. F.

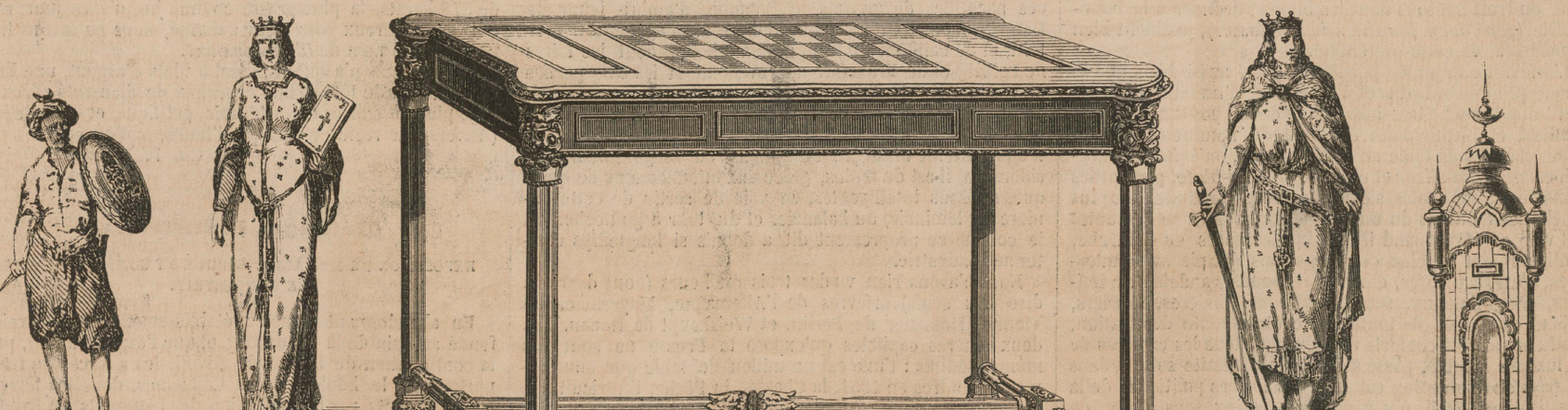
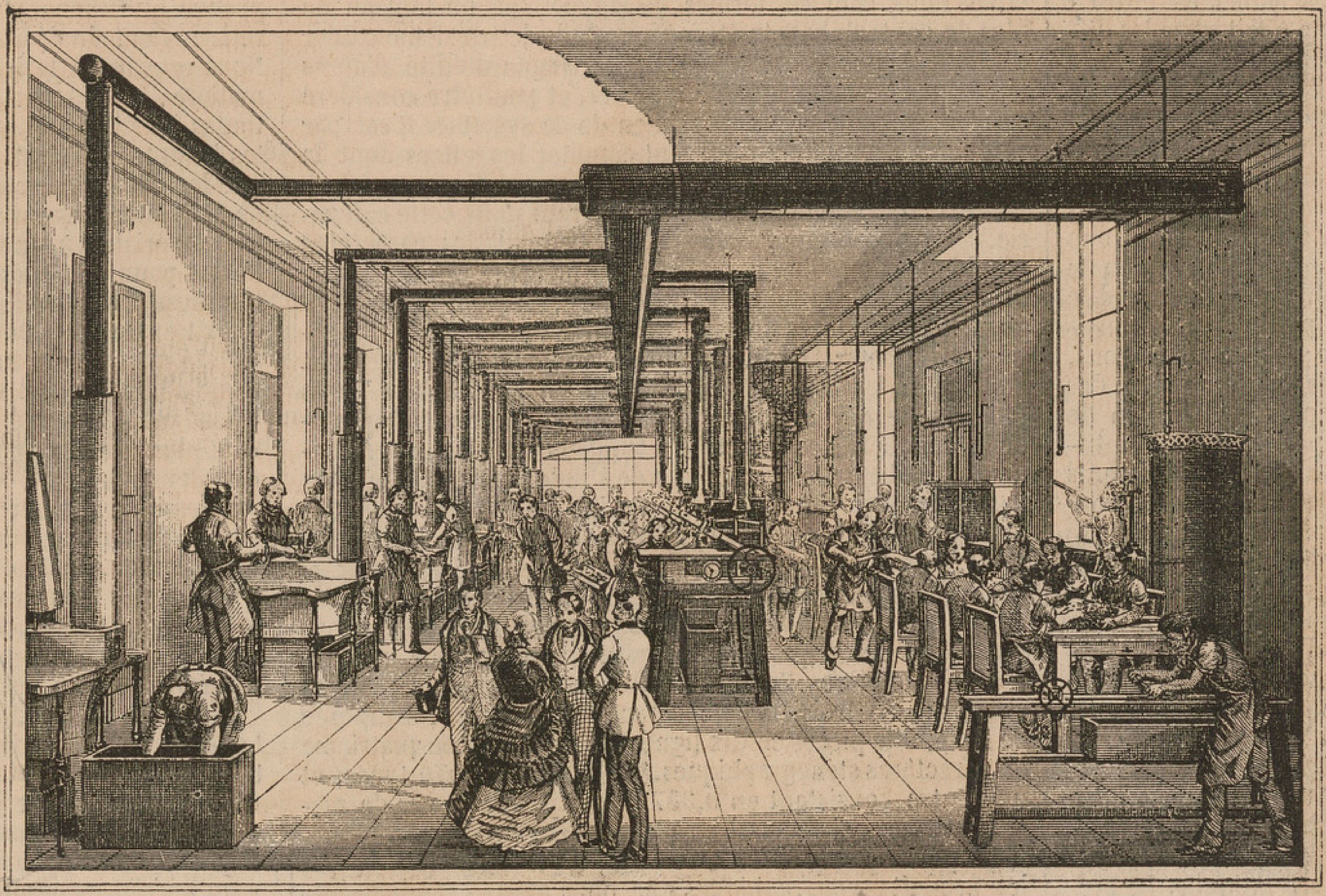
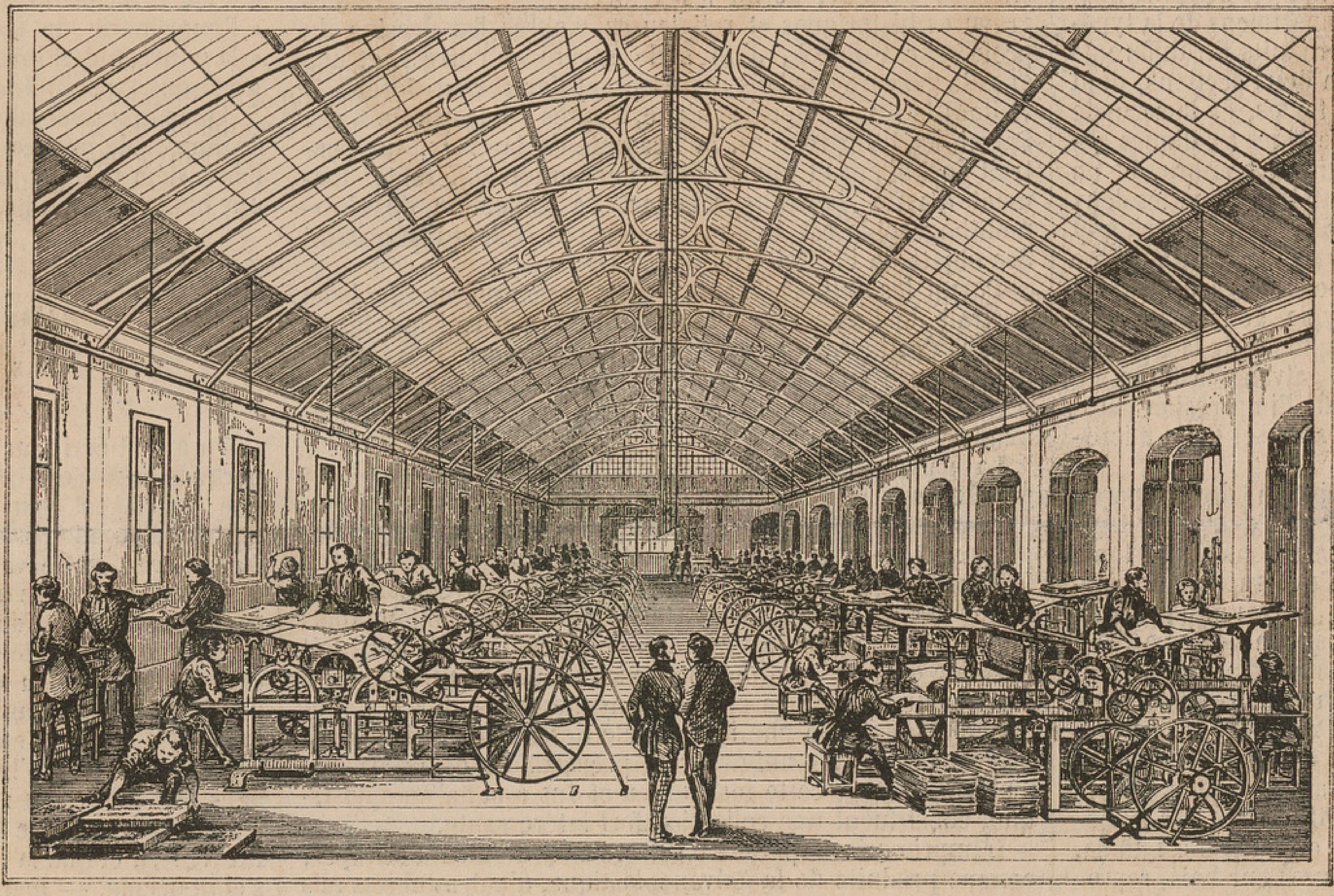


Table et pièces principales d'un jeu d'échecs, exécutées en ébène, bronze, or et argent.

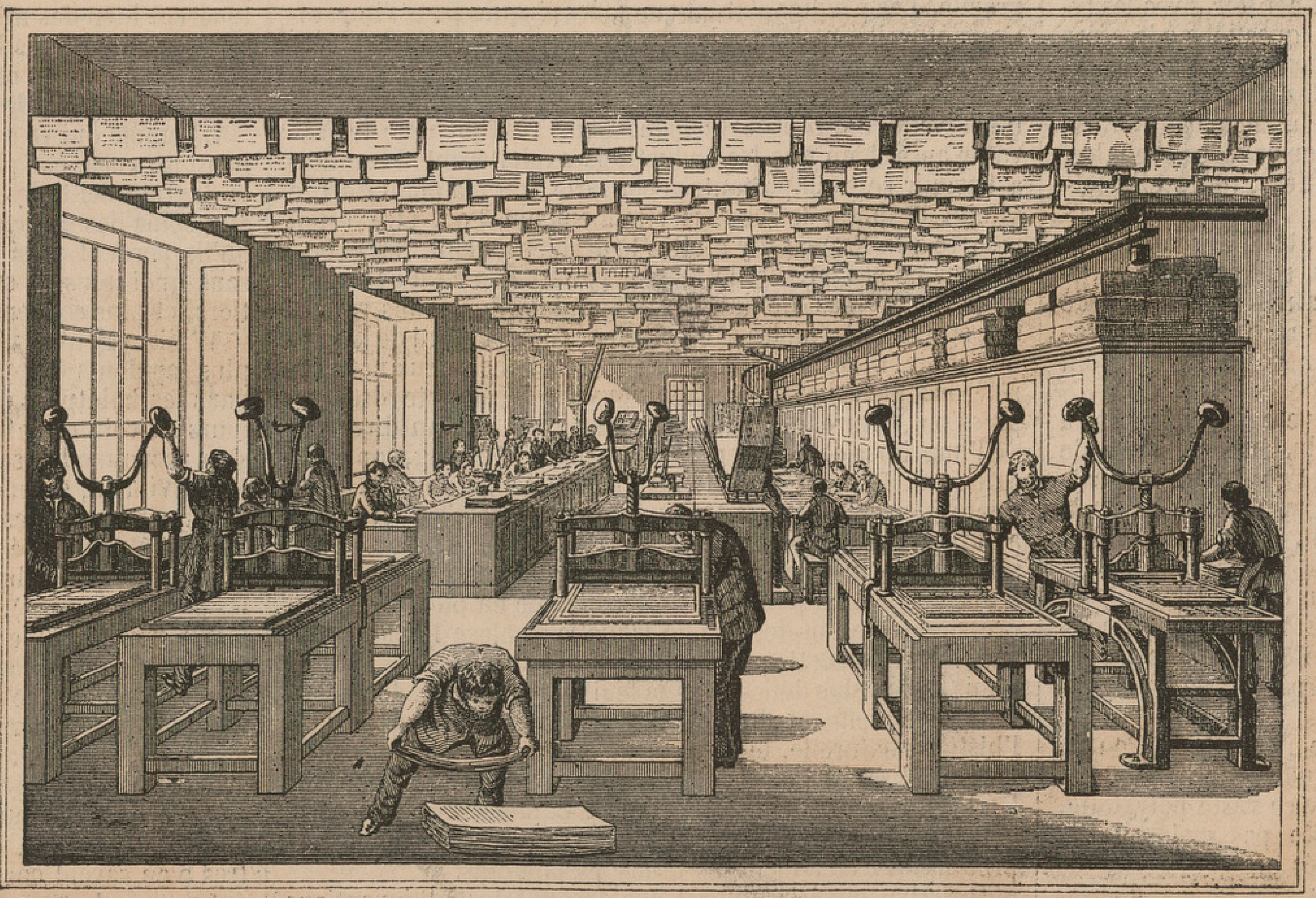
Des livres et des gravures, à l'occasion de l'Exposition universelle (1).



Imprimerie d'Etat à Vienne. Fonderie de caractères et stéréotypie.



Atelier des presses mécaniques.



Atelier de fabrication du papier-monnaie

II.

L'imprimerie de la cour et de l'Etat d'Autriche.

L'imprimerie impériale de Vienne, seule rivale de l'imprimerie impériale de Paris, a déjà excité une vive admiration aux expositions de Londres et de Munich. A Londres, elle a obtenu la première et unique médaille qui fût décernée dans la dix-septième classe; et à Munich elle a également remporté le grand prix.

Pendant un récent séjour à Vienne, j'ai visité en détail ce magnifique établissement, et j'ai été surpris, non-seulement de son extension et de la richesse de son matériel, mais aussi de la simplicité et de l'ordre parfait avec lesquels il fonctionne.

L'Imprimerie autrichienne a une origine toute moderne. Au commencement de ce siècle il n'y avait pas encore trace d'une semblable institution en Autriche. Le gouvernement de ce pays se contentait alors de confier l'impression des actes nécessaires à son administration à différents imprimeurs. Lorsqu'il s'aperçut plus tard de l'utilité de réunir en une seule les imprimeries au service de l'Etat, il chargea le libraire Degen, devenu propriétaire de l'imprimerie Alberti, à Vienne, de la direction du nouvel établissement typographique. Degen était un homme capable et actif; il sut tirer parti de l'excellent matériel dont il venait de faire l'acquisition, et qui était déjà supérieur à celui de toutes les autres imprimeries de l'Autriche.

Le premier contrat avec Degen fut passé le 17 octobre 1804. L'imprimerie au service de l'Etat fut installée dans l'ancien couvent des Franciscains, et n'eut d'autre destination que de fournir à l'Etat tous les actes administratifs ainsi que les billets de banque et les travaux de reliure dont les différentes chancelleries avaient besoin.

Degen avait alors en tout seize à vingt presses en bois pour l'impression ordinaire, et à peu près autant pour l'émission des papiers de crédit de l'Etat. Sept à huit compositeurs, quarante à cinquante imprimeurs et cinq à six fondeurs de caractères, sous la surveillance de deux protes et de trois à quatre sous-protes, constituaient à cette époque tout le personnel de l'imprimerie de l'Etat.—Le gouvernement impérial ayant été à même d'apprécier les grands services rendus par l'imprimerie aulique de Degen, conféra à ce dernier le titre de chevalier d'Elsenau, et décréta qu'à l'échéance du contrat passé avec lui, l'imprimerie deviendrait institution de l'Etat. Cette transformation importante eut lieu le 1er novembre 1814, et Degen devint directeur de l'établissement. Sa consolidation financière n'eut cependant lieu qu'en 1816, année pendant laquelle le fonds dotal de l'imprimerie fut fixé à 150,000 florins en monnaie viennoise. Au mois de mars 1817, Degen devint conseiller de régence, et il continua jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juin 1827, à diriger avec talent cette nouvelle création du gouvernement. Son adjoint, M. de Wolfarth, reçut d'abord la direction provisoire, et fut, en 1832, confirmé dans ce poste. On reproche à ce fonctionnaire d'avoir négligé le développement de l'imprimerie et même de l'avoir laissé tomber en décadence. Il se borna à faire la besogne ordinaire, sans tenir compte des nombreuses inventions et améliorations qui surgissaient alors de tous côtés. Les acquisitions nouvelles se bornèrent au strict nécessaire, et il n'est pas étonnant que le directeur ait pu verser dans les caisses de l'Etat des économies qu'il avait trouvé moyen de faire. En 1840, le nombre des ouvriers était tombé de soixante et onze à quarante-cinq. Du temps de Degen, l'imprimerie du gouvernement, quoique restreinte dans ses moyens, avait toujours été à peu près la première de l'Empire. Sous la direction de M. de Wolfarth, elle avait tellement dégénéré, que ses travaux se trouvèrent en arrière de ceux de la plupart des autres imprimeries et que les chancelleries elles-mêmes ne s'en servirent plus exclusivement. La chambre aulique des finances eut même l'intention de la supprimer entièrement, tant elle était restée au dessous de sa tâche. M. de Wolfarth fut enfin mis à la retraite en mai 1840, et il est fort incertain ce qu'il serait advenu de l'institution typographique de l'Autriche, si le hasard n'avait pas en quelque sorte protégé son existence.

M. Aloïs Auer, professeur de langue italienne à la Faculté philosophique de Linz, avait soumis aux autorités compétentes un projet pour l'établissement d'une imprimerie de l'Etat. Le jeune professeur, originaire de Wels, en Autriche, avait appris l'imprimerie dans sa ville natale, et il l'avait exercée pendant onze ans. Ayant fait de l'art typographique le sujet favori de ses pensées et de ses études, son projet présentait en même temps l'avantage de renfermer des idées pratiques et facilement réalisables, tout en faisant à la fois une large part à des vues plus étendues sur l'avenir d'une imprimerie impériale. Aussi ce projet fut-il tellement goûté, que l'on chargea son auteur de la direction de ce même établissement. M. Auer entra en fonctions le 22 mars 1841, et l'on peut dire que l'imprimerie impériale de Vienne, telle que nous la voyons aujourd'hui, ne date que de cette époque. Son directeur actuel ne l'a pas seulement sauvée d'une ruine presque certaine, mais, après avoir lutté contre des obstacles sans nombre, il est parvenu à élever sa création au suprême degré. Les autres pays de l'Allemagne, dont la littérature, la typographie et la librairie, ainsi que nous l'avons montré dans un article précédent, étaient beaucoup plus développées qu'en Autriche, se trouvent plus que surpassés par l'imprimerie impériale, et il faudrait réunir un assez grand nombre d'offices typographiques de l'Allemagne pour former un ensemble équivalant à celui qui existe actuellement à Vienne. Il va sans dire que le gouvernement autrichien a, surtout dans les dernières années, et voyant son imprimerie entre les mains d'un homme rare et plein d'activité, puissamment secondé les efforts de M. Auer. Un personnel choisi, parmi lequel il se trouve des hommes d'un mérite incontestable, a également contribué à la prospérité surprenante de l'institution typographique de l'Autriche.

En entrant en fonctions, M. Auer, pour se rendre compte de ce qui pourrait encore servir de l'ancien matériel, ordonna l'impression d'un spécimen de tous les types, caractères et vignettes existants. Il y avait alors 53 types différents, dont quelques-uns seulement pouvaient être encore de quelque usage. On fit fondre les 633 quintaux d'anciens types, et on reconstitua le matériel typographique, par la fabrication, selon le nouveau système typométrique, de 3,500 quintaux de lettres nouvelles. Ce nouveau système consiste dans la gradation ponctuelle des types, d'après leur largeur, hauteur et épaisseur, et son utilité est désormais généralement reconnue. 600 alphabets indigènes, et 120 alphabets étrangers, entrèrent à cette occasion dans

(1) Voir le numéro 651.

l'Imprimerie. Les presses en bois furent remplacées par 50 nouvelles presses en fer, et alors fut créé tout cet immense matériel de l'imprimerie actuelle, dans lequel est entré à peu près tout ce que la science moderne a fait pour les différentes branches de l'imprimerie. On institua une fonderie et une gravure de caractères, capables de rivaliser avec ce qu'il y a de mieux dans ce genre. Cette activité, on le voit, aurait déjà droit à nos éloges; mais M. Auer, que le gouvernement autrichien a depuis élevé à la dignité de conseiller de régence, et qui est devenu membre de l'Académie des sciences de Vienne, a mis à exécution une idée beaucoup plus vaste. Il a fait de l'Imprimerie impériale la réunion de tous les arts graphiques. La typographie proprement dite est naturellement restée la base et la partie la plus considérable de cette institution importante; mais nous verrons, par les produits qu'elle a exposés, quel est le nombre des arts graphiques cultivés par elle. Depuis la direction de M. Auer, l'espace de l'Imprimerie impériale a été quintuplé, et malgré l'insuffisance d'un bâtiment qu'à différents intervalles il a fallu approprier à une destination toute nouvelle, j'ai été à même d'admirer l'organisation intérieure de ses vastes ateliers, dont nous reproduisons quelques-uns, d'après des croquis fidèlement exécutés.

Ce qui intéresse le plus l'étranger qui vient visiter l'Imprimerie impériale, c'est la galerie d'exposition, espèce de musée graphique établi par M. Auer, à côté de ses ateliers. Nous retrouvons à Paris une partie des produits que nous avons examinés auparavant à Vienne, et la collection la plus intéressante et la plus originale de cette exposition est sans contredit celle que M. Auer a nommée l'*Appareil polygraphique*. Il consiste en huit tiroirs, formant une commode d'un style simple et renfermant les objets nécessaires à l'imprimerie, et de plus ses produits. Le premier tiroir contient tous les spécimens et types de l'imprimerie réunis en quatre volumes in-folio, dont les deux premiers ne représentent pas moins de 691 degrés et sortes. L'arrangement de ces magnifiques albums est des plus heureux; M. Auer y a classé les différents spécimens de la typographie, embellis par les vignettes, produits de différents arts graphiques. Le troisième volume a deux sections, dont la première contient soixante et onze textes, et la seconde plus de cent alphabets étrangers. Les langues asiatiques anciennes et modernes y figurent en grand nombre, et on les voit spécifiées dans l'intéressant catalogue que les deux représentants de l'imprimerie impériale, MM. Worring et de Schmidt, mettent à la disposition du public. Le quatrième volume nous montre enfin les spécimens des arts graphiques : de la xylographie, de la chimitypie, de la chalcographie, des guillochements, de la lithographie et de la chromolithographie, de la chimigraphie, de la galvanoplastique, de la stylographie, de la galvanographie, de l'impression naturelle, de la hyalographie, de la photographie et de la microtypie.

Pour compléter d'abord la description de l'appareil polygraphique, nous dirons que les deuxième et troisième tiroirs nous montrent des spécimens importants de typographie : tels que l'histoire de l'Imprimerie impériale, la description de l'appareil polygraphique, en quatre langues; l'intéressant ouvrage sur la découverte de l'impression naturelle, et une quarantaine d'autres livres, parmi lesquels nous ne citerons que la célèbre histoire de la littérature des Arabes par Hammer Purgstall, la description de l'Afrique par un géographe arabe anonyme du sixième siècle de l'Hégire, avec texte arabe publié pour la première fois; un roman japonais, intitulé *les six paravents*, et publié par Aug. Pfitzmeyer, en langue originale, avec fac-simile et cinquante-sept gravures sur bois, reproduisant des images japonaises. Ce livre est un véritable chef-d'œuvre d'impression. Les dessins sont fidèlement copiés sur les originaux, et les couleurs imitent parfaitement l'aquarelle. Le papier et la reliure sont également à la japonaise. Nous citerons ensuite dans cette section importante, la Grammaire turque du même auteur, les Ecrits sacrés des Parses, édités pour la première fois avec les caractères et les textes originaux par Fréd. Spiegel, la Chronique du couvent des Bénédictins, à Kremsmuenster, avec les types des différents siècles, les quarante questions adressées par les docteurs juifs au prophète Mahomet, texte turc, et glossaire turco-français, publiées sous les auspices de la Société orientale de l'Allemagne, par J.-Th. Zenker; la Grammaire sanscrite, par Boller; le Calendrier pour les aveugles, par Dolezalek; le magnifique volume des Etudes albanaises, de Hahn, etc., etc.

Le quatrième tiroir contient les trente différentes manières de représenter soit par des types, soit par des gravures, les pensées de l'homme. Les quatre autres cases de l'appareil polygraphique renferment les chromolithographies, imitant les tableaux à l'huile sur lesquelles elles ont été copiées.

A la galerie d'exposition qui se trouve à l'imprimerie, à Vienne même, nous avons remarqué plusieurs armoires de ce genre, fabriquées à l'établissement et contenant des collections plus étendues d'imprimés, de gravures, de matrices, types, plaques, etc. C'est ce que M. Auer appelle l'Album de l'Imprimerie impériale.

Avant de pousser plus loin l'examen des spécimens, du matériel, et des produits de cette belle institution, il conviendrait peut-être de citer un ouvrage *hors ligne* qui rentre encore dans la catégorie des produits de la typographie.

L'imprimerie de Vienne a fait une nouvelle édition du Mithridate d'Adelung, augmenté de quatre-vingt-six Oraisons dominicales. Le premier cahier de ce vaste polyglotte, composé de neuf tables, ne représente pas moins de six cent huit langues et dialectes, imprimés en caractères latins. Cet ouvrage est d'abord divisé en sept tables, d'après les différentes parties du monde, et ensuite en trente-deux colonnes, d'après les races et peuples. Le second cahier contient l'Oraison dominicale, composée dans les caractères particuliers aux différentes langues. Nous voyons sur huit tables deux cent six formes de langue, et un tableau de plus de cent alphabets étrangers. Enfin le troisième cahier contient l'Atlas grammatical. Cet ouvrage est édité d'après le système typométrique de M. Auer, et peut être considéré comme le plus beaux spécimen de ce système. C'est par centaines de milliers qu'il faut compter les lettres dont la place a dû être calculée typométriquement d'avance.

Nous citerons encore, comme rentrant dans cette catégorie, les types étrangers, le développement des caractères graphiques du globe, représenté par un arbre généalogique; un spécimen de la Bible de Guttenberg, en quarante-deux lignes; les caractères de la Propagande de Rome, en vingt-trois alphabets; l'Oratio dominica, de Bodoni, en vingt-huit alphabets; les caractères étrangers de la France, d'après l'histoire de la typographie de Falkenstein, formant quarante-deux alphabets; les caractères étrangers de l'Allemagne, dix-neuf alphabets; les caractères de l'Inde, treize alphabets; l'arbre généalogique des souverains de l'Autriche et les plans ichnographiques de toutes les localités de l'établissement.

Depuis la direction de M. Auer, l'imprimerie a confectionné plus de 25,000 poinçons en acier et 80,000 matrices. Nous remarquons entre autre une colonne composée en caractères Zend et Pehlvi; une autre en caractères chinois; une troisième en caractères taaliques, composée de cinq mille pièces en dix lignes différentes; une quatrième en caractères sténographiques, alphabet de 1,070 types, et une autre consistant en 9,337 pièces. L'une de ces dernières colonnes existe aussi en plaque stéréotypée.

D'après ce que nous avons vu, il est incontestable que les produits typographiques que nous avons examinés jusqu'à présent, forment la partie la plus importante dans l'exposition de l'imprimerie impériale. Les produits des autres arts graphiques sont cependant très-remarquables. Nous citerons surtout, parmi les xylographies, les six grandes gravures historiques et religieuses d'après les dessins du professeur Fubrich, d'un style sévère et correct, et une grande gravure sur bois représentant l'empereur Joseph II visitant la presse typographique, d'après un dessin de Russ. Parmi les lithographies, la Descente de la croix, un portrait de Rubens et une Judith, d'exécution différente, forment d'assez beaux spécimens. La collection de chromolithographie est très-variée, surtout celle qui reproduit des objets de l'histoire naturelle.

Parmi les guillochements, nous remarquerons le beau portrait de l'empereur François Joseph; parmi les chimitypies, destinées à remplacer en certains cas la xylographie, douze vues de diverses localités de l'imprimerie, et parmi les hyalographies, ou gravures sur verres, de charmants paysages et de belles armoiries.

La galvanoplastique a exercé une influence des plus grandes sur le développement des arts graphiques. Indépendamment de ce qu'elle permet d'obtenir les copies les plus exactes des gravures exécutées sur des matières trop fragiles ou trop impressionnables, elle rend service sous mille formes différentes. Ainsi, pour l'instruction, dans l'histoire naturelle destinée aux aveugles, on a d'abord fait bosseler en cire les différents animaux. De ce modèle on a obtenu une forme en creux et ensuite en haut relief, qui donne à l'aveugle une idée exacte des formes de l'animal. Les quatre-vingts animaux et préparations du corps humain, destinés à cette instruction et dus à la galvanoplastique, constituent une collection fort intéressante.

L'Imprimerie impériale ne s'est pas contentée d'envoyer, comme produits de la galvanoplastique, d'autres objets tels que médaillons, statuettes, couvertures de livres et copies de xylographies, mais elle a exposé deux hauts-reliefs, représentant, l'un, Jean de Népomucène et le roi Wenceslas, puis David et Abigaïl, tous deux copiés d'après des modèles en plâtre. La dimension de ces reliefs nous donnerait déjà une idée de l'importance des ateliers galvanoplastiques de l'imprimerie, mais nous nous souvenons d'avoir vu à Vienne un relief de style romain d'une étendue beaucoup plus grande. Les plaques stéréotypées, les plaques pour l'impression naturelle, et les copies de camées, sont également des produits remarquables de la galvanoplastique, dont on ne s'est pas assez occupé en France jusqu'à présent. L'Exposition universelle aura probablement pour résultat, que les savants aussi bien que les industriels exploiteront davantage à l'avenir cette importante découverte, qui n'a point encore atteint la limite de ses perfectionnements. Peut-être est-il réservé à la France d'y mettre la dernière main.

Pour ne pas fatiguer le lecteur par trop de citations, nous ne parlerons pas de la galvanographie, dont nous voyons des spécimens simples et en plusieurs couleurs, ni de la photographie, ni de la microtypie; en revanche, nous nous arrêterons plus longtemps à la nouvelle découverte de l'impression naturelle. Cette découverte est due au directeur de l'imprimerie, M. Auer, et à M. André Worring, son prote principal. D'après une déclaration de ce dernier, la première idée en revient à M. Auer, tandis que c'est lui qui en a le premier trouvé l'exécution technique. Elle est d'une simplicité surprenante. On met, sous une petite presse d'une fabrication particulière, une plaque en plomb très-impressionnable, au-dessous de laquelle se place l'objet qu'on veut imprimer. Cette plaque reproduit alors les détails les plus ténus et les plus délicats de la feuille, de la fleur, de la dentelle, de l'étoffe, et d'une foule d'autres objets appartenant à l'histoire naturelle, tels que peaux d'animaux, agates, etc. Comme il serait impossible de tirer sur cette planche délicate, on se sert encore de l'incomparable invention de la galvanoplastique, pour en obtenir une plaque en cuivre reproduisant exactement les tissus les plus fins.

Il arrive pour la plupart des découvertes et inventions que leur priorité est toujours contestée pendant quelque temps à ceux qui souvent ont consacré des années entières pour résoudre un problème difficile. Grâce aux services rendus par la publicité, il est maintenant généralement prouvé, que l'honneur de la découverte de l'impression naturelle revient de droit à l'imprimerie impériale de Vienne. Nous renvoyons le lecteur à l'intéressant ouvrage sur cette matière, publié par M. Auer, et dans lequel on trouve toutes les pièces du procès. Ce qui honore particulièrement les inventeurs, c'est qu'ils ont immédiatement communiqué les nouveaux procédés, et nous voyons, par une lettre de M. Victor Masson à Paris, que le directeur de l'imprimerie impériale a même chargé M. Worring de se rendre à Paris, pour y introduire, sur la demande de M. Masson, l'impression naturelle. Le 2 décembre 1853, M. Masson écrivit entre autres à Vienne : « M. Worring s'est acquitté « de la mission qui lui avait été confiée avec autant de zèle « que d'intelligence. Il a travaillé sans relâche, à mes côtés, « pendant les deux mois qu'il a passés ici. Il a exécuté avec « la plus grande complaisance tous les travaux que je lui « ai demandés, et, si je n'ai pu lui prendre sa grande « adresse de mains, du moins il ne laisse derrière lui au- « cun mystère sur des choses si belles qu'il s'est habitué « à exécuter sous votre habile inspiration.

« Je serais heureux si M. Worring avait pu recueillir à « Paris quelques documents qui vous fussent utiles. Je me « ferai un devoir de porter à votre connaissance tout ce qui « surgira de nouveau dans les arts graphiques. »

Dans le rapport du jury de l'Exposition universelle de Londres, l'imprimerie impériale a été l'objet de plusieurs citations les plus flatteuses. Il y est dit entre autres : « On « remarquera que le jury, en se conformant strictement aux « principes arrêtés par la Commission royale, n'a proposé « qu'une seule médaille de conseil pour la typographie; non « qu'il n'eût reconnu les qualités et la beauté des spécimens « exposés par la typographie en général, mais parce qu'il ne « s'est trouvé aucune production portant avec autant d'évi- « dence le cachet de l'invention et de l'application nouvelle « d'un principe déjà connu, à l'exception des produits de « l'imprimerie de la cour et d'Etat de Vienne, qui offre de « la nouveauté d'invention et nombre de nouvelles combi- « naisons typographiques. »

Après une semblable déclaration, il nous paraît superflu de donner de nouveaux éloges à ce vaste établissement, célèbre déjà par son passé, et dont l'avenir renferme encore une haute probabilité de développements ultérieurs.

Dr BAMBERG.

Catherine et William.

SCÈNE DE LA VIE AMÉRICAINE.

I.

On a tant écrit sur les Etats-Unis, et on a surtout tant parlé de New-York comme de la ville merveille de l'Amérique, qu'il est peu de personnes aujourd'hui ne connaissant, au moins sur la foi des récits de voyageurs, le *Broad-way*, cette vaste et magnifique rue, ou plutôt ce boulevard splendide qui jouit, sur tout le continent américain, d'une réputation si bien méritée d'ailleurs. Je me dispenserai donc de décrire ici le *Broad-way;* mes lecteurs croiraient qu'à peu de chose près, je leur sers une reproduction des boulevards de Paris, de la Madeleine à la Bastille. — Mieux vaut entrer tout de suite en matière.

Par une soirée d'hiver, William Benton, un des jeunes gens les plus riches de New-York, sortait d'un des cafés qui flamboient le long du *Broad-way*. Bien que le froid fût très-vif et que la neige commençât de tomber, William s'était décidé, — heureusement cette fois, — à gagner son domicile à pied. Il éprouvait le besoin de dissiper au grand air les fumées du vin d'un bruyant souper, mêlées aux agitations d'une grosse perte de jeu. Il en avait, ce soir-là, comme un remords, — pur pressentiment, on eût pu le croire.

J'ai dit tout à l'heure que William avait eu une excellente idée de s'en aller ainsi à pied. En effet, l'habitude des gens riches de sortir toujours en voiture est cause qu'ils ignorent bien des misères dont le spectacle échappe à leur regard, qui n'a pas le temps d'effleurer le pavé des rues; et le bruit des roues étouffe à leurs oreilles bien des cris de désespoir et bien des sanglots.

L'homme qui va à pied, au contraire, qui traverse lentement les rues, est plus exposé à surprendre, à chaque pas, le flagrant délit des douleurs, des souffrances embusquées aux coins des carrefours. Les riches ne savent pas assez ce qu'ils perdent ainsi de bonnes occasions de faire le bien, sans quoi nous en savons beaucoup qui laisseraient volontiers, et plus souvent, reposer leurs chevaux.

William Benton n'avait jamais songé à cela. Fils d'un des plus opulents négociants de New-York, il avait été élevé dans les habitudes de luxe et de plaisirs; et, trouvant toujours sa voiture l'attendant à toute porte où il s'arrêtait, il s'en accommodait sans plus de souci et de préoccupation. Mais William, si indifférent qu'il fût ou qu'il parût être aux misères nombreuses qui encombrent les rues de New-York, pouvait être compté parmi ces riches dont je parlais tout à l'heure (et le nombre en est heureusement grand dans tous les pays du monde), qui estiment que c'est le premier privilége de la fortune de soulager les pauvres. Il tenait ces sentiments de sa famille, où la bienfaisance était comme à l'ordre du jour. C'était, dans toute l'acception du mot, un excellent jeune homme, au milieu même de sa vie dissipée; généreux, sensible, plein de nobles inspirations et d'élans sympathiques. Qui le connaissait l'aimait; et à dix-neuf ans, l'âge qu'il a au moment où nous l'introduisons sur la scène de ce récit, il comptait plus d'amis que bien d'autres n'en savent conquérir dans toute une longue vie.

Les rues de New-York étaient désertes à l'heure où William les traversait, le collet de son manteau relevé et ses bras chaudement enveloppés dans les plis de son large vête-

ment. Parvenu dans le voisinage de la Banque de New-York, dans ce quartier de *Wall-street* où monte et descend chaque jour, du matin au soir, une formidable marée d'écus, et où se trament pour des milliards d'affaires de toutes sortes; — parvenu, dis-je, dans le voisinage de la Banque, William entendit venir jusqu'à lui ce cri : — « *Du maïs chaud* (1) ! » — que poussait une voix d'enfant. Mais ce cri avait quelque chose de lugubre et de déchirant; les lèvres qui l'articulaient semblaient pouvoir à peine le murmurer. On eût dit que le froid les avait gelées, que la faim leur avait ôté toute force.

Quoique habitué à l'entendre retentir tous les soirs et souvent très-avant dans la nuit, dans toutes les rues de New-York où il y a affluence de promeneurs, William fut tellement frappé de l'angoisse, du désespoir, de l'épuisement de la voix qui venait d'adresser cet appel à la charité, qu'il s'approcha vivement du point où le cri était parti. Il vit assise, ou plutôt blottie sur la dernière marche de la Banque, au ras du trottoir, une pauvre petite fille de douze ans environ. Un mauvais châle de laine grise, en lambeaux, ne pouvait parvenir à l'envelopper entièrement, malgré la posture qu'avait prise la pauvre enfant. Tantôt elle en couvrait sa tête, et alors ses pieds et ses jambes nus restaient exposés jusqu'aux genoux au vent glacial de la nuit, ou bien elle ramassait cette guenille de laine sur ses membres inférieurs, et alors sa tête restait à découvert. Ses cheveux qui pleuvaient en larges tresses noires, sales et emmêlées sur ses épaules décharnées et bleuies par le froid, blanchissaient sous la neige.

N'était-ce pas une ironie du sort qui avait poussé cette pauvresse déguenillée à se réfugier et à s'endormir sur les marches du temple de la Richesse? La malheureuse petite fille s'était éveillée machinalement au bruit des pas de William, et elle avait poussé instinctivement, et par habitude, le cri : — « Du maïs chaud ! » — Quand William fut tout près d'elle, sans avoir même la force de déranger ses pauvres petits membres engourdis, elle reprit sur un ton lamentable et en ramenant le châle sur sa tête :

— Monsieur, achetez-moi du maïs : il est tout chaud.

La vente du maïs bouilli est une industrie nocturne que les enfants pauvres et les bohémiens de la ville impériale exercent à New-York. Ce n'est là qu'une manière déguisée de demander l'aumône. Il en est des crieurs de « maïs chaud » comme de ces petits marchands de bouquets ou d'allumettes qui courent nos boulevards parisiens, le soir, se contentant d'accepter l'aumône qu'on leur fait, en conservant pour le lendemain leur marchandise, que personne ne prend jamais.

William examina attentivement la pauvre petite marchande de maïs, qui fixa alors sur lui deux grands yeux bleus cerclés de noir, aux regards hébétés et attendris en même temps.

— Achetez-m'en, Monsieur, — dit-elle de nouveau à William, — je vous en supplie.

Diogène, de cynique mémoire, a calomnié le cœur humain, le jour où, surpris mendiant devant une statue, il répondit « qu'il s'habituait à être refusé. » William Benton fouilla dans son gousset, en tira un dollar en or qu'il tendit à la pauvre enfant. Celle-ci se dressa comme mue par un ressort, et, examinant la pièce :

— Je n'aurai pas de monnaie à vous rendre, Monsieur, dit-elle. Je n'ai pas vendu pour un cent ce soir.

— Pour combien avez-vous de maïs dans votre chaudron ?

— Pour quinze cents, répondit l'enfant.

— Alors je ne suis pas en reste avec vous. Le prix en est bien payé.

Et saisissant le petit chaudron, William répandit dans le ruisseau le prétendu maïs chaud qui était complétement froid alors.

— Que faites-vous, Monsieur ! — s'écria l'enfant tout en larmes.

— Je voudrais vous empêcher de continuer ce mauvais métier.

— Mais de quoi vivrai-je, alors ? Car je n'ai à manger un morceau de pain, le matin, qu'à la condition de rapporter le soir au moins douze cents... sinon...

— Sinon ?...

— Je suis battue d'abord, et je n'ai point à déjeuner le lendemain; ce qui m'est précisément arrivé ce matin. Et je n'aurais pas mangé de la journée sans un brave ouvrier qui, me voyant ramasser un morceau de pomme qu'il avait jeté dans Washington-square, m'en donna une tout entière et un cent avec quoi j'ai acheté du pain.

— Mon Dieu ! — s'écria William, — je viens de perdre mille dollars au jeu tout à l'heure, et j'en ai vu perdre plus de vingt mille ce soir par plusieurs de mes camarades ! — Et qui exploite de la sorte votre jeunesse et votre temps ?

— Ma cousine Hartman.

— De quel droit est-ce votre cousine Hartman qui dispose ainsi de votre vie ? — Mais je vous laisse exposée au froid; venez, ma pauvre petite, venez vous abriter sous mon manteau; et, chemin faisant jusque chez vous, vous me conterez votre histoire. Demeurez-vous loin d'ici ?

— Aux Cinq-Points, Monsieur.

Les Cinq-Points forment, à l'une des extrémités de New-York, un quartier tout spécial, une sorte de Bohême où grouillent la misère et le vice de la grande cité. La petite marchande de maïs s'abrita sous le manteau de William, serrant dans le creux de sa main droite la pièce d'or qui avait si généreusement payé son chaudron de maïs. Ses pauvres membres engourdis se détendirent un peu sous la chaleur du vêtement, quoique ses pieds trempassent dans la neige jusqu'à la cheville.

II.

— Comment vous nomme-t-on ? — lui demanda William.

— Catherine Geerts. Mon père et ma mère étaient venus ici d'Allemagne, tout jeunes, mais n'avaient pu réussir à faire la fortune qu'ils cherchaient. Je suis née dans ce pays, et ma naissance, qui aurait dû causer de la joie à mes parents, leur fut un surcroît de charge et de misère. Ils moururent de chagrin et de désespoir, ma mère presque aussitôt après mon père; et je tombai entre les mains de ma cousine Hartman, qui, ayant été l'amie de ma mère, lui avait promis, à son lit de mort, de m'élever et de me mettre à même de gagner honorablement ma vie par le travail. Mais ma pauvre cousine avait compté sans son mari, un méchant homme, paresseux, qui la ruina. Ma cousine Hartman en est réduite, aujourd'hui, à ramasser les chiffons dans les rues, et demeure, comme je vous l'ai dit, dans le quartier des Cinq-Points. De bonne et affectueuse qu'elle était, elle est devenue méchante et aigrie par le malheur. Je lui ai vainement demandé, bien des fois, de me faire apprendre à travailler; elle s'y est toujours refusée, disant que je gagnerais bien plus d'argent à vendre du maïs dans les rues, le soir; c'est ainsi qu'elle exige que je lui rapporte, chaque jour, douze cents, sinon elle me bat et ne me donne pas à manger. Ah ! si ma pauvre maman vivait ! — s'écria la petite Catherine en sanglotant, — je ne serais pas si malheureuse, et je saurais peut-être travailler aujourd'hui !

— Avez-vous donc bonne envie et bon désir d'apprendre à travailler ?

— Oui, Monsieur, oh ! certes, oui ! Je crois que les gens qui travaillent sont bien heureux, et qu'ils gagnent quelquefois bien de l'argent, tandis que moi... Oh ! oui, Monsieur, je serais bien heureuse d'apprendre à travailler; mais...

— Si vous y êtes bien résolue, Catherine, je vous procurerai ce bonheur.

— Vous ! — s'écria la pauvre enfant en s'arrêtant tout à coup et en levant vers William ses grands yeux où brillèrent des regards de reconnaissance et de joie. — Mais, reprit-elle avec cette tristesse qui accompagne toujours les rêves qui s'éteignent, ma cousine n'y consentira pas.

— Elle y consentira, — affirma William, — je m'en charge, soyez tranquille. Mais vous ferez tout ce que je vous dirai, n'est-ce pas ? Vous écouterez tous mes conseils, tous...

— Tous vos ordres, — interrompit naïvement Catherine.

— C'est bien, mon enfant.

— Nous voici devant la porte de la maison, — dit la petite fille en s'arrêtant devant une espèce de taudis.

— Je monte avec vous, Catherine; j'ai besoin de voir votre cousine.

— Vous vous casseriez le cou dans les escaliers, ou plutôt le long de l'échelle; il faut une grande habitude pour y monter; moi, je puis m'y reconnaître. Et puis probablement vous trouveriez ma cousine endormie et peut-être ivre..

— Ivre ? — fit William.

— Ne faut-il pas, Monsieur, qu'elle soit en cet état pour m'infliger les tortures qu'elle me fait subir ? Car je ne saurais croire que si elle eût toujours sa raison elle me ferait souffrir un tel martyre.

— Je viendrai vous visiter demain matin, Catherine.

— Merci, Monsieur. Oh ! grand merci pour le bien que vous m'avez fait.

La pauvre petite mendiante se dégagea du manteau de William, salua son protecteur et disparut dans une allée sale et noire, au bout de laquelle elle trouva une sorte d'échelle qu'elle grimpa jusqu'à une mansarde hideuse ou plutôt à une halle planchéiée, sous le toit effondré en bien des places.

Dans ce cloaque vivaient pêle-mêle une vingtaine d'individus, un échantillon de tout ce que New-York renferme de plus misérable et de plus vil; gens de toutes professions : musiciens ambulants, montreurs d'animaux, hanteurs de cabarets, coupe-bourses, etc. Outre la place qu'y occupait son mauvais grabat, la cousine Hartman avait droit à un coin de cette halle où elle déposait les chiffons ramassés dans la rue. C'était ce tas d'ordures et d'immondices qui servait de lit à la petite Catherine, lit usurpé souvent par deux ou trois singes, hôtes de cette arche, et avec lesquels la pauvre enfant était familiarisée.

Catherine gagna son lit en tâtonnant, et s'y jeta précipitamment, tenant bien serrée dans la poche de sa jupe le dollar que lui avait donné William. La malheureuse enfant n'eut pas mieux demandé que de s'endormir, en faisant des rêves charmants sur cette fortune acquise si facilement, et sur la perspective qui l'attendait le lendemain. Mais au milieu des premiers troubles du sommeil, au moment où elle allait tomber dans cette ivresse de l'oubli où les plus malheureux et les plus affligés trouvent parfois le bonheur, une idée la frappa. Chassant bien vite le sommeil, Catherine se dressa, les yeux grands ouverts. Elle venait de penser que si elle donnait à sa cousine le dollar que lui avait remis son généreux protecteur, sa cousine le garderait tout entier, sans lui tenir compte, pour les jours suivants, des déficit possibles dans ses recettes du soir. De cette manière le bienfait de William serait perdu pour elle; et certes son intention n'avait pas été que ce dollar passât entre les mains de la cousine Hartman, surtout sachant l'usage déplorable qu'elle en devait faire. L'étranger lui avait bien promis un avenir plein de sécurité, lequel devait commencer le lendemain ! Mais qui répondait à Catherine que ce ne fût pas là une promesse légèrement faite, sans suite probable, dont la nuit effacerait jusqu'à la moindre trace dans le souvenir du jeune homme ? Cette réflexion, de la part de Catherine, impliquait chez elle des instincts de prévision que nous signalons à sa louange.

Dans l'alternative où elle se trouvait placée, la petite marchande de maïs s'arrêta à une résolution suprême et désespérée qui, tout en marquant de sa part des sentiments de courage, révélait également une sorte de résignation avilie et d'abrutissement moral.

— Je ne donnerai point le dollar à ma cousine, — murmura-t-elle, — et je lui dirai que je n'ai point vendu mon maïs; que je l'ai perdu, qu'une voiture a renversé mon chaudron dans le ruisseau. J'en serai quitte pour être battue, un peu plus fort que de coutume peut-être; mais j'aurai de quoi m'acheter à déjeuner demain, et je serai assurée, pendant plusieurs jours, de pouvoir rapporter mon contingent obligé.

Ce mensonge de Catherine était, comme on le voit, basé sur une prévision qui, dans sa pensée, devait lui épargner bien des larmes et bien des souffrances à venir.

Mais on eût dit que le ciel voulait punir la petite Catherine de son mensonge et de son manque de confiance dans la générosité de William. A son réveil, qui eut lieu au milieu d'une sorte de bataille entre quatre ou cinq singes, de cris, de hurlements, de jurons de toutes sortes, Catherine porta la main à sa poche pour chercher son dollar; il n'y était plus. Elle regarda autour d'elle avec une inquiétude qui se conçoit, rien. — Et pendant ce temps, les singes courant à travers la vaste mansarde, continuaient de se battre, de se poursuivre, de crier; les hôtes de ce triste cloaque juraient, frappaient les singes que leurs maîtres cherchaient à ratraper. Catherine, les yeux pleins de larmes, le cœur gonflé, remuait autour d'elle le tas de chiffons sur lesquels elle avait passé la nuit.

— C'est donc un rêve que j'ai fait ! — dit la pauvre enfant en se laissant tomber avec désespoir, la tête cachée dans ses deux mains. — Mais non, — reprit-elle tout à coup, — je n'ai point rêvé, je suis sûre d'avoir été conduite ici par cet étranger, je suis sûre qu'il m'a donné un dollar, je suis sûre qu'il a renversé mon chaudron dans la rue ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Les pleurs silencieux de la pauvre petite se changèrent bientôt en cris déchirants, lorsque la cousine Hartman fut appelée à constater, non-seulement le déficit de la recette, mais la perte du chaudron et l'absence du maïs, dont il lui fallait absolument faire une provision nouvelle pour le soir. Catherine tomba épuisée de coups, les cheveux arrachés par poignées, les épaules et les joues enflées de tapes et de soufflets. En vain, au milieu de ses cris et de ses larmes, elle essayait de confesser la vérité à sa cousine. Celle-ci, dans sa fièvre de colère, n'entendait rien; et d'ailleurs elle n'eût pas ajouté foi au récit de Catherine.

Mais, au moment même où la pauvre enfant sanglotait sa confession que la cousine Hartman n'écoutait point, un des habitants de ce cloaque, maître enfin de son singe, à qui il venait d'administrer une correction semblable à celle que Catherine avait subie, sortait précipitamment et descendait l'échelle.

Voici ce qui était arrivé; je puis le raconter en peu de mots. Pendant le sommeil de Catherine, le petit dollar en or avait glissé par un trou de la poche délabrée de sa robe, et avait roulé jusque sur le plancher noir de la chambre où, sous les rayons du jour qui pénétrèrent dans ce cloaque, il reluit comme une étoile. Le premier singe éveillé, ébloui par l'éclat de l'or, s'était précipité sur la pièce avec la curiosité étonnée des êtres de son espèce, et s'en était fait un amusement. Un autre singe, alléché par les scintillements de l'or, voulut arracher la pièce à son camarade : de là cette bataille, ces cris, ces courses furibondes dont j'ai parlé plus haut et qui ne cessèrent qu'au moment où le propriétaire d'un des animaux ramassa dans sa patte froide et serrée convulsivement le dollar, qui lui parut de trop bonne trouvaille pour n'être pas empoché immédiatement.

(*La suite au prochain numéro.*) XAVIER EYMA.

Le 15 Août 1855 à Mascara.

La ville de Mascara est bâtie sur deux collines, séparées par un ravin étroit et profond, appelé Oued-Toudmann.

Ce ravin, transformé aujourd'hui en un magnifique jardin, était, il y a trois ans encore, d'un aspect hideux et servait de dépôt d'immondices aux habitants de la ville. C'était un danger permanent pour la santé publique. M. Léon Lafaye, commissaire civil, conçut dès son arrivée à Mascara l'idée hardie de transformer ce cloaque infect en un jardin public.

M. le commissaire civil avait choisi pour l'inauguration de son charmant chef-d'œuvre le jour de la fête de l'Empereur et pour salle de bal un immense cirque situé au fond du ravin et dominé en partie par un vaste amphithéât e de rochers, d'où s'élançaient les eaux frémissantes d'une triple cascade.

Un immense plancher bâti sur pilotis avait été construit sur la nappe d'eau. Tout le jardin était magnifiquement illuminé. Le bal était vraiment d'un effet magique; à gauche, des rochers très-pittoresques tapissés avec un goût parfait, de lanternes de diverses couleurs; à droite des massifs de verdure et de fleurs; au centre et à travers les eaux de la cascade tombant comme un torrent de diamants et de pierreries, sous une roche qui a naturellement la forme d'un trône, apparaissait au milieu des masses de verdure et de gerbes de feu le buste de l'Empereur. A l'autre extrémité de la salle se déroulait une pièce d'eau où venaient se refléter des flammes de mille couleurs.

Toutes les hauteurs étaient couronnées par des groupes d'Arabes venus de toute la subdivision pour assister à cette fête. Cette *corniche* d'indigènes, si nous osons nous exprimer ainsi, éclairée comme par les rayons colorés du prisme produisaient un effet indescriptible..... Leurs costumes étranges, leurs visages bronzés, leurs armes étincelantes, faisaient un curieux contraste avec la salle de bal. Là tout

(1) Ce cri (*hot corn!*) a fourni le titre d'un livre récemment publié en Amérique, et dans lequel se trouvent accumulés bien des misères et bien des drames, souvent exagérés, mais au milieu desquels j'ai trouvé le texte de ce récit que je crois plus dans la vérité des mœurs américaines.

Inauguration du Jardin public de Mascara. — D'après un croquis de M. le capitaine Chretien.

était élégant et mignon. Les riches toilettes frôlaient la modeste et blanche robe de l'artisane, et tous sans confusion se livraient au plaisir de la danse.

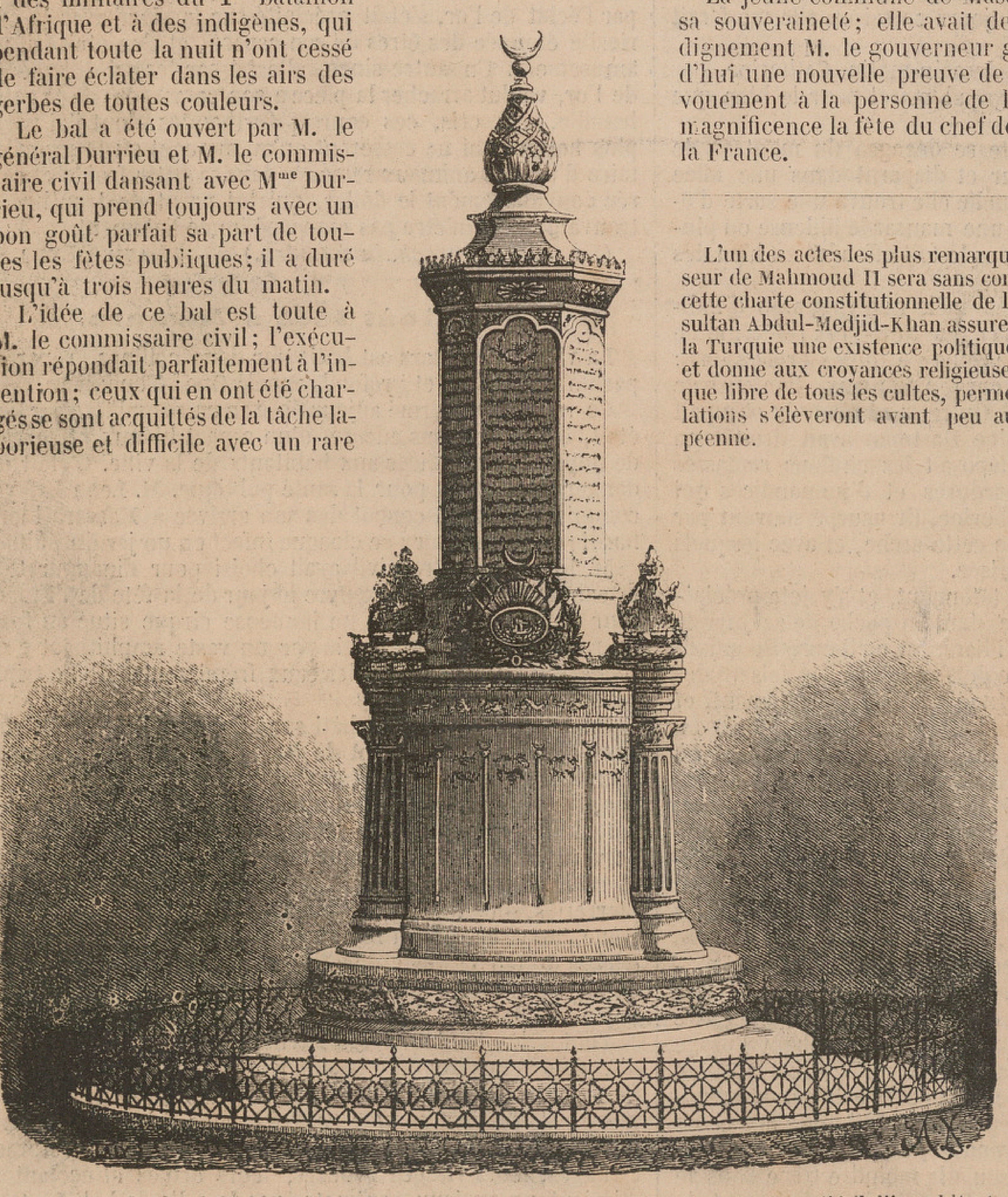
Plusieurs milliers d'étoiles de feu avaient été distribuées à des militaires du 1er bataillon d'Afrique et à des indigènes, qui pendant toute la nuit n'ont cessé de faire éclater dans les airs des gerbes de toutes couleurs.

Le bal a été ouvert par M. le général Durrieu et M. le commissaire civil dansant avec Mme Durrieu, qui prend toujours avec un bon goût parfait sa part de toutes les fêtes publiques; il a duré jusqu'à trois heures du matin.

L'idée de ce bal est toute à M. le commissaire civil; l'exécution répondait parfaitement à l'intention; ceux qui en ont été chargés se sont acquittés de la tâche laborieuse et difficile avec un rare talent et un zèle on ne peut plus louable; ajoutons que M. le général Durrieu, en qui tous les intérêts de la colonisation trouvent toujours un si puissant appui, s'est empressé d'offrir son concours.

La jeune commune de Mascara a fait un noble usage de sa souveraineté; elle avait déjà, il y a quelques mois, reçu dignement M. le gouverneur général; elle a donné aujourd'hui une nouvelle preuve de son admiration et de son dévouement à la personne de l'Empereur en célébrant avec magnificence la fête du chef de l'Etat, c'est-à-dire la fête de la France.

L'un des actes les plus remarquables du règne du jeune successeur de Mahmoud II sera sans contredit la rédaction du Tanzimat; cette charte constitutionnelle de l'Empire ottoman, par laquelle le sultan Abdul-Medjid-Khan assure aux nombreuses populations de la Turquie une existence politique ainsi que des garanties sociales, et donne aux croyances religieuses la sécurité nécessaire à la pratique libre de tous les cultes, permet en effet d'espérer que ces populations s'élèveront avant peu au niveau de la civilisation européenne.



Projet d'un monument commémoratif de la promulgation du Tanzimat, par M. P.-A. Bilezikdji, architecte.

Cet acte, si important pour l'avenir de la Turquie, a fourni à M. P. A. Bilezikdji, jeune architecte d'origine orientale, l'idée d'un monument qui conservât le souvenir de sa promulgation. Ce monument commémoratif se compose d'un cippe hexagone, couronné des attributs de l'Empire ottoman, et offrant sur ses six faces le texte entier du Khaththi-chérif du Tanzimat, tel qu'il a été lu, le 3 novembre 1839, par le grand vizir Rechid-Pacha, en présence du Sultan, des grands de l'Empire, des ulémas, du corps diplomatique, d'une partie de l'armée et de la population réunis pour cette solennité.

L'alliance de la France, de l'Angleterre et de la Turquie ayant donné une nouvelle force à cet acte, M. Bilezikdji a cru devoir consacrer l'heureuse influence résultant de l'union de ces trois puissances en faisant figurer sur son monument les emblèmes qui les distinguent, et en y inscrivant, avec les noms des batailles gagnées et des villes prises ou défendues, les noms des braves qui ont succombé dans la lutte soulevée pour assurer l'indépendance de la Turquie. — Exécuté sous l'inspiration de ces nobles sentiments et avec un goût et un talent d'un caractère tout oriental, le projet de M. Bilezikdji se fait remarquer avec beaucoup d'intérêt à l'Exposition de 1855, où il a été admis.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La guerre d'Orient civilisera l'humanité en mettant fin à la barbarie.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

15 SEPT. 1855.

TIMBRE IMPERIAL

TIMBRE IMPERIAL

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 655. Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Le schah de Perse. — Histoire de la semaine. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — Accident sur le chemin de fer de l'Ouest. — Exposition universelle des beaux-arts ; le paysage. — Un peu de tout. — Topographie de la Tchernaïa. — M. Viennet et le néologisme. — Les silos comme moyen de conserver les céréales. — Drainage vertical. — A propos des diamants de la couronne. — Appréciation des journaux étrangers sur la victoire des alliés. — Le marchand de cailloux miraculeux. — Les campements de Kirghiz. — Scènes de la vie américaine (suite). — Un épisode de la guerre d'Orient. — Mélanges industriels. — Le naturaliste Thurmann ; nécrologie. — Echecs. — Variétés, etc.

Gravures : Nasradin-Schah, roi de Perse. — Accident sur le chemin de fer de l'Ouest. — Salon : Lisière de forêt, tableau par Th. Rousseau ; la Récolte des dattes en Egypte, par Karl Girardet ; Habitation normande, par Desjobert. — Topographie de la Tchernaïa ; vues diverses ; plan géographique, etc. — Uniformes des légions suisses et allemandes formées en Angleterre pour la guerre de Crimée. — Le marchand de cailloux miraculeux, scène normande. — Fabrication du vin chez les Kirghiz. — La Compagnie lyonnaise à l'Exposition. — Portrait du naturaliste Thurmann. — Rébus.

Nasradin-Schah, roi de Perse.

Un traité d'amitié et de commerce vient d'être signé entre la France et le schah de Perse. Ce fait significatif tranche la question douteuse depuis le commencement de la guerre, concernant l'attitude de la Perse, tantôt, disait-on, inclinant vers la Russie, tantôt penchant pour les alliés. Nous avons cru qu'on lirait avec intérêt la notice suivante sur ce souverain. Nous la devons à un officier qui a été un des instructeurs de l'armée persane, et qui est encore aujourd'hui attaché à ce gouvernement, où son influence a dû s'exercer dans un intérêt contraire aux tentatives de la Russie ; néanmoins l'influence russe semble avoir prévalu, et les journaux de l'Europe occidentale parlent de ce prince en termes qui contredisent énergiquement l'opinion du colonel Colombari.

> Selon que vous serez musulman ou cosaque,
> Les jugements de cour vous feront blanc ou noir.

Nasradin-Schah, roi de Perse.

« L'état habituel de maladie de Méhémed-Schah laissant prise aux intrigues de harem, l'héritier présomptif, Nasradin-Mirza, se trouvait éloigné des affaires, lorsque Hadji-Mirza-Agassi, le vizir, obtint du roi, pour le jeune prince, le gouvernement de l'Aderbidjan, fief assigné d'ordinaire au valiàt (héritier présomptif). Ce prince, qui se distingue par beaucoup de prudence et de tact, sut ménager la jalousie de son père avec la finesse qui lui est propre. Sa mère, princesse habile et fort instruite, appuyait de toute son adresse les efforts du premier ministre, s'humiliant même, lorsque cela était nécessaire, devant l'arrogance des favorites, dont chacune ambitionnait la couronne pour son fils aîné. De cette façon elle contribua puissamment à préparer à son fils le trône qu'il occupe actuellement. Le jeune prince a vingt-quatre ans ; dès son enfance il montra beaucoup de dispositions pour l'art militaire et les mathématiques, et eût fait de grands progrès dans cette science si l'étude assidue de l'arabe, à laquelle l'obligeait son gouverneur, n'eût absorbé presque tout le temps destiné au travail. Les sciences exactes avaient tant d'attrait pour lui, que quelques jours après son avénement il m'appelait dans le grand Salon de salam (réception), et là, bravant toute étiquette, il me faisait asseoir près de lui pour lui expliquer des plans et des cartes. Il fallait alors qu'on lui rappelât que ses ministres attendaient leur audience. Nasradin-Schah connaît bien le maniement du fusil et le service de la pièce. Comme son père, il a passé par tous les grades de l'armée, depuis celui de simple soldat. Il dessine assez bien, et saisit surtout la ressemblance. Je conserve un petit portrait qu'il fit de moi, ainsi que le dessin de l'arc de l'Etoile, qu'il copia. Le jeune roi porte habituellement la tête un peu inclinée sur la poitrine, mais le regard scrutateur qui se cache sous ses énormes sourcils noirs va sonder la pensée de ceux qui l'approchent ; aussi se trompe-t-il rarement dans les jugements qu'il porte sur quelqu'un. Il se décide difficilement, mais sa ténacité est extrême lorsqu'il a pris une décision. Il n'a pas de fanatisme ; son humeur un peu sarcastique le porte même souvent à rire des tartuferies des moullahs, et l'on peut dire que comme musulman il est esprit fort. Quoique d'apparence frêle, il jouit d'une bonne santé qu'il doit à sa sobriété. Ses distractions préférées sont celles où il peut développer de l'activité, comme la chasse et la vie des camps. Il paraît rechercher l'occasion de se distinguer, et n'est retenu que par les vizirs, qui, craignant toujours pour leur propre conservation, entravent autant qu'ils le peuvent l'élan guerrier du jeune roi. Il est donc probable que, s'il s'entoure d'hommes capables de le seconder, il pourra continuer les améliorations entreprises par son aïeul, en tant qu'elles s'accorderont avec le musulmanisme.»

Le colonel F. COLOMBARI,
Grand officier du Lion et du Sol il de Perse, etc.

Histoire de la semaine.

Dans notre dernier numéro nous annoncions, comme prochain, le triomphe définitif des efforts et de la bravoure de nos braves armées devant Sébastopol, et notre prédiction se trouve en ce moment réalisée, car, maîtres maintenant de la ville, nous allons assister à une nouvelle série d'événements. Après avoir subi six assauts successifs, les Russes, se voyant dans l'impossibilité de résister plus longtemps à l'intrépidité de nos soldats, se retirèrent dans la partie nord, n'ayant laissé derrière eux que des ruines et des décombres. On reconnaît bien là le système de défense qui fit, sous l'empire, brûler et détruire Moscou ; mais cette fois ce sacrifice, nécessaire cependant, ne pouvait nous nuire, appuyées que sont les armées alliées sur Kamiesh et Balaklava, et sur une mer dont elles sont les seules maîtresses.

La véritable histoire de cette journée mémorable du 9 septembre est tout entière dans les dépêches du général Pélissier et de l'amiral Bruat ; nous en indiquons l'ordre, nous bornant à cette mention, pour arriver au dénoûment. La première, du général Pélissier, annonçant l'assaut et la prise de Malakoff, est du 9, à trois heures trente-cinq minutes et datée de Varna ; la seconde, du même général, annonçant la ruine de Karabelnaïa et de la partie sud de la ville, est du 9, à trois heures du matin, elle est datée de la redoute Brancion ; la troisième, dans l'ordre des dates, est celle de l'amiral Bruat, datée de Crimée, 9 septembre, dix heures quinze minutes du matin. La quatrième, enfin, est celle du général Pélissier, annonçant que l'ennemi avait coulé ses vapeurs et que le général Gortschakoff avait demandé un armistice pour enlever ses blessés, restés séparés de son armée par la rupture du pont.

La dernière dépêche du général Pélissier, connue au moment où nous fermons ce bulletin, est comme le couronnement de cette brillante action.

« Crimée, 10 septembre 1855, onze heures du soir.

« J'ai parcouru aujourd'hui Sébastopol et ses lignes de défense. La pensée ne peut se faire un tableau exact de notre victoire, dont l'inspection des lieux peut seule donner toute l'étendue.

« La multiplicité des travaux de défense et les moyens matériels qui y ont été appliqués dépassent beaucoup ce qui s'était vu dans l'histoire des guerres.

« La prise de Malakoff, qui a contraint l'ennemi à fuir devant nos aigles déjà trois fois victorieuses, a mis entre les mains des alliés un matériel et des établissements immenses dont il est impossible encore de préciser l'importance.

« Demain les troupes alliées occuperont Karabelnaïa et la ville, et, sous leur protection, une commission anglo-française s'occupera de faire le recensement du matériel que l'ennemi nous a abandonné.

« La joie de nos soldats est bien grande, et c'est au cri de *Vive l'Empereur !* que dans leur camp ils célèbrent leur victoire. »

Devant de pareils faits et de pareils résultats, il n'y a qu'un sentiment de possible : c'est celui de l'admiration. Nous nous inclinons avec orgueil devant ces intrépides bataillons qui ont emporté en un jour, avec un élan irrésistible, ces défenses qui leur ont déjà coûté tant de sang, et qui sont maintenant le digne prix de leur valeur !

L'œuvre de paix, à laquelle devraient concourir tous les peuples, et qui est le but de cette guerre, vient donc de faire un pas immense, malgré les circulaires du comte Nesselrode, dans lesquelles la Russie est représentée comme décidée à soutenir la lutte jusqu'au dernier homme, soutenue par le patriotisme de la nation et par les immenses ressources dont elle dispose ; nous espérons que la loi de l'humanité l'emportera sur un vain orgueil et sur un système d'envahissement hostile à la liberté des peuples.

Pendant que ces immenses événements s'accomplissent à l'orient de l'Europe, nous apprenons la destruction de la puissance russe par elle-même dans la mer de Kamtchatka. *L'Obligado*, qui faisait partie de l'expédition dirigée sur Pétropaulowski, arrivé à San Francisco le 18 juillet, donne les détails suivants sur cette expédition, qui au moins n'aura coûté de sang à personne. L'escadre anglo-française, arrivée devant Pétropaulowski, le contre-amiral Fournichon et le contre-amiral Bruce envoyèrent un détachement à terre, qui trouva la ville complétement déserte et abandonnée, à l'exception de deux Américains et d'un Français naturalisé. La garnison avait quitté la citadelle pour se réfugier du côté du fleuve Amoor à bord de deux frégates, *l'Aurora* et *la Dwina*, et de deux navires de commerce. Malgré les amiraux, ils ont pu échapper, grâce à un épais brouillard, dans la nuit du 17 avril. Les habitants avaient abandonné la ville peu après le départ de la garnison. Le lendemain de leur arrivée, les alliés ont commencé leur œuvre de destruction. Les fortifications ont été rasées au moyen d'une multitude de mines. On ne peut comprendre la résolution des Russes, quand on songe aux immenses travaux ordonnés par le Czar depuis la dernière attaque, et la puissance de résistance qu'ils avaient derrière les murs de la citadelle. Les alliés s'emparèrent de 56 canons, brûlèrent tous les magasins publics, à l'exception de la maison des pauvres, et se retirèrent pour se diriger vers l'embouchure du fleuve Amoor, où les Russes ont, dit-on, établi des fortifications formidables.

Un extrait du rapport officiel des opérations du capitaine Otter, du *Firefly*, devant Brandon, port de la mer de Wasa, dans le golfe de Bothnie, envoyé à l'amirauté par le contre-amiral Dundas, évalue à 20,000 livres sterling la perte occasionnée aux Russes dans cette affaire. Les Anglais ont capturé deux belles barques et cinq beaux bâtiments neufs, détruit les grands magasins d'approvisionnement, et se sont retirés enfin, après avoir causé à l'ennemi les plus grands dommages possibles.

L'amiral Bruat annonce au ministre de la marine que *le Milan*, commandant Huchet de Saintré, et *le Caton*, ont détruit dans la mer d'Azoff, de Tenerdank à Dolga, 48 pêcheries, 127 bateaux, plusieurs milliers de filets, du goudron, du sel et des barriques en immense quantité ; 4 pêcheries seulement ont échappé à la destruction. Le dommage causé à l'ennemi peut être porté à plusieurs millions. Le commandant du *Brandon* s'est joint, de son côté, au commandant Osborne, du *Vesuvius*, pour brûler les fourrages qui étaient amassés sur la côte du golfe d'Oukliouk.

On écrit d'Elseneur, que le gouvernement anglais paraît avoir la pensée de laisser l'escadre dans la Baltique pendant l'hiver. On dit qu'il a jeté les yeux sur le port suédois de Landekrona, qui gèle rarement. Des négociations sont entamées, assure-t-on, entre Londres et Stockholm.

D'un autre côté, le contre-amiral Penaud a donné l'ordre à tous les navires venant de France de s'arrêter à Kiel et de ne plus se rendre dans la Baltique ; il nous semblerait difficile que l'escadre anglaise restât dans la Baltique, quand la nôtre rentrerait en France.

On lit dans le *Daily-News* du 10 que le départ d'une escadre pour la baie de Naples sera prochain, *le Neptune* de 120 canons, *le Saint-George* de 120 ont l'ordre de partir, et le *Morning-Post* annonce même que *le Neptune* est déjà parti.

Le gouvernement piémontais vient de publier, à Turin, un choix de documents diplomatiques destinés à faire connaître la politique suivie par la maison de Savoie au sujet de la question d'Orient pendant les années 1783 et 1784. Cette publication, signée du nom de M. Castelli, directeur général des archives du royaume, indique que la situation de l'Europe, pour ce qui regarde la question d'Orient, est à peu près aujourd'hui la même qu'elle était en 1783.

De l'ensemble de ces documents il résulte que la politique de Victor-Amédée III est la même que celle de Victor-Emmanuel, politique qui le poussait à s'allier aux puissances occidentales. Ces documents très-intéressants, publiés par *le Journal des Débats*, rappellent ceux qui ont été insérés dans *le Moniteur* sur la politique suivie par la France sous Louis XV et Louis XVI. Il y a eu concordance de vue entre les deux gouvernements, et les braves Piémontais, maintenant nos alliés et nos émules dans les combats, ont déjà retiré leur part de gloire pour prix de leurs généreux efforts. Là, certainement, ne sera pas leur seul bénéfice.

Par *l'América*, arrivé dimanche, on a des nouvelles de New-York du 30 août. Les journaux de cette ville annoncent une péripétie prévue depuis quelques mois. Santa-Anna n'est plus dictateur du Mexique. Enlacé de tous côtés par l'insurrection, il a quitté Mexico le 9 août, sous le prétexte d'aller en personne comprimer une insurrection à Vera-Cruz. Une partie de son escorte s'est révoltée en route, et ce n'est qu'après les plus grands périls que l'ex-dictateurs a pu s'embarquer à Vera-Cruz pour la Havane. Le peuple a renversé sa statue. Le général Carro a été nommé président du Mexique pour six mois, et le général La Vega commandant en chef de l'armée. Tous les prisonniers politiques ont été remis en liberté, et une assemblée provisoire, réunie à Mexico, a décrété la liberté de la presse.

Voici, d'après *le Moniteur*, le récit de la tentative d'assassinat commise sur l'Empereur :

« S. M. l'Empereur a assisté, le 10 septembre, à la représentation du Théâtre-Italien. Au moment où la voiture dans laquelle se trouvaient les dames d'honneur de S. M. l'Impératrice s'arrêtait devant l'entrée du théâtre, un individu qui stationnait en face sur le trottoir a déchargé, sans même viser, deux petits pistolets de poche sur la voiture ; personne n'a été atteint. Cet individu, qui paraît être un maniaque plutôt qu'un assassin, a été immédiatement arrêté. Il se nomme Camille-Edouard-Dieudonné Delmarre, est âgé d'environ vingt-deux ans et est né à Rouen. L'assassin est au secret de la Conciergerie, où il a subi un interrogatoire. L'instruction continue. »

A l'occasion du triomphe de nos armées à Sébastopol, un *Te Deum* a été chanté à la cathédrale de Paris, en présence de l'Empereur et des grands dignitaires, jeudi ; spectacles gratuits et illumination des édifices publics. Nous consacrerons notre prochain numéro au récit et à la représentation de ces événements et des solennités qui les ont célébrés.

PAULIN.

Chronique musicale.

La marée de voyageurs, étrangers ou indigènes, qui a, depuis deux mois bientôt, envahi Paris, a fait à la musique et aux théâtres de délicieux loisirs, dont la critique jouit par contre-coup. Jamais nous n'avions eu de telles vacances. L'Opéra remplit sa salle et sa caisse, quatre ou cinq fois par semaine, avec les pièces les plus usées du répertoire. Il n'y a rien de vieux évidemment pour un homme qui arrive de Sheffield, de Cuneo, de Jaen ou de Brives-la-Gaillarde. L'Opéra-Comique n'est pas plus maltraité par la fortune que son majestueux voisin. Le Pactole y roule chaque soir ses flots dorés. L'*Etoile du Nord* a surtout le privilége d'y amener une foule compacte et haletante. A force de génie et de savoir-faire, M. Meyeerbeer en est arrivé là. Le premier soin d'un étranger qui arrive à Paris, c'est de voir le Louvre, la rue de Rivoli, l'Exposition, le lac du bois de Boulogne et les opéras de Meyerbeer.

Le Théâtre-Lyrique a rouvert après deux mois de repos. Mais il n'a eu garde de faire cette fois ce qu'il fait toujours, de signaler sa rentrée par quelque partition nouvelle, fruit du génie fécond de M. Adam. Son ancien répertoire lui suffit et lui suffira longtemps encore. Tout n'est-il pas nouveau pour qui vient de quelques centaines de lieues, — pardon ! de quelque mille kilomètres, — et n'a encore rien vu ?

Il n'y a donc qu'un théâtre dont nous ayons à vous entretenir : c'est ce nouveau venu, si jeune encore, si petit, si mignon, et qui a son répertoire à faire. Nous n'avons pas besoin de nommer les *Bouffes-Parisiens*. On y a joué dernièrement deux *saynètes : Une pleine eau* et *le Violoneux*. Ce *Violoneux* est un brave homme d'artiste campagnard, un Alard rustique, qui fait danser chaque dimanche les garçons et les filles de son village, et dont l'instrument égaye toutes les noces des environs. Aussi a-t-il pour son violon une affection toute particulière. — C'est lui qui me nourrit depuis trente ans, dit-il d'un ton pénétré. Malheureusement le père Mathieu a une filleule qu'il aime presque autant que son violon, et qu'il gâte un peu. Cette filleule, Mlle Reinette, a un amoureux bête, qui prend le père Mathieu pour un sorcier, son archet pour une baguette, son violon pour un talisman. Il vient de tirer au sort, de *satisfaire à la loi*, comme disent messieurs les gendarmes. Il a amené le numéro 5 ! Qui accuser de son malheur ? Il ne voit que le père Mathieu. Le père Mathieu lui a jeté un sort. Et pour se venger il brise le violon. Vous voyez d'ici le chagrin du bonhomme, qui vient jeter tout à coup une teinte sentimentale sur cette bouffonnerie.

M. Offenbach l'a ornée de plusieurs morceaux fort distingués, ma foi ! dans leur genre. Les couplets de Pierre : *Conscrit ! conscrit !* sont un petit air bouffe plein de verve et d'originalité. On ne saurait mettre dans la musique une gaieté plus vive et plus spirituelle. Le père Mathieu fait l'oraison funèbre de son violon en éclats dans une romance fort élégamment tournée, où le sentiment triste est indiqué avec une extrême finesse et une mesure qui atteste un tact exquis. Une teinte de plus, et l'auteur, sortant du genre bouffe, tombait en plein Opéra-Comique. Il a su éviter cet écueil avec une adresse remarquable. Le duo où Pierre obtient la main de Reinette, — ou plutôt accorde sa main à Reinette, car c'est de cette façon originale que la scène est posée, est un morceau charmant, et ne le cède qu'à un autre duo, où Reinette, décidée à se faire vivandière si son amoureux va au régiment, fait l'exercice avec la canne du père Mathieu pour prouver sa capacité militaire. Rien n'est plus gai, plus vif, plus pimpant que ce dernier morceau, qui d'ailleurs est écrit avec un naturel et une grâce extrêmes.

M. Darcier chante fort bien sa partie dans ce duo, ainsi que la romance indiquée ci-dessus, et une jolie ronde, dont nous avions oublié de parler. Bertelier est très-amusant, comme toujours, dans le rôle de Pierre, et celui de Reinette est rempli par une jeune actrice nouvellement attachée à ce théâtre, Mme Schneider, qui a une jolie voix, une figure très-gracieuse et très-piquante, qui chante bien, qui joue très-agréablement, une trouvaille enfin. Mme Schneider, M. Bertelier et M. Pradeau font voir à quel point M. Offenbach a la main heureuse.

Une pleine eau est d'un comique plus exagéré. C'est la parodie poussée aussi loin qu'elle peut aller, la parodie de Venise, s'il vous plaît, et du pont des Soupirs, la parodie du mariage, de la jalousie et du suicide. M. et Mme *** (un des grands noms de la vieille Venise, qui s'obstine à ne pas venir au bout de notre plume) se haïssent cordialement, et veulent se séparer à tout prix. Madame a un faible pour son neveu Bellotino. Monsieur est épris d'une bouquetière parisienne. Vous voyez que la vie commune leur doit être

insupportable. — Mourons donc. — Ah! oui, mourons! — Le moyen est facile. — A notre portée. — Là, sous ce balcon. — Le grand canal! — Mourons ensemble! Chacun de ces époux si parfaitement d'accord nage comme un poisson, mais il ignore le talent de son partner. Bref ils sautent, et reviennent bientôt, chacun se croyant libre. Et ils trouvent Bellotino, qui, se croyant héritier, a déjà fait main basse sur les sequins de son oncle, et bu à sa mémoire et à celle de sa tante, avec un zèle excessif, le meilleur vin qu'il y eût dans la cave du sénateur. Il n'en faut pas tant pour dégriser Francesca, qui n'aura pas grand'peine à trouver mieux. Quant à Bellotino, son oncle indigné le met, non à la porte, mais à la fenêtre. Mais ils sont tous nageurs dans cette famille, et Bellotino s'éloigne en tirant sa coupe, et en chantant la célèbre cavatine des ombres chinoises : *Les canards l'ont bien passée.*

La musique de cette farce est pleine de drôleries mélodiques et harmoniques, vocales et instrumentales. Mais quelle analyse en pourrait donner une idée?

Ce qui est désormais incontestable, c'est que le genre bouffe, si dédaigné en France jusqu'à présent, y réussit à merveille, et acquiert chaque jour de nouveaux partisans. On court en foule aux *Bouffes-Parisiens*, dont le buraliste se voit tous les soirs dans la dure nécessité de refuser l'argent d'une grande quantité de gens de goût, qui font la mine la plus piteuse et la plus comique du monde, quand on leur dit qu'il n'y a plus de place. Le genre bouffe a donc pris racine chez nous. L'air et le sol lui conviennent. Il ne demande qu'à se développer : nous espérons bien qu'on le laissera faire.

Nous avons à signaler l'apparition d'un nouveau pianiste, qui, par malheur, n'est pas des nôtres, et n'est chez nous qu'en passant. Nous voulons parler de M. Théodore Stein, qui s'est fait entendre l'autre jour dans les salons de M. Krügelstein, rue Laffitte. M. Stein est Allemand, et habitait Riga. C'est l'apparition de nos vaisseaux de haut bord sur les côtes de la Courlande, et la menace d'un bombardement qui ont donné à ce jeune artiste le goût des voyages. Il a compris que le jour où la flotte française et la flotte anglaise s'aviseraient d'exécuter un duo devant Riga, son pauvre instrument ferait une triste figure à côté d'un pareil orchestre, et au milieu d'une telle symphonie. Il a pris son parti en brave, et le voici.

M. Stein est un exécutant du premier ordre, qui réunit la grâce à l'éclat et à l'énergie, — dans des proportions inégales, cependant. Autant que nous en avons pu juger, il nous a paru avoir une certaine prédilection pour les effets vigoureux :

Trahit sua quemque voluptas.

Il a une netteté peu ordinaire, mais qui ne va jamais à la sécheresse. Il joue Beethoven comme Beethoven doit être joué, avec un style noble, élevé, sévère, une accentuation forte, une expression passionnée. Mais c'est comme improvisateur surtout qu'il est remarquable.

Ces séances d'improvisation sont assez curieuses par elles-mêmes pour que nous en donnions, en quelques mots, une légère idée à ceux qui ne se sont jamais trouvés à pareille fête. Comment être sûr que l'artiste qui est là, devant ce piano, ne joue une pièce inédite, composée à loisir dans son cabinet, comme ces orateurs qui, à l'époque où nous avions des orateurs, débitaient d'un air si triomphant, du haut de la tribune, l'improvisation dont ils avaient en poche le manuscrit?

Voici comment les choses se passent avec les pianistes et, en particulier, avec M. Stein. Il ne fait pas son morceaux avec des idées à lui, choisies arbitrairement, et qu'il a pu travailler d'avances, mais avec des thèmes que ses auditeurs eux-mêmes sont invités à lui proposer.

Parmi ceux qui lui arrivent il en choisit deux ou trois, les fait d'abord entendre isolément, puis se recueille pendant quelques secondes. Tout à coup ses mains s'abaissent sur le clavier, et le morceau improvisé commence.

Le problème à résoudre est de faire avec les thèmes donnés une pièce, un discours musical qui ait un commencement, un milieu, une fin, dont toutes les parties se tiennent, qui ne soit point monotone et qui cependant ait de l'unité. Cette dernière condition du programme n'est pas toujours facile à remplir. Souvent les thèmes proposées ont peu de rapport l'un avec l'autre. Par exemple, à la séance où nous avons assisté, l'improvisateur avait pour matériaux de l'édifice qu'il devait construire : 1° le chœur des baigneuses (acte 2e des *Huguenots*); 2° la *valse* de Schubert qui, par l'opération d'un éditeur est devenue chez nous une valse de Beethoven, intitulée *le Désir*; 3° l'air national des Anglais : *God save the king*, ou *the queen.* Cela assurément, se ressemblait peu, et l'on doit comprendre combien il fallait de tact et d'adresse pour passer d'un motif à l'autre.

Dire tout ce que M. Stein a su tirer de ces trois motifs, tout ce dont il a su les entourer, tout ce qui s'est trouvé sous ses doigts de phrases heureuses, d'élégantes harmonies, de modulations piquantes, de détails ingénieux, nous serait, en vérité, impossible. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le morceau improvisé a été fort long, qu'il n'a point paru long un seul instant, que l'intérêt n'y a pas faibli une seule fois, qu'il a tenu constamment en haleine un auditoire composé à peu près exclusivement d'artistes, et par conséquent très-difficile. Tous étaient à la fois étonnés et charmés. Il paraît impossible en effet de posséder mieux toutes les parties de son art, d'être plus riche en idées, plus fertile en ressources, d'avoir une mise en œuvre plus habile, d'être plus complétement maître de sa pensée, de réunir enfin plus d'imagination, de logique et de science.

M. Stein a renouvelé ce merveilleux tour de force à la fin de la soirée. Cette fois il avait pour thèmes les quatre premières notes de la symphonie de Beethoven en *ut mineur*, et le duo de *Don Giovanni : là ci darem la mano.* Il a paru encore mieux inspiré que la première fois, plus ingénieux et plus puissant. M. Stein est évidemment un très-grand musicien. Nous ne connaissons pas ses projets; mais nous croyons qu'il se manquerait à lui-même, et qu'il manquerait à son art, s'il ne donnait pas, en temps opportun, quelques séances publiques.

G. HÉQUET.

Courrier de Paris.

Que dire aujourd'hui et que ne pas dire? une fois de plus les grandes nouvelles ont étouffé les petites. Quand le canon tonne si glorieusement, ayez donc le courage d'essayer un air de flûte! Pauvre Chronique en travail, elle n'enfantera qu'une souris. Les vacances d'ailleurs lui ont toujours fait la vie dure; cet âge d'or qui refleurit annuellement, le rêve du sage, le sommeil des passions, le repos et le reposoir du verbiage, le répit et la consolation des affligés de tous les plaisirs, quelle désolation pour elle! Dans la *sieste* générale des affaires, qu'elle trouve à s'occuper et à occuper autrui, il le faut! Il faut qu'elle agisse à sa petite façon dans cet énorme *far niente*, et qu'elle continue à parler au milieu du silence universel. Son premier devoir, c'est de donner signe de vie jusque dans la morte saison et de lui faire une mise en scène à peu près vivante.

Par ma foi, gare aux perdreaux et aux lapins; — nous y voilà; — le moment est des plus carnassiers. Point de chasseur grand ou petit qui ne réclame en ce moment de M. le préfet de police le droit de brûler un peu de poudre impunément. Les gourmands se réjouissent fort de ce massacre légal, qui leur permet enfin de se mettre sur la conscience quelque filet de chevreuil authentique, sans craindre que l'autorité vienne leur arracher le morceau de la bouche. Mais pendant que la bazoche et le commis-marchand chaussent leurs guêtres pour battre la plaine Saint-Denis, combien d'autres grands seigneurs de la chasse s'abstiennent d'exercer un art qui n'en est plus un alors que tant de gens s'en mêlent. Quel noble plaisir et quel plaisir noble autrefois, quand on pendait sans merci les braconniers! mais aujourd'hui la chasse se meurt, la chasse est morte! Le coup de fusil du bourgeois l'a tuée; il a été pour elle le coup de pied de l'âne. Les bêtes fauves l'ont bien compris, et elles achèvent de mourir de vieillesse dans leurs forêts nivelées par la civilisation du railway. Ces deux messieurs déguisés en chasseurs, et qui attendent patiemment, en vue du Pont-Neuf, le passage de l'omnibus de Montrouge, voilà un échantillon de la mise en scène que la chasse peut désormais procurer à l'automne.

Et la fête de Saint-Cloud? Ici la décadence est moins prononcée, et il ne faut que beaucoup d'imagination pour trouver cette fête tout à fait charmante. Toujours des loteries dont les lots sont des pots, et où l'on ne gagne jamais; un tas de curiosités, la plupart humiliantes pour notre espèce, mais qu'on ne se lasse pas de revoir avec un nouveau plaisir; ici la femme à barbe de sapeur, une bien vieille barbe, et qui ne grisonne pas, quel phénomène! et là-bas l'homme anthropophage qu'on a rendu à la civilisation des côtelettes de mouton. *Utile dulci.* Des opérateurs au rabais ne cessent pas d'extraire nombre de molaires en vue des cascades : on n'a pas tous les jours l'occasion d'une partie de plaisir pour se faire arracher les dents. Mais la plus grande presse, c'est encore autour des daguerréotypeurs et de leur instrument. Tous ces industriels attrapent très-bien leur monde, et ils s'en vantent. Une fête foraine autorise et excuse bien des surprises, mais la suivante passe peut-être les bornes prescrites. Un de ces instruments que Molière nomme en plein théâtre, mais que nous ne saurions désigner ici, même par le nom scientifique dont on l'a décoré, figurait quelque part au milieu du parc comme un échantillon-monstre de plusieurs autres, et sous cette rubrique engageante : « M. ***, fournisseur de diverses têtes couronnées.

Mais trève aux sornettes, voici un de ces grands malheurs dont il serait bon peut-être que tout le monde parlât beaucoup, seul moyen peut-être de les prévenir un peu. Il s'agit de cette rencontre de deux convois sur la ligne de Paris à Versailles, rive gauche, et qui a coûté la vie à trop de monde. La statistique aura beau démontrer à sa manière que les voyages en locomotive ne font pas plus de victimes que de simples promenades pédestres, puisque sur plusieurs millions de voyageurs un seul peut se dire incommodé par la machine ou même tout à fait tué par elle, le moindre accident aura toujours raison contre son raisonnement. Le cri d'une seule victime couvre aisément la voix de ces millions d'échappés sains et saufs, et l'on dirait que chacune de ces compagnies bienfaisantes n'a d'yeux et d'oreilles que pour les transports de leur reconnaissance, jusqu'au moment où il faut compter ses blessés devant la justice, lesquels ne se trouvent bien pansés que là. Sans insister trop rigoureusement sur cette dernière catastrophe, qui n'est sans doute qu'une fatalité, il faut bien dire que les chances d'avoir la tête cassée en chemin de fer grossissent à vue d'œil depuis quelque temps. Pour ne parler que des environs de Paris, le voyage à Versailles et à Saint-Germain est bien souvent le voyage interrompu par quelque défaillance de la machine ou par la rencontre soupçonnée possible de deux trains. A cet état de choses peu rassurant, il y aurait bien quelque remède, mais il faut croire que les patrons de ces divers railways l'auront jugé pire que le mal. De la part des voyageurs, cela donne lieu de temps en temps à quelques observations mélancoliques : par exemple, pourquoi tel chemin n'a-t-il que deux voies, et pourquoi tel embarcadère semble-t-il suffisant au service de cinq lignes différentes. Et puis tout est dit, autant en emporte le vent.

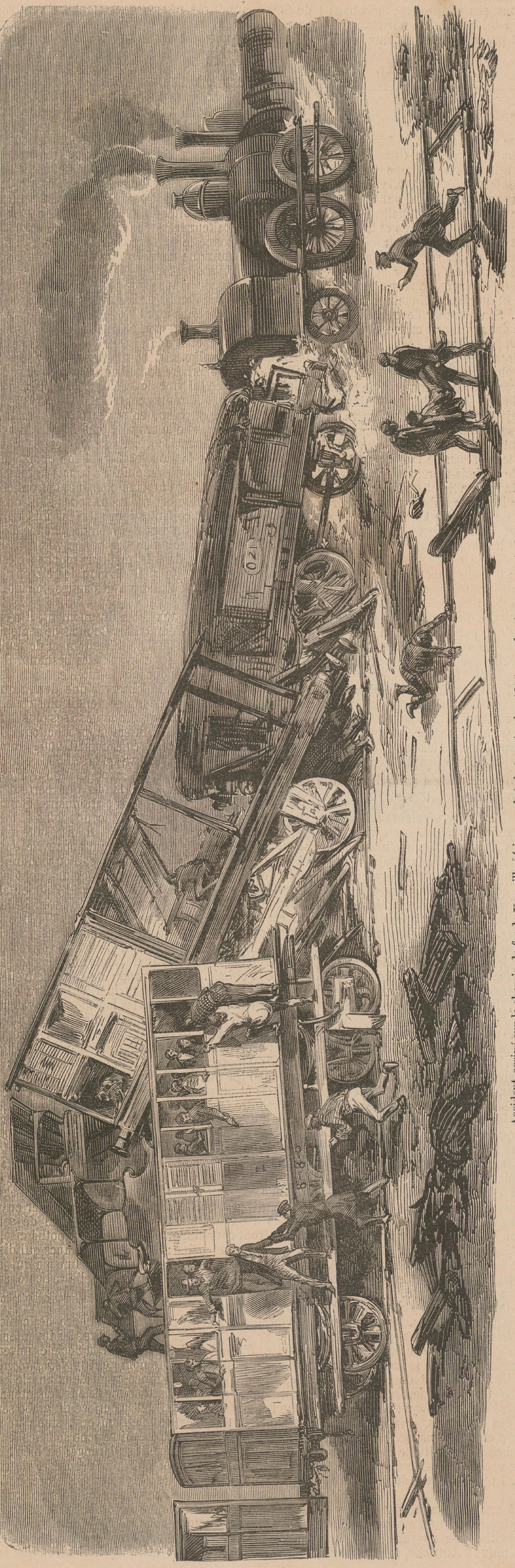
Passons, s'il vous plaît, à une information peut-être surannée, au moyen d'une phrase qui ne l'est pas moins : Paris va se repeupler d'hôtes illustres; on parle du roi de Sardaigne, on possède un archiduc d'Autriche, le nom même du Sultan aurait été prononcé. Sa Hautesse veut voir notre grande cité babylonienne, ce paradis des femmes plus réel que le paradis de Mahomet. Il est certain aussi qu'Abd-el-Kader vient y recommencer son orientale, mais l'illustre émir est malade et plus disposé que jamais, dit-on, à se faire oublier : les petites douceurs de notre civilisation le touchent si peu! Même dans les salons les plus brillants, dont il fut la distraction tout un jour, rien n'avait pu fondre la glace de sa gravité, et la coquetterie découragée avait dû battre en retraite devant tant d'insouciance. C'est un vaincu qui décidément ne veut pas être conquis. Un autre souverain des plus humbles, à ne considérer que l'étendue de ses Etats, mais des plus grands par le cœur et par l'esprit, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, visitera aussi la capitale, où Son Altesse désire être traitée beaucoup moins en prince qu'en artiste. Compositeur très-renommé en Allemagne, le duc Ernest ambitionne le suffrage des Parisiens, et l'Académie impériale de musique monte un opéra de sa toute royale façon, *Santa Chiara* ou Sainte-Claire.

Le grand monde n'a pas que ses *on dit;* il est sujet aux aventures comme l'autre, et la suivante commence à courir partout. On conte donc qu'une dame d'assez haut rang, très-jolie, on ne peut plus veuve, et ne sachant trop que faire de son veuvage, s'en était allé distraire sa mélancolie dans une terre assez lointaine. Au bout de quelques jours de solitude, l'exilée volontaire se bâillait si fort au nez dans son miroir que l'idée lui vint de voir du pays; si bien qu'après avoir parcouru différentes contrées, Mme de ****** rentrait hier en son gîte parisien, ennuyée toujours, mais mariée. Un homme jeune, elle le croyait; opulent, il en avait l'apparence; de bonne maison, car son nom est sanctifié, avait surpris le cœur de la dame et décidé son choix, tant il est vrai qu'une femme qui s'ennuie n'a jamais le temps de réfléchir. Mais le mariage à peine conclu et la frontière repassée, l'époux laissa tomber ses moustaches et fit crouler l'édifice de son opulence fantastique; il n'est plus jeune, il n'a jamais été riche, et il n'a pas la moindre chance d'être anobli. Il faut donc absolument cacher ce vilain mari, et la dame est répandue dans le meilleur monde; c'est même par cette retraite subite qu'il a connu les circonstances de ce grand malheur. Si l'affaire a des suites, la suite au prochain numéro.

Et pour en revenir aux fêtes du moment, il n'est question que des fêtes de l'émulation. Ce mois de septembre voit éclore plus de lauriers qu'il ne laisse tomber de feuilles. Les beaux-arts, les fleurs, les chevaux, les bestiaux, il a eu ou il aura des couronnes pour tout le monde. A propos du bétail, un économiste vient d'observer que depuis qu'il a ses lauréats, jamais la viande ne se vendit plus cher, c'est-à-dire que les encouragements prodigués à ses plus beaux produits semblent avoir découragé la production. En 1789, chaque habitant de Paris consommait 200 grammes de viande par jour, et il se trouve qu'en 1855, cette consommation a diminué de moitié. La population ayant considérablement augmenté partout, tandis que partout aussi la production est restée à peu près stationnaire, étonnez-vous donc que la plupart mangent beaucoup moins et même que plusieurs ne mangent presque plus. Il en résulte que la constitution physique s'est généralement appauvrie en France, et la faute en est à MM. les bouchers, d'où viendrait *tout le mal.* Tel est du moins l'avis de nos docteurs, dont la science a peut-être la vue un peu bien courte. Si l'alimentation des Parisiens est notoirement insuffisante, en revanche leur boisson est détestable, et chaque débitant les abreuve à l'envi de toutes sortes de vins à rubriques diverses, mais invariablement fabriqués sans raisin, c'est-à-dire avec de l'eau claire et à l'aide d'autres ingrédients malsains dus aux progrès de la chimie. La conclusion de cette nouvelle découverte, c'est que les cabaretiers méritent d'être enveloppés dans le même anathème que les bouchers, convaincus qu'ils sont, les uns et les autres, de vouloir *s'enrichir trop vite.* Quelques économistes iraient même jusqu'à invoquer contre ces écorcheurs et ces falsificateurs la législation draconienne du moyen âge, et c'est le cas de leur dire : « Réformez donc les mœurs, si vous le pouvez, avant de toucher aux lois; et puisque votre science a prêché la richesse et si bien montré le chemin qui y conduit promptement, ne vous étonnez pas d'en recueillir les fruits. »

Changeons de style. Un journal belge annonçait dernièrement l'exécution d'une messe en musique dans la cathédrale de Bruges, en ajoutant que ces virtuoses étaient des oiseaux. On peut vous donner l'équivalent de ce *canard.* C'est ou ce serait l'arrivée prochaine d'une compagnie d'oiseaux savants, qui se proposent d'aller donner en ville des soirées d'agrément. La troupe se compose de serins qui démontrent couramment le carré de l'hypothénuse, et nous le croyons sans peine; de moineaux francs qui discourent très-bien de l'invasion des Gaules, et d'une pie qui jase très-bruyamment sur la métaphysique : elle articule sur cette science tout ce que les hommes en savent, c'est-à-dire très-peu de chose.

Pourquoi parlions-nous tout à l'heure de la disette des événements et des idées? au contraire, les inventeurs abondent. Et d'abord, il faut distinguer la Société universelle de musique, laquelle, sous le nom de *Napoléorphéonie*, s'engage à faire de notre France avant deux ans le séjour de l'harmonie; nous serons tous musiciens, chanteurs ou instrumentalistes (ah! ah!), et la surface du globe sera changée (oh! oh!). Qu'est-ce que l'univers, sinon une grande serinette qui joue sans trêve ni relâche sous les fenêtres du bon Dieu? Mais l'instrument se dérange: eh bien! la *Napoléorphéonie* sera la clef qui doit l'accorder, de sorte que dorénavant les machines, les voitures, le canon, la foudre et l'homme lui-même, ce volcan toujours en éruption, ne feront plus entendre aucune discordance. Cette société veut, — ou nous n'y comprenons rien, — que les chiens au lieu d'aboyer, les ânes au lieu de braire, et les hommes au lieu de vociférer, chantent aussi agréablement que la voix de



Accident arrivé sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), le 9 septembre 1855. — D'après un croquis de M. Pierre Bisson.

Duprez ou de l'Alboni. Les Barêmes de la société lui ont fait son compte, et, tous frais payés, il en résultera pour elle et ses annexes un bénéfice net de cent millions. Quelle recette! mais aussi quel concert! C'est bien le moins que tous ces exécutants payent leur plaisir. Je crains seulement pour la société qu'elle n'ait un peu enflé les choses, et que son arithmétique ne soit pas aussi forte que sa musique.

Un autre inventeur plus modeste s'en tient à réformer, non pas la raison, mais la rime. Il en veut à notre rime féminine, qui n'existe qu'en vertu de l'*e* muet. Cette malheureuse voyelle lui a fait prendre en grippe jusqu'à ses propres vers, — car l'auteur est un lauréat des Jeux floraux, — et il en demande la suppression. « Je conviens, dit-il avec une certaine autorité, que le beuglement du taureau a son charme, mais à condition de n'être pas perpétuel; or cet horrible *e* muet fait qu'en lisant mes vers, je beugle toujours. » Oh! les charmants et inutiles chercheurs de riens que vous êtes, vos inventions, qui ne font de mal à personne, nous semblent bien préférables à ces trouvailles d'un mécanisme tellement ingénieux qu'il anéantira des milliers d'hommes d'un seul coup.

Ai-je dit et nous appartient-il de dire que la réouverture des Italiens est prochaine sous une nouvelle direction? M. Calzado est un impresario éprouvé et habile, sa compagnie est une troupe d'élite; des artistes inconnus à Paris, mais qui s'y feront connaître, figurent dans le bataillon des anciens. Inutile d'insister sur le répertoire : ce sera toujours ce répertoire de chefs-d'œuvre exécuté par des chanteurs de *primo cartello*. Et non-seulement la nouvelle direction veut prendre son public par l'oreille, elle entend bien aussi le séduire par les yeux. La salle, mise à neuf, rafraîchie, repeinte et rembourrée, offrira un coup d'œil éblouissant. L'éclairage ou plutôt l'illumination se montre déjà avec un art qui fera bien valoir les diamants et les toilettes. La beauté modeste ne pourra plus se dérobe dans l'ombre. Dans cette inondation de gaz, on n'en verra que mieux, il est vrai, les visages ravagés et les grâces qui ont fait leur temps; mais oseriez-vous préférer les ténèbres quand le laid relève le beau et lui sert de repoussoir? Ainsi donc, vous pouvez compter que trois fois la semaine et tout le long de cet hiver, la bonne musique vous dédommagera tout à fait de la mauvaise, publique ou particulière, qui peut se commettre ailleurs.

Le théâtre, tous les théâtres, contents de leur sort et de la recette, ajournent à l'envi leurs nouveautés; mais on peut s'attendre, avant la fin de ce mois, aux plus agréables surprises. D'abord, c'est Mme Arnould-Plessis qui va reparaître dans tout l'éclat de son talent et de sa beauté. Au bout de dix années de succès et même de triomphes à l'étranger, Mme Plessis rentre dans les domaines de son emploi : les grandes coquettes. Célimène, Araminthe, Elmire, Sylvia, soyez toutes les bien venues dans sa personne! Mlle Plessis vient prendre aussi un très-beau rôle dans une comédie nouvelle de MM. Paul Foucher et Régnier, *l'Amour sur les chemins*. La nouveauté de l'Odéon, qui rouvre demain, c'est un drame de Georges Sand, *Favilla*, autrement dit *le Joueur de violon*, et l'Odéon, qui devient de plus en plus littéraire et populaire, compte naturellement sur un grand succès. Au Gymnase, *le Demi-Monde*, et à la Porte-Saint-Martin, *Paris*, ont toujours la vogue, une vogue inépuisable, c'est bien entendu; mais le Vaudeville, qui est un peu le revers de la médaille, a laissé partir, sans l'avoir joué, un certain *Comte de Kœnigsmark*, et *ne sait quand reviendra*. A propos de Kœnigsmark, on peut bien citer Malbrouck. Afin de peloter en attendant quelque grande partie, le Vaudeville a repris Bouffé à son voisin des Variétés, et Bouffé *re*joue *le Gamin de Paris* de tout son cœur et mieux que jamais. On conte que dans ce rôle admirable du gamin, le charmant comédien aurait donné lieu tout récemment à un quiproquo des plus flatteurs pour son talent si plein d'illusions. Cela rappelle tout à fait l'anecdote concernant Préville, qui était le Bouffé de son temps, de même que Bouffé est le Préville du nôtre. Et puisque cette anecdote vous est probablement inconnue, la voici :

Un cavalier du régiment de Conti, en semestre à Paris, enchanté de Préville, qui venait de jouer le dragon *Maugrebleu* dans les *Vacances d'un procureur*, attendit l'acteur à la porte du spectacle pour lui sauter au cou et lui adresser ce compliment : « Ah! Monsieur Préville, si quelque mâtin s'avisait de vous faire du mal, que j'aurais du plaisir à le remoucher! » Quelques jours après, l'affiche annonçant le *Mercure galant* et Préville dans cinq rôles différents, l'admirateur accourt; mais à la vue de Préville dans l'uniforme du fantassin Larissole : « Ah! le chien, s'écrie-t-il, il a quitté la cavalerie! »

Et pour terminer enfin par quelque autre souvenir du passé, — un passé qui remonte à la semaine dernière, — on vous recommande le *Théâtre des Zouaves* du théâtre des Variétés, pièce d'un grotesque délicieux, jouée par les meilleurs comiques de l'endroit et qui vous fera rire à chaudes larmes.

PHILIPPE BUSONI.

Accident sur le chemin de fer de l'Ouest.

Le chemin de fer de Versailles, rive gauche, qui fait maintenant partie du réseau des lignes fusionnées de l'Ouest, a été, dimanche dernier, le théâtre d'un déplorable accident.

Le train de voyageurs parti à six heures et demie de Versailles n'était plus qu'à un kilomètre de la gare du boulevard Montparnasse, lorsque, par suite d'une fausse manœuvre d'aiguille, il se trouva engagé sur la même voie que le train D de marchandises, qui partait dans la direction opposée. Il était alors 7 heures 15 minutes.

Une rencontre était inévitable. En vain les mécaniciens et les serre-freins essayèrent de prévenir le choc : le train de voyageurs heurta violemment le train de marchandises.

Le fourgon de bagages fut littéralement broyé, un wagon de troisième classe brisé, et deux autres wagons gravement endommagés.

Parmi les voyageurs que contenaient ces deux wagons, neuf ont été tués sur le coup ou atteints de blessures mortelles auxquelles ils n'ont pas tardé à succomber. Dix-sept autres ont été plus ou moins grièvement blessés. On ne connaît pas le nombre de ceux qui ont été plus ou moins contusionnés.

Les mécaniciens et les chauffeurs des deux trains, qui sont ordinairement les premières victimes de ces accidents, ont échappé au danger, et n'ont reçu que de simples contusions.

L'accident a eu lieu entre le passage dit de la Procession et le pont des Bœufs, sur le territoire de la commune de Plaisance, à la sortie de la gare des marchandises du chemin de fer de l'Ouest.

Aux premiers cris d'alarme, M. le docteur Saint-Macary, médecin de l'administration du chemin de fer, et plusieurs médecins de Vaugirard et des environs, sont accourus pour donner les premiers soins aux blessés. Les agens de l'autorité, prévenus de l'accident, se sont immédiatement rendus sur les lieux. Les blessés ont été, sur leur demande, transportés à leur domicile par les soins de l'administration, assistée des agents de la Compagnie.

Au moment où l'on s'empressait de faire venir une locomotive de secours de la gare des marchandises, un des hommes d'équipe a été mortellement atteint par le choc de la machine, et transporté à l'hospice dans un état désespéré.

Dans la soirée, une première enquête a été ouverte par M. Monval, commissaire de police du 10e arrondissement, assisté par un officier de paix.

Le lendemain de très-bonne heure, M. le procureur impérial Lascoux et un de MM. les juges d'instruction du tribunal de la Seine ont procédé à une information judiciaire.

M. Flachat, ingénieur en chef des lignes de l'Ouest, M. Blavier, ingénieur en chef du contrôle, et plusieurs membres du conseil d'administration, s'étaient rendus, de leur côté, sur les lieux, pour procéder à une enquête administrative.

Ce récit, communiqué aux journaux, semble féliciter la Compagnie de ce que le service n'a pas été interrompu. C'est un sentiment moins calme qui nous domine toutes les fois que des malheurs de ce genre appellent notre intérêt; et les Compagnies ne sont pas l'objet de notre sollicitude. Un autre récit, dû à un témoin oculaire, et qui a porté secours aux victimes avec un dévouement intrépide, exprime mieux notre pensée; mais nous ne reproduisons de ce récit que la mention de deux noms signalés par notre honorable correspondant à la reconnaissance publique; ce sont les noms de deux ouvriers : Théodore Person, serrurier, boulevard d'Enfer, nº 16, et Procureur (François-Sébastien), forgeron, rue de la Procession, nº 98.

PAULIN.

Exposition universelle des beaux-arts (1). — ÉCOLE FRANÇAISE. — LE PAYSAGE (2).

Salon de 1855. — Lisière de forêt, tableau par M. Th. Rousseau.

Le spectacle de la nature, dans sa variété et son immensité, est inabordable à l'art primitif. Il dépasse la possibilité de ses moyens de reproduction. Dans ses timides essais, il tentera peut-être de dessiner le feuillage d'un arbre; il n'osera pas encore en concevoir complétement la masse, parce que, pour cela, il faudrait y distinguer des plans très-diversement colorés, et faire entre eux circuler l'air; mais il le détaillera feuille à feuille, et en donnera une silhouette maladroite. Là du moins y a-t-il une forme saisissable; mais comment rendre la lumière, la transparence aérienne? le voile mystérieux que la distance jette sur les objets, la pureté du ciel, le mouvement des nuages, les reflets ou l'agitation de l'eau, etc. ?... Et d'ailleurs, outre l'insuffisance des moyens et l'inexpérience du procédé, une autre cause détourne alors l'artiste de diriger son attention sur l'aspect de la terre et du ciel. Sa première pensée est à Dieu, qu'il atteint par le symbole, — tout l'art primitif est symbolique; — la seconde est à l'homme, par lequel il s'élève à Dieu; à la créature humaine, le terme suprême de la beauté incarnée sur la terre. C'est là un sujet assez fécond et qui provoque toute son habileté et suffit à l'absorber. Enfin, à cette étude si difficile, se joint celle des formes variées de l'animalité; lui voilà de l'occupation pour plusieurs siècles. L'art grandit, atteint tout son développement, toute sa splendeur, et il incline déjà vers la décadence, lorsqu'il songe enfin à faire de la nature extérieure à l'homme le but d'une contemplation spéciale et plus assidue. Mais alors, si l'on est en possession de procédés plus certains, la science acquise dans l'exercice de la grande peinture fait obstacle à la naïveté dans le genre nouveau que l'on aborde; et l'on transporte d'un genre dans l'autre le point de vue élevé et les formules conventionnelles. On revêt le paysage d'une dignité d'emprunt; on le subordonne à l'homme, on l'étouffe pour n'en faire qu'un accessoire, une décoration bien assortie, un théâtre où celui-ci doit briller au premier rang. Plus tard le paysage se dégage de cette personnalité gênante; mais, en l'acceptant pour lui seul, on le poétise, on le transforme, on le fausse, on dédaigne de le voir dans sa vérité naïve, qu'on juge indigne de l'art. Il était réservé à l'école flamande et hollandaise, qui, inhabile à porter la toge, s'était consacrée à la représentation des scènes de la vie commune, de prendre pour objet de ses patientes études les spectacles de la vie des champs, les prairies, les arbres, les ruisseaux, les plages de la mer, etc..., et de se proposer pour but de reproduire toutes ces choses naturelles dans leur vérité. Dans cet art simple, un artiste se fit un nom resté illustre entre tous: Jacques Ruisdaël. En France le paysage était entré dans une autre voie. Pour Poussin ce n'avait été qu'une décoration idéale pleine de grandeur, mais dont la vérité saisissante du détail était absente; c'était moins une interprétation qu'une création hautaine où s'imprimait la gravité de son génie. Notre Claude Lorrain saisit une des plus suaves harmonies du spectacle de la nature, celle de la dégradation de la lumière et de la variété des colorations selon les saisons et les différentes heures du jour, et il interpréta cette poésie avec un sentiment et un charme qui n'ont pas été dépassés depuis. Il restera notre gloire éternelle, et la France, n'eût-elle que son nom à citer, aurait, dans cette branche aussi, payé son tribut aux enchantements opérés par l'art ici-bas. Nos peintres restèrent à la suite de ces grands modèles. Ils se tenaient dans les régions du paysage élégant et de *bon ton*, et ne descendaient pas à ses humbles aspects. Il semblerait qu'ils eussent pris pour règle et pour principe d'enseignement ces deux vers de la 4e églogue de Virgile:

> Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.
> Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

Heureusement, au dix-septième siècle, le Hollandais Ruisdaël n'avait pas tant de façons à faire; il trouvait un simple buisson digne de son pinceau, et n'avait pas à s'inquiéter s'il était digne du consul. En Flandre et en Hollande l'art s'en allait à ses propres inspirations. En France, il a toujours été plus ou moins à la remorque de la littérature, Or la littérature chez nous n'était guère campagnarde; la nature, a-t-on dit justement, n'y a été découverte qu'au dix-huitième siècle. L'amour des champs est le plus grand attrait de J. J. Rousseau. La découverte ne profita pas du reste à l'art. Le faux goût était trop fort encore. Les peintres traitèrent la campagne à la façon de l'abbé Delille dans son *Homme des champs*. Il a fallu le mouvement littéraire de notre temps pour entraîner le paysage à se faire décidément campagnard, à quitter le cothurne ou les talons rouges, et à mettre des sabots. La révolution est aujourd'hui générale et accomplie. Mais comme en France nous allons vite aux extrémités de toutes choses, à force de vouloir être simple, l'art devient grossier, et, en voulant prendre un air négligé et rustique, il finit, chez certains, par être rustaud. Suivant une pente que nous avons déjà signalée ailleurs, il s'est abandonné à la négligence de l'exécution, comme si elle s'alliait naturellement aux grâces négligées du sujet. La naïveté est une qualité rare et précieuse. Le premier jet de l'ébauche, qui en conserve l'impression dans sa fleur, a sans doute un charme particulier; mais c'est quelque chose d'intime, dont on peut faire confidence aux amis, et qu'il est

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652 653 et 654.

(2) Un retard dans la gravure de quelques dessins nous force à intervertir l'ordre adopté pour notre compte-rendu du Salon, et à reculer la publication de la fin de l'article consacré à la peinture de genre.

La récolte des dattes en Égypte, tableau par M. Karl Girardet.

Habitation normande, tableau par M. Desjoberts.

inutile de montrer en public. On doit à celui-ci l'œuvre achevée, et c'est lui manquer d'égard que de lui offrir comme dernier terme des efforts qu'on fait pour lui plaire, ce qui en est à peine le commencement. Il est, à la vérité, quelques génies heureux à qui l'on pardonne tout, même la négligence; ils se produisent au grand jour avec une confiance et une adorable ignorance de grand seigneur, qui rappelle les dédains du duc de Richelieu vis-à-vis de l'orthographe. Deux ou trois de ces aimables négligents, ce serait assez sans doute pour le plaisir de la variété. Mais que leur laisser-aller serve d'encouragement et de modèle, qu'il devienne la règle générale, il y a certes là un abus et une tendance mauvaise; et c'est un devoir de la critique de le signaler.

En dehors du mérite d'une exécution suffisante, il y a des exigences plus élevées à satisfaire : l'esprit, l'âme humaine, réclament aussi dans le paysage un certain idéal, qui peut être élevé chez quelques-uns, comme chez Poussin et chez Claude Lorrain, et chez d'autres, comme chez Ruisdaël, simple et humble. Le paysage n'est un sujet pour l'art qu'en vertu de ses rapports avec l'intelligence et la sensibilité. Autrement, à quoi bon s'en occuper, si ce n'est accidentellement et par curiosité; comme topographie à relever; comme paysage-portrait? Mais faire du paysage pour du paysage, du réalisme pour du réalisme, peindre des arbres ou une mare pour la mare et pour les arbres, c'est amoindrir l'art, c'est fausser sa vocation, c'est nier les nobles aspirations de l'intelligence et offrir à celle-ci un aliment grossier au lieu du pain de vie pour nourrir une faim céleste. L'art, il n'est plus nécessaire de le dire aujourd'hui, ce n'est pas l'imitation de la nature, c'est la nature choisie et interprétée. La photographie, qui imite si complétement, ne compte pas pour lui, malgré ses résultats merveilleux. Elle procède justement d'une manière tout à fait opposée. Elle prend, elle ramasse, elle réfléchit forcément tout ce qui s'offre à ses moyens optiques; elle fait des additions exactes, mais elle supprime la liberté du choix, le sentiment, la poésie de l'artiste. A l'exemple de cet appareil, certains de nos paysagistes, — et cette tendance s'accroît de jour en jour, — se confinent trop exclusivement dans le point de vue matériel, et, sous prétexte d'être revenus à la nature, ils suppriment la composition, l'arrangement, le choix des lignes, etc., ce bagage embarrassant des anciens peintres, désormais inutile à leur leste allure.

Le PAYSAGE HISTORIQUE, ou, pour éviter cette alliance bizarre de mots consacrée par l'habitude, le PAYSAGE DE STYLE, compte encore une petite église de fidèles, dévots isolés et sans influence, dont le formalisme réfléchit l'action expirante de M. Ingres sur la peinture. Ils surnagent à peine au milieu de l'inondation du réalisme. Le goût public les abandonne et se précipite dans le camp opposé. Mais si le réalisme est en pleine faveur, les défauts de sa manière poussés à l'excès préparent aussi sa chute après quelques années de vogue. Ce qui devait être leur force aux uns et aux autres sera devenu une cause de faiblesse; et ils seront délaissés par leur faute : les réalistes, s'ils poursuivent de plus en plus la voie où ils sont engagés, pour avoir supprimé l'art; les stylistes, pour avoir supprimé la nature. L'erreur de ces derniers, il faut bien l'avouer, est bien autrement funeste que celle des premiers. Un paysage idéal, d'où la vie a disparu, où les arbres n'ont pas d'espèce et n'ont jamais eu de séve, où le sol s'étage en terrasses savamment disposées, mais revêtues de gazon sans herbe, que le vrai soleil n'éclaire pas, que le souffle de l'air ne saurait rafraîchir, un paysage qui se dresse sévère dans sa roideur conventionnelle, dans sa dignité olympique, est une épreuve limitée qui s'adresse seulement au goût érudit et pédantesque de quelques amateurs. Au lieu de cela, prenez la nature dans son aspect le plus vulgaire, pourvu qu'il soit un peu vrai, vous êtes toujours sûr d'être compris par la foule. Les œuvres exposées par MM. ALIGNY et DESGOFFE, les excessifs du paysage de style, sont là pour confirmer ces observations. Il y a de la part de ces artistes, du reste, une fidélité à leur conviction d'autant plus respectable qu'elle n'a pas pour elle le public. Leurs œuvres, qui ne sollicitent point le regard dans une exposition, trouveraient et ont avantageusement trouvé leur emploi dans des décorations monumentales d'un style sévère, comme celles à appliquer à une église. — M. PAUL FLANDRIN est en quelque sorte le Frà Angelico de la petite école. Il a la grâce, la douceur paisible de l'aspect; une exécution froide, mais fine et soignée; il cherche la solitude et la fraîcheur des ombrages, il croit à la verdure, que nient MM. Aligny et Desgoffe, il excelle à trouver quelque combe isolée, silencieuse, où médite un philosophe à l'ombre des grands bois. Ses petits paysages invitent à la rêverie et transportent la pensée dans le monde antique. Ce sont des souvenirs de la Grèce ou de l'Ausonie, auxquels manque l'accent vrai de la nature, mais qui ont un certain charme, malgré leur caractère conventionnel, malgré l'uniformité monotone du feuillé des arbres. L'élève de M. Ingres, à force d'avoir fréquenté les paysages poétiques, a acquis, pour ainsi dire, une vue rétrospective : il trouve de jolis aspects, s'il les regarde dans Théocrite; mais sa vue se trouble et l'image devient indécise, s'il veut, comme il l'a tenté cette année, aller les chercher dans la *vallée de Montmorency*. — M. LECOINTE, M. CURZON, M. SALTZMANN, sont aussi des poursuivants du paysage de style, qu'ils peignent avec assez d'ampleur, mais sans qualités bien prononcées. — M. BELLEL est un habile dessinateur, qui entend bien la composition et en abuse peut-être. La complication et le mouvement des lignes dans ses ouvrages forment le contraste le plus complet avec la simplicité rudimentaire que l'on trouve chez le chef des naturalistes, M. Rousseau, où souvent toute la composition se réduit à une seule et unique ligne horizontale, parallèle à celle du cadre. Les paysages de M. Bellel ont ce défaut qu'en les voyant on s'occupe plus de la science d'arrangement de l'artiste que du paysage lui-même. Nous retrouverons de lui de beaux dessins.

M. COROT n'est pas un paysagiste; c'est un poëte, qui a en lui l'idéal et le sentiment du paysage, et qui a le don de communiquer ses impressions. Il y a beaucoup à apprendre pour les peintres et pour la théorie de l'art dans ses œuvres, dépourvues cependant de science et d'habileté pratique. Elles attestent l'inanité des préceptes et des formules. En effet, elles ne possèdent peut-être aucune des qualités qu'une critique, même indulgente, serait en droit d'exiger. Elles ignorent la forme, et ne manifestent nulle part la moindre préoccupation de l'imitation exacte; elles sont peuplées d'arbres conventionnels dont il serait difficile de dire le nom, elles n'ont aucun caractère local déterminé. Ont-elles été inspirées sur les bords de l'Eurotas, sur ceux de l'Arno ou sur ceux de la Seine, près de Marly? Elles sont fausses, s'il s'agit d'une reproduction vraie de la nature; mais elles ont un sentiment naïf et exquis, et cela seul compense tout ce qui leur manque. Grâce à ce sentiment, ces paysages faux, d'une exécution maladroite et monotone, sont en même temps parmi les plus vrais de l'exposition; ceux qui attirent le plus doucement l'imagination par le charme délicieux de la campagne. Nous écarterons cependant quelques ébauches d'un ton sale de suie délayée, quelques images indécises qui semblent être les rêves d'un mourant; mais nous citerons particulièrement le grand et beau paysage intitulé : *Effet du matin*, où l'artiste a représenté les nymphes de Diane se baignant à l'ombre d'arbres élevés. Dans une plus petite toile : *Printemps*, il surprend, au milieu d'une fraîche prairie bordée de bouquets d'arbres au travers desquels on aperçoit l'eau d'un lac, une troupe de petits amours nus se livrant aux ébats de l'enfance, et ayant familièrement admis à une de leurs rondes un jeune satyre de leur âge, qui lève gentiment sa petite jambe et son pied de chevreau, payant en bonne humeur sa bienvenue à leur courtoisie. Une lumière matinale répand ses lueurs les plus douces sur les gazons d'un vert tendre et sur le feuillage aérien des arbres. Il y a une fraîcheur, un calme délicieux et qui fait rêver devant cette idéale nature, riante comme la mythologie de la Grèce. C'est une charmante idylle que Théocrite avait oublié d'écrire et que l'artiste a retrouvée hier en se promenant dans une prairie. Mais tous n'auront pas la même bonne fortune; ce serait imprudent de l'espérer. Pour faire d'heureuses trouvailles, il faut ordinairement se donner beaucoup plus de peine et se livrer à des recherches bien plus longues et plus assidues.

M. THÉODORE ROUSSEAU est le chef de la nouvelle école de paysage. On a comparé son influence à celle de M. Eugène Delacroix. Longtemps repoussé des expositions par les jurys, il fait aujourd'hui lui-même partie du jury d'admission. Plus sa réputation est grande, plus son exemple entraîne d'imitateurs, plus nous croyons utile d'exprimer en la motivant notre opinion qui blessera, nous le savons, de nombreuses et chaudes sympathies. M. Théodore Rousseau cherche avec raison dans ses tableaux une impression à produire plutôt que l'exacte reproduction matérielle. Il n'est pas poëte et naïf à la manière de M. Corot. Il ne respire aucun souffle parti des rivages antiques de la Grèce; mais il manifeste aussi sous un autre aspect un sens poétique des choses champêtres et de leur accent. Il ne compose pas comme lui; il se place devant le premier terrain, devant le premier bouquet de bois qu'il rencontre, et il interprète ce qu'il voit avec un sentiment souvent assez fin. A la différence de M. Corot, il est varié d'aspect et de procédé. Il se préoccupe de l'effet, et le cherche plus qu'il ne réussit à le saisir dans toute sa vivacité. Quelquefois sa recherche est des plus laborieuses, sans être plus vraie, comme dans *une Avenue de la forêt de l'Isle-Adam*, où l'artiste a voulu exprimer le cliquetis lumineux des feuilles des arbres avec les accidents de soleil et d'ombre, et dont la confusion rappelle l'envers d'une tapisserie. Les deux œuvres capitales où l'on peut apprécier le talent de M. Rousseau à toute sa valeur sont : *un Marais dans les Landes* et *la Sortie de la forêt de Fontainebleau au coucher du soleil*. Ces deux paysages sont également assis sur une ligne horizontale. Le premier représente une plaine immense, ouverte à la libre circulation de l'air, et couverte de prairies inondées que traversent des troupeaux sur les premiers plans. Un petit bois de pins à droite rompt la monotonie de cette plaine horizontale, terminée par la ligne des cimes neigées des Pyrénées. Celle-ci est comme vacillante sous le voile de chaudes vapeurs matinales qui en éteignent l'éclat. Il y a là un aspect calme, des tons fins et une douce harmonie à caresser; seulement cette harmonie est dans un mode faible, et l'exécution indécise se noie dans la préoccupation du détail. Le second tableau, représentant une lisière de forêt au soleil couchant, est considéré comme une des œuvres les plus puissantes de l'artiste. Cependant elle est loin pour nous d'avoir le vif accent de nature qu'on se plaît sans doute à y reconnaître, ni l'éclat qu'on devrait attendre de la disposition de la scène, où les arbres du premier plan forment un berceau à travers lequel on aperçoit le disque du soleil prêt à descendre sous l'horizon; il brille médiocrement malgré ce repoussoir, le feuillé des arbres est lourd et symétrique, les terrains manquent de solidité, ce n'est, à notre avis, que la promesse d'un bon tableau, une ébauche très-avancée et qui serait restée inachevée. *Les Landes, effet du matin*, sont conçues dans un sentiment fin et plus vrai, mais méritent les mêmes reproches. Il y a une vérité plus saisissante et un ton plus solide dans *le Groupe de chênes des gorges d'Apremont*, au feuillage lourd et égal et qui projetent une ombre forte sur les gazons éclairés par le soleil et d'un vert éclatant mais juste de ton. *Une Sortie de forêt, crépuscule*, n'est qu'une pochade vigoureuse et d'un ton brun, comme *la Lisière des monts Gerard* (*Fontainebleau*) est une ébauche noire, dure et inharmonieuse. D'autres tableaux de petites dimensions sont encore des ébauches et même de simples frottis de terrains plats et horizontaux, ne montrant rien, n'exprimant rien, mais que M. Théodore Rousseau semble prendre au sérieux puisqu'il les expose. Ce sont des préludes; soit! mais il ne faut pas les ériger en symphonies. *Un coteau près Melun* est d'un effet doux et dans une gamme de tons verts fins et harmonieux. Le tableau des *Côtes de Grandville* est un grand paysage exécuté en 1833, d'une pâte solide et d'une intensité de tons bitumineux qui contrastent avec la manière adoptée depuis par le peintre. M. Rousseau, a la vogue et les amateurs se disputent ses moindres toiles. Il a conquis, ainsi que M. Corot, le privilége de l'ébauche. Mais il ne faut pas que les jeunes artistes, fascinés par son exemple, qui devient une autorité, et par ceux de plusieurs peintres en renom, s'imaginent pouvoir impunément jeter tout leur avenir dans cette voie facile de l'ébauche substituée au tableau. Le temps de l'ébauche passera. Elle règne aujourd'hui; demain elle sera délaissée et n'osera plus se produire. Le public voudra un jour qu'on le prenne plus au sérieux, lui aussi bien que la nature. Il y a d'ailleurs des immunités toutes personnelles. Où MM. Corot et Rousseau réussissent, cent autres échoueront; leur individualité est telle que, si beaucoup s'inspirent d'eux, nul n'essaye de les reproduire. — La critique d'art est une tâche ingrate, dans laquelle les intentions les plus droites et les plus sincères froissent continuellement les amours-propres, et qui, même exercée par les écrivains ayant le plus d'autorité, redresse probablement bien peu d'erreurs parmi celles qu'elle signale. S'il est une partie de sa mission qu'elle éprouve de la satisfaction à remplir, c'est, — après le plaisir d'appeler l'attention sur un talent injustement négligé, — lorsque s'adressant aux jeunes artistes qui débutent dans la carrière, elle cherche à les détourner d'une fausse direction où les entraînent leur inexpérience et l'engouement d'un goût passager. Ce point de vue particulier est bien souvent présent à notre pensée dans l'examen indépendant dont nous sommes chargé dans *l'Illustration*.

M. CABAT, qui s'était fait un nom célèbre en peignant le paysage naïf, les prairies, les pommiers, les chaumières de notre Normandie; qui a quitté ensuite la Normandie pour le paysage de style, se ressent de ces directions opposées dans ses deux tableaux : *le Soir au lever de la lune; le crépuscule*. Ces tristes bouquets d'arbres, placés au niveau de l'eau, rappellent la manière froide des deux Patel, mais non la nature. L'indécision de l'artiste se trahit dans une petite toile : *le Matin*, qui indique un retour à un sentiment plus naturel, mais en même temps un laisser-aller à l'ébauche la plus lâchée. C'est là pour le public une nouveauté; on ne connaissait pas d'ébauche de M. Cabat. Autre preuve de l'extension que prend tous les jours cette fantaisie!

M. DAUBIGNY aurait inventé le paysage-ébauche, s'il ne l'avait pas trouvé bien établi. Tout en blâmant cette funeste tendance dans notre compte-rendu de l'exposition de 1853, nous manifestions, à l'occasion de son charmant tableau de *l'Etang de Gylieu*, quelque espérance de voir cet artiste étudier davantage son exécution. Cette espérance est pleinement déçue. Les quatre tableaux exposés par lui cette année ne sont que des ébauches très-superficielles et de premier jet. — L'ébauche qui supprime l'étude et le travail a ses séductions; mais, nous ne saurions trop le répéter : elle perdra beaucoup de peintres; elle est en train de perdre quelques-uns qui auraient été des meilleurs. Vainement la critique multiplie ses prédictions importunes; il faut laisser passer le torrent. Cela ne sera pas long. — Il est d'autant plus regrettable de voir M. Daubigny s'abandonner à cette déplorable facilité, que son talent naturel était devenu dès l'abord une des meilleures espérances de l'art du paysage. Il a un sentiment juste, une intuition claire des aspects champêtres et de l'accent de la nature. Ce sentiment, malgré la complète insuffisance de l'exécution, communique un charme de douceur mélancolique à la grande ébauche d'*une Mare aux bords de la mer*. La mer est d'un ton léger et harmonieux; il y a de l'air et une douce lumière. C'est la promesse d'un bon tableau. Peut-être cette fois l'indifférence du public sera-t-elle pour un artiste, destiné, nous l'espérons encore, à un bel avenir, un avertissement qu'il écoutera mieux que les conseils de la critique.

M. HUET, un des premiers parmi nos paysagistes modernes, a suivi dans ses ouvrages ce point de vue particulier qu'on semble ériger en théorie toute nouvelle, et qui consiste à rendre l'impression causée par le paysage plutôt qu'à le représenter exactement. Ses qualités de coloriste le poussaient naturellement dans cette voie, mais elles ont été insuffisantes à lui assurer le rang élevé que des amis lui promettaient, parce que les lacunes et les négligences de l'exécution étaient beaucoup trop sensibles dans ses ouvrages. On voit à l'Exposition *une Soirée d'automne*, qui date de 1835; un *Fourré de forêt* spirituellement touché, et quelques autres petites toiles, où il y a plus de sentiment que de vérité. *L'Inondation à Saint-Cloud* est une grande scène énergiquement traitée. Un vif accent de nature anime le ciel mouvementé et d'un effet puissant de lumière du tableau intitulé *Soleil couchant*. Il y a de la profondeur dans le paysage et des terrains d'une couleur solide et largement traités. — Nous arrêtons à M. Huet cette première division des paysagistes, de style ou de manières plus ou moins excentriques. Il reste encore un certain nombre de peintres habiles dont nous passerons en revue les ouvrages dans le prochain article, qui sera aussi consacré aux peintres d'animaux.

TABLEAUX REPRODUITS PAR L'ILLUSTRATION.

M. ROUSSEAU (Théodore) : *Lisière de bois*. Cette gravure peut donner une idée de la simplicité des compositions de l'artiste. Cette petite toile est plus faite qu'un certain nombre de ses tableaux. Elle est solide de ton; mais le feuillé des jeunes chênes est exécuté avec un peu de lourdeur et de rigidité; il semble que l'air ne saurait les agiter. La paysanne assise au bord de la mare forme avec son jupon

rouge et sa coiffe blanche un *réveillon* bien vif au milieu de cette tonalité forte mais tranquille.

M. KARL GIRARDET : *la Récolte des dattes. Egypte.* Outre cette petite toile d'une exécution facile et agréable, le peintre a encore exposé une *Vue de la cathédrale de Tours*, bien prise et d'un ton gris harmonieux, et une jolie petite toile du *Lac de Brientz*, finement peinte, mais laissant à désirer sous le rapport de la justesse du coloris.

M. DESJOBERT : *Habitation normande.* Cette habitation, située au bord de la mer sous l'ombrage de grands arbres, a son entourage ordinaire d'animaux domestiques, et présente une scène champêtre qui rappelle les Flamands. La peinture est solide, mais elle est lourde, surtout dans la partie de gauche, qui n'est pas bien composée. Il y a de bonnes études d'arbres dans cette toile et dans un *Herbage au bord de la mer.*

A. J. DU PAYS.

Un peu de tout.

De la chronique en général. — Des influences du luxe et de l'invasion de Paris par les étrangers. — De l'abondance du numéraire. — Des journaux. — Du commerce. — Des courtiers d'annonces.

Nous interrompons aujourd'hui notre Chronique littéraire pour nous livrer à une petite fantaisie économique et mondaine, non point certes en concurrence, mais parallèlement, et par exception, au Courrier de Paris qui, toutes les semaines, avec tant d'élégance et de ponctualité, tient sa place dans ces colonnes. Nous croyons avoir quelques vérités bonnes à dire : elles nous obsèdent à ce titre, et nous obéissons à cette tyrannie en leur ouvrant les écluses.

Et d'abord, et pour ne pas suspendre entièrement notre métier de critique, nous dirons quelques mots de notre particulière façon d'envisager et de comprendre ce brillant et difficile travail que la plupart des journaux offrent à leurs lecteurs hebdomadairement, sous le titre de Courrier, de Causerie, ou de Chronique. Il y faut beaucoup de talent, et notre collaborateur Ph. Busoni en fournit au public la preuve constante. Ce que nous voulons dire ici est général, et tient à une poétique, peut-être erronée, mais à nous spéciale. C'est pourquoi nous prions nos spirituels confrères en chronique de ne voir là qu'une boutade excentrique de notre part, et nullement vestige d'attaque *ad auctorem* à l'adresse d'aucun d'eux. Notre métier ici est de gloser de tout, et de quelques choses encore. Nous le faisons de notre mieux, sans malice, mais avec franchise; et si l'extrême abondance des livres nous le permettait, nous ferions plus souvent une descente dans les régions de la presse périodique, où il y a bien aussi de temps en temps quelque chose à observer et à reprendre. Mais on ne peut avoir l'œil ni la main à tout, et c'est quelquefois dommage.

Nous disons que si jamais, par aventure, nous étions chargé d'un semblable travail, de la tâche ardue et pénible de chroniqueur parisien, sans nous flatter certes de faire *mieux*, nous viserions du moins à faire *autrement* que nos devanciers et émules. Il nous semble que, dans les travaux de cet ordre qui peut avoir son importance, on incline avec un peu trop de complaisance et de laisser-aller vers le petit côté des choses. La voie lumineuse, large, philosophique, ouverte à cet égard par les illustres écrivains du *Spectateur*, Addison et Steele, n'a peut-être pas été suffisamment suivie par les *chroniqueurs* français. Nous croyons qu'il faut remonter à ces grands ancêtres, non pour les imiter, mais pour s'inspirer d'eux et rallumer à la vive lueur de leurs écrits la lampe un peu défaillante de l'observation et de l'*humour* français. Il n'importe guère vraiment de savoir qui a donné un grand bal dans la dernière quinzaine; quelle toilette avaient la marquise....., la duchesse..... ; qui a conduit le cotillon, et à quelle heure on a soupé; ou bien encore, qui s'est rompu le cou, homme ou cheval, aux récentes courses de la Marche. Ce qui, même à propos de ces futiles détails, pourrait intéresser le public, ce serait un peu de généralisation, de moralité, extraites de la physionomie de ces *routs* du grand monde, de ces *steeple-chases* stupides. Chaque chose a son sens piquant, profond parfois; mais il reste à l'en dégager. C'est ce que faisait si bien le contemplateur Addison, à propos de tout, de l'aristocratie, de la moyenne condition, du bas peuple, des assemblées, des modes, des spectacles, des clubs, des palais, des salons, et enfin de la rue. « C'est beau, la rue ! » disait Diderot. Il est très-certain qu'à l'homme qui sait voir, il n'y a pas loin à aller pour trouver des sujets de conversation, écrite ou parlée, peu importe, et de conversation profitable, amusante, féconde en cet enseignement où il faut toujours s'efforcer, sans pédanterie ni apprêt, de faire tourner toutes choses.

C'est un tel but que nous nous permettrions d'indiquer à nos confrères, bien moins avec la prétention et l'espérance d'y atteindre nous-même qu'avec le ferme propos et le désir raisonné de nous en rapprocher le plus possible, si tel était notre emploi.

Par exemple, et pour nous en tenir à une question du moment, il peut n'être pas sans avantage de rechercher quelle est, quelle sera l'influence utile ou nuisible, d'une part, de ce grand faste qu'on voit déployé dans les régions riches et surtout officielles; de l'autre, de cette affluence considérable d'étrangers qui envahit Paris depuis deux ou trois mois, et a été surtout énorme durant le séjour ici de la reine Victoria.

En fait de somptuosités développées pour le passage de cette reine, nous n'avons vu que le départ, processionnel et triomphal défilé accompli au pas, le long des boulevards, depuis les Tuileries jusqu'à la gare de Strasbourg. Nous sommes encore ébloui du luxe de carrosses, de valets, d'uniformes, montré en cette circonstance. Louis XIV, dont on a évoqué le nom à propos de ces augustes réjouissances, Louis XIV est sans doute, tout progrès à part, singulièrement distancé. Il faut aller jusqu'au pompeux cortége du sultan des Turcs, si compendieusement décrit par de Hammer, pour trouver quelque chose d'analogue à de telles magnificences. Ces étalages et ces galas, qui sont par-dessus tout une grande fatigue pour les personnages élevés que leur objet est d'honorer, sont regardés, dans un certain ordre d'idées, comme politiques et utiles. Il est certain que tout système entraîne avec lui ses déductions logiques, et qu'ainsi, dans les monarchies peu tempérées, il faut frapper le regard, étonner les esprits, parler aux imaginations. Le peuple se range ou plutôt se foule en haies épaisses sur le passage de ces éclats, de ces dorures ; il admire, il est stupéfait, il est surtout curieux de voir et de tout voir, et, sous cette impression, il pousse des exclamations diverses, comme, par exemple, celles-ci : *Vive la Reine! — A bas les chapeaux ! — Vive l'Empereur ! — A bas les ombrelles!* C'est pour lui, en définitive que ces pompes ont lieu, et il en jouit plus par ce fugitif coup d'œil que les hôtes brillants, enviés, mais harassés de représentations, de saluts perpétuels, de ces équipages splendides. Se rend-il compte de cela ? Ce n'est point à croire. Il est plutôt à craindre que, rentré chez lui sous de tels éblouissements, il ne sente et aussitôt ne ressente plus vivement, plus amèrement sa misère.

On se nomme les personnages couverts de broderies qui longent rapidement la chaussée en voitures chargées de laquais, précédant ou suivant le monarchique cortége. La plupart sont connus, et depuis longtemps : on les a déjà vus figurer dans de hautes dignités, sous d'autres régimes. On en fait bien bas la réflexion, et cela ne tourne pas absolument à l'édification publique. Cela ne rassure pas les amis du pouvoir ; cela anime et encourage ses adversaires, s'il en a. Autrefois, à de certains jours, les festins royaux avaient lieu en public. Un paysan de mon endroit avait un grand goût pour ces solennités restaurantes et sérénissimes ; il n'en manquait pas une chaque fois que son négoce l'appelait à Paris, si bien qu'il avait fini par connaître tous les convives. — Eh bien ! lui dit-on au pays, que penses-tu des dîners de Sa Majesté ? — Ma foi! dit-il, je vois une chose : c'est que ce sont toujours les mêmes qui mangent !

La question du luxe a été trop de fois traitée par les économistes pour qu'il y ait lieu d'en faire étude ici. Elle est à peu près résolue en ce sens, que les dépenses dites improductives auxquelles il donne lieu, si elles ouvrent des sources de travail, ne le font que dans un champ assez restreint. Puis les produits de ce travail, consommé aussitôt que créé, ne font point ce qu'on nomme de la *richesse*. Ces dépenses, ce luxe doivent donc être contenus dans une limite modérée. En France, cette limite peut et doit peut-être même être reculée plus qu'ailleurs, à cause de notre aptitude spéciale et innée pour la production des objets élégants et riches que nous vendons au monde, et que par conséquent il faut bien soutenir chez nous. Il n'a jamais été et il ne sera jamais question de nous mettre au régime du sayon et du brouet noir. Tout est dans la mesure. Une autre question plus de notre ressort serait celle de l'influence de ce grand faste sur la moralité publique. Elle est fort délicate, et nous en ajournons, à ces causes, l'examen. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on conçoit peu de traitements et même de fortunes privées, hors celles de quelques financiers hors ligne, capables de subvenir à de si grandes dépenses ordinaires et extraordinaires, et particulièrement à la toilette des femmes, poussée aujourd'hui, comme étoffes, comme bijoux, comme fourrures, au point le plus prodigieux et peut-être, pour être juste, faudrait-il dire le plus effrayant.

Il en est de même du prix de toutes les consommations, exagéré encore, et singulièrement, par la véritable invasion exotique qui s'est emparée de Paris. Moins les Cosaques, nous avons ici depuis plusieurs mois un 1814 et un 1815. On s'est plu à regarder cette extraordinaire affluence comme très-heureuse pour nous. Moralement, il est possible que ce temporaire assemblage, cette union plus ou moins cordiale de tant de peuples, produise quelques bons effets ; mais, matériellement, nous n'en attendons point, tant s'en faut, et c'est tout le contraire qui sortira, suivant nous, de cet immense mouvement d'émigrants et de numéraire. Sans doute, les premiers laisseront parmi nous une grande masse du second. Mais, pour se figurer que ce soit un bien dans nos circonstances actuelles, il faudrait remonter aux idées surannées de nos pères sur l'omnipotence de l'argent et la *balance du commerce*. Parce qu'on avait reçu plus d'argent en échange de plus de marchandises, on croyait avoir fait un marché léonin avec ses émules en commerce, sans réfléchir que l'argent est simplement le signe, et non la substance de la richesse ; tout au plus en est-il lui-même, comme valeur métallique et intrinsèque, une dépendance, une annexe.

Or qu'arrive-t-il aujourd'hui, et depuis plusieurs années? Les métaux précieux surabondent (non pas, hélas! dans toutes les poches), mais sur le marché, ensuite des nombreuses exploitations de mines californiennes et australiennes. Par contre, la vraie richesse, la production, la denrée de première nécessité s'est extraordinairement raréfiée comme conséquence de la guerre et d'une suite inouïe de désastres vinicoles et agricoles. Il s'ensuit qu'il faut beaucoup plus d'argent pour obtenir aujourd'hui moins qu'on n'avait autrefois à prix beaucoup plus réduit. On ne se loge plus, on ne se nourrit plus, nous ne disons pas avec luxe, mais sainement, sans des sacrifices énormes. La plupart des salaires restant pourtant les mêmes, et quelques-uns même baissant, on conçoit que cette situation engendre d'infinis malaises, et, pour parler franc, les plus grandes misères.

Ce défaut d'équilibre entre la masse d'argent et celle du produit va se trouver encore et se trouve déjà singulièrement augmenté par le surcroît de numéraire que les étrangers jettent sur le marché. A qui ce supplément très-considérable de circulation métallique profitera-t-il ? On ne sait trop : à quelques industries de luxe, à quelques établissements de plaisir, à des hôteliers, à des restaurateurs, et encore ceux-ci subissent-ils et doivent-ils défalquer de leurs bénéfices la constante hausse résultant sur tous leurs articles de ce prodigieux excès dans la *demande* de cette consommation pantagruélique. Quant à la masse, elle souffrira certainement plus qu'avant de ce prétendu enrichissement de Paris par l'irruption étrangère, et l'on voit approcher distinctement l'époque où il n'y aura plus que les vrais capitalistes, les capitalistes sérieux qui puissent, outre le vêtement et l'abri décents, déjeuner et dîner tous les jours.

Parallèlement, l'avidité commerciale est surexcitée à un point dépassant toute vraisemblance. C'est ce qui se traduit, non-seulement par la multiplicité croissante, mais par la forme même des *réclames* et des *annonces*. L'insertion égalitaire des « avis aux acheteurs » à la quatrième page ne suffit plus aux traficants. L'annonce déguisée (fort mal, convenons-en) reflue sur la troisième, et même la deuxième page des journaux. Ils en profitent sans vergogne, et ne donnent maintenant plus de la *rédaction* que par-dessus le marché. Toutefois leur bonne volonté est quelquefois mise en défaut par l'exigence fantaisiste de quelques industriels. J'écoutais l'autre jour, sur le boulevard, les propos fort divertissants et fort instructifs à cet égard d'un courtier d'annonces. — « Ma foi! disait-il, je ne suis pas *bégueule*, j'en conviens ; mais j'ai été obligé aujourd'hui de refuser une *réclame*, pour faits-Paris, à 5 francs la ligne ; c'est *fichant!* — Et qu'y avait-il donc? lui demanda quelqu'un. — Voilà ce qu'il y avait, dit-il : « M. N..., dont le frère, officier d'infanterie, s'est brillamment distingué en Crimée, ne se distingue pas moins ici et ne rend pas de moindres services à son pays par la consciencieuse qualité et l'excellente fabrication de ses... clysopompes, rue ..., n° ... »

La pudeur des agents d'annonces est, on le voit, soumise à de rudes épreuves; mais elle en triomphe. Gloire au plus haut des cieux ; paix et lucre sur la terre aux courtiers de bonne volonté !

Cet épisode se relie intimement à la constitution des journaux, qui est, à l'heure qu'il est, curieuse et pas toujours édifiante. Nous fîmes autrefois quelques incursions dans ce domaine dont nous pressentîmes trop bien la graduelle métamorphose, l'évolution, l'aspiration de plus en mercantile, et, comme effet, la décadence. Nous aurons peut-être occasion de revenir sur ce sujet peu consolant et épineux. Mais, pour aujourd'hui, c'est assez.

FÉLIX MORNAND.

Echecs.

CORRESPONDANCE.

Depuis notre dernier article, quelques nouvelles parties ont été jouées entre M. Dubois et M. A. de R., dans lesquelles le professeur italien a complétement pris sa revanche. Nous publions aujourd'hui une de celles qui semble offrir le plus d'intérêt.

	Signor Dubois.	M. A. de R.		Signor Dubois.	M. A. de R.
1	P 4e R	P 4e R	22	F c. C	D pr. P
2	C 3e PR	C 3e FD	23	D 3e D (*d*)	P 3e CR.
3	F 4e FD	FR 2e R (*a*)	24	P 5e C	D 4e F
4	Roque.	CR 3e F	25	P 4e TR	P 3e F
5	P 3e D	Roque.	26	C 3e F	F 3e R (*e*)
6	P 3e FD	P 3e D	27	C 4e D	F 2e D
7	F 3e R	C 4e T	28	F 2e TD éch.	R c. T
8	F 5e CD	P 3e TD	29	F 6e R	F pr. F
9	F 4e TD	P 4e CD	30	C pr. F	D 4e T
10	F 2e F	C 5e CR	31	D 3e C (*f*)	T 2e F
11	P 4e CD (*b*)	C pr. F	32	C 3e F	T c. R
12	P pr. CR	CD 3e F	33	CD 5e C	P pr C
13	P 5e D	F 4e CR	34	T pr. T	T pr. C
14	D 2e R	F 5e CR	35	D 3e FD	T couvre.
15	C 2e D	FR 3e F	36	D pr. P	D pr. P éch.
16	P 4e TD	P pr. P	37	R c. C	D 8e R éch.
17	P pr. P	C pr. P	38	T couvre.	D 8e R éch. (*g*)
18	P pr. C.	F pr. P éch.	39	R 2e T	T c. R
19	R c. T	F pr. T (*c*)	40	D 7e F (*h*)	D pr. P
20	T pr. F	D 3e F	41	D 6e F éch.	R c. C
21	T c. F	D 6e FD	42	D 7e F éch.	R c. C

Partie nulle.

(*a*) Cette déviation du « giuoco piano » a été introduite par les célèbres triumvirs.
(*b*) M. Dubois se laisse doubler un Pion pour ouvrir la ligne de la Tour.
(*c*) L'échange et deux Pions valent au moins la Pièce.
(*d*) Menaçant de pousser le pion du Roi.
(*e*) Faute.
(*f*) Les Blancs jouent « con brio; » ils pouvaient aussi bien prendre la T.
(*g*) Très-mauvais coup, dont les Blancs n'ont pas tiré parti. T c. R nous paraît assez solide, et l'on reste avec deux pions de plus.
(*h*) Une erreur évidemment. C'est la Tour qu'il fallait porter à cette case.

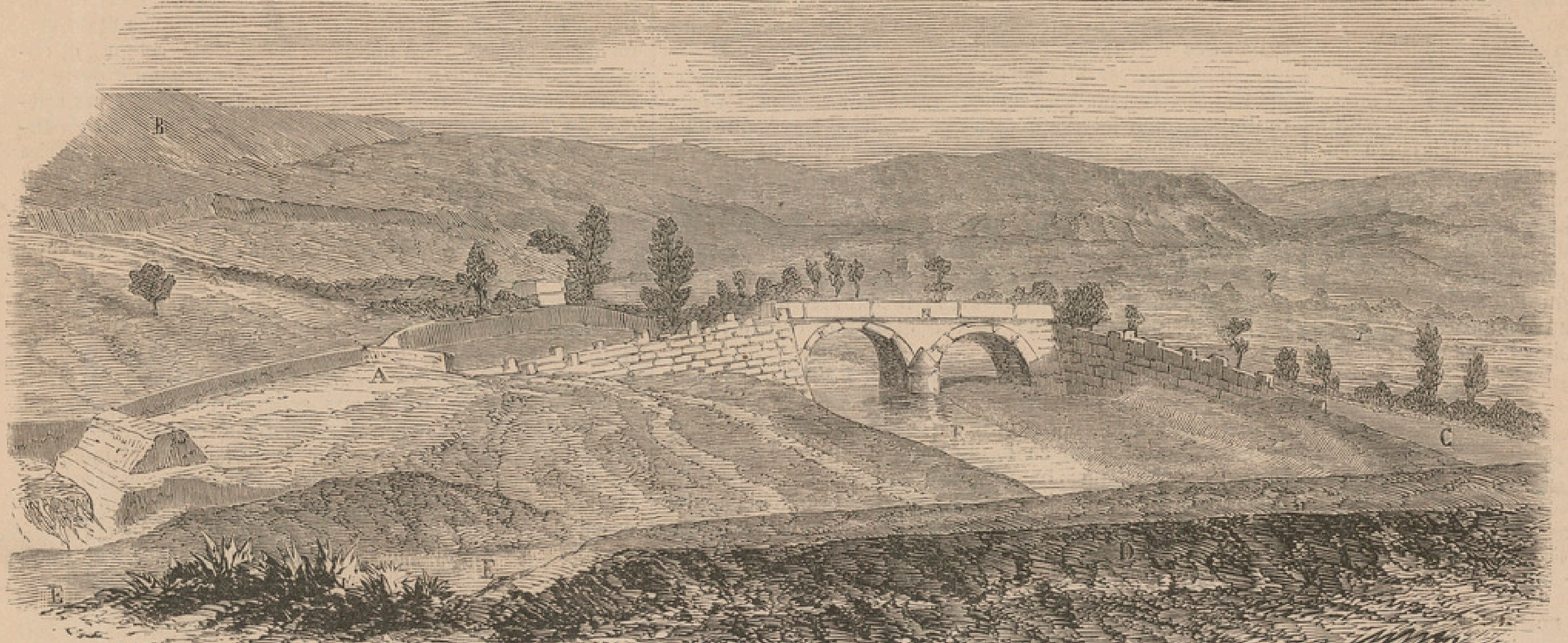
J. A. DE R.

Topographie de la Tchernaïa.

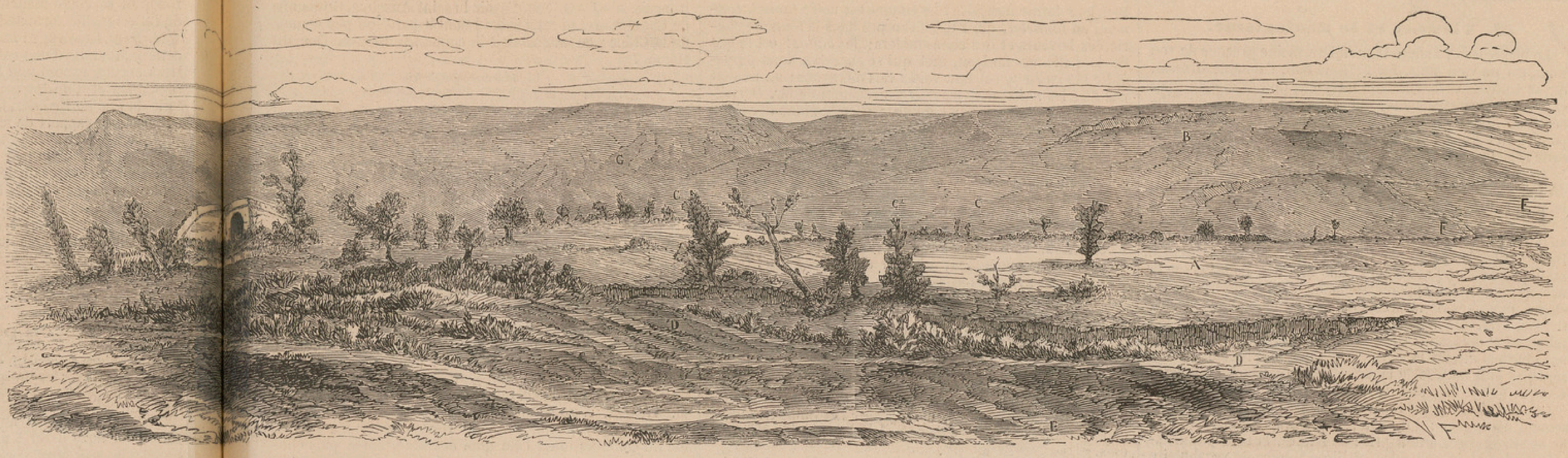
« Le 16, à la pointe du jour, on vit des mamelons de nos positions des colonnes russes formidables descendre des gorges que suit la route Mackensie, au-dessous de la batterie Bilboquet. Toutes les hauteurs entre cette route et le Schouillion, ainsi que celles qui se trouvent en avant de Tchergoune, étaient en outre couvertes de troupes russes qui, à la faveur de la nuit et de la brume du matin, étaient venues occuper ces positions sans que nous pussions nous en apercevoir. Quoique les alliés fussent sur leurs gardes, les troupes françaises, placées sur les mamelons D, C, E, devaient recevoir le premier choc et y résister, de façon à donner aux renforts le temps d'arriver. Ces troupes, peu nombreuses, se composaient :

« 1° D'une brigade de la division Herbillon, placée sur le plateau E et reliant la droite des Français à la gauche des Piémontais. (L'autre brigade de cette division était détachée au siége.)

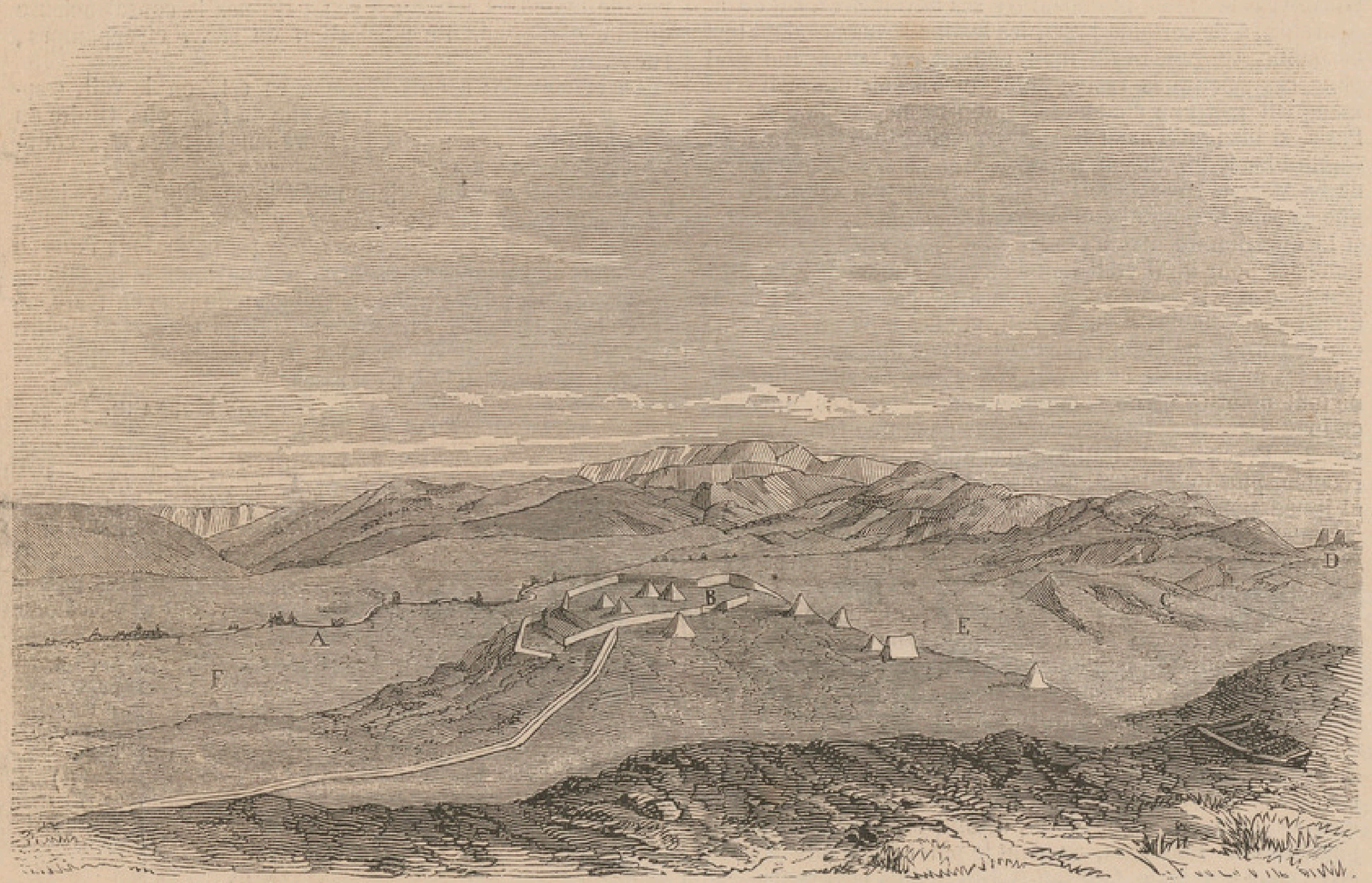
« 2° De la division Faucheux (ancienne division Mayran), dont la première brigade, commandée par le général de Failly, devait occuper et défendre la tête du pont de Traktir, tandis que la deuxième brigade était en arrière, à cheval sur la route, et servait de réserve



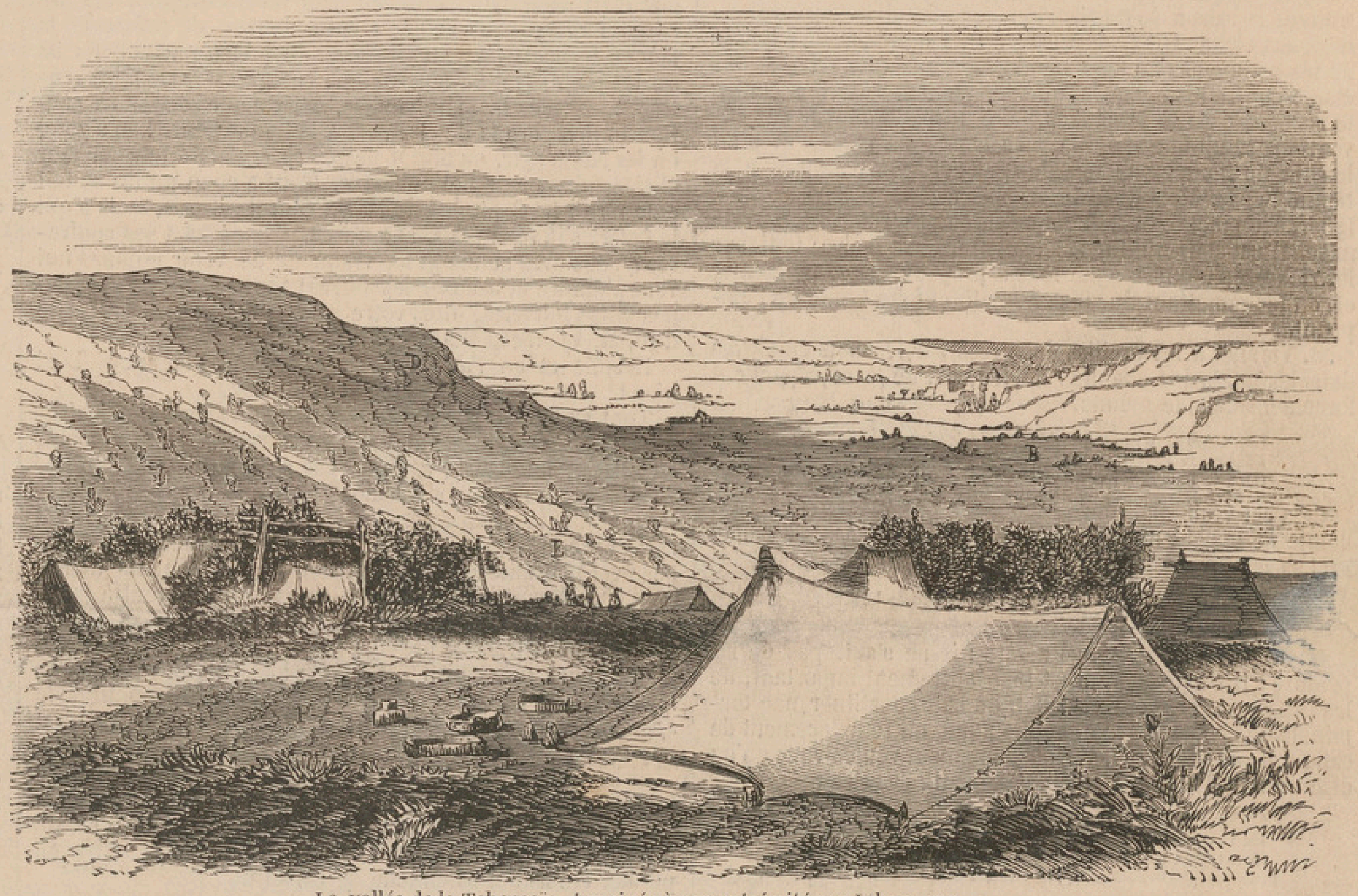
Le pont de Traktir sur la Tchernaïa. — Lieu de l'engagement principal du 16 août 1855.
A, retranchement en terre servant de tête de pont; B, ancienne batterie russe, détruite en mai dernier, mais réarmée pour l'attaque du pont; C, route sur laquelle a eu lieu l'engagement principal; C', terrain entièrement couvert de cadavres après l'action; D, talus surmonté d'un petit sentier bordant le canal de la Tchernaïa; EEE, la Tchernaïa.



Emplacement de la seconde attaque
A, plaine de la Tchernaïa; B, batterie russe déjà désignée; C, position des colonnes russes pour l'attaque; C', emplacement de la retraite des Russes vers le défilé par lequel elles étaient venues; DD, la Tchernaïa; E, rive gauche de la Tchernaïa; en arrière de ce point campement du 19e bataillon de chasseurs à pied, FF, sentiers dans la montagne; G, batterie russe appelée *Bilboquet*.



Partie droite de la vallée de la Tchernaïa et de la plaine de Balaklava, prise des hauteurs qui dominent la redoute Canrobert.
A, cours de la Tchernaïa; B, redoute Canrobert; C, mamelon où étaient autrefois établies les vedettes anglaises, en avant de Balaklava; D, tours du fort Génois, au-dessus de Balaklava; E, plaine de Balaklava; F, plaine de la Tchernaïa.



La vallée de la Tchernaïa, terminée à son extrémité par Inkermann
A, ruines d'Inkermann; B, cours de la Tchernaïa, bordé d'arbres; C, hauteurs occupées par les Russes, où se trouve la batterie Gringalet; D. hauteurs occupées par les Français et redoute Canrobert, répondant à Gringalet; E, hauteurs occupées en mai par le 4e bataillon de chasseurs à pied, après la prise des positions russes sur la Tchernaïa; F, cuisine et tente-abri.

à la brigade de Failly et à la brigade de la division Herbillon.

« 3° De la division Camou, campée tout entière sur le mamelon D.

« 4° Enfin de la division de chasseurs d'Afrique, campée en F, sous le commandement du général Morris.

« Les grand'gardes de l'infanterie étaient placées sur le canal qui portait autrefois à Sébastopol les eaux du Schouillion. Ce canal présente, sur tout son parcours, comme une espèce de retranchement, parce que les terres de déblai ont été rejetées à gauche, et forment ainsi une sorte de parapet qui nous a été très-utile dans cette circonstance.

« Lorsqu'il a fait suffisamment jour pour se diriger, les colonnes russes ont lancé en avant d'elles, sur tout le parcours de la Tchernaïa, depuis Bilboquet jusqu'à Tchergoune, une nuée de tirailleurs. L'ennemi a voulu probablement imiter notre manœuvre de l'Alma en employant des tirailleurs en grande bande. Ces tirailleurs étaient précédés d'une artillerie très-nombreuse qui est venue ouvrir son feu près de la rivière. Les tirailleurs qui se trouvaient en aval du pont ont passé la rivière soit à gué, soit sur des cadres qu'ils avaient apportés avec eux, et se sont ensuite précipités sur le canal. Nos grand'gardes, trop faibles pour leur résister, ont regagné les plateaux D et C, après un feu très-meurtrier. Mais la division Camou a bientôt pris l'offensive, et, secondée par notre artillerie qui s'était mise en batterie sur le revers du ravin formé par les mamelons C et D, a repoussé l'ennemi jusqu'au delà de la rivière, en lui faisant éprouver des pertes énormes.

« Mais les principaux efforts des Russes se sont portés sur le pont de Traktir. En aval de ce pont et aussi en amont jusqu'à Tchergoune, la rivière est partout guéable. L'attaque des Russes, de ce côté, devait être par conséquent beaucoup plus prompte, parce qu'ils avaient moins de distance à parcourir pour arriver à nos lignes de défense, et parce qu'ils n'étaient pas embarrassés de ces ponts nécessaires pour traverser la rivière sur d'autres points. On sait l'héroïque défense de la brigade de Failly qui, par deux fois, a rejeté l'ennemi sur la rive droite, en le chargeant à la baïonnette, bien que sa seconde colonne comptât plus de 6,000 hommes et que le corps français eût seulement le quart de cet effectif. Au dernier mouvement de retraite les Russes ont eu, en outre, à supporter le choc de la brigade Wimpfen, accourue au secours de la brigade de Failly; ils ont été coupés et on leur a fait bon nombre de prisonniers.

« Les Russes ont aussi tenté de s'emparer du mamelon E, défendu par une brigade de la division Herbillon, et des hauteurs G G, occupées par les Piémontais. Mais ils ont été repoussés sur ces points

Extrémité de la vallée de la Tchernaïa, de l'autre côté du petit pont des Piémontais, sur le canal. — A, arbres cachant le village de Tchergoun; B, huttes occupées par des Cosaques au-dessus de Tchergoun; CC, partie de la Tchernaïa où les soldats vont se baigner; D, plaine semée de bouquets d'arbres, de taillis et de beaux arbres fruitiers. (D'après les dessins de M. Cluseret, capitaine au 3e de chasseurs à pied.)

comme sur les autres. Quoique nos braves alliés n'aient pas eu un grand effort à supporter; ils ont montré néanmoins ce dont ils étaient capables.

« Ces différents combats ont duré de cinq à six heures. La canonnade a continué pendant que l'ennemi opérait son mouvement de retraite qui était terminé à huit heures. Il est revenu prendre position sur la route de Mackensie, au-dessous de Bilboquet, ayant une partie de sa cavalerie déployée au point I, une forte colonne d'infanterie en I E, et d'autres lignes d'infanterie, formées en échelons et en échiquiers, au point L. Toutes les crêtes étaient garnies d'artillerie qui a continuellement tiré jusqu'à deux heures, heure à laquelle l'ennemi s'est retiré tout à fait.

« Cette journée a été pour nous un succès magnifique. Nous n'avons pas eu plus de 4,000 hommes qui aient pris sérieusement part à l'affaire, et cependant ils ont repoussé les efforts de toute une armée russe. Nous n'avons eu que 200 morts et 700 blessés, tandis que les Russes comptent, sans exagération, 10,000 tués ou blessés. Nous avons 600 prisonniers et 1,800 blessés russes dans nos ambulances. On les évacue sur Odessa. Ces malheureux partent avec le plus grand regret. Autant, au commencement de la guerre ils craignaient d'être pris, parce qu'on leur disait que les Français leur couperaient les oreilles pour les livrer ensuite aux Turcs, autant maintenant, détrompés par nos bons traitements, ils désirent rester prisonniers, pour ne pas retourner, disent-ils, à cet affreux siége. Tout le terrain compris entre la rivière et le canal était jonché de cadavres; autour du pont et même dans la rivière, ils étaient empilés les uns sur les autres. Après l'affaire, nous avons enterré ceux qui se trouvaient sur la rive gauche. Mais il nous a été impossible d'aller chercher les blessés de la rive droite, car chaque fois que nos soldats passaient la rivière dans ce but, l'ennemi faisait feu de toutes ses pièces. Pendant l'armistice des 18 et 19, les Russes ont enlevé leurs morts de la rive droite; réunis à ceux que nous avions déjà enterrés sur la rive gauche, ils s'élèvent au nombre de 2,000.

« Les Russes sont profondément humiliés d'avoir, avec un tel déploiement de forces, été repoussés par un ennemi si inférieur en nombre. On prévoit qu'ils renouvelleront leur tentative pour réparer cet échec. SAINT-FIRMIN. »

Cette lettre accompagnait l'envoi du plan géographique de l'opération que nous publions ci-dessus, avec les vues topographiques qui nous sont parvenues d'un autre côté. La prise de Sébastopol rend ces détails un peu tardifs; mais ils étaient nécessaires à recueillir pour l'histoire de cette guerre, dont *l'Illustration* servira à reconstituer l'ensemble, grâce aux communications qui lui ont permis d'en reproduire les tableaux divers et les glorieux épisodes.

M. Viennet et le néologisme.

Le néologisme, malgré la première racine grecque de son nom, est un vieil abus. En 1774, le bon, l'aimable Gresset, qui se trouvait cette année-là directeur de l'Académie française, quitta sa retraite d'Amiens, sa jolie maison du Pinceau, où il vivait heureux et oublié, pour venir à Paris, répondre au discours de réception de M. Suard. Gresset, dans cette réponse, attaqua le néologisme; mais le poëte qui, dans *le Méchant*, avait touché si finement le ton et les ridicules du jour, s'était beaucoup épaissi en province. Dans l'ami, le pénitent de M. Dorléans de la Motte, on ne retrouva plus l'auteur de *Ver-Vert;* bref, la grâce lui manqua : il n'eut aucun succès. M. Viennet vient de reprendre en vers la thèse perdue en prose par Gresset : il a lu, dans la séance publique des cinq académies, une épître à Boileau, sur le néologisme, et les applaudissements de l'auditoire, et les éloges unanimes de la presse ont couronné ses hémistiches. Gresset avait été sérieux et ennuyeux; M. Viennet a été moqueur et amusant. Au bout du compte, le néologisme n'a pas été plus atteint la seconde fois que la première, et ne sera pas plus malade de la satire que du sermon. Pourquoi? C'est ce que je vais essayer de faire comprendre.

Le néologisme procède de deux causes qu'il faut soigneusement distinguer : d'un côté, le mauvais goût et l'envie de se singulariser à tout prix; de l'autre, la nécessité d'exprimer des idées nouvelles, et l'insuffisance du vocabulaire ancien; insuffisance plus souvent apparente que réelle, et qui n'est au fond que l'ignorance des ressources. A ce mal quel remède? Dans le premier cas, la raillerie, je le veux bien. Ceux qui veulent *désubalterniser* la femme, et qui traitent la raison de *pudibarderie*, je les abandonne volontiers aux alexandrins vengeurs de M. Viennet, encore que je ne les estime pas au fond bien dangereux. Que Gresset déclame contre les *caracos*, que M. Viennet s'escrime contre le *rococo*, c'est, à mon sens, faire trop d'honneur aux inventions saugrenues d'une marchande de modes et d'un loustic du boulevard; toutefois, si cela vous amuse, à la bonne heure. Mais dans le second cas, dans le cas d'une ignorance sincère et de bonne foi, ce procédé n'est plus de mise. Il est clair qu'il faut ici éclairer et instruire; indiquer les richesses d'une langue mal à propos réputée indigente, et, en les remettant dans la circulation, faire honte de l'emprunt.

M. Viennet a les oreilles déchirées par les mots employés dans les gares des chemins de fer, qui de là se répandent forcément dans le monde.

> Le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,
> *Express*, *trucks* et *wagons*; une bouche française
> Semble broyer du verre ou mâcher de la braise.

Cela est vrai; mais fournissez-en de meilleurs. Si l'Académie ne le peut ou ne le veut pas, de quoi se plaint-elle? Eh! s'écrie M. Viennet,

> Eh! qu'avons-nous besoin de tous ces mots bâtards
> Pour peindre ces chemins. . . . .

Mille pardons! je vous arrête : il ne s'agit pas de les peindre; il s'agit, ce qui est bien autrement important, de les desservir, et, pour cet effet, de leur constituer une terminologie claire, brève et euphonique, en remplacement de celle qui vous déplaît... Voyons, comment voulez-vous qu'on dise au lieu de *railway?* — Comment? écoutez :

> Ce fer qui sur le sable allongeant ses lanières,
> En rayons accouplés dessinant ses ornières,
> Court sous les monts fendus ou de voûtes percés,
> Sur les fleuves soumis, les vallons rehaussés.

Voilà le *railway* et la preuve (selon M. Viennet) que nous n'avons pas besoin de tous ces mots bâtards.

Ah! oui, sans doute, il serait bien désirable que tous les employés des chemins de fer pussent parler ainsi, adopter ce système de synonymes; mais il en résulterait quelque perte de temps, et ce langage pittoresque ne serait guère en rapport avec la nature de l'objet décrit. Or M. Viennet lui-même, quand il prend le chemin de fer, est pressé d'arriver; je gage que si, pour chaque mot anglais de deux syllabes, on lui récitait quatre vers français, il perdrait bientôt patience, hormis le cas, bien entendu, où on lui réciterait ses propres vers; il patienterait alors : mais les autres voyageurs? tout le monde ne peut pas avoir fait les vers de M. Viennet!

Se moquer, démolir, c'est bientôt fini; mais remplacer, mettre la correction à la place de la faute, là commence la difficulté; c'est là aussi que le poëte tourne sur ses talons et nous tire sa révérence. Il est content de lui-même, il se croit quitte dès qu'il a pincé de la lyre! Sonate que me veux-tu?

Ce n'est pas que tout ce baragouin me plaise plus qu'à M. Viennet, ni que j'approuve l'anglomanie, soit dans le langage, soit dans les mœurs. Au fond la thèse de M. Viennet est bonne, je la trouve seulement qu'il l'a mal défendue et ne l'a plaidée qu'à moitié. Autrefois, en France, on ne souffrait que des mots français, ou du moins vêtus à la française. Les noms propres mêmes devaient se laisser réformer ou traduire, qui pis est. Ainsi François Ier et sa sœur, Mme d'Alençon, écrivant au comte de *Hohenlohe*, du chapitre de Strasbourg, ne l'appellent jamais autrement que mon cousin le comte de *Haute-Flamme*. C'était une tradition des Romains fidèlement observée chez nous. Mais depuis un temps on l'a oubliée, et nous voyons notre langue envahie par des myriades de mots à physionomies atroces, mots barbares (au sens latin), qui en ont déjà entamé la belle unité, défigurent son caractère national, et menacent de la perdre en la corrompant chaque jour davantage. Cela est plus sérieux qu'on ne pense.

Ce que M. Viennet avait à faire, c'était de montrer que nous possédons des équivalents de tous ces mots soi-disant indispensables, et même qu'ils sont ici pour la plupart du vieux français travesti. Dès lors pourquoi ne pas leur restituer leur forme française? Le *tunnel* est notre *tonnel*, *tonneau* ou *tonnelet*, qui subsiste encore dans la *tonnelle* chérie des buveurs et des chansonniers; le *ballast* est le lest de la balle ou fardeau, mot qui se conserve dans *porte-balle;* le *railway* est une voie à rais ou rayons; on ne doit pas dire les *rails*, mais les *rais* d'un chemin de fer. *Dérailler*, qui semble le rétrograde de *railler*, comme *décoiffer* l'est de *coiffer*, est un verbe absurde! C'est *dérayer* qu'il faut dire (opposé à *enrayer*), en le reprenant de l'ancien français, où il existait non-seulement au sens propre, mais encore au figuré. Témoin le passage où Rabelais nous peint le sac du clos de Sévillé : « Les porte-guidons et porte-en-« seignes avoient mis leurs enseignes et guidons lorcé des « murs; les taborineurs avoient défoncé leurs taborins d'ung « costé pour les emplir de raysins; les trompettes estoient « chargées de moussines; *chacun estoit* DESRAYÉ! (*Gar-« gantua*, 1, 27) »

Chacun était hors de sa voie. Quand Rabelais aurait connu nos chemins de fer, je vous demande s'il pouvait se servir d'une métaphore plus juste? Un écrivain de nos jours eût mis en style barbare : chacun *avait déraillé*. Rabelais a parlé français.

Le tort de M. Viennet, le tort de l'Académie française, est de ne pas réveiller ces souvenirs, de ne pas exercer ces réclamations et ces reprises, et de laisser la France tributaire en apparence et l'obligée de ceux-là même qu'elle a enrichis.

Autrefois, il y a longtemps, avant la naissance de l'Académie, la langue française avait une douane : tout mot étranger qui se présentait à la barrière payait l'octroi, ou bien il n'entrait pas. Tout le monde alors faisait la police, et elle était bien faite. Un beau jour on s'avise de créer un corps exprès pour veiller à cette douane et préserver la langue française. La chose devait aller bien mieux! Ils ne seront pas distraits : leur unique besogne sera de faire sentinelle, vérifier la marchandise, délivrer des acquits à caution et des permis de circuler. A la bonne heure! on s'y fie, on les laisse agir, ou plutôt ne pas agir, s'endormir sur leur chaise, dans leur bel uniforme. Tout à coup un cri se fait entendre : Le Capitole est pris!... Oui, il est pris, mais à qui la faute, s'il vous plaît, sinon à M. Viennet et à ses confrères? Vous avez bonne grâce vraiment de venir aujourd'hui vous plaindre et accuser les autres! gardiens négligents, dépositaires infidèles, dites votre *mea culpa!*... Au lieu de le dire, M. Viennet siffle.

Il siffle et on l'applaudit. C'est que M. Viennet siffle si bien!

Tout siffleur qu'il est, M. Viennet a de singulières indulgences. Lui, si dur aux tunnels, aux grooms, aux steamers, au turf et au sport, à tous « les substantifs sifflants des Saxons et des Scots, » au moment même où il les stigmatise, il ajoute : « Passe encor pour le *whist!* » et pourquoi cette exception? — « Il vient des trois royaumes. » L'excuse est plaisante! et les autres d'où viennent-ils donc? M. Viennet veut bien des mots anglais qui servent à jouer aux cartes, mais il répudie avec indignation ceux qui servent à l'industrie. Ce passage nous révèle que M. Viennet aime à faire son whist. Très-bien; mais, si vous permettez le whist, quel droit avez-vous d'interdire aux autres le *sport*, le *turf*, et même les *clubs?* Chacun le sien, ce n'est pas trop!

Si l'on me dit que je suis trop sévère de demander de la logique dans un badinage, je répondrai que « il faut même en chansons du bon sens et de l'art. » A plus forte raison quand on écrit à Boileau, et qu'on vient lire sa lettre au public, en séance solennelle de l'Institut.

Cette absence de logique, je dirais presque de raison, est ce qui me frappe dans l'épître de M. Viennet. La raison est cependant la seule arme pour combattre victorieusement les abus; je veux bien qu'elle s'aide de la plaisanterie, mais qu'est-ce que des plaisanteries dépourvues de raison?

> Aimez donc la raison; que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Je crois que si Boileau répondait à son correspondant, il le désavouerait pour son disciple en ce point.

Chaque art, chaque science, chaque profession a son vocabulaire technique qui lui est indispensable. Mais parce qu'il a plu à l'Académie d'écarter de son dictionnaire français les trois quarts des mots dont on se sert journellement en France, M. Viennet, brouillant et confondant à plaisir les notions les plus élémentaires de la synonymie, enveloppe sous le nom de néologisme tout ce qui n'est pas de son dictionnaire, l'argot des voleurs et des lorettes, aussi bien que les termes de la langue philosophique. Il raille *objectivité*, *passivité*, *téléologie*, etc., sous prétexte qu'il ne les comprend pas! Belle raison! étudiez-les. Croyez-vous que le peuple comprenne davantage vos tropes académiques? M. Viennet, pendant qu'il était en train, devait attaquer aussi la nomenclature chimique, les termes de marine, de médecine et de jurisprudence. Car, à son point de vue, tout cela est du néologisme. Il avait bien commencé; pourquoi s'est-il arrêté aux mots *convict* et *verdict?* Il s'écrie que « le néologisme a perverti les juges! » Il s'en prend à l'Allemagne du néologisme philosophique et de tous ces mots

> Qu'au siècle d'Abailard on eût traité d'infâmes,
> Et qu'avec leurs auteurs on eût livrés aux flammes.

Ceci est un peu fort! Quoi! c'est au moyen âge, c'est au douzième siècle que le jargon scolastique était inconnu ou réputé infâme, abhorré au point de faire brûler un théologien, un philosophe qui s'en seraient servi? Ah! M. Viennet, votre bel esprit pour le coup se moque de notre bon sens! Et c'est en plein Institut qu'il est permis d'étaler de pareilles contre-vérités du moment qu'elles ont pour passeport deux rimes! Si M. Viennet n'a voulu que faire rire, à quel rôle descend-il? et s'il a voulu prouver quelque chose, il s'est mis dans le cas de ceux qui veulent trop prouver.

Je sais bien que M. Viennet, en sa qualité d'académicien français, n'est pas tenu d'avoir lu saint Anselme, Guillaume de Champeaux, ni cet Abailard dont il parle un peu comme de la Chine; au moins doit-il connaître Horace. Que dit Horace?

> Licuit semperque licebit
> Signatum præsente nota procudere nomen.

Il est permis, et il le sera toujours, de fabriquer un mot marqué au coin de la langue en usage.

Il y a donc un néologisme légitime? C'est à quoi M. Viennet ne saurait consentir. M. Viennet s'indigne et éclate en fusées et feux d'artifice contre les écrivains qui emploient les verbes *activer*, *utiliser*, et qui « formulent leur pensée en style de Purgon (1). » J'avoue que je ne vois pas bien où est le crime. Ces mots sont clairs, marqués *præsente nota*, puisque nous avons *utile*, *actif* et *formule;* ils n'ont point d'équivalent en français, pourquoi donc les repousser? Six lignes plus bas, M. Viennet écrit :

> « Il n'a point, affectant des formules obscures. »

Ainsi *formuler* est détestable, mais *affecter des formules* est excellent! et il faut que nous acceptions cela tête baissée? En vérité, c'est abuser un peu trop du principe d'autorité.

J'en dis autant d'*acclamer*, qui révolte la délicatesse de M. Viennet. N'avons-nous pas *clameur* et *acclamation?* Jusqu'au dix-septième siècle le verbe *clamer* n'a-t-il pas été du commun usage? En quoi *acclamer* est-il plus choquant que les autres composés *réclamer*, *déclamer*, *proclamer?* Pourquoi notre langue toute latine n'userait-elle pas d'*acclamer*, comme les Romains usaient d'*acclamare?* Suétone dit que Domitien : « Acclamari etiam in amphithea-« tro libenter audiit domino et dominæ feliciter. » Quel est donc le vice secret qui, malgré l'analogie, la convenance et le besoin, doit faire proscrire *acclamer?* Le voici : c'est qu'on a *acclamé* la république, et M. de Lamartine pour s'être en cette occasion servi de ce mot *acclamer*, essuie un vigoureux sarcasme de M. Viennet. Oh! si M. de Lamartine avait dit que la république a été *saluée d'acclamations*, M. Viennet ne réclamerait pas; il serait satisfait d'esprit et de cœur; mais il ne peut digérer *acclamer!*

> J'ai vu de février les apprentis Solons,
> Happant du même coup le trône et le lexique,
> Par le verbe *acclamer* ouvrir leur république.
> Et comme eux en hurlant le peuple l'*acclamait*,
> Et dans ce peuple immense aucun ne réclamait
> Contre un chef qui, prenant sa place dans l'histoire,
> D'un affreux barbarisme entachait sa mémoire;
> Et de tant de bonheur, de gloire et de plaisir
> Qu'à la France, à l'Europe, au monde, à l'avenir
> Avait de ces Solons promis le manifeste,
> Ce verbe, Despréaux, est tout ce qui nous reste!

La plaisanterie est d'un à propos et d'un goût parfaits, ce n'est pas cela que j'entends contester; mais c'est l'exactitude de deux assertions considérées historiquement. Non, le verbe *acclamer* n'est pas tout ce qui nous reste de la république : il nous en reste encore (sujet d'allégresse) monseigneur l'archevêque de Paris; il nous en reste encore (sujet de douleur) des concitoyens en exil que les bons mots, même de M. Viennet, sont insuffisants à consoler de la patrie absente.

Il y a assez longtemps que je m'occupe de l'histoire des mots. Je puis certifier à M. Viennet que le verbe *acclamer* n'a pas été inventé en 1848, et qu'on s'en était servi déjà en 1830. Les apprentis Solons de cette année-là acclamèrent aussi la république; il est vrai que c'était *la meilleure des républiques*, mais cela ne fait rien pour l'âge du mot. M. Viennet aurait pu s'en souvenir; il n'a pas voulu faire remonter son blâme si haut; soit! Il a ses raisons, mais cette affreuse république de 1848 a bien assez de ses méfaits réels sans qu'on vienne encore lui imputer après sa mort ceux qu'elle n'a pas commis. « Rien n'est beau que le vrai, » monsieur Viennet.

Non, la mémoire de M. de Lamartine ne sera pas « entachée d'un affreux barbarisme, » car *acclamer* n'est pas un barbarisme. M. Viennet pousse à la charge avec de gros mots; pour lui un barbarisme se définit un mot qui n'est pas inscrit au dictionnaire de l'Académie; mais la définition est fausse, Dieu merci! J'en appelle à Voltaire, dont l'autorité peut bien contre-balancer l'autorité de M. Viennet. « Il y a, dit Voltaire sur un vers du Cid, il y a un dictionnaire d'orthographe où il est dit qu'*invaincu* est un barbarisme. Non; c'est un terme hasardé et nécessaire. Il y a deux sortes de barbarisme; celui des mots et celui des phrases. *Egaliser* les fortunes, pour *égaler; éduquer*, pour *donner de l'éducation*, voilà des barbarismes de mots... » *etc.* C'est que le véritable esprit philosophique élevait Voltaire au-dessus de l'esprit de secte et de rancune. Il allait d'abord et à travers tous les obstacles droit au bon sens, c'est ce qui fait de lui un génie de premier ordre, et lui assure une autorité impérissable. Mais M. Viennet prend le dictionnaire de l'Académie; il s'enferme dans cet espace étroit, et de là haut il rit, il raille, il mitraille, se croyant dans le château des Sept-Tours, dans quelque forteresse à l'épreuve de la sape et du canon.

M. Viennet, voulant avant tout amuser son auditoire et faire rire les belles dames qui suivent les séances de l'Institut, a tout sacrifié à l'envie de paraître plaisant; il a confondu, de propos délibéré, l'usage et l'abus du néologisme. S'il n'y avait pas un néologisme rationnel, utile, indispensable, ou si M. Viennet et sa doctrine académique eussent existé du temps de saint Bernard, nous parlerions encore le français du temps de saint Bernard. Eh! monsieur Viennet, « aimez donc la raison! » Mais M. Viennet aime mieux les bravos.

Il nous rappelle sans cesse à la langue de Pascal, de Corneille et de Molière. Cette langue, à coup sûr beaucoup plus large que le français officiel de l'Académie, n'est pas,

(1) Non pas qui écrivent en style médical, mais qui se servent du mot *formuler*, lequel, selon M. Viennet, est du style des médecins exclusivement.

comme le répète M. Viennet, suffisante à tout exprimer aujourd'hui. C'est là un lieu commun usé jusqu'à la décrépitude, ou du moins il faut distinguer pour rester dans le vrai : leur grammaire, oui; leur vocabulaire, non! Et la preuve, c'est que M. Viennet, tout en faisant cette leçon aux autres, se sert de mots inconnus à Corneille, à Pascal et à Molière. Dans quelle provinciale, dans quelle tragédie ou quelle comédie du temps de Louis XIV M. Viennet a-t-il rencontré les mots *gaz*, *shérif*, *entrain ?*

> Et ce *gaz* qui doublant, triplant la force humaine (1)...
> Quel reproche adresser à l'un de nos *shérifs*... ;
> Vanter de ses écrits le lyrisme et l'*entrain*.

En sorte qu'on peut lui appliquer ses propres vers :

> La langue trouve ainsi parmi ses corrupteurs
> Ceux même que *la loi* lui donnait pour tuteurs.

La loi! Quelle loi? quel est l'article du code auquel ce vers fait allusion? Le terme est impropre. La loi, que je sache, n'astreint personne à suivre les décisions académiques, non pas même les académiciens, et c'est fort heureux pour tout le monde. Car enfin, si l'Académie ne veut pas marcher, il faudra donc que la nation tout entière s'arrête avec elle? Il faudra que les arts, les sciences, l'industrie manquent de termes correspondants à leurs progrès, parce que tel est le bon plaisir de l'Académie? Comment caractériser avec politesse une pareille prétention? Et pourtant c'est celle qui ressort des vers de M. Viennet, qui proscrit le néologisme, et qui voit le néologisme partout hors du salon des quarante fauteuils.

En bonne foi, M. Viennet espère-t-il faire accepter une pareille doctrine à l'aide de quelques bons mots et de quelques saillies? Et s'il ne l'espère pas, où tend sa pièce de vers? Ah! ce n'est pas ainsi que s'y prenait Boileau à qui il s'adresse, et qu'il appelle académiquement *cher Despréaux*. Le cher Despréaux, puisque Despréaux il y a, commençait par s'établir solidement sur le terrain de la raison et de la vérité; il s'y rendait inexpugnable. Puis, ses précautions bien prises quant au fond, il abordait la forme avec le même soin rigoureux, la même circonspection de détail. S'il trouvait chemin faisant de l'esprit, tant mieux! il en profitait. S'il n'en trouvait pas, cela n'importait guères : la raison et la vérité suffisaient au *relief*, à l'éclat et à la force de son vers :

> « Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose. »

Le bon esprit était son principal; le bel esprit n'était qu'accessoire. Mais retranchez le bel esprit des vers de M. Viennet, et vous verrez ce qu'il en restera!

Ce que c'est pourtant que la valeur de position et l'effet des milieux! toutes ces réflexions me sont venues parce que j'ai lu les vers de M. Viennet imprimés; froidement assis dans mon fauteuil, devant mon bureau. Si je les avais entendu réciter par l'auteur en présence de tout ce monde illustre, élégant et disposé à l'émotion, il y a cent contre un à parier que j'aurais partagé l'impression générale, et qu'ils m'auraient paru charmants, ravissants, délicieux! Et aujourd'hui, les yeux attachés sur mon journal, j'en serais à me dire comme Bridoison : Eh bien! je suis donc aussi bête que monsieur, moi?

F. GÉNIN.

(1) *Doublant, triplant!* Centuplant serait encore bien au-dessous de la vérité, mais en vers on ne dit que ce qu'on peut; seulement on n'est pas alors de l'école de Boileau.

Les silos comme moyen de conserver les céréales.

Lettre à M. le docteur Fleury.

On m'a donné tardivement connaissance d'un article publié, il y a quinze jours, par *le Moniteur universel*, et dont l'objet est la glorification d'un système de conservation des céréales, une invention qui remonte aux âges anté historiques, alors que les tribus sauvages, vivant réciproquement en face des tribus voisines à l'état de guerre et de pillage, n'avaient d'autres moyens de mettre leurs subsistances à l'abri de la déprédation, qui était le but de la guerre, que de les enterrer, sauf à retirer de leurs silos ce que la pourriture avait épargné. Telle est, Monsieur, l'origine du silo, en faveur duquel vous prenez la peine d'écrire en 1855, et que vous préférez à des procédés tels que la machine à pelleter de M. Valery et à l'appareil de M. Huart, établi à grands frais par M. le maréchal ministre de la guerre dans les bâtiments de la Manutention militaire, au quai de Billy. Je laisse à ces messieurs le soin de défendre leurs systèmes, et à M. le ministre le soin de renvoyer au *Moniteur*, en justifiant sa préférence, la pierre que le journal officiel jette, avec votre fronde, dans les fenêtres de l'Intendance, qui a dû donner son avis sur la question de la machine Huart. M. le maréchal Vaillant a d'ailleurs honoré de sa bienveillance la machine Huart dans un rapport lu par lui à l'Académie des sciences.

J'ai un autre but, et, quoique je sois l'auteur, breveté en Europe et en Amérique, d'un appareil pour l'amélioration et la conservation des céréales sur terre et sur mer, je n'ai aucun intérêt à solliciter l'attention publique en critiquant votre opinion; mon outil, car c'est un outil aussi peu coûteux à établir que facile à manipuler, figure à l'Exposition; il a été compris en Angleterre, où il va être vulgarisé par une puissante maison de banque; il a été compris en Belgique et en Hollande; il est en voie de pénétrer dans la pratique agricole de tous les pays de l'Europe et de l'Amérique; il fera son chemin tout seul, et même en France.

Mon but est de vous apprendre ce que je sais, par expérience, de l'ensilage, dont il semble que vous n'avez entendu parler que *dans les sociétés*. Je dois dire d'abord que le silo a continué d'être pratiqué dans quelques contrées de l'Europe et de l'Inde après que les causes auxquelles j'ai attribué son origine eurent cessé. J'ajoute qu'il a réussi jusqu'à un certain point sous quelques climats favorisés; mais jusqu'à un certain point, — souvenez-vous de ce mot restrictif.

J'ai fait une étude particulière en Afrique de ce moyen de conservation; les silos, en Afrique, tels que je les ai vus, sont un assemblage de grandes jares qui contiennent toute la récolte d'un douar, mise en commun pour être vendue au profit de chacun, selon sa participation évaluée avant l'ensilage. Je comprends ce système : on obtient plus facilement un hermétisme complet dans une petite capacité, puis ces petits silos sont vidés successivement, selon les besoins du marché, et sans qu'il soit nécessaire d'ouvrir les silos voisins.

— Pourquoi, disais-je aux chefs des diverses tribus, faites-vous cent silos à côté les uns des autres, au lieu d'en avoir un ou deux pour contenir la même quantité? — Parce que, me répondaient-ils, les grands silos ne nous rendent que des grains pourris, tandis que les petits nous donnent généralement un grain qui, tout inférieur qu'il est à cause de l'odeur qu'il contracte, est néanmoins encore mangeable, du moins pour nous qui ne le consommons qu'après l'avoir fait passer au feu, mais désagréable à nos pauvres chevaux forcés de se contenter de cette nourriture quand nous ne pouvons leur en donner d'autre. — Enfin, ajoutais-je, que ces grains soient plus ou moins mangeables, toujours est-il que tout celui que vous confiez à vos petits silos, vous le retirez propre à être consommé pour votre nourriture et celle de vos chevaux! — Non pas tout; car nous avons au moins en perte *un* silo sur *dix*, c'est-à-dire un dixième absolument impropre à aucun usage; nous nous abonnerions volontiers pour être assurés contre une perte supérieure; car nous avons des années bien plus désastreuses.

M. Grisar, comptable aux subsistances militaires de l'Algérie, reçut l'ordre, en 1845, de faire remplir trois grands silos, — des silos maures, qui sont des modèles si vantés. Ces silos existent encore. On peut en visiter un, hors de la porte Bab-el-Oued, à Alger, à droite en sortant; celui-ci peut contenir six mille quintaux. Sur ces trois silos, deux furent complétement gâtés; le troisième ne rendit qu'une orge fort mauvaise. Cependant ces silos avaient été revus et réparés avec le plus grand soin par le génie militaire. L'expérience coûta cent mille francs à l'Etat. M. Grisar est aujourd'hui comptable de l'intendance à Marseille; faites-le consulter, monsieur, sur l'efficacité conservatrice des silos.

L'intendant général à Alger, M. de Guiroye, me disait souvent : Les silos sont de mauvais conservateurs. En 1823, pendant la campagne d'Espagne, nous l'avons éprouvé. Notre pain, fait de cette farine, avait une odeur de pourri insupportable, ce qui faisait dire à nos soldats en le mangeant : On n'a pas besoin avec ce pain-là de fromage pour le dessert.

Voilà, monsieur, une part de ce que je sais de la perfection des silos comme moyen de conservation; cependant vous pouvez continuer à leur accorder votre protection. On me dit que vous avez étudié la question en dirigeant, comme médecin, un établissement pour le traitement des maladies par l'eau froide. Je m'en lave les mains.

Votre très-obéissant serviteur,

S. SALAVILLE.

Drainage vertical par puisards tubés.

Le drainage a pris chez nous ses lettres de naturalisation. Ses effets sont appréciés, et les énormes frais de son établissement en arrêtent seuls la propagation. L'on compte en France 12 millions d'hectares à drainer; à 250 fr. l'hectare, la somme en vaut la peine, et le drainage ne peut pas être considéré comme une petite affaire.

Si donc, par une méthode rationnelle s'il en fut jamais, que chacun peut juger dans sa chambre, ou peut essayer sans frais dans son champ, l'on parvient à assainir, pour moins de 20 fr. par hectare, une grande partie des terres à drainer, l'économie qui en résultera vaudra aussi la peine d'être prise en considération.

Impuissante, il est vrai, dans les terrains infestés de sources, la méthode n'expulse pas du sol les eaux intérieures et ne les conduit pas hors du champ; mais partout où elle trouve, à quelques mètres de profondeur, des couches perméables, absorbantes, ou seulement plus sèches que celle de la superficie, partout où elle rencontre une nappe d'eau inférieure, l'absorption s'établit, et débarrasse ainsi la surface du sol des eaux qui la noient; elle la dispose à s'échauffer plus facilement aux premiers rayons du soleil de printemps; on avance ainsi la récolte, tout en facilitant la culture et en assurant la fécondité.

Les travaux exigés pour son établissement sont fort simples : « Que l'on creuse un trou, l'eau environnante s'y rendra; si cette « eau, après quelque temps, s'écoule par en bas, ou si le niveau se « maintient à 80 centimètres environ du bord du trou, le succès est « certain. » Que l'on tube suivant ces procédés, que l'on ferme le haut du conduit à 50 centimètres de la superficie du sol avec une tuile cassée, l'absorption continuera et l'assainissement s'opérera. Dans le cas où l'eau ne s'écoulerait pas, que l'on essaye de descendre un peu plus avant, ou que l'on rebouche le trou et que l'on cherche un terrain plus favorable

C'est le trou du pot de fleurs donnant la vie à la motte de terre qui y est contenue. Notre drainage n'a pas d'autre destination.

Depuis l'envoi à la Société d'agriculture de cet exposé si simple, bien des objections inattendues, bien des récriminations nous sont parvenues : l'un nous dit qu'il a fait faire sept trous et que l'eau ne s'est pas écoulée; pour un homme de son intelligence, c'est six de trop. Au premier il devait voir que la méthode était inapplicable dans son terrain. Un autre nous écrit que nous n'avons rien inventé; il a pleinement raison : nous ne faisons que réunir et employer des moyens connus et employés depuis des siècles; seulement il a tort d'ajouter que c'est lui qui a inventé le système vertical, mais qu'il ne s'en est jamais servi. D'autres nous ont *notifié* que nous ne faisions que *reproduire* un système déjà connu, publié avec détails et recommandé dans des publications officielles; or, comme ledit système recommandé coûte 300 fr. et le nôtre 20 seulement, l'on conviendra que la reproduction n'est pas malheureuse. D'autres enfin (L. du 15 juin 1855) avaient jugé et condamné le 7 décembre dernier ce que je n'ai proposé que six mois après... Qu'ils se rassurent tous, protecteurs et protégés, la méthode verticale pourra assainir bien des hectares sans déranger aucune position : elle ne fera pas plus de tort à l'ancien drainage que le daguerréotype n'en a fait aux faiseurs de portraits.

AD. PERREUL.

NOUVEAU JOURNAL DES **CONNAISSANCES UTILES**, rue de Provence, n° 3.

Ce recueil illustré paraît tous les mois depuis mai 1853, et rend compte de l'Exposition universelle. — Un beau volume in-8° par an. Prix : 7 fr. 50 c. (Voir le n° 653 de *l'Illustration*.)

Une histoire du lycée impérial Bonaparte, ancien collége royal de Bourbon, écrite par M. Lefeuve, et signalée par le bulletin bibliographique de *l'Illustration* à son apparition sur la scène littéraire, vient d'être suivie d'une brochure mise en vente par la librairie d'Alphonse Juin, rue Gît-le-Cœur, n° 11. M. Célestin, ancien élève du lycée Bonaparte, auteur de cet opuscule, a eu principalement pour but de relever et de combler quelques erreurs et quelques lacunes du livre de son prédécesseur, et de fournir certaines notices biographiques d'élèves qui avaient échappé à ses investigations. Nous avons pu contrôler, par nos propres souvenirs, l'exactitude des recherches de M. Célestin, et nous recommandons sans crainte à nos anciens condisciples son travail complémentaire.

GABRIEL FALAMPIN.

A propos des diamants de la couronne.

Les belles dames qui, à l'Exposition universelle, sont prises d'éblouissements et de vertiges devant les diamants de la couronne, ne se doutent pas qu'en 1830 cette prodigieuse collection de pierres précieuses a couru les aventures et les grandes routes, comme la royauté elle-même; qu'elle aussi a eu son heure d'abandon et de danger. Ces dames me permettront-elles de leur raconter cette histoire, qui va tout droit à leur adresse?

Charles X avait abdiqué et allait quitter Rambouillet, sa première étape sur le chemin de l'exil. Il avait emporté de Paris, sans doute dans la crainte chimérique du pillage, les joyaux de la couronne. Mais avant de partir il voulut restituer à la nation ce trésor dont il n'avait été qu'usufruitier. Il chargea M. de la Bouillerie, son trésorier, de remettre les bijoux à M. Chambellan, son payeur, avec ordre de les déposer entre les mains du nouveau gouvernement, quel qu'il fût. M. Chambellan avait toute la confiance du roi, et il la justifiait par une probité éprouvée, autant que par son loyal dévouement.

M. de la Bouillerie s'acquitta de sa mission auprès de M. Chambellan, qui, lui aussi, avait suivi la cour à Rambouillet. Les diamants étaient renfermés dans un grand coffre, dont, en le recevant, l'honorable payeur donna récépissé. En même temps, M. de la Bouillerie le pria de vouloir bien rester dépositaire d'une autre boîte, parfaitement semblable à celle qui contenait les joyaux de l'Etat; c'étaient, lui dit le trésorier, les dentelles, les cachemires, l'argenterie, quelques bijoux et objets précieux appartenant à sa femme, et qu'il ne voulait pas, du moins pour le moment, emporter à l'étranger.

Après cette entrevue, qui fut très-rapide et se ressentit du trouble répandu dans la résidence royale, M. de la Bouillerie partit avec son auguste maître.

M. Chambellan s'empressa d'ordonner à ceux des serviteurs qui étaient présents de transporter en lieu sûr le coffre aux diamants. Lui-même présida à la translation, et prit toutes les précautions imaginables pour garantir toute sécurité au caisson millionnaire.

La commission désignée pour accompagner Charles X jusqu'à Cherbourg, et dont faisait partie M. Odilon Barrot, s'arrêta à Rambouillet. M. Chambellan en profita pour lui remettre le trésor qui lui avait été confié. Livraison en fut faite aussi régulièrement que le permettaient les circonstances.

Voilà l'honnête payeur parfaitement rassuré, et il se sentit soulagé d'un grand fardeau en se voyant débarrassé d'une responsabilité qui, dans ces moments d'effervescence populaire, pouvait entraîner quelques périls.

Quelques jours se passent; M. de la Bouillerie revient d'Angleterre et va réclamer à M. Chambellan la caisse de sa femme. L'ex-payeur la fait apporter devant lui, et en restitue la clef à son propriétaire. Le coffre est ouvert, et, au premier aspect, M. de la Bouillerie reste stupéfait et sans parole. M. Chambellan approche, regarde à son tour, et s'écrie en pâlissant: « Ce sont les diamants de la couronne! »

J'ai dit que les deux boîtes étaient semblables. Quand M. Chambellan avait donné ordre de transporter en lieu sûr les joyaux de l'État, il y avait eu erreur; la cassette de Mme de la Bouillerie avait été prise pour sa sœur jumelle Comment le dépôt transmis par l'ex-payeur à la commission, qui l'avait reçu, n'avait-il pas été vérifié à l'instant même? Comment le nouveau ministre des finances n'avait-il pas ouvert le coffre pour s'assurer de la réalité et de l'intégralité de la restitution? C'est ce qui ne peut s'expliquer que par le trouble et les graves préoccupations du moment. — Malgré l'invraisemblance du fait, il est positif.

— « Je suis déshonoré, perdu! » furent les premiers mots qui échappèrent à l'honorable M. Chambellan. Avec la rapidité de l'éclair, son instinct d'honnête homme fit surgir menaçantes devant son esprit les accusations dont il allait être indubitablement l'objet. On le soupçonnerait d'avoir indignement trompé le gouvernement nouveau, d'avoir voulu détourner à son profit, ou au profit de son ancien maître, les diamants de la couronne.

Moins ému, M. de la Bouillerie lui fit observer que l'absence de toute réclamation de la part du ministre des finances de Louis-Philippe prouvait qu'on ne s'était pas encore aperçu de la méprise.

— « Qu'importe? répondit le pauvre homme désespéré, quand je rapporterai les diamants, on croira que ma première pensée a été de les dérober; qu'après plusieurs jours de réflexion, j'ai eu peur, et que la crainte ou le remords m'a décidé à une restitution. »

M. de la Bouillerie lui représenta vainement que sa probité bien connue et son caractère unanimement respecté le mettaient à l'abri d'un tel soupçon; que d'ailleurs la livraison du caisson s'était faite avec une bonne foi si manifeste, que personne ne pourrait s'arrêter à l'idée d'une coupable supercherie. Il ne retrouva un peu de calme que lorsqu'une voiture attelée de deux chevaux de poste l'emporta vers Paris avec son ami et la précieuse caisse.

Chemin faisant, il ne cessait de répéter : « Je suis déshonoré! je suis perdu! »

Puis, passant à un autre ordre de préoccupation : « Et moi qui ai laissé ce trésor, les joyaux de l'État, c'est-à-dire une valeur de 20 millions, dans une pièce où chacun pouvait entrer, et dont la clef est restée constamment à la porte! Si la caisse avait été volée, qui aurait cru à mon innocence? »

Et le brave homme frissonnait des pieds à la tête à la pensée de son imprudence involontaire.

Le voyage lui sembla durer un siècle. Enfin on arriva, et l'on se dirigea vers le ministère des finances.

Grande fut la surprise du ministre quand M. Chambellan lui déclara qu'il venait lui remettre les diamants de la couronne, lui expliquant la méprise qui avait eu lieu. D'abord incrédule et ne pouvant se défendre de quelque soupçon, le ministre fit apporter la caisse qui lui avait été remise quelques jours auparavant, l'ouvrit, et, voyant qu'au lieu de joyaux, elle contenait des objets de toilette et de l'argenterie, tandis que l'autre était pleine de magnifiques pierreries, il reconnut la vérité des affirmations du pauvre payeur, qui s'en alla ivre de joie.

Cette histoire m'a été racontée par la fille du respectable M. Chambellan, qui non-seulement l'a entendu narrer cent fois par son père, mais assista à l'ouverture de la caisse et à la découverte de l'erreur.

L'anecdote grossira la biographie du *Régent*, dont le passé, plein d'orages, peut déjà fournir la matière d'un petit roman, car les péripéties n'ont pas manqué à cette victime des révolutions.

F. LACROIX.

Appréciation des journaux étrangers sur la victoire des alliés.

On ne possède encore aucun détail sur les pertes respectives qui ont signalé ce coup de tonnerre : « Un sang généreux, dit *le Moniteur de l'Armée*, a été le prix douloureux d'une victoire chèrement achetée. A de si vaillants guer-

riers, il faut des chefs dignes de les conduire, et ces chefs se doivent à eux-mêmes de montrer l'exemple en payant noblement de leurs personnes. Préparons-nous donc à mêler des larmes de regret, pour les amis que nous avons perdus, aux transports d'allégresse que la prise de Sébastopol excite dans tous les cœurs. »

Le Morning-Post estime la perte des Anglais, dans la journée du 8, à 2,000 hommes, tant tués que blessés. Ils n'ont pas perdu d'officiers généraux.

« Nos soldats, bien qu'ils n'aient pas pris part à l'assaut, dit le général la Marmora dans une dépêche qui a été reproduite partout, ont eu 40 hommes hors de combat, pendant qu'ils étaient dans les tranchées. »

L'Indépendance belge se défend contre la tentation de tirer des conséquences de cet événement :

« Les alliés vont-ils poursuivre le siége de la partie nord de la place? Les Russes, comme le voulait une version répandue hier à Paris, se disposeraient-ils à évacuer aussi les forts du nord pour se retirer vers Pérékop? Ce sont là autant de suppositions dans lesquelles il serait ridicule de vouloir s'engager avant même d'avoir des détails précis sur la terrible lutte qui a mis les alliés en possession de la ville de Sébastopol proprement dite, ou plutôt de ses ruines. »

Le seul article des journaux anglais à citer sur la prise de Sébastopol est celui du *Morning-Post*, qui élucide l'enchaînement des attaques qui ont décidé la ruine de Malakoff.

Le Times reconnaît que le principal mérite de cette glorieuse victoire revient de droit aux Français, puisque la tour Malakoff, qui est la clef de la plus forte position, a succombé devant la vigueur de leur attaque. « Mais, avec ce sentiment chevaleresque qui est le plus noble attribut des hommes qui ont combattu et conquis ensemble la victoire, ajoute-t-il, les noms de tous ceux qui ont remporté les redoutables fortifications de Sébastopol méritent tous d'être inscrits côte à côte sur la même page, et nulle distinction jalouse ne viendra ternir ou atténuer leur commune gloire. »

« Ces grands événements, ajoute *le Times*, mettent fin au siége de Sébastopol proprement dit, car les armées alliées viennent d'atteindre dans ces derniers trois jours le grand objet de leur entreprise; elles ont arraché à toute la puissance militaire de la Russie une forteresse dont elle avait fait une place d'une force extraordinaire, et qui était défendue par une armée innombrable formée de ses meilleures troupes. Elles ont détruit la force navale sur laquelle elle comptait pour assurer sa domination sur l'Euxin et établir son autorité du Caucase jusqu'aux bords du Danube. Mais, par-dessus tout, elles ont fait voir aux nations crédules et serviles de l'Orient que les puissances maintenant souveraines dans le monde ne sont pas celles qui reposent sur le fanatisme et l'absolutisme barbare, mais bien celles qui s'appuient sur la civilisation et la liberté. »

Le Morning Herald examine les conséquences de la prise de Sébastopol sur une partie de la diplomatie européenne :

Uniformes des légions suisse et allemande formées en Angleterre pour la guerre de Crimée.

« Sans doute, dit-il, l'événement sera saisi au vol, à Vienne, comme une occasion de renouveler de pressantes négociations de paix; mais que tout homme sensé y prenne garde! ce n'est pas la chute des défenses du sud de Sébastopol qui changera rien à la politique bien arrêtée de la Russie, ni qui fournira l'occasion d'une paix sûre et honorable. C'est probablement là le vrai commencement de la guerre, loin d'en être la fin; mais c'est de bon présage pour la victoire à venir, et c'est un coup bien appliqué au talon vulnérable de la Russie. »

Mardi, à onze heures du soir, ajoute encore *le Times*, les journaux avaient peine à satisfaire à toutes les demandes du public qui se pressait dans leurs bureaux; les cafés et autres lieux de réunion publique étaient encombrés de consommateurs désireux de lire ou entendre lire les nouvelles de Sébastopol. L'enthousiasme a été à son comble lorsque l'on a acquis la certitude que toute la partie sud de Sébastopol était au pouvoir des alliés. A huit heures du soir, une foule immense était agglomérée devant Mansion-House (l'hôtel de ville) et la Bourse, dans la pensée que le lord-maire, en grande tenue, proclamerait officiellement la victoire, comme cela fut fait lors de la victoire de l'Alma. La proclamation n'a pas eu lieu, parce qu'à Mansion-House il n'était parvenu encore aucune dépêche officielle de lord Panmure. La foule, après avoir attendu un peu, s'est dispersée. Vers neuf heures, les canons du parc de Saint-James et ceux de la Tour ont proclamé la victoire, et les cloches des principales églises ont fait entendre de joyeux carillons; dans beaucoup d'endroits on voyait des rassemblements groupés autour d'un individu qui lisait la dépêche à la lueur des becs de gaz ou des lumières des boutiques. Au théâtre de Haymarket, M. Backstone, dans un entr'acte, s'est présenté, un papier à la main, et a donné lecture des dépêches. Le public s'est levé en masse, applaudissant, lorsque l'orchestre a exécuté le *God save the Queen!* et l'air : *Voici le héros qui approche!* lesquels, à la demande de la foule, ont été exécutés une seconde fois et applaudis à outrance. A Adelphi, M. Leigh Murray a donné la nouvelle, et les applaudissements qui ont suivi faisaient trembler la salle. L'orchestre a exécuté le *God save the Queen!* et l'air *de la Reine Hortense*. Le public a redemandé ces airs avant de laisser continuer la représentation. Au théâtre du Lycée, même enthousiasme. La même nouvelle a été donnée dans tous les théâtres; partout elle a été accueillie de la même manière.

A Birmingham, on a su la nouvelle par le télégraphe à six heures, et aussitôt la ville entière s'est livrée à la plus vive allégresse.

Dans une dépêche portant la date du 10 août, le comte de Nesselrode fait un exposé des pertes que les deux parties ont eu à subir dans la guerre et qui menacent la Turquie d'une ruine complète; il cherche ensuite à prouver que la Russie ne craint nullement l'épuisement en hommes, en argent et en ressources de toute nature, que les puissances occidentales croient inévitable. Cette conviction est fondée chez lui non-seulement sur des faits statistiques et les résultats matériels des calculs sur lesquels il se base, mais aussi sur le patriotisme du peuple et son sentiment moral et politique.

« L'empereur Alexandre, dit M. de Nesselrode, a reçu de son père comme un héritage sacré le combat pour l'honneur de son peuple. Toute la Russie en est convaincue. Le souverain régnant a changé, mais la volonté est restée la même. La résolution d'opposer à l'agression de l'ennemi toute la résistance possible est restée inebranlablement la même qu'avant. » Le comte de Nesselrode laisse entrevoir pourtant dans cette dépêche que la Russie est très-éloignée de repousser la paix, et que la paix ne tiendra qu'aux conditions qu'on voudra lui poser. « La Russie, dit-il, trouvera dans son sentiment national et dans la force qui en découle les moyens d'opposer une résistance suffisante à ses ennemis, jusqu'au moment où ceux-ci seraient enfin disposés à se prêter à une transaction honorable. » — Toutes les probabilités sont donc en faveur de la paix. Si l'on considère, en effet, l'abandon que les troupes russes ont fait, immédiatement après la prise des ouvrages de la tour Malakoff, des travaux immenses de défense qu'ils avaient construits en arrière, et derrière lesquels, si nous en croyons un témoin oculaire et bien renseigné, ils auraient pu facilement tenir un mois encore, et peut-être davantage, il faut croire que leur retraite sur le côté septentrional de Sébastopol a été motivée par de grandes pertes d'hommes, considération de nature à engager la politique russe dans la voie des résolutions pacifiques.

LE MARCHAND

DE CAILLOUX MIRACULEUX A CONDÉ-SUR-NOIREAU.

A M. le Directeur de L'ILLUSTRATION.

Voici, Monsieur, un spéculateur dont l'industrie, très-originale, mérite de figurer dans la galerie que *l'Illustration* a consacrée aux petits métiers de la rue. — La spéculation, entreprise et menée à bonne fin par cet homme avisé, est assez spirituelle pour mériter cet honneur. Voici :

Jeudi dernier, sur la place de notre marché, un charlatan de la pire espèce, de ceux-là qui exploitent la crédulité religieuse et font le trafic de choses prétendues saintes, sollicitait l'attention des campagnards par le bruyant glapissement d'une aigre crécelle. Le saint homme narrait à son rustique auditoire, de ce ton béat et nazillard particulier à sa profession, l'histoire, ancienne déjà, de l'apparition miraculeuse de Notre-Dame de la Salette ; il rappelait les nombreux miracles qui s'en étaient suivis, énumérait complaisamment les précieuses indulgences attachées aux petites médailles commémoratives qu'il débitait aux fidèles, moyennant une faible rétribution ; puis il terminait son intéressante homélie par l'exhibition d'un mirifique fragment du rocher où apparut la glorieuse Notre-Dame, rocher dont les parcelles, douées d'inestimables qualités, faisaient pleuvoir sur leurs heureux possesseurs et les bonnes grâces et les bénédictions de la bonne Notre-Dame. Entraînés par sa pieuse éloquence, nos bénévoles et crédules campagnards s'empressaient de profiter d'une occasion si rare et si avantageuse, et échangeaient avec bonheur leurs décimes contre les petits cailloux du rusé compère, dont l'éventaire fut dégarni en un clin d'œil et l'escarcelle prestement arrondie. Le tour fait, notre homme disparut et fut chercher ailleurs d'autres dupes aussi simples.

Voilà, Monsieur, ce que l'on pouvait voir à Condé l'an de grâce 1855, le jeudi 16 août.

J'ai l'honneur d'être, etc. L. J.

Le marchand de cailloux miraculeux. — D'après M. L. J.

Les campements kirghiz. — LE KOURMIS. — FABRICATION DU VIN KIRGHIZ.

Fabrication du vin chez les Kirghiz. — D'après un croquis de M. C. Marchal.

Nous empruntons le passage suivant à un *Voyage* inédit, dont l'auteur nous a, en même temps, communiqué le dessin qui accompagne son récit :

... L'amphitryon nous ménageait une surprise pour le lendemain. Il voulut nous montrer un campement de Kirghiz qui depuis quelque temps étaient venus s'établir à 25 verstes de Krasnoïarsk. Leur chef devait faire la soumission du yasack (tribut). On sait que les Kirghiz occupent une partie de ce bassin de l'Asie centrale, autrefois couvert d'une mer dont les bas-fonds sont encore aujourd'hui la mer Caspienne et la mer d'Aral à l'occident, les lacs Khou-Khou-Noor, Baïkal et Ala-Koul à l'orient.

Cette peuplade compte deux millions d'hommes, continuellement à cheval, l'arc, le fusil à fourche ou la lance toujours à la main, et semble n'avoir pour culte sur la terre que l'indépendance.

Habiter une maison! — s'écrient-ils, quand on leur en propose de toutes faites, — *vous voulez donc nous rendre esclaves?* Néanmoins ils se rangent petit à petit à l'attraction puissante de la Russie, par suite de *barentas*, espèce de vendetta corse que certaines tribus exercent entre elles-mêmes, à la suite desquelles les plus faibles viennent se placer sous la protection des Cosaques des lignes frontières, et se soumettre au tribut d'une tête de bétail sur cent.

La bienveillance toute particulière du gouvernement russe pour ces nomades tend aussi de jour en jour à captiver leur amitié. En 1818, Alexandre, qui était venu à Orembourg, mû par un courage tout chevaleresque, alla seul dans les steppes, et courut cinq lieues à cheval, accompagné de quinze mille Kirghiz armés jusqu'aux dents : ils furent profondément touchés de cette marque de confiance du Tzar, à qui ils jurèrent fidélité au milieu de leurs tentes. Leur sultan se déclara vassal de la Russie.

Depuis ce moment l'autorité moscovite s'est toujours montrée pleine de condescendance pour ces possesseurs des steppes qui séparent la Russie de l'Inde, et dont les allures guerrières et les souvenirs homériques rappellent ces légions que Timour promenait de Moscou à Delhy, et de la capitale de Bajazet à celle du Céleste Empire, en passant par les pelouses du Volga, où le célèbre conquérant les invitait à des banquets dans lesquels des princesses, vêtues de la chlamyde de pourpre, leur servaient des vins de Chypre et de Ténédos dans des coupes d'or.

Nous partîmes à l'aube du jour pour notre expédition par un de ces chemins qu'*Elisabeth* suivait dans la Sibérie de Mme Cottin. Seulement cette angélique héroïne allait seule, tandis que notre cavalcade était composée de trente chevaux à barbe, montés par des cavaliers aux armes étincelantes. Une magnique claymore pendait à mon côté, et une paire de pistolets de Toula brillait à ma ceinture. Nous rencontrâmes le *bachi* du *Starchina* (chef élu des aoules ou villages) près d'une caverne naturelle comme celle de *Remouchaut* en Belgique, ou celle de *Kongour* dans le gouvernement de Perm. Il nous dit qu'elle était habitée par des couleuvres d'une prodigieuse dimension, comme pour montrer, sous ces hautes latitudes, que ce qui rampe grandit partout. En haine du despotisme qu'exerçaient dans ces solitudes souterraines ces reptiles du silence et de la nuit, je m'approchai de l'ouverture de la caverne et je lâchai un coup de pistolet; au bruit de la détonation, l'âme comprimée de la nature dans ces secrètes demeures répondit par des clameurs retentissantes, des gémissements, des échos et des larmes, qui portèrent l'épouvante dans le cœur de tous ceux qui prêtaient l'oreille.

Le chef kirghiz, accompagné d'une nombreuse escorte, nous avait abordés avec dignité ; il dit au commandant, qui était avec nous, que depuis longtemps il désirait faire alliance avec le *khan blanc* (l'empereur), qu'on pouvait compter sur la sincérité de ses sentiments, car, ajoutait-il, *l'autorité qui viole ses serments ressemble a un homme nu qui fait baisser les yeux.* Il nous invita à une fête préparée pour notre réception, et nous partîmes au galop au milieu des clairières qui s'ouvraient devant nous.

Bientôt l'aspect d'un peuple de pasteurs s'offrit à nos regards. C'était un mouvement inconnu, une immense fourmilière, au milieu de laquelle se dressaient les longs cous des dromadaires; ici étaient les *tabounes* (haras), entourés de piquets ; au loin s'étendaient de nombreux troupeaux de moutons, de chèvres et de bœufs, que gardaient des Kirghiz à cheval, armés de lances. Des cavaliers se croisaient d'un campement à l'autre pour annoncer l'arrivée du commandant des Cosaques de la ligne. La terre semblait s'agiter sous les pas de cette population active et originale. La fumée qui s'élevait des youstes en bouffées capricieuses, ces myriades de moustiques qui se pelotonnaient dans l'air après s'être repus du sang des hommes et des animaux, communiquait à l'atmosphère ainsi tourmentée le mouvement qui régnait sur le sol.

Les Kirghiz ont la figure aussi plate et aussi large que celle des Kalmouks. Ils ont les yeux noirs et peu ouverts, la bouche petite, les pommettes en saillie, une pointe de barbe au menton les distingue des races turques et les rapproche des races mongoles. Leurs vêtements consistent en une robe de soie ou de coton (armiack), sous-tachée d'or ou d'argent. Un pantalon très-large, qu'ils mettent souvent par-dessus la robe, et une ceinture d'où pendent le couteau poignard et le *kalta* (petit sac pour le briquet, l'amadou, le tabac, le cachet et deux sachets, contenant deux prières écrites qui servent de talisman), complètent l'habillement des hommes, dont la tête est coiffée de bonnets ronds et pointus en feutre blanc, avec des pans recourbés et tailladés. Ils sont chaussés de bottes à la poulaine en maroquin rouge. Les armes qu'ils portent sont la lance, les flèches, le *tchakam* (hache) et le fusil à mèche d'écorce de spirée.

Le beau sexe semblait retiré dans ses tentes ; nous vîmes néanmoins quelques femmes, attirées par la nouveauté du spectacle, conduisant des enfants : les plus jolies cherchaient à cacher leurs visages. Leur costume rappelait celui des Cauchoises et des Juives algériennes par ce bonnet haut et roulé (*dchoulack*) d'où pend par derrière un très-grand voile. Ce qui leur donnait la grâce d'un guidon flottant au vent des steppes. Quatre tresses ornées de rubans, de plaques de métal ou d'agate, s'échappent de chaque côté du front, et descendent jusqu'à la ceinture en suivant les contours du sein, au milieu duquel brille une plaque en or ou en argent ciselé, couverte quelquefois de pierres fines. Les robes sont de soie de Bouckharie. Toutes ces femmes paraissaient fort douces.

Nous mîmes pied à terre devant la tente du bachi, où nous entrâmes pour prendre le thé *de la bienvenue*, au miel. Ces tentes (*yourtes*) sont de forme sphérique, composées de treillis de bois, recouvertes de feutres et munies, à la partie supérieure, d'une grande ouverture ronde qui s'ouvre et se ferme à volonté, servant en même temps de passage à la lumière et à la fumée.

Ces yourtes, semblables à celles des Kalmouks, ont de deux à quatre mètres de hauteur et dix mètres de circonférence. On attache à des pieux fixés à terre le mur de treillis, au moyen de cordes de crin. Les portes sont en bois incrusté de dessins en os. Les cordeaux qui servent à maintenir les treillis sont généralement en poil de chameau, chez les riches en soie. Les parois intérieures sont garnies, en été, de rideaux tressés de paille et de fils de diverses couleurs ; pendant les grandes chaleurs on relève les feutres du bas. Les rideaux laissent pénétrer l'air frais et défendent l'intérieur de la tente de la poussière et des ardeurs du soleil.

Les yourtes des pauvres sont de feutre gris; celles des riches, en feutre blanc : quelques sultans de la grande horde ont leurs yourtes couvertes de drap écarlate.

Au fond de la tente, à l'opposite de la porte, sont placés les coffres couverts de tapis dans lesquels sont enfermés les robes, les pelisses et les autres vêtements. Autour du mur sont appendues des panoplies composées de fusils, d'arcs, de flèches, de selles, de harnais, de poudrières, de toursoueks (sacs de cuir) où l'on renferme le kourmis et des morceaux de viande de cheval fumés.

A terre sont des tapis en feutre ou en soie sur lesquels reposent les vases, les *somovars* pour le thé, des chevets en bois, des oreillers brodés d'or et d'argent.

Devant nous il y avait des Kirghiz qui préparaient à ciel ouvert la cuisine composée de parties de mouton, de jambons de cheval, de *balamick* (farine frite avec de la graisse), de riz, du *biche barmack*, saucisson composé d'une sorte de hachis de morceaux de graisse et de viande de chameau.

Le dessert se compose d'un fromage (*érématchik*) fait de lait de brebis avec des ris de veau séchés. La boisson consiste en *kourmis* (lait de jument) et *marack*, vin fait de lait aigri.

Le *kourmis* est composé de lait frais de jument que l'on conserve dans des *toursoucks*, auquel on ajoute un peu de *kroute*, fromage aigri de brebis ou de vache; on laisse aigrir encore ce mélange, puis on le bat avec un bâton à l'extrémité duquel est ajusté un rond de bois troué en écumoire. Au bout de deux ou trois jours le kourmis est bon à boire : — toutes les fois qu'on y puise, on ajoute une quantité de lait frais de jument en quantité égale à celle qu'on a tirée, ainsi que cela se fait dans les cuves de Xérès. Mais le kourmis vaut mieux pour la santé que les vins d'Espagne; il prévient beaucoup de maladies, il donne, dit-on, une grande fécondité aux femmes, et rend dans le pays des Kirghis la phthisie inconnue.

Ceux qui faisaient l'arack (vin de lait) versaient dans une chaudière de fonte, placée sur le feu, du *kourmis.* — Ils couvraient la chaudière d'une peau fraîchement écorchée, puis lutaient ce couvercle avec de la terre glaise, en laissant une petite ouverture pour un tuyau de fer qui fait communiquer la chaudière pleine à une autre vide, couverte comme l'autre. La vapeur qui se dégage alors du *kourmis* bouillant passe par le tube de fer, et dépose ainsi, par cet alambic, une liqueur alcoolique assez semblable à certains crus du Rhin.

Le moment de la fête étant arrivé, je vis une haie de Kirghiz se former le long d'une arène choisie pour la course d'un cavalier robuste monté sur un fringant cheval. Il portait en croupe un mouton fortement attaché par le devant, et devait lancer son cheval à fond de train.

Le mouton poussait des bêlements affreux ; on eût dit que la malheureuse bête devinait le supplice atroce auquel elle était vouée. Chacun des concurrents mesurait déjà son élan, et la force de ses poignets en présence du cavalier qui allait recevoir le signal. Le vainqueur à ce jeu gymnastique devait arracher d'un seul coup les deux jambes de derrière à ce pauvre mouton, dans l'instant rapide où le cavalier passait au milieu de la haie. Je préférai à ce jeu la course aux baisers des baskirs. Vingt jeunes filles à cheval et vingt cavaliers courent dans une arène. Celui des cavaliers qui donne le premier baiser à une de ces amazones armées d'un petit knout, obtient le prix. Quoique les vaincus, et souvent les vainqueurs, fussent souvent cruellement éprouvés ou par la coquetterie ou par de secrètes antipathies : cette lutte offrait un spectacle piquant, que la vue de ce mouton déchiré et de ces lutteurs renversés me faisait regretter.

(*Extrait d'un voyage inédit de France en Chine, par la Russie et la Sibérie.*)

MARCHAL DE LUNÉVILLE.

Catherine et William,

SCÈNE DE LA VIE AMÉRICAINE.

(Suite. — Voir le précédent numéro.)

III.

William avait dans sa famille un parent, homme de bien, de paix et de patience, dont la vie s'était vouée à de bonnes œuvres. M. Bill avait fondé à Brooklin (qui est une annexe, ou plutôt un faubourg de New-York, séparé de la grande ville par un bras de la rivière de l'Est) un établissement industriel, moitié école, moitié hospice ; un refuge hospitalier, en tout cas, où il recueillait les enfants et les adultes qui venaient à lui, ou qu'il convertissait au travail et à la morale. Aux Etats-Unis la charité s'exerce ainsi, par la propagande et par institution, sur une grande échelle. M. Bill, depuis cinq ans qu'il s'était consacré à cette œuvre pieuse, en avait recueilli quelques bons résultats ; les déceptions même qu'il avait éprouvées ne l'avaient point répugné de sa tâche.

William confia à Bill sa rencontre de la veille au soir, et les espérances qu'il fondait sur le caractère et les sentiments de Catherine. Bill s'offrit tout naturellement à continuer ce que William avait commencé. Ils se rendirent donc ensemble à la maison du quartier des Cinq-Points, et montèrent jusqu'à la pièce où venaient de se passer les scènes que j'ai racontées plus haut.

Ils entrèrent au moment où Catherine se roulait sur le tas de chiffons, écrasée sous la grêle de coups que lui distribuait si généreusement la furieuse cousine Hartman.

En apercevant William, Catherine se leva et se précipita vers lui en lui criant :

— Oh ! monsieur, dites-lui que c'est vrai ! On m'a volé mon dollar, et voyez comme ma cousine m'a battue !

William et Bill oublièrent l'infect et horrible spectacle du cloaque où ils se trouvaient, pour s'apitoyer sur le sort de la malheureuse Catherine. Ils imposèrent silence à la cousine Hartman, qui allait commencer une kyrielle d'injures contre la petite et contre ses protecteurs.

— Nous emmenons cette enfant avec nous, — dit William.

— Et où cela donc ? grogna la cousine.

— Que vous importe ! qu'il vous suffise de savoir que vous ne la reverrez jamais plus.

— Ne plus revoir ma Catherine ! — s'écria la furie, — mon enfant, ma consolation ! — Et Mme Hartman pressa avec un attendrissement réel contre son cœur la petite Catherine, qui, les larmes aux yeux, passa ses bras autour du cou de sa cousine. — Je l'ai reçue des mains de sa mère mourante, je l'ai élevée, je la soigne, je l'aime : n'est-ce pas que je t'aime, ma petite Catherine ?

Bill connaissait trop le cœur humain pour partager l'étonnement de William devant ce retour attendri de la cousine Hartman. Il y a dans la vie de ces moments suprêmes où le cœur se réveille subitement, à l'heure où se rompent les liens qui avaient tenu rivées deux existences. Les êtres les plus vils, les plus rabaissés, les plus méchants, ont de ces retours subits, de ces bouffées de sentiments, si j'osais le dire, qui élèvent tout à coup le cœur, et l'emplissent de parfum. Les tyrans comme les victimes de la vie intime éprouvent, à l'heure dite, les mêmes commotions. Bill ne s'étonna pas plus de l'attendrissement de la cousine Hartman, que de l'émotion de Catherine elle-même à l'idée de cette éternelle séparation. L'une avait oublié les mauvais traitements qu'elle infligeait avec tant de férocité, l'autre ceux qu'elle avait subis avec tant de douleur.

— Oh ! messieurs, s'écria la cousine Hartman, je ne la battrai plus jamais, je l'aimerai, je la caresserai, comme je la caresse et comme je l'aime en ce moment ! N'est-ce pas, Catherine, que tu ne veux point me quitter ! Où vont-ils te conduire, pauvre chère enfant ? En prison peut-être ! Ils vont te traiter comme une vagabonde... Non, tu ne me quitteras pas...

Catherine, la tête cachée dans le sein de sa cousine, avait pardonné, à ce moment-là, non-seulement les violences dont elle était victime chaque jour, mais celles dont ses bras, ses épaules et ses joues portaient les récentes et cruelles empreintes. Elle pleurait, la pauvre enfant ; et, à l'appel que sa cousine venait d'adresser à son attachement, elle protesta qu'elle ne l'abandonnerait point.

— Vous m'avez pourtant promis, interrompit William, de suivre tous mes conseils, d'obéir à tous mes ordres.

Catherine porta d'une main à ses yeux un des pans de sa jupe, et tendit l'autre à William qui attira l'enfant à lui. Mais Mme Hartman s'accrocha à Catherine en lui criant :

— Voilà que tu me fuis, Catherine ! voilà que tu m'abandonnes ! Je veux que tu restes avec moi...

— Voyons, lui dit M. Bill en détachant avec peine les doigts de Mme Hartman cramponnés dans les vêtements de sa cousine : soyez raisonnable. Qu'avez-vous fait et que pouvez-vous faire encore de cette enfant ? Une mendiante, une pauvre créature destinée à traîner dans les rues la plus triste et la plus horrible des existences. Confiez-nous-la. Si vous l'aimez réellement, vous devez vous réjouir de la voir entrer dans un chemin où elle deviendra une honnête et laborieuse fille. Vous promettez de ne plus la battre, demain vous aurez oublié votre promesse et vous la battrez encore. Présentez-vous chez moi, décemment, convenablement, avec de bons sentiments, et alors je vous permettrai de voir Catherine aussi souvent qu'il vous plaira.

— Je suppose, ajouta William avec vivacité, que l'industrie honteuse à laquelle vous condamnez cette enfant vous soit profitable. Eh bien ! tenez, voici cinquante dollars pour vous indemniser de ce que vous vous imaginez devoir perdre à vous priver de la vente de son maïs chaud.

La cousine Hartman, qui avait paru peu goûter la logique de Bill, se montra plus sensible à l'argument suprême de William. Elle regarda le jeune homme avec une sorte d'étonnement mêlé d'un doute qui se dissipa à la vue des deux billets de banque de vingt-cinq dollars chacun ; elle les arracha plutôt qu'elle ne les accepta des mains de William. De même qu'elle avait passé avec une rapidité foudroyante de sa furieuse colère contre Catherine à un épanchement de très-vive tendresse, ainsi elle oublia son frénétique désir de conserver l'enfant auprès d'elle, pour se livrer aux rêves de toutes sortes que lui suggérèrent la vue et la palpation des cinquante dollars. Ces variations et ces mobi-

lités de sentiments sont trop fréquentes chez les natures incultes et abruties pour qu'on doive s'en étonner.

Catherine était donc abandonnée à William.

— Vous avez eu tort, — dit Bill à son jeune parent, — de donner d'un coup les cinquante dollars à cette malheureuse : quel usage en fera-t-elle, mon Dieu!

Mme Hartman, qui avait entendu ces paroles prononcées à mi-voix cependant, recula de deux pas et cacha derrière son dos les deux billets qu'elle était occupée, à ce moment-là, à examiner sur toutes les faces. Ce mouvement avait été exécuté avec une promptitude et une énergie qui indiquaient, de sa part, comme une résolution de défendre héroïquement son bien.

— Qu'importe! répondit William ; je ne m'inquiète pas de ce que fera ou ne fera pas cette femme dans l'avenir ; je ne me suis préoccupé que du bonheur de sauver Catherine.

— Oh! vous pouvez l'emmener, — riposta Mme Hartman; — du moment que vous m'assurez qu'elle sera bien traitée et deviendra une laborieuse fille entre vos mains, je ne me plains plus, je ne pleure plus. Je suis heureuse de savoir que ma Catherine sera heureuse.

Il n'y avait pas de cynisme dans l'accent avec lequel Mme Hartman avait prononcé ces paroles que lui inspirait la satisfaction donnée à son odieuse avidité. Elle les avait dites sur un ton plein d'abandon qui eût laissé croire qu'à ce moment-là elle parlait sincèrement, ou du moins que le cœur dictait cette réponse à ses lèvres.

— Quant aux cinquante dollars, — reprit-elle, — n'ayez pas peur que j'en fasse un si mauvais usage. Il y a peut-être là de quoi refaire une honnête femme!

— Que Dieu vous entende! — murmura Bill. — et William aura accompli aujourd'hui deux belles et bonnes actions!

Les adieux de Catherine et de sa cousine furent moins déchirants que les scènes qui avaient signalé l'entrée des deux étrangers ne le faisaient présager.

Deux heures après, Catherine Geerts prenait place dans la maison de M. Bill.

Quant à la cousine Hartman, disons tout de suite, pour n'avoir plus à revenir sur son compte, que les cinquante dollars de William ne refirent pas honnête une femme chez qui tous sentiments étaient éteints, — et qu'ils aidèrent, au contraire, à hâter la fin de cette misérable créature, qui mourut dans l'ivresse sur son misérable grabas, à côté de son tas de chiffons qu'elle ne s'occupait même plus de renouveler et de grossir, au grand déplaisir des singes ses colocataires.

IV.

Des scènes plus riantes, et tristes en même temps, vont se dérouler devant nous.

William avait subi la commune loi de presque tous les jeunes gens appartenant même aux plus riches familles des Etats-Unis. La fortune, dans ce pays, provenant toujours du travail, il est extrêmement rare que les pères, tout en tolérant que leurs enfants mènent grande vie, n'exigent pas qu'ils augmentent le patrimoine par le travail. William avait été entraîné, par la nature de ses affaires, à partir pour l'Angleterre, et de là pour la Chine. Depuis six ans, il n'était pas revenu à New-York.

Pendant ces six années-là, Catherine avait réalisé tout ce que l'élévation de son cœur et de son intelligence avait permis d'espérer d'elle. Dans la maison industrielle de M. Bill, elle avait appris tout ce qui peut agrandir l'âme d'une créature humaine, tout ce qui peut, en même temps, aider une femme à traverser sans périls les durs sentiers de la vie.

Catherine était devenue une très-habile ouvrière. Après quatre ans de séjour dans la maison de M. Bill, et à la mort de celui-ci, elle s'était retirée dans une petite et modeste chambre d'un beau quartier de New-York. Si charmante elle était, si laborieuse, si exacte, si naïve et si simple dans sa gaieté, que les plus riches dames de la ville impériale se faisaient une joie, ou de l'appeler à travailler chez elles en journées, (et les moindres étaient grossement rétribuées), ou de monter les nombreux escaliers qui conduisaient à sa petite chambre pour lui commander leurs robes. Catherine était la couturière la plus en vogue de New-York, bien que les coquettes et les prétentieuses n'avouassent pas que leurs robes fussent faites par une si modeste quoique si habile ouvrière, les mettant sur le compte de deux ou trois couturières fort en renom, qui bénéficiaient de cette comédie, dont le secret était cependant connu de tout le monde.

Mme Benton et les sœurs de William étaient les seules qui eussent le bon goût et l'esprit d'avoir le courage de leur préférence pour Catherine. Peut-être bien y devait-on voir un souvenir de la bonne action de William. Toujours est-il que Catherine était fêtée dans la maison Benton, où on lui avait réservé l'hospitalité pleine et entière, comme un droit au travail pour les cas de chômage, qui, heureusement pour Catherine, ne s'étaient jamais présentés.

Dans beaucoup de familles américaines, les ouvrières appelées à travailler en journées, sont traitées sur un pied d'égalité à peu près complète, — en tant que par leur conduite, par leur éducation et par leur tenue, elles s'en montrent dignes. — Ainsi elles prennent leurs repas et le thé à la table des maîtres ; cela s'explique, moins peut-être par la pratique absolue du principe de l'égalité politique, que par le grand honneur où, dans ce pays, on tient le travail rehaussé par la bonne conduite. Ce fait se constate notamment surtout dans les Etats de l'est et du nord ; et dans ces derniers les domestiques eux-mêmes, qui reçoivent et prennent le titre d'*aides*, mangent quelquefois à la table des maîtres.

Catherine était bien faite, au surplus, pour ne déparer aucune des tables où l'accueil le plus empressé lui était toujours réservé. Par sa beauté, par le charme de son esprit et de son intelligence, par la réserve distinguée de ses manières, Catherine rivalisait avec les jeunes filles des meilleures et des plus riches familles. Nulle d'entre elles, en tout cas, n'eût été capable de porter avec autant de grâce que Catherine les simples robes auxquelles l'élégance de sa personne donnait un prix et un éclat extraordinaires. L'espèce de sauvagerie et de dureté que la misère et les souffrances physiques avaient imprimée à ses traits, avaient fait place à une douceur angélique ; ses regards avaient une placidité sympathique ; ses beaux cheveux noirs, relevés en bandeaux fournis, encadraient merveilleusement son visage d'une pâleur éblouissante.

Depuis six ans, ai-je dit, William n'avait point reparu à New-York ; et depuis un mois environ que l'on comptait, heure par heure, le jour de son retour, Catherine n'avait pas voulu quitter la maison des dames Benton, afin d'être présentée à ce moment bienheureux. Elle avait si peu abusé du privilége qui lui avait été assuré de trouver toujours de l'ouvrage dans la famille, qu'elle se crut autorisée à imaginer ce mois entier de chômage, pour ne point quitter ce foyer où se préparait une si grande fête dont la pauvre enfant voulait sa part.

Faut-il bien le dire, au sentiment de gratitude qui inspirait Catherine, se mêlait un autre sentiment qui avait fleuri dans son cœur. Catherine avait appris à aimer William, au milieu d'une famille qui, idolâtrant ce fils, exaltait aux oreilles de la jeune fille ses qualités et ses mérites. Ce n'était pas à son insu que cette affection avait grandi ; elle l'avait senti naître, elle l'avait cultivée, elle lui avait ouvert franchement toutes les issues de son âme. Seulement Catherine avait caché à Mme et aux demoiselles Benton la nature de son attachement pour William ; elle n'en avait laissé voir qu'un des côtés, celui que lui commandait la gratitude. Aussi, tout en se faisant une grande joie du retour de William, s'attristait-elle par moment, en songeant que peut-être son affection ne serait point partagée, et que la rentrée de son ami, de son bienfaiteur dans cette maison, où elle n'avait rencontré que des sourires jusqu'à présent, deviendrait le signal et la cause de bien des larmes et de bien des déceptions.

Peut-être pensera-t-on que Catherine était bien ambitieuse dans ses rêves, et qu'elle se versait elle-même l'amertune de ses joies? Oui, il en serait ainsi au point de vue de nos mœurs européenes, où le dénoûment demandé par Catherine n'est qu'une exception aux règles de notre société ; mais nullement au point de vue des mœurs américaines, où l'influence des grandes lois de l'égalité des conditions autorise ces alliances, sans distinction de classe, pourvu que l'homme ou la femme que le mariage élève de la pauvreté ou de l'obscurité à la fortune et à l'éclat d'une condition nouvelle, en soit digne par sa conduite et par ses qualités. Les mêmes motifs qui ne s'opposent point à ce qu'une ouvrière honnête, bien élevée, distinguée de cœur et d'intelligence, soit admise à la table et dans l'intérieur des riches familles, légitiment parfaitement l'ambition qu'elle peut nourrir d'entrer dans le sein de ces familles par la grande porte du mariage.

Soit dit sans une trop longue digression sur ce sujet, là est l'obstacle que rencontrent les écrivains américains à créer des romans de mœurs intéressants, où les luttes entre l'amour et les conditions sociales fournissent matière, dans notre vieux monde, à tant de fictions saisissantes, à tant de péripéties dramatiques. — Ce qui est la règle commune ici, devient l'exception là-bas ; comme l'exception ici est exposée, au contraire, à devenir la commune loi dans cette société nouvelle.

Catherine pouvait craindre, d'abord, de ne point trouver dans William ce qu'elle espérait ; puis elle redoutait, si bonne que fût pour elle la famille Benton, de se heurter contre un refus qui eût blessé moins sa dignité peut-être que sa tendresse pour William.

M. Benton avait l'orgueil d'une grande fortune, honnêtement acquise d'ailleurs ; mais il oubliait volontiers combien était loin du point où il était parvenu, le degré de l'échelle sur lequel il avait mis le pied au départ. M. Benton, en définitive, n'était que le fils d'un simple matelot déserteur, et il avait commencé par être portefaix sur les warfs de New-York ; mais si les gens qui s'élèvent dans la société ont quelque raison de tendre à s'élever toujours, et à prendre pour point de départ de leur famille leur point d'arrivée à eux, aux Etats-Unis, où la seule distinction qui sépare les classes est la richesse, il est moins permis que partout ailleurs à un homme d'oublier, devant la pauvreté honnête, ce qu'il a été avant d'atteindre au but envié. Ainsi ne raisonnait pas toujours M. Benton ; et Catherine avait entendu parfois sortir de ses lèvres, sur ce sujet, des doctrines qui lui avaient donné le frisson au cœur.

Si grande cependant que fût la fortune de M. Benton, elle était, comme tant d'autres grandes fortunes des Etats-Unis, exposée à sombrer d'un jour à l'autre. Outre qu'une crise commerciale très-sérieuse pesait à ce moment-là sur l'Amérique, les relations de M. Benton avec tous les pays du monde l'exposaient à subir, c'était arrivé plusieurs fois, des tempêtes inattendues d'affaires ; et même, depuis plusieurs mois, il avait reçu de divers points des nouvelles inquiétantes. Mais il y avait loin encore de là à une catastrophe que peut-être bien Catherine rêvait-elle, par instant, au fond de son cœur ; et de sa modeste petite chambre elle faisait une sorte de port de refuge où les naufragés de la fortune se réjouiraient d'aborder comme à un rivage de salut.

— C'est bien mal à moi, — se disait-elle tout à coup, — de songer à ce si redoutable dénoûment. Je me reproche d'être si égoïste de souhaiter de tels malheurs à de braves gens qui m'aiment tant! Non, dussé-je souffrir, dussé-je subir toutes les humiliations imaginables, je ne puis admettre que mon cœur désire la ruine et les larmes pour cette excellente famille ; et d'ailleurs William ne serait-il pas frappé le premier? Qui sait s'il serait aussi heureux, pauvre avec moi, que riche sans me posséder!

Il est vrai que ces mauvaises pensées-là ne venaient jamais à Catherine que les jours où M. Benton étalait un peu trop d'orgueil devant elle ; puis le retour se faisait dès qu'une bonne parole, un sourire, une caresse lui arrivait de la part de Mme Benton ou de ses filles.

XAVIER EYMA.

(*La fin au prochain numéro.*)

Un épisode de la guerre d'Orient.

Pendant les premiers temps du siége de Sébastopol, l'amiral Hamelin avait donné l'ordre au capitaine Dieudonné d'aller, avec le bâtiment à vapeur qu'il commandait, prendre des bestiaux à Eupatoria.

M. Dieudonné s'acquitta de sa mission, et déjà cent et quelques bœufs étaient embarqués, quand le vaisseau *le Henri IV* et le vapeur *le Pluton* arrivèrent dans les eaux d'Eupatoria. M. Dieudonné, qui se disposait à repartir le lendemain avec son chargement, céda son mouillage au *Henri IV*, et alla s'abriter sur un autre point de la rade.

Le soir même éclata l'effroyable tempête dont tout le monde a lu le récit dans les journaux. *Le Henri IV* alla à la côte ; *le Pluton* sombra. Quant au navire du capitaine Dieudonné, tandis que ses voisins cédaient à la violence de l'ouragan, voici ce qui se passait à son bord :

Les bœufs qui, suivant l'usage, étaient attachés par files serrées, rompirent leurs liens et se répandirent en désordre sur le pont. Tourmentés par le mal de mer, effrayés par les sifflements du vent, l'invasion des lames et les mouvements convulsifs du bâtiment, ils coururent dans toutes les directions, cherchant à échapper au danger qu'ils pressentaient. Dès lors commença une scène de confusion indescriptible. Devenus furieux, ces animaux frappaient de leurs cornes tout ce qui s'offrait à leurs coups, jusqu'aux bastingages. Non-seulement ils se précipitaient sur les matelots, mais encore ils s'attaquaient entre eux. Le pont fut bientôt ruisselant de sang et couvert de bœufs éventrés ou éclopés. Le roulis, auquel obéissait le navire, forçait ces malheureuses bêtes à se heurter aux mâts, aux parois du bâtiment et aux canons ; on chercha à se débarrasser de ces étranges compagnons d'aventure. Mais il était fort difficile de jeter à la mer ces masses pesantes, qui d'ailleurs ne se laissaient guère approcher. Dans ce désordre affreux, impossible d'obéir aux commandements du chef. L'équipage était d'ailleurs paralysé par l'épouvante, et une partie s'était déjà réfugiée dans l'entre-pont. Jamais spectacle plus étrange, jamais drame plus extraordinaire n'avait eu pour théâtre un frêle vaisseau.

Cependant le navire menaçait de chavirer, et il fallait l'alléger à tout prix. Le porte-voix du commandant fait retentir l'ordre de couper les mâts ; mais personne n'ose s'aventurer au milieu des animaux éperdus et exaspérés. Alors M. Dieudonné, dont l'intrépide sang-froid ne s'est pas démenti un seul instant depuis le commencement de la tempête, saisit une hache, et, accompagné de son second, se dirige vers le centre du navire. Un bœuf le poursuit tête baissée ; il l'abat d'un coup de son arme ; un autre tombe sur le second, qui roule sur le pont, mais se relève simplement contusionné. Les deux chefs, abandonnés de l'équipage terrifié, frappent à coups redoublés le pied du grand mât, que déjà l'effort du vent a ébranlé, et qui bientôt tombe avec fracas, en écrasant les bestiaux qu'il rencontre dans sa chute. Un quart d'heure après, le vapeur était entièrement débarrassé de sa mâture. A partir de ce moment, il se maintient plus aisément à la surface des flots, se prête mieux au mouvement des vagues, et semble lutter victorieusement contre les éléments déchaînés. Il n'y a plus rien à faire qu'à maintenir la machine en activité, afin d'aider le bâtiment à résister à la force qui l'entraîne dans le sens opposé à celui des ancres.

Avant la fin de l'ouragan, les animaux étaient tous sur le flanc, les uns morts, les autres blessés, quelques-uns épuisés et ne pouvant se relever. Peu à peu les matelots, rassurés, avaient reparu et repris leur service.

Quand le vent fut tombé, M. Dieudonné, sentant le besoin d'un peu de repos, se dirigea vers sa chambre. Il espérait pouvoir réparer, par quelques instants de sommeil, les fatigues des dernières vingt-quatre heures. Il ouvre la porte et reste stupéfait en voyant... son lit occupé par un énorme bœuf qui avait passé par la claire-voie et s'était blessé en tombant.

La place étant prise, il lui reste la ressource de son canapé. Il pénètre dans son salon, et recule devant quatre garnisaires qui, également arrivés par la voie du vitrage supérieur, prennent tranquillement leurs ébats dans cet élégant boudoir, qu'ils ont empli de sang et d'ordures de toute espèce.

Quand on eut retiré ces étranges locataires des appartements où ils avaient brutalement élu domicile, on reconnut que tout y était brisé, sali, bousculé. L'infection y était affreuse Il ne fallut pas moins de quinze jours pour rendre la chambre et le salon de nouveau habitables.

De retour à Kamiesh, le commandant raconta son aventure à l'amiral, qui en rit de bon cœur.

— « Ma foi, disait M. Dieudonné, j'aurais mieux aimé avoir affaire à deux frégates russes qu'à ces bêtes furieuses ; car je n'imagine pas de situation pire que celle où je me suis trouvé pendant vingt-quatre heures. »

Dans la bouche d'un homme aussi courageux et aussi calme que cet honorable officier, ces paroles sont significatives.

Bibliographie.

Album des mémoires du roi Joseph. — 20 dessins de M. Yang, gravés par MM. Rouargue et Lalaisse. — Paris, Corréard, 1, rue Christine.

Nous avons reçu autrefois de la *munificence* de l'éditeur les premiers volumes des *Mémoires du roi Joseph*. Nous n'avons jamais reçu la suite, sous prétexte, nous a-t-on dit, que nous avions émis quelque doute sur l'utilité de cette publication, relativement au but qu'on se proposait : la glorification du premier Empereur. Nous n'en gardons pas rancune à l'aimable éditeur ; il voulait une réclame, il a eu un article et une légère critique. Il n'y avait pas de quoi se fâcher, et nous en avons ri. On nous remet aujourd'hui l'*Album* qui doit accompagner un livre dont nous ne connaissons qu'une partie. Il n'importe. M. Yung, l'auteur des dessins qui représentent vingt grandes actions militaires de Napoléon, depuis le siége de Toulon jusqu'à Waterloo. — Vingt tableaux d'un artiste qui sait cette histoire, gravées par MM. Rouargue et Lalaisse, deux graveurs qui auraient pu composer les dessins, méritent une mention que nous sommes heureux d'inscrire ici pour réparer notre faute envers l'éditeur des *Mémoires du roi Joseph*, qui n'est pas, d'ailleurs, l'éditeur de l'*Album*.

PAULIN.

Mélanges industriels.

Exposition de manteaux de cour par la Compagnie Lyonnaise, *au palais de l'Industrie.*

Le plan-modèle en relief de l'imprimerie des chemins de fer, aujourd'hui transporté sous le porche du pavillon de l'Ouest, ayant laissé libre, dans le transsept du palais de l'Industrie, un emplacement assez vaste, d'importants établissements industriels, auxquels la place avait manqué jusqu'alors, ont obtenu de la Commission la faveur d'y exposer quelques-uns de leurs plus brillants produits.

La Compagnie Lyonnaise, entre autres, a récemment fait élever dans la nef, tout à côté de la grande glace de Saint-Gobain, un immense cadre en bois sculpté et à deux faces, dont la base est entourée d'un divan circulaire confortablement capitonné. Cette galanterie, disons-le en passant, paraît bien plus appréciée des hommes que des femmes; c'est qu'en effet, arrivées devant cette vitrine presque monumentale, les dames éprouvent bien moins le désir de se reposer que d'examiner à loisir les merveilleux manteaux de cour qui brillent sous la double glace qui les protége.

Le manteau, dont la gravure ici publiée ne peut donner qu'une idée bien incomplète, dépourvue qu'elle est du charme de la couleur et du chatoiement des différentes sortes de broderies, est placé sous la glace faisant face au passage plus particulièrement réservé à la circulation; il est en moire blanche, ornée d'une broderie de soie, dont le dessin forme des rosaces et des arabesques, que le talent de M. Amédée Couderc a combinées et enlacées d'une manière charmante; les tons mauve, bleu et violet, choisis par cet habile artiste de l'industrie dans une gamme douce et sourde, sont merveilleusement propres à faire valoir les brillants effets des broderies variées en or et en argent mat ou bruni qui accompagnent le motif principal de l'ornementation, participant à la fois du style byzantin et du style mauresque.

Le second manteau de cour, déployé sur la face opposée de la vitrine, ne méritait pas cette place moins favorable, parce qu'elle est moins en vue; il est en velours groseille brodé d'un dessin en or aussi élégant et aussi riche que le dessin qui décore le manteau blanc que nous venons de décrire. Tous deux, au surplus, lors de la visite que la souveraine de l'Angleterre a faite au palais de l'Industrie, ont particulièrement attiré les regards de la reine et de la princesse royale, autant par le haut goût de leur disposition, que par la fraîcheur de leur exécution.

Indépendamment de cette vitrine principale, la Compagnie Lyonnaise a dû à l'importance de sa production dans d'autres genres d'obtenir de la commission l'établissement de trois autres vitrines, dont deux sont consacrées à l'exposition de robes et mantelets brodés, et notamment d'une toilette de mariée d'un effet tout à fait nouveau.

Quant à la dernière de ces vitrines, qui renferme les produits que la Compagnie Lyonnaise importe directement des pays étrangers, elle a été réunie à l'exposition des industries orientales, placée dans la galerie Est du premier étage; quoique contenant des châles de cachemire et quelques autres tissus d'Orient, cette vitrine est bien plutôt destinée à servir d'annexe à l'exposition chinoise, puisqu'elle renferme tout ce que la Chine a jamais brodé de plus parfait. Trois pièces de cette collection méritent surtout d'attirer l'attention : la première est un mantelet couvert de broderies de soie mélangée de quelques fils d'or d'une finesse et d'une perfection de travail incroyables; la garniture est disposée d'une façon nouvelle et originale. La seconde pièce est un châle blanc brodé en couleurs d'un dessin de fleurs et de feuillages dans lesquels se jouent tous les spécimen de l'ornithologie chinoise, dominés par deux aigles aux ailes éployées; quant au châle ponceau, d'un travail non moins parfait, il peut passer pour le guide illustré d'un voyage au Céleste Empire, dont il montre les habitants dans toutes les phases de leur vie publique et privée; paysans, lettrés, soldats, mandarins de tous les boutons, femmes aux yeux plus ou moins fendus, aux pieds plus ou moins imperceptibles, animaux de toute nature, habitations rustiques et élégantes, jardins particuliers et parcs de grands personnages aux arbres nains et aux rochers en miniature, plantes, insectes et papillons, la Chine tout entière, enfin, s'est traduite sur ce châle merveilleux, que l'on peut intituler *les Chinois brodés par eux-mêmes.*

Cette remarquable exposition prouve les efforts constants que la Compagnie Lyonnaise n'a cessé de faire, depuis sa récente création, pour conserver le rang élevé où elle s'est placée du premier coup.

G. F.

M. Jules Thurmann.

Le 25 juillet dernier, la Suisse perdait une de ses illustrations scientifiques les plus marquantes : M. Jules Thurmann, connu dans le monde savant comme géologue et botaniste, succombait, au bout de quelques heures, à une atteinte de choléra sporadique. — Quelques mots seulement sur notre compatriote.

M. Jules Thurmann naquit à Neuf-Brisack, le 8 novembre 1804.

M. Jules Thurmann.

Il fit ses études à Porentruy et à Strasbourg, puis entra à l'École royale des mines de Paris. De retour en Suisse en 1828, il s'y fit naturaliser, et entra dans le génie fédéral; mais le mauvais état de sa santé l'obligea de renoncer à cette carrière. Quelques années plus tard, il se voua à l'enseignement. En 1832, il fut nommé professeur de mathématiques et de sciences naturelles au collége de Porrentruy; en 1837, directeur de l'École normale du Jura, M. Thurmann se démit de ces fonctions en 1843, pour se livrer exclusivement à ses travaux scientifiques.

M. Thurmann se fit connaître, en 1832, par la publication de son premier cahier *Sur les soulèvements jurassiques.* Cet ouvrage fut bien accueilli par la presse scientifique, tant française qu'allemande, et valut à son auteur le nom de fondateur de la géologie des monts Jura. En 1835, M. Thurmann figure en qualité de secrétaire au Congrès géologique de Strasbourg; en 1836, il publie la seconde partie de son *Essai sur les soulèvements.* Deux ans plus tard, la Société géologique de France se réunit à Porrentruy, sous la présidence du savant jurassien. *L'Illustration* (nº 364) a rendu compte de l'ouvrage publié par M. Thurmann en 1848, *Essai de phytostatique*, ou *Etude de la dispersion des plantes vasculaires, envisagée quant à l'influence des roches sousjacentes.* Ce travail a fait époque dans la science. En 1853, la Société helvétique des sciences naturelles tint sa 38e session annuelle à Porrentruy; elle fut présidée par M. Thurmann. Nous ne pouvons indiquer ici toutes les publications de cet homme supérieur; elles sont trop nombreuses d'ailleurs. Signalons encore cependant les *Esquisses orographiques du Jura*, dont la première partie parut en 1852. Au moment où la mort le surprit, M. Thurmann mettait la dernière main à un ouvrage auquel il attachait une grande importance, intitulé *Nouveau principe d'orographie jurassique;* il comptait achever prochainement son travail *Sur les terrains jurassiques supérieurs.*

M. Thurmann a rendu de grands services à la science; il en a rendu aussi de bien grands à son pays; chez lui le citoyen égalait le savant. Le collége de Porrentruy doit à notre compatriote la création des cabinets de minéralogie et de zoologie; toutes les réformes utiles introduites dans cet établissement, de 1832 à 1853, sont son ouvrage. M. Thurmann fut le principal fondateur de la Société jurassique d'émulation, qui compte aujourd'hui plus de cent cinquante membres, et sert de lien intellectuel entre les différentes parties du Jura bernois. On comprend que le pays tout entier porte le deuil de ce grand citoyen.

Nous donnons ici le portrait de M. Thurmann, d'après un tableau de M. Neggelen.

X. K.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand nous sommes sur la pente du mal, enrayons.

PAULIN.

Rébus.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de l'Illustration *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

L'ILLUSTRATION,

22 SEPT. 1855.

JOURNAL UNIVERSEL.

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 656. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

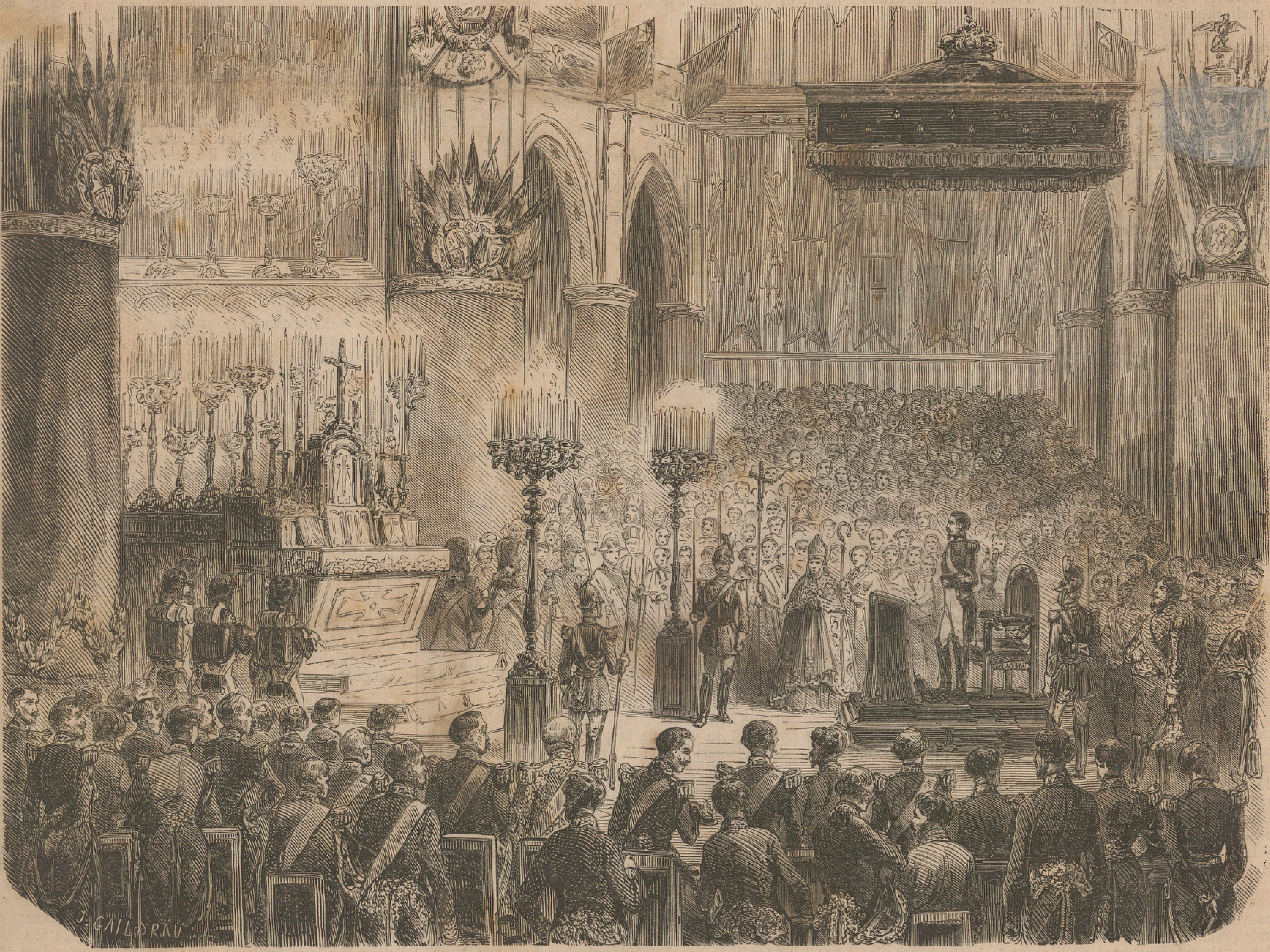
Histoire de la semaine — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — La tour Malakoff. — Exposition universelle de l'industrie ; appareil de précision : instrument pour l'étude des sciences exactes. — Correspondance. — La batterie anglaise du grand Redan. — Chronique littéraire. — Superstitions de la Corse. — Statistique financière du *Times* — Sweaborg. — Le pont de Traktir. — Catherine et William (suite et fin). — Episode de voyage. — Le pain. — La cantate de l'Opéra-Comique. — Variétés.

Gravures : Le *Te Deum* à Notre-Dame. — Le cortége se rendant à Notre-Dame. — Le bastion Korniloff ou tour Malakoff. — Vue de la batterie anglaise du grand Redan. — Bombardement de Sweaborg. — Bataille du pont de Traktir, d'après les documents officiels. — Cantate de l'Opéra-Comique. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Jeudi de la semaine dernière, a été célébré, à Notre-Dame, le *Te Deum* solennel en l'honneur de la victoire remportée par les armées alliées sur les remparts de Sébastopol. Pour célébrer un si grand événement, l'Eglise avait déployé toutes ses pompes et toutes ses richesses. Tous les cœurs se sont associés aux actions de grâce adressées au Dieu des armées qui protége la France, et, nous l'espérons aussi, au Dieu de paix et de bonté à qui répugnent tant de sacrifices et qui couronne la victoire par le bonheur des peuples.

A midi, l'Empereur est parti du palais des Tuileries. Une double haie de troupes était rangée sur tout le parcours du cortége impérial, depuis le palais jusqu'au parvis de Notre-



Te Deum chanté dans l'église de Notre-Dame, en actions de grâces de la prise de Sébastopol.

Dame. Des voitures à quatre, six et huit chevaux se suivaient les unes les autres, transportant l'Empereur, S. A. I. le prince Jérôme Napoléon et leur maison.

Bien avant l'heure fixée pour la cérémonie, les rues et les quais contigus à la cathédrale étaient couverts d'une foule compacte, au sommet des tours flottaient les drapeaux français, et, au milieu des bannières vertes aux abeilles d'or s'étalaient, au-dessus de la porte principale et de chaque côté, l'écusson impérial et l'écusson britannique. A l'intérieur, l'ornementation, d'une richesse simple, était remarquable par sa simplicité. Un grand nombre de bannières et d'oriflammes étaient appendues aux voûtes du monument, et réunissaient les pavillons victorieux de France, d'Angleterre, de Turquie et du Piémont. L'autel était élevé devant le jubé, à côté du chœur. En face de cet autel, un siége d'honneur avait été placé pour l'Empereur, et en bas, à droite, un autre fauteuil avec carreau pour le prince Jérôme Napoléon. Les ministres et les grands dignitaires occupaient de vastes tribunes élevées de chaque côté de l'estrade impériale. Tous les corps constitués étaient aux places qui leur étaient réservées.

Le cortége, après avoir passé sous l'arc de triomphe du Carrousel, est sorti par le guichet du ministère d'Etat, a suivi la rue de Rivoli, le pont Notre-Dame, et est arrivé par la rue d'Arcole à la place du parvis Notre-Dame, vers midi et demi.

L'Empereur a été reçu, à l'entrée de l'église, par l'archevêque de Paris et le chapitre métropolitain. L'archevêque, après avoir présenté à Sa Majesté l'eau bénite et l'encens, lui a adressé les paroles suivantes :

« Sire,

« J'accours pour recevoir Votre Majesté sur le seuil de ce temple auguste, qui tressaille aujourd'hui au bruit de la gloire de la France.

« Que nos solennelles actions de grâce montent vers Dieu pour l'éclatant succès dont il vient de couronner nos armes !

« Tant d'héroïsme recevra bientôt sa récompense. Le grand but que Votre Majesté, d'accord avec ses alliés, poursuit avec tant de fermeté et de sagesse, ne tardera pas à être atteint : une paix glorieuse et solide sera conquise. »

L'Empereur a répondu :

« Je viens ici, Monseigneur, remercier le ciel du triom-
« phe qu'il a accordé à nos armes, car je me plais à recon-
« naître que, malgré l'habileté des généraux et le courage
« des soldats, rien ne peut réussir sans la protection de la
« Providence. »

L'Empereur étant placé, la cérémonie a commencé.

Le *Te Deum* a été chanté par les chœurs de la chapelle de l'Empereur, sous la direction de M. Auber.

Après le *Te Deum*, l'Empereur a été reconduit au grand portail, précédé et suivi comme à son entrée.

Le départ de Sa Majesté du palais, son arrivée à Notre-Dame, son départ de l'église métropolitaine et son retour au palais, ont été annoncés par des salves d'artillerie.

On attend maintenant avec impatience le rapport détaillé des généraux alliés sur le grand événement qui fait encore en ce moment le sujet de la préoccupation publique. Ces rapports ne peuvent tarder à arriver, car à Marseille on attend d'un instant à l'autre l'arrivée d'un steamer anglais à grande vitesse. En attendant, les faiseurs de commentaires ont beau jeu, et chacun arrange à sa manière les résultats de la prise de Sébastopol. Pour les uns c'est là un gage de paix assuré, car la Russie ne peut plus résister ; pour les autres, au contraire, cet échec formidable qui a suivi tant de défaites et de désastres sera une obligation pour la Russie de continuer la guerre avec la plus grande vigueur ; tout le monde a lu en effet, dans les journaux de cette semaine, cette phrase qui aurait été prononcée par un très-grand personnage russe. « La Russie ne fera jamais la paix après un désastre. » Si l'on consulte tous les documents et les circulaires qui sont sortis de la chancellerie russe, on verra que dans tous respire le même esprit belliqueux qui cache sa misère pour soutenir son orgueil ; dans la troisième circulaire du comte Nesselrode, sur l'état intérieur de la Russie depuis le commencement de la guerre, en parlant du changement de règne qui a eu une si grande influence sur les événements, le chancelier s'écrie : « La Russie a fait plus encore : non-seulement elle s'est préparée à la résistance, et à une longue résistance, mais elle a trouvé la possibilité de procéder à l'offensive contre l'ennemi qui, le premier, lui a déclaré la guerre, et qui est bien plus menacé aujourd'hui que la Russie. La Russie s'est repliée, actuellement, sur elle-même pour donner un nouvel essor à tous ses moyens de résistance. Elle attendra ainsi, calme, résignée, mais résolue, que ses ennemis lui fassent enfin des propositions de paix qu'elle puisse accepter sans donner un démenti à son histoire ou sans déshonorer son avenir. Si ses frontières sont attaquées, son cœur ne l'est pas, et son cœur est tel que les plus fortes armes devront s'y émousser. »

Voici maintenant les dépêches échangées entre le gouvernement et le général Pélissier. Aussitôt après la nouvelle de la prise de Sébastopol, l'Empereur a écrit au général Pélissier : « Honneur à vous, honneur à notre brave armée ; faites à tous mes sincères félicitations. » En même temps le ministre de la guerre écrivait au général Pélissier au nom de l'Empereur : « L'Empereur vous charge de féliciter en son nom l'armée anglaise pour la constante bravoure et la force morale dont elle a fait preuve pendant cette longue et pénible campagne. »

Lord Panmure a adressé la lettre suivante au général Simpson :

« Londres, mercredi, 12 septembre.

« La reine a reçu avec une grande émotion l'heureuse nouvelle de la chute de Sébastopol. Pénétrée d'une gratitude profonde envers le Tout-Puissant qui a daigné accorder ce triomphe aux armées alliées, Sa Majesté m'a ordonné de vous exprimer, à vous et, par votre intermédiaire, à son armée, la glorieuse satisfaction qu'elle ressent de cette nouvelle preuve de son héroïsme. La reine félicite ses troupes de l'issue triomphante d'un siége prolongé, et les remercie de l'entrain et du courage avec lesquels elles ont supporté les travaux et de la valeur qui y a mis fin.

« La reine regrette profondément que les pertes douloureuses qui ont été essuyées ne laissent pas sans mélange la joie de ce succès ; et pendant qu'elle se réjouit de sa victoire, Sa Majesté éprouve une sympathie profonde pour ceux qui ont si noblement souffert pour la cause de leur pays.

« Vous voudrez bien féliciter, au nom de Sa Majesté, le général Pélissier sur le brillant résultat de l'assaut de Malakoff, qui prouve la force irrésistible aussi bien que le courage indomptable de nos braves alliés. »

Le général Pélissier a été élevé au grade de maréchal de France, par un décret de l'Empereur, daté du palais de Saint-Cloud, le 12 septembre 1855.

Le vice-amiral Bruat a été élevé au grade d'amiral, en récompense des éminents services rendus par lui pendant la campagne de la mer Noire, par un décret daté du palais des Tuileries, le 15 septembre. *Le Moniteur* a publié la liste des seuls officiers du corps de marine tués à terre aux batteries dans les dernières journées du siége. Ce sont MM. Gouhot, commandant d'artillerie de marine ; de Girard, lieutenant de vaisseau ; Roy, sous-lieutenant d'artillerie de marine ; de Dompierre ; d'Hanoy, blessé grièvement, a succombé à ses blessures.

Par dépêche télégraphique du 11 septembre, le maréchal Pélissier fait connaître au ministre de la guerre que 4,500 blessés, dont 240 officiers, sont entrés aux ambulances. Quant au nombre des morts tombés sur le champ de bataille, il n'a pas été possible jusqu'à présent de l'évaluer avec certitude ; mais dans l'opinion du commandant en chef, il ne doit pas dépasser la proportion ordinaire, c'est-à-dire à peu près le tiers du chiffre des blessés. Les généraux Saint-Pol, Breton, Marolles, et Rivet, chef d'état-major, ont été tués ; le général Pondevèze est mort des suites de ses blessures. Les généraux Bosquet, Mellinet, Lamotte-rouge, Courten, Bisson, Truhu, sont blessés. Une dépêche en date du 18 porte : « Nos généraux et officiers supérieurs blessés sont aussi bien que possible. Aucune inquiétude à avoir. »

Le Moniteur du 17 contient cette note : « Quelques journaux se préoccupent de l'importance du fort du Nord, où s'est retirée la garnison de Sébastopol après la prise de la ville. Ce fort n'est pas plus grand que l'un des forts qui entourent Paris. »

Voici un document historique qui mérite d'être recueilli dans nos pages, document reproduit par tous les journaux, et qui donne la liste, par date, de tous les grands faits d'armes de nos vaillantes armées, depuis le commencement de la guerre :

Le 4 septembre 1854. — Embarquement de l'armée française (25,000 hommes) et de l'armée turque (8,000 hommes), à Varna.

Le 9 septembre. — La flotte portant l'armée anglaise (25,000 hommes) rallie la flotte turco-française à l'île des Serpents.

Le 14 septembre. — Débarquement des armées alliées à Eupatoria, près le Vieux-Fort. Cette opération n'est pas contrariée par les Russes ; elle dure six heures.

Le 20 septembre. — Bataille de l'Alma.

Le 27 septembre. — L'armée alliée, après avoir franchi l'Alma, le Belbeck et plusieurs cours d'eau, arrive, par une marche de flanc, sur les hauteurs de Balaklava. Les Anglais s'emparent de cette ville et y établissent leur base d'opérations.

Le 29 septembre. — Reconnaissance de Sébastopol.

Le 9 octobre. — Ouverture de la tranchée à 700 mètres de la place.

Le 17 octobre. — Ouverture du feu contre la place. Les flottes combinées y prennent part.

Le 25 octobre. — Bataille de Balaklava.

Le 6 novembre. — Bataille d'Inkermann.

Le 22 mai 1855. — Prise du cimetière.

Le 24 mai. — Expédition dans la mer d'Azoff. Succès complet.

Le 25 mai. — L'armée alliée occupe la ligne de la Tchernaïa.

Le 7 juin. — Prise du mamelon Vert.

Le 18 juin. — Assaut infructueux donné à Malakoff.

Le 16 août. — Bataille de la Tchernaïa.

Le 8 septembre. — Prise de Malakoff.

Le 9 septembre. — L'ennemi évacue la partie méridionale de la ville et se retire dans la partie nord.

La tranchée ayant été ouverte le 9 octobre 1854, il y a donc eu 330 jours de travaux à exécuter sous le feu de la place, et malgré les sorties des assiégés. Sur plusieurs points, il a été fait jusqu'à sept parallèles.

Le feu ayant été ouvert le 17 octobre 1854, et la ville ayant été prise le 8 septembre 1855, Sébastopol a été bombardé et canonné pendant 322 jours.

La prise de l'importante tour de Malakoff, la clé de Sébastopol, coïncide, presque jour pour jour, avec le débarquement des troupes alliées en Crimée. Notre brave armée a noblement célébré le grand anniversaire.

L'Empereur a donné l'ordre, à la nouvelle de la prise de Sébastopol, que les militaires de l'armée d'Orient appartenant à la classe de 1847, fussent immédiatement libérés.

Les journaux anglais rendent compte de la visite de lord Palmerston à Melbourne ; les habitants de la ville lui présentèrent une adresse pour le féliciter de la coïncidence qui rapprochait sa visite de la prise de Sébastopol. Lord Palmerston a répondu que la bravoure des soldats anglais, combinée avec celle des Français, amènerait le germe d'une paix qui garantira la sécurité de l'Europe contre les futures agressions de la Russie. Et cette paix, a-t-il ajouté, ne sera pas seulement honorable et satisfaisante pour les alliés, mais encore elle contribuera à l'honneur et au profit du pays, et justifiera les grands sacrifices qu'elle aura coûtés.

Les détachements des gardes, prêts à partir, vont être augmentés de 100 hommes de rang de file. Ces soldats doivent s'embarquer du 20 au 26 courant. 200 hommes de rang de file, pris au nombre de 40 dans chaque régiment ; 300 hommes du 77e, dépôt ; 750 de la brigade de tirailleurs, et 501 hommes du corps de service de transport par terre, vont aussi s'embarquer pour la Crimée.

On se propose même de garnir de milice les forts et les îles de la Méditerranée, et l'infanterie de ligne qui comprend le 51e d'infanterie légère, les 54e, 66e, 82e et 92e highlanders, doivent partir pour la Crimée après son remplacement.

L'armée russe est toujours entre Kars et Erzeroum. Cette dernière place est approvisionnée pour vingt jours. On espère beaucoup de la diversion qui va être opérée par Omer-Pacha.

Les nouvelles d'Espagne sont à peu près nulles, grâce à l'emprunt on peut payer les armées de service en activité. *La Epoca* du 12 septembre fait ressortir les effets de la victoire remportée à Sébastopol : d'après elle, l'Angleterre recouvre sa prépondérance compromise dans les affaires de l'Europe, l'importance de l'empire français est accrue, et les Etats du roi de Sardaigne prennent une haute considération politique. Aussi eussions-nous voulu que l'Espagne s'associât à l'alliance des puissances occidentales, parce que nous pressentons le rôle que seraient, au jour de la victoire, appelées à jouer les nations qui auraient combattu pour la civilisation et le progrès.

Saïd-Pacha, le vice-roi d'Egypte, accompagné du consul général de France et de plusieurs de ses principaux fonctionnaires, est parti le 8 septembre pour Marseille, à bord de son yacht à vapeur *Faid-Gehaad*. Il se propose de visiter Paris et Londres. On a annoncé son arrivée à Marseille, d'où il part pour Paris.

La session des Etats-Généraux des Pays-Bas a été ouverte lundi. Le roi a présidé lui-même à cette solennité législative, et a prononcé un discours. Le premier paragraphe seul est relatif à la politique générale, et déclare que, le pays n'ayant eu qu'à se féliciter de l'attitude neutre qu'il a gardée au milieu du conflit actuel de diverses puissances européennes, il persévérerait dans cette ligne de conduite. Les autres parties du discours royal portent sur la situation intérieure du pays, et constatent qu'en général cette situation est satisfaisante.

PAULIN.

Chronique musicale.

Disons notre *Confiteor*, et battons notre coulpe. Nous avions tort, il y a huit jours, de dire que cette année, vu l'affluence des étrangers, le Théâtre-Lyrique se mettrait en dépense de nouveautés le plus tard possible. Le Théâtre-Lyrique, ayant à cœur de nous mettre en défaut, vient de donner deux nouveautés dans la même soirée. L'une de ces nouveautés, et la plus importante, est *Marie*, opéra en trois actes d'un jeune compositeur inconnu, qui se nomme Hérold. Ce nom est allemand. Nous ne saurions dire pourtant si celui qui le porte est Allemand lui-même, ou s'il est né en France. Peut-être est-il Alsacien. En tout cas, la question ne tardera pas à être résolue, car le début de ce jeune homme est, à beaucoup d'égards, un coup de maître. Qui débute ainsi est sûr de devenir célèbre en très-peu de temps, et la vie d'un homme célèbre appartient tout entière au public.

Cette représentation de *Marie* fait voir à quel point le Théâtre-Lyrique est jaloux de remplir sa mission et d'atteindre le but pour lequel il a été institué. Qui sait ? peut-être n'aurions-nous jamais, sans lui, entendu parler ni de *Marie*, ni de ce monsieur Hérold.

Et c'eût été un meurtre, en vérité. Ce jeune homme, incontestablement, a du génie, et nous ne doutons pas que sur un aussi brillant échantillon, M. le directeur de l'Opéra-Comique ne consente à l'employer. M. le directeur du Théâtre-Lyrique le lui recommandera probablement. Entre confrères, les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Nous n'affirmerons pourtant pas que *Marie* soit de tout point un chef-d'œuvre. Nous offrons même de parier que l'auteur fera encore mieux dans la suite, quand son talent se sera fortifié par l'exercice, et sera plus *conscient* de lui-même. Sa mélodie est très-abondante, mais quelquefois elle tourne un peu court. Ses morceaux d'ensemble manquent d'effet vocal et de développement. On pourrait y souhaiter plus de couleur et de caractère. Comparez, par exemple, les Suisses de *Marie* à ceux de *Guillaume Tell*. Si le *poëme* ne vous disait le lieu de la scène, vous n'auriez aucune raison de vous croire au milieu des Alpes plutôt qu'à Palaiseau ou à Pontoise. Mais les chants sont faciles et pleins d'élégance, l'harmonie est toujours distinguée, l'instrumentation est claire, brillante, vivement colorée, riche de détails pittoresques et d'effets saisissants. La *barcarole : Eh! vogue la nacelle*, etc., est très-fraîche et fort jolie. Hâtons-nous d'en jouir avant que les orgues de barbarie ne nous l'aient gâtée. La petite romance : *Je pars demain*, est remarquable par un style noble, passionné, et une *tenue* de cor d'un effet délicieux. L'air : *Comme en notre jeune âge*, a beaucoup de grâce, et les couplets du meunier sont très-piquants, bien que le *tic, tac, tic, tac*, soit assez puéril, et d'un goût un peu suranné. Il y a une romance charmante :

Une robe légère,
D'une entière blancheur, etc.

Les compositeurs, sans en excepter les mieux doués et les plus habiles, ont rarement le bonheur de trouver quelque chose d'aussi élégant et d'aussi simple. Le duo entre Marie et son amant est singulièrement expressif. En somme, cet ouvrage est un des plus agréables qu'on ait joués depuis longtemps au Théâtre-Lyrique et ailleurs.

L'exécution instrumentale est excellente. L'exécution vocale laisse, çà et là, quelque chose à désirer. Nous ne parlons pas de M. Achard, qu'une maladie — peu dangereuse, nous l'espérons, — avait mis hors d'état de montrer son talent à la première représentation. Mais l'autre ténor, M. Leroy, nous a paru avoir la voix lourde et assez inégale. Mlle Pannetra a de l'étendue, une belle sonorité, une vocalisation facile et brillante. Mais pourquoi n'entend-on jamais un mot de ce qu'elle dit ? Mlle Bourgeois a un organe

très-frais, très-sympathique, et l'instinct de l'expression dramatique. On sent ses intentions, qui sont bonnes. La pratique seule lui manque. Cette jeune personne n'est pas aujourd'hui, à beaucoup près, ce qu'elle sera dans quelques années.

M. Leroy, dont nous parlions tout à l'heure, débutait, ainsi qu'un autre acteur comique, chargé du rôle du meunier Lubin, qui a peu de voix, mais s'en sert assez adroitement, et joue gaiement son rôle. M. Grignon, M. Prilleux et Mme Vadé, artistes qui ont de l'à-plomb, et *savent*, comme on dit, *leur affaire*, servaient heureusement de point d'appui à cette jeunesse un peu inexpérimentée.

Avant *Marie*, on nous avait donné *une Nuit à Séville*, opéra-comique en un acte, qui est la première partition connue de M. Frédéric Barbier. Nous disons connue, parce que l'instrumentation en est trop habile pour que l'auteur n'ait pas déjà beaucoup écrit. Il y a donc du talent dans *une Nuit à Séville*. Il y a aussi des inspirations heureuses, par exemple, un air bouffe, — le premier de l'ouvrage, — qui est fort gai, dont le style est gracieux et leste ; un trio pour basse-taille et deux sopranos, ou du moins une moitié de trio, dont le chant syllabique est très-piquant, et où les deux voix féminines, qui accompagnent, sont disposées avec art ; — une romance originale, expressive, et gracieusement écrite. Un duo bouffe pour deux ténors, qui précède cette romance, a du mouvement et de la gaieté. Mais il vaudrait infiniment mieux s'il avait été écrit pour des basses. La voix de ténor se prête mal aux effets du genre bouffe, à moins qu'on ne pousse la *charge* jusqu'à ses plus extrêmes limites, comme l'a fait M. Offenbach dans *les Deux Aveugles*. Il y a, vers la fin de l'ouvrage, un morceau d'ensemble à sept parties, où les voix sont bien agencées, et dégagent une sonorité douce et pleine tout à la fois, à laquelle on est peu accoutumé sur nos théâtres. On reconnaît à ce morceau, que M. Frédéric Barbier a étudié avec soin et avec fruit les procédés des compositeurs italiens.

Le libretto d'*Une Nuit à Séville* semble un défi porté au sens commun. Un corrégidor qui a deux pupilles, les aime, et, Dieu nous pardonne ! les épouserait volontiers toutes deux, si elles le voulaient et si le code le permettait ; qui les tient sous clef de peur d'accident, fait griller les fenêtres par excès de précaution, et n'oublie que de fermer la porte ; des amants qui courtisent, on ne sait trop comment, ces deux beautés enfermées, et n'ont jamais vu leur tuteur ; un alcade, un greffier, des alguazils qui ne connaissent pas leur corrégidor, le prennent pour un voleur, et l'arrêtent dans sa propre maison, sur la dénonciation du voleur lui-même... Pour qu'ont prît son parti sur toutes ces impossibilités, il faudrait que les détails fussent bien plaisants, que les caractères fussent bien vivement tracés, que le dialogue fût écrit avec une gaieté et une verve bien originales. Autrement on se souvient malgré soi du vers de Boileau :

> Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art ;

on se dit tout bas, en pensant à l'auteur de l'ouvrage : Décidément, ce Monsieur se moque de moi ; — et l'on est quelquefois tenté de le lui rendre.

G. HÉQUET.

Courrier de Paris.

La fin des beaux jours n'est pas le commencement des belles nuits, et c'est en vain que beaucoup d'étrangers animent encore de leur présence cette morte-saison parisienne, on ne leur fait pas la politesse de la moindre réjouissance nocturne. En somme, il n'y a de plaisir possible qu'aux eaux, et c'est un plaisir économique, vu qu'on ne le prend qu'à frais communs ; on ne se voit, ou plutôt on ne se rencontre que là ; recevoir ailleurs, ça n'est pas *reçu*. C'est pourquoi nos hôtes s'étonnent que dans cette ville des distractions élégantes on leur en procure si peu, et ils commencent à comprendre que Rome ne se retrouvera dans Rome que quand ils n'y seront plus. Il est vrai qu'à leur considération on aurait pu intervertir l'ordre des saisons ; cet automne, dont on ne sait trop que faire, on l'aurait employé à les faire danser, mais l'hospitalité du beau monde ne saurait déroger jusque-là.

Ce beau monde, où est-il ? où n'est-il pas ? Quelque confiance que puissent mériter différents chroniqueurs qui s'attachent obstinément à ses pas, et qui le croquent à Bade depuis plusieurs mois, il semble à nous autres sédentaires que ce beau monde-là ne s'est pas complétement exilé de Paris, et il ne s'agit que de mettre le nez à la fenêtre pour le voir passer en pompeux équipage et en grande toilette, car pour le commun des spectateurs il n'est plus reconnaissable qu'à ce signalement : la toilette. Dans cette multitude de gens comme il faut, essayez donc de reconnaître les intrus et surtout les intruses, on y a mis bon ordre. Il n'est si mince bourgeoise qui, par l'ampleur de ses accessoires, n'aille maintenant de pair avec la grande dame. Où s'arrêtera ce débordement de luxe ? Question incidente et oiseuse que se posent les économistes et qu'ont résolue les marchands : cela fait aller le commerce. Heureusement que nous sommes dans un temps de splendeur et d'abondance de toutes choses qui ne laisse même pas aux esprits les plus chagrins la ressource de dire que ce dévergondage d'oripeaux insulte à la misère publique. Il faut remonter jusqu'au lendemain des troubles de la Fronde pour retrouver l'équivalent de pareils excès, et il y eut urgence de les arrêter tout net par le *décri* (décret) somptuaire de 1660, qui fut maudit par les dames et approuvé par le seul Sganarelle :

> Oh ! trois et quatre fois béni soit cet édit
> Par qui des vêtements le luxe est interdit,
> Les peines des maris ne seront pas si grandes,
> Et les femmes auront un frein à leurs demandes.

Ce merveilleux édit, qui, par parenthèse, n'empêcha rien ou du moins fort peu de chose, voulut mettre en même temps un frein à la cupidité des marchands, la grande cheville ouvrière de tout le mal. Il leur fut enjoint de mettre une sourdine à la fanfare des réclames, et de réduire la pompe des étalages au strict nécessaire. La cause déterminante de la mesure fut qu'un marchand de la rue des Bourdonnais avait mis en montre des demoiselles très-vivantes qu'il avait parées, comme des poupées, de tous les pompons de sa boutique, et que ses confrères commençaient à l'imiter. Or les bons exemples ne sont jamais perdus, et vous connaîtrez bientôt, par voie de réclame, le nom et l'adresse de ceux de nos industriels qui exhibent à leur tour ces *engageantes*. Et puisque la plume vient de cracher le mot réclame, en voici une d'une franchise vraiment énergique : « Mme..., — que nous ne saurions nommer parce que et quoi qu'elle se nomme, — a l'honneur de prévenir son immense clientèle qu'elle vient de recevoir un assortiment de toute espèce de *suppléments*. On trouvera exposés dans son atelier (Pourquoi pas au palais de l'Exposition ?) ceux qu'on appelle *nonchalants*, dont les dames font aujourd'hui un usage si avantageux, vu qu'elles ne sauraient les froisser, même en s'asseyant. Prix : *en simple défilé*, quarante francs ; *l'ami des femmes*, soixante francs ; *toujours ferme*, cent francs. » Par ainsy, vive l'ami des femmes ! et mort à l'amidon qui faisait trop de bruit.

Mais trêve aux observations touchant les accaparements du luxe, la plus grande question cependant de toutes les petites questions du moment. Cela expose le moindre chroniqueur à s'entendre dire qu'il n'est pas économiste ; à défaut de cette belle science, on le juge incapable d'élever ou même de généraliser les choses. J'en sais un qui a dû subir à cet égard les réflexions les moins encourageantes, lesquelles lui ont été prodiguées par la poste (on est prié d'affranchir) et par une autre voie, *gratis*. On l'accuse de lire à l'envers le livre de l'histoire et de parler du luxe en Barbare, car l'invasion des Barbares a toujours entraîné sa chute. Rien de plus authentique et rien de plus avéré également que l'amour des objets de luxe est la première passion des peuples sauvages. Attila ne voulut s'éloigner de Rome qu'à la condition qu'on lui donnerait des étoffes de soie en abondance ; les hordes de Gengis et de Tamerlan détruisaient tout, excepté les colifichets. Malgré l'autorité de ces exemples, convenons une fois pour toutes, — il nous coûte si peu d'en convenir, — que le luxe, alors même qu'il est poussé jusqu'au délire, est le signe certain d'une extrême civilisation, et non pas d'une civilisation *in extremis*.

Autre information de luxe. A la suite de la glorieuse nouvelle venue de Crimée, tout le monde s'était porté à la Bourse, — j'entends tout le monde qui en vit, — la foule allait voir détacher le coupon, et les spéculateurs comptaient recueillir à leur manière quelque profit de la victoire ; mais tout s'est borné à une hausse insignifiante. Il y a eu même quelque désarroi parmi les détenteurs de ce nanan qu'on appelle *le crédit mobilier*. Quelques-uns des plus avides de la chose seraient même très-malades pour en avoir trop mangé. C'est la première fois que l'affaire aura ruiné quelqu'un ou quelques-uns ; jusqu'à présent elle avait enrichi tout le monde, et ce résultat si invraisemblable méritait bien d'être glorifié dans la personne des patrons de l'institution. On parle d'une médaille frappée à leur effigie et d'une voie publique qui serait décorée de leur nom, et, à vrai dire, l'hommage est des plus légitimes, après tant de bienfaits, après tant de succès !

Cette bienheureuse invasion étrangère dont les Parisiens jouissent encore, c'est à tort qu'on en déplorerait les suites, sous prétexte qu'elle a porté toutes choses à un prix peut-être excessif, et qui semble devoir rester définitif après avoir été présenté comme provisoire. La vue de tant de personnes comme il faut réduites à loger dans des soupentes, à se refugier dans des *sous-sols* ou à dormir sur des palliers, n'a pas été perdu pour des philanthropes, et on leur devra bientôt de nouvelles demeures vraiment économique pour les entrepreneurs qui les feront bâtir. On peut voir à l'Exposition le modèle d'un de ces logis à destination de la classe ouvrière, mais dont le bienfait doit s'étendre jusqu'à la classe bourgeoise, dans les temps de crise. Cette maison ou plutôt cette boîte bâtie en brique, cerclée de fer, et percée de trous en guise de fenêtres, se divise en une infinité de compartiments sous prétexte de chambres, ayant toutes la dimension indispensable pour contenir un lit en fer, une chaise et un coffre. Chaque locataire aura en outre la jouissance d'une cuvette en commun dans une salle commune à tous, et il ne lui en coûtera que 9 francs par mois. On estime qu'à la faveur de ce logis, qui après tout vaut mieux que le simple campement à la belle étoile, les intéressés n'auront plus lieu de regretter la destruction de toutes ces bicoques peut-être en ruines, mais où la famille abritée dans la même chambre y respirait du moins au plus bas prix.

Telle de ces antiques demeures où des princes d'autrefois se trouvaient logés comme des princes, aura été jusqu'au dernier moment l'asile encore somptueux de ces populations ouvrières que la philanthropie moderne se propose d'emprisonner tout à fait dans les ruches du régime cellulaire. Ainsi, sur cette longue ligne Rivoli, qui commence à la place de la Concorde et se termine encore à l'inconnu, tombait hier, en vue de l'Hôtel de ville, une masure aussi respectable par sa vétusté que par les souvenirs qui s'y rattachent, puisqu'elle fut habitée par Mme de la Fayette, ce charmant écrivain des petites choses, cette immortelle caillette, ainsi que l'appelle Paul-Louis, et qui savait de la langue française encore plus de finesses que n'en soupçonnait son maître Segrais. Avant Segrais, Saint-Amand, le plus goinfre des rimeurs, et, après lui, des Yveteaux y avaient logé. Celui-ci ne la quitta que pour s'en aller bâtir, dans les solitudes du Pré aux Clercs, cette maison extravagante où il joua *au berger*, la houlette en main et la pannetière au côté, comme un personnage de l'*Astrée*. Il dut à cet éloignement du centre de la ville le surnom de dernier des hommes. En même temps et plus longtemps qu'eux, Patru habita ce logis, un avocat bien rare, puisque les poëtes du siècle de Louis XIV allaient le consulter en plein palais sur les beautés et les délicatesses de la langue des poëtes. Mais ce qui achève de donner aux ruines de cette demeure un peu d'intérêt, en dépit des rats qui l'ont rongée et des maçons qui achèvent de la raser, c'est le cortége de tous les personnages qu'on peut ressusciter autour des quatre ou cinq noms susdits, et qui comprend tous les beaux-esprits du grand siècle, sauf la glorieuse coterie qui a triomphé dans la personne de Boileau. La population entière de l'hôtel Rambouillet, la société de Mme de Sévigné, les débris de la Fronde, les précurseurs de l'Encyclopédie, tels furent les commensaux de cette école du bien dire. Quand les Muses en délogèrent, comme dit le même des Yveteaux, la peinture alla s'y nicher avec Lancret, le peintre le plus couru des boudoirs de nos grand'mères. Il n'est donc pas surprenant que le dernier habitant mémorable de ce petit temple de Gnide et de Paphos, le bon M. de Senancourt, y ait trouvé les inspirations nécessaires à son livre de l'*Amour*. On veut aussi qu'aux jours voisins de la première révolution, Lavoisier et ses savants confrères aient jeté là les bases de leur fameuse nomenclature chimique.

Au risque de parler à n'en plus finir de curiosités du vieux temps et qui n'intéressent qu'un très-petit nombre de curieux, je citerai encore parmi les trouvailles de cette semaine, un autographe de Milton, le poëte du *Paradis perdu*, qu'un certain Witelocke, conseiller de Cromwell et homme d'Etat illustre (connaissiez-vous cette illustration ?), traite nettement d'imbécile dans ses mémoires : « Respecte l'attente qu'on a fondée sur toi, dit le poëte au protecteur ; respecte l'honneur et les cicatrices de tant d'hommes généreux qui ont combattu pour la liberté ; respecte enfin l'opinion des autres peuples, et les grandes idées qu'ils se forment de cette république, pour laquelle nous avons souffert tous, et qu'il serait si honteux de voir disparaître. » C'est dans cet autographe que Milton supplie Cromwell de rétablir la liberté, et, pour toute réponse, le protecteur fit briser la plume de ceux-là même qui n'en usaient plus.

Ceci n'a aucun à-propos, mais ce qui suit en est plein. On ne cesse de faire toutes sortes de conjectures sur l'envoi de deux vaisseaux anglais devant Naples. Est-ce une menace ? est-ce une réparation qu'on exige ? Pourquoi l'Angleterre seule, et pourquoi pas la France avec elle ? Peut-être allons-nous apprendre que le roi de Naples, lequel a horreur du nu, et qui cache à tous les yeux, dans son musée particulier, des figurines dont la vue n'a jamais offensé personne, aura fait arrêter quelque Ecossais sous le même prétexte, et l'Angleterre veut soustraire un compatriote au secret du musée ou au musée secret. O monarque trop scrupuleux et encore plus imprudent, s'il en est ainsi, que ne donniez-vous à cet insulaire un haut-de-chausse ?

Autre historiette qui n'a plus rien de politique : Un honnête père de famille a un fils qui ne peut pas s'éveiller avant midi ; le jeune homme y tient un peu, parce qu'il veille fort avant dans la nuit, et beaucoup en raison de la prétention qu'il affiche de vivre comme les gens *soi-disant* à la mode. « Que me conseillez-vous ? disait le père à bout de remontrances, et que puis-je faire d'un fils qui se lève à midi ? — Mais, lui répondit-on, il faut en faire un allumeur de reverbères. »

Les *sports de Longchamps*, qui viennent de ressusciter avec éclat, offriront dimanche prochain un spectacle incroyable. C'est un *défi* porté par l'Espagnol Genaro, simple coureur à pied, à tout cheval que l'on voudra engager contre lui dans une course de fond. Genaro et la cavalcade partiront ensemble, chaque cavalier étant libre de mettre sa monture au trot ou de lui faire prendre le galop. Tous devront faire sans s'arrêter le tour de l'hippodrome autant de fois que la lutte se prolongera, et chaque tour étant porté à l'*avoir* de chacun des coureurs par les juges-commissaires, celui des concurrents qui fournira le plus grand nombre de tours, et par conséquent le plus long trajet, sera proclamé vainqueur. Le prix est de deux mille francs, et les connaisseurs pensent que cet intrépide Genaro est bien capable de le gagner.

Dernière information des plus engageantes : la Société d'horticulture, dont l'exposition est plus courue que jamais, vient de décider que le public serait admis à voir pousser dans son jardin les fleurs gigantesques de la *Victoria Regia*, « cette reine des eaux de l'Amérique, dont les corolles parfumées ne peuvent supporter l'éclat du soleil, » pour parler comme le prospectus de cette exposition, qui n'est pas moins fleuri que ses fleurs.

Maintenant, place au théâtre, car la semaine est suffisamment dramatique. Voir c'est avoir, dit la chanson ; mais vous n'aurez pas tout, puisque nous n'avons pas tout vu. Entre *Favilla*, drame de George Sand, à l'Odéon, et *l'Amour et son train*, le premier soupir d'un très-jeune cœur de poëte dans les bocages de la Comédie française, il fallait choisir, et nous nous sommes décidé pour l'éphémère et l'inconnu. Je ne sais rien de plus aimable que ce petit M. Gabriel, un lovelace français à ses débuts, qui s'en vient bâtir ses châteaux d'amour en Espagne. Il est en train de dire : *Je vous aime ;* et ces syllabes magiques, il les jette en courant à la sémillante Inès, à Pepita la langoureuse, de même qu'à la tendre Carmen, un simple bouton de rose entre deux belles roses épanouies, et c'est ainsi que le charmant trio s'est épris tout de suite de sa triomphante personne. Les don Juan qui parlent comme des Amadis ont d'abord beau jeu, ça vous a des atouts plein les mains, et ça retourne toujours du cœur, jusqu'au moment où les amoureuses se confient mutuellement leur peine qui est un si grand plaisir. Eh quoi ! cet amoureux si tendre et si persuasif, c'est aussi ton amoureux. — Mon Dieu oui ! ma chère. — L'épisode est vieux comme le monde, et il est en-

Le cortége impérial se rendant à Notre-Dame, pour assister au *Te Deum* chanté en actions de grâces de la prise de Sébastopol. — Dessin de MM. Janet-Lange et Ed. Renard.

core aussi jeune que lui. Voilà donc le traître démasqué par ses trois victimes, et que vouliez-vous qu'il fît contre trois Andalouses? A genoux, perfide! et point de grâce. — Quel crime ai-je commis? Je vous ai trouvées belles et je vous l'ai dit. — Il devient donc certain que la punition sera aussi douce que le délit. Les yeux du criminel sont couverts d'un bandeau, afin de lui dérober la vue de son supplice, le jeu de Collin-Maillard! et voilà que trois baisers tombent tout chauds, tout bouillants sur la joue de cet heureux martyr, qui reconnaît Carmen au duvet de son offrande, et lui accorde définitivement son cœur et sa main. La pièce n'a que le souffle, mais c'est le souffle de la jeunesse et de la poésie. On ne saurait faire gazouiller plus agréablement ses personnages; il faut féliciter aussi le jeune auteur, M. Octave Lacroix, d'avoir trouvé de si aimables interprètes pour sa jolie musique.

Le théâtre de la Bourse, en baisse plus que jamais, ne donne plus lieu qu'à des épitaphes, et son dernier produit vivra probablement ce que vivent les roses et les mauvaises pièces. *Aimer et mourir*, n'est qu'une contrefaçon de la mésaventure du dernier Konigsmark, si méchamment mis à mort par la comtesse Platen. Il ne faut pas vous raconter cette histoire après les feuilletons du lundi, qui, pour le besoin de leur cause, l'ont retrouvée dans quelque grimoire ancien. M. Michel Masson, en délayant son noir, s'est trompé de théâtre, et le théâtre à son tour s'est trompé d'auteur. La direction, du reste, n'a rien à se reprocher sous le rapport de la mise en scène, et, puisqu'elle voulait jeter de la poudre aux yeux, rendons-lui cette justice, qu'on ne saurait habiller plus pompeusement un cadavre.

Votre dédommagement et le nôtre, ce sera *le Gendre de M. Pommier*, une farce ahurissante et où M. Grassot emporte la paille. Ce carrossier millionnaire, que l'amour de la tragédie fait ridicule jusqu'à la férocité, vient de marier sa fille à un comte à l'agonie, afin de la rendre plus digne de devenir l'épouse d'un marquis; mais, le comte ayant la vie trop dure, M. Pommier s'ingénie à le détruire en détail. C'est encore une histoire qui n'est pas plus saugrenue qu'une autre qui le serait excessivement; mais, le personnage accepté, la pièce procédait d'un éclat de rire qui a été *crescendo* jusqu'à la fin.

Il est temps de laisser la place libre pour un grand dessin qui n'a plus besoin de légende après celle que *le Moniteur* lui a consacrée dans ses colonnes.

PHILIPPE BUSONI.

La tour Malakoff.

Nous attendons avec impatience les documents officiels sur la prise et la destruction de Sébastopol. Nous n'en sommes encore qu'aux actions préliminaires.

La tour Malakoff n'était primitivement, et avant l'arrivée des alliés, qu'une grosse tour casematée et à peu près semblable à celle du bastion Central; elle armait un assez grand nombre de pièces.

Dès les premiers bruits de guerre, les Russes jugèrent prudent de ne pas trop se fier au mur crénelé qui entourait la partie sud de Sébastopol, depuis le fond de la baie de l'Artillerie jusqu'à celle de l'Arsenal.

Or la tour Centrale occupait le saillant de ce mur crénelé, à la partie où il se dirige vers le fond du ravin, pour venir aboutir au monument de Katsarski, en haut de la rampe de la baie de l'Arsenal.

Ils fortifièrent donc le sommet même du ravin, et ainsi furent établis le bastion Central, ou de la Tour, et le bastion du Mât, situé sur une ligne presque parallèle. Le bastion n° 6, ou de la Quarantaine, ainsi qu'un petit flanc bastionné qui est en arrière, étaient les seuls qui existassent auparavant, et cela parce qu'ils faisaient partie du système de défense maritime. Aussi les escarpes et les contrescarpes étaient revêtues en maçonnerie, et le flanc gauche du demi-bastion, armé de deux casemates, enfilant non-seulement la face du bastion n° 6, mais encore le ravin de la Quarantaine, au moyen d'une rupture existant dans la contrescarpe.

Aussitôt notre débarquement, la ligne d'enceinte qui se prolonge du bastion Central, en descendant et en remontant les pentes du ravin de l'Artillerie pour se joindre au bastion du Mât, fut commencée; car, lorsque les alliés arrivaient devant Sébastopol, ce travail existait: seulement chaque jour et, pour ainsi dire, à chaque heure, il fut augmenté. Tout le monde sait avec quelle rapidité nos ennemis ont su, pendant le siége, remuer d'énormes quantités de terre.

Il en fut de même sur la partie droite de la défense, c'est-à-dire depuis le ravin Anglais jusqu'au mont Sapounn.

La tour Malakoff, appelée plus tard par les Russes redoute Korniloff, en l'honneur du général russe de ce nom tué pendant le siége, était la seule défense régulière de cette partie de la ville.

La batterie des Casernes, le grand Redan, la redoute élevée autour de Malakoff, le petit Redan, les batteries du Carénage, les batteries Blanches, les Noires, etc., le mamelon Vert, furent des ouvrages quelque peu antérieurs au siége ou élevés pendant sa durée.

Chaque jour les fortifications de Malakoff s'augmentèrent de quelques embrasures, au point que cette redoute n'était plus, vers le milieu du siége, qu'un monstrueux mamelon hérissé de canons de gros calibre, et dont les abords étaient couverts d'abatis, de tranchées et de palissades.

Attaqué d'abord par les Anglais seuls, il fut bientôt reconnu que les moyens que nos alliés pouvaient employer étaient insuffisants, et ce fut alors qu'une partie de nos troupes dut prendre la suite droite des travaux anglais pour les prolonger jusqu'à la baie même de Sébastopol.

Ce fut là le commencement du vrai siége.

H. DURAND-BRAGER.

Le bastion Korniloff (dit tour Malakoff), enlevé aux Russes le 8 septembre 1855.

Exposition universelle (1).

APPAREILS DE PRÉCISION, INSTRUMENTS POUR L'ÉTUDE DES SCIENCES EXACTES.

Avant d'entrer dans le domaine de l'industrie, avant d'aborder l'étude de ces appareils délicats et précis que les constructeurs des différents pays sont parvenus à créer pour l'usage des savants ou pour l'enseignement et l'application des sciences, que nos lecteurs veuillent bien s'arrêter avec nous un instant devant une des plus magnifiques découvertes de l'esprit humain, devant un de ces bonds de la pensée qui frappent d'admiration, parce qu'il n'est donné qu'au génie de les concevoir et de les exécuter. Nous entendons parler de la démonstration du mouvement rotatoire de la terre fondée sur la fixité du plan d'oscillation du pendule, démonstration conçue par M. Léon Foucault au commencement de 1851, et présentée par lui à l'Académie des sciences le 3 février de la même année.

L'Illustration a déjà entretenu ses lecteurs de cette admirable expérience lorsque tout le monde accourait la voir au Panthéon, avant que cet édifice fût rendu au culte catholique. Mais alors on se borna à décrire les faits et à reproduire les termes dans lesquels l'auteur avait rendu compte lui-même de sa découverte. Aujourd'hui nous voulons essayer un pas de plus, nous allons tâcher de faire comprendre pourquoi le plan d'oscillation du pendule ne tourne pas lorsqu'on tord son point de suspension, et comment cet état d'indépendance lui permet de marquer le tournoiement de la terre qui l'emporte cependant avec elle dans son mouvement de rotation.

Si nous consacrons un trop long article à cette belle expérience, on voudra bien nous le pardonner en faveur du sujet. C'est le seul fait vraiment et purement scientifique admis à l'Exposition universelle, c'est le seul apport de l'esprit dans cette grande association des intérêts matériels; nous aurons bien assez le temps de nous entretenir de choses utiles et représentant la richesse, pour que l'on nous accorde un petit quart d'heure de désintéressement et de spéculation scientifique.

Quand on entre au *palais de l'Industrie* par la porte nord-ouest, et que l'on monte l'escalier de cette partie de l'édifice, on rencontre, à toute heure du jour, un ressemblement assez compacte au centre du large palier qui conduit à la galerie supérieure. Essayez de percer la foule, cherchez ce qui l'attire et la retient, et vous apercevrez bientôt un appareil tellement simple qu'il vous prendra tout d'abord envie de rire aux dépens des curieux qui l'entourent. Vous verrez en effet une table circulaire recouverte de papier blanc, sur lequel sont tracées des divisions en degrés, et au-dessus de cette table, répondant à son centre, un long pendule composé d'un fil d'acier serré dans une filière attachée à la voûte, et d'une forte boule en fer, suspendue à ce même fil. Si le pendule a été mis en branle, vous le verrez s'agiter comme un pendule ordinaire, et trancher l'air suivant un plan, que l'on appelle le *plan d'oscillation*. Jusque-là rien de merveilleux, rien qui ne soit dans le domaine public depuis des siècles, rien qui paraisse mériter l'attention de la foule assemblée autour de cette machine. Regardez cependant de plus près, et vous lirez sur la table que ce corps pendulaire oscillant devant vous peut montrer aux yeux de tout le monde le mouvement de rotation qui anime notre globe. Alors vous serez attiré comme les autres, vous observerez curieusement, et vos yeux chercheront dans le groupe quelque initié qui veuille bien vous faire comprendre le secret du pendule. Mais on ne trouve pas toujours quand on cherche, et les démonstrateurs sont rares au palais de l'Industrie. Vous serez donc probablement dans le nombre de ceux qui ont demandé sans recevoir de réponse, de ceux qui ont longtemps observé sans comprendre, et cela ne fait aucun tort à votre esprit; songez qu'il y a des pendules depuis des milliers d'années, et que les plus grands génies ont passé à côté sans y rien voir que des corps suspendus ou des instruments propres à mesurer le temps qui s'écoule. Nous allons donc entreprendre de vous donner ici le mot de l'énigme, nous allons essayer d'éclaircir une question assez obscure, à moins que cela ne vous paraisse excéder les forces de votre attention bénévole.

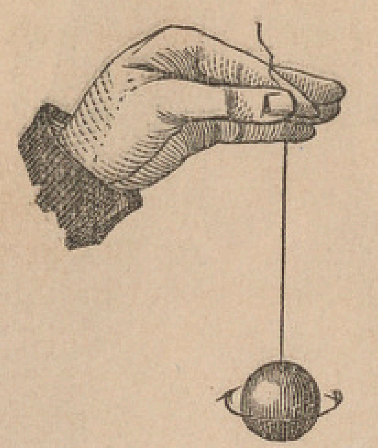
Mais avant de toucher à l'expérience de M. Foucault, permettez-nous quelques mots d'introduction; ce ne sera ni de l'histoire qui n'apprend pas beaucoup, ni de la poésie qui dit moins encore. Pour faire comprendre une chose sérieuse il faut parler sérieusement. Que ceux qui lisent seulement pour s'amuser tournent la page; cela pourra les divertir plus que de nous lire.

Lorsqu'on suspend une boule pesante à un fil très-fin, on obtient, à très-peu près, ce qu'en mécanique on appelle un pendule simple. Un pendule ainsi préparé et attaché par son fil à un support fixe, s'arrête dans une situation verticale et y demeure aussi longtemps qu'une impulsion quelconque ne vient à l'en déplacer. Ce qui fait tenir le pendule dans la verticale, c'est une de ces causes auxquelles on a donné un nom pour les désigner, mais dont la nature intime nous est complétement inconnue. On dit que c'est la *pesanteur* ou la *gravité* qui attire ou pousse tous les corps vers le centre de la terre; c'est à la même force qu'est due la tendance du pendule à la situation verticale, car la verticale d'un lieu n'est que le prolongement du rayon terrestre qui passe par cet endroit et par le centre de la terre d'où la *gravité* paraît émaner, et, se tenir dans la verticale, n'est que tendre vers ce même centre.

Nous supposons dans tout cela que la terre est sphérique; son aplatissement est d'ailleurs si petit qu'on peut le négliger sans erreur dans l'étude de presque tous les phénomènes.

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653 et 654.

Ceci une fois bien établi, que va-t-il se passer, si, prenant le fil du pendule entre les doigts (fig. 1), nous allons le tordre, sans le changer de place et sans imprimer d'oscillations à la boule qu'il soutient? Il est évident pour tout le monde que la boule va se mettre à tourner autour de son axe vertical, et que sa rotation sera d'autant plus rapide que l'on aura tordu davantage le fil de suspension. Voilà pour le pendule en repos.



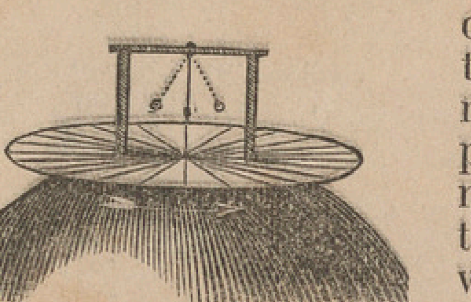
Maintenant supposons-nous en mouvement notre pendule à la main, et, pour qu'il n'y ait point de variations brusques de vitesse, plaçons-nous sur un navire qui coule sans secousses à la surface de l'eau. Personne ne doutera que dans ce cas comme dans l'autre le pendule ne conserve sa verticalité, et que la torsion du fil ne continue de faire pivoter la boule autour de son axe vertical sans la déplacer ni d'un côté ni de l'autre de sa position d'équilibre.

Le point de suspension du pendule peut donc être animé de deux mouvements, l'un de rotation autour d'un axe vertical, l'autre de transport dans une direction horizontale ou inclinée quelconque, sans que pour cela ni le fil ni la boule cessent de persister dans leur situation primitive, c'est-à-dire dans leur immobilité par rapport à la verticale. Il est bien vrai que dans le transport horizontal du pendule les positions successives du fil ne peuvent pas être parallèles entre elles; mais, comme en se tenant sur un méridien il faudrait parcourir 111121 mètres pour que les deux positions successives du fil à plomb ou du pendule fissent entre elles un angle de 1°, il est évident que, dans les limites ordinaires du déplacement horizontal, on peut considérer le pendule comme ayant toujours la même direction verticale. Si maintenant, le pendule à la main, on allait faire le tour du monde, le fil de suspension se comporterait comme s'il était attaché par un bout au centre de la terre, mais sa situation verticale n'en serait pas plus dérangée; car à chaque endroit il se trouverait toujours dans le prolongement du rayon terrestre, c'est-à-dire dans la verticale du lieu d'observation.

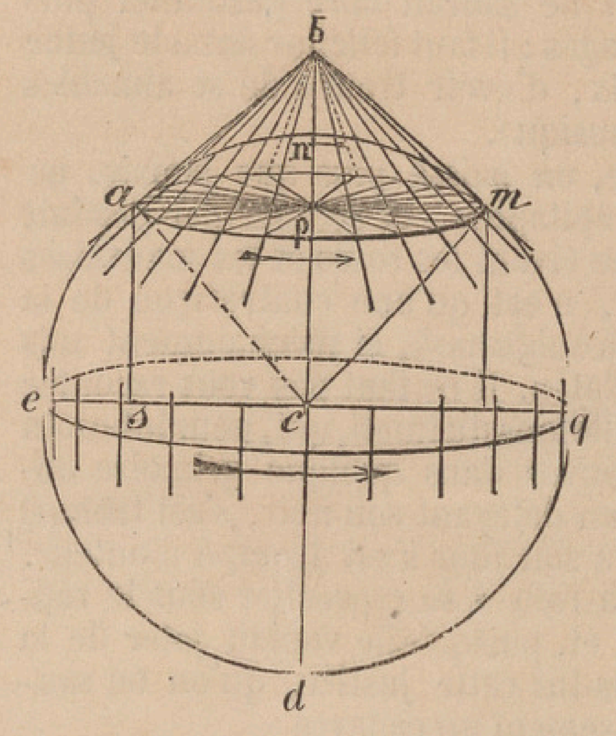
Ces prémisses, un peu longues peut-être, nous ont paru indispensables à l'intelligence de ce que nous allons ajouter. Qu'on ait donc la patience de nous suivre encore quelques instants; une bonne partie du chemin est déjà faite, et le reste ne sera pas bien difficile à parcourir.

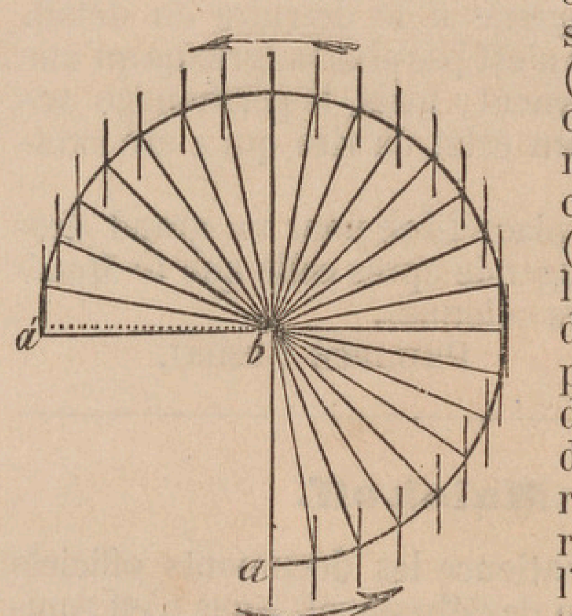
Reprenons notre pendule et notre navire où nous les avons quittés; mais, en tirant la boule, éloignons le fil de la direction verticale, et abandonnons le tout à l'action de la gravité. On sait, dans ce cas, ce que le pendule va faire. Le centre du globe, attirant la boule du petit appareil, va la faire tomber autant que possible, c'est-à-dire qu'il va la faire descendre aussi près de terre que la longueur du fil pourra le permettre; après quoi, la boule ayant acquis une certaine vitesse, elle remontera du côté opposé pour redescendre, remonter dans le sens du premier déplacement, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'air qu'il lui faut fendre et le fil qu'il lui faut plier à chaque oscillation aient absorbé tout ce qu'il y avait en elle de force pour se mettre en mouvement. Nous avons déjà dit qu'un pendule, faisant ainsi des oscillations régulières, tranche l'air ou l'espace suivant un plan que l'on appelle *plan d'oscillation* du pendule. Or, de même que l'on pouvait tourner le point de suspension de l'appareil pendulaire en repos, et le transporter horizontalement sans le faire bouger de la verticale, de même on pourra faire subir des actions analogues au pendule en mouvement sans que son *plan d'oscillation* se trouve déplacé, c'est-à-dire que le fil oscillant continuera toujours à fendre l'espace suivant la même direction ou suivant des directions parallèles. Cela paraîtra évident à quiconque voudra se reporter à ce que nous avons déjà dit. Car si l'on fait tourner le point de suspension, que le pendule soit en repos ou agité, on n'obtient d'autre résultat que de faire pivoter la boule autour du fil, ce qui ne change en rien la direction du mouvement oscillatoire; si on transporte le pendule dans une direction horizontale ou inclinée, on ne peut lui imprimer aucune déviation angulaire des deux côtés de la verticale sur laquelle il se trouve; par conséquent le plan d'oscillation du pendule ne pouvant être dérangé par la torsion du fil, ni la verticalité détruite par le transport du point de suspension, il en résulte que le pendule, une fois lancé dans un plan, doit y rester toujours, à moins qu'une cause étrangère ne vienne à l'en faire sortir.

Si donc on allait suspendre un pendule au-dessus du pôle terrestre (fig. 2), son point de suspension n'aurait à subir là qu'une simple torsion, sans transport; le plan de sa première oscillation ne pourrait pas changer, et, si l'on avait marqué d'abord sur la terre la trace de ce plan primitif, on verrait cette trace, formée par une ligne horizontale passant par le pôle, se déplacer peu à peu dans le sens du mouvement de la terre, tandis que le plan d'oscillation du pendule resterait invariable au-dessus d'elle, ou paraîtrait se mouvoir dans le sens opposé. Comme au pôle, une ligne horizontale, trace du plan primitif d'oscillation du pendule, tourne autour du pôle comme centre, en décrivant une surface plane parallèle à l'équateur; elle se meut avec la même vitesse angulaire qu'un rayon quelconque de l'équateur terrestre, auquel elle est parallèle, et dont elle est solidaire.



Mais si, au lieu de suspendre le pendule au-dessus du pôle, on va l'attacher à un point situé sur un parallèle quelconque, à Paris, par exemple, qui est à 48° 50′ de latitude boréale, le phénomène change d'intensité. Ce n'est plus en effet avec une vitesse angulaire égale à celle de la terre elle-même, que la trace du plan d'oscillation tourne autour du pied de la verticale; cette trace se meut beaucoup plus lentement, et d'autant plus lentement que l'on approche davantage de l'équateur terrestre. Les géomètres expriment cette vitesse décroissante en disant qu'elle est proportionnelle au *sinus* de la latitude. Pour pouvoir se rendre compte de ce retardement, il suffit de considérer la marche diurne de l'horizontale du lieu d'observation qui gît dans le plan du méridien, et qui va couper par conséquent l'axe terrestre suffisamment prolongé (fig. 3). Cette horizontale (*ab*), étant perpendiculaire au rayon (*ac*) dans le point que l'on considère (*a*) on voit qu'excepté à l'équateur (*e*) elle ira couper l'axe (*cb*) en faisant avec lui un angle (*abp*) égal à l'angle de latitude (*ace*). Le point de la terre (*a*) par lequel on a fait passer l'horizontale (*ab*) dont nous venons de parler, entraîné dans la rotation diurne, décrit un cercle *parallèle* à l'équateur (*apma*) qui est d'autant moins grand que l'on approche davantage du pôle (*n*). Quant à la ligne horizontale (*ab*), elle engendre une surface conique droite ayant pour base le *parallèle*. Or, si l'on déroule le cône ainsi produit et sur lequel se trouvent toutes les positions successives de l'horizontale, on obtient généralement un secteur de cercle (fig. 4), (*aa′*) (1), dont l'étendue décroît à mesure que l'on se rapproche de l'équateur. Sur cette ligne l'arc de cercle (*aa′*) devient nul, parce que le rayon ou la génératrice du cône (*ab*) ne rencontre plus l'axe (*db*) auquel elle est devenue parallèle. Ainsi donc, tandis que le point terrestre (*a*) décrit en 24 heures un cercle entier (*apma*), l'horizontale (*ab*) qui passe par ce point ne parcourt qu'une fraction de la circonférence, et cette fraction de circonférence est proportionnelle à une certaine ligne variable (*as*) qui s'appelle le *sinus* de la latitude.





Le mouvement de la terre étant uniforme, celui de l'horizontale l'est aussi; en sorte que si cette dernière n'accomplit qu'une certaine fraction de tour en 24 heures, elle parcourt en une heure, en une minute, en une seconde, une fraction semblable de l'arc décrit en même temps par un point de la surface terrestre. A Paris, par exemple, l'horizontale décrit le cercle entier en 31h,87444, ou en trente-deux heures à peu près. Dans un pays qui serait situé à 0° 9′ 24,7″ de latitude, le temps employé par l'horizontale à faire un tour entier serait juste d'une année *sidérale* de 365j,25637. Il résulte de là qu'à Paris l'horizontale ne parcourt que 11°,294 en une heure, tandis que la terre décrit 15° dans le même temps, et qu'en 24 heures, au lieu de 360°, cette même horizontale ne tourne que de 271°,064, ou de trois quarts environ d'une circonférence.

Ce que nous venons de dire de la ligne horizontale située dans le plan du méridien est applicable à toute autre horizontale passant par le même point de la surface terrestre, car on peut toujours supposer ces deux lignes comme invariablement liées ensemble, ce qui fait qu'étant situées et se mouvant toutes les deux sur un même plan, les déplacements angulaires de l'une seront exactement égaux aux déplacements de l'autre autour du point sur lequel elles se rencontrent et se meuvent.

Maintenant, si le plan d'oscillation du pendule doit rester invariable, et si sa trace est une ligne horizontale, il est évident que cette trace se déplacera au-dessous du pendule avec la vitesse angulaire qui appartient aux lignes horizontales passant par le point que l'on considère. Cette trace fera donc, en 24 heures, un tour entier au pôle, trois quarts de tour à Paris, et ne se déplacera point à l'équateur, où l'horizontale se transporte parallèlement à elle-même sans pivoter autour d'aucun centre de rotation.

Voilà donc ce que nous montre le pendule lorsqu'on le consulte sur le mouvement du globe terrestre, voilà ce que tout le monde peut constater sur l'admirable appareil de M. Foucault que l'on voit fonctionner à l'Exposition. Seulement dans ce cas, comme toujours, ne nous sentant pas entraînés, nous croyons voir le pendule se déplacer dans l'espace, tandis que c'est nous qui tournons autour de lui. Mais l'illusion dure peu; aussitôt que l'on sait comment les choses se passent, on s'aperçoit que c'est la terre qui tourne; et

(1) Sur cette figure, qui représente le développement du cône tangent pour la latitude de Paris, on a marqué par de courtes lignes, parallèles entre elles, les positions successives du plan d'oscillation du pendule par rapport à l'horizontale, avec laquelle se confondait d'abord en *a* la trace de ce plan. Il ne faudrait pas mener ces parallèles sur la surface courbe du cône, car les angles compris entre les horizontales ou génératrices n'y seraient pas égaux aux angles que font ces mêmes lignes sur le cône développé. On voit en effet que les deux lignes extrêmes *a a′*), qui doivent se superposer pour fermer le cône, sont rencontrées par la trace du plan d'oscillation sous des angles très-différents, tandis que les deux traces feraient le même angle si elles avaient été parallèles entre elles quand la surface conique était enroulée. Deux génératrices ne font entre elles le même angle sur le cône et sur sa surface développée que lorsque cet angle est infiniment petit ou très-près d'être nul.

nous n'oublierons jamais ce qu'une dame nous disait au Panthéon, en présence du grand pendule que M. Foucault y faisait osciller : « En regardant cette boule qui se balance et qui fuit à ma gauche, je me sens entraînée à droite, et je crois au mouvement de la terre. » Heureux Galilée, s'il avait pu entraîner ainsi le cardinal Bellarmin !

On comprend du reste que, dans l'hémisphère où nous sommes, le pendule doit paraître se déplacer vers la gauche de celui qui le regarde venir, car la terre tourne autour de la verticale de gauche à droite, au lieu que dans l'autre hémisphère le mouvement s'accomplit en sens inverse pour le spectateur aussi bien que pour le plan d'oscillation du pendule.

Viviani avait bien remarqué jadis que le pendule ébranlé s'en allait peu à peu vers la gauche; mais de ce fait à la découverte du rapport qui le lie au mouvement du globe il y avait l'infini, et il a fallu une pénétration d'esprit qui tient du prodige pour s'aviser du lien qui rattache les deux phénomènes.

Nous avons déjà parlé dans ce journal (n° 518, 29 janvier 1853) d'un autre ordre de faits, et d'autres appareils par lesquels M. Foucault est parvenu également à démontrer le mouvement de rotation de la terre; mais le *gyroscope*, au moment où nous l'avons décrit, était, comme le pendule, un appareil incomplet pour la grande majorité des hommes; il avait et il a encore le défaut de ne se prêter qu'à des observations d'une durée très-courte, qui laissent par conséquent des doutes dans les esprits incapables de se rendre compte des faits autrement que par la constatation même de ces faits.

Or M. Foucault est l'ennemi acharné du doute; il le poursuit partout où il le rencontre, chez lui comme chez les autres, et le plus souvent il parvient à le vaincre, ou du moins à le déplacer.

C'est là ce qui lui est arrivé en cherchant un artifice pour mieux faire comprendre toute la valeur et toute la précision de sa découverte et de sa loi relatives au déplacement angulaire apparent du plan d'oscillation du pendule. « Si je pouvais, s'est dit le jeune physicien, faire osciller mon pendule pendant plusieurs heures, sans altérer en rien la justesse de ses indications, j'arriverais à convaincre tout le monde, car je ferais voir que la terre peut donner l'heure en tournant au-dessous du pendule comme le ferait le cadran d'une montre qui tournerait au-dessous de l'aiguille rendue tout à fait immobile. » Mais comment prolonger les oscillations de l'appareil pendulaire?

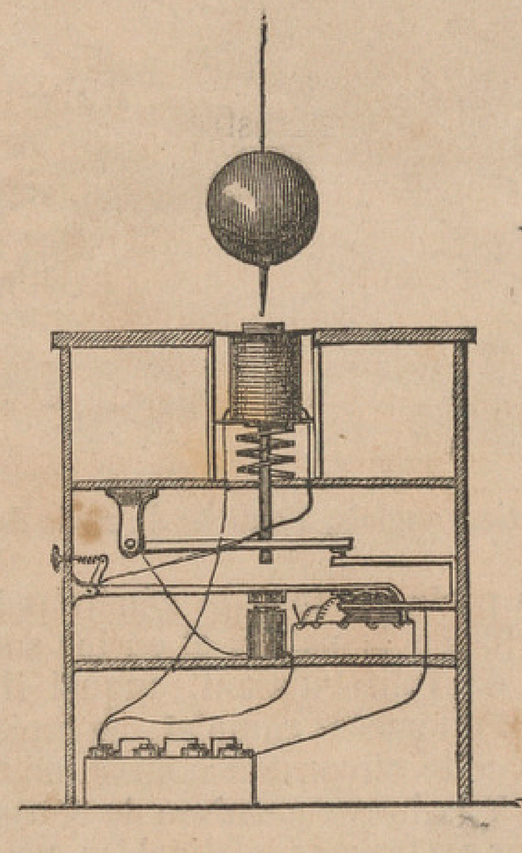
Plusieurs mécanismes avaient déjà été proposés par différentes personnes, dans le but de rendre à la masse oscillante la force qu'elle perdait à chaque instant contre l'air et dans l'acte de fléchir le fil de suspension. Mais jusque-là tout le monde avait agi sur le point d'attache de l'appareil, et c'était au contraire ce qu'il fallait rendre aussi fixe que possible.

Quant à ceux qui s'étaient avisés de mettre un mouvement d'horlogerie dans la boule du pendule, ils n'avaient pas compté sur les oscillations elliptiques ou circulaires auxquelles donne naissance le déplacement du centre de gravité de la boule, et qui masquent toujours et faussent le plus souvent les indications de l'appareil.

Le problème était donc tout entier à résoudre, lorsque, il y a quelques mois, une pensée lumineuse éclaira soudainement l'esprit de M. Foucault. Il laissa mûrir son idée, puis il l'apporta à M. Froment, à cet ingénieux constructeur pour lequel on peut dire réellement que le mot *impossible* n'existe pas dans le domaine de la mécanique. C'est à eux deux qu'ils ont enfanté le charmant appareil qui renouvelle à chaque instant les forces épuisées du pendule, et qui, caché aux yeux du public, a fait penser à beaucoup de personnes que le pendule de M. Foucault réalisait enfin le mouvement perpétuel.

Ce mécanisme, que l'on pourrait appeler une source intermittente de force accélératrice, consiste essentiellement en un électro-aimant qui agit sur le pendule pendant sa chute, et qui cesse d'agir lorsque le pendule remonte. Cette puissance attractive a, de la sorte, un avantage notable sur la gravité, car ce dernier agent, qui accélère le mouvement de descente du pendule, retarde aussi d'une manière constante et finit par éteindre son mouvement d'ascension, tandis que l'*électro-aimant* donne toujours et ne reprend jamais. Il est vrai que l'air et le fil se chargent d'enlever au pendule ce que le magnétisme lui avait transmis; mais la compensation est si bien établie que les oscillations conservent toutes la même longueur, la même durée, et ne se ressentent aucunement de la présence d'une action étrangère.

L'électro-aimant se trouvant placé au centre de la table inférieure, juste au pied de la verticale qui passe par le point de suspension du pendule, il en résulte que son action sur ce dernier est tout à fait symétrique, et que, non-seulement elle ne tend pas à le faire sortir du plan vertical, mais qu'elle l'y ramènerait plutôt si une cause perturbatrice quelconque venait à l'en faire écarter.



La boule pendulaire est une grosse sphère en fer forgé, aussi homogène que possible, et aussi parfaitement centrée que peuvent le permettre nos moyens d'ajustement.

Voici quelle est la disposition du mécanisme *continuateur* du mouvement (fig. 5).

L'électro-aimant (cylindre en fer doux entouré de fil de cuivre revêtu de soie), dont nous avons parlé, est soutenu par un ressort à boudin qui lui est adhérent, au-dessous du centre de la sphère du pendule en repos. Dans le prolongement inférieur de son axe, cet électro-aimant porte une tige qui reçoit dans une entaille un levier horizontal métallique, communiquant par son point d'appui avec un fil qui s'en va à un second électro-aimant dont nous parlerons tout à l'heure, et par son bout libre pouvant toucher ou ne pas toucher un fil conducteur qui part de l'un quelconque des deux pôles d'une pile. Nous le supposerons, pour mieux fixer les idées en rapport avec le pôle négatif. Quant au second électro-aimant dont nous venons de dire un mot, beaucoup plus petit que le premier et placé au-dessous du levier précédemment décrit, il est mis en rapport avec la pile, d'une part directement par un bout de son fil inducteur qui aboutit au pôle positif, de l'autre indirectement par le levier de contact déjà mentionné. Au-dessus de ce petit électro-aimant se trouve une ancre ou un contact en fer doux pouvant être attiré par l'aimant inférieur ou soulevé par l'action d'un levier auquel il se trouve attaché, et qui a son bras le plus court relevé en équerre et lié à un ressort à boudin luttant contre l'action magnétique. Le long bras de ce levier établit ou interrompt la communication entre le pôle négatif de la pile dont il arrive à toucher le fil conducteur, et l'un des bouts du fil qui enveloppe le gros électro-aimant supérieur, et qui est fixé à cet effet à l'axe de rotation du levier. L'autre bout de la bobine du gros électro-aimant s'en va directement au pôle positif de la pile.

Ce même long bras de levier qui porte l'ancre ou le contact du petit électro-aimant, et qui peut fermer ou ouvrir le circuit de l'électro-aimant supérieur, se termine par un bec articulé, espèce de cliquet qui va se loger entre les dents d'une roue à rochet, et qui peut, en pressant dessus, mettre cette roue en mouvement de rotation. D'autres roues et un petit moulinet modérateur reçoivent l'impulsion de cette première roue à cliquet mobile, et l'empêchent de tourner avec une vitesse trop grande.

Tel est l'appareil électro-magnétique du pendule de M. Foucault; l'explication de son jeu ne présente aucune difficulté.

Lorsque le pendule est à l'extrémité de son excursion ascendante, le petit et le gros électro-aimant se trouvent en plein rapport avec la pile. Ce dernier attire donc la masse du pendule et en est en même temps attiré. Cette masse, que la gravité et le magnétisme sollicitent à descendre, se rapproche peu à peu de l'électro-aimant accélérateur, en le faisant monter. Quand le pendule passe au-dessus, l'appendice inférieur de l'électro-aimant a fait assez de chemin en montant pour soulever le levier engagé dans son entaille, la communication du petit électro-aimant avec la pile se trouve ainsi interrompue, le contact attaché au levier inférieur est alors entraîné par le ressort qui le soulève, et le courant cesse aussitôt de circuler autour du gros électro-aimant, qui devient inactif. Le pendule poursuit son oscillation, et remonte en luttant contre la gravité. Cependant le gros électro-aimant retombe, par son poids et par l'action du ressort auquel il est attaché, le premier levier rétablit le rapport entre la pile et l'électro-aimant inférieur, qui attire immédiatement son contact, et avec lui le second levier. Mais ce levier ne peut pas obéir instantanément à l'attraction qui le sollicite à descendre. Le bec par lequel il se termine, engagé entre les dents de la roue à rochet, est obligé de la mettre en mouvement de rotation pour se déplacer, et, comme cette roue fait tourner, ainsi que nous l'avons déjà dit, un petit moulinet modérateur, il en résulte qu'il faut un certain temps pour que le levier retombe dans sa position primitive et rétablisse la communication entre la pile et le gros électro-aimant. La résistance du petit moulinet est réglée de telle façon, qu'il faut au levier pour descendre tout juste le temps qu'il faut au pendule pour accomplir son oscillation ascendante. Il arrive ainsi qu'au moment où la masse pendulaire va recommencer sa chute, l'électro-aimant rentre en fonction et lui restitue la force qu'elle avait perdue contre les différentes résistances.

On comprend sans peine qu'avec un pareil système de compensation le pendule doit continuer ses oscillations isochrones aussi longtemps que la pile est maintenue en activité, et comme rien n'empêche de prolonger son action pendant des journées entières, il est facile de voir que l'on peut montrer ainsi la rotation complète de la première trace horizontale du plan d'oscillation, au-dessous du pendule. Il y a plus, si à Paris, par exemple, on divise un cercle en arcs de 11°,294 chacun, et si l'on numérote ces arcs comme on le fait pour les arcs de 15° sur les cadrans des pendules ou des montres, puis qu'on fixe ce cercle horizontalement au-dessous du pendule, avec son centre sur la verticale qui passe par le point de suspension de l'appareil, et qu'à une heure quelconque on lance le pendule de manière à ce que la trace de son plan d'oscillation sur le plan du cercle passe par les points de la circonférence qui correspondent à cette heure, on s'apercevra bientôt que la pointe située au-dessous de la boule pendulaire se déplaçant vers la gauche, marquera sur le cercle l'heure exacte pendant toute la durée de l'expérience, à la condition seulement d'empêcher les courants d'air et les secousses qui troubleraient la marche de l'appareil. Comme les heures sur ce cadran d'une nouvelle espèce ne divisent pas la circonférence sans reste, il faut, au bout de douze heures, tourner le cercle au-dessous du pendule de manière à le remettre sur l'heure et à lui donner à parcourir la partie divisée de la circonférence.

Par cet artifice, M. Foucault a non-seulement prouvé la rotation de la terre en profitant de l'invariabilité du plan d'oscillation du pendule, mais il a obligé en outre la planète qui nous porte à nous dire l'heure en l'absence de tout autre moyen d'indication et sans autre point de repère qu'une heure exacte déterminée une fois pour toutes.

L'exposition de cette grande découverte était pour nous un devoir de l'intelligence et un besoin du cœur. Nous avons fait de notre mieux pour être clair, mais il n'est pas toujours donné de se faire comprendre. Espérons toutefois que nos efforts ne seront pas entièrement perdus, et que les explications que nous venons de donner serviront au moins à mieux faire apprécier du public la valeur de ce grand fait scientifique et la puissance intellectuelle du jeune physicien auquel nous en sommes redevables.

G. GOVI.

Correspondance.

A Monsieur le Directeur de *l'Illustration*.

Monsieur,

Les nombreux accidents de chemins du fer, dont les journaux nous apportent le récit, m'ont rappelé un système d'embrayeur *magnéto-électrique* fort ingénieux (1), imaginé par M. Achard, ancien élève de l'École polytechnique, embrayeur qui, sans résoudre complétement le problème de la sûreté des voyageurs en chemin de fer, peut diminuer cependant de beaucoup les chances de désastre. Permettez-moi donc de vous indiquer en peu de mots quelle est la disposition de ce mécanisme; je ne serai pas long, et d'ailleurs la vie des hommes vaut bien cinq minutes d'attention et de patience.

On sait que, sur les convois ordinaires, les *garde-freins* sont chargés, à un signal convenu, de tourner les manivelles qui pressent les freins contre la jante des roues. Or il est toujours dangereux de laisser faire à des hommes ce que peut faire une machine. L'homme est souvent distrait, quelquefois malade, peu soucieux de son devoir et surtout de la vie de ses semblables; enfin l'homme est libre, et par conséquent il peut ne pas exécuter une action dont il a été chargé. La machine obéit toujours, à moins d'un dérangement facile à éviter; il vaut donc beaucoup mieux lui remettre le soin des choses graves, que de l'abandonner entre les mains de personnes sujettes à faillir.

M. Achard a imaginé par conséquent de substituer aux *garde-freins* un mécanisme agissant d'une manière automatique, ou n'ayant besoin pour fonctionner que de l'action d'un seul homme, le conducteur du convoi.

Voici de quelle manière M. Achard a réalisé son *Embrayeur*. Sur l'axe des roues des wagons il a fixé un excentrique pouvant tourner avec cet axe. La rotation de l'excentrique donne un mouvement de va-et-vient, horizontal et parallèle à la longueur du train, à une bielle, entraînant par son extrémité une manivelle qui est articulée de façon à se mouvoir d'un mouvement circulaire alternatif, sur un arc d'une petite étendue.

A l'axe de rotation de la manivelle est fixé un bras horizontal portant à son bout une plaque en fer, ou contact d'aimant, dont on va voir bientôt la destination. Sur ce même axe de la manivelle est enfilée librement l'extrémité d'un autre bras ou levier horizontal, mobile autour d'un point fixe, et susceptible ainsi d'un mouvement circulaire alternatif. Ce levier porte à son extrémité libre, et vis-à-vis la plaque en fer dont j'ai parlé tout à l'heure, un électro-aimant qui peut être rendu actif ou indifférent à volonté, par la fermeture ou l'ouverture du circuit voltaïque, et qui peut ainsi adhérer ou non au contact. A ce même levier est attaché un cliquet dont les allées et les venues peuvent faire tourner une roue à rochet horizontale, fixée sur l'axe vertical du *serre-frein*.

Tant que l'électro-aimant ne fonctionne pas, la bielle et la manivelle font osciller son contact, mais ne donnent aucun mouvement au cliquet ni à la roue qui en dépend. Le train s'en va donc sur la voie aussi librement que si les embrayeurs n'existaient pas. Mais que le conducteur vienne à fermer le circuit, aussitôt l'électro-aimant s'attachera au contact, et, comme ce contact oscille, il oscillera à son tour, d'abord sous le mouvement de traction en dégageant le cliquet de la dent sur laquelle il dormait, puis sous l'action impulsive du levier en chassant la roue devant le cliquet, et faisant tourner l'arbre du *serre-frein* On voit par là que l'électro-aimant n'a qu'un très-faible effort à exercer, celui qui est nécessaire pour dégager le cliquet, tandis que l'effort beaucoup plus considérable de la mise en mouvement du *serre-frein* est confié à l'axe tournant des roues du waggon, c'est-à-dire à un moteur d'autant plus énergique que le serrage des freins est moins complet.

Cette pensée de ne demander au courant électrique qu'un effort insignifiant, et de laisser faire la besogne la plus rude à un moteur économique (la vapeur) me paraît constituer une invention véritable, je dirais presque une découverte, à une époque surtout telle que la nôtre, où tant de bons esprits se fourvoient à la recherche de moteurs purement électriques. Aussitôt les roues embrayées, l'action motrice devient nulle, l'embrayeur cesse de fonctionner, et l'on ne court pas ainsi le risque de serrer les freins trop à fond.

On voit, d'après ce que je viens de dire, que ce système d'embrayage peut fonctionner sur toute la longueur du convoi par l'action d'un seul homme, car il suffit d'une seule main pour ouvrir ou fermer en même temps tous les circuits des divers électro-aimants du train. Le desserrage des freins reste toujours confié aux *garde-freins*, ce qui ne présente aucun inconvénient, puisqu'il n'est jamais nécessaire de débrayer avec une grande vitesse, et que l'on n'a pas à craindre d'accidents par suite de cette manœuvre.

M. Achard a pensé aussi à rendre son embrayeur tout à fait automatique dans le cas de deux convois marchant à la rencontre l'un de l'autre sur la même voie, ou dans les cas de dégâts considérables survenus le long de la ligne. Il y est parvenu en établissant entre les rails des bandes conductrices en fer, interrompues de façon à ne fermer les circuits des piles portées par chaque train, qu'au moment où les convois se trouvent à deux ou quatre kilomètres de distance. Mais la description de ce mécanisme allongerait trop cette lettre, déjà assez étendue; je ne vous en dirai donc pas davantage, d'autant plus qu'il est très-facile de concevoir comment dans ce cas les appareils peuvent être disposés.

Agréez, Monsieur le Directeur, etc. G. GOVI.

(1) On peut voir un petit modèle de l'embrayeur électro-magnétique de M. Achard dans l'*Annexe* du *palais de l'Industrie*, vis-à-vis la colonne 107 D, du côté du *cours la Reine*.

Batterie anglaise du grand Redan.

En descendant du plateau de l'observatoire de lord Raglan, on tombe dans un long ravin, qui se dirige vers le Redan en suivant une ligne presque parallèle à celui de Karabelnaïa. A l'extrémité de ce ravin se trouve un petit mamelon sur l'avant duquel passent les attaques anglaises, laissant à gauche les batteries qui couronnent les crêtes du ravin dit Anglais. En arrière de ces batteries se trouvent des tranchées servant à l'infanterie de garde pour installer ses abris. La batterie de mortiers établie à cet endroit est

tout à la fois une des plus efficaces, mais aussi une des plus exposées, surtout avant l'époque où les Français prirent du côté de Malakoff la suite des travaux alliés, et attirèrent ainsi une partie du feu de la place.

Des mortiers du plus gros calibre et des pièces de marine en composent l'armement, et en arrière du mamelon se trouve un petit dépôt de parc de siége.

Situé presque en face le grand Redan, son tir rayonne à la fois sur le mamelon Vert, Malakoff et les batteries du Jardin, dans la ville même de Sébastopol.

Les projectiles perdus venaient s'égarer dans le faubourg de Karabelnaïa, où ils devaient faire encore du mal à l'ennemi.

Tous les terrains environnants et surtout le petit mamelon, sont tellement sillonnés par les boulets et les obus, que la terre en paraît labourée, et dans les endroits les plus profonds les boulets sont entassés par piles. Nos alliés ont mis dans le travail d'exécution de cette batterie une grande tenacité, car ce point est enfilé par un feu croisé des plus violents.

Les parapets de la batterie ont près de 3 mètres de hauteur sur une largeur moyenne de 6 mètres, et on ne peut se figurer quelle [illegible]lidité avait été donnée aux plates-formes de ces gros mortiers. Ce mamelon était souvent le rendez-vous des officiers supérieurs [illegible] venaient examiner les positions russes; seulement il fallait veiller un peu, car, aussitôt que l'on se découvrait, les balles et les projectiles de toute nature arrivaient comme la grêle.

Dans ces derniers événements, le feu de cette batterie a dû rendre de grands services, car, à portée moyenne de la place, et aussi fortement armée, son tir, presque entièrement vertical, a dû, en croisant celui des batteries du mamelon et des ouvrages Lavarande, faire un mal affreux aux troupes russes massées dans le faubourg de Karabelnaïa, et qui, faiblement abritées par des blindages faits à la hâte, auront été abîmées par ces énormes projectiles de 34 pouces (mesures anglaises).

Nous espérons pouvoir publier, la semaine prochaine, le tableau général dont nous présentons aujourd'hui un point où s'est préparée l'action. Nous attendons ces documents avec l'impatience de connaître le prix de la victoire, après avoir applaudi le vainqueur. Le vaincu lui-même nous apporte son témoignage. L'empereur Alexandre vient d'adresser à l'armée russe l'ordre du jour suivant, relatif à la prise de Sébastopol : « La défense de Sébastopol, qui s'est prolongée si longtemps, et qui est peut-être sans exemple dans les annales militaires, a attiré sur elle l'attention, non-seulement de la Russie, mais de toute l'Europe. Dès son origine, elle a mis ses protecteurs au même rang que les héros qui ont le plus illustré notre patrie. Dans le courant de onze mois, la garnison de Sébastopol a disputé à un ennemi puissant chaque parcelle du territoire de la patrie qui entoure la ville, et chacune de ses entreprises a été distinguée par des actes de la plus brillante bravoure. Le bombardement opiniâtre, renouvelé à quatre fois, dont le feu a été appelé infernal à bon droit, a ébranlé les murs de nos fortifications, mais n'a pu faire chanceler ou diminuer le zèle et la persistance de ses défenseurs. Ils ont combattu l'ennemi ou sont morts avec un courage indomptable, avec une abnégation digne des soldats du Christ, sans penser à se rendre.

Bombardement de Sébastopol. — Batterie de mortiers anglais, à gauche du ravin de Karabelnaïa, [illegible] d'un monticule servant d'observatoire. D'après un dessin de M. Durand-Brager.

« En regrettant de cœur la perte de tant de généreux guerriers qui ont offert leur vie en sacrifice à la patrie, et en me soumettant avec vénération au jugement du Tout-Puissant, auquel il n'a pas plu de couronner leurs actes d'un succès complet, je crois de mon devoir sacré d'exprimer, dans cette circonstance aussi, en mon nom et en celui de toute la Russie, à la brave garnison de Sébastopol, la reconnaissance la plus vive pour ses travaux infatigables, pour le sang qu'elle a répandu dans la défense de près d'une année de ces fortifi[illegible]'elle a élevées en quelques jours. Mais il y a une impossi[illegible]me pour les héros. Le 8 de ce mois, après que six assauts [illegible] eurent été repoussés, l'ennemi parvint à se rendre maître de [illegible]tant bastion Korniloff, et le général en chef de l'armée de Cri[illegible] voulant ménager le sang précieux de ses compagnons, qui dans [illegible] circonstances n'aurait été répandu qu'inutilement, se déci[illegible]ser alors sur le côté nord de la forteresse, ne laissant à l'enne[illegible]geant que des ruines ensanglantées.

« Ces héros éprouvés, objet de l'estime générale de leurs camarades, offriront sans doute, en rentrant actuellement dans les rangs de l'armée, de nouveaux exemples des mêmes vertus guerrières. Avec eux et comme eux, toutes nos troupes, animées de la même foi illimitée en la Providence, du même amour ardent pour moi et notre patrie, combattent toujours et partout avec courage les ennemis qui touchent à notre arche sainte, à l'honneur, à l'intégrité (*zjelost*) de la patrie, et le nom de Sébastopol qui s'est acquis une gloire immortelle par tant de souffrances, et les noms de ses défenseurs vivront éternellement dans le cœur de tous les Russes, avec les noms des héros qui se sont immortalisés sur les champs de bataille de Pultawa et de Borodino.

« Saint-Pétersbourg, 11 septembre 1855.

« ALEXANDRE. »

Le ministre de la guerre reçoit du maréchal Pélissier les dépêches télégraphiques suivantes :

« Sébastopol, 17 septembre 1855.

« L'ennemi, dans son œuvre de destruction, a respecté les docks, magnifiques constructions, les établissements voisins, les casernes, le fort Nicolas et le fort de la Quarantaine.

« La commission anglo-française, chargée d'opérer le recensement du matériel laissé par les Russes à Sébastopol, a commencé sa reconnaissance ; en voici sommairement le premier résultat :

« Nous avons trouvé dans la place environ 4,000 bouches à feu, 50,000 boulets, peu de projectiles creux, beaucoup de mitraille, beaucoup de poudre, malgré les explosions ; 500 ancres, dont la moitié très-bonnes ; 25,000 kilogrammes de cuivre ; deux machines à vapeur de 30 chevaux, une quantité considérable de mâts sciés pour blindages. »

Qu'on nous permette sur ces deux documents une observation dont le motif nous a frappé dans tous les manifestes de cette guerre : on se félicite de ses propres œuvres de destruction ; celles de l'ennemi sont traitées de barbares.

PAULIN.

Chronique littéraire.

Reprenons le cours de nos voyages avec une foule bigarrée d'instructifs, spirituels ou amusants touristes, dont quelques-uns réunissent en eux-mêmes ce triple caractère, cet *omne tulit punctum*.

M. Philarète Chasles fait comme nous : il voyage sur le papier en Amérique, en Australie, en Tasmanie, en Tapobrane et autres lieux. Il trouve qu'aujourd'hui « le vrai philosophe éprouve une soif de curiosité inextinguible. » Il a raison ; mais que tous les lecteurs ne sont-ils philosophes? Cependant il ne faut pas se plaindre : on recommence à lire aujourd'hui, et énormément même. Ce qui le prouve, c'est qu'il y a disette de papier, sous prétexte que le chiffon manque, comme si le chiffon manquait jamais dans ce pays. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes personnellement victime depuis un mois de la pénurie de papier : on nous l'assure du moins ; sans quoi nous serions en mesure d'offrir au public une seconde édition, *augmentée*, et par conséquent authentique, d'un dernier petit livre qu'il a bien voulu accueillir avec une indulgence et un empressement extrêmes. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et nous voyageons par trop sur les ailes de la fantaisie égotiste. Revenons donc à M. Chasles.

Les érudits, les hommes d'imagination sont un peu comme les princes : ils savent tout, non pas sans avoir rien appris, mais parfois sans avoir rien vu. M. Chasles n'a donc point exploré les pays si curieux qu'il nous exhibe ; mais il a fait mieux : il les a vus par l'œil des hommes les plus distingués et les plus consciencieux auxquels soit échu l'heur de les parcourir. Et, comme il est un grand, un habile *abstracteur de quinte essence*, il a extrait délicatement la fleur de ces relations, comme on fait à Draguignan ou à Grasse, pour nous en composer un butin, une mixture excessivement agréable. C'était certes son droit, et que faisons-nous autre chose que de pomper quotidiennement, au profit de nos lecteurs (au profit, c'est ambitieux), un peu du suc des plantes bibliographiques que l'on nous envoie ou apporte à l'envi?

S'il y a des choses qui ne soient pas très-ignorées dans ces *Mœurs et Voyages* de M. Philarète Chasles, il y en a d'autres, en revanche, qui ont vraiment toute la saveur de l'herborisation la plus inédite. Ainsi l'histoire de la révolte de Ceylan, en 1848, comme conséquence et écho du mouvement de février, est extrêmement curieuse. Oui, la Tapobrane, oui, les enfants de Wishnou, oui, les Weddhas, voulurent avoir aussi leur représentation nationale et leur assemblée constituante. Je recommande ce fait à Garnier-Pagès, qui, dans la belle histoire qu'il nous prépare de la Révolution de février, a fait une recherche si approfondie et si saisissante de tous les soubresauts populaires et nationaux causés par cette grande affaire. On savait à Ceylan qu'il y avait des nègres à l'assemblée souveraine de France ; (l'assemblée est souveraine, répétait à tout instant le souverain d'alors, M. le général Cavaignac). On se piqua d'honneur dans l'île, et les Cingalais bronzés prétendirent qu'ils valaient bien les noirs de Pondichéry... *Nimium ne crede colori*. Une agitation bouddhiste et formidable s'ensuivit ; mais elle fut bientôt réprimée, étouffée par le gouvernement parlementaire anglais, qui n'entend point donner ce luxe asiatique à ses sujets des Indes-Orientales. Il faut néanmoins lui rendre cette justice, qu'il usa modérément de sa victoire, et, se bornant à sacrifier les cinq ou six meneurs, épargna la plèbe égarée (est-ce le mot?), ou au moins récalcitrante, et ne proscrivit ni n'exila personne. Aussi Ceylan demeure-t-il, grâce à cette politique et humaine longanimité, une de ses meilleures et plus assurées colonies.

Nous ne quitterons pas M. Philarète Chasles sans dire un mot d'une importante publication dont il est le très-savant et très-zélé metteur en œuvre. Il s'agit de cette édition populaire du théâtre de Molière, à un franc le volume, dont nous avons déjà parlé. Il y en aura cinq, et le premier paraît, avec une *Vie* du grand des grands par excellence, biographie que chacun trouvera trop courte et renfermant plusieurs renseignements nouveaux ; de fort bonnes notices sur chacune des pièces contenues dans le tome, et des annotations que le tour parfois un peu vieilli des premières œuvres de Molière rend non-seulement utiles, mais parfois nécessaires. Un des grands attraits du début de cette édition nouvelle, si fort économique et pourtant fort soignée, est la reproduction des deux premières pièces, tout récemment retrouvées et entièrement inédites à la grande masse du public de Poquelin ; *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*. Ce ne sont là que des esquisses charbonnées par l'auteur dans sa première jeunesse pour ses comédiens ambulants ; mais ce sont ébauches de génie. Il en est telles scènes qui annoncent toute la grandeur future de l'acéré et ingénu fustigateur des scolastiques, des pédants en *us*, des empiriques, des marquis, des affectations, des affectés de tout genre. Le sel en est gros, et peut-être aujourd'hui, grâce aux progrès de la pruderie et du *cant*, serait-il difficile d'en donner parmi nous des représentations publiques. Mais on reconnaît là, à n'en pouvoir douter, la main de Molière, et il n'y a que lui au monde qui eût pu écrire, soit la consultation de Sganarelle dans *le Médecin volant*, soit les deux scènes du *Docteur*, et très-notamment le discours d'icelui à Angélique, dans la farce du Barbouillé. Dans la première de ces deux étonnantes parades, on trouve le germe du *Médecin malgré lui*, et dans la seconde, celui de la dissertation de Pancrace, dans *le Mariage forcé*. Je ne sais même pas si ce premier projet n'est pas supérieur au second. La verve en est plus crue, mais plus exubérante. Dans tous les cas, un pareil homme était seul capable, et de cette partie, et de cette contre-partie. Les pièces plus connues, les pièces définitives succèdent ensuite dans l'ordre de leur date : ce sont *l'Etourdi*, *le Dépit amoureux*, *les Précieuses ridicules*, *Sganarelle* et *Don Garcie de Navarre*, malheureux sacrifice fait au goût espagnol, consécutif aux splendeurs de l'île des Faisans et au mariage de Louis XIV. Heureusement Molière se ravisa promptement, et comprit qu'il n'était point un poëte de circonstance. Sa faute ne se renouvela plus.

Nous aimons tout ce qui tend à propager, à faire encore mieux chérir, mieux connaître, s'il est possible, un si grand, si rare, si sympathique génie. C'est pour cela, et à d'autres titres encore, que nous applaudissons de toutes nos forces à la très-heureuse entreprise (heureuse de toutes les façons) de M. Philarète Chasles et de la *Bibliothèque nouvelle*.

Reprenons maintenant la vapeur d'eau et de terre, et retraversons l'Atlantique. Voici un ouvrage qui, sans la classique histoire des écus de six francs offerts sur le Pont-Neuf à raison de quinze sous pièce, et sans trouver un acheteur, nous paraîtrait appelé au plus grand succès des temps passés et présents. C'est un fort bon livre intitulé *Esquisses sur le Canada*, considéré sous le point de vue économiste, et dont l'auteur est M. J. C. Taché, membre du parlement canadien, et commissaire du Canada à l'Exposition universelle. Ce livre, tout utile et instructif qu'il est, fort bien imprimé, avec une bonne carte du pays décrit, se vend encore moins cher que les écus de six francs : il se donne gratuitement. Il *se donne!* voilà un mot qui tend à disparaître du *Dictionnaire de l'Académie*, et je doute que tous les efforts poétiques de M. Viennet réussissent à l'y retenir. Il faut revenir du Canada, comme le grenadier de la chanson, pour se mettre en tête des idées si étranges. Les Canadiens furent Français, qu'on ne l'oublie pas, et ils ont conservé pieusement, colonialement, nos traditions si perdues. *Donné, donné*, au nom du ciel ! *Sans dot*, qu'est-ce que cela veut dire? On a donc donné autrefois quelque chose dans ce pays? Tant y a que cette lointaine et étonnante province du Canada « a fait imprimer le livre à ses frais, et que les personnes (*sic*) qui désireront s'en procurer un exemplaire n'auront qu'à s'adresser à la section canadienne dans l'annexe du bord de l'eau. »

Je crains bien, en répétant cet avis donné en tête du livre, d'infliger au gouvernement du Canada et à son éditeur, M. Bossange, un tirage supplémentaire. Mais sa philanthropie, sa générosité sont si grandes, si insolites, que je n'hésite pas un seul instant à le constituer en débet extraordinaire (voilà la récompense des belles actions) et à déclarer que le livre de M. Taché, très-honnêtement et très-simplement écrit, contient des détails précis qu'il faut connaître sur un pays intéressant, parce qu'il fut nôtre d'abord, et ensuite parce qu'il jouit d'une paix, d'un bien-être intérieurs, et d'une prospérité dont de tels actes témoignent. Ce pays productif, tranquille et hautement favorisé de la nature, a le singulier privilége d'être une colonie heureuse. La métropole ne le foule point : elle lui laisse des institutions, un *self-government* calqués sur les siens propres. L'exemple des Etats-Unis a profité à l'Angleterre : elle ne veut pas perdre le Canada ; elle lui laisse des mœurs constitutionnelles, un régime libéral ; elle n'intervient dans ses affaires domestiques qu'à la dernière extrémité, et dans des cas si rares qu'on les peut dire nuls. C'est ce que fait connaître, avec une foule d'autres renseignements statistiques, industriels, économiques et agricoles, pleins d'intérêt, le livre de M. Taché. Et tout cela ne coûte que la peine d'aller voir les belles martres et les belles loutres canadiennes de l'annexe du bord de l'eau. Très-certainement ce livre est le plus merveilleux produit de l'Exposition. Que la médaille d'or de la publicité lui soit profitable : il y a droit, et comme intention et comme effet.

Nous sommes bien en retard avec la seconde partie des *Nuées magellaniques* de M. le docteur Gustave Duboc (deux petits points blancs qui apparaissent aux navigateurs dans les régions antarctiques, comme la colonne de Moïse). Mais comment se plonger, sans s'y perdre, dans toutes les nuées de ce temps aristophanesque? M. Duboc a eu du succès avec la première partie de ses *Souvenirs magellaniques;* il n'en aura pas moins, croyons-nous, avec la seconde, où, abandonnant le Chili, il passe dans la mer du Sud et dépeint cette belle nature maritime, au jour d'épisodes dramatiques, naturels et intéressants. Le *requin* en est des plus vifs personnages, et, si nous faisions encore du petit journal, nous dirions que le lecteur mordra comme lui à cette proie.

Le même système pittoresque, anecdotique et attrayant est celui qu'a suivi M. de Lambertie dans sa description de la Californie et du Chili. Ce voyageur est vraiment enthousiaste, artiste et de race. Il n'y a qu'à lire sa sincère et juste poétique de l'art de raconter et de décrire : « Peignez, dit-il, l'île osseuse et glacée du Spitzberg, peignez le pays aride du nord du Chili ou la nature luxuriante du Mexique et du Brésil, et le tableau des contrées désolées ne sera pas moins agréable que celui des terres fertiles, s'il est bien présenté. Mais, comme je l'ai dit plus haut, la description, telle que je l'entends, n'est pas un genre aussi facile qu'on le croit généralement, et on ne parviendra jamais à plaire, si on ne fait passer dans son style cette grâce et cette chaleur pénétrantes qui naissent de l'enthousiasme, et qui n'apparaissent jamais où il n'est pas. » Cela revient entièrement à ce que nous disions l'autre jour du peu de valeur des lieux. Il y a des gens qui feront le tour du monde, et n'auront absolument rien à conter au retour. D'autres iront à Argenteuil, et ils vous en rapporteront des impressions *neuves* et piquantes. Lisez donc M. de Lambertie : il le mérite, et, s'il était vrai qu'autrefois deux lignes de l'écriture d'un homme suffisent à le faire pendre, il l'est encore plus aujourd'hui que dix bonnes suffisent à le faire lire. Il en devrait du moins être ainsi : l'auteur qu'on ne lit pas, et qui en est digne, qu'a-t-il mieux à faire qu'à se pendre ?

..... *Ou cosaque !* a dit l'empereur Napoléon en mourant. Il est certain aujourd'hui que l'Europe ne sera pas cosaque. Le canon de Sébastopol a dissous la trombe du nord. Je ne tire pas les conséquences du dilemme : je me borne à le rappeler. Il appartenait à l'héritier du grand homme de réaliser son vœu ultième ; car très-indubitablement Napoléon ne rêvait pas et n'appelait pas pour l'Europe un avenir moscovite. *Quomodo cecidit potens ?* Quoi ! ce colosse effrayant chancelle, et bientôt va succomber sous la hardie résistance de son faible ennemi, ce *malade* moribond, aidé, il est vrai, de la main de deux peuples qui ne paraissent point encore *in articulo mortis*. Dieu des armées, quelle leçon donnée à la violence et à l'oppression ! L'empereur Nicolas, auteur de cette guerre, mort ! Nakhimoff, Korniloff, les héros de Sinope, morts ! La Russie elle-même morte, ou n'en valant pas mieux ! Et tant d'autres, morts aussi, qui avaient trempé plus ou moins dans l'injustice et dans le dol ! On conçoit, d'après les termes de cette lutte décisive, de quel intérêt est pour tout le monde l'étude de ce pays, débile relativement, d'où sont partis le signal et le premier feu de ce combat à outrance. La Turquie n'est plus un peuple barbare : c'est un pays qui a une religion d'Etat, ainsi que nous l'avons nous-mêmes. De sa sauvagerie passée, il ne lui reste plus que le poétique reflet de tous les peuples primitifs, reflet, lueur qu'il faut se hâter d'accueillir, de consacrer et de fixer, avant qu'ils ne disparaissent. De là tous les ouvrages publiés récemment sur cette Turquie, aussi peu ouverte que la Chine jusqu'à ces dernières années, et qui n'avait depuis 1453, date de la fin du moyen âge, d'autres historiographes que des drogmans et des attachés d'ambassade ; la charmante lady Montaigue, encore le meilleur de tous, le prosaïque et ascétique Mouradjeah d'Ohsson, l'ennuyeux et lourd de Hammer.

Nous avons, comme tout le monde, payé notre tribut à cette épidémie orientale et internationale, par un livre qui n'a pas eu peut-être tout le bon accueil qu'il avait l'espoir de mériter : *Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie*, par Joubert et Félix Mornand. Nous le rappelons pour mémoire, et à cause des splendides gravures qui l'illustraient, non compris la solide et excellente prose de notre collaborateur. Notre judicieux et bienveillant confrère en critique, M. Louis Enault, qui a entrepris la même tâche, sera sans doute plus chanceux avec *Constantinople et la Turquie, tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'empire Ottoman*. Nous le souhaitons, nous l'espérons, et nous en sommes certain même. M. Louis Enault a sur nous l'avantage d'avoir vu ce qu'il décrit, dans un voyage en Orient et en terre sainte, qui nous a valu l'an passé un fort agréable volume. Celui-ci y forme un pendant très-heureux, que tout le monde voudra lire. Il est divisé en trois parties : Histoire, Réformation de la Turquie, Description de Constantinople, tout cela dit d'un fort bon style, avec conscience, en homme qui sait et se souvient. *Habent sua fata*.... Allez, cher confrère, répandez-vous en grande abondance sur cet immense réseau de chemins de fer que notre livre trop riche et peut-être aussi notre insuffisance de mérite (je ne parle que pour moi) ne nous ont pas permis de suivre avec les mêmes avantages. Nous vous suivons de l'œil, comme Phèdre, en cette heureuse carrière, mais sans les mêmes jalousies !

Nous reviendrons la semaine prochaine en France, et nous parcourrons un peu ce beau pays, peu apprécié de ses habitants surtout, y compris son Exposition universelle, qui n'excite que de la part des exotiques cette admiration non moins universelle, dont elle est assurément digne.

FÉLIX MORNAND.

Superstitions de la Corse.

LA MOUCHE DE LA MONACCIA.

Le littoral de la Corse est en partie couvert de marais d'où s'échappent des miasmes qui rendent le climat de ce pays généralement malsain, surtout à l'époque des grandes chaleurs. Depuis vingt ans on a exécuté sur divers points des travaux de dessèchement qui ont assaini le terrain. La ville d'Ajaccio jouit d'un air beaucoup plus pur depuis que des canaux d'irrigation pratiqués dans les environs ont amené le dégorgement des eaux stagnantes dans la mer.

Cependant de vieilles traditions attribuent à d'autres causes les pernicieuses influences de ce climat. Chaque contrée a sa légende, empreinte de ce caractère merveilleux particulier aux peuples primitifs.

En 184., je me rendais, par une des plus chaudes journées de juillet, de Sartène à Bonifacio, monté sur un de ces petits chevaux qui semblent si bien faits pour ce pays. Vers midi, j'arrivai à la Monaccia, le seul gîte que l'on trouve sur la route. Si quelque chose

peut attrister l'âme, c'est assurément la vue de ce pauvre petit village, composé d'une vingtaine de maisons de la plus chétive apparence, situé au milieu d'une vaste plaine pierreuse et entièrement couverte de *makio*. Mais ce qui me surprit, outre son misérable aspect, ce fut de n'apercevoir aucun habitant. J'eus beau regarder de tous côtés : personne ! Je ne vis pas même un animal domestique. Le village était complétement désert : toutes les portes fermées ; l'église seule était ouverte.

J'allais continuer ma route, désappointé de ne pouvoir faire la plus petite halte, même dans un semblant d'auberge, lorsque je vis arriver, du côté de Bonifacio, un insulaire monté sur un *bourriquet* (un petit âne).

— *Buono giorno*, signor ! lui dis-je dès qu'il fut à portée de ma voix.

— Bonjour ! me répondit-il en me regardant brusquement.

— Pouvez-vous me dire, signor, ce que sont devenus les habitants de la Monaccia ? Seraient-ils à la noce ou à l'enterrement ?

Le voyageur me jeta un regard oblique qui m'annonça que la question n'était pas de son goût. C'était un de ces vieux Corses dont le type a disparu des villes. Il était vert encore malgré ses soixante-dix ans ; l'énergie se peignait dans ses regards, et ses cheveux grisonnaient à peine. Il portait une veste et un pantalon de ce gros drap brun dont tous les montagnards sont vêtus, et il était coiffé d'un bonnet de laine de la même couleur. Il avait en bandoulière une gourde et un bissac. Outre un long fusil à pierre qu'il portait de la même façon, les poches intérieures de sa veste, en s'entr'ouvant, laissaient voir une paire de pistolets de gros calibre et un stylet d'Orezza (1).

Ce costume ressemblait assez, on le voit, à un arsenal. Mais le Corse ne peut quitter ses armes : il est toujours sur le qui-vive. Un large ceinturon de buffle, auquel était suspendue une épée, achevait de compléter ce pittoresque accoutrement. Cette épée avait un fourreau de fer orné de moulures, tandis qu'un morceau de bois grossièrement ébauché lui tenait lieu de poignée, et elle était si longue que le bout traînait presque à terre.

Ce terrible *Corsico* se tenait droit sur son âne, qu'il excitait de temps à autre de la voix seulement. Ses yeux étaient fixés en avant à une certaine distance, et il ne tournait la tête ni à droite ni à gauche. Il mit pied à terre devant l'église, et, s'étant assis sur une grande pierre placée devant la porte en guise de marche, il tira des provisions de son bissac et les étala sur l'herbe.

Par un mouvement machinal, je secouai la bride de mon cheval, qui, semblant deviner ma pensée, se dirigea droit sur l'insulaire.

— Signor, voulez-vous déjeuner ? me dit brusquement le vieillard.

— *Sì*, signor ! lui répondis-je. J'accepte. La nécessité, comme vous le voyez, m'en fait d'ailleurs une loi.

Je descendis, et mon cheval s'en fut brouter avec le bourriquet l'herbe rare qui croissait autour de l'église.

Je fus bientôt installé à côté de mon hôte, et je me mis à manger sans perdre mon temps à lui adresser des remercîments qui lui eussent sans doute paru désagréables.

La collation se composait des mets habituels au Corse en voyage : c'est-à-dire de saucissons fumés, d'œufs durs et de *broccio*, fromage de lait de chèvre. Il y avait en outre un jambonneau de bouc, morceau friand que les Corses vantent beaucoup et que l'on ne trouve guère que dans leur pays. La gourde contenait bien deux litres, nous avions donc de quoi arroser ces mets excitants.

Nous n'avions pas dit un seul mot. Je rompis le premier le silence en renouvelant ma question.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait personne ici ? que sont donc devenus tous les habitants ?

Le vieillard me jeta un regard pénétrant, étouffa un soupir, puis souriant d'un air d'amertume :

— Tous les ans à pareille époque, dit-il, les habitants quittent le village et se retirent dans les montagnes.

— N'est-ce pas pour fuir le mauvais air ? Ce pays doit être très-malsain, car les marécages y abondent.

— Oui ! reprit le vieillard en relevant la tête ; des savants du continent (2) sont venus nous dire, en effet, qu'il fallait dessécher les marécages pour que le climat devînt meilleur. Les habitants des villes, qui méprisent l'expérience des montagnards, tombèrent dans le piége, sans s'apercevoir que ces fameux savants n'avaient d'autre but, en leur parlant ainsi, que de s'enrichir dans de grandes entreprises. Mais les gens de la montagne souriaient : ils savaient bien que tous ces grands travaux étaient inutiles. Ecoutez-moi, dit-il en remarquant mon étonnement, et vous connaîtrez bientôt la véritable source du mal.

— « Jadis, il y a bien longtemps de cela, cette contrée n'était pas inculte et déserte comme vous la voyez aujourd'hui. Il existait quelque part, au pied de ces montagnes, un château qui ressemblait à une forteresse, et qu'habitait le comte Arsola.

« Ce seigneur sortait rarement, mais, hélas ! trop souvent encore pour le malheur des habitants de ces campagnes. Il était toujours revêtu d'une pesante cuirasse, et son casque empanaché rendait encore plus horrible son abominable figure. Sa barbe couvrait tout son visage, et ses yeux gris, enfoncés, lançaient des regards féroces. Il fallait le voir, avec sa longue lance, courir après les paysans pour les battre. Il était toujours accompagné de valets aussi hideux que leur maître, et qui exécutaient ses ordres barbares. Les supplications, les prières, les larmes, ne pouvaient rien sur lui. Il faisait traîner ses victimes dans son château, et les soumettait aux plus affreuses tortures pour les forcer à avouer des torts imaginaires, comme de l'avoir haï et surtout d'avoir souhaité sa mort. Cet homme était si pervers qu'il faisait signer à ces malheureux des conventions par lesquelles ils s'obligeaient à commettre quelque crime. Souvent il les forçait d'appeler près d'eux leurs femmes et leurs filles, qu'il outrageait à leur vue et abandonnait ensuite à la brutalité de ses valets.

« On ne croirait pas que tant de pensées criminelles puissent naître dans une cervelle humaine. Les infamies du comte ne se bornaient pourtant pas là : il faisait encore, par passe-temps, incendier les chaumières et les moissons. Enfin il n'est point de maux dont il n'ait accablé ce pays.

« Tant de crimes appelaient la vengeance de Dieu !

« Les paysans eurent recours à la madone de l'ermitage de Saint-François, qui les avait secourus dans d'autres temps, et dont ils se rappelèrent tous les miracles. Cette madone était de grandeur naturelle ; on la vénérait surtout parce qu'elle s'était rendue d'elle-même dans ce lieu solitaire. Les paysans coururent en foule à l'ermitage, et, s'étant prosternés devant la madone, ils la conjurèrent de les délivrer du comte Arsola.

« La madone fut touchée de leurs plaintes. Quelque temps après, le comte étant sorti seul, son cheval s'arrêta tout à coup. Le comte, distrait, leva la tête et vit venir à lui un cavalier de haute taille, d'un air menaçant et terrible. Des éclairs jaillissaient de ses yeux, le vent fouettait sa chevelure, ses bras étaient nus et sa main brandissait une épée flamboyante. Son cheval était rouge comme du feu.

« Le comte parut foudroyé comme s'il eût vu la mort ! Il se remit pourtant, et, dégaînant aussitôt, il annonça par un cri sauvage qu'il était prêt à combattre.

« Les deux adversaires se mesurèrent d'abord des yeux, puis coururent impétueusement l'un sur l'autre. Le choc fut violent. Le comte Arsola tomba renversé en arrière, et rougit la terre de son sang.

« L'inconnu fut bientôt à terre. Il frappa plusieurs fois du pied la poitrine du comte, qui poussa un profond gémissement, puis il lui enfonça son épée dans la gorge.

« Le comte ne fit aucun mouvement et ne proféra aucune parole ; mais ses traits et ses regards farouches exprimaient toute sa rage. Son ennemi l'attacha alors par les cheveux à la queue de son cheval, et se remit en selle.

« Il partit comme l'éclair, galopant par monts et par vaux, sans suivre aucun chemin direct, et traînant après lui, dans les broussailles et sur les rochers, le corps du malheureux comte.

« Ce corps n'était plus qu'un cadavre lorsque le cavalier s'arrêta. Il descendit, creusa la terre avec son épée et coupa le nœud qui attachait la chevelure à la queue de son cheval. Puis il roula le cadavre dans cette espèce de fosse, le recouvrit légèrement et disparut.

« Bien des années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du comte ni des gens qui habitaient avec lui. Mais la terreur qu'il avait inspirée fit que les paysans les plus courageux n'osèrent jamais aller au château pour s'assurer que le comte n'existait plus. Le château tomba en ruines Aujourd'hui il est impossible d'indiquer l'endroit où il était construit.

« Un jour, un paysan qui cultivait son champ sentit que sa bèche heurtait un corps dur. Il ôta la terre et découvrit des ossements humains. En même temps il vit s'échapper une grosse mouche, qui répandit dans l'air une odeur si fétide, que le paysan tomba asphyxié.

« Cette mouche monstrueuse, qui était sans aucun doute l'âme impure du comte Arsola, avait de longues pattes armées de griffes et de grandes ailes de chauve-souris. Elle prit son vol avec un bourdonnement effroyable, et se dirigea vers le *Fiumorbo*, verte plaine qui s'étend le long de la mer de ce côté, infectant l'air de son souffle empesté, qui frappait de mort tous ceux qui avaient le malheur de le respirer.

« Le Fiumorbo était déjà à demi dépeuplé lorsque cette nouvelle parvint à Porto-Vecchio, qui était alors une grande ville. Les habitants furent si consternés qu'ils semblaient saisis de vertige. Ceux-ci se précipitaient dans la ville, ceux-là se sauvaient dans la campagne ; tous cherchaient leur salut dans la fuite.

« Les vieillards, s'étant assemblés, furent d'avis qu'il fallait fermer la ville. Mais, lorsqu'ils eurent réfléchi que la peste allait leur être apporée par un monstre ailé, ils devinrent stupides et incapables de prendre aucune résolution.

« Alors il n'y eut qu'un cri : A la madone ! à la madone !

« Tout le monde fut bientôt à l'ermitage. Les gens de la montagne s'y étaient rendus de leur côté. La vue de la madone ne rassura pas les esprits. Cette foule d'hommes, de femmes et d'enfants saisis d'effroi et se lamentant, offrait un triste spectacle.

« Tout à coup les vieillards proposèrent aux assistants de se cotiser pour donner une grosse somme d'argent à celui qui voudrait aller tuer la mouche.

« Personne ne se présentait. Un jeune homme sortit de la foule, armé d'une épée, et dit aux vieillards :

— « C'est moi qui tuerai la mouche !

« Tous les regards se portèrent sur ce hardi jeune homme. Il habitait depuis peu Porto-Vecchio ; on ne savait d'où il venait, et on ne le désignait ordinairement que sous ce titre vague : l'étranger. Il était amoureux de la plus jolie fille de la ville, mais le père de cette fille ne le voulait pas pour son gendre parce qu'il n'avait rien. L'espoir de s'enrichir lui faisait donc braver le danger.

« L'étranger se mit en marche aussitôt. Quand il fut hors de la ville, il s'arrêta et chercha avec précaution une herbe précieuse, dont il mit quelques brins dans ses narines. Bientôt il entendit un bruit étrange ; peu après il aperçut la mouche, qui, le découvrant en même temps, vola de son côté et se jeta sur lui. Mais l'étranger l'attendait de pied ferme ; il manœuvra habilement et lui coupa les ailes.

« La mouche tomba et se mit à ramper comme les reptiles, remplissant l'air de ses vapeurs infectes. Le vainqueur, préservé par l'herbe dont il s'était muni, acheva de la tuer en la perçant plusieurs fois de son épée. Après cet exploit, il remit dans son fourreau la lame toute rouge et reprit le chemin de l'ermitage, où il ne tarda pas à arriver.

« Tout le monde fut surpris d'un si prompt retour. L'étranger, entouré de la foule, rendit compte aux vieillards de son combat avec la mouche et de la manière dont il l'avait tuée. Mais, contre son attente, il fut froidement écouté : on supposa que le courage lui avait manqué, et personne ne voulut ajouter foi à son récit.

« Le visage de l'étranger s'assombrit aussitôt.

— « Je m'aperçois, dit-il, que mes paroles obtiennent ici peu de créance.

« Des murmures où le mépris était affecté accueillirent ces dernières paroles. Cependant les gens de la montagne, fidèles à leur promesse, tendaient les mains vers lui, le suppliant de prendre leur argent ; mais l'étranger, toujours irrité, ne voulut rien entendre.

— « Puisqu'il vous faut des preuves pour vous convaincre, s'écria-t-il : en voici !

« En disant ces mots, il tira son épée, et du sang de la mouche qui la teignait s'exhala une vapeur qui asphyxia beaucoup de personnes. Puis tombant à genoux aux pieds de la statue :

— « *Santa madona !* s'écria-t-il, fais que de ce sang qui couvre mon épée, renaisse une nouvelle mouche qui donne la mort à tous ceux qui m'ont trompé ! Que leurs enfants eux-mêmes ne soient pas épargnés ! Mais que cette mouche soit invisible, afin que le courage et le dévouement ne soient plus aussi lâchement outragés !

« L'étranger s'échappa après cette imprécation, et l'on n'a jamais su ce qu'il était devenu.

« La peste se répandit dans la ville et dans la campagne, et fit de grands ravages. Aux approches de l'hiver le fléau cessa. Mais la madone avait sans doute entendu la voix de l'étranger : l'année suivante la peste revint à la même époque, et depuis elle n'a jamais cessé de reparaître tous les ans. On ne peut l'éviter qu'en se réfugiant dans les montagnes, dont les habitants doivent à la bonne foi de leurs ancêtres d'être préservés de cette peste maudite. »

J'avais écouté le vieillard sans l'interrompre, sans lui faire aucune objection. J'aurais cependant pu lui demander pourquoi la peste ne sévissait pas en hiver ; mais il m'eût sans doute pris pour un de ces savants qui veulent dessécher les marécages.

Dans les excursions que je fis pendant mon séjour à Bonifacio, j'ai pu m'assurer que, loin de s'éteindre, le prestige de cette tradition subsiste toujours aussi fortement à la Monaccia et dans le Fiumorbo. En effet, lorsqu'au mois de juin, les miasmes des marais se répandent dès le matin en épais brouillards qui enserrent l'île, les paysans, qui se hâtent de faire leurs apprêts d'émigration, ne manquent jamais de dire :

— « *Ecco la mosca !* » (Voilà la mouche !)

Le vieux Corse avait *enfourché* son bourriquet. Je me remis moi-même en selle, et nous nous séparâmes après nous être salués : moi de mon geste le plus cordial, lui de son plus brusque mouvement de tête.

ALFRED VIGREUX.

(1) Village du *Niolo*, où se fabriquent les stylets les plus renommés de la Corse.

(2) Le Corse *pur* ne dit jamais : la France ; il dit : le continent. Il a le continent en horreur, et ne prononce jamais ce mot qu'avec mépris.

Statistique financière du Times.

LES ANNONCES EN ANGLETERRE.

Nous empruntons à *l'Unione*, journal qui se publie à Turin, le document suivant :

« Dans les bureaux du *Times* on se sert de tableaux synoptiques à sections horizontales, pour indiquer chaque jour le nombre des numéros imprimés et vendus. On sait qu'en Angleterre la vente des journaux se fait par exemplaires détachés et non par abonnement, comme chez nous.

« De l'examen de ce tableau, il résulte qu'en 1845 la vente du *Times* était, en moyenne, de 23,000 exemplaires par jour. Au début de l'année 1848, ce chiffre s'éleva à 29,000, et, après la révolution de Février, à 43,000. En 1852, la moyenne fut de 36,000. En juin de la même année elle atteignit 40,000. Dans le courant de l'année présente, elle oscille entre 58,000 et 60,000 numéros par jour. Si l'on prend une moyenne quotidienne de 40,000 exemplaires dans les circonstances normales, on voit que *le Times* encaisse chaque semaine (la semaine des journaux en Angleterre n'est que de six jours, la publication n'ayant pas lieu le dimanche), au prix de 6 deniers ou un demi shilling par numéro, une somme de 6,000 livres sterling ou 150,000 francs, soit 7,800,000 francs par an. Il faut déduire les dépenses de rédaction, d'impression, de location, etc. Il faut aussi tenir compte des émoluments que *le Times* accorde à ses nombreux correspondants à l'étranger. Tous ces frais forment un total considérable, mais doivent laisser un bénéfice net d'au moins deux millions.

« Les bénéfices de cette entreprise ne se bornent pas à ce chiffre ; les annonces le grossissent dans une proportion énorme.

« Dans *le Times* elles sont moins chères que dans les autres journaux, car toute annonce qui ne dépasse pas les dimensions réglementaires se paye indistinctement 4 shillings, tandis que, dans toutes les autres feuilles, à l'exception de *l'Examiner*, elles coûtent en moyenne 6 shillings (le shilling vaut 1 franc 25 centimes de notre monnaie) ; dans *le Punch*, 15 shillings, dans *l'Illustrated London News*, 28 shillings ou 35 francs. *Le Times* accorde, en effet, à chaque annonce, un espace plus étroit que celui qui est consacré à cet usage dans les autres feuilles. En calculant sur 8,000 avis par semaine, *le Times* reçoit 1,600 livres sterling, ou 40,000 francs. A certaines époques, comme en septembre 1845, ce journal encaissa hebdomadairement 3,500 livres, ou 87,500 fr., et dans le mois d'octobre suivant 6,500 livres, ou 162,500 francs. En 1848, le produit hebdomadaire des annonces fut de 7 à 8,000 livres sterling, soit 9 ou 10 millions de francs pour l'année.

« On peut conclure de tout ceci que le *Times* a, toutes recettes comprises, un bilan financier égal à celui des deux duchés de Parme et de Modène réunis, avec un revenu net supérieur à celui de bien des souverains régnants, et une importance politique que n'ont pas, en s'additionnant les uns avec les autres, beaucoup de principicules européens.

« Nous avons dit que l'*Illustrated London News* faisait payer ses annonces 28 shillings (35 francs). Ce prix est moins exorbitant qu'il ne semble au premier abord. Ce journal paraît une fois par semaine, et dans le premier semestre de la présente année, on n'en a pas tiré moins de 3,393,151 exemplaires, c'est-à-dire 170,000 exemplaires par numéro Or, une annonce d'un pouce anglais en hauteur, répétée 170,000 fois, donne une longueur de papier de 4,600 mètres.

« Les Anglais, nos maîtres en spéculation, et qui savent par expérience combien l'annonce facilite et popularise les affaires, n'ont pas d'entreprise, quelque insignifiante qu'elle soit, dont ils ne fassent un objet d'annonces, et ils dépensent de cette façon des sommes énormes. Holloway paye 30,000 livres sterling, ou 750,000 francs par an pour annoncer ses pilules ; Moses et fils, 10,000 livres, ou 250,000 francs ; le docteur Jongh, pour son huile de foie de morue, 10,000 livres ; Heal et fils pour ses lits, 6,000 livres, ou 150,000 francs ; Bowland et compagnie, pour son huile de Macassar, 10,000 livres ; le tailleur Nicholls, 4,500 livres, ou 112,500 francs. L'immense publicité donnée à tous ces objets de spéculation, en les mettant continuellement sous les yeux d'un public très-nombreux, les fait connaître de tout le monde et leur assure un débit considérable. »

Il faut ajouter à la louange du *Times* que ses annonces ne sont que de simples *avertissements* qui n'engagent point sa responsabilité. Chez nous, au contraire, comme nous ne cesserons pas de le dire, l'annonce se glisse sous toutes les rubriques du journal, dont les rédacteurs ne craignent pas de tromper le public en donnant une *réclame* comme étant leur propre jugement. *Paulin.*

Sweaborg.

On a bien voulu nous communiquer les documents officiels parvenus au gouvernement sur le bombardement de Sweaborg. Nous aurions pu, en lisant les rapports des amiraux, composer, comme d'autres l'ont fait, une représentation de cette mémorable action. Nous avons voulu attendre, afin d'être exacts. Il faut convenir que le télégraphe électrique présente, parmi des avantages qu'on ne peut trop apprécier, cet inconvénient, de donner les résultats longtemps avant les détails, et de laisser jusqu'à leur arrivée les familles dans les mortelles appréhensions de leurs pertes possibles. Nous en souffrons à un autre titre, comme on peut le comprendre en voyant un dessin dont le motif déjà vingt fois exprimé ailleurs ne peut plus servir de cadre au tableau que nous présentons à la page suivante.

Vide supra sera donc notre ressource ; à quoi nous ajouterons encore que la campagne de la Baltique semble pour cette année se borner à cette glorieuse et heureuse entreprise.

On a bien dit que les vaisseaux anglais avaient opéré une reconnaissance dans la rade de Revel, et que de nouvelles mesures de défense avaient été prises dans cette ville pour résister à une prochaine attaque des flottes alliées ; on y aurait notamment reçu de Saint-Pétersbourg une grande quantité de fusées incendiaires de nouvelle invention.

Le fait de la reconnaissance est possible ; celui de l'attaque méditée nous semble peu probable, attendu que toutes les informations qui arrivent de la Baltique représentent la campagne maritime dans ces parages comme terminée

Les canonnières anglaises et françaises se préparent à retourner dans leurs ports respectifs, et une dépêche télégraphique du *Times*, en date de Dantzick, 14 septembre, expédiée après l'arrivée du paquebot-poste *le Driver*, annonce que les vaisseaux de blocus se préparaient à suivre, dès le 17 septembre, les bâtiments plus légers. Quelques frégates et corvettes seules prolongeront sans doute leur séjour, pour maintenir le blocus, jusqu'à ce que les rigueurs de l'hiver les obligent à rebrousser chemin. *Paulin.*

Bombardement de Sweaborg. — D'après les documents communiqués par le ministère de la marine.

Bataille du pont de Traktir, sur la Tchernaïa. — D'après les documents officiels.

Le pont de Traktir.

C'est le voisinage du pont de Traktir, représenté à la page précédente, qui a été le théâtre de la bataille de la Tchernaia. Les Russes traversèrent la rivière à plusieurs reprises, soit sur le pont, soit à gué ; mais ils furent repoussés par un feu terrible d'artillerie, et, lorsqu'ils se dirigèrent vers les hauteurs couronnées par les camps français, ils furent foudroyés par les décharges de l'infanterie française. A environ huit heures et demie, comme leurs colonnes retournaient vers le nord de la vallée, une terrible décharge de fusées à la congrève, parties de la position française sur leur flanc droit, porta la destruction et le désordre dans leurs rangs. Le champ de bataille, sur les deux rives de la Tchernaia, et plus particulièrement dans un vaste espace bordant le côté du pont occupé par l'ennemi, était couvert de morts et de blessés, ainsi que d'un grand nombre de cadavres de chevaux. *Paulin.*

Catherine et William.

SCÈNE DE LA VIE AMÉRICAINE.

(Suite et fin. — Voir les numéros 654 et 655.)

V.

Une après-midi, la famille Benton prenait le goûter, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit brusquement, et un jeune homme entra. C'était William. Les cris de joyeuse surprise qui s'échappèrent de toutes les lèvres furent étouffés sous une pluie de baisers et de caresses. Après avoir passé des bras de sa mère dans ceux de ses sœurs, William aperçut, pour la première fois depuis son entrée dans la salle, une belle jeune fille retirée dans un coin, l'œil ardemment fixé sur lui, les bras pendants, les regards humides, et qui semblait s'isoler de ce bonheur comme une étrangère. William la salua avec une extrême courtoisie d'abord, puis cherchait à deviner, dans un muet examen, qui était cette jeune fille.

— Eh bien! lui dit Mme Benton, vous ne voyez pas, William, que c'est Catherine...

— Catherine! s'écria le jeune Benton en pressant l'ouvrière dans ses bras; Catherine, ma chère enfant, car j'ai bien le droit de la nommer ainsi! Que vous êtes donc jolie, et grande, et charmante, Catherine! Bonne, honnête, laborieuse, à n'en pas douter, puisque je vous vois dans la maison de ma mère, et que votre place est marquée à sa table entre mes sœurs! C'est bien, Catherine, et je vous remercie, du fond de mon cœur, de la joie que vous me donnez en ce moment.

Catherine, tout émue, avait rougi jusqu'aux yeux; et ses mains, que William tenait dans les siennes, tremblaient; ses yeux, chargés de larmes, n'osaient plus se lever sur lui.

Elle comprit qu'il fallait laisser s'épancher dans l'intimité cette joie de la famille au retour du fils. Elle sortit furtivement de la salle, puis de la maison, sans qu'on s'aperçût de son départ. Catherine alla savourer dans la solitude de sa modeste chambre son bonheur et ses espérances.

Est-ce par scrupule ou par crainte que Catherine ne revint pas le lendemain chez Mme Benton, non plus que le surlendemain, ni pendant trois jours? C'est ce que nous ne saurions pas dire bien exactement.

Le troisième jour on s'aperçut de l'absence de Catherine; et ce fut une occasion pour William d'entendre l'éloge de la jeune ouvrière.

— Si j'allais la chercher? dit-il. Indiquez-moi sa demeure.

— Votre sœur Kettly va vous y accompagner, répondit Mme Benton.

William fut charmé de voir l'honnête simplicité qui poétisait l'asile aérien de Catherine; et tous deux, se retrouvant face à face, après six ans de séparation, encore dans une mansarde, ne se défendirent pas du souvenir de leur rencontre dans le hideux taudis du quartier des Cinq-Points. Ils se comprirent par un simple regard. Catherine tendit à William une main dont la muette pression fut plus éloquente que toutes les paroles que son cœur même eût pu lui dicter.

— Etes-vous bien heureuse, Catherine?

— Autant que vous devez l'être, monsieur William, à contempler votre ouvrage. J'étais moins heureuse cependant il y a trois jours que je ne le suis aujourd'hui, puisqu'il m'est permis enfin de vous remercier.

En disant cela, Catherine porta vivement à ses lèvres la main de William.

— Allons, Catherine, fit Kettly Benton en caressant la jeune ouvrière, il ne faut plus pleurer ainsi, puisque voilà notre William revenu. Figurez-vous, en effet, frère, que jamais Catherine n'entendait prononcer ou ne prononçait votre nom sans que les larmes lui vinssent aux paupières. Vous absent, c'était naturel, puisqu'il m'en arrivait tout autant; mais maintenant que vous êtes ici, il me semble qu'il faut rire et se réjouir.

Catherine sentit bien que Kettly, dans sa naïveté, venait de dévoiler son cœur aux yeux de William, qui surprit sa protégée rougissant et essayant de balbutier quelques mauvaises paroles de reproche à Mlle Benton.

— Pourquoi vous défendre de cela, mon enfant? lui dit William. Laissez-moi vous remercier bien vivement, au contraire. C'est à mon tour de me montrer reconnaissant. Vous viendrez ce soir prendre le thé à la maison, n'est-ce pas?

— Mais..., commença à balbutier Catherine, joyeuse, mais cherchant, pour refuser, une excuse qu'elle ne voulait pas trouver.

William comprit, et, l'interrompant :

— C'est ma mère qui vous invite, Catherine; vous ne pouvez pas refuser.

— J'irai, répondit-elle.

William avait beaucoup étudié la jeune ouvrière pendant les quelques instants qu'il avait passés auprès d'elle, heureux de la trouver plus belle encore, et cent fois plus charmante qu'elle ne lui avait paru le premier jour, et qu'on ne le lui avait dit, heureux surtout de se savoir aimé!

Le soir, après le thé, William, invoquant les titres quasi-paternels que lui donnaient sur Catherine ses anciens bienfaits, la reconduisit jusqu'à sa porte, et, en la quittant :

— Catherine, lui dit-il, demain matin j'irai vous voir et causerai longuement avec vous.

— Je vous attendrai, monsieur William, répondit Catherine en frissonnant.

Au moment où son fils et la jeune ouvrière sortirent, M. Benton, qui avait montré un peu de mauvaise humeur pendant le thé, s'était plongé dans des calculs considérables, faisant manœuvrer au crayon, sur son carnet, un régiment de chiffres. Son crayon se cassa, ce qui interrompit naturellement ses calculs et doubla sa mauvaise humeur. Il jeta le crayon sur la table, et d'un ton assez brusque :

— A présent, dit-il à sa femme, que voilà William de retour, il faudra éviter que la petite Catherine vienne si souvent ici.

— Et pourquoi donc? demanda Mme Benton.

— Pourquoi?.... pourquoi ?.... Parbleu! comme si vous ne me compreniez pas. Il me semble que leur sortie de ce soir, que leur embarras mutuel, que les regards échangés entre eux pendant tout le souper, en disent assez, sans que j'aie besoin d'entrer dans de plus amples explications. Mon Dieu! continua Benton, en voyant que ses filles avaient quitté la salle à manger, si Catherine était comme les autres, surtout si elle n'avait pas été accueillie au milieu de nous comme une enfant de la maison, je m'inquiéterais peu, vous sentez bien, que William se passionnât pour elle; mais Catherine est trop honnête fille pour consentir à devenir la maîtresse de William. Si donc ils se prennent à s'aimer, vous prévoyez aussi bien que moi, chère amie, quel sera le dénoûment de cet amour : une demande en mariage, et.... par ma foi! je ne suis pas disposé à donner mon consentement. Prenez donc vos précautions, en bonne mère de famille, dans l'intérêt de Catherine, comme dans celui de votre fils..., sur qui j'ai en ce moment des projets qu'il est important pour moi de voir se réaliser le plus tôt possible.

M. Benton sortit brusquement, et Mme Benton tomba dans une profonde rêverie.

VI

Les vives observations de M. Benton avaient un peu blessé sa femme, et peut-être même, — pourquoi ne le pas dire, — brisé des espérances qu'elle avait nourries au fond de son cœur. L'affection qu'elle portait à Catherine était, en effet, très-profonde, tant à cause des qualités charmantes de la jeune fille, qu'en souvenir de la conduite de William, conduite dont Catherine s'était montrée si digne de son côté, en réalisant, et au delà, tous les rêves fondés sur elle. Mme Benton ne répliqua pas trop aux observations de son mari; elle avait en son caractère, en sa raison, en son jugement, une très-grande et très-robuste confiance. Elle ne doutait pas que M. Benton eût ses motifs, secrets peut-être, pour agir de la sorte; et elle ne voulait pas tout mettre sur le compte de l'orgueil qu'elle lui savait. Elle ne combattit que faiblement ses objections, et abandonna la partie facilement en le trouvant implacable dans sa résolution. Elle en prit texte pour adresser des conseils pleins de modération et de tendresse à William. Peut-être que si Mme Benton se fût montrée aussi sévèrement inflexible que le vieux négociant, leur fils se fût-il soumis sans murmurer aux ordres que lui infligeait la volonté de sa famille. Mais William prit acte de la faiblesse de sa mère pour se fortifier dans son amour, convaincu qu'il rencontrerait en elle un appui contre le refus et l'obstination de son père.

Il ne fit rien connaître à Catherine de tout cela, s'exalta et l'exalta, au contraire, dans leur affection mutuelle; puis, quelques jours après, conduisant la jeune fille par la main, il entra dans le salon, où toute la famille était réunie.

Il y avait quelque chose de solennel et de grave dans cette entrée comme dans l'attitude de ceux qu'elle surprit, ou plutôt qu'elle ne surprit guère. Mme Benton fit un mouvement pour aller au devant de son fils : un regard de son mari la cloua à sa place ainsi que ses filles. Catherine, épouvantée de ce silence et de cet accueil, sentit ses forces lui manquer : elle tomba sur un siége, en pleurant à grands sanglots. En dépit de l'ordre de son père, Kettly, la plus jeune des demoiselles Benton, s'était levée et s'était approchée de Catherine, tandis que William marcha droit à son père, et lui prenant respectueusement la main, qu'il pressa avec effusion :

— Mon père, lui dit-il, je viens vous demander votre consentement à mon mariage avec Catherine Geerts. Qui elle est, vous le savez; ce qu'elle vaut, par le cœur, par l'esprit, par l'intelligence, par l'âme, vous l'avez pu apprécier aussi bien que moi; ma mère vous l'attesterait au besoin, et mes sœurs en seraient la caution.

Un long silence suivit. Mme Benton avait son mouchoir sur ses yeux. — Benton, la tête baissée, les mains croisées, regardait le tapis du salon. — William était debout, immobile. — Catherine s'était laissée glisser sur ses genoux, et pleurait, la tête appuyée sur les bras de la petite Kettly.

— Mon père, dit William, j'attends votre réponse.

Benton secoua la tête doucement, et, faisant un effort sur lui-même :

— Je vous aime bien, William, dit-il; mais je dois refuser le consentement que vous me demandez.

— Je sais, mon père, qu'aucune prière ne vous ferait changer de résolution; aussi je crois devoir vous demander si c'est là votre dernier mot.

— C'est mon dernier mot, William.

— Alors, mon père, je me passerai de votre consentement.

— Jamais! s'écria Catherine en se levant et s'avançant vers William. Jamais, répéta-t-elle avec énergie, je ne ferai pareille chose.

Puis se jetant aux genoux de M. Benton :

— Monsieur, dit-elle, c'est moi qui vous supplie maintenant; permettez que je devienne la femme de William, bénie par vous...

M. Benton releva Catherine, déposa un baiser sur son front, et sortit en lui disant :

— C'est impossible, c'est impossible!

A peine M. Benton fut-il dehors, que William et Catherine tombaient dans les bras de Mme Benton, qui ne pouvait que murmurer à travers ses sanglots :

— Pauvres enfants! pauvres enfants!

— Madame, dit Catherine en s'adressant à Mme Benton, reconduisez-moi tout de suite chez moi, je vous prie.

VII.

Huit ou dix jours après cette scène, des bruits sinistres circulaient à New-York sur le compte de la maison Benton. On parlait de faillites nombreuses et considérables au Mexique, au Brésil, à Liverpool, qui pouvaient frapper M. Benton. Son crédit était déjà ébranlé.

— Ce soir, dit M. Benton à William, le steamer de Liverpool arrivera; il nous apportera notre ruine ou notre salut.

Le steamer arriva en effet, et jeta sur la place de New-York la nouvelle de la faillite d'une des principales maisons de Liverpool. Ce sinistre était le dénoûment du drame que redoutait M. Benton. Le rêve cruel de Catherine se réalisait! Mais il restait encore l'espérance de ramasser quelques débris de ce naufrage. Un voyage de William à Liverpool était nécessaire et fut résolu.

Depuis le jour de la scène que nous avons décrite plus haut, Catherine ne s'était plus présentée dans la famille Benton, et elle n'avait plus même voulu recevoir William en compagnie de ses sœurs ou de sa mère. Mais, à l'heure où le glas de la fortune de M. Benton sonna dans New-York, la première personne qui entra dans cette maison désolée fut Catherine. Sa venue fut comme un baume à ces douleurs et à ces larmes.

— Je pars, chère Catherine, lui dit William. Je ne sais ce qu'il adviendra des tentatives que je vais faire; mais désormais les motifs qui s'opposèrent à notre mariage ne doivent plus exister aux yeux de mon père. Catherine, vous me promettez de m'attendre....

— Vous me demandez là un serment inutile, William. Partez; que votre retour ici ramène ou non la fortune dans votre famille, que les motifs qui se sont opposés à notre mariage existent ou n'existent plus, que je devienne ou non votre femme, je vous aimerai toujours, William.

William partit. Le coup qui avait frappé M. Benton était trop rude pour un vieillard. Son organisation affaiblie n'y résista pas.—Il y a des riches qui ne savent pas devenir pauvres. — M. Benton succomba à une attaque cérébrale, deux jours après le départ de William. La misère, à qui la présence d'un homme barre toujours un peu le passage, entra alors dans la maison par les portes et par les fenêtres. Quelle résistance pouvaient lui opposer une femme âgée et deux jeunes filles élevées dans le luxe? — Mais Catherine était là.

Son travail suffit à peu près à l'existence de quatre personnes. Et cette petite chambre qu'elle avait rêvé devoir être le port de salut de cette famille de naufragés, devint un sanctuaire pieux, où l'huile de la lampe éclaira le dévouement le plus filial et le travail le plus noble qu'on puisse imaginer.

William revint au bout de six mois. Les affaires de son père, réglées et terminées, William voyait devant lui un abîme à combler; le rocher de Sisyphe pesait sur ses bras et sur son épaule; la montagne se dressait devant lui rude, escarpée, formidable.

— Chère femme, dit-il à Catherine, le ciel m'a largement récompensé de t'avoir recueillie sur ma route le soir où je t'ai rencontrée. Merci, chère enfant, de tout ce que tu as fait pour ma mère et pour mes sœurs. Je ne sais si mon cœur trouvera jamais assez de tendresses et d'affections pour te payer d'un tel dévouement.—Allons, ajouta-t-il en se retournant vers sa mère et vers ses sœurs, je suis jeune, Catherine est courageuse et forte : partons pour l'ouest; l'avenir est à nous. Le travail est le gardien de l'honnêteté et l'inspirateur des grandes et nobles pensées; Catherine nous l'a prouvé. Que son exemple nous aide et nous guide!

Catherine fut la bénédiction de cette famille. Son cœur, autant que son intelligence, illuminèrent cette lutte avec le travail; et aujourd'hui William Benton est un des plus riches propriétaires de l'Iowa.

XAVIER EYMA.

Episodes de voyage.

LAGHETTO.

Le couvent de Laghetto, ou Laghet, est situé à trois heures et demie de Nice, à environ un kilomètre à gauche du village de la Turbie, au milieu d'un groupe de montagnes arides. Voici son histoire en quatre mots :

A l'endroit où s'élève aujourd'hui ce monastère, existait, bien avant le seizième siècle, une petite chapelle rustique, consacrée à la Vierge. Elle était à peu près tombée en ruines, quand un événement fortuit fournit l'occasion de la restaurer. On vit, un jour, arriver au milieu des débris du petit oratoire une femme malade, presque mourante; c'était Camille Porta, épouse d'un riche gentilhomme de Monaco nommé Casanova. N'espérant plus rien des secours de la médecine, elle venait invoquer l'assistance de la Madone. Ses prières furent exaucées, elle recouvra la santé. En reconnaissance de ce bienfait, et, pour consacrer le souvenir de sa guérison, elle envoya à Laghetto quelques maçons, qui rétablirent la pauvre chapelle à moitié détruite.

Si vous lisez les chroniqueurs, et même quelques historiens modernes, vous ne douterez pas du miracle accompli en faveur de Camille Porta. Miracle ou non, le bruit de la bonne aubaine advenue à

la noble dame de Monaco se répandit rapidement. La cour de Turin invita l'évêque de Nice à implorer l'intervention de la Vierge de Laghetto en faveur des armes piémontaises. Le 12 juin 1650, une grande et solennelle procession fut organisée, et la Madone reçut les vœux de presque toute la population niçoise. Dès ce moment, les miracles ne cessèrent pas (toujours d'après les chroniqueurs). La Vierge elle-même daigna se montrer, et on l'aperçut sous les traits d'une femme entourée d'une lumière éclatante, ou, pour employer l'expression poétique du naïf Jofredi, d'une femme *revêtue du soleil*. Ce que sachant, la municipalité de Nice jugea à propos de loger les miracles plus convenablement : elle vota la construction d'une église et d'un monastère. Le couvent fut immédiatement occupé par des religieux de l'ordre des Carmes déchaux.

Ainsi agrandi, le sanctuaire vénéré devint un point de rendez-vous pour tous ceux, — et le nombre en était grand, — qui avaient quelque chose à demander à la Madone. De grands personnages l'honoraient de leur visite, et y laissaient de somptueux témoignages de leur reconnaissance. En 1656, le duc de Mercœur, gouverneur de la Provence, s'y rendit avec sa famille, et offrit à la Vierge un magnifique diadème orné de perles et de diamants. Les souverains du Piémont avaient toute confiance dans la divine patronne de Laghetto. C'est à son intercession que le duc Charles-Emmanuel et sa femme attribuèrent la naissance de leur fils Victor-Amédée, qui fut le plus grand prince de la maison de Savoie. Les augustes époux déposèrent, en signe de gratitude, sur l'autel de leur bienfaitrice, une statuette d'enfant en or massif.

Inutile de dire que l'exemple des têtes couronnées était suivi par une foule de fidèles croyants; si bien que la réputation du sanctuaire de Laghetto, dépassant les limites du territoire de Nice, se répandit dans toute la Provence, et même dans le Dauphiné.

Malgré Voltaire, les prodiges ont persisté, et, tous les ans encore, la Madone donne des preuves de sa puissance et de sa bonté.

Désireux d'assister à une de ces scènes magiques, je résolus de me rendre à Laghetto à la première fête qui s'y célébrerait. Il y en a plusieurs dans le courant de l'année, et les confréries de pénitents niçois en profitent pour aller faire leurs dévotions à la Vierge.

Le 17 juillet, c'était le jour des Pénitents rouges. Dès la veille au soir, les membres de la congrégation partirent de Nice, les uns à pied, les autres en voiture, suivis d'une foule de curieux ou de dévots. Arrivés à Laghetto, tout ce monde, qui a marché une partie de la nuit, campe autour du couvent, qui dans une charrette, qui sous un arbre, quelques-uns sous les arcades du monastère.

Quant à nous, qui n'avions pas besoin d'assister aux premières cérémonies du matin, nous ne partîmes que le jour même de la fête à cinq heures. Nous avions pour compagnon de promenade un vieux médecin français, fixé à Nice depuis quelques années.

Nous suivîmes la route de Gênes jusqu'à la Turbie, admirant, chemin faisant, les tableaux grandioses ou pittoresques qui se déroulaient sous nos regards : Èsa au sommet de son rocher, le golfe de Villefranche et ses deux presqu'îles qui se dessinaient au loin sur la mer ; devant nous et à main gauche, des plans successifs de montagnes, les unes encore couvertes de neige à leur sommet, les autres montrant, dans les flots de lumière qui jaillissaient du soleil levant, leurs crêtes et leurs pentes rocailleuses bizarrement découpées.

Arrivés à une petite auberge située à trois cents pas du monument romain de la Turbie, un petit chemin carrossable nous conduisit en un quart d'heure à Laghetto.

Le couvent, mauvaise construction sans caractère, est placé dans une situation assez heureuse au sommet d'un mamelon, au centre des montagnes. Vu de la route qui y mène, il a assez bon air. On y arrive par un pont qui précède une petite place, où des marchands de joujoux, de pâtisseries et de limonade gazeuse avaient établi leurs modestes étalages, couverts de branches de pin. Une foule compacte circulait sur la place, et le couvent retentissait des chants des fidèles. Des hommes et des femmes, venus en grand nombre pour implorer les bontés de la Madone, encombraient la chapelle ou parcouraient processionnellement et en chantant des cantiques les galeries du monastère. Chaque pèlerin est tenu de faire neuf fois le tour du bâtiment en chantant et priant. Tous portent au cou des médailles bénies suspendues à des cordons blancs. Un moine installé devant une espèce de comptoir débite à la foule pieuse les saintes images, moyennant finance.

Les nombreux miracles de la Madone sont certifiés par une multitude de méchants petits tableaux enluminés, représentant des gens dans les postures les plus critiques, et mis hors de péril par la bienveillante toute-puissance de Marie. De riches collections de béquilles et de jambes de bois, appendues au-dessus des portes des galeries, attestent que la protectrice du couvent est particulièrement favorable aux boiteux.

Les processions partielles ont lieu toute la journée. Elles sont suspendues pendant les offices, à la suite desquels des processions générales circulent autour du bâtiment.

Au dehors, les visiteurs dorment ou prennent leurs repas à l'ombre des oliviers ; les gradins qui s'échelonnent aux pentes des montagnes sont couverts de groupes au milieu desquels on aperçoit de nombreuses capelines abritant de jolies figures de paysannes. Des véhicules de toute espèce stationnent sur la route. Des tentes se dressent çà et là. Le couvent s'ouvre aussi aux visiteurs qui ont écrit d'avance au supérieur pour retenir des chambres, destinées à être transformées en salles à manger.

Vers quatre heures, nous entendîmes les chants de la grande procession, et nous nous empressâmes de nous faufiler dans la foule qui encombrait les arcades. Les types basanés et si expressifs qui défilaient sous nos yeux, les vêtements blancs et les rubans rouges des sœurs de la confrérie, portant chacune une torche enflammée ; les robes écarlates des pénitents ; les chants du clergé et des pèlerins produisirent d'abord sur nous une impression dont nous ne cherchions pas à nous défendre. Mais cette impression changea de nature quand nous aperçûmes dans les rangs de la procession des enfants estropiés, aveugles, rachitiques, boiteux, portés par les pères ou par des femmes. Aux premiers tours, cette foule paraissait assez calme. Mais peu à peu elle s'anima, et l'enthousiasme religieux qui la saisit finit par éclater en cris d'angoisse et de prière. En passant devant la chapelle, dont la porte s'ouvre sur la galerie occidentale, les pères élevaient leurs enfants malades au-dessus de leur tête, en criant avec des sanglots : « Grazia, Maria ! grazia ! » Les enfants ouvraient leurs petits bras, implorant, eux aussi, la miséricorde divine. Les mères mêlaient leurs larmes et leurs supplications à celles des hommes. C'était une immense acclamation de *grazia*, à laquelle répondaient les vœux et les pleurs des spectateurs, car il est impossible de rester indifférent devant cette scène vraiment déchirante. Les pauvres petits malades pleuraient aussi et se plaignaient. Quelques-uns suivaient la procession en se traînant sur leurs béquilles, en étalant des visages dévorés par des plaies hideuses ou des membres déformés par les scrofules, spectacle lamentable et qui toucherait le cœur le plus froid. Tous ces pauvres gens croient que celui d'entre eux qui sera jugé digne des faveurs célestes sera l'objet d'un miracle ; chacun espère pour son petit malade ; l'anxiété, la foi exaltée, la sombre inquiétude mêlée d'espérance, éclatent sur toutes ces figures bouleversées. Avant la fin de la cérémonie, je me sentis moi-même gagné par l'émotion, et je fus obligé de m'éloigner, les yeux pleins de larmes.

Le moment où les pèlerins et les curieux quittent le couvent pour regagner leurs gîtes est un des plus intéressants : de longues files de voitures, charrettes, calèches découvertes, cabriolets, chars-à-bancs, couvrent, en marchant, la route depuis le port jusqu'au sommet de la côte qui monte à la Turbie ; une caravane bigarrée de piétons et de cavaliers s'ébranle en même temps, et, bientôt après, serpente dans les sentiers tortueux des montagnes. Nous restâmes pendant quelques minutes en contemplation devant ce spectacle animé, que le soleil éclairait encore d'une lumière vigoureuse.

Au moment où nous allions perdre de vue le monastère, un des pénitents rouges nous apprit que la madone n'avait pas fait moins de quatre miracles. Dans le nombre était comprise l'aventure d'une dizaine de curieux dont l'équipage avait versé à côté d'un précipice, et qui s'étaient relevés sans aucune avarie. Ceux-là pourtant n'avaient pas crié *grazia !* Quant aux trois autres prodiges, j'aurais voulu en être témoin, mais je fus obligé de me contenter d'un oui-dire.

En remontant en voiture, un souvenir qui avait échappé à ma mémoire me revint à l'esprit. On m'avait raconté que le roi de Sardaigne Charles-Albert, après son abdication en 1849, s'était arrêté à la Turbie, avait pris le chemin du couvent, et y était resté quelques instants en prières. Ce fut le dernier acte de piété que ce monarque, profondément catholique, accomplit dans ses États, car quelques heures après il traversait Nice, le pont du Var, et quittait sans retour le sol piémontais. Pour qui pria le malheureux vaincu de Novarre ? énigme dont le mot a été emporté dans la tombe. Jusqu'à présent, la Providence a protégé sa dernière œuvre. L'adieu de Laghetto a été entendu.

Les impressions de la journée nous avaient empêchés de remarquer que le vieux docteur gardait depuis longtemps le silence, et que son grand nez pointu semblait s'être allongé sous l'influence de quelque grave mécontentement intérieur. Nous respectâmes le silence et le nez de l'excellent homme. Mais il était visible qu'il ne demandait pas mieux que d'être quelque peu interrogé. Voyant que nous le respections avec excès, il fit explosion

— « Parbleu ! s'écria-t-il avec une certaine véhémence, vous voilà bien satisfaits du spectacle que vous venez de contempler. Cela fait honneur à votre judiciaire, et vous voudrez bien en agréer mes sincères félicitations. »

En prononçant ces derniers mots, le docteur ôta son chapeau et nous salua d'un air narquois. Il était évidemment de fort mauvaise humeur. Nous ne lui demandâmes pas en quoi nous lui paraissions si absurdes, persuadés qu'il pousserait spontanément ses confidences jusqu'au bout, et que la bile du bonhomme aurait son cours.

— « Quoi ! reprit-il, vous avez été touchés, émus jusqu'aux larmes, à l'aspect de ces pères qui imploraient une assistance miraculeuse en faveur des tibias perclus de leurs enfants ! *Sancta simplicitas !* Et vous n'avez pas songé à la profonde ignorance que révèle cet acte superstitieux chez ces êtres infirmes ! Voilà des gens qui, jusqu'à ce jour, ont élevé leurs enfants contrairement aux règles les plus élémentaires de l'hygiène ; ils les ont tenus dans des lieux humides ; ils les ont mal ou insuffisamment nourris ; par avarice, ils n'ont jamais consulté un médecin, ou, s'ils ont eu recours à la science, ils ont négligé de suivre ses prescriptions. Cependant la scrofule faisait son chemin ; les pauvres petits se couvraient de plaies, leurs os se gonflaient et se cariaient, leurs yeux s'entouraient d'ulcères purulents. Vous les avez vus : y en avait-il un seul parmi ces malheureux enfants qui ne fût rongé par ce terrible ennemi ? »

Nous fîmes un signe d'assentiment.

— « Un beau jour, ce père et cette mère si négligents, si coupables, se sont rappelé que la Madone de Laghetto avait une spécialité dépurative et raccommodante. Voilà le médecin qui convient à notre petit malade, se sont-ils dit ; et ils sont partis. Au lieu d'un bon régime bien fortifiant, quelques prières et force litanies ; l'iode, l'huile de foie de morue, les beefsteacks et le bon vin, sont remplacés par une génuflexion devant l'autel de la Vierge, avec vociférations suppliantes, afin d'être mieux entendus de là haut. Ce soir, en rentrant chez eux, ils reprendront leur système de non-intervention médicale, et ils attendront qu'une nouvelle fête au monastère leur donne l'occasion de présenter encore les pauvres enfants à la Madone. Per Bacco ! si j'étais gouvernement, je ne voudrais pas que de tels actes de superstition déshonorassent mon royaume. Je donnerais à tous l'instruction nécessaire pour bien comprendre les notions élémentaires de l'hygiène physique et celles de l'hygiène morale. Le plus humble de mes sujets saurait cet axiome, qui fait les hommes et les peuples forts : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* Je leur dirais à tous : « Croire est fort bien, mais savoir n'est pas moins selon les desseins du Créateur. Usez un peu plus de la raison que Dieu vous a départie, et un peu moins de la liberté qu'il vous laisse de vous adresser à lui dans les circonstances désespérées. Il vous a donné l'iode et le beefsteack contre la scrofule ; essayez-en avant d'importuner le ciel de vos lamentations. La vierge Marie connaît sans doute le secret à l'aide duquel les anciens rois de France guérissaient les écrouelles ; mais elle n'aime pas s'en servir. Allez, et si vous êtes malades, au lieu de naziller des litanies, consultez le médecin d'en face, qui vous fera crédit, si vous n'avez pas de quoi le payer. » — Voilà ce que je dirais à mes administrés si j'étais gouvernement, et il y aurait moins de rachitiques, moins de crétins, et aussi moins de miracles apocryphes, ne vous en déplaise, Messieurs ! »

Il ôta son chapeau et nous salua d'un air narquois.

— « Il y aurait beaucoup à dire sur tout cela, répondis-je avec une certaine timidité. Voulez-vous me permettre, docteur...

— « Je n'ai pas fini, répliqua le vieux docteur, dont le long nez pointu prenait visiblement une physionomie formidable. Ce que je viens de voir me suggère des observations d'autre nature : avez-vous aperçu ce moine qui débitait des médailles à prix fixe ? »

Nous fîmes le signe *oui*.

— « La médecine sans diplôme est interdite. Tout individu qui, sans y être autorisé par un parchemin timbré, distribue des médicaments et les fait payer, est passible de la police correctionnelle. On sévit contre les prétendus sorciers qui promettent guérison moyennant finance. Vous ne rebouterez pas un pied démis, vous ne vendrez pas le moindre remède contre la rage, sans que la faculté vous l'ait permis. Et ces interdictions sont incontestablement fort sages. — Pourquoi donc est-il plus loisible de débiter des médicaments sous forme de médailles, et de guérir avec des prières ? Payer des recettes formulées en litanies, ou les payer formulées en potion, n'est-ce pas la même chose ? La sorcellerie de Laghetto ne vaut-elle pas la sorcellerie de nos campagnes, où la magie et les sortiléges sont si sévèrement traqués ? O inconséquence des hommes ! — Maintenant, Messieurs, j'ai dit. Vous pouvez me faire vos objections. »

Il ôta encore son chapeau, et nous salua d'un air narquois.

— « Paradoxe ! logomachie puérile ! raisonnement biscornu ! m'écriai-je. Et puisque vous le permettez, je vais mettre à néant votre acerbe réquisitoire, dont le seul défaut est d'être radicalement absurde. Et d'abord, observez bien... »

Mais déjà le vieux docteur s'était enfui de toute la vitesse de ses jambes longues et sèches. Nous étions arrivés à Nice, et nous le vîmes se retourner vers nous au détour de la rue, pour nous ôter son chapeau et nous saluer d'un air narquois.

FRÉDÉRIC LACROIX.

Le pain.

Le Moniteur du 20 septembre publie un article dont la reproduction intéresse la sécurité publique. Mais ce qui nous étonne, c'est qu'à l'appui de ces conseils adressés au commerce et des espérances offertes à ceux qui souffrent, *le Moniteur* semble ignorer que les céréales apportées de loin en France subissent en route des pertes qu'il est facile d'éviter au moyen d'un appareil aussi simple que peu coûteux, et qui est de nature à épargner des millions sur la production et la consommation de la France. Voici l'article du *Moniteur :*

« Le gouvernement se préoccupe, à juste titre, de la question toujours si grave des subsistances. C'est la troisième fois, depuis trois ans, que le prix élevé du blé impose au pays de grands sacrifices. Dans cette circonstance difficile, le gouvernement ne faillira pas à son devoir.

« Examinons l'état de la question.

« La France produit annuellement 82 millions d'hectolitres de blé. Supposons que la récolte de cette année en ait produit 75 seulement : il y aurait un déficit de 7 millions d'hectolitres. Or, tant que ces 7 millions d'hectolitres n'auront pas été remplacés en France par la production étrangère, il n'existe pas de moyen humain de faire baisser les prix. Le grand intérêt est donc de faire arriver cette quantité de blé le plus rapidement, le plus économiquement possible de l'étranger. Une fois arrivée, il faut qu'elle se répande le plus facilement possible dans toutes les parties de l'Empire et qu'elle ne puisse plus en sortir. Cela fait, les prix baisseront par le cours naturel des choses.

« Quel est donc le meilleur moyen de se procurer ces 7 millions d'hectolitres ? Est-ce, comme on le propose, en faisant baisser artificiellement les prix ? est-ce en contraignant les détenteurs à vendre d'une certaine manière, en certains lieux, à un certain taux ? est-ce en donnant des primes d'importation ? Nous ne le croyons pas. Si, par un moyen factice, le Gouvernement avait l'imprudence de vouloir faire baisser les mercuriales en faisant vendre du blé à vil prix ; s'il voulait user de mesures inquisitoriales envers les détenteurs, ces résolutions amèneraient un résultat opposé à ses désirs : la crainte s'emparerait de tous ceux qui ont du blé ; il disparaîtrait des marchés, on le cacherait plutôt que de le vendre, et la baisse, purement artificielle, ne pourrait se maintenir ; le blé étranger, ne trouvant plus d'avantage sur nos marchés, n'entrerait plus en France, et nous en viendrions inévitablement à la disette, car il est aussi impossible d'imposer par la force un prix aux denrées en général que d'empêcher l'eau de prendre son niveau. La fameuse loi du *maximum*, de funeste mémoire, a été une preuve évidente du mal que peut produire l'ignorance en fait d'économie politique. La confiance et la liberté des transactions sont les bases invariables de la prospérité du commerce, et, par conséquent, les causes de l'abondance.

« Quant aux primes à l'importation des blés en France, quelques personnes s'imaginent que le grain baisserait de tout le montant de la prime. L'expérience a déjà été faite en 1816 et n'a pas réussi. En effet, si le Gouvernement déclarait qu'il donne une prime à l'importation du blé, au bout de très-peu de temps les producteurs et commerçants étrangers en élèveraient le prix de toute la valeur de cette prime, et la mesure n'aboutirait qu'à enrichir les étrangers au détriment des producteurs et des consommateurs français.

« Qu'y a-t-il donc à faire ? C'est, ainsi que le prescrit le décret du 8 septembre dernier, d'ouvrir pour plus d'une année encore nos frontières à toutes les denrées alimentaires des pays étrangers ; c'est de défendre l'exportation hors de France ; c'est de faciliter les transports par les chemins de fer et les canaux en les rendant moins coûteux, afin d'égaliser autant que possible le prix des grains sur tout le territoire ; c'est d'encourager, d'exciter, de seconder les achats à l'étranger ; c'est de laisser la liberté la plus entière aux transactions, tout en sévissant avec vigueur, selon la loi, contre les manœuvres coupables ayant quelquefois pour but de créer, par des coalitions, des hausses artificielles ; c'est de provoquer la charité publique et privée dans le moment où le pain est le plus cher ; c'est enfin d'activer par tous les moyens le travail intérieur ; car si l'on parvient à rendre la main-d'œuvre plus recherchée, et par conséquent plus chère, l'ouvrier obtiendra un prix rémunérateur qui compensera jusqu'à un certain point l'élévation du prix des denrées alimentaires. Il faut bien le dire, la vileté du prix de ces denrées n'est pas toujours une preuve de prospérité. Il est des contrées où le blé, par exemple, est pour rien, et où cependant le peuple est dans une profonde misère, parce que, faute d'activité industrielle et commerciale, il ne peut pas acheter en quantité suffisante les aliments de première nécessité, même au faible prix où ils se vendent.

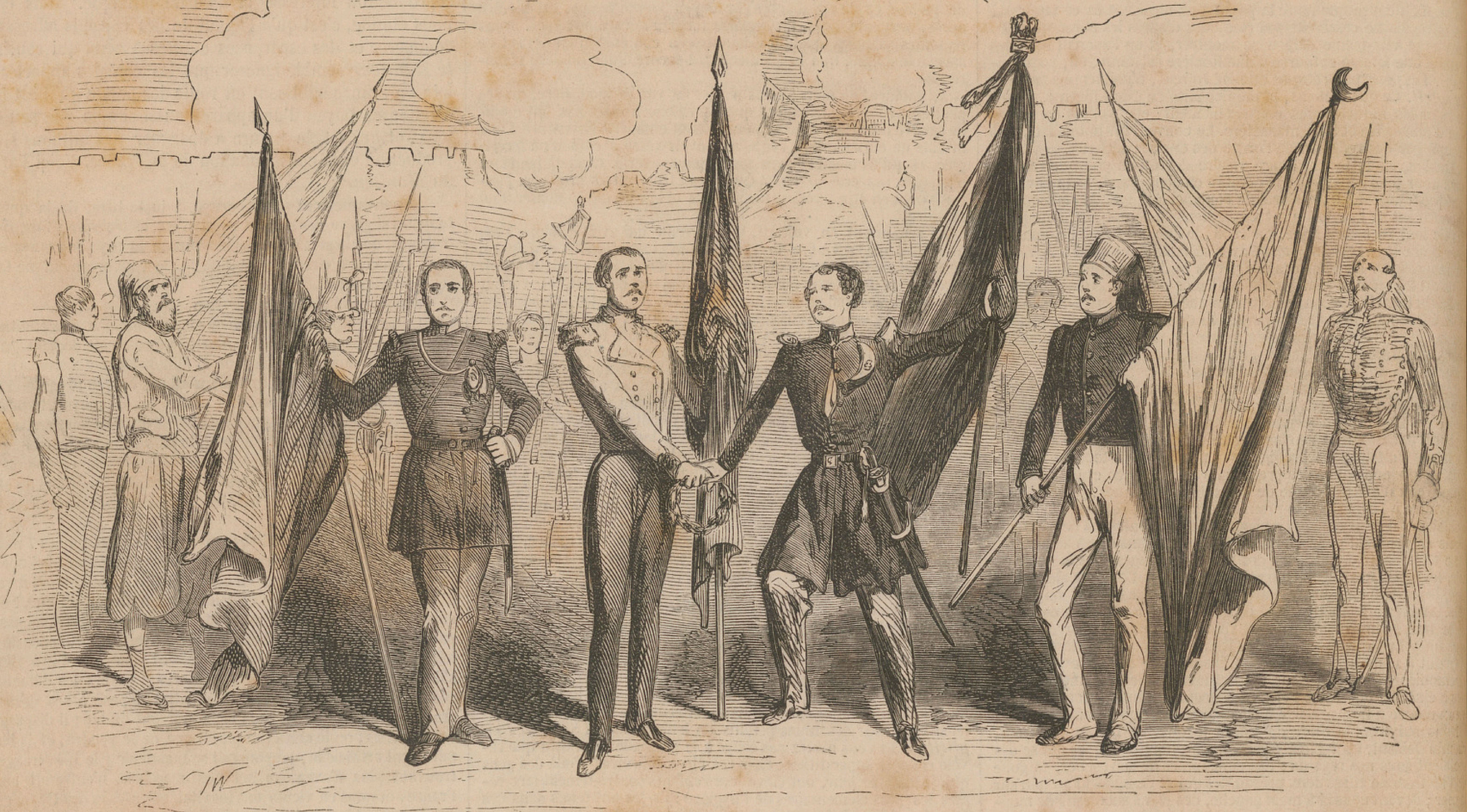
« D'ailleurs, il est une vérité incontestable, c'est que l'élévation du prix du blé permet seule de combler le déficit ; car, sans aucun doute, les producteurs et les négociants étrangers ne viendront l'apporter sur nos marchés que s'ils y trouvent un bénéfice raisonnable et la sécurité complète de leurs transactions.

« Cela est si vrai, que déjà la hausse du blé a donné en temps utile l'éveil au commerce. Elle a déterminé des ordres nombreux et importants d'achats à l'étranger ; et non-seulement les arrivages qui en seront la conséquence auront pour résultat de faire baisser les prix, mais la simple connaissance de ce fait concourra au même but, dès qu'il sera connu des producteurs français.

« Que le pays se rassure donc ; le Gouvernement veille, et, préoccupé surtout du bien-être de la classe la plus nombreuse, il saura tout à la fois prendre les mesures les plus prudentes, les plus efficaces, et résister à toutes les exigences déraisonnables avec la force que donnent l'amour du bien et le sentiment du devoir. »

Réclamation.

M. Matifat, artiste français qui réside à Londres, où il a transporté son industrie de fabricant de bronzes, réclame avec toute justice contre un mot qui le concerne dans un article du numéro 649 (8 août) sur l'Exposition universelle. Aucune pensée malveillante n'a inspiré l'auteur mal renseigné au sujet de M. Matifat. M. Matifat n'a jamais cessé, à Londres comme à Paris, quand il y demeurait, de cultiver son art et d'exploiter son industrie.



VICTOIRE!

Cantate de M. Michel Carré, musique de M. A. Adam, chantée par MM. Jourdan, Faure, Delaunay-R. et Bussine, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, dans la représentation gratuite donnée par ordre de S. M. l'Empereur, à l'occasion de la prise de Sébastopol.

Victoire.

Il faut que ce numéro finisse comme il a commencé. Nous dînons de l'autel et soupons du théâtre. Après le *Te Deum*, la cantate; la nation officielle à Notre-Dame, la multitude dans les théâtres. L'Opéra-Comique s'est distingué entre tous par la magnificence et l'à-propos de son spectacle. Les couplets suivants, dont la musique improvisée est due à M. Adam, ont été fort applaudis comme répondant aux sentiments des spectateurs. Nous aurions voulu les accompagner de l'œuvre du musicien; mais on nous l'adresse juste au moment où nous mettons sous presse, en sorte que si ces couplets ne méritaient pas d'être lus, on n'aurait pas la ressource de les chanter. *Paulin.*

LE CHOEUR.

Clairons et tambours, sonnez la victoire,
Sébastopol est à nous!
Ses murs de granit, tombés sous nos coups,
Aux âges futurs diront notre gloire!
Clairons et tambours, sonnez la victoire,
Sébastopol est à nous!

I.

UN OFFICIER ANGLAIS, *montrant le drapeau qui flotte sur les remparts de Malakoff.*

Le drapeau français flotte dans les airs
Sur les hauts créneaux de leurs murs déserts;
L'aigle impériale a, d'un seul coup d'aile,
Brisé les remparts de leur citadelle!
Anglais et Français, le Dieu des combats
Contre leurs efforts unissait nos bras!...
O grande journée, à jamais féconde!
Tu fais notre orgueil!... Fais la paix du monde!

II.

UN SOLDAT TURC.

L'ennemi vaincu, frappé par le sort,
Tenterait en vain un dernier effort!
Fils de l'Orient, enfants du prophète,
Des soldats du Nord chantez la défaite!
Anglais et Français, ô peuples amis!
Tendons-nous la main... le Russe est soumis!
O grande journée, à jamais féconde!
Tu fais notre orgueil!... Fais la paix du monde!

LE CHOEUR.

O grande journée, à jamais féconde!
Tu fais notre orgueil! .. Fais la paix du monde!

III.

UN SERGENT SARDE.

De la ville en feu quittant les remparts,
L'ennemi vaincu fuit de toutes parts.
Le canon se tait — Un morne silence
Plane avec la nuit sur la mer immense.
L'œuvre est achevé. — Dieu tient en sa main
La paix ou la guerre. — Attendons demain!
O grande journée, à jamais féconde!
Tu fais notre orgueil!... Fais la paix du monde

IV.

UN JEUNE SOUS-LIEUTENANT FRANÇAIS.

De combien de nous, ô Sébastopol!
La mort sous tes murs a jonché le sol!
Combien sont tombés au fracas des armes
Que rappelle en vain la patrie en larmes!
Que leurs noms du moins, de l'oubli vainqueurs,
Restent à jamais écrits dans nos cœurs!
O grande journée, à jamais féconde!
Tu fais notre orgueil!... Fais la paix du monde!

LE CHOEUR.

O grande journée, à jamais féconde!
Tu fais notre orgueil!... Fais la paix du monde!

TOUS.

Clairons et tambours, sonnez la victoire,
Sébastopol est à nous!
Ses murs de granit, tombés sous nos coups,
Aux âges futurs diront notre gloire!
Clairons et tambours, sonnez la victoire,
Sébastopol est à nous!

Publications de l'Illustration.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION, 24 volumes. — Prix de la reliure à ajouter au prix du volume, 5 fr. par volume.

COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUÉ POUR LES FILLES (*Cahiers d'une élève de Saint-Denis*), par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, et L. BAUDE, ancien professeur du collége Stanislas. — 12 volumes, divisés en 6 années d'études, ou 12 semestres. — Destinés à servir de méthode d'enseignement à toutes les institutrices et aux mères de famille qui dirigent elles-mêmes l'instruction de leurs filles.

Ouvrage approuvé par les meilleures institutrices de toutes les villes de France, par un grand nombre de mères de famille, et par les autorités les plus respectables en matière d'enseignement. — Envoi *franco* du Sommaire à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

Les *Guides à 1 franc* seront exécutés de telle sorte que leur extrême bon marché ne deviendra vraisemblable que par la certitude d'un débit qui les placera dans toutes les mains. En un mot, le *Guide illustré à 1 franc* sera, par excellence, le livre populaire.

AVIS.

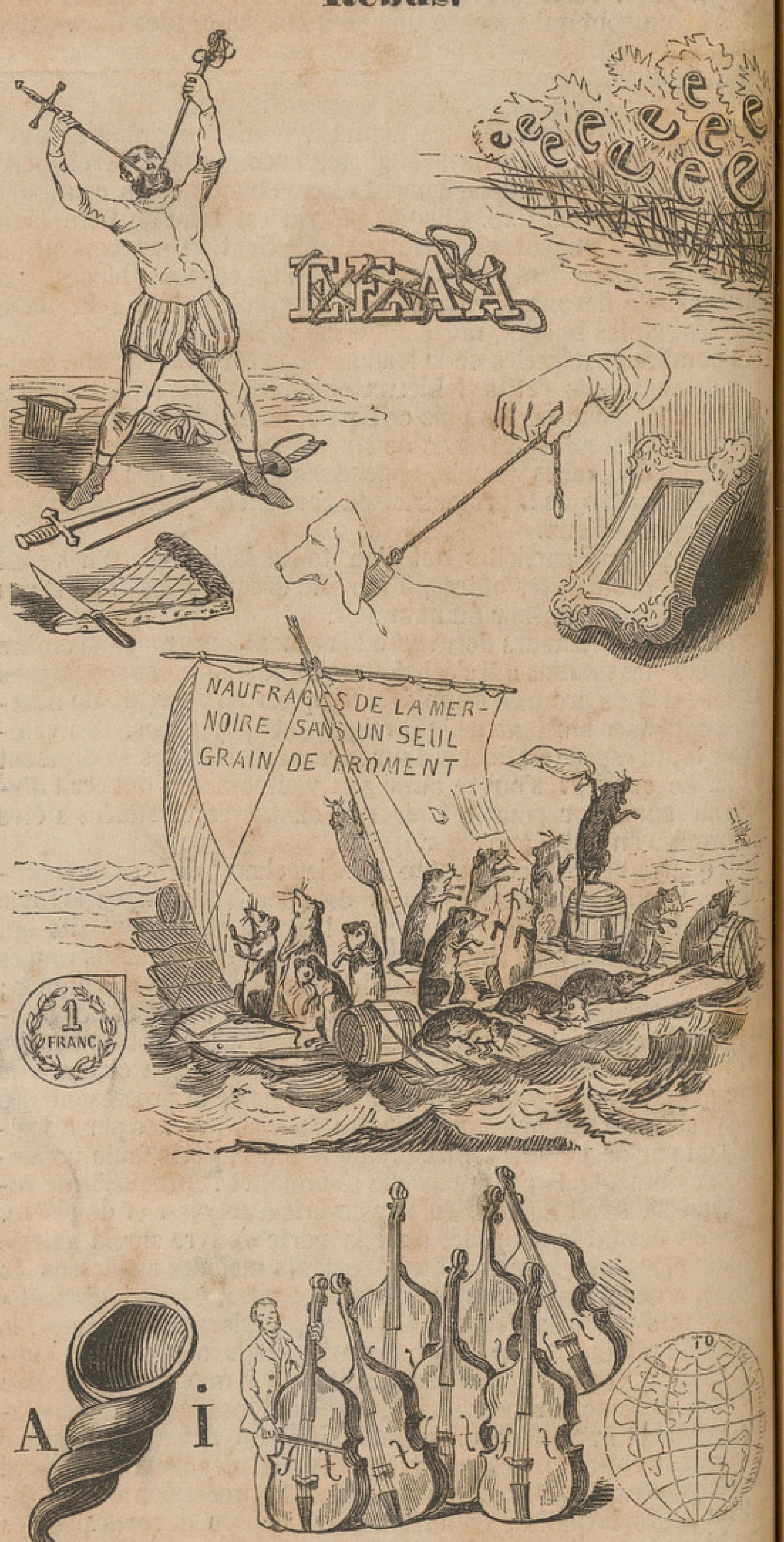
Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il faut dévoiler les dilapidations et demander que les coupables soient punis.

PAULIN.

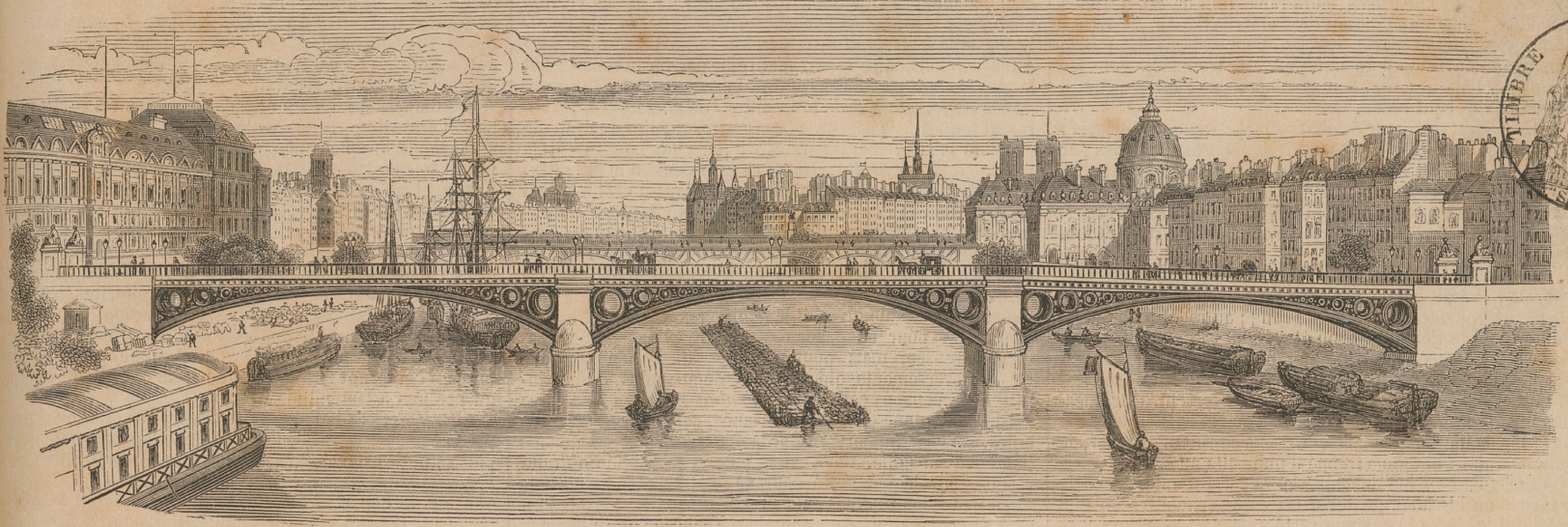
PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

29 sept. 1855.

TIMBRE IMPERIAL
TIMBRE IMPERIAL



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
États-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 657. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — La mission de France à Téhéran. — La France pittoresque; les fêtes de la Nativité de Notre-Dame. — Percement de l'isthme de Suez. — Exposition des manufactures de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais. — Revue scientifique. — Exposition universelle des beaux-arts : paysagistes, peintres d'animaux. — Anniversaire de la révolution de septembre 1830, à Bruxelles. — Le pain. — Nouvelle lunette inventée par M. Porro. — Cavalerie polonaise au service du sultan. — La cathédrale de Bayeux. — Etc.

Gravures. Le maréchal Pélissier, d'après un dessin de M. H. Vernet. — Entrée, à Téhéran, de M. Bourée et de la légation française. — Pèlerinage de Font-Romeu; pèlerinage de Notre-Dame des Anges, à Livry. — Spécimen de l'exposition de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais, 7 gravures. — Tableau de Mlle Rosa Bonheur; une Vendange, par M. Palizzi; les Vaches à l'abreuvoir, par M. Troyon; Chevreuils surpris, par M. Haffner. — La cathédrale de Bayeux. — Uniforme de la cavalerie polonaise du sultan. — Lunette de M. Porro. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Les journaux anglais nous avaient déjà apporté depuis deux jours le rapport du général Simpson, et on attendait impatiemment ceux de nos généraux, qui ont enfin été publiés dans le *Moniteur* du 25, et qui ont été reproduits par les journaux du lendemain. Ces documents ont été complétés par un second rapport plus complet et plus détaillé du maréchal Pélissier, et par les correspondances qui se succèdent et vont se continuer pendant quelques jours.

Nous recevons nous-mêmes, avec de nombreux dessins, des lettres auxquelles nous emprunterons dans le numéro prochain tout ce qui peut servir à compléter les documents officiels. Ce numéro sera entièrement consacré à l'histoire et à la représentation de ce mémorable événement, nous bornant pour aujourd'hui à enregistrer les quelques épisodes héroïques et à constater les pertes qui ont été le prix de la victoire. Le second rapport du général Pélissier se termine par ce dénombrement fatal : « Nos pertes, dans cette journée, sont de 5 généraux tués, 4 blessés et 6 contusionnés; 24 officiers supérieurs tués, 20 blessés et 2 disparus; 116 officiers subalternes tués, 224 blessés, 8 disparus, et 1,489 sous-officiers et soldats tués, 4,259 blessés et 1,400 disparus : total, 7,551. »

Le maréchal Pélissier. — D'après un dessin de M. Horace Vernet.

Une correspondance contient les détails suivants sur une partie des combats livrés le 8 septembre devant Sébastopol:

« A droite de Malakoff, vu de nos tranchées, s'étend une courtine qui relie la tour au petit redan du Carénage. L'attaque du petit redan était confiée à la 4e division du 2e corps, général Dulac, commandant la brigade Saint-Pol (17e bataillon de chasseurs à pied, 57e et 85e de ligne) et la brigade Brisson (10e et 61e de ligne); celle de la courtine, coupée par une poterne, au général Bourbaki, qui avait sous ses ordres, si je ne fais confusion, la 2e brigade, 2e divison, du corps de réserve, 15e et 96e de ligne, plus des zouaves; plus la brigade Pontevès, division Mellinet, de la garde, composée des chasseurs et du 2e grenadiers de la garde. Les voltigeurs de la garde de l'ancienne brigade Ulrich obéissaient au général Marolles.

« C'est là que le combat a été le plus acharné et que nous avons fait les trois quarts de nos pertes en généraux et soldats. Et cependant le petit redan n'avait plus sa protection naturelle de Malakoff; mais il lui restait les batteries Noires, la batterie de la pointe du Carénage, et surtout une batterie placée au centre de la courtine et qui a fait d'affreux ravages dans les rangs de nos soldats. Devant le petit redan comme devant Malakoff, nos soldats s'élancèrent avec impétuosité sur les ouvrages.

« Le feu qui les reçut, dirigé de quatre points à la fois, était effrayant; la mitraille labourait les rangs, sans cependant ar-

rêter la marche des colonnes. Arrivés au pied de l'ouvrage, ils se trouvèrent en face d'un talus à pic qu'on ne put franchir sur le front que par de longues échelles, tandis que d'autres profitaient d'une déclivité du terrain pour s'élancer à gauche sur le chemin du redan.

« De ce côté, le bastion de la courtine foudroyait les assaillants. Le général Marolles était au premier rang de ses grenadiers et tomba dans leurs rangs ; on ne l'a retrouvé que le soir sous un monceau de cadavres. Le 15ᵉ de ligne, dont les soldats en partie voyaient pour la première fois le feu, a marché avec un aplomb de vieux troupiers. Tous les régiments ont lutté d'ardeur et d'héroïsme ; on a pénétré enfin dans le petit redan.

« Là a commencé un combat acharné de mousqueterie ; les Russes, dans des sortes d'abris préparés, dominés par une batterie qui tirait par-dessus leurs têtes, recevaient à bout portant nos pauvres soldats. En même temps, une pluie de bombes et d'obus tombait au milieu des rangs. Il fallut se retirer ; l'ennemi reprit l'offensive et on quitta le petit redan.

« A la courtine, le général Bourbaki n'avait pas été plus heureux. Il était blessé d'une contusion reçue par une balle en pleine poitrine et crachait le sang ; au redan, le général Pontevès et le général Bisson étaient blessés.

« Nos soldats étaient furieux ; une seconde attaque est résolue. Les chefs irrités montrent le redan à leurs troupes, et tous s'élancent de nouveau comme un torrent. Quelques-uns ne s'avancent qu'en se couvrant de gabions et de fascines ; les boulets les emportent. Dans ce retour offensif, le général Saint-Pol tombe frappé d'une balle au cœur.

« Presqu'au même instant, le général Pontevès, déjà frappé d'un biscaïen qui lui a fracassé l'épaule, reçoit une balle qui lui brise la colonne vertébrale. Les généraux Bisson et Couston tombent, et le général Bosquet lui-même, placé dans la 6ᵉ parallèle, à 200 mètres de la courtine, a l'épaule brisée par un biscaïen.

« N'est-ce pas ici encore que le général Mellinet est frappé d'un éclat de pierre qui le blesse grièvement à la face ? A la vue de tous ces généraux blessés ou tués, de tous ces officiers qui jonchent le terrain, les soldats deviennent fous de rage et rentrent dans le redan. Mais cet acte d'héroïsme fut encore inutile ; il fut impossible de se maintenant dans l'ouvrage.

« Le général Pélissier avait cherché à alléger la position des troupes engagées en attaquant la batterie de la courtine. Deux batteries à cheval, commandant Souty, vinrent audacieusement s'établir sur le versant de la croupe qui porte la courtine et contre-battirent immédiatement la batterie.

« En moins d'un quart d'heure, les deux batteries étaient hachées ; les canonniers ont fait preuve d'un sang froid et d'un courage à toute épreuve : il était humainement impossible de faire plus dans la position qu'ils occupaient. Le commandant, arrivé quatre jours auparavant en Crimée, est amputé ; 40 chevaux, une quinzaine d'hommes étaient tués ou blessés, les affûts broyés.

« Le général Dulac, chargé, depuis la blessure du général Bosquet, du commandement du corps, donne enfin le signal de rentrer dans la tranchée, et on laisse le champ de bataille couvert de morts. Les troupes de ce côté ont beaucoup souffert. Le 85ᵉ, par exemple, a eu son colonel, M. Javel, tué ; le lieutenant-colonel, les chefs de bataillon plus ou moins blessés. Un capitaine a ramené le régiment.

« Le 17ᵉ bataillon de chasseurs à pied a fait des prodiges. Son commandant, M. de Férussac, malade, s'était fait porter à la tranchée, et, guéri par la fièvre, n'a pas quitté un seul moment la tête de son bataillon. Ces troupes avaient un certain nombre de recrues, ce qui explique le grand nombre de sous-officiers restés sur le terrain. »

Nous devons aussi mentionner, sans plus attendre, la part glorieuse prise, comme toujours depuis le commencement de cette guerre, par le général Bosquet à l'attaque de Sébastopol. Que ne devait-on attendre, du reste, d'un chef qui savait électriser ses soldats par un ordre du jour aussi fièrement militaire que celui qu'on va lire :

« Soldats du 2ᵉ corps et de la réserve !

« Le 7 juin, vous avez eu l'honneur de porter fièrement les premiers coups droit au cœur de l'armée russe. Le 16 août, vous infligiez, sur la Tchernaïa, la plus honteuse humiliation à ses troupes de secours. Aujourd'hui c'est le coup de grâce, le coup mortel que vous allez frapper de cette main ferme, si connue de l'ennemi, en lui enlevant sa ligne de défense de Malakoff, pendant que nos camarades de l'armée anglaise et du 1ᵉʳ corps commenceront l'assaut au grand Redan et au bastion Central.

« C'est un assaut général, armée contre armée ; c'est une immense et mémorable victoire dont il s'agit de couronner les jeunes aigles de la France. En avant donc, enfants ! A nous Malakoff et Sébastopol ! et *vive l'Empereur !*

« Au quartier général, le 8 septembre 1855.

« *Le général commandant le 2ᵉ corps,*

« BOSQUET. »

En attendant l'histoire complète dont nous devons faire accompagner les dessins qui nous arrivent, nous donnons deux dépêches, l'une du maréchal Pélissier, l'autre de l'amiral Bruat :

« Sébastopol, le 19 septembre, cinq heures du soir.

« Sur les 4,000 bouches à feu trouvées dans Sébastopol, 50 au moins sont en bronze. D'autres ont été jetées dans la rade au moment de la retraite. Je les fais rechercher. Nous avons déjà retiré 200,000 kilogrammes de poudre de la place, et l'on en trouve encore. Le nombre des projectiles dépassera 100,000. »

Par une dépêche télégraphique du 19 septembre, M. l'amiral Bruat annonce au ministre de la marine que les avisos à vapeur *le Milan* et *le Fulton*, ainsi qu'une canonnière anglaise, ont détruit dans la mer d'Azoff, du 6 au 11 septembre, cinq pêcheries sur la côte de Serwiank, soixante-huit dans les lacs et rivières voisines ; brûlé trente et un magasins contenant des filets et des vivres, et quatre-vingt-dix-huit bateaux chargés de fourrages et autres approvisionnements.

Maintenant que ce glorieux résultat a couronné nos armes et entamé le nœud gordien de la question d'Orient, la diplomatie, qui se reposait des fatigues causées par les dernières conférences, semble vouloir se réveiller et dénouer complétement la situation. Il règne dans toutes les correspondances reproduites par les journaux français une incertitude telle qu'il serait presque impossible d'en tirer un résumé hebdomadaire sans y mettre beaucoup du sien. Le fait le plus saillant parmi ces commentaires est dû à *l'Indépendance belge*, au sujet de propositions de conférer ce qui seraient venues de la part de la Prusse et auxquelles il aurait été répondu négativement par les cabinets de Londres et de Paris. *La Nouvelle Gazette de Prusse* dément le fait ; *l'Indépendance* maintient son dire : qui faut-il croire ? Quoi qu'il en soit, la Prusse s'y prendrait bien tard pour s'immiscer d'une manière utile dans les affaires qu'elle a tant contribué à compliquer. Il y a longtemps qu'elle aurait dû faire sentir son intervention, en se rapprochant franchement des puissances occidentales et en se servant de l'influence personnelle qu'avait la famille régnante sur les deux Czars, non pour l'engager à persévérer dans une entreprise insensée, mais pour épargner au monde européen les bouleversements qui l'agitent depuis plus d'une année. Nous pensons comme *le Morning-Post* : « La Prusse perd chaque jour de son importance, soit par rapport aux alliés, soit par rapport à l'Europe. Nous avons commencé la guerre sans elle, nous avons obtenu sans elle un grand résultat sur lequel notre courage peut se reposer un moment ; et nous sommes tout préparés sans sa permission, sans sa coopération, sans son aide, à achever notre tâche et à assurer le but pour lequel nous avons tiré l'épée. Sans elle nous faisons la guerre et sans elle nous ferons la paix quand il nous plaira de la faire. »

La question d'indemnité pour les frais de guerre est une de celles qui sont mises en jeu à la suite des dernières victoires de Crimée. Le cabinet de Vienne, assure *le Nouvelliste de Hambourg*, a déjà reçu à ce sujet une communication de Paris. Le télégraphe autrichien fonctionne depuis quelques jours entre Vienne, Paris et Ischl. On veut probablement essayer de reconstituer les conférences.

Depuis la nouvelle de la prise de Sébastopol, la presse russe est restée à peu près dans le silence. Cependant ses agents parcourent l'Allemagne en répétant partout que la prise de Sébastopol n'a pas une très-grande importance. Le journal *le Nord*, qui, on le sait, est dans les intérêts russes, admet l'hypothèse de l'abandon de la rive nord de Sébastopol. « La Russie, dit-il, n'ayant plus pour le moment, ni marine, ni commerce maritime, n'a aucun intérêt désormais à consacrer son sang à la défense du littoral de Crimée. La défense de la Russie ne doit commencer qu'à une certaine distance des côtes ; c'est là seulement qu'elle peut combattre à chances égales. C'est là aussi sans doute qu'elle attendra l'ennemi de pied ferme, s'il tente, en effet, d'entreprendre une deuxième campagne. »

A l'occasion de la fête de l'empereur Alexandre, une liste de nombreuses promotions dans l'armée a été publiée. 18 majors généraux ont été nommés lieutenants généraux, et beaucoup d'autres. Quatre promotions seulement ont eu lieu pour cause de distinction, les autres par suite d'emplois vacants. Les Russes continuent à envoyer de grands renforts en Crimée. Batchi-Seraï et Simphéropol, où se trouvent leurs plus grands approvisionnements, sont bien fortifiés. Les Russes, dit-on, ont eu 16 généraux tués ou blessés et 12,000 hommes hors de combat.

Un changement complet s'est opéré dans l'itinéraire que devait suivre l'empereur Alexandre. Le Czar a renoncé à se rendre à Varsovie, et, accompagné des grands-ducs Michel et Nicolas, il est arrivé à Odessa, où il était attendu, et a aussitôt présidé un conseil de guerre. On prétend à Berlin que le voyage de l'Empereur cache un nouveau plan de campagne. Le corps du général Pianutine, qui stationnait dans la Russie Blanche, a reçu l'ordre de se concentrer sur le Danube.

Le Moniteur de cette semaine contient un article établissant en parallèle les ressources fournies par la France et l'Angleterre. Si la France, est-il dit, a pu mettre en ligne plus de soldats, l'Angleterre a fourni un plus grand nombre de vaisseaux, et n'en a pas moins envoyé successivement en Crimée 80,000 hommes de troupes, réunies de tous les points de son immense empire. Quant aux sacrifices imposés, ils valent les nôtres, s'ils ne les dépassent. L'année dernière elle a dépensé en frais de guerre la somme de 400 millions, et cette année elle se prépare à une dépense de 1 milliard.

Le Morning Chronicle parle de la grande activité qui règne au ministère de la guerre. On veut, paraît-il, envoyer en Crimée des forces considérables de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, et une immense quantité de matériel de guerre. Sur le quai de l'arsenal de Wolwich 3 bombes monstres ont été débarquées ; chacune a 3 pieds 9 pouces anglais de diamètre, pèse 1 tonne 6 quintaux (1,316 kilog.) ; le mortier d'essai fondu à Liverpool pèse 20 tonnes (20,320 kilogrammes). — On lit aussi dans les journaux anglais que le chiffre des hommes expédiés en Orient depuis le commencement de la guerre serait de 226,000 hommes partis de France, et de plus de 45,000 envoyés d'Algérie, de Rome, Il y a en ce moment 160,000 hommes en Crimée, sans compter les réserves de Constantinople, et, en faisant entrer en ligne de compte les retours en France, les pertes de toute nature, ce chiffre est loin de paraître exagéré.

Le Moniteur publie, d'après les nouvelles du 20 de Vienne, que des rapports parvenus à la Porte annoncent une attaque de Kars par les Russes en deux colonnes ; ils ont été repoussés et ont laissé quelques centaines de morts sur le champ de bataille.

A Naples, le ministre de la guerre prince Ischitella a donné sa démission. M. Picena a été nommé à ce poste. M. Werispeare a été nommé secrétaire d'Etat, et M. Bianchini directeur de la police, en remplacement de M. Mazza. On espère que ces différents changements donneront satisfaction aux griefs des puissances occidentales.

Le 16 septembre a eu lieu l'inauguration du jeune roi don Pédro V au milieu du plus grand enthousiasme. On nous en promet un récit illustré. Les Cortès ont immédiatement ratifié l'avénement du nouveau souverain. Les ministres ont déclaré qu'ils continueraient à adhérer au système politique suivi jusqu'à présent.

A Athènes, le ministre anglais a reçu ses instructions ; on ne sait encore ce qu'elles contiennent. Le ministre de France a demandé simplement que les ministres choisis par le roi ne soient pas connus par leur opinion en faveur de la Russie, et qu'il soit mis fin aux brigandages qui désolent la contrée. M. Kalergi a offert sa démission afin de faciliter les rapports de son gouvernement avec les puissances occidentales.

Le projet d'une alliance offensive et défensive entre les deux grandes puissances occidentales et l'Espagne est décidément arrêté des deux côtés. Les ministres espagnols doivent entretenir les Cortès de cette proposition aussitôt après leur réunion. *La Gazette de Madrid* annonce que la Reine a fait une fausse couche le 23. Les souscriptions volontaires à l'emprunt des 230 millions de réaux s'élèvent jusqu'à ce jour à 190 millions.

L'Express parle d'une proclamation de Mazzini au peuple italien ; et, selon lui, la révolution n'est pas seulement le plus saint des devoirs, mais encore la chose la plus facile à opérer.

Après le départ de Santa-Anna du Mexique, le général Canova s'est trouvé chef du peuple ; il est du parti réactionnaire ; son élection ne sera pas approuvée par les chefs du dernier mouvement ; déjà même, en prévoyance de leur opposition, le général a parlé de sa démission. On parle dans ce cas de la création d'Etats indépendants, ou d'une annexion aux Etats-Unis.

Cette semaine le bruit avait couru qu'une tentative d'assassinat avait été commise sur la personne de l'Empereur par un cent-gardes, ce bruit, qui n'avait pas le moindre fondement, a été officiellement démenti par *le Moniteur* et n'a pas de cause connue.

Le Moniteur du 23 contient un décret de l'Empereur qui ouvre au ministère de l'intérieur, sur l'exercice 1855, un crédit de 10 millions pour subvention aux travaux d'utilité communale et aux distributions par les bureaux de bienfaisance. Cette ouverture de crédit est faite en vue d'adoucir les souffrances qu'entraîne momentanément l'élévation du prix des grains.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Quand le roman d'été touche à sa fin, vous savez ce qui arrive à Paris, c'est que le monde y revient. La rentrée d'octobre, les éphémérides d'octobre, une bien vieille histoire à laquelle il ne faut plus toucher, si ce n'est pour constater la situation. D'ailleurs une ville en train de se peupler de revenants n'est déjà pas si agréable à regarder ; il faut donner aux intéressés le temps de se reconnaître, la confusion étant toujours extrême, passé le mur d'octroi et l'enceinte continue. Le séjour aux eaux ou aux champs autorise toutes sortes de mélanges que l'usage réprouve ailleurs ; et par exemple j'ai là, sur le bout de la langue et de la plume, le petit nom, qui est un très-grand nom, d'une Diane chasseresse, laquelle se gardera bien de reconnaître en ville son Endymion des Pyrénées ou de la forêt Noire. Oui, tous les premiers sujets qui figurent sur la scène du monde vont reprendre le grand chemin des écoliers, celui qui aboutit pour eux au collége ; millionnaires et fonctionnaires, gentlemen et sportmen, les joueurs de violon et les joueurs de biribi, toute cette charmante cohue rentre ou va rentrer en même temps. Cette fièvre brûlante du retour réveille aussi les grandes passions, je veux dire les grandes toilettes : on est toujours impatient de montrer ses robes neuves à ses amis et surtout à ses ennemies.

Dût-on nous accuser de rabâchage, il faut bien constater cet autre symptôme de la situation, à savoir, que les couturières ne savent plus où donner de l'aiguille ; à tel point que plusieurs célébrités de la profession ont pris le parti de refuser la commande et se contentent de donner des consultations. Il en coûte beaucoup plus cher aux consultantes pour être moins bien *fagotées*. De tous temps les maris ont gémi de ces excès d'élégance qui leur imposent, entre autres vertus, la patience et la frugalité ; mais voilà qu'au milieu du silence de leur résignation, la chaire lance enfin ses foudres. A l'exemple du grand saint Paul, qui reprocha si vertement et si vainement aux dames romaines le paganisme de leur toilette, le révérend père Ventura a fait son *épître aux Parisiennes* : « O mes sœurs, pourquoi cet étalage et ce scandale d'ajustements inutiles ? Quel fruit vous revient-il de tous ces sacrifices à la mode ? Savez-vous quelle est la parure la plus magnifique et la plus éblouissante pour une femme chrétienne ? C'est tout simplement la robe de la grâce, les rubans de la mortification, le collier de la patience, l'ampleur du dévouement, la ceinture de la chasteté, le fard de la modestie et les roses de la pudeur, etc... » Voilà un échantillon du costume que le pasteur conseille à ses ouailles : charmantes brebis, il ne vous laisse pas d'autre toison ! certes la réaction en faveur de la simplicité ne saurait aller plus loin, et c'est dommage que les prescriptions de l'homélie ne puissent être suivies que par les *sujettes* de la reine Pomaré. Cela rappelle bien involontairement la réponse de ce jeune prince à sa sœur ; elle lui demandait à voir une toilette de dame otahitienne au grand complet, et le prince lui envoya des pendants d'oreille : c'était tout.

Après avoir lu l'homélie du P. Ventura, nos belles dames vont se faire coiffer, rue de la Paix, chez Mme Mélanie Brun. Comme il n'est pas question de la coiffure dans le sermon, elles en concluent, sans doute, que le révérend Père autorise un luxe qui s'accommode en effet de toutes les parures, y compris la robe de la grâce, mais qui complète encore mieux les riches toilettes dont l'Inde et l'industrie lyonnaise fournissent les éléments aux ingénieuses artistes de la mode.

Prêchez donc la simplicité à toutes ces filles d'Ève que tente incessamment le démon industriel, lorsqu'on peut voir d'ailleurs à l'Exposition universelle tous les ingrédients d'une toilette de luxe, et ces objets ne coûtent guère que la peine de les porter ; leur bas prix est incroyable. Il y a des robes presque en soie à six francs, des chapeaux à plumes aussi économiques, et des bottines à vingt-neuf sous dans lesquelles un pied féminin se trouve fort à l'aise. Quant aux vêtements masculins, comment ne pas se sentir un peu humilié devant tant de mannequins si bien habillés pour dix francs, tout compris. Même bon marché pour une foule d'ustensiles de ménage qu'on ne voit que là et dans l'étalage des boutiques à quatre sous ; on y trouve jusqu'à des verres à vin de Champagne à l'usage de ceux qui n'en boivent jamais. Ah ! les pauvres ouvriers de tant d'ouvrages au rabais, que gagnez-vous donc à ce métier? les moyens de vivre au rabais, tout au plus. Mais la conversation devient trop grave, passons à quelque chose de plus réjouissant.

Un savant vient de découvrir que le monde finira en 1865; c'est un peu vague, et ce docteur devrait préciser le jour et l'heure de ce spectacle extraordinaire que sa science veut bien nous promettre. Ses preuves, du reste, sont à la hauteur de son pronostic. Il a vu des taches dans la lune ; et les procédés du soleil ne lui inspirent aucune confiance. La terre d'ailleurs n'est-elle pas très-malade? Et qu'est-ce que la guerre, la disette et la peste enfin, sinon les symptômes d'une dissolution prochaine? Dans cette débâcle universelle, un seul coin du monde sera sauvé. C'est l'Angleterre qui surnagera, comme un grand vaisseau qu'elle est, et comme l'arche de Noé qui recueillit jadis les débris du genre humain. Le moment est donc venu d'organiser les plus puissants moyens de sauvetage dans son île flottante, en la mettant à même de tendre la perche au reste des hommes. On voit que la découverte du docteur remonte au déluge, et elle n'en est que plus respectable. Supposez pourtant que son information s'ébruite, et voilà le monde entier qui va se ruer sur l'Angleterre, au risque de la faire chavirer. Un autre savant, dont les visions sont moins inquiétantes, veut absolument changer la mécanique céleste, le système de Copernic, démontré par Newton, lui paraît insuffisant. Il veut bien que la terre tourne encore, mais à condition que, de son côté, le soleil tournera toujours. Mais voyez la prévention, l'Académie, sommée par M. Charles-Emmanuel d'avoir à s'expliquer avec lui sur ce sujet brûlant, ne daigne pas s'en occuper. Elle a arrêté le soleil comme Josué, et elle n'entend plus qu'il bouge de place. On ne peut nier cependant que, malgré ses allures aventureuses, la proposition de M. Charles-Emmanuel n'ait quelque chose de très-sérieux, et d'ailleurs il a pour lui l'autorité du plus grand des géomètres, celle de Pascal, qui, dans une phrase célèbre, a peint le soleil se mouvant dans les espaces infinis. Il est vrai que les trouvailles des illustres membres de l'Académie lui donnent trop d'occupation pour qu'elle puisse perdre son temps à écouter le premier venu qui n'en est pas. La science a, comme les théâtres, son feuilleton du lundi, qu'il est essentiel de meubler de choses mémorables. Il s'agit bien d'ailleurs des rêveries d'un astronome, lorsque le prince de nos savants vient de doter le monde d'un nouveau prodige de la chimie. Oui, pour que tout le monde le sache, l'eau de savon est mortel aux punaises (pouah!) et l'humanité souffrante doit ce bienfait à M. le baron Thénard, lequel, aux applaudissements de ses confrères, vient de le livrer au public avec la manière de s'en servir. « Les doigts humectés de savon, vous décrivez un cercle sur le fond d'une assiette, puis, saisissant l'horrible insecte, vous le placez au centre, et à l'instant même il tombe pour ne plus se relever. » C'est foudroyant — je parle de la démonstration. — Mais que dira Collinet, un grand chimiste en plein vent, qui colportait son élixir avec accompagnement de grosse caisse? L'autre jour encore, il en criait les propriétés aux oreilles de son auditoire dans les termes suivants, que nous certifions conformes à l'original : « Dès que vous tenez l'ennemi de votre repos, vous lui versez sur le crâne une goutte de mon élixir, et au bout de quelques secondes vous le voyez expirer dans des convulsions. » Or l'élixir de Collinet, c'est précisément l'eau de savon de M. le baron Thénard.

Hélas, et trois fois hélas! nous disait hier un humoriste, grand louangeur du temps passé, la science se décourage depuis que le charlatanisme s'est mis à opérer sous ses enseignes; elle lui livre le vaste champ des découvertes, et se résigne à n'être plus le patrimoine des ingénus et des inconnus. Il en est d'ailleurs des illustrations scientifiques ainsi que des illustrations littéraires, qui croiraient déroger si elles n'étaient pas un jour ou l'autre des notabilités officielles. Il en est bien peu qui cultivent encore l'art pour l'art; les jeunes cherchent des protections, les plus mûrs visent aux positions. Il y a toujours çà et là beaucoup d'activité et de zèle, mais c'est pour les petites choses et les résultats secondaires. Quand l'idéal s'est matérialisé, comment le niveau des intelligences ne s'abaisserait-il pas? Certes, je le reconnais, on tourmente la vapeur plus que jamais, on collectionne des fossiles, on dissèque des grenouilles, on amalgame bien des corps qui doivent être surpris de se trouver ensemble; on va même jusqu'à supputer, avec la dernière précision, le nombre de gouttes d'eau qui sont tombées dans l'année, mais il devient de plus en plus douteux qu'on arrache à la nature quelqu'un de ces grands secrets qui font l'honneur d'une époque. Bichat, Vauquelin, Laplace, Cuvier, pour ne parler que des inventeurs les plus récents, ont encore des confrères dans les académies savantes, mais ils n'y ont guère laissé de successeurs.

Je voudrais bien égayer le *speach*. Malheureusement nos nouvelles ne s'y prêtent guère, il n'y a point la moindre commutation de plaisirs à enregistrer, si ce n'est que le règne du cheval recommence sur toute la ligne qui va de la Marche à Chantilly. Ce dernier tournoi aura, dit-on, ses amazones ou du moins ses écuyères, plusieurs dames étant décidées à affronter le turf et à disputer à ces messieurs le prix du sport. C'est un empiètement de plus que le beau sexe se permet dans les domaines du vilain. La rose et le myrte sont de vieux emblèmes qu'on répudie décidément pour le laurier et la folle avoine.

Avant d'arriver au théâtre, dépêchons-nous de recommander à votre attention un journal qui la mérite à tous égards, c'est la *Revue franco-italienne*, un recueil qui a grandi vite et qui grandira encore comme cette belle Italie dont il retrace l'image et raconte les faits et gestes tous les dimanches aux Parisiens. Rien de plus italien que les sentiments de ses rédacteurs, et rien de plus français que leur langage; c'est un grand charme que cette lecture et une plus grande surprise, vous verrez ! Aucune publication ne pouvait venir plus à propos pour les deux pays, en rendant plus étroits les liens de solidarité qui les unissent dans la science, dans l'art, dans l'industrie et dans tout. Il faut vous signaler encore, pour être juste envers tout le monde, la *Rivista contemporanea* qui se publie à Turin, le Paris de la péninsule. Cette autre Revue accomplit exactement là-bas pour la France, et avec le même succès, ce que la *Revue franco-italienne* a si bien fait à Paris dans l'intérêt de l'Italie.

Depuis que l'engagement de Mme Ristori au Théâtre-Français est devenu un fait accompli, il ne paraît pas que l'absence de Mlle Rachel doive se prolonger beaucoup. Ainsi parlent du moins les oisifs, apparemment pour amuser d'autres oisifs. Toujours est-il certain que les premières recettes de la tragédie n'ont pas répondu à l'attente de la tragédienne. Les Américains n'ont pas l'air de se passionner extrêmement pour sa musique, et il a fallu renoncer à la voie fructueuse des enchères pour le placement des billets. Après avoir rêvé le triomphe et les dollars de Jenny Lind, c'est un grand crève-cœur de ne produire qu'un effet à la Tom-Pouce. Les Américains auraient-ils la fibre assez peu dramatique pour rester impassibles devant ce magnifique talent? Je ne dis pas cela, mais il est fort douteux qu'ils puissent consommer avec le même enthousiasme tant de tragédie pendant quinze mois consécutifs.

Au Théâtre-Français, la rentrée de Mme Arnould-Plessy a été fêtée comme une nouvelle victoire sur la Russie, puisqu'il est trop vrai que le czar avait fait cette brillante conquête, et qu'il nous l'aura gardée dix ans. L'aimable *revenante* a joué Elmire, non pas tout à fait à la façon de Mars la grande et l'inimitable, mais à la façon Plessy, et c'en est assez pour être enchanté. Elle y a mis beaucoup de tenue et de retenue, et toute sa fine intelligence, et tout son esprit qui pétille, et toute sa beauté qui rayonne. A vrai dire, ce rôle magistral n'a qu'une scène, la scène de la tentation, engagée, nouée et dénouée par la nouvelle Elmire avec une audace pudique, un tact suprême et une dignité triomphante. On ne saurait démasquer Tartufe avec plus d'honnêteté, de grace et de perfidie. Ensuite, dans *la Ligne droite*, proverbe de son adoption, Mlle Plessy nous a rendu les plus charmantes coquetteries de Célimène, en attendant Araminthe et Sylvia. Dans cette reprise du *Tartufe*, Dorine a été presque autant fêtée qu'Elmire, et Mlle Augustine Brohan est une *forte en gueule* des plus spirituelles et des plus charmantes. Et puis les pompons, et puis les chiffons, Dorine en avait à faire envie aux plus belles dames, car enfin on peut bien consentir à jouer les soubrettes, mais à la condition de ne pas déroger.

Allons maintenant où tout le monde va, c'est-à-dire à l'Odéon, en l'honneur de *Maître Favilla*. Ami intime et maître de chapelle d'un baron de Muldorff qui vient de mourir intestat, maître Favilla a rêvé par une nuit d'orage qu'il héritait de son château, et que ce château lui appartient. En réalité, c'est un bon gros bourgeois, M. Keller, qui a pris possession du domaine à titre d'héritier collatéral, mais cette rêverie du pauvre musicien qui se croit propriétaire lui semble originale, et M. Keller veut bien ne pas mettre à la porte cet usurpateur sans le savoir. « Va, bonhomme, tu peux errer à ton aise dans mes jardins et y cueillir la marguerite, pendant ce temps-là je conterai fleurette à ta femme. » Mais au bruit de la déclaration, qui est très-bruyante, Favilla retrouve un éclair de raison, il veut qu'on s'explique, et, pour toute explication, M. Keller le somme de déguerpir. *Le château m'appartient, je le ferai connaître*, réplique notre songeur, et le voilà qui fouille dans sa mémoire pour y retrouver les circonstances d'une donation qui n'avait rien de fantastique, mais dont il a détruit la preuve écrite. Ainsi maître Favilla n'a plus qu'à se retirer, et cependant il ne partira pas, grâce à sa fille Juliette qui aime Roméo Keller et qui en est aimée. Un mariage réunira les deux familles, et le maître de chapelle reste pour tout de bon le maître du château.

Rien de plus simple que la pièce, le rêve d'une ombre, et en même temps rien de plus poétique et de plus charmant. Le cadre semble petit, mais la peinture est élevée et vaste comme le génie de l'auteur. Un comédien dont le talent fut longtemps contesté ou méconnu aura une belle part dans ce grand succès. Il a fait de son personnage une ombre qui marche, un rêve qui agit, c'est l'idéal de l'âme qui s'est débarrassée de son corps, cela tient du vertige et avoisine la magie. Et certes le musicien Kraisler des *Contes d'Hoffmann* n'est pas d'un fantastique plus prononcé que ce maître Favilla.

PHILIPPE BUSONI.

La mission de France à Téhéran.

En même temps que *le Moniteur* du 9 septembre publiait la lettre suivante, nous recevions de Téhéran un dessin qui décrit la scène racontée par le correspondant du journal officiel :

Téhéran, le 15 juillet 1855.

Enfin, nous voici arrivés au but de notre grand et merveilleux voyage. La mission de France est à Téhéran, et, profitant de l'autorisation qui m'était donnée de marcher à sa suite, je puis dater cette lettre de la capitale de la Perse et vous transmettre les renseignements qui sont de nature à intéresser vos lecteurs.

Je passe sous silence notre itinéraire jusqu'à Bouschir. Les trente et quelques lieues qui séparent cette ville d'Ispahan ont été faites heureusement. Vingt lieues environ avant Schiraz, nous avons rencontré le mihmandar envoyé par le roi Ali-Khan, sertib ou général de brigade, qui, depuis Schiraz jusqu'à Téhéran, devait se charger de tous les soins relatifs au voyage. Un autre mihmandar, de dignité moindre, nous avait attendus à Bouschir avec les tentes et les chevaux de selle ou de trait nécessaires.

Partout sur le chemin, conformément aux ordres précis du gouvernement persan, des députations sortaient à l'arrivée de M. Bourée et l'accompagnaient au départ. A Schiraz, le prince, frère du gouverneur, est venu au-devant du ministre de France avec une nombreuse suite d'infanterie et de cavalerie que grossissait encore une population curieuse et empressée. La même cérémonie s'est reproduite à Ispahan dans de plus grandes proportions. Le gouverneur s'est avancé à deux lieues de la ville et a conduit lui-même M. Bourée dans le palais splendide qui, comme à Schiraz, avait été préparé pour la légation.

Rien n'a été épargné par les autorités persanes afin d'honorer, suivant leurs usages, l'envoyé de l'Empereur : déploiement de troupes, mouvement des populations, bons offices de tous les moments et de toute nature.

Le trajet d'Ispahan à Téhéran s'est fait en quatorze jours de marche, pendant lesquels nous avons eu souvent à souffrir d'une chaleur excessive. Aussi, en approchant de la capitale, avions-nous un grand besoin de repos, qu'expliquent surabondamment les fatigues d'un voyage de quatre mois et de 2,800 lieues de terre ou de mer.

Nous sommes arrivés le 2 juillet, vers les neuf heures du matin, à une lieue de Téheran, sans pouvoir aller plus loin, car les usages persans font toujours une cérémonie pompeuse de l'entrée des ministres étrangers. Il fallut attendre, dans un dernier campement, que tous les préparatifs fussent achevés. Le lendemain, sous la tente, M. Bourée a reçu la visite des grands fonctionnaires du gouvernement persan, et, accompagnée par eux, précédée par de nombreux officiers et par les *ferraches* de la maison royale, la légation de France a fait son entrée par la grande porte de Téhéran. Le roi avait envoyé pour les principaux membres de la mission trois de ses propres chevaux richement harnachés dans le goût oriental.

Pendant plus d'une heure, nous eûmes à traverser les rues et les bazars au milieu des troupes rendant les honneurs militaires et d'une foule grossissante, qui cependant a eu tout récemment deux occasions de jouir d'un semblable spectacle, à l'arrivée de M. Murray, ministre de Sa Majesté Britannique, et à celle de l'envoyé extraordinaire chargé de notifier au roi de Perse l'avénement de l'empereur Alexandre II.

Le roi a admis M. Bourée à lui présenter ses lettres de créance le 5, surlendemain de notre arrivée.

Conformément à l'étiquette persane, le second maître des cérémonies est venu prendre le ministre de France, et l'a mené, avec tout le personnel de la mission, au palais du roi, en cortége, comme le jour de l'entrée à Téhéran. Depuis notre sortie de l'hôtel de la légation jusqu'au retour, tout s'est passé conformément aux stipulations du traité conclu en 1828 entre la Russie et la Perse, et qui régit tout le cérémonial relatif à la réception des ministres que s'envoient réciproquement les deux cours.

M. Bourée a été conduit d'abord près des grands officiers de la couronne, réunis dans une salle d'attente où se sont longuement accomplies les formalités du kalioun et du café. Le même usage existe à Constantinople. De là, après avoir chaussé les babouches noires, qui ont remplacé les longs bas de laine rouge, contre lesquels la Russie a protesté depuis quelques années, nous avons pris le chemin de la salle d'audience. Du plus loin que nous avons aperçu le roi assis sur son trône, le grand maître des cérémonies, qui était devenu notre guide, éleva la voix, autant que l'exigeait la distance, et elle était grande, et exposa que le ministre de l'Empereur des Français demandait à être admis devant *le centre du monde* (*quiblaï alèm*) pour présenter ses lettres de créance. Sur un signe du roi, on se remit en marche, et, après trois haltes et trois saluts, nous étions devant Nasr-ed-din-Schah.

Le roi, assis sur son trône de nacre et de perles, dans un costume que couvraient à profusion les pierreries, nous attendait, immobile. Un fauteuil avait été préparé pour M. Bourée; le personnel de la légation devait rester debout. La sympathie de S. M. l'empereur Napoléon pour le roi, le désir d'établir des relations durables entre la France et la Perse, furent le texte des paroles dont le ministre de l'Empereur fit précéder la remise de ses lettres de créance. Le roi répondit que le rétablissement des relations avec la France était le plus cher de ses vœux, puis fit à M. Bourée de nombreuses questions sur l'Empereur, s'intéressa visiblement au récit de la récente tentative d'assassinat commise aux Champs-Elysées, et qui rappelait l'attentat d'un autre scélérat auquel il avait aussi heureusement échappé au début de son règne. Le reste de l'audience, qui se prolongea contrairement à tous les usages, fut consacré au siége de Sébastopol et aux détails de la prise de Kertch. Le roi ne se lassait pas d'interroger, et il interrogeait d'ailleurs comme étant fort au courant de la situation. La forme donnée aux questions révélait une vive sympathie pour notre armée.

En sortant de l'audience royale, pendant laquelle le roi ne cessa de montrer une bienveillance et une affabilité extrêmes, M. Bourée se rendit chez le premier ministre, Mirza-Agha-Khan.

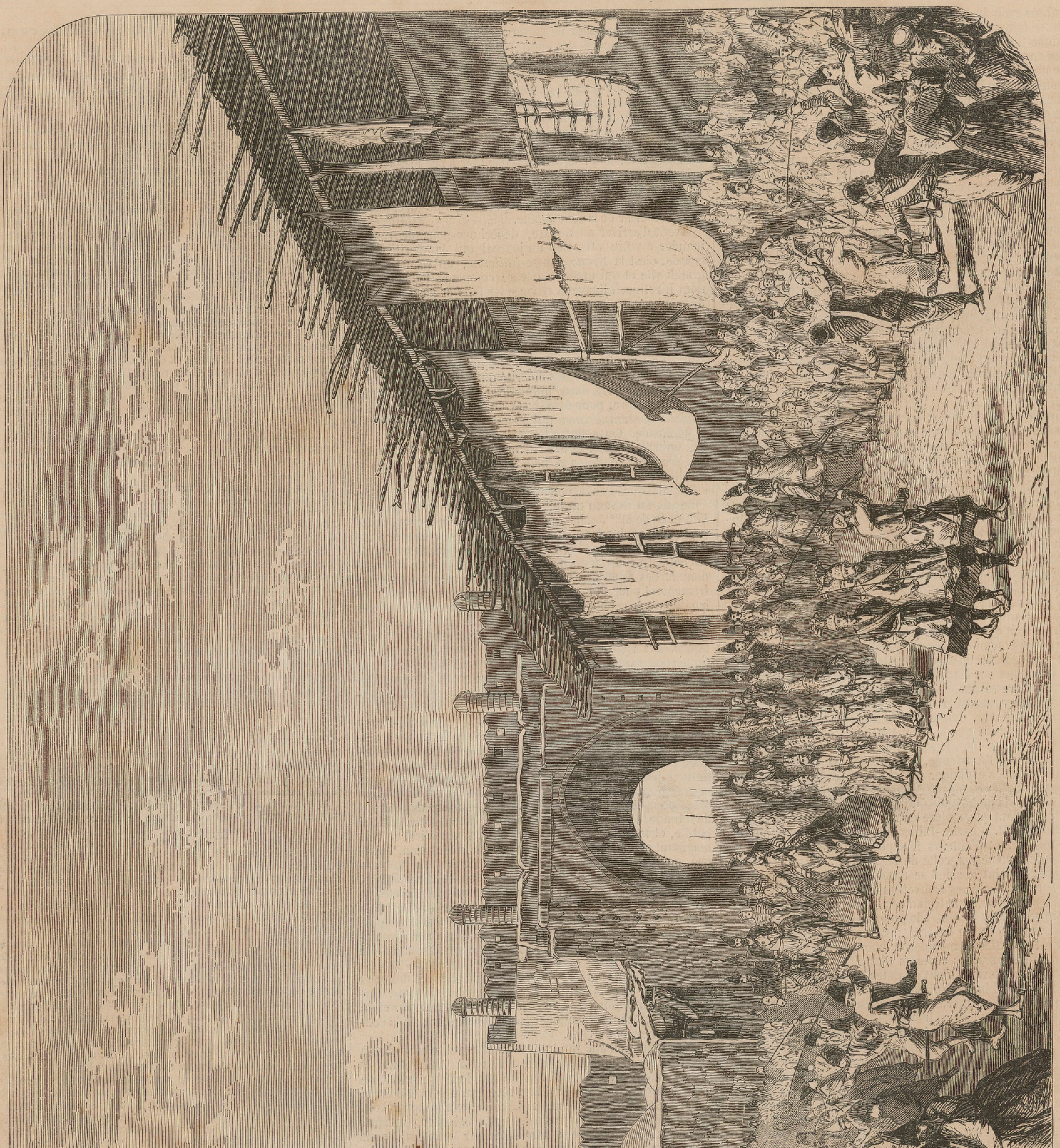
Neuf jours après notre arrivée à Téhéran, c'est-à-dire le 12 juillet, le ministre de l'Empereur a signé un traité de commerce et d'amitié qui doit unir la France et la Perse à l'avenir. Les ratifications de ce traité ont été échangées le 14.

Voici le protocole mis en tête de cet important document :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux,

« Sa Haute Majesté l'empereur Napoléon, dont l'élévation est pareille à celle de la planète Saturne, à qui le soleil sert d'étendard, l'astre lumineux du firmament des têtes couronnées, le soleil du ciel de la royauté, l'ornement du diadème, la splendeur des étendards, insignes impériaux, le monarque illustre et libéral,

« Et Sa Majesté élevée comme la planète de Saturne, le souverain à qui le soleil sert d'étendard, dont la splendeur et la magnificence sont pareilles à celles des cieux, le souverain sublime, le monarque dont les armées sont nombreuses comme les étoiles, dont la grandeur rappelle celle de Djemschid, dont la magnificence égale celle de Darius, et héritier de la couronne et du trône des Keyaniens, l'empereur sublime et absolu de toute la Perse. »



Entrée, à Téhéran, de M. Bourée, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Perse, et de la légation française. — D'après un dessin de M. Pasini.

La France pittoresque. — Fêtes de la Nativité de Notre-Dame.

Chaque saison, dans nos départements, a ses solennités religieuses : les processions des Rogations, de la Fête-Dieu, etc , qui, au printemps, parcourent les campagnes, sont remplacées, lorsque vient l'automne, par les pèlerinages que motive le plus souvent la fête de la Nativité de la Vierge.

S'il faut en croire le correspondant dont le zèle nous vaut la communication du croquis qui fait le sujet de la gravure publiée en tête de cette page, le Roussillon paraît être la province de France la mieux partagée en fait de ces pieuses cérémonies. Ses montagnes renferment, en effet, de nombreuses chapelles, qui voient des milliers de fidèles se presser à leurs fêtes, et témoigner ainsi de la ferveur et de la foi d'une population plus catalane encore que française. La fête de Notre-Dame de Font-Romeu est la plus solennelle du département des Pyrénées ; elle a lieu le 8 septembre, et l'on ne compte jamais moins de huit à dix mille personnes venant s'y livrer à la prière et à la danse, deux distractions chères aux Roussillonnais.

Pèlerinage de Notre-Dame de Font-Romeu (Pyrénées-Orientales). — D'après un croquis de M. Ed. de B.

La chapelle et l'ermitage ont été construits en l'honneur d'une statue de la Vierge miraculeusement découverte près d'une fontaine dont les eaux pures et fraîches ont été avidement recherchées dès les temps les plus reculés, pour la guérison de plusieurs maladies ; de là son nom de Notre-Dame de *Font-Romeu* (Fontaine du Pèlerin). Bâti au sommet de la chaîne des Pyrénées, à peu de distance du val d'Andorre, sur le versant d'une colline boisée d'où l'on découvre l'admirable plaine de la Cerdagne, Font-Romeu est un des points les plus pittoresques du midi de la France, et sa fête devient un événement pour le pays ; on y accourt de vingt lieues à la ronde. Les Espagnols à l'éclatant costume y coudoient les Catalans aux habits plus sombres et les habitants de la plaine. Cette année surtout, la cérémonie a été plus solennelle : Un des vicaires généraux du diocèse y est venu officier, et la messe a été célébrée en plein air, sous ce beau ciel du midi et au pied de ces fières montagnes couronnées de neiges éternelles. — Après l'office, le déjeuner des pèlerins offre le curieux spectacle de milliers de personnes installées sur le gazon pour réparer les fatigues d'une longue marche. Peu après commencent les danses, qui se prolongent, sans un mo-

Pèlerinage de Notre-Dame des Anges, à Livry (Seine-et-Oise).

ment d'interruption, jusqu'à l'heure avancée de la nuit où la foule se sépare pour revenir l'année suivante rendre hommage à la bonne Vierge de Font-Romeu.

Il ne faut pas croire que nos plaines des environs de Paris soient déshéritées de ces fêtes traditionnelles. Chaque année, à la même date du mois de septembre, un village du département de Seine-et-Oise, la jolie commune de Livry, près de la forêt de Bondy, rassemble, à la chapelle de *Notre-Dame des Anges*, un immense concours de fidèles. Le pèlerinage de Notre-Dame des Anges doit sa célébrité à un miracle dont voici l'antique légende : Trois marchands angevins, passant dans les bois de Livry, furent pris par des voleurs qui, après les avoir dépouillés, les attachèrent à des arbres, où ils demeurèrent sans secours pendant un jour et une nuit. Dans ce danger, ils se vouèrent à la Vierge, qui les fit incontinent délivrer par un ange; ces marchands ne tardèrent pas à faire placer, sur le lieu de leur sinistre aventure, une image de leur libératrice, à laquelle furent attribuées des guérisons si nombreuses que l'on put bientôt, à l'aide des pieuses libéralités des pèlerins, l'entourer d'une chapelle. Cette chapelle devint, sous le règne de Saint-Louis, une église qui fut à son tour emportée par la tourmente révolutionnaire. En 1808 seulement, une nouvelle chapelle remplaça les anciennes constructions, dont le souvenir n'était conservé depuis longues années que par les trois croix que l'on y voit encore aujourd'hui, et qui paraissaient placées en cet endroit comme des pierres d'attente.

Au pèlerinage de Notre-Dame des Anges, comme à la chapelle de Font-Romeu, une fontaine voisine attire, par ses vertus curatives, une affluence de pèlerins que l'on peut, sans exagération, évaluer à plus de cinquante mille.

G. F.

Percement de l'isthme de Suez.

M. Ferdinand de Lesseps, à qui le vice-roi d'Egypte a concédé le privilége du percement de l'isthme de Suez, vient de publier un exposé de son projet, accompagné de documents officiels, de cartes et d'une vue panoramique.

L'Illustration a donné, dans son numéro du 4 août dernier, la carte du terrain, avec l'indication de la ligne du canal projeté. Nous venons aujourd'hui ajouter un texte à ce plan graphique, c'est-à-dire faire connaître les vues, les études, les espérances et les moyens d'exécution de M. de Lesseps.

Le projet de jonction des deux mers a été étudié sur les lieux par MM. Linant et Moujel, ingénieurs français éminemment distingués, depuis longtemps au service du gouvernement égyptien. Le rapport de ces deux fonctionnaires, document très-remarquable à tous égards, éclaire et résout toutes les questions qui se rattachent à cette grande entreprise. C'est ce travail que nous allons prendre pour guide dans cet exposé succinct.

Nous ne croyons pas avoir besoin de rappeler l'importance de cette affaire. La route des Indes, de la Chine, de l'Indo-Chine et de l'Australie considérablement abrégée ; l'Occident mis en contact plus direct avec l'Orient ; tout un monde exubérant de population et de richesse devenu le voisin de l'Europe ; le commerce avec ces contrées lointaines décuplé ; la civilisation inondant de ses clartés des peuples séculairement endormis dans l'ignorance et l'isolement ; d'incalculables ressources matérielles livrées à l'industrie ; les liens de la fraternité humaine resserrés par des relations plus étroites avec des nations jusqu'ici à peine connues ; peut-être une révolution accomplie dans plusieurs ordres d'idées et d'intérêts, telles sont les vastes et lumineuses perspectives qu'ouvre aux esprits les plus défiants la jonction projetée de la Méditerranée et de la mer Rouge. Par un rare privilége, c'est là une de ces entreprises qui intéressent également les sociétés et les individus, les gouvernements et les capitaux privés ; une de ces affaires qui sont à la fois une brillante spéculation et un bienfait pour des millions d'hommes. Elle a, dans tous les temps, fixé l'attention des maîtres de l'Egypte ; mais aujourd'hui ce n'est plus un souverain qu'elle préoccupe, ce sont tous les peuples étrangers ; elle sort du domaine de l'égoïsme princier pour prendre un caractère cosmopolite. Les capitaux de toutes les nations sont admis à l'accomplissement de ce grand œuvre. Le vice-roi d'Egypte n'intervient que comme donateur et comme participant aux bénéfices dans une proportion modeste ; le reste est l'affaire de tous. Le côté politique du projet éloigne naturellement toute idée de monopole ; la chose n'est exécutable qu'autant qu'elle ne blesse ni ne menace personne, et qu'elle offre à chacun profit et sécurité.

Deux hypothèses étaient en présence : réunir la mer Rouge à la Méditerranée par un canal qui, partant de Suez et s'infléchissant à l'ouest, irait enjamber le Nil à la hauteur du Caire, pour aboutir à l'occident d'Alexandrie, ou couper l'isthme directement du sud au nord, c'est-à-dire de Suez à Péluse. *A priori*, la première idée était inadmissible : en effet, prendre le Nil pour intermédiaire, c'était traverser l'Egypte et non l'isthme, c'était tourner la question et non la résoudre. En outre, le pays eût été livré à une armée d'invasion composée d'ouvriers ou de marins étrangers qui, soit pendant les travaux, soit postérieurement, eussent, par leur agglomération au nombre de plusieurs milliers, exposé le gouvernement du pacha à de sérieux dangers ; sans compter les difficultés d'exécution indiquées dans un excellent mémoire inséré à la fin du volume de M. de Lesseps.

La seconde hypothèse était la seule rationnelle. Couper l'isthme, voilà le vrai problème ; livrer passage aux navires de grandes dimensions, faire, non pas un canal, mais une espèce de mer intérieure, ou plutôt un large détroit entre Péluse et Suez, pour la navigation de bâtiments de toutes grandeurs, tel était le but qu'il fallait se proposer. Il n'y avait pas à hésiter. Restaient les possibilités d'exécution : on a abordé de front et carrément la difficulté, on a examiné, étudié, fouillé, retourné la question dans tous les sens, et l'on est arrivé à conclure mathématiquement que le percement direct de l'isthme était non-seulement possible, mais encore facile, et, surabondamment, que c'était le seul projet exécutable, le seul admissible. Résultat fort heureux, car le vice-roi, en homme prudent, n'eût jamais consenti (il le déclare formellement) à l'exécution d'un canal qui, traversant ses Etats dans une étendue immense, eût mis son port principal, ses arsenaux, sa capitale et ses provinces à la merci d'une population étrangère, aujourd'hui flottante, demain rendue permanente et transformée en instrument de conquête ou de domination.

Au milieu de l'étroite langue de terre qui forme l'isthme de Suez, on remarque une dépression longitudinale à l'endroit où se rencontrent les deux plaines descendant, par une pente insensible, l'une de l'Egypte, l'autre des premières collines de l'Asie. C'est là le lit du futur canal. Le vaste bassin des *lacs Amers*, qui offre une superficie de 330 millions de mètres carrés, contribuera à son alimentation. Le lac Timsah, autre bassin provenant sans doute du séjour de la mer dans la dépression avant les temps historiques, sera le port intérieur où les navires trouveront tout ce qui sera nécessaire à leur ravitaillement et à leur réparation.

Le canal aura son point de départ dans le sud, à Suez, où une jetée convenablement dirigée mettra les bâtiments à l'abri des vents qui, en ce moment, ont accès dans la rade de cette ville. Il se dirigera ensuite un peu à l'est et suivra le fond de la vallée jusqu'aux lacs Amers, qui formaient autrefois le fond du golfe de la mer Rouge. Il traversera ces vastes réservoirs dans toute leur longueur, en suivant leurs sinuosités pour éviter les mouvements de terrain. Puis il coupera ce qu'on appelle le *Seuil du Sérapéum* dans son point le plus bas, et ira se jeter dans le lac Timsah, où, comme nous l'avons dit tout à l'heure, les bâtiments pourront stationner à leur aise, et sur les bords duquel s'élèveront les magasins, écuries, ateliers de réparation et autres constructions de première nécessité. En passant à travers ce lac, la ligne de navigation sera composée de plusieurs courbes, pour éviter les grandes dunes qui ont envahi une partie de cette zone.

En quittant le port intérieur, le canal courra vers le point le plus bas du seuil d'El-Guisr, et se dirigera vers le lac Menzaleh, qu'il traversera le long de sa rive orientale jusqu'à Péluse, sur la Méditerranée. Arrivée à ce point, comme les ensablements ne laissent pas une profondeur suffisante pour permettre aux bâtiments d'aborder l'orifice du canal, la ligne se prolongera en mer par une jetée de plus de 6,000 mètres, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle trouve un fond de 7 mètres 50 centimètres.

Les dimensions du canal devront répondre au but qu'on se propose, qui est d'ouvrir le passage aux bâtiments à vapeur et à voiles de 1,000 à 1,500 tonneaux. Elles sont fixées pour la largeur à 100 mètres à la ligne d'eau ; pour le tirant d'eau minimum, à 6 mètres 50 au-dessous des basses eaux de la Méditerranée.

Les écluses, au nombre de deux, auront 100 mètres de longueur, 21 mètres de largeur et 6 mètres 50 de profondeur d'eau minimum. Elles seront établies aux deux extrémités du canal, et feront partie d'un barrage éclusé, pour ne faire du canal qu'un seul bief recevant les eaux de la mer Rouge, dont la hauteur maximum est de 2 mètres à 2 mètres 50 au-dessus des basses eaux de la Méditerranée. On obtiendra jusqu'à 9 mètres de profondeur dans le canal par les emmagasinements successifs d'eau ; mais, la surélévation moyenne du niveau étant évaluée à 1 mètre, le tirant d'eau habituel sera, au minimum, de 7 mètres 50 à 8 mètres.

Vers le lac Timsah, situé à égale distance de Suez et de Péluse, un embranchement du canal se dirigera à l'ouest pour aller se réunir au Nil en suivant une vallée périodiquement inondée par ce fleuve. Cette vallée parcourt ce qu'aux temps bibliques on appelait la terre de Gessen, région fertile, et qui n'est plus depuis longtemps qu'un désert inculte. Ce canal intérieur, perpendiculaire à la ligne principale de Suez à Péluse, servira à la fois à la navigation intérieure et à l'irrigation. Cette dernière destination laisse entendre qu'il sera exclusivement alimenté par l'eau douce, et que les terrains riverains, concédés gratuitement à la compagnie, seront mis en culture.

Aucunes difficultés insurmontables ne se présenteront dans l'exécution de ce projet. Il y a des problèmes délicats à résoudre, mais ils sont de ceux que la science moderne aborde en toute sûreté, et dont elle est habituée à triompher. Ils sont tous exposés et discutés dans l'avant-projet de MM. Linant et Mougel, auquel nous renvoyons nos lecteurs pour les détails.

Les dépenses sont résumées dans les chiffres suivants :

Terrassements, etc.	72,000,000 fr.
Travaux d'art.	84,233,200
Frais d'administration à raison de 2 1/2 pour 100 du capital annuellement employé.	3,905,830
Total.	160,139,030
Ajouter pour travaux imprévus.	2,410,970
Pour intérêts à 5 pour 100 à fournir au fur et à mesure des versements jusqu'à l'achèvement des travaux.	22,450,000
Total.	185,000,000

Ces 185 millions sont un chiffre maximum. C'est la moitié de ce qu'a coûté le chemin de fer de Paris à Lyon.

La durée des travaux est fixée à six années.

Pour calculer les bénéfices probables de l'entreprise, les auteurs de l'avant-projet, mettant les choses au pis, se basent sur une dépense totale de 200 millions de francs. Ils arrivent à un solde, en faveur des actionnaires, de 29,140,740 francs, représentant un dividende d'environ 10 pour 100 en sus de l'intérêt à 5 pour 100, prélèvement fait des 15 pour 100 que se réserve le gouvernement égyptien, de 10 pour 100 pour les membres fondateurs, de 2 pour 100 pour frais d'administration, et de 1 pour 100 pour amortissement. Ces calculs reposent sur les données les plus sincères, et sont faits en dehors de toute exagération. On aurait pu quadrupler les bénéfices si l'on avait pris pour point de comparaison l'augmentation de mouvement commercial à laquelle donne lieu l'ouverture de tout chemin de fer. Mais M. de Lesseps et les ingénieurs du vice-roi avaient à cœur de rester plutôt en deçà de la vérité, pour ne pas encourir le moindre soupçon d'illusion sur l'avenir de leur entreprise. Jamais projet ne fut plus de nature que celui-ci à entraîner les esprits les plus positifs dans la voie des évaluations problématiques, et il faut féliciter ses auteurs de n'avoir pas cédé à la tentation. Les honnêtes gens leur en tiendront compte.

Le projet s'exécutera-t-il ? Il est favorisé par la Porte Ottomane, ainsi que le constate une lettre officielle du grand vizir Reschid-Pacha à M. de Lesseps ; par le gouvernement égyptien, qui s'est empressé de signer la concession ; par tous les États maritimes occidentaux, qui ont intérêt à voir abréger de 3,400 lieues en moyenne la route qui conduit leurs navires dans l'Inde et les régions voisines. L'Angleterre officielle a seule jusqu'à présent gardé une attitude non point hostile, mais diplomatique.

La Grande-Bretagne a, dit-on, un double danger à redouter de la coupure de l'isthme de Suez. Au point de vue politique, elle doit craindre de voir ses possessions asiatiques exposées à être attaquées par des flottes ou des armées de débarquement, qui auraient moins de chemin à faire que ses propres escadres et ses propres troupes. Au point de vue commercial, elle perdra le monopole de la navigation de l'Inde et de l'Indo-Chine, les marines de la Méditerranée se trouvant plus rapprochées que la sienne des contrées de l'extrême Orient.

Nous laissons à un Anglais, M. Anderson, directeur de la Compagnie péninsulaire orientale, le soin de répondre à la première objection. Il fait observer, avec toute raison, que de Malte les troupes anglaises pourront être portées à Bombay en trois semaines, à Ceylan et à Madras en quatre, à Calcutta en cinq, tandis que, par le cap de Bonne-Espérance, les soldats n'arrivent dans l'Inde qu'après un voyage de quatre ou cinq mois, fatigués, malades, et ne pouvant, en raison de cet affaiblissement physique, être employés activement dès leur arrivée à leur destination. M. Anderson affirme, en conséquence, que l'Inde pourra être efficacement gouvernée avec la moitié des contingents européens qu'elle exige maintenant.

Un autre anglais, M. Vetch, du corps royal du génie, rappelle qu'en cas de guerre il sera toujours facile à la puissance investie de la supériorité navale de fermer le canal à ses ennemis, en faisant garder par des croiseurs chacune de ses extrémités. Cette observation nous semble péremptoire.

Ajoutons que la puissance anglaise n'est pas tout entière et exclusivement dans les Iles Britanniques, qu'elle a ses principaux points d'appui militaires dans la Méditerranée, à Malte, aux îles Ioniennes, à Gibraltar, et que ces avant-postes de sa domination seront en communication directe avec les Indes Orientales ; enfin, qu'il est facile de faire entrer le régime du canal de Suez dans le droit international, de façon à empêcher qu'une puissance quelconque n'en abuse au détriment d'une autre, et à assurer parfaitement le respect des garanties stipulées pour la sécurité de l'empire britannique oriental.

La seconde objection est plus spécieuse, et néanmoins aussi facile à réfuter.

M. Anderson, déjà cité, appréciant au minimum l'influence de l'ouverture de l'isthme sur le mouvement commercial, calcule que, même en ne portant qu'à 1 schelling de plus par an la consommation que les populations de ces contrées feront des produits manufacturés anglais, il en résulterait un accroissement total de 25,000,000 de livres sterling, ou 625,000,000 de francs dans les exportations britanniques.

M. Urquhart, un autre Anglais, ancien chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique à Constantinople et ancien membre du Parlement, dit que le canal abrégerait dans une proportion moyenne de six semaines à trois mois la durée des voyages par mer entre l'Angleterre et des contrées orientales, contenant une population de 568,500,000 âmes, et il ajoute que dans ces régions le commerce britannique ne compte pas un seul rival.

M. de Lesseps fait remarquer que, si les ports méditerranéens sont appelés à profiter largement de la coupure de l'isthme, l'Angleterre, qui, à elle seule, représente, avec les 5 millions de tonneaux de sa marine marchande, un tonnage supérieur à celui de toutes les marines réunies de l'Europe, y compris celle de la France, bénéficiera, dans une proportion beaucoup plus forte, de l'accroissement de relations résultant de l'abréviation des distances. Tous les Etats maritimes devant y gagner, il est clair que nos voisins et alliés y gagneront beaucoup plus que toute autre nation, par cela seul qu'ils ont une avance considérable sur leurs compétiteurs, et que, dans l'extrême Orient, ils ont déjà accaparé presque toute la clientèle commerciale.

Un fait curieux et tout à fait significatif tranche d'ailleurs la question : l'Angleterre, avec la haute intelligence des questions commerciales qui l'a toujours caractérisée, a favorisé le percement de l'isthme de Panama, bien que cette opération dût avoir pour résultat de rapprocher la marine des Etats-Unis des établissements britanniques de l'Inde. Elle savait cependant que l'Union américaine était arrivée, de progrès en progrès, à dépasser le tonnage britannique. Elle n'en a pas moins bravé hardiment la concurrence, quelque formidable qu'elle fût, et l'événement prouvera que son audace était un heureux calcul. Il est, en effet, constaté que depuis l'accroissement énorme des relations des Etats-Unis dans les mers de l'Inde, le commerce anglais a acquis, *dans ces mêmes régions*, un développement imprévu : ainsi les importations de la Péninsule indienne en Angleterre, qui représentaient, en 1849, un chiffre de 230,950,000 f., se sont élevées, en 1853, à 340,250,000 fr. ;

celles de la Chine, qui, en 1849, ne dépassaient pas 155,000,000 fr., ont atteint, en 1853, la somme de 207,500,000 fr. Quant à la navigation anglaise dans les mers de l'extrême Orient, elle s'est accrue, dans le même intervalle, de 967,076 tonnes à 1,595,133. Voilà ce qui s'est réalisé malgré ou plutôt *à cause* de la rivalité des Etats-Unis. C'est là un phénomène passé à l'état d'axiome économique et qui s'observe partout et toutes les fois qu'une concurrence active sollicite les efforts d'un rival intelligent, et stimule la consommation.

Les Anglais ont donc bien fait de ne pas s'opposer au percement de l'isthme de Panama. Par les mêmes raisons, ils ne s'opposeront pas à l'ouverture de l'isthme de Suez.

Du reste, si nous sommes bien informé, l'hésitation, en Angleterre, n'existe que chez certains partisans obstinés des vieilles traditions économiques; tous les hommes qui ont marché avec le siècle, tout le commerce éclairé, toutes les généreuses intelligences que les trois royaumes comptent en nombre immense, applaudissent au projet de M. de Lesseps, qui doit profiter à tous, et surtout à celui qui a déjà les devants sur ses voisins.

Depuis que l'Angleterre est maîtresse de l'Inde, elle n'a cessé de chercher à abréger la route de ses possessions asiatiques. Elle a réussi à diminuer la durée du voyage par l'établissement d'un service régulier de bâtiments à vapeur dans la mer Rouge, tentative heureuse, mais incomplète, car si les steamboats rapprochent les distances pour les lettres et les voyageurs, ils laissent sans solution la question commerciale proprement dite. L'Angleterre a fait plus : elle a fait étudier très-sérieusement la route des Indes par l'Euphrate et le golfe Persique ; puis elle a mis en avant et fait approuver par le gouvernement égyptien le projet d'un chemin de fer du Caire à Suez. Enfin c'est elle qui a vingt fois réveillé l'idée de la coupure de l'isthme. Il serait étrange qu'au moment où son désir va se réaliser, elle y mît obstacle par cela seul que l'entreprise n'est pas confiée à ses nationaux. Mais elle sait que M. de Lesseps en veut faire l'affaire de tous. Elle peut, par ses capitaux, s'y faire admettre de façon à avoir dans les conseils de la compagnie une légitime et utile influence. Si elle préfère rester sourde à l'appel qu'on lui adresse, elle n'aura à imputer qu'à elle seule l'isolement où on la laissera. Mais nous ne craignons pas de sa part une telle méconnaissance de ses propres intérêts, et nous espérons qu'elle voudra cimenter son alliance avec la France par un rapprochement fraternel sur le terrain pacifique des problèmes industriels.

M. de Lesseps a l'intention de faire contrôler les études préliminaires des ingénieurs du vice-roi par une commission composée d'ingénieurs choisis parmi les spécialités les plus éminentes de France, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne et d'Italie. Quand ce tribunal suprême aura prononcé en dernier ressort, alors seulement les capitaux européens seront appelés à concourir à l'exécution du canal. Cette marche prudente est la meilleure garantie que l'honorable concessionnaire puisse offrir à ses futurs associés.

En attendant, pas une minute n'est perdue. Au moment où nous écrivons, une brigade d'ingénieurs, secondée par un demi-bataillon, opère, sur les lieux mêmes, une suite de nivellements le long de la ligne du canal projeté, et une seconde brigade d'ingénieurs exécute des sondages à distances rapprochées, afin que le terrain que l'on devra attaquer plus tard soit d'avance parfaitement connu. Les transports des tentes et des provisions sont faits par cent vingt-huit chameaux. Le tout aux frais du vice-roi d'Egypte, un noble jeune homme aux idées chevaleresques.

L'Illustration aura sans doute plus d'une occasion de revenir sur cette grande entreprise. Mais, dès à présent, nous voulons féliciter M. de Lesseps de l'heureuse fortune qui le place à la tête de la plus grande, de la plus glorieuse, de la plus utile affaire de notre époque. La diplomatie l'eût éteint ; l'industrie, dans laquelle il entre par la porte d'honneur, lui fera un nom qui ne s'effacera pas de la mémoire des peuples civilisés.

FRÉDÉRIC LACROIX.

Exposition des manufactures impériales de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais (1).

L'exposition de ces trois manufactures célèbres, placées sous le patronage du gouvernement, a pour emplacement la rotonde de l'ancien Panorama de la bataille d'Eylau, qui, envahie et rattachée après coup au plan primitif d'une insuffisance notoire, est devenue le point central de la galerie joignant le palais de l'Industrie à l'annexe du quai. C'est une sorte de *tribune* où sont venues se concentrer les richesses et les merveilles artistiques des industries de luxe. Une disposition heureuse et une décoration d'un aspect tranquille ont été adoptées par l'architecte, M. Chabrol, pour cette rotonde, débarrassée des constructions intérieures. Pour avoir des surfaces planes au pourtour de la salle, il a inscrit un polygone dans le cercle formé par la rotonde, et, ménageant circulairement ses jours, pris d'en haut, il a élevé au centre un pavillon occupé par l'exposition des diamants de la couronne, et il l'a surmonté d'une sorte de dôme.

Cette exposition des diamants de la couronne, ce faste éblouissant, stérile héritage des monarchies, excite une curiosité vertigineuse. Tous se précipitent avec ébahissement pour contempler ces richesses. L'art et l'industrie souffrent un peu de ce voisinage, et luttent difficilement contre cet amour de la foule pour les *beaux yeux de la cassette*. Cependant, comme les *queues* se prolongent depuis déjà un assez long temps, et que la première ardeur est peut être un peu calmée, c'est peut-être le temps de passer en revue les beaux produits des manufactures de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais, qui font cortége à ces magnificences.

MANUFACTURE DE SÈVRES. — L'art céramique, qui livre aujourd'hui des produits si nombreux et si variés aux usages domestiques ou à la décoration, doit nécessairement remonter à la plus haute antiquité. On connaît toute l'importance qu'ont, au point de vue de l'art, les vases grecs et étrusques. Ces produits, si remarquables sous le rapport de l'élégance de la forme et du goût décoratif, ne sont pourtant, quelle que soit la finesse de la pâte, que des poteries grossières ; et cette fabrication resta stationnaire pendant toute l'antiquité et une partie du moyen âge. Ce n'est qu'à des époques relativement modernes qu'on a vu apparaître les produits nouveaux connus sous le nom de faïences, de grès et de porcelaine. La longue stagnation de l'art céramique est d'autant plus extraordinaire au milieu des progrès des autres arts, que la Chine paraît avoir été en possession de la fabrication de la porcelaine depuis une très-haute antiquité, et que ses porcelaines auraient pu parvenir par l'Inde et la Perse aux Grecs et éveiller leur esprit inventif. Quoi qu'il en soit, ce fut seulement vers 1500 que les Portugais les introduisirent en Europe, et la Saxe, la première, deux siècles plus tard, parvint à imiter cette fabrication. La manufacture de Sèvres, fondée au milieu du dix-huitième siècle, trouva une porcelaine artificielle, où il n'entrait pas de kaolin, et d'une fusibilité plus facile que celle de la porcelaine dure. La beauté de son vernis ou émail, renfermant une certaine quantité d'oxyde de plomb, ce qui n'a pas lieu pour cette dernière, la firent beaucoup rechercher, et elle conserve encore sa valeur sous le nom de *vieux Sèvres*. — La fabrication de cette *porcelaine tendre*, abandonnée en 1806, vient d'être reprise par la manufacture de Sèvres, et elle a exposé un nombre limité de ce genre de produits. — En 1761 un Strasbourgeois apporta à Sèvres le secret de la vraie porcelaine, de la *porcelaine dure*, c'est-à-dire composée de deux éléments principaux : l'un argileux, plastique, infusible ; l'autre pierreux et fusible ; le premier de ces éléments est le *kaolin*, terre argileuse blanche, résultant de la décomposition du feldspath ; il entre dans la composition de la pâte dans la proportion de 70 parties pour 100. La nécessité de tirer de loin le kaolin mit encore obstacle aux progrès de la fabrication de la porcelaine dure en France pendant quelques années, jusqu'au moment où l'on découvrit du kaolin dans les environs de Limoges. — Pendant la république, la manufacture de Sèvres fut administrée par l'Etat. Elle a fait depuis partie des listes civiles des souverains qui ont régné sur la France.

Nous ajouterons ici quelques mots sur les procédés de fabrication. La pâte céramique, composée de kaolin, de feldspath, de sable quartzeux et d'un peu de craie réduits à un état d'extrême division, est façonnée par le *tournage* ; (pour les pièces rondes, l'ouvrier plaçant sur le plateau horizontal d'un tour qu'il met en mouvement une masse suffisante de pâte à l'état humide, lui imprime avec ses mains la forme voulue. Les pièces une fois ébauchées, quand elles ont acquis assez de fermeté, il les *tournasse*, c'est-à-dire les réduit à l'épaisseur convenable à l'aide du tour et de lames coupantes), soit par le *moulage*. (Toutes les pièces qui ne sont pas rondes doivent être façonnées dans des moules, composés de matière absorbante, tel que le plâtre). Un troisième procédé, celui du *coulage*, abandonné et repris seulement depuis quelques années, permet de faire des pièces d'une légèreté extraordinaire. Nous avons décrit ce procédé dans *l'Illustration*, le 25 mai 1850. Les garnitures, les anses, les becs, etc., moulés à part, sont collés à la pièce avec la même pâte plus délayée, nommée *barbotine*. (C'est avec cette pâte liquide, appliquée au pinceau, qu'on modèle en relief sur fond d'une autre couleur des ornements qu'on termine ensuite à l'ébauchoir.) Les pièces terminées et parfaitement sèches sont passées au feu, et acquièrent dans cette première cuisson de la solidité et de la porosité par l'abandon de l'eau qu'elles contenaient. A cet état la porcelaine prend le nom de *dégourdi*. Pour les couvrir du *vernis* ou *émail* qui doit leur donner l'imperméabilité et le brillant, on les plonge dans un bain liquide tenant en suspension du feldspath broyé très-finement. Ainsi couvertes, les pièces sont reportées au four et soumises à une température presque égale à celle des hauts fourneaux, placées dans des étuis de terre cuite qui les isolent de la cendre et de la fumée. La couverte ou vernis peut recevoir certaines couleurs métalliques, qui se fondent et s'incorporent avec elle. Mais à cause de la haute température ces couleurs sont très-limitées ; elles sont fournies pour le bleu, par l'oxyde de cobalt ; pour le vert foncé, par l'oxyde de chrome ; pour le brun, par l'oxyde de manganèse ; pour le rouge-brun, par l'oxyde de fer ; pour le noir, par un mélange entre quelques-uns des précédents ou par le protoxyde d'urane. Si les couleurs des porcelaines dures, ou au grand feu, sont limitées, au contraire celles dites de *moufles*, parce qu'elles se parfondent dans de petits fours ayant ce nom et à une température moins élevée, sont très-multipliées. Les couleurs s'appliquent sur le vernis de la porcelaine cuite, et elles n'adhèrent avec lui qu'à l'aide de fondants appropriés.

La manufacture de Sèvres, placée sous le patronage du gouvernement, est un établissement qui fait singulièrement honneur à la France dans cette voie si intéressante de l'industrie associée à l'art. Elle a pour administrateur M. Regnault, le célèbre membre de l'Institut. Les principaux chefs de service attachés à la manufacture sont : MM. Diéterle, qui a pour mission de diriger les travaux d'art, de dessiner des formes et des ornementations, et de s'entendre avec les artistes pour le choix ou l'exécution des dessins. On retrouve à chaque pas, dans l'exposition de Sèvres, des preuves de l'esprit inventif et du goût de cet artiste habile. — Vital Roux, chef des ateliers de fabrication, dirigeant le façonnage des porcelaines, leurs cuissons, leur émaillage, etc... — Robert, chef des ateliers de peinture ; — Meyer, chef émailleur. A ces noms viennent se joindre ceux des habiles artistes qui exécutent les peintures, l'ornementation, etc..., et il faut ajouter celui du savant conservateur des collections, M. Riocreux.

L'exposition particulière de Sèvres est des plus remarquables, et atteste une supériorité incontestable, et qu'ont honorablement reconnue les fabricants étrangers. C'est la plus belle exposition qui ait été faite jusqu'ici par cet établissement, tant sous le rapport du nombre et de la dimension des produits que sous celui des perfectionnements apportés à la fabrication. Cette exposition n'est pas disposée, on devra le remarquer, d'une manière favorable pour la faire briller dans toute sa valeur. Elle est disséminée dans un espace immense, au milieu de produits d'autre nature, et les plus belles pièces sont répandues çà et là et servent à la décoration de la salle. Quelques-unes même sont jetées dans des corridors de passage et dans les conditions les moins favorables pour attirer l'attention. Telle est la belle *jardinière* composée par M. Diéterle, peinte par M. Croneau d'après un tableau à l'huile de M. Gendron, et entourée de figures couchées d'après les modèles de M. Klagmann et A. Choiselat ; les fleurs qui l'enveloppent et le divan circulaire en empêchent la vue. Cette belle pièce a été obtenue par le procédé du coulage, et faite par M. Delacour ; elle mesure 1 mètre 25 de diamètre.

Il est une autre circonstance dont il faut tenir compte pour apprécier à toute sa valeur l'influence de cet établissement et l'importance de la lutte qu'il a à soutenir, lutte d'autant plus périlleuse qu'il fournit à tous, sans réserve, les procédés qu'il découvre, et qu'il est le promoteur des perfectionnements apportés. Plusieurs fabrications, extérieures à l'établissement, soit en France, soit à l'étranger, livrent des produits similaires en copiant simplement ses modèles. Nous pourrions citer dans ce genre les plus célèbres fabricants anglais, MM. Minton et Copeland. Tout le monde peut s'en assurer en comparant les formes vieux Sèvres qu'ils ont reproduites aux modèles en plâtre de la manufacture de Sèvres, dont une série a été réunie près d'une des portes de la Rotonde. Mais la manufacture de Sèvres se maintient, et c'est une justice qu'il faut lui rendre, à la hauteur de sa mission, et se montre digne des encouragements du budget par l'activité qu'elle développe et par les tentatives qu'elle ne cesse de faire pour agrandir le cercle de la fabrication, inventer des formes nouvelles et de nouveaux modes de décoration. Ses progrès dans cette voie sont facilement appréciables d'une exposition à l'autre. Le talent de ses artistes peintres, sculpteurs et ornemanistes, et la pureté de goût ou l'élégance de leurs créations, contribuent à la supériorité des produits de la manufacture de Sèvres sur ses rivales. On peut comparer les grandes pièces envoyées par la manufacture royale de Prusse, où, malgré des sujets peints par des artistes habiles, on trouve des formes et une ornementation lourdes ou vieillies. — Curieuse d'assurer à tout ce qui sort de ses ateliers le mérite d'une parfaite exécution, la manufacture de Sèvres a son atelier particulier de ciselage et de montage, et fait les modèles des garnitures en métal associées aux pièces de porcelaine. Cette partie accessoire de la fabrication mérite aussi de fixer l'attention par la netteté et le fini de l'exécution.

Parmi les pièces capitales de l'exposition de Sèvres figurent en première ligne : le *Vase commémoratif de l'Exposition de Londres*, composé par M. Diéterle ; la frise est peinte sur biscuit par M. Brunel Rocques, d'après une composition de M. Gerome, dont nous avons parlé dans ce journal. — Le *Baptistère*, décoré en style byzantin. — Une potiche chinoise, pièce de très-grande dimension et l'une des plus remarquables de l'Exposition ; elle est à fond jaune, provenant de l'oxyde d'urane (1) appliqué sur *dégourdi*. Les fleurs qui la décorent ont été peintes sur des réserves blanches, obtenues au moyen du grattage sur le fond uni. Ce genre de procédé donne une grande netteté aux contours. Des fleurs ainsi exécutées sur le fond noir d'une coupe dite de Pise, ont une telle précision de contour, qu'on les prendrait pour de la mosaïque ; ce sont des sortes d'émaux incrustés.

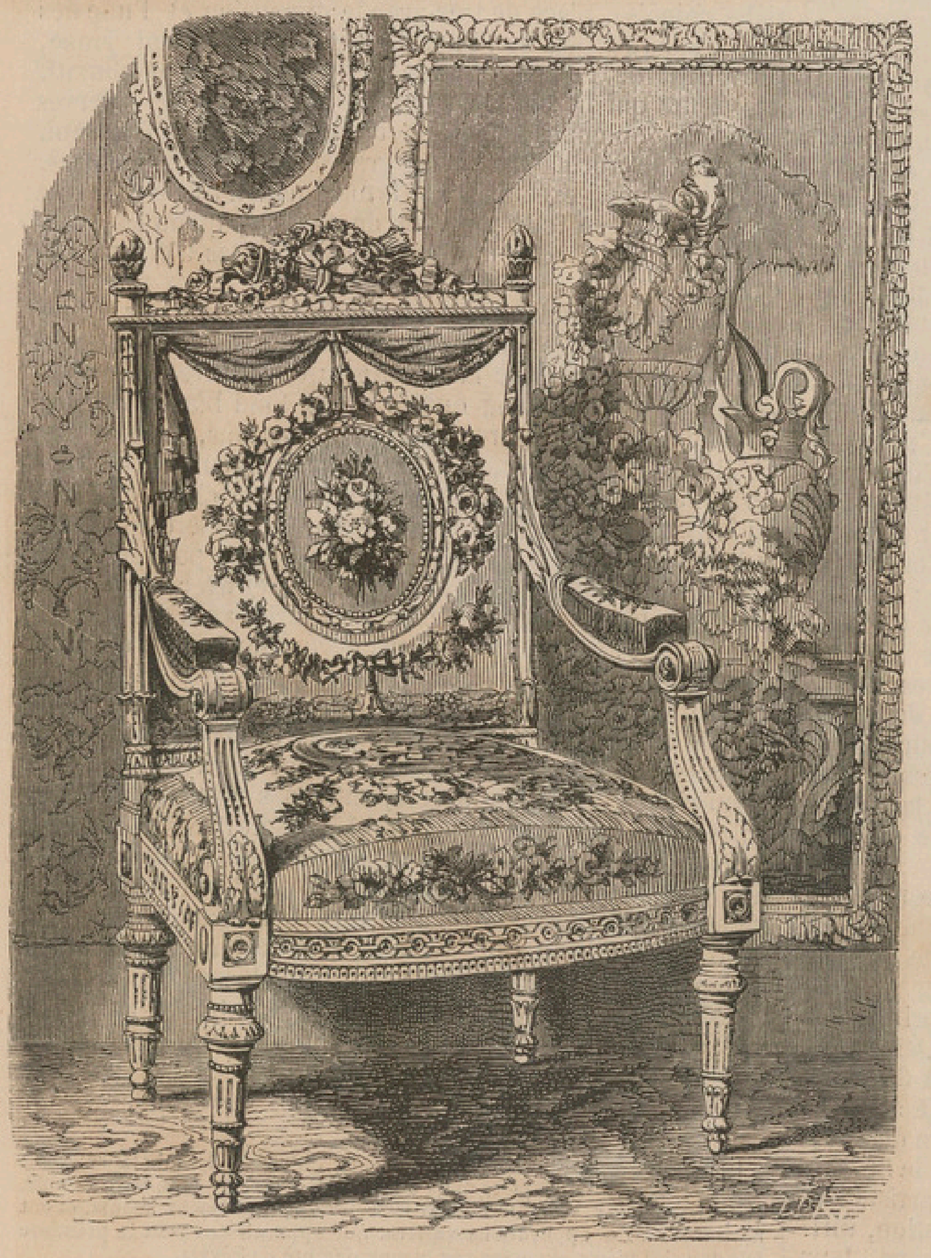
Dans notre examen rapide, nous ne pouvons que signaler quelques pièces les plus remarquables et caractéristiques du goût et des progrès de la manufacture de Sèvres. Nous placerons au premier rang quatre vases, fond blanc, décorés de fleurs et des figures des quatre saisons, peintes par M. Barriat. Ces vases, dits *de Meudon*, forme de M. Diéterle, sont ornés de quatre anses en bronze ciselé et doré ; ils forment un ensemble d'une élégance singulière. Plusieurs autres vases forme Diéterle, avec les anses en porcelaine, ou sans anses, décorés de fleurs bleues jetées avec une grande liberté de pinceau sur fond blanc, ou variés avec des champs verticaux à fond plus foncé avec décorations en or et sujets peints. — De grands vases, fond bleu uni, grand feu, avec garnitures en bronze florentin et en bronze doré, d'une grande dimension et d'un style élégant et sévère, parmi lesquels nous signalerons particulièrement deux vases dits *de Rimini*, à têtes de lion dorées, entre des serpents, et deux autres vases, dits *de Nîmes*. — Un vase dit *de Chantilly*, à anses dorées, dont la cerce, en pâte tendre, est décorée d'une jolie composition en camaïeu violet sur fond blanc, peinte par M. Froment Delormel, et représentant des nymphes poursuivies par des amours et se cachant derrière des masques. — Un vase, forme Mansard, décoré en bleu sur fond blanc, avec figures en argent ciselé entre les anses, et garnitures en bronze. — Un vase forme Bertin, fond blanc couvert de fleurs vives et fraîches, peintes par M. Pallandre. Ce vase est d'une très-belle exécution. — Un

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654 et 655.

(1) L'urane fournit plusieurs colorations, qui dépendent de la cuisson : 1° jaune, en cuisant la pièce dans un courant d'air ; 2° gris, brun et noir, en cuisant dans le charbon. Ces faits sont nouvellement acquis, et ont donné lieu à des applications variées, qui apparaissent pour la première fois dans les pièces exposées par la manufacture de Sèvres.

Vase Mansard à anses d'argent.

Vase bouteille. Théière Peyre. Vase Boileau.



Fauteuil en tapisserie de Beauvais.

L'Exposition des manufactures Impériales de Sèvres, des Gobelins, de Beauvais, et des diamants de la couronne, dans la rotonde du panorama.

Figurines en pâte de biscuit de porcelaine, par Klagman, et vases divers.

Vase de la guerre.

Vase Furtado. Vase grec Louis XV. Vase cylindroïde.

Ecran en tapisserie de Beauvais.

très-beau vase en biscuit blanc, forme et composition de M. Diéterle. Le modèle de ce vase en sculpture, dit *de la Guerre*, a été fait par MM. Choiselat et Morand. — Trois figures exécutées en biscuit, d'après les modèles de M. Klagmann, sont aussi dignes d'éloges. *L'Illustration* les reproduit par la gravure. — Un vase dit *de Lesbos*, fond blanc, avec une figure de femme sur un papillon enchaîné, sujet singulier composé et peint par M. Hamon; on doit aussi au même artiste les peintures des Saisons sur quatre charmants vases de forme imitée de l'antique, dite *de Lesbos*, et en porcelaine tendre. — Un vase, forme dite *de Naples*, avec ornements et sujets peints, mats, par M. Roussel, d'après des compositions de M. Hamon. — Un vase d'ancienne forme dite *Floréal*, fond bleu avec un médaillon peint par M. Croneau, d'après M. Léon Coignet, et représentant : le jeune Corse. — Des vases à quatre lobes, fond rose. — Quatre coupes de Henri II; deux fond bleu, ornement en or, et deux autres fond céladon, à incrustations en pâte de couleur par le procédé de M. Regnier père. — Et en pâte tendre : un vase, ancienne forme dite *de Paris*, fond bleu de roi, avec le portrait de Marie-Antoinette, peint par M. Fragonard; un vase, avec le lion amoureux, d'après M. Roqueplan, par M. Abel Schilt; d'autres vases, forme de Paris, avec des peintures en camaïeu violet sur fond blanc, par M. Froment Delormel, représentant les quatre saisons; ou par M. Roussel, avec les sujets peints de la Concorde et de la Discorde. Par M. Van Marcke, deux vases, pâte tendre fond violet, ornés de vues de Londres, Paris, Venise et Rome, deux autres petits vases Bachelier, et plusieurs cabarets, dont un grand avec vues du château de Villeneuve-l'Etang, aujourd'hui en Angleterre. — Parmi les pièces en pâte céladon avec ornementation modelée en relief en pâte blanche ou barbotine, appliquée au pinceau, nous citerons : une coupe de Pise, forme de M. Peyre, figures sous-couvertes par M. H. Regnier; une autre coupe de Pise, forme de M. Diéterle, avec relief en pâte blanche et peinture bleue sous couverte; le vase dit de l'Agriculture, composé et exécuté par M. Klagmann; plusieurs vases, imités des Chinois, forme Bertin, d'un mètre de haut, ornés de groupes d'oiseaux, de poissons, de coquillages et de plantes, par M. Gely. Nous appelons l'attention sur la variété bleuâtre nouvellement obtenue dans le vert céladon. — Il faudrait encore citer une foule de vases, de coupes, de buires, des meubles, des toilettes, des guéridons, des lampes, des candélabres, etc..... Il faudrait faire un choix dans l'assortiment si varié des porcelaines destinées au service de table, pour indiquer les objets principaux exposés par la manufacture de Sèvres. Nous réserverons quelques lignes pour parler des ÉMAUX, genre de fabrication dans lequel elle a fait des progrès non moins remarquables; nous citerons particulièrement les *Quatre Evangélistes*, peints d'après M. Jalabert, par M. Apoil; ces émaux sur fer ont 1 mètre 50 de hauteur. — Une grande coupe en émail sur fer, dont les sujets représentant l'extraction et le travail des métaux, ont été peints en grisaille par M. Gobert. Cette pièce, d'une exécution large et tout à fait artistique, rappelle les beaux travaux exécutés autrefois à Limoges. — Quatre vases, style italien, forme de M. Diéterle, avec figures en grisaille rehaussées d'or, peintes par M. Meyer, d'après des sujets composés dans un sentiment ingénieux par M. Laemlein. — Une buire en émail sur cuivre, pièce importante, décorée de figures par M. A. Schilt, et d'arabesques par M. Avisse, ne pourra être exposée que dans le courant du mois de septembre. — Nous citerons enfin quelques copies exécutées d'après des tableaux célèbres : Entrée d'Henri IV à Paris, d'après le baron Gérard, par feu Constantin, 1827. — Sainte Cécile, de Raphaël, par feue Mme Jaquotot, 1839; le portrait de la Flora, d'après Titien, par Béranger, 1834; un portrait d'homme attribué au Tintoret, par Mme Ad. Ducluzeau, 1842; une sainte famille, d'après le Parmesan, par M. Abel Schilt; un intérieur, d'après Gérard Dow, par Mlle Tréveret; portrait de Charles Ier d'Angleterre, d'après Van Dyck, par Mme Laurent, 1841; la belle jardinière, d'après Raphaël; Vénus, d'après M. Ingres; émaux, par Mme Pauline Laurent. — Enfin, il faut encore noter quelques essais très-intéressants de fabrication de faïences; et entre autres une buire, copie italienne, fond brun, ornements en creux faits sur le cru.

———

La multiplicité des objets précieux sous le rapport de la matière et de l'art réunis dans la rotonde de l'Exposition, et l'empressement avec lequel la foule se précipite vers les diamants de la couronne, détournent l'attention de deux coupes, dans le style du seizième siècle, exposées par M. Duponchel et placées à droite et à gauche de la porte d'entrée de la rotonde. L'une de ces coupes en cristal de roche est ancienne, et est entourée de guirlandes en émail d'un style un peu lourd; l'autre, beaucoup plus remarquable, est en lapis-lazuli, taillée à côtes en dedans et en dehors; les anses représentent des chimères sortant d'une gaîne faite d'enroulements et de feuillages émaillés du meilleur goût, ainsi que les feuilles en applique sur la moulure du pied. Le couvercle est surmonté d'un charmant groupe représentant un triton et une nymphe, composé par feu Feuchère. La monture de cette coupe, monture élégante et d'un beau travail, a été combinée et exécutée par M. Morel, orfévre-joaillier, qui fut, pendant un certain temps, associé à M. Duponchel. C'est un spécimen digne d'être signalé à l'attention dans un genre d'industrie si recherché autrefois et dans lequel Benvenuto Cellini a laissé des chefs-d'œuvre (1).

TAPISSERIES DE LA MANUFACTURE DES GOBELINS.

Cette manufacture fut fondée par édit de Louis XIV, en 1667, et a doté la France d'un art industriel qui est une de ses gloires particulières; art qui fit longtemps celle de la Flandre, et que François Ier, le promoteur du mouvement artistique, essayait déjà d'implanter dans une manufacture créée par lui à Fontainebleau. Nous n'entrerons pas dans les détails de la fabrication des tapisseries des Gobelins; la facilité de visiter cet établissement, qui attire continuellement du monde, les rend familiers au plus grand nombre. — Les reproductions de peintures des maîtres célèbres comptent parmi les tapisseries de haute lisse les plus remarquables de l'Exposition. Nous citerons en premier lieu celles d'après les fresques exécutées par Raphaël à la Farnésine : *Psyché présentée à l'assemblée des Dieux*. Cette tapisserie a été exécutée d'après une copie de Papety, par MM. Buffet, Munier, Greliche, Besson, Margarita et Hupé. Nous ne savons pas pourquoi on n'a pas complété cette reproduction en donnant l'encadrement de fleurs et de fruits peints par Jean d'Udine, et dont un artiste français était en train de faire une copie pour la manufacture des Gobelins, pendant que nous visitions le palais du banquier Chigi. — Deux tympans : *Psyché apportant la boîte* et *Jupiter embrassant l'Amour*. — *Saint Paul et saint Barnabé à Lystra* et *la Pêche miraculeuse*, d'après les cartons de Raphaël pour les tapisseries du Vatican. — *Le corps de Jésus mis au tombeau*, d'après Michel-Ange de Caravage, vigoureuse composition, mais d'un choix désagréable à cause de l'affreux bossu du premier plan. — *Le Christ au tombeau*, d'après Philippe de Champaigne; par M. Ed. Flament. — *La Vierge au poisson*, copie réduite d'après Raphaël. — *Portraits de Colbert* et *de Lebrun*, etc.... — Un grand tapis exécuté pour un salon du pavillon de Marsan, aux Tuileries, est d'une coloration fade, effacée, et contient une abondance inutile de détails, des jeux de plans divers, de feuillages répétés dans les lointains vaporeux, et une multiplicité d'objets d'ornementation laborieusement rassemblés, mais manquant de caractère.

TAPISSERIES DE LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS.

L'exposition de la manufacture de Beauvais a particulièrement attiré l'attention, et atteste dans cette industrie artistique l'incontestable supériorité de la France. Quand on a parcouru successivement les divers produits des manufactures françaises et étrangères, qui présentent trop souvent un cliquetis désordonné de couleurs et des tentatives bizarres que repousse le goût, on vient se reposer avec charme sur cette partie de l'Exposition, où l'on trouve des chefs-d'œuvre comme le panneau d'après Desportes, dont nous allons parler dabord, et où, dans une suite de travaux de destinations, de grandeurs, de décorations différentes, on retrouve à travers la liberté de l'invention aussi bien que dans le bon choix des modèles, une sûreté de goût et un ensemble intelligent, qui font honneur à l'habile direction qui préside à cet établissement. Nous rappellerons aux lecteurs de *l'Illustration* que la manufacture de tapisseries de haute et basse lisse fut établie, en 1664 à Beauvais par Colbert. On abandonna depuis ce genre de fabrication pour se borner à la basse lisse, appropriée à la tenture et aux meubles. Voici quelques renseignements sur ce genre de fabrication empruntés à une notice publiée antérieurement : « Le métier de basse lisse est horizontal et ressemble un peu à celui du tisserand. Le calque pris sur le modèle est reporté sur un papier où les ombres et les demi-teintes sont légèrement indiquées. Ce dessin est placé sous la chaîne. Le modèle, comme à la haute lisse reste derrière l'artiste. Deux instruments servent à la fabrication : le peigne et la flûte (espèce de navette). Le *basse lissier*, placé devant le métier, sépare avec le doigt les fils de la chaîne, afin de voir son dessin, prend la flûte chargée de couleur et la passe entre les fils, après les avoir haussés ou baissés par le moyen de lames et de lisses que font mouvoir les marches sur lesquelles il a les pieds. Ensuite il frappe avec le peigne pour serrer la laine qu'il a placée. Dans la basse comme dans la haute lisse, le travail se fait à l'envers, en sorte que l'artiste ne peut voir son ouvrage qu'en faisant basculer son métier. Des améliorations apportées il y a quelques années permettent de faire cette opération très rapidement et sans dérangement pour le travail, qui gagne beaucoup à de fréquentes inspections. » La pièce la plus remarquable de l'exposition de Sèvres est un *Panneau, d'après Desportes*, où des pièces de gibier, différents objets de nature morte et des instruments de musique sont compris dans un motif d'architecture avec perspective de paysage. Une draperie, le gibier, un fusil... sont parfaits d'exécution. Ce qui étonne le plus, c'est la manière dont sont rendus les veines et les luisants du bois d'une basse. Ce panneau d'un effet vif et harmonieux a été exécuté par MM. Chevalier et Dufour. — Un autre panneau représentant des fruits, des pièces d'orfévrerie, d'après Mignon, a été exécuté par MM. Milice et Grouchy. Cette tapisserie est aussi d'un beau travail, mais d'un effet un peu sourd. Peut-être croyons-nous qu'il faut s'interdire dans la composition des peintures en tapisserie, l'imitation d'objets ayant un éclat aussi vif que des vases en argent. — Nous citerons encore : un écran style Louis XVI, par MM. Milice, Rigobert, Mergoux et Grouchy. (Reproduit ici par *l'Illustration*). — Deux canapés ornés de fleurs dont la riche composition, la variété d'invention, l'ampleur de style font honneur à M. Chabal Dussurgey; l'un est sur fond bleu, l'autre sur fond brun rouge; ils ont été exécutés avec les fauteuils par MM. Préjan, Genie, Milice, Chevalier, Mergoux, Lefèvre etc..., des fauteuils et chaises Louis XVI par MM. Dufour, Falloux, Moncomble et Dangoisse. — Deux tableaux de vases, fleurs et accessoires, d'après Baptiste Monnoyer, par MM. Milice aîné, Genie, Lefèvre.

A. J. DU PAYS.

(1) On peut se procurer les photographies des vases de Sèvres à l'Exposition même, en s'adressant à M. Eloy, employé de la manufacture.

Revue scientifique.

METÉOROLOGIE : Histoire des étoiles filantes; concordance des tremblements de terre et des éruptions volcaniques — GÉOGRAPHIE PHYSIQUE : Percement de l'isthme de Suez. — PHYSIQUE : Navigation aérienne. — PHYSIOLOGIE : De la théorie de Charles Bell sur les fonctions de la moelle épinière. — HYGIÈNE : Destruction des punaises. — LIVRE.

Dernièrement, à l'occasion de la chute d'un aérolithe observée dans le Hanovre, je crois, nous faisions l'histoire de ces météores (1), qui nous valut, de la part de M. Boisse, directeur des mines et chemins de fer de Carmaux (Tarn), la communication d'un travail fort intéressant sur l'histoire, la nature et l'origine des aérolithes, travail dont à l'occasion nous tirerons profit.

Aujourd'hui nous allons parler d'un phénomène analogue aux aérolithes, les étoiles filantes, et, pour ne pas nous répéter, nous renvoyons à l'article dont nous donnons en note l'indication, pour les détails communs aux deux météores, et qui se trouvent précédemment mentionnés.

Le prétexte à cette étude météorologique est une communication faite par M. Coulvier-Gravier à l'Académie des sciences et relative aux étoiles filantes, observées le 9, 10 et 11 août 1855. M. Coulvier-Gravier est déjà honorablement connu en cette matière; nous dirons tout à l'heure ses observations antérieures; mais, en attendant, voici sa dernière, qui nous est tout à la fois l'excuse et le motif de cet article :

« En 16 heures 45 minutes, dit-il, nous avons vu 728 étoiles filantes, ce qui donne de 43 à 44 pour la moyenne générale d'une heure, laquelle devient 45 en y faisant la correction relative à l'état du ciel. — On pourra juger de l'affaiblissement de ce retour périodique en se reportant aux années 1848, 1849, 1850 et 1851, et l'on verra que depuis 1848, époque du maximum, le nombre horaire moyen a varié, en sept ans, de 110 à 45, nombres qui sont dans le rapport de 22 à 9. — En même temps que la moyenne va en diminuant et de manière à rendre probable sa fin pour 1860, il résulte de nos observations que cet affaiblissement n'est pas le même pour les trois jours, car il serait d'environ 65 p. 100 au 9 août, de 48 p. 100 au 10 août, et de 45 p. 100 au 11 août. En sorte que l'époque de la moyenne retarderait annuellement d'une quantité appréciable, ainsi qu'on l'avait déjà soupçonné, mais sans observations directes. »

Par les explications qui vont suivre on comprendra cette note concise et qui suppose la connaissance exacte de l'histoire des étoiles filantes.

Mais d'abord la dénomination qu'on leur a imposée est essentiellement impropre : le nom d'étoiles, que leur a valu leur ressemblance avec les étoiles fixes, est si défectueux que, pour en corriger, ou tout au moins pour en atténuer l'erreur, on lui a accolé l'épithète de *filante* ou de *tombante*, qui est tout aussi impropre que le substantif lui-même. L'un et l'autre de ces deux qualificatifs sont trop restreints pour désigner l'ensemble des états particuliers sous lesquels ces météores nous apparaissent. En effet, parmi ces météores, les uns n'ont aucun mouvement apparent, ils naissent, durent et s'éteignent au même point du ciel; d'autres parcourent des trajectoires horizontales tantôt droites, tantôt courbes et tantôt serpentantes; celles-ci ont leur course de haut en bas; celles-là de bas en haut, et quelques-unes enfin sous toutes les inclinaisons possibles. Les qualificatifs *tombants* et *filants* ne peuvent donc rendre cette variété d'état. On a proposé de les nommer tout simplement *étoiles météoriques*.

Quoi qu'il en soit, et pour continuer à nous servir de l'expression consacrée, les étoiles filantes sont des météores enflammés qui apparaissent comme de petits disques lumineux, décrivant une trajectoire dans le ciel. Elles se montrent par les nuits sereines, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne tombent pas en moins grande quantité sous un ciel voilé et pendant le jour, mais alors elles se dérobent sous les nuages ou dans les vives clartés du soleil. A différentes époques, dit le docteur Foissac qu'il faut toujours citer en fait de météorologie, on a signalé quelque apparition extraordinaire de ces phénomènes. On rapporte qu'au mois d'octobre 902, dans la nuit où mourut le calife Ibrahim-ben-Ahmed, les étoiles filantes tombèrent comme une pluie de feu, et cette année fut nommée l'année des étoiles. Le 25 avril 1095, on vit tomber du ciel des étoiles aussi serrées que la neige; la chute de ces météores, pendant la nuit du 19 au 20 octobre 1202, fut comparée à une pluie de sauterelles. Ces récits ne sont empreints d'aucune exagération quand on les compare à ceux des savants modernes, et particulièrement aux observations de MM. de Humboldt à Cumana, Olmsted et Palmer dans l'Amérique du Nord. Le premier rapporte que du 11 au 12 novembre 1799, par une nuit de toute beauté, M. Bonpland, s'étant levé pour jouir de la fraîcheur, fut frappé du nombre prodigieux de météores qui se succédèrent pendant quatre heures sans interruption; il n'y avait pas un espace du ciel, égal en étendue à trois diamètres de la lune, que l'on ne vît à chaque instant rempli de bolides et d'étoiles filantes. Le même phénomène fut remarqué sur une grande partie de la terre.

Les étoiles filantes ne constituent pas un phénomène particulier à certaines contrées; on les a observées dans toutes les régions du globe; seulement elle paraissent affectionner certaines époques de l'année; le plus petit nombre se montre dans le mois de juin; il va croissant dans les mois d'avril, mai, juillet, février, mars, septembre, octobre, janvier, décembre, jusqu'à ceux d'août et de novembre, où leur fréquence est si remarquable. Cette distribution inégale a permis de les classer en étoiles filantes sporadiques, paraissant isolément, sans régularité, et en étoiles filantes périodiques, se montrant à époques fixes et comme une sorte de pluie météorique aussi serrée que les grelons ou les flocons de neige. Cette périodicité n'a été véritablement reconnue que depuis 1833, après la célèbre observation faite par Olmsted et Palmer, en Amérique, dans la nuit du 12 au 13 novembre. Chaque année, les deux apparitions les plus remarquables sont celles de novembre, dont nous venons de parler, et celle du 10 août. Ces retours périodiques ne se manifestent pas brusquement; ainsi, pour celui d'août, le nombre des météores va en augmentant depuis le 6 août jusqu'à la nuit du 10 août, où il atteint son maximum. En 1851, M. Coulvier-Gravier, dont nous avons en commençant donné la relation, vit le nombre des étoiles filantes observées à minuit, sur un seul point du ciel, s'élever, le 6 à 27, le 7 à 30, le 8 à 40, le 9 à 80, et enfin le 10 à 81. L'apparition du 12 au 13 novembre est plus remarquable encore : Brandes en avait noté 2,000 pendant la nuit du 6 au 7 décembre 1798; dans celle du 12 au 13 novembre 1833, Olmsted et Palmer en comptèrent, pendant neuf heures d'observation, plus de 240,000. Elles commencèrent à se montrer à neuf heures du soir; mais c'est à quatre heures du matin qu'on les aperçut en plus grand nombre. C'était alors une véritable pluie de globes enflammés traçant de longs sillons de lumière; on voyait en même temps dans l'espace des milliers de points lumineux et de lignes phosphoriques.

En dehors de ces particularités, l'histoire des étoiles filantes se confond avec celles des aérolithes, à ce point que pour les diverses opinions émises sur la cause du phénomène nous renvoyons le lecteur à notre article sur les aérolithes, où ces opinions se trouvent indiquées.

(1) Voir le numéro 648.

— Dans une de nos dernières *Revues scientifiques*, nous avons décrit, d'après un témoin oculaire, la dernière éruption du Vésuve; en même temps que du sol napolitain s'élançaient des laves enflammées, une vaste étendue de pays, presque toute la Suisse, était livrée aux commotions d'un tremblement de terre. Entre ces deux phénomènes, il y a une corrélation évidente, soupçonnée depuis longtemps et de nos jours hors de doute pour la majorité des savants. Mais par cela même qu'il n'est pas donné tous les jours de faire des observations confirmatives de cette opinion, on doit saisir avec empressement les circonstances que de loin en loin fournit un hasard heureux.

M. Dumas l'a pensé ainsi, et, en présence de la concordance du tremblement de terre du 25 juillet et de l'éruption du Vésuve, il demande s'il ne serait pas utile que l'Académie des sciences envoyât étudier sur les lieux les phénomènes que peut présenter encore aujourd'hui le volcan, tout en faisant recueillir des renseignements exacts sur ce qui a été observé à l'époque même des tremblements.

Nous désirons bien vivement que ce vœu soit exaucé, et que la science au moins profite des fléaux dont la Providence nous afflige.

— En présentant à l'Académie des sciences, au nom de M. Ferdinand de Lesseps, une vue panoramatique de l'isthme de Suez, avec le tracé direct du canal des deux mers, d'après l'avant-projet de MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, ingénieurs du vice-roi d'Egypte, M. Jomard a donné, sur l'entreprise gigantesque dont l'isthme de Suez doit être le théâtre, des renseignements qu'un article spécial publié plus haut nous dispense de reproduire.

— Il y a quelques années, Paris était sous l'empire d'une véritable manie, la *furia* des Italiens, à l'endroit des ballons; on ne rêvait plus que voitures aériennes, que wagons atmosphériques; chacun avait son système, et l'on se rappelle encore l'ardeur persévérante et le dévouement convaincu de M. Petin. Hélas! toutes ces belles espérances ont été déçues, et de tant de promesses illusoires est née d'abord l'indifférence, puis le dédain pour tous les promoteurs de navigation aérienne.

Mais est-ce à dire que les insuccès passés doivent à tout jamais nous faire renoncer à la douce ambition de voyager un jour en ballon? Non pas certes, et pour notre compte nous avons tout à la fois l'espoir et la conviction que les routes de l'air s'ouvriront quelque jour à l'homme. — En attendant, et de par la moquerie humaine, le silence doit se faire sur ce sujet; les croyants et les ambitieux doivent travailler dans l'ombre et ne sortir de leur solitude et de leur mutisme qu'en criant, à l'exemple d'Archimède: « *Je l'ai trouvé.* »

Ce sont là les conseils que nous donnions à un inventeur, M. Félix Ducros, dont le système, basé sur la mobilisation des ballons par le moteur placé à leur centre pour agir sur eux et non sur la nacelle, a été admis à l'Exposition universelle. Comme tous les hommes convaincus, M. Ducros pense avoir atteint la solution du problème, et, malgré notre incompétence en pareille matière, surtout quand un système est encore l'état de théorie, il sollicite la faveur d'être présenté aux lecteurs de *l'Illustration*.

Nous accédons volontiers à ce vœu, qui n'engage en rien notre responsabilité, et nous dirons, pour donner une idée du système de M. Ducros, que l'ensemble de l'appareil est la combinaison d'analogies prises dans toutes choses existantes et bien connues: tête de l'oiseau, corps du bateau, queue du poisson, roues de la voiture, pattes du quadrupède qui nage, et ballons.

Il est impossible de faire, sans un plan indicateur, la description de l'appareil, mais, nous le répétons, il se trouve à l'Exposition universelle, où ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à ces matières pourront facilement s'en rendre compte.

— La physiologie de la moelle-épinière, depuis surtout les expériences de M. Longet, semblait avoir acquis une certitude à l'abri de toute contestation et de toute attaque. Charles Bell, un physiologiste anglais, avait émis une théorie généralement acceptée dans la science, enseignée dans toutes nos écoles, et développée dans tous les livres. Cette théorie se réduit aux propositions suivantes: la moelle est à la fois un centre nerveux jouissant d'une activité propre, et un conducteur destiné à mettre les organes en communication avec l'encéphale. Elle doit cette double propriété aux deux substances qui la composent. Les phénomènes dits de centralité, notamment les actions réflexes, dépendent de la substance grise, qui est d'ailleurs étrangère à la sensibilité et à la motilité proprement dites. La faculté conductrice réside tout entière dans les canaux de la substance blanche. Les faisceaux postérieurs sont exclusivement destinés à transmettre à l'encéphale les impressions sensitives; les faisceaux antérieurs et latéraux, au contraire, sont exclusivement moteurs. En d'autres termes, les excitations naturelles et artificielles de la fibre nerveuse suivent une direction toujours centripète dans le cordon postérieur, toujours centrifuge dans le cordon antéro-latéral.

Cette théorie, à laquelle les expériences de M. Longet avaient donné une consécration depuis longtemps acceptée, vient d'être attaquée, et l'on peut même dire renversée par M. Brown-Sequard, qui, s'appuyant sur de nouvelles expériences, a fait table rase de toutes les idées reçues.

C'est la révolution la plus complète et la plus radicale.

M. Brown-Sequard, en effet, a annoncé que la section des cordons postérieurs, c'est à-dire des prétendus cordons sensitifs de la moelle, loin d'anéantir le sentiment dans les membres abdominaux, y éveillait au contraire une sensibilité *exagérée*, et que, dans la même expérience, on provoquait des douleurs beaucoup plus vives en irritant le segment caudal de la moelle, qu'en piquant ou pinçant le segment céphalique, seul capable pourtant, d'après la théorie de Charles Bell, de transmettre les impressions au cerveau.

Ces idées, émises en premier lieu devant la *Société de biologie*, ne rencontrèrent d'abord que l'incrédulité; mais les travaux antérieurs de M. Brown-Sequard donnant à sa parole une certaine autorité, il fallut bien vérifier ses assertions, que l'auteur s'engageait d'ailleurs à mettre hors de doute par des expériences faites en présence de la société.

Il nous est impossible, vu l'espace restreint qui nous est accordé, et à cause aussi de la nature de ce journal, de passer en revue les onze vivisections auxquelles la commission s'est livrée; nous ne pouvons qu'en donner un aperçu d'après le rapporteur lui-même: l'expérience V, dit-il, nous montre un phénomène que personne n'aurait pu prévoir et qui bouleverse toutes les idées reçues sur les fonctions de la moelle. On se borne à écarter l'un de l'autre les deux faisceaux postérieurs; puis, à travers le sillon qui les sépare, on va diviser verticalement le reste de la moelle; mais le scalpel fait un léger écart et blesse l'un des cordons antérieurs. Que va-t-il arriver? Les cordons postérieurs ou sensitifs sont conservés, et la sensibilité sera sans doute conservée aussi; la seule motilité sera compromise, puisque l'un des faisceaux moteurs est lésé. Voilà ce que la théorie nous annonce. Mais quelle déception! C'est au contraire la sensibilité qui disparaît, tandis que la motilité persiste. Ce fait, à lui seul, serait capable de renverser la doctrine de Charles Bell. Ajoutez-y que la section isolée et complète des cordons postérieurs ne fait disparaître ni la sensibilité ni le mouvement (exp. IIe), et que ces deux fonctions sont abolies lorsqu'on coupe la substance grise en travers (exp. IIIe et IVe); ajoutez-y encore que l'intégrité des cordons antéro-latéraux n'empêche pas la perte de la motilité (exp. IIIe), et que l'intégrité des cordons postérieurs n'empêche pas la perte du sentiment (exp. IVe); ajoutez-y surtout ce phénomène étrange, imprévu, inexplicable peut-être, que la section des fibres postérieures de la moelle, loin d'anéantir l'innervation dans les parties où ces fibres paraissent se distribuer, y développe au contraire une sensibilité exagérée (exp. IIe); puis cherchez dans l'histoire de la physiologie, passez en revue toutes les théories et toutes les hypothèses qui ont tour à tour fleuri dans la science, lisez, interrogez tous les auteurs et tous les expérimentateurs, depuis Galien jusqu'à Mistichelli, depuis Prochaska jusqu'à Charles Bell, depuis M. Magendie jusqu'à M. Longet, et vous verrez qu'aucune doctrine, aucun système connu ne peut vivre à côté des expériences de M. Brown-Sequard, et qu'il faut se résigner à faire table rase de tout ce qui a été dit jusqu'ici sur la physiologie de la moelle.

A présent que la démolition est complète, il faut que M. Brown-Séquard reconstruise, car le terrain de la science ne peut rester ainsi en friche, et, puisque la théorie de Charles Bell est renversée, il faut mettre à la place une théorie nouvelle et concordant avec les résultats des expérimentations que nous venons de faire connaître. Espérons que M. Brown-Séquard ne nous fera pas trop longtemps attendre une théorie dont le germe à coup sûr doit être déjà dans son esprit.

— Qui n'a pas été, une fois au moins dans sa vie, plus ou moins victime des punaises? Pour mon compte, j'ai été deux ou trois fois visité par ces hôtes incommodes, et je garde encore le souvenir des tortures affreuses qu'ils me firent subir. Depuis cette époque j'ai pour les malheureux qui en sont atteints une pitié immense que partagent tous ceux à qui pareille mésaventure est arrivée.

M. Thénard est de ce nombre, et, chaque année, à son cours à la Sorbonne, il prend soin d'indiquer le moyen de se débarrasser de cette épouvantable espèce de vampire. Mais la publicité de ces leçons orales a tellement paru insuffisante à l'illustre chimiste, que, mû par respectable sentiment d'humanité, il a exposé devant l'Académie des sciences le procédé au moyen duquel les punaises peuvent être détruites.

Le toxique dont il se sert n'est ni la décoction de tabac, ni une dissolution mercurielle, ni l'essence de térébenthine, ni cette foule d'agents dont les émanations chassent pendant plusieurs jours de leurs appartements les malheureux propriétaires.

M. Thénard n'use que de l'eau de savon très-chaude pour détruire tout à la fois les punaises et leurs œufs. Voici, d'après lui, comment l'opération doit être conduite:

1° Mettre 100 parties d'eau en poids dans une bassine, y ajouter 2 parties de savon vert; placer la bassine sur un fourneau allumé et porter la liqueur à l'ébullition.

2° Enlever la tapisserie de la chambre et agrandir, avec une lame de couteau, les fissures des murs, si elles n'étaient pas assez larges pour permettre à l'eau de pénétrer dans leur intérieur.

3° Démonter les diverses pièces du lit, s'il est en bois, et retirer les boiseries.

4° Prendre une grosse éponge semblable à celle dont on se sert pour laver les pieds des chevaux, l'attacher avec une ficelle à un bâton de 40 centimètres de long, plonger l'éponge dans la dissolution bouillante de savon, et laver à plusieurs reprises de haut en bas les murs de la chambre et surtout les parties où il y aura des fissures, en ayant soin de replonger à chaque fois l'éponge dans la liqueur, qui, pour agir efficacement, doit toujours être très-chaude et autant que possible bouillante.

5° Laver les diverses pièces du bois de lit et toutes les boiseries de la même manière. Si elles étaient précieuses, on pourrait se contenter de les exposer à l'air et au soleil pendant le temps nécessaire pour l'éclosion des œufs et les frotter ensuite.

6° Laver également, toujours avec la dissolution bouillante, les fissures qu'il y aurait dans les carreaux ou le plancher, ou le parquet ou les boiseries.

7° Changer les couvertures, les rideaux et les exposer au soleil pendant quelques jours.

8° Renouveller la paillasse, s'il en existe une, et passer à l'eau bouillante le fond sanglé, les toiles et la laine des matelas.

9° Enfin boucher les fissures des murs avec un mastic formé de craie et de colle animale, puis tapisser la chambre à la manière ordinaire.

10° Toutes les opérations qui précèdent sont nécessaires pour les dortoirs, les casernes, les salles d'hôpitaux, pour les chambres où il y a trois ou quatre lits. Mais quand il n'y en a qu'un ou même deux éloignés l'un de l'autre, on peut se contenter de soumettre à des lotions savonneuses les différentes pièces du lit, ainsi que les objets et les murs près desquels il est placé. Les punaises se réfugient toujours dans les fissures: c'est là qu'elles vont déposer leurs œufs.

S'il m'était permis de placer à côté du procédé de M. Thénard, un moyen qui m'a toujours réussi, je dirais que la dissolution de savon, employé par le célèbre chimiste, peut être avantageusement remplacée par une décoction concentrée de ciguë, également bouillante, pour la destruction des œufs, et dont on fait usage d'après le procédé mis en usage par M. Thénard lui-même. — Pas plus que les philosophes, les punaises ne résistent à la ciguë.

— Le suicide! quelle immense et belle question posée devant la science! De quelles sombres et sublimes méditations ne devient pas l'objet l'homme qui de lui-même s'arrache un bien pour la conservation duquel la nature a mis en nous un instinct presque inviolable! Qui pourra jamais dire les luttes que la volonté livre à cet instinct?

Mais d'abord la volonté intervient-elle toujours dans ce drame intime, et n'arrive-t-il pas quelquefois que tout se passe en dehors de la raison absente? Les moralistes ne voient dans le suicide qu'une manifestation de la volonté; les médecins au contraire le marquent presque toujours comme un symptôme de folie.

Les uns et les autres n'envisagent qu'un seul côté de la question. M. Brierre de Boismont, fidèle aux principes qu'il a posé dans ses curieuses recherches sur les hallucinations et dont nous avons dans le temps entretenu nos lecteurs, admet deux formes de suicide, l'un avec conscience, l'autre sans conscience, et embrasse ainsi par conséquent le côté moral et médical de la question.

Mieux que tout autre peut-être, M. Brierre de Boismont était en mesure d'aborder *ex professo* l'ardu problème du suicide. Chef et médecin d'une maison d'aliénés, il a dû et pu observer un grand nombre de suicides sans conscience, et, par le dépouillement des registres de la justice, il a pénétré le secret des suicides avec conscience.

Aussi l'ouvrage qu'il vient de publier sur ce sujet, riche en faits de toutes sortes, apporte dans le difficile problème du suicide des données nouvelles et inattendues. Qui croirait, en effet, que pour avoir le courage de s'ôter la vie, il faut encore garder en son cœur une certaine élévation de sentiments? Les prostituées et les forçats se donnent très-rarement la mort.

La lecture du livre de M. de Boismont est une des plus intéressantes que je connaisse, et, après l'avoir achevée, on se sent tout à la fois meilleur et plus attaché à la conservation de la vie. Ecrit avec l'élégance qui caractérise l'auteur, l'ouvrage charme, entraîne et force à le poursuivre jusqu'au bout. C'est là le secret et le charme des esprits convaincus, des âmes honnêtes et des hommes profondément instruits.

FÉLIX ROUBAUD.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

ÉCOLE FRANÇAISE. — PAYSAGISTES. — PEINTRES D'ANIMAUX.

Dans notre dernier article, nous avons porté notre attention sur les paysagistes modernes de l'école française, et particulièrement sur les paysagistes de style, et ensuite sur les œuvres de MM. Corot, Théodore Rousseau, Daubigny, Huet... Nous allons terminer l'examen de ce genre de peinture, et signaler plus rapidement des œuvres remarquables et intéressantes à différents titres, mais qui ne manifestent pas des qualités aussi excentriques.

M. FRANÇAIS semble vouloir élargir sa manière, et substituer à l'élégance de ses paysages, tels que la *Fin de l'hiver* (reproduit par *l'Illustration* du 23 juillet 1853), plus de simplicité et de laisser-aller dans l'exécution. Il semble céder, aussi dans une certaine mesure, au courant qui entraîne vers une exécution plus ou moins lâchée. On trouve des traces de cette tendance dans ses deux grands paysages et dans son *Paysan rabattant sa faux*. Le *Soleil couchant; souvenir d'Italie*, représentant un arbre immense qui couvre une route et un cavalier s'inclinant pour passer sous les branches pendantes, est d'une apparence mate, manque de vivacité et a de la lourdeur. *Un Sentier dans les blés; plateau d'Ormesson*, est simple d'aspect comme le précédent et assez vrai; mais tout y est posé et massé trop largement et d'une façon qui supprime trop le détail, qu'il ne faut pas trop montrer, mais qu'il faut faire deviner. — La *Moisson à Chambaudoin* de M. EDMOND HÉDOUIN, est conçue dans un sentiment assez naïf, mais cette toile n'a pas un caractère bien pittoresque. Il y règne une couleur blonde générale d'un effet un peu monotone. *Les Scieurs de long* sont d'une exécution plus large et plus heurtée.

M. BELLY est un paysagiste à qui on ne me paraît pas accorder toute l'attention qu'il mérite, à commencer par le demi-exil de ses tableaux dans la travée des galeries supérieures, occupée par les dessins de l'architecture, et par cela même traversée au pas de course par la majorité du public au retour d'une visite aux aquarellistes anglais. M. Belly est un chercheur, dont le sentiment, dont le procédé sont très-variés. Il n'a pas encore trouvé, et nous l'en félicitons, ce thème agréable et favorable au succès, auquel tant de peintres se fixent, et qu'ils ne font plus que varier une fois qu'ils l'ont trouvé. Sa manière, bien qu'indécise encore, donne des gages sérieux de talent, et fait concevoir des espérances, s'il est encore jeune, comme nous le supposons, son nom n'ayant paru qu'une fois encore aux expositions. Son grand tableau représentant une *Haute-futaie de Fontainebleau*, est une peinture large, mais qui manque de ressort. L'ombre et le silence règnent sous cette verte futaie; le soleil y est intercepté et n'éclaire seulement qu'un branchage élevé d'un effet saisissant et bien dans la perspective aérienne. Cet aspect général, sourd et éteint, avec cet accident de lumière égaré dans le haut d'un chêne est vrai, et rappelle bien les souvenirs de quiconque a vu la forêt de Fontainebleau. Bien qu'il nous plaise, nous croyons devoir le blâmer à un point de vue: cela est nature, mais cela n'est pas assez *composé*. — Composer, arranger la nature, nous le savons, cela est considéré comme un crime de lèse-majesté par les partisans du laisser-aller; ils exagèrent le respect vis-à-vis de la nature, afin d'abriter leur impuissance à la lire correctement; car ils ne savent que l'épeler. — Eteindre tout un tableau, et dans une forêt de grands chênes noyés dans l'ombre, n'éclairer qu'un bout de branche perdu dans le haut de la toile, c'est pécher contre la logique pittoresque; c'est comme si on peignait une figure toute entière dans l'ombre, et qui recevrait le soleil seulement sur une oreille. *L'effet d'automne* est un tableau peint dans un tout autre système. L'exécution est fine, l'aspect vif et bien entendu, et les études d'arbres sont consciencieusement peintes. Dans son *Crépuscule de novembre*, M. Belly nous montre la sombre silhouette d'un chêne au vigoureux branchage en partie dépouillé, se dessinant sur les dernières colorations du soleil couchant. Le tableau des *Pêcheurs d'Equilles, Normandie*, a la vivacité d'aspect, de lumière et d'air qui convient à une plage au bord de la mer. Il est animé par une foule de figures d'apparence vraie, mais seulement ébauchées.

M. AUGUSTE BONHEUR a exposé deux grands paysages: l'un représente un site agreste éclairé par le soleil et occupé par un *vieux chêne*, dont une branche maîtresse brisée couvre une partie du sol. Des vaches et des moutons errent à l'entour. Les détails sont bien étudiés, la peinture est habile, mais manque un peu d'effet. L'effet, au contraire, est très-franchement accusé dans le *Col de Cabre, montagnes du Cantal*. Toutes les personnes habituées aux spectacles des montagnes trouveront de la vérité dans l'aspect de ces hauts pâturages et de ces cimes qui se dessinent sur l'horizon en vagues diversement éclairées ou sombres, selon que les nuages y laissent passer ou interceptent la lumière. Les troupeaux répandus dans cette solitude, ainsi que les animaux du tableau précédent, sont traités avec une habileté digne du frère de notre célèbre peintre d'animaux, Mlle Rosa Bonheur. — M. ACHARD est un peintre habile, ayant de l'acquis et consciencieux, à qui il ne manque qu'un sentiment plus vif de la nature. Son grand tableau: *une Matinée*, est une œuvre de mérite, mais ne convainc pas. — *Les Bords de la Sprée*, par M. ANASTASI, rappelle trop l'imitation de certains peintres flamands. Pourquoi le paysage ne participe-t-il pas à la lumière du soleil couchant? — Il y a une fraîcheur qui rappelle la manière de Corot, dans *la Campagne le matin*, de M. CHINTREUIL. — M. LAMBINET a exposé plusieurs toiles, parmi lesquelles nous citerons celle qui a pour titre: *Avant la pluie*, pour

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652 653, 654 et 655.

Salon de 1855. — La fenaison en Auvergne, tableau par Mlle Rosa Bonheur.

l'aspect champêtre et la lumière harmonieuse. — M. LAPIERRE a quelques petits tableaux qui ne manquent pas de mérite, mais sans grand accent. — M. LAVIEILLE, au contraire, a répandu un sentiment de profonde tristesse dans son tableau de *Barbison; janvier* 1855. Les toits des chaumières, les meules, le sol, tout est couvert de neige; mais ce blanc linceul, étendu depuis longtemps, a perdu son éclat; il est comme sali et assombri par les brouillards gris et pesants qui obscurcissent l'atmosphère. Le cœur se serre à cette vue. Quoi! est-ce là le séjour réservé à l'homme par un Dieu inclément! Tout est morne, tout est silencieux dans cette scène vraie et lugubre. Cela serait l'image de la mort, si quelques corbeaux au noir plumage ne venaient l'animer de leur vol sinistre.

M. JUSTIN OUVRIÉ a peint plusieurs vues exécutées d'un même style léger et agréable, soit qu'il s'agisse des *Bords du Rhin* ou de ceux de la Tamise, du *Quai de Sainte-Lucie, à Naples* ou du *Château et de la ville d'Heidelberg.* — Dans une manière différente et beaucoup plus large, M. THUILLIER a peint, avec une facilité dont il abuse, de petites vues prises à *Constantine*, dans le *Golfe de Salerne, à Amalfi*, et des paysages de grande dimension des vallées de l'Isère et de celles de la Savoie. Un d'eux représente, d'une manière assez vive, une scène sauvage de la vallée de Chamonix, et l'effet d'un *Coup de vent dans les bois de la Flégère.*—Il y aurait encore à nommer un grand nombre de paysagistes, mais déjà nous avons bien dépassé la limite de ceux qui exercent une action marquée sur le genre du paysage moderne. Nous avons aussi laissé en dehors quelques singularités de style, parmi lesquelles il faut toutefois signaler la recherche bizarre du procédé chez M. CHARLES LEROUX, plus préoccupé de technique que de la nature. On ne peut que regretter de voir un artiste de talent s'égarer à plaisir dans des exercices stériles. — Il est juste de compter aussi le réaliste M. Courbet parmi les paysagistes. Nous avons parlé de cette faculté prononcée chez lui, lorsque nous nous sommes occupé de ce peintre.

Nous citerons à part M. BERCHÈRE, jeune artiste qui emprunte les sujets de ses tableaux à l'Egypte, et qui a un sentiment harmonieux de la couleur. Il peint largement, et son exécution laisse à désirer pour le rendu des terrains et des figures. De grands magiciens, Decamps, Marilhat, ont touché à ce monde de l'Orient. Le public est encore sous le coup de leur fascination. Pour s'emparer de cette terre du soleil, des chaudes colorations, des horizons sévères, pour la faire sienne, il faut rompre leurs charmes et forcer le sphinx a livrer de nouveau son secret. Il faut y surprendre un nouvel aspect de grandeur et de pittoresque, et en exprimer la vie, non comme réminiscence, mais comme une révélation.

PEINTRES D'ANIMAUX.

M. TROYON nous servira de transition entre les deux genres, le paysage et la peinture d'animaux. Il les réunit en lui avec une égale puissance. Dans l'un et dans l'autre il porte la même chaleur, la même largeur et aussi les mêmes lacunes d'exécution. Il a exposé neuf tableaux, parmi lesquels sa belle *Vallée de la Touque.* Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit de ce tableau dans *l'Illustration* du 23 juillet 1853. Nous serions disposé à croire qu'une noble rivalité l'a porté à agrandir les dimensions de ses toiles autant qu'il l'a fait dans son tableau des *Bœufs allant au labour; effet du matin.* Les brumes fraîches du matin couvrent encore la campagne; le soleil, déjà élevé sur l'horizon, est encore pâle et n'a pas la force de les dissiper. Le laborieux et pesant attelage s'avance vers le spectateur avec une vérité d'allure parfaite, et le souffle de leurs naseaux se condense en brouillard. Il y a dans cette toile une simplicite de vue, une largeur d'exécution, une *maestria* très-remarquable. Cependant nous ne pouvons manquer de reconnaître que la manière de peindre de l'artiste, déjà naturellement large, procédant par grandes masses, est devenue trop lâchée en s'étendant à une plus grande surface. Les dimensions de la toile ont été augmentées sans profit; elle est plus grande, mais elle est plus vide. Cette facilité de pinceau, qui supprime le détail, confine à l'ébauche; c'est toujours le même abandon qu'on retrouve dans tous les genres chez un si grand nombre de peintres français modernes. C'est un privilége de licence générale que s'attribuent des artistes ayant de la fougue et du talent, et qui, par les empiétements naturels de liberte sur la tolérance du public, entraîne une foule de licences secondaires. Ainsi, dans le tableau dont nous parlons, nous citerions les herbes des gazons grossies comme si c'étaient des joncs, le bouvier mal dessiné et ayant la jambe gauche cassée, les jambes des bœufs d'un dessin aussi incertain, l'ombre portée des objets inclinant, dans un même tableau, vers deux directions opposées... Dans l'admiration naturelle qu'inspire un talent énergique, le public et la critique ferment facilement les yeux sur les incorrections et les lacunes; —et c'est ainsi qu'il faut faire, en effet, quand une

qualité originale n'existe chez un artiste qu'à la condition inévitable de certains défauts, qui sont en quelque sorte l'envers de ses qualités. — Mais quand des incorrections ou des négligences tiennent à un laisser-aller complaisant, quand elles pourraient être facilement évitées, le silence de la critique et l'indulgence du public deviennent complices de ces erreurs ; et c'est une sorte de trahison envers l'artiste qui prend confiance dans leur silence et en fait sa règle ; car, lorsque le goût change et que la nouveauté les gagne, il ne s'agit pour le public et pour la critique que d'un mouvement de conversion, de masquer leur retraite pour passer à un autre camp ; mais pour l'artiste, ouvrier laborieux engagé tout entier dans une voie où les spectateurs le suivaient naguère, mais qu'ils désertent maintenant, la transformation n'est pas aussi facile. Admirateur du talent de M. Troyon, nous poursuivons, à travers l'intérêt que nous portons à ses œuvres, la guerre que nous faisons à l'ébauche, qui envahit toutes les positions, et qui, en tendant à devenir la loi commune, menace d'abaisser singulièrement le niveau de l'art français. Personne ne songerait, cela est de toute évidence, à désirer dans la peinture de M. Troyon la patience de pinceau et la finesse du détail des *animaliers* flamands et hollandais. Sa forte manière d'envisager la nature ne se prête pas à cette étude laborieuse ; il a donc ses franchises de facture, mais il est bon qu'il n'en use que dans une certaine mesure ; s'il les outrepasse, il tombe aussitôt dans l'ébauche, et, quelle que soit la bonne fortune de celle-ci en ce moment, nous persistons à croire que l'avenir ne lui appartient pas. Les mêmes observations s'appliquent particulièrement à la *Vue prise en Normandie*, vive de couleur, à ciel mouvementé et lumineux. Attiré par l'éclat de cette peinture, on ne peut éprouver qu'un sentiment en la voyant de plus près, et se dire : Pourquoi n'est-ce qu'une ébauche ? La touche a son optique qu'elle doit observer : une peinture mise sous le regard dans un salon ne doit pas être brossée avec la même furie qu'une toile destinée à être accrochée dans une cathédrale. Les deux *Vaches rouge* et *blanche* ne sont données du moins que pour des *études*. Les deux jolis tableaux des *Chiens courants au repos* et *lancés* sont éblouissants de lumière ; dans le premier il y a un chien brun dont la forme est tout à fait insuffisante, mais il est secondaire dans le tableau, et il ne compte pas plus que le garde assis et tournant le dos, sous l'apparence d'une blouse bleue. On oublie la négligence de cette double indication pour ne regarder que les deux beaux chiens blancs, fermant à moitié les yeux et se laissant gagner au sommeil. — *L'Illustration* reproduit les *Vaches à l'abreuvoir*, tableau d'une couleur et

Salon de 1855. — Une vendange, chèvres, tableau par M. Palizzi.

Les vaches à l'abreuvoir, tableau par M. Troyon.

Chevreuils surpris, tableau par M. Haffner.

d'une exécution robuste, et d'un effet très-lumineux.

Mlle Rosa Bonheur aurait pu, comme d'autres artistes, emprunter au Luxembourg ou à des collections particulières quelques-uns des tableaux qui ont fondé sa réputation ; au lieu de cela elle s'est présentée à l'Exposition avec un seul tableau, de grande dimension ; *la Fenaison (Auvergne)*. La gravure qu'en donne ici *l'Illustration* nous dispense de le décrire ; on y verra avec quel naturel chacun des travailleurs s'occupe de sa tâche, comme ils sont heureusement disséminés dans le paysage, jusque sur le penchant d'un coteau éloigné où le travail des faucheurs est rendu avec une vérité d'animation et de lumière parfaite. L'attelage des bœufs, vus de front, est de cette belle race à pelage rouge foncé, que Mlle Rosa Bonheur se plaît et excelle à peindre. Cette brune couleur prend dans l'ombre, en opposition avec les parties éclairées, un ton intense qui, dans la peinture, peut paraître trop noir à ceux qui ne l'ont pas étudiée sur la nature. Ces tons vigoureux et l'harmonie douce des terrains où la différence des verts est finement observée entre l'herbe du champ et les foins fraîchement fauchés, trouvent malheureusement un contraste trop dur dans le ciel uni d'un bleu foncé (1). Les horizons et les ciels sont, dans les tableaux de Mlle Rosa Bonheur, les seules parties qui laissent encore à désirer. Avec la précision, la science de dessin et la sincérité de son exécution, elle est plus peintre d'animaux que paysagiste. M. Troyon, son émule, est autant paysagiste que peintre d'animaux. Le public et les amateurs se partagent entre ces deux artistes ; et, suivant le fonds d'humeur querelleuse qui est dans la nature humaine, dès qu'une rivalité de talents se présente, les spectateurs la conçoivent aussitôt comme une lutte, comme le spectacle d'un tournoi où il doit y avoir un vaincu et un vainqueur. Ce sont là des vues puériles. Pour l'art, quand il s'agit de véritables talents, il n'y a pas de vaincus, il n'y a que des vainqueurs. La comparaison peut être intéressante, si elle se propose seulement de faire ressortir les différences de sentiment, de procédé ; mais elle est illogique, si elle veut arriver à établir une supériorité, et à mesurer des œuvres profondément dissemblables et qui n'ont pas de commune mesure.

Après ces deux chefs du genre il y a encore un nombre de peintres habiles à citer. M. Brascassat n'occupe plus aujourd'hui le premier rang, comme il y a quelques années. Il a été dépassé dans la vérité d'interprétation. Cependant ses deux tableaux : *Une Lutte de taureaux* et *une Vache attaquée par des loups et défendue par des taureaux*, œuvres d'une

(1) Depuis que cet article a été écrit, le tableau, changé de place et plus rapproché du spectateur, a singulièrement gagné en lumière et en harmonie.

grande habileté, justifient à l'Exposition le renom de cet artiste. — M. JADIN est le peintre officiel des chasseurs et des chiens, ou plutôt des chiens et des chasseurs, car il a l'air de tenir en plus grande estime ceux-là que ceux-ci. A la différence des artistes anciens, qui donnaient une taille inférieure aux animaux pour laisser toute l'importance à l'homme, il a représenté un piqueur trop petit au milieu de gros chiens vigoureux dans le : *Relais de chiens à la coulée du château de Mailly*. Non content de peindre l'armée canine en campagne, chassant le cerf, ou *travaillant un terrier de blaireau* (Salon de 1852), M. Jadin a exposé plusieurs portraits des héros et personnages célèbres de la race. *Rigolette*, petite chienne blanche tout ébouriffée ; *Tippoo à seize ans*, un vieux chien à mine de jeune mauvais sujet, et un *Cadre contenant six têtes de chiens*, à physionomies variées et brossées largement; les chiens qui voudraient être peints *en décameron* feront bien de ne pas s'adresser à M. Jadin. — M. MELIN est un rival dans l'art de la vénerie ; il y a du talent, une couleur solide et du mouvement dans son grand tableau : *Un Hallali de cerf*. *Le Chien qui se réclame* est une étude d'une très-bonne couleur. *Le Couple de chiens* est posé avec naturel. M. Melin a, dans sa peinture, des qualités sérieuses, mais il fera bien de se tenir en garde contre une certaine lourdeur de pinceau.

M. PHILIPPE ROUSSEAU a exposé son tableau bien connu : *Le Rat de ville et le Rat des champs*. Ce sont des bêtes très-élégantes que : *Les Cigognes faisant la sieste au bord d'un bassin de marbre* et *le Chevreau broutant des fleurs*, suspendues en guirlande à une niche au fond de laquelle une tête de faune semble rire du dégât commis par son jeune compère. La finesse de pinceau avec laquelle est traité le joli intérieur, ou *Nature morte*, appartenant à M. Moreau, une des peintures les plus harmonieuses sorties de son chevalet, ne ferait pas supposer que le même artiste pût traiter aussi largement qu'il l'a fait *deux panneaux* pour la salle à manger de M. J. de Rothschild. — M. HAFFNER a exposé un paysage dans sa première manière : *Récolte du tabac, Alsace ;* et il se pose aussi comme peintre d'animaux dans son : *Sanglier ravageant un champ de maïs* et ses *Chevreuils surpris*, légers de mouvement et de couleur, dont *l'Illustration* reproduit la gravure. — M. SCHUTZENBERGER descend également pour la première fois dans un genre inférieur à ceux qu'il traitait jusqu'ici, et manifeste un sentiment fin comme peintre d'animaux dans ses deux grandes toiles d'un effet doux et harmonieux, mais un peu mou et éteint : *le Matin*, représentant des chevreuils à l'attitude curieuse et naïvement rendue, debout sur les rives d'un lac et regardant une barque qui s'avance au loin ; et *le Soir*, où un renard à l'affût surveille les ébats de canards dans une rivière. — M. PALIZZI a mis de la vivacité dans la couleur et l'exécution de son tableau reproduit ici : *une Vendange : Chèvres*. Il semble qu'on voie s'agiter les têtes blanches des bêtes gourmandes apparaissant çà et là sous les pampres verts qu'elles ravagent. — Citons encore des *Sangliers au lever*, de M. SALZARD ; puis une scène intime très-triviale, mais naturelle et vraie, entre un caniche et un singe savant, intitulée : *Derrière la coulisse*, par M. LAMBERT. — M. COUTURIER, outre un grand tableau de *nature morte*, offrant à la vue une masse de gibier de toute espèce et une jeune fille en train de plumer un oiseau, ouvrage remarquable, mais manquant malheureusement d'harmonie, a deux *Scènes de basse-cour*, qui attestent un esprit d'observation longtemps exercé et qui seraient des œuvres charmantes de vérité et d'exécution, si la couleur n'avait pas un éclat excessif. Dans l'un de ces tableaux la volatile est rassemblée devant une porte fermée, d'où la fermière leur jettera bientôt du grain. Les canards, gens prudents, se tiennent un peu éloignés ; un coq et une poule ont gravi les degrés de pierre, et le coq, la tête relevée et superbe, semble dire comme le grand roi : « J'ai failli attendre. — Nous citerons encore, en terminant cet article, deux petites toiles de M. DE COCK, un nom nouveau, d'une exécution fine, d'un effet sourd et éteint, mais d'un sentiment naïf et vrai : *Vaches aux champs, Barbison*, conduites au petit jour par une jeune paysanne ; et *Moutons dans la plaine*, à l'aube du jour ; la lisière de la forêt de Fontainebleau s'étend brumeuse sur la ligne d'horizon, et le troupeau s'avance en s'éparpillant à travers les chaumes. Il y a dans ces deux petites toiles, dont le ton éteint n'attire point l'attention, un clair-obscur bien observé, un effet doux, allié à un peu trop de mollesse, mais qui dénote dans le jeune peintre une qualité naturelle d'harmonie ; elles méritent d'être signalées, comme une espérance.

A. J. DU PAYS.

Anniversaire de la révolution de septembre 1830, à Bruxelles.

Monsieur,

Je vous ai promis la relation fidèle de mes impressions et de mes observations pendant le court voyage que j'ai fait à Bruxelles, à l'occasion des fêtes de l'Indépendance. Je commence sans préambule, en vous priant d'excuser les fautes d'une correspondance écrite au fil de la plume, sur le bout d'une table, ou, comme faisait Mercier, au coin de la borne.

Une longue nuit passée en wagon m'avait d'abord mal disposé, s'il faut le dire. L'aube était fraîche, un brouillard des plus intenses couvrait les vastes plaines de Lens, et la brise le poussait par flocons sur le sol moissonné partout. Les abords de Bruxelles sont d'ailleurs peu attrayants, et puis la vue, par échappées, de la forêt de Soignes et des lieux où se livra la terrible bataille de Waterloo, m'avait un peu serré le cœur.

On a beau se rappeler que cette lutte gigantesque fut, après tout, aussi glorieuse que désastreuse pour la France, on n'est pas absolument maître de ses sentiments. Mais laissons cela. Sébastopol a vengé Waterloo, et le lion de pierre qui se dresse là-bas n'est plus qu'un anachronisme et un non-sens. Je n'irai donc pas au mont Saint-Jean, bien que ce soit à trois lieues au plus de Bruxelles, et les marchands de balles n'auront pas mon argent. J'ai lu tout à l'heure, sur la blanche façade de la maison d'un joli village, ce mot : *Jemmapes*, et je m'en tiendrai à ce souvenir immortel de notre première révolution.

Il s'agissait aujourd'hui de célébrer, non-seulement l'anniversaire, mais le quart de jubilé, comme disent les Belges, d'une révolution qui assura l'indépendance de la Belgique. Nos voisins la cherchaient depuis bien longtemps, cette indépendance, et depuis bien des siècles ils n'avaient pas eu la main heureuse. Sans faire ici de l'érudition, ce qui me serait difficile, j'écrirai quelques dates pour jalonner l'histoire de ce pays et la conduire jusqu'à nos jours.

Les Flandres ont toujours été un pays de lutte et de batailles. Placées en avant des bouches du Rhin, à l'intersection des deux grandes nationalités française et germaine, et vis-à-vis la Grande-Bretagne, dont les sépare un bras de mer, elles ont servi d'arène aux grandes guerres des temps modernes. Républicaines sous le régime féodal au moyen âge, elles deviennent au quinzième siècle un apanage de la maison d'Autriche, qui les porte en dot à l'Espagne. Au seizième siècle, les Pays-Bas se soulèvent et se font protestants pour être libres. La Belgique échoue dans sa tentative d'indépendance ; elle demeure catholique et espagnole. Louis XIV conquit les Flandres dans un tournoi, mais sa puissance échoua contre les Pays-Bas. Le traité d'Utrecht rendit la Flandre catholique à l'Autriche. Sous la révolution, elle fut incorporée à la France, qui la conserva jusqu'en 1814.

A cette époque, la sainte alliance intervient ; elle ne rend pas aux Belges leur nationalité, elle en fait des Hollandais, bon gré mal gré, malgré la différence des intérêts, de la langue, des croyances religieuses. Et cela dure jusqu'en 1830 !

Mais, dès les premiers temps, les dissentiments s'étaient produits entre les deux nations. L'opposition faisait son chemin, s'appuyant sur trois éléments principaux : l'élément bonapartiste, qui répétait les refrains de l'empire, et qui poussait à l'annexion ; l'élément catholique, qui demandait la séparation des deux nations hollandaise et belge, en vue de la séparation des deux cultes ; l'élément libéral et national, qui invoquait la liberté, la constitution d'une nationalité séparée, et qui faisait appel aux intérêts de la Belgique, sacrifiée aux tendances toutes maritimes de la nation dominante.

C'est alors que la révolution de Juillet éclata en France. Le gouvernement de la Haye avait commis fautes sur fautes ; il avait persécuté la presse, les écrivains libéraux, tous les partisans des réformes. Les libéraux et les catholiques se liguèrent pour le renverser. Une émeute éclata au Théâtre-Royal, à Bruxelles, le 25 septembre 1830, pendant une représentation de *la Muette*, et l'insurrection s'organisa dans toutes les provinces.

On sait le reste. Un roi fut choisi pour la Belgique, d'accord avec l'Angleterre. Depuis vingt-quatre ans, Léopold règne sur ces provinces, et voici le vingt-quatrième anniversaire de la révolution à laquelle il a dû la couronne. Les Belges le célèbrent chaque année avec enthousiasme. Ils affirment ainsi leur volonté de vivre libres et de leur propre existence, après avoir vécu tant de siècles de la vie d'autrui. Chaque jour, par leur langage, ils protestent contre la pensée qu'ils supposent, peut-être gratuitement, à telle ou telle nation de faire d'eux un servile satellite. Et cette préoccupation les rend souvent injustes. Ils crient au voleur à la moindre alerte, et se haussent sur la pointe du pied pour dénoncer violemment des intentions qui n'existent pas. D'autres causes, indépendantes de la politique, ont longtemps jeté une certaine aigreur dans leurs relations avec la France, par exemple. Ainsi, les malfaiteurs français pouvant impunément, avant les traités d'extradition, passer la frontière, les Belges s'étaient habitués à regarder les Français comme des gens improbes. D'un autre côté, la contrefaçon belge, en matière d'œuvres de la pensée, arrachait aux écrivains français de fréquentes et légitimes protestations.

Ces griefs réciproques ont disparu. Le temps est venu, ce me semble, pour les deux nations de s'accorder une estime réciproque, en abjurant toute défiance. La presse des deux pays peut mener cette œuvre à bien. Aidons-y franchement.

Dès le matin de cette première journée, les édifices publics étaient pavoisés des couleurs brabançonnes, noire, jaune et rouge. Les députations de toutes les villes de la Belgique affluaient par les chemins de fer, portant de riches étendards aux trois couleurs. Les troupes régulières et la garde civique sillonnaient la ville, tambours et musique en tête, tandis que le canon grondait. Les femmes du peuple, pour la plupart, ont abandonné le costume traditionnel ; mais on en rencontrait encore un certain nombre portant, les unes, le mouchoir rouge posé sur la tête et tombant sur les bras, sur le dos, ce qui les fait ressembler aux femmes de Tarbes ; les autres, coiffées du bonnet de dentelles à longues barbes descendant sur le sein.

J'étais allé sur la place de l'Hôtel de ville, admirant le riche clocher gothique de cet édifice du moyen âge, et les pignons espagnols dentelés des maisons qui entourent la place. Un kiosque d'architecture arabe avait été construit au milieu. C'est là que M. le bourgmestre devait décerner des médailles en argent et en vermeil aux sociétés venues de tous les points de la Belgique pour le tir au fusil, à l'arbalète, pour la paume, etc. Ces médailles ne sont pas les prix que l'on décerne aux plus adroits, et qui consistent d'ordinaire en couverts d'argent. Ce sont des prix *de nombre* et *d'éloignement*. C'est-à-dire qu'on donne des médailles aux sociétés les plus nombreuses et venues des points les plus éloignés du royaume. — M. le bourgmestre, qui a bien voulu me donner accès partout avec la plus courtoise obligeance, m'a permis de pénétrer dans la salle de l'Hôtel de ville, où ces prix étaient déposés. Il y avait, tant en médailles qu'en couverts, pour onze mille francs. La ville ne retire aucune indemnité de ce sacrifice, qui contribue seulement à rendre l'affluence des visiteurs plus considérable, et à augmenter la consommation, surtout celle du faro.

Le faro ! il y a eu l'autre jour une émeute au sujet de cet amer breuvage. Un cabaretier avait augmenté de quelques centimes le verre de faro. On a brisé ses vitres; on a failli démolir sa maison. Il s'est vite et prudemment amendé, et les consommateurs lui ont pardonné pour cette fois. Mais qu'il ne recommence plus : on le noierait dans ses propres tonneaux ! Le soir, les deux tiers de la population envahissent les estaminets, hommes et femmes, et l'on y déguste cette bière nationale. De longues tables se dressent jusqu'au milieu des rues ; les passants, les voitures traversent la chaussée comme ils peuvent, mais le Bruxellois ne se dérangerait pas pour un empire.

En Belgique, la liberté de s'associer pour n'importe quel motif est complète, absolue. On n'en abuse pas dans un but politique ; mais, hors de là, je ne sais sous quel prétexte on ne se forme pas en association. L'an dernier la société des éleveurs de pinsons (pauvres pinsons aveuglés !) fit une certaine sensation. Un sociétaire dont le pinson avait chanté 780 fois en une heure eut le prix. Par quel secret obtint-il un tel résultat ? On l'ignore. Il y a en Belgique la société des *Cracheurs*. Celui qui crache le plus loin gagne le prix !...

On décernait aujourd'hui à l'Hôtel de ville une médaille plus utile. C'était le prix de propreté. Rien de plus louable que cet encouragement dans un pays où les domestiques font tout reluire, mais où la classe pauvre est souvent dévorée par la vermine. L'idée de cette récompense est donc fort bonne. Après cette cérémonie, qui se passait dans la grande salle gothique de l'Hôtel de ville, ornée de douze statues de personnages historiques du pays en bois doré, on a joué une fanfare, et des femmes se sont mises à danser dans la foule, pour se consoler sans doute de n'avoir pas été couronnées. Les sapeurs de la garde civique ont interrompu ce divertissement.

Il est visible pour le moindre observateur qu'ici on aime à jouer aux soldats. L'État entretient les cadres d'une armée de 100,000 hommes, dont 60,000 sont en activité. A quoi sert cette armée, je vous prie ? Quand une émeute éclate, c'est à peine si l'on met sur pied quelques compagnies de la garde civique (et l'on fait bien). Le tumulte s'apaise de lui-même ; et d'ailleurs, quand le grief est fondé, la municipalité ne recule pas devant une concession. L'armée n'a donc d'autre prétexte que le maintien de l'indépendance nationale. Or qui est-ce qui la menace ? Ce n'est pas la Hollande, qui n'a presque pas d'armée. Ce n'est pas la Prusse ; ce n'est pas l'Autriche, avec qui la famille de Léopold vient de contracter une alliance privée ; ce n'est pas l'Angleterre, dont la reine est la nièce de Léopold, et qui trouve en Belgique un vaste marché pour ses produits, admis partout avec un simple droit de 10 pour 100 *ad valorem ;* ce n'est pas la France, l'alliée de l'Angleterre et dont le nouveau gouvernement a écrit sur sa bannière ces mots : « L'empire c'est la paix. » Pourquoi donc grever inutilement le budget, et avoir 100,000 hommes qui portent un uniforme et se promènent avec un air martial dans les rues ?

Avec l'argent employé à nourrir et à vêtir cette armée, on créerait d'utiles institutions. Ne fit-on qu'améliorer l'institution du mont-de-piété, on emploierait mieux les fonds des contribuables. Le mont-de-piété, que le peuple appelle encore *les Lombards*, prête aux malheureux artisans à 15 pour 100 d'intérêt par an ; 5 pour 100 de plus qu'en France, où ce taux est trouvé exorbitant, non sans raison. Il y a là une réforme qui appellerait l'attention du pouvoir, si le pouvoir ne semblait avoir pour politique de remuer le moins possible. La municipalité, dont la puissance et les franchises sont restées ce qu'elles étaient dans les temps même de la soumission de la Belgique à l'Espagne ou à l'Autriche, agit au contraire et montre pour le progrès un bon vouloir réel.

Quelquefois la commune est en conflit avec l'État, et fait usage de l'omnipotence dont elle jouit dans le règlement des choses qui intéressent la ville. Il y a quelque temps, comme on se plaignait de l'abus que les passants faisaient d'un coin de l'hôtel des Monnaies, où s'arrêtaient souvent, après boire, les descendants de certains modèles des tableaux des Téniers, le bourgmestre et les échevins, qui constituent ce qu'on nomme *le collége*, demandèrent à l'État de faire cesser cet abus dont les voisins souffraient beaucoup. L'État ne répondit pas. Peut-être même un de ses commis avait-il allumé sa pipe avec la réclamation de la commune. Celle-ci insiste ; le gouvernement ne s'émeut guère davantage, tout au plus se retourne-t-il sur son oreiller pour faire un autre somme. Alors le collége prend un arrêté par lequel il ordonne que les scellés seront mis sur l'hôtel des Monnaies. Et on allait bel et bien procéder à l'exécution de la sentence, et le directeur des monnaies faisait ses préparatifs de déménagement, lorsque le gouvernement finit par où il aurait dû commencer, et prit la mesure qu'on lui avait imposée par la force, après invitation respectueuse.

Mais laissons le pas à la fête dans notre récit, et saluons les sociétés qui vont à leurs différents concours, après avoir reçu les médailles sur la place de l'Hôtel de ville. Chaque groupe est précédé d'une bannière. Un des sociétaires, un arquebusier, je crois, porte vingt et quelques médailles au côté gauche, et des médailles larges comme la main, s'il vous plaît. Un détachement de guides, qui rappellent les nôtres, mais qui sont plus simplement habillés, précède les sociétés ; un autre détachement les suit. Je remarque la beauté et la vigueur de leurs montures.

A deux heures, je me rends dans l'ancienne église des Augustins, vaste nef qui a été, dans un temps, occupée par les protestants, et qui sert aujourd'hui à des expositions publiques et à des concerts. Il y avait au moins trois mille personnes, assises sur les gradins disposés dans les bas-côtés, en amphithéâtre, et dans la nef. Le chœur de l'église était disposé comme un théâtre, où siégeaient M. Fétis et les autres autorités qui dirigent les beaux-arts à Bruxelles. Après un discours de M. Fétis, on a couronné M. Demol, auteur de la musique d'une cantate, *la Ruine d'Herculanum*, qu'on a ensuite exécutée à grand orchestre, avec quatre voix et chœurs.

On a vivement et à trois reprises applaudi le jeune lauréat, et l'on a écouté religieusement son œuvre, où brillent d'excellentes qualités. L'introduction, un peu longue, indique bien les tressaillements d'Herculanum condamnée à mourir étouffée sous la lave. Un chœur d'esclaves maudit les maîtres oppresseurs ; un d'eux est l'écho des malédictions de tous ; un autre, Paulus, les engage à la résignation. On lui demande de quel pays il est. Il répond qu'il est Gaulois et chrétien. Or Paulus a une fille, et, dans la seconde partie de la cantate, Lucullus et ses convives se livrent à l'orgie, et le libertin adresse ses vœux à Gamba, la fille de Paulus ; il les lui adresse même un peu vivement, *tremolo*, lorsque l'éruption du Vésuve met fin aux angoisses des uns, à la convoitise de l'autre, par un trépas général. Je ne dis rien des vers, dont quelques-uns obtiennent grâce pour les autres, pour ceux-ci, par exemple :

Fraîche rose,
Viens ici,
Et dépose
Tout souci.

Une rose déposant un souci, c'est là une métaphore bien hardie, et que je voudrais voir en rébus.

Quoi qu'il en soit, le jeune compositeur donne des espérances. Il a déjà la science ; son originalité se révélera plus tard. Ses personnages ont un chant trop solennel. Je leur voudrais un peu plus le diable au corps.

Du reste la cantate a été parfaitement chantée par MM. Carman, Depoitier et Despret, et par Mlle Serneels, voix pure et fraîche, et qui sera l'honneur du théâtre, si Mlle Serneels s'y destine.

Cependant la foule grossit toujours dans les rues. On peut, sans exagérer, porter à 300,000 le nombre des habitants de Bruxelles pendant les fêtes. Le soir vient, les boutiques n'ont pas cessé d'être ouvertes toute la journée. A Paris, dès qu'il y a une cérémonie, on se croit forcé de tout fermer ; de sorte qu'on n'a qu'une manière pour exprimer la joie et le deuil. Ici les magasins sont brillants, ils se font voir comme une jeune fille qui a de belles dents et qui les montre. Ce pays-ci pourtant est fort catholique ; mais il paraît que les prêtres ne s'y sont pas ingéniés à persécuter les marchands, comme ils l'ont fait dans nos provinces et comme ils ont essayé, d'accord avec quelques protestants trop zèles, de le faire à Paris.

Les magasins étalent donc leurs richesses, marchandises anglaises, françaises et belges, anglaises surtout. On y voit des dentelles de toute beauté. En Belgique le luxe des dentelles est commun, même dans la classe peu aisée.

Quant au tabac, qu'on vend dans une multitude de boutiques, il faut distinguer. Le tabac belge n'est pas bon, et comme le commerce du tabac est libre aussi bien que tous les autres commerces, les marchands en profitent pour faire les mélanges les plus adultères. La boulangerie, la boucherie sont libres; et j'ai copié hier le début d'une affiche municipale qui constate la sollicitude de cette administration pour les consommateurs : « Le collége des bourgmestre et échevins de la ville de Bruxelles, dit l'affiche, informe le public qu'il résulte des rapports des officiers de police que le pain de ménage se vend : 48 centimes par kilogramme chez...., etc. ; 47 cent. etc. Suivent les différents prix et l'adresse des boulangers en regard, en commençant par 48 centimes et en finissant par 43. Cette

mesure ne doit-elle pas avoir pour effet de favoriser la concurrence, de stimuler le bon marché, si nécessaire aujourd'hui, d'une denrée indispensable au pauvre comme au riche?

J'ai fini ma journée en allant visiter la place des Martyrs, où sont enterrés les restes des vainqueurs de septembre et d'octobre 1830. La statue de la Belgique s'y élève sur un piédestal orné de génies funèbres aux quatre angles. Le piédestal était tendu de noir et portait des emblèmes et des inscriptions.

Demain aura lieu la cérémonie funèbre, dont *l'Illustration* a déjà publié plus d'une fois l'image et la description. CH. BRAINNE.

Le pain.

Un article publié par *le Moniteur* du 20 septembre, et reproduit par *l'Illustration*, a appelé l'attention publique sur une des plus graves questions qui puissent la préoccuper en ce moment, celle des subsistances. En face de plusieurs récoltes sinon entièrement mauvaises au moins insuffisantes, en face de deux années de cherté auxquelles une troisième menace de s'ajouter, tous les esprits se sont émus, chacun s'est évertué à trouver un remède au mal, et à chercher la solution d'un problème qui jusqu'ici a paru devoir être insoluble.

En effet, tout n'a-t-il pas été essayé? Les gouvernements avec les moyens puissants dont ils disposent n'ont-ils pas tenté de faire des réserves destinées à venir, dans les moments de pénurie, suppléer à l'insuffisance des marchés, apaiser les craintes en ramenant l'abondance, et faire renaître la confiance et la sécurité en arrêtant l'essor de la hausse? Tout le monde a encore présents à la mémoire ces fameux greniers élevés par Napoléon, et qui sont restés un fastueux témoignage de la prévoyance, mais aussi de l'impuissance des gouvernements.

Nous disons la prévoyance des gouvernements, malgré le peu de succès qu'eut cette bruyante tentative, car en effet c'était l'idée la plus simple, celle qui a dû se présenter la première à l'esprit des administrateurs de tous les régimes: faire comme la fourmi de la fable, économiser, emmagasiner dans les années d'abondance, et au besoin, dans ces moments où la denrée est à vil prix, faire de nombreux achats qui auront en outre l'avantage de soutenir les cours, au lieu de les laisser descendre, comme il arrive souvent, au-dessous du taux rémunérateur, au risque de ruiner la culture déjà obérée par le haut prix des salaires qu'elle est obligée de donner à ses agents qui d'ordinaire règlent le prix de leurs service sur celui des subsistances. De cette manière, le blé, ou, si l'on veut, le pain, se maintiendra toujours dans des limites raisonnables, et l'on ne sera plus exposé à voir succéder à une année d'abondance et souvent de gaspillage, une période de disette qui jette la perturbation au sein de toutes les transactions, quand elle n'amène pas à sa suite la misère et les révolutions.

Ainsi raisonnaient alors, ainsi ont raisonné de tous temps ceux qui ont préconisé le système des greniers d'abondance, autrement dit des réserves; malheureusement cette décevante théorie est venue se heurter brutalement contre les faits. Ils se sont chargés de prouver que pour la réaliser, pour la faire passer dans l'application, il ne manquait qu'une seule chose: pouvoir garder du blé, pouvoir le conserver en magasin assez longtemps pour attendre le moment favorable à son écoulement, et avec des dépenses assez minimes pour qu'au bout de certain temps les frais de conservation n'atteignissent pas la valeur de la denrée elle-même. Aujourd'hui, en effet, comment les choses se passent-elles? Interrogez tous les meuniers, blutiers, fermiers, spéculateurs, tous ceux enfin qui s'occupent du commerce des grains: ils seront unanimes; tous vous diront que pour conserver des céréales il faut de grands espaces, de vastes greniers dans lesquels on puisse étaler les grains par couches de 20 à 25 centimètres au plus d'épaisseur; que cette précaution est indispensable pour empêcher la fermentation, l'échauffement et par suite la moisissure, qui non-seulement feraient subir aux grains imprudemment entassés un déchet considérable, mais encore les rendraient souvent impropres à la panification. Mais ce n'est pas tout encore: à cette première et indispensable précaution il faut encore en ajouter une autre: il faut que l'air puisse partout pénétrer, se renouveler; que l'aération puisse changer de direction de manière à éviter l'humidité. Il faut donc avant tout des locaux appropriés à cette destination spéciale, et dont la construction ou la location occasionneront des frais qui vont figurer en première ligne sur le budget du marchand de blé. Ce ne serait rien encore si toutes ces précautions, rigoureusement observées, devaient avoir pour résultat la conservation d'une denrée si précieuse, mais il n'en est rien. Elle n'en est pas moins exposée encore aux attaques et aux ravages d'une foule d'animaux dont on a cherché à la préserver au moyen d'une manutention dispendieuse. En effet, il faut au marchand de blé ou au spéculateur en grains un personnel incessamment occupé à ventiler le grain, à le pelleter, à le changer de place, afin de le débarrasser des larves, des insectes qui causent un déchet d'autant plus considérable que leur ténuité microscopique ne permet pas d'en suivre les effets, mais seulement de les constater. En ne l'évaluant qu'à 10 p. 100, nous croyons rester bien au-dessous de la vérité.

L'examen de tous ces faits a conduit à cette conclusion naturelle que les réserves de blé deviendraient possibles, avantageuses même, du moment qu'on aurait trouvé un moyen *sûr, peu coûteux, peu embarrassant, d'assainir et de maintenir en parfait état de conservation, aussi longtemps qu'on voudrait, telles masses de grains qu'on jugerait convenable.* Alors non-seulement il n'y aurait plus de disette possible, mais l'Etat pourrait alors, non pas se substituer à la prévoyance individuelle, mais faire ce que nous pourrions appeler de la prévoyance collective, de la prévoyance gouvernementale. Expliquons-nous.

L'observation a révélé deux faits dont l'expérience nous démontre chaque jour l'exactitude. Le premier, c'est qu'à la fin d'une année de pénurie, le solde, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est-à-dire ce qui reste de la récolte précédente au moment de la nouvelle récolte, est plus élevé que dans une année d'abondance. Chacun, en effet, dans la crainte de manquer, ou a fait ses provisions ou ne touche à celle qu'il a de son propre fonds qu'avec la plus discrète parcimonie. Moins il est rassuré sur l'avenir, plus il a peur d'y toucher; cette peur augmente encore si l'année qui doit suivre ne s'annonce pas sous des auspices favorables. Chacun a recours à tous les expédients, à toutes les économies qui peuvent reculer le moment où il sera dans la nécessité d'entamer son trésor, et atteint ainsi la fin de l'année avec une réserve, faible il est vrai, mais qui, multipliée par le nombre de ceux qui ont été mus par cet instinct de prévoyance ou d'égoïsme individuel, comme on voudra l'appeler, ne laisse pas de compter pour quelque chose dans le bilan des subsistances.

Un autre fait dont l'observation a encore constaté l'exactitude, c'est que, lorsque le prix des grains suit une hausse progressive, les marchés sont de moins en moins approvisionnés. Chacun se félicite intérieurement de ne pas avoir vendu, dans l'espoir que la semaine suivante va lui apporter un taux plus élevé; si les prix montent, il attend encore, bercé du même espoir; il attend toujours, rêvant déjà des bénéfices fabuleux, jusqu'au moment où une circonstance quelconque amène une légère baisse. On se décide alors à vendre, dans la crainte d'une baisse plus forte, et, comme il en est beaucoup qui font le même raisonnement, la baisse prend rapidement des proportions considérables, et le spéculateur perd alors une partie de ce qu'il aurait gagné s'il avait vendu en temps opportun.

Nous sommes loin toutefois de blâmer ce calcul. Il est naturel que le producteur cherche tous les moyens qui peuvent lui faire vendre ses produits le plus cher possible. Il n'a en vue que son propre bénéfice, et ne s'inquiète pas même de savoir si les gains qu'il réalise ainsi seront achetés par les souffrances d'un grand nombre. Mais ce que fait ce producteur, ce que font mille autres avec lui dans un intérêt tout personnel, pourquoi l'Etat ne le ferait-il pas dans un intérêt général? Admettons un instant résolu le problème que nous avons posé au commencement de cet article; admettons que, sans frais, ou plutôt avec des frais *extrêmement minimes*, et qui n'ajouteront qu'une somme insignifiante au prix originaire de la denrée ainsi conservée, on puisse garder toute espèce de céréales, en remplir, dans les années d'abondance, des greniers qui, tenant peu de place, pourront contenir des masses énormes de grains: il est évident que ces blés pourront être livrés au commerce et amenés sur les marchés à un prix bien inférieur à celui que nous voyons dans les années de cherté, et qui cependant serait encore de nature à rendre la spéculation avantageuse si nous prêtions à l'Etat l'idée de spéculer pour se couvrir de ses avances.

Mais, en admettant pour un instant l'existence de cette spéculation, elle ne laisserait pas, même réduite à ces termes modérés, que de produire des résultats immédiats. La crainte seule de cette intervention serait une menace sans cesse suspendue sur la tête des spéculateurs qui voudraient réaliser de trop gros bénéfices, qui les empêcherait de pousser à la hausse en n'approvisionnant pas suffisamment les marchés, et maintiendrait ainsi les grains à un taux normal et moyen, en évitant ces oscillations extrêmes, qui, de tout temps, ont jeté de si graves perturbations dans le commerce des céréales.

Mais, va-t-on dire, pourquoi cette intervention de l'Etat, même dans un but de prévoyance collective? Cette menace, sans cesse suspendue sur la tête des négociants, la crainte de voir l'Etat venir verser des masses de blé sur les marchés pour le vendre à un prix inférieur à celui qu'eux-mêmes ont acheté, ne paralyseront-elles pas la spéculation individuelle, et le commerce, découragé, ne laissera-t-il pas dès lors au gouvernement le soin et le souci d'être le grand pourvoyeur de blé de la nation?

Il y a assurément du vrai dans ces objections, mais elles ne sont pas insolubles. Ce que ferait le gouvernement dans un but de prévoyance publique, pourquoi les particuliers ne le feraient-ils pas dans un but de prévoyance individuelle? Du moment qu'il serait prouvé qu'il est possible de conserver longtemps, à fort peu de frais, toute espèce de céréales, pourquoi les individus, au lieu de gaspiller leur excédant ou de l'exporter à vil prix dans les années d'abondance, ne le conserveraient-ils pour se créer des ressources dans les années de pénurie? La prime serait ainsi au plus prévoyant, le commerce continuerait à jouir de toute la liberté de ses allures, et on pourrait prévoir sûrement ce résultat: que non-seulement les disettes, mais même les prix exagérés des blés, et conséquemment du pain, deviendraient impossibles. PAULIN.

Longue-vue Napoléon III.

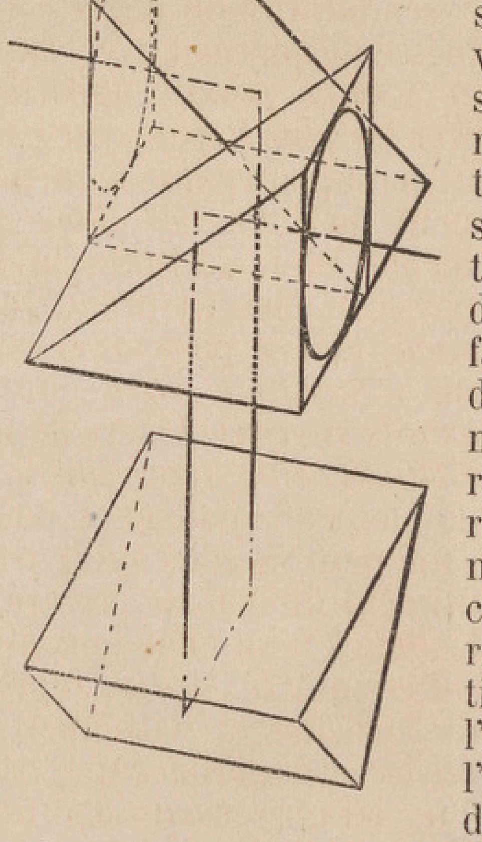
NOUVELLE LUNETTE INVENTÉE PAR M. J. PORRO.

L'Illustration a donné dans le temps (numéro 375, samedi 4 mai 1850) une description et des figures d'une espèce particulière de lunette imaginée par M. Porro, ancien officier du génie piémontais, et désignée par son inventeur sous le nom de *lunette-cornet*. Le mérite principal de cet instrument consistait à réduire énormément la longueur des longues-vues, de telle sorte qu'une lunette d'un mètre se trouvait amenée à n'avoir que le tiers de cette longueur. C'était là un grand avantage pour les observations que l'on peut faire en voyage, lorsqu'il n'est guère possible d'avoir sous la main des pieds assez solides pour supporter les instruments, ni un lieu commode pour les installer. Une lunette courte, tenue à la main, oscille peu et donne le moyen de viser juste et de mesurer, s'il le faut, avec précision un objet compris entre les fils du micromètre oculaire. Car il est bon de rappeler que les *lunettes-cornet* de M. Porro sont toutes munies d'un micromètre oculaire, pouvant donner la distance des objets quand on connaît leurs dimensions absolues. Le raccourcissement des longues-vues les rend en outre plus faciles à transporter, sans avoir recours au système des tuyaux emboîtés, qui ne donne jamais un centrage exact aux lentilles.

Toutes ces qualités, jointes à celles de leur excellente construction et du parfait achromatisme, ont mis les *lunettes-cornet* entre les mains de tous les officiers, de tous les ingénieurs, de tous les hommes, en un mot, qui ont besoin d'observer souvent, vite et avec précision.

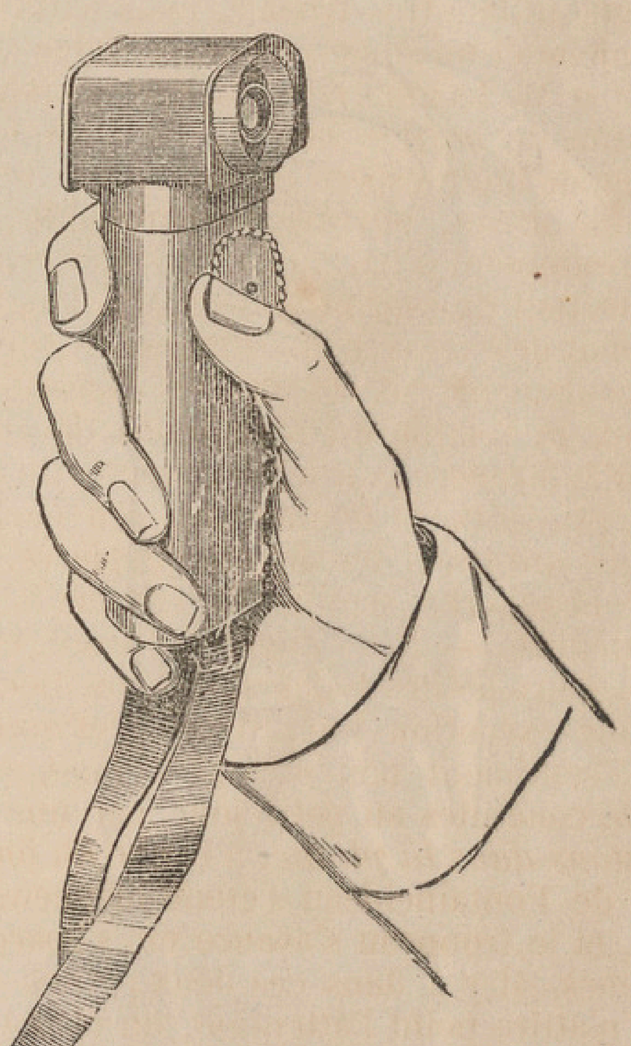
Mais M. Porro n'était pas encore satisfait des résultats qu'il avait obtenus. Sa *lunette-cornet* lui paraissait beaucoup trop longue et pas assez stable pour les observateurs en campagne. Il a donc cherché à la modifier de façon à n'avoir presque plus de longueur, et à lui donner toute la stabilité dont une lunette tenue à la main peut être susceptible.

Dans la *lunette-cornet*, les rayons lumineux qui avaient traversé l'objectif se brisaient quatre fois contre des surfaces réfléchissantes avant d'aboutir à l'oculaire. Mais ces réflexions, se faisant parallèlement à la ligne qui réunit l'objectif à l'oculaire, exigeaient encore un certain développement en longeur, à moins de les multiplier encore plus, ce qui aurait vite absorbé toute la lumière de l'image. M. Porro fit donc faire un quart de tour à l'axe optique de sa lunette; d'horizontal qu'il était, il le dressa verticalement, et la *lunette Napoléon III* se trouva inventée.



Cet instrument consiste en effet en un prisme rectangle objectif, travaillé lenticulairement sur un de ses cathètes et renvoyant en bas, par réflexion sur son hypothénuse, les rayons horizontaux émanés des objets extérieurs. Une fois lancés dans le sens vertical, ces rayons rencontrent un second prisme rectangle dans lequel ils pénètrent par sa face hypoténuse, se réfléchissent deux fois sur ses cathètes, et remontent verticalement jusqu'à la rencontre d'un troisième prisme rectangulaire qui, par une dernière réflexion, les porte sur l'oculaire ou sur son cathète antérieur travaillé en guise de lentille. Ainsi l'intervalle qui sépare l'objectif de l'œil n'est plus que l'épaisseur d'un prisme, c'est-à-dire qu'il atteint à peine deux ou trois centimètres. La véritable longueur de la lunette étant devenue verticale, se trouve cachée dans le manche de l'instrument, et sert à lui donner plus de stabilité entre les mains de l'observateur.

LONGUE-VUE NAPOLEON III.



Inv. par I. Porro,

BRÉVETÉ EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER.

La forme de la *longue-vue Napoléon III*, sans être élégante, ne présente cependant rien de disgracieux; elle est extrêmement facile à manier, très-solide, occupant fort peu d'espace et susceptible de donner de très-forts grossissements.

Une des plus grandes difficultés que M. Porro a dû vaincre dans la construction de cet instrument, ç'a été l'achromatisation parfaite des lentilles. Il se produit en effet, par le jeu des réflexions successives, un renversement et un croisement des spectres de dispersion qui rendent la solution du problème fort compliquée. Heureusement l'inventeur, qui manie le calcul avec une grande habileté, a réussi à triompher de tous les obstacles. Les *longues-vues Napoléon III* sont aussi achromatiques, aussi exemptes de franges colorées que les lunettes les plus parfaites construites d'après les méthodes ordinaires.

Il va sans dire que le petit micromètre pour mesurer les distances figure dans la *lunette Napoléon III* comme dans la *lunette-cornet*, et qu'ainsi le nouvel instrument réunit à tous les avantages de l'ancien la stabilité qu'il avait été impossible d'atteindre en laissant l'axe optique de la lunette dans une situation horizontale.

Nous ne doutons pas qu'après avoir observé avec la petite longue-vue de M. Porro, qui figure parmi ses autres appareils dans le jardin de l'Exposition universelle, tout le monde ne s'empresse d'adopter un instrument qui joint à la commodité de la forme une très-grande perfection de travail. G. GOVI.

Guide de l'Exposition universelle des produits de l'industrie et des beaux-arts de toutes les nations. — Nous venons de mettre en vente, parmi les *Guides illustrés à un franc*, un volume qui prouve une fois de plus que le bon marché des livres utiles est

le résultat d'un calcul bien entendu. Ce volume, orné de gravures nombreuses, contenant la matière d'un gros in-8° renfermée dans un format commode, un petit volume à la main, si l'on peut dire ainsi, vous conduit en vous renseignant, dans toutes les parties de l'Exposition universelle, et pourrait, au besoin, tenir lieu de la visite pour ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage de Paris. Quant à ceux qui visitent le Palais de l'Industrie, on leur recommande cet excellent petit volume comme moyen de tirer profit du spectacle magnifique qui se déroule sous leurs yeux en mille actes divers, qui demandent un *cicerone* intelligent.

Cavalerie polonaise au service du Sultan.

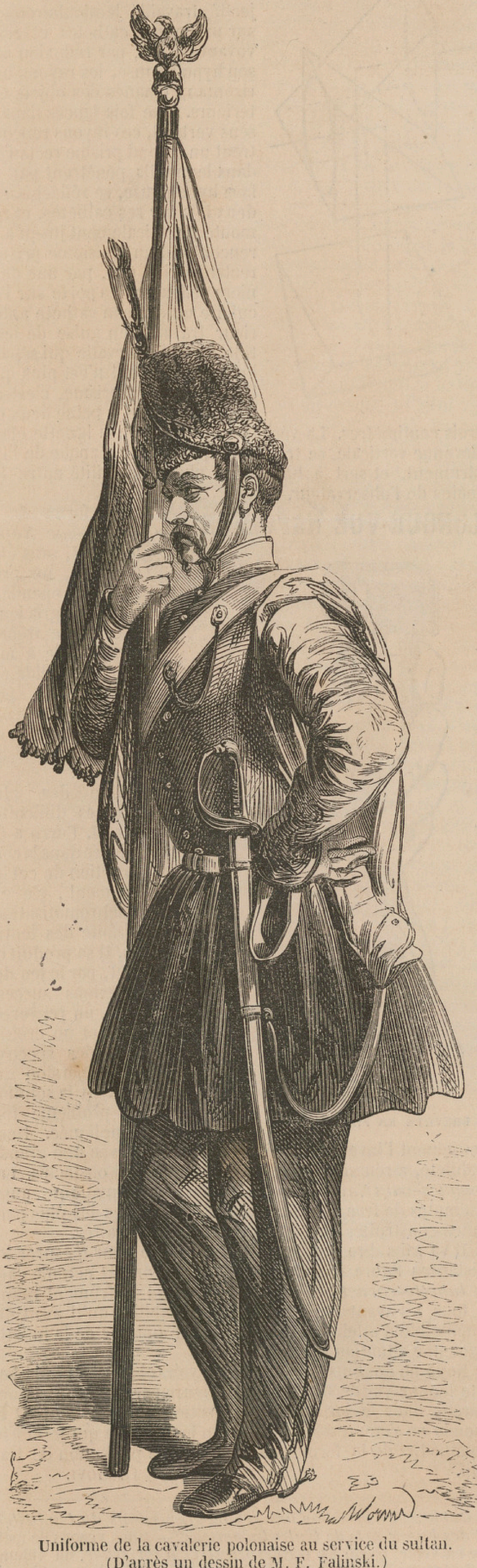
Quelques mois après la déclaration de la guerre d'Orient, le Sultan, avec le consentement des puissances alliées, a confié à Sadyk-Pacha (Czaykowski), nommé ataman (1), la formation d'un corps de cavalerie polonaise sous le nom de *cosaks polonais*.

Le zèle infatigable du prince Czartoryski et l'esprit militaire du général comte Zamoyski, aidés du concours de tous les patriotes polonais, ont assez activement travaillé à la réalisation de cette création, pour que deux régiments de cette cavalerie, dont on nous communique l'uniforme, soient déjà complétement organisés et prêts à entrer en campagne.

Ces régiments se composent d'une grande quantité de réfugiés polonais, résidant depuis 1831 en France et en Angleterre, et d'une nombreuse désertion de leurs compatriotes incorporés dans l'armée russe.

La formation de ce corps est de nature à exercer une grande influence sur la désorganisation de l'armée russe, dans laquelle se trouvent près de cent mille Polonais, qui n'attendent, dit-on, que l'occasion d'abandonner ce service forcé pour tenter de reconquérir l'indépendance de leur patrie.

(1) Ancienne dénomination des commandants de légions cosaques.



Uniforme de la cavalerie polonaise au service du sultan. (D'après un dessin de M. F. Falinski.)

La cathédrale de Bayeux.

Pendant que la tendance générale des esprits est à conserver en France et dans toute l'Europe les grands édifices religieux du moyen âge, l'attention publique est vivement préoccupée de la démolition dont serait menacée la belle tour centrale de la cathédrale de Bayeux.

Sur une crypte du commencement du douzième siècle, s'élèvent les piliers et les premières voûtes de cette tour dont la construction a été achevée dans le quatorzième siècle. Au-dessus, la jolie construction octogonale du beffroy signale l'esprit coquet de Louis de Harcourt, patriarche de Jérusalem, aux dépens duquel les travaux furent exécutés vers l'an 1497. Le couronnement étant en charpente, il fut incendié en 1676, rebâti en pierre sous François de Mesmond et terminé en 1715.

Les couches successives de cette grande construction sont toute une histoire qui embrasse six siècles et finit à la mort de Louis XIV. Elles ont toutes le cachet de leur époque. Mais de là aussi la répulsion de certains architectes qui ne jurent que par le treizième siècle.

Des réparations (s'il faut croire ce qu'on en rapporte) ayant été dirigées avec imprudence, la tour centrale de Bayeux s'est trouvée ébranlée, et on a proposé au ministre de l'instruction publique et des cultes de la démolir. Pour surmonter son hésitation, on lui aurait dit qu'elle s'appuyait sur un sol mauvais et partout compressible.

L'ordre de démolition a donc été obtenu, et la destruction commencée le 1er août. Mais les réclamations arrivées de toutes parts, et les affirmations données sur l'extrême solidité des fondations qui reposent sur la roche, ont déterminé Son Excellence à envoyer séparément à Bayeux M. Lebas et M. Flachat.

Le rapport de M. Lebas a été favorable à la consolidation; on attend avec anxiété, et cependant avec confiance, celui de M. Flachat.

Mais déjà le ministre a fait suspendre l'œuvre de destruction, et tout porte à espérer que, chargé de la conservation de nos antiques monuments religieux, il voudra sauver la cathédrale de Bayeux.

PAULIN.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La valeur des armées alliées, aidées par l'escadre anglo-française rassemblée dans la mer Noire, a conquis Sébastopol.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

Rébus.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

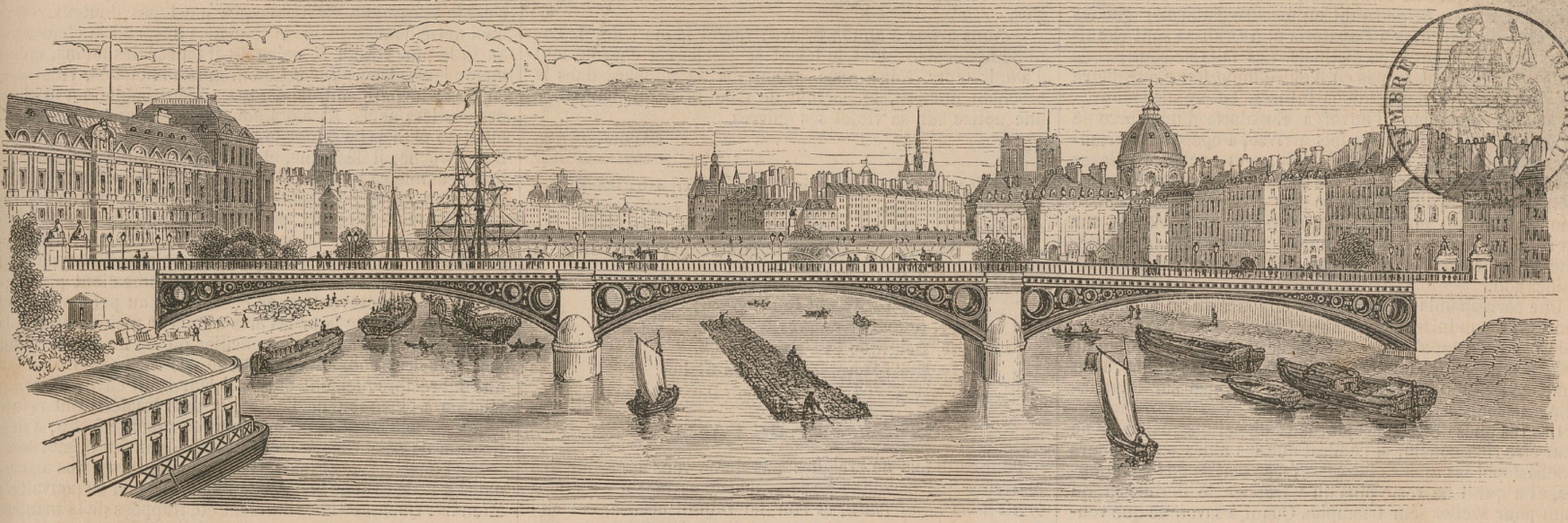
On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

TIMBRE IMPÉRIAL
OCTOBRE 1855



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 658. Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

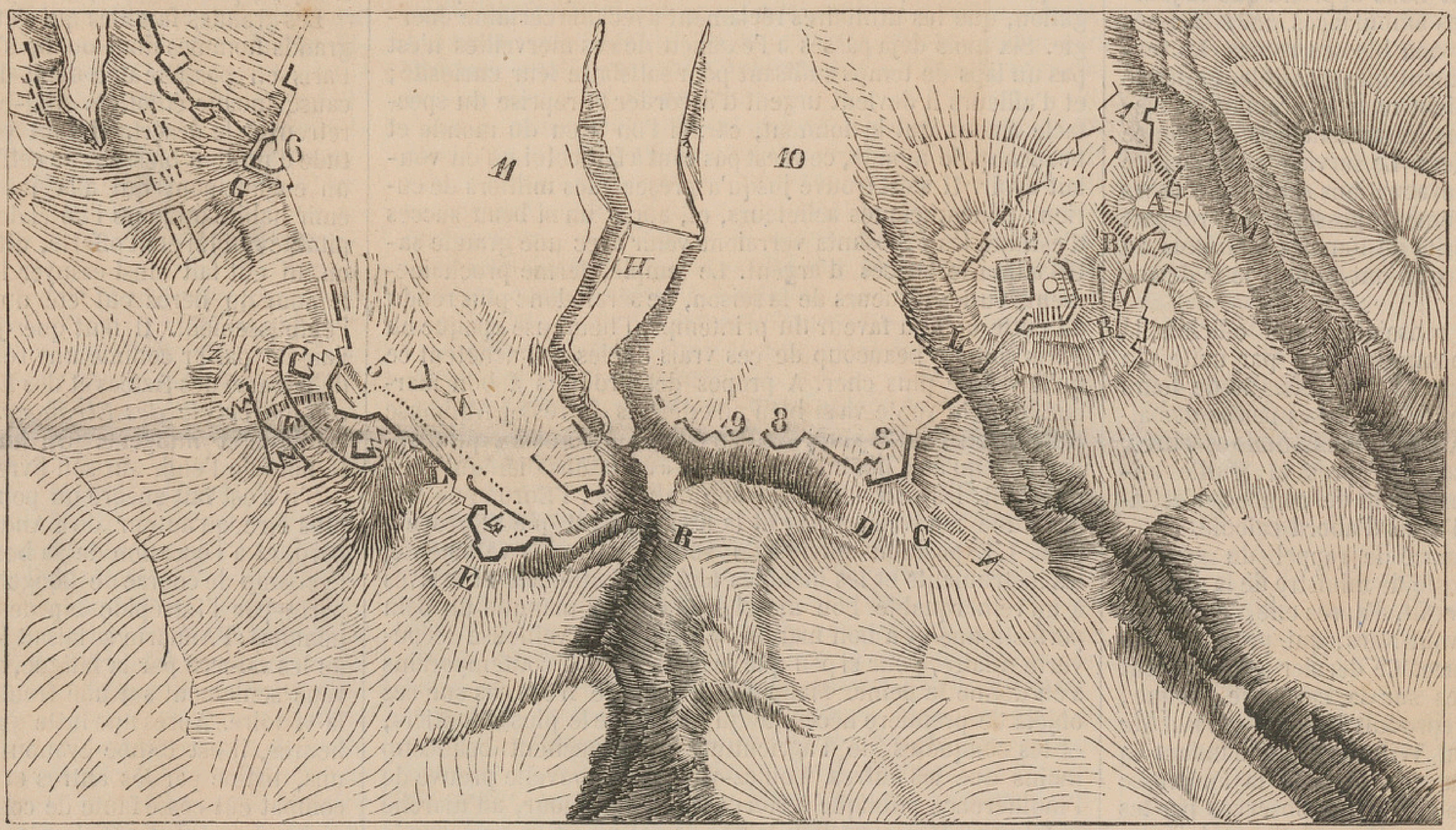
SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Sébastopol ; attaque de la Courtine et du grand Redan. — Exposition universelle ; meubles, décors, etc. — Attaque et prise de Malakoff. — Chronique littéraire. — Nouvelle Encyclopédie générale. — Rapport du général Niel sur la prise de Sébastopol. — Revue agricole. — Les clippers français. — Sébastopol après l'abandon de la ville. — Episode à Malakoff. — Bibliographie, etc. *Gravures :* Plan de l'attaque de Malakoff. — Les bombardes. — Attaque de la Courtine. — Attaque du grand Redan. — Prise de Malakoff. — Attaque du redan du Carénage. — Attaque du bastion central. — Défense de la gorge de Malakoff. — Rébus, etc.

Histoire de la semaine.

Nous publions aujourd'hui seulement les rapports officiels sur la prise de Sébastopol. A l'heure où ces documents nous parvenaient la semaine dernière, avec les dessins qui devaient les accompagner et les traduire, pour ainsi dire, en spectacle dans une série de tableaux historiques, il nous était impossible de donner ce complément du récit qui en relève l'intelligence en les faisant entrer plus avant dans la mémoire du lecteur. Ce bulletin hebdomadaire ne sera donc consacré qu'aux appréciations diverses auxquelles a donné lieu ce glorieux événement et aux nouvelles qui nous sont parvenues depuis la semaine dernière.

Les journaux du 2 octobre ont presque tous reproduit des dépêches de la télégraphie privée, par lesquelles était annoncé le bombardement des forts du nord par les alliés : les Russes étaient, en ce moment, en pleine retraite sur Pérékop. Ces nouvelles, datées de Vienne, peuvent être exactes, et personne ne le souhaite comme nous ; mais, avant de nous en réjouir, nous attendons qu'elles soient communiquées officiellement. Ce mouvement, du reste, concorderait peu, à moins de changement dans les intentions du Czar, avec les paroles qui lui ont été prêtées et l'adresse



PLAN DE L'ATTAQUE DE MALAKOFF.

1, redan du Carénage ; 2, Malakoff, ou redoute Korniloff ; 3, redan anglais ; 4, bastion du Mât, ou n° 4 russe ; 5, bastion Central, ou n° 5 russe ; 6, bastion de la Quarantaine, ou n° 6 russe ; 7, ligne de batteries joignant le bastion n° 6 au fond de la Quarantaine ; 8, batteries des casernes ; 9, batterie de revers ; 10, Karabelnaïa ; 11, Sébastopol. — A, attaque du Carénage, division Dulac (25 mètres de distance) ; B, attaque de Malakoff, division Mac-Mahon (25 mètres) ; B', attaque de la Courtine, division La Motterouge (300 mètres) ; C, attaque anglaise du grand Redan (200 mètres) ; D, attaque anglaise, 2e colonne ; E, bastion du Mât ; F, attaque du bastion Central (40 mètres), généraux de Salles et River ; G, bastion et attaques de la Quarantaine ; H, baie de l'Arsenal ; L, ravin de Karabelnaïa ; M, ravin du Carénage ; N, ravin de l'Artillerie ; R, ravin anglais ; . . . ., route que devaient suivre les colonnes d'attaque après enlèvement des bastions.

Les bombardes dans la baie de Straliska. — D'après M. Durand-Brager.

qu'il a remise au gouverneur de Moscou, adresse dans laquelle, après avoir remercié les habitants de l'accueil qui lui a été fait, il se retire, convaincu que tout le peuple est prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour conserver l'intégrité de l'empire.

Toutes les nouvelles de la Crimée, arrivées cette semaine, montrent les mouvements des alliés comme devant aboutir à un résultat qui doit compléter la victoire du 8 septembre. *L'Indépendance belge* se dit en mesure d'affirmer que les mouvements exécutés à Eupatoria et à Orkussa sont simultanés, et cependant bien distincts. Ces faits se sont passés le 23 août, et n'ont jamais eu d'autre importance que d'être les préliminaires d'opérations futures. Le premier mouvement a consisté dans l'envoi à Eupatoria d'une force de 20,000 hommes, qui, une fois arrivée, a opéré une reconnaissance hors les murs de la ville, vers quelques villages qui n'ont pas même été occupés. Par le deuxième mouvement, des corps d'infanterie se sont avancés dans la Suisse Taurique et ont pris pied sur les hauteurs d'Orkussa, sur un chemin qui conduit à Mackensie, centre de l'armée russe. Une dépêche russe confirme cette nouvelle et évalue sa signification.

Une correspondance du *Times* annonce qu'on répare les routes qui conduisent au camp, et le corps des travailleurs, aidé par l'armée, s'occupe de tracer une nouvelle route de Balaklava, parallèlement à la ligne du chemin de fer. Tout annonce l'intention de faire hiverner l'armée sur l'emplacement occupé actuellement par elle.

Des résumés de tous les journaux de cette semaine il ne peut être rien conclu, si ce n'est que les alliés ont toujours à Sébastopol les mêmes braves armées tant de fois victorieuses, et à qui il ne reste plus qu'à frapper le dernier grand coup pour sceller leur triomphe. Quant à savoir ce que veulent les Russes, s'ils veulent abandonner la Crimée en se repliant sur Pérékop, ou bien, se fortifiant derrière les forts du nord, s'ils veulent continuer leur défense, personne ne peut se prononcer.

Un rapport envoyé au ministre de la guerre par l'intendant général de l'armée d'Orient nous apprend que la journée du 8 a fait entrer dans nos ambulances 4471 blessés français, dont 212 officiers, et 554 blessés russes. Le service s'est effectué aussi rapidement que possible, et dès le 9 au matin tous les blessés avaient reçu le premier pansement. Il y a en ce moment dans les ambulances de Crimée 10,520 blessés, dont 372 officiers. Le service y est assuré d'une manière complète, et les évacuations seront effectuées le plus vite et le plus régulièrement possible. Le rapport conclut par un éloge bien mérité de tous les membres du corps médical et administratif, qui ont rempli leur devoir avec zèle et dévouement.

Le Sun évalue, d'après des renseignements officiels, la perte des Russes à 20,000 hommes, tant par suite du bombardement que dans les assauts définitifs. 20 de leurs officiers généraux ont été tués ou blessés. Les pertes des alliés, c'est-à-dire des Français, Anglais, Piémontais et Turcs, ainsi que des forces navales, sont, d'après la feuille anglaise, évaluées à 13,000 hommes hors de combat, c'est-à-dire 2,000 de moins qu'on ne l'avait d'abord calculé.

La Presse de Vienne annonce le rappel du général Gortschakoff, pour prendre le poste de ministre de la guerre, comme une chose résolue. Ce serait, d'après elle, le général Mouravieff, qui commande devant Kars, qui prendrait les opérations de la guerre en Crimée. Ce dernier général vient de remporter à Kars un succès sur la cavalerie turque, dont il a envoyé le rapport reproduit par le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Le général William, commandant la place de Kars, à court de vivres, renvoya de la forteresse la plus grande partie de la cavalerie, qui, observée par les Russes, fut rencontrée et mise en déroute. Poursuivie par l'ennemi, elle fut obligée en partie de se rendre après avoir perdu 500 hommes, laissé entre les mains des Russes 2 officiers supérieurs, 9 officiers subalternes et 185 cavaliers. Le lendemain de cette rencontre, le 4, ayant voulu se frayer un chemin vers l'Araxe, par la plaine de Kars, l'attitude de l'ennemi les força de rentrer dans la forteresse. Heureusement Omer-Pacha va bientôt opérer une diversion salutaire par son arrivée dans les murs de la forteresse, et, en supposant que l'avantage remporté par les Russes soit aussi important qu'ils le prétendent, arrivé le 10 à Trébizonde, Omer-Pacha a dû être rendu le 22 ou 23 à Batoum; tout fait donc espérer qu'il arrivera à temps, la garnison possédant encore des vivres.

On écrit de Kiel que le séjour de la Baltique pour les gros navires devient dangereux; la flotte anglaise (et probablement aussi la flotte française) ira mouiller en rade de Kiel; en attendant le moment où, la navigation étant impossible dans ces parages, elle pourra retourner en Angleterre.

L'Indépendance belge assure que le rappel de lord Strafford de Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, est chose décidée. Ce rappel devrait être attribué au Sultan lui-même, qui aurait fait savoir à Londres qu'après l'étrange message que lui avait envoyé lord Redcliffe à l'occasion des dernières mutations du cabinet ottoman, il ne pouvait, dans l'intérêt de sa dignité, avoir de plus longs rapports avec ce diplomate.

Les séances de la diète de Danemark ont été orageuses cette semaine, et la question méritait en effet qu'on la discutât sérieusement. Plusieurs orateurs ont repoussé la constitution générale, qui élimine ce que nous appelions le tiers état, à l'avantage des privilégiés de l'aristocratie. Dans la séance du 28 septembre, la constitution générale, telle qu'elle a été présentée par le gouvernement, a été mise aux voix. Le résultat du scrutin a été adopté à la majorité de dix voix seulement.

Le traité d'alliance entre l'Espagne et les puissances occidentales est arrivé à Madrid, ratifié en toutes formes par les ministres espagnols, français et anglais. C'est donc une question résolue, et les cortès n'auront à s'occuper que des subsides. Le ministère de la guerre a terminé tous les préparatifs commencés à cette occasion. Les régiments d'infanterie et de cavalerie qui doivent prendre part à la campagne sont déjà désignés.

La situation est toujours lourde. La reine est arrivée à Madrid le 30 septembre.

Le jeune roi de Portugal doit inaugurer son règne par l'ouverture prochaine d'un premier chemin de fer portugais.

—Nous avons à annoncer avec regret la mort de M. Camille Roqueplan, dont le talent si gracieux a charmé tant d'admirateurs. Nous nous proposons de donner, dans le prochain numéro, le portrait de Camille Roqueplan, avec une notice sur sa vie et ses œuvres.

PAULIN.

Par des motifs d'administration intérieure, les Directeurs de L'ILLUSTRATION ont diminué les remises faites à certains libraires sur leurs souscriptions. Malgré cette nouvelle mesure, le prix des abonnements doit rester le même que par le passé :

36 fr. pour Paris et la province;
40 fr. pour l'étranger;
45 fr. Belgique et Prusse;
55 fr. Etats-Romains et Deux-Siciles.

Courrier de Paris.

Pour cette fois ne craignez pas qu'on vous apprenne des nouvelles que personne ne se soucie de savoir; il y a eu *du bruit dans Landernau*, et l'on ne saurait accuser cet automne parisien de manquer de physionomie : il les a toutes. Cette saison équivoque, qui souffle à la fois le froid et le chaud, on lui reprochait de s'endormir dans la mollesse ou de n'offrir que des passe-temps d'écoliers, et elle en a pour tous les goûts. D'abord l'Exposition universelle est toujours en permanence, en attendant sa clôture ou plutôt sa prorogation, que les utilitaires réclament avec une certaine énergie. Six mois déjà passés à l'examen de ces merveilles n'est pas un laps de temps suffisant pour satisfaire leur curiosité; et d'ailleurs il devient urgent d'accorder la reprise du spectacle à ceux qui le donnent, car, si l'on a eu du monde et beaucoup de monde, ce n'est pas tout à fait celui qu'on voulait avoir. Il s'est trouvé jusqu'à présent des milliers de curieux pour quelques acheteurs, et, après un si beau succès d'estime, les exposants verraient venir avec une grande satisfaction le succès d'argent. Le temple, fermé prochainement, vu les rigueurs de la saison, ne serait donc plus rendu au culte qu'à la faveur du printemps, l'heureuse époque où Paris compte beaucoup de ces vrais fidèles qui achètent ce qu'il y a de plus cher. A propos des produits à bon marché, dont la vente va si bien aux dépens du reste, Alphonse Karr disait l'autre jour, avec ce suprême bon sens qui n'appartient qu'aux hommes d'esprit : « Je crains bien que, nonobstant les merveilles de son industrie, l'Europe ne soit dans une mauvaise voie; et la preuve, c'est que l'Europe a faim. L'Exposition universelle vous montre les vêtements, les instruments et les meubles tout perfectionnés et arrivés à un remarquable bon marché, mais il y manque un pain perfectionné et à bon marché. » Oh! la merveilleuse découverte à faire, pour si peu que le génie de nos contemporains s'en donne la peine. Malheureusement ce n'est pas sur ces objets de première nécessité qu'il s'exerce le plus volontiers, et les conquêtes de l'agriculture nous touchent beaucoup moins que les autres. Voulez-vous une nouvelle preuve de l'indifférence publique à son égard? l'autre jour, au marché des Innocents, avait lieu la proclamation et la promenade solennelle du *Roi des potirons*, une fête qui, selon le même et clairvoyant Alphonse Karr, devrait être politique, morale et religieuse; et les Parisiens n'y ont fait aucune attention, leurs journaux s'étant contenté d'enregistrer ce fait-divers dans leurs colonnes en y mettant un peu d'ironie. N'en déplaise à notre ingénieux confrère et ami, un témoignage plus déplorable encore du peu de considération que l'opinion publique semble attacher à l'agriculture, c'est que parmi les hommes célèbres dont la statuette couronne les nouvelles constructions du Louvre, ne figure aucun agriculteur. On y voit des artistes, des chimistes, des musiciens et des physiciens, des auteurs et des acteurs (il y en a même un peu trop), à l'exclusion d'Olivier de Serres, de Daubenton, de Mathieu Dombasle et de leurs pareils.

Entendez-vous cependant ce grand bruit de préparatifs dans tous les mondes? C'est la bonne compagnie qui va rentrer au gîte. Les plus pressés sont revenus pour préparer les logements. Cet hiver aura peut-être ses tristesses et des jours sombres comme ses nuits. On ne saurait donc s'y prendre trop tôt pour égayer la situation. Arrangez-vous, mesdames, pour danser le plus possible au bénéfice des pauvres, et ne négligez aucun plaisir au bout duquel peut se trouver le soulagement de quelque souffrance. Ainsi parle la charité par circulaires à cette touchante charité féminine qui ne demande pas mieux que d'agir, et déjà elle s'embusque à la porte des églises, pousse aux concerts et leur invente des exécutants. On la voit même inventer des loteries, et en placer très-bien les billets nullement imaginaires au moyen de ces mots magiques qui délient le cordon des bourses les plus récalcitrantes en leurrant les possesseurs de récompenses impossibles.

Et puisqu'il vous faut absolument un échantillon des nouvelles intéressantes en circulation, il y a ce bruit de Bourse que le roi des banquiers ou le banquier des rois serait décidé à prendre sa retraite, et cette abdication volontaire serait suivie de la liquidation de sa maison. Depuis longtemps d'ailleurs, — vous diront les gens bien informés, qui le sont parfois si mal, — le grand financier avait retiré son épingle du jeu et même de tous les jeux de Bourse, à supposer qu'il y ait jamais trempé. Bien d'autres historiettes ont couru et courent encore à la plus grande satisfaction des badauds, parmi lesquelles la suivante, qu'on nous prie de transcrire à l'intention de ceux qui par hasard ne la connaîtraient pas. « Un cordonnier de Lille ayant reçu de son fils au service sous Sébastopol la demande d'expédition d'une paire de souliers, par la voie la plus *directe et la plus prompte* : Parbleu! se dit-il, la voie la plus directe, c'est le télégraphe électrique, ça n'est pas douteux. » Sur quoi notre homme plein de confiance suspend la chaussure au fil le plus voisin. A peine a-t-il tourné les talons, qu'un maraudeur, alléché par cette offrande aux étoiles, vient s'en chausser incontinent, laissant ses vieux souliers à la place des souliers neufs. Et alors nous avons le mot d'ébahissement du père à son retour le lendemain pour avoir réponse : il s'approche, il décroche, et s'écrie : Le gaillard les a déjà usés, comme ça va vite! Une autre histoire qui offre un intérêt plus vif et plus soutenu, c'est celle du jeune zouave que différents journaux ont marié à une princesse russe pour le récompenser de ce qu'il lui a sauvé la vie; malheureusement on ne peut pas tout dire, et ensuite on ne peut pas tout croire. J'oserai vous donner comme étant plus authentique la mésaventure de ce Mécènes au petit pied, qui tient table ouverte pour les arts à tous le moins une fois la semaine. Dans le but de réconcilier ou du moins de réunir deux illustres compositeurs que toutes sortes de malentendus ont réciproquement aigris, il leur avait envoyé une invitation à l'insu l'un de l'autre, et tous les deux ont refusé leur présence au gala, de sorte que ce superbe festin, à destination de célébrités, a été consommé par des obscurités.

Les nouvelles de Crimée, si glorieuses pour nos armes, ont mis le deuil dans bien des familles, ainsi qu'on pouvait s'y attendre. Quelques-unes auraient été frappées de la manière la plus douloureuse, en ce sens, qu'elles comptaient des parents très-proches dans l'une et l'autre armée. Ainsi un magistrat aurait perdu ses deux neveux qui servaient dans des rangs opposés; et quelques-uns des généraux russes qui ont été blessés et tués portaient des noms on ne peut plus français, par exemple, *Bellegarde* et *Scudéri*.

Les grandes familles qui s'éteignent nous font penser aux grands hommes dont on ne s'occupe plus. En ce moment Paris en possède une demi-douzaine, et leur présence n'y cause aucune émotion. Abd-el-Kader lui-même a fini par y retrouver le désert. Il était vendredi à l'Opéra dans l'attitude d'un lion blessé... de cette indifférence peut-être, après un engouement qui alla jusqu'à l'indiscrétion. L'illustre émir habite toujours l'hôtel de la Terrasse; il a refusé l'hospitalité qui lui était offerte, dit-on, à l'hôtel du Louvre, dont on lui eût fait ainsi essuyer les plâtres, sans compter que le nom du héros eût été un magnifique prospectus pour l'établissement. Il faut que je dise ici, au risque d'avoir l'air de parler comme une réclame, que l'hôtel d'Osmont, débarrassé des Aztecs et des Earthmen, a ouvert ses salons, comme *cercle des Etrangers*, à la meilleure compagnie exotique et indigène. On lui souhaite de pouvoir inscrire le nom de l'émir sur son livre d'or.

S'il s'est fait encore un peu de bruit ailleurs, ça ne peut plus être qu'autour de l'Andarin ou coureur espagnol Genaro, et à l'occasion de sa bonne ou mauvaise aventure sur le champ de course de Longchamp. Vous connaissez le défi porté par l'intrépide bipède aux quadrupèdes les plus renommés : l'Andarin se faisait fort, non de les distancer, mais de les vaincre par la fatigue, et il s'en est fallu de deux chevaux seulement sur une trentaine que Genaro ne remportât la victoire. Après une lutte qui s'est prolongée pendant cinq heures, il est tombé évanoui sur l'arène, applaudi par les uns, blâmé par les autres et admiré par tous. Bien que le combat eût cessé faute de combattants, quelques intrépides n'abandonnèrent pas la place, dans l'espérance que l'Andarin, ayant recouvré ses sens, pourrait recommencer la lutte, jusqu'à ce que mort s'ensuivit, apparemment. On conte aussi que le bruit s'étant répandu d'abord que l'asphyxie paraissait irrémédiable, un Monsieur voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, et que les sergents de ville s'y opposant : « Laissez entrer Monsieur, aurait dit un préposé, c'est un amateur; » traduisez un curieux. Dimanche dernier, Genaro devait reprendre sa revanche; mais vu *l'incertitude du temps*, qui ne fut plus jamais certainement mauvais, je vais faire comme si c'était partie remise.

Au Théâtre-Français, Mlle Plessy, bien accueillie dans Elmire de *Tartuffe*, a été extrêmement fêtée dans les *Fausses confidences*. Ce rôle d'Araminthe lui sied à merveille, et d'un bout à l'autre elle y fait feu de tout son esprit; si le théâtre de ce charmant Marivaux n'existait pas, Mlle Plessy l'eût certainement inventé ou tout au moins réinventé. Quelle comédienne entendit jamais mieux son auteur! comme elle en fait ressortir les nuances infinies et les délicatesses insaisissables! Comme créateur perpétuel du détail, Marivaux impose à son interprète les plus grandes difficultés, qui sont les difficultés de sa manière : il a reculé les bornes du possible dans l'analyse du cœur humain, et nul mieux que lui ne donne au petit genre les proportions du grand. On l'accuse d'être recherché : n'est pas recherché qui veut. Oui, Marivaux cherche le plus souvent l'impossible, car tel est son idéal, et il le trouve toujours, voilà le prodige; et il s'en faut de bien peu que Mlle Plessy ne soit constamment à sa hauteur. M. Bressant, dont on ne parlait presque plus, a eu beaucoup de succès à côté d'elle; c'est un Dorante accompli. Faut-il dire, ou plutôt faut-il répéter avec tout le monde que Mlle Plessy veut absolument utiliser deux ou trois proverbes où elle avait beaucoup de succès là-bas, pure fantaisie de jolie femme? O Araminthe! n'aspirez pas à descendre.

L'Ambigu vient de donner, au milieu d'un enthousiasme presque universel, un très-sombre et très-intéressant mélodrame qui s'appelle *la Tour de Londres*. Les auteurs ont taillé leur pièce dans l'histoire d'Angleterre, tandis que le

Cirque-National utilisait l'histoire de France à sa façon grandiose, *les Grands Siècles*. Ceci est la suite plus ou moins merveilleuse de cette *Histoire de Paris* des mêmes auteurs, laquelle courait si follement de tableaux en tableaux, pour s'arrêter à l'entrée du bon Henri. Aujourd'hui MM. Barrère et de Kock viennent nous conter leur *exegi*, et pousser à bout toute cette gloire : c'est un mot de Bossuet. Leurs grands siècles sont naturellement les trois derniers, y compris le nôtre. Vous y voyez un peu Louis XIII, beaucoup Louis XIV et Louis XV, et passionnément l'époque actuelle, sauf la république qu'on y voit... pas du tout. Au premier chapitre de cette pièce-volume ou volumineuse, une dame de la cour demande au roi la grâce d'un duelliste, — trait de mœurs ! — Ensuite nous traversons la Fronde en passant par le Pont-Neuf, tant d'autres canards l'ont bien passé ; — puis une toile de fond s'abaisse, et nous voici à la place Royale, au milieu des personnages de la comédie de Molière. Louis XIV et sa cour sont caractérisés par une anecdote, celle du massif d'arbres qui du château de Meudon lui cachait la vue de Paris, et que Colbert fait disparaître *subito*. La chronique attribue cet acte de courtisanerie à d'Antin ; mais Colbert ou d'Antin, peu importe.

Le grand siècle suivant, qui fut celui de Voltaire et de l'Encyclopédie, le dix-huitième siècle, en un mot, est figuré ici par une *Fête aux Porcherons*, la Courtille de ce temps-là, et voilà justement comme on écrit l'histoire de Paris au Cirque-National. C'est par ce chemin, qui est un peu le chemin des écoliers, que nous sommes arrivés passé minuit à l'époque moderne, symbolisée par le panorama de la grande ville, vue prise des hauteurs de l'Arc de Triomphe. A vrai dire, l'ensemble de ce spectacle est très-satisfaisant, et il vous procurera presque autant de plaisir que de fatigue. En voilà bien pour une cinquantaine de représentations. Est-ce tout ? — C'est tout.

PHILIPPE BUSONI.

Chronique musicale.

L'événement annoncé et attendu depuis plusieurs mois vient enfin d'avoir lieu, et l'impatience des *dilettanti* est satisfaite. *Sainte Claire*, partition en trois actes de Son Altesse monseigneur le duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, a été exécutée pour la première fois, à l'Opéra, le jeudi 27 septembre 1855. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la salle était pleine ; toute l'aristocratie allemande et tout le corps diplomatique s'y étaient donné rendez-vous. Quant aux applaudissements, acclamations, *hurras*, etc., il n'est pas nécessaire de dire que tout s'est passé le plus convenablement du monde.

On éprouve un certain embarras pour rendre compte de l'ouvrage d'un prince régnant. Si on le critique, on peut être soupçonné d'une malveillance systématique prenant sa source bien loin des calmes et sereines régions de l'art. Si on le loue, on peut être accusé de basse flatterie. L'écrivain sent son lecteur en défiance, et la célèbre phrase de Tacite vient d'elle-même au bout de sa plume : *Galba, Otho, Vitellius, mihi nec beneficio nec injuriâ cogniti*.

Il y aurait d'ailleurs, ce nous semble, une sorte de mauvais goût à se montrer par trop difficile avec un homme qui descend d'un si haut lieu dans l'arène où luttent les artistes, et qui vient disputer la palme au lieu de la décerner. Par cette tentative même, et quel qu'en soit d'ailleurs le résultat final, il prouve le cas qu'il fait de l'art, et il honore ceux qui le cultivent. C'est à ceux-ci à lui faire voir qu'il ne s'est point fourvoyé en mauvaise compagnie. Néron mettait le pouvoir suprême au service de son amour-propre de poëte et de chanteur, et se faisait applaudir des Romains en leur mettant l'épée sur la gorge. Mais l'auteur de *Sainte-Claire* quitte le pays où il règne, et vient se livrer au jugement d'un public sur lequel il n'a aucune autorité. Ce procédé loyal et noble nous avait fait souhaiter vivement le succès de Son Altesse, avant même que nous eussions entendu un seul accord de sa partition.

Ce n'est pourtant pas une raison pour n'en pas dire notre pensée. Puisqu'on nous l'a demandée, nous la devons.

Avant tout, quelques mots du livret. Il faut que l'on sache quel sujet le compositeur avait à traiter, quelles situations, quels sentiments il avait à rendre, et contre quelles difficultés il devait lutter.

Ce livret est de provenance allemande, et le nom de son auteur primitif brille sur sa couverture jaune. Cet auteur est Mme Birch-Pfeiffer, envers laquelle on serait probablement injuste si l'on jugeait son talent sur cet échantillon. M. Gustave Oppelt l'a traduit ou imité, et, toujours d'après la couverture jaune, l'a approprié à la scène française. En quoi a consisté ce travail d'appropriation, et dans quelle mesure la copie s'est-elle éloignée de l'original, c'est ce que nous ne saurions dire, puisque la copie seule nous est connue. Mais nous ne pouvons nous empêcher de plaindre Son Altesse de n'avoir pas eu des collaborateurs plus habiles à faire naître l'intérêt dramatique, à le soutenir, et à soulager l'attention du spectateur par la variété des sentiments et des tableaux.

Voici, en bref, de quoi il s'agit :

Le czarévitch Alexis, fils aîné de Pierre le Grand, et mari de la princesse Charlotte de Wolfenbuttel, rend sa femme très-malheureuse. Laissons une fois parler l'auteur, afin que l'on puisse juger de son style poétique :

> — Ce que l'on dit du sort de la princesse
> N'est que trop vrai. Soumise par tendresse,
> Elle succombe, en proie à l'abandon.
> De son époux excusant la faiblesse,
> A chaque offense elle accorde un pardon,
> Et pour combler sa peine, sa détresse,
> D'une rivale il souille sa maison.
> — Tais-toi, tais-toi ! ce récit m'exaspère, *etc.*

Tant de douceur produit justement le même effet sur le czarévitch. Il ne peut supporter cette dignité muette et résignée qui lui est un reproche continuel. Il prend le parti de

> Briser cette chaîne
> Qui de son poids les écrase tous deux.

Il empoisonne sa femme au milieu d'une fête, en buvant à sa santé, avec la perfidie la plus noire, le sang-froid le plus atroce et la plus cynique brutalité.

Mais il a compté sans son hôte, ou du moins sans Aurélius, qu'il a chargé de préparer le poison. Il se trouve que cet Aurélius est un honnête homme, qu'il a lu Shakspeare, et sait par cœur son *Friar Laurence*. Il a mis dans la perfide coupe un narcotique, au lieu d'un vrai poison. Quand la princesse est endormie, et que tout le monde la croit morte, on l'expose dans l'église de l'archange Michel, la tête découverte, tout habillée de blanc et couchée sur un beau catafalque entouré de bougies allumées. Alexis, en profond scélérat qu'il est, vient, avec toute sa cour, prier dans cette chapelle ardente. L'heure approche où doit cesser l'effet du narcotique. Au moment où le prince monte les degrés du catafalque, la princesse lève le bras, et le profanateur recule épouvanté. Puis il sort, en ordonnant *que le cercueil soit scellé pour jamais*. Heureusement Aurélius est là, bien décidé à ne pas laisser son œuvre inachevée. Pendant que les popes et l'archimandrite accomplissent les cérémonies funèbres, Aurélius enlève la princesse, enfin réveillée, de son lit de parade, et disparaît avec elle. On ne scelle qu'une tombe vide.

Charlotte s'enfuit jusqu'à Naples, où elle va se cacher sous un nom d'emprunt. Là elle retrouve un officier français au service du czar, M. Victor de Saint-Auban, qui l'a connue avant son mariage, et qui, plus tard, à Moscou, l'a aimée d'un amour sans espoir. Ce Victor de Saint-Auban est chargé par Pierre Ier de poursuivre, appréhender, et ramener en Russie le czarévitch, qui a conspiré contre son père, et que le sénat vient de condamner à mort. Alexis s'est aussi retiré à Naples, et promène ses remords, — il a des remords, — dans les anfractuosités du Vésuve. C'est là qu'on l'arrête. Il résiste d'abord, dégaîne, et croise le fer avec Victor, qui saisit l'occasion avec un empressement bien naturel. Mais la princesse ne saurait souffrir ce duel entre son époux et son amant. Elle se montre voilée. Alexis, qui croit voir le spectre de sa victime, laisse tomber son épée, et, bientôt, voyant l'impossibilité de fuir, il se perce le cœur d'un coup de poignard.

On a trouvé généralement que cette histoire manquait de gaieté, et que la tristesse continue des situations répandait sur la musique une sombre monotonie. Cette partition est comme enveloppée d'un crêpe funèbre. Ce n'est pas assez que l'artiste... — l'auteur de *Sainte-Claire* nous pardonnera sans doute de ne voir en lui que l'artiste, et d'oublier pendant cinq minutes le souverain ; — ce n'est pas assez que l'artiste rende fidèlement chaque situation, chaque parole donnée ; il doit se placer à un point de vue plus élevé, et calculer l'effet de l'ensemble.

Il est évident, au surplus, que l'auteur de *Sainte-Claire* n'est pas un amateur ordinaire, et qu'il ne s'est pas borné à des études superficielles. Son harmonie et son instrumentation prouvent qu'il a sérieusement travaillé. Que d'artistes qui n'en savent pas autant que lui ! Son orchestre est plein, vigoureux, et, si les sonorités graves y dominent un peu trop, c'est sans doute à la couleur sombre du sujet qu'il faut s'en prendre. Les parties vocales aussi sont fort bien écrites, et ce n'est pas la faute du compositeur si M. Merly chante comme un trombone au lieu de chanter comme un baryton. Peut-être les accompagnements ont-ils un caractère trop exclusivement symphonique. Mais ce qui, en France, fatigue parfois les auditeurs, les charme presque toujours en Allemagne. Les récitatifs pèchent, comme les morceaux, par l'uniformité. Mais pourquoi l'auteur du livret l'a-t-il écrit presque invariablement en vers de dix syllabes ? La diversité des rhythmes est aussi nécessaire au récitatif que leur régularité est favorable à la mélodie. Ici encore Son Altesse a été assez mal servie. En somme, il y a dans son œuvre un mérite sérieux, très-sérieux, qu'on ne peut méconnaître, et auquel une mélodie plus saillante, plus vive, plus abondante surtout, aurait donné un prix infini.

Mmes Lafon et Dussy chantent fort bien leurs rôles. M. Roger met dans certaines parties du sien de l'éclat et de l'énergie, et dans d'autres beaucoup de sensibilité, par exemple, dans la romance du premier acte : *L'azur des cieux*, etc.

Il y a, au troisième acte, un fort joli ballet, où Mme Rosati fait merveille. Les décors, œuvre de MM. Nolau et Rubé, ainsi que les costumes, sont, de tout point, dignes de l'Opéra.

Nous avons oublié de satisfaire sur un point la curiosité du lecteur. — Qu'est-ce que cette fable dramatique, dont les personnages sont des Russes du dix-huitième siècle, peut avoir de commun avec Sainte Claire ? — Nous serions bien empêché de répondre à cette question, si nous n'eussions découvert, en avant du livret, deux pages imprimées en petits caractères, sous cette rubrique : *Notes historiques et autres*. Tout ce qui est historique a été copié littéralement dans l'histoire de Pierre le grand, de Voltaire, excepté ce paragraphe, sournoisement glissé au milieu de la prose du grand écrivain :

« *Quelques* historiens assurent que cette mort (celle de Charlotte de Wolfenbutel) ne fut qu'une léthargie, à laquelle l'épouse d'Alexis dut son salut. Ils prétendent qu'on parvint à la faire évader, qu'elle se réfugia, sous le nom de Claire, dans le royaume de Naples, où elle devint un objet d'adoration pour tous les habitants, qui la qualifièrent du titre de sainte Claire. »

Voilà. Vous en savez à présent autant que nous.

Il est à regretter seulement qu'on ne nous ait pas donné le nom de ces *quelques historiens* si précieux pour les faiseurs de livrets.

Nous devons quelques mots de réponse à trois correspondants inconnus et fort inattendus, dont il a plu au ciel de nous favoriser. C'est un bienfait de la Providence, car le temps présent n'est pas gai. Notre dernière Chronique a jeté ces trois messieurs dans un profond étonnement. L'un d'eux, et le plus poli des trois, est assez bon pour nous apprendre que « l'opéra de *Marie* fut représenté *il y a quelque chose comme trente ans*, » et que « Hérold, l'auteur de la partition, est mort il y en a bien vingt. Ainsi donc, ajoute-t-il d'un ton pathétique, ce talent que vous trouvez plein d'avenir repose, hélas ! depuis longtemps du dernier sommeil ! » « Je ne puis croire, dit-il en terminant, que le rédacteur..., etc., commette un pareil oubli de dates, une pareille ignorance de nos sommités musicales. »

C'est M. Martin qui s'exprime ainsi. Qu'il se rassure et se console. Nous pouvons lui affirmer que nous n'avons commis aucune *ignorance de sommités*. Il doit être jeune, puisque, tout enfant, il « fredonnait » la romance : *Une robe légère*. Il peut donc compléter son éducation. Nous l'engageons à se procurer un traité de rhétorique, le premier venu, et à y lire attentivement la définition de *ironie*.

Un autre, qui ne signe pas, mais qui date de Strasbourg, fait avec peu de succès de violents efforts pour exprimer son indignation d'une façon plaisante. La phrase la plus remarquable de sa lettre est celle-ci :

« Sans affirmer si M. Hérold est Allemand ou Alsacien, ce que M. Héquet paraît désirer savoir, je ferai observer cependant que l'Alsace n'est pas restée en arrière en compositeurs célèbres, témoins : Georges Kastner, Reber, Waldteuffel, etc. » — Il faut que cet anonyme ait le patriotisme bien chatouilleux, pour que nous l'ayons offensé en admettant, par hypothèse, qu'Hérold avait pu naître en Alsace. Quoi qu'il en soit, puisqu'il a nommé M. Georges Kastner, nous le renvoyons à ce savant musicien. Qu'il aille se présenter chez lui de notre part, rue de la Nuée-Bleue, n° 11. M. Kastner lui expliquera notre article, et nous espérons qu'après une heure ou deux de conversation, il finira par le comprendre.

Voici la troisième lettre qui est adressée à M. le Rédacteur en chef de *l'Illustration :*

« Monsieur, je ne comprends pas comment un journal sérieux comme le vôtre puisse avoir pour collaborateur un personnage assez ignorant en matière musicale comme M. Hébert (*sic*) qui a fait la chronique du dernier numéro, que je viens seulement de lire, pour ne pas savoir que l'auteur de *Zampa* et par conséquent de *Marie* est mort depuis longtemps ; et pour comble d'ignorance il accepte ce dernier ouvrage (*Marie*) comme étant une production nouvelle d'un auteur inconnu ! !

« Je ne sais, Monsieur, si vous *receverez* (*sic*) quelques lettres du genre de celles-ci, car je n'ai pas la prétention d'être seul à vous signaler une pareille balourdise ; mais quoi qu'il en soit je veux être du nombre de ceux qui tout en vous rendant service désirent un peu plus de savoir des personnes qui ont la mission de critiquer un art aussi délicat que celui de la musique.

« Recevez, Monsieur, etc. Signé : TROUVIN. »

Nous garantissons à cet aimable M. Trouvin qu'il a un style épistolaire tout à fait à part, et nous lui conseillons de se procurer au plus vite, 1° une grammaire française ; 2° le Traité de *la Civilité puérile et honnête*.

De plus fort en plus fort. En voici un quatrième, qui signe X. — Une inconnue que nous ne tenons pas à dégager. Ce monsieur X est vraiment un homme rare. Il a trouvé le moyen d'être encore plus ingénieux et plus poli que M. Trouvin. Qui se serait jamais douté qu'il y eût autant de gens d'esprit dans notre belle France ? Calmez-vous, infortuné M. X. ! Nous avons assisté jadis à la première représentation de *Marie*, dans la salle de la rue Feydeau, qui n'existe plus. Nous avons, en 1834, accompagné l'illustre auteur de *Zampa* et du *Pré aux Clercs* à sa dernière demeure. Nous le connaissons personnellement, et nous connaissons, aujourd'hui même, son fils, qui est un jeune homme très-distingué. Et, si tout cela est pour vous une énigme, cherchez-en le mot, monsieur X. ; nous n'expliquons que nos *rébus*.

Nous aurions écouté avec un vif intérêt l'*Union chorale* de Cologne, dont les concerts ont eu lieu récemment dans la salle Herz. Mais ces messieurs n'ont point désiré que nous les entendissions, et nous ne pouvons exprimer sur eux aucune opinion personnelle. On dit qu'ils exécutent plusieurs chœurs d'un grand mérite et d'un grand effet, intitulés : *Sur l'eau*, — *la Chapelle*, — *un Chant scandinave*, — *une Chanson de table*. La recette est destinée à subvenir aux frais de l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Chaque morceau exécuté ajoute une pierre à l'édifice. Comme il en faut beaucoup, l'*Union chorale* de Cologne fera sans doute encore plus d'un voyage, et nous ne renonçons pas au plaisir de l'entendre et de l'applaudir.

Le Théâtre-Italien vient de rouvrir, mardi dernier, avec une troupe composée, en majeure partie, d'artistes nouveaux pour Paris. Nous apprécierons leur talent dans notre prochaine Chronique.

Le Théâtre-Lyrique vient de changer de main. M. Perrin a cédé son privilége à M. Pellegrin, ancien directeur des théâtres de Marseille, et directeur actuel des théâtres des camps pour la maison de l'Empereur. M. Pellegrin nous est personnellement inconnu. Mais il passe pour un homme capable, et les artistes, ainsi que les auteurs, paraissent fonder sur lui beaucoup d'espérances. L'un de ses avantages sera de ne pas être exposé à la tentation de jouer de vieux opéras-comiques que tout le monde sait par cœur.

G. HÉQUET.

Attaque de la Courtine et du grand Redan.

On sait que, d'après le plan arrêté entre le maréchal Pélissier et

Attaque de la Courtine, par la division de La Motterouge. — D'après M. Durand-Brager.

Attaque du grand Redan, par les Anglais. — D'après M. Durand-Brager.

le général Simpson, l'ennemi devait être abordé sur les points principaux de sa vaste enceinte, afin de l'empêcher de diriger toutes ses réserves contre une même attaque et de lui donner des inquiétudes sur la ville où aboutit le pont par lequel il pouvait faire sa retraite.

A l'intérieur de l'enceinte qui de Malakoff s'étend au Petit Redan et au Carénage, à la crête du plateau de la tour, avait été construit un fortin clos et dominant à l'aile gauche de la ligne de défense. Les profils étaient devenus très-imposants ; les fossés en général très-profonds et larges de 5 mètres et plus, et quoique non revêtus de maçonnerie, étaient taillés dans le terrain à pic ou revêtus de pierres ou de gabions, afin d'empêcher d'escalader les talus ; souvent des avenues aboutissaient de l'intérieur des ouvrages dans le fond du fossé, qui était ainsi occupé par des défenseurs.

De nombreuses batteries étaient blindées ; sur les blindages avaient été disposés des parapets pour la mousqueterie ; les pièces séparées en général par de grandes traverses qui servaient en même temps à couvrir les magasins et à abriter la garnison des ouvrages. Des chevaux de frise, des abatis, formaient çà et là, en avant du fossé, un nouvel obstacle destiné à arrêter les colonnes d'attaque et à les tenir plus longtemps exposées au feu des parapets.

Le général de Salles, avec le 1er corps renforcé d'une brigade sarde, dont le général de la Marmora avait offert le concours, devait, à gauche, attaquer la ville ; au centre, les Anglais devaient s'emparer du grand Redan ; enfin, à notre droite, le général Bosquet devait attaquer Malakoff et le petit redan du Carénage (bastion no 2 des Russes), points saillants de l'enceinte de Karabelnaïa.

A droite et au centre, les divisions Dulac et de la Motterouge, entraînées par leurs chefs, s'étaient emparées du petit redan du Carénage et de la courtine, en poussant même jusque sur la seconde enceinte en construction. Partout nous étions en possession des ouvrages attaqués. Mais ce premier et éclatant succès avait failli nous coûter bien cher. Frappé d'un gros éclat de bombe au côté droit, le général Bosquet avait dû quitter le champ de bataille. Le maréchal avait confié le commandement au général Dulac, qui a été parfaitement secondé par le général de Liniers, chef d'état-major au 2e corps.

Un feu de front terrible et un feu d'écharpe dirigé sur la droite de nos troupes par le petit redan du Carénage et les batteries qui le séparent de Malakoff, éclata sur les têtes de colonnes. Rien ne put arrêter l'impétuosité de l'attaque, et déjà sur plusieurs points une lutte acharnée s'engageait avec un succès marqué pour les Français, quand un mouvement offensif des Russes lancés en masses profondes contraignit les assaillants à une lutte acharnée corps à corps.

Au petit redan du Carénage, le succès fut complet, mais la redoutable artillerie qui battait ce point ne permit pas de s'y maintenir. L'élan des Russes ne dura pas longtemps. Abordés aux cris de : Vive l'Empereur ! par les colonnes d'assaut, ils durent reculer, et ce mouvement rétrograde fut exécuté avec une précipitation qui n'échappa point au maréchal Pélissier.

De nouvelles troupes furent envoyées à l'ennemi, et la formidable ligne de la redoute Malakoff fut perdue sans retour pour les Russes. Une lutte, qui dut précéder un acharnement effroyable, s'engagea dans la position même. Les artilleurs russes furent tués sur leurs pièces, les troupes de défense renversées et chassées aux abords du grand fort qui s'élève derrière Malakoff.

Sans perdre un moment, sur les instructions du général en chef, le génie et l'artillerie s'emparèrent de l'artillerie abandonnée par l'ennemi et la dirigèrent contre lui. Quelques travaux, rapidement exécutés sous le feu des canons des autres batteries russes, permirent de s'établir solidement dans Malakoff. On pense qu'à ce moment, de l'artillerie, tenue en réserve, dut être transportée, au milieu d'obstacles incroyables, sur la position conquise. Aussitôt le drapeau français fut arboré aux acclamations de l'armée entière, et fut salué par le feu de l'artillerie française tonnant des hauteurs de Malakoff.

Cependant la lutte n'était pas terminée. Ce terrible combat de trois heures n'avait pas épuisé la valeureuse défense de l'ennemi. Les Russes firent avancer des troupes fraîches, prirent l'offensive et se précipitèrent sur nos nouvelles positions avec une remarquable vigueur. Partout ils trouvèrent une résistance opiniâtre et un feu d'artillerie qui faisait d'affreux ravages dans leurs rangs pressés. Ils durent se retirer avec des pertes énormes. Une seconde tentative, dans laquelle l'ennemi déploya une ténacité et une audace qui tenaient du désespoir, vint se briser contre l'admirable résistance et le sang-froid des troupes françaises. Ce fut la fin du combat sur ce point. Malakoff était à nous.

En même temps, l'artillerie de la position foudroyait les troupes russes, qu'on voyait massées dans les replis de terrains environnants, et les bâtiments de la flotte sur lesquels on pouvait tirer. Deux vaisseaux prirent feu, malgré le blindage qui les protégeait, ainsi qu'une frégate ; à bord de l'un des vaisseaux, le feu fut éteint par les Russes. Pendant l'attaque, les batteries de la gauche et du centre n'avaient pas cessé de lancer une foule de projectiles sur les ouvrages et dans la place. Une partie de la ville, ainsi que des réduits blindés destinés à garantir les troupes, avaient pris feu.

Exposition universelle de 1855.

MEUBLES, SCULPTURES SUR BOIS ET SUR IVOIRE. — PAPIERS PEINTS ET DÉCORATIONS DIVERSES.

Voici deux industries si intimement liées par la destination de leurs produits qu'il faut, comme dans la classification officielle, passer de l'étude de l'une à l'examen immédiat de l'autre, — sans imiter pourtant la singulière idée de l'auteur de cette classification, qui a détaché de l'ébénisterie, pour les porter à la section des objets de vêtement et de mode, où ils se trouvent en compagnie des éventails, des chemises, des parapluies et cannes, des chapeaux de paille, des corsets et jarretières, des bas et des gants, des pipes et des poupées, les petits meubles et les objets d'ivoire, les coffrets, bureaux de dames, jardinières, tables à ouvrage, boîtes diverses, etc., l'une des parties à coup sûr les plus artistiques et les plus essentielles de la sculpture appliquée à l'industrie. En revanche, on a mis à côté de l'ébénisterie, sous l'inspection du même jury et dans la même classe de produits, les objets de sainteté, le matériel des théâtres, les articles de ménage, tels que paillassons, soufflets, siéges de paille, balais, — les pierres artificielles, les marbres et métaux appliqués à l'ornement, etc., toutes choses déjà classées ailleurs et auxquelles on eût dû joindre aussi, puisqu'on invoquait l'identité d'usage, les bronzes d'art, les gravures, les étoffes pour meubles, les cristaux, les pendules, les vitraux, et bien d'autres substances encore qui jouent un si grand rôle dans la décoration et l'ameublement. Il y aurait long à dire sur les confusions de toute nature déjà constatées dans cette Babel despotiquement incompétente, dont le moindre inconvénient a été d'égarer le jury, de mécontenter les exposants et de soustraire aux yeux du public la meilleure partie des œuvres exhibées. Encore si le Catalogue (deuxième édition revue et considérablement embrouillée) suppléait à ces enchevêtrements auprès desquels les rues du vieux Paris, à qui Pierre Gringoire trouvait si peu de logique, eussent été des modèles de géométrie et de méthode ; mais point. Cet écheveau d'Ariane n'est bon qu'à agacer la main qui le dévide, et qui le casse de colère comme fait un chat de son peloton de fil ; ce flambeau a la clarté d'un feu de punch en face du soleil ; ce *vade mecum* (en français : *marchez avec moi*) n'est que la réalisation de la parabole évangélique de l'aveugle conduisant son frère d'infortune. Et si nous l'examinions au point de vue de l'exécution ! ah ! le beau livre !

Aussi n'est-ce pas plus là que nous irions puiser comme indication que, comme assimilation, nous irions chercher des points de repère dans l'inutile et emphatique rapport que la vingt-sixième classe du jury de Londres vient, après quatre ans (on y a mis le temps, mais l'œuvre n'en est pas plus sublime), de publier enfin, dans le tome septième des Travaux de la Commission française, sorti, il y a quelques jours, des presses de l'Imprimerie impériale, qui n'en peut mais. Et encore ce volume n'est-il pas complet, car une petite bande collée sur la couverture annonce que le rapport du trentième jury ne sera donné que « plus tard. » MM. les rapporteurs sont bien bons. Nous croyons devoir signaler ce détail pour l'édification de ceux de nos confrères du grand format qui ont cru trouver là de quoi justifier leur prétention « mirandolesque » à parler de toutes les matières de l'Exposition et à éblouir leurs lecteurs par des dissertations historiques et scientifiques à perte de vue. Passe au moins quand le rapporteur qu'on plagie s'appelle Chevreul, Dumas, Balard, Didot, Le Play ou le duc de Luynes ; on se fait moquer de soi, mais on n'endort pas son public.

Pour nous, qui prenons les industries à l'état actuel de leurs imperfections ou de leurs splendeurs, et qui n'avons ni la place ni le temps pour faire concurrence aux technologies et aux dictionnaires, — nous avons hésité avant de livrer à l'impression ces notes succinctes, rapidement écrites à la suite d'une longue et consciencieuse visite aux produits de l'ébénisterie parisienne. Autant, dans nos autres revues, nous avions eu de bonheur et d'orgueil à constater les progrès et la gloire de notre industrie nationale et à nous faire l'écho de l'opinion publique française et étrangère, — autant nous nous sentons à cette heure affligé et humilié d'avoir à signaler l'abaissement du goût, la décadence des traditions, le mépris des convenances, le cynisme d'excentricité qui se trahissent sur tant d'œuvres exposées et appellent toutes les sévérités de la presse et du jury. Malgré notre dédain pour ce qui est détestable, il nous est difficile de nous taire, la critique n'ayant pas plus le droit de compter avec ses scrupules que de transiger avec ses devoirs.

Ailleurs, nous avons pu garder le silence sur des aberrations rétrogrades ou des partis-pris déplorables qui ne faisaient qu'exception sur une masse uniformément progressive et magnifique. Ici, au contraire, c'est le beau qui est l'exception et le mauvais qui domine. Les grands noms se maintiennent, cela va sans dire, car l'art, en France, ne vieillit pas ; quelques étoiles nouvelles montent dans le ciel de la sculpture, cela se conçoit, car l'art, en France, est fécond autant qu'il est jeune. Mais c'est tout. L'ensemble de l'industrie, gagné ou plutôt perdu par cette manie de « faire du beau » qui nous rappelle toujours le mot à deux tranchants de Roqueplan sur la musique de M. Halévy : « Il fait grand, » s'est jeté dans la voie ruineuse, gâcheuse et odieuse des meubles-montagnes, des dressoirs-catacombes, des bibliothèques-chantiers, des armoires-arsenaux, des buffets-chenils, — gigantesques niaiseries, monstrueux prétextes à sculptures plus monstrueuses encore, — lourdes, bêtes et honteuses copies des grandes œuvres de l'art véritable parodié par la pire des inspirations, cette vanité commerciale incommensurable comme le néant, et comme lui vide et aveugle, — tantôt grisée par les éloges frelatés d'une presse soi-disant industrielle dont le flot monte chaque jour comme une marée de mensonge, de vénalité et d'ignorance, — tantôt chauffée à blanc par les hydrophobies de luxe impossible qui se sont emparées des Sardanapales de la Bourse, des Aspasies des petits théâtres, des marquis de Brunoy du lansquenet, et imaginant alors des fouillis de nacre, d'écaille, de pierres précieuses, de métaux rares, des incrustations à faire mourir de douleur Boule et Riesener s'ils revenaient au monde, des mètres cubes de bois damasquiné d'or et d'argent, des mosaïques que leur miroitement rend plus hideuses encore, des lits, des armoires à glace, des toilettes hyperboliquement dorés, marquetés, découpés, dont la première qualité est de ne pouvoir jamais servir. Mais qu'importe ? ils coûtent de six à quinze mille francs la pièce.

Suivez, si vous en avez le courage, la longue rangée semi-circulaire des meubles adossés à la muraille intérieure de la Rotonde. A part l'armoire à panoplie de Fossey et la magnifique bibliothèque en palissandre exposée par l'Association des ébénistes de la rue de Charonne, que nous regrettons de n'avoir pas vue achetée par l'Empereur, car cette acquisition eût bien rempli le double but d'encouragement et de conciliation que Sa Majesté se propose ; à part encore quelques pièces de MM. Lemoine, Van Balthoven, Beaufils, Balny et Meynard, — tout ce que vous voyez là rentre dans la catégorie de ces machines colossales ou prétentieuses, cotées à des prix insensés qui sont à peine leur prix de revient, incapables d'entrer dans aucun appartement raisonnable, et accessibles seulement au moyen d'une échelle. (Justement, il y a, quelques pas plus loin, un monsieur qui passe ses journées à en faire jouer une dont il est l'inventeur, en compagnie d'un lit double dont la manœuvre escamotante ébahit d'aise une foule indiscontinue de braves visiteurs.) Ici, une bibliothèque-bureau, toute hérissée d'ornements et de moulures, dissimule les livres qu'on aurait le malheur d'y renfermer ; là, un dressoir genre anglais (*open side-board*), en noyer doublé d'ébène, à qui la moitié d'une coupole a dû servir de modèle, écrase deux autres bibliothèques non moins immenses, coiffées en guise de frontons, l'une d'une plate copie du groupe qui couronne le palais de l'Industrie et qui n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre, l'autre d'un globe terrestre qui rappelle l'homme à la boule du cirque voisin. Plus loin, un banc-d'œuvre comme Gulliver dut en voir à Brobdingnac, porte sur son entablement inférieur quatre colosses indécents figurant les quatre parties du monde, — sur son archivolte toutes sortes de génies et de feuillages, — dans sa ronde-bosse quatre piliers allégorisant par la végétation qui les entoure l'ancien et le nouveau mondes, — et au fond de son corps supérieur, ceci est le bouquet, un bas-relief à trois étages, représentant l'apothéose des hommes célèbres de tous les temps et de tous les genres, en haut la hiérarchie céleste et les saints, au milieu les grands hommes de l'antiquité, au bas les modernes, en tête desquels Voltaire et Rousseau, la canne à la main, ont l'air tout étonnés de se voir en pareille compagnie. Cette encyclopédie de noyer a pour complément indispensable un programme explicatif dont la disposition typographique reproduit l'architecture de l'objet. Un statuaire remarquable, Poitevin, a prêté son talent à ce rêve de menuisier antédiluvien.

Puis viennent les meubles à secrets, à compartiments, à surprises, à cachettes, — les prie-Dieu qui deviennent des toilettes, les bureaux de dame qui sont de petites chapelles, les psychés à deux glaces et les tables à trois planches ; les armoires renfermant un lit tout monté, avec baldaquin et rideaux ; les bibliothèques qui contiennent un bureau, un médailler, une chiffonnière, un atlas, une jardinière, une cave à liqueurs et un petit Dunkerque ; les lits doubles, triples, quadruples, celui-ci avec toilette, lavabo et le reste, celui-là destiné aux malades, et dont on fait sortir, au moyen d'un cric, un fauteuil opératoire, une table à manger, un piano, une table à écrire ; en un mot les plus bizarres tours de force, les inventions les plus fantastiques, les complications les plus hybrides réalisées au prix de sacrifices qui se traduiront, sinon en faillites, du moins en perte de clientèle, et que leurs malheureux fabricateurs, prenant les passants au collet, démontent et démontrent d'un bout à l'autre de la journée avec une candeur si superbe et une naïveté d'orgueil si intrépide qu'on n'a pas le courage de s'en fâcher.

Nous ne disons pas tout, il s'en faut, car notre cœur est navré. Mais si nous poussons le cri d'alarme sur cette industrie qui se perd ; si nous espérons, si nous pressentons que le jury fera des exemples salutaires et énergiques, ce n'est pas, nos lecteurs le comprennent, que la question de personnes nous préoccupe ou que nous croyions l'art atteint par ces saturnales du mauvais goût, dont une réaction prochaine, — il en est toujours ainsi en France, — aura bien vite raison. Nous voyons plus haut et plus loin. Ce qui nous trouble, c'est qu'au moment où nous sommes, — en pleine Exposition universelle, au milieu de ces étrangers qui nous envient en nous admirant et qui nous ont déjà pris nos meilleurs ouvriers, d'honorables chefs de maison, pour le stérile plaisir et pour la ridicule émulation d'imiter des hommes dont ils n'atteignent pas la cheville (car on n'est pas l'égal de Fourdinois ou de Liénard, pour avoir été ouvrier comme eux), aient exposé d'indignes caricatures de leurs œuvres, prêté à rire aux dépens de la France, et abandonné cette loyale, utile et vaillante industrie de l'ébénisterie domestique et courante, dont nous cherchons en vain les produits au palais des Champs-Elysées. Voilà ce qui est grave, et à plus d'un point de vue, et pour l'ouvrier autant que pour le maître. Et si nous protestons ainsi, nous adorateur exclusif et passionné des choses d'art, c'est qu'en matière d'industrie, avant le beau, qui ne s'adresse encore qu'au petit nombre, nous laissons passer l'utile, qui intéresse tout le monde.

Maintenant parlons des maîtres et des disciples qui les continuent. Cette partie de l'Exposition est assez belle pour nous consoler de l'autre et raviver la foi de ceux qui douteraient des inépuisables ressources du génie parisien.

Fourdinois, s'il est vrai qu'il se propose de renoncer aux affaires, aura pris, comme Charles-Quint et comme Rossini, congé du public et du monde dans toute sa gloire et toute sa force. Quelle intelligente et complète merveille que cette cheminée monumentale, bois, marbre et bronze, que nous espérons voir au Louvre, avec ses fiers lions héraldiques, sa frise ingénieuse d'enfants taillant, sciant, bottelant et traînant le bois à brûler, ses statues jumelles que Germain Pilon et Michel Anguier eussent signées des deux mains, et son bas-relief, que, dans cinquante ans, on ne manquera pas d'attribuer à quelque maître de la Renaissance ! Quelle leçon aussi et quel modèle pour les confrères, dans cette bibliothèque droite de poirier noirci, aux nervures d'acier, aux panneaux de soubassement garnis d'émaux de Sèvres (très-beaux comme couleur, mais jurant, par leur dessin un peu lâché, avec l'incomparable fini des ornements sculptés dans le corps), chef-d'œuvre de sobriété, de goût, de pureté, et, s'il faut tout dire, de bon marché relatif, auquel nous préférons pourtant cette armoire Renaissance à portes pleines, d'un style, d'une délicatesse, d'une beauté de sculpture qui rappelle Feuchères travaillant pour Froment-Meurice, et qui, portée à l'hôtel Cluny, éclipserait toutes les re-

liques de ce sanctuaire. Un cabinet de bois de thuya d'Algérie, une encoignure d'ébène, une table à trictrac incrustée, une autre en chêne sculpté, un piano droit à M. Herz, et deux modèles de chaises, complètent cette collection miraculeuse, et sont, comme elle, au-dessus de toute expression admirative.

Liénard, le maître à tous, le collaborateur de toutes nos illustrations industrielles, le plus grand sculpteur ornemaniste de ce siècle, n'expose pas, comme à Londres, en son nom particulier. Mais ce nom n'en remplit pas moins toute l'enceinte du Palais; il est d'abord dans l'armoire de chasse en chêne clair achetée par l'Empereur à M. Jeanselme, un vrai meuble de souverain, celui-là ; il est sur la fontaine du transept, sur les armes de luxe de nos meilleurs arquebusiers, sur les reliures, les bijoux, les éventails les plus admirés. Il est dans les œuvres de ses élèves, parmi lesquels nous ne citerons que Zuloaga, le merveilleux ciseleur espagnol dont nous vous parlions l'autre jour; il est enfin dans les souvenirs de cette grande maison du faubourg Saint-Antoine, dont Liénard a fait la renommée, et qui, bien qu'affaiblie par sa retraite, expose encore des meubles où se trahissent son inspiration élevée et sa désespérante exécution.

Nous avons nommé Fossey; sa triple armoire de chasse et de guerre est, par les deux statues et le trophée qui la décorent, une simple et grandiose interprétation de la devise qu'il a mise au fronton : *Si vis pacem, para bellum*. Sèvres a de lui la toilette dorée et sculptée de S. M. l'Impératrice, avec cariatides, panneaux sur porcelaine et médaillon au sommet de l'armoire, un bijou de peinture et de sculpture; M. Mercier, tout une chambre à coucher en ébène, et M. Pleyel un piano; sans compter des coffrets, des miroirs, des nécessaires, exposés par d'autres industriels. Un de ses neveux, jeune peintre déjà remarquable, M. Félix Fossey, a exécuté les panneaux sur fond d'or du beau dressoir de MM. Riballier et Mazaroz, dont les figures et le fronton sont loin d'être irréprochables, et rappellent trop, comme le font ailleurs les chiens assis, les quatre parties du monde et les génies plus ou moins costumés de la chasse et de la pêche, le meuble historique de Fourdinois à l'exposition de Londres.

Mais Fossey, Liénard, Fourdinois, sont déjà de vieilles gloires. Et ce que nous demandions surtout à notre exposition de 1855, c'était la révélation d'un talent jusqu'alors complétement inédit, d'un grand artiste, inconnu hier, et venant, dans cette magnifique série des sculpteurs sur bois, se placer, comme nous l'avons constaté dans nos comptes-rendus des bronzes et de l'orfévrerie, sur la même ligne que les maîtres les plus illustres, auxquels il peut promettre un digne successeur. Ici encore cette joie nous a été donnée ; ici encore la décision du jury et l'acclamation de l'opinion ratifieront notre affirmation : comme initiative purement individuelle, comme perfection suprême d'exécution, comme sûreté de goût et modèle de grâce, l'Exposition n'a rien qui surpasse les deux collections apportées par M. Guéret, et placées, l'une, dans la grande nef, derrière la vitrine de Tahan, et se composant de coffrets, jardinières, coupes et miroirs à main; l'autre, tout en face de Fossey, en tête de la galerie circulaire des meubles, comme un arc de triomphe devant un palais, et comprenant une armoire à fusils, chêne, ébène et tilleul, un bureau de dame en poirier, un encrier, un bénitier et un coffret. Par suite de cette distribution mal entendue, qui a déjà soulevé tant de réclamations, on n'a pas pu ou on n'a pas voulu réunir en un seul groupe ce faisceau de chefs-d'œuvre entièrement exécutés par la main qui les signe, main d'un humble ouvrier qui, il y a deux ans à peine, au moment où les grandes maisons étaient depuis longtemps en mesure, eut l'idée lui aussi, de travailler à son compte, et, comme on dit au faubourg, de « faire quelques petites choses pour l'Exposition. » Il a fait des merveilles, froidement parlant. La place nous manque pour mentionner les menues pièces étalées dans le palais central, bijoux ou plutôt dentelles de bois, où la plus exquise sculpture n'est encore que l'accessoire d'une composition et d'un dessin incomparables de verve, de sentiment et de fraîcheur. Et quant aux deux grands meubles du Panorama, l'armoire, malgré son groupe de chiens modelés par Fremiet, son fronton composé d'enfants sonnant de la trompe près d'une tête de cerf, œuvre de Hugues Protat, et son panneau central, orné d'une nature morte due au ciseau si pur de M. Guéret lui-même, l'armoire s'efface pour nous devant ce bureau de dame (on devrait dire de reine, car une reine seule pourrait, non pas le payer, mais le loger dignement), dont une vigne vierge, mêlée à des volubilis épanouis, entoure, caresse et couvre toute la surface de liserons, de feuilles et de bourgeons, monte des pieds au sommet, où un adorable enfant vient de surprendre un nid, duquel, — idée charmante et simple, — un pauvre petit oiseau est tombé sur la table, où deux autres enfants se disputent sa prise. Mouvement, vie, jeunesse, tout est là, et la sculpture est si fouillée et si ferme, le dessin si correct dans ses ondulations capricieuses, la végétation si luxuriante et si harmonieuse, les moindres détails si prodigieusement traités qu'on ne voit plus ni le travail, ni l'art, ni la main, ni la pensée. Voilà une œuvre, voilà un maître, voilà l'Exposition comme nous l'avons voulue.

Un homme aussi qui expose pour la première fois, et qui nous paraît appelé au plus bel avenir, c'est M. Roudillon, auteur d'une cheminée en chêne dans le plus large style Louis XIV, de deux meubles en bois de rose et en palissandre, et d'une console destinée à la dorure, tous tracés et exécutés avec une ampleur magistrale, une simplicité de composition et une habileté de sculpture des plus remarquables.

M. Barbedienne, le plus intelligent des commerçants de Paris, s'est élevé dans la Rotonde une chapelle consacrée à l'ébénisterie, et digne en tout point de son lumineux trophée de bronzes du transept. Il a rapporté de Londres sa splendide bibliothèque noire à deux corps, dessinée par Clesinger, et revêtue et couronnée de ces diamants de la statuaire qui s'appellent les bas-reliefs de Ghiberti et le *Penseroso* de Michel-Ange. Il donne cette année, pour pendant à ce chef-d'œuvre, un dressoir en noyer, pure Renaissance, enrichi des bas-reliefs de Lucca della Robbia, des deux esclaves du Buonarotti et de deux des figures couchées du tombeau des Médicis ; un architecte d'avenir, M. Manguin, a conçu le dessin et dirigé l'exécution de cette œuvre de haut goût, de grand prix et d'inappréciable ornementation, qui est incontestablement l'une des perles de l'Exposition.

De tous les meubles de l'importante maison Grohé frères, nous préférons un bureau-ministre, simple, correct, sévèrement orné, vrai type de bonne et sérieuse fabrication, ne sacrifiant pas aux recherches de style et d'école que nous remarquons dans leurs autres produits, et qui cadrent mal avec les proportions un peu mesquines des modèles. Liénard n'est plus là : jusqu'à ce que MM. Grohé l'aient remplacé, — ce qui sera difficile, — nous leur conseillons de s'en tenir à l'industrie proprement dite plutôt qu'à l'ébénisterie d'art.

Les coffrets et les petits meubles ont fait à M. Tahan une réputation si légitime et si élevée que nous avons craint un moment de lui voir compromettre dans les grandes entreprises cette supériorité que nul ne lui conteste : il n'en a rien été. Sa belle armoire en acajou, Louis XVI, avec ornements de bronze doré, dont le fond, chef-d'œuvre de marqueterie ingénieuse et hardie, est malheureusement la partie qui ne doit pas se voir quand les rayons seront garnis ; sa ravissante volière-jardinière, dont le corps principal est un peu écrasé peut-être par les accessoires, mais qui rachète ce défaut, facile à réparer, par une richesse de détails et une légèreté de tournure extraordinaires ; son guéridon incrusté de porcelaines, son meuble de cabinet, son bureau de dame et toutes ces délicieuses fantaisies qui ont tant de vogue, lui font le plus grand honneur et témoignent autant de son goût que du talent d'Eugène Cornu, son dessinateur principal.

M. Cremer est le prince de la marqueterie, comparable, sous sa main, à la plus fine peinture. Il se borne à composer ses panneaux au moyen de procédés à la fois artistiques et galvanoplastiques, et les livre ensuite aux fabricants de meubles qui les emploient comme ils l'entendent. Le pinceau le plus exact n'eût rien produit de semblable à un petit tableau où il a représenté le Moine priant de Zurbaran ; il faut toucher et regarder à la loupe pour reconnaître que c'est du bois incrusté. L'armoire qu'il expose et le billard de M. Cosson offrent d'autres spécimens non moins parfaits du grave et consciencieux talent de M. Cremer, à côté de qui figurent dignement, dans la même spécialité, MM. Hoefer, Wasmuss, Marcelin et M. Rivard, inventeur de l'incrustation de porcelaine peinte et découpée dans le bois et le marbre.

Notons aussi les meubles à usage, solides, élégants et économiques, que M. Beaufils, de Bordeaux, fabrique pour l'exportation et qui, par l'heureux choix de leurs bois et de leurs placages, résistent aux chaleurs tropicales et aux intempéries des traversées ; — les meubles en érable de M. Vieux ; — le joli dressoir de MM. Viardot ; — les « bonheurs du jour, » tables à ouvrage et incrustées, jardinières, étagères et fantaisies de MM. Giroux, Audot et Gradé ; — les beaux travaux en imitation de laque de Mme veuve Osmont ; — les lits somptueux de MM. Osmont, Roll et Dagrin, et Philippe ; — les meubles en fer de MM. Dupont, Huret et Tronchon ; — et enfin les innombrables et superbes applications de nos bois d'Algérie, gloire toute spéciale de cette Exposition, en tête desquels l'admirable thuya, traité par presque tous nos premiers industriels en grands et petits meubles, a conquis déjà la vogue la plus considérable et la plus méritée. L'acajou n'est plus qu'un souvenir.

Le bilan de l'ébénisterie étrangère ne saurait être long : les seuls beaux meubles qu'elle exhibe sont de reproduction ou d'exécution françaises. Londres ouvre la série par une superbe toilette-console en bois de rose et marqueterie, avec figurines de bronze doré et glace dans son cadre sculpté, qu'un artiste français, M. Eugène Prigneaux, ancien contre-maître de Fourdinois, a dessinée et exécutée. MM. Trollope et Holland exposent un bureau, une bibliothèque, une armoire à glace dont on ne peut comprendre le style et admirer le mérite qu'en se reportant par la pensée aux intérieurs confortables et grandiosement bourgeois de nos voisins et amis ; puis viennent les meubles gothiques, octogones, massifs, cyclopéens de la consommation courante et de la fabrication mécanique, en noyer, en tilleul, en tulipier, en sycomore ; puis la curieuse collection des colonies anglaises : Van-Diémen avec ses meubles en bois de musc, Sydney avec sa bibliothèque en bois de rose indigène, le Canada avec ses chaises sculptées, recouvertes et brodées de poil d'orignal, et enfin et surtout l'Inde, la merveilleuse et naïvement fantastique patrie des sculptures incroyables et des incrustations dessinées par des artistes ivres d'opium, — sophas, fauteuils et dressoirs en bois de fer et en ébène massifs, tables d'ivoire et de sandal, échiquiers qu'on prendrait pour des écrins, meubles de laque, de cristal, de jade, de calcédoine, d'agate, d'argent et d'or, en dehors de toute assimilation pour les gens du métier, mais au delà de toute admiration pour les amateurs et les poëtes.

A propos de parquets en mosaïque, nous retrouvons encore M. Cremer, avec une exposition d'échantillons qui dépasse tout ce qu'on a tenté jusqu'ici. M. Cremer n'est pas l'inventeur de ce système ; mais on ne pouvait pas s'adresser mieux qu'à lui pour réaliser avec un art et un goût infinis un placage qui affecte les dessins les plus riches, et dont le prix de revient est au-dessous de tout ce qu'on a fait avant lui, sans compter que le parquet stéréotique, — c'est le nom qu'on donne à celui-ci, — est en même temps propre à être employé en panneaux, et même en plafonds.

La Hollande a droit à deux mentions des plus honorables, d'abord pour ses fonts baptismaux et chaires gothiques de Ruremonde et de Bois-le-Duc, qui sont les plus belles de l'Exposition, et qui ne coûtent pas cher, — puis pour ses charmantes imitations de laques du Japon, dignes de rivaliser avec les laques véritables dont elle est la marchande authentique, honnête et consacrée.

La Belgique apporte aussi de belles sculptures ecclésiastiques, d'un bon marché étonnant ; puis une bibliothèque de marqueterie, et enfin des meubles à combinaison et à cachettes, qui ne valent pas ses parquets en mosaïque de bois.

Rome, la Toscane et le Piémont maintiennent, par des spécimens fort curieux, leurs spécialités de meubles incrustés, œuvres de patience fabuleuse, de goût douteux, de formes vieillies, mais de travail infiniment exagéré au point de vue de l'exécution : ce sont des tableaux plutôt que des meubles. L'Espagne les imite avec assez peu de bonheur, et intitule cette fabrication du nom assez étrange de genre-Boule.

L'Autriche, dont l'ébénisterie fit une si grande sensation à l'Exposition de Londres, n'a de remarquable ici que les siéges en bois ployé et sarmenté de M. Thonnet, de Vienne. — La Suède apporte ses fauteuils-balançoires, et ses singuliers meubles incrustés de mousse d'arbre, de pierres, de pommes de pin et d'écorce de bouleau ; — la Norwége, des chaises taillées dans un tronc d'arbre ; — la Suisse, la Prusse, le Danemark et les Etats-Unis d'Amérique, rien. Rien, pour nous, veut dire rien qui vaille une citation.

Les sculptures et œuvres plastiques de toute nature, la tabletterie, l'ivoirerie, les cadres, les papiers peints, les stores et les travaux divers de décoration et d'ameublement feront le sujet de notre prochain article.

CH.-P. MAGNE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Nous recevons, un peut tard pour l'examiner avec toute l'attention qu'il mériterait, le livre par lequel un de nos bons poëtes et de nos prosateurs distingués, M. Maxime Du Camp, a payé également son tribut aux splendeurs de l'Exposition actuelle. Cet ouvrage considérable et important a pour titre : *Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de* 1855. On y retrouve toutes les qualités élevées et sérieuses qui distinguent le talent de l'auteur. Nous ne professons pas toutes les opinions artistiques de M. M. Du Camp, et il nous est arrivé, notamment à l'égard de M. Eugène Delacroix, qu'il maltraite fort, précisément le contraire des impressions qu'en a d'abord reçues notre confrère, et qui ensuite se sont modifiées dans son esprit. Nous avons été fort longtemps sans pouvoir comprendre M. Delacroix : sa peinture nous repoussait, et l'incorrection parfois si outrée de son dessin, qu'on la dirait voulue, nous ôtait tout courage pour admirer les qualités. Les défauts demeurent les mêmes sans doute ; mais les beautés nous sont apparues si saillantes, si poétiques, si originales à l'Exposition actuelle, que nous nous sommes converti, malgré nous, non point au culte, non point au fanatisme des chevelus de l'école, mais à une grande et sincère admiration pour M. E. Delacroix, à nos yeux le roi du Salon, et sans conteste possible. La métamorphose inverse s'est produite chez M. Du Camp : la nôtre propre nous défend absolument de l'en blâmer. Nous ne savons, au contraire, rien de plus respectable et de plus digne que l'aveu de ce qu'on croit une erreur. M. Du Camp n'en est pas à nous donner pour la première fois de ces bons et salutaires exemples. Nous l'en remercions au nom de la franchise, si souvent outragée, déprimée par l'orgueil et l'entêtement endémiques. Qu'il se défie toutefois d'un peu de passion qui peut-être contribue à entretenir chez lui ces mouvements oscillatoires. La passion est une grande, et belle, et sainte chose. Elle est nécessaire dans les arts ; mais c'est elle qui, non suffisamment réglée, égare trop souvent, en croyant la conduire, la main de M. Delacroix, et lui fait commettre ces fautes qui nous ont tant choqué, et que lui reproche un peu trop sévèrement, selon nous, M. Du Camp. Livre d'ailleurs bien fait, très-approfondi, plein de science et de conscience.

F. MORNAND.

Prise de Malakoff.

Un peu avant midi, toutes les troupes étaient parfaitement en ordre sur les points indiqués, et les autres dispositions étaient ponctuellement exécutées Le général de Salles était prêt ; le général Bosquet était au poste de combat qu'il avait choisi dans la 6e parallèle, et le maréchal Pélissier lui-même était arrivé, avec les généraux Thiry, de l'artillerie ; Niel, du génie, et de Martimprey, chef d'état-major général, à la redoute Brancion, que le maréchal avait prise pour quartier général.

Les montres avaient été réglées. A midi juste, toutes nos batteries cessèrent de tonner pour reprendre un tir plus allongé sur les réserves de l'ennemi. A la voix de leurs chefs, les divisions de Mac-Mahon, Dulac et de la Motterouge sortent des tranchées. Les tambours et les clairons battent et sonnent la charge, et, au cri de : Vive l'empereur ! mille fois répété sur toute la ligne, nos intrépides soldats se précipitent sur les défenses de l'ennemi. Ce fut un moment solennel.

La 1re brigade de la division Mac-Mahon, le 1er de zouaves en tête, suivi du 7e de ligne, ayant à sa gauche le 4e chasseurs à pied, s'élance contre la face gauche et le saillant de l'ouvrage Malakoff. La largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendent l'ascension extrêmement difficile pour nos hommes ; mais enfin ils parviennent sur le parapet, garni de Russes qui se font tuer sur place, et qui, à défaut de fusil, se font armes de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qu'ils trouvent sous leur main. Il y eut là une lutte corps à corps, un de ces combats émouvants dans lequel l'intrépidité de nos soldats et de leurs chefs pouvait seule leur donner le dessus. Ils sautent aussitôt dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui continuent de résister, et, peu d'instants après, le drapeau de la France était planté sur Malakoff pour ne plus en être arraché.

Prise, par la division Mac-Mahon, de Malakoff (redoute Korniloff), attaquée sur le front par les [illegible]rs à pied, et sur le flanc droit par les zouaves et le 7e de ligne. — D'après M. Durand-Brager.

Chronique littéraire.

Nous avons promis, à la fin de notre dernière Chronique, de rentrer en France, et d'y suivre différents voyageurs aimables. Nous tenons parole, et nous voici d'abord *Autour de Biarrits*, avec M. Germond de Lavigne, écrivain qui est là sur son terrain, c'est-à-dire sur la limite, sur l'île des Faisans de ses deux domaines, l'Espagne et la France. Français par la naissance, par le don de manier élégamment notre idiome, M. Germond de Lavigne est en même temps Espagnol par ses études de prédilection, par des traductions bien faites de pièces rares, et nous n'avons en vérité à lui reprocher, sous ce dernier rapport, qu'un peu trop de détraction contre le grand Cervantes, au profit de l'auteur du second Don Quichotte, Avellaneda, dont s'est enthousiasmé le versionnaire, ainsi qu'il arrive souvent. Mais ce sont là péchés véniels, passés, par conséquent remis. Procédons donc à de plus douces et tout à fait justes louanges.

Autour de Biarrits, promenades à Bayonne, à la frontière espagnole, et dans le pays Basque, est un petit livre animé et instructif, qui peut servir de *guide*, et réalise ce type de livres, tel que nous le sentons. On y trouve tout ce qu'il faut, et un peu plus que ce qu'il faut, « le superflu, chose si nécessaire. » Des impressions gracieuses ou piquantes y font tête à des renseignements exacts, et le voyageur qui lira M. de Lavigne, avant de parcourir les pays pittoresques et primitifs si finement décrits par lui, en recevra d'avance comme une *seconde* vue, n'ayant rien de cabalistique, et permettant de reconnaître à *première* les lieux, les objets et les personnages dépeints. Or, si l'on considère que l'homme, en général, n'aime à *apprendre* que ce qu'il *sait*, on concevra l'utilité et l'agrément de cet enseignement préalable. Une contrée vue pour la première fois, dont on n'a pas quelque teinture, ne vous donne que des impressions brouillées, souvent même peu agréables. C'est par la même raison qu'on entend infiniment plus volontiers la deuxième exécution d'un opéra que la première. Voilà l'utilité des guides animés, des bons journaux de voyages.

C'est cette dernière forme qu'affecte surtout le livre de M. de Lavigne. Nous ne le suivrons pas en ses cantabres pérégrinations. Le temps nous manque pour cela. Le temps n'est pas pour nous, comme pour ces fiers Basques qui disent : « Nous ne datons plus. » Allez leur faire raconter comment leur langue est celle qu'on parla la première de toutes ! L'auteur vous donne les moyens de converser un peu avec eux, au moyen d'un *vocabulaire* qui complète l'utilité des notions précises et pratiques contenues dans cet aimable volume.

Revenons maintenant à Paris, en passant par Lyon et par Fontainebleau. Les travaux d'embellissement urbain se poursuivent dans la seconde ville de France autant que dans la première, et ils y sont plus urgents. A notre rue de Rambuteau a correspondu, dans le temps, à Lyon, la rue Centrale, qui ne l'est vraiment que par la position, et ne répond pas, par son ampleur, à cette qualification centripède. Le prolongement de la rue de Rivoli a appelé la rue Impériale au chef-lieu du Rhône. Celle-là sera magnifique : elle côtoiera le grand fleuve dont le département a pris le nom, traversant et assainissant du même coup des quartiers infects ; elle aura presque la largeur de notre principale artère parisienne ; elle sera monumentale.

A propos de la rue Impériale, M. A. G. Bellin, docteur en droit et doyen des juges suppléants à Lyon, a publié une *Notice sur l'édification du grand théâtre et du palais de justice* dans la même ville. Cette notice, fort bien faite et fort étudiée, adresse de vertes critiques aux administrations municipales qui ont édifié ces deux monuments, critiques dans le détail par trop local desquelles on comprendra facilement que nous ne puissions entrer. On pourrait leur adresser le reproche d'être aussi par trop rétrospectives, si l'avant-titre : *A propos de la rue Impériale*, n'indiquait la pensée de l'auteur, et n'établissait qu'il veut prévenir le retour des fautes ou abus qu'il signale. C'est fort bien fait à lui ; mais il paraît qu'il en coûte cher pour donner des avis, antécessifs ou non, à l'édilité de Lyon. L'auteur, qui, comme magistrat, est mieux à même que personne de connaître et de signaler les inconvénients usuels du monument, beau d'ailleurs, qu'on nomme le Palais de justice de Lyon, n'en a pas moins, paraît-il, essuyé beaucoup de tracas et de réprimandes par son zèle de redresseur de torts, et ce n'est pas sans peine que sa mercuriale, qui à distance nous paraît si innocente et fort civique, a vu le jour de la vitrine du libraire. Cela prouve qu'entre le prétoire et le théâtre il ne faut pas mettre le doigt. Nous n'en applaudissons pas moins, de loin, et comme Lyonnais ou quasi-Lyonnais, à l'honorable initiative de M. Bellin, puisqu'elle a été, qui l'eût cru ? si courageuse, et nous souhaitons que les auteurs, entrepreneurs, souscripteurs, constructeurs de la rue Impériale, profitent des écoles faites, en ne les renouvelant pas. La chose est de haute importance, car il en coûte plus encore, pour rectifier et embellir, à Lyon qu'à Paris. Les maisons n'y sont point, comme ici, construites de plâtras et de lattes flanqués d'un peu de moellons : elles sont en pierre dure qui eût pu servir à l'édification des pyramides d'Egypte, avec lesquelles elles ont d'ailleurs le rapport d'être hautes de dix étages, et quels étages ! Elles ont plusieurs siècles pour la plupart, et sont capables d'en durer encore plusieurs. Ce sont de terribles maisons, qui coûtent cher à démolir, plus encore à exproprier. Partant nous conseillons, s'il nous est permis de nous immiscer en telle affaire, à l'édilité lyonnaise de prendre en sérieuse considération les critiques et vues de M. Bellin.

Nous voici à Fontainebleau. Chacun a sa passion en ce monde, sa passion à soi, et c'est heureux, sans quoi nous nous entre-déchirerions. Récemment, un de nos confrères rendait ici hommage à la respectable et artistique monomanie d'un amant déclaré, enthousiaste, bien que non jaloux et exclusif, de la splendide forêt de Fontainebleau. Trouvez-moi ailleurs des amants de cette trempe !

Point froid et point jaloux, notez ces deux points-ci.

Ce modèle des amants est M. Dennecourt, un vieillard aujourd'hui, qui, depuis près de vingt-cinq ans, consacre toutes ses ressources, toute son activité, tout son temps, tout son goût, et il en a beaucoup, à embellir, à révéler, à percer des sentiers nouveaux, à peupler de nouveaux sites inédits qu'il découvre, nomme et inventorie chaque jour, sa chère, son admirée, son admirable amante, la forêt de Fontainebleau. Mais on vous a dit ses mérites suffisamment : parlons un peu de la rémunération. Sous le titre d'*Hommage à M. Dennecourt*, on vient de publier un livre charmant, très-un dans sa variété, très-divers dans son unité, pour la composition duquel les meilleures, les plus aimées, les plus célèbres plumes du jour, ou se sont cotisées, ou ont été mises à une contribution qu'elles ont acceptée volontiers. On n'en doutera pas, quand nous aurons nommé Béranger, Brizeux, Gautier, de Gramont, A. Houssaye, Victor Hugo, Janin, Lamartine, Gérard de Nerval, George Sand, etc., parmi les contribuables du livre. L'assembleur de tous ces riches matériaux est M. Fernand Desnoyers. Le sujet unique, traité en prose ou vers, est Fontainebleau, ou tout au moins la forêt en général, et cette horreur des sombres bois si bien rendue par de Weber. M. Auguste Luchet, qui est un peu le rival de M. Dennecourt, a généreusement retracé les prodigieux travaux, les étonnantes prouesses de son vénérable émule. Le tout forme une lecture des plus attrayantes, et cet *hommage* est à la fois un bon livre et une bonne œuvre. Les deux choses ne devraient jamais se séparer.

Nous passons la barrière, nous sommes à Paris. Le centre n'en est plus ni au Palais-Royal, comme au temps des Cosaques, ni au boulevard : il est dans les Champs-Élysées. Si les Parisiens s'en vont, s'en sont allés, les étrangers les remplacent, et ils ne viennent tous que pour l'Exposition universelle. De là, l'étonnante quantité et le général succès des guides que l'on nous offre pour cette même Exposition. Il y en a pour l'industrie, il y en a pour les beaux-arts, il y en a pour les deux sections réunies.

Du nombre de ces derniers, est le charmant petit *Guide* que vient d'éditer la maison Paulin et Le Chevalier, celle qui publie ce journal. Il est mignon, il est complet, il contient, ma foi, dans sa petite taille, la matière d'un gros volume ; il est illustré de beaucoup de jolies gravures dans le texte, et, en fait d'illustrations, nous pouvons dire, je crois, comme le marquis Acaste,

Qu'on serait mal venu de nous le disputer.

Et tout cela ne coûte qu'un franc. *Un franc !* C'est le *sans dot !* du jour. Nous en savons quelque chose, nous qui venons de devoir un vrai succès de vente, sans doute à beaucoup de bienveillance des lecteurs, mais aussi à l'attraction irrésistible de ces mots vraiment magiques : *Un franc !* Il est malheureux que ce joli petit Guide n'ait pu paraître au commencement de la saison ; mais c'était la chose impossible, puisque l'Exposition complète à peine en ce moment ses formidables richesses. Il s'en serait vendu cent mille exemplaires, tandis qu'il ne s'en vendra peut-être que cinquante mille. C'est triste; mais quoi ! il faut se résigner à ne faire qu'une riche affaire, là où on eût pu présumer qu'elle serait richissime.

Si ce guide s'adresse au grand nombre, pour lequel il est plus que suffisant, il y a pour les personnes désireuses de faire de sérieuses études sur le palais de Cristal et d'approfondir l'Exposition, d'autres livres plus détaillés et plus particularisés. Le chiffre de celles-là est infiniment moindre, et néanmoins considérable. Il faut que tout le monde vive, et il y a dans cette affluence énorme d'étrangers de quoi faire vivre tout le monde. Le Guide de M. Tresca remplit bien pour l'industrie ces conditions particulières. Il est très-détaillé et très-savant. Il est dû à une réunion d'hommes compétents en toutes branches, dont les travaux ont été centralisés, coordonnés par M. Tresca, qui fut inspecteur principal de l'Exposition française de Londres, et qui a été commissaire de classement pour celle de 1855. C'est dire qu'il réunit tous les titres à une attention très-sérieuse, et il la justifie par un texte instructif, méthodique et consciencieux.

Pour les beaux-arts, il y a ceux de M. About et de M. Claude Vignon.

Le nom un peu rustique de ce dernier auteur cache, dit-on, une beaucoup plus gracieuse individualité qui manie fort bien l'ébauchoir. Ce n'est pas à dire pour cela que son livre soit une ébauche : il a de l'intérêt ; il offre au lecteur une série de jugements artistiques rendus par une personne compétente, que n'influencent point trop les préoccupations toujours si difficiles à écarter de l'*Anche io son.* Les artistes demandent toujours à être jugés par leurs pairs : ils trouveront, dans le livre de M. Claude Vignon, des sentences et des arrêts qui les satisferont à ce titre, et qui nous ont paru généralement équitables.

Le livre de M. About, *Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts*, quoique petit de format et peu épais de feuilles, ne peut être légèrement traité. C'est un petit chef-d'œuvre d'esprit, de légèreté et de grâce. On y retrouve, accru et embelli, l'alerte et verveux auteur de *la Grèce contemporaine*. Autant nous fûmes sévère pour le roman de *Tolla*, dont nous redirons trois mots tout à l'heure, autant il nous est agréable d'avoir à rendre haute et éclatante justice au mérite de ce livre-ci. Dans un travail qui ne présente pas d'habitude grand agrément, M. Edmond About a su être d'abord critique plein d'érudition et de finesse, et ensuite attrayant, enjoué, amusant, oui, amusant au dernier point. Cela prouve une fois de plus que les thèmes ne sont rien, et que tant vaut l'homme, tant vaut le sujet. M. About n'est pas allemand dans sa manière, ni italien, ni espagnol, ni mariniste, ni gongoriste, ni winckelmanniste, ni schlegeliste, ni quoi que ce soit en *iste ;* il est ce qu'il faut qu'on soit absolument dans ce pays : il est français, français, français ! Précoce possesseur d'une langue exercée et acérée, il va, dans l'inépuisable badinage de son style, jusqu'aux dernières limites que le goût permette, et il ne les franchit jamais. C'est donc un réel écrivain, un écrivain de race que M. About, et il l'est dans l'âge où tant d'autres bégayent et balbutient encore. S'il a brillamment débuté, s'il a promptement réussi, c'était justice ; car il a bien de l'avenir. Une fantaisie charmante se mêle à ses jugements, presque toujours sûrs, et toujours piquants, sur les hommes et sur les œuvres. Nous parlions tout à l'heure de la forêt de Fontainebleau. Il faut recommander au lecteur une visite faite à cette merveille silvestre par trois grands poëtes, MM. de Lamartine, Victor Hugo, A. de Musset, « et un inspecteur des forêts. » Cela est joli au possible, et aidera singulièrement à rendre palpable cette chose si peu facilement définissable, le style et le travail de l'artiste.

Est-ce à dire que nous approuvions toutes les appréciations du jeune écrivain, du jeune artiste, car il en est un lui-même ? Non sans doute, et pour n'en citer qu'un exemple, et pour le prendre littéraire, il se trompe certainement quand il refuse à Goldsmith (à propos de l'école anglaise) la *naïveté*, et ne lui accorde que le *savoir-faire*. S'il parlait de Sterne ou de Swift, on pourrait le lui accorder, car l'ingénuité (ils eurent d'autres grâces) fut certes leur moindre défaut. Il n'y a pas plusieurs Goldsmith en Angleterre : il n'y en a qu'un. Prenez Smollett et Fielding ; vous ne le recomposerez pas, et le *Vicaire de Wakefield* est, dans le genre *novel*, un des trois ou quatre grands chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Mais brisons-là de ces vétilles. On ne peut contenter tout le monde et son juge, et M. About trouvera bien d'autres gens de son avis. Ce qu'il y a de certain, c'est que son livre se lit avec un plaisir infini et beaucoup d'intérêt ; je ne dirai pas, selon la formule vulgaire, avec l'intérêt du roman ; car, selon moi, il en présente infiniment plus que beaucoup de romans, et notamment celui de *Tolla*, quoique ce dernier ait très-fort réussi et avec grand tapage.

Je me suis abstenu très-soigneusement d'émettre mon opinion sur cette question de plagiat ou supercherie littéraire, si bruyamment agitée à propos de cet ouvrage, quoique j'en aie été plusieurs fois pressé, et cela par la raison simple que je n'avais aucune opinion sur ce point et n'en pouvais pas avoir. Aujourd'hui je me déclare pleinement édifié sur le fond de la chose ; la cause est entendue pour moi et se résume au titre d'une pièce de Shakespeare : *Much ado about nothing.* J'ai acquis la conviction que M. About n'a jamais entendu dissimuler au public l'origine de son prétendu larcin, et qu'il n'a rien volé : il a été *volé*, ce qui est très-différent. Non certes que je veuille dire que, croyant mettre la main sur un sac de pièces d'or, il en ait saisi un de cuivre. Ce n'est pas cela : il a trouvé, en furetant, en faisant des fouilles, un sac, un tas, un pot, si vous voulez, de médailles abandonnées et oubliées. Il les a crues bonnes ; il les a faites siennes en leur donnant son empreinte, et il les a lancées dans la circulation. Or il est arrivé que, de différentes parts, on les lui a renvoyées comme n'étant pas de bon aloi. C'est notre cas particulier. D'autres les ont prises pour de vraies bonnes pièces, et plus elles semblaient précieuses à ces mauvais essayeurs, plus ils l'ont objurgué, sous le sévère prétexte qu'elles n'étaient point à lui, les ayant seulement retouchées, refrappées, mais non fabriquées. Tout cela est réellement de petite importance et ne justifie pas les grosses affaires, judiciaires et autres, qui s'en sont suivies et sont encore pendantes. Je voudrais faire passer cette conviction dans l'âme de toutes les parties engagées. Puisque la salutaire pause des vacations a donné aux passions le temps de se calmer et à l'orage de se fondre, pourquoi ne le mettrait-on pas à profit universellement pour une explication, des déclarations, et une transaction amiables ? Je souhaite cela vraiment, pour ma part, de tout cœur, car il est déplorable de voir les écrivains, non contents de s'envoyer des flots d'encre, en venir par surcroît à des mains juridiques, ou peut-être pis encore. Si l'on s'est trompé quelque part, quoi de plus naturel que de le reconnaître, et il semble que c'est non pas seulement un devoir, mais un besoin. J'espère donc qu'on esquivera Thémis, ses plateaux et ses grandes manches noires : je le désire fort surtout.

Mme Anaïs Ségalas a également fait un livre, non pour conduire ses lecteurs à travers l'Exposition, mais pour leur en charmer et leur en adoucir les inévitables haltes. L'administration du palais a eu soin d'espacer de nombreuses banquettes et divans sur le parcours des visiteurs. C'est à cette intention louable, c'est à ces bienheureux reposoirs que correspondent les *Contes du nouveau palais de Cristal* donnés par Mme Ségalas. On est fatigué ; on s'assied ; on lit un de ces contes-là. Il y en a huit, tous fort agréables à écouter, et certes un visiteur consciencieux qui veut gagner ses frais de voyage et s'en retourner chez lui l'Exposition tout en cervelle, ne saurait raisonnablement moins faire que de se reposer dans le trajet au moins huit fois. Voilà de quoi justifier amplement l'existence du livre, et son ingénieuse mise en tutelle sous l'égide et l'abri du dôme de cristal. *Octies beatus*, ce qui en bon français signifie : huit fois heureux.

L'exposition algérienne, si remarquable, si remarquée, a obtenu les justes honneurs d'une monographie spéciale. Ce travail est dû à la plume exercée et entièrement compétente de M. Jules Duval, l'un des rédacteurs des *Annales de la colonisation algérienne*, dirigées par M. H. Peut. Sous le titre modeste de : *Catalogue explicatif et raisonné des produits algériens*, ce travail n'est rien moins qu'une encyclopédie des immenses richesses en tout genre de cette colonie africaine, tant de fois condamnée à mort, qui promettait beaucoup pourtant, et qui aujourd'hui tient tout. Le temps des sacrifices s'éloigne rapidement : l'heure de la

récolte approche. Certes elle aura été bien achetée ; mais dès aujourd'hui l'on peut voir, par les trophées algériens du palais de l'Exposition et de l'annexe, comme par l'exposition permanente des produits de même provenance installée à Paris par les soins du ministère de la guerre, quelle éclatante compensation un avenir prochain réserve à la France. Déjà, plusieurs fois, nous avons eu occasion de rendre justice à l'habile et intelligente direction qui préside aux destinées de cette belle colonie. Nous saisissons avec plaisir l'occasion présente de renouveler ce juste hommage, et de louer en même temps l'aptitude, le soin, les connaissances spéciales et diverses dont M. Jules Duval a fait preuve dans l'écrit que nous mentionnons ici.

Nous terminerons à la manière américaine, en remerciant ici les personnes qui ont bien voulu nous adresser diverses lettres d'adhésion ou d'observation sur plusieurs de nos articles, et en exprimant notamment à celle qui nous a écrit de Saacy le regret que sa lettre ne fût accompagnée d'aucune indication propre à nous permettre de lui en accuser réception, autrement que par la voie imprimée.

FÉLIX MORNAND.

Nouvelle Biographie générale

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter, publiée par MM. FIRMIN DIDOT frères, sous la direction de M. le docteur FERD. HOEFER. — Tome XII.

MM. Michaud ont eu longtemps le monopole exclusif, ou peu s'en faut, de la biographie en France. Cependant leur publication était loin d'être le dernier mot des œuvres de ce genre. Quelques timides concurrences se sont bien produites de temps à autre ; mais, pour l'importance et l'étendue, la palme restait à la *Biographie universelle.* Il faut avouer qu'une semblable entreprise était faite pour effrayer les plus puissantes librairies. Il était réservé à MM. Didot de tenter une œuvre devant laquelle tant d'autres avaient reculé, de donner une *Biographie générale* comme pendant à leur *Encyclopédie*, et d'apporter dans ces deux grandes publications, d'une part, les améliorations que réclamaient les progrès de la science ; d'autre part, la conscience, la méthode et le zèle éclairé qui font l'honneur de leur maison.

Il est bien difficile d'être concurrents sans être un peu ennemis. Quand l'amour-propre est en jeu, la modération est rare ; qu'est-ce donc, quand il s'y joint l'intérêt ? Nous avons ouï parler d'un procès intenté par l'ancienne *Biographie* à la nouvelle. Mais ce procès roulait sur des questions de droit tellement épineuses, qu'il a été, je ne sais combien de fois, pris et repris, jugé et rejugé en des sens divers, et qu'enfin, les meilleurs esprits demeurent partagés : si les uns semblent avoir raison, les autres paraissent n'avoir pas tort. Aujourd'hui la question est vidée judiciairement entre la *Biographie Michaud* et la *Biographie Didot*, et celle-ci a conquis honorablement sa place au soleil à côté de son aînée. Ce procès terminé, un autre procès commence : le juge, désormais, c'est le public.

Il y a plusieurs manières d'entendre et de traiter la biographie. Toutes ne sont pas également bonnes. Par exemple, pour faire un bon dictionnaire biographique, il ne faut pas ranger par ordre alphabétique une suite de notices quelquefois brillantes, mais peu précises, et qui sont plutôt des morceaux de style que des articles nourris de faits et de détails sur la vie des divers personnages. Il ne faut pas non plus, après avoir partagé la tâche entre un certain nombre d'écrivains, les laisser travailler à leur guise, sans un plan commun et sans une direction d'ensemble, au risque d'avoir ainsi les articles les plus dissemblables, les plus disproportionnés, les plus contradictoires, et de subir tous les inconvénients de l'anarchie d'un tel travail. Il faut moins encore faire une œuvre de parti, et, selon les passions du moment, exalter avec l'entraînement de la faveur ou dénigrer avec l'emportement de la haine des hommes dont on doit faire connaître les actes, sans prétendre les juger en dernier ressort.

Il n'y a que justice à le reconnaître : MM. Didot ont su préserver leur *Biographie* de ces divers écueils. Qu'on songe aux difficultés d'une telle œuvre, qui exige de nombreux collaborateurs : chacun a ses idées, ses préférences, ses prétentions, chacun en un mot tire à soi ; il faut à la fois beaucoup d'intelligence et beaucoup d'énergie pour rétablir l'équilibre, pour faire concourir tant d'efforts individuels à un seul et même but, et pour obtenir de chacun les sacrifices nécessaires à l'ordre général. L'avis des éditeurs (en tête du premier volume) témoigne qu'ils ont bien compris ce que doit être une Biographie ; l'examen des douze volumes publiés jusqu'ici prouve que, grâce à l'habile direction de M. le Dr F. Hoefer, le but est atteint. La *Biographie générale* n'est pas un livre parfait ; mais combien y a-t-il de livres parfaits, surtout parmi les ouvrages de plusieurs mains ? Nous y trouvons du moins les caractères que nous cherchons avant tout dans les œuvres de ce genre : l'utilité, la commodité, l'impartialité.

D'abord l'utilité. Cette *Biographie* sera moins étendue que la *Biographie* de MM. Michaud ; nous croyons pouvoir affirmer qu'elle apprendra plus de faits. Non-seulement, à en juger par les proportions du commencement, elle dépassera quelque peu le nombre de 32 volumes promis aux souscripteurs, non-seulement chacun de ces volumes a près de 1,000 pages compactes, et, grâce à certaines dispositions typographiques, contient plus du double des in-octavo ordinaires ; mais il semble que la *Biographie générale* ait pris pour devise : « Des faits, pas de phrases. » Les traités de littérature, par oubli ou par dédain, ne disent rien du style des dictionnaires, et c'est à tort. Combien d'esprits d'élite, depuis Bayle jusqu'à Voltaire, n'ont pas cru déroger en publiant leurs idées sous cette forme ! Un dictionnaire a son style propre, qui, pour n'être pas celui des œuvres d'imagination, n'en a pas moins ses difficultés et ses règles. Il doit dire beaucoup en peu de mots, et le dire clairement, avec la précision et la sobriété du langage mathématique. Trouve-t-on dans un article des renseignements utiles exprimés en un style net et pur, on ne demande rien de plus, et l'on ne s'avise pas de regretter les artifices de la rhétorique. On s'impatiente, au contraire, des prétentions au beau style, parce qu'ici l'art véritable est de n'en mettre aucun. Nous savons gré à la *Biographie générale* de l'avoir senti et de s'être appliquée à résumer les faits sous les formes les plus brèves, et, pour ainsi dire, à donner le plus de substance sous le plus petit volume.

Cette méthode d'abréviation et de condensation a permis à la *Biographie générale* d'ajouter à la liste de la *Biographie universelle* une foule de noms nouveaux, plus de mille pour la seule lettre A. Tous ne sont pas sans doute également importants : mais il y a bien des hommes qui, sans être généralement connus, ont joué un rôle dans l'histoire, et réclament une place, si modeste qu'elle soit, dans un dictionnaire biographique. Ajoutez à cela les noms des hommes morts récemment, et sur lesquels il est difficile de trouver des détails, comme *Affre*, *Azaïs*, *Ast*, *Beautemps-Beaupré*, *Channing*, *H. Clay*, etc., et même les noms des plus célèbres d'entre les vivants ; vous aurez une idée des renseignements à la fois utiles et neufs qu'on trouve dans cette *Biographie.*

Ce n'est pas tout. Comme une publication de cette sorte, fût-elle même beaucoup plus volumineuse que celle-ci, ne saurait jamais être complète, MM. Didot ont compris qu'après avoir fourni aux hommes du monde les principaux faits, ils devaient fournir aux hommes d'étude l'indication des matériaux nécessaires pour compléter au besoin le travail de la *Biographie générale.* Aussi, soit dans le corps, soit à la fin de chaque article, ont-ils donné un certain nombre d'indications bibliographiques qui ajoutent singulièrement à l'utilité de leur publication.

Il y en a de deux espèces. La première n'est pas absolument nouvelle ; mais elle est renouvelée en quelque sorte par les soins dont elle a été l'objet, et par l'exactitude qui la distingue : elle consiste à indiquer le titre des ouvrages dans leurs langues respectives, le format des éditions, la date et le lieu de leur publication. Au nom de quelques polygraphes importants, de *saint Augustin*, de *saint Jean Chrysostome*, par exemple, nous avons remarqué avec plaisir de courtes et substantielles analyses de leurs différents ouvrages, analyses que nous préférons de beaucoup à de vagues appréciations. La seconde espèce de ces indications bibliographiques est un perfectionnement propre à la *Biographie générale :* on y trouve, au bas de chaque article, les sources à consulter. C'est une nouveauté heureuse, qui sera certainement goûtée de tous ceux qui étudient et qui écrivent. S'il fallait en croire la nouvelle *Biographie Michaud*, cette nouveauté n'en serait pas une ; ce ne serait que la reproduction du travail d'un savant allemand. Voilà bien une flèche de Parthe ! Tout en regrettant de voir la *Biographie Michaud* renouveler ainsi un débat épuisé, nous avons voulu savoir jusqu'à quel point cette agression rétrospective était méritée ; nous l'avons déjà dit, la querelle des deux *Biographies* ne doit plus se vider que devant le public.

Nous nous étions laissé dire que le *Dictionnaire de bibliographie biographique universelle*, par M. Oettinger, était un livre très-savant, et jugé tel par *le Mousquetaire ;* mais il nous semblait que *le Mousquetaire*, avec tout son esprit, n'était pas une autorité en fait d'érudition, et que M. d'Artagnan avait dû bien rire en remettant à M. Oettinger un brevet d'érudit de sa façon. Nous venons de faire plus ample connaissance avec le livre de M. Oettinger. Nous n'en dirons pas de mal : les temps sont durs à l'érudition, et il ne faut pas décourager même les velléités érudites. M. Oettinger, avec une patience tout allemande, a recherché les monographies faites sur les personnages célèbres, et au nom de ces personnages il indique leurs monographies. Il a fait œuvre de bibliophile ; que peut-il avoir à démêler avec la *Biographie générale?* C'est que, nous assure-t-on, cette *Biographie* a puisé là toutes ses sources. Permettez, cela ne peut être ; car la seule inspection de l'un et de l'autre ouvrage prouve qu'il n'y a pas dans le livre de M. Oettinger le dixième des noms donnés par la *Biographie générale*, et dont chacun est suivi de l'indication des sources. D'ailleurs, si l'assertion eût été vraie, nous en eussions été fâché pour les deux ouvrages : pour celui de M. Oettinger, qui se fût trouvé réduit à néant ; pour celui de MM. Didot, dont les indications sous ce rapport seraient détestables : soit dit sans blesser M. Oettinger, qui n'a pas prétendu, ce semble, indiquer toutes les sources, mais seulement quelques monographies.

Prenons des exemples au hasard. M. Oettinger veut-il, selon les promesses de son titre, nous donner la *Bibliographie biographique* d'Alexandre ? Il nous indique une histoire de ce prince en allemand, de 1483, « excessivement rare, » et quelques autres des quinzième, seizième, dix-septième, dix-huitième siècles, toutes (sauf une qui est de Linguet) écrites en allemand, en italien, en latin. Des véritables sources de l'histoire d'Alexandre, c'est-à-dire des historiens anciens, pas un mot. Singulière manière d'étudier les temps anciens, que de les étudier exclusivement dans les livres modernes ! La *Bibliographie Didot*, il est vrai, ne s'est pas assez interdit pour cet article les indications de cette nature, mais du moins elle a commencé par nous donner les véritables sources : Diodore de Sicile, Arrien, Plutarque, Quinte-Curce, Justin, et parmi les modernes, Sainte-Croix. Pour Condé, M. Oettinger nous renvoie à une foule d'histoires plus ou moins inconnues de ce prince par Bruce, Coste, Désormaux, Sevelinges, Masson, Lemercier, Voivreuil. La *Biographie générale*, mieux inspirée, ne cite pas un de ces noms ; mais elle nous indique les *Mémoires* de Lenet, de Mme de Motteville, de La Rochefoucauld, de Retz, l'*Oraison funèbre* de Bossuet, le livre de M. Cousin sur Mme de Longueville, etc. Pour Catilina, elle ne nous renvoie pas, comme M. Oettinger, à je ne sais quelles brochures de Durantinus, Boecler, Seran de la Tour, Sachse, Sidney, Mursinna, Henrici, encore moins à l'*Eloge de Catilina*, par un certain Lucet, ouvrage daté de 1780, et qui pourrait l'être de 1793, mais à Salluste, à Cicéron, à Plutarque : tout au plus, après avoir cité les anciens, se souvient-elle des ouvrages modernes remarquables, comme celui de Wolf et celui de M. Prosper Mérimée. Elle ne nous oblige pas, comme M. Oettinger, à chercher des renseignements sur Comines dans Lœbell, sur Charles le Chauve dans Belleforest et dans Schuzfleish, mais elle nous dira : pour la vie de Comines, voyez les *Mélanges* de Barante, son *Histoire des ducs de Bourgogne*, le *Cours de littérature* de Villemain, les *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve ; pour l'histoire de Charles le Chauve, consultez Eginhard, dom Vaissette, Sismondi, Michelet, H. Martin. A la place de monographies obscures et introuvables, elle nous indique des ouvrages connus, qui sont sous la main de tout le monde. Nous voilà dans le vrai, et par conséquent dans l'utile ; tandis que les indications de M. Oettinger, à force de porter sur des livres rares, ont le tort de ressembler quelquefois à des mystifications.

MM. Didot n'ont pas moins fait pour rendre leur publication commode que pour la rendre utile. Pour la facilité des recherches, qui doivent toujours pouvoir se faire rapidement, ils ont voulu que tous leurs articles fussent, pour ainsi dire, jetés dans le même moule : ces articles commencent tous invariablement par les nom, prénoms, état ou profession, dates de la naissance et de la mort ; l'ordre chronologique le plus strict y est suivi ; ils se terminent par l'indication des ouvrages et des sources. Ainsi, d'un seul coup d'œil, il est facile de trouver tous les renseignements nécessaires.

L'impartialité est une qualité rare et précieuse partout, mais surtout nécessaire dans une œuvre collective : dans ce concert de voix, souvent dissonantes, le moyen d'obtenir l'harmonie, c'est d'étouffer les sons discordants. Pour être impartial dans un dictionnaire biographique, il faut éviter les appréciations et s'en tenir à l'exposition des faits. Ce que l'on demande à une *Biographie*, ce n'est pas une opinion toute faite, mais des renseignements pour se faire une opinion. C'est la tâche qu'ont entreprise et exécutée MM. Didot avec une réserve extrême, qui vient d'un grand respect pour le public. Aussi leurs articles sur les hommes vivants ne sont-ils ni des pamphets, comme certaines *biographies des contemporains*, ni des panégyriques, comme telles autres, où l'on peut se faire donner, ou même se donner des éloges, à tant la ligne.

On le voit, la *Biographie générale* est une œuvre sérieuse et de haute portée : la liste des collaborateurs de M. le Dr Hoefer est à elle seule une garantie. M. Hoefer lui-même a esquissé avec vigueur quelques-unes des grandes figures de l'antiquité et des temps modernes ; M. Villemain a consacré à quelques écrivains chrétiens du troisième et du quatrième siècle des pages où l'éloquence ajoute à l'érudition ; M. Charpentier, MM. les abbés Guillon et Receveur ont fourni la plupart des articles sur les Pères de l'Eglise et les grands orateurs chrétiens ; M. Noël des Vergers, qui a donné d'importants articles sur les empereurs romains, a aussi, concurremment avec MM. de Jancigny, Renan et Langlois, jeté de nouvelles lumières sur les personnages illustres de l'Orient. Lès articles sur l'histoire et la littérature du Portugal sont dus presque tous à la plume de M. Ferdinand Denis. Ceux qui touchent à l'histoire, à la philosophie et aux lettres du moyen âge, et qui dans presque toutes les *Biographies* sont si incomplets, pour ne pas dire si erronés, se trouvent dans celle-ci en rapport avec les progrès récents de l'érudition, grâce au concours de MM. Paulin Pàris, Hauréau, Vallet de Viriville, etc. Divers articles sont signés : Barante, de Pongerville, Guigniaut, Naudet, Reinaud, Berger de Xivrey, Artaud, Egger, A. Renée, Isambert, Malgaigne. Pour être juste, il faudrait citer encore avec éloge MM. Hippeau, Gustave Brunet, de Lacaze, Rosenwald et Léo Joubert. Mais nous ne pouvons tout citer.

Avec de tels collaborateurs, avec une intelligente et ferme direction, la *Biographie générale* peut rivaliser avantageusement avec la *Biographie universelle.* Nous ne lui souhaitons qu'une chose, c'est qu'elle se ressemble à elle-même dans toute la série des volumes qui lui restent à publier.

A. CHASSANG.

Rapport du général Niel sur la prise de Sébastopol.

Après avoir emprunté aux rapports du maréchal Pélissier et à divers autres documents quelques détails qui expliquent plus spécialement nos dessins, nous donnons, à titre de résumé historique de cette glorieuse opération, le rapport suivant :

« Sébastopol, le 11 septembre.

« Monsieur le maréchal,

« L'assaut a été donné à la place de Sébastopol le 8 septembre. Il nous a rendus maîtres de l'ouvrage de Malakoff, dont l'occupation rend la défense du faubourg à peu près impossible et permet de couper les communications de la ville avec le nord de la rade. L'ennemi a reconnu que cette conquête était décisive. Après avoir fait plusieurs retours offensifs avec un courage auquel nous devons rendre hommage, voyant que ces efforts restaient sans résultat, il a commencé, dans la soirée, à évacuer la ville ; dans la nuit, il l'a incendiée, et il a employé ses poudres à détruire lui-même les travaux de défense et les grands établissements que depuis tant d'années la Russie accumulait dans cette forteresse. Il a coulé tous ses vaisseaux, frégates et autres bâtiments à voiles, ne conservant que les bateaux à vapeur ; enfin il a replié le pont de radeaux par lequel il communiquait avec le fort du Nord, nous abandonnant ainsi la ville, le faubourg et tout ce qui se trouve au sud de la rade.

La défense a été énergique : sur plusieurs points nos attaques ont été repoussées ; mais la principale, celle qui nous assurait le

Attaque du bastion Central par la division de Salle. — D'après M. Durand-Brager.

succès, n'est jamais restée douteuse. La 1re division du 1er corps, commandée aujourd'hui par le général de Mac-Mahon, a enlevé de prime-abord l'ouvrage de Malakoff et s'y est maintenue héroïquement, comprenant qu'elle avait dans les mains les clefs de la place.

Je vais vous rendre compte des dispositions qui avaient été prises pour diminuer le plus possible les nombreuses difficultés que présentait ce terrible assaut, donné, non à une place investie, à une garnison limitée, mais à une vaste forteresse défendue par une armée aussi nombreuse peut-être que celle qui l'attaquait.

Aux attaques de la ville, nos cheminements étaient arrivés à 40 mètres du bastion Central (bastion n° 5 des Russes) et à 30 mètres du bastion du Mât (bastion n° 4).

Aux attaques du faubourg de Karabelnaïa, les Anglais, arrêtés par les difficultés du terrain et par le feu de l'artillerie ennemie, n'avaient pu arriver qu'à environ 200 mètres du saillant du grand Redan (bastion n° 3), sur lequel se dirigeaient leurs cheminements.

« Devant le front de Malakoff, nous étions arrivés jusqu'à 25 mètres de l'enceinte qui entoure la tour Malakoff, et nos cheminements nous portaient à la même distance du petit redan du Carénage (bastion n° 2). Ce beau résultat était dû à l'incontestable supériorité que notre artillerie avait prise sur celle de l'ennemi.

« Les généraux en chef des armées alliées avaient arrêté les dispositions suivantes :

« L'attaque générale de la place était fixée au 8 septembre à midi. Le 5 au matin, l'artillerie des attaques de la ville et celle des attaques anglaises, qui jusque-là avaient ménagé leur feu, devaient le reprendre avec une grande vivacité. Jamais canonnade sembable n'avait été entendue : nous avions en batterie, dans les deux attaques, plus de 500 bouches à feu, les Anglais en avaient environ 200, et les Russes plus que nous.

« Le feu de l'ennemi endommageait nos tranchées, mais il nous faisait peu de mal. Le nôtre, malgré la grande étendue de la place, convergeait sur elle, et il a dû faire éprouver de très-grandes pertes à l'armée russe. Pendant les derniers jours qui ont précédé l'assaut, les travailleurs d'infanterie étaient principalement employés à agrandir les places d'armes les plus avancées, à élargir les défilés et à transporter sur place les moyens de passer les fossés.

« Le but de tous nos efforts, c'était la prise de l'ouvrage construit en arrière de la tour Malakoff. Cet ouvrage (redoute Korniloff des Russes), qui est une immense redoute, une sorte de citadelle en terre, occupe un mamelon qui domine tout l'intérieur du faubourg Karabelnaïa. Il prend de revers le Redan, attaqué par les Anglais, et n'est qu'à 1,200 mètres du port du sud, sur lequel les Russes avaient construit un pont de radeaux devenu leur unique communication entre le faubourg et la ville. Le fort de Malakoff a 350 mètres de longueur et 150 mètres de largeur ; ses parapets ont plus de 6 mètres de relief au-dessus du sol, et en avant d'eux se trouve un fossé qui, devant nos attaques, a 6 mètres de profondeur et 7 de largeur ; il est armé de 62 pièces de divers calibres.

« Dans la partie antérieure se trouve, enveloppée par le parapet, la tour Malakoff, dont les Russes n'ont conservé que le rez-de-chaussée, qui est crénelé. A l'intérieur de l'ouvrage, les Russes ont élevé une multitude de traverses, sous lesquelles sont d'excellents blindages, où la garnison trouvait des abris et des couchettes disposées de chaque côté sur deux rangs de hauteur. Un officier du génie russe, qui a été fait prisonnier, porte à 2,500 hommes la garnison du fort de Malakoff, dont j'ai cru devoir vous donner la description pour vous faire juger des difficultés que nos soldats avaient à surmonter.

« Le front de Malakoff, qui a 1,000 mètres de longueur, est limité à notre gauche par le fort Malakoff, à notre droite par le redan du Carénage. Ce dernier ouvrage, qui n'était au commencement du siége qu'un simple redan, s'était transformé peu à peu en redoute fermée à la gorge et fortement armée. Les fronts extérieurs des deux redoutes de Malakoff et du Carénage étaient reliés par une courtine armée de 16 pièces, et, en arrière de cette enceinte, les Russes en élevaient une seconde qui réunissait les fronts de gorge des deux redoutes. Cette seconde enceinte, déjà en partie armée, n'avait pas encore de fossé présentant un obstacle sérieux. Quant au fossé de la première courtine et du redan du Carénage, la nature rocheuse du sol avait empêché l'ennemi de le creuser partout également, et sur plusieurs points on pouvait le passer sans trop de difficulté. Pour franchir les fossés, qui avaient une grande profondeur, nous avions imaginé un système de ponts se jetant en moins d'une minute par une manœuvre ingénieuse à laquelle nos sapeurs et des soldats d'élite avaient été exercés ; ces ponts nous ont été fort utiles.

« L'artillerie française avait pris sur celle des Russes une si grande supériorité, qu'elle avait éteint presque tous les feux qui voyaient directement nos attaques ; les embrasures comblées ne laissaient plus la crainte que nos colonnes fussent assaillies par la mitraille à la sortie des tranchées ; les parapets étaient déformés et une partie des terres avait roulé dans les fossés ; enfin le fort Malakoff avait reçu une si grande quantité de bombes, envoyées par nos batteries et par celles des Anglais, que les pièces qui n'étaient pas vues directement avaient aussi leurs embrasures comblées, et que partout les terrassements avaient perdu leur forme primitive. Mais, en arrière des défenses situées en première ligne, les Russes avaient conservé beaucoup de pièces qu'on ne pouvait contre-combattre qu'imparfaitement, et les colonnes de l'attaque Malakoff étaient exposées au feu des nombreuses batteries que les Russes avaient élevées au nord de la rade, et dont les coups, quoique tirés à grande distance, ne laissaient pas que d'être dangereux.

« Vous savez, monsieur le maréchal, que dès mon arrivée devant Sébastopol je n'ai pas hésité à penser que le véritable point d'attaque était la tour ou le mamelon de Malakoff, et que, cette opinion ayant été adoptée par le général Canrobert, on entreprit les attaques de droite qui ont été exécutées par le 2e corps. Du côté de la ville, on s'est contenté d'étendre vers leur gauche les cheminements exécutés par le 1er corps. Prenant les choses au point où elles se trouvaient lorsque l'assaut a été résolu, il n'était pas douteux que la possession du fort Malakoff amènerait un résultat décisif ; et, d'un autre côté, il était à présumer que si l'on échouait sur ce point, le succès obtenu ailleurs serait sans grandes conséquences. Cependant on ne pouvait pas attaquer une place si étendue par un seul point ; il fallait nécessairement maintenir dans les forces de l'ennemi la division qui résultait du grand développement de l'enceinte qu'il avait à défendre, et surtout lui donner de l'inquiétude sur la ville, où aboutit le pont par lequel il pouvait faire sa retraite.

« C'est pour satisfaire à ces diverses considérations, c'est pour assurer le succès, tout en économisant le plus possible le sang de nos soldats dans la terrible lutte qui se préparait, que le général en chef décida qu'on donnerait d'abord l'assaut au front de Malakoff ; que si cette attaque, qui se ferait sous ses yeux, réussissait, à son signal les Anglais attaqueraient le Redan et le premier corps la ville, afin d'empêcher l'ennemi de venir concentrer tous ses efforts sur les troupes qui auraient pris possession du fort de Malakoff.

« Le front de Malakoff devait être attaqué par trois colonnes : celle de gauche, commandée par le général de Mac-Mahon, se portant directement sur le fort Malakoff par le front qui nous faisait face et en le tournant un peu par la droite, avait pour mission de s'en emparer et d'y tenir à tout prix ; celle de droite, division Dulac,

devait marcher sur le redan du Carénage, l'occuper et détacher une brigade sur sa gauche pour tourner la seconde enceinte ; enfin, celle du centre, division La Motterouge, partant de la sixième parallèle, ayant plus de chemin à parcourir, et arrivant un peu plus tard, devait enlever la courtine, se porter ensuite sur la seconde enceinte, et envoyer une de ses brigades à l'aide de la première colonne, si celle-ci ne s'était pas encore emparée du fort Malakoff.

« L'importance de ces positions était telle qu'on ne pouvait pas mettre en doute que l'ennemi, s'il les perdait, ferait de grands efforts pour les reprendre. En conséquence, les troupes de la garde impériale étaient données pour réserve au 2e corps.

« Le chef de bataillon du génie Ragon, ayant sous ses ordres plusieurs brigades de sapeurs, marchant avec la première colonne, devait faire jeter des ponts sur les fossés, rechercher les mines, ouvrir partout le passage aux colonnes, et, dès qu'on serait maître du fort, le fermer à la gorge, et, pour s'opposer aux retours offensifs, ouvrir en arrière de grands passages pour l'arrivée des troupes et de l'artillerie.

« Le chef de bataillon du génie Renoux, attaché à la colonne de droite, et le capitaine Schœnnagel, attaché à celle du centre, ayant aussi des brigades de sapeurs sous leurs ordres, avaient à remplir une mission analogue.

« Toutes les dispositions concernant le service du génie aux attaques de Malakoff avaient été prises par les soins du général de brigade Frossard, commandant le génie du 2e corps.

« A l'attaque de la ville, afin d'éviter les obstacles accumulés par l'ennemi au saillant du bastion du Mât, il avait été décidé que l'assaut principal serait donné au bastion Central entre son saillant et la lunette de gauche ; que la colonne d'assaut, dès qu'elle se serait établie dans le bastion Central, porterait une partie de ses forces vers la gorge du bastion du Mât, dont la face droite serait alors assaillie par une brigade sarde qui était venue prendre part aux opérations du premier corps.

« Le général de division Dalesme, commandant le génie au premier corps, avait pris pour les attaques de la ville des dispositions analogues à celles que je viens d'indiquer pour les attaques du faubourg de Karabelnaïa.

« Le 8 septembre, à huit heures du matin, on lança sur le bastion Central deux mines de projection chargées chacune de 100 kilogrammes de poudre. L'explosion se fit vers le milieu du bastion et parut y causer un grand désordre. A la même heure, nous fîmes jouer en avant de nos cheminements sur le fort de Malakoff trois fourneaux chargés ensemble de 1,500 kilogrammes de poudre, afin de rompre les galeries inférieures des mineurs russes et de rassurer nos soldats, qui venaient se masser dans les tranchées sous lesquelles les déserteurs annonçaient que le sol était miné.

« A midi précis, nos soldats s'élancèrent des places d'armes avancées du front de Malakoff. Ils franchirent les fossés avec une agilité surprenante, et, montant sur les parapets, ils abordèrent l'ennemi au cri de : *Vive l'Empereur !* Au fort de Malakoff, les talus intérieurs ayant une grande hauteur, les premiers arrivés s'arrêtèrent un instant pour se former, puis ils montèrent sur le parapet et sautèrent dans l'ouvrage.

« La lutte, qui avait commencé par des coups de feu, se continuait à la baïonnette, à coups de pierres et à coups de crosses ; l'écouvillon était devenu une arme entre les mains des canonniers russes ; mais partout les Russes étaient tués, pris ou chassés, et il n'y avait pas un quart d'heure que l'attaque avait eu lieu, que déjà le drapeau français flottait sur la redoute conquise.

« Le redan du Carénage avait aussi été enlevé après une lutte très-vive ; la colonne du centre était arrivée jusqu'à la seconde enceinte. Partout nous avions pris possession des ouvrages attaqués. Le général en chef fit le signal convenu pour l'attaque du grand Redan, et un peu plus tard pour l'attaque de la ville.

« Les Anglais avaient 200 mètres à franchir sous un terrible feu de mitraille. Cet espace fut bientôt jonché de morts ; mais ces pertes n'arrêtaient pas la marche de la colonne d'attaque, qui arrivait en se dirigeant sur la capitale de l'ouvrage ; elle descendit dans le fossé, qui a environ cinq mètres de profondeur, et, malgré tous les efforts des Russes, elle escalada l'escarpe, et leur enleva le saillant du Redan. Mais, après une première lutte, qui coûta cher aux Russes, les soldats anglais ne trouvaient devant eux qu'un vaste espace entièrement découvert, criblé par les balles de l'ennemi, qui se tenait abrité derrière des traverses éloignées. Ceux qui arrivaient remplaçaient à peine ceux qui étaient mis hors de combat. Ce n'est qu'après avoir soutenu pendant près de deux heures ce combat inégal, que les Anglais se décidèrent à évacuer le Redan.

« L'attaque du bastion Central présenta le même résultat. Nos soldats du premier corps franchirent tous les obstacles et abordèrent bravement l'ennemi, auquel ils firent éprouver de grandes pertes dans le premier moment ; mais bientôt, criblés de feux et ne trouvant pas d'abri contre les coups qui les frappaient dans plusieurs directions, ils renoncèrent à une attaque dans laquelle le général en chef avait prescrit de ne pas s'obstiner.

« Au front de Malakoff, les Russes firent de grands efforts pour reconquérir les ouvrages qui leur avaient été enlevés. Revenant sur le redan avec des colonnes nombreuses soutenues par de l'artillerie de campagne, ils parvinrent à le reprendre et à nous faire abandonner la seconde enceinte ; mais les premières colonnes d'attaque, soutenues par la garde impériale, restèrent inébranlables derrière le talus extérieur de la première enceinte.

« Plusieurs retours offensifs furent aussi tentés, mais inutilement, contre l'ouvrage de Malakoff ; les cadavres de l'ennemi s'entassaient devant le front de gorge, mais la première division restait inébranlable, et à la chute du jour nous étions maîtres de cette citadelle, sans laquelle les Russes ne pouvaient plus continuer leur défense que pendant peu de jours, et encore en sacrifiant une partie de leur armée, qui, après la rupture du grand pont de radeaux, serait restée sans communication avec le nord de la rade. Aussi ont-ils pris un grand parti. Ils avaient tout préparé pour détruire la place de leurs propres mains, dans le cas où ils seraient forcés de l'abandonner. Pendant la nuit du 8 au 9, de fortes explosions nous ont annoncé que cette grande lutte était arrivée à son terme. L'ennemi abandonnait Sébastopol, mais il ne voulut nous laisser que des ruines.

« Nos pertes sont grandes ; mais l'armée, dont l'Empereur peut être fier, a bien mérité du pays. Les travaux si longs et si pénibles du siége n'ont jamais lassé sa patience. Toutes les fois qu'ils ont abordé l'ennemi, nos soldats ont fait preuve d'une grande bravoure, et l'assaut du 8 septembre est un fait d'armes dont la France peut s'enorgueillir.

« Dans cette dernière épreuve, le corps du génie a encore éprouvé des pertes, mais moins nombreuses que je pouvais le craindre. Le capitaine Schœnnegel (Jean-Alfred), excellent officier, a été tué ; le chef de bataillon Fournier, le capitaine Ansous, aide de camp du général Dalesme, le capitaine Laruelle, et les lieutenants Joyeux et Pradelle ont été blessés. Parmi les sous-officiers et soldats, il y a eu 24 tués et 122 blessés.

« Les chefs de bataillon Renoux et Ragon, qui ont donné l'exemple d'une grande bravoure, ont été parfaitement secondés par les officiers et les sapeurs placés sous leurs ordres. Dans ce dernier assaut, comme pendant la durée du siége, chacun a fait noblement son devoir. Je ne puis vous citer ici les noms de tous ceux qui ont mérité de vous être signalés et pour lesquels j'aurai à demander des

Attaque du redan du Carénage par la division Dulac. — D'après M. Durand-Brager.

récompenses : ce sera l'objet d'un travail particulier dont je vais m'occuper.

« Ainsi s'est terminé ce siége mémorable, dans lequel les moyens de la défense et ceux de l'attaque ont atteint des proportions colossales. Les Russes avaient plus de 800 bouches à feu en batterie et une garnison dont ils faisaient varier à volonté la force et la composition. Après l'immense quantité de projectiles qu'ils nous ont envoyés, on est surpris de voir qu'ils en étaient encore largement approvisionnés, et j'ai lieu de croire qu'ils ont laissé plus de 1,500 pièces dans la place.

« L'armée assiégeante avait en batterie, dans les diverses attaques, environ 700 bouches à feu qui ont tiré plus de 1,600,000 coups. Nos cheminements, exécutés en grande partie dans le roc au moyen de la poudre, présentent un développement de plus de 80 kilomètres (20 lieues). On a employé 80,000 gabions, 60,000 fascines et près d'un million de sacs à terre.

« Jamais le corps du génie n'avait eu à exécuter des travaux aussi difficiles et aussi multipliés, et dans aucun siége il n'avait éprouvé d'aussi grandes pertes. 31 officiers ont été tués, 33 ont été blessés. Parmi les tués on compte le général Bizot, dont le nom ne saurait être passé sous silence au jour du triomphe ; le digne lieutenant-colonel Guérin, 6 chefs de bataillon, 20 capitaines, et 3 lieutenants. Cette rude épreuve n'a jamais ébranlé la constance de nos officiers, et les troupes du génie ont suivi ce noble exemple. Deux compagnies de sapeurs en sont à leur quatrième capitaine, les trois premiers ayant été tués à leur tête, et elles n'en ont pas moins d'ardeur. Dans les travaux de sape et de mine, les sous-officiers et les soldats sont toujours restés inébranlables, et dans les actions de vigueur ils ont fait preuve de la plus grande intrépidité.

« En terminant ce rapport, je dois vous dire, monsieur le maréchal, que la plus grande harmonie n'a jamais cessé d'exister entre l'artillerie et le génie. Chaque fois qu'un des deux services pouvait venir en aide à l'autre, il le faisait avec empressement, et cette communauté de vues et d'action nous a donné le moyen de vaincre bien des difficultés.

« J'ai eu aussi à me louer en toute circonstance de mes rapports avec le général Harry Jones, commandant le génie de l'armée anglaise. Notre but était le même et nous n'avons jamais différé d'opinion sur les moyens à employer pour l'atteindre. Déjà, au siége de Bomarsund, j'avais pu apprécier la loyauté et le noble cractère de cet officier général. J'ai été heureux de me retrouver avec lui au siége de Sébastopol.

« Agréez, monsieur le maréchal, l'hommage de mon respectueux dévouement.

« Le général de division, aide de camp de l'Empereur, commandant le génie de l'armée d'Orient,

« Niel. »

Revue agricole.

Je commencerai par réparer mes torts envers une des machines moissonneuses dont j'ai parlé dans ma dernière Revue. La machine construite par M. Wright, d'après le système Atkins, celle qui se recommande par un bras automate qui met le râteau en mouvement, ne s'attelle pas par derrière, ainsi que je l'ai dit, mais bien par devant, ainsi que je l'ai reconnu en la retrouvant à l'Exposition, dans le bâtiment de l'annexe. Le plus curieux, c'est que dans le meilleur de nos journaux spéciaux la même erreur a été commise, Dieu sait comment ! Il résulte de ceci que la méthode de *propulsion* d'attelage par derrière n'a, en définitive, obtenu aucun succès à citer dans les expériences devant le jury français, à la ferme de Trappes. La victoire est restée aux machines dont l'appareil *coupeur* repose sur un rouleau à côté de la roue motrice qui est plus grande et sur laquelle les chevaux tirent à la manière ordinaire.

L'attention publique s'est, à bon droit, portée sur ces appareils d'invention ou plutôt d'application américaine; pourquoi n'a-t-elle pas été éveillée aussi vivement sur deux appareils d'invention française qui sont appelés à donner des résultats non moins importants pour l'agriculture ? je veux parler du rouleau-piocheur de M. Guibal et de l'appareil de M. Salaville pour conserver les grains et les assainir. La révolution que la *moissonneuse* ne tardera pas à opérer est désirable, mais elle ne l'est pas à un plus haut degré que celle qui suivra l'application du rouleau-piocheur se substituant à la charrue; elle l'est à un degré moindre que la révolution qui suivra l'application du plancher aérateur de M. Salaville à la conservation de la récolte.

L'idée primitive de l'appareil Guibal se trouve en germe dans cet instrument qu'on a nommé la *herse norwégienne*, qui n'a de la herse que le nom et l'effet produit. C'est un cylindre de fonte supportant des anneaux garnis de dents. Les dents et les anneaux sont en fonte. La herse norwégienne est depuis longtemps d'un usage à peu près général en Angleterre. Quoique peu usitée en France, il y a longtemps cependant qu'elle y a reçu, d'un habile agriculteur de la Dordogne, M. de Lantillac, une modification, que le professeur du Conservatoire, M. Moll, déclare rationnelle au point de vue français (il faut songer qu'en France le fer n'est pas à bas prix, comme en Norwége et en Angleterre).

Le hérisson de fer et de fonte est devenu un simple rouleau de bois de 11 centimètres de diamètre, sur lequel sont implantées des dents de 13 centimètres de longueur, non plus droites, mais un peu recourbées en avant, non plus en fonte, mais en fer, par conséquent beaucoup plus solides. Ajoutons que, pour suppléer au poids de la fonte, M. de Lantillac a mis une plate-forme sur le cadre, et sur cette plate-forme un siége, de sorte que l'heureux conducteur *travaille* efficacement, sans se fatiguer, par la seule gravité de sa personne.

M. Guibal a compris le parti qu'on pouvait tirer d'un cylindre plus fortement armé, d'un hérisson puissant, dont les dents seraient de véritables pioches, et il a inventé son *rouleau-piocheur*, qui a figuré aux expositions de l'Institut de Versailles sous le nom de *défonceuse*, parce qu'avec lui on *défonce* le sol à une profondeur plus grande qu'on ne pourrait le faire avec aucune des charrues les plus fortes qu'on emploie à ce rude travail.

C'est une roue de fonte de 80 centimètres de diamètre, pesant 300 kilogrammes, armée de trente-deux dents ou pioches de 30 centimètres de longueur, et disposées sur deux rangs à son pourtour. Elle fait sans contredit, avec quatre bœufs ou quatre chevaux, le travail que l'on n'obtiendrait pas de huit de ces animaux obligés de réduire la terre dans le même état par plusieurs labours consécutifs. La terre est remuée énergiquement à 30 centimètres de profondeur aussi bien qu'on le ferait à la pioche ; elle est soulevée, ameublie; et la machine fonctionne également bien sur les terres les plus endurcies et sur les sols les plus meubles.

A l'Exposition universelle, M. Guibal a envoyé plusieurs autres instruments qui sont des reproductions de son invention première, le rouleau garni de dents; ainsi, par exemple, il réunit plusieurs rouleaux de dimension moindre et dont les dents sont moins fortes, et il en compose un excellent instrument pour sarcler. La pioche se trouve par lui réhabilitée; elle ne sera plus, il est vrai, maniée par la main de l'homme, mais elle aura pour moteur la force de nos animaux domestiques, et l'homme sera soulagé d'autant. Il y a mieux, elle ne tardera pas à avoir pour moteur la vapeur elle-même.

Jusqu'ici les Anglais, dans leurs tentatives d'appliquer la vapeur au labourage, ont commis une grande faute, celle de vouloir conserver le versoir de la charrue comme l'outil à faire fonctionner par leurs appareils. Un inventeur français, M. Barrat, eut, il y a quelques années, l'idée bien préférable de choisir la houe à deux dents. Une locomotive d'un petit modèle remorquait derrière elle un châssis armé d'une douzaine de houes qui se soulevaient et retombaient par un mouvement rapide. Aujourd'hui les Américains se préparent à atteler une locomotive devant le rouleau-piocheur de M. Guibal, en donnant à ce rouleau plus de largeur, et non pas deux rangées de dents, mais un plus grand nombre, ou, ce qui vaudra mieux encore, en accolant sur un même axe plusieurs rouleaux à deux dents. Dans l'invention de M. Barrat, c'était le fonctionnement du châssis armé de houes qui laissait à désirer; mais la locomotive marchait à merveille : elle pouvait tourner avec facilité à droite ou à gauche, aller en avant ou en arrière à volonté. Placez un tel moteur devant le rouleau-piocheur, qui a fait ses preuves et dont le fonctionnement est simple et irréprochable, et à l'instant même le problème de l'application de la vapeur au labourage est résolu. La préparation du sol n'exigera que le cinquième de main-d'œuvre qu'on lui consacre aujourd'hui, et elle sera exécutée dix fois plus promptement, et par conséquent toujours en temps utile. Le calcul n'est pas de moi, il émane d'un homme compétent, le glorieux vétéran de notre agriculture, M. de Gasparin. Il va sans dire que les Etats-Unis d'Amérique sont le premier pays où s'accompliront de telles choses : le manque de bras y stimule le cultivateur plus que partout ailleurs à chercher les forces nouvelles qui lui permettent de mettre en rapport ses trop vastes propriétés. Nous sommes dans la situation tout à fait contraire : population agglomérée sur un sol fractionné à l'infini.

Mais la seconde des deux inventions françaises que j'ai plaisir à signaler, le *plancher aérateur* de M. Salaville, qui nous empêche de l'adopter pour préserver nos grains de tant de fléaux qui les menacent ? Elle ne contrarie en rien nos habitudes, et n'exige l'introduction d'aucune force nouvelle dans notre industrie champêtre.

Quelle est notre méthode générale de conservation des céréales ? le pelletage. Nous étendons le grain dans nos greniers, en ayant soin de ne donner jamais au tas qu'une faible hauteur, et qui doit être d'autant moindre que le blé est moins âgé, c'est-à-dire que le tas n'aura pas plus de 40 à 50 centimètres pour le blé d'un an. Le tas de blé de trois ans ne dépassera pas 80 centimètres. C'est la dimension observée dans les greniers de nos départements du centre. Dans des cas exceptionnels de très-grande abondance, on a élevé les tas jusqu'à un peu plus d'un mètre.

De temps en temps, aux heures de loisir, on remue le grain à la pelle pour lui donner de l'air. Cette manutention exige qu'on réserve des espaces vides ; il est bon d'en réserver également le long des murs de face ; si l'on tient en outre compte des emplacements nécessaires pour les escaliers, les trappes de décharge, etc., il est facile de reconnaître combien est considérable l'étendue que réclame un grenier un peu important. On ne doit pas la calculer à moins d'environ deux ou trois mètres carrés de plancher pour un mètre cube ou dix hectolitres de blé.

Pour économiser l'espace, on a inventé dans différents pays les greniers perpendiculaires, c'est-à-dire de grandes caisses rectangulaires, où s'emmagasine une masse de blé d'une hauteur aussi considérable que l'on veut, et pour aérer cette masse on a proposé plusieurs systèmes plus ou moins ingénieux. Les uns ménagent des courants d'air en ouvrant des trous dans les parois du grenier et en établissant des conduits en planches qui traversent la masse de grains. En outre, pour remplacer le pelletage à la main, on établit un écoulement du grain par une trémie pratiquée à la base du grenier, et le grain qui s'écoule est reporté au fur et à mesure à la partie supérieure. Le problème que chacun de ces inventeurs s'est posé, c'est de mettre le mieux possible la masse en mouvement, de manière que pas un grain n'échappe à l'heureuse influence de l'air.

M. Salaville est venu à son tour et a eu la bonne idée de renverser la question. Il a considéré d'abord qu'une masse de blé n'est pas compacte, qu'il s'en faut de beaucoup, et que dans une telle masse, même la mieux tassée, l'air occupe encore des espaces dont la somme est considérable. Hales a calculé que l'air y entre pour un septième du volume dans les circonstances les plus ordinaires. Partant de cette considération, notre inventeur s'est dit : « Au lieu de transporter et de mettre en circulation la masse du grain au milieu de l'air en repos, comme tant d'autres se le sont proposé, ce qui exige une main-d'œuvre exorbitante ou une force mécanique considérable, essayons, en laissant au contraire cette masse en repos, de mettre l'air lui-même en circulation accélérée, et confions-lui la mission d'agiter chacun des grains à part et sur place. » Et il a réussi, et il obtient ce résultat par un procédé d'une simplicité extrême et avec une force dont les frais sont, on peut le dire, insignifiants.

Dans un petit livre que j'ai écrit assez récemment à l'usage des gens du monde, à propos de la cherté du blé, sur la *conservation, l'assainissement et le commerce* des grains, je suis entré dans les détails de la construction et j'ai apprécié les avantages du grenier de M. Salaville ; je vais essayer de me résumer ici.

Sur le plancher d'un grenier quelconque (soit que vous conserviez la chambre qui vous sert d'habitude à cet usage, ou, ce qui vaudra mieux, que vous établissiez le grenier perpendiculaire qui économise l'espace) sur le plancher de votre grenier, vous établissez l'appareil que M. Salaville appelle un *plancher aérateur ;* c'est-à-dire que vous disposez horizontalement, à la distance de deux pouces de votre plancher, un ensemble de tuyaux de tôle qui s'entre-croisent en débouchant les uns dans les autres et sont fermés aux extrémités du système. Ces tuyaux, qui ressemblent à nos tuyaux de poêle, sont perforés sur toute leur surface de trous aussi fins que ceux d'une rape. Le système de tuyaux est mis en communication avec une chambre à air (une sorte de coffre en bois de la dimension d'un buffet) que l'on établit soit au-dessous du grenier, soit sur un des côtés, enfin n'importe où, et dans laquelle l'air atmosphérique entrera à notre volonté.

Par-dessus le système de tuyaux perforés de ce plancher aérateur, vous emmagasinez le grain à une hauteur qui n'a d'autres limites que la résistance dont seront capables les parois de votre grenier.

D'après ce que nous avons remarqué plus haut, que dans une masse de blé, en circonstances ordinaires, l'air occupe un septième du volume, on voit que dans notre grenier, de toute cette masse qui repose sur le plancher percé de trous et communiquant avec la chambre à air, il n'est pas un grain qui ne baigne dans une couche d'air en communication libre, dès que nous le voudrons, par en haut et par en bas, avec l'air atmosphérique.

Augmentez la pression de l'air par en bas, à l'aide de ventilateurs qui foulent de l'air atmosphérique dans la chambre à air et dans les tuyaux du plancher aérateur, ou bien diminuez la pression par en haut en produisant le vide quelque peu, soit par un tarare qui soutire l'air pour le rejeter au dehors, soit par une cheminée d'appel et un courant d'air chaud (M. Salaville s'est réservé dans son brevet l'emploi des moyens de ce genre), augmentez, dis-je, la pression par en bas, ou diminuez-la, par en haut ou bien encore exécutez la manœuvre inverse, et chaque petite couche de l'air intérieur qui enveloppe chaque grain sera mise en mouvement ; la circulation s'établira de bas en haut ou de haut en bas à votre volonté, autour de chaque grain qui baignera dans un air vivement renouvelé.

Dans ce courant d'air, l'évaporation de toute humidité, l'asséchement parfait du grain vous est garanti lorsque vous ventilerez par un temps sec.

Pour fouler l'air dans la chambre à air, M. Salaville adapte sur un même arbre une série de petits moulinets ventilateurs ; chacun a sa prise d'air et son débouché dans la chambre, de sorte que l'effet de chacun peut être suspendu à volonté ; il suffit de fermer son porte-vent. Il lui est très-facile d'imprimer à cette série de petits agents la vitesse de douze cents tours à la minute.

Pour donner le mouvement à l'ensemble des ventilateurs d'un grenier qui contient mille quintaux de grain, il suffit d'un homme tournant une manivelle. — Un grenier d'une capacité de cent cinquante hectolitres se ventile à l'aide d'un moteur on ne peut plus commode. On adapte à l'arbre qui commande la série des moulinets le même mécanisme qui s'adapte à nos tourne-broches. La descente d'un poids suspendu suffit pour le faire marcher pendant vingt-quatre heures.

Le grain de blé est un œuf végétal enfermant un embryon qui a vie latente ; sur la coque de cet œuf sont implantés d'autres œufs végétaux imperceptibles (sporules de cryptogames), enfermant des embryons qui, eux aussi, ont vie latente et tendent à éclore. Quel est le premier problème à résoudre ? arrêter le développement de cette vie latente dans les œufs imperceptibles, si l'on ne peut se délivrer absolument d'eux; car c'est un moyen de l'arrêter aussi dans le gros œuf, dans le grain de blé. Grâce au plancher aérateur, la fermentation ne s'établira pas dans les sporules criptogamiques et ne viendra pas provoquer celle du germe dans le grain. Pourquoi ? — Parce qu'il n'est pas un grain de la masse qui ne baigne dans une enveloppe d'air renouvelable à notre volonté, et quand le cas l'exige, avec une vivacité extrême; et que dans cette enveloppe d'air la combinaison des trois principes : oxygène, humidité, chaleur, n'est jamais, pour un temps suffisant, réalisée dans les conditions qui conviendraient à la fermentation. — L'oxygène ne fait jamais défaut, mais il ne peut rien à lui seul, et vous êtes maîtres d'entraver le concours harmonique des deux autres principes indispensables : humidité et chaleur. Activez de temps en temps et par une atmosphère sèche, les mille courants d'air dans la masse, et à votre volonté vous produirez, sur la coque de chaque grain, le même effet que le vent, produit sur la peau humaine, une évaporation prompte. Chaque grain abandonnera l'humidité qu'il avait pu prendre à l'air en repos et que vous aurez jugé dangereuse. — Sous l'évaporation la température s'abaisse. — Voilà, aussi souvent que vous le désirerez, votre grain asséché et rafraîchi. Qu'avez-vous encore à craindre de l'oxygène ?

Mais en outre, dans ce vif courant d'air, chaque grain est soulevé, agité ; qu'on me pardonne l'expression, il se trémousse et se frotte contre ses voisins. C'est là un pelletage, un brossage, dont l'action est douce, vive, continue, et se répartit également sur toute la surface. Ce mode de nettoyage l'emporte sur tous ceux que l'on a essayés jusqu'ici,

même sur le cylindre garni de brosses, employé chez quelques gros fermiers. A mesure que les ventilateurs agissent en bas dans le plancher aérateur, vous voyez de la couche supérieure s'exhaler une vapeur épaisse dont l'odeur est infecte. C'est le courant d'air, devenu, s'il le fau', véritable tempête, qui a traversé la masse en circulant dans ces innombrables canaux, et qui s'est chargé des détritus pulvérulents, des sporules cryptogamiques, des mille souillures attachées à la coque des grains.

Jusqu'ici nous avons manqué d'hôpitaux pour le blé avarié par la carie ou par d'autres moisissures; on n'a guère cité que l'établissement de M. Maupeou et celui de M. Bouchotte, qui traitent par le lavage alcalin et le séchage à l'étuve; désormais chaque fermier pourra traiter la partie malade de sa récolte par l'acide sulfureux, comme le jardinier traite les feuilles malades de ses précieuses plantes, et même plus facilement. On a aujourd'hui l'expérience acquise que ce spécifique réussit contre la plupart des cryptogames qui attaquent nos plantes. — Dans la chambre à air, dont les porte-vents sont préalablement fermés, vous faites arriver de l'acice sulfureux; après quoi les ventilateurs, entrant en jeu, chassent ce gaz à travers toute l'épaisseur et dans toutes les parties de la masse du grain. Après que vous avez administré la dose nécessaire, il reste à délivrer le malade d'une odeur désagréable; vous le soumettez à une bonne ventilation d'air atmosphérique.

Contre les insectes le plancher ventilateur vous permet d'employer un autre gaz, qui fait plus que les mettre en déroute : il les tue.

Dans la chambre à air, les porte-vent étant fermés, vous introduisez du gaz hydrogène. — Ce gaz se fabrique sur place. Vous mettez dans un vase de l'eau et quelques vieux débris de ferraille ou de zinc, et vous versez de l'acide sulfurique. Nous obtenez ainsi un dégagement de gaz hydrogène, et, à la fin de l'opération, il vous reste un produit, sulfate de fer ou de zinc, que vous pouvez vendre.

Le gaz hydrogène est plus léger que l'air. A mesure que vous le fournirez, il montera de lui-même à travers la masse du grain. Après quelques instants vous verrez apparaître à la surface de la couche supérieure tous les insectes que la masse recélait : ils viennent chercher l'air respirable. A cette première fois vous pourrez remarquer qu'ils sont dans un état désastreux et comme paralysés. Vous recommencez une seconde fois l'opération, et alors vous les voyez expirer; pas un n'en réchappe.

La ventilation exercée de bas en haut, plutôt que de haut en bas, a plusieurs avantages. — Elle se prête à merveille au traitement des grains malades. — Elle aide au mouvement de l'humidité, qui s'exhale en vapeur, mouvement qui de sa nature est ascensionnel. — Comme c'est la couche supérieure que la vapeur est la dernière à abandonner, il en résulte qu'en plongeant la main dans le grain qui est à la surface du grenier, on est renseigné au juste sur le bon état de toute la masse. — Si après la ventilation cette partie du grain est desséchée, on peut conclure avec certitude que celui de tout le grenier l'est encore mieux. — Si on la trouve nettoyée, si la vapeur qui s'échappe ne forme plus le nuage épais chargé de corpuscules, et si l'on ne sent plus d'odeur mauvaise, on peut conclure avec certitude que tout le reste du grain est nettoyé mieux qu'on n'a fait jusqu'ici par aucun autre procédé.

Le grain couvert de souillures et humide que vous versez par en haut, la trappe d'en bas vous le rend sec et propre; portez-le au marché, tous les acheteurs lui donneront la préférence. Ce grenier agit sur le grain comme agit sur l'eau la fontaine filtrante, qui assainit et clarifie le liquide impur que vous lui confiez. A mesure que vos besoins l'exigent, vous puisez en bas, à la trappe, et vous remplacez en haut la quantité de grain puisée.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Les clippers français.

Voici une institution nouvelle sur laquelle nous ne craignons pas d'appeler l'attention du public, parce qu'elle a, de l'avis de tous les hommes compétents, une utilité incontestable et un grand avenir commercial. En ce moment surtout où l'on se préoccupe si fort de la question des subsistances, on comprendra l'important service que pourra rendre la création des clippers, ces chemins de fer de l'océan. Dans l'état actuel des choses, lorsqu'il y a exubérance de récoltes, nos navires sont insuffisants pour en faire l'exportation; lorsqu'il y a disette, ils manquent encore pour aller chercher au loin les provisions de bouche qui y surabondent.

Le bateau à vapeur à aube ou à hélice rend des services qu'on ne saurait contester, surtout dans les relations des contrées peu éloignées ou bien dans les rapports réguliers, périodiques et à jours fixes que les peuples ont liés entre eux en vue d'intérêts divers. Mais, quand il s'agit d'étendre ces relations à des contrées plus éloignées, il n'est plus besoin de viser à la régularité des services, mais à la rapidité de l'exécution, au bon marché du fret, à la quantité de places pour les colis; ces conditions ne peuvent être remplies par les pyroscaphes; la place occupée dans la soute par la provision d'eau et par celle du charbon est presque toujours aussi grande que la place laissée aux marchandises. La dépense causée par la production de la force motrice s'oppose à l'abaissement du prix du fret. En un mot, la vapeur à aube ou à hélice a des destinations spéciales qui laissent la plus large place au navire à voiles, au *clipper*.

La société des clippers français vient de se fonder dans le but de remplacer les navires à vapeur sur toutes les lignes où la pratique prouve qu'ils ne rendent pas les services qu'on attendait d'eux.

L'Australie, avec les émigrations que ses mines d'or, d'argent et de cuivre provoquent sur tous les points de l'empire; Bordeaux, avec ses vins; Marseille, avec ses huiles, ses savons et ses farines; Nantes, avec ses salaisons et ses conserves; le Hàvre, avec ses articles de l'industrie parisienne, rouennaise et alsacienne; la Suisse et plusieurs autres pays limitrophes de la France, dont les produits s'exportent par nos divers ports, assurent à la société des clippers des chargements et des passagers pour plusieurs années, et par conséquent les énormes bénéfices des expéditions dont la majeure partie profite aujourd'hui aux sociétés étrangères d'armement et de transports. Il n'existe pas dans la mer des Indes et de la Chine, et dans l'océan Pacifique, de pays où les clippers ne doivent ouvrir à notre commerce maritime de nouveaux et vastes débouchés. Madagascar offre d'inépuisables ressources; Mayotte va devenir un marché des plus importants, la clef de voûte du commerce de Mozambique, des côtes de Natal, de Zanzibar, du golfe Persique. Coromandel, qui naguère ne recevait que quelques vaisseaux, peut fournir aujourd'hui seulement, en graines oléagineuses, le chargement de cent navires par année. Qu'on juge, par ce seul fait, des résultats qu'on pourra obtenir quand on aura à sa disposition tous les moyens de transport qui jusqu'à ce jour ont manqué à notre commerce maritime.

Le clipper est un bâtiment étroit, de forme déliée, et c'est à sa forme qu'il doit la supériorité reconnue de sa marche, supériorité telle que, dans les longues traversées, il rivalise de vitesse avec la marine à vapeur. Ainsi, d'après des renseignements récemment publiés, le *Marco-Polo* a fait en six mois deux voyages (aller et retour) à Melbourne (Australie), c'est-à-dire 10,000 lieues, soit, en moyenne, 62 lieues et demie par jour.

Un des plus grands avantages de ces rapides traversées, c'est de rendre les affaires d'une réalisation aussi prompte avec les pays d'outre-mer qu'avec le continent. Une grande partie de nos produits manufacturés se vend à des termes de trois, six et même douze mois. En prenant pour base les traversées régulièrement opérées par les clippers, un négociant pourrait, en six mois, à dater du départ de France, recevoir ses comptes de vente de Calcutta.

On sait, d'après les statistiques publiées par l'administration des douanes, que pour l'exportation comme pour l'importation ce ne sont pas les chargements qui manquent aux navires, mais les navires qui manquent aux chargements. La progression annuelle de notre commerce d'importation et d'exportation, relevée du tableau des douanes, prouve que ce commerce est loin encore d'avoir à sa disposition la quantité de navires français qu'il pourrait charger chaque année, si les pavillons étrangers ne se partageaient la majeure partie des colis, au grand détriment de notre industrie maritime.

La société qui vient de se fonder avait donc sa raison d'être, et elle a été bien inspirée en faisant appel aux capitaux français et anglais. La réunion des capitaux français et anglais aura pour premier résultat d'écarter les obstacles et les tracasseries de tout genre contre lesquels nos capitaines au long cours ont si souvent à lutter dans toutes les mers et sur tous les marchés. En quelque partie du globe qu'ils se présentent, les clippers trouveront des amis intéressés à la prospérité de l'entreprise. Les comptoirs anglais les accueilleront aussi favorablement que les comptoirs français; c'est là un point capital.

Les clippers sont tous construits sur les modèles anglais et américains les plus perfectionnés, de telle sorte que le commerce français aura désormais sur l'Océan de véritables trains de grande vitesse. Notre marine marchande sera enfin ce qu'elle doit être.

AUGUSTE DE LA FORGE.

Sébastopol après l'abandon de la ville par les Russes.

Nous empruntons ce qui suit aux correspondances du *Journal de Constantinople* :

« Aussitôt que la nuit eut couvert le champ de bataille, les généraux envoyèrent un sergent mineur accompagné de trois hommes en reconnaissance vers le Redan.

« Ce courageux sous-officier s'avança jusqu'aux chevaux de frise sans qu'on eût tiré sur lui; il s'approcha encore, écouta pendant quelques instants, et n'entendit qu'un bruit de pas qui s'éloignaient du Redan; pas le moindre mouvement dans les batteries, pas le moindre indice de défenseurs.

« Il monta le long d'une échelle abandonnée, enjamba le parapet, et s'avança au milieu d'un profond silence; quelques hommes seulement, quelques retardataires sans doute, quittaient le fort à mesure qu'il s'y engageait. Les Russes évacuaient leurs ouvrages.

« Le sergent revint au camp pour annoncer cette nouvelle. Les Anglais s'avancèrent alors et occupèrent le grand Redan. L'aspect des travaux ennemis fit disparaître du premier coup, chez nos courageux alliés, le remords de leur échec; ces travaux avaient rendu la position imprenable d'assaut.

« Un sapeur mineur qui explorait les batteries rencontra, chemin faisant, un câble assez fort, qu'il coupa d'un coup de hache, après avoir donné l'éveil aux officiers sur cet engin inusité. On accourut, et, vérification faite, on constata que ce câble n'était autre chose qu'un large fil métallique couvert d'une couche épaisse de gutta percha.

« Ce fil aboutissait à une poudrière énorme pratiquée sous le Redan, et dont la découverte seule fit pâlir les plus hardis, lorsqu'ils songèrent à l'effroyable explosion à laquelle ils venaient d'échapper.

« Le fil se prolongeait de l'autre côté à travers la ville jusqu'à la mer, où il plongeait pour aller rejoindre l'autre rive, d'où devait partir l'étincelle électrique destinée à embraser le volcan.

« Il n'était pas trop tôt. Les derniers soldats n'avaient pas encore évacué la ville que les forts sautèrent les uns après les autres, semant les tranchées de leurs débris : le Carénage, le bastion du Mât, le bastion Central, les forts de la baie, les arsenaux, les docks, les principaux édifices s'écroulaient sous l'action combinée des bombes, de l'incendie et des mines.

« Seuls, le Redan et Malakoff restaient debout : le Redan, sauvé par le sapeur-mineur; Malakoff, sauvé par une bombe qui, conduite par la Providence, avait coupé en deux le principal fil électrique.

« Sébastopol était la proie des flammes!... Jamais spectacle de désolation ne fut plus imposant. Casernes, édifices, maisons privées, s'embrasaient tour à tour comme pour entretenir la fournaise.

« La retraite des Russes avait été effectuée avec une telle rapidité que les Anglais trouvèrent au delà du grand Redan, au-dessous des derniers travaux, une petite chapelle dans laquelle les lumières brûlaient encore devant les images des saints.

« Le Redan occupait à lui seul l'emplacement d'un petit village; le développement donné aux travaux de défense était des plus vastes; le sol, qui n'avait pu être atteint que par des projectiles à direction courbe, était labouré comme si on y avait passé la charrue.

Sous le Redan même, était sis le logement d'un officier général qu'on suppose être celui de l'amiral Pamphiloff; on y trouva en effet des boussoles et des instruments de marine d'une exécution irréprochable.

« J'ai voulu m'assurer par moi-même des effets du dernier bombardement et de l'état de la ville; j'y suis entré, le 12, par la brèche faite au bastion Central.

« Cette brèche donne sur un faubourg assez long dont la voie principale débouche sur la rue Catherine, une des plus larges et des plus belles de Sébastopol.

« La première chose qui m'ait frappé, c'est la perfection apportée dans les travaux russes. Il m'a été difficile de comprendre comment, avec ce fini d'exécution, leurs batteries avaient été plus abîmées que les nôtres, car la différence était saisissante.

« Le spectacle qui s'offrit à mes yeux au delà des ouvrages fut celui de la plus profonde destruction. Le sol était pavé de projectiles : boulets, obus, têtes de morts, biscaïens; j'ai vu même plusieurs bombes qui n'avaient pas éclaté.

« Le long de la rue Catherine, les soldats français, campés au pied des maisons, sous leurs tentes, jouaient au bouchon; autour d'eux, dans la rue, étaient éparpillés des meubles surchargés de dépouilles de toute nature, et, pour la plupart, à moitié brûlés par les flammes.

« Les principales pièces de ce bric à brac étaient des pianos; on les avait encombrés de médailles, d'images de saints, de gravures passablement lestes, de casques de soldats, de chapeaux de femme, de vieux vêtements.. Cette friperie était dans le plus pitoyable état.

« Il faut dire que les maisons d'où toutes ces choses sans nom étaient sorties n'étaient guère en meilleures conditions : sur dix, sept étaient écroulées ou brûlées, deux menaçaient ruine; la dernière, plus privilégiée que les autres, ne comptait qu'une bombe et une demi-douzaine de trouées faites par les boulets. La solitude des quartiers occupés par les troupes était effrayante.

« Je passai devant la maison occupée par le général Bazaine : c'est un petit cottage assez respecté des boulets et des bombes, et d'un aspect fort riant.

« Le général Bazaine avait d'abord voulu s'établir dans un grand bâtiment appelé la Maison Verte, et qui n'était autre qu'une maison d'éducation pour les jeunes filles; mais ce bâtiment avait été si cruellement éprouvé, qu'on pouvait craindre au moindre choc de le voir s'écrouler au milieu des décombres.

« L'église principale et le fronton du théâtre étaient encore debout.

« J'avais hâte d'arriver aux quais. Là, le spectacle était grandiose. J'avais en face de moi la partie nord, sorte de montagne aux flancs arides, escarpée sur plusieurs étages et venant mourir sur une berge élevée un peu au-dessus de la surface de la mer; à ma gauche était le fort de la Quarantaine, complétement détruit par la mine; à ma droite, des fortifications qui n'offraient plus qu'un monceau de ruines.

« Plus loin, le port, où tous les bâtiments russes, coulés à fond, ne laissaient apercevoir que l'extrémité de leurs mâts. Le vaisseau *les Douze Apôtres* seul avait un gaillard au-dessus de l'eau, mais dans quel état!... Au fond du port, un petit vapeur échoué ne montrait aux regards que sa roue de bâbord.

« Au delà du port s'étendaient les faubourgs militaires, les arsenaux, les docks, un petit amas de maisons qui me paraît avoir été soustrait au canon et à l'incendie, enfin Malakoff, dominant toute la ville et suspendue au faîte d'une colline dont le versant occidental descendait presque à pic sur la ville. Ce simple coup d'œil m'a révélé le secret de la retraite des Russes. La position de Malakoff gouverne toute la partie sud de Sébastopol.

« Comme je vous l'ai dit, les rues, à mesure qu'elles se rapprochaient de la mer, étaient hérissées de barricades faites avec des pavés empilés avec soin, au milieu desquelles on avait pratiqué des créneaux et placé des pièces de campagne restées entièrement intactes; partout la ville attestait la résistance désespérée à laquelle l'ennemi s'était préparé et que la violence de notre attaque l'avait empêché de mettre à exécution.

« Tant de désastres, tant d'horreurs accumulés en ce lieu par l'ambition d'un seul homme, au nom d'une cause injuste, avaient excité au plus haut point mon indignation. Je restai quelque temps absorbé au milieu d'amères réflexions, songeant au sort de tant de pauvres gens sacrifiés par le fanatisme, et morts peut-être comme ils avaient vécu, sans savoir pourquoi. »

Episode de la prise de Malakoff.

M. le colonel Rose, du régiment des tirailleurs algériens, nous a adressé, avec un dessin que nous publions, le récit d'un épisode qui mérite les honneurs de l'illustration. La scène se passe à Malakoff même, à la gorge de l'ouvrage, lorsque les Russes chassés de la redoute ont voulu à plusieurs reprises rentrer dans leurs retranchements pour nous en chasser

L'intérieur de la gorge par où les Russes ont été obligés de se retirer est un fait que personne n'a pu reproduire, et sur lequel le colonel fournit des renseignements d'autant plus sûrs qu'il y était, et que le général Wimpfen, commandant la 1re brigade de la 2e division, son lieutenant-colonel Rocques et lui en ont été les principaux acteurs. Le lieutenant-colonel Rocques portait un gabion, comme dans le dessin : c'est le moment où il est tué; le général de Wimpfen à sa gauche, à quelques pas avec un officier de tirailleur, et le colonel Rose courant après le lieutenant-colonel pour donner du renfort aux tirailleurs placés à droite.

Le terrain est presque couvert de cadavres russes et français, de boulets, de barils brisés, de fusils, de pièces de campagne; la gorge a environ vingt pas de large; elle s'élève, à droite et à gauche, en talus qui sont retenus par des gabions ou des pierres à moitié démolis. Le parapet, qui forme la partie de l'ouvrage faisant face à la ville, est incliné à 45° par les dégâts causés par nos projectiles; il n'y a plus de banquettes; il a six mètres de haut sur dix de large; les hommes y grimpent comme des chèvres. Entre le parapet et la traverse se trouve un passage par lequel débouche la garde impériale (les voltigeurs ainsi que des chasseurs à pied qui garnissent le parapet).

En avant de la gorge et regardant la ville sont les tirailleurs algériens fusillant à bout portant les colonnes russes. Ils sont à découvert.

Pendant l'attaque, un sergent de tirailleurs, appuyé contre la

Défense de la gorge de Malakoff : les grenadiers et voltigeurs de la garde, les chasseurs à pied, les zouaves et les tirailleurs algériens. — D'après un croquis de M. Rose, colonel de ce dernier régiment.

traverse, son fusil à côté, jouait d'une flûte en bois pour exciter les tirailleurs (fait historique et de couleur algérienne).

Le général de Wimpfen est avec un officier de la garde et un officier de zouaves. Le lieutenant-colonel Rocques, des tirailleurs, porte un gabion et tombe frappé d'une balle. Le colonel des tirailleurs arrive avec ses hommes portant des gabions et pressés d'atteindre leur but.

Les tirailleurs occupent la droite ; — les zouaves de la garde, la gauche ; — les chasseurs à pied, le sommet du parapet ; ils sont mêlés à des soldats de la garde et à des zouaves de la garde. — Au premier plan, beaucoup de morts, des hommes mutilés par les bombes et les boulets (une boucherie où les Russes ont laissé plus de monde que nous).

Par la trouée on voit des ruines de maisons et de magasins, derrière lesquels sont embusqués des Russes, qui de là s'élancent par colonnes, en débouchant de tous côtés.

Au fond est le fort Sainte-Elisabeth, où aboutit le pont en bois, devant lequel se trouvent les vaisseaux qui protégent les colonnes et font feu sur Malakoff ; puis le fort Constantin. — Au sommet de la colline les magasins et les baraques contenant tous les habitants de la ville.

La lutte a duré depuis deux heures et demie jusqu'à cinq heures et demie.

Bibliographie.

Recueil de mots français, rangés par ordre de matières, avec des notes sur les locutions vicieuses, etc., par B. Pautex. 13e édition. Paris.

Nous ne répéterons pas aujourd'hui tout ce que nous avons dit, il y a cinq ans environ, sur les Recueils de mots de M. Pautex, ouvrages destinés à l'enseignement de l'orthographe usuelle, qui forment un tout complet, et où l'auteur a voulu que les élèves apprissent « des choses en même temps que des mots. » Nous ferons seulement remarquer qne le *Recueil de mots par ordre de matières* et l'*Abrégé* ont été adoptés par l'Université, et nous ajouterons que le premier de ces ouvrages est à la neuvième édition et le second à la treizième. Dans cette neuvième édition de l'ouvrage in-8° on trouvera des changements assez notables sous le rapport des mots et des définitions, dont le nombre est beaucoup augmenté ; le chapitre de la Mythologie et celui des Personnages célèbres de l'histoire ont surtout attiré notre attention.

Dans la sixième édition de son Recueil de mots par ordre alphabétique, M. Pautex n'a pas moins fait pour les élèves : il a considérablement augmenté le nombre des définitions, et, par des exemples courts, mais bien choisis, il a facilité davantage encore l'intelligence de celles qu'il avait données précédemment.

Quant à la manière dont le professeur ou les parents doivent faire usage de ces Recueils de mots, l'auteur l'a indiquée trop clairement dans ses préfaces pour que nous ayons besoin d'en rien dire ici.

Nous croyons qu'il serait difficile de mettre entre les mains des élèves des ouvrages qui présentassent plus d'attrait pour l'étude de l'orthographe usuelle, ordinairement si longue et si rebutante, et qui en même temps réunissent plus de netteté et de pureté typographiques.

The Question : « To be or not to be ? » La Question d'être ou de n'être pas, par Mme Blanche Shakespeare de Trepka. Londres.

Petit volume d'une centaine de pages, contenant deux poésies, dédiés l'une à l'Empereur des Français, l'autre à lord Palmerston. Mme Blanche Shakespeare (un beau nom très-bien porté, à en juger par les sentiments qui éclatent dans les vers et dans la prose de ce volume) est inspirée par les circonstances de la lutte actuelle, où elle voit le triomphe de la civilisation par l'accord de la France et de l'Angleterre, et une révolution libérale qui doit transformer tous les gouvernements de l'Europe. Ce qui domine dans les vœux de Mme Shakespeare de Trepka, c'est l'intérêt de la Pologne, dont la restauration comme Etat libre est l'objet de ses vœux. Le nom de Trepka, ajouté à celui de Shakespeare, explique peut-être ce que ces vœux ont de plus particulier, et une préface de M. Ladislas Ostrowski, sous forme de lettre adressée à l'auteur, ajoute encore à cette supposition. Quoi qu'il en soit, si Mme Blanche Shakespeare a, sans le vouloir, exagéré ses espérances en prêtant aux personnages du drame qui se joue dans notre temps des intentions qu'ils n'ont peut-être jamais eues, mais qui ne pourraient en tout cas se réaliser que selon des événements encore impossibles à prévoir avec quelque certitude, elle n'a fait que céder à l'inspiration d'une âme dévouée à tout ce qui est humain : à la liberté, à l'amélioration des conditions sociales, à l'humiliation des gouvernements égoïstes et barbares. Mais, que la fin qu'elle entrevoit soit éloignée ou prochaine, le *To be or not to be* de son illustre ancêtre est le mot de l'avenir, s'il n'est pas l'arrêt d'aujourd'hui.

PAULIN.

L'Esprit des autres, par M. Édouard Fournier. — Il vient de paraître à la librairie de E. Dentu, sous ce titre, un petit volume du plus gracieux format et de la plus rare élégance typographique. C'est un petit livre tout rempli de révélations nouvelles sur de vieilles choses, de faits et d'anecdotes inconnus sur des choses connues. Sous ce titre, *l'Esprit des autres*, il raconte l'origine, les vicissitudes, les révolutions de toutes ces phrases, vers ou prose, qui des œuvres de nos auteurs sont passées dans la conversation de tout le monde, et, pour ainsi dire, dans le trésor des Citations et des Proverbes.

Par la façon amusante et rapide dont tout cela est raconté et mis en scène, par la variété des recherches, l'imprévu des découvertes, ce livre est digne de son auteur, M. Édouard Fournier.

Aux familles qui désirent une éducation particulière pour leurs enfants, à Paris.

Un des écrivains et des professeurs français les plus distingués, connu par des travaux littéraires sérieux, et particulièrement par des publications fort estimées en matière d'enseignement classique, désire trouver trois ou quatre jeunes enfants étrangers, de très-bonne famille, pour les joindre aux siens dont il veut faire lui-même l'éducation. Ces enfants trouveront dans son intérieur tous les soins maternels nécessaires à leur âge, unis à la sollicitude morale la plus attentive, avec un plan d'enseignement méthodique et complet, pour les lettres, les sciences et les arts d'agrément. Les familles étrangères qui désirent faire élever leurs enfants à Paris ne sauraient rencontrer une occasion plus favorable.

S'adresser à M. Romain, rue d'Enfer, 53, à Paris.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les vaudevilles donnés par les zouaves ajouteront un chapitre à l'histoire du théâtre français.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

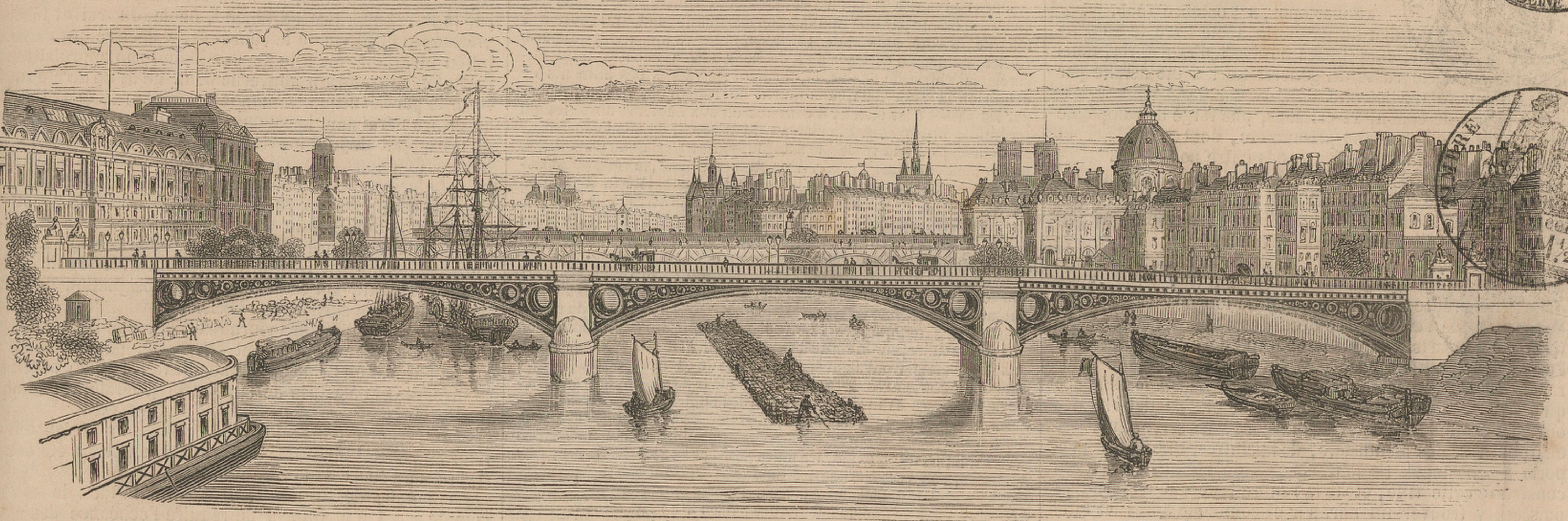
PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

13 OCTOBRE 1855.

TIMBRE IMPÉRIAL



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 659. VOL. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Discours de lord Palmerston. — Monuments de Sébastopol. — Inauguration du règne de don Pédro V, roi de Portugal. — Chronique littéraire. — Les chemins de fer aux Etats-Unis. — La guerre en Asie. — Vues de Sébastopol. — Exposition universelle : les armes. — Chronique musicale. — Exposition des prix et envois de Rome. — Camille Roqueplan. — Histoire de la politique commerciale de la France. — De la doctrine de la vertu, par Kant. — Aquarium marin. — Echecs. — Correspondance. — Le buffet à l'Exposition universelle, etc.

Gravures : Etat des vaisseaux russes dans la rade de Sébastopol, après le siége. — Monuments de Sébastopol : baie de l'Artillerie ; porte d'entrée de l'Arsenal, monument élevé à un amiral russe ; le cercle des Nobles. — Don Pédro V, roi de Portugal ; don Fernando, ex-régent du royaume ; Réception du roi à la cathédrale ; reconnaissance du nouveau souverain. — Sébastopol : vue du nord ; vue du sud. — Prix et envois de Rome ; César dans la barque, par M. Clère ; Cléobis et Biton, premier grand prix, par M. Doublemare ; deuxième premier grand prix, par M. Rolland ; César prêt à passer le Rubicon, par M. Boulanger ; le Voyage de la vie, par M. Lepère. — Portrait de Camille Roqueplan. — Aspect du buffet à l'Exposition. — Rôtissoire au gaz. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Aucun changement n'est survenu dans la position des armées alliées à Sébastopol depuis la semaine dernière. Les troupes sont toujours, partie dans la ville même, partie à Eupatoria et sur les bords de la Tchernaïa. Il est évident néanmoins que le peu de beau temps qui reste pour les opérations actives en campagne ne sera pas perdu, et que le maréchal Pélissier poursuivra les avantages déjà obtenus à Eupatoria. Quant à la marche des opérations, aucun renseignement n'est encore arrivé. Les journaux ne s'entendent pas tous sur la conduite que sont disposés à tenir les Russes. Les uns parlent d'une retraite de leur armée du côté de Pérékop, les autres annoncent l'envoi de nouveaux renforts, ce qui semblerait démentir cette hypothèse. Le voyage du Czar prend, aux yeux de la presse allemande, une importance qu'il n'a peut-être pas ; quoi qu'il en soit, les espérances de paix paraissent à peu près nulles dans tous les esprits. Malgré les proclamations, les appels à la bravoure et au patriotisme, le peuple russe commence à trouver un peu lourd le poids de cette guerre terrible qui ruine son commerce et qui ne lui a jusqu'à présent apporté que la défaite et la misère. Seuls, les membres du gouvernement se montrent résolus dans la poursuite d'une lutte vigoureuse et désespérée, jusqu'au moment sans doute où, sous la pression de l'opinion publique, ils seront forcés de demander une paix que tout le monde réclame, et que chacun désire sûre et durable. *La Gazette de Berlin* affirme, comme un fait positif, que tous les ministres russes près les cours allemandes ont reçu l'ordre de se tenir prêts à se rendre à Varsovie vers le milieu d'octobre, aussitôt que le comte de Nesselrode les y appellera. Ainsi les considérations diplomatiques iront de pair avec les considérations militaires, et formeront la base des résolutions définitives de l'Empereur. Le gouvernement russe a ordonné une enquête à l'effet de savoir si la Pologne pourra fournir assez de blé pour alimenter l'armée pendant la prochaine campagne ; on croit en Pologne et en Allemagne que le résultat de cette enquête aura une grande influence sur les événements postérieurs. Comme on le voit, tous les rapports ont un caractère vague et indéterminé, qui indique de l'hésitation du côté de la Russie à continuer une lutte aussi colossale, et tout fait présumer que, d'ici au commencement de l'hiver,

État des vaisseaux russes, le lendemain de la prise de Sébastopol par l'armée française. D'après M. L. F. Roux.

des nouvelles importantes viendront donner un aliment nouveau à l'opinion publique; jusque-là nous nous bornerons à constater les différents bruits qui nous paraîtront mériter une attention sérieuse, et qui, à un jour donné, pourront devenir des faits.

De Sébastopol, le 1er octobre, le maréchal Pélissier écrit au ministre de la guerre.

« *Le maréchal Pélissier au ministre de la guerre.*

« Sébastopol, 1er octobre 1855.

« Un brillant combat de cavalerie a été livré le 29 septembre à Kouglil, cinq lieues nord-est d'Eupatoria, dans lequel la cavalerie russe du général Korf a été défaite par celle du général d'Allonville.

« 6 pièces de canon, 12 caissons, une forge de campagne avec leurs attelages, 160 prisonniers, dont un officier et 250 chevaux de huhlans, sont restés entre nos mains.

« L'ennemi a laissé 50 morts sur le champ de bataille, parmi lesquels le général Androwski.

« Nos pertes sont minimes : 6 tués et 27 blessés. »

Un rapport du général Gortschakoff, parvenu cette semaine à Paris, confirme ce premier succès de notre cavalerie.

Le génie creuse dans Sébastopol de longues tranchées et des mines que l'on suppose destinées à achever la destruction des remparts. D'après la quantité de canons retirés de l'eau, ce serait 6,000 bouches à feu russes que les alliés auraient en leur possession. *L'Indépendance belge* annonce qu'à chaque instant partent de France et d'Angleterre des ouvriers de tous les états, des maçons, des serruriers, des charpentiers, des menuisiers, des peintres, que l'on transporte à Sébastopol. Ils sont chargés de réédifier et de reconstruire cette ville, et de la rendre telle que nos troupes puissent y trouver un abri sûr et commode après les fatigues qu'elles sont encore appelées à éprouver. *Le Globe* annonce qu'il va être embarqué pour la Crimée, 6,000 hommes de troupes; ils n'attendent que les transports qui doivent les conduire à destination. Dans ce chiffre figurent 800 hommes de l'artillerie royale; de plus 4,000 hommes d'infanterie doivent partir de Gibraltar, de Malte et des îles Ioniennes pour renforcer l'armée de Crimée.

Du côté de la Tchernaïa, nos troupes se disposent à hiverner; elles préparent leurs logements. Le nombre des malades diminue, dit une correspondance, mais il faudra renvoyer un certain nombre de soldats incapables de supporter les rigueurs d'un nouvel hiver.

La Gazette de la Bourse de Berlin, du 6 octobre, annonce, d'après une dépêche télégraphique de Saint-Pétersbourg, que l'empereur Alexandre a quitté Nikolaïeff le 27 septembre avec le grand-duc Constantin, pour se rendre en Crimée.

Les journaux allemands ne parlent que de la mission de M. de Prokesch à Paris, et de celle qu'il est allé remplir à Constantinople. En ce dernier pays, le point sur lequel il doit discuter, et sur lequel on avait presque été d'accord avec le gouvernement français, est relatif aux principautés, lequel entraîne la nécessité d'établir un certain nombre de règlements pour prévenir les difficultés qui se sont élevées jusqu'ici entre les autorités turques et les autorités autrichiennes; mais ce sera surtout quand on abordera la question de la paix que la mission de M. Prokesch acquerra une grande importance.

Le cabinet français, dit *le Nouvelliste de Hambourg*, a accueilli avec faveur les ouvertures faites par M. Prokesch sur le quatrième point; mais quand au troisième point, qui a été encore modifié par les derniers événements, il paraît qu'on n'a encore pu s'entendre sur les propositions faites par l'Autriche. Le cabinet français a déclaré qu'il ne désirait pas moins que l'Autriche le rétablissement de la paix, lequel était dans l'intérêt général du monde civilisé; mais, a-t-il ajouté, cet intérêt serait mal garanti si, pour base de la paix, on prenait les conditions ressemblant à celles qui, d'après la dernière circulaire du comte de Nesselrode, paraissent répondre aux intentions de la Russie. Les alliés se voient donc obligés de continuer la guerre avec énergie, jusqu'à ce que la Russie se déclare prête à accepter des conditions qui garantissent une paix solide et durable.

Les journaux anglais nous apportent trois discours qui ont été prononcés en Angleterre dans des fêtes de comtés, par lord Palmerston, sir John Paxton et sir E. Bulwer-Lytton. Ces discours expriment les trois nuances de l'opinion : celle du cabinet, celle des radicaux et celle des tories; tous les trois sont belliqueux. Les deux derniers orateurs ont parlé de réformes, mais tous sont d'avis que l'on poursuive la guerre avec vigueur, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à un résultat certain. L'enthousiasme qui a accueilli ces discours fait désirer que toutes les opinions se produisent, et que celle de la paix soit aussi représentée, afin qu'on puisse bien connaître l'opinion générale. Nous donnons *in extenso* le discours de lord Palmerston, le plus important des trois orateurs.

Au sujet du mariage entamé entre la princesse royale d'Angleterre et le prince royal de Prusse, *le Times* se livre à des attaques extrêmement violentes contre la Prusse, et en général contre toutes les principautés allemandes. Cette alliance, dit-il, serait considérée comme un premier pas fait vers l'alliance russe, et le moment serait mal choisi pour se rapprocher de la cour de Saint-Pétersbourg.

Le Times était du reste en voie de mauvaise humeur, car le lendemain il malmenait lord Redcliffe d'une singulière façon. Une lettre datée de Constantinople apprend qu'à l'occasion du *Te Deum* que l'ambassadeur français fit chanter en l'honneur de la prise de Sébastopol, lord Redcliffe se dispensa d'y assister pour cause de mauvaise santé. Toute l'ambassade paraissait du reste être dans ce cas, car l'Angleterre n'était représentée à cette cérémonie que par un simple attaché et deux drogmans. *Le Times*, à propos de la protestation presque grossière de lord Redcliffe à la nomination de Méhémet-Ali-Pacha, fait des reproches violents à ce ministre d'une conduite qui aliène l'esprit du Sultan à l'influence anglaise, et qui amoindrit la considération du pays. Il termine son article virulent en engageant lord Redcliffe à se convaincre des ridicules dont est couvert M. Jourdain du *Bourgeois gentilhomme*.

Voici des renseignements topographiques sur la position des armées russes et alliées du côté de la Tchernaïa, tels qu'ils ont été produits par *l'Indépendance belge* :

« Les eaux de la Tchernaïa et du Belbeck sont séparées dans leur cours supérieur par une ramification des monts Jaïla, qui courent le long de la côte sud-est de la Crimée. Cette ramification, qui porte sur les meilleures cartes le nom de Siourioukaïa, encaisse en demi-cercle la vallée de Baïdar, et, formant les vallées des affluents de droite de la Tchernaïa, notamment du Tchouliou, va se rattacher par les passes d'Aïtodor et d'Ouzenbasch aux hauteurs abruptes qui terminent brusquement le plateau du Belbeck, depuis la ferme de Mackensie jusqu'au village de Mangoup-Kalé. Le plateau du Belbeck, qui s'étend entre la mer, la rivière du même nom, la rade de Sébastopol et le cours inférieur de la Tchernaïa, complète la séparation des eaux des deux courants et de leurs tributaires.

« Toute cette ligne de faîte, sauf les défilés mêmes des monts Siourioukaïa, est occupée par l'armée russe; l'armée alliée, au contraire, indépendamment de la position sur le plateau de la Chersonèse, s'étend dans la vallée de la Tchernaïa, et a poussé des détachements considérables de ses forces jusqu'aux points extrêmes de la vallée de Baïdar. Nous savons en effet, par le journal des opérations du prince de Gortschakoff, que, les 12 et 13 septembre, les alliés ont établi dans cette vallée, sur la route d'Ouzenbaschi à Ourkussa, deux camps dans lesquels se trouvaient six escadrons de cavalerie et cinq bataillons d'infanterie avec de l'artillerie, et que le 23 septembre une partie de ces forces avait pris possession des hauteurs d'Ourkussa.

« C'est donc là qu'il nous faut chercher les troupes dont parle la dernière dépêche du prince Gortschakoff. Ainsi que nous l'avons déjà expliqué, d'Ourkussa, les alliés peuvent se sorter soit vers Ouzenbasch, soit vers Markour, situé sur le versant des monts Siourioukaïa qui fait face au Belbeck. Quelle direction comptent-ils prendre? Voilà ce que nous ignorons; mais il nous semble résulter, tant des termes de la dépêche que de la position topographique des lieux, que la route en construction doit se diriger vers le Belbeck.

« Il existe déjà là d'ailleurs une voie de communication, mais qui, traversant un pays très-accidenté et presque inaccessible, se trouve sans doute en très-mauvais état, si même elle n'a pas été en partie détruite par les Russes. Du côté d'Ouzenbasch, les alliés ne pourraient que redescendre dans la vallée du Tchouliou, et il leur resterait encore toujours à escalader les hauteurs de la ferme de Mackensie, très-fortifiée et formant le centre des positions russes. Il est plus vraisemblable qu'ils cherchent à éviter ces difficultés en tournant l'extrême gauche de leurs adversaires.

« Une circonstance qu'il importe de ne pas perdre de vue, c'est que la route de Woronzoff, excellente chaussée, court parallèlement aux positions des alliés, tandis que l'armée russe est à cheval sur la grande route de Baktschi-Seraï. Les premiers peuvent donc, avec une très-grande rapidité, porter des forces d'un point extrême de leurs lignes à l'autre, facilité qui manque dans les mêmes conditions au prince Gortschakoff. »

Le Moniteur a donné à ces renseignements un caractère semi-officiel :

« Dans la plaine près de Sack, à quelques milles d'Eupatoria, sur la route de Simphéropol, se trouve une brigade d'infanterie russe et deux divisions de cavalerie, sous les ordres du général Sciabelski (du corps des dragons) et du général Pawloff. Mais ce corps est inférieur aux alliés, qui, dans la reconnaissance du 25, se sont avancés jusqu'au village de Sack, d'une part, et, de l'autre côté, sur la route de Pérékop, ont occupé les villages de Sciabock, Orlomamaï et Tip-Mamaï (mamelon Mamaï), sans rencontrer d'obstacles de la part de l'ennemi. Du côté de la Tchernaïa, le général Liprandi occupe les hauteurs de Aï-Todor ou San-Teodoro. Les avant-postes font face à ceux des Piémontais; ils dominent une route qui, passant par la montagne, va déboucher par le Belbeck, sur la principale route qui, de Balaklava par Mackensie, va à Bagtché-Seraï. »

L'Invalide russe du 30 septembre publie un rapport du général Mouravieff, d'après lequel ce général aurait battu, le 11 septembre, 3,000 Turcs, et fait prisonnier le vaillant Ali-Pacha. Il aurait pris, en outre, quatre canons et trois enseignes. Les Turcs auraient perdu 400 hommes dans cette affaire.

Dans une lettre adressée au *Times*, signée Lucien Murat, et reproduite par presque toutes les feuilles françaises, on remarque cette phrase : « Que le Piémont déclare qu'il lève l'étendard de l'union, de l'indépendance et de la liberté de toute l'Italie, et je m'engage ici non-seulement à ne pas lui faire obstacle, mais encore à lui apporter tout mon concours, et celui de tous les hommes que des souvenirs passés attachent à ma famille. » A peine cette lettre eut-elle paru, que le gouvernement fit insérer dans *le Moniteur* la note suivante :

« Le gouvernement de l'Empereur a vu avec un profond regret la publication d'une lettre au sujet des affaires de Naples, qui tendrait à faire croire que la politique de l'Empereur, au lieu d'être franche et loyale comme elle l'a toujours été vis-à-vis des gouvernements étrangers, pourrait favoriser sous main certaines prétentions. Le gouvernement les désavoue hautement, sous quelque forme qu'elles se produisent. »

Dans un long article donné par *le Journal des Débats* sur les différends existant en Grèce entre le roi et le conseil des ministres, au sujet de M. Kalergi, nous extrayons le résumé qui suit : « On sait que M. Kalergi, ayant à se plaindre de la reine, a écrit à ce sujet à un des grands dignitaires du palais une lettre qui n'était pas destinée à être publiée; elle le fut cependant, et le roi, se trouvant attaqué dans sa dignité, refusa de recevoir M. Kalergi dans son palais et lui fit demander sa démission. Mais aussitôt le conseil des ministres s'assembla, sous la présidence de M. Maurocordato, et prétendit que le roi n'avait aucun droit à s'immiscer dans les affaires des particuliers, concluant à son retrait en masse si l'exclusion de M. Kalergi était maintenue. Le roi alors demanda l'appui des ministres d'Autriche, de la Bavière et de la Prusse, sans que ces représentants pussent rien obtenir de la volonté du roi et de la décision du conseil. »

Aujourd'hui nous apprenons, en date du 9 octobre, qu'un nouveau ministère a été formé et composé de la manière suivante : MM. Bulgaris, président au conseil et ministre de l'intérieur; Tricoupis, ministre des affaires étrangères; Smolenitz, ministre de la guerre; Miaulis, ministre de la marine; Syllivergos, ministre des finances.

Au Danemark, les deux assemblées législatives ayant adopté la charte constitutionnelle pour les diverses parties de la monarchie, cet acte important a reçu la sanction royale, le 2 de ce mois, dans un conseil de cabinet présidé par le roi. Le prince Ferdinand, oncle du roi et héritier présomptif et direct de la couronne, a déclaré que sa résolution invariable était de ne pas donner son approbation à l'acte fondamental du gouvernement. Le 4, un arrêté royal, regardé par beaucoup de monde comme un coup d'Etat, ôte au prince Ferdinand le commandement général de l'armée, qu'il exerçait depuis longtemps. Le prince, démis de ses hautes fonctions, est mis désormais à la suite de l'armée. Le prince Ferdinand, qui n'a jamais voulu reconnaître les faits accomplis en 1848 dans le Danemark, y est regardé comme le chef du parti conservateur. Il s'est rendu fort populaire par ses mœurs simples et sa manière de voir; l'armée, qui lui est très-dévouée, obéit avec plaisir à son commandement. On est encore sans désignation sur l'état des troupes que suivra cette décision.

En Espagne, quelques journaux nient que l'arrangement entre les puissances alliées et l'Espagne, pour l'envoi d'un corps d'armée en Crimée, soit aussi avancé qu'on veut bien le dire, et cela à cause de la pénurie générale, du manque de ressources.

L'Empereur a donné la grand'croix de la Légion d'honneur au général Simpson; le maréchal Pélissier a été décoré de la grand'croix de l'ordre du Bain.

La Banque de France vient d'élever le taux de son escompte à 5 1/2 p. 100, et de réduire l'échéance des effets à 75 jours au lieu de 90.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Toujours la même situation et le même spectacle, qui est une reprise connue : le spectacle de la rentrée. Moi, j'espère et j'attends! s'écrie cette jeune ou vieille captive la Chronique, car, à parler franc, elle ne voit rien venir pour elle parmi tant de choses et de gens qui reviennent. Ces revenants des eaux et des châteaux feraient-ils peur à voir? le fait est qu'ils ne veulent pas se montrer. Est-ce que les eaux minérales auraient porté malheur à tant de précieuses santés; aucuns disent que l'air de la campagne ne vaut rien pour la vraie Parisienne, et que le repos aux champs devient aisément pour elle la plus insupportable des fatigues. L'excursion à la ferme, la fête du village voisin, les conversations de M. le maire, les visites de M. le curé, et puis les exercices de solfége de nos voisines, tels étaient nos plaisirs, sans parler des cancans de la localité, car c'est le propre de ces endroits pastoraux, on finit par y connaître tout le monde, et même la cuisine de tout le monde. On revient donc parce qu'on s'ennuie. Madame rapporte ses vapeurs et monsieur ses petites infirmités, aigries par un calme trop profond et une nourriture trop substantielle; le jeune premier de salon, là-bas le coq du village, revient avec trois ou quatre affaires sur le cœur; le chanteur de romances revient avec une extinction de voix, et ainsi de suite.

Chantilly vient de relever sa bannière, mais ses courses sont bien déchues, puisqu'elles ne ruinent plus personne. Cette fois encore l'affaire se sera passée entre sportmen, la pluie ayant découragé les simples curieux. M. Gennaro, l'andarin espagnol, éclipse d'ailleurs nos coureurs à quatre pattes. Cet homme, d'une force de plusieurs chevaux, a vengé sa mésaventure première par une victoire éclatante, que l'envie lui dispute déjà. Elle reproche à l'andarin de s'être fait la partie vraiment trop belle aux dépens de ses concurrents. On ne comprend pas bien, par exemple, — c'est toujours l'envie qui parle, — comment le noble quadrupède qui a fait sans broncher trente-quatre fois le tour de l'arène, s'est trouvé finalement vaincu par l'andarin, dont la promenade, — car c'en était une, — s'est arrêtée après le vingt-cinquième tour. L'envie réclame donc du vaillant coureur qu'il prenne sa revanche de ce succès, et l'administration ne demande pas mieux. Je me persuade même qu'elle aura lieu de bénir de tout son cœur ces malintentionnés qui lui fournissent ce nouveau *truc* de la suspension d'intérêt. Gennaro vainqueur à la première manche, qu'arrivait-il? Ses adversaires n'avaient plus qu'à rentrer à l'écurie, l'œil morne et la tête baissée; mais, la victoire étant disputée et la question toujours pendante, il n'y a plus de raison pour que le spectacle finisse.

Chantilly, Gennaro, les grandes courses d'octobre, quelle vive émotion autrefois et très-suffisante pour défrayer un *Courrier de Paris!* mais la chronique ne saurait plus se dire : Tout mon royaume pour un cheval. Il faut qu'elle suive son monde et donne une idée de sa physionomie, alors même que son monde est sans physionomie. Il n'en est encore qu'aux préparatifs, à l'effet d'égayer le plus possible cet hiver qui s'annonce sous de sombres auspices, du moins c'est *le Constitutionnel* qui l'affirme. « Le prix du pain restera élevé pendant la saison rigoureuse, dit cet oiseau de mauvais augure, et la situation matérielle des classes ouvrières sera très-difficile, vu la cherté exceptionnelle du vin, dont la récolte est insuffisante, et la cherté progressive de la viande, dont le prix, ainsi que celui des loyers, augmente dans toute la France, par le fait même de l'accroissement de l'aisance générale. En effet, le progrès de la richesse publique habitue d'innombrables familles à un bien-être qui naguère leur était inconnu. » Ainsi, mes frères les richards, continue le grand économiste en prenant le ton de l'homélie, pratiquez la charité en chrétiens, c'est-à-dire retranchez-vous, non pas seulement le superflu, mais aussi

le nécessaire, afin de conserver ce bien-être à tant de gens dont l'heureuse aisance pourrait bien ne pas les empêcher de mourir de faim.

La débâcle des fonds publics et particuliers est un autre symptôme dont s'alarme le patriarche; il ne lit donc jamais sa quatrième page, une vraie bénédiction, car tout le monde s'y marie. Trop de familles ont eu et auront encore leur deuil, il est juste que la patrie multiplie ses dédommagements. On veut que dans cette abondance d'unions, les mariages d'inclination l'emportent sur les mariages de convenance, comme si la plupart de ces jeunes cœurs n'avaient plus lieu d'être séparés de toute l'épaisseur d'un coffre-fort. *Le Constitutionnel*, déjà nommé, nous apprendra sans doute un de ces matins que c'est par suite de l'aisance si généralement répandue que beaucoup de pères de famille se dispensent de doter leurs filles, et le temps approche où les Agnès seront épousées uniquement pour leurs beaux yeux. Quelques anecdotes, mises récemment dans la circulation, ne feraient guère espérer pourtant ce beau résultat. Ainsi un marié de la haute, le lendemain de la cérémonie, est avisé par son beau-père, — un de nos plus fameux coulissiers, — que la dot constituée en valeurs de bourse ne représente plus le million convenu, — et il n'en obtient que cette réponse orageuse : « Que ne le disiez-vous plus tôt? » — Un autre époux de la veille d'une charmante veuve en reçoit cette confidence dont les préludes sont inquiétants : « Mon ami, j'ai un pardon à vous demander, je vous ai trompé... — O Madame ! — Vous vous méprenez, il ne s'agit que de ma fortune. — Ainsi vous n'avez pas 500,000 francs? — J'en ai le double; me pardonnez-vous? — Parbleu!

Autre historiette et autre trait de mœurs; celle-là arrive des eaux de...., où elle a fait trop de bruit pour qu'on nous accuse d'indiscrétion. Mme X..., que son mari rend fort malheureuse, parce qu'elle-même, s'il faut en croire les médisants, l'aurait fait trop... malheureux, veut s'en séparer judiciairement. Mais il faut à Madame des preuves de son infortune, et Monsieur n'en fournit aucune. Il a su se faire un front qui ne rougit même plus devant les fureurs de sa moitié. C'est dans cette occurrence que l'autre jour, en sortant de table, Madame, prise tout à coup d'une indisposition réelle ou simulée, se déclare devant les convives bien et dûment empoisonnée. Son mari est absent, raison de plus, c'est lui qui a fait le coup : la victime l'accuse formellement. Voilà tout le monde en l'air à la recherche du coupable, et, du plus loin qu'on l'aperçoit, chacun de s'écrier : Madame se meurt, Madame est morte! et elle prétend que c'est d'un poison qui vient de vous. — Eh bien! s'il en est ainsi, répond l'accusé, qu'on la fasse ouvrir.

Je sais dix autres aventures de cet intérêt, et l'on vous en tient quittes. Qu'importe leur authenticité, elles manquent d'à-propos et peut-être de convenance. Quand le canon tonne, et tonne si glorieusement, on ne doit écouter que lui. *Le Moniteur* et ses pareils de format et d'informations l'ont bien compris, ils sont remplis de correspondances touchantes écrites au feu du bivouac, lettres qui sentent la poudre et respirent la gloire. Où avez-vous passé votre soirée, demandait-on à une jolie femme? — Sur les bords de la Tchernaïa. Comptez les cœurs de mères où saigne encore la glorieuse blessure de Sébastopol! Dans une maison du faubourg Saint-Germain, veuve de son héritier ou qui croyait l'être, rentrait hier un jeune et brave officier, et ses sœurs en deuil porteront ce deuil quelque temps encore; c'est un retour inespéré qu'il faut cacher à la mère, puisque la joie fait peur et que parfois même la joie tue. Certes jamais guerre ne fut plus légitime que la nôtre et pour une cause plus juste; elle est sainte et populaire aux yeux même des moins belliqueux, mais enfin c'est la guerre et les femmes comprennent toujours difficilement l'inévitable nécessité de ce jugement de Dieu. A cet égard, leur philosophie est tout à fait celle de Voltaire, qui a dit : « On voit parfois des multitudes s'acharner les unes contre les autres, non-seulement sans y avoir aucun intérêt, mais sans savoir même de quoi il s'agit. Chacun de leurs chefs respectifs les habille d'un gros drap bleu à cent sous l'aune, met un galon à leur chapeau, les fait tourner à droite et à gauche et marche à la gloire. Les puissances belligérantes sont quelquefois au nombre de cinq ou six, tantôt deux contre trois, mais le plus souvent une contre quatre ou cinq, se détestant également les unes les autres et s'unissant ou s'attaquant tour à tour, mais d'accord toutes en un seul point, celui de se faire le plus de mal possible. Le merveilleux de cette entreprise, c'est que chaque chef de ces combattants fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire s'entre-tuer deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais, lorsqu'il y en a eu environ quinze mille exterminés par le fer et le feu, et que, pour comble de grâce, quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour ses chansons. »

Le Moniteur, ce vénérable greffier des grandes affaires de la nation, devient aussi de temps en temps l'archiviste de ses petites choses. Il ne se passe guère de semaine où il n'ait à enregistrer quelque requête de personnes qui, se trouvant apparemment désignées d'une manière insuffisante, réclament l'autorisation de refondre leur nom de famille, ou même d'en changer tout à fait. Beaucoup de ces réclamations semblent assez bien fondées, beaucoup plus encore ne sont que puériles. Tel venu de son village dans ses gros sabots en a pris le nom, dont il embellit le nom de ses pères en l'allongeant démesurément. Tel autre qui porte déjà deux noms, en veut un troisième, de peur d'en manquer, comme dit le moraliste, et naturellement il choisit toujours le plus ronflant. Fort peu de ces amateurs conservent le trio à perpétuité; il est plus commode en effet de le simplifier; mais alors qu'arrive-t-il ? C'est que le nom primitif, celui de la famille, se trouve relégué bientôt dans les oubliettes de la simple initiale. On imite plus ou moins cet homme de bourse, — appelons-le Martin pour que personne ne le reconnaisse, — lequel, ayant acquis le château d'une illustre et ancienne maison, et s'imaginant sans doute que l'acquisition du nom faisait partie du marché, l'accola au sien qu'il dénaturait en signant ainsi : Mar de Cancarnaud, puis M. de Cancarnaud, puis enfin marquis de Cancarnaud. L'autorité, qui a déjà mis un frein à la fureur des porteurs d'ordres étrangers, serait disposée, dit-on, à prendre des mesures contre les usurpateurs de titres de noblesse. A la bonne heure ! mais il est peut-être bien tard pour arriver à la destruction de tant de Cancarnaud.

En littérature, il y a cette toute petite nouvelle que la société des gens de lettres est fort embarrassée de savoir à qui décerner les prix Véron. Ce concours a suscité d'innombrables aspirants à ses lauriers, et la France lui devra toutes sortes de poëtes et prosateurs dont elle ignorait l'existence. Rien que la matière à vers, — les *Chercheurs d'or*, — a produit deux cent-vingt chercheurs de rimes. Quant au chiffre des opuscules en prose, on l'évalue à cinq cents, et il ne peut que grossir encore. Un millier de manuscrits à déchiffrer, vers et prose, c'est le cas de répéter qu'il faudrait vingt mille hommes pour les lire, et le comité de la société ne compte qu'une trentaine de membres.

« Les livres d'à présent, disait Chamfort, ont l'air d'être faits en un jour avec des livres faits de la veille. » Ceci était pour son temps une grosse vérité, qui a l'air d'avoir été écrite à l'adresse du nôtre. Les exceptions, le cas rare, ne manquent point cependant, demandez plutôt à notre collaborateur Mornand, et j'en ferai une en allant sur ses brisées. C'est au sujet de l'*Esprit des autres*, un petit volume où M. Edouard Fournier, homme d'esprit qui se déguise volontiers en érudit, a mis le meilleur du sien. L'esprit des autres, c'est le sous-titre que Bayle proposait de mettre à tous les livres. Qu'est-ce en effet que l'œuvre du plus beau génie, sinon la plus vaste des compilations, la plus condensée à la fois et la plus éblouissante. « Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis tant d'années qu'il y a des hommes et qui pensent. » « Nous ne faisons que nous répéter les uns les autres, » avait dit Montaigne avant la Bruyère. — Le livre de M. Edouard Fournier n'est donc qu'une citation perpétuelle, et voilà précisément son grand mérite. Seulement l'auteur a mis ordre dans ce chaos : aidé d'un très-savant et très-ingénieux travail de M. Gérusez (voir *l'Illustration*, tome XIV, p. 106), il a refait l'histoire, et, pour ainsi dire, la généalogie des citations consacrées, et rendu aux Césars de notre littérature ce qu'on attribue souvent à ses Laridons. L'auteur erre parfois, mais il retrouve bien vite son chemin, et nous avons éprouvé que son lecteur ne peut que profiter beaucoup à le suivre.

A l'ombre de cet automne qui ressemble déjà si fort à l'hiver, les théâtres reçoivent chaque jour beaucoup de public; en échange de son argent, ils lui donnent beaucoup de pièces que leur vieillesse n'a pas encore démonétisées tout à fait. Au Gymnase, *Mercadet*, ailleurs *les Filles de marbre*, et ailleurs encore *les Sept Châteaux du diable*, voilà bien des reprises qui ne sont pas des reprises perdues. Le seul théâtre de la Bourse a joué de l'inédit : *Montre perdue : récompense honnête*. C'est M. Chambourdon, bourgeois libidineux et assez trivial, qui a égaré ce bijou chez une horlogère, juste au moment de l'heure du berger, et le nom du propriétaire est gravé sur la boîte. Que dira le mari de l'horlogère, et que va faire la femme de Chambourdon? ce que tout le monde eût fait à sa place, elle se procure une grande affiche jaune, ornée de l'enseigne qui est celle de la pièce, et voilà Chambourdon plus mort que vif. L'horloger savait déjà son nom, et il sait maintenant son adresse, mais l'entrevue n'est terrible qu'à force de burlesque. Elle aboutit à un inextricable quiproquo dont l'éclaircissement est devenu impossible au milieu des éclats de rire. Puisque c'est à la Montansier qu'appartenait cette montre perdue, récompense honnête au Vaudeville pour la lui avoir dérobée. La pièce, extrêmement plaisante, a beaucoup plu. Et puisque nous sommes en train d'applaudir, n'allons pas oublier une jolie berquinade, signée Lubize, à l'adresse des jeunes ménages de la province que les grands parents ont l'imprudence de déchaîner au milieu de Paris, *la bride sur le cou*.

PHILIPPE BUSONI.

La prise de Sébastopol appréciée par lord Palmerston.

Nous donnons à titre de document historique le discours prononcé, en réponse à une adresse des habitants de Romsey, par lord Palmerston. Ce discours est la justification du plan adopté par les alliés dans la poursuite de la guerre actuelle, justification qui aurait été plus hardie avant qu'après l'événement, mais qui a encore son mérite indépendant de la nouveauté :

« L'occasion qui nous a réunis pour échanger de mutuelles félicitations est, sans contredit, un des événements les plus remarquables et les plus importants qui soient arrivés de nos jours; je veux parler de la prise de Sébastopol. C'est un événement dont tous les Anglais peuvent être fiers; c'est un événement dont nos alliés, les Français, les Sardes et la nation turque, peuvent aussi se glorifier, oui, c'est un événement qui doit faire tressaillir de joie et transporter d'enthousiasme tous les citoyens généreux qui vivent sur la surface du globe.

« Le généralissime de l'armée russe nous a dit qu'en évacuant la ville de Sébastopol, il ne laissait aux alliés que des ruines sanglantes. Sans aucun doute, il avait bien l'intention de ne laisser rien autre chose à l'ennemi victorieux. Mais, lorsque les alliés sont entrés dans la ville, ils n'en ont pas moins trouvé, au milieu de ces ruines ensanglantées, 4,000 pièces de canon, une énorme quantité de poudre, une quantité prodigieuse de boulets de canon et d'obus, et un immense matériel nécessaire à la poursuite de la guerre. Ne voyons-nous pas là l'extrême importance que le gouvernement de la Russie attachait à cette forteresse de la puissance russe dans la mer Noire?

« Pourquoi toute cette accumulation de munitions de guerre? Pourquoi y avait-on amassé tout ce qui était nécessaire pour approvisionner de grandes armées et fournir de grandes flottes? C'est parce que les Russes comprenaient que ce Sébastopol était la forteresse de leur puissance en Orient; que de ce centre devait rayonner cette puissance irrésistible et colossale qui devait les mener à la conquête de Constantinople, et, de ce siége de l'empire, leur permettre de régner, en grande partie, sur les destinées de l'Europe. Eh bien! Messieurs, cela, selon moi, est une preuve satisfaisante du rare jugement avec lequel le gouvernement de S. M. a su diriger contre Sébastopol la force imposante de notre armée et de notre flotte dans la mer Noire.

« Il y en avait qui étaient d'avis, et quelques-uns ne sont pas de mauvais juges en matières soit d'affaires internationales, soit d'affaires militaires ou navales; il y en avait, dis-je, qui pensaient que nous eussions dû envoyer nos armées, c'est-à-dire que la France et l'Angleterre eussent dû envoyer leurs armées sur le continent, afin de balayer les principautés, d'envahir la Bessarabie, de poursuivre l'armée russe vaincue et battant en retraite; car elle eût été infailliblement vaincue et contrainte de se retirer, si nos armées avaient débarqué et que nous les eussions laissées poursuivre l'ennemi à travers les steppes et par delà les immenses déserts de la Russie méridionale.

« Eh bien, quand nous aurions fait cela, quel résultat réel et positif eussions-nous obtenu, qui eût été d'une importance égale à celui qui a été accompli à Sébastopol? Nous aurions battu armée sur armée, mais ces armées auraient été recrutées par des hordes sorties du Nord, et nous n'eussions gagné enfin que la possession d'immenses plaines d'où, en définitive, il nous eût fallu revenir sans avoir en nos mains les gages d'une future sécurité. Messieurs, nous avons entendu parler du siége de Sébastopol et de la courageuse défense de la garnison qui gardait cette ville, et pourtant il me sera permis de dire dans le sens propre du mot, qu'il n'y a pas eu de siége du tout, et qu'aucune garnison n'a défendu Sébastopol. Messieurs, une garnison signifie une force militaire relativement peu nombreuse qui, enfermée dans une ville ou forteresse murée, la défend contre une armée infiniment supérieure.

« Un siége veut dire l'opération qui est conduite par une force supérieure investissant cette forteresse, interceptant ses communications avec les derrières de l'armée, et par des approches que connaissent très-bien les militaires, faisant enfin une brèche dans les défenses, et en amenant alors une force supérieure en nombre contre une garnison numériquement inférieure, l'écrase, ainsi que cela doit arriver dans une lutte aussi inégale. Mais ce qui s'est passé en Crimée ne ressemble nullement à cela. Les armées alliées de France et d'Angleterre, secondées depuis le commencement par une partie des troupes turques, et, en dernier lieu, par les braves Sardes, ont pendant douze mois, non pas assiégé une seule ville et attaqué une faible garnison, mais combattu les forces militaires tout entières de l'empire russe.

« Messieurs, la position neutre des puissances qui confinent à la frontière européenne de la Russie l'ont laissée complétement libre dans son action, depuis la Baltique jusqu'à l'Euxin. La Russie n'avait rien à craindre de l'Autriche; elle n'avait rien à redouter de la Prusse. Rien ne l'a donc empêchée d'envoyer ses troupes à la défense de Sébastopol et de jeter nos armées dans la mer, comme elle s'en était superbement vantée. Rien ne s'opposait à ce qu'elle envoyât division sur division, armée sur armée, la garnison de la Pologne, la garnison de Saint-Pétersbourg, tous les hommes enfin qu'elle pouvait nourrir dans une place si éloignée. Nul danger qui la menaçât sur sa frontière ne l'empêchait de renforcer son armée de Crimée, et de réparer par l'envoi de troupes fraîches les pertes qu'elle avaient essuyées dans les combats.

« Je dis, en conséquence, que cela n'a pas été ce qu'on appelle communément un siége, et que nous n'avons pas vaincu ce que l'on appelle, en propres termes, une garnison. Nous avons, en Crimée, livré bataille à toutes les ressources militaires de la Russie et aux armées russes retranchées dans une position démesurément forte par nature et rendue encore plus forte par toutes les ressources de l'art et toute l'habileté de la science. Pendant une lutte d'une année, dans laquelle de nombreux traits d'héroïsme ont eu lieu de la part des troupes françaises et anglaises, traits d'héroïsme qui vivront dans la mémoire de la postérité la plus reculée et qui couvriront d'une gloire immortelle les deux nations, pendant cette période, dis-je, nous avons combattu toutes les forces militaires de la Russie, et, le prix étant la ville de Sébastopol, nous avons vaincu cette puissance militaire et nous avons gagné le prix pour lequel nous combattions. Messieurs, c'est là un grand événement!

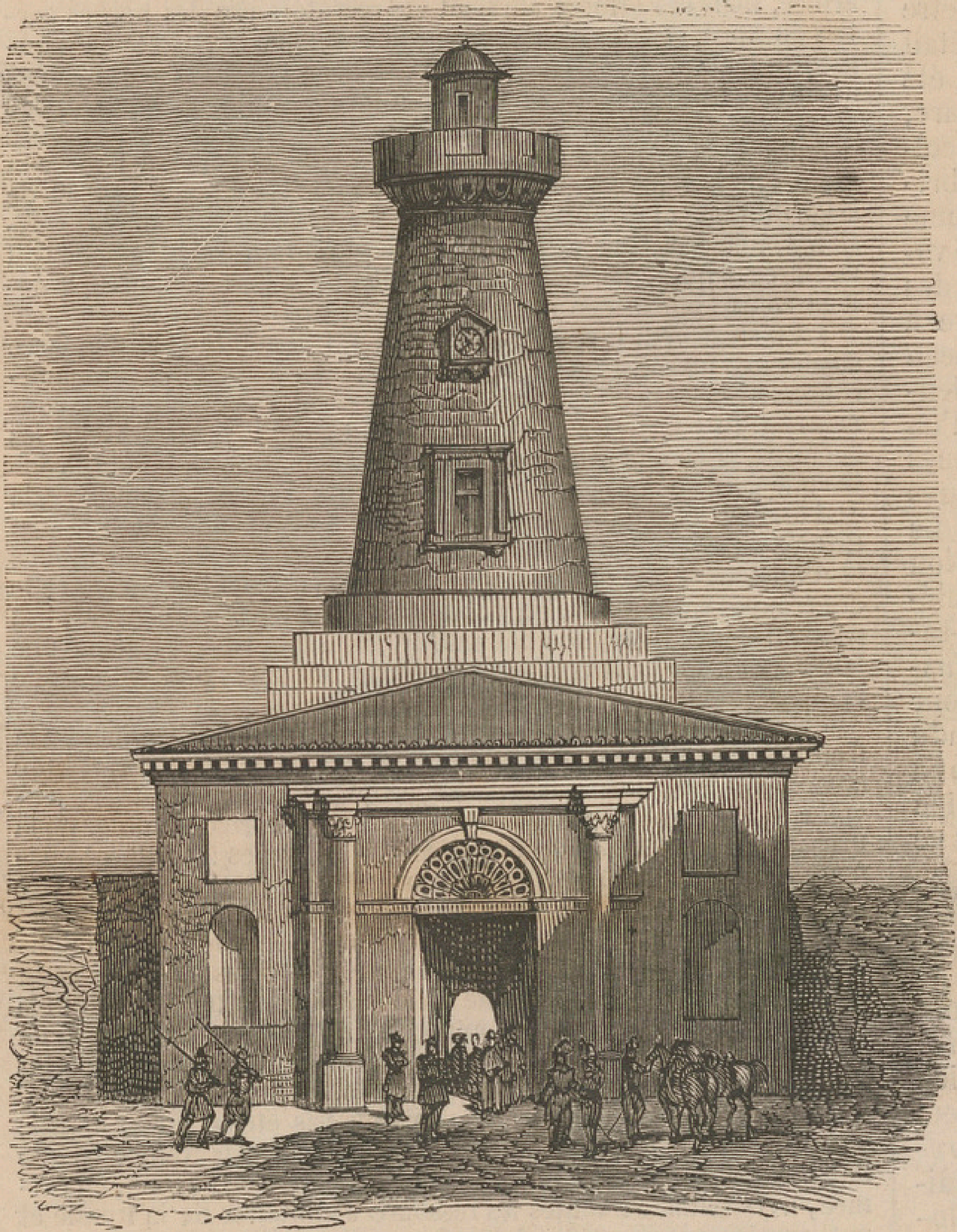
« Messieurs, nous avons, sans nul doute, obtenu un grand et très-important avantage; il ne pouvait pas être obtenu sans de grandes pertes de notre côté, et sans doute, Messieurs, plus d'une famille est en proie à une sombre affliction. Mais ceux qui pleurent sur des parents tombés sur le champ de bataille ont du moins la satisfaction de savoir que ces hommes sont morts de la mort des héros, et que leur mémoire vivra longtemps dans le souvenir de la patrie reconnaissante. Messieurs, c'est l'habitude de dire que la guerre est la plus grande des calamités. Sans doute la guerre est une grande calamité : mais il y a des maux plus funestes qu'elle, ceux, par exemple, qui dérivent du succès d'une ambition envahissante, de la violence triomphante, et du mauvais gouvernement des hommes.

« Nul doute que nous ne nous soyons ressentis, sous beaucoup de rapports, de la gêne qui accompagne la guerre; mais ces flammes dévorantes qui ont consumé les arsenaux de la Russie se sont traduites ici en ces feux modérés qui célèbrent les réjouissances d'une ville; et le seul bruit du canon qui ait grondé à nos oreilles n'a pas été le canon qui foudroyait les murs de Sébastopol : nous n'avons entendu que les salves d'artillerie qui proclament une victoire et une fête nationale!

« J'espère, messieurs, que la cause qui a été si habilement soutenue, et qui était si digne de l'être, ne sera pas moins prospère à la fin qu'au commencement, et je puis dire qu'il n'est pas d'exemple, dans l'histoire de l'Europe, où dans une seule campagne (car nous n'en avons fait qu'une), on ait obtenu d'aussi grands et importants résultats. Nous présentons au monde un des plus nobles exemples qu'il soit possible à des nations de lui donner.

« Les deux plus grands peuples du monde (je le proclame ici sans vanité comme sans exagération et sans en rabattre rien), l'Angleterre et la France, toutes deux à la tête de tout ce qui honore la nature humaine, offrent au monde le plus noble spectacle possible : celui de deux grands peuples qui ensevelissent dans l'oubli toutes les jalousies, rivalités et animosités éteintes, et se liguent dans un but généreux et complétement désintéressé, sans arrière-pensée, sans prétention à aucun avantage territorial ou autre pour eux-mêmes, et n'ambitionnant qu'une seule chose : consolider la liberté du monde, à laquelle ils sont si profondément intéressés, et l'asseoir sur une base solide et permanente, au prix de sacrifices faits, non témérairement ni pour des principes abstraits, mais pour de sages considérations politiques. »

Baie de l'Artillerie, près du fort Saint-Nicolas, à Sébastopol.



Porte d'entrée de l'Arsenal, à Sébastopol.

Nous recevons un grand nombre de descriptions de l'intérieur de Sébastopol. Il nous serait impossible de publier toutes ces monographies de monuments, qui ont cependant de l'intérêt, mais auxquelles nous ne devons pas sacrifier des sujets plus importants sur le théâtre de la guerre. Nos amis comprendront cette préférence comme nos lecteurs eux-mêmes, qui attendent de nous des tableaux historiques, non la vue des lieux qui ont à peine été nommés dans les récits officiels, et dont les correspondances mêmes font à peine mention, tant il est naturel que d'un beau palais, comme on dit, on ne songe pas d'abord à compter les cheminées.

Au surplus, on n'est pas d'accord sur le sort prochain de Sébastopol. On écrit, le 18 septembre : « Le génie a fait construire plusieurs batteries vis-à-vis des forts de la rive opposée ; elles sont déjà armées de canons du plus gros calibre. Après avoir employé beaucoup de pièces que les Russes nous ont laissées, il y en aura de reste pour faire des colonnes commémoratives. Les forts du nord sont encore occupés, mais ils sont silencieux. Le prince Gortschakoff peut vouloir les garder quelques jours encore pour des motifs stratégiques ; il finira par les abandonner.

Le 24 septembre, un autre correspondant annonce que le génie est fort occupé à creuser de longs boyaux, à faire des mines. D'après tous les préparatifs que l'on remarque, l'opinion générale est que l'on veut complétement détruire la ville et rendre le port pour toujours inaccessible.

D'après ce que je vois, dit un autre correspondant, Sébastopol va devenir le centre des opérations ; mais je crois qu'on aura fort à faire pour mettre la ville dans un état supportable. Il est question de faire venir le chemin de fer jusque dans la place. Concluez. *Paulin*.

Monument élevé à un amiral russe, sur la promenade.

Cercle des Nobles, habité, pendant le siége de Sébastopol, par le prince Menschikoff. — D'après les croquis de M. E. Roux, officier d'administration du *Marengo*.

Inauguration du règne de don Pedro V, comme roi de Portugal.

Don Pedro V, roi de Portugal.

Le 16 septembre, dix-huitième anniversaire de la naissance de S. M. T. F. le roi Dom Pedro V, jour destiné à l'inauguration de son règne, a été salué à Lisbonne, dès l'aurore, par des salves d'artillerie dans toutes les forteresses de terre et de mer et par les navires de guerre qui se trouvaient dans le Tage. La population de Lisbonne et une partie de celle de tout le royaume, qui depuis longtemps affluait dans la capitale, avide de contempler les fêtes extraordinaires de l'acclamation, se répandit bientôt dans les rues, toutes couvertes du sable fin et doré du Tage. Les maisons étaient tendues du haut en bas de ces riches couvertures de soie et or aux mille couleurs, reste de l'ancienne opulence portugaise, lorsque les Indes-Orientales faisaient partie du vaste empire lusitanien.

Après un discours du régent, prononcé et entendu avec les signes de la plus grande émotion, le cardinal-patriarche de Lisbonne, présidant les deux chambres réunies, se lève de son siége, et aidé par deux gentilshommes de la chambre royale, présente à Sa Majesté le roi Dom Pedro le livre des Evangiles, ayant une croix d'or dessus, et sur lequel le jeune roi, mettant sa main droite, a prêté à haute voix le serment suivant :

« Je jure de maintenir la religion catholique, apostolique et romaine, l'intégrité du royaume, d'observer et de faire observer la Constitution politique de la nation portugaise et les autres lois du royaume, ainsi que de pourvoir au bien général de la nation par tous les moyens en mon pouvoir. »

Le soir, un magnifique feu d'artifice a été tiré sur le Tage, représentant la prise de la place d'Arzilla par les Portugais en 1441. Les deux rives du Tage, éclairées par des illuminations électriques, présentaient un spectale véritablement féerique. Les fêtes et les illuminations ont continué pendant trois jours.

Le second jour a eu lieu au palais la réception du corps diplomatique

Réception du roi par le patriarche à la cathédrale.

Don Fernando, régent du royaume.

et le grand baise-main, à la suite duquel le roi se rendit au *Campo-Grande*, où il passa en revue toutes les troupes de 1re et 2e de ligne, composant la garnison de Lisbonne, au nombre de plus de 10,000 hommes, tant infanterie que cavalerie.

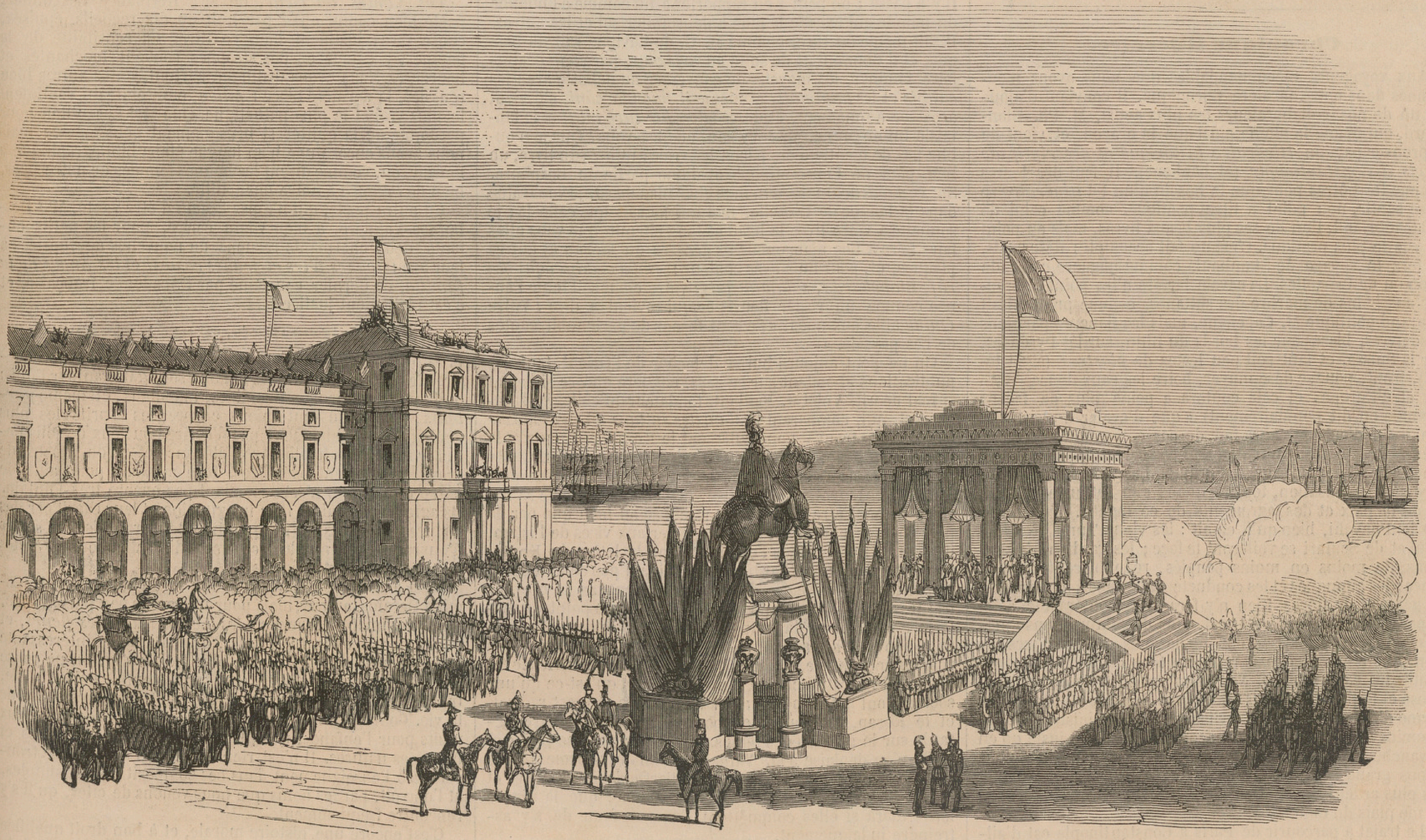
Partout, dans toutes les villes du royaume, il y a eu des fêtes brillantes pour célébrer ce nouveau règne si plein d'espérances.

Nous recevons, avec les dessins qui représentent deux épisodes de cette solennité, la lettre suivante :

« Lisbonne, le 19 septembre 1855.

« Mon cher monsieur,

« Nous avons eu ici une solennité qui se répète rarement dans l'histoire. Le roi Ferdinand, régent de ce royaume, vient d'abdiquer le pouvoir et de le transmettre à son fils, le jeune dom Pedro V, que vous avez vu dernièrement à Paris. La proclamation du nouveau roi se fait devant le palais des Cortès. — Un des dessins que je vous envoie est une vue de la cathédrale; comme vous avez publié, en 1845, des dessins des fameuses voitures de gala de cette cour, il vous suffira, pour compléter, de mettre sur le perron le patriarche, quelques prêtres, et des suisses à hallebardes recevant les deux rois venant dans la même voiture. — L'autre dessin donne la place du Commerce, au milieu de laquelle est la statue du roi Jean V et le portrait du marquis de Pombal; on les avait ornés de trophées pour la circonstance. Vers la mer on a érigé une espèce de temple où les rois, entourés de la cour, reçoivent les clefs de la ville. Grâce aux



Reconnaissance du nouveau souverain sur la place du Commerce, à Lisbonne. D'après les croquis de M. du Minguy.

colonnes, on ne peut rien voir là dedans ; mais la place bien ornée, avec sa vue sur le Tage, était magnifique. Voilà les trois sujets de gravures ; sur les croquis on a écrit toutes les indications nécessaires. Quant aux troupes, il suffit de reproduire des uniformes anglais, qui sont comme ceux de ces gens-ci, hors les cuirassiers et les hussards, qui n'existent pas dans l'armée portugaise.

« Je vous dirai en outre que tout s'est passé comme au programme ; j'ajoute les discours des deux rois, parce qu'ils ont du caractère. Il est impossible de mieux descendre du trône que n'a fait Ferdinand II ; il y a mis une dignité, une modestie et un goût parfaits ; comme il n'a guère que quarante ans, qu'on l'aime beaucoup, qu'il a régné depuis son enfance, sortir convenablement était très-difficile, et il fallait être artiste comme lui pour s'en tirer si bien. Quant au jeune roi, sa mère Dona Maria, qui était une femme de tête, l'avait élevé, dit-on, d'après l'ancienne méthode, c'est-à-dire assez durement ; elle assistait elle-même à ses leçons et ne lui laissait pas perdre de temps. Aussi, comme on s'en est aperçu à son dernier voyage, est-il fort instruit : certains propos qu'il a tenus depuis son retour font penser que ce n'est pas sans intention qu'il a parlé de constitution et de liberté. Il sait très-bien que du gouvernement parlementaire le Portugal n'a que les vices et la corruption, et l'on s'attendait à quelque changement de ministère. Comme il est peu expansif, il n'avait fait savoir à personne ses intentions sur ce point, et les intéresssés étaient fort inquiets. La déclaration de ne rien changer encore les a donc fort soulagés, et a été une espèce de coup de théâtre.

« La facilité d'habitudes de ce peuple ne permet pas un ordre parfait dans les cérémonies. Dès qu'on a eu fini aux Cortès, au lieu d'accompagner convenablement le roi et de lui faire cortége, chacun est parti de son côté et s'est rendu comme il a pu à la cathédrale. Le plus remarquable des fuyards était, sans contredit, le patriarche, qui n'avait pas même pris la peine de faire raccommoder les roues de son carrosse historique, mais les avait attachées avec une corde. Cela a nui à l'ensemble, qui eût été imposant, car il y avait nombre de beaux équipages : on remarquait ceux du duc de Palmela, du comte Farrobo, du marquis Ficalho, du nonce apostolique, et surtout du marquis de Fronteira, qui, moins pompeux que les autres, était de meilleur goût. Quant aux voitures royales, on les connaît assez pour savoir qu'elles dépassent en magnificence celles de toutes les autres cours.

« Le corps diplomatique était au grand complet, et la Prusse seule n'était pas représentée. La France et la Russie, ayant des ministres avec le caractère représentatif, s'étaient bornées à leur donner des pouvoirs spéciaux. L'Autriche, la Belgique, l'Angleterre et la Saxe, avaient envoyé des ministres pour la circonstance. L'Angleterre avait en outre fait entrer des vaisseaux de guerre pour saluer le nouveau monarque, compliment dont *le Newton* s'est chargé pour notre marine. Ainsi les salves d'artillerie n'ont pas manqué.

« Quant aux réjouissances, il y a eu une revue, des représentations par ordre pour la cour et d'autres gratuites pour le public, un baise-main et un dîner au palais. Les illuminations ont eu lieu pendant trois jours, et se sont terminées par un feu d'artifice d'une incomparable beauté. Un vaisseau et des steamers étaient sur le Tage, par une nuit un peu sombre, tout couverts de lumière, et attaquaient trois petits forts qui, après avoir lancé force fusées, ont fini par sauter en l'air. Il faut avoir à sa disposition la rade de Lisbonne pour une représentation comme celle-là : elle serait impossible à Paris. Ne vous imaginez pas d'ailleurs que ces choses se passent ici comme chez nous ; on n'entendait pas un cri ; chacun se promenait tranquillement ; des soldats sans armes indiquaient la route à suivre pour éviter l'encombrement. Cela manquait d'entrain, d'enthousiasme ; mais, en revanche, il n'y avait ni accident, ni querelle, ni un homme ivre dans la rue, tandis qu'on ne voyait pas une maison qui n'eût illuminé.

« *P. S* Je joins le portrait des deux acteurs principaux. »

D'autres dessins et d'autres récits, un entre autres de M. de Souza, qui auraient mérité d'être reproduits ici, nous parviennent trop tard.

PAULIN.

Chronique littéraire.

Aux voyageurs recommandables que nous avons mentionnés dans notre dernière Chronique, il convient d'ajouter un de nos collaborateurs les plus actifs, M. Ph. Blanchard, qui manie la plume ainsi que le crayon, et vient de le prouver par un *Itinéraire historique et descriptif de Paris à Constantinople* (et banlieue). Il faut des temps comme les nôtres pour que le besoin d'un tel *Itinéraire* se fasse sentir, non point à titre poétique, comme celui de Chateaubriand, l'un de ses plus beaux livres, mais au point de vue le plus pratique. C'est un fait accompli : désormais, on fera le voyage de Stamboul, comme naguère celui de Lyon ou de Bruxelles. La cavale tartare n'ira point s'abreuver aux bains de marbre des sultanes, comme prophétisait le grand politique M. Capefigue, mais les flâneurs parisiens désœuvrés, blasés sur les bords du Rhin, sur les Pyrénées, sur la Suisse, et tant soit peu lestés de *piastres* (style local), iront, pour se désennuyer, boire les eaux douces d'Asie et d'Europe, et cela coûtera à peine plus de façons (comme on dit populairement) « que d'avaler un verre de vin. » Un dieu nous aura fait de ces commodités : c'est le dieu Mars, de qui l'on n'attendait pas certes ces idylles à la Théocrite et ce paysage historique. La guerre, et ce doit être sa compensation, tourne, quand elle est juste, au profit de la paix et des agréments de ce monde. Voilà donc l'Orient envahi, bien qu'il en ait : les vieux Turcs de Stamboul et de Scutari se voileront la face ; les gardiens des harems, de moins en moins peuplés, redoubleront de vigilance ; les eunuques et les conducteurs d'arabas, de rigueurs, de gazes et de stores. Rien n'y fera : il se contera d'ici à dix années, au boulevard de Gand, plus d'aventures musulmanes, plus de prouesses don-juanesques, authentiques ou non, que n'en ont jamais rapporté tous les bains de mer et toutes les eaux réunies. Nous sommes en train de verser la prose et le positif à longs traits dans l'empire ottoman, sous forme d'organisation, de civilisation, d'administration, de chemins de fer, que sais-je encore ? Il est bien juste qu'en revanche nous lui soutirions un peu de poésie dont nous avons grand besoin. Et voilà de bon libre-échange, auquel les plus ardents prohibitionnistes n'auront rien à objecter, je me plais du moins à le croire.

Le trajet à parcourir de Paris à Constantinople est d'ailleurs des plus attrayants, et serait aimé pour lui-même, n'eût-il pas pour but la ville merveilleuse, les sites et le pays admirables après lesquels ont soupiré tous les peuples, et qu'ont enviés tous les conquérants, depuis Constantin. On s'embarque à Marseille : on voit Ajaccio, Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Messine, Palerme, Malte ; on fait échelles dans la Grèce et à Smyrne ; on range, on reconnaît, on salue au passage toutes ces îles dont les noms fameux bercèrent, pour ainsi dire, notre première enfance ; on voit les champs fameux *ubi Troja fuit*, et, entrant enfin dans les Dardanelles, on arrive, par une série d'enchantements riverains, à cette Corne-d'Or, le plus pittoresque et le plus animé de tous les ports de l'univers. Quelquefois les palettes du steamer heurtent en tourbillonnant une longue forme noirâtre qui saillit sur le flot amer : ce n'est rien, c'est une femme qui se noie ; c'est une impression de voyage ; bonne aubaine pour les calepins des touristes et les albums des blanches misses. Cette pratique saugrenue d'enfermer dans un sac de cuir les dames qui ne sont pas sages, et de les confier ainsi faites à la mer de Marmara, dure encore, à ce qu'il paraît, à l'usage de certains Sganarelles tragiques, dans le royaume d'Osman, et un voyageur véridique et consciencieux, M. Alexis de Valon, destiné lui-même à périr par submersion, fit, il y a peu d'années, une telle rencontre à l'entrée de Constantinople ; mais il y a fort à parier et à espérer que cette inconvenante barbarie deviendra, avant peu, aussi rare chez les Turcs que l'est, sur la côte du Malabar, la coutume où furent les veuves de se brûler après décès d'un époux parfois médiocrement chéri, quoique toujours fort choyé : invention maritale, diaboliquement fine pour procurer à ses auteurs les pieds chauds et le bien-être domestique poussé aux dernières limites de la dorlotterie, toute leur vie durant. Les veuves ont compris à la fin qu'elles faisaient un métier de dupe : elles auraient dû exiger de leurs maris la réciproque. Ne l'ayant pas demandée ou pu obtenir, elles ont pris, la Compagnie des Indes aidant, le philosophique parti de dévorer leur douleur et de se résigner de leur mieux à la perte d'un mari souvent laid, tyrannique toujours, et habituellement poussé par toutes sortes de petits soins jusqu'à la caducité la plus extrême. Quant à la peur du sac, elle n'a jamais retenu les belles dames ottomanes : le danger, en pareille matière, est plutôt un stimulant qu'un préventif. C'est le manque d'occasions qui a toujours rendu ces exécutions si rares. Elles n'en furent pas plus justes : les Turcs, en enfermant leurs femmes, en les faisant garder à vue, n'ont pas considéré qu'ils leur ôtaient le soin de se préserver elles-mêmes. Quiconque n'est pas libre n'est plus responsable. Il faut donc ouvrir les harems, ou jeter les sacs à la mer, vides bien entendu ; c'est d'ailleurs un double effet que dans un temps donné aura certainemenl l'immixtion européenne, désormais si prépondérante et si active, dans les affaires d'Orient.

Il y a une autre route pour Stamboul par Venise, Trieste, Vienne, le Danube, et M. Blanchard nous la fait parcourir également, en homme qui a vu et bien vu, et de cet œil de l'artiste qui saisit tout de prime-saut et que rien ne supplée. Il y a plaisir à voyager avec cet aimable compagnon et ce ponctuel guide. Il est au fait de tout, et il vous montre tout, rapidement, mais c'est un mérite de plus. Il est plein de sollicitude et de prévenances pour son touriste : il le munit du passe-port, des lettres de crédit, des vêtements chauds ou frais, et de toutes les prévisions ou instructions nécessaires. Il y a passé : on peut s'en rapporter à lui comme à l'homme du monde qui excelle le plus à débrouiller soi et les autres. Il sait même du turc, comme M. G. de Lavigne sait du basque, et il donne tout de suite au voyageur, par son vocabulaire familier, les moyens de converser au débotté avec les *caidjis* et les *hammals*, et même *il buondo cani*, s'il vient à passer au moment, et de se faire *dar turbanta*, si la fantaisie lui en prend. M. Jourdain, où êtes-vous ? Que je n'oublie pas de mentionner, parmi les vraies utilités du livre, un bon plan de Constantinople et d'une partie du Bosphore. Sur ce *caracacamouchen*, mon cher Blanchard, je vous salue dans la langue de Covielle, moi qui ne sais que celle-là ; je souhaite à votre livre le beau et long chemin que vous allez faire faire à nos mamamouchis décorés du Nichan et autres plaques, et, pour finir avec couleur : *Ambousahim oqui boraf, Blancharda, salamalequis* ; votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri ! ce qui revient à dire : Votre *Guide* aille aux nues ! « Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là. »

On ne peut aujourd'hui se détacher de l'Orient, tant les publications abondent sur ce pays, naguère encore si peu et si mal décrit. Voici M. Vaillant, fondateur du collége de Bucharest, qui, comparant l'*Islam des sultans* à l'*Orthodoxie des tzars*, trouve non-seulement le Koran supérieur à la religion grecque, mais le met au niveau de l'Evangile, et y trouve tous les éléments désirables de civilisation et de perfectibilité. L'*orthodoxie*, dit-il, principe délétère de sa nature, ne peut être amendée et ramenée au bien que par la philosophie, tandis que, pour remédier aux vices de l'islam, il suffit de rentrer dans l'esprit et dans la lettre du Koran. Cette proposition est hardie, et rappelle un peu celle d'Omar brûlant la bibliothèque d'Alexandrie. Nous ne la croyons pas très-juste. Sans doute le Koran n'ordonne point de renfermer les femmes dans un sac de cuir et de les jeter à la mer. Il n'enjoint pas non plus d'en épouser plusieurs ; mais il le permet, et c'est beaucoup trop. Il leur prescrit de se voiler ; il les retranche de la sociabilité ; et qu'est-ce qu'une société dont la femme est ainsi exclue ? Ce vice est radical, et le Koran, fait pour une époque reculée et barbare, retarde sur le progrès des temps. C'est donc par une *philosophie*, n'en déplaise à M. Vaillant, qu'on le réformera et le complétera, ni plus ni moins que l'orthodoxie grecque, et autant dire toutes les religions du monde, que la simple lettre tuera si elles commettent l'énorme faute de s'y astreindre judaïquement.

C'est encore à l'Orient que s'adresse un recueil de poésies distinguées, *les Moghrabines*, dû à M. Edouard Aubas, médecin militaire, et dont la vente se fait au profit de l'armée de Crimée. Dans ce concours pour soulager les misères de nos soldats, chacun apporte ce qu'il peut. Les uns donnent de l'argent, des meubles, des cigares, du linge, de la charpie, des denrées de tout genre ; M. Aubas donne ses vers, et nous n'avons jamais si sincèrement désiré un bon et lucratif débit de marchandise poétique. Nous espérons qu'on achètera, à cause de la bonne intention d'abord, pour d'autres mérites ensuite, le livre de M. Aubas (chez les principaux libraires). Comme le titre l'indique, les sujets traités appartiennent à l'Algérie : ce sont des Orientales africaines. Double titre pour y intéresser le lecteur, car nos soldats d'Afrique, sans vouloir nuire aux autres qui ont si bien fait leur devoir, ont tenu le premier rang dans les hauts faits de Crimée. Il y a du talent dans ce recueil, qui a d'ailleurs un avantage : celui de retracer des scènes vraies, observées et étudiées sur nature, et d'apprendre conséquemment quelque chose au public, à l'inverse de beaucoup de vers où se donne uniquement carrière, avec plus ou moins de succès, la fantaisie de l'écrivain. M. Aubas offre donc là un réel tribut à ses camarades d'Orient. Il faut lui en savoir gré, l'en féliciter et l'acheter.

Puisque nous voici de nouveau chassant sur les terres poétiques, il nous sera permis de remercier ici M. Marchand, de Saumur, qui nous envoie, par l'entremise d'un journal angevin, deux fort jolies chansons qu'il nous fait le très-grand, le trop grand honneur de dédier à nous, chétif. Il y chante le bonheur de la pauvreté et les inconvénients de la richesse avide. La première prouve qu'il a de la philosophie ; la seconde est d'un moraliste. Nous eûmes jadis maille à partir, ce que nous regrettâmes fort, avec les habitants de Saumur, à propos d'une plaisanterie moins que médiocre d'un loustic de la localité. Nous sommes heureux d'acquérir, par un indice si flatteur, la conviction que tous les citoyens de cette jolie ville ne nous gardent point cette rancune, si persistante, dit-on, de l'esprit de clocher et de l'amour-propre froissé. Aussi est-ce à la fois par reconnaissance, et à titre de bon présage, que nous remercions le chansonnier aimable et l'ami inconnu de son bienveillant envoi.

Les volumes de vers pleuvent moins dru d'ailleurs qu'il y a quelques mois, et c'est réellement heureux, car la manie versifiante prenait depuis un an ou deux des proportions inquiétantes. Il faut distinguer de ce flux intempérant de tant de rimes médiocres les poésies d'une femme d'un réel et viril talent, Mme Louise Colet. Quatre fois, elle a eu la gloire de remporter le prix de l'Académie, par ses poëmes sur *le musée de Versailles*, *le monument de Molière*, *la colonie de Mettray*, et enfin *l'Acropole d'Athènes*, et elle est très-certainement la première femme, peut-être même le premier poëte d'aucun sexe à qui soit échu cet honneur. Elle a donc usé du droit le mieux acquis, en réunissant ces quatre poëmes dans un mignon volume, précédé d'une préface où elle en fait l'historique et raconte les circonstances assez piquantes dans lesquelles ces prix lui furent décernés. Les femmes surtout liront avec grand intérêt ces productions très-inspirées et très-élégantes de forme d'un lauréat qui les honore, et elles remercieront ainsi, et mieux que nous ne saurions faire, MM. les académiciens du choix judicieux qui a guidé leurs boules à quatre reprises diverses.

Les Contes du cœur, de Mme Hermance Lesguillon, poëte bien connu aussi par huit ou dix recueils, épuisés, chose rare, justifient bien ce titre. La sensibilité de la femme s'y exhale en des strophes souvent touchantes et heureuses. Nous avons distingué surtout, entre autres bien réussies, la dernière pièce : *Adieu*, empreinte du sentiment le plus vrai et le plus pathétique. Que Mme Lesguillon nous pardonne de la quitter si brusquement nous-même ; mais nous avons encore une bien longue étape bibliographique à fournir, ou, comme disent les bonnes femmes de notre pays, bien de *l'œuvre* à notre quenouille.

Un autre poëte, qui n'a pas besoin d'être vanté, Mme Desbordes-Valmore, a bien voulu écrire, pour les petits enfants, deux charmants recueils de nouvelles appropriées à leur âge : *Jeunes têtes et jeunes cœurs*, et *les Anges de la famille*, ce dernier couronné par l'Académie française, et c'est réellement justice.

> Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes ;

et la prose de Mme Desbordes-Valmore fait songer à sa poésie. Heureux souvenir. Les enfants sont gâtés aujourd'hui : on leur fait des jouets splendides, ingénieux, et même *parlants* ; et, ce qui vaut mieux encore, les esprits les plus distingués ne dédaignent pas d'écrire pour eux de jolis petits livres, qu'on habille avec élégance et qu'on illustre de gravures finement exécutées. Il n'en allait point ainsi de *notre temps*, qui n'est cependant pas encore très-lointain. Ils agrandissent ainsi leur imagination et leur esprit par des lectures agréables, et ils apprennent le français, ces sortes d'ouvrages n'étant plus, comme jadis, abandonnés à des manœuvres. Tout progresse.

C'est aussi une femme de mérite et de talent que Mme Camille Derains, auteur, mais pour un âge un peu plus avancé, de deux aimables recueils : *les Leçons dans les fleurs*, et *Séraphine, ou les Inférieurs*, dramatique et intéressante leçon donnée à l'orgueil, vice plus fréquent qu'on ne pense chez la jeunesse inexperte, plus tard, bientôt, hélas ! saisie, triturée et humiliée par les étreintes et les âpres chocs de la vie. Courage, mesdames : faites-nous, par vos ingénieux récits pour l'enfance, une génération de bonnes, droites et honnêtes natures. Il n'est rien de petit ; l'art peut se trouver avec l'enseignement dans ces compositions si simples, et l'on voit, par les noms que nous venons de citer, qu'il s'y rencontre fréquemment.

C'est encore une histoire morale, et à bon droit qualifiée d'*édifiante*, que le *Germain Barbe-Bleue* de M. Henri de la Madelène. Ce Barbe-Bleue est un pendard, un vil débau-

ché, qui a mis à mal des centaines, peut-être bien des milliers d'infortunées créatures. *Frailty, thy name is, woman!* Lovelace, Faublas et don Juan réunis n'allaient point à la cheville de ce diable d'homme. Enfin le doigt de Dieu le touche : c'est lorsqu'il commence à se faire vieux, et la difficulté de continuer le crime le ramène à la vertu. Dieu est bon d'ouvrir ses bras accueillants à cette séquelle de pécheurs qui n'en peuvent plus. Toujours est-il que ce Germain se met en tête de réparer une partie au moins de ses nombreux dégâts, en épousant ses victimes, et il en épouse sur le tard une demi-douzaine, non pas toutes à la fois, ce qui serait tomber de fièvre en chaud mal, mais consécutivement, car elles lui meurent toutes en ses mains repentantes ; d'où le surnom de Barbe-Bleue qu'on lui a donné, et non point pour la couleur de son poil. Ayant épuisé sa légitime à nourrir tout ce monde, car il épouse tout d'une ardeur incroyable, femme, enfants, poules et couvées, il se fait portefaix, et végète tristement sur une place d'Avignon.

Cette histoire est invraisemblable ; mais elle peut être vraie. L'auteur assure qu'elle l'est. Cela ne fait rien à la chose. Le vrai est parfois très-faux. Ce qu'il y a de certain, c'est que le petit livre de M. de la Madelène est écrit d'un bon style, sans mièvrerie ni clinquant, et me paraissant plus d'intérêt.

Je n'en dirai pas autant, pour ce qui est de la forme, des *Esprits malades* de M. Aurélien Scholl. Ce jeune auteur, qui affectionne les titres singuliers, a la même recherche de bizarrerie dans ses sujets, et veut évidemment montrer, en saisissant son lecteur violemment et comme à la gorge, plus d'originalité qu'il n'est donné d'en posséder à un seul homme. Il a d'ailleurs de l'esprit, et, comme je crois le lui avoir dit déjà à propos de certaines *Lettres* fort extravagantes à un *domestique*, il en aura beaucoup plus quand il en voudra montrer moins. Son style est contourné, brillanté, et me fait songer involontairement à ces gilets *voyants* dont on se plastronne vers le vingtième printemps. Plus tard on s'aperçoit que la vraie élégance est plus contenue et plus simple. *Idem* du mérite littéraire, qui non-seulement se passe fort bien d'oripeaux, mais les exclut et les repousse. M. Scholl sera bientôt, je l'espère, frappé de ces vérités-là. Un de ses contes, dans lesquels on a cru voir une histoire, a, à ce qu'il paraît, donné lieu à une querelle et à une rencontre regrettables. Nous ne voudrions pas ajouter à ce fâcheux incident la moindre amertume par une critique trop sévère, et nous attendons M. Scholl à de nouvelles histoires qui soient à la fois plus inventées, moins cavalières et plus vraies. Le cavaliérisme et la moustache en croc ont fait leur temps, et ce n'est pas quand on est jeune qu'il convient de passer ou de rester à l'état de voltigeurs d'un genre faux et passablement décrépit.

J'ignore si l'utilité d'un livre sur les *Bals publics de Paris* se faisait vivement sentir. Toujours est-il que l'entreprise en a été faite, et a même, dit-on, réussi. L'auteur est M. Victor Rozier. La frivolité du sujet se rachète par l'intention morale du livre, et quelques enseignements profitables qui en peuvent résulter pour les habitués de ces lieux fort mal hantés.

Der Dichter ist Richter... Le poëte est juge, dit M. Alexandre Weill en tête d'un petit écrit intitulé : *l'Homme de lettres*. C'est dire que, sous ce titre, il comprend tous les initiateurs et les guides des hommes, et c'est en effet ce qu'il fait. C'est dire aussi quelle haute opinion M. Weill se forme de notre profession, et quiconque a l'honneur de tenir une plume doit l'en remercier. Il prétend que nous ne sommes pas des amuseurs publics ; que nous avons une mission, et que nous sommes responsables des vices et corruptions de la société, si nous ne les combattons pas de toutes nos forces, et de tout le peu de génie que nous avons reçu de Dieu. Il croit que les journaux déraillent de leur voie en se faisant industriels ; et il pense que ce n'est pas à nous, écrivains, qu'il faut attribuer l'évidente décadence du journalisme. Enfin M. Weill a beaucoup de très-singulières idées, comme on voit, et que les faits présents ne confirment guère. Si tous les gens de lettres avaient l'indépendance et la verdeur de cet écrivain original, il n'y aurait pas besoin de les rappeler, comme il fait, à l'ordre sévèrement, mais trop justement, et l'on n'en verrait pas un si grand nombre se précipiter à l'assaut d'assez ridicules prix offerts, comme des cervelas sur un mât de cocagne, à la convoitise des gamins, par la vanité d'un Mondor.

Achevons de vider le sac aux hors-d'œuvre, afin d'en arriver prochainement à des mets de beaucoup plus de résistance. Sous le nom de *Théâtre en l'air*, M. Albert Le Roy publie trois comédies non représentées et aussi non représentables, dont l'une, imitée du Danois et nommée le *Paysan engagé*, et qui ne manque pas en effet d'une certaine originalité scandinave ; l'autre, la *Société des laids*, une société qui trouvera, je le crains, peu d'adhérents ; et enfin *une Moitié d'éléphant*, scènes de puff américain, où manque le *vis comica*, mais qui ne laissent pas de présenter quelques traits de mœurs foraines et yankees assez divertissants ; insensées d'ailleurs comme le titre. Toutefois, ces trois choses *en l'air* eussent pu ne pas paraître, que ni la terre ni l'air ne s'en seraient émus. Nous comprenons peu la comédie flottante, et il y a un mot d'argot dramatique qui explique bien ce que doit être ce genre de composition : « une pièce qui se tient sur ses pieds. »

Et, à propos de théâtre, le *Maître Favilla*, de George Sand, est mis en vente en un agréable petit volume, et justifie, à cette nouvelle épreuve, ce que dit avec raison M. Weill : Qu'une pièce de théâtre, pour être réellement bonne, doit plaire à la lecture autant qu'à la représentation. Cela est plus vrai pour George Sand que pour aucun autre : ses ouvrages dramatiques pourront plus ou moins réussir à la scène ; mais le succès de lecture, même pour les plus faibles, vus à l'optique de la rampe, en sera toujours certain.

Un de nos collaborateurs a ouvert la marche en cette longue revue : un autre la fermera. Le savant rédacteur de notre *Revue scientifique*, M. le docteur F. Roubaud, vient de publier un livre médical d'une haute importance sur un sujet mystérieux et délicat que de spéciales et profondes études l'ont conduit à embrasser et à posséder sous toutes ses faces. C'est au problème de la Stérilité humaine que notre collaborateur a consacré ses travaux. Ce n'est point à nous qu'il appartient de juger un traité de cette portée. Nous dirons seulement que la spécialité, la compétence, et déjà l'autorité même de M. Roubaud en ces matières ardues, sont généralement reconnues dans le monde des praticiens et de la science. Des recherches persévérantes, des observations nombreuses, l'ont amené à reconnaître que l'infirmité si fréquente dont il a fait l'objet de ses études particulières ne tient presque jamais à une *idiosyncrasie*, c'est-à-dire à une organisation, à une constitution spéciale, mais bien à des causes morbides, ou à des troubles dans l'économie qu'il faut scruter, discerner, avec le double zèle et le double coup d'œil du philanthrope, du savant, et auxquels M. Roubaud enseigne que, dans beaucoup de cas, il y a possibilité et lieu de porter remède. Les perturbations morales, les affections passionnelles, qui jouent parfois un si grand rôle en ce domaine de l'organisme humain, peuvent aussi, sous la conduite d'un habile et pénétrant diagnostiqueur, être utilisées contre le mal même, et tourner à la guérison. Ce dernier point est l'objet d'un chapitre presque entièrement psychologique et d'un haut intérêt, où M. Roubaud a prouvé qu'il n'était pas seulement bon physiologiste, mais philosophe comme le furent les pères de la science médicale, et comme le devraient toujours être les hommes qui exercent le sacerdoce de cette grande et humaine profession. M. Roubaud est de ceux-là : l'estime et la confiance publiques le rémunéreront de cette manière d'entendre les devoirs de son état, et de ses courageux travaux.

FÉLIX MORNAND.

Les chemins de fer aux Etats-Unis.

Les chemins de fer terminés aux Etats-Unis ont aujourd'hui une longueur totale de 17,146 milles 1/2 ; ceux qui sont en activité peuvent se répartir ainsi qu'il suit entre les divers Etats : Massachusetts, nombre total de milles, 1197,53, comprenant 42 sections, dont la plus longue, celle du Western, a un parcours de 155,40 milles, et la plus courte, celle de West Stockbridge, un parcours de 2,75. Parmi les chemins terminés dans la Nouvelle-Angleterre, on trouve un parcours total de 1705,05 milles, se répartissant entre les Etats : du Maine, 10 sections, 364,75 milles ; de New-Hampshire, 9 sections, 271,30 ; de Vermont, 10 sections, 494 ; de Rhode Island, 1 section, 50 ; et du Connecticut, 8 sections, 525. La plus longue de ces lignes est celle du Grand Trunk Railway, qui a un parcours de 119 milles, et la plus courte, celle de Calais and Baring, qui n'en parcourt que 6. La Nouvelle-Angleterre a encore bon nombre de chemins en cours de construction. Les chemins de fer de l'Etat de New-York, dont la longueur entière est exploitée, sont au nombre de 23, représentant une longueur totale de 2224,41 milles. La plus longue de ces lignes, le New-York Central, parcourt 534,25 milles, et la plus courte, le Troy Union, seulement 2.

Les autres lignes des Etats-Unis se partagent entre les Etats de New-Jersey, 10 sections ; la plus longue, Camden and Amboy, 65 milles ; la plus courte, Camden and Woodbury, 9 ; Pensylvanie, 39 sections, la plus longue, Pensylvania, 252 milles ; la plus courte, Pine Grove, 4 1/2 ; Delaware, 2 sections, 22 milles ; Maryland, 7 sections ; la plus longue, Baltimore and Ohio, 380 milles ; la plus courte, Frederick Branch, 3 ; Virginie, 15 sections : la plus longue, Central, 138 milles ; la plus courte, Appomatox, 10 ; Caroline du Nord, 3 sections, 430 milles ; Caroline du Sud, 8 sections, 537 milles ; Géorgie, 13 sections : la plus longue, Central, 192 milles ; la plus courte, Milledgeville and Gordon, 17 ; Alabama, 3 sections, 222 milles ; Floride, 1 section, 26 milles ; Mississipi, 2 sections, 67 milles ; Louisiane, 6 sections, 151 milles ; Tennessee, 4 sections ; Kentucky, 3 sections, 90 milles ; Ohio, 24 sections : la plus longue, Cleveland, Columbus and Cincinnati, 135 milles ; la plus courte, Hanover Branch, 1 1/2 ; Indiana, 15 sections : la plus longue, 150 milles ; la plus courte, Shelbyville Branch, 16 ; Illinois, 7 sections : la plus longue, Chicago and Mississipi, 195 milles ; la plus courte, Saint-Charles Branch, 8 ; Michigan, 5 sections : la plus longue, Central (Détroit à Chicago), 278 milles : la plus courte, Tecumseh Branch, 10. ; enfin le Wisconsin, dont les deux sections ont un parcours de 115 milles.

(*American Repository of Usefal Knowledge for* 1855.)

La guerre en Asie.

Omer-Pacha est arrivé à Battoun, il a déjà réuni environ quinze mille hommes. On a l'intention de tripler au moins ce chiffre à l'aide des garnisons de Widdin, Routschouk, Schumla, etc., et de quelques autres contingents tirés de la capitale et d'ailleurs. Il est grandement temps qu'Omer-Pacha soit en état de se mettre en marche, s'il veut empêcher que Kars, et, par suite, Erzeroum, ne tombent aux mains de l'ennemi. De Battoun il lui est assez difficile de marcher sur Kars, car il aurait plusieurs rivières et des passages fort pénibles à traverser ; mais il peut très-facilement se rendre en trois ou quatre jours à Artuan, en s'aidant de la rivière Tcherok pour le transport de ses approvisionnements ; de là il menacerait la ligne de retraite du général Murawieff, qui devrait nécessairement se replier, s'il veut couvrir la Géorgie et la Mingrélie ; mais il faut se hâter, car voilà où en est réduit le corps qui défend Kars.

D'après une lettre arrivée récemment et écrite par un officier supérieur digne de confiance, le soldat est à la demi-ration et n'a plus de pain ; on a commencé à entamer le biscuit. Il n'y a, malgré cette mesure, d'approvisionnement que pour tout au plus un mois. Toute la cavalerie d'Anatolie a été renvoyée faute de fourrage, et les quatre régiments d'Arabistan ont été refondus et convertis en quatre escadrons qui doivent aller tous les jours, pour avoir de l'herbe, combattre la nombreuse cavalerie ennemie, et ne peuvent acheter chaque charge de fourrage qu'au prix de leur sang.

Les régiments d'infanterie ont été aussi, il y a quelque temps, refondus et transformés en bataillons, de sorte que l'armée s'élève en ce moment à environ dix mille hommes qui n'ont reçu aucune paye depuis deux ans, et qui se trouvent presque sans poudre, sans vêtements, sans chaussures, sans équipements et harnachements pour les chevaux, et sans caisse militaire. Ajoutez qu'il n'y a presque pas de médecins dignes de ce nom, et pas du tout de médicaments, et vous admirerez l'héroïsme de ces soldats qui se tiennent fermes autour du drapeau. En vérité, ce serait une chose impardonnable que d'abandonner plus longtemps de pareils hommes.

L'intérieur de l'Asie est entièrement ravagé, et l'on ne trouverait pas à y faire une levée : il n'y a presque plus de jeunes gens. Les Russes ont reçu dernièrement trois pièces d'artillerie de siége ; ils en ont huit autres à Soubatan, à quelques lieues de Kars, et ils en attendent aussi d'Alexandropol. Leur intention paraîtrait être de faire les honneurs d'un siége en règle à la malheureuse garnison de Kars.

Vue de Sébastopol.

Cette vue de Sébastopol est tout à la fois une vue panoramatique et une vue de détails. En ajoutant les deux dessins l'un à l'autre, on a l'ensemble de toute la ville. Mais il faut faire attention à ceci : la vue de la partie nord est prise du côté sud de l'entrée du port, c'est-à-dire en face le fort Alexandre, et la partie sud, au contraire, est prise du côté nord, c'est-à-dire sur la ligne du fort Constantin. De cette manière le coup d'œil rayonne sur tous les côtés latéraux de la baie ; tandis que si le point de vue était placé au centre de l'entrée du port, la plupart des plans et défenses des côtés nord et sud deviendraient invisibles.

Placé à ce dernier point et regardant d'abord à gauche, c'est-à-dire du côté du nord, le spectateur n'apercevrait en premier plan que le fort Constantin, et à peine l'extrémité de la batterie des Poules en arrière du fort Sieverna, ce dernier ainsi que celui de Souckaïa occupant la pointe de deux petits mouillages intérieurs à la rade même et sur une ligne bien en arrière de Constantin. De même en regardant à droite il apercevrait les forts Alexandre, de l'Artillerie, de Saint-Nicolas et de Saint-Paul, les uns par les autres, paraissant ne former entre eux tous qu'un grand bloc de fortifications de toutes sortes.

De la manière dont j'ai procédé, au contraire, tout se voit distinctement, et on peut analyser avec facilité la force et la direction de chaque batterie, sa position particulière et son action immédiate dans le système de défense générale de la place.

Je crois que vos lecteurs ont été assez initiés jusqu'ici à tous les détails de cet ensemble pour qu'il soit inutile d'entrer dans de très-grandes explications. Un aperçu sommaire sera suffisant pour rappeler à la mémoire et classer dans l'ensemble les points principaux de cette immense ligne de forts et de batteries.

Je vais donc le faire le plus brièvement possible. En commençant par la partie sud et sur le bord de la mer, le fort de la Quarantaine dont presque toutes les défenses sont en terre et qui se relie par des chemins couverts avec parapet, ainsi que plusieurs batteries ou bastions de la Quarantaine (n° 6 des Russes) placé au sommet du mamelon qui lui est immédiatement supérieur. C'est de ce bastion de la Quarantaine que partent les défenses du corps de place proprement dit.

Sur la gauche du fort de la Quarantaine et un peu plus en dedans de la rade, se trouve le fort Alexandre, construit en granit, puis sur un escarpement les batteries de la baie de l'Artillerie. Plus loin le fort Saint-Nicolas, qui couvre toute la ville, et enfin le fort Saint-Paul à l'entrée de la baie de l'Arsenal ou port militaire.

La ville s'élève en amphithéâtre en arrière de ces derniers, et tout à fait dans le fond ; il est aisé de reconnaître le mamelon Malakoff en arrière des grandes casernes. L'extrême fond est rempli par les hauteurs du mont Sapoun, les plateaux d'Inkermann, et enfin bien loin au delà, les masses gigantesques de montagnes terminent l'horizon. Ce sont les hauteurs de Baïdar, qui se relient à la grande chaîne courant sur le littoral sud de la Crimée.

Les plateaux les plus rapprochés qui se distinguent immédiatement au-dessus de la ville, à partir de la Quarantaine jusqu'au mamelon Malakoff, sont les terrains occupés par nos premières batteries de siége.

On peut distinguer facilement les coupures du ravin de l'Artillerie, de celui des Anglais et de l'Arsenal, et enfin de Karabelnaïa. Pour la partie gauche, ou du nord, à l'entrée du port, le fort Constantin couronné par les batteries Wasp et du Télégraphe, ainsi que par une suite non interrompue d'autres batteries et de travaux de défenses de toutes natures ; derrière le fort Constantin, une première baie, puis une seconde, la langue de terre qui les sépare à son extrémité défendue par le fort Souckaïa ; vient ensuite le fort de Sieverna, et enfin la batterie des Poules. Ces derniers sont couronnés également par une masse de batteries et par la citadelle du nord. Tout à fait dans le fond de la rade, on distingue l'un des phares qui servait pour l'entrée de nuit dans le port.

De ce côté, tous les abords de la rade sont couverts de magasins ou constructions paraissant tels, et de quelques maisons ou casernes ; en perspective et au-dessus de la citadelle du nord se trouvent les plateaux du Belbec et ceux de la Katcha. On peut y reconnaître les lignes de défenses établies par les Russes pour faire de cet ensemble un vaste camp retranché.

DURAND-BRAGER.

Partie nord de la ville de Sébastopol.

Partie sud de la ville de Sébastopol. — Dessins de M. Durand-Brager.

Exposition universelle.

ARMES A FEU. ARMES BLANCHES. — FRANCE, ANGLETERRE, ESPAGNE, BELGIQUE, ÉTATS-UNIS.

L'apparition des armes de Paris au palais de Cristal fut un point très-remarqué par les Anglais, qui, pendant fort longtemps, avaient eu le privilége presque exclusif de fournir le monde de bons et beaux fusils. En effet, l'arquebuserie parisienne, par son fini, son élégance, son parfait arrangement, méritait l'attention suivie que le public voulut bien lui accorder, et le jury ne fit que confirmer ce premier et flatteur suffrage.

Aujourd'hui nous venons examiner si ce progrès s'est soutenu. L'étude des armes offre d'ailleurs d'autant plus d'intérêt qu'elles servent non plus seulement aux plaisirs de la chasse, mais encore à un besoin bien autrement important : la défense du pays. Jamais, en effet, de mémoire d'homme, on n'employa de plus terribles engins de destruction. On a des canons qui portent à près d'une lieue ; des carabines qui tuent à sept à huit cents mètres, des revolvers pouvant instantanément distribuer à quatre-vingts et cent mètres leurs multiples bordées.

Il y a trois pays qui se font particulièrement remarquer par le mérite et l'abondance de leur production dans le genre de fabrication qui fait en ce moment l'objet de notre examen. C'est la France, par son arquebuserie parisienne et ses fusils de Saint-Etienne ; c'est l'Angleterre, par ses armes de Birmingham ; c'est la Belgique, par sa colossale fabrication de Liége.

Il n'est pas sans intérêt d'examiner le mérite particulier de chacune de ces fabrications, qui fournissent non-seulement aux demandes de leur propre pays, mais encore à une exportation notable.

Les armes à feu de Paris sont de deux sortes : les armes véritablement de chasse, et les armes de fantaisie ou objets d'art, qui, depuis quelques années, ont pris un assez grand développement.

Les armes de fantaisie ne sont pas une nouveauté. Les Orientaux, d'un côté, les Espagnols, de l'autre, connaissent depuis longtemps ce genre de fabrication. Nos armes ont seulement cela de particulier, qu'elles se distinguent bien plus par leur mérite d'art que par la richesse de la matière et de l'ornementation.

Sans vouloir arrêter le goût qui porte nos arquebusiers vers ce genre distingué de fabrication, nous dirons toutefois que notre désir est qu'on ne le pousse pas trop loin ; l'art, selon nous, ne doit jamais être que la partie accessoire de l'intéressante industrie que nous examinons.

Les armes, par cela même qu'elles sont des armes, doivent avant tout porter avec elles leur cachet d'utilité; de solidité. Et si elles ne peuvent au besoin recevoir et sentir la poudre, si elles sont un bijou, une simple décoration, il faut les ranger alors à côté des fameuses épaulettes à diamants qui figurent à juste titre dans la grande nef, parmi les éventails et les broderies, et que les enfants seuls admirent et prennent au sérieux.

Le fusil de chasse de Paris présente la solidité, le fini du fusil anglais. Il a de plus la légèreté, qualité qui, dans les mains des bons ouvriers, ne nuit pas à ses autres qualités. L'art du canonnier a fait parmi nous, depuis quelques années, de notables progrès, et c'est là une garantie de plus pour le chasseur. Quant aux différents systèmes de chargement et de construction qui se partagent aujourd'hui le fusil de chasse, les opinions sont assez diverses, et nous laissons volontiers aux goûts, aux habitudes de chacun, à déterminer le choix à faire.

L'excellence du travail des métaux se retrouve dans la fabrication du fusil anglais. C'est parfait d'exécution comme de justesse. Il n'y a rien de trop, et rien n'y manque non plus. L'ornementation en est sévère, et nos arquebusiers ont, à cet égard, intérêt à remarquer ce genre de traiter l'arme utile et à l'épreuve, ainsi faite, d'un long et bon service. Si le fusil de chasse anglais avait un peu plus de légèreté qu'on ne lui en donne généralement, il serait le fusil-modèle. On le dit cher : cela est encore vrai ; mais en Angleterre les amateurs de la chasse ne regardent pas trop aux prix élevés : ce qu'ils demandent avant tout, ce sont des armes qui leur plaisent et dont ils soient sûrs.

L'esprit d'imitation et de contrefaçon que l'on a parfois, et non sans quelque raison, reproché à nos voisins les Belges, ne se retrouve pas toutefois ici. Au contraire, ils savent se montrer, dans l'importante industrie que nous examinons, des producteurs habiles, entreprenants, considérables. Et en effet, à l'heure qu'il est, la Belgique, à elle seule, fabrique peut-être bien autant d'armes à feu que toutes les autres nations du monde. Un relevé officiel nous permet d'apprécier quel a été le chiffre des canons de tous calibres et de toutes espèces d'armes à feu fabriquées pendant l'année 1854.

Armes de luxe, de chasse et de commerce.

Canons de fusils à un coup, 190,586; à deux coups, 108,796; bords, 15,727.

Canons de pistolets par paire d'arçon, 19,033; de poche, 154,547.

Armes de guerre.

Canons de mousquets, de mousquetons et de carabines, 78,720. — Total, 567,409.

L'institution publique qui existe à Liége depuis quelques années sous le nom de *banc d'épreuves*, et qui ne permet la mise en circulation d'aucune sorte d'armes à feu avant qu'elle n'ait reçu la marque d'essai, a le double avantage de faire connaître le chiffre exact de la fabrication belge et de garantir la solidité des armes livrées soit à la consommation locale, soit au commerce extérieur.

Nous reviendrons plus tard sur cette institution dont l'importance est grande, et que nous ne pourrions mieux faire que de nous approprier.

L'Espagne, dans le temps de sa splendeur, a singulièrement brillé dans l'art de fabriquer les armes. Les fabriques de Tolède surtout eurent une grande et légitime renommée. Aujourd'hui c'est bien peu de chose que cette fabrication : cependant nous verrons, quand nous en serons au détail des preuves offertes au palais de l'Industrie, que l'art gracieux du damasquinage n'est pas encore perdu chez le peuple qui le cultiva, il y a deux ou trois siècles, avec autant de goût que de succès.

Après la Belgique, c'est peut-être bien la Russie qui possède la plus large fabrication des armes à feu; malheureusement nous manquons de renseignements sur le grand établissement de Toula, et nous n'avons à cet égard que des conjectures à faire. On sait avec quel soin le gouvernement russe a toujours dissimulé ses moyens d'attaque comme de défense.

La production de la Prusse n'est pas sans importance; mais Solingen a plus particulièrement pour but la fabrication des armes blanches dont nous examinerons les brillants spécimens.

Après cet aperçu général, je commencerai volontiers ma revue, comme le fait le public, par l'examen et l'étude des produits brillants de M. Gastine-Renette, arquebusier véritablement princier. Les armes commandées par l'Empereur sont d'un style fort distingué et l'exécution en est parfaite. C'est ainsi que nous comprenons les bonnes et belles armes, et nous en recommandons avec plaisir la facture et l'imitation à ceux qui peuvent avoir de pareilles commandes à exécuter.

Les armes destinées au vice-roi d'Egypte, style oriental pur, sont d'une richesse et d'un éclat peu ordinaires. L'or, l'argent, les pierreries abondent ici sous tous les aspects. On le croira sans peine lorsque nous dirons que la cartouchière seule est évaluée à la somme de cent vingt mille francs.

M. Caron se livre à ce même genre de travail, et, sans avoir le luxe éblouissant de son confrère, ses produits sont justement remarqués. Nous noterons particulièrement des pistolets montés avec beaucoup d'art et d'originalité.

Au premier rang des hommes pour qui le goût, l'utile, le sérieux, sont les qualités essentielles de l'arquebusier, nous signalons avec empressement et justice M. Gauvain, qui nous paraît ici non moins remarquable qu'il le fut au palais de Cristal. Son fusil artiste est un modèle du genre. La simplicité du sujet, son à-propos, sa parfaite exécution, ne laissent rien à désirer. Ses pistolets, dans le style mauresque et Henri II, auront également le suffrage des connaisseurs.

Nous craignons d'autant moins de témoigner en faveur de ces belles armes, que nous présumons que l'habile armurier n'a pas été seul à travailler à leur confection, à leur exécution. Il y a là à coup sûr du crayon de Liénard et du burin des Fanière. Avec de tels collaborateurs on pouvait produire un parfait ensemble; et c'est ce que l'on a très-heureusement réussi à faire.

Mais ce n'est pas tout : à côté de ces heureuses productions se trouvent les vrais fusils de chasseur, qui sont certainement le plus réel mérite de Gauvain, travail soigné et consciencieux, et que nous donnons en exemple à ses confrères, de préférence encore à ses œuvres les plus brillantes.

Il n'y a pas aujourd'hui un chasseur, un militaire, qui ne connaisse Devisme, ses bonnes armes, ses terribles projectiles.

Mais les hommes sont étrangement faits; et il y en a bien peu d'assez raisonnables pour se contenter de l'exercice seul des facultés dont la Providence les a le plus richement dotés. — Je connais un profond mathématicien qui court avec passion après les plus mauvaises rimes, et un illustre poëte, trop souvent infidèle à sa muse, pour résoudre des problèmes économiques.

C'est ainsi que Devisme, non content de la gloire et de son habileté si remarquable à fabriquer les carabines et balles qui aident si merveilleusement nos zouaves à transpercer, à 7 ou 800 mètres, les malheureux Cosaques du Don, ou l'adroit Gérard à abattre sans miséricorde les lions de la Kabylie, a voulu encore produire et nous montrer son habileté d'artiste dans un fusil et dans des pistolets. Heureusement pour lui qu'il a parfaitement réussi là où d'autres auraient pu échouer.

Il n'en est pas moins vrai qu'à la place de ces brillants produits de l'art et de l'élégance, et pour le même argent, nous aimerions tout autant voir vingt carabines et dix revolvers jetant sérieusement et à flots poudre et plomb. Ce serait moins beau, sans doute, mais ne serait-ce pas plus utile et plus opportun, par le temps qui court surtout ?

Parmi les armes exposées par M. Lepage-Moustier, nous noterons son fusil double, remarquable par son travail de ciselure aussi bien que par le choix et le charme du sujet. Nous devons aussi accorder des éloges non moins mérités à une paire de pistolets dont l'ornementation est aussi bien conçue que finement exécutée. Quant aux armes blanches de M. Lepage, nous ne les passons sous silence que pour y revenir lorsque nous en serons à ce genre d'armure.

Ayant consulté un de nos amis, chasseur émérite, sur le sujet qui nous occupe, nous devons dire que nous l'avons trouvé cette fois-ci tout à fait converti au système du fusil Lefaucheux. Il lui prête de notables avantages; mais, avant de l'apprécier à sa vraie valeur, il prétend qu'il faut bien le connaître et l'utiliser pendant un assez long temps.

Une modification à ce même système a été tout nouvellement introduite par M. Thomas. On charge le fusil sans faire basculer le canon, et le moyen nous paraît aussi simple que commode. Reste à la pratique à certifier la bonté du procédé. Nous savons des chasseurs qui l'essayent en ce moment et qui en augurent bien.

Les fusils de M. Houlier-Blanchard sont irréprochables sous le point de vue de la confection; quelques-uns sont travaillés avec infiniment de goût au point de vue de l'ornementation. M. Claudin a voulu produire aussi son fusil d'art, et il s'est adressé avec raison à M. Riester, dont l'habile composition l'a beaucoup aidé dans cette excursion, hors de son domaine ordinaire; il y est heureusement rentré par une exposition de fusils courants d'excellente fabrication. Nous dirons à M. Perrin qu'il nous semble assez difficile de bien épauler son beau fusil, qui, du reste, a des côtés d'une fort bonne exécution. M. Rochatte soutient avec avantage la réputation bien établie de son prédécesseur, M. Beringer.

MM. Lagrèze, Delbourse, Lainé fils, Lefaure, Leroux, sont encore à citer comme membres et soutiens honorables de cette belle armurerie parisienne, qui progresse depuis quelques années d'une manière très-notable. Disons aussi qu'une des conditions les plus recherchées du bon fusil parisien, c'est d'avoir un canon sorti des mains des frères Bernard et surtout de Léopold. C'est là une réputation aussi générale que bien fondée.

Nous mentionnerons enfin M. Flobert, dont les pistolets, carabines et fusils, dits de salon, sont connus de tout le monde. Depuis longtemps on était à la recherche d'un système d'armes qui pût offrir aux amateurs de tir et de chasse le moyen de s'exercer sans courir trop de danger ni faire trop de bruit; M. Flobert a très-heureusement résolu le problème, et, en France comme à l'étranger, ses produits sont recherchés avec un grand empresssement. Dans ce système, c'est une capsule particulière qui renferme le projectile et qui tient lieu de poudre, de balles, de bourre et d'amorces. Quelques pistolets de M. Flobert, montés avec goût et élégance, sont encore à noter.

L'arquebuserie de Saint-Etienne a d'assez nombreux représentants au palais de l'Industrie ; seulement ils ont eu le tort de ne point s'entendre entre eux de manière à produire plus d'effet aux yeux du visiteur, et à ne pas se laisser aussi sensiblement effacer qu'e cela a lieu, d'un côté, par les armes de Paris, de l'autre côté, par les armes de Liége.

Les armes à feu anglaises méritaient à leur tour une meilleure place que celles qu'elles occupent. Il faut avoir grande envie de les voir pour les aller chercher dans la galerie assez obscure et trop retirée qui lui a été réservée. La facture du fusil anglais est toujours bonne et sa solidité assurée. Seulement on peut assez justement lui reprocher de n'avoir pas un peu plus de la légèreté du fusil français. Quant aux conditions de richesse et d'ornementation, les Anglais n'y tiennent pas, et en cela ils sont parfaitement excusables.

L'Espagne n'a pas pour son arquebuserie la quantité; mais nous avons à remercier son armurier de Madrid, M. E. Zuloaga, de nous montrer d'excellents spécimens du travail du damasquinage. Il est d'une exécution parfaite sur quelques fusils appartenant au roi d'Espagne. S'il y a un reproche à faire à l'habile arquebusier, c'est d'avoir trop prodigué l'ornementation.

La province et la ville de Liége ont su établir dans leur sein un immense centre de fabrication, et fabrication non moins remarquable par sa valeur propre que par son abondance.

La montre des plus notables fabricants de la Belgique est là, qui met parfaitement en vue tous les genres de produits depuis le fusil d'exportation à 6 fr. jusqu'à l'arme de plusieurs milliers de francs. On a paru mettre, il est vrai, en doute la sincérité du prix ; mais nous devons dire toutefois que, nos renseignements pris, et pris à fort bonne source, il nous est resté la conviction qu'en général les prix indiqués sont des prix exacts. Quant à la solidité des armes, elle est parfaitement attestée et certifiée par les épreuves officielles du *banc d'épreuves*, épreuves auxquelles aucun fabricant ne saurait se soustraire, sous peine d'assez graves dommages ; prévoyance fort sage de l'autorité, et que nous nous empressons d'approuver au point de vue de la sûreté publique comme de la moralité commerciale.

Nous recommandons volontiers à l'attention et à la confiance des visiteurs les bonnes et belles armes de MM. Lepage frères, Lemille, Bernimolin, Falisse et Trapmann, Lardinois, Malherbe, Coquillat aîné, Plomdeur, Raick et fils.

La fonderie de canons de l'Etat, habilement dirigée par le colonel Frédérix, a tenu à honneur de nous montrer ses remarquables produits, et nous l'en remercions.

Nous ne voulons point finir notre revue de ce jour sans jeter un coup d'œil rapide sur une nouvelle arme à plusieurs coups, le pistolet à cylindre roulant, plus généralement appelé aujourd'hui *le revolver.*

Le revolver américain du colonel Colt est le plus anciennement connu. Après lui est venu le revolver Adams. Ces deux genres de pistolets se sont vivement disputé la prééminence, et ils usent, pour arriver à leur but, d'assez peu de charité, s'accusant à l'envi de nombreux et fâcheux défauts. C'est aux connaisseurs à les expérimenter.

M. Devisme vient à son tour nous présentant un pistolet à six coups qui nous semble réunir plusieurs avantages : celui de se charger sans cartouches particulières, et, par suite, pouvant s'utiliser partout où l'on trouve poudre et plomb; celui d'être à balle forcée, et par conséquent de ne jamais perdre ou voir déplacer sa charge. Le chien, mis sur le côté, permet aussi de viser avec plus de précision qu'on ne le peut faire avec les revolvers anglais et américains.

M. Lefaucheux a aussi son revolver qui se charge avec une dextérité surprenante, puisqu'il suffit d'introduire dans chaque trou du cylindre une cartouche qui porte la charge complète ; c'est-à-dire la poudre, la balle et la capsule. Il se décharge avec non moins de facilité, avantage que n'a pas le pistolet Colt.

Le pistolet Lefaucheux a passé à l'examen d'une commission spéciale, désignée par le ministre de la marine,

qui l'a déclaré capable de rendre de notables services comme arme de guerre.

L'on parle en effet depuis quelque temps d'armer les mains aussi bien que les officiers de cavalerie de cet instrument de défense nouveau, et qui peut, en effet, à l'aide de quelques modifications indiquées, offrir aux hommes de guerre une réelle utilité.

Paris vient encore se présenter avec avantage, dans le brillant concours, les armes blanches et les objets d'équipement militaire comme de chasse. Epées, sabres, cuirasses, couteaux de chasse, poignards, boucliers d'art, nous trouvons tous ces articles exécutés avec autant d'art que de variété par MM. Granger, Delawar, Parent-Devisme, Gauviaux, Lepage-Moustier, Gastine-Renette.

Parmi les exposants étrangers, les fabricants de Solingen (Prusse) tiennent un rang des plus distingués. Ils brillent plus par la solidité et le soin du travail que par la richesse de l'art, et nous les félicitons de ce savoir-faire sérieux et tout à fait opportun. Nous aimons à noter particulièrement les produits de M. Holler, Hoppe fils, Schmolz, Wilheim, Kehm.

M. Zulvoga présente également des armes blanches travaillées avec beaucoup de goût; ce qui nous fait d'autant plus regretter que l'Espagne n'ait pas de produits plus nombreux à nous offrir.

Depuis longtemps, armuriers, chasseurs, hommes du monde, se préoccupent de trouver les moyens, sinon de supprimer, tout au moins d'atténuer les dangers que présente l'emploi des armes à feu. On a grandement raison; car à chaque ouverture de chasse on est attristé par la fréquence des accidents dus à mille causes diverses.

Parmi les systèmes de sûreté présentés, nous trouvons, comme fort digne d'attention, celui de M. Fontenau, de Nantes. Il nous paraît simple, aisé dans son application, préservant sûrement le chasseur, surtout le chasseur inexpérimenté, qui trop souvent met en péril non-seulement sa propre vie, mais encore la vie des autres.

Ce qui nous donne surtout confiance dans le procédé dont nous parlons, ce sont les approbations qu'il a reçues des hommes les plus compétents, soit comme militaires, soit comme chasseurs.

M. Fontenau eût peut-être bien popularisé plus tôt son procédé s'il l'eût mis lui-même à exécution en présentant des fusils armés de son invention.

Le système de M. de Montant, département du Gers, mérite aussi d'être examiné. Nous en disons autant d'un procédé que l'on voit dans les rayons des fusils belges.

Les chasseurs émérites font peu de cas, nous le savons, de ces moyens de sûreté et des mesures de prudence, mais ils forment le petit nombre; et les armuriers ont intérêt dès lors à tenir et à présenter des armes qui aient tous les genres de mérite.

ÉMILE BÈRES.

Chronique musicale.

La saison italienne a commencé le 2 octobre par l'opéra de *Moïse*. C'est *Moïse* que nous disons, et non *Mosè*, puisqu'on nous a donné cette fois, non pas l'ouvrage italien composé à Naples en 1818, mais la partition arrangée pour l'opéra français, par laquelle Rossini préluda, en 1827, aux chants sublimes de *Guillaume Tell*. La partition italienne n'avait que trois actes, dont le troisième, consacré au passage de la mer Rouge par les Hébreux, ne contenait, en fait de morceaux de chant, que l'adorable prière en *sol mineur : Dal tuo stellato soglio*. Deux actes et un appendice, ce n'était pas assez pour l'opéra français, où l'on est accoutumé aux grandes machines. M. de Jouy fut chargé d'élargir le cadre de l'ouvrage napolitain, d'y mettre *de la raison*, comme disaient les littérateurs d'alors, d'y introduire du spectacle et de la danse. Il ne changea guère les données de la fable dramatique imaginée par le librettiste Tottola. Dans le poëme nouveau, comme dans l'ancien, le fils du roi d'Égypte est amoureux d'une jeune Israélite, et s'oppose au départ des Hébreux pour ne point perdre celle qu'il aime. Le Pharaon, cédant alternativement aux prodiges de Moïse et aux obsessions de son fils, pour lequel sa faiblesse est extrême, accorde trois fois la liberté aux Hébreux, et la leur retire trois fois. La reine, belle-mère du prince, appuie Moïse et voudrait voir les Juifs bien loin. — M. de Jouy n'a rien changé à tout cela, mais il a donné d'autres noms aux personnages. Il a fait d'Elcia, Anaï, — d'Amaltea, Sinaïde, — d'Osiride, Aménophis, — d'Aronne, Eliézer (que diable lui avait fait Aaron pour l'éliminer ainsi?) et du grand-prêtre égyptien Mambre, Osiride. — Ce dernier changement a lieu d'étonner de la part de M. de Jouy, qui se croyait de bonne foi le successeur de Voltaire, car *le sage Mambrès, ancien eunuque et mage des Pharaons*, était une des créations les plus originales de celui-ci.

Quoi qu'il en soit, le génie inventif de M. de Jouy parut épuisé après ces mutations de noms; à peine lui en restait-il assez pour motiver le ballet du troisième acte sur une fête en l'honneur de la déesse Isis.

Son premier acte n'est qu'une exposition méthodique où l'on raconte en récitatif que les Hébreux sont esclaves, qu'Anaï aime Aménophis et en est aimée, que la reine Sinaïde a obtenu de son royal époux le congé des descendants de Jacob. Le poëte italien s'était bien passé de toutes ces préparations, et l'on conviendra que le spectateur qui voit le prince faire la cour à sa maîtresse n'a pas besoin, pour comprendre de quoi il s'agit, qu'on lui ait d'avance annoncé la chose. Mais M. de Jouy était académicien, et tenait à procéder régulièrement. On lui pardonnerait ce méfait et beaucoup d'autres, s'il avait du moins conservé l'élément passionné qui anime le poëme italien. Elcia et Osiride s'adorent avec autant d'abandon que Lucie de Lamermoor et Arthur de Ravenswood. S'ils sont moins mélancoliques, ils sont beaucoup plus ardents.

Pourquoi le *parolier* français a-t-il si souvent énervé l'expression de leurs sentiments, que l'italien avait faite si énergique? Et pourquoi a-t-il supprimé l'enlèvement auquel Osiride avait recours au second acte, et qui amenait le délicieux duo : *Quale assalto*, etc., précédé de ce magnifique récitatif que tous les amateurs savent par cœur, et l'admirable quatuor, dont il n'est plus resté dans l'ouvrage remanié que l'*andante : Mi manca la voce?* — Il n'est pas convenable, a dit sans doute M. de Jouy, que la sœur de Moïse soit enlevée par un prince idolâtre. Qu'il l'aime, passe encore! Mais il doit la respecter. Et d'ailleurs cet enlèvement est une extravagance. — Fort bien. Mais c'est surtout quand la passion fait faire des extravagances qu'elle est musicale, et les héros d'opéra ne chantent jamais mieux que lorsqu'ils ne savent plus ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Il en résulte que l'ouvrage français est froid, quand on le compare à l'ouvrage italien. Les morceaux conservés, ceux même dont pas une note essentielle n'a été changée, n'ont plus le même accent ni la même couleur, et ne produisent plus le même effet, parce qu'ils s'appliquent à une situation différente, et qu'ils expriment un autre sentiment.

Voilà probablement pourquoi, dans le second *Moïse*, ce sont surtout les morceaux nouveaux qui frappent l'auditeur, et qui, comme on dit au Palais, *sortissent leur plein et entier effet*. C'est l'introduction, c'est la prière du premier acte : *Dieu de la paix, Dieu de la guerre;* c'est le final du troisième : *Votre ardeur, votre foi chancelle!* Là il n'y a plus de désaccord entre la note et la parole. Là le génie du maître se dégage des voiles de la traduction. Le soleil sort enfin du nuage et vous éblouit de son éclat. A l'émotion puissante et irrésistible qui vous envahit, vous reconnaissez Rossini, le vrai Rossini, et vous le saluez avec transport.

L'administration actuelle du Théâtre-Italien ayant eu la bizarre fantaisie d'adopter la pièce française, qui se trouve traduite à son tour, et qui, certes, n'avait jamais compté sur tant d'honneur, nous avons vu les mêmes phénomènes se produire. Ce sont les morceaux nouveaux qui ont fait le plus d'effet, parce que ceux-là surtout étaient en leur place. Nous exceptons, bien entendu, l'ancienne introduction : *Ah! chi ne aïta*, l'invocation de Moïse : *Eterno, immenso, incomprensibil Dio*, la prière finale : *Dal tuo stellato soglio*, et d'autres encore qui répondent à la même situation dans les deux pièces et qui ont toujours le même sens. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils ont été, ce qu'ils seront dans tous les temps, sublimes, et feraient naître les mêmes émotions qu'autrefois, s'ils étaient exécutés de même.

C'est Mme Fiorentini qui remplit aujourd'hui le rôle d'Anaï. Anaï lui va mieux qu'Elcia, parce qu'elle est moins passionnée. Mme Fiorentini a été fort belle, et l'est encore, assurément. Sa voix est agréable. Son chant est mou, décoloré, sans expression aucune. Sa vocalisation même n'est pas toujours correcte. Mme Pozzi, la reine Sinaïde, a beaucoup plus d'exécution et de style. Si elle avait la voix de Mme Fiorentini, elle en saurait tirer parti. Elle a été justement applaudie dans l'air en *mi naturel*, qui termine le second acte. Cet air est l'exemple le plus concluant de ce que nous disions ci-dessus. Dans la partition primitive il appartient au rôle d'Elcia, et forme le final du second acte. Elcia, voyant que son royal amant va se porter aux dernières extrémités, qu'il prétend retenir à tout prix les Hébreux, qu'il veut faire couper la tête à Moïse, prend un parti héroïque. Elle renonce solennellement à la main et à l'amour d'Osiris; elle le conjure de l'oublier, d'obéir à son père, d'accepter la princesse qu'il lui a destinée, etc., etc. Elle lui adresse un adieu suprême plein de tristesse résignée, d'onction, de tendresse, et où perce, à chaque note, la passion qu'elle surmonte, mais qu'elle ne pourra jamais éteindre :

Porgi la destra amata
Alla real donzella
E t'ami il cor di quella
Come t'amò quel cor.

Cet air adorable est devenu, dans la pièce française, un sermon que la reine Sinaïde adresse à son beau-fils :

Ah! d'une tendre mère
Ecoute la prière;
Triomphe de toi-même et comble mon espoir;
Calme ma peine amère,
Soit fidèle à l'honneur, au devoir.

Ne voit-on pas combien ce qui est passionné dans la bouche d'Elcia devient froid dans celle de Sinaïde?

Plus Elcia presse Osiride de l'oublier, et plus Osiride tient à elle. Moïse étant à ses yeux l'obstacle qui le sépare de *son objet*, il prend le parti de détruire cet obstacle. Il ordonne le supplice de Moïse. Mais Moïse étend sa baguette, et le prince tombe foudroyé. Il y a là une modulation fort extraordinaire, et qui est peut-être la plus grande hardiesse harmonique de Rossini. L'orchestre, qui fait un *tremolo* sur l'accord parfait de *la naturel mineur*, attaque tout à coup, sans préparation comme sans interruption, l'accord parfait de *la bémol majeur*. Cela est contre toutes les règles : mais l'effet est prodigieux. Ce passage a été conservé dans l'opéra français. Il arrive sur ce vers, chanté par Aménophis à l'adresse de Moïse absent :

Cet imposteur infâme
Doit périr de ma main.

La bémol sur le mot main. Mais la modulation, ne répondant plus à un événement extraordinaire, passe à peu près inaperçue.

Le prince mort, Moïse ajoutait d'une voix tonnante :

Così atterra Iddio
Un pertinace ardir.

« C'est ainsi que Dieu punit la témérité et l'obstination, » et l'orchestre appuyait cette morale par une série d'accords cuivrés, pleins de menace et de terreur.

Maintenant c'est le grand prêtre d'Isis qui intervient, sur ces mêmes accords, et s'efforce de terminer la querelle entre le beau-fils et la belle-mère :

Allons, allons au temple
Fêter la mère des dieux.

L'orchestre tonne quand l'acteur dit : Allons nous réjouir. D'aussi affreux contre-sens n'ont rien qui surprenne de la part d'un littérateur qui ne savait pas plus de musique que de chinois, et qui, de plus, était de l'Académie. Mais comprend-on que Rossini ait pu consentir et prêter les mains à une aussi barbare mutilation d'une de ses plus belles œuvres? Hélas! il a toujours péché par excès de modestie.

Quelque insignifiant que cet air soit devenu dans la bouche de Sinaïde, Mme Pozzi le chante très-correctement, et même avec une certaine élégance.

Comme Mme Fiorentini, M. Carrion est Espagnol. Il a une belle voix; mais son exécution est étrange, et n'a aucun rapport de convenance avec le style de Rossini. Il faudrait à ce jeune homme plus de goût, plus d'intelligence musicale, plus d'instinct dramatique, plus d'habitude de la scène. On lui a su assez mauvais gré d'avoir altéré la cantilène de son duo avec le Pharaon : *Non merta più consiglio*, etc. Il n'y a pourtant changé que deux notes. Mais ces deux notes sont essentielles : ce sont elles qui donnent de l'accent, de la saillie à cette phrase, et l'empêchent d'être une phrase comme une autre. M. Everard, plus respectueux pour le texte, et n'y touchant qu'avec mesure, en a été récompensé par de vifs applaudissements, parfaitement justifiés d'ailleurs par sa vocalisation correcte, son style élégant, et la justesse de son expression. M. Everard, — qu'il nous permette de lui arracher son masque italien, nous l'avons vu au Conservatoire il y a quelques années, — M. Everard est évidemment un artiste distingué et destiné à fournir une belle carrière. M. Angelini, le Moïse d'à présent, a une voix superbe, d'un timbre à la fois éclatant et agréable. Il ne laisserait rien à désirer, ou presque rien, s'il criait moins fort habituellement, s'il variait ses effets, s'il avait des nuances Dans le prodigieux final du troisième acte, il dit sa phrase d'une façon vraiment triomphante. Il se tire assez bien de l'admirable cantilène du *quintetto : Celeste man placata*, etc., et M. Everard, après lui, la chante à merveille. Mais comprend-on que les deux ténors, Eliézer et Aménophis, se dispensent de faire leur partie dans ce magnifique morceau, qui, grâce à eux, n'a plus de forme? Et devrait-on souffrir d'aussi abominables profanations?

On nous répondra probablement que, si ces messieurs eussent chanté leur solo, la profanation aurait été plus cruelle encore.

Hélas! nous n'avons plus que le choix des malheurs!

Un autre élève de l'école française, M. Pouey, joue le rôle du grand-prêtre d'Isis. Nous attendrons, pour avoir une opinion sur son talent, qu'il nous en ait offert une occasion plus favorable.

— Les *Bouffes-Parisiens*, dont l'activité ne se ralentit pas, nous ont donné *Madame Papillon*, saynète à deux personnages. C'est une étourdissante bouffonnerie. Pradeau y fait le rôle de Mme Papillon, — Sophonisbe Papillon! — Avec une verve incomparable. Cela ne s'analyse pas. Mais, si vous avez le spleen, *My Lord*, allez voir Pradeau dans Mme Papillon, allez entendre son bolero avec accompagnement de tambour de basque, et vous reviendrez guéri. Il faut ajouter à ce bolero, qui prendra place à côté de celui des *Deux Aveugles*, un duo plein d'entrain, de gaieté, de folie même, et que M. Offenbach seul pouvait faire.

L'Opéra-Comique a donné l'autre jour un acte à deux personnages, intitulé : *Deucalion et Pyrrha*. Mais le titre seul est mythologique. C'est Arlequin qui est Deucalion. Pyrrha porte de la poudre, des mouches, un jupon court, un petit chapeau de paille sur l'oreille, et s'appelle Colombine. Arlequin, valet de chambre de M. Cassandre, a fait naufrage dans un étang à la suite d'un orage qui avait subitement gonflé la rivière. Il échappe *à la fureur des flots* sur une *cage à poules*, et aborde au coin d'un bois en jouant du flageolet. — Je viens, dit-il, d'échapper au déluge universel. Je suis désormais le seul habitant du monde. Cela le flatte. Mais il a de l'inquiétude sur deux points importants. Comment déjeuner? et comment empêcher la race humaine de périr? Le flot lui apporte; dans un petit coffre, un *en-cas* complet : assiettes, timbales, couteaux, fourchettes, escortant une bouteille pleine et un pâté de trois francs. Et au même instant Colombine arrive pimpante. — C'est un fou, dit celle-ci, amusons-nous à ses dépens. Elle feint de croire au déluge et mange sa part du pâté, et boit sa part de la bouteille, et prête l'oreille aux propos amoureux d'Arlequin, et lui donne un soufflet quand il veut ajouter l'éloquence du geste à la chaleur de son discours. Nous laissons de côté vingt folies de détail, qui malheureusement manquent leur but et ne font pas rire. Arlequin ne peut digérer le soufflet. — Au diable Colombine! le genre humain deviendra ce qu'il pourra. Là-dessus il ouvre un livre pour faire diversion à son chagrin. Ce sont les *Métamorphoses d'Ovide*, qu'il a trouvées dans la valise d'un notaire. Et il tombe justement sur l'aventure de Deucalion. Vous devinez le reste. Il fait aussitôt provision de cailloux et les lance par dessus son épaule. Et, quand il se retourne, il aperçoit les paysans du village voisin fort étonnés de le voir se livrer à un pareil exercice.

— Vous demandez : qu'est-ce que tout cela prouve?

— Que deux littérateurs, gens d'esprit et de talent, se sont mis en quatre pour vous amuser. S'ils n'ont pas réussi, c'est que leur sujet ne l'a pas voulu. Mais sachez-leur gré de l'intention, qui était bonne, et à M. Montfort d'une partition bien écrite, habilement instrumentée, et ornée d'un joli duo.

Nous vous parlerons une autre fois de la reprise de *Cenerentola*, qui a été extrêmement brillante, et de deux concerts que le défaut d'espace nous oblige de mettre à l'arriéré.

G. HÉQUET.

Exposition des prix et envois de Rome.

Si les sujets bien choisis contribuent à la création des bons tableaux, il n'y a pas lieu de s'étonner de la faiblesse du concours de peinture pour le prix de Rome, en présence du programme tombé cette année à peu près en ces termes de la plume des professeurs de l'Académie :

« César, ayant débarqué en Chaonie avec cinq légions, résolut d'aller au devant d'Antoine, qui devait lui en amener d'autres ; vers le milieu de la nuit, il partit monté sur une légère barque ; le vent, d'abord contenu, s'étant peu à peu élevé, le patron qui conduisait la barque, effrayé de la violence des vagues, ordonne à l'équipage de retourner en arrière. En ce moment César se découvre, et, s'adressant au patron, il lui enjoint de continuer sa route, en lui disant : Que crains-tu ? ne portes-tu pas César et sa fortune ? »

Un pareil sujet ne peut être que défavorable à une bonne composition : il ne comporte pas d'action pouvant se traduire d'une manière apparente ; il circonscrit la scène dans un espace étroit et oscillant, qui ne laisse à l'artiste d'autre alternative que de donner au personnage principal une position, soit assise et sans développement mimique, soit debout, chancelante et sans noblesse, au milieu d'un esquif ballotté par les flots.

Aucun des dix élèves admis en loge cette année n'a échappé à la difficulté originelle d'un programme qui n'a pu même enfanter un premier prix.

Laissant de côté les tableaux de MM. Fossey, deuxième prix de 1852, Delaunay, deuxième prix de 1854, Clément, Dupont, de Coninck, Michel, Leroux, Renard et Romagny, qui, bien que faibles de style et d'exécution, présentent cependant chacun quelques qualités particulières de nature à ne pas laisser désespérer de l'avenir de leurs

César dans la barque, 2e grand prix de peinture, décerné à M. Clère.

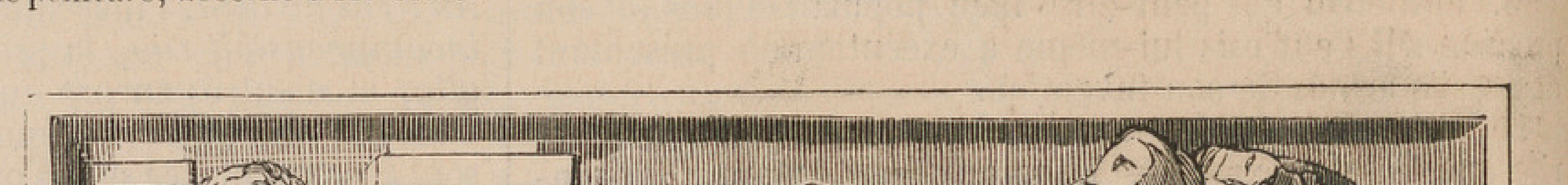
auteurs, nous ne nous occuperons que du tableau de M. Clère, auquel le jury a décerné un second prix.

Exécuté en hauteur, disposition qui donne plus d'unité à la composition, le tableau de M. Clère se distingue des tableaux de ses concurrents par une couleur plus solide, trop solide peut-être dans la vague qui sert de repoussoir à la figure de César, représenté debout et dans une position perpendiculaire impossible par le mouvement de tangage qui agite la barque. La physionomie de César manque de noblesse ; mais le patron, qui tient le gouvernail, et les rameurs, celui d'entre eux surtout qui, en appuyant sur son aviron, relève la tête pour considérer César qui vient de se découvrir, sont d'un mouvement juste et bien senti. Un meilleur programme inspirera probablement l'année prochaine à M. Clère un meilleur tableau.

Cléobis et Biton ont fourni le sujet du concours de sculpture. L'histoire rapporte que ces deux jeunes Argiens, célèbres par l'amour qu'ils portaient à leur mère, prêtresse de Junon, s'attelèrent un jour, à défaut de bœufs absents, au char qui devait la conduire au temple où l'appelait un sacrifice, et traînèrent ce char pendant l'espace de quarante stades. Touchée de cette preuve de piété filiale, la prêtresse pria Junon d'accorder à ses enfants le plus grand bien que les mortels pussent recevoir des dieux ; le lendemain Cléobis et Biton étaient trouvés morts dans le temple de la déesse.

Ici le programme, plus favorable, a permis de décerner deux premiers grands prix.

Le premier a été *accordé* à M. Doublemare, le second a été *remporté* par M. Rolland. Ce n'est pas sans raison que nous usons d'une distinction pour caractériser la décision rendue par le jury ; c'est qu'en effet l'œuvre de M. Doublemare, malheureusement mutilée par une chute imprévue au moment du moulage, et exposée dans cet état de dégradation, ne peut permettre de porter un



2e 1er grand prix, décerné à M. Rolland. (Sculpture. — Cléobis et Biton.) 1er grand prix, décerné à M. Doublemare.

jugement bien complet sur sa valeur réelle, quoiqu'il soit possible d'y reconnaître plus de force et de mouvement que dans l'œuvre de son concurrent, M. Rolland, dont le bas-relief présente une composition bien entendue, mais d'un modelé rempli de mollesse.

Le prix de torse, décerné à la figure de M. Job, se justifie par une couleur lumineuse jointe à une touche assez large.

Quant aux prix de gravure en médailles et d'architecture, les sujets proposés et traités sont assez insignifiants pour qu'il n'y ait pas lieu de s'y arrêter.

Les œuvres envoyées par les pensionnaires de l'École de Rome sont peu nombreuses cette année, et presque généralement aussi faibles que les compositions de prix. Ces envois sont,

Pour la peinture :

Un tableau de M. Boulanger, élève de 5e année, représentant *César se disposant à passer le Rubicon*. Cette peinture, que la maladie n'a pas permis à l'artiste d'achever, est demeurée dans une gamme de tons ternes et sans transparence. Le sujet est heureusement composé et compris : César, à cheval, suivi d'un soldat impassible, et précédant son armée, dont la silhouette se dessine à l'horizon, hésite encore à entrer dans le fleuve. Sa physionomie, sur laquelle se trahit l'agitation de ses projets ambitieux, forme un saisissant contraste avec l'insouciante et calme figure du jeune chevrier qui, assis au bord du fleuve, et tout en

Envois de Rome. César prêt à passer le Rubicon, tableau par M. Boulanger.

jouant sur ses pipeaux rustiques, laisse nonchalamment ses pieds effleurer l'eau qui frissonne sous la brise, et dans laquelle le cheval, moins incertain que son cavalier, vient de renverser, en le brisant, le tronc d'un jeune laurier, transparente allusion aux glorieux lauriers que César va bientôt fouler aux pieds de son ambition.

Une étude de *la Jurisprudence*, copie par M. Baudry, élève de 4e année, d'une fresque de Raphaël aux stances du Vatican ; cette copie, d'un aspect généralement satisfaisant, rachète l'erreur d'une esquisse informe que M. Baudry a intitulée : *le Corps de César au pied de la statue de Pompée.*

Pour la sculpture :

Le Voyage de la vie, bas-relief en plâtre, dans lequel M. Lepère, élève de première année, laisse apercevoir une indécision et un éclectisme que ne peut manquer de corriger l'étude de l'art antique, étude mise à profit dans la copie en marbre qu'il a exécutée de la *Vénus Callipyge* ;

L'Élégie, figure de ronde-bosse en marbre, *une Bacchante avec un Satyre*, et une *Tête d'étude*, plâtres, par M. Crauk, élève de 3e année, œuvres qui ne manquent pas de qualités sérieuses, mais auxquelles la distinction fait défaut ;

Le Lion amoureux, par M. Gumery, élève de 4e année, esquisse en plâtre, dans laquelle l'artiste montre un amour d'une tournure crâne et maniérée, qui est loin de rappeler l'amour tel que l'a chanté Ana-

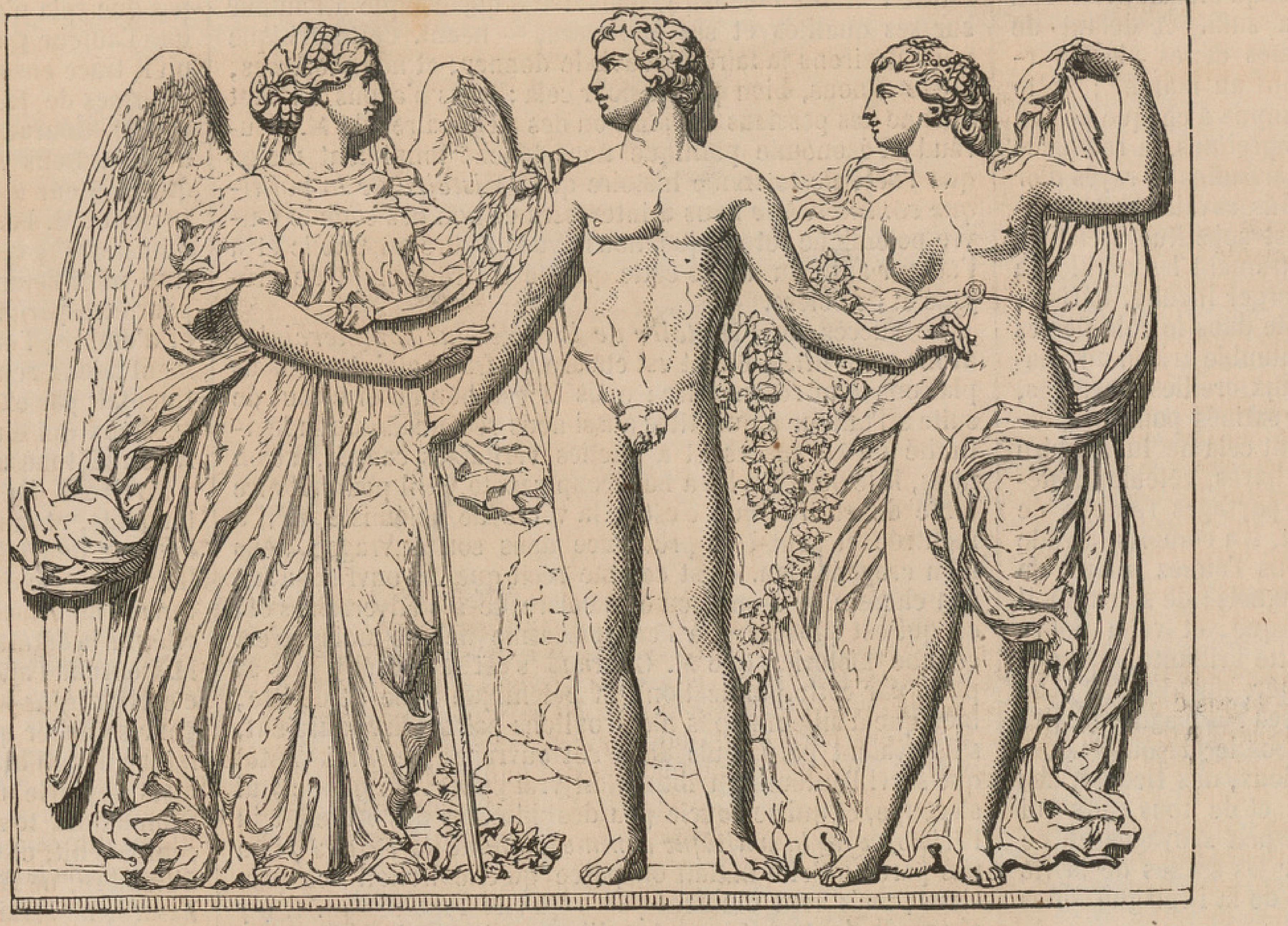
créon, et tel surtout que nous le dépeint la Fontaine; en donnant à son petit héros un audacieux mouvement et une musculature trop accentuée, M. Gumery paraît avoir oublié que ce qui fait la force de l'amour, c'est surtout sa faiblesse.

Puis, par M. Bonnardel, *un Christ à la colonne*, qui est, sans contredit, la meilleure figure en ronde-bosse des envois de cette année.

Et enfin pour la gravure :

D'excellents dessins exécutés par M. Bellay, élève de 2e année, d'après *la Sainte Catherine* de Bernardino Luini, et *le Saint Jean* du même maître, *l'Amour et Psyché*, groupe antique, et une *Figure académique* d'homme.

Quant à l'architecture, les travaux envoyés par les pensionnaires sont, comme toujours, très-satisfaisants. Le plan d'un *Théâtre diurne*, par M. Lebouteux, est très-ingénieusement combiné; les études de M. Ginain sur la colonne Trajane sont exécutées avec beaucoup de soin; et la restauration de



Envois de Rome. Le voyage de la vie, bas-relief par M. Lepère.

l'*Acropole de Sunium* démontre que M. Louvet a puisé aux bonnes sources de la tradition archéologique grecque.

Si nous avons montré quelque sévérité à l'égard des prix et des envois de Rome, nous ne sommes en quelque sorte que l'écho de l'Académie, dont l'appréciation n'a pas été moins sévère que la nôtre. Lorsque, dans la salle du palais des Beaux-Arts servant à l'exposition des prix, on examine les tableaux des anciens concours qui en tapissent les murailles, il faut reconnaître avec regret que, depuis longtemps, les compositions pour le prix de Rome, loin d'être en progrès, se trouvent vis-à-vis de leurs aînées dans un état d'infériorité dont le concours de cette année n'est pas de nature à relever l'école; mais si la vérité doit être dite, c'est surtout à la jeunesse, parce qu'elle possède le courage et la force qui peuvent presque toujours lui assurer la victoire dans sa lutte avec les difficultés de l'art.

GABRIEL FALAMPIN.

Camille Roqueplan.

Nous avons promis à nos lecteurs une notice sur Camille Roqueplan, le grand artiste dont la mort a fait une sensation si cruelle la semaine dernière dans le monde des arts et des lettres.

Cette notice sera purement artistique : Camille Roqueplan n'a pas d'autre biographie que l'histoire de ses travaux, les éphémérides de son imagination.

Né à Malemort sous le ciel de la Provence, élevé par un père éminemment lettré, savant amateur d'art, et qui comprit dès le principe sa vocation, il passa tout naturellement du lycée Charlemagne aux ateliers d'Abel de Pujol et de Gros.

Artiste plein de dignité et concentré dans le travail, il a enfermé sa vie dans les limites de son atelier.

Il est de la période de ceux qui, vers 1830, ont introduit le mouvement et la vie dans la peinture, et son influence est notable à côté de celle des Decamps, des Deveria, des Delacroix, des Isabey.

Esprit vif et fécond, il toucha à tout, toujours avec bonheur et à-propos. toujours en avant, rencontrant sans cesse une idée nouvelle, une forme nouvelle de l'art; il a ouvert presque dans chaque genre une veine originale, qu'il abandonnait immédiatement en présence des imitateurs.

Rien n'était plus consciencieux que son travail, plus sûr que son goût. Chose rare, même chez les hommes les plus remarquables, il n'a jamais fait un mauvais tableau. Son talent n'a jamais été contesté; il se résume, comme son caractère, en trois mots : charme, grâce, esprit.

Possédant à fond toutes les ressources de la science du peintre, il laisse des tableaux qui devront à la perfection pratique de l'exécution une durée matérielle déjà constatée, et dont il a dérobé le secret aux anciens.

Rien ne manque donc à la solidité de cette gloire.

Nous pourrions énumérer tous ses tableaux et compter autant de succès. Nous voulons seulement rappeler les principaux, que tout le monde connaît et qu'on s'arrache à des prix énormes quand de loin en loin la mort d'un amateur les remet en circulation.

Quentin Durward, la *Marée de l'équinoxe*, au feu duc de Fits-James; l'*Antiquaire*, acheté 32,000 fr. à la vente de Mgr le duc d'Orléans.

La *Mort de l'espion Morris;* le *Lion amoureux*, acheté 25,000 fr. à la vente du duc d'Orléans. Le *Passage du gué*, à M. de Rothschild; les *Cerises*, qui appartiennent au cercle des Arts; une *Scène de la Saint-Barthélemy*, au ministère de l'intérieur; les *Payeurs de rente*, à M. Paturle; *Van Dyck à Londres*, un chef-d'œuvre de couleur; une *Marine*, au musée du Luxembourg; *la Lecture*, une merveilleuse fantaisie Louis XIII, appartient à M. Adolphe Moreau; la *Fontaine du grand figuier, dans les Pyrénées*, un des grands succès du Salon de 1852, une des tentatives les plus hardies, les plus singulières en paysage, tableau miraculeusement échappé à l'incendie de l'hôtel de M. de Persigny, en 1853.

Nous interrompons la liste, qui est considérable. Nous ajouterons seulement les *Filles d'Eve*, une charmante étude de mangeuses de pommes, qui est cette année au Salon avec *l'Antiquaire*, puis trois admirables tableaux en panneaux de salle à manger, que l'artiste a terminés il y a deux mois à peine pour M. Darblay.

Nous ne voulons pas suivre une à une toutes les transformations du talent de Camille Roqueplan, talent fécond et varié, qui ne ressemblait jamais à personne ni à lui-même. Mais pourtant il en est une plus remarquable que les autres, et sur laquelle je citerai l'opinion de M. Théophile Gautier, dans son compte rendu du Salon de 1847 :

« Il y avait bien longtemps que le public n'avait eu ce bonheur de voir au Salon des tableaux signés Camille Roqueplan, et il s'inquiétait de l'absence de ce charmant peintre. Ce n'était pas un caprice qui l'éloignait du Louvre, et il ne se tenait pas à l'écart, posé en grand maître boudeur; *il* ne faisait pas d'exhibitions particulières dans de petit coins. Une maladie longue et douloureuse l'avait éloigné de Paris, et il demandait aux tièdes brises des provinces méridionales de la France un air plus doux et plus clément qui réparât ses forces épuisées.

« Au bout de trois ans, il est revenu guéri et transfiguré : le malade et le peintre ont fait peau neuve. — Cela a dû vous paraître étrange, sachant que C. Roqueplan avait exposé, de ne pas lire son nom le premier parmi ceux des peintres brillants et spirituels, des fantaisistes étincelants, des rois de la touche petillante et de la palette épanouie. En effet, l'auteur du *Lion amoureux*, de *Jean-Jacques Rousseau et les demoiselles Gallet*, du *Concert chez Van-Dyck* et de tant de gracieuses merveilles, avait droit à figurer sur cette liste; mais le Roqueplan de cette année n'est plus le Roqueplan d'autrefois, ne prenez pas cette phrase dans un sens mélancolique, — il a gravi un cercle de plus dans la spirale de son talent. Sans cesser d'être lui, il a changé de forme; de son ancienne manière, il n'a gardé que la grâce.

Camille Roqueplan, décédé à Paris le 29 septembre 1855.

« Chose étrange! la maladie qui affaiblissait son corps rendait son talent plus robuste; vigoureux, il faisait de la peinture délicate, languissant il a fait de la peinture forte; le mal qui devait le tuer comme homme l'a sauvé comme artiste, il l'a tiré des brumes de notre ville de boue et de fumée pour le plonger dans la chaude lumière du midi, et cette lumière qui donne le vertige aux plus sains, qui rend fous les élèves envoyés à Rome et les jette dans des saumons et des indigos impossibles, n'a pas ébloui l'œil du convalescent; il a résisté à ce baptême de feu qui calcine les palettes les plus froides, et, au milieu d'une carrière remplie par tant d'œuvres d'une originalité charmante, il a eu ce bonheur, au moment même où peut-être il serait tombé dans la répétition de ses motifs familiers, de rencontrer une veine inespérée, un filon vierge qu'il peut poursuivre dans les sinuosités de sa gangue, de longues années encore, sans venir à bout de l'épuiser; car ce filon, c'est tout bonnement la nature, — que jusqu'à présent il avait plutôt devinée qu'étudiée, tout enivré qu'il était de Terburg, de Metzu et de Watteau.

« Camille Roqueplan n'ayant plus à peindre de robes de satin, de colliers de perle, de joues roses dans des grappes de cheveux, de nuques blondes, d'épaules lustrées, de violoncelles au ventre blanchi de colophane comme le collet d'un petit abbé, de poudre à la maréchale, de pages à mine de chérubin versant de haut le vin d'Espagne dans un verre de Venise, de bahuts sculptés et de vases piqués dans l'ombre de vives paillettes, de rideaux de damas aux ramages contournés, de tapisseries de cuir de Cordoue ou de Bohême, gaufrées d'or et d'argent, s'est contenté, lui si élégant, si fin, si gracieux, du premier paysan qui passait sur la route, traînant sa bête après lui, du dernier petit pâtre accoudé derrière un buisson et regardant paitre ses vaches, du colporteur

adossé contre un mur en attendant qu'on ait visé son passe-port, la moindre chose lui a suffi. A défaut de bas de soie, il a peint les jambes nues et les pieds vermeils des filles de la campagne qui vont au marché ; cette cape brune tout usée, toute limée, rompue à chaque pli, où la pluie et le soleil ont laissé leurs empreintes, a remplacé pour lui les manteaux de velours incarnadins et rayés d'or si crânement jetés sur l'épaule des fins cavaliers ; le sombrero de calaña du contrebandier s'est substitué au feutre du raffiné ; au lieu du king's-Charles traînant les oreilles à terre, c'est maintenant le chien de berger inculte, hérissé, mais l'œil intelligent et bon, qui aboie dans le coin de ses toiles, — il ne dédaigne même pas l'humble grison aux narines velues, au poil blanchissant, aux oreilles énervées, lui qui avait sur sa palette des tons si satinés pour en moirer la croupe des chevaux anglais; tout cela ne lui inspire aucun dégoût : mains hâlées, figures hâves, vêtements dépenaillés, bêtes harnachées de corde, paysages remplis de pierres et de ronces, il s'est fait à tout, il a compris la rude beauté ou la laideur pittoresque si vous l'aimez mieux, de ces paysans demi-français, demi-espagnols; de spirituel il est devenu naïf, de fashionable rustique, et voilà pourquoi au lieu de le mettre en tête de cette brillante phalange des Diaz, des Muller, des Winterhalter, des Baron, nous commençons par lui la liste des peintres campagnards, des artistes pastoraux et bucoliques, et nous le plaçons, nous, au premier rang dans la bande des Leleux, des Hedoin, des Guillemin, des Luminais, des Fortin et de tous ceux qui s'occupent à reproduire en idylles un peu sauvages et ne ressemblant guère à celles de Boucher les scènes de la vie des champs, les costumes pittoresques de la Bretagne et des provinces basques.

« Ce changement complet de manière est un événement grave et singulier dans la vie d'un artiste, surtout quand il n'implique aucune décadence, aucune pente au maniérisme; arriver du coquet au simple, du spirituel au vrai, du petillant au lumineux, du gracieux au fort, c'est un bonheur rare, et il est bien des peintres, dont le passé ne vaut pas celui de M. Camille Roqueplan, à qui l'on pourrait bénévolement souhaiter une bonne maladie qui les envoie passer deux ans aux pieds des Pyrénées en tête à tête avec la nature.

« Avec cette intelligence parfaite du coloris, qui ne lui a jamais fait défaut, M. Camille Roqueplan, se baignant dans les ondes de cette lumière aveuglante des pays chauds, a compris que ce n'était ni par du jaune, ni par de l'orangé, ni par des tons dorés et cuits au four qu'il parviendrait à rendre cet éclat tranquille, cette lueur implacablement blanche du ciel méridional. Il a eu le courage de ne pas rendre par des roux ce qui était gris, et par du bitume ce qui était bleuâtre, — chose bien simple en apparence, mais qui constitue tout un art nouveau.

« Dans cette transplantation de son talent, M. Camille Roqueplan, plus habile que qui que ce soit à ces tons de topaze, à ces ardeurs blondes, à ces nuances réchauffées à propos de reflets vifs, à ces transparences rousses ou fauves qui sont le coloris du Nord, s'est rendu tout de suite maître des secrets de cette lumière qui ciselle les contours, sculpte les formes, met en relief les détails, ne permet à rien de s'esquiver dans l'ombre, rapproche les lointains des premiers plans, faute de brume intermédiaire, et donne à tout une apparence plastique qui ne permet aucune bavochure à la brosse. »

C'est là, sauf le progrès régulier d'un génie qui ne peut rester stationnaire, le Roqueplan d'aujourd'hui.

Cette année il avait voulu encore une fois aller demander la santé au climat du midi. Mais cette fois le beau ciel des Pyrénées était impuissant; le malade l'a compris, et, entraîné par le plus triste pressentiment, il est revenu brusquement à Paris, de peur de ne pas avoir autour de son lit de mort tous les membres de sa famille.

Il laisse quelques grandes études, des scènes morcelées, sortes de notes prises çà et là dans la nature et dans son imagination, éléments dispersés des œuvres accomplies et des œuvres rêvées. Il laisse de belles esquisses, des cartons de premier ordre, et surtout un certain nombre de tableaux, objets de sa plus chère prédilection, et connus seulement de quelques amateurs privilégiés. *Paulin.*

Histoire.

De la politique commerciale de la France, et de son influence sur le progrès de la richesse publique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, par Ch. Gouraud (1).

Nous arriverions un peu tard si notre dessein était de provoquer ou de contester le succès de l'*Histoire de la politique commerciale de la France*; ce succès est obtenu, et, disons-le tout de suite, quelques réserves que nous comptions faire tout à l'heure, il a été, il est encore de franc aloi; mais quelque chose, ce nous semble, reste dû à l'ouvrage de M. Ch. Gouraud, quelque chose qui lui a manqué, comme à tant de livres de nos jours, et dont, puisque le succès a couronné l'œuvre, il n'a plus droit de se passer ; ce quelque chose, c'est une critique.

L'*Histoire de la politique commerciale de la France* a eu cette bonne et cette mauvaise fortune, d'être une œuvre de polémique. Une question qui émeut beaucoup de passions et beaucoup d'intérêts, la question du régime protecteur et du libre échange s'y trouve, sous une forme originale et imprévue, débattue et traitée. *Inde plausus, inde iræ* : et l'œuvre de l'écrivain, acceptée ou repoussée par les uns et par les autres, suivant qu'elle leur fournissait ou qu'elle leur enlevait des armes de combat, s'est trouvée, indépendamment de ses mérites et de ses défauts, lancée sur la route de la fortune par un double flot de panégyriques et d'invectives. Mais de critique, c'est-à-dire de discernement du bon et du médiocre, mais d'avis quelconque à l'auteur sur ses qualités et ses faiblesses, — néant. Cette critique nous désirons la faire, cet avis le donner; et nous sommes, croyons-nous, bien placés pour cela : nous n'avons en effet aucune des passions des amis ou des adversaires de M. Gouraud; l'économie politique nous touche infiniment moins que l'art, c'est comme histoire que l'*Histoire de la politique commerciale* nous a intéressés et non pas comme œuvre polémique, et ce que nous avons à dire au public et à l'auteur aura du moins cette qualité d'être exempt de préjugé et de colère.

Le succès de l'*Histoire de la politique commerciale*, avons-nous dit, a été et est encore de franc aloi. Nous nous plaisons à le reconnaître; mais il est bon de dire tout de suite à l'auteur à quel titre aussi nous reconnaissons la légitimité de ce succès et à quelles véritables causes, selon nous, il le doit. On lui a beaucoup répété, et il pourrait être tenté de croire, que c'est à la verve de polémiste qu'il a montrée et peut-être prodiguée dans son ouvrage; nous n'en croyons rien. C'est comme récit que cet ouvrage a fait son chemin et a survécu à la colère de ses adversaires et, ce qui est plus rare, à l'enthousiasme de ses amis; c'est comme historien que M. Gouraud s'est révélé et a pris sa place par cette publication : la polémique et le polémiste, bien que d'ailleurs nous n'en voulions pas médire, auraient, s'ils avaient paru seuls dans cet ouvrage, desservi plutôt que servi l'auteur au tribunal du vrai public. Ce public qui s'occupe, et qui se soucie peu des chimères des écoles, a lu l'*Histoire de la politique commerciale de la France*, non pas parce qu'elle flattait ou parce qu'elle irritait ses passions, mais tout uniment parce qu'elle l'intéressait. Il n'y a pas de doute autrement qu'il l'aurait aussi peu lue que tel autre des gros et ennuyeux volumes que ne se lassent pas de produire, — pour plaire à qui et pour décider quoi? Dieu le sait, — les partisans ou les adversaires de la protection et du libre échange.

Mais un récit retraçant sous une forme dramatique et lucide les vicissitudes dix fois séculaires de notre politique commerciale, évoquant et faisant revivre à ce sujet le souvenir de tous les grands événements et de tous les grands personnages de notre histoire depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours, déroulant étape à étape, effort à effort, bataille à bataille, douleur à douleur, le tableau des progrès de notre richesse nationale, à commencer à la misère du moyen âge et à finir à l'opulence contemporaine, cela était nouveau et fait pour plaire, toute opinion économique mise à part, et c'est pourquoi cela a plu. Là se trouve, avec le vrai caractère du talent et le vrai mérite de l'ouvrage de M. Gouraud, la vraie cause de son succès. A ce point de vue et dans cette mesure nous y applaudissons sans réserve. Les tableaux des règnes de Louis XI, de la délibération des Etats de 1484, de l'influence des guerres d'Italie sur la formation du goût industriel de notre nation; les peintures vraiment neuves de l'administration de Henri IV, du règne de Louis XIV et des prodiges de Colbert, les esquisses du système des ministères de Choiseul et de Turgot; le vigoureux récit des luttes du blocus continental pendant l'Empire et la Restauration; l'exposition des causes de la réforme de M. Peel; et enfin les tableaux épisodiques de la fortune, des progrès ou de la chute des grandes puissances commerciales étrangères, les républiques italiennes, la Hanse, la Hollande et l'Angleterre, toute cette suite rapide et vivante de récits et de portraits, saisit et attache l'esprit. Ajoutez que le commerce et son administration ayant été jusqu'ici la partie de notre histoire dont nos historiens se sont le moins occupés, M. Gouraud a trouvé à mettre en œuvre une multitude de matériaux qui n'avaient servi à personne; ajoutez encore qu'envisagés de ce point de vue, bien des événements de nos annales, bien des personnages de notre histoire, se présentent sous des aspects et prennent une figure toute nouvelle. De là l'originalité du livre, et de là encore une fois la seule vraie et légitime raison du bon accueil qui lui a été fait.

Il ne suffirait pas cependant de dire à l'auteur à quel motif il doit d'avoir ainsi réussi auprès du vrai public, pour que la critique de son ouvrage fût achevée. Si, à notre gré du moins, ce sont les qualités de l'historien qui ont fait la fortune de l'*Histoire de la politique commerciale*, cela ne veut pas dire que ces qualités, quelque éloge que nous venions d'en faire, soient exemptes elles-mêmes de défauts; et M. Gouraud, dans l'intérêt de son avenir, a besoin qu'une critique désintéressée les lui signale.

D'abord et pour suivre l'ordre homérique, en allant du petit au grand, ou des peccadilles aux péchés, nous reprocherons à M. Gouraud quelques omissions et quelques lacunes qui déparent çà et là son ouvrage. Il nous semble, par exemple, que le règne de François Ier est bien court dans l'*Histoire de la politique commerciale*. Après le délicat tableau qu'avait tracé l'auteur de l'influence des guerres d'Italie sur l'esprit de l'ouvrier français, on eût aimé à voir quels fruits avaient portés ces belles leçons au temps de François et de Henri II. Cette omission s'explique d'autant moins que M. Gouraud a été assez abondant sur Louis XII, dont le règne cependant est moins important que celui de son successeur. Rien ou peu de chose à dire à ce point de vue des règnes très-bien racontés de Henri IV et de Louis XIV; mais, au dix-huitième siècle, pourquoi s'être contenté d'indiquer aussi sommairement les causes et les péripéties de la ruine de la compagnie des Indes? Là encore M. Gouraud, qui avait pris un très-grand soin de montrer comment cette compagnie au dix-septième siècle avait été créée, a trompé l'attente de son lecteur. Ce sont là des lacunes que nous lui recommandons et qu'il fera bien de combler.

Il y a ensuite quelques défauts dans la distribution comparée des développements de l'ouvrage. Ainsi M. Gouraud, à l'époque de la Restauration, par exemple, a cru devoir s'étendre sur les délibérations parlementaires dont est sortie notre législation actuelle des blés. Nous ne prétendons pas que cela n'ait pas son importance, mais il nous semble que l'auteur y a un peu insisté. Cela nuit à l'effet du tableau qu'il trace ensuite et que nous aimons beaucoup mieux des réformes de Huskisson. Nous en dirons autant des récits que M. Gouraud donne des travaux des chambres, de 1831 à 1846. Deux figures sont très-bien peintes dans le livre que l'auteur a consacré à la monarchie de Juillet, Casimir Périer et M. Peel; mais les tableaux de ces deux importants ministères gagneraient à être un peu dégagés du récit trop minutieux qui les sépare. Les peintures de l'histoire, pour être parfaites, ont besoin d'un egal partage de lumière et d'ombre; l'ombre ici est trop forte. M. Gouraud a infiniment mieux réussi en ce genre dans le récit du blocus continental, par exemple; là aussi, il est entré dans les détails spéciaux qui étaient indispensables, mais il en a plus heureusement mesuré l'étendue.

Arrivons au gros péché, péché sans circonstance atténuante, et sur lequel nous appelons tonte l'attention de l'auteur de l'*Histoire de la politique commerciale*. On a félicité M. Gouraud d'avoir transporté la controverse sur le terrain de l'histoire sans jamais compromettre ni la sincérité, ni la dignité de celle-ci. C'est là, à supposer même que M. Gouraud l'ait toujours mérité et nous ne le croyons pas, c'est là, disons-nous, un dangereux éloge. Rien n'est moins fait pour se mêler que les deux genres si contraires de la polémique et de l'histoire. Voulez-vous être polémiste? Soyez-le, mais soyez-le uniquement. Voulez-vous être historien? abandonnez toute idée de polémique. L'historien, on l'a cent fois dit, et toujours dit avec raison, doit, à l'imitation d'Homère, ne laisser paraître qu'Achille. Votre Achille, par hasard, ne serait-il pas capable de porter à lui tout seul le poids de la bataille? Il ne mériterait pas alors que vous en écrivissiez l'histoire. Est-ce à dire pour cela que l'historien doive s'interdire toute opinion et même toute passion? Loin de là. Le beau génie qui, dans l'antiquité, s'est vanté d'avoir écrit les Annales, *sine ira nec studio*, n'a heureusement fait à la postérité qu'un éloquent mensonge. Il est toujours honnête, au contraire, à l'historien d'être du parti de quelqu'un, et en colère contre quelque chose; mais c'est dans un milieu également éloigné, si l'on peut ainsi dire, de la polémique et de l'indifférence qu'il doit s'efforcer de se tenir. Ce sont là, pensons-nous, les vrais principes de la manière d'écrire l'histoire.

M. Gouraud les a-t-il partout observés? Nous ne le croyons pas. Que, racontant *l'histoire de la politique commerciale de la France*, il se soit mis du parti de la tradition contre la nouveauté, de l'expérience contre la chimère, de Henri IV, Richelieu, Mazarin, Colbert, Napoléon contre une école très-déclamatoire et peu prévoyante, nous ne sommes pas pour nous en plaindre. Qu'engagé dans cette voie, il ait fortement mis en relief les grands enseignements de notre histoire qui concluaient à son opinion; rien de mieux. Que même, rencontrant sur sa route de graves erreurs, il les ait, d'un trait, signalées et condamnées; à merveille. C'est ainsi que ses censures incidentes des préjugés de Sully contre le luxe, et des mauvaises mœurs financières et industrielles de la France sous Louis XIV et sous la Régence sont parfaitement à leur place dans son livre. Nous accorderons même à M. Gouraud davantage. Nous ne le blâmerons pas, par exemple, d'avoir mêlé la critique au récit dans les expositions qu'il a faites des théories de Quesnay, des curieuses négociations du traité de 1786 et des causes de la réforme de Robert Peel; en tout cela M. Gouraud n'a pas excédé les droits de l'historien.

Mais pourquoi, en d'autres pages, avoir passé de la critique à la controverse et du récit à la discussion? Dans le récit des merveilles de l'administration de Colbert, pourquoi s'interrompre pour demander compte de leurs censures aux puérils adversaires du grand homme? Ce ne sont que quelques phrases sans doute, mais elles sont de trop. Ailleurs, à quoi bon la discussion en règle de quelques erreurs théoriques de Turgot. Cette discussion interrompt le récit, et elle a le défaut de mêler deux genres d'écrire dont les règles et le ton sont absolument opposés.

Nous n'insisterons pas davantage; on voit, et M. Gouraud, pensons-nous, reconnaîtra aussi bien que personne, que les critiques que nous mêlons à l'éloge de l'*Histoire de la politique commerciale* sont dictées par le pur respect de la vérité et de l'art. Si son ouvrage ne rachetait pas d'ailleurs par de belles qualités les défauts que nous signalons, il est clair qu'il aurait moins plu et moins déplu qu'il ne l'a fait, et, à coup sûr, nous ne nous en occuperions pas aussi longuement ici. Mais c'est le devoir de la critique de dire fortement et publiquement aux auteurs dont les ouvrages réussissent, quels sont les vrais motifs de leurs succès. Ils n'ont ordinairement que trop d'amis disposés à les tromper en se trompant eux-mêmes sur cet important et délicat chapitre.

M. Gouraud, dans son ouvrage, a trouvé et montré le vrai caractère et la vraie vocation de son talent. Nous le croyons fait pour écrire l'histoire. Formé à la saine et forte école dont l'historien *du Consulat et de l'Empire* et celui de *Marie Stuart* sont depuis trente ans les chefs, le jeune écrivain a déjà beaucoup appris de ses maîtres. Il a, comme eux, le respect scrupuleux des documents authentiques, le goût de la simplicité et de la clarté, et un art déjà remarquable de retracer les faits et de peindre les caractères; mais il lui faut joindre à cela quelque chose de plus. C'est, en tant du moins qu'il écrira l'histoire, le renoncement complet à des habitudes de controverse dont la verve, là du moins, n'a pas d'emploi. On nous dit que M. Gouraud prépare sur l'Angleterre une publication nouvelle, qui doit servir de pendant à celle qu'il a donnée sur la France. Nous ne pouvons que l'engager à poursuivre ces belles études; mais, s'il écoute la voix de critiques qui, au fond, sont ses vrais amis, il ne montrera dans ce nouvel ouvrage, en les épurant et en les perfectionnant encore, que les qualités d'historien qui ont fait la fortune du premier. A. Fleurieu.

(1) Deux volumes in-8° ; chez Paulin et Le Chevalier, rue Richelieu, 60.

Eléments métaphysiques de la doctrine de la vertu, par Emmanuel Kant ; traduction de M. J. Barni. — Paris, Durand, 1855, 1 vol. in-8°.

M. Jules Barni continue l'œuvre excellente qu'il a si courageusement entreprise, et voici qu'il nous donne un nouveau volume de sa traduction d'Emmanuel Kant. Ce volume contient la seconde partie de la Métaphysique des mœurs.

Dans le premier, il s'agissait des droits et des devoirs de l'homme social, des principes qui fondent, déterminent et limitent la liberté de chacun à l'égard d'autrui ; dans le second, l'auteur traite des actes qui n'intéressent pas la puissance publique, que la loi du dehors ne saurait interdire ou prescrire, dont la juridiction appartient à la seule loi du dedans.

On connaît la méthode de Kant; elle ne lui est pas, à proprement parler, particulière : c'est la méthode péripatéticienne et scolastique. Il l'a reçue de Wolff, qui la tenait lui-même des Thomistes. Quoique beaucoup de gros livres aient été composés suivant cette méthode, elle nous est moins familière que toute autre. Une dissertation morale sur les vertus et les vices se présente mieux à nous sous la forme d'un libre discours, comme ceux de Plutarque, de Cicéron, de Sénèque ou de Charron, qu'avec le docte appareil des divisions et des distinctions didactiques. Cependant, si l'on s'efforce de vaincre la répugnance qu'inspire aujourd'hui tout ce qui paraît suspect de pédantisme, on reconnaîtra bientôt quelques avantages à cette méthode universellement décriée. C'en est un bien précieux assurément que la clarté, puisque l'on enseigne pour convaincre. Eh bien, quoi de plus clair qu'une démonstration de Kant ? quoi de plus évident que l'erreur ou la vérité de ses conclusions ?

Les *Eléments métaphysiques de la doctrine de la vertu* ont été savamment analysés et critiqués par le traducteur, M. Jules Barni. Nous nous garderons bien de recommencer ce travail fait par un homme aussi compétent. Il nous suffira d'indiquer ici quelques divisions principales, auxquelles viennent se rattacher les nombreuses propositions dont l'ensemble forme la doctrine de la vertu.

La science de nos obligations morales traite de nos devoirs envers nous-mêmes et envers nos semblables. Kant rejette hors de la philosophie ce qui regarde les devoirs de l'homme envers Dieu. Tous les préceptes de la conscience humaine peuvent être sans doute considérés comme des commandements divins. Kant admet cette haute sanction. On peut en user avec profit. Mais, à son avis, ce serait en abuser que de recommander la vertu par la seule considération des récompenses ou des peines futures : en véritable stoïcien, il professe que la vertu veut être cultivée pour elle-même; et, par des raisons auxquelles il serait difficile de répondre, il établit que cette sévérité stoïque élève les âmes, tandis que la pédagogique des théologiens, s'adressant plutôt à la sensibilité qu'à la raison, les abaisse, les énerve, les avilit. Quant aux devoirs envers Dieu, il faudrait, pour bien les définir, connaître parfaitement les rapports qui unissent l'homme et son créateur. Mais cette connaissance n'étant pas donnée, la sagesse philosophique conseille ici de s'abstenir. « Seigneur, écrit Usbek à Rhedi, je n'entends rien « dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet ; je « voudrais vous servir selon votre volonté, mais chaque « homme que je consulte veut que je vous serve à la sienne. « Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le meilleur « moyen de vous plaire est de vivre en bon citoyen dans la « société où vous m'avez fait naître, et en bon père dans la « famille que vous m'avez donnée. » Ce fragment de Montesquieu résume en des termes très-énergiques toute la doctrine du dix-huitième siècle sur les devoirs de l'homme envers Dieu. Disciple aussi ferme qu'interprète subtil de nos philosophes, Kant ne s'avise pas de les contredire sur le point fondamental. M. Jules Barni reprend ici le docteur de Kœnigsberg pour imposer à l'homme, au nom même de la philosophie, le devoir de la reconnaissance envers Dieu ; mais comme M. Barni distingue justement cet hommage intérieur des pratiques diverses exigées par les différents cultes, il nous semble plutôt, en cette occasion, expliquer son auteur que le censurer.

On sait quelle est, à l'égard de la morale, la prétention de toutes les écoles théologiques : elles ont seules, disent-elles, le droit de l'enseigner. Kant s'est proposé de séculariser cette science. Qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, on ne peut se défendre d'admirer la vigueur et la sagacité qu'il a déployées dans cette audacieuse entreprise.

Pour notre part, nous préférons beaucoup cette seconde partie de la Métaphysique des mœurs à la première. La doctrine politique de Kant a de bien fâcheuses défaillances ; il connaît, il expose bien mieux, à notre avis, la théorie de la conscience que celle de l'Etat. Mais nous n'avons pas à faire une semblable distinction entre les deux parties du travail de M. Jules Barni : elles attestent l'une et l'autre, chez le savant professeur que l'Université regrette, la même sagacité, la même franchise.

B. H.

Aquarium marin,

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'HORTICULTURE DE BELGIQUE
(JARDIN BOTANIQUE DE BRUXELLES).

Un bassin de verre, ou plutôt quatre glaces s'appuyant sur une plaque d'ardoise et encadrées dans des colonnettes en fer; un fond de sable, de galets et de rocailles herbeuses; sur cette plage une certaine masse d'eau de mer ; enfin, dispersés çà et là, des êtres vivants semblables à des végétaux ou à des fleurs dont les étamines sont ici des bras et des doigts flexibles, s'attachent aux galets et aux rocailles, tandis que des mollusques, des vers à plumets soyeux, se traînent dans toutes les directions et animent la masse liquide, — tout cet ensemble, c'est l'aquarium; et cet aquarium est une image, une miniature naturelle des profondeurs de l'Océan. — La transparence du cristal des parois du bassin permet d'observer, d'étudier la croissance, le développement des plantes et des animaux, et surtout les mœurs si peu connues de ces derniers.

Avant d'arriver à pouvoir dévoiler au public les merveilles des profondeurs de la mer, bien des expériences ont dû être tentées ; en effet, le grand point consistait à préserver l'eau de mer, pendant un certain temps, des influences nuisibles produites par les émanations des animaux, et qui devaient nécessairement, dans un petit volume d'eau, causer de graves perturbations ; la science est venue heureusement au secours des expérimentateurs en prouvant que l'addition de quelque plante marine suffisait, moyennant la quantité d'oxygène qu'elle produit, pour neutraliser l'acide carbonique émis par les animaux, de sorte que, les émanations animale et végétale se contre-balançant mutuellement, la pureté de l'eau et la vie des plantes et des êtres vivants étaient assurées. Partant de ce point, M. Gosse construisit, pour la Société zoologique de Londres, le premier véritable aquarium marin, sur le modèle duquel M. Schram eut l'heureuse idée d'en établir un à la Société royale d'horticulture de Belgique (Jardin botanique de Bruxelles), le seul qui existe en Belgique et peut-être sur le continent, et de le peupler d'animaux et de plantes marines enlevées à notre littoral.

Passons rapidement en revue la population de l'aquarium. D'abord, des *ulva*..., à la longue chevelure verte, se dressant sur les rocailles ; sans le secours de ces herbes, qui servent à réoxyduler l'eau épuisée, les animaux ne sauraient vivre longtemps dans l'aquarium. A ces ulves verdoyantes viendront sous peu s'ajouter des *delesseria*, aux frondes d'un rose vif, des *dictyotes*, dont une espèce, portant le nom de queue-de-paon, est d'une rare élégance, enfin d'autres plantes, que l'on ne trouve sur les rochers et les plages qu'aux reflux des plus grandes marées, époques auxquelles seulement on peut se faire une idée des richesses naturelles que recèle l'Océan ; c'est alors que si, aux limites extrêmes de la plage se trouve quelques rochers minés par la vague, c'est là qu'on apprécie l'immense variété de ce musée zoologique, c'est là qu'on voit en place les éponges, les alcyons, les polypiers, les oursins, les asteries ou étoiles de mer, les ascidies, qui laissent voir leur structure interne à travers leur enveloppe diaphane ; tandis que des fucus branchus et porte-sucre, des laminaires et autres plantes marines, décorent cette demeure des Néréides de leurs longues frondes aux formes si variables. Si, moins hardis, nous nous bornons à étudier la population des sables et des rocailles baignés par la marée, nous trouverons encore de quoi satisfaire notre curiosité, de quoi exciter notre admiration ; c'est ainsi qu'entre les algues, sur les pierres, nous découvrirons, comme autant de fleurs, ces singulières *actinies*, au corps charnu, gélatineux, s'allongeant, se contractant, s'aplatissant au gré de l'animal, et terminé au sommet par une couronne multiple de bras tantôt minces, tantôt renflés, tentacules au milieu desquels s'ouvre la bouche à laquelle ces tentacules portent la nourriture. C'est un curieux spectacle que de voir vivre dans l'aquarium ces actinies aux couleurs variées, tantôt oranges, tantôt d'un brun lie de vin, d'autres blanches, presque transparentes aux tentacules rayées ; elles changent pendant la journée plusieurs fois de forme, s'allongeant en un long cylindre couronné d'une étoile rayonnante, se gonflant comme un ballon, se courbant de diverses manières ou s'aplatissant de telle sorte qu'on ne saurait croire qu'une pareille plaque puisse soudainement se dilater et s'allonger en un volume vingt-cinq ou trente fois plus grand. Il paraît qu'il existe un rapport entre les changements de forme des actinies et l'état de l'atmosphère, et que ces animaux pourraient être considérés comme un baromètre vivant ; il est certain que lorsque le ciel est couvert, ces singuliers êtres sont aplatis et ne présentent plus qu'une peau flasque ridée, les tentacules sont rentrés ; dès que le soleil apparaît, ils se redressent, agitent leurs nombreux bras et cherchent leur nourriture. C'est devant l'aquarium que nous écrivons ces lignes, seul moyen de pouvoir bien observer les mœurs des actinies. — Voici le jour où on leur distribue leur pitance hebdomadaire ; — rien de plus curieux que de voir la rapidité avec laquelle les tentacules accrochent le morceau de moule qu'on leur présente et se replient pour le porter à la bouche.

Lorsque les actinies veulent changer de place, elles se gonflent d'eau, et, devenant alors aussi légères que le volume d'eau qu'elles déplacent, la moindre agitation suffit pour les pousser au loin ; si elles veulent se fixer, leur corps se contracte, l'eau s'échappe, et il va au fond et la base se colle sur la surface de l'objet qui se trouve à sa portée. La multiplication s'opère par le déchirement spontané d'une partie des ligaments de la base ; on voit alors s'échapper par ce déchirement une ou plusieurs petites portions de l'animal qui deviennent bientôt de nouvelles actinies de la même espèce que celle dont elles faisaient partie. Cette jeune progéniture, fixée pendant quelque temps comme des bourgeons au pied de l'animal adulte, affecte les formes variables, déploie les mêmes mouvements de tentacules que leur mère ; puis elle s'en sépare pour grandir libre sur quelque pierre isolée.

L'espèce à gros tentacules courts, renflés, striés, blanchâtres ou presque transparents, se trouve sur nos côtes, c'est l'*actinia crassicornis* des naturalistes. L'actinie orange et l'actinie blanche à limbe sinueux et portant des milliers de petits tentacules pointus et serrés appartiennent à la série des actinies à plumes ou anémones de mer, fleurs animales d'une rare élégance.

Parmi les autres animaux qui peuplent l'aquarium, nous ferons remarquer les crevettes ordinaires (*crangon*) au corps transparent, aux yeux clairs, qui nagent avec rapidité pendant un certain temps, puis s'enterrent dans le sable de la plage, ne laissant apercevoir que leurs yeux et le bout de leurs antennes ; ces crevettes ont fort à faire pour échapper à la voracité des actinies ; malheur à elles si elles viennent en contact avec les tentacules de celles-là, car elles seront rapidement englouties dans cette bouche, espèce de sac entonnoir ; le lendemain cette même bouche dégurgitera les anneaux et la carapace calcaire de l'infortunée crevette. Sur ces pierres, ces vieilles coquilles, on aperçoit des tubes calcaires irréguliers à surface raboteuse ; rachitique habitation de la serpule, l'un des animaux les plus intéressants de l'aquarium. On voit d'abord un disque écarlate fermant hermétiquement, comme un bouchon, l'ouverture du tube ; dès que l'animal se croit en sûreté, il projette en avant ce disque à la suite duquel apparaît un brillant éventail du rouge le plus vif, qui s'étend en une sorte d'entonnoir ovale, imparfait d'un côté et le bord opposé replié en dedans en une forme sinueuse. Au moindre mouvement dirigé vers lui, l'animal disparait ; il est rentré dans son tube avec la rapidité de l'éclair et a refermé sa porte sur lui ! On n'a point encore observé d'organe visuel distinct aux serpules, et cependant ils doivent avoir des yeux très-perçants, puisqu'en posant le doigt contre la paroi de la glace de l'aquarium, ils rentrent instantanément dans leur tube. Que ne pouvons-nous raconter ici ce que les observations microscopiques nous dévoilent de merveilleux dans les moyens que la nature a donnés aux serpules pour effectuer leur rapide retraite ; nous expliquerions comment ils sont pourvus d'un ruban musculaire bordé de plaques triangulaires à bords dentelés, et que ces dents ou crochets rétractifs, mus par une infinité de muscles, sont attachés au nombre prodigieux de 13 à 14,000, à la membrane intérieure du tube quand l'animal veut y rentrer !

Les mollusques, à coquille d'un vert noirâtre, se promènent entre les roches herbeuses et sur les parois de l'aquarium ; ces coquillages, fort communs à la côte, sont connues sous le nom vulgaire de *kreukel* et des savants sous celui de *littorina* ; ils se nourrissent d'algues et ils sont fort importants dans l'aquarium, car ils le nettoient en quelque sorte de cette verdure qui s'attache aux parois de l'aquarium et qui provient des innombrables semences que lancent dans l'Océan les diverses plantes marines. Ce sont donc les purificateurs d'un aquarium, ils entretiennent l'équilibre entre le système animal et le système végétal. — La facilité avec laquelle les semences ou spores des plantes marines adhèrent à tous les corps qu'elles rencontrent est vraiment remarquable, c'est ainsi que l'on voit souvent une littorine ramper tranquillement sous l'ombrage d'une *ulve verdoyante* qui a cru sur sa coquille. Les *trochus* ou toupies sont de fort jolis mollusques aux coquilles nacrées, et, comme les littorines, se nourrissent d'herbes marines ; la manière dont ils fauchent ces herbes avec leur langue brillante comme une glace est un sujet intéressant d'observations.

Sur ces pierres, ces écailles d'huîtres, apparaît une multitude de petits cônes gris blanchâtre, formés de six valves soudées entre elles, à sommet tronqué et perforé d'un trou à deux petites valves mobiles ; par cette ouverture, quand l'eau est tranquille, l'animal de la balane fait alternativement sortir et rentrer en manière de panache leurs pieds semblables à de minces filets.

Correspondance.

A M. le directeur du journal L'ILLUSTRATION.

Monsieur le directeur,

Vous avez publié, dans le numéro du 29 septembre de votre journal, une note relative à la cathédrale de Bayeux.

Parmi d'autres allégations inexactes que contient cette note, et que je ne crois pas devoir relever aujourd'hui, on lit le passage suivant :

« Des réparations (s'il faut croire ce qu'on en rapporte) ayant été « dirigées avec imprudence, la tour centrale de Bayeux s'est trou- « vée ébranlée, et on a proposé au ministère de l'instruction publi- « que et des cultes de la démolir. Pour surmonter son hésitation, « on lui aurait dit qu'elle s'appuyait sur un sol mauvais et partout « compressible.

« L'ordre de démolition a donc été obtenu, etc. »

Chargé seul depuis plusieurs années de la direction des travaux d'entretien et de restauration de la cathédrale de Bayeux, l'accusation formulée par votre correspondant s'adresse trop directement à moi, pour qu'il me soit possible de la laisser passer sans réponse.

Pour repousser le reproche d'imprudence, il me suffira de répondre qu'*aucun travail de reprise n'a été tenté sous la tour centrale de la cathédrale de Bayeux*. On s'est borné à y exécuter des travaux d'étaiement, qui, loin de compromettre la solidité de l'édifice, l'ont, au contraire, préservé des plus grands désordres.

Il résulte de la note de votre correspondant que, poussé par un ridicule esprit d'archéologue exclusif, j'aurais cherché à surprendre la religion de M. le ministre des cultes pour obtenir de lui un ordre de démolition de la tour centrale. Or voici la vérité :

Depuis bientôt deux ans, des projets de consolidation du sous-œuvre de cette tour ont été soumis au jugement des architectes éminents composant le comité des inspecteurs généraux des édifices diocésains, et jugés par eux d'un résultat douteux ou d'une exécution trop coûteuse ; c'est seulement après avoir pris l'avis du comité, celui de M. Flachat lui-même, que cette opération a été décidée par M. le ministre.

Je compte sur votre loyauté, monsieur, pour publier dans votre plus prochain numéro cette réponse à la note malveillante de votre correspondant, et vous prie d'agréer mes très-humbles salutations.

RUPRICH-ROBERT,
architecte diocésain.

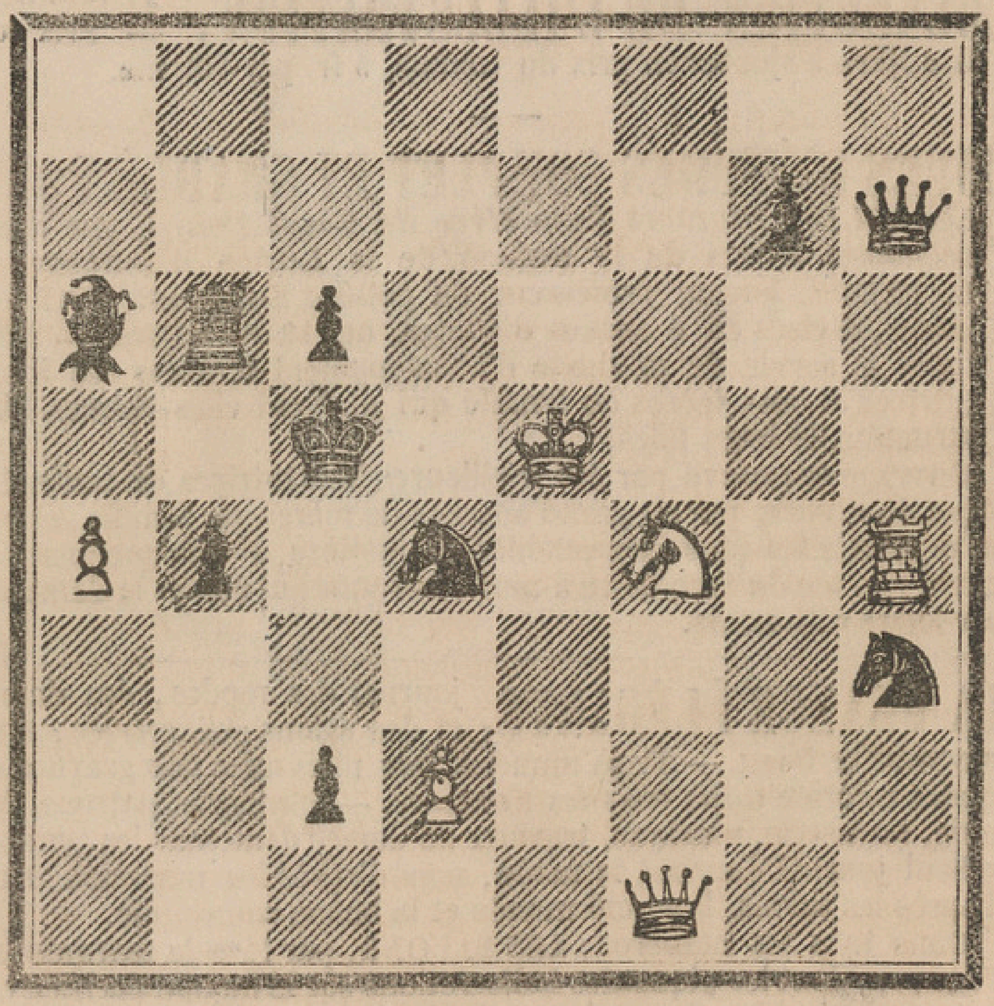
Paris, le 4 octobre 1855.

Si dans le compte que notre rédacteur, M. Du Pays, a rendu de l'exposition des manufactures impériales, le nom de M. Humbert, échappant à sa plume consciencieuse, n'a pas figuré dans la nomenclature des artistes auxquels la porcelaine de Sèvres est redevable de ses plus brillantes peintures, c'est par une omission tout involontaire. Au milieu des porcelaines groupées au centre de l'Exposition, le talent de M. Humbert se fait en effet remarquer par deux vases forme Rimini, deuxième grandeur, fond bleu demi-grand feu, décorés, au milieu d'arabesques au ton fin et léger, de deux charmantes compositions que l'auteur désigne sous ce titre : *Les ronces et les fleurs de la vie* ; et surtout par une autre paire de vases dont la forme pansue, empruntée au galbe des anciennes majoliques italiennes, est entourée d'*une ronde d'enfants*, plus solide de couleur et plus sérieuse de caractère que ne le comporte ordinairement la peinture sur porcelaine.

Echecs.

PROBLÈME N° 48.

PAR E. GARNIER.



Les Blancs font mat en 4 coups.

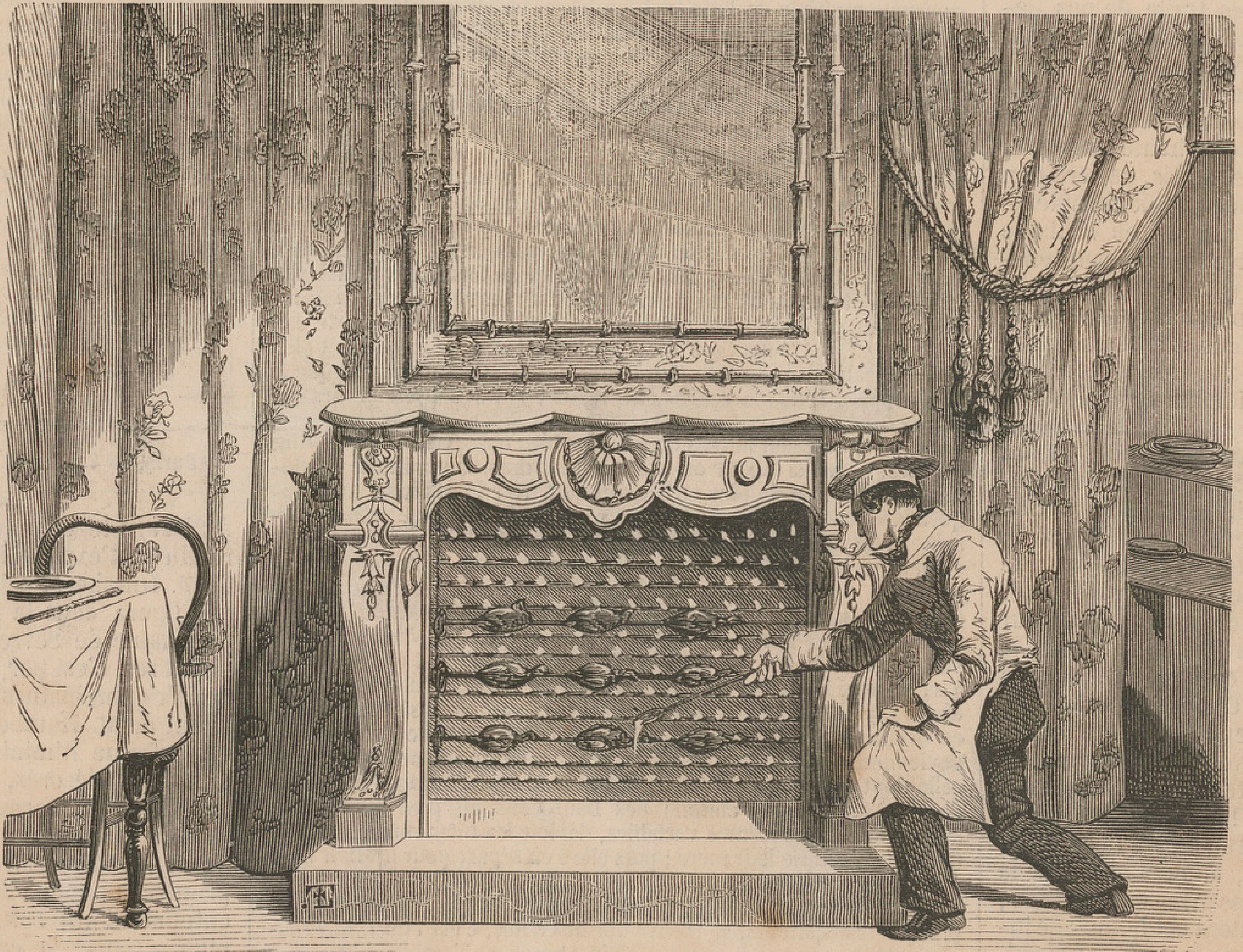
J. A. DE R.

Le Buffet à l'Exposition universelle.

Aspect du Buffet autour de la rotonde du Panorama.

Les événements importants qui se sont succédé pendant la durée de l'Exposition universelle ont singulièrement retardé la publication de nos impressions de voyage à travers l'immense bazar des productions du monde entier. Ainsi en retard vis-à-vis de plusieurs catégories de produits industriels, à plus forte raison avons-nous dû négliger certaines annexes, qui, bien qu'accessoires au palais de l'Industrie, n'en ont pas moins été d'utiles et indispensables corollaires.

Au premier rang doit figurer le buffet principal construit autour de l'ancien Panorama. Cet établissement, improvisé et décoré par MM. Mégard et Duval, avec une simplicité qui n'exclut pas le goût, se compose de deux galeries couvertes et de deux vérandas à air libre s'avançant sur les jardins d'orangers pratiqués entre le palais et la grande galerie des machines. Il forme, de chaque côté du passage couvert qui relie le palais à la rotonde, un demi-cercle séparé en deux sections affectées, à droite au service des rafraîchissements, et à gauche au service du restaurant. Dans ces galeries, un personnel poli, empressé et intelligent a pu, sous la direction et la surveillance d'un habile et actif maître d'hôtel, servir facilement chaque jour, à cinq ou six mille consommateurs pressés autour des tables qui, dans la belle saison, ont dû même empiéter jusque sur le jardin, un menu de plus de cent cinquante poulets froids, d'un même nombre de homards et langoustes, de vingt jambons, vingt galantines de volailles, six saumons ou turbots,


Rôtissoire au gaz.

de gibier, hors-d'œuvre, dessert en quantités relatives, et verser un nombre incalculable de tasses de café, à la confection duquel suffisait à peine l'activité toujours entretenue du puissant et économique appareil de M. Loysel, sur lequel nous aurons à revenir.

Le fardeau de cette homérique consommation, sous lequel eût succombé un entrepreneur ordinaire, a été supporté par M. Chevet, qui l'a soumissionné, avec la facilité que l'on devait attendre d'une pareille capacité culinaire. Monter instantanément les offices nécessaires, y installer certains appareils encore inusités en France, tels que la rôtissoire au gaz, dont nous montrons ici l'ingénieuse disposition, rassembler un matériel dont le prix d'acquisition dépasse cent vingt-cinq mille francs, un personnel composé de plus de cent cinquante personnes et un approvisionnement toujours abondant et recherché, tout ce travail n'a été, pour M. Chevet, qu'un jeu, dont le public a su dès le premier jour apprécier les larges et loyales combinaisons. Attirés par la confortabilité, la régularité, et surtout par la promptitude du service organisé avec tant de soin par M. Chevet, la foule des consommateurs n'a pas cessé d'affluer au buffet principal de l'Exposition, qui, depuis que la saison d'automne ne permet plus la consommation extérieure, a dû envahir la partie droite, qui avait été jusque-là affectée exclusivement au buffet spécial des rafraîchissements, devenu d'une bien moindre importance depuis que les chaleurs sont passées.

G. F.

Publications de l'Illustration.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION, 24 volumes. — Prix de la reliure à ajouter au prix du volume, 5 fr. par volume.

COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUÉ POUR LES FILLES (*Cahiers d'une élève de Saint-Denis*), par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, et L. BAUDE, ancien professeur du collége Stanislas. — 12 volumes, divisés en 6 années d'études, ou 12 semestres. — Destinés à servir de méthode d'enseignement à toutes les institutrices et aux mères de famille qui dirigent elles-mêmes l'instruction de leurs filles.

Ouvrage approuvé par les meilleures institutrices de toutes les villes de France, par un grand nombre de mères de famille, et par les autorités les plus respectables en matière d'enseignement. — Envoi *franco* du Sommaire à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

LA FRANCE ÉLÉGANTE, journal des modes, des dames et des salons; *directrice :* Mme la comtesse Dash. — Trois numéros par mois avec une gravure de modes coloriée *dans tous les numéros.* — (Broderie, patrons, lingerie, tapisserie, musique, travaux de dames dans tous les genres).

Seul journal donnant la mode, non d'après les magasins, mais d'après les salons, le grand monde et la bonne compagnie.

Dans tous les numéros : LES SALONS, par Mme la marquise de Vagneux, dont les piquantes indiscrétions sur le monde parisien ont fait pendant si longtemps le succès du journal *la Mode*, et depuis le 11 octobre, La belle aux yeux d'or, légende bretonne inédite, par Mme la comtesse Dash.

Paris : un an, 18 fr.; six mois, 10 fr. — Départements, Corse et Algérie : un an, 22 fr.; six mois, 12 fr. — Étranger : selon le tarif postal.

DEUXIÈME ÉDITION MENSUELLE (*à partir du 25 octobre*) entièrement semblable à la première pour tous les articles *modes* et les *annexes*.

Paris : un an, 10 fr. — Départements, Corse et Algérie : un an : 12 fr. — Étranger : selon le tarif postal

Bureaux : 30, rue des Jeûneurs, Paris. — Envoyer *franco* un bon de poste, ou s'adresser aux libraires et aux messageries.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de l'Illustration *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un brave, au champ de bataille, ne marchande pas avec la mort.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

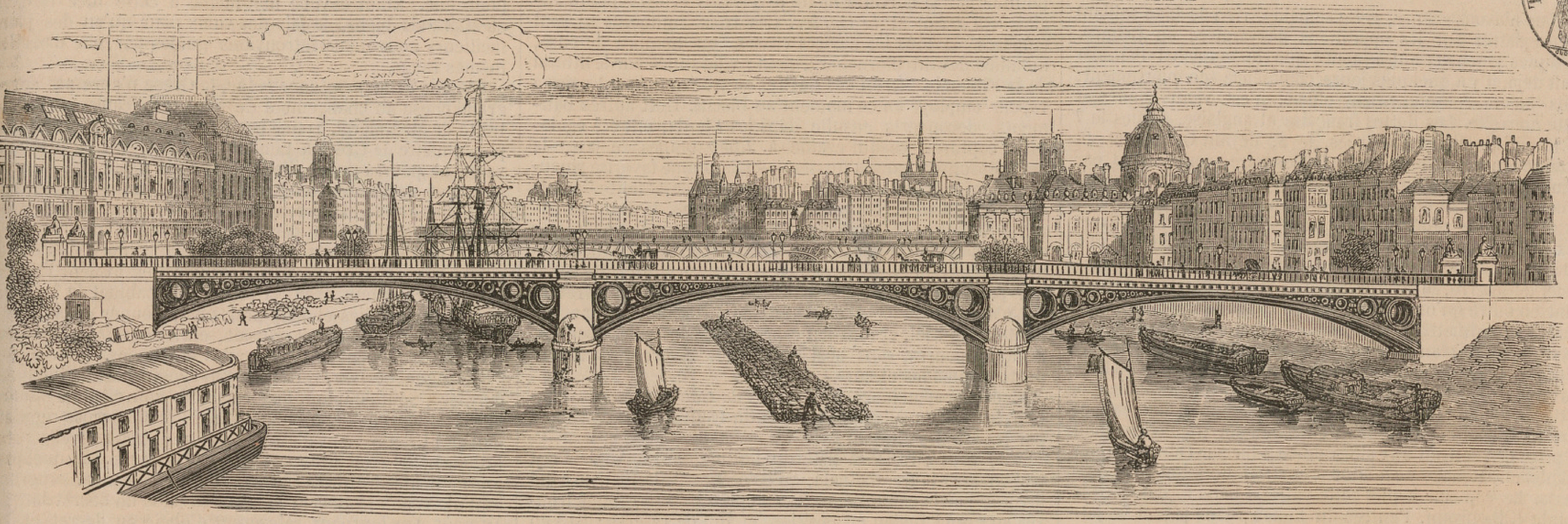
Rébus.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

20 OCTOBRE 1855.

TIMBRE IMPERIAL cent. 6 SEINE
TIMBRE IMPERIAL cent. 1½ SEINE



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, [illegible]r., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 660. Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Rapport du général Pélissier. — Courrier de Paris. — Exposition universelle de l'industrie; les ornements ecclésiastiques de la Belgique; meubles; sculptures et décorations diverses (suite). — Histoire contemporaine; Mémoires sur l'Italie. — Banquet offert à S. A. I. le prince Napoléon par les exposants. — Chronique littéraire. — Le docteur Magendie. — Exposition universelle des beaux-arts; école française : genre. — Chronique musicale. — Variétés. — Echecs.

Gravures : Réception du duc et de la duchesse de Brabant à Saint-Cloud. — Broderies belges pour ornements d'église. — Papiers peints de M. Ju-

Réception du duc et de la duchesse de Brabant au château de Saint Cloud, le 12 Octobre 1855.

les Desfossés. — Vue intérieure de la cour de l'hôtel du Louvre transformée en buffet; le salon de réception, le jour de la fête offerte à S. A. I. le prince Napoléon. — Le docteur Magendie, portrait. — Salon de 1855; les Orphelines, par Hamon; Postillon attaqué par les loups, par Charpentier; la France, figure allégorique par Marc. — Silhouettes aux eaux. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Nous n'avons encore, cette semaine, rien de bien saillant à enregistrer sur les opérations des armées en Crimée. Quelques journaux ont annoncé que le maréchal Pélissier avait déjà, il y a quelques jours, commencé son mouvement; mais aucun renseignement officiel n'est venu confirmer cette nouvelle. Les flottes française et anglaise, sorties le 7 de Kamiesh, étaient arrivées, le 8, devant Odessa, et ont mouillé en face de Lursdorf; l'escadre commandée par l'amiral Bruat. Au dire de *la Gazette des Postes*, un parlementaire aurait été envoyé, le 8 au matin, au gouverneur de la ville, le général Stroganoff, à l'effet de faire livrer aux alliés tout ce qui appartenait à l'Etat, dans le port et à Odessa : tous les vaisseaux, toutes les provisions et le matériel de guerre, le port pratique et la Quarantaine, demandant en outre qu'on retirât tous les canons des batteries côtières. En admettant la véracité de cette version, il faut croire que le plan de campagne aura été changé, car une dépêche télégraphique du 16 octobre annonce que les flottes alliées ne sont plus devant Odessa. Il est probable que cette manœuvre n'a pour but que de tromper l'ennemi, et que le véritable mouvement aura lieu sur Otchakow, dont la prise permettrait aux alliés de se jeter sur Odessa ou sur Nikolaïeff. Otchakow est situé à environ 60 kilomètres d'Odessa. Le cap sur lequel cette ville est bâtie forme, avec la pointe Kilbouroun, l'entrée du Liman, dans lequel se jettent le Bug et le Dniéper. C'est sur le Bug qu'est bâti Nikolaïeff, à environ 70 kilomètres de cette entrée. Ce point, dit *l'Ost Deutch Post*, est parfaitement choisi pour une expédition. D'un côté, à droite, une route va à Nikolaïeff, de l'autre, à gauche, elle conduit à Cherson. Le long du Liman passe la route toute nouvelle qui va de Nikolaïeff à Pérékop, et par laquelle sont transportées les provisions qui vont en Crimée. Les alliés ne parviendraient-ils qu'à intercepter cette route que ce résultat vaudrait une expédition.

La Gazette universelle allemande croit pouvoir affirmer que, dans le dernier conseil de guerre présidé par l'empereur, à Nikolaïeff, il aurait été décidé que la Crimée serait défendue à outrance. Le 27, l'Empereur a quitté cette ville pour se rendre au plutôt en Crimée.

Une correspondance de *l'Indépendance belge* confirme ce que nous disions plus haut au sujet du mouvement du maréchal Pélissier :

« Toutes les nouvelles qui arrivent de Crimée semblent indiquer que le maréchal Pélissier a déjà fait les dispositions nécessaires pour une campagne d'automne. Il a établi son quartier général à Skelia, et le gros de son armée occupe le plateau de Chulia, position facile à défendre. Les colonnes françaises poussent leurs reconnaissances jusque dans la vallée de Baïdar, près de Kulle, et le maréchal Pélissier semble vouloir la bataille sur ce terrain; mais, craignant que l'armée russe ne vienne à descendre des hauteurs d'Inkermann vers Traktir, comme le 16 août, afin de menacer Balaklava et la ligne de retraite du corps de Skelia, le maréchal a laissé à Tchergoun ses réserves et les troupes anglo-sardes.

Deux dépêches de Kars nous sont parvenues cette semaine : l'une, reproduite par *le Moniteur*, l'autre, envoyée à lord Panmure par lord Redcliffe. La position des Turcs enfermés dans cette forteresse est tout à fait améliorée. Le 27 septembre, les Russes ont été repoussés par la garnison dans une attaque qui peut être considérée comme une grande bataille. Après un combat de sept heures, les Russes se sont retirés, laissant 4,000 cadavres sur le terrain, emportant un grand nombre de blessés et abandonnant 4,000 fusils. Les Turcs n'ont perdu que 1,000 hommes. A ce sujet, le *Times* appelle justement l'attention de l'Europe sur cette poignée de braves et l'excellent général anglais qui les commande, qui ont su résister pendant si longtemps à toute l'armée russe, et dont les hauts faits passent inaperçus devant les intérêts plus grands qui se dénouent en Crimée. Omer-Pacha est toujours à Batoum.

La Gazette militaire de Vienne présente ainsi le tableau topographique des lieux où les armées alliées vont opérer :

« Les dernières dépêches télégraphiques de Vienne annoncent que les alliés s'efforcent de porter leur extrême droite, composée de 51 bataillons, des sources du Chamli et du Rinkusta vers la Tchiulin supérieure, où sont les avant-postes russes. La chaîne du Chamli se compose de hauteurs déchirées et semées de précipices. Le plateau sur lequel campe l'armée alliée porte le nom de Jaïla. Les alliés ont établi sur ce plateau des chemins et des logements. Le passage par les sources de la Tchernaïa est très-difficile, car le Chamli et le Rinkusta, qui se jettent à droite dans la Tchernaïa, sont de la nature des torrents; pendant le mois de septembre, ils n'ont pas encore eu beaucoup d'eau, mais, après de grandes pluies, il n'y aura plus moyen de les passer. Les reconnaissances les plus importantes sont opérées sur la route qui conduit de Milia, où se trouve le quartier général de l'armée, au nord-est sur le Belbeck; un embranchement de cette route se dirige sur Kuile, et de là sur Tcherkess-Kerman. La distance de Kerman à Balaklava, par ce détour, est de quatorze lieues françaises. Les autres chemins qui vont à Kuile et à Tchiula, par Aitodor et Mauzup-Kale, ne sont qu'à quatre lieues de Skilia. Mais ces chemins ne sont pas praticables pour les troupes.

« Les alliés réunissent leurs colonnes principales sur la route de Skilia au Belbeck; il semble que le maréchal Pélissier ait l'intention de tourner la position principale des Russes, car, jusqu'au 4 octobre, on n'avait pas fait de préparatifs pour attaquer de front l'armée russe en remontant les hauteurs d'Inkermann. Mais il serait possible aussi que le mouvement sur la route de Skilia ne soit qu'une démonstration, car l'attaque réelle paraît devoir se faire en partant d'Eupatoria. et peut-être en même temps de l'embouchure de la Katcha La position du prince Gortschakoff paraît être assez forte pour qu'il soit difficile de l'en faire sortir par des manœuvres. Il paraît étonnant qu'il laisse l'initiative à son adversaire; mais on assure qu'il a reçu l'ordre de se tenir sur la défensive pour laisser un peu de repos à ses troupes épuisées par tant d'échecs et de fatigues. »

Dans une lettre adressée au ministre de la marine, en date du 2 octobre, devant Nargen, M. le contre-amiral Penaud rend compte d'une opération opérée dans le golfe de Bothnie par la corvette mixte *le d'Assas* et les vapeurs anglais *le Tartar* et *le Herier*. Ces trois bâtiments se sont emparés de tous les navires russes, au nombre de onze, mouillés devant Biorneberg, petite ville située sur le littoral de la Finlande. Parmi ces navires se trouve un petit aviso à vapeur employé en ce moment au blocus. Huit autres bâtiments, découverts ensuite dans les Fierds, ont été également capturés, ce qui évalue à 2,500 tonnes de jauge la perte éprouvée par les Russes. — L'automne favorise singulièrement, cette année, le séjour prolongé de la flotte dans le golfe de Finlande. En 1854, à cette époque, la flotte de l'amiral Napier avait été contrainte de quitter le golfe, par suite des coups de vent et des bourrasques qui règnent ordinairement dans cette mer en septembre et en octobre, et qui par conséquent rendent la navigation fort dangereuse. On n'a eu jusqu'ici à déplorer la perte d'aucun navire, écrit-on de Kiel, et tout fait espérer que, les gelées venues, la flotte pourra, sans accidents, aller hiverner dans des ports commodes et sûrs.

Une correspondance du *Journal de Constantinople* contient les détails suivants sur le butin trouvé dans Sébastopol par les armées alliées :

« Je vous envoie la liste du butin que les Anglais ont trouvé dans la Karabelnaïa, qu'ils occupent. Cette liste a été dressée par la commission, et comprend : 179 canons trouvés au grand Redan en position, et 146 de réserve; 213 en position à Malakoff et au petit Redan, et 139 de réserve; dans la batterie intérieure 64, et dans l'Arsenal 1,481, ce qui forme un total de 2,222 pièces d'artillerie. Plus 330,000 boulets et obus comptés; on évalue à 60,000 environ ceux qui n'ont pu être comptés.

« On estime que les machines représentent une valeur de 40,000 livres sterling; les chaînes, ancres, et autres objets de marine, 20,000 livres sterling; le vieux fer trouvé, 12,000 livres sterling. On a de plus trouvé 3,000 tonneaux de bon charbon, 280 tonneaux de provisions, soit 3 millions et quelques miliers de rations. Je ne vous mentionne pas les vieux habits, les casques, les sabres, les fusils et autres objets, qui forment cependant une somme assez ronde, mais peu susceptible d'évaluation, car toute cette friperie n'acquerra de valeur qu'en présence des chercheurs de curiosités historiques. »

Dans une récente réunion de la cour du conseil municipal de Londres, l'alderman Wyre, ayant proposé qu'il fût présenté à Sa Majesté une respectueuse et loyale adresse de félicitations à l'occasion du glorieux succès de l'armée et de la flotte anglaise conjointement avec les fidèles alliés de Sa Majesté, M. Elliot a combattu cette motion :

« J'espère, a-t-il dit, que la cour voudra bien attendre qu'on expose devant elle des faits plus tranchés, plus précis, plus incontestables, qu'elle attendra encore avant de sanctionner, par le caractère de son autorité, une proposition de cette importance, et qui va jusqu'à demander qu'on se présente devant le trône avec des félicitations sur des événements dont toutes les circonstances qui s'y rattachent sont fort douteuses, en très-grande partie humiliantes, et n'offrent nullement un caractère assez net, assez clair, pour justifier l'adoption de la demande proposée. » — Malgré M. Elliot, la motion de l'alderman Wyre a été acceptée avec les plus vives acclamations.

Les journaux anglais sont très-préoccupés de la coalition entre les Peelistes et le parti conservateur, dont M. Disraéli passe pour être le chef. On annonce que, dans la prochaine session du Parlement, le parti de la paix et celui qu'on appelle là-bas philo-russe, feront des efforts extraordinaires pour entraver la marche du ministère Palmerston.

Le *Morning Chronicle* et le *Standard* annoncent que le gouvernement anglais envoie des forces navales dans les Indes occidentales. « Ce mouvement aurait lieu, dit le *Standard*, par suite de la réponse excessivement insultante pour l'Angleterre qu'a faite le gouvernement américain à une communication que lui avait adressée le gouvernement britannique au sujet de Cuba. Le gouvernement américain signifie au gouvernement anglais qu'il prenne garde à ce qu'il veut faire; il lui dit que l'Angleterre a déjà les mains pleines, et que, sans se mettre en peine de l'intervention anglaise, il fera ce qu'il lui plaira relativement à Cuba. » Nous croyons qu'il faut attendre la confirmation de cette nouvelle.

En Espagne, les nouvelles reprennent leur couleur sombre et triste. A Barcelone elles sont loin d'être rassurantes. L'agitation dans la classe ouvrière se développe d'une manière effrayante. A Seuz, il y a eu des désordres accompagnés de cris républicains qui ont trouvé de l'écho à Barcelone. La question des subsistances est aussi une source de préoccupations; aucune mesure ne pourra être prise avant que l'on connaisse l'état de la récolte. Le manque de subsistances a déjà été la cause de graves désordres à Pampelune et à Macarem. Dans quelques localités, comme à Malaga, on a dû mettre en pratique l'extrême ressource de la taxe. Les autorités et corporations s'occupent entièrement de faire face à la crise. De tous côtés on demande au gouvernement, qu'à l'imitation du Portugal, de la Sardaigne et de la France, il prohibe l'exportation des céréales. Pour comble, les représentants, en grande partie, ne veulent pas paraître aux séances.

En quittant le ministère, le général Kalergi a adressé aux troupes un ordre du jour dans lequel nous remarquons le passage suivant :

« Soldats! continuez à marcher dans la même voie; conduisez-vous toujours en frères envers les braves armées alliées, qui vous ont tendu une main généreuse et amicale, et auxquelles tant de souvenirs et d'espérances vous rattachent. Il n'y a que les ennemis de tout progrès hellénique qui puissent nier la sympathie innée existant entre les armées de la civilisation et celles de la Grèce. Vous n'ignorez pas que cette sympathie est la plus ferme garantie et du bonheur présent de notre patrie et d'un meilleur avenir pour elle. Etant dévoué moi-même à cette idée féconde en si grands biens, je fais des vœux pour qu'en des jours meilleurs nous nous retrouvions guidés par elle dans les mêmes rangs.

D'après *l'Indépendance belge*, la Grèce n'aura pas gagné grand'chose au changement de ministère causé par la retraite de M. Kalergi. D'une part, on voit figurer M. Tricoupis, ministre de Grèce à Londres, qui, n'ayant pu être prévenu, ne pourra guère aller occuper son poste que dans un mois, et de l'autre, en qualité de ministre de la marine, M. Balbis, ennemi personnel du représentant actuel de la Grèce à Londres. Il est peu probable que ces deux hommes d'Etat veuillent faire partie du même cabinet. D'après le même journal, les puissances occidentales avaient fait déclarer au roi Othon, avant la retraite du cabinet de M. Maurocordato, qu'elles étaient prêtes à se donner elles-mêmes les garanties qu'on leur refusait, en renouvelant l'occupation non-seulement du Pirée, mais d'Athènes.

Le paquebot *Tay*, venant de Rio-Janeiro, est arrivé lundi dernier à Southampton, apportant des nouvelles de Montevidéo. Elles nous apprennent que la malheureuse république de l'Uragay vient d'être le théâtre d'une nouvelle révolution. Le général Florès, ayant été attaqué par quelques journaux à cause de sa réélection à la présidence, supprima tout d'un coup la liberté de la presse dans un décret daté du 10 août. Les journaux refusèrent d'obéir au décret, et l'opinion publique se prononça énergiquement. Privé de l'appui du Brésil qui ne voulait soutenir que la présidence légale, le président se résigna à rapporter son décret du 10 août. Le 26 août, ayant voulu faire arrêter un député de Montevidéo, celui-ci résista et la population appuya la résistance. Le général Florès fut obligé d'abandonner la capitale. Le remplaçant constitutionnel de Florès, M. Bustamente n'ayant pas paru, les habitants nommèrent un gouverneur provisoire, M. Luez-Lama, qui prit pour ministres MM. Hureu, Y. Obès, Battle et Autema. Les deux premiers du parti démocratique, le dernier de l'ancien parti blanc. On espérait que l'affaire s'arrangerait. Le commerce de Montevidéo avait envoyé une députation à Florès, qui avait déclaré tout d'abord qu'il était prêt à renoncer à la présidence si le vice-président Bustamente était mis à la tête de l'administration.

On sait qu'à Berlin les élections de la seconde chambre ont décidément tourné contre le ministère. Sur les neuf députés élus, il n'a pu faire passer que deux candidats ministériels : le général de Prittwitz et le conseiller de guerre M. Fleck. Les sept autres appartiennent à l'opposition. Il se répand de plus en plus des bruits qui prouvent que les grandes puissances allemandes travaillent de concert à la reprise des négociations. Il est certain de même que la Prusse agit en ce sens.

Les difficultés pendantes entre la cour de Turin et celle de Florence sont en voie d'arrangement, grâce à la médiation du chargé d'affaires de France. Les questions principales sont résolues à la satisfaction des deux partis. Le cabinet piémontais demande à la Toscane, pour l'honneur du principe, qu'elle admette, ne fût-ce que pour deux ou trois jours, le chevalier Casati, l'attaché d'ambassade dont la nomination a fait naître cette difficulté, sauf à le rappeler immédiatement pour lui conférer une autre position. Ce n'est plus là qu'un débat de forme.

Les efforts qu'a faits le Danemark pour acquérir l'appui des puissances occidentales dans son conflit avec les Etats-Unis d'Amérique ont réussi jusqu'à un certain point. Le gouvernement français maintient en effet le principe que la question de péage du Sund est une question européenne, et qu'elle ne peut être résolue par des négociations séparées entre le Danemark et autres Etats en particulier, mais seulement par un congrès où seraient représentés tous les Etats intéressés. Comme le traité entre les Etats-Unis et le Danemark expire dans quelques mois, il serait possible que ce congrès se réunît sous peu. En attendant, on ne prendrait que des arrangements préparatoires, afin qu'après le rétablissement de la paix la Russie pût également prendre part aux arrangements définitifs. On assure d'ailleurs que le Danemark cherche dans cette question à séparer les Etats de la Baltique des autres Etats européens. Cette puissance serait disposée, à la dernière extrémité, à renoncer au péage du Sund, mais sous la condition d'une indemnité qui lui serait payée par les Etats de la Baltique.

Un procès politique, dont les débats ont révélé l'existence d'une vaste association, sous le nom de *la Marianne*, vient de se terminer devant la cour d'assises de Maine-et-Loire. Onze accusés ont été acquittés; trois condamnés à la déportation dans une enceinte fortifiée; onze à la déportation simple; les autres à dix ans de détention, à cinq, à trois et à deux ans ans d'emprisonnement.

On lisait dans *le Moniteur* du 11 : « Nous sommes heureux d'annoncer que S. M. l'Impératrice entre dans le cinquième mois de sa grossesse. La santé de S. M. est excellente. »

Le Moniteur ajoute à cette nouvelle les lignes suivantes:

« La France apprendra avec autant de joie que de gratitude envers la Providence la grossesse de l'Impératrice. Cet heureux événement, qui promet à l'Empereur la seule satisfaction qui manquait à son bonheur domestique, est une nouvelle garantie de la stabilité de nos institutions. Chacun adressera au ciel des actions de grâces et des prières pour la conservation de la santé de l'Impératrice et l'accomplissement des espérances du pays. »

M. le duc et Mme la duchesse de Brabant, arrivés à Paris à la fin de la semaine dernière, ont visité toutes les curiosités de la capitale, dont S. M. l'Empereur leur a fait les honneurs.

PAULIN.

Rapport du maréchal Pélissier

Sur le combat de Koughil, livré par le général d'Allonville.

Grand quartier général, à Sébastopol, le 1er octobre 1855.

Monsieur le maréchal,

En rendant compte à Votre Excellence, dans ma dépêche du 29 septembre, de l'envoi du général d'Allonville à Eupatoria avec trois régiments de sa division de cavalerie (4e hussards, 6e et 7e dragons et une batterie à cheval), j'exprimais l'espoir que l'habile activité de ce général, secondé avec empressement par le muchir Ahmet-Pacha, parviendrait à rejeter au loin les troupes que les Russes entretiennent autour d'Eupatoria et à menacer ensuite la grande ligne de communication de l'ennemi de Simphéropol à Pérécop.

Un brillant combat de cavalerie livré le 29 septembre à Koughil (5 lieues nord-est d'Eupatoria), et dans lequel la cavalerie russe du général Korf a été complétement défaite par la nôtre, vient d'inaugurer très-heureusement cette série d'opérations dont Eupatoria doit être le pivot.

D'après ce qui avait été convenu entre Ahmet-Muchir-Pacha et le général d'Allonville, trois colonnes quittèrent Eupatoria le 29, à trois heures du matin, pour marcher à l'ennemi.

La première, dirigée au sud-est, alla prendre position à l'extrémité de l'isthme, vers Saki. Elle n'avait devant elle que quelques escadrons, qu'elle a facilement contenus, avec l'aide de deux canonnières qui l'ont appuyée de leur feu.

La seconde, commandée par le muchir en personne, et passant par Oraz, Atchin et Teiech, s'est avancée sur Djollchak, en ruinant sur son passage tous les approvisionnements de l'ennemi.

La troisième, à la tête de laquelle s'était mis le général d'Allonville, se composait de 12 escadrons de sa division, de la batterie Armand (artillerie à cheval), avec 200 cavaliers irréguliers et 6 bataillons égyptiens. Elle traversa l'un des bras du lac Sasik et marcha par Chiban sur Djollchak, rendez-vous commun où les deux dernières colonnes furent réunies vers dix heures du matin.

Ces deux dernières colonnes avaient poussé devant elles des escadrons russes qui s'étaient successivement repliés sur leurs réserves. Pendant que le général d'Allonville faisait rafraîchir ses chevaux, il observait les mouvements de l'ennemi, qui, avec 18 escadrons, plusieurs sotnias de Cosaques et de l'artillerie, cherchait à tourner sa droite en s'avançant entre le lac et lui.

Le général d'Allonville, que le muchir fit soutenir en arrière par deux régiments de cavalerie turque et les six bataillons égyptiens, se dirigea aussitôt sur la pointe du lac pour envelopper l'ennemi lui-même. La promptitude de ce mouvement permit au 4e de hussards, conduit en première ligne par le général Walsin-Esterhazy, d'aborder l'ennemi à l'arme blanche, pendant que le général Champéron, avec les 6e et 7e de dragons, en deuxième et troisième lignes, débordait les uhlans russes et les forçait à une retraite précipitée, durant laquelle ils furent harcelés pendant plus de deux lieues.

L'ennemi ne tenant plus sur aucun point et s'enfuyant dans toutes les directions, le général d'Allonville arrêta ses escadrons et recueillit, avant de se retirer, tout ce qui restait sur le champ de bataille.

Cette journée nous a valu 6 bouches à feu (dont 3 canons et 3 obusiers), 12 caissons et une forge de campagne, avec leurs attelages, 169 prisonniers, dont un officier, le lieutenant Procopwitch, du 18e uhlans, et 250 chevaux.

L'ennemi a laissé sur le terrain une cinquantaine de tués, parmi lesquels a été reconnu le colonel Andreouski, du 18e uhlans, de la division du général Korf, qui commandait devant nous ce jour-là, et qui passe dans l'armée russe pour un officier de cavalerie de grand mérite.

Nos pertes sont en comparaison très-minimes. Nous avons eu 6 tués et 29 blessés. M. Pujade, aide de camp du général Walsin, et de Sibert de Cornillon, officier d'ordonnance du même général, sont au nombre de ces derniers.

Cette belle affaire fait grand honneur aux régiments qui ont donné, ainsi qu'aux généraux Walsin et de Champéron, et au général d'Allonville, qui a eu beaucoup à se louer du concours d'Ahmet-Muchir-Pacha et du corps ottoman qu'il commande.

Veuillez agréer, monsieur le maréchal, etc.

Le maréchal commandant en chef, PÉLISSIER.

Courrier de Paris.

A l'exemple du bon Homerus, cet infatigable Paris dort quelquefois; cette semaine en est la preuve. C'est au point que la petite chronique n'eut jamais meilleure occasion pour se taire, et pourtant cette belle occasion, la voilà manquée. « Ah ! je n'ai rien à dire, » s'écriait en pareille occurrence quelqu'un de nos anciens, « eh bien ! je puis tout dire. » Sur quoi, notre homme qui est une dame, se mettait à parler à bâtons rompus, n'ayant pour toute monture dans ce périlleux steeple-chase que sa fantaisie, une charmante fantaisie d'ailleurs, trop habile et trop bien inspirée pour ne pas savoir que la meilleure manière de franchir les obstacles, c'est de les supprimer. Elle supprimait surtout les transitions, comme un bagage inutile. A quoi bon une transition bien faite, et qu'importe au lecteur la façon dont on le fait passer d'un rien à un autre rien ? Usons donc aujourd'hui de ce procédé qui consiste à n'en pas avoir, et, jetant la plume au vent, allons où le zéphyr la pousse.

Ah ! la capricieuse ou plutôt la routinière, nous voici de rechef aux Champs-Elysées, le quartier général de toutes les expositions. Il paraît qu'à la veille de leur clôture, nos exposants de l'industrie viennent de s'apercevoir qu'il manquait à leur commerce un objet de première nécessité, c'est-à-dire un public achetant et payant rubis sur l'ongle. Il s'agirait donc de mettre en loterie tous les produits de la galerie dite de l'économie domestique, puisqu'on ne trouve pas un nombre suffisant de consommateurs pour en débarrasser la fabrique. Ces marchandises économiques se vendent peu ou point, malgré leur extrême bon marché; mais qui ne voudrait échanger sa monnaie contre l'espoir de les gagner ? Quelle que soit la force de l'argument, il faut bien qu'il n'ait pas convaincu tout le monde, puisqu'on hésite encore à prendre cette mesure de salut. Comprendra-t-on enfin que la grande affaire n'est pas de fabriquer une foule d'objets à vil prix, mais de procurer à tous et chacun l'argent nécessaire à leur acquisition ? Vous annoncez, par exemple, des souliers à la mécanique au prix de 5 francs, lorsque, faute de ces 5 francs, la moitié des citoyens français en est encore réduite à chausser des sabots ou même à ne pas se chausser du tout. Mettez d'abord cet écu dans la poche de tout le monde; si vous voulez l'en voir sortir, voilà la véritable mécanique à inventer, et malheureusement on ne la trouvera pas de sitôt, j'en ai bien peur.

A propos de l'industrie et de ses merveilles, on conte qu'au grand banquet donné lundi en son honneur, un de nos honorables enrichis de bourse, plus ou moins baron, mais décoré de plusieurs ordres, aurait dit à son voisin de table, très-justement renommé par l'éclat de son industrie : « Eh bien! mon cher confrère, vous ne pouvez plus tarder à devenir comme moi l'un des hauts barons de *l'industrie*. — Pardon, Monsieur, répliqua l'interpellé aussi modeste que spirituel, mon ambition n'est pas de celles qui rêvent les honneurs, sachant fort bien que dans notre métier il est difficile d'être quelque chose de plus qu'un *chevalier*. » L'anecdote suivante est peut-être plus authentique. Un oncle, — financier toujours, on ne prête plus ces historiettes qu'aux riches, — a le malheur de perdre son neveu; il n'en faut pas moins s'occuper des obsèques. Un menuisier se présente, et, après avoir pris la mesure du mort : « Monsieur veut sans doute un cercueil en chêne, première qualité ? — Pourquoi du chêne, répond l'oncle que sa douleur n'empêche pas de calculer : un simple sapin suffira; le pauvre enfant était si jeune ! » Voulez-vous, pendant que nous y sommes, d'autres méchants mots qui sont des mots méchants ? Devant une dame du demi-monde qui a ses entrées dans le grand, on parlait des pérégrinations transatlantiques d'une célébrité théâtrale, et, faute de nouvelles précises, les bonnes âmes s'inquiétaient d'une traversée qui donne lieu parfois à des situations tragiques : « Ne craignez rien, s'écria la dame, je réponds de la transfuge et de son salut sur mer, c'est une planche. » Mais ici la plume se hérisse, et, après un léger frémissement, elle cède au soufle du zéphyr ou plutôt de la rafale, et nous voici en plein Champ de Mars.

Hélas ! le sport y barbote plus que jamais; ces grandes courses d'octobre, l'événement équestre de la semaine et même de la saison, promettent un beau spectacle invariablement interrompu par la pluie, ce qui n'empêchera jamais la foule d'abonder comme l'eau et même de déborder dans l'enceinte où tant de nobles coursiers se donnent une peine de cheval. De cette dernière journée des éperons, il résulte une fois de plus que nos coureurs font toujours leur chemin dans les domaines de la mode. La curiosité féminine surtout monte volontiers en croupe et galope avec eux, sans compter les paris engagés à tort et à travers par quelques belles joueuses qui ont toujours du bonheur à ce jeu-là, et dont le gain ostensible sert à subventionner la toilette... Bon ! voilà la plume qui s'arrête, comme si nous n'avions plus rien à lui dicter; elle se dérobe comme un vaincu du Champs-de-Mars, et comme elle a perdu la corde, c'est-à-dire le fil, et que décidément elle n'arriverait pas au but, il faut bien recourir à la plume de fer pour transcrire ce qui suit, d'après un journal de musique.

Il se passe en ce moment à Pékin, dans la capitale de la Chine, un fait qu'il est nécessaire de mentionner pour l'édification des critiques français. Une troupe italienne y charme en ce moment les oreilles chinoises; mais il s'agit de les entretenir dans ces bonnes dispositions, et c'est pourquoi l'impresario ayant entendu parler d'un journaliste qui vendait les éloges (oh ! le vilain Chinois !), lui a dépêché son premier commis pour traiter à l'amiable, et il a été convenu que, moyennant deux mille francs par mois, et à partir du premier payement, les artistes, chœurs, orchestre, toute la musique enfin aurait des éloges pour son argent. Et de fait, chacun aurait immédiatement reçu son coup d'encensoir; mais il arriva qu'un soir l'impresario s'aperçut que ce journaliste si influent était évité par ses confrères, et qu'au foyer la solitude se faisait *subito* autour de son importante personne; si bien qu'après une explication qui dut être fort étrange assurément, le marché se trouva rompu. Telle est l'aventure dont Pékin a été trop ému, pour que Paris ne s'en occupe pas à son tour *l'espace d'un matin*. Les mêmes journaux chinois n'ont pas cru devoir imprimer tout vif le nom du spéculateur, sous prétexte que l'anonyme a la transparence d'un signalement; mais alors que peuvent penser les abonnés chinois du journal qui s'ouvre à ce trafic en couvrant de son pavillon toute cette marchandise ?

Une nouvelle plus souriante, c'est que Rossini est de retour à Paris, où il se propose de passer l'hiver. Il a recouvré la santé et l'énergie d'un jeune homme, et son esprit ne fut jamais mieux portant. Seulement il ne veut pas entendre parler de musique, malgré les prescriptions de son médecin, auquel il disait dernièrement : Docteur, je souffre encore un peu : que m'ordonnez-vous pour être guéri radicalement ? — De faire un opéra. — Le fera-t-il ? Ses amis l'espèrent; ses ennemis, qui sont ses envieux, l'espèrent aussi : arrangez cela. On va même jusqu'à prétendre que l'illustre maestro ne ferme sa porte si obstinément que pour achever cette partition par ordonnance de médecin. Et les connaisseurs de se dire : Est ce un nouvel air ou un nouveau tour qu'il va nous jouer ?

O vous qui êtes impatients de voir venir l'hiver pour l'agrément qu'offrent ses soirées à l'eau chaude, prenez garde : une tempête vient d'éclater dans votre tasse de thé. Il est question d'apprivoiser la plante chinoise dans notre climat, et un industriel s'apprête à vous régaler de son thé indigène. Il n'attend plus, pour prendre son brevet d'invention, que l'approbation et le *laisser-passer* de la science. Or les consommateurs font des vœux unanimes pour que la science nous préserve de cette affreuse culture. Sait-on bien, — la spéculation s'en mêlant, et elle s'en mêlera, — quelle boisson diabolique peut se commettre sous prétexte de thé du cru : décoction de plantes potagères, foin gâté et autre fourrage au rebut, tels seraient probablement les ingrédients du breuvage. Que ne nous sert-on tout de suite le thé de Mme Gibou ? Ne nous échauffons pas, diront les sages, personne n'en voudra goûter, comme s'il était permis d'oublier que l'annonce et son tambourinage en a fait avaler bien d'autres.

Ce Paris, le paradis des diables et l'enfer des anges, ainsi que l'appelle la calomnie, offre depuis l'autre jour un spectacle consolant : le crime y devient de la plus grande rareté, et, puisque la justice prend ses vacances, libre à elle de les prolonger. L'innocence n'a pas besoin de cette égide, toutes les femmes sont fidèles, ou du moins tous les portiers sont discrets; il y a longtemps heureusement que la société n'est plus épouvantée par quelqu'un de ces grands crimes dont les détails et surtout la procédure lui procuraient ensuite quelque agréable distraction. Les badauds, les bavards, les oisifs et les chroniqueurs le regrettent peut-être, mais l'humanité s'en réjouit. S'il y a encore des filous, ce sont des filous vulgaires, et la preuve, c'est qu'ils se laissent prendre la main dans le sac et avec la plus grande facilité. Si par hasard les journaux parlent de quelque forfait excentrique, c'est pour nous apprendre que l'auteur était probablement en démence, puisqu'il a tourné sa fureur contre soi-même. Le malheureux suicidé n'en est pas moins flétri de sa déplorable action comme d'une lâcheté. En qualifiant cette violence, nos moralistes de faits-divers pensent sans doute que c'est le meilleur moyen de dégoûter les vivants d'y avoir recours. On remarque aussi la direction de plus en plus prononcée du jury dans la voie miséricordieuse des circonstances atténuantes. Les esclandres du sexe faible lui semblent particulièrement dignes d'indulgence, pourvu que le fait n'incrimine pas l'intention d'une manière trop sanglante. C'est ainsi qu'il vient d'absoudre, ou peu s'en faut, cette jeune dame qui, dans l'égarement de sa jalousie, avait jeté du vitriol au visage d'une rivale imaginaire peut-être : « Je ne voulais, a-t-elle dit, que la défigurer un peu. »

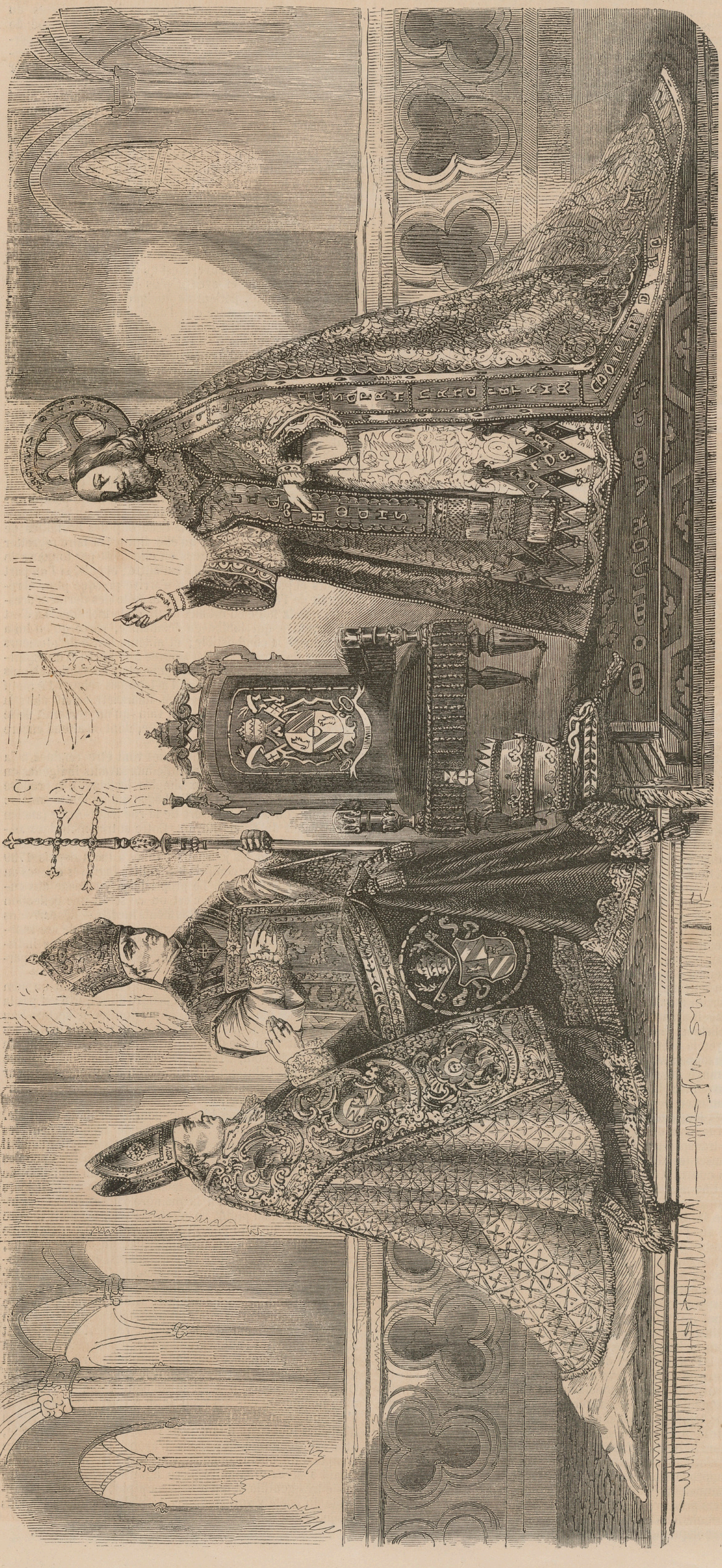
On commence à s'émouvoir beaucoup des brutalités de la locomotive : vous verrez qu'elle finira par faire regretter les coucous. Il y a des lignes où elle n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre; et puis, si l'on part toujours et ponctuellement, on n'arrive presque plus. Il résulterait de l'enquête entamée à la suite des derniers accidents, que la faute en est aux dieux de la machine. Là c'est la locomotive qui tombe en défaillance, parce qu'on lui a trop ménagé le combustible; et ailleurs la vie de plusieurs centaines de personnes s'est trouvée à la merci d'un aiguilleur trop fatigué. Ce brave homme était en faction depuis dix-huit heures; pourquoi ne l'a-t-on pas relevé ? Le motif est facile à deviner; la question financière serait alors la cause de tout le mal, et c'est en vain qu'on tenterait de le rejeter sur l'insuffisance de la science, dont on attend encore le dernier mot.

Au moment où les bibliothèques vont être rendues à la nation studieuse, il peut être utile aux savants indigènes ou étrangers, de même qu'aux simples lecteurs, d'apprendre qu'il existe à Paris une bibliothèque qui ne ferme jamais : c'est celle du salon littéraire de la rue Saint-Anne (ancien cercle Valois du Palais-Royal). Entre autres matériaux nécessaires aux études sérieuses, on y trouve la collection complète de tous les journaux publiés à Paris depuis 1789 jusqu'à nos jours, y compris les feuilles fugitives écloses au souffle orageux de 1848. Le propriétaire y ménage aux curieux une autre surprise : c'est ou ce serait une collection d'autographes, — lettres ou fragments inédits, — des écrivains contemporains les plus renommés. Citons un de ces morceaux dont l'à-propos rehausse le prix; si c'est une indiscrétion, l'auteur, M. Léon Gozlan, voudra bien nous la pardonner :

« Toutes les poudres inventées par l'homme ont un nom qui les distingue. Ainsi l'on a la poudre d'or, qui n'est pas la plus méprisée; la poudre à poudrer, dont on se sert un peu moins aujourd'hui que de la poudre d'or; enfin toutes les poudres ont reçu une dénomination précise. Une seule n'a pas obtenu de nom, c'est la poudre avec laquelle l'homme tue l'homme. Celui qui l'a inventée en a eu tellement peur qu'il ne l'a pas nommée; il l'a appelée la poudre tout simplement, et il est mort. »

Encore une semaine blanche pour la critique théâtrale. Absence de nouveautés, abondance de recettes pour les théâtres, car ils ne prospèrent jamais mieux que quand il n'y a rien à en dire. Ils vous représentent alors ces peuples heureux que l'histoire oublie. Quoi ! pas un soupçon de pièce, pas l'ombre d'un vaudeville, et Paris en huit jours n'aurait pas donné lieu à la moindre ritournelle ! C'est invraisemblable, ou plutôt ce n'est pas vrai. Un petit théâtre qui a grandi vite, les *Folies-Nouvelles*, a donné, dans la même soirée, une pantomime, un vaudeville, un opéra-comique, car il est capable de jouer tous les genres, excepté la tragédie, et encore ne faut-il jurer de rien. Le fait est que la tragédie pourrait devenir bien amusante dans ces parages-là; pour la réhabiliter complétement, il ne faudrait peut-être que la travestir. On en rirait du moins jusqu'aux larmes, un beau commencement de pathétique. La pantomime, c'est *En vendange*, et Paul Legrand est le vendangeur. En voilà un qui a de l'éloquence sous son masque enfariné, quoiqu'il n'ouvre jamais la bouche, et dont le coup de pied ira loin. On goûtera beaucoup aussi le comique franc et inattendu d'un nommé Dupuis qui vient de se révéler dans l'opérette, c'est un Jean Janot des plus réjouissants. L'opérette a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour faire valoir son interprète, et c'est dommage que nous n'ayons jamais su rendre compte d'un opéra-comique, vous vous en seriez régalés. Quant à *Mezzetin*, autre pièce à musique, c'est une fantaisie très-gentille et qui a beaucoup plu; seulement la fantaisie du poëte y voyage un peu trop dans le bleu : n'allons pas jeter des taches d'encre sur cet azur.

PHILIPPE BUSONI.



Exposition universelle de l'industrie. — Produits de la Belgique. Broderies pour ornements d'églises.

Exposition universelle de 1855 (1).

TROPHÉE DES ORNEMENTS ECCLÉSIASTIQUES DE LA BELGIQUE.

Malgré le caractère exclusivement utilitaire et commercial de sa très-sérieuse exposition, la Belgique a pourtant des produits, peu nombreux, il est vrai, mais profondément remarquables, qui attestent dans son industrie proprement dite autant de sentiment de l'art et du grand luxe qu'il en faut pour occuper la place élevée que lui assigne déjà l'admiration publique. Nous ne parlons ni de ses dentelles incomparables, ni de ses draps, ni de ses belles armes, ni de ses toiles, — chefs-d'œuvre de goût, de conscience et de bon marché, dignes pendants des merveilles de peinture qu'elle a envoyées au palais des Beaux-Arts; nous ne voulons mentionner aujourd'hui que ses ornements ecclésiastiques, dont la richesse inouïe, le style éminemment catholique et la quantité considérable rappellent les splendides Chapitres du temps de la domination espagnole, et semblent être, dans la vitrine du Transept où M. Joseph Van-Halle les expose, moins le trophée d'une industrie particulière qu'une espèce de musée sacerdotal composé à plaisir dans les trésors historiques de Burgos, de Tolède, de Milan ou d'Aix-la-Chapelle.

Rien ne saurait donner une idée de cette profusion d'aubes en dentelles de Malines, de chasubles, d'étoles, de dalmatiques, de chapes, de camails, de manipules, en brocart, en lampas ou en velours, rehaussés de pierreries et d'or et ornés de broderies d'une abondance de tons et d'une finesse d'exécution à défier la plus exacte peinture. A n'en juger que par les pièces cotées, dont les chiffres varient de mille à cinquante mille francs, — les plus chères sont aussi les plus nombreuses, — il doit y avoir là pour plus d'un million de valeur. L'or, dans cette montagne de magnificences, n'est que l'accessoire banal et commun de la soie élevée à la perfection suprême du pinceau le plus délicat. Des figures entières, des sujets religieux formant tableau se détachent, comme les antiques iconologies byzantines, sur des fonds d'or et d'émail, au rebours de nos gracieuses étoffes de Lyon dont la soie forme la chaîne et la trame, et qui brillent surtout par la légèreté aérienne de leur ornementation.

Trois statues plus grandes que nature, sculptées en bois par Geefs et revêtues d'ornements évalués à des sommes fabuleuses, méritent une description spéciale, quoique sommaire. Sous un dais, style Renaissance, sculpté, doré et brodé en or fin sur velours de Gênes (prix : 20,000 fr.), le Christ, l'auréole d'or au front, la chape byzantine sur l'épaule, tout resplendissant de diamants et de lumières, remet les clefs du royaume des cieux à Pie IX, successeur de saint Pierre. La robe intérieure est de damas d'argent orné de perles fines; le manteau, en lampas d'or ponceau; des inscriptions, tantôt en ivoire, tantôt en argent, tantôt en or, se lisent et rappellent les paroles évangéliques : — *Pasce oves meas*; — *Tu es Petrus*, etc. ; — *Ego sum via, veritas et vita*. L'étoile, l'agrafe du manteau, le tapis, les panneaux scintillent d'or et de pierreries

A la droite du Christ, sur un prie-Dieu en velours cramoisi aux armes pontificales, est agenouillé le pape Pie IX, revêtu d'une chape littéralement papale, qui a coûté deux ans de travail, employé quinze mille pierres et deux mille cinq cents grammes de filet d'or, et qui est, ainsi que la chasuble, brodée en soie et or à passer, avec figures allégoriques représentant l'Annonciation, au milieu du chaperon, — dans les parements de la chape, ou bande de l'orfroi, l'image de Dieu le Père; dans l'agrafe de face, celle de Marie, mère de Dieu, et sur les côtés de l'orfroi, dans de riches médaillons sur fond d'argent, d'admirables broderies représentant les grands docteurs de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Grégoire et saint Augustin. La tiare et la chaire de saint Pierre sont auprès du souverain pontife.

En face du saint-père, le cardinal Sterckx, archevêque actuel de Malines et primat de la Belgique, dans de splendides ornements, évalués deux cent cinquante mille fr., enrichis de diamants et de rubis; de l'autre côté du baldaquin, l'héroïque archevêque de Paris, victime des journées de Juin, et l'archevêque actuel d'Utrecht, Mgr Zwysen (ces deux dernières figures sont momentanément absentes), complètent ce remarquable entassement de richesses. Il faut remarquer que la vitrine renferme en outre de quoi changer trois fois les costumes, et que M. Van Halle doit faire tour à tour figurer dans son exposition saint François de Sales, saint Charles Borromée, saint Ignace de Loyola, Bossuet, Fénelon, les cardinaux Richelieu et d'Amboise, et les archevêques actuels de Paris et de Fribourg, tous reproduits, ainsi que les figures que nous venons de mentionner, dans la fidélité de leur ressemblance et de leurs costumes consacrés par l'histoire ou la liturgie.

En face du trophée, deux produits plus modestes, mais très-remarquables comme valeur artistique, un dais de bois de chêne sculpté, avec statue de la Vierge, dans le style du quatrième siècle, par M. Dumon, de Bruges, et un autel de bois sculpté, pur genre gothique, par MM. Goyers, de Louvain, forment, avec quelques broderies placées dans la travée du premier étage, le complément de l'exposition ecclésiastique belge. Nous avons remarqué que chacune des deux pièces sculptées en question n'est cotée que cinq mille francs; bon marché véritablement fabuleux, quand on le compare au prix de quelques grands meubles analogues de notre ébénisterie parisienne, qui sont loin d'avoir un égal mérite, ainsi que nous l'avons vu dans notre précédent article.

CH. P. MAGNE.

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 657, 658 et 659.

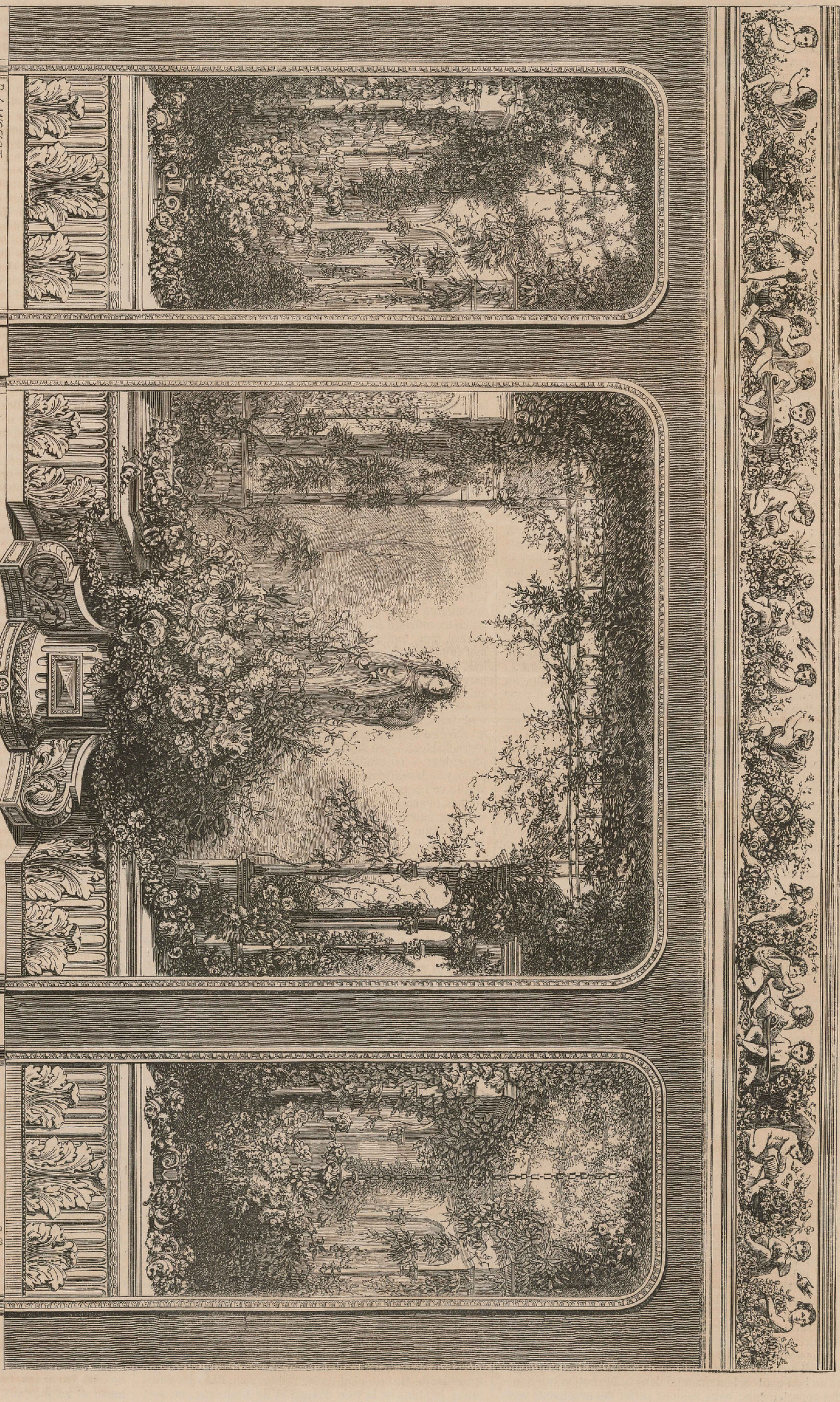
MEUBLES, SCULPTURES SUR BOIS ET SUR IVOIRE. — PAPIERS PEINTS ET DÉCORATIONS DIVERSES.

Suite et fin.

Les meubles proprement dits, dont nous avons essayé de donner une idée complète, ne constituent qu'une faible partie de cette immense industrie de la décoration intérieure des appartements, qui touche de si près et par tant de côtés à ce que les arts de la sculpture et du dessin ont de plus élevé et de plus remarquable. Un beau meuble est comme un joyau de prix. Il lui faut un accompagnement digne de lui, un entourage, un horizon qui le rehausse, l'illumine ou l'estompe, et complète à la fois sa destination, sa valeur et son style; le luxe domestique n'a pas d'autre raison d'être, et cela est si vrai de nos jours que presque tous les architectes ne dédaignent pas, après avoir dessiné des modèles pour les ébénistes, de venir en aide au tapissier, au peintre et à l'ornemaniste. L'Exposition est aussi complète dans cette section que dans toutes les autres; mêmes recherches, mêmes gloires individuelles, mais aussi mêmes influences du mauvais goût, mêmes charlatanismes, et quelquefois, bien des fois, hélas! mêmes immoralités flagrantes et incroyables, mêmes spéculations attristantes du faux poids, de la falsification et de la contrefaçon se substituant à la loyauté du concours, à l'honnêteté de la fabrication, à la légitimité du travail, et faisant regretter qu'il n'y ait pas eu un jury d'admission pour vérifier les origines comme il y en a un pour décerner les récompenses, ou, à défaut de cette précaution préalable, un article dans le décret impérial qui eût permis d'expulser toute intrusion ou toute usurpation notoirement constatée.

Nous n'exagérons rien, bien au contraire. Peut-être raconterons-nous ailleurs, en discutant les récompenses accordées et en jugeant la moralité de l'Exposition, bien des choses que nous ne pouvons pas dire ici, d'abord parce que nous avons confiance dans l'énergie et dans la sagesse du jury, et ensuite parce que nous ne voulons pas fournir aux récriminations privées un terrain que l'abus du droit de réponse et les avidités de la réclame rendraient aussi dangereux pour nous qu'il serait inutile pour nos lecteurs. Mais, en dépit des avertissements de la presse honnête, des mesures rédhibitoires souvent adoptées par la commission et des justices salutaires effectuées par la volonté du prince-président, l'Exposition aura été dans quelques-unes de ses parties entachée de déloyauté et de fraude. Plus, en approchant de sa fin, elle s'entoure de magnificences et se couronne de gloire, plus aussi elle mêle aux appréciations sincères de ses vrais admirateurs le poignant regret qu'elle n'ait pas, sous le rapport unique de la probité absolue, dépassé, comme elle l'a fait sur tous les autres points, l'Exposition universelle de Londres. — C'est triste à dire, mais c'est ainsi. Nous ne parlons, bien entendu, d'aucune des imperfections que nous avons plus d'une fois signalées, — admission de produits déjà connus ou déjà récompensés, acceptation aveugle d'œuvres non terminées ou apportées après coup, silence systématique opposé aux demandes de noms d'ouvriers ou d'artistes; tout cela, quoique bien grave, n'a plus aujourd'hui, grâce aux recherches faites et aux châtiments appliqués, qu'une importance secondaire.

Mais quand, à deux pas d'une vitrine entièrement compc-



Exposition de l'industrie. — Les Jardins d'Armide, exécutés en papier peint par la maison Jules Desfossé, d'après les dessins de M. E. Muller.

sée d'œuvres inédites et spécialement fabriquées en vue de l'Exposition, vous trouvez des rayons chargés de produits ramassés chez vingt clients et sur lesquels on a l'audace de placer le mot *vendu*, de façon à faire croire que la vente remonte à dix jours et non pas à dix ans ; quand, à côté des rebuts d'un magasin dont on vient ouvrir ici une succursale, toute une industrie peut reconnaître des choses louées, empruntées et achetées exprès à des confrères qui n'exposent pas ; — quand tel fabricant, qui a risqué sa fortune à confectionner des types nouveaux, voit une vitrine restée à peu près vide pendant les six premières semaines de l'exhibition s'emplir tout à coup de produits semblables aux siens, apportés par un voisin qui a su attendre et mettre le temps à profit ; — est-ce que ces plagiats honteux, ces spéculations foraines, ces supercheries commerciales, ne sont pas la condamnation formelle des facilités et des complaisances accordées aux provenances suspectes, mais habiles, quand d'un autre côté on se montrait si sévère pour les œuvres naïvement présentées avec le seul passe-port de leur honnête origine ?

Tout cela n'est rien encore. Si nous citions les exemples d'ouvriers « débauchés » (c'est le mot technique) de leur atelier habituel et « embauchés » dans un autre où ils apportaient les procédés et les modèles de l'ancien ; ou bien encore, payés pour aller, pendant une quinzaine, travailler chez le maître dont on voulait s'approprier les dessins ou la méthode ; — si nous mentionnions ces sculptures reproduites à la mécanique (valeur 10 francs et au-dessous) données comme sculptures à la main et cotées 10,000 francs, prix qui eût été maintenu si le propriétaire de l'œuvre originale, découvrant par hasard la trace de cette rouerie cynique, n'eût menacé de porter plainte ; — les ciselures exécutées à Paris par nos meilleurs artistes et exposées à l'étalage d'un négociant étranger où elles font une si singulière figure au milieu des médiocrités monstrueuses qui les entourent ; — les étoffes retrouvées par leurs vendeurs d'il y a cinq ans ; — les inventions et découvertes modifiées dans une limite assez adroite pour rendre l'action de la loi impossible, tout en ruinant et en dépossédant l'inventeur véritable, qui souvent a été l'associé crédule de l'habile homme qui l'a mis sur la paille après avoir fait fortune à ses dépens ; — les noms, fièrement apposés sur des chefs-d'œuvre connus depuis quinze ans, de commis que le hasard a faits depuis quinze mois successeurs de leurs patrons ; — et tout ce que nous taisons encore, les réclames, les prospectus, les faux prix de vente, les affiches, les manœuvres de toute sorte pour capter la publicité, tromper le jury, attirer la pratique et discréditer la concurrence ? Les noms se pressent sous la plume comme l'indignation sur les lèvres ; mais nous n'en écrirons aucun ; il faut laisser le jury faire son œuvre et venger l'industrie nationale que de telles hontes, heureusement en minorité, eussent atteinte aux yeux de l'étranger, si la grande masse de nos fabricants et de nos ouvriers eût pu être solidaire de ces sophistications de boutique et de ces escamotages de carrefour.

Mais quand nous insistons pour que justice soit rendue au travail individuel ; quand nous nous enorgueillissons d'avoir en quelque chose contribué à l'immense résultat que consacrera la solennité du 15 novembre ; quand nous défendons de toutes nos forces la partie ouvrière de l'Exposition ; — qu'on ne voie pas là de notre part une préférence marquée, un parti-pris ridiculement systématique pour les ouvriers contre les maîtres. Pas le moins du monde. Si, d'accord avec le gouvernement et tous les bons esprits, nous demandons que la récompense tombe dans la main qui l'a méritée, c'est précisément parce que, à mérite égal, nous ne faisons aucune différence entre le patron et l'ouvrier, entre la tête et le bras, entre la pensée et le travail. Nous savons tout ce qu'il y a de délicat et de difficile dans cette question d'attributions, et combien toute exagération, dans un sens ou dans l'autre, serait dangereuse. Il y a de mauvais ouvriers comme il y a de pitoyables patrons ; nous connaissons ces jalousies, ces rivalités, ces prétentions de beaucoup de natures incomplètes à se croire les auteurs de la prospérité ou de la renommée de telle maison dont elles ne sont que l'instrument. Beaucoup d'ouvriers, parmi les plus capables surtout, ne veulent pas convenir qu'ils n'ont qu'un talent de spécialité pour ainsi dire, et que le talent isolé ne suffit pas à diriger une industrie toujours complexe, à conduire des travaux multiples, à condenser enfin cette variété de mains-d'œuvre, de choix de modèles, d'appropriations et de vulgarisations dont l'ensemble constitue la tâche élevée et intelligente du chef d'industrie. Le nombre est petit des ouvriers devenus des maîtres illustres. Il y en a cependant ; mais, ceux-là, leurs ouvriers ne les jalousent pas. Quand vous voyez une œuvre remarquable, demandez-vous : « Eût-elle existé sans le patron qui la signe ? » Si la réponse est négative, la question est tranchée. Ce critérium est infaillible, et, sans sortir de l'industrie qui nous occupe en ce moment, en voulez-vous une preuve flagrante ? Voilà Fourdinois, qui, séparé de ses anciens collaborateurs Liénard, Fossey, Protat, Prigneaux, a exécuté, avec des ouvriers ordinaires et que tout le monde pouvait avoir comme lui, les plus beaux meubles de l'Exposition ; et voilà maintenant d'autres chefs de maison, qui, avec des sculpteurs de premier ordre, n'ont réussi qu'à couvrir de charmants détails ces meubles colossaux, absurdes, déplorables, dont nous parlions dans notre dernier numéro, et qui offrent cette disparate étrange que tout ce qui y est de l'ouvrier mérite récompense, et que tout ce qui est du maître, c'est-à-dire la destination, la coupe proportionnelle, le dessin et l'ensemble, n'est pas digne d'être mentionné. La conclusion, comme on dit en Italie, *va da se.* — Mais revenons à l'ameublement, dont cette digression nous a pourtant moins éloigné qu'on ne pense.

Une des applications les plus heureuses de la galvanoplastie doit contribuer à populariser l'usage des beaux modèles et du bon goût à bon marché dans la décoration intérieure des appartements ; nous voulons parler des ornements véritablement merveilleux, comme dessin et comme ciselure, que M. Christofle expose sur une cheminée de marbre blanc, sur quatre gaînes de bois de rose exécutées par MM. Grohé frères, et sur un piano de la maison Pleyel. On comprendra quelle révolution peut résulter de cette innovation hardie, en comparant le prix d'une gaîne ordinaire, fondue et ciselée sur le même modèle, soit 2,075 fr., avec le prix d'une des reproductions exposées, soit 335 fr., lesquelles n'offrent sur l'ancien système d'autre différence que d'être beaucoup plus finies et plus solides. Une idée, simple comme toutes les idées profondes, a été l'origine de cette invention. Jusqu'ici, la lenteur avec laquelle les dépôts galvaniques se forment était un obstacle réel à la fabrication des objets d'une certaine épaisseur ; pour donner à la coquille la consistance nécessaire, on y coule, aussitôt que la couche est assez résistante pour pouvoir se démouler, un alliage fusible de même nature que le métal d'orfévrerie courante, et on obtient par ce moyen, à un prix presque fabuleux, la reproduction des ciselures les plus fouillées, en substance plus malléable que la fonte, et à l'abri des retraites inséparables de ce mode de fabrication, qui dénaturent toujours la pensée des modeleurs et offrent tant de difficultés pour l'ajusté et le finissage. Les bronzes de la grande cheminée de M. Fourdinois et les garnitures des vases de Sèvres ont été obtenus par ce procédé, appelé à fournir à l'ameublement une infinité d'objets divers trop négligés jusqu'ici, patères, boutons, espagnolettes, encoignures de meubles ; verroux, galeries, moulures, frises, panneaux, cariatides, etc., à un prix plus économique que l'estampage lui-même, et dans des conditions d'exécution égales à la plus parfaite ciselure.

Les sculptures et travaux divers pour décoration, en bois, en carton-pierre ou en plâtre, n'ont pas de représentant plus élevé que M. Cruchet, dont l'exposition, placée au premier étage, à l'entrée du salon de S. M. l'Impératrice, dépasse ses concurrents de toute la distance qui sépare l'art pur de la fabrication purement industrielle. Après lui, nous placerons immédiatement M. Tirrart pour ses belles productions d'église ; M. Huber, dont la cheminée monumentale, lourde, massive, sans grâce et sans goût, méritait beaucoup moins les honneurs du transept que sa garniture de console Louis XV et ses charmants panneaux pour salle à manger ; puis un Anglais, M. Jackson, — puis personne.

En sculptures isolées de petites dimensions, il y a des chefs-d'œuvre. Un enfant de notre glorieuse et bien-aimée Gironde, M. Lagnier, envoyé par la ville de Bordeaux pour étudier l'Exposition, a montré qu'il était digne d'y être étudié lui-même ; après les sculptures de M. Guéret, dont nous avons déjà parlé, rien n'est comparable au miraculeux petit cadre d'oiseaux et de fleurs exposé par le jeune ouvrier bordelais dans ce salon de la plastique, où brillent pourtant des œuvres remarquables, — où Martin Riester exhibe son gracieux coffret à bijoux, en ébène incrusté d'acier, d'argent et d'or, moins beau pourtant que son encrier à chimères commandé par M. Maquet, et que ses fusils, pistolets, cadres et dessins, auxquels nous reprocherions (si un pareil talent supportait le reproche) d'abuser un peu des animaux fantastiques ; — où MM. Planson, Froger, Knecht et Moreau ont apporté, les trois premiers de très-curieuses sculptures de religion et de fantaisie, le quatrième un coffet d'ivoire Renaissance, d'une pureté et d'une richesse irréprochables ; — où Justin et Mène sont admirablement représentés ; — où Pradier et Cumberworth revivent dans les plâtres et les stéarines de nos premiers mouleurs ; — où Mme la comtesse de Dampierre, une grande dame, déploie l'étonnante collection de ses fleurs, écrans, vases et paravents en cuir découpé ou repoussé ; — où la Suisse, enfin, figure d'une façon naïve et quelquefois charmante par ces sculptures en bois blanc qu'exécutent si patiemment les paysans de l'Oberland bernois, et dont trois villes du même canton, Thoune, Brienz et Meyringen, représentées par un industriel de Paris, ont envoyé d'innombrables spécimens, parmi lesquels nous citerons une *Cène* d'après Léonard de Vinci, et un groupe d'après Clodion, d'une exécution véritablement surprenante.

Là encore, le procédé Sauvage se fait pardonner, par la finesse et l'exactitude de ses réductions, qui ont rendu de si grands services à l'industrie artistique, le crime de lèse-sculpture qu'il a osé commettre en augmentant de moitié la Vénus de Milo ; quand on veut expérimenter, il faut se souvenir du proverbe latin : *In animâ vili*, et ne pas toucher aux sujets divins. Un autre système reproduit les bustes du foyer de la Comédie française et quelques bas-reliefs historiques. Des tours de force d'histoire naturelle et de botanique plastique sont logés aussi dans ce compartiment, en compagnie des cadres sculptés et dorés, parmi lesquels nous n'avons remarqué que les moulures en blanc et les dorures diverses de M. Dumon-Petrelle ; il n'y a de cadre véritablement beau aux Champs-Elysées que celui qu'a dessiné Riester, et il n'est pas dans cette salle, mais dans l'escalier d'honneur du palais principal.

L'ivoirerie d'art n'existe plus. Le bois de poirier et le bronze, d'une part, de l'autre, la sculpture à la mécanique, l'ont irrémédiablement tuée. Il faut à cette substance ingrate et coûteuse, ou la foi qui lui a inspiré les merveilles sublimes des siècles qui la jaunissent, ou les fantaisies splendides des rares amateurs qui commandent aux Froment-Meurice, aux Pradier et aux Feuchères les Lédas et les Vénus drapées d'argent et d'or, et parées d'émaux et de perles. Dieppe, qui a eu longtemps le monopole de l'ivoirerie, ne possède qu'un seul artiste digne de ce nom, le Michel Columb du dix-neuvième siècle, l'artisan de génie Graillon, que nous vîmes, en 1853, décorer de la main de l'Empereur, et dont les sculptures sur cachalot et sur ivoire brillent au palais des Beaux-Arts, domaine de notre savant et spirituel collaborateur Du Pays. Sauf un beau Christ de M. Blard, et de jolis modèles remarquablement travaillés de M. Brunel et de M. Tellier, rien, dans les nombreux produits de la ville d'Ango et de Duquesne, ne sort de la ligne d'une honnête et débonnaire industrie. Nous en dirons autant du groupe des ivoiriers de Paris, où deux talents réels, MM. de Wolff et Norest, émergent seuls d'une masse uniformément vouée au tour et à la pacotille, et qui n'est que l'accessoire correct et méticuleux des fabrications diverses de billards, de cannes, d'ombrelles, de brosses, d'éventails et de garnitures de bureaux et de toilettes. C'est de la bonne tabletterie, copiant servilement des modèles consacrés, s'imaginant que la patience a quelque chose du génie, rencontrant, de ci de là, un motif heureux ou une forme nouvelle ; mais ce n'est rien de plus.

Nous arrivons enfin à l'une des parties les plus intéressantes de l'Exposition, les papiers peints.

Ici, comme à Londres, l'opinion publique a désigné pour la plus haute des récompenses le nom si glorieusement national de MM. Delicourt. La France n'a pas de concurrents dans cette magnifique industrie ; mais MM. Delicourt n'ont pas de concurrents en France plus qu'en Europe. Leur grand tableau de *la Jeunesse*, d'après Muller, leur *Elysée*, leurs panneaux de chasse, leurs grisailles religieuses, ne sont pas seulement du papier peint, mais de la grande et admirable peinture transportée sur papier avec autant de sentiment, de respect, d'intelligence et de goût que si le papier était de la toile. Ces belles pages, aussi bien que leurs tentures veloutées, leurs damas ou leurs brocatelles diverses, s'adressent à toutes les fortunes, s'adaptent aux salons les plus somptueux comme aux appartements les plus modestes, et par le choix gracieux et pur des sujets ne sont déplacés dans aucune famille.

M. Jules Desfossé, successeur de l'ancienne maison Mader, est entré, lui aussi, dans la voie lumineuse de la peinture sérieuse appliquée au commerce, et s'est entouré d'artistes illustres. Clésinger lui a dessiné son panneau de l'*Automne*, Muller son *Jardin d'Armide*, faisant partie d'une série des Quatre-Saisons, et M. Couture une *Suite d'un bal masqué*, intitulée aussi *les Prodigues*, vrai tour de force d'exécution, et prophétique avertissement que le peintre de la *Décadence romaine*, réexposée aux Beaux-Arts, est né pour les grandes études de la fresque. Costumes, demi-teintes, expressions des physionomies, jeu des lumières, perspectives voilées de brume, il fallait un talent de premier ordre pour réaliser, avec quatre ou cinq teintes plates et crues, ces effets si pittoresques et si heureusement trouvés. Le choix du sujet n'est pas, à coup sûr, d'une austérité bien patriarcale ; mais, ce reproche une fois constaté, il n'y a plus qu'à louer.

Les *Prodigues* font partie d'une série de huit tableaux commandés à M. Couture par le même fabricant, et devant offrir successivement les contrastes du vice et de la vertu. Ainsi, en regard de la scène de carnaval, figure déjà un tableau de moissonneurs rentrant au village par un soir d'été, et s'arrêtant, au son de l'*Angelus*, devant une madone, pour rendre grâce à Dieu. — Des travaux ainsi conçus, des difficultés ainsi surmontées, ont pour nous une portée supérieure à la vogue du moment ; ils donnent la mesure d'une industrie aux ressources fécondées par des efforts dignes des plus grands éloges, ouvrent des horizons nouveaux, et contiennent les germes d'un progrès véritablement national, puisqu'il profite à toute la fabrication. M. Desfossé occupe trois cents ouvriers, et produit annuellement pour 650,000 francs de papiers peints, dont près de la moitié s'exportent à l'étranger, où ils maintiennent notre gloire spéciale dans la branche, aujourd'hui si élevée, des papiers de tenture et d'ameublement.

Après MM. Delicourt et Desfossé, la grande maison Zuber, de Rixheim, maintient sa célébrité quasi-séculaire, et expose trois magnifiques paysages, dont un surtout, — une vue des mers polaires, — atteint au plus haut degré d'effet comme perspective et beauté de lumière. MM. Zuber méritent aussi une mention toute spéciale pour le bon marché de leurs papiers courants de 60 à 90 centimes le rouleau. Après eux, M. Genoux, pour ses beaux papiers de tenture ; MM. Clerc-Margeridon, Lapeyre-Kolb, Riottot, et Chardon et Pacon marchent, *ex æquo*, dans la voie d'un progrès de plus en plus magnifique et tiennent tout ce que leur industrie avait promis, à l'art qui veut du beau et à la consommation qui demande du bon marché. Nous ne voulons pas oublier non plus un modeste et utile inventeur, M. Guichard, auteur de la substitution de la laine de bois à la laine ordinaire dans les papiers peints, découverte appelée à un grand succès d'économie, et qui ajoutera à la réputation de ce peintre-décorateur déjà si distingué.

L'industrie des stores nous saura gré de ne mentionner aucun de ses produits. Celle des cuirs en relief pour ameublement a fourni quelques heureuses applications à M. Dulud. Une troisième industrie, celle du cactus métallisé, monopolisée par M. Toussaint, a enfanté de jolis modèles de petits meubles et de services de table.

Notons, pour finir, les petits meubles de Spa, ceux en papier mâché de l'Angleterre, en caoutchouc de l'Amérique, en laque de la Chine et du Japon. Il n'y a là ni description à faire, ni appréciation à formuler ; ce n'est pas de l'industrie, ce n'est pas de l'art, c'est du produit local, voilà tout, comme la pépite d'or à l'exposition de l'Australie ou la dent d'éléphant à l'étalage de Sumatra.

S. M. le roi de Suède expose les beaux vases en porphyre de son usine d'Elfsdalen ; le grand-duché de Toscane, des parquets en marqueterie et des sculptures sur meubles estimables, — mais surtout ses charmants ouvrages en albâtre, en serpentine et en *scagliola*.

Rome, — par où saurions-nous mieux finir ? — n'a pas de rivale pour ses mosaïques d'ameublement ; le *Campo-Vaccino* de Galland, tableau de $1^{m},80$ sur 80 c., est le plus complet chef-d'œuvre de cette prodigieuse industrie ; il a coûté dix années de travail à son auteur ; une table, avec dessins au trait tirés de la *Divina Commedia*, et, si nous ne nous trompons, imités de Flaxmann ; une autre avec la louve et les jumeaux antiques, et un magnifique vase en

marbre jaune de Sienne, ont une valeur inappréciable dans cette collection toute supérieure. N'oublions pas cependant que le plus célèbre mosaïste de Rome est un Français, et que Paris, Berlin, Vienne et Londres ont, depuis quelques années, le talent d'accaparer les meilleurs fabricants de camées et de mosaïques nés et élevés dans la capitale du monde chrétien.

CH.-P. MAGNE.

P. S. Nous émettions le regret, dans notre précédente étude, que l'Empereur n'eût pas acheté la magnifique bibliothèque-bureau exposée par l'Association des ébénistes de la rue de Charonne. Nous apprenons que notre vœu a reçu son accomplissement : S. M. l'Impératrice a acheté ce beau meuble. — CH.-P. M.

Histoire contemporaine (1).

Sous le simple titre de *Mémoires*, M. Joseph Montanelli embrasse, sinon pour les détails, au moins pour les résultats généraux, l'histoire politique entière de l'Italie du dix-neuvième siècle. Acteur au premier rang dans le drame non encore dénoué de l'indépendance italienne, ayant passé par les sociétés secrètes, par l'opposition constitutionnelle, par le pouvoir et par l'exil, publiciste, orateur, homme d'Etat, Montanelli était en droit comme en position de raconter la vie de son siècle et de son pays. Ce livre touche directement la France. Nous ne pouvons séparer notre cause de celle de l'Italie : ne fut-elle pas deux fois la mère de notre civilisation? Pour prix de ses bienfaits, nous l'avons envahie, foulée, ravagée comme des barbares. Dès Charlemagne, nous empêchons les Lombards de lui donner l'unité politique. Nous, si soigneux de fonder chez nous l'indépendance du pouvoir civil et d'opposer à la théocratie la barrière des libertés gallicanes, nous nous sommes faits au delà des monts les éternels complices de l'ambition pontificale. C'est une grande dette contractée envers ce noble pays, et notre intérêt politique s'accorde ici avec les droits de la justice et de la reconnaissance. Comme l'avait compris Lamennais, la plus puissante et la plus naturelle influence de la France sera toujours sur les races néo-latines. Une étroite communauté de sang, de religion, de langue, les relie entre elles. Jadis l'Italie fut leur lumière, la France est aujourd'hui leur centre et leur espoir. Constituées vigoureusement et harmonieusement autour d'elle, l'Italie et l'Espagne la rendraient l'invincible rempart de la plus belle et de la plus vraie civilisation. Alors elle tendrait avec plus de confiance la main à la race anglo-saxonne, forte race, mais de nature moins sympathique, et à la masse germanique où les idées comme les institutions féodales ont encore tant de racines.

Politiquement, l'Italie n'a point encore existé. Rome païenne la domina, mais ne l'unit pas. Les provinces de l'Italie n'étaient ni plus ni moins romaines que les provinces de la Gaule ou de l'Espagne. La Rome chrétienne, ou plutôt théocratique du moyen âge, héritière trop fidèle du génie altier et oppresseur de l'ancienne, ne permit jamais à l'Italie d'être soi. Mais, au sein même des discordes civiles, l'unité nationale se révélait aux âmes d'élite et faisait l'objet constant de leurs aspirations. Dans les cœurs magnanimes de Dante et de Machiavel vivait l'idée de la grande patrie. De nos jours, par l'effet de l'impulsion extraordinaire imprimée au monde, le sentiment est devenu général, et il a reçu en 1848 un commencement de réalisation. C'est un des plus grands résultats de cette époque tourmentée, mais féconde. Rien d'incompressible comme le génie de la nationalité quand il a une fois pris conscience de lui-même. L'avenir, un avenir prochain, montrera de quel poids l'Italie doit peser désormais dans les destinées du monde.

Le vrai sujet traité par l'auteur des *Mémoires*, c'est la merveilleuse et puissante éclosion de la nationalité italienne. Il la prend au berceau et la dépeint dans ses trois âges successifs : l'âge des conspirations, celui des réformes constitutionnelles, enfin celui des victorieuses insurrections de 1848. Les grandes conspirations furent celles du carbonarisme. Le parti militaire ou bonapartiste en fit la force, en lui donnant des chefs et des soldats. Les coups de main de Mazzini, qui vinrent ensuite, n'approchèrent pas de la puissance de ces mouvements qui ébranlèrent Naples, le Piémont et l'Espagne. Peu à peu l'élément libéral et démocratique tend à prédominer, c'est la transition au mouvement général de réforme. Mazzini caractérise cette époque intermédiaire. Déjà le secret des ventes ne suffit plus pour remuer les esprits. Mazzini conspire, mais la conspiration aura désormais son journal ; il conspire, il combat, mais il prêche, et lance incessamment ses proclamations et ses professions de foi. La force de Mazzini, car on ne peut nier qu'il n'en ait une, est d'un apôtre plus encore que d'un conspirateur. Elle tient, selon nous, à sa foi mystique, à son spiritualisme vague, mais ardent, qui contraste avec le matérialisme trop répandu parmi les révolutionnaires français. A l'organisation purement militaire du carbonarisme avait succédé l'influence des idées et des doctrines.

L'agitation civile, moyen de conquêtes pacifiques, mais qui demande peut-être plus de courage que la conspiration, était devenue possible. Montanelli, malgré l'opposition des réfugiés d'alors, y entraîna son pays. Exilé lui-même aujourd'hui, il persiste à condamner la prétention qu'ont trop souvent les exilés politiques de conduire de loin le mouvement national. Le bon sens dit qu'on n'agite pas un pays du dehors, et qu'il faut vivre de sa vie pour influer sur ses destinées. Montanelli dévoile les côtés faibles de la méthode mazzinienne, il reproche à son auteur d'avoir prolongé outre mesure l'époque des conspirations. Celui-ci, en effet, avait si longtemps conspiré, qu'il semblait ne pouvoir agir au grand jour, et que l'appel de 1848 le prend au dépourvu. On se bat en Lombardie, à Venise, et il continue de prêcher et d'écrire. Il montre une grande timidité à Milan. Ce n'est qu'au terme de la lutte qu'il se signale. Manin, Tommaseo, Cernuschi, Cattaneo, Maestri, Sterbini, Masi, et enfin l'auteur des *Mémoires*, déployèrent une autre énergie. Soyons justes toutefois : plusieurs des chefs de la réforme constitutionnelle s'étaient formés à l'école de la *Jeune Italie*, Gioberti avait commencé par écrire dans le journal de Mazzini publié à Marseille. N'est-ce rien d'ailleurs que d'entourer une cause politique de l'auréole du martyre ? Le nom des frères Bandiera, pour choisir entre tant de mémoires héroïques, n'est il pas une gloire, une force, une partie de l'héritage sacré de l'Italie ?

Les conspirations étouffées dans le sang n'arrêtaient pas le progrès de l'idée nationale. « Semblable à la vestale antique, la littérature conservait le feu sacré. » Montanelli ajoute : « L'Italie était pour nous une mère adorée, une mère dans les fers. » Cependant ni en 1822, ni en 1831, la masse de la nation n'avait été profondément remuée. On le vit, dans l'insurrection de la Romagne, quand les Transtévérins criaient à Grégoire XVI : « Saint-père, n'ayez pas peur. » Le libéralisme abstrait et antireligieux n'allait pas au tempérament de l'Italie. Il fallut, pour l'ébranler, l'alliance, plus naturelle qu'on ne l'admet communément, du christianisme et de la révolution. Ce qui porta coup, ce qui enleva les Transtévérins eux-mêmes, ce furent les *Paroles d'un croyant*, le chef-d'œuvre de Lamennais et le seul peut-être de ses ouvrages qui restera. Au rapport de l'auteur, il frappa comme une révélation. En même temps Gioberti agitait le souvenir ou, si l'on veut, l'utopie d'une papauté nationale et libératrice. Montanelli rend hommage à la sincérité de cette renaissance religieuse et de l'enthousiasme universel qui accueillit Pie IX. « Ce n'était pas, dit-il, une comédie jouée à la face de l'Europe. » La police autrichienne, avec sa clairvoyance accoutumée, redoutait par-dessus tout un mouvement démocratique s'appuyant sur les principes de l'Evangile.

Ce fut le vrai réveil de l'Italie, l'époque des conquêtes civiles, celle des chants et des fêtes populaires. L'auteur la célèbre avec un enthousiasme contagieux. Il y occupe une belle place; il parut à la tête de l'agitation politique et religieuse, plus utile alors que toutes les conspirations. Déjà d'importantes réformes avaient été emportées. Les sbires dominaient un peu moins en Toscane, les inquisiteurs à Rome, les voleurs à Naples. Sur l'Europe attentive à cette révolution pacifique éclate le tonnerre de 48. En Italie comme partout, les masses font leur apparition sur la scène politique. La bourgeoisie, jusqu'alors maîtresse du terrain et modératrice de la lutte, les accueille avec défiance. Les chefs du mouvement se divisent. Les uns, comme Montanelli, tendent la main au peuple, et travaillent à cimenter l'union des deux éléments, démocratique et bourgeois. Les autres, à l'imitation de nos doctrinaires, ne voient de salut que dans le règne exclusif de la classe moyenne, et appliquent à la bourgeoisie le célèbre *farà da se* de Mazzini et de Charles-Albert. Dès le début, on surveille, on comprime, on licencie autant qu'on peut les deux forces vives de toute révolution, la jeunesse et le peuple. La bourgeoisie n'est pas enthousiaste, c'est là son moindre défaut. Pourtant, sans l'ardeur et le désordre même de l'enthousiasme universel, comment créer en quelques jours un gouvernement, une armée, une nation? comment arracher du sol le despotisme séculaire, et le rejeter par delà les Alpes? On verse à la noble Italie l'assoupissement d'une énervante modération, quand le temps réclamait la fièvre du patriotisme et les cris tumultueux de la bataille. Montanelli n'a qu'à laisser parler les faits : ils accusent hautement les fautes du juste-milieu italien, et la pire de toutes, la faiblesse.

Une autre difficulté se révéla de bonne heure. D'abord entraînée, la papauté n'avait pas attendu 1848 pour hésiter dans la voie des réformes. L'auteur en acquit la preuve dans le mémorable entretien qu'il eut avec Pie IX en 1847. Moment solennel pour Montanelli, pour le pape et pour l'Italie ! L'impossibilité de s'entendre était avérée, et le divorce commençait. C'est qu'en effet, si le vrai et pur christianisme des premiers siècles s'accorde fort bien avec la démocratie, il n'en est pas de même de la puissance temporelle des papes. Les principes de 1789, dont on se rapprochait chaque jour, sont aussi contraires au gouvernement clérical que ce gouvernement l'est lui-même à l'Evangile. Pour que le catholicisme cessât d'être un obstacle, il eût dû subir une réforme intérieure radicale, que l'orthodoxie ne repousse pas, mais que l'entourage de Pie IX n'eût point acceptée. Personne d'ailleurs, même dans les rangs de la démocratie chrétienne, ne comprenait alors cette nécessité. Pie IX s'était donc singulièrement refroidi, et, s'il fit encore des concessions en 1848, ce fut à contre-cœur et sous la pression des événements. Rome n'entrait pas avec résolution dans le mouvement, ce qui empêchait l'unité, et par conséquent menaçait la vie naissante de l'Italie. Dans un pays neuf comme aux Etats-Unis, aucune ville n'ayant de tradition ni de prépondérance, on a pu créer un centre politique artificiel, on a pu le créer avec une force exécutive modérée. Dans la condition des Etats européens, il faut à chaque nation une véritable capitale, un centre puissant de pensée et d'action. Or l'Italie n'a encore qu'une capitale possible : Rome. Devant sa majesté séculaire se taisent les rivalités. Mais Venise cédera-t-elle à Florence ou Naples à Milan ? En refusant de rendre à l'Italie son organe d'unité politique, la papauté portait un coup mortel à la cause de l'indépendance.

D'une part, le licenciement de la force populaire par les chefs de la bourgeoisie, anciens conspirateurs devenus des héros de modération et les apôtres d'une légalité pharisaïque ; de l'autre, les hésitations, la défiance et bientôt l'hostilité ouverte de la cour romaine, telles sont les causes, admirablement exposées par l'auteur des *Mémoires*, qui empêchèrent le sang généreux dont l'Italie fut abreuvée de porter ses fruits d'affranchissement, et qui firent succéder d'irréparables revers à la gloire des premiers succès. Milan, héroïque en mars, semble bientôt s'affaisser. Tombée en des mains pusillanimes, elle ne sait pas rester elle-même quelques jours, et elle se hâte de se livrer sans garantie à Charles-Albert. Le plus italien de ses ministres, Gioberti, recule devant l'union avec la Toscane et Rome. Venise abandonnée retrouva son courage et Manin ; mais elle ne put qu'honorer les funérailles de la liberté italienne. La tentative tristement avortée de Pie IX prouve une fois de plus la vanité des espérances qui rêvent l'unité de l'Italie par la suprématie pontificale.

En même temps que Montanelli nous fait pénétrer dans les profondeurs de la vie nationale, il raconte avec une noble candeur sa propre vie. La haine politique, qui ne respecte rien, lui imposait l'obligation de défendre son parti et de se défendre lui-même. La vitalité du génie italien s'est révélée en ce siècle par une riche moisson de grands esprits et de grands caractères; Montanelli brille parmi les plus éminents. On serait tenté de lui appliquer à lui-même la peinture qu'il trace quelque part du caractère toscan, « mélange de bon sens pratique et d'imagination créatrice, de délicatesse et de force, des facultés qui font les grands artistes et de celles qui font les grands hommes d'Etat. » Il avait combattu avec énergie, avec succès, les petits Metternich de la Toscane, et ce gouvernement *sbirocratique*, pire, dit-il, que le gouvernement des prêtres ; ce qui en dit beaucoup pour un Italien. Il eut des triomphes d'orateur populaire à Pise et à Livourne, comme Lamartine à l'Hôtel de ville de Paris. Comme Lamartine, il était, sur ce petit théâtre, l'initiateur de la bourgeoisie à la république ; mieux que Lamartine, il comprit que, sans l'appui des masses, les révolutions avortent et les gouvernements tombent. La nation italienne est une nation politique ; le vieux génie romain y vit toujours. Ils sont juristes, diplomates, et cela ne les empêche pas d'être poëtes. La vie publique de l'auteur des *Mémoires* fut courte, mais d'une grandeur et d'une pureté antiques. Au premier cri de guerre contre l'étranger, il quitte ses études et sa chaire de professeur, et entraîne ses élèves sur les champs de bataille de l'indépendance. Blessé dans leurs rangs au combat glorieux de Curtatone, et laissé pour mort, il est fait prisonnier par les Autrichiens. Echangé et devenu premier ministre en Toscane, il travaille à faire l'Italie. C'est sa pensée, sa passion de tous les instants. La Toscane, n'ayant pas l'ambition de dominer, était propre à servir de lien entre les autres parties de l'Italie. Montanelli, trop confiant, préparait un beau rôle au grand-duc, mais il avait compté sans Son Altesse Impériale et Royale. Pendant que le chef du parti démocratique négocie au milieu des peuples frémissants, le grand-duc s'évade honteusement, laissant là son ministère et comptant sur la guerre civile. Ce fut le plus beau moment de la carrière de Montanelli. Les mécontents contenus, la sédition militaire comprimée par le seul ascendant de la parole, la guerre civile écartée, le gouvernement reconstitué, le projet de la constituante italienne repris avec plus d'autorité, attestèrent la force du parti démocratique en Toscane, la décision et l'énergie de son plus noble représentant. Il faut reconnaître que dans cette crise périlleuse Guerrazzi le seconda courageusement. Mais la liberté italienne venait d'avoir son Waterloo ; le moment approchait où la force brutale allait triompher partout. Montanelli court en France chercher des secours. C'était peut-être une faute de laisser la Toscane entre les mains de Guerrazzi. Le tribun de Livourne ne put dominer la situation : il avait à lutter non-seulement contre le parti absolutiste, qui relevait la tête sur les ruines de la patrie, mais contre l'ancien parti libéral, que la frayeur poussait au devant de la servitude. Les difficultés étaient grandes, insurmontables peut-être ; mais Montanelli du moins fût tombé avec plus de dignité. Il eut le malheur que la révolution toscane fut emportée sans gloire en son absence, et que la patrie de Dante ne partagea point l'honneur des suprêmes résistances avec Rome et Venise.

Il est peu de lectures plus attachantes que celle des *Mémoires*. Montanelli a les couleurs du poëte et la méditation du penseur. La flamme de la jeunesse circule dans ces pages ; je ne sais quelle éloquence du cœur les anime. L'auteur manie heureusement tous les genres de style ; il peint, juge, disserte. Quelquefois un cri déchirant s'échappe du cœur du patriote. Il remue la pitié et l'indignation ; il étale aux regards la robe sanglante, non d'un usurpateur arrêté dans ses attentats, mais de la patrie déchirée et couverte du sang de ses meilleurs fils. Un pays qui produit de tels hommes et de tels écrivains peut braver le malheur et la tyrannie : l'avenir ne saurait lui échapper.

Le livre de l'illustre exilé méritait à tous égards l'honneur d'une traduction en français : nous sommes heureux d'annoncer qu'elle ne se fera pas attendre. Un homme qui appartient à la même famille des nobles et généreux esprits, M. Arnaud (de l'Ariége), est sur le point de publier ce travail. Montanelli a toujours manifesté son amour pour la France ; le public français, nous ne saurions en douter, lui rendra sympathie pour sympathie. Il s'agit ici de quelque chose de plus qu'un succès littéraire. L'union intime de la France et de l'Italie est un des premiers intérêts de la civilisation ; le beau livre de Montanelli contribuera puissamment à opérer un si heureux et si fécond rapprochement.

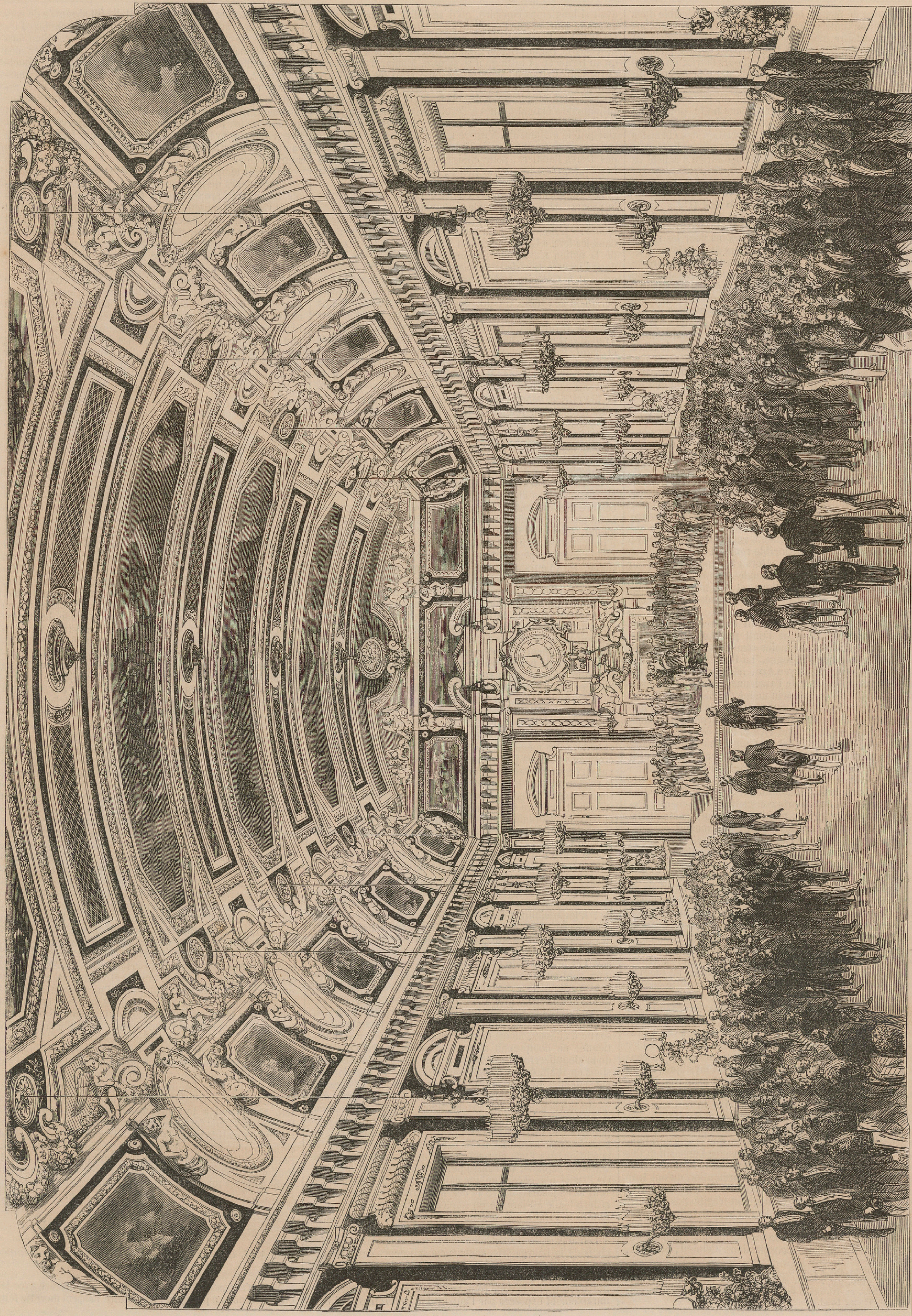
F. HUET.

(1) *Mémoires sur l'Italie, et spécialement sur la Toscane, de* 1814 *à* 1850, par Joseph MONTANELLI, ex-président du conseil des ministres, ex-triumvir du gouvernement provisoire toscan; 2e édition, Turin, 1853.

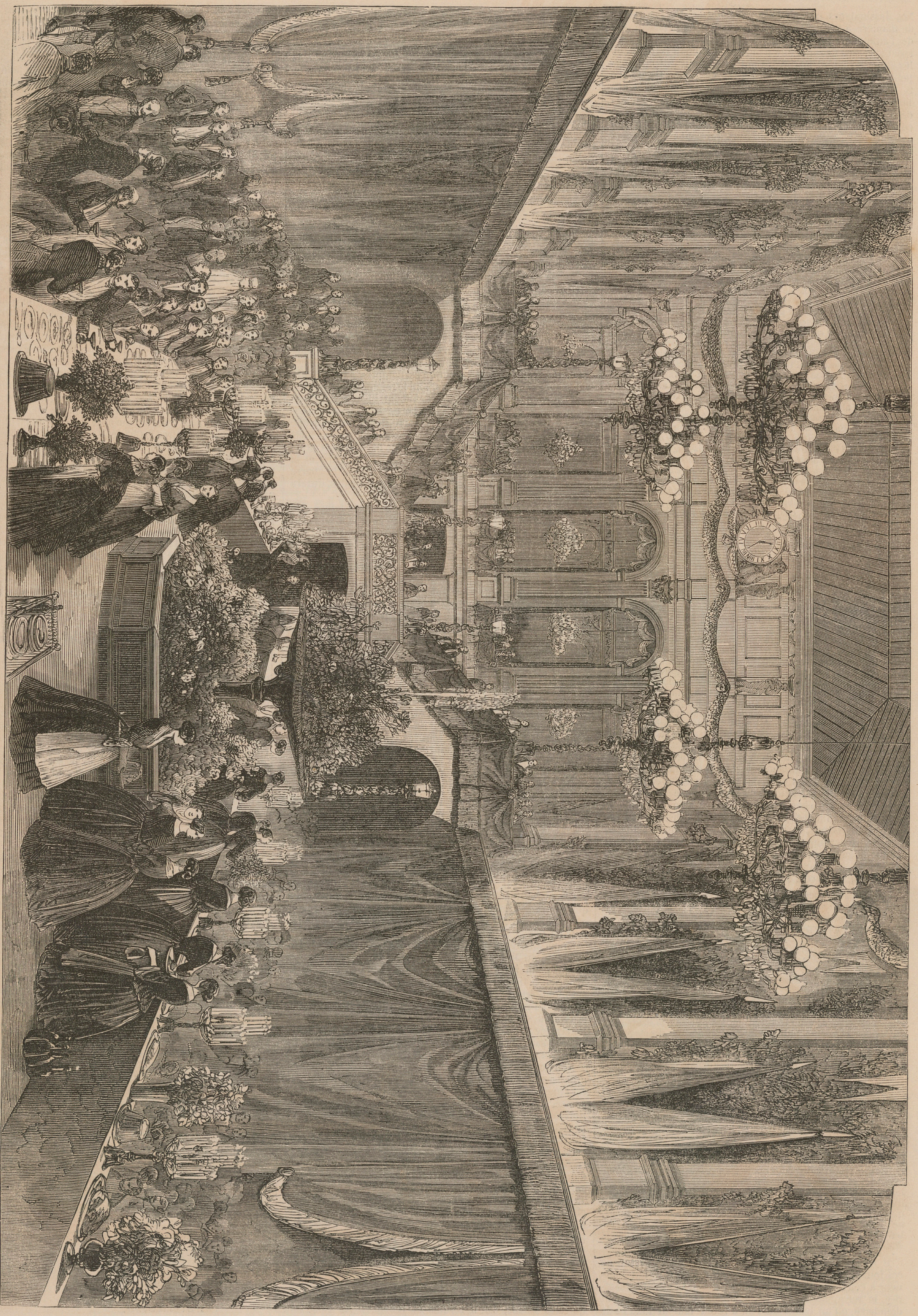
Fête offerte par les exposants

à S. A. I. le prince Napoléon et à la commission impériale, le 18 *octobre.*

Nous n'avons qu'à nous louer de la bonne grâce avec laquelle on nous a permis de reproduire l'aspect de cette fête.



Fête donnée par les exposants dans l'hôtel du Louvre. — Le salon de réception.



Fête donnée par les exposants. — La cour de l'hôtel du Louvre transformée en buffet.

Nos dessinateurs ont choisi le moment le plus favorable, de manière à présenter des tableaux qui ne déposent pas de l'animation un peu désordonnée des scènes finales du spectacle. Nos dessinateurs n'ont point attendu cette fin, où les amphitryons et les invités ont lutté, nous dit-on, d'appetit et de gaieté; ils se sont retirés en même temps que S. A. I., qui n'a pu elle-même apprendre, autrement que nous-mêmes, qui n'étions point invités, heureusement! ces détails trop libres, mais assez faciles à prévoir par la composition de l'honorable assemblée. Les journaux qui avaient reçu des invitations, — ceux qui sont inféodés aux fondateurs de l'hôtel du Louvre, — n'ont pas cru devoir rendre compte de cette solennité industrielle achevée en toute liberté bachique. Le seul *Journal des Débats* la raconte ainsi, avec des ménagements de langage qui n'en dissimulent pas entièrement la physionomie. Voici son récit :

« Hier a eu lieu, au nouvel hôtel du Louvre, la fête que les exposants ont voulu offrir à S. A. I. le prince Napoléon. La cour d'honneur de cette hôtellerie monumentale resplendissant de mille lumières, et sa voûte de verre, pavoisée des drapeaux des diverses nations, avait été transformée en un premier salon au milieu duquel un énorme buffet était dressé. Les fenêtres, tendues de velours du premier étage jusqu'au faîte, portaient chacune le nom et l'écusson d'une ville métropole de la France ou de l'étranger. Au fond de la cour, un vaste perron à quatre rampes conduisait dans une longue et splendide galerie qui précède la salle principale, une salle à manger, dit-on, un salon pour le soir, et qu'on aurait pu prendre aisément pour une salle du trône, à voir ses dimensions colossales, ses plafonds couverts de peintures et de cariatides, ses glaces, ses pilastres et ses lambris sculptés d'or et de marbre avec une magnificence extraordinaire. Deux orchestres avaient été préparés : un orchestre de musique militaire se tenait dans le vestibule de la cour; un autre, sous la direction de l'habile chef, M. Dufrêne, exécutait des marches et des airs variés dans le salon principal, où S. A. I. était attendue. A neuf heures, les portes se sont ouvertes, et la foule des exposants, accrue des invités, a rempli les salles immenses, devenues en un instant trop étroites. Le prince Napoléon est arrivé vers dix heures, escorté de M. le ministre d'État et de plusieurs hauts dignitaires. Reçu par la Commission, le prince s'est avancé dans la salle principale, où il s'est tenu debout. Dès son arrivée, une cantate à grand orchestre a été chantée avec beaucoup de goût par Roger, et la musique, qui était de M. Auber, a été fort applaudie. Quant aux paroles, de M. Henri Trianon, jetées dans le moule ordinaire des cantates, il n'y a rien à en dire. Cet hymne au travail et aux lauriers pacifiques des ateliers débute ainsi :

Le grand siècle renaît; *le passé recommence.*

« L'intention est bonne, mais M. Lesguillon l'avait déjà dit, et je ne sais si le dernier hémistiche contient un éloge délicatement exprimé. Le dernier couplet, renfermant un double hommage à l'Empereur et au prince impérial, a été redemandé.

« Après la cantate, le prince a parcouru les salons, où la foule a cherché à se disperser et à se promener, mais sans d'abord y réussir. C'était bien la fête de la fraternité, et les exposants ont dû apprendre à se connaître. Pied contre pied, coude contre coude, on se pressait la main de bon cœur sans doute, mais un peu sans le vouloir, et l'on fraternisait bon gré mal gré. Enfin les exposants alliés ont réussi à s'ouvrir une brèche et se sont précipités contre le buffet principal et les ouvrages accessoires. Le tout a été emporté d'assaut avec un enthousiasme et un ensemble impossibles à décrire, et les produits les plus appétissants mais les plus éphémères de l'industrie ont disparu en un instant. La plus complète liberté et même un peu de laisser-aller ont donné un cachet particulier à cette soirée, où les dames brillaient par leur absence et où les hommes se promenaient à l'américaine, le chapeau sur la tête, quelques-uns même le paletot sous le bras. A une heure et demie, la fête durait encore. »

L'hôtel du Louvre était inauguré par cette fête, dont on avait voulu faire un événement grand comme l'hôtel lui-même. Dès la veille on décrivait pompeusement cet établissement, dont *l'Illustration* a eu l'honneur de faire le programme il y a trois ans. Nous retrouvions, dans cette affiche du spectacle annoncé pour le lendemain, des phrases de notre connaissance, habillées un peu à la mode actuelle, c'est-à-dire accompagnées de points d'exclamation, qui sont comme la garde qui veille au salut des spéculations industrielles.

Voici comment cela se chante :

« Au fond de la cour s'étend un vaste perron à quatre rampes, qui débouche sur un vaste portique éclairé par cinq arcades à colonnes corinthiennes engagées dans le mur. Au-dessus règne un attique, que surmonte un large cadran circulaire soutenu par quatre statues d'enfants, de MM. Klagmann et Choiselat, représentant les quatre parties du monde. Toutes les horloges de l'hôtel graviteront autour de ce cadran infaillible, qui leur enverra l'heure par rayonnements électriques. Le Temps, tout vieux qu'il est, suit les progrès de la science moderne : il a cassé son antique sablier et l'a remplacé par un télégraphe.

« L'architecture des trois autres façades qui complètent le carré de la cour est à la fois élégante et simple. Le rez-de-chaussée présente un développement régulier d'arcades élevées à la hauteur du perron; des pilastres corinthiens divisent les fenêtres des étages supérieurs; celles du premier sont à frontons triangulaires : celles du second portent des frontons circulaires brisés avec des têtes formant clé, qui se penchent comme pour regarder dans la cour. ...

« La salle à manger fait face à la galerie. Peu de palais en contiennent certainement de pareilles : vous diriez la salle du trône de la Gastronomie. Je ne trouve guère à lui comparer que ces salles imaginaires de banquets royaux et mythologiques rêvées par les grands peintres vénitiens. Ses dimensions sont grandioses : elle a quarante mètres de long sur treize de large et onze de hauteur. Balthazar pourrait y donner son festin, et les *Noces de Cana* y tiendraient à l'aise. Elle est éclairée par des fenêtres et par des œils de bœuf pris dans la voûte, qu'accompagnent régulièrement deux cariatides revêtues de draperies dorées. Au-dessus règnent des frontons coupés surmontés d'enfants qui tiennent des guirlandes. Le milieu de la voûte est composé de quatre grands tableaux octogones d'encadrements blancs et or, et de champs de marbre. Ce sont les quatre Saisons figurées par les triomphes de Neptune, de Bacchus, de Flore et de Cérès. Flore effeuille ses corbeilles. Cérès lie ses gerbes, Bacchus pressure le sang de ses grappes, Neptune dompte d'un coup de trident les tempêtes de l'équinoxe.

Il est certain que l'hôtel du Louvre peut se passer de ces louanges emphatiques. C'est une œuvre qui fait honneur à ceux qui l'ont accomplie; ceux qui l'avaient imaginée le reconnaissent en toute sincérité. Il est seulement dommage qu'un palais où l'on a réuni tant de luxe et de magnificence, en vue d'appeler les riches qui viennent visiter Paris, n'ait pas à leur offrir un peu plus d'air et de lumière en tout temps, un peu plus de verdure en été que n'en peuvent donner, d'un côté, les murs du Louvre, et de l'autre côté la rue Saint-Honoré, malgré toutes les élégances dont celle-ci brille entre la rue Croix-des-Petits-Champs et la rue de Valois.

Mais on ne peut pas tout avoir, et si l'hôtel du Louvre est privé de ces avantages, il a tout le reste. S'il était en face du jardin des Tuileries, sur le boulevard, entre la rue Richelieu et la rue de la Paix, ou dans le voisinage des Champs-Élysées, il serait trop heureux; il lui suffit d'être riche.

PAULIN.

Chronique littéraire.

M. Michelet vient de donner la seconde partie de sa belle *Histoire de France au seizième siècle*. La première a nom : *Renaissance*, et nous l'avons examinée en son temps; la seconde porte pour titre : *Réforme*.

C'est la Renaissance qui se continue, mais en perdant son originel caractère, et en cherchant dans la rénovation religieuse un point d'appui qui, lui manquant tout à coup en France, menace de tout perdre au lieu de tout sauver. Heureusement l'œuvre de Luther sera reprise par Calvin en temps utile pour que l'esprit nouveau, persécuté et pourchassé, trouve un refuge dans la grande citadelle morale de Genève, sans murailles ni soldats.

C'est entre Luther et Calvin qu'est comprise l'importante période d'environ trente années, tout le règne de François Ier, dont traite le récent volume de l'éminent historien. La Réforme est sur le point de s'acclimater en France sous l'influence de cette Marguerite de Navarre, sœur de François, qui poussa jusqu'à la passion la tendresse fraternelle; mais le mouvement s'arrête, et le roi vire de bord sous la pression de sa mère, des cardinaux, de la Sorbonne; Paris et la France se couvrent de bûchers auxquels s'allume la guerre du protestantisme, qui, sous divers titres et prétextes, durera jusqu'à la fin de Louis XIV.

Cette volte-face ne peut néanmoins enlever au temps son caractère propre. On brûle les réformés pour leur foi; tout l'hiver parisien de 1535 n'est rempli que de supplices du raffinement le plus horrible; plus tard, dans le midi de la France et jusque sur les terres du pape, c'est par centaines et par milliers que l'on égorge les victimes; mais, au milieu de ces horreurs, il faut, d'autre part, marcher dans les voies de ce que M. Michelet appelle « la réconciliation de la terre. » L'Orient et l'Occident, jusque-là désunis, tendent à se rapprocher et à s'entendre. François est contraint d'en appeler au Turc, pour neutraliser et combattre la prépondérance espagnole, et c'est peut-être ce barbare qui alors sauve l'Europe de la domination universelle. Le Juif, si honni, si conspué, obtient, pour ainsi dire, droit de cité avec les banques, cette force quasi-électrique, ce télégraphe de la finance qui va créer un si puissant lien entre tous les peuples du monde. Il se trouve des esprits, et des meilleurs, pour réhabiliter la Kabbale en l'expliquant, et montrer que la morale qui en découle, et qui remonte à la plus haute antiquité, est au fond celle de tous les temps et de toutes les nations, c'est-à-dire celle dont Dieu a déposé le germe indélébile en notre âme.

Le Turc fut, à cette époque, à l'Europe ce qu'est la Russie aujourd'hui, c'est-à-dire ce qu'elle était. Un instant on put croire que l'Occident ne serait ni protestant ni catholique, mais soumis à l'*orthodoxie* musulmane. Aujourd'hui l'Occident est contraint de verser à longs flots son sang et ses trésors, pour défendre ce grand empire de Soliman contre un plus dangereux envahisseur. Soliman nous avait sauvés de Charles-Quint : nous rendons cela à ses successeurs en les protégeant contre l'ambition du Russe. Et peut-être le jour viendra-t-il où, humilié, affaissé, mi-démembré, le Moscovite aura à son tour besoin d'être défendu contre quelque nouvelle grande puissance, qui voudra se faire unique en l'absorbant. Ainsi vont les choses; tel en est le juste retour ici-bas.

Moins altière, mais autrement durable et définitive fut la conquête du Juif. M. Michelet en trace un tableau piquant et qui peint bien la manière fantaisiste et originale de cet historien-artiste. « Chose bizarre, l'invasion des Juifs n'est pas moins irrésistible. C'est comme cette armée de rats, qui, dit-on, au moyen âge, s'empara de l'Allemagne, l'envahit, la remplit, occupant tout, mangeant tout, jusqu'aux chats. Ici arrêtée par la flamme, mais passant à côté. Armée silencieuse; sauf un immense et léger bruit de mâchoires et de dents rongeuses, rien n'eût accusé sa présence. »

Nous entendons toujours ce bruit de mâchoires, et il va grossissant comme l'*aureta*, le *venticello* de Bazile. Où est l'orgueilleux Turc maintenant? C'est le Juif, naguère si écrasé, qui le soutient dans cette guerre de bravoure, de liberté et de nationalité, mais avant tout de capitaux, et où la victoire se rangera nécessairement du côté des gros coffres-forts. On dirait vraiment que le Dieu unique, le vrai Dieu, celui qui préside aux destinées de tous les hommes et reçoit leur hommage, sans acception de cultes, de rites et d'orthodoxies, a pris pour devise la maxime païenne : *Parcere subjectis et debellare superbos.*

Mais comment François Ier, le roi chevalier, le roi très-chrétien, le fils des Croisés, put-il, même dans la captivité, s'allier avec l'infidèle? D'après les traditions reçues, on a peine à le croire capable, et de cette politique, et de cet esprit d'initiative, et aussi de cette espèce de renoncement à la foi de tous ses devanciers et pères. Pour comprendre cela, pour bien saisir en sa vraie lumière et ses nombreuses ombres cette figure singulière de François Ier, avec tout ce cortége de vices qui lui fut plus utile et le rendit plus populaire que des vertus, car il résuma et refléta en les exagérant tous ceux de la nation, il faut lire M. Michelet. Ses malheurs, teintés d'héroïsme, firent également plus pour lui que des victoires : notre peuple est ainsi fait. Hardi dans le combat, bouillant cavalier alors qu'il eût fallu faire le général, il n'avait véritablement de la grandeur que le vernis, et du courage que l'écume. Au fond c'était une triste âme, déloyale, rusée, impure et personnelle à plaisir. Sa conduite envers sa belle et noble sœur Marguerite fait frissonner, et il n'y a malheureusement nul moyen de douter, en présence des documents historiques récemment découverts, qu'il n'ait eu l'abominable pensée d'outrager du dernier opprobre cette fraternité si pure, si passionnée, si dévouée. Comme roi, il s'était peu à peu habitué à se considérer comme au-dessus, en dehors des lois divines et humaines. Les lois sont un filet qui n'arrête ni les petits, ni les très-grands.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément;
Les grands ne le peuvent faire,

dit la Fontaine, mais c'est peut-être une erreur, car les grands rompent le filet, et François Ier rompit tout. Sa politique intérieure ne fut qu'un long tissu de tergiversations et de cruautés par faiblesse, la pire des méchancetés. Après avoir paru vouloir sourire aux protestants, il les massacra et laissa inventer pour eux d'épouvantables supplices, tels que ces pieux de fer auxquels, en les brûlant, on attachait les patients, bien haut, pour qu'ils ne pussent tomber dans la fournaise et cuisissent à petit feu. Il fonda avec apparat le Collége de France, et un jour il supprima l'imprimerie, sur les demandes de la Sorbonne. Mais la presse existait depuis un demi-siècle déjà; elle était plus forte que lui et le lui prouva, comme elle le prouvera à quiconque entreprendra de l'étouffer. Quand il fut pris, comment se conduisit-il? En roi par la mise en scène, mais en réalité en fourbe et en Sbrigani couronné. Il ne sauva pas même l'honneur. En s'agenouillant pour recevoir son épée, Lannoy lui en fit beaucoup trop. Ses lettres à Charles-Quint sont désolantes et font monter le rouge au front. « Elles étonnent de la part d'un homme aussi spirituel. Elles sont d'une bassesse impolitique. Il risque d'exciter le dégoût et de s'ôter toute croyance. Il demande *pitié*, n'espère que dans la bonté de l'Empereur, qui sans doute en fera un ami et non *un désespéré*, et qui, au lieu d'un prisonnier à jamais inutile, rendra un roi *à jamais son esclave*. Ce triste mot revient trois fois. »

Comment sortit-il de prison? Par un parjure, avec le ferme propos de ne remplir rien du traité de Madrid, en laissant ses enfants pour otages, et en les exposant à des représailles très-fort dans l'esprit du temps. Aussi s'éteignit-il dans le mépris impatient de son héritier, Henri II. « Le matin du 14 janvier, où il devait signer et jurer, il protesta secrètement par devant notaire, établit par acte authentique qu'il allait faire un faux serment. »

Singulier scrupule! Mais laissons là ce roi, qui n'eut que le mérite d'avoir été de temps en temps artiste, notamment quand il lui fallut un pied à terre pour chasser dans les forêts du Blaisois, pied à terre qui fut Chambord, ou Fontainebleau pour promener la suite valétudinaire de ses maladies et de ses excès.

Dans ces constructions, dans ces embellissements, le moyen âge est entièrement mis de côté. On sent bien qu'il est fini, et que tous les bûchers, toutes les Sorbonnes du monde ne le ressusciteront pas. Il y a encore des tours et des tourelles à Chambord, mais elles ne sont que « pour le plaisir des yeux. » « La grâce ondoyante » que Goujon donne aux pierres a remplacé partout les fiers mâchicoulis, les embrâsures meurtrières. On ne se bat plus de château à château, et il n'est plus besoin de se fortifier contre un ennemi impossible. A Fontainebleau, sous le pinceau embrasé des Rosso et des Primatice, éclatent toutes les exultations et toutes les splendeurs de la chair.

C'est que, malgré toutes les misères de ce temps et de tous les temps, un des plus frappants caractères du siècle et de l'ère moderne, c'est, comme M. Michelet le dit avec une pittoresque justesse, c'est *la joie*, c'est la renaissance de la *joie*, une *vertu* qu'il faut classer immédiatement après les trois théologales. *Sursum corda!* soyez allègres! la tristesse est, comme dit Montaigne, « sot et vilain ornement. » Et Rabelais, cette colonne, cet épique de la Renaissance, que ne dit-il, ne prouve-t-il et n'enseigne-t-il pas là-dessus?

« Foi, espérance, charité, ce sont bien trois vertus divines. Mais il faut ajouter cette vertu rare et sublime des cœurs très-purs, rare même chez les saints. Faute d'un meilleur nom, je l'appelle *la Joie*.

« La condamnation de tout le moyen âge, de tous ses grands mystiques, est celui-ci : « *Pas un n'a eu la joie.* »

« Comment l'auraient-ils eue? C'étaient tous des malades. Ils ont gémi, langui et attendu. Ils sont morts dans l'attente, n'entrevoyant pas même les âges d'action et de lumière où nous sommes arrivés si tard. Ils ont aimé beaucoup, mais leur amour si vague, plein de subtilités suspectes, ne s'affranchit jamais des pensées troubles. Ils restèrent tristes et inquiets. »

Une des grandeurs de Luther, c'est, outre la restauration, l'épuration du sacerdoce, de la famille, d'avoir apporté *la joie*. Il était du pays de la vigne; il ne se bornait pas à prêcher, à écrire, à tonner, à argumenter : il chantait, et ses chants, qu'on nous a conservés, rompent avec la mélopée plaintive, byzantine, parfois grande, mais toujours affreusement lugubre, des catholiques lithurgies. Son Choral est plein de cette force saine qui naît du contentement de l'esprit et de l'équilibre de l'âme : il montre l'homme marchant dans sa majesté, dans la légitime fierté de cette intelligence qu'il a reçue de Dieu, à la recherche de la vérité divine, et ne voulant plus se la laisser imposer ni dénaturer par les dires et par les momeries des hommes.

Un Dieu puissant est notre Dieu,
Il est notre défense,

Et notre refuge en tout lieu,
Quand le péril s'avance!

On sent là l'homme libre, cherchant son créateur, et s'élevant à lui de toute la force de compréhension qu'il lui doit. Il ne subsiste plus rien dans ce beau chant de la créature aplatie, humiliée, toujours tremblante, que nous représentent sans exception tous les monuments d'art et tous les écrits du moyen âge.

Ce commentaire lyrique n'est nullement une vaine affectation de symbolisme, et il suffit d'avoir entendu ce beau chant une fois en sa vie, pour avoir été frappé des différences notables et caractéristiques qui le distinguent des timbres d'église grégoriens, et même de ces prétendus chants de joie par lesquels les Coucy, les Thibault de Champagne, les Adam de la Hale et autres préludaient de si loin à la mélodie et à l'allégresse modernes.

M. Michelet a mis à contribution fort ingénieusement la musique, et autant dire tous les arts, pour la démonstration *à posteriori* de la synthèse de son livre. La *Melancholia* d'Alber Durer, et le mariage mystique de la sainte Catherine du Corrége, lui paraissent entre autres avoir une haute portée nationale et religieuse. Il ne nous siérait pas, à nous qui venons, après lui et d'après lui, de reconnaître dans un simple chant un emblème du mouvement et de la signification d'un siècle, de prétendre qu'il va trop loin dans cette voie. Nous ne saurions pas non plus, à cause des grandes beautés dont fourmille son livre, lui reprocher quelques trivialités de langue, quelques visées à la rudesse qui passent, selon nous, le but, et frappent trop fort, puisqu'elles n'ont pas besoin de ce luxe de martialité pour frapper juste. M. Michelet a fait de l'histoire un combat. Sa phrase courte et fiévreuse est taillée en pointe d'épée. Parfois elle se fait massue. Il n'est pas calme : peut-être ne l'est-il pas assez. Je le rappelle à *la joie*. Il est un peu trop, pour mon goût, de l'acabit de ce Luther, qui est évidemment l'un de ses grands héros, et qui maniait si fougueusement, comme une pointe hérissée de fer, l'âcre invective et la mordante hyperbole. Mais Luther commençait la lutte, et nous, nous l'achevons. Il pouvait douter du succès : pour nous il est indubitable. Qui espérerait donc aujourd'hui nous arracher la victoire? N'est-elle pas écrite, flagrante partout, et jusque dans les efforts même qu'on fait pour la retarder? Le danger, si danger il y a, n'est plus aujourd'hui ni dans la Sorbonne, ni dans les *Exercitia* de Loyola : il serait plutôt dans le tempérament de cette nation-ci, pleine de chutes, mais de retours, et qui, au milieu de ses saccades, ses bonds, ses léthargies, ses affaissements, ses écoles buissonnières, n'en demeure pas moins le grand régulateur de la liberté, de la civilisation et du progrès, n'en est pas moins le point de mire de tous les autres peuples qui nous aiment malgré eux, et nous imitent malgré eux, tout en enrageant de cette tyrannie morale, plus difficile à secouer encore qu'à nier.

On ne peut pourtant pas passer entièrement sous silence, en rendant compte du nouveau volume de M. Michelet, cet Ignace de Loyola, grand homme dans sa sphère et dans son détestable ordre d'idées, qui arriva juste en même temps que Luther pour lui disputer les débris du catholicisme. On voulait que l'homme pensât : lui s'arrangea et disposa sa formidable discipline pour que rien de tel n'eût lieu. Il *engagea l'âme par le corps*, ce qui plus tard conduisit ses continuateurs et adeptes à donner à ce même corps toutes les satisfactions, pourvu que l'âme fût liée.

« De même que le soldat, dit M. Michelet, doit être l'homme de tout combat, le jésuite est dressé à tout. La mécanique est puissante ici, parce qu'elle est complète. Elle saisit l'homme par l'éducation, le gouverne par la prédication, le discipline par la direction, par la confession et la pénitence. (Que vous demande-t-on? est-ce de ne plus pécher? Non; mais de confesser vos péchés.) Elle tient par tous les âges, elle le tire par tous les fils. »

Il n'y avait qu'un soldat capable d'inventer une pareille règle. Et en effet, « dans cet ordre militaire sous sa robe pacifique, *jusqu'où ira l'obéissance?* C'est le point vraiment capital, et c'est là que le capitaine biscayen fut original. Les fondateurs des anciens ordres avaient dit : jusqu'à la mort. Loyola va au delà; il dit : *jusqu'au péché* — véniel? Non. Il va plus loin. Dans l'obéissance, il comprend *le péché mortel*.

« *Visum est nobis in Domino nullas constitutiones posse obligationem ad peccatum* MORTALE *vel veniale inducere*, NISI SUPERIOR *in nomine J. C. vel in virtute obedientiæ juberet.*

« Nulle règle ne peut imposer le péché mortel, *à moins que le supérieur ne l'ordonne.* — Donc, s'il l'ordonne, il faut pécher, pécher mortellement. »

Notez que si nulle règle, autre que la volonté du supérieur, n'autorise le péché mortel, on ne vous l'interdit aucunement pour cela. On ne vous demande que d'en venir causer de temps en temps avec un délégué de l'ordre, et de contribuer, selon votre fortune, au bien de Dieu, en dotant la corporation. C'est le rétablissement pur et simple, mais secret, de la vente des œuvres et indulgences qu'avait foudroyée Luther. On conçoit qu'une corporation fondée sur ces bases fortes et tolérantes ait dû influer sur les hommes; et, en effet, elle mena beaucoup de choses en France, y compris surtout le grand règne, jusqu'à Louis XV, qui, philosophe comme son siècle, s'accorda le péché mortel sans permission, et, quand on l'en pressa, ne fit nulle difficulté de sacrifier l'ordre. On assure qu'il renaît aujourd'hui et qu'il a des terres un peu partout. Je crois aux terres et aux domaines, dont j'ai eu occasion de voir plusieurs fort beaux dans mes voyages en ce pays, mais peu à la vitalité, et je crois qu'il faut dire à l'ordre, comme César, selon Plutarque, « à ce soldat de sa garde, recreu et cassé, qui vint lui demander congé de se faire mourir : — Tu cuides donc être en vie? »

De nouvelles sources recherchées d'une infatigable ardeur, et mises pour la première fois en œuvre par M. Michelet, ajoutent beaucoup de relief et de substantiel intérêt à la brillante poésie du volume de *la Réforme*. Ce livre est, selon l'expression heureuse d'un de nos confrères qui manie éloquemment en Belgique la plume et la parole de l'exil, « l'âme de l'avenir ressuscitant le cadavre du passé. »

Un esprit qui a les plus grandes affinités de fond et de forme, de croyances, de passion, d'aspiration, avec le puissant et lyrique historien dont nous venons de parler (on a déjà nommé M. Edgar Quinet), publie à Bruxelles un poëme dramatique en cinq actes et en vers, intitulé : *les Esclaves*. C'est une très-belle œuvre, et c'est là un sujet qui est toujours de circonstance. « On a décrit souvent, dit M. Quinet, les maux extérieurs de l'esclavage. Mais la plaie que la servitude fait à l'âme de l'esclave, le spectacle de cette décomposition interne, cette ruine qui se détruit elle-même, ces chaînes de fer qui finissent par pénétrer jusqu'au cœur et à le dénaturer, voilà ce qui n'a jamais été peint, que je sache du moins. Voulez-vous avoir le spectacle de la chute dans l'homme? regardez cet esprit qui, au plus fort de sa révolte, ne songe pas même à s'affranchir; dans chacune des émancipations extérieures, il trouve un nouveau moyen de se circonscrire et de se lier. Ingénieux à déduire la servitude du milieu même de sa liberté, le voilà qui rentre dans la nuit par le chemin qui mène les autres à la lumière. De décombres en décombres, il renverse l'esclavage sans s'apercevoir qu'il le porte en soi et le refait à chaque souffle. »

Il faut n'avoir jamais vu un lendemain de révolution, et nous en avons vu plusieurs, pour ne pas saisir toute la vérité de cette peinture. On a tué nécessairement dans l'action des municipaux, des sergents de ville, des gendarmes, tous gens fort désignés aux animadversions populaires, à cause de leurs utiles, mais rigoureuses fonctions. C'est un malheur inévitable. Ce qui a survécu disparaît. Nul n'est plus pressé en général de les reconstituer que les triomphateurs, et, avec eux, toute la hiérarchie civile et militaire brisée la veille. Je sais bien qu'il y a des nécessités d'ordre inhérentes à tout régime; mais enfin, puisqu'on s'est soulevé, il faut bien croire que c'était contre quelqu'un ou quelque chose, et il fallait rester tranquille, du moment que tout se réduit à reformer, sous d'autres noms, et encore pas toujours, ce que l'on a détruit au prix de tant de désastres; à mettre simplement à pied ce qui était à cheval, et réciproquement. Je suppose que, par impossible, une révolution nous amenât l'âge d'or et la vertu universelle : je gage que, le surlendemain, il se trouverait dans le camp des vainqueurs même, de bonnes gens, et beaucoup, pour s'écrier : Eh quoi! plus d'agents de police, plus de prisons, plus de soldats! Cela ne peut durer ainsi. On va venir nous égorger. Puis, si nous n'enfermons personne, comment saurons-nous que nous sommes libres? — On aurait beau leur mettre aux yeux que la nouvelle ère fondée par leurs valeureux bras rend superflu ce luxe de sabres, d'espionnage, de geôles et de baïonnettes; il n'en voudraient jamais rien croire, et se considéreraient comme perdus, si on ne leur rendait bien vite cet attirail coûteux de précautions, de surveillance, qu'explique seule l'endémie sociale du vice et du crime.

Ainsi sont les Esclaves de M. Quinet. On devine qu'il a mis en scène l'insurrection de Spartacus et des Gladiateurs, « la guerre la plus juste, peut-être la seule juste, » au jugement de Voltaire.. A peine *le petit roi barbare*, l'héroïque Thrace, dont la sculpture moderne nous offre une si fière image, a-t-il brisé les fers serviles, pris Capoue, fait trembler Rome, que ses compagnons songent à tout remettre dans l'ordre antérieur, à cette différence près qu'ils tiendront le haut de l'échelle, et leurs ennemis le dessous. Ils ne songent pas, les malheureux, que le prochain tour de roue de la Fortune restituera, pôle pour pôle, une manivelle politique à laquelle il n'est rien changé que les personnes; ils n'ont que des convoitises, et ne sentent pas qu'une vérité morale, un principe nouveau promulgué, appliqué, consolideraient seuls l'éphémère puissance dont les a investis la force. Ils ont le droit pour eux, mais ils le méconnaissent en la personne d'autrui. En un mot, ils sont esclaves, toujours esclaves, rien qu'esclaves. Les ex-gladiateurs n'ont d'autre ambition que de faire combattre les tribuns, les sénateurs et les consuls à leur place. A quoi Spartacus, l'homme de génie et de cœur, répond :

Quoi! rien n'aurait changé sur la terre qu'un homme,
A la place d'un autre! Et j'aurais détruit Rome
Pour devenir Romain! Cela ne sera pas.
Quoi! j'aurais renversé leurs villes sous mes pas.
Pour ramasser leur masque avec leur laticlave,
Changeant l'esclave en maître, et le maître en esclave.
Je joûrais après eux, chaussé du brodequin,
Le personnage usé de quelque vieux Tarquin!
Non, jamais!

Et il veut que désormais *les petits aient des droits comme les grands*.

Geta. — Et c'est là le butin que tu veux nous offrir!
Plus de maîtres sans doute! Admirable équilibre!
Comment puis je savoir que c'est moi qui suis libre,
Si je ne vois personne esclave comme nous,
Ramper, prier, pleurer, gémir à nos genoux!
Et comment être sûr que j'ai vaincu les autres,
S'ils ne portent au cou mes chaînes et les vôtres!

Un peu plus loin, quand ces fortes têtes délibèrent, moins Spartacus, bien entendu, qui commence à être suspect, sur la constitution future, il se trouve qu'elle sera prise tout simplement dans la constitution passée. Le restaurateur Parménon, l'homme d'ordre par excellence, s'écrie :

Il nous faut un sénat, plus bas une noblesse,
Ensuite l'ordre équestre armé de l'éperon,
Pour mettre au peuple un frein dans la main du patron.

Tout cela est si *vrai* que, malgré la gravité et même la tristesse du sujet, cela touche au franc comique. Il semble entendre le propos du chiffonnier politiqueur, disant à l'un de ses collègues : « On sait bien que toi-z-et moi n'avons pas besoin de religion; mais il en faut-z une pour la canaille. »

Avec de telles vues, une révolution doit nécessairement avorter. La discorde et la défiance se mettent au camp avec la jalousie, et quand Spartacus, frappé à mort dans la mêlée contre Crassus, remet à l'un de ses lieutenants son manteau de commandement pour qu'il aille rallier les troupes et ressaisir la victoire, un autre le lui dispute, et pendant ce temps les légions romaines poursuivent et complètent leur œuvre de destruction.

On voit d'ici la portée philosophique et en même temps très-historique de cette tragédie, ou de ce nouveau poëme de M. Edgar Quinet, écrit en fort beaux vers, et d'une forme simple, mâle et nette comme la pensée. Le caractère de Spartacus est magnifique. Son affaissement au premier acte sous l'opprobre de l'esclavage, sous cette effroyable idée : Je suis une chose, je ne suis pas même le dernier des hommes! est dramatiquement rendu. Son réveil, son triomphe, ses efforts généreux et son héroïsme inutile ne sont pas exprimés avec moins de bonheur. Le personnage de la prêtresse Cinthia, femme de Spartacus, jette dans l'action de la solennité et de l'émotion. Une scène touchante et presque sublime est celle où le père et la mère, au moment d'affronter les plus grands périls, délibèrent sur le sort de leur jeune fils. La seule crainte de Spartacus est qu'il ne tombe esclave, et sa femme, aussi énergique que lui, comprend son dessein et l'approuve.

S. — Ainsi, son père mort? *C.* — L'enfant suivra nos pas.
— Tu sauras l'affranchir? — Aussi bien que moi-même.
— Des affronts de la croix? — Du servile anathême.
— Jure-le. — Je l'ai fait. — Redis par quels serments.
— Par la nuit, par la terre, et par nos ossements!
— Plutôt qu'il soit esclave et vive de bassesses,
Emportez-le, grands dieux! — Et vous, bonnes déesses!
— Vous, démons souterrains! — Et toi, pâle Erinnys!
L'enfant — Où me conduiront-ils?
Cinthia. — Où nous serons, mon fils!

Ce poëme dramatique fait le plus grand honneur à M. Edgar Quinet, et n'est pas, comme on voit, une simple étude de l'antique. Hélas! pour s'être fort adouci, l'esclavage n'est pas mort : il n'a fait que se transformer.

FÉLIX MORNAND.

Le docteur Magendie.

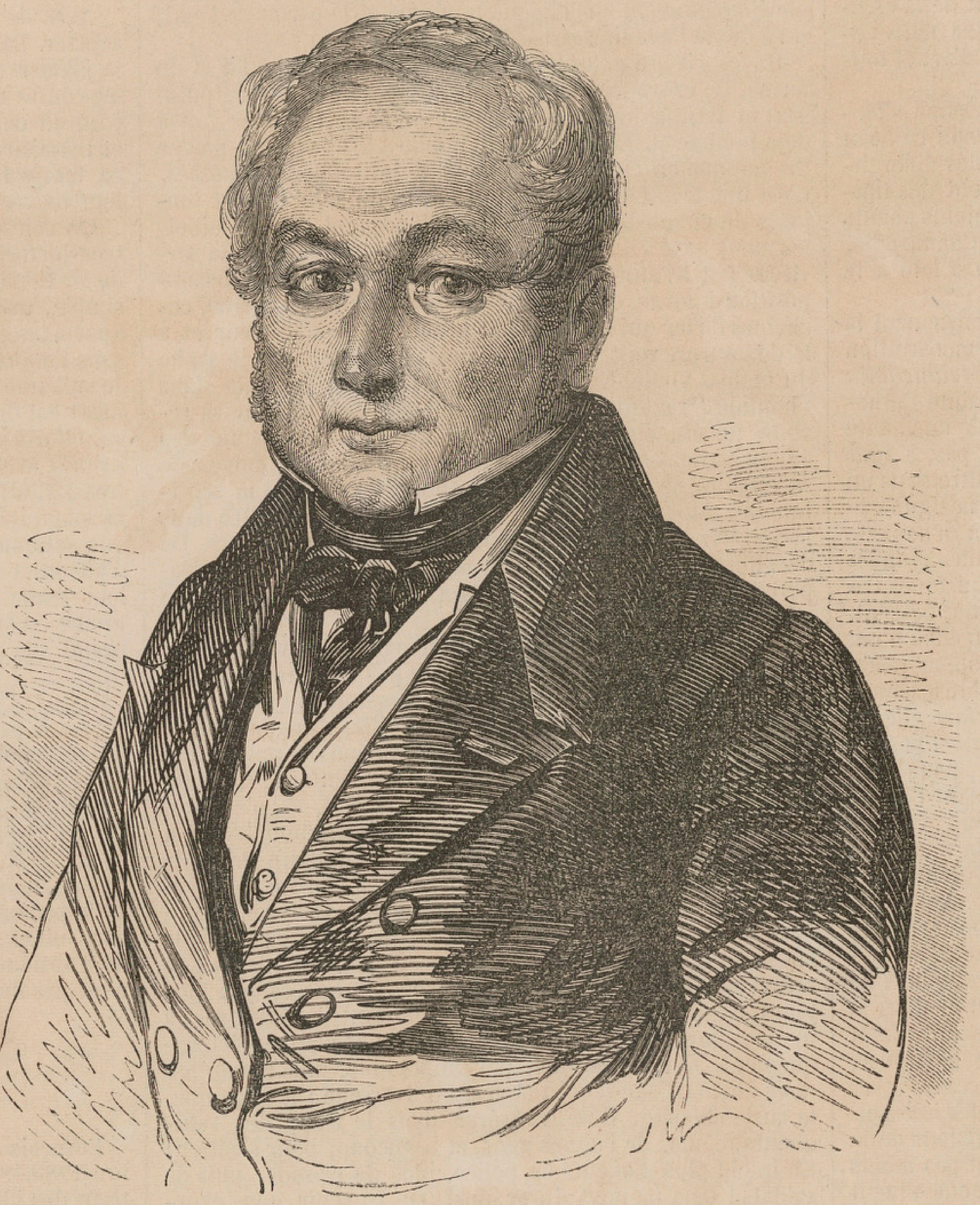
François Magendie était né à Bordeaux, au mois d'octobre 1783. Son père, médecin lui-même, et très-chaud partisan des idées libérales que la révolution allait enflammer, lui donna une éducation à la Jean-Jacques, c'est-à-dire que l'enfant n'eut à peu près d'autre guide que sa volonté, ne prenant l'étude qu'à ses heures et n'en prenant que ce qu'il voulait. Mais sous l'œil vigilant de son père, qui éclaira tout de suite cette jeune raison très-précoce des lumières de son propre savoir, l'enfant fit des progrès rapides. Quoiqu'il n'ait su lire qu'à dix ans, il remporta, vers sa quinzième année, le grand prix au concours de toutes les écoles de Paris. Passionné pour les mathématiques, il ne tarda pas à les abandonner pour étudier la médecine, et suivit les cours de l'illustre chirurgien qui, peu de temps après, en fit son prosecteur. A dix-huit ans l'étudiant, à moitié praticien, trouvait déjà assez de ressources dans l'exercice de son art pour renoncer à la subvention paternelle. C'est le propre des hommes laborieux et le signe des hommes d'avenir de se suffire de bonne heure à eux-mêmes. Reçu bientôt interne des hôpitaux, par concours, il entra à l'école pratique, où il fut successivement aide d'anatomie et prosecteur de la Faculté. Il dut cette dernière place, très-enviée et très-disputée, beaucoup moins aux conseils de M. Marjolin, son ami, et à la protection de Chaussier, qu'à sa supériorité également reconnue par ses professeurs et par ses émules. Mais bientôt une révolution, bizarre en apparence, s'opéra dans le système d'études de Magendie. Devenu chef des travaux anatomiques, son coup d'œil, aussi sûr que sa main était hardie et habile, sa dextérité anatomique, tout en faisait un chirurgien d'élite, quand tout à coup il abandonna la chirurgie pour la médecine. Il crut sans doute que sa réputation serait difficile à asseoir sur des bases solides dans le voisinage des Dubois, des Richerand, des Roux et des Dupuytren; on le vit donc ouvrir tout à coup des cours de physiologie dont le succès l'attacha sans retour à la médecine interne.

En 1819, dès la formation de l'Académie de médecine, il en devint membre, et un peu plus tard l'Institut lui ouvrit ses portes. Il n'avait pas trente-quatre ans, et l'Institut le préférait déjà à Chaussier. Cette conquête rapide d'une haute position n'eut rien d'ailleurs de bien surprenant, car, ainsi que l'observe un juge compétent, indépendamment du talent acquis, la nature avait tout fait pour Magendie, et, d'après les aptitudes supérieures qu'il montra toujours, il est à présumer que, quelque art qu'il eût embrassé, il y eût été maître. S'il conquit d'abord par le labeur de son talent tous les grades et les titres qu'un médecin peut ambitionner, c'est surtout à sa supériorité intellectuelle qu'il dut plus tard la haute position scientifique qu'il a occupée trente ans et plus avec tant de dignité, et qu'il aura justifiée jusqu'à son dernier jour, comme médecin, comme professeur et comme savant. La faculté dominante en Magendie, on le sait, c'était l'observation; il en avait le talent et même le génie. Presque tous ses ouvrages en portent l'empreinte, et ils sont innombrables. N'essayons pas ici une nomenclature, même écourtée, cela nous mènerait trop loin sans aucun profit pour le lecteur. Il suffira de rappeler la sensation produite dans le monde savant par son *Précis élémentaire de physiologie*. C'est un ouvrage qui semble neuf, même après trente ans de succès, de controverses et de conquêtes scientifiques nouvelles; il est

vrai que Magendie ne cessa jamais de le perfectionner et de le compléter par d'autres travaux. Laissons parler ici un excellent appréciateur de Magendie, le docteur Constantin James, son ami et son collaborateur : « La plupart des connaissances exactes acquises en physiologie depuis trente ans, c'est à M. Magendie qu'on les doit. De combien de faits n'a-t-il pas enrichi cette partie de la médecine, la plus importante de toutes pour le vrai praticien? combien de conséquences précieuses pour la thérapeutique n'a-t-il pas tirées de ses recherches? combien de théories erronées n'a-t-il pas renversées du bout de son scalpel. »

Personne n'a oublié les services de M. Magendie à l'époque du choléra en 1832. Chargé d'une mission dont le but était d'étudier la marche du fléau dans le nord de l'Angleterre, le premier il en signala l'apparition à Paris, et il déploya pour le combattre un courage et un dévouement admirables. Son mode de guérison consistait surtout en excitants alcooliques, et on parla longtemps du *punch Magendie*. Ses expériences et ses tentatives pour guérir la *rage*, ou du moins pour en expliquer les mystères, ont fait aussi beaucoup de bruit. Il faut bien croire que ce terrible mal est incurable, puisque la découverte d'un traitement efficace échappa à son génie. Magendie constata que le virus rabique disparaît après la seconde transmission ; en d'autres termes, un chien enragé inocule la rage à un autre chien, et cet hydrophobe de seconde main peut la communiquer à un troisième chien, mais ce nouveau mordu pourra mordre à son tour tous les chiens d'un quartier sans qu'ils s'en ressentent.

Un service plus efficace que le savoir de Magendie aura rendu à l'humanité, et plus particulièrement à l'administration hospitalière de la ville de Paris, c'est de l'avoir éclairée sur les prétendues qualités nutritives de la gélatine. Quelques chimistes, et à leur tête l'illustre Darcet, je crois, frappés de ce que les os sont un composé de dépôts calcaires recouverts d'une trame



Le docteur Magendie, décédé à Paris le 11 octobre 1855.

organique, imaginèrent de séparer ces dépôts de cette trame, qui figure une gelée ou *gélatine*, et de l'utiliser comme aliment. C'est avec ce fameux bouillon de gélatine qu'on fit des soupes économiques, lesquelles furent administrées aux malades des hôpitaux, à la place et en guise du bouillon du vulgaire pot au feu. L'économie éatit grande, puisque, suivant les mêmes chimistes, on venait de trouver le moyen d'extraire de quatre bœufs un cinquième bœuf; mais leur triomphe dura peu. Sur cette observation assez concluante, que les rats, dont la voracité ne choisit guère, ne s'en prenaient jamais à la gélatine, il se fit des expériences que leurs auteurs déférèrent à l'Académie des sciences, et M. Magendie fut désigné pour diriger les travaux d'une commission nommée pour expérimenter la gélatine. Quinze cents chiens mis à ce régime y passèrent; mais, sur le rapport de Magendie, la gélatine fut abandonnée et disparut dans une tempête de railleries. Une circonstance honorable pour la mémoire de Magendie, c'est que le rapporteur, ayant appris que, malgré le *veto* de l'Institut, ce bouillon homicide s'administrait encore aux malades dans certains hopitaux, toujours par économie, dénonça publiquement le fait par une lettre qui fut insérée au *National*.

Le caractère de M. Magendie fut à la hauteur de son talent, et sa mémoire restera doublement honorable et honorée. C'était un philosophe, dans l'acception la plus élevée du mot ; d'une grande fermeté d'esprit et d'une probité inflexible, il aimait trop le bien pour ne pas détester le mal et lui faire la guerre. Il est mort dans la sainte horreur de l'iniquité et plein de confiance dans son âme pure et immortelle. Une maladie de cœur, dont il souffrait depuis longtemps, l'a emporté en quelques heures, à sa modeste campagne de Sanois ; car, ce n'est pas là le moindre de ses titres de gloire, il est mort relativement pauvre comme il avait vécu, insensible dans tous les temps aux avances que lui faisait la fortune.

PH. B.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

ÉCOLE FRANÇAISE. — GENRE.

La nature, à côté des arbres à la taille gigantesque qui donnent au paysage sa grande physionomie, s'est amusée à créer le monde infini des plantes, des fleurs et des mousses qui contribuent à l'agrément de son espèce ; et dans cette seconde création, bien plus considérable et plus variée que la première, elle est descendue aux détails les plus délicats et d'une ténuité microscopique. L'homme qui cherche à sa manière à imiter la nature manifeste aussi dans ce qu'il produit tantôt des ambitions de géant, tantôt des fantaisies de nain. Comme son modèle, et dans les limites étroites de son action, il travaille en grand et en petit; et développe sous ces deux aspects une habileté admirable. Mais ce sont ses grandes créations surtout qui sont les signes splendides de son passage sur la terre ; les autres, se multipliant d'une manière illimitée, servent à le récréer, et ne sont pas pour lui, autant que les premiers, des titres incontestables de noblesse. Et cependant, il faut le reconnaître, il dépense une industrie peut-être plus merveilleuse dans les petites choses que dans les grandes. L'exquise délicatesse des plus petites fleurs ne ravit-elle pas autant que le port majestueux des grands végétaux commande l'admiration? Mais il faut que l'œil du curieux vienne chercher et considère minutieusement les unes, tandis que les autres frappent de loin les regards. C'est ainsi qu'il nous faut prendre aussi aujourd'hui notre loupe pour aller visiter à l'Exposition le canton des *petits peintres*. — M. MEISSONIER est toujours le capitaine de la troupe. Son bagage se compose de neuf tableaux, parmi lesquels plusieurs ont déjà figuré à des expositions précédentes : *Un Jeune Homme lisant en déjeunant ; Jeune Homme travaillant*. Ce dernier a eu beaucoup de succès au Salon de 1852. Il y a un charme de paisible retraite et de vie studieuse dans l'aspect de cette chambre, où un jeune homme, habillé à la mode du temps de Louis XV, qui plait particulièrement au peintre, est assis à son bureau et paraît captivé par un travail qui a toute son attention. Rien de naturel comme son attitude, son air et la manière dont il se mord le petit doigt en cherchant quelque grave pensée ou simplement une rime rebelle! Il est bien là chez lui ; il ne pose pas pour le public; et si nous le surprenons à son bureau de travail, c'est presque une indiscrétion. Il y a un attrait analogue dans le petit tableau nouveau intitulé : *La Lecture*, et représentant un homme de la même époque, vu de face, debout contre une fenêtre et lisant attentivement quelques passages d'un livre, en attendant une visite ou près de sortir lui-même. Ses traits honnêtes sont l'indice d'une vie calme et bien réglée. C'est la nature surprise ; cela est simple et vrai ; d'un art extrême, mais qui s'efface et se fait oublier ici, ce qui n'arrive pas toujours dans les œuvres de M. Meissonier, pour laisser le spectateur à la sincérité de son impression.

Salon de 1855. — École française. — Les orphelines, tableau par M. Hamon.

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652 653, 654, 655 et 656.

Toute cette peinture est dans un parfait accord, tant sous le rapport du clair-obscur que sous celui du mode d'exécution. C'est un excellent tableau flamand, digne des meilleurs maîtres.—*Un Homme dessinant*, vu de dos et offrant à la contemplation de l'amateur les plis de ses basques d'habit, alignés et rendus avec la précision et la finesse de détail du daguerréotype, n'a pas un motif suffisant de se produire. Ce n'est plus que de l'art pour l'art, pour une démonstration remarquable, mais vaine de patience et d'adresse. — *Les Joueurs de boule sous Louis XV* sont une miniature d'une finesse excessive, à regarder à la loupe. Ces contemporains de Voltaire, se récréant dans une allée du parc de Sceaux, vous apparaissent comme si on les regardait à travers le petit bout d'une lorgnette. — Une autre petite toile nous transporte à quelque guinguette de la même époque, au milieu d'une population mêlée de bourgeois, de gardes françaises, de jeunes commères attablées, et de quelques joueurs de tonneau. La couleur, différente de ce qu'elle est dans la plupart des tableaux de M. Meissonier, est claire, d'un ton blafard faux, mais léger et agréable. Les figures sont traitées avec une remarquable précision; les attitudes et les physionomies sont heureusement trouvées. — La petite toile contenant deux portraits de femmes ne sert qu'à confirmer une observation faite depuis longtemps sur le manque d'aptitude de l'artiste à traiter les sujets féminins. Au lieu de s'assouplir, le travail de son pinceau prend alors de la sécheresse et sa couleur acquiert une dureté inusitée. — *Les Bravi* indiquèrent, au Salon de 1852, une intention de M. Meissonier de tirer ses personnages de leur passivité habituelle et de substituer des figures en mouvement et en action passionnée à ses figures inactives et immobiles. Nous ne reviendrons pas sur les critiques que nous avons cru devoir faire alors de ce tableau, et dont une des principales s'adressait à l'oubli de la loi capitale de la subordination par l'importance donnée au rendu des vêtements et des accessoires aux dépens des figures elles-mêmes. — Dans son tableau de cette année, intitulé : *Une Rixe*, et dont les dimensions agrandies dépassent le cadre ordinaire adopté par lui, M. Meissonier se montre sous un aspect, nouveau chez lui, de drame, de mouvement et d'énergie. Cinq hommes sont réunis dans un tripot. Deux ont pris querelle et dégaînent l'un contre l'autre; les trois autres cherchent à les séparer. Un sixième, à mine de spadassin, entr'ouvrant la porte et tenant une rapière, s'apprête à intervenir dans la mêlée. Un jeune homme, que son air, sa tenue, ses vêtements de velours rouge plus élégants semblent indiquer comme un individu bien né, fourvoyé dans une société suspecte, se fend de tout l'écartement de ses longues jambes, en homme habitué à l'escrime. Son adversaire, arrivé au dernier paroxysme de la fureur, se penche vers lui avec rage, en luttant contre deux individus qui le retiennent et le désarment. Il y a une tension forcée, laborieusement rendue dans les muscles de ses mains, de son cou, de sa tête en profil perdu. Le procédé patient du peintre, son exécution consciencieuse qui suit une figure depuis les pieds jusqu'à la tête, en ne négligeant aucun détail et en apportant autant de soin à un bouton ou à un pli d'étoffe qu'à la tête elle-même, a quelque chose de froid, qui se sent moins dans ses tableaux de très-petite dimension, où les objets se condensent et sont mis tout entiers sous le regard. Mais si, l'exécution restant la même, le cadre s'agrandit, le regard, s'amortissant partout sur des choses égales de valeur et de rendu, erre de morceaux en morceaux, au hasard, sans être plus sollicité à droite qu'à gauche, au lieu d'obéir à l'impérieux commandement de l'artiste qui ne lui permet pas de divaguer, dans un tableau où il y a un ensemble bien ordonné. Nous reprocherons aussi à cette peinture une certaine lourdeur de couleur, de la sécheresse dans quelques parties, et nous signalerons comme une singularité au milieu du conflit des jambes, dans le groupe de gauche, une jambe chaussée d'un bas rouge, qui se produit en avant et qui semble dépareillée. Il y a toujours dans cette œuvre de M. Meissonier de la science, une grande fermeté, une habileté singulière. Mais chaque artiste a un point de vue variable, et il y adapte un mode d'exécution conforme : dans le tableau de *la Rixe*, M. Meissonier nous semble avoir dépassé les limites de son point de vue habituel. Comme correctif à notre opinion formulée ici, ajoutons que cette toile a été achetée, dit-on, au prix de 20,000 fr. — Si les figures de femmes sont excessivement rares dans les tableaux de M. Meissonier, en revanche elles abondent dans ceux des petits peintres qui viennent après lui, et chez qui disparaît la fermeté du maître, pour faire place à une exécution molle, à une insignifiance, ou à une minauderie chez quelques-uns, qui ôtent toute valeur à ce genre. On aurait le droit d'attendre de M. FAUVELET mieux que ses deux petites toiles : *Les jeunes Mères; Deux Musiciennes*. En cherchant la grâce il tombe dans la mignardise.—M. CHAVET suit de loin M. Meissonier. Dans chacune de ses petites toiles : *les Amateurs de tableaux; un Concert*, cherchant à donner à la ligne des figures un mouvement que celui-ci ne donne pas toujours aux siennes, il a représenté un personnage assis et penché en Z d'une manière identique. — M. PLASSAN aborde de plus grandes dimensions et traite un sujet offrant un intérêt moral dans : *la Visite du Médecin*. Celui-ci regarde gravement sa montre en tâtant le pouls d'une jeune malade. La mère le regarde avec anxiété : cette figure est jolie; mais pourquoi lui avoir donné une robe jaune éclatante? Une mère, veillant près du lit de sa fille, ne s'habille pas ainsi couleur de soleil. C'est d'ailleurs une dissonnance dans la couleur générale blonde, sourde, qui domine dans les tableaux de M. Plassan. Un *Abbé lisant la Vie des Saints* est une étude calme et naïve, qui rappelle le daguerréotype, sans les vivacités que mettent dans le rendu des détails, les artistes qui consultent ce mode de reproduction. — M. BILLOTTE, M. COUDER et quelques autres encore complètent la troupe des petits peintres, chez qui l'insignifiance des sujets, en général, n'est pas rachetée, comme dans les œuvres de M. Meissonier,

Salon de 1855. — École française. — Postillon attaqué par des loups, tableau de M. Charpentier.

La France, figure allégorique, tableau par M. A. Marc.

par les qualités de l'exécution et qui se réduisent à faire des œuvres de patience. — M. Duverger a peint une scène de deuil, intitulée : *les Larmes du foyer*. — M. Pezous avait attiré l'attention par ses petites scènes vulgaires et comiques. Par quelle aberration de la vue en vient-il à peindre des ciels, des arbres et des terrains d'un aussi mauvais teint, et comme des malades atteints d'une épidémie ?

—

Les peintres de genre proprement dits s'essayent rarement dans des œuvres de grande dimension, et, s'ils le font, ils y échouent ordinairement. M. Diaz en est un exemple cette année. Les peintres d'histoire, au contraire, — pour conserver, faute de mieux, cette dénomination mal faite, mais consacrée, — réussissent bien souvent dans les petites toiles, prises comme délassement de leurs travaux plus importants, et ils y transportent sous un nouvel aspect les qualités de leur grande peinture. On peut citer comme exemples saillants M. Ingres et M. Delacroix. Nous placerons ici quelques ouvrages produits dans les mêmes conditions. — M. Yvon, outre sa grande composition du maréchal Ney soutenant l'arrière-garde de la grande armée et ses remarquables dessins allégoriques tirés du Dante, a exposé un tableau d'une couleur lumineuse et agréable représentant un étranger reconduit dans *un Télegue russe* à la frontière par mesure de police. Le chariot, conduit par un de ces cochers conservant le type de la vieille Moscovie, est emporté à travers la steppe par un attelage plein de feu, et escorté à droite et à gauche par des Cosaques dont les physionomies caractéristiques ont le cachet de vérité que sait leur imprimer l'artiste, familier avec les sujets russes par les études qu'il a faites dans ce pays. Ce tableau, d'une exécution facile, placé derrière l'école anglaise dans une pièce que personne ne visite et à une hauteur où l'on ne peut l'apercevoir, est complétement perdu pour le public. — M. Gerome, l'auteur de la grande page du siècle d'Auguste, qui a été reproduite par la gravure dans *l'Illustration*, a encore exposé trois petites toiles d'une finesse d'exécution remarquable. L'une, égarée, on ne sait pourquoi, parmi les envois du Portugal dans la salle d'entrée, intéressante sous le rapport de la peinture, est curieuse comme révélation sur le régime militaire de la Russie ; la scène en fut surprise par l'artiste dans un voyage en Moldavie en 1854. Sous l'autorité despotique qui réduit l'homme à l'automatisme, le divertissement et la joie sont eux-mêmes une tâche de plus imposée sous peine du fouet. Les malheureux soldats russes, affublés de leurs larges capotes grises, sont rangés en cercle, ayant la mine la plus ennuyée du monde, et sur leurs traits l'abrutissement qu'inspire la compression de l'esclavage ; ils doivent s'amuser par ordre : l'un joue du violon, l'autre du tambour de basque ; le fifre et le tambour accompagnent, le reste chante ou siffle pendant que le coryphée, un jeune Slave à blonde chevelure, dont la jolie figure contraste avec la laideur du type tartare de la bande, doit les animer par sa danse. A une certaine distance, on voit une autre bande aussi joyeuse. Entre les deux est un sous-officier tenant un fouet pour réfréner les velléites mélancoliques. Une harmonie grise et sourde s'étend sur le ciel, sur le sol et sur les hommes ; ce coloris éteint, cette tristesse intentionnelle vont bien à la scène. La tête de jeune Slave dansant est heureusement rendue ; c'est la seule chose qui appelle doucement le regard dans cette fine peinture, où l'on voudrait un peu plus de solidité et de ressort. — Deux autres petites toiles sont des études pleines de vérité, l'une d'*un Gardeur de troupeaux*, ébauche fine de ton et dans un bon sentiment ; l'autre *un Pifferaro* d'une finesse et d'une précision de rendu qui rappelle le daguerréotype. — M. Jalabert, le peintre de Jésus-Christ au jardin des Olives, a exposé une suave figure de paysanne des environs de Rome, une jeune *Villanella*, descendant les degrés d'une terrasse, un tricot à la main et de douces pensées au cœur, dans une atmosphère baignée d'une douce lumière et parfumée des exhalaisons des arbustes en fleur. Cette charmante composition a été reproduite par la gravure.

—

Au milieu de la diversité des tendances et du fractionnement de l'individualisme que présente notre école moderne de peinture, il y a cependant un courant bien marqué vers l'étude sincère et naïve des choses simples et de la vie commune. Quelques-uns ont élevé ce retour du goût à un sentiment plus naturel jusqu'à la hauteur d'une théorie, non-seulement pittoresque, mais encore sociale. C'était donner beaucoup trop d'importance à un symptôme auquel les variations de la mode avaient plus de part certainement que la philosophie humanitaire. Seulement les idées nouvelles agitées venaient en aide au changement de mode et de goût. Pour nous, nous pensons que les théories préconçues seraient plus funestes qu'utiles à l'art, et nous ne fonderions pas grande espérance sur des œuvres exécutées en vue d'une thèse à soutenir. L'impartialité de l'art est une de ses grandeurs. S'il émeut et s'il fait penser, s'il exerce, comme nous le croyons fortement, une mission sociale, ce doit être à son insu et par ses seuls attraits, comme charme la beauté qui s'ignore et qui ne minaude pas. Le retour à la nature, au réalisme de la vie commune, qui se manifeste depuis quelques années, est une protestation légitime contre la vogue prolongée d'une peinture fausse et raffinée. Les exemples du reste ne manquaient pas pour en sortir ; pour cela il n'y avait pas de découverte à faire. Les petits poëmes de la vie intime, de la mansarde et de la chaumière avaient déjà été merveilleusement décrits par le pinceau des Flamands et des Hollandais. On y revient aujourd'hui chez nous avec un autre esprit ; les uns par simple besoin de naïveté, les autres avec des idées préconçues outrées ; et ces derniers semblent conclure de la vulgarité des sujets à la vulgarité de l'exécution, se dépassant l'un l'autre, comme cela arrive toujours, sur la pente qu'ils descendent, sous le prétexte de faire simple, ils font trivial, et assortissent au sans façon de la donnée un faire grossier et un laisser-aller de pinceau qui pour certains semblent avoir atteint les dernières limites. Il n'y a pas là de mission sociale évidemment ; il y a là tout simplement une démission de l'art.

M. Edouard Frère et M. Trayer doivent être cités parmi les premiers artistes qui se livrent avec le plus de succès à l'interprétation des scènes de la vie commune. Le premier met souvent dans ses ouvrages un sentiment mélancolique et une harmonie douce, qui leur donnent un charme particulier. *Le Dîner* est une scène d'intérieur de paysans français réunis en famille pour prendre leur repas. De jeunes garçons, fuyant la contrainte, mangent debout ou à moitié assis sur quelque meuble. Vis-à-vis d'un paysan déjà avancé en âge sont assis à la même table le mari et la femme, le couple actif de la communauté, tenant chacun un petit enfant sur ses genoux, qu'ils font manger avec eux. Il y a beaucoup de vérité dans l'aspect de cette scène champêtre et dans les détails de la modeste pièce où elle se passe. Une ouverture étroite l'éclaire faiblement et d'une manière favorable au clair-obscur sourd et vague qu'affectionne l'artiste, et auquel il sacrifie quelquefois trop le rendu de ses figures. On retrouve des qualités analogues dans *la Leçon de lecture*, ainsi que dans *l'Intérieur d'une cour*, où une vieille femme à figure maussade épluche des légumes sur un banc, tandis que de jeunes enfants s'amusent dans un coin avec l'insouciance de leur âge. Le tableau du *Vendredi-Saint*, représentant deux enfants de chœur faisant baiser le crucifix aux fidèles, est d'une couleur claire et agréable ; mais plusieurs figures sont vulgaires. — *Une Mère* par M. Trayer est une scène naturellement rendue, bien éclairée et d'une peinture grasse et facile. Dans *un Atelier de couture* l'artiste nous montre l'assiduité laborieuse de six ouvrières réunies dans une pauvre chambre. Celle qui paraît présider aux travaux a une physionomie douce, résignée et portant l'empreinte des privations ou de la fatigue de chaque jour, qui flétrit la jeunesse et use le corps. C'est compris et rendu naturellement, sans prétention de vérité outrée ; l'exécution est sobre et la couleur tranquille. Un intérêt plus vif s'attache à une autre toile où M. Trayer a représenté une jeune ouvrière, seule dans une chambre nue, veillant, à la clarté d'une petite lampe, pour terminer quelque riche mantelet à livrer le lendemain, et succombant un instant sous *l'Excès de travail ;* coup d'œil vrai jeté sur les luttes pénibles de la femme isolée, travaillant pour gagner, comme on l'a dit, juste de quoi ne pas vivre et de quoi ne pas mourir de faim. Si M. Meissonier pousse trop loin dans ses ouvrages le désir de montrer tous les détails, d'autres artistes, et M. Trayer est du nombre, abrégent trop et se contentent de masser ; le dessin par suite perd non-seulement sa fermeté, mais encore de sa justesse. — M. Armand Leleux est un de ceux qui a contribué par son exemple à entraîner la peinture de genre dans cette facilité qui aboutit à une exécution insuffisante. Mais son dessin, s'il n'a pas de précision, a de la justesse, et souvent du caractère ; il justifie sa manière par des qualités. Or c'est toujours ainsi que procèdent les imitateurs. Laissant de côté les qualités, ils prennent pour point de départ les défauts d'un artiste habile et les exagèrent. Ils semblent faire le raisonnement suivant : « puisque la peinture est venue jusqu'ici et qu'elle plaît au public, si elle va jusque-là, il s'en arrangera bien encore. » Et le public s'en arrange en effet, mais pendant un certain temps seulement. Supprimant les intermédiaires, nous arrivons de suite à M. Bonvin, qui s'est fait une réputation par la vérité et la naïveté d'aspect des scènes familières qu'il traite. On l'a surnommé le Chardin de notre époque ; mais c'est un Chardin sans la chaleur de coloris, sans la solidité de la couleur, sans la fermeté de l'exécution. M. Bonvin se contente de masser, d'indiquer ses figures, sans modelé intérieur et souvent d'une manière insuffisante et incertaine pour le contour. Il est bien de peindre large, mais il est mal de peindre aussi lâché. Le régime du sans façon et de l'ébauche intempérante et désordonnée, qui a envahi une portion de la peinture française moderne, n'aura qu'un temps ; et les inévitables retours à prévoir dans l'avenir devraient tenir en garde des artistes ayant de la valeur contre la facilité qui leur réussit vis-à-vis de la complaisance du présent ; celui-ci aime un peu tout parce qu'en réalité il n'aime rien. *La Basse Messe* de M. Bonvin présente une disposition heureuse et une entente de l'effet de lumière qui rappelle Granet ; mais ce n'est pas de la peinture faite, elle n'est qu'ébauchée. Il faut en dire autant des *Religieuses tricotant*. Pourquoi leur tablier blanc a-t-il la lourdeur des canevas enduits de plâtre, dont on habille les statues improvisées pour les fêtes publiques ? *La Cuisinière*, vue de dos, taillant du pain pour la soupe, est d'une couleur lourde et du reste harmonieuse. Mais qui cela intéresse-t-il ainsi présenté ? L'art ne repousse personne ; il s'arrangera volontiers de cette souillon. Murillo n'attire-t-il pas l'attention avec son petit pouilleux dans un grenier ? Ce qu'il exige, c'est que l'insignifiance, c'est que la déplaisance du sujet soit relevée par l'attrait de l'exécution. — M. Breton, qui avait exposé en 1850 une grande composition d'intention lamentable et terrible, intitulée *la Faim*, paraît vouloir se fixer au milieu des scènes de la vie commune traitées dans de petites dimensions. C'est un adepte du réalisme qui ne manque pas de naïveté, qui peint grassement, et dans un sentiment de couleur harmonieuse et sourde, mais aspirant au soleil plus que ne pouvait le faire espérer son grand tableau de 1850. Il a exposé deux sujets champêtres, qui ont un aspect assez vrai, mais dont la peinture manque de ressort. Il y a plus de caractère dans le tableau intitulé *le Lendemain de la Saint-Sébastien*, scène de cabaret vraie jusqu'à la trivialité. Les buveurs sont récréés par une troupe de musiciens ambulants : un vieillard jouant de la clarinette, un paillasse mélancolique battant la grosse caisse et une jeune fille à l'air populacier soufflant dans un trombone. — S'il ne s'agit plus en peinture que de la vérité matérielle, c'est justice aussi de citer *le Bâilleur* et les intérieurs de M. Boulard, et nous nous étonnons que les amateurs du réalisme quand même ne s'occupent point de ce peintre.

M. Eugène Isabey pousse jusqu'à l'abus l'agrément de l'exécution et le cliquetis spirituel de la touche. Cet excès est particulièrement sensible dans une grande toile représentant un *Départ de chasse sous Louis XIII*. La troupe des chasseurs est réunie dans la cour d'une noble résidence, comme le château d'Effiat, but des visites des baigneurs de Vichy. Les hautes toitures à pentes fortement inclinées l'encadrent de leurs pyramides aériennes, toutes resplendissantes de lumière. En bas, autour du perron, les adieux s'échangent entre les dames châtelaines ; les étoffes chatoyantes se mêlent et luttent entre elles d'éclat ; les couleurs miroitent, les touches papillottent, et la vue agacée ne trouve point de champ tranquille pour se reposer. Il devrait être facile sans doute d'éviter cet inconvénient. M. Isabey n'aurait qu'à se limiter lui-même ; avec moins de turbulence dans la couleur et dans la touche, ses élégantes figures acquerraient plus de valeur. — Dans son tableau intitulé : *une Cérémonie dans l'église de Delft* (Salon de 1847), on retrouve encore les mêmes personnages au costume pittoresque du seizième siècle. Le *Combat du Texel* est une grande marine pleine de mouvement, d'une peinture solide, mais dont l'effet manque également d'unité.

M. Penguilly-Lharidon nous servira de transition pour arriver aux peintres qui cherchent spécialement leurs inspirations dans notre Bretagne. *Le Tripot* (Salon de 1847) est une petite toile d'une bonne couleur, représentant un homme blessé mortellement après une querelle de jeu. *Une Védette gauloise* a de la tournure et rappelle la manière originale d'Adrien Guignet, mort en 1854. *Un Inventeur* a offert au peintre le sujet d'une scène terrible. Le bénédictin Berthold Schwartz, à qui une tradition erronée attribue la découverte du mélange détonant dont la folie humaine a fait chez les modernes le principal agent de destruction au noble jeu, renouvelé des Grecs, qui s'appelle la guerre, vient d'être la première victime de son invention. Une cornue remplie de poudre, en éclatant, a ébranlé les poutres de son laboratoire, et il est gisant à terre au milieu des débris, le crâne ouvert par une plaie fraîche et affreuse à voir. Un jour faible et sinistre éclaire cette scène, qui cherche à émotionner par des moyens qui ne sont pas interdits à l'art, mais dont il fait bien de ne pas abuser. Dans une dernière toile, M. Penguilly nous conduit en Bretagne et nous montre des joueurs de *binious*. Un maître sonneur exerce son élève, qui souffle consciencieusement dans son instrument ; ils cheminent l'un et l'autre, sous un ciel gris, le long d'une plage déserte. — Voici venir maintenant la petite escouade des peintres bretonnants : M. Luminais traite ses sujets d'une manière vraie, simple, bien sentie, et avec un pinceau large qui ne termine pas assez. Il a exposé trois tableaux : les *Dénicheurs d'oiseaux de mer ;* le *Grand carillon ;* la *Leçon de plain-chant*. — M. Guillemin, au lieu de la manière plus forte mais un peu abrupte de M. Luminais, traite dans de plus petites toiles des sujets (*la Lecture de la Bible ; Pâques-Fleuries ; le Thésauriseur, etc.*) où il y a souvent de la naïveté, et où il met de la grâce et du sentiment. Sa couleur gaie et assez harmonieuse contraste aussi avec celle de M. Luminais. — M. Fortin est le plus rude, le plus refrogné des bretonnants. S'il se rapproche de la manière de M. Guillemin dans la *Leçon de musique*, rien de plus triste et de plus vrai à voir que les deux tanières où il nous montre, dans l'une, des paysans disant le *Benedicite* avant leur repas, et dans l'autre (*Chaumière du Morbihan*), dont nous avons parlé à une autre exposition, un aspect plus misérable encore.

Tant de peintres cultivent le genre qu'arrivé au terme des deux articles que nous lui avons consacrés, il nous en faudrait encore deux autres pour compléter cet examen à l'Exposition universelle. Nous nous sommes attaché à signaler dans ses directions diverses, et souvent tout à fait opposées, les tendances principales manifestées dans cette branche de la peinture. Bien des ouvrages estimables restent encore en dehors de notre revue. Nous citerons ici rapidement quelques noms qui s'offrent à nous, dans l'impossibilité où nous sommes de les citer tous : M. Hillemacher, a exposé plusieurs tableaux parmi lesquels, *un Confessional de Saint-Pierre de Rome ; le Satyre et le Passant* (Salon de 1831) et le spirituel *Voyage de Vert-Vert* (Salon de 1853) dont nous avons parlé dans ce journal. — M. Blanchard : *Vasco Nuñez de Balboa découvrant la mer du Sud, en* 1515, et une vue curieuse de la *Vallée de Josaphat*, non au moment solennel où les pâles humains devront y accourir de tous les coins de la terre pour y être jugés, mais telle que l'a vue l'artiste dans son voyage en Orient : habitée par des Anglais qui y avaient dressé leur tente de voyageurs. Les Anglaises étaient là fraîchement parées dans leurs robes à volants, comme on les voit sortir des hôtels et se promener dans l'allée de noyers d'Interlaken, et tenant leur album pour dessiner les tombeaux d'Absalon et de Zacharie. Les femmes de chambre repassaient le linge de leurs maîtresses. Ce n'était pas une des moindres curiosités de la scène que de voir cet essai de confortable britannique installé dans ce coin de la Judée, au pied de la montagne des Oliviers.

La guerre que la France soutient en Orient a inspiré plusieurs ouvrages à MM. Bellangé, E. Lami, Pils, etc... — M. Dehodencq a peint d'une manière très-lumineuse un *Concert juif chez un caïd marocain*. — M. Armand Leleux a exposé six tableaux. Il est fâcheux que cet artiste de talent abuse de plus en plus des tons noirs dans lesquels il noie ses figures. — M. Poussin a peint avec vérité les types et les costumes bretons dans *un Jour d'assemblée* (*Finistère*). — M. Eugène Giraud conserve la faveur du public par la manière vive et colorée, mais complétement

fausse, avec laquelle il traite les scènes d'Espagne. — Il y a de la vérité dans le tableau intitulé *une Cuisine*, par M. CARAUD. — M. BONHOMMÉ se dévoue à la tâche de peindre des intérieurs d'usines, avec leurs brasiers incandescents, leur outillage gigantesque et compliqué, et il s'en est acquitté avec talent.

TABLEAUX REPRODUITS PAR L'ILLUSTRATION.

M. HAMON : *les Orphelins.* — Cette gravure n'a point été prête à temps pour être réunie à l'article consacré à M. Hamon, dans *l'Illustration* du 18 août dernier.

M. CHARPENTIER : *Postillon attaqué par des loups*, petite scène bien comprise, mais un peu fantastique pour notre pays de France.

M. MARC : *la France, figure allégorique.* Cette figure est bien posée, dessinée avec correction et peinte avec soin. Le manteau est ample et bien jeté ; les accessoires, scrupuleusement traités, sont bien subordonnés à la figure. Par la précision et l'habileté de l'exécution, M. Marc a mis dans ce sujet ingrat tout l'intérêt dont il était susceptible ; il a sauvé le vide de la donnée par l'aspect agréable de la peinture.

A. J. DU PAYS.

Chronique musicale.

A *Moïse* a succédé *Cenerentola*, à la grande joie du public, et au grand avantage de l'administration du Théâtre-Italien.

C'est Mme Borghi-Mamo qui remplit le rôle de Cendrillon. Sa brillante voix réunit la douceur à l'énergie. Son exécution est facile, correcte, élégante. Il ne lui manque qu'un peu plus de chaleur et de ce que les Italiens appellent *brio ;* si elle pouvait s'animer davantage et animer un peu plus la scène, nous ne voyons pas ce qu'on pourrait lui reprocher. Telle qu'elle est, c'est déjà une artiste d'un mérite rare, et qui peut nous faire jouir, cet hiver, des trois chefs-d'œuvre *bouffes* de Rossini : *Cenerentola*, l'*Italiana in Algeri*, et le *Barbier de Séville*.

Mme Borghi-Mamo dit avec un grand charme la chanson de Cendrillon :

Una volta c' era un rè, etc.,

morceau délicieux auquel le public a coutume de ne point faire attention parce qu'il est trop court, et le duo avec Ramiro. Elle a beaucoup d'éclat dans le final du premier acte, dans le *sestetto* du second, et dans l'air varié qui termine l'ouvrage. Elle avait à lutter contre de terribles souvenirs, car la voix de Mme Alboni résonne encore, pour ainsi dire, dans l'oreille de tout le monde. Mme Borghi-Mamo a su échapper aux dangers de cette comparaison, et sa hardiesse a été justifiée par les vifs applaudissements de tout son auditoire. Son succès a été complet, ainsi que celui de M. Everard, qui a pris le rôle de Dandini.

M. Everard a droit à des compliments sans restriction. Il a toutes les qualités que la musique de Rossini exige : la prononciation facile, nette, rapide, la voix sur les lèvres, l'émission naturelle et spontanée, la vocalisation agile, la couleur, l'accent, l'esprit, la grâce, une chaleur qui vivifie non-seulement la partie qu'il chante, mais encore celles que l'on chante à côté de lui. Comédien aussi amusant qu'agréable chanteur. Depuis que Ronconi nous a quittés, nous n'avions rien vu en ce genre d'aussi complet, d'aussi charmant. Il chante à merveille son air d'entrée : *Come un' ape ne' giorni d' aprile*, ainsi que le duo du second acte : *Un segreto d' importanza*, et ce n'est pas sa faute si celui du premier : *Zitti, zitti, piano, piano*, n'a plus aujourd'hui l'importance qu'il devrait avoir et qu'il avait autrefois. Il ne néglige aucun détail, et il sait tirer parti des passages les plus indifférents en apparence. Voyez, par exemple, l'effet qu'il produit dans le sextuor avec ce *si bémol* obstinément répété et frappé toujours à contre-temps, effet tout neuf, même pour ceux qui savaient ce merveilleux morceau par cœur !

M. Zucchini, qui a débuté dans le rôle de don Magnifico, est, nous a-t-on dit, un jeune homme. On ne s'en douterait pas en le voyant. C'est un acteur très-plaisant et dont la plaisanterie n'est jamais forcée. Il a du naturel jusque dans ses grimaces. Il a de l'esprit, de la finesse et du goût. Ajoutez à cela une excellente voix, une prononciation, une déclamation remarquables. Il est infiniment supérieur à M. Rossi, que nous avions l'an passé. Sa figure même a un type tout particulier, un type original, qui ajoutera à l'effet de tous ses rôles. Nous ne dirons pas à qui il ressemble. Il a fort bien dit l'air d'entrée : *Miei rampolli femminini.* Mais il s'est contenté de celui-là, et nous ne pouvons lui savoir bon gré d'un tel excès de modestie. Quoi ! Monsieur, Rossini a écrit quatre airs pour ce rôle de don Magnifico, et vous n'en chantez qu'un ? C'est pousser un peu loin l'amour du repos. Il y en a un sur les quatre qui est à peu près inconnu à Paris, et qui ferait l'effet d'une nouveauté ; c'est celui qui commence par ce quatrain :

Sia qualunque delle figlie
Che frà poco andrà sul trono,
Ah ! non lasci in abbandono
Un magnifico papà.

M. Zucchini, qui a parfaitement réussi, doublerait son succès peut-être, s'il ajoutait à son rôle cet air si gai, si comique, et dont les paroles sont si amusantes.

M. Carrion est beaucoup mieux en prince italien qu'en héritier présomptif du trône d'Egypte. Il vocalise très-bien à demi-voix, et les rôles *di mezzo carattere* demandent rarement davantage. Il exécute fort proprement la cavatine : *Si, ritrovarla io giuro*, que personne n'avait chantée ici, ce nous semble, depuis Donzelli. C'est toujours un beau trait, de la part d'un chanteur, que de respecter l'œuvre qu'il est chargé d'interpréter, et nous félicitons hautement M. Carrion d'avoir eu cette vertu, en considération de laquelle nous lui pardonnons de grand cœur sa faiblesse dans le *duetto : Zitti, Zitti.* Il en a coupé la seconde moitié, et n'a pu faire entendre la première, faute de prononcer assez rapidement. Mais on ne peut pas exiger qu'il ait la lèvre italienne.

En résumé, *Cenerentola*, chantée par ces quatre artistes, et fort bien exécutée par l'orchestre, a fait un plaisir extrême. C'est un des ouvrages où Rossini a jeté le plus d'idées, où il a eu le plus de verve comique, le plus d'entrain et de chaleur, le style le plus pur, le plus facile et le plus brillant, Le duo : *Un soave non so che*, a un charme enivrant. Les premières délices de l'amour naissant dans deux jeunes cœurs qui l'ignorent et qui s'ignorent eux-mêmes, y sont exprimées avec une grâce divine, et sans la plus légère nuance de tristesse. Voilà ce que n'aurait jamais pu faire un Allemand, Haydn excepté. Les gens qui ont le goût des comparaisons se sont évertués à opposer au duo des deux basses, le duo de don Geronimo et du comte Robinson, dans *le Mariage secret.* Ils ont trouvé dans l'œuvre de Cimarosa des idées plus bouffonnes, et d'un tour plus original ; un plus grand nombre et une plus grande variété de motifs. Cela peut être vrai. Quant aux motifs, cependant, il faut observer que la scène du *Mariage secret* en fournissait plus que celle de *Cendrillon.* Cimarosa doit cette supériorité à son poëte plus qu'à lui-même. Le duo de *Cenerentola* n'a rien d'aussi comique que : *M' ostinerò, m' ostinerò, m' ostinerò*, ni que : *Ora vedete che bricconata, che, che, che...*, etc. ; ni surtout que la délibération syllabique de don Geronimo :

Quà risparmio del bell' oro ;
Quà si salva anchè il decoro, *etc.*

Nous convenons de tout cela. Mais on nous accordera aussi que le trait de violon dont Rossini a accompagné son dialogue est bien piquant, bien pittoresque, et que la péroraison de son duo est bien autrement chaleureuse et entraînante que celle du duo de Cimarosa. Après tout, quand même il aurait été vaincu sur ce point, y a-t-il beaucoup de victoires aussi glorieuses qu une pareille défaite ?

Et y a-t-il rien, dans le *Matrimonio*, que l'on puisse comparer au quintetto du premier acte de *Cenerentola*, et au *sestetto* du second ?

Ce dernier morceau surtout est une merveille, et nous n'imaginons pas que l'art de développer une idée mélodique, de la distribuer entre plusieurs parties concertantes, d'agencer les voix, de marier leur sonorité aux sonorités de l'orchestre, puisse être porté plus loin. Et le public est de notre avis, car il ne manque jamais de faire répéter ce chef-d'œuvre, pour peu qu'il soit bien exécuté. L'intérêt qu'il excite est si puissant, si soutenu, il suit une progression si habilement graduée, le plaisir qu'on en reçoit est si vif et si complet, qu'on ne se lassera jamais de l'entendre.

Nous avons déjà dit un mot de l'orchestre. Il exécute la charmante ouverture de *Cenerentola* avec un ensemble parfait. Il y met toute la finesse, toute la délicatesse de nuances, toute la chaleur, tout l'éclat qu'elle exige. Il accompagne les voix avec un grand soin et une extrême dextérité. Deux ou trois fois seulement il a hésité sur le mouvement à prendre, et a montré une certaine propension à ralentir les rhythmes, à refroidir cette musique si alerte et si fringante. L'entrée d'Alidoro, dans l'introduction, le petit morceau d'ensemble dialogué qui précède l'entrée de Cendrillon dans le finale : *Chi sarà? chi è? sarà bella?* etc., et la strette du sextuor, ont été attaqués trop lentement. L'instinct des chanteurs a fini par entraîner le chef d'orchestre. Mais n'aurait-il pas mieux valu que le mouvement fût établi dès la première mesure ?

—Nous devons à MM. Van den Boorn l'avantage d'avoir entendu la société chorale de Cologne, à laquelle ces deux jeunes artistes ont prêté une fois leur concours. MM. Van den Boorn sont deux frères, nés en Belgique, pianistes tous deux, et pianistes de talent. Ils ont une netteté remarquable, une grande exactitude d'exécution, un vif sentiment des nuances. La sonate à quatre mains de Moschelès, qu'ils ont fait entendre, est malheureusement un peu monotone, malgré toute l'habileté d'harmoniste que l'auteur y a déployée. Mais cela même ajoute encore à l'estime que doit inspirer le talent de ses interprètes, puisqu'ils ont réussi à faire écouter une œuvre plus propre à intéresser des Allemands que des Français.

Leur fantaisie pour piano et *mélodium* a été également bien accueillie, et méritait tous les applaudissements qu'elle a obtenus. Quant à la société chorale de Cologne, tout le bien qu'on en a dit n'est pas encore au niveau de la vérité. On n'a jamais vu un plus bel ensemble vocal, une exécution plus colorée, un répertoire plus riche ni plus varié. Parmi ces pièces chorales, écrites sans accompagnement, et où l'harmonie vocale se suffit à elle-même, il n'y a guère de morceaux faibles, et nous en pourrions citer plusieurs où éclate le génie. Nous ne doutons pas que ces Messieurs ne fassent chez nous une abondante moisson, s'ils reviennent dans une saison plus favorable aux exhibitions musicales.

— On nous écrit de Toulouse que M. Samary, jeune violoncelliste dont le talent nous est connu, vient d'y obtenir un grand succès, honorable pour lui, et profitable pour les blessés de l'armée d'Orient, qui étaient les bénéficiaires de son concert. Il a joué, dans la salle du Capitole, plusieurs morceaux, et a recueilli de vifs et bruyants applaudissements. Une cantatrice du pays, Mlle Vanneroy, lui a prêté son concours, et a partagé l'honneur de son succès et de sa bonne action. Espérons que M. Samary nous offrira l'hiver prochain quelque bonne occasion de l'applaudir nous-mêmes.

— Sur les quatre correspondants que nous avions il y a quinze jours, deux ne sont pas encore satisfaits, et reviennent à la charge. Ce que tout le monde a parfaitement compris reste pour eux un mystère impénétrable. Messieurs, il ne faut pas être si curieux quand on a l'entendement aussi dur. — Et sachez, Monsieur X., qu'il n'y a rien de plus plat ni de plus ridicule que d'écrire des impertinences dans une lettre qu'on ne signe pas.

G. HÉQUET.

Accidents sur les chemins de fer aux Etats-Unis.

Dans notre dernier numéro nous avons publié la statistique des chemins de fer aux Etats-Unis d'Amérique. Le nombre de ces voies et leur longueur totale présentent des chiffres fort respectables. Mais il ne faut pas oublier qu'elles sont très-inférieures aux nôtres au point de vue de la construction, de la solidité, de l'aspect monumental et de la sécurité.

Voici maintenant une statistique moins triomphante ; c'est celle des accidents arrivés sur ces *railways* (que M. Viennet nous pardonne ce mot exotique !) On va voir que les Américains font tout aussi bon marché de leurs membres et de leurs mâchoires sur les chemins de fer que sur leurs bateaux à vapeur, dont la spécialité est de sauter. C'est un journal anglais qui nous fournit les renseignements suivants. Quoiqu'ils n'embrassent qu'un intervalle de deux années, il est probable qu'ils ont besoin d'être complétés pour cette courte période.

27 *mars* 1853. Deux wagons de voyageurs sont précipités d'une hauteur de cent pieds, sur la ligne de Baltimore et de l'Ohio. — 8 tués, 24 blessés.

26 *avril* 1858. Rencontre de deux convois sur la ligne du Michigan méridional et du centre de l'Illinois. — 21 tués, 50 blessés.

6 *mai* 1853. Désastre de Norwalk, sur la ligne de New-Haven. — 46 tués, 24 blessés.

2 *août* 1853. Accident sur la ligne de Belvédère et Delaware. — 11 tués, 14 blessés.

12 *août* 1853. Rencontre de deux trains sur la ligne de Providence à Worcester. — 14 tués, 24 blessés.

4 *juillet* 1854. Rencontre de deux convois sur le chemin de Susquehannah. — 28 tués, 45 blessés.

20 *octobre* 1854. Rencontre de deux convois sur la ligne de Great-Western. — 46 tués, 41 blessés.

29 *août* 1855. Accident de Burlington. — 22 tués, 79 blessés.

Total, depuis le 27 mars 1853 jusqu'au 29 août 1855 : — 196 tués, 301 blessés.

En somme, 497 victimes en deux ans.

Jardin d'Hiver.

Grande exposition des trois nouveaux plans en relief du siége de Sébastopol, la Crimée et Cronstadt : rien n'est mieux propre à faire comprendre les opérations de nos armées que ces plans topographiques où l'on suit, dans une explication historique très-intelligente, tous les récits des bulletins officiels. — Prix d'entrée : 1 franc, de neuf heures à six heures.

La vie de Paris, par notre collaborateur Félix Mornand, tirée à huit mille exemplaires, a été épuisée en moins de trois mois. La seconde édition vient de paraître à la Librairie Nouvelle, augmentée de plusieurs chapitres. — Volume de 320 pages. — Prix : 1 franc.

M. Delvincourt, qui publie une petite revue mensuelle, sous le titre : *Annales du bien*, nous prie d'annoncer « une œuvre nouvelle de *Filles repenties*, dite *du Saint-Sauveur*, dont le siége vient d'être transféré boulevard Saint-Jacques, 16. Les pauvres Madeleines, dit-il, *manquent souvent de pain*, car leur travail ne suffit pas aux besoins de la maison qui, récemment fondée, compte déjà près de soixante pensionnaires. Touchée de cette détresse, Mme la marquise de Salvo s'est entendue avec moi pour publier et faire vendre une *Nouvelle*, qu'elle a traduite de l'anglais, pour la circonstance, et qui se vend 1 fr., au bénéfice de l'œuvre, chez Dentu, éditeur, au Palais-Royal. La nouvelle a pour titre : *Une Trappe pour prendre un rayon de soleil.* »

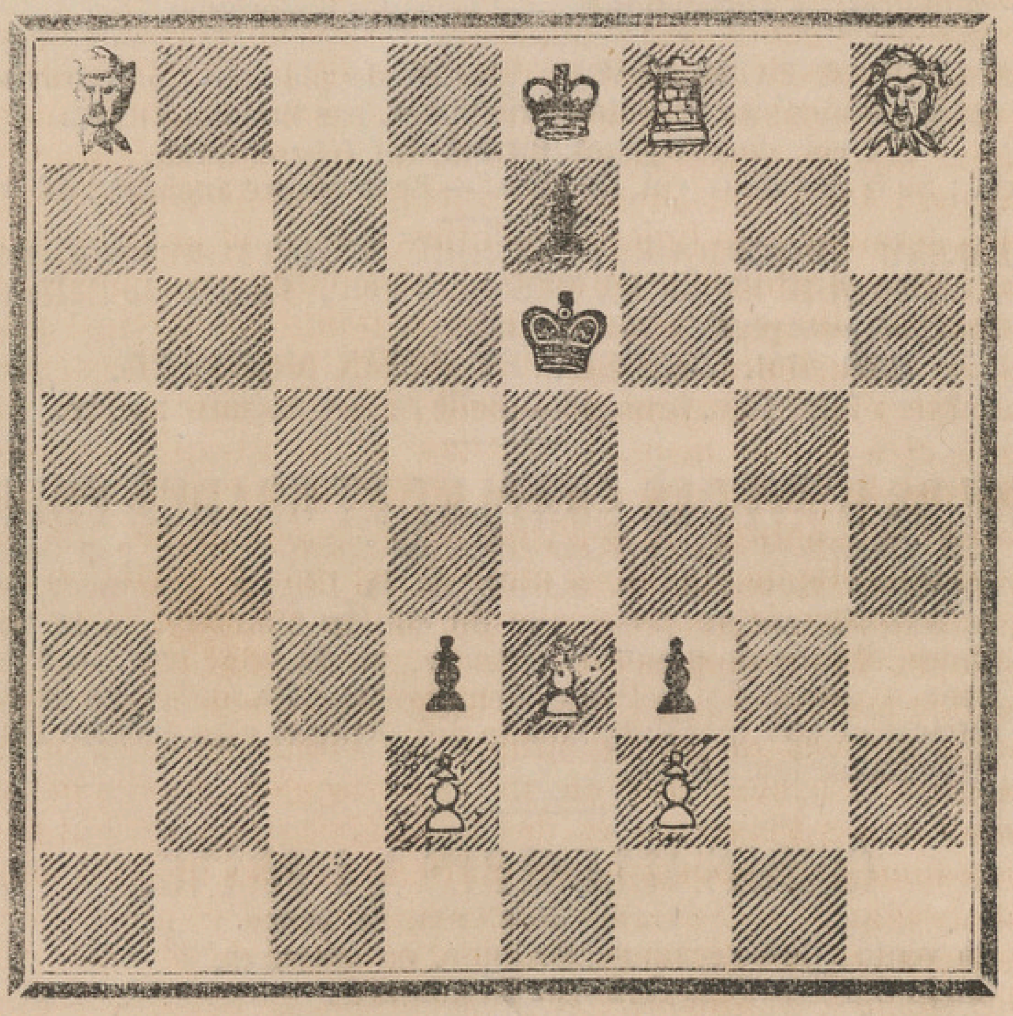
Echecs.

Solution du problème n° 48 par MM. E. F. (Liége), cap. Willems, et anonymes.

M. Grosdemange Nous attendons.

PROBLÈME N° 49.

PAR M. CHAMOUILLET.



Les Blancs font mat en 4 coups.

J. A. DE R.

SILHOUETTES AUX EAUX, par Loraux d'Essorins.

Arrivée d'une famille anglaise.

Arrivée d'une famille française.

Les promeneurs à cheval.

Les promeneurs à pied.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE.

VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

10 VOLUMES IN-18. — Rue Richelieu, 60.

Curiosités littéraires. — Bibliographiques-biographiques. — Des traditions, légendes, etc. — Des beaux-arts et de l'archéologie. — Philologiques et géographiques. — Des origines et des inventions. — Militaires. — Anecdotiques. — Curiosités historiques.

TABLEAU DE PARIS. Ouvrage illustré de plus de 1,500 gravures sur toutes les curiosités parisiennes, par EDMOND TEXIER.

2 vol. de 400 pages, format de *l'Illustration*.

Prix : 30 fr les deux vol. brochés. — Belle reliure anglaise : 40 fr.

TABLEAU HISTORIQUE, POLITIQUE ET PITTORESQUE DE LA TURQUIE ET DE LA RUSSIE, 1 vol., format de *l'Illustration*, avec plus de 200 gravures;

PAR MM. JOUBERT ET FELIX MORNAND.

Prix : 7 fr. 50 c. broché. — Belle reliure anglaise : 10 fr.

COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUÉ POUR LES FILLES (*Cahiers d'une élève de Saint-Denis*), par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, et L. BAUDE, ancien professeur du collége Stanislas. — 12 volumes, divisés en 6 années d'études, ou 12 semestres. — Destinés à servir de méthode d'enseignement à toutes les institutrices et aux mères de famille qui dirigent elles-mêmes l'instruction de leurs filles.

GUIDES ILLUSTRÉS A 1 FRANC.

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE.

En vente : Guide général dans Paris, 85 gravures.
Guide des Environs de Paris, 70 gravures.
Guide des Théâtres. Portraits des premiers acteurs de Paris dans leurs principaux rôles. 60 gravures.
Guide dans le palais de l'Exposition de l'industrie et des beaux-arts.

ERRATUM.

Une erreur s'est glissée dans notre dernier numéro : l'auteur de l'article consacré à l'examen des prix de Rome a attribué à tort le premier grand prix de sculpture à M. Doublemart, et le second premier grand prix à M. Rolland ; ces énonciations pouvant être préjudiciables aux lauréats du dernier concours, nous nous empressons de déclarer que les deux bas-reliefs reproduits dans *l'Illustration* s'appliquent, savoir : au premier grand prix décerné à M. Chapu, et au second premier grand prix remporté par M. Doublemart ; quant au bas-relief qui a valu à M. Rolland un second prix, il ne fait pas partie des gravures publiées.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56

Rébus.

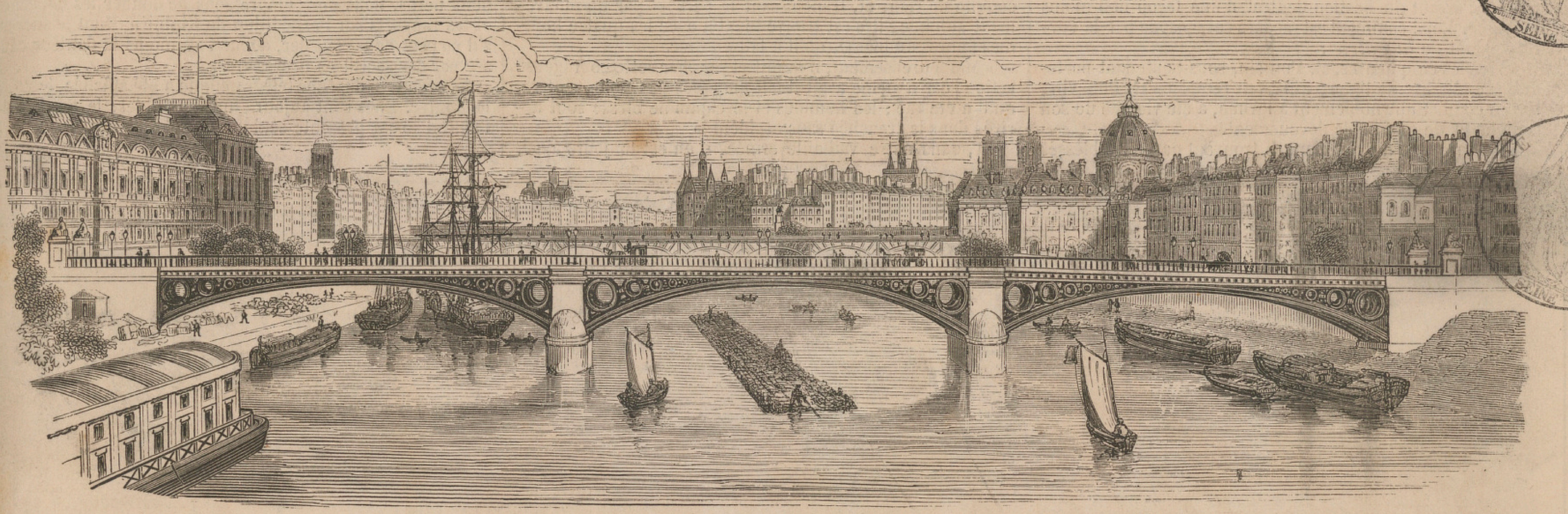
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Souvent, par malheur, l'homme radote en vieillissant.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

27 OCTOBRE 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, [illegible], 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 661. Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Petropawloski. — Récréations maritimes à bord du *Friedland*. — Chronique littéraire. — Chronique musicale. — Préface du tome XII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. — Exposition universelle des beaux-arts; marine, fleurs, portraits, dessins, etc. — Revue des modes et de l'industrie. — Les Guides-itinéraires de Paris au moyen âge. — Variétés.

Gravures. Portrait du général Brunet. — Épisode de l'attaque du bastion Central. — Carte de Kinburn. — Petropawloski : tombeaux des morts dans l'expédition de 1854; incendie des magasins dans la dernière expédition. — Récréations à bord : la course en sac; un bal costumé. — Combat de Kougli. — Assaut de Kars. — Uniformes de l'armée sarde. — Salon : Hamlet, par H. Thomas; Retour de la Mecque, par Bida; Prédication de la deuxième croisade, par Beauvais; une Sentinelle turque, par Valerio. — Vue de Ramlé, près d'Alexandrie. — Rébus, etc.

Histoire de la semaine.

En même temps qu'elle constate les grands faits d'armes de nos armées et les brillants résultats qui couronnent leurs efforts, *l'Illustration* manquerait à son but si elle ne donnait, autant qu'il lui est possible, les épisodes héroïques que l'histoire néglige trop souvent. Le brave général Brunet, mort si glorieusement devant Malakoff, est un des héros que cette guerre a fait naître et qu'elle a moissonné trop tôt pour le bonheur de nos armes. Nous empruntons à un de ses nombreux amis la notice biographique et

Le général Brunet, tué devant Sébastopol.

nécrologique qui accompagne le portrait du général Brunet. « Jean-André-Louis Brunet, né à Valence (Drôme), en 1803, était un officier vigoureux, d'une intelligence calme et hardie, d'un jugement droit et sans hésitation.

« 1852 trouva Brunet colonel du 15e de ligne, alors à Grenoble; l'Empereur le connut bientôt et l'envoya général de brigade à Lille, puis à Rome, et enfin général de division en Crimée, où il se rendit en décembre 1854. C'est là que le 18 juin 1855, jour néfaste! Brunet, qui déjà avait précisément contribué à la prise du mamelon Vert, fut l'un des généraux choisis par le maréchal Pélissier pour tenter un effort sur Malakoff.

« Le danger de cette tentative n'échappa pas à Brunet, mais rien ne pouvait émouvoir son âme : il marcha bravement avec une colonne de héros sous cette pluie de feu et de mitraille que vomissaient les flancs de Malakoff, et y trouva une mort glorieuse. C'était une de ces natures froides, dont le courage grandit en présence du danger; sa bravoure, sans avoir l'éclat que lui donne une âme bouillante, était si ferme, si décidée, qu'elle entraînait le soldat. Son intelligence élevée et distinguée joignait à l'amour des armes celui des lettres, des sciences et des arts. Le 18 juin fut une journée de deuil pour la France et l'armée, de larmes pour les amis de Brunet, de regrets éternels pour sa veuve et ses

Le sous-lieutenant Poussin, tué à l'attaque du bastion Central, en enlevant son capitaine blessé.

enfants auxquels il ne laisse que son nom et son épée. »

Voici encore un noble dévouement à enregistrer, non qu'ils soient rares à l'armée, mais parce qu'il tire un intérêt touchant des circonstances qui l'ont accompagné.

Tout le monde sait la mort brillante du sous-lieutenant porte-drapeau Poitevin, tué à la bataille de l'Alma : celui qui lui avait succédé, le sous-lieutenant Poussin, vient de périr à l'assaut du bastion Central d'une façon non moins héroïque. Voici comment est raconté cet épisode par le correspondant de *la Patrie :*

« Vers les cinq heures, M. Poussin, sous-lieutenant porte-drapeau du 39e de ligne, qui avait remplacé M. Poitevin, tué en combattant noblement à l'Alma, a été victime de son courage et de son noble dévouement.

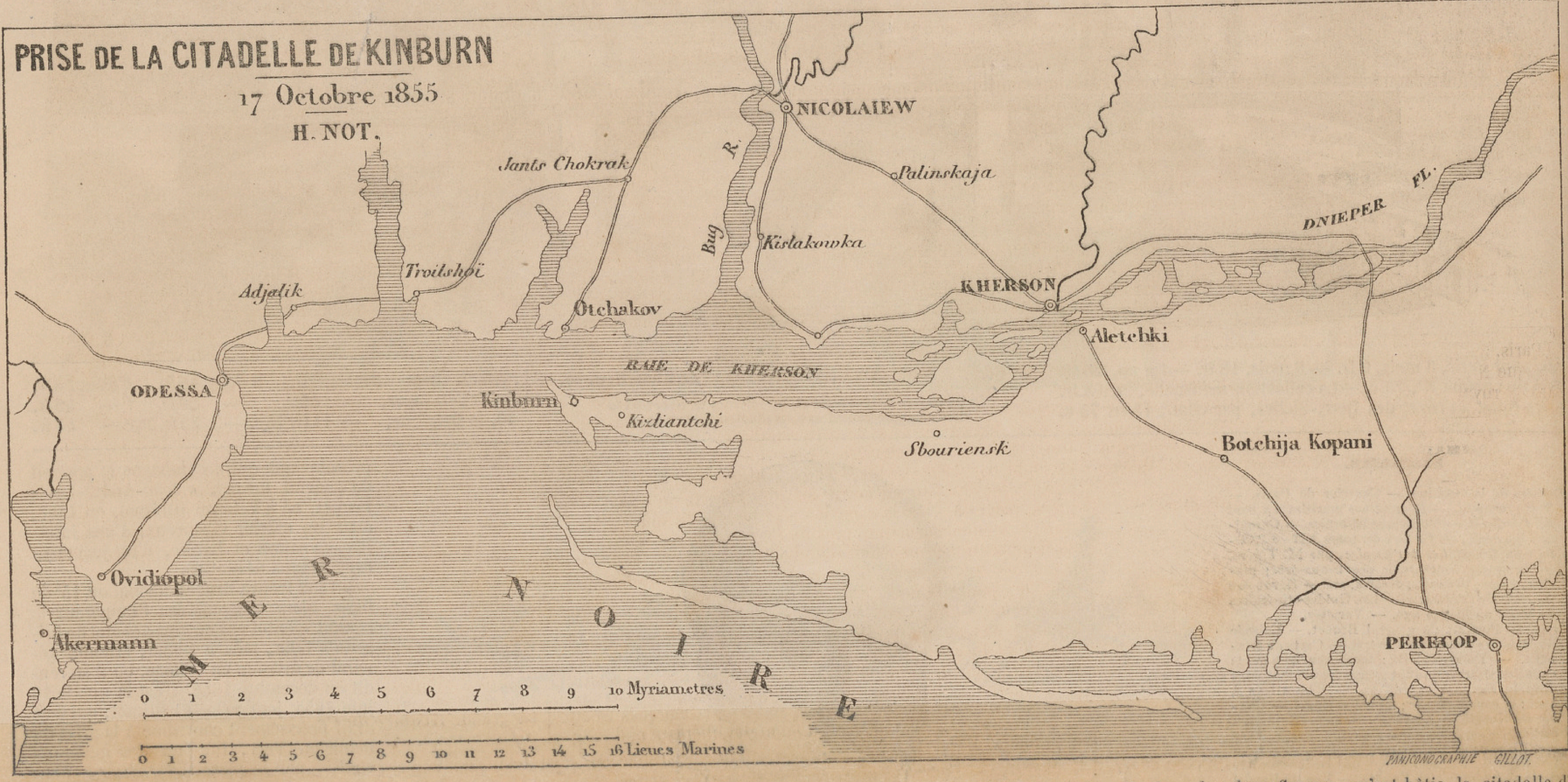
« Un capitaine du régiment se trouvant parmi les blessés qui étaient restés en avant des tranchées et presqu'au pied du bastion, le brave Poussin s'est porté au milieu de la compagnie du capitaine, et a demandé quatre hommes de bonne volonté pour aller l'enlever. Inutile de dire que les hommes n'ont pas manqué ; Poussin est parti malgré tout ce qu'on a pu lui dire ; plusieurs de ses amis l'avaient engagé à retarder d'une heure ou deux, mais il n'a tenu compte de rien, et, franchissant le parapet par un mouvement sublime, il s'est trouvé bientôt avec les quatre hommes auprès du blessé, qu'il a fait enlever.

« Malheureusement, il devait payer cher cette courageuse action, car à peine avait-il fait quelques pas pour rentrer, qu'il a été tué ; les hommes et le capitaine blessé sont arrivés dans la tranchée sans accident. »

Et, dans notre vaillante armée, il en est toujours ainsi. On ne peut malheureusement citer tous les actes de dévouement, tous les nobles sacrifices faits à l'honneur, ce dieu du soldat ; mais ce que l'on peut affirmer hautement et fièrement, c'est que tous les enfants que la France pleure en ce moment sont morts glorieusement et la face vers l'ennemi !

Maintenant que les tristes devoirs ont été rendus à ces deux héros, nous nous empressons de donner les dépêches et les rapports sur l'expédition de Kinburn, dont le succès, s'il ne peut nous consoler, adoucit au moins la douleur causée par des sacrifices nécessaires.

La première dépêche télégraphique a été affichée, le 20, à la Bourse. Elles sont aujourd'hui sans objet ; le rapport de l'amiral Bruat présente seul un intérêt historique.



PRISE DE LA CITADELLE DE KINBURN
17 Octobre 1855
H. NOT.

« Kinburn, le 17 octobre.

« Le 14 octobre au matin, les escadres ont quitté la rade d'Odessa dès que les gros vents d'ouest, qui contrariaient leurs opérations depuis le 8 octobre, ont cessé. Le soir même, elles ont mouillé devant Kinburn.

« Dans la nuit, quatre chaloupes canonnières françaises, *Tirailleuse*, *Stridente*, *Meurtrière* et *Mutine*, expédiées par le contre-amiral Pellion, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Allemand, du *Cacique*, ont franchi, avec cinq canonnières anglaises, la passe d'Otchakow et sont entrées dans le Dniéper.

« Le lendemain 15 octobre, dès la pointe du jour, les troupes ont été débarquées à 4,500 mètres environ dans le sud de la place. Dans l'après-midi les bombardes ont ouvert leur feu, mais elles ont été obligées de l'interrompre quand la nuit s'est faite, à cause de la houle, qui rendait leur tir incertain.

« La journée du 16 a été à peu près perdue pour nous, les vents étant retombés au sud-ouest. Les troupes se sont occupées de se retrancher et de pousser des reconnaissances vers le sud. Les canonnières qui étaient dans le Dniéper ont pu seules inquiéter la place.

« Le vent ayant passé au nord dans la nuit, nous nous sommes occupés dès ce matin, l'amiral Lyons et moi, de faire mettre à exécution le plan de combat que nous avions arrêté depuis la veille, d'après les sondages du capitaine Spratt, du *Spitfire*, et du lieutenant de vaisseau Cloué, du *Brandon*, assistés de MM. Ploix et Manen, ingénieurs hydrographes. A neuf heures vingt minutes, les trois batteries flottantes *Dévastation*, *Lave* et *Tonnante*, ont ouvert leur feu.

« Le succès qu'elles ont obtenu dans cette journée a répondu à toutes les espérances de l'Empereur. Le rempart qu'elles battaient a présenté très-promptement et sur plusieurs points des brèches praticables.

« Les bombardes françaises et anglaises ont ouvert leur feu à neuf heures quarante-cinq minutes ; leur tir, rectifié par les signaux des avisos, a été admirablement bien dirigé. Je leur attribue une grande part dans la prompte reddition de la place.

« Les cinq canonnières françaises *Grenade*, *Flèche*, *Mitraille*, *Flamme* et *Alarme*, soutenues par six canonnières anglaises, ont pris leur poste à peu près en même temps que les bombardes. Leur tir ricochait très-avantageusement les batteries à barbette, que combattaient les batteries flottantes.

« Dès que le feu de la place a diminué de vivacité, nos canonnières se sont portées, sur le signal du capitaine de *la Grenade*, M. Jauréguiberry, à la hauteur des batteries flottantes. Elles ont été accompagnées dans ce mouvement par les canonnières anglaises.

« A midi précis, les vaisseaux, suivis par les frégates, les corvettes et les avisos, ont mis sous vapeur. Les vaisseaux se sont formés sur une ligne de front ; ils ont jeté l'ancre et se sont embossés à 1,600 mètres des forts par vingt-six pieds et demi d'eau. Au même moment, six frégates anglaises, conduites par le contre-amiral Stewart, et trois frégates françaises, sous les ordres du contre-amiral Pellion, *Asmodée*, *Cacique* et *Sané*, ont donné dans la passe d'Otchakow pour prendre les forts de Kinburn à revers. Le vaisseau anglais *Hannibal* s'est avancé jusqu'au milieu de cette passe. Les généraux Bazaine et Spencer ont porté leurs tirailleurs et leurs pièces de campagne à 400 mètres environ de la place.

« Ces manœuvres hardies et le front imposant que présentaient les neuf vaisseaux français et anglais, embossés beaupré sur poupe, et tonnant de toute leur artillerie, ont eu un effet décisif. A une heure trente-cinq minutes, remarquant que le fort de Kinburn ne tirait plus, bien que les ouvrages du nord continuassent à se servir encore de leurs mortiers, l'amiral Lyons et moi nous avons pensé qu'il convenait de respecter le courage des braves gens que nous combattions : nous avons en conséquence fait le signe de cesser le feu, et nous avons arboré le pavillon de parlementaire, en envoyant à terre une embarcation française et une embarcation anglaise.

« Les forts ont accepté la capitulation offerte. La garnison est sortie de la place avec les honneurs de la guerre et s'est rendue prisonnière. Nos troupes occupent tous les ouvrages russes.

« La capitulation stipulait que la place nous serait remise dans l'état où elle se trouvait. Nous entrons donc en possession des approvisionnements et des munitions de l'ennemi. L'amiral Lyons et moi envoyons les chirurgiens des deux escadres pour soigner les blessés russes, au nombre de 80 environ.

« Le chiffre des prisonniers est de 12 à 1,500. Nous allons nous occuper de constituer ici un solide établissement. »

Sous le titre : Notes sur Kimburn, *le Moniteur* contenait quelques détails que nous reproduisons textuellement :

« Les eaux du Bug et du Dniéper aboutissent à la mer par une seule branche. Après avoir formé un lac où ils se confondent, les deux fleuves s'écoulent ensemble, entre Otchakow au nord et Kinburn au sud, par un chenal étroit d'une profondeur variable (15 pieds minimum), beaucoup plus rapproché de Kinburn que d'Otchakow.

« Otchakow, sur la rive droite, est bâtie au sommet d'une falaise d'une élévation moyenne, s'avançant en angle aigu droit au sud, et projetant une pointe basse sur laquelle s'élève un vieux fort d'origine génoise, en assez mauvais état. Une batterie de neuf pièces d'artillerie de gros calibre, récemment construite sur la falaise en dehors du chenal, le prenant d'enfilade, mais à grande portée, complète la défense de ce côté sans présenter d'obstacles sérieux.

« C'est sur la rive gauche, sur la langue de sable formée des alluvions des deux fleuves, qu'est bâtie la citadelle de Kinburn, dominant le passage de plus près, battant en dehors et en dedans, constituant, en un mot, la seule défense de l'embouchure du Dniéper.

« La citadelle de Kinburn est un ouvrage à cornes, en maçonnerie, avec parapets en terre, entouré d'un fossé là où il n'est pas baigné par la mer, contenant des casernes et autres édifices dont les toitures et cheminées apparaissent au-dessus du rempart. Elle est armée sur toutes ses faces, offrant un étage de feux couverts casematés, surmonté d'une batterie à barbette, le tout pouvant présenter environ 60 bouches à feu, dont la moitié battant en dehors sur la mer, du sud-ouest au nord-nord-ouest.

« Kinburn porte le pavillon de guerre toujours arboré, indice d'armement, et contient une garnison de 2,000 hommes, sans compter les colons militaires établis en dehors dans un village régulièrement bâti, au sud et à portée du canon de la place. Deux nouvelles batteries ont été élevées dernièrement au nord-ouest de la forteresse. »

L'Ost-Deutch-Post prétend que l'expédition qu'on croyait d'abord dirigée sur Nikolaïeff, et dont le résultat actuel est la prise de Kinburn, l'est en réalité sur Kherson, dont la prise rendrait impossible le ravitaillement des troupes russes en Crimée, en même temps que ces deux points seraient un refuge excellent pour que les flottes pussent y passer leurs quartiers d'hiver.

D'après les dernières nouvelles de Constantinople, le prince Gortschakoff aurait l'intention d'évacuer les forts du Nord et de se concentrer à Simphéropol. L'ennemi se retire à mesure que les armées alliées se rapprochent. La division d'Autemarre a marché hardiment en avant, et s'est établie sur les hauteurs du Belbeck. La division des chasseurs d'Afrique s'est avancée jusqu'à Baïdar. L'armée d'Eupatoria a reçu des renforts considérables ; la cavalerie anglaise y est arrivée. La division du général de Failly a rejoint, le 12, la division du général d'Allonville. A Constantinople on embarquait des troupes pour Trébizonde.

Des félicitations ont été adressées par le maréchal Pélissier aux marins détachés à terre pour participer aux travaux du siége de Sébastopol. De son côté, l'amiral Lyons a transmis à M. l'amiral Bruat l'expression des sentiments des lords de l'amirauté, sur le bon accord qui n'a cessé de régner entre les amiraux alliés depuis le commencement des opérations. Dans un ordre du jour du 7 octobre, l'amiral Bruat porte à la connaissance de l'escadre ce témoignage flatteur pour notre marine.

On écrit de Nargen, le 9, au *Morning-Post* : Rien ne peut égaler la joie que les heureuses nouvelles d'Orient ont imprimée aux Suédois. Il est certain que l'opinion de toutes les classes nous est favorable ; mais les Suédois ont été si habitués à trembler devant la Russie, qu'ils ne peuvent pas se départir de l'idée que, s'ils embrassaient ouvertement notre cause, les Russes les châtieraient sévèrement après la guerre,

et que les Français et les Anglais les abandonneraient alors.

La *Gazette de Breslau* parle de conférences secrètes qui se tiendraient à Vienne entre les cabinets d'Autriche et de Prusse. Ce journal prétend que les représentants de l'Autriche auprès des grandes puissances, les chefs des ambassades de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Berlin, et M. de Prokerch, dont la nomination à l'internonciation de Constantinople a eu lieu il y a trois jours, attendent à Vienne le résultat de ces conférences. Il n'est pas douteux, ajoute-t-il, que l'alliance du 2 décembre est entrée dans une nouvelle phase de développement qui resserrera encore les liens d'amitié qui existent entre l'Autriche et la France : c'est ce que prouve l'affaire de Naples. — On a été très-satisfait à Vienne, dit la *Gazette de la Bourse*, que le prince Murat ait été désavoué par *le Moniteur*, et M. de Lubner est, assure-t-on, chargé d'exprimer au ministre étranger de France la gratitude du gouvernement autrichien pour cette nouvelle garantie donnée au maintien de l'ordre en Italie. — *L'Ots-Deutch-Post* croit savoir que les puissances occidentales n'ont pas élevé leurs prétentions sur les quatre points, et qu'elles ne demandent qu'une indemnité de guerre.

En Espagne, les députés continuent à ne pas vouloir se présenter à la chambre : le choléra, qui sévit en ce moment à Madrid d'une manière cruelle, entre pour beaucoup dans leur absence ; les députés présents, au nombre de cent, appartiennent presque tous à l'opposition, et ont dernièrement fait tous leurs efforts pour exciter une brouille entre les maréchaux O'Donnel et Espartero, en faisant courir le bruit que la reine allait abdiquer en faveur de la jeune princesse des Asturies, et ils espéraient, en excitant les désirs des maréchaux vers une régence, discréditer leur dévouement à la reine et l'influence qu'ils ont sur le parti raisonnable du pays. Mais cette manœuvre dut échouer devant la fermeté et la bonne intelligence des maréchaux.

La prorogation du parlement anglais au 11 décembre est officiellement annoncée. Des troubles sans grande importance ont éclaté à Londres, malgré des réunions nombreuses dans Hyde-Park, au sujet de l'élévation du prix du pain dans la capitale. Le ministre des colonies, sir W. Molesworth, est mort à Londres cette semaine.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Enfin Paris se réveille, mais son réveil est douloureux : nous avons des nouvelles tristes qui sont toujours de tristes nouvelles. L'élégiaque octobre est pâle comme un beau soir d'automne, et novembre a coutume de ressusciter avec un crêpe à son chapeau. Le jour des Morts, quel anniversaire mélancolique et touchant pour ceux qui ont la mémoire du cœur, tandis que, pour les indifférents et les curieux, ce n'est qu'un spectacle à voir comme tous les autres, un Longchamp funèbre où circule l'élégance en robe de deuil, et où le désespoir se montre parfois en grande toilette. Glissons ici, n'appuyons pas, car il serait peu convenable de répéter avec les méchantes langues que des regrets si bien attifés ne sont, chez certaines veuves inconsolables, qu'un moyen de parvenir à être plus tôt consolées. Ne pleurerait-on si fastueusement ce cher mort que pour captiver quelque vivant ? L'histoire, — une histoire d'hier, — prouve que telle Artémise tourne aisément à la matrone d'Ephèse. La nôtre avait fait la commande d'un mausolée pour éterniser sa douleur, et précisément le pauvre défunt n'aura qu'une simple pierre fort peu commémorative. On ne veut plus entendre parler du monument, qui reste sur les bras de l'architecte, ni de la statue en marbre, dont on ne saurait que faire. La noble veuve n'attend plus que les délais de rigueur pour se remarier, et le monde s'étonne un peu de cette douleur qui a tourné si court. Et comme il est nécessaire de motiver à ses yeux ce brusque changement de température conjugale, on en est venu à chercher noise à la mémoire du défunt : ses qualités, mensonge ; ses vertus, illusion ; on ne l'aimait d'ailleurs que sous bénéfice d'inventaire, et de l'inventaire fait après décès il résulte qu'il était indigne de cet amour. Artémise avait été trompée pour une danseuse, il n'y a pas de Mausole ou de mausolée qui puisse tenir contre une pareille découverte.

Avons-nous dit que dans ce jour funèbre l'industrie fait aussi sa réclame au Père-Lachaise même, *intra muros*, quoiqu'on ait chassé tous les marchands du temple de la mort. Différents fournisseurs, — cette profession est sans pitié, — vous y proposent leurs articles au plus extrême bon marché, depuis l'article de première nécessité pour celui que vous pleurez, jusqu'à l'article..... de journal, où seront célébrées ses vertus. On y débite aussi çà et là des consolations pour les vivants, témoin cette invitation expressive, charbonnée sur la porte de maint cabaret : « Au retour du cimetière, on boit à l'heure. »

Par la même occasion, permettez-nous de dénoncer l'incartade suivante à l'indignation des honnêtes gens. J'ai vu certainement quelque part la reproduction de cette vieille enseigne figurant un danseur très-lestement entrelacé par sa danseuse, laquelle exécute par dessus sa tête un pas évidemment prohibé, tandis qu'on lit au bas de l'exercice : Leçons de danse et de bonne tenue.

Autre chose. Le grand gala donné par l'industrie à l'hôtel du Louvre n'a pas encore profité à l'établissement. Les visiteurs abondent et les locataires s'abstiennent. Ce spécimen du bien-être qui les attend dans cet *Eden* des étrangers n'était pas encourageant. On n'y circulait, bien plus, on n'y aura festoyé qu'à la force du poignet. Beaucoup de convives ont dû subir l'humiliation de se voir arracher littéralement les morceaux de la bouche : la consommation n'y était qu'un gaspillage ; on a eu trop de monde, désagrément qui peut-être ne se renouvellera plus de longtemps. C'est de l'enthousiasme à réchauffer et un prospectus à refaire, y compris celui-ci, dont la rédaction est équivoque ; nous en avertissons charitablement les fondateurs. « Le prix, dit ce prospectus très-ponctuel mais bien mal ponctué, est fixé, pour les salons de 6 fr. à 20 fr., et pour les chambres de 2 fr. à 10 fr. par jour. » Que signifie ce galimatias, sinon qu'un appartement de 6 fr. avec salon coûte 20 fr., et qu'une chambre de 2 fr. en coûte 10. L'économie de virgules est fâcheuse ; nous supposons du moins que l'annonce a voulu dire : le prix est fixé, pour les salons, de 6 à 20 fr., et, pour les chambres, de 2 à 10 fr. par jour. Autrement ce compte d'hôtelier rappellerait trop exactement celui de la cuisinière : un pain d'un sou, deux sous.

Cherchez ailleurs quelque autre diversion à la question d'Orient, et vous allez trouver la taxe. Depuis qu'au moyen de cette grande mesure, la population semble un peu rassurée sur sa nourriture, MM. les bouchers sont accusés d'en paralyser les bons effets. Ils ont adopté une manière de découper leur marchandise qui forme un *mélange odieux d'os et de chairs meurtris que les consommateurs se disputent entre eux :* c'est la *réjouissance* qui leur est rendue sous la forme du songe d'Athalie. Et ils ne sont pas les seuls à regretter l'ancien régime, car cette révolution a fait bien du tort aux cuisinières : n'a-t-elle pas endommagé l'anse du panier ? Et la taxe des chiens ; quoi ! disent ceux qu'elle intéresse, la viande est rare et chère, et c'est ce moment-là que vous choisissez pour pousser au massacre de tant d'innocents, car le chien a beau être l'emblème de la fidélité et l'ami intime de l'homme, le décret qui fait de ces animaux autant de contribuables troublera beaucoup cette intimité. Sauf Médor, le chien de chasse, de garde ou de berger ; sauf encore Miette la favorite, le reste de la race y passera, et alors, à défaut de *beefsteack*, que de *chiensteack* introduits frauduleusement dans la consommation.

Glissons ici un mot sérieux avant d'enregistrer d'autres propos qui ne le sont guère. Il ne faut pas se lasser de parler des malheurs causés par la locomotive, puisqu'ils se succèdent avec une persévérance si déplorable. On a fait un glorieux almanach avec ce titre : une victoire par jour ; au train dont va la locomotive, sa légende est toute faite : un accident par jour. Lundi dernier, l'administration du chemin de fer de Lyon a informé les journaux qu'un train express, parti de Lyon le samedi à sept heures du soir, a rattrapé le lendemain matin, près de Fontainebleau, un train de bestiaux qui le précédait. Le choc a été terrible, et seize personnes ont été tuées. La circulation a été promptement rétablie, ajoute la note, qui apparemment ne trouve plus autre chose à dire. Cette fois encore, à qui s'en prendre ? Ce n'est pas au feu qui donne l'impulsion à la machine, quoiqu'on l'accuse d'être un agent peu rassurant ; ce n'est pas davantage au frein, qui ne sera jamais assez puissant pour le retenir, à moins que l'autorité n'exige que les compagnies se montrent plus attentives aux recherches et aux efforts des inventeurs ; il n'y a eu ni déraillement ni distraction d'aiguilleur, mais deux trains se sont trouvés lancés sur la même voie avec la chance possible et même certaine, — l'événement l'a prouvé, — de se rencontrer. Il n'y a donc plus pour les coupables qu'à chercher dans le règlement un refuge contre les foudres de la justice. Or on ne connaît guère au susdit règlement d'éditeur responsable, et voilà pourquoi, sauf quelques mois de prison qui ne peuvent échoir qu'à des subalternes, les hauts patrons de l'entreprise en sont quittes pour une amende et des dommages et intérêts que paye la communauté. J'ai entendu faire ce raisonnement captieux, et probablement injuste, à un éprouvé de ces accidents. Il disait, à propos de cette dernière catastrophe : « Dans leur malheur, ces Messieurs ont de la chance, vu que les seize victimes étaient de simples conducteurs de bestiaux ; mettez à leur place de grands personnages ou même des notaires, et l'événement devenait ruineux. On dirait que, tout aveugle qu'il est, le règlement sait choisir son monde, et qu'il ne tue pas les plus riches ; ça coûte trop cher. »

Mlle Rachel, — ceci n'est plus du tragique, — est, dit-on, à la veille de nous revenir, après une campagne malheureuse. Soit que les Américains n'aient pas la fibre dramatique, soit tout autre cause, ils lui refusent assez obstinément leurs dollars, ce signe ostensible de l'admiration. Nous avons eu là-bas des recettes qui ont fait pleurer notre dignité. Peut-être beaucoup de Yankees s'étaient-ils persuadés que la tragédie française se chantait, puisqu'ils ont prié la tragédienne de leur chanter *la Marseillaise*, ou tout au moins *le Sire de Framboisy;* au pis-aller, ils se seraient contentés d'un air de guitare, mais Mlle Rachel ne joue plus de cette musique-là. On attend aussi, de diverses contrées lointaines, d'autres revenants qui peut-être n'y étaient pas allés ; et puisque cette phrase vous paraît obscure, il faut l'éclaircir. Apprenez donc, puisque vous l'ignorez, que l'hiver a ses fausses rentrées comme l'été a ses faux absents ; combien d'artistes en effet, musicastres et autres, qui, après avoir tourmenté quelque piano de banlieue, rentrent en ville tout essouflés comme s'ils arrivaient du bout du monde, rassassiés d'applaudissements et d'écus, et comme éreintés de leur gloire. Tel journal spécial sonne en leur honneur la fanfare du retour, et, leur dressant un itinéraire fantastique, les gratifie des plus grands succès dans telle ou telle ville, où leur nom n'a jamais pénétré. Comment Paris ne fêterait-il pas un artiste, — appelons-le Trombolino, — que Londres ou Berlin ont si bien accueilli ? et qui, cédant aux sollicitations pressantes de ses amis, voudra bien se faire entendre cet hiver à la salle trois étoiles ? C'est là un genre qu'on se donne et une comédie que joue l'innombable famille des Trombolinos. Après l'industrie et la peinture, n'est-il pas temps d'ailleurs que la musique ait son exposition ?

Un moment même, on avait parlé de procurer le même honneur à la littérature, comme si elle ne jouissait pas d'une exposition permanente, au théâtre et dans le journal. Il avait été question d'un large cadre à lui ouvrir et qu'elle aurait rempli de son mieux ; cette espèce de concours eût été suivie d'un couronnement et de récompenses métalliques, car *c'est là le point*, maintenant que les Muses battent monnaie et dérogent jusqu'à l'industrie. Pour célébrer ses merveilles, — les merveilles de l'industrie, — on eût facilement recruté des écrivains de bonne volonté et même de talent, mais l'inspiration ou plutôt l'affaire a manqué, et de toute cette levée de boucliers littéraires, il n'est resté que le *steeple-chase* aux prix Véron. Donner l'essor aux aiglons du métier, aider les inconnus à se faire connaître, et, le cas échéant, les aider à vivre, le but était louable, et voilà qu'on désespère de l'atteindre. La concurrence est décidément trop grande, et qui pis est, c'est une concurrence de médiocrités. Un seul poëte a touché le but ; quant aux prosateurs, qu'on ne compte plus que par milliers, aucun d'eux ne tient la corde, et il serait fort question de les distancer tous. Ainsi, cette prime offerte par la Société des gens de lettres n'a pas alléché les talents sérieux, et elle aura témoigné une fois de plus de la décadence de la profession, puisque c'en est une. Voulez-vous cependant qu'elle redevienne ce qu'elle fut autrefois, un sacerdoce ? eh bien ! laissez-là vos prix, qui n'encouragent que le métier. Ne dressez pas vos jeunes confrères à courir après la fortune, c'est à elle à venir les chercher. Quand nos pères intellectuels, les hommes de lettres du dix-huitième siècle, habitaient des galetas, — dit Ludwig Bœrn, — les rois montaient pour les voir ; depuis que les nôtres occupent des appartements dorés à la façon des parvenus, ce ne sont plus que des laquais qui viennent chez eux pour leur remettre des invitations lithographiées pour tout le monde, et remplies de tel ou tel nom pris au hasard. En descendant les étages, ce sont précisément les étages de leur gloire que les écrivains ont descendu (c'est toujours notre Allemand qui parle). Alors tous ces pauvres riches d'esprit occupaient une place si élevée dans l'estime de leurs contemporains qu'ils n'avaient qu'à laisser tomber leurs écrits, et tout le monde accourait pour les ramasser. Aujourd'hui qu'ils se sont mis au niveau de tous, et qu'ils subissent l'opinion publique au lieu de la faire, ils ne recueillent qu'une curiosité distraite et pleine de dédain. Aussi le temps approche où ce n'est plus aux auteurs qu'il faudra offrir des primes pour faire des livres, mais bien au public pour le déterminer à les lire. Bref, il est vrai, — disait encore cet impitoyable Franco-Germain, — que l'écrivain parisien mérite d'être encouragé, c'est à la condition qu'on découragera le plus possible les gens de métier, autrement dit les faiseurs, car si trop souvent encore l'esprit meurt de faim à Paris, tel métier, soi-disant littéraire et dramatique, nourrit fort bien son homme et ne l'expose guère qu'à mourir d'indigestion.

A propos de littérature sérieuse, on peut bien vous donner cette intéressante nouvelle, que M. Thiers a terminé sa grande *Histoire du Consulat*, et que le premier de ces derniers volumes est mis en vente aujourd'hui même. Nous publions plus loin la préface que l'auteur a écrite en tête de ce volume, et qui est un morceau que tout le monde va lire avec un grand intérêt. Il y a aussi une *Histoire du Directoire* de la façon de M. de Barante, ouvrage qui fait du bruit et autour duquel nous prendrons la liberté d'en faire un peu nous-même, à une autre place. Après l'histoire, si la fable peut vous plaire, vous lirez certainement un charmant volume que l'Académie vient de couronner. A l'exemple du grand fabuliste, M. Léon Halévy, dans ses *Fables nouvelles*, dit de bonnes et piquantes vérités aux hommes, raison de plus pour mettre son recueil dans les mains des enfants.

Et le théâtre ? Toujours même disette de nouveautés ; nos écrivains vaudevillisants laissent sommeiller leur musette. Un seul aura soutenu l'honneur du drapeau ; c'est un acte de bonne volonté et de gentille façon qui se joue aux Variétés sous ce titre pastoral : *Rose des bois*. Enfant de l'amour, et d'un amour de haute lignée qui s'est débarrassé de sa faute en l'enfouissant au village, Rose des Bois a grandi entre sa nourrice et son *fieu*, gros garçon aussi bête que joufflu, et qui s'est mis à l'aimer avec extravagance. Rose des Bois n'est pas ingrate, d'autant mieux que dans un de ses moments lucides Eustache lui a sauvé la vie ; et le mariage serait bâclé tout de suite, si ce n'étaient les prétentions du voisin, M. le baron de n'importe quoi. Cet homme ridicule aspire à la main de la fillette, qu'il n'a jamais vue. Mais quelle est la surprise de l'intrus à l'aspect d'une Rose des Bois qui a de la barbe, une voix de chantre, un poignet formidable et tout ce qui s'ensuit. Cet Eustache travesti en rosière, c'est M. Lassagne, l'espoir d'un comique, et la rosière, c'est Mlle Scriwaneck, une Déjazet numéro deux.

PHILIPPE BUSONI.

P. S. Un passage de notre dernier Courrier mentionnait l'accident arrivé, il y a quelques jours, sur la ligne de l'Ouest, et où nous disions qu'un aiguilleur, laissé en faction pendant seize heures, était la cause innocente du mal, a donné lieu à une réclamation de l'administration en cause. Cet aiguilleur, affirme-t-elle, avait pris le service à 6 heures trois quarts, et l'accident est arrivé à 7 heures et demie. Nous faisons droit à la réclamation, en ajoutant, pour notre propre justification, que nous n'avons fait que transcrire l'assertion d'un autre journal. En pareille circonstance, nous répétons parfois ce qui se trouve imprimé ailleurs, nous ne l'inventons jamais.

Petropawloski.

Malgré notre désir de reproduire tout ce qui est digne de mémoire parmi les événements contemporains, et de le faire avec l'à-propos qui donne du prix à ces sortes de représentations historiques, il n'est pas toujours en notre pouvoir de hâter les communications ; et les distances vaincues par l'électricité pour les nouvelles sommaires, sont encore une cause d'empêchement à l'envoi rapide de la correspondance et des dessins. On dit pourtant que le télé-

Tombes des Français, des Anglais et des Russes tués à l'attaque de Petropawloski.

graphe électrique est aujourd'hui à l'école pour apprendre à écrire comme un clerc de procureur sous la dictée d'un officier d'état-major, pour se mettre en état de dessiner comme le jeune et obligeant enseigne de vaisseau auquel nous devons ces deux compositions, envoyées par l'entremise de M. René de Kerret, déjà connu de nos lecteurs.

Voici le sujet de nos dessins :

On se souvient que l'escadre française se trouvait, dans les premiers jours d'avril dernier, à San-Francisco. *La Forte*, *l'Eurydice* et *l'Obligeante* se disposaient à reprendre la mer pour revenir dans le sud, puis rentrer en France à la suite de l'affaire de Petropawloski, qui a eu lieu le 18 avril. Le reste de la flotte, après l'expédition, était dirigée vers le fleuve Amour, ainsi qu'on l'a appris.

Cette expédition contre Petropawloski avait été, cette fois, couronnée d'un plein succès. Les escadres anglo-françaises ont trouvé la place déserte, les canons enlevés et les maisons complétement vides. On a brûlé les magasins, puis établi une balustrade autour des petits monuments élevés par les Russes sur les tombes des Français, Anglais et Russes tués dans la chaude affaire du 4 septembre 1854. Le surplus des suites de l'opération a été rapporté par les journaux, et par nous-même dans *l'Illustration* du 15 septembre dernier.

PAULIN.

Incendie des magasins de Petropawloski. — D'après les dessins de M. Louis de Marcé, enseigne de vaisseau.

Récréations maritimes à bord du FRIEDLAND.

La course en sacs.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser quelques croquis maritimes rappelant les principaux épisodes des divertissements auxquels se livrent nos braves marins de la mer Noire, quand l'occasion se présente de s'abandonner à leur bonne humeur. Ces croquis ont été pris le 15 août, le jour de la fête de l'Empereur; je ne pouvais trouver une meilleure occasion, quoique les occasions ne manquent pas; mais ce jour-là le spectacle était complet. Voici, du reste, un résumé de la manière dont fut employé ce jour de fête de Sa Majesté.

Des dispositions antérieures avaient été prises et réglaient le programme de la journée. A huit heures les navires des trois puissances saluèrent le grand pavois et leur triple pavillon de vingt et un coups de canon. Le service divin, l'inspection, et enfin les derniers préparatifs employèrent la matinée, que termina à midi une seconde salve d'artillerie. Mais le dîner des équipages est fini, les matelots sont plus joyeux que d'habitude; on devine sans peine que la ration de vin a été doublée, examinons un peu leurs divertissements. Ici ce sont des jouteurs à la course; les concurrents, enfermés dans des sacs, n'ayant que la tête de libre, luttent de vitesse et d'agilité pour obtenir le prix réservé. Beaucoup d'appelés, peu d'élus; un coup d'épaule, un rien suffit, et, jeté à terre, le concurrent malheureux fait de vains efforts pour se relever, au bruit des applaudissements et des rires frénétiques des nombreux spectateurs de cette lutte burlesque.

Plus loin, un vulgaire *cochon* a été lancé à la mer, après avoir été enduit d'une forte couche de suif. Aussitôt cent nageurs émérites ont abandonné les flancs du vaisseau, où ils sont bientôt remplacés par tout un équipage avide de ces rares distractions. Le prix doit être remporté par celui qui, saisissant l'animal par la *queue*, pourra parvenir à le ramener à bord. Le fugitif est bon nageur, et d'ailleurs le suif, dont est copieusement frotté l'appendice réglementaire, rend l'opération extrêmement difficile. Inutile de dépeindre les rires et la jubilation des spectateurs. Il suffit, pour se représenter de pareilles joies, de penser aux plaintes et à la qualité du patient, à cette joute dont le premier point est une prise de possession déjà fort comique en elle-même, aux efforts du prisonnier qui s'échappe souvent au port, jusqu'à ce qu'exténué et sans suif, il lui faille subir une honteuse remorque.

Quelques vaisseaux ont savonné des mâtereaux flexibles et les font sortir par un sabord à plusieurs mètres au-dessus de la mer. Le gagnant doit pouvoir arriver jusqu'à l'extrémité du mâtereau. Si les chutes sont peu dangereuses, elles sont, en revanche, sans nombre, et souvent peu gracieuses.

Des mâts de *cocagne* sont pendus verticalement au bout d'une vergue; leur extrémité basse enfonce un peu dans l'eau. Les grimpeurs doivent d'abord aller au mât à la nage. Voilà la colonne qui se forme et commence à s'élever; mais ici la terre n'est pas là pour soutenir le dernier, les forces manquent et tous disparaissent dans les flots sous une triple salve de quolibets.

Des luttes plus sérieuses auraient dû avoir la première place dans mon récit. — De nombreux rivaux, les meilleurs tireurs au canon et à la carabine, se sont bravement faits inscrire pour se disputer les prix qu'une forte cotisation de la part des officiers de l'armée navale permet de donner aux vainqueurs. Dans cette noble lutte, tous sont habiles, ce n'est plus à qui parviendra au but, mais à qui le touchera le mieux. Les vainqueurs, outre le prix réservé, voient le navire auquel ils appartiennent salué de deux coups de canon.

D'autres prix sont également remportés par les héros d'une régate-monstre, entre toutes les rapides embarcations de l'escadre.

La journée se termine par de nouvelles salves générales, qui, au moment où le soleil disparaît sous l'horizon, accompagnent la rentrée des couleurs alliées.

Voici enfin la soirée arrivée. C'est alors que doit avoir lieu le divertissement par excellence.

Les vaisseaux amiraux reçoivent!!

Il y aura bal paré et masqué.

Les coteaux verdoyants d'Alousta ont fourni des guirlandes de toutes sortes; des pavillons aux mille couleurs se transforment en tentures et lambrequins autour des faisceaux d'armes et des trophées militaires; des baïonnettes sont habilement groupées en lustres scintillants; et garnies de myriades de bougies. Le pont devient une immense salle de bal. La dunette, place réservée, forme « les premières loges; » les bastingages viennent ensuite, et les haubans, devenus perchoirs, méritent fort bien leur nom de « poulaillier. »

Bal costumé. — D'après les croquis de M. H. de la Laurencie, enseigne sur la canonnière *la Fusée*.

Voilà ces dames ! ! elles montent gravement aux bras de leurs cavaliers. Comme les coquettes connaissent bien les goûts de ces messieurs ; à de rares exceptions, les contours sont vigoureusement accusés. La tenue de ces dames est, du reste, irréprochable, à quelques-favoris près.

Un soldat autrichien a fort bien chanté : *gomme goi Mâlpruck z'en fa tans la grante guerre*, et franchement son débit méritait des spectateurs d'élite. Mais que dis-je ? J'oublie les premières loges, qui, outre l'amiral et de nombreux officiers de tous grades, avaient encore le bonheur de posséder cinq dames ! cinq dames ! oui, de vraies dames sur ma foi, aussi gracieuses que bien parées. Ce sont à peu près les seules de Kamiesh, où l'on n'en voit jamais, bien qu'elles y habitent cependant. — Mais encore ? me direz-vous. — Deux d'entre elles dansaient souvent, c'est-à-dire à merveille ; une troisième en mourait d'envie ; les deux autres regardaient. — Et puis ? — Et puis, la cérémonie faite, nous imitâmes les invités du convoi de « Mâlepruck, » et allâmes « *schloffen tut seuls.* »

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

Henry de la Laurencie.
Enseigne de vaisseau sur la canonnière *la Fusée.*

Kamiesh.

Chronique littéraire.

Le besoin de variété, si inhérent à la nature du travail que nous fournissons chaque semaine, nous oblige de remettre encore, après un long article consacré à l'histoire, à de très-prochaines livraisons un groupe assez nombreux d'historiens qui attend l'hospitalité littéraire. Quelques-uns s'impatientent, nous croyons le savoir ; mais qu'ils veuillent bien considérer que leurs œuvres ne sont pas de celles qu'on peut juger au pied levé. Il ne s'agit point de les subodorer, de les flairer : il faut les lire en entier, et ce n'est pas petite tâche. Le retard devient donc ici à la fois gage d'estime et garantie de bonne appréciation, ou du moins d'appréciation faite en connaissance de cause. Nous désirons sincèrement que MM. Henri Martin, Louis Blanc, Montanelli (examiné déjà dans ces colonnes, mais à la belle langue et au beau livre duquel nous n'en souhaitons pas moins payer notre tribut personnel), de Laboulaye, Rittiez, plusieurs autres encore, n'interprètent que de cette façon les lenteurs bien involontaires de notre critique, toujours haletante, surmenée et débordée par les productions courantes.

Pour aujourd'hui, battons encore un peu à l'aventure, comme nous faisons quelquefois, les buissons bibliographiques. Et, comme l'éducation est la base de tout, commençons par le *Traité d'éducation physique et morale* de M. le docteur Clavel.

L'âme et le corps, disait Platon, sont deux coursiers que l'on doit faire marcher d'un pas égal. Ce sont deux compagnons de chaînes rivés sans leur consentement dans la galère de la vie, et qui doivent, bon gré mal gré, s'avancer de conserve et de front jusqu'à la scission définitive. Ni l'un ni l'autre ne peut défaillir, sans que son camarade de fers n'en souffre aussitôt. Ce sont bien plus que deux forçats accouplés : ce sont pour ainsi dire deux Siamois ; si l'un périt, adieu l'autre. De l'extraordinaire influence du physique sur le moral, on a voulu souvent conclure à la non-existence de celui-ci, et l'on s'est dit un peu légèrement : L'homme n'est qu'une vraie machine à penser ; c'est une faculté que lui attribuent ses organes très-perfectionnés. Ce qui le prouve, c'est que, la machine venant à se déranger, s'oblitèrent puis meurent le sentiment et la pensée. Mais combien sera-t-on plus dans le vrai, si l'on retourne la proposition. Voici un homme bien portant : tout à coup le chagrin l'accable, et son physique périclite. Il y a un grand médecin qui a dit : « On ne meurt au fond que de chagrin. » Or, les nerfs et les muscles connaissent la douleur, mais non, que je sache, la tristesse. Quel est donc ce principe inconnu, impalpable, qui agit si puissamment, parfois si désastreusement, sur l'économie animale ? Quel est-il, quel peut-il être, si ce n'est l'âme asservie à son enveloppe grossière, souffrant avec elle, déprimée, souvent écrasée par elle, mais au fond la vraie maîtresse, et produisant de ces miracles, de ces réactions dont sont bien incapables, à elles toutes seules, les fonctions physiologiques.

Profondément convaincu de cette dualité de l'homme, philosophe par conséquent, M. Clavel s'est attaché, dans son traité d'éducation, à prouver la nécessité, à enseigner les moyens de développer, de fortifier, l'un par l'autre, ces deux termes solidaires. Il se montre extrêmement frappé de la dégénérescence de l'espèce. La moyenne de la vie a augmenté, il est vrai, mais il attribue ce progrès aux efforts et aux découvertes de la médecine, qui prolonge artificiellement l'existence d'êtres chétifs autrefois condamnés à mort. M. Clavel est médecin ; je ne lui dirai pas : Vous êtes orfévre, mais il me semble un peu partial pour son art, en lui attribuant toute la plus-value relevée depuis cinquante ans dans la moyenne de vie humaine. Il est permis de croire que l'hygiène et l'augmentation générale du bien-être, fruit de la diffusion de la propriété, y sont bien pour quelque chose. D'ailleurs ces quelques années de plus accordées à l'homme sur terre ne le satisfont pas, et, comme regrettable correctif, il leur oppose l'abâtardissement, l'énervement de l'espèce, et l'abaissement de la taille, dont il a fallu réduire le *minimum* exigible pour l'entrée au service militaire.

Partant de là, M. Clavel n'hésite pas à voir dans cette déperdition de substance et de forces la cause principale de l'affaissement moral, que l'on remarque d'autre part dans les sociétés modernes, perdues de civilisation, nommément dans la nôtre. *Mens sana in corpore sano*, disaient les anciens. Un corps frêle et maladif ne peut loger qu'une âme sans vigueur. Cela n'est pas toujours vrai assurément, mais c'est l'ordinaire : l'exception confirme la règle.

L'éducation trop purement savante et intellectuelle que l'on donne aux enfants semble à M. Clavel le principe fâcheux de nos détériorations physiques. Il faut donc y introduire à large dose l'élément fortifiant, par la gymnastique sérieusement appliquée, et par une plus grande attention donnée à tous les exercices du corps. Ce n'est pas tout : il faut remonter aux sources mêmes de la débilité constitutionnelle de tant d'êtres rachitiques et mal bâtis. Nous ne voyons que mariages où les intérêts pécuniaires sont discutés avec soin, avec minutie, âpreté, mais où l'on n'oublie qu'une chose : l'objet principal de l'union de la femme et de l'homme, une génération robuste et saine. Se préoccupe-t-on, dans cet acte si grave qui engage la vie sans retour, et qui doit la donner, des conditions de santé, de tempérament spécial, de taille, de force, propres à assurer la vigueur, l'équilibre fonctionnel, conséquemment le bonheur, la moralité même (selon les idées de l'auteur) des êtres qui doivent s'ensuivre ? Bien rarement : les convenances de fortune et de position sont seules consultées. Si l'on s'en rapportait au cœur, ou simplement au goût, à cet instinct inné qui cherche les contrastes, on aurait chance de meilleures et plus fructueuses unions ; car les croisements en tous sens, les constitutions, les couleurs opposées s'attirent, se complètent et se rectifient en vertu d'une loi de nature. Mais c'est ce qui n'a pas lieu, et l'on attache moins d'importance à une bonne et saine génération humaine qu'au perfectionnement des races bovines et ovines, et surtout de la chevaline. On accouple sans examen, façon ni miséricorde, des êtres qui ne peuvent en procréer que de misérables et de malingres, et l'on prépare ainsi, pour sa part, la ruine physique et morale, sans parler d'autres désordres, des nations avides où de telles monstruosités sont pratiquées.

M. Clavel fait fort bien toucher cela au doigt. Il indique scientifiquement, en langage accessible à tous, les moyens d'amender, autant que faire se peut, ces fruits d'unions mal assorties, tout en donnant le conseil pressant de ne point créer de si terribles obstacles à la médecine, à l'hygiène. Il prend l'enfant au berceau ; il le conduit jusqu'aux limites de l'adolescence, et montre comment on le peut faire fort, équilibré, capable de résister longtemps aux causes si nombreuses et toujours présentes de destruction et de mort. C'est l'objet du premier volume. Dans le second, il trace des principes excellents d'éducation morale, propres non-seulement à élever le cœur de l'homme, mais à contribuer aussi à ses forces physiques, en vertu de ce merveilleux et immatériel privilége qu'a l'âme d'influer si visiblement, si décisivement, sur le corps. Son livre est un beau et bon livre : il est celui d'un philanthrope, d'un savant, d'un bon écrivain, et je dirai aussi d'un bon citoyen. Il faut le mettre dans les mains de tous les pères de famille. Ne souffrons pas que l'Europe conserve et justifie le renom trop accrédité d'une vieille décrépite qui s'en va mourant tous les jours, comme firent avant elle les civilisations orientales. Elevons l'âme par le corps, le corps par l'âme, et nous prouverons, en grandissant de toutes les façons, au monde qui nous croit corrompus et faibles, et n'a point tout à fait tort, que nous sommes encore les fils de moins en moins dégénérés des fiers Germains, des héroïques Gaulois, des sublimes enfants de la Louve.

C'est aussi une espèce de traité de morale que le livre publié à Bruxelles par M. L.-A. Martin (de Paris), sous le titre d'*Esprit moral du dix-neuvième siècle*. L'ouvrage ne répond pas entièrement au titre, en ce qu'il examine bien plutôt l'homme de toutes les époques que l'homme d'une époque, et ne spécialise point la nôtre, ainsi qu'il en annonce l'intention. Mais l'auteur a fait de nombreux emprunts aux meilleurs écrivains de notre siècle, et c'est peut-être là-dessus qu'il se fonde pour motiver ce même titre. Ces citations sont enchâssées dans une prose suffisante, empreinte de bons sentiments, et procurent le genre de plaisir que l'on éprouve à contempler en détail une agréable mosaïque.

Nous aurions dû mentionner, la dernière fois que nous avons causé littérature pure et imagination, un volume de nouvelles de M. Xavier Eyma, *le Médaillier, simples histoires*. M. Eyma est un esprit facile et abondant, et qui laisse échapper de sa plume, comme en se jouant, des productions très-diverses, très-coulantes, et généralement très-bien venues du public. Il y a dans son *Médaillier* plusieurs pièces bien frappées. Sa première histoire qui manque un peu de gaieté, *les Camarades de linceul*, n'en contient pas moins une idée plaisante, et malheureusement fort vraie. Un homme est désespéré : n'ayant pu obtenir la main de celle qu'il adore, et n'ayant plus de bottes (deux cas extrêmement graves), il prend le parti d'en finir avec cette existence maudite, ni plus ni moins que les pauvres Villars et Lepeintre, ces deux *comiques*. Mais il a des principes, et il lui répugne d'attenter lui-même à ses jours. Un ami, musicien, consulté par lui, lui ouvre une avenue originale, mais certaine. — « Fais-toi homme de lettres, lui dit-il, et tu es sûr de ton affaire. D'ici à trois mois, tu seras mort de faim. Moi, qui ai aussi de la vie jusque par-dessus les bretelles, je m'associe à toi ; je cultive la musique et ne m'en fais naturellement aucunes mille livres de rente. Si j'étais *Prix de Rome*, cela irait plus vite, mais on ne peut tout avoir. Un peu de patience, et tout ira bien. Au bout du fossé la culbute. » — Et ils le font comme ils le disent. Un beau jour, l'hôpital les reçoit, puis les rend, enveloppés de deux suaires. Cette ironie est triste, mais elle ne manque pas, répétons-le, d'exactitude. Ce pays n'a décidément plus de quoi payer ses plaisirs (intellectuels, s'entend). Il faut l'en excuser : la guerre, la disette, la crise métallique, la maladie des pommes de terre et l'oïdium l'ont mis, à ce qu'il paraît, bien bas. Il lui conviendrait cependant de faire quelque chose pour ses littérateurs. Les Ottomans nourrissent avec soin leurs chiens et font des hôpitaux de chats. Pourquoi ne fonderait-on pas un hospice analogue pour les beaux-esprits du jour ? Il serait bien rempli ; mais la dépense peut-être fera reculer. C'est dommage ; mais quoi ! on peut faire comme les héros de M. Eyma, qui s'en sont tirés, les gaillards, avec esprit et promptitude, deux qualités saillantes et caractéristiques que leur a prêtées, et que n'emploiera pas, espérons-le, à même fin, cet ingénieux narrateur.

« La mort est une amie, » dit le *Lied* de Schubert. Hélas ! la vie est un combat. Le louable, zélé, infatigable apôtre de la paix, M. Francisque Bouvet, prétend qu'il n'en soit point ainsi, et, sous le titre de : *la Guerre et la civilisation*, traduit l'une au ban de l'autre. Le moment peut sembler étrangement choisi ; mais M. Bouvet est trop homme de cœur pour conseiller à son pays une lâcheté, et c'est en principe qu'il parle. Il revient à son idée favorite : la formation d'un congrès international, jugeant en premier et en dernier ressort les dissidents européens. Honorable pensée ! noble utopie ! Le jour où ce congrès existera, la paix universelle aura précédé ; c'est elle qui fera ce congrès, et non ce congrès la paix. Les traités de Vienne vous semblent-ils le beau idéal de la constitution européenne ? Non, probablement. Alors comment les rompre ? Est-ce à l'amiable que vous persuaderez à l'Autriche de laisser l'Italie tranquille et d'affranchir la Hongrie ? Est-ce à l'amiable que vous auriez empêché la Russie de prendre Constantinople ? Ne nous payons donc pas de rêves, et voyons les choses comme elles sont. C'est le progrès des mœurs, le progrès des échanges, les sympathies croissantes, l'entente cordiale de peuple à peuple, et non une convention diplomatique, qui, avec le temps, rendront la guerre à peu près impossible. Je dis à peu près, car les hommes ne seront point des anges, tant que terre sera ; et, si l'on diminue les mauvaises passions, on ne les supprimera pas plus que le choléra et la fièvre. Lorsque, dans une révolution, l'armée ne donne pas ou donne mollement, on dit que c'est la cause de la révolution ; mais, comme on l'a fait observer avec bien de la raison, c'est la révolution même. Il y a quelque chose dans l'air et dans les cœurs qui gagne jusqu'à l'obéissance passive, empêche le soldat de marcher, de charger et de larder. Ce quelque chose dans l'air n'existe pas encore, pour les politiques rapports de cette Europe mal bâtie, qui n'a guère chance de se reconstruire plus harmonieusement, que par ce que Henri IV nommait facétieusement *le droit canon*. Mais le jour où cela sera, il n'y aura pas besoin de congrès, si ce n'est pour enregistrer et régulariser les faits accomplis.

On doit d'ailleurs reconnaître que les temps approchent où la guerre sera une chose aussi rare, aussi exceptionnelle qu'elle est haïssable et barbare. Le *Droit des gens* fait chaque jour des progrès, et, si l'on veut s'en rendre compte, il suffit de rapprocher la guerre anti-moscovite de ces deux dernières années de celle de 1812. Personne n'ignore les horribles traitements infligés, à cette première époque, à ceux de nos compatriotes qui furent assez malheureux pour tomber aux mains ennemies. Le massacre, qui fut le lot de beaucoup d'entre eux, était un doux traitement en comparaison des tortures de la Sibérie et des mines. Aujourd'hui, dans une guerre atroce, acharnée, affreusement meurtrière, Français et Russes luttent de courtoisie exquise et, ce qui vaut mieux, d'humanité profonde. Les prisonniers sont traités des deux côtés avec les plus grands égards, et la Russie, honteuse de son renom jusqu'à ce jour trop mérité de sauvagerie, prend à tâche de le démentir. Amélioration immense, et que nul congrès n'eût déterminée, pas plus que Grotius, Puffendorf, Vatel, Martens n'ont fait le Droit des gens, en le codifiant. Les mœurs, l'opinion sont tout à cet égard. C'est pour cela que les généreuses, chaleureuses prédications pacifiques de M. Bouvet ont leur côté utile : elles échauffent les esprits, elles améliorent les cœurs, elles les prédisposent à ces mutuelles sympathies et à ces réciproques commisérations qui succèdent à la lutte, et doivent, si ce n'est la supprimer entièrement, du moins, avec le temps, l'adoucir, l'abréger, la rendre de plus en plus rare.

Puisque nous avons tout à l'heure prononcé le nom de Henri IV, parlons de ce roi *vert-galant*. Il guerroya beaucoup et ne fut pas pour peu dans l'avénement d'une pratique douce et humaine au vis-à-vis des prisonniers et des vaincus. Son mot à Bellegarde est charmant et le peint : « Tiens, Bellegarde, il faut que tout le monde vive ! » Certes, si la férocité est permise jamais, c'est à l'égard de l'homme que l'on trouve tapi, comme était Bellegarde, sous le lit de sa maîtresse. J'estime plus cela que le fait d'avoir envoyé quelques pains de six livres aux Parisiens assiégés, mourant de faim, ou se nourissant d'os de morts réduits en poudre, ce qui ne valait guère mieux. Ce que Henri IV, qui devait à tout prix entrer dans Paris, faisait là, c'était de la bonne politique, et c'est là le grand côté de ce spirituel et débonnaire Gascon. Il fut un politique dans la force du terme ; or les vrais, les grands politiques, n'ont ni amis ni ennemis. De là vient qu'il fut souvent si rude aux premiers et si doux aux seconds. Il combla Mayenne ; il gorgea de Guise ; mais il oublia d'Aubigné, ne lui donnant qu'une effigie, pas même sur champ métallique.

> Ce prince est d'étrange nature ;
> Je ne sais qui diable l'a fait.
> Ceux qui le servent en effet,
> Il les récompense en peinture,

rimait le vieux huguenot dépité, qui en fut pour son dépit et pour ses rimes.

Donc Henri IV, ce grand politique, qui sut à la fois trancher par le fer et délier par l'or, ayant à peu près arrangé ses affaires intérieures et troqué le prêche pour la messe, pensa, comme M. Bouvet, que la paix était une bonne chose. Il la lui fallait absolument, car son royaume était épuisé. Mais c'est précisément quand on en est à ce point que l'obtenir est difficile. La demander directement à Philippe II eût été une faute lourde, qu'il se garda bien de commettre. Il commença par reprendre Amiens, coûte que coûte, aux Espagnols ; puis il expédia un négociateur, avec mission de sonder et de préparer le terrain, à son alliée intéressée, Elisabeth d'Angleterre, sans la médiation, le concours de laquelle il ne pouvait être songé à rien de définitif ni de sérieux en fait de pacification. Les Anglais tenaient Calais et d'autres places, et il s'agissait de les décider tout

doucement à les évacuer : ce n'était pas facile, surtout quand on avait devant soi cette horrible créature d'Elisabeth, trop heureuse d'avoir vécu *sous* Shakespeare, le vrai événement du règne. Le diplomate dont fit choix Henri IV fut Hurault de Maisse, homme pénétrant, fin, conciliant, qui ne put réussir à faire l'impossible, mais qui eut du moins le mérite d'acheminer les choses pour une conclusion qui fut la paix de Vervins.

M. Prévost-Paradol vient, d'après le manuscrit inédit de Maisse lui-même, de tracer l'historique de cette négociation peu éclatante et oubliée, comme tout ce qui n'aboutit pas d'une façon décisive et immédiate, mais utile pourtant, et qui fut au traité ce qu'est la tranchée à la prise d'une ville. Ce n'est qu'un petit coin de l'histoire ; mais ce point est inexploré, et M. Prévost-Paradol l'a fait valoir et ressortir en historien. Ce qui nous touche plus aujourd'hui que l'objet même de l'ambassade, ce sont les impressions de Hurault de Maisse, bon et sagace observateur, sur la cour singulière et sur le caractère de la digne fille de Henri VIII, qu'il vit de près, et dont il eut six audiences. Sa ladrerie, sa pruderie, disons-le, son hypocrisie, sa duplicité, sa cruauté native apparaissent là dans tout leur jour, et s'il se trouve jamais un Scott pour écrire le roman historique de cette cour étrange et de ces vilaines amours, tachées de sang, de la feinte *Vierge du Nord*, il trouvera dans le livre fort curieux, fort intéressant de M. Prévost-Paradol, de quoi être précis, fidèle, dramatique sans hyperbole ni emphase.

Le personnage d'Henri IV a également tenté M. Eugène Yung, docteur ès-lettres, qui nous le dépeint à son tour par un assez grand côté; sous ce titre : *Henri IV écrivain*. Il ne reste du Béarnais que des lettres, mais elles sont nombreuses, et viennent d'être réunies en un recueil de six volumes. Il n'est point un écrivain dans la vraie acception du terme. L'expression, le tour lui importent fort peu ; il est fort incorrect ; il ne mâche pas ses mots, et le : Va comme je le pousse ! est son unique poétique. Mais par cela même, il se montre très-vivant, très-*homme* dans sa vaste correspondance. Il ne fait que rarement le maître, et l'on voit bien que c'était un roi de fortune. Pouvant ordonner, il prie les trois quarts du temps, et la postérité lui en tient compte, comme firent les contemporains. Il est aimable, comme le sont volontiers les gens qui n'aiment pas beaucoup. Ce fut, je crois, son partage. Je ne m'occupe pas du propos égrillard de la duchesse de Beaufort, qui disait « que son second avait été tué, » ni de celui de Tallemant, qui prétend « qu'il n'était pas grand abatteur de bois. » Il aima certainement les femmes, et beaucoup ; mais ce n'est là qu'un goût, les femmes, comme celui du vin ou des chevaux ; cela n'implique pas une sensitive bien ardente. Quant aux amis, on sait comme il les traita, bien plus mal que les ennemis : c'est le fait d'un vrai politique. Avec tout cela, ses lettres sont vives, gaies, séduisantes, dans leurs répétitions de mots, dans leur langue encore non faite, de transition un peu barbare. Elles sont parfois plus sautillantes que celles de Mme de Sévigné. Ce n'est pas ce que j'y admire. Mais cette extraordinaire mobilité peint l'homme, vivant et mort, et explique ce que l'on dit, après le coup de Ravaillac, à l'inspection de ses organes : qu'il eût pu subsister encore vingt ans au moins. Tant d'épreuves, de luttes avaient blanchi son poil, mais ne l'avaient point usé. Il trouvait du temps, une case de cerveau, et, je ne dis pas de la passion, mais de la vivacité pour toutes choses. Sur le fait d'une bataille, il s'occupait de chiens, de serins et de maîtresses. Il avait tant d'esprit, de gasconnerie, qu'il tournait tout à bien, pour lui bien entendu, hors la force des choses qui, après lui avoir fait crédit de quinze ans de règne, troublés par dix assassinats, le paya une bonne fois d'avoir, par ambition, renié la foi de ses pères, et le frappa au cœur, comme dit d'Aubigné, quand il renia Dieu de cœur. Il n'était pas brave physiquement : la vue des ennemis lui donnait des relâchements d'entrailles ; mais il savait tourner la chose à son avantage. — Les voici, disait-il, nous allons *faire bon* pour eux ! — Enfin, s'il est vrai que le type gascon soit l'exagération, qualités et défauts, du caractère français, nul ne fut plus Français que ce chef d'une tige dynastique qui a couvert l'Europe de ses rameaux, et dont celle-ci aura peine à se délivrer. Preuve de la réelle puissance du fondateur.

Le travail de M. Yung est bien fait et instructif. Mais, réellement, quand on voit de près, grâce à ces monographies consciencieuses, les souverains même les plus populaires et les plus famés, on se rappelle et on absout le brutal mot de Pétion à Marie-Antoinette, dans la voiture avec Barnave, pendant le retour de Varennes : « Madame, ne me parlez ni de reine ni de roi : je déteste les rois et les reines ! »

FÉLIX MORNAND.

Chronique musicale.

Le Théâtre-Italien avait annoncé une cantatrice nouvelle, escortée d'un nouveau ténor. Cette promesse n'a pas été remplie. Une indisposition de Mlle Boccabadati en a, dit-on, été cause. S'il fallait en croire les indiscrets qui trahissent sans scrupule les secrets de la comédie, la faute en serait aussi quelque peu à M. Mongini, à qui le rôle d'Elvino, dans *la Sonnambula*, n'aurait point paru convenir. Ces indiscrets ont-ils eu raison ? Nous le saurons.

Le nom de ce nouveau ténor a une physionomie française, champenoise même, qu'on ne peut méconnaître, et je voudrais bien savoir s'il ne s'est jamais appelé Mongin. Sans attacher à ce fait une trop grande importance, il est bon de remarquer pourtant que depuis un demi-siècle il naît des chanteurs italiens partout. Mlle Colbran, qui fut depuis Mme Rossini, était Espagnole, aussi bien que Garcia et ses deux illustres filles, Mme Malibran et Mme Viardot. Mme Sontag était Allemande. Mme Cinti-Damoreau, M. Levasseur et M. Duprez ont été longtemps chanteurs italiens, et, si je voulais descendre du premier rang, j'en pourrais nommer bien d'autres. Le chanteur italien le plus distingué que nous ayons en ce moment à Paris, M. Everard, est Belge. On sait à quelle nation appartiennent Mme Fiorentini et M. Carrion. Nous avions l'an passé M. Gassier, qui était Français, et, si l'on veut remonter un peu plus haut, nous trouverons dans nos souvenirs une Danoise, Mlle Nissen, aujourd'hui Mme Saloman, et cette jolie Anglaise, Mme Albertazzi, qui avait la voix si belle et le chant si froid. Il n'y a pas jusqu'à la Russie qui n'ait fourni son contingent dans la personne de M. Ivanoff. Ce n'est pas en effet une disposition particulière du larynx ni du cerveau qui produit la supériorité des chanteurs italiens : c'est leur méthode et leur style, qui aujourd'hui s'enseignent partout.

Mlle Boccabadati est une véritable italienne, et les dilettanti n'ont point oublié sa mère, qui vint faire une saison à Paris au commencement du règne de Louis-Philippe. C'était un talent fort distingué, quoique un peu mûr. Sa fille, dit-on, a hérité de sa voix et de son talent, qui sont ornés chez elle de tout le charme de la jeunesse. Son début n'est que retardé, et nous la verrons bientôt paraître, soit dans *la Sonnambula*, soit dans quelque autre rôle.

En attendant, le succès de *Cenerentola* se soutient et va grandissant. Il est donc permis de supposer que le Théâtre-Italien gagne sa vie tant bien que mal. C'est tout ce qu'on peut souhaiter pour lui en ce moment. Il fera fortune plus tard, quand la neige aura ramené à Paris ces *dilettanti* d'élite, qui ne regardent pas à 72 francs pour amuser leur famille pendant trois ou quatre heures.

Les Italiens, théâtre exclusivement aristocratique, prennent mal leurs mesures. Ils devraient ouvrir au solstice d'hiver et fermer au mois de mai. Tant qu'ils n'auront point pris ce parti-là, ils s'exposeront à de terribles mécomptes.

Est-il vrai que l'Opéra soit menacé de perdre bientôt Mlle Cruvelli ? O hymen ! voilà de tes coups ! Et, pour comble de disgrâce, l'engagement de Mme Alboni est près d'expirer. Et Mme Stoltz est à Rio-Janeiro, où elle fait fureur. Comment l'Opéra remplira-t-il le vide résultant de toutes ces absences ? Comment préviendra-t-il le vide de la salle et celui de la caisse ? Nous ne voyons plus que Mme Viardot qui puisse lui venir en aide. Mme Viardot est de retour, après s'être fait entendre et applaudir, pendant quatre mois, à Londres et dans toutes les villes un peu importantes de l'Angleterre. Elle en rapporte une riche moisson de *hurrahs* et de *cheers*, de couronnes et de guinées. Elle est probablement à la disposition du premier directeur assez bien inspiré pour... Mais je n'ai point de conseils à donner à l'Opéra.

L'Opéra-Comique continue à réaliser le rêve chéri d'Harpagon, et à résoudre avec succès le problème qui faisait le désespoir de maître Jacques : il fait bonne chère avec peu d'argent. Depuis *Jenny Bell* il n'a dépensé que de la menue monnaie. Et cela suffit au public, qui assiége ses portes et semble les trouver trop étroites, tant il est ardent à s'y précipiter. A *Deucalion* vient de succéder le *Hussard de Berchini*, ouvrage en deux actes, et qui aurait gagné peut-être à n'en avoir qu'un. Mais s'il s'y trouve des longueurs, et si le dénoûment est assez extravagant, il y a du moins de fort jolies scènes, un dialogue vif, piquant, de la finesse souvent, de la gaieté toujours. A quoi il faut ajouter plusieurs morceaux de musique spirituellement écrits et très-bien en scène. Le *Hussard de Berchini* a donc réussi, et, ce qui est moins commun, il avait mérité de réussir.

Ce hussard est vieux et songe à la retraite. Ne criez pas à l'invraisemblance : cela se passe sous le règne de Louis XVI, longtemps avant l'époque où le général Lassalle posa en principe qu'*un bon hussard ne devait pas durer plus de neuf mois*. Gédéon, maréchal des logis chef du régiment susdit, a donc pu grisonner tout doucement sans que son honneur y perdît rien. Il a été longtemps recruteur, et il est demeuré un peu hâbleur, mais c'est un bon diable. Il a du cœur, et voudrait rendre heureux deux jeunes gens qui ont pris soin de lui quand il était malade. C'est Martin, le neveu de M. Goulard, et Rosette, la nièce de Mme Vachot. Martin et Rosette n'ont rien ni l'un ni l'autre. M. Goulard et Mme Vachot sont riches tous deux, riches d'années comme d'argent, et ont jeté leur dévolu, celle-ci sur Martin, celui-là sur Rosette. Le Théâtre-Lyrique nous a offert, il y a quelques mois, la même situation et les mêmes personnages dans les *Charmeurs*. Gédéon, chargé de sonder les deux jeunes gens, qui s'adorent sans le savoir, les éclaire sur leurs sentiments secrets, qui éclatent tout à coup de la façon la plus mortifiante pour M. Goulard et Mme Vachot. Voilà Martin et Rosette mis à la porte et jetés sur le pavé. A eux deux ils ont cinquante sous, somme qui ne leur paraît pas suffisante pour se mettre en ménage. Que faire donc ? Leur conclusion est triste : — Il faut nous *nayer*. — Non, dit Gédéon, il faut vous engager, toi comme hussard, vous comme cantinière. — Mais Gédéon est revenu des vanités de ce monde, et les fumées de la gloire ne l'enivrent plus.

— Ah ! dit-il en soupirant, j'aimerais mieux les voir fermier et fermière.

Une idée lui vient, que je laisse au lecteur le soin d'apprécier. — J'ai arrangé votre affaire, dit-il aux deux vieillards : j'ai reparlé à nos jeunes gens. Ils sont enfin devenus raisonnables. Ils consentent. Martin sera votre mari, madame Vachot ; Rosette sera votre femme, monsieur Goulard. Voilà les deux contrats de mariage tout dressés. Signez-les, puisque vous voilà. Ils viendront signer à leur tour dans un moment. Il leur présente les actes d'engagement préparés pour Martin et pour Rosette, que les deux dupes signent immédiatement sans y regarder. Ce sont assurément les deux premiers paysans à qui pareille chose soit arrivée. Voilà Goulard hussard de Berchini, et Mme Vachot cantinière. Et Gédéon fait sonner le boute-selle. — A cheval, nous allons partir !... Vous comprenez bien que M. Goulard et Mme Vachot donnent pour se racheter autant d'argent qu'il en faut pour établir Martin et Rosette.

Cela se sauve par les détails. Il y a, entre Martin et Rosette, entre ces deux enfants et Gédéon, des scènes charmantes, pleines de naïveté, de finesse et de grâce, et, dans la partition, des morceaux très-piquants ; — un duo entre Gédéon et madame Vachot : *Souffrez qu'ici je me détaille*, qui finit par une jolie *strette* à trois temps ; — des couplets fort originaux, chantés à tour de rôle par M. Goulard et Mme Vachot ; — une charmante romance : *J'avais rêvé*, etc. — Une autre, que l'auteur a mise dans la bouche de Rosette, dont la mélodie et l'accompagnement sont également remarquables ; — enfin, un quatuor syllabique, — trop uniformément syllabique, peut-être, — mais très-bien fait, et adapté à la scène avec l'habileté souveraine d'un homme exercé de longue main à combattre et à vaincre toutes les difficultés du métier. C'est en effet à M. Ad. Adam que nous devons cette jolie partition, fort agréablement jouée et chantée par MM. Battaille, Ricquier, Ponchard, Mlle Lefebvre et Mme Félix.

— Aux *Bouffes-Parisiens* nous avons eu *le Duel*, un duel simulé entre un zouave et un jeune épicier, qui donne à Mlle Régaillette, la plus fidèle des écaillères, l'occasion de faire des prodiges de bravoure. La musique est le coup d'essai de M. Jonas, jeune compositeur... (grâce à M. Offenbach nous avons enfin de jeunes compositeurs au théâtre !). Il y a des motifs très-heureux, la romance de Regaillette, par exemple, la chanson du zouave, un joli duo, où la frayeur de l'épicier est fort bien rendue, et le chant plaintif du zouave expirant

> Et léguant à sa fiancée
> Sa dernière once de tabac
> Avec sa dernière pensée.

Paroles et musique ont parfaitement réussi, ainsi que la piquante Mlle Macé, M. Berthelier, l'excellent comique, et M. Guyot, jeune baryton qui fait aux *Bouffes-Parisiens* ses premières armes, et qui chante fort agréablement. Les acteurs, comme les auteurs, ont été vivement applaudis. Et remarquez, s'il vous plaît, qu'il n'y a pas plus de claqueurs aux *Bouffes-Parisiens* que de loups en Angleterre.

— De quoi vous parlerai-je encore ? De Mlle Bianchi, jeune cantatrice qui vient de donner un concert, en dépit de la saison. Mlle Bianchi est russe, malgré son nom italien. Elle est née à Saint-Pétersbourg, d'un père naturalisé en Russie, et d'une mère moscovite ; mais elle a étudié la musique en France, au Conservatoire de Paris. Sa voix a de la force, du volume, avec un timbre doux et velouté qui a beaucoup de charme. Mais elle a de la peine à monter. Elle chante alternativement en Français, en Allemand, en Italien, en Russe, et, dans ces quatre langues, elle a le même défaut, qui est une articulation trop molle. Le jour où elle prononcera plus nettement, son talent gagnera cent pour cent. Il est déjà très-agréable. Elle a obtenu de vifs applaudissements dans le grand air de *Fidelio*, qu'elle a dit avec beaucoup d'expression, et dans un air de *Didone*, opéra inédit de Mme Farrenc. On sait que Mme Farrenc, qui est professeur au Conservatoire, a un talent de compositeur très-sérieux et très-viril. Le *nonetto* qui a ouvert la séance en a été une preuve incontestable et très brillante. Mme Farrenc a toute la science d'un harmoniste allemand, une pensée énergique, un style sobre et sévère. Il faut tout cela pour réussir dans un genre si élevé et si difficile.

— Nous venons de faire une perte cruelle. Il n'y avait guère d'artiste dont Batton ne fût l'ami, et tous ceux à qui leurs affaires l'ont permis se sont fait un devoir de l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Batton ne fut pas un compositeur de génie ; mais c'était un musicien instruit, habile, plein de goût, bienveillant. Ceux qui produisent ne pouvaient souhaiter un meilleur juge. Elève de Cherubini, il avait, en 1816, partagé le second prix de composition musicale avec M. Halévy. Il obtint le premier en 1817. Il donna plusieurs ouvrages à l'Opéra-Comique : *la Fenêtre secrète*, *Ethelwina*, *le Prisonnier d'Etat*, *le Remplaçant*. Il fit une part du *Camp du drap d'or*, et un beau final dans *la Marquise de Brinvilliers*. Dans ces œuvres, aujourd'hui presque oubliées, il y avait un mérite réel et très-solide. Depuis quelques années, Batton remplissait au Conservatoire des fonctions importantes avec un zèle extrême. Il a été utile à beaucoup de jeunes gens, auxquels il avait ouvert la carrière, et dont il soutenait les premiers pas. Homme de bien autant qu'artiste habile, il laisse derrière lui les souvenirs les plus honorables, et un regret profond dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

G. HÉQUET.

P. S. Lucia di Lammermoor nous a été rendue, ainsi que M. Graziani, qui a fait sa rentrée dans le rôle d'Ashton. Il y a obtenu un grand succès, après y avoir montré une grande énergie. Je ne veux pas dire que M. Graziani n'ait pas d'autres qualités ; mais l'odieux rôle d'Ashton ne demande que celle-là. Lucie était jouée par Mlle de Roissy, cantatrice française que nous avons eue à l'Opéra pendant quelques années, sous l'administration de M. Léon Pillet. Mlle de Roissy a chanté depuis lors en Portugal, en Espagne et en Italie ; sa voix s'y est un peu modifiée, ainsi que sa méthode, qui paraît appropriée à la musique d'à-présent beaucoup plus qu'à celle de *Lucie*. C'est probablement pour cela qu'elle a substitué à la délicieuse cavatine du premier acte un autre air, qui est aussi de Donizetti, mais de Donizetti moins bien inspiré. L'air du troisième acte, — scène de la folie, — lui allait beaucoup mieux. Elle y a été applaudie, et très-justement. M. Mongini, — nous le connaissons enfin ! — est très-jeune, et a besoin de travailler encore. Mais la nature lui a donné le principal : une voix forte, bien timbrée, qui *sort toute seule*, pour ainsi dire, et qui s'élève jusqu'aux plus hautes régions sans aucun effort. M. Mongini a un *si naturel* de poitrine merveilleux. Tous les *dilettanti* de l'Opéra français vont émigrer en masse au Théâtre-Italien, quand le retentissement de ce *si* aura été suffisamment propagé par la renommée. Rien ne pouvait être plus dangereux pour l'Opéra qu'un pareil *si* dans un établissement rival.

Combat de Koughil.

Assaut de Kars.

UNIFORMES DE L'ARMÉE SARDE.

Chevau-léger. Dragon-lancier. Sapeur. Offic. du rég. de Savoie. Gendarme à pied. Offic. d'artillerie. Colonel d'inf. de ligne. État-major. Général. Off. d'état-major, des gardes de Sardaigne et des bersaglieri. Carabinier gendarme. Soldats bersagliere et du génie.

Préface du tome XII

DE L'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, PAR M. THIERS.

« Je viens d'achever, après quinze années d'un travail assidu, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, que j'avais commencée en 1840. De ces quinze années, je n'en ai pas laissé écouler une seule, excepté toutefois celle que les événements politiques m'ont obligé à passer hors de France, sans consacrer tout mon temps à l'œuvre difficile que j'avais entreprise. On pourrait, j'en conviens, travailler plus vite, mais j'ai pour la mission de l'histoire un tel respect, que la crainte d'alléguer un fait inexact me remplit d'une sorte de confusion. Je n'ai alors aucun repos que je n'aie découvert la preuve du fait objet de mes doutes ; je la cherche partout où elle peut être, et je ne m'arrête que lorsque je l'ai trouvée, ou que j'ai acquis la certitude qu'elle n'existe pas. Dans ce cas, réduit à prononcer comme un juré, je parle d'après ma conviction intime, mais toujours avec une extrême appréhension de me tromper, car j'estime qu'il n'y a rien de plus condamnable, lorsqu'on s'est donné spontanément la mission de dire aux hommes la vérité sur les grands événements de l'histoire, que de la déguiser par faiblesse, de l'altérer par passion, de la supposer par paresse, et de mentir, sciemment ou non, à son siècle et aux siècles à venir.

« C'est sous l'empire de ces scrupules que j'ai lu, relu et annoté de ma main les innombrables pièces contenues dans les archives de l'État, les trente mille lettres composant la correspondance personnelle de Napoléon, les lettres non moins nombreuses de ses ministres, de ses généraux, de ses aides de camp, et même des agents de sa police, enfin la plupart des mémoires manuscrits conservés dans le sein des familles. J'ai rencontré, je dois le dire, sous tous les gouvernements (car j'en ai déjà vu se succéder trois depuis que mon œuvre est commencée), la même facilité, la même prodigalité à me fournir les documents dont j'avais besoin, et, sous le neveu de Napoléon, on ne m'a pas plus refusé les secrets de la politique impériale que sous la république, ou sous la royauté constitutionnelle. C'est ainsi que je crois être parvenu à saisir et à reproduire, non cette vérité de convention que les générations contemporaines se créent souvent, et transmettent aux générations futures comme la vérité authentique, mais cette vérité des faits eux-mêmes, qu'on ne trouve que dans les documents d'État, et surtout dans la correspondance des grands personnages. J'ai de la sorte employé quelquefois une année à préparer un volume que deux mois me suffisaient à écrire, et j'ai fait attendre le public, qui avait bien voulu attacher quelque prix au résultat de mes travaux.

« Je dois ajouter qu'au scrupule s'est joint chez moi le goût d'étudier à fond comment, à l'une des époques les plus agitées de l'humanité, on s'y était pris pour remuer tant d'hommes, d'argent et de matières. Les secrets de l'administration, de la finance, de la guerre, de la diplomatie, m'ont attiré, retenu, captivé, et j'ai pensé que cette partie toute technique de l'histoire méritait de la part des esprits sérieux autant d'attention au moins que la partie dramatique. A mon avis, la louange, le blâme pour les grandes opérations ne sont que de vaines déclamations, si elles ne reposent sur l'exposé raisonné, positif et clair de la manière dont ces opérations se sont accomplies. S'extasier, par exemple, devant le passage des Alpes, et, pour faire partager son enthousiasme aux autres, accumuler les mots, prodiguer ici les rochers, et là les neiges, n'est à mes yeux qu'un jeu puéril et même fastidieux pour le lecteur. Il n'y a de sérieux, d'intéressant, de propre à exciter une véritable admiration, que l'exposé exact et complet des choses comme elles se sont passées. Combien de lieues à parcourir à travers monts, combien de canons, de munitions, de vivres à transporter sans routes frayées, à des hauteurs prodigieuses, au milieu d'affreux précipices, où les animaux ne servent plus, où l'homme seul conserve encore ses forces et sa volonté, le tout dit simplement, avec le détail nécessaire, sans les particularités inutiles, voilà, selon moi, la vraie manière de retracer une entreprise telle que le passage du Saint-Bernard, par exemple. Qu'après un exposé précis et complet des faits, une exclamation s'échappe de la bouche du narrateur, elle va droit à l'âme du lecteur, parce que déjà elle s'était produite en lui, et n'a fait que répondre au cri de sa propre admiration.

« Telles sont les causes de la lenteur que j'ai mise à composer cette histoire, et de l'étendue aussi de mes récits. Ceci me conduit à dire sur l'histoire, et sur la manière de l'écrire, quelques mots inspirés par une longue pratique de cet art, et par un profond respect de sa haute dignité.

« Je ne sais rien, dans les œuvres de l'esprit humain, au-dessus de la grande poésie. Mais on m'accordera qu'il y a des époques plus propres à la goûter qu'à la produire. Je ne crois pas que jamais Homère et Dante, par exemple, aient été plus vivement sentis que dans notre époque à la fois profondément érudite et profondément émue. Pourtant, bien que nous ayons eu des poëtes et des peintres remarquables, notre temps n'a pas produit cette poésie naïve et énergique de la Florence du treizième siècle, ou de la Grèce primitive. Les sociétés ont leur âge comme les individus, et chaque âge a ses occupations particulières. J'ai toujours considéré l'histoire comme l'occupation qui convenait non pas exclusivement, mais plus spécialement à notre temps. Nous n'avons pas perdu la sensibilité aux grandes choses, et en tout cas notre siècle aurait suffi pour nous la rendre, et nous avons acquis cette expérience qui permet de les apprécier et de les juger. Je me suis donc avec confiance livré aux travaux historiques dès ma jeunesse, certain que je faisais ce que mon siècle était particulièrement propre à faire. J'ai consacré à écrire l'histoire trente années de ma vie, et je dirai que, même en vivant au milieu des affaires publiques, je ne me séparais pas de mon art, pour ainsi dire. Lorsqu'en présence de trônes chancelants, au sein d'assemblées ébranlées par l'accent de tribuns puissants, ou menacées par la multitude, il me restait un instant pour la réflexion, je voyais moins tel ou tel individu passager portant un nom de notre époque, que les éternelles figures de tous les temps et de tous les lieux, qui à Athènes, à Rome, à Florence, avaient agi autrefois comme celle que je voyais se mouvoir sous mes yeux. J'étais à la fois moins irrité et moins troublé, parce que j'étais moins surpris, parce que j'assistais non à une scène d'un jour, mais à la scène éternelle que Dieu a dressée en mettant l'homme en société avec ses passions grandes ou petites, basses ou généreuses, l'homme toujours semblable à lui-même, toujours agité et toujours conduit par des lois profondes autant qu'immuables.

« Ma vie, j'ose le dire, a donc été une longue étude historique, et, si on en excepte ces moments violents où l'action vous étourdit, où le torrent des choses vous emporte au point de ne pas vous laisser discerner ses bords, j'ai presque toujours observé ce qui se passait autour de moi, en le rapportant à ce qui s'était passé ailleurs, pour y chercher ce qu'il y avait de différent ou de semblable. Cette longue comparaison est, je le crois, la vraie préparation de l'esprit à l'exécution de cette épopée de l'histoire, qui n'est pas condamnée à être décolorée parce qu'elle est exacte et positive, car l'homme réel qui s'appelle tantôt Alexandre, tantôt Annibal, César, Charlemagne, Napoléon, a sa poésie, bien que différente, comme l'homme fictif qui s'appelle Achille, Énée, Roland ou Renaud !

« L'observation assidue des hommes et des événements, ou, comme disent les peintres, l'observation de la nature, ne suffit pas, il faut un certain don pour bien écrire l'histoire. Quel est-il? Est-ce l'esprit, l'imagination, la critique, l'art de composer, le talent de peindre? Je répondrai qu'il serait bien désirable d'avoir de tous ces dons à la fois, et que toute histoire où se montre une seule de ces qualités rares est une œuvre appréciable, et hautement appréciée des générations futures. Je dirai qu'il y a non pas une, mais vingt manières d'écrire l'histoire; qu'on peut l'écrire comme Thucydide, Xénophon, Polybe, Tite-Live, Salluste, César, Tacite, Commines, Guichardin, Machiavel, Saint-Simon, Frédéric le Grand, Napoléon, et qu'elle est ainsi supérieurement écrite, quoique très-diversement. Je ne demanderais au ciel que d'avoir fait comme le moins éminent de ces historiens, pour être assuré d'avoir bien fait, et de laisser après moi un souvenir de mon éphémère existence. Chacun d'eux a sa qualité particulière et saillante : tel narre avec une abondance qui entraîne, tel autre narre sans suite, va par saillies et par bonds, mais, en passant, trace en quelques traits des figures qui ne s'effacent jamais de la mémoire des hommes ; tel autre enfin, moins abondant ou moins habile à peindre, mais plus calme, plus discret, pénètre d'un œil auquel rien n'échappe dans la profondeur des événements humains, et les éclaire d'une éternelle clarté. De quelque manière qu'ils fassent, je le répète, ils ont bien fait. Et pourtant n'y a-t-il pas une qualité essentielle, préférable à toutes les autres, qui doit distinguer l'historien, et qui constitue sa véritable supériorité? Je le crois, et je dis tout de suite que, dans mon opinion, cette qualité, c'est l'intelligence.

« Je prends ici ce mot dans son acception vulgaire, et, l'appliquant seulement aux sujets les plus divers, je vais tâcher de me faire entendre. On remarque souvent chez un enfant, un ouvrier, un homme d'État, quelque chose qu'on ne qualifie pas d'abord du nom d'esprit, parce que le brillant y manque, mais qu'on appelle l'intelligence, parce que celui qui en paraît doué saisit sur-le-champ ce qu'on lui dit, voit, entend à demi-mot, comprend s'il est enfant ce qu'on lui enseigne, s'il est ouvrier l'œuvre qu'on lui donne à exécuter, s'il est homme d'État les événements, leurs causes, leurs conséquences, devine les caractères, leurs penchants, la conduite qu'il faut en attendre, et n'est surpris, embarrassé de rien, quoique souvent affligé de tout. C'est là ce qui s'appelle l'intelligence, et bientôt, à la pratique, cette simple qualité, qui ne vise pas à l'effet, est de plus grande utilité dans la vie que tous les dons de l'esprit, le génie excepté, parce qu'il n'est, après tout, que l'intelligence elle-même, avec l'éclat, la force, l'étendue, la promptitude.

« C'est cette qualité, appliquée aux grands objets de l'histoire, qui, à mon avis, est la qualité essentielle du narrateur, et qui, lorsqu'elle existe, amène bientôt à sa suite toutes les autres, pourvu qu'au don de la nature on joigne l'expérience, née de la pratique. En effet, avec ce que je nomme l'intelligence, on démêle bien le vrai du faux, on ne se laisse pas tromper par les vaines traditions ou les faux bruits de l'histoire, on a de la critique ; on saisit bien le caractère des hommes et des temps, on n'exagère rien, on ne fait rien trop grand ou trop petit, on donne à chaque personnage ses traits véritables, on écarte le fard, de tous les ornements le plus malséant en histoire, on peint juste ; on entre dans les secrets ressorts des choses, on comprend et on fait comprendre comment elles se sont accomplies ; diplomatie, administration, guerre, marine, on met ces objets si divers à la portée de la plupart des esprits, parce qu'on a su les saisir dans leur généralité intelligible à tous ; et quand on est arrivé ainsi à s'emparer des nombreux éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter, on le trouve dans l'enchaînement même des événements, car celui qui a su saisir le lien mystérieux qui les unit, la manière dont ils se sont engendrés les uns les autres, a découvert l'ordre de narration le plus beau, parce que c'est le plus naturel ; et si, de plus, il n'est pas de glace devant les grandes scènes de la vie des nations, il mêle fortement le tout ensemble, le fait succéder avec aisance et vivacité ; il laisse au fleuve du temps sa fluidité, sa puissance, sa grâce même, en ne forçant aucun de ses mouvements, en n'altérant aucun de ses heureux contours ; enfin, dernière et suprême condition, il est équitable, parce que rien ne calme, n'abat les passions comme la connaissance profonde des hommes. Je ne dirai pas qu'elle fait tomber toute sévérité, car ce serait un malheur ; mais quand on connaît l'humanité et ses faiblesses, quand on sait ce qui la domine et l'entraîne, sans haïr moins le mal, sans aimer moins le bien, on a plus d'indulgence pour l'homme qui s'est laissé aller au mal par les mille entraînements de l'âme humaine, et on n'adore pas moins celui qui, malgré toutes les basses attractions, a su tenir son cœur au niveau du bon, du beau et du grand.

« L'intelligence est donc, selon moi, la faculté heureuse qui, en histoire, enseigne à démêler le vrai du faux, à peindre les hommes avec justesse, à éclaircir les secrets de la politique et de la guerre, à narrer avec un ordre lumineux, à être équitable enfin, en un mot à être un véritable narrateur. L'oserai-je dire? presque sans art, l'esprit clairvoyant que j'imagine n'a qu'à céder à ce besoin de conter qui souvent s'empare de nous et nous entraîne à rapporter aux autres les événements qui nous ont touché, et il pourra enfanter des chefs-d'œuvre. Au milieu de mille exemples que je pourrais citer, qu'on me permette d'en choisir deux, Guichardin et le grand Frédéric.

« Guichardin n'avait jamais songé à écrire, et n'en avait fait aucun apprentissage. Toute sa vie il avait agi comme diplomate, administrateur, et une fois ou deux comme militaire; mais c'était l'un des esprits les plus clairvoyants qui aient jamais existé, surtout en affaires politiques. Il avait l'âme un peu triste par nature et par satiété de la vie. Ne sachant à quoi s'occuper dans sa retraite, il écrivit les annales de son temps, dont une partie s'était accomplie sous ses yeux, et il le fit avec une ampleur de narration, une vigueur de pinceau, une profondeur de jugement, qui rangent son histoire parmi les beaux monuments de l'esprit humain. Sa phrase est longue, embarrassée, quelquefois un peu lourde, et pourtant elle marche comme un homme vif marche vite, même avec de mauvaises jambes. Il connaissait profondément la nature humaine, et il trace de tous les personnages de son siècle des portraits éternels, parce qu'ils sont vrais, simples et vigoureux. A tous ces mérites il ajoute le ton chagrin et morose d'un homme fatigué des innombrables misères auxquelles il a assisté ; trop morose, selon moi, car l'histoire doit rester calme et sereine, mais point choquant, parce qu'on y sent, comme dans la sévérité sombre de Tacite, la tristesse de l'honnête homme.

« Le grand Frédéric, qui ne fut jamais triste, aimait passionnément les lettres, et c'est assurément l'un des traits les plus nobles de son caractère, que cet amour des lettres qui le soutint dans les moments désespérés, où plus d'une fois sa fortune sembla près de s'abîmer. Le soir de batailles perdues, il se consolait en écrivant de mauvais vers; mauvais non par la pensée, car on y rencontre à chaque instant des idées profondes, ingénieuses ou piquantes, mais mauvais par la forme, car les vers ne sauraient se passer de correction, d'harmonie et de grâce. La pensée sans l'art n'est rien en poésie. Ce n'est pas encore là tout ce qui manquait au grand Frédéric pour composer des livres : n'ayant jamais fait de la pratique des lettres son art, n'en faisant que son délassement, il n'avait jamais étendu ses œuvres au delà d'une pièce de vers, d'un pamphlet ou d'une épître, et l'art de construire un livre lui était aussi étranger que celui d'écrire correctement. Et pourtant ce même homme, dans l'histoire qu'il nous a laissée de sa famille et de son propre règne, exposant les trames subtiles de sa diplomatie, les profondes combinaisons de son génie militaire, retraçant les vicissitudes d'une carrière de près de cinquante ans, les indicibles va-et-vient de la politique dans un siècle où les femmes gouvernaient les États pendant que les philosophes gouvernaient les esprits, enfin les alternatives continuelles d'une guerre où, aussi souvent vaincu que victorieux, mais toujours couvert de gloire, il se voyait à chaque instant à la veille de périr sous la haine de trois femmes et le poids de trois grands États, cet homme singulier a donné en mauvais français et en style bizarre un tableau simple, animé, et presque complétement vrai de cette curieuse époque, grande par lui seul et par quelques écrivains français. Ce mauvais écrivain écrit suffisamment bien, compose non pas savamment, mais simplement, avec ordre et intérêt, trace les caractères de main de maître, et serait un juge supérieur, s'il avait d'un juge l'équité et la dignité.

« Mais, à la licence de son temps ajoutant la licence de son esprit, méprisant tous les rois qu'il avait humiliés, leurs généraux qu'il avait vaincus, leurs ministres qu'il avait trompés, ne se plaisant que dans la société des gens de lettres qui cependant par leur vanité lui prêtaient souvent à rire, aimant à faire pires qu'ils n'étaient lui et les autres, intempérant, cynique, il a donné à l'histoire le ton de la médisance, mais a immortalisé celle qu'il a laissée en la marquant du caractère de la plus profonde intelligence et du plus rare bon sens qui fussent jamais.

« Je ne dis rien de César, parce qu'il était l'un des écrivains les plus exercés de son siècle, ni de Napoléon, parce qu'il l'était devenu. Mais les deux exemples que je viens de citer suffisent pour rendre ma pensée, et pour prouver que quiconque a l'intelligence des hommes et des choses a le vrai génie de l'histoire.

« Mais, m'objectera-t-on, l'art n'est donc rien, l'intelligence à elle seule suffit donc à tout ! Le premier venu, doué seulement de cette compréhension, saura composer, peindre, narrer enfin, avec toutes les conditions de la véritable histoire ! Je répondrais volontiers que oui, s'il ne convenait cependant de mettre quelque restriction à cette assertion trop absolue. Comprendre est presque tout, et pourtant n'est pas tout ; il faut encore un certain art de composer, de peindre, de ménager les couleurs, de distribuer la lumière, un certain talent d'écrire aussi, car c'est de la langue qu'il faut se servir, qu'elle soit grecque, latine, italienne ou française, pour raconter les vicissitudes du monde. Et, j'en conviens, il faut à l'intelligence joindre l'expérience, le calcul, c'est-à-dire l'art.

« Ainsi l'homme est un être fini, et il faut presque faire entrer l'infini dans son esprit. Les événements que vous avez à lui exposer se passent souvent en mille endroits, non-seulement en France, si le théâtre de votre histoire est en France, mais en Allemagne, en Russie, en Espagne, en Amérique et dans l'Inde ; et cependant, vous qui lui contez ces événements, lui qui les lit, ne pouvez être que sur un point à la fois. Le grand Frédéric se bat en Bohême, mais on se bat en Thuringe, en Westphalie, en Pologne. Sur le champ de bataille où il dirige tout, il se bat à l'aile gauche, mais on se bat aussi à l'aile droite, au centre, et partout. Même quand on a saisi avec intelligence la chaîne générale qui lie les événements entre eux, il faut un certain art pour passer d'un lieu à un autre lieu, pour aller ressaisir les faits secondaires qu'on a dû négliger pour le fait le plus important ; il faut sans cesse courir à droite, à gauche, en arrière, sans perdre de vue la scène principale, sans laisser languir l'action, et sans rien omettre non plus, car tout fait omis constitue une faute, non-seulement contre l'exactitude matérielle, mais contre la vérité morale, parce qu'il est rare qu'un fait négligé, quelque petit qu'il soit, ne manque à la contexture générale, comme cause ou comme effet. Et pourtant on est tenu de ménager cet être fini, qui vous écoute et qui aspire toujours à l'infini, cet être curieux qui veut tout savoir, et qui n'a pas la patience de tout apprendre. Que je sache tout, et qu'il ne m'en coûte aucun effort d'attention, voilà le lecteur, voilà l'homme ! nous voilà tous !

« Il faut donc un certain art de mise en scène qui exige de l'expérience, du calcul, la science et l'habitude des proportions. Mais ce n'est pas tout encore : il faut savoir peindre, il faut savoir décrire ; il faut savoir saisir dans un caractère le trait saillant qui constitue sa physionomie, dans une scène la circonstance principale qui fait image ; il faut savoir distribuer la couleur avec mesure, avec une juste gradation, ne pas la prodiguer, au point qu'il n'en reste plus pour les parties qui ont besoin d'être fortement colorées. Enfin, comme l'instrument avec lequel tout cela se fait c'est la langue, il faut savoir écrire avec la dignité élégante et grave qui convient aux grandes choses comme aux petites, qui réussit à dire les unes avec hauteur, les autres avec aisance, précision et clarté. Tout cela est de l'art, je l'avoue, et souvent même du plus raffiné. Il est donc nécessaire d'unir à la parfaite intelligence des choses une certaine habitude de les manier, de les disposer, de les rendre dans leurs moindres détails avec une ordonnance savante et facile, noble et simple, en pénétrant partout, en se traînant tantôt dans le sang des champs de bataille, tantôt dans les cabinets de la diplomatie, où quelquefois on est forcé d'aller jusqu'au boudoir pour trouver le secret des États, tantôt enfin dans les rues fangeuses où s'agite une démagogie furieuse et folle.

« Mais, en avouant que l'art doit s'ajouter à l'intelligence, je vais dire pourquoi l'intelligence, telle que je l'ai définie, arrivera plus qu'aucune autre faculté à cet art si compliqué. De toutes les productions de l'esprit, la plus pure, la plus chaste, la plus sévère, la plus haute et la plus humble à la fois, c'est l'histoire. Cette Muse fière, clairvoyante et modeste, a besoin surtout d'être vêtue sans apprêt.

« Il lui faut de l'art sans doute, et s'il y en a trop, si on le découvre, toute dignité, toute vérité disparaissent, car cette simple et noble créature a voulu vous tromper, et dès lors toute confiance en elle est perdue. Qu'on exagère la terreur sur la scène tragique, le rire sur la scène comique; que dans l'épopée, l'ode, l'idylie, on grandisse ou embellisse les personnages, qu'on fasse les héros toujours intrépides, les bergères toujours jolies, qu'en un mot on trompe un peu dans ces arts, qui tous s'appellent l'art de la fiction, personne ne peut se prétendre trompé, car tout le monde est averti; et encore je conseillerais aux auteurs de fictions de rester vrais, quoique dispensés d'être exacts. Mais l'histoire, mentir dans le fond, dans la forme, dans la couleur, c'est chose intolérable ! L'histoire ne dit pas : Je suis la fiction ; elle dit : Je suis la vérité. Imaginez un père sage, grave, aimé et respecté de ses enfants, qui, les voulant instruire, les rassemble et leur dit : Je vais vous conter ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même pour conduire où elles en sont la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin, pour vous éclairer, vous instruire et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur. Tous les enfants sont réunis, ils écoutent avec un silence religieux. Comprenez-vous ce père enjolivant ses récits, les altérant sciemment, et donnant à ces enfants qui lui sont si chers une fausse idée des affaires, des peines, des plaisirs de la vie?

L'histoire, c'est ce père instruisant ses enfants. Après une telle définition, la comprenez-vous prétentieuse, exagérée, fardée ou déclamatoire? Je supporte tout, je l'avoue, de tous les arts ; mais la moindre prétention de la part de l'histoire me révolte. Dans la composition, dans le drame, dans les portraits, dans le style, l'histoire doit être vraie, simple et sobre. Or quel est, entre tous les genres d'esprit, celui qui lui conservera le plus ces qualités essentielles? Évidemment l'esprit profondément intelligent, qui voit les choses telles qu'elles sont, les voit juste, et les veut rendre comme il les a vues.

« L'intelligence complète des choses, en fait sentir la beauté naturelle, et les fait aimer au point de n'y vouloir rien ajouter, rien retrancher, et de chercher exclusivement la perfection de l'art dans leur exacte reproduction. Qu'on me permette une comparaison pour me faire entendre.

« Raphaël a créé des tableaux d'invention, des saintes Familles notamment et des portraits. Les juges les plus délicats se demandent toujours lesquels valent mieux de ces saintes Familles ou de ces portraits, et ils sont embarrassés. Je ne dirai pas qu'avec le temps ils arrivent à préférer les portraits, car bien hardi serait celui qui oserait prononcer entre ces œuvres divines. Mais avec le temps ils arrivent à n'admettre aucune infériorité entre elles, et les Vierges les plus admirées de Raphaël ne sont pas placées au-dessus de ses simples portraits ; la poésie des unes n'efface pas la noble réalité des autres. Mais comment Raphaël est-il parvenu à produire, par exemple, ce surprenant portrait de Léon X, l'une des œuvres les plus parfaites qui soient sorties de la main des hommes (1) ? Voulait-il peindre une Vierge, ce beau génie cherchait dans les trésors de son imagination les traits les plus purs qu'il eût rencontrés, les épurait encore, y ajoutait sa grâce propre, qu'il puisait dans son âme, et créait l'une de ces têtes ravissantes qu'on n'oublie plus quand on les a vues. Au contraire, voulait-il peindre un portrait, il renonçait à combiner, à épurer, à inventer enfin. Dans la figure d'un vieux prince de l'Eglise, au nez rouge et boursouflé, au visage sensuel, aux yeux petits mais perçants, il n'apercevait rien de laid ou de repoussant, cherchait la nature, l'admirait dans sa réalité, se gardait d'y rien changer, et n'y mettait du sien que la correction du dessin, la vérité de la couleur, l'entente de la lumière, et ces mérites il les trouvait dans la nature bien observée, car dans la laideur même elle est toujours correcte de dessin, belle de couleur, saisissante de lumière.

« L'histoire c'est le portrait, comme les Vierges de Raphaël sont la poésie. Mais, de même que l'on parvient au portrait de Raphaël en s'éprenant de la nature et des beautés de la réalité, en s'attachant à les rendre telles quelles, on parviendra à la grande histoire en observant les faits, en les contemplant, comme un peintre contemple la nature, l'admire même devant un laid visage, et cherche l'effet dans la vérité seule de la reproduction.

« L'histoire a son pittoresque de même que la peinture, et le pittoresque est dans les hommes, dans les événements exactement et profondément observés. Par exemple, ouvrez notre histoire, prenez Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV ; prenez leurs ministres, leurs maîtresses et leurs confesseurs, Richelieu, Mazarin, Louvois, Colbert, Choiseul, mesdames de Montespan, de Maintenon, de Pompadour, Letellier, Fleury, Dubois ; de ces êtres puissants, gracieux, faibles ou laids, allez aux héros, au fougueux Condé, au sage Turenne, à l'heureux Villars, ainsi que la postérité les appelle ; de ces héros gouvernés, allez à ces héros gouvernants, Frédéric et Napoléon : contemplez ces figures comme des portraits suspendus dans le Louvre de l'histoire, observez-les comme ils sont, avec leur grandeur et leur misère, leur séduction et leur déplaisance ! est-ce que vous n'éprouvez pas une sorte de tressaillement à voir ces figures telles que Dieu les a faites, comme lorsque vous rencontrez un portrait de Raphaël, de Titien ou de Velasquez ? Sentez-vous combien, sous leurs traits vrais, quelquefois sublimes, quelquefois bizarres, quelquefois grossiers, il y a la beauté pittoresque de la nature ? Est-ce que Henri IV, avec sa profondeur d'esprit, son courage chevaleresque et calculé, sa grâce, sa bonté, sa ruse, ses appétits sensuels ; Louis XIII, avec sa timidité gauche, son courage, sa soumission, sa révolte contre le puissant ministre auquel il doit la gloire de son règne ; Louis XIV, avec sa vanité, son bon sens, sa grandeur ; Louis XV avec son égoïsme, qui s'étourdit sans s'aveugler ; est-ce que Richelieu avec son impitoyable génie, Mazarin avec sa patience et sa profondeur, Condé avec sa fougue que l'intelligence illumine, Turenne avec sa prudence qui s'enhardit, Villars avec son talent de saisir l'occasion, Frédéric avec son arrogant génie, Napoléon avec ce génie de Titan qui veut escalader le ciel, n'ont pas une beauté historique à laquelle ce serait crime de toucher, crime d'ajouter ou d'ôter un trait ? Pour les rendre que faut-il ? Les comprendre. Dès qu'on les a compris, en effet, on n'a plus qu'une passion, c'est de les bien étudier pour les reproduire tels qu'ils sont, et après les avoir bien étudiés de les étudier encore, pour s'assurer qu'on n'a pas négligé telle ride du malheur, du temps ou des passions, qui doit achever la vérité du portrait.

« C'est la profonde intelligence des choses qui conduit à cet amour idolâtre du vrai, que les peintres et les sculpteurs appellent l'amour de la nature. Alors on n'y veut rien changer, parce qu'on ne juge rien au-dessus d'elle. En poésie on choisit, on ne change pas la nature ; en histoire on n'a pas même le droit de choisir, on n'a que le droit d'ordonner. Si dans la poésie il faut être vrai, bien plus vrai encore il faut être en histoire. Vous prétendez être intéressant, dramatique, profond, tracer de fiers portraits qui se détachent de votre récit comme d'une toile, et se gravent dans la mémoire, ou des scènes qui émeuvent ; eh bien, tenez pour certain que vous ne serez rien de tout ce que vous prétendez être, que vos récits seront forcés, vos scènes exagérées, et vos portraits de pures académies. Savez-vous pourquoi ? Parce que vous vous serez préoccupé du soin d'être ou dramatique ou peintre. Au contraire, n'ayez qu'un souci, celui d'être exact ; étudiez bien un temps, les personnages qui le remplissent, leurs qualités, leurs vices, leurs altercations, les causes qui les divisent, et puis appliquez-vous à les rendre simplement. Quand un personnage passe, peignez-le de manière à faire sortir son rôle de son caractère, mais sans vous y arrêter avec complaisance ; les personnages ont entre eux de violents démêlés, rapportez-en ce qu'il faut pour faire comprendre les motifs de leurs différends, le sens de leurs divisions, les inconvénients de leurs caractères, et ne vous arrêtez pas pour composer des tragédies ; allez, allez toujours comme le monde ; s'il y a des détails techniques, donnez-les, car il y a le matériel des choses humaines qu'on ne peut omettre, car dans la réalité tout n'est pas drame, grands éclats, de passion, grands coups d'épée ; il y a les longs tiraillements qui précèdent les fortes crises ; il y a la réunion des hommes, de l'argent, du matériel, qui précède les sanglantes rencontres de la guerre ; il faut que tout cela ait sa place et son temps, que tout cela se succède dans vos récits comme dans la réalité elle-même ; et si vous n'avez songé qu'à être simplement vrai, vous aurez été ce que sont les choses elles-mêmes, intéressant, dramatique, varié, instructif, mais vous ne serez rien de plus qu'elles-mêmes, vous ne serez rien que par elles, comme elles, autant qu'elles. Et n'ayez aucune inquiétude sur votre sujet quel qu'il soit. N'en craignez ni les difficultés, ni l'aridité, ni l'obscurité. Dieu a fait le spectacle du monde et l'esprit de l'homme l'un pour l'autre. Dès qu'on montre le monde à l'homme, ses yeux s'y attachent ; il ne faut pour cela qu'une condition, c'est de n'y pas mettre les obscurités de son esprit en les imputant aux choses. Prenez quelque histoire ou partie d'histoire que ce soit, retracez-en les faits avec exactitude, avec leur suite naturelle, sans faux ornement, et vous serez attachant, j'ajouterai pittoresque. Si pour systématiser vos récits vous n'avez pas cherché à les grouper arbitrairement, si vous avez bien saisi leur enchaînement naturel, ils auront un entraînement irrésistible, celui d'un fleuve qui coule à travers les campagnes. Il y a sans doute de grands et petits fleuves, des bords tristes ou riants, mesquins ou grandioses. Et pourtant regardez à toutes les heures du jour, et dites si tout fleuve, rivière ou ruisseau ne coule pas avec une certaine grâce naturelle, si à tel moment, en rencontrant tel coteau, en s'enfonçant à l'horizon derrière tel bouquet de bois, il n'a pas son effet heureux et saisissant ? Ainsi vous serez, quel que soit votre sujet, si après une chose vous en faites venir une autre, avec le mouvement facile, et tour à tour paisible ou précipité de la nature.

(1) Celui qui est au palais Pitti à Florence.

Maintenant, après une telle profession de foi, ai-je besoin de dire quelles sont en histoire les conditions du style ? J'énonce tout de suite la condition essentielle, c'est de n'être jamais aperçu ni senti. On vient tout récemment d'exposer aux yeux émerveillés du public, parmi les chefs-d'œuvre de l'industrie du siècle, des glaces d'une dimension et d'une pureté extraordinaires, devant lesquelles des Vénitiens du quinzième siècle resteraient confondus, et à travers lesquelles on aperçoit, sans la moindre atténuation de contour ou de couleur, les innombrables objets que renferme le palais de l'Exposition universelle. J'ai entendu des curieux stupéfaits, n'apercevant que le cadre qui entoure ces glaces, se demander ce que faisait là ce cadre magnifique, car ils n'avaient pas aperçu le verre. A peine avertis de leur erreur, ils admiraient le prodige de cette glace si pure. Si, en effet, on voit une glace, c'est qu'elle a un défaut, car son mérite c'est la transparence absolue. Ainsi est le style en histoire. Du moment que vous le sentez, lui qui n'a d'autre objet que de montrer les choses, c'est qu'il est défectueux. Mais est-ce sans travail qu'on arrive à cette transparence si parfaite ? Certainement non. Si le style est vulgaire ou ambitieux, s'il choque par une consonnance malheureuse, car en histoire les noms d'hommes, de lieux, de batailles sont donnés par les langues nationales, et on ne peut leur trouver d'équivalent, si le style choque en quelque chose, c'est la glace qui a un défaut. Simple, clair, précis, aisé, élevé quelquefois quand les grands intérêts de l'humanité sont en question, voilà ce qu'il faut qu'il soit, et je suis convaincu que les plus beaux vers, les plus travaillés, ne coûtent pas plus de peine qu'une modeste phrase de récit par laquelle il faut rendre un détail technique sans être ni vulgaire ni choquant. Mais qui aura tant de patience, de soin, de dévouement, uniquement pour se faire oublier ? Qui ? L'intelligence, car elle seule comprend son vrai rôle, qui est de tout montrer en ne se montrant jamais.

« J'ai annoncé déjà qu'elle seule aussi saurait être juste. On me permettra de dire encore quelques mots sur cet important sujet.

« Si j'éprouve une sorte de honte à la seule idée d'alléguer un fait inexact, je n'en éprouve pas moins à la seule idée d'une injustice envers les hommes. Quand on a été jugé soi-même, souvent par le premier venu, qui ne connaissait ni les personnages, ni les événements, ni les questions sur lesquels il prononçait en maître, on ressent autant de honte que de dégoût à devenir un juge pareil. Lorsque des hommes ont versé leur sang pour un pays souvent bien ingrat, quand d'autres pour ce même pays ont consumé leur vie dans les anxiétés dévorantes de la politique, l'ambition fût-elle l'un de leurs mobiles, prononcer d'un trait de plume sur le mérite de leur sang ou de leurs veilles, sans connaissance des choses, sans souci du vrai, est une sorte d'impiété ! L'injustice pendant la vie, soit ! les flatteurs sont là pour faire la contre-partie des détracteurs, bien que pour les nobles cœurs les inanités de la flatterie ne contre-balancent pas les amertumes de la calomnie ; mais après la mort, la justice au moins, la justice sans adulation ni dénigrement, la justice, sinon pour celui qui l'attendit sans l'obtenir, au moins pour ses enfants ! Mais qui peut se flatter en histoire de tenir les balances de la justice d'une main tout à fait sûre ? Hélas ! personne, car ce sont les balances de Dieu dans la main des hommes ! Que de problèmes, en effet, que de complications dans ces problèmes, que de nuances pour être complétement équitable ! Tel homme a exécuté de grandes choses, mais a-t-il tout exécuté lui-même ? N'a-t-il pas eu des collaborateurs pour l'aider, ou des prédécesseurs pour lui frayer les voies ? Alexandre a eu derrière lui son père Philippe, dont l'éloge le remplissait de courroux. Le grand Frédéric a eu son père et le prince d'Anhalt-Dessau qui lui avaient préparé l'armée prussienne. Napoléon avait reçu de la révolution française une armée incomparable. Tel homme a causé beaucoup de mal ; mais ce mal appartient-il à lui ou à son temps ? N'a-t-il pas été entraîné ? Les passions auxquelles il a cédé n'étaient-elles pas celles de ses contemporains autant que les siennes ? Et puis, s'il a été assez malheureux pour verser le sang humain, ne faut-il pas lui tenir compte des temps où il eut ce malheur ? Une seule goutte de sang dans notre siècle, où l'on sait le prix de la vie des hommes, ne doit-elle pas peser dans la balance de la justice presque autant qu'un flot de sang au treizième siècle ? Que d'autres problèmes encore ! Voilà un général d'un courage éprouvé, d'une intelligence prompte et sûre, qui un jour se trouble, s'égare et perd une armée ! Voilà un personnage toujours sage, qui un jour, distrait ou affaibli, s'est laissé grossièrement tromper ! Comment apprécier tant d'accidents divers ? Et combien de jugements plus difficiles encore à porter, si on approche de notre histoire !

« Voici un jeune homme extraordinaire, qui, après dix ans d'une horrible anarchie, se présente couvert de gloire à ses contemporains ! Sur les lois de son pays foulées aux pieds, lois, il est vrai, qui n'inspiraient guère le respect, lois enfin, il arrive au pouvoir suprême. Il devient par sa sagesse, sa prudence, ses bienfaits, ses miracles, les délices de son pays et l'admiration du monde. Mais bientôt l'ivresse du succès monte à sa tête, il se jette sur l'Europe, l'accable, la soumet, l'opprime, la révolte, l'attire sur lui, et tombe, entouré d'une gloire sans pareille, dans un abîme où la France est précipitée avec lui ! Comment juger cette prodigieuse vie ? Eut-il raison, eut-il tort en se saisissant d'un sceptre que tout le monde le conviait à prendre ? Quel homme eût résisté à une telle invitation ? Sa faute ne consiste-t-elle pas plutôt dans l'usage qu'il fit de l'autorité suprême ? Mais si on absout l'usurpation du pouvoir pour n'en blâmer que l'usage, n'oublie-t-on pas que dans la manière violente de le prendre il y avait en germe la manière violente de l'employer ? Et puis, cet abus de la victoire qui révolta le monde, la faute en est-elle tout à fait à lui, ou au monde contre lequel il lutta ? Le tort de cette horrible lutte, qui a fait couler plus de sang qu'il n'en coula jamais dans aucun siècle, est-il ou tout à lui, ou tout au monde, ou par moitié à l'un et à l'autre ? Est-ce à l'insatiable orgueil du vainqueur ou à l'implacable ressentiment du vaincu qu'il faut s'en prendre ?

« Ainsi dans une seule vie, bien grande, il est vrai, que de problèmes profonds comme l'âme humaine ! Comment arriver à les résoudre ?

« La première condition, c'est d'éteindre toute passion dans son âme. Mais comment, demandera-t-on, opérer un tel miracle ? Autant dire qu'on vous placera devant le plus vaste des théâtres, le plus vaste assurément, car c'est l'univers lui-même, et qu'assis devant ce théâtre où passeront les plus illustres acteurs connus, avec leurs grandeurs et leurs misères, leurs traits terribles ou risibles, vous ne serez jamais ému, vous n'éprouverez ni indignation, ni amour, ni haine, ni sentiment du ridicule ! Glacer ainsi l'âme humaine est certainement impossible, et n'est pas désirable. Mais n'est-il pas possible de détruire la passion sans détruire le sentiment ? Il me semble qu'on le peut, et qu'on y arrivera en élevant son esprit par l'étude assidue de l'histoire. Placez-vous, en effet, devant le spectacle des choses humaines ; méditez-le sans cesse ; parvenez à le comprendre, à le pénétrer ; vivez avec les hommes dans le passé et le présent, rendez-vous compte de leurs faiblesses, pour les mieux comprendre songez aux vôtres, et, par la connaissance des hommes, vous deviendrez sinon impassible, du moins équitable et juste. Toute amertume à coup sûr sortira de votre cœur. Suivant vos goûts, vous aurez une préférence pour Turenne ou pour Condé, pour Richelieu ou pour Mazarin ; mais votre raison, indépendante de vos instincts, planera au-dessus de vos sensations, et rendra les arrêts que la faible humanité peut rendre, en attendant ceux de Dieu. Si par caractère vous êtes indulgent ou sévère, il en paraîtra quelque chose, non dans le fond, mais dans la forme de vos jugements. Vous pourrez être triste comme Guichardin, ou comme Tacite, mais, comme eux, vous aurez cette justice qui tient à la hauteur de la raison. Ainsi j'en reviens à ma proposition première : ayez l'intelligence des choses humaines, et vous aurez ce qu'il faut pour les retracer avec clarté, variété, profondeur, ordre et justice.

« Pour moi, j'ai passé vingt-cinq ans dans la vie publique, et plus de trente dans l'étude de l'histoire. Je me suis particulièrement attaché aux annales de mon temps, de celui du moins qui finissait quand ma jeunesse commençait. Après avoir écrit l'histoire de la Révolution française, j'ai essayé d'écrire celle du Consulat et de l'Empire. L'histoire de la Révolution française est connue, et je puis dire, au moins par le nombre des exemplaires répandus, que mon siècle l'a lue. J'ai publié une grande partie de celle de l'Empire, je vais en publier la fin. Celle-ci reste à connaître et à juger. Je ne sais ce qu'en pensera le public. Il y a cependant un jugement qu'il en portera, si je ne m'abuse, c'est qu'elle est empreinte du sentiment profond de la justice et de la vérité. Je l'ai commencée en 1840, sous un roi que j'ai servi et aimé, tout en lui résistant sur quelques points ; je l'ai continuée sous la république, et je l'achève sous l'empire rétabli par le neveu du grand homme dont j'ai retracé les actions... Il y a une espérance dont je me berce, c'est que personne n'apercevra dans mes écrits une trace de ces diverses époques, non-seulement dans le fond de mes jugements, mais dans les nuances mêmes de mon langage. Quand on est en présence de choses d'une dimension prodigieuse, de prospérités ou d'adversités extraordinaires, qui ont eu pour le monde des conséquences immenses, qui ont leurs beautés et leurs horreurs éternelles, songer à soi dans le moment où on les contemple, atteste ou une faiblesse de caractère, ou une faiblesse d'esprit, dont je me flatte de n'avoir jamais été atteint. J'espère donc qu'on ne s'apercevra pas que tel jour je fus en possession du pouvoir, tel jour proscrit, tel autre paisiblement heureux dans ma retraite, et que ma raison, tranquille, bienveillante, et juste au moins d'intention, apparaîtra seule dans mes récits. Je ne dis pas qu'on n'y retrouvera point mes opinions personnelles : ah ! je serais bien honteux qu'on ne les retrouvât point, mais on les verra dans le dernier volume telles qu'elles ont paru dans le premier.

« J'ai toujours aimé la vraie grandeur, celle qui repose sur le possible, et la vraie liberté, celle qui est compatible avec l'infirmité des sociétés humaines. Ces sentiments je les avais en naissant, je les aurai encore en mourant, et je ne m'en suis point dépouillé pour écrire l'histoire de Napoléon ; mais je ne crois pas qu'ils aient nui à la rectitude des jugements que j'ai portés sur lui, je crois plutôt qu'ils auront contribué à les éclairer. Aucun mortel dans l'histoire ne m'a paru réunir des facultés plus puissantes et plus diverses ; et après avoir médité sur la fin de sa carrière, je ne change pas de sentiment. Mais lorsque je commençai son histoire je pensais, comme je pense en finissant, que l'abus de ces facultés prodigieuses le précipita vers sa chute, et je pensais, comme je pense aujourd'hui, que l'impétuosité de son génie, jointe au défaut de frein, fut la cause de ses malheurs et des nôtres. En l'admirant profondément, en éprouvant pour sa nature grande, vive, ardente, un attrait puissant, j'ai toujours regretté que l'immodération naturelle de son caractère, et la liberté qui lui fut laissée de s'y livrer, l'aient précipité dans un abîme. Sous le rapport poétique il n'est pas moins saisissant, il l'est peut-être davantage. Du point de vue de la politique et du patriotisme, il mérite un jugement juste et sévère. Mais à toutes les époques de sa carrière je me suis attaché à le rendre tel qu'il était, et on le verra tel, j'en ai la conviction, dans mes derniers récits, poussant en 1811 et en 1812 l'aveuglement du succès jusqu'au délire, jusqu'à s'enfoncer dans les profondeurs de la Russie, apportant dans cette fatale expédition une force de conception extraordinaire, mais faiblissant dans l'exécution, atterré même pendant la retraite sous le coup imprévu qui l'a frappé, se réveillant au bord de la Bérésina, et à partir de ce jour se relevant tout à fait sous l'aiguillon du malheur, déployant en 1813 pour ressaisir la fortune des facultés prodigieuses, mais se trompant encore sur l'état du monde, insensé cette année même dans sa politique, admirable à la guerre, admirable dans les journées les plus malheureuses, jusqu'ici mal jugées, parce qu'elles sont tout à fait inconnues ; se relevant avec plus de grandeur encore en 1814, alors ne se trompant plus ni sur l'Europe, ni sur la France, ni sur lui-même, sachant qu'il est seul, seul contre tous, ayant pour la première fois raison dans sa politique contre ses conseillers les plus sages, aimant mieux succomber que d'accepter la France moindre qu'il ne l'avait reçue, comprenant avec autant de profondeur que de noblesse d'esprit que la France vaincue sera plus digne sous le sceptre des Bourbons que sous le sien, luttant donc, luttant seul, et, quoique n'ayant plus d'illusions, conservant un dernier genre de confiance, la confiance dans son art, la conservant immense comme son génie, et la justifiant si bien, que quoique ayant tort contre le monde, n'ayant plus la France avec lui, ne conservant à ses côtés que quelques soldats qui ont noblement juré de mourir sous le drapeau, il pèse un moment dans la balance de la destinée, autant que la raison, la justice et la vérité. Devant un tel spectacle, un tel homme, de tels événements, éprouver je ne sais quel désir de rapetisser ou de grossir telle ou telle chose pour satisfaire un sentiment personnel serait la plus insigne des puérilités. J'ai la certitude que mon caractère n'en admet pas de pareille.

« Le génie de Napoléon devant l'histoire est donc hors de cause. Mais, à mon avis, ce qui ne l'est pas, c'est la liberté qui lui fut laissée de tout vouloir et de tout faire. Ma conviction à cet égard date, non pas de 1855 ou de 1852, mais du jour même ou j'ai commencé à penser. Pouvoir tout ce qu'on est capable de vouloir est, à mon avis, le plus grand des malheurs. Les juges qui voient dans Napoléon un homme de génie, n'y voient pas tout : il faut y reconnaître l'un des esprits les plus sensés qui aient existé, et pourtant il aboutit à la plus folle des politiques. Le despotisme peut tout sur les hommes, puisqu'il a pu pervertir le bon sens de Napoléon. On verra donc dans mon récit la trace constante de cette conviction ; mais qu'y puis je faire ? Il y a quarante ans que j'ai commencé à réfléchir, et j'ai toujours pensé de la sorte. Je sais bien qu'on me dira que c'est un préjugé de ma vie, je le veux bien ; mais je répondrai que c'est un préjugé de toute ma vie. Je ne demande aux yeux de certains esprits que ce genre d'excuse. Je sais tous les dangers de la liberté, et, ce qui est pis, ses misères. Et qui les saurait, si ceux qui ont essayé de la fonder, et y ont échoué, ne les connaissaient pas ? Mais il y a quelque chose de pis encore, c'est la faculté de tout faire laissée même au meilleur, même au plus sage des hommes. On répète souvent que la liberté empêche de faire ceci ou cela, d'élever tel monument, ou d'exercer telle action sur le monde. Voici à quoi une longue réflexion m'a conduit : c'est à penser que si quelquefois les gouvernements ont besoin d'être stimulés, plus habituellement ils ont besoin d'être contenus ; que si quelquefois ils sont portés à l'inaction, plus habituellement ils sont porté, en fait de politique, de guerre, de dépense, à trop entre-

prendre, et qu'un peu de gêne ne saurait jamais être un malheur. On ajoute, il est vrai : Mais cette liberté destinée à contenir le pouvoir d'un seul, qui la contiendra elle-même? Je réponds sans hésiter : Tous. Je sais bien qu'un pays peut parfois s'égarer, et je l'ai vu, mais il s'égare moins souvent, moins complétement qu'un seul homme.

« Je m'aperçois que je m'oublie, et je me hâte d'affirmer que je ne veux persuader personne. J'ai voulu seulement expliquer la raison d'une opinion dont on trouvera la trace dans cette histoire, opinion que l'âge et l'expérience n'ont point affaiblie, et dont, j'ose l'affirmer, l'intérêt personnel n'a point été chez moi le soutien. Si, en effet, j'osais parler de ma personne, je dirais que jamais je ne fus plus heureux que depuis que, rentré dans le repos, j'ai pu reprendre ma profession première, celle de l'étude assidue et impartiale des choses humaines. Certains esprits pourront ne pas me croire, et ils en auront le droit, comme j'aurai celui de ne pas les croire à mon tour, quand ils affirmeront que c'est avec désintéressement qu'ils professent l'excellence du pouvoir absolu.

« Je demande pardon d'avoir quitté les hautes régions de l'histoire, pour entrer un moment dans la région des controverses contemporaines. J'ai voulu, je le répète, en avouant l'opinion qui percera seule dans ce livre, invoquer une excuse pour ma persistance dans des convictions qui remontent aux premières années de ma vie. On reconnaîtra, j'en suis sûr, dans ces derniers volumes, un historien admirateur ardent de Napoléon, ami plus ardent de la France, déplorant que cet homme extraordinaire ait pu tout faire, tout, jusqu'à se perdre, mais lui sachant un gré immense de nous avoir laissé, en nous laissant la gloire, la semence des héros, semence précieuse qui vient de lever encore dans notre pays, et de nous donner les vainqueurs de Sébastopol. Oui, même sans lui, nos soldats, ses élèves, ont été aussi grands, aussi heureux qu'ils le furent jadis avec lui! Puissent ils l'être toujours, et puissent nos armées, quel que soit le gouvernement qui les dirige, être toujours triomphantes! Le plus grand dédommagement de n'être rien dans son pays, c'est de voir ce pays être dans le monde tout ce qu'il doit être.

Paris, 10 octobre 1855. A. THIERS.

Le volume dont on vient de lire l'avertissement, contient trois livres : Blocus continental; Torres-Vedras; Fuentes d'Oñoro. M. Thiers raconte, sous ces trois titres, qui sont les faits capitaux de son récit, toute une période dont on sait l'importance et l'intérêt.

Salon de 1855. — École française. — Hamlet, pastel par M. H. Thomas.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

ÉCOLE FRANÇAISE.

Marines. — Fleurs et nature morte. — Portraits. — Miniature. — Dessins.

Le genre de la MARINE a eu en France, il y a un quart de siècle, un succès de vogue; les émotions des scènes maritimes avaient gagné la littérature elle-même, forcée d'arrimer son style selon les exigences du maître gabier. Le matelot, le loup de mer, le corsaire, étaient les héros les mieux accueillis du public. Il s'est lassé d'eux comme de tant d'autres choses; et il ne nous reste aujourd'hui de cette soif d'eau salée que les marins d'eau douce, dits *canotiers*, qui manœuvrent dans le voisinage des ponts d'Asnières, descendant gaiement le fleuve de la vie et le cours de la rivière. Aussi ne peut-on se défendre d'un sentiment de tristesse en apercevant les vingt-cinq marines de toutes grandeurs, exposées par M. GUDIN, devant lesquelles on passe froidement aujourd'hui, et qui sont là comme un reproche réitéré, adressé à l'inconstance du goût. Le peintre, lui, n'a guère changé; tout au plus a-t-il exagéré la recherche des effets de lumière jusqu'aux chatoiements et aux irisations de l'opale dans le *pont de Balgounie, Ecosse*, traversé par lord Byron enfant. Il est bien venu en son temps, puisqu'il a été adopté si complétement par ses contemporains; pendant longues années il a été le grand amiral de la peinture de marine en France. S'il commençait aujourd'hui sa carrière, il sacrifierait sans doute la coquetterie de sa peinture au besoin d'être plus vrai, et d'étudier sincèrement le divin modèle qu'il a travesti. Il y a, pour quiconque voudra traduire dans le sentiment moderne ces magnifiques spectacles, une place de peintre de marine à prendre. — Le plus ordinairement aujourd'hui la mer n'est représentée que d'une manière acces-

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652, 653, 654, 655, 656 et 660.

Le retour de la Mecque, dessin par M. Bida.

soire, comme dans les tableaux de M. ZIEM, qui s'est fait, dans ces dernières années, une réputation de coloriste à laquelle il semble vouloir sacrifier les autres qualités sérieuses de la peinture. Si, dans son tableau de : *Venise, soir*, il conserve un accent assez vrai de soleil couchant, dans son grand tableau : *Fête à Venise*, il confond toutes choses dans un pêle-mêle de couleurs éclatantes et sans aucune réalité. L'ébauche et la laque de garance triomphent, et le palais Ducal est écrasé, le campanile de Saint-Marc perd sa grandeur et s'abaisse honteusement pour laisser tout l'honneur de la toile à des drapeaux bariolés, qui surchargent un navire et deviennent la partie principale de la composition, si composition il y a. Le peintre entre là dans une mauvaise voie ; il y perdrait toute sa valeur; il doit revenir à l'étude et à la vérité. — M. COURDOUAN a mis de l'animation et de la lumière dans sa toile, facilement peinte, de : *l'Embarquement des zouaves, à Alger, pour la Crimée.* — M. JEANRON a exposé plusieurs grandes plages de nos côtes du nord, présentées dans leur nudité et leur tristesse, mais auxquelles on peut reprocher la mollesse de l'exécution et la monotonie de la couleur.

Salon de 1855. — Prédication de la deuxième croisade par saint Bernard, dessin de M. Beauvais.

FLEURS ET NATURE MORTE.—Les peintres de fleurs et de nature morte sont nombreux. La peinture de fleurs et de fruits convient aux femmes à cause de l'attrait du commerce avec les *modèles*, et elles manifestent souvent dans ce genre un talent agréable; elle convient aussi aux peintres coloristes, qui trouvent là prétexte à employer toute la richesse de la palette. Il y a un écueil attaché au genre et qui provient de l'attrait même et de l'éclat des fleurs, de ces êtres charmants où la vie se formule déjà avec une beauté, une magnificence et une suavité que la nature néglige pour ses créations supérieures. Elles méritent un amour si contemplatif que le peintre qui s'essaye à lutter au moyen de ses couleurs avec leur éblouissement et leur fraîcheur, exalte autant qu'il le peut chaque détail important du groupe qu'il traite, comme s'il lui était possible d'accorder toutes ces vivacités de teintes sur sa toile, ainsi que l'air et la lumière les harmonisent sur leur lit de verdure dans un champ ou dans un jardin. Ce que les peintres de fleurs savent le moins, c'est la composition et l'harmonie. C'est là une grande défaillance au point de vue de l'art. Aussi les merveilles de finesse et d'industrie de leur pinceau échouent-elles souvent, et n'obtiennent-elles pas tout le succès qui semblerait leur être dû. Notre grand coloriste, M. Eugène Delacroix, leur a donné une leçon d'harmonie dans un tableau de fleurs exposé cette année, et qui avait déjà paru au Salon de 1849. Ils peuvent y voir l'avantage qu'il y a à condenser sa masse colorée et lumineuse, au lieu de l'éparpiller au hasard, comme cela arrive trop souvent. Le peintre de Lyon, M. SAINT-JEAN, a exposé neuf tableaux, où l'on retrouve toute l'habileté d'exécution qui l'a rendu célèbre; mais leur rapprochement fait ressortir le manque de solidité et l'abus des couleurs transparentes qu'on peut reprocher à sa peinture. Dans les numéros 3952 et 3953 il tombe un peu dans la fadeur du ton. Pour nous, nous préférons à ses grandes toiles, où la composition manque de *naïveté* et est souvent d'un effet confus, une petite toile plus simple, offerte à un ami, et représentant deux oranges, dont une ouverte, et des framboises sur une feuille de chou. — Un peintre de beaucoup de talent, à nommer avec M. Saint-Jean, est M. CHABAL-DUSSURGEY, qui a exposé un tableau à l'huile : *Un Coin de vigne à l'automne*, ouvrage très-étudié, et : *Une sainte Vierge entourée de fleurs*, gouache qui avait attiré l'attention à une exposition précédente. Ce peintre a une netteté, une fermeté d'exécution remarquables, et même excessive pour le genre; elle s'explique par les modèles qu'il compose pour des industries spéciales (voir notre compte rendu de l'exposition des tapisseries de Beauvais), qui exigent un dessin franc et arrêté. — M. MONGINOT se distingue par la largeur et la franchise de sa touche. Outre un tableau de *fruits*, il a une grande toile de *nature morte*, offrant une réunion de gibier varié, et manifestant un talent pittoresque qui pêche ici cependant par le manque d'harmonie dans la composition. — Nous citerons encore les *Fruits de Provence*, de M. ESTACHON ; et les tableaux de *nature morte*, de M. ANTIGNA, dont nous avons parlé antérieurement, de MM. COUDER, VILLAIN, etc.

PORTRAITISTES. — Ils n'ont pas envahi cette fois, comme cela arrive trop fréquemment, les galeries de l'Exposition. Ces exhibitions bourgeoises, qui font la joie et le triomphe des familles, sont une des plaies de la peinture. Les portraits en sont la partie la plus sûrement lucrative; c'est un produit assuré et qui est toujours recherché; par cela même une foule de peintres l'entreprennent; et comme le talent ne leur vient pas toujours en aide et que les exigences du goût bourgeois ont ici plus ou moins le droit de s'imposer, c'est le côté par lequel le vulgarisme entre le plus facilement. Cependant le portrait est une chose profitable à l'art; c'est une lutte avec la nature, digne des plus grands artistes, et qui a été souvent pour eux l'occasion de chefs-d'œuvre. Les portraits les plus remarquables de l'Exposition sont pour la plupart connus. Nous avons déjà parlé de ceux de M. INGRES, parmi lesquels le portrait de M. Bertin aîné occupe une place hors ligne, comme il en occuperait une

Une sentinelle turque, aquarelle par M. Valério.

des plus distinguées dans tout les musées possibles. Ceux de M. AMAURY-DUVAL et HIPPOLYTE FLANDRIN présentent, pour la plupart, une savante correction et se rattachent à la manière du maître ; il faut citer ensuite les beaux portraits de femmes (n° 2769), par M. LÉON COGNIET et par M. HENRI LEHMANN ; ceux inscrits sous les numéros 2655, par M. CABANEL, et 2528, par M. BENOUVILLE ; plusieurs portraits de M. LANDELLE ; un par Mlle JUILLERAT... — Ces ouvrages étaient connus en majeure partie, et nous nous en sommes occupé aux précédentes Expositions. — Parmi les artistes manifestant une exécution plus vive, plus originale, M. RODAKOWSKI brille au premier rang. Outre un portrait de femme et celui du général Dembinski, un des héros de la guerre de Hongrie, précédemment exposés et dont nous avons parlé également, il a exposé un portrait, d'une grande vérité, de M. Villot, conservateur de la peinture au musée du Louvre. — M. RICARD a envoyé neuf portraits, dont quelques-uns déjà connus. On y trouve un sentiment fin, spirituel, une exécution très-habile, mais qui effleure trop son sujet et s'écarte d'une étude sincère. Cet artiste est aussi sur la pente du faire négligé auquel s'abandonnent trop souvent les peintres en réputation. — Dans un genre opposé, M. CHAPLIN plaît par la simplicité de sa manière et par la franchise de l'aspect ; il laisse à désirer sous le rapport du modelé et de la correction du dessin, et il doit se tenir en garde contre la facilité d'une facture insuffisante. — Mlle BROWNE, son élève, mérite d'être citée pour la sincérité, la franchise d'exécution de sa bonne et naïve étude : *un Frère de l'école chrétienne.* — Nous terminerons ces indications rapides par le nom de Mme ROUGEMONT, qui manifeste un sentiment élevé et sérieux dans son portrait n° 3904. — Enfin nous citerons à part M. EDOUARD DUBUFE, dont l'habileté et l'adresse de pinceau s'exercent avec autant de succès sur les jolies figures de ses modèles que sur les détails coquets de leurs toilettes. Il conserve toujours toute la faveur du monde élégant. — Au delà on rencontre le genre frivole et coquet d'un portraitiste qui a peint jadis un Décaméron et qui continue son rêve à travers les réalités du présent. La bonne fortune, les faveurs de cour de M. WINTERHALTER et l'éblouissement qu'à la suite des cours sa facture, habile dans un certain sens, cause à un certain public, sont, dans l'histoire de l'art contemporaine en France, deux faits caractéristiques à constater sur le faux goût de notre époque. —Dans la MINIATURE nous ne pouvons faire que rappeler les noms connus de Mme HERBELIN, Mlle MUTEL, MM. DE POMMAYRAC, DAVID, CARRIER, GAYE, qui a exposé deux bonnes copies de la *Françoise de Rimini* de M. ARY-SCHEFFER, et du *Mariage mystique de sainte Catherine*, d'après le tableau du Corrége, du musée du Louvre.

—

PASTELS. — Ce genre, remis en faveur depuis un certain nombre d'années, acquiert, traité par M. Maréchal père, de Metz, une importance et une grandeur de style des plus remarquables. Le *Galilée, à Velletri*, âgé, la tête et la barbe grises, le corps étendu sur un lit et veillant près d'une croisée ouverte, à travers laquelle il poursuit pendant la nuit le cours de ses observations astronomiques, est une œuvre d'aspect tout à fait magistral. La tête de Galilée est d'un caractère de dessin énergique ; les plans en sont largement indiqués ; les accessoires sont exécutés avec ampleur, et l'ensemble est d'une couleur sévère mais harmonieuse. Les seules observations que nous adresserons à cette œuvre grave et puissante sont relatives à la longueur du corps, qui nous paraît insuffisante, et à l'emmanchement avec le corps de la main tenant la lunette. Cette attache, qui est masquée, ne se comprend pas parfaitement et semble devoir manquer un peu d'espace. *L'Etudiant*, jeune homme en costume florentin, tenant un plan d'architecture, est une figure d'un style simple et sévère qui a été déjà exposée. Dans le pastel intitulé *le Loisir*, M. Maréchal, en représentant une gracieuse figure de femme étendue sur le gazon au bord de l'eau et jouant avec les fleurs, a voulu prouver qu'il savait au besoin assouplir la gravité de ses compositions. Il s'est montré chaud coloriste dans le sujet d'un *Jeune Pâtre* jouant de la flûte et s'interrompant en apercevant un serpent. Le corps nu du jeune berger est très-habilement dessiné. Parmi un certain nombre de peintres cultivant le pastel, nous citerons seulement de M. GIRAUD un *Portrait de M. Mélingue*, artiste dramatique, rôle de Salvator Rosa, d'une exécution franche, énergique, où l'étude consciencieuse du modelé est sacrifiée à la vivacité de l'aspect ; — et les beaux dessins de fleurs et de fruits si frais, exécutés d'une manière si large, si facile, et dus au talent si regrettable de feue Mme STUREL, élève de M. Maréchal, de Metz. — *L'Illustration* reproduit ici la composition au pastel de M. THOMAS, représentant la scène d'*Hamlet* et des fossoyeurs. Les figures ne manquent pas d'une certaine élégance. La tête d'Hamlet a bien l'indécision maladive qui convient à cette jeune et nébuleuse intelligence. Mais l'effet lumineux est peu intelligible et manque de vérité. Les clartés de l'horizon semblent placer la source de la lumière à un point inverse de celui qu'indiquent les ombres portées.

AQUARELLES. —Ce genre est faiblement représenté à l'Exposition française, tandis que c'est au contraire une des parties saillantes de l'exposition anglaise. Nous ne parlerons donc pas des compositions, mais nous citerons seulement les copies exécutées par M. ADOLPHE SALMON, d'après des tableaux célèbres des maîtres italiens ; — puis nous appellerons de nouveau l'attention sur les vingt-quatre études exécutées par M. VALERIO, faisant partie d'une collection ethnographique très-intéressante, recueillie par l'artiste dans des voyages faits dans ce but, et dont nous avons déjà entretenu les lecteurs de *l'Illustration*. On y voit des types variés et curieux de Turcs (*l'Illustration* en reproduit un), de bachi-bozouck, de chef arabe des environs de Damas, de chef kurde, d'Albanais, de Valaques, de paysans hongrois avec les franches et honnêtes physionomies desquels forment un si étrange contraste les figures sournoises et d'une énergie si sauvage des Tsiganes ou Bohémiens ; il y a quelque chose de terrible et d'indompté, comme un regard de bête fauve, dans la jeune *Femme tsigane de Servie* (numéro 4118), d'un caractère de beauté incontestable mais étrange ; c'est une tête qui fait peur au repos ; que deviendrait-elle, animée par la passion ? La *Femme croate des frontières de Bosnie* (numéro 4129), portant sur les épaules un ample dolman à fourrures, forme à son tour, avec ces types de parias, un contraste plus prononcé encore. Il est impossible de voir un plus beau profil, une beauté plus calme et plus digne ; c'est le triomphe de la race caucasienne. Ces divers types sont l'objet d'une publication commencée déjà depuis quelque temps, et que M. Valerio vient d'enrichir et de compléter à la suite de voyages récents.

DESSINS. — M. YVON a exposé une suite de dessins appartenant au musée du Havre, et dont les sujets sont tirés de l'enfer du Dante. Nous ne détaillerons pas ces ouvrages remarquables, successivement exposés de 1848 à 1851, et qui sont bien connus du public amateur. Les figures sont d'un jet puissant et pleines de mouvement, d'une anatomie savante, largement traitée, et qui aurait besoin d'être en plusieurs points indiquée d'une manière moins brève et moins superficielle. Si l'artiste reprenait jamais ces compositions sous une autre forme, nous pensons qu'il ferait bien de chercher à compléter par une étude sévère ces premières inspirations, où il a inscrit sa force d'une manière si incontestable.

M. BIDA a exposé plusieurs dessins qui sont de véritables chefs-d'œuvre, et parmi lesquels il faut distinguer deux grandes compositions : *le Retour de la Mecque* et *la Cérémonie du Dosseh, au Caire.* Cela est savamment composé, bien distribué, et d'un effet lumineux, doux et harmonieux. Le dessin des figures est juste et caractérisé, les expressions des têtes sont bien entendues ; il est seulement regrettable que l'artiste jette sur toutes ses compositions une sorte de réseau de hachures blanches, constituant un procédé égal et monotone et qui en affaiblissent l'effet. L'on trouvera ici la reproduction par la gravure du retour de la Mecque. La scène est animée d'un sentiment vrai. Le groupe des femmes, apprenant d'un des pèlerins qu'un des leurs est mort dans le trajet, est très-bien compris. L'autre dessin, où l'on retrouve les mêmes qualités, représente la cérémonie superstitieuse du dosseh (piétinement) : le chef des derviches passe à cheval sur le corps des Arabes qui se précipitent sous ses pas.

M. VIDAL a traité au crayon, rehaussé d'un peu de couleur, outre plusieurs portraits d'un fini remarquable, deux compositions : *les Amours des anges*, d'une délicatesse et d'une élégance singulières. C'est une élégie mignarde et gracieuse dont la suavité est un privilége de son crayon.

Parmi les dessins dignes d'être remarqués, nous citerons de M. AMAURY-DUVAL des cartons d'un fragment de peintures murales exécutées à fresque dans l'église de Saint-Germain-en-Laye, et où respire tout l'ascétisme de la ligne ; — de M. BEAUVAIS une série de 22 dessins, relatifs à la vie de saint Bernard, exécutés pour le couvent de la Trappe, près Laval. Tous ces dessins sont excessivement mal exposés à l'angle d'une des travées et à une hauteur avec laquelle n'est pas en rapport leur peu de grandeur. Quelques-uns du moins auraient dû être mis sous les yeux du public ; un artiste qui envoie à une exposition 22 dessins d'un caractère grave et sévère, et qui indiquent un sentiment élevé de composition, a quelque droit à ne pas les voir tous relégués dans les régions de l'invisible ; *l'Illustration* reproduit un de ces dessins. — Nous n'avons aperçu que tardivement une jolie composition, peinte à l'huile, du même artiste et aussi mal placée. Elle représente une *Ronde du berceau d'amour* dans ce système de coloris éteint, affecté par les élèves de M. Gleyre. Nous aurions cité parmi les *fantaisistes* cette petite toile où les couples des danseurs se répètent sous des attitudes un peu monotones, mais où le jeune homme qui conduit la danse est une figure d'un dessin gracieux et heureusement trouvée.

L'on voit encore réunis à l'Exposition des dessins remarquables exécutés pour la gravure ; tel est le beau dessin de *la Joconde*, d'après Léonard de Vinci, par M. CALAMATTA ; celui de *la Smala*, d'après M. H. Vernet, par M. LÉOPOLD MASSARD, etc. — Seize portraits de membres de l'Institut, dessinés par M. HEIM, offrent un intérêt de curiosité historique.

Dans le genre du paysage, on retrouve de M. ALIGNY : une *pastorale, dessin au fusain*, calme souvenir de Poussin. — De M. BELLEL, plusieurs dessins également au fusain, dont quelques-uns sont heureux de ligne et de composition, sans la froideur d'arrangement de ses paysages à l'huile ; légers de couleur et harmonieux. — M. COURDOUAN a exécuté au même crayon deux grands paysages, dont l'un, représentant un site sauvage et fermé par des rochers élevés, a du caractère et est d'un effet lumineux.

Nous terminons ici l'examen de l'Exposition de l'ÉCOLE FRANÇAISE. Il nous restera à dire un mot de la *gravure* et de la *lithographie ;* nous espérons pouvoir le faire à la suite d'un dernier article consacré à la *sculpture*, quand nous aurons achevé de passer en revue les envois de peinture des ÉCOLES ÉTRANGÈRES, avec qui nous regrettons d'être autant en retard, involontairement, et auxquelles nous allons réserver toute notre attention.

A. J. DU PAYS.

Revue des modes et de l'industrie.

L'industrie a pris, à l'époque où nous sommes, une trop grande importance pour que nous ne lui consacrions pas de temps en temps une place spéciale dans ce recueil, qui est, en quelque sorte le miroir des faits et gestes contemporains. L'Exposition universelle, qui a révélé tant de richesses qu'on ne soupçonnait pas, a excité chez les fabricants et les marchands une émulation dont en définitive le public profitera. Les beaux travaux d'art des ébénistes du faubourg Saint-Antoine, les œuvres exécutées avec tant de goût par nos orfévres, les pompes et les magnificences de la toilette féminine, dont les vitrines des Champs-Elysées étalent de si gracieux spécimens, tout ce luxe, toute cette grace, tout cet art, toutes ces richesses, ne doivent pas disparaître avec cette première quinzaine de novembre où l'exposition officielle va finir. Paris étale pendant toute l'année une exposition permanente, et c'est cette exposition que nous visiterons avec zèle, bien décidé à stimuler celui-ci, à critiquer celui-là, et à maintenir entre tous les exposants cette émulation qui fait la qualité et le bon marché des produits.

Nous nous étendrons aussi sur les modes ; elles ont droit de bourgeoisie dans un journal qui compte tant de lectrices ; et par les modes nous n'entendons pas seulement les chapeaux roses ou blancs, les robes, les mantilles, mais tout ce qui concourt au bien-être et à l'élégance de la vie. La toilette des femmes a été une des branches industrielles les plus remarquées au palais des Champs-Elysées ; les guipures, le satin, les dentelles, le velours, les broderies, toutes les merveilles que Paris impose au monde entier, ont surtout attiré le regard des visiteurs. Parmi toutes ces magnificences le goût sévère aurait bien à signaler quelques écarts ; des robes surchargées d'or, des manteaux de cour écrasants et dont l'extrémité aurait besoin d'être supportée par quatre pages herculéens, des mantelets plus lourds que des chasubles d'archevêque ; mais il faut reconnaître qu'en général, c'est surtout par la grâce et l'élégance que brillent toutes ces créations de la fée parisienne ; tout le monde a vu en passant des chefs-d'œuvre de goût qui feront cet hiver l'admiration des salons. Quoi de plus charmant, par exemple, de plus léger et de plus riche que cette robe exposée dans la vitrine de Gay, cette robe à volants brodée de soie avec nervures d'or, parsemée de grains de corail, et qui a été commandée pour la reine d'Angleterre ! Gay est un artiste ; ses sorties de bal, ses manteaux, ont un cachet distingué qui les recommande tout d'abord. N'oublions pas non plus une robe brodée en paille, d'un effet aussi élégant qu'original ; la coupe gracieuse de ces objets prouve que cette maison ne se contente pas de choisir ses étoffes dans les meilleures fabriques de Lyon, mais qu'elle apporte encore un grand soin et une habileté réelle dans la confection.

Voulez-vous maintenant voir un spectacle tout à fait extraordinaire ? regardez cette vitrine qui représente en miniature une serre de jardin paysagiste ; voici du gazon, voici des fleurs pleines de vie à côté de fleurs désèchées. L'antiquité nous a transmis l'histoire d'un peintre si habile que les oiseaux venaient becqueter les fruits représentés sur sa toile. Le même phénomène se serait reproduit si l'on eût ouvert aux papillons l'entrée du palais de l'Industrie. Ils seraient venus se poser sur les fleurs artificielles de Duteis, auquel la duchesse de Brabant adressait, ces jours derniers, toutes ses félicitations. Les fleurs de Duteis sont, en effet, tout ce qu'il y a de plus surprenant ; ce sont de véritables fleurs animées. Les fleurs d'un parterre ne sont ni plus belles ni plus vivantes.

N'abandonnons pas ce bel empire de la mode et de la toilette des femmes sans dire un mot d'Opigez-Gagelin, dont la duchesse de Brabant visitait, la semaine dernière, les magasins. Le manteau de cour du dix-neuvième siècle est un des chefs-d'œuvre de l'Exposition, et il est disputé, à l'heure qu'il est, par l'Espagne et l'Angleterre ; les soieries, fabriquées sur les dessins exclusifs de cette maison, sont d'un goût exquis ; étoffes de prix ou étoffes légères, toutes se font remarquer par leur élégance ; les châles, les manteaux, les sorties de bal, les écharpes et les dentelles, tout ce qui sort des ateliers de cette maison se reconnaît facilement, grâce au goût et à l'exécution. Véritable maison de confiance, la maison Opigez-Gagelin n'abuse pas de sa réputation pour augmenter ses prix. Quelle que soit la supériorité de ses étoffes, elle ne les livre pas à un taux plus élevé que les magasins nouveaux qui ont besoin de se créer une clientèle.

La bijouterie française a aussi conservé sa vieille supériorité, en dépit des efforts de l'Angleterre, qui, depuis quelques années, a pris le parti d'embrigader à son service un certain nombre de nos ouvriers. Parmi les vitrines qui étincellent au palais des Champs-Elysées, il faut citer celle de M. L. Rouvenat. A côté d'un ostensoir massif du poids de 8 kilogrammes, enrichi de diamants, de rubis et d'éméraudes, d'un sabre turc en or et en argent, rehaussé par des diamants et des pierres précieuses, on a surtout remarqué une garniture de robe en diamants, qui, grâce à la combinaison des formes artistiques et des montures habilement dissimulées, peut former, séparément et à volonté, un collier-rivière, un diadème, une broche et un bracelet. On a beaucoup admiré également une broche montée en diamants sur or fin, représentant un aigle défendant son nid ; quatorze cent cinquante pierres fines entrent dans ce bouquet de corsage du plus fin travail. M. L. Rouvenat est fabricant dans toute l'acception du mot. Tout se fabrique dans ses ateliers, où les ouvriers de choix qu'il occupe n'éprouvent jamais d'interruption dans leur travail.

Et les meubles, ce feu d'artifice de l'Exposition universelle ! de l'aveu de tous les connaisseurs, jamais encore l'ébénisterie n'avait été à pareille fête ; le fameux meuble de Fourdinois, qui fit émeute à l'Exposition de Londres, aurait été confondu cette année dans la foule des chef-d'œuvre. Qui n'a pas admiré le grand buffet-dressoir de Chaix, acheté par l'empereur ? Les détails d'ornementation exécutés dans le style du temps de Henri II sont traités avec un soin, un art et un fini extraordinaires. Ces figures de la Poésie et de la Musique, ces enfants qui jouent de divers instruments, ou qui écrasent des fruits dans leurs mains, sont des mer-

veilles de sculpture; du reste, Chaix n'a pas réservé tout son savoir-faire pour ce meuble-modèle; passionné pour son art, il apporte dans l'exécution des meubles ordinaires le même soin, le même goût, le même entrain. Ce n'est pas un mince honneur pour un fabricant, que d'avoir attiré l'attention dans une Exposition aussi remarquable.

Le caoutchouc et la gutta-percha sont dans toute leur vogue aujourd'hui. Le caoutchouc se substitue à tout. Ses appropriations augmentent chaque jour. Il y a, rue des Fossés-Montmartre, une exposition permanente du caoutchouc dans toutes ses formes. C'est là, dans les magasins de Rattier, qu'on peut se rendre compte de toutes ses applications : vêtements de toute nature, conduits, cylindres, vases, courroies de transmission pour machines, cordes et fils, tissus à l'épreuve de l'eau, de l'air et du gaz, coussins de voyage; l'agriculture, la marine, la télégraphie électrique, la galvanoplastie, la prothèse chirurgicale, utilisent chaque jour la gutta-percha, ce trésor que livre à l'homme un arbre gigantesque de la péninsule Malaise. MM. Rattier et Cie se sont également attachés à l'exploitation manufacturière de la percha. En introduisant les premiers en France les machines employées en Angleterre, ils sont parvenus à des résultats inespérés : suppression d'une partie du dissolvant, garantie contre la décomposition de la couche imperméable, poli et brillant de la surface, amoindrissement de l'odeur. Aussi, grâce à ces fabricants, le caoutchouc a-t-il pris dans ces derniers temps un immense développement, qui augmentera encore à mesure qu'on comprendra toute son utilité.

Et pour montrer quelle extension a prise le commerce du caoutchouc, croirait-on qu'il existe à Paris une maison de parfumerie qui occupe quatre cents ouvriers, rien que pour la confection de peignes en caoutchouc? L'auteur de cette invention toute nouvelle est M. Fauvelle-Delabarre, qui a exposé dans sa vitrine les premiers spécimens de cette industrie. Ces peignes ont l'immense avantage d'être beaucoup plus doux que les peignes en buffle, en buis, en bois, en corne, et même en écaille; ce fabricant a également inventé des manches de brosse en caoutchouc; plus on se sert de ces brosses, plus le manche devient lisse et luisant. Les qualités du nouveau peigne de M. Fauvelle-Delabarre ne peuvent être également appréciées qu'à l'usage. De toutes les matières qui sont employées pour la fabrication du peigne, aucune n'est comparable au caoutchouc; sa couleur est celle du buffle; il a la douceur de l'écaille et la solidité de l'acier. C'est le peigne inaltérable et indestructible par excellence. Qui aurait dit que le caoutchouc détrônerait un jour le buffle, l'ivoire, et même l'écaille, ce grand luxe des blondes chevelures?

AUGUSTE DE LA FORGE.

Les Guides-Itinéraires de Paris

AU MOYEN AGE.

Quelle bonne fortune pour un écrivain d'avoir écrit au treizième ou au quatorzième siècle! Ses ouvrages, bons ou mauvais, transcrits sur parchemin, sont aujourd'hui réputés comme chefs-d'œuvre par les archéologues qui les exhument des bibliothèques et des archives avec un pieux respect. Gutenberg, en inventant l'imprimerie, n'a pas seulement bien mérité de l'avenir, il a donné plus de valeur aux œuvres du passé; quand un manuscrit remonte au moyen âge, il acquiert le droit (que n'ont pas les livres modernes) d'être publié dans le *Tresor des pièces rares et inédites*, que dis-je! on l'imprime avec luxe, on le tire à deux cent cinquante exemplaires sur vélin ou sur papier vergé, et les amateurs se disputent ces antiquailles littéraires devenues des primeurs de librairie.

M. Leroux de Lincy est un des plus intrépides parmi les chercheurs d'or qui fouillent les *placers* littéraires et historiques du moyen âge. Il semble avoir adopté pour devise le *Major è longinquo reverentia*, maxime qui peut se traduire par l'équivalent proverbial : « A beau mentir qui vient de loin; » mais ce savant archéologue est si ingénieux dans ses recherches, si habile à rattacher les souvenirs du passé aux actualités contemporaines, qu'on peut s'aventurer avec lui dans le dédale du moyen âge.

Deux autres cicérones nous guideront dans cette excursion, qui ne s'attendaient pas sans doute à ce que leur *Guide-Itineraire* manuscrit aurait un jour M. Leroux de Lincy pour éditeur. L'un, s'appelle Guil ebert de Metz; l'autre n'a pas même de nom : on l'appelle tout bonnement l'anonyme de Senlis, du nom de sa ville natale.

Donc ce sont deux étrangers, un Lorrain et un Picard, qui, sans s'en douter, nous ont laissé la description de Paris au quatorzième et au quinzième siècle. Le provincial est plus observateur que le Parisien; il écoute, il regarde, il note, et plus tard, quand le silence se fait et quand se tait l'histoire, il redit comme un écho fidèle la chronique du temps passé.

L'*Eloge de Paris*, composé en 1322 par un habitant de Senlis, nous ébauche un décor exact et fidèle du vieux Paris. Voici l'Université, la métropole, la Sainte-Chapelle, le palais, les divers monuments décrits de manière à s'y reconnaître encore. Voici le bazar des Champeaux (*Aulæ Campellorum*), le Palais-Royal du quatorzième siècle, « où l'on trouve toutes sortes d'objets pour la parure, tels que draps, fourrures, soieries, et autres étoffes nouvelles. » La partie supérieure de ces halles centrales formait une galerie prolongée comme une grande rue. Tous les objets qui servent au corps (article Paris) y étaient étalés : « Des couronnes, des tresses et des bonnets pour la tête, des peignes d'ivoire pour séparer les cheveux, des besicles pour les yeux, des ceintures pour les reins, des bourses pour pendre aux hanches, des gants pour les mains, des colliers pour la poitrine, et beaucoup d'autres objets que l'auteur anonyme est obligé de passer sous silence, faute d'en savoir le nom latin. Le bourgeois de Senlis avait été vivement impressionné à la vue de cette galerie, car il assure qu'on pouvait la parcourir, non pas une, non pas deux, mais plusieurs fois, sans jamais se lasser ni sans pouvoir se décider à y faire choix d'un objet plutôt que d'un autre. Il ajoute que vouloir compter les maisons de Paris, c'est prétendre compter les cheveux de la tête, les épis d'un champ, les feuilles d'une forêt, etc »

Mais c'est surtout le chapitre des mœurs qui offre de l'intérêt. L'auteur a esquissé la physionomie et le caractère des gens de Paris au quatorzième siècle, et dans cette esquisse on trouve plus d'un trait de ressemblance avec les Parisiens de nos jours. « Ceux d'ancienne race, dit-il, sont assez tranquilles, mais parfois enclins à l'emportement sur le retour de l'âge. Doux et affables, ils tombent assez souvent dans l'apathie quand ils sont vieux; leur vie peu réglée en est la cause. Ils sont loyaux et francs, mais un peu vantards. Ils ne sont ni trop grands, ni trop petits, ni trop forts, ni trop faibles, mais bien pris dans leur taille assez moyenne. Ils sont très-propres aux fatigues de la guerre.

« Voilà pour les hommes. Que dirai-je des femmes? ajoute l'anonyme; je pense que les mères et les épouses, malgré la beauté de leur visage, la trop grande recherche de leurs accoutrements de toute espèce, observent les lois du mariage. Si quelques-unes d'entre elles, égarées par les passions, s'en écartent quelquefois, je prie Dieu tout-puissant de les ramener dans une voie meilleure. »

N'y a-t-il pas un peu de malice dans ce vœu charitable de l'anonyme de Senlis?

Guillebert de Metz, à l'imitation des historiens du moyen âge, commence sa *Description de Paris* par un essai sur l'histoire universelle, et fait remonter, suivant l'usage, nos origines nationales à Francus, fils d'Hector. Toute cette première partie a été empruntée par lui à Raoul de Presles, avocat général au parlement de Paris, un des savants dont le roi Charles V aimait à s'entourer. A partir du chapitre XII, Guillebert prend pour guides différentes chroniques, entre autres celles de saint Denis; ce n'est que lorsqu'il arrive à l'époque contemporaine qu'il devient vraiment original.

Sa description de Paris date du commencement du quinzième siècle. Il parle de l'année 1400, « où la ville était dans sa fleur; » et il s'écrie dans son enthousiasme : « C'était une grande chose que Paris quand on y voyait les rois de France, de Navarre et de Sicile, quand plusieurs ducs, comtes, prélats et autres notables seigneurs y demeuraient ordinairement. » Il ajoute, un peu plus loin, que les empereurs de Grèce et de Rome, ainsi que plusieurs rois, avaient coutume de venir se distraire à Paris; que plus de cent vingt mille personnes à cheval assistèrent au couronnement d'Isabeau de Bavière.

L'exagération est évidente, mais il est certain qu'avant les massacres des Armagnacs et des Bourguignons et les désastres de l'occupation anglaise, la capitale des Valois était plus animée et plus florissante.

Laissons-nous donc guider dans les vieux quartiers de Paris par Guillebert de Metz, et, suivant son itinéraire, commençons par la Cité. « Là est l'église cathédrale de Nostre-Dame qui, à l'intérieur, est longue de 200 pieds et large de 80. A l'entrée est le colosse de saint Christophe; autour du chœur sont sculptés en pierre les actes des apôtres et l'histoire de Joseph. » Voici les tours où il y a autant de degrés que de jours dans l'année. Voici décrits bien exactement les alentours de l'église : à droite le palais de l'évêque, à gauche les maisons des chanoines, et, du même côté, le portail latéral où est sculptée la légende de Job. Victor Hugo est plus poétique dans sa *Notre-Dame de Paris*; il n'est pas plus exact.

Le palais, alors demeure royale, est un des monuments qui excitent le plus l'admiration de Guillebert de Metz. Il s'extasie devant la grande table de marbre, composée de neuf pièces, et nous promène dans la salle des merchiers où l'on vend divers joyaux d'or et d'argent et des pierres précieuses. Ce quartier est encore celui des orfévres En face le palais se trouvait un potier d'étain bon ouvrier, lequel élevait des rossignols qui chantaient en hiver.

Dans le chapitre des Ponts je retrouve l'origine d'un dicton devenu par la suite populaire, et que l'on appliquait au Pont-Neuf. « En l'an quatorze cent, passaient tant de gens toute jour sur le Grand-Pont (pont au Change) que on y encontrait adez ung blanc moine, ou ung blanc cheval, » seulement au moine et au cheval les plaisants du Pont-Neuf joignaient une femme de mauvaise vie.

Dirigeons-nous maintenant vers la haute partie de la ville où sont les écoles. Les priviléges de l'Université étaient alors dans toute leur vigueur : c'était l'époque où le chancelier de cette puissante corporation força le prévôt des marchands de la ville de Paris à faire amende honorable pour avoir fait pendre deux étudiants qui l'avaient pourtant assez mérité. Le quartier des écoles était la partie animée de la ville; il s'y tenait deux marchés importants : celui de la volaille, œufs, venaison et autres vivres, près du Petit-Pont; et le marché au pain, sur la place Maubert.

La partie basse de la ville, en deçà des ponts, renfermait plusieurs curiosités que nous signale notre cicérone. Dans la rue Saint-Anthoine, « ung ostel de bois entaillé excellemment. » Dans la chapelle Sainte-Catherine du val des écoliers, un portrait de Bertrand Duguesclin, dont aucun autre chroniqueur ne parle; aux Célestins, le paradis et l'enfer, « œuvre de souveraine maîtrise : » de cette peinture il n'est fait non plus aucune mention ailleurs. Dans les charniers des Innocents, une fresque représentant la danse macabre « avec escriptures pour émouvoir les gens à dévotion; » l'hôtel de ville, « où le prévôt des marchands et les eschevins font loy; » au bas de la place de Grève était le port où débarquaient le vin, le bois, le charbon, le foin, et autres marchandises venues par eau. Il y avait une fontaine aux halles, près du pilori; deux dans la rue Saint-Denis, et deux dans la rue Saint-Martin.

La description de l'hôtel de maître Jacques Duchié en la rue des Prouvelles (Prouvaires), nous donne une idée de ce qu'était à Paris au quatorzième siècle une maison confortable. Le portail en ogive était merveilleusement sculpté; dans la cour d'honneur s'ébattaient les paons et divers oiseaux de plaisance. La première salle est ornée de divers tableaux et devises, une autre est remplie de toutes sortes d'instruments de musique : harpes, orgues, vielles, giternes, psaltérions et autres. Une autre est garnie de tables d'échecs et d'autres jeux. Voici la chapelle où se trouvent des pupitres à mettre les livres, et dont le mécanisme est si ingénieux qu'on peut les faire venir à soi dans tous les sens; un cabinet d'étude où l'on brûle des aromates, plusieurs chambres garnies de fourrures et richement ornées de lits, de tables et de tapis. Une chambre haute servait de salle d'armes. En haut de l'hôtel était une chambre carrée, éclairée par plusieurs fenêtres d'où l'on avait vue sur toute la ville. Quand on y faisait un repas, on hissait les viandes et vins au moyen d'une poulie pour n'avoir pas la peine de les monter. Plus haut encore, *aux pignacles de l'ostel*, étaient de belles images dorées. Guillebert fait un grand éloge de la maison et du maître, il se loue de l'hospitalité et de la courtoisie de cette demeure opulente, fréquentée surtout par de riches bourgeois et par des officiers qu'on appelait *petits royeteaux de grandeur*. Ce logis, en somme, ne serait pas à dédaigner aujourd'hui, et, en tout cas, il était bien au-dessus du fameux réduit où monseigneur Louis de France disait ses heures.

Guillebert mentionne aussi l'hôtel Guillemin Sanguin, en la rue des Bourdonnais, bel édifice où il y a autant de serrures que de jours dans l'année; comparaison qu'il semble affectionner.

Une bonne statistique de Paris, à cette époque, serait une trouvaille inappréciable; mais la statistique est une science toute moderne, et les données que nous pourrions puiser dans l'ouvrage de Guillebert de Metz manqueraient la plupart d'exactitude. On ne peut se fier à lui que pour les calculs faciles à faire, tels que le nombre des rues de la capitale, qu'il porte à 410, dont 194 seulement dans la partie basse. Il ne se borne pas à une simple nomenclature, mais il ajoute souvent au nom des rues l'indication des marchandises qui s'y vendaient ou du corps d'état qui l'habitait.

Devant le Châtelet était la grande boucherie.

Sur le quai de l'Ecole (Saint-Germain l'Auxerrois), le marché au bois.

A la porte Saint-Honoré demeuraient les drapiers.

Dans la rue Saint-Denis, les épiciers, apothicaires et selliers.

Dans les rues de Beaubourc et Bourc-Labbé, les fillettes et femmes de légière vie.

Dans la rue Quincampoit les orfévres.

Dans la rue Aubry-le-Bouchier, les ouvriers en diamants et autres pierres précieuses.

Dans la rue des Lombards, les tailleurs de pourpoints demeuraient sur le devant et les marchands sur le derrière.

Autour de l'église Saint-Jacques étaient les escripvains,

Les chiffres de la population et de la consommation de Paris établis par Guillebert ne sauraient non plus être acceptés sans contrôle. Ainsi il est difficile d'admettre que dès l'an 1400 il y eût dans la ville plus de 4,000 tavernes de vin, plus de 80,000 mendiants, et surtout plus de 60,000 écrivains; que l'on mangeait chaque semaine 240 bœufs, 500 veaux, 4,000 moutons, 200 pourceaux salés et 400 non salés; qu'on y débitait chaque jour 700 tonneaux de vin, sans compter celui de l'Université et des privilégiés non soumis à la redevance royale du quart; enfin que l'impôt des chapeaux de roses et du cresson valait au roi 10,000 fr. par an.

Une petite excursion hors des murs de Paris termine le Guide-itinéraire de Guillebert de Metz. Il nous conduit à Saint-Mor-des-Fossez, lieu célèbre de pèlerinage, et de là au bois de Vincennes, qui alors était clos de murs et plus grand que Paris. « Il y a ung chastel à onze grosses tours, haulx comme clochiers, où il a une chanonie et logis pour le roy. En ce bois est une église d'une manière de hermites appelés Bons-Hommes; *item*, d'un costé est ung bel hostel appelé Beauté. En ce bois ont acoustumé à être toutes manières de bestes sauvages. »

« *Item*, à deux lieues, est l'abbaie de Saint-Denis, laquele est d'excelent édifice. Là sont les corps de saint Denis et ses compaignons, saint Ruth et saint Eleuthère, en grandes riches fiertes (châsses); si y est une maisonnette dessus appelée tegarion, toute d'argent, à riches pierres, laquele fist saint Eloy. Illec sont moult de riches sépultures de roys et princes; là prent le roy l'oriflambe quant il va en guerre : c'est ung gonfanon dont la hante est dorée et la banière vermeille à cinq frenges, où l'en met houpes de vert. Entre Paris et Saint-Denis est la place du Lendit; et sur la rue sont pluseurs grans et notables croix entaillées de pierres, à grans ymages; et sont sur le chemin en manière de monjoies pour adrechier la voie.

« A demi-lieue est Montmartre, où l'en prent la plastre dont l'en fait les maisons à Paris; sur lequel mont est une abbaye de nonnains. *Item*, au pié du mont est l'église appelée des Martirs, que sainte Geneviève fonda, où saint Denis et ses compaignons furent décolez. »

Le seul manuscrit connu de la description de Paris par Guillebert de Metz provient de l'ancienne bibliothèque des ducs de Bourgogne; il fait partie de la Bibliothèque royale de Bruxelles, où il est inscrit sous le numéro 9562. C'est un volume petit in-folio en vélin, couvert d'une reliure moderne en veau avec un dos de maroquin rouge. Les N couronnés indiquent que ce volume a été relié à Paris sous l'Empire pour la Bibliothèque impériale, où il a été repris en 1814.

C'est ce manuscrit que l'éditeur Aubry vient de publier dans le *Trésor des pièces rares et inédites*.

CH. BRAINNE.

Un long article du *Moniteur* du 16 est consacré à l'industrie de la soie; il fait ressortir la grande supériorité de la fabrication française sur celle des pays étrangers qui ont atteint le plus haut degré de perfection dans cet article, et fait remarquer que, malgré les énormes progrès qu'ont faits l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et l'Espagne, aucun de leurs produits ne peut supporter la comparaison avec ceux de la France. Le mot de l'énigme est tout dans cette phrase du *Moniteur* : « Le goût ne s'exporte pas. » A ce sujet il n'est pas hors de propos de signaler une maison qui n'a pas peu contribué aux progrès de ce bel article national : la Compagnie lyonnaise, en effet, n'a cessé, pendant tout le séjour des étrangers, d'offrir le spectacle d'une exposition permanente et toujours renouvelée. Une vente d'une activité incroyable peut seule expliquer la production immense de cet établissement, dont on a pu admirer dernièrement les splendides robes et les manteaux de cour, les ravissantes robes à volants velours et les coquettes confections pour la saison d'automne. Déjà l'hiver s'avance, et cette saison, comme toutes les autres, va donner incessamment au public l'occasion de voir de nouvelles productions de la Compagnie lyonnaise.

Nous recevons un numéro d'un petit recueil périodique en vers intitulé : *le Théâtre du monde*, rédigé par M. et Mme Gagne, assistés de quelques autres collaborateurs. Nous le signalons volontiers à l'intérêt des personnes qui lisent des vers. *Le Théâtre du monde* donne aussi de la prose. Ce sont des *Études* biographiques sur les femmes poëtes. Madame Deshoullières est le sujet d'une Étude par Mme Gagne, dans le numéro que nous recevons. On ne pouvait manquer de citer la célèbre idylle : « Dans ces prés fleuris qu'arrose la Seine. » Seulement, Mme Gagne tombe dans l'erreur de tous les biographes et de tous les éditeurs de Mme Deshoullières, qui a écrit son idylle à Bruxelles, et non à Paris. Or, à Bruxelles, il ne faut pas parler de la Seine. On vous dirait : « Nous avons la Senne aussi, sais-tu; » et c'est la Senne et non pas la Seine qu'il faut lire dans l'idylle de Mme Deshoulières.

PAULIN.

Ramlé, près d'Alexandrie.

A une heure de distance d'Alexandrie, dans la direction de Rosette et sur le bord de la mer, se trouve un endroit célèbre dans les fastes de la colonie européenne en Égypte. Cet endroit s'appelle *Ramlé* (sable), et il est, pendant les trois mois de la saison des chaleurs, le rendez-vous de toute la colonie, de tous les chasseurs et surtout des amateurs de ce doux *far niente* qui n'est bien apprécié qu'en Orient. C'est le dimanche qu'il faut visiter Ramlé, principalement pendant le passage des cailles, moment où toute la population européenne abandonne la ville pour se livrer à cet agréable exercice; le plus petit boutiquier n'aurait garde de ne pas y prendre part, et l'on en voit souvent deux ou trois se cotiser pour chasser avec l'unique fusil fruit de la cotisation. Le jour dominical, Ramlé offre un aspect difficile à rendre exactement. La diversité des costumes (et il n'en manque pas), la variété de coloration des visages, depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir le plus intense, les chameaux, les chevaux, les ânes, les chiens, les cris des saltimbanques, le bruit de la fusillade, tout cela présente un mouvement qu'on ne peut mieux comparer qu'à l'animation de la grande foire de Beaucaire; ce sont toujours au fond les pauvres cailles qui font les frais de la fête, soit qu'elles

Ramlé, près d'Alexandrie.

tombent sous le plomb des Européens, soit qu'elles s'embarrassent dans le filet des Arabes.

Il y a cinq ans à peine qu'on ne s'établissait à Ramlé que sous des tentes ; on y compte aujourd'hui plus de quarante maisons ou villas de l'aspect le plus pittoresque. Qu'a-t-il fallu pour transformer ainsi un désert en un riant village ? Le sens droit du vice-roi actuel de l'Égypte, qui a gracieusement concédé aux Européens un droit de propriété qui leur était dénié par les usages jusqu'alors en vigueur.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE.

VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

10 VOLUMES IN-18. — Rue Richelieu, 60.

Curiosités littéraires. — Bibliographiques-biographiques. — Des traditions, légendes, etc. — Des beaux-arts et de l'archéologie. — Philologiques et géographiques. — Des origines et des inventions. — Militaires. — Anecdotiques. — Curiosités historiques.

COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUÉ POUR LES FILLES (*Cahiers d'une élève de Saint-Denis*), par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, et L. BAUDE, ancien professeur du collége Stanislas. — 12 volumes, divisés en 6 années d'études, ou 12 semestres. — Destinés à servir de méthode d'enseignement à toutes les institutrices et aux mères de famille qui dirigent elles-mêmes l'instruction de leurs filles.

GUIDES ILLUSTRÉS A 1 FRANC.

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE.

En vente : Guide général dans Paris, 85 gravures.

Guide des Environs de Paris, 70 gravures.

Guide des Théâtres. Portraits des premiers acteurs de Paris dans leurs principaux rôles. 60 gravures.

Guide dans le palais de l'Exposition de l'industrie et des beaux-arts.

TABLEAU DE PARIS. Ouvrage illustré de plus de 1,500 gravures sur toutes les curiosités parisiennes, par EDMOND TEXIER.

2 vol. de 400 pages, format de *l'Illustration*.

Prix : 30 fr les deux vol. brochés. — Belle reliure anglaise : 40 fr.

GRENIER SALAVILLE (breveté en France, s. g. d. g., et dans tous les pays étrangers).

AMÉLIORATION ET CONSERVATION INDÉFINIE DES CÉRÉALES ET AUTRES SUBSTANCES ALIMENTAIRES, TELLES QUE LES POMMES DE TERRE, ETC.

Cet appareil, extrêmement simple et facile à manipuler, a pour effet : 1° de détruire tous les parasites, animaux ou végétaux, qui infestent et rongent les substances alimentaires ;

2° De neutraliser les œufs et les spores des parasites, de manière à rendre impossible leur naissance et leur développement ;

3° De donner aux substances ainsi traitées une meilleure apparence, et de leur rendre la faculté de respirer, de végéter, de manière à acquérir, par le poids, une plus grande valeur ;

4° D'introduire à travers les masses de grains, quelle que soit leur profondeur ou leur hauteur, un courant d'air forcé qui enveloppe chaque élément de la masse ou des couches des substances traitées par le même procédé, afin de les entretenir dans un état qui ne permet ni échauffement ni fermentation.

Le grenier Salaville

peut être établi et fonctionner en tout lieu, sans exiger aucune construction spéciale ; c'est un appareil mobile, propre à être monté et démonté à volonté.

Comme il peut également se prêter à toutes les formes et à toutes les dimensions, il s'adapte aux navires qui amènent les substances par mer ; il se réduit aux plus petits greniers et se développe dans les proportions des plus vastes magasins, comme les entrepôts, les docks, etc.

Il fonctionne sans frais ;

il n'exige que l'emploi d'un homme pour faire mouvoir un *volant*, pendant quelques minutes, une fois ou deux par semaine ; d'un manége ou d'un moteur comme celui d'un moulin à vent pour les plus grands dépôts Une machine à vapeur de deux chevaux, chauffant une fois par semaine, suffirait pour les greniers d'abondance de la ville de Paris, s'ils étaient employés à leur première destination.

Les brevets pris à l'étranger par M. Salaville

sont l'objet de conventions particulières entre l'inventeur et ses cessionnaires étrangers.

Le brevet français (s. g. d. g.)

donne lieu à des arrangements qui sont les suivants : 1° M. Salaville ne cède sa propriété ni en tout ni en partie ; 2° il fait construire lui-même ses appareils et en loue l'usage à des conditions calculées selon l'importance et la dimension desdits appareils ; 3° il traite pour l'exploitation d'un département, d'un arrondissement ou d'une circonscription déterminée, en conférant tous ses droits à ses locataires pour surveiller et poursuivre les contrefacteurs de son appareil ; 4° tous les appareils portent l'estampille de M. Salaville et peuvent recevoir l'estampille de son locataire pour les pays de sa circonscription.

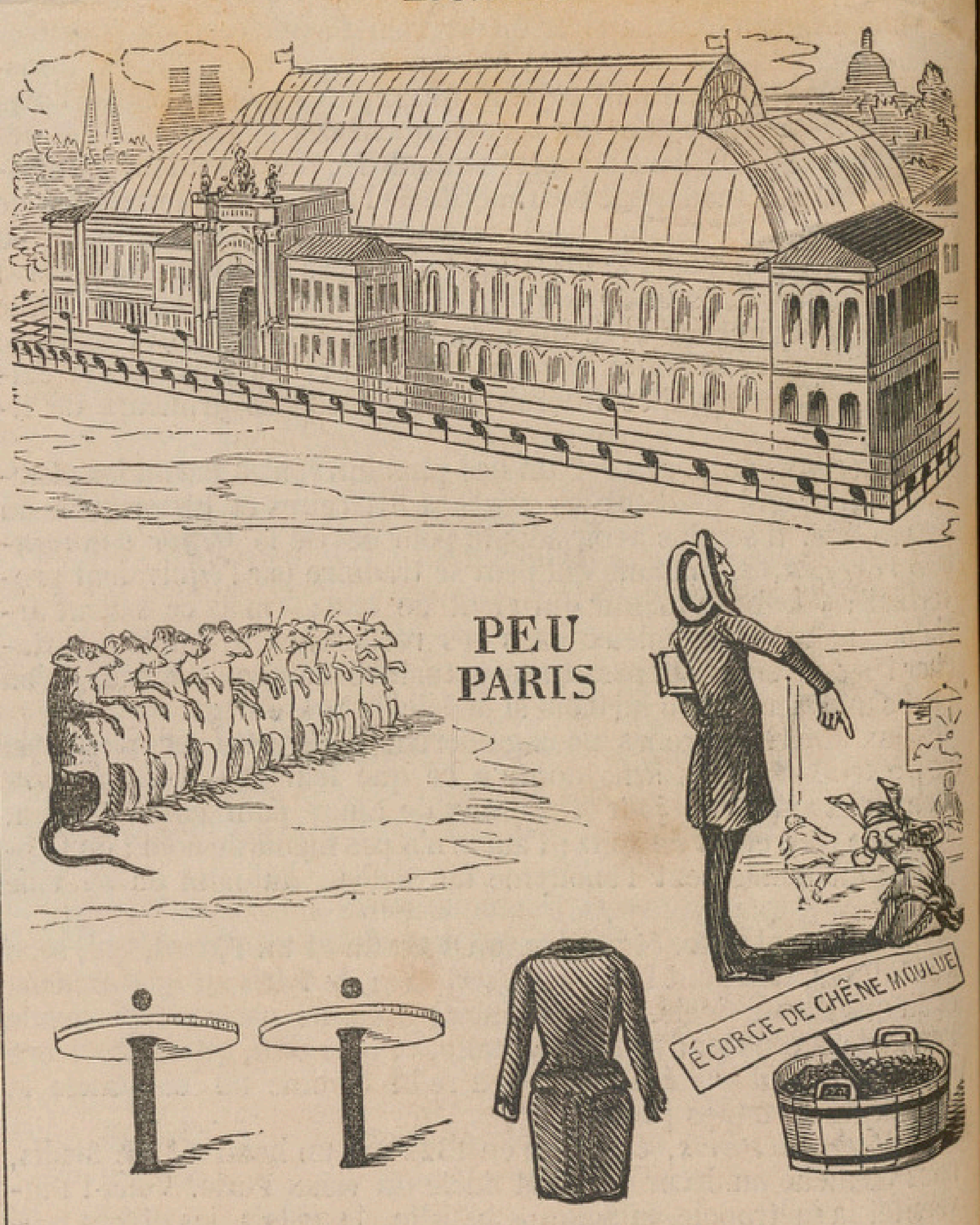
Ces locations ne sont consenties que pour une durée qui ne peut dépasser le 1er janvier 1861, sauf renouvellement du consentement des deux parties.

S'ADRESSER, POUR TRAITER, A M. SALAVILLE, BOULEVARD BEAUMARCHAIS, 95.

Voir les appareils à l'Exposition universelle, grand hangar de l'agriculture ; rue de Nemours, n° 5, et aux docks Napoléon, division du Marais, rue de l'Entrepôt, à Paris.

A Londres, dans les entrepôts de MM. Ch. Devaux et Ce. — *A Bruxelles*, dans les magasins de M. Dejoncker. —

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Raisonnez donc avec des gens qui s'emportent !

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

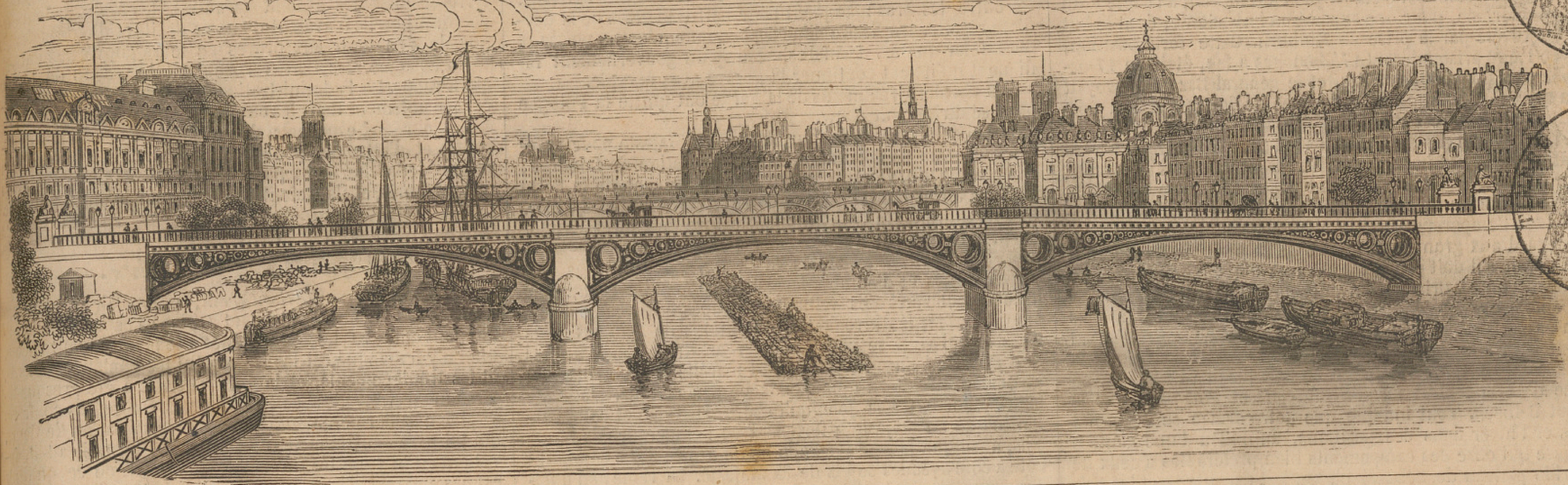
PAULIN.

PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

3 NOVEMB. 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
États-Rom. et roy^{me} des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 662. VOL. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — Exposition universelle de 1855; le salon de l'Impératrice. — *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. — L'homme de lettres. — Exposition universelle des beaux-arts; Prusse. — Les curiosités de Lima. — Concert à Lausanne pour les victimes des tremblements de terre en Valais; Jenny Lind. — Coup d'œil aux accessoires de l'Exposition universelle. — Industrie séricicole. — Revue scientifique. — L'*Album* de M. Bida.

Gravures : Le général Bazaine (portrait). — Reddition de la garnison de Kinburn. — Débordement du Rhône. — Porte d'entrée du salon de l'Impératrice à l'Exposition; salon de l'Impératrice; dessin de fauteuil. — École prussienne : composition de Cornélius; composition de Kaulbach. — Accessoires de l'Exposition : les tourniquets; les fauteuils roulants, les marchands de médailles; le passage couvert de la Rotonde; la machine à coudre; l'appareil Loysel; l'escalier de la Rotonde. — Disposition des barricades à Sebastopol. — Un dessin de M. Bida. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Nous ne revenons pas sur la prise de la citadelle de Kinburn, dont nous avons donné le bulletin dans notre précédent numéro. On sait que la garnison s'est rendue prisonnière entre les mains des généraux Bazaine et Spencer. C'est la scène que nous reproduisons, avec le portrait du général Bazaine, dont nous rapportons et l'origine et les services.

Le général Bazaine. — D'après un dessin de sir Georges Hayter.

« Le général Bazaine, qui commandait l'expédition de Kinburn, pour la France, offre l'exemple d'une des plus belles fortunes militaires de ce temps-ci. Après avoir fait ses études pour l'École polytechnique, il s'est engagé volontairement en 1831. Dès 1832, il faisait partie de cette belle armée d'Afrique d'où sont sorties nos illustrations militaires. Il fut décoré et nommé lieutenant en 1835, après la bataille de la Macta. Il alla ensuite en Espagne faire, avec la division auxiliaire française, ces rudes campagnes de la Catalogne, qui agrandirent le renom de la légion étrangère. Rentré en Algérie comme capitaine, en 1840, il prit part successivement aux expéditions de Milianah, de Tlemcen, du Maroc et du Sahara. Il dirigea longtemps les affaires arabes de la subdivision de Tlemcen, et le rapport du général de Lamoricière, en 1847, mentionne la part que sa direction lui fit prendre à la soumission d'Ab-el-Kader, et, par suite, à la pacification de l'Algérie.

« Chef de bataillon en 1844, lieutenant-colonel en 1848, colonel en 1850, M. Bazaine était, en 1851, à la tête du 1er régiment de la légion étrangère dont, vingt ans auparavant, il était l'un des sous-officiers, et il administrait la subdivision de Sidi-Bel-Abbès au moment où il fut désigné pour l'expédition

Reddition de la garnison de Kinburn.

d'Orient. Les deux régiments de la légion étrangère formèrent une brigade dont le commandement lui fut confié, et le général Bazaine arrivait avec sa brigade sous les murs de Sébastopol, en octobre 1854, le jour même où s'ouvrit le feu. Les promotions récentes disent assez quelle part il a prise aux travaux et aux combats de ce mémorable siége. Son nom y fut plus d'une fois cité avec distinction.

« Immédiatement après la prise de Sébastopol, le maréchal Pélissier lui confia le gouvernement de cette ville. Le 22 septembre il était promu au grade de général de division. Le 7 octobre il s'embarquait à Kamiesh, à la tête d'un corps d'armée, pour une expédition importante, dont le but a été révélé par la prise de Kinburn. Cette forte position, avec 1,420 prisonniers et 174 bouches à feu, était, le 17 octobre, au pouvoir des alliés, et le général Bazaine envoyait au maréchal le drapeau, aux armes de la Russie, qui flottait sur la forteresse. »

Les journaux anglais affirment la retraite des Russes vers Batchi-Séraï et Simphéropol ; ils ne savent s'ils s'arrêteront sur ce point, mais ils paraissent avoir l'intention de défendre la ligne du Belbeck. Le prince Gortschakoff aurait demandé à l'empereur Alexandre des instructions particulières eu égard aux grandes difficultés de sa position, dans le but de savoir s'il doit courir les chances d'une bataille décisive ou évacuer la Crimée. Suivant un article du *Journal des Débats* sur les opérations probables des alliés et des Russes, il n'est pas question de l'abandon de la Crimée, au contraire ; « les alliés, dit-il, occupent toutes les crêtes de la vallée de Baïdar, et s'étendent au delà jusqu'à Ozembak, en face d'Aï-Todor, et jusqu'à Iani-Sala et Foti-Sala, sur le haut Belbeck. Tout indique que notre armée se dispose à passer l'hiver dans ces positions, au milieu d'une contrée boisée qui offre des campements bien préférables à ceux de l'aride plateau de Sébastopol. On fait exécuter par les soldats des routes pour relier les cantonnements entre eux et avec la vallée de la Tchernaïa. On se construit des baraques, des gourbis à la manière des Kabyles ; on se creuse des terriers à la manière des Turcs ; on s'installe évidemment enfin pour hiverner le plus commodément possible.

« Nous croyons pouvoir maintenir, ajoute *le Journal des Débats* en finissant, les conclusions que nous avions posées tout d'abord, à savoir que l'armée russe ne songe point à évacuer le pays, et qu'elle reste en position pour observer la nôtre, qui, de son côté, semble provisoirement garder la même attitude. Une raison politique d'un grand poids prescrit d'ailleurs au gouvernement russe de maintenir son occupation de la Crimée le plus longtemps qu'il pourra, et du moins pendant tout le cours de l'hiver. Des négociations de paix seront peut-être tentées par ce gouvernement, d'une manière plus ou moins directe, pendant cette suspension des grandes opérations militaires. Or, si l'on venait à traiter sur la base de l'*uti possidetis*, c'est-à-dire chacun gardant ce qu'il a, la Russie veut pouvoir alléguer qu'elle possède la moitié de Sébastopol et toute la Crimée, moins trois villes isolées sur les côtes. Mais on croit peu au succès des négociations pour cet hiver : la partie est trop fortement engagée ; si l'on parle sérieusement de paix, ce sera sans doute après la campagne prochaine. »

D'après les lettres de Crimée du 11 et du 12, reçues par *la Gazette militaire*, les préparatifs qui se font actuellement dans le côté sud de Sébastopol prouvent qu'on ne veut pas attaquer très-énergiquement les forts du Nord, et qu'il n'est pas question d'attaquer le fort Constantin par le sud ; au contraire, les troupes du génie sont occupées à miner les docks et les autres ouvrages russes restés entiers, afin de les faire sauter à l'occasion. « La garnison de Sébastopol ne se compose que de quelques mille hommes. Balaclava et Kamiesh forment toujours les places d'armes principales des alliés ; leur ancienne ligne de défense de Kadikoi au mont Sapoun est toujours occupée et armée de pièces de position. Des détachements isolés sont campés sur la Tchernaïa ; les réserves sont dans la vallée de Baïdar, et maintiennent les communications avec ces détachements ; enfin l'armée d'opération proprement dite est campée entre la Tchernaïa et le Tchinlin, sur le plateau de Chamli. »

Il est probable que les alliés attaqueront aussi les Russes par la Bessarabie. Leurs généraux savent, par des renseignements positifs, dit *le Journal allemand de Francfort*, que, lorsqu'elle aura perdu la Crimée, la Russie ne sera plus capable de porter une autre armée pareille en Bessarabie, mais qu'elle serait obligée de recourir de plus en plus aux milices de l'empire. Déjà à présent les côtes de la mer Noire, d'Odessa à Nicolaïeff, sont garnies de plus de 40,000 hommes de cette milice, et il en vient tous les jours d'autres. On continue d'ailleurs à expédier des troupes de Varna à Eupatoria.

On apprend de Crimée au *Piemonte* que, le 15 octobre, dans un conseil de guerre tenu par tous les généraux alliés, on a adopté le plan définitif des prochaines opérations. D'après ce qui a transpiré de ce plan, le coup contre l'armée russe partirait simultanément des hauteurs de Baïdar, du plateau de Chamli, d'Eupatoria et même de Cherson.

A Saint-Pétersbourg, on affecte une grande sécurité à l'égard du sort de Nikolaïeff, dit *la Gazette Nationale*. Le fleuve, dit-on, a été rendu impraticable à la distance de plusieurs milles, au moyen de matériaux qu'on y a coulés, de machines infernales et de batteries côtières, de manière qu'il faudrait une armée de débarquement considérable pour attaquer la ville. On ajoute, à Saint-Pétersbourg, que les cinq corps de l'armée active, renforcés par des troupes de la milice, seront concentrés et doivent empêcher à tout prix l'ennemi de s'établir à proximité de Nikolaïeff. Le tout est d'empêcher l'ennemi de prendre pied dans la plaine à une certaine distance de la mer, et l'on compte à cet effet sur la masse de cavalerie russe. L'Inguletz, l'Ingul et le Dniéper auraient été aussi rendus impraticables à partir du point où ils ne servent plus aux approvisionnements de l'armée russe.

La Gazette de Breslaw se croit bien informée en disant que le roi des Belges s'efforce d'établir entre les alliés du 2 décembre une entente sur les demandes à faire à la Russie.

On écrit de Posen à *la Gazette universelle allemande* que les nouvelles de Pologne sont très-tristes ; la misère y est arrivée au comble. Déjà tous les approvisionnements avaient été épuisés par de nombreuses fournitures pour l'armée. Avec cela la récolte a manqué, des inondations et une épizootie qui détruit tous les bestiaux se sont ajoutés aux autres calamités, et la cherté des vivres est devenue extrême. En outre, les bras manquent pour battre le grain de la dernière récolte. On désire donc la paix, quoiqu'on ne puisse se dissimuler que les dernières mesures du gouvernement indiquent qu'il veut continuer la guerre avec énergie.

Les derniers régiments de la garde ont quitté la Pologne pour se diriger sur Kiew.

Le 25 octobre était le jour fixé par Sa Majesté pour recevoir l'adresse de félicitation de la corporation de Londres, à l'occasion du glorieux succès de l'armée et de la flotte anglaise en même temps que de ceux de ses fidèles alliés. Le secrétaire de la ville a donné lecture de l'adresse, pour féliciter la reine de ce que, grâce à la bonté du Tout-Puissant, les armées et les flottes de Sa Majesté ont, après tant de difficultés et d'admirable résistance, châtié et humilié avec le concours des vaillantes troupes envoyées par son auguste allié, les arrogantes prétentions de l'empereur de Russie, qui veut se constituer en arbitre tyrannique des destinées de l'Europe, entraver la marche de la civilisation et porter atteinte à l'indépendance des nations. L'adresse exprime en outre la joie qu'inspire la ferme et solide alliance que Sa Majesté a formée avec l'empereur des Français, ainsi que le courage de la noble armée qui a combattu côte à côte avec les sujets de Sa Majesté. La reine, en quelques paroles, a répondu qu'elle recevait avec satisfaction cette loyale et respectueuse adresse. « Je vous remercie sincèrement, a-t-elle ajouté, de l'assurance que vous me donnez de votre détermination. J'ai la confiance que c'est aussi celle de la grande masse de mon peuple à m'aider puissamment à poursuivre la guerre, jusqu'à ce que, par la bénédiction de Dieu accordée à nos propres efforts et à ceux de nos braves alliés, elle puisse se terminer par une paix solide et honorable. »

Voici le résumé des troubles survenus à Londres à propos de la cherté du pain, d'après les renseignements fournis par l'*Express*. Le 28 a eu lieu, comme on l'avait annoncé, la dernière des démonstrations à l'occasion de la cherté du pain. Cette réunion, à Hyde-Park, a été plus désordonnée et plus honteuse que la précédente ; à deux heures, 5 à 6,000 personnes se trouvaient rassemblées ; ce nombre s'est rapidement accru jusqu'à quatre heures. Un nommé Macheat a lu un discours préparé par la confédération pour les vivres. Le dimanche précédent, après avoir lu son manifeste, il a affirmé que ceux qui amassaient du blé étaient de grands coupables, car, a-t-il ajouté, dans ce moment c'est un crime que de retenir le blé à la douane, ou de le jeter à la mer pour en priver le peuple. Ce pays, a-t-il ajouté, peut faire venir du blé de la Turquie à 20 schellings les huit boisseaux, et cependant il les paye 75 schellings à la Russie. D'autres orateurs ont pris la parole sur ce sujet, ainsi que sur d'autres choses ne se rattachant pas à l'objet de la réunion. Pendant ce temps des rixes avaient lieu, dans lesquelles les pierres, les bâtons étaient en jeu. Bon nombre de personnes ont été foulées aux pieds, plusieurs femmes et enfants ont été grièvement blessés. A quatre heures la réunion s'est dispersée. A ce moment plusieurs hommes, bientôt suivis d'une centaine d'autres, se dirigèrent vers la porte Stanhope, tous se réunirent dans Park-Lawe. Ils avaient l'intention de descendre South-Street, on ne sait dans quel but. La police, qui ne s'était pas montrée jusqu'alors, s'opposa alors au rassemblement, et, après quelques troubles et coups de sifflets de la foule, cette agglomération de 20,000 personnes fut dissipée, sans avoir à déplorer un malheur sérieux. Dimanche, dit-on, il doit encore y avoir un pareil meeting, si le temps le permet.

A propos des différents entre les Etats-Unis, la France et l'Angleterre au sujet de l'île de Cuba, et des actes qu'on prétend avoir été commis par M. Crampton, l'ambassadeur anglais à Washington, par sir E. Head et sir Gaspart le Marchant, au mépris de la loi municipale des Etats-Unis, le *Morning-Post* examine l'éventualité d'une guerre avec l'Amérique, bien que le ton injurieux et menaçant du cabinet de Washington puisse s'expliquer par leur acquisition probable des territoires russes du nord de l'Amérique, une grande guerre maritime avec leurs côtes découvertes, avec leur marine comparativement faible, avec leur voisinage du Canada anglais, puissant, riche, dévoué à la mère-patrie, et en état de repousser une invasion, est une marche politique que nous espérons voir écarter par le bon sens de la portion la plus réfléchie et la plus honnête du peuple américain.

« Quel bien peut-il résulter d'une pareille lutte ? Le commerce de la France et de l'Angleterre peut être temporairement arrêté ; mais tous les navires américains seraient chassés des mers, tous les ports de l'Amérique seraient bloqués, toutes les côtes de l'Amérique, du Maine à la Floride, seraient exposées à être attaquées, et tout ce sang répandu, toutes ces ruines, tous ces maux seraient affrontés pour l'acquisition d'un Sébastopol haïtien d'où l'on pourrait plus commodément menacer Cuba. »

Nous espérons, ajoute *le Morning-Post*, que la formidable flotte britannique qui se réunit aux Bermudes, rabaissera l'arrogance et l'excessive susceptibilité du gouvernement américain.

A Athènes, les ambassadeurs de France et d'Angleterre n'ont pas encore consenti à recevoir officiellement un seul membre du nouveau cabinet. Ils se sont rendus chez le roi sur l'invitation qu'ils en avaient reçue, et lui ont déclaré que leurs instructions, dont ils n'avaient pas fait de secret avant le changement de ministère, ne leur permettaient pas d'approuver, même tacitement, une transformation publique en contradiction directe avec les intentions exprimées par leurs gouvernements. Ils devaient laisser aller les choses jusqu'à ce qu'ils eussent reçu de nouvelles instructions. Le roi ayant donné l'assurance qu'il donnerait toutes les garanties que l'on voudrait pour le maintien de la neutralité, mais qu'il ne pouvait laisser porter atteinte à ses prérogatives constitutionnelles que la France et l'Angleterre elles-mêmes avaient garanties, les ambassadeurs répondirent qu'ils n'avaient d'autres droits et d'autres devoirs que de s'en tenir aux ordres de leurs gouvernements.

En Espagne, les Cortès s'occupent beaucoup de tout ce qui a rapport à l'administration et aux finances, sans avancer sensiblement dans les améliorations à apporter.

Les journaux espagnols s'entretiennent des scènes de désordre et d'attroupements dont Madrid a été le théâtre à propos de la cherté du pain. Un grand nombre d'ouvriers étaient armés, et ils étaient descendus sur la place publique.

PAULIN.

Chronique musicale.

Les Lavandières de Santarem, après avoir pendant une semaine fait mentir l'affiche et trompé l'espérance du public, ont enfin vu le jour et obtenu le plus bruyant succès. Rien n'y a manqué, ni les bravos, ni les applaudissements, ni les trépignements, et la *prima donna* a été presque littéralement ensevelie sous les bouquets. Un de nos confrères se plaignait dernièrement de cette consommation de fleurs qui lui paraissait immodérée : Les directions, disait-il, devraient enfin y mettre un terme. Cela vient de ce qu'il n'est pas encore suffisamment accoutumé. Avec le temps il s'y fera. Ce qui le prouve, c'est que ce même confrère, si délicat à l'endroit des bouquets, ne songe plus à se plaindre des claqueurs. Il a l'habitude de ce brouhaha qui suit régulièrement chaque morceau, et lui sert de ritournelle, et peut-être le regretterait-il s'il ne l'entendait plus. Il est très-vrai qu'en prévenant ainsi le public, en le mettant dans l'impuissance d'exprimer son opinion, de formuler son jugement, on le désintéresse du théâtre, et que les entreprises dramatiques y perdent, tout compte fait, beaucoup plus qu'elles n'ont cru y gagner. Mais que nous importe ? nous ne sommes point actionnaires. Laissons, mon cher confrère, ces messieurs et ces dames faire en paix leur petite cuisine, dont tout le monde connaît les recettes, et suppléer par la sauce au poisson absent ; et, si vous n'aimez pas l'enthousiasme de commande, allez au Théâtre-Italien, allez aux Bouffes-Parisiens. Là le public n'a pas encore été dépouillé de ses attributions : s'il n'est pas satisfait, il peut le dire, et, s'il est content, il peut applaudir sans se compromettre.

M. Gevaert, l'auteur de la musique des *Lavandières*, aurait pu se passer, pour sa part, de ces moyens de succès. Il y a du mérite dans sa partition, un mérite réel, des mélodies heureuses, des harmonies fort distinguées, des combinaisons instrumentales très-variées, et parfois très-piquantes. Son style n'est pas celui de tout le monde, et la science n'y détruit pas le naturel ni l'abandon. S'il n'a pas précisément une grande chaleur, on ne peut lui refuser pourtant de la facilité, de la rapidité, et une remarquable abondance de développements. Enfin, si M. Gevaert a besoin de réfléchir encore et d'étudier le théâtre, sinon la musique, ce n'en est pas moins l'un des jeunes compositeurs d'aujourd'hui qui ont le plus d'avenir.

Tous les morceaux de sa volumineuse partition ne méritent pourtant pas, à notre avis, les mêmes éloges. Celui de tous qu'on applaudit le plus, l'air de Margarida, au second acte, est peu en rapport avec la situation, et ne dit pas ce que le personnage devrait dire. Le style en est prétentieux ; les fioritures dont il est orné sont lourdes et d'un goût très-contestable. Nous en pourrions citer encore d'autres qui ne sont pas, ou qui ne nous semblent pas tout à fait sans reproche. Mais nous aimons mieux parler de ceux qui nous ont paru justifier les applaudissements du parterre, et auxquels est dû probablement le succès de l'œuvre nouvelle. C'est l'introduction ; c'est la romance de Margarida au premier acte, qui est modulée avec une adresse extrême. Ce sont les couplets chantés par le soldat Manoël : *A la cour*, etc., couplets très-expressifs, et dont la coupe n'est pas vulgaire ; ce sont les couplets en duo chantés par Margarida et Theresa.

Nous n'avons rien trouvé d'extraordinaire à la marche du régiment de Santarem : mais elle a fait éclater tant d'applaudissements et d'enthousiasme que notre admiration ne lui est probablement pas nécessaire.

Au second acte, les airs de ballet ont droit à une mention spéciale, les deux premiers surtout, qui brillent par une remarquable élégance, beaucoup de finesse, des modulations très-piquantes et une grande originalité. Le troisième, avec ses accords vigoureux frappés sur le dernier temps de la mesure, rappelle un peu trop certain boléro que tout le monde a vingt fois entendu. Les couplets de Pablo : *Ah ! la bonne aubaine*, ont du mouvement et de la gaieté.

Le quatuor, avec accompagnement de clochettes, au troisième acte, est un petit morceau fort piquant et fort agréable. C'est un de ceux où l'auteur a pu le mieux déployer les qualités qui paraissent prédominer en lui, savoir : la finesse et l'élégance harmonique. Enfin, il y a dans les *Lavandières de Santarem*, comme nous l'avons dit plus haut, un mérite réel et sérieux. Le grand air de la *prima donna* excepté, rien n'y est mauvais. L'auteur s'y maintient constamment au-dessus des basses régions. Il n'est jamais trivial, jamais plat : mais il ne s'élève jamais, non plus, à une très-grande hauteur, et les scènes du second et du troisième acte, qui exigeaient de la sensibilité et de la passion, sont, à notre avis, celles où il a été le moins bien inspiré. Beaucoup de choses, dans sa partition, font plaisir. Mais

c'est un plaisir calme, et qui ne va jamais jusqu'à l'émotion.

Le poëme a été ramassé un peu partout. Un roi libertin, qui devient amoureux d'une femme inconnue, sur un portrait qu'il a trouvé dans une allée de son parc, et promet tous les biens de ce monde à celui de ses courtisans qui découvrira l'original. Un marquis Casilhas, qui accepte cette honorable mission, trouve la beauté qu'il cherche parmi les blanchisseuses de Santarem, l'enlève, et la conduit à Mafra, où est le *Parc aux cerfs* de ce nouveau Louis XV ; un soldat du régiment de Santarem, amant aimé de la blanchisseuse, et qui déserte pour courir après elle, quand il apprend qu'elle a été enlevée : tout cela n'a rien de bien nouveau pour le lecteur, et nous lui épargnerons les détails.

Ce M. de Casilhas, qui se fait avec tant de zèle le pourvoyeur des plaisirs de Sa Majesté Portugaise, est dévoré d'un ardent désir de faire fortune, et le duc d'Aguilar lui a promis la main d'une jeune fille inconnue qu'il protége mystérieusement, et à laquelle il doit léguer tous ses biens. Or cette jeune fille est précisément la blanchisseuse ou lavandière que Casilhas a enlevée. Margarida la blanchisseuse est fille naturelle du duc d'Aguilar. Voilà Casilhas bien attrapé ! Margarida heureusement a autant de présence d'esprit que de sagesse, et, lorsqu'elle se voit enfermée avec le roi dans un appartement où elle ne peut espérer aucun secours, elle s'arme d'une bougie, et met courageusement le feu aux rideaux. Le roi crie : *Au secours*, et la belle est délivrée. Il faut rendre justice aux auteurs du livret : ce moyen de tirer la vertu d'embarras n'avait pas encore été employé au théâtre.

Ce qui ne s'était pas vu non plus, c'est l'audace du soldat Manoël, qui, se trouvant à un certain moment dans les jardins de Mafra, — tout le monde y entre, comme on entre, à Paris, aux Champs-Elysées, — se place résolument entre Margarida et le monarque, et dit à celui-ci : Vous ne passerez pas. Le roi, furieux, fait comme Néron, quand il ne sait plus que répondre à Britannicus : *Holà, gardes!* Une meute de laquais galonnés et titrés se jette aussitôt sur Manoël et l'entraîne au cachot. Le roi se vengera sur lui de toutes ses déconvenues. Casilhas, qui a promis au duc d'Aguilar de réparer ses infamies, obtient, il est vrai, la liberté du généreux soldat. Mais cette clémence n'est qu'apparente. — Je lui pardonne son insolence, dit le roi, mais c'est la dernière grâce que je lui ferai. — Il croit le régiment de Santarem devant l'ennemi, et se promet bien de faire fusiller Manoël comme déserteur. Il a compté sans le colonel du régiment, jeune guerrier qui n'a pas encore quinze ans, mais en qui l'esprit comme la valeur n'a pas *attendu le nombre des années*. Il aime tendrement Manoël, et a juré de ne le point laisser périr. Il ramène donc son régiment à Mafra par une marche adroite et rapide. Il entre sans façon dans les appartements du château, avec toute sa troupe, tambour battant, baïonnette au canon. — Tu ne voulais pas revenir au régiment : il a bien fallu que le régiment vînt à toi. — Sa Majesté donc se voit encore une fois déçue ; Manoël n'est plus déserteur, et devient l'heureux époux de la fille, hautement reconnue, du duc d'Aguilar. Ce bonhomme de duc n'a jamais voulu épouser la mère de Margarida parce qu'elle n'était pas noble ; mais tous les pères d'opéra-comique deviennent philosophes au dénoûment.

Ce livret est aussi extravagant qu'un livret doit l'être aujourd'hui pour réussir. Il a donc réussi, et avec éclat. Nous osons lui promettre autant de représentations qu'en a eues *Jaguarita l'Indienne*, dont la vogue n'est pas encore épuisée.

C'est Mme Lauters qui remplit le rôle de Margarida. Sa voix est superbe ; on lui voudrait seulement une vocalisation plus facile, avec un style moins emphatique et plus varié. — Mlle Girard est amusante dans le rôle du petit colonel, et M. Dulaurens, dans celui de Manoël, fait preuve d'adresse et de talent comme acteur et comme chanteur.

Le Théâtre-Italien nous a rendu Mario et *le Barbier*. Mario fait, comme acteur, bien plus de frais qu'autrefois : il joue son rôle avec intelligence, et dit très-finement beaucoup de choses. Mais sa finesse ne dépasse pas toujours la rampe : c'est une miniature qu'on voit de trop loin. Il a toujours son timbre flatteur, sa vocalisation facile et son style élégant : on voit seulement qu'il a chanté à Londres, à Saint-Pétersbourg, ailleurs encore peut-être, ce que nul ténor ne chantera jamais impunément, la musique des compositeurs qui ont aujourd'hui la vogue, soit en France, soit en Italie. Mario est fatigué. Mario n'est plus sûr de son *sol*. Mario est obligé de baisser d'un ton le duo avec Figaro : *All' idea di quel metallo*. Quel meurtre !

M. Everard n'a pas eu dans *le Barbier* le même succès que dans *Cenerentola*. Il s'y agite beaucoup, comme faisait M. Gassier l'année dernière. Mais le mouvement n'est pas la finesse, ni la malice, ni l'esprit brillant, intrépide et effronté, ni enfin ce *je ne sais quoi* qu'avait Ronconi, et que Figaro devrait toujours avoir. Nous parlons, bien entendu, du jeu de M. Everard ou Everardi. Quant à son exécution vocale, nous n'avons que des compliments à lui faire. Mais il a trop de talent, et il est arrivé déjà trop haut pour que ces compliments-là puissent lui suffire.

M. Angelini s'est fait applaudir dans l'air de la *Calomnie*, quoiqu'il l'ait dit avec un peu de recherche et d'affectation. C'est là aussi son défaut dans le récitatif. Il a trop de ce qui manque à M. Mario. Il exagère tout, même sa laideur. Mais il a, au final du premier acte, une belle idée. Profiter de la stupéfaction de Bartholo pour lui voler son tabac, c'est un exploit digne en tout point d'un friponneau tel que maître Basile.

M. Zucchini est un comédien. Il a de la finesse, de la gaieté, et ne manque pas de verve. Il fait seulement, ce nous semble, Bartholo un peu trop vieux et pas assez passionné. Il chante, au premier acte, un air étranger à la partition, et qui n'a aucun rapport de style, de couleur, de caractère avec ce qui a précédé, ni avec ce qui doit suivre. Il est vrai que l'air de Rossini est très-difficile à débiter. Si c'est par respect que M. Zucchini ne le chante pas, il faut approuver sa discrétion.

C'est à Mme Borghi-Mamo que reviennent les honneurs de la journée. Elle chante parfaitement le rôle de Rosine, sauf quelques petites duretés dans les traits aigus. Elle fait, dans la cavatine et le duo, des choses assez nouvelles, et qui ne font pas avec le texte une trop grande disparate. Elle a de la gaieté, de l'éclat, de la verve, avec sa facilité et son élégance habituelle. De plus, — et c'est en cela surtout qu'elle a surpris tout le monde, — elle joue son rôle avec beaucoup d'intelligence, de grâce, d'esprit, et y met une foule de nuances délicates et fines, dignes des plus habiles actrices. Mme Borghi, comédienne ! qui s'y serait attendu ?

— Encore un succès aux Bouffes-Parisiens ! M. Offenbach marche de victoire en victoire. *Perrinette* est une petite pièce très-jolie, amusante, spirituelle, d'un certain M. Lussan, que ni vous ni nous ne connaissons, mais dont le nom cache, nous a-t-on assuré, un autre nom très-connu. M. Paimpol, revenant d'un voyage de quatre années, imagine de rentrer au pays sous le nom d'un autre, afin de surprendre sa femme Perrinette, et de s'assurer de sa fidélité. Perrinette, prévenue, se venge de son jaloux en le mystifiant d'une façon, peu vraisemblable à coup sûr, mais très-divertissante. Vous entendrez les deux airs chantés par Paimpol, un air chanté par Perrinette, et deux duos pleins d'esprit, de gaieté, de verve, de mélodies charmantes, d'harmonies distinguées, de choses fines et originales à tous les points de vue. Nous ne croyons pas que M. Offenbach ait jamais été mieux inspiré, ni M. Bertelier non plus, qui joue Paimpol avec un rare talent. Mlle Dalmont, qui vient de sortir du Conservatoire avec le premier prix de chant, a fait, dans le rôle de Perrinette, un début très-heureux. Une belle voix, et la manière de s'en servir, une prononciation excellente, de l'expression, de l'intelligence : que pouvez-vous désirer de plus ?

— Laissons de côté le théâtre, où souvent rien n'est plus rabattu que ce que l'on donne pour du neuf. Ne vaut-il pas mieux vous parler de vieilles choses rendues nouvelles ? C'est ce que vient de faire un intelligent éditeur dont nous avons eu souvent l'occasion d'entretenir nos lecteurs. M. Heugel s'est engagé, depuis quelques mois, dans une grande entreprise de librairie musicale qu'il est en train de mener à bien. C'est un recueil complet de toutes les pièces écrites par les grands maîtres qui servent habituellement à l'enseignement du piano. Nous en avons bon nombre de livraisons sous les yeux, car la publication est déjà passablement avancée.

Elle doit embrasser six séries, contenant chacune cinquante-deux morceaux. Ces morceaux ont pour auteurs Hændel, Seb. Bach, Domenico Scarlatti, Clementi, Haydn, Mozart, Dussek, Beethoven, Steibelt, Weber, Hummel, Cramer, Ries, J. Field, Mendelsshon-Bartholdy. Peut-être quelques noms plus modernes enrichiront-ils les dernières séries. Chaque morceau est précédé d'un petit commentaire indiquant son caractère, l'expression qu'il faut lui donner, les difficultés soit d'interprétation, soit d'exécution matérielle, qui lui sont particulières, et la marche à suivre pour les surmonter. Ces commentaires, rédigés avec une grande concision, sont également remarquables par la justesse des appréciations, et par l'utilité des conseils qu'on y trouve. Cela n'étonnera personne si nous ajoutons que leur auteur est M. Marmontel. Ce très-habile professeur a d'ailleurs revisé avec le plus grand soin chaque pièce de la collection, — après avoir collationné toutes les éditions précédentes, — substitué partout la leçon correcte à mainte et mainte leçon plus ou moins vicieuse, noté avec la plus rigoureuse exactitude les liaisons, les accents, et tous les autres signes qui indiquent les détails et les nuances de l'exécution.

M. Marmontel ne s'est point borné à cela. Il a marqué, avec un soin minutieux, le doigté de tous les passages difficiles : quiconque touche un peu du piano comprendra le prix d'une édition qui dégage l'exécution d'une grande partie de ses obstacles matériels, et, dans une certaine mesure, permet à l'étudiant de se passer du professeur.

Cette nouvelle édition a d'autres mérites encore. Jamais nous n'avons vu de gravure plus nette, plus facile à lire, plus agréable à l'œil. A la simple inspection de la première page venue on voit que l'éditeur a mis son honneur à faire, à tous les égards, le mieux possible, et qu'il n'a négligé aucun détail. L'encre, le papier, l'impression y sont au niveau de la gravure, et peuvent lutter avec les produits les plus parfaits de l'Allemagne. Ils les surpassent même au point de vue de la correction, et M. Heugel a été jusqu'à offrir, avant le tirage, une prime à quiconque découvrirait et lui signalerait une faute, quelle qu'elle fût, sur la dernière épreuve. Tant de bon vouloir et tant de soins ont porté leurs fruits, et si, à l'Exposition universelle, M. Heugel a rencontre des rivaux, nous ne croyons pas qu'il ait pu trouver un maître.

G. HÉQUET.

Courrier de Paris.

La plus grande affaire de la semaine, c'est encore l'Exposition de l'Industrie. A la veille d'une clôture qui sera définitive, les indifférents s'avisent enfin que le spectacle méritait d'être vu. Une foule de retardataires accourent aussi de la province à toute vapeur, si bien qu'on n'a plus lieu de regretter le fiasco des premiers jours, lorsque le tourniquet fonctionne si bien. Quant à la prorogation, quelques marchands pétitionnent encore pour l'obtenir, mais la fabrique n'en veut pas. Elle a la modestie de croire que ses produits les plus merveilleux ne le sont pas encore assez pour soutenir l'intérêt jusqu'au bout de l'année. Les exposants éprouvent d'ailleurs l'impatience très-légitime d'entendre sonner l'heure des récompenses. La cérémonie aura lieu le jeudi 15 novembre, avec un éclat proportionné à l'importance des résultats obtenus. C'est sans doute pour procurer à l'événement le plus de bruit possible, qu'on a fait choix de la musique de M. Berlioz ; aulcuns disent que le vacarme aurait lieu sous un autre chef. Douze cents exécutants, armés d'instruments de toutes les dimensions et du plus fort calibre, ont été recrutés pour opérer, dans ce concert-monstre, l'étourdissement après l'éblouissement.

D'autres plaisirs en perspective, ce n'est pas là ce qui manque aux Parisiens. Depuis hier la situation devient souriante, et nous dormirons bientôt sur des roses, les roses de l'hiver ! ce qui s'entend des bals, raouts, et autres galas en préparation, et il faudrait être un alarmiste incorrigible pour en signaler les épines. Il y en a une principalement qu'on ne saurait trop tôt leur ôter du pied, la locomotive et son remue-ménage, vous savez. Le fait est qu'elle ne nous laisse pas le temps de respirer entre deux chroniques, et que les accidents se suivent et se ressemblent avec une persévérance peut-être inquiétante pour l'avenir de l'institution. Cela lui a valu un joli coup de flèche décoché à toute vapeur par la main de Rossini ; le mot court la ville et les gazettes, et il n'en est que plus digne d'être recueilli. le spirituel maestro disait donc à quelque fanatique admirateur de la machine et de ses procédés : « Croyez-moi, mon cher monsieur, celui qui dans cinquante ans inventera la diligence, celui-là fera une belle fortune. » Beaucoup de voyageurs n'attendront peut-être pas un demi-siècle, et voudront s'épargner la chance d'être abîmés en train *express* ou non. C'est pourquoi les entrepreneurs de voitures et les postillons relèvent la tête ; au nord comme à l'ouest, et ailleurs encore, la locomotive est menacée de la concurrence du cheval. Le péril est extrême, et les compagnies entendent trop bien leurs intérêts pour ne pas le conjurer.

Sauvegarder la vie des voyageurs, c'est encore le meilleur moyen de sauver la caisse ; on va donc redoubler de vigilance et réclamer de la science toutes les ressources qu'elle peut donner. Qu'importe le bénéfice de la vitesse, si vous n'y joignez celui de la sécurité ? Il s'agit surtout de trouver le frein capable d'arrêter court, ou du moins très-promptement, un convoi en marche, et voilà qu'on s'aviserait enfin que la science l'a trouvé depuis deux ans. C'est ou ce serait le *frein à vapeur*, de l'invention d'un habile mécanicien, M. Raux. Son système part de cette donnée, simple comme toutes les grandes données, que la vapeur, étant assez puissante pour mettre un train en mouvement, doit être non moins efficace pour l'arrêter. Maintenant puisse l'application ne pas trouver trop ingénieuse cette extrême simplicité.

Il faut enregistrer, à propos de railway, deux de ses nouvelles conquêtes. La ligne de Paris à Cologne s'est enrichie d'un nouveau tronçon qui met en communication directe les deux grandes villes ; de même Strasbourg est maintenant relié à Mayence ; mais ces inaugurations ne sont plus guère des fêtes, si ce n'est pour ceux qui les donnent. La vapeur ne rallie plus essentiellement l'enthousiasme des populations à son panache de fumée, et les chants ont cessé, excepté dans les comptes rendus. Les compagnies ont pris d'ailleurs le très-louable parti de donner aux pauvres l'argent qui se gaspillait autrefois dans des galas. *Les chemins de fer abrégent les distances*, comme dit une insupportable réclame qui fleurit en toutes saisons à la quatrième pages des journaux ; voici pourtant une restriction à cet axiome de la spéculation, et pour n'en citer qu'un exemple : Sur la ligne de Paris à Cologne, les formalités du passe-port lui barrent tout net le chemin. Cette dure nécessité du visa, qui fait du parcours direct un voyage en zigzag, a inspiré au rédacteur du *Journal des Débats*, M. Louis Ratisbonne, des réflexions trop sensées pour qu'on ne les écoute pas : « Le passe-port, et le visa engendré du passe-port, ne sont guère que des fiscalités vexatoires qui seront supprimées tôt ou tard, comme les dernières barrières matérielles qui séparent les peuples. Aujourd'hui encore, par tous pays, la législation administrative ne traite certes pas l'homme comme s'il naissait bon, suivant la doctrine de Rousseau, ou bien elle croit, comme lui, que la civilisation l'a bien gâté. Tous les voyageurs sont suspects et considérés, au préalable, comme des gens dangereux. Si la liberté n'est que le droit d'aller et de venir, nous voudrions du moins que ce droit fût entier, et qu'on pût aller et venir à son aise quand on n'est pas en prison. »

Trêve au sérieux et venons à l'agréable. A l'instar de l'industrie, la littérature aura prochainement son grand jour, et ses lauréats avec accompagnement de grosse caisse. La musique est déjà commandée, et on cherche encore le local. On avait bien pensé à la coupole de l'Institut, mais l'emplacement n'est pas assez vaste. Songez qu'on a pour 10,000 francs de lauriers à distribuer, et que l'aréopage qui les décerne se compose de quatre ou cinq cents membres. Il s'est dit, — nous n'en croyons rien, — que pour ajouter à la pompe de la cérémonie l'éclat du costume, la société reprendrait la marque distinctive que des fantaisistes lui avaient inventée en 1848. C'était un large ruban de soie verte, orné d'une broderie en argent figurant une couronne de laurier surmontée de deux plumes en sautoir, comme si la verdurette des membres de l'Institut qui font partie des commissions n'était pas suffisante pour égayer un peu ce grand parterre d'hommes d'esprit. Il est plus certain que les honneurs de la présidence, offerts d'abord à l'auteur de ces largesses qui est aussi l'auteur des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, se trouvent finalement dévolus à M. Sainte-Beuve. Et personne encore, que nous sachions, même parmi les plus sincèrement lettrés, n'a relevé la singularité de ce choix. Ainsi c'est au critique dont la main sournoise s'est armée de verges pour fustiger les plus grands d'entre vous, que vous confiez le soin de récompenser les débutants et de leur distribuer les dragées de votre concours.

Si nous sommes maussades, c'est que la semaine n'est

pas d'une gaieté folle. Qu'y faire? En ce moment le monde ne subit aucun ridicule élégant. Sauf les distractions susdites, qui ne consistent encore qu'en préparatifs, l'approche de l'hiver ne se révèle que par ses brouillards. Les salons fermés, on ne se voit que dans les théâtres. Où trouver une fête à signaler, une mode à décrire, un mariage impossible ou autre à raconter? Est-ce que le moment approche où il faudra comprendre aussi les petites nouvelles dans la grande catégorie des choses qui s'en vont ou même qui n'existent plus? car, en dépit de l'industrie et de ses merveilles, nous avons très-peu de ces choses qui faisaient le bonheur de nos bons aïeux. Si c'est là un paradoxe, comme je l'espère bien, raison de plus pour garder l'anonyme à son auteur. D'abord, nous disait cet homme toqué, en France il y a décidément trop de gens d'esprit pour qu'il nous en reste encore beaucoup. Ajoutez que, dans le naufrage de ses anciens priviléges, l'esprit n'a guère conservé que ses dangers. En morale, il y aurait bien quelque chose à dire de l'honnêteté publique, s'il n'était malséant et encore plus ridicule de trancher du Caton. Seulement il est permis de croire, d'après certains considérants de la justice, que ce niveau-là a fléchi comme tous les autres, et qu'on ne trouve plus guère de scrupule à faire tout ce qui n'est pas expressément défendu par le Code. On a tant glorifié la matière aux dépens de l'âme qu'elle devait finir par échapper à cette tutelle. Ne parlons pas de nos adolescents qui sont déjà vieux à vingt ans, et des femmes qui sont encore jeunes à soixante, car il résulterait de l'inventaire qu'il n'y a plus de jeunes gens ni de vieilles femmes, comme si l'espoir de l'avenir devait nous manquer en même temps que la consolation du passé. Ainsi parlait ce docteur noir, en inventant pas mal d'anecdotes, comme autant de prétendues pièces à l'appui; mais les arts, la science, l'industrie, on vous défie bien d'y trouver à redire et de contester ses progrès. — Ah oui, parlons-en, reprit-il de plus belle. En peinture, on n'aime plus que la charge, de même qu'en musique on ne se passionne plus que pour le bruit. Quant à la littérature, ne troublons l'agonie de personne. L'histoire de tous les temps n'offre pas d'exemple d'un avortement plus magnifique. Pour l'industrie, ne me condamnez pas à des redites, on ne démontre pas l'évidence. Lequel de ses produits n'a-t-on pas falsifié? c'est un admirable cadavre que l'annonce elle-même ne peut plus embaumer. Et que penser d'une certaine science qui sait rendre toute pourriture inodore! — Vous avouerez du moins qu'on fabrique de charmants bijoux, des meubles miraculeux et de fort beaux tissus, — de magnifiques assurément, et votre Exposition en est encombrée; mais ce sont autant de précieux échantillons qu'on a bien de la peine à retrouver dans la consommation, comme si on les eût fabriqués tout exprès pour la circonstance et en manière de *spécimen* qui sert à écouler autre chose. — Voyez-vous la calomnie! Mais l'auditoire s'impatiente; changeons de dossier.

Débordement du Rhône devant Avignon, vue prise du Rocher du Dom. — D'après un croquis de M. Gaildrau.

Voici quelques menues nouvelles, qui peut-être ne sont plus d'une extrême nouveauté. Telle est la disparition de l'excellent Villars, du Gymnase; absence dont le mystère s'est douloureusement éclairci. Après d'actives recherches, son corps a été retrouvé dans la rivière, au bas Meudon. Il s'est dit que deux somnambules, consultées à la fois, — il y a donc encore des somnambules, et on les consulte. — auraient déclaré, l'une, qu'elle le voyait au fond de la Seine, et l'autre, qu'il était dans une situation relativement bonne. Villars, dont on aimait le talent, et dont le caractère était estimé de tous, n'a pas laissé un seul mot d'adieu à la vie ni à personne, et c'est pourquoi il faut laisser tomber sur les causes probables de ce triste événement le voile que l'infortuné lui-même y a jeté.

Un événement, qui n'a rien de funèbre heureusement, mais qui attriste beaucoup les amis de la bonne comédie, c'est la retraite prochaine de M. Samson. Si l'éminent comédien, dont le talent n'a pas vieilli, a la modestie de croire que le Théâtre-Français peut se passer de ses services, le Théâtre-Français connaît trop bien ses intérêts pour ne pas retenir son pensionnaire; on se persuade aussi que les bravos du public sont des arguments irrésistibles auxquels M. Samson ne résistera pas. — Il paraît très-certain que Mlle Cruvelli va quitter l'Opéra, et que Mme Stoltz serait au moment d'y rentrer. Si cette légère information vous était fournie ailleurs, veuillez supposer que je n'ai rien dit. C'est encore le mariage qui nous enlèverait Mlle Cruvelli, et Mme Stoltz nous serait rendue à la suite d'un divorce avec le Brésil. L'engagement transatlantique allait être signé, lorsque, s'avisant que le chiffre de la subvention n'était pas à la hauteur de son talent, la grande cantatrice aurait tout rompu, en disant à sa manière : « Au fait, le Brésil, ça n'est pas le Pérou. »

L'autre soir, au foyer d'un théâtre secondaire, l'ingénue qui tient l'emploi en chef et qui en joue les rôles depuis vingt ans, apparut tout à coup au milieu de ses compagnes, le corsage orné d'un magnifique bouquet de fleurs d'oranger. « Ah ça! Marion, tu vas donc te marier? — Comme vous dites; et c'est demain que B. me conduit à l'autel. — Quel hôtel? — Le sien, pardi! — On le disait ruiné. — Du tout, puisqu'il est propriétaire de deux maisons, et bien hypothéquées encore. »

Autre comédienne qui vient de ressusciter à l'Odéon, *la Raisin*. Cette Raisin, la perle des comédiennes de l'hôtel de Bourgogne, était douée d'une rare beauté qui ne lui servit guère qu'à manquer sa fortune de théâtre. Distinguée par les grands seigneurs et les courtisans, elle arriva très-vite ainsi à l'intimité des princes et des monarques. Le roi Charles II d'Angleterre l'honora de ses regards dans une tournée qu'elle était allée faire à Londres; elle compta parmi ses attachés le duc de Vendôme et ses amis; ses auteurs faisaient des rôles tout exprès pour elle, les poëtes élégiaques, qui sont parfois les poëtes badins, la chantèrent à outrance; bref, il lui arriva d'ensorceler tout à fait le fils légitime du grand roi, le grand Dauphin, un assez bel homme que la Palatine a tant loué pour sa bonne mine de prince allemand. Ce caprice royal, qui dura longtemps, n'eût aucun résultat pour la charmante Raisin, si ce n'est qu'il l'enleva à sa profession, et elle dut se résigner à vivre de mortifications dans les petits appartements de Meudon. C'est là que la comédie de l'Odéon vient de la prendre pour célébrer une de ses escapades, qui a la couleur d'une belle action. Seulement la comédie, qui a bien le droit de ménager la mémoire des princes, fait une entorse à la chronique en substituant au fils de Louis XIV le duc d'Antin dans l'histoire de la Raisin. La comédie suppose que, sollicitée par ses anciens camarades de jouer dans une représentation à leur bénéfice, la Raisin s'est échappée de Meudon et que Monseigneur n'en a rien su. Il est vrai que tout le monde, — y compris le public, — a l'air de s'être entendu pour lui conserver l'incognito. L'intrigue est légère et la pièce un peu longuette, mais elle est rimée avec beaucoup de verve et d'esprit. Il faut féliciter l'auteur, M. Roger de Beauvoir, d'avoir trouvé ce prétexte aimable, la Raisin, pour donner l'essor à sa fantaisie de poëte.

Un très-brillant succès au théâtre de la Gaîté, *le Médecin des enfants*, c'est tout ce qu'il nous reste à constater aujourd'hui; cette pièce, de MM. Anicet Bourgeois et Dennery, vivra longtemps sur l'affiche, et un compte rendu viendra encore assez tôt la semaine prochaine.

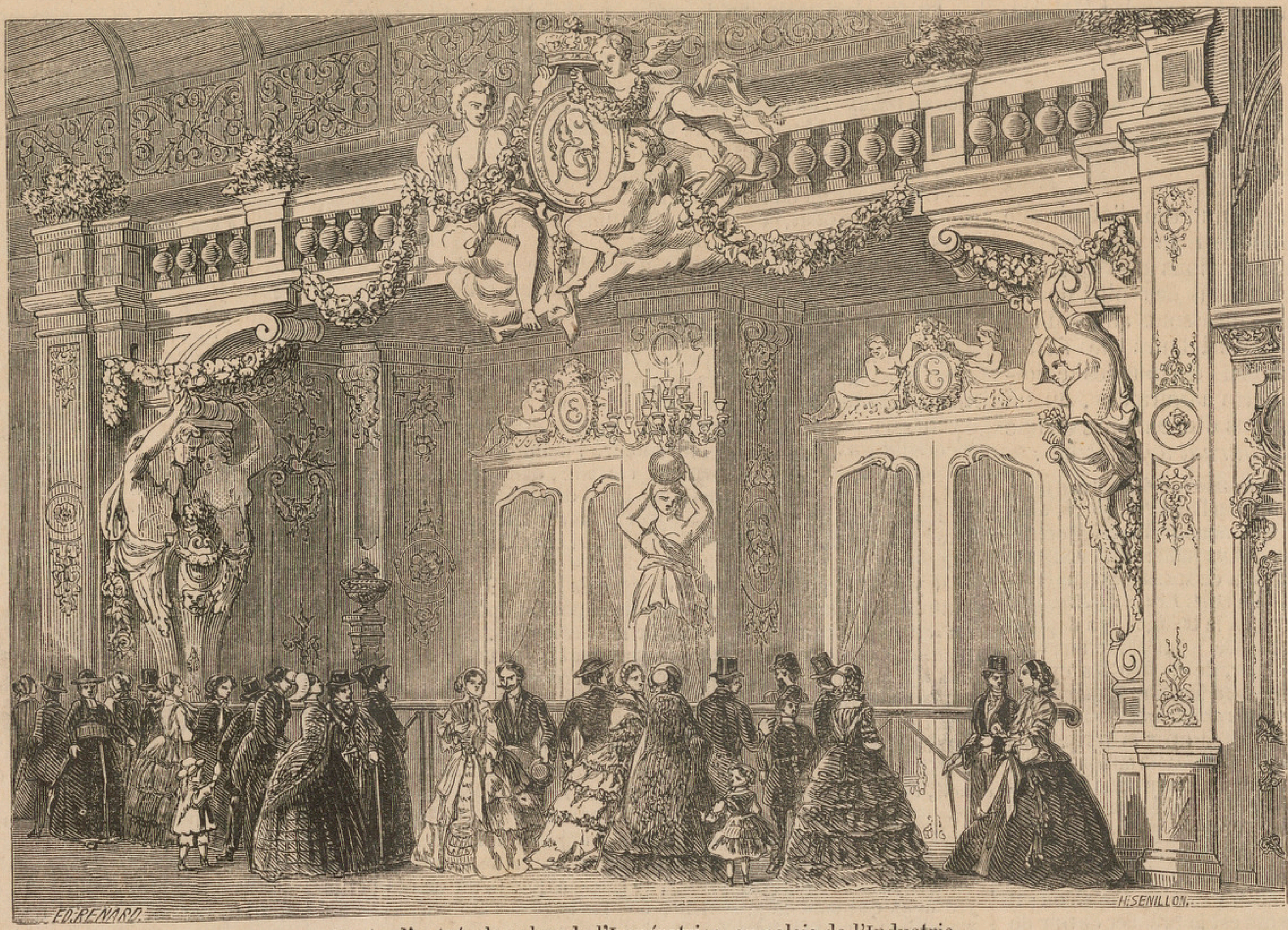
Au sujet du grand dessin qui côtoie la petite chronique, un correspondant nous écrit : « Le Rhône a débordé! tel est le cri d'effroi qui, de Lyon à Tarascon et au delà, a retenti parmi les populations riveraines, car les digues sont impuissantes et le fleuve les a franchies. A Tarascon la basse ville est envahie. Entre Lyon et Valence, les convois de chemin de fer traversent l'inondation. A Avignon de même qu'à Lyon, l'eau commence à pénétrer dans les rues. Entre Avignon et Villeneuve, vaste espace qui forme le dernier plan de ce dessin, les deux bras du fleuve ont couvert entièrement l'île qui les sépare; c'est le même spectacle et la même désolation qu'en 1840. Le courant du Rhône, qui en temps ordinaire est de 1 mètre 50 centimètres, s'élève en ce moment à près de 5 mètres, et c'est dans la violence de ce torrent que se débat une poignée d'hommes, montés sur de frêles embarcations, afin d'arracher au fleuve quelques débris, leur unique et dernière ressource. »

PHILIPPE BUSONI.

Exposition universelle de 1855 (1).

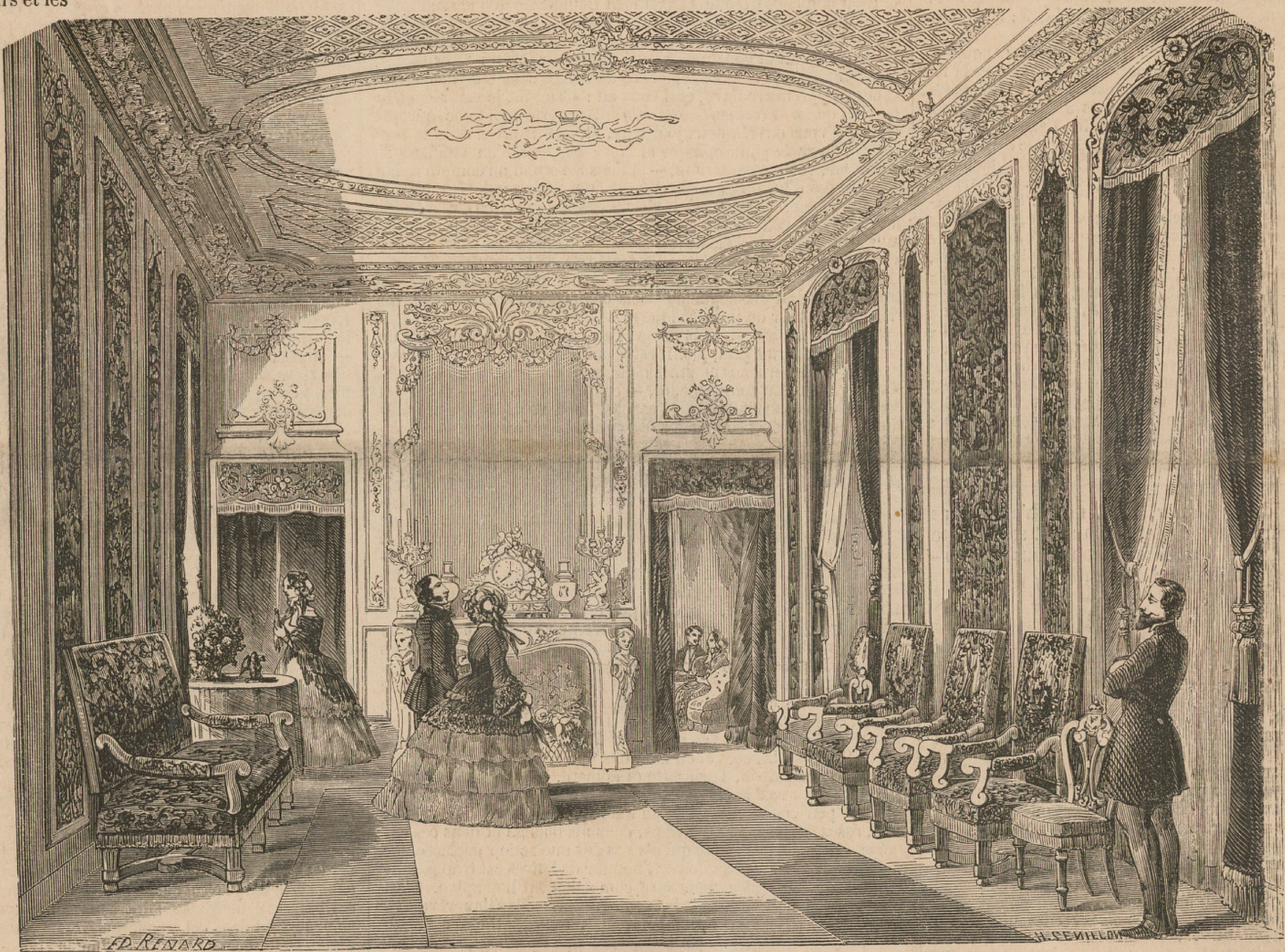
Le salon et le boudoir de S. M. l'Impératrice.

Le Moniteur universel, qui, dans ses comptes-rendus des visites du prince Napoléon aux diverses classes de l'Exposition universelle, s'est rencontré plus d'une fois avec nos humbles articles, écrivait dernièrement, à propos des deux charmantes créations que nos dessins de ce jour reproduisent en partie :



Porte d'entrée du salon de l'Impératrice, au palais de l'Industrie.

« L'art du tapissier, si intimement lié à celui de l'ébéniste, n'est représenté au palais de l'Industrie que par les auteurs de ce salon et de ce boudoir de Sa Majesté l'Impératrice, qui, après les diamants de la Couronne, sont le grand spectacle attractif de la foule. Dans le salon, une tapisserie à l'aiguille, brodée par les demoiselles de Saint-Cyr, sous la direction de Mme de Maintenon, œuvre de haute valeur comme art et comme souvenir, couvre les murs et les meubles, et lutte de vivacité et de coloris avec un plafond peint par Despléchin. »



Le salon de l'Impératrice.

La feuille officielle eût pu ajouter que MM. Mégard et Jules Duval, propriétaires et auteurs de ce salon et de ce boudoir, quand ils eurent l'idée à la fois respectueuse et prévenante de faire de leur Exposition un lieu de repos pour la souveraine des Français, n'avaient littéralement trouvé que les quatre murs tout nus de l'emplacement dont ils ont fait une des plus heureuses et des plus délicates combinaisons de l'art de la décoration moderne. Bon nombre de visiteurs s'imaginent, — et cette illusion, si nous ne nous trompons, a été partagée par d'augustes confiances, — que ce boudoir et ce salon de fées étaient une gracieuse surprise offerte à S. M. l'Impératrice par la Compagnie du palais ou par la Commission impériale. Il n'en est rien, absolument rien. Les deux tapissiers, qui ont dépensé là une centaine de mille francs, sont, jusqu'à présent, propriétaires uniques de tout ce que contiennent les deux pièces, sauf ce qu'ils n'avaient pas à exposer, puisqu'ils ne sont que tapissiers, c'est-à-dire un bonheur du jour, une table Louis XV et une garniture de cheminée, une toilette et des candélabres en argent massif, appartenant à MM. Hunt et Roskell, de Londres, une délicieuse statuette de M. Doriot, et négligemment jetés sur les consoles, un ou deux de ces bouquets de fleurs artificielles où le talent de Mme Guersant réussit à lutter avec la nature. Tout le reste est leur œuvre ou leur chose, depuis l'historique tapisserie de Saint-Cyr, belle et intelligente comme une peinture, jusqu'aux patères qui retiennent les embrasses, — depuis la porte si curieusement menuisée et dorée jusqu'aux marbres de la cheminée, aux cadres des glaces et aux moulures des plafonds. Et dans la prévision, sans doute, qu'ils auraient à en disposer après l'Exposition, ils ont pu, malgré les difficultés de travail que leur opposaient l'exiguïté du local et l'irrégularité des fenêtres, monter leurs tentures de façon à les approprier un jour à un milieu plus convenable. Il serait regrettable que la tapisserie, surtout, fût perdue pour la France ; et elle le sera infailliblement si elle passe la Manche pour se rendre à Londres, où nous avons ouï dire qu'on se proposait de faire une exhibition payante du salon et du boudoir, tels qu'ils figurent au palais de l'Industrie. L'Angleterre ne laissera pas échapper cette occasion de compléter ses magnificences de Hamptoncourt, de Windsor et de Buckingham-Palace. L'aiguille ici a vaincu le pinceau, non pas seulement sous le rapport de l'exécution, qui est prodigieuse, mais au point de vue de l'intelligence, de l'imagination et de la fécondité des motifs : on dirait qu'un de ces Flamands de génie que le grand roi traitait de magots, a voulu prouver à Louis XIV qu'il se trompait, et que même avec des magots on peut faire de l'art et de la vie. Rien de capricieux, de spirituel, de coloré, d'éblouissant comme ces Chinois et ces Chinoises de fantaisie, empereurs, mandarins, cultivateurs, danseurs, artistes, savants, si théâtralement empressés, si majestueusement bouffons, si adorablement guindés, sentant leur grand siècle d'une lieue, et à qui il ne manque que la perruque et le vertugadin pour redevenir des portraits historiques ; — se détachant sur un fouillis de fleurs et d'animaux fantasques, et faisant pâlir, tant ils sont riches de tons et de lumière, le fond miroitant d'or et de soie qui les porte. Ce qu'il a fallu de soins, de temps, de goût, de patience et de finesse artistique pour dessiner et pour rendre de la sorte ces panneaux et ces dessins de portes, ou bien ces fauteuils et ce canapé à sujets de chasse et de fêtes pastorales, madame de Caylus seule pourrait nous le dire : car elle a dû travailler à cette merveille, la seule chose qui, avec ses *Souvenirs*, les œuvres de sa tante et les tragédies de Racine, nous restent encore de l'ancien Saint-Cyr.

Dossier de fauteuil exécuté en tapisserie par les demoiselles de Saint-Cyr.

Quant au boudoir, on rêverait difficilement quelque chose de plus calme et de plus frais, de plus coquet et de plus noble en même temps que cette pièce tendue, meubles, plafonds et panneaux de moire antique de Lyon, aux couleurs favorites de S. M. l'Impératrice (rose pâle et gris de perle). Dans les moindres détails de la passementerie comme dans la coupe des lambrequins et des pentes, dans le confortable des siéges comme dans l'agencement des draperies, la broderie à la main des rideaux de mousseline, l'opulente frange d'or des grands rideaux de velours grenat doublés de satin blanc, les bois sculptés et écussonnés des fauteuils et des siéges, — dans le choix des meubles enfin, ici une jardinière de citronnier avec médaillons et camées de vieux Sèvres ; là un serre-papier de malachite, ayant appartenu au premier empereur, près d'une coupe de Klagmann en argent ciselé, qui est une merveille, et d'une glace de Venise encadrée de cristal de roche, — tout a été prévu, soigné, caressé avec une opulence de recherches, une minutie d'exécution, un luxe d'accessoires et une délicatesse de goût dont la plume ne peut donner l'idée, et qui justifient à la fois l'empressement du public et les suffrages si compétents que LL. MM.

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 657, 658, 659 et 660.

l'Impératrice et la Reine d'Angleterre ont exprimés à MM. Mégard et Jules Duval.

CH.-P. MAGNE.

Tome XII de l'Histoire du Consulat et de l'Empire.

En publiant, dans notre précédent numéro, l'admirable morceau que M. Thiers a écrit, sous le titre d'*Avertissement*, en tête de ce tome XII, nous savions que le sentiment des meilleurs juges et l'approbation des plus nobles esprits applaudiraient ces pages, qui sont aujourd'hui sous les yeux des milliers de souscripteurs de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Mais de tous les témoignages qui déposent en faveur de notre admiration, aucun ne nous a paru plus précieux et plus dignement exprimé que celui que nous empruntons au *Journal des Débats* :

« Le douzième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, a paru aujourd'hui, comme on l'avait annoncé, chez Paulin, libraire-éditeur. Il va sans dire que nous rendrons prochainement compte de ce nouveau volume, qui va justement éveiller la curiosité publique. Aucun livre peut-être n'a eu un succès plus éclatant et plus populaire que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. L'intérêt du sujet est immense. M. Thiers, en le traitant, y a déployé dans toute sa maturité le talent qu'il possède à un degré merveilleux de tout comprendre, de tout expliquer, de mettre les événements mêmes et les hommes sous les yeux du lecteur. Jamais écrivain n'a été plus éloigné que M. Thiers des recherches de la fausse éloquence. Sans viser à la profondeur, il l'atteint par la vérité. Son récit, naturel et simple, emporte le lecteur. On assiste aux batailles, on en suit les vicissitudes, on croit y être ; on entre dans les conseils de l'homme prodigieux qui imprimait le caractère de son génie aux moindres détails de l'administration et des finances ; on délibère avec lui ; on le voit préparer de loin ses plans de campagne ; on l'entend annoncer d'avance le jour où une nouvelle victoire lui donnera le droit de remanier l'Europe. M. Thiers admire Napoléon ; il le juge cependant avec une impartialité qui est le premier devoir de l'historien honnête homme. Au total, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* a rempli l'ambition la plus chère à M. Thiers : elle lui assure à jamais une place parmi les grands historiens.

« Nous n'avons fait encore qu'entrevoir, pour ainsi dire, ce nouveau volume. Il conduit le lecteur jusqu'au jour où va commencer la fatale expédition de Russie. Mais ce volume est précédé d'une préface que nous avons lue avec soin, et qui nous a causé le plus vif plaisir. Dans la première partie, toute littéraire, de cette préface, M. Thiers expose la théorie de l'art historique tel qu'il le conçoit, et, en traçant d'une main si ferme, d'une plume si nette et si facile les devoirs de l'historien et les qualités qu'il doit avoir, M. Thiers, sans peut-être qu'il s'en doutât, a défini son propre talent. Cette intelligence si vive et si prompte, à laquelle rien n'échappe, ce soin des détails sans lesquels on n'est jamais clair, cette sympathie pour le génie, cette indulgence qui n'exclut pas la justice, tant de naturel, tant de bon sens, n'est-ce pas M. Thiers lui-même ? Dans la seconde partie, M. Thiers, en jugeant l'Empereur, appelé naturellement à prononcer sur les plus hautes questions de la politique et à dire quelques mots de sa position personnelle, le fait avec une dignité simple et touchante. On ne lira pas sans émotion ces trois ou quatre pages qui nous ont rappelé les plus belles improvisations de M. Thiers. La noblesse des sentiments y est relevée encore par la modestie même de l'expression. La fermeté des convictions, cette fermeté si rare et si honorable, s'y allie à une modération parfaite. M. Thiers n'a rien écrit qui fasse plus d'honneur à son patriotisme et à son talent. »

« S. DE SACY. »

Nous avons reçu deux *Etudes*, dont nous n'avons pas l'honneur de connaître l'auteur, et qui auront sans doute une suite, provoquée par l'accueil que nous nous empressons de faire à cette première communication.

I.

Scènes et types contemporains.

L'HOMME DE LETTRES.

Ab Jove principium, ou, comme dit le proverbe, qui, par hasard, se trouve avoir raison pour cette fois : A tout seigneur tout honneur !

Commençons donc par l'homme de lettres.

Ce n'est ni un plaidoyer ni un réquisitoire que j'écris : assez d'autres s'en sont chargés avant moi : c'est un portrait que je trace, et ce ne sera pas ma faute si le portrait n'est pas toujours flatteur dans ses moindres détails.

Les bourgeois sont insupportables quand ils se font peindre : tous les artistes tombent d'accord là-dessus. Ils n'ont pas de cesse que le malheureux Apelles qui s'est chargé de ce rude travail n'ait raccourci leur nez, agrandi leur front, épaissi leur chevelure, et ne leur ait donné la pose olympienne de l'Apollon du Belvédère. Ils se fâcheraient volontiers contre le daguerréotype lui-même de ce qu'il reproduit tout bêtement leurs traits, tels qu'ils sont, sans jeter pardessus un peu de cette gaze complaisante dont ils ont si grand besoin.

Or ceci est un daguerréotype. Messieurs les gens de lettres, qui se sont largement égayés aux dépens de cette manie du bourgeois, auront assez d'esprit pour n'y pas tomber à leur tour, et pour ne pas en vouloir au peintre, au lieu de s'en prendre à l'original.

Voilà, je crois, un solide argument *ad hominem*, ou je ne m'y connais pas.

Il est bien entendu du reste, suivant l'antique usage, que nous vous exceptons, vous, monsieur, qui nous lisez ; et nous sommes persuadé qu'en cela nous n'avons pas à nous reprocher la moindre complaisance.

Et puis, pour éviter tout malentendu, constatons encore que ce n'est pas ce personnage collectif fort respectable, appelé l'homme de lettres, que nous aurons parfois à attaquer, mais les hommes de lettres, — ce qui n'est pas tout à fait la même chose ; — nous ne nous en prenons pas au principe, mais au fait ; — pas à l'abstraction, mais à l'individu.

Ces précautions oratoires prises une fois pour toutes, je commence.

L'homme de lettres ne doit pas se confondre avec l'écrivain. On peut être sûr que cette variété du genre n'existait pas du temps des *vates* primitifs ; on la voit poindre à l'époque des rapsodes, qui parcourent les villes grecques, chantant, en échange de l'hospitalité, d'une place choisie et de la part la plus succulente à la table du maître, les vers de l'*Iliade*, enrichis de leurs inspirations personnelles. La filiation se continue à travers les sophistes et les rhéteurs ; elle arrive jusqu'à nous, transmise par les *minnesinger* allemands, les troubadours et les ménestrels français.

Au dix-septième siècle, la profession tend à se constituer sur une base plus solide : seulement, au lieu de s'adresser au public qui n'existe pas encore, les gens de lettres d'alors s'adressent aux Mécènes de la cour, aux Turcarets de la finance, qui payent leurs éloges en beaux écus comptants, et leurs épigrammes en coups de bâton. Tout n'était pas bénéfice dans le métier : demandez à Colletet et à Saint-Amant, — les deux poëtes crottés ; mais il y avait parfois de bonnes aubaines qui dédommageaient largement du passé. — C'est alors qu'on organise l'ingénieuse industrie des dédicaces, dont chacune était, pour l'écrivain habile et peu avare d'hyperboles, un capital placé à gros intérêts.

L'homme de lettres, comme il résulte de cet historique à vol d'oiseau, n'est donc pas tout à fait une création contemporaine ; il existait déjà à l'état d'embryon, mais c'est à notre siècle que revient la gloire de l'avoir définitivement constitué en corps social.

Si l'on me pardonne un peu d'arithmétique en un pareil sujet, je dirai que l'homme de lettres est, au poëte et à l'artiste, ce que le manufacturier et parfois le marchand sont à l'inventeur. Il n'y a guère qu'une petite différence, c'est que, si en général le marchand s'enrichit aux dépens de l'inventeur, l'homme de lettres croupit presque toujours, aussi bien que l'artiste, dans une gueuserie qui est sa seconde nature ; mais c'est là un détail insignifiant. Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse jamais découvrir la moindre trace d'inspiration ni chez le manufacturier, ni chez l'homme de lettres : seulement c'est plus difficile.

Il y a deux grandes classes de gens de lettres : il y en a même plus de deux, mais je les réduis à deux pour simplifier, — les gens de lettres imprimés et les gens de lettres inédits. Ceux-là sont innombrables. Ce sont des bêtes féroces tant qu'ils ne sont pas parvenus à la publicité ; ils persécutent leurs confrères plus heureux, de poignées de main, de salutations et de demi-tasses ; ils rient lâchement de leurs calembours ; ils vont au Divan, pour faire croire aux garçons qu'ils écrivent dans *le Mousquetaire* ; ils se ménagent des intelligences dans la place assiégée ; ils ont des accointances partout, et connaissent tous nos illustres. A les entendre causer, vous les prendriez pour des vétérans de la presse et de la plume d'oie. Mais nous n'avons pas à nous occuper aujourd'hui de cette classe. Généralement, du reste, après quelques années de stage, l'homme de lettres inédit finit par passer, — grâce à quelqu'un de ces petits journaux qui sont la providence des rhétoriciens ambitieux, — au rang d'homme de lettres édité ; et il rentre dans notre cadre.

C'est une chose inouïe et vraiment humiliante que le nombre de ceux qui se font imprimer de nos jours, et qui ont des lecteurs. Vous avez causé hier avec un monsieur au café ; il vous rencontre aujourd'hui et vous montre son dernier article du *Sans le sou*. Vous vous croisez dans la rue avec un ancien camarade de collége, cancre de première force, et il vous dit : « Tu sais, je suis rédacteur en chef de *la Trompette artistique* ; apporte-moi donc quelque chose. » Vous ouvrez deux journaux, et vous trouvez dans le premier un article philosophique et *libre penseur* d'un étudiant en médecine, votre compatriote, — et dans le second un compte rendu dramatique d'un *fort en thème grec*, qui vous a enlevé le prix au concours général, et qui s'est chargé des théâtres dans une feuille infime, pour pouvoir s'y étendre à son aise sur les beaux yeux de Mlle Azimont, du Palais-Royal. La multiplication des pains de l'Évangile est un mythe bien pâle à côté de cette multiplication-là. On ne peut plus faire un pas sans marcher sur un homme de lettres, comme au dix-septième siècle on n'en pouvait faire un sans risquer d'écraser un poëte épique.

Ces préliminaires une fois posés, rien ne m'empêche de faire un peu de philosophie pratique. Il est deux choses surtout qui me paraissent manquer à nos hommes de lettres : ces deux petites choses sont le respect de soi-même, et, — ce qui en découle, — le respect du public. On me dispensera, j'espère, de développer ma proposition dans les règles, comme les deux points d'un sermon.

Je ne prétends pas que les gens de lettres aient plus de démêlés avec la morale que la plupart des autres mortels ; mais ils en ont tout autant pour le moins, et c'est beaucoup trop pour des hommes qui doivent avoir des idées si hautes et si généreuses, des sentiments si larges et si beaux, une fois la plume à la main. Je me rappellerai toujours le désappointement dont je fus saisi, la première fois que je me trouvai dans un cénacle de jeunes poëtes et romanciers. Il y avait là quelques illustrations mitoyennes, quelques célébrités clair-de-lune, dont j'avais lu et savouré les élucubrations. Je m'attendais, je l'avoue, à trouver des êtres d'une nature quelque peu éthérée, et je fus tout effarouché d'entendre une conversation qui, du premier coup, cassa les deux ailes à mon idéal. Je reconnus que la statue d'or avait des pieds d'argile.

Pareil mécompte est réservé à tout jeune homme naïf : c'est une expérience à faire. Conduisez-le dans un cercle intime d'hommes de lettres, abouchez-le avec quelques-uns d'entre eux, et il s'en retournera probablement fort peu édifié sur l'art et la poésie, mais riche en anecdotes scabreuses et en relations familières sur Mogador, Pavillon, Rose-Pompon, Turlurette et Pomaré.

Oui, il faut avoir le courage de nous dire à nous-mêmes ces vérités un peu crues. (Et ici, qu'on me passe un petit bout de sermon, assez déplacé, j'en conviens, dans ma bouche et dans ces colonnes ; — mais qui est-ce qui n'a pas fait une action déplacée une fois en passant ?) L'existence de l'homme de lettres est trop peu digne et trop peu réglée, pour être complétement honorable. C'est une existence flottant à tous les vents, abandonnée à l'imprévu, dépensée au jour le jour, toute d'extérieur, sans l'intimité calme et sereine de la famille ; — une vie de club où l'on pérore, — de café où l'on pose et où l'on compose : j'en sais qui ne peuvent écrire une ligne qu'au milieu des caunettes et des grogs.

Quant aux relations les plus suivies, celles auxquelles on revient le plus volontiers, elles font trop souvent partie du monde interlope des pêches à quinze sous, où l'on va puiser à la fois des plaisirs et des inspirations.

Dans ces derniers temps on a inventé un mot particulier approprié à ce genre de vie, — la bohême ; — vilain mot pour une vilaine chose.

A l'école des *bohêmes* se rattache de fort près l'école des *jeunes*, qui fait profession (à froid, on le sent bien, et c'est ce qu'il y a de pis) d'exagération fougueuse, d'emportement cavalier, de folie printanière dans le style et dans les idées. Les *jeunes* se battent les flancs pour faire croire qu'ils ont la fièvre ; naturellement ils méprisent et insultent les vieillards, les édentés, les caducs, qui n'ont pas l'esprit de se retirer à temps pour leur faire place, — et ils ne songent pas qu'ils seront vieux eux-mêmes dans dix ans, avant d'avoir eu le temps de s'en apercevoir ! Ils font la pirouette, dans leurs livres, à toute idée sérieuse, à toute croyance reçue ; ils traitent nos grands hommes de polissons et de crétins, par espièglerie ; ils se transforment en dons Juans sceptiques, matérialistes, ricaneurs, par bravade et par esprit de *jeunesse*. Le malheur est qu'après avoir commencé ainsi, on se trouve condamné, par un juste châtiment, à poursuivre jusqu'au bout sur le même ton : le public vous emprisonne dans ce genre ; vous n'en pouvez sortir, quand même vous le voudriez, et vous voilà réduits à grimacer éternellement, — comme un saltimbanque qui se sent perdu du moment où il ne fera plus rire la galerie, — à sauter et à gambader sans relâche, déjà chauves et ventrus, à faire les beaux et les fendants avec une figure dévastée et une mâchoire dégarnie, à jouer, en un mot, le rôle ridicule et bafoué par tous les comiques, des Géronte qui veulent singer les Léandre, et dont on voit le crâne pelé à travers la perruque blonde, — ou de ces petits vieux se grimant en pîtres dans les parades, et détendant leurs rides avec des ricanements d'une gaieté sinistre et lamentable.

On trouvait cette mascarade charmante, tant que l'auteur n'avait pas dépassé trente ans ; mais plus tard cela soulève le cœur et fait pitié. Et combien n'y en a-t-il pas aujourd'hui, dans la littérature, de ces faux, de ces vieux jeunes-gens, qui essayent de se faire encore illusion à eux-mêmes et de faire illusion au public, semblables à ces femmes-colosses qu'on montre sur les foires, et qui ont vingt-deux ans depuis le moment de leur début jusqu'à celui de leur mort ! Pourtant on peut les distinguer de ceux qui sont vraiment jeunes, en ce qu'ils n'osent plus se moquer directement des vieux. Le lecteur pourra mettre ici dix noms propres au bout de ma plume : qu'on me dispense de cette besogne.

Ceux qu'on appelle, ou plutôt qui s'appellent les *jeunes*, sont presque toujours les *vieux* en réalité ; ils sont jeunes par ce mouvement fébrile et nerveux, qui n'est rien autre chose qu'une espèce d'épilepsie morale ; ils sont vieux par le scepticisme, l'extinction de toute croyance naïve, dans un cœur blasé par l'abus des émotions violentes, comme un gosier d'ivrogne par l'abus des liqueurs fortes.

Tout cela ne peut manquer de déteindre sur la littérature. On parlait beaucoup autrefois du sacerdoce des lettres et de la mission de l'écrivain : j'aimais encore mieux ces grands mots, avec leur emphase qui nous paraît si réjouissante aujourd'hui, que la manière par trop réaliste dont on envisage maintenant l'art et les artistes. On ne parle plus désormais de cette mission que pour en faire des gorges chaudes. Figurez-vous donc Messieurs les membres de la société des gens de lettres habillés en grands prêtres et essayant de prendre au sérieux leur titre de pontifes : j'imagine que, comme les augures de Cicéron, ils ne pourraient se regarder sans rire.

Il est donc bien entendu qu'on laisse désormais le sacerdoce des lettres, — préjugé gothique et suranné, — aux troubadours qui sont en arrière d'un siècle et aux lauréats des académies de province. Voyons les appréciations qui ont remplacé celle-là. La première est celle des fantaisistes, qui se résumait en cette formule célèbre : *l'art pour l'art !* — devise matérialiste, il est vrai, qui assimile à peu près l'utilité des écrivains à celle des bons joueurs de quilles, par un procédé renouvelé de Malherbe et de Boileau, — mais qui pourtant est la plus élevée. La seconde est celle des esprits *positifs*, ennemis des phrases *creuses* et *vides*, qui ne voient dans la littérature qu'un commerce, et dans la poésie qu'une marchandise d'un genre à part, comme dans la société des gens de lettres qu'une grande machine d'exploitation industrielle, à laquelle il faut tâcher de faire produire le plus possible, en s'accommodant au goût des consommateurs.

Il y a encore des journaux soi-disant littéraires où de soi-disant écrivains déposent ces choses-là, — et cette opinion gagne du terrain tous les jours, et il devient de plus en plus ridicule et inepte de ne pas s'y ranger.

Il est tout simple qu'avec de pareilles idées, les gens de lettres se mettent, comme tous les fabricants habiles, à la piste des modes et des engouements du jour, se laissant diriger par le public qu'ils devraient précéder eux-mêmes ; — qu'ils exploitent les goûts et les préjugés du moment ; qu'ils spéculent sur le scandale comme sur une bonne fortune. De là encore les manufactures de romans, les fabriques de vaudevilles et de mélodrames, raison un tel et Cie. L'inspiration s'efface devant *le faire* ; l'habileté et *les ficelles*, — le dernier mot de l'art, — suppléent avantageusement au feu sacré, — chose maladroite et gênante à la fois.

« *Deus, ecce Deus !* » s'écrient nos *vates* du jour en voyant les pièces de cent sous du libraire Lecou ; et l'enthousiasme vient les couvrir de ses ailes frémissantes.

Je sais bien qu'il faut vivre, et qu'en ce siècle surtout l'argent n'est pas une chimère, quoi qu'en ait dit M. Scribe ; mais je n'aime point ces capitulations des plumes intelligentes devant la statue du veau d'or. Avec ce beau système, on en vient à écrire des mémoires en style fleuri, sous la dictée d'une Mogador quelconque, qui les signe. Je conçois parfaitement ceux qui rédigent *in petto* le *Journal de l'Epicerie*, qui font des prospectus fantaisistes pour les dentistes et les marchands de vin, et qui s'en vantent en faisant semblant d'en rire pour qu'on n'en rie point. — Ceux-là sont conséquents.

Comment voulez-vous donc, avec de tels principes, que les gens de lettres aient pour le lecteur un autre respect que celui du marchand pour sa pratique ? Et l'on sait, ou du moins l'on dit, que les marchands ne se font pas faute d'attraper le client tant qu'ils peuvent. Cette pauvre et débonnaire majesté du public est aujourd'hui bien déchue, comme toutes les majestés : elle n'a plus guère le droit d'exiger ces ménagements infinis et ce tremblement suprême avec lesquels on l'abordait autrefois ; on la traite fort cavalièrement jusque dans les titres et les préfaces, que certains s'évertuent à faire les plus dégagés et les plus outrecuidants possible, et l'on a pour l'*ami lecteur* de petits airs de protection fort impertinents.

Pourquoi les beaux et bons livres littéraires deviennent-ils si rares ? Sans en aller chercher la cause dans toutes sortes de raisons sociales, beaucoup trop profondes pour moi, qui n'ai pas écrit le moindre Essai sur la civilisation moderne, je la trouve dans cette vie de serre chaude dont j'ai parlé, dans ces habitudes peu dignes, dans cette hâte de gagner, — principe du tirage à la ligne, — dans cet empressement à se faire connaître pour arriver plus vite au gain, surtout dans cet amour malsain du paradoxe qui en est la conséquence immédiate, et qui attaque le style comme l'idée. Le paradoxe semble, aux esprits et aux cœurs blasés, le plus sûr moyen de produire un effet rapide, de se populariser par la stupeur et l'étonnement. Il serait trop long d'entrer par la porte, — on préfère entrer par la brèche. On imite ce courtisan hardi, qui, pour se faire remarquer du monarque à la cérémonie du baise-mains, lui mordit le pouce en feignant de vouloir l'effleurer de ses lèvres.

Le paradoxe est encore un fruit du dix-neuvième siècle. Ce n'est pas qu'il fût inconnu aux âges précédents : demandez à Diderot et à Jean-Jacques. Mais ce qui était l'exception est devenu la règle, si bien que les professeurs mêmes de Sorbonne et les écrivains de la *Revue des Deux-Mondes* se mettent à le cultiver à leur tour. La chose est tellement commune et banale aujourd'hui, que la meilleure manière de se singulariser serait de soutenir de belles et bonnes vérités, toutes vulgaires, et de revenir au gros bon sens. C'est une ressource que je suggère aux esprits indépendants qui n'aiment point le rôle de moutons de Panurge.

Simple recette pour faire un paradoxe : prenez une proposition bien évidente, bien universellement admise, retournez-la comme on fait d'un vieil habit, mêlez-y à larges doses quelques ingrédients épicés de la cuisine littéraire, — morale facile, épithètes hasardées, néologismes hauts en couleur, — toutes choses qui remplacent avantageusement la cannelle et les truffes, — saupoudrez le tout de poivre et de sel aussi peu attique que possible, battez ferme et servez chaud. Ce n'est pas plus malin que cela.

Pour faire un saltimbanque, prenez un homme qui marchait les pieds en bas et la tête en l'air. Mettez-le les pieds en l'air et la tête en bas. Le public, qui ne faisait pas attention à lui quand il marchait comme tout le monde, sera ravi et s'arrondira en cercle épais et béant.

C'est ainsi qu'on nous a prouvé que Messaline était une matrone de mœurs irréprochables, que Robespierre était le plus inoffensif

des hommes, et Marat le plus tendre des philanthropes. — On nous a prouvé aussi que Racine était un polisson qui ne savait pas le français, et qu'il était digne tout au plus de balayer le théâtre de M. Népomucène Lemercier. On nous prouvera sans doute quelque jour fort catégoriquement, si on ne l'a déjà fait, que c'est Pompée qui a battu César à Pharsale, et que l'hyène est un animal charmant, bénin, aussi doux et aussi spirituel que M. Romieu lui-même. Je défie mes lecteurs de trouver une vérité quelconque, historique, littéraire, philosophique, religieuse, dont on n'ait essayé de démontrer l'absurdité flagrante.

Encore si cela était toujours gai ! Mais non ; retranchez les rois du genre qui amusent, combien restera-t-il encore de *paradoxeurs* au petit pied qui agacent? braves gens qui jonglent pesamment avec les étincelles échappées de la pipe marseillaise de Méry ou de la cigarette espagnole de Gozlan.

Il y avait trop de saltimbanques qui marchaient sur la tête, la concurrence les a tués : elle finira de même par tuer le paradoxe.

L'originalité, il semble que ce soit là le dernier mot de l'art ! Mais au moins faudrait-il bien s'entendre et ne point confondre l'originalité avec l'extravagance, qui lui ressemble un peu, de loin. Quand on court après la première, c'est la seconde qu'on attrape. J'en veux à cette malheureuse soif d'originalité, — chose louable en soi assurément, — depuis que j'ai réfléchi à tous les méfaits qu'elle a produits. Je ne parle pas des barbes gigantesques et des chapeaux pointus d'autrefois, qui sont passés de mode, — ni des déclamations contre le pot au feu, l'épicier, le bourgeois, le portier et le propriétaire, — cibles aujourd'hui bien usées, — choses respectables qu'on démolissait parce qu'elles représentaient la vie régulière et normale. Mais ce qui reste ne vaut guère mieux. Parmi ceux qui ne marchent pas sur la tête, les uns marchent sur les mains, les autres sautent à cloche-pied dans leurs livres ; celui-ci cultive particulièrement l'adjectif et l'apposition ; cet autre, le substantif étrange et les archaïsmes du vocabulaire hindou transplanté dans la langue française. — Histoire d'être *original*. On fait tour à tour de l'enluminure, du barbouillage, de la sculpture, de la musique, des arabesques, des jouets, de la quincaillerie, sous prétexte de faire de la littérature. On est quelquefois artiste, on n'est presque jamais poëte. Au rebours du proverbe, c'est le fourreau qui use la lame. Rien de large, de spontané, de naturel ; rien qui parte du cœur ni des entrailles pour arriver aux entrailles et au cœur, — toujours histoire d'être *original*.

Les camarades trouvent cela charmant, quitte à l'*éreinter* en comité secret ; et, comme MM. les gens de lettres sont très-portés à prendre leur cénacle pour le cerveau du monde, ils se persuadent que le public est enchanté.

Que de choses j'aurais encore à dire ! Si j'avais voulu tracer une physiologie de l'homme de lettres, je l'aurais étudié sous toutes ses faces, suivi partout, dans ses travers, ses manies intimes, ses études, au spectacle, à la promenade, chez lui. Peut-être le ferai-je plus tard. En attendant, je veux finir par un correctif, qui sera un acte de justice en même temps.

« Avez-vous été condamné à faire ces vers ou à être pendu ? » disait-on à un mauvais poëte. Eh bien, voilà justement l'alternative lamentable de la plupart des gens de lettres, obligés, — il faut le dire à leur décharge, — de faire vaille que vaille ce rude métier pour vivre, et de bâcler leurs articles, comme en 1830, dit-on, les Chambres bâclèrent la Charte. Rien de terrible et d'énervant comme la littérature besogneuse, sinon pour les caractères et les esprits fortement trempés, — qui sont en minorité depuis Adam. Plus que les autres, les gens de lettres peuvent répéter cette parole cynique, qui a son côté vrai :

« Pauvreté n'est pas vice : c'est bien pis. »

VICTOR FOURNEL.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

PRUSSE.

L'art allemand a eu son mouvement d'épanouissement au quinzième siècle, comme l'art italien. Mais, tandis que celui-ci se dégageant de la rouille du moyen âge et de l'immobilité byzantine, s'élevait à la beauté et à la grâce, comme les avait trouvées deux mille ans auparavant le génie grec, le génie allemand plus rude, et inspiré par une nature moins heureuse, conservait une certaine roideur et comparativement une sorte de barbarie. Albert Durer est le contemporain de Raphaël, et ne lui a survécu que de quelques années. Quel que soit le mérite de l'éminent artiste de Nuremberg, à quelle distance sous le rapport de la beauté de la forme n'est-il pas du divin maître de l'école romaine? Cependant ils échangeaient entre eux leurs dessins. En eux l'art allemand et l'art italien se tendaient la main et cherchaient à s'unir. Mais une séparation violente entre l'Italie et l'Allemagne allait avoir lieu de par Luther; et la réforme, favorable à l'émancipation intellectuelle et féconde pour la liberté politique, devait en se propageant comprimer et suspendre, pour ainsi dire, le développement artistique. Les écrits de Winkelmann et ceux de Mengs, plus encore que les ouvrages de peinture, réveillèrent au dix-huitième siècle le goût de l'art antique, et ramenèrent les esprits vers les traditions académiques. Mais de nos jours, au dix-neuvième siècle, une réaction contre ce culte de l'antiquité prit naissance à son tour, quand la littérature allemande, se dégageant de l'influence étrangère, entraîna l'art allemand vers le moyen âge longtemps décrié ; cette réaction précéda un mouvement analogue qui devait se formuler également quelques années plus tard en France sous le nom de romantisme. Un courant d'idées néo-catholiques vint compléter la réaction. Pour retrouver dans l'art le sentiment mystique, sinon dans son orthodoxie liturgique, car il eût fallu s'immobiliser dans les formules byzantines, du moins dans sa grâce naïve, dans sa suavité ascétique, quelques Allemands se dévouèrent à rétrograder dans le passé, jusqu'aux temps antérieurs à Raphaël, ce païen qui corrompit dans ses œuvres la pureté de l'idée chrétienne par le naturalisme de la forme; et, remontant jusqu'à l'école ombrienne, ils renouèrent la tradition artistique qui était venue expirer à Pérugin. Il y a dans ce procédé, qui n'est pas nouveau, dans ces essais d'archaïsme, qui se sont souvent produits à différentes époques dans la littérature et dans l'art aussi bien que dans le sentiment religieux, une sorte d'aveu d'impuissance, comme si l'esprit humain, ayant par toutes les phases possibles de son évolution, n'avait plus qu'à retourner en arrière à ses premiers bégaiements. Cet archaïsme mystique a pu réussir passagèrement, comme cela est arrivé pour certaines compositions de M. Owerbeck ; mais, quel que soit leur mérite, elles n'en restent pas moins de simples curiosités, des reflets plus ou moins heureux d'un passé mort et qui ne peut plus revivre. C'est fausser complétement sa voie, c'est manquer à sa mission divine d'artiste ici-bas. Il ne faut regarder le passé que pour s'appuyer sur lui ; c'est devant soi qu'il faut porter sa vue. L'art, dans le but idéal qu'il poursuit, n'est-il pas une aspiration à l'avenir?

L'art allemand n'est représenté qu'imparfaitement à l'Exposition universelle. Plusieurs de ses peintres éminents n'ont rien envoyé ; entre autres Schnorr et Owerbeck, celui-ci artiste religieux, plein de candeur et de simplicité, qui vit à Rome, et aurait dû être le contemporain de Fra Angelico. Les deux choses capitales de l'exposition allemande sont les *cartons* de MM. de Cornélius et Kaulbach, reproduits en partie ici par *l'Illustration*.

M. PIERRE DE CORNÉLIUS est le peintre le plus célèbre de l'Allemagne ; celui dans lequel se personnifie le mieux son génie. Il a eu la plus grande influence sur la direction de l'art dans ce pays. Il est né à Dusseldorf, en 1787. En 1811, il se rendit à Rome, où était déjà établi Owerbeck, et l'intimité la plus parfaite s'établit entre les jeunes artistes, dont le génie du reste était tout différent. « Aussi, dit-on, dès cette époque pour justifier au sein de l'école le contraste de la douceur mystique d'Owerbeck avec la science violente de Cornélius, on commençait à dire que, comme saint Jean et saint Paul étaient les symboles des deux faces de la religion, ces deux maîtres représentaient les deux faces correspondantes de l'art. » Le prince Louis, depuis roi de Bavière, vit à Rome M. de Cornélius et l'appela à Munich, qui devint bientôt la capitale de l'art en Allemagne ; comme M. de Cornélius devenait le chef de l'école de peinture. Plus tard quelques dissidents s'en détachèrent, trouvant trop impitoyable le dédain de la beauté de la forme qu'on y affectait ; et M. Schadow devint le chef de la nouvelle école dite de Dusseldorf. Bien que catholique comme M. Owerbeck, M. de Cornélius ne s'est pas exclusivement absorbé dans les sujets religieux. L'activité de son esprit lui a fait aborder les sujets les plus variés : le *Faust* de Gœhe, les héros barbares des Nibalungen, la *Divine Comédie* de Dante, la mythologie d'Hésiode, et l'épopée homérique... Les cartons envoyés à l'Exposition universelle par cet artiste ont été inspirés par l'Apocalypse ; la singularité seule d'un pareil choix indique le penchant de M. de Cornélius vers le symbolisme. Ils font partie d'un vaste travail distribué en dix-sept compartiments, contenant chacun trois sujets, savoir : une grande composition, surmontée d'une *lunette* et au-dessous de laquelle s'étend une *prédelle*, nom donné aux petits tableaux occupant le bas des anciens dyptiques. Cet ensemble forme donc un total de cinquante et un sujets différents, auxquels il faut ajouter de grandes figures allégoriques, placées dans les intervalles sur des piédestaux peints. Toutes ces compositions sont destinées à orner une partie du cimetière royal (Campo santo) à Berlin, dont la construction a été arrêtée, mais n'est pas encore en cours d'exécution. A côté du dôme qui sera construit à nouveau s'étendra un portique carré, ouvert à l'intérieur à la manière des anciens cloîtres, et réservé pour recevoir les sépultures de la famille royale. C'est sur les parois de ce portique que devront être placées les fresques, dont les sujets doivent représenter les destinées générales du genre humain au point de vue du christianisme. Car il faut toujours dans une œuvre allemande de grand style que l'idée prédomine ; pour M. de Cornélius et ses adeptes, la peinture, c'est-à-dire l'art de la forme et de la couleur, n'est pas un art de séduction, c'est un moyen de manifester l'idée, c'est un art purement intellectuel. Ils se défendent du sensualisme, auquel ont trop souvent sacrifié la peinture italienne et la peinture française. Se renfermant dans la contemplation austère de la conception, ils se forment un idéal, dont ils puisent les éléments dans les maîtres primitifs, qu'ils transforment au gré de leur sentiment individuel, mais qu'ils ne cherchent pas assez à raviver, en consultant la nature, le *modèle*, comme s'ils craignaient que leur spiritualisme ne vînt à s'éteindre au contact de la réalité et de la vie. Un tel système doit, sans doute, entraîner avec lui de grandes lacunes, et les défauts en sont manifestes dès l'abord dans les cartons de M. de Cornélius. Mais quelles que soient ces lacunes, quels que soient ces défauts, cette chasteté sévère, cette aspiration à l'idéal pur, cette manière de comprendre l'art comme un sacerdoce, avec un hautain dédain du succès et de la popularité, ont quelque chose de digne, de respectable, et contrastent avec les préoccupations trop fréquentes en France des moyens de capter le public et d'obtenir la vogue. — Voici la liste des cartons de M. de Cornélius envoyés à l'Exposition (1) : I. 1° *Lunette*. Les sept anges (Apocal., c. XVI) versent les coupes de la colère de Dieu sur la terre et les eaux, sur la mer, sur le soleil et dans l'air. — 2° *Tableau*. Destruction du genre humain par l'envoi des quatre cavaliers (Apocal., c. VI), la peste, la famine, la guerre et la mort. — 3° *Prédelle*. Œuvres de la charité chrétienne : visiter les prisons, consoler les affligés, montrer le chemin aux égarés. — II. 4° *Lunette*. Satan est précipité par l'ange qui tient la clef de l'abîme et la chaîne pour enchaîner le méchant (Apocal., c. XX) ; un autre ange montre à l'apôtre la nouvelle Jérusalem. — 5° *Tableau*. La nouvelle Jérusalem descend, portée par douze anges, comme une épouse qui s'est parée pour son époux (Apocal., c. XXI). — 6° *Prédelle*. Œuvres de charité chrétienne : donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif. — III. 7° Une des figures placées entre les grands tableaux, représentant les huit béatitudes de la prédication sur la montagne : Heureux ceux qui ont faim et soif de justice. — IV. 8° Croquis gravés au trait de toute la composition qui représente les destinées générales du genre humain, d'après les livres saints sacrés de l'Eglise chrétienne.

La composition des *Quatre cavaliers de l'Apocalypse* est le plus remarquable des cartons envoyés par M. de Cornélius, et on les considère comme le morceau le plus hardi et le plus original de l'auteur ; nous pouvons donc, en France, prendre cet ouvrage pour la mesure de son talent. Car au delà, avec M. de Cornélius, il n'y a plus rien à apprendre : il dessine, il fait des cartons de fresques; il ne sait pas peindre ; il méprise l'exécution et ignore la couleur ; et c'est un grand étonnement pour tous ceux qui voient ses fresques peintes en Allemagne, — et nous l'avons éprouvé pour notre part, — que l'enluminure désagréable que revêtent ces compositions célèbres, et qui en détruit l'effet. Il vaut mieux communiquer avec l'idée directe de l'artiste, telle qu'elle est émise par lui dans ses dessins. Malgré la rudesse et le style étrange de la composition reproduite ici, on ne peut nier qu'elle n'ait quelque chose de fortement saisissant à première vue, et qu'elle ne soit la manifestation d'une forte conception. Si cette image terrible ne faisait que passer rapidement devant le spectateur, comme passe un chant de Beethoven, elle laisserait une impression ineffaçable. Mais une œuvre de peinture est destinée à poser longtemps sous le regard ; elle l'appelle, elle l'invite à une contemplation prolongée, et c'est alors, dans ce commerce intime avec la pensée du peintre, qu'il faut que se révèlent l'harmonie de l'œuvre et la beauté des détails, concourant à la beauté de l'ensemble. C'est ce sentiment qu'on éprouve devant les grands artistes italiens, devant le terrible Michel-Ange lui-même. Rien de semblable ici dans l'œuvre de M. de Cornélius, il faut bien le dire. Les défaillances de la forme, les singularités déplaisantes, la confusion, le mauvais agencement de certaines figures, viennent de plus en plus blesser le spectateur attentif. Le défaut d'arrangement, le vide de certaines parties de la composition et la sécheresse d'un dessin monotone, se joignent à l'obscurité de l'allégorie, dans le carton consacré à représenter la *Nouvelle Jérusalem descendant portée par douze anges*. L'abus des formes allongées se fait sentir ici, comme il règne dans toutes les compositions des prédelles. Quelques-unes de ces petites compositions confinent à l'art italien, dont elles trahissent de nombreuses réminiscences. Elles rencontrent quelquefois un sentiment naïf ; mais, loin d'accuser une originalité véritable, elles présentent, à notre avis du moins, comme un mélange de Frà Angelico, de Masaccio, de Benozzo Gozzoli... et de l'art tudesque. Les emprunts sont quelquefois trop directs ; nous citerons entre autres, dans la prédelle n° 3 (*Consoler les affligés*), le corps du petit enfant mort, qui est identique à celui peint par Andrea del Sarto dans une de ses fresques de l'Annunziata, à Florence. La figure décorative entre les grands tableaux est évidemment inspirée par les figures des sybilles de Michel-Ange. N'est-elle pas une dégénérescence manifeste du grand modèle ? Les fresques de M. de Cornélius n'auront pas, malgré les qualités qui s'y trouvent, fait une vive sensation parmi le public français. Elles appartiennent à un style trop complétement étrange pour notre goût. La France et l'Allemagne sont aujourd'hui plus éloignées par l'art qu'elles ne le sont par la littérature. Du reste il faut tenir compte du génie différent des deux nations dans l'appréciation des œuvres artistiques de l'Allemagne, et de M. de Cornélius en particulier ; et, en émettant ici notre avis comme Français, nous comprenons très-bien qu'un Allemand puisse avoir, à son point de vue, d'excellents motifs de le combattre. Cependant, quelle que soit l'admiration que professent pour M. de Cornélius ses compatriotes, je doute fort qu'ils puissent voir dans l'ensemble de ces derniers travaux une révolution nouvelle qui pousse l'art vers l'avenir ; ils appartiennent, il serait difficile de le nier, à un art rétrograde, à de l'archaïsme, à une sorte de langue hiératique conservée par respect religieux, au lieu de se servir des caractères démotiques, de parler un langage entendu de tous, s'adressant à l'âme, au cœur de la foule, et élevant la pensée à de pures contemplations, au lieu de l'emprisonner dans une science stérile.

M. Kaulbach est un disciple de M. de Cornélius, et il tient de lui cette aspiration à l'idéal qui brille dans ses compositions, et qu'il associe à un talent plus souple, plus amoureux de la forme, plus gracieux et plus pittoresque. S'il aime le symbolisme ainsi que M. de Cornélius, si sa pensée, souvent compliquée, est quelquefois obscure, son génie plus communicatif, son style moins tendu et plus élégant, seront plus accessibles au public français que ceux de son rude précurseur. Une différence plus radicale encore sépare les deux illustres artistes. M. Guillaume de Kaulbach est protestant et M. de Cornélius est catholique. C'est par erreur qu'un critique célèbre a dit que celui-ci résumait le génie protestant. Cette différence du point de vue religieux amène après elle une direction diverse dans la conception artistique. Ces diversités ne se révéleraient peut-être pas d'elles-mêmes, en France, à notre examen superficiel ou désintéressé ; mais, en Allemagne, l'art est solidaire des doctrines, soit religieuses, soit philosophiques ; il est familier avec la science des universités, et il est facilement entraîné dans le courant d'idées qui agite la rêveuse Allemagne ; de même qu'en France il s'enrôle ou se laisse enrôler sous tel drapeau politique. Le protestant, M. G. de Kaulbach, cherche à développer l'idée du progrès dans l'évolution historique, dans les grandes fresques dont il a été chargé de décorer le vestibule et l'escalier du nouveau musée de Berlin, et parmi lesquelles les principales sont : la Tour de Babel, dont le carton figure à l'Exposition ; Homère et les Grecs ; la Destruction de Jérusalem, la bataille des Huns, la Conquête du saint sépulcre... Outre ces grandes fresques, il y a un certain nombre de figures détachées, dont les suivantes

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652, 654, 655, 656, 660 et 661.

(1) Le recueil des fresques de P. de Cornélius destinées au Campo santo de Berlin, gravé au trait, a été publié, en 1848, à Leipzig, chez M. Georg. Wigand, célèbre éditeur d'ouvrages d'art.

ont été envoyées à l'Exposition : la Légende, l'Histoire, Moïse, Solon..., et enfin une frise déroulant parallèlement d'une manière ingénieuse, parfois même trop ingénieuse, les diverses phases de l'évolution humanitaire. Bien que *l'Illustration* reproduise ici par la gravure le carton de la *Tour de Babel*, nous croyons qu'un commentaire explicatif ne sera pas superflu. — La composition se divise en trois parties différentes. En haut domine Dieu, accompagné de deux anges aux épées flamboyantes ; du geste, il ordonne aux peuples de se disperser. Au centre du tableau, sur les degrés de la tour, trône Nemrod, persévérant dans son opiniâtreté, sourd aux menaces du ciel, aux supplications de sa femme, au spectacle de ses enfants écrasés par les statues des faux dieux qui s'écroulent. Des deux côtés de ce groupe tragique, des ouvriers s'enfuient loin du funeste édifice, d'autres apportent encore les matériaux, tandis que l'un d'eux leur annonce la terrible nouvelle. L'artiste a mis de la grandeur dans cette première partie de la scène, mais c'est surtout dans les trois groupes du premier plan qu'il a manifesté au plus haut degré son talent d'invention. Ces groupes sont destinés à représenter les races de Sem, de Cham et de Japhet. A gauche est le groupe le plus remarquable : un patriarche appelle la bénédiction de Jéhovah sur son peuple ; de jeunes filles se réfugient sous sa protection, effrayées par les menaces d'une race ennemie ; une jeune belle femme chemine à côté du char, portant son enfant dans une corbeille placée sur sa tête. Une autre race bien tranchée, celle de Cham, occupe le milieu de la scène ; l'expression sauvage de la physionomie, le sentiment d'adoration stu les idoles bizarres, caractérisent ce peuple mystérieu l'Afrique. Enfin, à droite, la race du mouvement inte tuel, des arts et de la guerre, celle de Japhet va porte loin les germes de la civilisation. Les principales figur ce groupe sont un guerrier de race germanique mont un cheval blanc et un jeune Grec aux formes idéales, d'un arc, et rivalisant de vitesse avec le coursier d tient la crinière. Un dernier épisode mérite encore d remarqué, c'est, sur le premier plan, à droite, l'archi audacieux et impie, instrument de l'orgueil d'un des qui tombe lapidé par la colère des hommes avec les riaux mêmes de sa construction. — Il y a assurément grandeur et une imagination riche et abondante da

Salon de 1855. — École prussienne. — Les sept anges et les quatre cavaliers de l'Apocalypse, carton par M. Pierre de Cornelius.

manière dont cette scène grandiose est rendue. M. de Kaulbach possède à un haut degré l'art de disposer ses groupes, de les subordonner et de mettre en relief les figures principales. Il est toujours soutenu par une habileté et une science qui ne se démentent pas, et font régner un harmonieux ensemble dans sa composition si compliquée. Un détail nous servira à faire ressortir la mesure qu'il observe dans sa manière de rendre le sujet. On serait tenté de blâmer l'artiste de n'avoir pas donné des types plus caractéristiques au groupe sémitique d'une part, et au germain et au grec de l'autre, tandis qu'il a nettement prononcé celui de la race de Cham. C'est que celui-ci, placé au centre, devait se distinguer d'une manière tranchée des deux autres ; et, une fois cette séparation opérée, une fois l'indication de la diversité des races saisie, s'il eût cherché à donner aussi un caractère individuel et typique aux groupes extrêmes, il risquait de tomber dans la curiosité ethnographique et d'altérer l'unité pittoresque de son œuvre. Cependant, tout en cherchant à expliquer, comme nous le comprenons, ces adroits calculs de l'artiste, nous adresserons toutefois quelques critiques à des têtes de jeunes filles du groupe de Sem, non, nous venons de le dire, parce qu'elles n'ont pas le type juif, mais parce qu'elles ont un type de beauté moderne qui se rapproche des figures de Keepsake. Quant à la femme portant son enfant sur sa tête, elle est d'une belle tournure, qui rappelle la manière de Pontorm Parmi les figures isolées, si celle de l'*Histoire* est ment dessinée, celle de la *Légende*, conçue selon la lique scandinave, et celles de *Moïse* et de *Solon*, d'u sin pur et élégant, sont particulièrement remarqu mais les enfants qui les accompagnent sont d'un beaucoup moins heureux et manquent tout à fait de

Si l'Allemagne sait mettre de la pensée dans ses d elle ne possède pas au même degré l'art de peindre mettre de l'agrément dans l'exécution. Nous ne ferons que passer rapidement en revue les peintures à l'hu

l'exposition prussienne. M. Rosenfelder a exposé un grand tableau d'histoire, commandé par le roi de Prusse : *Joachim II, électeur de Brandebourg, et le duc d'Albe*, d'une habileté suffisante pour une décoration officielle, mais sans intérêt ni qualités saillantes. — M. Schrader a mis plus de personnalité et de naturel dans *la Mort de Léonard de Vinci*, tableau de genre anecdotique, qu'il a eu tort de peindre sur une aussi grande toile, et qui est d'une exécution consciencieuse, mais froide. Le *Milton dictant le Paradis perdu à ses filles* rappelle la manière de M. Decaisne. — M. Begas, mort l'année dernière à Berlin, avait étudié en France, dans l'atelier de Gros. Il avait de la réputation en Allemagne. Nous ne savons que dire de ses deux tableaux : *la Mort d'Abel; le Christ prédisant la ruine de Jérusalem;* vingt peintres secondaires feraient de cette peinture à Paris sans parvenir à s'y faire remarquer. — La faveur dont jouit M. Magnus, comme peintre de portrait, ne nous semble pas non plus justifiée d'une manière éclatante dans ses trois portraits de *Mme la comtesse de Rossi-Sontag*, de *Mme Jenny Lind* et du célèbre compositeur *Félix Mendelssohn-Bartholdy*. — Un portrait d'homme en manteau, par M. Rœting, élève de M. Beudemann, attire le regard par la fermeté du dessin, du modelé et la vérité de l'aspect. — A ce portrait nous préférons celui, beaucoup plus souple de manière, d'une femme vêtue d'une robe verte, peinte dans un sentiment harmonieux par M. Richter, élève de M. Cogniet. — Passant maintenant aux tableaux de genre, nous citerons d'abord de M. Ch. Hubner : *les Adieux des émigrants à leur patrie ;* avant de quitter leur village, ils vont prier une dernière fois au cimetière sur les tombes où reposent leurs parents et leurs amis. C'est une élégie douce, tout allemande, où le sujet et l'impression ne sont pas assez concentrés. *Le Droit de chasse* rappelle le droit monstrueux qu'avait, dit-on, un propriétaire avant la révolution de 1848 de tirer sur un braconnier qu'il rencontrait sur ses terres. Un paysan vient d'abattre un sanglier au milieu d'un champ de blé à la porte de sa cabane. Un gentilhomme à cheval, accompagné de son garde, qu'on aperçoit dans le lointain, fait tirer sur lui. Atteint et ensanglanté, le paysan se renverse sur le bras de son fils, qui l'entraîne rapidement vers leur pauvre demeure. Ce tableau, d'aspect émouvant, intéresse moins comme peinture que comme protestation contre une coutume sauvage que le progrès des lumières du dix-huitième siècle et l'adoucissement des mœurs n'avaient pu effacer. Il fallait pour la faire dis-

Salon de 1855. — École prussienne. — La tour de Babel, carton par M. Guillaume de Kaulbach.

paraître une de ces choses « dont on dit tant de mal et qui ont du bon quelquefois, » une révolution. — Il n'y a pas de qualités pittoresque dans le tableau de M. Menzel, membre de l'Académie des beaux-arts, à Berlin, représentant un souper de Voltaire et de quelques beaux esprits, avec *Frédéric le Grand à Sans-Souci*. La peinture est lâchée plus que ce n'est coutume en Allemagne ; mais il y a du naturel, de la gaieté et de l'esprit dans les physionomies. — De cette grande toile et du château de Sans-Souci nous descendrons aux petites toiles et aux modestes scènes d'un peintre populaire, de M. Meyerheim : *la Famille d'un artisan* : un bon vieil ouvrier fait répéter sa leçon à sa jolie petite fille en lui souriant avec une bonhomie charmante. On est attiré par un attrait plus prononcé encore à regarder les *Paysans du Brunswick allant à l'église ;* la même honnêteté, la même bonhomie répandue sur les visages, l'aspect des mœurs simples et patriarcales, le respect de la vieillesse, l'air de bonne santé et de contentement du jeune garçon très-gracieusement posé contre un petit mur d'appui qui entoure l'église ; tout cela est en effet bien compris et dans un sentiment de candeur auquel ne répond pas l'exquise netteté d'une exécution trop fine, léchée jusqu'à l'excès, et luisante comme de la porcelaine. C'est à l'antipode du goût pittoresque actuel en France. Ces petites œuvres si parfondues mènent aux honneurs en Prusse. M. Meyerheim est membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin, 1837 ; petite médaille d'or, 1848 ; chevalier de l'Aigle rouge, 4e classe ; grande médaille d'or, 1850 ; membre honoraire de l'Académie des beaux-arts de Saxe, 1850 ; enfin professeur, 1855. — Puisque nous avons parlé des tableaux de M. Meyerheim, nous pouvons citer ceux de M. Meyer, bien qu'il ne soit encore que petite médaille d'or de Prusse, 1850 ; mais il arrivera ; il a de la patience, du moins il en fait singulièrement preuve dans son exécution. — Si nous revoyons jamais M. Meyer ou M. Meyerheim à une autre exposition, il est presque certain que nous les retrouverons avec la même habileté ; ils continueront à exercer le *pointillé* avec autant de succès qu'aujourd'hui. — Nous aimons mieux aller chercher dans un coin perdu, entre les portes d'entrée de la première travée, une toile d'un jeune artiste prussien, M. Dörr, que personne ne regarde, qui a été apportée deux mois après l'ouverture de l'Exposition, et qui représente *l'Intérieur d'un teinturier*. Il y a dans cette peinture un sentiment très-harmonieux de la lumière et de la couleur, et une facture large, qui font bien augurer de l'avenir du jeune peintre, dont nous nous plaisons à saluer les débuts. — Nous citerons encore des *Soldats se logeant dans un couvent* et des *Etudes de chevaux*, de M. Steffeck ; et de

M. KRÜGER, peintre de la cour et membre de plusieurs académies : *un Portrait du prince Adalbert de Prusse* et deux tableaux de *Chiens de chasse*.

Les paysages ne manquent pas dans la salle de l'exposition prussienne ; la plupart attestent l'habileté de la main, un procédé sûr, connu, définitivement arrêté. M. ACHENBACH (ANDRÉ) a envoyé cinq paysages : *Vue de Corleone (Sicile)* ; *Marée haute à Ostende* et *Mer orageuse sur les côtes de Sicile*, où les nuages et les eaux sont trop lourds, et où la couleur manque de vérité. *Une Kermesse en Hollande ; Clair de lune*, sort tout à fait de la manière de ses autres paysages. Des lumières disséminées sur le rivage éclairent à peine quelques personnes qui apparaissent dans un fin clair-obscur, au milieu des ombres épaisses de la nuit. — M. HILDEBRANDT, élève de M. E. Isabey et connu du public de nos expositions parisiennes, a un joli paysage pendant l'hiver, un soleil couchant, d'un effet simple et lumineux ; et une grande marine : *Bateaux-pêcheurs d'Hastings*, d'un ton vigoureux et d'une furie de brosse et d'empâtement qui contraste avec sa manière habituelle. — M. HOGUET, fixé à Paris et que nous comptons parmi nos peintres, est né à Berlin et s'est rangé sous son drapeau. Il a pris du reste un aspect tout nouveau. Désertant sa fine harmonie grise, il a voulu aborder la couleur, et a fait un paysage faux et cru. — M. KALCKREUTH a exposé une *Vue du lac de Seculejo, près Bagnères-de-Luchon*, assez grande toile, d'une vivacité d'aspect singulière. Il est regrettable que cette peinture ait quelque chose de blessant par sa dureté et sa crudité, car il y a des ravines alpestres très-bien étudiées, et dans l'ensemble de la scène une illusion de hautes montagnes qu'on réussit difficilement à produire. — M. LEU, peintre en renom à Dusseldorf, a d'intéressantes *Vues, prises en Norwége*. On peut reprocher à ses nuages, plus encore qu'à ceux de M. Achenbach, de la lourdeur, et à sa manière l'égalité monotone du procédé. Nous citerons encore, de M. OSVALD ACHENBACH : *Pèlerins se rendant à Rome* ; de M. BECKER : *un Effet du soir dans les Alpes* ; de M. LINDLAR : *le Lac des Quatre-Cantons*, peint comme à l'emporte-pièce ; et de M. RUTHS : *une Forêt de hêtres dans le nord de l'Allemagne*.

A.-J. DU PAYS.

Les curiosités de Lima (Pérou).

L'étranger qui arrive à Lima par la magnifique avenue du Callao songe involontairement aux cités détruites qui laissèrent un nom célèbre dans l'histoire, ou bien à celles qui font de nos jours l'admiration du monde et l'orgueil de la civilisation. Il se prépare à saluer des rues bordées de palais, des édifices grandioses, d'immenses jardins parés d'une verdure éternelle et de fleurs embaumées, des places couvertes de fontaines superbes, de colonnes monumentales et de statues. Mais à peine a-t-il franchi la *portada* que son illusion s'évanouit. Au lieu des palais rêvés, ce sont des maisons en terre, écrasées, jaunâtres, aux toits de bambous, où grouille une population noire ou cuivrée exhalant je ne sais quelle odeur de crasse et de misère. Pour chaussée, un ruisseau fétide où d'horribles vautours (*gallinazos*) jettent des cris sinistres, en se disputant les immondices qu'ils iront digérer sur la crête d'un vieux mur, ou sur les croix titubantes perchées au faîte des églises. Une ordonnance de police défend d'attenter à la vie de ces animaux, fonctionnaires sacrés de la voirie péruvienne. En approchant du centre de la ville, on trouve les rues mieux pavées et moins sales, les habitants moins déguenillés ; quelques trottoirs se montrent, et les maisons se donnent le luxe d'avoir un étage. Nous voici enfin dans la rue de *Mercaderes* (des Marchands), comme qui dirait la rue Vivienne. C'est la rue la plus animée et la plus commerçante de Lima, la plus française. Nos compatriotes y ont établi des magasins de détail fort propres, même coquets, bien éclairés le soir, et elle débouche à l'angle de la *plaza Mayor*.

La *plaza Mayor* forme un carré parfait. D'un côté s'élève la cathédrale avec sa façade habillée en arlequin et ses deux tours cerclées de balustrades. A sa droite, la résidence du président de la république, vaste caserne modestement décorée du nom de palais, se cache derrière une ligne d'échoppes pleines d'étoffes grossières et de ferraille. A sa gauche et vis-à-vis sont les *portales* ou arcades, à l'ombre desquelles on trouve des boutiques achalandées et une foule de promeneurs. On chercherait vainement une statue sur la *plaza Mayor* comme sur les autres points d'une ville monotone à force de régularité, et dont chaque *cuadra* représente exactement une case de l'échiquier. J'ignore si Lima était riche en œuvres d'art, à l'époque où l'on dallait de piastres et de lingots d'argent les rues que devait suivre le cortége d'un nouveau vice-roi allant prendre possession de son domicile. Si ces œuvres ont existé, il n'y en a plus de trace. Les églises elles-mêmes ont perdu leurs splendeurs si vantées, ou du moins n'en gardent que de misérables restes. On y voit encore quelques tableaux, mais ce sont de mauvaises croûtes. Les dorures des boiseries sont fanées, et les images saintes, qui étincelaient jadis d'or et de pierreries, obtiennent à peine de la tiédeur des fidèles des *ex-voto* de cuivre, de soie ou de perles fausses. Les prêtres et les moines se désolent ; ils regrettent amèrement les beaux jours des vice-rois et de l'inquisition. Hélas ! on leur rit au nez et l'on suit son chemin.

Lima renferme donc peu de choses vraiment dignes de fixer l'attention, car on ne doit pas compter les canons de pierre ou de bois plantés, la gueule en haut, à tous les carrefours. Il fut un temps où le voyageur se hâtait de visiter la cathédrale, afin de contempler la bannière glorieuse et authentique de François Pizarre. Il aimait aussi à toucher de ses doigts huit grandes colonnes en argent massif, et à parcourir d'un œil ébloui les trésors accumulés dans la nef par la piété de plusieurs générations. Tout cela a été dispersé au souffle de la guerre civile. En 1824, le général Saint-Martin, l'un des héros de l'indépendance, enleva le fameux étendard comme un souvenir honteux de la domination espagnole, et probablement l'anéantit. Depuis, les divers chefs qui jouèrent un rôle dans les troubles qui ont si souvent bouleversé le Pérou ne manquèrent jamais de piller les églises, au moment de la victoire. Une seule des huit colonnes massives reste encore debout, les autres ayant été remplacées successivement par des colonnes argentées. Le corps de Pizarre, religieusement conservé durant près de trois cents ans dans les caveaux de la cathédrale, a aussi disparu, et sa tête seule a échappé à la proscription.

Robertson, dans son *Histoire d'Amérique*, a raconté avec beaucoup d'exactitude la fin tragique de Pizarre, l'un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits l'Espagne, au début de ce seizième siècle où elle en produisit tant. François Pizarre, on le sait, était bâtard, garda les cochons pendant sa jeunesse, comme Sixte-Quint, et ne sut jamais ni lire ni signer son nom. Mais il était brave, dévoré d'ambition, plus obstiné que Christophe Colomb lui-même, et il n'hésita pas, s'associant avec un enfant trouvé, Diego d'Almagro, et Fernand de Lucque, à entreprendre une série d'expéditions fabuleuses qui amenèrent la découverte et la conquête d'immenses régions. Malheureusement tous ces aventuriers, aussi cruels à l'égard des vaincus que fiers sur le champ de bataille, et d'une jalousie égale à leur avidité, devenaient ennemis dès qu'il s'agissait de partager les dépouilles. Chacun voulait dominer exclusivement, et la possession du globe eut à peine assouvi son orgueil. De là les divisions qui éclatèrent entre Pizarre et Almagro, l'un établi à Lima, qu'il avait fondé en 1533, l'autre au Cuzco, et les luttes sanglantes qui en sortirent, malgré l'intervention de la couronne. Almagro, battu à l'affaire décisive de *las Salinas*, sous les yeux des Péruviens qui n'osèrent pas tomber sur les armées belligérantes, comme ils l'avaient résolu, fut étranglé dans sa prison et ensuite publiquement décapité. Il laissait un fils qu'il avait eu d'une Indienne de Panama, et qu'il nomma son successeur dans le gouvernement du Cuzco, en vertu des pouvoirs qu'il tenait de Charles-Quint.

Pizarre rendit la liberté au jeune Almagro, détenu à Lima, et lui accorda une partie des biens de son père. Mais il lui défendit d'accepter le legs politique de celui-ci, et lui enjoignit de demeurer à Lima, où il serait facile de le surveiller. En même temps, Pizarre distribuait les terres aux vainqueurs. « S'il eût fait ce partage avec impartialité, dit Robertson, la contrée était assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans et gagner ses ennemis. Mais il se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti, et non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer et à récompenser le mérite. Il prit d'abord pour lui ou pour ses frères et ses favoris de grands districts, dans les parties du pays les mieux cultivées et les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons et les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels étaient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur et à la persévérance desquels Pizarre avait dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avaient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisait d'ailleurs attacher une valeur excessive à ses services et exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendaient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrièrent hautement contre l'injustice et la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuraient en secret et méditaient leur vengeance. »

J'ai traversé bien souvent le *callejon de Petateros*, ruelle humide et sale, qui va de la *plaza Mayor* à la *calle de Plateros*, et où l'on ne rencontre aujourd'hui que des gargotes, des marchands de nattes et des filles de muletier. Là, dans une mâsure basse et croulante qu'on m'a montrée, s'ourdit la conspiration qui devait être si fatale à Pizarre. Douze anciens officiers d'Almagro y logeaient, sans ressources après avoir joui de l'opulence, dédaignés de leurs amis et de leurs compagnons d'armes qui tremblaient de déplaire au maître, n'ayant à eux tous qu'un manteau qu'ils portaient alternativement, tandis que les autres étaient obligés de rester chez eux. Ces malheureux qu'aucun danger n'effrayait, et qui seraient morts de faim sans la générosité de leur chef naturel, attendaient avec impatience l'heure d'agir. Jean de Herrada, officier distingué qui avait élevé le jeune Almagro, attisait leur haine et dirigeait le complot. Pizarre fut secrètement averti de se tenir sur ses gardes. Aussi vaillant que César et pensant, comme lui, que tout le monde était plus intéressé à sa vie que lui-même, il dédaigna le sage conseil de ses amis. Cette confiance aveugle en son étoile était digne de la fermeté de son caractère ; mais elle le perdit.

Un dimanche, vers midi, dix-huit conjurés des plus déterminés, bardés de fer et ayant Herrada à leur tête, s'élancèrent de la maison des *Petateros*, l'épée à la main, et coururent au palais du gouverneur, situé de l'autre côté de la place, en criant *Vive le roi ! meure le tyran !* Pizarre sortait de table, et causait dans une grande salle avec une douzaine de convives, lorsqu'un page donna l'alarme. Il eut à peine le temps de demander ses armes et de se mettre en défense, car les conjurés entraient déjà, foulant aux pieds le cadavre de François de Chaves, renversé d'un coup de poignard. Entouré de quelques compagnons fidèles qu'il animait de son exemple et de sa voix, il se battit comme un lion. Mais les agresseurs, couverts de casques et de lourdes cuirasses, recevaient peu de blessures, et l'un d'eux atteignit à la poitrine le héros, qui tomba et mourut sur-le-champ, en baisant la croix de son épée. Le palais fut saccagé ; des nègres, venus pour prendre part à la curée, insultèrent le corps sanglant de Pizarre et le traînèrent à l'église. Jean Barbazen, ancien domestique de l'illustre capitaine, osa le réclamer, et le fit enterrer à ses frais. Ses restes, exhumés après la guerre civile, furent déposés dans les caveaux de la cathédrale, d'où on les a chassés, il y a une trentaine d'années, comme nous l'avons dit plus haut.

Le vif désir de contempler la tête de Pizarre m'a conduit trois fois à la cathédrale de Lima ; il me tardait de vérifier sur ce crâne puissant mes modestes connaissances phrénologiques. La première fois le sacristain, à qui je déclarai l'objet de ma visite, me répondit d'un ton bourru que la tête n'existait plus. La seconde fois, il avoua qu'elle était dans les cryptes, ajoutant qu'on lui avait défendu de la montrer à personne. Au lieu de me décourager, je revins une troisième fois à la charge, et, après avoir inutilement essayé d'attendrir le cerbère par mon éloquence, j'eus recours à un argument métallique. Les arguments de ce genre sont d'ordinaire irréfutables en Amérique, et le mien eut un plein succès. Le *cicerone*, devenu aussi aimable que peut l'être un sacristain, alluma une bougie, me fit descendre quelques marches glissantes, et tira d'une boîte vermoulue un occiput noirâtre et gras de moisissure.

— *He aquì las restas del grand conquistador !* Voilà les restes du grand conquérant ! dit-il en me tendant l'occiput ; vous voyez que ce n'était guère la peine de venir trois fois, et de sacrifier le *peso* dont je vous remercie.

J'avoue que ma curiosité fut un peu déçue, et que j'avais espéré mieux ; néanmoins la certitude d'avoir dans les mains un débris de l'émule de Fernand Cortez me remplissait de joie. Je l'examinai avec un soin respectueux, et le rendis au sacristain, en lui disant :

— Vous ne tenez donc à rien dans ce pays, que vous laissiez se perdre les choses les plus précieuses ? La tête de Pizarre était une relique valant son pesant d'or, et vous n'avez pas su la garder entière.

— Et à qui la faute, si ce n'est aux étrangers ? répliqua le sacristain vexé. Je ne dis rien de vous autres Français, qui êtes généralement assez discrets ; mais les Anglais sont des *desvergonzados*, qui voleraient les os de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la *Madre purissima* elle-même, pour enrichir leurs collections. Pas un n'est entré ici qui n'ait dérobé, malgré la vigilance des gardiens, un morceau petit ou grand de la tête du *conquistador* ; elle serait toute partie si on ne s'était avisé de la leur cacher.

— Vous m'aviez donc pris pour un Anglais, lui demandai-je, que vous vouliez me la cacher ?

— Juste, répliqua-t-il ; et vous ne l'auriez certes pas vue, si vous n'eussiez décliné votre nationalité.

Cette phrase ressemblait à un compliment ; je remerciai mon homme, et je me dirigeai vers l'église du couvent des Augustins.

Les moines de ce couvent promènent, dans certaines processions, un morceau de sculpture comme il y en a sans doute bien peu en Amérique. C'est un squelette d'un travail admirable, et qui me fournirait la matière d'une longue description, si j'avais la plume brillante de Théophile Gautier. Il est impossible de le regarder sans avoir des frissons et des éblouissements de terreur. Le ricanement sinistre de cette bouche muette et décharnée donne froid au cœur, et réveille les émotions cruelles des songes les plus funèbres. Vous craignez de voir le marbre glacé se lever, comme les trépassés à l'heure de minuit, et marcher vers vous pour vous entraîner dans les fantastiques tourbillons d'une ronde macabre. On se rappelle aussi avec tristesse que le squelette des augustins coûta la vie à son auteur. C'est une histoire bizarre, qui mérite d'être racontée.

Au commencement du siècle dernier vivait à Lima un jeune sculpteur, originaire de cette ville. Les chroniques le nomment Balthazar, et ne disent pas s'il avait étudié en Europe, sous les maîtres, ou si son talent était un simple don de la nature. Toujours est-il qu'il jouissait d'une grande réputation, même parmi les connaisseurs familiarisés avec les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome. On regrettait seulement qu'il fût débauché, et qu'il consumât en orgies presque tout le temps qu'il dérobait à l'atelier. Les orgies, il est vrai, excitaient sa verve, et on avait observé qu'il ne travaillait jamais avec plus d'ardeur et de succès que le lendemain d'une réunion bachique, ou en sortant des bras d'une maîtresse lascive. Mais ses fredaines dépassaient quelquefois les bornes permises, et alors on enfermait Balthazar dans un couvent, pour lui enseigner la modération. Il était prisonnier chez les Franciscains lorsque arriva d'Espagne le vice-roi marquis de Villagarcia. C'était un homme instruit et un amateur éclairé. Il ne manqua pas, suivant l'usage, de visiter les églises, les monastères et tous les établissements publics de Lima. En parcourant l'église de San-Francisco, il remarqua une *Dolorosa* ravissante d'expression et se mit à la louer avec enthousiasme.

— Savez-vous, dit-il au prieur qui l'accompagnait, que cette *Dolorosa* est une merveille ? On l'a sans doute tirée d'Espagne ou d'Italie ?

— Vous vous trompez, *Excelentissimo*, répliqua le prieur en s'inclinant. Ce marbre a été taillé ici même, et par un artiste du pays.

— Comment ! le Pérou a des artistes de ce calibre ? On ne m'en avait pas averti, et cette découverte me cause une douce surprise.

Puis il examina de nouveau la *Dolorosa*, et s'écria avec un feu croissant :

— Mais cela est de toute beauté, et digne de figurer au musée du Vatican ! L'auteur existe-t-il encore ? Je voudrais le voir.

— Rien de plus facile, dit le prieur. Balthazar est condamné à rester six mois sous notre garde.

— Vous le nommez Balthazar ? et il est captif en ce lieu ?

— Oui, *Excelentissimo*. C'est un jeune homme de beaucoup de talent…

— Dites de génie, interrompit le vice-roi.

— Soit, vous êtes meilleur juge que moi en pareille matière. Malheureusement Balthazar a des mœurs très-déréglées, et se livre parfois à des excès qui réclament une ex-

ation. Une faute grave l'a conduit ici, où il s'ennuie à ourir.

— C'est bien ; faites-le venir.

Un instant après Balthazar comparaissait devant le marquis de Villagarcia.

— Je connais vos désordres, lui dit celui-ci d'un ton moi- amical moitié sévère, et je devrais vous adresser des pa- les dures ; mais j'aurai de l'indulgence en considération votre talent. Je vais plus loin : on assure que la reclu- on vous pèse, et je vous offre un moyen d'en sortir.

— Je l'accepte d'avance, répondit Balthazar, car le séjour cloître me tue.

Et il saisit la main du vice-roi pour la baiser.

— Promettez-moi donc deux choses, continua le vice- i : la première, de vous conduire mieux à l'avenir, et, la conde, de me faire une statue équestre de Sa Majesté Phi- ppe V, notre glorieux souverain. A ces conditions vous s libre.

— Je le promets ! s'écria le sculpteur ivre de joie, et je is sûr que la reconnaissance inspirera mon ciseau.

Balthazar remplit sa double obligation ; il s'amenda et fit chef-d'œuvre. Le marquis de Villagarcia le récompensa néreusement, et la statue de Philippe V couronna l'arc de omphe du Rimac de 1738 à 1746, où elle fut renversée et isée par le fameux tremblement de terre qui détruisit le llao et tous ses habitants.

Balthazar venait d'achever cette statue quand on lui com- anda le squelette des Augustins. Le sujet était dans ses oûts ; il l'aborda avec une sorte de passion. Le squelette t terminé en quelques semaines, et l'artiste, heureux de voir réussi au delà même de ses espérances, voulut *l'ar- oser* dignement. Il invita une folle bande d'amis à un and repas qui, commencé au coucher du soleil, dura jus- 'au milieu de la nuit. On y but à la gloire de l'amphi- yon, et les libations furent si copieuses que les convives ntrèrent chez eux les yeux noyés et les jambes fléchis- ntes. Balthazar alluma sa lampe, se mit au lit, et ne tarda s à s'endormir du sommeil de Noé. Il se réveilla avant le r, se dressa sur son séant et passa la main sur son front promenant autour de lui ce regard vague et hébêté de omme qui a le cerveau brouillé par les fumées du vin. lampe brûlait encore ; sa lumière éclairait le squelette bout en un coin de la chambre et qui semblait se mou- ir. Balthazar halluciné, incapable de se rendre compte de l'effet d'optique, et, ayant laissé toute sa mémoire au fond la bouteille, crut à une apparition. Il s'imagina que ce uelette aux grimaces hideuses allait l'emporter vivant ns sa tombe. Une pâleur livide couvrit ses traits, ses nts se mirent à claquer, ses cheveux se hérissèrent, et le lheureux s'évanouit en poussant un cri horrible. Le len- main il était mort !

Je rappellerai tout à l'heure le tremblement de terre 1746, qui ruina le Callao de fond en comble et fit beau- p de dégâts à Lima. Les Liméniens ne songent pas sans eur à cette catastrophe, dont les détails navrants se sont nsmis de bouche en bouche, et leur crédulité y a cousu miracle que nul n'oserait nier. Suivant la légende, la re mugissait d'une manière épouvantable, les maisons rasaient dans leur chute des centaines de personnes invo- nt le ciel à genoux ou courant éperdues à travers la cité, nd l'image du Christ apparut sur un mur blanc comme eige. Cette image remuait les lèvres et les yeux en si- e de pardon. Aussitôt les grondements des volcans sou- ains cessèrent, les crevasses du sol se refermèrent et le astre s'arrêta. Bon nombre d'individus affirmèrent s'être vés présents à l'apparition du Christ miraculeux, et statèrent les mouvements de sa physionomie souriante. bâtit une église sur le lieu du prodige, en ayant soin de server le mur et la fameuse image, que j'ai vue. C'est vre informe de quelque barbouilleur du crû ; mais on re à Lima qu'elle est indélébile, et l'on raconte les châ- ents terribles qu'ont subis deux ou trois sceptiques as- téméraires pour essayer de la gratter. On a tiré une ie de cette image, et on la promène, le 20 octobre, à la cession solennelle instituée en mémoire du douloureux ement. Les fidèles abondent à cette cérémonie, et prient emment le ciel d'éloigner du Pérou le fléau des *tem- res*. L'on dirait que Dieu se soucie de ces prières comme sacrifices de Caïn, car le jour où elles implorent sa mi- corde est justement celui où il a l'habitude de permet- les plus fortes secousses de l'année.

Lima a un musée de fondation récente et très-pauvre. portraits des treize Incas, des quarante-cinq vice-rois, Christophe Colomb, des généraux Saint-Martin et Sucre, e Bolivar, qui finit comme Washington, sont les uni- peintures qu'on y rencontre. Il faut y ajouter le por- de Carvajal. Carvajal est le seul *Godo* (les insurgés pa- s désignaient ainsi les Espagnols) à qui les Péruviens, reux de l'indépendance, aient voué une espèce de . Cela tient au rôle important qu'il joua sur le champ bataille et au conseil, dans la révolte de Gonzalès Pi- e contre l'autorité du vice-roi la Gasca. Carvajal, dont e peut voir sans émotion le visage mâle aux yeux per- s, à la barbe blanche descendant sur la poitrine, était e ces hommes taillés à l'antique comme il n'en paraî- plus. Son intelligence était à la hauteur de son courage, il s'y joignait un besoin d'action qui ne se lassa jamais. ait appris la guerre à l'école de Charles-Quint, et il eut doute effacé la renommée des conquérants du Mexique u Pérou, si son étoile ne l'avait poussé trop tard en rique, où sa bouillante valeur et ses talents militaires nt bientôt appréciés. Malheureusement, ni les glaces ge ni soixante années de combats incessants ne suffi- à dompter cette organisation d'airain et cette âme ar- , qui avait honte du repos. Après avoir largement con- é à étouffer la rébellion du jeune Almagro, Carvajal la Gonzalès Pizarre à s'arroger la souveraineté du pays, fendit sa cause jusqu'à la dernière heure. Il déploya dans la lutte une activité infatigable, une bravoure sans exemple, et toutes les ressources d'un génie admirablement fécond. Mais la trahison le fit tomber, ainsi que Gonzalès Pizarre, entre les mains du vice-roi. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans, et il garda devant la mort la contenance qu'il montrait à l'ennemi, c'est-à-dire une fermeté inébranlable mêlée de cette gaieté vive et même cynique, qui ne l'avait abandonné dans aucune circonstance de sa longue carrière. Quand on lui fit son procès, il écouta ses accusateurs d'une oreille distraite et dédaigna de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnait à être pendu et ensuite écartelé, il répondit avec indifférence : *On ne meurt qu'une fois.* Il ne témoigna ni remords du passé, ni crainte de l'avenir, ne faiblit pas un instant, et, jusqu'au moment de l'exécution, plaisanta avec ceux qui le visitaient dans son cachot.

Sans compter les casse-têtes, les haches de pierre ou de fer, les flèches barbelées ou non, les lames bi ou trifurquées hérissées de dents de poisson, et les carquois en écorce empruntés aux sauvages de l'intérieur, le Musée renferme une collection de poteries assez curieuses et d'autres objets recueillis dans les *huacas* ou tumulus. On y voit des statues massives de fer, de cuivre, d'argent et d'or ; les pommettes des joues sont très-saillantes, les lèvres renflées, les oreilles larges, avec d'énormes boucles d'oreilles atteignant aux épaules. Ces statuettes, reproduisant les traits d'une race autochthone disparue, étaient sans doute des amulettes ou des *conopas* chargées, comme les dieux pénates des Romains, de protéger le foyer, et exagèrent naïvement les attributs du sexe masculin. Elles sont d'ailleurs mal coulées, sans proportions, et quelques-unes ont des figures chimériques d'une laideur repoussante. En revanche, il y a à côté d'elles une coupe très-gracieuse en terre rouge, en partie dorée, un coffret de bois délicatement sculpté, et de petites urnes enjolivées de dessins en or qui révèlent beaucoup de goût. Il y a aussi des masques bruns d'humus et d'écorce, percés aux yeux, et à la bouche absolument comme les nôtres. Les anciens Péruviens s'en servaient-ils pour certains jeux ou dans certaines fêtes ? ou bien avaient-ils un théâtre ? ou bien encore les masques étaient-ils à l'usage des prêtres cherchant le mystère ? Ces questions seront peut-être résolues un jour avec une foule d'autres se rattachant à la civilisation de la période des Incas, et le Musée offrira les premiers éléments de cette étude intéressante.

Il est seulement dommage que rien n'y soit classé, et que les employés soient incapables de fournir sur les antiquités confiées à leur garde le moindre renseignement utile. J'ai personnellement regretté de ne pouvoir obtenir aucun détail sur des momies aux cheveux longs, parfaitement conservées. Elles doivent remonter à une époque éloignée, et indiquent l'attitude que les Péruviens donnaient aux morts avant de les ensevelir. Ces momies ont les genoux pliés et serrés contre la poitrine, les coudes collés aux flancs et les mains ouvertes sur les joues, si ce sont des hommes, ou posées sur les épaules si ce sont des femmes, de manière à cacher la moitié des seins. Le tissu qui les enveloppe est résineux, luisant, et sa mesure répond exactement à celle des membres. La momie d'un jeune enfant, remarquable par l'extrême longueur de la boîte osseuse, est couchée aux pieds de la momie de sa mère, et pliée de la même façon. On leur a laissé les positions respectives qu'elles avaient dans la *huaca*.

F. DABADIE.

(*La fin au prochain numéro.*)

Concert à Lausanne. — Jenny Lynd.

Monsieur le Directeur, permettez-moi de faire une petite incursion sur les domaines de M. Héquet.

Je viens d'assister au concert que donnait, il y a deux jours, Jenny Lynd à Lausanne, pour les victimes du tremblement de terre en Valais. Il faut que j'en parle à quelqu'un, pas du tremblement, de Jenny Lynd, et ce quelqu'un-là ce sera vous, s'il vous plaît.

Jenny Lynd est un grand caractère ; une femme généreuse, un cœur pieux et bon. Elle a renoncé au théâtre, elle ne se fait que rarement entendre, et presque uniquement dans des concerts dont le produit est consacré au soulagement de quelque infortune.

Lorsqu'il y a huit jours, les journaux de la Suisse française ont annoncé qu'elle chanterait au profit des Valaisans, tout le monde s'est ému ; les télégraphes ont joué, la poste était trop lente ; il y a eu bien des heureux, encore plus de malheureux : avant le jour de la distribution officielle, la salle entière était retenue.

Je vous fais grâce des préambules. Il est huit heures ; le morceau d'ouverture est joué. L'auditoire entier attend, les regards attachés à la porte qui va s'ouvrir devant Mme Goldschmidt (Jenny Lynd). — La voilà ! Une triple salve d'applaudissements l'arrête dès les premiers pas ; elle salue avec une grâce indicible ; elle s'avance légère, svelte, le front rayonnant de la joie que met au cœur une bonne action. Elle s'approche avec cette démarche élastique, dégagée, qui n'appartient qu'à elle.

M. Goldschmidt, dont le talent si nuancé fait merveilleusement valoir la voix de sa femme, tient le piano. C'est l'air de la Création, d'Haydn : *Auf starkem Fittig*.

Les premiers sons, parfaitement purs, parfaitement simples, d'un timbre un peu voilé, laissent l'auditoire avec toute sa curiosité bien intacte. C'est très-beau, c'est dit avec une largeur de maître, mais il n'y a rien encore de saisissant ; ces notes n'ont rien de prodigieux, ni comme qualité, ni comme expression ; ce sont les notes du médium, les moins étonnantes chez Jenny Lynd, dont la voix resplendit à mesure qu'elle s'élève ; le cœur n'est pas encore pris, l'imagination n'est pas encore charmée.

Cependant la mélodie se développe, soutenue dans son ascension céleste comme sur des ailes d'ange. Tout à coup voici un son *mezza voce* d'une extrême douceur, à peine sensible ; il s'enfle, il monte, il s'agrandit, il se fait puissant, il remplit la salle, il ébranle sous sa cristalline énergie, toujours moelleux, toujours plein, éclatant comme le soleil, et brisé net, dans un rayonnement éblouissant.

Un frisson, ce froid qui est comme l'haleine du génie, a passé sur l'auditoire. On se retient pour ne pas crier d'admiration. Jenny Lynd l'a senti ; elle a posé son pied vainqueur sur cette haute cime qu'on appelle l'enthousiasme ; de là elle s'élance et plane.

Dans la manière dont elle dit le chef-d'œuvre de Haydn, il y a une loyauté, il y a un quelque chose de souverainement hardi mêlé à un charme suave, à une câlinerie inconsciente et parfaitement honnête ; il y a une harmonie et des contrastes qui, vous laissant ému, stupéfait, sous le coup d'une impression que je comparerais… et pourquoi pas ?… à l'éblouissement où vous jetterait une aurore boréale éclatant dans un ciel du Nord.

Après l'air de la Création, le *Deh ! vieni non tardar* de Mozart, et puis des mazurkas. Oui, de vraies mazurkas de Chopin jouées sur le piano par M. Goldschmidt et chantées par Jenny Lynd. Ce n'est pas un tour de force, dans la vieille et désespérante acception du mot ; ce n'est pas de la poudre jetée aux yeux, c'est idéalement beau, voilà tout.

Là Jenny Lynd trouve sa veine ; là, dans ces mélancoliques, gracieuses et bizarres mélodies du Nord ; là, dans cette rencontre avec l'âme rêveuse et capricieuse, tendre et passionnée, folâtre et souverainement triste de Chopin, tantôt la mélodie, errant sur ses lèvres demi-closes, ressemble à une brise sonore qui glisse le soir de plaines en plaines, vers les grands horizons neigeux ; tantôt le chant, doué d'une puissance sauvage, éclate en notes hardies, comme lancées par une sorte de défi ; tantôt fantasques, elles courent ainsi que courent les pieds agiles des danseurs, nouant, dénouant leurs méandres, souples toujours, douces sans mollesse, tout à coup s'élargissant en des accents d'une énergique tendresse, d'une tristesse naïve, puis sans transition, ainsi que fait notre cœur, hélas ! s'amusant à des broderies infinies, comme pour bercer et tromper la douleur.

Il y avait là, tout au beau milieu, de resplendissantes chansons de rossignol des bois, à plein gosier, comme dans l'enivrement de la puissance et de l'harmonie, coupées franc, qui laissaient la forêt plus silencieuse… Non… je veux dire l'auditoire éperdu, écrasé. — Et puis la mélodie reprenait, ingénue, parfaitement simple …, et, fascinés, nous la suivions.

L'air suédois, fort original, a été rendu avec cette grâce indomptée que j'essaye de rendre. Je l'ai moins aimé ; les effets en étaient plus curieux que vraiment beaux.

Et maintenant, comment définir ce talent merveilleux ?

Il a un côté profondément moral, spirituel, au sens sérieux du mot. L'âme de Mme Goldschmidt, sa personne, impriment à sa voix, à son chant, un inimitable caractère d'élévation, de sincérité, d'imprévu.

Je ne réussirai peut-être pas à vous dire ce qu'elle est ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne sera jamais ce que vous croyez, ce que vous attendez. — Dans sa manière, pas une tradition d'école, pas un ressouvenir de qui que ce soit ; ni appogiature, ni ces odieuses émotions à mâchoires tremblottantes, ni rien enfin de ce qu'on connaît. Elle ne commence pas plus qu'elle ne finit comme une autre. Elle est ce qu'elle est, et si cela ne vous convient pas, tant pis.

Elle a des éclats de voix à faire vibrer les vitres, et d'une suavité, dans la puissance, inconnue jusqu'à elle. Elle a des pianissimo d'une ténuité presque insaisissable, et qui conservent tout leur timbre ! Elle a des coquetteries de voix pleines d'innocence ; elle s'avance la tête fière et pourtant modeste, avec cette honnête sûreté d'un cœur dans lequel il fait clair… ; et comme elle a l'âme elle a l'accent.

Que vous dirai-je ?… Avez-vous respiré, aux flancs d'une Alpe, l'aromatique senteur des mélèzes ?… c'est Jenny Lynd. — Avez-vous cueilli tout près de la neige, là où le glacier affleure le gazon des dernières cimes, l'éclatante primevère aux pétales rosées ?….. C'est Jenny Lynd. — Avez-vous, penché sur le rivage d'un lac, plongé jusqu'au fond de son azur vos regards éblouis ?.. C'est Jenny Lynd. — Avez-vous, en ses bonds sauvages, suivi le chamois dont la silhouette se découpe dans l'air pur ?… C'est Jenny Lynd. — Avez-vous vu, dans l'extrême Nord, aux lueurs de ce soleil de minuit qu'on nous révélait naguère ; avez-vous vu la glace vive, bleue, immaculée, se projeter vers le ciel en aiguilles de diamants, franchement taillées ?… C'est le chant de Jenny Lynd.

Qu'est-ce encore ?… Quelque chose de printanier comme le muguet, d'honnête et de charmant comme les dons qui tombent parfois de la main de l'Éternel en une âme sincère ; quelque chose de royal comme le gosier du rossignol, dont elle a les tenues, uniques au monde, dont elle a l'énergie dominatrice, puissante, moelleuse ; et c'est là sa grande séduction.

Pas un son risqué, pas un son crispé, pas une de ces flèches de cristal aiguës qui vous percent le tympan en même temps qu'elles vous crèvent les yeux ; ni effort, ni même un semblant d'effort ; pas de note cherchée sous terre ou par delà le ciel. — Tout simplement une aimable bouche qui s'ouvre, et au travers de dents éblouissantes la voix que vous savez, chantant comme vous savez.

Un mot encore. — A mettre au-dessus de Mme Goldschmidt, je ne trouve que Mme Malibran.

Et encore, il n'y a pas de comparaison possible : Mme Malibran, c'était la tragédie, c'était la comédie, c'était cet insondable univers qu'on appelle un cœur *travaillé et chargé* ; tempêtes, abîmes, infini dans tous les sens.

Celui qui, une fois, dans le lointain de ses souvenirs, a vu s'élever la figure poétique de Mme Malibran, celui qui entend vibrer au plus extrême horizon de sa mémoire cette voix que nulle voix ne saurait nous rendre…. celui-là ne comparera jamais.

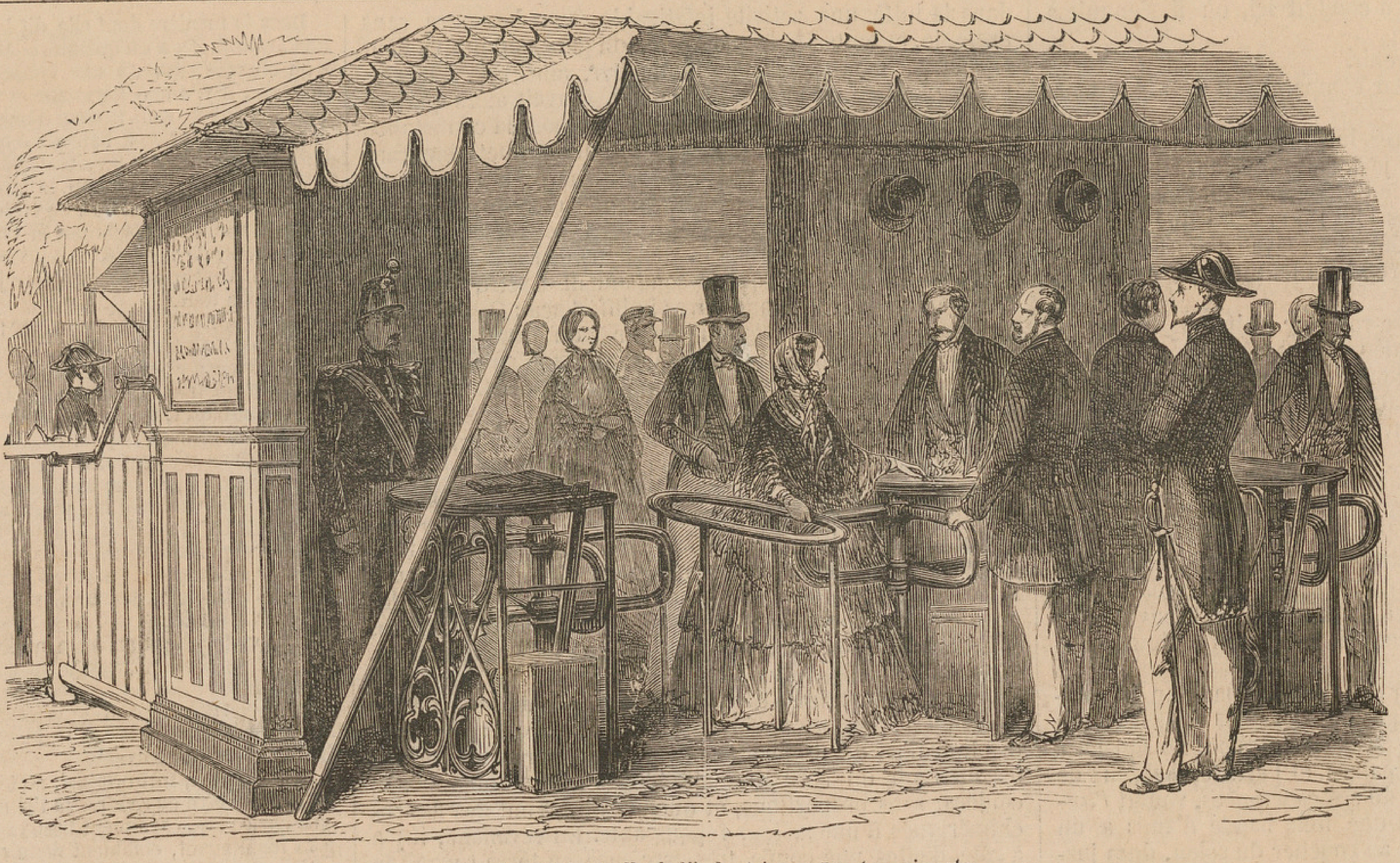
Il y a d'elle à Mme Goldschmidt toute la différence de la Francesca de Rimini à la Esmeralda.

Ne rapprochons rien. Laissons la Malibran dominer le monde musical, le monde tragique de toute la hauteur du génie ; laissons Jenny Lynd s'élever à perte de vue dans le bleu vif de son ciel.

Je suis, etc.

Coup d'œil aux accessoires de l'Exposition universelle.

Chacun voit l'Exposition à sa manière, selon ses préférences ou ses indifférences propres. Il y a même des gens qui ne la voient pas du tout, et je connais plus d'un Parisien dans ce cas. Cela paraît incroyable, et pourtant cela est, j'en dépose comme en justice. Il y a des Parisiens, et nombreux, qu'exaspère l'irruption étrangère. Ils n'y gagnent rien, et ils y perdent tout. Les vivres leur sont doublés. S'il fait beau, ils ne peuvent plus aller voir les lacs et la rivière du bois de Boulogne, toutes les voitures étant prises. S'il fait mauvais, c'est encore pis : les omnibus sont complets ; il faut tremper ses pieds dans un abominable macadam, et quant aux *numéros* de place ou de remise, inutile d'y songer. Il fallait l'invasion exotique pour qu'on vît un cocher assassiner un bourgeois, et du même coup tenter de massacrer sa femme, sous prétexte qu'on ne lui donnait que le prix de sa course, y compris le pourboire. Ma foi ! convenons-en, la police a du bon, quand elle ne se mêle pas d'être trop politique : sans elle, sans la main de fer qui pèse sur MM. les cochers des grands ou pe-



Exposition universelle de l'industrie. — Les tourniquets.

tits numéros, où en serions-nous? Passé minuit, les rues seraient un coupe-gorge, les citadines un abattoir, les mylords un champ de carnage; il faudrait, comme un de nos spirituels confrères, offrir non-seulement son portefeuille, sa bourse, sa montre, ses breloques, sa chaîne et ses bijoux les plus intimes aux automédons tarifés, c'est-à-dire détarifés, mais encore ses bottes, sa cravate et son gilet de flanelle, pour échapper *au trépas*, pour peu que la course fût longue.

Tant y a que certains Parisiens, molestés par l'extraordinaire plus-value de toutes choses, et des fiacres en particulier, ont pris l'Exposition universelle en grippe, à cause des privations qu'elle leur représentait, et ont protesté contre elle par une superbe abstention. Je n'ai pas été de ceux-là, et je m'en réjouis, puisque je dois à ma philosophie pratique de pouvoir tant soit peu servir à nos lecteurs de cicerone, si ce n'est au palais lui-même, que l'on vous a décrit mieux que je ne puis faire, du moins à quelques-uns de ses accessoires, ou *bagatelles de la porte*.

On vous a, l'autre jour, montré le *buffet*, précieux *accessoire*. Il y a des gens qui n'ont guère étudié l'Exposition que par l'intermédiaire de M. Chevet. Les *sweet ladies* aux blondes grappes, qui ont fourni un si nombreux et si séduisant contingent aux recettes de la compagnie du palais, ont eu généralement besoin de se refaire par des *lunchs* multipliés de la fatigue de leurs pérégrinations, et cette coutume, par un effet de l'Alliance, est devenue passablement anglo-française. J'ai vu de braves visiteurs arriver à onze heures, s'installer au buffet jusqu'à midi et demi, prendre le café jusqu'à une heure, fumer le cigarre jusqu'à deux dans le jardin, s'en aller faire un petit tour dans l'annexe, puis, surexcités par la vue des plantureux comestibles étalés en trophées dans cette longue partie de l'Exposition, et la *défense d'y toucher*, s'en revenir bien vite faire un petit goûter, ou prendre l'absinthe et le vermouth, soit pour attendre, soit pour préparer le dîner. — En règle générale, quand la masse des curieux a vu :

1° Après une demi-heure de queue, les diamants de la couronne;

2° La tente de rajah exposée dans l'Inde anglaise;

3° Les épaulettes et la cocarde du duc de Brunswick, exécutées tout en pierreries par M. Bapst, une débauche de brillants, de topazes et de saphirs;

4° Les deux lustres en cristal de roche, de Baccarat;

5° Le Bon-Dieu habillé d'une chasuble par nos chers voisins les Belges;

6° La poupée qui parle;

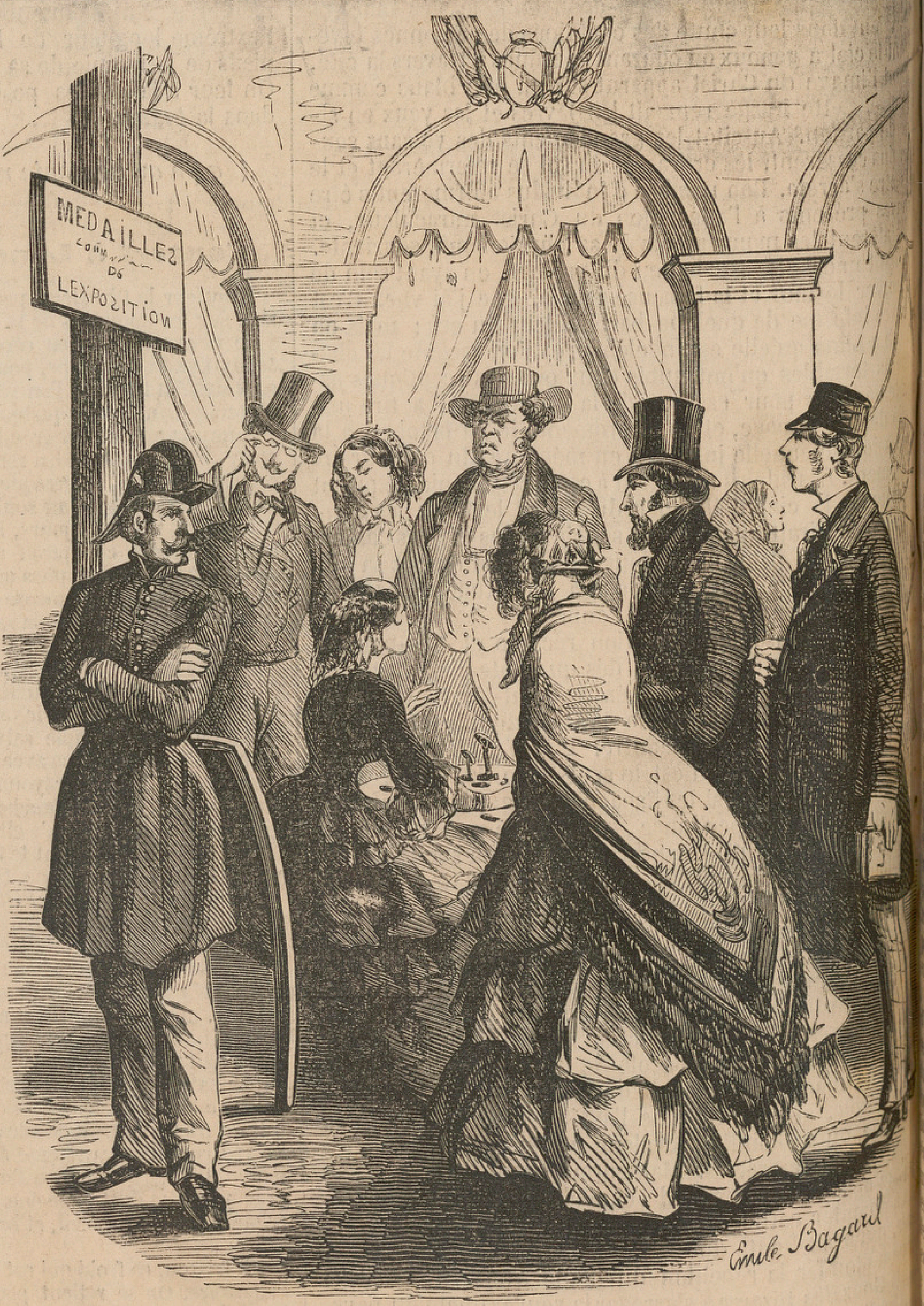
7° La *Lumière du Brésil*, exposée par M. Halphen, et continuant ici la vogue du fameux *Koh-i-nor*, de Londres,

Elle se tient pour satisfaite, et passe à d'autres exercices moins fatigants, comme qui dirait avaler une bouteille de vin et manger une tranche de pâté, aux prix heureusement doux qu'a eu le bon esprit de fixer la Commission supérieure.

Il y a une légende sur cette Lumière du Brésil : nous l'avons racontée ailleurs; on nous permettra peut-être de la reproduire ici. « Un homme pauvre avait à peu près pour tout bien quelques nègres dont une négresse. Celle-ci lui rapporta un jour cette façon de verroterie qu'elle avait découverte en se promenant. L'homme s'en alla, avec son bouchon de carafe, trouver un joaillier de Rio-Janeiro, et lui demanda s'il ne pourrait pas lui avancer là-dessus quelque grain pour subsister. L'homme aux diamants examina la chose, et répondit négligemment qu'il n'avancerait pas plus de *cinq à six cent mille francs* sur ce brinborion, la pierre étant brute, non pas des plus blanches, et ne pouvant encore être parfaitement jugée. L'homme à la négresse, sur cette déclaration, faillit tomber à la renverse et se retint probablement, mais ce fut pour, rentré chez lui, tomber incontinent malade d'émotion et mourir de saisissement. Voyez un peu la belle avance! Tant y a que, de main en main, cette *lumière* est arrivée jusqu'à M. Halphen, qui l'expose sous le boisseau transparent d'une cage de verre, aux applaudissements envieux d'une foule qui se récite, pour se consoler de n'avoir que des diamants de vitrier (quand elle en a), l'histoire de la négresse, du joaillier brésilien et de l'homme mort de joie. — C'est si beau, que je suis de l'avis du bonhomme placé à côté de moi, et qui aurait bien voulu en acheter *pour deux sous*. »

Mais nous nous permettons de jeter un coup d'œil indû et furtif sur toutes ces richesses, et nous n'avons pas seulement passé au *tourniquet-compteur*. Cette invention, qui était digne d'être anglaise, a pris naissance en 1851 à l'Exposition de Londres. On est, sans comparaison, compté en entrant, comme moutons de Berry, et cette roue à engrenage, qui est au fond le perfectionnement et l'application en grande échelle de nos cadrans d'omnibus, épargne à l'administration les frais d'un contrôle pour la recette, dont ses dents de fer s'acquittent avec une conscience, un zèle et surtout une précision dignes d'éloges, sans main-

Les fauteuils roulants.



Les marchandes de médailles.

…urante ni grand-livre. …n avait répandu le …ruit que cette impi…yable machine cons…tait au passage le sexe …t même l'âge des per…sonnes, avec toutes sor…tes de renseignements …intimes sur leur indivi…dualité; si elles étaient …célibataires ou mariées, …et à quel arrondisse…ment, vaccinées ou …point. Cette rumeur a…vait jeté un peu d'ef…froi parmi beaucoup de …visiteuses, surtout par…mi celles qui frisent les …abords indécis du trente …ou quarante (vilain jeu). …Mais on est revenu de …cette panique, et il n'y …a plus d'autre obstacle …à franchir ce tourniquet …que les immenses cri…nolines qui font de cha…que femme une sorte …d'inabordable Sébasto…pol, et nous ramène…ront nécessairement, si …elles durent, la porte à …deux battants. Or, le tourniquet n'en a qu'un, et il n'est pas de ces plus larges.

On sait la mesure prise par l'administration de ne pas rendre de monnaie. Elle meurt, mais elle ne rend pas. Les jours à *quatre sous*, elle encaisse une recette dont le transport nécessiterait les fameux charrois de Lycurgue. Il ne reste plus de petits ni de gros sous dans Paris, et les ménagères ne savent plus comment faire leur marché. Il y a agio sur le cuivre, et crise monétaire marquée chez tous les marchands de tabac. Heureusement les ponts sont gratuits, sans quoi le passage d'une rive à l'autre deviendrait impraticable. En revanche, quand ce fut la période à *cinq francs* qui dura les premiers quinze jours, il était curieux de voir avec quelle re…

Exposition universelle. — Passage couvert de la Rotonde, à l'annexe, au-dessus du Cours-la-Reine.

La machine à coudre.

L'appareil Loysel pour le café.

…gion on se conformait à l'a…vis inscrit en quatre langues …à l'entrée du palais, par le…quel on avertissait qu'on ne …rendait point sur les pièces. …Personne n'entrait, et les in…fortunés buralistes comp…taient… des pauses. Il y a …d'ailleurs, en deçà de la bar…rière, un bureau de change …où l'on prélève un sou sur …toute pièce présentée, quelle …qu'en soit le montant. On ne …peut guère voir là qu'une …manière d'augmenter un peu …le chiffre de la recette, car l'en…combrement n'a jamais été …tel au palais de Cristal que …cette petite opération de …prendre et de rendre ne pût …très-facilement se pratiquer …par les mains des caissiers …eux-mêmes.

…Et à propos de ce prix …d'entrée, je ne suis pas de …ceux qui pensent que l'accès …du palais eût dû être rendu …tout gratuit. Cette construc…tion, pour être assez peu …gracieuse et passablement mes…quine, n'en a pas moins coûté …des sommes très-considéra…bles, dont il faut bien que …l'entreprise et l'Etat garant …récupèrent. Puis il n'y a …pas de mal à faire perdre un …peu au bon peuple français …les habitudes de lésine dont …il est si anciennement et si solidement imbu. Nous sommes pleins de qualités; nous fourmillons de vertus; mais celle de *la main ouverte*, comme disent noblement et expressivement nos nouveaux *pays* les Arabes, n'est pas celle qui nous ruine.

L'intérieur de l'Exposition est d'ailleurs très-confortable. On a étendu un *velum* sur les parois du dôme de cristal, pour intercepter les rayons d'un soleil, aujourd'hui absent, mais qui assez et trop longtemps nous cuisit comme melons en couches. L'air est rafraîchi par de nombreux jets d'eau jaillissant d'élégantes vasques, et tant soit peu purgé des miasmes d'acide carbonique que dégagent tant de poumons de tout pays par de belles touffes de fleurs. Il y a beaucoup de banquettes, de divans, de *pâtés*, *de poufs* sur l'étendue du parcours, et cette attention est d'autant plus louable que, sans le secours de ces siéges répandus à profusion, il faudrait s'y prendre au moins à six fois pour visiter l'Exposition, par conséquent passer six fois au tourniquet avec l'obole obligée. Il y a enfin de petites voitures à l'usage des personnes infir-

L'escalier conduisant de la Rotonde à la galerie annexe

mes, incommodées ou peu ingambes, de la dimension des petits chars à chèvres que l'on voit circuler dans les Champs-Elysées; un homme les traîne facilement, lentement, le long des splendeurs du palais de Cristal. On traite à l'heure ou à la course : si l'on est écorché, je l'ignore, n'ayant fait nul usage de ces véhicules, mais du moins n'a-t-on pas, attendu l'affluence des gardes, la chance d'être égorgé par son remorqueur, comme cela est arrivé l'autre jour à ce pauvre particulier de province qui était venu visiter Paris *pour son agrément*. Une charmante et luxueuse voiture de ce modèle à l'usage de l'Impératrice a sans doute beaucoup contribué à l'adoption de cette mode... *regis ad exemplar*... J'ai vu de petites dames qui paraissaient fort bien portantes, et qui certes eussent trouvé facilement leurs jambes le soir pour danser une rédowa, mais qui paraissaient tout heureuses, heureuses comme des reines, de se faire voiturer, à l'instar de l'Impératrice.

Les marchandes de *médailles de l'Exposition*, établis à toutes les entrées du Palais, paraissent faire d'assez bonnes affaires en vendant la gracieuse effigie de cette souveraine et celle de son impérial époux. Le revers représente la façade d'honneur du Palais dit de Cristal. Il y a de ces médailles de tout module et de tout prix. Les étrangers, et nos voisins et alliés les Anglais surtout, emportent volontiers ce souvenir de notre *great exhibition*. Une seconde nature de médailles représente, avec le même revers, les traits du prince Napoléon, président de la commission supérieure de l'Exposition. On a un peu ri, et non pas sans quelque raison, de l'assez étrange ambition qu'a eue, à ce qu'il paraît, le directeur industriel de l'entreprise de faire aussi passer numismatiquement, en cette auguste compagnie, ses traits à la postérité. L'autorité supérieure s'est, ajoute-t-on, émue de cette prétention, et une salutaire rigueur a épargné à M. le directeur un ridicule, et aux marchands un *four* complet.

Pour relier le bâtiment du Panorama, enclavé dans l'Exposition, d'une part au palais principal, et de l'autre à l'annexe du bord de l'eau, on a construit deux galeries, dont l'une formant pont et sous laquelle passe l'avenue du Cours-la-Reine. Ces galeries, très-parcourues à ce titre, ne sont pas la plus riche partie de l'Exposition, mais elles présentent une animation fort grande. Sans cesse les allants et venants s'y croisent, parfois s'y heurtent; c'est le Pont-Neuf que cette espèce de Rialto jeté sur le Cours-la-Reine, et c'est là qu'il faut se placer, si l'on a quelqu'un à rencontrer, ou si l'on veut bien juger de l'extrême variété de types et de costumes dont l'Exposition pullule. C'est en effet un de ces spectacles dont les spectateurs font au moins moitié des frais. La curiosité la plus grande de cet *accessoire*, de ce *passage* obligé d'une exposition à une autre, est, selon moi, le confesserai-je? une énorme éponge, une éponge monstre, d'au moins quatre pieds de circonférence. Cette éponge est grecque, et vient des eaux de l'Argolide, fameuses pour la production de cet utile infusoire. Cette maîtresse éponge, cette éponge des éponges, compatriote du roi des rois, obtient le plus grand succès.

De là on descend *aux machines*, spectacle grandiose assurément, mais dont tant de bonnes gens, sans nous compter, se donnent l'agrément purement visuel, *id est*, sans y rien comprendre. Cependant cette portion de l'Exposition est très-fréquentée. Les jets d'eau et la cascade de la machine hydraulique n'y sont pas pour peu. La machine chocolatière de M. Devinck, qui saisit, pèse, moule la pâte, l'enveloppe, la cachète en moins d'un instant, n'excite pas moins l'admiration publique; mais tous les visiteurs de l'Exposition veulent goûter du café ou du thé préparé dans un appareil très-ingénieux, auquel M. Loysel, son inventeur, a donné le nom de *Percolateur*. Cet appareil produit sur place près de deux mille tasses de café à l'heure, et tout cela est consommé à la minute. La machine américaine *à coudre* est fort intéressante à voir fonctionner, et l'on pressent distinctement, par ce spécimen, l'ère prochaine où, dans l'Union transatlantique, rien ne se fera par les doigts, si ce n'est peut-être le boire et le manger, et encore! Mais il y a une autre raison pour motiver cette extrême affluence dans cette partie de l'Exposition abstraite et sévère, où ce ne sont partout que vis, volants, cylindres, pistons, bielles et ce qui s'ensuit. Les exposants ont la gracieuseté d'offrir au public, et surtout au public féminin, des échantillons des produits divers qu'ils exécutent à l'instant même, ou plutôt qu'exécutent leurs engins compliqués sous les yeux ébahis de la multitude. Il y a toujours presse autour de la machine à broder, de la machine à faire le filet et de dix autres non moins ingénieuses, dont l'œuvre est légère et portative. Emporter chez soi un brimborion qu'on a de ses yeux vu naître du pouvoir combiné, de l'aveugle intelligence du fer, de l'eau et de la houille, c'est un souvenir, cela! Je connais de petites dames qui ne sortent jamais de l'Exposition que les poches pleines, et qui y vont très-souvent. A la fin, de tout ce petit butin, elles feront une petite garde-robe, pour poupées, bien entendu. Toutes ces *pauvres Babonnettes* donnent bien de la vie à cette section des machines, que je croyais qu'elles suivaient machinalement. Pas le moins du monde, pas si machinales que cela! Le sexe a des instincts conquérants qui se traduisent en tout. Il finira par rendre l'Amérique galante, et ce ne sera pas le moindre étonnement de cette Exposition universelle, si riche en prodiges et si justement admirée, de 1855. FÉLIX MORNAND.

Industrie séricicole.

I.

Il serait bien difficile de se faire une idée de l'aspect que présentent, pendant une partie de l'année, ceux de nos départements qui doivent à la sériciculture leur prospérité et leur richesse, sans les avoir visités au mois de mai ou de juin. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne voit que mûriers. Ils couronnent les sommets des collines, descendent le long de leurs pentes, s'étendent dans les plaines. Ces mûriers au feuillage large et satiné, qu'une taille savante a façonnés pour rendre leur cueillette plus facile, attestent, par leur végétation luxuriante, les soins dont ils sont l'objet. On voit qu'ils constituent la culture pivotale du pays, qu'ils sont l'arbre de prédilection, *l'arbre béni de Dieu*, selon l'expression du seigneur de Pradel.

A cette époque de l'année, non-seulement tous les bâtiments spéciaux, les magnaneries, sont pleins de vers, mais la moitié des habitants a cédé à ses précieuses chenilles la meilleure partie de sa maison. Dans les bourgs et les campagnes, chacun ne songe plus qu'aux *magnans* et leur consacre tous ses instants. Si vous voulez entrer dans une boutique de village, vous risquez fort de trouver la porte fermée. « Ils sont à la feuille, » vous répondra tranquillement un voisin, qui croit vous avoir donné une raison sans réplique. Dans les auberges, on ne s'occupe du dîner des voyageurs que lorsque les vers ont eu le leur. Vainement un indigène réclamerait l'office d'un maçon ou du serrurier. Ils ont bien autre chose à faire que de réparer un mur ou de raccommoder une clef. Quant aux journaliers, on n'en trouverait pas en doublant le salaire : hommes, femmes, enfants, ou font des vers pour leur compte, ou se sont loués, deux mois à l'avance, pour la durée des éducations. Sur les routes, le long des chemins, on ne rencontre que voitures, bêtes de somme, bandes d'hommes et de femmes allant à la feuille ou en revenant, chargées outre mesure. Toutes les conversations, tous les cancans roulent sur les magnans de celui-ci, sur les magnans de celui-là, car chacun parle plus volontiers des chambrées des autres que de la sienne. Les malins qui ont de la feuille à vendre ou à acheter répandent des nouvelles capables de faire hausser ou baisser le prix de cette denrée, dont le cours oscille comme les fonds publics à la Bourse de Paris.

Le spectacle d'une population entière occupée d'une seule chose, et donnant, avec une ardeur toute méridionale, une immense coup de collier, ne saurait être comparé à celui qu'offre la moisson ou la vendange dans les riches plaines de la Beauce ou sur les coteaux dans les vignobles de la Bourgogne. Quand arrive le moment de la moisson, de la vendange, la bataille engagée entre l'homme et la terre est gagnée ou perdue. La récolte est bonne, médiocre, mauvaise : on sait à quoi s'en tenir, tandis que, pendant les trente à quarante jours que durent les éducations, le plus habile, le mieux outillé n'est sûr de rien; et peut, du matin au soir, du soir au matin, perdre le quart, la moitié, les quatre cinquièmes du fruit de ses peines et de ses avances. Que de fois m'est-il arrivé de trouver dévastée, par les nombreuses maladies auxquelles les vers à soie sont sujets, une magnanerie dont j'avais constaté, trois jours auparavant, la situation florissante!

Le ramassage des feuilles est surtout la grande affaire des éducateurs; et on le comprendra, en songeant que beaucoup d'entre eux, dont les ateliers sont peuplés des vers provenant d'un kilogramme d'œufs, ont besoin d'environ dix-sept mille cinq cents kilogrammes de feuilles pendant les dix derniers jours qui précèdent celui où la chenille se renferme dans son cocon. Le temps se maintient-il au beau, ne survient-il qu'un orage passager, on suffit, non sans peine, et à force de bras, à cette effrayante consommation, parce que l'on peut s'arranger de manière à avoir toujours en magasin des provisions pour un ou pour deux jours. Mais que le temps se mette franchement à la pluie, il faut suspendre la cueillette pour deux raisons : la feuille mouillée est funeste aux vers; la feuille mouillée, mise en tas, entrerait en fermentation et se gâterait. Jugez de l'embarras, des transes du pauvre éducateur. Il s'ingénie de mille façons. Entre deux ondées, il fait secouer les branches des mûriers, afin d'égoutter les feuilles et de hâter le moment où il pourra procéder au ramassage. Dès qu'elles sont à peu près en état d'être cueillies, il lance tout son monde, cueilleurs, femmes et filles employés dans la magnanerie, et jusqu'à la cuisinière, qui abandonne ses fourneaux. Quelquefois on parvient à enlever la quantité de feuilles nécessaire pour un repas. Quelquefois le nuage crève quand la besogne est à peine entamée. Selon que les vers jeûnent depuis plus ou moins longtemps, suivant que leur état réclame plus ou moins impérieusement de la nourriture, on suspend le ramassage ou l'on continue malgré l'eau qui tombe. Le maître est là, stimulant les habiles, gourmandant les lambins, encourageant ceux de bonne volonté. Les charrettes attendent. A peine l'une d'elles est-elle chargée qu'elle part au galop, si la route et l'animal s'y prêtent. Dès qu'elle est arrivée à destination, on vide les sacs pleins de feuilles, qui fument déjà, on répand ces feuilles sur des toiles, et on les agite longtemps pour enlever leur humidité.

C'est dans ces moments critiques que la valeur du directeur d'une grande magnanerie se révèle. Mille difficultés l'assaillent à la fois : il doit suffire à tout, faire face à tout, car toute hésitation, toute fausse manœuvre peut perdre ou décimer sa chambrée. Très-souvent il m'arrive dans mes tournées officielles de rencontrer des magnaniers qui, dans une lutte ardente contre le mauvais temps, contre les symptômes les plus alarmants de la muscardine, ce choléra des vers à soie, contre les préjugés invétérés de leurs propres ouvriers, ne s'étaient pas déshabillés depuis quatre jours.

Du reste, dans les grands centres séricicoles dont il est ici question, l'intérêt n'est pas le seul mobile des éducateurs : leur amour-propre est singulièrement en jeu. Bien différents des cultivateurs, des vignerons, qui se plaignent toujours et parlent beaucoup plus volontiers de leurs revers que de leurs succès, les éducateurs s'efforcent de dissimuler leurs pertes aux yeux de leurs voisins, et déclarent presque toujours un plus grand poids de cocons qu'ils n'en ont réellement récolté. Sous la pression du même sentiment, ils ne laissent que difficilement un étranger pénétrer dans leur atelier, à moins que tout ne s'y passe à merveille. Enfin, quand ils ont mis éclore un kilogramme de graines (d'œufs), ils affirment n'avoir *posé* (c'est l'expression technique) que deux à trois cents grammes de graine. C'est une porte ouverte pour dissimuler leur perte en cas de revers; en cas de succès, pour le rendre plus éclatant.

II.

Le chiffre annuel de la production française de soie grége représente, d'après les statistiques officielles les plus récentes, une valeur de deux cent trente-trois millions de francs. On sait que l'on entend, par soie grége, la soie qui résulte du dévidage pur et simple des cocons.

Malgré cette énorme production, la France ne peut alimenter ses fabriques de soieries qu'en demandant, tous les ans, à l'étranger pour trente à quarante millions de francs de soie grége, et pour environ la même somme de soie moulinée. Le moulinage est l'ensemble des opérations qui rend la soie grége propre, moins la teinture, au tissage des étoffes.

Ces chiffres attestent trop éloquemment l'importance de notre industrie séricicole, et l'impérieuse nécessité d'augmenter la production indigène, pour ne pas dispenser de tout commentaire. Les départements qui se livrent à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie peuvent se diviser en trois catégories.

La première comprend ceux dont l'éducation des vers à soie et la filature des cocons constituent l'industrie capitale dans toutes les localités qui se prêtent à la culture du mûrier. Dans ces départements cette culture est dominante, pivotale, et toutes les autres cultures lui sont subordonnées. Le Gard, la Drôme, Vaucluse, l'Ardèche et une partie de l'Hérault sont dans ce cas.

Dans la deuxième catégorie se rangeront les départements où la production des cocons, sans être la principale source du revenu territorial, forme une des branches les plus importantes de ce revenu. Tels sont le Var, l'Isère, les Basses-Alpes, les Bouches-du-Rhône.

La troisième catégorie sera formée des départements où la culture du mûrier mérite par son importance d'être classée parmi les cultures spéciales du pays, parce qu'il s'y trouve, soit un nombre considérable de plantations disséminées, soit des localités où l'éducation des vers à soie est entrée dans les habitudes des populations. Les départements de Tarn-et-Garonne, du Tarn, d'Indre-et-Loire, de la Haute-Garonne, des Pyrennées-Orientales et quelques autres rentrent dans cette classe.

En dehors de ces trois catégories, on compte une vingtaine de départements où l'industrie séricicole, n'entrant nulle part dans les habitudes des populations, est, jusqu'à ce jour, restée entre les mains d'un certain nombre de propriétaires moitié amateurs, moitié industriels. J'estime que la récolte annuelle et moyenne de tous ces départements n'atteint pas la valeur d'un million de francs.

III.

Originaire de la Chine, où elle florissait plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, l'industrie séricicole ne pénétra en Europe que sous le règne de Justinien, vers 550. Son berceau fut la Grèce, où deux moines, qui avaient rapporté quelques œufs de vers à soie du fond de l'Asie, réussirent à obtenir des cocons. De la Grèce cette industrie fut introduite en Sicile par le roi Roger (1130), et Charles VIII, la trouvant établie dans le royaume de Naples quand il en fit la conquête, transporta à la fois dans le Dauphiné et les vers à soie et les arbres qui les nourrissent (1). Mais il ne paraît pas que cette importation ait eu des conséquences bien sérieuses, puisque, cent cinquante ans plus tard, les fabriques françaises employaient encore exclusivement des soies tirées à grands frais de l'Italie et de l'Espagne.

La gloire d'avoir naturalisé la sériciculture en France appartient à Olivier de Serres, seigneur de Pradel, né à Villeneuve de Berg, en 1539. Son premier ouvrage sur les vers à soie porte la date de 1599, et il est intitulé *la Cueillette de la soie par la nourriture des vers qui la font*. Cet espèce de mémoire fut adressé à Henri IV. Le roi fit une réponse flatteuse, ordonna au seigneur de Pradel de s'occuper sans retard de la naturalisation du mûrier blanc dans les provinces de son royaume, et promit d'en faciliter les moyens autant qu'il le pourrait. Henri tint parole, et, contre l'avis de son austère ministre Sully, se montra zélé protecteur des vers à soie, et entretint avec Olivier de Serres une correspondance également honorable pour le monarque et pour le sujet.

Fort de l'appui du roi, Olivier se livra avec une ardeur infatigable à la propagation de son industrie de prédilection. Il fit venir d'Espagne des œufs de vers à soie et les variétés de mûrier les plus estimées. Henri IV l'autorisa à établir de vastes pépinières dans cette partie du jardin des Tuileries où se trouvent aujourd'hui l'orangerie et la terrasse des Feuillants, ainsi que dans les dépendances des maisons royales de Vincennes et de Madrid. Vingt mille mûriers, qu'Olivier avait été chercher lui-même en Espagne, furent plantés par ses soins, et dans un accès de joie enthousiaste il s'écriait, dès 1601, tant il avait fait diligence : « Voilà enfin la soie au cœur de la France! » Deux années plus tard un édit royal régla le partage des arbres des pépinières dirigées par Olivier de Serres, entre les généralités de Tours, d'Orléans, de Caen et de Lyon. Non-seulement le seigneur de Pradel présida à cette distribution, mais il se rendit successivement dans les généralités qui avaient obtenu des plants, et veilla avec une sollicitude paternelle à ce que la mise en terre eût lieu avec tous les soins convenables. Il résulte clairement de l'ensemble de ses lettres que sa vie, à cette époque, était un voyage perpétuel, et qu'il parcourait la France d'un bout à l'autre, prodiguant partout les encouragements et les conseils. Quand on réfléchit à ce qu'étaient les voyages au commencement du dix-septième siècle, on se sent frappé d'admiration en face d'un pareil dévouement au bien public.

Olivier de Serres nous a laissé un traité sur l'éducation des vers à soie, dans lequel il a posé les véritables principes qui doivent guider l'éleveur. Seulement, comme il ne possédait aucune des connaissances ni aucune des ressources que la chimie et la physique modernes mettent aujourd'hui à notre disposition, il s'est quelquefois trompé dans l'application de ces principes; je n'en citerai qu'un exemple. La mauvaise odeur qui règne dans les magnaneries mal aérées a fortement préoccupé Olivier de Serres. Il n'hésite pas à la considérer comme une des grandes causes de mortalité, et recommande divers moyens pour la combattre. Mais les moyens qu'il indique aggravent évidemment le mal. Attribuant, en effet, à l'odeur même qui frappe ses sens l'influence pernicieuse qui appartient aux gaz méphitiques, produits de la fermentation des litières, il croit, en masquant cette odeur par des parfums ou par des senteurs pénétrantes, purifier l'air de son atelier. L'encens, le benjoin, le vieux cuir qu'il ordonne de brûler, produisent une action tout opposée à celle qu'il espère.

Malgré quelques erreurs de ce genre, on ne peut raisonnablement contester au seigneur de Pradel le double mérite, et d'avoir vulgarisé la culture du mûrier en France, et d'avoir offert aux éducateurs de son temps un manuel qui est tout ce qu'il pouvait être à cette époque.

A partir de la fin du règne de Henri IV, l'industrie séricicole ne cessa plus de progresser en France. Colbert, sous Louis IV, encouragea partout, par des primes, la plantation du mûrier, qui se multiplia dans les provinces du Languedoc, du Dauphiné, de la Gascogne, de la Provence et de la Touraine.

Un peu plus tard un célèbre médecin, Boissier de Sauvages, frappé, comme il le dit dans la préface de son livre, des déplorables pratiques des éducateurs de son temps et des fables absurdes débitées dans les compilations à leur adresse, résolut d'en faire justice par une suite d'observations et d'expériences méthodiques. Boissier se mit à l'œuvre, et, après de longues et patientes études, publia un traité où toutes les questions qui peuvent intéresser les éducateurs de vers à soie sont analysées, discutées sous toutes leurs faces et résolues.

L'ouvrage de Boissier de Sauvages a vieilli dans sa forme, mais ceux qui se donnent la peine de lire attentivement *ce bouquin* sont tout étonnés d'y trouver, en fait d'observations réellement intéressantes pour l'éleveur, en fait de préceptes utiles, applicables, tout le bagage des maîtres en sériciculture et qui sont venus après lui.

Le livre de Boissier de Sauvages ne produisit malheureusement pas autant de bien qu'il était permis de l'espérer. Le savant médecin s'adressait aux éducateurs, et ce ne furent pas les éducateurs qui le lurent. A cette époque, l'éducation des vers à soie était à peu près tout entière entre les mains des paysans et des petits propriétaires, les uns totalement illettrés, les autres trop encroûtés dans leurs préjugés pour goûter les conseils de Boissier.

En 1815, parut à Lyon une traduction de l'art d'élever les vers à soie, par le comte Dandolo, livre qui avait valu, en Italie, une certaine célébrité à son auteur. Cette traduction, qui arrivait juste au moment où la France, épuisée par vingt-cinq ans de guerre, sen-

(1) Le *mûrier blanc* Le mûrier noir était de temps immémorial cultivé en France. Il peut servir, à la rigueur, à l'alimentation des vers à soie.

tait le besoin de tourner toute son activité vers l'agriculture et vers l'industrie, eut un grand succès que prouvèrent trois éditions rapidement épuisées. Le traité de Dandolo, dans lequel l'éducateur trouve, jour par jour, heure par heure, comment il doit opérer, mérite à tous égards la faveur dont il jouit. Bien conçu, simplement écrit, d'une clarté et d'une précision admirables jusque dans les plus infimes détails, il ne laisse aucun doute, aucun embarras à celui qui le prend pour guide. Il est vraiment regrettable que le comte Dandolo, qui a évidemment, pour moi, mis à contribution les travaux de Boissier de Sauvages, n'ait pas une seule fois prononcé le nom de ce Français, et se soit attribué, avec une suffisance trop peu légitime, le mérite d'observations et de découvertes qui ne lui appartiennent pas. Je serai plus juste envers Dandolo qu'il ne l'est vis-à-vis de ses prédécesseurs et de ses contemporains, en reconnaissant que son manuel eut une très-heureuse influence sur l'industrie séricicole dans nos départements méridionaux. Il attira l'attention d'un certain nombre de propriétaires sur les avantages qu'offrait l'éducation des vers à soie, et les éleveurs les plus éclairés y puisèrent d'utiles renseignements. Il en résulta un accroissement notable dans la production française.

Ce ne fut cependant que vers 1838 qu'une véritable révolution s'opéra dans notre sériciculture. La cheville ouvrière de ce mouvement régénérateur fut M. Camille Beauvais. Il avait fondé aux portes de Paris, aux bergeries de Sénart, un établissement qui ne le cédait en rien aux établissements les plus importants du midi. Grande hardiesse aux yeux des méridionaux, qui regardaient la sériciculture comme un monopole de leur climat. M. Camille Beauvais, procédant comme Descartes, n'acceptait que sous bénéfice d'inventaire tous les faits signalés, toutes les pratiques proposées par Boissier de Sauvages, par Dandolo et indiquées dans un livre chinois, intitulé *Résumé des principaux traités chinois sur l'éducation des vers à soie*, livre qu'un savant sinologue, M. Stanislas Julien, avait traduit par ordre du gouvernement. Chaque année, à l'ouverture de la campagne séricicole, une trentaine d'élèves, jaloux de voir et de s'instruire, accouraient aux bergeries de Sénart de divers points de la France. Non-seulement ils prêtaient une oreille attentive aux leçons de M. C. Beauvais, mais ils l'aidaient dans ses expériences, et, divisés en escouades, *vaquaient*, comme l'aurait dit Olivier de Serres, au *mesnage des vers*. Bientôt les élèves des bergeries fondèrent une société dont ils formèrent le noyau, et qui ne tarda pas à compter dans son sein un grand nombre de propriétaires de mûriers et d'éducateurs anciens et nouveaux. La société séricicole eut pour organe *les Annales*, revue annuelle qui devint une tribune ouverte à toutes les théories, où chacun put décrire les procédés qu'il avait imaginés, livrer à la publicité ses idées, discuter celles des autres, consigner ses succès, facilité dont on abusa un peu trop.

Les magnifiques récoltes de cocons obtenues par M. Beauvais aux bergeries, et dont *les Annales* faisaient un argument à tout usage, émurent les éducateurs du midi de la France, qui avaient déjà trouvé étrange que les néophytes du nord eussent la prétention de leur apprendre leur métier : ils contestèrent les résultats accusés par *MM. de Paris*, et se moquèrent, très-spirituellement parfois, de leur outrecuidance. Mais, parmi les élèves des bergeries, plusieurs appartenaient aux départements du Var, de la Drôme, de l'Ardèche. Ceux-ci introduisirent plus ou moins complétement chez eux le système d'éducation de M. Beauvais, et prouvèrent, récolte en main, qu'il y avait beaucoup de bon dans ce système. Quelques-unes de ces exagérations auxquelles on se laisse inévitablement entraîner dans le feu de la polémique, et qu'on soutient ensuite par mauvaise honte, devinrent le texte de récriminations fort vives. Un peu de bonne foi eût suffi pour s'entendre ; de part et d'autre on fut aigre, injuste et blessant.

Mais ces discussions passionnées ne furent point stériles. Les novateurs ne tardèrent pas à s'apercevoir que les théories les plus séduisantes, les plus rationnelles en apparence, reçoivent souvent un rude démenti de la pratique, tandis que les praticiens du midi durent s'avouer que, parmi les procédés usités dans leurs ateliers, plus d'un n'était pas défendable. Aujourd'hui cet antagonisme, ces dénominations d'école du Nord et d'école du Midi ont cessé d'exister. La vérité s'est dégagée du choc de la routine contre la science et l'observation. On ne reconnaît plus que des magnaniers plus ou moins habiles, des encroûtés et des charlatans. Les premiers, en fait d'éducation de vers à soie, sont d'accord entre eux sur tous les points capitaux, les seconds pataugent dans l'ornière où pataugeaient leurs aïeux ; les derniers se querellent, ce qui est sans importance, et font des dupes, ce qui est beaucoup plus grave.

H. DE CHAVANNES.

Revue scientifique.

PHYSIQUE : De la chaleur produite par l'influence de l'aimant sur les corps en mouvement ; le mirage à Paris. — MICROGRAPHIE : Les êtres microscopiques de l'atmosphère terrestre. — GEOLOGIE : Réchauffement des laves déjà refroidies. — BOTANIQUE : Variétés de l'arbre à thé — PISCICULTURE : Conservation du silure. — CONGRES INTERNATIONAL de statistique. — LIVRE.

Depuis l'observation d'Arago, expliquée ensuite par la découverte des courants d'induction, on sait que les corps conducteurs mis en mouvement attirent l'aimant, et que cette attraction, semblable à un frein invisible, ralentit le mouvement des corps conducteurs, à ce point que, pour continuer le mouvement, il faut recourir à un nouveau travail d'impulsion. La résistance ainsi créée par l'attraction de l'aimant produit un effet dynamique que M. Léon Foucault a jugé, suivant les nouvelles doctrines, devoir se retrouver en chaleur.

Ce que la théorie lui indiquait a été vérifié par la curieuse expérience suivante : Entre les pôles d'un fort électro-aimant, il a partiellement engagé le solide de révolution appartenant à l'appareil rotatif, qu'il a nommé *gyroscope*. Ce solide est un tore en bronze, relié par un pignon denté à un rouage moteur, et qui, sous l'action de la main armée d'une manivelle, peut ainsi prendre une vitesse de 150 à 200 tours par seconde. Pour rendre plus efficace l'action de l'aimant, deux pièces en fer doux surajoutées aux bobines prolongent les pôles magnétiques et les concentrent au voisinage des corps tournants. — Quand l'appareil est lancé à toute vitesse, le courant de six couples Bunsen, dirigé dans l'électro-aimant, anéantit le mouvement en quelques secondes, comme si un frein invisible était appliqué au mobile. Mais si alors on pousse à la manivelle pour restituer à l'appareil le mouvement qu'il a perdu, la résistance qu'on éprouve oblige à fournir un certain travail, dont l'équivalent apparaît et s'accumule effectivement en chaleur à l'intérieur du corps tournant. Au moyen d'un thermomètre qui plonge dans la masse, on suit pas à pas l'élévation progressive de la température. Ayant pris, par exemple, dit M. Foucault, l'appareil à la température ambiante de 16° centigrades, j'ai vu successivement le thermomètre monter à 20, 25, 30 et 34 degrés ; mais déjà le phénomène était assez développé pour ne plus réclamer l'emploi des instruments thermométriques ; la chaleur produite est devenue sensible à la main. — Si l'expérience semble digne d'intérêt, ajoute l'auteur, il sera facile de disposer un appareil pour reproduire, en exagérant, le phénomène que je signale. Il n'est pas douteux que par une machine convenablement construite et composée seulement d'aimants permanents, on n'arrive à produire de la sorte des températures élevées, et à mettre sous les yeux du public assemblé dans les amphithéâtres un curieux exemple de la conversion du travail en chaleur. — Comme on le voit, rien ne se perd dans la nature, et l'emploi de toute force et de tout travail conduit fatalement à des effets divers, que la science a précisément pour mission de rechercher.

— Le mirage est une illusion d'optique qui fait apercevoir au-dessous du sol ou dans l'atmosphère, l'image renversée des objets éloignés. Ce phénomène, observé dès la plus haute antiquité, mais duquel Monge, le premier, a donné l'explication quand il faisait partie de l'expédition d'Égypte, s'observe surtout dans les pays chauds, parce qu'il résulte de l'inégale densité des couches de l'atmosphère lorsqu'elles sont dilatées par leur contact avec le sol fortement chauffé. Cependant les pays tempérés ne sont pas entièrement privés du spectacle du mirage. M. Bigourdan le signale sur divers points de Paris, mais surtout à la Bourse. Le soubassement sud-ouest de la Bourse de Paris, dit-il, que pour abréger j'appellerai le mur méridional, est formé d'un mur vertical en pierre de taille, parfaitement construit et sans aucune partie saillante, dans une étendue d'environ 78 mètres. Lorsque, entre midi et trois ou quatre heures, ce mur est frappé par les rayons solaires, il présente le phénomène du mirage avec une assez grande intensité. Si un observateur place son œil un peu en avant du prolongement du mur, il voit sa surface disparaître tout à coup, et un peu en avant de sa surface il voit une mince couche d'air, plus ou moins agité, qui a la propriété de réfléchir tous les objets qui sont près du mur ou de son prolongement ; ainsi la corniche qui surmonte le soubassement se réfléchit si exactement, qu'au premier abord on croit que l'image fait partie de l'objet. Si une personne appuie sa tête sur ce mur, un peu plus loin de l'observateur, une grande partie de la tête de cette personne, et quelquefois son corps tout entier, se mirent sur la mince couche d'air comme dans un miroir. L'image est un peu tremblante et déformée ; mais si l'air est peu agité, on distingue parfaitement tous les traits et toutes les parties du vêtement. A la déformation près, l'image paraît aussi brillante et aussi nette que le corps lui-même.

S'il en faut croire l'auteur du Mémoire que nous citons, M. Bigourdan, le mirage se manifeste à Paris dans beaucoup d'endroits, d'une manière permanente, l'hiver et l'été, la nuit et le jour. Cependant c'est à la Bourse, et aux heures indiquées plus haut, que le phénomène est surtout remarquable ; c'est une vérification que beaucoup de personnes peuvent faire.

— L'air atmosphérique tient en suspension des corps de diverses natures. Sans parler des miasmes, dont l'essence nous est inconnue, mais que l'étude des maladies endémiques, épizootiques et contagieuses autorise à admettre ; sans parler des sporules et du pollen, dont la présence dans l'air, à certaines époques, est mise hors de doute par le mode de reproduction des plantes agames et des plantes phanérogames dioïques, nous savons que MM. Bineau, Barral et Boussingault ont démontré, par l'analyse de l'eau de pluie, l'existence de matières minérales et de produits azotés dans l'air ; que M. Chatin y a constaté l'iode ; que Moscati, en condensant, par le refroidissement, les vapeurs contenues dans l'air des rizières de la Toscane et des salles des hôpitaux, a obtenu une eau susceptible de se corrompre ; que MM. Thénard et Dupuytren, en agitant de l'eau distillée dans un amphithéâtre de dissection, ont aussi tiré de l'air une matière susceptible de putréfaction ; enfin, et pour en finir, que MM. Boussingault et Rivero, ayant observé que l'acide sulfurique concentré noircissait par la présence de l'air, ont attribué ce fait à des animalcules.

Certes l'air atmosphérique a été l'objet de nombreuses et diverses études : la physique, la météorologie, la chimie l'ont successivement et bien souvent évoqué dans leurs laboratoires, et cependant on ignore encore quels sont les êtres recueillis dans l'eau et condensés avec elle, quels sont ceux qui noircissent l'acide sulfurique en se détruisant, etc., etc. L'observation directe par les moyens que nous fournissent la physique et la chimie est évidemment insuffisante pour donner quelques renseignements certains sur cette partie de l'histoire naturelle du globe terrestre, et il faut recourir au microscope, dont les sciences exactes se sont depuis quelque temps emparé.

M. Baudrimont a entrepris cette tâche. Ses observations ne sont point encore assez nombreuses pour qu'il se croie en droit de fournir quelques données pour la solution du problème, — mais en attendant il fait connaître les procédés que nécessite l'emploi du microscope, et on nous saura gré de les faire ici connaître ; pour observer au microscope, dit M. Baudrimont, les êtres qui peuplent l'air atmosphérique, plusieurs moyens peuvent être employés, et ces moyens sont tous d'une simplicité extrême. 1° On peut, comme l'a fait Moscati, et comme Robiquet et moi l'avons indiqué, condenser l'humidité contenue dans l'atmosphère, et, de plus, observer au microscope le fluide provenant de cette condensation, soit tel qu'on le recueille, soit en introduisant des réactifs spéciaux. Par ce premier moyen on ne peut obtenir que des produits condensables d'origine organique peut-être, mais les animaux vivants évitent les causes de destruction, si petits qu'ils soient, et l'on a ainsi peu de chance pour les saisir.

2° On pouvait encore faire barboter de l'air dans une petite quantité d'eau, et observer cette eau au microscope. J'ai principalement pratiqué ce deuxième procédé et par deux moyens différents : 1° en appelant l'air dans l'eau au moyen d'un vase aspirateur ; 2° en l'y faisant passer à l'aide d'une pompe. Les vases barboteurs sont connus de tous les chimistes ; mais un simple tube en U peut servir, pourvu que la branche par laquelle l'aspiration se fait soit assez longue pour que l'eau que le tube contient ne remonte pas dans le vase aspirateur. Afin de rendre le contact de l'eau aussi long que possible, j'ai aussi employé un tube de plus d'un mètre de longueur, tenu incliné sous un angle de 15 à 20 degrés avec l'horizon, et dont l'extrémité par laquelle l'air entrait était légèrement coudée et relevée en l'air.

— Dans le courant du mois d'août nous avons reproduit, d'après M. Ch. Deville, quelques détails relatifs à la dernière éruption du Vésuve, et, depuis cette époque, nous avons eu le plaisir d'apprendre que ce jeune et laborieux naturaliste prépare de nouvelles communications. En attendant, un autre voyageur, M. Gaudry, que l'Académie des sciences envoie en Grèce, a eu occasion de s'arrêter à Naples, et il adresse à M. Élie de Beaumont une lettre touchant l'état actuel du Vésuve, dans laquelle nous avons remarqué la mention d'un fait déjà signalé, sur lequel M. Deville promet à son tour quelques détails, et qui consiste dans le réchauffement des coulées de laves depuis longtemps refroidies. « Les laves de la dernière éruption, dit M. Gaudry dans sa lettre, ont cessé de couler le 28 mai. Par conséquent au mois de juillet, elles devaient être complétement refroidies. On marchait sur leur surface durcie ; les crevasses ne découvraient plus dans les parties inférieures aucune incandescence. Or, dans le mois de juillet, une partie des laves recommença à produire de grandes masses de vapeurs : fait qu'on ne saurait attribuer à la chute des pluies, car le mois de juillet fut très-sec. Bien plus, des laves sur lesquelles on avait marché la veille, et qui avaient paru refroidies jusque dans leurs parties les plus profondes, redevinrent incandescentes à leur surface. Il paraît que ce fait s'était déjà présenté, car un ancien auteur, Serao, rendant compte de l'éruption de 1737, avait énoncé ce principe, que *les laves ont en elles-mêmes une cause qui développe de la chaleur et les remet en incandescence, lorsqu'elles sont déjà complétement refroidies.* »

— Malgré la diversité des thés que possède le commerce, il est constant aujourd'hui qu'une seule espèce d'arbre les fournit tous, et que la coloration verte ou noire, et par suite leurs propriétés différentes, tiennent au mode de préparation que l'on fait subir aux feuilles

Cependant le théyer présente des variétés assez tranchées pour que Linnée ait cru devoir en faire deux espèces distinctes, auxquelles il a donné les noms de *thea viridis* et *thea Bohea*. Mais Sims, botaniste anglais, les a ramenées au même type en en faisant seulement deux variétés.

Ce n'est pas tout : il paraît que des variétés nouvelles se produisent spontanément : déjà, en 1825, le P. Leandro do Sacramento, qui a organisé le premier la culture du thé au jardin botanique de Rio-Janeiro, rapporte, dans un mémoire relatif à cette culture, une communication du maréchal Aronche : « J'ai ici (à Saint-Paul), dit le maréchal, trois qualités d'arbres, et ces qualités se sont reproduites de semences nouvelles. La qualité la plus commune a la feuille de grandeur moyenne et de forme lancéolée ; il y en a une autre à feuilles plus grandes et plus arrondies ; enfin une troisième dont la tige s'élève beaucoup moins, et dont la feuille est si petite qu'elle ressemble à celle du myrte. »

Depuis 1825, où ces lignes ont été écrites, d'autres observateurs sont venus confirmer le fait signalé par M. Aronche, et entre autres par le docteur Vasconcellos, qui assure que l'arbre à thé présente quatre variétés produites par la même semence. Aujourd'hui les planteurs du Brésil distinguent cinq variétés de théyers, et M. Lianvaux, qui arrive de ce pays après avoir rempli une mission qui avait précisément pour objet des recherches sur les cultures et la préparation du thé, met sous les yeux de l'Académie des sciences des spécimens de ces cinq variétés, recueillis dans une plantation considérable de San-Bernardo, sur le plateau de la Cordillière de Cubato, à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

— Tout le monde se souvient encore du bruit qui se fit, il y a quatre ans, à l'occasion d'un art, ou plutôt d'une industrie nouvelle, que l'on appela *pisciculture*, et qui ne devait rien moins que repeupler nos rivières et les mers de poissons dont les espèces n'étaient plus depuis longtemps connues dans ces rivières et dans ces mers. Un établissement modèle fut même établie à Huningue, et M. Coste, l'embryogéniste que tout le monde connaît, fut commis à la reproduction et à la distribution de toutes les espèces, dont des individus avaient été apportés des rives les plus diverses de l'Allemagne. Que sont devenus et cette brillante ardeur et l'établissement d'Huningue ? — En attendant que M. Coste nous dise où en est la pisciculture, M. Valencienne nous donne des nouvelles de plusieurs silures qu'il avait rapportés vivants des eaux douces de la Prusse, et qui avaient été déposés dans un des grands réservoirs de Marly. Non-seulement ces animaux ont vécu dans la pièce d'eau où ils avaient été placés, mais ils y ont beaucoup grossi et ils se sont sensiblement engraissés.

Ainsi le plus gros silure pesait 9 k. 500. Aujourd'hui son poids est de 11 kilogrammes ; sa longueur est de $1^{m}20$, et sa circonférence, mesurée aux pectorales, est de $0^{m}52$. — La longueur et le poids d'un autre silure ont beaucoup augmenté. Quand il a été mis dans le réservoir il avait $0^{m}80$; aujourd'hui il en a $0^{m}99$. Sa circonférence, aux pectorales, est de $0^{m}39$, et son poids est de 5 k. 500.

Les poissons, retirés du réservoir de Marly, ont été placés provisoirement dans une autre grande pièce d'eau de Versailles, dite le réservoir de Gobert, où ils trouveront une abondante nourriture, mais dont les parois, verticales comme celles du premier, s'opposeront au développement des œufs, ainsi qu'il est arrivé pendant ces quatre années. On sait, en effet, que les poissons deposent leur frai sur des fonds de sable ou de gravier, en général peu profonds ; ils choisissent les endroits sur lesquels un courant modéré fait filtrer l'eau entre les petites pierres afin d'entretenir sa pureté et sa limpidité. Cette disposition empêche les œufs d'être recouverts par une vase épaisse qui les détruirait promptement.

Un très-petit nombre d'espèces, telles que la tanche, attachent leurs œufs sur les plantes aquatiques et près de la surface. La perche lâche son frai en longs filaments noués en mailles serrées, ce qui produit ces sortes de réseaux flottants bien connus des personnes qui se livrent au plaisir de la pêche.

Ces observations montrent que la lumière et la chaleur sont les conditions essentielles pour vivifier les œufs, et que, par conséquent, les réservoirs profonds et à parois verticales doivent s'opposer à cette action ; car les œufs, détachés des ovaires, tombent au fond, et le défaut d'une lumière assez vive et de chaleur suffisante les fait promptement périr.

En faisant connaître ces détails, et en indiquant ainsi la cause de la non-reproduction d'une espèce qui a vécu et grossi loin des eaux qui l'avaient vu naître, M. Valencienne espère qu'il sera pris à l'avenir des mesures convenables pour mettre ces poissons dans des eaux où l'on pourra établir des frayères et en obtenir la reproduction. On ne peut que former le même vœu, si, en regard de la rareté et par conséquent de la cherté des substances alimentaires, on place la grandeur du silure, la rapidité de sa croissance et son abondance sur les marchés d'un grand nombre de villes d'Allemagne.

— Nous nous étions chargé de rendre compte, dans ce journal, du congrès international de statistique, dont la seconde session s'est tenue à Paris dans le courant du mois dernier. Une indisposition, qui nous surprit tout à coup, nous empêcha de suivre exactement toutes les séances du congrès ; et puis, le congrès ayant été partagé en trois sections, lesquelles étaient décomposées en plusieurs commissions, qui toutes travaillaient séparément, il était impossible à une seule personne de se trouver à la fois dans chaque section et dans chaque commission. A moins de ne parler que des travaux de la section à laquelle nous étions attaché, il était bien difficile, n'ayant que la mémoire pour guide, d'analyser les décisions des autres sections ; nous n'avons eu ni cette témérité ni ce courage, et nous avons préféré attendre les documents que prépare le ministère de l'agriculture et du commerce, pour parler de la réunion imposante de tous ces hommes éminents venus de toutes les parties du monde.

Nous devions ces explications aux lecteurs de *l'Illustration*, qui avaient le droit de s'étonner de trouver ce recueil en retard des choses de l'actualité, et faisant pour la première fois défaut à son titre de journal universel. — On nous pardonnera, nous l'espérons, la suspicion en laquelle nous avons tenu notre mémoire et nos connaissances, qui, elles, ne sont pas universelles, et l'on nous saura gré d'attendre les documents officiels, afin de présenter les faits d'une manière tout à la fois dignes des lecteurs de *l'Illustration* et du congrès de statistique.

— Avant que les portes du palais de l'Industrie soient définitivement fermées, visitons une dernière annexe, qui, pour avoir été ouverte tardivement, n'en est peut-être pas la moins curieuse. Elle renferme vingt-quatre vitrines, toutes tournées vers l'avenir ; les objets exposés, et qu'on ne distingue bien qu'en les regardant par le gros bout de la lunette, sont : un nouveau système de pavage ; des auvents couvre-trottoirs ; un nouveau mode d'aérage des monuments ; un escalier automoteur ; une végétation instantanée ; un filtre universel ; une réforme dans le vêtement ; des viandes végétales ; un nouveau mode de transport par eau ; un système de chemin

de fer sur les routes ; un arpentage au daguerréotype ; une réforme dans la cavalerie ; un nouveau combustible ; des brouettes à charge équilibrée ; une horloge à air ; des chaudières inexplosibles ; l'air visible ; comment et pourquoi la terre tourne ; une force motrice universelle ; le plan d'une maison d'habitation ; un théâtre de la science ; une révolution dans la peinture ; la propagation illimitée du son ; enfin une école astronomique.

Toutes ces vitrines, avons-nous dit, regardent vers l'avenir, tandis que les vitrines du transept et de l'annexe du bord de l'eau ne reflètent que le temps présent. Ces dernières nous montrent les splendeurs de notre temps ; les premières, au contraire, nous dévoilent les magnificences que la science prépare à nos petits neveux.

M. Andraud, dont les lecteurs de cette revue scientifique connaissent déjà le nom, a fait le Guide de cette dernière annexe, et l'on peut sans crainte se confier à ce *cicerone*, dont l'humour, la science et la bonne philosophie rendront le voyage tout à la fois instructif et agréable. Ce livre, dont l'idée est on ne peut plus originale, réalise les projets de la science et les espérances de l'activité humaine, et sera avidement lu par tous ceux qui ont foi dans la toute-puissance du génie de l'homme secondé par le travail.

Dr FÉLIX ROUBAUD.

Disposition des barricades dans les rues de Sébastopol. — D'après un dessin de M. E. Roux.

Douze dessins de Bida,

photographiés par Bertsch et Arnaud. Petit in-folio. — Paris, rue Fontaine-Saint-Georges, 27.

M. Bida est déjà connu par des œuvres qui ont établi sa réputation et lui ont fait une place à part parmi les plus habiles dessinateurs. Tout le monde a pu apprécier au dernier Salon et peut admirer à l'Exposition de cette année de magnifiques dessins, aussi remarquables par la grandeur du style que par les procédés d'exécution. Ce n'est donc pas du talent de l'artiste que nous entretiendrons nos lecteurs, mais bien plutôt de l'intérêt que présente sa publication au point de vue des mœurs et des coutumes orientales.

L'album que nous annonçons contient douze photographies reproduisant à merveille toutes les qualités qui distinguent les dessins de M. Bida. Ces diverses planches sont toutes relatives à l'Orient, dont notre artiste a pris possession à sa manière, et a su rendre avec vérité les scènes caractéristiques et les pittoresques costumes. Des douze sujets qui composent cet album, sept sont relatifs à l'Egypte, les cinq autres à la Turquie.

Les deux premières planches, les plus importantes de l'ouvrage, sont des fragments ou des projets de tableaux, et représentent des épisodes des deux principales fêtes de l'islamisme.

Le *Doçeh* est une cérémonie qu'on ne voit qu'au Caire et lors du *Mouled-el-Nabi*, anniversaire de la naissance du Prophète, célébré en Egypte avec une pompe et des particularités inusitées dans les autres Etats musulmans. Après les processions de derviches et de fokara, les zikr ou danses religieuses, les scènes extravagantes des Aicawa qui marquent la plupart des fêtes, vient la cérémonie du *Doçeh* ou du *foulement* qui caractérise la solennité du Mouled. Le cheik des derviches, Saadiyeh, après avoir jeûné et passé la nuit à réciter des passages du Koran, se rend, au sortir de la prière de midi, à la maison du cheik El-Bekri, descendant d'Abou-Bekr, beau-père de Mahomet. A quelque distance du logis, un grand nombre de dévots s'étendent côte à côte sur le sol, la face contre terre, et en invoquant le nom d'Allah. Les derviches qui président la cérémonie passent nu-pieds sur le dos de ces fanatiques pour tasser ce terrain mouvant que le cheik foule sous les pieds de son cheval, aux cris de *Allâhou hai* (Dieu est vivant), jusqu'à la demeure du descendant du Prophète. Aucun des corps qui composent ce pavé humain ne paraît meurtri, bien que plusieurs d'entre eux reçoivent en plein une ou deux soles de cheval, toujours un peu effrayé de cette marche inusitée. On attribue l'innocuité du doçeh à une puissance divine. — Cette scène curieuse a été représentée par M. Bida avec une vérité d'attitudes digne d'éloges.

L'autre planche est un fragment du tableau représentant le *Retour des pèlerins de la Mekke*. Nous la mentionnons pour mémoire, le tableau entier ayant été reproduit dans notre dernier numéro, à l'article consacré au Salon de 1855.

La scène des *Chanteurs arabes* qui s'accompagnent de la mandoline, du rebab et du zoummara, est aussi vraie que les précédentes, mais d'une exécution moins précieuse.

A ces trois scènes succèdent des costumes divers. — C'est d'abord un *Nizam* au repos, un de ces réguliers de Mohammed-Ali, dont l'original expose peut-être aujourd'hui sa vie en Crimée, après être sorti vainqueur des batailles de Koniah et de Nezib. — Puis une *Femme fellah* tenant son enfant endormi. — Des *Fellahs* qui accomplissent leurs dévotions sur une terrasse. — Enfin, c'est un *Anier* se désaltérant au biberon d'une de ces nombreuses fontaines qui ornent les rues du Kaire.

Après les Arabes viennent les Arméniens.

La planche intitulée les *Joueurs d'échecs* réunit autour d'une petite table deux Arméniens et un Turc absorbés dans leurs combinaisons. — Le *Kief*, ce *far-niente* du Levant, n'offre pas assez le calme, la quiétude et le laisser-aller qui caractérisent cet état de l'âme des Orientaux ; mais ce dessin ne pèche que par le titre. — Le *Barbier* est un délicieux petit intérieur de boutique pris à Constantinople ou à Smyrne. — *Grec et Arménien* est le titre d'une planche où ces deux types de finesse et de ruse semblent lutter de duplicité. — Le dernier costume représente un *marchand arménien* occupé à écrire au milieu des divers objets de son commerce de brocantage.

Tel est le contenu de ce charmant cahier dont le frontispice, ici reproduit, représente des sculpteurs appliqués à finir un *sphinx*. Cet emblème de l'Intelligence unie à la Force, chez les anciens Egyptiens, semble étranger au sujet de ce recueil ; il s'y rattache selon les idées des Grecs, et de l'auteur peut-être, qui a voulu symboliser par cette jolie vignette l'énigme des destinées de l'Orient.

E. P. A.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La clôture de l'Exposition universelle rendra sous peu Paris à ses véritables habitants.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer aux bureaux de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

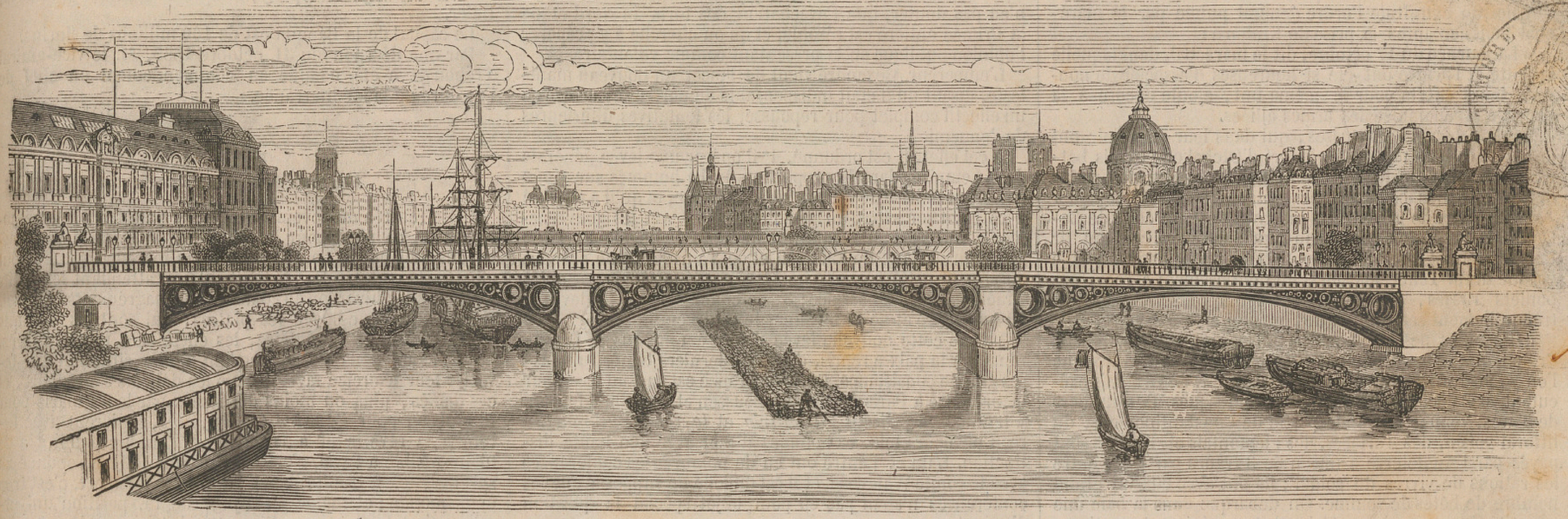
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

10 NOVEMB. 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 663. VOL. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Une solution. — Courrier de Paris. — La nouvelle route de Queyras (Hautes-Alpes). — Pompéia. — Chronique agricole. — Histoire d'une sonate. — Types et costumes russes. — Exposition prussienne au palais de l'Industrie. — Curiosités de Lima (suite et fin) — Revue littéraire. — Modes et industries parisiennes. — Vues photographiques de la Suisse, de M. Martens. — La taxe de la viande. — Variétés.

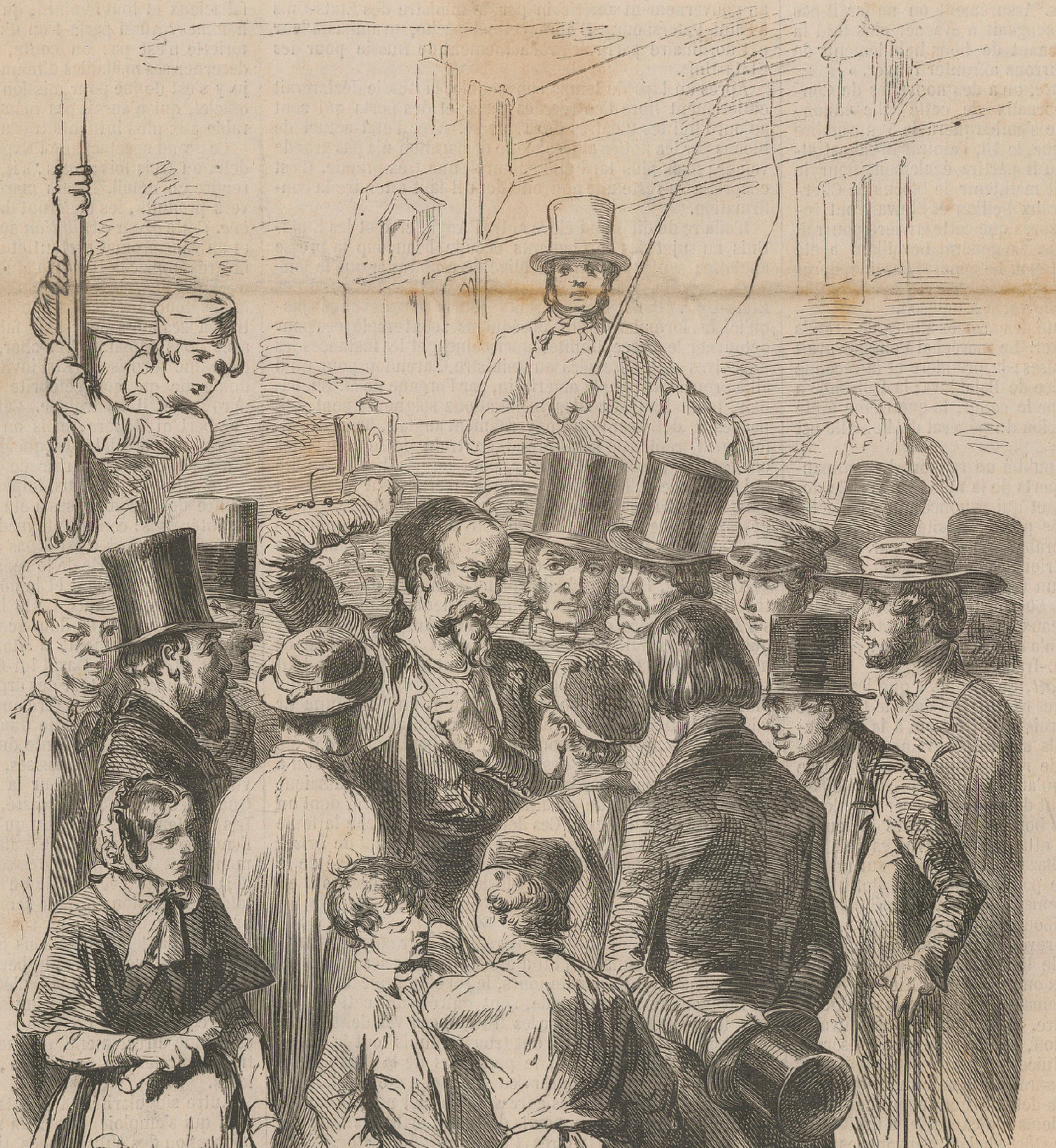
Gravures. Le siége de Sébastopol, raconté par des soldats de l'armée d'Orient. — Inauguration de la route de Queyras ; le château de Queyras. — Pompeia : six gravures. — Types et costumes russes : cinq gravures. — Exposition prussienne du palais de l'Industrie. — Carte du théâtre de la guerre. — Taxe de la viande : division du bœuf ; id. du veau ; id. du mouton. — Une vue de Suisse, d'après une photographie de M. Martens. — Rébus.

Histoire de la semaine.

En attendant le récit des événements nouveaux qui se préparent en Crimée, on ne lira pas sans intérêt une lettre qui nous est adressée de Lyon avec ce dessin :

« Monsieur, les soldats libérés de l'armée d'Orient sont maintenant à leur tour en possession d'occuper la curiosité publique. La plupart ont gardé quelques *souvenirs* de leurs campagnes : on les voit, les uns coiffés de casques russes, les autres portant des débris d'armes ennemies, même des tronçons de lances de Cosaques ; il y a enfin les pigeons et autres oiseaux familiers, les rats savants, les chats invalides dont la presse a raconté les exploits.

« L'intérêt qu'excitent ces braves soldats en est venu à ce point qu'on se permet de les accoster dans les rues, sur les places, et de les interroger aussi longuement que leur bonne volonté veut bien s'y prêter. Au reste, les Gaulois nos ancêtres n'en agissaient pas autrement alors qu'ils arrêtaient les étrangers dans leur route



Récit du siége de Sébastopol, par les soldats de l'armée d'Orient, dans les rues de Lyon. — D'après M. Steyert.

pour faire raconter leurs voyages ; on peut donc croire que nous avons, quoi qu'on en dise, bien peu changé depuis deux mille ans. Pardonnez-moi cette citation.

« Je ne relèverai pas ces appréciations à la fois originales et hardies que nos troupiers se permettent sur les événements, sur les ennemis, sur nos alliés, etc. ; mais il est digne de remarque que ces récits de batailles, à en juger du moins par la physionomie des auditeurs et quelques exclamations qu'on laisse échapper, ne sont pas sans faire une impression d'étonnement pénible sur les esprits les plus indifférents ; et de fait ces sanglants épisodes, ces détails atroces redits avec le langage imagé et la pantomime expressive de ces rudes narrateurs, refroidiraient l'enthousiasme le plus zélé pour la gloire militaire, et seraient les plus éloquents plaidoyers en faveur de la paix.

« J'ai l'honneur, etc.

« A. STEYERT. »

Nous n'avons cette semaine aucune nouvelle importante de Crimée. Le maréchal Pélissier a seulement envoyé au ministre de la guerre une dépêche ainsi conçue sur le mouvement de cavalerie du général d'Allonville :

« Dans la journée du 27 octobre dernier, le général d'Allonville, avec 44 bataillons, 38 escadrons et 56 pièces de canon, s'est avancé sur la route d'Eupatoria à Simphéropol, jusqu'au ravin de Tchobatar. Il a trouvé les Russes solidement établis sur la rive opposée de ce ravin, où ils ont construit un retranchement défendu par 36 pièces de 32, qui, tirées à longue portée, ont atteint dans nos rangs quelques hommes et quelques chevaux. Toutes les tentatives faites pour amener l'ennemi à un engagement hors de cette forte position sont restées sans succès. C'est

ainsi que dix escadrons russes se sont repliés devant quatre escadrons turcs que le général d'Allonville avait lancés contre eux. Le jour suivant les mêmes manœuvres ont été renouvelées sans plus de succès. Le manque d'eau en avant de Sack, et la difficulté de s'entretenir de fourrage, ont décidé le général à rentrer, le 29, à Eupatoria. Les alentours de cette place, jusqu'à une grande distance, ont été complétement abandonnés par les Russes.

Voici un extrait de l'ordre général publié par le maréchal Pélissier après la prise de Kinburn :

« La journée du 17 octobre, dit le maréchal, dans laquelle la flotte et l'armée ont été si heureuses d'associer de nouveau leurs efforts pour le même but, ajoute encore à la gloire, à la renommée des armes alliées.

« Elle a terrifié les Russes, qui dans leur désespoir ont dès le lendemain fait sauter le fort d'Otchakoff et trois batteries rasantes qui l'entouraient. Kinburn entre nos mains devient une menace importante contre Nicolaïeff et Kherson. »

Les troupes ne restent pas inactives, car on écrit de Balaclava à l'*Opinione* de Turin, qu'elles s'exercent au tir tous les jours. Les Français ont établi un tir dans la plaine voisine de la Tchernaïa, mais non entièrement à l'abri des boulets russes, afin d'habituer leurs conscrits à tirer tranquillement sous le feu de l'ennemi.

« Les alliés ne paraissent pas disposés à ne regarder la Crimée que comme un champ de bataille ; les travaux que l'on y fait prouvent que l'on veut la garder. Les Anglais exécutent à Balaclava des travaux gigantesques. Des milliers de Turcs, venus en grande partie de Constantinople et du littoral voisin, des Tartares, des Piémontais et d'autres sont payés par l'Angleterre à raison de 3 francs par jour, outre les rations de vivres du soldat ; ils ont avec eux un grand nombre de bêtes de somme. On débarque dans la baie une quantité immense de matériaux. Des régiments entiers, pendant ce temps, sont occupés à des travaux d'art plus importants.

« Le long de la rive de la baie on a fait un quai sur lequel les plus gros bâtiments à voiles et à vapeur débarquent les vivres de l'armée sans l'aide de canots, tant l'eau est profonde tout près de la terre. En un mot, on réunit à Balaclava un matériel immense qui suffirait, non pas pour une armée de 25 à 30,000 hommes, mais même pour une armée de 100,000 hommes. Assurément on ne ferait pas toutes ces dépenses si l'on songeait à évacuer plus tard la Crimée. Nous avons maintenant de bons habillements de laine avec lesquels nous pourrons affronter l'hiver. »

Par le paquebot *l'Euphrate*, on a des nouvelles de Constantinople du 29. Les journaux de cette ville annoncent que la garde impériale s'embarquera le 5 novembre pour rentrer en France, et que, le 10, l'amiral Bruat est attendu à Constantinople, d'où il partira également pour la France. L'amiral Pellion doit maintenir le blocus de Cherson et du Dniéper. Les amiraux Pellion et Stewart ont remonté le Bug, et se sont assurés que cette rivière pourrait porter des vaisseaux chargés. Le général Levaillant a été nommé gouverneur de Sébastopol. Le général Bazaine, après avoir détruit les villages qui se trouvent sur la presqu'île de Kinburn, se préparait à rentrer à Kamiesch.

Il se fait, du reste, du côté des armées alliées de grands préparatifs pour passer l'hiver. Le maréchal Pélissier avait remanié les divisions françaises : la première et la seconde sont descendues dans la vallée de Balaklava ; la troisième a quitté la Tchernaïa et occupe le camp ; la quatrième a été envoyée à Eupatoria. La division du général d'Allonville est revenue à Baïdar.

Le Moniteur universel a publié un rapport du commandant français du blocus des ports de la mer Blanche. Ce document, daté du 29 octobre, et qui annonce la fin de cette lointaine campagne, terminée par l'intensité du froid, fait connaître les pertes considérables éprouvées par le commerce des provinces septentrionales de la Russie. Soixante navires caboteurs russes, d'un tonnage d'environ 900 tonnaux, ont été détruits, et des 600 navires neutres, jaugeant en moyenne 120,000 tonneaux, qui d'habitude entrent dans la mer Blanche, aucun n'a essayé d'y pénétrer pendant le séjour des croiseurs anglo-français.

On lit dans *le Fremdenblatt*, de Vienne, « que les alliés, après avoir opéré les sondages nécessaires dans le Bug et le Dniéper, ont procédé il y a trois jours, dit-on, à la destruction des batteries côtières. Ils se sont convaincus qu'il serait impossible aux Russes de rendre impraticable l'entrée de l'embouchure du Bug jusqu'aux chantiers de Nicolaïeff en y coulant des bateaux ; ils ont donc pu s'avancer avec leurs bateaux à vapeur plats, leurs bombardes et leurs chaloupes canonnières, et s'apprêter à attaquer les ouvrages de Nicolaïeff. On dit que le général Bazaine doit établir sur un des points de la rive une redoute pour y soutenir la flottille et pour contribuer au bombardement de Nicolaïeff. »

On apprend aussi de Hambourg que, lundi dernier, l'ordre est arrivé à Kiel de faire revenir immédiatement en Angleterre tous les vaisseaux de ligne de la flotte de la Baltique. Quatre de ces vaisseaux ont déjà quitté Kiel.

Voici ce qu'un journal allemand raconte de la résolution prise par l'empereur Alexandre, au sujet des pleins pouvoirs conférés au prince Gortschakoff, relativement à la conservation ou à l'abandon de la Crimée :

« L'empereur Alexandre, après avoir mûrement pesé les conclusions d'un rapport très-détaillé que le prince Gortschakoff lui a envoyé sur sa demande expresse, a décidé de remettre au choix du prince Gortschakoff, suivant les circonstances et sans qu'une responsabilité lui soit imposée à cet égard, d'abandonner la Crimée ou de la défendre tant qu'il le jugerait convenable ; néanmoins il doit ménager l'armée dans les conditions indiquées par le rapport. L'empereur a fait transmettre ces pouvoirs spéciaux au prince Gortschakoff par deux de ses généraux auxquels le prince doit communiquer sa résolution définitive, et qui doivent l'assister. L'empereur approuve d'avance toutes les mesures du prince, et fera appuyer ses opérations par l'armée du sud du général Luders, qui restera, à cet effet, à Nicolaïeff. On assure qu'une copie de ces décisions a été transmise au ministre de la guerre Dolgorukoff. On en a également donné avis à la famille impériale. Le général Gortschakoff a annoncé, en conséquence, qu'il n'abandonnerait pas volontairement la Crimée. »

On croit du reste, à Vienne, que l'ambassade russe sait, à n'en pas douter, que l'évacuation des forts du Nord et de la Crimée entière est résolue, et qu'on cherche à y préparer l'opinion publique en la présentant comme volontaire.

L'empereur Alexandre vient de lancer un nouveau manifeste, disant qu'il était indispensable de porter ses armées à un effectif complet pour repousser les tentatives ultérieures de l'ennemi.

A cet effet, il est ordonné, 1° d'opérer une levée générale dans l'empire, dans la proportion de 10 hommes sur 1,000 âmes, sur la base de l'ukase réglementaire, et qu'il a adressé à ce sujet au sénat dirigeant, en exceptant les gouvernements de Pskow, de Poltawa, de Tchernigoff, de Karkow, d'Ickaterinoslaw, de Cherson et de Tauride ; 2° de prendre aussi pour cette levée 10 hommes par 1,000 âmes parmi les israélites tenus au service ; 3° de commencer cette levée le 15 novembre et de la terminer le 15 décembre 1855.

Malgré cette nouvelle levée dans l'empire russe, l'espérance de la paix a repris, dans ces derniers temps, une assez grande consistance. Cette espérance est surtout basée sur la présence à Paris de MM. de Beussen et Van-der-Pforden. « L Empereur, disent *la Patrie* et *le Constitutionnel*, a reçu plusieurs fois ces hommes d'Etat avec une haute distinction. L'un et l'autre ont eu de nombreuses conférences avec le comte Walewski, et il est difficile de supposer que ces conférences n'aient pas eu pour objet spécial la question d'Orient. »

Quelque désir que nous ayons nous-même de voir ces espérances se réaliser, nous nous bornons à les enregistrer ; après tant de déceptions de ce côté, nous ne devons plus nous réjouir que des faits accomplis.

Comme complément de ce que l'on sait déjà sur les bonnes dispositions des populations de l'Union américaine envers la Russie, plusieurs journaux américains publient le texte d'une dépêche très-importante qui aurait été adressée au gouvernement américain par le ministre des Etats-Unis à Saint-Pétersbourg. D'après cette dépêche, un ambassadeur extraordinaire partirait prochainement de Russie pour les Etats-Unis.

Après un laps de temps convenable, la Russie déclarerait entièrement libre l'entrée des mers et des ports qui sont aujourd'hui les théâtres de la guerre. Avec l'état actuel de blocus par les flottes alliées, cette déclaration n'a pas grande valeur ; mais plus tard elle en aurait une très-grande. C'est encore là du reste une nouvelle dont il faut attendre la confirmation.

L'affaire du différend élevé entre l'Angleterre et les Etats-Unis au sujet des enrôlements occupe beaucoup la presse anglaise ; seulement on est obligé de remarquer que le langage de cette dernière s'est bien humanisé à l'égard des Etats-Unis. Dans les différents journaux parvenus jusqu'ici, les formules les plus obséquieuses sont employées pour détourner les susceptibilités américaines, et les instances les plus vives sont adressées au ministre Clarendon pour qu'il ait à prouver au peuple américain, par l'organe de M. Buchanan, toute l'injustice des insinuations soigneusement propagées au détriment du gouvernement anglais. Tous ces efforts pour replâtrer le différend en train de se manifester ont été provoqués par l'aigreur, pour ne pas dire l'hostilité qui a dicté les pièces émanées du gouvernement américain dans les dernières contestations avec la Grande-Bretagne. Les symptômes de mauvais vouloir se trouvent confirmés par l'annonce dans le *New-York-Herald* d'une ambassade extraordinaire russe dont nous avons parlé plus haut.

A Londres, Hyde-Park, dimanche dernier, a été encore le théâtre de rassemblements, de mouvements tumultueux, de sorties furibondes contre le gouvernement et contre ceux qui, « ne travaillant jamais, jouissent des biens de ce monde, tandis que ceux qui travaillent manquent de tout sur la terre ; » déclamations souvent interrompues par une pluie de mottes de gazon que les gamins en belle humeur faisaient tomber sur les orateurs et sur leur auditoire. Quelques curieux, que l'on a pris pour des boulangers, ont été cruellement traités. Le désordre est devenu tel que l'on a fait entrer dans la partie de la promenade où se passaient ces scènes une grande quantité d'agents de police, dont un certain nombre à cheval. Ces derniers ont empêché la foule de stationner dans Park-Lane, et par conséquent de briser les fenêtres des hôtels voisins, comme il lui est arrivé de le faire le dimanche précédent. Plusieurs arrestations ont eu lieu.

On lisait cette semaine dans *le Moniteur* :

Le gouvernement russe a fait réparer à grands frais une des églises d'Athènes qui lui a été cédée pour les usages de ses nationaux. Il y a peu de jours, le roi et la reine de Grèce, en revenant de la promenade, sont entrés dans cette église sous le prétexte d'examiner les travaux qui venaient d'être terminés. Leurs Majestés y ont trouvé réunis tout le clergé desservant, les chantres et le personnel de la légation de Russie en uniformes. Un service solennel a été aussitôt célébré, et, après des prières adressées au ciel pour le succès des Russes contre les ennemis de la foi orthodoxe, un *Te Deum* a été chanté. D'après *l'Indépendance belge*, cette circonstance aurait eu encore plus de gravité, et révélerait une situation des plus sombres. Le peuple lui-même, prenant part à la démonstration de la royauté dès qu'il aurait eu connaissance de la démarche de ses souverains, se serait répandu en groupes tumultueux dans la capitale, poussant les cris les plus hostiles aux puissances occidentales. L'autorité n'aurait réussi qu'à grand'peine à calmer l'effervescence populaire.

Kars, toujours resserré, compte sur un prochain ravitaillement. Le général Williams a tout organisé pour une défense opiniâtre.

Le ministre des finances de Vienne a envoyé, le lundi 5 novembre, l'avis de la ratification par l'Empereur de la concession de la banque commerciale et industrielle accordé à la maison Rotshchild, aux princes Furstemberg et Schwarzemberg, Auesperg, comte Chotek et Louis de Haler.

Le capital de la Banque est de 100 millions de florins.

Par une décision du 31 octobre 1855, M. le vice-amiral Trehouart a été nommé au commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Cette rentrée de novembre ne sera pas des plus mémorables, si ce n'est pour les habitués de la salle des Pas-Perdus, qui ont eu la distraction des mercuriales. Partout ailleurs la conversation languit, et, en attendant les petits bonheurs de l'hiver, on en combat les désagréments chez soi. Il faut bien en essuyer les plâtres, qui sont les courants d'air, l'éclairage réfractaire, les cheminées récalcitrantes. Les fumeurs seuls s'accommodent d'une situation qui favorise leur exercice favori ; mais les délicats s'ennuient, et ces dames, plus ou moins délaissées par leurs maris pour le club ou pour *l'affaire Chaumontel*, se livrent avec fureur à la rêverie et à la broderie. Aussi ce qu'il y a de moins visible à Paris, c'est la Parisienne. Elle a renoncé au spectacle, c'est trop province ; aux fêtes du sport, c'est trop demi-monde ; et même au voyage de l'Exposition universelle, c'est trop cohue. Elle attend toujours le premier rayon de soleil qui, venant à s'insinuer entre deux averses, lui permettra de courir à ses vieilles amours, la toilette et ses emplettes. Parisienne ou non, toute femme est fort attentive aux conquêtes de cette branche de l'industrie, et elle en a toujours favorisé les progrès dans tous les sens. Quelques-unes, ou plutôt le plus grand nombre, s'étonnent qu'aucune femme n'ait été appelée à figurer dans le jury des récompenses. N'y a-t-il pas certains produits d'un art fallacieux et tout féminin, qui échappe à la compétence des hommes ? Aussi parle-t-on d'un comité de dames, — l'historiette n'est pas un conte, — en voie de formation pour décerner ses médailles d'honneur. Cet officieux et charmant jury s'est donné pour mission de réparer les bévues du jury officiel, qui n'aurait pas même accordé une mention honorable aux plus brillants travaux de la fée aux aiguilles.

Ce grand spectacle de l'Exposition ne sera plus donné que deux ou trois fois ; mais, s'il ferme en gros, on va vous le rendre en détail. Divers marchands, acquéreurs de ces divers produits, les étaleront dans leurs magasins, *entrée libre*. Cette *great exhibition* aura bien d'autres succursales, et on vous promet partout et ailleurs encore la monnaie de la grosse pièce. Il n'y a guère d'appartement confortable où l'on ne voie quelqu'un de ces échantillons plus ou moins couronnés, mais que le propriétaire est fier de montrer à ses amis pour leur faire envie. « Venez donc dîner avec nous demain, très-cher, nous aurons... mais chut, c'est une surprise. » Et l'invité de se dire : il s'agit sans doute de quelque célébrité ? Rossini ou l'andarin Genaro ?... et il se trompe. Cet homme affriandé n'aura ni Lambert ni Molière, mais on lui exhibera au dessert un service en porcelaine ou quelque plaqué aux pièces innombrables et orné de sa marque de fabrique.

Un autre détail plus important à signaler, c'est que le chiffre des récompenses a été réduit outrageusement pour les intéressés : cent trente médailles au lieu de quatre cents, et encore ce tiers n'est-il pas un tiers bien solide ou consolidé, puisqu'on parle de le réduire à cent. Quant au concert, leur dédommagement et le nôtre, ce sera la véritable exposition des exécutants. Cette brillante armée d'instrumentistes, au nombre de douze cents, est décidément confiée à M. Berlioz. Seulement, la fête devant avoir plusieurs lendemains, M. Félicien David lui est adjoint comme lieutenant. Ensuite viendra le tour des orphéonistes sous la conduite de M. Gounod ; il va sans dire que des artistes de toutes les nations joueront leur partie dans ce grand concert européen. On a calculé que l'enceinte du palais pouvait contenir quarante mille personnes assises, et tel serait le chiffre des invitations distribuées pour la cérémonie des récompenses. Quand les chants auront cessé, que fera-t-on du monument ? Les utilitaires ont répondu qu'on y mettrait la Bourse, dont l'emplacement actuel ne suffit plus aux besoins de son monde, et voilà que toutes sortes de projets s'échafaudent déjà sur cette éventualité en l'air. On dit même que certaine spéculation, qui n'a jamais lâché la proie pour l'ombre, serait tentée de jeter ses griffes sur les Champs-Elysées afin d'y planter des maisons ou tout au moins des actions. A ce propos, vous aurez lu peut-être dans votre journal que le Crédit mobilier venait d'être concédé aux plus grands seigneurs de la *Bohême*, mais remarquez bien qu'il s'agit du Crédit mobilier de Vienne (Autriche), que l'annonce en est venue directement, et que la malice seule pourrait y trouver prétexte à équivoque, et aussi injustement qu'ailleurs.

Autre singularité. Différents organes de l'opinion publique, qui s'emploient avec un zèle louable à la rassurer sur la question des subsistances, tiennent parfois sous cette rubrique commerciale : prix des marchandises, un langage où ne se retrouvent plus les sentiments d'humanité qui honorent le *premier-Paris*. On y constate la hausse des blés, une calamité, dans les mêmes termes que l'amélioration des fonds publics. Sans le vouloir et sans qu'on s'en doute, on reproduit plus ou moins cette circulaire de la spéculation : « Les bruits de baisse qui circulent par suite de l'arrivage de nouveaux blés ont provoqué une *dépréciation* momen-

tanée sur le marché, et les anciens se ressentent de cette *défaveur*. Cependant nos vendeurs ont confiance dans l'avenir, et ils espèrent que les prix actuels détermineront une reprise. » Lors de la crise de 1847, qui fut beaucoup plus inquiétante que celle d'aujourd'hui, Alphonse Karr fit ressortir cette circonstance bizarre, qu'en même temps que le pain augmentait, le prix de toutes sortes de belles choses, tissues ou métallisées, était affiché en baisse, et il ajoutait avec son bon sens habituel : « Il est fâcheux de voir abaisser le prix des objets de luxe, non pas assez pour que le pauvre en ait, mais tout juste assez pour qu'il soit humilié de n'en pas avoir. » C'est l'occasion de rappeler qu'à la même époque M. Gannal, — l'habile chimiste qui conserve si bien les morts, — se faisait fort de nourrir les vivants avec un pain fabriqué à vil prix. On dit même que le gouvernement, ayant goûté de ce pain, le trouva fort bon à manger ; cependant la vente n'en fut pas autorisée, et le projet fut enterré ou plutôt embaumé par son auteur, et voilà qu'on parle de le reprendre. Mais enfin, si le froment est momentanément indisposé, il y a longtemps que la pomme de terre ne s'était si bien portée ; il ne s'agit plus que de la mettre à la portée de toutes les bouches, en imposant silence aux calomniateurs, — je ne dis pas aux accapareurs, — qui nieraient la santé florissante du précieux tubercule. Il est vrai que sa convalescence aura été bien longue, et peu s'en est fallu qu'il n'ait péri *turbâ medicorum*, par la foule des médecins ou du moins des brochures, s'il est vrai que, dans ces dernières années, le nombre de ces opuscules ait atteint le chiffre de 5,758.

Je cherche quelque autre information aussi nouvelle, et je ne trouve que des événements déjà connus. Tel est l'arrivée à Paris du romancier de l'Angleterre que les Parisiens goûtent le mieux depuis que Walter-Scott est mort, vous avez nommé Charles Dickens. Le spirituel écrivain habite aux Champs-Elysées un hôtel presque aussi somptueux, dit-on, que celui du duc de Brunswick, son voisin ; c'est un de ces rares immeubles acquis à la pointe de la plume. A Londres, pays d'aristocratie, M. Dickens s'est vu très-recherché à cause de son talent et de sa réputation ; il en sera de même à Paris, où un bel esprit somptueusement logé est toujours le bien venu. Auteur charmant dans un genre qu'on appelle léger, parce qu'il est amusant, l'aimable étranger ne saurait manquer de devenir tout de suite, grâce à sa fortune, un personnage considérable et un écrivain sérieux. Aux yeux de notre monde, le plus civil et civilisé de tous les mondes, à ce qu'il dit, l'accessoire vaudra toujours mieux que le principal. Cette belle société, qui se pique de discernement et de délicatesse, partage à ce sujet tous les sentiments de ceux qu'elle appelle assez dédaigneusement les petits bourgeois. « Peuh ! comme disait l'autre jour Jules Janin en traduisant ces répugnances à merveille, un artiste, un écrivain, c'est dangereux, ça n'a rien dans le monde, ça n'a pas le sou ! Parlez-moi d'eux quand ils seront propriétaires. Mais des mange-tout ou plutôt des mange-rien ; des déguenillés d'artistes en livres, en tableaux, en pattes de mouches, fi, vous dis-je ! On peut bien regarder un instant les œuvres de ces gens-là ; on ne fait pas attention à leurs personnes ! Un coup d'œil au tableau du peintre, il est content ! d'un doigt dédaigneux parcourez le livre de l'auteur, un livre emprunté au cabinet de lecture, il est aux anges. Comment donc ! ils vous ont ému, charmé, amusé, ça doit leur suffire. Mais peste, les gaillards seraient bien difficiles s'ils n'étaient pas contents du public ! Et le musicien donc, Rossini par exemple, est-ce qu'on n'écoute pas toujours sa musique avec un nouveau plaisir ? que pourrait-il souhaiter de mieux. » A propos d'illustrations qu'on néglige, M. Meyerbeer est parti pour Berlin, aimant mieux être le premier là-bas que le second à Paris. Mais nous voici en vue du théâtre et de ses nouveautés, notre dernière étape, et des plaisirs de la semaine, nous n'avons encore rien dit.

Où en est le concert de charité, et la musique de chambre, et la danse de salon ? est-ce qu'il faudrait s'en passer comme de notre été de la Saint-Martin ? Hélas ! la musique bienfaisante se met en frais et ne fait pas ses frais, en voici la preuve. M. Herz, qui joue et fabrique des pianos avec une perfection égale, avait mis en loterie, au bénéfice des orphelins de l'armée d'Orient, le plus beau de ses instruments, et chaque billet donnait à l'acquéreur le droit d'assister au concert du célèbre virtuose. C'était à la fois une bonne action, une chance heureuse et un plaisir qu'on pouvait se procurer du même coup. Eh bien ! faute d'un nombre suffisant de souscripteurs, M. Herz a été forcé de gagner lui-même son piano, et il a abandonné la recette aux orphelins en réalisant une perte sèche de deux mille francs : tant il est vrai que les plus beaux concerts deviennent aisément ruineux pour les artistes qui les donnent. Quant à la danse, on n'en connaît plus d'autre que celle du Jardin d'Hiver, où le printemps continue à s'épanouir en serre-chaude. Ce bal de privilégiés, à cinq francs par tête, inventé d'abord à l'usage des étrangers, va maintenant se perpétuer en faveur d'une multitude d'indigènes. C'est là que la jeunesse folâtre ira dépenser deux fois par semaine une activité qu'on l'accuse à tort d'économiser ailleurs. Taisons-nous sur les autres agréments de ce paradis terrestre, où plus d'une jolie fille d'Eve aura trouvé l'occasion de mordre au fruit défendu qui fit perdre l'ancien à la mère des hommes.

C'est ici que je glisse une anecdote qui mérite bien l'honneur d'une nouvelle édition. Un marquis de race étrangère, aussi distingué pour sa fortune que pour son savoir, parce qu'il en fit toujours un noble usage, est mort naguère en laissant parmi les papiers de la succession des créances commerciales. Muni de ces titres, l'héritier voulut en recouvrer la valeur ; mais il est marquis comme son oncle, et il fallait plaider devant la justice consulaire, où dans certains cas il devient indispensable de montrer une patente de commerçant. C'est pourquoi notre héritier courut à la préfecture de police, et se fit délivrer, moyennant quelques francs, une patente de dernière classe, qui l'institue *marchand de coco*. Une fois en règle, il a plaidé et il a gagné. Le fait n'est pas très-vraisemblable, mais il est vrai. Je ne sais qui me tient d'arriver au *Médecin des enfants*, drame de la Gaieté, par une autre anecdote qui est peut-être la source où les auteurs ont puisé pour trouver leur pièce ; mais l'histoire semblerait trop décolletée, et il faut s'en tenir à la fiction théâtrale, qui n'est guère plus décente ou pudibonde.

Ce Médecin des enfants, qui ne l'est pas encore, jeune homme des plus *comme il faut*, s'est épris de la femme du voisin, et l'occasion, l'herbe tendre, quelque diable aussi la poussant, Mme de Lormel s'est laissé enlever à son mari. C'est au fond de la Suisse que le ravisseur est allé cacher son larcin et le fruit de son larcin, une charmante enfant que leur faute même rend plus chère à ses parents, et qui va en être l'expiation. Quelque soir, par un temps d'orage, éclatera tout à coup la foudre du mari outragé ; s'armant de la loi comme d'un poignard, il viendra dire au ravisseur : « Tu m'as volé ma femme, eh bien, je te prends ton enfant. » La pièce n'est qu'un roman intéressant bâti sur cette donnée : c'est le duel du père idéal ou légal et du vrai père. Quand le bourreau emporte ses victimes, on comprend que c'est pour les faire mourir à petit feu ; mais l'agonie de la femme coupable est courte, sa douleur l'a étouffée tout de suite ; le martyre de l'innocence a la vie plus dure, l'enfant a grandi dans l'isolement ; la vengeance aura raison d'elle sans la toucher. On la regarde sans lui sourire, on la traite en étrangère, et on lui parle comme à une ennemie intime ; quelques jours encore, et elle mourra de froid dans cette maison glaciale comme la tombe ; c'est alors que le vrai père, qui s'est fait médecin des enfants pour retrouver le sien, arrive au chevet de la mourante, et, puisqu'il l'a reconnue, elle sera sauvée et on la lui rendra. Tel est le dénoûment heureux auquel vous arrivez à la suite de beaucoup de scènes terribles, pathétiques, et même touchantes. M. Bignon joue à merveille le rôle du mari qui fait peur ; il s'est taillé un masque dans le marbre, il a un regard d'acier qui serre le cœur. M. Laferrière touche fort bien les cordes sensibles de l'amant et du jeune père ; c'est un très-grand et très-brillant succès pour tout le monde.

PHILIPPE BUSONI.

Une solution.

La lettre suivante est écrite dans un sentiment qui répond trop aux vœux de l'Europe pour que nous lui refusions notre publicité. Toutefois nous ne saurions absolument partager des espérances renouvelées des illusions de l'abbé de Saint-Pierre, et des combinaisons modernes des amis de la paix. Nous avons appris qu'il n'y a pas que des ambitions vulgaires et des intérêts actuels en jeu dans la guerre. Il y a l'effort d'un peuple ou d'une race qui cherche, même à son insu, son expansion naturelle ; il y a aussi la marche incessante de l'humanité vers un but qu'elle n'atteindra que par la guerre, et qui sera sa perfection : l'unité et la solidarité universelle. Admettons donc cette lettre comme l'ouverture d'une trêve, et encore demandons ce qu'on fait, en attendant, de la Turquie.

« Paris, 7 novembre 1855.

« Monsieur le Rédacteur,

« Si quelque chose a pour effet de démontrer les progrès de la civilisation générale et de consoler un peu du spectacle sanglant que l'Europe a sous les yeux, c'est le sentiment universel qu'excite la guerre. L'époque des haines aveugles qui poussait autrefois les races les unes contre les autres, est passée sans retour. Vainqueurs ou vaincus, les hommes sentent instinctivement qu'ils n'ont point été mis au jour pour s'entre-déchirer, mais pour s'entr'aider mutuellement. Au lieu de l'enthousiasme barbare qui éclatait jadis au bruit des batailles, il n'est personne aujourd'hui, et c'est là l'honneur de notre siècle, qui ne déplore ces hécatombes d'hommes et de millions qui épuisent et ruinent les Etats. La bravoure personnelle n'a pas déchu ; l'humanité seule a grandi.

« Dans de pareilles circonstances, notre devoir à tous tant que nous sommes est de chercher les moyens de ramener la paix du monde.

« Le besoin de cette paix est tellement senti, que, si les parties engagées dans la lutte le pouvaient sans que leur amour-propre de puissance eût à en souffrir, nous en avons la conviction la plus profonde, et cette conviction est dans tous les esprits, la cessation des hostilités serait signée aujourd'hui même.

« C'est là précisément ce qui m'a déterminé à émettre quelques idées ; ces idées seront acceptées ou ne le seront pas, mais du moins elles peuvent mettre sur la voie de combinaisons nouvelles.

« Je serai bref.

« D'abord deux mots d'explication.

« Pour que la paix soit possible, ou du moins pour que cette paix soit solide et durable, il faut absolument sortir des ornières surannées de la diplomatie ; il faut que l'Europe civilisée prenne une autre route et parle un autre langage que l'Europe féodale ; il faut qu'à la politique de violence et de force du moyen âge succède la politique de conciliation et de progrès des temps modernes ; il faut que les peuples reconnaissent dans cette paix l'empreinte des grandes idées qui agitent de nos jours l'esprit des hommes éclairés de tous les pays, et qui portent avec elles la régénération du monde moderne.

« Les puissances alliées ont écrit sur leurs drapeaux : *Désintéressement*, *Liberté*, *Civilisation* ; ces grands mots qui resplendissent au seuil de l'avenir, comme des phares destinés à sauver la vieille société du naufrage, doivent se trouver dans toutes les stipulations qui, en assurant la pacification de l'Europe, jetteront les bases d'un nouveau droit public européen.

« Point d'illusions : la véritable sagesse ne consiste pas à fermer les yeux, à s'enivrer de phrases retentissantes, ou, comme l'autruche, à se cacher la tête pour ne pas voir le danger, mais à envisager la réalité d'un œil ferme et sûr.

« Si les puissances alliées persistent à imposer à la Russie des conditions qui soient l'humiliation et comme la déchéance morale de cette dernière, la paix ne se fera pas, ou, du moins, elle ne se fera que dans un avenir inconnu, et encore pour combien de temps et à quel prix ?... Sans parler des complications imprévues qui peuvent surgir d'un moment à l'autre. Dans de pareilles circonstances, il nous semble de bon goût et de bonne politique que les plus forts fassent eux-mêmes des concessions qui témoignent de la générosité de leurs vues, sauvegardent tous les intérêts, et mettent tous les amours-propres à l'abri.

« Les armes russes ont échoué à l'Alma, à Balaklava, à Inkermann, au pont de Traktir ; Sébastopol est pris, Kinburn enlevé, Nicolaïeff menacé : cela est vrai. Allons même plus loin : admettons que Nicolaïeff soit ruiné, qu'Odessa soit à nous, que l'armée russe de Crimée soit battue, que la Crimée elle-même soit occupée par nos troupes victorieuses, que nos drapeaux triomphants flottent sur tous les rivages de la mer Noire : la Russie aura encore pour elle la profondeur de ses steppes, l'immensité de son territoire, l'inclémence de son climat et les millions d'hommes que lui fournit une population qui s'augmente dans une proportion plus rapide que celle d'aucun des autres Etats de l'Europe. Sans doute, avec les ressources presque illimitées, avec les vastes moyens dont elles disposent, les puissances occidentales pourront venir à bout de l'obstination moscovite, mais, ainsi que nous le disions plus haut, après combien de temps, à quel prix, par quelle dépense d'hommes et de millions ?...

« Eh bien donc, puisque l'on doit tôt ou tard arriver à la paix, ne vaut-il pas mieux la faire tout de suite, et avant que tous, vainqueurs et vaincus, se soient épuisés de leur sang le plus viril, et ruinés dans leurs ressources les plus vitales ? L'Europe a mieux à faire qu'à s'acharner contre elle-même, et à dépenser ses forces de toute nature dans une œuvre de lamentable destruction ; elle a, par une large et féconde extension donnée à l'éducation en même temps qu'à l'instruction des peuples, à élever le niveau de l'intelligence et de la moralité générales ; elle a à poursuivre ses conquêtes pacifiques dans le domaine sans bornes des sciences, des arts et de l'industrie ; elle a à entreprendre des milliers de travaux utiles ; en un mot, elle a à développer sa civilisation intérieure et à en faire briller le flambeau sur le reste du globe.

« Par ces motifs, voici les principes que, dans notre humble et modeste sphère, nous désirerions voir prendre pour base des négociations à intervenir entre les grandes puissances, non-seulement de l'Europe, mais de l'univers civilisé :

« 1° La Russie s'engagerait à ne pas relever les fortifications de Sébastopol et à n'entretenir dans la mer Noire que le nombre de bâtiments exigés pour la protection de son commerce ;

« 2° L'Autriche conserverait la Valachie et la Moldavie, et le Danube serait ouvert à toutes les nations ;

« 3° Le Piémont s'agrandirait de la Lombardie ;

« 4° Toutes les mers seraient déclarées libres ; en conséquence, les détroits des Dardanelles, de Gibraltar, du Sund, d'Aden, seraient placés sous la protection directe de toutes les grandes puissances ;

« 5° La traite serait assimilée à la piraterie et traitée comme telle par les vaisseaux de toutes les nations maritimes ;

« 6° Toutes les puissances s'obligeraient entre elles à prendre une part proportionnelle dans les dépenses nécessitées par le percement des isthmes de Suez et de Panama ;

« 7° La Russie garantirait un minimum d'intérêt de 6 p. 100 aux capitaux engagés dans ces deux opérations, et prendrait de plus, à ses frais, les études du chemin de fer destiné à relier l'Europe aux Indes Orientales ;

« 8° Les capitales et les principales villes de tous les Etats européens seraient incessamment réunies, au moyen d'un réseau de chemins de fer, entrepris conformément à un plan d'ensemble préalablement arrêté dans une conférence composée d'ingénieurs appartenant à chacune des nations intéressées ;

« 9° Le mot de *prohibition* serait rayé du code de toutes les législations douanières ;

« 10° Des tarifs postaux uniformes régleraient dorénavant les relations privées internationales ;

« 11° La France ouvrirait solennellement et libéralement l'Algérie au trop-plein des populations de l'Europe, au moyen de l'arpentage et de la vente à bas prix des terres incultes de la colonie ;

« 12° Enfin, un conseil amphictyonique, chargé de prononcer sur les différends qui pourraient s'élever à l'avenir entre les divers Etats du monde, serait établi, comme tribunal suprême et magistrature protectrice des intérêts universels, conformément à la pensée de Henri IV et de Sully, reproduite depuis par l'illustre captif de Sainte-Hélène.

« Telles seraient, à nos yeux, les principales bases sur lesquelles devrait être assise la pacification de l'Europe. On peut en ajouter d'autres conçues dans le même esprit ; la voie est ouverte ; cela suffit ; il ne manquera pas d'explorateurs plus habiles et plus expérimentés que nous pour la parcourir.

« Ou nous nous trompons fort, ou de pareilles conditions, auxquelles, il serait facile de le démontrer, les parties engagées dans la question d'Orient ont toutes à gagner, la Russie comme les autres, sont de nature à ménager les susceptibilités les plus exigeantes.

« Grâce à cet échange de bons rapports et d'engagements utiles, il n'y a plus de vainqueurs ni de vaincus, mais de grandes puissances luttant entre elles de générosité, et s'unissant, pour le bonheur du genre humain, dans une pensée commune de progrès et d'harmonie universels que les peuples salueraient avec transport comme l'aurore des temps nouveaux.

« Veuillez agréer, etc. HIPPOLYTE PEUT. »

Excursion dans le Queyras (Hautes-Alpes). — INAUGURATION DE LA ROUTE DE QUEYRAS.

Il y a quelques jours, toute la vallée de Queyras, et le château surtout, étaient en émoi : une grande et solennelle fête se préparait; et certes il y avait matière à réjouissances, car ce pays allait être définitivement ouvert à la circulation; il allait vivre d'une nouvelle vie. Une belle et magnifique route s'ouvrait au milieu de ses rochers jadis infranchissables, et derrière lesquels le Queyras était comme séparé du monde entier. Il n'y a pas longtemps encore qu'un voyage dans cette vallée était regardé comme une excursion dans un pays inconnu ; on parlait avec effroi des chemins dangereux qui y conduisent : vrai sentier de chasseurs de chamois, il côtoyait les abîmes au fond desquels on apercevait à peine le torrent, dont le murmure vous arrivait comme un gémissement; dans ce sentier taillé au pied de rochers majestueux, le voyageur craignait à chaque instant de voir s'écrouler sur sa tête les blocs immenses sous lesquels il passait en tremblant. On racontait de lugubres histoires, et le frisson vous prenait quand on parlait du fameux *Pas de la Mort*. Certes le département n'a pas fondu les rochers, ni effacé les montagnes (et ce serait dommage), mais le voyageur peut maintenant parcourir ce charmant pays sans que son admiration soit interrompue par la crainte de se voir rayé du nombre des vivants. Je le sais, cette inauguration d'une petite route d'un tout petit pays ne vaut pas les majestueuses solennités de l'ouverture d'une ligne de fer dans de riches et populeuses contrées, et sera bien un peu éclipsée par celles dont *l'Illustration* a donné les détails pompeux ; mais, de même qu'un tableau de genre peut parfaitement tenir sa place à côté d'une sérieuse page d'histoire, ainsi l'inauguration de l'ouverture de la si pittoresque vallée, ne fera pas tache dans *l'Illustration*, ouverte aux inaugurations de tout genre. Combien cette solennité pourtant aurait de charmes aux yeux des artistes, s'ils connaissaient ce coin des Hautes-Alpes; là, tout abonde de ce que peut désirer le paysagiste : tranquilles paysages, animés par des habitants aux costumes variés et curieux; spectacle grandiose des majestueuses montagnes couvertes de neige; rochers aux formes et aux couleurs variées, tout y est, et tout cela dominé par la tête chauve et neigeuse du mont *Viso*, qui ferme la vallée. Combien de richesses aussi pour l'entomologiste et le botaniste ! Mais à une autre fois le plaisir de décrire et dessiner à fond cette intéressante vallée; la fête nous attend, parlons-en.

Et d'abord il est de toute rigueur de faire connaître le lieu de la fête. Le château Queyras est situé au milieu de la vallée; c'est un délicieux petit fortin perché comme un nid d'aigle sur un rocher taillé à pic presque de tout côté. Si le voyageur est étonné de voir tout à coup s'élever ces murs crénelés au milieu des montagnes, le fort lui-même paraît bien plus ébouriffé de

Cérémonie d'inauguration sur le nouveau pont de la route du Queyras.

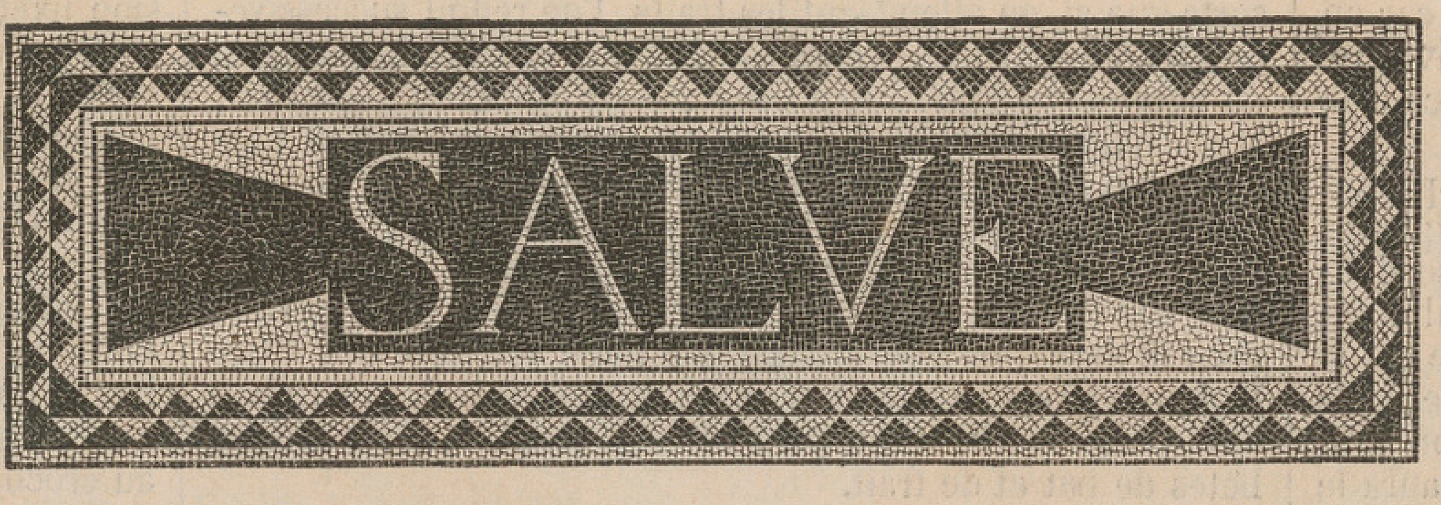
Le château Queyras, vue prise du chemin d'Abries. — D'après les dessins de M. E. Guigues.

voir un étranger, à la manière dont il est ramassé sur lui-même comme pour s'élancer sur celui qui voudrait l'attaquer, et à l'air menaçant avec lequel il le regarde par ses embrasures garnies de canons. C'est que jadis le petit fort a eu, lui aussi, ses moments de trouble ; c'est qu'il a vu des armées passer sous ses murs; c'est que plus d'un boulet est venu mordre ses fortifications ou percer ses tourelles. De grands noms amis et ennemis se mêlent à son histoire : Lesdiguières, qui, pour s'en emparer, est obligé d'y faire porter des canons à bras ; Victor-Amédée, le duc de Savoie, est obligé de le respecter, car le petit fort, au mot de reddition, avait montré les dents; puis Catinat, qui y vient établir un camp retranché, dont on montre encore les vestiges. Vous le voyez, le petit fort a sa place dans l'histoire, et une place honorable. Le lieu de la fête était donc bien choisi. On voulait y célébrer dignement l'ouverture de la route; il devait y avoir grand'messe, concert, banquet, réjouissances, et peut-être même grand bal. Des convocations avaient été faites dans toute la vallée, et bon nombre d'étrangers étaient invités. Au jour fixé, tout le clergé, les autorités et les habitants de Queyras se rassemblaient autour d'un autel très-pittoresquement établi dans le rocher, sur lequel s'appuie un nouveau pont d'une gigantesque structure. Le coup d'œil était charmant : le rocher, tapissé de fleurs et de bannières aux vives couleurs, dans une fissure duquel s'agitaient les choristes; au pied, une foule joyeuse et bariolée; sur le pont, les drapeaux aux couleurs nationales, des guirlandes, de beaux sapins verts, tout cela éclairé par notre beau soleil des montagnes : c'était ravissant. Après la messe, qui fut dite en grande solennité, plusieurs discours pleins de chaleureuses aspirations vers le progrès furent prononcés par les notables du pays; puis, après la bénédiction de la route et du pont, le cortége se rendait au banquet préparé, au bruit étourdissant d'une furieuse mousqueterie. — A peu près étranger aux convives du banquet, je ne fus pas moins pressé vivement de grossir le nombre des invités, et bientôt je me trouvai assis devant un de ces copieux dîners, pour la composition duquel les montagnes et le torrent avaient été mis à contribution : chamois, faisans, lièvres, perdrix, et la truite si délicate, se pressaient à l'envi sur les plats. J'ai été trop vivement touché de la franche hospitalité que j'ai reçue pour oublier de la mentionner, et d'ailleurs je serais narrateur incomplet, car, ainsi que dans l'Ecosse, chez les montagnards alpins l'hospitalité se donne....

Vous voyez donc que j'acquitte une dette de reconnaissance en même temps que je cède à un besoin d'exprimer les sentiments que cette heureuse journée a fait naître en moi, en vous adressant deux dessins que j'offre à vos lecteurs.

EMILE GUIGUES.

Pompéia (1).

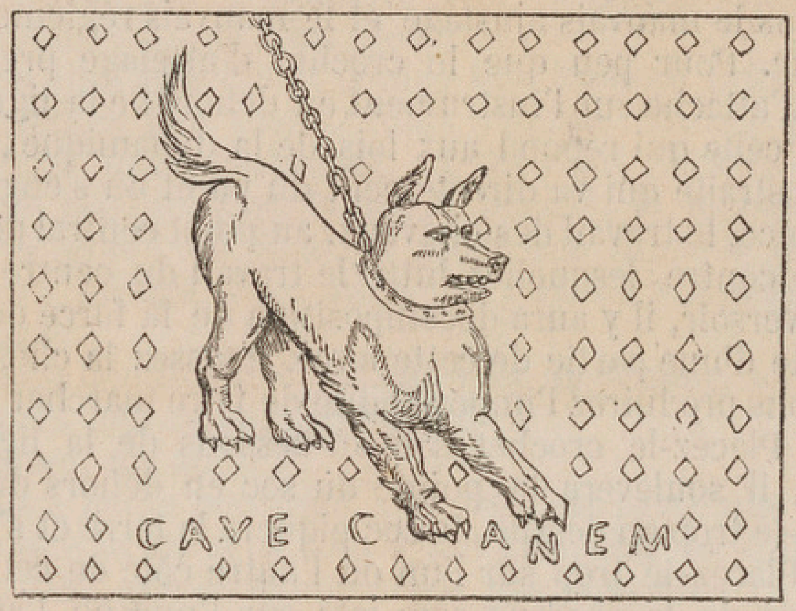


Seuil en mosaïque de la maison des vestales.

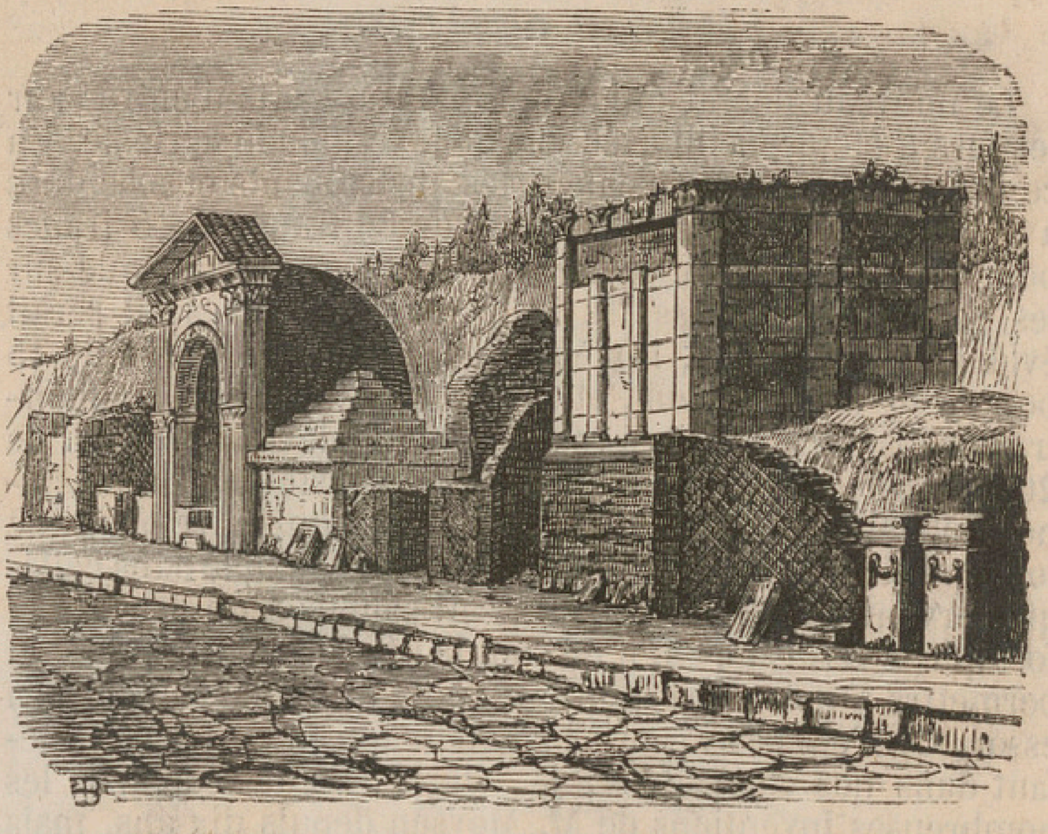
Dans son numéro du 20 janvier dernier, *l'Illustration* rendait compte de cet ouvrage; elle en faisait ressortir l'utilité, elle en constatait l'intérêt et lui prédisait le succès dû aux livres rares écrits avec conscience et *de visu*. Ces prévisions n'ont point été trompées : quelques mois à peine se sont écoulés depuis la publication de Pompéia, et déjà l'auteur en offre au public une deuxième édition. La faveur qui a accueilli la première a prouvé que M. Ernest Breton ne s'était pas fait illusion sur le vif sentiment de curiosité que font naître les noms seuls de Pompéi et d'Herculanum, et qu'il avait rendu un véritable service en popularisant la connaissance de ces ruines célèbres, mine inépuisable de science archéologique que le format et le prix élevé des anciens ouvrages avait rendu l'apanage exclusif des grandes bibliothèques publiques ou privées.

Le brillant et rapide succès de son ouvrage devait engager l'auteur à faire de nouveaux efforts pour le rendre encore plus digne de la faveur du public et de l'approbation du monde savant. La première condition à remplir en publiant une nouvelle édition était d'y comprendre les découvertes faites depuis la première; car, si les travaux des fouilles marchent lentement, encore marchent-ils, et la carrière est si féconde que chaque jour révèle quelque nouveau mystère de la *Cité des morts*. Parmi ces nouvelles découvertes, il en est deux surtout qui sont dignes de fixer l'attention. Les travaux

Boulangerie.



Seuil de la maison du poëte.



Hémicycle couvert.

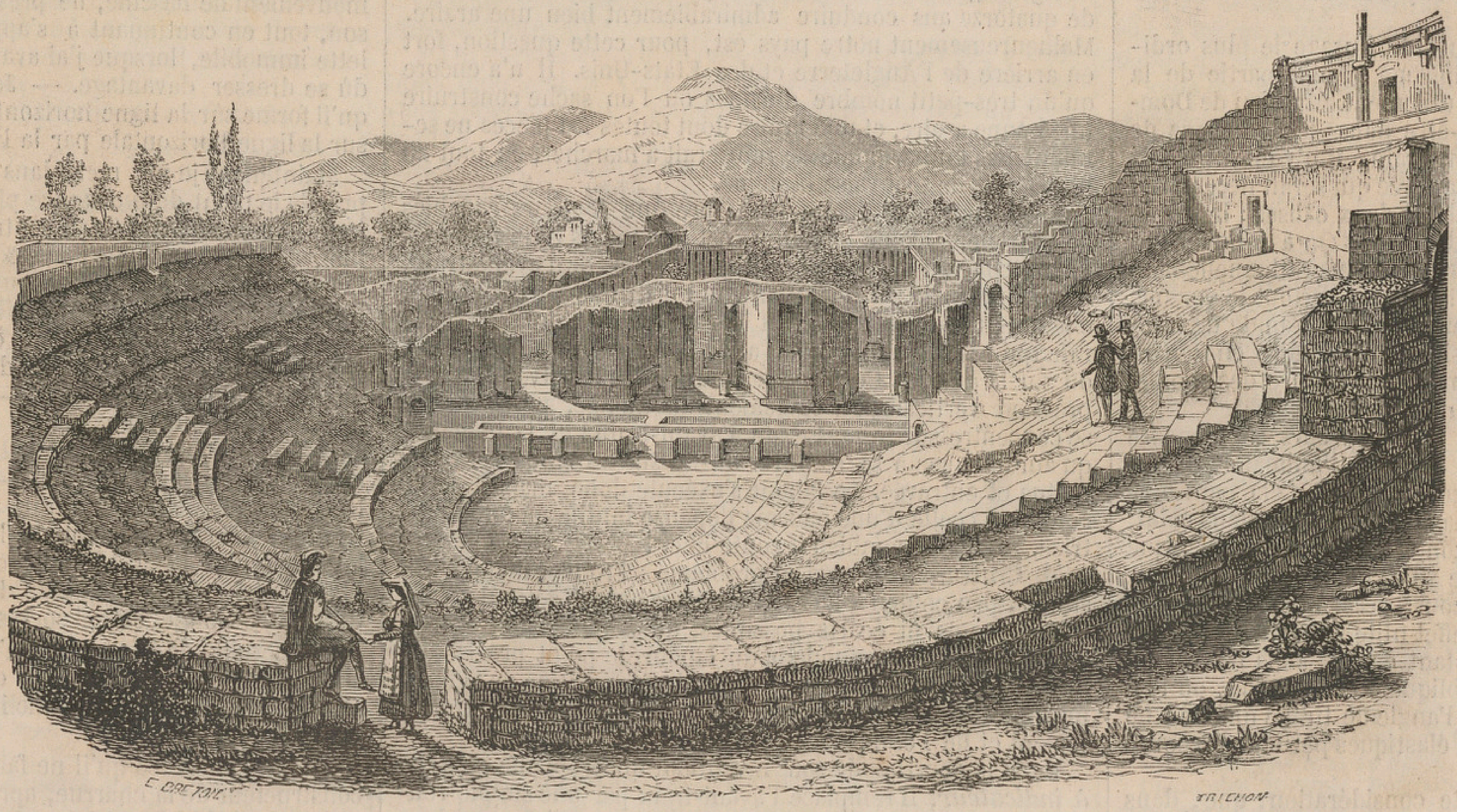
exécutés tout récemment hors de la porte de Nola, ont fait reconnaître à l'extérieur des murailles un degré grossièrement construit sur lequel étaient déposées de nombreuses urnes en terre cuite, contenant des ossements brulés. Des urnes semblables étaient enfouies dans le terrain voisin, où l'on a trouvé aussi des ossements confiés à la terre, sans aucun récipient; selon l'usage, chacune de ces urnes contenait la pièce de monnaie destinée à payer le passage dans la barque infernale; ces monnaies s'étendent des derniers temps de Pompée à la fin du règne de Tibère, et de cette observation on peut conclure que, vers cette dernière époque, l'humble *sepulcretum* avait cessé de recevoir de nouveaux habitants.

Dans la première édition de son ouvrage, M. Breton n'avait fait qu'indiquer le nouvel établissement de bains qui venait d'être reconnu au coin de la rue du *Quadrivio della Fortuna* et de celle de la Fontaine d'abondance; aujourd'hui cet édifice est presque entièrement déblayé, et sa description complète a pu trouver place dans la nouvelle édition de Pompéia. Sa disposition est à peu près la même que celle des Thermes connus depuis 1824; on y retrouve toutes les parties constitutives des bains antiques, l'*apodytérium* où se déshabillaient les baigneurs, le *frigidorium* pour les bains froids, le *tépidarium* dont la douce chaleur préparait le corps à la température élevée de l'étuve ou *caldarium*, enfin le *caldarium* lui-même consacré aux bains chauds et aux bains de vapeur. Tout à Pompéi est digne d'observation, et pas un coup de pioche ne peut être donné sans être dirigé par une intelligente surveillance. Déjà une empreinte laissée sur la cendre avait révélé la forme des portes des maisons; dans les nouveaux bains, une découverte du même genre est plus singulière encore : le bassin du *baptisterium* de l'étuve avait été revêtu à l'intérieur de plaques de marbre qui n'ont point été retrouvées; l'une de ces dalles, provenant de quelque édifice public, portait une inscription qui avait été appliquée sur le ciment; cet enduit a conservé en relief les lettres de l'inscription, et on a pu lire : « A l'Empereur César Auguste, fils du divin César, général pour la XIIIe fois, tribun pour la XVe, père de la patrie, consul pour la XIe fois » Le XVe tribunat et le XIe consulat d'Auguste répondent à l'an de Rome 755 (2 de l'ère vulgaire).

Mort de Pline l'Ancien.

Près des bains fut trouvé un beau cadran solaire conservant encore son gnomon, particularité jusqu'ici sans exemple. Une inscription osque gravée sur la base vient encore ajouter à l'intérêt que présente ce curieux monument. Cette inscription a été interprétée ainsi par le savant *Minervini* : « Marius Antinius, fils de Marius, *questeur*, a fait faire cette horloge, d'après un décret de l'assemblée. » On a donc la certitude que ce cadran fut exécuté dans un temps où la langue osque était encore en usage à Pompéi, mais on y trouve aussi la preuve de la continuation de l'emploi de cette langue même après l'arrivée des colonies romaines, puisqu'on voit figurer dans l'inscription le titre de questeur, qualification essentiellement romaine et inconnue au temps de l'indépendance de Pompéi.

C'est ainsi que chaque jour de nouvelles découvertes viennent apporter quelques données précieuses pour la science historique et archéologique ; à chaque instant elles apportent de nouvelles preuves ou de nouvelles explications des usages mentionnés par les auteurs anciens. Ce rapprochement des écrits et des choses n'est peut-être pas le résultat le moins utile et le moins piquant des fouilles de Pompéi; M. Ernest Breton l'a bien senti, et il a voulu mettre le lecteur à même de faire sans peine et sans recherches cette comparaison si attachante et si curieuse; il a eu la patience de relire, la plume à la main, l'immense collection des écrivains de la Grèce et de Rome, et il a pu ainsi, dans la nouvelle édition de son ouvrage, apporter à l'appui des opinions qu'il avait émises d'innombrables citations que les savants seront heureux de trouver réunies, mais qu'il a eu le soin de rejeter en notes afin de ne pas interrompre les descriptions, et surtout de ne pas surcharger le texte d'un étalage d'érudition qui eût pu être sans intérêt pour une partie



Théâtre tragique.

(1) Décrite et dessinée par *Ernest Breton*, de la société impériale des antiquaires de France, suivie d'une notice sur Herculanum, 2e édition.—Paris, 1855, chez Gide et Baudry, 5, rue Bonaparte, et chez l'auteur, 10, rue Richer — 1 vol. gr. in-8°, orné de 160 gravures et d'un plan général des fouilles. — 10 fr.

des lecteurs. Fidèle à son système, l'auteur a traduit toutes ces citations pour rendre son livre aussi intelligible à l'homme du monde qu'à la jeunesse des deux sexes, car on l'a déjà dit en rendant compte de cet ouvrage, le livre de Pompéia peut être mis dans toutes les mains, grâce à la scrupuleuse sévérité qui a présidé à sa composition.

En résumé, l'ouvrage de M. Breton est le seul qui, par ses descriptions claires et ses nombreuses gravures, auxquelles nous faisons un nouvel et intéressant emprunt, puisse donner à tous une idée juste et complète de ce tableau palpitant de la vie publique et privée des anciens; sa lecture est le complément indispensable de toute éducation libérale, et le livre entier est destiné, par son format portatif et son prix peu élevée, à devenir le guide de tout voyageur qui aura le bonheur de parcourir le forum, le temple d'Isis ou la voie des Tombeaux.

GABRIEL FALAMPIN.

Revue agricole.

Le nouveau décret qui a diminué les droits d'entrée sur les fers a été accueilli avec joie dans le monde agricole. En ce qui concerne spécialement les instruments et machines à son usage, le droit est réduit de 30 francs à 15 francs pour les 100 kilos. Si le nouveau droit ne portait que sur les parties métalliques des instruments aratoires, il serait évidemment modéré, il n'équivaudrait qu'à un tarif de 15 pour 100 *ad valorem*, et les amis du progrès se montraient disposés à ne pas reculer même devant un tarif de 20 pour 100 *ad valorem* dans leurs importations de machines nouvelles. Il est fâcheux que le bois, qui entre pour une forte partie dans certaines machines, par exemple dans celles qui servent à battre les gerbes, soit soumis à un droit aussi fort que le fer. Quoi qu'il en soit, la mesure est favorable, et permettra à notre mécanique agricole de prendre enfin son essor. Ce n'est pas l'esprit inventeur qui jusqu'ici a fait défaut dans nos campagnes, je citerai comme exemple les nombreuses inventions de M. Moysen depuis dix ans, mais bien les grandes usines où les instruments et appareils puissent être confectionnés habilement et à bon marché; nous avons seulement des charrons. De grandes usines, comparables à celles de Ransome, de Garret, de Clayton, d'Hornsby, en Angleterre, ne se créeront chez nous que du jour où la nécessité des machines perfectionnées se fera sentir par suite d'un emploi certain de celles que nous importerons de l'étranger.

En organisant une galerie pour l'exposition de produits à bas prix, on s'est préoccupé d'abord de l'intérêt des ouvriers citadins; le tour viendra sans doute des ouvriers campagnards. En attendant, signalons une lacune dans le programme officiel des concours agricoles pour l'année prochaine. Des prix sont offerts pour les meilleurs instruments et machines, dans telles ou telles conditions données. C'est un appel aux mécaniciens: pourquoi un appel analogue n'est-il pas fait aussi aux architectes de bâtiments ruraux? A l'Exposition de Londres, les curieux de tous pays ont pu visiter un modèle de grandeur naturelle, construit en briques, tout meublé, d'une habitation pour une famille agricole; ce modèle avait été construit par les soins du prince Albert. Il est regrettable de n'avoir rien vu de pareil à l'Exposition de Paris; seulement, du fond de certaines provinces soumises à l'Autriche, il est arrivé quelques *plans* de maisons d'ouvriers ruraux commandées par quelques seigneurs féodaux pour leurs serfs. Les sociétés d'Ecosse et d'Angleterre ont commencé depuis quelques années à décerner des prix pour les meilleurs bâtiments de ferme et pour les meilleurs cottages de journaliers; nos sociétés françaises ne tarderont pas sans doute à comprendre l'importance de la question, et à ajouter un article à leurs programmes.

Un journal spécial vient de consacrer tout récemment deux articles à une charrue qui n'a point figuré à l'Exposition, mais qui cependant mérite qu'on lui donne attention: c'est la *charrue à indicateur* de M. Crussard, cultivateur à l'ermitage de Sixt (Ille-et-Vilaine). Il y a là une idée nouvelle et utile dans l'application.

Dans le travail de nos charrues de l'usage le plus ordinaire, les charrues à avant-train, une grande partie de la force motrice est consommée inutilement. Mathieu de Dombasle avance qu'excepté peut-être dans les environs de Paris, sur cent charrues à avant-train, il n'y en a pas dix qui ne dépensent le *double* de la force qui serait nécessaire. Cette déperdition de force a d'abord deux causes: le frottement et l'obliquité de la ligne du tirage. On a commencé à combattre la première en construisant plus rationnellement que par le passé les parties frottantes et surtout le versoir. On peut combattre la seconde en donnant à l'angle de traction le moins d'ouverture possible, c'est-à-dire en tenant les traits aussi longs que le comporte la nature des choses, sans exagération, en tant que la charrue le permet.

Malheureusement beaucoup de laboureurs sont encore sous l'influence de ce préjugé, que plus l'animal est attelé court, plus l'effet de son tirage est grand. Cela peut être vrai dans certaines limites et dans certains cas, dans celui, par exemple, d'un tirage horizontal de charrette, puisque alors la direction de la ligne ne subit aucune modification. On conçoit alors qu'un trait court présentant moins d'élasticité, il y a un peu plus d'effet utile produit, toutes les autres conditions de tirage restant égales. Mais il n'en est pas de même dans la traction oblique de la charrue, où l'on perd beaucoup plus à agrandir l'angle de tirage que l'on ne gagne à rendre les traits moins élastiques par leur raccourcissement.

On néglige trop souvent cette considération, que, dans le labourage, la traction s'opère sous un angle qui peut varier entre *dix* et *vingt-cinq* degrés, selon que les animaux attelés sont de taille plus ou moins haute, les traits plus ou moins courts, et la charrue disposée pour recevoir le point d'attache plus ou moins près du centre de résistance, de sorte que si, en allongeant les traits, l'on réduit successivement l'ouverture de l'angle formé sur la ligne horizontale de *vingt-cinq* degrés — à *vingt*, — à *quinze*, — à *dix*, la décomposition de force ira en décroissant à peu près dans une proportion qu'exprimeraient les chiffres, comparés entre eux, *quarante-deux*, — *trente-quatre*, — *vingt-cinq*, — *dix-sept*. Par suite de la décomposition qui s'opère sur l'épaule des bêtes d'attelage, il y a force perdue pour le tirage, et il se produit une force verticale qui attire leurs colliers en contre-bas: c'est comme si on les chargeait d'un poids sur la nuque; elles fonctionnent à la fois comme bêtes de bât et de trait.

On comprend par là comment il se fait que deux petits bœufs produisent souvent autant de travail utile que deux chevaux plus hauts et plus forts. Les Anglais ont pris soin de créer une race de chevaux spécialement applicables au travail de la charrue: ce sont ceux de la race Suffolk, qui ont une carrure imposante, une croupe, des reins et un poitrail énormes, le tout reposant sur des jambes très-courtes. L'institut agronomique de Versailles possédait de superbes exemplaires de ce type.

Une troisième cause de déperdition de la force motrice est dans le mauvais ajustage et le mauvais règlement de la charrue. Pour peu que le crochet d'attelage prenne son point d'attache sur l'instrument en dehors de la ligne théorique, celle qui répond aux lois de la dynamique, cette ligne abstraite qui va directement du point où s'engendre la puissance, le travail des chevaux, au point central des résistances contre lesquelles lutte le travail du centre, du soc et du versoir, il y aura décomposition de la force dépensée, et perte d'une partie de cette force. Poussez la chose à l'excès, vous produirez l'impossibilité de faire marcher l'instrument. Placez-le crochet trop au-dessous de la ligne abstraite, il soulèvera la pointe du soc en dehors du sillon. Placez-le trop en dessus, le soc piquera la terre et s'y enfoncera. Placez-le trop sur l'un ou l'autre côté de cette ligne, le corps de la charrue sera jeté sur l'une ou l'autre des parois du sillon, elle s'arrêtera court ou déviera.

Déterminer au juste et théoriquement le point central des résistances d'une charrue (et ce point varie pour chacune selon la construction plus ou moins régulière de ses différentes pièces, et il varie en outre pour la même charrue selon le sol dans lequel elle fonctionne), est une opération compliquée; elle exigerait des calculs auxquels le laboureur ordinaire n'a ni le courage ni le temps de se livrer. Aussi, dans la pratique, on a recours au simple tâtonnement pour l'opération si importante d'établir le point d'attache du crochet d'attelage, ou, comme on dit, de régler l'ajustage de la charrue.

La charrue sans avant-train, l'araire, porte, à l'extrémité antérieure de l'age, ce qu'on appelle un *régulateur*, appareil qui s'élève ou descend de manière à recevoir à volonté le crochet d'attelage à la hauteur précise que le tâtonnement indiquera comme convenable; après quoi une certaine disposition permet de porter ce même crochet vers la droite ou la gauche, selon qu'un autre tâtonnement en décidera. Du moment que l'instrument marche et trace un bon sillon, on est assuré, par le fait seul de cette marche, que les trois points: le point de la puissance, le point d'attache et le point central des résistances, se trouvent en effet sur la ligne théorique, la ligne abstraite; on a l'assurance que la perte de la force dépensée est donc au *minimum*; elle se réduit à celle qui pourrait résulter des deux premières causes que j'ai indiquées plus haut: du frottement exagéré d'un versoir de mauvaise forme pour le sol à retourner, et de l'obliquité qu'on a déterminée pour les traits de l'attelage. Une circonstance fortuite, par exemple la rencontre d'un obstacle, vient-il déplacer pour un moment le point central des résistances et détruire l'équilibre de l'instrument, il suffit au laboureur pour le rétablir d'agir très-légèrement sur l'un ou l'autre des mancherons. Voilà ce qui fait de l'araire la charrue préférable, celle qui donne le travail le plus économique, en exigeant de l'ouvrier, non point de la vigueur, mais une attention vigilante: j'ai vu des enfants de quatorze ans conduire admirablement bien une araire. Malheureusement notre pays est, pour cette question, fort en arrière de l'Angleterre et des Etats-Unis. Il n'a encore qu'un très-petit nombre d'usines où l'on sache construire une bonne araire, et une araire dont toutes les pièces ne seraient pas en harmonie se refuserait à marcher, ou tout au plus ferait de mauvaise besogne.

Nos charrues ordinaires sont presque toujours capables de marcher, même celle qui sort des mains d'un très-médiocre charron de village. Les deux roues de l'avant-train, en posant sur le sol, maintiennent l'instrument dans le droit chemin; elles combattent et dissimulent la pression latérale qui résulte d'un point d'attache placé trop sur la droite ou sur la gauche. Ce point se trouve-t-il placé trop haut, la pression verticale est également dissimulée, parce qu'elle se concentre sur la masse de l'avant-train; et la tendance qu'aurait le soc à se soulever au-dessus du sillon est combattue et entravée. Le labour s'exécute donc, mais à quelle condition? celle d'une énorme dépense inutile de force motrice. Dieu sait combien il coûte cher!

M. Crussard s'est posé ce problème: Trouver un appareil simple, peu coûteux, faisant connaître avec exactitude, sans tâtonnements ni écarts possibles, quels que soient l'angle de traction et la profondeur du labour, le point précis d'ajustage, de manière à éviter toute décomposition de la force motrice, autre que celle qui résulte nécessairement du frottement et de l'obliquité du tirage.

Dans la charrue de son invention, qu'il appelle charrue *à indicateur*, il remplace l'avant-train par une simple roulette de *vingt centimètres* de diamètre, qui tourne dans une chape et que surmonte un bras vertical destiné à supporter la partie antérieure de l'age qui repose sur lui. Ce bras se relie à l'age au moyen d'un anneau que l'on fait glisser à volonté sur la pente de l'age, et qu'une vis de pression fixera sur tel ou tel point, selon la profondeur du labour à exécuter.

Sur l'axe de la roulette est fixé le crochet d'attelage qui fait corps avec lui, de telle manière que si le crochet, sollicité par le tirage, fait un mouvement quelconque, ce mouvement se communique à l'axe qui le reproduit: ce dernier cependant porte une aiguille qui y est solidement vissée, et qui forme avec la ligne de tirage un angle presque droit. Cette aiguille représente assez bien celle d'un fléau de balance, dont le bras est ici remplacé par la ligne de tirage.

Les choses étant ainsi disposées, si l'on attache les traits au crochet d'attelage et si on les tend sous un angle quelconque, il est évident que l'inclinaison qu'on leur donnera sera reproduite par l'aiguille qui oscillera de l'avant à l'arrière, selon que les traits tendus formeront avec le sol un angle plus ou moins ouvert. Il est évident encore que, si la pointe de l'aiguille se meut sur un segment de cercle convenablement divisé, elle indiquera l'angle formé aussi exactement que l'indiquerait un graphomètre.

L'age est mobile. A sa partie postérieure, il peut basculer autour d'un point fixe pris sur le corps de charrue, et recevoir différents degrés d'inclinaison, au moyen d'une puissante vis de rappel établie sur le corps de charrue et qui détermine le mouvement de bascule. Ces degrés d'inclinaison sont indiqués par la pointe de l'age sur un segment de cadran tracé sur le côté du corps de charrue.

Pour ajuster sa charrue, l'ouvrier regarde d'abord quel chiffre est indiqué par l'aiguille de la roulette. Je suppose qu'il trouve le numéro 10: il regarde ensuite à l'extrémité postérieure de l'age, et, manœuvrant la vis de rappel, il amène la pointe de l'age sur le numéro correspondant tracé sur le segment de cadran du corps de charrue. Dès lors l'ajustage est parfait; il n'aura rien à y changer tant que les conditions du tirage resteront les mêmes, tant qu'il n'y aura rien de changé dans la taille des animaux qui tirent et dans la longueur des traits, ce qui, ajoute M. Crussard, peut durer plusieurs années.

Il ne lui reste plus qu'une chose à faire: ce sera de donner l'entrure, c'est-à-dire de régler la profondeur du labour qu'il se propose d'exécuter. Pour cela il s'agit d'élever la roulette au-dessus du niveau de la *semelle* (on appelle ainsi la partie de la charrue qui pose sur le fond du sillon), de l'élever, dis-je, d'autant de centimètres qu'on en veut donner au labour, ce qui s'obtient en avançant ou reculant le bras perpendiculaire de la roulette le long de la partie antérieure de l'age, et en assujettissant l'anneau au point convenable par la vis de pression.

Pour l'ajustage des charrues ordinaires, on se place entre les deux points extrêmes de la puissance et de la résistance, et l'on détermine sur la ligne abstraite, qui va de l'un à l'autre point, le point intermédiaire de l'attache: cela se fait par tâtonnements et sans aucune règle précise. M. Crussard procède différemment. La manière dont il expose sa théorie est plus facile à comprendre pour les gens de la profession que pour le public des gens du monde; je vais essayer de la résumer brièvement et en m'y prenant différemment.

Pour établir sa ligne abstraite, il adopte pour base de son opération le point intermédiaire, le point d'*attache*, qui passe par le centre d'axe de la roulette, — le second point, celui de la *puissance*, lui est donné par la hauteur de l'épaule des chevaux. — Voilà une ligne oblique dont le prolongement coupera une ligne horizontale qui passerait par le centre d'axe de la roulette, et au dessous la ligne parallèle horizontale du sol sur laquelle pose le corps de charrue. — Il s'agit d'amener le troisième point, le point de la *résistance*, sur le prolongement de cette ligne oblique.

Supposons que la roulette demeure immobile, et le bras qui la surmonte bien perpendiculaire. Je fais glisser le corps de la charrue sur le sol jusqu'à ce que j'aie amené le point de *résistance* sur le prolongement de ma ligne oblique, ma ligne de tirage.

Alors je remarque une chose: c'est que l'âge de la charrue Crussard, qui est un age mobile et qui se prête à un mouvement de bascule, ne présente plus la même inclinaison, tout en continuant à s'appuyer sur le bras de la roulette immobile, lorsque j'ai avancé le corps de charrue. Il a dû se dresser davantage. — Je compare entre eux l'angle qu'il forme sur la ligne horizontale, et l'angle ouvert aussi sur la ligne horizontale par la ligne oblique du tirage.

Maintenant je me mets dans de nouvelles conditions. Je prends le point de *puissance* plus élevé, en conservant toujours le point d'*attache* au centre d'axe de la roulette immobile, c'est-à-dire que j'ouvre davantage sur l'horizontale l'angle de tirage, et je remarque que lorsque j'ai amené sur le prolongement de ma nouvelle ligne de tirage le point de *résistance*, et que le corps de charrue a fait un peu plus de chemin en avant, l'age s'est dressé encore davantage et a ouvert un angle plus grand. — Je compare de nouveau les deux angles entre eux, et je constate que décidément il existe un rapport proportionnel. — M. Crussard calcule le rapport à peu près : : 1 : 2. — Je conclus que lorsque ma ligne de tirage me donnera un angle de telle ou telle ouverture, je devrai, pour obtenir le résultat dont j'ai besoin, faire basculer l'age, de manière que son inclinaison sur l'horizontale donne un angle de telle ou telle autre ouverture proportionnellement correspondante.

Or l'aiguille de la roulette m'indiquant toujours avec précision l'angle de tirage, il me devient facile de déterminer exactement et d'établir l'inclinaison par lui commandée pour l'age.

Une circonstance qu'il ne faut point omettre, c'est que le constructeur de la charrue, après avoir calculé le point central présumable des résistances du corps de la charrue, aura établi le point de bascule de l'age sur un point quelconque de la perpendiculaire élevée sur le point central des résistan-

ces. Ceci est l'affaire du constructeur, et exige une habileté ordinaire.

Les trois points mis en ligne et ma charrue ajustée, il me reste à régler l'entrure de la charrue. Que faut-il pour cela? que le corps de charrue, au lieu de poser sur le sol, vienne reposer plus bas, sur le fond du sillon, à la profondeur où je veux creuser. Je fais glisser quelque peu en arrière, sur le bras perpendiculaire de la roulette immobile, l'age, dont je respecte l'inclinaison par moi ajustée, et l'on conçoit que le point de *résistance* ira descendre selon cette inclinaison à la profondeur que je déterminerai pour mon labour, en suivant exactement le prolongement dans le sol de la ligne de tirage.

Quant à la déviation latérale, j'ai peu à m'en occuper, tant il est facile d'y pourvoir. La chape dans laquelle la roulette va maintenant se mouvoir a peu de largeur; elle porte en avant une bande transversale, dans laquelle sont pratiqués cinq ou six trous qui permettent de porter le crochet d'attelage légèrement sur la droite ou sur la gauche, selon le besoin.

Pour mon exposition de la théorie de l'instrument de M. Crussard, j'ai imaginé de faire manœuvrer le corps de charrue; dans la pratique, c'est simplement la roulette qu'il s'agit de déplacer. Tout se borne à l'avancer ou à la reculer quelque peu, et à donner un tour ou deux à la vis de rappel qui fait basculer l'age.

Le charron, pour construire une telle charrue, aura d'autant plus de facilité à calculer le point central présumable des résistances, que le coutre y est fixé dans une position invariable et se relie au soc. Dans cette position il présente une inclinaison d'environ 45 degrés, calculée, dit M. Crussard, pour rendre son action plus énergique.

Dans celles des terres de son arrondissement qui sont de consistance moyenne, la charrue de M. Crussard exécute avec un seul cheval, et à 20 ou 22 centimètres de profondeur sur une largeur de 25 à 28, des labours qui précédemment exigeaient deux bœufs de force ordinaire avec de bonnes charrues à avant-train. Il y a là une économie notable qu'il attribue à la seule précision de l'ajustage.

Quant à la déperdition de force par un mode vicieux d'attelage, il s'élève avec raison contre une faute grave, qui ne se commet pas seulement dans sa contrée, mais à peu près dans toute la France, lorsqu'on emploie plus d'une paire de bœufs au même tirage, ce qui est presque toujours le cas avec la charrue à avant-train, là où la culture se fait avec cette espèce d'animaux. Il est d'usage, dans ce cas, d'attacher ceux qui sont devant à la lance de bois passant dans le joug de ceux de derrière, dont cette lance forme une partie de la ligne de tirage, et par conséquent à la hauteur de leur tête, ce qui place, quant aux premiers, le point d'attache bien au-dessus de la ligne naturelle. Ajoutons qu'à l'inverse de ce qui devrait être, ce sont toujours les plus petits qui sont au premier rang.

Il serait difficile, dit M. Crussard, d'évaluer en chiffres, outre la gêne qui en résulte pour les bœufs de derrière, la perte supplémentaire qu'un pareil tirage éprouve, puisqu'elle peut varier comme l'ouverture des angles auxquels il donne lieu; mais je suis convaincu par ma propre expérience que si le tirage de deux paires de bœufs était indépendant, l'effet utile serait d'un tiers plus considérable, car il est certain que quatre bœufs, attelés d'après ce mode vicieux, fournissent à peine le travail de trois. On objectera qu'en rendant le tirage indépendant, l'élasticité de la longue ligne peut occasionner une perte : je ferai observer que cette perte serait bien des fois compensée par la réduction de l'obliquité, et que d'ailleurs rien n'est plus facile que d'annihiler cette élasticité en employant, au lieu de cordes, des tiges de fer inextensibles et convenablement articulées pour ne pas gêner la marche des animaux au détour des champs en labour. Lorsqu'il m'arrive de défricher des landes, seul cas où j'emploie plus de deux bœufs au même attelage, là où mes voisins mettent huit bœufs, je mets quatre bœufs précédés d'un cheval; mais le tirage de chacune de mes paires de bœufs est complétement indépendant. Le cheval s'attache sans inconvénient a la tête des bœufs qui le suivent, parce que, tirant de plus haut, la ligne effective de son tirage ne s'écarte qu'imperceptiblement de la ligne naturelle. — A l'appui de ces considérations de M. Crussard, je rappellerai qu'en Espagne, où l'on attelle fréquemment au même travail plusieurs paires de mules, on a toujours soin de rendre le tirage de chaque paire indépendant, et voilà des siècles que cette bonne réforme s'y est opérée.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Histoire d'une sonate.

Il y a quelques mois, je me trouvais à Bonn, la patrie de Beethoven. J'y rencontrai un vieux musicien qui avait connu intimement l'illustre compositeur; et c'est de lui que je tiens l'anecdocte suivante :

« Vous savez, » me dit-il, « que Beethoven naquit dans une maison de la *Rheingasse* (rue du Rhin); mais, à l'époque où je fis sa connaissance, il logeait au-dessus d'une humble petite échoppe, près du *Rœmerplatz* (place des Romains). Il était alors fort pauvre, si pauvre qu'il ne sortait que de nuit pour se promener, à cause de l'état délabré de ses vêtements. Pourtant il avait un piano, des plumes, du papier, de l'encre et quelques livres; et, malgré ses privations, il trouvait parfois un moment de bonheur. Il n'était pas encore sourd et pouvait jouir au moins de l'harmonie de ses propres compositions. Plus tard il ne lui resta plus même cette consolation.

« Un soir d'hiver j'entrai chez lui; car je voulais l'emmener à la promenade et le faire ensuite souper avec moi. Je le trouvai assis à la fenêtre au clair de lune, sans feu ni chandelle, la figure cachée dans ses mains, et tout son corps grelottant de froid, car il gelait très-fort. Je le tirai de son assoupissement, le persuadai de m'accompagner, et l'exhortai à secouer sa tristesse. Il sortit avec moi; mais il était sombre et désespéré ce soir-là, et il refusa tous mes encouragements.

« Je hais le monde, » dit-il avec véhémence. « Je me hais moi-même. Personne ne me comprend ni ne s'inquiète de moi. J'ai du génie, et je suis traité comme un paria. J'ai un cœur, et personne à aimer. Je voudrais que tout fût fini, et pour toujours! Je voudrais être couché tranquillement au fond du fleuve là-bas. Il est des moments où j'ai peine à résister à la tentation de m'y jeter. »

Et il me montrait le Rhin, le large Rhin, dont les flots glacés scintillaient au clair de lune.

Je ne fis aucune réponse. Il était inutile de discuter avec Beethoven. et je le laissai continuer sur ce ton-là. Il ne s'arrêta que quand nous rentrâmes en ville, et alors il tomba dans un morne silence.

Nous traversions une rue sombre et étroite, voisine de la porte de Coblentz. Tout à coup il s'arrêta.

« Chut! » fit-il. « Quel est ce bruit? »

Je prêtai l'oreille, et j'entendis les faibles accents d'un vieux clavecin venant de quelque maison peu éloignée. C'était une mélodie plaintive à trois temps, et malgré l'ingratitude de l'instrument, l'exécutant donnait à ce morceau une grande tendresse d'expression.

Beethoven me regarda, l'œil étincelant.

« C'est tiré de ma symphonie en F! » dit-il. « Voici la maison. Ecoutez!... que c'est bien joué! »

La maison était humble et petite; une lumière brillait à travers les fentes des volets. Nous nous arrêtâmes pour écouter. L'exécutant continuait, et les deux phrases suivantes furent rendues avec la même fidélité, la même expression. Au milieu du final, il y eut une brusque interruption... un silence d'un moment. Puis on entendit un sanglot étouffé.

« Je ne puis continuer, » dit une voix de femme. « Je ne puis aller plus loin ce soir, Friedrich!

— Pourquoi, ma sœur?

— Je sais à peine pourquoi... si ce n'est parce que cela est si beau que je me sens tout à fait incapable de le jouer dignement. Oh! que ne donnerais-je pas pour aller ce soir à Cologne! Il y a un concert au *Kaufhaus*, et l'on y exécute toute sorte de belle musique. Ce doit être si beau un concert!

— Ah! chère sœur, » dit Friedrich en soupirant, « il faut être riche pour se procurer ce plaisir. A quoi bon se forger des regrets là où il n'y a pas de remède? C'est à peine si nous pouvons payer notre loyer. Pourquoi penser à des choses qui sont au delà de notre portée?

— Vous avez raison, Friedrich. Et cependant, par moment, quand je joue, je désire d'entendre une fois dans ma vie de la bonne musique bien exécutée. Mais c'est inutile, inutile! »

Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans le ton et la répétition de ces derniers mots.

Beethoven me regarda.

« Entrons! » dit-il brusquement.

« Entrer! » m'écriai-je. « Comment... pourquoi entrerions-nous?

— Je jouerai pour elle, » reprit-il avec vivacité. « Elle a du sentiment, du génie, de l'intelligence. Je jouerai pour elle, et elle m'appréciera! »

Et avant que j'eusse pu le retenir, il avait la main sur la porte. Elle n'était que fermée au loquet et s'ouvrit aussitôt. Je le suivis donc à travers un sombre corridor vers une porte entrebâillée à droite. Il la poussa, et nous nous trouvâmes dans une chambre pauvre et nue, avec un petit poêle à un bout et quelques meubles grossiers. Un jeune homme pâle était assis à une table; il travaillait à un soulier. Près de lui, accoudée mélancoliquement sur un antique clavecin, était une jeune fille sur la figure inclinée de laquelle retombait une profusion d'admirables cheveux blonds. Tous deux étaient proprement mais très-pauvrement vêtus; tous deux se levèrent en sursaut et se tournèrent vers nous quand nous entrâmes.

« Pardonnez-moi, » dit Beethoven assez embarrassé. « Pardonnez-moi, mais... mais j'ai entendu de la musique, et j'ai été tenté d'entrer. Je suis musicien. »

La jeune fille rougit, et le jeune homme prit un air sévère, presque irrité.

« J'ai surpris aussi quelques-unes de vos paroles, » continua mon ami. « Vous désirez d'entendre... c'est-à-dire vous aimeriez... bref, voulez-vous que je vous joue un morceau? »

Il y avait quelque chose de si étrange, de si bizarre, de si brusque dans toute l'affaire, et quelque chose de si plaisant et de si excentrique dans les manières de celui qui avait parlé, que la glace fut brisée en un moment, et tous sourirent involontairement.

« Je vous remercie, » dit le cordonnier; « mais notre clavecin est mauvais, et puis nous n'avons pas de musique.

— Pas de musique! » répéta mon ami. « Comment donc la fraülein.... ? »

Il s'arrêta et rougit, car la jeune fille venait de se tourner vers lui, et à ses yeux tristes et voilés il avait reconnu qu'elle était aveugle.

« Je... je vous supplie de me pardonner, » balbutia-t-il; « mais je n'avais pas vu d'abord... Vous jouez donc de mémoire?

— Tout à fait.

— Et où avez-vous entendu cette musique, puisque vous ne fréquentez pas les concerts?

— J'entendais une dame qui était notre voisine, lorsque nous demeurions à Brühl, il y a deux ans. Durant les soirées d'été, sa fenêtre était toujours ouverte, et je me promenais devant la maison pour l'entendre.

« Et vous n'avez jamais entendu d'autre musique?

— Jamais... si ce n'est la musique des rues. »

Elle semblait intimidée, aussi Beethoven n'ajouta pas un mot, mais il s'assit tranquillement au clavecin et se mit à jouer. Il n'eut pas plutôt attaqué les premières notes, que je devinai ce qui allait suivre, et combien il serait sublime ce soir-là! Et je ne me trompais pas. Jamais, jamais pendant les années que je le connus intimement, je ne l'entendis jouer comme il joua pour la jeune aveugle et pour son frère! Jamais je n'entendis tant d'énergie, tant de tendresse passionnée, tant d'infinies gradations de mélodie et de modulation! Il était vraiment inspiré; et du moment que ses doigts commencèrent à se promener sur le clavecin, les notes de l'instrument semblèrent s'adoucir et devenir plus égales.

Nous restions assis haletants à l'écouter. Le frère et la sœur étaient muets d'étonnement et comme en extase. Le premier avait mis de côté son ouvrage; la seconde, la tête légèrement penchée en avant, s'était approchée de l'extrémité du clavecin, les deux mains serrées contre sa poitrine, comme si elle avait redouté que le battement de son cœur n'interrompît ces accents d'une si magique douceur. Il semblait que nous fussions tous la proie d'un rêve étrange, et que notre seule crainte fût de nous réveiller trop tôt.

Soudain la flamme de l'unique chandelle vacilla, la mèche, consumée jusqu'au bout, tomba et s'éteignit. Beethoven s'arrêta. J'ouvris les volets pour laisser entrer les rayons de la lune. Il faisait presque aussi clair qu'auparavant dans la chambre, et la clarté tombait plus vive sur le musicien et le clavecin.

Mais cet accident semblait avoir brisé la chaîne des idées de Beethoven. Sa tête s'inclina sur sa poitrine, ses mains se posèrent sur ses genoux; il paraissait plongé dans une profonde méditation.

Il resta ainsi quelque temps.

A la fin le jeune cordonnier se leva, s'approcha de lui et lui dit d'une voix basse et respectueuse :

« Homme étonnant, qui donc êtes-vous? »

Beethoven leva la tête et le regarda d'un air distrait, comme s'il n'avait pas compris le sens de ses paroles.

Le cordonnier répéta sa question.

Le compositeur sourit, comme lui seul savait sourire, avec une douceur et une bienveillance royales.

« Ecoutez! » dit-il. Et il joua les premières mesures de la symphonie en F.

Un cri de joie s'échappa des lèvres du frère et de la sœur; ils la reconnaissaient et s'écrièrent : « Vous êtes donc Beethoven! » et ils couvrirent ses mains de baisers et de larmes.

Il se leva pour partir; mais nos supplications parvinrent à le retenir.

« Jouez-nous encore une fois, seulement encore une fois! »

Il se laissa ramener à l'instrument. Les rayons de la lune entraient brillants par la fenêtre sans rideaux, et illuminaient son front massif et sévère.

« Je vais improviser une sonate au clair de lune! » dit-il d'un air badin. Il contempla quelques moments le ciel parsemé d'étoiles; puis ses doigts se posèrent sur le clavier, et il commença à jouer en un ton bas, triste, mais infiniment aimable; l'harmonie sortait de l'instrument douce et égale comme la clarté que la lune répand sur les ombres de la terre. Cette délicieuse ouverture fut suivie d'un morceau à trois temps, vif, léger, capricieux, sorte d'intermède burlesque, comme une danse de follets à minuit sur le gazon. Puis vint un rapide *agitato finale*, un mouvement haletant, tremblant, précipité, décrivant la fuite et l'incertitude, une terreur vague et instinctive, qui nous emporta sur ses ailes frémissantes et nous laissa à la fin tout émus et surpris.

« Adieu, » dit Beethoven brusquement, en repoussant sa chaise et se dirigeant vers la porte. « Adieu.

— Vous reviendrez? » demandèrent-ils tous deux en même temps.

Il s'arrêta et regarda la jeune aveugle d'un air de compassion, presque de tendresse.

« Oui, oui, » répondit-il précipitamment, « je reviendrai, et je donnerai à la fraülein quelques leçons. Adieu.... je reviendrai bientôt. »

Ils nous suivirent jusqu'à la porte dans un silence plus éloquent que des paroles, et restèrent debout sur le seuil jusqu'à ce qu'ils ne purent plus nous voir ni nous entendre.

« Hâtons-nous de rentrer, » me dit Beethoven dans la rue. « Hâtons-nous, afin que je puisse noter cette sonate tandis qu'elle est encore dans ma mémoire. »

Nous rentrâmes, et il resta à l'écrire jusque bien après le point du jour.

Telle est l'histoire de cette *Sonate au clair de lune*, que tous nous aimons tant. —

J'écoutais encore le vieux musicien après qu'il eut cessé de parler.

« Et Beethoven donna-t-il plus tard des leçons à la jeune aveugle? » lui demandai-je enfin.

Il sourit mélancoliquement en hochant la tête.

« Beethoven ne remit jamais les pieds dans cette humble maison. L'excitation passée, son intérêt pour l'aveugle passa aussi; et quoique le frère et la sœur l'attendissent sans doute longtemps, il ne pensa plus à eux, si ce n'est peut-être quand ses regards venaient à tomber sur les pages de cette sonate... Et n'est-ce pas la règle ordinaire de la vie? »

*Traduit d'*AMÉLIE B. EDWARDS,
par EDOUARD SCHEFFTER.

GUIDES ILLUSTRÉS A 1 FRANC.

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE.

En vente : Guide général dans Paris, 85 gravures.
Guide des Environs de Paris, 70 gravures.
Guide des Théâtres. Portraits des premiers acteurs de Paris dans leurs principaux rôles. 60 gravures.
Guide dans le palais de l'Exposition de l'industrie et des beaux-arts.

Types et costumes russes.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus quelques dessins de types et costumes russes pris sur les lieux, et qui auront peut-être pour vos lecteurs le mérite de l'à-propos.

Il y a vraiment beaucoup à dire et à crayonner sur ce pays. Le paysan russe a été fait jusqu'ici ou trop bien peigné, par politesse envers cette puissance, ou trop sauvage, pour la dénigrer. La Russie attend encore son Callot ; et celui qui pourra peindre le paysan russe avec esprit et vérité trouvera une ample récolte de choses originales et inconnues ; d'oripeaux, de haillons, de grasses fourrures, portées par l'homme du peuple avec une aisance remarquable, une insouciance presque orientale, et par-dessus tout avec un tel bonheur de formes, que ce serait à croire que le paysan lui-même a la conscience de l'art, et qu'il a étudié le moyen de se draper naturellement dans ses lambeaux pour la plus grande

Soldats russes préparant leur repas.

beauté de son apparence en guenilles et la plus complète harmonie avec tout ce qui l'entoure.

Les années que l'étranger passe en Russie, si accidentées qu'elles soient, ne sont point des années dépourvues d'intérêt. La Russie est un pays qu'on aime à voir, et à revoir quand on l'a connu, tant elle a des qualités qui rachètent ses défauts et même ses vices, car elle en a et en veut avoir.

Le vrai Russe, celui qui n'a pas été gâté par l'imitation et la copie, est bon, assez spirituel, fort religieux et non moins corrompu. Ses proverbes en feront foi pour qui voudra s'en informer, le latin ne bravant pas assez l'honnêteté pour que je puisse les traduire ici. Du reste, trompeur comme un Juif et un Grec réunis, fripon par occasion et par plaisir, il n'a fait que suivre en cela les traditions ou plutôt les traces de la société plus élevée.

Pour rendre les croquis

Paysan.

Sentinelle russe.

Paysan.

intelligibles aux personnes de bonne volonté, vous ferez bien d'écrire au bas les sujets. Commençons par les soldats : à tout seigneur tout honneur.

Soldats à la fontaine, préparatifs d'un festin. Un grand baquet sous la fontaine, où plongent et nagent des cœurs de bœufs, des mous et autres morceaux dont le détail serait peu appétissant, et que les soldats s'occupent à nettoyer. C'est une diversion aux choux qui forment leur grand ordinaire, choux aigres, qui sont moins désagréables peut-être que le parfum qui s'en exhale.

Soldat dans l'exercice de ses fonctions sur les remparts, revêtu d'une sorte de manteau en loques, doublé d'une fourrure *idem*, et chaussé de doubles souliers sur un sol neigeux. A côté de lui sa guérite, plus un canon, plus une croix noire, recouverte d'un chapiteau. La croix a pour but de l'exhorter à la patience.

Paysans russes en costume d'hiver, pelisse de mouton formant doublure, col et bonnet de fourrure,

Marchands de cochons à Pétersbourg. — D'après les croquis de M. d'Henriet.

mais d'autre sorte. Le paysan de droite est un marchand finnois, type plus rusé et plus trompeur que les autres. Tous ces gens, qui paraissent misérables, vivent insouciants et comme heureux.

Un marchand de cochons sur la place de la Sennaïa, à Pétersbourg. C'est le rendez-vous où de tout l'empire viennent affluer à vil prix le gibier, la volaille et les poissons venus même du Volga, comme le sterlet. Les cochons sortent de leurs nattes leurs museaux gelés. C'est à Noël et à Pâques, après les carêmes, qu'ont lieu ces concours de provisions de toute sorte. Dans le croquis ci-dessus, l'affaire se traite entre deux bons Russes, dont l'un désire se décarêmer, chose assez agréable pour eux après la rigueur de leur régime religieux.

Ces dessins, comme vous le verrez, n'ont d'autre valeur que leur vérité.

Veuillez agréer, etc.

D'HENRIET.

Septembre 1855.

[Exposition prussienne au Palais de l'Industrie.

Exposition universelle de l'industrie.

LA PRUSSE.

L'Exposition universelle de 1855 donnera à l'économiste politique plus d'un enseignement utile. Que l'on jette un coup d'œil sur les pays qui ont suivi jusqu'à présent un système étroit de protection, et qu'on les compare à ceux qui se sont rapprochés du libre échange ! A l'exception de la France, qui occupe une place à part, tous les pays régis par le système de prohibition sont en arrière de ceux où domine le principe du libre échange.

Après 1815, l'industrie prussienne commençait à peine à naître ; le gouvernement de ce pays, au lieu de construire des serres chaudes sur la tête de ses manufacturiers, préféra les élever rudement, en plein air, exposés à la concurrence étrangère, et son expérience a pleinement réussi. Malgré la supériorité marquée de la France et de l'Angleterre, malgré la faiblesse relative des capitaux indigènes, malgré les faibles recettes que les droits de douane firent faire au gouvernement par suite d'un système de liberté commerciale, l'industrie prussienne s'est développée au point de devenir industrie nationale, et les finances du gouvernement ont constamment, et même en 1848 et 1849, joui d'un crédit universel. Espérons que le verdict du jury international viendra confirmer la bonne opinion que l'on a eue jusqu'à ce jour de l'industrie de la Prusse.

Mais cette exposition aura aussi un puissant intérêt pour les parties hétérogènes dont se compose ce pays. On n'ignore pas que, malgré le haut degré de développement que l'industrie prussienne a pris dans ces derniers temps, une grande partie des représentants intellectuels de la Prusse revendiquent pour cette dernière le rôle d'un pays agricole plutôt que d'un pays industriel. Il se rattache à cette doctrine tout un système politique qui, s'il était suivi, ferait reculer la Prusse de plus d'un demi-siècle. Pour tous ceux qui ont pris au sérieux l'abolition des droits féodaux pratiquée depuis longtemps en Prusse, pour tous ceux qui ont tiré de l'histoire cet enseignement profond, qu'à mesure que les nations s'émancipent en quelque sorte du sol qui ne leur donne que les choses de première nécessité, ils aspirent à la sphère plus élevée des sciences et des arts, et par conséquent de la liberté ; pour tous ceux qui, en un mot, préfèrent le progrès à la stabilité, le rôle que la Prusse avait à jouer était fixé depuis longtemps. Il est cependant vrai que la configuration géographique de ce pays est en grande partie cause de cette espèce d'antagonisme qui existe entre les anciennes et les nouvelles parties du royaume. Les provinces rhénanes, on le sait, sont surtout manufacturières ; la Prusse proprement dite, la Poméranie et d'autres contrées, sont agricoles ; mais s'ensuit-il qu'il faudrait pour cela supprimer ou même diminuer l'une ou l'autre de ses grandes occupations nationales ?

Disons-le en l'honneur du gouvernement prussien, il a depuis longtemps compris le rôle qu'il avait à jouer sur le terrain industriel et commercial, et il est franchement entré dans la politique d'un libre échange modéré, en créant la vaste union douanière nommée Zollverein. Autrefois il y avoit en Allemagne autant de douanes que de pays, il en résultait une gêne universelle pour toutes les transactions commerciales. La création du Zollverein a non-seulement profité à la Prusse, mais plus ou moins à tous les pays qui y sont entrés, car, en agrandissant leur marché intérieur, l'industrie des différentes nations prit un essor nouveau, et la Prusse, en représentant le pouvoir exécutif de l'union douanière, a pu, avec succès, entrer en négociation avec les gouvernements étrangers, afin de faciliter les transactions commerciales.

Un des hommes qui a peut-être le plus contribué au développement de l'industrie et de la liberté commerciale de la Prusse est Guillaume Beuth. Entré depuis 1801 au service de l'Etat, cet homme vénéré arriva successivement aux postes les plus élevés. Les lois douanières de 1817 sont en partie son œuvre. D'une activité prodigieuse, Beuth fit lui-même des voyages pour examiner les innovations et les découvertes les plus importantes de l'étranger, et il introduisit dans son pays tout ce qui lui parut être digne d'une attention sérieuse. Il fonda à Berlin l'Institut des arts et métiers, école de premier ordre, qui, sous sa direction, a exercé une influence considérable sur le développement de l'industrie prussienne. En même temps il dirigea, au ministère, le département du commerce et des travaux publics. A l'instigation de Beuth, on fonda des écoles des arts et métiers dans les provinces, et donna aux industriels les plus méritants des machines et des instruments nouveaux en récompense, excellente manière de vaincre la routine. On publia aussi des ouvrages importants à l'usage des artistes, des artisans et des ingénieurs. Beuth institua des expositions d'industrie indigène, et transforma l'académie d'architecture de Berlin en école générale d'architecture. Mais son titre le plus réel est peut-être celui d'avoir constamment défendu la liberté du commerce, d'avoir contribué de toutes ses forces à maintenir le gouvernement prussien dans cette voie.

Ce système mercantile n'a pas peu contribué au développement des particularités de l'industrie prussienne. Cette dernière, s'étant développée sans protection excessive de la part du gouvernement, a dû surtout viser à la fabrication à bon marché. La rapidité avec laquelle le réseau des chemins de fer allemands a été exécuté a également contribué à accroître l'industrie nationale, et c'est ainsi que cette dernière est devenue surtout très-productive pour les besoins des masses. La Prusse brille beaucoup moins par la fabrication des objets de luxe que par celle des objets d'un usage général ; elle cherche à donner du confortable aux classes moyennes, et elle a réussi à concourir, pour des branches très-importantes de l'industrie, avec les marchés les mieux approvisionnés de l'Angleterre et de l'Amérique. Ce n'est pas à dire qu'il manque en Prusse de fabricants qui convoitent les bons gros prix élevés des marchandises tels qu'ils existent en France, mais les consommateurs qui, on le conçoit, sont en plus grand nombre, s'accommodent très-bien de la modicité des prix allemands. On objectera peut-être que ce bon marché s'obtient au détriment de la classe ouvrière ; mais il n'en est rien. Le salaire de l'ouvrier allemand se trouve, à peu d'exceptions près, aussi bien en harmonie avec la valeur de l'argent et des matières alimentaires telle qu'elle existe en Allemagne, que le salaire de l'ouvrier français se trouve en harmonie avec les prix des aliments en France. La preuve que l'Allemagne ne s'est pas appauvrie par ce système, c'est que le luxe y a considérablement augmenté. Il est vrai qu'elle tire une grande partie de ses objets de luxe de la France ; mais de nouvelles et importantes fabriques tendent à rivaliser au moins dans le pays même, avec les objets importés d'outre-Rhin.

Nous n'avons nullement l'intention d'épuiser ici un sujet aussi étendu que celui de l'exposition de l'industrie prussienne ; il nous suffit d'indiquer quelles sont les principales branches industrielles de ce pays, et par quels objets elle a surtout fixé l'attention des connaisseurs. Il s'en faut de beaucoup que tous les fabricants prussiens aient pris part au concours ; mais ce qui a été envoyé suffit pour permettre de juger les moyens productifs de la Prusse. Les branches les plus importantes en sont la manufacture des draps, des toiles, des fontes de fer et d'acier, l'exploitation des minéraux et des usines, et la construction des machines. Dans ces derniers temps la fabrication des étoffes de laine, telles que peluches, châles, etc., a pris, surtout à Berlin, de grandes proportions. Quant aux toiles, dont la fabrication était autrefois si importante en Prusse, elle s'est laissé, dans ces derniers temps, surpasser surtout par l'Angleterre. L'industrie linière, en Prusse, se trouve actuellement comprise dans la même transformation que celle qui s'est opérée dans la plupart des autres branches, et les établissements de Bielefeld et Duren, qui sont encore en voie de construction, font espérer que la manufacture des toiles reconquerra en Prusse l'importance qu'elle a eue autrefois.

Le gouvernement de Berlin a apporté un soin tout particulier dans l'arrangement de son exposition : il a chargé un de ses fonctionnaires les plus distingués, M. le conseiller intime de Viebahn, du commissariat en chef, et lui a adjoint des architectes et des employés d'un mérite incontestable. M. Stein, architecte de réputation, est d'abord venu tracer les premiers plans de l'exposition prussienne, et, après s'être acquitté honorablement de sa mission, M. Hoffmann, dont les travaux d'architecture sont avantageusement connus à Paris, a exécuté les trois grandes loges, la salle d'armes, et la belle loge des livres située au premier étage. L'arrangement de l'exposition à la grande nef du palais de l'Industrie a eu un succès mérité. Les loges de proportions grandioses sont tendues de velours, et ornées de cariatides et de dorures. La première renferme les produits de la manufacture royale de Berlin, qui a envoyé tout un assortiment de vases de différentes dimensions, de coupes, de services, d'imitations de majoliques, des lithophanies, etc. Les grands vases, au nombre de cinq, portent tous des peintures d'après les cartons que M. Kaulbach a faits pour la décoration du nouveau musée. L'exécution en a été admirée ; mais le jury, aussi bien que le public, a été moins d'accord sur la forme même des vases, auxquels on reprochait d'être d'une forme trop connue et de ne pas présenter assez de variété. La forme carrée des peintures sur un modèle ovale a également choqué le goût français. Il est pourtant impossible de refuser à la manufacture de Berlin un mérite réel. La tendance de la fabrication prussienne, que nous avons citée plus haut, de travailler surtout pour les masses, se manifeste même dans cette manufacture qui appartient déjà au domaine du luxe. La manufacture de porcelaine de Berlin ne se renferme pas, comme la manufacture de Sèvres, dans une sphère inaccessible aux masses ; mais elle fabrique à des prix modérés pour le public en général, et les visiteurs de l'Exposition ont acheté une quantité assez considérable de porcelaines pouvant servir à un usage journalier. La céramique prussienne nous a aussi montré l'importante exposition de terres cuites de MM. Boch et Villeroy. On a surtout remarqué une fontaine, de style colossal, en terre cuite, et deux cerfs de la même matière. Entre les deux loges qui contenaient, l'une, les objets de la manufacture royale, et l'autre, ceux que nous venons de nommer, on voyait des spécimens de la fabrique de glaces d'Aix-la-Chapelle. Cette fabrique n'existe que depuis deux ans, elle a été fondée avec des capitaux français. Les glaces exposées, quoique au troisième rang, sous le rapport de la dimension, ne le cèdent en rien aux autres glaces exposées, sous le rapport de la qualité. La fabrique d'Aix-la-Chapelle, étant plus française qu'allemande, a, du reste, été fondée avec toutes les ressources qu'offre la science moderne, et l'établissement est en pleine prospérité.

En face de ces trois loges s'élèvent des pierres sculptées servant à l'achèvement de la cathédrale de Cologne. D'un travail très-pur, mais de dimensions très-considérables, ces pierres étaient peut-être un peu déplacées au milieu de toutes ces richesses ciselées et dorées. La cathédrale de Cologne est sans contredit un des monuments les plus grandioses de l'art gothique ; mais il faut en voir au moins des parties construites, et non pas des fragments sortis de leur ordre naturel. Par contre, l'autel en bois sculpté de M. Prank, qui est adossé à ces pierres, est d'un travail très-remarquable. Il n'est peut-être pas aussi finement sculpté que d'autres autels que nous avons remarqués à l'Exposition, mais il est d'un style plus pur et plus grave.

L'ouvrage le plus remarquable de cette partie de l'exposition prussienne est la statue du roi Frédéric-Guillaume III, sortie des ateliers de ce même Institut des arts et métiers dont nous avons parlé plus haut. Kiss, qui dirige les ateliers plastiques, en a fait le modèle d'après l'esquisse du sculpteur Frédéric Tieck. La statue, dont les parties furent fondues en plusieurs années, a 2 mètres 6 décimètres de hauteur, et ne pèse pas moins de 900 kilogrammes. Elle est finement ciselée et incrustée d'ornements d'or et d'argent. Les frais de ciselure et de travaux de repoussement se sont montés à plus de 32,000 fr., dont 6,700 ont été dépensés pour l'achat des matières fines. Ce nouvel essai d'embellir le bronze par des incrustations de ce genre a été trouvé très-heureux ; il fait honneur au personnel de l'Institut, qui a seul exécuté ce monument, dont la place sera à la Rotonde de l'ancien musée de Berlin.

Un autre architecte, à Berlin, M. Diebitsch, a cherché à introduire l'élément mauresque dans l'architecture moderne. Il est resté longtemps à Grenade, et y a étudié ces formes gracieuses et fantastiques que nous admirons dans l'architecture arabe. Nous ne contestons pas un cachet d'originalité et de grâce même à cette jardinière de style colossal fondue en zinc, et que M. Diebitsch a ornée de peintures et de dorures. Cependant une des autorités les plus compétentes en matière de style mauresque trouve que l'exposant berlinois en a dénaturé un peu les couleurs. Ce groupe de l'exposition prussienne est complété par des fontes de zinc et de bronze des ateliers de MM. Geiss et Meleager, ainsi que par deux colonnes de marbre de la carrière nouvellement en exploitation à Olpe, en Westphalie.

Derrière les loges que nous avons citées, s'étend, à la nef du palais de l'Industrie, la vaste salle d'armes de la Prusse. Les maisons Hoeller, Luneschloss, Hartkopf et autres de Solingen, y ont exposé des armes blanches, des cuirasses, de la coutellerie et d'autres objets en acier. Cette industrie est une des plus importantes de la Prusse. Les deux épées les plus remarquables de cette exposition ont été achetées, l'une par l'Empereur, l'autre par le prince Napoléon. Dans cette galerie se trouvent aussi les produits des trois principales fonderies de fer de la Prusse. Celle d'Ilsenburg a exposé entre autres un monument funèbre dont la pureté a été remarquée, puis de petits objets d'une finesse incroyable. Celle de Lauchhammer a envoyé un crucifix d'après Ritschel, une cheminée, avec une glace encadrée en fonte, et des animaux en miniature modelés par Hænel, d'après des originaux du Jardin zoologique de Londres. Cette fonderie est une véritable institution d'art, et c'est d'elle que sont sortis les principaux ouvrages de Kiss. La fonderie royale enfin a exposé une très-belle colonne avec incrustations d'argent. Malgré la beauté de cet ouvrage, nous sommes obligé de constater que cette fonderie a été surpassée surtout par celle de Lauchhammer.

Quelques mots seulement de l'orfévrerie et de la bijouterie prussienne, dont Berlin s'est fait une sorte de spécialité. MM. Vollgold et fils ont envoyé la fameuse table commémorative, fabriquée entièrement en argent, d'après le procédé galvanoplastique. Cette table a été donnée au prince de Prusse à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son mariage, et c'est évidemment le morceau le plus considérable de l'orfévrerie prussienne. MM. Friedeberg fils ont envoyé un très-bel assortiment de joaillerie, qui s'est approché le plus du goût français. Nous avons surtout remarqué un vase orné de feuilles de vigne, un plateau ciselé, représentant la vue du palais de l'Industrie, la boîte des ordres du prince de Prusse, et des parures en diamant, émeraudes et opales d'un goût charmant. MM. Sy et Wagner se sont surtout distingués par leur fabrication de plaqué, par des travaux de ciselure très-remarquables, et par un charmant modèle de l'Amazone de Kiss, entièrement en argent et orné de dorures. Cette salle, une des plus intéressantes de l'exposition prussienne, contient encore une foule d'autres objets qu'il nous est impossible d'énumérer tous. Nous nous bornerons à citer les objets en laque de M. Stobwasser, les belles expositions des produits d'ambre et les lustres en bronze et verre colorié, des deux maisons Spinn et Heckert.

Il nous importait surtout de donner ici une esquisse générale de l'industrie prussienne, et de cette partie de son exposition qui se groupe autour des trophées principaux exposés dans la grande nef. Les galeries latérales et l'annexe renferment des produits excessivement remarquables. A la galerie supérieure nous avons surtout admiré l'importante exposition de soieries de M. Diergardt, dont l'établissement est le plus considérable de ce genre en Prusse. La maison Lehmann, à Berlin, a fait sensation avec son magnifique assortiment d'étoffes de laine, qui peuvent rivaliser avec tout ce qui se fait de mieux en Angleterre. M. Kaufmann, dont la renommée est plus ancienne, brille surtout par ses peluches et autres étoffes double-face, ainsi que par ses velours d'Utrecht, d'une qualité tout à fait supérieure. Dans l'annexe, on a admiré les aciers fondus de M. Krupp. Il y a là un bloc d'acier de 5,000 kilogrammes. L'ingénieur Elsner, de Berlin, a exposé des appareils de chauffage par le gaz, qui ont été l'objet d'examens sérieux au Conservatoire des arts et métiers. Ces expériences ont tellement réussi que très-probablement une importante fabrique de ces appareils va être prochainement établie à Paris.

Dr BAMBERG.

Les curiosités de Lima (Pérou).

(Suite et fin. — Voir le précédent numéro.)

La bibliothèque publique de Lima n'a guère plus de vingt mille volumes, et c'est déjà trop pour les écoliers de dix à seize ans qui la fréquentent exclusivement. Il y a bon nombre de livres français, compris Voltaire, Diderot, Boulanger, Volney, Helvétius, Raynal et la réimpression du *Moniteur*, ce qui ne m'a pas médiocrement étonné. Du reste, aucune édition rare ou de valeur. Un homme seul, au Pérou, possède une collection d'ouvrages qui feraient les délices de nos bibliophiles ; il est vrai qu'on l'accuse de s'être enrichi aux dépens de la bibliothèque publique, dont il fut longtemps directeur. C'est un curé nommé P..., âgé de quatre-vingts

ans, et qui n'a eu qu'une passion, mais féroce, celle des beaux livres. J'ai eu le plaisir d'être introduit dans le sanctuaire où il caresse du matin au soir les Aldes, les Elzévirs, les Estiennes et les éditions *princeps* qu'il a mis plus d'un demi-siècle à réunir. La vieillesse a troublé le cerveau du *senor* P..., qui lit toutes les langues et s'est farci la mémoire d'un mélange indigeste de latin, de grec, d'arabe, d'italien, d'espagnol, d'allemand, de français, d'anglais et de chinois. Sa manie consiste à voir partout des empoisonneurs jaloux de ses trésors et brûlant de les lui ravir. A ma seconde visite, je fus classé comme les autres dans la famille de Locuste, et obligé de m'interdire l'entrée de l'asile qu'occupe le bibliomane dans le couvent de San-Francisco.

Ce couvent, qui se dégrade chaque jour davantage, est le plus vaste et le plus curieux des couvents de Lima, autrefois célèbres. Il fut commencé en 1657, coûta douze millions de francs, somme énorme pour le temps, et dut son achèvement rapide à l'activité du commissaire général *Fray Luis Cervela*. C'est lui qui fit peindre la vie de saint François par quatre peintres différents, et orner le cloître de mosaïques qui existent encore. Ce cloître est en bon état ; au milieu s'élève une charmante fontaine à quatre vasques, dont l'eau rafraîchit des arbustes épais et fougueux qui portent les fleurs les plus riches et les plus odorantes des tropiques. Les mosaïques des murs et des pilastres, reliés entre eux par des grilles de fer, sont d'un dessin correct et d'une belle couleur. On y voit principalement des lièvres, des dragons, des salamandres, des licornes, des corbeilles de fruits, des anges et des médaillons de saints accompagnés d'inscriptions. Une multitude de martyrs en croix et percés de deux lances qui sortent derrière le dos, ou agenouillés et attendant la hache que le bourreau tient levée sur leur tête, y ont aussi leur place. Cela ne vaut pas un large tableau cloué au mur du vestibule, et représentant, d'un côté, la vie et la mort du juste; de l'autre, la vie et la mort du pécheur. Il y a là une trentaine de scènes naïves ou grotesques comme en rêvait la ferveur superstitieuse des chrétiens du moyen âge. La plus drôle est celle où le juste, étendu sur sa couche, va expirer entre son confesseur et un ange qui sourit en lui montrant le ciel. Les démons spécialement chargés de maculer sa vertu, honteux de n'y avoir pas réussi, se cachent sous le lit; les sept péchés capitaux, déguisés en couleuvres, et attribuant le salut du juste à la maladresse ou à la négligence des compagnons de Lucifer, leur sautent au visage et les mordent avec fureur. Les diables ainsi châtiés se livrent à des contorsions qui feraient rire une potence et crever de jalousie les acteurs de Guignol.

Après le couvent de *San Francisco*, celui de *Santo-Domingo* est le seul qui mérite d'arrêter les pas du voyageur. Une tour assez élevée pour dominer tous les monuments de Lima, le couronne. Elle est dans le style de la renaissance, d'une architecture hardie, chargée de plusieurs rangs de colonnes, d'ornements divers, et surmontée d'un ange sonnant de la trompette. Le cloître rappelle le cloître de *San Francisco ;* mais il y a moins de luxe et de variété dans les détails, et les mosaïques, très-fraîches, quoiqu'elles datent de l'année 1606, représentent, au lieu d'animaux, des scènes tirées de l'Ecriture sainte. J'ai trouvé là une chose précieuse, inimitable, et le lecteur me saura gré de la lui communiquer : c'est la biographie de saint Dominique, telle que l'a inventée et que l'enseigne la fourberie ou l'ignorance des moines du Pérou. Le terrible fondateur de l'inquisition a joué un rôle dans l'histoire, qui n'oubliera jamais son fanatisme implacable et les ruines sanglantes dont il couvrit le midi de la France. Il est naturel qu'on ait souvent raconté sa vie et que les miracles n'y aient pas manqué, les miracles étant le bagage indispensable des hiérophantes de toutes les religions positives. Mais aucun des biographes de saint Dominique, connus chez nous, n'a déployé une richesse d'imagination comparable à celle dont le couvent de Lima offre le témoignage. L'historien anonyme du bourreau des libres penseurs du treizième siècle a divisé son œuvre en trente-sept articles, destinés à immortaliser les traits principaux d'une existence truffée de merveilles. Je les ai textuellement copiés sur les bandes de plâtre où ils sont écrits en lettres gothiques rouges et noires, car ils m'ont semblé instructifs pour ceux qui étudient la physiologie du catholicisme, et amusants pour ceux qui se plaisent aux contes des *Mille et une nuits*. En voici la traduction :

Vie de saint Dominique.

1. Un chien, ayant à la gueule une torche allumée, pronostiqua la sainteté du glorieux père saint Dominique, encore dans le ventre de sa mère.

2. Don Rodrigue Nunez de Guzman eut deux fils : l'un, nommé don Alvaro Rodriguez de Guzman, de qui descendent en ligne maternelle les empereurs-rois de Castille, de France et d'Angleterre; du second, appelé don Félix de Guzman, fut fils le glorieux patriarche saint Dominique, fondateur du célèbre ordre des Frères Prêcheurs, duquel, grâce à sa doctrine et à ses exemples, sortirent tant de saints et d'hommes illustres qui ont été les flambeaux du monde, l'honneur et l'éclat de la sainte et apostolique église romaine.

3. Le saint enfant reposait dans son berceau lorsqu'un essaim d'abeilles entra dans sa bouche et en sortit sans lui faire aucun mal, et s'éleva ensuite jusqu'au ciel. Un grand nombre de personnes virent l'enfant descendre du berceau pour s'endormir sur le sol, et, le jour du baptême, parut sur son front une étoile dont les rayons éclairaient le monde entier.

4. L'Espagne était désolée par une affreuse disette. Saint Dominique, non content de donner jusqu'à son strict nécessaire, répartit entre les pauvres son meilleur trésor, c'est-à-dire ses livres, et son exemple décida beaucoup de saints personnages à soulager les misérables.

5. Le saint priait pour les pécheurs : tout à coup Notre-Dame lui apparaît, lui donne le très-saint Rosaire, et lui promet que l'exercice de celui-ci guérira les âmes. Le saint donne à son tour le Rosaire à la reine de France Blanche, qui, par sa vertu, conçut et enfanta le saint roi Louis, lequel, comme fils du Rosaire, fut un protecteur passionné des Frères Prêcheurs.

6. Le saint, disputant contre les hérétiques, convint avec eux de jeter au feu les livres des deux partis. La flamme, reconnaissant la vraie lumière, respecta le livre du saint par trois fois et consuma celui des hérétiques, laissant émerveillés les assistants, qui rendirent louanges à Notre Seigneur.

7. Le saint, comme premier inquisiteur par commission d'Innocent III et d'Honorius III, présidait, à Toulouse, des *autos-da-fé* généraux. Il fit épargner l'un des condamnés au bûcher, sachant qu'il reviendrait à notre foi; celui-ci, en effet, y fit de grands progrès après sa conversion.

8. Un hérétique, se disant catholique, offrit au saint de le guider sûrement dans un chemin qu'il devait suivre. Il lui faisait perdre beaucoup de sang, en l'obligeant à traverser des ronces et des épines; enfin, voyant que la douleur ne lui arrachait aucune plainte, l'hérétique lui avoua son barbare dessein et se convertit, donnant depuis lors le fruit de la patience et de l'humilité du saint.

9. Une barque montée par plus de quarante voyageurs naviguait, pendant un orage, sur la Garonne, près de Toulouse, et allait être submergée par les flots. Les passagers auraient tous péri si, implorant Dieu, le glorieux saint ne leur eût fait toucher la rive et ne les eût sauvés ainsi de l'horrible naufrage qui menaçait leurs vies, au milieu des courants impétueux.

10. En convainquant certains hérétiques albigeois de l'importance du sacrement de la Pénitence, qu'ils niaient, Notre Grand Père décida à faire pénitence un étudiant catholique qui obtint de glorieux triomphes dans les batailles, grâce aux prières du saint et en adoptant pour drapeau de sa troupe le très-saint Rosaire.

11. Le ministre Réginald, alors malade d'une fièvre dangereuse, étant résolu à suivre l'institut de N. S. P., Notre-Dame, accompagnée des très-saintes vierges et martyres Catherine et Cécile, le visita, lui remit l'habit de notre ordre, et le guérit en le frottant avec un onguent précieux.

12. Saint Dominique, étant en oraison, vit le Christ, Notre Rédempteur, qui se préparait à détruire le monde, à cause de ses péchés, avec trois lances épouvantables. La très-sainte Marie offrit alors pour cautions les deux patriarches saint François et saint Dominique, à la vue desquels le divin Juge apaisa les rigueurs de sa justice irritée.

13. N. G. P. ayant passé un fleuve rapide, le batelier lui réclamait le prix du passage, en le maltraitant avec une violence sans mesure. Le saint, n'ayant pas de quoi payer, leva les yeux au ciel, et, les abaissant ensuite vers la terre, y trouva la somme qu'exigeait le batelier, lequel, étant satisfait, laissa le saint libre.

14. Neuf femmes albigeoises qui avaient entendu prêcher N. G. P., ayant été touchées efficacement, accoururent vers lui pour qu'il les désabusât entièrement de leur erreur. Le saint se mit à prier, et aussitôt un démon, sortant d'entre les pieds de chacune d'elles, prit la fuite, sous la forme d'un effroyable chat. Ce prodige convertit les neuf hérétiques à la foi catholique.

15. Un jour, à l'heure du dîner, N. G. P. fit appeler au réfectoire, et les frères y attendaient la sainte nourriture, lorsque le procureur déclara qu'elle manquait. Le saint leva les yeux au ciel, et bientôt entrèrent deux anges d'une beauté admirable, qui, pourvoyant la communauté de pains très-délicats et de figues fraîches, lui rendirent la joie.

16. Deux jeunes prétendants à la main d'Alexandrine, poussés par une jalousie infernale, se provoquèrent en duel et se tuèrent l'un l'autre. Afin de les venger, leurs pères égorgèrent Alexandrine et jetèrent dans un puits sa tête, où, par la dévotion du Rosaire, l'âme de la victime se conserva jusqu'à ce que N. G. P. l'attira à la margelle, la confessa et lui administra la sainte Eucharistie.

17. Lorsque N. G. P. commençait à bâtir le couvent de Saint-Sixte, à Rome, un mur tomba sur l'un des ouvriers occupé aux fondements et l'écrasa sur le coup; mais le saint, touché de son infortune, pria Dieu, et releva l'ouvrier vivant et sans blessure.

18. N. G. P., avec le comte Simon de Montfort, marchait au combat contre les Albigeois, portant en étendard un crucifix : les hérétiques furent déroutés sans avoir pu atteindre ni l'image du Christ ni le saint, les flèches étant venues s'émousser sur le sacré bois de la croix.

19. N. G. P. saint Dominique souffrit, dans la caverne de Sainte-Croix de Ségovie, de la main des démons, les tourments de la passion de N. S. Jésus-Christ, jusqu'à expirer sur le gibet. C'est alors que N. S., apparaissant, mit en fuite les démons, et, berçant le saint avec tendresse dans ses doux bras, le fit passer de l'évanouissement de la mort au souffle de la vie.

20. *Napoléon emporté par un cheval fougueux, tomba mort sur le sol. Le saint dit la messe et le releva vivant.*

21. N. G. P. étant une nuit à écrire, le démon se présenta sous la forme d'un animal horrible et essaya de le troubler; mais le saint le châtia en lui mettant sa chandelle à la gueule, et en lui ordonnant de l'éclairer.

22. Ayant reçu l'offre de trois mitres, N. G. P. les dédaigna, disant qu'il n'était pas venu au monde pour porter des mitres, mais bien pour convertir des âmes.

23. N. G. P., méprisant tout faste mondain, part, en compagnie de l'évêque d'Osma et de douze abbés, pour combattre les hérétiques Albigeois qui infectaient la France de leurs erreurs empoisonnées.

24. Tandis que N. G. P. était absorbé dans la prière, le démon hérissé de colère lui lança d'en haut une grosse pierre. Le saint ayant miraculeusement évité le coup et étant resté sain et sauf, le dragon s'enfuit tout honteux.

25. N. G. P., soupirant après la conversion des hérétiques, se donna un jour la discipline avec tant de force que, saigné à blanc et presque inanimé, il tomba évanoui par terre; mais à l'instant, la très-sainte Marie descendit à son secours, le fortifia et le régala du nectar de ses mamelles.

26. N. G. P. prêchant un jour que les péchés sont les prisons de l'âme, il entra un chevalier chargé de vices, et le saint fit que les assistants le vissent accablé de chaînes et entouré de démons. Mais, en lui donnant un rosaire, il le rendit libre et absous de ses fautes.

27. Dominique et François se rencontrèrent à Rome, et, s'embrassant, s'unirent intimement dans la charité, afin de gagner des âmes à Dieu. Dans un couvent de N. P. S. François, il n'y avait qu'un puits d'eau saumâtre : le saint l'ayant bénie, l'eau devint limpide et douce.

28. Le saint patriarche calme une horrible tempête. Une femme en pleurs accourt vers lui, le suppliant pour un de ses enfants mort dans ses bras, et que la bénédiction du saint lui rendit bien portant. Ce fut l'un des morts que le saint ressuscita à Rome.

29. Comme le saint patriarche poursuivait infatigablement les hérétiques, ceux-ci désiraient lui ôter la vie comme à leur plus grand ennemi, et le saint ne désirait pas autre chose que de la perdre, en gagnant le martyre pour son Seigneur. Mais Dieu le conservait pour le bien de son église et le délivra d'une embûche qu'on lui avait tendue, en envoyant une armée d'anges à sa défense.

30. Comme N. P. S. Dominique fut un nouvel apôtre dans le monde, Dieu lui donna pour la prédication du saint Evangile l'esprit de saint Paul, le zèle et la force de saint Pierre, figurés l'un et les autres par le bâton et le livre qu'il reçut des mains même de ces deux princes sacrés de la sainte église.

31. Le saint, se trouvant à l'heure du dîner sans avoir rien à mettre sous la dent, alla rendre grâces à Dieu de son jeûne, comme s'il eût mangé, et, passant devant une image de Notre-Dame, donna aux novices encore trop tendres pour jeûner une soupe au pain trempée dans le côté de son précieux fils.

32. N. D., accompagnée des saintes vierges Catherine et Cécile, était en train d'asperger les religieux, et refusait cette faveur à l'un d'eux qu'elle trouvait moins décent, à cause de son pied nu. C'est depuis, lors que le saint exigea que ses fils dormissent chaussés.

33. Comme l'oraison est le moyen par lequel on obtient du ciel les grâces les plus précieuses, le saint inventa plusieurs manières de prier : l'une debout et les mains jointes, les autres étendu par terre ou agenouillé. Un jour que le saint était dans cette dernière posture, il aperçut un garçon éblouissant de lumière, qui lui dit d'une voix suave : « *Viens, mon fils chéri, jouir du fruit de tous tes travaux.* »

34. N. Glorieux Père, arrivé à l'heureux instant de sa mort, déclare devant ses fils la souveraine grâce que Dieu lui a faite en lui conservant la virginité, et leur promet qu'ils seront l'objet de la vénération du monde, s'ils gardent cette vertu angélique.

35. Dieu, voulant manifester que l'âme du saint patriarche goûtait la gloire qu'elle avait si bien méritée, montra au prieur de Bresa le ciel ouvert. Le saint y montait par une échelle, assis sur un trône resplendissant, accompagné d'anges, et le Christ et sa très-sainte Mère l'attendaient aux portes de la gloire.

36. L'estime que Dieu fait de l'ordre de saint Dominique est si grande que, lors de l'élection générale du premier chapitre, tandis que les frères invoquaient l'Esprit Saint pour les éclairer dans le choix du prélat qui leur convenait, l'Esprit-Saint descendit sous la forme de langues de feu sur la tête de tous les électeurs.

37. N. Glorieux Père, étant plongé dans une ardente oraison, désira connaître l'état de son ordre; l'extase lui permit de voir dans le ciel beaucoup de religieux des autres ordres, mais aucun du sien. Cela l'affligea énormément; mais Notre-Seigneur le consola, en lui disant que son ordre et les frères qui en faisaient partie étaient recommandés aux soins de sa mère. La Vierge, se montrant aussitôt, lui dit à son tour qu'elle tenait les dominicains sous son manteau, comme des fils bien-aimés.

Et nunc erudimini !

F. DABADIE.

Panorama du mont Blanc et du mont Rose,

PAR M. MARTENS, ARTISTE PHOTOGRAPHE.

Un grand nombre de visiteurs, sans doute, ont remarqué dans une des galeries basses du palais de l'Exposition de l'industrie, une vue panoramique du mont Blanc et de la vallée de Chamonix, exécutée au lavis par M. MARTENS, avec une exactitude merveilleuse de détails et tout à fait saisissante pour les personnes qui connaissent cette admirable vallée. Cette vue, prise de la Flégère, vis-à-vis du glacier des bois et de la mer de glace, a été relevée par l'artiste au moyen de la photographie sur verre à sec, c'est-à-dire sur glaces albuminées et rendues sensibles d'avance, et servant de clichés pour tirer plus tard les épreuves positives. Le panorama se compose de quatorze parties prises de manière à se joindre parfaitement et à former une seule vue de 2 mètres de longueur.

La photographie seule pouvait réaliser la reproduction minutieusement exacte des détails si compliqués que présentent les grands reliefs de la chaîne des Alpes, et en particulier de leurs glaciers ; ici la prodigieuse multiplicité des plans et des accidents défie la patience de l'artiste le plus habile. Toutes les personnes qui ont fait des excursions dans ces hautes régions peuvent apprécier les difficultés attachées à une telle entreprise et le dévouement qu'elle exige. Outre la fatigue d'ascensions longues et pénibles, et les frais qu'entraîne le transport d'appareils pesants, les conditions variables de l'atmosphère apportent trop souvent un obstacle absolu. Bien souvent on part avec un temps magnifique et un ciel pur ; et après quatre, cinq ou six heures d'ascension, ou bien l'on est surpris par un orage, ou simplement des nuages viennent subitement masquer la vue, au moment où l'appareil est dressé et prêt à fonctionner. Il faut alors replier bagage, et redescendre en renvoyant l'opération à un autre jour.

CARTE
DU THÉÂTRE DE LA GUERRE
EN
ORIENT
Echelle métrique
Détail des Embouchures
DU BUG ET DU DNIEPER
MER NOIRE
Bouches du Danube
Canal de Constantinople
G. de Sinope
G. de Samsoun
Sinope
Samsoun
Amasie
Tokat
Karahissar
Trébizonde
Batoum
Poti
Kutaïssy
Tiflis
Kars
Erzeroum
Stavropol
Mozdok
Vladikavkas
Anapa
Novotcherkask
Taganrog
Marioupol
Azof
Odessa
Kherson
Nicolaïef
Bender
Kichinev
Jassy
Kaminiec
Mer de Marmara
Constantinople
Varna
Silistrie
Choumla

CARTE D'EUROPE

pour servir à l'Intelligence des distances dans la guerre générale contre la Russie, dans la mer Baltique et la mer Noire

par H. NOT.

TAILLE-DOUCE GILLOT.

Un panorama plus intéressant et plus curieux encore que celui du mont Blanc, celui des glaciers de la chaîne dn mont Rose, exécuté par M. Martens, non plus cette fois au lavis d'encre de Chine, mais à l'aquarelle, n'a malheureusement pas pu être exposé. Ce remarquable travail a été présenté à l'Institut par M. Élie de Beaumont, qui a fait un rapport inséré dans les comptes rendus Il est regrettable qu'il n'ait pas été acquis, soit par l'École des mines, soit par la Société géologique. La vue est prise depuis le Riffel, montagne située au S. E. de Zermatt, au fond de la vallée de Saint-Nicolas, dans le Valais, et elle embrasse l'immense étendue des glaciers depuis le Weiss-Thor et le mont Rose, proprement dit, jusqu'au Breithorn, à la cime brune de M. de Saussure et au col Saint-Théodule. Nous ne saurions dire, pour notre part, avec quel profond intérêt nous avons retrouvé dans toute sa vérité ce monde fantastique de glaciers suspendus aux flancs des plus hautes montagnes de l'Europe, avec une illusion d'autant plus saisissante que le souvenir de ce merveilleux spectacle, que nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'admirer, était pour nous plus récent. Nous engageons les personnes désireuses, soit de renouveler leurs impressions, soit de prendre pour la première fois une idée juste de l'aspect d'un genre de scène alpestre dont on entend si souvent parler, à aller visiter (rue Bonaparte, 84) les panoramas de M. Martens. Outre ses panoramas, l'artiste a recueilli, dans différentes parties de la Suisse, un certain nombre de vues d'autant plus intéressantes qu'à l'habileté du photographe M. Martens réunit le sentiment pittoresque du paysagiste, et qu'il sait bien choisir son point de vue. Quelques-unes de ces vues photographiques ont été exposées au palais de l'Industrie ; entre autres les glaciers de la chaîne du mont Rose, vus du haut du Hörnli ; la pyramide du Cervin ; la dent du Midi, de Bex, prise du val d'Hilliers, etc… La multiplicité et la finesse de détails de ces vues diverses échappent aux moyens de la gravure sur bois. Pour donner cependant un spécimen de ces reproductions si exactes, nous avons choisi une vue prise dans le village de Saint-Nicolas (Valais) ; et cette vue réduite est ici jointe à cette note (1), par laquelle nous voulons appeler l'attention publique sur un genre de reproductions pleines d'intérêt et qui méritent d'être encouragées.

A. J. Du Pays.

(1) Voir au bas de la page 320.

Chronique littéraire.

Nous sommes quelquefois et souvent même inquiet sur la valeur de ce travail hebdomadaire, non pas comme mérite, cela va trop sans dire, mais comme utilité et comme portée. A quoi sert ce dépouillement que nous faisons chaque semaine? N'a-t-il d'autre raison d'être que de nous fournir une occasion de pérorer, que bien, que mal; une tribune pour des harangues dont on se dispenserait fort? On nous a dit souvent : Le public ne lit pas ou ne lit guère : qu'a-t-il besoin dès lors de l'espèce d'autopsie bibliographique que vous lui servez avec un zèle, grand sans doute, mais pouvant s'appliquer peut-être à beaucoup meilleur emploi? L'espèce de réponse mentale que nous avons toujours faite à cette objection se trouve si bien résumée par un de nos confrères les mieux placés déjà, quoique fort jeune encore, comme talent et comme importance d'organe, que nous ne résistons pas au désir de faire nôtre sa théorie du rôle présent et opportun de la critique, et de nous en abriter.

« On est pressé ; les livres pullulent, et l'on n'a pas le temps de tout lire. Quel intermédiaire commode est la critique, qui dépouille pour vous le dossier de la littérature, vous donne en quelques pages la substance d'un volume, et, par-dessus le marché, sur ce volume, une opinion qu'on n'aura pas la peine de se faire soi-même. Tel livre passe pour fort curieux : on ne le lira pas, on a trop d'affaires, mais on demandera au critique de dire brièvement ce qu'il renferme de plus nouveau. Quel avantage, par exemple, de trouver en quelques pages une analyse de tel système célèbre et dangereux dont on a beaucoup entendu parler, dont on a beaucoup parlé soi-même, et qu'on serait bien aise à la fin de connaître. Ce poëme est charmant, dit-on, plein de beaux vers qui font rêver, on s'adresse encore au critique : Ami critique, donne-moi vite la fleur du panier, les vers sont bien inutiles, et le chemin de fer n'attend pas.

« Ainsi la critique qui discute et résume est un genre qui convient à merveille au temps où nous vivons, temps de hâte et en même temps de curiosité. »

Amis lecteurs, vous qui ne lisez pas, est-ce là votre vrai sentiment? Je crois que oui, je l'espère, et si j'avais le bien dire de M. Louis Ratisbonne, auteur de ces réflexions, j'en serais persuadé ; mais, si peu que je sois, je n'en poursuivrai pas moins, d'un pas plus allègre, après cet encougement, ma marche parfois assez rude.

Mais, pourra-t-on dire, s'il est vrai que vous dispensiez les lecteurs de lire, ne s'ensuit-il pas logiquement que vous empêchez du même coup les écrivains d'être lus? Non, car il y a encore des lecteurs qui lisent, et même, pour continuer notre audacieux pléonasme, des acheteurs qui achètent. Les auteurs ne croient pas nuire à leurs intérêts, en s'adressant à la critique, ce qu'ils font assez volontiers. Nous sommes aujourd'hui leurs seules annonces (gratuites), et comment le public, qui ne les lit point ou guère, quand on lui parle d'eux, pourrait-il faire mieux, s'il ignorait leur existence?

Ainsi, voilà qui est convenu, nous sommes les patrons des lettres, à peu près seuls, et la providence du public. Ce rôle nous plaît : convenons-en avec une entière franchise. Il faut bien que nous nous flagornions un peu nous-mêmes, nous qui passons notre temps à louer autrui, et à ne l'être point, à le recommander, et à ne l'être point, à faire les affaires des autres et à ne faire point les nôtres. Soit dit sans nulle amertume.

Pour en revenir à M. Louis Ratisbonne, et c'est trop juste, puisqu'il a été notre point de départ, nous dirons que ses *Impressions littéraires* le rangent parmi les meilleurs prosateurs de l'école distinguée, école essentiellement critique, un peu académique, où lui-même nous apprend qu'il a fait ses premières armes et continue de servir. Nous avons nommé le petit groupe disert, érudit, élégant, contenu, du *Journal des Débats*, grande feuille qui n'a jamais représenté et ne représente pas encore nos sympathies, nos opinions politiques, mais que nonobstant nous avons toujours tenue en haute estime, par respect pour le talent d'abord, ensuite à cause du grand cas que la très-illustre dynastie *périodique* des Bertin a toujours affiché et prouvé de ce qu'elle nommait noblement *la profession*. Les mauvais jours survenus n'ont point altéré cette tradition, ce principe : le journal, pour être moins riche, n'a pas été moins honorable, et il est aujourd'hui, sinon le seul, du moins à peu près le seul, où les écrivains soient traités avec les égards qu'ils méritent. Je parle des écrivains, et non des écrivassiers ; mais il n'est et ne fut jamais rien de tel dans la maison des Bertin.

Je ne crois pas me laisser influencer par la prédilection *professionnelle*, non personnelle, que j'ai pour ce grand logis-là, en félicitant hautement M. Louis Ratisbonne de ses *Impressions* ou Etudes. Plus heureux que nous, il a l'avantage de ne se prendre qu'à de vrais talents, de vraies œuvres, de celles qui *portent* le critique. Mais il n'a pas besoin de cet auxiliaire. A un style exercé, s'unissent chez lui une judiciaire sûre, et (c'est presque synonyme) une modération tout à fait impartiale. Ses façons de sentir, de voir en toutes choses, même en politique, sont à bien des égards les nôtres. Seulement, quoique son doyen, nous n'avons certes pas l'exquise pondération, le calme précieux qui donnent à ses écrits, avec le cachet d'une maturité précoce, celui de l'autorité.

Il n'y a point de perfidie dans cette remarque, et la jeunesse n'est point pour cela absente du livre de notre confrère. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire ses chapitres sur l'*Amour*, de Stendhal, et sur l'*Art d'être heureux*, du feu bonhomme Droz, qui faisait bravement consister le bonheur à bien fermer portes et fenêtres, vasistas même, afin de couper toute entrée à la passion: que dis-je, à la passion? à l'agitation simple, à l'émotion même, et dont le beau idéal était une de ces boîtes hermétiques où le fumigateur, l'étuviste nous enferme pour prendre des bains de vapeur. Entre ces deux pôles vitré et résineux, Droz et Stendhal, M. Ratisbonne se montre homme d'éclectisme et de sens, chaleureux toutefois, et ne voulant point l'atrophie humaine par le nénuphar d'une indolence végétative. Il loue l'amour, il le célèbre : il a raison, mais c'est à lui d'autant plus beau que, dans notre *partie* qui exige tant d'équilibre et de contention d'esprit, nous pourrions presque dire, retournant légèrement le mot du protecteur de la *Paméla* de Gavarni : « L'amour est un *luxe* que nos moyens ne nous permettent pas! » Mais on est désintéressé, point égoïste, et, si l'on n'en a guère pour soi, en général, et sauf exceptions heureuses, on n'en dégoûte point les autres!

Dans le médaillon de Béranger, qui inaugure avec toute raison et justice la galerie particulière et très-variée de M. Louis Ratisbonne, cet écrivain se montre très-fin, très-mignon, très-lumineux portraitiste. Il est incroyable à quel point les travaux sur Béranger se sont multipliés depuis certaines attaques que nous ne voulons pas rappeler. Toute la France, on peut le dire, a protesté en la personne de ses meilleurs écrivains. Notre confrère a payé son tribut, mêlé sa voix, non pas des plus exaltées, mais des plus justes, à ce général *tolle*. Nous ne saurions en vérité que reprendre à sa spirituelle toile, bien plus énergique, comme acte, qu'elle n'en a l'air, sous son modelé sage, sous ses tons moelleux et lustrés, à la Mireveldt.

Je citerai encore, puisqu'il faut choisir, le personnage de M. Heine, plus largement esquissé, et où il me semble que l'auteur a su concilier, d'une impartialité et d'une raison que j'admire, ce qui est dû aux souffrances et à l'état de mort anticipée d'un poëte, d'un écrivain infiniment remarquable, avec la légitime répulsion de ses incartades politiques et autres, d'une absence malheureusement trop accusée de sens moral, du mépris, de l'accablement des amis, même malheureux, d'une jactance et d'une indiscrétion souvent poussées à un intolérable excès.

Je pourrais étendre l'éloge, en le variant et en le motivant, à beaucoup d'autres chapitres; mais je dois me borner, en faisant mon sincère compliment à l'auteur de réussir aussi bien dans la prose que dans les vers (deux dons si rarement unis) ; car plus d'un de nos lecteurs doit savoir et sait certainement que M. Ratisbonne a traduit en fort belle poésie, et avec une exactitude rigoureuse, *l'Enfer* de *la Divine Comédie*, dont il nous promet au premier jour *le Purgatoire*.

La prédilection, l'espèce de passion qui a poussé M. Ratisbonne vers le Dante, M. F. Desserteaux l'a conçue pour le Tasse. M. Desserteaux est, comme nous, de la patrie du grand lyrique français, Lamartine, et pourrait vraisemblablement s'appliquer ces lignes de l'illustre poëte (*Destinées de la poésie*) : « Tant que je vivrai, je me souviendrai de certaines heures de l'été que je passais couché sur l'herbe dans la clairière des bois, à l'ombre d'un vieux tronc de pommier sauvage, en lisant la *Jérusalem délivrée*. » Si les grandes passions sont muettes, ce n'est point en littérature. De l'admiration, de fréquentes lectures à une étude approfondie, il n'y a eu qu'un pas pour M. Desserteaux; de là à une traduction, à une traduction en vers, il n'y a eu qu'un pas aussi. En entreprenant cette grosse tâche, notre concitoyen a rompu entièrement, et avec toute raison, avec la théorie des *belles infidèles* (des belles traductions, s'entend), et avec le laisser-aller, élégant sans doute, mais peu sûr, dont Delille est le promoteur et le plus célèbre exemple. Il a serré de près son poëte favori, et il l'a rendu, si ce n'est vers pour vers, du moins octave pour octave, comme M. Ratisbonne a fait Dante, tercet pour tercet. Dans cette lutte vraiment héroïque, comme tout ce qu'un grand amour inspire, M. Desserteaux a été le plus souvent vainqueur, nous le constatons avec la légitime fierté de compter dans notre circonscription locale, dans notre *endroit*, un bon poëte de plus. Il a été précis, ferme dans son dessein, souple dans l'exécution, poétique souvent, et a mené à fin une œuvre vraiment immense. N'a-t-il jamais failli? A-t-il pu triompher de l'insoluble problème de faire passer dans notre langue le génie de l'italienne, la sonorité, l'harmonie, le brillant de l'original, ce brillant que Despréaux nomme *clinquant?* Non, sans doute; mais nous n'attendions pas cela du traducteur, ni de quiconque. Somme toute, il nous paraît que sa version, sans en excepter même celle qui fit la réputation du pompeux Baour-Lormian, est la meilleure qu'on ait encore donnée, prose ou vers, du chef-d'œuvre de Torquato. Malgré son insuffisance en tant que traduction, le vers est encore ce qu'il y a de mieux à opposer à un poëte qu'on veut rendre : que la prose exprime la prose; que les vers nous peignent les vers. Ceux-ci ont eu jusqu'à présent l'inconvénient réel d'une infidélité poussée jusqu'au *libertinage* (acception ancienne). Mais la réforme salutaire inaugurée et si vaillamment poussée dans une voie toute différente par MM. Ratisbonne et F. Desserteaux lève, à cet égard, tout obstacle. Quand on traduira les poëtes, ce ne sera plus désormais qu'en reproduisant scrupuleusement leur fond, et aussi leur forme. Comprend-on un peintre qui, pour faire le portrait d'un homme, commencerait par le déshabiller entièrement, et, sinon le laisser tout nu, du moins le rhabiller à sa fantaisie? On ne veut plus de ce procédé trop commode. Que nous voici loin du temps où forme et fond étaient livrés au caprice du traducteur, et où l'on voyait, par exemple, un abbé Desfontaines, en rendant fort mal Swift, déclarer avec aplomb qu'il avait supprimé de son original beaucoup de fort mauvaises plaisanteries, auxquelles, pour ne faire tort de rien au public, il avait pris le parti d'en substituer *de meilleures*. Il y avait même des traducteurs, ceci est le beau idéal, qui ne savaient point du tout la langue qu'ils cherchaient à rendre. Beaucoup de traductions du siècle dernier fourmillent de fautes grossières, et l'autre jour encore, en relisant une du *Vicaire de Wakefield*, je ne fus pas, je l'avoue, peu surpris du passage où l'on vient annoncer au digne ministre que sa fille chérie Olivia a été vue près du village, *avec un étrange Monsieur* (*Sic : A strange gentleman*), ce qui veut dire tout simplement : *Avec un Monsieur étranger*.

C'est un genre de reproche qu'on n'adressera pas à M. Desserteaux, dont les italianistes les plus scrupuleux et les plus exercés ne contesteront pas la fidélité de version. Les grands sacrifices qu'il a faits, au contraire, à l'exactitude du texte lui seront comptés, d'autant mieux, avons-nous dit, et nous le répétons, qu'ils ne nuisent que bien rarement à l'harmonie et au mérite de la forme.

Un jeune poëte, pour les *Rimes humoristiques* duquel nous fûmes un peu sévère, l'an passé, s'il vous en souvient, fait de nouveau appel à notre jugement avec des vers de portée et d'aspiration plus hautes. Sous le titre de *Progrès et Avenir*, M. Alfred Billet chante.... le progrès et l'avenir. Nous applaudissons aux sentiments généreux empreints dans ce petit poëme, qui n'a d'autre inconvénient que de plaider une cause gagnée. Toutefois, en un temps où il se trouve des gens pour placer en arrière le beau idéal des sociétés, il n'est pas mauvais de rappeler aux esprits quelquefois vacillants de la multitude « que l'âge d'or est en avant. » La nécessité du bien sort de l'excès du mal même : il vaudrait mieux sans doute prendre une autre voie ; mais est-elle facultative? C'est ainsi que le trop grand nombre d'accidents sur les chemins de fer amènera forcément plus de précautions et une meilleure législation de ces puissantes entreprises. C'est ainsi encore que l'excès de la disette contraindra, d'une part, ce pays à former des agriculteurs; de l'autre, forcera la main aux maîtres les plus inhumains pour l'augmentation des salaires évidemment insuffisants dans un si grand nombre d'états. Les bons sentiments de M. Alfred Billet lui ont porté bonheur : sa forme s'en ressent. Si elle est parfois encore un peu incorrecte, si le fond n'offre pas une grande nouveauté, du moins l'un et l'autre ont de la chaleur, de la générosité, de l'enthousiasme, et quelquefois de l'éclat.

Il y a dans le Midi, bien qu'enfoui dans les mines de la Grand-Combe, un poëte qui fait du bruit, et dont on vient de publier à Marseille une élégie languedocienne, *Paouro Martino*, ou le pauvre Martin. C'est la simple histoire d'un pauvre mineur, père de famille, surpris et frappé à mort par le feu grisou, et que l'on rapporte à sa femme, dont les pressentiments, les rêves fatidiques avaient en vain tenté de le détourner d'aller à ce poste d'honneur, qui est pour l'ouvrier son travail. Cette histoire touchante doit évidemment emprunter un grand mérite au charme rhythmique d'un dialecte que nous ne saurions apprécier. Ce qu'il nous appartient d'en juger, c'est le naturel, l'émotion, la simplicité, toutes qualités fort saillantes de ce pathétique petit poëme, devenu très-rapidement populaire dans les pays de langue d'oc. L'auteur, Mathieu Lacroix, maçon de la Grand-Combe, inspire personnellement un très-vif intérêt. Il n'est pas de ceux dont Chateaubriand a pu dire, un peu sévèrement peut-être, qu'en voulant marier la lyre à la truelle ou au rabot ils ne sont ni poëtes ni ouvriers. Mathieu Lacroix est bien réellement l'un et l'autre : ouvrier par nécessité et sentiment de ses devoirs, poëte par tempérament et d'instinct. Il écrivit d'un trait, dit-on, cette élégie, composée d'après nature, et qui, même dans la traduction littérale où nous pouvons nous en former quelque idée, se ressent de ce jet spontané et est une lecture fort attendrissante. Il s'est *fait* lui-même, étant, pour ainsi dire, enfant trouvé et n'ayant pu recevoir le nom de son père; ayant de plus eu à lutter presque toute sa vie contre la misère, et ayant aujourd'hui encore à combattre une honorable pauvreté. On nous assure que, pour bien se rendre compte du charme de sa poésie, il faut la lui entendre réciter à lui-même. Cela ne nous étonne pas : ces hommes expansifs du Midi ont un art tout particulier de faire valoir les choses, et, sans l'accent du cru qui gâte leur jeu, ils seraient les plus grands acteurs du monde. Quand Jasmin débite ses vers dans les salons parisiens, personne n'en comprend une traître syllabe, et chacun pleure à chau-

des larmes. *Paouro Martino* est précédé d'une notice intéressante sur le poëte, par M. Casimir Bousquet (de Marseille), également auteur de la traduction placée en regard du texte.

En même temps que la Belgique manifeste une littérature flamande, dont le plus glorieux représentant est M. Henri Conscience, elle suit d'un pas égal les voies de la langue et de la poésie françaises, qui, à vrai dire, sont les siennes. *La Belgique depuis* 1830, tel était le sujet d'un prix de poésie en notre idiome, mis au concours à Bruxelles. Ce prix a été remporté par un écrivain de la Gaule belge dont le nom n'est point inconnu de nos lecteurs, M. Louis Hymans. Nous ne pouvons point dire que c'est à juste titre, n'ayant pu juger les rivaux. Mais ce que nous affirmerons en toute sécurité de conscience, c'est que le poëme de notre collaborateur a de l'éclat et de la verve, qu'il répond parfaitement aux conditions du genre en vue duquel a été proposé le prix; et qu'enfin, ce qui n'est pas un petit mérite, même en France, M. Hymans a écrit des vers français.

« Nous sommes arrivés à un moment où la littérature va mettre des cordes neuves à son arc. Les époques de décadence et d'engourdissement dans l'art ont toujours été le signe d'une régénération; c'est un trait d'union entre le bien du passé et le mieux de l'avenir; après un calme plat comme celui par lequel nous venons de passer, arrive une sorte d'effervescence littéraire qui est le travail de l'enfantement. Ce déluge de petits journaux, cette grêle d'auteurs, ce besoin général de critique, tout cela présage la fin de notre sommeil léthargique, nous l'espérons tous, nous y croyons, la foi existe aujourd'hui, nous sommes sauvés. »

Dieu vous entende, cher confrère! Ainsi s'exprime M. Auguste Muriel, en manière d'avant-propos d'un tout petit volume intitulé : *le Théâtre aujourd'hui*, et duquel il résulterait, selon la théorie consolante de l'auteur, que le théâtre touche aux plus brillantes destinées, car il est bien bas aujourd'hui. C'est pour hâter le terme de sa métamorphose que M. Muriel en expose les plaies singulièrement repoussantes. Une aurore littéraire se lève cependant sur ce Capharnaüm du *truc* et de la *ficelle* à outrance, et notre confrère, voyant venir le jour, se hâte de chanter la nuit. Était-ce bien utile? Et cette peinture, vraie jusqu'à la crudité, hâtera-t-elle le bien? Espérons-le : dans tous les cas, la tentative est honorable et vigoureusement poussée. L'auteur a les haines d'Alceste contre tout ce monde fardé et immoral qui grouille aux rayons jaunes de la rampe. Il connaît bien ce dont il parle, car il est rédacteur en chef d'un journal de théâtre, *la Presse théâtrale*, une feuille honnête, qui vit d'autre chose que de l'abonnement forcé, qui n'approuve pas tout, qui blâme beaucoup au contraire, qui a de jeunes rédacteurs et souvent de l'esprit en diable, mais non pas l'esprit du diable. Honneur à ces vaillants champions d'un art dramatique qui n'aura pas toujours, pour le tirer du *marasme*, une cohue d'étrangers que, sans le respect dû à l'hospitalité internationale, j'appellerais une nuée double de sauterelles et de rats, qui, plus forts encore que les rats dont parle Michelet (qui dévoraient *les chats*), rongent tout ici, jusqu'aux *ours*.

En fait de publications périodiques nouvelles, nous mentionnerons encore *la Science sans maître*, journal hebdomadaire dont nous avons reçu deux numéros, par M. A. Morin, auteur de : *Comment l'esprit vient aux tables*, de la revue mensuelle : *la Magie au dix-neuvième siècle*, et des *Révolutions du temps, synthèse prophétique* de ce même siècle, dont ce recueil a parlé. Le magnétisme est, on le sait, l'alpha et l'oméga de M. Morin, et son journal, comme sa publication dernière, est consacré à la philosophie de cette science, ou du moins de cette collection d'incontestables phénomènes, non encore reliés en faisceau méthodique, où éclatent de si vives et si étranges lueurs, à côté d'insondables et horrifiantes ténèbres. Je ne me lasserai pas de dire à M. Morin, homme de grande imagination et savoir, que, plus le sujet est obscur, méticuleux et incertain, plus il convient de l'aborder avec la précision, la vulgarisation du raisonnement pur et de l'expérience simple. Il est beaucoup trop lyrique, et point assez terre à terre. Au lieu de prouver, il affirme, et se fâche de n'être point cru sur parole. Il se pose même expressément « en prophète » (préface des *Révolutions du temps*), et on hésite à le suivre en ses élans fougueux, en sa course électro et ultra-pindarique. De là vient que ses *défis* nombreux demeurent sans écho, et qu'il n'est pas même lapidé en sa qualité de prophète. Il aurait besoin de s'adjoindre une bonne tête carrée d'expérimentateur et de metteur en prose, et le succès lui viendrait. Je demande pardon au courageux et persévérant publiciste de ces conseils peut-être amers; mais, lui, qui déclare apporter de plain-pied *la vérité*, me permettra bien de lui dire en ce nom vénéré :

..... *Amicus* Morin, *sed magis amica veritas.*

FÉLIX MORNAND.

Revue des modes et de l'industrie.

La belle chose que la mode quand elle est la consécration du laid! disait le duc de Lauraguais. Il faut bien avouer que jamais cette parole n'a été plus vraie qu'aujourd'hui. Les femmes portent des vareuses comme les marins de nos ports de mer! d'autres, des paletots avec poches sur les côtés. Je vous laisse à penser le bel effet que produit un chapeau de femme sur un paletot d'homme. Du reste, la mode donne aujourd'hui dans toutes les extravagances. Quoi de plus étrange que ces garnitures de robes où sont mêlés en profusion la soie, la dentelle, les rubans, le velours, les nœuds, et qui, soutenues par des jupons gonflés, ne permettent plus à celles qui les portent de passer d'un appartement dans un autre que de côté. Au théâtre, la robe d'une femme occupe à elle seule une loge de six places. Quant aux manches, elles sont également si surchargées de bouillons et d'ornements de toute sorte, que la taille disparaît dans cet amas de garnitures. Il y a deux ans, on faisait une robe à trois volants avec quatorze mètres; il en faut vingt-cinq aujourd'hui pour constituer la robe d'une merveilleuse. Je ne vois guère que les fabricants et les marchands qui gagnent à cette augmentation démesurée d'étoffe. Quelle mode coûteuse pour les maris!

Du reste des noms charmants, comme toujours, pour désigner les nouvelles créations. Voici le fichu à la paysanne. Ce fichu se met sur une robe décolletée. Le corps est en tulle blanc uni, entouré d'une haute blonde surmontée d'une petite ruche simple en ruban blanc. — Au milieu du fichu se trouve un second rang de blonde, et par conséquent, sur le pied, une autre ruche. Sur chaque épaule et par-devant est un nœud à pans.

Voici encore le fichu Louis XIII, s'il vous plaît. Il se fait en tulle noir ou blanc, garni de dentelle. Il est à pointe derrière et sur chaque épaule. Devant il se croise, et il a de longs pans dont chacun s'attache sous le bras. En tulle noir, on le garnit de deux rangs de velours haut de trois doigts, et de deux rangs de dentelle, qui doit orner aussi les pans de chaque côté. Il peut être montant ou décolleté. On emploie pour le faire neuf mètres de velours et sept mètres de dentelle noire. On choisit de préférence la dentelle de Cambrai, afin que le fichu ne revienne pas à un prix trop élevé.

Les fichus Louis XIII en dentelle blanche sont ornés de plusieurs rangs de ruches en ruban, au lieu de velours.

Tout le monde a vu, à l'Exposition universelle, les produits de la Compagnie des Indes : armes, bijoux, étoffes mélangées d'or et de soie, tissus transparents, qui font penser aux bayadères, somptueuses tentures, etc., à côté de meubles en bois sculptés, découpés, taillés à jour, chaises, fauteuils, canapés, fabriqués à Bombay. Voici l'intérieur d'un tribunal à Masulipatam; voici encore, auprès de ces fabuleux cachemires qui font commettre tant de péchés, de splendides tapis de repos étendus sous des tentes, tapis fastueux qu'accompagnent de moelleux coussins, le narghilez, le chasse-mouche, et où s'assoupirent les indolents princes du Népaul. Eh bien! l'Angleterre n'a plus seule le privilége de la plupart de ces magnificences. La France a aussi sa Compagnie des Indes. Créée en vue du commerce des cachemires, qu'elle fait venir directement de Bombay, cette maison a établi trois fabriques de dentelles : une à Chantilly, une autre à Alençon, la troisième à Bruxelles. Aussi la Compagnie des Indes prend-elle part à l'exposition française et à l'exposition belge. Dans son exposition française, placée presque parallèlement au salon de l'Impératrice, on remarque surtout un châle carré en dentelle de Chantilly, dessin Louis XV, avec une bordure à draperies et une pointe de Chantilly, dessin à rubans, entrelacé de fleurs. Mais un des plus beaux et des plus riches produits de la dentelle est, sans contredit, une toilette de point d'Alençon, — volants, barbe, garniture et corsage, — et dont le dessin est composé de rivières exécutées en jours d'Alençon et de couronnes de roses attachées par des nœuds de rubans.

Dans la partie belge de son exposition, la compagnie des Indes fait revivre pour notre époque le point de Venise, fabriqué exactement comme les anciennes dentelles du temps de Louis XIV et de Louis XV, ces dentelles qui faisaient l'orgueil et la joie des fières patriciennes d'autrefois, et que leur difficulté d'exécution avait fait abandonner depuis longtemps. Si riche que soit en remarquables produits l'exposition des dentelles provenant des fabriques belges, il est impossible de voir quelque chose de plus beau qu'une certaine pointe en application d'Angleterre mélangée de points de Venise, et qui, sous le rapport du travail, de la finesse et de la nouveauté du dessin, est un véritable chef-d'œuvre. Il y a là une toilette en application de Bruxelles qui a fait l'admiration et l'envie de toutes les femmes. Une grande entreprise comme la Compagnie des Indes doit être encouragée dans l'intérêt bien entendu du public, car, en ne vendant que des dentelles de ses fabriques, et affranchie par conséquent des frais que prélèvent les intermédiaires, elle peut faire à sa clientèle des avantages considérables en même temps qu'elle peut étudier, dans ses rapports directs et de chaque jour avec le public, les besoins, les goûts, et jusque aux fantaisies que sa fabrication doit satisfaire.

Voici maintenant un article de toilette qui a bien aussi son importance, quoiqu'il diffère beaucoup des robes et des cachemires, des fichus et des dentelles dont nous parlions tout à l'heure. La fabrication des peignes contient une grande quantité de procédés et de subdivisions. Elle se plie nécessairement à tous les besoins de la toilette ou à toutes les velléités de la coquetterie. Jusqu'à ce jour c'était surtout l'écaille qui avait été employée dans ce genre d'industrie. Le travail donnait à l'écaille presque toutes les formes voulues; mais ce travail, souvent réussi, n'était presque jamais homogène, et nécessitait des frais assez grands de matière et de main-d'œuvre.

Aujourd'hui le caoutchouc a remplacé l'écaille dans la fabrication du peigne. M. Fauvelle est véritablement l'inventeur de cette industrie importante. Ajoutons que le caoutchouc a sur l'écaille l'avantage de ne pas se casser. Tel qu'il est manipulé, il peut remplacer le buffle, avec lequel il a en apparence assez d'analogie, et il a sur lui un grand avantage : les dents du peigne en caoutchouc ne se fendent jamais. Le caoutchouc se prête surtout à un travail d'ornements et de décorations. Les peignes en caoutchouc prennent toutes les formes : les enlacements, les feuillages, les arabesques, sont rendus avec une souplesse et un poli extraordinaires; les brosses grandes et petites, avec ou sans glaces, ne sont pas moins bien confectionnées. La plupart de ces meubles de toilette supportent des gravures et des gaufrures. Nous avons vu un blaireau dont le revers figure une folie dansant sous une arcade et faisant vibrer sa marotte. Cette chose si simple, si vulgaire même, était devenue sous la main de l'ouvrier un véritable objet d'art.

AUGUSTE DELAFORGE.

Conserves de viandes fraîches.

Les journaux judiciaires étalent chaque jour dans leurs colonnes les condamnations des bouchers qui veulent se soustraire à la dernière ordonnance du préfet de police. Depuis quinze jours, c'est un véritable duel entre le vendeur et l'acheteur. Les bouchers font même des épigrammes, ce qui ne s'était pas vu depuis l'époque des Cabochiens. Un de ces récalcitrants avait écrit dernièrement sur les viandes étalées dans sa boutique : viandes de toutes catégories (ne pas confondre avec qualités).

Au moment où l'on se préocupe de tous côtés de la rareté des subsistances et de la cherté de la viande, où la question des denrées alimentaires est la grande question, voici une nouvelle qui réjouira très-certainement les estomacs bien portants qui n'appartiennent pas à la secte pythagoricienne des légumistes. La science, cette fée du dix-neuvième siècle, vient de découvrir le secret de conserver les viandes, sans avoir recours à ces vieux moyens qui consistaient à les saler, à les aromatiser, à les dessécher, à les fumer, et enfin à les enfermer hermétiquement dans des boîtes sous des couches d'huile et des montagnes de saindoux. Grâce à ce nouveau procédé dont la compagnie, la *Consommation universelle*, est en possession, une viande crue peut être conservée pendant six mois sans cesser d'être rose et saignante comme si elle venait d'être rapportée de l'abattoir. Il y a un mois, une douzaine de personnes ayant été invitées à un dîner, on leur servit un filet qui fut jugé délicieux, à l'unanimité. Ce ne fut que lorsque le filet eut été complétement mangé par les convives qu'ils apprirent que cette viande était de la viande conservée à l'aide du procédé nouveau.

Le procédé étant jugé aujourd'hui infaillible, à la suite des nombreuses expériences qui ont été faites, et qui ont toujours réussi, on comprend tout de suite quelles doivent être les conséquences d'une découverte si extraordinaire. L'Amérique du Sud a d'immenses troupeaux de bœufs et de buffalos qui appartiennent, pour ainsi dire, à celui qui s'en empare. Dans ces pays, peu peuplés d'habitants, un bœuf entier se vend de dix à douze francs, — le prix de la peau, donc la compagnie de consommation universelle a pris toutes ses mesures pour faire transporter d'Amérique en Europe des milliers de bœufs, et nous verrons, d'ici à très-peu de temps, le prix des denrées alimentaires subir une diminution inouïe. Le filet, qui se vend aujourd'hui trois francs, ne vaudra plus que cinquante centimes la livre. C'est toute une révolution qui se prépare. Les classes populaires pourront se nourrir de la viande du bœuf et du mouton comme les gens aisés; et, dans les campagnes, où l'on attend toujours la fantastique poule au pot promise par Henri IV, les paysans eux-mêmes remplaceront avantageusement cette poule au pot par un roastbeef. Venez donc parler de famine le jour où l'on livrera pour dix sous une livre de viande, non-seulement de première catégorie, mais de première qualité.

AUGUSTE DELAFORGE.

La taxe de la viande.

La double question de la viande à bon marché et de l'organisation de la boucherie parisienne, signalée comme devant exercer une influence décisive sur le prix de cette denrée, était depuis longtemps vivement controversée : les uns inclinaient vers une liberté illimitée; d'autres voulaient une organisation sociétaire devant amener la suppression des intermédiaires entre le producteur et le consommateur; quelques-uns paraissaient devoir se contenter de modifications à l'organisation actuelle; un petit nombre enfin proposait le maintien des règlements alors en vigueur. Après avoir chargé diverses commissions d'étudier les faits et de lui soumettre des propositions, l'autorité vient enfin de prendre une détermination qui, sans trancher la question entre les points extrêmes où elle était posée, aura du moins l'avantage de la sortir des discussions théoriques pour la faire entrer dans la voie d'un essai pratique.

Dans les premiers jours d'octobre dernier, *le Moniteur* publiait une ordonnonce de M. le préfet de police, conçue en ces termes :

Art. 1er. A partir du 16 du courant, la viande de boucherie, à Paris, sera soumise à la taxe.

Art. 2. La taxe sera établie tous les quinze jours, pour chaque espèce de viande, d'après le prix constaté à la caisse de Poissy et le poids en viande nette relevé dans les abattoirs pendant la quinzaine précédente.

Art. 3. Pour le *bœuf*, la viande, quant à la fixation du prix de vente au détail, sera divisée en trois catégories de morceaux.

La première catégorie comprendra : La tende de tranche, la culotte, le gîte à la noix, la tranche grasse, l'aloyau;

La deuxième : Le paleron, la côte, le talon de collier, les rognons de graisse, la bavette d'aloyau;

La troisième : Le collier, le pis, les gîtes, les plats-de-côtes, la surlonge, les joues.

Le filet détaché, considéré comme viande de luxe, ne sera pas soumis à la taxe.

Art. 4. Pour la *vache* et le *taureau*, la division sera la même que pour la viande de bœuf.

Art. 5. Pour le *veau* et le *mouton*, la viande sera répartie en deux catégories.

POUR LE VEAU,

La première catégorie comprendra : Les cuissots, les rognons et les longes, les carrés;

La deuxième : Les épaules, la poitrine, les colliers.

POUR LE MOUTON,

La première catégorie se composera : Des gigots et des carrés;

La deuxième Des épaules, de la poitrine, du collet.

Art. 6. Il sera délivré à chaque acheteur, sans qu'il soit besoin pour cela d'aucune réquisition de sa part, un bulletin qui comprendra la désignation de l'espèce de viande et de la catégorie de morceaux, ainsi que le poids et le prix.

Les viandes appartenant à des catégories différentes seront pesées et indiquées séparément.

Art. 7. Défenses sont faites aux bouchers de mettre dans la balance et de livrer aux acheteurs, des os décharnés, ni ce qu'on appelle vulgairement de *la réjouissance*.

Les os seront vendus à part et à prix débattu.

Art. 8. Dans les étaux établis sur les marchés, la viande sera vendue à 10 *centimes* au moins par kilogramme au-dessous de la taxe.

Ainsi qu'on le voit, l'ordonnance distingue les viandes en quatre classes : 1° le bœuf ; 2° la vache et le taureau ; 3° le veau ; 4° enfin, le mouton ; bien que dans chaque classe, on reconnaisse en général au moins trois nuances suivant la nature de l'animal, sa race, son lieu de provenance, son degré d'engraissement, M. le préfet, sans sans doute pour éviter les complications, n'a pas cru devoir faire de subdivision quant à présent, et, au lieu d'établir des taxes différentes, il s'est arrêté à une taxe moyenne ; le prix de la viande sera donc uniforme pour tout Paris, mais il reste à apprendre si les bouchers des grands quartiers, taxés suivant la moyenne et ne débitant aujourd'hui que des viandes de première classe, continueront à se pourvoir des mêmes qualités.

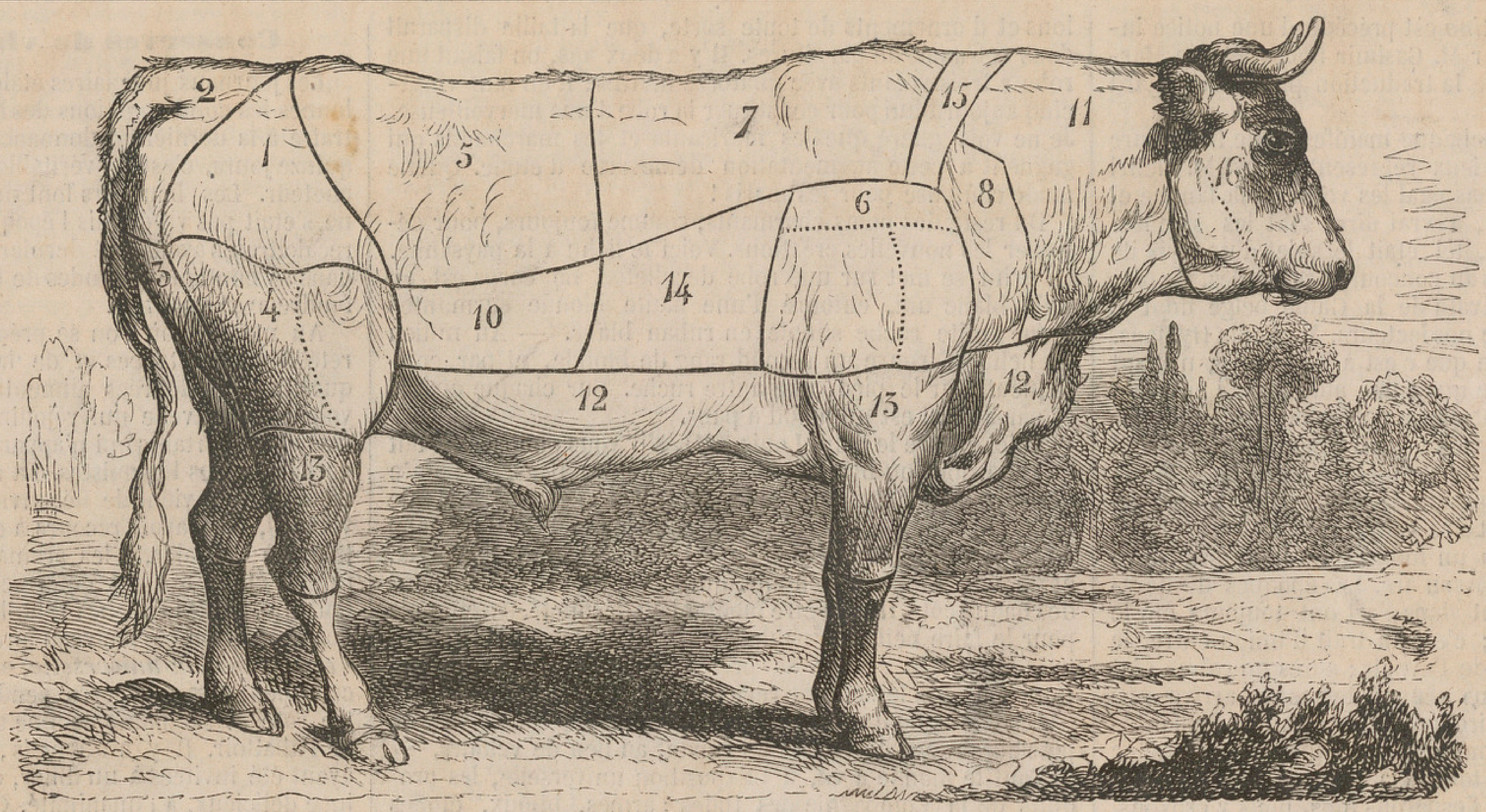
Une fois l'uniformité de la taxe décrétée par espèce de viande, il convenait d'établir des catégories par animal ; l'ordonnance a donc divisé :

Le *bœuf* (vache et taureau) en trois catégories comprenant seize numéros ;

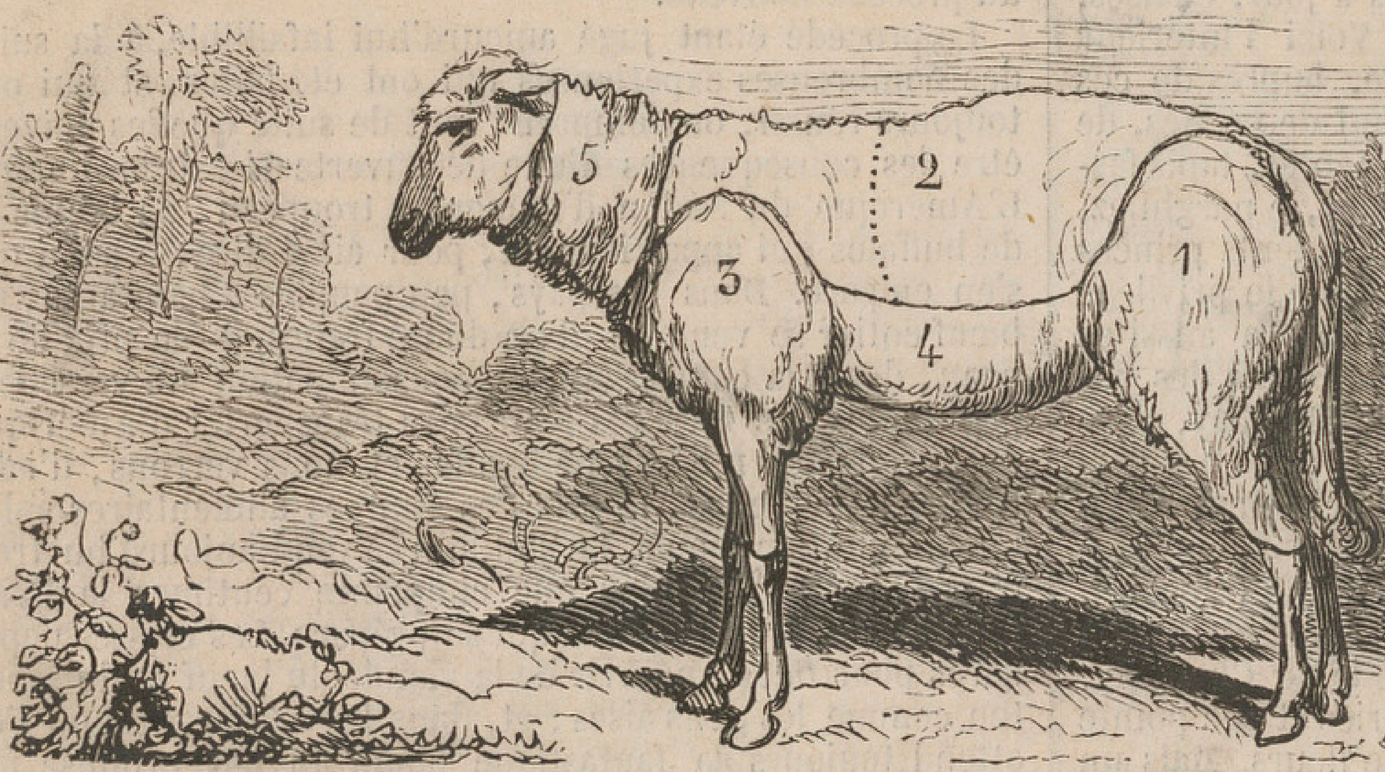
Le *veau* en deux catégories qui embrassent sept numéros ;

Et le *mouton* en deux catégories qui comprennent seulement cinq numéros.

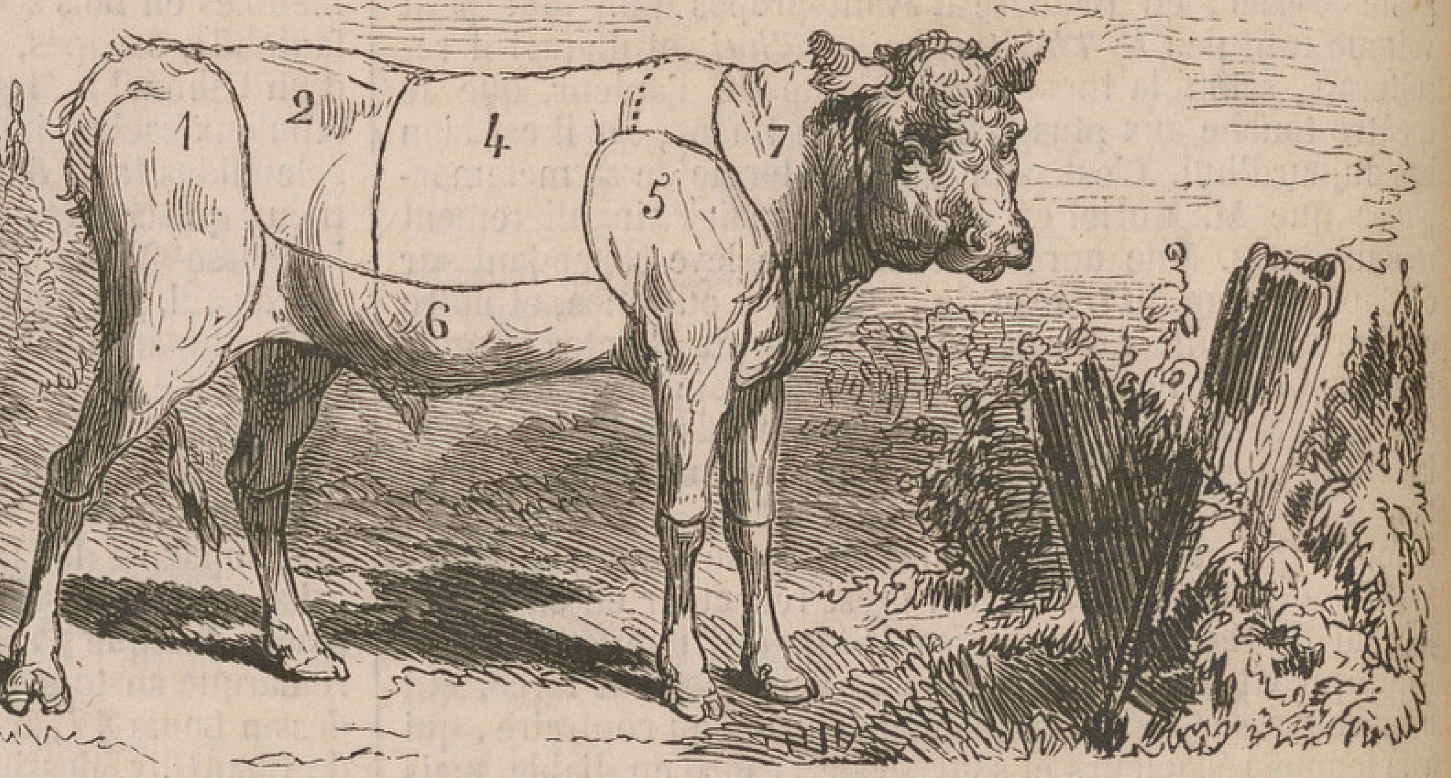
Tel est en résumé l'économie de cette ordonnance, dont notre seul but est de chercher à faciliter l'étude par la publication des gravures ci-jointes, sur lesquelles a été figurée la coupe de chaque morceau avec un numéro d'ordre et de renvoi à la légende explicative qui en



Taxe de la boucherie parisienne. — Division, par catégories, du bœuf.



Division du mouton.



Division du veau.

Vue prise dans le village de Saint-Nicolas (Valais), d'après une photographie de M. Martens.
(*Voir la notice aux pag.* 315 *et* 318.)

désigne la dénomination particulière. Bien qu'établies d'après des indications puisées à bonnes sources, nous devons déclarer que les coupes tracées sur nos figures ne peuvent être considérées comme d'une précision absolue, les praticiens différant eux-mêmes d'opinion à l'égard de quelques-unes de leurs délimitations.

Nous ferons en outre observer que plusieurs des numéros qui servent à distinguer les morceaux comportent des subdivisions dont la valeur diffère notablement, et peut, malgré l'application de la taxe et la délivrance forcée du bulletin, être pour le consommateur inexpérimenté une cause de dol dont l'administration pourrait combattre la persistance, soit en rendant populaires par leur bon marché quelques publications de tableaux coloriés indiquant clairement les divers modes de prosection des viandes, soit en faisant déposer dans les mairies ou marchés des préparations d'anatomie plastique et mobile, à l'instar de celles que M. Auzou expose au palais de l'Industrie, dont la démonstration répétée suffirait bientôt à instruire le consommateur des différences qu'il lui importe le plus de connaître.

Telle qu'elle est réglementée par l'ordonnance du 1er octobre dernier, la taxe de la viande répondra-t-elle aux espérances que son établissement doit faire concevoir au public ? ou bien l'autorité, après avoir tracé des catégories pour la qualité de la viande, ne devra-t-elle pas, pour être conséquente avec son principe, étendre ce système à la qualité du bétail ? Telles sont les graves questions dont on ne peut attendre la solution que du temps et de l'expérience.

Division catégorique du bœuf.

1re *catégorie* : 1, tende de tranche ; 2, culotte ; 3, gîte à la noix ; 4, tranche grasse (et pièce ronde) ; 5, aloyau. 2e *catégorie* : paleron (pointe de paleron, jumeaux et macreuse) ; 7, côte ; 8, talon de collier ; 9, rognons de graisse (dans l'intérieur) ; 10, bavette d'aloyau. 3e *catégorie* : 11, collier ; 12, pis ; 13, gîtes (de devant et de derrière) ; 14, plats de côtes ; 15, surlonge ; 16, joues (et tête).

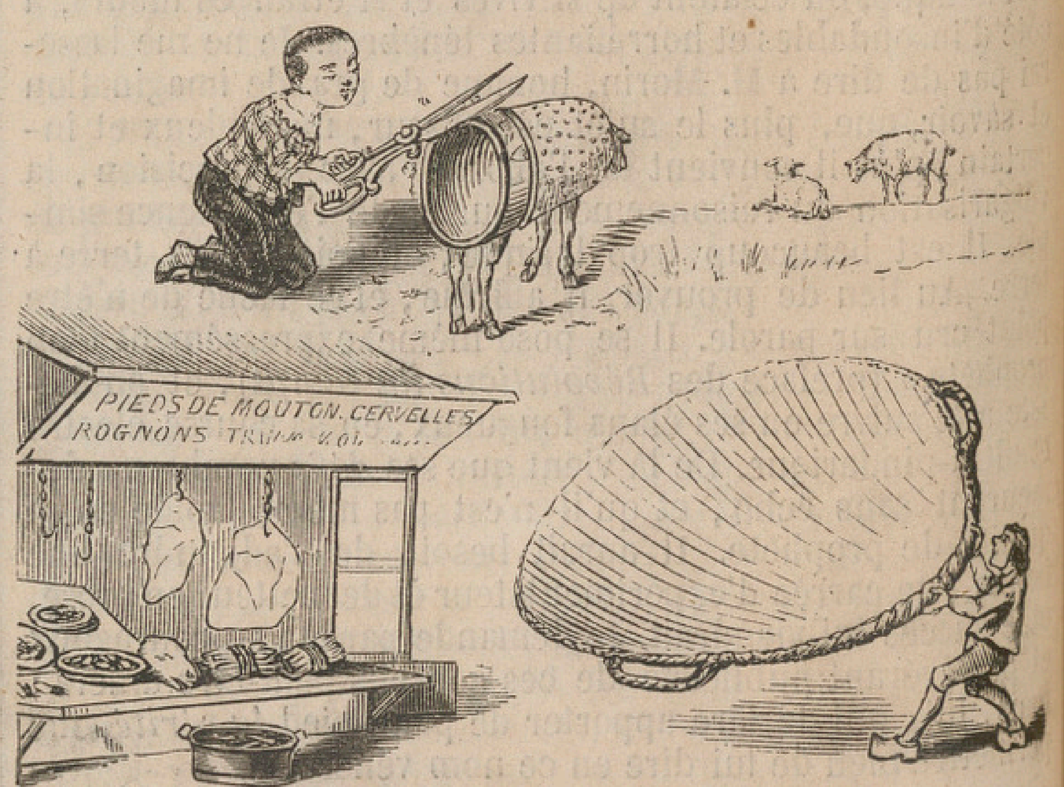
Division catégorique du mouton.

1re *catégorie* : 1, gigots ; 2, carrés (cotelettes). 2e *catégorie* : 3, épaules ; 4, poitrine ; 5, collet.

Division catégorique du veau.

1re *catégorie* : 1, cuissots ; 2, longes ; 3, rognons (dans l'intérieur) ; 4, carrés. 2e *catégorie* : 5, épaules ; 6, poitrine ; 7, colliers

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les Russes sont dans de mauvais draps malgré l'étoile du Nord.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

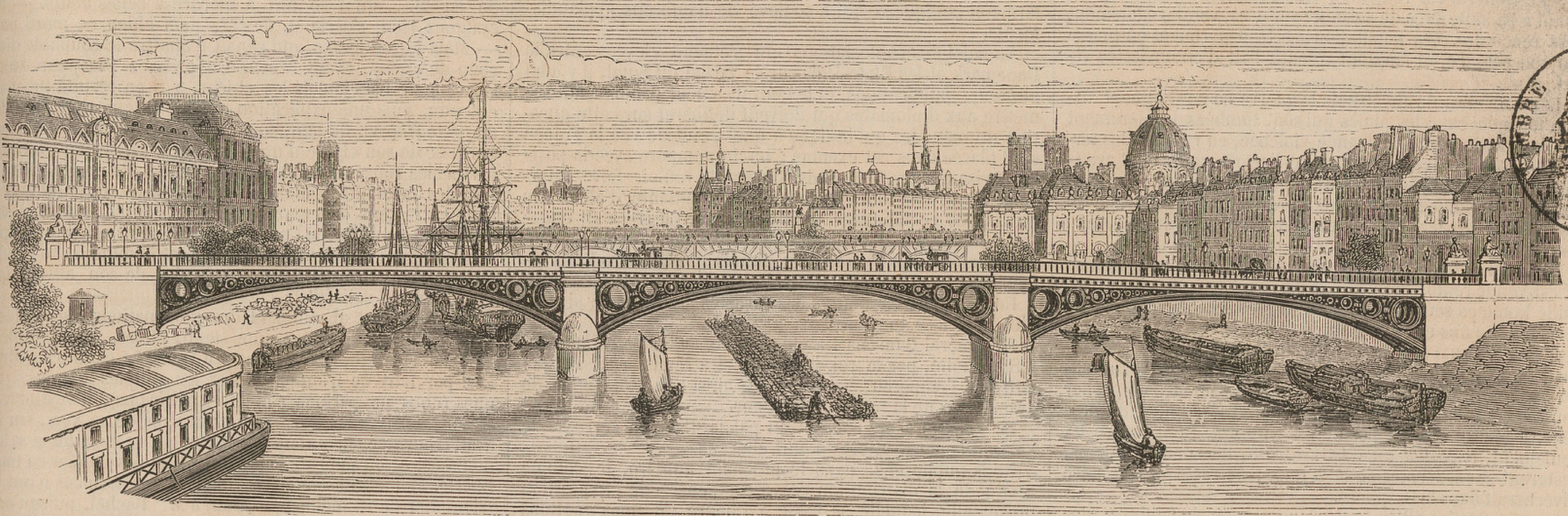
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

17 NOVEMB. 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 664. Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

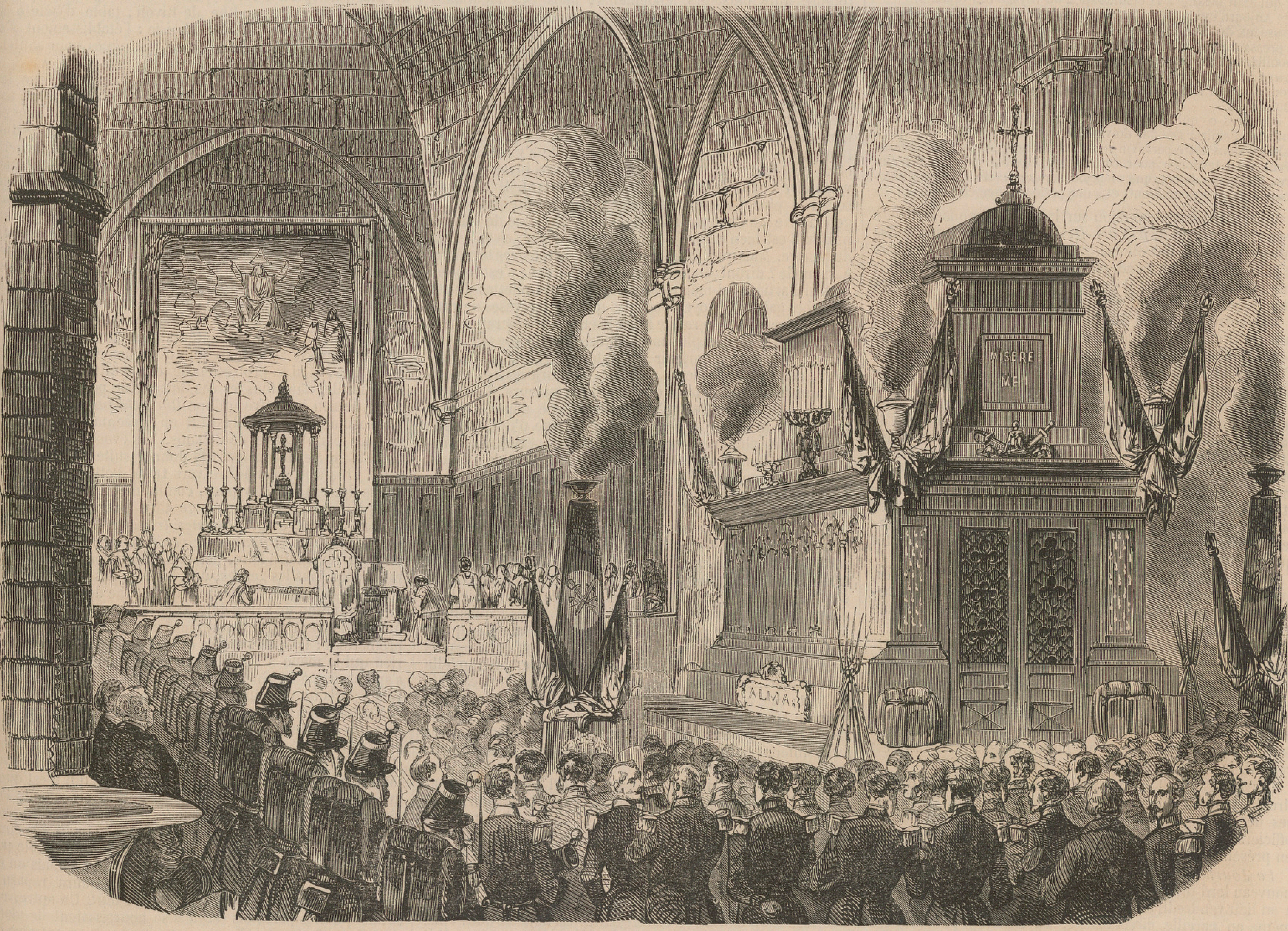
Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Un temple protestant. — Nécrologie; Rude. — Histoire de la réforme commerciale en Angleterre. — Scènes et types contemporains, n° II, le Maître d'études. — Exposition universelle de l'industrie. — Les omnibus de Londres. — Chronique littéraire. — Des accidents de chemins de fér. — L'électricité et les alchimistes. — L'ancienne bannière de la ville de Strasbourg. — Echecs, etc.

Gravures : Service funèbre à Toulon pour les morts de Crimée. — Vue du fort de Kinburn ; aspect des fortifications après le bombardement. — Inauguration d'un temple protestant. — Rude ; portrait. — Vue à vol d'oiseau des Champs-Elysées, à Paris. — Exposition ; service de table commandé à M. Cristofle par l'Empereur. — Les omnibus de Londres. — L'ancienne bannière de Strasbourg. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Les nouvelles politiques extérieures ont, toutes, la Crimée pour objet, et, quoique aucun mouvement important n'ait eu lieu dans la Péninsule, tous les esprits, préoccupés de ce nouvel hiver à passer dans des conditions relativement bien meilleures que celles de l'année dernière, cherchent, dans le moindre indice, des espérances de paix, qui ne sont malheureusement que des espérances. Si quelque chose pouvait consoler des pertes cruelles supportées par tous, et des souffrances endurées par nos armées, ce serait certainement l'accueil fait à nos braves soldats quand ils reviennent dans leurs foyers chercher un peu du repos dû à leurs glorieux travaux, repos le plus souvent nécessité par de nobles blessures reçues au service de la cause que nous défendons. Parmi ces vaillants soldats, un des plus illustres, le général Bosquet, dont le nom était toujours à la tête de ceux qui se sont distingués, et qui a tant contribué aux victoires qui ont élevé si haut la France, vient de rentrer dernièrement dans sa ville natale de Pau, à la suite d'une blessure reçue à l'épaule. Nous laissons parler le correspondant qui nous fait part de la réception faite au général.

« Le général Bosquet, que notre ville est fière de compter au nombre de ses enfants, vient d'y arriver le 7 du courant.



Célébration à Toulon, le 7 novembre, d'un service funèbre en l'honneur des soldats morts en Crimée. — D'après un croquis de M. Letuaire.

L'accueil des habitants a pris les proportions d'un véritable triomphe. Une quarantaine de jeunes gens de la ville sont allés à cheval à sa rencontre jusqu'au premier relai de Bordes-d'Expouy, route de Tarbes, à seize kilomètres de la ville, sous la conduite d'un brave capitaine de zouaves, M. Baratchart, de notre ville, qui était venu se rétablir dans sa famille de ses vingt-trois blessures.

« Le général est rentré en ville escorté de ces cavaliers, ayant à sa suite près de soixante voitures, venues également à sa rencontre. Les populations se transportaient en masse sur son passage, et faisaient retentir l'air d'entousiastes vivat. »

Les nouvelles du théâtre de la guerre ne contiennent aucun fait nouveau; les pluies qui sont tombées dernièrement sur la Crimée avec une grande violence, en rendant les terrains impraticables, ont contraint l'armée, qui s'était avancée jusque sur les hauteurs qui dominent le cours du haut Belbeck, à regagner leurs cantonnements. Une dépêche du maréchal Pélissier, publiée dans *le Moniteur* du 15, rend compte de ce mouvement.

La division du général Bazaine est de retour à Eupatoria, et est venue renforcer encore la garnison de cette ville; trois mille hommes seulement ont été laissés à Kinburn, dont les forts ont été mis en parfait état de défense.

L'amiral Bruat a laissé une escadrille à vapeur dans le Liman du Dniéper; ces bâtiments ont pour mission de surveiller les embouchures du Bug et du Dniéper, et d'empêcher toute communication entre Nikolaïeff et Kerson, et de protéger au besoin notre position à Kinburn. Deux vaisseaux seulement, *le Napoléon* et *le Wagram*, tous deux à vapeur, resteront sur les côtes de la Crimée; le reste de l'escadre hivernerait dans le Bosphore.

Depuis que les alliés sont en possession de Kinburn, les communications par bateaux côtiers entre Nikolaïeff, Otchakoff et Odessa, ont complétement cessé. Dans le mois de septembre, jusqu'à l'interruption des communications, qui a eu lieu au mois d'octobre, il est allé encore de Nikolaïeff à Cherson 10 bâtiments chargés de grains et 5 sans chargement. Il est allé de Cherson à Nikolaïeff 35 bâtiments de mer et 7 barques de rivière chargés de sel, de bois de construction et de charbon de terre, et 2 sans chargement. Maintenant cette dernière communication est entièrement impossible. On ne peut se faire une idée de l'activité qu'on déploie à Nikolaïeff depuis l'arrivée de l'Empereur.

On écrit de Kiel, le 4 octobre :

« Notre port présente depuis trois jours un aspect animé par l'arrivée successive de sept vaisseaux de ligne anglais de la flotte de l'amiral Dundas qui sont revenus de la Baltique pour retourner dans les ports anglais. A peine étaient-ils entrés dans le port qu'une foule de chaloupes ont été requises pour conduire aux vaisseaux de guerre le charbon de terre qui se trouvait dans les magasins anglais et qui était destiné à la continuation du voyage des vapeurs.

« Aujourd'hui, d'après un ordre venu de l'Amirauté anglaise, les vaisseaux de ligne s'apprêtent à partir. Cet ordre paraît même être si pressant, que quatre bâtiments ont quitté dans l'après-midi le mouillage et sont déjà entrés dans le Grand-Belt. Ce sont l'*Edimbourg*, l'*Ajax*, le *Cressy* et le *Hawke*. Le *Royal-George*, qui se trouve encore ici, est un des grands vaisseaux de ligne anglais de 120 canons.

« D'après ce qui a été annoncé, d'autres navires de guerre de la flotte de l'amiral Dundas doivent arriver sous peu de jours de la Baltique dans notre port. On regarde la campagne maritime comme décidément terminée pour cette année. Il n'est plus possible aux gros bâtiments de continuer à séjourner dans cette mer sans s'exposer à de graves accidents et à une perte presque certaine. »

Voici une nouvelle version sur la paix, qui nous arrive de New-York par le *New-York-Herald*, annonçant que « des lettres de rappel ont été envoyées à M. Buchanan, l'ambassadeur américain à Londres, mais qu'il ne doit s'en servir que lorsqu'à son avis il deviendra important, pour le service public, qu'il quitte son poste. »

Une correspondance du même journal contient ce qui suit : « Il existe quelques doutes au sujet de l'arrivée d'un nouvel ambassadeur de Russie ; pour d'autres et pour nous, c'est un fait certain. Outre ses lettres de créance, cet ambassadeur apportera une communication confidentielle du czar, de la nature la plus importante, relativement aux conditions auxquelles seulement la Russie consentira à la paix. La Russie a été médiatrice entre l'Angleterre et les Etats-Unis, et maintenant les Etats-Unis pourraient être médiateurs entre la Russie et les alliés. La Russie ne demande pas la médiation américaine, mais elle l'acceptera, et ses conditions offriront des avantages si considérables pour l'univers entier, que les classes industrielles d'Angleterre et de France demanderont leur acceptation aussitôt qu'elles les connaîtront. »

En attendant la confirmation de ces bonnes nouvelles, auxquelles nous voudrions bien croire, il nous faut enregistrer que le recrutement, en Pologne, se poursuit d'une manière très-active et très-sévère.

Le *Gange*, arrivé avec des nouvelles du 5 de Constantinople, nous annonce que l'opinion générale, en Crimée, est que le prince Gortschakoff veut tenter une nouvelle attaque. Un indice qui ne peut manquer d'avoir une signification, c'est la prolongation du séjour de l'empereur de Russie aux environs du théâtre de la guerre. Au lieu de retourner à Saint-Pétersbourg, comme on l'avait annoncé, le Czar est reparti, le 5 novembre, d'Odessa pour Nikolaïeff.

Les généraux alliés sont sur leurs gardes, et dans un ordre du jour où le général Simpson se plaint des nombreuses demandes de congé qui lui ont été adressées par les officiers de son armée, il leur rappelle «qu'ils sont toujours en présence d'un ennemi puissant. »

Le Journal des Débats rend compte de l'installation du nouveau lord-maire de la cité de Londres. Cette installation a eu lieu vendredi, au milieu d'une émotion extraordinaire, même en pareille circonstance. La situation générale des affaires, la position personnelle du nouveau lord-maire, qui appartient, comme on sait, au culte israélite et qui est le premier de cette religion qui ait été appelé à ces hautes fonctions, tout contribuait à donner à cette cérémonie un intérêt inaccoutumé.

M. de Persigny, ambassadeur de France, en réponse au toast porté à l'Empereur, a rappelé l'alliance des deux nations et les grands résultats qu'on devait attendre de si grandes forces réunies ; il termine en portant un toast aux ministres de la Reine. Lord Palmerston a répondu d'un ton ferme et belliqueux qui a soulevé de nombreux applaudissements.

Au sujet des contestations qui s'étaient élevées entre le Danemark et les Etats-Unis sur le péage du Sund, il y a eu plusieurs publications, et le gouvernement danois a fait remettre aux diplomates qui doivent délibérer sur cette question un mémoire qui indique à quel point de vue la France s'est placée dans cet examen ; on le compare avec la position prise par les Etats-Unis. On paraît vouloir faire intervenir l'Autriche dans cette affaire en qualité d'alliée des puissances occidentales, mais on tient à Vienne à s'y engager le moins possible, parce que l'Autriche n'a dans l'affaire qu'un intérêt des plus minces, tandis que d'autres Etats allemands y sont fort intéressés.

En Espagne, les affaires des carlistes prennent de plus en plus mauvaise tournure.

Le général Canrobert a été reçu en audience solennelle, à Stockholm, par le roi de Suède, et a remis à S. M. une lettre de l'empereur Napoléon III, ainsi que les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur.

Le général a été conduit au palais dans un carrosse de gala de la cour, attelé de huit chevaux.

Nous publierons, dans le prochain numéro, le compte rendu de la distribution des récompenses de l'Exposition universelle, laquelle se passe à l'heure où nous mettons sous presse. Ce récit sera illustré par une grande gravure qui attestera l'aspect imposant de cette cérémonie.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Prenez garde qu'un ouragan musical passe en ce moment sur Paris ; or, au milieu de ce vacarme, on vous défie bien d'entendre le bourdonnement des autres petites nouvelles. En France, où tout finit par des chansons, on ne pouvait mieux clore cette merveilleuse Exposition que par un concert encore plus merveilleux, et naturellement la musique a profité de la circonstance pour faire parler d'elle au détriment de l'industrie et de ses récompenses. *J'embrasse ma rivale, et c'est pour l'étouffer!* telle est sa manière d'agir. Non-seulement, avons-nous dit, le concert à tout rompre aura plusieurs lendemains, mais des fanatiques croient avoir trouvé un moyen de l'éterniser. Le local étant donné, et donné *gratis*, le fameux tourniquet reprendrait ses opérations, et l'on n'aurait plus qu'à dire au public du dimanche et des autres jours : Suivez, suivez la foule ! Qu'on se hâte donc de mettre Paris en musique, c'est le seul moyen d'empêcher que le vide s'y fasse trop promptement, car le moment approche où il sera réduit à son million d'indigènes, et où il n'y aura plus dans Rome que des Romains. C'est alors qu'il sera possible de s'y reconnaître et de procéder à la mise en scène de notre hiver que l'on veut faire beau, fastueux, splendide, éclatant. Il s'agit de semer le plus d'argent possible en plaisirs afin que cet argent arrive aux mains du besogneux sous forme de salaire, puisqu'il est bien entendu que le luxe du riche, c'est le pain du pauvre. Mais quel fruit lui revient-il de tous ces sacrifices à la mode? diront encore certains utilitaires; c'est tout au plus si l'artisan lui-même recueille quelques miettes de ces superbes galas. Ne voyez-vous pas que vos largesses ne profitent guère qu'à un gros de fournisseurs, l'aristocratie de la profession, et que les plus magnifiques d'entre vous ne réussissent guère qu'à enrichir promptement certains carrossiers, certains bijoutiers, certaines couturières, et même certains usuriers? Laissez dire ces déclamateurs, l'élan est donné, c'est l'essentiel. L'émulation règne dans les hauts rangs, où le chiffre *dépenses* grossit à vue d'œil, et de la manière la plus rassurante pour la prospérité du commerce. Quelques coquetteries féminines en sont déjà à préméditer l'extension de leur budget, quitte à se jeter dans les emprunts si les crédits ordinaires ne suffisent plus, et en laissant aux maris le soin de rétablir l'équilibre.

L'Exposition porte ses fruits ou ses ravages partout; l'exemple suivant vient de trop bon lieu pour qu'on ne l'imite pas. Il y a quelque part un jeune ménage très-riche et très-épris. Quand Monsieur adore Madame, les fournisseurs s'en ressentent, l'amour est trop aveugle pour voir bien clair à leurs mémoires. Cependant le chiffre des acquisitions faites par la jeune épouse était devenu si formidable qu'on dut recourir à un stratagème pour le faire agréer.... Mais peut-être connaissez-vous déjà cette histoire, bien qu'elle date d'hier..... Une femme qui se sent aimée est capable de tout; et c'est pourquoi Mme de C. B... se fit le front rêveur en affectant des airs penchés et mélancoliques ; on simula même plusieurs migraines, et l'on s'enferma assez bruyamment dans sa chambre, le verrou tiré, comme pour y lire quelque correspondance secrète ; bref, le mari finit par ramasser une suscription accusatrice, et il éclata. L'explication qui s'ensuivit pouvant passer pour un demi-aveu ; voilà M. le comte, — car c'est un comte, — tout à fait convaincu de son malheur, et s'écriant naturellement qu'il aurait tout pardonné *excepté cela*. Donnez-moi ces papiers, Madame ! — Qu'exigez-vous ? c'est à mourir de honte ! — Or, la correspondance amoureuse, c'était un déluge de factures ; il y en avait pour une centaine de mille francs ; comment ne pas s'estimer trop heureux d'en être quitte à si bon marché ? Vous pensez bien que dans un certain monde cette petite malice cousue de fil blanc fait une notable diversion à la question d'Orient. On y parle aussi d'une altercation survenue à la chasse ; la politique étant étrangère à l'événement, rien ne s'oppose à ce que la petite chronique en fasse son profit, un bien petit profit. L'autre jour, M. de ***, l'un de nos plus grands seigneurs du turf et de la vénerie, donnait à quelques amis, tant français qu'étrangers, le plaisir d'une chasse à courre sur ses domaines, lorsque dans la mêlée un des levriers, cherchant la piste, trouva sur son passage la jambe de sir M..., qu'il se mit à mordre à belles dents. — Ne craignez rien, s'écria M. de ***, mon chien ne mord pas. — Mais le gentleman, qui venait d'abattre le coupable d'un coup de crosse, ayant répondu : « N'ayez pas peur, Monsieur, je ne bats jamais les chiens. » Il en résulta un malentendu, puis une explication qui n'expliqua rien, et enfin un geste trop vif du gentleman français, lequel se serait débarrassé de son cigare d'une manière inusitée, en s'attirant les mêmes représailles du noble anglais. Malgré l'intervention des assistants, l'affaire devenait grave et l'entente cordiale entre gens de cœur et d'esprit courait risque d'être fortement troublée, si l'un des témoins ne l'eût rétablie par cet à-propos : Messieurs, aurait dit cet homme de bon sens, chacun de vous ayant essuyé le feu de son adversaire, l'honneur est satisfait. »

S'il vous faut absolument des informations d'un intérêt plus général, apprenez que Jenny Lind, présentement Mme Goldschmith, est de passage à Paris. La cantatrice illustrée par tant de triomphes chez les peuples les plus lyriques (nous ne parlons pas des Américains), s'obstinerait, dit-on, à priver les Parisiens du charme de sa voix. On lui avait trouvé cependant un emplacement vaste comme sa renommée, et où son rare talent eût pu se développer en toute liberté. Malheureusement les plus vives instances n'ont pu triompher de sa modestie. Quant à Mlle Rachel, puisqu'on a gardé la mauvaise habitude de s'occuper de cette ingrate, il serait difficile de dire ce qu'elle est devenue. Il n'est pas jusqu'aux journaux de l'Union qui ne commencent à perdre cette trace illustre. Les habitants de New-York la croient à Boston ; ceux de Boston parlent de ses prouesses à Philadelphie. L'un de ces grands carrés de papier assure même que notre tragédienne aurait déporté son roman comique à la Havane. Quant aux historiographes chargés de tenir le monde au courant de ces conquêtes et de mettre au net toute cette gloire, leur silence ferait supposer quelque grave échec ; et la conclusion qu'en tirent les amis de nos amis, c'est que le retour est chose aussi certaine que prochaine.

Encore une fois on va vous donner des nouvelles qui n'en sont plus : c'est ou ce serait la formation d'un club gigantesque, espèce de phalanstère de bonne compagnie, un peu restaurant, un peu cercle, un peu Athénée, un peu de tout, où, en vertu d'une innovation aussi ingénieuse qu'elle est encore mystérieuse, les associés trouveront le bonheur au plus juste prix. C'est un autre bonheur que vous promet l'annonce suivante : « Rue de Rivoli, table d'hôte à six heures, avec soirée : société choisie : l'établissement s'est assuré le concours de littérateurs distingués pour soutenir la conversation. »

Venons au sérieux pour ceux qui l'aiment. Il ne faut plus dire avec Rivarol que les Mécènes d'aujourd'hui sont les Midas d'autrefois, il y aurait du moins plus d'une exception à faire. Un homme aussi éminent par sa fortune que par son savoir, et qui est trop bien né pour attacher le grelot de la publicité aux encouragements qu'il donne aux lettres, a conçu, dit-on, le projet d'une *Bibliothèque universelle* de l'esprit humain, vaste cadre que les écrivains contemporains seraient appelés à remplir. La seule garantie qu'on demanderait à chaque collaborateur, c'est quelque notoriété acquise dans la profession. Nous voilà bien loin de ces prix fallacieux qui encouragent au métier beaucoup trop d'honnêtes esprits qu'il en faudrait plutôt décourager. On ne saurait croire en effet combien la France compte d'écrivains qui réussissent fort bien à faire mauvais ; demandez plutôt aux examinateurs du concours-Véron. Je ne sais trop s'il appartient au gouvernement d'encourager les lettres, et si sa protection ne leur serait pas plus nuisible qu'utile ; dans tous les cas, aucune ne pourrait être plus digne de son initiative qu'une *Bibliothèque universelle*. Il y a soixante ans que l'Institut en présenta le plan au Directoire par l'organe de Cabanis. Les événements, comme on dit, ne permirent pas de donner suite au projet. Bien avant l'Institut, c'est-à-dire vers 1660, Pellisson avait eu le même dessein, et son plan, communiqué au surintendant Fouquet, existe encore sous ce titre qu'on croirait trouvé d'hier : *Mémoire sur quelques travaux à proposer aux gens de lettres et pour leur venir en aide.* L'auteur y invitait le roi à faire faire, par une association de bons écrivains dans tous les genres, une histoire des arts, des sciences et de la langue, et non pas, dit-il, une de ces encyclopédies comme on en a trop déjà. « Ces travaux, pour avoir leur utilité, tiennent presque toujours beaucoup moins qu'ils ne promettent ; leur sécheresse est telle que l'esprit ne trouve rien qui le mène à l'utilité par le plaisir, et il est triste de s'apercevoir, à la fin de sa lecture, qu'en croyant y avoir tout appris on ne sait rien. »

N'allons pas oublier plus longtemps les inventions utiles de cette semaine, ce qui s'entend d'inventions qui ne serviront à rien. Un de ces chercheurs, qui par malheur appartient évidemment à la catégorie de ceux qui ne trouvent jamais, vient de pousser un cri d'humanité qui n'est que le cri de son invention en détresse. Usant du procédé de Perrin Dandin, qui calcule si bien *le foin que peut manger une poule en un jour*, notre philanthrope invite ses concitoyens à manger le moins possible, moyen infaillible pour combler le déficit des céréales. Il n'ajoute pas, mais on devine qu'il est convaincu que l'abondance aura reparu le jour où personne ne mangera plus du tout. Un autre, persuadé que nos pères les Gaulois se nourrissaient de glands dans leurs forêts druidiques, est parvenu à en extraire des parties nutritives qui *assurent à chacun sa subsistance:*

philosophe, serait-ce la vôtre ? Un troisième (quand nous serons à dix...), qui n'a pas inventé la poudre puisqu'il en restreint considérablement l'usage, s'étonne qu'on ait recours à ce produit infernal pour ouvrir de nouvelles voies : à quoi bon l'employer pour percer le roc et aplanir les montagnes ? est-ce qu'Annibal n'a pas eu raison des Alpes au moyen de *quelques tonnes de vinaigre ?* Quelle découverte ! et nous en verrons bien d'autres.

Le Cirque ou Théâtre-National, qui n'a plus d'équestre que son nom, continue à enjamber l'histoire de France et à l'interpréter selon la fantaisie de ses dramaturges, au risque de s'entendre dire qu'il tourne toujours dans le même... cirque. L'autre soir il mettait en drame à grand spectacle la disgrâce du surintendant Fouquet. La pièce de M. Dennery prouve une fois de plus que les causes de la mésaventure de Fouquet n'ont jamais été bien éclaircies ; on ne sait pas davantage à quoi s'en tenir sur sa destinée finale ; en d'autres termes, son extrait mortuaire n'est pas en règle. Si la correspondance de Louvois constate le décès de Fouquet à Pignerol, Voltaire l'a tiré vivant de cette citadelle pour l'envoyer aux îles Marguerite, comme atteint et convaincu d'avoir été *l'homme au masque de fer*. Plus miséricordieux que cette biographie contradictoire, M. Dennery a logé Fouquet au donjon de Vincennes, où le surintendant fut en effet transporté après son arrestation. La tradition prétend encore que Fouquet fut arrêté à Nantes, où Letellier l'attira comme dans un piége ; mais M. Dennery n'en croit rien. Il a trouvé plus commode et surtout beaucoup plus dramatique de faire appréhender le grand coupable, qui n'est ici qu'un grand innocent, dans son château de Vaux-le-Vicomte, au beau milieu de la fameuse fête qu'il y donna, et qui coûta si cher au surintendant, puisqu'elle motiva sa perte.

Faut-il voir dans cet infortuné un conspirateur qui en voulait à l'autorité royale, ou un déprédateur vulgaire de la fortune publique ? Doit-on croire qu'il ait fortifié Belle-Isle pour y tenir la royauté prisonnière en ressuscitant les us et coutumes de la Fronde, ou bien se borna-t-il à traiter l'argent du roi comme son propre argent ? C'est une autre question que M. Dennery a laissée dans la coulisse. Le Fouquet glorieux et le Fouquet misérable, tel est le contraste qui lui suffit, et pour enluminer ce contraste tous les moyens lui semblent bons. Rien de plus dramatique en effet que ce personnage de Fouquet. D'abord il fut l'homme le plus généreux de son temps, *généreux comme un voleur*, aurait dit Figaro. Très-bien vu des femmes, aimé pour *lui-même*, s'il faut en croire Bussi-Rabutin, d'une des plus belles, qui était aussi la plus spirituelle de toutes, ses largesses lui assujettirent les courtisans, et ses attentions lui conquirent nombre de beaux esprits, lesquels, à l'éternel honneur des lettres, furent jusqu'au dernier moment fidèles à sa mauvaise fortune. L'exemple de Fouquet apprit peut-être à Louis XIV l'art de protéger les gens de lettres, et le jeune roi éprouva le dépit d'envier chez son ministre bien d'autres fastes qu'il allait imiter. Les grandes façons du souverain de Vaux-le-Vicomte effaçaient celles du jeune monarque, seigneur de ce Versailles, qui n'était encore qu'un vide-bouteille. Dans son château de Vaux, Fouquet se donna aux yeux de son maître tous les torts d'une magnificence qu'on ne lui pardonna pas. Ce Richelieu-surintendant n'avait-il pas tout pris au fils de Louis XIII ? Levau était son architecte, son peintre était Lebrun, et son jardinier Lenôtre. Molière lui faisait ses divertissements, et la Fontaine lui dédiait ses vers. Le roman du jour, le roman à la mode, l'incomparable *Clélie*, ne célébrait que le roi de Vaux ; il ne restait plus au téméraire qu'à disputer au roi sa maîtresse, et alors la mesure fut comblée. Le portrait de Mlle de la Vallière, trouvé par Louis XIV dans l'alcôve de Fouquet, fut l'occasion de cette vengeance, dont Colbert se fit l'instrument.

Nous sommes trop loin du drame de M. Dennery, ce drame d'ailleurs a des allures trop capricieuses pour qu'il soit possible de le suivre. Toutes les idées admises sur Fouquet y sont détruites de fond en comble ; on ne saurait démolir plus proprement une biographie. Les malheurs du Fouquet de ce *donjon de Vincennes* ne sont plus que les malheurs d'un amant trop heureux. Il est aimé de Mlle de la Vallière, et le roi, son rival, l'a fait arrêter ; mais l'amour, qui veille sur lui, entre par la fenêtre du cachot, et nous voyons une délivrance par échelle de corde ; mais la corde est trop courte, et le prisonnier reprend sa chaîne ; ce que c'est que de ménager la ficelle ! Après mille et une mésaventures imitées des infortunes de Latude, Fouquet rentre en grâce, et les spectateurs satisfaits peuvent rêver avec l'auteur qu'il a épousé Mlle de la Vallière. Cette pièce historique mérite d'être jouée cent fois de suite, rien que pour son premier tableau, qui est bien le plus merveilleux qu'on puisse voir : cette autre fête du château de Vaux eût fait envie au grand roi lui-même.

PHILIPPE BUSONI.

Chronique musicale.

Au *Barbier de Séville* le Théâtre-Italien a fait succéder *Otello*. Il serait plus exact de dire : une assez grande partie d'*Otello*, car il est d'usage maintenant de ne jamais jouer un ouvrage tout entier. Tous ceux que nous avons vus jusqu'à présent défiler sur la scène étaient plus ou moins mutilés. On dirait une revue d'invalides. Otello a donc coupé sans façon une partie du beau récitatif qui précède sa cavatine, et qui paraissait le fatiguer prodigieusement. Je suis loin de l'en blâmer : je ne désire pas qu'Otello se fatigue. Le pauvre homme ! je ne lui souhaite aucun mal, assurément. Je me borne à constater le fait. Iago et Rodrigo son ont fait tout le contraire : ils ont dit le récitatif, et ont supprimé leur duo. Puis est venue Desdemona, précédée d'une ritournelle magnifique, très-largement développée, empreinte au plus haut degré de cette couleur sombre et fatale que l'auteur a répandue sur toute sa partition. L'orchestre, qui aime ses aises (il a parbleu ! bien raison), a passé la seconde moitié de la ritournelle ; et je ne vous conseille pas de le trouver mauvais, car il passerait également la première. L'orchestre est tranquille et rangé : il aime à se coucher de bonne heure. Desdemona, d'ailleurs, n'a-t-elle pas la générosité d'ajouter à son rôle une cavatine inconnue, qui a bien l'air d'être de Donizetti ? Elle n'a aucun rapport de style avec l'œuvre de Rossini : tant mieux ! Elle égayera un peu cette partition lugubre, et y jettera de la variété. A ce point de vue elle remplacera avantageusement le petit duo : *Vorrei che il tuo pensiero*, où l'orchestre, comme un oiseau de mauvais présage, fait entendre à Desdemona, quatre fois de suite, l'accord sinistre sur lequel son père va bientôt la maudire.

> Il ne faut pas prévoir les malheurs de si loin.

A quoi bon d'ailleurs le récitatif qui amène ce duo, récitatif où Desdemona raconte qu'elle a voulu envoyer à Otello une mèche de ses cheveux, que son père l'a surprise, qu'elle lui a laissé croire que ce gage d'amour était destiné à Rodrigo, et que, n'ayant pu encore rien expliquer à son amant, elle a peur qu'il ne la croie infidèle ? Ce récit prépare la catastrophe, puisque les cheveux sont entre les mains d'Iago ; il rend la jalousie d'Otello naturelle, et presque légitime : mais nous sommes fort au-dessus de ces misères-là. Il s'agit, avant tout, et à tout prix, d'abréger la pièce.

Cela étant, on ne comprend pas trop pourquoi Rodrigo vient chanter, au commencement du second acte, un petit air guilleret de *Ricciardo e Zoraide*, et l'on ne voit pas quel sujet il a de se réjouir ainsi. A la vérité, il y a un air dans la partition : mais il exprime très-éloquemment la douleur de l'amour méconnu, qui vient de perdre sa dernière espérance :

> Ah ! come mai non senti
> Pietà de' miei tormenti !

Rodrigo, j'en conviens, ferait mieux de ne rien dire du tout :

> Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot.

Mais, s'il tenait absolument à chanter en ce moment-là l'air de la partition avait du moins le mérite d'être dans sa situation et dans son caractère.

Après tout, le second acte a été un peu plus respecté par ces messieurs que le premier. Ils n'en ont coupé que seize mesures dans le duo entre Otello et son rival, et quarante-deux dans le trio. C'est une vétille.

Au troisième acte, ils ont raccourci de soixante mesures le duo entre Otello et Desdemona, et supprimé les deux dernières scènes, qui sont de celles où Rossini a déployé le plus de génie dramatique. Mais cette barbare mutilation est depuis longtemps déjà passée en usage. Nous la devons, si je ne me trompe, à Rubini, qui n'était pas fort sur l'action et sur la pantomime.

Il faut convenir que les Italiens, en général, traitent leurs grands hommes un peu cavalièrement. Une chose cependant les excuse : c'est qu'ils ne sont pas bien sûrs que ce soient réellement de grands hommes. En Italie le style à la mode change tous les quinze ans. Après chaque révolution, tout ce qui a précédé, tout ce qui appartient à l'ancien régime est mis, comme on dit vulgairement, au *rancart*, et oublié presque aussitôt. Les chanteurs, qui ne font plus que des études très-superficielles, s'approprient, tant bien que mal, les procédés, les *ficelles* du style le plus moderne, et font leur carrière avec cinq ou six rôles qu'ils chantent partout, jusqu'à ce qu'ils aient perdu la voix, ce qui ne tarde guère. Tous les jeunes artistes, aujourd'hui, sont dressés à chanter M. Verdi, et plusieurs le chantent fort bien. Mais il ne faudrait pas leur demander autre chose. Le public parisien, qui n'a pas encore perdu le goût de l'ancien répertoire, leur paraît bien exigeant, bien arriéré. Nous sommes, à leurs yeux, de *vieilles perruques*. Comme ils n'ont aucune idée du style ancien, qu'ils en ignorent les traditions, qu'ils n'en ont pas les procédés, ils exécutent presque toujours à contre-sens la musique d'autrefois, la chantent sans émotion, n'en font naître aucune dans leur auditoire, et la croient dépourvue de chaleur parce qu'ils y sont froids. C'est ce qui arrive à M. Carrion, à M. Neri-Baraldi, à M. Graziani, et même à Mme Penco, quoique les femmes, pour la plupart, aient plus d'instruction musicale que les hommes.

Mme Penco est une artiste de mérite. Sa voix est belle, étendue, sonore, et agréable surtout dans l'octave la plus grave. Ses notes aiguës ont parfois de la dureté. Sans être une *vocaliste* remarquable, elle a une agilité suffisante. Elle exécute proprement les traits dont le rôle de Desdemona est rempli, lesquels, à la vérité, ne sont pas matériellement très-difficiles. Mais elle n'y met pas l'accent, la couleur, l'expression qui leur sont propres. Elle ne se doute pas que, dans la musique de Rossini, les doubles-croches ne sont pas un vain exercice du larynx, qu'elles ont un sens, qu'elles exigent beaucoup de variété, beaucoup de nuances, une passion ardente et profonde. Voilà ce que tous les chanteurs italiens savaient il y a trente ans, et ce qu'aucun ne sait aujourd'hui.

M. Neri-Baraldi, que nous avons vu à l'Opéra l'année dernière, a une voix charmante et d'une émission excellente, — en quoi il l'emporte beaucoup sur M. Carrion. — Il dit fort bien son solo, dans le *larghetto* du final, et son air de *Ricciardo e Zoraide ;* il se tire du duo et du trio du second acte, ou du moins de ce qui est resté de ces deux morceaux, avec les honneurs de la guerre. C'est un très-bon Rodrigo, et il y a longtemps que nous n'avions eu son pareil. Il rendra, sans aucun doute, de grands services au Théâtre-Italien, si l'on sait le mettre à sa place.

Des autres théâtres lyriques il n'y a, pour le moment, rien à dire. On assure que l'Opéra prépare un ballet. Au grand théâtre de Berlin on a joué avec un religieux respect, et un effet immense, l'*Idoménée* de Mozart, chef-d'œuvre dont le public *dilettante* ne connaît, chez nous, qu'un fragment admirable, et cela, grâce à la société des concerts du Conservatoire. Berlin a pu récemment applaudir ce grand ouvrage que Mozart estimait presque à l'égal de *Don Giovanni*. Heureux Berlinois !

Nous allons avoir un concert-*monstre* dans une salle-*monstre* : douze cents exécutants au palais de l'Industrie. Mais il sera déjà fini et les cahiers repliés, et les violons rentrés dans leurs boîtes, quand ces lignes arriveront à nos lecteurs. En attendant nous avons eu le concert de M. Herz, avec accompagnement de piano, — je parle d'un beau piano mis en loterie et gagné par un des billets qui n'avaient pas été placés. M. Herz, qui n'en a pas voulu avoir le démenti, en a fait don aux bénéficiaires du concert, c'est-à-dire aux veuves et aux orphelins de notre vaillante armée d'Orient. — Dans cette soirée, intéressante à tant de titres, M. Herz a exécuté trois morceaux inédits de sa composition, savoir : une tarentelle, une fantaisie sur des thèmes de l'*Etoile du Nord*, et l'*andante* d'un concerto. En ajoutant que ces trois ouvrages ont fait éclater les plus vifs applaudissements, adressés à la fois au compositeur et au virtuose, je suis bien sûr de n'étonner personne.

MM. Maurin, Chevillard, Mas et Sabatier n'ont pas attendu cette fois l'époque habituellement consacrée aux réunions musicales. Ils ont donné une première séance de quatuors le jeudi 8 novembre. On sait qu'ils se sont consacrés à l'exécution des dernières œuvres instrumentales de Beethoven, de celles où ce grand homme, las de tourner toujours dans le même cercle, se mit à chercher des voies nouvelles avec cette volonté ardente et opiniâtre qui a rendu son génie si puissant. Ils ont fait entendre deux quatuors et un trio, qu'ils ont joués avec leur exactitude scrupuleuse, leur précision, leur distinction, leur zèle, je dirais volontiers leur foi ordinaires. Ah ! ces artistes-là, je vous le garantis, n'ont rien de commun avec les chanteurs italiens d'à-présent. Il semble que Beethoven soit un Dieu pour eux, un Dieu dont ils sont les prêtres, et dont ils travaillent à propager le culte. Quelle conviction profonde ! quelle adoration fervente ! quels élans passionnés ! Et quel plaisir de se laisser emporter, sur l'aile de leur inspiration, dans les régions inexplorées que parcourt, un peu au hasard, le sublime rêveur dont ils sont les interprètes ! Ils s'étaient adjoint, dans cette séance, un pianiste de quatorze ou quinze ans, un enfant, le jeune Théodore Ritter, que l'auditoire a jugé digne de figurer à côté d'eux, et qui a partagé leur succès.

Mlle Judith Lion s'est fait entendre plus récemment encore sur le piano et sur l'un de ces harmonieux instruments que fabrique M. Alexandre. Elle est donc pianiste et organiste comme l'étaient tous les maîtres d'autrefois. C'est un talent essentiellement féminin, je veux dire plein de finesse et d'élégance.

— Parmi les nombreux pianos qui ont figuré à l'Exposition, il en est un qui, malheureusement, y est arrivé trop tard pour être présenté au concours, et qui, par cela même, mérite d'être signalé d'une manière toute spéciale à l'attention du public. Ce n'est pas un piano comme un autre. Il offre à l'exécutant deux mécanismes complétement indépendants. L'un est inférieur, c'est celui des pianos ordinaires. L'autre est supérieur, et frappe les cordes *en dessus*, au lieu de les frapper *en dessous*.

Une pédale ajoutée permet de faire jouer simultanément les deux mécanismes. Le supérieur fait entendre alors l'octave grave de chaque note attaquée par le mécanisme inférieur, et l'exécutant double ainsi sans aucun effort la sonorité de l'instrument.

Ce piano présente une autre amélioration qui me paraît bien plus importante et bien plus féconde. Le *pianissimo* s'y obtient d'une tout autre manière que dans les pianos ordinaires. C'est une pédale qui le produit. Mais cette pédale, au lieu de déplacer les touches, rapproche les marteaux inférieurs des cordes qu'ils doivent frapper. On comprend sans peine que le coup est moins fort à mesure que le marteau est plus voisin de la corde. Et comme le mécanisme inférieur s'élève ou s'abaisse selon que la pression du pied augmente ou diminue, l'exécutant n'a plus seulement à sa disposition le contraste du *piano* et du *forte*, comme autrefois, mais toutes les nuances intermédiaires. Il peut passer des sons les plus doux aux sons les plus forts, et réciproquement, par une gradation presque insensible. Il peut colorer son jeu de mille manières. En un mot, grâce à cette idée si simple et si ingénieuse de la mobilité des marteaux, tous les degrés du *crescendo* et du *decrescendo* seront désormais à la disposition de l'exécutant, et le piano va devenir enfin ce qu'il n'avait jamais été jusquà présent, un instrument réellement expressif.

Rien n'est changé d'ailleurs ni dans sa forme, ni dans ses proportions, et son accord est soumis aux mêmes lois que celui des pianos ordinaires.

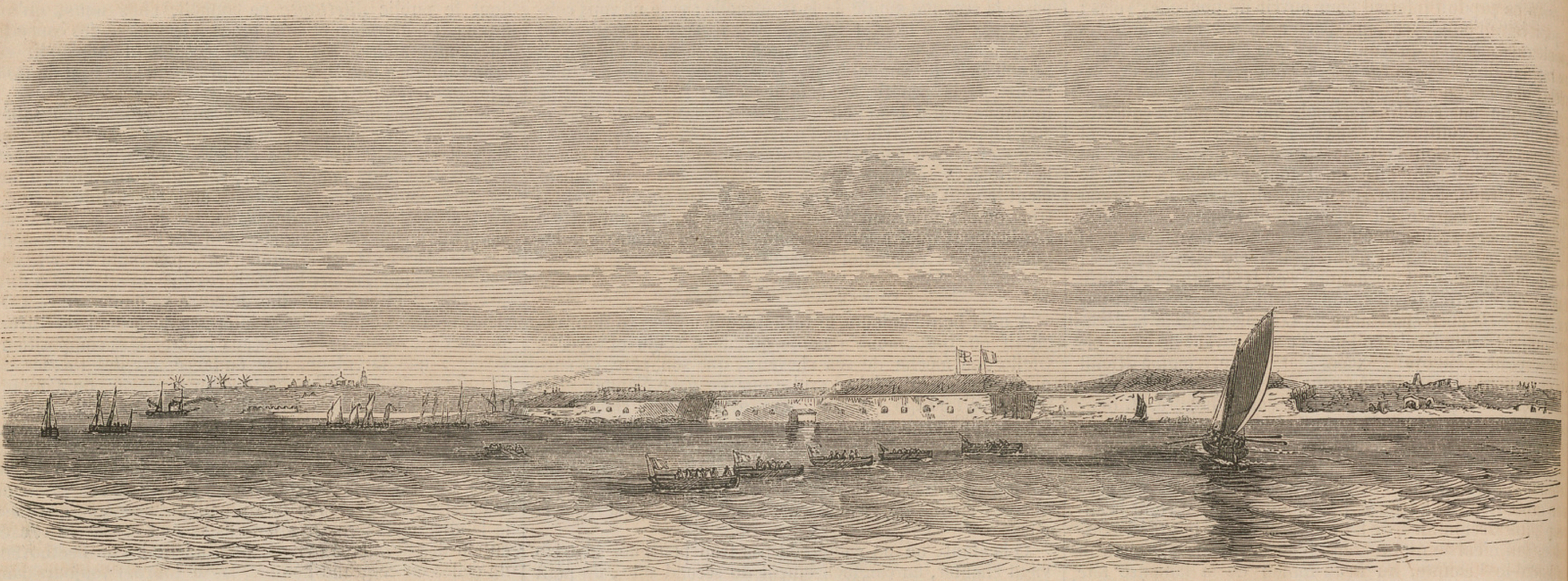
Les artistes apprécieront aisément ces ressources nouvelles, et tout le parti qu'ils peuvent tirer de la double percussion dans les grandes salles de concert, où la sonorité du piano ordinaire est presque toujours insuffisante.

Ce curieux instrument sort des ateliers de la maison Pleyel, et des mains de M. Schaïrer, qui, après y avoir travaillé longtemps sous la direction du savant et ingénieux artiste dont on ne saurait trop déplorer la perte, vient de l'achever enfin sous les yeux de M. Wolff, son habile continuateur.

On nous prie d'annoncer le cours de musique d'ensemble, pour le piano, de Mme Clara Pfeiffer, qui vient d'être rouvert le 12 novembre, rue de Richelieu, 95, dans les salons de la succursale de MM. Pleyel et Cie. L'utilité de ce cours saute aux yeux, et le talent du professeur n'a pas besoin de recommandation.

G. HÉQUET.

Kinburn.



Vue du fort de Kinburn, prise de *la Lave*, à son poste de combat. — D'après un croquis de M. R. Gillot'n.
Côte et fort Otchakoff. — Endroit où les canots parlementaires ont accosté. — Enterrement des hommes de *la Dévastation*. — Porte du fort démolie par le bombardement.

Nous empruntons à une correspondance qui nous est adressée directement, et à une autre adressée au *Morning-Post*, des détails assez curieux sur la prise du fort de Kinburn.

Jusqu'au 17, l'état de la mer s'était opposé à l'embossage de l'escadre en face des fortifications de Kinburn ; depuis deux jours les troupes expéditionnaires étaient à terre, et le bombardement, qui a commencé le 15 par douze bombardes anglaises et françaises, a dû cesser à la nuit. Le 17, à neuf heures et demie du matin, les batteries flottantes, embossées à 8 et 900 mètres, ouvraient leur feu sur l'ennemi. A une heure et demie l'amiral fit cesser le feu, qui désormais ne devenait plus qu'une inutile destruction.

A deux heures dix minutes, dit la correspondance du *Morning-Post, le Royal-Albert* arbora un pavillon parlementaire pour répondre à celui qui avait été hissé par le fort russe. On vit alors une embarcation anglaise et une embarcation française partir en même temps du *Royal-Albert* et du *Montebello*, et se diriger à terre.

Le lieutenant Lyons, lieutenant de pavillon du commandant en chef, qui était porteur du pavillon parlementaire, trouva, en débarquant au fort de Kinburn, un officier russe, colonel d'artillerie, qui lui dit de s'arrêter, et qu'il ne voulait ni trêve ni capitulation, qu'il ne se rendrait jamais, et résisterait jusqu'au dernier homme ; que le pavillon parlementaire avait été arboré par le fort sans qu'il en eût connaissance, et qu'il commandait le fort. Après cette réponse les embarcations allaient se retirer, quand on aperçut un officier qui faisait des signaux sur le rempart. Cet officier retourna auprès du gouverneur de la place qui avait ordonné que le pavillon parlementaire fût hissé.

Alors commença une scène curieuse entre le gouverneur et le colonel d'artillerie. Le colonel se mit à insulter le gouverneur, dont la poitrine était couverte de décorations et de médailles, l'accusant de lâcheté et lui disant qu'il ne fallait pas être Russe pour rendre la place. Le gouverneur porta la main à son épée d'un air menaçant, et lui demanda comment les troupes pourraient résister après un pareil bombardement qui avait tout détruit dans la place. « Si vous voulez vous tuer, ajouta-t-il, mettez-vous sur un baril de poudre, et faites-vous sauter ; mais je ne veux pas sacrifier inutilement la vie des soldats qui m'ont été confiés, c'est pourquoi je me rends à des forces supérieures. »

La reddition de la place a eu lieu sans condition ; mais les amiraux ont généreusement rendu leurs épées aux officiers, en témoignage de leur estime pour le courage avec lequel ils avaient résisté au bombardement.La perte des Russes en tués et blessés a été, d'après leur rapport, de 176. Il n'y a eu, à bord de la flotte anglaise, que 4 hommes blessés et 23 dans l'escadre française, à bord des bombardes seules atteintes par le feu de l'ennemi. Une d'elles a été frappée par 79 boulets ou bombes, qui ne lui ont tué que 2 hommes et blessé 17 hommes. Le lendemain, au débarquement, j'ai été témoin du plus terrible spectacle. Jamais destruction de place ne fut plus complète. Tout le front des murailles en pierre des fortifications était littéralement mis en pièces, et tous les édifices avaient été réduits en ruines par le feu de la flotte. On a pris une grande quantité de matériaux, près de 100 canons et mortiers, indépendamment d'un grand nombre de petites armes. Il paraît certain que le czar était à Otchakow, d'où il observait les effets du bombardement, et que, par des signaux, il encourageait les assiégés à résister, leur promettant des renforts.

Une correspondance du *Moniteur de la Flotte* semble confirmer cette supposition :

« Nous avons eu la visite, visite à distance, bien entendu, d'un très-haut personnage. Etait-ce le czar lui-même ? était-ce un membre de sa famille ? Je serais fort en peine de vous le dire.

« Toujours est-il que ce personnage, d'une très-haute stature, a fait son apparition sur la rive orientale du Bug, monté sur un cheval noir et suivi par dix ou douze officiers. Il marchait, puis il s'arrêtait, et paraissait examiner notre petite flottille alliée : puis il se retournait pour parler à son état-major.

« A un moment, nous avons distinctement vu un Cosaque arriver au galop, se jeter à bas de son cheval en approchant de notre personnage, puis se mettre à ses genoux, lui baiser les pieds et tendre une dépêche.

« Le personnage a lu la missive, et a repris sa route avec sa suite, visitant les postes de Cosaques sur sa route, et reprenant la route de Nicolaïeff. »

On ne saurait trop admirer la puissance des batteries flottantes, qui, dans cette circonstance, ont produit un si puissant effet. Aussi l'amiral, dans son ordre du jour, termine-t-il en disant : « Le feu écrasant des *batteries flottantes* et des bombardes a tellement précipité le dénoûment de l'action, que les autres bâtiments de l'escadre n'ont pu prendre à ce glorieux combat la part qui leur avait été promise ; mais, par la précision de leur manœuvre, par leur ardeur à se porter au feu, les canonnières, les frégates, les vaisseaux, les corvettes et les avisos à vapeur ont montré ce que l'amiral était en droit d'attendre d'eux si la lutte s'était prolongée davantage. »

V. PAULIN.

Aspect du front S.-E. des fortifications de Kinburn après le bombardement. — D'après un croquis de M. le Dr A. Rideau.

Inauguration

D'UN TEMPLE PROTESTANT.

Monsieur le Directeur,

Votre recueil, si abondamment riche en images et récits des fêtes catholiques, jubilés, processions, pèlerinages, etc., n'en renferme aucuns, je crois, relatifs au culte protestant, professé cependant par une notable partie de nos compatriotes. L'ouverture d'un temple de ce rite à Montilly, près Condé, me procure l'occasion de vous mettre à même de combler cette lacune.

Condé, l'une des premières parmi les villes de la Normandie, accueillit la Réforme à sa naissance, et plusieurs fois les protestants y tinrent des assemblées provinciales. Ils y fondèrent un collége, y élevèrent un temple, au hameau des Iles, et établirent de nombreux prêches dans les paroisses limitrophes, où de zélés, d'ardents pasteurs allaient catéchiser les nouveaux convertis, faire de nombreux prosélytes, et bientôt Condé devint le centre du mouvement réformateur en basse Normandie. Mais, à la révocation de l'édit de Nantes, les temples ayant été détruits, les ministres réformés proscrits et le nouveau culte sévèrement interdit, beaucoup de religionnaires s'expatrièrent pour conserver leur liberté de conscience ou fuir les persécutions, et le nombre des dissidents se trouva réduit de plus de moitié.

Ceux qui restèrent continuèrent néanmoins à entendre leurs pasteurs et à pratiquer l'exercice de leur religion, loin des regards de leurs implacables persécuteurs, dans des lieux écartés, dans quelques chaumières ignorées, appropriées aux besoins de la circonstance.

C'est l'un de ces anciens temples, vieille et infime masure couverte en chaume, qui jusqu'à ce jour avait été consacrée à leur culte, que remplace celui dont l'inauguration avait lieu dimanche dernier.

Cette cérémonie, d'une simplicité toute puritaine, n'offre rien de particulier que sa simplicité même, contrastant vivement avec le monument, l'éclat pittoresque, la pompe des fêtes du catholicisme.

A dix heures du matin les religionnaires, précédés de plusieurs ministres vêtus de longues robes noires, sont partis processionnellement de la demeure de leur pasteur, M. Gourjeon. Arrivés en face du nouveau temple, le cortége y a pénétré avec un calme et pieux empressement, au milieu d'une double haie de curieux accourus pour assister à la cérémonie. — M. le pasteur de l'église de Caen a monté dans la chaire et annoncé aux fidèles que le temple était ouvert à leurs prières et consacré à la gloire de Dieu; puis l'office calviniste a commencé au milieu d'un religieux recueillement; les prières et les exhortations se sont succédé, alternant avec les cantiques sacrés, avec le chant grave et austère des psaumes éveillant les jeunes échos, retentissant pour la première fois sous les voûtes sonores du nouveau temple. Puis, par une dernière hymne, l'assemblée, debout, émue, a remercié le Dieu de bonté et de miséricorde, qui aime également tous ses enfants, et appelé ses bénédictions sur la maison qui venait de lui être consacrée.

A midi, un banquet a réuni, dans l'ancien temple, les pasteurs, les membres du Consistoire et du Conseil presbytéral, et un certain nombre d'invités. A deux heures a commencé l'office du soir, où chacun des pasteurs a développé éloquemment des textes bibliques choisis pour la circonstance.

J'ai l'honneur, etc.

J. LECŒUR.

Inauguration d'un temple protestant à Condé-sur-Noireau.

Rude, sculpteur.

Nécrologie.

FRANÇOIS RUDE, STATUAIRE.

Les beaux-arts et la France viennent de faire une perte regrettable. M. François Rude a été enlevé, le 3 novembre, par une mort presque instantanée, survenue à la suite d'un accès de toux. Il était né à Dijon le 4 janvier 1784, et conservait encore, malgré son âge de 71 ans, une vigueur de corps et d'esprit qui lui permettait d'entreprendre de longs et difficiles travaux, auxquels il n'a pas eu le temps de mettre la dernière main. Du moins il put recevoir du suffrage des artistes des diverses nations, la première médaille d'honneur, juste récompense de son talent. Avant de rappeler les principales productions sorties de son ciseau, il faut surtout signaler dans l'éminent artiste l'alliance d'un beau talent et d'un grand caractère, plein de désintéressement et d'indépendance. Dédaigneux des moyens par lesquels s'obtiennent souvent la vogue et la popularité, il ne voulut pas se plier aux exigences de son temps; il vécut seul, confiné dans son art, et au milieu de sa famille et de ses élèves. Les commencements de sa carrière furent pénibles. Comme un grand nombre d'artistes, Rude eut à traverser les épreuves difficiles que le manque de fortune oppose fréquemment au génie. Fils d'un poêlier, il fut d'abord artisan. Sa vocation pour le dessin s'étant prononcée, il dut se livrer à cette étude, tout en continuant à travailler dans la boutique de son père. Encouragé par M. Devosges, directeur de l'école de dessin de Dijon, qui avait su apprécier ses heureuses dispositions, il fut envoyé à Paris en 1807, et entra dans l'atelier de M. Cartelier. En 1809, il remportait le 2e grand prix de sculpture, et en 1812 il obtint le 1er grand prix de Rome. M. Denon le dissuada de partir pour l'Italie, et lui commanda des travaux; entre autres, des bas-reliefs pour un obélisque destiné au terre-plein du Pont-Neuf. A la restauration des Bourbons, il suivit en exil, à Bruxelles, une personne à laquelle il était attaché par des liens de famille; et là il mena une vie laborieuse et des plus difficiles, donnant des leçons de dessin, ou exécutant plusieurs travaux de sculpture soit à Bruxelles, soit au château de Tervueren, situé à deux lieues de cette ville; il s'y rendait à pied chaque jour en partant à trois ou quatre heures du matin, et, après avoir donné sa journée au travail, il regagnait à pied sa demeure, et là il consacrait sa soirée au dessin ou à des études par lesquelles il étendait l'horizon de son intelligence. Rude rentra en France en 1827, et fut successivement chargé de divers travaux. Il exécuta, à l'arc de triomphe de l'Etoile, une portion du bas-relief continu de la frise du grand entablement, du côté de Neuilly, et plus tard le trophée ou groupe allégorique colossal faisant face à Paris, et intitulé : *le Depart* (1792). Ce groupe, de beaucoup le plus remarquable des quatre, est plein de verve et d'élan. Les figures des guerriers français marchant à la défense de la patrie, et revêtus du costume antique pour obéir aux exigences d'une tradition conventionnelle, sont

heureusement groupées et surmontées d'une figure allégorique de la Liberté, appelant le peuple aux armes par un cri terrible et un geste violent, dont la hardiesse dénonce l'envahissement du romantisme dans l'art à cette époque. L'exécution des autres groupes fut également offerte à Rude par un ministre intelligent qui avait mesuré la portée de son talent; il la refusa par un sentiment de réserve; et quelques-uns des projets de composition qu'il a laissés, et qui méritent d'être reproduits par la gravure, font regretter qu'il se soit trop modestement soustrait à cette faveur bien justifiée.

Une statue exposée au Salon de 1833, et représentant un *Jeune Pêcheur napolitain* assis sur le sable et jouant avec une tortue, fut très-remarquée et valut à Rude la décoration de la Légion d'honneur. C'est la plus populaire et une des plus heureuses de ses productions. Ce marbre, qui appartient au musée du Luxembourg, a fait partie de la grande Exposition universelle de cette année. On a pu y voir aussi une statue en bronze de *Mercure* remettant ses talonnières pour remonter dans l'olympe, après avoir tranché la tête d'Argus (1834). Parmi les œuvres de l'habile statuaire, nous citerons encore : une *Vierge*, pour l'église de Saint-Gervais; — le *Baptême du Christ*, groupe placé à l'église de la Madeleine; — un autre groupe très-remarquable du *Calvaire*, de l'église Saint-Vincent de Paul. La tête du Christ de ce groupe, reprise à nouveau, était un des derniers sujets d'étude réservés par l'artiste aux méditations de son active vieillesse; — le *Napoléon, mort à Sainte-Hélène*, monument en bronze, élevé à Fixin, département de la Côte-d'Or, dans une propriété appartenant à M. Noisot, ancien capitaine de la garde impériale; le dessin en a été reproduit dans *l'Illustration* du 28 août 1847; — la statue de *Jeanne Darc*, placée à l'extrémité de la terrasse de gauche du jardin du Luxembourg. Le geste par lequel elle rapproche sa main de son oreille a paru étrange et a été critiqué; il était motivé, dans le principe, par une chevelure plus longue qu'elle soulevait pour mieux entendre la voix d'en haut. — A l'issue du même jardin, du côté de l'Observatoire, est la statue en bronze du maréchal Ney, à l'endroit même où il fut fusillé. Cet ouvrage est un des plus médiocres de l'artiste. Il l'avait conçu d'ailleurs sous un aspect tout à fait différent : il voulait représenter le maréchal Ney la tête nue, vêtu d'une simple capote militaire et se découvrant la poitrine, au moment où il dit aux soldats de le viser au cœur. Ainsi conçue, cette figure eût eu de la simplicité et de la grandeur, et eût emprunté du lieu et des souvenirs une gravité solennelle et une émotion saisissante. Rude lutta longtemps pour faire accepter son idée, que de fausses considérations ou de vains ménagements firent écarter. — Une statue de *Louis XIII*, exécutée en argent pour le duc de Luynes, est une de ses créations les plus élégantes. — Le musée du Louvre possède un buste de *David;* Rude professait pour l'illustre peintre une admiration et un dévouement qu'il fut heureux de lui témoigner durant son exil. On lui doit aussi le buste de *Houdon;* ceux de *Lapeyrouse*, au musée de marine; du *connétable de Luynes;* celui de M. *Dupin aîné;* la figure du tombeau de Cartelier, son maître; le *maréchal de Saxe*, du musée de Versailles; les figures de *Monge* en bronze (Beaune); de *Bertrand* (Châteauroux); celle de *Poussin*, à laquelle il travaillait encore peu de temps avant sa mort. — Une œuvre de Rude, qui mérite une mention toute particulière, c'est la figure en bronze de *Godefroy Cavaignac*, destinée à son tombeau. Il est représenté nu et frappé par la mort, la main posée sur une plume et une épée, et recouvert d'un drap mortuaire, aux plis savamment disposés. Ce linceul fut exécuté, sous sa direction, par son élève, M. Christophe, qui fut autorisé à inscrire son nom à côté de celui de son maître. On s'étonne de retrouver encore dans l'atelier de l'artiste cette œuvre éminente qui devrait couronner un tombeau. Outre la tête du Christ, dont nous avons parlé, et la statue de Poussin, Rude a laissé deux ouvrages, dont l'exécution en marbre est déjà assez avancée. Le plus considérable est une figure d'*Hébé*, aux lignes élégantes et gracieuses; de la main droite elle tient élevée la coupe de nectar; de l'autre, elle repousse mollement l'aigle dont les ailes déployées embrassent et semblent caresser le beau corps de la déesse de la jeunesse. L'autre représente *l'Amour dominateur :* la tête du jeune dieu est animée d'un sentiment de fierté singulière; c'est une création des plus heureusement inspirées. Il tient en main le flambeau allumé; il est assis et semble, pour ainsi dire, repousser d'un pied dédaigneux deux colombes s'enlaçant dans de nobles caresses. Rude manifestait quelquefois la crainte que le temps lui manquât pour terminer ces œuvres destinées à mettre le sceau à sa réputation. La fortune lui a envié ce bonheur; mais cette tâche a été acceptée comme un legs pieux par M. Cabet, son élève.

A. J. Du Pays.

Histoire de la réforme commerciale en Angleterre (1).

PAR HENRY RICHELOT.

L'ouvrage dont nous avons à entretenir nos lecteurs est un travail d'autant plus utile qu'il est plus complétement dégagé de toute prétention théorique, de tout engagement d'école. Dans les matières administratives et financières, dans l'observation et l'exposé des faits économiques, l'absence de système, l'indépendance des opinions utopiques qui se partagent la science, est, selon nous, le premier titre à la confiance du public. Un gouvernement, en effet, ne saurait procéder en vertu d'axiomes, en vue du triomphe de telle ou telle théorie : il doit étudier les nécessités de son temps et de son pays, et y conformer la législation, abstraction faite de toute doctrine systématique.

C'est pour avoir méconnu cette vérité, pour avoir transformé la liberté du commerce ou la protection, qui ne sont que des moyens, en principes absolus, véritables panacées destinées à guérir toutes les maladies sociales, que les deux écoles économiques se sont profondément discréditées. Leur exclusivisme dédaigneux, non moins que l'abus des définitions plus ou moins subtiles, que leurs querelles de mots intéressant fort peu le fond des choses, a eu pour résultat de dégoûter le public : il s'est lassé de rencontrer des doctrines tranchantes et souvent inintelligibles, là où il aurait voulu trouver des observations consciencieuses et l'historique des conséquences différentes issues des législations douanières dans les diverses localités. Aussi quelques ouvrages comme celui de M. Richelot feront plus pour l'avancement et la popularisation de la science économique que la plupart des traités ayant la prétention de formuler des lois générales et de soumettre à des règles absolues les faits qui sont par leur nature les plus mobiles et les plus variables.

Le meilleur éloge que nous puissions faire de l'*Histoire de la réforme commerciale en Angleterre*, c'est de résumer, d'après M. Richelot, les causes, la progression et les résultats de cette grande révolution économique.

Constatons d'abord que si la Grande-Bretagne a fait d'immenses progrès dans la voie de la liberté commerciale, son point de départ en était plus éloigné que celui d'aucune autre nation industrielle.

Lorsqu'en 1814, la paix vint permettre de s'occuper d'améliorations intérieures, les droits à l'entrée sur les marchandises étrangères se composaient en Angleterre de trois espèces de taxes : 1° les droits permanents antérieurs à l'état de guerre, à la fois sources de revenu et protecteurs de l'industrie nationale; 2° les droits temporaires créés dans l'intérêt exclusif du fisc, s'élevant aux deux tiers des premiers; 3° la surtaxe frappant d'un quart de ces mêmes droits les produits de toute origine, à l'exception des produits français grevés à titre de représailles des deux tiers du droit primitif.

Ainsi les nécessités d'une guerre à outrance ou le désir d'atteindre un ennemi, avaient plus que doublé les droits de douane.

Après le traité de 1814, on abrogea les droits additionnels sur les articles français; mais les droits temporaires furent déclarés permanents, afin de permettre au trésor de faire face aux intérêts de la dette contractée pendant ces vingt années de lutte.

Les droits sur les articles non dénommés au tarif varièrent de 20 à 50 pour 100 de leur valeur; sur les tissus, de 50 à 180 pour 100. Les papiers payaient trois et quatre fois leur valeur. L'énormité de la taxe sur les livres rendait leur introduction à peu près impossible. La verrerie, la poterie, la porcelaine, acquittaient de 75 à 80 pour 100 : enfin, sur les articles de luxe et de goût, le taux variait de 20 à 80 pour 100. Indépendamment de la prohibition de fait résultant de la quotité de ces droits, 200 articles étaient frappés d'une exclusion déclarée.

Sous l'empire d'un tarif fortement protecteur, dans l'impossibilité d'ailleurs où s'était trouvée l'Angleterre de tirer des grains du continent occupé par nos soldats, de l'Amérique, moins productive qu'aujourd'hui, et avec laquelle on était en guerre depuis deux ans, l'agriculture nationale était restée seule chargée d'alimenter la population des trois royaumes. Surexcitée par des prix élevés, elle avait mis en culture les terres les plus inférieures; elle avait dirigé toutes ses forces vers la production des céréales. Aussi, lorsque la paix rétablit les relations maritimes, la possibilité de larges importations de blés jeta l'épouvante parmi les propriétaires et les fermiers. L'industrie agricole se crut menacée d'une ruine complète : les hommes d'Etat comprenaient que le cultivateur, écrasé par d'énormes impôts et exploitant un sol souvent ingrat, ne pouvaient produire au même bon marché que les peuples moins grevés et possesseurs de terres neuves et fertiles; ils durent craindre l'abandon d'une partie des terrains récemment défrichés, la perte des capitaux engagés dans l'agriculture. Au sortir d'une guerre pendant laquelle la Grande-Bretagne avait été à plusieurs reprises sans alliés, on ne voulait pas en outre s'exposer à voir le pays dépendre pour sa subsistance de nations rivales ou intimidées : on se décida donc à réserver à la production nationale le monopole de la consommation intérieure.

L'exportation fut déclarée libre; l'importation interdite, aussi longtemps que le blé n'aurait pas atteint le prix de 34 francs 40 l'hecto, prix regardé comme la rémunération nécessaire du producteur anglais; prix que nous payons en France après trois années d'insuffisantes récoltes; prix double du prix réclamé comme rémunérateur par nos cultivateurs. Ainsi la première mesure économique du gouvernement anglais, après la pacification universelle, fut une aggravation du plus odieux des monopoles, la protection la plus énergique accordée à la plus importante, alors, des industries nationales.

Les hommes les plus considérables du Royaume-Uni, ceux qui depuis ont été les ardents promoteurs de la réforme commerciale, approuvèrent ou votèrent cette loi de privilége : Malthus lui-même, dans la discussion engagée, se prononça pour la prohibition. C'est qu'en Angleterre le législateur se préoccupe peu des théories. Les hommes d'Etat ne sont ni protectionnistes, ni libres-échangistes : fidèles à l'esprit de leur admirable constitution, ils prennent au sérieux la souveraineté nationale, consultent l'opinion publique, étudient les besoins de toute espèce auxquels il est urgent de donner satisfaction, et se laissent aller au courant en se dirigeant avec prudence, mais sans jamais avoir la folle prétention de le remonter ou de l'arrêter en protestant contre ses écarts plus ou moins réels. Or la nation britannique n'était pas encore résolue à sacrifier l'agriculture pour assurer le triomphe de l'industrie manufacturière, et il ne restait qu'un moyen, la prohibition, de protéger la première contre la concurrence étrangère.

Les fabricants anglais, qui depuis 1793 pouvaient seuls envoyer leurs produits au delà des mers, avaient eu le monopole des marchés transatlantiques et d'une partie de l'Europe. Ils se trouvèrent, à la paix, grevés d'impôts de consommation renchérissant outre mesure leur fabrication, et virent leurs débouchés habituels plus ou moins envahis par des industries rivales.

Le blocus continental avait en effet créé ou développé des fabrications longtemps l'apanage exclusif de l'Angleterre. Lorsque l'activité commerciale se substitua aux préoccupations guerrières, chaque nation chercha à protéger ses manufactures naissantes par des mesures prohibitives, à leur ouvrir les marchés interdits depuis vingt années. Les ouvriers des trois royaumes, souffrant de la cherté de toutes les denrées, voyaient leur travail ralenti par l'effet de cette concurrence. La misère était horrible : l'agitation qu'elle provoqua dans les classes inférieures avait pris des proportions effrayantes : il fallut sérieusement aviser aux moyens de mettre un terme à la crise industrielle. Le remède était évident; il consistait à placer les manufacturiers anglais dans des conditions économiques plus égales, avec ceux du continent, en les mettant à même de fabriquer à meilleur marché. Il fallait de plus leur ouvrir une partie des débouchés fermés par des prohibitions qui n'étaient que les justes représailles de celles qui interdisaient les possessions britanniques à la presque totalité des marchandises étrangères. Il n'y avait pas à hésiter : on était placé dans l'alternative de modifier son système de douanes et d'impôts de consommation, ou de périr par l'isolement et la concurrence.

Tel fut le point de départ de la révolution qui s'est opérée dans la législation financière et commerciale de l'Angleterre. Sous l'influence d'une même cause, la nécessité de réduire les frais de production, l'on commença par diminuer les droits d'excise. Le remède étant insuffisant, on dégreva les matières premières d'une partie des taxes qui les frappaient à l'entrée : puis l'on consentit à accepter, pour certaines industries, une concurrence que les enquêtes les plus minutieuses démontraient sans danger réel. Enfin, convaincus que l'on ne pouvait être à la fois puissance agricole et manufacturière, on se décida à faire le sacrifice de la culture des céréales, en acceptant la triste ressource d'attendre de l'étranger la subsistance de la population ouvrière toujours croissante, toujours plus exigeante dans ses habitudes de bien être, toujours plus disproportionnée avec la surface du sol cultivable, avec la production des denrées alimentaires.

Nous allons indiquer les diverses phases de cette transformation. Suivant M. Richelot, la réforme commerciale présente trois périodes distinctes. La première, qui s'étend de 1822 à 1830; la seconde, comprise entre 1830 et 1841, qui continue la première et prépare la dernière; la troisième enfin, ouverte en 1842, qui par la hardiesse des mesures adoptées est plus particulièrement désignée comme l'époque de la réforme, et à laquelle se rattachent les noms de Robert Peel, de Cobden, de lord Russell.

Comme nous l'avons dit, la réforme financière avait précédé les modifications au système commercial. Dès 1819, en effet, la taxe sur le revenu avait été abolie; le droit d'excise sur la drêche fortement réduit, et lorsqu'en 1823 Huskisson, en qui se personnifie la première période, entra dans le ministère, le gouvernement, prenant au sérieux le devoir d'alléger en temps de paix les impôts établis ou augmentés pendant la guerre, avait successivement supprimé pour 430 millions de taxes, dans lesquelles les droits de la douane n'étaient compris que pour une dizaine de millions.

Dès 1822 l'acte de navigation, cette grande charte maritime, regardée par les Anglais comme le principe de leur grandeur navale, subit d'importantes modifications. Antérieurement déjà, un traité de réciprocité ne concédant que des avantages illusoires aux Portugais, tandis qu'il en assurait de très-réels aux Anglais, avait complétement assimilé les bâtiments portugais, brésiliens et anglais pour la navigation directe entre les deux pays. A la paix avec l'Amérique, la menace de droits différentiels, faite par les Etats-Unis, producteurs de matières premières indispensables à l'Angleterre, fit accorder à leur pavillon les mêmes avantages. Successivement les entraves qui gênaient les transports dans la Grande-Bretagne ou dans ses colonies, par des navires étrangers, furent en grande partie levées, afin d'obtenir la suppression des surtaxes établies par divers gouvernements sur les bâtiments anglais. De deux choses l'une, disait Huskisson en présentant le bill qui faisait cesser une partie des priviléges à l'abri desquels avait grandi la marine nationale : ou il nous faut engager une guerre commerciale, ou adopter la réciprocité. Un autre motif avoué fut celui de faire participer les nations du Nord aux avantages qu'on n'avait pu refuser aux Américains, afin de susciter à ces derniers une concurrence qui les empêchât de monopoliser certains transports.

Tout cela était de l'intérêt bien entendu, mais ce n'était pas certainement de la théorie libre-échangiste.

En 1823, de nouveaux dégrèvements furent opérés pour 103 millions. Le système des entrepôts reçut une large extension et fut étendu aux colonies.

De 1824 à 1830, l'on profita des excédants de recettes sur les dépenses, sagement diminuées, pour opérer des dégrèvements considérables sur les droits de douane.

Les laines n'acquittèrent plus à l'entrée que quelques centimes. Les soies écrues, au lieu de 10 fr. le kilogr., furent imposées à 69 c.; les soies moulinées, à 20 fr., au lieu de 40. Les autres matières premières nécessaires à l'industrie, telles que le chanvre, le lin, le fer, le minerai de cuivre, les matières tinctoriales, furent plus ou moins dégrevées.

(1) 2 vol. in-8°, chez Capelle, éditeur, rue Soufflot, 18.

Il en fut de même du rhum des colonies, des vins, du tabac, du café, dont la consommation s'accrut sous l'influence d'une forte diminution des droits, et par suite des prix de vente.

Le principe du remplacement de la prohibition des soieries par un droit de 30 p. 100 fut adopté en 1823, avec ajournement au mois de juillet 1826. Une minutieuse enquête avait constaté que les articles français entraient publiquement en fraude, grâce à une prime de 15 p. 100 au maximum ; que sur les marchés étrangers la différence entre les prix des produits anglais et français était de 20 à 25 p. 100 ; enfin, qu'une partie des soies vendues comme provenant de Lyon ou de Nîmes aux amateurs de la Grande-Bretagne, était des imitations anglaises.

De plus, au moment du retrait de la prohibition, on supprima les droits d'excise sur les matières employées dans cette fabrication, et de nouvelles concessions accordées aux réclamations des manufacturiers élevèrent sur certains articles la protection à 60 p. 100. Enfin en 1829, lorsque, après une expérience concluante de l'année, le nouveau régime, provisoire jusqu'alors, fut déclaré définitif, d'autres mesures législatives, rendant la fabrication encore plus économique, témoignèrent de la sollicitude du pouvoir et des précautions minutieuses dont il entourait la liberté, afin de l'empêcher de devenir préjudiciable à la production nationale.

Les droits sur les tissus, droits prohibitifs dont le seul résultat était de provoquer des représailles, tout en enrichissant les contrebandiers, furent baissés à 10 ou 15 p. 100 : des interdictions inutiles furent levées.

L'ensemble de ces améliorations au régime étroitement tracassier et irrationnel des douanes anglaises peut se résumer ainsi :

Substitution à la prohibition impuissante de droits calculés de manière à décourager la contrebande, et à conserver toutefois à la production nationale une protection suffisante, en tenant compte de toutes les charges dont elle était grevée.

Abolition de tous droits, ou réduction à un taux insignifiant sur toutes les matières premières nécessaires à l'industrie.

Sur les autres denrées provenant de l'étranger, diminution des droits restreignant la consommation ; mais en même temps abolition complète ou réduction à un taux très-inférieur des taxes frappant les mêmes marchandises récoltées dans les colonies anglaises.

Enfin, maintien de la défense d'exporter les machines, considérées comme l'un des éléments de la supériorité des fabriques anglaises ; en un mot, l'on admettait la concurrence, afin d'exciter l'émulation, là où l'on était certain de sa supériorité, et en se ménageant tous les moyens de la conserver.

« Nous importerons, disait Huskisson, quelques articles « de luxe réclamés par la mode ou la curiosité ; mais ils ne « feront aucun tort à ces produits d'une consommation uni- « verselle que nos manufactures fournissent à plus bas prix « et de meilleure qualité. »

L'on abolissait en même temps les droits d'excise sur les bières et les cuirs, et l'on substituait, sous la pression de l'opinion des districts manufacturiers, l'introduction permanente des blés sous des droits gradués, à la prohibition de 1815 et de 1822.

L'on ne croyait pas devoir aller plus loin pour le moment ; et Huskisson répondait à ceux qui reprochaient au ministère cette apparente contradiction d'un pouvoir continuant à l'agriculture la protection qu'il retirait à l'industrie manufacturière, par cette déclaration si caractéristique de la politique commerciale de son pays : « Nous fabriquons à plus bas prix que l'étranger, tandis qu'il produit le blé à meilleur marché que nous. »

La seconde période ne fut qu'une transition. La révolution de Juillet avait ouvert l'ère des réformes politiques chez les nations étrangères aussi bien qu'en France. Les questions commerciales furent momentanément mises de côté, et la réforme parlementaire, ou *le moyen du but*, selon l'expression si juste de lord Grey, devint l'objet des préoccupations exclusives de l'Angleterre. Effectuée en 1832, elle eut de nombreuses conséquences : une nouvelle loi sur la taxe des pauvres, la réforme municipale, la commutation des dîmes, le redressement de divers abus, la réforme postale, l'abolition de l'esclavage dans les Indes occidentales, occupèrent l'activité de l'opinion et du parlement.

La réforme financière indiquée par Henry Parnell fut commencée pendant cette période. De nombreux dégrèvements sur les droits d'excise et de douane procurèrent un soulagement sensible à toutes les classes, mais surtout aux travailleurs. Diverses mesures commerciales prouvèrent, du reste, que si le mouvement de la réforme commerciale était ralenti, il n'était pas cependant arrêté.

Sous l'influence de l'admiration sympathique causée en Angleterre par notre révolution de 1830, les vins français furent dégrevés de la surtaxe à laquelle ils étaient soumis. Plus tard, le droit spécial qui frappait les houilles à la sortie fut aboli, malgré des réclamations s'appuyant sur l'opinion de Ricardo, qui signalait comme impolitique cette facilité offerte à l'industrie des autres nations. La charte de la Banque fut revisée ; celle des Indes orientales modifiée de manière à faire disparaître les règlements et les droits entravant le commerce des particuliers avec l'Inde et leur établissement dans cette péninsule ; on retira à la Compagnie le monopole du trafic avec la Chine.

Plusieurs traités généralisèrent l'application du système de réciprocité maritime et des négociations avec la France, l'Allemagne, la Turquie, les nouveaux Etats de l'Amérique, facilitèrent les échanges avec ces contrées.

Malheureusement la guerre déclarée à la Chine pour forcer les barrières dont s'entourait le Céleste Empire et l'obliger à recevoir le poison dont on infectait sa population, contribua à créer des embarras financiers. Il fallut établir sur les droits d'excise et de douane une surtaxe détruisant en partie les allégements accordés aux contribuables dans le cours des années précédentes.

Des missions furent chargées d'opérer des enquêtes tendant surtout à constater les quantités de grains existant habituellement dans les magasins du nord de l'Europe. Elles préparèrent, par les documents rassemblés, la décision arrêtée plus tard. La discussion s'établissait en effet sur les modifications à apporter à la loi des céréales. Une succession de mauvaises récoltes avait ranimé l'hostilité des classes industrielles contre le privilége dont jouissait l'agriculture. Les délégués des grandes villes manufacturières, réunis à Londres en 1839, constituèrent la ligue ayant non-seulement pour but avoué de réclamer l'abolition de toutes les restrictions à l'importation des blés, mais de renverser les barrières opposées à la liberté des échanges. Sous l'influence de cette pression extérieure, le 5 mai 1840 la Chambre des communes nomma une commission chargée d'examiner les droits d'importation, au double point de vue de la protection et du revenu.

C'est ainsi que l'on préludait à la réforme commerciale de 1846, préparée par des affranchissements successifs, sur lesquels nous avons insisté, parce qu'ils démontrent à l'abri de quelles restrictions, de quelles prohibitions, l'industrie anglaise était arrivée au degré de puissance qui lui permettait de défier la concurrence étrangère. La liberté des échanges allait être soumise à la discussion, non par l'effet d'une décision spontanée du gouvernement, mais proposée par un défenseur de l'aristocratie territoriale, ne croyant plus pouvoir résister à la pression de l'opinion. Elle était réclamée en effet par la presque universalité des fabricants, voyant dans la baisse du prix des subsistances et l'amélioration de la condition des ouvriers une augmentation de la consommation des produits industriels à l'intérieur, une extension des débouchés au dehors. Enfin ils déclaraient que de larges importations de denrées alimentaires nivelleraient les prix entre l'Angleterre et les pays rivaux, augmenteraient par suite les frais de production chez ces derniers, et permettraient aux manufacturiers anglais de continuer avec avantage une lutte qu'ils étaient au moment de ne plus pouvoir soutenir. Tels étaient les motifs puisés dans la conviction de leur supériorité et dans la nécessité d'une fabrication plus économique, qui engagèrent les industriels à demander la concurrence sans danger pour eux, mais bien autrement inégale pour l'agriculture. — Nous verrons, dans un second article, comment ce terrible problème fut résolu.

JOUBERT.

Scènes et types contemporains.

(Voir le nº 662.)

II.

LE MAITRE D'ÉTUDES (1).

Encore une victime, et peut-être la plus déplorable de toutes ! *Pion*, on croit avoir tout dit avec ce seul mot. Cette grosse injure, qui n'a pas de sens pour les trois quarts de ceux qui la prononcent, tient lieu d'argument et de raison suprême : c'est le *tarte à la crème* du marquis de Molière. Moi-même j'ai à m'accuser d'un crime semblable, qui pèse sur ma conscience comme un remords, et c'est comme réparation d'honneur que j'aborde ici une réhabilitation qu'on n'accusera pas, j'espère, de paradoxe.

Avant tout, d'où vient ce cruel sobriquet de *pion ?* C'est aux érudits que je m'adresse. Faut-il croire que les élèves, race maligne et sans pitié, l'ont puisé dans l'étude des racines grecques, en le faisant dériver de πιων, *buvant*, par allusion à l'amour effréné du maître d'études pour l'absinthe, la bière et le cognac ? Il est bien vrai que nos vieux auteurs, Villon, en particulier, ont employé ce mot dans le sens de buveur, ivrogne. Mais, en conscience, je répugne à croire que le *Jardin des racines grecques*, le livre classique et placide par excellence, ait jamais pu servir à un usage si criminel et si révolutionnaire. L'ombre de Lancelot se fût interposée avec indignation.

Le fera-t-on deriver de πιος, *gras ?* Ce serait une trop amère antiphrase, sans compter que la chose serait passablement tirée par les cheveux.

N'y cherchons point tant de malice. Les sobriquets ne sont pas si savants que cela, et ne se tirent point du grec, à l'instar des pommades mélaïnocomes découvertes par les industriels contemporains. Je penche donc à croire que ce mot vient tout bonnement de ces pions du jeu de dames et du jeu d'échecs, qu'on fait aller en tous sens, comme on l'entend, et qui se laissent faire. C'est là, je crois, l'étymologie à la fois la plus naturelle et la plus brutalement énergique : c'est pour cela que ce doit être la bonne.

Mais laissons l'enseigne et entrons dans la boutique.

On sait que le maître d'études est une espèce de forçat, en redingote à peu près noire, loué à raison de 600 francs par an, pour se faire détester des élèves, regarder en compassion du portier, et rudoyer du censeur. Ce métier n'est possible que pour les caractères doués d'instincts carnassiers, ou du moins pour ceux qui, comme le navigateur chanté par Horace, portent autour du cœur *robur et æs triplex*. Quant aux infortunés qui ont le malheur de posséder une âme, — d'être faits à la vie de famille, — de ne s'être pas encore blasés au degré voulu, à force de misère constante, et à la suite d'une longue pratique où la sensibilité se rouille peu à peu et se couvre de vert-de-gris, comme un vieux sou dont on ne se sert plus, — on ne sait pas assez ce que cette vie renferme pour eux de tortures infernales et de sombres désespoirs. Comme cet isolement leur fait peur et leur fait mal ! Comme ils se sentent effrayés et perdus dans cette multitude hostile, qui les écharperait avec volupté, si elle pouvait les surprendre par derrière. — C'est le naufragé seul, sur une planche, au milieu des vagues soulevées de la mer, à 500 lieues des côtes, entouré de requins qui le guettent, et qui tôt ou tard ne le manqueront pas.

Pour mieux juger par moi-même des supplices d'une pareille existence, et pour étudier plus profondément la question, j'ai failli m'enrôler pour huit jours dans la corporation maudite, mais, après avoir pris des renseignements minutieux auprès d'un ami, je n'ai pu me décider à pousser jusque-là le dévouement à l'art et à la vérité.

Le maître d'étude est la première et vigoureuse haine de l'élève, qui lui attacherait volontiers un fil à la patte, comme aux hannetons, ou l'empalerait tout vif, comme les mouches, et cela sans le moindre remords. C'est tout simple : n'est-il pas l'incarnation implacable de la règle, du pensum, de la retenue ; ne représente-t-il point à lui seul l'interminable cortége des punitions disciplinaires ? C'est un *discite justitiam moniti*, toujours en éveil ; non-seulement pendant les heures du travail, mais au dortoir, à dîner, aux récréations, à la promenade, aux lieux mêmes où l'on n'est pas habitué à avoir de témoins, toujours le maître d'étude, ce Protée des phoques du lycée ; toujours cette ombre sévère et râpée, dont l'éternelle présence finit par agacer les plus pacifiques, et par donner des idées de révolte aux cerveaux les plus *réactionnaires* (1) : or Dieu sait qu'il n'y en a pas beaucoup au collége, — pas plus que de *piocheurs*.

Aussi conçois-je fort bien, sans l'excuser, le sentiment de vengeance intime avec lequel l'écolier se décharge le cœur, en disant énergiquement tout bas : Pion ! tandis que tout haut, du ton d'une ironique obséquiosité, il décoche ce : *M'sieu* homérique, que tous mes lecteurs connaissent pour l'avoir prononcé en leur temps.

Mais je ne veux pas décrire ici les niches et les tours pendables à l'aide desquels MM. les lycéens tracassent leurs geôliers. Ce sont toujours à peu près les mêmes, car les élèves sont ingénieux à la façon des castors, sans rien changer à la série de leurs exercices. Il est vrai qu'il y en a tant ! Je ne commettrai pas l'imprudence d'instruire les ignorants, et de fournir des armes contre ceux que je veux défendre. On trouvera, du reste, la collection complète, — depuis le sel ou le soufre jeté dans le poêle, jusqu'aux boulettes de papier mâché lancés sur le nez du patient ; depuis les cris d'animaux inconnus, jusqu'aux murmures clandestins imitant le bruit de la foudre et de la tempête, — conservée et précieusement embaumée dans les classiques du genre.

Honoré, — ou déshonoré, — à votre choix, — de la quasi-familiarité des domestiques et surtout des portiers, qui voient en lui un confrère en chapeau ; — regardé de fort haut par les professeurs qui ont le sentiment de leur dignité, surtout dès qu'ils ont revêtu la toge et l'épitoge ; — considéré comme une unité immédiatement au-dessous de zéro par les proviseurs et les censeurs, qui ne semblent occupés le plus souvent qu'à le trouver en faute, qui lui parlent avec morgue, le rendent responsable de tout ce qui arrive, s'en prennent de tous les désordres à son inexpérience et à son manque de vigueur, lui prêchent sans cesse une sévérité inexorable, et lui font un crime des discussions, des révoltes et des départs que cette sévérité amène, — semoncé en public, — sans cesse environné d'une nuée de taons et de frelons qui lui criblent la peau de piqûres, et se sauvent en toute hâte, comment ne deviendrait-il pas aussi méchant que Quasimodo ? Je pose en fait que plus un maître d'étude est féroce, plus il doit attirer notre pitié et notre sympathie, car c'est la preuve qu'il a souffert bien des tortures pour s'endurcir ainsi ; et cette férocité d'ailleurs lui est absolument nécessaire.

Il en est du maître d'études, comme du reste des hommes, qui doivent dévorer les moutons, sous peine d'être dévorés par eux. Et quels moutons que messieurs les lycéens ! Peu de laine et beaucoup de dents.

Esclaves de jour et de nuit, ils deviennent forcément, à leurs heures de loisir, paresseux, insouciants, révolutionnaires, buveurs de canettes et fumeurs de longues pipes. Qui pourrait leur reprocher d'être sceptiques, voire un tantinet grossiers, à ces enfants perdus de l'Université, que leur mère, — *alma parens*, — a oubliés des années entières dans ses bas-fonds ? Où trouveront-ils, s'il vous plaît, le courage et la possibilité de travailler, dans cette vie de galériens taquinés par d'autres galériens ? Je déclare que je prends pour un héros, doué d'une force d'âme comparable à celle de Régulus, celui qui profite des quelques heures de repos que l'Université magnanime lui accorde chaque jour, — non sans les rogner encore, comme elle lui rogne également le tiers de ses vacances, par des répétitions, des conférences et des corvées de toute sorte, — pour approfondir le *Conciones* et se livrer à la culture de l'hexamètre. Il est donc tout simple de les voir s'abattre par volées, vers deux heures, dans les cafés où ils ont l'œil, et s'y plonger avec furie dans les douceurs du double-six, tandis que les garçons, — leurs amis, — font cercle pour allumer leurs pipes et recueillir leurs bons mots.

Malgré cette rude vie, ou plutôt à cause de cette vie elle-même, le maître d'études a la joie bruyante ; il est doué, en particulier, d'une passion, le plus souvent malheureuse, pour le calembour. Pourtant j'en connais qui pourraient lutter avec honneur contre Alfred de Musset et Augustine Brohan. Si je voulais citer seulement ceux que j'ai retenus de la collection d'un d'entre eux, il y aurait de quoi alimenter, pendant un an, ces petits livres que les industriels vendent à la porte des théâtres à ceux qui veulent « rire et s'amuser honnêtement en société. »

C'est là qu'il faut aller les entendre et les étudier. Il y en a, parmi eux, qui sont dans le métier depuis quinze ou vingt ans, et qui grisonnent ou montrent un crâne à moitié chauve. Ces vétérans, chevronnés des pieds à la tête, sont des durs-à-cuir, comme les vieux grognards : leur scepticisme a de quoi épouvanter les faibles. Ce sont eux qui dressent les jeunes, encore mous et naïfs, à se dépouiller de toute pitié, comme de toute illusion, — tout en leur gagnant coup sur coup, au piquet, une longue file de petits verres d'absinthe.

Le maître d'études aborde peu le billard : ses moyens ne le lui permettent pas Et puis, s'il était surpris une queue en main ! il n'en faudrait pas davantage pour lui faire perdre sa position, comme personnage véhémentement suspect d'immoralité. — Et il y tient, à sa position, le malheureux !

Après les heures de classe, un second intervalle demi-relâche, c'est la nuit. J'en excepte celle où les élèves se livrent à leurs farces, ce qui leur arrive bien cinq ou six fois sur les sept nuits de la semaine. Avec quelle sensation de soulagement, semblable à celle qu'éprouverait Sisyphe, si on le déchargeait une minute de son éternel rocher, le maître d'études se retire en tapinois dans son cabinet, — quand il en a un, — une fois les élèves couchés et à peu près endormis ! Avec quelle volupté il prend possession de la solitude et du repos ; comme il respire à l'aise, — à moitié délivré de sa chaîne, non toutefois sans prêter l'oreille aux moindres rumeurs du dortoir à travers la porte entrebâillée, — éternellement sur le qui-vive, même en dormant ; prêt sans cesse à prendre l'alarme et à se précipiter sur le corps du délit. Le repos complet du corps ou de l'âme, ce délicieux *far-niente* auquel, à certaines heures, les plus robustes s'abandonnent avec langueur, dont les maçons, couchés à l'ombre du midi, et les portefaix étendus sur le ventre au coin des rues, savourent les engourdissantes délices, — le maître d'étude est condamné à ne pas le connaître, — toujours placé qu'il est en face de l'appréhension d'une révolte, toujours repassant en son âme les pages les plus récentes du martyrologe des *pions* histo-

(1) Je ne parle ici que des maîtres d'études de colléges et lycées ; ceux des pensions forment, pour la plupart, une classe tout à fait distincte, et beaucoup moins intéressante.

(1) Mot de la vieille langue française, tombé aujourd'hui en désuétude ; signifie : encroûté, rétrograde, etc. Consulter les anciens auteurs (1848-1850).

Vue, à vol d'oiseau, des Champs-Élysées pendant l'Exposition universelle. — D'après un croquis de M. Chapuis.

riques, — édentés, éborgnés ou assommés par leurs troupeaux rebelles.

Parfois les maîtres d'études d'un même *quartier* se réunissent la nuit, dans la chambrette d'un confrère, pour y prendre le café et y fumer des pipes en commun, — pendant que l'un d'eux se tient aux aguets, également en garde contre les élèves et contre les surveillants. Mais malheur à eux, si l'odeur ou le bruit les trahit ! Il est arrivé plus d'une fois que tout un dortoir s'est pris à tousser et à éternuer violemment, durant une heure, en faisant des *pouahs* prolongés, en se plaignant avec indignation qu'un élève se permît de fumer en cachette dans son lit, et en réclamant à grands cris la visite, avec un air de candeur et d'ingénuité parfaite.

Suivons le *pion* jusque dans son sommeil, — sommeil de forçat, troublé par des cauchemars terribles, par des craintes et des angoisses continuelles, par des bruits étranges qui l'éveillent en sursaut et qu'il entend retentir à diverses extrémités du dortoir sans voir bouger une seule tête. Que faire ? Donner un avertissement à haute voix, c'est au moins inutile ; cela ne servirait d'ailleurs qu'à fournir un prétexte aux mutins pour se plaindre, avec des murmures de marmottes parfaitement joués, qu'il est impossible de dormir, et pour lancer des *chut* prolongés qui n'en finissent pas. — Aller à la découverte ? Il faut se lever, s'habiller, marcher au hasard et attraper un gros rhume, pour entendre, à mesure qu'on avance d'un côté, le même bruit retentir à l'autre bout de la salle, toujours dans le sens opposé à la direction qu'on a prise. — Se tenir coi ? C'est ce que voudraient la raison et la prudence, mais c'est ce que la consigne ne permet pas.

Le maître d'étude ne doit dormir qu'à la façon d'Argus, un œil et une oreille ouverts. Qu'il se garde bien de laisser jamais découvrir qu'il a le sommeil lourd. On s'aperçut un matin, dans une des grandes pensions de Paris, qu'un maître d'études, arrivé depuis peu, ne s'était point réveillé aux premiers sons de la cloche, — découverte précieuse. Une belle nuit, quand le *pion pionça* (pardon de cet excès de couleur locale : c'est le style du lieu), tout le dortoir se leva mystérieusement, en caleçons et en bonnets de nuit, et alla se ranger dans une salle voisine, autour d'un pâté et de deux bouteilles de vin qu'un externe avait apportés de la veille. On fut calme d'abord ; mais, après les premières libations, la joie du triomphe exalta ces jeunes cerveaux et les conduisit à briser les chaises, à jouer à colin-maillard et à exécuter une ronde infernale autour des débris du festin. Le chef de pension monta, éperdu. A son approche, signalée par une sentinelle, les convives refluèrent tumultueusement dans leurs lits. — Le *pion pionçait* toujours, et il ne se fût réveillé que le lendemain, si le souverain de l'établissement ne l'eût brutalement secoué par le bras, en lui demandant ce que cela signifiait. Il était trop ahuri pour répondre, et aujourd'hui encore il n'y comprend rien. — On se hâta, bien entendu, de le *flanquer* à la porte.

Et puis avec quel soin ne faut-il pas veiller sur soi pour se garer des *tics*, saisis au vol avec une rare perspicacité par les élèves, — pour éviter tout geste ridicule, pour dissimuler ses défauts physiques ! Un jeune homme, légèrement roux, ou grêlé, ou louche, ayant un vice quelconque du visage, de la voix ou de la taille, ou bien portant simplement un nom qui prête au ridicule, — est perdu, s'il se fait maître d'étude. Et quelle terreur, quel morne désespoir, quand, un jour, après deux mois de surveillance assidue sur soi-même, au moment où on se flatte d'avoir enfin échappé à la malignité satirique des élèves, on se trouve tout à coup dans un couloir face à face avec sa caricature, douée d'un nez de proportions formidables, qui vous apprend que vous avez en effet cet organe un peu développé outre mesure ; ou bien quand vous surprenez ces gredins murmurant votre nom défiguré d'une manière bizarre et répétant vos gestes et vos phrases favorites, comme Grassot pourrait répéter ceux de M. Beauvalet ! Le mieux est de ne pas faire semblant de comprendre : c'est plus sûr et plus digne. Comment leur prouver, s'ils le nient, — et ils le nieront, — que c'est de vous qu'ils ont voulu se moquer ?

De tout ce que nous avons dit, il appert ce qui suit :

Définition de l'emploi. Le métier de maître d'étude est un métier fort complexe : il a quelque chose des fonctions du geôlier, de l'espion, du gendarme, du bourreau, du douanier, du sergent de ville, en un mot de toutes les professions qui ont un côté odieux, et ce, par la faute et la très-grande faute des élèves. L'infortuné ne demanderait pas mieux, pour lui et pour eux, que de les conduire dans les gras pâturages de la science, à la façon d'un berger de Florian, avec une houlette enguirlandée de roses et aux douces chansons du pipeau

Conditions de l'emploi. Elles sont innombrables : être doué de cent yeux et d'autant d'oreilles, n'avoir pas le moindre ridicule extérieur ; sang-froid, égalité d'humeur, fermeté inébranlable, coup d'œil d'aigle, grande mine qui impose, etc. Si l'on veut louvoyer entre tant d'écueils, il faut dès l'abord se montrer d'une austérité inflexible et savoir faire respecter sa voix et ses ordres, sans pourtant se jeter dans un excès de férocité aussi funeste que l'excès de l'indulgence ; ne se jamais mettre en colère, ne punir jamais par boutades, et n'avoir jamais à revenir sur ses décisions ; ne rien passer à l'indiscipline, et surtout ne pas se laisser *attraper* une seule fois. M. de Talleyrand, compliqué de M. de Metternich, y échouerait, à coup sûr.

Voilà la haute et noble position à laquelle peut prétendre, s'il est bien appuyé, un licencié ès-lettres, c'est-à-dire un jeune homme qui a dépensé, pour conquérir son diplôme, vingt fois autant de travail et d'intelligence qu'il en faut à la plupart des commerçants pour conquérir vingt mille livres de rente. Encore n'est-il d'abord que simple aspirant. Après deux ou trois ans de surnumérariat, il lui est permis d'aspirer au grade de maître en titre, — et au bout de quelques nouvelles années, — s'il est heureux, — s'il est sage, — s'il a des protections, — on le nommera professeur de sixième à Issoudun ou à Pontarlier !

VICTOR FOURNEL.

Exposition universelle de 1855 (1).

GALERIE DES DESSINS INDUSTRIELS. — PHOTOGRAPHIE, GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — ÉVENTAILS, PARURES, FANTAISIES, ETC., ETC.

Si nos lecteurs ont voulu suivre avec quelque attention bienveillante ces rares et rapides études, où nous avons essayé de suppléer par la concision de la vérité toute nue et par le choix scrupuleux des matières au temps et à la place qui nous manquaient, ils auront vu que dans cette Exposition dont nous défendrons jusqu'au bout la moralité nationale, une chose surtout préoccupait notre pensée et dirigeait nos recherches : l'art industriel. Constater ses ressources, préconiser ses splendeurs, signaler ses imperfections, c'était notre tâche sincère, qui ne demandait qu'un peu de bonne foi et devait d'autant moins effrayer notre faiblesse que, ne nous sentant ni la capacité ni la prétention de faire de la définition et de la théorie, notre rôle se bornait à planter dans ce champ immense les premiers poteaux indicateurs où de plus habiles et de plus éloquents attacheront un jour, avec plus d'autorité, mais non pas avec plus de conviction et de loyauté, une critique savante et féconde. La distribution des récompenses, annoncée pour le 15 novembre, sera à la fois notre justification et notre salaire ; ou nous nous trompons fort, ou nos lecteurs retrouveront dans la liste des médailles décernées les noms que nous avons désignés à l'opinion publique dont nous n'étions que l'écho, aux décisions du jury dont nous avions le pressentiment, à la justice prépondérante du prince que nous avions devinée, accompagnée et applaudie. L'Exposition, malgré les faiblesses et les torts de ses débuts, — torts et faiblesses qui ne tenaient qu'à des questions de noms propres ; — malgré les confusions et les intrigues de sa fin, — confusions et intrigues inséparables d'un concours aussi vaste et dont il sera d'ailleurs fait justice en temps et lieu ; — l'Exposition française, — française ou universelle, c'est le même mot, — de 1855, aura rempli son but et fixé son œuvre. L'impuissance, le charlatanisme, la spéculation, la vénalité, la rouerie et la contrefaçon pourront bien surprendre quelques couronnes et emporter quelques semblants de succès ; en somme, rien de ce qui était beau, utile, progressif ou remarquable, n'aura été passé sous silence et renvoyé sans glorification. Tout mérite individuel aura été, sinon récompensé, au moins recherché, et sans en vouloir dire davantage, car il ne nous appartient pas d'anticiper sur la publication officielle, — ce que nous savons déjà nous est garant que les réclamations de la presse honnête ont été entendues, les scandales de boutique compensés, les substitutions remises à leur place, les geais honnis et les paons remplumés.

La petite et modeste galerie hémisphérique des dessins industriels, à laquelle le catalogue n'avait pas songé, qui s'est improvisée, pour ainsi dire, vers le milieu de l'exhibition, et qui, sans décoration, sans mise en scène, est devenue le sanctuaire le plus incontesté du talent individuel, et comme l'annexe la plus germaine du palais des Beaux-Arts, fournira, sans aucun doute, l'application la plus immédiate et la plus logique du principe qui a inspiré le décret impérial et présidé à la répartition des récompenses. Là, aussi bien qu'à l'Annexe du bord de l'eau, est pour nous l'Exposition véritable ; là s'épanouissent en germes et en fleurs les pensées dont nous voyons ailleurs la réalisation, les choses de génie et d'imagination matérialisées plus loin en objets d'art, de luxe et de mode, — l'esprit de l'industrie, en un mot, dont le corps est partout, quand la tête est ici. Couronnement et explication de presque tous les produits des quinze dernières classes, la galerie des dessins de fabrique, — orfévrerie, bronzes, meubles, tapis et tapisseries, papiers peints, soieries, étoffes de toute espèce, châles, dentelles, broderies, modes, linge de table, parures diverses, carrosserie, éventails, reliures, impressions typographiques et autres, coffrets, serrurerie, armurerie, machines, enseignements professionnels, histoire naturelle, musique, calligraphie, etc., etc., — cette galerie est à la fois un musée, une école et un temple. La fécondité n'y est égalée que par l'originalité, le goût que par la force, la grâce que par l'utilité, la verve que par la correction. Citons, c'est la meilleure preuve. Les maîtres d'abord :

Il en manque un, celui dont le génie remplit presque à lui seul la sublime rotonde des produits de Sèvres, l'âme et la vie de cette manufacture miraculeuse qu'il a transformée et qu'il va quitter parce qu'il n'y gagne pas de quoi nourrir ses enfants. Diéterle donne sa démission, que M. le ministre d'Etat n'acceptera pas, nous y comptons bien, et qu'il a libellée, dit-on, le jour même où l'on apportait sa dernière œuvre, cette buire divine, montée en orfévrerie par Morel et qu'on a bien fait de mettre sous verre, car l'air, le souffle, le regard, terniraient cette merveille de couleur, de forme et de beauté. Ainsi sont faits les règlements, — du moins jusqu'à ce qu'un ministre intelligent les brise ; Sèvres donne à Diéterle quatre mille francs par an, comme il donne douze ou quinze cents francs de pension à Jacobber, dont le travail a brûlé les yeux, et dont un Américain voulait dernièrement payer cent et quelques mille francs le tableau de fleurs d'après Van-Huysum. On vient de faire à Vechte, revenu d'Angleterre où il avait émigré après avoir reçu la croix en France, une grande position, digne assurément de son talent incomparable ; mais quels services pourra rendre cet illustre transfuge que ne balance l'influence imprimée par Diéterle à l'art tout entier ? Quand on a de tels hommes sous la main, il ne faut pas les laisser s'enrichir dans l'industrie privée, qui leur tend les bras ; Sèvres d'ailleurs n'est déjà pas si fertile en grands artistes.

Chenavard est mort ; son continuateur et son meilleur élève, Clerget, n'en est pas plus riche. L'imprimerie impériale, qui l'a laissé partir, ou qu'il a quittée, n'a pas eu le choix, car il n'y a pas eu concours, entre les splendides et sévères dessins qu'il destinait à cette éblouissante *Imitation de Jésus-Christ* dont nous avons parlé ailleurs, et les compositions, au moins étranges pour un tel livre, dont un illustre architecte (pourquoi pas un ingénieur des ponts et chaussées ?) a imposé les modèles vieillis, indiqué le style servilement érudit et dirigé la prodigieuse exécution. Le mot de Figaro est immortel. Comparez pourtant aux cinq ou six pages, si sobres, si hardies, si pures et si typographiques (car enfin il s'agissait d'un livre, destiné à être lu, — ce semble), exposées par Clerget, la série tout entière des merveilleuses paléographies et enluminures gothiques prodiguées dans le volume ; demandez, non pas à ce public civilisé qui délaisse Sèvres pour les diamants de la Couronne, comme le sauvage qui court aux verroteries, mais aux artistes, mais aux imprimeurs, si l'ornementation des volumes de la Collection orientale, ces perles de l'écrin typographique dont Chenavard et Clerget ont été les lapidaires, n'est pas cent fois préférable à tout ce que contient la vitrine officielle ; — et prononcez. Dessinateur et graveur, courageux et persévérant comme tous les esprits convaincus, cet artiste est un de ceux à qui l'industrie a le plus d'obligations sérieuses ; plus de trois cents planches gravées par lui, ses travaux à Sèvres et aux Gobelins, sa collection curieuse d'ornements de la Renaissance et de dessins dans le goût oriental, empreints d'un cachet à la fois sévère et poétique, justifient sa renommée et ses succès antérieurs.

Nous ne classons personne, et ce serait difficile, la plupart des dessinateurs industriels réunissant plusieurs genres, et le même nom présentant souvent une supériorité réelle dans une spécialité, à côté d'une infériorité non moins grande dans une autre. Aucune comparaison n'est réellement possible entre les exposants de cette catégorie. Rien d'ailleurs n'est plus tranché que le talent individuel, et plus rebelle à toute assimilation que l'initiative pure ; bornons-nous donc à indiquer :

Nous avons, à propos de l'ébénisterie, parlé de Lienard, cette gloire encyclopédique que l'orfévrerie, les bronzes, la fonte de fer, les meubles et les armes revendiquent également. Il a, dans la galerie des dessins, une page, récemment apportée, qu'il n'avait pas besoin de signer, — car son style signe pour lui, — mais dont l'histoire est assez curieuse. Il faut vous dire que Lienard, dont les œuvres peuplent le palais de l'Industrie, n'avait pu obtenir une carte d'entrée. Cela paraît énorme, mais cela était. « Exposez, » lui dit quelqu'un, « et vous aurez une carte. » Ce qui fut fait. Lienard jeta sur le papier cette ravissante composition, dédiée à Victor Paillard et consacrée à toutes les gloires ouvrières de l'industrie moderne, fut admis et eut le droit d'entrer, que sa grande médaille de Londres, sa croix de la Légion d'honneur, sa fontaine du transept et son armoire de chasse, achetée par l'Empereur, n'avaient pu lui faire obtenir.

Les admirables dessins de fleurs que M. Chabal-Dussurgey exécute pour les manufactures impériales des Gobelins et de Sèvres, dont les principaux meubles sont de lui ; les magnifiques pastels de M. Henry, peintre comme M. Chabal et directeur d'un atelier important, attestent les progrès du dessin pour tapis et moquettes, où MM. Granbarbe et Chebeaux occupent aussi un rang considérable. M. Chebeaux est peut-être, au point de vue du nombre et de la variété des produits, l'exposant le plus remarquable de la galerie, en tapis, papiers peints et étoffes. Plutôt chef d'atelier qu'artiste, il n'en est pas moins le fournisseur de toutes les grandes fabriques de l'Europe, situation qu'il doit à son intelligence inventive et à la sûreté de son goût.

M. Amédée Couder, qui est, avec M. Cavelier père, le doyen des artistes industriels, — leur première médaille d'argent date de 1834, — ne justifie pas, cette année, sa haute et brillante réputation. Quand on revendique comme lui le mérite d'avoir imaginé et ébauché la première idée des expositions universelles, il faut comprendre que l'on ne doit apporter à ces concours que des œuvres inédites, et ne pas couvrir un immense espace avec des choses connues depuis près de vingt ans, exhumées des collections du Conservatoire, et qui sont encore la plus notable partie du bagage de M. Couder, dont les dessins actuels, une nappe pour M. Casse, deux manteaux de cour et un châle à personnages, — triste genre que les châles ont adopté là ! — laissent beaucoup, mais beaucoup à désirer. Nous avons dit notre sentiment sur cette facilité accordée aux exposants de rapporter leurs productions anciennes, fonds de magasins, legs de prédécesseurs, marchandises vendues, chefs-d'œuvre qui traînent dans toutes les expositions. Le jury n'en a tenu compte que comme terme de comparaison, et toutes les fois qu'il n'a trouvé dans une vitrine que des objets connus, ou analogues comme valeur et comme procédés à ce qu'il connaissait déjà, il est passé outre et n'a fait entrer en ligne de compte que ce qui constatait une innovation véritable ou un progrès dans la fabrication. Sans cela, il n'y avait plus d'exposition. Ceci n'ôte rien au passé de M. Couder, dont l'imagination et la science ont fait le tour de l'Europe et formé notre meilleure école de dessinateurs pour étoffes et pour châles.

MM. Berrus frères ont, en dessins de châles, la supériorité la plus éclatante. Leur modèle, choisi au concours par S. M. l'Impératrice, est de tout point un chef-d'œuvre de grâce et de nouveauté ingénieuse, qui eût gagné peut-être à n'être pas exécuté par le manufacturier bruyant et stationnaire qui l'expose. Les connaisseurs reprochent aux frères Berrus l'abus des figures et de l'architecture dans une spécialité qui ne comporte pas ces tours de force, malheureusement imposés aux artistes de goût par des fabricants prétentieux ou par les besoins de la commande étrangère. Nous aurons à revenir sur la magnifique série des châles de Paris et de Lyon, qui, au point de vue du dessin seulement, nous offrent encore les noms déjà illustres de MM. Vichy, Vaillant, et surtout de M. Mathieu, inventeur d'un système géométrique où la composition économique du dessin n'ôte rien aux exigences de l'élégance et au charme infini de l'ensemble.

Passons, sans les nommer, sur les signatures qui ne représentent pour nous que l'habileté d'un industriel à utiliser de jeunes talents inconnus. Le monde de la fabrication n'offre que trop de ces exploitations peu divulguées, dont Lyon et Mulhouse semblent avoir le monopole ; c'est affaire au jury, qui a, si nous sommes bien informé, ramené au devoir et à la justice les chefs de maisons qu'il n'a pu forcer à révéler le nom de leurs artistes.

Nous avons déjà nommé MM. Martin Riester et Guichard. Ce dernier, inventeur de la substitution si économique de la laine de bois à la tontisse de laine animale pour papiers veloutés, est aussi un dessinateur de premier ordre. Un rideau du boudoir impérial porte l'empreinte de son beau talent, ainsi que le superbe piano à queue exposé dans le transept, dont il a exécuté les peintures, — seul mérite, à

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 657, 658, 659, 660, 662 et 663.

ce qu'il paraît, de ce magnifique meuble qu'on a retiré du concours quand on a su qu'il n'avait pas, du moins jusqu'à nouvel examen, les honneurs de la grande médaille isolée. Mais il a joui d'une bien autre célébrité : c'est là que pendant près de six mois, un Antinoüs du Solfége est venu quotidiennement, entre deux cigares, essayer sur les jeunes *misses* en chapeau brun et sur les filles de portières ébahies l'effet foudroyant de ses grâces obèses et les éclairs vainqueurs de son œil un peu mûr. Quelle mise en scène ! vous en souvient-il ? Un majordome en habit noir et en cravate blanche ouvrait le pupitre avec une clef d'or, époussetait les touches avec un mouchoir de valenciennes, et approchait respectueusement une chaise princière au virtuose dont les improvisations véhémentes, vendues depuis dix ans chez les marchands de musique, accentuées de soupirs, de poses et de regards ineffables, annoncées par toutes les trompettes de la réclame, débutaient en feux d'artifice chromatiques pour finir en mélopées d'aveugle qui avaient l'air de se moquer du public. Pauvre piano ! qui sait si ces symphonies à tour de bras n'ont pas contribué à sa défaite devant le jury ? Mais revenons à nos dessins.

Martin Riester expose pour la première fois. Nous avons dit un mot de ses coffrets, de ses cadres et de ses animaux fantastiques. C'est un maître, un vieux maître allemand par le talent comme par l'origine, un vrai descendant des Martin Schön et des Diesterlein, ressuscités en lui avec leur souplesse, leur verve sérieuse et leur burin spirituel autant que leur main était ferme. Riester est en même temps le collaborateur de toutes nos illustrations industrielles et l'un de nos meilleurs graveurs; les amis des arts lui doivent une grande partie des *Ornements des anciens maîtres*, publiés de 1844 à 1846 par M. Ovide Reynard, et qui sont le plus bel ouvrage qu'on ait fait en ce genre.

Citons encore M. Brandely pour ses remarquables dessins de placages et de meubles; — M. Cornu, le dessinateur principal et le créateur des merveilles de la maison Tahan; — M. Dussauce, à qui MM. Delicourt doivent leurs splendides papiers peints, et qui s'est élevé à la hauteur des peintres dont il traduisait la pensée ; — MM. Chatagnon d'Aubusson (tapis et moquettes), Gauthier (soieries, robes et reps), Lubienski (foulards), Goesin (bijouterie); MM. Revillon, Lourdereau et Schérer, de Nancy (broderies blanches); MM. Tamelier et Jehan, auteurs de la robe en point d'Alençon de S. M. l'Impératrice; M. Walcher, à qui les bronzes et l'orfèvrerie doivent de si charmantes inspirations; et enfin le vénérable M. Cavelier père, le Nestor de cette phalange glorieuse, à qui plusieurs fabricants n'ont pas permis (*sic*) d'exposer les récents modèles qu'ils lui ont achetés, mais dont les œuvres datées de 1840, de 1829 et même de 1810, sont à la fois pour nous de l'art et de l'histoire.

Un dessinateur de Mulhouse, M. Braun, a demandé à la photographie des matériaux admirables pour nos dessinateurs. Son album de bouquets et de fleurs n'est pas moins bien réussi que savamment composé, et nous servira de transition pour arriver à l'examen de la photographie, qui tend, elle aussi, comme tout ce que touche la main de la France, à devenir un art intelligent et créateur, de simple instrument reproducteur qu'elle était.

Tout le monde connaît et nous n'avons pas le loisir de refaire l'histoire de la découverte et des travaux de Daguerre et de M. Niepce de Saint-Victor. La plaque de métal a fait place désormais à la photographie sur papier ciré ou sur glace à l'albumine ou au collodion, qui n'offre plus de miroitements et permet de reproduire à volonté les épreuves les plus nombreuses et les plus considérables, et enfin à l'héliographie, c'est-à-dire à l'action de la lumière sur plaque de métal, avec assez de profondeur pour que cette plaque puisse servir de planche à impression. Ces deux procédés sont dus à M. Niepce de Saint-Victor, neveu de Nicéphore Niepce, le véritable inventeur du daguerréotype, qui ne vécut pas assez pour donner son nom à son Amérique industrielle et scientifique, dont Daguerre eut tout l'honneur quand il n'avait droit qu'à une part; toujours l'histoire de Christophe Colomb. Mais le daguerréotype n'était encore que l'incunable du grand livre dont le soleil allait devenir l'imprimeur.

Dans la salle où sont réunies les plus rares et les plus consciencieuses reproductions de la photographie (nous en reparlerons tout à l'heure), un tout petit cadre, à qui la foule ne donne pas même un regard et qui représente une maison de la rue de Rivoli, est salué par les visiteurs intelligents, et sera proclamé dans quelques jours au milieu de l'applaudissement universel : c'est le diamant de notre Exposition, le grain de senevé de la parabole, qui est devenu un grand arbre, la première épreuve obtenue par M. Niepce dans la chambre obscure, et gravée directement, sans intervention du burin, sans aucune retouche.

M. Niepce de Saint-Victor était officier dans un régiment de dragons, quand une circonstance, futile en apparence, le mit sur la voie de sa grande découverte; — toujours la pomme de Newton et la baignoire d'Archimède. Pour enlever une tache d'acide qui avait maculé son pantalon d'ordonnance, il avait eu recours à l'ammoniaque, qui avait ravivé la couleur. A la même époque, treize de nos régiments de cavalerie recevaient l'ordre de changer en couleur orange les couleurs aurore, rose ou cramoisie des revers de leurs uniformes. M. Niepce, inspiré par son premier succès chimique, se demanda s'il ne serait pas possible, sans découdre les revers destinés à la teinture ou au remplacement, de les teindre sur place. Il chercha, il trouva, et son procédé, adopté par le ministre de la guerre, procura à l'État une économie considérable. M. Niepce n'en voulut pas profiter; il fit don de sa découverte au ministère, et poursuivit ses recherches sur les acides. En même temps son oncle l'associait à ses travaux. De la décomposition des matières tinctoriales à celle des rayons lumineux il n'y avait qu'un pas; les propriétés de l'iode, de la benzine, du baume de Judée, de l'albumine, etc., n'eurent plus de secret pour lui, et la glace albuminée, dont la glace au collodion n'est au fond qu'une espèce de dérivation, fut le nouveau fleuron de cette gloire patrimoniale et nationale à la fois.

L'heureux inventeur ne s'arrêta pas ; en même temps qu'il découvrait la reproduction photogénique des dessins et imprimés soumis à la vapeur d'iode, — système incomparable qu'on peut voir fonctionner au palais de l'Industrie, — il formulait et livrait au public la solution de ce problème qui, vingt ans plus tôt, l'eût fait traiter d'insensé, et qui fixe, à l'aide du bitume de Judée, les images de la chambre noire sur une plaque d'acier où un dissolvant chimique les incruste et les grave, de façon à ce qu'on n'ait plus qu'à encrer et à imprimer, sans autres frais que le prix du papier et du tirage. Enfin il découvrait l'héliochromie, consistant à fixer dans la chambre noire, non plus les contours, mais les couleurs mêmes du modèle ; malheureusement ces couleurs n'ont pu être fixées, comme si la lumière jalouse se fût hâtée de reprendre au grand jour l'action destructive qu'on lui avait enlevée en la concentrant. Mais qui peut douter de l'avenir ? M. Niepce poursuivit ses recherches, au milieu desquelles il retrouva un jour, et comme en se jouant, la formule du fameux feu grégeois, brûlant sur l'eau, essayée et constatée officiellement l'année dernière.

L'impulsion une fois donnée, on va vite dans ce pays. L'exposition de la photographie française en est une preuve. L'Angleterre et l'Allemagne sont venues à la suite, et apportent des merveilles. Portraits, paysages, monuments, tableaux, statues, bas-reliefs, ce n'était là que de l'art pur ; il fallait plus encore : l'histoire naturelle. la botanique, l'anatomie, tous les arts plastiques, toutes les professions industrielles ont demandé à la photographie ses ressources fabuleuses de rapidité, d'exactitude et de bon marché, et à toutes ces demandes la photographie, représentée au palais des Champs-Elysées, répond avec une plénitude aussi indescriptible qu'infatigable.

Le bijou de M. Niepce est, avons-nous dit, dignement entouré. Ici M. Delessert reproduit l'œuvre sublime de Marc-Antoine en *fac-simile* cotés à deux francs chaque et placés à côté des gravures originales, payées mille francs, avec lesquelles on les confond ; là, MM. Baldus et Bisson frères exposent ces gigantesques vues panoramiques du Louvre, de Paris à vol d'oiseau, du Mont-Dore, du lac Chambon, des Arènes de Nîmes, de l'Amphithéâtre d'Arles, de l'Oberland bernois, et la reproduction si émouvante des œuvres d'Albert Durer et de Rembrandt, des vases de Versailles, des groupes de Lepautre ; M. Lesecq accumule les plus anciens échantillons de l'art gothique ; M. Piot expose les monuments de l'Italie et de la Grèce ; M. Martens, le Mont-Blanc; M. Legray, inventeur du papier ciré, nos cathédrales du moyen âge. Puis viennent les paysages anglais de MM. Fenton et Maxwell Lythe, si finis, si exquis de lumière et de perspective ; les admirables travaux de MM. Bayard, Disdéri, Nègre, Riffaut, Heilmann ; les vastes et riches albums de M. Blanquart-Evrard de Lille ; les épreuves physiologiques, zoologiques et astronomiques de l'Angleterre, où les affections morbides, les convulsions des aliénés, les mœurs et les passions des animaux, les phases des corps célestes et les différents aspects du ciel ont été instantanément saisis et fixés ; les horizons et les monuments baignés de lumière, envoyés de Florence et de Rome, d'Athènes et de Constantinople, quatre ateliers que s'est fabriqués le soleil ; les études d'après nature de M. Hanfstangl, de Munich ; — enfin l'innombrable collection des portraits, en tête de laquelle MM. Thompson et Bingham obtiennent directement des épreuves grandes comme nature, mais dont l'énumération nominale seule remplirait toutes nos colonnes, même en omettant, et à juste titre, la photographie marchande des boulevards et des passages, qui n'est ni un art ni une industrie, mais un commerce banal et vulgaire, à la portée du premier venu qui a de quoi louer un logement avec terrasse, — et qui n'a d'égale dans le mépris des gens de goût que cette autre abominable industrie de l'achèvement à l'huile ou à l'aquarelle, qui déshonore à la fois la peinture et la photographie, et prouve bien, par la barbarie de leur assemblage, qu'elles sont incapables de se nuire réciproquement. Nous en dirions moins encore des stéréoscopistes avec ou sans retouche, des garantisseurs de ressemblance à trois francs, des fabricants d'effigies certifiées conformes sur verre, sur cuir, sur caoutchouc, sur papier à lettres (ce qui est ingénieux pour les cœurs aimants, à condition qu'on ne plie pas trop menu), sur porte-cigares, sur médaillons, bracelets, agendas, cartes de visites, prospectus, factures, fonds de chapeau, enveloppes à bonbons, et bien d'autres encore. Ces applications, qui sont à l'art véritable ce que l'écume est à l'Océan et la poussière au soleil, témoignent pourtant de l'activité d'une industrie qui, à peine née, compte déjà ses adeptes par centaines de mille, s'incarne dans toutes les classes, et répond à tous les besoins et à tous les caprices de la société.

A côté des industriels proprement dits, l'Exposition nous offre quelques personnes du monde à qui la science photographique devra certainement de remarquables progrès. Outre M. Delessert, pour qui le culte des beaux-arts, la vulgarisation des nobles choses et l'emploi glorieux d'une fortune glorieusement acquise ne sont, à vrai dire, qu'une habitude et une tradition de famille, il faut citer M. Olympio Aguado pour ses ravissants paysages et ses imitations d'anciennes gravures ; M. le marquis de Béranger pour ses pittoresques vues du Dauphiné, M. le baron Gros et quelques noms opulents ou illustres d'Italie et d'Angleterre. Ce sont là de nobles loisirs.

Les chefs-d'œuvre de la lithographie, de la gravure sur bois, sur acier, sur cuivre et sur pierre, font partie de la même classe que la photographie et les dessins industriels. Ce sera le sujet de notre prochain article, ainsi que les éventails, fantaisies diverses, parures, fleurs artificielles, broderies, tapisseries, papiers façonnés, et toute cette grande famille de petites industries qui se rattachent plus sérieusement qu'on ne pense à la peinture et au dessin proprement dit.

Ch.-P. Magne.

(*La suite au prochain numéro.*)

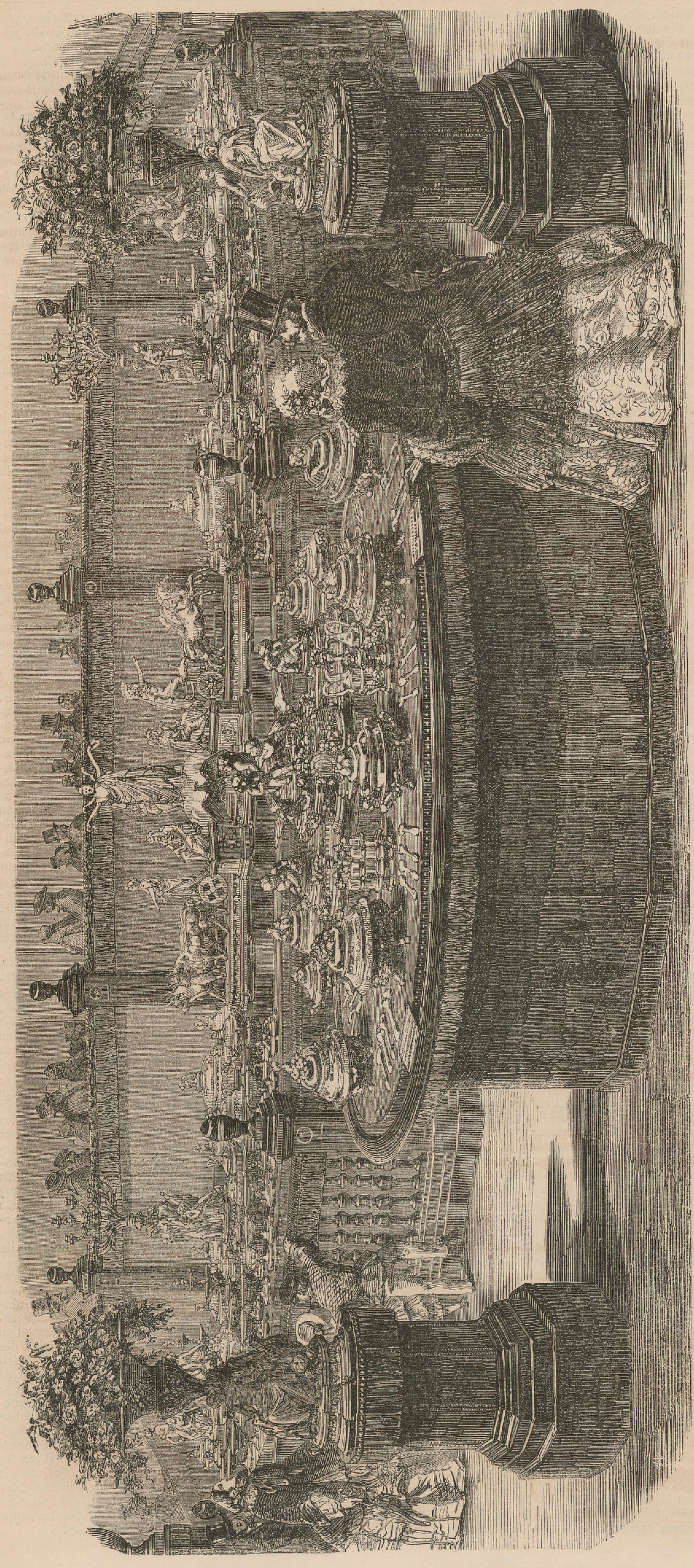
P. S. Le chef de la plus importante ébénisterie de Paris, M. Grohé, a cru voir dans celui de nos articles où il était question de lui, une pointe d'admiration partiale pour Liénard, qui se serait traduite en injustice pour MM. Grohé, dont personne plus que nous, cependant, n'apprécie la vaillante existence industrielle, la fabrication consciencieuse et l'exposition remarquable. Nous n'aimons pas à rectifier, certain que nous sommes de la sincérité de nos examens ; mais il ne nous déplaît pas de compléter notre pensée quand elle est mal comprise ; c'est ce qui est arrivé. Nous nous hâtons donc de déclarer que la renommée de MM. Grohé n'a qu'eux-mêmes pour auteurs ; que Liénard les a quittés depuis longues années, et que, si tous leurs confrères avaient travaillé comme eux, nous eussions été moins sévère pour l'ébénisterie parisienne. — Ch.-P. M.

LE SERVICE DE L'EMPEREUR, L'ARGENTURE ET LA GALVANOPLASTIE. (*Exposition de la maison Christofle.*)

Nous avons, ici et ailleurs, essayé de démontrer l'immense et toute spéciale transformation que la substitution des métaux ordinaires à l'or et à l'argent pur, ainsi que l'application de la pile électrique aux industries diverses nées de la métallurgie, venaient de faire subir à l'orfévrerie d'art et de table. Cette révolution, définitivement acquise au domaine public et fixée par les résultats complets de l'Exposition universelle, a produit, outre les beaux autels exposés dans le transept par MM. Bachelet et Poussielgue-Rusand, objets de la plus haute distinction du jury, la collection considérable d'orfèvrerie que M. Charles Christofle a exposée dans la Rotonde du Panoráma, et qui comprend, avec le service de cent couverts commandé par l'Empereur, une foule de pièces remarquables, dont la réunion est peut-être l'un des plus utiles enseignements que nous aura valus le grand concours de 1855. A ce titre surtout, les efforts d'une grande maison demandent un examen attentif et détaillé. L'orfévrerie en métaux ordinaires a pu, sans écraser les produits plus somptueux de l'orfévrerie en métaux précieux, mais sans être non plus écrasée par leur contact, donner la magnifique et mathématique mesure de ses ressources et des services qu'elle est appelée à rendre au bon goût, à la consommation et à la fortune publique. Désormais, et ceci est capital, les belles formes, les riches modèles, les services finement ciselés, les milieux de table, les candélabres, les coupes et les assiettes montées tels que les concevait le génie du statuaire et de l'ornemaniste, pourront s'exécuter à des prix abordables pour les fortunes modestes et figurer ailleurs que sur les dressoirs millionnaires ; désormais, le même surtout qu'un grand orfévre ne pouvait, en toute sa vie, fabriquer qu'à un seul exemplaire, sera, dans les mêmes conditions de splendeur artistique et d'exécution parfaite, reproduit à vingt, trente, quarante éditions, qui, réunies, ne coûteront pas même ce que valait le modèle primitif et unique en argent massif ou en vermeil. Et ce ne sera pas encore le dernier mot de cette importante industrie ; car, tandis que, d'un côté, l'imagination des modeleurs trouvera de nouveaux thèmes d'émulation dans cette vulgarisation de leurs plus belles œuvres ; de l'autre, le merveilleux instinct de recherche qui distingue nos manufacturiers, nos savants et nos ouvriers-artistes, les conduira à aborder la statuaire elle-même, et, après avoir argenté des vaisselles charmantes, à tirer du bain électrique des statues pour nos musées, des autels pour nos églises et des pendules pour nos salons.

Par l'importance de sa fabrication qui occupe plus de douze cents ouvriers, par le chiffre de ses affaires qui dépasse plusieurs millions, par l'habileté des chimistes et des sculpteurs qui dirigent ses travaux, la maison Christofle, quelque bruit qu'on ait fait autour d'elle ou qu'elle ait fait elle-même, tient incontestablement la tête de cette réforme et a assumé toute la responsabilité de ces progrès. Nous avons vu, dans un de nos derniers numéros, quel ingénieux parti décoratif elle avait tiré de la galvanoplastie appropriée à l'ameublement et remplaçant, avec un avantage inouï de bon marché et d'exécution, les ornements de bronze ciselé et doré qu'on applique aux encoignures des meubles, aux chambranles, aux portes, aux croisées, aux cheminées, aux panneaux, etc. Nous la retrouvons aujourd'hui, étalant ses travaux de grande échelle dans la Rotonde privilégiée, en compagnie de Sèvres, des Gobelins et des diamants de la Couronne, c'est-à-dire de tout ce que l'Exposition compte de plus parfait comme art et de plus superbe comme richesse. La destination de la majeure partie de ses produits, commandés pour la table impériale, a-t-elle seule motivé cette distinction flatteuse, et le mérite du travail a-t-il justifié cet honneur ?

En masse, oui assurément, et il n'y a qu'une voix là-dessus ; en détail il y a du pour et du contre. Même quand tout n'est pas irréprochable, tout, du moins, est considérable dans une entreprise de cette dimension, dont l'histoire serait peut-être aussi curieuse à raconter que la description est longue à en faire. Plusieurs fois modifié, soumis à des influences de toute sorte, conçu dans des proportions véritablement grandioses, exécuté par une élite glorieuse de sculpteurs et de ciseleurs de premier ordre, comment se fait-il que le service de cent couverts de l'Empereur, irréprochable et incomparable comme œuvre industrielle, laisse tant à désirer comme œuvre artistique, et qu'à part quelques figures largement senties et jetées, ces miracles de ciselure, d'ajustage, de gravure et de fini ne rachètent pas des fautes de composition, des faiblesses de dessin, des froideurs et des roideurs d'académie, des banalités d'allégories, des manques enfin d'unité, de goût et de style qui ont frappé les yeux même les plus bienveillants, et qui n'ont point échappé à l'auguste destinataire de cette grande richesse ?



Exposition universelle de l'industrie. — Service de table commandé à M. Christofle, par l'Empereur.

Ici nous devons faire une réserve importante. Nous avons, à cette même place, trop souvent et trop énergiquement défendu la cause des producteurs légitimes contre les éditeurs responsables, pour ne pas prendre en main aussi, quand l'occasion s'en présente, le parti des chefs d'industrie débordés par la vanité, les prétentions ou les fautes de leurs collaborateurs en sous-ordre. C'est ce qui est arrivé à la maison qui nous occupe. Le sculpteur, homme de talent, du reste, à qui elle avait délégué la direction artistique du service impérial, soit qu'il ait substitué ses idées à celles de M. Christofle, soit que des circonstances qu'il ne nous appartient pas d'apprécier aient modifié le programme primitivement arrêté ; soit enfin que, par orgueil, par entêtement ou par conscience de sa valeur, il ait voulu donner son nom, — son nom seul, — à une œuvre de cette portée et de cette grandeur, — le sculpteur, disons-nous, n'a pris conseil que de lui-même, et n'a vu que sa personnalité-là où il ne fallait voir que sa mission. Les fautes s'en sont suivies.

Nous signalerons, par exemple, cette malheureuse idée d'avoir placé, dans une pléiade de divinités mythologiques, la Religion chrétienne, une croix à la main, et dans un ensemble destiné à un festin encore ! Nous blâmerons cette grande figure de la France, aux bras étendus, à la pose inflexible, que nous retrouvons partout à l'Exposition, sur le fronton du palais de l'Industrie, où elle écrase ce monument déjà si lourd, sur les meubles du faubourg Saint-Antoine, sur les pendules des marchands de bronzes et sur le vase magnifique de l'Exposition de Londres, où, soit par une faute de perspective, soit par la forme même du vase, on dirait qu'il y a deux corps sous la draperie, — copies ou plutôt défigurements d'une simple et fière création de Diebolt, qui ébaucha, pour une fête publique de 1849, ce beau modèle, dont on peut voir une charmante réduction en bronze à l'étalage de MM. Eck et Durand. Nous n'aimons guère davantage le Télémaque, style Directoire, qui « pose pour la guerre » sur un quadrige magnifique d'entraînement, et la déesse de la Paix, portée sur le char attelé de ces quatre bœufs au pas, chef-d'œuvre de Rouillard, qui n'a de comparable, comme puissance et comme mouvement, que le fameux *Labourage* de Rosa Bonheur, qu'il rappelle en le surpassant. Mais, ces imperfections une fois constatées, regardez de près cette exécution et ce travail. Il n'y a que le reliquaire de l'Empereur et les candélabres du duc de Luynes, exposés chez Froment-Meurice, et ciselés le premier par Honoré, les seconds par les frères Fannière, pour soutenir la comparaison avec cette main-d'œuvre si délicate et pourtant si ferme, si fouillée et pourtant si large. La lumière joue, les toisons miroitent, les chairs respirent, les moindres détails de floraisons, de chevelures, de plumages, d'étoffes, les nuances les plus insaisissables, les intentions les plus idéales se touchent et se lisent sur cette trame oxydulée du métal assoupli comme un tissu, et complètent la haute idée que l'Exposition actuelle a donnée au monde du mérite de nos ciseleurs parisiens. Les plus célèbres ont travaillé à ces pièces que leur main a rendues illustres. Mais si l'on a oublié leurs noms sur la liste affichée par M. Gilbert, nous les écrirons, nous, et, à côté des Fannière, nous mettrons MM. Honoré, Richard Desandris, Dalbergue, Deurbergue, Poux, Meissner, Ruyton, Doux, Dutilloy, Lavigne et Vafflard. Quant aux sculpteurs qui, avec M. Gilbert, directeur du travail, ont concouru à l'exécution des modèles, ce sont MM. Diebolt, Daumas, Caudron, Briant frères, Montagny, Rouillard, Demay, etc., etc., lauréats de Rome, dont le public connaît les noms, que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire.

Nous n'avons parlé que de la grande pièce de milieu représentant, on le devine, la France entourée des quatre figures allégoriques de la Religion, de la Justice, de la Concorde et de la Force, et distribuant des couronnes à la Paix et à la Guerre. Les quatre grands candélabres représentant les Sciences, les Arts, l'Industrie et l'Agriculture ; les coupes figurant le Nord, le Midi, l'Est et l'Ouest de la France, sont d'une beauté irréprochable de composition, et, cela va sans dire, d'une perfection toujours infinie de ciselure. Il y a peu de galvanoplastie dans ce majestueux ensemble d'orfévrerie fondue et burinée, composé de vingt-sept grandes pièces, sans compter les innombrables réchauds, compotiers, sucriers, légumiers, assiettes à dessert, saucières, casseroles, supports, et la collection innombrable des pièces à main et des ustensiles de toute sorte, où la galvanoplastie a été plus souvent employée. C'est à l'aide du procédé dont nous parlions l'autre jour, et qui consiste à solidifier la coquille galvanique en y coulant du métal en fusion, qu'a été obtenue la belle frise à jour qui entoure la pièce principale.

Des corbeilles, des pièces de milieu, des groupes, des thés émaillés, des candélabres, un service complet de trente couverts, une exhibition immense de produits d'orfévrerie courante, et enfin une ravissante pendule Louis XVI, qui est pour nous la perle de cette exposition, demanderaient une description que l'abondance des matières ne nous permet pas même d'indiquer; là, comme ailleurs, l'industrie de l'argenture justifie sa haute réputation, et l'économie des prix de revient n'enlève rien au bon goût, à la grâce et à la distinction des produits.

Le service de l'Empereur a été payé huit cent mille francs.

Au nombre des artistes que nous avons déjà cités, M. Charles Christofle ajoute, pour les signaler au jury, M. Henri Bouilhet, son neveu, ingénieur de son établissement (auteur de cette gracieuse pendule que nous venons d'indiquer, et qui ne sera pas reproduite, parce qu'elle est un souvenir de famille) ; MM. Madroux, Révillon et Wilms, sculpteurs ; M. Broecks, chef de l'atelier d'orfévrerie, et M. Doisy, chef d'atelier de la galvanoplastie. Cette publicité est d'un bon exemple, et nous la recommandons à MM. les industriels, dont beaucoup n'ont pas fait comme M. Christofle.

CH.-P. MAGNE.

Modèle adopté par la nouvelle Compagnie des omnibus fusionnés de la ville de Londres.

Coupe intérieure.

A coup sûr il n'est pas un Parisien que l'aspect des omnibus anglais n'ait séduit.

Cette caisse légère et bien proportionnée, ces trains courts et roulants, cette suspension simplifiée, et par-dessus tout la taille, l'espèce, la vitesse des chevaux, tout donne à cette sorte de voiture le cachet de distinction qui se remarque dans tous les systèmes de locomotion employés par nos voisins et alliés.

L'esprit de concurrence, le stimulant de la rivalité, ont inspiré à tous les propriétaires de ces voitures des expédients qui ont tourné au profit du *pittoresque*. Telle voiture sera attelée de chevaux gris, telle autre de chevaux pie, celle-ci aura des alezans. Les harnais seront ou absolument noirs, ou enrichis de garnitures éclatantes. Il n'est pas rare de rencontrer un omnibus dont la caisse est d'un rouge éclatant comme l'uniforme d'un coldstream, suivi ou serré de près par un autre omnibus bleu saphir, café au lait, vert émeraude, ou écossais à carreaux vifs.

La rapidité de marche de ces voitures est extraordinaire; elle tient avant tout à l'excellence des chevaux, qui ont une *figure* et une vitesse propres à toute espèce de chevaux issus de pur sang dans telle ou telle proportion. Ces chevaux ne rappellent en aucune façon nos chevaux d'omnibus français, nos vigoureux percherons, qui restent toujours rustiques au milieu de la civilisation parisienne, et ne se gênent pas pour hennir, mordre et se cabrer dans nos rues comme dans leurs prairies normandes.

En outre, les cochers et les conducteurs anglais font preuve d'une prestesse et d'une finesse de vue qui dépassent ce que faisaient nos anciens cochers de *coucous*. Tout passant est, de leur part, l'objet d'une invitation persistante : les cris, les gestes, les signes, se succèdent de l'omnibus gris à l'omnibus jaune. L'énumération bruyante des localités desservies, *Banck*, *City*, *Charing-Cross*, *Kinsington*, *Pall-Mall*, compose une musique dans laquelle toutes les variétés de la voix humaine, basses, barytons, ténors, placent leur note favorite. — Quelquefois le dépit entraîne tout le personnel des hommes et des chevaux, et alors s'organise dans *Piccadilly*, dans *Regent-Street*, et souvent aux environs du Parc, une véritable course contre laquelle ne protestent pas les voyageurs, gagnés à leur tour par cet amour de la lutte chevaline, si commun chez nos voisins.

Les piétons seuls payent d'une jambe ou d'une côte le plaisir de voir arriver les chevaux gris avant les bais.

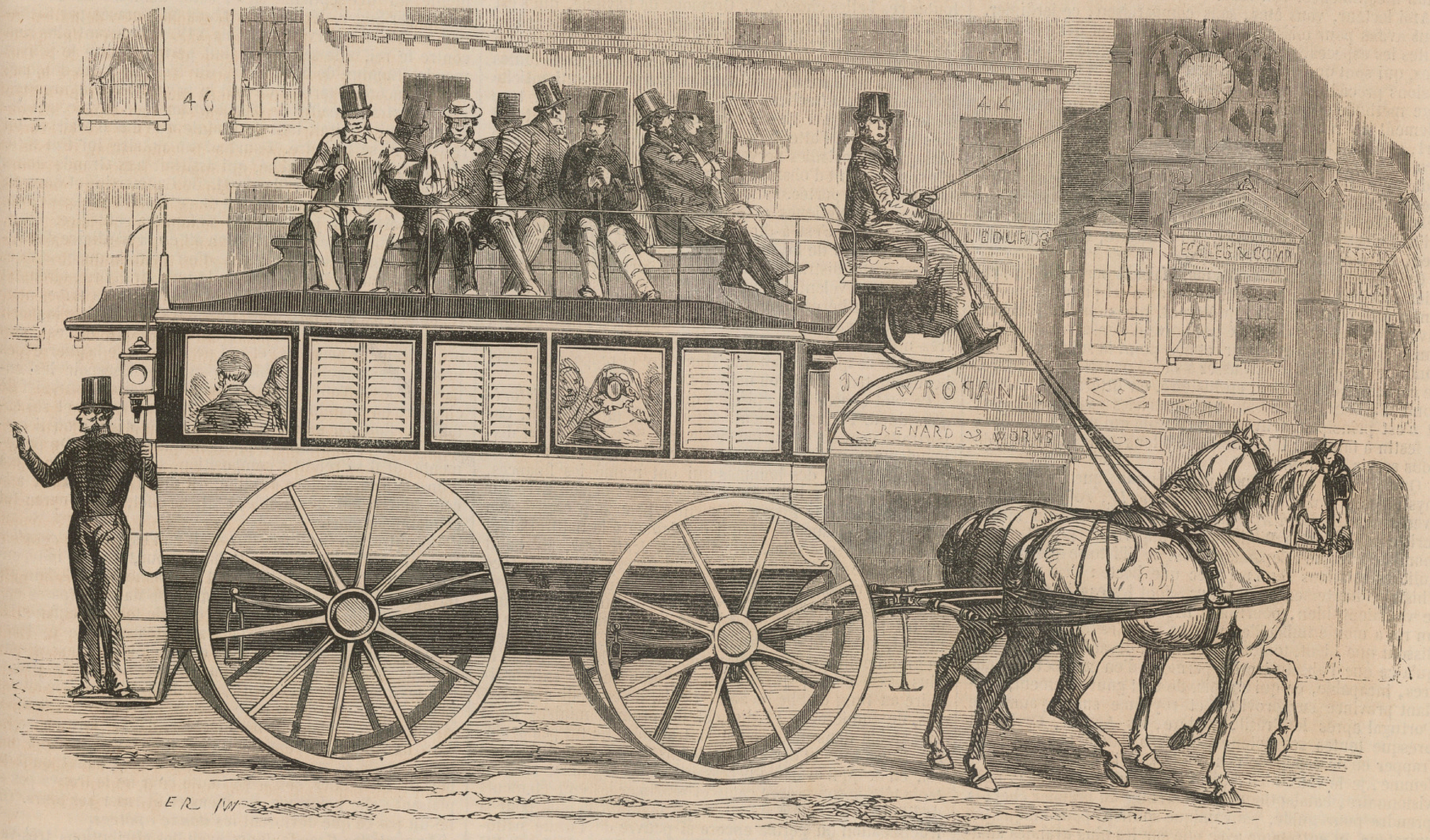
L'omnibus tient une grande place dans les habitudes de la population si laborieuse et si intelligente de Londres. L'omnibus lui rapporte un capital de temps en échange de ses *pence*, et ce temps est employé aux affaires.

Les moyens de communication forment un des principaux éléments de la civilisation anglaise, qui procède comme la civilisation romaine.

Ainsi, lorsque le propriétaire d'un terrain vague entreprend de construire un quartier nouveau sur ce terrain, il ne commence pas, comme on fait ici, par concentrer une armée de terrassiers, de maçons et de charpentiers. Sa première opération consiste à diriger une ligne d'omnibus sur le point où vont s'élever ses bâtisses. Une baraque marque la station, quelques bâtiments sont improvisés pour recevoir les conducteurs et les employés de la station; un *public house* ouvre son comptoir, et en peu de temps le quartier, rendu accessible par le fait de l'omnibus, voir surgir des maisons, des *square* et des lanternes à gaz.

Donc les omnibus de Londres constituent un ensemble d'entreprises prospères et fructueuses, qui réclamait néanmoins des améliorations dont l'organisation des omnibus parisiens a fourni le modèle.

Pendant leur dernier séjour à Paris, les Anglais ont remarqué les avantages bien établis aujourd'hui de notre système de correspondances, qui produit l'économie de temps et d'argent pour le voyageur. Dès lors tous les entrepreneurs de Londres se sont *fusionnés*, pour employer ce terme de l'industrie contemporaine, c'est-à-dire que par la concentration des capitaux, par les perfectionnements, par l'unité, par la coïncidence des lignes, la suppression des services inutiles, l'augmentation des services productifs, ils vont doubler ce résultat qu'on appelle les dividendes. Toutes les voitures, au nombre de huit cent dix, ont été achetées par la compagnie nouvelle, qui s'est



Élévation extérieure.

organisée à Paris, et à la tête de laquelle figurent des noms français et anglais, et notamment ceux des plus importants entrepreneurs de Londres. Pour donner une idée des bienfaits promis au public par cette nouvelle organisation, il suffit de dire que le trajet entre la Banque et Charing-Cross ne coûtera que trois *pence*. Soit un *penny* par mille.

La voiture dont nous donnons le modèle, adopté déjà, est élégante, courte et commode. L'intérieur sera divisé en stalles, comme dans les nôtres. Ce détail confortable avait vivement frappé les Anglais qui ont voyagé sur nos parcours. Les cochers et les omnibus porteront un vêtement uniforme, sévère et de bon goût, avec un numéro attaché au collet.

L'adoption des compteurs, pour éviter les fraudes dans la perception, est aussi résolue.

Ainsi donc l'adresse proverbiale des cochers, la vitesse des chevaux, la bonne construction des voitures, ces avantages spécialement anglais, vont être doublés par l'organisation française, et le public affairé de Londres recueillera, d'ici à peu de temps, un des effets réels et nombreux produits par le bon accord de deux peuples doués de toutes les aptitudes industrielles.

PROSPER VINCENT.

Chronique littéraire.

Il faut enfin entrer dans l'histoire, et ce sera pour y faire une certaine station. Grâce à Dieu, nous ne manquons pas d'historiens aujourd'hui, et si l'avenir doit en compter un pareil nombre, dépêchons-nous, ô mes amis, de faire de grandes choses afin d'être burinés par Clio!

Quand on se met à table devant un grand festin où se trouvent de grosses pièces, les attaque-t-on tout d'abord? Non : on s'ouvre premièrement l'appétit par de petits plats et des hors-d'œuvre. Maladroit est l'amphitryon qui vous invite tout d'abord à courre sus aux hures, aux grands pâtés, aux enivrants. Il vaut bien mieux faire comme le comte de V..., original des derniers siècles, qui avait parié que son jardinier, gaillard d'un estomac crotonien, mangerait à lui tout seul, et en une séance, un veau. Jour pris et arrivé, Gargantua se présente, l'œil inspiré, la serviette à la boutonnière, et on lui sert, devant les témoins de ce *sport* d'une singulière espèce, le veau à toutes les sauces connues de la *Cuisinière bourgeoise*, et sous toutes les variétés que nous détaille si bien deux fois par mois la préfecture de police dans sa taxe de la boucherie : côtelettes, collier, paleron, noix, gîte à la noix, et tout ce qui s'ensuit. Quand notre homme a absorbé les trois quarts du jeune ruminant, il commence à s'inquiéter; il appelle son maître, qui ce jour-là le servait à table avec l'inquiète sollicitude d'un bon parieur, et lui dit à demi-voix, dans le *sotto voce* d'un poumon de village, c'est-à-dire assez haut pour que chacun l'entende : « Monsieur le comte, il s'en va temps, et grand temps, d'apporter le veau. Avec toutes ces *fichaises* que vous me faites manger, je finirai par n'avoir plus d'appétit, oui, quand le veau viendra! » L'innocent ne se figurait un veau qu'avec ses quatre jambes, et eût peut-être perdu le pari, si on lui eût servi le mets sous cette forme. Au contraire, grâce à l'artifice convenu, il l'eût gagné presque deux fois. Inutile d'ajouter que la prodigieuse hilarité de la *galerie* lui donna sur-le-champ gain de cause. Tout le monde fut content, excepté lui peut-être, qui tenait à finir, sinon à commencer son veau.

Ami lecteur, vous êtes, sans comparaison, ce jardinier. Nous avons pour mission de vous faire avaler des veaux de toutes les espèces, pour ne rien dire des bœufs, et des vaches, qui sont quelquefois un peu enragées. Si nous ne vous faisions procéder dans cette œuvre de déglutition avec une sage méthode et quelque peu d'artifice, vous refuseriez totalement de nous gagner notre pari, à quoi nous tenons fort, et pour cause. De là vient que nous observons le *lento gradu propera*, la gradation que veut Horace. Si le veau doit venir, il viendra à son heure; n'y comptez pas outre mesure. En attendant, absorbez-le le plus possible et en détail. C'est ce que vous demande, le bonnet à la main, celui qui n'est pas votre maître, au contraire, mais tout uniment votre cuisinier.

Que si nous comparons les mets faisant partie de ce premier service à de simples entrées, ce n'est point, le veuillent croire ceux qui les apprêtèrent, que nous les pensions ravaler au-dessous de ceux qui doivent s'ensuivre. Nous ne considérons que la grosseur, et non point la substance et le condiment, qu'on jugera assez à la dégustation ultérieure. Le caractère épisodique, en histoire, en littérature, correspond d'ailleurs assez bien aux fantaisies gastronomiques, et c'est principalement ce caractère-là qui prédomine dans le festin à tant par tête que nous allons avoir l'honneur de vous servir incontinent.

Quoi de plus épisodique, par exemple, que les rapports mystiques et confidentiels de *Philippe IV, roi d'Espagne*, avec *sœur Marie d'Agréda*, élucidés, d'après un manuscrit espagnol de la Bibliothèque impériale, par M. Germond de Lavigne? Cependant c'est de l'histoire que ces singulières relations d'un roi avec une béate : c'est même de l'histoire hautement instructive, dont les esprits forts, s'ils le voulaient bien, pourraient tirer grand parti. On voit là un roi à moitié imbécille, pour ne pas dire tout à fait, aussi dissolu que bigot, toujours tremblant devant les fautes jusqu'à ce que l'absolution lui permette d'en commettre d'autres, incapable, ce qui est pis, de tout gouvernement, perdant province sur province et royaume sur royaume, le Portugal après le Brésil, Madère, les Açores, Ceylan et presque toutes ses colonies après la Catalogne, s'en venir frapper en désespoir de cause à la cellule d'une très-sainte femme, je le veux bien, cette sœur Marie d'Agréda, mais visionnaire, cataleptique, somnambule au premier chef; la prendre pour guide, pour unique soutien, pour unique inspirateur, et entretenir avec elle sur les plus grandes affaires, comme sur son salut, une correspondance quasi-journalière qui dura de longues années et que rompit seule la mort. Avouez que voilà un royaume bien mené, et une Egésis bien trouvée. Du reste, que ne devait-on pas attendre en ce genre du roi que l'on a comparé à un fossé, avec cette devise : *Plus on lui ôte, plus il est grand*. Il n'eut pas d'autre grandeur, mais il eut celle-là au suprême degré. Quand il mourut, il était grand au moins comme l'Ebre ou le Tage.

Cette pauvre sœur d'Agréda, qui nourrissait sa fièvre extatique de racines en quantité insuffisante, avait une rude tâche à défrayer ce roi de conseils et d'instructions qu'il lui demandait sur toutes choses. Il lui écrivait sur un papier plié en deux, et elle devait répondre à mi-marge, article par article, à tout ce dont le roi s'enquérait. Il ne paraît pas que ses visions lui servissent à grand'chose pour la conduite de l'Etat. La pauvrette en était, la plupart du temps, réduite à répondre comme une *adresse* législative à un discours de la couronne. Le plus singulier exemple de cette paraphrase est donné par M. Germond de Lavigne. Le roi écrit :

« Ma flotte a secouru Oran... Mes royaumes sont en danger (c'était leur état normal)... Mes troupes assiégent Turin... Les affaires vont mal en France... Rien n'avance à Barcelone... Gravelines n'est pas encore pris... »

Et la pauvre sœur de répondre :

« Je suis heureuse de la délivrance d'Oran... J'avoue que ces royaumes sont en danger... J'espère que le siége de Turin aura un bon résultat... Je suis peinée de l'état des affaires en France... Je souffre de la lenteur du siége de Barcelone... Je regrette que Gravelines ne soit pas pris... »

Le monarque se montrait si enchanté de ces avis qu'il en voulait sans cesse d'autres, et cette plaisanterie dura vingt-deux ans. D'ailleurs la correspondance est de part et d'autre édifiante, et, si elle se fût bornée là, bien que l'usage ne soit pas de faire sa confession aux femmes, il n'y aurait rien à en dire, sinon que Philippe IV eut horriblement peur de l'enfer, tout en faisant ce qu'il fallait pour s'y plonger, mais sans avoir le courage de renoncer à ces damnables pratiques. Côté vraiment espagnol.

Telle quelle, cette correspondance est, je le répète, un document curieux pour l'histoire de la Péninsule, et une échappée précieuse ouverte sur ces temps incroyables vraiment, incroyables par le regret qu'ils inspirent, où le sort de millions d'hommes était mis en de telles mains. Il faut donc savoir gré à M. G. de Lavigne de ce nouveau travail; mais j'admire l'héroïque impassibilité dont il enregistre chacune des syncopes voyantes et ultrà-voyantes de sœur Marie d'Agréda. Cette brave franciscaine a des évanouissements prophétiques, où elle voit toutes choses, et plusieurs encore. Elle discerne parfaitement bien ce qui se passe dans l'Inde, au Mexique, et en Purgatoire. Elle a des entretiens suivis avec don Carlos, l'infant décédé d'Espagne, qui la charge de très-bons conseils pour son père, lequel en a besoin. Cette sainte, sentant sa fin approcher, emploie *soixante-deux jours* à son examen de conscience, et à sa confession *treize jours*. Juste ciel! que faudra-t-il à nous, pêcheurs? Puis elle est frappée de *mort mystique*, sublime avant-coureur de la mort naturelle. Mais que fut cette *mort mystique?* « C'était, dit le père Bénavidès, biographe de la sœur, un phénomène qui se composait du *passif* que la sœur recevait du Seigneur, et de l'*actif* qu'elle opérait avec sa grâce. » Elle mourut en partie double. A toutes ces belles choses, M. Germond de Lavigne, qui s'est confiné strictement, trop strictement selon nous, dans son rôle de rapporteur, n'a rien à objecter. Il estime même que « le récit du P. Bénavidès (où se trouvent consignées toutes les visions de la sœur) a obtenu des temps une authenticité incontestable. » Réellement, cet écrivain a abjuré par trop ici le sens critique. Que le récit du P. Bénavidès excite au plus haut point l'attention des personnes qui s'occupent de biologie, de maladies nerveuses, d'hysterie, d'extase, nous n'y voyons point d'obstacle, et nous croyons même que c'est là sa véritable portée. Mais élever à l'histoire tous ces phénomènes magnétiques et cataleptiques, sans discussions, sans réserve, c'est-à-dire sans doute en les admettant comme articles de foi, cela est singulier, et je ne puis expliquer cette distraction de l'érudit écrivain que par les prédilections volontiers enthousiastes dont il se laisse pénétrer pour les héros dont il traite. Quoi qu'il en soit, le contingent nouveau de matériaux qu'il apporte à l'histoire sera très-utile, et d'autres déduiront les conséquences rationnelles de ce qu'il ne fait que transcrire et rappeler, en ceci beaucoup trop timide ou modeste.

Ce sont encore des épisodes que les *Portraits historiques* de M. Pierre Clément, aujourd'hui de l'Institut. Ces portraits vont du douzième siècle, par Suger, jusqu'au dix-neuvième, par le duc de Gaëte et M. Mollien. Ils ont trait généralement à des hommes qui ont manié les finances, sujet que, par sa belle étude sur Colbert et son livre sur Jacques Cœur, M. Pierre Clément a beaucoup creusé, on sait avec quel succès, et qui est demeuré le naturel objet de ses études spéciales. Ainsi Sully, Jean Law, Machault d'Arnouville, les frères Paris, l'abbé Terray, trouvent, avec les deux grands financiers impériaux, Gaudin et Mollien, place dans cette galerie. On y trouve aussi d'Argenson, qui ne fut pas seulement policier habile, et avait été, sous le Régent, président du conseil des finances. L'illustre Suger, ce grand politique, ce pauvre *oblat*, cet orphelin sorti de la plus basse classe, qui s'éleva par son mérite extraordinaire au rang d'abbé de Saint-Denis, de conseiller des papes, de lumière de l'Eglise, et de premier ministre de la monarchie dans une époque si troublée, ne fut pas seulement un ferme et droit esprit défenseur du pouvoir temporel, en ce qu'il avait de nécessaire et de légitime, sachant tenir tête à son propre camp et réprimer les empiétements de l'Eglise; l'homme d'Etat, à qui l'on doit le plus pour la fructification du germe encore si pauvre de l'unité nationale : il fut aussi un véritable financier, et sans lui Louis VII n'eût jamais pu soutenir les énormes dépenses de sa croisade, entreprise malgré Suger. Sans celui-ci, le royaume n'eût pu tenir debout, en l'absence du roi, battu en brèche qu'il était par les attaques sourdes ou de front des grands vassaux auxquels le vaillant abbé, Richelieu premier, plus grand que Richelieu, estime M. Clément, sut opposer de fermes digues.

Le comte de Grignan, cet heureux conjoint de « la plus jolie fille de France, » ce gendre de l'immortelle Sévigné, tient aussi sa place dans la collection de M. P. Clément, comme gouverneur de la Provence qu'il administra quarante ans, et c'est une excellente occasion d'étudier la constitution et le jeu des assemblées provinciales avant la révolution de 1789. Enfin le président de Novion figure également dans cette réunion d'hommes célèbres, moins pour sa valeur personnelle et son rang, quoiqu'il ait été premier-président du parlement de Paris, avant Harlai, que comme ayant tenu ces fameux *Grands Jours* d'Auvergne, dont il est si souvent question dans les écrits du temps, et dont l'étude un peu approfondie est en effet des plus instructives. Que l'on veuille bien nous permettre d'en dire ici quelques mots.

Ce qu'on appelait les Grands Jours, sous l'ancienne monarchie, étaient des espèces d'assises extraordinaires tenues, tantôt ici et tantôt là, toujours à longs intervalles, pour juger et payer les arriérés de crimes, là où la justice ordinaire n'avait point pu suffire à les réprimer. Le roi, par une ordonnance, commettait alors une commission spéciale composée de hauts personnages parlementaires, pour aller remettre les choses dans la bonne voie et le droit sens par des instructions sommaires et des arrêts généralement sévères, qui, pour longtemps, laissaient une profonde terreur au sein des populations.

En 1665, cette espèce de cour prévôtale était impatiemment réclamée par l'Auvergne, et autour d'elle s'agglomérait presque tout le centre de la France, qui n'avait pas joui de cette institution rigide mais utile, depuis un siècle et plus. On lui accorda cette joie, et le président de Novion fut chargé par Louis XIV d'aller mettre, à la tête de douze juges royaux, avec Denis Talon pour avocat général, le holà en ces provinces. Les grands jours durèrent quatre ou cinq mois au moins; la commission royale connut de plus de douze mille affaires, et, si l'on veut juger de sa jolie besogne, il suffira de savoir qu'elle condamna, rien que par contumace,

273 personnes à la potence,
32 à être rompues vives,
44 à avoir la tête tranchée;
Des galères à l'avenant.

Quant aux arrêts contradictoires, on n'en sait pas bien le nombre; mais ce que l'on sait bien, c'est que cette justice marchait vite et réparait le temps perdu. Le vicomte de Canilhac, qui n'avait sur la conscience que le véniel méfait d'avoir tué d'un coup de pistolet un ennemi, et jugeait le cas si léger qu'on l'avait vu gaillardement venir à Riom au devant de la commission royale, fut interrogé, jugé et condamné à mort en une seule séance, et exécuté trois heures après. Il est vrai de dire qu'il avait été frondeur.

Beaucoup de nobles eurent maille à partir avec cette juridiction quasi-martiale. Les Canilhac y sont pour un grand contingent. Trois d'entre eux furent condamnés. Il est fort curieux de voir, par cette étude sur le président de Novion et les Grands Jours, où en était encore, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, cette noblesse de France, bridée par Suger, décimée par Louis XI, écrasée par Richelieu, mâtée et asservie par Louis XIV. Ne pouvant plus rien contre le roi, elle se croyait tout permis contre le pauvre monde. Nombre de hobereaux, du haut de leurs donjons, étaient encore la terreur de tout le pays. On voit figurer aux assises extraordinaires de Clermont un sieur Veyrac, gentilhomme qui inspirait tant de crainte que nul n'osait ni lui résister ni se plaindre. Pourtant un notaire lui tint tête. Fléchier, alors petit abbé, qui assistait aux Grands Jours comme précepteur du fils de M. de Caumartin, et nous en a laissé l'historique, dit au sujet de ce notaire quelque chose de fort naïvement joli : « On s'étonnera peut-être, dit-il, qu'un homme de cette profession ait eu la hardiesse de soutenir les premières violences d'un gentilhomme, et que, n'ayant aucune défense que celle qu'il tirait ordinairement de sa plume et de ses procédures, il ait pris les armes pour repousser ses ennemis. Mais, lorsqu'il s'agit d'éviter la mort, tout homme, *soit-il notaire*, devient soldat, et ces âmes ordinairement paisibles, et qui ne savent que la guerre des procès, deviennent terribles lorsque le désespoir les enflamme. » — Tant y a que ce pauvre notaire, poursuivi de chambre en chambre dans sa maison par Veyrac et ses estaffiers, finit par se barricader dans une pièce, d'où il menaça de faire feu sur le premier qui entrerait. On parlementa, et il se rendit à composition, sur quoi Veyrac le tua d'un coup de pistolet; « action, dit Fléchier, qui parut à la cour tout à fait punissable, » et, en effet, ledit Veyrac fut condamné à mort.

Un autre, un Canilhac, qui avait eu l'esprit de *décaniller* tout de suite à l'arrivée de la haute cour, « avait, indépendamment de la taille du roi (tout simplement), levé dans ses terres la taille de Monsieur, la taille de Madame (passe encore pour celle de Madame!), et celle de tous ses enfants. Il entretenait dans les tours de ses châteaux douze estafiers qu'il appelait ses douze apôtres, et qui étaient les exécuteurs de ses violences et de ses concussions. Condamné à mort une première fois par le parlement de Toulouse, il avait assisté d'une fenêtre voisine à son exécution en effigie, « trouvant fort plaisant, dit Fléchier, d'être fort en repos dans une maison, pendant qu'on le décapitait dans une place, et de se voir mourir dans la rue pendant qu'il se portait bien chez soi. » La haute cour ne le trouva pas si plaisant : elle confisqua ses biens et fit raser ses tours. On ne dit pas ce que devinrent *les douze apôtres*.

La cour des Grands Jours avait des attributions très-va-

riées : elle était, là où elle siégeait, à peu près omnipotente. C'est ainsi que pendant son séjour à Clermont, à cause de l'affluence énorme d'étrangers, elle fixa un *maximum* sur tous les objets nécessaires à la vie. Ainsi cette mesure qu'on a tant reprochée à la Révolution était, comme on le voit, de vieille date ; et ne la voyons-nous point encore aujourd'hui pratiquer par la taxe de la viande ? Je suis loin d'en être partisan en principe, mais enfin toujours demeure-t-il que, si elle est une erreur économique, elle n'est point, comme on l'a tant dit, un excès révolutionnaire.

La cour refréna aussi les licences du clergé, sur la proposition de Talon, qui, — c'est Fléchier qui parle, — « représenta, avec son éloquence sévère, les abus de l'état ecclésiastique, par le peu d'assiduité des chanoines, le libertinage des monastères déréglés et des religieux qui se prétendaient exempts de la juridiction épiscopale, le désordre et scandale des religieuses de la campagne, et mille autres choses qu'il nommait de noms assez désobligeants et capables d'émouvoir les juges. »

Novion, assez malhonnête homme, s'il en faut croire Saint-Simon et d'autres contemporains, et plus tard obligé de résigner sa charge de premier président en faveur de Harlai, n'en fut pas moins toute sa vie dans les faveurs de Louis XIV, à qui il rendit de ces services intimes que les rois n'estiment pas mais qu'ils payent largement. On en peut juger par ce fragment de lettre royale adressée à Colbert, et assez édifiant aussi (juin 1678) : « Monsieur Colbert, *il me revient que Montespan se permet des propos indiscrets.* C'est un *fou* que vous me ferez le plaisir de suivre de près, et, pour qu'il n'ait plus de prétexte de rester à Paris, voyez Novion, afin qu'il se hâte au Parlement... » Novion mourut assez âgé, chargé de biens, mais peu d'honneurs.

Nous avons insisté un peu sur cette notice, parce qu'elle contient, comme on voit, des faits assez curieux. Il nous est impossible d'analyser les autres ; mais toutes sont conçues avec le talent, le soin, les connaissances étendues et variées, la lucidité qui ont fait la réputation de leur auteur, et l'ont avantageusement classé parmi nos écrivains sérieux, dans la juste et bonne acception du mot.

L'*Histoire de mon temps*, par M. le vicomte de Beaumont-Vassy, notre contemporain, est par conséquent celle du nôtre. De cet ouvrage, qui paraît devoir être considérable, nous n'avons encore sous les yeux que le premier volume, allant depuis la chute de Charles X jusqu'à l'intervention française en Belgique, au rétablissement *de l'ordre* à Varsovie, à la première insurrection de Lyon (novembre 1831), et aux premiers signes d'une nouvelle insurrection en Vendée. Nous devons donc attendre, pour juger l'historien, que sa publication soit plus avancée. Le point de vue où il se place est, dès les premières lignes du livre, nettement indiqué par cette déclaration sans ambages : « Le roi Charles X était, suivant nous, parfaitement dans son droit en signant les ordonnances de Juillet. » Toute la question se réduit, selon M. de Beaumont-Vassy, à savoir s'il était nécessaire, opportun, de recourir à l'arme du fameux article 14. Et il se prononce non moins carrément pour la négative. Nous sommes pleinement de son avis sur le second, mais pas sur le premier point. Nous honorons beaucoup la franchise, et il ne nous en coûte rien de reconnaître, malgré les dissidences primordiales qui vont nous séparer de l'historien, que son travail, à un réel intérêt, à une touche modérée et ferme, unit ces conditions d'impartialité qui rallient autant que possible les hommes de tous les partis. Ainsi l'auteur tient compte fort équitablement des difficultés de la position de Louis-Philippe au moment de la chute de Charles X, de sa perplexité entre un exil craint et une couronne désirée; des circonstances, des influences multiples qui décidèrent de son option malheureuse. Je ne pense pas qu'il eût été si facile que le croit l'historien de suivre l'instruction que donnait Charles X au duc d'Orléans en lui conférant la lieutenance générale du royaume, de faire proclamer l'avénement au trône du duc de Bordeaux. Ce ne sont pas seulement les *Achivi*, le peuple, qui souffrent du *quidquid delirant* des rois : c'est aussi leur postérité. Il ne sert de rien de dire, quand la révolution gronde par la faute du monarque ou de ses conseillers : Voici un enfant innocent ; proclamons-le, élevons-le pour la couronne. Aucun de ces enfants innocents, depuis le plus malheureux de tous, celui de Louis XVI, n'a jamais pu recueillir le pesant héritage que lui transmettaient les vertiges, les désastres accumulés par son auteur. Je me rappelle parfaitement l'animation de Paris et de la France à cette époque, et certes elle n'avait rien de sympathique à un Bourbon aîné, si petit qu'il fût. Il faut donc apprécier et écrire l'histoire, non par ce qui eût dû se faire, non par ce qui eût été plus avantageux selon les idées d'un auteur, mais par ce qui était possible dans la circonstance donnée. A nos yeux, il n'y eut alors pour la France d'alternative qu'entre la royauté bâclée, mixte, peu assise de Louis-Philippe, et une république prématurée. Voilà le fait brutal, suivant nous. Maintenant il y a place là autour pour tous les regrets et pour beaucoup d'accusations qu'en effet les partis se sont peu ménagées ; mais ces discussions tardives et inutiles n'ont que faire avec l'histoire, dont le rôle n'est point consultatif, sinon comme dégagement et recherche d'enseignements pour l'avenir, et que nous concevons entièrement, d'après la belle poétique qu'en a tracée tout récemment M. Thiers, et qui honorait le mois dernier ces colonnes.

Quant au caractère du règne de Louis-Philippe, si on peut l'apprécier dès le début et par ce premier volume de M. de Beaumont-Vassy, il faut le chercher dans la contre-partie de ces paroles du général Lamarque, citées par l'historien (Chambre des députés, 15 janvier 1831) : « La guerre est un ciment si puissant, elle environne un trône d'une si brillante auréole, elle fait jeter de si profondes racines à une dynastie nouvelle, qu'il est politique de la vouloir même sans motifs. » C'était aller trop loin ; mais l'orateur parlait à des gens qu'il sentait capables de ne la vouloir pas, même avec motifs. C'est dans cette première année orageuse que se dessinent et le règne et la fin du règne. Louis-Philippe devait succomber à dix-huit années de là, non parce que la base de son trône n'était point assez large, on l'avait oublié, mais pour trop de prudence au dehors, trop d'obstination téméraire au dedans ; pour avoir eu la main, à la fois trop peu ferme en présence de l'ennemi, trop lourde envers ceux qui lui demandaient peu, et, sans avoir précisément de culte pour sa personne, n'avaient jamais songé à attenter à son trône.

FÉLIX MORNAND.

Des accidents de chemin de fer.

Nous avons voulu laisser se calmer les émotions nées, dans le public, des catastrophes qui se sont renouvelées à peu d'intervalles, il y a quinze jours, sur divers chemins de fer. Peut-être que cet article ne sera point publié avant qu'un accident nouveau lui donne un à-propos que nous ne lui souhaitons pas. Disons d'abord que M. le ministre des travaux publics a adressé, sous l'impression de ces malheurs répétés, une circulaire pleine de fermeté aux administrateurs des compagnies de chemin de fer. Cette circulaire a été commentée dans un sentiment plus que bienveillant pour ceux auxquels devrait incomber la responsabilité. M. le ministre a été jusqu'à la limite de son devoir ; les journaux qui enregistrent les réclames et les bulletins officiels des sinistres, moyennant finance, n'ont pas le droit de critique. Ceux qui écrivent librement ont le droit de blâmer, au risque de recevoir la visite des agents des compagnies et de se faire accuser de malveillance.

M. le ministre insiste donc auprès des ingénieurs pour leur enjoindre de faire exécuter avec sévérité les prescriptions réglementaires qui régissent le service de l'exploitation des chemins de fer, d'où on peut conclure que les accidents sont venus de la négligence des ingénieurs dans l'observation des règlements.

Pour l'avenir, et pour assurer l'exécution des mesures de sûreté, il est institué une réunion bimensuelle des ingénieurs en chef du contrôle présents à Paris, sous la présidence du ministre, où il sera rendu compte de tous les détails de chaque service.

Enfin, *le Moniteur* du 14 annonce, sous la date du 13 novembre :

« La commission nommée par ordre de l'Empereur pour soumettre à Sa Majesté un rapport sur les graves accidents dont plusieurs lignes de chemins de fer ont été récemment le théâtre a eu l'honneur d'être présentée aujourd'hui à Sa Majesté par S. Exc. M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, et de remettre son travail entre les mains de l'Empereur.

« La commission, composée de M. Vuillefroy, président de la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce au conseil d'État, de MM. Avril et Schwilgué, inspecteurs généraux des ponts et chaussées, et à laquelle M. Guillebot de Nerville, ingénieur des mines, a été adjoint en qualité de secrétaire, a cherché à s'éclairer complétement sur les diverses circonstances qui ont marqué ces accidents, et sur les causes qui les ont déterminés.

« Elle a appelé près d'elle les ingénieurs et fonctionnaires du contrôle, ainsi que les administrateurs, ingénieurs et employés des compagnies. Elle s'est efforcée, par la sévérité de ses investigations, de répondre aux vues de Sa Majesté, et d'accomplir dans toute son étendue la haute mission dont elle avait été investie.

« L'Empereur a entendu la lecture du rapport, et a examiné les plans qui retraçaient les principaux faits de chaque accident.

« Dans une conférence qui a suivi cette lecture, et qui n'a pas duré moins de trois quarts d'heure, Sa Majesté a adressé à M. le ministre des travaux publics et aux membres de la commission de nombreuses questions sur les divers moyens qui seraient de nature à prévenir le retour de ces événements douloureux. Cette conférence a déterminé l'Empereur à prescrire l'application immédiate des nouvelles mesures de précaution dont l'expérience a dès à présent démontré la nécessité, notamment l'emploi obligatoire des signaux détonants, le perfectionnement des freins, et la révision rigoureuse des règlements relatifs aux trains de marchandises.

« Plusieurs autres questions ont encore été examinées, et seront l'objet d'une étude approfondie. »

Le gouvernement mérite d'être loué pour les mesures qu'il prend en vue de conjurer des accidents qui peuvent ne pas faire, ainsi qu'un journal cherche à le démontrer, plus de victimes que les anciens moyens de locomotion, mais qui, frappant d'un même coup un grand nombre de voyageurs, alarment le sentiment public, plus que ne faisaient des chutes de diligences et l'annonce de la mort d'un individu par suite de l'événement.

Qu'on nous permette cependant d'apporter notre avis personnel sur l'ensemble des instructions et des précautions de l'autorité. Est-il bien certain qu'on parvienne, à moins de quelque sanction pénale très-rigoureuse, à ramener les administrateurs et les ingénieurs à l'observation de règlements négligés de tout temps et tombés en désuétude pour la plupart le lendemain du jour où ils ont été publiés ? Parviendra-t-on à faire considérer les voyageurs à un autre titre que les bagages, et distinguera-t-on, autrement que par le prix, un homme d'un colis ? Nous savons des administrateurs de chemins de fer incapables de faire cette distinction autrement que pour leur propre personne; et en effet, depuis qu'il existe des chemins de fer, on ne connaît pas une distraction d'aiguilleur survenue dans une course où ces Messieurs font partie du convoi.

Quant aux employés, il faut reconnaître qu'ils sont souvent victimes de leur propre négligence, mais souvent aussi du manque d'observation des règlements. C'est ainsi qu'un de ces malheureux racontait l'autre jour qu'il avait failli être coupé en deux par la malle de l'Inde, passant à Villeneuve-Saint-George, à *toute vapeur*, sans siffler. « Ça aurait coûté, ajoutait-il, cent écus à l'administration. »

Il y aurait, comme nous l'avons dit, à déterminer légalement la responsabilité des administrateurs, et à les rendre passibles de peines ou corporelles ou civiles, dont les actionnaires, qui n'y peuvent rien, devraient être indemnes. Quant aux ingénieurs, il faudrait leur enjoindre d'avoir moins de confiance dans leur propre génie, et de se montrer un peu plus attentifs aux découvertes et inventions qui ont pour objet la sécurité des voyageurs, au lieu de repousser avec mauvaise humeur tout ce qui ne sort pas de leur cerveau moulé sur les formules de l'école. Or quiconque en ce pays a le malheur d'avoir un peu de génie est sûr de rencontrer des docteurs qui lui demanderont son diplôme. Les ingénieurs munis de ce brevet de capacité sont surtout infestés de ce vice d'incrédulité envers tout ce qui n'a pas étudié sur la montagne Sainte-Geneviève. On sait bien que ces savants ont tout inventé : le nouveau monde, l'application de la vapeur, les chemins de fer, la télégraphie électrique, l'instrument de Daguerre ; mais il reste après eux le *quibusdam aliis*, qui est encore un champ assez vaste, et où s'égarent beaucoup de rêveurs à leurs risques et périls, parmi des génies qui auraient découvert toutes les sciences, si ces hommes forts ne les avaient pas découvertes dans les livres imprimés à leur usage.

Le meilleur moyen serait, dans la question spéciale, que l'Etat fît construire un petit champ d'expériences pour les inventions nouvelles, et qu'il en exigeât, quand elles seraient reconnues supérieures aux procédés pratiqués, l'application aux chemins de fer. Autrement les réunions d'ingénieurs seront du temps perdu, et tout ira comme par le passé ; c'est-à-dire que des voyageurs seront tués, et que MM. les administrateurs s'en consoleront en faisant dire dans leurs journaux : « Le service n'a pas été interrompu. »

PAULIN.

L'électricité et les alchimistes.

L'électricité, cette puissance immense que l'on connaît à peine, a déjà cependant réalisé des faits qui confondent l'imagination. Elle a permis de communiquer en quelques secondes d'un bout de l'univers à l'autre ; elle donne une lumière qui semble être une émanation de celle du soleil ; elle a produit, dans le traitement physique des corps simples, des effets qui viennent renverser toutes les anciennes théories sur la matière, et voici qu'elle vient aujourd'hui donner raison aux travaux des plus savants alchimistes, en fournissant la possibilité de s'emparer des éléments primitifs de la matière, et de les agglomérer artificiellement, pour en produire des corps nouveaux.

Tel est le problème dont un savant distingué, un chercheur infatigable, M. Chaudron-Junot, vient de trouver la solution, après sept années du travail le plus persévérant.

Les journaux, depuis quelques jours, se sont occupés de cette magnifique découverte, qui consiste à extraire de gangues, considérées jusqu'ici comme stériles et irréductibles, des métaux nouveaux que leurs propriétés rangent parmi les métaux nobles.

Ces métaux, qui jusqu'ici n'étaient pas connus avec leurs caractères de pureté, n'avaient et ne pouvaient recevoir aucune application, soit dans les arts industriels, soit dans les arts libéraux. La découverte de M. Ch. Junot leur ouvre cette double voie, en les utilisant, soit comme dépôts galvaniques, soit dans la fabrication de l'orfévrerie massive. Il en a réduit ainsi huit d'espèces différentes, qui sont : le chrôme, le tungstène, le molybdène, le titane, l'urane, LE SILICIUM, le magnésium, et enfin l'aluminium, qui est le moins précieux de tous.

C'est aux différents alliages qu'il produit avec quelques-uns des six premiers d'entre eux qu'il a donné le nom d'ARGYROLITHE (argent de pierre), et ce nom leur convient d'autant mieux que quelques-uns ont avec l'argent, dans l'analyse chimique, les analogies les plus complètes. C'est ce qu'a démontré de la manière la plus remarquable M. Jules Barse, chimiste, qui a fait de cette étude l'objet de deux mémoires déposés à l'Académie des sciences depuis le 1er février 1854.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette découverte, c'est que le corps qui joue le rôle le plus important dans la préparation de l'ARGYROLITHE, c'est surtout le SILICIUM, que M. Charles Junot extrait du quartz, du sable, et même des pavés de nos rues ; certes, en présence de l'abondance des couches de sable qui recouvrent la surface du globe, la matière première n'est pas près de lui manquer.

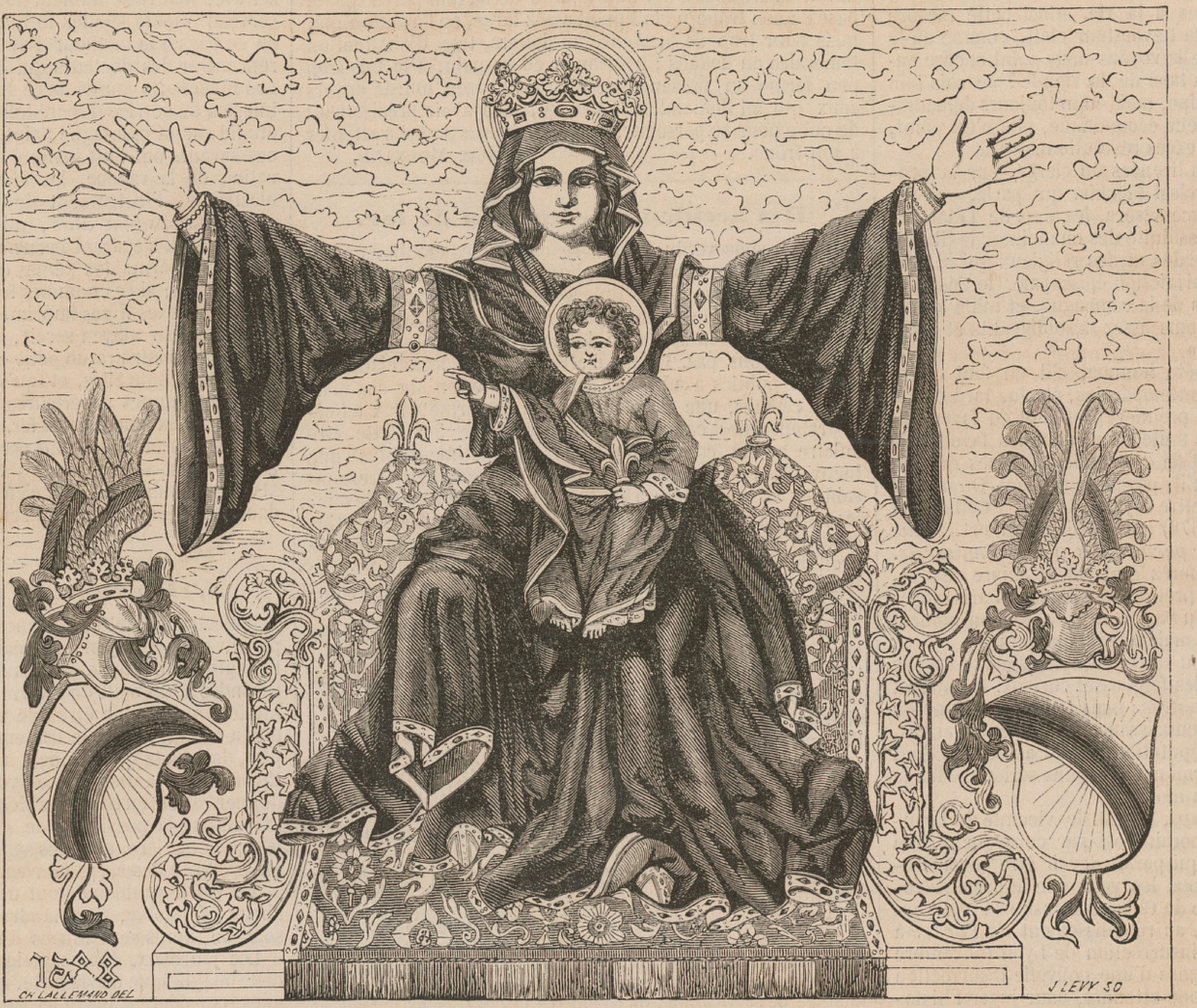
L'imagination est confondue en présence de pareils résultats, dont la nouveauté vient surprendre l'esprit ; mais pourtant, en réfléchissant que tous ces corps, toutes ces gangues diverses, répandues à profusion sur le globe comme pour indiquer leur utilité, qui n'était qu'ignorée, ne sont que des composés d'oxygène et de métal, comme les oxydes de fer ou d'argent, on était fondé à espérer de les isoler de l'oxygène, auquel ils étaient associés. L'électricité appliquée est venue en fournir le moyen ; c'est ainsi que chaque découverte vient apporter son contingent de puissance à des découvertes impossibles jusque-là. Les alchimistes n'étaient donc pas des fous ; on doit reconnaître qu'ils ont contribué pour une part énorme au progrès de la science vraie depuis le quinzième siècle, et il est permis d'admettre que, s'ils avaient eu à leur disposition les éléments que la chimie moderne a reçus de ses devanciers, ils eussent sans nul doute obtenu des résultats analogues.

Néanmoins, et pour nous résumer, nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts et aux succès des travaux de M. Chaudron-Junot, dont la découverte est incontestablement la plus grande conquête de la chimie moderne, d'autant plus qu'elle n'est plus à l'état d'essai de laboratoire ; mais que, par les nombreux spécimens qui nous ont été soumis, nous avons pu nous convaincre que l'ARGYROLITHE donne des produits dont la blancheur et l'éclat sont supérieurs à ceux de l'argent, et font une orfévrerie qui, sans danger d'intoxication, ressort à un prix infiniment moindre.

Cette découverte aura en outre l'avantage de rendre exclusivement à l'argent son caractère d'élément d'échange, en le réservant spécialement à la fabrication des monnaies, de laquelle l'or sera, sans nul doute, tôt ou tard exclu par le fait de l'abondance qui en déprécie chaque jour la valeur.

L'ancienne bannière de la ville de Strasbourg.

Strasbourg possédait jadis deux bannières ou étendards. La grande bannière, aussi appelée *bannière de sang* (*Bluthfane*), parce qu'on ne la déployait ordinairement que dans les temps de guerre, mesurait 7 1/2 aunes de hauteur sur 6 1/2 aunes de largeur ; elle était d'une grande splendeur, et, selon Kœnigshoffen, l'or qui la couvrait avait une valeur de 80 ducats, valeur considérable pour l'époque où elle avait été faite. — Cette bannière portait l'image de la Vierge assise dans une niche-fauteuil, étendant les bras, et l'enfant Jésus sur les genoux, ainsi que l'indique notre vignette.



La petite bannière représentait le même sujet, mais dans des proportions amoindries ; elle n'avait que 3 aunes de hauteur, et était fixée à une hampe de 5 aunes. Elle portait en tête l'inscription suivante :

VENITE AD PUERUM CHRISTUM OMNES QUI ONERATI ESTIS.
(*Venez à l'enfant Jésus vous tous qui souffrez.*)

Ces deux bannières étaient conservées dans la tour appelée *Pfenning-Thurm*, où était déposé le trésor de la ville. Cette tour, qui a été démolie en 1746 pour cause de vésusté, se trouvait sur la place Kléber, entre l'Aubette et l'ancienne brasserie du Loup.

Du *Pfenning-Thurm*, ces deux bannières furent transportées rue de la Comédie, au *Luxhof*, où siégeait la direction des constructions publiques de la ville, et plus tard, enfin, à l'Hôtel de ville, maintenant l'hôtel du Commerce, place Gutenberg.

Aujourd'hui il n'existe plus que la petite bannière ; elle est conservée dans une armoire vitrée, à la Bibliothèque de la ville, et elle ne témoigne guère du talent de l'artiste qui a été chargé d'en faire les peintures.

La grande bannière a disparu lors du sac de l'Hôtel de ville, en 1793. Une copie en a été faite, en 1840, d'après l'ancien dessin qui se trouve dans la *Chronique de Kœnigshoffen*. Cette copie, du reste très-informe, a été portée en tête du cortége industriel des fêtes de Gutenberg, en 1840 ; elle est à la Bibliothèque, avec les autres bannières qui ont figuré à ce mémorable cortége.

Mais il existe encore à la Bibliothèque publique de la ville un ancien tableau peint sur bois, de 1m,80 de large sur 1m,50 de haut, qui représente exactement le même sujet que les anciennes bannières ; il est exécuté avec un fini et une supériorité de talent vraiment remarquables.

D'après une note manuscrite d'André Silbermann, ce tableau était déposé, au siècle dernier, à l'OEuvre-Notre-Dame, où il fut restauré, en 1831, par un peintre malhabile. Il avait disparu depuis, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, et ce fut par un heureux hasard qu'en 1831, notre savant bibliothécaire, M. le professeur Jung, le découvrit sur le grenier de la Bibliothèque, recouvert d'une couche si épaisse de crasse, qu'il était devenu méconnaissable.

M. Jung le confia à M. Pereira, alors peintre-verrier à Strasbourg, qui le transporta dans l'atelier de Guérin, et parvint à le nettoyer, et même à enlever la couche de badigeonnage dont il avait été profané en 1731.

Ce tableau a repris sinon toute sa fraîcheur, du moins son caractère primitif, et il est reconnu aujourd'hui pour un travail du plus grand mérite.

On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle remonte cette peinture très-ancienne. Elle porte à la vérité un millésime, mais le second chiffre en est d'une forme tout à fait insolite ; les uns croient y reconnaître un 2, et dès lors cette œuvre d'art daterait de 1288. André Silbermann est de cet avis ; il présume qu'elle a servi de modèle pour la confection des bannières, qu'on mentionne déjà en 1360, et plus tard encore en 1440, à l'époque où l'empereur d'Allemagne Frédéric III (qui accorda un blason aux imprimeurs), se fit couronner à Rome. Les bannières de Strasbourg ont dû être transportées dans la ville sainte pour cette cérémonie.

Mais d'autres savants prétendent qu'elle doit être d'une époque plus récente ; ils concluent du genre même de la peinture qu'elle ne peut remonter au delà du quinzième siècle. Le chiffre douteux est à leurs yeux un 4, et ainsi le millésime serait 1488. Dans ce dernier cas, ce tableau ne serait plus le modèle des bannières, mais leur reproduction perfectionnée.

Il ne m'appartient pas de trancher la difficulté. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, que cette peinture vienne du treizième ou du quinzième siècle, toujours est-il qu'elle a une antiquité incontestable, et qu'elle est un véritable chef-d'œuvre de l'art.

La richesse en est merveilleuse. Tout le fond du tableau est en or gaufré. La Vierge est revêtue d'une ample robe bleue, à larges plis admirablement modelés ; cette robe est galonnée d'or avec des pierres précieuses et doublée de pourpre, la couronne de la Vierge est aussi en or, enrichie de pierreries. Sur ses genoux repose l'enfant Jésus, vêtu d'une tunique pourpre, doublée de vert clair et bordée d'or ; dans une main l'enfant tient le lis strasbourgeois ; il étend l'autre main pour bénir et tient les trois doigts étendus selon le rit latin. La Vierge est assise sur un coussin pourpre foncé, rehaussé de riches broderies en or ; le coussin lui-même se trouve sur un fauteuil d'or et de pourpre d'un travail magnifique.

De chaque côté de ce groupe majestueux sont figurés deux écussons de Strasbourg, argent et rouge, ou *gueules*, en terme héraldique.

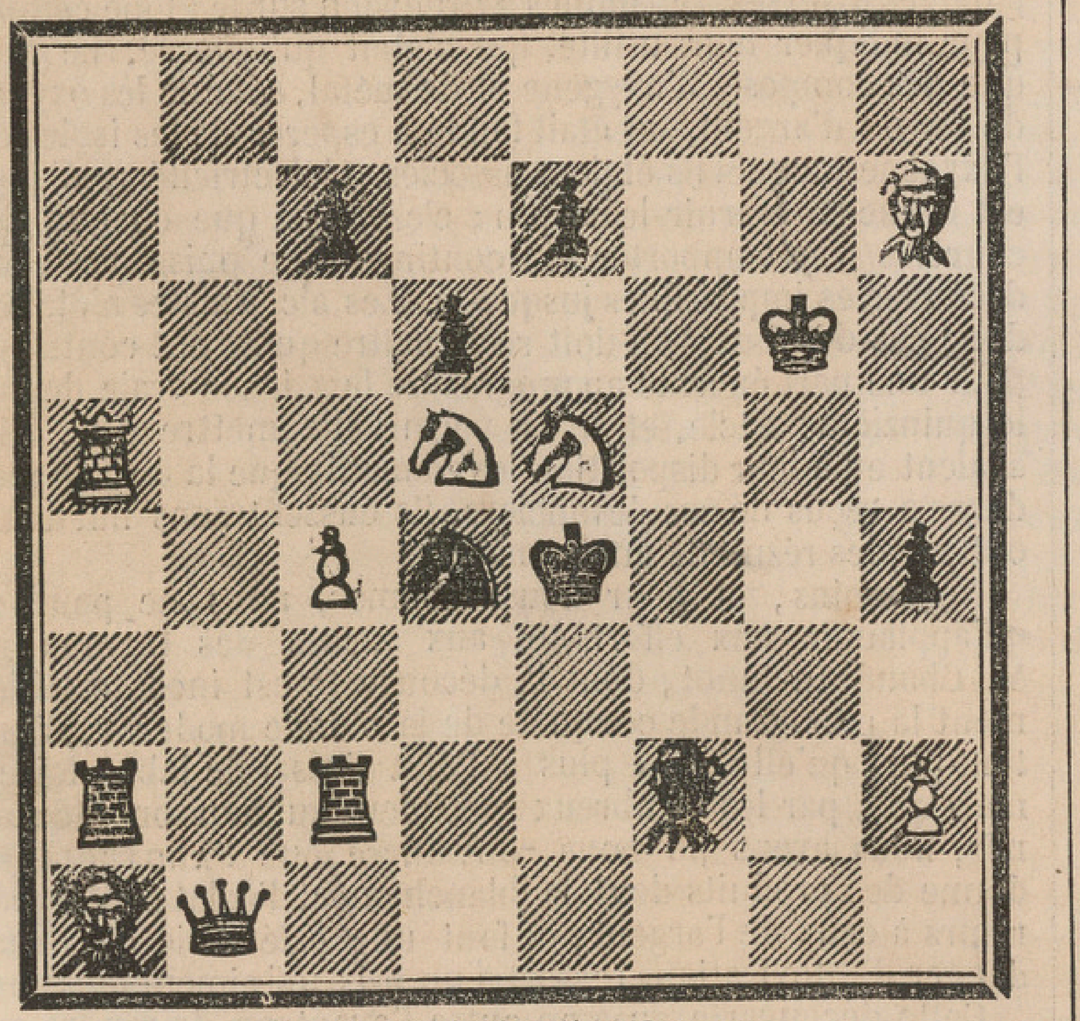
On voit à l'Exposition universelle la reproduction de cette belle peinture faite par les procédés typographiques de M. Silbermann, au tiers de la grandeur naturelle, c'est-à-dire de 60 sur 50 centimètres ; elle fait honneur à ses presses ; les modelés y sont traités avec beaucoup de soin et de délicatesse, et malgré les trente-six tirages auxquels elle a donné lieu, M. Silbermann l'a mise en souscription au prix de 10 francs l'épreuve, avec le fond en or fin, et 6 francs avec le fond en bronze. Ce prix si modique ne peut s'expliquer que par cette raison que M. Silbermann réunit dans son établissement tous les arts accessoires, tels que gravure, clichage, dorage, nécessaires à parfaire l'œuvre la plus difficile.

Rébus.

Echecs.

PROBLÈME N° 50.

PAR M. LEQUESNE.



Les Blancs font mat en 3 coups.

J. A. DE R.

St., esq. (Londres). Le journal paraîtra le 1er janvier 1855 ; les arrangements sont conclus. Des listes de souscription se couvrent à Paris, au *Café de la Régence*, au Cercle, et commencent à circuler en province.

Amateurs. — Vous en trouverez un assortiment complet chez Malo, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 141.

Solutions par E. F. Pax, cap. W. et autres.

LE CHEVAL DE GUERRE, par le général E. DAUMAS, conseiller d'État, directeur des affaires de l'Algérie. — Un joli vol. in-32. — 50 c.

CAVALIER ARABE (Principes généraux du), par le même auteur. — Un joli vol. in-32. — 50 c.

MŒURS ET COUTUMES DE L'ALGÉRIE, par le même auteur. — Un vol. in-16, faisant partie de la *Bibliothèque des Chemins de fer*. — 2 fr.

Librairie de L. HACHETTE ET Ce, rue Pierre-Sarrazin, 14, à Paris ; et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

Maximes et instructions sur l'art de la guerre. — Paris, Leneveu, éditeur.

Ce livre ne peut s'analyser. Il renferme, comme l'auteur lui-même l'annonce, des généralités plutôt que des théories sur les diverses opérations qui se présentent en campagne. C'est un petit livre-manuel dont la matière est empruntée aux meilleures autorités sur la matière, et qui est à l'usage de tous les officiers. Il paraît au reste que sa destination a été comprise, car c'est la deuxième édition que nous annonçons.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Petite ondée abat grand vent.

PAULIN.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

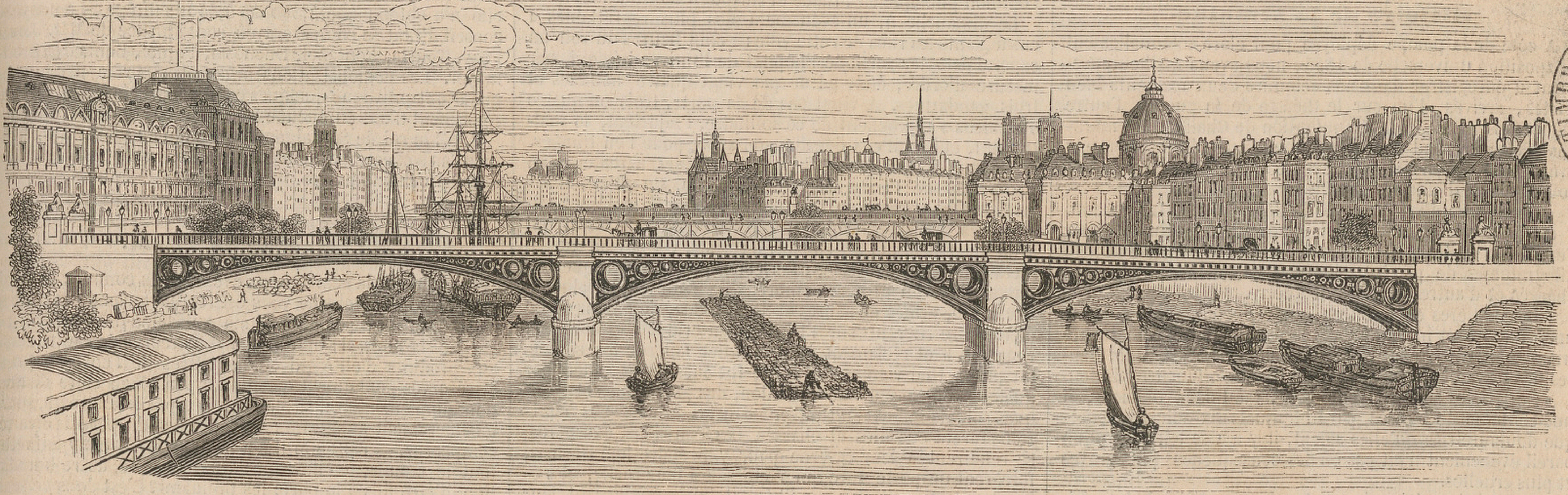
Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

24 NOVEMBRE 1855.

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
États-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 665 — VOL. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Exposition des beaux-arts (école belge). — Histoire de la réforme commerciale en Angleterre (suite et fin). — Clôture de l'Exposition universelle. — Le comte Rastoptschin. — Exposition de l'industrie. — Types et physionomies de l'armée d'Orient. — Mon ami Grandjean, ou Comment finissent les poëtes. — Revue de l'industrie. — Le colonel Magnan. — Incendie de la manutention militaire du quai de Billy.

Gravures : Réception de Leurs Majestés au Palais de l'industrie, le 15 novembre. — L'école belge : les Trentaines de Berthall de Haze, par

Réception de LL. MM. au Palais de l'Industrie, par le prince Napoléon et la Commission de l'Exposition.

M Leys; une Boutique de soieries en 1660, par Willems; Ce qu'on appelle le vagabondage, par Alf. Stewens; Convoi funèbre au désert de Suez, par Portaëls; le Marché aux chiens, par J. Stewens; un Bal à Goës (Zélande), par Dillens; le Pont Saint-Jean, à Bruges par Stroobant. — Cérémonie de clôture de l'Exposition universelle de 1855. — Médaille des récompenses de l'Exposition. — Types de l'armée d'Orient; départ général; les adieux; un habitué; les chevaux à bord; un conscrit; peines de cœur; installation; la nuit. — Vue de la Manutention pendant l'incendie. — Portrait du colonel Magnan. — Rébus.

Histoire de la semaine.

A côté de la pompe déployée pour clore solennellement l'Exposition universelle de 1855, nous avons malheureusement à enregistrer dans nos colonnes deux accidents bien tristes, arrivés, l'un sur le théâtre de la guerre, l'autre dans Paris même, à la Manutention de Chaillot. Le maréchal Pélissier rend compte comme il suit du malheureux événement qui nous prive, sans compensation, de soldats courageux et d'officiers capables :

« Notre parc d'artillerie dit du *Moulin*, près Inkermann, a été en partie détruit hier à quatre heures du soir, par l'explosion de trois magasins renfermant ensemble 30,000 kilogrammes de poudre, 600,000 cartouches, 300 obus chargés et d'autres artifices de guerre.

« Les matières enflammées, projetées au loin, ont déterminé un violent incendie dans le parc anglais voisin du nôtre. Là aussi il y a eu des explosions partielles. A six heures, les travailleurs anglais et français étaient maîtres du feu.

« Nos pertes sont de trente tués, dont deux officiers, et une centaine de blessés, parmi lesquels dix officiers. Quelque douloureuses qu'elles soient, il y a à se féliciter qu'un pareil événement n'ait pas eu des conséquences plus graves et plus cruelles.

« Je ne puis préciser les pertes de nos alliés; je les crois à peu près les mêmes que les nôtres; comme presque toujours en pareil cas, il est difficile de savoir quelle a été la cause de la première explosion.

« Cet accident est certainement fort regrettable; mais nos approvisionnements sont tellement grands que les ressources de l'armée n'en sont nullement affectées. »

Quant à l'incendie de la Manutention, nous nous bornons à le mentionner ici, en renvoyant au dessin qui accompagne le détail de ce sinistre.

Plus loin, le lecteur verra aussi le compte rendu de la cérémonie de la distribution des récompenses. Nous pouvons dire, dès à présent, que cette solennité a été digne en tout point de l'Exposition elle-même. Au point de vue politique, le discours de l'Empereur a été fort remarqué, et le cabinet de Londres applaudit fortement le langage tenu dans cette circonstance.

De Crimée, rien de nouveau; la campagne paraît définitivement terminée pour cette année. Du reste les résultats immenses obtenus jusqu'à ce jour permettent qu'on attende un moment plus opportun de reprendre les hostilités. Il importe d'établir, comme le fait remarquer un journal, que ce ne sont ni les manœuvres ni les résistances des Russes qui ont marqué la limite et empêché les résultats immédiats du mouvement du maréchal Pélissier dans la forte reconnaissance qu'il fit sur le derrière des Russes, parmi des obstacles naturels inouïs. Ce ne sont absolument que les difficultés du sol, du climat, de la saison, qui ont déterminé le maréchal à ajourner des opérations décisives qu'aucun intérêt urgent ne réclamait à l'instant même.

Les armées alliées vont donc probablement chercher à passer sur la Péninsule l'hiver le moins rude possible. Tous les jours on s'occupe de construire des baraquements, des huttes, des cases, enfin tous les abris appropriés aux différentes positions qu'occupent les divers corps de l'armée.

D'après une correspondance du *Constitutionnel*, les travaux de Kamiesh sont en grande activité, et l'armée aura là bientôt une espèce de réduit entièrement fermé, une place forte. Kinburn a aujourd'hui sa garnison d'hiver, le 95e de ligne. La marine française y laisse 4 batteries flottantes, 4 canonnières de première classe, 2 bombardes et une gabare, qui ont pris position dans le Cherson, c'est-à-dire dans l'intérieur des bouches. La flotte anglaise laisse à peu près les mêmes forces maritimes.

L'Amirauté anglaise a reçu des dépêches de Crimée, lui annonçant que, dans les journées du 5 et du 6 novembre, le capitaine Osborne a détruit près de Gheiskliman, sur la mer d'Azoff, d'énormes quantités de grains et de fourrages emmagasinés par masses compactes dans six quartiers occupant un terrain d'une étendue de deux milles le long de la côte, et destinés aux armées russes du Caucase et de la Crimée.

Pour accomplir leur entreprise, les alliés ont débarqué sur trois points, en présence d'un corps de 4,000 Russes, composé d'infanterie et de cavalerie.

La correspondance étrangère du *Constitutionnel* annonce que les Russes font en ce moment des essais pour s'approprier l'invention des batteries flottantes qui a si bien réussi aux puissances occidentales dans l'attaque de Kinburn. Le grand-duc Constantin a donné l'ordre de commencer les premières épreuves à Cronstadt et à Nicolaïeff. La difficulté pour les Russes est de rendre leur fer assez dur pour résister aux boulets : une prime considérable est proposée à celui qui résoudra ce problème et fera connaître la construction mystérieuse de ces terribles machines, dont l'emploi paraît si menaçant pour les forts réputés imprenables de Cronstadt.

Les Turcs continuent bravement la série de leurs succès sur la côte d'Asie, et nous espérons bien que, quand Omer-Pacha aura achevé son mouvement qui doit prendre les Russes à revers, le général Mourawieff sera obligé de lever définitivement le siége de cette forteresse. La victoire que viennent dernièrement de remporter les Turcs les égale à nos meilleurs soldats; ils y ont déployé la même audace et la même énergie que l'Europe a déjà tant admirées dans leur dernier combat, où, surpris la nuit avec des forces relativement bien inférieures, ils ont repoussé si énergiquement les Russes qui étaient venus les attaquer.

Des lettres de Trébizonde, d'une date récente, confirment la nouvelle, déjà connue depuis quelques jours, d'après laquelle le général Mourawieff aurait été atteint d'aliénation mentale. Elles confirment également la marche d'Omer-Pacha sur Kutaïs.

Un événement des plus graves préoccupe en ce moment l'opinion publique en France et surtout à Constantinople.

Le dimanche 4, un événement des plus regrettables a ensanglanté les rues de cette ville : à cinq heures du soir un caporal pompier sortit de l'hôpital de l'Université, qui, par mesure d'ordre, était gardé par vingt-quatre hommes et trois gendarmes. A vingt pas de la porte, trois ou quatre Tunisiens s'approchent de ce militaire, l'injurient, le maltraitent, et l'un d'eux dégaîne son sabre pour l'en frapper. Le sapeur résiste, et se débarrasse de ses agresseurs en s'emparant de l'arme sortie du fourreau. Un officier d'administration accourt au bruit, accompagné de quelques soldats. Les Tunisiens s'enfuirent, à l'exception de celui qui avait dégaîné et qui fut conduit au poste. On croyait que ce n'était là qu'un fait isolé, sans conséquence; mais quelque temps après un groupe nombreux de Tunisiens, évalué de 120 à 150, armés de sabres et de pistolets, de bâtons et de pierres, se ruèrent sur l'hôpital, en criant : « Mort aux Français, » et réclamant le prisonnier fait par les soldats du poste. Une vigoureuse sortie fut aussitôt exécutée par quelques officiers d'administration, des gendarmes et quelques soldats qui avaient pu prendre les armes. Les Tunisiens furent culbutés et chassés. Les Tunisiens, exaspérés, se rendirent à leur caserne pour y prendre leurs armes, forcèrent un poste turc qui s'opposait à leur sortie, et s'élancèrent de nouveau sur l'hôpital, en commençant leur feu. Embusqués dans les angles des rues et des maisons voisines, ils tiraient incessamment; les infirmiers allèrent se placer aux fenêtres, d'où ils répondirent par des coups mesurés. Enfin les Tunisiens se retirèrent après avoir vu tomber plusieurs de leurs camarades.

A la même heure, dans les quartiers environnants, des Français isolés ont été attaqués et assassinés à 300 mètres de l'hôpital; deux infirmiers ont été massacrés; l'un d'eux avait le pied complétement haché. Ailleurs, devant la caserne d'artillerie tunisienne, passait un lieutenant de vaisseau, M. Blaize, sous-capitaine de port, et deux officiers d'administration. Le lieutenant de vaisseau fut attaqué, ainsi que ses deux compagnons, qui parvinrent à s'enfuir; mais il reçut une profonde blessure au crâne, au milieu même d'une escorte turque. En résumé, deux soldats massacrés, deux officiers blessés, dont un très-grièvement, et quatre soldats blessés dans la sortie.

Le général Lauhey et le commandant de la gendarmerie Bouttier prirent immédiatement les précautions nécessaires pour empêcher le retour d'une aussi épouvantable scène. La caserne des Tunisiens a été bloquée par ordre des autorités ottomanes, et les Tunisiens désarmés sur la proposition du ministre des affaires étrangères, et, pour donner toute satisfaction à l'ambassadeur français, il a été décidé qu'une commission d'enquête, moitié turque et française, se rendrait bien compte de cette affaire, et adresserait un rapport au conseil de guerre, composé aussi mi-partie de Turcs et de Français, qui statuerait sur la pénalité à faire subir aux coupables. Le bruit a couru que les soldats tunisiens avaient agi à l'instigation de quelques softas fanatiques. Il reste décidé que les soldats du contingent tunisien, en ce moment à Constantinople, sera congédié dès qu'aura eu lieu l'exécution du jugement qui sera prononcé par le conseil de guerre.

A Beyrouth des scènes à peu près semblables ont eu lieu. Environ 500 soldats, la plus grande partie Damascains, à la solde de l'Angleterre, sont dans cette ville, attendant leur embarquement. Une centaine se promenaient, quand une dispute s'engagea entre l'un d'eux et un ouvrier à la suite de l'armée française; les camarades des deux côtés s'en mêlèrent, mais les Français, moins nombreux, durent céder. A la suite de ce conflit, le pacha donna l'ordre de fermer les portes de la ville, et rassembla ses hommes de police et ses serviteurs. Après quelques coups de fusils, 4 Damascains furent tués, 13 blessés, le reste prit la fuite. Grâce aux mesures énergiques prises par le pacha, ces scènes ne se renouvelèrent plus.

M. Labouchère a décidément accepté le poste de ministre des colonies, laissé vacant par la mort de sir James Malesworth. C'est une rude tâche que M. Labouchère a tenu à honneur de remplir, car la situation dans l'Inde se présente assez sombre, depuis les révoltes partielles qui tendent à se généraliser, en prenant pour aliment les dissensions religieuses, qui ont une si immense influence dans les possessions indiennes de l'Angleterre.

La réouverture du Parlement sarde a eu lieu le 15 novembre. A dix heures, le Roi a ouvert en personne la session parlementaire de 1855.

La cérémonie a été fort brillante, écrit-on de Turin; la garde nationale et la population accourue aux abords du palais du Sénat, ont fait éclater sur le passage de Sa Majesté de bruyantes acclamations; des vivat chaleureux ont également accueilli le Roi dans l'enceinte du Parlement. Le Roi a prononcé un discours sur la guerre et les malheurs qui ont frappé sa maison.

Ce discours a provoqué des marques unanimes d'adhésion. Mais le passage surtout qui parle de l'alliance de la Sardaigne avec les puissances occidentales, et où de justes éloges sont donnés à la belle conduite de nos troupes en Crimée, a été couvert d'applaudissements.

Cette solennité vient ainsi ajouter, chaque fois qu'elle se renouvelle, des témoignages éclatants de l'affection du pays pour le roi et de son attachement aux institutions libérales.

La session des chambres belges a été également ouverte; mais tandis qu'à Turin, la réponse au discours de la couronne parut ne devoir soulever aucune discussion, à Bruxelles, on annonce, dès le début, une question d'existence ministérielle.

Le Journal de Genève nous apporte cette semaine les chiffres des dernières élections de ce canton. Il a eu 10,358 votants; sur ce nombre, 6,194 se sont prononcés en faveur de M. J. Fazy. Les candidats de la liste sur laquelle figurait l'ancien chef du pouvoir exécutif ont eu tous plus de 6,000 voix. Quant à la liste des socialistes unis aux conservateurs, elle n'a obtenu que 4,300 à 4,550 suffrages. Le nouveau conseil d'Etat se composera en conséquence de MM. James Fazy, Tourte, Fontanel, Duchosal, Piquet, Bonnet et Braitmayer. Les démonstrations organisées par le parti vainqueur ont provoqué quelques conflits partiels, mais qui heureusement n'ont eu aucune importance.

S. M. le roi de Sardaigne est attendu au moment où nous mettons sous presse. Nous saluerons son arrivée à Paris dans notre prochain numéro. PAULIN.

Courrier de Paris.

C'est encore la semaine aux événements connus : d'abord, l'Exposition universelle vous est rendue au lendemain de sa clôture, et on a prolongé d'une quinzaine de jours son règne de six mois. Il s'agirait même d'accorder un autre sursis aux produits d'élite qui seraient tirés de l'encombrement et réservés pour une exposition à part. Mais cette distinction supplémentaire, si bien méritée par les lauréats, sourit médiocrement aux *fruits secs*. Exclus du paradis des récompenses, — car enfin il n'a pas été possible d'y admettre tout le monde, — devront-ils subir cette autre humiliation, d'être mis à la porte les premiers? C'est dans ce sens, et sans trop de sens, comme vous voyez, que l'agitation industrielle se continue. On dirait que cette magnifique cérémonie de la distribution des récompenses a irrité encore plus d'amours-propres qu'elle n'en a satisfait. Les grandes douleurs ne sont pas toujours muettes, et nous avons ouï des imprécations, ou tout au moins des lamentations, qui prouvent que l'industrie compte aussi pas mal de talents soi-disant méconnus, voire même de génies incompris. On veut que parmi les artistes la répartition des récompenses n'ait pas été moins controversée qu'ailleurs; comme toujours, la petite peinture se plaint d'avoir été sacrifiée à la grande peinture, c'est-à-dire aux grands cadres. La distinction suprême décernée à l'art tout entier dans la personne de M. Ingres n'a désarmé personne, au contraire, et dans les ateliers beaucoup de bons et mauvais mots se forgent incessamment contre cette gloire. Il n'y a pas jusqu'aux coloristes qui ne s'abîment entre eux, témoin cette plaisanterie à double tranchant, faite à propos du sautoir des plus dignes : « On a décoré D. x. pour de la couleur sans frottage, et voilà qu'on décore D. s. pour du frottage sans couleur. »

L'Exposition étant à l'agonie, Paris se dégarnit à vue d'œil; il n'est plus absolument impossible d'y circuler; on revoit même sur l'asphalte des boulevards telle ou telle Parisienne effarouchée qui ne se dit plus comme le sansonnet de Sterne : *Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir!* Les élégantes, pour parler comme un *courrier de la mode*, vont traîner au bois les robes de l'arrière-saison qui sont des robes arriérées. Un embonpoint factice étant toujours la *nouveauté* la mieux portée, il faut s'attendre aux plus grands effets de crinoline pour cet hiver, et décidément la coiffure par son ampleur commence à se mettre au niveau de cet ornement. Les accroche-cœurs, les anglaises et autres tire-bouchons, autant de petites malices dont la mode ne veut plus. Elle aurait imposé depuis hier aux femmes comme il faut l'usage adopté par d'autres femmes comme il n'en faudrait pas, lequel consiste à laisser flotter l'ornement naturel dans un beau désordre, et à lui donner ses coudées franches, à peu près comme certains *beaux* laissent pousser toute leur barbe; cela promet pour le bal des effets de saules pleureurs. Ne se dit-il pas aussi qu'en vertu du progrès, beaucoup de beautés, et des plus fraîches, sont décidées à s'enluminer de plus en plus, ce qui les ferait poser en pastel et même en camaïeu? A quoi bon les découvertes de la chimie, si l'on n'en usait pas jusqu'à l'abus? Il paraît certain, — voir certaine réclame dans tous les journaux entre une foule d'annonces issues de l'Exposition, — il paraît donc certain que divers *Farinas* et autres inventeurs *ejusdem farinæ* viennent de confectionner une eau merveilleuse qui restaure la beauté, et la fait même épanouir sur tel visage qui en est dépourvu. La fiole de ces Cagliostros contient tous les genres d'attraits, et chacune de leurs clientes peut se faire une beauté à son choix. Il y a la fiole Ninon, la fiole Dubarry, la fiole Récamier; quelques coups de pinceau, et le tour est fait; on paye d'avance et très-cher. Avis à nos Vénus de mille eaux.

Jours heureux de l'industrie et de ses fêtes, Paris ne vit plus que de réclames, et son journal l'en nourrit abondamment. *La Presse* vantait encore l'autre jour la cuisine *hygiénique* des dîners de l'Exposition, où l'on *fait maigre* le vendredi. Au même instant, *le Constitutionnel* faisait régaler par un haut fonctionnaire quatre croquants venus sans le sou à l'Exposition, et qui s'arrêtaient avec complaisance devant l'étalage du buffet : *C'est l'Empereur qui paye*, aurait dit le généreux inconnu à ces braves gens, assez surpris de pouvoir consommer *gratis*. L'historiette est bien jolie, mais pourquoi y avoir mêlé le nom du restaurateur? ce n'est pas Chevet qui paye, apparemment. Le consciencieux *Moniteur* lui-même n'est pas à l'abri de ces distractions, et, tout en racontant une anecdote très-honorable pour différents hôteliers, qui auraient à tour de rôle hébergé un pauvre soldat, le grave journal aurait pu se dispenser de donner leur adresse.

On annonce, — il ne s'agit plus de réclame, — deux événements assez contradictoires au sujet de Mlle Cruvelli : elle

quitterait décidément le théâtre pour se marier, et décidément aussi elle aurait fait à son art le sacrifice de son prétendu. Il est permis d'en conclure que la *diva* hésite encore entre deux engagements dont l'un exclut l'autre. Il est tentant de passer grande dame et d'obéir aux mouvements de son cœur, mais il est bien dur de renoncer à l'Opéra, qui offre à la belle irrésolue cent quatre-vingt mille francs par an et un rôle à bras, s'il est vrai que Mlle Cruvelli tienne absolument à montrer les siens; mais trêve à cette musique, qui ne nous regarde pas, quoiqu'elle soit très-agréable à voir.

Vous attendez toujours l'événement le plus mémorable de la semaine, et il date de l'autre. C'est le banquet offert vendredi par le Corps municipal à MM. les membres de la Commission impériale de l'Exposition. La galerie des fêtes avait été disposée pour recevoir quatre cents convives (c'est tout ce qu'elle peut contenir), au nombre desquels figuraient ceux de MM. les exposants qui ont obtenu la grande médaille. Rien de plus brillant que cette réunion, qui a eu l'éclat d'une fête de cour. Même splendeur et même bon goût. Les plus hauts fonctionnaires de l'Etat y assistaient en grand uniforme, attestant par là en quel honneur ils tiennent l'industrie et ses merveilles. Du reste le cérémonial s'arrêtait au costume, et les rangs se sont bien vite confondus à table, où régnait la plus aimable cordialité. On nous permettra de passer sous silence les délicatesses du menu et même le feu des toasts, en considération de la musique, tant il est vrai qu'il faut s'attendre à la retrouver partout. Je veux parler du concert où la courtoisie de M. le préfet avait convié les dames, et dont le programme, on ne peut mieux choisi et admirablement exécuté, mérite qu'on le distingue comme un charmant contraste qu'il a été à tous les vacarmes qui, sous prétexte de l'Exposition, se commettent ailleurs. Une ouverture et un septuor de Beethowen, le fameux duo de *l'Elisire d'Amore*, le rondo de *la Dona del Lago*, et le quartetto de *la Bianca* de Rossini, c'était tout, si ce n'est encore que Gardoni et Mlle Alboni n'avaient jamais mieux chanté. Le plus grand art en musique, de même qu'en poésie, c'est l'art de se borner. O vous les bienheureux de ce monde, vous dont les concerts publics ou particuliers ont fait trop souvent des martyrs, formez des vœux pour que le bon exemple donné par M. le préfet soit imité par ses administrés.

C'est ici que, pour soutenir une conversation peut-être languissante, il faudrait recourir à l'anecdote, mais quelques esprits difficiles se sont mis à nous éplucher, au lieu de se borner à ne pas nous lire, comme ils en ont le droit, et cet examen à la loupe nous intimide beaucoup. On accuse ici nos historiettes de montrer leurs rides, et là-bas on en conteste la véracité, si bien que pour distraire les vivants, notre unique ressource aujourd'hui serait d'enterrer les morts. Adolphe Franconi, Gouriet, Huerta, voilà un échantillon de notre nécrologe; mais, sauf ce nom retentissant des Franconi, et qui fut celui du meilleur des hommes et des écuyers, où entendit-on jamais parler des autres? Ce vénérable M. Gouriet était cependant un littérateur estimable, l'auteur d'une infinité de livres illisibles et qui n'en furent pas moins lus en leur temps. Malgré ses nombreux écrits et vingt journaux fondés et fondus par lui, ce brave homme, le doyen de la littérature française, ainsi qu'il s'intitulait, est mort à Sainte-Périne, un hôpital déguisé en pension bourgeoise. Beaucoup d'activité, le travail facile et point de talent, et notre doyen vient de mourir sans la moindre réputation et sans aucune fortune! c'est le cas rare, l'explique qui pourra. Quant au pauvre Huerta, c'était un rêveur, une âme en peine, et pour tout dire un excellent artiste, mais artiste à ses heures seulement. Par un beau soir d'été, — il y a quelque vingt ans de cela, — Paris lui fit une réputation qui s'évanouit à l'aurore; le malheureux exécutant porta tout de suite la peine de son instrument, la guitare. Il en jouait pourtant de la façon la plus diabolique et la plus charmante; Paganini lui-même ne se démenait pas plus énergiquement sur le violon. Il avait réduit à trois cordes toute la musique possible et impossible, et la partition qui l'avait une fois touché au cœur ne lui sortait plus de la mémoire. A ce propos voici une historiette, une vieille historiette (l'habitude, hélas!). C'était ce soir néfaste où nos Parisiens eurent la légèreté, — ils l'ont payée cher, c'est bien fait, — de ne pas écouter *Guillaume Tell*; mais ce digne Huerta l'écoutait pour eux, et il n'en perdit pas une seule note, de sorte que le lendemain matin il courut donner au maestro la sérénade de son propre opéra: l'ouverture, l'introduction, les duos, trios et cavatines, la partition entière chantait sous ses doigts. *Guillaume Tell* exécuté sur la guitare! jugez de l'ébahissement du maestro: c'était l'âme, le corps, *disjecti membra*, et les membres du lion mis sur le gril. Le malheur du guitariste, c'est qu'on n'écoutait plus ses chansons; d'ailleurs l'instrument était décidément passé de mode, et, quoique le pauvre artiste eût pu toucher bien d'autres cordes, il a renoncé volontairement à la vie quand il a vu que la guitare n'existait plus.

Au sujet de M. Paillet, on aurait beaucoup de choses à dire, mais la perte est trop grande pour qu'on s'avise de la mesurer en courant (la notice avec portrait de l'illustre avocat sera publiée dans le numéro prochain). Telle a été l'émotion générale causée par ce triste événement, qu'il est devenu tout de suite un deuil public. Aucun homme n'honora davantage sa profession; dans le sanctuaire de la justice comme au barreau, M. Paillet était une autorité et une lumière; sa parole y avait, pour ainsi dire, force de loi. C'était encore une de ces éloquences rares parce qu'elles viennent du cœur. Il joignait à toutes les qualités privées qui le rendaient si cher à ses amis, les fortes vertus qui lui assurent l'estime et les regrets de tous: l'élévation des sentiments, l'ardeur et la constance dans le bien, et la passion du devoir. Sa mort l'a trop prouvé, et c'est avec raison qu'on a dit qu'il était mort debout, dans l'exercice de sa profession, et comme un soldat sur son champ de bataille.

Un homme de beaucoup d'esprit, frappé de même au milieu de ses travaux dramatiques, le regrettable Bayard, serait, dit-on, l'auteur primitif ou plutôt le préparateur de la nouvelle pièce jouée au Gymnase. Ce *Dessous des cartes* est un remue-ménage de cour, où l'on voit la grande Catherine de Russie mettre en œuvre les finesses de sa politique pour que sa petite-fille épouse le roi de Suède. Mais la princesse aime secrètement un sien cousin qui a grandi auprès d'elle et qui apprend le grec et le latin en sa compagnie, sous la tutelle d'un vieux savant, maître Basilius. Que fera le jeune prince pour évincer le rival qui vient troubler ses amours? Rien de plus simple: il brusquera les choses, et c'est pourquoi il demande à sa princesse un rendez-vous, et il écrit sa demande en marge de *l'Iliade* que les amoureux ont coutume d'expliquer ensemble; mais voilà que le précepteur, chargé du message sans en soupçonner la diablerie, a remis le livre à l'Impératrice, de sorte que le prince se décide à crayonner lui-même sa demande sur l'écran de la princesse. Celle-ci prend une carte et elle écrit dessous (*le Dessous des cartes*) ces mots si doux et si compromettants: « A minuit, sur mon balcon. » Vous dirai-je que la carte s'égare, et qu'il faut organiser un whist pour qu'elle se retrouve... dans les mains du roi de Suède. Heureusement que le jeune monarque est de bonne composition; d'ailleurs ce mariage ne lui sourit guère, et l'alliance russe n'est point son fait. Catherine la Grande jette feux et flammes, mais encore une fois l'amour aura été plus rusé et plus fort que la politique. La pièce a été faite ou refaite par des auteurs d'un talent reconnu, mais on y regrette la dextérité du maître. Le succès du reste n'est point douteux, un succès d'estime, en attendant mieux, grâce aux acteurs qui ont très-bien joué.

Trop beau pour rien faire appartient au Vaudeville. M. Fernand est un Adonis qui ne sait plus trop de quel bois faire flèche. Il n'a pas de plus grand ennemi que sa propre beauté, et elle lui a joué les plus mauvais tours, même auprès des femmes. Il fait peur aux mères en sa qualité de *beau* sans fortune, et les demoiselles le trouvent trop joli pour être tentées d'en faire leur mari, un mari qui se dérangerait. Les hommes sont encore plus malveillants pour le pauvre Fernand; comme il est trop beau pour être bon à rien, partout on lui ferme la porte au nez. Adonis va donc se détruire après avoir joué sa dernière pièce d'or sur le tapis vert, et en attendant il vient de s'endormir dans une chambre d'auberge. Pendant ce sommeil du désespoir une femme survient, et l'on peut en conclure qu'Adonis est sauvé. La belle vient d'apprendre par cœur l'histoire du malheureux, et elle lit couramment dans ses yeux qu'il est digne d'un meilleur sort. D'ailleurs elle est sa tante et elle est veuve, — comme ça se trouve, — l'occasion est trop favorable pour qu'on ne s'épouse pas, et on s'épouse. Nous n'avons pas raconté la pièce, et pour cause. Il faut la voir comme on va voir un joli pastel; ce n'est qu'un proverbe à deux, mais où il y a de l'esprit comme quatre. M. Lagrange est un Antinoüs presque authentique et un comédien en train d'arriver. Le joli petit rôle de Mlle Luther lui va fort bien.

Finissons par *l'Ecole des Epiciers*, une pièce de la vieille école, où les auteurs ont peut-être trop ménagé le sel, mais qui amuse très-suffisamment. L'excellent Numa y est tout à fait le sage Numa, c'est la vertu dans une boutique d'épicier; où diable la vertu va-t-elle se nicher? Dans cette farce d'une haute morale, on a remarqué un certain M. Laurent, jeune comique à l'air ahuri, et dont la spirituelle balourdise ira loin. Et pour finir par un autre compliment très-mérité, une jeune et jolie débutante, Mlle Baudin a dit avec beaucoup de grâce le peu de choses qu'elle avait à dire. Nous l'attendons dans quelque rôle plus étoffé, qu'on lui prépare sans doute, et qu'elle est très-capable de jouer à merveille.

PHILIPPE BUSONI.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

BELGIQUE.

Les écoles flamande et hollandaise ont brillé d'un vif éclat dans l'histoire de la peinture. Elles n'existent plus aujourd'hui à titre d'écoles. La Belgique seule aujourd'hui conserve une grande valeur par l'habileté de ses peintres, mais elle n'a plus d'originalité, de personnalité dans l'art, comme elle en a eu dans le passé. Les artistes belges possèdent à un haut degré les ressources du métier, la science de l'exécution, mais ils ne semblent pas poursuivre un idéal particulier; ils n'ont ni l'idéal de la forme, ni l'originalité de la couleur, qui a été une des gloires de leur ancienne école, bien qu'ils conservent encore une vaine prétention à cet égard. Placés entre l'Allemagne et la France, ils n'ont ni la grandeur de la conception et l'austérité de la première, ni la diversité féconde et la spontanéité de la seconde. Mais ils inclinent évidemment vers celle-ci, et lui ont emprunté l'habileté matérielle. Un grand nombre de peintres belges ont fait leur éducation en France et pourraient être justement revendiqués par elle; plusieurs même sont établis dans ce pays et y produisent leurs ouvrages. Les points de contact sont tellement multipliés entre les deux peuples qu'il n'est pas extraordinaire de trouver une conformité prononcée entre leurs productions. Si les peintures belges n'occupaient pas à l'Exposition une place à part, rien ne les distinguerait des productions françaises.

Ce n'est pas dans la grande peinture qu'il faut chercher la valeur de la peinture belge moderne. Peut-être le niveau du talent de ses peintres s'élevant, — et il est évidemment en voie de progrès, — se développera-t-il une esthétique nouvelle; et réussiront-ils à traiter les grandes compositions historiques, comme ils réussissent dans le genre anecdotique et dans les scènes familières. — Parmi les grandes toiles il faut citer le tableau de M. DE BIEFVE, élève de M. David d'Angers: *le Compromis des nobles à Bruxelles, le 16 février* 1566. Cette scène, empruntée aux annales du pays, ne manque pas de mouvement et est assez bien disposée, mais elle ne manifeste qu'une habileté stérile et sans qualités saillantes. Cette peinture n'est pas à la hauteur de celle du célèbre peintre belge M. GALLAIT. Ce dernier, dont les ouvrages ont rencontré en France des critiques sévères, n'a rien envoyé à l'Exposition universelle. — *Un Christ portant la croix* par M. PECHER est une assez bonne peinture religieuse, qui ressemble trop à une copie des maîtres italiens. — Les derniers moment de Judas ont servi de sujets à deux artistes belges. Le premier, M. THOMAS, a représenté *Judas errant pendant la nuit de la condamnation du Christ*. Il tient en main la bourse contenant le prix de sa trahison. Poursuivi par le remords, il s'arrête avec saisissement en apercevant tout à coup deux ouvriers endormis près du gibet qu'ils viennent de confectionner et auquel sera le lendemain attaché son maître. L'idée est heureuse; l'exécution n'y répond que d'une manière insuffisante; elle est facile, mais elle manque de force. Les effets de lumière y sont bien rendus, peut-être même avec une préoccupation qui serait mieux placée dans un tableau de genre. — M. PORTAELS, élève de M. Ravez à Bruxelles, et de M. Paul Delaroche, a représenté *le Suicide de Judas*. La corde à laquelle il s'est pendu s'est rompue sous le poids de son corps; il est tombé à la renverse du haut d'un tertre. Le corps est bien jeté; le raccourci du bras droit laisse à désirer. Outre cette toile de grande dimension, M. Portaëls a encore exposé six tableaux: deux figures gracieuses, mais dans lesquelles l'artiste, qui a voyagé, aurait pu mettre des types plus caractéristiques: *Jeune femme des environs de Trieste; Jeune juive d'Asie mineure.* La scène d'une *Caravane en Syrie surprise par le simoun*, rendue d'après les souvenirs personnels de l'artiste, est bien disposée, ainsi qu'*un Convoi funèbre au désert de Suez*, reproduite ici par la gravure. Malheureusement les figures n'offrent pas une réalité assez vivante. — M. VERLAT, qui s'est fait une réputation comme peintre d'animaux, vient d'aborder avec succès le genre historique dans son *Godefroi de Bouillon à l'assaut de Jérusalem* (15 *juillet* 1099), composition où il y a du mouvement, de l'invention ainsi qu'une certaine vigueur dans l'exécution. — Nous avons retrouvé avec plaisir M. CERMAK, dont nous avons, des premiers, accueilli dans ce journal les débuts, dans un compte rendu d'une exposition de Bruxelles. M. Cermak, élève de M. Gallait, est né à Prague, et son tableau est une page douloureuse consacrée à l'histoire de sa patrie; il rappelle comment se fit la *Propagation de la foi catholique en Bohême*. « La perte de la bataille de Belahova avait fait retomber la Bohême sous la domination de l'Autriche: l'œuvre de la pacification commença. Pour convertir à la foi catholique les paysans protestants ou hussites, pour anéantir tous les emblèmes religieux et patriotiques, le gouverneur impérial envoya de cabane en cabane des religieux escortés de soldats chargés de *faciliter* leur mission. » Ceux-ci pillent l'intérieur de la cabane, pendant qu'un moine à figure impitoyable s'arrête sur le seuil de la porte en jetant sur les pauvres habitants un regard menaçant. Le groupe des paysans, aux figures énergiques et aux costumes pittoresques, est traité d'une manière intéressante. Ils se tiennent silencieux, à l'écart, comprimant leur colère et leur indignation, tandis que leurs jeunes enfants viennent à eux en leur montrant avec joie de petites images religieuses que le moine vient de leur faire distribuer. Ce tableau de M. Cermak est une œuvre pensée, et en progrès sur les ouvrages précédemment exposés par lui. On peut beaucoup attendre de cet artiste, si à la conception et au sentiment il parvient à associer une science plus sûre d'elle-même. — M. HAMMAN a exposé un assez bon tableau qui représente Adrien Willaert né à Bruges en 1490, et l'un des maîtres les plus célèbres du seizième siècle, faisant exécuter à Venise, en présence du doge, une messe en musique de sa composition, la première, dit-on, qui ait été faite. Cette page est d'un aspect sourd mais harmonieux; l'exécution est habile; les têtes de Willaert et des moines exécutants sont heureusement rendues. *L'Illustration* a déjà reproduit ce tableau de M. Hamman, ainsi que celui de la propagation de la foi en Bohême de M. Cermak. Un autre tableau de M. Hamman: *Christophe Colomb découvrant la première terre d'Amérique*, est moins satisfaisant et présente quelques lourdeurs.

Après ces œuvres appartenant au genre historique, nous arrivons aux tableaux de genre proprement dit. Nous dirigerons d'abord notre attention vers les œuvres d'un jeune artiste dont le sentiment et la facture sont quelque chose de tout à fait à part dans la peinture belge moderne. On pourrait dire de M. DEGROUX, que c'est une sorte de Courbet flamand, si au nom du peintre français ne s'attachait pas une idée d'amour systématique du laid et de l'ignoble. Une composition particulière, un enterrement, semble établir un lien de plus entre les deux artistes. La scène du *Dernier adieu* est rendue avec vérité. La neige couvre la terre. Un groupe d'hommes est réuni autour d'une tombe où l'on descend un défunt auquel ils viennent rendre le dernier devoir. L'aspect de ce tableau est vif; les figures sont vulgaires, telles que les présente trop souvent la réalité, fort peu soucieuse d'esthétique; mais elles n'ont pas la prétention de leur vulgarité, et elles n'affichent pas la laideur. Une seule figure de fossoyeur, placé à gauche du groupe, les jambes écartées et s'appuyant sur la bêche, contraste d'une manière trop grotesque avec la gravité triste de la cérémonie. Il y a aussi une tristesse saisissante dans la scène de misère intitulée *l'Enfant malade*. C'est une remarque à faire à l'honneur de notre époque que cette pitié sympathique du poëte et du peintre accordée à l'affliction et aux douleurs de la pauvreté; il n'y a peut-être point là,

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 660, 661 et 662.

pas plus que dans les bergères et les bergers en vestes de satin de Watteau, une fin bien légitime pour l'art, parce qu'il s'y énerve au contact des choses infimes qu'il veut représenter, et qu'il en prend le côté valétudinaire et honteux, au lieu de chercher à le poétiser; mais cela est bon comme symptôme des préoccupations humaines, sociales de notre époque. Un dernier tableau, *la Promenade*, malgré l'insuffisance d'une exécution trop lâchée, devra un succès de vogue au bonheur de la donnée. Le long d'un sentier bordé de hauts épis mûrs et prêts à tomber sous la faucille, deux prêtres cheminent lentement. L'un est vieux, cassé, affaissé sous le poids des années et des tristesses de la vie qu'il a traversées; il s'appuie d'un côté sur une longue canne, et de l'autre sur le bras d'un jeune prêtre, à la taille élégante, au visage frais, au profil fin et rêveur, comme pourrait être celui de Werther. Celui-ci soutient d'un bras distrait son triste compagnon; son attention se détourne de cette austérité cacochyme, et son regard curieux, s'étendant pardessus les blés, contemple au loin un couple amoureux qui chemine avec un abandon intime dans un autre sentier. Tout un monde de riantes espérances semble apparaître à ce jeune prêtre à cette autre extrémité de la vie qu'il a trop légèrement répudiée. Comment se terminera la lutte que de mondaines pensées viennent ici engager avec un ascétisme encore mal établi? Telle est la curiosité que l'artiste éveille dans l'esprit du spectateur

Salon de 1855. — École belge. — Les trentaines de Bertal de Haze, tableau par M. Leys.

Une boutique de soieries en 1660, tableau par M. Willems.

Ce qu'on appelle le vagabondage, tableau par M. Alf. Stevens.

avec les moyens les plus simples et avec une réserve parfaite, à laquelle fait seulement défaut la vulgarité du couple amoureux. Ces œuvres de M. Degroux promettent, à des titres divers, un artiste observateur et de sentiment. Mais chez lui le dessin est insuffisant et la facture laisse beaucoup trop à désirer. Ce qui lui manque de ce côté, avec du travail il peut l'acquérir. L'habileté pratique, c'est ce que possède l'école belge presque tout entière, qui à ce mérite tout extérieur ne joint pas assez souvent celui d'une signification élevée ou du sens intime.

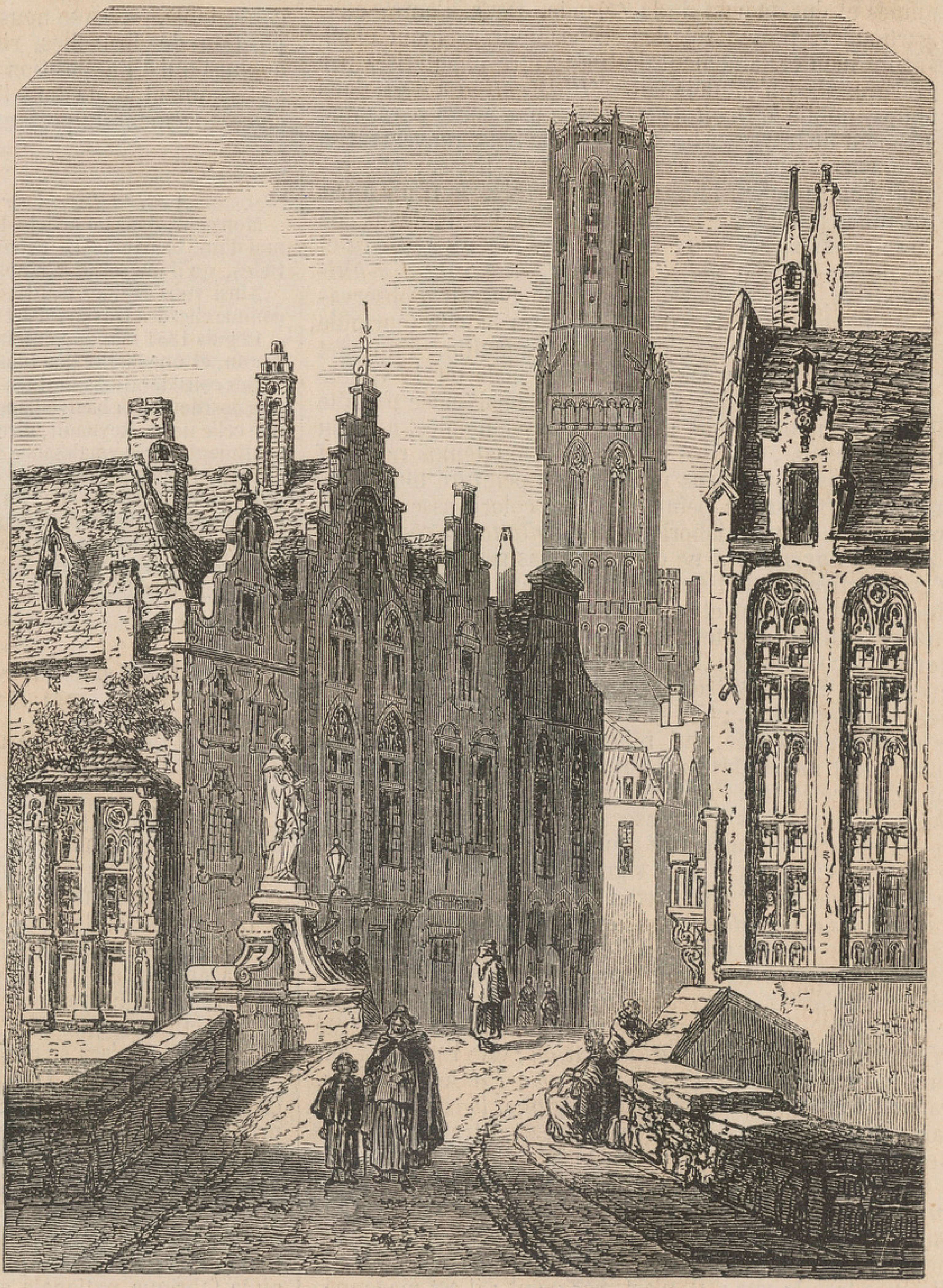
Abordons maintenant les ouvrages des peintres renommés et dont le talent est dans toute la plénitude de son développement, et citons d'abord le nom d'un maître, d'un Flamand pur sang, M. Leys, d'Anvers. En rendant compte, en 1851, de l'Exposition de Bruxelles, nous avons eu l'occasion de parler de ce peintre célèbre et fécond, dont *l'Illustration* a plusieurs fois reproduit les ouvrages. — Nous demandons la permission de citer quelques lignes que nous écrivions alors : « Comme coloriste, disions-nous, M. Leys a gagné en vigueur sur sa première manière. Mais, en cherchant à imiter Rembrandt, il use d'une façon trop uniforme des tons dorés et de

Convoi funèbre au désert de Suez, tableau par M. Portaels.

Salon de 1855. — École belge. — Le marché aux chiens, tableau pr M. Joseph Stevens.

noirs. Ce dont il abuse surtout, c'est des reflets. Il en met partout; sa peinture est un rejaillissement universel. Le conteur Hoffmann raconte l'histoire d'un homme qui avait perdu son reflet. Si pareille aventure arrivait à M. Leys, ce serait certainement une bonne fortune pour ce peintre de talent. » M. Leys a bien modifié sa manière dans le sens de cette critique. Les tableaux exposés par lui cette année sont bien plus sobres d'effets; et ils manifestent une habilité consommée, une sûreté d'exécution, une science de dessin et de rendu remarquable. *Le nouvel An en Flandre* n'est qu'une petite toile sans importance, représentant quelques personnages devant une haute devanture de boutique toute vitrée. *La Promenade hors des murs* est une charmante composition inspirée à l'artiste par ce passage du *Faust* de Gœthe : « Hors « des portes obscures et « profondes se pousse une « multitude de gens di- « versement vêtus. Avec « quel empressement cha- « cun court aujourd'hui « se réchauffer aux rayons « du soleil ! Ils fêtent bien « la résurrection du Sei- « gneur, car ils sont eux- « mêmes ressuscités : échappés aux sombres appartements de « leurs maisons basses, aux liens de leurs habitudes vulgai- « res et de leurs vils trafics, aux toits et aux plafonds qui les « écrasent, à leurs rues sales et étranglées, aux ténèbres « mystérieuses de leurs églises, tous ils renaissent à la lu- « mière. » Tout ce monde bourgeois est répandu autour des murs de la ville, à peu de distance de la ruche ouvrière. Il respire l'air du soir, affaissé dans son épaisse quiétude, parlant d'affaires, de commérages et médisant du prochain. La malveillance se dirige vers un couple s'avançant sur le premier plan, et qui paraît s'isoler dans l'intimité d'un entretien amoureux. L'homme à la barbe brune tranche par son caractère de tête sur la vulgarité environnante. La jeune femme, fraîche et jeune Flamande au rond visage, écoute avec une douce satisfaction les propos d'amour qu'on murmure à son oreille. L'émotion n'a pas chassé les roses de son teint, ni fait violemment affluer le sang à son cœur. Pourquoi se troubler d'ailleurs ? Propos d'amour entre jeunes gens, n'est-ce pas une chose toute naturelle ? N'est-elle pas en âge de se marier ? Elle se voit déjà en idée établie dans son ménage, faisant la bouillie pour ses enfants et allant se promener le dimanche au bras de son mari, comme font ses voisins et voisines qui l'épient en ce moment. Cette candeur et cette placidité des vieilles mœurs flamandes brillent d'une façon charmante sur cette tête heureusement trouvée et dont le caractère intime est exceptionnel dans le talent tout extérieur de M. Leys. L'artiste semble avoir eu l'intention de peindre dans ce couple Faust lui-même et Marguerite ; nous ne saurions le suivre jusque-là ; et évidemment il n'y est pas arrivé lui-même. Renfermons-nous dans la donnée du programme, et reconnaissons qu'on ne pouvait mieux se faire le contemporain de ces bourgeois d'une vieille cité de Flandre. Nous reprocherons seulement à la facture vieillotte de s'être étendue jusqu'au ciel doré des dernières clartés du soleil. La nature, elle, conserve imprescriptibles ses droits d'éternelle et fraîche jeunesse. L'air est épais, comme cette bourgeoisie ; il ne circule pas librement autour des tours, des clochers et des hauts pignons de la ville. Une œuvre plus forte encore, et dans laquelle M. Leys s'élève à une hauteur magistrale, est désignée sous le nom des *Trentaines de Bertal de Haze*, chef du serment de l'ancienne arbalète, décédé en 1512, et qui avait légué à l'église Notre-Dame son attirail de guerre. La reproduction donnée ici nous dispense de décrire ce tableau. Toute la famille du défunt est traitée dans un style élevé, et forme un morceau de peinture d'un excellent caractère. Dans quelques figures de ce tableau et du précédent la vie fait quelquefois défaut, et on ne sent plus que le travail habile, mais stérile, du pinceau. M. Leys est un artiste des plus habiles, mais qui ne semble pas toujours convaincu. Nous reprocherons aussi quelques lourdeurs et quelque monotonie dans l'exécution, et particulièrement dans *les Trentaines de Bertal*, la répétition uniforme du même galbe de nez, carré par le bout, donné à tous les personnages. Il faut noter aussi parmi les qualités du peintre le sen-

Un bal à Goës (Zélande), tableau par M. Dillens.



Le pont Saint-Jean, à Bruges, tableau par M. Stroobant.

timent et la science archéologiques qu'il met dans ses ouvrages. C'est un Flamand de la vieille école, attardé dans le dix-neuvième siècle. — M. Leys a, dans M. Lies, un imitateur ou plutôt un copiste de sa manière. Si M. Lies parvient un jour à être lui-même, la critique aura sans doute à s'occuper de lui. — Un peintre de genre très-habile, M. Willems, appelle maintenant notre attention. M. Willems appartient plutôt à la France qu'à la Belgique; et la même chose peut se dire des frères Stevens, de MM. Hamman et Verlat. *L'Intérieur d'une boutique de soieries en* 1660, reproduit ici par la gravure, est le morceau capital exposé par M. Willems. C'est une agréable peinture d'une exécution soignée, sûre d'elle-même, procédant méthodiquement sans imprévu et sans entrain, et arrivant à un ensemble harmonieux, où les figures, les étoffes sont également bien traitées, où la lumière est parfaitement distribuée; sur lequel la vue s'arrête avec plaisir; et qui n'éveille, pour ainsi dire, aucune tentation de critique. Mais, en raison même de l'habileté déployée dans cette peinture si complète, on voudrait y trouver quelque motif plus sérieux de contemplation, quelque attrait plus intime. Quoi qu'il en soit, ce tableau a un succès de vogue, ainsi que le tableau intitulé: *Coquetterie*, représentant une jeune femme en robe de satin blanc, tournant le dos au spectateur, et dont le joli visage, encadré d'une blonde chevelure qu'elle arrange, n'apparaît que réfléchi par un miroir. Le peintre a mis dans cette toile toutes les délicatesses de pinceau que le titre justifiait. Toutefois la taille est épaisse et le corps manque de souplesse. *L'Heure du duel* est une petite toile fine de ton, rappelant le genre de M. Meissonnier, sans la fermeté de rendu de cet artiste. — M. Alfred Stevens est un peintre coloriste qui cherche les aspects nets et vigoureux, mais qui abuse un peu des tons noirs. A la différence de MM. Leys et Willems, qui empruntent au passé l'ampleur pittoresque de ses costumes, il aborde la réalité vulgaire de notre époque, et mérite d'occuper un des premiers rangs dans la phalange des peintres qui se consacrent à décrire le présent. *L'Illustration* donne le dessin de son tableau principal à l'Exposition : *Ce qu'on appelle le vagabondage*. Dans un autre tableau : *Le premier jour de dévouement*, il a représenté une jeune femme près d'engager ses bijoux chez un commissionnaire du mont-de-piété et pensant tristement au sacrifice qu'elle s'apprête à accomplir. Ailleurs il a peint *la Sieste d'une vieille femme*, une sorte de portière, ayant un fichu noir et un mouchoir noir sur la tête, les pieds posés sur une chaufferette, et assoupie au milieu de son travail, pendant que son chat joue à côté d'elle avec son tricot. Ces diverses scènes sont rendues avec vérité. Mais à ce réalisme parfaitement contemporain, que certains critiques voudraient donner pour fondement à l'esthétique moderne, nous préférons, pour notre part, deux autres toiles de moindre dimension du même artiste : *la Lecture* et *Souvenir de la patrie*, représentant des types de savant et de soldat du quinzième et du seizième siècles, où il ne se montre pas moins coloriste, mais où sa peinture a un caractère plus distingué et moins attristant. — Les quatre tableaux de M. Dillens forment une agréable illustration des habitants, des costumes et des mœurs de la Zélande. Deux d'entre eux, en particulier, présentant des scènes heureusement choisies, sont bien certainement destinés à être popularisés par la gravure, si ce n'est déjà fait. *L'Illustration* a déjà, dans le temps, publié *le Droit de passage* : une jeune paysanne, au moment de traverser un petit pont de bois, renversant sa tête vers son fiancé qui va lui donner un baiser; elle reproduit l'autre aujourd'hui : *un Bal à Goës*. — Il n'y a pas de qualités pittoresques saillantes dans les tableaux de M. Madou, mais ses deux toiles : *la Fête au château* et *les Troubles-fête ; scène flamande de la fin du dix-huitième siècle*, sont pleines d'invention, d'esprit d'observation, de bonhomie et de naturel. Tout un monde fourmille dans ces deux tableaux, d'un aspect tranquille, d'un effet de couleur et d'une exécution froides, mais où la variété et la vraisemblance des scènes et la connaissance parfaite du costume, nous dirions même des physionomies, à la fin du siècle dernier, forment un spectacle longtemps récréatif pour la curiosité. — Dans un genre de peinture tout différent, M. Mathysen a peint, avec un coloris assez fort et d'un pinceau fin mais laborieux : *la Toilette du coquillard et du malingreux*. On ne comprend pas par quelle erreur de perspective il a fait de ces deux truands de la cour des Miracles deux géants, et transformé en nains les autres personnages qui les assistent dans leur déguisement. — Nous citerons encore de feu Coulon, élève de MM. Picot et Eugène Isabey : *un Abbé du dix-huitième siècle ; le Premier cheveu blanc*, etc... ; de M. Dyckmans : *une Brodeuse*, peinture finie, léchée, qui réjouit un certain nombre de bourgeois et même des souverains; de M. de Braekeleer, qui a de la célébrité : *l'Ecole de village* et *le Jour de Saint-Thomas*, deux toiles d'une exécution froide, fausse, monotone et appartenant au genre grotesque; des effets de nuit de M. Van Schendel ; nous signalerons enfin à l'attention un tableau de M. Paternostre : *le Guet-apens*; *épisode des guerres civiles du moyen âge*, placé un peu trop haut, mais dans lequel il y a des qualités de facture et de couleur.

M. Joseph Stevens jouit d'une juste renommée comme peintre d'animaux. *Un métier de chien* (*Souvenir des rues de Bruxelles*), appartenant au musée de Rouen, a déjà été précédemment publié par *l'Illustration ;* elle reproduit aujourd'hui *un Episode du marché aux chiens, à Paris*, grande toile dont la facture est énergique, la couleur triste mais vigoureuse, et dont les animaux sont traités avec vérité et en même temps une vulgarité intentionnelle. L'artiste se montre ici en quelque sorte le Courbet des chiens. *L'Intrus* est un chien bien charpenté, d'un dessin ferme et vivant, qui s'approche d'une chaise où se dresse en colère une chatte qui nourrit ses petits. Un mur blanc en plein soleil attire trop la vue ; il n'est pas peint : il est maçonné, truellé; et ses saillies, supérieures à ce qu'elles seraient dans la réalité, rompent l'harmonie relative du relief. Nous reprocherons un peu de lourdeur à *la Bonne mère*. Nous avons parlé du charmant tableau de *la Surprise*, et *l'Illustration* l'a reproduit au Salon de 1853. *Le Philosophe sans le savoir*, titre bizarre, suggéré par un passage de Rabelais, représente un chien des rues faisant effort pour briser un os trop fort qu'il tient dans sa gueule, et contre lequel il rassemble tous ses efforts avec une vérité de pose parfaitement comprise. — M. Verlat, dont nous avons cité précédemment un tableau d'histoire, a exposé un grand tableau déjà connu : *Buffles attaqués par un tigre*, et deux jolies toiles d'une exécution spirituelle et facile : *Espoir :* un *Renard guettant des perdreaux*, et *Déception; le Canard échappé, le renard ne tient que la queue*. — Citons encore de M. Robbe : *la Campine*, *grand paysage avec bestiaux*.

Le paysage n'est pas en progrès dans l'école belge. M. Fourmois, jeune artiste dont nous avions salué les succès et presque les débuts à l'exposition de Bruxelles 1851, a envoyé trois tableaux, qui ne justifient pas les espérances que son *Moulin à eau* avaient fait concevoir. Il semble, à l'exemple de quelques-uns de nos paysagistes, vouloir s'abandonner à une facture lâchée, qui seule est déjà de nos jours une recommandation, et comme un cachet d'un bon sentiment de peinture moderne, auprès de certaines personnes. Pour notre part, nous ne trouvons un accent de nature ni dans *la Mare, effet du matin*, ni dans le tableau indiqué sous le simple nom de *Paysage*. — Une *Gravière abandonnée*, par M. de Kniff, présente une bonne étude de terrain, bien éclairée et d'un aspect vrai. — Nous citerons encore deux *Paysages* de M. Piéron; des marines de MM. Clays et Le Hon, des intérieurs et des vues de M. Van Moer, et de M. Stroobant le *Pont Saint-Jean à Bruges*, reproduit ici par la gravure.

A l'étudier à l'exposition de Bruxelles, disions-nous en 1851, l'école de peinture belge paraît manifestement divisée en deux camps : l'ancienne école, qui s'énerve dans une stérile rivalité avec le passé, et la jeune école, qui déserte les pénates et rapporte les doctrines étrangères. A la première, de beaucoup la plus nombreuse (cette proportion doit tendre de plus en plus à s'intervertir), appartiennent, à part quelques ouvrages de mérite, ces œuvres sans inspiration et sans vitalité, ces tièdes productions d'une habileté superficielle, cet art mitoyen et banal qui compte aussi en France un si grand nombre d'adeptes, et constitue pour ses élus une sorte d'Eden monotone, où aime à s'assoupir leur admiration. Quant à la seconde, nous éprouvons un peu d'embarras à dire notre pensée. L'art belge tient à sa vertu autochthone. S'il avouait une alliance, ce serait peut-être avec l'Allemagne et l'Angleterre, mais il consentirait difficilement à confesser que la France l'envahit. Pour nous, en vérité, loin d'attacher de l'importance à cet envahissement, nous désirerions autant qu'il n'eût pas lieu... Mais, nous sommes forcé de le reçonnaître, il nous a été impossible, à l'exposition de Bruxelles, de trouver des traces marquées d'affinité anglaise ou allemande, tandis qu'au contraire l'assimilation française éclate çà et là de la manière la plus incontestable. — Ce que nous disions alors à l'occasion de l'exposition de Bruxelles, rien ne nous empêche de le répéter aujourd'hui à l'Exposition universelle ; et nous nous croyons suffisamment fondé dans l'opinion que nous avons émise au commencement du présent article.

A. J. Du Pays.

Paris, 20 novembre 1855.

A M. le Directeur du journal L'Illustration

Monsieur, dans un article de votre estimable journal, rempli pour moi d'une bienveillance extrême, il s'est glissé plusieurs inexactitudes, qu'il me serait agréable de voir rectifier.

Ainsi vous évaluez trop bas la rémunération qui m'était attribuée comme chef des travaux d'art de la Manufacture impériale de Sèvres.

Depuis 1851 mes appointements avaient été élevés à 6,000 francs par an, et une distinction honorable m'avait été accordée.

Des considérations inutiles à expliquer m'ont engagé à quitter une position où la bienveillance de l'administration supérieure, ainsi que celle de M. Reynault, directeur de Sèvres, m'ont pénétré d'un sentiment de reconnaissance inaltérable.

Permettez-moi encore de dire que, si je suis heureux de la part que vous m'attribuez dans les succès de la Manufacture de Sèvres, je désire que l'on sache bien qu'ils sont dus à la collaboration de vingt artistes, et que partager avec eux les éloges qui reviennent à l'œuvre collective est ma seule ambition.

Agréez, Monsieur, etc. Jules Diéterle.

Histoire de la réforme commerciale en Angleterre,

PAR RICHELOT.

(Deuxième article. — Voir le n° 664.)

La commission d'enquête avait constaté que l'adhésion à la liberté des échanges de la part d'administrateurs expérimentés, d'habiles et opulents manufacturiers, était dictée par de puissants motifs d'intérêt national.

La richesse de la Grande-Bretagne, disait-on, repose sur le développement de ses fabriques et de son commerce. Si le placement de ses produits devient difficile et incertain, sa décadence commencera immédiatement. Or l'industrie manufacturière grandissait dans les deux mondes, et les expéditions anglaises se ressentaient de cette concurrence.

Ainsi, de 1827 à 1838, l'exportation des marchandises, exigeant beaucoup de main-d'œuvre, avait diminué dans une proportion sensible : le commerce en général ne s'était pas ralenti, mais le travail national était moins demandé et sérieusement menacé dans l'avenir.

Les Etats-Unis pour les cotonnades, l'association allemande pour les tissus de laine et la quincaillerie, se substituaient peu à peu à l'Angleterre sur d'importants marchés où la fabrique nationale se déclarait impuissante à lutter, non pour la qualité, mais pour le prix des produits.

Or c'était la Grande-Bretagne qui, en repoussant les blés, les farines, les bestiaux, les bois de construction, de ces rivaux de fraîche date, avait contribué à pousser vers l'industrie manufacturière des populations essentiellement agricoles, qui ne se seraient attachées qu'à développer et perfectionner la culture de leurs immenses territoires, si elles eussent pu compter sur un débouché habituel pour les produ ts du sol.

La cherté des subsistances augmentait en Angleterre les frais de production ; elle y provoquait l'émigration des ouvriers, des directeurs d'usine, des capitaux, tandis que le bas prix des denrées alimentaires dans les pays qui en regorgeaient, faute d'écoulement, leur permettait de fabriquer à meilleur marché.

La Grande-Bretagne jusqu'alors s'était soutenue, grâce à sa situation géographique, à l'heureux rapprochement de ses mines de houille et de fer. à l'immensité de ses capitaux : mais le moment approchait où, repoussée des deux continents par de nouvelles aggravations de tarif, impuissante à donner ses produits à des prix aussi réduits, elle verrait rapidement décliner et sa richesse et sa puissance.

Des modifications à la législation des céréales, la libre admission de toutes les substances alimentaires détermineraient simultanément et la baisse de ces denrées dans l'empire britannique, et leur hausse dans les pays producteurs. Il s'effectuerait ainsi un nivellement des prix, qui retirerait aux manufacturiers étrangers le seul avantage dont ils fussent en possession, sans diminuer pour la Grande-Bretagne les causes de supériorité qui lui appartiennent presque exclusivement.

Le progrès industriel des deux continents se trouverait infailliblement arrêté au profit de l'Angleterre.

Telle était la série de déductions tirées de l'état particulier du Royaume-Uni, par lesquelles on arrivait à désirer la liberté des échanges, comme seul et unique moyen de salut. Raisonnement admirablement juste, mais applicable à un peuple qui, faisant passer l'intérêt industriel avant tout, ne se préoccupait en aucune manière de sauvegarder son agriculture ; qui, acceptant ce fait incontestable de l'insuffisance du sol à nourrir une population toujours croissante, s'en remettait à sa marine du soin de lui fournir les moyens d'alimentation.

L'Angleterre n'avait plus, en effet, la liberté du choix : il ne dépendait pas d'elle, en continuant à la propriété foncière la protection qui, à d'autres époques, avait permis de se passer de l'étranger, de proportionner la production agricole à ses besoins.

L'agriculture n'était pas restée étrangère au progrès ; elle produisait davantage et plus économiquement : ainsi, 25 fr. l'hecto étaient, pour le blé, le prix moyen des dix dernières années, alors qu'en 1815 on ne croyait pas pouvoir vendre sans perte au-dessous de 34 fr. Mais les forces productives de la terre, sans être encore arrivées à leur terme, étaient loin de s'accroître aussi rapidement que la population. Aussi, malgré des droits élevés, la Grande-Bretagne avait importé en moyenne, pendant chacune des quatre années de 1838 à 1841, 7 millions d'hectolitres de froment, plus du septième de sa consommation totale.

La question ne consistait donc plus à décider si l'on admettrait ou non les blés étrangers, mais si, par le retrait des droits sur les substances alimentaires, on permettrait aux classes salariées de se nourrir à meilleur marché.

Or l'Angleterre est le pays de l'Europe où la population ouvrière est relativement la plus nombreuse et la plus agglomérée, et où son existence était la plus misérable.

A cette époque, malgré le retrait de nombreuses prohibitions, malgré les dégrèvements successifs opérés dans le tarif des douanes, ce code était encore, de l'aveu même de l'administration, l'un des plus illibéraux du monde entier : aussi, en demandant la cessation de la protection dont jouissaient les classes agricoles, en les abandonnant à toutes les chances d'une concurrence qu'elles ne paraissaient pas en mesure de soutenir, au moins quant à la production des céréales, la ligue leur offrait, comme dédommagement, l'abolition de tous les droits protecteurs pesant sur l'industrie. Si le laboureur après la réforme devait livrer à un prix moins élevé ses blés, son beurre, ses bestiaux, il pourrait, d'un autre côté se procurer à meilleur marché les moyens d'engraissement de son bétail, les ustensiles nécessaires à son exploitation, les articles d'une consommation usuelle. On lui rendait ainsi la lutte plus facile, la transition moins pénible.

Quant à l'exportation, le même sentiment de sa supériorité industrielle avait amené une conclusion aussi libérale. L'on déclarait qu'il y avait tout avantage pour l'Angleterre à permettre la libre sortie des houilles et surtout des machines. On attendait de cette faculté la cessation de l'émigration des ouvriers expérimentés allant construire à l'extérieur les mécaniques que l'on ne pouvait tirer toutes faites de l'Angleterre. L'on se flattait hautement que la supériorité des fabricants nationaux, le meilleur marché comparatif auquel ils pouvaient établir leurs machines, arrêteraient l'essor de cette fabrication en France, en Belgique, et dans les autres pays qui s'y adonnaient depuis peu. On voyait dans l'avenir l'Angleterre transformée en un vaste atelier destiné à pourvoir de machines le monde civilisé.

Le libre échange n'était qu'un moyen d'arriver au monopole. La concurrence de la Grande-Bretagne, imposée jadis au Portugal et à l'Inde, avait tué l'industrie de ces deux contrées ; on espérait qu'elle annihilerait d'autres industries rivales.

Telles étaient les séduisantes promesses qui recrutaient de nombreux et ardents prosélytes à la ligue pour la liberté commerciale. La question d'ailleurs cessa bientôt d'être exclusivement économique pour devenir politique et sociale, c'est-à-dire s'adressant à ce qu'il y a de plus inflammable dans les passions populaires.

En attaquant la protection accordée à l'agriculture, c'é-

tait en réalité l'aristocratie foncière, c'était le monopole exercé par la grande propriété que l'on battait en brèche. Dans la Grande-Bretagne, en effet, le sol n'est pas morcelé comme en France. Concentrée dans les mains d'un petit nombre de propriétaires dont chacun transmet sa fortune territoriale tout entière à un seul héritier, la terre est louée, en lots de plus ou moins d'étendue, à des fermiers dont elle forme le seul moyen d'existence. Ces locations se font souvent sans bail, afin de maintenir les locataires dans la dépendance politique du seigneur, disposant ainsi d'un certain nombre de voix dans les élections.

Aussi les fermiers, éclairés par les prédications de la ligue, se regardèrent bientôt comme désintéressés dans cette question. Ils comprirent que le taux des baux se rattachait intimement au chiffre de la protection. Le commerce libre des blés leur offrait d'ailleurs cet avantage, qu'il permettait d'établir une moyenne plus réelle des cours; tandis que par suite de l'échelle mobile, telle qu'elle avait été combinée jusqu'en 1842, il était loisible aux grands spéculateurs, ayant de fortes quantités de blés en entrepôt, de déterminer de brusques et énormes oscillations dans les prix. Tous les calculs se trouvaient ainsi déjoués, et les fermiers se voyaient ruinés pour avoir compté sur un prix rémunérateur que la loi était impuissante à leur assurer, et d'après lequel cependant les fermages étaient établis.

Aussi longtemps que la protection avait pu être considérée comme réclamée par l'intérêt du pays; qu'elle avait eu pour résultat de l'empêcher d'être chaque jour à la merci de l'étranger pour sa nourriture, cette institution pouvait se défendre; mais, du jour où elle n'était plus, de l'aveu même de ses partisans, que l'instrument des intérêts particuliers d'une classe dont elle avait pour but d'assurer la richesse et la prépondérance, elle avait fini son temps, ainsi que le déclarait Robert Peel lui-même, alors qu'il soutenait encore l'échelle mobile.

Cette question était devenue d'ailleurs l'objet de la polémique la plus passionnée : elle remuait profondément les masses par le contraste de la misère des classes laborieuses et du luxe des classes oisives. Les orateurs et les écrivains ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour flétrir la cupidité d'une aristocratie prétendant éterniser le monopole qui l'enrichissait en surimposant les aliments du pauvre. L'irritation était arrivée à un tel degré, qu'elle eût pu provoquer des conflits sans la prudence des chefs et des orateurs de la ligue, s'attachant à faire comprendre aux populations exaspérées que tout recours à la force physique était inutile dans un pays où le jeu naturel des institutions assurait à la majorité le triomphe de ses volontés. Cet appel à la modération devait être entendu par des hommes qui avaient vu depuis quinze années l'opinion publique obtenir successivement par les seuls moyens constitutionnels l'émancipation des catholiques, la réforme électorale et municipale, de larges modifications au système financier et de nombreuses améliorations réclamées dans l'intérêt des classes populaires. Là où l'on ne saurait accuser le pouvoir d'entêtement systématique, il est possible d'obtenir des masses de la raison et de la patience.

La ligue, composée d'abord de quelques fabricants de Manchester, avait successivement attiré à elle les diverses classes de la société; elle entraînait et dirigeait la presque totalité de la population, Par la révision des listes électorales, par la création légale de nombreux électeurs, elle s'était assuré la majorité dans le futur Parlement. Pour triompher il ne lui manquait plus, en 1845, que d'être maîtresse du gouvernement. Or elle ne paraissait en position d'arriver au pouvoir que par une dissolution du Parlement, expédient toujours périlleux dans les temps d'agitation, où une réélection amène souvent des résultats différents de ceux que l'on attendait. La situation était donc des plus graves, lorsque Robert Peel se décida à servir de médiateur entre les partis hostiles, en faisant adopter par un Parlemant conservateur la réforme radicale réclamée par l'opposition.

Fils d'un riche manufacturier, Robert Peel, enrôlé dès ses débuts dans le parti conservateur, devenu plus tard son chef, et porté comme tel à la tête du ministère, s'était fait surtout remarquer par sa haute et lucide intelligence des nécessités du moment, et par l'abnégation consciencieuse de ses opinions personnelles, dès qu'elles étaient évidemment en désaccord avec l'opinion de la majorité. C'est ainsi que, protestant zélé, il avait contribué avec lord Wellington à faire adopter l'émancipation catholique; qu'opposé à la réforme parlementaire, il l'avait acceptée sans arrière-pensée dès qu'elle eut été votée; qu'engagé dans la question des grains par la part qu'il avait prise à l'établissement de l'échelle mobile, et la vivacité avec laquelle il avait défendu la protection, il chercha de bonne foi à s'éclairer sur la solution possible. Dès qu'il fut convaincu que la réalisation de la réforme était le seul moyen de conjurer l'orage, il trouva dans son dévouement à son pays l'énergie suffisante pour faire taire son amour-propre, se séparer de ses anciens amis, s'exposer aux plus injurieuses accusations de la part du parti qu'il abandonnait, et faire enfin le sacrifice du pouvoir qu'il avait exercé avec tant d'éclat. Car il ne se dissimulait pas que, sa tâche accomplie, attaqué par les torys, dont il avait sacrifié les intérêts au bien public, étranger à l'opposition dont il allait assurer le triomphe, il sortirait du ministère, sinon pour toujours, au moins pour longtemps. Mais il avait la conscience d'être le seul homme qui pût imposer une transaction indispensable, qui put empêcher le pouvoir de passer non plus aux mains des whigs, mais des radicaux, en opérant pacifiquement la réforme que refusait l'aristocratie, et que la ligue, poussée par ceux qu'elle avait mis en mouvement, serait amenée à arracher par les moyens même les plus désastreux.

Le bill présenté par Robert Peel et adopté en juin 1846, après six mois de discussion, diminuait de suite de moitié les droits sur le beurre, le fromage, le houblon, le poisson préparé; les abolissait complétement sur tous les autres aliments du règne végétal et animal, à l'exception des blés. Les grains restaient soumis pendant trois années encore à une taxe variable avec le prix. A partir du 1er février 1849, il ne devait plus y avoir sur les céréales qu'un droit nominal de 43 c. par hecto.

Comme soulagement aux cultivateurs, des modifications administratives auraient pour effet d'améliorer les chemins en allégeant les charges locales de cette classe de contribuables; les districts ruraux ne seraient plus astreints à assister les pauvres qui les auraient quittés depuis un certain temps pour habiter les villes; 200 millions de francs étaient mis par l'Etat, sous forme de prêts, à la disposition des propriétaires qui voudraient améliorer leurs terres par le drainage. Enfin certaines charges locales étaient reportées sur le budget de l'Etat. Tels étaient les moyens adoptés pour permettre aux agriculteurs de soutenir moins inégalement la concurrence des blés et bestiaux étrangers.

Quant à l'industrie, les matières premières encore taxées étaient plus ou moins complétement dégrevées; les objets confectionnés ou ouvrés restaient imposés à un droit de 10 p. 100; les tissus de soie devaient en payer 15; la taxe énorme qu'acquittaient les eaux-de-vie était réduite d'un tiers.

Cet ensemble de modifications, complétées plus tard par de nouveaux actes législatifs, transformait le tarif en moyen de revenu, assurant cependant encore à certaines industries une protection efficace.

Les résultats de la libre admission des substances alimentaires furent à la fois économiques et politiques. Nous en donnerons un aperçu, d'après M. Richelot, et des documents plus récents puisés ailleurs que dans son remarquable ouvrage.

Sous l'influence de la liberté des échanges et de l'abolition de l'ancien code maritime, la navigation marchande s'est élevée, de 14 millions de tonneaux en 1849, à 18 millions en 1853; mais la part de la navigation britannique ne s'est accrue dans cet intervalle que de 9 millions et demi à 10; tandis que la navigation étrangère, qui portait 4 millions en 1849, en portait 8 quatre années après. C'est le pavillon américain qui a gagné le plus, par suite du nouveau régime.

De 1841 à 1851, les importations se sont élevées, en valeur, de 65 millions liv. sterl. à 110 millions 1/2. L'exportation offre une progression encore plus marquée. De 102 millions de livre sterling en 1841, elle avait atteint, dix ans après, le chiffre (valeur officielle) de 190 millions 1/2 (4 milliards 762 millions).

L'industrie agricole n'a pas eu autant à se louer du libre échange. Les propriétaires et fermiers intelligents, grâces aux capitaux mis à leur disposition et aux drainages exécutés, ont augmenté la fertilité du sol et modifié leur système de culture. Les fermiers, placés dans des conditions moins favorables, ont été ruinés et réduits à émigrer en Irlande ou à devenir journaliers. L'on ne sait pas exactement si la production des céréales a diminué; ce qui est certain, c'est qu'il y a plus d'avantage à élever des bestiaux qu'à cultiver des céréales.

Les quantités de grains importés, dont la moyenne, pendant les sept dernières années de la protection, farines comprises, ne dépassait pas 9,450,000 hectos, se sont élevées, pendant les cinq années de 1849 à 1853, à 34,300,000 hectos.

Sur les 52 millions d hectos de froment jugés nécessaires à la consommation de la Grande-Bretagne, elle importe aujourd'hui, selon le plus ou moins d'abondance de ses récoltes, de 15 à 18 millions d'hectos.

On peut donc affirmer que l'Angleterre est nourrie par l'étranger, surtout si l'on tient compte de l'importation des autres denrées alimentaires, qui est très-considérable.

Les résultats moraux de la réforme ont été plus complétement satisfaisants. Le nombre des pauvres secourus a diminué. La population s'est nourrie mieux et à meilleur marché, elle a augmenté en Angleterre et en Ecosse. Les salaires ont haussé sous l'influence de la prospérité de toutes les industries. L'agitation dont l'Angleterre était le théâtre s'est calmée, et elle a pu traverser paisiblement les rudes années de 1848 et 49.

C'est alors que l'on a pu apprécier la haute prudence qui avait dicté les résolutions de Robert Peel. Si la réforme eût été différée, que la crise sociale qui a bouleversé le continent eût surpris la Grande-Bretagne livrée à l'antagonisme des classes entre elles, à l'exaspération provoquée par la misère et le sentiment de l'injustice, qui peut dire quels conflits auraient ensanglanté ses villes, comment se serait terminée la révolution commencée.

L'Angleterre a rencontré heureusement dans ses hommes d'Etat la prévoyance qui ne s'endort pas sur le bord de l abîme, et la sagesse qui fait à temps les concessions indispensables. Dix-huit mois plus tard, loin d'être réduit à consentir à des sacrifices aussi douloureux que ceux accordés par l'aristocratique Angleterre, le gouvernement français était en position, par une insignifiante réforme politique, de séparer la bourgeoisie voulant améliorer des partis qui voulaient renverser, et de nous épargner la révolution de 1848.

Mais nous n'avions pas de Robert Peel au ministère, et trop souvent le sort des nations dépend d'un seul homme.

La réforme, selon M. Richelot, a été la victoire des classes manufacturières sur l'aristocratie territoriale, et la diminution des charges qui pesaient sur l'industrie et le commerce. Elle fut donc une révolution politique et sociale autant qu'économique. A chaque application d'ailleurs de la concurrence illimitée proposée par les ministres, ils ont dit : N'ayez pas peur! vous êtes les plus forts, vous aurez la part du lion. En imitant légèrement les Anglais, d'autres peuples doivent redouter de n'avoir que la part de la génisse ou de la brebis.

Nous terminerons en répétant à M. Richelot, qui proteste de son dévouement à une liberté commerciale prudente et progressive, qu'un ouvrage comme le sien servira mieux la cause de cette liberté que les déclamations utopiques par lesquelles on prétend la propager.

JOUBERT.

Clôture de l'Exposition universelle.

Nous arrivons un peu tard pour rendre compte de cette cérémonie. Mais le retentissement de la solennité a été tel qu'il dure encore, et on peut en dire quelques mots maintenant sans être pris pour le journal d'hier.

On a parlé de fête romaine, d'amphithéâtre qui rappelle le grandiose des Olympiques. Mais non, tout cela n'est que poésie : c'était bien une fête contemporaine, un colysée bourgeois; c'était ce que cela devait être, une épopée industrielle, où pourtant on a accordé à l'art la vingt-septième place.

La décoration était élégante et assez riche : elle est due à M. Alexis Godillot.

La disposition de l'enceinte, l'aménagement des places, étaient le plus heureux du monde.

Le spectateur avait tout ce qu'il doit exiger, et ce qu'il obtient toutefois rarement n'importe où, si cher qu'il paye sa place : je veux dire l'entrée facile et la possession paisible.

L'ordre et le confortable : nous ne saurions trop louer, sous ce rapport, les soins intelligents de l'administration.

40,000 personnes ont trouvé place; 40,000 personnes ont pu voir, ont pu entendre presque également.

Il y a eu peu de places perdues, si ce n'est sur les bancs officiels. Les officiers généraux étaient en petit nombre; les avocats comptaient pour vingt ou trente, les tribunaux, les Facultés, le conseil d'Etat, le Sénat, le Corps législatif, n'avaient envoyé que de faibles députations.

Autour du trône, sur une estrade d'honneur, des banquettes de velours attendaient, paraît-il, un nombre notable d'invitées du corps diplomatique, une cour brillante : par je ne sais quel malentendu, les deux tiers de ces banquettes sont restées vides; la constellation était charmante, mais incomplète.

Le discours du prince Napoléon a semblé fort intéressant. Le prince a rapporté dans leur ensemble les travaux des commissions, a montré les plus nobles sympathies pour l'industrie, pour l'art — et pour M. Ingres. On a retrouvé, non sans une vive satisfaction dans ces pages éloquentes, les sentiments populaires, tendance favorite des discours du prince, réserve lointaine.

Nous parlons sur la lecture; car, à la cérémonie même, le public n'a pas perçu un mot.

Le discours de l'Empereur, au contraire, a été parfaitement entendu des 40,000 assistants. Il a été prononcé d'une voix nette, d'un accent ferme, d'une intonation énergique. La volonté, je crois, suppléait au timbre, car rien n'a été perdu : pourtant la voix de l'orateur n'a jamais dépassé le diapason modéré, et lui a permis ainsi de noter d'une façon remarquable sa déclamation.

Ce discours, dont il faut bien apprécier la valeur littéraire, a été diversement interprété au point de vue politique.

Les uns y ont vu la lassitude de la guerre, les avances à la paix : ceux-là sont en petit nombre. Les autres, c'est la masse et nous sommes de ces derniers, ont compris tout au contraire une intention formelle de pousser la guerre à outrance pour en finir, — s'il y a lieu.

Ce discours a été accueilli avec sympathie : on a compris et applaudi non pas seulement ce que l'orateur disait, mais ce qu'il voulait dire.

Une phrase a été remarquée surtout : l'Empereur commençait : « Au milieu d'un grave conflit européen, l'indifférence est un mauvais calcul, le silence... » Tout le monde attendait, la gradation appelait, l'intonation sévère annonçait : « le silence *un danger*, » Sa Majesté a dit : « le silence *une erreur*. »

Le reste du discours montre dans celui qui l'a produit une trop grande science de l'art d'écrire pour pouvoir supposer qu'involontairement, au milieu de ce style sobre, serré, précis, il ait choisi pour affaiblir la forme le moment où la pensée était le plus ferme et le plus acérée.

Il est difficile de croire que cette faute de rhétorique ne cache un trait, — au dernier moment, — de diplomatie ou tout au moins de politesse hospitalière. Mais le style a eu beau être émoussé, tout le monde a compris, et l'Autriche aura raison de se le tenir pour dit.

D'autant mieux que, s'il m'en souvient bien, le jour du *Te Deum* en l'honneur de la prise de Sébastopol, la foule s'est montrée plus explicite, et M. l'ambassadeur d'Autriche, caché au fond de sa voiture, n'a pas été précisément l'objet d'une ovation populaire.

Quant à la distribution des médailles et des décorations, l'effet nous a semblé peu imposant. Nous nous attendions à une distribution qui eût ressemblé en quelque sorte à une grande revue : nous nous figurions l'Empereur parcourant les rangs serrés de l'élite industrielle et artistique de la France, et remettant à chacun, avec ces familiarités heureuses dont le prestige est éternel, la récompense qui lui est décernée par l'aréopage des nations. Ç'aurait été presqu'une scène de Raffet, — on en a fait un tableau de M. Biard.

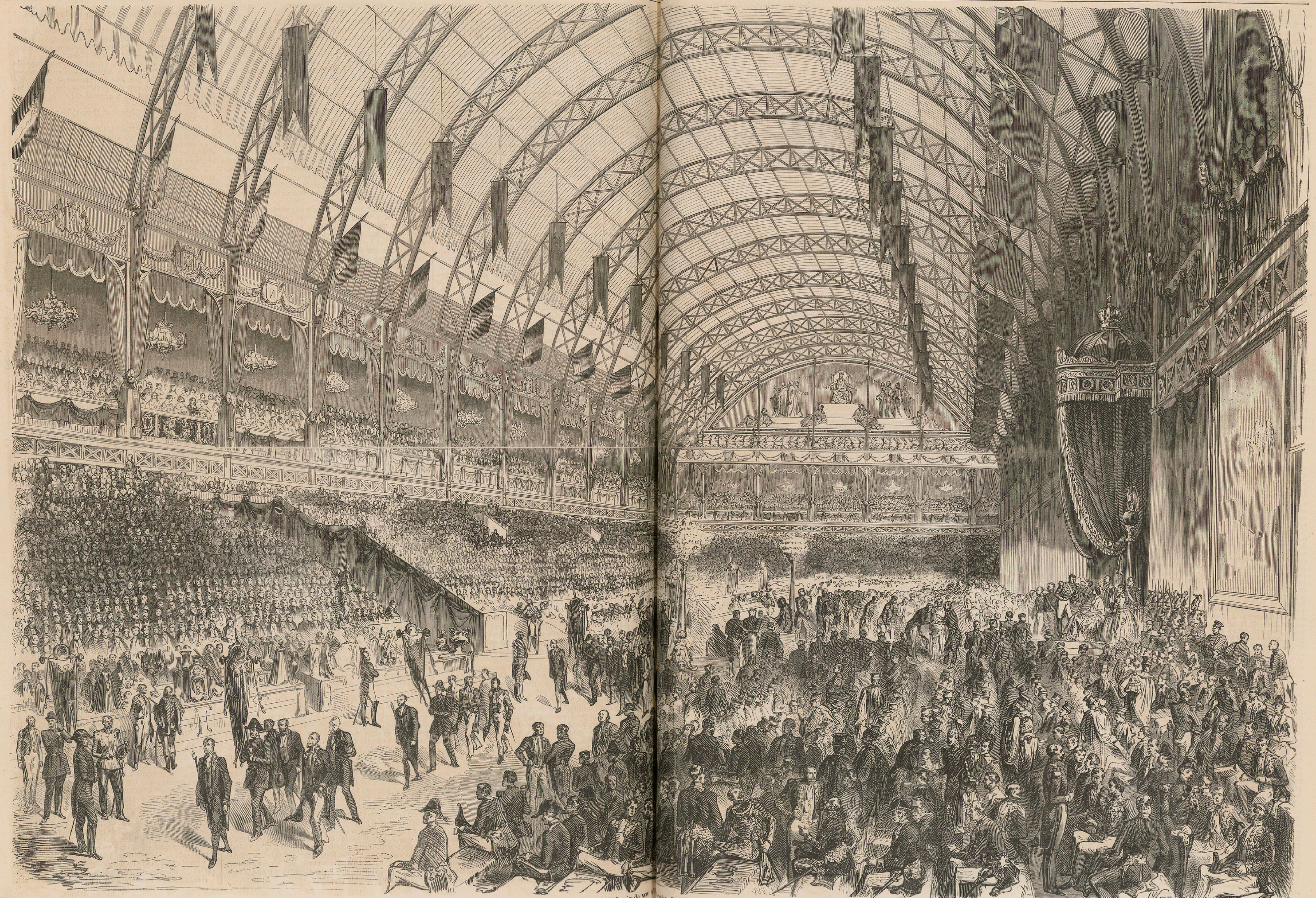
On a distribué les prix comme au collége. Les élus montaient un à un sur l'estrade, et le génie trébuchait, ou boitait, ou marchait gauchement. Le talent s'enchevêtrait son épée dans les jambes; bien des grands hommes ont choppé, et vraiment c'est par un grand hasard qu'il n'y ait pas eu d'accident tout à fait grotesque. C'était tout à fait comme à Saint-Louis, du temps où nous allions deux ou trois fois nous faire mouiller la figure par M. Persil, M. Martin (du Nord), ou M. Hébert.

Certes il n'était pas difficile de rendre l'effet plus digne des hommes éminents qui étaient en spectacle; il y avait peu de chose à faire pour que la mise en scène fût grandiose.

Tout est dit sur le classement des exposants. Il n'y a guère de protestations contre les décisions du jury de l'industrie, qui semblent marquées au sceau de la plus sagace impartialité.

Il est difficile d'énumérer tous les noms célèbres d'hier,

CEREMONIE DE CLOTURE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.



Croquis et dessin de MM. Al[illegible]chard et Worms.

toutes les vieilles célébrités qui ont reçu une nouvelle consécration.

Les grandes médailles d'honneur ont été surtout données à des villes, à des pays, à des établissements publics, à des ministères. Baccarat, Saint-Gobain, Sèvres; puis Rouen pour les cotonnades, Elbeuf pour les draps, Lyon pour les soies, Beauvais, Aubusson pour les tapisseries, Bruxelles, Bayeux pour les dentelles, ont eu entre autres de grandes médailles d'honneur.

Pourtant cette récompense insigne a été accordée personnellement à Barye pour ses bronzes, à Christofle et à Elkington; c'est du reste surtout dans les industries dont nous venons de parler que la France a marqué son extrême supériorité; car, immédiatement après les villes, les médailles d'honneur et les premières médailles ont signalé des maisons françaises qui tiennent la tête de l'industrie européenne.

Il faut bien citer Maës et Clemondet pour les glaces, Bapterasse pour les porcelaines; pour les cotons, Mallet frères, à Lille, Mieg à Mulhouse;

Pour les étoffes de laine, Davin, Hébert, Schwartz; pour les soies, Heckal, Schulz; pour la décoration et ameublement, Barbedienne; pour les tapis, Braquenié; pour les dentelles, Lefébure, Videcoq, et en particulier la *Compagnie des Indes*, dont la fabrication, fondée depuis dix-huit mois à peine, a déjà mérité d'être mise au premier rang dans ce concours.

Maintenant nous ne voulons trop rien dire concernant les beaux-arts : sur ces choses l'opinion de chacun est faite et inébranlable. Les écoles ne sont plus en présence, on n'en reste pas moins intraitables.

On conte seulement qu'Horace Vernet s'est trouvé porté le premier sur la liste par les ingristes et les coloristes à la fois, en haine les uns des autres, pour que la priorité ne fût ni à M. Ingres, ni à M. Delacroix.

On conte que, s'il y a eu neuf médailles de première classe de plus qu'il n'avait été publié d'abord, c'était pour faire arriver Winterhalter, qui se trouvait le neuvième de la seconde catégorie.

On conte encore beaucoup d'autres choses, mais qu'importe? tout cela ne classe ni ne déclasse personne, et n'aidera en rien l'histoire.

On se souviendra que ce jury, dont pourtant on ne peut nier ni la valeur ni les travaux sérieux, s'est entre-donné quelques-unes des plus précieuses récompenses, a trouvé des médailles pour MM. Breton, Busson, Bodmer, Daubigny, etc., n'a eu que des mentions honorables pour Jouffroy et pour Pérignon, et l'oubli complet pour Diaz.

Ses décisions resteront simplement comme un accident épique dans la chronique de l'art, pour montrer une fois de plus le danger de mettre en conflit les meilleures intelligences.

ARMAND DE BARENTON.

Le comte Rastoptschin (1).

Le comte Rastoptschin avait reçu une éducation toute française; exercé dans toutes les finesses de l'esprit français, il captivait ses auditeurs par le charme de sa conversation, et ce charme était d'autant plus irrésistible, qu'on ne tardait pas à s'apercevoir que cette légèreté aimable, ce spirituel enjouement cachaient une volonté de fer, une résolution inébranlable, qui, on peut le dire, tenait de la féroce énergie du sauvage. Au plaisir qu'on éprouvait à l'entendre causer se mêlait un sentiment de surprise et d'effroi involontaire On sentait en sa présence le besoin de garder son sang-froid et de se tenir sur la défensive. Pour le talent, l'esprit piquant et enjoué, la verve inépuisable, Rastoptschin était l'égal du prince de Ligne, mais il faisait une impression tout autre. Les bons mots du prince de Ligne vous terrassaient, mais il semblait qu'on fût tombé sur un tapis de mousse; avec Rastoptschin, au contraire, le sol était comme hérissé de pointes, et ce n'était qu'avec des précautions infinies qu'on parvenait à les éviter. Sans la séduction de sa parole, on n'aurait eu pour lui que de la répulsion; mais qui pouvait se soustraire à tant de grâce? Doué d'une finesse extraordinaire, mais qui marquait les hommes et les choses au cachet de ses impressions personnelles, il avait, pendant son séjour à Paris, recueilli un fonds inépuisable d'observations, et c'était une fête que de les lui entendre raconter; il en faisait des récits à sa guise, où sur un fonds de négligence aimable se détachaient les traits piquants, les comparaisons brillantes. La France et les Français, Paris et les Parisiens semblaient avoir pris possession de son esprit; il en parlait avec un plaisir visible. Ses convictions étaient inébranlables; les vicissitudes de la politique, ses préférences à lui-même, n'exerçaient sur elles aucun empire. Il jugeait en toute liberté, et ne cachait rien de ce qu'il pensait. L'ordre de choses qui régnait en Europe lui semblait devoir s'écrouler au premier signal qui partirait de la France : vérité indubitable, disait-il, qui résultait pour lui de toutes ses observations. Il parlait avec une audace incroyable de tout ce qui touchait à la Russie; il ne pouvait même, en abordant ce sujet, se défendre d'une certaine amertume. Avec l'aplomb d'un sage instruit par l'expérience, il répétait souvent que nulle part les gens de négoce ne réussissaient mieux qu'en Angleterre, les femmes qu'en France; pour la Russie, c'était le *paradis des gueux*, car eux seuls y faisaient fortune. Il ne se gênait pas pour parler ainsi dans les salons mêmes du comte Goloffkin, et il allait quelquefois si loin qu'il devenait impossible à la dignité officielle de l'ambassadeur de l'entendre plus longtemps. Tel était cet homme aux passions indomptées; son esprit aimable, sa parole entraînante, formaient comme une barrière; mais au travers on apercevait la bête fauve toujours aux aguets. Il n'aimait plus la patrie que son énergie avait tant contribué à défendre; l'ingratitude de ses concitoyens, leur aplatissement, l'avait dégoûté, et, pour combattre ses ennemis personnels, il se montrait aussi impitoyable qu'il l'avait jadis été à la poursuite des Français. Il était même dangereux de le laisser suivre ce courant d'idées; on voyait qu'il ne pouvait se contenir; son visage prenait une expression terrible, et le malaise s'emparait des assistants silencieux. Toutefois, et jusque dans ses écarts les plus extravagants, apparaissait toujours le côté attrayant de son esprit, et par là il ressemblait au prince de Ligne et à Guillaume de Humboldt : c'était la même froideur apparente qui ne réussissait jamais à cacher entièrement la chaleur de l'âme, la même source vive de traits originaux et piquants, la même impatience de se plier aux interminables longueurs de la conversation ordinaire, et auxquelles, si l'esprit des autres ne vient pas à votre aide, on ne peut échapper que par ses propres ressources.

Cet homme extraordinaire s'était de bonne heure fait remarquer par l'âpreté de son caractère. Ministre des relations extérieures sous le czar Paul, il convenait à merveille aux mœurs rudes et brutales de son maître. On se plaignait de la dureté révoltante avec laquelle il traitait les gens; mais le plus souvent il donnait à ses ordres une forme vive et spirituelle. Le comte Michel Oginski avait, avec la recommandation du ministre de Prusse, comte de Haugwitz, sollicité du Czar la permission de rentrer en Pologne; Rastoptschin lui répondit par un refus à la date du 29 mars 1799; ce refus était conçu dans ces termes laconiques : « Monsieur le comte, S. M. l'Empereur ayant reçu votre lettre en date du 12 du courant, a jugé à propos de refuser vos demandes et m'a ordonné de vous en faire part. J'ai l'honneur d'être, etc. »

Au moment de l'invasion des Français, sa violence naturelle était devenue de la rage. On n'oubliera jamais ses proclamations formidables, ses inscriptions outrageantes. Trois jours avant la destruction de Moscou, il écrivait à Bagrathion qu'en vrai Russe il conserverait cette capitale aussi longtemps que possible, mais que, s'il se voyait à l'extrémité, il y avait le proverbe : Mieux vaut aller au diable que de tomber entre les mains de l'ennemi. Il garda dans le succès l'excitation fébrile des jours de revers et de désespoir. Les Français avaient quitté les ruines incendiées de Moscou; les blessés qu'ils abandonnèrent en partant furent achevés par les Russes; quelques-uns d'entre eux, qui osèrent défendre le grand hôpital dans la maison des enfants trouvés, obtinrent leur grâce, mais ce fut pour aller languir dans une captivité lointaine; leur position était affreuse; ils implorèrent Rastoptschin; l'Impératrice-mère : touchée de pitié, avait pris ces malheureux sous sa protection. Rastoptschin n'osa pas refuser ouvertement leur demande, mais il répondit à l'un d'eux par ces mots écrits de sa propre main :

« Le comte Rastoptschin accorde le temps nécessaire à M. Guzo père de se remettre de sa maladie; après quoi il faudra qu'il se rende, avec son fils, dans le gouvernement de Wologda. La conversation qu'il me demande n'amènerait aucun résultat; il n'y a ni calomnie ni malveillance qui agissent auprès du comte Rastoptschin; mais une nation qui n'a ni foi ni loi, et qui n'a d'autres titres, depuis vingt ans, que des crimes et des forfaits, ne doit jamais prendre à témoin l'Être suprême, dont la justice est méconnue chez les brigands. » Cet homme de fer ne resta pas, comme le ministre de Stein, fidèle à sa haine pour les Français. Paris avait su amollir ce métal rebelle; le héros de Moscou vint y chercher un asile, et il y trouva des facilités d'existence qu'était loin de lui offrir sa patrie à la même époque.

Un soir que notre cercle à Tettenborn n'était composé que d'un nombre restreint d'amis, Rastoptschin se mit à l'improviste à nous faire le récit complet de l'incendie de Moscou, et de la part qu'il y avait prise. Il se moquait des gens qui croyaient qu'une seule torche lui avait suffi pour mettre le feu à l'immense ville, comme à Thaïs quand on la représente au théâtre incendiant Persépolis : « J'ai enflammé les esprits, disait-il; c'est là un feu terrible et les torches s'y allument facilement. » Il nous raconta les dispositions qu'il avait prises comme gouverneur, l'éloignement des pompes à incendie, ce qui avait encore l'avantage de sauver des mains de l'ennemi le corps des pompiers, dont l'organisation était toute militaire, l'ouverture des prisons, les mesures de toute sorte prises pour détruire tout ce qui pourrait être utile aux Français et ne leur laisser qu'une ville en décombres, enfin l'exemple qu'il avait donné lui-même, en incendiant son palais d'été situé hors des murs. Il nous exposa la suite de ses impressions et de ses pensées à cette heure terrible, et affirma qu'il n'avait rien senti que le peu de valeur des biens, quand la patrie se trouvait menacée dans son existence. « C'était aussi, disait-il, ce que pensait le peuple, » et il en donnait pour preuve le zèle avec lequel ses ordres avaient été exécutés. Les torches de goudron et de résine passèrent de main en main; les bandes sauvages qu'il avait déchaînées s'organisèrent et se distribuèrent les rôles et les quartiers de la ville; mais la précipitation, la colère ne leur laissa pas le sang-froid nécessaire; il n'y eut pas assez d'ensemble, et plusieurs mines qui devaient sauter sous les pas de l'ennemi manquèrent leur effet. Somme toute, la destruction fut immense; elle dépassa toutes les prévisions; mais, si elle porta un coup mortel à l'ennemi et changea la face des événements, dans le moment on ne songea qu'à la perte, et cette perte était trop considérable pour qu'on pût rendre à celui qui avait conçu ce plan la justice qui lui était due. L'incendie de Moscou coûta 500 millions de roubles (2 milliards environ) et près de 3,000 hommes. Voilà ce que nous racontait, en entremêlant son récit de mots spirituels et de fines appréciations, l'homme même qui avait présidé à cette œuvre gigantesque de dévastation. De quel étonnement, de quel effroi nous étions saisis, c'est ce que je laisse au lecteur le soin de deviner.

En Russie même cet acte fut longtemps l'objet de la désapprobation générale; le peuple et l'armée croyaient que c'étaient les Français qui avaient brûlé Moscou, et on ne jugea pas à propos de détruire cette croyance. Quant à Rastoptschin, il recevait des reproches de toutes parts; en butte à la haine particulière du czar Alexandre, il vit bientôt la terre de Russie chanceler partout sous ses pas, et il n'hésita pas à la quitter pour venir en Allemagne et en France. . . . .

Nous venons de dire qu'Alexandre avait Rastoptschin en horreur; voici l'origine de cette haine. C'est une histoire lamentable; je la donne, comme elle m'a été racontée plus tard par un Russe, personnage de distinction et des mieux informés. Au moment où les Français étaient en marche sur Moscou, une ronde de police surprit un jour un groupe de jeunes Russes qui écoutaient avec avidité un de leurs camarades qui leur traduisait, d'après une feuille française, la dernière proclamation de Napoléon. L'interprète fut arrêté comme traître et mis en prison. C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, capitaine hors rang, du nom de Werishalin. Il n'avait eu aucune intention mauvaise, et tous les témoignages s'accordaient à dire qu'il ne traduisait les paroles de l'ennemi que pour en faire ressortir ce qu'il y trouvait d'odieux. Mais Rastoptschin ne voulut rien entendre, et s'en tint au délit apparent de publication d'écrits français; il sentait à sa propre colère que celle du peuple voulait une victime. Il avait coutume de haranguer du haut d'un balcon la foule qui encombrait continuellement les abords de sa demeure; ses paroles brûlantes et saccadées, ses apostrophes aux envahisseurs, ses imprécations, redoublaient la fureur de la populace. C'est là qu'il fit amener le jeune Werishalin; en le voyant, il s'écria : « Les traîtres sont encore plus nos ennemis que les Français; ils méritent mille fois plus qu'eux notre haine et le châtiment. Vous voyez devant vous un misérable qui publie les proclamations de Napoléon, vous voyez un des plus dangereux de vos ennemis. » Il continua à se répandre en invectives et en injures contre le prisonnier, et se tournant vers le soldat qui le gardait : « Frappe-le, » dit-il. Le soldat donna au jeune homme un coup de plat de sabre. « Allons, s'écria Rastoptschin, ce n'est pas assez; abandonne-le à ces gens; ils savent mieux que nous ce qu'il mérite. » Le malheureux fut livré à la multitude féroce qui rugissait autour de lui, et en quelques instants il fut déchiré en mille pièces; ses membres, son corps, tout disparut; un bout de main et deux doigts, ce fut tout ce qu'on trouva sur la place, quand la foule se fut dispersée.

Le récit de cette effroyable exécution sema partout l'épouvante. Au commencement de l'année 1813, le czar Alexandre se trouvait dans une petite ville de Pologne; on lui amena un vieillard qui désirait lui parler. Les genoux de cet homme s'entre-choquaient, ses lèvres tremblaient. En voyant le Czar, il tendit vers lui des mains suppliantes et tomba à ses genoux en pleurant. Il resta longtemps sans pouvoir prononcer une parole. Alexandre paraissait en proie à une agitation pénible; il savait que le père de Werishalin était devant lui. Le vieillard parvint enfin à s'exprimer : il demanda une enquête, et, dans le cas où elle établirait l'innocence de son fils, la réhabilitation de sa mémoire. Le Czar chercha à le calmer, lui parla avec douceur et lui promit justice; il savait, lui dit-il, que son fils n'était pas un traître, qu'il n'avait eu aucune liaison avec l'ennemi, et il prit congé du vieillard, non sans lui adresser de bonnes et consolantes paroles. Le lendemain, Rastoptschin demanda la permission de quitter la cour; le Czar lui répondit d'un air sombre qu'il ne voulait pas le retenir une minute, et qu'il espérait bien ne jamais le revoir. C'est ainsi que Rastoptschin se vit tout à coup éloigné du pouvoir et des honneurs; spectateur oisif des luttes gigantesques où se décidaient les destinées de l'Europe, il dévora sa colère en silence et suivit les armées russes qui refluaient vers l'Occident; il n'avait plus même de patrie, et, après quelques mois de séjour à Berlin, il vint à Paris chercher des distractions. Son esprit froid et mordant était terrible à cette époque; versé dans toutes les affaires, il en conservait encore bien des fils dans les mains, et ses sarcasmes faisaient des blessures inguérissables, souvent mortelles.

Mais il était sans armes contre l'ennemi qu'il portait lui-même dans son sein. A l'approche des ténèbres, des spectres menaçants se dressaient devant lui et le jetaient dans d'épouvantables angoisses. A Paris, où il revint après son séjour à Baden-Baden, ces heures d'effroi devinrent plus fréquentes et plus douloureuses. Un jour qu'il était dans une de ces crises, deux de ses amis intimes entrèrent auprès de lui, malgré la défense du domestique; ils s'imaginaient qu'ils allaient troubler quelque aventure galante; mais quelle ne fut pas leur frayeur en entrant dans l'appartement! Blême et les yeux hagards, Rastoptschin était assis au fond de la chambre; en apercevant ses amis, il se leva d'un air terrible et étendit les bras comme pour les faire sortir : « Que me voulez-vous? Allez-vous-en, allez-vous en; ce n'est pas moi qui vous ai frappés, qui vous ai déchirés. » La terreur à laquelle il était en proie passa dans l'âme de ses visiteurs. Ils comprirent, à ses paroles étranges, qu'il croyait voir Werishalin et son père; ils dirent leurs noms, l'appelèrent par le sien, et finirent par le réveiller de ses pénibles hallucinations. Il les reconnut, se recueillit un instant, passa la main sur son front et sur ses yeux, but deux verres d'eau, et une minute après il avait repris son calme ordinaire. Mais cette scène se grava en traits ineffaçables dans la mémoire des deux amis, et longtemps après, l'un d'eux, qui frissonnait encore en m'en parlant, m'en a littéralement raconté toutes les circonstances comme je viens de les donner. Rastoptschin fut tourmenté par ces apparitions durant plusieurs années; elles provenaient sans doute d'une faiblesse physique, car elles disparurent par un traitement convenable. On sait qu'il revint en Russie et qu'il y passa les derniers temps de sa vie. Il mourut en 1826.

Ce qu'il y avait de satanique dans cette figure faisait d'autant mieux ressortir ses côtés fins et aimables. Cet homme avait des heures où il se livrait avec le plus charmant abandon aux plaisirs les plus innocents, où il se mettait à contempler une fleur, un papillon, les jeux des enfants; il en avait d'autres où il se montrait enjoué, affectueux et plein de prévenances même pour les hommes; quant aux femmes, il eut toujours pour elles une espèce de culte. Il ne cachait pas que la beauté et l'esprit d'une artiste l'avaient attiré à Stuttgard, et en ce moment même il avait conquis le cœur d'une Française qui l'avouait tout haut. Spectacle curieux! le héros de Moscou devenu le héros d'une intrigue d'amour! Mais son bon sens le préserva de ce ridicule. Il était tout le premier à rire de ses succès, et répétait qu'à son âge, on devait rarement croire à l'amitié, à l'amour jamais.

BRUNO.

(1) *Mémoires* (en allemand), par M. Varnhagen d'Ense. Leipsig. Voir le numéro de *l'Illustration* du 7 octobre 1854.

Exposition universelle de l'industrie (1).

DESSINS INDUSTRIELS. — GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — ÉVENTAILS, PARURES, FANTAISIES, MODES, ETC., ETC. (*Suite et fin.*)

Nous ne changeons pas une syllabe à ces notes écrites, comme notre précédent article, dont l'abondance des matières nous a forcé de les détacher, quinze jours avant la distribution des récompenses, et nous continuons à parler comme si l'Exposition (close de fait, malgré sa singulière prorogation au 30 novembre) était encore en pleine vigueur.

La lithographie et la gravure sur bois, cuivre, acier et pierre, font un peu double emploi à l'Exposition universelle; notre collaborateur Du Pays, dont nous aimons trop le talent pour toucher à son domaine, nous épargnera l'examen purement artistique de la plupart des produits de ces industries qui figurent au palais de l'avenue Montaigne en même temps qu'à celui des Champs-Elysées; presque tous les graveurs ou lithographes sont autant artistes qu'industriels, et ceux qui ont obtenu des récompenses les méritaient, certes, aussi bien dans la première que dans la seconde de ces catégories; nous essayerons pourtant, malgré l'excessive délicatesse de cette limite appréciative, de ne voir en eux que des producteurs, des commerçants et des hommes de vulgarisation plutôt que d'inspiration.

MM. Chardon aîné, Chardon jeune et Goupil, — ce dernier surtout comme chef de la plus vaste maison de l'Europe et comme éditeur de nos plus splendides gravures sur acier, au nombre desquelles il faut citer les *Christ* de Scheffer, les chefs-d'œuvre de Paul Delaroche et *l'Hémicycle des beaux-arts*, à qui le Jury a décerné la grande médaille d'honneur que ne lui a paru mériter aucune œuvre au moins plus récente et moins souvent récompensée, — tiennent la tête de l'impression en taille douce. Après eux, M. Berthiaut, de Tours, MM. Artaria et Fontaine, de Manheim; M. Rémond, pour ses impressions en couleurs appliquées sur planches de cuivre; un libraire de Paris, M. Perrotin, à qui nous devons cette merveilleuse collection des *Vierges de Raphaël* et un portrait de Béranger, qui est comme un hommage d'un éditeur reconnaissant à un grand poëte qui a fait sa fortune, et enfin les deux maisons Bouasse-Lebel et Basset, pour l'incroyable perfection et le bon marché de leurs gravures de sainteté, présentent tout ce que le burin de nos graveurs a produit de plus remarquable en vue de l'Exposition de l'industrie. Mais, encore une fois, ce n'est pas là qu'il faut aller se faire une idée de l'art français; l'école immortelle des Audran, des Bervick, des Edelinck, perpétuée de nos jours par les Calamatta, les Henriquel-Dupont, les François, les Forster, les Pollet, les Desclaux,

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 657, 658, 659, 660, 662, 663 et 664.

les Prevost et les Mercuri, s'est sentie plus à l'aise dans le voisinage des grandes œuvres de la peinture, qu'elle reproduit et qui la vivifient, et s'est allée loger de préférence dans leur voisinage où les récompenses ont été la chercher.

La lithographie est mieux représentée, et ne l'a même jamais été plus complétement. Le nom le plus acclamé de cette importante famille industrielle a été, de l'avis du public et du Jury qui lui a décerné une médaille d'honneur, celui de M. Lemercier, pour les progrès incessants que son vaste établissement a fait faire à la lithographie en noir et en couleur, à la lithophotographie et à la reproduction à peu près universelle de toutes les applications du dessin. Les artistes purs préfèrent pourtant les procédés si admirables d'exécution et si exquis de goût de la maison Bertauts, si chère aux coloristes et aux fantaisistes de l'école moderne. Citons encore l'intelligente et consciencieuse main-d'œuvre de M. Auguste Bry, les reports topographiques de M. Kœppelin, et surtout les beaux travaux de lithochromie de MM. Simon, de Strasbourg, Barbat, de Châlons-sur-Marne, Delamain, Desjardins, Engelmann, Hangard-Maugé et Charpentier (de Nantes).

L'Allemagne et l'Angleterre exposent d'intéressants spécimens lithographiques et lithochromiques. L'Espagne apporte son tribut, signé, il est vrai, d'un nom français, celui de M. Célestin Nanteuil.

L'éditeur du *Magasin pittoresque*, M. Best, est pour nous, ainsi que nous l'avons dit dans notre étude sur l'imprimerie, le premier graveur sur bois de l'époque, comme il est le plus avancé, jusqu'à cette heure, des chercheurs d'impressions typographiques en couleur. Ce qui n'empêchera pas qu'il n'obtienne pas la médaille d'honneur, décernée, dit-on, aux essais de typochromie de M. Plon. Après lui se placerait M. Mame, de Tours, pour ses miraculeuses épreuves sur bois des dessins de *la Touraine illustrée*, le plus beau livre à coup sûr de l'Exposition, sans en excepter ceux de l'Imprimerie impériale. Aussi, comme on ne voulait pas plus poser M. Mame au niveau de l'établissement officiel qu'on ne pouvait, décemment, le mettre sur la même ligne que M. Plon et M. Dupont, on a imaginé de lui décerner une grande médaille d'honneur,... dans la classe de l'économie domestique, pour le bon marché de ses paroissiens et de ses livres d'éducation; de façon que, M. Firmin Didot étant hors de concours comme membre du Jury, aucune des grandes imprimeries privées qui avaient provoqué l'admiration unanime du public ne figurera dans la série des grandes récompenses, sauf pourtant celle de M. Claye, qui a eu la médaille d'honneur pour ses magnifiques tirages de gravures sur bois. Nous en verrons bien d'autres, si certains bruits qui courent viennent à se confirmer.

M. Hulot, graveur à la Monnaie, exhibe, ainsi que MM. Coblence, Dumont, Gillot et Wiesener, de curieuses applications de la galvanoplastie à la gravure, au clichage et à la reproduction des impressions de toute espèce. Il y a là une mine féconde pour la typographie, aussi bien que pour les sciences naturelles, et les essais de l'Imprimerie Impériale de Vienne ont montré tout ce que l'avenir avait le droit d'en attendre.

Cette rapide revue, complétant nos études sur l'Imprimerie, la Librairie, les Dessins industriels et la Photographie, comprend, autant que l'espace nous l'a permis, le cercle entier de la XXVIe classe, où il semble étrange qu'on n'ait pas classé, — tant ils ont d'analogie avec les industries qui tiennent aux arts du dessin, — divers objets que nous sommes forcé d'aller chercher dans la XXVe, tels que les éventails, la papeterie de luxe et les fleurs artificielles, ou dans la XXIVe, tels que les coffrets, les ornements en pierre, etc., etc.

L'éventaillerie parisienne (la seule qui existe au monde, puisque la Chine n'a pas exposé), témoigne de plus en plus des efforts de nos fabricants pour arriver à une transformation toute artistique de cette industrie. Les noms les plus aimés parmi nos peintres de genre, Gavarni, Wattier, Lami, Vidal, Hamon, — M. Ingres lui-même, le *gran Padre* de l'art classique, — dessinent les charmants modèles dont cette Exposition fourmille, et qui remplacent les pastiches à la Boucher et les bergerades Louis XV, auxquels on avait exclusivement sacrifié jusqu'ici. MM. Meyer, Alexandre, Viginet et Duvelleroy pour Paris, MM. Toupillier et Fleury-Dehamme pour le département de l'Oise, où l'on sait que la fabrication de l'éventail joue un grand rôle, ont eu, pendant la durée de l'Exposition, les plus expertes et les plus élégantes connaisseuses de Paris pour public et pour juges. A côté de cet intérêt charmant et tout féminin en quelque sorte, l'Exposition des éventails en éveillait un plus sérieux et plus élevé : de nombreuses populations, dans le département de l'Oise, vivent fructueusement de la fabrication des éventails destinés à l'exportation dans le Nouveau-Monde. Excentriques de formes, de couleurs et d'ornementation, ces produits, parmi lesquels on compte autant de modèles différents qu'il y a de destinations à leur mise en vente, se distinguent souvent par un bon marché extraordinaire.

Tout ce qui est du domaine en quelque sorte exclusif de la fantaisie, éventails, fleurs artificielles, petite maroquinerie, coffrets, nécessaires, tabatières, peignes, brosserie, papiers et cartonnages de luxe, se fabrique entièrement à Paris. Ce que le public a salué de choses gracieuses et spirituellement traitées, et ce que le jury aura à décerner de récompenses dans cette partie de l'Exposition, ne saurait même s'énumérer. Il y a telles de ces merveilles fugitives, destinées à briller pendant une soirée ou à servir d'accessoire instantané à un objet plus durable, qui décèlent les goûts les plus artistiques chez le producteur, et l'instinct le plus délicat chez l'ouvrier qui les a exécutées ; on dirait que la main des femmes, dont cette fabrication presque totale est l'œuvre, y donne comme un cachet de plus de finesse, de fraîcheur et de beauté. Mais comment indiquer ces myriades d'objets, de parures, de frivolités, de bagatelles de toute sorte, étalées sur un immense espace, et qui, à elles toutes, ne pèsent pas plus qu'elles ne durent ?

. . . Des colliers, des bijoux, des merveilles,
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets,
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles,
Des festons, des rubans à remplir des corbeilles,
Des fleurs à payer un palais!

Des fleurs surtout. A aucune époque, il n'y a eu pareil concours d'exposants, et les maisons les plus renommées, aussi bien que les fabricants les plus modestes, ont tenu à honneur de représenter d'une façon complète cette poétique et toujours infatigable industrie. Quelle serre, quel jardin, quel musée diaphane, aérien et éblouissant, que ces vitrines du premier étage, où les noms les plus connus du monde des élégances, où les horticulteurs merveilleux de ces Edens parisiens qu'on appelle les bals et les soirées signent des guirlandes, des bouquets et des fleurs à rendre jalouse la nature elle-même! Chagot, Dutéis, Mlle Marie Pitrat (la première, selon nous, de tous), Perrot-Petit (dont la femme, Mme Mélanie Brun, expose, de son côté, les plus remarquables articles de modes et de coiffures de femme que contienne le palais de l'Industrie), de Laère, Marienval-Flamet, et quelques autres dont le nom nous échappe, représentent les fleurs artificielles, élevées à la hauteur de l'art, et récompensées comme il le sera lui-même, sérieusement et dignement. On se ferait difficilement une idée de la consommation prodigieuse et de la subdivision infinie de travail qu'on peut constater dans cette branche, en apparence si éphémère, de la toilette des femmes. Telle maison prépare les papiers gommés, les tissus, les couleurs ; telle autre, les divers organes des plantes, ce qu'on appelle *les apprêts* ; celle-ci ne fait que les boutons, celle-là que les étamines ou les pistils. Il y a des fleuristes qui ne produisent que des roses, d'autres que des bluets; il y en a qui ne sont que feuillagistes. Il y en a enfin, comme Mlle Pitrat et Dutéis, par exemple, qui ne se livrent qu'aux études d'après nature. Les maisons spécialement vouées à la confection des garnitures de robes et des coiffures, achètent ces diverses productions partielles, les assemblent, les montent, en y ajoutant quelques fleurs ou quelques accessoires de leur propre invention, et composent, soit pour Paris, soit pour l'exportation, ces assortiments si riches, ces parures d'une variété inouïe et d'une quantité littéralement effrayante, dont on peut évaluer approximativement le chiffre en voyant celui des ouvrières, qui, à Paris seulement, dépasse cinquante mille. Il est vrai que Paris est le jardin artificiel de l'univers, et qu'il n'y a, même dans nos plus grandes villes, aucune femme de goût qui, dans ses cheveux, sur ses chapeaux, ses robes de bal ou dans ses jardinières d'hiver, placerait quelques fleurs ou quelques bruyères fabriquées ailleurs que dans les trois premiers arrondissements de notre chère et frivole capitale, si bien nommée par le proverbe *le Paradis des femmes.*

La classification officielle a attribué à la XXVe classe l'examen de la plupart de ces objets que l'on appelle *articles de Paris*, et dont la fabrication a donné naissance à un grand nombre d'industries tout à fait distinctes. Chacune d'elles a son histoire, son organisation particulière, son matériel, ses procédés, ses progrès, et, en les étudiant à l'Exposition, on constate des efforts très-intelligents et des résultats souvent extraordinaires. A peine connus du public, qui n'attache pas à tous ces petits objets l'importance qu'ils méritent, ces industries n'existent qu'à Paris, d'où leurs produits sont exportés dans tous les pays du monde. Nous citerons parmi eux les papiers et les cartonnages de fantaisie, les papiers gaufrés et imprimés, les abat-jour, la maroquinerie, les corbeilles de vannerie, de fantaisie, etc.

Les papiers de fantaisie, employés principalement pour le cartonnage fin et la reliure, ont reçu des perfectionnements très-remarquables. On ne peut voir sans le plus vif intérêt les spécimens d'imitations de bois de M. Augrand, les beaux papiers imprimés typographiquement de M. Guesnu, les qualités de bon marché de MM. Marteau et Maricot, les papiers dorés et argentés de M. Vandendorpel, etc. ; les toiles et papiers imprimés or et couleur pour tenture, reliure et cartonnage de M. Seegers, etc., etc.

Les sacs et les enveloppes de bonbons forment à eux seuls un corps d'industrie séparé, et il est difficile de s'imaginer les difficultés que présente cette fabrication d'apparence si modeste. Non-seulement il faut créer chaque année des modèles nombreux, produire de nouvelles compositions, qui, lithographiées, gravées, coloriées, servent à l'ornement des cartonnages, mais il faut encore exécuter dans des conditions d'économie et de rapidité toutes ces charmantes bagatelles. L'exposition de Mme veuve Mayer permet de saisir les traits principaux de cette fabrication si complexe. — Mme Mayer présente les ouvrages de ses dessinateurs, en même temps qu'elle montre des papiers et des cartonnages de fantaisie, des feuilles d'éventail en chromolithographie, des papiers-dentelle, et trois ou quatre cents échantillons de sacs et d'enveloppes de bonbons.

Que dire de tant d'autres produits, en général de prix modérés et heureusement adaptés à leurs destinations diverses ; de tous ces spécimens de la petite papeterie parisienne, qui donne une valeur nouvelle, par ses enjolivures et ses façons, à toute matière qui passe par son intermédiaire ? les papiers à lettre avec leurs peintures délicates, leurs bordures, leurs découpures variées; les enveloppes de lettres pliées mécaniquement et diversement ornées; les encriers de tant de systèmes ingénieux, et dont plusieurs, de bronze, de bois sculpté et de marbre, appartiennent à la famille la plus irrécusable des objets d'art et des sculptures de haut goût ?

C'est ici le lieu de parler d'une maison anglaise, qui serait une redoutable rivale des fabricants parisiens, si ses produits n'étaient à peu près tous absorbés par la consommation nationale. MM. Thomas de la Rue et Cie font eux aussi des ouvrages de maroquinerie, des portefeuilles, des cartonnages, des papiers de fantaisie, des papiers et des enveloppes de lettres, des cartes à jouer, etc., et recommandables par leur belle qualité, l'exécution soignée et le bon goût de leur fabrication. L'établissement de MM. de la Rue est un des plus complets qui existent : le papier y entre tout en rames, il en sort au dernier degré d'ouvraison. Plus de mille ouvriers y travaillent, et machines, gravures, électrotypes, tout est fait dans les ateliers. Il y a peu de points importants dans le travail du papier et du carton de fantaisie que MM. de la Rue n'aient pas heureusement perfectionnés, et l'on sait que M. Warren de la Rue et Edwin Hill ont inventé en 1841 la machine à plier les enveloppes. Le jury a décerné, dit-on, à cette importante maison l'une des deux grandes médailles d'honneur accordées à la XXVe classe ; l'autre appartient à la chambre de commerce de Paris, pour les fabricants, contre-maîtres, ouvriers et ouvrières, qui concourent à la fabrication des chaussures de femmes, des gants, des fleurs artificielles et des modes.

En Autriche, en Belgique, dans quelques Etats d'Allemagne, on fait des papiers de fantaisie et les objets qui s'y rattachent, mais cette fabrication n'y a pas encore acquis un degré d'importance ou d'excellence qui permette de les mentionner spécialement.

Pour les coffrets et les nécessaires, si l'on ne voit dans ces objets que le côté purement plastique et la main-d'œuvre plus ou moins élégante et intelligente, Paris n'a pas de rivaux ; si l'on n'y cherche, au contraire, que l'aménagement ingénieux et économique des objets, la bonne qualité des garnitures et la consciencieuse solidité des pièces, Londres doit nous faire une concurrence sérieuse. Rien de prévoyant, d'habile, de confortable et de... coûteux comme ces grandes trousses de voyage, ces boîtes de bureau, ces papeteries ou ces toilettes complètes, renfermées dans un sac de nuit portatif et élégant ; mais rien de plus compliqué aussi, de plus mathématique et de plus difficile à manier et à entretenir. Nos fabricants emploient moins de matières précieuses, logent moins de pièces et d'ustensiles, et garnissent moins minutieusement leurs nécessaires ; mais ils vendent moins cher, exécutent plus finement, et, au point de vue de la gravure et de la sculpture, rendent, comme on dit, des points à tout l'univers industriel. MM. Audot, Aucoc, Sormani, Midocq, Berthé, Péret et surtout M. Tahan, dont nous avons parlé ailleurs, n'ont rien, dans leurs vitrines, qui pâlisse pour nous devant les richesses de MM. West, Asprey, Leuchars et Mechi, de Londres. M. Girardet, Français établi à Vienne, a des nécessaires, des coffres de cuir et des écrins pour diplômes dont l'exécution, aussi remarquable que le dessin, fixera, si nous ne nous trompons, l'attention toute spéciale du jury.

La petite maroquinerie (porte-monnaie, porte-cigares, paniers à ouvrage, nécessaires de poche) n'est représentée en France que par la maison veuve Schlose et frère, et en Allemagne (grand-duché de Hesse) que par M. Mönch : ce sont les deux maîtres de cette industrie, et ils n'y ont point de concurrents. Citons, sur la même ligne, les tabatières de luxe de Mercier de Paris, le premier et le plus intelligent fabricant de l'Europe.

Nous laissons à *celui* de nos collaborateurs qui parle si compétemment des modes la partie de la XXVe classe qui se rattache aux vêtements et chaussures de dames, aux manteaux de cour, aux mantelets brodés, à la ganterie et à la passementerie, et nous rentrons dans la XXIVe classe pour réparer deux omissions, — qui n'auront eu, du reste, d'effet regrettable que pour nous, puisqu'elles nous priveront, lors de la distribution des récompenses, de la satisfaction intérieure que nous donneront tant d'autres noms dont nous avons pressenti le triomphe et indiqué le mérite, d'accord avec le jury qui nous donnera raison sur tant de points. Nous voulons parler d'abord de M. Géruzet, l'habile et infatigable exploitateur de nos beaux marbres des Pyrénées, dont il tire un parti si avantageux et si grandiose à la fois dans leur application à l'ameublement et à la décoration intérieure des maisons aussi bien qu'à leur construction extérieure, et qui, si nous sommes bien informé, verrait se joindre à la médaille que lui décerne le jury cette autre récompense, plus flatteuse et plus significative, que le chef de l'Etat accole, de son propre mouvement, tant pour la confirmer que pour l'augmenter, s'il y a lieu, à la récompense décernée par les juges du concours.

Le deuxième nom que nous voulions rappeler est celui de M. Hoole, de Sheffield (Royaume-Uni), pour les perfectionnements si vastes et si utiles qu'il a apportés à la fabrication des cheminées en métal. — Un mot de rappel aussi aux ouvriers et sculpteurs anonymes à qui nous avons dû de voir les magnifiques ornements en pierre destinés à la rénovation artistique de la cathédrale de Cologne. Ces larges et austères travaux ont vivement préoccupé, dit-on, la Commission impériale, et méritaient mieux que beaucoup d'autres produits de la Prusse, trop splendidement encouragés selon nous, l'attention du jury et des gens de goût. Mais un Prussien, comme dit le proverbe allemand, vaut deux Saxons, et le commissaire de cette nation à l'Exposition universelle a, pour lui et ses compatriotes, justifié outre mesure ce vieil adage d'outre-Rhin. Nous aurons à y revenir.

Les beaux parquets-mosaïques de la Belgique, sur lesquels nous avons passé un peu rapidement peut-être, ne déparent par leur juxtaposition aucun des produits exposés par cette sage, intelligente et loyale nation, dont les œuvres font généralement plus de chemin que de bruit. On dit que l'Empereur a fait choix pour le nouveau Louvre de quelques-uns de ces parquets ; ce serait d'un heureux augure alors pour notre fabrication nationale, si éminemment représentée, nous l'avons vu, par M. Cremer, le premier à la fois de nos marqueteurs de luxe et de nos fabricants de parquets-mosaïques : comme beauté de dessins, solidité inaltérable, économie de prix de revient et garantie de durée, la Belgique est loin encore d'arriver au niveau des parquets stérotiques de M. Cremer.

CH. P. MAGNE.

La médaille d'honneur.

En attendant que, le Catalogue et la liste officielle à la main, nous discutions, avec tout le respect qu'elles méritent, mais avec toute l'indépendance que nos lecteurs ont bien voulu nous reconnaître, les listes de récompenses décernées aux exposants, nous donnons le dessin des deux faces de la médaille d'or (grande et simple médaille d'honneur) remise aux heureux vainqueurs du grand concours qui vient de finir. Barre père avait gravé, avant de mourir, le modèle dont s'est servi la Monnaie, et qui porte, comme toutes les œuvres de ce grand artiste, l'empreinte d'une pensée grave et noble, servie par le burin le plus pur et le plus classique dont la collection de nos coins et de nos matrices se soit enorgueillie depuis le commencement de ce siècle.

Nous croyons pourtant que certaines décisions ne sont pas encore définitives, et qu'avant la publication de notre prochain numéro, où nous nous proposons d'étudier, avec notre franchise ordinaire, les résultats de la séance du 15, l'opinion, déjà soulevée, aura obtenu satisfaction. Jusque là nous ne témoignerons d'autre sentiment que celui de la reconnaissance la plus ardente pour cette justice solennelle que nous sommes fier d'avoir si bien devinée, annoncée et accompagnée, et qui, en confirmant chaque ligne de nos appréciations sur l'art industriel en France, nous a distribué, à nous aussi, notre récompense, la seule à laquelle nous ayons prétendu.

Ch.-P. M.

Types et physionomies de l'armée d'Orient. — Prologue. 1re partie.

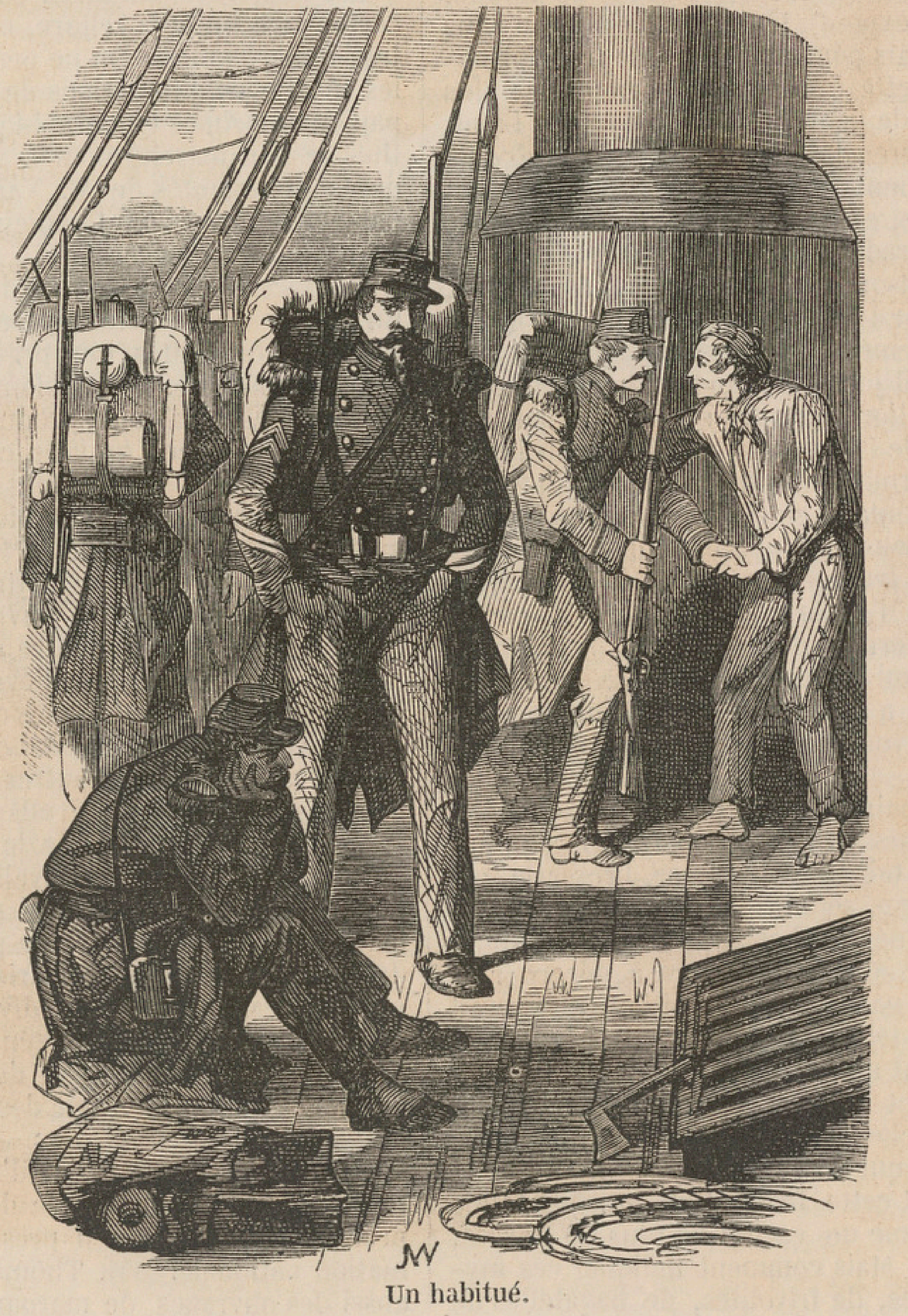
Départ général.

Il y a quelques mois, je promettais aux lecteurs de *l'Illustration*, non pas précisément une histoire de l'armée d'Orient, mais au moins un récit fidèle des faits saisissants auxquels j'assiste depuis tantôt deux ans, la mise en scène de toutes ces physionomies pittoresques et intéressantes, — détails perdus dans l'ensemble, individualités héroïques que *le Moniteur* confond de toute nécessité dans la gloire collective.

Chroniqueur badaud, mais consciencieux, — tantôt de la plume, tantôt du crayon, j'espère arriver à rendre sous une forme vivante tous ces types hétérogènes reliés par une pensée commune et dont l'ensemble grandiose tient l'Europe en suspens.

Mais par où commencer? perdu au milieu de mes souvenirs, au milieu de notes, d'esquisses recueillies depuis bien des mois au gré de l'occasion, le plus souvent au hasard de ma fantaisie, je ne sais trop que choisir, et le premier dessin peut donner une idée de mon embarras.

Les adieux.



Un habitué.

C'est tout un corps d'armée en marche : cavaliers, fantassins, service du transport, service des ambulances, artillerie et gendarmes, il y a là tous les échantillons. C'est un renfort qu'on envoie en Crimée.

Il est sur la route de Marseille ; après tout, nous n'avons rien de mieux à faire, je crois, que de le suivre et de rejoindre avec lui notre poste à Sébastopol.

Quelque précis et minutieux narrateur que nous prétendions être, nous passerons rapidement sur les adieux plus ou moins prolongés, plus ou moins tendres, que les pauvres soldats échangent sur toute la longueur du port de la Joliette avec les amis, les parents, les fiancées, les épouses; c'est toujours le vieux spectacle tant de fois dé-

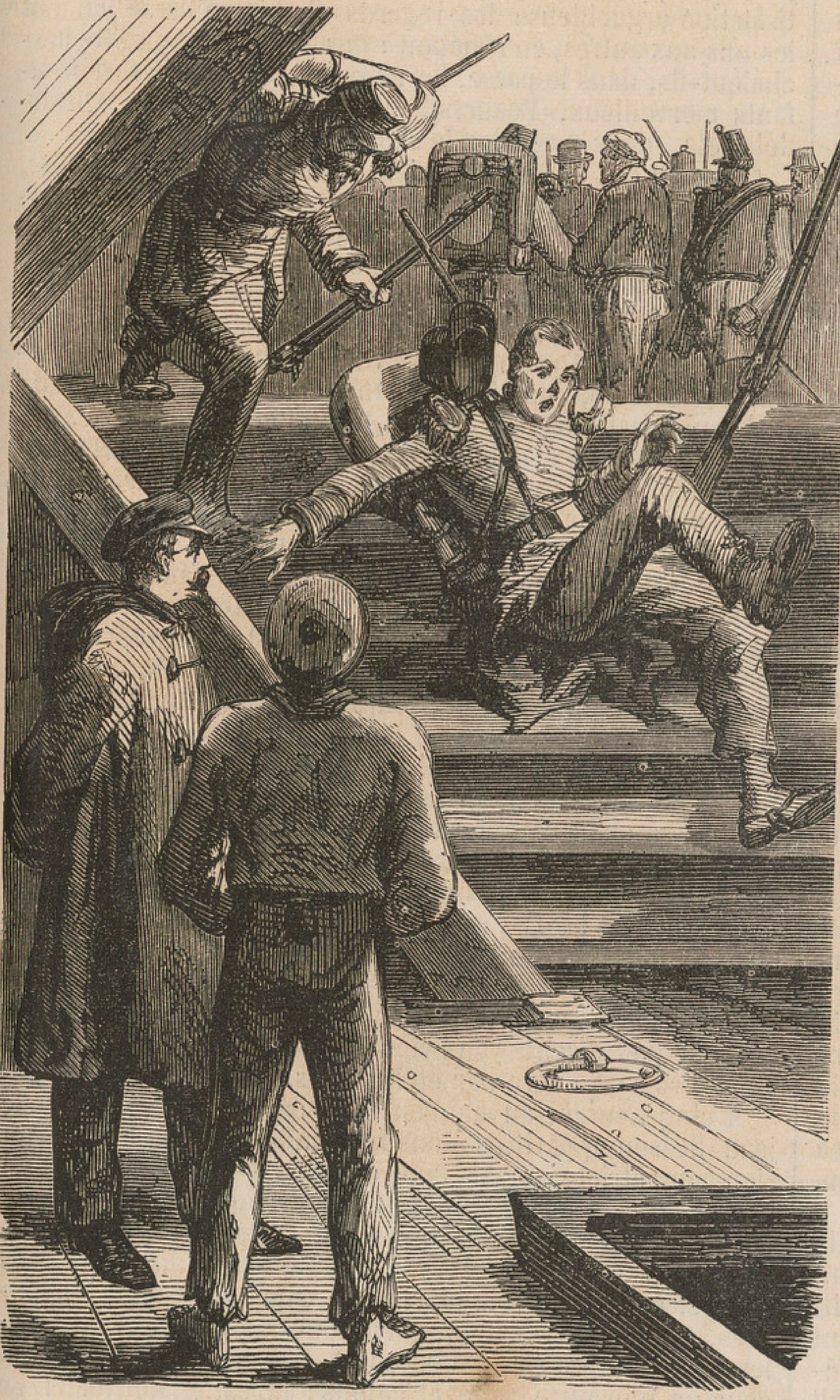
crit, au larmoyant ou au comique, par les romanciers de 1830, sous le titre de *la Cour des diligences*. La situation est trop grave pour que nous nous permettions une plaisanterie, mais elle est aussi trop usée par la littérature pour que nous essayions de vous en extraire une émotion.

Passons au départ.

Il y a là dans le port deux bâtiments à vapeur, une vaillante frégate de l'État et un de ces riches et rapides steamers des messageries impériales. Tous deux chauffent vigoureusement, tandis que de nombreuses embarcations leur amènent les derniers détachements.

A bord le brouhaha est étourdissant. Le pont est déjà encombré par les stalles des chevaux, les fourrages, le charbon supplémentaire, les approvisionnements de la guerre, et surtout par le bagage en désordre des arrivants. On se demande comment tout

Aménagement des chevaux à bord.



Un conscrit.

Peines de cœur.

Installation.

cela prendra place de façon à permettre les manœuvres, comment même les passagers arriveront à vivre pendant la traversée. Cependant les embarcations accostent toujours, et les hommes montent incessamment à tribord et à bâbord. L'un poussant l'autre, chacun cherche, et mieux encore trouve un petit coin dont la prise de possession est immédiatement marquée par le dépôt du sac, du bidon et de la couverture.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer, dans cet embarquement, manœuvre naturellement de peu d'usage à l'armée de terre, toutes les maladresses du jeune soldat. Il arrive plus d'une fois que, tandis qu'on le hisse à bord, les pieds et les mains lui manquent en même temps, et alors les marins, en riant, le rattrapent au vol, lui, son fusil, son sac, sa couverture, et tout l'attirail est jeté d'un bloc sur le pont. Le pauvre diable se relève, choppant à droite, s'accrochant à gauche, manque de tomber dans la machine, puis disparaît par l'escalier du grand panneau; on le retrouve tout contusionné dans la batterie. Enfin ce sont, multipliés à l'infini, tous les accidents inévitables, mais éternellement grotesques, des marins qui débutent.

Naturellement, à côté on remarque le regard de pitié narquoise du vieux soldat d'Afrique; celui-là a le pied marin. Il monte paisiblement, par principes, sans maladresse, sans accidents. Il a la moustache et la barbiche grisonnante, le front brûlé jusqu'à la ligne du képi; sous son nez roussi fonctionne sans interruption une pipe courte et d'un noir mozambique. Celui-là est bien vite installé sans s'être départi un seul instant de son sang-froid musulman.

Plus loin un bon gendarme : car cette brave, cette admirable troupe que nos loustics ont imaginé de trouver grotesque, qu'ils ont fait passer dans la monnaie courante de leurs plaisanteries, qu'ils n'ont pas plus respectée que le piano ou les prix de vertu, cette troupe modèle est indispensable partout, en campagne, au camp, même à la bataille.

Celui-là, au milieu du désordre, ou tout au moins du négligé général, a toujours sa belle tenue. Nous le verrons en Crimée, après la pluie, après les marches, dans les boues, dans la neige, quand le froid, la maladie, le découragement, désorganisent parfois les autres corps, relâchent la discipline, quand tout le monde est débraillé, ou sale, ou en haillons, lui seul, en dépit des fatigues de la campagne, des intempéries des saisons, conserve toujours sa tenue irréprochable, et fait son service au bivouac tout comme aux portes de l'Opéra.

En ce moment, en vrai soldat, il est plus préoccupé de son cheval que de lui-même, et songe avec anxiété aux dix jours que la pauvre bête va passer debout dans sa cage réglementaire.

Quant au zouave, il est partout chez lui; rien ne l'émeut, rien ne l'étonne : à la bataille, leste, adroit, infatigable, il s'engage avec l'agilité, les ruses et l'imperturbable sang-froid d'un bon chasseur; au bivouac, quand les voisins ne trouvent que des cailloux et se couchent sans souper, bien souvent le zouave se livre à des festins splendides et inexpliqués. En mer il est marin comme les vieux loups du métier, et rit des embarras et des peines grotesques de tout le monde.

C'est la plus brillante et la plus parfaite expression du caractère français dans l'armée.

En somme, tout le monde une fois arrivé et le navire en marche, je ne sais comment cela se fait, mais, malgré l'encombrement, plus de tohu-bohu, plus d'enchevêtrement, plus d'embarras : tout le monde a trouvé sa place, il y a mieux, tout le monde est à peu près bien, et l'ordre le plus parfait règne à bord.

La nuit venue, sauf ceux à qui le mal de mer impose les postures les plus affligeantes, chacun s'étend dans les batteries ou sur le pont, se love comme il peut dans sa couverture, et cherche le sommeil; donc, pour le moment, bonsoir.

DURAND-BRAGER.

La nuit.

Comment finissent les poëtes.

Il y avait une fois, en plein dix-neuxième siècle, un jeune homme qui se croyait poëte. Vous voyez que cela débute comme un conte de fées, et pourtant ce n'en est pas un, je vous assure. Cet original avait vingt-cinq ans, qu'il portait en pliant sous le poids et en s'effrayant de vieillir : il n'était ni beau, ni laid, ni grand, ni petit ; sa constitution physique se maintenait en tout dans les bornes de ce juste milieu, le meilleur, à coup sûr, de tous les partis que puisse prendre un sage tempérament. Sa physionomie imberbe, où se mêlait la double expression de la raillerie et de la naïveté, commandait un intérêt bienveillant, quand elle ne froissait pas par une expression narquoise et sarcastique. Sa personne enfin n'offrait rien d'assez remarquable pour que je m'y arrête plus longtemps.

Quant à son caractère, c'était un composé hétérogène, un vrai tissu de contradictions qui l'effrayaient ; il ne pouvait s'en rendre compte, et n'osait l'approfondir; peut-être que, s'il eût osé le faire, il aurait trouvé le mot d'une énigme qu'il croyait insoluble. Doux et bon par nature, il avait des accès d'impatience où il éprouvait de féroces désirs : avec ses belles et nobles qualités, il était fort difficile à vivre, et semblait fait surtout pour être aimé à distance, par lettres ou par visites, et non dans des relations continues, où perçaient bientôt tous les angles de son caractère. On s'accordait généralement à lui trouver une assez mauvaise tête, et on n'avait pas tort; ceux qui le connaissaient bien lui donnaient un cœur excellent, et ils avaient raison. Il était prodigue par goût, économe par calcul; — très-porté à la moquerie, qu'il poussait souvent jusqu'à la satire la plus mordante et la plus impitoyable; prompt à saisir la trace des plus imperceptibles défauts, quoiqu'il eût le don de l'admiration développé dans des proportions inquiétantes; — plein d'imaginations et d'ardentes rêveries, bien que débarrassé de toute illusion, j'allais dire de toute espérance, avant même d'en avoir éprouvé le néant, et toujours enclin à douter du succès, sinon dans ses courtes fièvres d'enthousiasme. Il était à la fois pétri d'amour-propre et d'une excessive modestie; étourdi et bavard, quoiqu'il fût l'homme du monde qui sût le mieux garder un secret; aussi menteur que le Dorante de Corneille, quand il s'agissait de broder à plaisir quelque conte insignifiant, et pourtant regardé avec raison comme un type de franchise inflexible et sans complaisance ; aimant le bruit, l'agitation, le tumulte, néanmoins casanier à la façon des cloportes, et ne quittant le silence du cabinet que pour le silence des bois; d'une activité d'esprit prodigieuse, d'une paresse de corps étonnante; curieux comme un enfant, badaud comme Nodier, et toutefois indifférent comme un philosophe. Il n'eût point fait dix pas pour assister à une représentation de Guignol, près duquel il s'arrêtait une heure, perdu dans l'océan des bonnes et des militaires non gradés, quand il passait par là. Malgré ses vagues instincts de coquetterie, il poussait jusqu'au ridicule le mépris de la mode, et ne s'habillait que pour se vêtir. Avec une simplicité d'allures qui atteignait à l'ingénuité, il aimait à *poser* quelquefois, et il s'en acquittait à merveille. Gai par bouffées, fou par brusques saccades, et triste par tempérament, il était le boute-en-train de toutes les compagnies qui se disputaient sa présence; mais, dès qu'il se trouvait seul et n'était pas secoué par quelque chose extérieur qui fit jaillir l'étincelle, le cours naturel de sa pensée le ramenait à sa mélancolie native. Au premier abord, il paraissait froid et d'une réserve qui touchait à la morgue, bientôt le bruit et le rire l'étourdissaient; la fumée des plaisanteries lui montait à la tête, il se grisait de ses propres saillies, et sa conversation se changeait en un feu d'artifice où chaque parole était un éclair et chaque phrase une fusée.

Son esprit offrait les mêmes contradictions que son caractère; il adorait les romans et les vers; il se promenait avec délices dans le domaine illimité de l'imagination, dans les cieux étoilés de la fantaisie, et se plongeait avec une volupté non moins grande dans les recherches les plus arides, les plus obscures, les plus minutieuses de l'érudition. Il était volontiers jovial et même folâtre en prose, mais, dès qu'il abordait les vers, sa plume ne distillait que des larmes et des gémissements : c'était un travailleur éternel et opiniâtre, quoiqu'il fût incapable d'entreprendre un ouvrage de longue haleine, fût-ce le plus frivole, et de passer deux heures de suite sur une tâche unique. Il lui arrivait d'habiter six mois la même chambre, sans s'apercevoir du nombre des fenêtres et de la couleur des meubles, — de passer quarante fois avec un guide dans les mêmes rues, sans être capable de se retrouver le lendemain, — de causer deux heures avec une personne sans remarquer ce qui, dès la première minute, avait frappé le moins attentif; et pourtant c'était l'observateur le plus sagace et le plus fin que j'aie rencontré; il discernait, avec une finesse de perception singulière, les ridicules, les vanités, les petites passions et les petites bassesses : resté seul, il se ressouvenait ; sa mémoire se peuplait alors de remarques et d'aperçus qui accouraient en foule, et il les voyait après coup se peindre en son esprit, comme dans un miroir, avec une justesse et une vivacité étonnantes. Je pourrais allonger encore la liste de ces contrastes, que je n'ai pas énumérés, je vous jure, pour le plaisir d'aligner des antithèses. Le beau mérite vraiment ! Non, toutes ces contradictions et bien d'autres encore se trouvaient dans mon ami François Grandjean.

Cette mobilité, ou, si vous aimez mieux, cette variété d'organisation, faisait porter sur lui des jugements bien divers à ceux qui l'approchaient. L'un disait : c'est un fou ! et l'autre : c'est un sage ! L'un : belle tête, mais de cervelle point ! l'autre : il y a de la profondeur dans ce crâne, et de l'avenir dans cette intelligence. Et tous ces hommes étaient habiles et impartiaux, et aucun d'eux ne se trompait peut-être. Je dois dire, du reste, que souvent il s'appliquait lui-même, avec une maligne satisfaction, à dérouter ses juges. Qu'un de ses interlocuteurs lui déplût, il éprouvait je ne sais quel plaisir intime à déconcerter son bon sens boiteux par les propositions les plus folles et les plus étranges, par les paradoxes les plus audacieux, soutenus avec une gravité imperturbable : c'était toujours avec une volupté nouvelle qu'il se faisait passer pour un sot aux yeux des imbéciles. Il avait tort, j'en conviens ; mais ce n'est pas une apologie que j'écris, c'est une histoire que je raconte, et l'amitié n'ôtera rien à mon impartialité.

J'avais été longtemps à faire sa connaissance. Il suivait en même temps que moi les classes supérieures de Louis-le-Grand. Tous les jours, en le voyant passer, morne et froid, orné de sa casquette verte, de ses lunettes bleues, d'un long et ample caban qui semblait faire partie intégrante de son corps, je m'écartais pénétré d'une certaine terreur, et me disais avec tout le monde : voilà un original peu sociable ! — Il n'abordait personne de lui-même, quoiqu'il se laissât aborder volontiers. Par une sorte de dignité maladive, qui lui faisait fuir tout ce qui pouvait ressembler à une quémanderie d'amitié, il éprouvait un certain malaise à adresser le premier la parole. Il restait donc dans son isolement sans rien tenter pour en sortir, et ses condisciples, qui prenaient pour de la morgue ce qui n'était qu'une réserve mal entendue, le laissaient à l'écart. Peu à peu pourtant la glace s'était rompue entre nous, et j'avais été tout étonné de rencontrer sous ce caban bizarre et sous cette écorce de paysan du Danube, un jeune homme au cœur chaud, à l'âme ardente, à la tête poétique.

De la connaissance à l'intimité il n'y eut qu'un pas. Nous allâmes demeurer, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, dans la même maison et sur le même palier. Là nous passions les jours entiers à causer et à travailler ensemble, car mon ami Grandjean ne connaissait guère à Paris que deux de ses anciens condisciples de province, dont j'aurai occasion de dire quelques mots plus tard, — l'un, Amédée Dutour, jeune homme candide, neuf, expansif et bavard, qui résidait maintenant dans la capitale avec sa famille; l'autre, Alexandre Cotin, étudiant en droit, comme nous l'étions tous deux, sot qui se croyait un personnage, et qui réunissait une fleur de bêtise incomparable à une vanité colossale. — Il n'allait pas plus que moi dans le monde. Il n'avait aucun de ces talents de société sans lesquels, dit-on, il n'y a pas de jeune homme complet ; il ne savait ni faire des armes, ni monter à cheval, ni chanter la moindre romance ou la plus petite chansonnette, ni toucher du piano, ni danser le plus simple des pas, ni faire son entrée dans un salon en saluant avec grâce, ni offrir galamment le bras aux dames. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, il s'embrouillait toujours quand il voulait tourner un madrigal à quelque *jeunesse;* et ce qu'il y avait de pis, c'est qu'il n'eût pas donné un quart d'écu pour posséder à fond tous ces talents indispensables, et qu'il était le premier à plaisanter de sa gaucherie, avec une fatuité d'assez mauvais goût. Il avait surtout une horreur salutaire des soirées, parce qu'on l'y tourmentait pour voir des vers de sa façon, ne fût-ce qu'un quatrain; cette horreur s'était accrue depuis qu'on l'avait contraint de remplir *ex abrupto* le rôle du sage Alidor dans *Cendrillon*, et beaucoup d'autres rôles analogues dans de petites charades charmantes, avec de charmantes jeunes filles. Un soir, chez les parents d'Amédée Dutour, outré de se voir un air de grand nigaud et de dadais sentimental au milieu de ces belles personnes, il joua d'une manière exécrable, intercala perfidement dans ses paroles des épigrammes sournoises, et cribla les jeunes premières de plaisanteries et d'allusions détournées, mais très-intelligibles. Avant ce jour-là, les demoiselles à marier professaient déjà un dédain très-marqué pour lui, mais, à partir de ce moment, le dédain se changea en une haine unanime et formidable. Du moins on ne l'invita plus à jouer ; il n'en demandait pas davantage.

Mon ami Grandjean n'était né que pour les livres et la conversation ; en dehors, il se sentait déclassé et ce n'était plus qu'un meuble inutile et gênant. Comme je l'ai déjà dit, il se croyait poëte. Mais une chose le désolait, lui semblant presque incompatible avec ce don sacré de la poésie : c'était de porter le nom prosaïque de Grandjean. On ne saurait croire à quel point cette vétille obsédait son esprit : « Figure-toi donc, me disait-il dans ses accès d'*humour*, une muse en lunettes bleues, qui a des cors aux pieds, et qui, pour comble, s'appelle Grandjean, au lieu de Melpomène ou de Calliope ! » Aussi méditait-il une triomphante anagramme, mais le mot ne s'y prêtait pas; il allait se voir réduit à supprimer le malencontreux dissyllabe, en accolant son prénom par l'intermédiaire d'un *de* aristocratique au nom de son village natal, et en signant désormais : Fr. de Boulainville. Mais l'innocent, malgré d'illustres exemples, sentant quelques scrupules s'élever dans sa conscience, se contenta, par une sorte de timide compromis, de faire disparaître son prénom plébéien devant l'élégant synonyme de Francisque, auquel il trouvait un air moyen âge d'un effet superbe.

Il faut que je vous dise comment mon ami Francisque Grandjean était devenu poëte, ou, si vous voulez, comment il avait cru l'être, et s'était mis à combiner des strophes, à accoupler des alexandrins, avec une bonne foi qui avait quelque chose de vraiment bucolique. Sa vie fut simple, mais elle vaut bien qu'on la raconte.

Dès l'âge le plus tendre, il avait été frappé, en ouvrant *l'Abeille du Parnasse*, qui faisait, avec *l'Ecole des Mœurs* et *le Mentor de la Jeunesse*, l'ornement principal de la bibliothèque paternelle, de voir ces lignes inégales et plus petites que les autres, qui n'allaient pas jusqu'au bout de la page. Il résolut d'approfondir le mystère, et fatigua son oncle et ses parents de questions embarrassantes : ils lui répondirent que c'étaient des vers, pensant que cette simple réponse suffirait à sa curiosité, et qu'il n'était pas encore à la hauteur d'une explication plus complète. Dès lors il devint rêveur, sournois, taciturne pendant quelques jours, comme devait l'être Malebranche quand il perpétra son fameux distique ; et, après des méditations prolongées durant lesquelles il rongea jusqu'à la racine ce qui lui restait de ses ongles, il apporta triomphant à son grand frère, littérateur distingué qui faisait des poésies intimes et des romances sentimentales, — une ode dithyrambique, en vers libres, — qui n'allaient pas jusqu'au bout de la page, — sur la bataille de Marengo. Le grand frère rit beaucoup d'abord, pour lui montrer sa supériorité ; après quoi il l'encouragea et lui donna les premières instructions. Le jeune prodige se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle. Comme il avait été de bonne heure porté sur sa bouche, et qu'il n'avait pas encore appris, dans la candeur de son âge, à remplacer son inspiration spontanée par une inspiration factice, sa seconde pièce fut un poëme héroïque en l'honneur du poulet rôti; mais cette fois, si les vers étaient libres encore, du moins la rime s'y trouvait, et, sauf quelques tyrannies passagères, elle s'accordait avec la raison et lui obéissait en esclave, suivant le précepte des maîtres.

Il alla ainsi de progrès en progrès, faisant une conquête à chaque pas, chantant toutes les impressions de son esprit, de son cœur et de son estomac, rimant des compliments pour toutes les fêtes et n'écrivant qu'en vers à ses amis. Il eût fait une gazette avec la fécondité d'un Loret ou d'un Barthélemy, et il haussait les épaules de pitié, quand on lui parlait de grands poëtes qui mettaient une année à faire une tragédie ou même une épopée. Les lettrés du pays se demandaient avec effroi où s'arrêterait cette précoce intelligence, qui en était venue, dès l'âge de douze ans, à composer des vers *sans faute !* Car ils avaient beau les retourner en tout sens, il n'y avait pas de faute, et mon ami Grandjean se rappelait toujours avec un sentiment intime de satisfaction orgueilleuse les regards ébahis qu'ils se jetaient les uns aux autres, en répétant : Pas de faute ! Aussi recherchaient-ils, dans le passé, les noms les plus célèbres des enfants merveilleux, Beauchâteau, Pascal, Pic de la Mirandole, etc., pour y accoler le sien.

Quand il eut fait sa première communion, ses parents, qui n'étaient pas riches et qui voulaient néanmoins developper ses heureuses dispositions par l'étude, le firent entrer, moyennant une pension modique, dans le séminaire du diocèse. Il y alla, précédé de sa réputation que, par esprit national, quelques-uns de ses compatriotes y avaient déjà répandue. Quinze jours avant son arrivée, tout le séminaire savait qu'on attendait une petite merveille de treize ans, qui faisait des vers comme Racine et l'abbé Delille. Les parties de pelote étaient suspendues ; on formait des groupes mystérieux dans tous les coins de la cour pour en causer à son aise; on entourait les élèves de son pays qui se donnaient des airs solennels ; chacun apportait son : *On dit;* et il se formait ainsi sur son compte une fantastique légende qu'aurait pu envier un poëte des temps héroïques. Mais cet Homère avait déjà ses Zoïles, et il se rencontrait des jaloux qui, sous l'ombre de plaisanter innocemment, s'efforçaient d'offusquer par leurs railleries cette gloire naissante.

On était à la promenade lorsqu'il arriva. En rentrant, les élèves qui marchaient en tête aperçurent, déposés dans le couloir, sa malle et son carton à chapeau. Effarés d'aise, ils se replièrent d'un soubresaut vers le corps de bataille qui suivait, en s'écriant d'une voix contenue et frémissante : « Il est arrivé ! » Ces mots coururent de bouche en bouche, comme une étincelle électrique; le désordre se mit dans les rangs, qui se précipitèrent en avant au pas de charge. On se bouscula pour contempler le carton de plus près, et quatre cents yeux vinrent lire l'adresse tour à tour, afin de se convaincre par eux-mêmes.

A cinq heures, au moment du goûter, le jeune Grandjean fit son apparition dans la grande cour, précédé d'un sien compatriote, — Alexandre Cotin, — qui lui servait de cornac, et qui avait l'air tout pénétré de l'importance de ses fonctions. Les séminaristes, en l'attendant, se promenaient en rond avec la vaillance qui les distingue dans l'exercice de ce devoir journalier. Quelques vedettes avancées, qui veillaient sur la porte d'un regard attentif, signalèrent son approche. On entendit d'un bout à l'autre de la cour un murmure voilé et confus : « C'est le nouveau ! Le voilà ! le voilà ! » Et tout le monde se trouva aussitôt formé en un demi-cercle où régnait le plus profond silence. Grandjean était très-gêné ; il essayait de se donner une contenance en examinant les feuilles des arbres dans le plus grand détail, et en passant à chaque seconde sa main dans ses cheveux, pour les rejeter en arrière et découvrir son front pindarique. Mais la position devenait embarrassante ; il aurait bien voulu s'en aller. Le compatriote le laissait exposé à tous les regards et semblait même le montrer comme une bête curieuse. Enfin, au bout de quelques minutes, un petit, plus hardi que les autres, s'avança ingénûment et lui dit : « Est-ce vrai que vous faites des vers français sans faute ? — Oui, répondit-il, avec un laconisme plein de fierté. — Oui, » répéta sourdement l'assemblée tout entière.

Grandjean eut peur : il saisit le bras de son concitoyen, et l'entraîna. Les séminaristes se remirent à tourner en rond.

Le lendemain, par une faveur enviée des *cinquièmes*, presque tous les *seconds*, hors les dédaigneux et les esprits forts, le prirent à part dans une encoignure, résolus de le sonder à fond, de découvrir la valeur réelle de cette grande réputation, et si ce colosse de bronze reposait sur des pieds d'argile. Ils étaient curieux de s'assurer par eux-mêmes s'il n'y avait pas d'hiatus ni surtout d'enjambements dans ses vers, et s'il avait bien observé l'entrelacement des rimes masculines et féminines. Il leur récita donc une longue épître, et il eut un moment de délicieuse jouissance, quand il les vit, après d'inutiles recherches, se regarder les uns les autres d'un air profondément ébahi, en s'écriant, comme les lettrés de Boulainville : Pas de faute !

Le compatriote Cotin nageait dans l'extase.

Je n'ai pas dessein de retracer jour par jour l'existence de mon ami Grandjean au séminaire de C., pendant les six

ans qu'il y resta. Il grandit dans le culte des thèmes et des vers français, et conserva l'habitude d'en servir de temps en temps une pièce à son professeur, qui, après la classe, s'empressait de la communiquer à ses collègues. Tous s'évertuaient a y trouver quelque faute, et ils croyaient parfois y être arrivés, mais le jeune barde, qui était plus fort qu'eux, leur démontrait sans peine qu'ils s'étaient trompés. Néanmoins, tout en admirant avec les autres, le supérieur, qui regardait la poésie comme quelque chose de profane et de mondain, comme un jeu souvent frivole et presque toujours dangereux, s'alarmait un peu et essayait de gronder par dessous. Mais enfin le don lui parut pour cette fois si incontestable qu'il eût craint, en le combattant, de s'opposer aux voies de la Providence : il en vint même à méditer sourdement d'en tirer parti pour la plus grande gloire de Dieu, en faisant publier un jour, aux frais de la communauté, *les Harmonies du sanctuaire*, par M. Fr. Grandjean, prêtre, — ancien élève du séminaire de C.

Victor Fournel.

(*La suite au prochain numéro.*)

Revue de l'industrie.

« Ne jugez pas, » a dit l'apôtre saint Paul ; et il aurait pu ajouter : Ne classez pas. Depuis la grande fête de la distribution des récompenses, on n'entend partout que des plaintes et des gémissements. Du reste, quand on voit que, dans la sculpture, des statues académiques auxquelles personne n'avait fait attention ont obtenu la grande médaille d'honneur, pendant que des œuvres vivantes et populaires ont été reléguées au second rang, on peut croire que le jury industriel n'a pas été plus infaillible que celui des beaux-arts. Il est difficile, malgré cela, de n'être pas douloureusement affecté quand on songe que de malheureux exposants, qui avaient fait des sacrifices énormes pour le grand concours industriel, n'ont retiré de tant de dépenses et de travaux qu'un désappointement qui peut être suivi de leur ruine.

Il faut dire aussi que la position du jury était difficile et qu'il avait fort à faire. Chaque sous-commission, ne pouvant accorder qu'un certain nombre de récompenses, avait à choisir, non-seulement parmi des exposants de la même industrie, mais encore parmi des groupes rivaux. Ainsi, dans la classe des instruments de musique, il fallait satisfaire les pianos sans mécontenter les orgues, encourager les violons sans décourager les violoncelles, récompenser les instruments à vent et ne pas oublier les instruments à cordes. Quel travail ! et comment espérer de maintenir l'harmonie dans ce concert de plaintes, de réclamations et de prétentions de toutes sortes. Le jury s'est tiré de cet inextricable labyrinthe un peu comme il a pu. Cependant c'est, en général, à des noms populaires que les récompenses ont été accordées : Alexandre père et fils, Pleyel, Erard, Sax, Cavaillé-Coll, etc. Parmi ces artistes il en est un honoré d'une médaille de première classe qui est intéressant à plus d'un titre ; nous voulons parler de M. Montal, habile facteur de pianos, quoique complétement aveugle. Quel courage n'a-t-il pas fallu à cet homme doué de toutes les heureuses dispositions, mais frappé tout à coup de cécité, pour se frayer seul la route que les privilégiés de la nature parcourent avec tant de difficulté ! Et cependant, à force de volonté, de patience et d'étude, il a su triompher de tous les obstacles ; les perfectionnements introduits depuis plusieurs années dans la fabrication des pianos, c'est presque à lui seul qu'on les doit ; les pianos droits, qui s'adaptent mieux que tous les autres à nos appartements si exigus, étant devenus d'un usage général, c'est surtout à perfectionner leur construction qu'il s'est appliqué. Il a d'abord cherché à remédier, par divers moyens de *contre-tirage*, à l'effet de tension des cordes qui réagit sur les parties les plus essentielles de l'instrument. Il est aussi parvenu à trouver l'égalité du son en adoptant pour les basses l'usage des cordes enroulées. M. Montal a également porté son attention sur un autre point. Il a voulu donner aux cordes du piano toute l'expression possible. Une application nouvelle du système de Pape, qui consiste à diminuer le parcours des marteaux, et par conséquent à obtenir à volonté l'affaiblissement du son, a été faite au moyen d'une pédale expressive. A l'aide de cette pédale ou peut obtenir le son prolongé sur une ou plusieurs notes sans être obligé de laissser les doigts sur la touche. C'est presque une révolution dans le jeu de l'instrument.

En effet, l'ancienne pédale offre de graves inconvénients. Elle agit, comme on sait, soit en reculant les marteaux à droite ou à gauche, afin que chacun d'eux ne touche qu'une ou deux cordes, soit en faisant interposer des languettes de feutre entre les marteaux et les cordes. Le premier procédé est vicieux en ce qu'il fausse l'instrument et en altère le son, chaque marteau agissant sur une seule corde et à faux ; le second n'est pas meilleur, car il est sujet à de fréquents dérangements, et communique au piano un son désagréable. Au contraire, la pédale d'expression dont nous parlons modifie à volonté et par la pression graduée du pied, la course des marteaux, et diminue dans les mêmes proportions l'enfoncement des touches et la résistance du clavier. Ainsi l'on peut graduellement, en partant du son naturel, arriver au dernier degré du *pianissimo*.

Il faut louer aussi, dans l'exposition de cet habile fabricant, l'élégance et le goût des pianos. Il y en a en bois de diverses sortes non encore employés. Ainsi l'ébène vert de la Guadeloupe et la racine d'olivier d'Algérie, outre le tuga, qui a déjà fait concurrence au bois de palissandre et à l'affreux acajou. Ne serait-il pas temps que les couleurs gaies revinssent à la mode dans les meubles aussi bien que dans les vêtements ? Hélas ! nos meubles sont aussi tristes que nos habits, et nos habits aussi tristes que nos personnes.

Dans l'orfévrerie, la lutte a encore été plus terrible que dans la musique, et cela se comprend si l'on songe que l'orfévrerie parisienne, la première orfévrerie du monde, avait fait tous ses efforts pour maintenir sa vieille supériorité. Aussi, que de chefs-d'œuvre ciselés ! que de merveilles aujourd'hui dispersées, et que le public ne reverra plus ! Parmi les concurrents, M. L. Rouvenat a obtenu une médaille d'honneur. Le jury s'est souvenu du bracelet égyptien, ce chef-d'œuvre de goût et d'élégance, de la garniture de robe en diamants du prix de 70,000 francs, du sabre turc en or et en argent, rehaussé par des diamants et des pierres précieuses, de ces parures, de ces bagues, de ces bracelets, de ces broches adorables, et surtout de l'ostensoir de 110,000 francs commandé par le consul-général du Mexique, pour la cathédrale de Mexico. Cette dernière pièce n'avait été commandée à l'habile fabricant qu'après un concours auquel ont pris part trois de nos plus célèbres orfévres parisiens, et il faut reconnaître que cet ostensoir est véritablement une œuvre d'art des plus remarquables. Il restera dans le souvenir des connaisseurs comme une des plus belles pièces d'orfévrerie exposées au concours universel. Du reste, tous les objets qui sortent de la fabrique de M. Léon Rouvenat se distinguent par un dessin original et par l'exécution la plus irréprochable. Ces objets s'exécutent d'après des modèles en relief, et pour les obtenir le fabricant a été obligé de créer un atelier spécial de modelage, qui est entretenu par un artiste très-habile.

Nous arrivons maintenant à un sujet qui intéresse plus particulièrement les dames ; nous voulons parler de la dentelle, cette chose si jolie et si coûteuse, qu'on dirait tissée par la main des fées. Toutes les dentelles, point de Venise, point d'Alençon, dentelle de Chantilly, sont faites à la main, ce qui les maintient à un prix exorbitant. Longtemps on a poursuivi, mais avec peu de succès, le problème de la fabrication des dentelles à la mécanique. Ce problème a été assez bien résolu par l'industrie de Nottingham, par MM. Ball et par quelques autres fabricants de la Grande-Bretagne ; mais les droits d'exportation doublaient la valeur réelle de ces objets. Un exposant parisien, M. Monard, qui a obtenu la médaille de première classe, a égalé, s'il n'a surpassé, les fabricants anglais, en combinant dans son invention les trois principaux systèmes usités.

La dentelle Monard, c'est ainsi qu'on l'appelle, et nous serions fort embarrassés de lui donner un autre nom, a toutes les qualités de la dentelle de Chantilly, mais elle coûte beaucoup moins cher. Elle comporte une plus grande quantité de soie, et offre par conséquent une meilleure résistance. L'entourage des fleurs est toujours fait à la main, et le bon marché qui la distingue entre les autres dentelles rivales provient de l'économie de main-d'œuvre résultant de l'emploi d'une machine. D'admirables dentelles, larges de 40 à 50 centimètres, et couvertes des dessins les plus riches, coûtent à peine de 15 à 22 fr. le mètre. Or toutes les dames savent que la dentelle de Chantilly, qui n'est pas plus belle et qui est moins résistante, atteint des prix comparativement fabuleux. C'est donc surtout au point de vue de l'économie que nous recommandons cette dentelle, qui, malgré sa beauté et sa solidité, atteint la dernière limite du bon marché. Dans la classe de l'industrie exclusivement parisienne, nous voyons figurer au premier rang des exposants récompensés MM. Opigez, Gagelin, qui ont obtenu une médaille de première classe. Il n'a pas été distribué de médaille supérieure à celle de première classe dans l'industrie des articles de nouveauté. Là, en effet, on n'avait pas à récompenser des inventions ou des procédés extraordinaires, mais seulement la beauté, l'élégance et le goût. Et cependant le goût est une chose si rare dans tous les temps, qu'on ne saurait trop l'apprécier quand on le rencontre.

M. Fauvelle Delebarre, l'ingénieux inventeur des peignes en caoutchouc dont nous parlions dernièrement, a été également honoré d'une médaille de première classe. On lui a tenu compte de l'élégance et du travail artistique de ses produits, qui deviennent aujourd'hui d'un usage à peu près général. L'écaille, malgré sa transparence, n'est pas plus belle et se prête moins facilement que le caoutchouc aux capricieuses arabesques de la forme. Le caoutchouc reçoit aussi les incrustations mieux que toutes les autres matières qui avaient été employées jusqu'à ce jour. N'oublions pas non plus que, dans la distribution des récompences, le jury a tenu grand compte du bon marché.

Auguste Delaforge.

Dimanche prochain, 25 novembre, le palais de l'Industrie offrira un festival de musique composé de quatre mille cinq cents exécutants, transportés gratuitement par les chemins de fer de tous les points de la France et de la Belgique. Le rez-de-chaussée du Palais sera réservé aux billets pris à l'avance.

Le lieutenant-colonel d'état-major Magnan,

CHEF D'ÉTAT-MAJOR DE LA 4e DIVISION,
TUÉ A L'ATTAQUE DU PETIT-REDAN.

L'Illustration, qui avait ouvert ses colonnes au récit de la mort glorieuse de plusieurs de nos braves officiers qui ont succombé en Crimée, ne pouvait manquer de consacrer quelques lignes à la mémoire du lieutenant-colonel d'état-major Magnan, qu'une balle ennemie est venue arrêter au milieu d'une carrière qui s'ouvrait pour lui si brillante. (*Voir* le portrait à la page suivante.)

Né à Andelot (Haute-Marne) le 18 février 1815, M. Magnan entra à l'école spéciale militaire le 21 novembre 1832, et passait le 1er janvier 1835 à l'école d'application d'état-major ; le 3 mars 1837, il était détaché au 48e régiment de ligne.

Sa nature ardente et le désir de se distinguer lui firent solliciter la faveur de passer en Afrique. Le 3 décembre 1839, il était blessé d'un coup de feu à la tête ; cité à l'ordre de l'armée, il recevait, le 24 juin 1840, la croix de la Légion d'honneur.

Après avoir successivement servi, de 1837 à 1842, dans le 4e de chasseurs d'Afrique, le 2e de carabiniers et le 4e cuirassiers, il se trouvait, en 1845, aide de camp du général Guesviller, et capitaine depuis le 27 janvier 1841, lorsque le gouvernement ottoman, voulant créer à Constantinople des écoles spéciales militaires, fit demander au maréchal Soult deux officiers d'état-major à mettre à la tête de ces écoles. Le choix du ministre de la guerre se fixa sur MM. Magnan et Mouginot.

Mis, en 1845, à la disposition du ministre des affaires etrangères pour être employés à Constantinople, ces officiers organisèrent des écoles militaires d'où sont sortis beaucoup des officiers turcs qui sont aujourd'hui à la tête de l'administration de la guerre et de l'armée.

Lorsqu'il fut question de bruits de guerre, M. Magnan fut envoyé sur le Danube, près d'Omer-Pacha. Il parcourut la Bulgarie, fit réparer les places démantelées, et organisa partout des moyens et un système de défense.

Atteint par les fièvres si pernicieuses du Danube, M. Magnan dut revenir à Constantinople, où M. le maréchal Baraguay-d'Hilliers, alors ambassadeur, lui donna un congé, dont sa santé, profondément attaquée par les fatigues et les privations, avait un impérieux besoin. — Il revint à Paris. Mais les événements avaient marché, et, après avoir souvent vu le maréchal de Saint-Arnaud et M. le général Canrobert, M. Magnan, quoique encore très-souffrant, se hâta de retourner à Constantinople, où il fut alors question de lui donner le commandement d'une division turque en Asie. Mais on crut avoir besoin au ministère de la guerre de ses conseils et de son expérience, et le séraskier le retint près de sa personne.

A peine les troupes françaises furent-elles débarquées à Gallipoli que M. Magnan y fut appelé. S. A. I. le prince Napoléon l'attacha à sa personne, et il revint à Constantinople avec la 4e division que commandait S. A. I.

Appelé à Varna par le maréchal de Saint-Arnaud, il fut chargé de la création et de l'organisation du 1er régiment de spahis d'Orient (bachi-bozouk). Il commandait ce régiment lors de la reconnaissance dans les plaines de la Dobrouska ; chargé de couvrir l'arrière-garde, il sut maintenir une discipline sévère parmi ces soldats, et ramena son régiment à Varna.

Après le licenciement de ce corps, M. Magnan fut attaché, en aout 1854, à l'état-major de l'armée d'Orient. Il se distingua à la bataille de l'Alma. Une division turque était en Crimée ; le Sultan lui en donna le commandement avec le grade de général, sous le nom de Daver-Pacha ; commandement qu'il garda jusqu'au 26 mars 1855, qu'il fut fait lieutenant-colonel et mis à la disposition du général en chef. Il quitta alors le service turc et fut nommé, le 22 mai, chef d'état-major de la 4e division du 2e corps (général Dulac).

Il prit une part active à tous les combats que livra cette division. Commandé de tranchée dans la nuit du 24 au 25 août, il fut attaqué par les Russes qu'il repoussa vigoureusement. Dans ce combat, le colonel Magnan fut atteint d'un éclat d'obus qui lui contusionna le bras gauche et lui enleva une partie de ses épaulettes ; dix minutes après, un second éclat d'obus lui enlevait la visière de son képi. A cette occasion le général Dulac le proposa pour le grade de colonel

Le 8 septembre, la division Dulac devait attaquer le petit Redan : ce fut devant cette formidable redoute, que nos braves soldats attaquèrent trois fois, que le lieutenant-colonel Magnan, à la tête d'une brigade, fut mortellement atteint, sur le parapet, d'une balle à bout portant qui se logea dans ses intestins. Transporté à l'ambulance, il succomba le 11, malgré les soins empressés dont il fut l'objet.

Le général Dulac, qui était très-attaché au colonel Magnan, ne voulut pas quitter la Crimée sans serrer une dernière fois la main à son chef d'état-major. Cette entrevue fut cruelle des deux côtés.

Le colonel Magnan promettait à l'armée un officier très-distingué. Son avenir était brillant ; sa mort a été très-vivement sentie à Constantinople parmi les Turcs, qui avaient, à juste titre, une haute idée des talents du colonel Magnan, et auquel ils doivent la création d'établissements militaires importants. Il était impossible d'avoir vu le colonel Magnan sans être entraîné vers cette nature si noble, si généreuse ; esclave de son devoir, d'une bravoure qui allait jusqu'à la témérité, il avait, par sa franchise, sa droiture et par toutes les qualités du cœur, su se faire aimer et apprécier de ses chefs. Il est mort regretté de toute sa division.

Lauxerrois.

Incendie de la manutention militaire, à Paris.

Dimanche dernier, vers six beures du soir, un incendie considérable a éclaté dans la manutention militaire du quai de Billy. Cet établissement est divisé en trois parties : la première, en suivant le cours de la Seine, est affectée à la panification, la seconde aux farines, et la troisième, séparée par une allée des deux côtés sur le quai, était plus spécialement destinée a emmagasiner les blés et se trouvait, comme on le voit, en quelque sorte isolée des autres parties et des habitations particulières qui la séparaient de la rue basse Saint-Pierre-de-Chaillot. C'est dans ce dernier bâtiment que le feu a pris et qu'il s'est développé avec une rapidité effrayante, non-seulement pour les autres corps, mais encore pour les maisons voisines. Heureusement la promptitude et l'abondance des secours parfaitement dirigés ont permis de le concentrer dans son large foyer. Ce bâtiment, élevé de trois étages, était éclairé à chaque étage par onze fenêtres sur la façade principale du quai et par huit de chaque côté. Il renfermait une grande quantité de blé ; on n'a pu en sauver qu'une portion relativement minime. On avait établi un appareil pour ventiler et remuer le grain, afin de le préserver des charençons, et comme il en résultait une poussière assez épaisse qui pouvait altérer la santé des ouvriers, on avait fait construire plus tard une cheminée d'appel qui attirait à elle cette poussière et devait la consumer par le feu. Il paraît que la réduction n'aurait pas été complète, et qu'une certaine portion de poussière, après s'être accumulée sur les parois de la cheminée, se serait enflammée, puis, se détachant sous forme de charbon ardent, serait tombée et aurait roulé sur le plancher en sapin du grenier où se trouvaient les machines, et aurait ainsi communiqué le feu dans cette partie des bâtiments. Alimentées par le bois et le grain, les flammes n'ont pas tardé à se faire jour à travers la toiture et à l'envelopper dans toute son étendue ; le brasier, tombant des combles sur le plancher inférieur, l'alluma et détermina sa chute qui fut suivie bientôt après par la chute des autres planchers produite par la même cause.

Nous avons dit que les secours avaient été prompts et abondants ; en effet, à la première lueur de l'incendie, les sapeurs-pompiers étaient accourus de toutes parts avec leurs pompes ; ceux de l'établissement et du palais de l'exposition des Beaux-Arts d'abord, puis ceux de Passy, des divers postes de Paris, des communes de la banlieue, Puteaux, Neuilly, Courbevoie, Vanves, Grenelle, Vaugirard, etc., et la plus grande partie de la population valide de ces communes, qui s'était empressée de venir se joindre aux nombreux habitants des environs, qui avaient formé la chaîne dans les premiers moments avec plusieurs détachements de troupes de la garnison.

Peu après sont également arrivés le préfet de police, le secrétaire général, M. de Saulxure, le chef du cabinet, M. A. Domergue, et le chef de la police municipale ; le service de sauvetage a été organisé sur de larges bases, et, au bout de deux heures de travail, on a pu concentrer le feu dans son foyer primitif. Les ministres de la guerre, de l'intérieur et des travaux publics, le maréchal Magnan, le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély, M. Collet-Meigret, directeur général de la sûreté publique ; le colonel Fleury et plusieurs autres officiers supérieurs ; les maire et adjoints du 1er arrondissement,

Incendie de la manutention militaire du quai de Billy, à Paris, le 18 novembre 1855.

Le colonel Magnan.
(*Voir* la notice à la page précédente.)

les maires des communes de la banlieue, etc., se sont aussi rendus sur les lieux et ont encouragé les travailleurs. Les commissaires de toutes les sections environnantes, ainsi que le chef du service de sûreté et plusieurs brigades de sergents de ville, sont restés constamment sur les lieux jusqu'à l'extinction du feu, et ont pris toutes les mesures nécessaires, sous la direction du préfet de police, pour la conservation des marchandises arrachées aux flammes et du mobilier de quelques locataires voisins qui avaient déménagé. Plusieurs travailleurs ont reçu des blessures peu graves heureusement.

La perte occasionnée par cet incendie est considérable; on n'en connaît pas encore le chiffre exactement; mais, sans l'empressement qu'on a mis à porter des secours, elle aurait pu être plus que triplée, car tout le reste des bâtiments, qui forment à peu près les trois quarts de l'établissement, aurait pu devenir la proie des flammes, ainsi que plusieurs maisons voisines.

Tous les travailleurs ont rivalisé de zèle et de courage dans cette circonstance, et les pompiers ont mérité les plus grands éloges.

AVIS.

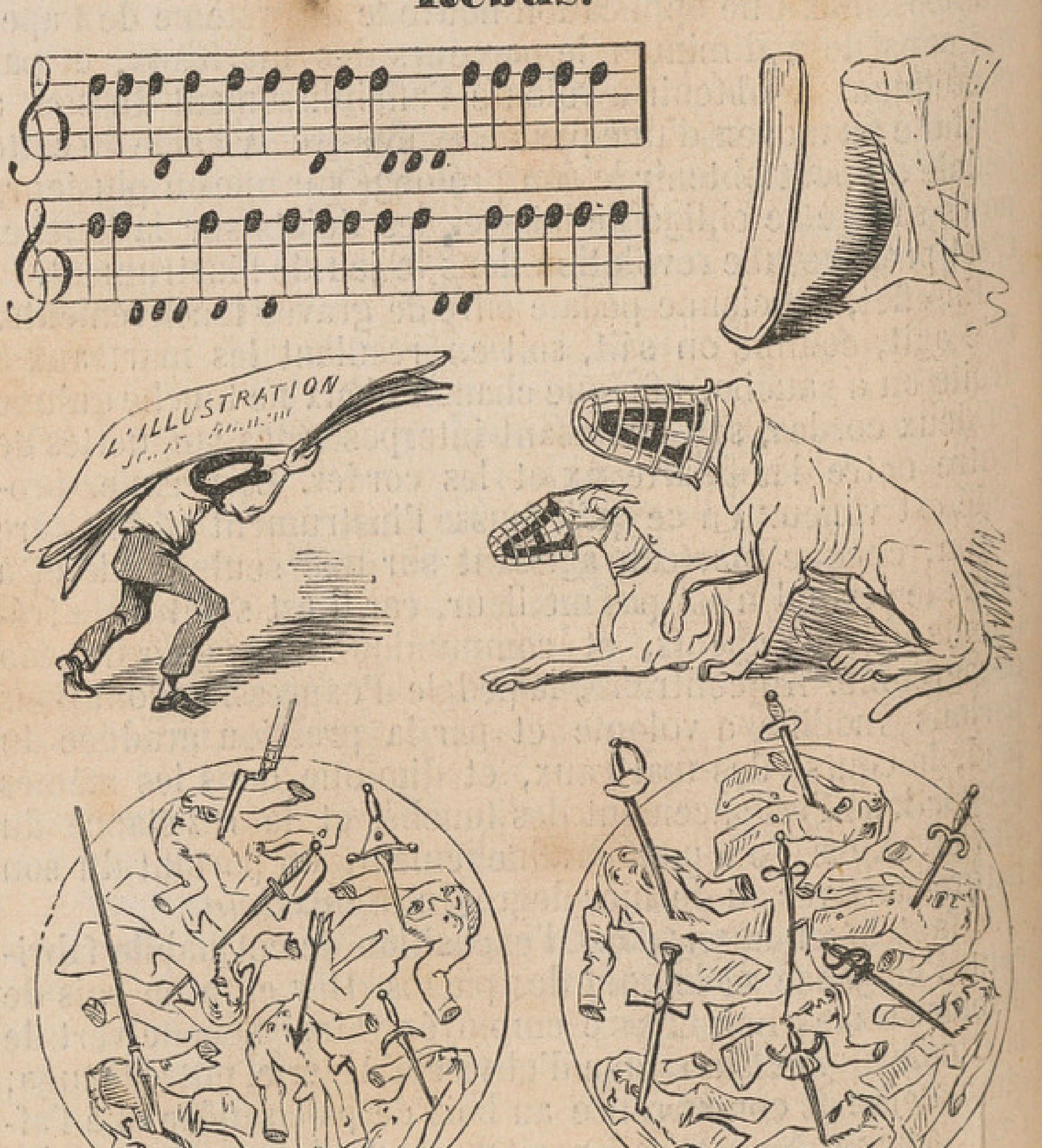
Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
Il y a beaucoup de soleil sur les toiles peintes par Decamps.

PAULIN.

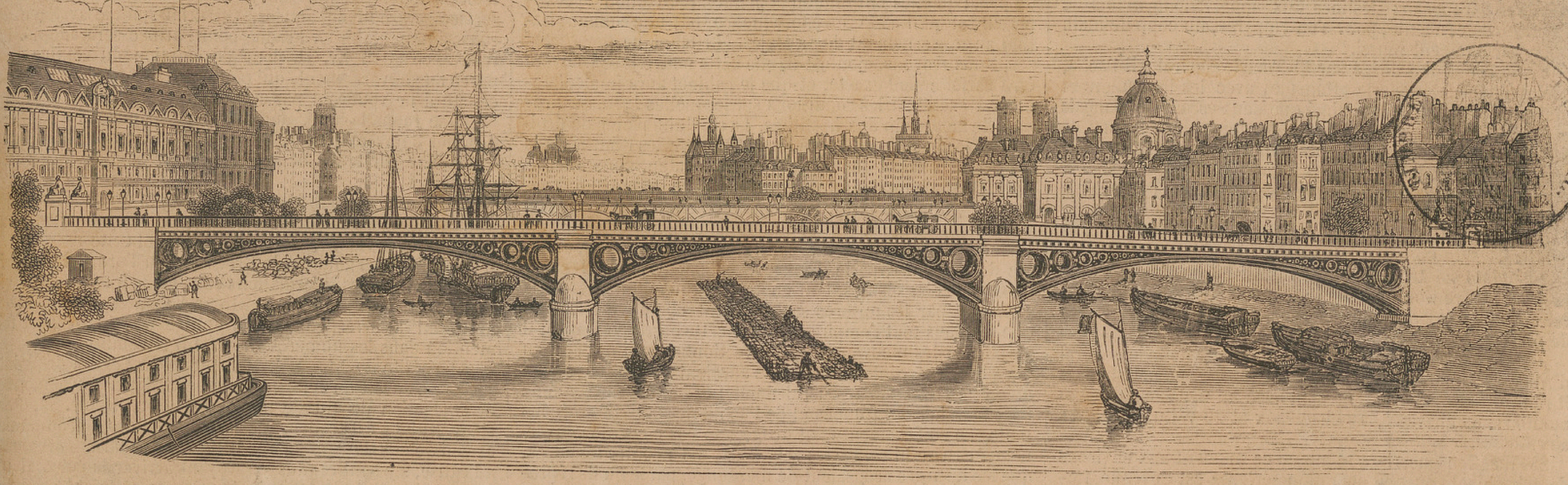
PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

1er DÉCEMB. 1855.

TIMBRE IMPERIAL 6 c. SEINE



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 666. — Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

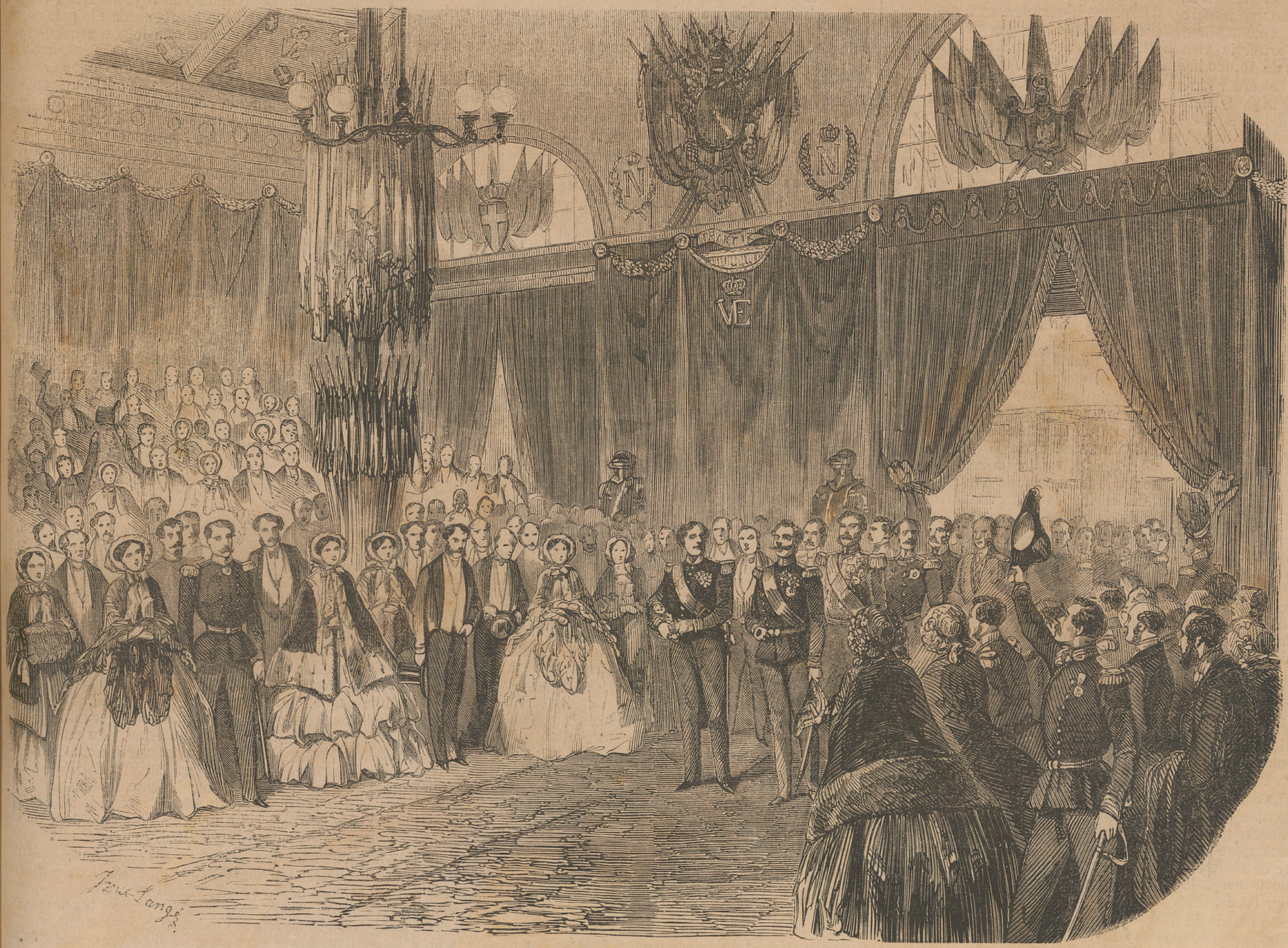
SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Chemin de fer de Saint-Quentin à Erquelines. — Le général de Pontevès. — M. Paillet. — Comment finissent les poëtes (suite). — Inauguration du chemin de fer de Lisbonne à Cintra. — Revue agricole. — Exposition des beaux-arts ; souvenirs d'un spiritualiste. — Beaux-Arts ; école hollandaise. — Chronique musicale. — Revue scientifique. — Exposition de l'industrie ; les carrières de pierres bleues en Belgique. — Médaille de la colonie européenne d'Egypte.

Gravures : Arrivée de S. M. le roi de Sardaigne au débarcadère du chemin de fer de Lyon, à Paris. — Une scène de *la Joconde*, au Théâtre-Français. — Le nouveau pont de Cologne sur le Rhin. — Portraits : le général de Pontevès ; M. Paillet. — Réception du général Canrobert à Stockholm. — Inauguration du premier chemin de fer en Portugal. — Salon ; Rembrandt dans son atelier, par M. Hollander ; Un jeune ménage, par M. Blès ; Intérieur d'une ville de Hollande, par M. Veisenkruck ; Requête présentée par des chiens, par M. Gempt. — Un *Te Deum*, par M. Bosdoom. — Monolithe en pierres bleues des carrières de Soignies. — Médaille offerte à Saïd-Pacha. — Poses de gymnastique. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Décidément la campagne est terminée jusqu'au printemps prochain. Chacun semble vouloir rester dans sa position, et se borner à une observation attentive des mouvements de l'ennemi. La canonnade a presque cessé des deux côtés, et les deux armées se préparent à passer l'hiver dans les meilleures conditions possibles. On avait d'abord compté se servir de ce qui restait de Sebastopol, pour en faire des abris solides et commodes pour les troupes qui s'y seraient trouvées en campement, mais la destruction complète de la place a été résolue, devant l'acharnement des Russes à anéantir ce qu'avait épargné le canon. Les ingénieurs français et anglais s'occupent en ce moment à faire sauter par la mine ce qui restait encore debout, et bientôt de cette puissante citadelle il ne restera plus que des ruines infor-



Réception de S. M. le roi de Sardaigne à la gare du chemin de fer de Lyon, le 23 novembre 1855.

mes, qui rappelleront celles des grandes cités d'autrefois dont il n'est pas resté pierre sur pierre.

Le maréchal Pélissier, dans son dernier rapport au ministre de la guerre, rend compte ainsi qu'il suit d'un coup de main exécuté avec succès, dans la journée du 3 novembre, par les corps expéditionnaires d'Eupatoria, sous les ordres du général d'Allonville :

« Le général d'Allonville, ayant été prévenu qu'il existait vers El-Toch, à huit lieues au nord d'Eupatoria, de nombreux troupeaux destinés aux approvisionnements de l'armée russe, a tenté, pour s'en emparer, un coup de main qui a parfaitement réussi.

« A cet effet, il a dirigé sur El-Toch le général Ali-Pacha, commandant la cavalerie ottomane, avec les irréguliers et quelques escadrons turcs, ainsi que deux escadrons français et deux escadrons anglais. En même temps, il est sorti de la ville avec le reste des troupes françaises et anglaises pour appuyer l'opération.

« La brigade de cavalerie anglaise se porta à Djollach, la brigade de cavalerie française à Tioumen ; la division de Failly, formant réserve, prit position entre Orta-Mamaï et Schiban.

« Pendant ce temps, le général Ali-Pacha s'avança vers El-Toch, ne rencontrant que quelques Cosaques, qui s'enfuirent à son approche, bien que soutenus par une force de plusieurs escadrons.

« A cinq heures du soir, Ali-Pacha fit prévenir le général d'Allonville que son opération avait réussi, et à neuf heures il rentrait à Eupatoria, ramenant avec lui 270 bœufs, 3,450 moutons, 50 chevaux, 10 chameaux et 20 voitures enlevés aux Russes. »

Si l'inaction guerrière règne en ce moment aux environs de Sébastopol, où une opération sérieuse est devenue impossible, il n'en n'est pas de même sur la côte d'Asie, où Omer-Pacha continue la série de ses succès, avec une énergie que l'on ne saurait trop admirer.

Le Journal de Constantinople publie le bulletin suivant de la victoire remportée par lui sur les Russes :

« Omer-Pacha avait depuis quelque temps quitté sa position de Soukoum-Kalé pour faire un mouvement offensif sur le littoral de l'Abasie. Il s'était établi successivement sur plusieurs points et avait posé pour quelque temps son quartier général à Anacria, chassant l'ennemi sur tous les points qu'il occupait. Les Russes avaient fini par se concentrer dans les environs de la rivière d'Ingour et se préparaient à opposer sur ce point une barrière infranchissable aux troupes ottomanes.

« Omer-Pacha se mit en marche le 6, et arriva le 7 à quelque distance de l'ennemi. Les Russes étaient établis en deçà de l'Ingour, et avaient élevé sur les rives des retranchements formidables. Des éclaireurs annoncèrent au serdar Ekrem que les forces de l'ennemi, comprenant 4,000 Russes, 10,000 Mingréliens et quelques troupes de cavalerie et d'artillerie avec huit pièces de canon, se montaient à près de 16,000 hommes.

« Le serdar Ekrem donna le signal de l'attaque. En quelques instants, les troupes ottomanes, sous la fusillade des avant-postes et essuyant la mitraille de l'ennemi, traversèrent la rivière et sautèrent dans les retranchements. L'attaque fut menée avec un tel entrain que les Russes, saisis d'une panique insurmontable, prirent la fuite de toutes parts. Ce désordre leur coûta des pertes énormes. On leur avait déjà enterré plus de 400 morts, lorsque des éclaireurs annoncèrent au serdar Ekrem que les taillis voisins étaient remplis de mourants et de cadavres.

« L'ennemi a perdu cinq pièces de canon, quarante prisonniers, et a laissé un assez grand nombre de blessés. On peut évaluer à 1,000 le nombre des hommes mis hors de combat. Les Turcs n'ont pas eu en tout 300 hommes hors de combat, et le chiffre de leurs morts s'élève à 68.

« Omer-Pacha a continué sa marche en avant, qui a pour but de couper les communications de l'ennemi et d'appuyer une révolte des Circassiens pour enfermer l'armée russe d'Asie entre la mer, l'empire ottoman et le Caucase. »

Les Russes n'ont pas encore levé le siége de Kars ; mais les nouvelles que l'on recevait de ce côté étaient aussi très-rassurantes. Le général Murawieff avait fait partir pour Gumri (Alexandropol des Russes) quatre mille chariots de bagages, sous l'escorte d'une forte colonne d'infanterie ; il avait aussi renvoyé à Akiska vingt-cinq pièces d'artillerie et un autre détachement de 5 ou 6,000 hommes. Tous ces faits, que l'on tenait pour certains, faisaient regarder, à Constantinople, la levée du siége comme très-prochaine. — D'ailleurs il n'y a déjà plus de blocus ; la liberté des communications de Kars avec Erzeroum est rétablie, et Vély-Pacha, parti de cette dernière ville avec un corps d'armée, dont 4,000 hommes de cavalerie, s'avance sur Kars pour faire sa jonction avec la garnison de cette forteresse. Dès qu'il sera arrivé, l'armée turque sera assez forte pour reprendre la campagne et attaquer les Russes à son tour.

De Vienne on écrit que le commandant russe d'Imérétie a reçu l'ordre de concentrer ses forces à Kutaïs, d'évacuer cette ville s'il y avait une nouvelle attaque, de prendre position près des montagnes de Reskick, et d'attendre là les renforts qui lui seront envoyés de Tiflis. Cette position couvre Tiflis, qui est éloigné de 60 verstes, et Céchalzik.

La commission nommée pour faire une enquête sur la déplorable affaire des Tunisiens avait déjà tenu plusieurs séances, mais elle n'avait pas encore déposé son rapport. Nous apprenons cependant, de Vienne, qu'un certain nombre de soldats tunisiens auraient été condamnés à mort, et que le corps tout entier avait reçu l'ordre de s'embarquer pour l'Asie.

On mande de Kiel, le 23 novembre, que la division de la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Dundas, composée de cinq vaisseaux de ligne et de trois corvettes, continue, depuis son retour de la Baltique, à stationner dans notre mouillage. Le contre-amiral Penaud, sur *le Trouville*, se trouve toujours également dans notre port avec *le Duquesne* ; il paraît attendre, pour retourner dans les ports français, l'arrivée des corvettes *le d'Assas* et *le Pélican*.

Le ministre de la marine a reçu l'avis que le blocus des ports russes de la mer Blanche était levé.

Il est encore question de paix.

Le Morning-Herald dit que le « gouvernement de Saint-Pétersbourg a soumis au cabinet français des propositions de paix ; qu'elles ont obtenu la pleine approbation de l'Empereur, et qu'il a été, en conséquence, fait une communication au gouvernement de Sa Majesté Britannique.

« Nous croyons, ajoute-t-il, que cette nouvelle se trouvera être parfaitement exacte, et que le cabinet aura immédiatement à examiner les conditions sur lesquelles la Russie propose de mettre fin aux hostilités. La conduite pleine de droiture et la constante fidélité de l'empereur des Français à la cause de l'Europe, depuis qu'il est notre allié, nous interdisent la pensée qu'il ait pu souscrire à toute proposition quelconque qui n'atteindrait pas complétement le but sur lequel il a lui-même si souvent et si énergiquement insisté. »

Une correspondance reproduite dans *le Moniteur*, et datée de Francfort, parle du mécontentement profond causé dans toutes les classes, tant en Pologne qu'en Russie, par la guerre et par les misères sans fin dont elle a été la conséquence dans tout l'empire. D'après cette correspondance, il paraît que les mouvements insurrectionnels qui ont eu lieu sur plusieurs points de l'Ukraine auraient eu plus de gravité qu'on ne l'aurait cru généralement : on aurait été forcé de faire marcher des troupes et de l'artillerie contre les mécontents. Le soulèvement était dirigé non pas contre le gouvernement russe ni contre les seigneurs, mais contre les popes, que les insurgés accusaient de mensonge, parce qu'ils représentaient les Français comme les ennemis et les destructeurs de la religion orthodoxe. Un grand nombre de ces malheureux ont été envoyés en Sibérie.

La construction de bateaux à vapeur à hélice, et la fabrication de fusils Minié, auxquels la Russie, en ce moment, consacre des sommes énormes, et surtout les grandes levées militaires et l'organisation des draschines, prouvent qu'elle se prépare à un combat long et opiniâtre, et *le Danube* en conclut qu'il ne faut rien croire de ce bruit de négociations que l'Allemagne reproduit constamment, comme si elle avait reçu le mot pour endormir les puissances alliées dans les illusions d'une paix prochaine.

Depuis que le général Luders a transféré son quartier général d'Odessa à Nikolaïeff, les nouvelles de Crimée sont plus rares. Les milices forment la garnison d'Odessa, et on doit les réduire à 6,000 hommes. On arme les batteries côtières de nouveaux canons venus de Kiew, et qui sont montés sur des affûts en fer.

La démission du général Simpson, et son remplacement par sir Williams Codrington, ont été annoncés à l'armée anglaise par deux ordres du jour, accompagnés des adieux du nouveau général en chef à la division légère avec laquelle il a opéré depuis le premier débarquement de l'armée en Crimée.

La mission du général Canrobert, et ses résultats encore hypothétiques, préoccupent l'attention publique en Europe. Quel est le but de cette mission, et quel avantage en sera retiré pour la situation? Les organes de la Prusse sont loin d'être d'accord. Ainsi le *Times*, d'après son correspondant de Paris, affirme, d'après une autorité irrécusable, que la mission du général Canrobert en Suède n'a pas eu seulement pour but la présentation du ruban et de l'étoile de la Légion d'honneur, mais encore un arrangement avec le roi de Suède. Il a réussi à la complète satisfaction de son gouvernement, et il a conclu un arrangement très-satisfaisant ayant trait aux éventualités de la guerre. Je me borne, ajoute-t-il, à cette déclaration, qui émane d'une source authentique, attendu qu'il est probable que le moment n'est pas encore venu, pour des raisons faciles à comprendre, d'annoncer officiellement les avantages qui résulteront de cet arrangement satisfaisant pour la France et l'Angleterre. Je répète qu'il n'y a pas le moindre doute sur le fait principal du succès complet du général Canrobert.

Le *Morning-Post*, dans un article où il réfute ces espérances prématurées, termine en déclarant aussi, d'après des sources authentiques, qu'il peut venir un jour où l'on pourra demander à la Suède et au Danemark plus qu'un appui moral : « Il pourra se présenter un temps où aucun sacrifice ne sera trop grand pour s'assurer des hommes et des moyens matériels nécessaires pour dompter l'obstination de la Russie ; mais ce moment ne s'est pas encore présenté. Nous pouvons avoir à réclamer la coopération active des hommes qui sont prêts et disposés à nous la donner ; mais, si tout cela arrive jamais, ce sera dans l'avenir et dans des circonstances différentes de celles où nous sommes.

« Cependant nous devons toujours être satisfaits de la manifestation des sentiments énergiques des Suédois en faveur de notre cause, des témoignages d'approbation et de cordiale amitié donnés par le roi, ainsi que de l'enthousiasme avec lequel le général Canrobert a été acclamé par le peuple. Toutes ces circonstances sont autant de preuves que la Suède n'est pas vouée à la Russie, et que le jugement de cette partie de l'Europe est, au moins, en notre faveur. »

A Berlin, le résultat de cette démarche et de la mission du général Canrobert est considéré comme devant amener une coalition de toute l'Europe qui inviterait la Russie à accepter les quatre points, comme ils sont exposés par les puissances occidentales. C'est la signification du discours de l'empereur Napoléon à la clôture de l'Exposition.

Plusieurs changements viennent d'avoir lieu dans le cabinet anglais : le duc d'Argyll, comme on l'a déjà dit, a remplacé lord Canning aux fonctions de directeur général des postes, et lord Harrowby, quittant la vice-chancellerie du duché de Lancastre, remplace le duc d'Argyll dans sa sinécure de lord du sceau privé. M. Baines, qui avait quitté la présidence de l'administration des pauvres à la fin de la dernière session, devient chancelier du duché de Lancastre, siégeant dans le cabinet, et lord Stanley d'Alderley, président de la direction du commerce, a été aussi appelé à faire partie du cabinet.

La *United service Gazette* annonce que l'intention du gouvernement est de recourir enfin au tirage au sort, et qu'il sera mis en vigueur dans toutes les classes indistinctement, depuis dix-huit ans jusqu'à quarante. Le temps du service sera de cinq années. On croit que le système de conscription établi en France pour l'armée sera adopté. La redevance de 5 liv. st. pour l'exemption du service sera payée au gouvernement, qui pourvoira au remplacement de ceux qui ne voudront pas entrer dans l'armée.

On se rappelle que, dans sa correspondance étrangère des 2 et 3 novembre dernier, *le Moniteur* avait parlé d'une visite faite par le roi et la reine de Grèce à l'église russe d'Athènes.

Le Moniteur a publié depuis une note ayant pour objet de rectifier les faits racontés dans la correspondance dont il s'agit. Nous reproduisons textuellement cette note :

« Le chargé d'affaires de Grèce a reçu l'ordre de solliciter l'insertion des informations suivantes au sujet de la visite du roi et de la reine de Grèce à l'église russe d'Athènes, dont la correspondance étrangère du *Moniteur* a fait mention dans les numéros des 2 et 3 novembre.

« La visite de LL. MM. Helléniques à l'église de Saint-Nicodimos avait un but purement artistique. La personnel de la légation de Russie n'était pas en uniforme. M. Persiany seul s'y est trouvé, mais sans uniforme. L'aumônier et deux chantres, qui habitent dans une maison attenante à l'église, s'y sont rendus en voyant arriver la cour. Il n'a pas été chanté de *Te Deum ;* les cierges n'étaient pas allumés ; il n'y a eu ni prières ni cérémonies du culte. Il est enfin à remarquer que la reine, qui revenait avec le roi de leur promenade habituelle, était vêtue en amazone, ce qui contribue encore à donner à cette visite un caractère tout à fait privé. »

Le paquebot qui vient d'arriver de l'Amérique du Sud nous apporte un nouveau changement dans la république de l'Uraguay. Voici le résumé des événements qui se sont passés, d'après une relation très-étendue du *Journal des Débats :*

Le président légal, Florès, et le gouverneur provisoire de Montévidéo, don Luiz Lamas, ont en même temps disparu de la scène, et le pouvoir est aux mains de don Manoël Bustamente, président du Sénat. Le commerce national et étranger de Montévidéo avait fait un effort pour prévenir la lutte qui paraissait imminente, et il avait envoyé à Florès une députation de notables à l'effet de préparer les voies à un arrangement. Cette démarche a pleinement réussi : Florès a déclaré qu'il était prêt à renoncer à la présidence, moyennant certaines conditions que le gouvernement devait accepter dans les vingt-quatre heures. Ces conditions étaient : la réunion immédiate de l'Assemblée générale sur un terrain neutre, pour y recevoir la démission spontanée du président. A la suite de cet acte, la garde nationale de Montévidéo devait être désarmée, et les forces de campagne réunies autour de Florès devaient se retirer dans leurs foyers.

Le gouverneur Lamas accueillit sur-le-champ ces propositions. Le 10 septembre, l'Assemblée générale était extraordinairement réunie ; elle recevait et acceptait la démission de Florès, et elle rendait le même jour un décret qui, conformément à la constitution, nommait pour le remplacer le président du Sénat, Bustamente. C'est au mois de mars prochain que finit le mandat du président ; il y aura alors une nouvelle élection, et l'on sait déjà que les agents de Florès parcourent la campagne pour appuyer sa candidature.

Les consuls de France, d'Angleterre et d'Espagne ont efficacement concouru à l'arrangement pacifique de cette complication. Avant de quitter le pouvoir, Florès a demandé au Brésil le rappel de ses troupes.

Les conférences qui devaient avoir lieu pour l'examen de la question du Sund ont été ouvertes le 20 novembre. La Russie s'y était fait représenter par un délégué, mais les Etats-Unis n'ont pas paru, quoique le Danemark leur eût adressé, comme aux autres gouvernements, son invitation et son mémorandum.

Les prévenances que l'ambassadeur russe à Copenhague montre à cet égard s'expliquent par les sympathies pour les puissances occidentales, sympathies que la mission du général Canrobert a suscitées dans les Etats scandinaves.

Notre histoire de la semaine est assombrie par l'annonce de la mort de deux hommes qui, à des titres si différents, ont occupé l'opinion publique.

Le premier, M. le comte Molé, est mort le 24, à sa résidence de Champlâtreux. Il a subitement été frappé d'apoplexie après son dîner, auquel assistaient MM. de Falloux et de Montalembert. M. le comte Molé était âgé de soixante-quinze ans ; il était membre de l'Académie française.

Le second est l'amiral Bruat, dont, hier encore, l'éloge si mérité était dans toutes les bouches. Au moment où il venait en France jouir d'un repos et d'une considération si glorieusement gagnés, le choléra est venu l'atteindre à bord de son vaisseau, en mer, dans les eaux de Messine :

« M. l'amiral Bruat était né à Colmar, le 26 mai 1796. Voici ses états de service : élève à l'école de Brest en 1811, aspirant de 1re classe en 1815, enseigne de vaisseau en 1819, lieutenant de vaisseau en 1827, capitaine de frégate en 1831, capitaine de vaisseau en 1838, contre-amiral en 1846, vice-amiral en 1852, amiral en 1855.

« Dès ses premières années de service, les notes de ses supérieurs le signalaient comme « très-instruit, d'un zèle infatigable, brave et généreux. » Le premier commandement qui lui fut confié fut celui du brick *le Silène*, en

1829. Ce navire faisait partie du blocus de la côte d'Afrique. Il fit naufrage, fut fait prisonnier de guerre, et conduit à Alger, d'où il ne sortit qu'à la prise de la ville par l'armée française. De retour à Toulon, il fut acquitté honorablement par le conseil de guerre.

« Après avoir successivement commandé les vaisseaux *l'Iéna* et *le Triton*, le capitaine Bruat fut nommé, en janvier 1843, gouverneur des îles Marquises, et le 17 avril suivant, gouverneur des établissements français de l'Océanie et commissaire du roi près la reine des îles de la Société. Le premier numéro de *l'Illustration* est de cette époque, et le portrait du capitaine Bruat ouvre sa collection, avec une notice sur ses services antérieurs. En 1848, le gouvernement du général Cavaignac lui confia la préfecture maritime de Toulon; mais, au mois de septembre, il échangea cette situation contre le gouvernement de la Martinique et le commandement de la station navale des Antilles; le 12 mars 1849, il fut nommé gouverneur général des Antilles.

« En 1852, il entra dans le conseil de l'amirauté; le 29 juin 1853, il prit le commandement en chef de l'escadre d'évolutions de l'Océan; en 1854, il exerça, sous les ordres de l'amiral Hamelin, le commandement en second des forces maritimes dans la mer Noire. On se rappelle la part qu'il prit au premier bombardement de Sébastopol, le 17 octobre. Le 8 décembre de la même année, au retour de l'amiral Hamelin, il fut investi du commandement en chef. »

Cette mort est un deuil pour la France, et surtout pour la marine, qui savait apprécier la grande énergie du caractère de l'amiral. Par une coïncidence étrange, l'annonce de cette mort est parvenue en France au moment où les correspondances de Constantinople rendaient compte de l'accueil distingué et chaleureux fait par le sultan au brave amiral de notre flotte de la mer Noire. C'est là un rapprochement philosophique qui n'offre, hélas! rien de consolant.

PAULIN.

Courrier de Paris.

L'hiver vient, l'hiver est venu, Paris frissonne et même Paris commence à geler. Que de visages transis, d'attitudes grelottantes, et combien de nez honteux, et qui rougissent à vue d'œil! Grâce à cette enluminure subite, des amis se rencontrent face à face et ne se reconnaissent plus. On pourrait en citer des effets bien plus désastreux, et je sais un mariage célèbre, ou du moins fort célébré à l'avance, qui vient de manquer tout net sous ce beau prétexte qui est fort laid. Cette gelée intempestive ayant fait fleurir à outrance le nez charmant de la fiancée: Oh! mademoiselle, s'écria le prétendu effrayé des progrès du mal, je ne vous savais pas pourvu de cet agrément. — Il suffit, monsieur, allez mettre votre nez ailleurs.

Heureusement que Paris n'est jamais plus beau que dans la saison qui l'enlaidit: il s'apprête à danser de tout son cœur pour se réchauffer un peu. Le magnifique bal offert cette nuit même à S. M. le roi de Sardaigne, par M. le préfet de la Seine, aura ses suites ailleurs et partout. Encore une fois l'émulation doit gagner tous les rangs, et l'on nomme déjà une foule d'Amphitryons qui ont commandé leurs violons et leurs brioches. Ce sera une nouvelle exposition des plus charmants produits de l'art européen, avec la séduisante mise en scène de la beauté et des grâces parisiennes. L'Exposition ainsi prorogée sourit à tout le monde, et les annexes ne lui manqueront pas, car des étrangers notables, afin de reconnaître l'hospitalité française, s'apprêtent à la faire danser dans leurs *garnis*. Une de ces magnificences est en voie d'accomplissement depuis hier. La plus somptueuse habitation des Champs-Elysées se trouvant disponible, lord F. va l'ouvrir à ses nobles amis des trois faubourgs pour une nuit, et les malheureux en auraient leur part, si en effet l'équivalent de la somme que ces largesses auront coûté doit être distribué en charités. Vous voyez que l'avenir devient rayonnant, mais le présent est plus modeste; on est en train d'oublier les merveilles de l'Exposition pour le bruit de ses concerts. Il paraît certain que cinquante mille dilettantes ont porté l'obole de leur admiration au dernier festival; devant un pareil résultat, on ne dira plus que les Parisiens ne sont pas organisés pour la musique.

Il est vrai que si cette tempête vocale et instrumentale a été déchaînée par Jupiter-Berlioz, un homme très-habile, M. Ernest Berr, s'est rencontré pour la mettre en œuvre et en assurer les fruits aux exécutants. Il a découvert et mis à l'usage des musiciens un grand art dont ils ne se doutaient guère, celui de s'enrichir ou tout au moins de faire leurs frais. Il s'agit maintenant de ne pas abuser de la découverte, en restreignant le tapage dans de justes limites. Qu'il vous souvienne du fameux *concert des Champs-Elysées*, mort des excès de sa grosse caisse et de ses ophicléides; et qu'Apollon nous préserve du sort de tant de musiques à l'agonie dont l'affiche d'été disait encore l'autre jour: « Le grand concert du jardin trois étoiles aura lieu ce soir, *tel temps qu'il fasse;* » et ajoutait le lendemain: « *Tel public qu'il y ait.* »

Les personnes que les distractions à grand orchestre touchent apprendront avec plaisir que les salons de l'hôtel d'Osmont leur sont ouverts, et qu'il s'y donne des soirées du meilleur goût. Cet hôtel enchanteur vient de se faire sorcier, comme s'il en avait besoin. Il y a là un homme du monde, un parfait gentilhomme, M. de Castillon, dont les exercices de prestidigitation ne sauraient être trop signalés à l'attention des connaisseurs. Cela tient du prodige et vous jette en pleine magie; au moyen âge, on eût certainement brûlé M. de Castillon pour ses diableries. Toucher les cartes d'un pareil homme, c'est tout simplement lui livrer sa pensée et son âme, prenez-y garde. L'admirable sorcier est encore plus admirable mathématicien, et nous l'avons vu ailleurs, — de nos yeux vu, — résoudre des problèmes insolubles pour le fameux M. Leverrier lui-même, à ce point qu'il faisait trembler ce puissant génie devant le sien. On parle d'un vrai tour de sorcier qu'exécuterait bientôt cet hôtel d'Osmont; faute de pouvoir étendre jusqu'à lui le niveau du boulevard en comblant la rue Basse qui l'en sépare, on lui ferait enjamber ce ravin et il viendrait prendre l'alignement du boulevard en entraînant, par son exemple, le reste des maisons environnantes. Ces évolutions coûtent gros, et les intéressés estiment que la location des boutiques à construire couvrirait malaisément la dépense.

Mais les moellons que nous remuons ici n'ont rien d'historique; il n'en est pas de même de l'hôtel Sourdis, dont les vénérables plâtras s'écroulent en ce moment sans éveiller l'indignation d'aucun antiquaire. C'est pourtant un fragment d'histoire et d'histoire galante qu'on démolit, puisque la belle Gabrielle l'habita et vint y mourir après son empoisonnement chez Ricco Zamet. Jusqu'au dernier siècle, l'hôtel avait appartenu aux d'Escoubleau de Sourdis, puis il passa dans une famille dont l'héritier actuel, M. Double, possède un curieux échantillon de l'ameublement de la belle Gabrielle: c'est un joli bahut en chêne sculpté, d'une parfaite conservation, du plus beau travail, et orné du chiffre et des attributs de la favorite. Il nous semble moins authentique qu'on ait trouvé dans la poussière de cette demeure des vers inédits de la belle des belles. Mais puisque ces vers commencent à courir le monde, pourquoi n'en citerions-nous pas ce fragment mélancolique, inspiré sans doute par quelque frasque du roi vert-galant?

De vraie amour, : utre amour réciproque :
C'est le parfait de son plus grand desir ;
Mais : i l'amour de l'autre amour se moque,
Pour un amour bien moins digne choisir,
C'est un ennui qui ne donne loisir,
Temps ni repos pour trouver reconfort.
Le désespoir est pire que la mort,
Et ja'ousie est un vrai désespoir.
O foi rompue, ô trop apparent tort,
Pour vous me faut pis que mort recevoir.

Je crains bien, pour l'auteur de la trouvaille, qu'elle n'en soit pas une aux yeux de la tribu des érudits, s'il est vrai que la bibliothèque Trivulce, à Milan, contienne un certain manuscrit d'Isocrate, qui appartint sans doute à Gabrielle d'Estrées, et aux marges duquel elle écrivit *proprio manu* des vers fort semblables à cet échantillon inédit.

Un journal qui démolit les maisons trop vite avait rayé le café de la Régence du nombre des vivants, lorsque la victime a réclamé contre cette inhumation supposée. Le café de la Régence peut changer de domicile, mais il ne meurt pas. Son passé est trop glorieux pour qu'il se résigne à n'avoir plus d'avenir. Illustré par les plus beaux esprits du vieux temps, qui en furent aussi les plus beaux joueurs d'échecs, il est encore le quartier général de leurs successeurs. Et notez bien que, chassé de son antique demeure à coups de pioche, il n'en a pas emporté seulement sa royale enseigne: *Café de la Régence*. Plus heureux que le pieux Enée, fuyant le sac de Troie, le propriétaire a pu se réfugier sous l'arcade voisine avec ses habitués et l'image de ses dieux protecteurs: Jean-Jacques, Marmontel, Mirabeau et le fameux chevalier de Barneville, et le plus fameux Philidor, qui jouait et gagnait à la fois trois parties à ses adversaires en leur tournant le dos. C'est au café de la Régence que s'est formé le plus ancien cercle de Paris, dont le nombre est si considérable aujourd'hui, que les principaux aspirent à une fusion. Le Club-Jokey, patroné jadis par des princes du sang royal, tendrait une main au cercle du boulevard Montmartre, qui a pour président un maréchal de France, et donnerait l'autre au cercle de l'Union, qui se recrute parmi les sénateurs et les diplomates.

Autre chose. Il y a quelque part, dans un département du nord, une *Société scientifique* qui s'est dévouée aux connaissances utiles, et veut les propager au moyen d'un journal qui détourne un peu son public de toutes ces lectures futiles qui n'enseignent rien: prenez au hasard un numéro de cette publication sérieuse, et vous y trouverez: 1° un moyen de se débarrasser des mouches; 2° une recette pour faire du jambon; 3° une autre recette pour guérir les rhumes de cerveau: Merci, hommes graves, et Dieu vous bénisse! mais, dans l'intérêt de votre gravité, n'y revenez plus.

Ce qu'on attend avec impatience, c'est l'apparition du roman de M. le docteur Véron, *Cinq cent mille francs de rente*, enseigne fastueuse et digne d'un Mécène. Ce demi-million vaut son pesant d'or; c'est une raillerie des parvenus faite par un homme arrivé, la satire vivante de toutes sortes de ridicules que l'auteur connaît bien. Il a traité, dit-on, son sujet avec une naïveté charmante; voyez plutôt ce qu'en dit le prospectus et son joueur de flûte: « M. Véron connaît à fond le haut et le bas du monde étrange qu'il a peint; le salon de gala du grand seigneur improvisé n'a pas plus de secrets pour lui que l'office où les valets font ripaille; il a tout vu, tout entendu, on dirait que pour écrire cette histoire il n'a eu qu'à se souvenir. »

Alcidas, a dit un autre moraliste inconnu, est un enrichi qui n'a pas attendu le témoignage de ses familiers pour être convaincu qu'il était doué d'un génie naturel bien préférable aux talents qui lui manquent. Alcidas ou l'important a essayé un peu de tout ce qui réussit aux gens médiocres. Enrichi par hasard, il a fait tout de suite état d'homme supérieur; c'est là son tic. La conversation d'Alcidas est un commérage perpétuel, ses écrits coulent de cette source, et l'on en rit beaucoup dans Thèbes, mais son nom est très-connu des Béotiens; Alcidas n'en demande pas davantage. Il tient d'ailleurs ceux qui rient pour ses envieux, car Alcidas est plus convaincu de jour en jour qu'il a tout l'esprit qu'on peut avoir.

La mort de M. Molé laisse une nouvelle place vacante à l'Académie, et ce fauteuil encore chaud serait, dit-on, déjà convoité et même déjà promis. Du moins le remplaçant présumé, qui n'en est plus à ses premières visites, car il est en course depuis trois ans, aurait dit de ceux dont il sollicite l'assistance: « Il n'appartient qu'à Dieu de lire au fond des consciences; mais si ces Messieurs pensent ce qu'ils disent et font ce qu'ils doivent, je suis certain d'être nommé. »

Le plus agréable de tous les petits romans de la semaine, c'est encore la comédie nouvelle du Théâtre-Français, *la Joconde*. Il y avait donc en ce temps-là, vers 1840, je suppose, une charmante jeune fille, une pauvre Parisienne que la misère, un peu de paresse aidant, avait chassée de son pays et qui s'en était venue chercher le *far-niente* à Florence, la ville où le ciel même vous tente, comme dit Boccace. Louise Favier, — c'est son vrai nom, — trouva tout de suite un protecteur, quelque vieillard et prince allemand, et alors dans Florence il se fit un grand bruit autour de la beauté, de l'élégance et des diamants de *la Joconde*, nom de guerre que MM. les attachés à la légation française venaient d'emprunter au portrait de la *Monna Lisa* du Vinci pour gloser sur la merveille. Il arriva aussi que l'un d'eux, M. de Guitré, quitta subitement la ville, et la Joconde en disparut en même temps. C'était une fuite à deux, un enlèvement à l'amiable; c'était même un mariage: M. de Guitré avait épousé la Joconde à Trieste. Quand la pièce commence, les époux ont mûri; ils ont des enfants, une bénédiction qui ne leur donne pas le bonheur. M. de Guitré est soucieux; le diplomate, qui ne l'est plus, s'est fait misanthrope, et Mme de Guitré a l'air de la Joconde en pénitence, comme si on ne lui pardonnait pas le mariage et la maternité. Oui, ils sont tristes tous les deux, parce que la pauvre femme se sent importune comme un remords et vouée aux oubliettes comme une mauvaise action, et il est plus farouche que jamais, ce M. de Guitré, parce qu'il avait un autre amour au cœur, un amour plus conforme à son ambition et qui lui eût été plus propice.

Il était fiancé à la fille d'un receveur général qui a *tripoté*, et, pour sauver l'honneur du père, Mlle Delormel, présentement Mme de Fontenac, a dû sacrifier le mariage d'inclination au mariage d'argent. Mais enfin la voilà veuve *heureusement*, la voilà libre et rapportant du fond du Brésil son cœur *presque* intact à M. de Guitré. La belle veuve n'a pas pu faire impunément une si longue traversée en compagnie d'un jeune et brave officier de marine, mais enfin elle tient à Guitré, c'est pour lui qu'elle est revenue de l'autre monde, et elle le trouve marié. C'est ici que le drame, qui abonde en préparations, en explications, se noue tout à fait et assez fortement par une dernière. Mme de Guitré avait un frère ignorant des destinées de sa sœur, on le croyait mort (car il ne faut pas dire: on l'espérait mort), et ce frère est le compagnon de voyage de Mme de Fontenac. Quel coup de foudre pour l'ex-Joconde! Elle qui tremble déjà si fort et même beaucoup trop fort devant son mari, il lui faudra donc rougir à tous propos devant son frère! Dans ce désordre, à ses yeux se présente une occasion de sortir d'embarras, la dernière des occasions que toute femme voudrait admettre. Le ministre a besoin d'un diplomate très-fort sur la question de la Plata; un officieux, espèce de touche-à-tout politique, s'est fait la cheville ouvrière de cet embauchement, et Mme de Guitré supplie son mari, qui se laisse prêcher comme un homme déjà converti, de rentrer dans la diplomatie. Mais, au moment où la négociation va aboutir, Mme de Guitré s'avise que son sacrifice pourrait bien profiter à une rivale, Mme de Fontenac! et le deuxième coup de foudre va détruire les effets du premier. L'épouse rentre aussitôt dans son vrai rôle qui est d'être jalouse; on pleure et on se désole, on veut reprendre son bien; pourquoi m'abandonner, de *quel droit, à quel titre?* Rien de plus hérissé et même rien de plus outrageant que l'attitude du mari devant ces douleurs et ces terreurs conjugales, et, lorsque dans son égarement, la malheureuse laisse échapper le mot de *maîtresse*, « Prenez garde, Madame, s'écrie l'époux furieux; il y a des mots que vous ne devriez jamais prononcer. » Et par le fait, le secret de la Joconde, si bien gardé par Mme de Guitré, n est tantôt plus que le secret de la comédie; un étourdi le confie à tout le monde, et notre frère l'officier aura raison de ce mystère, l'épée à la main. Mais aussitôt M. de Guitré retrouve le chemin du devoir, il revendique le droit de se battre pour l'épouse de son choix; il la couvre, non pas de son pardon, mais de sa justice, et, à bout de rancunes, cet honnête homme parle trop pertinemment d'honneur pour qu'il n'ait pas rendu la paix du ménage à celle que le monde lui-même a dû absoudre depuis longtemps.

La pièce, conçue et faite avec beaucoup de soin, marche droit au but, à travers les scènes émouvantes et les situations pathétiques. Il fallait une habileté extrême pour la débarrasser des écueils du sujet ou de la donnée, qui est une donnée triste. Le succès des auteurs, MM. Paul Foucher et Régnier, a été très-vif et très-mérité, et MM. les comédiens y ont eu leur part. Rendons cette justice à M. Régnier, qu'il s'était réservé le rôle ingrat dans sa pièce, et qu'il en a tiré le meilleur parti possible. L'ardeur savante de M. Geffroy, la belle grâce de M. Bressant et la bonne volonté de M. Leroux, que dire de cet ensemble, sinon qu'il est irréprochable? Il faut y ajouter la distinction et les façons charmantes de Mlle Fix. Quant à Mlle Plessis, on ne peut que multiplier les points d'admiration en son honneur. Belle, éloquente, touchante, pathétique, pleine d'angoisses et de vraie douleur, cette beauté à la Joconde a trouvé des accents à la Desdemona. Hier encore ce n'était qu'une comédienne parfaitement spirituelle et parfaitement séduisante, la *prima donna* de la Comédie, et c'est maintenant une comédienne inspirée dans le drame. « Mlle Plessis sait donc pleurer, et voilà qu'elle nous émeut profondément, elle qui nous a tant charmés! » Ainsi parlaient les plus difficiles, ceux qui se décident avec peine à reconnaître deux supériorités dans la même personne, de sorte que l'enthousiasme a été grand comme la surprise, ni plus ni moins.

PHILIPPE BUSONI.

COMÉDIE-FRANÇAISE. *La Joconde*, acte 3e, scène dernière. — *Desmoutiers*, M. Regnier; *Mme de Guitré*, Mme Arnould-Plessis; *la marquise de Fontenac*, Mlle Fix.

Chemin de fer de Saint-Quentin à Erquelines.

LE NOUVEAU PONT DE COLOGNE.

Les voies de fer avaient réussi à faire mentir un axiome de géométrie, — le chemin le plus court d'un point à un autre est la ligne droite ; le chemin de fer du Nord, qui relie tant de villes entre elles, ne le fait qu'avec des détours considérables. C'est pour obvier à cet inconvénient que la Compagnie, tranchant dans le vif, s'est rendue propriétaire de la ligne de Charleroi à Erquelines, en Belgique, l'a reliée à celle de Paris à Saint-Quentin, au moyen d'une prolongation d'une étendue de 85 kilomètres, et a ainsi raccourci le trajet entre Paris et Cologne de 100 kilomètres environ, traversant dans son parcours le centre d'un des plus riches bassins houillers de l'Europe.

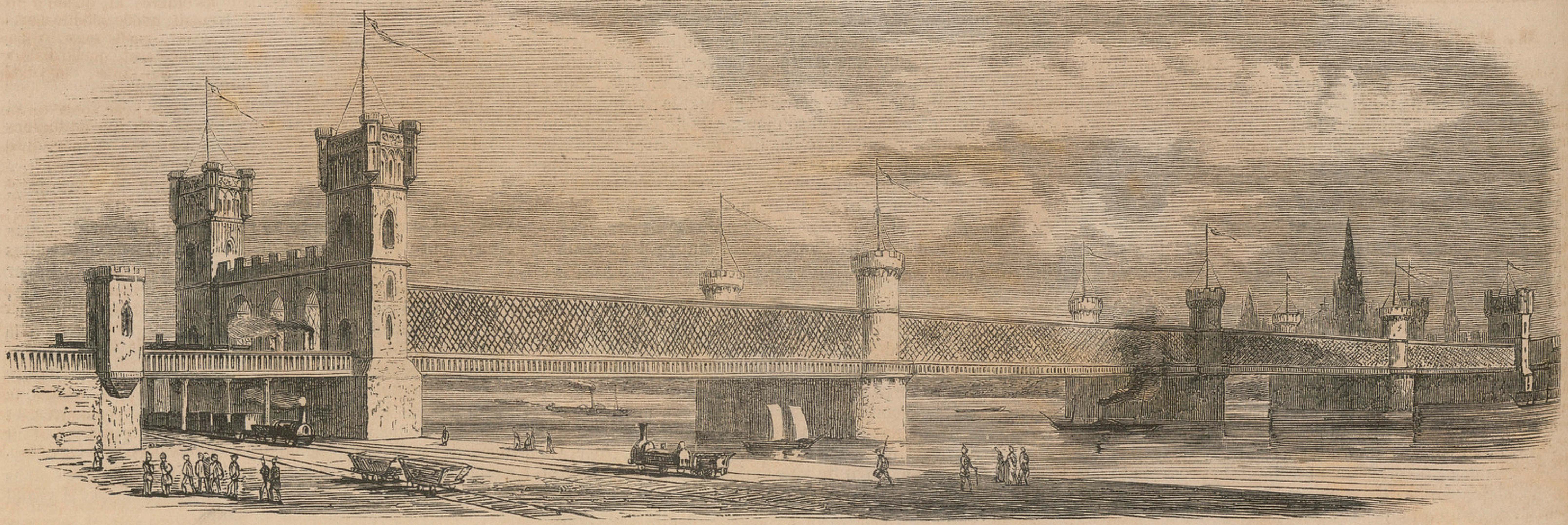
La nouvelle ligne de Saint-Quentin à Erquelines, œuvre de MM. Protche et Guillon, ingénieurs, renferme des travaux d'art d'une grande importance ; nous citerons, entre autres, le viaduc de la Selle, près de Cateau-Cambrésis, de 176 mètres de longueur et de 24 de hauteur moyenne, puis le pont de biais de Bohain de Bazuel, et le pont droit d'Haumont ; le paysage de ces contrées est d'ailleurs assez insignifiant, et ne commence à être remarquable qu'après Erquelines. A partir de ce point, on traverse seize fois la Sambre, que l'on ne perd jamais de vue ; et ce pays est une charmante préface à cette Suisse belge qui commence à Charleroi pour se terminer aux portes d'Aix-la-Chapelle, et que *l'Illustration* a déjà fait parcourir à ses lecteurs.

Nous ne dirons rien du trajet entre la ville qui renferme le tombeau de Charlemagne et celle où Rubens a vu le jour ; c'est un pays riche, et par cela même peu pittoresque ; — de belles plaines, quelques bouquets de bois, de jolis villages, — cela on le rencontre partout dans le centre de l'Europe ; — aussi le voyageur peut-il sans effort réserver toute son admiration pour la cathédrale de Cologne et les magnifiques églises romanes que renferme cette ville, ainsi que pour les bords du Rhin, qui, large et majestueux, conserve encore à cet endroit ses allures de grand fleuve, avant d'aller se perdre obscurément dans les sables de la Hollande.

Ce que la compagnie du Nord a fait pour le transit direct avec l'Allemagne, la Prusse l'a fait également. Depuis Bâle jusques en Hollande, il n'y a aucun pont fixe sur le Rhin. Viennent les glaces, les ponts de bateaux sont repliés sur le rivage, le passage est rendu sinon impraticable, du moins assez périlleux, et nous qui écrivons ces lignes, nous nous rappelons l'avoir traversé le 1er janvier 1850, dans un bateau fréquemment soulevé par les grands glaçons que charriait le fleuve, exercice qui trouvait son charme dans l'adresse admirable des bateliers qui nous conduisaient. Cet état de choses aura un terme prochain : il y a peu de mois, le roi de Prusse a posé solennellement la première pierre du pont qui doit réunir Deutz et Cologne, l'Allemagne du midi et celle du nord ; ce travail gigantesque avance à pas de géant. Par une heureuse combinaison, dont l'initiative appartient à la France, qui l'a mise à exécution dans le beau pont de Bercy du chemin de ceinture, le pont de Cologne donnera passage en même temps au chemin de fer, aux voitures et aux piétons, et ce sera une charmante récréation pour ces derniers de pouvoir, sous ses arcades couvertes, à l'abri du soleil ou de la pluie, jouir du spectacle animé de ce fleuve, qui, après avoir broyé les rochers, vient se perdre dans les sables que lui-même a transportés.

L'inauguration de ce nouveau tronçon de chemin a eu lieu le 21 du mois passé, sans aucune solennité, l'administration du Nord ayant préféré répartir en secours aux indigents des diverses communes traversées par la voie nouvelle l'argent qu'elle aurait consacré à d'inutiles fêtes. La presse seule avait été conviée pour constater l'importance du nouveau parcours ; une hospitalité franche et cordiale attendait les voyageurs, conduits jusqu'à Cologne par M. Polak, chef du secrétariat, et M. Ohnet, chef du mouvement commercial. Là, n'étant plus en France, c'est la compagnie du chemin de fer de Verviers à Cologne, représentée par M. Hauchecorne, qui nous a fait les honneurs de la Prusse, dans un banquet où des toasts chaleureux ont été échangés. Il est vrai que ces épanchements patriotiques, après boire, n'engagent point les princes, et nous craignons d'avoir fait, comme on dit, tous ces frais de sentiments pour le roi de Prusse.

P. BLANCHARD.



Le nouveau pont de Cologne.

Le général de Pontevès,

TUÉ A SÉBASTOPOL.

Jean-Baptiste-Edmond, comte de Pontevès, était né à Marseille le 24 juin 1805. Il appartenait à l'une des plus anciennes et plus illustres familles de la Provence. Destiné de bonne heure à la carrière des armes, il fit ses études aux écoles militaires de la Flèche et de Saint-Cyr, d'où il sortit en 1824 pour entrer dans le 20e de ligne, qu'il rejoignit en Espagne.

Il était sous-lieutenant dans la garde royale, lorsque éclata la révolution de 1830. Licencié avec ce corps, il fut rappelé au service en 1831, et fit toutes les campagnes d'Afrique depuis cette époque jusqu'en 1834. A la prise de Bougie, il fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour une action d'éclat, et décoré de la Légion d'honneur.

Plus tard, en qualité de chef de bataillon, il reçut le commandement du cercle de Tiaret, poste de confiance, où il se fit bientôt remarquer par son aptitude administrative et l'ascendant qu'il sut conquérir sur les populations arabes.

Nommé officier de la Légion d'honneur et lieutenant-colonel, il fut incorporé dans le 18e régiment de ligne, et fit en cette qualité le siége de Rome, où il obtint par sa belle conduite le grade de colonel et le commandement du 75e régiment de ligne.

Après avoir commandé pendant trois ans ce beau régiment, que tous ses amis se souviennent de lui avoir vu quitter avec tant de regrets, et avoir reçu la croix de commandeur de la Légion d'honneur, il fut promu général de brigade, et aussitôt après appelé au commandement d'une brigade de l'armée d'occupation à Rome.

Désigné pour commander une brigade active de la garde impériale, le général de Pontevès partit pour la Crimée. Déjà plusieurs fois, dans le service des tranchées, il avait été atteint de blessures légères, qu'il cherchait à cacher même aux officiers qui l'interrogeaient.

Mais le 8 septembre, à l'attaque du petit redan du Carénage, il fut frappé mortellement en conduisant à l'assaut la colonne qu'il commandait.

Atteint d'un éclat d'obus à la tête et d'une balle qui lui brisa la colonne vertébrale, il tomba sans connaissance, et ce ne fut qu'à grand'peine et en courant d'immenses dangers que son aide de camp, le capitaine Lamy, put le ramener encore vivant dans les tranchées.

Conduit à l'ambulance du quartier général, il expira le lendemain à dix heures du soir, après avoir montré un calme, une résignation que la foi chrétienne et une angélique piété peuvent seules donner.

Le général de Pontevès était adoré des soldats. Il les aimait comme un père aime ses enfants. La bonté faisait le fond de son caractère, mais cette qualité ne nuisit jamais à l'autorité de son commandement.

Comme homme privé, personne n'eut autant et de plus sincères amis. Aussi sa perte a-t-elle été vivement sentie dans l'armée comme dans le pays, car il avait su attirer au plus haut degré la sympathie, le respect, l'affection de tout le monde.

Son cœur, rapporté à Marseille, a reçu les honneurs dus à une si glorieuse dépouille. En voyant l'hommage qui lui était rendu. l'empressement, le recueillement de cette foule de parents, d'amis, de militaires de tous grades qui le suivaient dans un silence respectueux, on comprenait toute l'étendue de la perte que l'on venait de faire et les regrets qu'elle devait laisser dans tous les cœurs.

A. DE SURIAN.

Le général Pontevès.

M. Paillet.

Nous avons déjà annoncé la mort de M. Paillet, et dit quelques mots de l'émotion que cette mort subite a causée au palais et dans le public. En publiant aujourd'hui l'image de l'illustre avocat et de l'honnête homme tant regretté de tous ceux qui l'ont connu, nous ne pouvons lui donner un meilleur cadre que le discours de Me Bethmont, un autre orateur également honoré de l'estime de ses confrères, discours prononcé par Me Marie, l'auteur n'ayant pu assister, par suite d'une indisposition, à la cérémonie funèbre qui avait réuni un immense concours de parents, d'amis, de magistrats et de confrères du regrettable défunt :

« Messieurs, a-t-il dit, celui dont la mort soudaine nous a frappés d'un saisissement si cruel, et répand sur la cité entière un profond sentiment de deuil, était un simple citoyen.

« Avocat, il a exercé trente ans son ministère devant la justice. C'est parce que nous avons partagé les travaux de sa vie, parce que nous l'avons compté entre nos chefs des plus éminents, que m'est échu, au nom de mon ordre, l'honneur bien douloureux ! hélas ! de lui dire un suprême adieu.

« Au moment où sa tombe se ferme, où la terre nous reprend ce qu'il y eut en lui de périssable, je viens vous entretenir de son intelligence, de son âme, qui ne périssent pas ; puisse ma parole vraie, quoique pieusement amie, vous peindre fidèlement, pour la consolation de la famille qui pleure, pour l'édification de tous, cette vie qui fut une lutte sans repos et sans trêve pour le devoir, cette vie simple et grande, comme est la vertu.

« Alphonse Paillet est né le 17 novembre 1796 ; il est mort le 16 novembre, quand l'amour des siens se proposait à fêter l'anniversaire de sa naissance.

« Son père était notaire à Soissons, homme de bien, et le fils, dans ses causeries familières, aimait à raconter les enseignements de probité rigide qu'il avait reçus de lui.

« Il fut envoyé à Paris pour faire ses études au lycée Charlemagne, qui lui a donné bien des couronnes.

« Cependant, après qu'il eut conquis tous les grades, et consacré ses premières années à la cléricature, il revint à Soissons et y fit ses débuts d'avocat.

« Un vieux praticien, dont il a gardé toujours un souvenir reconnaissant, devina dans ses débuts son brillant avenir, et l'encouragea à rechercher un plus vaste champ d'épreuves.

« Il s'était marié, il était père ; son patrimoine était léger. Il vint courageusement à Paris. Il était modeste ; mais la modestie est une pudeur qui n'ôte pas au talent la conscience de sa force.

« Paillet fut inscrit au barreau de Paris en décembre 1824.

« Dans ce même temps, un acte abominable, ou de fureur ou de démence, venait de terrifier la ville. Un homme avait égorgé deux jeunes enfants ; cet homme était livré à la justice criminelle, et la famille vint confier à Paillet cette difficile défense.

« L'attention publique était vivement excitée ; les magistrats les plus élevés suivaient l'audience. Paillet, qu'animait une conviction profonde, voulait arracher le monomane à l'échafaud. Son talent se révéla dès lors avec tous ses germes de logique puissante, de raison élevée, de langage pur et correct qui, plus tard, devaient lui donner le premier rang.

« Mais, dans cette carrière, la pente est rude et longue à gravir. Paillet, malgré l'éclat de sa première plaidoirie, resta huit ou dix ans à se faire connaître, à se faire accepter. Le patrimoine du jeune avocat s'était peu à peu dépensé ; les épreuves avaient été cruelles : son courage fut infatigable. Nous le vîmes marcher d'un pas ferme sur cette route péniblement frayée. C'était en 1834. La clientèle s'attachait à lui pour ne l'abandonner plus. On avait jugé le maître : sa famille du barreau lui tendait la main pour le porter à son faîte. — Il fut élu bâtonnier par le suffrage d'une majorité considérable.

« Depuis cette époque, on l'a vu toujours au premier rang, au criminel comme au civil. Les plus grandes causes sont venues à lui, et il n'a été inférieur à aucune.

« Dois-je ici vous parler des richesses merveilleuses de son intelligence ? Que vous dirai-je ? Exposait-il la cause : il n'y avait plus de complications, de ténèbres ; il trouvait un fil dans tous les dédales, une clarté pour toutes les ombres. Et, quand il discutait, quelle solidité dans le savoir, quelle sagacité dans le jugement, quelle dialectique puissante, inévitable dans la lutte !

« Mais je ne songe qu'aux beautés de son inlelligence : — vous me reprochez d'oublier celles de son cœur.

« Que pouvez-vous apprendre ? Son cœur n'est-il pas, depuis trente ans, un livre ouvert devant les magistrats, devant ses rivaux, devant tous, pour tous ?...

« Oui, l'orateur qui tous les jours, à la barre, dans les luttes les plus diverses sur les intérêts qui divisent les hommes, sur les devoirs sacrés de la famille, sur les lois éternelles de la morale, fait sans cesse l'émission de sa pensée, l'expansion de ses sentiments, celui-là réalise le vœu du philosophe.

« Il vit dans une maison de verre, chacun peut lire dans son âme ; et, je vous at-

M. A. G. V Paillet, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats.

teste, qu'avez-vous lu dans la sienne, sinon l'amour du bon et du beau; une sainte ardeur pour la justice; des sentiments élevés, généreux, et l'inépuisable bienveillance dont sa vie est si empreinte, que, quand on oublie ses autres vertus, elle semble à elle seule définir et constituer son caractère.

« Paillet prit part aux mouvements de notre vie politique Il fut élu, en 1846, par deux colléges; il fut rappelé dans l'Assemblée législative en 1849. La droiture, l'unité, la modération d'un tel caractère garantissaient d'avance qu'il apporterait dans ces grandes assemblées l'amour élevé des idées libérales, auxquelles il est resté toujours fidèle.

« Les travaux des chambres ne sont pas éloignés de ceux du palais. Sa puissante organisation, son infatigable ardeur au travail suffisaient à tout.

« Mais, en 1849, sa santé avait reçu de graves atteintes. Il les combattit avec succès, et bientôt nous l'avons revu plus actif, plus chargé d'affaires, et, chose qui nous confondait, avec un talent qui grandissait toujours.

« C'était, hélas! le dernier triomphe de l'énergie morale sur une constitution épuisée.

« Il a eu, toute cette année, l'intuition de sa mort; il nous disait avec un mélancolique pressentiment : « Je mourrai à la barre. » Et pourtant, souffrances cruelles, pressentiments funestes, rien n'a pu vaincre l'ardeur fiévreuse qui l'entraînait au travail.

« Il est mort à deux heures, au milieu d'une plaidoirie commencée avec un esprit plein de grâce. Tout d'un coup, un nuage de mort a passé sur cette belle intelligence; cette voix, si ferme toujours, a balbutié et il s'est affaissé sur lui-même.

« La justice s'est arrêtée. Le chef de la magistrature s'est précipité de son siége pour tendre la main au soldat judiciaire qui défaillait. Inutile secours! Il tombait mort, et, suivant ses prophétiques paroles, sa robe était son linceul!

« Ainsi s'est brisée dans le combat sa noble vie.

« Et maintenant, repose, lutteur infatigable, qui n'a voulu le repos que dans la tombe; tu as été parmi nous le type du talent, de la probité, des mœurs confraternelles; tu fus l'objet de notre culte, tu resteras celui de nos éternels regrets. »

Il y a huit jours, un dernier hommage était rendu à la mémoire de M. Paillet par l'ordre des avocats, dont le conseil était devenu incomplet par la perte de cet illustre confrère. M. Poyet, son gendre, a été, d'une commune voix, choisi pour occuper la place de son beau-père.

PAULIN.

Comment finissent les poëtes.

(Suite. — Voir le précédent numéro.)

Parmi tous ces petits triomphes journaliers, mon ami eut sa journée d'Austerlitz. Il avait fait sur Napoléon, son héros, une ode qui était une réminiscence de tout ce qu'ont chanté sur le grand empereur Manzoni, Byron, Delavigne, Hugo, Lamartine et Barthélemy, le tout revu, corrigé et très-peu augmenté, mais revêtu de flamboyantes images, de radieuses métaphores, d'antithèses scintillantes, d'apostrophes généreuses et d'exclamations éplorées. Les strophes à la perfide Albion surtout étaient touchées avec une vigueur de patriotisme qui enleva les suffrages de tous les Chauvins; et qu'on ne s'y trompe pas, tout le monde est Chauvin au séminaire. Il y avait encore une comparaison, aussi longue que neuve, du héros à Sainte-Hélène avec Prométhée cloué sur son roc sauvage. Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette pièce, qu'on le força, après la classe, de relire en présence de tout le séminaire. Jamais on ne vit succès plus colossal; ce fut une véritable révolution; la *troisième*, dont il faisait l'orgueil, le porta en triomphe, et tous ses condisciples proclamèrent d'une seule voix son ode supérieure à celle de Lamartine; le professeur lui-même n'était pas éloigné de dire la même chose, mais il n'osait, par fausse honte. Comme le jeune poëte était naturellement modeste, il fit semblant de n'en rien croire; seulement en écrivant chez lui le lendemain, pour demander des bas noirs dont il n'avait pas besoin, il ajouta en *post-scriptum* : « J'oubliais de vous dire que je viens de faire sur Napoléon une pièce de deux cent cinquante vers, qu'on m'a forcé de lire en public, au milieu d'un enthousiasme difficile à décrire, et que, d'un consentement unanime, mes camarades et mon professeur, sans doute par excès de bienveillance, mettent au-dessus de la fameuse ode de Lamartine. » — Sa mère montra ce *post-scriptum* à M. le maire et à son adjoint, à M. le curé, à M. l'instituteur, au brigadier de gendarmerie, au capitaine en retraite, et à toutes les *capacités* de l'endroit. Quelques jours après, le bruit courait parmi tous les habitants de Boulainville qu'il avait été décidé par des personnes très-compétentes que le jeune Grandjean était un poëte supérieur à Lamartine. Le maire, M. Cotin, à qui son fils Alexandre avait bien des fois parlé, en termes enthousiastes, du talent poétique de son ami, y fit une allusion flatteuse dans la péroraison de son discours pour la distribution des prix; on en causa au conseil municipal, et on délibéra même d'en écrire au journal de la sous-préfecture.

Cependant l'apothéose de mon ami Grandjean au séminaire de C. n'était pas sans quelques protestations passagères. On le regardait avec admiration, il est vrai, mais c'était une admiration mêlée de je ne sais quelle terreur instinctive. Il avait son bataillon de séides, parmi lesquels brillaient au premier rang les jeunes Cotin et Dutour; mais les sages murmuraient les mots de *pompe de Satan*, et prédisaient, en branlant la tête, qu'il ne serait jamais prêtre. Vous disiez vrai, ô sages! — Bien plus, quelques-uns de ses courtisans eux-mêmes, intérieurement jaloux, dans leurs accès de mauvaise humeur lui jetaient à la face, comme un gros mot auquel il n'avait rien à répondre, le sobriquet de poëte! Mais ces besoins de révolte se faisaient rarement sentir. En somme, il était heureux, comme presque jamais artiste ne le fut : il trônait dans sa gloire sereine, comme Arioste, comme Voltaire, comme Gœthe.

Il allait donc ainsi, enfantant chaque jour sonnets sur élégies et odes sur ballades. Les poésies religieuses dominaient : c'était à la fois une conséquence de son éducation, un besoin de son cœur, et un instinct de son talent. Aux offices, célébrés avec beaucoup d'éclat, les chants sacrés, les parfums de l'encens, les harmonies de l'orgue l'enivraient d'une extase pieuse qui débordait en hymnes confus, remplis de rêveries, d'apparitions mystérieuses, de figures voilées entrevues dans des nuages odorants. Au sortir de la chapelle, pendant les récréations, il allait quelquefois s'enfermer dans une salle immense et sombre, où personne n'entrait : il s'y promenait à grands pas, gesticulant pour aider la composition, et, déclamant à mi-voix, par soubresauts, les vers qu'il composait. Un soir, le professeur de rhétorique, entendant des sons inarticulés sortir de cette salle, entra brusquement et cria : Qui va là? Il ne vit, à la pâle clarté de la lune qui regardait à travers les vitraux, qu'une ombre qui se sauvait, sans mot dire : il s'élança à sa poursuite, mais l'ombre se perdit dans les rangs des élèves, et le professeur s'éloigna en murmurant : Quel est donc ce mystère? — Je n'ose dire où l'intrépide jeune homme, ainsi chassé de sa première position, se réfugia pour achever ses vers. C'était une pièce qu'il devait envoyer le lendemain à un poëte catholique de province, dont il venait de lire les œuvres : il en était au mouvement final, et il ne voulait l'abandonner à aucun prix, de peur de laisser refroidir son inspiration, alors dans toute sa verve et toute sa chaleur.

A mesure qu'il avançait en âge, Grandjean avait peu à peu contracté la déplorable habitude de passer ainsi ses récréations entières à rimer. Parfois il se cachait en un coin isolé, pour s'abandonner corps et âme à la Muse; souvent il se joignait à quelques condisciples, et, sans prendre aucune part à la conversation, se promenait machinalement avec eux, poursuivant en lui-même son rêve commencé. Quelquefois même, pour s'égayer, ses compagnons se déplaçaient sans qu'il s'en aperçût; il continuait à tourner seul dans le vide, ou se retrouvait avec d'autres sur la ligne suivante. Alors les éclats de rire l'éveillaient en sursaut : « O poëte! s'écriaient les séminaristes, avec un accent d'indicible ironie. — Laissez donc, disaient les sceptiques, il le fait exprès. » C'était l'injure à laquelle mon ami Grandjean se montrait le plus sensible.

Pendant la plupart des repas, son occupation favorite consistait à fabriquer, d'un air concentré, une multitude de boulettes de pain, qu'il accumulait soigneusement dans son potage ou ses haricots. Il paraît que cela l'aidait à trouver la rime : l'esprit humain est rempli de bizarreries!

Que faisait-il pendant tout ce temps? Une tragédie, je l'avoue à sa honte. La tragédie de rhétorique est devenue un des plus déplorables lieux communs des petits journaux, et je confesse que mon ami Grandjean eût dû soigneusement éviter cette banalité de mauvais goût. Mais comme il était alors dans toute la ferveur naïve de ses premières illusions, et qu'il n'avait pas lu les petits journaux, il donna dans le panneau commun avec une adorable candeur, à laquelle il mit le comble en faisant choix du sujet de *Frédégonde*. Je dois néanmoins lui rendre ce témoignage, qu'il ne dépassa point le premier acte, malgré les encouragements de ses condisciples et de ses professeurs, frappés des morceaux de force qu'il y avait semés, et de l'exécution brillante du songe de Chilpéric. Inconstant comme dix poëtes, après avoir jeté son premier feu il se refroidissait bien vite pour le sujet qu'il avait le plus séduit.

Un beau jour la lumineuse inspiration lui était venue d'exploiter les célébrités littéraires, afin de se faire une collection d'autographes, et d'escompter sa gloire future par les louanges de quelques petits grands hommes. Il voulut commencer par le poëte catholique dont j'ai parlé tout à l'heure : il soigna sa lettre et en arrondit les périodes avec amour, comme s'il se fût agi d'un sonnet, puis il attendit avec crainte et anxiété, mais non sans quelque espérance, car il l'avait comparé dans sa pièce à Job et à Jérémie. Au bout d'une douzaine de jours, on lui remit une lettre qui coûtait 0,90 de port; il bondit et trépigna de joie comme un fou en jetant les yeux sur la signature, en dévora le contenu, la relut trois fois de suite, l'apprit par cœur, la porta sur son sein, et en montra confidentiellement les phrases les plus louangeuses à ses intimes, à Cotin et à Dutour, qui le regardèrent comme un mortel favorisé entre tous.

Dès lors sa renommée atteignit à des proportions gigantesques, et il ne resta plus douteux pour personne qu'il ne fût un très-grand poëte. Parfois ceux qu'il n'avait pas mis dans la confidence l'abordaient en lui demandant : « Est-ce vrai que vous êtes en correspondance avec l'auteur des *Parfums de l'encens?* — Peut-être bien, » répondait-il, en souriant d'un air fat et mystérieux.

Ce premier succès l'encouragea à continuer sa petite industrie. Pendant trois mois il ne fut plus occupé qu'à mettre sous enveloppe et à expédier par la poste tous les soupirs de son cœur à quelques célébrités modestes, à quelques illustrations clair de lune, avec une lettre d'envoi si humble, si respectueuse, si admirative, qu'elle eût touché des cœurs de roche, et qu'il n'y avait pas moyen, pour peu qu'on eût d'entrailles, de se dispenser d'y répondre. Plusieurs échouèrent pourtant, mais il se consola de ses défaites par ses victoires, et puis en se disant que tous ces grands hommes sont si occupés, si distraits, si orgueilleux! Ce fut surtout aux dames qu'il s'adressa, par je ne sais quel instinct de jeune poëte et de poëte élégiaque, peut-être aussi parce qu'il les jugeait plus indulgentes et plus faciles à séduire par une flatterie délicate. Quelques-unes durent être fort étonnées sans doute de recevoir une lettre d'admiration de la part d'un séminariste; c'était là un genre de suffrages que ces dames n'avaient ni brigué ni prévu. Mais quoi! le pauvre garçon n'avait lu de leurs œuvres que deux ou trois pièces tout à fait anodines et inoffensives, insérées dans les *Mélodies poétiques de la jeunesse*, et c'était sur cet échantillon qu'il les louait d'avoir conservé toujours pure la robe immaculée de leur muse. Il mettait évidemment tant d'ingénuité dans des éloges qui, de la part d'un autre, auraient pu sembler des plus ironiques, qu'il était impossible de s'en fâcher, et que, pour la rareté du fait, elles ne manquaient pas de répondre sur le même ton à cet étrange admirateur.

Voici à peu près, sauf quelques variantes, comme toutes ces dédicaces étaient conçues. Nous en donnons le modèle, à l'usage des poëtes novices, croyant faire en cela une œuvre utile et méritoire.

MADAME,

J'ai bien longtemps hésité à vous envoyer ces pauvres vers, premier bégaiement de ma jeune muse, sachant bien que nul plus que vous n'a le droit de se montrer sévère. Heureusement pour moi, Madame, c'est un droit dont vous n'userez point, car j'ai déjà éprouvé que les gloires les plus hautes sont aussi les plus accessibles et que les noms les plus illustres sont les plus indulgents. Voilà ce qui me fait espérer que vous accueillerez ces essais dont je sens toute la faiblesse, avec une bienveillance dont ils ont grand besoin.

A qui du reste pouvais-je mieux dédier ces vers qu'à vous, Madame, dont ils sont un écho bien affaibli, mais fidèle; à vous dont les œuvres ont été pour moi la première comme la plus charmante révélation de la poésie; à vous enfin dont la muse, toute gracieuse et coquette à la fois, etc., etc? (Ici diverses variations sur le même thême. — Et pour finir) :

Donc, Madame, j'ose croire que vous ne refuserez pas d'agréer l'hommage de ces vers que j'eusse voulu rendre plus dignes de celle à qui je les dédie et qui me les a inspirés. Une autre fois, si votre bienveillant appui ne me fait pas défaut, je réussirai mieux sans doute. Je serais trop heureux si vous ne rejetiez pas ce modeste envoi; je serais trop heureux surtout si vous daigniez répondre par quelques mots de conseil et d'encouragement à celui qui se dit, avec le plus profond respect,

Madame,

Votre très-sincère et très-vif admirateur.

Le moyen de résister à une lettre pareille! En somme, cela n'était pas trop mal tourné, car, par une coquetterie dont il ne se rendait pas compte, c'était en écrivant aux dames qu'il prenait sa plume la plus fine et produisait ses phrases les plus délicates. Ce qui le fâchait, c'était de signer : François Grandjean, ces lettres charmantes, et ces vers si frais, si roses et si mignons.

En retour de ses hyperboles, on lui brûlait un petit grain d'encens, qu'il humait avec extase et volupté. Il avait rangé dans une belle boîte, qu'il eût voulu faite d'un cèdre incorruptible, comme l'arche d'alliance, toutes ces lettres qui étaient à ses yeux autant de certificats de génie et de passeports pour l'immortalité. Il y en avait de l'auteur des *Cris de l'âme*, Mme Athénaïs Godard; de celle des *Folles brises*, de celle des *Larmes du cœur* et des *Soupirs du poëte*, etc.; de M. Barnabé Charbonneau, l'un des principaux rédacteurs du *Journal des demoiselles*; de M. Athanase Roland, maître ès-jeux floraux; de M. Socrate Chauvelot, qui avait eu son beau temps sous le premier empire, puisqu'il avait même failli être de l'Académie en 1812 ou 13, — et qui aimait à encourager dans les jeunes gens le goût des saines traditions littéraires menacées par les barbares; de M. Jehan Rossignol (d'Epinal, Vosges), auteur d'une tragédie en cinq actes *et* en vers, d'une traduction des *Eglogues* de Virgile, également en vers, — du *Chasseur de chamois*, poëme descriptif, et de poésies morales à l'usage de la jeunesse, etc. Grandjean avait même failli enrichir sa collection d'un autographe plus précieux encore : voici comment. Son enfance avait été nourrie des œuvres de Guiraud; c'était un des rares volumes de vers qu'il eût pu emporter au séminaire de C. Son *Petit Savoyard* était pour lui un des chefs-d'œuvre de la langue française, et sa tragédie des *Machabées* le faisait tressaillir d'enthousiasme, comme le lion de Juda. Un jour donc, animé d'une noble audace, il détacha de son volume inédit une vision apocalyptique, page colorée et flamboyante, et n'ayant pu trouver dans l'*Annuaire du commerce* l'adresse de son poëte, il l'expédia avec cette suscription ingénieuse :

A MONSIEUR
MONSIEUR GUIRAUD, AUTEUR DU PETIT SAVOYARD,
A PARIS.
SEINE.

Il avait pensé, avec raison, qu'il n'y aurait pas à la poste un seul employé assez étranger à toute notion littéraire pour ignorer le gîte de l'immortel auteur de ce poëme, et que le facteur lui-même serait guidé par ce nom radieux, comme les Israélites dans le désert par la colonne de feu. Quelques jours après, il recevait un billet contenant ces simples paroles :

« Monsieur,

« J'ai le regret de vous annoncer que M. Guiraud, auteur du *Petit Savoyard*, ne peut avoir le plaisir de répondre lui-même à votre lettre et à vos charmants vers, *car* nous avons eu le malheur de le perdre il y a deux ans.

« Veuillez croire, Monsieur, à tout mon regret, et agréer l'expression de mes sentiments respectueux. »

Ce billet était signé d'un parent ou d'un ami du défunt, qui, malheureusement, portait un nom inconnu et n'était pas membre de la moindre académie. Ce fut un cruel désappointement pour mon pauvre ami. Néanmoins, le premier moment de désespoir passé, considérant qu'après tout cette lettre venait de la famille et qu'on y traitait ses vers de charmants, il prit son parti en brave, et la fit entrer dans son musée d'autographes.

Quand il retourna en vacances, cette précieuse collection fut pour lui un sujet de nouveaux triomphes; et son aîné, dans un mouvement d'enthousiasme dont, je dois le dire, il fut assez honteux depuis, — abdiquant sa dignité, comme Esaü, — mais avec plus de désintéressement, lui fit cadeau de la *Divine Epopée* de Soumet, après avoir tracé sur la première page cette inscription, que l'année suivante il voulut

vainement effacer : A Fr. Grandjean, — hommage de profonde admiration, son frère, Paul Grandjean.

C'est lui-même qui, dans ses heures d'épanchement, m'a raconté vingt fois toutes ces circonstances de sa vie, les unes avec complaisance, tout en feignant d'en plaisanter pour mettre son amour-propre plus à l'aise; les autres, en riant de lui-même sans vergogne, car il y avait des moments où il fallait qu'il se moquât de lui comme des autres.

Il allait donc ainsi, s'affermissant de plus en plus dans la conviction qu'il était poëte, et méditant ses destinées futures. Et comment ces ovations continues ne lui eussent-elles pas donné le vertige? Presque tous les soirs, pendant les vacances, il lisait quelques-unes de ses pièces, les plus tendres et les plus rêveuses, à sa mère qui pleurait d'émotion, enchantée par la vague harmonie des vers, et qui, pleine d'une admiration aveugle pour ce poëte qu'elle avait mis au monde, s'abandonnait à ses impressions naïves, avec la foi du charbonnier. Mais la pauvre femme s'effrayait de l'avenir; elle avait lu l'histoire de Gilbert et entendu raconter celle d'Elisa Mercœur : depuis lors elle s'était enquise secrètement près des doctes, et ses frayeurs avaient redoublé quand elle entendit cette longue liste des noms du martyrologe littéraire. Ces deux mots : Poésie et Hôpital, se confondaient désormais dans son imagination; c'était là pour elle un sujet inépuisable de réflexions muettes, d'anxiétés terribles et de douces représentations, auxquelles Grandjean répondait par un sourire et un baiser.

Cependant l'âge venait, et l'inquiète activité qui l'attirait vers la gloire et le bruit, quoiqu'il en eût peur, croissait avec les ans. Il songeait à Paris, cette patrie de ses rêves, et se croyait étouffé dans l'air béotien de son département. Arrivé au seuil des études théologiques, il s'arrêta un moment pour mesurer ses forces, et se sentant trop faible, rebuté d'ailleurs de l'aride subtilité des controverses, il rebroussa vers le monde qu'il avait abandonné. Amédée Dutour, l'un de ses séides, était déjà retourné, depuis un an, dans sa famille, et il lui écrivait de Paris des lettres tentatrices, et toutes palpitantes de l'enivrement des premières révélations du monde. Deux mois après le départ de Grandjean, son autre séide, Alexandre Cotin, prit aussi sa volée, et s'en fut rejoindre à Boulainville, en attendant qu'il le suivît à Paris, ce soleil dont il s'était constitué le satellite en titre.

Quinze jours après avoir quitté le séminaire, mon ami, qui n'était franc qu'en prose et qui mentait effrontément, quoique avec beaucoup de sincérité, dans ses vers, fit une élégie fort touchante, où il pleurait *sa robe de lévite*, qu'il ne regrettait pas du tout. Il partit enfin pour Paris, où il allait perfectionner ses études incomplètes, en suivant les hautes classes d'un lycée, et en même temps faire son droit avec la plus maigre pension qui fut jamais allouée à un étudiant. Le bachelier de Salamanque eût été un nabab près de lui; mais il ne doutait de rien, parce qu'il ne connaissait rien, et il devait couvrir ses dépenses avec des leçons qu'il ne trouva pas.

Du reste, à cette époque, ce n'était déjà plus un écrivain tout à fait inédit, comme j'en ai tant rencontré dans ma vie : il avait quatre morceaux imprimés. C'étaient d'abord, dans le journal de son département, deux lettres sur des événements locaux, qu'il avait soignées, comme Voiture et Balzac polissaient les leurs; puis une autre dans l'*Almanach prophétique* sur la vertu du nombre 7. Il avait failli avoir un transport de joie au cerveau quand, tenant entre ses mains le bienheureux petit volume, il y avait lu et savouré lentement son article, illustré de deux splendides gravures, dans l'une desquelles on le représentait debout, perçant d'un œil rêveur les ténèbres de l'avenir, la main droite étendue sur un globe, la gauche sous son menton orné d'une barbe fatidique; tandis que l'autre le montrait lisant sa prophétie devant un vieillard, un soldat, une bonne et un enfant, qui le contemplaient avec stupeur comme l'image implacable du Destin, et exprimaient dans leurs diverses attitudes toutes les variétés de la terreur. Sa quatrième publication était une magnifique charade en soixante vers, où l'auteur avait prodigué l'esprit, le sel attique et les grâces décentes; il l'avait envoyée, avec une belle et longue lettre, au *Magasin des Familles*, lequel, frappé des qualités intéressantes que révélaient ces deux ouvrages, et manquant sans doute de *copie* ce jour-là, les avait insérés l'un et l'autre. Il m'a dit depuis que, dans la joie de son cœur, il avait aussitôt adressé son élégie la plus irréprochable, en en promettant beaucoup d'autres, au *Magasin*, qui ne l'inséra pas. Ce manque d'égards, tout à fait inconvenant, l'étonna fort, et il a toujours conservé l'arrière-pensée que la lettre s'était perdue en route ou dans les cartons du journal.

Malheureusement ces travaux estimables ne lui avaient pas amené la gloire, sinon une gloire modeste et domestique, qui ne dépassait guère le cercle du foyer. Le public n'était point dans la confidence, car il avait apposé à ses lettres des initiales de fantaisie; quant à sa charade, il l'avait signée : le Sphynx, pour mieux piquer au jeu l'amour-propre des OEdipes de la famille!

Je dois faire à ce propos une remarque que j'eus occasion de vérifier souvent par la suite : c'est que mon ami avait peur de la célébrité, qu'il ambitionnait pourtant, et qu'il craignait le bruit tout en cherchant l'éclat. Il était comme ces braves bourgeois qui, pour la première fois de leur vie, ont oublié l'heure légale de la retraite dans les délices d'un *piquet* acharné, et qui, tout honteux d'arriver à leur porte passé minuit, — comme des coureurs, — sonnent le plus doucement possible, éprouvant tout à la fois le désir et la crainte d'éveiller le portier, cet Argus sarcastique et grondeur; — si seulement il pouvait leur tirer le cordon tout en restant endormi! Voilà l'image fidèle de mon ami Grandjean. Il voulait entrer dans la publicité, et il avait peur d'éveiller la dangereuse attention du public; il criait : Regardez-moi! et il se cachait en même temps sous les saules; il était comme une femme chaste dont la pudeur combat les désirs. Aussi ne pouvait-il se résoudre à signer un article de son nom, bien qu'il s'impatientât de n'être pas deviné sous le masque. C'est un contraste de plus dans ce caractère tout rempli de contrastes.

Pendant la première année de son séjour à Paris, tant qu'il ne vit pas sa dernière espérance s'envoler avec son dernier écu, il vogua dans une sphère idéale d'enchantements, tout entier à l'ivresse des premières amours. Il méditait un volume beurre-frais : *Chants et Soupirs*, dont il avait déjà fait la préface, sur un ton assez grave, et le *Mot au lecteur*, écrit, suivant l'usage, en un style fort cavalier, où il traitait du haut en bas, avec une adorable impertinence et une fatuité charmante, cette débonnaire majesté du public. Les *Chants et Soupirs* devaient être précédés, en outre, d'un portrait en pied dans une attitude longuement méditée, avec une signature autographe, et des lettres de tous les illustres. Par un trait de caractère qui eût été plaisant s'il n'avait été d'une naïveté sublime, se voyant trop pauvre pour faire imprimer le volume entier, il prit le parti de se borner provisoirement à la couverture, sous laquelle il réunit le manuscrit de son ouvrage. Il l'avait placé à l'endroit le plus apparent de sa bibliothèque, entre Lamartine et Jehan Rossignol, et passait souvent de longues heures dans la contemplation stérile de cette feuille d'un jaune splendide, prenant plaisir à se bercer d'ardentes chimères, et arrivant parfois à se figurer, par un prodige d'imagination, que c'était la dixième édition de ses poésies complètes qu'il tenait à la main. Alors il fermait précipitamment les yeux, appuyait son front sur la couverture, et, s'abandonnant à son rêve, il relisait intérieurement tout le volume, en belles lettres moulées, depuis le titre jusqu'à la table.

A cette époque, mon ami adressait à tout le monde des odes ou des sonnets, auxquels il recevait de temps en temps des réponses, qui le plongeaient pour vingt-quatre heures dans l'extase. Ces jours-là, il n'eût pas fallu qu'un passant lui marchât sur le pied; son ambition aurait été d'obtenir une réponse en vers, en vers faits exprès pour lui, — comme cela se pratique de poëte à poëte; mais, malgré ses adroites insinuations, il n'eut jamais ce bonheur. — Tout lui était matière à admiration : il écrivit un jour à une artiste des *Délassements*, qui, dans une revue de fin d'année, chantait des couplets assez vifs, et dansait sur le théâtre en costume oriental, au son des castagnettes. Il la comparait à une péri, et la mettait au-dessus de la Esméralda, avec un désintéressement rare et une candeur tout à fait digne d'éloges. J'essayai vainement de le détourner de ce projet, et ne pus lui faire comprendre à quel point il compromettait sa dignité par ces démarches ridicules, et combien il était puéril de jeter toutes les perles de sa poésie aux pieds de ces créatures, incapables de le comprendre. Ces lettres, avec leur rédaction ingénue et leur allure innocente, devaient bien faire rire ces dames, qui pourtant y répondaient quelquefois *du plus profond du cœur*.

Il travaillait sans cesse et passait la plus grande partie du jour à confectionner des vers que les personnes auxquelles il les envoyait trouvaient de plus en plus admirables. Vers la fin, cependant, il avait renoncé à l'habitude fatigante d'insérer un sonnet ou une ode dans toutes ses lettres; il s'en tint à la vile prose, se bornant à dire, dans un paragraphe fallacieux : « J'avais essayé, Monsieur *ou* Madame, de chanter mes impressions en quelques vers que je voulais vous envoyer, mais en les relisant, honteux de n'avoir pu les rendre plus dignes de vous et de leur sujet, j'ai pris le parti de les brûler! »

Mon ami Grandjean avait une excessive rapidité de composition : presque toujours il jetait son premier feu avec une sorte de fièvre douloureuse, et couvrait, en une seule traite d'immenses feuilles de papier d'un indéchiffrable grimoire. Dans son impatience il n'achevait presque jamais ses phrases ni ses mots, tant il avait hâte de se débarrasser de l'idée qu'il tenait pour se précipiter aussitôt sur la suivante, avant qu'elle ne lui échappât : il eût voulu pouvoir écrire des deux mains. Mais ce premier jet, incorrect et inégal, ne renfermait rien de fondu, ni d'achevé. Autant la composition avait été prompte et facile, autant la révision était lente, ingrate et laborieuse : il y avait surtout un petit travail de transitions, de coutures, comme il disait, d'éliminations à faire, de crevasses à remplir par des hémistiches anodins, qui le taquinait au dernier point et le mettait en sueur.

Une pensée qui lui venait à l'esprit l'obsédait sans cesse jusqu'à ce qu'il s'en déchargeât et la mît en sûreté. Aussi les poches de son portefeuille étaient-elles encombrées de petits carrés de papier, sur lesquels il inscrivait au hasard toutes ses inspirations du moment; et c'était un travail inouï quand il s'agissait de repêcher, pour ainsi dire, dans cet océan, ces bouts de phrases épars, dans chacun desquels il y avait une strophe, une ode, parfois un poëme entier.

Il avait une extrême répugnance à montrer ses vers, et ne le faisait jamais que lorsqu'il y était entraîné tout à coup par un mouvement irréfléchi, dont il se repentait toujours. Encore ne les abandonnait-il point à des mains étrangères et voulait-il les lire lui-même, quoiqu'il lût fort mal. Mais surtout si l'œil de son ami le plus intime se posait un moment sur une pièce inachevée, il se fâchait, et il eût volontiers anéanti les vers et son ami avec eux. C'était un excellent cœur que mon ami Grandjean, mais une tête si vive, si chaude même, à ce qu'aucuns prétendaient! Il avait fini néanmoins par me mettre, moi seul, dans la confidence de ses travaux, et des différentes lectures qu'il m'avait faites, il était résulté pour moi cette conviction dont je ne lui révélai que la première partie (car il y a toujours du Philinte dans le plus franc d'entre nous), qu'il avait un talent frais et pur, qui était dans son cœur plus encore que dans son esprit, une muse harmonieuse, aux chants vagues et plaintifs, qui tenait à la fois d'Ossian et de Millevoie, de Lamartine et d'Young, de Novalis et de Mme Valmore, et qui retombait fatalement dans les brouillards vaporeux et les visions mystiques, dès qu'elle s'abandonnait à elle-même. Il trouvait parfois l'éloquence, parce que tout chez lui partait de l'âme, mais il ne possédait pas la science du vers, et n'avait pas la facture sobre et ferme des maîtres; sa rêverie devenait bientôt indécise et flottante, et sa douceur se changeait facilement en mollesse. Il manquait d'haleine, et composait ses poésies de pièces de rapport, d'images peu suivies, assemblées et rejointes comme les pierres d'une mosaïque. Surtout il n'avait pas cette originalité naturelle et spontanée, qui est le cachet des vrais poëtes, qu'on possède sans l'avoir cherchée, et qui se change en extravagance, quand on court après elle. Trop souvent il prenait une fantaisie passagère pour une inspiration durable. Son âme était comme un clavier sonore, où toutes ses réminiscences venaient jouer un air tour à tour : après une lecture de Byron, encore sous le charme de cette parole frémissante et désordonnée, il commençait un poëme taillé sur le patron de *Lara* ou de *la Fiancée d'Abidos*; en fermant les poésies de Gœthe ou de Burger, vite il se lançait dans le domaine capricieux de la ballade fantastique; en quittant W. Scott ou Victor Hugo, il ne rêvait que tourelles, ogives, Esmeraldas avec leurs chèvres aux cornes dorées, archers, chevaliers, recluses, bohémiens et Cours des Miracles, — toutes les ténèbres et toutes les splendeurs du moyen âge. Romantique par goût, par sentiment, par instinct, il était de l'école classique par ses scrupules de forme : l'harmonie continue était un besoin pour son oreille délicate; un enjambement l'alarmait, et il se croyait très-audacieux d'avoir quatre ou cinq fois brisé la césure et déplacé timidement le repos, afin de produire un effet.

Malgré la modestie de son ambition, il enviait les couronnes académiques. N'osant affronter la lutte à Paris parce qu'il n'espérait pas pouvoir se commander une inspiration au besoin, selon le sujet indiqué, et qu'il s'effrayait d'avoir à combattre M. Bignan, cet Entelle des concours, il voulut du moins cueillir les palmes de Toulouse. Une année donc, pour être plus sûr du succès, il envoya trois pièces à la fois, toutes irréprochables au point de vue de la morale et de la religion, suivant les prescriptions des mainteneurs du concours. Du reste il ne lui en coûta nul effort, car le sentiment religieux était très-développé chez lui, et il avait eu le bon sens et le bon goût de ne pas imiter la plupart des séminaristes réfractaires, qui se croient obligés de jeter de côté leur foi primitive avec leur soutane, et de racheter l'excès de leur *crédulité* par l'excès de leur scepticisme grossier. Pas une de ces pièces n'obtint la plus petite églantine. Un de ses amis à qui il les avait lues, et qui était de ces mauvais plaisants toujours prêts à attaquer sans fondement et sans mesure les choses les plus respectables, lui fit observer qu'il avait commis deux graves imprudences : d'abord de n'être pas né dans la Haute-Garonne, ou tout au moins dans les départements de la langue d'oc, — mais surtout de n'avoir pas adroitement amené dans ses pièces l'éloge de Clémence Isaure, de son académie, et de l'impartialité, du zèle, du bon goût de ses illustres membres. Grandjean, au désespoir, n'écouta pas ces consolations équivoques; il se vengea de son échec en achetant le recueil des pièces couronnées et en en collant sur les murs de sa chambre toutes les pages, chargées par lui de notes marginales peu séantes. Enfin il acheva de se soulager en décochant contre le Capitole de Toulouse un méchant *bon mot*, renouvelé de l'histoire romaine (1) et qu'il ne pouvait se permettre que dans un de ces moments d'irritation où il ne gardait plus de mesure : je voudrais le punir de cette grossière saillie en la rapportant ici, mais ma plume a sa pudeur que je respecte.

Malgré la vivacité de son caractère et la hardiesse de ses opinions, cette boutade m'étonna dans sa bouche, car il respectait tout ce qui est respectable, et professait surtout une vénération profonde pour les institutions qui durent, dans ce siècle où toutes choses durent si peu. Aussi l'ambitieux visait-il de loin à l'Académie française. Cependant les plaisanteries des journaux peu sérieux, à force de le faire rire, l'avaient ébranlé, et il n'osait pas trop parler de ce rêve favori, par respect humain. Il avait d'abord médité de se frayer les voies à l'aide de quelque chose en plusieurs actes qu'il ferait jouer à l'Odéon; mais une observation avait frappé son esprit tant soit peu fataliste, porté à voir des symboles partout, et à établir un rapport nécessaire, comme les augures de l'antiquité, entre les choses physiques et les choses morales. Il avait remarqué que la rue qui conduit en ligne droite de l'Odéon à l'Institut, et qui est, comme chacun sait, le chemin le plus ordinaire, — belle d'abord, large et vivante aux premier pas, allait ensuite se rétrécissant par degrés, et devenant plus triste et plus sombre à mesure qu'elle approchait du but, jusqu'à ce qu'aux alentours du monument elle se métamorphosât en une des ruelles les plus laides, les plus sales, les plus mortes de tout Paris. On ne saurait croire à quel point cette bizarre et ridicule image obsédait son esprit.

VICTOR FOURNEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Voir l'endroit où Tite-Live parle des oies qui gardaient le Capitole romain.

Une réclamation nous arrive du chargé d'affaires de Buénos-Ayres à Paris, M. Balcaru, au sujet d'un article, dont le lecteur se souvient, sur les curiosités de Lima, et signé F. Abadie. Dans ce feuilleton il est dit que « le général San Martin enleva le fameux étendard de Pizarro comme un souvenir honteux de la domination espagnole, et probablement l'anéantit »

Le général San Martin n'enleva pas l'étendard de Pizarro. Ce célèbre trophée lui fut offert en témoignage de reconnaissance publique par la municipalité de Lima, au moment où le général, investi de l'autorité suprême, annonça, dans une proclamation, qu'il quittait Lima pour n'y plus rentrer. C'est le 13 avril 1822 que don Felipe-Antonio Alvarado lui fit remise du drapeau de Pizarro, en accompagnant cet envoi d'une lettre de félicitations et de reconnaissance.

Réception de M. le gal Canrobert à Stockholm.

Inauguration des travaux du chemin de fer Lisbonne à Cintra, et des docks de Lisbonne.

Ce qui doit surtout marquer le règne du jeune roi don Pédro V, c'est le développement apporté aux travaux publics et l'impulsion donnée à l'établissement de lignes maritimes, à l'ouverture de voies de communication qui doivent faire sortir le Portugal de l'isolement où, plus encore que l'éloignement, l'avaient tenu jusqu'ici les circonstances politiques et économiques.

Pendant longtemps, ce que l'on appelait travaux publics en Portugal ne consistait que dans la construction de nombreuses églises, de vastes couvents ou d'immenses palais royaux, restés aujourd'hui encore inachevés.

Pays essentiellement maritime, le Portugal ne semblait vivre que du produit de ses colonies, du mouvement du littoral et de ses deux ports principaux, Lisbonne et Porto, tandis qu'à l'intérieur l'absence de communications, des priviléges locaux, des taxes communales, arrêtaient et entravaient toutes les transactions.

Mais enfin, depuis plusieurs années, l'on s'est occupé sérieusement de l'œuvre que le pays réclame le plus impérieusement : la construction des routes.

Il faut tenir compte des efforts faits et des progrès notables déjà obtenus. Depuis quelques mois un service régulier fonctionne entre Lisbonne et Coimbre, d'une part ; entre Lisbonne et la frontière espagnole, de l'autre ; dans peu, une double ligne de télégraphie électrique réunira les villes les plus importantes du royaume dans la direction du nord et de l'est.

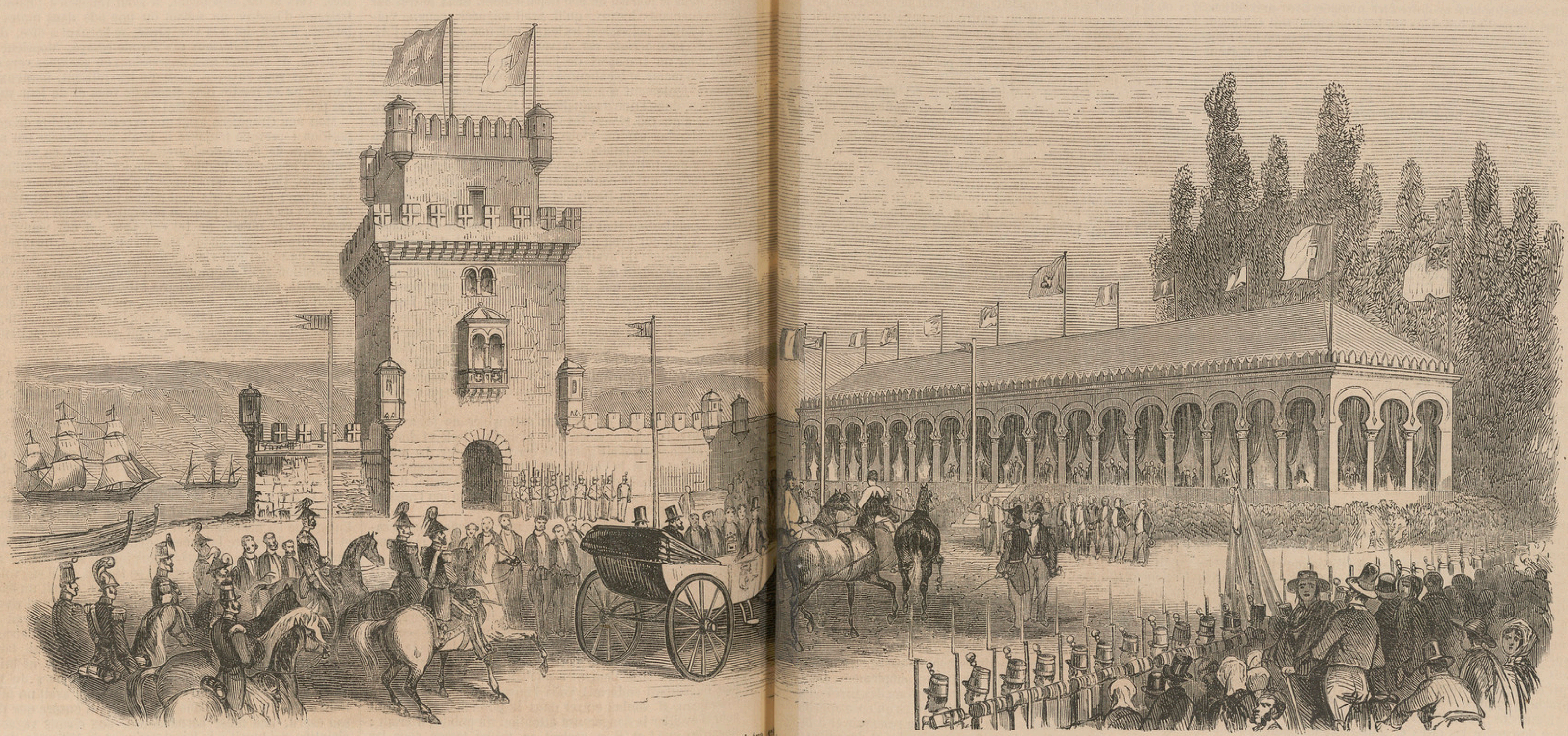
Aujourd'hui s'inaugurent les travaux d'un nouveau chemin de fer, dont le double but est de relier pour le moment la capitale portugaise à la résidence toute pittoresque de Cintra, et d'établir le long du Tage des docks et un nouveau quai.

Le projet a été approuvé par les Cortès, et la concession a été accordée à M. le comte de Claranges-Lucotte, qui a confié les travaux à un ingénieur en chef, M. Tourneux.

La Compagnie concessionnaire, reprenant et poursuivant la réalisation d'un projet du marquis de Pombal, doit établir un quai qui s'étendra de l'église Saint-Paul, située au centre de Lisbonne, jusqu'à la pittoresque tour de Belem. Le gouvernement a abandonné à la Compagnie tous les terrains (plus de 900,000 mètres) que ce chemin et ce quai reprendront sur le Tage, et sur lesquels doivent s'élever un nouveau quartier, des docks, une nouvelle douane, une promenade sur le fleuve. A partir de Belem, le tracé pénètre dans l'intérieur, passe près de la résidence royale de Quelus, et, suivant les vallées, arrive au bas de Cintra.

Plus tard, ce chemin prolongé, suivant les études faites par M. Cousin, l'un des ingénieurs du Grand-Central, serait destiné à relier la capitale du Portugal avec Porto.

La Compagnie concessionnaire avait choisi pour l'inauguration de ses travaux le jour anniversaire de Sa Majesté



Inauguration du chemin de fer de Lisbonne à Cintra, et des docks de Lisbonne. — D'après un croquis de M. Duminguy.

le régent, D. Fernando, qui avait bien voulu promettre d'assister avec ses deux fils, le duc de Porto et le duc de Beja, à l'ouverture des travaux.

A deux heures, l'artillerie de la tour de Belem, sur laquelle flottait l'étendard royal de la maison de Bragance, annonçait l'arrivée du Régent et des Infants, c'était aussi le signal du commencement des travaux, dont les deux inscription ci-jointes doivent consacrer le souvenir :

SUB TUTELA
MAJESTATIS SUÆ AUGUSTISSIMÆ
D. FERDINANDI SECUNDI
REGIS REGNA LUSITANIÆ REGENTIS
ET INCŒPTO FAVENTIBUS VIRIS ILLIS EXIMIIS
MUNERIBUS REIPUBLICÆ ORNATIS
DUCE DE SALDANHA
RODERICO DA FONSECA MAGATHAES
ANTONIO FONTES PEREIRA DE MELLO
REDDITUUM OPERUMQUE PUBLICORUM
PRÆFECTO
FREDERICO GUILHERME DA SILVA PEREIRA
VICE COMITE D'ATHOGUIA
HODIE KAL. AUGUSTI VII
ET ANNO SALUTIS MDCCCLV
OPERA VIÆ HUJUSCE FERREÆ
CINTRAM AB OLYSIPONE TENDENTIS
FAUSTE ET FELICITER
DECRETA SUNT.

SUB TUTELA
MAJESTATIS SUÆ AUGUSTISSIMÆ
D. PETRI V
REGIS LUSITANIÆ FIDELISSIMI
OPERA VIÆ HUJUSCE FERRARIÆ
CINTRAM AB OLYSIPONE TENDENTIS
FAUSTE ET FELICITER INAUGURATA SUNT
IIII KAL. NOVEMBRIS
ET ANNO D. N. J. C. MDCCCLV
D. FERDINANDI SECUNDI
SUMMAM RERUM REGENTIS
AUCTORITATE ET GRATIA
FAVENTIBUS CONSILIARIIS ILLIS EXIMIIS
DUCE DE SALDANHA
RODERICO DA FONSECA MAGALHAES
ANTONIO FONTES PEREIRA DE MELLO
REDDITUUM OPERUMQUE PUBLICORUM
PRÆFECTO
FREDERICO GUILHERME DA SILVA PEREIRA
VICE COMITE D'ATHOGUIA
HOC OPUS MAGNUM FUIT DECRETUM
EODEM SALUTIS ANNO.

La cérémonie s'est terminée par un banquet préparé sous une tente élevée sur la plage, au pied de la tour. A ce banquet avaient été conviés les chefs du corps diplomatique, les ministres, les grands officiers de la couronne, un grand nombre de pairs, de députés, de fonctionnaires publics, des représentants de la presse et les principaux négociants.

Revue agricole.

La librairie Curmer vient de publier la seconde partie de *l'Histoire naturelle des mammifères*, par le docteur Gervais, professeur d'anatomie comparée à la faculté des sciences de Montpellier. Depuis un an que la première partie a paru, le livre a fait son chemin auprès des souscripteurs et des juges. La partie savante du public a apprécié la saine méthode apportée dans les classifications, et la conscience et la sagacité dans les recherches. Le public ordinaire a compris l'utilité d'un travail qui s'adresse aux hommes du monde et à la jeunesse de nos lycées, sans que cependant aucun des détails de la science sévère soit négligé. Un succès mérité a récompensé l'éditeur.

Outre qu'il enseigne avec une précision minutieuse les caractères distinctifs d'après lesquels les anatomistes établissent les ordres, familles, genres et espèces, M. Gervais a donné un soin tout spécial à ce qui concerne les mœurs des animaux et l'utilité dont chacun peut être à l'homme, le parti que l'industrie et l'agriculture peuvent tirer de leur force vive ou de leur dépouille. Dans cette seconde partie figurent nos grands animaux domestiques; leur histoire y est traitée de main de maître, et je m'empresse d'en recommander la lecture à nos propriétaires ruraux et à nos grands fermiers. Ils y pourront recueillir les éléments d'une excellente théorie, propre à régler leur pratique pour l'élevage et pour la gouverne de leurs étables et écuries. Nos écrivains de comices et nos vétérinaires de second ordre y puiseront de bons documents qui leur serviront à rajeunir, compléter et quelquefois à rectifier leur arsenal d'arguments avec faits à l'appui.

Le philosophe (et parmi nos habitants de campagnes on se pique assez volontiers de philosophie) n'accueillera pas sans intérêt un premier fait constaté par le professeur : c'est que les terrains antérieurs à ceux de l'époque diluvienne n'ont fourni dans aucune occasion des débris susceptibles d'être rapportés au chien domestique, ce premier compagnon de l'homme, l'animal affectueux et intelligent qui lui sert de lieutenant dans l'exercice du pouvoir sur tout ce qui a vie. En cela, ajoute-t-il, il en est du chien comme de tous les autres animaux domestiques, tels que le bœuf, le cheval, le mouton, etc.

Certains auteurs font descendre le chien domestique du chacal ou du loup, M. Gervais regarde cette opinion comme peu probable, et montre qu'il existe entre ces trois espèces des différences de même valeur que celles sur lesquelles on se base d'ordinaire pour caractériser les diverses espèces d'un même genre.

Buffon, Cuvier, Blainville, n'admettent qu'un seul type primitif ayant fourni par la suite des temps toutes ces races qui pullulent du chien domestique. Pour Buffon, ce type est le chien de berger; pour Cuvier, c'est celui qu'il décrit d'après le chien sauvage de la Nouvelle-Hollande ; et l'espèce du chien, comme toute espèce, leur paraît avoir commencé par un seul couple composé de deux individus absolument semblables.

D'autres savants sont d'opinion qu'il faut admettre plusieurs types primitifs, et par conséquent plusieurs espèces du chien domestique, ou bien se résoudre à nier qu'il y ait plusieurs espèces de loups, de chacals et de renards, ce qui pourtant est admis par tout le monde.

M. Gervais garde une neutralité sceptique entre les deux systèmes; on peut croire cependant qu'il pencherait plus volontiers pour le second, d'après la complaisance avec laquelle il cite des exemples de races canines chez lesquelles la fixité des caractères distinctifs s'est conservée sans la moindre altération depuis les temps historiques jusqu'à nos jours. Ainsi le lévrier des hiéroglyphes, sur les monuments égyptiens, est encore le lévrier du siècle actuel. Le chien-loup est resté le même depuis les Babyloniens, aussi bien que le chien de berger et plusieurs autres, et c'est aux bouledogues, que fournit encore le Thibet, qu'il faut rapporter ces chiens de grande taille luttant contre des éléphants, ces chiens qui furent donnés en présent à Alexandre pendant le cours de ses expéditions en Asie.

La meilleure nomenclature des races et sous-races du chien domestique est celle qui est donnée par Hamilton Smith dans son *Histoire naturelle des chiens*, publiée à Edimbourg, en 1839, nomenclature à laquelle M. Gervais a fait quelques additions importantes. Sans entrer dans les détails, j'indiquerai seulement les six catégories qui servent de base à ce curieux travail : chiens lévriers, — chiens mâtins, — chiens lachnés (laineux), — chiens de chasse, — chiens mêlés, — chiens mastifys (bouledogues).

La plupart des écrivains agronomes prétendent voir dans le mouton domestique une simple transformation du mouflon. M. Gervais fait du mouflon un genre qui a plusieurs espèces, et du mouton un autre genre dans lequel certains naturalistes n'admettent qu'une espèce unique ayant donné naissance à plusieurs races, tandis qu'il serait disposé, lui, à distinguer différentes espèces, bien qu'il regarde la distinction comme très-difficile à établir.

Un livre de Carlier, publié en 1770, donne une énumération assez complète de races françaises, telles qu'elles étaient avant les perfectionnements et croisements avec l'étranger, que provoqua Daubenton et qu'ont continués avec intelligence un grand nombre d'éleveurs. Il distingue trois races mères parmi nos anciens moutons : *la flamande*, *la picarde* et *la bocagère;* Lullin de Châteauvieux ajoute la race *provençale*.

Le botaniste aime à se rendre compte de la migration des plantes et des mille manières dont elle a pu s'opérer; en voici une assez curieuse : Le petit port Juvenal, situé sur le Lez, près Montpellier, reçoit depuis plusieurs siècles des cargaisons de laines apportées de tous les points du rivage de la Méditerranée. C'est là que se fait le lavage, et le terroir environnant doit à ce lavage un nombre considérable de végétaux étrangers au Languedoc, dont les graines étaient restées adhérentes aux toisons recueillies au loin et de provenances si diverses. Certains paraissent définitivement acclimatés, d'autres ne se sont montrés que pendant un temps assez court, une ou quelques années au plus. Il en est dont la véritable patrie est encore ignorée et que l'on ne connaît que par les exemplaires qui ont fleuri accidentellement auprès du port Juvenal. M. Godron a publié, dans les Mémoires de l'académie de Montpellier, la description de ces plantes. Il en compte trois cent soixante-douze. Elles ont donné lieu à bien des discussions et exercé la sagacité de nos plus célèbres botanistes.

Les nègres ont donné au cochon la qualification de gentilhomme, donnant pour raison que le cochon a le bon esprit de se refuser au travail. C'est un propos d'ignorant et d'envieux. Le cochon n'est pas seulement utile après sa mort; il se prête aussi à rendre des services de son vivant; consultez là-dessus *la Zoologie vétérinaire* de M. Grognier. Dans le Périgord, le cochon travaille à la recherche des truffes, et mieux et avec plus d'ardeur qu'aucun gourmet parmi les hommes ne le saurait faire. En Normandie, vous le voyez cultiver activement le sol à l'entour des pommiers ; il suffit pour cela de l'attacher au pied de l'arbre. Dans certaines parties de l'Ecosse, principalement dans le Murray-Shire, il travaille comme bête de trait, et il n'est pas rare d'y rencontrer un petit cheval, un âne et un cochon attelés à la même charrue. M. Grognier a vu en France de pareils attelages, ce qui certainement est plus à la gloire de la gent cochonne que de la nation française. Une de nos anciennes lois défendait à nos juifs de donner à leurs chevaux ou à leurs ânes de pareils auxiliaires : atteler le cochon était un privilége réservé aux bons chrétiens. En Amérique, le cochon est passé à l'état de guerrier; on le lâche contre les serpents venimeux, dont il fait bravement sa proie.

Néanmoins ce à quoi le cochon est généralement reconnu surtout habile, c'est à fabriquer silencieusement du lard qu'il concentre sous sa mystérieuse enveloppe, sans consentir à le donner de son vivant comme l'abeille donne son miel, mais qu'on lui reprend, sans déperdition aucune, après sa mort. Ce lard, avec quels matériaux le fabrique-t-il? avec les plus sales résidus de toutes les cuisines, de toutes les étables et des abattoirs. L'homme n'a pas d'instrument qui produise la chair plus vite et à plus bas prix.

Et l'homme ingrat ne rougit pas de se plaindre si quelquefois cette chair est malsaine, lorsque, par exemple, il a contraint son instrument à fonctionner dans de mauvaises conditions, dans un bouge trop sale, oubliant que le cochon aime les bains et la propreté!

Il n'est pas douteux que dans les pays chauds, et pendant l'été dans les pays tempérés, la chair du cochon qui aura été mal soigné ne doive être mangée avec précaution, et que les parties envahies par les hydatides, soit échinocoques, soit cysticerques (ce n'est pas moi qui parle ici, mais un plus savant que moi, le docteur Gervais), ne doivent être rejetées avec beaucoup de soin, car une cuisson incomplète et les diverses préparations qu'on lui fait subir ne réussissent pas toujours à lui enlever ses propriétés malfaisantes; et elle peut devenir dans beaucoup de cas une cause d'infection vermineuse.

Lorsque les hydatides du genre cysticerque, ajoute le docteur, abondent dans la viande du porc, la transformation de ces espèces de larves en vers solitaires dans les intestins des animaux et même des hommes qui la mangent est à craindre. La cuisson, il est vrai, fait périr les cysticerques, mais la viande ne se mange pas toujours cuite, souvent elle n'a été que fumée ou soumise à la dessiccation. Beaucoup de médecins ont constaté que les charcutiers sont plus fréquemment attaqués du ver solitaire que les gens qui appartiennent à d'autres professions.

Parmi les nombreux ossements de bœufs que l'on rencontre en fouillant les terrains meubles, il en est qui ressemblent singulièrement à ceux des bœufs domestiques, mais qui indiquent des animaux d'une taille presque double. Certains auteurs, et parmi eux G. Cuvier, ont pensé que ces grands bœufs, dont on ne voit plus les pareils à présent, étaient la souche de nos races actuelles ; mais cette opinion n'a pas prévalu, un nouvel examen des squelettes fossiles ayant montré que les caractères peu nombreux, mais certains, par lesquels ils diffèrent des bœufs ordinaires pouvaient être considérés comme ayant une valeur spécifique. C'est avec les restes des grands ours, des hyènes, des grands félis, des éléphants et des rhinocéros à narines cloisonnées que les ossements du *bos primigenius*, ont été enfouis, et nulle part on n'en a trouvé dans des conditions qui puissent leur faire attribuer une existence historique, quoiqu'il s'en rencontre des squelettes entiers, même dans nos tourbières.

Dans le genre bœuf, M. Gervais distingue six sous-genres : les *bibos*, — les taureaux, — les yacks, — les bonases, — les buffles, — les ovibos.

Dans le langage usuel, le nom de taureau s'applique au mâle de la *vache*, et l'on appelle bœufs les mâles qu'on a rendus incapables de reproduire ; mais les zoologistes, qui ont étendu le nom de bœuf à l'ensemble des espèces bovines, se servent du mot taureau pour désigner le sous-genre qui comprend le bœuf ordinaire et les espèces qui s'en rapprochent le plus.

L'aurochs, dont les écrivains agronomes se plaisaient à faire descendre les races et sous-races du bœuf ordinaire, se trouve aujourd'hui classé dans le sous-genre des bonases (ou bisons), dont le caractère principal est d'avoir le front plus large et un peu plus bombé entre les cornes ; les pieds sont moins larges, le nombre des côtes est de quatorze au lieu de treize, et la fourrure est plus laineuse. — On ne le rencontre plus que sur deux points de l'Europe, dans la forêt de Bialowieza en Pologne, et dans une contrée de la Russie qui touche au Caucase. Il est expressément défendu de les détruire.

Il y a quelques années, la reine d'Angleterre ayant demandé un aurochs à l'empereur Nicolas pour le jardin zoologique de Londres, une grande battue fut ordonnée pour prendre deux jeunes veaux que l'on ferait ensuite allaiter par des vaches ordinaires ; l'aurochs adulte, pris sauvage, n'aurait pu supporter la captivité. M. Dimitri, dans une lettre adressée à un géologue anglais, en 1848, a raconté cette partie de chasse assez curieuse. Trois cents traqueurs, appuyés par une meute nombreuse et une centaine de chasseurs, cernèrent la vallée de la forêt où reposait la troupe ruminante. Les vieux aurochs se mirent en ordre, formant une arrière-garde et faisant défiler les jeunes devant eux. Au premier coup de feu, ils chargèrent bravement chasseurs et traqueurs. Deux veaux cependant s'étant séparés de la troupe, on s'attacha à leur poursuite. L'un, âgé de trois mois, fut pris immédiatement; l'autre, âgé de quinze, fit plus de résistance : quoique saisi par huit traqueurs, il les renversa et parvint à s'enfuir. On mit la meute à ses trousses, et bientôt il fut forcé dans un marais, lié fortement et transporté dans la cour du forestier. Quatre autres furent pris ensuite dans d'autres endroits de la forêt. En peu de temps ces jeunes captifs s'apprivoisèrent. Quand on les faisait sortir de leur étable pour aller dans la cour assez vaste de la métairie, la rapidité de leurs mouvements, leur légèreté rappelaient celle du chevreuil ou du cerf. Ils jouaient volontiers avec les veaux des vaches domestiques, luttaient avec eux, et quoique plus forts paraissaient céder, mais par complaisance.

Le yack, que la société d'acclimation se propose d'introduire dans nos contrées montagneuses de France, se recommande par une conformation qui lui permet des allures plus vives que celles de notre bœuf ordinaire, et qui en fait, dans les contrées de l'Hymalaïa où il est à l'état de domesticité, un animal de travail excellent, et même une monture assez rapide. Ses poils longs et soyeux ont de la valeur, et l'industrie en pourrait tirer un bon parti.

La même société attache beaucoup d'importance à naturaliser sur notre sol l'hémione, cette espèce précieuse du genre *equus;* ce serait une charmante monture à l'usage des femmes, et plus rapide dans sa petite taille que la plupart de nos plus grands chevaux.

M. Gervais, en terminant l'histoire du genre *equus*, qu'il a traitée avec son exactitude accoutumée, combat un préjugé répandu dans nos campagnes, la croyance au *jumar*, qui serait le produit d'un croisement entre le genre cheval et le genre bœuf. Il rappelle l'opinion de Buffon, et cite un passage de ses écrits : « En 1767 et années suivantes, dans « ma terre de Buffon, le meunier avait une jument et un « taureau qui habitaient la même étable, et qui avaient pris « tant de passion l'un pour l'autre, que dans tous les temps « où la jument était en chaleur, le taureau ne manquait ja- « mais de la couvrir trois ou quatre fois par jour, dès qu'il « était en liberté. Ces accouplements, réitérés nombre de « fois pendant plusieurs années, donnaient au maître de « grandes espérances d'en avoir le produit. Cependant il « n'en est jamais rien résulté. »

Les naturalistes ont accepté l'opinion de Buffon, mais il n'en est pas de même des vétérinaires, qui sont loin d'être tous convaincus. Grognier, dans sa zoologie vétérinaire, rappelle que Bourgelat croyait à la possibilité des jumars, et pour lui-même il n'ose rien décider sur ce point. On a vu souvent, dit-il, des taureaux couvrir des cavales, et des étalons saillir des vaches; de ce qu'on a reconnu cent fois que ces accouplements avaient été stériles, on ne peut pas conclure qu'ils n'ont jamais été féconds. Dans les pays, ajoute-t-il, où les chevaux et le bétail sont pêle-mêle au pâturage, il naît quelquefois des mulets à tête de veau, à queue de vache, avec des protubérances à la place des cornes, ayant le corps et les jambes faites comme dans le cheval.

A quoi M. Gervais répond que ces produits singuliers n'ont pas été décrits avec tout le soin qu'ils méritaient, ou bien, lorsqu'ils ont pu l'être, il a été facile de reconnaître que ce n'étaient que quelques individus monstrueux, comme on en voit dans chaque espèce, et cela sans que l'intervention d'une fécondation étrangère soit nécessaire pour en expliquer la naissance. Jusqu'à présent du moins les doutes conservés par plusieurs vétérinaires ne reposent sur aucune observation réellement authentique, tandis qu'il est démontré aujourd'hui que les jumars ne se rencontrent pas dans les pays où on les avait signalés, en Italie, en Corse, en Algérie, par exemple, et on ne les a pas davantage observés ailleurs, comme on y observe les mulets et les bardeaux. Les monstres auxquels M. Grognier fait allusion ne naissent jamais viables, et les récits, plus populaires que scientifiques, auxquels ils donnent habituellement lieu, ne paraissent pas plus fondés que tous ceux que l'on débite à la naissance de certains monstres humains, naissance que la science explique d'une manière si précieuse.

Dans la famille des Camelidés, le genre chameau et le genre lama ont été étudiés avec soin par le savant professeur. L'estomac des chameaux et des lamas n'a pas de *feuillet* comme celui des ruminants ordinaires, ou bien il n'en a qu'un à l'état rudimentaire. Quant à la cinquième poche, signalée dans beaucoup de livres comme caractérisant les premiers de ces animaux, elle consiste simplement dans quelques loges cellulaires qui existent le long des parois de la panse, et qui à elles toutes constituent ce qu'on a appelé assez bien un *réservoir* à eau. Grâce à ce réservoir et à la graisse accumulée dans leurs loupes dorsales et dans d'au-

tres parties de leur corps, ces animaux peuvent supporter longtemps la privation d'eau et même de nourriture, puisqu'ils trouvent à consommer, pour la combustion respiratoire, une partie de leur propre substance. A la suite d'un pénible voyage dans le désert, où leur corps a maigri et surtout leurs loupes dorsales, qu'on leur donne de l'eau en abondance, et en quelques heures les tissus imbibés reprennent leur élasticité, et l'animal recouvre une meilleure apparence. La transformation est quelquefois assez rapide pour que le maître de l'animal ait peine à le reconnaître parmi ceux de la caravane. Néanmoins il faut plusieurs semaines d'une alimentation régulière pour le remettre en bon état.

La Société d'acclimatation réussira-t-elle enfin à doter la France du lama, animal de laine, de boucherie et de transport, qui rendrait tant de services aux populations pauvres de nos montagnes? Il faut l'espérer, et ne point se laisser décourager par l'insuccès de la tentative faite à Versailles pendant notre dernière révolution. Le troupeau prospérait; il a été victime non du climat, mais des circonstances politiques. La ferme de la ménagerie, où il n'eût demandé qu'à vivre, relevait de trois ministères à la fois; on n'a pu s'entendre en temps utile dans les bureaux à qui devait faire les frais d'un local pour l'abriter convenablement pendant la saison rigoureuse. J'ai vu ce désastre, et j'ai été invité à goûter de leur chair, qui était vraiment fort bonne. Elle viendrait aujourd'hui à propos pour faire tomber de prix la viande de boucherie. Souhaitons que la Société adjoigne à l'importation du lama une autre importation, qu'elle médite également, et qui serait aussi d'un excellent effet, celle du kanguroo de l'Australie. Ce dernier fournirait à nos contrées un gibier ou un animal de stabulation d'autant plus précieux, qu'il se fait surtout remarquer par le grand développement des parties dont la chair est le plus estimée, telles que les lombes, les fesses et les cuisses. Il donnerait, poids net, 80 pour 100 de viande de la première catégorie.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Exposition des beaux-arts.

SOUVENIRS D'UN SPIRITUALISTE.

Les articles dont nous commençons aujourd'hui la publication n'ont pas la prétention d'être un jugement porté sur l'Exposition des beaux-arts. L'auteur ne veut nous donner que des impressions étrangères à cette partie technique que M. Du Pays a appréciée dans nos colonnes avec une autorité reconnue par tous nos lecteurs.

Serait-il superflu de placer les *impressions* à côté des *jugements?* Nous sommes loin de le penser, surtout quand il s'agit d'impressions reçues par un esprit très-éclairé, très-artiste, dans le sens le plus élevé du mot, quand il s'agit d'impressions qui, au lieu de reproduire servilement les admirations ou les antipathies moutonnières de la foule, échappent à la fois par leur extrême indépendance aux traditions du vulgaire et à celle des hommes spéciaux.

Nous avons parlé d'indépendance. C'est assez dire que nous allons publier des pages où seront contredites sur plus d'un point les opinions de notre journal. Mais qu'importe! La critique des beaux-arts a besoin d'être exercée de temps à autre par des mains moins directement compétentes, par des mains *laïques*, si nous pouvons nous exprimer ainsi. On obtient de la sorte, au prix de quelques hérésies, des remarques précieuses qui échappent aux gens du métier. Le côté moral est alors mis en saillie; l'attention est presque exclusivement portée sur les œuvres qui font penser sentir, rêver, sur celles qui attendrissent, qui élèvent l'âme, qui l'emportent dans les régions de l'idéal.

Cela aussi est bon à recueillir, et les *Souvenirs d'un spiritualiste* ne seront pas sans fruit, même pour ceux qui s'associeraient le moins aux préférences comme aux répugnances de l'auteur.

PAULIN.

« Ce sera une vue en courant, sans ordre de mérite. Je mettrai les peintres de la même école ensemble, et c'est déjà bien beau!

« Nous étions là deux amis passionnés des arts, libres penseurs, sentant le fagot d'une lieue; nous n'avons choisi que ce qui nous prenait le cœur ou l'esprit: à mesure que je rencontrerai quelqu'une de ces toiles, j'en dirai notre sentiment. »

FRANCE.

Je débute par M. INGRES, et, j'en ai bien peur, par d'effroyables témérités.

M. Ingres est un grand artiste; il a un mérite immense, une correction passée chez ses admirateurs à l'état de dogme.

Avant d'en oser dire ce que je pense, j'ai besoin de faire ce qu'on appelle, en style monastique, *une satisfaction.* Oui, me voilà prosterné, le front dans la poussière; je me frappe trois fois la poitrine en criant: « *C'est ma faute, c'est ma très-grande faute!* » et cela dit, je me relève et je déclare qu'en face de ces irréprochables Ingres, mon enthousiasme descend à vingt degrés au-dessous de zéro. — Je sais bien que l'avouer, c'est me planter d'emblée une paire d'oreilles d'âne sur la tête. Que voulez-vous? il y a quelque chose de plus fort que l'horreur de l'anathème, c'est le besoin de parler vrai.

Quel faire, quelle convention dans cette peinture, comme elle sent son empire et sa préoccupation de l'effet!

Point de couleur, des figures qui ne sentent rien, qui ne disent rien (j'en excepte les portraits de M. Molé et de M. Bertin), et, pour conséquence, un incommensurable ennui qui vous prend à la gorge dès que vous avez levé trois fois le nez en l'air, vers quelqu'un de ces grands corps accrochés-là.

Oh! que cela dit bien la pauvreté du formalisme; du formalisme, l'ennemi juré de la vie dans les arts comme en religion. Dès qu'il y a *manière*, bonsoir aux émotions. — On vous prouvera qu'il faut admirer cela, que cette peinture a de hautes qualités; je me le prouverai peut-être, de bonne foi. Qu'est-ce qu'un génie artistique qui résulte d'une formule algébrique, qu'on est obligé de chercher comme une règle de trois? — En matière d'art, je ne reconnais pour maîtres que ceux qui domptent. Il faut que d'emblée je sois saisi, il faut que, sans me raisonner, je sente; il faut que je regarde par attrait, et non par devoir; il faut que mes yeux, que mon cœur retournent au sujet d'eux-mêmes. S'ils y reviennent poussés par l'aiguillon, menacés par la férule, ce n'est plus le peintre qui les y fait aller, c'est la conscience. On appelle cela: succès d'estime. Le succès d'estime, c'est le pendant du mariage de convenance. L'estime, c'est le remplaçant de l'amour: triste remplaçant!

Eh bien! donc, cet estimable M. Ingres, je ne puis pas le contempler. Il me donne le vague à l'âme. Quand mes regards ont bien erré sur ces figures académiques, dont pas un trait, pas un air de visage ne me dit quoi que ce soit; quand mes oreilles ont bien entendu murmurer par des lèvres que contracte l'envie de bâiller: « Oui, c'est très-beau, c'est d'un dessin superbe! » je n'ai plus qu'un instinct, celui de sortir; il y a quelque chose en moi qui murmure: *Vole m'en anà* (1)! comme ce pauvre vieux juge centenaire de Carpentras que ses enfants clouaient sur son siége pour empocher le traitement.

Le portrait de M. Molé, surtout celui de M. Bertin, sont des chefs-d'œuvre. Pourquoi? parce qu'ils sont vivants. Ils sont vivants, parce qu'ils sont vrais. Ils sont vrais parce que M. Ingres, en les faisant, s'est uniquement préoccupé de son modèle. Il résulte de là des têtes fortement modelées, énergiquement peintes, qui ont de la couleur, qui pensent, qui parlent, au lieu d'un placage désagréable à l'œil et plat comme une détrempe à la céruse.

Le portrait de Cherubini serait bon sans cette muse délavée, vieille fresque tombée du mur en ruine de quelque temple romain, et qui vient, par derrière, bénir ce pauvre M. Cherubini qui ne s'en doute guère.

Les portraits de dames: mauvais en général. Il y a eu là complication, obsession double; d'une part, le juste orgueil du peintre; de l'autre, la réputation d'élégance ou de beauté des modèles. Tout cela lutte sous le pinceau de l'artiste. Il s'est cruellement tourmenté, cela se voit. Je suis certain que ses modèles l'ont laissé bien tranquille, mais M. Ingres est une âme travaillée et chargée, sa peinture le dit; une âme complexe; il n'a ni la vue ni le sentiment simples.

Le portrait de la comtesse de B*** est avant tout le portrait d'une magnifique robe en satin bleu, avec accessoire de figure. Au-dessus de la robe il y a une tête dont les traits sont beaux, dont les teintes sont effacées; un ensemble plâtreux et mort, très-pénible. Les petits clercs de la littérature, qui rêvent duchesses mais n'en voient guère, appellent cela une peinture *aristocratique.* Pauvre aristocratie! Heureusement pour elle, n'en déplaise à ces messieurs, elle se permet d'avoir des couleurs sur les joues, du vermillon sur les lèvres, du feu dans les yeux, et des visages autrement faits qu'une planche: l'original le prouverait au besoin.

Les morceaux lumineux du salon de M. Ingres sont les Vénus. Ce genre de peinture me déplaît souverainement; mais je n'ai pas besoin de consulter ma conscience pour la trouver belle. Ces corps sont admirables, ils sont charmants. Point d'âme, pas même de passion, des têtes qui n'expriment rien; pourtant c'est superbe, et cela vous saute aux yeux. Ici M. Ingres n'avait pas à peindre de belles dames, il était aux prises avec le vrai, le vrai l'a possédé, il a fait des merveilles.

VERNET. — Pour celui-ci, c'est bien tout le contraire. M. Vernet a, en peinture, le style militaire. Il peint à la pointe de l'épée, comme écrivait M. Dupin, le père de Mme Sand. Ce n'est pas léché, on n'a pas le temps: c'est conçu, empoigné, exécuté au grand galop. La vie y est, la couleur, la flamme, le trait, le drame, tout. Quant aux détails minutieux, allez les demander à M. Ingres, qui peint durant un quart de siècle la même toile: aux Anglais, qui en mettent autant à compter les poils de leurs ouistitis et les écailles de leurs ananas. Pour nous, dont l'existence est courte, qui la passons au bruit des batailles, nous enlevons notre redoute, et, celle-là prise, vite à une autre. C'est large, c'est chaud, l'idéal plane sur ces scènes comme elle plane sur la vie des camps; chaque figure a sa juste expression, ce qui ne signifie pas un même sentiment d'une même poésie; non, mais elle dit clair et net ce qu'elle doit dire.

Dans la *Chasse au sanglier*, le spahi vise sa bête, la tire à bout portant, vif, alerte et comme en riant. Il a vu d'autres dangers; je ne sais quelle familiarité avec la mort se joue autour de cette tête et lui donne un bon caractère.

La Smala n'est pas irréprochable, tant s'en faut. Si on l'envisage comme tableau, il y a beaucoup à redire. On ne sait ni pourquoi cela commence, ni pourquoi cela finit; on y trouverait difficilement un centre. Mais, à la prendre comme collection de scènes détachées, mises bout à bout et reliées par l'action du moment, par le sentiment général, *la Smala* présente de mâles beautés.

Chaque groupe est bien possédé par sa situation. Le cœur de cet Arabe, qui saisit son arme et fait front à l'ennemi, ne bat que de haine sauvage. Chez cet autre l'anxiété domine; il couvre de sa protection le douar d'où les esclaves emmènent les femmes, effrayées tout à la fois et curieuses, mal cachées qu'elles sont dans le pavillon que soulèvent les chameaux. Sur son visage creusé de rides, une inquiétude dévorante se mêle au courroux guerrier. — Comme il est bien absent d'esprit, cet insensé qui joue au premier plan, placide au milieu de l'emportement général. — Et cette femme aux yeux fauves, dont le fils expire, qui lève ses mains menaçantes vers les Français détestés. — Et ces autres, au cœur défaillant, prosternées devant le duc d'Aumale. — Et cette gazelle, aux oreilles droites, à la prunelle étincelante, humant le bon air de liberté qui lui vient du désert! Voilà qui est pris tout en vie; avec la vie de l'âme, avec la vie de l'action.

(1) En provençal: Je veux m'en aller.

J'ai toujours aimé *Rébecca.* — Les gens qui reprochent à Eliézer son attitude empesée n'ont jamais vu de scheik, ils n'ont jamais suivi des yeux, pendant de longues journées au désert, cette démarche un peu apprêtée, un peu théâtrale, mais avec une souveraine noblesse. Ils n'ont pas vu, le matin et le soir, ce baisement de mains, quand le scheik, quand le chamelier conducteur s'approchent, le pas élastique, le buste projeté en avant, un sourire grave à demi-perdu dans leur longue barbe, et que du bout de leurs doigts ils prennent le bout des vôtres, l'effleurent de leurs lèvres, et relèvent leur noble front avec une indicible majesté.

Si elle leur était apparue, cette antique civilisation de l'Orient, conservée dans toute sa pureté aux contrées bibliques, oh! comme ils comprendraient et la pose calme, digne en son énergie de la jeune fille arabe, et la pose admirablement vraie, par cela justement qu'elle est gênée, de ce puissant serviteur du puissant scheik Abraham; de ce Bédouin qui se tient debout, sur la pointe des pieds, touchant à peine de ses lèvres tendues la cruche que supporte le bras de la jeune fille, le corps retiré loin d'elle, dans une sorte d'exagération de retenue et de respect!

Nous autres gens polis d'Europe, les Orientaux nous trouvent un peu ours, un peu mal léchés; notre sans-gêne les scandalise. Nous n'avons pas vécu huit jours chez eux que nous pensons comme eux.

Ceci me rappelle une petite scène levantine. C'était à Athènes, au bal de la reine. Il y avait là trois charmantes Hydriotes, la tête encadrée dans leur mouchoir d'or, qui les faisait ressembler à des peintures byzantines, le corsage emprisonné dans une veste de velours cramoisi, la poitrine à demi-voilée par une gaze que rattachaient des boutons de diamant. Elles étaient là, trois perdrix effarouchées, trois princesses de la plus haute noblesse, des plus grands noms, accoutumées à tous les raffinements, à toutes les circonlocutions du bien-vivre oriental; en outre dames d'honneur de la reine, ce qui leur assurait des distinctions spéciales.

Arrive un vol de jeunes officiers de marine français. Quelques-uns voient ces jolis minois, ces costumes d'opéra-comique: — « Tiens, tiens, tiens, c'est gentil! » Et de les aborder tout droit, d'un air cavalier, le propos vainqueur, comme ils auraient fait de la laitière de Montreuil! Il fallait voir l'étonnement, le scandale, et les trois princesses reculant, reculant toujours, sans répondre, et nos officiers, mis en plus belle veine par cette indignation orientale, qu'ils prenaient pour une pudeur de Lisbeth ou de Babet! — Enfin les trois dames d'honneur, toujours silencieuses, toujours confondues, disparurent derrière la grande maîtresse de la cour. Entre elles et les entreprenants marins elles avaient mis le trône. Sans le trône, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

Je nomme encore, et c'est le dernier, un tableau tristement impressif parmi la belle galerie de Vernet: *le Choléra à bord du Melpomène.* Là éclate le talent éminemment objectif de Vernet.

Un mort, que lient deux matelots accoutumés à ce lugubre travail; un contre-maître, qui écrit les décès, à peu près comme il ferait autre chose; le mousse, saisi par le mal, qui recule, debout, les mains étendues, épouvanté, les yeux hagards, le visage envahi d'une pâleur livide, ne comprenant pas bien ce qu'il éprouve, mais sentant que tout est fini, qu'il est perdu; le chirurgien, jeune homme sérieux, qui en a beaucoup vu passer, qui voit empaqueter son mort de la veille sans sourciller, mais que ce pauvre enfant émeut; quelques officiers à l'arrière-plan, assis, soucieux, tristes d'une tristesse mâle, contenue, courageuse, sachant que, choléra ou non, il y a tant de nœuds et tant de jours à filer, qu'il faut que le moral se maintienne à bord, que le devoir se fasse; voilà le tableau, et je le trouve excellent, point mélodramatique. C'est la situation qui est extrême, la peinture ne l'est pas. Elle traduit la vérité sobrement et la relève par un ton d'énergie: ce cachet militaire dont je parlais tout à l'heure.

Mon esprit, mon caractère goûtent Vernet en même temps que mes yeux l'admirent. Je ne dirai pas qu'il me prenne le cœur; c'est une autre affaire. Il ne me donne pas à rêver; il me saisit et je le saisis du premier coup.

VALLEYRES.

La *Revue des cours publics*, fondée, il y a huit mois, par M. ODYSSE-BARROT, et sur laquelle nous avons plusieurs fois déjà appelé l'attention de nos lecteurs, poursuit brillamment le cours de ses succès. Elle vient d'agrandir son programme et de doubler ses dimensions, sans augmenter le prix d'abonnement. Abeille intelligente, elle butine et recueille les plus substantielles, les plus intéressantes leçons scientifiques et littéraires du Collége de France, des Facultés des lettres, des sciences, de théologie, de droit et de médecine; du Muséum, du Conservatoire des arts-et-métiers, de l'Ecole des mines, de l'Ecole des chartes, de l'Ecole des ponts-et-chaussées; des facultés de province et des universités les plus célèbres de l'étranger.

On s'abonne à Paris, 5, rue du Pont-de-Lodi. 15 fr. par an, pour Paris; 18 fr. pour les départements; 24 fr. pour l'étranger.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

HOLLANDE.

« Les Hollandais, placés aux confins de la mer et de la terre, sur quelques plages de sable, dont ils avaient éloigné les eaux avec un art admirable, et sur lesquelles ils avaient

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646 647, 648, 649, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 660, 661, 662, 663, 664 et 665.

fait naître de gras pâturages, étaient devenus tour à tour pêcheurs, cultivateurs, éleveurs de bétail et commerçants. Faisant saler le poisson qu'ils pêchaient sur leurs côtes, le laitage qu'ils recueillaient de leur bétail, allant offrir en tous lieux ces précieux aliments au moyen de leurs vaisseaux, ils s'étaient mis en rapport avec les contrées les plus diverses, et bientôt s'étaient constitués les commissionnaires de toutes les nations, transmettant aux unes les produits des autres... Ils étaient devenus ainsi les premiers navigateurs, et en même temps les plus adroits, les plus riches négociants du globe. Braves et sachant défendre leur prospérité sur terre et sur mer, républicains, libres, divisés, éloquents, mais capables de contenir leurs passions, aimant les arts, les pratiquant avec une originalité due à leur sol et à leurs mœurs, ils avaient donné tous les spectacles, ceux de la guerre, de la liberté, de la civilisation... » C'est ainsi que, dans son douzième volume de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*, M. Thiers caractérise, avec une netteté de pensée et de style qui rappellent la manière des grands historiens de l'antiquité, ces habitants du nord de l'Europe, qui luttèrent d'influence contre la toute-puissance et l'orgueil de Louis XIV, et qui « finirent par donner pour rois à l'Angleterre des princes dont ils n'avaient daigné faire chez eux que des stathouders. »

Salon de 1855. École hollandaise. Rembrandt travaillant dans son atelier, tableau par M. Hollander.

Ce peuple, presque isolé du mouvement de l'Europe, au milieu de ses marais et de ses canaux, compte dans l'histoire de l'art, non par l'architecture et par la sculpture, mais par sa peinture, tout empreinte d'un caractère réaliste, et dont il a fait comme un poëme familier consacré aux vulgarités de la vie commune. Cette tendance se prononce déjà d'une manière marquée dans le célèbre Lucas de Leyde, contemporain et ami d'Albert Durer, peintre et principalement graveur, comme ce dernier, et placé à l'origine de l'école hollandaise, comme Albert Durer domine à l'origine de l'école allemande. Il ne faut demander à ses artistes ni la noblesse de la composition, ni la beauté des formes. Le souffle fortuné qui fit jadis éclore la beauté sur les rivages de la Grèce, et qui en donna le génie à ses artistes, ne visitait pas les plages basses et les attérissements de ce pays conquis sur les mers du Nord, et souvent voilé de brouillards. Les sujets religieux, tirés de la Bible et du Nouveau Testament, n'inspirèrent pas aux peintres hollandais un sentiment plus élevé et plus pur. Mais ils trouvèrent un art original, quand ils se mirent à peindre des intérieurs d'habitations privées, des chaumières, des tavernes, des tabagies, des foires, des fêtes de village, des marines, de vertes prairies couvertes de troupeaux,... et qu'ils portèrent dans l'imitation de toutes ces scènes communes un amour de la vérité, une délicatesse et une patience inimitables de rendu. En désertant l'idéal de la grandeur, ils découvrirent et mirent en lumière un microcosme vers lequel l'art antique et le grand art italien avaient dédaigné d'abaisser leurs regards. Ils se firent pour cela des outils d'une ténuité extrême, et employèrent la couleur avec un fini exquis, qu'il n'a pas été donné de dépasser. Les insectes et les fleurs sortirent de ce subtil travail, parés des plus vives couleurs; les pétales de la fleur vivante n'ont pas de teintes plus fraîches, un tissu plus velouté et plus transparent, la rosée n'y suspend pas une perle plus liquide, que dans les peintures de Van Huysum. Que de scènes charmantes dans les tableaux de Cuyp, de Terburg, de Gerard Dow, de Metzu, de Mieris, de Van Ostade, de Steen, dans ceux de Wouverman, de Berghem, de Van-den-Velde!... Et puis, si l'on en vient à citer les noms les plus célèbres, on trouve celui de Ruisdael, le plus grand des paysagistes simples, celui de Paul Potter, le plus grand des peintres d'animaux. Après ces noms si glorieux il faut encore en citer un qui les efface tous ; un génie hors ligne, dessinateur incorrect, bizarre, le plus souvent inélégant et trivial, mais qui, malgré tous ses défauts, grand magicien de l'art, se dresse de toute la hauteur de son originalité vis-à-vis des célèbres maîtres de la peinture. Ce novateur est Rembrand (1606-1669), le grand maître du clair-obscur, qui conçut l'emploi de l'ombre et de la lumière autrement qu'on ne l'avait encore fait jusqu'à lui.

Telle a été la destinée, telle a été la mission de la peinture en Hollande, et elle est restée comme la gloire la plus évidente, la plus incontestée de ce peuple. Elle a tenu une place considérable dans l'histoire de l'art moderne. Les enchantements qu'elle avait réalisés ont eu du retentissement au loin ; tous les peuples civilisés se sont laissé séduire par ces attrayants tableaux des humbles et paisibles habitudes de la vie domestique ou du spectacle des champs. Encore aujourd'hui on se dispute à prix d'or les productions de cette école ; et il n'est pas d'homme un peu sensible à la peinture qui ne connaisse la plupart de ses premiers maîtres, et ne conserve comme un doux et agréable souvenir les images de ce genre familier, de cette poésie populaire, par laquelle le nom de la Hollande a été introduit et ne cessera d'être répété dans l'hymne éternel où la Renommée chante la gloire des peuples.

Pourquoi cette source est-elle aujourd'hui presque entièrement tarie? Pourquoi la même chose est-elle arrivée pour l'Espagne? Pourquoi l'art est-il éteint aujourd'hui en Italie, sur cette terre où il a brillé de toute sa splendeur? Il y a des moments solennels dans la vie des peuples, où, dans la pleine vitalité de leur jeunesse, ils tirent du sein de leur civilisation une idée neuve, une formule nouvelle; ils brillent quelque temps de cette lumière propre et en illuminent le monde; mais cette période écoulée, ils ne retrouvent plus en eux ni cet élan, ni cet éclat. Ce n'est pas une raison pour qu'ils soient à tout jamais déshérités de l'art; mais ils doivent le chercher dans des conceptions autres que celles du passé, et à des points de vue nouveaux; car il ne lui est plus donné de couler encore jeune et vivant d'une veine épuisée.

L'exposition de la Hollande au palais des beaux-arts comprend 132 numéros (peinture à l'huile, 95; — aquarelle, 4; — sculpture, 3; — gravure, 26; — architecture, 4). Dans la peinture à l'huile, M. Bles, peintre de genre, est le seul qui manifeste une personnalité digne d'intérêt. Nous avions déjà eu l'occasion de voir en 1851, à l'exposition de Bruxelles, son tableau intitulé : *Un jeune ménage et la vieille tante*, que *l'Illustration* reproduit ici. L'artiste, disions-nous alors, y donne le spectacle des dernières lunes de miel. Près du berceau de son enfant une jeune et charmante femme est endormie dans les bras de son mari, qui bâille et s'étire. Cette somnolence n'est pas seulement le fruit d'un bonheur qui s'affaisse sur lui-même, mais elle est particulièrement provoquée par les chants d'une vieille dame qui s'évertue sur quelque romance surannée, en s'accompagnant de l'orgue. Un jeune garçon rit sous cape des tendres roucoulements de la bonne dame et de leur effet sur le jeune ménage. Tout va bien jusque-là. Mais des chasseurs entrant par toutes les coulisses sur la scène et marchant sur la pointe du pied pour faire aux endormis quelque niche campagnarde, viennent tirailler la composition, qui allait bien toute seule, et déconcerter le spectateur par leur laideur et leur importunité. La couleur est légère et agréable, la touche facile et spirituelle. Cela n'a pas une grande portée; mais cela a une saveur particulière, quelque chose de vif entrevu ailleurs qu'au fond d'un carton de gravures ou dans un musée. » Le livret de l'Exposition universelle des beaux-arts indique le précédent sujet : *Un jeune ménage et la vieille tante*, comme étant tiré de la satire X de Boileau. Rien, dans tout ce que nous nous rappelons de cette médiocre et méchante satire ne justifie un pareil énoncé ; et c'est sans doute cette erreur qui a fait dire à un spirituel critique que « le peintre s'était inspiré de Nicolas Boileau, poëte hollandais du dix-septième siècle. » Un autre tableau de M. Blés, *le Directeur de femmes*, a un certificat d'origine mieux en règle. Non-seulement il sort de cette

Un jeune ménage et une vieille tante, tableau par M. Blés.

satire Xe de Boileau, mais afin d'écarter tout doute, le livret cite les deux vers suivants :

Qu'il paraît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint...

L'artiste a pris à Boileau ce trait de coloris et l'a exagéré; il a donné à son directeur une constitution et un teint apoplectiques. Sa haute enluminure est d'autant plus accusée qu'elle contraste avec la blancheur et la pâleur maladive de l'escadron coiffé accouru à son aide. La mesure est dépassée en certains points. M. Blé rencontre juste quand il représente près de la porte une des dévotes clientes, faisant directement déposer sur un buffet par son domestique « sirops exquis, ratafias vantés; » quand il place à distance le vicaire, à figure laide et envieuse, auquel nulle ne fait attention, et qui, pour ne pas paraître indifférent au milieu de tout ce zèle féminin, émet par signes une stérile invitation à ne pas faire de bruit; quand il nous montre une jeune dévote avançant une chaufferette sous les pieds du saint homme, et une autre plus âgée qui verse quelques gouttes d'eau spiritueuse sur un mouchoir pour les lui faire respirer; mais, lorsqu'au milieu de cet empressement effaré, il représente le robuste directeur, démentant toute cette mise en scène qui l'enveloppe, en train de tremper un biscuit dans une tasse de chocolat placée près de lui sur une chaise; ou bien une jeune femme aux traits délicats, tournant sur un réchaud une énorme quantité de chocolat, destinée à je ne sais quelles autres défaillances futures, ici la vérité d'observation comique dépasse le but et touche à la charge. Peut-être aussi y a-t-il lieu à blamer dans le costume féminin un négligé qui ne conviendrait qu'à la familiarité intime d'un ménage; et ici ce n'est évidemment pas le cas. Dans son tableau des *Trois Mères*, M. Blés a groupé avec simplicité et naturel une jeune femme pâle et relevant de couches, sa mère attentive qui dispose des coussins sur un fauteuil où elle va s'asseoir, et une robuste nourrice qui allaite le nouveau-né, tandis que le mari contemple la scène avec un tendre intérêt. Cette petite toile, exécutée dans une harmonie grise, a une grâce triste, mais des qualités moins originales que les deux précédents ouvrages. Ces peintures de M. Blés donnent l'idée d'un talent ingénieux et facile, et d'un esprit d'observation saisissant volontiers le côté plaisant des scènes de la vie. Ce caractère se révèle dans les traits intelligents du portrait de l'auteur peint par lui-même.

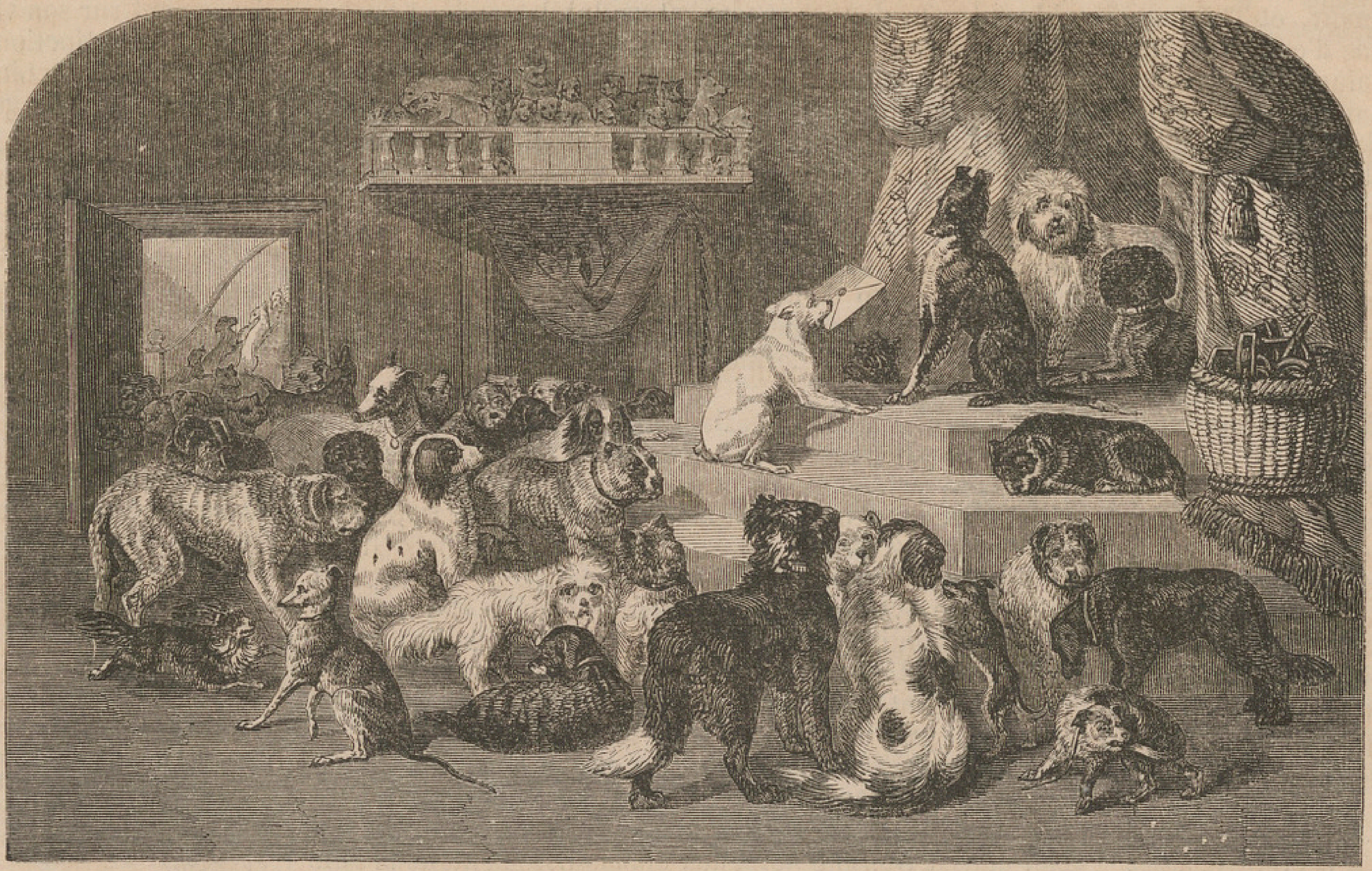
Nous citerons une composition sévère : *Michel-Ange devant le cadavre de la princesse Vittoria Colonna*, par M. SCHWARTZE. Cette page, consacrée à la profonde douleur du grand artiste devant les restes de son illustre amie, demanderait un style plus ferme et plus caractérisé. — Dans un genre secondaire, M. SCHMIDT-CRANS a représenté, avec assez de vérité, des *Saltimbanques en répétition.*

L'Illustration reproduit : 1° un tableau de M. HOLLANDER : *Rembrandt dans son atelier;* occupé à peindre une des principales figures de sa ronde de nuit, tableau considéré comme son chef-d'œuvre. Deux figures épisodiques de femmes sont mal rattachées à la scène, bien disposée d'ailleurs et bien éclairée, mais sans accent, et d'une exécution molle. — 2° Des *Moines de l'ordre de Saint-François, chantant un* Te Deum, par M. BOSBOOM, scène bien entendue sous le rapport de la lumière, mais exécutée avec lourdeur. Nous préférons à ce tableau un intérieur d'église, *la Sainte Cène dans une église protestante*, d'un ton blond harmonieux, où l'air circule bien, mais qui laisse à désirer sous le rapport des figures.

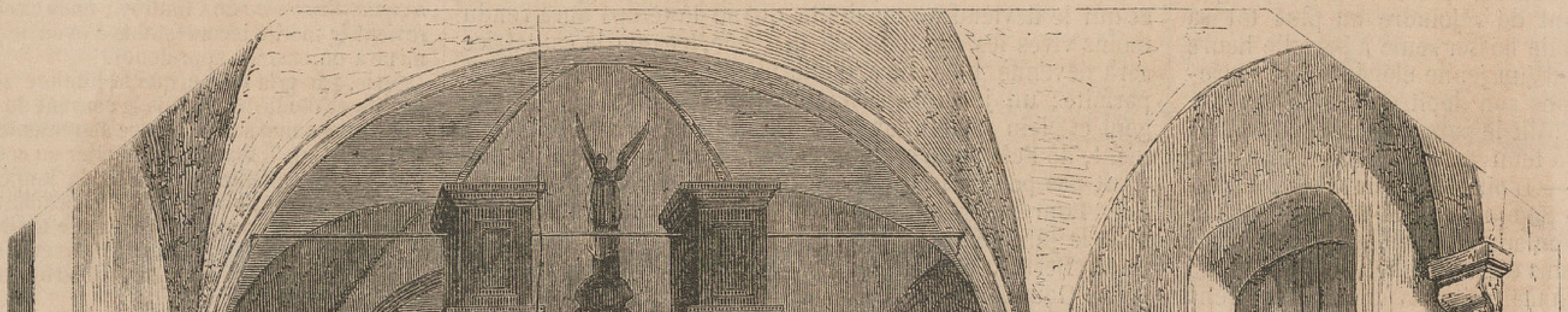
M. LOUIS MEYER mérite d'être cité particulièrement pour les marines qu'il a exposées, et particulièrement : *le Coup de vent sur la côte de Scheveningue.* Cette marine, traitée dans une harmonie grise, a des finesses de ton et d'exécution remarquables. Les flots roulent avec légèreté les uns sur les autres; ce sont bien là les eaux sales et vaseuses de la mer du Nord, qui lavent ces côtes basses, ou viennent expirer sur des dunes de sable. Si M. Meyer parvient à donner aux petites figures, dont il anime ses compositions, un dessin mieux senti et plus vrai, il prendra rang à côté des peintres de marine célèbres de son pays, où ce genre de peinture a été cultivé avec tant de succès.

M. DE HAAS a réussi à répandre d'une manière vraie une lumière fraîche et vive, bien qu'un peu voilée dans le lointain par les brumes du matin, dans sa jolie toile intitulée : *les Bords du Rhin.* Les plantes y sont spirituellement touchées, mais les animaux réclament un dessin plus précis, et les nuages sont d'une exécution lâchée et malheureuse. M. de Haas a une vue claire et gaie du paysage. — M. BILDERS, au contraire, le conçoit d'une manière plus laborieuse et le cherche à travers un fouillis végétal, qu'il aborde d'un pinceau leste et délibéré, mais qui ne se souvient pas assez de la nature. — M. KOEKKOEK a une grande réputation dans son pays. Il a sans doute étudié longtemps les forêts et les embranchements des arbres, mais il a pris, à l'égard de ces objets de ses études, des habitudes d'atelier et un parti pris définitif, qui paraissent irréparables. — M. SPRINGER, dans sa vue de l'*Hôtel de ville de Nimègue, fin du dix-septième siècle*, a peint avec lourdeur les personnages, mais rendu avec un patient travail, qui semble vouloir lutter avec la photographie, les détail

Salon de 1855. École hollandaise. Intérieur d'une Ville de Hollande, tableau par M. Weissenbruck.



Requête présentée par des chiens, dessin par M. Gempt.



Moines de l'ordre de saint François chantant un *Te Deum*, tableau par M. Bosboom.

d'une façade éclairée par le soleil. — Outre quelques tableaux dont nous avons parlé plus haut, *l'Illustration* reproduit encore un *Intérieur d'une ville hollandaise*, d'après M. Weissenbruch, et *la Requête*, dessin au crayon de M. Gempt, comédie fantastique dont les chiens sont les acteurs, et où l'on voudrait trouver plus de verve et de physionomie. — Deux chefs-d'œuvre de l'art hollandais, la *Garde de nuit*, d après Rembrandt, et le *Festin de la garde civique*, d'après Van der Helst, ont été reproduits à l'aquarelle par M. Craayvanger.

Sculpture : — Si l'on s'arrête à regarder deux terres cuites représentant *un Garde de nuit à Amsterdam* et *un Crieur des numéros de la loterie*, deux laides figures, couvertes de guenilles rapetassées, on ne peut, vis-à-vis de cet échantillon de l'art de la statuaire, que penser tristement aux dégradations qu'il a dû subir pour venir de la Grèce ici, et s'abaisser depuis les types divins de Phidias jusqu'à cette vérité de l'ignoble. C'est le cas de dire avec Louis XIV : Cachez-moi ces magots.

A. J. du Pays.

Chronique musicale.

Une fort jolie pièce vient de paraître à l'horizon. Il faut signaler le fait au plus vite, car il est rare. MM. les faiseurs de livrets ne nous gâtent pas, depuis quelques années, au Théâtre-Lyrique surtout, et c'est pourtant le Théâtre-Lyrique qui vient de mettre au jour un petit ouvrage dont le sujet est simple, dont les incidents sont naturels, les caractères vrais, ainsi que les sentiments, le style élégant sans recherche, le dialogue vif, net, et spirituel sans prétention.

Le secret de l'oncle Vincent fait passer une assez mauvaise nuit au pauvre Marcel et à sa femme Thérèse : mais à ce prix il assure la tranquillité de leur ménage, bien précieux, qu'on ne saurait assurément payer trop cher.

C'est un plaisant original que cet oncle Vincent. Il passe pour être avare et d assez méchante humeur, et Thérèse, qu'il a élevée, a trouvé parfois son système d'éducation un peu rude. Aussi n'est-ce pas sans une certaine appréhension que Marcel, brave ouvrier en bijouterie, qui avait plus de cœur que d écus, est allé lui demander la main de la jolie Thérèse. Cependant il l'a obtenue, et l'oncle Vincent a poussé l'amabilité jusqu'à lui dire : Tu m'as l'air d'un bon enfant. Mais il a ajouté : Je ne mets qu'une condition à mon consentement. Tu vas prendre l'engagement de me venir voir le soir même de tes noces, dès que tu auras installé chez toi ton épousée. J'ai un secret à te dire, et je ne puis te le dire plus tôt.

Marcel a fait cette promesse, dont l'exécution l'embarrasse prodigieusement, car il lui est défendu de dire où il va, et il n'est guère d'usage qu'un nouveau marié aille se promener tout seul par la ville le soir de ses noces. — Va te coucher tranquillement, dit-il à Thérèse, et attends-moi. J'ai à terminer un travail pressé. Je me coucherai tout à l'heure. Thérèse obéit, mais elle revient bientôt après, et ne le trouve plus. — Où peut-il être allé ? Chez Mme Gervais, peut-être ! — Thérèse a quelques raisons de se défier de Mme Gervais. Tout à coup on frappe à la porte. — Ah ! le voici, enfin ! — Non, c'est un commissionnaire aviné, porteur d'un petit coffret à l'adresse de M. Marcel. Voilà Thérèse en proie à la curiosité autant qu'à la jalousie. — Qu'y a-t-il dans ce coffret ? La serrure en est fermée ! Si je descendais chez le serrurier d'en face, dont l'atelier est encore ouvert ?

Pendant qu'elle est chez le serrurier, Marcel rentre, assez mécontent. — « C'était une farce ! » L'oncle Vincent ne lui a rien dit, et lui a seulement mis dans la main quelque chose, en lui recommandant de rejoindre au plus tôt sa femme, qu'il est dangereux de laisser seule à pareille heure dans un pareil jour, M. Paul (un jeune élégant antérieurement évincé) ayant juré dans son dépit d'enlever Thérèse le jour de ses noces. — Ah ! dit le pauvre Marcel en voyant sa chambre vide, M. Paul a tenu parole !... Peut-être, car voilà Thérèse qui revient. — D'où venez-vous ? — Où êtes-vous allé ? — Répondez. — Répondez vous-même. Chacun soutient sa dignité de son mieux. Marcel, dont la douceur habituelle lui a valu déjà plus d'un quolibet, se fait brutal, et, ne pouvant se résoudre à maltraiter sa femme, s'en prend à son mobilier qui vole en éclats. Mais Thérèse, que l'oncle Vincent a de bonne heure accoutumée au bruit, tient tête à l'orage avec une fermeté et un sang-froid qui lui donnent sur Marcel une supériorité décidée. Et, au milieu de tout ce vacarme et de cette exécution, dont les détails sont les plus gais du monde, l'amour mutuel des deux jeunes gens, que l'orgueil n'a pu altérer, se fait jour de mille manières, et amène enfin une explication. — Qu'est-ce que ce coffret ? — Je l'ignore ? — Qui a pu l'envoyer ? — Je n'en ai pas le moindre soupçon. — Ce n'est donc pas Mme Gervais ? A cette supposition Marcel pouffe de rire. Mais, comme il a l'esprit plus ouvert que M. X., mon mystérieux et infortuné correspondant du mois dernier, il se souvient tout à coup du petit présent de l'oncle Vincent, qu'il a mis machinalement dans sa poche. C'était une clef. La clef ouvre la serrure du coffret, qui renferme la dot de Thérèse : huit mille francs, fruit des labeurs de l'oncle Vincent, que son économie obstinée avait fait passer pour avare !

Ces sortes d'ouvrages ne vivent que par les détails. Or, ici, les détails sont charmants, et attestent un talent original, un esprit fin, une imagination vive et pleine de grâce. L'auteur, M. Boisseaux, porte un nom inconnu, mais qui ne le sera pas longtemps.

La musique aussi est le début d'un jeune homme. Les morceaux, en général, sont bien faits, et l'orchestration assez bonne, quoique par moment un peu trop bruyante. Mais les mélodies, pour la plupart, n'ont rien de bien saillant, et ne s'élèvent pas toujours au-dessus du lieu commun. Il y a pourtant vers la fin une romance à deux voix : *Adieu, soyez dame et maîtresse*, mélodie élégante et expressive, où l'entrée de la seconde voix : *Il m'aime encore*, a beaucoup de grâce. C'est là une inspiration heureuse et qui autorise à croire que M. de Lajarte pourra faire un jour beaucoup mieux encore qu'il n'a fait cette fois-ci.

— Au Théâtre-Italien, *Il Trovatore* a remplacé *Otello*, et, Dieu merci, a été beaucoup mieux traité. On n'en a point trouvé les morceaux trop longs, ni trop nombreux, ni trop pénibles à chanter. On n'y a rien retranché, rien substitué. On a donné au public la pensée du compositeur tout entière. M. Verdi est, ma foi ! bien heureux ! Rossini a le droit de lui porter envie.

A la vérité, Mario, dont une indisposition paralysait la bonne volonté, s'est dispensé, le premier jour, de paraître au troisième acte et de chanter sa cavatine : mais il a senti que le fait méritait d'être expliqué, et qu'un artiste doit compte au public des plaisirs dont il le prive. A la seconde représentation, M. Mario se trouvant mieux portant, la scène retranchée a été rétablie. M. Mario dit fort bien la romance du premier acte :

E d'ogni rè maggior
Il trovator,

dont les paroles ne sont pas assez modestes pour qu'il soit permis de la chanter médiocrement. Il a beaucoup de sensibilité et des accents très-pathétiques dans la belle scène du quatrième acte :

Ah ! che la morte ognora
E tarda nel venir !

et des élans d'un grand effet dans les derniers morceaux. Son succès, un peu douteux le premier jour, à cause de son état maladif, a été très-brillant aux représentations suivantes. Je ne puis dissimuler cependant que sa voix n'y paraisse parfois un peu fatiguée, notamment dans le duo du second acte avec Azucena. Mais je ne veux pas trop insister sur ce point. Il ne faut pas faire à ce charmant artiste un reproche de ce qui n'est qu'un malheur. Jouissons de ce qu'il peut nous donner encore, et ne lui demandons pas ce qu'il n'a plus.

Mme Penco remplace, dans le rôle de Leonora, Mme Frezzolini, qu'elle ne peut faire entièrement oublier. Sa voix est plus jeune, plus fraîche, plus vibrante, que celle de sa devancière : mais elle n'a pas son style, son admirable coloris, son expression profonde et passionnée. Néanmoins on l'écoute avec plaisir. Elle dit bien la cavatine du premier acte, surtout l'*andante : Tacea la notte placida*, et produit beaucoup d'effet dans le final du troisième acte, dans l'air du quatrième, dans le duo qui suit, et dans la scène finale, où ses derniers accents font frissonner l'auditoire.

Mme Borghi-Mamo et Graziani sont, cette année, ce qu'ils étaient l'an passé : excellents tous deux. En somme, le succès de l'ouvrage de M. Verdi est aussi décidé, aussi brillant qu'il le fut il y a un an. La foule y court, et tout porte à croire qu'elle y courra pendant plusieurs semaines. Indépendamment de son mérite intrinsèque, cette musique-là a l'immense avantage d'être exécutée comme elle doit l'être ; elle produit l'effet qui lui est propre : elle le produit tout entier. M. Verdi est compris par ses interprètes, et, par conséquent, par le public. Les compositeurs plus anciens n'ont pas, à beaucoup près, le même bonheur.

Un début très-heureux a eu lieu dernièrement à l'Opéra-Comique. Mlle Henrion, jeune élève du Conservatoire, et l'une des athlètes du dernier concours, a joué le rôle d'Angèle, dans *le Domino noir*, aux applaudissements de la salle entière. Une voix fraîche, pure, bien timbrée, sonore, étendue ; une exécution déjà brillante, presque irréprochable, et qui le deviendra sans doute quand le temps aura rendu moins vives les émotions de la scène, et que la cantatrice sera devenue plus sûre d'elle-même ; une prononciation parfaite ; un jeu inexpérimenté encore, mais déjà intelligent et plein d'intentions ; de beaux yeux, un minois charmant, de l'élégance et de la grâce ; si tout cela ne vous suffisait pas pour commencer, vous seriez, ma foi ! bien difficile. Pour ma part, la voix de Mlle Henrion m'a paru, je vous le jure, infiniment plus agréable que les six cents voix de M. Berlioz, et même que les quatre mille cinq cents voix de M. Gounod.

Je ne prétends pas, assurément, que l'on renonce à ces exécutions gigantesques, qui ont en effet leur bon côté. Les exécutants, d'abord, y gagnent toujours quelque chose, et je m'en réjouis pour eux. Les spéculateurs qui en font les frais n'y perdent pas. Et n'est-il pas bon que nous ayons dans Paris un certain nombre de musiciens disponibles exercés à l'exécution des grandes œuvres et qui n'aient besoin pour cela que d'une répétition ou deux ? Les chiffres, d'ailleurs, ont leur attrait et leur prestige. Douze cent cinquante musiciens ! Cela brille sur une affiche et miroite singulièrement à l'œil du badaud. — Six cents voix ! six cents instruments ! Quel bruit cela doit faire ! Il faudra se boucher les oreilles ! Ce sera magnifique. Et l'on accourt de tous les points de l'horizon. Et l'on est fort étonné de voir que les cent vingt violons du monstrueux orchestre ne font pas autant d'effet que les quatre *crin-crin* du Vaudeville.

C'est qu'il n'y a aucune proportion entre les dimensions du palais de l'Industrie et la sonorité que peut produire une voix humaine ou un instrument de bois, violon ou clarinette, violoncelle ou basson. Multipliez-les tant qu'il vous plaira : vous n'aurez multiplié que des zéros. L'expérience vient de le prouver : les instruments de cuivre ont seuls une portée suffisante dans un aussi vaste espace. — Que M. Sax nous organise donc un concert de deux cents trompettes, trombones, ophycléides, saxhorns et saxophones, il aura quelques chances de succès. Et encore son succès sera-t-il troublé par les échos d'un édifice qui n'a pas été destiné à servir de salle de concert.

Il y a loin des 1250 exécutants des Champs-Elysées à un piano. Cependant ce mot de concert m'y ramène. M. Oscar Pfeiffer s'est fait entendre dernièrement dans la salle de la rue du Mail, laquelle vient enfin de se rouvrir, après une clôture de plusieurs années dont tout le monde connaît et a déploré la triste cause. M. Oscar Pfeiffer est le fils de Mme Ida Pfeiffer, à laquelle de hardis voyages ont acquis une juste et brillante célébrité. Comme sa mère, M. Oscar Pfeiffer est un voyageur intrépide et infatigable. Mais il a toujours un piano pour compagnon de route, et, partout où il s'arrête, il donne un concert qui l'indemnise avec usure des frais du déplacement. Je ne connais pas de manière plus commode, plus intéressante et moins dispendieuse de parcourir le monde. M. Pfeiffer est un pianiste d'un mérite fort distingué, qui joint à une exécution nette et brillante un style élégant, et beaucoup d'expression. Bon harmoniste d'ailleurs, et compositeur à qui ne manquent ni l'imagination ni la grâce. Il a commencé par une fantaisie sur des motifs de *Robert-le-Diable*, et terminé par une fantaisie sur le *Carnaval de Venise*. Toutes deux sont pleines d'effets piquants, et l'auteur a eu le rare bonheur d'y éviter tous les lieux communs. Au milieu du concert il a joué trois *études caractéristiques*. La première, intitulée : *Sérénade*, est une mélodie tendre, rêveuse, charmante, accompagnée d'arpéges d'une grande étendue, mais dont la disposition n'est pas commune, et dont l'harmonie n'a rien de bruyant. La seconde est surtout remarquable par un accompagnement en sons répétés, qui domine le chant, et dont l'effet est évidemment neuf. C'est un procédé pour lequel M. Pfeiffer pourrait prendre un brevet d'invention, si l'on en donnait aux musiciens pour les idées qui leur appartiennent. La troisième est une *Etude en octaves*, vive, animée, un peu babillarde, que l'auteur exécute avec autant de légèreté que d'éclat. Son succès a été aussi brillant que légitime. Avec un pareil bagage, M. Pfeiffer peut s'embarquer sans crainte, et avec la certitude d'être bien reçu partout.

Il a été d'ailleurs parfaitement secondé par M. Jacquart, l'élégant violoncelliste, par M. Armingaud, qui a joué délicieusement sur son violon deux fantaisies de sa composition pleines de distinction et de charme, et par un jeune chanteur allemand, M. Lindau, qui dit la musique des vieux maîtres avec autant de goût que d'intelligence.

G. Héquet.

Revue scientifique.

ASTRONOMIE : La lumière zodiacale. — GÉOLOGIE : Fumerolles sèches du Vésuve. — PHYSIQUE : Nouvelle source d'électricité. — ZOOLOGIE : Du retour des animaux domestiques à l'état sauvage. — ECONOMIE DOMESTIQUE : Moyen très-efficace d'arrêter les chevaux emportés. — HYGIÈNE DOMESTIQUE : Gymnastique de chambre. — Banquet annuel des sourds-muets.

Quiconque aura passé des années entières dans la zone des palmiers, conservera toute sa vie un doux souvenir d'une pyramide de lumière qui éclaire une partie des nuits toujours égales des tropiques. « Il m'est arrivé, dit M. de Humboltd dans son magnifique ouvrage *Cosmos*, il m'est arrivé de la voir aussi brillante que la voie lactée dans le Sagittaire, non pas seulement sur la cime des Andes, à ces hauteurs de 3 à 4,000 mètres, où l'air est si pur et si rare ; mais aussi dans les immenses prairies (*llanos*) de Venezuela et au bord de la mer, sous le ciel toujours serein de Cumana. »

Cette lumière, notée pour la première fois il y a à peine deux siècles, est désignée par les astronomes sous le nom de lumière zodiacale. On comprend difficilement comment un phénomène aussi remarquable a pu échapper aux Arabes, qui ont tant observé dans l'ancienne Bactriane, sur les rives de l'Euphrate et dans le midi de l'Espagne.

Ainsi que nous le disions tout à l'heure, il n'y a que deux siècles que la lumière zodiacale a été décrite ; ce fut en 1661, dans *le Britannia Baconica* de Childrey ; mais c'est à Dominique Cassini que revient le mérite incontestable d'avoir le premier soumis le phénomène à un examen approfondi.

Mais, par cela même que la lumière zodiacale n'a été observée, décrite et étudiée que dans le courant du dix-septième siècle, il ne s'ensuit pas que son existence ne remonte qu'à cette époque. M. de Humboldt, qu'il faut toujours citer en cette matière, ne met pas en doute qu'il ne faille reconnaître la lumière zodiacale dans la brillante lueur que l'on vit en 1509, pendant quarante nuits consécutives, monter comme une pyramide au-dessus de l'horizon oriental du plateau mexicain, et dont le souvenir est conservé dans un manuscrit des anciens Aztèques, appartenant à la Bibliothèque nationale de Paris.

Il faut donc admettre que la lumière zodiacale a existé de tout temps, mais qu'elle en est la cause ? On a voulu l'attribuer à une certaine atmosphère du soleil ; mais cette explication est inadmissible, parce que cette atmosphère est renfermée dans des limites beaucoup plus restreintes que celles où s'étend la lumière zodiacale. M. de Humboldt admet volontiers qu'il existe entre l'orbite de Vénus et celle de Mars un anneau très aplati, formé de matières nébuleuses et tournant librement dans les espaces célestes.

Quoi qu'il en soit de cette explication, la lumière zodiacale offre des variations d'intensité qui ont été notées par tous les observateurs ; de plus, on a également remarqué une double lumière, brillant simultanément à l'est et à l'ouest sur l'horizon, à ce point que le révérend George Jones, chapelain de la frégate *le Mississipi*, conclut, de ses observations, à l'existence d'un deuxième anneau lumineux en relation avec la lune.

Cette conjecture, publiée dans *l'Astronomical Journal*, est combattue par M. de Humboldt, qui, en exposant devant l'Académie des sciences de Paris les pièces du procès, exhibe, d'un journal de bord écrit en 1803, des observations faites par lui-même et dont la reproduction nous dispensera de plus longs développements sur ce curieux phénomène : « Le 17 et le 18 mars, dit-il, le fuseau zodiacal, dont la base paraît appuyée sur le soleil, brillait d'un éclat dont je ne l'ai jamais vu en d'autres temps à l'approche de l'équinoxe du printemps. La pyramide lumineuse terminait entre Aldébaran et les Pleiades, à 39°5′ de hauteur apparente, mesurée au-dessus de l'horizon de la mer, qui était encore assez visible. La pointe était un peu inclinée au nord, et la partie la plus lumineuse, relevée à la boussole, gisait ouest-nord-ouest. Ce qui m'a frappé le plus pendant cette navigation, c'est la grande régularité avec laquelle, pendant cinq ou six nuits de suite, l'intensité de la lumière zodiacale augmentait et diminuait progressivement. On en apercevait à peine l'existence dans les premiers trois quarts d'heure après le coucher du soleil, quoique l'obscurité fût assez considérable pour

voir briller les étoiles de quatrième et de cinquième grandeur ; mais après les sept heures quinze minutes, le faisceau lumineux paraissait tout à coup dans toute sa beauté. La couleur n'était pas blanche, comme celle de la voie lactée, mais, telle que Dominique Cassini assure l'avoir vue en Europe, d'un jaune rougeâtre De très-petits nuages, situés accidentellement de ce côté de l'horizon, réfléchissaient sur le fond rougeâtre une vive lumière. On croyait presque voir à l'ouest un second coucher du soleil. Vers les dix heures, la lumière disparaissait presque entièrement ; à minuit je n'en voyais qu'une faible trace, quoique la voûte céleste eût conservé la même transparence. Pendant que la lumière était très-vive à l'ouest, nous observâmes constamment à l'est, et c'est là sans doute un phénomène bien frappant, une lueur blanchâtre, également pyramidale. Cette dernière était tellement forte, qu'elle augmentait à cet air de vent la clarté du ciel, de la manière la plus frappante Les matelots même furent émerveillés de cette double lueur à l'ouest et à l'est ; et j'incline à croire que cette lueur blanche, à l'est, était le reflet de la véritable lumière zodiacale au couchant. Aussi toutes les deux disparaissaient-elles en même temps. Des reflets analogues se présentent souvent dans nos climats, au coucher du soleil ; mais je n'aurais jamais imaginé que l'intensité de la lumière zodiacale pût être assez forte pour se répéter par la simple réflexion des rayons. Toutes ses apparences lumineuses étaient à peu près les mêmes depuis le 14 au 19 mars. »

L'opinion que M. de Humboldt exprimait en 1803, sur le phénomène dont le révérend George Jones vient de donner une nouvelle explication, est aujourd'hui la même, et par conséquent en opposition avec celle de l'astronome américain.

— Tous les volcans ne fournissent pas des laves, c'est-à-dire des matières sèches ; les uns, comme ceux de la Martinique et de la Dominique, donnent constamment, ou dans certaines circonstances, un mélange doué d'une haute température, de vapeur d'eau, d'acide chlorhydrique et d'acide sulfurique ou sulfureux ; les autres, comme ceux des Andes, dégagent, d'après M. Boussingault, un mélange de vapeur d'eau, de soufre en vapeur et d'acide carbonique ; ceux-ci, volcans éteints, comme le lac de Laach, ne donnent plus issue qu'à des masses considérables d'acide carbonique ; ceux-là enfin, comme les salses de Santa-Martha, rejettent de l'azote, sans aucune élévation de température. Il n'y a que les volcans actifs qui envoient des matières sèches que l'on nomme laves ; sous ce rapport le Vésuve est extrêmement remarquable, et de ces laves incandescentes s'échappent des émanations diverses, et entre autres des fumeroles, à l'étude desquelles M. Sainte-Claire Deville consacre une nouvelle lettre adressée à l'Académie des sciences.

La composition chimique des fumerolles a tout particulièrement sollicité l'attention du jeune voyageur, et il nous faut ici rapporter un extrait de sa lettre : « En définitive, dit-il, si je ne me trompe, mes nouvelles expériences établissent, comme les premières, que de la lave incandescente se dégage, dès l'abord, des fumerolles anhydres, composées de chlorures (et fluorures) alcalins incolores, avec une petite quantité de sulfates, et elles montrent, en outre, que ces fumerolles primitives se transforment peu à peu en acquérant de la vapeur d'eau et un excès d'acide chlorhydrique. Les sels entraînés et déposés subissent aussi, de leur côté, une transformation, puisque les premières fumerolles ne donnaient que des sels incolores ou leucolytiques, pour me servir de l'expression d'Ampère ; tandis que les fumerolles secondaires entraînent et déposent des concrétions chroïcrolytiques de chlorures de fer et de cuivre : soit que ces dernières proviennent de la réaction du gaz acide sur la roche, soit qu'il y ait une véritable succession dans l'apparition des corps simples qui sortent en combinaison avec le chlore, les premiers étant les métaux alcalins ou leucolythes, les derniers les métaux proprement dits ou chroïcolytes, le manganèse jouant là un rôle intermédiaire. »

Dans la même correspondance, M. Sainte-Claire Deville touche à un point que nous avons déjà signalé dans cette *Revue scientifique*, c'est-à-dire au réchauffement des laves depuis longtemps éteintes, et il attribue aux fumerolles sèches le rôle principal dans la production du phénomène. Il admet que ces fumerolles viennent s'intercaler dans les vides laissés par les laves refroidies, et que c'est leur calorique qui, en se communiquant aux couches les plus profondes, leur redonne la chaleur qu'elles avaient perdue.

— Les sources de l'électricité sont nombreuses : le frottement, le simple contact, les décompositions chimiques, le mouvement, le magnétisme, et mille autres circonstances qu'il est inutile d'énumérer, donnent naissance à des phénomènes électriques que la science prend un soin tout particulier de noter et de mettre à profit.

M. Becquerel, dont les travaux sur cette partie de la physique sont connus de tout le monde, vient d'indiquer une nouvelle source d'électricité, dont nous ignorons encore la puissance, mais dont on ne tardera sans doute pas de s'emparer.

Il s'agit du dégagement d'électricité qui s'opère au contact d'une nappe ou d'un cours d'eau et de la terre adjacente. La terre prend un excès notable d'électricité négative, et l'eau un excès correspondant d'électricité positive.

Le phénomène se démontre au moyen de deux lames de platine convenablement préparées, et communiquant ensemble au moyen d'un fil connducteur ; l'une des lames est placée dans l'eau d'une rivière, l'autre dans la terre adjacente : quelle que soit la distance qui sépare les deux plaques, l'effet se produit ; toute la terre intermédiaire se trouve dans un état négatif. L'expérience réussit encore, c'est-à-dire que la recomposition des deux électricités s'effectue également, si, au lieu de l'appareil dont nous venons de parler, on fait simplement communiquer la terre et l'eau au moyen d'une corde humide ; or ce qui a lieu ici par l'intermédiaire de la corde se produit naturellement par l'intermédiaire des racines et radicelles de plantes en décomposition et amenées à l'état de matière carbonatée conductrice de l'électricité ; ces racines et radicelles sont le siége de courants électriques, circulant de la terre à l'eau dans une infinité de directions.

Le fait général dont il s'agit n'a encore été étudié qu'au contact de la terre et de l'eau douce ; mais on n'a aucune raison pour douter qu'il se produise également et même avec beaucoup plus d'intensité, au contact des eaux de la mer et des terrains adjacents.

En attendant qu'elle remplisse un rôle industriel, cette source d'électricité joue nécessairement un rôle météorologique. L'eau, en s'évaporant, verse continuellement dans l'air un excès d'électricité positive, tandis que la terre laisse échapper, par l'intermédiaire de la vapeur qui en sort, un excès d'électricité négative ; ces vapeurs, selon M. Becquerel, en se condensant par le froid des régions supérieures, forment les nuages chargés, les uns d'électricité positive, les autres d'électricité négative.

— L'esclavage chez l'homme, la domesticité chez les animaux, altèrent puissamment les attributs naturels des races privées de la liberté Tous les jours, sous l'empire de l'homme, des modifications plus ou moins heureuses se font remarquer parmi nos espèces domestiques, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les innombrables variétés de la race canine pour comprendre la puissance transformatrice de la domesticité.

Ces faits sont connus et acceptés par tout le monde ; mais, ce qui l'est beaucoup moins, c'est la métamorphose opérée lors du retour des diverses variétés de nos animaux et de nos oiseaux domestiques à l'état sauvage, et du passage de la servitude à l'indépendance et à la liberté.

Quelques observations éparses se trouvent dans la science. Azara a le premier noté que les chevaux sauvages, qui sont si nombreux dans les vastes plaines du Paraguay, et qui se composaient de chevaux domestiques de races diverses, de toutes formes et de toutes couleurs, abandonnés par les conquérants espagnols dans les immenses *llanos* de cette contrée, avaient presque tous changé de forme et de couleur, et que, dans une troupe de dix mille chevaux, on en remarquait à peine un sur cent gris, alézan, noir ou pie ; tout le reste était d'un poil brun à crins noirs, ce qui a fait conclure à ce naturaliste que telle fut la couleur primitive du cheval sauvage. La forme et la structure étaient redevenues celles du cheval sauvage du steppe des Kirguis gravé dans Pallas.

Varron est tout aussi explicite à l'égard des poules : les poules sauvages, dit-il, sont rares à Rome, où on ne les voit guère que dans des cages. Elles ressemblent, pour l'aspéct, non à nos poules domestiques, mais plutot aux poules africaines ou pintades (*numidæ meleagris*) ; elles ne pondent et n'élèvent de poulets que dans les bois, et sont stériles dans nos villes. On dit que ce sont ces poules sauvages, *gallinæ*, qui ont donné leur nom à l'île *Gallinaria*, située dans la mer de Toscane, vis-à-vis les monts de Ligurie ; d'autres pensent que cette île doit son nom à des poules domestiques qui y ont été apportées par des navigateurs, et dont les petits sont devenus sauvages.

M. Dureau de la Malle, dont les travaux ont éclairé depuis trente ans divers points de ces intéressantes questions d'histoire naturelle, vient corroborer l'opinion de Varron par l'observation toute récente d'un navigateur, M. William Allen

Après une longue navigation sur le Niger, où la moitié de son équipage avait peri, le capitaine Allen fut envoyé, pour rétablir sa santé, avec le reste de ses compagnons, des bouches du Niger à l'île de l'Ascension et à celle de Sainte-Hélène, situées au milieu de l'Océan Atlantique. Allen relâcha d'abord à une petite île volcanique du golfe de Guinée, nommée *Annobono*, située par 1° 25' latitude sud. Là, sur deux pics élevés et inhabités, il rencontra divers oiseaux sauvages auxquels il donna la chasse, et qui lui procurèrent une bonne nourriture. Mais l'aliment le plus salutaire, le plus efficace, dit-il, nous fut fourni par les volailles sauvages, poules et coqs, qui commençaient à être très-abondantes, et qui avaient déjà changé de forme et même de cri. Les insulaires nous affirmèrent que ces nombreux gallinacés étaient provenus de quelques volailles vivantes qui s'étaient échappées d'un vaisseau naufragé sur cette côte il y avait plusieurs années. Elles étaient extrêmement sauvages et s'envolaient d'arbre en arbre en poussant un cri tout à fait différent de celui de nos volailles domestiques.

Ces deux faits, celui de Varron et celui du capitaine William Allen, ces deux faits, dit M. Dureau de la Malle, très-rares, très-curieux et bien constatés, quoique à dix-huit cents ans d'intervalle, démontrent de plus en plus quelle ténacité s'attache à la conservation des espèces. Le Créateur les avait faites immuables, même pour le plumage et la couleur, éléments si frêles et si peu durables ; l'homme, depuis cinquante siècles au moins, a puissamment agi sur une trentaine de ces espèces soumises à son empire par la domesticité. Il en a tiré, surtout pour le chien, des variétés très-nombreuses, et nous voyons que, rendues à l'indépendance dans des climats et sur un sol favorables à leur reproduction, il a suffi d'une vingtaine d'années, d'un demi-siècle au plus, pour effacer tous ces changements humains, et pour rendre aux variétés domestiques la forme, le poil, et même le cri ou le chant de l'espèce primitive.

— Si les chemins de fer sont trop souvent le théâtre de *regrettables* accidents, comme disait un facétieux administrateur du chemin de fer de Lyon, il n'est pas moins constant que des accidents non moins regrettables ne soient fréquemment amenés par des chevaux emportés. De même que les ingénieurs s'évertuent à chercher un frein capable d'arrêter instantanément un convoi lancé à toute vapeur, de même les vétérinaires s'ingénient à découvrir un moyen propre à maîtriser un cheval emporté.

Mettant à profit l'idée de ces hommes dévoués qui, dans un danger pressant, s'élancent à la tête du cheval, le saisissent par les fausses narrines et parviennent à le contenir par cette violente pression, la vétérinaire a imaginé un appareil dont l'expérience a pleinement confirmé l'efficacité

Le cheval qui a servi à l'épreuve était de race allemande, de forme sèche, de grande taille, très-irritable, à mouvements violents et très-énergiques. Il s'était emporté déjà plusieurs fois, avait cassé des voitures et même, disait-on, avait causé la mort d'un homme.

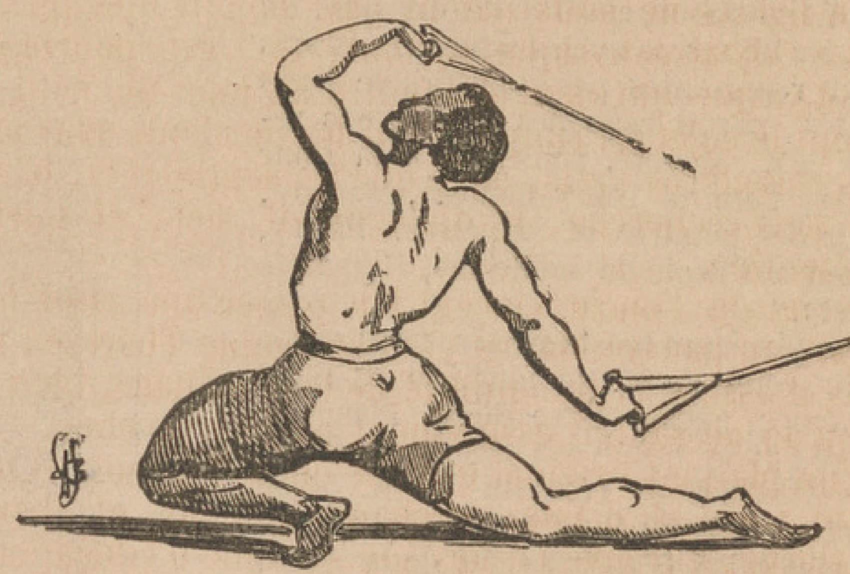
Cet animal a été attelé plusieurs fois à un tilbury, et, toujours muni d'un appareil propre à exercer une compression sur les fausses narines, a été conduit avec précaution dans le bois de Vincennes, entre la porte de Charenton et celle de Saint-Mandé, le long du mur d'enceinte. Dans toutes ces expériences, où le cheval était lancé à fond de train, on recherchait comparativement le résultat produit par la compression des fausses narines. Dans chacune de ces expériences, dit M. Goubaux, qui fait le récit de ces épreuves, on a pu vérifier que, lorsqu'on a devant soi un grand espace de terrain, on peut espérer d'arrêter l'animal emporté, et qu'on y parvient pour deux raisons : par la fatigue que produit la rapidité de la course, et par l'obstacle plus ou moins considérable qu'on oppose à l'animal en agissant sur la tête à l'aide du mors, ou en refoulant le plus possible le centre de gravité vers la partie postérieure de la base de sustentation. Par la seule action du mors on parvenait à arrêter cet animal ; mais après combien d'efforts ? Dans quel état était-il lorsqu'on avait obtenu ce résultat ? Ce n'était qu'un temps assez long après qu'on avait commencé à agir sur le mors, avec deux paires de guides et deux hommes à la fois, qu'on parvenait à l'arrêter. Le sang s'écoulait avec la salive écumeuse de la bouche de l'animal. Il est arrivé plusieurs fois que des passants, ignorant le but de ces expériences, ont accusé les expérimentateurs de brutalité.

Dans l'autre épreuve, au contraire, immédiatement après que l'animal était saisi par les fausses narines, au moyen d'un petit appareil compresseur qui était annexé au mors, on observait des mouvements latéraux de la tête sur l'encolure, qui exprimaient bien la gêne causée dans la respiration, et l'animal s'arrêtait bientôt. On aurait pu le faire tomber sur le sol, en continuant à faire agir l'appareil compresseur.

En présence de pareils résultats, et en songeant que le cheval d'ordinaire le plus paisible est susceptible de s'emporter parfois, M. Goubaux se demande si tous les propriétaires de chevaux ne devraient pas user de ce moyen si simple, autant dans l'intérêt de leur propre conservation que dans celui des habitants des villes. Tout homme raisonnable sera de cet avis, d'autant mieux que l'appareil compresseur n'est mis en action qu'en cas de besoin. — Puisque la police réglemente tant de choses, elle pourrait bien comprendre dans sa sollicitude un moyen si simple, et, à ce qu'il paraît, si efficace contre les dangers trop réels que présente la circulation de nombreux chevaux dans les villes.

— Nous n'aurons pas la naïveté de rompre une lance en faveur des exercices corporels, et nous laisserons aux enfonceurs des portes ouvertes le soin de faire ressortir les avantages de la gymnastique, qui à elle seule résume tous les autres exercices, escrime, natation, danse, équitation, etc., appliquée soit comme moyen médical, soit simplement comme moyen hygiénique pour le développement des forces et l'embellissement de la forme.

Mais si la gymnastique a le rare privilége de réunir tous les suffrages sous le rapport de son utilité, à ce point qu'il paraisse oiseux d'en parler davantage, elle a jusqu'à présent mené avec elle tant d'appareils et d'instruments, elle a demandé un espace si considérable au grand air sinon en plein soleil, que les bénéfices des exercices corporels méthodiquement et sagement appliqués ont été perdus pour les 19/20e de la population ; ce qui, pour le dire en passant, n'est certainement pas étranger aux tristes résultats que donnent chaque année les conseils de révision. A part les gymnases qui figurent dans quelques colléges impériaux et dans quelques casernes, on ne trouve nulle part, à Paris excepté, des établissements publics ou privés qui offrent à l'enfance et à la jeunesse les moyens d'exercer et de développer leurs forces naissantes ou affaiblies



De plus, dans notre société affairée, où l'éducation physique est complétement sacrifiée, où l'on s'évertue de faire de nos enfants de grands esprits avant d'en faire des hommes, les exercices gymnastiques doivent peu réussir par le seul fait du temps qu'ils absorbent.

Sans les deux graves inconvénients que nous venons de signaler, nous sommes convaincus que les exercices méthodiques du corps seraient en plus grande faveur qu'ils ne le sont aujourd'hui, et il n'est pas un père de famille et un médecin qui n'aient rêvé un gymnase portatif, peu dispendieux, en un mot un gymnase de chambre.

Ce *desideratum* vient enfin d'être réalisé par M. Pichery, dont nous avons eu l'occasion de voir fonctionner l'appareil à l'Académie de médecine. Cet appareil fort simple, que l'auteur appelle le *Gymnaste médecin*, est composé de deux chaînes de quatre ressorts à boudin ; chacun d'eux est d'un diamètre et d'une force différents, afin de former une échelle progressive ascendante qui part de zéro de résistance, et qui s'élève selon l'attitude que l'on donne au corps jusqu'à la plus grande force de l'homme. Ces deux chaînes

sont terminées, à un bout, par des agrafes qui s'accrochent dans des pitons solidement fixés au cadre dormant d'une fenêtre ou dans un mur, à la hauteur des épaules, et sont pourvues, à l'autre bout, de poignées que l'on tient dans les mains Tel est cet appareil bien simple et assez peu volumineux pour être contenu dans une boîte portative dont le poids n'excède pas quatre kilogrammes.

Outre ces inappréciables avantages d'être peu compliqué, portatif et peu dispendieux, l'appareil de M. Pichery offre encore le moyen de faire de la gymnastique locale, c'est-à-dire de n'exercer qu'une seule partie du corps. Les dessins que nous donnons à l'appui de notre récit feront mieux comprendre tout le parti que le public, et surtout les médecins, peuvent tirer de cet utile instrument.

— Les sourds-muets de Paris, auxquels s'étaient joints les délégués des départements et plusieurs membres de la Société générale d'assistance et de patronage pour les sourds-muets de France, se sont réunis le 18 de ce mois dans un grand banquet destiné à célébrer le double anniversaire de la naissance de l'abbé de l'Épée et de la fondation de la première société d'assistance, créée par le docteur Blanchet, chirurgien de l'institution des sourds-muets de Paris.

Cette fête annuelle de famille était présidée par M. d'Aigremont, général de division. La science, les lettres, la magistrature et les arts y étaient représentés par plusieurs de leurs notabilités, parmi lesquelles nous avons remarqué MM. Mourre, conseiller à la Cour impériale, l'amiral Aubry-Bailleul, Mauroy, directeur des poudres et salpêtres, Piorry, professeur à l'École de médecine, Hippolyte Lucas, etc.

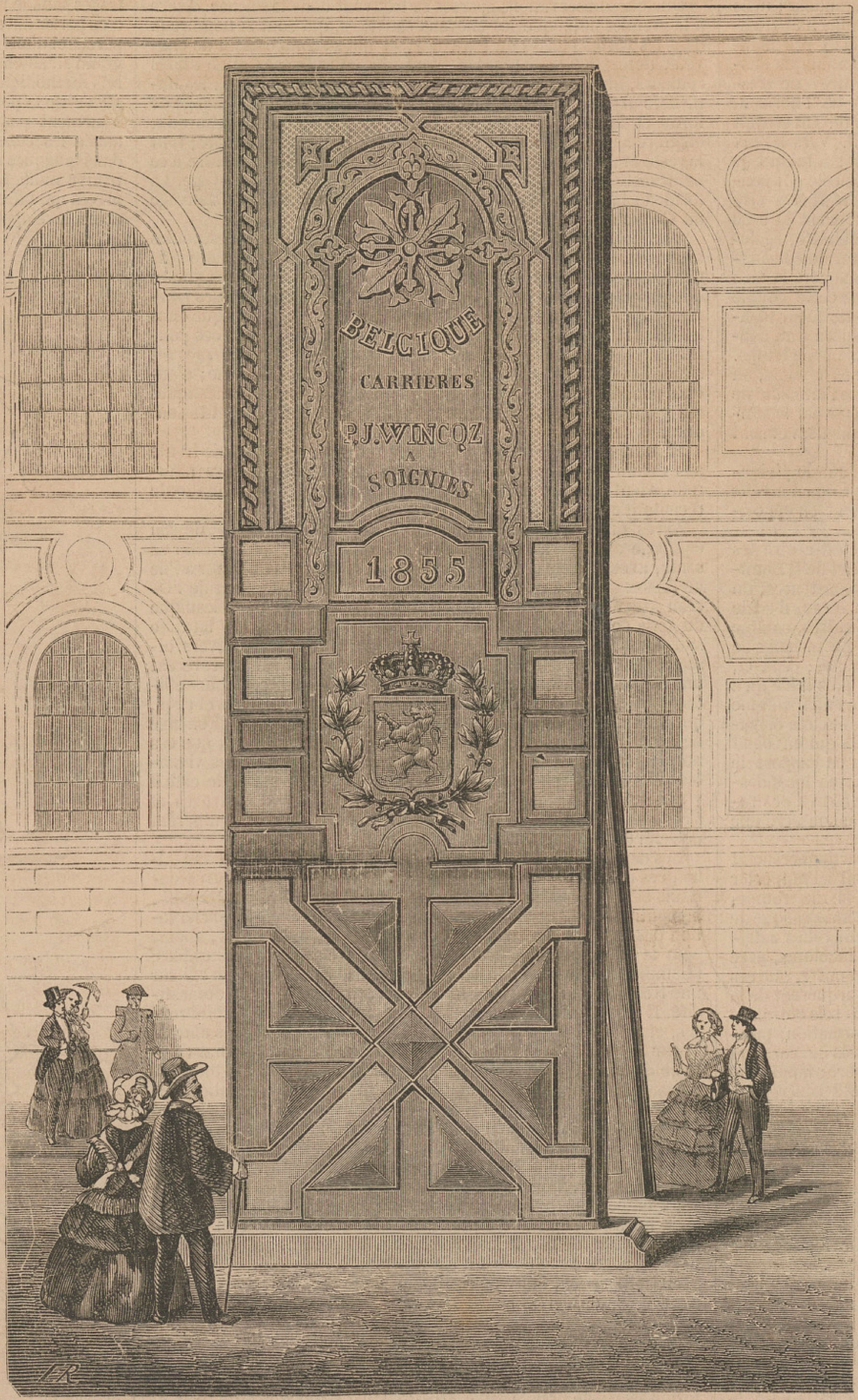
Parmi plusieurs toasts portés, nous avons remarqué celui de M. Remond, sourd-muet de naissance, ancien élève du Dr Blanchet, qui, après avoir mimé son discours, l'a lu d'une voix claire et vibrante. — M. le Dr Blanchet a porté un toast aux membres du conseil général et départemental de la Seine, qui viennent de donner à la France l'exemple de la possibilité de doter de l'instruction sans frais sensibles, et cela dès leur plus tendre enfance, les sourds-muets et les aveugles, en déclarant écoles communales les institutions fondées par lui à Paris pour ces infortunés.

FÉLIX ROUBAUD.

Exposition universelle de l'industrie (1).

LES CARRIÈRES DE PIERRE BLEUE EN BELGIQUE.

En dehors et à droite de l'entrée principale du palais de l'Industrie, se dresse perpendiculairement une pierre de taille de dimensions extraordinaires. Ce monolithe, un des plus gigantesques qu'une exposition ait jamais soumis à la curiosité publique, puisqu'il mesure 8 mètres en hauteur sur 2m,53 en largeur, a été extrait des carrières de M. Wincqz, à Soignies, en Belgique. Il ne peut donc être sans intérêt de joindre à la représentation de ce bloc colossal un aperçu de l'importance des travaux et des agents mécaniques que comporte l'extraction de la pierre bleue dans un établissement qui peut offrir des produits d'un semblable volume.



Monolithe en pierre bleue des carrières de Soignies, en Belgique.

Au fond d'un déblai à ciel ouvert d'une étendue de plus de deux hectares, se présentent les masses puissantes ou *bufflets* de pierre, dont la proportion et la pesanteur semblent défier la puissance humaine; c'est dans cette excavation, comparable à certains précipices des Alpes, que le travailleur doit aller chercher la pierre. La première opération consiste à détacher une partie de ces masses compactes à l'aide de longs outils de fer que l'on enfonce à distances rapprochées, suivant un tracé indiquant approximativement les proportions du bloc à extraire. Quand les *rocteurs*, c'est ainsi qu'on nomme les ouvriers qui se livrent à ce travail préparatoire, ont détruit l'adhérence du bloc à la masse, il s'agit d'amener la pierre au niveau du sol sur le chantier où elle doit être travaillée; cette seconde opération se pratique au moyen d'une machine à vapeur qui fait glisser rapidement sur les rails d'une voie ferrée, dont le plan est fortement incliné, des wagons destinés à recevoir et à élever les blocs. Cette ascension opérée, la pierre, toujours sur les wagons et les rails, est, suivant sa destination, soumise à la taille soit simple, soit ornementée, ou placée sous les *armures* (assemblage de plusieurs lames) de la scierie; la dimension du monolithe exposé au palais de l'Industrie suffira à donner une idée de la hauteur de ces armures. Le sciage de la pierre a, au surplus, reçu dans les exploitations des carrières belges de récents perfectionnements, dont un des plus ingénieux est celui qui répand l'eau et le sable destinés à activer l'action des lames de scie sur la pierre au moyen de godets fixés à une courroie sans fin qui se remplissent à un réservoir inférieur, remontent et se déversent dans un récipient, d'où le mélange se répand à travers les intersections du bloc.

Malgré son excessive dureté, la pierre bleue de Belgique se façonne et se fouille, ainsi que le démontre le bloc exposé à Paris, sur les dessins les plus compliqués, et elle remplace la pierre blanche dans tous les ornements des façades des maisons; échappant aux altérations qu'exercent sur la pierre tendre les variations atmosphériques, elle conserve à la fois sa couleur et sa solidité, même dans les constructions qui ont besoin de résister à l'action dissolvante et destructive des eaux. Ce calcaire se prête également à la fabrication de la chaux grasse, ainsi qu'à un empierrement des routes, bien supérieur au cailloutage dont on fait usage en France pour la confection et l'entretien du macadam; en présence de ces avantages, il y a lieu de regretter que nos tarifs douaniers repoussent, pour ainsi dire, du marché français cette pierre, dont le transport offrirait des avantages puissants à la navigation.

Des applications si variées et si importantes justifient le nombre de quatre cents ouvriers et la force de cent cinquante chevaux-vapeur qu'emploie chaque jour M. Wincqz dans l'exploitation des carrières, dont il fait aux visiteurs les honneurs avec un empressement dont on ne saurait trop le louer.

C. D.

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 657, 658, 659, 660, 662, 663, 664 et 665.

Beaux-arts. — Médaille offerte à Saïd-Pacha, par la colonie européenne.

Avec l'autorisation de M. John Aubanel, qui a été chargé de la faire exécuter, nous donnons le dessin d'une médaille en or, qui vient d'être frappée à la Monnaie de Paris, commandée par la colonie européenne d'Égypte, pour être offerte au vice-roi, en souvenir de son avénement au trône. M. Avoscani, artiste de mérite, a été chargé de faire les dessins, qui ont été conçu avec savoir et intelligence; M. Stern, un de nos plus habiles graveurs, en a exécuté la gravure. D'un côté: le génie égyptien présente au Commerce, à l'Industrie, aux Beaux-Arts, les tables où est inscrite la date de l'avénement au trône de Saïd-Pacha; les figures sont groupées avec art, quoique au repos on devine l'action. La physionomie du génie égyptien est pleine de caractère, un de ses pieds repose sur le Sphynx, dans ses mains est la table portant la date du 16 juillet 1851, au loin une locomotive indique que bientôt le premier chemin de fer en Afrique va relier la Méditerranée à la mer Rouge. La légende est: *La colonie européenne à S. A. Mohamed-Saïd, vice-roi d'Egypte*. Au revers: Derrière deux obélisques, au bas desquels s'échappe le Nil, qui coule au premier plan, on aperçoit la tête du Sphynx, et plus loin encore les trois pyramides qui laissent entrevoir le soleil levant. L'auteur, M. Stern, graveur, sous la direction de M. Avoscani, a parfaitement compris son sujet; son œuvre est empreinte d'un cachet local qui lui fait beaucoup d'honneur. Cette médaille nous semble exprimer parfaitement la pensée d'estime et d'hommage à rendre, marquant le commencement d'une ère nouvelle, ce que la colonie européenne voulait manifester à Son Altesse.

Médaille offerte à Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte, par la colonie européenne.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les nombreux rébus qu'apporte *l'Illustration* amusent les habitués qui remplissent les cercles.

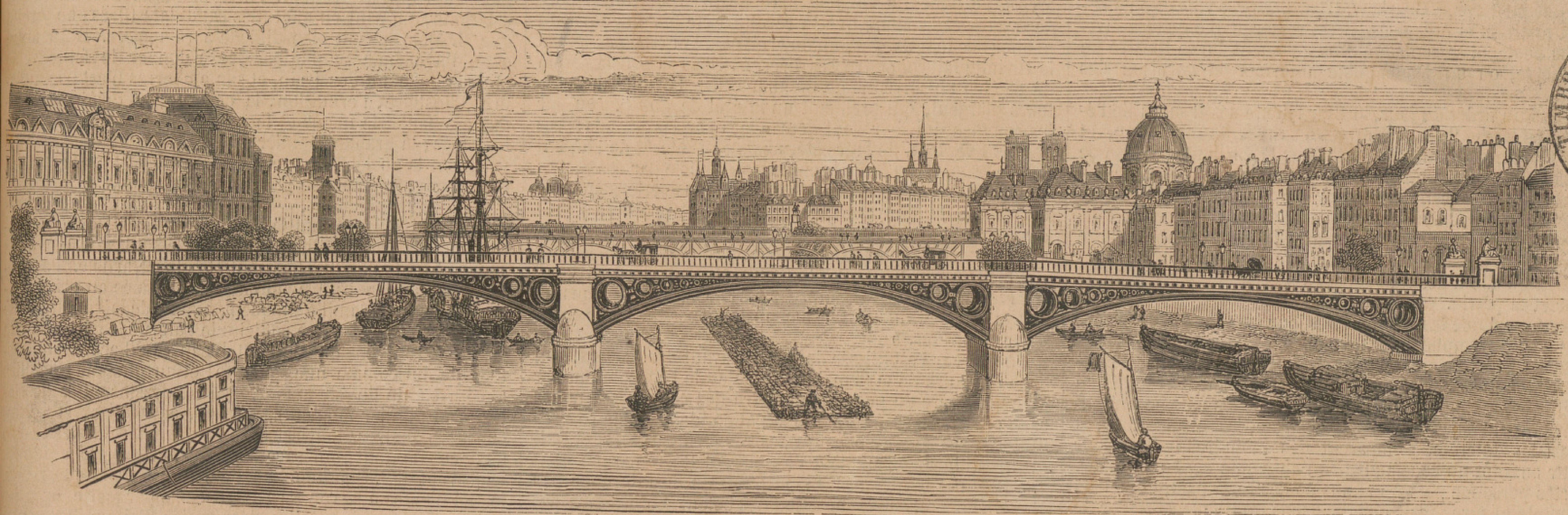
PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

8 DÉCEMB. 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
États-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 667. — Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Le ver à soie du chêne. — Exposition des beaux-arts (Suède et Norwége). — Comment finissent les poëtes (suite). — Crimée. — Exposition : Souvenirs d'un spiritualiste (suite). — Honduras (Amérique centrale). — Revue des modes et de l'industrie parisiennes. — La faïence et les majoliques à l'Exposition — Nécrologie : M. Chenot. — Musée des costumes turcs à Constantinople. — Variétés.

Gravures : Quartier général d'Omer-Pacha. — Salon de 1855 ; tableaux de MM Tidemand, Kiörboe, Höckert, Gude. — La Crimée ; vues diverses ; les drapeaux apportés à Paris par M. le comte Pajol. — Honduras ; vues diverses. — Costumes ottomans. — M. le comte Molé ; portrait — Rébus.

Histoire de la semaine.

Rien de nouveau de Crimée. La situation y est toujours excellente. Retranchés dans de bonnes positions, avec des abris sûrs et commodes, nous pouvons patiemment attendre la reprise des hostilités au printemps prochain.

L'Euphrate nous a apporté des nouvelles de Constantinople du 26 novembre.

L'amiral sir Edmund Lyons continuait à croiser près du littoral de la Crimée, pour surveiller sans relâche la pointe de Kertch, contre laquelle les Russes semblent préparer une attaque pendant l'hiver.

Ces derniers fortifient Arabat et concentrent dans ses environs 30,000 hommes, pendant que 15,000 autres sont dirigés sur Genitchi afin de rétablir les communications entre le gros de l'armée du général Gortschakoff et la Russie par la flèche d'Arabat. Il est bon de remarquer toutefois que les canons des navires à vapeur et des batteries flottantes des alliés peuvent atteindre les convois russes sur toute la largeur de la flèche, si la mer d'Azoff n'est pas prise par les glaces.

La division navale anglaise, commandée par l'amiral Stewart, restera pendant l'hiver dans la Méditerranée.

La ville de Kars est toujours défendue avec vigueur par son héroïque garnison ; mais, d'après les dernières nouvelles, les vivres commençaient à manquer. Les troupes de renfort de Sélim-Pacha n'avaient pas encore paru.

Kamiesh se fortifie de plus en plus, et le génie et la marine impériale y ont fait des travaux incroyables. Sébastopol, au contraire, s'en va en morceaux. Décidément sa ruine est établie, et, d'après les correspondances, c'est plaisir de voir les soldats et les marins démolir les constructions et les édifices, dont les débris leur servent à se construire de bonnes et solides huttes ou cabanes qui doivent leur faire passer agréablement l'hiver. On a trouvé dans Malakoff et dans le Redan 3,000 pièces de canon de tout calibre, et 420,000 livres de poudre. Dans Sébastopol même, on a recueilli 128 canons en bronze et 3,711 en fer. Ces canons sont divisés en deux lots : France et Angleterre. Le butin est partagé proportionnellement au nombre d'hommes engagés dans les dernières affaires. Le fer se vend 10 c. le kilogr. et le bronze 2 fr. 50 c.

Quartier général d'Omer-Pacha à Soukoum-Kalé. — D'après M. Durand-Brager.

On écrit de la frontière polonaise que le 27 du mois dernier a commencé la grande levée de 10 hommes sur 1,000 dans toute la Russie d'Europe et d'Asie, à l'exception de quelques gouvernements et du royaume de Pologne. Les hommes destinés au premier corps seront conduits à Narva; ceux des deuxième et sixième corps à Moscou; ceux des troisième et quatrième corps, à Kiew et à Orel; ceux du cinquième corps, à Charkow. C'est dans ces villes qu'ils seront instruits et organisés. Il est remarquable que les divisions de dépôt se sont rendues également sur le théâtre de la guerre, où on les emploie à former la garnison des villes.

Dans un ordre du jour, le Czar félicite ses troupes de l'état dans lequel il les a trouvées à sa récente inspection, et leur réitère ses remerciements pour la brillante défense de Sébastopol, en l'honneur de laquelle il a créé une récompense spéciale destinée à tous ceux qui ont pris part au glorieux combat livré sur les remparts de cette ville. Puis il ajoute qu'il compte sur cette armée pour soutenir la gloire des armées russes dans l'avenir, comme par le passé, convaincu qu'elle n'hésitera jamais à se sacrifier pour la foi, le czar et la patrie.

Cette semaine les colonnes des journaux français et étrangers sont remplies de nouvelles pacifiques qu'ont fait naître différentes circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais qui, nous le croyons, peuvent se résumer en ceci, que, quand le canon se tait, quand les faits ne présentent plus un sujet de discussion arrêté, les imaginations, et aussi les intérêts, s'emparent des moindres indices pour bâtir aussitôt un échafaudage qu'un soufle peut renverser. Certes personne plus que nous ne désire la paix, et la paix prompte et sûre; mais nous pensons qu'il faut se défier de tous ces *on dit*, qui ressemblent beaucoup à des commérages, et auxquels du reste le public a été pris assez souvent pour qu'il ait raison de se tenir sur ses gardes. Du reste il serait difficile de saisir la vérité dans le chaos de rapports de toute espèce qui arrivent de tous côtés, surtout d'Allemagne. C'est toujours oui et non; en pareil cas, ce qui est le plus prudent est de laisser dire les soi-disant bien informés, et d'attendre que l'événement justifie la prédiction.

Le général Canrobert est de retour de son voyage en Suède et en Danemark, après avoir passé par toutes les ovations dues au mérite personnel du personnage et au caractère de l'envoyé d'une des plus grandes puissances du globe. Quoi qu'en disent certains journaux, il est peu probable qu'une mission de cette importance n'ait eu pour objet que la remise d'une croix; il y a certainement eu autre chose, et, si ce n'est pour le présent, on peut espérer que, dans un avenir assez rapproché, il sortira de cette ambassade extraordinaire des avantages appréciables pour le dénoûment du nœud gordien de la politique. Le séjour du général Canrobert à Copenhague a eu du moins pour effet, jusqu'à présent, la cessation des différends qui s'étaient élevés entre le roi de Danemark et son oncle, au sujet de la constitution que ce dernier ne voulait pas accepter.

On écrit de Berlin que, d'après les bruits les plus récents relatifs aux négociations, un congrès des puissances secondaires de l'Allemagne aurait lieu à Dresde, pour arrêter en commun une déclaration d'opinions concernant la guerre. La réunion des diplomates russes à Saint-Pétersbourg est confirmée par une nouvelle annonçant que le comte Stackelberg, commissaire militaire russe près l'Autriche, a reçu l'ordre de se rendre à Saint-Pétersbourg avant son retour de la Crimée à Vienne. La population russe est effrayée de voir les préparatifs qui se font pour la défense de l'intérieur. On dit que Moscou même doit être fortifié.

Dans son discours d'ouverture des Chambres, le roi de Prusse s'est félicité de ce que sa patrie était encore aujourd'hui l'asile de la paix; il a ajouté que, dans la position prise par la Prusse, l'Autriche et la Confédération germanique, se trouvaient un gage précieux pour la garantie d'une attitude indépendante et les éléments d'une paix équitable et durable.

En attendant l'Autriche cherche, à ce qu'il paraît, à déterminer les Etats allemands de deuxième et troisième rang à provoquer, au sein de la Diète, une manifestation capable de devenir un appui moral, et au besoin matériel pour sa politique.

On parle de négociations qui auraient lieu en ce moment à l'effet de transporter le théâtre de la guerre sur le Danube, si la paix n'est pas conclue au printemps. L'Autriche saisirait cette occasion de jouer vis à vis des puissances occidentales le rôle, sinon de puissance dominante en Allemagne, du moins de puissance dirigeante, et de présenter les intérêts qu'elle a voulu sauvegarder, en occupant les Principautés, comme les intérêts de l'Allemagne.

Les journaux anglais sont déchaînés contre la Prusse, ou du moins contre son roi et le discours qu'il a prononcé à l'ouverture des Chambres. La Prusse se met sur le même pied que l'Autriche et la Confédération germanique, dans l'attitude qu'elle a prise dans la guerre actuelle. Il y a cependant une assez grande différence; car l'Autriche se trouve liée par le traité de décembre, et quoique sa coopération ait été loin de ce qu'on était en droit d'attendre d'elle, elle a plus mérité que la Prusse, des puissances occidentales, et aura toujours droit à plus d'égards que la puissance qui a pendant si longtemps si peu caché ses tendances vers l'alliance russe.

L'opinion publique en Angleterre et en Allemagne est fort préoccupée d'une question qui emprunte toute son importance de la situation des affaires. Un M. Turr, officier de l'armée autrichienne, ayant déserté avec les hommes qu'il commandait, un général autrichien, commandant les troupes autrichiennes dans les Principautés, y rencontra l'officier déserteur et le fit arrêter. Cet officier déserteur a depuis passé dans la légion étrangère au service de l'Angleterre, et c'est dans le but de faire des recrutements qu'il se trouvait en pays occupé par l'Autriche. La question est de savoir si un chef, occupant militairement un pays étranger, a le droit d'arrêter un déserteur de son pays, quand ce déserteur est revêtu de l'uniforme du pays dans lequel il s'est engagé: comment sera-t-elle résolue?

Les insurrections des Santals continuent d'avoir de la gravité; *le Times* annonce à ses lecteurs que les détails qui lui arrivent de Calcutta sont incompréhensibles pour lui. Cependant on peut conclure que la révolte a été fomentée par un nommé Seedoo-Mangee, qu'on croit être l'organe par lequel la Divinité fait connaître ses décrets. Dans la proclamation de ce chef l'insurrection a eu pour cause l'avidité des prêteurs d'argent, qui prennent un intérêt de 500 p. 100 sur les sommes qui leur sont demandées par les Santals; ces derniers veulent, de leur côté, abaisser l'intérêt de l'argent à 25 p. 100. *Le Times* termine son article par ces mots: « La persistance de la révolte affaiblit plus sérieusement le « *prestige* du gouvernement. Toutes les races de l'Inde « commencent à s'imaginer qu'une lutte armée a des chan« ces de succès. Le prestige d'un siècle de victoires n'est pas « si facile à détruire, mais le gouvernement reconnaît qu'il « a reçu une grave blessure. De pareilles blessures dans un « pays comme l'Inde ont beaucoup de dispositions à se chan« ger en ulcères. »

Une erreur s'est glissée dans notre avant-dernier numéro, dans l'histoire de la semaine, au sujet de l'acceptation par M. Labouchère du poste de ministre des colonies, annonce suivie de la remarque que la situation dans l'Inde se présentait assez sombre à cause des révoltes partielles et religieuses qui ensanglantaient l'Empire. Cette remarque était fausse, en tant qu'on la rapporterait au poste occupé par M. Labouchère, car la direction des colonies n'incombe pas à ce bureau, et revient directement à la Compagnie des Indes, qui entretient des troupes pour maintenir la paix et la sûreté dans ses immenses possessions.

La situation de Barcelone et des principaux centres manufacturiers n'est pas sans offrir quelque inquiétude; les fabricants ne vendent pas, et, après avoir accumulé de nombreuses marchandises, ils ne peuvent continuer leur travail, d'autant que le crédit est presque nul. Les ouvriers ne trouvent pas de travail; cependant, comme la province est garnie de nombreuses troupes, on espère qu'il n'y aura pas de nouveaux désordres à réprimer.

On annonce à Berlin que le message du président des Etats-Unis contiendra l'assurance que l'Amérique ne payerait à l'avenir le péage du Sund sous aucune condition. Il serait donc faux, si ce bruit se confirme, que le cabinet de Washington ait jamais eu l'intention d'accorder un délai de deux ans pour le règlement de cette question.

L'empereur d'Autriche a, dit-on, invité le roi de Sardaigne à venir visiter la cour de Vienne, quand il aura été à Paris et à Londres. On voudrait, paraît-il, disposer le roi de Sardaigne à plus de condescendance aux vœux du pape et à s'opposer aux mesures anticléricales de ses ministres.

Le Montebello, ainsi que cinq autres navires à vapeur, est arrivé, le 2, à Toulon, avec la garde impériale; le 3 on a débarqué solennellement le corps de l'amiral Bruat, qui est arrivé à Paris.

PAULIN.

Courrier de Paris.

« Que les Athéniens étaient un peuple aimable! » s'écrie Voltaire dans un de ses bons moments pour les Parisiens, et au début d'un de ses apologues qui est leur apologie. S'ils sont inconstants, c'est par excès d'imagination; ils sont légers jusque dans les choses les plus sérieuses, mais c'est une preuve de leur bon sens; et puis, sauf le soin de leurs plaisirs, quelle heureuse indifférence pour tout le reste! Ajoutez qu'à l'exemple de ces Athéniens très-friands de la *nouvelle* du jour (laquelle se faisait déjà vieille en ce temps-là), nos Parisiens ont la mémoire légère; ils n'ont jamais su, ils ne sauront jamais se souvenir des choses qui ne valent pas la peine d'être retenues. Les mêmes événements se répètent, et le même nouvelliste pourrait bien faire comme les événements; qu'à cela ne tienne, rien de plus neuf que les récits oubliés.

Et cependant il y a de ces nouveautés qu'on a cent fois décrites, et à propos desquelles il restera toujours beaucoup à dire; j'en atteste cette dernière fête de l'Hôtel de ville, dont les splendeurs inouïes ont effacé peut-être les magnificences de ses aînées. C'était, en l'honneur du roi de Sardaigne, la suite des merveilles imaginées pour la réception de la reine d'Angleterre; ainsi se continue la féerie qui fait de l'Hôtel de ville le paradis des cours. Vous aurez lu partout que cinq orchestres de danse avaient été disposés dans ces immenses salons, où, à vrai dire, il y a bien peu de place pour polker; les plus ardents d'ailleurs n'y songeaient guère: chacun était trop affamé de voir le Roi. Les dames, nécessairement en minorité, une minorité très-imposante, se distinguaient par l'énergie de leurs *vivat*. Il y a plaisir à semer les invitations comme des circulaires, lorsqu'on récolte tant de beautés; quelques corsages témoignaient bien par leur coupe antique qu'on avait eu égard au droit de naissance; mais le droit de conquête avait été plus particulièrement écouté.

Ce bal est un exemple trop beau peut-être pour qu'on l'imite de si tôt; du moins le seul *salon* d'importance autour duquel on ait fait quelque bruit à Paris, c'est le salon de Mme de Liéven, lequel vient de s'ouvrir à Bruxelles. L'ex-Egérie politique aurait retrouvé des Numas qui la consultent, et l'aimable sibylle rendrait bientôt de nouveaux oracles. Ses amis assurent même que la princesse diplomate n'aurait qu'à secouer sa robe pour en laisser tomber la paix; à leurs yeux, ça ne fait pas un pli. Ainsi Egérie ne conseille plus, elle décide: c'est un progrès. Jadis elle ne faisait que des ministres et parfois des académiciens, en allant sur les brisées de l'aimable Mme Récamier, dont c'était la spécialité.

Vous savez ou vous ne savez pas que l'Académie est circonvenue par quelques dames à l'occasion du dernier siége vacant. Ces dames s'agitent beaucoup, et ce sont différents messieurs qui les mènent. Vu le nombre et les titres des aspirants, qui sont en effet des candidats titrés, on craint que M. Molé ne soit bien difficile à remplacer. D'un autre côté, l'Académie semble décidée à donner le fauteuil de M. Lacretelle à un écrivain, et son embarras n'est pas moindre. L'histoire, l'érudition, la critique, le théâtre, le roman, la fantaisie même et le proverbe sont pêle-mêle sur les rangs; la grande pépinière des candidats, c'est principalement la Société des gens de lettres, où tout le monde finira par entrer pour se préparer à l'Académie.

C'est lundi prochain, — ne l'oubliez pas, — que commence à la salle Drouot la vente de quelques œuvres d'élite laissées par Camille Roqueplan, le seul héritage de la veuve et de la fille du charmant et célèbre artiste. Tout entier à son art, qui lui a donné la renommée au prix peut-être de la vie, Camille Roqueplan aura dédaigné de faire fortune; mais, dans sa sollicitude paternelle, il ne voulut jamais se séparer de quelques tableaux qu'il accumulait autour de lui comme une épargne, et auxquels il travaillait ainsi avec un double amour. Toiles, dessins (il a dessiné jusqu'au dernier moment), albums, aquarelles, ses ébauches, ses plâtres, tout est livré aux enchères, c'est-à-dire aux gens de goût, qui savent choisir, et qui probablement choisiront tout. Quant aux amateurs qui ne sont que riches, lequel d'entre eux voudra laisser échapper cette occasion unique de pouvoir se dire désormais: J'ai un Roqueplan dans ma galerie!

Puisque nous venons de saluer un mort, n'allons pas toucher aux futilités de cette semaine; certes elle n'est pas plus dépourvue de niaiseries qu'une autre; des ridicules qui ont réussi, des inventions utiles qui ne serviront à rien, un procès scandaleux, un roman qui promet de l'être, cela forme un programme assez varié; mais celui des théâtres l'est bien davantage, et nous allons vous conduire au spectacle, à tous les spectacles.

La Florentine, de l'Odéon, est une nouvelle édition de l'événement tragique qui mit fin à la fortune extraordinaire de Concini et de sa femme, Léonora Galigaï. Concini appartenait à une famille noble de Florence, la Galigaï ou plutôt la Dori, — de son vrai nom, — était la fille d'un charpentier de Pistoia. C'était la sœur de lait de la reine Marie de Médicis, qui l'emmena à la cour de France et en fit sa favorite. Sous la régence, la Galigaï fut le conseil secret de la jeune reine-mère; les mécontents la tenaient pour son âme damnée, et quand elle épousa Concini, — l'amant de la reine, à ce qu'ils disaient, — leur rage éclata. Grâce à la violence de ces inimitiés, le parvenu franchit rapidement tous les degrés de la faveur; en élevant sa créature, la régente attestait son pouvoir et fortifiait sa propre position: c'est ce que la Galigaï fit comprendre à cette *balourde*. Ses artifices n'allaient pas plus loin. Mais Concini n'était qu'un aventurier impatient de pousser à bout cette fortune; il crut avoir désarmé les grands parce qu'ils étaient à ses pieds, et enchaîné la royauté parce qu'il était l'estaffier de la régence. Piller le trésor public, usurper le titre de connétable, c'était là des fantaisies qu'on pouvait lui passer; mais il voulait épouser une princesse du sang, et par conséquent répudier la Galigaï, et alors la régente l'abandonna. Il est probable, il est certain même que Marie de Médicis eut vent de la trame ourdie par les serviteurs du jeune roi, et elle laissa faire; quelques jours encore, et Louis XIII entrait dans sa majorité: il sembla commode apparemment à la régente de sortir de la régence comme elle y était entrée, c'est-à-dire par un assassinat. On sait comment Luynes prépara le coup, et comment Vitry l'exécuta. Si peu digne d'intérêt que fut Concini, sa mort mérite quelque compassion. Le supplice, — car c'en fut un, — eut quelque chose d'excessif, et, puisqu'il faut tout dire, la populace fit curée du cadavre, pendant que les meurtriers faisaient curée des dépouilles de la victime. Vitry lui prit son bâton de maréchal, et Luynes sa place de favori; le petit roi s'appropria les deux millions trouvés dans la poche du mort. Le pape lui-même se fit sa part: le maréchal d'Ancre envoyait ses économies à Rome, et le pape ne les rendit jamais. La destiné de la Galigaï fut encore plus cruelle; un arrêt, une lâcheté du parlement, la condamna au feu; ne sachant trop quel crime lui attribuer, on les lui prêta tous, et elle fut brûlée vive en place de Grève. C'était une femme grande par l'esprit et même par le cœur, amie dévouée, mère tendre, il ne lui manqua absolument que de s'être fait pardonner sa fortune. Mais pourquoi raconter cette histoire? le drame de l'Odéon n'en dit pas un mot, si ce n'est au dénoûment, où la Galigaï, — *la Florentine* suivant l'auteur, — est conduite au supplice en expiation de tous les crimes qu'elle a commis dans son drame. On la voit en effet très-éprise du jeune Gaston de la Force, — c'est ce petit la Force qui figure dans une lettre de Richelieu comme ayant proposé le premier de tuer Concini. — Elle aime donc ce Gaston, et elle en est jalouse à la manière de Roxane dans *Bajazet*. En même temps, l'astucieuse Florentine veut faire arrêter le prince de Condé, et elle tend différents piéges à Luynes, l'ennemi mortel de sa maison; mais le rusé courtisan les a éventés tous; bien plus la Galigaï, malgré son astuce, se laisse prendre elle-même dans ses propres filets. Trouvant ce M. de Luynes en grande disposition de la débarrasser de son mari, elle feint d'approuver un crime qui favorisera ses amours; il est convenu qu'elle donnera le signal du meurtre, et c'est bien contre l'assassin lui-même qu'elle se propose de le donner: ne vient-elle pas de le désigner aux coups de ses sbires? L'heure approche, il ne s'agit que de la devancer; une rumeur s'élève, plus de doute,

les sbires ont frappé, il y a dans la cour un homme qui achève de mourir, et c'est... Concini que la maréchale d'Ancre vient de tuer. Le dénoûment n'est pas moins inattendu : condamnée au feu sur la déposition de la fiancée de Gaston, il se trouve que la maréchale d'Ancre est la mère de cette jeune fille. Les critiques spéciaux ayant absous à l'unanimité ce drame de fantaisie, et même proclamé son éclatant mérite, notre jugement baisse pavillon devant le leur. Nous oserons dire seulement à l'auteur, M. Charles Edmond, qu'il a beaucoup trop de talent pour ne pas vouloir prendre une prompte revanche de ce grand succès.

La Boulangère a des écus et elle en procurera à la Porte-Saint-Martin, car, si. la pièce procède trop obstinément d'un cauchemar, on y trouve le petit mot, — lequel parfois est un gros mot, — pour rire. Une jeune femme, mariée à un artiste devenu agent de change par la grâce des écus de la boulangère, fait un rêve douloureux pour l'honneur conjugal. C'est un grand secret pour tout le monde, excepté pour un misérable qui se donne les gants du méfait, et cherche, pendant cinq actes et plusieurs tableaux, à changer le rêve en réalité. Ainsi mise à la merci d'un vaurien, l'innocence qui veut s'en débarrasser à tout prix se procure cinquante mille francs, et, en échange de la somme, le crime consent à se déporter en Californie. Pauvre femme, elle vient de vendre ses diamants, au moment même où son mari est obligé de se dépouiller de sa charge ; une faillite a emporté les écus de la boulangère. Ainsi la ruine est entrée dans cette maison par toutes les portes, et la honte arrive à sa suite. La femme se croit perdue, le mari se croit trompé, et il se réfugie, fou de douleur, dans sa mansarde d'artiste. Mais tout est bien qui finit bien : une lettre écrite la nuit du cauchemar suffit pour le dissiper ; diable de lettre, que ne la lisait-on plus tôt ?

Heureusement pour cette pièce à deux fins, la comédie y côtoie le drame de très-près. L'auteur, M. de Prémaray, aura fait de son artiste un agent de change afin de se donner la satisfaction de guerroyer contre les gens de bourse. Il en veut surtout aux coulissiers, auxquels il administre des volées d'épigrammes. Pourquoi vouloir prendre le ton et les hoquets du mélodrame, lorsqu'on trouve si aisément le sourire de la comédie ? La pièce est bien jouée par tout le monde, et mieux encore par la boulangère, Mme Delphine Baron, si spirituelle et si franche du collier, une vraie comédienne qui sait dessiner un rôle d'après nature et sort de la grande lignée, celle qui remonte jusqu'au maître par Dorine et Marton.

Le Moulin de l'ermitage, à l'Ambigu, vous représente un drame de la même farine à peu près ; il s'agit encore d'une femme innocente et qui fut... *persécutée* par un scélérat. Louise était heureuse, elle venait d'épouser le comte de Salsberg, un très-aimable maggyar. Mais, dans ce moulin de l'ermitage de la Hongrie, Louise a eu l'imprudence de s'endormir, la porte ouverte ; si bien qu'un certain Monteverde, en galanterie avec la meunière du moulin, s'est trompé de porte ; et... ma foi, puisque l'auteur de cet ermitage est une dame spirituelle et un très-habile conteur, il faut lui laisser le soin de vous raconter ça. Il n'y a pas le moindre cauchemar ici, et le drame n'en est que plus dramatique. Neuf mois déjà passés, la comtesse a donné un fils au comte absent depuis le lendemain de ses noces, mais elle le cache comme un remords et comme une faute, involontaire après tout, de sorte que le maggyar, de retour enfin, ne songe qu'à faire le bonheur d'une petite sœur en la mariant.

Pourquoi faut-il qu'un bout de lettre, trouvé parmi des papiers de famille à demi consumés, vienne le tirer de cette heureuse ignorance ? La lettre est un récit de l'aventure ; elle signale un rejeton dans la famille, sans nommer la mère. « Est-ce ma femme, est-ce ma sœur ? Je vais éclaircir ce mystère au bal, » et c'est ainsi que nous avons un bal masqué au moulin de l'Ermitage. Le Monteverde y fait des siennes, le meunier y est venu, la comtesse, la petite sœur et son fiancé, tout le monde s'y trouve, et à la suite de l'éclaircissement, qui est le moins clair possible, le comte demeure à peu près convaincu que la coupable, c'est sa sœur. La jeune fille pourrait se disculper par un mot : elle ne le dit pas, elle ne veut pas le dire pour sauver la femme de son frère. Plutôt renoncer au fiancé ; plutôt épouser le Monteverde ! Nous voici pourtant aux approches de la fin, et après les tâtonnements et les obscurités des quatre premiers actes, le dernier est une grande lumière ; il s'y trouve un coup de théâtre décisif : c'est le comte venant dire à sa femme : « Le moulin de l'Ermitage a brûlé ; » et la pauvre femme s'écriant : « Mon enfant ! a-t-on sauvé mon enfant ! » La situation est touchante, la scène est belle, et quand le mari se décide à pardonner à la malheureuse le crime d'un autre, l'inévitable *merci, mon Dieu !* produit tout son effet. La réussite a été complète, et c'est un succès flatteur pour le talent dramatique et très-viril de Mme Regnault de Prébois.

Ensuite, ce qu'il faut aller voir, c'est *As-tu tué le mandarin ?* une question d'homicide que les comiques de la Montansier vous expliqueront de la façon la plus risible. Il y a eu encore au Vaudeville le *Fils de M. Godard*, et au Gymnase *le Camp des bourgeoises*, deux pièces de choix qui seront la réjouissance de notre prochain Courrier.

PHILIPPE BUSONI.

Les vers à soie du chêne.

M. Guérin-Méneville a entretenu les Sociétés impériales d'acclimatation d'horticulture et d'agriculture, dans leurs séances des 8 et 14 novembre 1855, des progrès de ses travaux, relativement à l'introduction de deux vers à soie de la Chine et du Bengale, que l'on peut appeler collectivement *vers à soie du chêne*, et dont nous avons représenté les cocons et les papillons dans *l'Illustration* du 21 juillet 1855, p. 64. Voici un extrait de l'intéressante communication de ce savant.

Le premier de ces vers à soie, auquel M. Guérin-Méneville a donné le nom de *bombyx pernyi*, pour rappeler le nom du vénérable et zélé missionnaire qui a fourni les matériaux de la première tentative de son introduction, est très-commun en Chine et surtout dans le nord de ce vaste empire C'est dans l'hiver de 1850 à 1851 qu'il en a été envoyé des cocons vivants en France par M. de Montigny, consul de France en Chine, à qui l'on doit l'introduction de tant de végétaux et d animaux utiles, et par le P. Perny, missionnaire, établi dans le même pays. Les cocons adressés à Paris par M. de Montigny ont péri sans donner lieu à aucun essai ; mais ceux que le P. Perny avait adressés à M. Roux, de Lyon, ont donné lieu à une tentative d'éducation qui n'a pas réussi (Voir un Mémoire sur ce sujet, publié dans la *Revue et Magasin de zoologie*, 1855, p. 292, pl. 6).

Une nouvelle tentative, provoquée par la Société impériale d'acclimatation, vient de faire faire un grand pas à cette importante question. Grâce encore au dévouement de M. de Montigny, si bien secondé par les vénérables missionnaires français en Chine, et notamment par Mgr Verrolles, membre honoraire de la Société impériale d'acclimatation, cette Société a reçu un assez grand nombre de cocons vivants de *b mbyx pernyi*, ce qui a permis à M. Guérin-Méneville de pousser les expériences plus loin qu'on ne l'avait fait en 1851. Malheureusement ces cocons, ayant souffert en route, n'ont donné que peu de papillons déjà atteints de maladie et dont la progéniture s'est trouvée également affectée. Ces essais, faits sur l'ensemble des cocons reçus par la Société, et ceux dont MM. Milne-Edwards, Baruffi, Griseri, Jacquemart, Delon, Chavannes, Hardy, Yvan et Tastet ont bien voulu se charger, afin d'aider M. Guérin-Méneville à varier les conditions de cette expérience, ont été encore infructueux. Cependant ils ont montré que l'introduction et l'acclimatation de cette utile espèce étaient très-possibles, et qu'au moyen d'un nouvel envoi que la Société d'acclimatation attend de Chine, l'on réussirait certainement. En effet, quelques chenilles, déjà malades en naissant, obtenues à Paris d'œufs qui avaient été pondus chez M. Jacquemart, où se trouvait la plus grande partie des cocons, ont vécu assez pour prouver qu'elles pouvaient parfaitement s'alimenter avec des feuilles du chêne ordinaire, et M. Jacquemart a observé que l'une d'elles avait même effectué deux mues avant de mourir.

Du reste, un fait accompli en même temps vient encore mieux montrer la justesse des prévisions de M. Guérin-Méneville. Ce sont des tentatives faites à Lyon, où l'on avait aussi reçu des cocons vivants, et dans de bonnes conditions d'emballage, par les soins de Mgr Verrolles. Dans cette circonstance, on serait parvenu à en obtenir des chenilles qui auraient été nourries avec des feuilles de notre chêne ordinaire, et dont quelques-unes auraient filé des cocons

Le second essai de M. Guérin-Méneville a complétement réussi. Il a été fait avec le ver à soie tussah, ou *bombyx mylitta* des auteurs (*paphia*, Lin.). Cette introduction était beaucoup plus difficile, car ce ver à soie, qui vit dans les parties chaudes, tempérées, et même froides du Bengale, s'y nourrit des feuilles de sept à huit arbres tout à fait étrangers à l'Europe. M. Guérin-Méneville n'a pas été découragé par l'impossibilité de trouver ces végétaux chez nous. Il a pensé, au contraire, que puisque les chenilles de ce bombyx pouvaient se nourrir de diverses espèces de plantes, ces habitudes polyphages leur permettraient certainement de s'accommoder d'autres espèces encore. Cette prévision s'est heureusement vérifiée, puisqu'il les a nourries des feuilles de cinq à six arbres différents, et principalement de celles des divers chênes de nos forêts, ce qui donne à cette introduction un avenir immense.

Comme les cocons de *bombyx mylitta*, envoyés vivants par M. Perrotet, sont arrivés au milieu de l'été, que les papillons sont éclos successivement et tardivement, l'éducation des chenilles s'est faite dans des conditions assez défavorables, parce que la température générale était déjà trop basse, et que les feuilles des chênes étaient trop avancées, trop dures. Ces circonstances mêmes, quoique ayant apporté de grandes difficultés dans ces essais, ont servi d'utiles enseignements pour l'avenir, et M. Guérin-Méneville y trouvera des éléments pour se guider dans les nouvelles tentatives qu'il prépare pour l'année prochaine. Il en résulte sommairement que ces vers à soie ont besoin d'une température moyenne d'environ vingt degrés centigrades pour se développer ; qu'à cette température il s'écoule près de deux mois entre leur naissance et la formation de leur cocon. L'année prochaine, par conséquent, il faudra hâter la sortie des papillons et la ponte des œufs pour avoir les jeunes chenilles vers la fin de juin. De cette manière les vers à soie auront les mois de juillet et d'août, les deux plus beaux et plus chauds de l'année, pour se développer en plein air ; ils feront leurs cocons au commencement de septembre, au plus tard, et pourront consommer les feuilles des chênes à l'époque où elles sont en voie de développement et en pleine séve, et par conséquent en harmonie avec l'être qui s'en nourrit.

Aujourd'hui plusieurs de ces précieuses et magnifiques chenilles ont déjà parcouru heureusement les phases de leur existence, et ont filé des cocons pour s'y transformer en chrysalides. Ces cocons, entièrement fermés comme ceux du ver à soie du mûrier, et par conséquent susceptibles d'être dévidés en soie grége au moyen des mêmes méthodes, vont passer ainsi tout l'hiver, et ce n'est qu'au printemps prochain que les papillons en sortiront et donneront leurs œufs, qui écloront presque immédiatement. Les chenilles, comme leurs congénères et comme la plupart des vers à soie du mûrier, subissent ordinairement quatre mues, et c'est par une exception assez rare, mais qui a déjà été observée par plusieurs entomologistes, que l'une d'elles, que M. Guérin-Méneville élevait seule dans son cabinet pour mieux observer et noter les circonstances de son développement, en a subi cinq. Quelques œufs d'une femelle éclose tardivement, et qui n'avaient donné les jeunes chenilles que le 1er septembre, envoyés en Suisse à M. le docteur Chavannes, ont donné lieu à une excellente éducation, que ce savant a parfaitement réussie avec du chêne seul. Malgré la saison avancée et l'extrême dureté des feuilles à cette époque de l'année, ces chenilles sont arrivées à maturité et ont tissé leurs cocons comme celles qui ont été élevées à Paris et mises sous les yeux de l'Académie des sciences et des nombreux visiteurs de l'Exposition de la Société d'horticulture aux Champs-Elysées.

En terminant cette communication, M. Guérin-Méneville a dit qu'il ne se dissimulait pas les difficultés qu'il lui reste encore à surmonter avant d'être parvenu à introduire ces deux espèces de vers à soie du chêne, et surtout à les livrer à la grande culture. Il en est aujourd'hui, relativement à cette introduction, au point où l'on en était au sixième siècle, lorsqu'en 530, sous Justinien, deux religieux rapportèrent à Constantinople des œufs du ver à soie ordinaire. Le but à atteindre aujourd'hui n'est pas moins important pour l'Europe et pour son industrie, car il s'agit d'obtenir avec les feuilles d'un arbre commun partout, et dans des régions où l'on ne peut cultiver avantageusement le mûrier et son ver à soie, une matière textile différente de notre belle soie ordinaire, et de l'obtenir presque sans frais de main-d'œuvre. En effet, si le succès vient couronner les efforts persévérants de M. Guérin-Méneville et des autres membres de la Société impériale d'acclimatation qui veulent bien le seconder dans cette entreprise d'intérêt public, il est possible d'espérer que l'on verra bientôt ces vers à soie du chêne élevés en liberté dans des taillis assolés à cet effet. La main-d'œuvre à consacrer à cette culture consistera seulement dans quelques premiers soins donnés aux jeunes vers au moment de leur éclosion, dans leur distribution sur les taillis de chênes et dans la surveillance d'un gardien chargé d'éloigner les oiseaux qui pourraient venir dévorer ces précieuses chenilles. Ces simples soins, donnés depuis des siècles en Chine et dans l'Inde à cette culture, ne peuvent être comparés à la main-d'œuvre coûteuse qu'exige l'éducation de nos vers à soie du mûrier, et il est évident que le prix de revient de cette nouvelle matière textile sera très-minime et la mettra, par conséquent, à la portée des classes peu fortunées et même pauvres des villes et des campagnes.

Les dessins de bombyx du chêne qui ont paru dans notre livraison du 21 juillet 1855, p. 64, représentent les deux espèces mentionnées ci-dessus. L'on voit, sous le n° 1, un mâle du *bombyx pernyi*, décrit pour la première fois par M. Guérin-Méneville, dans sa *Revue zoologique*. Les fig. 2 et 3 offrent la représentation de son cocon ; on voit, sous les numéros 4 et 5, des feuilles et des rameaux des chênes chinois nommés chêne à feuilles de châtaigner et chêne de Montigny, et les glands de ces deux espèces sont représentés au-dessus du papillon n° 1. Quant aux figures 6 et 7, elles représentent le *bombyx mylitta* (ou Paphia, L.), et son curieux cocon attaché aux branches des arbres par un pédicule très-solide.

P. S. Au moment de mettre cette note sous presse, nous apprenons que le jury de l'Exposition universelle, frappé de la haute importance des tentatives de M. Guérin-Méneville, a voulu l'encourager à les poursuivre en lui décernant provisoirement une médaille de deuxième classe. Il est évident que cette introduction d'un nouveau ver à soie, si elle réussissait, donnerait à son promoteur des droits à une véritable récompense nationale, et serait pour la Société impériale d'acclimatation un nouveau titre à l'estime publique.

Exposition universelle des beaux-arts (1).

DANEMARK. — SUÈDE ET NORWÉGE.

Nos trois derniers articles étaient consacrés à la Prusse, à la Belgique et à la Hollande. Aujourd'hui nous pénétrons plus avant au nord de l'Europe ; et nous allons nous occuper des artistes du Danemark, de la Suède et de la Norwége. A cette dernière extrémité de l'Europe, — puisque la Russie, par suite des circonstances, a fait défaut à l'Exposition universelle, — il semble que l'art va revêtir des formes inusitées et réveiller notre goût, suffisamment blasé, par un aspect étrange. Ces contrées appartenaient encore au paganisme au onzième siècle, et avaient des temples élevés aux dieux Thor et Odin. C'était la patrie des elfes et des valkyries, ces déesses de la guerre, qui après la mort des héros leur versaient, dans le Walhalla, la bière et l'hydromel. Pourquoi cette poésie guerrière des Eddas, pourquoi cette sombre mythologie des races scandinaves, aux échos bien plus rapprochés que ne le sont pour les races latines ceux de la mythologie grecque dont elles n'ont pu épuiser les enchantements, n'est-elle pas restée, pour les premières, une source ouverte d'inspiration ? Tous les peuples de l'Europe sont-ils donc destinés à avoir, dans les arts et dans la littérature, un seul et même idéal, comme ils ont déjà presque partout un seul et même costume ?

Les tableaux envoyés par le Danemark, la Suède et la Norwége ont été placés dans la première salle d'entrée ; et, cette salle communiquant par de larges baies avec l'air extérieur, il y régnait, depuis la fin du mois d'octobre, un froid qui disposait peu les spectateurs à s'y arrêter. Ils n'étaient pas non plus retenus par ce quelque chose de vif et d'original qui signale d'une manière tranchée l'individualité d'un peuple. Par l'aspect des scènes, des costumes, des paysages, bien plus que par le système artistique et le procédé technique, on sentait, çà et là peut-être, qu'on n'était plus en France ; mais on pouvait très-bien se croire encore dans le cœur de l'Allemagne ; cette impression s'explique naturellement, si l'on fait réflexion qu'une partie de ces peintres sont élèves de l'école de Dusseldorf.

DANEMARK. — Le Danemark était représenté, à l'Exposition universelle, par une cinquantaine de tableaux environ. Parmi ces ouvrages, aucun n'appartient à la grande peinture ; ils peuvent tous être classés dans le genre et le paysage. Dans aucun ne respire un souffle poétique ; tous, au contraire, visent à la reproduction exacte et littérale de la nature. L'exécution en est consciencieuse, froide et sèche ; tout, jusqu'à l'agrément, semble sacrifié à la vérité. Nous citerons, dans l'ordre alphabétique : de M. EXNER, deux petites toiles d'un aspect métallique, mais où ce caractère de vérité est le plus frappant. L'une représente un *Paysan de l'île d'Amack*, souriant à un marmot joufflu que lui présente une jeune femme ; l'air de bonhomie du vieillard, l'air insouciant de l'enfant sont naturellement rendus ; et les particularités du costume ajoutent à l'intérêt. Il y a, sinon plus de mouvement, du moins une expansion de franche gaieté dans le *Repas champêtre chez un paysan de l'île d'Amack*. Tandis que des paysans, aux traits grossiers mais débonnaires, fument dans un coin et jouent aux cartes, de jeunes filles aux joues rondes et fleuries prennent le thé, et écoutent en riant les propos d'un galant de l'endroit. Le sentiment de ces toiles est naïf, mais l'exécution est dure et les formes trop nettement arrêtées. — Dans sa *Scène populaire sur le môle du port de Naples*, M. HANSEN, professeur, a transporté des physionomies danoises sans doute ; cela n'est napolitain, ni de race, ni de sol, ni de lumière. — M. LOUIS HANSEN a peint avec un soin patient et minutieux une *Vue intérieure de la salle d'audience de Chrétien IV dans le château de Rosenbourg, à Copenhague*. Il y a un mérite d'étude consciencieuse dans ce tableau, qui n'a été exposé que très-tard ; mais la préoccupation des petits détails y tourne à la sécheresse. — M. KYHN a traité avec un sentiment vrai son tableau, trop huat

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 660, 661, 662, 663, 664, 665 et 666.

placé, intitulé : *Une soirée d'hiver dans la forêt*. — M. Marstrand, directeur de l'Académie des beaux-arts de Copenhague, a exposé un paysage curieux par le nombre de figures et la singularité du costume uniforme des femmes, portant des bonnets et des camisoles de toile blanche ; il représente des *Habitants de la Dalécarlie, en Suède, traversant le lac de Siljan pour se rendre à l'église*. Cette multitude est rendue avec un air de sincérité, qu'on ne retrouve plus au même degré dans une toile plus grande représentant de *Jeunes Romaines dans une guinguette*. Leur mère, à mine peu honorable, est endormie ; et une des jeunes filles élevant son verre et tournée du côté du spectateur, le provoque d'un regard voluptueux. Ce genre de composition, dont a souvent abusé la partie inférieure de l'art en France, contraste avec le caractère réservé, candide et moral, qu'on retrouve d'ordinaire dans les ouvrages de l'Allemagne et du nord de l'Europe. — M. Rump cherche à imiter les dessous de bois illuminés par quelques rayons de soleil ; mais, comme les peintres ses compatriotes, il perd de vue l'effet général en poursuivant pièce à pièce le détail ; il dispose trop son feuillé d'arbres à la manière des feuilles de persil. — Parmi les peintres de fleurs, nous nommerons seulement M. Gronland, qui a mis en montre un luxueux étalage de fleurs et de fruits, éblouissants de couleur, mais rassemblés avec une confusion fautive au point de vue de la nature comme à celui de l'art.

Salon de 1855. — Norwége. — Funérailles dans les campagnes de Norwége, tableau par M. A. Tidemand.

Suède. — La Suède ne compte que vingt-huit tableaux. Le plus important est celui d'un jeune artiste, M. Hockert, représentant un *Prêche dans une chapelle de la Laponie suédoise*. La gravure qu'en donne ici *l'Illustration* nous dispense de le décrire. Cette toile est de très-grande dimension, et il y a là une erreur dans laquelle tombent assez souvent les peintres modernes, qui donnent à des compositions d'un genre familier des proportions convenables seulement pour des œuvres monumentales. Le tableau de M. Hockert, exposé dans la salle d'entrée, était malheureusement éclairé d'une façon qui en rendait la vue difficile, et ne permettait qu'imparfaitement d'apprécier les réelles qualités de peintre et de coloriste qu'il possède. On peut reprocher à une partie de la composition un certain manque d'intérêt par la suppression des physionomies des auditeurs, vus de dos et ne figurant dans la scène que par le galbe monotone de leurs bonnets ; on peut trouver un défaut de liaison entre les deux masses principales, mal rattachées, au milieu de la chapelle, par un Lapon debout, dont le bonnet de couleur rouge et les vêtements blancs, plus clairs que le reste du tableau, ajoutent chromatiquement une séparation à celle qu'il établit d'ailleurs par sa ligne verticale. Mais on louera l'entente harmonieuse et rembranesque du clair-obscur, la solidité de peinture de certaines parties, la vérité et la bonne exécution des deux figures de femmes

Suède. — Course de trotteurs sur un lac, en Suède, tableau par M. Kiörboe.

Salon de 1855. — Suède. — Prêche dans une chapelle de la Laponie suédoise, tab eau par M. Höckert.

allaitant et berçant leurs enfants. Du reste, il faut reconnaître que, si M. Hockert appartient à la Suède par la naissance, cette œuvre, qui est une belle promesse, ne se rattache à ce pays ni par le sentiment, ni par le procédé d'exécution. La France aurait à revendiquer là, sans doute, une large part. — M. KIORBOE est aussi un Suédois, établi à Paris et depuis longtemps familier de nos expositions. Ce qu'il a peut-être conservé de plus suédois, c'est la froideur du coloris. Ses *Chiens de Tartarie* sont largement peints. *L'Illustration* reproduit son paysage représentant une *Course de trotteurs sur un lac, en Suède*. Il a peint avec finesse un renard surprenant des lapins près d'*un terrier*. L'un d'eux est déjà à moitié rentré dans son trou ; mais l'autre, saisi de peur et sans issue, se blottit à la vue de la méchante bête au fin museau. Il y a dans cette petite scène naturelle une animation bien surprise et ce genre d'esprit que l'on a peut-être trop loué aux peintres anglais d'avoir mis dans la physionomie des bêtes. — M. JERNBERG est le seul qui ait fait un emprunt à cette mythologie scandinave, dont nous parlions au commencement de cet article. Il s'est inspiré de la légende de *Loke et Sigoun*. Loke, génie du mal, père du Serpent et de la Mort, a été enchaîné sur un roc par les Ases, et condamné à recevoir éternellement sur son visage le venin qui coule de la gueule d'un serpent et qui lui dévore les chairs. Sigoun, sa fidèle épouse, reçoit le poison dans une coupe ; mais, lorsque la coupe est pleine, elle s'éloigne pour la vider, et dans cet intervalle, le venin cause à Loke d'indicibles douleurs; et les efforts qu'il fait pour se soustraire à ce supplice sont la cause des tremblements de terre. Un jour Loke recouvrera sa liberté et sa force, et il anéantira le monde. — La pauvre humanité, on le sait, dans ses enfantements religieux, n'a pas souvent des rêves couleur de rose. — Quoi qu'il en soit, M. Jernberg, en choisissant pour sujet de composition la légende de ce Prométhée scandinave, n'a point su trouver un style approprié à ce genre de poésie. Cette terrible histoire ne lui a pas fait peur ; elle a été seulement pour lui un motif d'étudier pendant un certain temps un modèle d'atelier ; c'est le résultat de cette étude et non le génie Loke que nous montre son tableau. Sigoun, l'épouse dévouée, est une bonne grosse fille, coiffée d'une tête de loup. Le public est resté indifférent à cette froide peinture. M. Jernberg est élève de M. Couture. — M. LARSON a cherché à rendre l'aspect sauvage d'un *Torrent d'une vallée de Suède*. La mise en scène est bien entendue; la peinture est soignée, trop soignée ; mais il manque l'accent de la nature. En contraste avec les blanches écumes du torrent, le paysage est d'un ton noir abusif. — La Suède peut-elle réclamer comme sienne une charmante aquarelle d'un ton brillant, qui rappelle la manière des aquarellistes anglais, et dans laquelle M. LUNDGREN nous montre l'intérieur d'*Une boutique de barbier, à Séville?* L'auteur, né à Stockholm, est élève de M. Léon Cogniet, et est établi à Londres.

NORWÉGE. — La Norwége a seule-

Norwége. — Les hautes montagnes de la province de Bergen, en Norwége, tableau par M. Gude.

ment vingt-quatre tableaux de genre et de paysage. Quelque minime que soit cet envoi, l'attention publique s'est portée avec intérêt sur cet art extrême du nord de l'Europe. Si la Suède et la Norwége sont confondues politiquement, les écoles de peinture de ces deux pays tiennent à rester distinctes. Les scènes villageoises de M. Tidemand ont été particulièrement remarquées. Cet artiste a fait ses premières études à Copenhague; postérieurement il alla étudier à Dusseldorf, et il a fixé son domicile dans cette ville. Après avoir été visiter les musées de Munich et ceux de l'Italie, il revint passer deux années en Norwége pour y étudier les mœurs des habitants, et il se fit bientôt une réputation dans ce genre de compositions familières; il est aujourd'hui membre des académies de Berlin, d'Amsterdam, de Copenhague, de Stockholm, etc., peintre de la cour, et décoré de plusieurs ordres, auxquels il vient d'ajouter la décoration de la Légion d'honneur. Nous reproduisons ici par la gravure un des principaux tableaux exposés par cet artiste: *Funérailles dans les campagnes de la Norwége; costumes du siècle passé.* Un parent du défunt fait le sermon funéraire. Sur le premier plan, le groupe principal est formé des différents membres de la famille. Avant de signaler les critiques qui s'adressent à l'exécution du peintre, nous louerons dans les tableaux de M. Tidemand une entente habile de la composition et un sentiment généralement répandu qui leur communique de la gravité et de l'intérêt. Ce caractère de vérité se retrouve dans *les Adieux;* dans *les Hangiens* (*secte religieuse de Norwége*), où, dans une salle éclairée par le haut, les assistants écoutent la lecture de la Bible que leur fait un paysan, monté sur un escabeau; cette figure est particulièrement remarquable et la lumière habilement distribuée. *Un maître d'école villageois faisant l'examen religieux des enfants dans une église de Norwége*, est une scène également traitée avec naïveté, où la disgrâce morose du pédagogue est bien opposée à la disgrâce ânonnante des jeunes rustres. Mais ce que l'on peut reprocher à toutes ces petites scènes, c'est la monotonie des figures, l'uniformité des traits, la rondeur des yeux, la lourdeur du procédé et le peu d'agrément de l'exécution. Il est fâcheux qu'au sentiment intime qu'il manifeste, M. Tidemand ne joigne pas une technique plus relevée. Cet artiste a exécuté au château royal Oscars-Hall, près de Christiania, dans la frise d'une salle à manger, dix tableaux consacrés à représenter la vie d'une famille de paysans norwégiens. Ces compositions, reproduites par la lithographie et accompagnées d'un texte en vers allemands et norwégiens, forme un recueil qui a eu beaucoup de succès et a donné lieu à plusieurs éditions. — M. Dahl, professeur aux académies de Copenhague, Stockholm, Berlin et Dresde, et décoré de plusieurs ordres, est né à Bergen, en 1788. Il est un des premiers peintres norwégiens qui aient conçu l'art du paysage au point de vue de la nature. Ses ouvrages ne furent pas d'abord appréciés des académiciens de Copenhagne, qui regardaient la conception idéale du paysage comme l'unique voie à suivre. Ce sentiment d'ailleurs était alors presque général en Europe, et ce retour à la vérité, cette bonne direction de l'artiste mérite d'être signalée. M. Dahl a visité l'Allemagne et l'Italie, et s'est fixé à Dresde. Il a envoyé à l'Exposition un *Paysage norwégien;* une *Vue prise à Mariedahlen près de Christiania*, et une *Scène d'hiver au bord de l'Elbe*, où, au milieu d'un sol nu et couvert de neige, se dresse un arbre dépouillé, dont les branchages noirs et tourmentés se découpent sur un ciel brumeux. Il n'y a rien dans la facture de ces tableaux qui ait particulièrement appelé l'attention; des œuvres plus importantes sans doute, répandues dans différents États de l'Europe, ont fondé la réputation de l'artiste. — M. Gude est né à Christiana, en 1825. Ce jeune artiste, élève de M. Schirmer, de Dusseldorf, est fixé dans cette ville et professeur de l'académie. *L'Illustration* reproduit dans ce numéro sa *Vue prise dans les hautes montagnes de la province de Bergen* (*Norwége*), où se manifeste un bon sentiment de la grandeur alpestre. Le haut glacier, dominant des plans surétagés, d'un dessin bien compris pour l'effet perspectif, resplendit à sa hauteur aérienne; mais au-dessous de lui tout s'assombrit, s'éteint et s'efface. L'abus des tons sourds et noirs est un défaut assez fréquent dans l'école de paysagistes de Dusseldorf. Dans un autre tableau, M. Gude a peint les hauts sommets d'*un Paysage norwégien.* Les nuages occupent le creux des vallées et se déchirent aux forêts de sapins; les pics aigus, les neiges qui les avoisinent réfléchissent les premiers rayons du soleil. L'artiste, on le voit, ne craint pas de tenter des ascensions fatigantes pour découvrir quelques aspects inusités et grandioses. Mais toute cette bonne volonté avorte sous la froideur de l'exécution. *Une Noce de village sur un lac norwégien* (figures par M. Tidemand) est une scène coquette dans un ton clair, qui rappelle trop les vues coloriées de la Suisse. — M. Bodom, né en 1829, élève de M. Gude, a exposé une *Vue de soleil couchant dans les bois*, assez bien composée, mais qui manque aussi de naturel. — M. Muller, né en 1828, élève de l'Académie de Dusseldorf, a peint une *Vue prise dans les environs de Christiania*, dans cette manière sourde et éteinte que nous reprochions tout à l'heure à un tableau de M. Gude.

Les paysagistes de l'école de Dusseldorf abusent souvent des tons noirs ou sourds; c'est pour eux un moyen obligé d'opposition pour mettre en relief quelque accident lumineux. Si leur voyage à Paris leur a fait comprendre la nécessité de se *dénoircir*, il ne sera pas perdu pour eux. Ils ont, du reste, d'autres profits à tirer d'une exposition de la nature de celle qui vient d'avoir lieu. Ils doivent y comprendre aussi que, s'ils sont en possession d'une certaine habileté pratique, ils s'immobilisent dans une uniformité de conception et de procédés qui dénonce des habitudes d'atelier, bien plus que le sentiment de la nature. Les peintres de Dusseldorf nous semblent être aujourd'hui pour le paysage ce qu'était, il y a quelques années, en France, pour le genre, l'école de Lyon. On dirait qu'ils travaillent tous dans un même atelier, qu'ils se passent la même palette. Ils n'ont pas d'individualité. S'ils veulent la conquérir, ils doivent, une bonne fois, dans leurs courses à travers les Alpes, jeter tout leur bagage scientifique au fond de quelque ravin, oublier les liens d'école, et se mettre à adorer le divin modèle avec la simplicité du cœur et la sincérité d'une première admiration.

A. J. Du Pays.

Comment finissent les poëtes.

(Suite. — Voir les numéros 665 et 666.)

Cependant les leçons ne venaient pas et les écus s'en allaient, sautant les uns après les autres comme les moutons de Panurge. — Mon ami essayait vainement de les retenir, et suivait leur départ d'un œil mélancolique, en rimant quelques vers. On peut croire que le droit, qui n'a rien de bien poétique, était fort oublié au milieu de toutes ces préoccupations. Il comprit donc la nécessité de frapper un grand coup, et de sortir au plus tôt de cette impasse. Un soir il alla copier dans un cabinet de lecture les titres et les adresses de toutes les Revues, et en rentrant il me fit part de ses projets. Je n'osai lui dire qu'il s'égarait dans toutes sortes de châteaux en Espagne; l'illusion était si rare chez lui, que je me gardai bien de lui enlever celle-là. « D'abord, disait-il, je vais m'adresser au *Journal des Demoiselles*, en m'appuyant sur la protection de M. Barnabé Charbonneau, qui est un des rédacteurs les plus influents; j'ai conservé sa lettre: puisqu'il a trouvé, il y a deux ans, que j'étais un des jeunes poëtes qui donnaient le plus d'espérance à la patrie, — ce sont ses propres expressions, — il ne pourra se dispenser de parler pour moi. » Il rêvait aussi de collaborer activement au *Phare des Lettres*, revue hebdomadaire qui comptait environ trente abonnés, en y comprenant les envois gratuits, et qui ne cachait pas la noble prétention de régénérer les arts et la littérature. — Seulement il n'avait pas d'habit pour se mettre en campagne; il réunit donc le reste de son argent, non sans jeter un regard inquiet sur l'avenir; je l'aidai de quelque monnaie qu'il devait me rendre lors du payement de son premier article, et me chargeai d'aller emprunter pour lui les gants Jouvin et les souliers vernis d'Alexandre Cotin, qui était un fashionable, et qui, ayant la prétention d'être un Adonis, dépensait en parfums et en parures la majeure partie de ses revenus. Quatre jours après, le commis du *Prince Eugène* lui apportait un bel habit noir qui lui allait à merveille. Il est vrai qu'il aurait pu se borner à écrire aux rédacteurs, « mais, disait-il, une lettre se met de côté et s'oublie, tandis que dans une visite on conclut tout de suite pendant qu'on est là. » Je n'avais rien à répondre à cette observation.

Le lendemain, dès l'aube, mon ami Grandjean s'habilla. Quand j'entrai chez lui, il se contemplait dans la glace, occupation délicate qu'il entrecoupait de soubresauts nerveux et d'exclamations délirantes. Ceux qui ont lu l'épître de Sedaine à son habit ne s'en étonneront pas. A vrai dire, il avait belle mine sous les armes, et la toilette faisait admirablement saillir des avantages physiques que je ne lui avais pas connus jusque-là. Il retrouva, dans cette grave circonstance, les instincts de coquetterie cachés au fond de son cœur; il passa une heure à nettoyer ses ongles, à frotter ses dents, à parer *de ses cheveux l'élégant édifice*, à peigner sa barbe naissante, objet de ses plus tendres soins. Il étudia ses entrées, ses poses, ses saluts, la manière de s'asseoir et de se lever, celle de se moucher avec grâce et de cracher avec aisance dans son mouchoir. Enfin, jetant un coup d'œil satisfait sur tous les détails de son ajustement: « Il y a bien, dit-il, le chapeau, qui n'est plus très-neuf et qui jure un peu, mais je sais le moyen de le dissimuler adroitement, — comme cela, tiens. » Et, en effet, il s'assit, et le plaça si bien entre ses genoux que l'honneur était sauf. Il avait décidément étudié la question sous toutes ses faces.

Il partit donc radieux et tremblant à la fois. Je m'aperçus qu'il ruminait ses phrases d'un air préoccupé, et qu'il roulait même entre ses doigts un petit papier, où il avait sans doute écrit, comme c'était assez son usage, les principaux points sur lesquels il devait insister, et les traits ingénieux qu'il devait improviser avec à-propos dans la conversation. Aussi ne l'accompagnai-je pas, de peur de le troubler et de rompre le fil de ses idées.

A la nuit tombante, il rentra, brisé de fatigue.

— « Eh bien? » lui criai-je.

— « Eh bien, quoi? » me répondit-il, avec une impatience de mauvais augure.

— « Est-ce que tu n'as pas réussi? »

— « Je ne suis même pas entré. Toute réflexion faite, je crois qu'il vaut mieux écrire.

— « Cependant, hier...

— « Hier, c'est possible; aujourd'hui, c'est différent. On peut bien changer d'avis: il n'y a que l'expérience pour éclairer les gens.

— « Comment, dans toute ta journée, tu n'as vu personne?

— « J'ai vu un concierge qui m'a répondu que le directeur était absent. Et il me regardait des pieds à la tête, ce concierge; il regardait mon chapeau surtout avec une curiosité si sardonique et si obstinée, que son regard m'effrayait. Et puis il avait l'air de se moquer de moi, avec ces mots sacramentels, prononcés d'une façon toute particulière: « Si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire! » Je devinais bien ce qu'il ajoutait tout bas: « Qu'est-ce que c'est encore? un homme de lettres, bien sûr; un de ces fainéants de poëtes râpés, des mendiants, quoi! » — Vois-tu, moi, j'ai peur des portiers.

— « Je le crois parbleu bien; et moi aussi.

— « Cela m'a fait réfléchir, » continua Grandjean. J'ai voulu éviter les questions, les cancans, les commérages. Les directeurs, du reste, sont toujours absents. Mais supposons que je monte aux bureaux, et que je finisse par trouver mon homme, figure-toi donc les sourires des garçons, les chuchotements des rédacteurs, qui vous lancent des regards vitreux, parce qu'ils sentent bien, vois-tu, que vous n'êtes pas un abonné, et que vous venez pour rogner leur proie. »

Evidemment, si mon ami Grandjean avait passé toute la journée de la veille à rechercher les raisons de remplacer les lettres par des visites, il avait dû passer la journée du lendemain tout entière à accumuler les raisons de remplacer les visites par des lettres. Quoi qu'il en soit, je ne pus m'empêcher d'admirer la richesse et la vivacité de son imagination. Il continua:

« Quant au directeur, il vous reçoit d'un air de protection, — et tu sais si je les aime, les airs de protection, — au milieu des bureaux, devant tout le monde. Il a l'air de vous dire: « Explique-toi respectueusement, mon petit homme, et surtout soit bref et catégorique. — Moi, ça me glace. Est-ce que ça ne te glacerait pas, toi?

« Si fait, lui dis-je, pour le faire bien aise; ça me glacerait. »

Je jouais avec mon ami le rôle du chœur dans les tragédies grecques, et je finissais toujours par conclure comme lui.

« Tu vois donc bien, dit-il, que tu es de mon avis: il vaut mieux écrire.

« C'est vrai: il vaut mieux écrire. Je n'y avais pas réfléchi.

« Je ne regrette qu'une chose, ajouta mon ami Grandjean avec mélancolie: c'est de m'être fait faire un habit, et d'avoir passé une heure ce matin à ma toilette. Je ne le pardonnerai de ma vie aux directeurs de journaux. »

Ce fut tout pour ce jour-là. Mais il me raconta depuis qu'il avait été jusqu'à la porte de tous les bureaux, sans en excepter un seul. Presque toujours, arrivé devant la maison fatale, il commençait par se promener un quart d'heure dans la rue pour rassembler ses idées et ses phrases, tout en se mordant les doigts, et en déracinant un à un les poils follets de sa barbe. Le quart d'heure écoulé, ordinairement il s'en allait. Quelquefois il se décidait à monter jusque sur le palier, mettait la main sur le bouton de la porte, s'arrêtait alors sous prétexte de reprendre haleine, et, comme il était très-ingénieux, ne manquait jamais, à ce moment-là, de trouver d'excellentes raisons pour ne pas entrer.

Pauvre garçon! lui, qui, au premier défi, se fût élancé sans hésitation jusqu'au centre des bureaux, pour demander, à haute et intelligible voix, si l'on était libre de payer l'abonnement en nature, ou pour solliciter obstinément un rabais de vingt-cinq centimes!

Pourtant il avait fait deux visites dont il ne put se résoudre, que beaucoup plus tard, à me révéler les détails, fragments par fragments, — tant il en était peu satisfait. Se trouvant dans la rue du Cherche-Midi, où trônait, au quatrième étage, le bureau du *Précurseur*, il se rappela tout à coup que Mme Athénaïs Godard, l'auteur des *Cris de l'âme*, et M. Jehan Rossignol (d'Epinal, Vosges), demeuraient tous deux aux environs. Il prit la résolution, je ne sais comment, — peut-être pour ne pas perdre tout à fait les frais de son habit neuf, et parce qu'il se croyait sûr cette fois d'être reçu à bras ouverts, comme un ancien ami, — de leur faire une visite en passant, sous prétexte de les remercier de leurs aimables réponses à ses lettres, mais, en réalité, pour se ménager leur puissante protection dans sa grande entreprise.

Il se présenta d'abord chez M. Jehan Rossignol, et pénétra dans une vaste maison meublée, par un long couloir fort étroit et fort obscur, — ce qui l'étonna quelque peu. Mais ce fut bien pis, lorsque, sur sa demande, le portier, sans daigner détourner la tête, lui indiqua le cinquième au-dessus de l'entresol, par le petit escalier. Il y monta, se disant que les poëtes sont tous ainsi, excentriques et bohêmes, aimant à se nicher dans les airs, tout près des nuages.

M. Rossignol, bonhomme ragot et trapu, reniflant, grisonnant, et offrant déjà quelques-uns des symptômes de la caducité, vint lui ouvrir en personne d'un air de mauvaise humeur. Mon ami embrassa du premier coup d'œil une chambre, presqu'une mansarde, garnie dans ce style uniforme et élémentaire, qui est le luxe des maisons meublées. Il s'assit sur un fauteuil jaune, et entama assez résolûment la conversation. Le petit homme se souvint parfaitement de sa lettre et de ses vers; mais Grandjean, qui s'attendait à de nouveaux encouragements, fut bien déçu dans son attente: il trouva un poëte froissé, qui se mit à déclamer contre les tendances littéraires du siècle, en lui citant son propre exemple comme une preuve convaincante de l'ineptie du public et de la jalousie des gens de lettres, qui avaient organisé contre lui la *conspiration du silence.* Puis, il lui parla de Gilbert et d'Hégesippe Moreau, qui étaient morts à l'hôpital; de Chatterton, qui s'était empoisonné; d'Elisa Mercœur, qui n'avait pas de bois pour réchauffer son grenier, et lui répéta cinq ou six fois le fameux vers:

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

« — Avez-vous lu *Stello?* » dit-il à Grandjean.

« — Non, monsieur, » répondit mon ami, tout décontenancé.

« — Lisez-le, hâtez-vous de le lire, » reprit-il en se levant.

« — J'ai lu vos vers, monsieur, » fit Grandjean qui donna à sa voix une intonation délicate et flatteuse.

« — C'est égal: il faut lire *Stello.* Il y a des fautes de goût, mais il vous apprendra comment finissent les poëtes. C'est le seul bon livre de toute la *clique romantique.* »

Ce disant, il ouvrit la porte en recommandant à mon ami, jusque sur le palier, de ne jamais entrer dans l'affreuse carrière des lettres, et de se faire plutôt écrivain public ou commis-voyageur: « En un mot, conclut M. Rossi-

gnol, souvenez-vous toujours qu'on peut bien prendre à la rigueur la poésie pour maîtresse, jamais pour femme. »

« — Mais on peut épouser sa maîtresse? » répliqua le tenace Grandjean.

« — Oui, les imbéciles comme moi. Quand on se sent capable de faire une bêtise pareille, il faut bien se garder de prendre une maîtresse. Voyez les beaux ménages qui en résultent. » — Et il souleva, pour saluer, la calotte de velours roux qui lui couvrait la tête.

« Voilà un homme bourru, cynique, et qui m'a tout l'air d'un misanthrope, se dit Grandjean, en descendant l'escalier à pas lents. Je m'en doutais à la lecture de ses œuvres. Après cela, c'est un auteur ulcéré, parce qu'il se croit méconnu. Les poëtes sentent tout plus fortement que les autres, et ne s'expriment que par hyperboles : la chose est sans conséquence. — Et puis, comment ose-t-il se plaindre de n'avoir pas percé? Diable! en voilà un être difficile : je n'en demanderais pas plus, moi, que de percer comme lui. — Je vais aller voir Mme Athénaïs Godard, ajouta-t-il en manière d'épiphonème, je suis sûr qu'elle sera plus aimable. Justement j'ai sur moi la lettre qu'elle m'a écrite jadis. »

Et tout en marchant, il se mit à la relire : « Votre muse, monsieur, me fait l'effet d'un blond chérubin qui vous parle à l'oreille pour vous dicter d'harmonieuses inspirations. » — Hum! c'est flatteur, cette phrase-là, ou je ne m'y connais pas, se dit-il en s'arrêtant pour mieux savourer le miel de l'éloge. « Elle sera bien aise de me voir. »

L'aspect général de la maison où demeurait Mme Athénaïs Godard lui fit plaisir. Que fut-ce donc, quand le concierge lui eût poliment indiqué le premier, et qu'une bonne, ayant toute l'apparence d'une jolie soubrette de comédie, vint lui ouvrir la porte?

« A la bonne heure, au moins, pensa-t-il rapidement pendant que la bonne était allée prévenir sa maîtresse. Je savais bien qu'un poëte peut faire fortune. Mais pourquoi aussi est-il si classique, ce pauvre M. Rossignol! Il s'obstine à imiter Boileau. Soyons de notre siècle, que diable! classiques par la forme, soit! mais romantiques par le fond! Les romantiques ont du bon, je l'ai toujours dit. »

Le retour de la soubrette interrompit le cours de ses réflexions : Mme Athénaïs dînait, mais elle le reçut pourtant. En entrant dans la salle à manger, non sans un certain tremblement de cœur (car le luxe bourgeois dont il apercevait les traces autour de lui, et que, dans son inexpérience, il prenait pour un luxe princier, effrayait sa gaucherie et sa timidité), il vit une femme de moyenne taille, vive, l'œil en dessous, le dos légèrement voûté, pour employer une expression polie, fort proche de la quarantaine, si même elle ne l'avait dépassée déjà, en un mot différente de tout point, comme il arrive toujours, du type qu'il s'était tracé d'avance. Elle était à table, entre son mari et un grand garçon à l'air niais. en habit de collégien.

La bonne avança une chaise, et mon ami Grandjean s'y plaça, après avoir glissé sur le parquet et failli renverser la table, — tant il était ému. Il commença par décliner son nom, puis rappela qu'il avait pris, deux ans auparavant, la liberté d'adresser à l'illustre auteur des *Cris de l'âme*, une pièce intitulée : *Rêverie dans les bois*, qu'elle avait bien voulu trouver charmante. Il donna ces explications en bredouillant et en bégayant, comme si la voix allait lui manquer, tellement que Mme Athénaïs en fut visiblement touchée de compassion. Le mari avait l'air de le prendre pour un pauvre honteux.

Après avoir entendu ce préambule jusqu'au bout, la dame fit un effort et parut rechercher dans sa mémoire : « Ah! oui, je me souviens, dit-elle en hésitant; je crois me souvenir... »

Mon ami ne fut pas dupe de cette politesse, dont il lui sut gré néanmoins, mais dont il se sentit confus. Il continua à lui rappeler les circonstances, en précisant les dates et les moindres détails, et en récitant les premiers vers de la pièce qu'il lui avait envoyée; il ajouta, en rougissant, qu'il était alors au séminaire de C... et finit par lui montrer sa lettre, comme pièce décisive :

« Bon, bon, je me souviens maintenant, » s'écria-t-elle. Et pour le prouver, elle ajouta quelques mots, qui montrèrent à l'infortuné Grandjean qu'elle ne se souvenait pas du tout.

La position était ridicule et embarrassante. Qu'y faire? Il fallait l'accepter avec résignation. Le mari gênait beaucoup mon ami, qui n'osait se déployer et s'épandre devant lui en effluves poétiques. M. Godard en effet ne soufflait mot et mangeait toujours avec un appétit violent, appelant la bonne, demandant le sel ou le poivre, les cornichons, la moutarde. Quant au grand garçon, il regardait d'un œil sournois, à la dérobée, l'air ébahi et bête. Madame semblait à la fois fière et honteuse : elle émiettait de temps en temps son pain dans la sauce de son assiette, sans oser continuer son repas, quoiqu'elle en eût fort envie. On se taisait de part et d'autre.

« — Voilà un gigot où tu as mis trop d'ail, » dit tout à coup M. Godard, d'un air mécontent, à sa femme.

« — Tu trouves?... c'est la bonne qui se sera trompée. »

« — Tu devrais surveiller la bonne, » reprit le mari en gardant sa dignité.

On se tut derechef. Grandjean ne savait comment s'y prendre pour se lever et partir : il restait cloué sur sa chaise, faute de trouver une transition. Au bout d'un quart d'heure il se détermina pourtant à s'en aller, et le mari l'accompagna jusqu'à la porte.

« — Ah! ah! fit-il, vous êtes donc poëte! c'est une idée de jeune homme. Les vers ne nourrissent pas : il faut prendre un état qui vous fasse vivre. »

« — Un état, lequel? Je n'ai pas le moindre goût pour les subtilités chicanières du droit, je suis trop rêveur et pas assez brutal pour être médecin. » Et il continua sur ce ton, ménageant fort peu la médecine qu'il avait en horreur, heureux de racheter, par de brillants développements et d'éloquentes imprécations, son mutisme de tout à l'heure. — M. Godard souriait d'un air de condescendance. — Ils se séparèrent en se saluant profondément.

Mon ami sut, quelques jours après, que M. Godard était un des plus célèbres médecins de la capitale, et il comprit avec désespoir le sourire qui avait accueilli cette nouvelle gaucherie.

On conçoit que le résultat de ces deux visites n'avait pas dû le mettre en goût de continuer. Il commença donc à écrire le lendemain, mais seulement aux plus maigres revues, voulant aller par gradations. Il s'adressa au *Phare des lettres*, à la *Trompette artistique*, à la *Voix littéraire*, au *Précurseur*, à la *Tribune des Beaux-Arts*, etc., journaux paraissant quelquefois, disparaissant souvent. Je n'ai pas besoin de dire que le même modèle servit pour tout le monde. Il envoya aussi une lettre spéciale d'abord à Mme Athénaïs Godard, pour s'excuser de son importunité de la veille, et, par la même occasion, lui demander conseil, — ce qu'il n'avait osé faire dans sa visite, — sur les revues sérieuses où il pourrait se présenter avec quelque chance de succès; puis une autre à M. Charbonneau, où il lui rappelait leurs vieilles relations et le priait d'user de son influence pour le faire entrer dans la rédaction du *Journal des Demoiselles* : il serait heureux, disait-il, de faire ses premières armes sous les drapeaux d'un si vaillant capitaine. Après quoi, pour éviter les frais de port, il alla déposer lui-même toute sa correspondance chez les portiers des destinataires.

M. Charbonneau et Mme Athénaïs Godard gardèrent un silence obstiné, ce qui fit beaucoup réfléchir mon ami sur la vanité des louanges humaines et sur l'égoïsme inhérent à notre triste race. Il avait obtenu une réponse à ses éloges, et il n'en obtenait point à ses demandes. Mais tous les autres furent plus polis, et je partageai son extase, quand il me communiqua leurs lettres. Je transcris ici celle du directeur du *Phare*, dont la calligraphie avait quelque chose de monumental qui la faisait ressembler à une inscription demi rongée par le temps. Cette pièce donnera une idée de celles que je ne puis citer :

« A Monsieur Francisque Grandjean, homme de lettres.

« Monsieur,

« Vous nous faites l'honneur de nous offrir votre collaboration pour *le Phare des Lettres*; vous voulez contribuer avec nous à régénérer la littérature contemporaine, qui se meurt de marasme. C'est une ambition qui vous honore, Monsieur, et que nous serons heureux de favoriser de tout notre pouvoir. Jeunes gens nous-mêmes, nous ne demandons pas mieux que de tendre la main aux jeunes gens pour les élever jusqu'à nous.

« Envoyez-nous donc les pièces dont la nature vous conviendra le mieux, — prose ou vers, romans ou critique, articles de fantaisie ou d'érudition, — et nous nous empresserons de les insérer si, comme je n'en doute pas, ils sont reçus par le comité de lecture. Nous ne rejetons aucun genre, hors le genre ennuyeux; nous sommes encyclopédiques : voilà ce qui fait notre force.

« Agréez, etc. Le directeur du *Phare*,

« A. BLANQUETTE. »

Les quatre ou cinq autres semblaient jetées dans le même moule. Cependant le directeur de *la Tribune des Beaux-Arts* avait ajouté : « J'y mets toutefois une condition, c'est que vous nous enverrez le moins de vers possible, pour ne pas dire *aucuns* (ce qui prouve qu'on peut être directeur de revue, et ne pas posséder son Noël et Chapsal); le public ne s'intéressant point du tout à ces choses-là. » Du reste il l'invitait à le venir voir.

Dès le jour même, mon ami envoya au *Phare* un sonnet et une élégie, avec des épigraphes grecque et latine; il s'appliqua à donner à son écriture un caractère tourmenté et poétique pour la mettre dans un rapport de sympathie avec celle de Blanquette. Le lendemain il revêtit son habit neuf et se dirigea vers *la Tribune*. Le directeur s'intitulait vicomte, quoique son nom présentât une physionomie des plus roturières, et tous ses collaborateurs étaient autant de marquis, de barons et de comtesses, parmi lesquels le simple *de* était dans une infime minorité. C'était un gros garçon de figure rougeaude et bourgeoise, aux airs importants, au verbe haut et sonore, qui parut d'abord ne pas se rappeler de quoi il s'agissait. Il fallut le remettre longuement sur la voie; il s'écria enfin :

« Ah! j'y suis, j'y suis : Monsieur de Grandjean... Voyez-vous, nous avons tant de correspondance, qu'il m'est bien difficile de m'y reconnaître. »

Et, sans quitter sa plume, — tout en écrivant, sur un grand diable de livre, des comptes de doit et avoir, et en s'interrompant de temps à autre pour adresser la parole à un garçon de bureau, ou plutôt à un esclave qui l'écoutait dans une attitude respectueuse, — il donna des conseils à mon ami, fit le bienveillant et le protecteur, assura qu'il avait un faible pour les jeunes gens et les inconnus, car il avait été lui-même jeune et inconnu (le fat!), etc., etc. Il critiqua les uns après les autres tous les sujets que lui proposa Grandjean d'une voix mal assurée, et l'exhorta à faire, tout exprès pour lui, en allant se promener à la campagne, de petits articles gais et spirituels. Du reste il l'avertit de prendre son temps, car, grâce à Dieu, la copie ne lui manquait pas; il en avait même beaucoup plus qu'il n'en voulait, de la copie; les plus illustres écrivains tenaient à honneur de passer par son journal. Grandjean sortit fatigué, mais ébloui : « Oh! oh! pensa-t-il, puisqu'il est si difficile, puisqu'il a tant de ventre et tant d'importance, et que les plus illustres écrivains tiennent à honneur de passer par son journal, il doit bien payer les rédacteurs. Je lui écrirai ces jours-ci, sous prétexte de lui proposer un nouveau sujet, et j'ajouterai, en *post-scriptum*, que j'ai oublié de lui demander quelles conditions il fait à ses collaborateurs. »

Il s'achemina ensuite chez les autres directeurs, qui l'avaient engagé à venir causer avec eux. Celui de *la Trompette*, M. Aristide Franchomme, était au bureau, faisant semblant de se chauffer à un foyer qui flottait entre la vie et la mort, et lisant *Zizine*, par Paul de Kock, dans les livraisons à 20 centimes. C'était un jeune homme à l'accent gascon, qui formait à lui seul presque toute la rédaction du journal. Il s'appliquait surtout, avec une volupté sans pareille, dans ses articles d'appréciation littéraire, à dire leur fait à tous nos grands hommes du jour, et leur donnait de la férule en plein visage avec une grâce particulière, parce qu'il comprenait, dans toute leur austérité, les devoirs de la critique. Il publiait aussi un roman plein d'une ironie amère contre la société, rempli d'allusions terribles, d'aperçus hardis, d'attaques téméraires, où éclatait d'un bout à l'autre un rire satanique et une verve de démolisseur qui effrayaient.

Or voici quel était le mot de ce beau courroux, — énigme qui semblait d'abord incompréhensible dans ce jeune homme blond, singulièrement favorisé de la fortune, puisqu'il était parvenu à conquérir la rédaction en chef d'une revue *sérieuse*, à l'âge où les plus heureux sont à peine parvenus à se faire imprimer dans la feuille de leur sous-préfecture. Le rédacteur de *la Trompette* était arrivé quelques années auparavant à Paris, portant dans la poche de son paletot un manuscrit destiné à faire sensation. C'était un ouvrage plein de verdeur et de sel, mi-critique et mi-romanesque, hardi de style et d'idées, comme au beau temps d'Alfred de Musset et de Petrus Borel, — qu'il avait carrément intitulé : *Par la Brèche*. Le gaillard n'y allait pas par quatre chemins : il avait conscience de sa force, comme presque tous les grands hommes, et voulait entrer d'assaut dans la place. Au bout de six mois de démarche, étonné et indigné à la fois que nul éditeur ne voulût s'en charger, il prit son parti avec cette fougue méridionale qui le caractérisait, fit tirer lui-même son volume à cinq cents exemplaires, s'en déclara l'éditeur et le libraire sur la couverture, le distribua dans tous les passages et sous toutes les galeries, et attendit fièrement, déclarant qu'il se passerait des critiques comme des réclames. Il attendit longtemps. Le public eut l'air de ne s'apercevoir de rien. Toutes les semaines Franchomme allait interroger avec angoisse son principal dépositaire, un libraire des galeries de l'Odéon, à qui il avait porté lui-même quinze exemplaires, et toutes les semaines il en rapportait la même réponse. Le libraire même, vers la fin, le voyait venir de loin, et lui faisait un signe de tête, toujours le même, d'un air de tristesse et de condoléance, avant qu'il fût arrivé près de lui, pour lui épargner l'embarras d'une question et d'une réponse également humiliantes. Vers la fin, Franchomme envoyait souvent des amis compter, sans avoir l'air de rien, le nombre d'exemplaires qui restaient sur la devanture; il y en avait toujours quinze.

Mais un jour qu'il s'était rendu machinalement et sans espoir à son rendez-vous habituel, et que, sans même prendre la peine d'approcher, il attendait timidement au bout de la galerie que le marchand, occupé alors avec un chaland, lui fît le signe de tête ordinaire, il vit tout à coup celui-ci se tourner vers lui, et prendre, en le voyant, une expression de triomphe inusitée. Le jeune homme, qui se préparait déjà à s'en aller comme il était venu, se rapprocha vivement. L'espérance se précipita tout à coup dans son cœur, comme un fleuve dont on vient de lever la digue. Il se persuada qu'il venait d'y avoir un revirement en sa faveur, que le public avait deviné subitement la valeur de son talent, que M. Paulin Limayrac, d'un coup de plume sincère, mais flatteur, venait de mettre son petit livre à la hauteur du dernier roman de Mme de Girardin, etc., etc., — tout cela dans l'intervalle des quelques pas qui le séparaient du marchand.

Que de choses pour un auteur dans le sourire d'un libraire!

— « Eh bien! dit-il en secouant vigoureusement la main qu'on lui tendait.

— « J'en ai vendu. »

Franchomme se sentit pris d'une indicible bienveillance pour le genre humain et pour son libraire. Il regarda à la dérobée l'acheteur qui lorgnait son volume. Il aurait volontiers écrit sur son chapeau : c'est moi qui suis Franchomme, auteur de : *Par la brèche*.

— « Combien? fit-il d'une voix étouffée par l'émotion.

— « Peste, comme vous y allez! J'en ai vendu un. »

Le chaland partit, sans même avoir soulevé la couverture de l'ouvrage.

« Quelle brute! pensa le jeune homme, un peu déconcerté de la réponse, et voyant bien que M. Paulin Limayrac n'avait point passé par là.

— C'est toute une histoire, reprit le marchand, et une drôle. Figurez-vous qu'un peu avant votre arrivée, — bah! il n'y a pas une demi-heure, — un gendarme, un bon gendarme, se promenait par ici. Ces gens-là ont la rage de tout regarder, de toucher à tout, sans rien acheter, rapport au gouvernement, qui ne leur donne pas la paye d'un général. Mon homme examine donc ma devanture en flânant et tombe droit sur le volume. Pas si bête, eh! eh!... pour un gendarme. Il lit la première page, et puis l'autre; il faut croire que ça l'intéressait, cet homme. Moi je le surveillais du coin de l'œil. Le voilà qui arrive à un endroit qui n'était pas coupé; je l'aperçois qui cherche dans ses poches. Vous allez voir; voilà que ça devient drôle. Je croyais qu'il cherchait sa monnaie : pas du tout, le gredin cherchait son couteau, un *eustache*, quoi! un vrai *eustache*. Il n'y a que les gendarmes pour avoir aujourd'hui des couteaux pareils. Moi je le surveillais toujours — : Attends, disais-je, nous allons rire.

VICTOR FOURNEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

Vues de Crimée.

Mon cher Monsieur,

En attendant que je puisse vous envoyer des détails, je vous adresse un ensemble très-intéressant de la côte, depuis Odessa jusqu'à Otchakoff.

Je dois ces renseignements et les croquis à la bienveillance du commandant Russel, du *Phlégeton*, qui a bien voulu m'autoriser à en prendre une copie. — Cet officier avait été chargé, avant les opérations militaires contre Kinburn, de la reconnaissance de la côte et des embouchures du Dniéper.

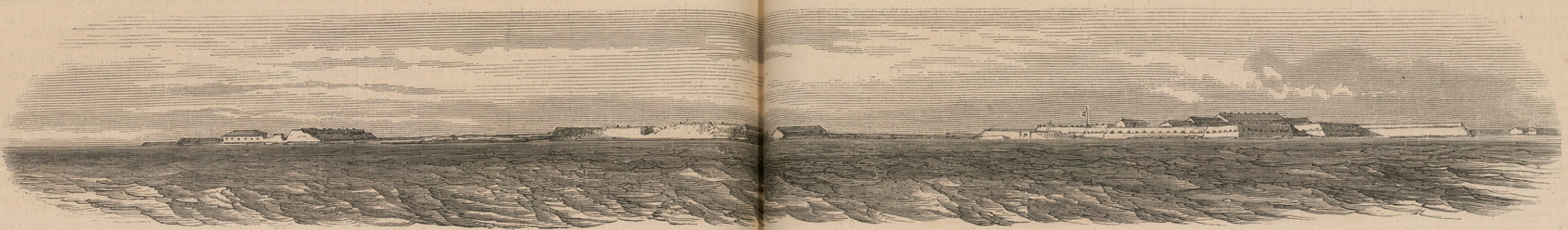
Ce ne sont point des dessins d'artistes; ce sont des panoramas, mais très-exacts et surtout tirant un grand prix des circonstances actuelles.

Je vous donnerai ici quelques renseignements topographiques sur cette côte qui, depuis Odessa jusqu'aux embouchures, est composée de falaises, de dunes, de sable et de lacs grands et petits; plusieurs villages plus ou moins importants se laissent voir sur la côte. Je vous adresse deux des plus apparents.

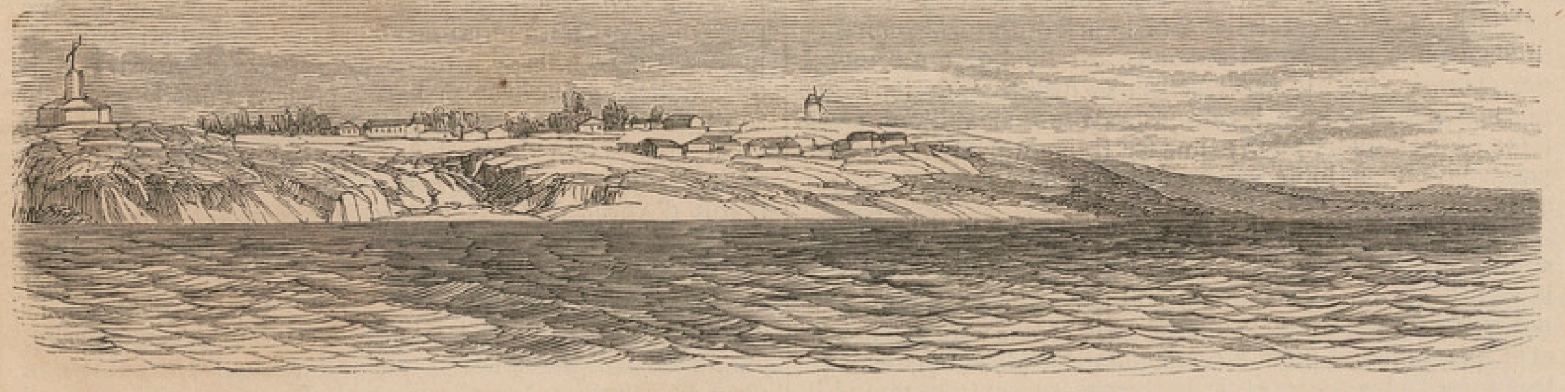
J'espère, par le prochain courrier, vous envoyer des choses, non pas plus intéressantes, mais plus détaillées.

Si vous aviez besoin d'un texte un peu plus long, il vous sera facile de compléter ces renseignements; mais j'ai si peu de temps avant le départ du courrier que je puis à peine terminer ma lettre.

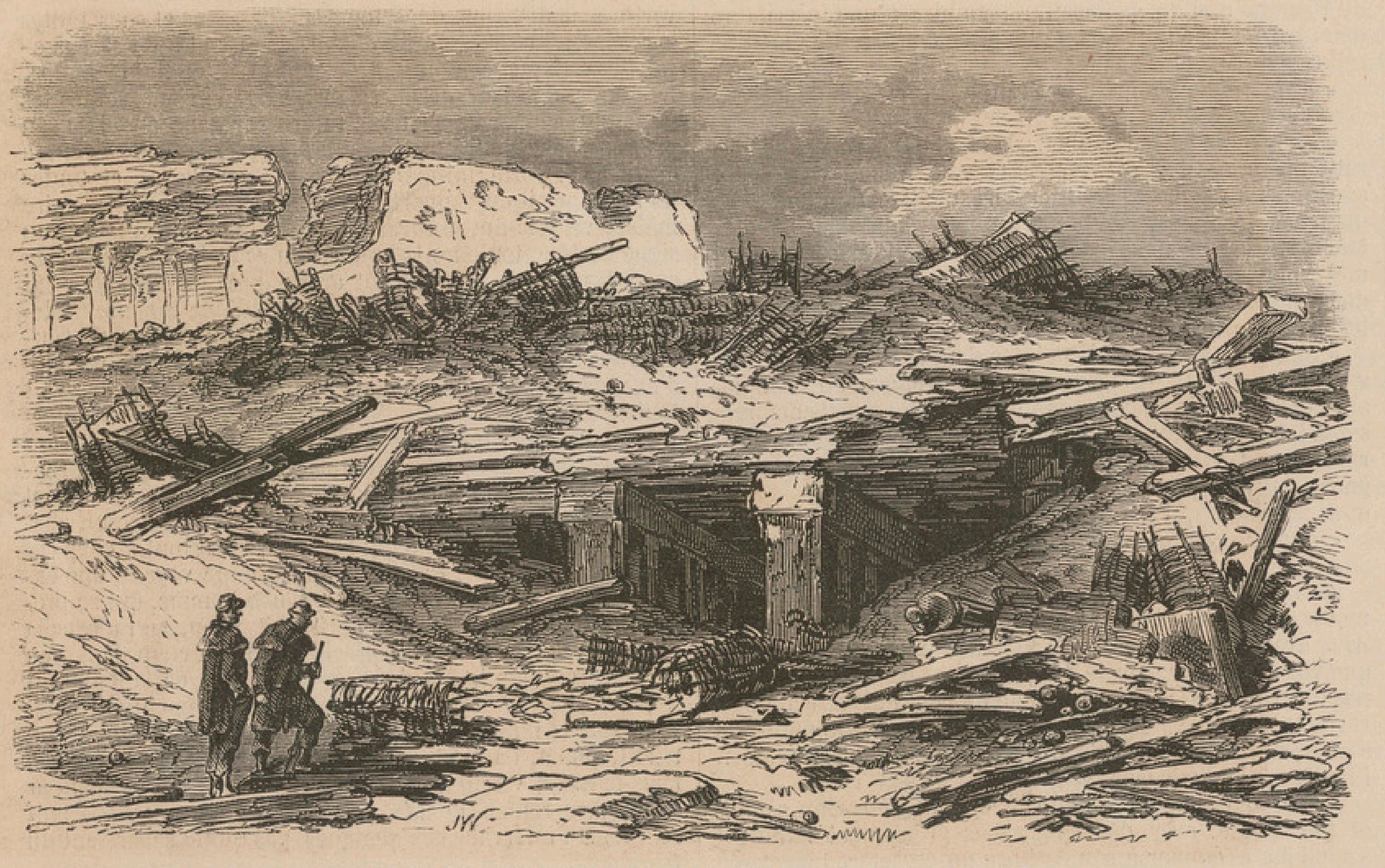
Agréez, etc. DURAND-BRAGER.



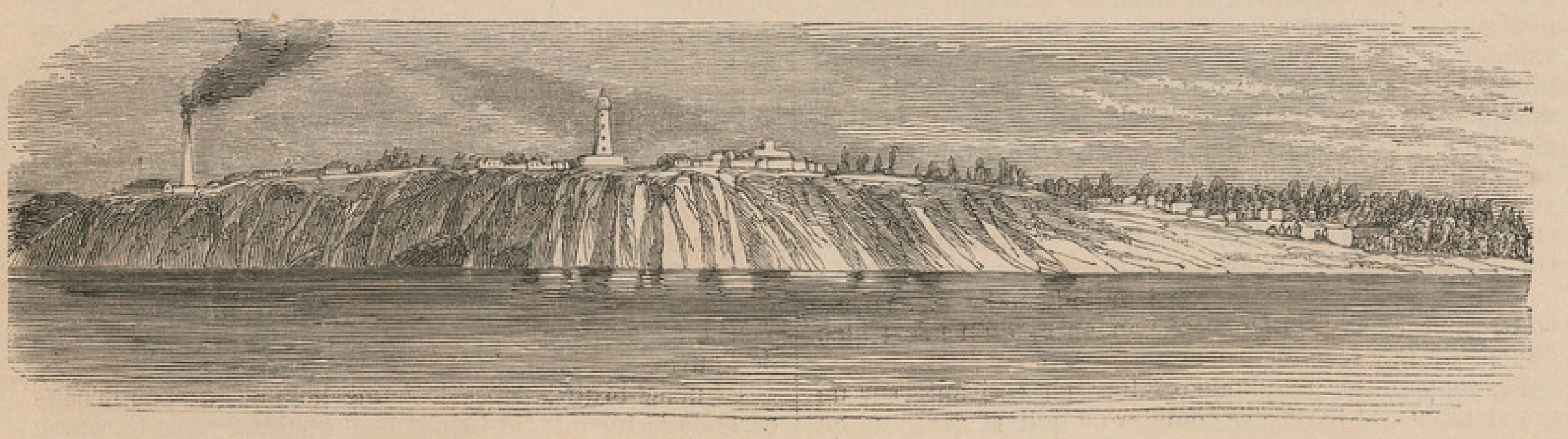
Vue panoramique de Kinburn, avec les [illegible] en terre construits en avant par les Russes.



Village de Grégorewska.

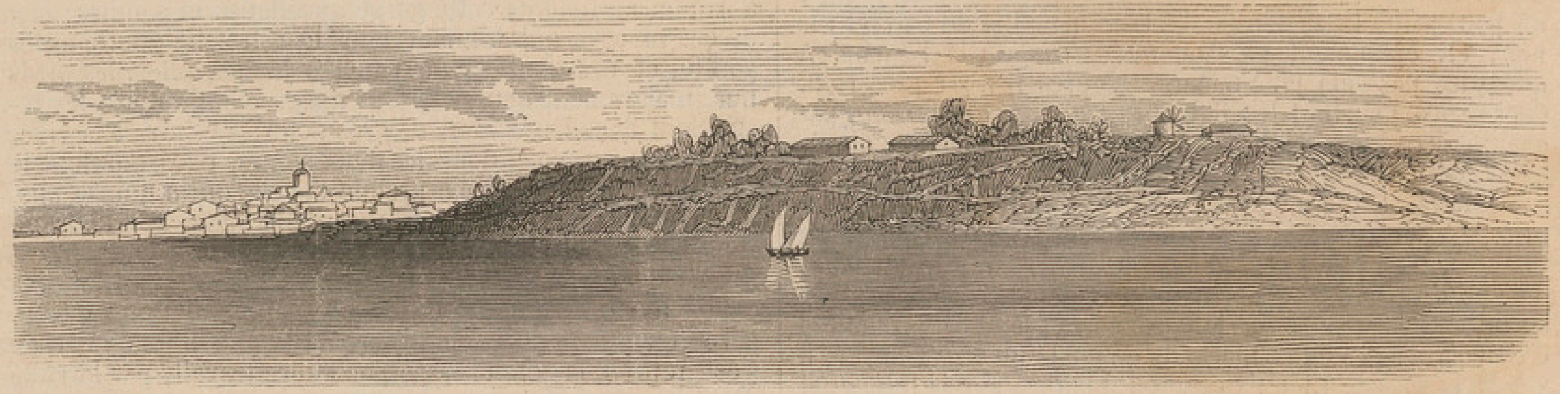


Casemate russe en arrière du fort de la Quarantaine. — D'après M. Durand-Brager.

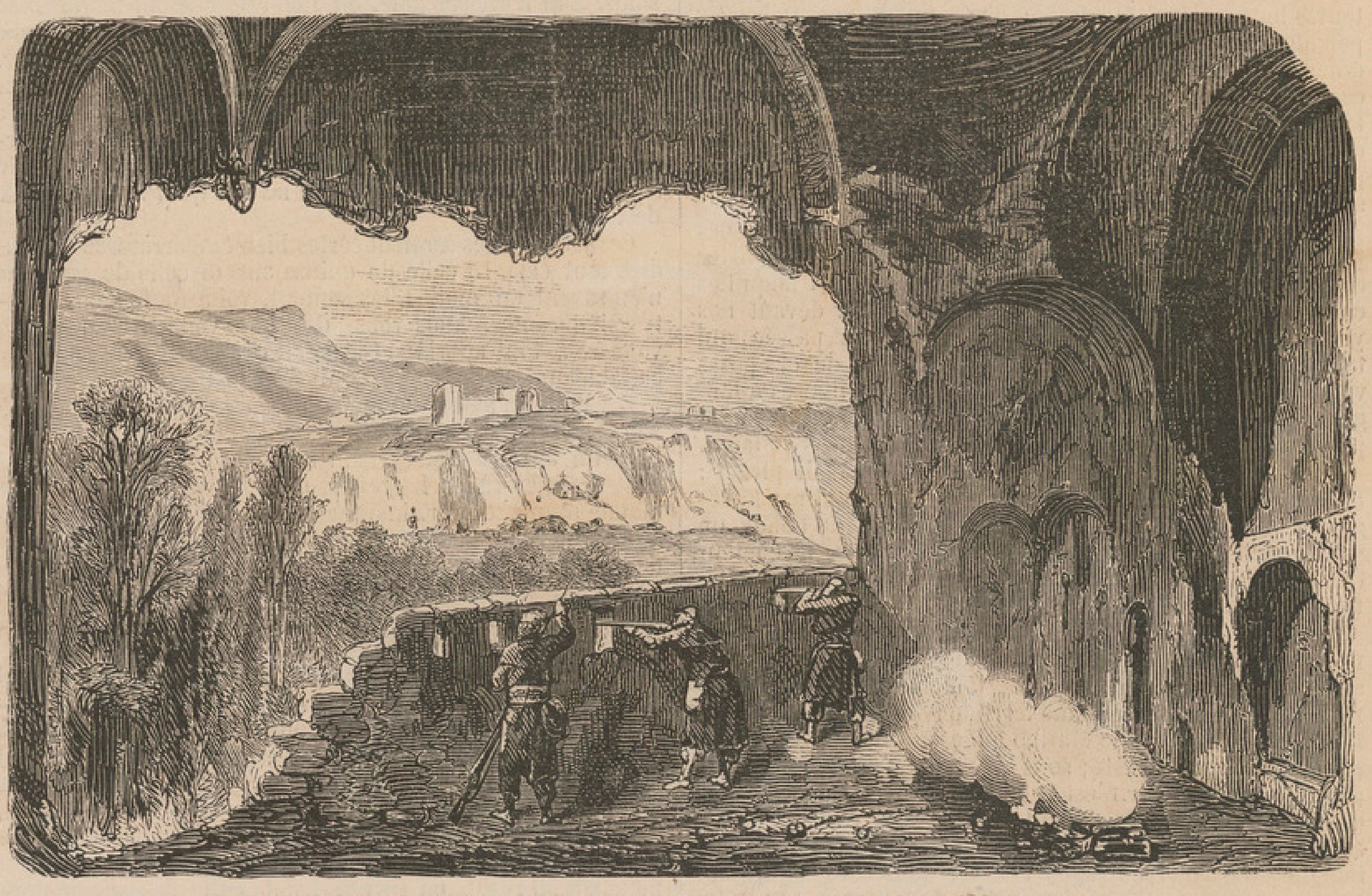


Cap Fontaine (Odessa).

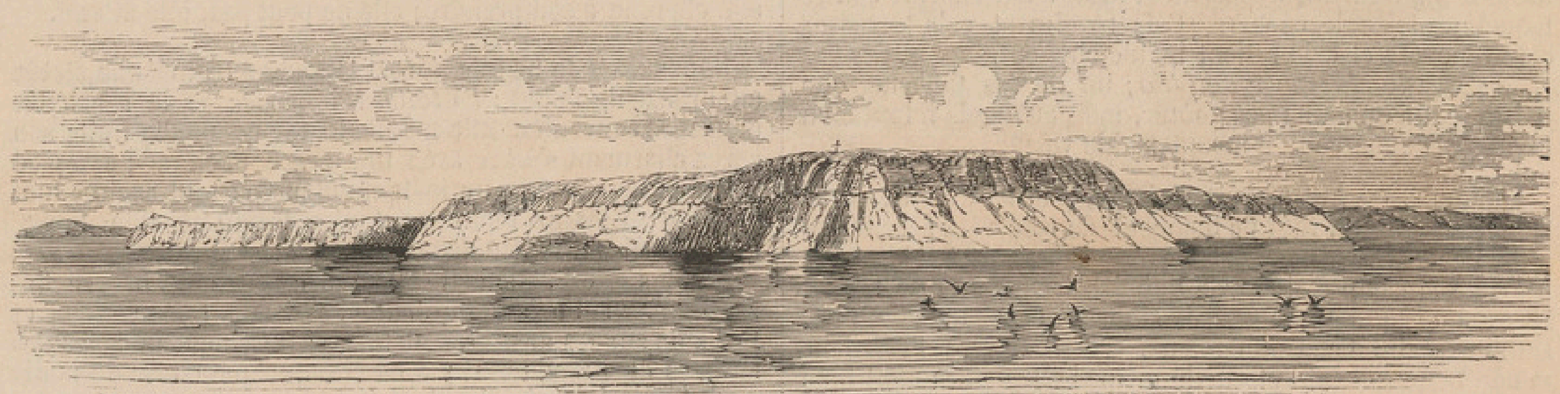
Drapeaux enlevés aux Russes, et [illegible] de Crimée par le colonel comte Pajol.



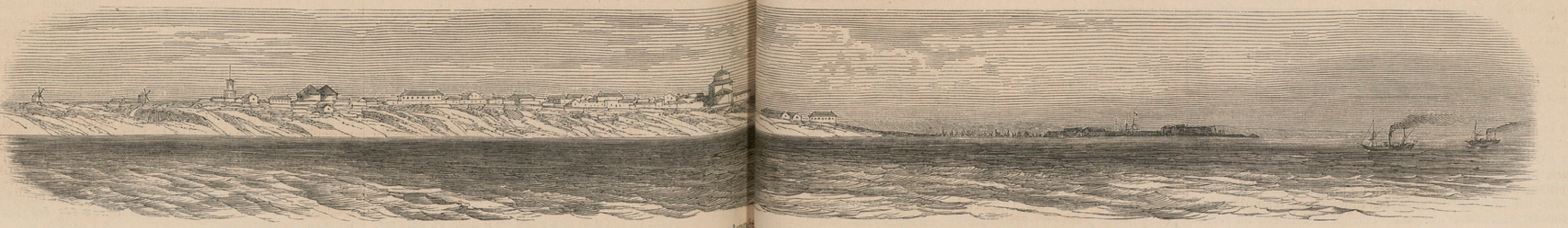
Village Dolfinka.



Avant-poste de chasseurs dans les grottes d'Inkermann. — D'après M. de la Laurencie.



Ile de Bérézan (entrée du Dniéper).



Vue panoramique de la ville d'Otchakoff et du fort Nicolaïef, abandonnés [illegible] Russes. — D'après les dessins de M. Russel, commandant du *Phlégeton*.

Vues de Crimée.

Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous envoyer la vue de l'un des endroits les plus pittoresques de la partie occupée par l'armée française devant Sébastopol. Bien que cette position soit loin d'être à l'abri des tirailleurs russes, situés au plus à 200 mètres dans les broussailles de la Tchernaïa, j'ai cru devoir attendre, afin de céder la place à vos dessinateurs d'habitude. Je dois aussi faire entrer en ligne mon peu de loisirs qui ne me permettent pas de recommencer pour moi les esquisses que je pourrai vous envoyer.

Cette vue fut faite sans pinceaux et avec de l'encre ordinaire; mais, malgré le peu de soin qui semble avoir présidé à sa *confection*, je crois devoir cependant en recommander *les moindres détails* au graveur.

La grotte, qui conserve encore la forme d'une chapelle taillée dans le rocher, se trouve au-dessus de l'aqueduc, et à l'extrémité d'une longue galerie servant de rue principale aux nombreuses habitations souterraines percées par les carriers d'Inkermann. C'est vous dire qu'elle termine cette longue vallée creusée pour bâtir Sébastopol, et dont les immenses fours à chaux servent d'ossuaire aux vaincus du 5 novembre.

Le troisième plan, formé d'une ligne de rochers à pic percés de cavernes et d'habitations, est remarquable par la nouvelle chapelle souterraine, située à mi-rocher, au-dessous des ruines du vieux château fort d'Inkermann, avec lequel les moines communiquent par un escalier couvert.

Ce château porte aussi le nom de château Génois.

La Tchernaïa coule au pied des arbres dont les cimes se voient à gauche, et c'est sur la rive droite que se sont maintenus les tirailleurs russes dont les avant-postes sont dans les cavernes d'en face.

J'ai l'honneur, etc. DE LA LAURENCIE.

Vaisseau *le Friedland*, novembre 1855.

Trophées de la guerre de Crimée.

Drapeaux rapportés de Crimée par le colonel comte Pajol, chef d'état-major, présentés à S. M. l'Empereur de la part du maréchal Pélissier, commandant en chef de l'armée d'Orient.

Le drapeau avec le Saint-George et le Christ était en grande vénération à Sébastopol; c'est sur lui que, pendant la défense de la place, les popes appelaient les grâces du ciel.

Le drapeau aux armes de Russie était au-dessus du palais du gouverneur de Sébastopol, et fut trouvé après la prise dans les ruines.

Le pavillon du milieu, bleu et blanc, flottait sur le fort de Kinburn.

Exposition des beaux-arts.

SOUVENIRS D'UN SPIRITUALISTE.

(Suite. — Voir le précédent nº).

FRANCE.

DELACROIX. — Encore une façon d'*Ingres* dans le genre *Courbet*. Pardon du blasphème. — Je veux dire un mérite à moitié conventionnel, qui affecte l'académique et la beauté grecque.

Il est de mode d'admirer Delacroix ; de déclarer que naguère on le détestait, qu'à présent on l'adore; qu'à première vue on le trouvait hideux, qu'à force de le regarder on le trouve sublime. Je l'avoue à ma honte, j'en suis resté à la première vue. Et comme cela dure depuis dix ans, j'ai bien peur de mourir dans l'impénitence.

Le grand défaut des personnages de Delacroix, à mon avis, c'est qu'ils n'ont pas de figure, pas de traits. De loin vous voyez un ensemble assez sale, assez vilain. Vous vous dites : « C'est parce que les détails m'échappent. » Vous vous rapprochez, et, dans une tache ovale, à peine ébauchée : le visage; vous apercevez deux points *grosso modo* : les yeux; une trace perpendiculaire à moitié de travers : le nez; un épatement plus ou moins rouge : la bouche. A quelques pas cela joue encore, de près il n'y a plus rien. Ceci regarde surtout les figurines : *Roméo et Juliette*, par exemple, ce long balai noir et ce long balai blanc appliqués manche à manche.

Delacroix traite plus respectueusement les grands sujets, sa *Médée*, entre autres : chef-d'œuvre à jamais incompris de ma part, bien que j'y reconnaisse un vrai mérite au point de vue du coloris. — Certes je ne demande pas des poses de mijaurées ; mais entre le geste classique et cette manière d'empoigner ses deux marmots en chats qu'on va noyer, il y a de la marge. Et puis ce coup d'ombre sur la tête, effet encore plus bizarre que hardi, préoccupe désagréablement; le baroque chasse l'émotion.

Chez Delacroix il y a de la couleur, dit-on. Oui, il y a de toutes les couleurs. Il semble par moment que Delacroix peigne avec vingt pinceaux à la fois frottés sur vingt palettes différentes. C'est taché, ce n'est pas propre ; en cela, et en ceci que sous prétexte de nature il cultive souvent le laid, le gauche, le déplaisant, je décerne à sa peinture l'épithète de *courbétique*. Il y a tel affreux Delacroix qui passerait pour un beau Courbet; il y a tel Courbet hors ligne qui passerait pour un mauvais Delacroix.

Ma toile antipathique est un certain paquet de femmes turques, accroupies, avec des narguilehs. Il peut en exister comme cela, il y en a, c'est certain. Laissez-les tranquilles ces pauvres créatures, et ne venez pas étaler devant nos yeux les déplorables richesses de ces gorges passées qui tombent en cascades, l'ignoble laisser-aller de ces poses vulgaires, ces raccourcis hideux, ces grosses figures à larges sourcils peints qui n'ont pas trois idées et qui n'aiment pas plus qu'elles ne haïssent; c'est d'une prose révoltante.

Parmi tous ceux-là, un seul tableau nous a fait plaisir : *la Décapitation de Marino Faliero*. Il ne faut pas le regarder à la loupe, mais, vu à distance, il a de l'effet, un grand effet. La distribution en est saisissante, la couleur très-riche; certains personnages, celui du doge décapité, traités en maître.

L'escalier du palais ducal monte devant vous, chargé de nobles Vénitiens dans le costume du temps. Sur le pérystile supérieur, les Dix, des héraults, toute la pompe de la terrible justice de la non moins terrible république. Au bas de l'escalier, le cadavre de Marino Faliero. Un voile de pourpre est jeté sur le buste; sous les plis on devine la tête séparée. Mais l'horreur n'est pas là tout entière. Elle est encore plus dans le mouvement de ce corps roide, à demi-soulevé, comme révolté de cette souffrance inouïe, comme indigné du dernier outrage ; elle est dans cette figure du bourreau, debout à côté, impassible dans sa force brutale. — C'est épouvantable ! C'est la vie escamotée de par le despotisme humain, hypocrite et légal : fait énorme contre lequel proteste le cadavre. Cela révolte et cela terrasse, cela repousse et cela retient invinciblement.

Je passe *le Massacre de Chio;* un de ces tableaux que j'ai le malheur de ne pas goûter, mais auxquels il faut bien que je reconnaisse une incontestable valeur.

DUBUFFE. — Autrefois je n'aimais guère Dubuffe ; je le trouvais plâtreux, tout de blanc et de rose vêtu ; riche en dentelles et pauvre en modelé. Il était le peintre à la mode. Il l'est beaucoup moins. Winterhalter, fidèle à la couronne, lui a damé le pion. Je ne sais si c'est à cause de cela, mais Dubuffe peint beaucoup mieux. Ce n'est plus l'éternelle même belle robe et l'éternelle même belle dame ; c'est bien madame une telle et madame une autre, jolies toutes deux, toutes deux mises avec goût, mais différentes.

Il y a de lui un idéal portrait d'idéale jeune fille. Le portrait de Mlle de B*** : une figure plus qu'en buste, moins qu'en pied, debout, svelte, un peu mince, des bras qui suivent mollement la ligne du corps, que rejoignent deux mains croisées, une tête ni penchée ni droite, qui regarde devant elle ; c'est tout. Mais cette tête est le type de la pureté dans la beauté, mais-là est le siége de cette noblesse virginale, la plus haute des noblesses, mais autour de cette figure règne une atmosphère d'inexprimable pudeur, de fierté de jeune fille, de grâce charmante. C'est de l'aristocratie celle-là, et de la bonne.

ROSA BONHEUR. — Et sans transition, nous voici devant les bœufs de Mlle *Bonheur*. — Ils traînent un char de foin. Un gros char de crin végétal, bien battu, bien trié, poil à poil, d'un vert un peu faux, un peu métallique, comme il convient à cette économique denrée.

Aussi je ne m'arrête pas au char mais aux bœufs, et entre les bœufs au premier; à celui qui se présente presque de face, avec son admirable poitrail d'un ton brun, miroitant, qui va se perdre dans le roux. Ces muffles sont bien cela, épais et frais, dégouttant de longs fils d'écume. On serait tenté de croire que ce dernier détail est de trop; il frise la peinture chinoise ; quelques touches dans le pelage sont singulièrement délicates, exactes, je dirais presque comptées; eh bien, malgré cela, malgré le fini, malgré quelques tendances à la minutie, cette peinture est large, elle est puissante. Encore un peintre qui s'oublie lui-même, qui ne s'est pas *fait* un *faire*, qui retourne tous les jours à l'école des champs, en face de la nature, qui en a compris l'indicible beauté et qui la rend.

HÉBERT. — On en dira ce qu'on voudra, et que ses modèles sont malades, et qu'ils ont l'aile traînante, et qu'il n'y a pas de couleur ; il y a de l'âme, il y a un beau dessin, l'idée y règne, c'est notre favori.

Voici *les Filles d'Alvito*. Deux jeunes de quatorze ans. Elles montent un rude sentier de montagne, en Italie; de ces montagnes grises, sans herbe, sans arbre, sous un ciel implacable. Elles viennent de puiser l'eau à quelqu'une des sources qui coulent là-bas, au pied de cette pente abrupte, au fond de cette gorge rocailleuse et sombre; une de ces sources qui donnent leur eau fraîche goutte après goutte, et ces gouttes, de pauvres jeunes filles, les pieds nus, maigrement nourries, plus maigrement vêtues, les recueillent dans leurs vases de grès pour les vendre à la ville, aux riches. — Voici donc les deux sœurs, elles montent le sentier en plein soleil. La première, celle qui a quinze ans, enveloppée de ses roides lambeaux de laine, la tête droite sous la cruche, les traits larges et beaux, les joues pâles, une tristesse profonde dans les yeux. Une de ces tristesses à demeure, qui était hier, qui sera demain, toujours la même, parce qu'elle vient de la misère de la vie, d'une vie d'où s'est retirée la joie chassée par l'âpre travail, par la rude discipline du besoin. — L'autre sœur, plus jeune, monte derrière la première jeune fille. Elle avance un peu la tête, de côté, pour regarder. Celle-là n'en a pas fini avec les illusions. Elle n'est pas gaie, oh non! le chemin monte bien trop droit pour cela, elle l'a trop de fois gravi, la cruche est trop lourde, le logis trop pauvre, le père trop grondeur, la mère trop malade. Mais il y a demain! Demain a pour elle des secrets qu'il n'a plus pour sa sœur. Hier! elle l'a oublié. Aujourd'hui! aujourd'hui est pesant, mais aujourd'hui passera. Demain !... et son charmant regard, enfantin sous l'adolescence, cherche elle ne sait quoi dans le vague de l'horizon.

Ces jeunes filles seraient certes bien embarrassées de vous dire tout cela. Ni celle de quinze ans ni celle de quatorze n'en savent un mot. Elles sentent, voilà tout, inconscientes, ignorantes. Mais vous, dès que vous avez regardé, vous avez tout appris; et c'est ce qui fait la puissance de ce tableau.

Il y en a un autre, du même auteur, *Crescenza à la prison de San-Germano ;* encore plus simple s'il est possible : un affreux vieux vilain mur de prison, une fenêtre grillée; derrière les barreaux, dans le cachot, une tête de femme d'un âge mûr, indiquée plutôt que traitée ; puis, assise sur le rebord extérieur de la fenêtre, ses pieds nus pendant, ses pauvres mains croisées sur ses genoux, sa tête bouclée regardant droit devant elle, une petite fille; mais si mortellement triste, si étonnée dans sa tristesse, si calme, si candide, avec de grands yeux si éperdus devant ce terrible gouffre de la réalité qui s'ouvre devant elle, comprenant si peu pourquoi on lui a mis sa mère en prison, si résolue à rester là, assise sur la pierre, contre les barreaux, jusqu'à ce qu'on lui rende sa mère; que nous, les gens qui voient cette malheureuse et sa petite fille, et les grosses barres de fer entre deux, et qui savons que la mère ne sortira pas, qu'il y a là du définitif, du funeste ; nous pouvons à peine retenir nos pleurs. — Le cœur est horriblement serré; pourtant on reste, on se pénètre de cette désespérée douleur d'enfant; d'autant mieux qu'elle ne vous sollicite pas. Non, elle ne vous voit pas même. Crescenza ne voit rien; elle cherche à comprendre; elle ne peut pas, elle attend.

POLLET. — Je ne sais si c'est là que se trouve une statue en bronze de Pollet : *l'Etoile*. N'importe; je la rencontre dans mes souvenirs. Elle monte, brune comme la nuit; son corps charmant s'élève avec une grâce poétique ; son pied quitte la terre qu'il a un instant effleurée ; tout aspire, tout s'enlève; il y a un mouvement d'ascension paisible, facile, éthéré, qui transporte dans les domaines célestes.

Et puis que j'aime cette chaude couleur du bronze florentin! Je l'aimais lorsqu'elle glissait en tons sérieux et brillants sur les membres si fins, si librement attachés des femmes de l'Egypte. Il y a en elle quelque chose de pudique, de sombre à l'œil qui plaît à mon âme autant que lui déplaît notre blanc criard, à nous autres d'Europe. Elle me fera toujours préférer pour la statuaire les métaux foncés au marbre d'un éclat trop hardi.

COMTE. — *Henri III et le duc de Guise*. Scène historique bien rendue, qui arrête sans charmer. Troupe de gredins du plus fort calibre : Henri III, la mine en museau de fouine, mince, long, pâle, doucereux avec le diable au cœur, flanqué d'une demi-douzaine de sacripans d'Italie qui regardent, les uns effrontés et la main sur la rapière, les autres en dessous, comme le maître, à quelle place de ce beau pourpoint, sur ce grand corps qui s'avance fier en son humble attitude, ils tailleront demain leurs boutonnières.

Le duc de Guise est un drôle, comme son *bon cousin ;* il a le même diable au cœur, mais avec cornes et griffes. L'air est plus hautain, même sous la révérence; le duc est plus audacieusement accompagné de ses brigands gentilshommes; ils sont plus en nombre, plus richement accoutrés, plus maîtres. C'est le roi de fait en présence du roi de nom. Mais laissez un peu *couper* ces braves gens d'au delà des monts, et toute cette gloire fauchée fera litière au *frère Henri*. — Il se flagellera, capuce en tête, avec une belle cordelette garnie de crânes en miniature; il n'y aura plus rien à redire.

Eh bien, ce tableau, que mon intelligence apprécie, que mes yeux goûtent, je ne l'aime pas. — C'est là encore une question, dans cette complexe question de l'art.

Il y a des tableaux qu'il faudrait admirer peut-être, et qu'on n'admire point : la plupart des Delacroix. — Il y a des tableaux qu'on parvient à estimer par raccroc, par une opération de l'intelligence, à grand renfort de discussion avec soi-même et avec d'autres : certaines toiles d'Ingres. — Il y a des tableaux qu'on trouve excellents, qu'on regarde avec intérêt, mais dont le sujet déplaît, qui ne font pas vibrer de cordes sensibles, qu'on ne convoite point : le Henri III de M. Comte. — Il y en a qui vous éblouissent sans vous séduire, qui vous saisissent sans vous retenir, qui satisfont pleinement votre imagination, tout en vous laissant le cœur un peu froid, ceux de Vernet, en général. — Il y en a qui charment vos yeux, devant lesquels vous restez rêveur, de ces toiles qui vous arrachent un soupir, où votre pensée plonge, qui vous disent plus aujourd'hui qu'hier, qui vous diront davantage demain : *la Crescenza* d'Hébert, les *Filles d'Alvito*, le *Portrait de Mlle de B...*, par Dubuffe.

HAMON. — Voici un homme qui fait beaucoup parler de lui. Il est bien positivement renouvelé des Grecs. Son dessin n'offre pas les lignes correctes et sveltes des médaillons de Pompéia, mais ses couleurs un peu fausses, un peu heurtées se détachant d'un fond clair ; mais la grâce des attitudes, l'afféterie de simplicité, les beaux petits enfants en chemise qu'il affectionne et qu'il traite à merveille; cet ensemble classique avec un œil de poudre d'iris enchante les uns, exaspère les autres, arrête tout le monde.

Certainement il y a quelque chose d'ingénu dans ces mines moitié enfantines, moitié adolescentes de jeunes filles ; il y a une incontestable fraîcheur. Les idées sont drôles, traitées avec une apparente gaucherie qui reporte aux premiers âges de l'art et se confond avec la naïveté. Mais beaucoup de ces figures sont manquées. Le jeune homme qui apporte l'oiseau, dans : *Ma sœur n'y est pas*, est un affreux nabot, dont le buste, remboîté comme une lunette d'approche, se déhanche de travers, et présente à l'œil un raccourci parfaitement désagréable et parfaitement impossible.

Dans *la Cruche cassée*, la sœur aînée, qui ouvre inopinément la porte, entre comme on n'entre jamais; c'est un tortillement de tout le corps, un déplacement des membres, un imbroglio de lignes à peu près inextricable. Cependant il faut regarder cela, on ne saurait autrement, et le regarder pour autre chose que se récrier et le trouver laid. Non. quelque dépit qu'on en ait, cet air lumineux qui circule autour des figures, la grâce païenne de ces beaux petits enfants, la netteté, si ce n'est la pureté du dessin, l'étrangeté harmonieuse des teintes, ce je ne sais quoi qui n'est pas de l'huile, qui se rapproche du pastel, qu'on dirait parfois de la peinture sur velours, mais avec plus de nerf et plus de poésie; ce caractère très-neuf, ingénu dans la manière, agace l'esprit comme une énigme dont on voudrait savoir le mot, caresse un instant l'imagination comme une bouffée de poésie antique échappée à quelque chant d'Anacréon.

COIGNET. — Que j'aime mieux cette page infiniment sérieuse de Coignet : *Titien peignant sa fille morte*.

La couleur en est riche et profonde. Nous ne sommes plus dans le madrigal. Nous ne cherchons plus à piquer notre public. Une des grandes douleurs de la vie est apparue au peintre, elle a possédé son âme, il l'a traduite dans sa langue.

La fille du Titien est une admirable morte, bien morte, hélas ! Cette épaule nue, d'une blancheur glacée, dit la dernière douleur et la rigidité de ce beau corps. Le visage est en paix, d'une paix qui porte l'empreinte de la souffrance; l'ange de la maladie a posé la main sur ce front; les peines ont passé, les éternelles joies ont commencé ; mais la mort est la mort, solennelle, lamentable, dernier sceau de notre terrestre misère !

Et ce père ! une détresse poignante au cœur, et l'âme commandant au cœur de se taire ! — Sa fille est couchée là; là toute la joie de sa vie. Quelques heures, on lui aura tout ravi. Il ne la verra plus.

Il la verra encore, il gardera ce visage bien aimé, il le faut, il le veut. Pas de larmes, pas de tremblement dans la main. A demain les pleurs, à demain l'appel désolé aux jours qui ne reviendront plus. Aujourd'hui l'intelligence régnera, aujourd'hui l'homme s'abstraira dans la puissance de son génie, aujourd'hui il la regardera de ses yeux d'artiste, aujourd'hui tout entière elle viendra s'empreindre sur cette toile. Et quand cela sera fait, quand on lui aura emporté sa fille, alors il s'assiéra devant cette image et il sera père. Alors il se plongera dans ces contemplations ardentes dont la vanité fait défaillir le cœur. Alors il descendra dans ces abîmes du deuil, dans ces cachots où le malheureux, laissé seul, se traîne lentement, tâtant de ses mains les parois ténébreuses, les trouvant toujours plus sombres, toujours plus inconnues; à moins que la croix du Christ ne resplendisse, et tout s'éclaire.

RODOLPHE LEHMAN. — Nous voici en face de *Graziella*. — Sur un vieux mur, à hauteur d'appui, quelque rocher peut-être, avec la mer bleue et le ciel bleu pour fond, Lamartine, vêtu en pêcheur napolitain, lit le Tasse à voix haute, entièrement absorbé par l'harmonie des beaux vers. Graziella, assise, penche sa jeune tête vers lui; c'est lui qu'elle écoute, ce n'est pas le chantre de Jérusalem. A leurs pieds, le vieux père, la vieille mère, raccommodant leurs filets, et le petit frère qui joue.

Aucune des figures n'est bien idéale, bien neuve ; il y a de la banalité d'expression ; cependant l'ensemble plaît. Les personnages y sont en petit nombre, heureusement grou-

pés; il y règne une atmosphère de sérénité, de lumière méridionale qui repose. — Un des grands secrets de Pérugin, c'est la rareté des figures, leur disposition presque symétrique, la clarté presque sèche de ses sujets. L'âme est peu curieuse de rébus; c'est l'esprit qui est ingénieux, qui volontiers s'exerce aux énigmes; mais quand il s'agit de peinture on ne regarde guère avec son esprit, on regarde avec son âme. Or l'âme aime à se mirer en une eau claire, profonde, bien calme, qui lui renvoie des images nettes, où elle puisse plonger comme dans l'infini. — Le tableau de M. Rodolphe Lehman ne lui donne pas tout cela; plus on l'étudie, moins on y trouve; on y prend pied trop vite; pourtant la bonne ordonnance reste, et la sobriété, et le beau ciel, et la belle mer, et voilà ce qui le tire du milieu de la foule médiocre.

HENRI LEHMAN. — Celui de la forte peinture. Il a des portraits superbes, il a un Hamlet et une Ophélia très-remarquables; il a deux toiles, l'une son chef-d'œuvre, l'autre inférieure comme peinture, qui toutes deux sortent du pair; et je crois à ma honte que c'est la moins bonne que je préfère.

Tobie obtenant de Raguel la main de sa fille Sarah, voilà le chef-d'œuvre. Pas la tête de Tobie, trop ronde, trop vulgaire d'expression; c'est un joli garçon qui a envie d'épouser une jolie fille : ni plus ni moins.

Mais si l'idéal n'est pas là; s'il n'est pas dans l'ange, conseiller officiel de Tobie; s'il n'est pas dans Raguel, assez ordinaire figure d'Arabe; il est tout entier dans le groupe de Sarah et d'Anne. — Le visage presque caché au sein de sa mère, la jeune femme laisse prendre sa main plutôt qu'elle ne la donne. Cette attitude, ce corps qui s'éloigne, ce bras qui s'allonge avec une inexprimable pudeur, ce mélange d'amour, de crainte, de regret, toujours ce fond pur, lumineux, commun aux deux Lehman, forment avec la couleur, avec le dessin, un tableau du premier ordre.

Et j'aime mieux l'autre, *les Océanides;* moins correct sans doute, moins riche de teintes, moins travaillé, moins fini; et c'est peut-être à cause de cela.

Décidément ce joli Tobie, ce joli ange, ce visage un peu banal du vieux Raguel, ne laissent pas trotter ma fantaisie comme je voudrais.

Dans *les Océanides* il y a un univers de poésie. D'abord ce gigantesque Prométhée, déchiré sur le sommet de son écueil, dans cette solitude immense, porté jusque vers les cieux sur cette pyramide de roches entassées, comme par dérision, comme par une suprême ironie. Et puis cette mer en détresse dont chaque vague semble pousser une clameur lamentable. Et puis ces Océanides échevelées, si parfaitement belles dans leur douleur : les unes étendues au pied de cette insurmontable tour, presque sans vie, dans les extrêmes défaillances du désespoir; les autres battant le flot de leurs mains qui se tordent; les autres tournant vers le ciel en courroux leurs visages baignés de pleurs; et la dernière, oh! celle-là, charmante comme la poésie païenne, désolée comme elle, comme ce brisement du cœur contre le froid, contre l'implacable destin; la dernière qui monte du sein de la mer, suspendue dans l'air sombre, blanche, admirablement pure, les bras noués au-dessus de la tête, dans l'attitude de l'invocation sans espoir : type idéal de l'aspiration passionnée vers un trésor à jamais perdu; sublime victoire de l'âme sur l'accommodement au malheur; protestation suprême, sans témérité, sans rébellion, sans adoucissement; l'éternité dans la désolation, l'horreur de ce paganisme où le repentir n'obtient rien, où, s'il y a des dieux qui aient souffert parmi les hommes, il n'y en a point qui ait souffert pour l'homme.

Je resterais devant ce tableau comme je resterais devant l'immensité des horizons de la mer, des horizons célestes; il n'achèvera jamais de me redire sa plainte; je ne me lasserai jamais de l'entendre.

Je puis laisser Tobie, Raguel et Sarah : le mariage fait, tout ira bien.

GUDIN. — *Constantinople. — Lever de la lune sur les côtes d'Aberdeen. — Un soir d'orage.* — Il y a de beaux effets, de la lumière lumineuse, des clapotements, des miroitements, des espaces infinis, des transparences d'air, des éclats de soleil, tout cela bien rendu, sans que rien précisément vous *empoigne* et vous cloue sur place.

Je préfère de Gudin ce qui justement ne figure pas dans l'Exposition : son *Naufragé*. Cet océan apaisé, mais inexorable dans sa solitude, avec un homme, un seul, luttant contre la vague, et pas d'autre espoir qu'une étoile, solitaire aussi, perdue au fond du ciel. Cette étoile, c'est l'œil de Dieu.

Il y a là toute une vie; le cœur y est remué de plus fortes houles que la mer.

Ce point vivant manque à plusieurs des toiles de Gudin exposées aujourd'hui. L'océan, les cieux, c'est bien beau; il faut que ce soit bien génialement touché pour suffire.

Voyez Claude Lorrain : toujours l'homme au milieu des magnificences de ses levers et de ses couchers de soleil. Ses océans se perdent à l'horizon brillant, c'est vrai; le regard s'enfonce avec les lignes dans l'infini; mais le flot doré vient sur le premier plan baiser l'escalier de marbre qui monte au palais; il clapote autour du bateau pavoisé où les seigneurs et les belles dames posent le pied; il rit dans l'anse où sèchent les filets du pêcheur; il s'étale splendide au port du Levant, là, devant ces fantastiques fontaines aux grandes vasques, où les femmes voilées remplissent leurs urnes; le long de ces gradins où le marchand arabe, sa belle tête drapée dans les cachemires, fume la pipe à bout d'ambre. Et de cette rencontre de l'homme, de ses destinées avec l'immuable nature naît une poésie, une émotion, qui manque aux tableaux de Gudin.

DECAMPS. — Celui-là me plaît singulièrement. Il n'intéresse pas le cœur et n'en a cure; il s'empare de l'imagination, il règne sur elle et par elle. Et par la couleur aussi, par le soleil, par le rayonnement de l'heure de midi tapant dru sur les murs blancs d'Italie ou du Caire; par la franche compréhension de la nature orientale, burlesque et poétique aussi : celle des *Mille et une Nuits*, celle des rues de Smyrne, des haltes au désert, des mystérieux intérieurs arabes. Qui n'a pas été au Levant restera ébloui, charmé, sans bien se rendre compte pourquoi. Qui a vu l'Orient aimera Decamps de toute son âme.

Commençons par *le Café turc*. Ce n'est rien, si vous voulez. Si vous me pressez beaucoup, je vous avouerai qu'en soi, c'est probablement très-sale et même un peu laid; tel quel, cela jette en des rêveries sans fin, cela serre le cœur sous la pression des souvenirs, cela transporte en un monde bien éloigné du nôtre, hélas! — Ce que c'est, le voici : Un mur éclatant; taillé dans ce mur, un trou carré, une boutique, un enfoncement, un je ne sais quoi à hauteur d'appui, couvert de tapis turcs, avec deux ou trois figures ébauchées à peine, qui rêvent, qui aspirent la fumée du narguileh et font *le kieff*. Devant, une source; pas du tout un ruisseau murmurant en des prés fleuris; non, une petite flaque d'eau limpide, immobile, fraîche comme la glace, qui vous donne soif, où plongent avec délice les regards un peu perdus des rêveurs, vers laquelle descend une femme, lente, rêveuse elle aussi, l'urne sur sa tête à demi-voilée, ses bras parfaits relevés pour soutenir l'urne. Ce n'est que cela, et c'est tout cela. Ce peu là et ce tout là vous ramènent à l'ombre des palmiers, le long du Nil, parmi les chameaux, sous les cieux de lapis-lazuli, dans les belles nuits étoilées. Vous entendez la chanson arabe, les notes sourdes du *zanir;* votre cœur se gonfle; si vous osiez, vous pleureriez.

Et cette *Halte de cavaliers au désert*. Quels coquins! quels haillons magnifiques et superbement jetés sur ces corps découplés, sur ces visages de bronze! Ces yatagans ont senti le moelleux du sang; ces gens-là ont volé, ont tué, ils tueront et ils voleront, c'est certain. Ils ne sont là pour rien de bon. Rien qu'à les voir, au pied de cette paroi de rochers, le long de cette auge de pierre où leurs chevaux cherchent d'un museau haletant quelques dernières gouttes d'eau, on sent qu'il y a de la rapine dans l'air. Ce sont des bandits, de vrais bandits de Syrie, comme nous avons eu l'honneur et le bonheur d'en rencontrer dans la plaine de Sanûr, alors qu'ils faisaient la fantasia tout au travers de notre caravane. Ils ne valent certes pas la corde pour les pendre! Et l'œil en reste charmé! Et eux aussi vous redisent ces merveilleux récits d'Orient qui enivrent éternellement la pensée.

Le *Boucher turc*, la *Rue d'un village d'Italie*, éblouissent, ils font moins rêver.

J'ai gardé pour le dernier cette composition bizarre : *la Ronde de Smyrne*. C'est saisissant de vie, de couleur, de gaieté grotesque, d'esprit comique avec sérieux. Toutefois dans ce tableau il y a je ne sais quoi d'insolite dont on ne se rend pas compte et qui trouble. A force de regarder on le découvre, et c'est ceci : tous les bustes sont de proportions raisonnables; tous les corps, à partir de la ceinture, sont des corps de Liliputiens. La moitié du pacha, la moitié de son cheval, la moitié de chacun de ces beaux gardiens de l'ordre public est de grandeur satisfaisante; le tout monté sur de petites jambes en équerre, se démenant, se bousculant, se culbutant, se sabrant à qui mieux mieux dans un pêle-mêle de turbans, de grands bras, de grands sabres, de grandes barbes et de grandes résolutions du plus suprême drôlatique.

La série des dessins de Samson figure là. Profondément originale; surtout Samson emportant les portes de la ville, scène de nuit d'une effrayante vastitude, où l'obscurité, les terreurs, le vague, le silence, se sentent et font frémir. Mais l'imagination a le champ trop libre avec le simple dessin, elle le complète trop bien, elle travaille trop au profit du peintre; je laisse les Samson.

VALLEYRES.

Honduras (Amérique centrale).

Ce fut sur les côtes de Honduras que Colomb mit le pied pour la première fois sur le continent de l'Amérique. A son quatrième voyage, en 1502, il découvrit l'île de Guanaja (appelée souvent aujourd'hui Bonacca), d'où il aperçut dans le lointain, au sud, les hautes montagnes de la terre ferme. Poursuivant sa course dans cette direction, il débarqua le 14 août, sur une pointe qu'il nomma *Punta de Casinas* (maintenant *Cabo de Honduras*), et prit formellement possession de la contrée au profit de la couronne d'Espagne. Puis il longea la côte, à l'est, et, après de grands dangers, atteignit un cap au delà duquel la terre courait au sud : en reconnaissance de son salut, il lui donna le nom de *Cabo Gracias á Dios*. Le terme de ce voyage est devenu la limite extrême de l'Etat de Honduras.

Moins de vingt ans après cette découverte, le conquérant du Mexique, Hernando Cortez, excité par la description des vastes et populeux royaumes situés au sud, entreprit une expédition dans le Honduras, appelé alors *Hibureas* ou *Higueras*. Cette aventureuse expédition, tant par sa longue durée que par les fatigues sans nombre et surtout les difficultés qu'elle rencontra, est sans précédents dans les annales des voyages, et restera toujours dans l'histoire comme la plus téméraire et la plus brillante entreprise des conquérants du Nouveau Monde.

Parti de l'isthme de Tehuantepec, Cortez entra hardiment dans les vastes solitudes inconnues qui séparaient les frontières du Mexique des terres nouvelles qu'il allait chercher. Pendant deux années entières, il lutta contre toutes sortes d'obstacles avec une patience et un courage surhumains; il traversa des savanes fangeuses, des marécages insalubres, des rivières larges et profondes, des montagnes élevées et désertes, et enfin atteignit le lieu où Colomb avait foulé pour la première fois le sol de Honduras. Là, après avoir reçu la soumission des chefs du voisinage, il jeta les fondements de la ville de Truxillo, dans la baie de ce nom. Puis, revenant à l'ouest, il fonda la ville de Natividad, dans le port appelé Puerto Caballos, qu'il supposait, d'après sa position avantageuse, pouvoir devenir le grand entrepôt de la Nouvelle-Espagne.

A Colomb et à Cortez succédèrent un grand nombre de braves et actifs capitaines qui explorèrent la contrée, et la soumirent si rapidement aux Espagnols que déjà, en 1540, Honduras possédait plusieurs villes florissantes, et que *l'Audienca*, ou siége du gouvernement, y fut établi. Plus tard, l'audienca fut transférée à Guatemala, et, depuis cette époque jusqu'à celle de l'indépendance des Etats espagnols de l'Amérique, Honduras forma une partie du royaume, ou capitainerie générale de Guatemala, qui comprenait les provinces de Guatemala, San-Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica. Ces provinces secouèrent le joug de l'Espagne en 1821, et bientôt après s'unirent dans une confédération appelée les « Républiques de l'Amérique centrale. » Cette alliance fut dissoute en 1839; depuis les divers Etats exercent isolément leur puissance souveraine.

Considéré géographiquement, le Honduras est limité, au nord et à l'est, par la mer des Caraïbes ou des Antilles, et s'étend du voisinage de l'embouchure du Rio Motagua au cap Gracias á Dios; il est borné, au sud, par le Rio Wanks (qui le sépare du Nicaragua), la baie de Fonseca et l'Etat de San Salvador; enfin il est limité, à l'ouest, par l'Etat de Guatemala. Le Honduras présente un développement de côtes d'environ 400 milles sur l'océan Atlantique, et de 60 seulement sur l'océan Pacifique, avec d'excellents ports sur les deux mers. Sa superficie est de 39,600 milles carrés, et sa population peut être évaluée à 350,000 âmes. La configuration topographique du Honduras est particulièrement remarquable. M. Squier, auquel les deux mondes sont redevables du meilleur ouvrage sur la géographie et les ressources de cette contrée peu connue (1), remarque avec justesse que, sous le rapport du climat et des productions, ce pays présente un résumé de toutes les autres contrées du globe.

Les Cordillères ou la grande chaîne longitudinale qui forme la ligne de partage des eaux coulant, les unes dans la mer Pacifique, les autres vers l'Atlantique, traverse l'Etat dans une direction générale nord-ouest et sud-est. Sa course est ondulée, se replie fréquemment sur elle-même, et forme des bassins intérieurs ou des vallées dans lesquels les diverses rivières réunissent leurs eaux. Cette chaîne est interrompue sur toute la largeur du continent par une vallée qui, sous le rapport des facilités qu'elle offre pour établir une communication économique et rapide entre les deux Océans, peut être considérée comme le caractère topographique le plus remarquable de la contrée. Cette interruption est causée par la grande vallée, ou mieux par la plaine de Comayagua, dont l'axe longitudinal, c'est-à-dire du nord au sud, coupe presque à angle droit la direction générale des Cordillères, qui, ici, se replient sur elles-mêmes, bordent la plaine à l'est et à l'ouest, et laissent dans la chaîne une longue intermission s'étendant d'une mer à l'autre. Les rivières Humuya et Goascoran prennent leurs sources sur le sommet de cette plaine et presque côte à côte; la première pour se diriger au nord, dans la baie de Honduras, la seconde pour couler au sud, dans la baie de Fonseca. La plaine de Comayagua a une élévation moyenne de 1,900 pieds, tandis que la hauteur générale des Cordillères n'a pas moins de 6 à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les facilités qu'offre cette disposition pour établir une communication interocéanique, jointe à la présence d'excellents ports aux deux extrémités de cette ligne, a attiré l'attention du monde commercial aussitôt qu'elle a été connue. Avec l'esprit d'entreprise qui distingue les Américains, les choses ont marché rapidement, et à peine deux ans se sont écoulés depuis la découverte de ce passage par M. Squier, que déjà une reconnaissance et une carte pour l'établissement d'un chemin de fer ont été faites par des ingénieurs compétents; les concessions nécessaires ont été obtenues du gouvernement de Honduras; une compagnie s'est formée à New-York pour subvenir aux frais de construction, et des engagements ont été contractés pour les divers travaux. Quand le chemin projeté sera terminé, il réalisera sur celui de Panama (la seule route praticable à travers l'isthme de l'Amérique centrale) une épargne de 21 degrés de latitude ou 1,300 *milles de navigation;* et par la supériorité de ses ports, la facilité d'embarquement et de débarquement, une économie de *huit jours de temps* dans les voyages de l'Europe ou des côtes atlantiques des Etats-Unis aux grands centres de commerce dans l'océan Pacifique, c'est-à-dire la Californie, les îles Sandwich, la Chine, le Japon et les Indes orientales. Par cette nouvelle route et avec le degré de vitesse actuelle, les passages pourront s'effectuer par railway et steamer, de New-York à la Californie, *en quatorze jours*, et de Londres ou de Paris, pour l'Australie et la Chine, en quarante jours (2).

Cette belle et utile découverte donne à tout ce qui concerne l'Etat de Honduras un intérêt d'actualité d'autant plus grand que ce pays était presque ignoré avant les recherches et les travaux de M. Squier. Soit comme colonie espagnole, soit comme Etat de la confédération républicaine de l'Amérique centrale, le Honduras n'a pas seulement été incapable de faire quelques progrès dans la voie de la civilisation,

(1) *Notes on Central America;* particularly the States of Honduras and San Salvador, their Geography, Topography, Climate, Population, Resources, Productions, etc; and the Proposed Honduras Interoceanic Railway; by E.-G. SQUIER, formely Minister of the United States to the Republics of Central America. — With originals maps and illustrations. New-York, 1855; in-8° de 400 pages.

(2) Voy. *Chemin de fer interocéanique de Honduras;* in-8°. Paris, 1855. — Mathias.

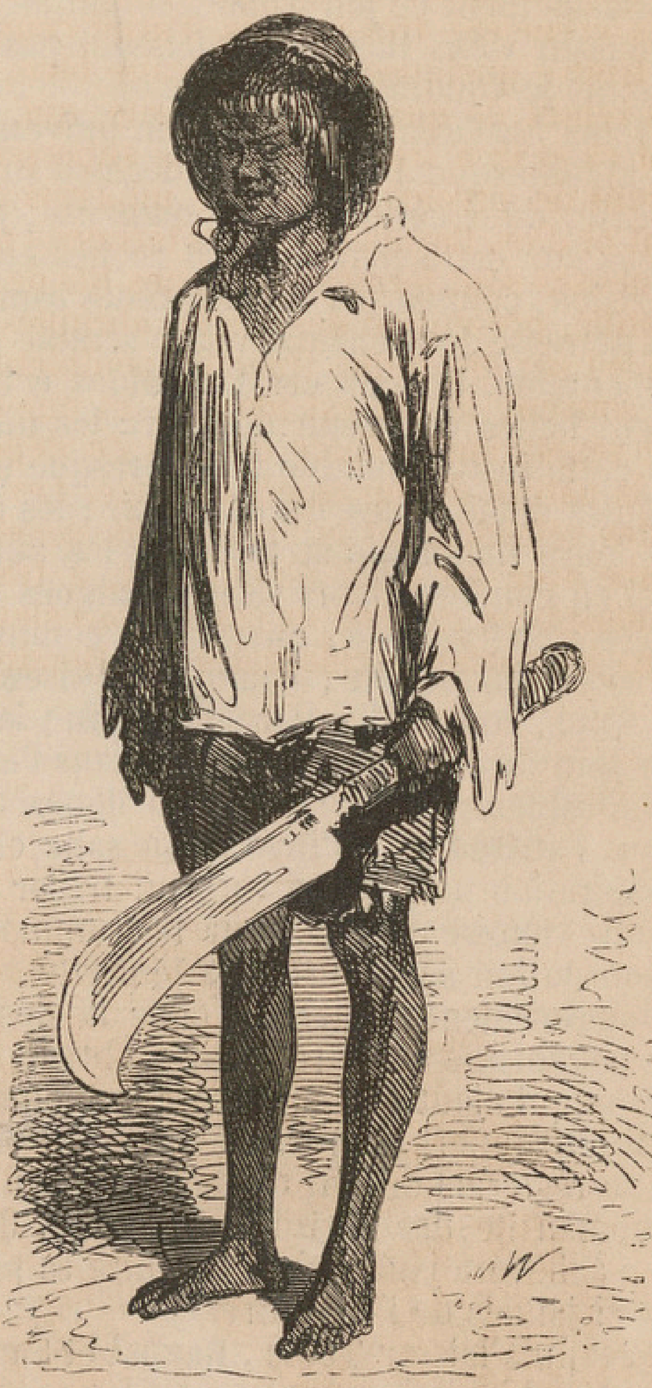
mais ces mêmes circonstances ont contribué à le laisser presque aussi inconnu du reste du monde que l'intérieur de l'Afrique. Les grands courants de l'émigration, les entreprises du commerce ont passé par-dessus ses rivages, et même le voyageur aventureux l'a négligé comme indigne d'arrêter son attention. Aujourd'hui, après trois siècles d'indifférence et d'obscurité, il est tout à coup entraîné dans la sphère du mouvement moderne, et devient un élément important dans la solution d'un des plus grands problèmes de notre âge. Un examen attentif fait découvrir en même temps que ce pays ne présente pas seulement une configuration avantageuse pour unir les deux Océans, mais qu'il possède encore de vastes ressources capables de récompenser dignement les hommes industrieux et entreprenants qui iront y chercher fortune. Ses montagnes sont littéralement remplies des minerais les plus précieux, et déjà des compagnies de mineurs abandonnent la Californie pour aller recueillir de l'or dans les placers plus abondants du département d'Olancho.

Sous le rapport de l'agriculture, le Honduras offre des productions riches et variées. Sur les côtes de l'Atlantique, le sol, qui, abandonné à la nature, nourrit d'immenses forêts d'acajous et d'autres arbres précieux, donne, quand il est cultivé, de riches récoltes de café, de cacao, de coton, de riz, d'indigo, de tabac, de maïs et autres denrées tropicales, tan-

État de Honduras. — La rivière de Santa-Rosa.

Femme indienne de Honduras.

Pont suspendu sur la rivière Méjecote.



Jeune Indien de Honduras.

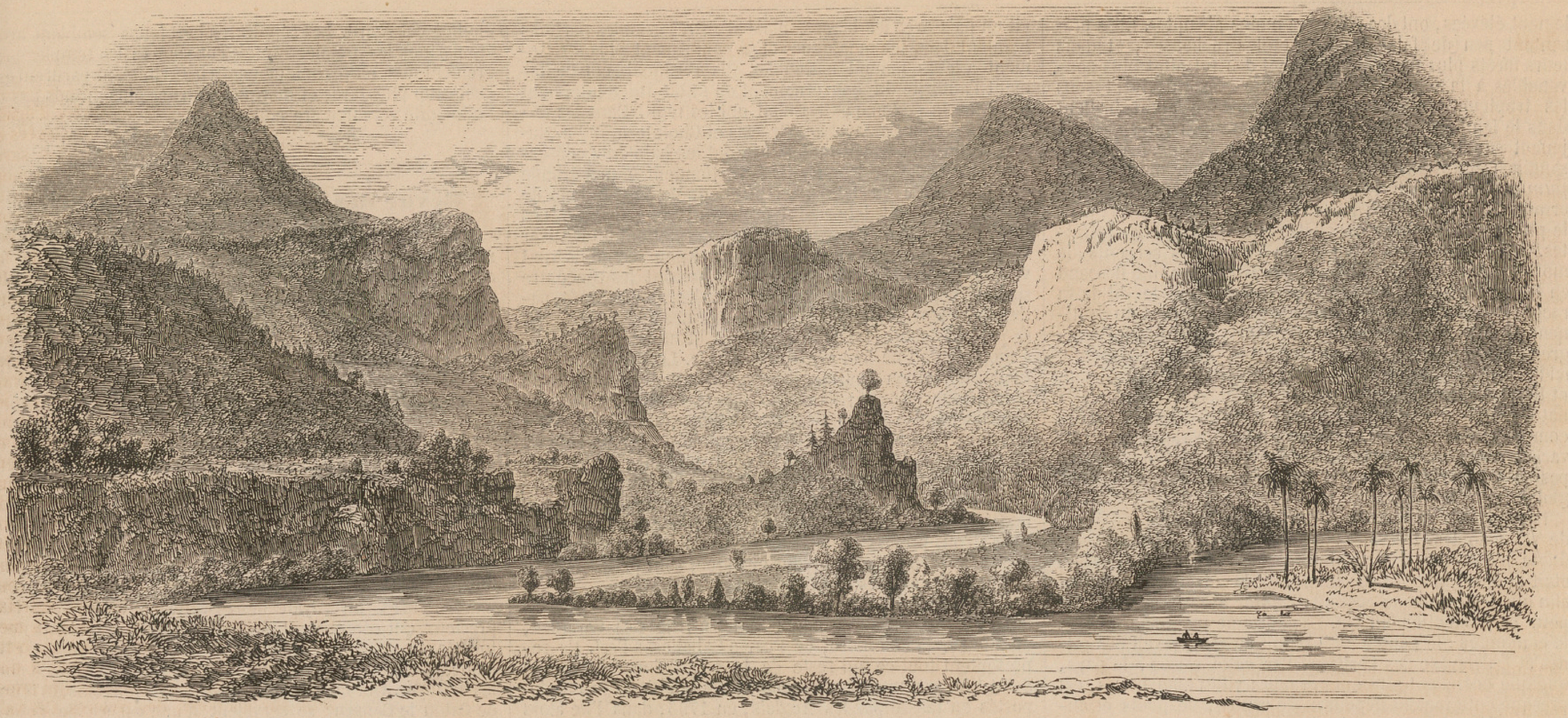
dis que sur les terrasses des montagnes et les hauts plateaux de l'intérieur où le pin supplante l'acajou, le sol produit en égale abondance les céréales, la patate, la vigne, les fruits du nord et du centre de l'Europe avec d'autres produits indigènes.

Sous le rapport du climat, il faut observer que les côtes septentrionales et méridionales présentent une plus haute température que les autres parties du pays. Elle diminue au fur et à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur : l'influence modificative des montagnes se ressent même avant que l'augmentation de la hauteur soit bien perceptible. Les plateaux ont nécessairement un climat qui change avec leur élévation au-dessus de la mer et leur exposition aux vents dominants. En résumé, le climat de Honduras présente une variété adaptée à toutes les exigences et une température favorable à la culture des produits de toutes les zones.

Les aspects de la nature sont aussi nombreux que caractérisés. Les conditions de conformation, d'élévation, et conséquemment de température, la quantité de pluie tombant sur les déclivités des Cordilières, tout contribue à diversifier les formes sous lesquelles la végétation se présente à l'œil du voyageur. Cependant les trois grands traits principaux sont : — d'abord les alluvions du littoral, généralement couvertes d'épaisses forêts ; — puis les vallées élevées de l'intérieur se déployant en vastes savanes ; — enfin les plateaux élevés des montagnes, portant d'interminables bois de pins, clairsemés, auxquels quelques groupes de chênes donnent çà et là un peu de variété. Dans les profondeurs des forêts primitives de la côte septentrionale, les bûcherons ou coupeurs d'acajou poursuivent leur pénible labeur. Aux coups retentissants de leurs haches se mêlent les cris des convoyeurs, qui, avec vingt bœufs attachés à une seule bille, traînent jusqu'aux bords des rivières les troncs de mahogoni. Les alluvions du littoral de l'océan Pacifique sont aussi couvertes de bois épais, mais ne s'étendent pas très-loin. A une courte distance dans l'intérieur, elles cèdent la place à de nombreuses savanes, à des *jicarales* parsemées de groupes d'acacias et de petits calebassiers. Les vallées de tous les cours d'eau, sur l'une et l'autre côte, sont aussi couvertes de bois touffus, entrelacés de lianes ou de vignes; mais, à mesure qu'on s'élève dans l'intérieur, cette végétation diminue et se réduit à une frange d'arbres et de buissons qui croissent sur les bords des rivières. Ces vallées, dans les parties les plus hautes du pays, s'étendent souvent en larges et belles plaines, moitié savanes, moitié bois, espèce de terrain commun où les produits des tropiques et des zones tempérées, le palmier et le pin, croissent à côté l'un de l'autre. Dans quelques-unes d'entre elles, les formes variées des cactus, qui atteignent quelquefois une hauteur gigantesque et prennent l'aspect d'une forêt, leur donnent une physionomie particulière. Là aussi apparaît l'agave avec ses amas de feuilles d'un vert glauque hérissées d'épines aiguës, élevant en colonne sa tige élancée et ramifiée en candélabre, pour fleurir une fois, répandre ses milles bulles et mourir. Les montagnes autour de ces vallées s'élèvent en terrasses tapissées de gazon, couronnées de forêts de pins et de chênes, où les ronces, qui entravent la marche des voyageurs, sont chargées de framboises sauvages. Des champs de blé ondoient sous le vent frais des montagnes, et des vergers de pommiers et de pêchers luttant contre la négligence de l'homme, donnent à ces districts tous les aspects des zones tempérées. Quand, la nuit, de brillants feux de branches résineuses, illuminant toutes les huttes, rassemblent autour d'eux les habitants, auxquels la température rend ce confort nécessaire, l'étranger a peine à croire qu'il est sous les tropiques et à 14 degrés seulement de l'équateur.

L'aspect géologique du Honduras est également remarquable et intéressant. Partant de la baie de Fonseca et s'avançant au nord, on laisse derrière soi la chaîne côtière et volcanique avec ses

Rancho, dans l'État de Honduras. — D'après les dessins de M. Hitchcock.



État de Honduras. — Cours de la rivière Mejecote.

hauts pics de scories couvertes d'herbes, et l'on arrive à de vastes masses de rocs blancs et rosés, fragments détachés du grand noyau de grès des plateaux centrals. Vus à distance, ils apparaissent comme des falaises de trap ou de basalte, et présentent des formes crénelées très-variées. Parmi ceux-ci, on trouve quelques lits de calcaire bleu, puis des veines de quartz et de diorite, qui, sortant çà et là à travers les rocs superposés, offrent de précieux filons de minerais d'argent et d'or. Beaucoup de ces terrasses montagneuses sont formées de vastes lits de grès stratifié, présentant des angles abruptes que le pied sûr des mules franchit péniblement. Ici souvent le sol est maigre, et une chétive végétation s'efforce en vain de dépouiller la nature de son aspect sauvage. Les rocs arides réfléchissent la lumière du soleil qui tombe avec un éclat éblouissant, à travers l'atmosphère raréfiée de ces régions élevées. Dans les parties occidentales du Honduras,

Tête d'idole trouvée à Vulpates. — Vase de quartz trouvé à Comayaga.

parmi les montagnes du département de Gracias, les contours du paysage sont excessivement hardis et diversifiés. Les rivières, réunissant leurs eaux dans les bassins intérieurs, se frayent, à travers les montagnes porphyritiques et les collines qui les entourent, un passage dans de profondes vallées et des gorges escarpées. Ces fissures, dont le fond ne peut être atteint que par de dangereux sentiers en zigzag, offrent souvent des bandes de terrain d'alluvion où l'Indien construit sa hutte et cultive quelques bananes au-dessous de monts hérissés de pics semblables à de gigantesques sentinelles debout sur leurs remparts rocheux. Une plus grande variété d'arbres et une végétation plus abondante couvrent les collines et les montagnes de la côte septentrionale, qui ont par suite un aspect moins sévère que celles du versant de la côte Pacifique, où les pluies ne sont pas si constantes. Les collines sont plus bombées, et les montagnes, quoique éga-

Une fête à Honduras. — D'après les dessins de M. Hitchcock.

lement élevées, ont des contours moins abruptes. Elles présentent peu de falaises ou de crêtes rocheuses, et dans leurs forêts plus denses fournissent des retraites plus convenables à la multitude d'animaux variés qui vivent sous les tropiques. Des oiseaux au plumage éclatant brillent dans le feuillage des arbres, et des troupes de singes se jouent sur leurs branches. Le tapir, le *pécary* (espèce de sanglier) et le fourmilier s'abritent sous leur ombrage ; le *puma* (espèce de tigre) et le *conguar* (lion mexicain sans crinière, que quelques naturalistes confondent à tort avec le puma) se tiennent aux aguets dans ces profondes retraites. Ici se rencontre aussi le boa et d'autres serpents, le mortel *tamangas* et le brillant *corral*. La vanille descend en festons des branches, la salsepareille veine le sol de sa racine curative ; et tandis que sur l'autre versant du continent l'argent emprisonné dans le quartz ou le diorite désagrégé excite les hommes à se livrer aux plus rudes labeurs, ici l'or brille dans les sables de presque tous les cours d'eau, et livre ses parcelles au moindre travail. C'est ainsi que la nature, prodigue de ses dons, a renfermé, dans les limites comparativement assez étroites de l'Etat de Honduras, une variété d'aspects, de climats et de productions qui n'est surpassée par aucune égale étendue de pays sur la surface du globe.

Par suite de la politique étroite de l'Espagne à l'égard de ses colonies, les vastes ressources matérielles du Honduras n'ont jamais pu se développer. Cette administration était si oppressive qu'elle interdisait la culture de la vigne, afin que les colons ne pussent rivaliser avec la mère-patrie pour la production du vin. La couronne monopolisait tout le commerce : le peuple était réduit au seul travail des mines et à l'élevage des bestiaux. Par cette raison, le pays, quoique possédant plusieurs grandes villes bien bâties, est presque entièrement dépourvu de routes, de ponts et autres facilités de communications intérieures. Le voyageur est généralement obligé de passer à gué les cours d'eau qui coupent les routes muletières, et, lorsqu'ils sont enflés par les pluies, de courir le risque de les traverser à la nage. Cependant sur quelques unes des plus larges rivières, il y a des bacs, et sur d'autres, interrompues par de profonds ravins, les naturels ont jeté hardiment des ponts suspendus construits avec de longues lianes ou vignes qui abondent sur toutes les rives. Quelques-uns de ces ponts primitifs, établis avant la conquête, existent encore et sont d'une incroyable dimension : celui qui traverse le Rio-Mejicote, et dont nous donnons ici une représentation, a plus de cinquante mètres de longueur.

Le manque de routes et de ponts n'est pas la seule difficulté que rencontre le voyageur en parcourant la contrée. Les hôtels sont inconnus, et les étrangers dépendent de l'hospitalité des habitants, qui l'accordent généralement volontiers. Dans la plupart des villes, le *cabildo* ou maison de la municipalité est le recours ordinaire des voyageurs. Ceux qui y cherchent un gîte présentent quelquefois une étrange réunion de couleurs, de castes et d'occupations. Les villes étant souvent fort espacées, le gouvernement a fait construire des abris ou *ranchos*, analogues aux *tambos* des Péruviens, pour la commodité des voyageurs. Ces ranchos consistent uniquement en un toit supporté par quatre piliers, sans murs, ouverts de toutes parts, et sans autre plancher que le sol. Ils sont toujours placés à proximité d'une bonne eau, de pâturages abondants, et, en cas d'orage ou d'autres accidents, offrent un refuge bien accueilli. Le dessin ci-joint représente le *rancho de Llano Grande*, près de Gracias, où M. Squier et ses compagnons se préparent à passer la nuit.

La population de Honduras, comme celle des autres Etats de l'Amérique centrale, est principalement composée d'Indiens ou de *Ladinos*, chez lesquels le sang indigène prédomine. En prenant les Etats de Honduras, San Salvador, Nicaragua et Guatemala collectivement, M. Squier estime les proportions de la population comme il suit :

Blancs.	100,000
Indiens.	1,109,000
Métis (Ladinos). . . .	800,000
Nègres.	10,000
Total. . . .	2,019,000

Les blancs, dans le Honduras, n'ont pas seulement le maniement et le contrôle général des affaires politiques de l'Etat ; mais ils ont concentré dans leurs mains les principales richesses du pays. Ils composent la classe des négociants, des planteurs et des propriétaires de mines : plusieurs d'entre eux sont très-intelligents et ont reçu une belle éducation. La masse du peuple cependant est médiocrement instruite, excessivement simple et presque grossière dans ses manières. Les paysans sont doués de frugalité ; et, quand quelque stimulant existe, très-laborieux; ils constituent ce que nous appelons en Europe, une bonne population rurale. Ils sont très-sociables, passionnés pour les amusements, et adonnés à la musique et à la danse. La scène que représente la gravure jointe à cet article est un des spectacles les plus ordinaires de la vie de village dans les réunions du soir. Comme on le voit par les costumes, aucune mode ne contrarie les goûts de ceux qui prennent part à la fête, et ce que leur habillement peut perdre au point de vue d'une modestie conventionnelle est compensé par le pittoresque.

Dans quelques districts de l'Etat, il y a non-seulement une grande prépondérance de la population indigène, mais les Indiens conservent presque entièrement intacts leur langage primitif, leurs coutumes et leur manière de vivre. Ceci est vrai surtout pour la partie orientale du pays comprise entre le Rio-Roman ou Aguan et le Rio-Segovia, représentant une superficie d'environ le tiers du territoire (15,000 milles carrés), qui est habitée par des tribus indigènes connues sous la dénomination générale de *Xicaques* et de *Poyas*. Une partie de ces tribus a accepté la religion catholique et vit en paix avec les blancs, mais d'autres grandes portions habitent dans les montagnes et se conforment plus strictement à leurs mœurs nationales. Ils reconnaissent tacitement l'autorité du gouvernement de l'Etat qui n'intervient pas dans le système patriarchal qui les régit. Dans les départements de Comayagua, Gracias et Choluteca, il y a plusieurs villes purement indiennes dont les habitants conservent leur ancienne langue. Ils appartiennent à une grande famille connue au temps de la conquête sous le nom de *Lencas*. Ils sont laborieux, prévoyants et paisibles. Les districts élevés qu'ils occupent leur permettent de cultiver du blé, des pommes de terre et d'autres denrées qu'ils vont vendre à de grandes distances. Le passant les rencontre souvent dans les défilés les plus difficiles, poursuivant patiemment leur voyage, généralement armés de leur arc pour se protéger contre les bêtes sauvages, et ne parlant jamais, à moins qu'on ne leur adresse la parole. Leur demeure actuelle, au milieu des montagnes, ne paraît pas avoir été leur séjour primitif ; ils ont été contraints de s'y réfugier probablement à cause de l'usurpation graduelle de leurs terres par les blancs, ou peut-être pour éviter un contact journalier qui leur répugne. Ils sont, en tout cas, excessivement jaloux de leurs âpres retraites, et paraissent rarement excités ; hors par quelque empiétement réel ou imaginaire sur les terres appartenant à leurs villes respectives. Tous professent la religion catholique, mais les formes de leur culte, comme leur musique, sont profondément empreintes de traits caractéristiques.

Un des éléments indiens les plus actifs aujourd'hui dans le Honduras, est la grande famille intruse des Caraïbes, établie sur la côte nord, de Puerto Caballos à l'est. Ils représentent tout ce qui reste de la population indigène de Saint-Vincent, une des îles sous le Vent, d'où ils furent déportés en masse par les Anglais, en 1796, dans l'île alors déserte de Raotan, aux frais énormes de 25 millions de francs. Ils quittèrent cette île à l'invitation des gouverneurs espagnols de Honduras, et vinrent se fixer sur le continent, où depuis ils se sont extrêmement multipliés. Presque tous parlent un peu de français et d'anglais, tout en conservant la langue caraïbe ; ils ont retenu également beaucoup de leurs rites et de leurs superstitions primitives ; néanmoins ils constituent une bonne et laborieuse population où se recrute la majeure partie des coupeurs d'acajous. Intelligents, fidèles, endurcis au climat, ils sont en outre exercés au maniement de la hache et de la pioche, à la construction des routes et des ponts, et paraissent appelés à rendre de grands services dans le développement futur des vastes ressources du pays, et particulièrement dans l'exécution du chemin de fer projeté entre les deux mers. On estime qu'il y a parmi eux environ 3,000 hommes experts dans le genre de travail que nécessite cette grande entreprise.

D'après ce que nous avons dit, on voit que l'Etat de Honduras, par la variété de son sol et de son climat, par le nombre de ses ressources, offre toutes les conditions essentielles pour attirer et sustenter, comme il le fit autrefois, une grande et florissante population.

On ne peut parcourir la contrée dans aucune direction sans rencontrer des témoignages plus ou moins importants de l'établissement des anciens habitants, qui ont couvert le sol de temples, de fortifications et de villes. Cependant beaucoup de ces constructions ont disparu. On sait que les conquérants espagnols, et surtout les prêtres, loin de chercher à conserver les monuments des indigènes, s'efforçaient au contraire de les détruire, afin d'arracher les Indiens à leurs rites primitifs et les soustraire aux influences de leurs traditions et de leurs coutumes. Les ruines qui sont restées suffisent à prouver jusqu'où pouvait atteindre cette civilisation dont les souvenirs ne remontent pas au-delà de quatre siècles avant l'arrivée des Espagnols. La tête trouvée à Yulpates, et qui est vraisemblablement un portrait, est pleine de naturel et de vérité : nous en donnons ici une esquisse ; elle prouve que les artistes tentaient déjà de sortir des formes hiératiques dans lesquelles l'art reste partout longtemps enfermé.

Les principales ruines sont, dans le voisinage de Yarumala, Lajamani, Cururu et maints autres lieux. Elles consistent en grandes pyramides tronquées, en structures terrassées et souvent revêtues de pierres, en monticules coniques de terre et en vastes enceintes. Les ruines de Copan, connues par leurs remarquables statues monolithes, se trouvent sur la frontière, près du Guatemala : elles n'excèdent pas en dimension ou en beauté plusieurs autres groupes de monuments dont M. Squier a le premier révélé l'existence au monde savant, et dont il a donné une description détaillée. Une des plus intéressantes qu'il nous ait fait connaître est située sur la lisière de la plaine de Comayagua, et désignée dans le pays sous le surnom de *Pueblo viejo* ou vieille ville ; mais elle portait autrefois le nom de *Tenampua*, que lui donnent encore les indigènes. C'est de ces ruines que provient l'élégant vase de marbre qui fait le sujet d'une de nos vignettes. On trouve encore dans cette localité et aux alentours des sculptures et des vases peints d'une grande beauté.

Une même pensée a présidé dans tout le Nouveau Monde à la construction des temples : aux Etats-Unis, comme dans l'Amérique centrale, c'est toujours l'imitation du tertre, du tumulus, plus ou moins modifiée suivant les progrès de la civilisation. Ce sont partout des pyramides tronquées à larges gradins de 20 à 30 pieds de longueur, dont les côtés correspondent aux quatre points cardinaux, et dont les plates-formes sont élevées de deux à trois étages de 4 à 8 pieds de hauteur chacun. Ce sont partout de grandes constructions en talus, variant de 60 à 120 pieds de longueur, et garnies à l'ouest d'escaliers pour parvenir à la terrasse, qui recevait les statues des dieux et les autels sur lesquels on faisait de sanglants sacrifices. Quelques-unes de ces structures pyramidales étaient à la fois des temples et des tombeaux : la découverte d'ossements humains ne laisse aucun doute à cet égard. Les sépultures héroïques semblent avoir été partout les premiers autels consacrés : les temples proprement dits, élevés uniquement à la Divinité, ne parurent que beaucoup plus tard, et marquent un des plus grands pas de l'humanité vers une ère nouvelle.

E. P. A.

Revue des modes et de l'industrie.

L'habitude de se peindre le visage, non à la manière naïve des tribus sauvages, mais à l'aide de poudres et de cosmétiques, est aujourd'hui presque universelle parmi les femmes. Il y a quelques années on dissimulait autant que possible cet indispensable ornement. On n'avouait ni le pot de rouge ni même la poudre de riz ; mais de nos jours beaucoup de femmes conviennent assez volontiers qu'elles ne reculent pas, pour rehausser l'éclat de leur beauté, devant tous les artifices de la toilette. Les Parisiennes surtout sont, sous ce rapport, de véritables Romaines. « Les Romaines, dit Juvénal, se noircissent les sourcils et se les tournent en demi-cercle avec des aiguilles d'or ; celles qui ont les yeux enfoncés trouvent moyen de les avoir à fleur de tête en faisant usage d'une poudre noire et brillantée, et elles emploient pour les dents et les ongles du corail pilé. »

La coquetterie ne date pas d'hier, et on pourrait même se demander si elle n'avait pas déjà droit de bourgeoisie dans le paradis terrestre. A Rome, sur toutes les tables des merveilleuses, on voyait des cassettes d'ivoire ou de bois précieux qui contenaient les principaux ingrédients de la toilette. On mâchait du mastic de Chio pour se conserver les dents, et l'on employait de la pierre ponce pulvérisée pour les nettoyer. Qui croirait que les austères Romains du temps de Caton le Censeur se servaient d'une espèce de poudre pour la mêler à leurs cheveux et en changer la couleur ! Afin que la couleur dorée de leur chevelure parût naturelle, les Romaines les lavaient dans une eau préparée, et les enduisaient d'un savon caustique qui venait des Gaules. Elles se servaient de la céruse pour blanchir le teint, et avec une herbe colorante elles lui donnaient une extrême vivacité. « On m'a fait voir, dit un personnage d'une comédie de Térence, les pierres-ponces préparées dont les hommes et les femmes font un si grand usage pour adoucir la peau, et mille parfums, mille savons, mille essences, qui ont la même destination. »

A la bonne heure ; on voit que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés sous ce rapport qu'on l'était au temps de Scipion l'Africain ; et, il faut bien le dire une fois pour toutes, les femmes s'efforceront toujours, en dépit des excommunications des moralistes, d'être belles, d'être jeunes, ou du moins de paraître telles. Voilà pourquoi aussi elles s'intéresseront toujours à l'art du parfumeur, pourquoi elles rechercheront les compendiums obligés de la toilette. Ce n'est plus la nature, hélas ! c'est Guerlain qui fait aujourd'hui les jolis visages. A l'aide de son *henné du Sennaar*, que presque toutes les femmes se mettent sur les sourcils ; à l'aide d'une certaine poudre arménienne de sa composition, appelée *Pyromée*, les Parisiennes ont aujourd'hui des yeux de Madrilènes et de Circassiennes. C'est à l'aide de son diapasme oriental qu'elles se blanchissent la peau, et elles colorent le duvet de leurs joues avec le rouge de la Reine de cet embellisseur général du beau sexe. — Quel singulier pastel délayez-vous là, me direz-vous ? — Eh ! mon Dieu ! les hommes sont ainsi faits que, tout en médisant des cosmétiques, des pâtes et des ingrédients à la mode, ils adorent ces yeux, ces visages, ces mains, ces épaules, toutes ces choses embellies par l'art. Et puis le moyen d'en vouloir à une intelligente peinture qui parvient à force d'art à la réalité. — La moitié du monde trompe l'autre moitié, c'est un fait accepté, puisque cela se joue tous les jours ainsi sur la grande scène de la vie.

De la toilette passons à l'industrie. Parmi les grandes médailles d'honneur décernées pour les inventions hors de ligne, il n'en est certainement pas une qui ait été plus justement décernée que la grande médaille obtenue par M. Goodyear, citoyen des Etats-Unis d'Amérique, l'inventeur de cette chose aujourd'hui universelle, qui s'appelle le caoutchouc vulcanisé. Si l'on veut en effet se donner la peine d'examiner les mille et mille transformations et métamorphoses de cette nouvelle substance, on pourra facilement se convaincre que les résultats de cette importante découverte semblent n'avoir pas de limites.

Trois cents différents articles ont été exposés et ont couvert dans le palais des Champs-Elysées un espace de deux cents pieds. Il y avait là des bateaux de sauvetage, des tentes, des pontons, des ameublements de toutes sortes, puis dans les vitrines une immense quantité d'objets d'un usage usuel qui sont faits ordinairement en baleine, en écaille, en ivoire, en corne, en cuir, en nacre de perle, et en divers métaux. Le caoutchouc a détrôné toutes les substances connues avant lui, et ce dernier venu de la science moderne s'étale aujourd'hui sous toutes les formes et s'offre pour tous les usages : boîtes de fantaisie, instruments d'optique, de musique, de mathématiques, hydrauliques, de chirurgie ; puis ce sont des manches pour la coutellerie, des boutons, des brosses, des cannes, des fouets, des parapluies, des ombrelles, des couvertures de livres, et, pour m'arrêter dans cette énumération homérique, j'ajouterai seulement qu'on trouve jusqu'à des ustensiles de cuisine. Parmi tous ces objets, on remarquait un livre écrit par l'inventeur sur la vulcanisation du caoutchouc ; ce livre était imprimé sur du papier en caoutchouc et relié en caoutchouc. Voilà donc le chiffon qui servait à faire le papier très-fortement menacé, et vous voyez que j'avais bien raison de dire tout à l'heure que le caoutchouc est la substance véritablement universelle.

Si tous les articles dont je parle étaient seulement appropriés à l'usage auquel on les destine, le résultat obtenu se-

rait déjà important; mais il faut dire aussi que le caoutchouc durci n'est pas seulement supérieur comme solidité, comme résistant à l'action de la température des différents pays, à la matière qu'il remplace, mais qu'il permet encore de livrer aux consommateurs les objets à un prix infiniment réduit. Solidité et économie, ce sont là deux précieuses qualités.

Il n'est pas de substance en effet qui ait la même souplesse, la même élasticité, et la même force. Le public connaît déjà une grande partie des objets confectionnés en caoutchouc vulcanisé, mais il en est aussi quelques-uns à l'usage desquels il n'est pas encore habitué. Ainsi, à la place même où s'élevait le trône, le jour de la distribution des médailles, il y avait, pendant la durée de l'Exposition, une vitrine composée d'un petit salon lequel était rempli de toutes sortes d'objets étranges en caoutchouc: tapis, papier de tenture, bureau avec la plume, le crayon, le grattoir, le canif, la règle, le buvard, l'encrier, le papier, le chandelier, tout cela était en caoutchouc, ainsi que les meubles, le cadre des glaces, le plafond et même les tableaux appendus aux cloisons.

On voyait également, dans un compartiment voisin, des dents artificielles montées sur des ressorts en caoutchouc, ainsi que beaucoup d'autres objets où le caoutchouc remplace, sans aucun inconvénient, l'or, l'argent, le bronze, ou tout autre métal.

L'inventeur du caoutchouc vulcanisé a donc accompli par sa découverte, il faut bien le reconnaître, tout une révolution, qui profitera surtout à ces classes dont il faut toujours s'occuper, aux classes nécessiteuses, puisque l'un des plus importants résultats de cette découverte est le bon marché.

On nous a beaucoup parlé des grands établissements américains, et, entre autres, de ces blanchisseries colossales où le linge est lavé, séché et repassé en cinq minutes. Il existe à Paris, rue Cadet, un établissement analogue pour la literie. Dans cet établissement modèle, qui s'appelle la literie Darrac, du nom de son intelligent créateur, tout est enregistré, pesé avec un soin administratif. On envoie chercher le matin votre matelas, et, quelques heures après, on vous le rapporte cardé, blanchi et entièrement remis à neuf. Il y a là des forges pour fabriquer et réparer les lits de fer; une buanderie pour laver les toiles et les coutils; des chaudières et des moulins pour épurer la plume, la laine et le crin; des séchoirs, des machines perfectionnées pour battre la laine et en tirer le meilleur parti possible sans la déchirer; de vastes ateliers consacrés à la fabrication des sommiers élastiques (M. Darrac est le premier inventeur du sommier élastique, et il a été breveté, en 1812, par Napoléon); une machine à vapeur, placée au milieu de cet établissement, fait mouvoir les machines à carder; les soufflets de forge envoient de l'eau chaude aux laveurs, de la vapeur aux épurateurs, de la chaleur aux séchoirs, et met en mouvement un ventilateur dont la fonction est d'enlever la poussière.

On comprend tout de suite que le premier résultat, pour le public, de la création d'un grand établissement de ce genre est le bon marché. Si cette grande entreprise livre ses produits à des prix modérés, elle ne peut non plus tromper le consommateur sur le poids ni sur la qualité; l'exploitation d'une industrie sur une vaste échelle ne permet pas ces bénéfices microscopiques que poursuit trop souvent, par une impérieuse nécessité, le petit commerce. On voit dans les magasins des lits de fer de tous prix, rangés par centaine, avec sommiers, paillasses, matelas, traversins, oreillers, couvertures, etc.; à côté de lits ordinaires sont des lits magnifiques capitonnés en soie avec des franges torsadées, des matelas à plates bandes brodés en futaine blanche, des sommiers élastiques recouverts d'une riche housse, des oreillers et des traversins en beau coutil blanc, et des couvertures d'une laine aussi douce au toucher que le cachemire.

Cet établissement vient d'ajouter à l'exploitation de son industrie la vente des tapis. Si déjà il offre au public des tapis-moquettes à des prix raisonnables, espérons que, dans son mouvement d'ascension, il rivalisera bientôt avec les maisons qui sont à la tête de cette industrie.

AUGUSTE DELAFORGE.

Exposition universelle de 1855.

REPRISE DE LA FABRICATION DE LA FAÏENCE OU MAJOLIQUE, AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Si, dans la fabrication des machines et des produits usuels, le génie industriel continue sa marche progressive, il n'en est pas ains dans un autre ordre de productions qui, se rattachant, il est vrai, plutôt à l'art qu'à l'industrie, affectent la tendance prononcée d'une marche rétrograde; hâtons-nous toutefois de dire qu'il ne faut pas prendre en mauvaise part une expression que nous n'employons ici que parce qu'elle caractérise mieux cet air de réminiscence qui, à l'Exposition universelle, frappe tout d'abord les yeux et reporte l'imagination à plusieurs siècles en arrière: c'est ainsi que l'orfèvrerie et la fabrication des meubles et des étoffes exposent des produits qui pourront dans l'avenir mettre en défaut la science archéologique de nos neveux.

L'art céramique surtout est représenté en partie par des productions qui, malgré la diversité de leurs provenances, ne sont évidemment que des pastiches de ce qui se fabriquait à la fin du quinzième siècle et pendant tout le seizième. Cependant la reprise de la fabrication des faïences dites *majoliques* se présente à l'Exposition avec un caractère assez distingué pour que nous arrêtions l'attention de nos lecteurs sur une industrie à laquelle la recherche, que l'on a faite depuis quelques années des anciennes majoliques, donne une actualité que doublent leurs récentes imitations.

Cet art, on le sait, a joué au seizième siècle un assez grand rôle en Italie; à cette même époque la France eut aussi ses potiers célèbres, et quoique le nom de *Bernard de Palissi*, ses fameux plats à reptiles et ses rustiques figurines soient aujourd'hui aussi connus des amateurs que des artistes, il n'est peut être pas inutile de rappeler l'origine d'un genre de fabrication à peu près abandonnée jusqu'à nos jours.

Au quinzième siècle, la vaisselle d'or et d'argent desservait seule la table des riches; la vaisselle d'étain était abandonnée au service de la table des pauvres; la fabrication de la céramique se résumait donc en quelques vases grossiers exécutés avec la même terre qui servait à confectionner les briques et les tuiles; lorsqu'à la suite des communications que l'invention de la boussole venait de rendre plus faciles entre l'Europe et les Indes, on vit surgir tout à coup un nouveau genre de vaisselle dont la base, quoique empruntée à l'argile, rivalisait déjà avec les métaux, ne tarda pas, non-seulement à détrôner la vaisselle d'étain des pauvres, auxquels elle offrait l'avantage d'une bien plus grande propreté, mais devint bientôt recherchée par les grands eux-mêmes, qui, ainsi que le raconte *Passeri* dans son histoire des majoliques italiennes, ne se bornèrent pas à l'admettre à l'envi sur leurs dressoirs et leurs crédences à côté des vases d'or et d'argent, mais se firent un honneur d'en protéger l'imitation et la fabrication dans leurs États; une autre version donne aux majoliques de la Renaissance une origine empruntée à leur dénomination même; selon cette version, les premières majoliques auraient été importées de *Majorque* et des côtes d'Espagne, où les Maures, au temps de leur domination, avaient fondé des fabriques de poteries célèbres.

Quoi qu'il en soit, l'Italie n'eut bientôt plus besoin de recourir à l'Orient pour se procurer des produits céramiques; la porcelaine des Indes servit bien d'abord de modèle aux majoliques italiennes et européennes, mais il faut reconnaître qu'en restant redevables à l'Orient de l'idée première d'émailler en couleurs les vases de terre, ce que les Grecs et les Étrusques n'avaient point tenté de faire, les fabricants de majoliques peuvent seuls revendiquer l'invention de leur magnifique système décoratif. Si en effet, selon la légende dorée des arts, Raphaël n'a pas exécuté de son pinceau sur la terre elle-même les belles peintures qu'on y admire quelquefois, son crayon en a assurément tracé sur le papier les compositions principales que d'habiles copistes ou d'intelligents traducteurs ont, en quelque sorte, éternisées en les protégeant de la légère épaisseur de leur émail et en les entourant des arabesques riches et variées qui laissent souvent l'amateur dans l'embarras de donner la préférence plutôt au sujet qu'à sa bordure.

Dans la reprise de la fabrication des majoliques, telle qu'elle se produit à l'Exposition universelle, Florence au nom de l'Italie, berceau de cet art, l'Angleterre et la France, sont les trois pays qui se recommandent par les meilleurs produits imitatifs de cette ancienne industrie. M. *Devers*, à Montrouge, près Paris, avec des ressources très-limitées, M. *Minton*, à Londres, avec les puissants moyens d'une vaste entreprise industrielle, et M. *Freppa*, à Doccia, près de Florence, aidé du concours que lui a prêté la fabrique du marquis de Giniori, patronée par le Grand-Duc de Toscane, occupent, sans contredit, les rangs les plus distingués dans cette industrie.

Des trois industriels que nous venons de citer, les deux premiers seulement ont envisagé la reprise des majoliques ou faïences bien plus au point de vue pratique et progressif, et nous les en louons, qu'au point de vue de l'imitation servile; le troisième, au contraire, s'est appliqué à une reproduction aussi fidèle que possible.

M. *Minton* a abordé à la fois la plastique colorée et émaillée aussi bien que la peinture; mais il ressort de ses essais, dans la manière des Robbia, de Palissi et dans le genre des fabriques d'Urbino et de Faenza, que, tout en ayant étudié avec soin les procédés de cette fabrication, ainsi que le prouve surabondamment l'exécution de son beau vase et de son grand plat exposés sous les numéros 71 et 91, il n'a réussi qu'à produire des copies fidèles de quelques originaux d'un travail relativement facile, mais qu'il ne s'est point attaqué aux véritables difficultés de l'ancienne majolique; cependant les tentatives de M. Minton prouvent l'heureux parti que l'on peut tirer, dans l'industrie, de l'emploi de la faïence colorée, en raison surtout de la modicité de son prix comparé aux prix de la porcelaine.

En outre des peintures sur terre cuite qu'il a exécutées en dehors de toute imitation, et avec tout le ressort de la peinture à l'huile, M. *Devers* a aussi exposé plusieurs échantillons de majoliques; il est à regretter que M. Devers ait choisi des modèles dans la basse époque, c'est-à-dire parmi les majoliques dites des Abruzzes plus faciles à imiter que les autres; deux de ses copies pourraient cependant être prises pour des pièces originales. M. Devers mérite au surplus d'être vivement encouragé, car il marche isolé, il ne recule devant aucun sacrifice, devant aucune difficulté; sa vie ressemble à celle de ces laborieux artistes-ouvriers, dont Vasari raconte l'histoire, et qui ne sont arrivés à prendre une place sur le Farnasse qu'après en avoir péniblement gravi les sentiers les plus escarpés.

L'heureux concurrent de MM. Devers et Minton, M. *Freppa* est un antiquaire distingué de Florence, dont le nom est déjà signalé à la postérité par la plume élégante de Georges Sand. Quoique pouvant profiter pour ses essais des ressources qu'une manufacture royale mettait généreusement à sa disposition, M. Freppa n'a pas cherché à sortir du rôle d'un simple copiste; s'il n'a pas toujours égalé ses modèles, c'est qu'il n'a pas hésité à choisir les plus beaux, et par conséquent les plus difficiles, et en cela il a fait preuve de courage et de goût; cependant quelques-unes de ses copies ont été confondues à Florence avec les originaux. Dans son exposition, le petit plat (nº 27) à arabesques sur fond blanc, la petite soupière (nº 20) genre d'Urbino, et les pièces à fond bleu à arabesques en camaïeu, pourraient tromper un œil même exercé. Quant à ses plats à sujets, il serait difficile de s'y méprendre; néanmoins le petit plat (nº 100), représentant le *Sposalizio* ou mariage de la Vierge, est bien exécuté, ainsi que le plat (nº 14) représentant une Charité; mais ses vases, quoique se rapprochant davantage de la manière ancienne, sont inférieurs au vase de M. Minton. M. Freppa, dans l'imitation des majoliques anciennes, a tout tenté, même la reproduction des majoliques appelées en France à *reflets métalliques*, et désignées en Italie sous le nom de majoliques à *fride*. Son plat décoré d'un sphinx entouré de rinceaux, dont nous possédons l'original, est assez bien réussi, mais il ne produit qu'un reflet d'une seule coloration, tandis que les majoliques de ce genre brillent de colorations variées selon les différentes inclinaisons sous lesquelles on les présente à la lumière. Il ne faut pas cependant inférer de ce qui vient d'être dit que M. Freppa ait tout osé; il s'est arrêté devant le fameux *rouge* de l'ancienne fabrique de Gubbio, dirigée par maestro Giorgio, et devant son *reflet doré* dont la réunion produisait, sur ce genre de faïence, l'effet des feux irisés s'échappant des pierres précieuses.

En résumé, les essais de reprise de la fabrication des faïences ou majoliques, ainsi bornés à une imitation servile, ne peuvent être considérés que comme un hommage rendu à un art presque perdu que l'on s'efforce de faire renaître; mais ils sont en même temps une preuve nouvelle de la difficulté que l'industrie moderne, aidée même de tous les progrès de la science, éprouve dans ses tentatives lorsqu'elle entreprend de retrouver toutes les perfections qui distinguent certaines productions du génie des anciens.

HENRI DELANGE.

Nécrologie.

Nous empruntons à la *Biographie* publiée par MM. Firmin Didot la notice qui suit, sur un homme qui vient de mourir et dont les annales de la science et de l'industrie doivent conserver la mémoire, comme elle garde celle des grands inventeurs.

« CHENOT (*Claude-Bernard-Adrien*), ingénieur français, né en septembre 1803, à Bar-sur-Aube. Il fit ses premières études au lycée de Nancy, et vint les terminer à Paris, au collége de Saint-Louis. En 1820 il entra à l'École des mines de Paris, et au sortir de cette école il fut attaché au secrétariat général de la direction des ponts et chaussées, dont son parent, M. Becquey, était directeur général. Il quitta plus tard ce poste pour aller en Auvergne exploiter des mines dont il devint concessionnaire avec M. de Forget; presque toutes les mines actuellement exploitées dans ce pays ont été ouvertes par lui ou avec son concours. En 1826 il fut demandé par le duc de Raguse pour des études métallurgiques à Châtillon, et on le voit dès cette époque prendre un brevet pour la fabrication directe du fer en traitant le minerai en poudre, mêlé de charbon, sur une sole de four à réverbère. Dès cette époque aussi M. Chenot aborda la question de transformation des combustibles en gaz, et particulièrement du bois pour chauffer les fourneaux à réverbère. En 1832 il établit chez lui, dans la Haute-Saône, un appareil de son invention pour la fabrication des éponges métalliques de fer, qui produisit déjà alors une grande sensation parmi les maîtres de forges, et M. Thiriat, ingénieur en chef des mines de la Haute-Saône, en fit mention dans la statistique de ce département. Après avoir terminé en Auvergne quelques affaires d'intérêt, il vint se fixer à Clichy-la-Garenne, près de Paris, où il s'engagea dans la voie d'applications et de découvertes dont voici le résumé succint. A partir de 1842, après différents travaux sur les gaz, sur les huiles de schiste, sur les sulfates de plomb, sur la navigation par réaction, dont il posa les principes dans un brevet d'invention, il entra dans une série de recherches des plus importantes, relatives à un système général de métallurgie nouvelle, et dont les premiers résultats parurent à l'Exposition industrielle de 1849. « La matière à l'état d'éponge, disait alors l'auteur, est la plus grande puissance à laquelle puissent avoir recours le chimiste, le physicien et le mécanicien pour des actions d'une rapidité, d'une précision et d'une étendue comparables à celles de la nature, pour *oxyder* et *réduire*, deux mots qui renferment toutes les actions naturelles et humaines, par conséquent toutes les sciences et tous les arts. En effet, ajoute-t-il, *dégager la chaleur* par *oxydation* et *l'absorber* par *réduction* en donnant lieu à des courants *électro-chimiques* et *électro-dynamiques*, qui répartissent rapidement les effets locaux dans l'univers, tel est le grand mécanisme qui fonctionne dans la nature par les actions des corps à l'état *naissant* ou *d'éponges* La science de la fabrication des éponges métalliques doit donc désormais servir de base non-seulement à l'art métallurgique, mais à tous les autres. »

Ce fut dans ce sens que M. Chenot poursuivit des recherches, et qu'il se créa d'abord de nouveaux moyens pour ses applications. Ainsi il imagina un système de *normalisation* des combustibles, qui repose sur l'emploi des alcalis pour faire passer à l'état soluble les sels insolubles de soufre et de phosphore que contiennent ces combustibles. Il imagina aussi un système complet de génération de gaz par l'emploi des éponges; puis un système de transformation des combustibles au gaz, système qui sert de base à un nouveau mode de production des métaux, dans lequel l'économie de combustible ne sera peut-être pas moins des neuf dixièmes. Enfin il a inventé une machine, qu'il appelle *électro-trieuse*, et qui a pour effet de ramener les minerais bruts au maximum de richesse et de pureté; il a imaginé enfin un système de génération et d'application nouvelle de l'électricité. Indépendamment des éponges des métaux usuels, il obtient celles des métaux dits terreux, tels qu'aluminium, calcium, silicium, barium, etc., et il les fait entrer dans différentes combinaisons, particulièrement dans l'acier, auquel il donne par là des propriétés remarquables. » — Tel est l'aperçu très-rapide des importants travaux que M. Chenot, malgré sa santé délabrée, poursuivait encore au moment fatal de sa mort.

Le journal *la Vie des Champs*, dirigé par M. E. Jacquemin, agronome distingué, qui a longtemps vécu en Allemagne, vient de commencer sa quatrième année de publication. C'est assurément le journal agricole le plus pratique que nous ayons, celui qui guide le plus sûrement l'agriculteur dans toutes ses opérations et qui rapporte avec le plus de soin les progrès accomplis à l'étranger Cette publication s'est distinguée par une innovation des plus heureuses. Sachant combien il importe à tout agriculteur de connaître les plantes cultivées en France et ailleurs, elle donne en prime, à ses abonnés, des *Herbiers agronomiques* contenus dans des boîtes élégantes pouvant être placées dans les bibliothèques: *cinq* tomes, format in-4°, 40 fr.: 35 fr. pour les abonnés; *cinq* tomes, grand in-folio, 50 fr.: 45 fr. pour les abonnés. — La même publication donne encore en prime, et ceci est également une innovation, des *Collections de graines et de semences cultivées en France et ailleurs, et classées d'après les époques de l'année où elles doivent être semées*; cent quarante-quatre espèces (16 kilogrammes). Prix: 52 fr., sans les casiers; 63 fr. avec les casiers en bois blanc. Avec les plantes de ces Herbiers et les échantillons de graines de ces Collections, il est impossible de commettre des erreurs. — Il est inutile d'insister sur l'extrême utilité de ces objets pour tout agriculteur qui veut diriger avec intelligence ses cultures et adopter toutes les améliorations dont elles sont susceptibles. On y trouve toutes les espèces et races de plantes les plus remarquables, connues jusqu'à présent. Prix de l'abonnement: 12 fr. par an; 50 fr. pour les quatre premières années du journal et *deux* tomes de l'Herbier, grand format; 65 fr. pour un abonnement d'un an et la Collection complète des graines et semences; enfin 110 fr. pour un abonnement d'un an avec les *cinq* tomes de l'Herbier, grand format, et la Collection complète des graines et semences. — Envoyer un mandat sur la poste, au bureau du journal *la Vie des Champs*, rue de Varennes, 10, faubourg Saint-Germain, à Paris.

Les magnifiques soieries pour robes que la maison Frainais et Gramagnac, 82, rue Richelieu, vient de faire paraître, sont d'un genre complétement spécial, et leurs dessins, pour les étoffes les plus riches comme les plus simples, ne se rencontrent dans aucune autre maison. Ses assortiments sont aussi considérables et aussi variés que possible en étoffes unies et façonnées de toutes sortes, réunissant à l'excellente qualité *un bon marché exceptionnel*.

Cette maison ne faisant pas d'étalage de soieries ni d'expositions publiques, ses étoffes conservent toutes leur fraîcheur et toute leur distinction.

MUSÉE DES ANCIENS COSTUMES MUSULMANS, *publiés par M. Brindesi*. — 22 planches coloriées

Sur la place de l'Atmeydan, à Constantinople, autrefois l'hippodrome des Byzantins, commencé par Septime et achevé par Constantin le Grand, se trouve l'*Elbiceï-Atika*, ou Musée des anciens costumes ottomans. Ce musée, ouvert au public depuis quelques années, est le vestiaire rétrospectif du vieil empire turc: il renferme cent vingt mannequins à tête et à mains de bois, sculptés et coloriés, habillés de tous ces anciens costumes turcs, si éblouissants de couleurs, si bizarres et si variés de forme.

Après une visite rendue à ce pandémonium, M. Théophile Gau-

Janissaire de corps de garde. Officier payeur. Chef de chambrée. Sous-officier de corps de garde. Marmiton en chef. Officiers marmitons. Marmite des janissaires. Porteur d'eau, officier.
(D'après les dessins du *Musée des anciens costumes musulmans*, publiés par M. Brindesi.)

tier disait, dans le volume que nous avons tous lu, *Constantinople* : « Il faudrait le crayon du lithographe et le pinceau de l'enlu« mineur, plutôt que la plume de l'écrivain, pour rendre ces varié« tés de coupes et de nuances, tous ces détails dont se surcharge « péniblement une description qui, quelque effort qu'on fasse, n'est « jamais bien claire à l'œil du lecteur ; parmi les nombreux artistes « dont Constantinople reçoit la visite, je m'étonne qu'il ne s'en soit « pas trouvé un, curieux de réunir, dans un album colorié, cette « précieuse collection ; on obtiendrait sans peine le firman néces« saire pour travailler dans la galerie, et la vente en serait assurée, « maintenant surtout que les esprits sont tournés vers l'Orient. »

Ce vœu du spirituel auteur, M. Brindesi, un de nos artistes, — car nous avons reçu de lui et publié maints croquis qui nous ont fait honneur, — l'a entendu et exaucé. Il est venu de Constantinople à Paris pour faire lithographier et tirer 22 grandes planches coloriées, représentant toutes les richesses de l'*Elbiceï-Atika*. Nous empruntons à ce splendide travail deux sujets, que nous aurions reproduits dans les dimensions de l'original, si notre format nous l'avait permis, et qui, sans être plus curieux que les autres, ont cependant, comme souvenir, un intérêt particulier. Tous deux rappellent la puissance des janissaires : ici, c'est un corps de garde, à la porte duquel un yenitcheri-kollouk-néferi charme les loisirs de sa faction en jouant de la souta, petite guitare à trois cordes. Près de lui est le fatal balai dont chaque passant était obligé de se servir pour approprier la rue, à moins qu'il préférât se laisser rançonner ou se laisser battre. Là, c'est la terrible marmite des janissaires, qui renfermait le destin des sultans. Comme on le sait, dès qu'elle était renversée, le monarque devait avoir des craintes pour la stabilité de sa position. Devant ce révolutionnaire ustensile de ménage marche majestueusement le bach-kara-koulloudgi, chef marmiton, armé d'une cuiller à pot gigantesque, qui jouissait du privilége de certains autels des anciens : tout condamné à mort qui parvenait à la toucher était gracié de droit.

Voilà vingt-sept ans seulement qu'une grande réforme a fait disparaître toutes ces coutumes étranges, tous ces costumes extravagants ; et cependant tout cela nous paraît tellement fantastique, que l'on croit, en feuilletant l'album de M. Brindesi, admirer les illustrations de quelque conte des *Mille et une Nuits*. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir entrepris une œuvre de cette importance. On doit aussi le féliciter d'être arrivé au degré de perfection qu'il a atteint dans l'exécution ; il n'avait rien épargné, il est vrai, ni son temps, ni les frais. Il est fort heureux que les gens de goût aient su l'en récompenser par de nombreuses souscriptions.

Le renouvellement de janvier étant très-considérable, ainsi que les demandes nouvelles d'abonnement, nous prions nos anciens abonnés de ne pas attendre au dernier jour pour se faire inscrire à nouveau. Cette mesure est nécessaire pour déterminer le nombre de notre tirage.

NOTA. Les abonnements pour la Turquie sont reçus au bureau de la *Presse d'Orient*, à Constantinople. Nous ne pourrions pas servir les abonnements qui ne seraient pas inscrits ou renouvelés avant le 1er janvier 1856.

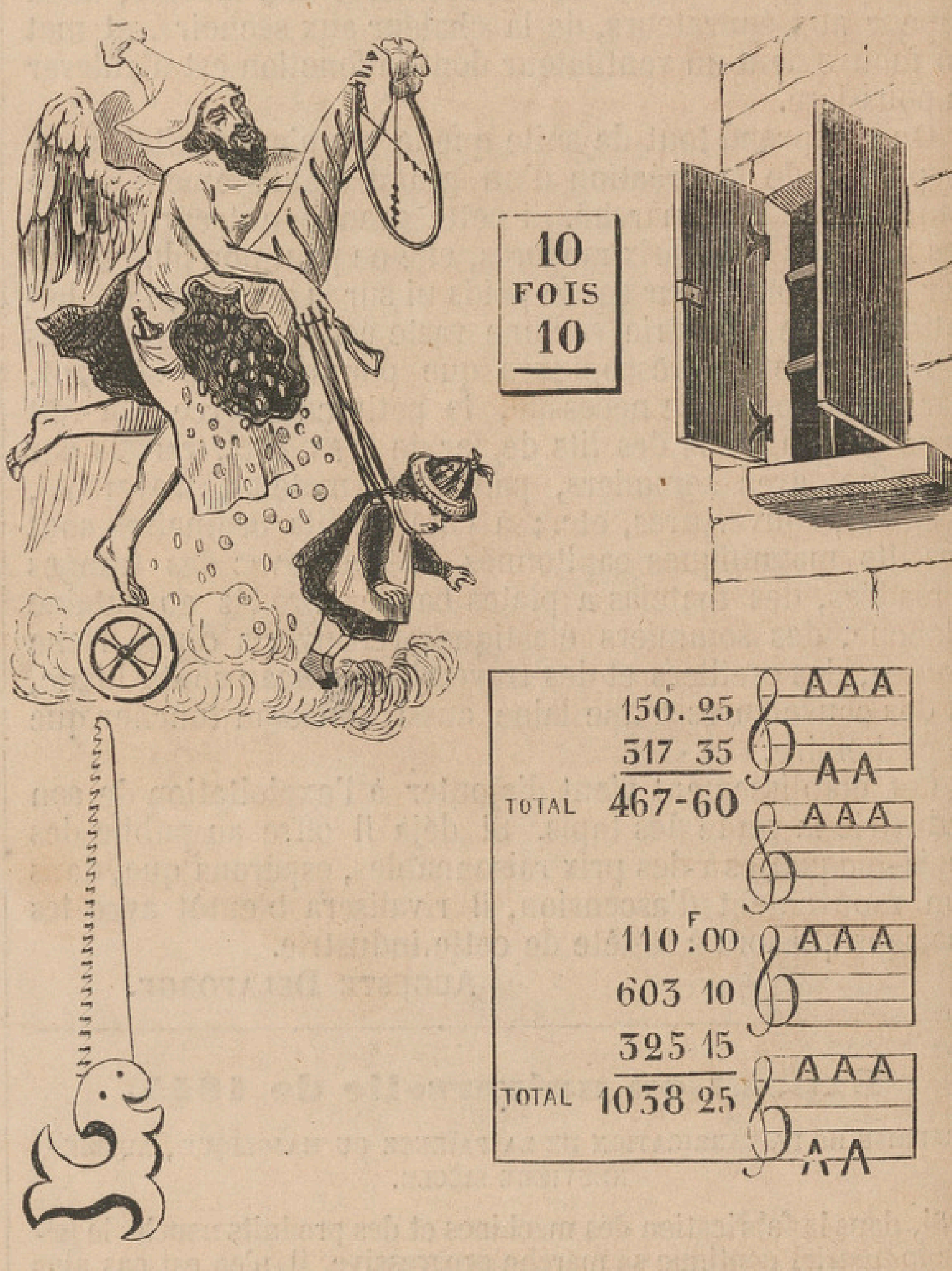
M. le comte Molé.

M. le comte Molé.

Nous ne croyons pas utile de revenir, après tous les organes de la publicité *historique*, sur la vie de M. Molé. On a dit avec raison qu'il n'y a que les morts qui soient sans péché. Mais cela n'est vrai que pendant la quinzaine qui suit cette heure suprême. La vérité n'y perd pas son gage, et elle saura bien retrouver, parmi des attaques, outrées peut-être, contre l'homme vivant, et des louanges sans réserve exprimées sur sa tombe, le caractère indiscutable de l'homme public, tel qu'il ressort de ses œuvres, c'est-à-dire de ses écrits, de ses discours et de ses actes. Il ne nous semble pas, quant à nous, que M. Molé ait été conduit dans sa vie politique par un sentiment qui le distingue de ceux de ses contemporains qui furent ses adversaires ou ses collègues. *Omnia serviliter pro dominatione*, ce mot de Tacite, qu'on lui a jeté un jour à la face, n'était pas plus son fait que le fait de son adversaire de ce jour-là. On l'a bien vu plus tard ; M. Molé faillit remplacer M. Guizot au ministère le 23 février 1848, et l'annonce de ce singulier triomphe de l'opinion avait suffi pour désarmer la révolution. « Il était temps, disait à quatre heures du soir un des plus ardents meneurs de l'émeute, s'ils eussent attendu la nuit, ils étaient perdus. » — On sait que cette nuit fatale ramena un nouveau motif de révolte qui renversa le ministère en projet de M. Molé, et qui causa un plus grand malheur en justifiant le mot du révolutionnaire désappointé à quatre heures.

PAULIN.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Près de Kinburn les radeaux sont de bonne prise.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

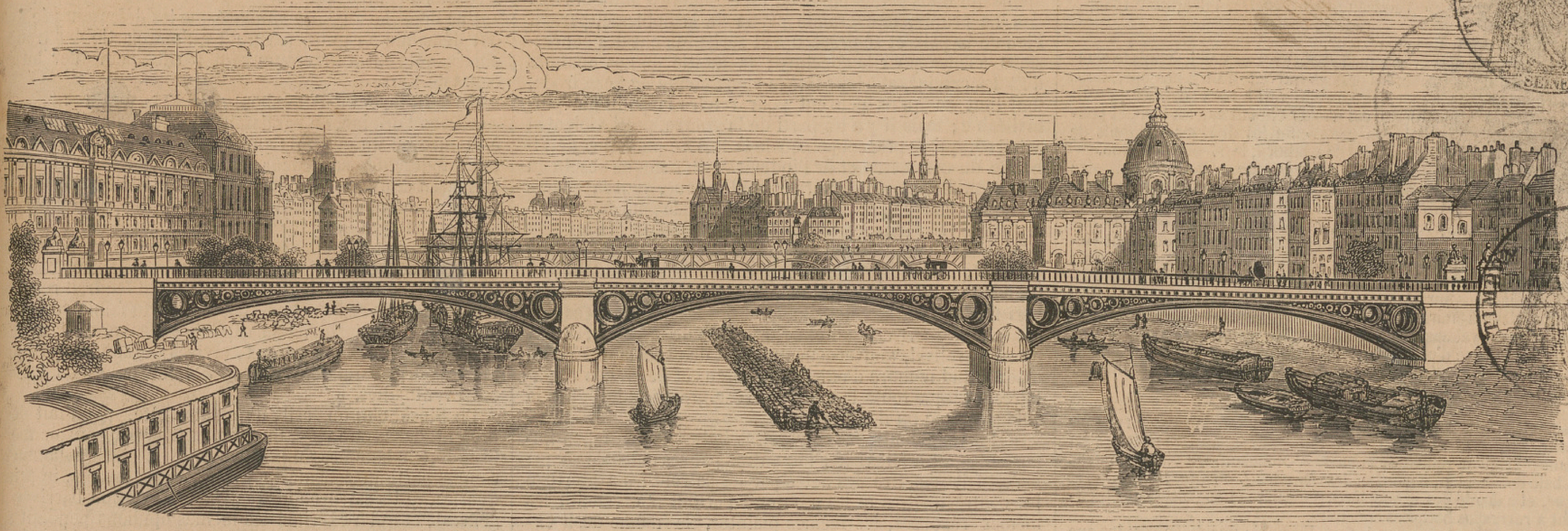
Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebrück.

PAULIN.

PARIS. - TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,
JOURNAL UNIVERSEL.

15 DÉCEMB. 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, 3 fr.
États-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 668. — VOL. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — La Sainte-Barbe, à Vincennes. — Inauguration du chemin de fer du Midi. — Exposition : Souvenirs d'un spiritualiste (suite). — Cinq cent mille francs de rente. — Types de l'armée d'Orient. — Chronique musicale. — Comment finissent les poëtes (suite). — Expériences sur les chemins de fer ; système Bonelli. — Exposition des beaux-arts (Suisse et Sardaigne). — Exposition de l'industrie. — Revolver-Devismes. — Incendie du théâtre des Variétés, à Bordeaux.

Gravures : Passage, à Lyon, des zouaves. — Bombardement des forts de Kinburn. — La Sainte-Barbe, à Vincennes. — Le ravin des Boulets, à Sébastopol. — Chemin de fer du Midi. — — Types et physionomies de l'armée d'Orient ; le dîner à bord ; le rabiot ; la sieste ; la toilette à bord ; la comédie ; le combat de coqs. — Salon de 1855 : tableaux de MM. Meuron, Calame, Van Muyden, Lugardon et Ferri. — Revolver-Devismes. — Incendie du théâtre des Variétés, à Bordeaux. — Rébus, etc.

Histoire de la semaine.

La garde impériale, transportée sur la flotte de la mer Noire qui a ramené aussi le corps de l'amiral Bruat, est arrivée à Toulon, et de là a été dirigée par différentes routes sur Paris, accompagnée de la sympathie et de l'enthousiasme des populations qui saluent en elle les représentants d'une armée sans égale, qui vient d'élever si haut la gloire de nos armes. On lui prépare, à Paris, des fêtes dont nous parlerons quand les projets auront reçu leur exécution.

Le dessin de la première page représente l'arrivée des zouaves à Lyon, arrivée qui nous est annoncée en ces termes par l'auteur du croquis : « Parmi les troupes de la garde qui rentrent en France, se trouvent des zouaves ; c'est, si je ne me trompe, la première fois que des corps de cette arme mettent le pied en France. Le 5 il en est arrivé un bataillon ici, demain sans doute ils seront à Paris, mais peut-être pas dans une tenue aussi originale que ceux que j'ai re-

Passage, à Lyon, des zouaves, de retour de Crimée. — D'après un croquis de M. Steyert

Bombardement et prise des forts de Kinburn. — D'après un croquis de M. Henri Rouland (du *Montebello*).

présentés dans mon croquis. Un autre détachement, que j'ai vu depuis, n'offrait pas à beaucoup près un aspect aussi pittoresque. »

En rendant compte du bombardement de Kinburn, nous n'avons pu faire connaître le rôle de l'escadre dans ce hardi coup de main. La lettre suivante et le dessin qui l'accompagne compléteront notre récit illustré :

« Vaisseau *le Montebello*, 4 décembre 1855, rade de Toulon.

« Monsieur le Directeur,

« La bienveillance avec laquelle vous avez accueilli, depuis le commencement de la guerre, les dessins qui ont trait à nos opérations en Crimée et dans la mer Noire, m'enhardit à vous adresser un petit croquis, dont le seul mérite est d'avoir été fait sur les lieux et pendant l'action. Ce petit dessin représente les diverses positions de l'escadre alliée devant les forts de Kinburn, le 17 octobre 1855.

« La *reddition de la place* et l'*aspect général des forts* ont paru successivement dans deux livraisons précédentes. Le croquis ci-joint serait le *bombardement* par la flotte anglo-française, bombardement qui n'est devenu général, comme on le sait, que vers une heure de l'après-midi. Ce fait d'armes, par lequel nos flottes ont victorieusement fermé la campagne de 1855, est aujourd'hui assez connu de vos lecteurs pour que je me dispense d'entrer dans de longues explications sur le mouvement des vaisseaux.

« Le vaisseau amiral français, *le Montebello*, est embossé beaupré sur poupe du vaisseau amiral anglais *Royal-Albert*, tous deux au centre de la ligne d'embossage. Les trois batteries, batteries flottantes, *Dévastation*, *Lave* et *Tonnante*, présentent sur la droite leur redoutable travers au front principal des ouvrages ennemis.

« La ligne des frégates qui combattent sous vapeur bat les ouvrages casematés de la pointe nord-ouest, pendant que le vaisseau anglais *Hannibal*, portant le pavillon du contre-amiral Stewart, s'est avancé jusqu'au milieu de la passe d'Otchakoff. On distingue dans la baie de Kherson, à gauche, les frégates *Labrador*, *Cacique* et *Sané*, et à droite des canonnières françaises et anglaises, qui prennent à revers les batteries ennemies.

« L'incendie est au cœur du fort. Il semble que chacun devine que l'ennemi ne prolongera pas plus longtemps une résistance désespérée.

« A bord des bâtiments de la flotte, le tir redouble de vivacité et de justesse : nos bordées se succèdent avec cette rapidité et cette précision qui ont assuré à nos canonniers de marine une si belle page dans l'histoire d'un siége à jamais mémorable.

« Vous apprécierez, Monsieur le Directeur, si, malgré son envoi tardif, ce petit croquis, tout imparfait qu'il est, peut trouver place dans un des numéros de *l'Illustration*.

« Daignez agréer, etc. HENRI ROULAND. »

Comme nous le disions dans notre dernier numéro, il serait dangereux de se laisser aller à des espérances pacifiques, que des indices, bien vagues du reste, ont pu faire naître chez les optimistes. La question, de ce côté, n'a pas fait un pas en avant, et l'on remarque, au contraire, que jamais, à aucune époque, la Russie n'a fait de si formidables préparatifs de défense. Les troupes alliées en Crimée se sont installées dans les campements d'hiver, le long de la Tchernaïa et dans la vallée de Baïdar. Des routes ont été tracées pour relier les positions et les camps entre eux, ainsi qu'avec les ports de Kamiesh et de Balaclava.

Quant aux démarches des Etats allemands, on n'y croit plus qu'à la Bourse ; la réduction de l'armée autrichienne, dont on a parlé, se réduirait à 30,000 hommes envoyés en congé pour l'hiver.

Malgré les attaques violentes et injustes du *Times* contre l'inaction du maréchal Pélissier, la campagne de 1855, comme le fait remarquer le *Journal des Débats*, n'a pas été sans résultats sérieux et fructueux. Prise de Sébastopol et d'un matériel immense ; anéantissement de la flotte russe ; occupation de Kertch, de Iénikalé et de la mer d'Azof ; destruction dans cette mer des magasins et des établissements russes ; installation à Eupatoria d'un corps considérable d'infanterie et de cavalerie destiné à manœuvrer au besoin entre Simphéropol et Pérékop ; enfin prise du fort de Kinburn, dont la possession nous a fait prendre un pied sur le sol de la Russie méridionale, en assurant de plus le blocus du Dniéper et du Bug, où sont situées les villes de Kerson et de Nicolaïeff ; un peu de repos était nécessaire après un siége si laborieux, et les accusations du *Times* tombent d'elles-mêmes devant le bon sens de l'opinion publique.

D'ailleurs l'inaction n'est pas aussi absolue que le *Times* veut bien le dire, ainsi qu'on peut le voir par cette dépêche du maréchal Pélissier, en date du 8 décembre :

« Deux à trois mille fantassins et quatre à cinq cents cavaliers ont attaqué Baga, Orkousta, Skvaka, ce matin au jour. L'ennemi a battu en retraite après une heure d'une vive fusillade. Il a été laissé entre nos mains une trentaine de prisonniers, dont deux officiers. Il y a, en outre, des morts et des blessés dont j'ignore le chiffre. Notre perte est insignifiante. »

Les alliés unissent leurs efforts dans les travaux de destruction des bassins de Sébastopol. Les sapeurs éprouvent beaucoup de difficultés à établir leurs mines, parce que l'eau surgit du milieu de l'argile ; mais ils avancent nonobstant, et l'on espère que les explosions feront sauter la maçonnerie et tomber les ouvrages en pierre dans les bassins. Les travaux des Anglais s'exécutent sous la direction du capitaine Nicholson. Ce sera M. Deane qui mettra le feu aux mines avec ses batteries.

D'après un document publié par *le Moniteur*, la flotte russe de la mer Noire, au moment de la guerre, avait un effectif de 187 bâtiments, dont 127 étaient occupés et 60 en expectative. Où sont aujourd'hui ces bâtiments? Les uns ont été coulés par les Russes eux-mêmes, les autres ont été brûlés dans la mer d'Azof, et le reste se trouve échoué à l'embouchure du Don ou au milieu des lagunes du Sirwach.

En résumé, on peut évaluer à 100 le nombre des bâtiments de guerre qui ont été entièrement anéantis, et ce sont les plus importants et les meilleurs. En outre la Russie a perdu une artillerie navale excellente et nombreuse, qui avait été mise à terre pour concourir à la défense de la ville.

A la destruction de tout ce matériel naval il faut ajouter une perte plus grande encore pour l'ennemi, celle de ses meilleurs équipages de ligne et l'élite de ses matelots canonniers, tués pendant le siége. La Russie a perdu également un grand nombre d'officiers généraux, d'officiers supérieurs et d'officiers de marine les plus distingués, alliant au courage une instruction solide et de bonnes traditions.

Une lettre de Saint-Pétersbourg, publiée par *le Constitutionnel*, donne des détails sur la situation actuelle de la Russie, et dans laquelle nous prenons quelques renseignements qui nous paraissent avoir un caractère d'authenticité :

« Le peuple, une grande partie de la noblesse, parlent bien de la paix et se préoccupent sérieusement des concessions à faire pour la conclure ; la moitié de nos hommes d'Etat au moins, et à leur tête le vieux comte de Nesselrode, font tout ce qu'ils peuvent pour rendre la politique plus malléable ; mais il y a un parti de la guerre, parti violent et acharné, qui se préoccupe peu de la misère publique, de l'inanité du commerce et de l'industrie, du manque absolu du crédit public, et qui, envers et contre tous, veut la guerre et déploie chaque jour une activité infernale pour faire refuser par le Czar tous les moyens de conciliation qui lui sont offerts. Malheureusement ce dernier parti est puissant, trop puissant, sur l'esprit de l'Empereur ; il se compose du grand-duc Constantin, qui en est le chef ostensible, du favori Rostowzoff, directeur général des écoles militaires ; de ses satellites Ortschakoff et Orloff, chefs de la police ; de l'amiral Novoliski, gouverneur militaire de Cronstadt, et d'un assez grand nombre d'officiers généraux et de grands dignitaires. Presque toute la marine suit le grand-amiral dans la voie politique où il est entré.

« Il a visité toutes les entreprises industrielles un peu importantes, et a fait visiter les autres par ses aides de camp ; il s'est fait remettre des notes par les patrons ; il a interrogé les contre-maîtres et les ouvriers ; partout il a recueilli les mêmes réponses, les mêmes plaintes, le même désir exprimé.

« Mais à Nicolaïeff, mais en Crimée, le langage change complétement. Il n'a plus affaire qu'à de jeunes officiers ayant leur carrière à parcourir, des grades à gagner. Avides d'honneurs et d'argent plus que de gloire, ces généraux de fortune lui parlent de l'inviolabilité de la Russie, des conquêtes passées, des traditions de l'histoire. Un prêtre harangue ses soldats, et les engage, au nom de leur père le Czar, à mourir pour la défense de la foi orthodoxe, et alors l'Empereur, oublieux des témoignages d'intérêt qu'il venait de donner aux malheurs de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, l'Empereur adresse à l'armée uue proclamation qui semble devoir éterniser la guerre, et publie ukase sur ukase pour combler les vides dans l'armée et dans la marine, hérisser les côtes de canons, construire des forts et des navires, et transformer son territoire en un immense camp. »

La correspondance étrangère du journal officiel donne quelques renseignements sur la situation désastreuse où la prise de Kertch et la destruction des dépôts de la mer d'Azof ont réduit les provinces méridionales de la Russie. On peut juger de l'effet que la perte de ces positions a produit sur les Russes par ce mot que l'on prêtait à l'empereur Alexandre, avant le coup de main exécuté par les alliés : « J'aimerais autant entendre les alliés frapper à la porte de mon cabinet que de les savoir entrés dans la mer d'Azof. »

Les Russes, pour expédier des vivres en Crimée, sont obligés aujourd'hui de faire contourner à leurs convois les rives de la mer d'Azof. Les distances et les difficultés sont énormes. Si l'hiver prochain n'est pas plus froid que le dernier, une grande partie des chemins sera impraticable, et, même en supposant les conditions climatériques les plus favorables, il sera toujours impossible d'organiser sur ce point un service régulier.

La correspondance ajoute que la prohibition de l'exportation des céréales a plongé la population agricole dans une extrême détresse. Pour apprécier la perte subie par la masse de la nation, il suffit de savoir que, dans la saison des transports, il arrivait chaque jour en moyenne à Odessa 2,500 voitures chargées de blé.

En outre, les impôts extraordinaires, et surtout le passage et le logement des troupes, font peser des charges très-lourdes sur les habitants de ces provinces. Au moment où les bénéfices du commerce sont anéantis, les patentes sont augmentées. Les soldats en marche sont placés en subsistance chez les habitants. Les propriétaires les plus aisés transigent avec les employés de l'administration ; les autres subissent les avanies les plus tyranniques. Leurs chariots, leurs bêtes de somme, sont requis pour les besoins de l'armée, et presque rien ne leur est rendu.

La Gazette officielle de Londres a publié, le 9 décembre, un rapport de l'amiral Lyons sur une expédition tentée par le capitaine Osborne, à l'effet de détruire la récolte de cette année sur le littoral de la mer d'Azof.

Le 3 novembre, l'escadrille commandée par le capitaine Osborne mouilla devant Gheisk avec seize pieds d'eau. Le lendemain de grand matin, de longues rangées de meules de blé et des quantités considérables de combustibles furent incendiées, malgré la protection des Cosaques. Dans les environs de Glofira, l'incendie, qui occupait un espace de deux milles anglais, dura vingt-quatre heures.

Revenu devant Gheisk, le 6 novembre, l'escadrille anglaise a incendié tous les chantiers et les magasins qui se trouvaient dans les environs ; mais il paraît que la ville n'a pas souffert.

Le capitaine Osborne déclare que les pertes en hommes, dans ces différentes opérations, sont peu considérables.

D'après les dernières nouvelles du théâtre de la guerre en Asie, arrivées par Roustchouc, Sélim-Pacha avait été forcé de renoncer à l'espoir de pénétrer jusqu'à Kars, parce que le détachement de 6,000 hommes de troupes régulières et de 5,000 irréguliers, qui devait convoyer le grand transport d'approvisionnement et de munitions qu'on voulait porter dans la ville assiégée, était trop faible pour passer dans les défilés des montagnes fortement occupés par les Russes ; il paraît que quelques patrouilles seulement sont parvenues jusqu'à Kars, pour se glisser de là à Erzeroum.

Au 3 novembre, la détresse de Kars était au comble. Les hommes ne recevaient que le tiers de la raison ordinaire. On espère pourtant qu'Omer-Pacha ou Sélim-Pacha arriveront assez à temps pour faire lever le siége. Les défenseurs de Kars ont déclaré qu'ils ne pourraient tenir que jusqu'au 18 novembre ; qu'ils seraient obligés de se rendre s'ils n'étaient secourus à cette époque.

Une dépêche anglaise annonce que les défenseurs de Kars ont démandé à capituler. On dit qu'une partie des troupes alliées qui sont à Erzeroum sont parties pour aller au secours de Kars.

On écrit de Saint-Pétersbourg, le 29 novembre :

« Dans l'origine, on paraissait attacher peu d'importance à la mission du général Canrobert à Copenhague ; une certaine inquiétude succède aujourd'hui à cette indifférence. On paraît craindre que les alliés n'aient l'intention de porter au printemps prochain le théâtre principal de la guerre dans la Baltique.

« Il y aurait là un danger réel pour la Russie, non-seulement parce que la plupart des troupes ont été cette année dirigées vers le sud, mais aussi parce qu'il faudrait renoncer complétement aux quelques avantages du faible commerce qu'ont pu faire jusqu'ici la capitale et les provinces de la Baltique. Plusieurs généraux, arrivés ou attendus à Saint-Pétersbourg, paraissent y avoir été convoqués en vue de ces éventualités. »

De Stockholm on écrit, d'un autre côté, qu'on fait dès à présent, dans cette ville, des préparatifs pour pouvoir mobiliser 60,000 hommes au printemps. On désigne notamment, comme partisan zélé des puissances occidentales, le prince Charles, qui s'est prononcé ouvertement avant l'arrivée du général, et qui a exprimé les mêmes opinions pendant son séjour. Il est hors de doute qu'il existe en Suède un parti de la guerre bien organisé, qui est appuyé par toute la presse, et qui fait tous ses efforts pour déterminer la Suède à prendre part à la guerre contre la Russie.

D'un article du *Times* nous extrayons le résumé suivant de la situation actuelle du ministère devant le Parlement :

« La réunion du Parlement a été fixée au 31 janvier, époque où il s'assemblera pour l'expédition des affaires. Le ministère paraît décidé à se présenter devant la Chambre des communes actuelle, sauf à user de la faculté de la dissolution à la première occasion qui pourrait raisonnablement justifier cette mesure. Nous reconnaissons que cette résolution, est très-convenable dans les circonstances présentes. Si notre Parlement tient un langage inspiré par un patriotisme ferme, seul digne du pays et des circonstances, le peuple sera unanime pour l'appuyer avec enthousiasme ; si, au contraire, il venait à faillir à ses devoirs et à céder aux mauvais conseils de la faction et de la démence, le peuple ferait à l'appel des ministres une réponse non douteuse, il maintiendrait le droit du pays à l'obtention d'une paix qui, après tant de sacrifices et de victoires sanglantes, nous garantisse contre une agression future. »

L'affaire du colonel Turr, arrêté à Bucharest, mande-t-on de Vienne, est sur le point de se terminer. Cet officier ne sera pas rendu aux Anglais, le gouvernement anglais s'étant convaincu que le bon droit était du côté de l'Autriche dans cette affaire.

On parle de nouveau, à Madrid, d'une refonte ministérielle : les généraux Espartero, O'Donnell et M. Bruil resteraient seuls de l'ancien cabinet.

Par un décret inséré au *Moniteur*, M. le contre-amiral Bouet-Willaumez est nommé commandant en chef de la division navale du Levant et du corps expéditionnaire en Grèce, en remplacement de M. Jacquinot, qui a été promu au grade de vice-amiral.

Le Moniteur a publié aussi un décret qui obtiendra l'approbation universelle. Ce décret a pour but de décider que les funérailles de M. l'amiral Bruat, tant à Toulon qu'à l'église de l'hôtel des Invalides, seront célébrées aux frais de l'Etat.

Les obsèques de l'amiral Bruat ont eu lieu le 5 de ce mois à Toulon. Les funérailles ont eu lieu mardi à midi, à l'hôtel des Invalides. L'église avait été entièrement tendue de noir. Un riche catafalque s'élevait au milieu de la nef. Les armoiries de l'amiral décoraient les tentures de distance en distance ; les inscriptions rappelaient les nombreux et brillants services que l'illustre amiral a rendus à son pays pendant sa longue carrière : Navarin, Alger, Taïti, Toulon, la Martinique, Sébastopol, Kertch, Kinburn.

Nous n'insisterons pas davantage aujourd hui sur les détails de la cérémonie, nous réservant pour le numéro prochain de rendre un juste et légitime hommage à la mémoire d'un homme qui a tant contribué à illustrer la marine française.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Vous souvient-il de ce personnage des contes de fée que l'ennui dévore? on lui a fait, ou plutôt il s'est fait à soi-même tant de contes amusants, qu'il en est devenu triste à mourir, et c'est alors que, pour lui procurer une dernière distraction, son bon ou mauvais génie s'avise de lui souffler à l'oreille un mot d'ordre magique, qui lui livre les féeries de la ville, et aussitôt notre homme lâche tous les robinets de toutes les fontaines pour se donner le spectacle d'une naumachie. Mais, les écluses une fois ouvertes, que faire pour enrayer l'inondation? L'indiscret est à bout de sa science, et il se voit en passe d'être noyé. A votre tour, ô vous qui avez soif d'informations à tort et à travers, attendez seulement la prochaine année, qui n'est pas loin, et vous serez rassassiés, c'est-à-dire inondés.

Et d'abord, de toutes parts, on songe très-sérieusement à s'amuser à grand orchestre. Le besoin de donner des bals

et d'en recevoir se fait généralement sentir ; indépendamment du plaisir attaché à la sauterie, n'est-ce pas affaire de coutume, de saison et de date ? Le ciel se fait lugubre et broie son noir, il rassemble tous ses nuages et pleure toutes ses neiges ; voilà le moment de se couvrir de roses : le printemps de Paris, c'est l'hiver ; notre véritable mois de mai, c'est décembre, à moins que ce ne soit janvier ; et le parquet du salon s'émaille, comme les prairies, de toutes sortes de fleurs charmantes, fleurs naturelles, fleurs artificielles, de commande ou de fabrique ; il y a énormément de tout un peu, et le spectacle n'en est que plus varié. Ainsi les grâces dansantes vont dénouer leurs ceintures, et leur légion, armée à la légère, est impatiente de se jeter dans la mêlée des polkas. La plus heureuse émulation règne entre les trois faubourgs. Saint-Honoré tire à échéance très-prochaine sur Saint-Germain, qui renvoie à son voisin de la rive droite ses projectiles sur papier satiné. La Chaussée-d'Antin ne saurait avoir trop d'argent et déployer trop de luxe pour rivaliser avec tant de largesses en perspective. —Mais, satanée Chronique, ma sœur Anne, vous ne voyez donc rien venir, et l'apologue du début n'était qu'un leurre ? Annoncer des préparatifs, la belle nouvelle et le merveilleux *allez-y-voir !* Laissez donc là vos généralités qui sont des banalités, et venons au fait : qu'avez-vous vu de nouveau cette semaine ? — Mais nous avons vu l'annonce du bal de l'Opéra pour samedi. C'est l'archet de Jupiter-Strauss qui doit y déchaîner la tempête ; il aurait recruté deux cents instrumentistes pour ce tapage imminent et harangué son armée à la veille de l'ouverture : « Songez que du haut de ces pyramides de violons, les siècles à venir vous contemplent. » En outre, dans une maison dont le maître et la maîtresse veulent absolument garder l'anonyme, il nous a été donné d'entendre de l'excellente musique, exécutée sans prétention par des artistes de beaucoup de talent, et je les nomme, au risque d'affliger leur modestie : c'était M. Le Cieux et son violon qui a l'air d'en venir ; M. Nollet, dont la harpe magistrale ne dédaigne pas le gai boléro ; c'était surtout une pastorale exécutée sur l'harmonium par un très-jeune et déjà célèbre compositeur, M. Jules Cohen, le plus récent des lauréats du Conservatoire et qui siége maintenant parmi ses maîtres. Dans ce concert à trois ou quatre concertants, — il n'en faut pas davantage pour charmer son monde, — la chansonnette avait glissé aussi sa mélodie et le petit mot pour rire, et l'on sait bien que quand M. Malezieux l'exécute, c'est absolument comme si Nadaud chantait.

Changeons de note. Frédéric Bérat vient de mourir, et il serait injuste de dire : Ce n'est qu'un *romanciste* de moins. Honorons autrement l'âme d'un véritable artiste, emprisonnée volontairement dans un petit genre. Il n'avait qu'un filet de voix, selon les musiciens à tapage ; seulement tout le monde s'y laissait prendre, et pour le chanteur voilà l'essentiel. Devenu tout de suite populaire dans un temps où les couronnes se tressaient plus difficilement qu'aujourd'hui, rien ne manque à sa gloire de musicien. Quelque modeste que fût son art, sa réputation eût pu servir à sa fortune ; mais, content de peu et même de rien, il allait revoir sa Normandie sans s'y être ménagé le moindre toit à l'ombre des pommiers. C'était l'oiseau chantant sur sa branche à la grâce de Dieu, plein de confiance et de *bératitude*, s'il est permis de répéter ce mot-sobriquet que lui appliquaient ses amis. Heureusement qu'une de ces amitiés prévoyantes lui avait fait son nid, et il aura été donné à cet excellent homme de mourir doucement comme il avait vécu, comme il avait chanté.

Mais parlons des vivants, et avant tout des immortels. L'Académie, effrayée du nombre des candidats qui surgissent, car tout le monde veut en être, à peu près comme les moutons de Panurge voulaient sauter, l'Académie, disons-nous, serait décidée à brusquer un dénoûment, et n'attendrait pas la réception des derniers élus pour procéder à ses nouveaux choix. Ainsi MM. de Broglie et Legouvé ne seraient reçus qu'en février, et M. Ponsard au mois de mars ou d'avril ; d'ici là il serait pourvu aux deux siéges vacants, et le plus tôt possible, c'est-à-dire que les futurs immortels le deviendraient pour leurs étrennes. La plupart des candidats qui se présentent sous le patronage de la société des gens de lettres et avec son estampille ont peu de chances ; ces messieurs seraient atteints et convaincus d'avoir beaucoup trop écrit pour être des écrivains, et la douane académique ne saurait délivrer son laissez-passer à tous ces bagages un peu trop composés d'articles de contrebande. Jusqu'à présent les noms les plus accrédités semblent être ceux de MM. Augier, Gérusez et Janin ; quelques augures y ajoutent ceux de MM. Liadières et de Marcellus, mais ce sont des augures qui ne peuvent se regarder sans rire. La candidature de M. de Falloux, encore moins sérieuse, le deviendrait extrêmement (dit-on toujours) par suite d'un compromis. L'Académie ayant inventé, dans l'ancien temps parlementaire, un nouveau genre de notoriété qu'elle intitule les *écrivains parlés*, M. de Falloux serait appelé à continuer cette école, dont M. Molé faisait partie. A cette condition, on donnerait le fauteuil de M. Lacretelle aux parlants qui écrivent. Il faut bien leur prouver qu'on ne les oublie pas tout à fait, et qu'ils pourront encore, de temps en temps, être de l'Académie. Je note à ce sujet deux menus propos dont on vous garantit l'exactitude.

Un de ces *écrivains parlés*, en tournée de candidature, se présente naguère chez un de ses électeurs, lequel, prenant son mandat au sérieux, met l'aspirant sur le chapitre de ses œuvres. — J'ai parlé, parlé, parlé (il aurait pu dire j'ai prêché), répond cet autre Petit-Jean. — A la bonne heure, mais, plaidoyer ou homélie, on peut réussir dans l'un et l'autre genre sans cultiver les lettres et même sans les aimer. — Les lettres ! mais, Monsieur, c'est ma passion, et je vous assure que je lis volontiers nos bons auteurs quand je n'ai rien de mieux à faire. » Un autre écrivain, celui-là notoirement imprimé et qu'on ne cesse pas de lire, s'en va bonnement offrir le recueil de ses œuvres à l'un des grands seigneurs de la politique qui a bien voulu se laisser faire académicien. — Mais, Monsieur, s'écrie ce connaisseur, que m'apportez-vous donc là ? des romans, des contes, des feuilletons, des pièces de théâtre et des poésies ! Je vous croyais un *homme sérieux*. Si bien que le pauvre visiteur s'enfuit et ne court plus... le fauteuil. Que ne *re*faisait-il des essais de morale et de politique ou quelque histoire ancienne à dormir debout ? Car c'est ainsi que la majorité académique ou non comprend la littérature *sérieuse*, en tenant apparemment pour une littérature *futile* les contes de Voltaire, les romans de Lesage, les feuilletons de Diderot, les pamphlets de Courrier, les pièces comiques de nos meilleurs comiques, et les poésies de tant d'excellents poëtes qui ne furent jamais de l'Académie. Il n'y a pourtant d'écrivains sérieux que ceux qui se font lire et le plus longtemps possible. C'est le cas d'annoncer qu'on réimprime en ce moment Voltaire, et que ce Voltaire tout entier ne coûtera que vingt-cinq francs.

Nous croyez-vous à bout d'informations littéraires ? De toutes parts les *mémoires* pleuvent ou vont pleuvoir. Nos illustrations veulent *poser* à tour de rôle devant la postérité, et la nouvelle année pourrait bien voir éclore à la fois les mémoires de M. Molé, ceux de M. de Sainte-Aulaire et même ceux de M. de Talleyrand ; il est certain du moins que les délais fixés par l'auteur lui-même pour cette publication expirent en 1856. On veut aussi que M. le duc Pasquier ait terminé les siens. Ce travail, un grand mystère, n'en est plus un depuis jeudi. On sait que, malgré son grand âge, l'ex-chancelier est toujours présent aux réunions hebdomadaires de l'Académie ; mais, n'ayant pas répondu ce jour-là à l'appel de son nom, un assistant répondit pour lui : absent pour *mémoires*, et c'est ainsi que le voile fut déchiré.

Un autre événement mémorable, c'est l'arrêt de la cour impériale en vertu duquel la ville de Paris est mise en possession du château de Saint-Ouen ; Mme Ducayla, en faisant ce legs à la ville, à défaut de M. le comte de Chambord qui ne pouvait l'accepter, lui impose l'obligation de le conserver en mémoire de Louis XVIII comme auteur de la charte dont ce royal domaine fut le berceau. Et certes on ne pouvait trouver un plus digne dépositaire de ce monument désormais national.

Place maintenant à quelques bagatelles de la porte pour les lecteurs de bonne volonté. On lit dans un journal suédois cette annonce des plus scandinaves : « Une pauvre fille, jeune et belle comme le jour, mais que le destin semble avoir condamnée à dissimuler ses roses et ses lis, est réduite à employer la voix de ce journal pour que la sienne arrive aux cœurs sensibles. Victime d'un vieil oncle en jabot, je subis les ennuis de la solitude en soupirant après l'ami qui voudra m'embellir la vie. Ah ! messieurs, pensez à moi, et je promets à celui qui se dévouera de le récompenser par ma fidélité. Mais comment échapper à ce vieillard bourru qui entre en fureur au seul mot de mariage ? Le moyen est infaillible, et je l'ai trouvé ; mais d'abord consentez à m'écrire la parole de consolation, rue du Grand-Belt, n° 11, chez la marchande de lait, jusqu'à mercredi soir. » Admirez la puissance de l'annonce : une réclame en sens contraire, insérée à quelques jours de là aux frais de Bartholo, attestait au public de la ville que Rosine avait trouvé son Almaviva.

Il est douteux que l'article suivant, qui a l'annonce indigène pour véhicule, se fasse enlever avec la même facilité. Il s'agit d'une certaine chaussure économique, quoique très-coûteuse, compliquée d'un fourneau qui permettra aux chasseurs et aux paysagistes, entraînés loin des auberges par la passion de leur art, de se préparer à eux-mêmes un dîner cuit à point. A propos de l'annonce et de ses bons effets pour ceux qui, l'ayant plantée, en recueillent les fruits, quelques personnes demandent *à quand* le tirage des loteries soi-disant religieuses. Un peu par piété, et beaucoup plus peut-être dans l'espoir de gagner le gros lot, on a jeté ses petits épargnes au feu de cette banque, tel ou telle aura même fait brûler des cierges en son honneur, ou interrogé le destin par l'intermédiaire toujours coûteux des somnambules ; bref, on ne s'est pas épargné le luxe des grandes émotions, et l'on voudrait apprendre enfin... Mais ces personnes-là sont trop curieuses, elles voudraient savoir ce que les patrons de ces différentes entreprises, qui n'en font qu'une, ignorent sans doute eux-mêmes. Il me semble que nous n'avons plus besoin de transition pour arriver à la comédie de cette semaine.

Au Vaudeville, *le Fils de M. Godard*, n'est pas le fils de M. Godard. Le père de ce jeune homme est le colonel Renaud, un brave et galant militaire, qui fut l'ami trop intime de Madame. Or le colonel a un autre fils de sa propre femme et pour son propre compte, et les deux jeunes gens se sont pris de querelle, au point qu'il est convenu qu'on ira se couper la gorge mutuellement au bois de Boulogne. Un duel entre frères, et ce père qui a péché, entre ses deux enfants, telle est la situation. Elle n'est peut-être pas très-neuve ; mais les auteurs, MM. Anicet Bourgeois et Decourcelles, en ont tiré le meilleur parti possible, avec l'aide de M. Lafont. L'acteur a fourni à son rôle tout ce qu'il exigeait : une sensibilité vraie, un tact suprême et les élégances d'un père noble, qui attestent les succès de l'ex-amoureux.

Au Gymnase, un jeune poëte a mis en vers de comédie *le Temps perdu*. Hector de Bérulle a aimé la belle Adrienne, autrefois ! et il était aimé d'elle. Cependant Hector s'est marié avec la voisine, et Adrienne est devenue la femme du voisin. Ce vieux mot, toujours si joli à dire quand on est jeune : *Je t'aime*, ces deux amants n'ont pas su saisir l'occasion de le placer à propos, et le temps perdu a fui, mais l'amour a gardé son étincelle, et, puisqu'on est veuf et puisqu'on est veuve, l'hymen peut y allumer son flambeau. Hector le désire, Adrienne le veut bien, et pourtant ce sera encore une fois du temps perdu. L'obstacle, c'est la fille d'Adrienne, une enfant terrible, très-friande elle-même du mariage, et qui n'entend pas que maman donne un successeur à papa. A quel propos cet enfantillage, et pourquoi réduit-il à néant les projets, la parole donnée et même l'amour d'Adrienne ? C'est la fantaisie de l'auteur ; ne cherchez pas plus loin la raison de ce qui n'est pas raisonnable, il nous reste d'ailleurs si peu de place et de temps à perdre avec le temps perdu. La pièce est donc manquée autant qu'elle pouvait l'être par un poëte très-bien doué du reste, et auquel il ne manque plus, pour réussir très-fort au premier jour, que de savoir faire une comédie. Disons encore que le public a fait le plus souvent aux jolis vers de M. Foussier un accueil flatteur et mérité qui doit désarmer la critique.

Dans *le Camp des Bourgeoises*, du même théâtre, on trouve un peu de tout ce qui manque au *Temps perdu* : un sujet bien choisi, un caractère pris dans le vif, l'épigramme bien décochée et une pièce bien faite. Je signalerai enfin, avec tout le monde et après tout le monde, une résurrection très-heureuse, celle de la très-spirituelle Mlle Désirée, qui fut si longtemps l'éclatante promesse d'une comédienne et qui veut enfin l'être.

PHILIPPE BUSONI.

Fête de la Sainte-Barbe, à Vincennes.

Personne n'ignore que sainte Barbe fut la patronne bien-aimée des anciens bombardiers, et qu'elle est encore chérie à plus d'un titre et fêtée de plus d'une manière par les canonniers d'aujourd'hui.

Vous êtes naturellement porté à penser que la sainte en question dut, de son vivant, s'occuper d'artillerie ; mais, si vous en voulez avoir le cœur net et fixer vos idées, n'allez point feuilleter *la Vie des Saints*, vous seriez peut-être médiocrement satisfait de vos recherches : interrogez ce canonnier, dont l'approche du grand jour de la Sainte-Barbe rend le visage tout heureux et même presque expansif. — Vous apprendrez alors, dans les termes les plus pittoresques, comme quoi sainte Barbe était une sainte dont les goûts et les allures passaient pour être fort militaires, qu'elle n'avait besoin ni de chèvre ni de treuil pour remuer ces énormes pièces de siége et de place, et qu'indépendamment de sa prédilection bien connue pour les artilleurs, au siége d'une certaine ville dont le nom revient rarement à la mémoire de votre cicérone, mais néanmoins bien autrement forte que Sébastopol, elle recevait tout simplement dans son tablier les bombes et les boulets des assaillants, sans qu'ils pussent dégrader autrement les fortifications menacées.

Cette anecdote et une foule d'autres du même genre constituent les titres incontestables et incontestés que possède la belliqueuse sainte pour être la digne patronne de l'artillerie.

Le croquis que nous mettons sous les yeux du lecteur donne une idée des décorations toutes militaires pour lesquelles chaque canonnier a épuisé les ressources de son imagination en l'honneur de la grand'fête. La nudité des murs de la chambrée disparaît sous la blancheur douteuse d'une tenture en draps de lits, parsemés de petites grenades et d'attributs d'artillerie découpés en papier rouge ; de larges guirlandes tressées avec les dernières verdures de l'automne masquent les solives et la monotonie des plafonds ; çà et là des lustres ingénieusement bâtis en sabres, pistolets et mousquetons, rangés symétriquement, éclairent la scène ; à la place d'honneur, au milieu d'une niche faite avec des sabres nus, sous le feu de chandelles plantées dans des piles d'obus et de grenades, brille l'image de la sainte patronne, un écouvillon solidement ficelé à son poing. Enfin, au-dessus de deux obusiers de montagne, le buste de l'Empereur, illuminé par le même procédé, sous des trophées de drapeaux tricolores. Tel est l'aspect guerrier de la salle où se fait le repas qui couronne si dignement ce jour tant désiré ! Il est le fruit des économies que tous ces braves gens ont faites pendant toute l'année, sur leur ordinaire.

Le menu de ce petit festival à 2 fr. par tête est longtemps et chaudement discuté d'avance dans chaque batterie, aussi rien n'y manque : c'est le fin *rata*, dont l'odeur seule dilate agréablement les narines, le vrai gigot de mouton enseveli sous un lit doré de grosses pommes de terre, et jusqu'à l'oie potelée et ruisselante de son jus !

On a vu des batteries assez riches pour atteindre au luxe du moka aromatisé de cognac... Mais ce qui flatte le plus l'orgueil du canonnier, ce à quoi il sacrifierait volontiers ses mets les plus favoris, c'est la fameuse *tour Malakoff*, énorme pâtisserie crénelée, hérissée de canons en bois, sur laquelle flotte le drapeau français, porté à bras tendu par une petite figurine de sainte Barbe, vêtue d'une superbe robe rouge constellée d'étoiles sur papier doré.

A la fin du repas, le doyen de la chambrée se lève avec solennité, porte chaudement la santé de la sainte Barbe, celle de l'Empereur, puis, tirant son sabre, il en frappe à coups redoublés l'innocente fortification, qui n'offre bientôt plus qu'un amas de ruines et de débris que les vainqueurs se partagent entre eux.

Cet honneur est généralement déféré au héros de la chambrée, un brave heureux des blessures qui lui ont valu l'étoile de la Légion d'honneur, et qui oublie ses souffrances en les racontant.

Le gala terminé, chacun peut librement au dehors célébrer à sa façon le culte de sa patronne, jusqu'à dix heures du soir. — Disons tout. — Quelques-uns prétendent qu'à cette heure-là le donjon de Vincennes affectait à leurs yeux les formes les plus bizarres, les proportions les plus fabuleuses, se dédoublant et se superposant tour à tour ; mais ajoutons aussi que le lendemain le phénomène était dissipé, et que la pioche, la bride ou l'écouvillon les retrouvaient tout disposés.

Transportons-nous maintenant sur un autre théâtre, nous y trouverons les mêmes acteurs, mais la scène a changé ;

Célébration de la fête de Sainte-Barbe, à Vincennes.

nous sommes à quinze cents mètres de Sébastopol, nous sommes dans ce sombre ravin que nos alliés ont si poétiquement nommé « *The way of the death;* » *Le chemin de la mort.*

Ici, plus d'art, plus de symétrie dans l'arrangement des armes et des projectiles ; çà et là quelques croix en boulets indiquent autant de tombeaux ; des projectiles énormes couvrent le sol, pêle-mêle avec les éclats des rochers qu'ils ont fracassés. Les bombes ne servent plus de candélabres, et, quand elles éclairent, c'est en éclatant.

Aussi n'est-ce que la nuit que les gardes de tranchées, se rendant à leurs postes, et les convois qui transportent les blessés aux ambulances, suivent ce dangereux passage. Animé par l'importance de son devoir, enivré par le bruit et le danger, l'estafette qui porte des ordres le parcourt en se courbant sur son cheval lancé à fond de train, et dont l'instinct double l'énergie. Sainte Barbe est remontée dans les cieux.

H. P.

Le ravin des boulets, devant Sébastopol.

Première section du chemin de fer du Midi. — D'après M. Ed. Fauché.

Inauguration de la ligne du Midi,

SECTION DE BORDEAUX A TONNEINS.

C'est lundi 3 décembre qu'a eu lieu la promenade d'inauguration de la ligne du Midi, section de Bordeaux à Tonneins.

Déjà la veille, dans la gare Saint-Jean, transformée par les soins de MM. les administrateurs de la Compagnie, avait eu lieu la bénédiction de cette voie nouvelle qui doit unir, comme par un immense trait d'union, l'Océan à la Méditerranée.

Qui eût songé, il y a dix-huit mois, en face de travaux si considérables, que les deux positions si importantes de cette vaste ligne de Bordeaux à Tonneins et Bayonne seraient aujourd'hui entièrement livrées à la circulation? C'est, en effet, une chose presque sans exemple qu'une compagnie ait pu, en si peu de temps, mettre en exploitation près de 800 kilomètres de voie ferrée et en livrer près de 300; — avec une si prodigieuse activité, nous sommes sûrs d'aller à Cette avant deux ans.

A dix heures précises, la locomotive, richement pavoisée, portant en tête un écusson aux armes impériales, s'est avancée majestueusement, traînant après elle neuf wagons de première classe destinés aux invités de la Compagnie; on remarquait, au milieu, le salon impérial portant sur ses panneaux les armes de la ville de Bordeaux.

La presse était représentée par plusieurs de ses rédacteurs en chef. — M. Turneysen, gendre de M. Pereire, M. Jules Fauché, membre de la chambre de commerce de Bordeaux, M. Camille Lopès-Dubec, ancien membre de l'Assemblée législative, MM. Debans et Marcotte de Quivières, membres du conseil général, assistaient aussi à cette solennité.

En moins de deux heures, nous avions franchi les quatre-vingt-dix-sept kilomètres qui séparent Tonneins de Bordeaux.

Toutes les stations de la ligne avaient été décorées de drapeaux, d'écussons aux armes de l'Empereur et de guirlandes de feuillage. Les garde-barrières avaient spontanément orné leurs maisonnettes d'emblèmes et de fleurs. La voie enfin, dans toute sa longueur, ressemblait à un immense chemin triomphal où va passer un roi. — L'industrie n'est-elle pas, en effet, la reine de notre temps; et cette vapeur toute-puissante, qui nous emportait comme la foudre, ne portait-elle pas aussi dans ses flancs tous les progrès de l'avenir?

Aussi, de toutes parts, les populations étaient accourues en foule; c'était fête partout sur la ligne pour ces contrées heureuses, qui sentaient déjà quels bienfaits et quelle source de richesses la voie de fer allait leur ouvrir.

Arrivés à Langon, les invités ont mis pied à terre pour aller visiter le pont métallique. — M. le préfet de la Gironde, guidé par M. Saige, sous la direction duquel s'est accomplie cette œuvre immense, est descendu dans l'intérieur du pont, et tout le monde en a admiré avec lui l'invention et l'exécution,

Le convoi a franchi ensuite le magnifique viaduc en ligne courbe qui fait suite au pont et forme un des plus beaux travaux d'art exécutés depuis longtemps en France.

Nous traversons successivement Saint-Macaire, Cauderot, Gironde, et, après avoir franchi le double tunnel qui passe sous la ville, le train s'arrête devant la gare de la Réole, posée entre la rivière et les coteaux qui la dominent de la façon la plus pittoresque.

Ici le coup d'œil est magnifique, et le regard, tout à coup ébloui en sortant des ténèbres du tunnel, embrasse, dans un vaste ensemble, l'antique château des Quatre-Sos, assis sur la colline, la sous-préfecture aux cent fenêtres embrasées par les rayons du soleil, la fameuse promenade des tilleuls, et la rivière en bas, qui serpente, avec son pont suspendu qui conduit à cette maison célèbre des frères Fauché, ces martyrs du bonapartisme.

Enfin nous arrivons à Tonneins au milieu des flots d'une population enthousiaste. Le canon retentit, la musique militaire fait entendre ses fanfares; S. Em. le cardinal est pressé de toutes parts par le peuple qui veut le voir et être béni. Son Eminence fait entendre alors quelques-unes de ces paroles qui sortent du cœur, et le train se remet en marche vers La Réole, au milieu des vivat et des cris de joie de plus de quinze mille personnes encombrant la gare, décorée de drapeaux, d'oriflammes, de guirlandes et d'écussons.

A deux heures trente-cinq minutes, le train était de retour à La Réole, et là, dans la salle d'attente, décorée avec un goût parfait, les invités trouvaient un lunch servi avec une profusion extraordinaire, dont MM. les administrateurs de la Compagnie ont fait les honneurs avec une courtoisie charmante.

A cinq heures cinquante minutes le train entrait en gare à Bordeaux, et chacun se quittait, heureux d'avoir assisté à cette belle fête de l'industrie.

Aujourd'hui la vapeur a supprimé les distances; Bordeaux donne la main à Paris; Tonneins et Bayonne ne sont plus que des faubourgs de Bordeaux. — Encore un peu de temps, et Agen, Toulouse, Perpignan, Narbonne, Marseille et Cette seront à nos portes; — ce monde enfin, qui était l'infini pour notre faiblesse, ne sera bientôt plus qu'un atome de sable que nous traverserons avec plus de rapidité que la pensée, les nations se toucheront, les peuples s'embrasseront, et l'histoire militaire sera l'histoire des siècles de barbarie.

ED. FAUCHÉ.

A l'occasion de cette inauguration, le conseil d'administration de la Compagnie des chemins de fer du Midi a fait remettre au maire de Bordeaux une somme de 10,000 francs en faveur du bureau de bienfaisance; au préfet de la Gironde une somme de 1,000 francs, destinée aux établissements alimentaires; aux maires des communes traversées une somme de 5,000 francs.

MM. Émile et Isaac Pereire ont envoyé personnellement 1,000 francs au bureau de bienfaisance, et 500 francs à la souscription alimentaire.

Exposition des beaux-arts.

SOUVENIRS D'UN SPIRITUALISTE.

(Suite. — Voir les numéros 666 et 667.)

ANGLETERRE.

Nous avons beaucoup étudié la galerie anglaise; nous y avons trouvé deux ou trois tableaux complétement sympathiques, d'autres distingués à tous égards, mais le genre de l'école nous déplaît. Nous n'en aimons pas la couleur, d'un éclat choquant, d'un ton faux, d'une carnation de poupée. Nous en goûtons peu l'esprit, maniéré, alambiqué au possible.

Ces artistes ne peuvent pas laisser une pauvre figure en paix; il faut que chacune exprime la quintessence de sa pensée ou de son émotion; il en résulte du tendre, du pointillé, du papillotage à l'œil. Ils ne *prennent pas un parti*, comme le voulait mon professeur; ils en prennent dix, avec le même feu, avec le même soin; on ne sait plus auquel entendre. Or, quand l'intelligence a tout à faire, le cœur ne fait plus rien.

Il y a du mérite, dit-on. Je le crois; il n'y a pas d'attrait, point de séduction. On est très-étonné, on passe un grand moment à se demander si on aime ce genre-là ou si on le déteste; si c'est le comble de l'art, ou si c'en est l'aberration; on voit bien que c'est très-soigné, très-parfait dans une manière qui n'est pas la bonne; qu'il y a des intentions (il n'y en a que trop!), qu'il y a du travail, de la science, tout et de tout, excepté, je parle *en gros*, de cette flamme électrique, de ce coup d'aile du génie qui éteint la critique, même le raisonnement, pour embraser l'âme.

SIR GEORGES HAYTER. — Voici un des bons tableaux, un des très-bons : *Lady Russell servant de secrétaire à son mari devant la cour des Lords.*

Je passe condamnation sur la couleur, un peu crue pour mon goût. Les figures sont expressives; elles le sont, à mon sens, plus qu'il ne faut. Pas un juge, pas un gentilhomme dont la tête ne dise quelque chose; c'est trop parfait. Ce l'est beaucoup, j'en conviens, et, quoique les personnages accessoires soient traités avec un soin minutieux, le noble visage de lady Russell, l'héroïne, la lumière du tableau, s'empare vite de l'intérêt.

Il y a sur ses traits une lutte merveilleuse : le combat de la douleur contre la volonté, des terreurs de demain contre les exigences d'aujourd'hui. Demain femme désolée, veuve devant un échafaud sanglant. Aujourd'hui épouse vaillante, défenseur de son trésor, elle est la mémoire de son bien-aimé, elle est son secours, sa plume, la netteté de ses idées. Arrière mon cœur, tu saigneras demain! Et elle tourne vers son Russell ses beaux yeux, gros de larmes, clairs, lumineux, où brille l'intensité de la pensée.

La tête de lord Russell est sacrifiée à cette admirable figure, qui ne mérite qu'un reproche, celui de ne se pas tourner assez franchement, assez désespérément; celui d'avoir une attitude un peu sinueuse, un peu théâtrale, de ces attitudes qu'on n'a jamais quand il s'agit de vie ou de mort.

DYCE. — Son *Joas lançant la flèche de la délivrance* échappe entièrement au *faire* anglais.

Le vieux prophète, l'œil, les mains levés au ciel avec une prière intime hardie. Devant lui, vis-à-vis de la fenêtre ouverte, le roi Joas un genou en terre, l'arc tendu, le regard perçant, un regard qui glisse avec la flèche, le buste entièrement nu, la peau de cette belle teinte bronze, vraie et noble couleur de l'homme, tel qu'il sortit des mains de Dieu! — — Ces deux figures font ce qu'elles font; elles n'ont jamais pensé qu'un jour on les regarderait. Elles sont d'un grand caractère, d'une belle couleur, d'un dessin de maître; elles couvent une idée, une passion fervente, muette comme les ardeurs arabes. C'est un feuillet de la Bible, débarrassé de la tradition artistique, du vieux formalisme ranci, éclairé tout à coup de la brûlante lumière d'Orient, de l'Orient d'alors, de l'Orient d'aujourd'hui, de l'éternel Orient?

M'INNES. — J'estime et j'admire cette toile-ci : *Amour et Pitié.*

Deux vieux époux sont à l'église, assis dans leur tribune, bien attentifs; c'est-à-dire, je soupçonne le vieillard de dormir un peu sous prétexte de méditation. La femme âgée lève vers son prédicateur le plus candide et frais regard de bonne vieille qui ait jamais illuminé un visage éternellement jeune sous les rides. A droite, appuyé contre une colonne, l'amoureux, honnête physionomie aussi, contemple avec un recueillement profond la jeune fille placée à côté du vieux couple. Celle-ci veut écouter, elle se sent regardée, elle se sent aimée; il se fait dans le secret de son cœur un discours qui passe bien en éloquence celui du pasteur en robe noire.

C'est très-joli, cela a l'intention d'être très-naïf, cela y parvient jusqu'à un certain point; les figures sont ingénues, toutes, il est vrai; mais le peintre a trop d'esprit pour moi.

REDGRAVE. — *La Fille du pauvre gentilhomme.*

Désespérément triste, désagréable au superlatif degré, et parfait.

Une jeune personne, jolie, triste, trop grande, un peu gauche, se présente devant une lady, beauté souverainement antipathique. Tout dans cet intérieur respire la hauteur dédaigneuse : la mince et froide lady, aux lis blafards, aux doigts effilés, au bleu regard de porcelaine, à la tête relevée par les coins; le mari, un sot mari, dont la pitié en dessous ne présage rien de bon; la soubrette au minois moqueur; la perruche verte, car je crois qu'il y a une perruche verte, et, si elle n'y est pas, il faut l'y mettre; la perruche, qui regarde cette pauvre fille du haut de son bâton doré, avec son œil écarlate!

On déteste tout ce monde-là, et c'est la gloire du peintre. On plaint la fille du gentilhomme, mais sans être ému, sans s'éprendre pour elle d'une compassion un peu froide, comme son objet, et c'est le défaut, défaut de l'école tout entière. — Il n'y a pas de brasier sous ces palettes, il n'y a pas de *diavoleria* dans ces artistes; ils travaillent en dehors du sujet, à distance; ils vous y laissent.

Pourtant *Ophélia assise sur le tronc d'arbre*, du même peintre, nous plaît entièrement.

Un gros saule, sans feuilles, couché en travers d'un ruisseau profond, se détache d'un fourré de lianes et d'arbustes. C'est une de ces retraites où les enfants et les insensés pénètrent seuls. Ophélia, ses cheveux blonds couverts de pavots, de brins de folle avoine, est assise; ses pieds nus effleurant l'onde qui fuit, toute chargée des fleurs que laisse tomber la jeune fille. On a reproché à ces fleurs d'être trop bien peintes, de tenir trop de place, de se faire regarder. Je ne sais : la figure d'Ophélia, mise en saillie, eût fait manquer le caractère du drame. Ce caractère est le vague. Rien ne doit réveiller le spectateur; il faut qu'il rêve! il faut que sa pensée erre d'Ophélia aux fleurs, suive le fil de l'eau sombre, se perde sous le fourré, revienne à Ophélia, pensée triste, indécise, progressivement envahie par la mélancolie de cette scène, et surtout ni arrêtée ni formulée. — Il peut y avoir une autre Ophélia; celle-ci est l'Ophélia de Shakespeare.

Il y en a une autre, en effet, de je ne sais quel artiste, du même peut-être; elle se noie, c'est-à-dire qu'elle fait la planche sur un plat d'épinards. C'est par trop fantastique. Le trône est toujours là, toujours-là les fleurs; seulement, sur l'eau, d'un vert outrecuidant, Ophélia, couchée roide et plate, enfonce d'une seule pièce, *s'emboît*, c'est le mot.

Il y a des gens qui trouvent cela beau. Nous le trouvons laid et prosaïque.

DAMBY. — Me voici devant la poésie par excellence, devant le *Canon du soir.*

Une mer plombée, un ciel pesant, chargé de nuages noirs, et, sous cette bande lugubre, à l'horizon, une ligne de feu, de pourpre, de tout ce qu'il y a de plus enflammé, de plus éclatant, de plus merveilleusement chaud! Dans cette pleine mer, au milieu de cette vastitude, de ce silence, un vaisseau seul, avec ses gréements et sa mâture nettement profilés, noirs sur le ciel sombre. Le long de ses flancs, un nuage bistre : la fumée du coup de canon. Cette voix vient de tonner dans l'immensité; plus rien, plus un cri, plus un soupir, pas même l'haleine du vent; les ténèbres qui descendent, pas autre chose, et c'est idéalement beau.

Ce vaisseau, sur lequel on ne voit pas un homme, porte l'humanité tout entière dans son vaste sein. Il y a un monde d'avenir, de regrets, de pleurs et de joie dans cette mer obscure, dans cette ligne embrasée au couchant, dans le spectre si ferme, si dominateur du navire au repos. Ce n'est rien et c'est tout. C'est l'art sublime d'ouvrir à l'imagination les plaines sans limites de la pensée; c'est l'infini avec l'homme : ce qu'il y a de plus élevé, ce qu'il y a de plus impressif, le drame des drames, un monde créé d'un mot.

LANDSEER. — *Deux ouistitis sur un ananas, effrayés par une guêpe.*

Ils sont très-admirés, ils ont coûté cinquante mille francs, ils ont la mine naïve, grimée en caricature pourtant et bien inférieure à la nature; ils sont peints poil par poil sans que cela tombe dans le chinois; c'est exact, c'est criant; cela ne vaut ni les guinées de l'acheteur ni les peines de l'artiste.

AQUARELLES ANGLAISES.

Ils y ont mis, ces honnêtes Anglais, et la largeur, et la hardiesse, et la chaleur de ton qui manque à leur peinture à l'huile. Ils attaquent franchement le sujet, ils le traitent avec génie. Plus de mignardise; la préoccupation des détails disparaît entièrement : ce sont les termes renversés, l'aquarelle prise du côté sublime, l'huile par le bout coquet.

LEWIS. — J'en excepte son *Harem du bey*. Ce harem a de vifs admirateurs; moi-même, au premier moment, et par réflexion aussi, car c'est un miracle de travail et d'intentions fines.

Cette aquarelle a été faite, défaite, refaite, le papier fendu, renvoyée en Angleterre pour s'y raccommoder, retournée au Caire pour s'y achever. Il y a un rare mérite dans la conception, dans les personnages, mais ce n'est pas large, et les teintes manquent de profondeur.

Le bey couché sur les coussins de son divan, une esclave blanche à côté de lui, une autre à ses pieds laisse errer un regard distrait sur une jeune Abyssinienne qu'un eunuque dévoile.

La jeune fille est fière, farouche, elle ne regarde ni le bey, ni cette esclave jalouse, ni cette autre dédaigneuse, ni cette négresse curieuse et méprisante avec bassesse; ses yeux illuminés de fauves clartés ne se fixent nulle part; ils brillent d'un éclat sauvage, voilà tout : c'est une gazelle prise au piége et qui se souvient du désert. Chaque figure est exquise, trop exquise; il y a trop d'intention.

Le spectateur est un enfant présomptueux qui ne veut pas qu'on lui mâche sa leçon lettre par lettre; dès qu'il voit chaque mot écrit tout au long, il ne lit plus. Ici le travail, les efforts, les finesses ont un peu tué la flamme.

VEHNERT. — Il expose *un Prisonnier de Gisors* dont je ne sais pas l'histoire, mais qui est une sombre et puissante création. Il retrouve là des teintes à la Rembrandt qui chauffent le cœur.

Sébastien Gomez surpris peignant dans l'atelier de Murillo, du même auteur, vaut à lui seul une galerie. Couleur éclatante à la fois et sévère; pas de clartés dissonnantes, pas de lumière à la gomme.

Gomez peint avec une préoccupation intense; le monde croulerait qu'il ne s'en douterait pas. Arrive Murillo, un escadron volant d'élèves derrière lui; il s'arrête. Que cette tête est franchement belle! pas un mouvement de jalousie, rien qui ressemble à une arrière-pensée. Il est là, il regarde, suspendu, assez puissant pour admirer, les yeux rayonnant d'une joie royale, comme transfiguré par ce souverain amour de l'art qui arrache l'homme à son égoïsme, qui le fait plus grand encore par l'âme que par le génie.

HAGG. — Il a exposé deux scènes des voyages de la famille royale en Ecosse : *la Reine, le prince Albert, leurs enfants gravissant le Lochnagard. — Une Soirée au château de Balmoral.* — J'y trouve une liberté, une lumière, un coloris étonnants; mais cela sent un peu l'officiel, et les royautés en si florissante santé n'ont rien de bien entraînant : — succès d'estime, de sincère admiration, cœur absolument froid, imagination au repos.

WARREN. — *Bossu racontant une histoire dans un café de Damas.*

Bien groupé, bien traité. Le conteur est un bossu des *Mille et une Nuits;* physionomie originale, avec ce cachet du burlesque arabe d'autant plus frappant qu'il se pose sur des visages d'ordinaire impassibles. Deux ou trois marchands l'écoutent. Sur le devant du café, debout, une femme, une de celles qui seules hantent les réunions d'hommes, le tambour de basque dans sa main pendante, détourne un peu la tête, et se couvre la bouche d'un pan de son voile pour cacher un sourire. Ce détail est exquis; c'est toute une révélation du caractère oriental. Hélas! pauvre femme, elle a bien oublié les effrois de la pudeur! Mais le rire! rire en public, rire devant des hommes, oh! cela, elle ne le fera point. C'est un excès d'immodestie auquel elle n'arrivera pas. Il y a un reste de respect d'elle-même, une dernière délicatesse, une dernière réserve charmante qui s'est réfugiée là, entre ses deux lèvres d'un incarnat si juvénile, dans cette étincelle éblouissante qui court le long des dents; cela, personne ne le verra, pas même les plus hardis. Et comme tout rit dans le reste de cette figure : les yeux, le front, la pose abandonnée du corps! — Admirable race, noble encore et souverainement digne jusque dans l'abaissement!

HAGHE. — Encore un Rembrandt. Cette fois le tableau est d'un Belge; et puisque me voilà sorti des Anglais sans l'être des aquarelles, je ne les quitte plus que je n'en aie extrait tout ce qui me frappe.

Capucins de Bruges à matines. Noble, triste, poétique. De ces figures parfaitement simples, de ces situations parfaitement unies qui émeuvent. Elles ne proclament rien, elles ont au contraire un mâle caractère de concentration; mais il couve là-dessous un de ces mystérieux embrasements dont les reflets rares, amortis, fugitifs éclairs, disent l'intensité toute-puissante.

J'aime ces compositions, sobres, peu compliquées, vulgaires sous de vulgaires pinceaux, et d'où l'haleine du génie évoque l'idéal en passant dessus.

Maintenant des portraits; des portraits ravissants, soignés, délicats; des feuillets de keepsakes éparpillés; des visages enchanteurs, des carnations d'une finesse presque transparente, des yeux où se mire le ciel; et puis les fameux pastels de Maréchal. Il s'y faut arrêter.

MARÉCHAL. — *L'Étudiant.* Remarquable étude. — Les vêtements sont foncés, la tête est réfléchie, le tout est attaqué en vigueur, il y a un modelé excellent. Cela fit grande sensation il y a dix ans. On ne savait plus ce que c'était que le pastel sérieux. C'est toujours beau, d'une beauté objective, parfait de cette perfection absolument extérieure qui ne remue pas une fibre.

Le Loisir, moins fort peut-être, a plus de charme. Figure rêveuse, jeune fille couchée parmi de grosses feuilles comme il en croît le long des eaux. Elle regarde, je ne sais trop quoi, ainsi qu'on fait quand on songe; le rayon de ses yeux tombe bien sur le courant limpide qui fuit au plus épais des herbes et des plantes : s'il tombe il ne s'enfonce pas; il glisse, il est vague et penseur en même temps.

Quant au *Galilée*, *magistralement* traité, comme s'exprime notre style pédantesque, il est artistiquement beau, mais si positivement et si pratiquement laid qu'il me faut un effort de vertu pour y arrêter les yeux. Couleur, dessin, attitude, pensée, tout en est bon; pourtant cela me déplaît à fond. Pourquoi? Suffit-il de la laideur physique pour me repousser? Non, je l'ai éprouvé cent fois. C'est que cette laideur-ci est une laideur scientifique, toute sèche; la laideur d'une âme qui vit d'abstractions et d'où l'idée a chassé les tendresses. Je ne parle pas de l'homme, je parle du tableau. Et voilà pourquoi cette froide surface m'éloigne invinciblement. L'un de nous l'admirait beaucoup, je faisais des tentatives désespérées pour lui donner autre chose qu'un consentement raisonné; je contemplais de toutes mes forces, je ne rencontrais rien où m'accrocher. Ce visage fermé aux émotions du cœur, tout calcul, tout problème, qui aurait vu mourir femme et enfant sans sourciller; ce type de l'égoïsme philosophique, du moine verrouillé dans la cellule de son cerveau, m'inspirait une de ces bonnes antipathies d'instinct contre lesquelles viennent échouer tous les *prêches* de dame volonté.

GIRAUD. — C'est peut-être à cause du contraste que j'ai trouvé beau, mais royalement beau, le portrait de *Mélingue, dans le costume de Salvator Rosa.*

Voilà qui est fièrement campé, voilà qui vit de toute la vie humaine; c'est loyal, c'est ouvert, ces yeux éclairent, cette bouche frémit, ce front a de la lumière; c'est peu soigné, si l'on veut, à coup sûr ce n'est pas minutieux, mais d'une hardiesse, d'un réussi à vous arrêter net. — Les gens de premier mouvement, comme moi, passeront devant le Galilée; ils ne passeront pas devant le Mélingue.

VALLEYRES.

(*La suite au prochain numéro.*)

Erratum. Nous relevons une faute d'impression du dernier article de l'auteur. Au lieu de la fille du Titien, c'est *La fille du Tintoret* qu'il faut lire dans le paragraphe consacré à M. Coignet.

Cinq cent mille francs de rente,

ROMAN DE MOEURS, PAR LE Dr L. VÉRON.

M. Véron est l'homme le plus calomnié de notre temps : écoutez les libellistes, les gazetiers, toutes les mauvaises langues; l'un l'appelle « Don Juan apoplectique; » l'autre, « Mécène de tableaux vivants; » on lui attribue des mœurs mythologiques, et la foule voit en lui, non pas un ressouvenir des financiers gaillards du siècle dernier, mais un de ces types d'affranchis dont parle Pétrone : au moins, dit-on, Trimalcion n'eût pas demandé la croix, il ne briguait point les honneurs du tribunat, il ne prétendait pas à la gloire littéraire, il débitait ses menus propos dans des soupers intimes à quelques parasites débauchés; que M. Véron cache sa vie, qu'il soit toujours, s'il veut, sur un trône doré, comme Roger au cinquième acte du *Prophète*, buvant dans une coupe d'or, entouré de bayadères dans des attitudes bien inutilement provoquantes; mais, pour Dieu! qu'en public il soit moins spirituel. Officier de la Légion d'honneur, député, riche et d'un extérieur agréable, n'est-il pas assez heureusement doté? Pourquoi courir après le scandale d'une publicité indécente?

Tel a été le cri de bien des âmes honnêtes à l'annonce d'un nouveau livre de M. Véron.

Erreur, calomnie, jugement téméraire : le livre a paru; il a été lu avec une curiosité impure, mais on a cherché vainement : nous n'y avons trouvé absolument rien d'indécent, si ce n'est le nom de l'auteur; rien d'inconvenant, si ce n'est l'espérance de révélations délicates qu'avait pu faire naître ce nom affriolant.

Non, M. Véron est un bon vieillard : il a soixante-six ans; il est arrivé à l'âge où les honnêtes gens bénissent leurs petits-enfants : à défaut de cette joie qui lui est refusée, il veut au moins être pour la jeunesse un guide aimable et sûr; et sans son diable de nom, que grâce à la calomnie on ne prononce plus qu'avec une extrême réserve devant les femmes, qu'on remplace toujours par une circonlocution devant les jeunes filles, sans son diable de nom que M. Véron, hardi comme un sculpteur, étale à découvert sur la première page, le livre, sauf quelques légèretés, pourrait être comparé à *la Morale en action* et aux meilleures œuvres de Berquin.

Cinq cent mille francs de rente est un livre parfaitement candide : on dirait l'œuvre d'un adolescent. L'auteur ne semble certes pas un viveur délicat et expérimenté; il n'a encore rien vu, rien lu, rien deviné.

Il prétend peindre le luxe de grand goût, flétrir les vices raffinés, la corruption élégante, le génie de la débauche, et en réalité il retrace d'un style fort commun des magnificences et des débordements qu'un jour de hausse la rue Quincampoix pratiquerait sans maître.

Il connaît le faste véritable, les grandes façons, comme il connaît le latin, — par des citations : tout cela est décousu, inégal, incomplet, mal redit; tout cela est écouté aux portes.

Il hasarde entre autres cette phrase : « Les domestiques d'autrefois..... vivaient profondément attachés au sol, à la *maison, domus.* » La maison en latin *domus;* domestique vient de *domus.* Nous autres gens riches, nous sommes obligés de savoir un peu de tout. Ses découvertes en fait d'élégance sont tout aussi ingénieuses, tout aussi neuves, tout aussi intéressantes.

Il raconte un dîner somptueux; il en donne la carte, renseignement précieux pour les enrichis débutants qui voudraient bien savoir vivre; et son dîner splendide *ad usum scholarum* est tout simplement un dîner Potel et Chabot, magnificence d'hôtel garni, dîner banal, qui fait et refait incessamment le tour de Paris dans de petites voitures, qui court la province, qu'on expédie à l'étranger, dîner officiel, dîner de toutes les inaugurations, dîner de gare.

Il met en scène une véritable grande dame : elle est riche, spirituelle, incontestée; elle est venue très-volontiers au bal du financier.

Ecoutez un peu cette phrase qui décèle l'observateur de qualité :

« ... *Ne voulant pas*, d'ailleurs, *passer pour une petite bourgeoise qui n'aurait jamais rien vu*, *la marquise* dit au banquier :

— Monsieur Picard, votre petite fête est charmante. » Comme cela est observé juste! comme cela est pris sur nature! quel tact! quelle sagacité! quel style! quel goût!

Plus loin il raconte une orgie de raffinés : à vrai dire, c'est un dîner d'étudiants. M. Véron a lu, je pense, l'orgie décrite par Balzac dans la *Peau de chagrin :* comment, au souvenir de cette peinture sombre et puissante, n'a-t-il pas compris le ridicule d'écrire à son âge un chapitre qui semble le paradis de Mahomet rêvé par un élève de cinquième?

Je dois pourtant citer une phrase d'un dialogue de femmes, qu'un digne vieillard doit être heureux et fier d'avoir recueillie ou inventée :

« — Eh bien! et toi? le gargotier qui est ton amant ne te place-t-il pas 100 francs par mois sous ton nom à la caisse d'épargne! c'est donc comme il faut? »

Ces quelques mots perdent beaucoup à être écrits. Je crois que s'ils étaient, non pas prononcés, mais bien hués du gosier, la lèvre en avant avec l'accent faubourien et aviné de Vénus *forte en gueule*, l'effet serait saisissant de vérité. Là, l'auteur, il faut l'avouer, a été heureux, et cela explique jusqu'à un certain point qu'il ait si peu réussi la grande dame.

Mais passons sur les détails. Le livre vu d'ensemble n'est qu'un travail de marqueterie : on dirait des économies littéraires, *un cahier d'expressions.* M. Véron n'est pas un étourdi; on cause devant lui, il prend des notes; on fait un mot, il est mis de côté; on développe une théorie ou un paradoxe, un feuilleton railleur lui attribue une petite aventure à la gloire de Sophie, tout cela est pour le portefeuille.

Maintenant il faut trouver un cadre. M. Véron se souvient alors que Balzac a autrefois raconté devant lui l'histoire d'un certain César Birotteau, histoire qui n'est pas dépourvue d'intérêt, et dont un philosophe peut tirer la plus haute moralité.

C'est magnifique, et on commence son petit placage : seulement les gens d'esprit ont la mauvaise habitude de faire servir plusieurs fois leurs bons mots, leurs traits d'esprit, leurs anecdotes, de sorte que, quand M. Véron arrive avec ses précieuses glanes : 20 anecdotes piquantes, 70 bons mots, 17 tirades, 4 paradoxes, tout cela est vieux, usé, gâché, et a défrayé trois années de suite l'almanach liégeois. Quant aux aventures de César Birotteau, Balzac a eu l'indélicatesse d'en faire un roman, et M. Véron entre en littérature comme un jeune provincial qui avant-hier soir a découvert la lune.

Quant au style, hâtons-nous de rendre toute justice à M. Véron; il est accusé de ne pas rédiger lui-même, d'avoir un teinturier, comme l'on dit : calomnie pure; je n'ai qu'à citer une phrase au hasard :

« Ce désordre de la salle à manger obligea tout le monde « à passer dans un salon où les danses les plus fantastiques « recommencèrent au son d'un piano *violemment ta-* « *poté* (1). »

Non, non, ce style n'a subi aucune retouche : il est naturel, il est brut; c'est ainsi qu'écrit instinctivement un homme qui pense avec élégance.

En somme, M. Véron a bien fait d'écrire ce livre; il révèle ainsi en lui un côté tout nouveau, un côté bon homme, un côté Joseph Prudhomme, qui donne à sa vieillesse des apparences saines et inattendues.

M. Véron promet encore d'autres livres. C'est très-bien : au risque de montrer une rare ingénuité en ces matières, il est décent, à son âge, de se livrer de temps en temps à une petite débauche de morale élémentaire.

ARMAND DE BARENTON.

(1) Il y avait une seconde phrase citée; mais elle est d'une telle indécence, qu'elle ne peut trouver place dans *l'Illustration;* à mon grand regret, car elle était caractéristique, je la retranche. PAULIN.

Types et physionomies de l'armée d'Orient.

PROLOGUE (SUITE).

II.

(Voir le numéro du 24 novembre 1855.)

L'ordre, avons-nous dit, règne à bord : soit; mais c'est un peu comme à Varsovie; cela ne veut pas dire que tout le monde s'y trouve dans les conditions de bien-être désirables. Rien, au contraire, n'est plus pénible pour le troupier que cette traversée de quelques jours.

Si ce voyage est à peu près supportable à bord des bâtiments à batteries, où les entreponts offrent au moins un asile aux passagers, il n'en est certes pas de même sur les corvettes à vapeur ou à voiles, et surtout dans les transports nolisés par l'Etat. Dans les premiers, les hommes sont entassés, mais ils sont à couvert; sur les corvettes et sur les transports, le jour, la nuit, qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud, qu'il pleuve même, le soldat n'a d'autre refuge que le pont, d'autre habitation que sa couverture.

Ajoutez à cela que le temps n'est pas toujours calme, et pour peu que la mer *embarque*, imaginez quel doit être le supplice de tous ces pauvres diables qui n'ont même pas assez de place, le plus souvent, pour s'étendre sur le pont; les voyez-vous, reployés sur eux-mêmes, harassés, morfondus, inondés, — et immobiles plusieurs heures de suite? Malheur à celui qui ne sait pas trouver dans son esprit des ressources pour se créer un bien-être relatif, dans son caractère assez de philosophie pour oublier le reste : à celui-là le mal de mer dans les conditions les plus affreuses, la nostalgie, le désespoir.

On conçoit que, dans de pareilles circonstances, la tenue officielle soit quelque peu négligée; pour un semblable service, il est tout naturel d'économiser son uniforme, et d'ordinaire le troupier le remplace par des déguisements fantastiques.

Les plus naïfs se contentent de retourner les capotes et les pantalons, au risque de transformer toutes les poches en besaces.

Mais les malins découpent en talmas les sacs de campement, et les plus élégants vont jusqu'à se tailler des chlamydes dans la couverture réglementaire à lisières jaunes. Le bonnet de coton complète généralement cette toilette avec quelque succès.

Pour peu que le temps soit beau, la gaieté française reprend bien vite le dessus; pendant l'ouragan, chacun se cramponne à la position horizontale, s'enterre avec acharnement sous sa couverture et tâche de s'oublier soi-même. Mais au premier rayon de soleil, lorsque tout le monde est sur pied, les chants, les parties de toute espèce, les conversations, les plaisanteries, les querelles grouillent et l'appétit s'éveille.

Longtemps avant l'heure du dîner, la queue commence aux environs de la cuisine; les premiers arrivés prennent patience en se délectant au spectacle préliminaire des vastes chaudières qui renferment le plus grand événement de la journée : alors rien ne peut les détourner de cette intéressante contemplation, ni les piaulements des goëlands et des mauves, ni les marsouins qui font la roue, ni les parties de barres des dorades; ils n'ont tous qu'un seul regard, et bientôt ils sont tous à la file, en arrêt sur maître Coq.

Ah! le magnifique appétit quand il fait beau, quand on lit sur le livre de loch, cette phrase si goûtée de la navigation à vapeur : « Beau temps, belle mer, calme plat. » Dans ce cas, quand on entend *piquer* une heure, — l'heure du dîner, — le bienheureux timbre est accompagné à grand orchestre par toute la ferblanterie du bord. Alors commence la distribution; le chef est en tenue de circonstance, grave, méthodique et important, comme au Gymnase. Son tablier n'est pas propre, mais ses aides sont plus sales encore. Il répartit à la gamelle de chacun la portion congrue de *potage-rata.* Potage-rata est le terme; voici l'explication :

Pour éviter l'attirail luxueux de deux plats, et néanmoins donner les deux espèces de nourriture exigées par la règle,

on a savamment imaginé le mélange naïf des deux services en une seule gamelle.

Il en résulte une sorte de turlutaine de pain, de pommes de terre, de faillots, de gourganes, etc. : là-dessous se trouve ensevelie la brochette à la marque du plat, qui retient les morceaux de lard ou de bœuf, pièces de résistance du repas. Naturellement, pour que le potagerata soit déclaré réussi, la cuiller doit s'y tenir « au port d'armes. »

Ajoutez la distribution du pain ou des galettes de biscuit, gamelles et bidons au centre du cercle, et le couvert est mis.

Quelques minutes après il se produit un final de ferblanterie : les instruments, en groupes serrés, grattent vainement le fond des gamelles, chacun n'a plus qu'à quitter la place en mettant sa cuiller dans sa poche... quand parfois le cri : *Au rabiot ! au rabiot !* vient rendre quelque espoir aux estomacs encore inassouvis.

Types et physionomies de l'armée d'Orient. — Prologue. — Le dîner à bord.

Cette fois il n'est plus question de défilé ni de numéro d'ordre : tout le monde se précipite, on envahit à tout hasard la cuisine, les marmites sont prises d'assaut, et les premiers arrivés attrapent quelques méchants restes qui gratinaient au fond des chaudières.

Après ce dernier épisode, le repas est bien fini. Vient le tour des pipes, cigarettes, chibouques, etc. : c'est la sieste.

On voit sortir alors de certaines poches des jeux de cartes dont Balzac seul aurait su définir la crasse. Le bezigue est en grande faveur. Il y a aussi quelques jeux excentriques dont les combinaisons nous échappent. Ce sont de petits cailloux, de petits morceaux de bois qui manœuvrent sur une espèce d'échiquier tracé par terre ; ce sont encore des morceaux de fil venant faire dormant à un même centre et courant les uns après les autres. Dans toutes ces parties l'honneur n'est pas seul engagé : les petits et même les gros sous roulent sur le tapis ; mais quand une pièce de cinquante centimes se hasarde dans les enjeux, tout le monde se retourne, étonnement général, tableau : « Bien certainement ce n'est pas un des habitués : c'est sans doute M. de Rothschild qui est venu là incognito par curiosité.

Nous n'avons pas tout dit sur les plaisirs de la sieste. En principe, le Français, si empêché qu'il soit, s'arrange toujours pour traîner avec soi un attirail qui lui permette non-seulement, comme nous venons de le voir, de ne pas laisser rouiller ses vices, mais même de se procurer, dans les situations le moins confortables, des plaisirs considérés en temps ordinaire comme superflus.

Le croirait-on ? il y a spectacle à bord. Les loustics ont emporté des marionnettes, parfois même ils les confectionnent sur place. Le théâtre est un *box*, une stalle de chevaux : c'est Guignol au complet ; rien ne manque à la troupe, ni costumes, ni accessoires, ni figurants ; il y a même des doublures ; on ne redoute ni indispositions ni accidents : le directeur n'est jamais embarrassé ! Le chat savant, dont on a pompeusement annoncé les débuts, a été mangé la veille par un zouave intelligent ; il est remplacé immédiatement par un affreux petit barbet, sorti on ne sait d'où, artiste éminent et surtout trop maigre pour passer comestible.

On fait pourtant *une annonce* des infortunes du chat, et on prie le public de vouloir bien excuser cette indisposition subite.

La représentation commence ; le public est empressé, compacte ; Polichinelle paraît, et, tout comme Mlle Rachel, il est accueilli par trois salves d'applaudissements : « Chapeau bas ! chapeau bas ! silence ! silence ! à la porte ! » On réclame l'intervention du commissaire ; enfin le silence s'établit.

Alors roule une avalanche de lazzis, de balourdises, de coq-à-l'âne en paroles et en actions, que Charles Nodier n'eût pas manqué de recueillir soigneusement ; nous nous sommes contenté d'en rire comme des fous, de ce rire nerveux et inextinguible dont la tradition est perdue depuis la mort d'Odry.

Il y a encore le *combat de coqs*, exercice bizarre qui

Le rabiot.

La sieste.

nous a fait passer de bien bonnes heures après la tourmente. Voici le détail de cette curieuse pratique :

Deux hommes ont les mains liées ; les bras sont fixés aux cuisses par un bâton qui passe entre les genoux ployés et les coudes, je veux dire à la saignée et aux jarrets ; on les met en face l'un de l'autre.

Le jeu consiste à se pousser chacun du bout de l'orteil, de manière à faire tomber l'adversaire sur le côté ; dans cette position, le vaincu joue à peu près le rôle de la tortue mise sur le dos ; il se débat sans pouvoir jamais se relever.

Vous jugez des éclats de rire, des railleries à bout portant, des huées, des bravos et de toutes les gamineries auxquelles ce travail grotesque peut donner lieu.

Encore la leçon d'équitation et quelques autres turlupinades de bord ramènent de loin en loin des éclats d'une gaieté bruyante, qui font oublier quelques instants à tous ces braves, et la patrie et les dangers à venir, et le gros temps et les mauvaises heures.

Et le navire marche toujours. Un vaisseau qui croise et salue ; un beau volcan, Stromboli, qui jette aux nues sa vapeur blanche et sulfureuse ; tout est spectacle, tout est récréation, tout est sujet pour les plus burlesques commentaires.

Enfin nous donnons dans le détroit de Messine ; nous voici en face de la ville coquette.... N'ayant pas la prétention d'être un écrivain de la vieille roche, nous vous faisons grâce de la grande description.

Nous voulons toutefois dire en passant quelques

La toilette à bord.

La comédie.

mots désagréables à l'administration sanitaire de la ville. Des canots sales, des gens vieux, laids, dégoûtants et déguenillés, viennent au-devant des vaisseaux représenter, avec un pavillon jaune, troué, rapiécé, et un manche à balai surmonté d'une baïonnette rouillée, les autorités de Messine, autorités taquines et maladroites, je vous l'affirme.

— « D'où venez-vous ? — De France.—En quarantaine, corbleu ! — D'Espagne ? — Diable ! diable ! en quarantaine ! — D'Angleterre ? — Vite ! vite ! en quarantaine ! » De n'importe où, en quarantaine ! en quarantaine ! en quarantaine.

N'importe où, il meurt du monde tous les jours ; il y a donc des maladies : donc en quarantaine tout le monde, et c'est, je crois, fort bien raisonné.

Pourtant, à la vue des grosses épaulettes, la prudente administration a fini par daigner se relâcher un peu de sa rigueur. Quelques privilégiés font un bout de toilette et vont à terre.

Au bout de quelques heures, ils rapportent à bord leurs impressions de voyage. Ce qui les a surtout frappés d'étonnement, ce sont les prêtres. La plupart de ces braves gens, habitués à leur digne curé de campagne, et à la tenue, au moins toujours convenable, de nos ministres de la religion, se sont crus en plein carnaval en voyant gigoter, se pavaner, poser, le poing sur la hanche, tous ces petits abbés, bottés à l'écuyère, éperonnés, portant habit à la française et haut-de-chausses de satin : Aramis moins la grâce, moins l'esprit, Aramis de carrefours.

Messine, coquette ville, disions-nous ; et pourtant on ne saurait la quitter sans un sentiment de tristesse, car cette ville de palais, de grands seigneurs, de petits abbés, porte le stigmate honteux

Le combat de coqs.

d'une misère dégradante et mal fardée. — Rembarquons-nous bien vite. Du reste, nous touchons au terme du voyage. Encore soixante heures de mer, et nous serons déjà au Pirée.

DURAND-BRAGER.

Comment finissent les poëtes.

Suite. — Voir les numéros 665, 666 et 667.)

« Mon bon gendarme coupe tranquillement le feuillet; je le laisse achever, et je me précipite sur lui : c'était traître, mais j'étais dans mon droit.

— « Pardon, militaire, vous venez d'abîmer ce volume.

— « Moi! s'écrie-t-il, qu'est-ce que je lui ai fait à votre volume?

— « Vous l'avez coupé, gendarme.

— « Eh bien !. après? me répond-il brutalement : que ce soit moi ou un autre qui le coupe, qu'est-ce que ça fait? C'est autant d'ouvrage de moins pour celui qui l'achètera.

— « Ça fait que je ne peux plus le vendre maintenant.

— « Oh! cette farce!

— « Ce n'est pas une farce du tout, lui dis-je avec dignité; il faut acheter l'ouvrage, puisque vous l'avez gâté.

— « Avez-vous bientôt fini vos bêtises? Laissez-moi tranquille, là. Je ne vous dis rien; laissez-moi tranquille. »

Bref, la discussion continua sur ce ton pendant dix minutes. Le bon gendarme était tout rouge de colère. Il se débattait avec une énergie héroïque, répétant toujours : « Mais qu'est-ce que je lui ai fait à votre volume? Je ne l'ai pas gâté. » Moi, je n'en démordais pas non plus, vous pouvez croire.

Ici le libraire sembla attendre une poignée de main de Franchomme, qui ne la lui donna pas. Franchomme semblait profondément humilié.

« A la fin, poursuivit le marchand, il me demanda : Eh bien! qu'est-ce que ça coûte, votre méchant petit livre? — Vous comprenez, il était en colère.

— « Un franc, lui dis-je.

— « Un franc, ça! Mais j'en ai plein chez moi qui ne coûtent que dix sous, et qui sont plus gros, et avec des images encore!

— « C'est égal, militaire; c'est un franc.

— « Eh bien! tenez, les voilà, vos vingt sous, et le voilà aussi votre s.... bouquin!

« Et le gendarme exaspéré saisit *Par la brèche* au milieu du corps, et le déchira en deux. — J'en ai encore les morceaux. »

Franchomme arrêta d'un geste morne le marchand qui faisait mine d'aller les chercher.

« Monsieur, dit le jeune auteur, navré jusqu'au fond de l'âme, je crois qu'il vaut mieux retirer les exemplaires que je vous ai donnés en dépôt. »

— « Non, non, fit le libraire, gardez-vous-en bien; il peut passer encore un autre gendarme, — peut-être deux, qui sait? »

La chose serait restée inconnue, si le libraire, — cette race est indiscrète, — ne l'eût racontée à tous les amis de l'auteur, qui la propagèrent avec jubilation. Quant à Franchomme, il se garda bien de souffler mot de l'aventure. Un homme d'esprit et de bonne humeur l'eût prise en riant, mais Franchomme ne manquait pas de bile, et il résolut de se faire critique. Avec le reste de son avoir, il fonda la *Trompette* pour se venger.

Aussi Grandjean, qui ne savait pas encore cette histoire, avait-il le vertige en plongeant dans les abîmes que ce Titan, devenu rédacteur pour tout faire d'un petit journal, creusait à chacune de ses pages; en le voyant ébranler, d'une main puissante, les colonnes de la société. Il s'attendait à trouver une physionomie d'ange déchu, mais respirant l'orgueil de la révolte, et à voir d'un moment à l'autre apparaître, sous le masque, le rictus de Voltaire ou la physionomie goguenarde du diable de Soulié. Il fut bien étonné de ne trouver qu'un joli garçon, qui sentait la pommade et l'eau de Cologne.

Mon ami lui remit une ode, que ce terrible critique parcourut et trouva charmante. Mon ami était enivré : il se hasarda alors à lui demander s'il payait ses rédacteurs.

« Pas encore, répondit le jeune homme en rougissant légèrement (Grandjean trouva le *pas encore* sublime, et il l'était en effet); mais, ajouta-t-il, nous donnons un abonnement. » Le *mais* n'était guère moins sublime; toutefois mon ami n'était plus si fort enivré.

Il s'achemina ensuite tout rêveur vers *la Voix littéraire*.

Après s'être engagé dans un corridor obscur, il aperçut à travers les vitres deux jeunes gens assis dans des postures pittoresques, l'un les jambes sur la table, l'autre les pieds sur le dossier d'une chaise; on voyait bien qu'ils se croyaient sûrs de n'être pas troublés dans l'exercice de leurs fonctions. Il fit un peu de bruit par pudeur; les deux corps se redressèrent précipitamment, et quand il ouvrit la porte, ils se trouvaient debout, calmes et dignes. Grandjean causa dix minutes avec eux en grelotant de froid, car il n'y avait pas de feu, au grand désespoir de ces messieurs, qui s'emportaient contre la négligence du garçon de salle. Au reste, toute ombre de luxe était si sévèrement bannie de ces bureaux, qu'il ne prit même pas la peine de sonder le directeur sur la question pécuniaire, et qu'il s'enfuit, après avoir déposé une ballade.

Quant au *Phare*, il savait à quoi s'en tenir, car ce journal avait inscrit sous son titre, en façon de devise : Tous les articles communiqués à la rédaction doivent être rigoureusement gratuits. — C'était bien pis encore pour *le Précurseur*. Il fallait prendre un abonnement, avant d'avoir le droit d'y faire insérer un article. « Nous avons voulu, disait le prospectus, élever une tribune à la jeune littérature, injustement opprimée et retenue dans l'ombre par des rivaux jaloux. En conséquence, quiconque prendra un abonnement d'un an au *Précurseur*, aura droit d'hospitalité dans nos colonnes, si inconnu qu'il soit, — pourvu que ses travaux soient agréés par notre comité de lecture. » — C'était de la philanthropie ingénieuse, comme on voit.

Tout cela fit sentir à mon ami Grandjean la nécessité d'écrire au plus vite la lettre projetée au sultan de *la Tribune des beaux-arts*. Il le fit, et reçut le lendemain une réponse *affranchie* conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Quand une de nos sommités (!) littéraires veut bien nous honorer de sa collaboration, nous l'acceptons avec empressement, et nous le *remercions* du plus profond du cœur.

« Quand un jeune débutant, désireux de se faire connaître et de paraître au grand jour en bonne compagnie, nous envoie de la *copie*, nous la soumettons au comité de rédaction du journal (dérision amère, — comme disait mon ami Grandjean dans toutes ses élégies), et si elle est acceptée, nous lui donnons l'hospitalité avec plaisir.

« Voilà, Monsieur, nos conditions; je souhaite qu'elles puissent vous être agréables. »

Le laconisme et les grands airs de cette lettre, l'allure arrogante de ces alinéa, cette rédaction poliment superbe et froidement ironique, tout écrasa mon ami : il se tint coi, et ce jour-là dîna d'un petit pain au lait et d'un grand verre d'eau fraîche.

« C'était ma première idée, se dit-il en digérant : ce baron-là est trop rougeaud pour être poli, et trop ventru pour n'être pas un peu sot. »

Cependant ses premiers articles avaient paru dans *le Précurseur*, dans *la Voix littéraire* et dans *la Trompette artistique*. Quand ils furent publiés, il se rendit au cabinet de lecture, pour observer l'effet qu'ils ne pouvaient manquer de produire sur les habitués; mais il s'aperçut, un peu tard, qu'on ne les y recevait pas. Il y trouva du moins une chose à laquelle il ne s'attendait nullement. Sur la table, enseveli sous un amas de journaux, gisait piteusement un in-douze à couvertures bleues, — un de ces volumes modestes que leurs auteurs, pour avoir un public, font distribuer gratuitement dans les cafés et les cabinets de lecture. Cet in-douze portait pour titre : *Smerdis le mage, ou une Révolution d'autrefois, tragédie en cinq actes et en vers*, par M. JEHAN ROSSIGNOL (d'Epinal, Vosges), membre de plusieurs sociétés savantes. La pièce était précédée d'une préface amère et désespérée, dont Grandjean comprit la sombre poésie, lui qui s'était assis dans le fauteuil jaune du grand homme méconnu. Les deux premiers feuillets seulement étaient coupés; un crayon brutal avait écrit, à côté du nom de l'auteur : — *crétin*, et sur la dernière page : — *Bouillon de veau à un sou le litre.* Ces injures le navrèrent. Par un suprême sentiment de pudeur et de commisération, il coupa le reste des feuillets, en prenant soin d'y imprimer quelques taches avec son pouce et ses doigts, pour faire croire qu'on les avait lus et relus; effaça comme il put les deux inscriptions infâmes, et traça ces quelques lignes, en caractères indélébiles, sur le *verso* de la couverture :

« Cette tragédie, estimable à tous égards, est l'œuvre d'un écrivain distingué, bien connu des amateurs de la saine littérature. On n'attendait pas moins de la plume élégante, facile et correcte à laquelle nous devons déjà une remarquable traduction des Eglogues de Virgile, et *le Chasseur de chamois*, poëme descriptif étincelant de beautés du premier ordre, qui eussent fait envie à Delille. M. Rossignol (Jehan) a bien mérité de la poésie française. »

Après quoi il sortit, avec la conscience d'avoir accompli une bonne action.

Grandjean écrivait sous un nom de guerre, et il avait soin de cacher les numéros où étaient ses articles, de peur qu'ils ne vinssent à tomber sous les yeux de ses amis, dont il redoutait la sagacité critique. Parfois, cependant, ils en trouvaient un, oublié sur sa table ou blotti dans le coin d'un tiroir, car les étudiants, qui sont aussi mal élevés que la comtesse Diane de Lys, ont la détestable habitude de fouiller partout. C'étaient alors des questions qui le mettaient à la torture. « Tiens! *la Trompette artistique!* je n'en avais jamais entendu parler. — Est-ce là que tu écris? — Ah! des vers! ce doit être de toi! » Les uns faisaient semblant de ne pas le reconnaître à travers son pseudonyme, pour avoir la liberté de l'éreinter par procuration, — jouissance bien douce au cœur d'un véritable ami : « As-tu lu ces vers-là? disaient-ils; il y en a de passables, mais en général c'est bien commun. Ils ne sont certainement pas de toi. » Les autres ne se donnaient même pas la peine de dissimuler; ils allaient droit à la page qu'il avait écrite, — car les amis ont une perspicacité étonnante, et, si je l'ose dire, un *flair* particulier pour deviner ces choses-là. Et puis, quand, à force d'instances, ils l'avaient forcé d'avouer, commençaient de mordantes critiques, faites sous de beaux semblants d'affection, — des remarques d'une bonhomie perfide, de petits coups de langue entremêlés de petits coups d'épingles : « Ecoute, mon cher, à te parler franchement, ça n'est pas très-fort; voyons, avoue-le entre nous, tu peux faire beaucoup mieux : je me rappelle en avoir vu de toi qui étaient bien supérieurs. — Farceur de Grandjean, tu écoules tes vieilleries, tu vides le fond du sac. Ce sont des vers faits en seconde, n'est-ce pas? Au fait, tu as bien raison : c'est toujours assez bon pour *la Trompette.* »

Tous ceux qui écrivent ont eu de pareilles réflexions à subir. Ces coquins d'amis trouvent toujours, tant ils ont de vous une haute idée, que vous êtes au-dessus de votre œuvre, et que vous avez été loin d'y donner toute la mesure de votre force.

Grandjean avait bien d'autres tracasseries encore, quoique d'un genre tout différent, à subir de la part de ses deux séides, Amédée Dutour et Alexandre Cotin. Le premier, très-naïf et fort bon enfant, comme je l'ai déjà dit et ne saurais trop le répéter, représentait ces éternels donneurs de conseils, qui s'intéressent beaucoup à vous sans doute, mais qui sont les plus ennuyeux personnages du monde. Il ne cessait de l'accabler d'avis sur le meilleur genre d'écrire, sur les moyens d'arriver au succès et de se faire connaître rapidement, sur la façon dont il fallait s'y prendre pour captiver le public du premier coup. Il lui suggérait des sujets antiques, lui soufflait sans relâche des idées et des situations vieilles, usées, rebattues, qu'il trouvait toujours aussi neuves que charmantes, parce que tout ce qu'il avait lu, en fait d'auteurs modernes, se réduisait à peu près aux *Leçons de littérature et de morale*, de Noël et Delaplace, où il trouvait de *bonnes choses*. Amédée Dutour croyait en Francisque Grandjean et s'intéressait à lui; aussi se jugeait-il le droit de le fatiguer continuellement par des phrases telles que celles-ci : « Moi, je m'y prendrais plutôt de cette façon. — A ta place, je travaillerais pour le théâtre : rien de tel quand on veut gagner de l'argent, et puis les affiches vous font connaître tout de suite. Vois Scribe et Clairville, Labiche, Dennery, Anicet-Bourgeois; il est vrai que sont des gaillards! — Tu devrais faire des romans, plutôt que des articles de fantaisie et des études de mœurs. Voilà ce qui intéresse le public! Regarde Dumas et Eugène Sue : il n'y a pas de portière qui ne les connaisse et qui n'ait lu leurs œuvres complètes. »

Il fallait écouter tout cela, répondre et discuter patiemment. Joignez à ces petites misères, que ce brave Amédée avait la manie de vouloir être placé dans les articles de Grandjean; il eût désiré s'y reconnaître comme personnage, comme type, et y retrouver ses *farces* de jeune homme, qu'il croyait tout à fait dignes d'être imprimées, et de nature à intéresser vivement le public; c'était son rêve, son *dada*, et il s'en ouvrait à lui avec une franchise ingénue qui désarmait. Et comme cet honnête garçon, malgré la frivole mobilité de son caractère, était d'une ténacité rare et tournait sans cesse dans le cercle de ses idées favorites, on peut juger à quel point il exerçait la patience de mon ami Grandjean.

Quant à Alexandre Cotin, c'était une autre affaire. Il s'était attaché, en guise d'appendice et de satellite, à la fortune de Grandjean, et s'était constitué son admirateur en titre. Mais, il faut bien le dire, cet attachement de caniche pour son maître n'était point tout à fait désintéressé. Le sournois rêvait les honneurs de la publicité pour lui-même, et il se figurait que son compatriote pourrait enfin lui ouvrir les portes de cet Eldorado où il n'avait jamais pu pénétrer. Les petits journaux lithographiés : *à tout le monde et par tout le monde*, providence des hommes de lettres inédits, n'étaient pas encore inventés.

Cotin implorait donc sans cesse des sujets d'articles, car il ne lui manquait qu'un sujet pour faire un chef-d'œuvre, tant sa vocation était prononcée. Il annonçait parfois à Grandjean qu'il avait décidément sur le métier un grand article dont il lui communiquait le titre, et pour lequel il lui demandait des idées; il feuilletait, — en ami, — l'immense registre où celui-ci écrivait tous ses projets, tous ses canevas de drames, d'études, de romans, et prenait dans son calepin des notes sur les développements que lui donnait Grandjean, sur les idées qui lui échappaient au courant de la conversation, quelquefois même sur les phrases et les mots qui lui semblaient propres à être reproduits avec avantage.

Alexandre Cotin se disait rempli de dégoût pour les aridités du droit, et il prétendait découvrir une marque de prédestination littéraire dans cette antipathie que Grandjean partageait au plus haut point. A l'entendre, il avait fait des chansons dans le genre de l'*Andalouse*, et des élégies à la façon Lamartine. En conséquence, un beau jour il en vint jusqu'à demander carrément à son ami sa protection pour entrer à *la Trompette artistique*, ce qui ne laissa pas que de flatter celui-ci, tout en l'embarrassant un peu. Pour appuyer une prétention si colossale, Alexandre tira triomphalement de sa poche une lettre qu'il avait reçue la veille, et qu'il avait serrée dans son portefeuille comme un talisman irrésistible, devant lequel devaient tomber toutes les barres de fer et fuir tous les dragons qui gardent les portes de la publicité.

« Tu vas voir, dit-il. C'est de Mme Athénaïs Godard, tu sais...

« Oui, oui, je sais, fit Grandjean, le cœur serré tout à coup. Va toujours. — Il paraît, pensa-t-il, qu'elle en a pour tout le monde.

« L'auteur des *Cris de l'âme*, tu sais; une vraie Sapho, tu me l'as dit cent fois.

« Va toujours, reprit Grandjean en baissant les oreilles avec humilité.

« Eh bien! mon cher, écoute ce qu'elle m'écrit, en réponse à une *Rêverie* que je lui avais envoyée il y a trois jours. Il y a trois jours!!... On ne peut pas dire qu'elle m'ait fait attendre, j'espère. »

Et il lut : « Votre muse, Monsieur, me fait l'effet d'un blond chérubin qui vous parle à l'oreille et vous dicte d'harmonieuses inspirations, etc., etc. »

« Il me semble que je connais cela, fit *in petto* mon ami Grandjean dès les premiers mots; sûrement j'ai déjà vu ces choses-là quelque part. »

Le malheureux osait à peine s'avouer où il les avait déjà vues. Mais à mesure que Cotin poursuivait sa lecture, d'une voix sonore et toute frémissante d'orgueilleuses inflexions, Grandjean, stupéfait, reconnaissait chaque phrase au passage, sauf quelques légères variantes, et il fut obligé de porter la main à son propre portefeuille, pour s'assurer que ce n'était pas une mystification, et que son séide ne s'était pas emparé de sa lettre à lui, — cette lettre dont il avait eu la naïveté d'être si fier. Fort mortifié, il écouta jusqu'au bout sans prononcer un mot :

— « Oui, c'est gentil, dit-il enfin, en voyant Alexandre se dessiner devant lui en point d'interrogation. Mais je dois te prévenir que *la Trompette* est fort difficile, et puis...., elle n'est pas dans l'usage de payer les débutants. »

— « Ça m'est égal, exclama Alexandre ; je travaille pour la gloire. J'ai un sujet magnifique. Seulement, tu devrais bien me donner quelques idées.

— « Ah ! va te promener, je n'ai pas le temps.

— « Bon, te voilà de mauvaise humeur ; je m'en vais, mais je reviendrai.

— « Fais au moins ton article.

— « Parbleu !!! »

VICTOR FOURNEL.

(La suite au prochain numéro.)

Expériences

DE NOUVEAUX APPAREILS DE SÉCURITÉ SUR LES CHEMINS DE FER.

Les derniers accidents survenus, il y a quelques semaines, sur les chemins de fer, ont causé dans le public une émotion dont nous nous sommes rendus les interprètes, et qui a décidé l'autorité à prendre l'initiative des réformes à introduire dans les moyens de préserver la vie des voyageurs en obligeant les compagnies à faire l'essai de diverses inventions qui se proposent cet objet.

C'est pour cette raison que nous n'avons pas cru devoir publier un grand nombre de lettres et de projets qui nous ont été adressés depuis la publication de notre article du 17 novembre. Le champ est ouvert aujourd'hui ; *le Moniteur*, qui rend compte dans son nº du 9 décembre d'une très-intéressante expérience de M. le chevalier Bonelli, annonce en même temps que l'administration fait examiner d'autres moyens de sécurité, et qu'elle est décidée à obtenir l'application à toutes les voies ferrées de ceux qui auront été jugés efficaces. Nous croyons que l'autorité comprend mieux que les administrateurs eux-mêmes l'intérêt des compagnies, et nous la louons, en outre, du soin qu'elle prend de la vie des voyageurs dont ces Messieurs feraient trop peu de cas du moment que la perte n'impliquerait qu'une faible diminution du dividende.

Voici le compte rendu de l'expérience de M. Bonelli :

« Cet ingénieux système, dont il a été déjà fait plusieurs fois mention à l'époque des expériences intéressantes qui ont eu lieu sur le chemin de fer de Turin à Gênes, a pour but, on se le rappelle, de mettre en communication permanente un train lancé à toute vitesse, soit avec des diverses stations de la ligne, soit avec les autres trains qui peuvent le précéder ou le suivre sur la même voie.

« Le procédé de M. le chevalier Bonelli repose sur l'emploi des appareils de la télégraphie électrique ordinaire, combinés avec un système particulier de conducteur métallique installé sur la voie et en communication constante avec les télégraphes des stations et des trains.

« L'appareil conducteur vient d'être tout récemment établi sur l'une des voies de la ligne de Paris à Saint-Cloud, depuis la sortie des fortifications jusqu'à l'entrée de la gare de Suresnes, c'est-à-dire sur une étendue d'environ huit kilomètres.

« Il consiste en une tringle en fer laminé, de $0^{m},020$ à $0^{m},025$ de hauteur et $0^{m},004$ d'épaisseur, posée de champ dans l'axe de la voie, et supportée, à $0^{m},10$ environ au-dessus du niveau des rails, par des isolateurs en porcelaine fixés sur les traverses de la voie, au moyen de broches en fer.

« Dans les points où cette tringle rencontre un croisement de voies ou un passage à niveau, comme à Asnières, à la Sablière ou à Courbevoie, elle est interrompue sur une étendue de 50 à 60 mètres ; mais ses deux parties sont mises en communication par un fil métallique recouvert de gutta-percha, enterré dans le sol.

« Un conducteur métallique fixé au train établit la communication entre la tringle dont nous venons de parler et l'appareil télégraphique disposé dans un des wagons. Ce conducteur consiste en une espèce de patin à bascule qui touche cette tringle en plusieurs points, sur une étendue de près de deux mètres, et glisse sur elle à frottement, sans l'action de ressorts destinés à combattre l'effet des oscillations provenant de la marche du train.

« Enfin les appareils de correspondance adoptés par M. le chevalier Bonelli sont des galvanomètres de Wheatstone, les seuls qui paraissent jusqu'ici pouvoir fonctionner avec une complète régularité dans un train animé d'une grande vitesse.

« L'administration du chemin de fer de l'Ouest avait fait disposer, pour les expériences, deux trains renfermant chacun un wagon-salon, muni d'un appareil de correspondance. Son Excellence M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, M. le comte de Cavour, M. le chevalier Bonelli et une partie des membres de la commission ont pris place dans le salon du premier train ; les autres membres de la commission et les personnes convoquées aux expériences sont montés dans le second train.

« Les deux trains se suivaient à une distance d'un kilomètre quand ils ont commencé à échanger des dépêches ; le premier a commandé au second de s'arrêter et de stationner sur la voie, et il s'en est éloigné à toute vapeur, sans que la régularité de la correspondance s'en soit ressentie. Bientôt, sur son ordre, le second train s'est mis en mouvement et l'a suivi avec une égale vitesse. Les deux trains se faisaient mutuellement connaître leur position respective sur la ligne ; ils étaient séparés par une distance d'environ cinq kilomètres, et ils marchaient l'un et l'autre avec une vitesse moyenne de 50 à 60 kilomètres à l'heure. Les dépêches étaient échangées sans le moindre trouble et avec la même facilité qu'elles auraient pu l'être entre les bureaux des deux stations voisines.

« Leurs Excellences MM. les ministres, ainsi que toutes les personnes présentes, ont été vivement frappés des résultats remarquables de ces expériences, dont le succès semble promettre à l'exploitation des chemins de fer un précieux élément auxiliaire de sécurité. » *Paulin.*

Chronique musicale.

Le Théâtre-Italien vient de nous donner une pièce nouvelle : *Fiorina, o la Fanciulla di Glaris, melodramma semiserio in tre atti*. Les trois actes sont une fiction. Il n'y en a réellement que deux. Seulement il a plu à l'administration de couper en deux parties le second acte, pour la commodité des chanteurs apparemment, et cela se comprend sans peine. La musique du nouvel opéra est telle qu'après chaque morceau tous ceux qui ont concouru à son exécution doivent avoir besoin de quelques minutes d'interruption pour reprendre haleine, et que l'auditeur lui-même, étourdi et assourdi, serait trop heureux qu'on voulût bien lui accorder un peu de repos. Les Italiens d'autrefois nous reprochaient, à nous autres barbares du Nord, d'avoir des oreilles de corne, *orecchie di corno*. J'avoue ingénûment que nous les avons encore. Mais eux, ils ont acquis des oreilles de fer, et leurs chanteurs des gosiers d'airain.

Mais leurs poëtes ont conservé la naïveté des premiers âges, si l'on en juge par le *libretto* qui a servi de canevas aux broderies musicales de M. Carlo Pedrotti.

Fiorina est une belle Suissesse, fille d'un aubergiste de Glaris, mais non pas fille d'auberge, car elle ne s'occupe guère de la maison ni des hôtes de son père Eugène (un aubergiste suisse qui s'appelle Eugène !). Tout ce qui est vulgaire lui répugne, et son fiancé Hermann lui déplaît souverainement. Hermann a pourtant une bien bonne âme. Mais il n'est jamais sorti de son village. C'est un niais, c'est un lourdaud. Quelle distance de lui à ce Rodingo, qui porte un habit vert à boutons d'or avec un chapeau galonné, qui a la langue si bien pendue, et qui dit sur l'amour tant de jolies choses !

> Dice d'amor cento leggiadre cose
> Che mi son dolci.....

Rodingo est un citadin, un réfugié lombard. Comment une paysanne suisse ne serait-elle pas flattée d'avoir été remarquée par un monsieur aussi élégant ?

Elle est déjà d'accord avec lui sur bien des points : ils ont des signaux pour communiquer à distance. Rodingo annonce à Fiorina sa présence en donnant du cor. Fiorina appelle Rodingo en lui chantant sa chanson alpestre :

> O mia terra ove son nata, etc.

et elle se fâche quand il tarde à répondre, et elle le reçoit secrètement dans sa chambrette, mais en tout bien et tout honneur. N'allez pas mal penser de Fiorina, malgré les apparences. Son cœur est pur, et le peintre Giuliano n'en obtiendra rien.

A la vérité Giuliano est parvenu à un âge où l'on n'obtient plus des belles que des railleries et des rebuffades, et je gagerais même que dans sa jeunesse il n'a pas été plus heureux, car il a toujours été poltron et sot. A force de se vanter des bonnes fortunes qu'il n'a pas eues, Giuliano finit par y croire et devient entreprenant. Il rend jaloux ce bon Hermann, qui ne se défie de rien ni de personne, et qui vient d'introduire Rodingo chez sa fiancée. Hermann s'emporte et provoque Giuliano. Rodingo arrive tout à point pour être témoin du duel, dont les conditions se règlent séance tenante. Bientôt après, le peintre revient auprès de Fiorina. — J'ai tué votre fiancé, lui dit-il. Mais vous n'y perdrez rien, et je vous offre ma main en guise de consolation.

> T'offro la mano, o amabile...
> . . . . vedova
> Io ti compiango già.
> Ma un *vice* in tutta regola
> In me Fiorina avrà.

Il achève à peine qu'Hermann paraît.

— Pourquoi donc avez-vous pris la fuite au moment où j'allais tirer sur vous ?

— Je vous croyais mort.

Nous arrivons au dénoûment, qui est aussi agréablement imaginé que tout le reste. Fiorina s'enfuit tout à coup dans la montagne avec Rodingo. Grande dispute à ce sujet. — Elle est partie, dit l'élève de Raphaël. — Cela n'est pas vrai, réplique Hermann. Je l'aurais vu que je ne le croirais pas. — Cela n'est que trop vrai pourtant, dit le père Eugène, qui, pour la première fois, paraît s'inquiéter de ce qui se fait chez lui. L'inquiétude d'Hermann ne dure pas longtemps. Fiorina et Rodingo entrent en scène, bras dessus, bras dessous. — Nous sommes époux, disent-ils, avec un sang-froid magnifique. *Sposi siam.* Vous croyez peut-être qu'Hermann, qui tout à l'heure se battait pour un mot trop léger, va se fâcher du tour que lui a joué son ami ? Vous croyez que le père Eugène, qui a fiancé sa fille à Hermann, et dont le consentement est assez nécessaire, bien qu'on lui déclare nettement qu'on s'en est passé, va réclamer, ne fût-ce que pour la forme ? Dans le pays des grands lacs et hautes montagnes, on est au-dessus de ces misères, et l'on sait prendre philosophiquement son parti de ce qui est irréparable. La théorie des faits accomplis doit nous être venue de ce pays-là. — *Buona notte*, dit finement Giuliano aux deux époux, ou soi-disant tels. La résignation d'Hermann est plus mélancolique. — *Ebben, la sorte solo a voi sorriso a già.* Quant au bonhomme d'aubergiste, voici en quels termes s'exprime sa colère paternelle :

> Figlia! figlia... amor consoli
> Le tue nozze inaspettate.

A la bonne heure ! puisque tout le monde est content, le spectateur aurait mauvaise grâce à se plaindre. S'il est vrai que le plaisir de rire des sottises du *libretto* soit une des jouissances du théâtre italien, *Fiorina* est sans contredit le plus charmant des opéras passés, présents et futurs.

M. Carlo Pedrotti, l'auteur de la partition, est le directeur en chef de la musique du théâtre de Vérone. C'est le livret qui nous l'apprend. Son nom n'avait pas encore franchi les Alpes, et cependant M. Pedrotti n'est plus de la première jeunesse, si l'on en croit son front chauve. L'Italie voudrait-elle donc adopter les usages de la France, où l'on est *jeune compositeur* jusqu'à cinquante ans ? Après nous avoir pris les accompagnements chargés, l'emploi continu des instruments bruyants, le goût des notes aiguës, le culte de l'*ut* de poitrine, et le *chant dramatique*, nous prendrait-elle encore cela ? En vérité, ce serait criant. Je me révolte enfin, et je demande qu'elle veuille bien nous laisser quelque chose.

M. Pedrotti est de l'école moderne, et emboîte le pas très-exactement derrière M. Verdi. Mêmes formes mélodiques, mêmes procédés d'instrumentation, mêmes effets. Mais il fait comme tous les imitateurs : il exagère son modèle. Je n'ose dire qu'il le surpasse. Qui donc accusait M. Verdi d'essouffler ses basses-tailles, de surmener ses ténors, de briser ses sopranos ? M. Pedrotti s'est chargé de le laver de ces reproches, et il y a complétement réussi. Oui : quand vous aurez entendu *Fiorina*, vous serez obligé de reconnaître que M. Verdi est un compositeur très-modéré. Ce que votre délicatesse efféminée appelait du bruit n'était qu'un doux murmure. Ce que vous preniez pour un orage terrible était à peine un grain, une giboulée fugitive. Et maintenant, voici l'ouragan ! — Double ouragan, notez-le bien, car chaque explosion de sonorité vocale et instrumentale soulève d'admiration le parterre, et y fait éclater des tonnerres d'applaudissements. Décidément le baromètre musical est à la tempête.

Ce qu'il faut remarquer chez le nouveau maestro, c'est moins encore l'intensité de son fracas que la manière dont il l'emploie. M. Verdi, que l'on a pris pour un novateur, mais qui est plein de préjugés, augmente le son, — je n'ose plus dire qu'il fait du bruit, — pour exprimer les élans d'une passion ardente qui rompt tout à coup ses entraves. Ses héroïnes élèvent la voix quand elles jettent, comme on dit, leur bonnet par-dessus les moulins. Mais M. Pedrotti, dont le génie est plus indépendant, place ses grands vacarmes dans les situations les plus douces, et dans les moments les plus calmes.

C'est une règle qu'il semble s'être imposée. Il y déroge une fois pourtant. C'est au troisième acte, lorsque Fiorina s'échappe avec son amant. Au moment de se lancer dans cette aventure, elle n'éprouve aucune crainte, aucun trouble, aucune hésitation, et chante, *sotto voce*, avec Rodingo, un petit duo doux, suave, plein de grâce, de fraîcheur et de calme. On ne saurait peindre avec plus de charme la paix de l'âme, la tranquillité d'un amour en pleine possession de lui-même, et qui n'a plus rien à redouter, ni des hommes ni du sort. C'est un joli morceau, je vous le jure, et qui sera bientôt sur tous les pianos. Seulement, on aurait trouvé autrefois qu'il n'était pas tout à fait à sa place. Mais il faut enfin nous défaire de tous ces vieux préjugés-là.

Il y a, vers la fin du premier acte, un petit quatuor qui a plu généralement. La mélodie n'y a rien de bien saillant. Mais les voix y sont bien disposées, l'harmonie en est claire et naturelle, et l'effet réellement agréable. Les chanteurs n'y poussent pas un seul cri, ni l'orchestre un seul mugissement. C'est un des rares moments où l'auteur s'est oublié. Les vieux *dilettanti* jouissaient de sa distraction, et rêvaient déjà les calmes plaisirs de l'ancien temps, lorsque le final est venu les réveiller en sursaut. Quelles vociférations ! quels éclats ! Et comme tout ce fracas convient bien à un *à parte*, où l'un des acteurs dit tout bas : Je comprends, je comprends : voilà le mari, et voici l'amant, tandis que les autres, qui l'observent, font ce raisonnement judicieux : Qu'a-t-il donc ? est-ce qu'il médite un roman ? C'est impossible à son âge.

La scène où se règlent les conditions du duel entre Hermann et Giuliano donne lieu à un trio longuement développé, dont la *strette* est assez plaisante. Il y a une situation analogue, traitée de même en trio, dans *la Pietra del Paragone*. Comparez ces deux morceaux, et vous aurez une idée des progrès que l'art a faits depuis quarante ans en Italie.

Il y a deux cavatines chantées par Fiorina, toutes deux d'une mélodie tourmentée, capricieuse, recherchée, mais par moments très-piquante. Mme Penco les exécute avec beaucoup de hardiesse et de feu. Elle y fait applaudir une vocalisation brillante, un *trille* remarquable, surtout lorsqu'il est *filé*, des contrastes imprévus et soudains dont l'effet est irrésistible, et aussi des exagérations, des excès vocaux qui ont tout l'attrait des exercices de voltige et des exploits de l'acrobate en équilibre sur la corde roide. — Se cassera-t-il le cou ? — Se rompra-t-elle un vaisseau sanguin dans la poitrine ? — Ah !... ce n'est pas encore pour cette fois-ci. Bravo ! brava ! — Triste condition pour un chanteur, que d'être réduit, pour réussir, à faire naître de pareilles sensations !

M. Everardi ne se montre pas friand de ces succès-là, et je l'en loue. Il ne fait point d'effet dans son rôle d'Hermann, qui d'ailleurs est mauvais à tous les points de vue : tant mieux ! il prendra sa revanche dans d'autres rôles, et, en attendant, il ne compromettra ni son style, ni son goût, ni sa voix.

M. Zucchini, qui joue celui du peintre Giuliano, y est aussi gai, aussi plaisant que possible, ce qui n'est pas beaucoup dire, vu le grand nombre de sottises qu'il est chargé de débiter. Il chante comme un trombone : mais ce n'est pas lui, c'est le *maestro* qui l'a voulu.

Ce *maestro*, après tout, n'est pas un homme sans mérite. Il attrape quelquefois des mélodies assez heureuses. Il écrirait bien pour les voix, et il instrumenterait bien, si le goût de ses contemporains ne l'eût forcé de suivre une autre voie. Mais un artiste obéit toujours plus ou moins au précepte de Voltaire : *Conformez-vous aux temps.* Racine, avec tout son génie, n'a-t-il pas été forcé, par le goût de son époque, de faire parler aux Grecs des siècles héroïques le langage des courtisans de Louis XIV ?

Mme Frezzolini vient de rentrer au Théâtre-Italien par le rôle de Leonora, dans le *Trovator*. On l'a revue avec un plaisir extrême, malgré les *déficit* de sa voix. Elle a mieux, en effet, qu'un instrument sans défaut. Elle a du style, de l'intelligence et de l'âme. Avec cela on reste une admirable cantatrice tant que l'on n'a point perdu la justesse de l'intonation.

En revanche, Mme Borghi-Mamo abandonne le répertoire italien, ou du moins l'abandonnera l'été prochain. Un traité la lie à l Opéra français à partir du mois de juillet 1856. A quelles conditions ? je ne saurais le dire ; mais elle doit évidemment y trouver un avantage pécuniaire. Et il faudra que l'avantage soit bien considérable pour l'empêcher de regretter ce qu'elle quitte, ces rôles si brillants, si mélodieux, si facilement écrits, si commodes à chanter. Au lieu de *Cenerentola* et du *Barbier*, elle jouera *le Prophète* et *la Reine de Chypre*, et, quelle que soit la fermeté de ses résolutions, il faudra bien, tôt ou tard, qu'elle hurle avec les loups. Combien de temps pourra-t-elle se livrer sans dommage à cet exercice ? Un chanteur qui traite avec l'Opéra français ne vend pas seulement son travail et son ta-

lent : il vend sa voix elle-même, qui sera promptement hors de service ; il vend son avenir, et abrége sa carrière de moitié. — Duprez est un grand artiste, disait Rubini, mais il vit sur son capital, et moi, sur mon revenu. Tous les chanteurs de l'Opéra sont des Duprez, moins l'intelligence, le savoir musical, l'expression puissante et le grand style. Je crains que Mme Borghi-Mamo, qui va y porter un talent gracieux, délicat et fin, n'y soit réduite, plus que personne, à la nécessité de vivre sur son capital.

Un artiste italien, M. Marzolo, expose en ce moment un instrument fort singulier : c'est un orgue, ou plutôt c'est l'ébauche d'un orgue. A peine la moitié d'un clavier ; deux octaves seulement. Mais, à mesure que vous vous servez de cet orgue, vous en voyez sortir une bande de papier où tout ce que vous jouez se trouve écrit avec une parfaite exactitude. En jouant un morceau, vous l'imprimez. Il va sans dire que ce n'est pas l'écriture musicale ordinaire. L'inventeur en a pourtant conservé les principes essentiels, la portée de cinq lignes, la clef de *sol* et la clef de *fa ;* il n'y a de changé que la forme du signe représentant les intonations et leur durée. Au lieu d'une figure arrondie, creuse ou pleine et ornée d'une queue, c'est tout simplement une barre ; et la longueur de cette barre exprime la durée du son. Les touches noires (dièzes ou bémols) portent sur le papier une empreinte particulière. Il n'y manque absolument que les signes négatifs (les silences et les barres de mesure), et l'on comprend qu'ils ne peuvent pas y être ; la ponctuation ne fait point partie du discours, et un instrument qui prendrait sur le fait et fixerait sur le papier la parole articulée, n'écrirait ni points ni virgules.

Vous dites que tout cela est très-ingénieux sans être nouveau, et que nous avons déjà vu, à l'une des Expositions qui ont précédé celle de 1855, un piano pourvu probablement d'un mécanisme à peu près semblable, et dont chaque touche marquait de même son empreinte sur une longue bande placée autour d'un cylindre, et qui se déroulait progressivement. C'est vrai. Mais voici ce que votre piano ne faisait pas.

Quand vous cessez de presser les touches de l'orgue de M. Marzolo, il se tait comme tous les autres. Mais si vous êtes curieux de juger ce que vous avez joué, — je suppose que vous avez improvisé, — vous n'avez qu'une détente à toucher. A ce signal l'instrument docile recommence aussitôt, et vous répète avec une exactitude mathématique tout ce que vous avez joué, et cela non pas une fois, mais deux, trois, quatre ou davantage, jusqu'à ce que vous ayez effacé volontairement l'empreinte de votre improvisation. Voilà ce qui n'avait pas encore été imaginé, et ce que personne n'aurait cru possible. Il y a trois cents ans on aurait infailliblement brûlé M. Marzolo comme un confident trop favorisé de Beelzébuth. Aujourd'hui que Beelzebuth a perdu son crédit, on admirera tout ce qu'il y a d'ingénieux dans l'instrument de M. Marzolo, et on l'honorera proportionnellement à l'utilité de son invention, et ce sera justice.

G. HÉQUET.

Salon de 1855. — École suisse. — Halte de chasseurs de chamois, tableau par M. Meuron.

Exposition universelle des Beaux-Arts (1).

SUISSE ET PIÉMONT.

La Suisse compte plusieurs peintres, et parmi eux un nom justement célèbre, celui de M. CALAME, l'habile interprète des grandes scènes des Alpes. Peu d'artistes aujourd'hui, si l'on excepte ceux de l'école Dusseldorf, osent affronter les difficultés qu'oppose au peintre cette nature grandiose ; et cette école, par l'uniformité de son procédé, pour ainsi dire stéréotypique, n'en prend qu'un calque monotone et sans vie, qui ne la reproduit ni dans sa réalité ni même dans sa poésie. Parmi nous les paysagistes s'en défendent et la nient comme un paradoxe. Dans leur impuissance à la rendre, ils ont pris le parti de la proscrire et de la supprimer. Au lieu d'aller en Suisse, ils se fixent à Barbizon ou à Marlotte. Et le gros du public amateur, race docile au fond, et qui se figure n'aimer que ce qu'on lui sert, non-seulement se passe très-bien des paysages alpestres, mais encore a fini par ne plus en vouloir du tout, et il les considère comme choses bonnes à fournir des sujets d'enluminures ou des dessus de tabatières. La mode du paysage de nos jours est à la mare, à la grenouillère, au bouquet d'arbres, ou tout au plus à la lisière de bois. Tout le vieux monde des anciens paysagistes s'est écroulé ; il a disparu comme l'Atlantide, avec ses nombreux plans de terrains, ses rochers, ses cascades, ses arbres aux formes heureusement balancées, ses troupeaux et ses bergers, ses temples, ses palais et ses chaumières. Il y avait sans doute besoin de revenir au sentiment plus vif de la nature. Mais la réforme a dépassé le but, et l'on a par trop simplifié non-seulement la composition, mais encore l'exécution. On abusait de l'abondance et de la richesse des matériaux ; on abuse aujourd'hui de la pauvreté et de la mesquinerie. On peignait d'une manière trop finie ; on peint d'une manière trop lâchée. — Mais je m'aperçois que je dérive de ma route, et que, préoccupé de regrets inspirés par le présent, au lieu d'aller en Suisse, je m'arrête aussi à Marlotte et à Barbizon. — Il ne faut rien proscrire dans l'art, pas plus le simple buisson que la forêt, pas plus la mare au milieu d'une prairie que les pâturages alpestres couronnés de glaciers. Sans doute la lutte avec le géant de l'Helvétie est difficile ; et pour être victorieuse elle doit être opiniâtre. Ce n'est pas en une course rapide de touriste pendant les beaux jours d'une courte saison qu'on peut parvenir à se rendre maître des beautés sublimes et étranges de cette nature. L'éloignement des artistes et du public pour ce genre de paysage ne provient-il pas d'une multitude d'essais informes, faits en courant ? Ce n'est qu'à l'aide d'études sérieuses et suivies que l'on peut espérer de traduire l'impression si profonde, si saisissante, que le spectacle des Alpes fait éprouver à tous ceux qui les visitent. Les principales difficultés proviennent de la grandeur inusitée des proportions, d'une part, et, de l'autre, de la vivacité, de la crudité des teintes avec lesquelles les objets même éloignés apparaissent dans la transparence d'un air raréfié. Il faut apprendre à voir, à choisir dans ce chaos gigantesque ; il faut savoir recueillir, au milieu de l'immense concert, quelques mélodies intelligibles à tous, ou mieux encore, si votre génie vous le permet, quelque harmonie solennelle qui fasse passer dans l'âme du spectateur un retentissement lointain de ses impressions majestueuses à la fois et terribles. Quand de pareilles magnificences sont à la portée des paysagistes, je ne puis, pour ma part, m'expliquer qu'ils les négligent, bien qu'ils s'en aillent fréquemment aujourd'hui chercher jusqu'au fond de l'Orient des aspects nouveaux et des horizons inconnus. Si la complication des lignes dans les aspects de montagnes fait reculer les paysagistes, d'admirables effets de coloration à rendre devraient les attirer invinciblement vers la Suisse ou les Pyrénées. Dans un paysage horizontal, ou peu accidenté, c'est la lumière directe qui brille seule, pour ainsi dire ; dans le paysage de montagnes, au contraire, elle se multiplie au gré des plans plus ou moins verticaux qui la réfléchissent, et dans ces rejaillissements elle acquiert une intensité que doublent les grandes ombres portées. Pour moi, je ne sais quelle indicible et pénétrante

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648 649, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666 et 667.

École suisse. — Le lac des Quatre-Cantons, tableau par M. Calame.

École suisse. — Une mère et son enfant, tableau par M. Van Muyden.

poésie s'exhale, chaque jour nouvelle, de cette merveilleuse illumination de la terre sous l'éveil matinal du ciel, ou sous ses dernières caresses du soir. Qui n'a pas vu, une fois au moins dans sa vie, les premières lueurs du jour éclairer tout à coup quelque haute cime neigée, puis successivement dorer les aiguilles granitiques élancées vers le ciel et ruisseler sur les flancs abrupts jusqu'au fond des vallées, à mesure que le soleil s'élève; qui n'a pas vu, le soir, les dernières rougeurs du couchant empourprer les neiges éternelles, les ombres bleuâtres et violettes remonter lentement vers elles, les envahir, les éteindre; puis, après un temps plus ou moins long de ce premier évanouissement, les pâles névés s'animer encore des reflets du ciel, comme une dernière ondée de sang remonte au visage des mourants; les sommets se recolorer comme s'ils saluaient déjà une nouvelle aurore, mais retomber bientôt, après cette dernière et rapide illumination, dans le froid mortel de la nuit...; qui n'a pas vu, qui n'a pas suivi les phases diverses de ces phénomènes, ignore ce qu'il y a de plus magique dans les sublimes spectacles que la nature offre à notre admiration. Ces merveilles, nos poëtes ont su les décrire; nos paysagistes ne sauraient-ils pas les peindre?

M. Calame n'a envoyé qu'un seul tableau, reproduit ici par la gravure: *une Vue du lac des Quatre-Cantons*, prise dans la branche si profondément encaissée et si pittoresque qui se termine à Fluelen, près d'Altdorf. Le spectateur a devant lui, à gauche, la célèbre chapelle de Guillaume Tell, et, à droite, la pyramide tronquée de l'Uri-Rothstock, dont les glaciers dominent toute la chaîne des montagnes escarpées, baignant leur pied dans le lac. L'instant choisi par l'artiste est celui d'une belle matinée. Un léger voile de brumes bleuâtres est étendu sur tout le paysage, et, pendant que les plans plus rapprochés émergent de ces vapeurs matinales, elles s'épaississent, au contraire, dans la direction où le lac s'enfonce, et éteignent complétement les objets lointains. Dans ce tableau de M. Calame on respire pleinement le calme profond, la sérénité majestueuse, l'infinie grandeur du spectacle. Ce ne sont pas les détails, les accidents alpestres qu'il a voulu mettre sous nos yeux; c'est toute une harmonie, recueillie par lui avec une délicieuse émotion dont il a voulu fixer le souvenir, et faire passer l'impression dans l'âme du spectateur. Mais cette vaporeuse poésie, cette teinte uniforme et suave, ne prenait pas assez fortement le public, sollicité par l'éclat, l'intempérance, le cliquetis, l'excentricité de tant de peintures visant diversement à l'originalité. Peu de toiles de l'Exposition auraient pu être placées près de celle-ci, s'il s'était agi de lui faire un entourage aussi paisible. Il faut regretter qu'à côté de cette œuvre d'un aspect si calme et si doux, M. Calame n'ait pas exposé quelqu'une des scènes terribles que son pinceau a souvent eu occasion de saisir dans les hautes vallées des Alpes, et que son crayon a popularisées. Sous cet aspect il eût été compris par tous; quoi qu'il en soit, nul ne sait comme lui donner le sentiment de la grandeur des proportions du paysage alpestre, et il reste incontestablement le maître en ce genre de peinture. — M. Diday, dont M. Calame a été l'élève, a exposé d'anciens tableaux: *le Chêne et le Roseau*, appartenant au musée de Genève; *le Glacier de Rosenlauï*, au musée de Lausanne, et un *Souvenir de l'Oberland*, ouvrages qui ont perdu de leur importance. Ils attestent l'habileté de la main, malgré un faire monotone; mais ce qui leur manque complétement, c'est l'accent de nature. — M. Baudit, élève de M. Diday, n'a rien retenu de la manière de son maître; il a exposé plusieurs petites études, faites en Auvergne, en Bretagne et aux environs de Fontainebleau, d'un effet assez vif et assez solidement peintes. — M. Castan fait preuve d'un sentiment élégant et harmonieux dans une *Matinée d'automne;* mais il y réfléchit encore trop la manière de son maître, M. Calame. — Deux autres élèves de M. Calame, M. Duval et M. Bakof, ont exposé, le premier: *un Ravin des Apennins* et *un Site des environs de Salerne*, bien composés, mais d'un aspect froid; le second: *une Scène des Sorciers, de Macbeth* et *le Printemps fêté par des Grenouilles*, qui laissent à désirer sous le rapport de l'exécution, mais qui annoncent une certaine imagination.

Si des paysagistes on passe aux peintres de genre, on remarquera avec éloges deux jolis tableaux de M. Van-Muyden: *une Mère et son enfant*, peinture gracieuse et habile, mais qui trahit un peu de recherche (*l'Illustration* en donne la gravure); et un *Réfectoire de Capucins à Albano, près Rome*, d'un ton clair et vif, d'une touche facile et spirituelle. Les attitudes, les physionomies des moines, sont saisies et rendues avec vérité et intelligence. Cette petite toile mérite d'être particulièrement citée parmi les tableaux bien réussis de l'Exposition. — Une gravure reproduit aussi la *Halte de chasseurs de chamois dans les Alpes*, par M. de Meuron; on peut reprocher quelque dureté à l'exécution; mais il faut louer la parfaite vérité avec laquelle les personnages sont mis en scène, ainsi que la vérité d'aspect de la scène elle-même. C'est bien là l'âpreté du sol et des rochers des hautes régions alpestres, où la pierre, dénudée de végétation, est incessamment usée par l'action des frimas et des tourmentes. Les vêtements, l'attitude du chasseur étendu à terre, le geste du jeune garçon se couvrant les yeux avec la main contre le soleil, et regardant attentivement tous les sommets pour y découvrir quelque chamois, tout semble avoir été copié sur nature. — Il y a plus d'art, plus de labeur, mais encore beaucoup de naturel dans le tableau de M. Edouard Girardet, une *Foire dans l'Oberland bernois*. Il est bien regrettable qu'un coloris faux et une exécution conventionnelle nuisent à l'effet de cette composition si heureuse, si abondante, où les physionomies sont rendues avec un esprit d'observation si remarquable. — Nous citerons encore une scène naïve de mœurs suisses, *la Déclaration*, par M. Moritz.

Dans la peinture sérieuse, on ne trouve à nommer que M. Lugardon, élève de Gros et de M. Ingres; il a exposé deux tableaux: le *Christ sur la croix* et *Ruth*. *L'Illustration* reproduit cette dernière composition, qui, sans être d'une correction sévère, a une simplicité qui plaît. — Dans la peinture non sérieuse, M. Grosclaude père s'est fait une réputation populaire. Il réussit à peindre, dans toute leur vulgarité ignoble, des *Fumeurs*, des *Joueurs de cartes*, des *Buveurs*, etc. — Dans le pastel, nous citerons une élève de

École suisse. — Ruth, tableau par M. Lugardon.

École sarde. — La nouvelle de la mort du roi Charles-Albert, tableau par M. Ferri.

M. Léon Cogniet, Mme ARCHINARD, qui a peint son propre portrait et celui de son fils.

SARDAIGNE. — Si les peintres suisses se renferment exclusivement dans les tableaux de petite dimension, les peintres piémontais manifestent l'ambition des grandes toiles. Une des meilleures est celle de M. FERRI : *la Nouvelle de la mort du roi Charles-Albert*, apportée dans une humble cabane par un prêtre à un jeune soldat blessé, en congé dans sa famille. Cette composition, reproduite ici, a de la simplicité, du naturel, sans tomber dans la vulgarité ; l'exécution est sage et un peu froide ; la couleur claire, faible et assez harmonieuse. Dans le talent mesuré de l'artiste on retrouve l'élève de MM. Bouchot et Paul Delaroche. — M. GASTALDI a compris *le Rêve de Parisina* comme une scène bourgeoise. Ce mari sortant du lit en belle chemise à jabot, même privé de son bonnet de nuit, est déplaisant à voir, et le poignard qu'il saisit dans sa fureur jalouse, le drame sanglant dont la menace plane sur la jeune femme, ne parviennent pas à ennoblir ce petit lever conjugal. M. Gastaldi se montre plus peintre et plus coloriste dans son tableau des *Prisonniers de Chillon*. — M. CAMINO a peint un paysage fantastique, intitulé *Forêt vierge*, où un tigre en embuscade au fond d'une grotte regarde s'avancer un gigantesque serpent. Cette peinture est fausse comme un décor d'opéra. Dans un autre paysage il a voulu peindre *le Ciel d'Italie*, s'il faut en croire le livret. Cette prétention n'est justifiée en aucune façon. — Dans un dernier article nous jetterons un rapide et triste coup d'œil sur les peintures envoyées par l'Italie. L'art, hélas ! a déserté cette terre privilégiée, dont il fit jadis la gloire. Le Piémont est dans la Péninsule la contrée où, dans le passé, il s'est montré le moins brillant. Aujourd'hui le Piémont, par la liberté de ses institutions, est placé à la tête de l'Italie ; il a en lui l'aspiration à de grandes destinées ; il a les regards dirigés vers l'avenir. De pareilles conditions de vitalité doivent être favorables au développement de l'art ; et s'il n'y jette pas encore un vif éclat, il y a lieu de penser que la culture s'en étendra, s'y perfectionnera, et portera un jour des fruits dignes du sol où ils auront pris naissance.

A. J. DU PAYS.

Exposition universelle de 1855 (1).

OMISSIONS. — PROTESTATIONS. — RÉPARATIONS.

Maintenant que l'Exposition n'est plus que poussière, et que dans ce palais de l'Industrie où l'araignée, comme dit le poëte persan, a déjà choisi son coin pour y filer sa toile solitaire, la cognée monotone du démolisseur a remplacé le piétinement joyeux et sonore qu'y fit pendant six mois la civilisation représentée par deux millions de visiteurs ; maintenant que de cette cage mal bâtie, mais bien habitée, où la France, comme un oiseau divin, chanta sa fanfare de gloire et de génie à tous les peuples envieux et ravis, — plus rien ne reste que des pierres et du verre préventivement adjugés aux marchands de décombres et aux entrepreneurs de bâtisses (car, quoi que l'on en pense, il faudra bien reconnaître que ce monument, une fois sa destination remplie, n'est plus qu'un anachronisme burlesque) ; — essayons, à notre tour, de juger cette Babylone condamnée ; demandons-nous, avec défiance de nous-même, mais avec sincérité et conscience, si tout a été dit, tout accompli, tout justifié dans le procès suprême dont elle a été le tribunal, et si quelques regrets, quelques amertumes ne doivent pas tempérer nos admirations de la veille. Il nous reste encore quelques industries à examiner ; mais, avant de consommer cette partie de notre tâche, un devoir nous pressait avec plus d'urgence, un devoir qui est aussi un droit, et auquel nous ne devons pas plus faillir devant nos lecteurs que devant nous-mêmes.

Ce droit, c'est la recherche sérieuse, indépendante, modérée et ferme, des causes de divergence que, parmi les industries étudiées par nous, nous avons cru remarquer entre nos appréciations et les décisions du jury. Hâtons-nous de déclarer que ces divergences sont peu nombreuses, et que l'immense, mais l'immense majorité des récompenses décernées confirme d'une manière si éclatante nos désignations et nos critiques, qu'un moment le mouvement d'orgueil que cette coïncidence a soulevé dans notre pensée a failli nous empêcher d'aller plus loin. Il n'en a rien été cependant : si rares que soient les noms que nous avons eu la douleur de voir récompenser autrement que nous ne l'espérions, ils ont pourtant, au point de vue de l'art industriel pur, une signification si vivace et une importance si caractéristique qu'il ne nous serait pas possible de garder le silence sans manquer tout ensemble à la calme et rigoureuse impartialité dont ce journal a toujours fait preuve, au respect que commande le talent, à la franchise que réclame la justice, et, s'il faut tout dire, à la dignité et à la droiture de nos convictions.

Nous honorons toutes les décisions prises ; nous acceptons toutes les sentences avec d'autant plus de recueillement que, n'étant pas partie intéressée, nous n'avons pas à invoquer le bénéfice de ce qu'on appelle, au Palais, la malédiction des vingt-quatre heures ; mais nous avons trop défendu pendant la lutte pour abandonner après la défaite ; mais nous avons, comme spectateur du concours, droit d'examen sur les juges aussi bien que sur les champions ; mais nous sommes tenus, enfin, nous qui dans l'Exposition avons vu autre chose que des noms propres, de soutenir jusqu'au bout ce rôle que, seuls peut-être, nous avons joué et jouons encore, et de prouver que notre intolérance en matière de principes n'a d'égale que notre tolérance à l'égard des personnes.

On sait que la XVIIe classe, dont nous nous sommes spécialement occupé, se compose des industries si éminemment françaises et si hautement artistiques de l'orfèvrerie, de la bijouterie et de la bronzerie ; comme nulle part le génie industriel de notre fabrication parisienne n'est représenté avec plus de variété, de richesse et de supériorité européennement confessée, consultée et reproduite, nulle part aussi nous ne trouverons d'exemples plus flagrants des anomalies que nous avons souvent signalées à l'opinion et à la Commission impériale, d'arguments plus énergiques contre les abus de la jalousie commerciale, de la concurrence égoïste, de la complaisance envers les étrangers et contre le danger de faire juger les artistes par les marchands, les fabricants par leurs rivaux, les hommes d'inspiration, de goût, de progrès et de travail par les syndics de la tradition, les experts de la commande, les maîtres-jurés de la routine et les courtiers de la spéculation. Ne récriminons pas ; citons :

De l'aveu unanime de la commission, du jury, du public et de la presse, quatre noms : Barye, Froment-Meurice, Vechte et Rudolphi, représentaient dans la XVIIe classe l'art le plus élevé, la perfection la plus éblouissante, la main-d'œuvre la plus originale et le sentiment du beau le plus exquis. Nous n'assimilons pas, nous ne discutons pas, nous ne revenons pas sur ce que nous avons dit (et ce que nous avons dit nous ne retranchons pas une syllabe) ; nous nous bornons à constater un fait clair comme la lumière et proverbial comme un axiome. Qu'a-t-on fait de ces quatre noms ?

Barye a obtenu la grande médaille d'honneur à l'Exposition de l'industrie comme fabricant de bronzes, et à l'Exposition des beaux-arts, la croix d'officier comme statuaire. Il n'y a eu, dans tout le monde de l'intelligence et des arts, qu'un cri d'approbation, qu'une acclamation de reconnaissance, et notre enthousiasme, qui avait, — nos lecteurs s'en souviennent, — devancé et annoncé cette grande justice, n'a regretté qu'une chose : c'est que Barye, qui, depuis la mort de Rude et le repos de David, est notre seul statuaire de génie vivant et travaillant, n'ait pu détacher des frises du nouveau Louvre les quatre inimitables groupes de figures et d'animaux qu'il vient d'y achever, et les porter au palais de l'avenue Montaigne, où ils lui eussent valu la grande médaille d'honneur, remportée par Rude, Dumont, Duret et Rietschel. Nous reparlerons de ces groupes, et nous engageons quiconque a le sentiment de l'antique, d'aller, pendant que les échafaudages sont encore debout, contempler et saluer de près la plus belle œuvre de la sculpture contemporaine.

Vechte, dont les vases miraculeux et le Bouclier apothéotique de Shakspeare, Milton et Newton, ont été qualifiés par le rapport officiel : « orfèvrerie d'art d'un admirable travail, » — excusez le style ; — Vechte, qui nous revient, et qui, à la prochaine Exposition, aura compris qu'une vitrine anglaise n'est pas un cadre bien national pour le Michel-Ange de l'orfèvrerie française, — Vechte a obtenu la deuxième des trois grandes médailles d'honneur décernées à la XVIIe classe ; bravo encore. C'est à M. Morel qu'est échue la troisième.

Pour laquelle des œuvres de son exposition ? demanderons-nous avec tout le respect que nous inspirent la décision du conseil des présidents et l'admirable talent de M. Morel, auquel personne n'a rendu plus sympathiquement hommage que nous. Si c'est pour l'audacieuse coupe du Persée, dont la composition est de Klagman, et dont les émaux ont été si malheureusement exécutés qu'elle n'a pu figurer parmi les trophées d'honneur et qu'on la retravaille au moment où nous écrivons, comment expliquer la mention du jury : « Mérite exceptionnel de composition et d'exécution ? » Si c'est, au contraire, pour les autres pièces, la plupart connues et anciennement exposées et récompensées, M. Morel lui-même a dû trouver ce rappel quelque peu étrange. Nous penchons à croire qu'on a voulu plutôt honorer l'industrie complexe de la bijouterie et de la joaillerie dans l'homme qui la personnifie au plus haut degré et qui en pratique si merveilleusement toutes les branches, et que c'est aussi pour tenir compte à M. Morel de ses incessants sacrifices et de sa laborieuse carrière, qu'on a ajouté à la récompense honorifique une pension viagère de neuf cents francs. Voilà pour les grandes médailles. Froment-Meurice ne vient qu'à la suite, et Rudolphi plus bas encore.

C'est à n'y pas croire, et pourtant cela est. On sait que la seconde médaille d'honneur a été créée quelques jours seulement avant la cérémonie du 15 novembre, supplémentairement ou plutôt contradictoirement à l'institution primitive qui n'en admettait qu'une seule d'or, — la grande, — destinée aux industries de premier ordre et aux œuvres d'un mérite exceptionnel. La deuxième, — de petit honneur, probablement, — a été décernée à dix-huit exposants, parmi lesquels la grande ombre de Froment-Meurice se trouve en compagnie de détaillants français et anglais, de fabricants de galvanoplastie et de couverts, — tranchons le mot, — de notabilités secondaires, rendues plus disparates encore par le rapprochement de quelques noms d'un mérite réel, tels que Zuloaga de Madrid, Bapst, Denière, Eck et Durand, et Rouvenat de Paris, et Hunt et Roskell de Londres.

Mais Froment-Meurice, cette renommée si pure que la mort venait de faire sainte, ce vainqueur si incontesté de toutes nos expositions, ce génie et ce cœur, ce créateur et ce maître, cette gloire de Paris et de la France, — ils l'ont mis sur la même ligne que les commerçants de la rue de la Paix, que les tailleurs de diamants d'Amsterdam, que les estampeurs de Berlin et de Londres, que les marchands de cuillers de Paris ! Oh ! nous dirons, — ici ou ailleurs, — mais il faudra bien que nous le disions — comment et pourquoi l'homme qui, pour un ensemble de chefs-d'œuvre bien moins considérable que son exposition actuelle, avait rapporté de Londres la croix d'officier de la Légion d'honneur, a subi ce découronnement posthume, auquel rien n'a manqué, du reste, pas même le coup de pied de la *Revue des Deux-Mondes*, où M. Gustave Planche, avec son courage qui ne s'attaque qu'aux femmes, aux vieillards, aux absents ou aux morts, a trouvé moyen d'insulter cette noble existence, dans ce style qui justifie si bien le mot de Buffon, et à l'aide de ces procédés littéraires qui consistent à couvrir méthodiquement de boue ce que l'opinion publique a l'habitude de couvrir de fleurs. — Pour revenir à la deuxième médaille, la veuve de Froment-Meurice a pensé que pour la mémoire de son mari dont elle est solidaire, autant que pour l'avenir de son fils dont cette gloire est l'héritage, elle ne devait pas accepter cet amoindrissement inexplicable, et elle a refusé nettement, simplement, comme c'était son devoir. Le public, qui doit être, nous assure-t-on, convoqué prochainement à une exposition complète des œuvres de la maison Froment-Meurice, confirmera cette vaillante résolution et jugera en dernier ressort.

Pour Rudolphi, c'est plus lamentable peut-être. On ne l'a jugé digne que de la médaille d'argent (il l'a également refusée), qui, de médaille de première classe qu'elle était dans l'origine, se trouve rejetée au troisième plan par suite de la création imprévue de la deuxième médaille d'or. Quand on se rappelle ce qu'était la vitrine de ce consciencieux et intelligent orfévre, la plume tombe des mains. Par suite de l'ordre alphabétique des noms, Rudolphi, l'auteur du vase des *Sept péchés capitaux*, qui était peut-être la pièce la plus originale de l'Exposition ; Rudolphi dont le nom rappelle les délicatesses les plus inouïes de la ciselure mises au service de la composition la plus poétique et du dessin le plus sévère, — se trouve placé sur la liste des médailles de première classe à côté de deux fabricants de strass et de bijouterie fausse, et en société de marchands de plaqué, d'éditeurs de statuettes équivoques et de garnisseurs de nécessaires. On comprend qu'il ait décliné cet honneur.

D'autres, qui l'ont accepté, n'en ont pas dû être charmés davantage. La médaille de première classe, si elle fût restée ce qu'elle était d'abord, convenait, — non pas à Rudolphi qui méritait mieux, — mais à bon nombre d'honorables exposants qui, ne prétendant pas à la distinction suprême, s'en fussent tenus très-honorés. Quelle signification, par exemple, peut-elle avoir pour M. Lebrun, le doyen de notre bonne et élégante orfévrerie de table, ou pour Fannière, le premier et le plus illustre de nos ciseleurs parisiens, pour qui l'Exposition n'eût eu d'autre résultat que de les placer *ex æquo* avec des médiocrités dont il répugne d'écrire le nom, si l'Empereur ne leur eût accordé à tous deux, et aux applaudissements universels de l'industrie et de l'art, la croix de la Légion d'honneur, leur véritable récompense ? Quelle compensation offrira-t-elle à un homme qui, comme Payen, le courageux bijoutier en filigrane, a joué sa fortune pour la résurrection d'une industrie, et n'a pas même rapporté un peu de gloire de la création d'un chef-d'œuvre auquel avaient collaboré Diéterle, la manufacture de Sèvres et plusieurs de nos premiers artistes ? Pour ceux-là, couronnés aux expositions antérieures, elle semble impliquer une déchéance ; mais à d'autres qui, comme M. Wiese surtout, l'ancien contre-maître de Froment-Meurice, avaient débuté d'une façon si éclatante dans la carrière des exhibitions, n'a-t-elle pas apporté, avec une accusation imméritée d'impuissance, quelque chose d'amer comme le désespoir et de funeste comme le découragement ? Voilà ce qu'on eût dû prévoir.

Allons plus loin. La première maison d'orfévrerie de Paris, celle de M. Charles Christofle, a obtenu, elle aussi, une grande médaille d'honneur ; mais savez-vous dans quelle classe et sur quelle initiative ? On ne le croirait pas, si l'on n'en avait la preuve sous les yeux. M. Christofle, auteur de ce splendide service de l'Empereur dont nous avons pu blâmer quelques parties artistiques, mais qui, comme œuvre industrielle, est l'une des plus grandes et des plus magnifiques productions de notre temps ; M. Christofle, dont les ouvriers, les contre-maîtres et les chefs de service ont été récompensés dans la XVIIe classe, c'est-à-dire et avec toute raison comme coopérateurs d'un orfévre, qui est orfévre, en effet, dans la plus large extension du mot ; — M. Christofle obtient sa grande médaille dans la IXe classe, celle des industries concernant l'emploi de l'électricité et de la chaleur. Il est très-vrai que sa maison exerce la galvanoplastie sur l'échelle la plus considérable ; mais précisément dans le service de l'Empereur, exécuté par les procédés de fonte, de modelage et de ciselure propres à l'orfévrerie ordinaire, la galvanoplastie n'est entrée que comme accessoire des plus minimes. Dira-t-on que le jury de l'orfévrerie n'avait pas à s'occuper de galvanoplastie ? Alors, pourquoi lisons-nous dans la liste des médailles d'honneur de la XVIIe classe : « M. Gueyton, à Paris ; ouvrages remarquables en galvanoplastie. — MM. Vollgold et fils de Berlin ; « bas-relief d'argent fin ; produits de galvanoplastie ? »

Craignait-on que le contraste ne fût trop criant, ou qu'est-ce alors que ces aberrations, ces déplacements arbitraires, ces empiètements d'une classe sur une autre ? Nous avions annoncé, dans le temps, sans trop y croire, l'honneur qu'on se proposait de faire au bas-relief prussien en question ; nous étions bien informé. Le public a haussé les épaules devant ce tour de force de mauvais goût, bien digne de cette abominable mythologie allemande qui se prête à tout, et qui croit idéaliser le type vulgaire de ses modèles en les affublant d'oripeaux antiques entrevus dans l'ivresse, non pas du vin, mais de la bière. Mais il fallait bien faire quelque chose pour le juré berlinois, qui a non-seulement enlevé cette nomination, mais qui s'en est fait encore donner une analogue (et toujours dans cette malheureuse XVIIe classe) pour un certain album artistique, catalogué aux Beaux-Arts, dont la couverture, classée parmi les produits de l'orfévrerie, est au-dessous de toute appréciation. Et que dirons-nous encore de M. Garrard (Londres), à qui une médaille d'honneur est accordée pour sa « pagode en argent » et son « émouchet sur sa proie ? » Et de M. Hancock (*idem*,

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 657, 658, 659, 660, 662, 663, 664, 665 et 666.

ibidem) : « thé flamand, grande cannette ? » Nous en avons dit un mot, de ces pagodes, de ces cannettes, et de ces émouchets. Même médaille à M. Duponchel pour sa « statue de Minerve. » M. Duponchel a exposé aux Beaux-Arts cette Minerve d'argent, d'or et d'ivoire, qui ressemble à celle de Phidias comme M. Simart qui l'a exécutée ressemble à Praxitèle, mais dont tout l'honneur, comme pensée et comme souvenir, revient à M. le duc de Luynes, qui a eu là une véritable fantaisie historique, dans le sens futur du mot. A l'Industrie, M. Duponchel n'a exposé que deux coupes, l'une en cristal de roche, qui est médiocre, l'autre en lapis, surmontée d'un petit groupe de Feuchères, chef-d'œuvre exécuté, il y a bien longtemps, par Morel alors contre-maître de M. Duponchel, lequel s'opposa d'abord à la confection de cette pièce, et ne l'accepta que lorsqu'elle eut été achetée par Mme la duchesse d'Orléans, à qui elle a été empruntée pour l'Exposition.

Ceux qui ont admiré dans la vitrine des diamants de la Couronne les beaux joyaux de S. M. l'Impératrice, œuvre de Lemonnier, décoré à la suite de l'Exposition de Londres, ou qui se sont arrêtés devant les parures de si bon goût de MM. Paul frères, ou devant la bijouterie religieuse de M. Marrel jeune, fondateur réel de la réputation de la maison Marrel frères, apprendront avec quelque surprise que MM. Lemonnier, Paul et Marrel ont obtenu la médaille de bronze (2e classe). Cette médaille avait été décernée aussi à l'un des premiers fabricants de Paris, M. Dafrique, consciencieux créateur de presque tous les bons modèles de l'orfévrerie courante, sans rival pour ses chaînes et ses bracelets ; mais, soit que l'opinion soulevée ait amené une rectification, soit qu'il y ait eu erreur, M. Dafrique a reçu une médaille de première classe. Enfin, notre premier émailleur, M. Sollier, a obtenu une mention honorable. C'est tout ce que nous avions à dire de l'orfévrerie.

Dans la section des bronzes d'art, nous avons nommé Barye. Après lui, et dans un autre ordre d'idées, cela va sans dire, le nom le plus unanimement acclamé, comme bon goût, perfection infinie, variété et utilité réelle, était le nom de M. Barbedienne. M. Barbedienne a obtenu la grande médaille d'honneur, mais dans la classe XXIV, c'est-à-dire pour ses meubles, c'est-à-dire plutôt comme ébéniste que comme fabricant de bronzes, quand l'ébénisterie n'est précisément que l'accessoire de sa fabrication bronzière. La grande maison Elkington et Mason, du Royaume-Uni, a été traitée de même, bien que pratiquant à la fois l'orfévrerie et le bronze, et d'une manière d'autant plus importante que ce sont nos artistes qui lui sculptent ses modèles ; on lui a donné, comme à M. Christofle, sa grande médaille dans la classe de l'électricité et pour la perfection de ses travaux... galvanoplastiques.

Les médailles de première classe sont bien données. Il n'y manque que quatre noms : MM. Mercier et Weygand, dont les pendules avaient eu un succès si légitime et de si bon aloi, dont les modèles étaient aussi inédits que remarquables, et qui n'ont été jugés dignes que de la médaille de bronze ; — et MM. Daubrée et Lesueur aîné, portés pour la mention honorable, pour les punir, sans doute, le premier du fini et de l'heureux choix de ses bronzes, le second de la beauté de ses coupes et de ses vases, qu'on avait d'abord jugés dignes de figurer dans une vitrine d'honneur.

Telles sont nos réserves, peu nombreuses, on le voit, mais significatives. Nous devons faire la part de tout le monde ; mais nous n'accusons personne. Le jury de la XVIIe classe a eu pour président M. le marquis de Hertford, qui est, avec M. le duc de Luynes (absent, cette fois, et cette absence a été un malheur pour une industrie qu'il connaît et encourage si bien), le dernier grand seigneur et le Mécène le plus distingué de notre époque ; pour vice-président, M. le comte de Laborde, dont le nom fait autorité dans les arts ; pour membres, M. le duc de Cambacérès, M. Devéria, qui, après avoir été un peintre de talent, est resté un homme de haut goût, et enfin M. Fossin, l'un de nos plus estimables et de nos plus compétents joailliers, celui-là même dont le père a eu Morel pour contre-maître, et qui aura, lui, pour successeur, le fils de ce même Morel. A aucun de ces cinq noms (nous ne connaissons pas les autres, et les connussions-nous, nous n'aurions pas à les mentionner ici), il ne doit, de l'aveu de tous les exposants, être permis ou possible d'attribuer les quelques faits que nous avons signalés. Le bien qui s'est produit, au contraire, est leur œuvre exclusive, et ce bien a été immense.

Un mot maintenant des classes XXIV et XXVI, comprenant l'ameublement, les arts du dessin et l'imprimerie.

Ici notre tâche se simplifie. Un jury qui compte dans son sein des hommes comme MM. Dieterle, Hittorff, Benjamin Delessert et Digby Wyatt, ne peut, si quelque erreur inséparable de la faillibilité humaine a entaché quelqu'une de ses décisions, avoir péché qu'involontairement. Il n'y avait là ni anciens joailliers exerçant sous un autre nom que le leur et ayant intérêt à déprécier leurs confrères, ni bourguemestres marchands de draps appelés à juger des orfévres, ni Berlinois obstinés à emporter une récompense, coûte que coûte. Aussi n'aurions-nous qu'à louer des choix aussi dignes, aussi fondés, aussi logiques que ceux de MM. Barbedienne, Fourdinois et Delicourt pour les trois grandes médailles d'honneur, et ceux de MM. Grohé frères, Beaufils, Zuber, Hoole et des ouvriers de la cathédrale de Cologne pour la médaille d'or de second ordre (nos lecteurs retrouvent là des noms déjà cités par nous), — si quelques tout petits détails ne nous gâtaient ce bel ensemble. Aussi pourquoi, par exemple, MM. Jackson et Graham, de Londres, ont-ils, pour leur unique meuble, une médaille d'honneur, quand l'ouvrier français, M. Prignot, dont ce meuble est l'ouvrage, n'obtient qu'une médaille de bronze de deuxième classe ? Ainsi encore, pourquoi cette distance énorme entre nos trois premiers fabricants de papiers peints, Delicourt, Zuber et Desfossés ? Ce dernier n'obtient qu'une médaille d'argent, comme son dessinateur, tandis que les dessinateurs des deux autres sont à peine mentionnés ; et, de bonne foi, si le sujet des panneaux de M. Desfossés était un peu condamnable au point de vue *de la morale*, n'était-il pas vrai qu'au point de vue de la fabrication importante, de la difficulté vaincue et du bon marché relatif, il laissait bien loin derrière lui, au moins M. Zuber, dont nous ne prétendons affaiblir en rien par là la supériorité personnelle ? — On ne nous objectera pas que Dussauce, le dessinateur de M. Delicourt, a eu la médaille de première classe et la croix d'honneur ; tout le monde sait que M. Dussauce est industriel pour son compte autant que collaborateur de M. Delicourt, et d'ailleurs la croix, à nos yeux comme à ceux de bien d'autres, a été en beaucoup de cas plutôt une réparation et une fiche de consolation qu'une addition et une consécration. Nous n'en voulons pour preuve, dans cette même XXIVe classe, que MM. Fossey et Jeanselme, qui, pour avoir exposé tous deux, l'un comme créateur, l'autre comme fabricant, de véritables chefs-d'œuvre, n'ont eu que la médaille d'argent, qui ne leur eût tenu guère au cœur, si l'Empereur n'eût placé la croix sur leur poitrine ?

Tous les visiteurs de l'Exposition se rappellent les deux beaux autels de MM. Poussielgue-Rusand et Bachelet. M. Poussielgue-Rusand et M. Questel, son architecte-dessinateur, sont récompensés dans la XVIIe classe, — MM. Viollet-Leduc et Bachelet le sont dans la XXIVe ; nous demandons l'explication de ceci ; à moins qu'un autel ne soit un meuble ou que la différence des styles gothique et byzantin ne constitue un changement de nature, nous devons croire à une distraction ou à une faute d'impression.

Nous regrettons aussi que, dans cette même classe XXIV, et toujours dans la catégorie des médailles d'argent, un sculpteur aussi éminent que Cruchet ait été placé sur la même ligne qu'un fabricant de carton-pierre sans valeur artistique aucune ; — qu'on n'ait fait aucune distinction entre un homme comme Cremer, le fin et inimitable marqueteur, et tel découpeur à la scie de Milan ou de Brescia, imposé par l'entêtement autrichien, digne jumeau de la ténacité prussienne ; — (nous ne parlons pas de M. de Rothschild, qui, bien que commissaire de l'Autriche et juré de la XXIVe classe, n'a sacrifié aucune exigence de justice et de goût aux satisfactions de la vanité nationale), — que le premier de nos jeunes ébénistes d'avenir, M. Guéret, dont les produits étaient peut-être la perle sculpturale de l'Exposition, n'ait pas été mieux récompensé que M. Thonet de Vienne, M. Trollope de Londres, ou M. Wirth de Stuttgart ; — que les belles chaires et dais gothiques de la Belgique et des Pays-Bas n'aient obtenu que des médailles secondaires ; — que l'admirable bibliothèque de l'Association des ébénistes, achetée par S. M. l'Impératrice, et un peu grâce à nous, n'ait valu qu'une médaille de bronze à ses auteurs, et enfin que MM. Lagnier et Knecht, dont les sculptures avaient été si généralement admirées, et M. Cornu, le dessinateur de M. Tahan, ne figurent que dans la liste des récompenses de bronze. Il est vrai que M. Tahan lui-même n'a de médaille de première classe que pour ses coffrets (classe XXV : modes et articles de fantaisie), et que ses meubles, malgré leur haute destination, se sont vus sévèrement traités.

La classe XXVI contient, comme on le sait, l'imprimerie, les dessins industriels, la photographie et la plastique. Le jury avait pour vice-président M. Firmin Didot, qui n'a pu empêcher que cette admirable *Touraine illustrée* de M. Mame, le plus beau livre de notre époque, ne fût mise à la suite des éditions économiques de cette même maison, dans le motivé de la grande médaille d'honneur qu'on lui a accordée parce qu'on ne pouvait faire autrement, mais qu'on lui a accordée dans la classe des produits à bon marché, — dans la « boutique à quatre sous, » comme on a appelé, trop sévèrement peut-être, cette improvisation, bien pensée, mais piètrement réalisée, d'une exposition toute créée en vue des classes pauvres, et sur laquelle nous pourrons revenir un jour, car l'idée au moins en a été grande et belle. — Mais, en revanche, avec quelle joie entière et recueillie nous avons entendu proclamer les autres grandes médailles d'honneur de MM. Niepce de Saint-Victor, Talbot, Collas et des imprimeries impériales de Paris et de Vienne ! La voix publique avait prononcé d'avance, et nous en voudrions dire autant des deuxièmes médailles d'or, parmi lesquelles nous ne rencontrons ni M. Goupil, l'intelligent publicateur de tant d'illustres gravures ; ni M. Silbermann, dont nous nous reprochons d'avoir si imparfaitement indiqué les magnifiques impressions en couleur (1), et qui aurait pu se méprendre sur notre appréciation ; on les a relégués au troisième plan, en compagnie d'un calligraphe, d'un éditeur de dessins pour la broderie au crochet, de deux ou trois fabricants de registres anglais et allemands et de marchands d'encre d'imprimerie. Toutes les professions se touchent, comme on dit, et il fallait bien récompenser tout le monde. Aussi a-t-on failli ne récompenser personne. Et quand on pense qu'au milieu de cette prodigalité, la merveilleuse, l'importante, la puissante et spirituelle famille des dessinateurs industriels, de ces pères et de ces rois de l'Exposition, n'a eu, en bloc et tout brutalement, qu'une médaille d'or, décernée collectivement pour toutes ses branches à la Chambre de commerce de Paris !

Quant aux dessinateurs isolément récompensés, quant à la photographie et à la plastique, il n'y a qu'un mot à dire, et ce mot nous l'avons dit tout à l'heure : bravo. Tout ici est à sa place, tout est bon, tout est juste, tout nous va, sauf la petite incertitude de savoir si M. Th. de la Rüe, membre du jury de la XXVIe classe, et comme tel hors de concours, est le même que M. Th. de la Rüe, qui, en sa qualité de chef de la grande maison anglaise du même nom, a obtenu (et à bien juste titre, nous le déclarons hautement et l'avions annoncé d'avance) la grande médaille d'honneur dans la XXVe classe, pour la papeterie de luxe, les impressions de fantaisie, cartonnages, maroquineries, etc., etc. ? La question vaut la peine d'être posée, aucun des grands industriels qui faisaient partie d'un jury quelconque n'ayant, que nous sachions, concouru dans aucune classe.

Nous en resterons là, — du moins pour le moment. Non que les faits nous manquent ou que nous pratiquions la prudente maxime de ceux qui se gardent d'ouvrir leur main pleine de vérités, mais parce qu'à tout prendre, la somme du bien produit n'étant en rien altérée par quelques imperfections qu'il est bon de signaler, au moins comme repoussoir, le jury ne peut nous savoir mauvais gré de ramasser ce qu'il a laissé tomber sur sa route, — parfois pénible et ardue, nul ne le sait mieux que ceux qui, comme nous, l'ont vu à l'œuvre. Dans une intention excellente à coup sûr, on a récompensé les exposants dans la proportion d'un sur deux ; c'était trop. *Indè labes.* Et puis, à force de vouloir trouver des ouvriers et des collaborateurs, on a amoindri cette sainte et salutaire prérogative du travail individuel, que personne n'avait indiquée et défendue plus énergiquement que nous ; on n'a pas vu que là surtout il y avait des excès tentateurs, des nuances infiniment délicates, des intérêts sacrés à ménager, et à force d'inventer des bras, on a fini par supprimer des têtes. Mais ceci nous mènerait plus loin que nous ne voulons aller, et cette question reviendra mieux dans l'étude finale où, essayant de résumer la portée et les résultats complets, réels et, si l'on ne trouve pas ces mots trop prétentieux, historiques et sociaux de l'Exposition universelle de 1855, nous prouverons aux exposants, comme à leurs juges, que notre rôle n'a été et n'a voulu être qu'une mission de justice, d'impartialité, de bon vouloir et de dignité nationale, accomplie avec autant de décision que de bonne humeur par une main qui, sur les amis comme sur les adversaires, n'a frappé qu'à la façon du Mamamouchi de Molière sur le dos de M. Jourdain :

Non tener onta,
Questa star l' ultima affronta.

CH.-P. MAGNE.

P. S. — A propos de médailles, nous avons, dans notre avant-dernier numéro, attribué à feu Barre père la belle gravure de la médaille distribuée aux exposants. Ce modèle est de M. Albert Barre fils, qui l'avait commencé après la mort de son père. Comme tout le monde, la similitude de nom nous avait trompé ; mais cette erreur est peut-être le plus complet éloge qu'on puisse faire de M. Barre fils, puisque personne n'a vu de différence entre le burin de son père et le sien. — CH. P. M.

(1) En ce moment surtout, où nous avons sous les yeux la cinquième livraison, parue chez Bance, des *Etudes sur les carrelages historiés du douzième au dix-septième siècle, en France et en Angleterre*, par M. Alfred Ramée, et contenant les carrelages de l'abbaye de Fontenai, du château de Tonnerre et de Saint Nicolas de Troyes, dont les planches en couleur et le texte, imprimés par M. Silbermann, sont de véritables merveilles typographiques. — Ch.-P. M.

Echecs.

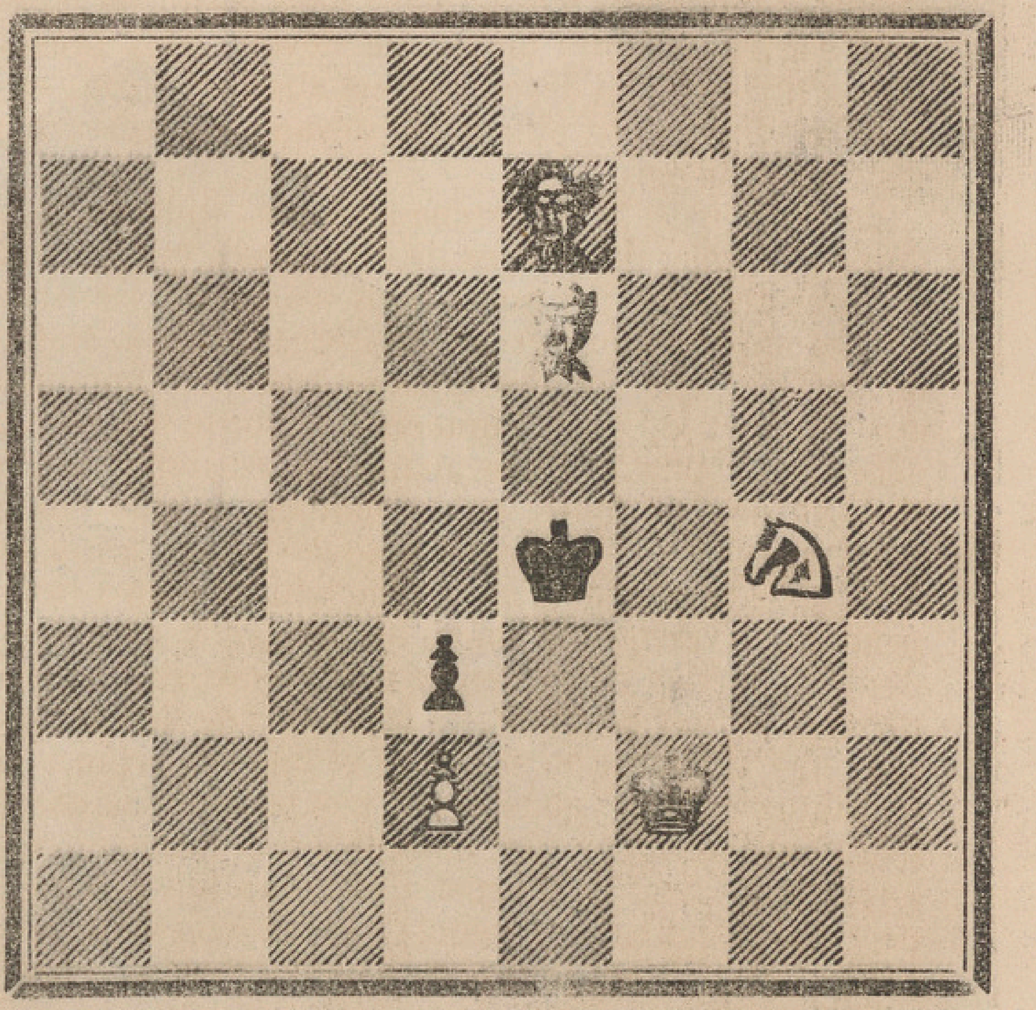
De H. de L. L. (Bruxelles). Le manuscrit est entre les mains de son propriétaire : votre travail est attendu impatiemment ; avez-vous reçu le prospectus ?

M. Lequesne (*café de la Régence*). Nous n'avons pas encore eu le temps de les examiner.

Ro.. C'est une des questions qui préoccupent le plus les membres du comité chargé de la révision des lois sur le jeu ; mais rien n'est décidé, et en pareil cas la galerie fait autorité.

PROBLÈME N° 51.

PAR M. GROSDEMANGE.



Les Blancs font mat en 5 coups sur une couleur, et en 6 coups sur l'autre.

J. A. DE R.

Le renouvellement de janvier étant très-considérable, ainsi que les demandes nouvelles d'abonnement, nous prions nos anciens abonnés de ne pas attendre au dernier jour pour se faire inscrire à nouveau. Cette mesure est nécessaire pour déterminer le nombre de notre tirage.

Exposition universelle de Londres, en 1851.

L'article suivant, que nous empruntons au *Journal des*

Débats, indique, entre les suites de l'Exposition de Londres et celles de l'Exposition de Paris, le motif d'un rapprochement que nous aimons à reproduire ici comme un avertissement utile :

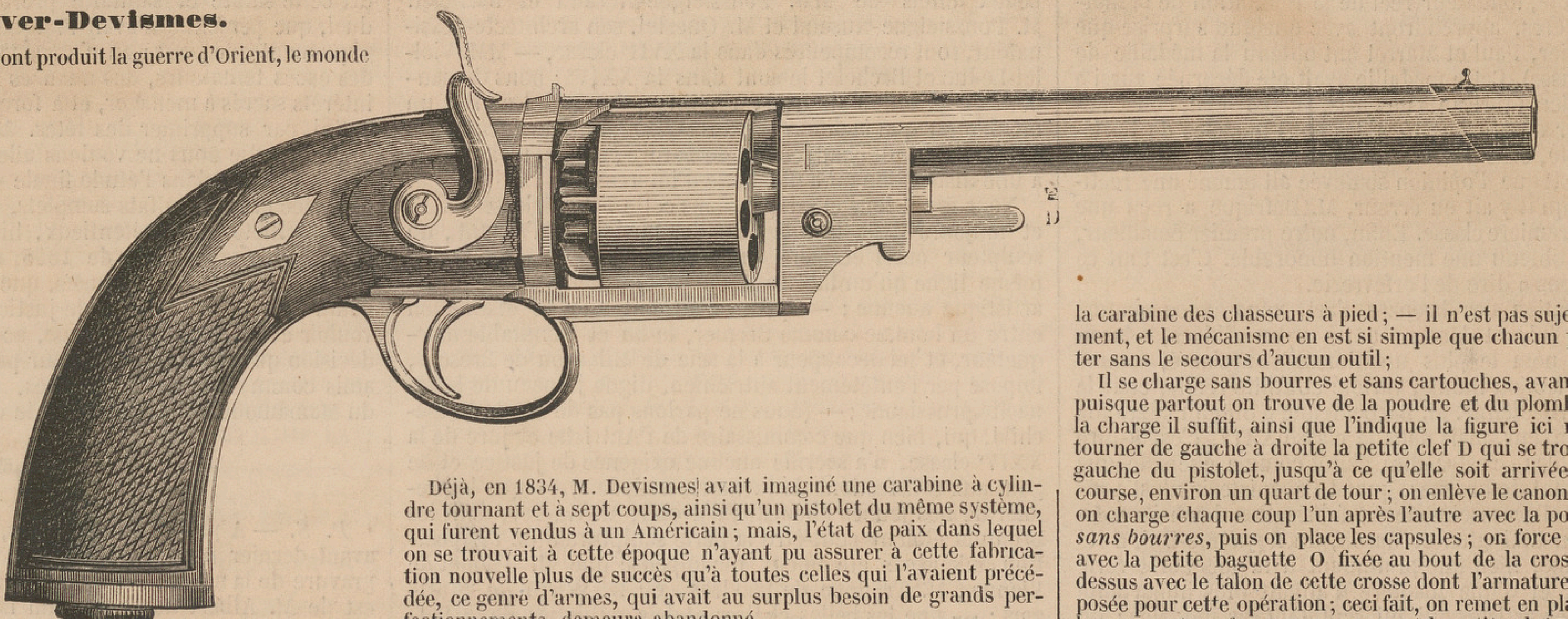
« L'Exposition de Londres aura, pour l'Angleterre, produit plus d'un bon résultat. *Le Moniteur* en signale un aujourd'hui qui mérite quelque attention. On sait que, sur les bénéfices réalisés par la grande *Exhibition* de 1851 (quelque chose comme 5 à 6 millions ; le produit brut s'élevait à 12), le département des sciences et des arts, embranchement du *board of trade*, imagina de fonder une institution chargée de propager et de développer, parmi les classes ouvrières du Royaume-Uni, le goût artistique, c'est-à-dire la qualité à laquelle les aptitudes nationales britanniques sont, qu'on nous passe le mot, le plus rétives. L'idée a porté fruit : un rapport, dont le journal officiel donne l'analyse, constate que l'Ecole centrale de Londres a, en 1854, donné l'enseignement du dessin industriel et artistique à 10,503 enfants, chiffre qui offre une augmentation de 60 pour 100 sur celui de l'année précédente. De plus, 289 élèves de l'Ecole normale de Marlborough-House, destinée à former des professeurs, ont en la même année reçu le diplôme qui leur confère la faculté d'enseigner. Enfin une école spéciale, également destinée aux artisans et aux ouvriers, a été annexée à ce dernier établissement pour l'architecture, les travaux sur métaux, la gravure sur bois, la peinture sur porcelaine, la broderie, en un mot pour les diverses industries dans lesquelles interviennent plus ou moins directement les arts de l'ornementation et du dessin.

« Chaque ville, pourvu que trois établissements d'enseignement en fassent la demande, peut obtenir une école de dessin, dont le département des sciences et des arts désigne lui-même les professeurs. Là, les enfants reçoivent une leçon d'une heure par semaine (c'est bien peu !), moyennant l'insignifiante rétribution de 40 c. par mois ; ou bien c'est l'école elle-même qui passe un abonnement de 5 liv. sterl. (125 fr.) par an ; enfin c'est le même département qui fournit de modèles les écoles, dont on doit s'attendre à voir le nombre s'accroître rapidement sur toute la surface du Royaume-Uni ; et l'institution s'est arrangée, dans ce but, avec une entreprise particulière qui lui livre les dessins, les modèles et les spécimens à 40 ou 50 pour 100 au-dessous des prix du commerce.

« On ne saurait en vérité assez admirer l'esprit pratique de nos voisins du détroit ! L'exposition de 1851 leur a fait toucher du doigt leur côté faible en industrie ; elle leur a démontré *de visu* que le progrès le plus important qu'il leur restât à faire pour rivaliser avec nous dans les spécialités qui nous sont propres était de s'assimiler ce goût, ce sentiment du beau, cette application ingénieuse de l'art à l'industrie, qui ont fait jusqu'ici la fortune de nos produits sur les marchés étrangers, et les voici, nos concurrents, qui marchent résolûment à cette conquête. La feront-ils ? nous ne savons, et toutefois l'Exposition anglaise des Champs-Elysées a constaté, dit-on, que le goût britannique s'était, depuis 1851, notablement amendé. C'est, dans tous les cas, une question dont l'industrie française, si elle est jalouse de conserver sa suprématie, a de sérieux motifs de se préoccuper. »

« CHEMIN-DUPONTÈS. »

Le revolver-Devismes.



Depuis les événements qui ont produit la guerre d'Orient, le monde militaire s'est vivement préoccupé de l'armement des officiers en campagne.

Sur toutes les armes à feu portatives c'est le pistolet-revolver qui paraît obtenir une préférence que lui assurent principalement les six coups qu'il peut successivement tirer sans être rechargé.

Ce système d'arme, que les Américains croient avoir inventé, n'est cependant pas nouveau ; il existe depuis des siècles ; plusieurs traités sur les armes à feu mentionnent, et différents musées renferment dans leurs collections, des spécimens d'armes à tonnerre tournant, portant cinq ou six charges qui peuvent être lancées par un seul canon. Anquetil en signale une datant de 1600 ; il n'y a donc rien de nouveau que le nom dans le pistolet américain revolver perfectionné par le colonel Colt, et dont un nombre assez grand se trouve entre les mains des officiers de l'armée des États-Unis.

En Angleterre, MM. Deane et Adams ont aussi fait un revolver à cinq coups dont beaucoup d'officiers anglais sont armés en Crimée.

Déjà, en 1834, M. Devismes avait imaginé une carabine à cylindre tournant et à sept coups, ainsi qu'un pistolet du même système, qui furent vendus à un Américain ; mais, l'état de paix dans lequel on se trouvait à cette époque n'ayant pu assurer à cette fabrication nouvelle plus de succès qu'à toutes celles qui l'avaient précédée, ce genre d'armes, qui avait au surplus besoin de grands perfectionnements, demeura abandonné.

Aujourd'hui que la guerre et les Américains ont remis en lumière le pistolet à plusieurs coups, M. Devismes a jugé qu'il ne pouvait y avoir de moment plus opportun pour étudier les perfectionnements dont l'arme était susceptible ; après six mois de travaux et d'essais, il est enfin parvenu à exécuter un revolver à six coups auquel il s'est contenté d'ajouter son nom, si apprécié dans l'arquebuserie.

Le *revolver-Devismes* présente sur ceux qui sont connus jusqu'à ce jour les avantages suivants :

Il a la forme et la justesse du pistolet de tir ; il est en main aussi bien que ce dernier, et, au moyen de la tige, il se charge à balle forcée comme la carabine des chasseurs à pied ; — il n'est pas sujet à l'encrassement, et le mécanisme en est si simple que chacun peut le démonter sans le secours d'aucun outil ;

Il se charge sans bourres et sans cartouches, avantage immense : puisque partout on trouve de la poudre et du plomb ; pour opérer la charge il suffit, ainsi que l'indique la figure ici représentée, de tourner de gauche à droite la petite clef D qui se trouve sur le côté gauche du pistolet, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au bout de sa course, environ un quart de tour ; on enlève le canon et le tonnerre ; on charge chaque coup l'un après l'autre avec la poudre et la balle *sans bourres*, puis on place les capsules ; on force ensuite la balle avec la petite baguette O fixée au bout de la crosse, en frappant dessus avec le talon de cette crosse dont l'armature en fer est disposée pour cette opération ; ceci fait, on remet en place le tonnerre, le canon, et on ferme en repoussant la petite clef D à sa place primitive.

Dans ce revolver, une fois chargé et mis à la ceinture ou dans les fontes, la balle ne peut se déplacer par l'effet d'aucun mouvement de l'homme ou du cheval.

Ce pistolet, qui est appelé à devenir la véritable défense de l'officier en campagne, a été adopté dans l'armée française avec un empressement qui ne peut que s'accroître à mesure que l'expérience aura démontré les qualités et les avantages de l'arme ainsi perfectionnée.

G. F.

Incendie du théâtre des Variétés, à Bordeaux. — D'après un croquis de M. Philippe.

Incendie du théâtre des Variétés à Bordeaux.

Bordeaux, le 3 décembre 1855.

Monsieur,

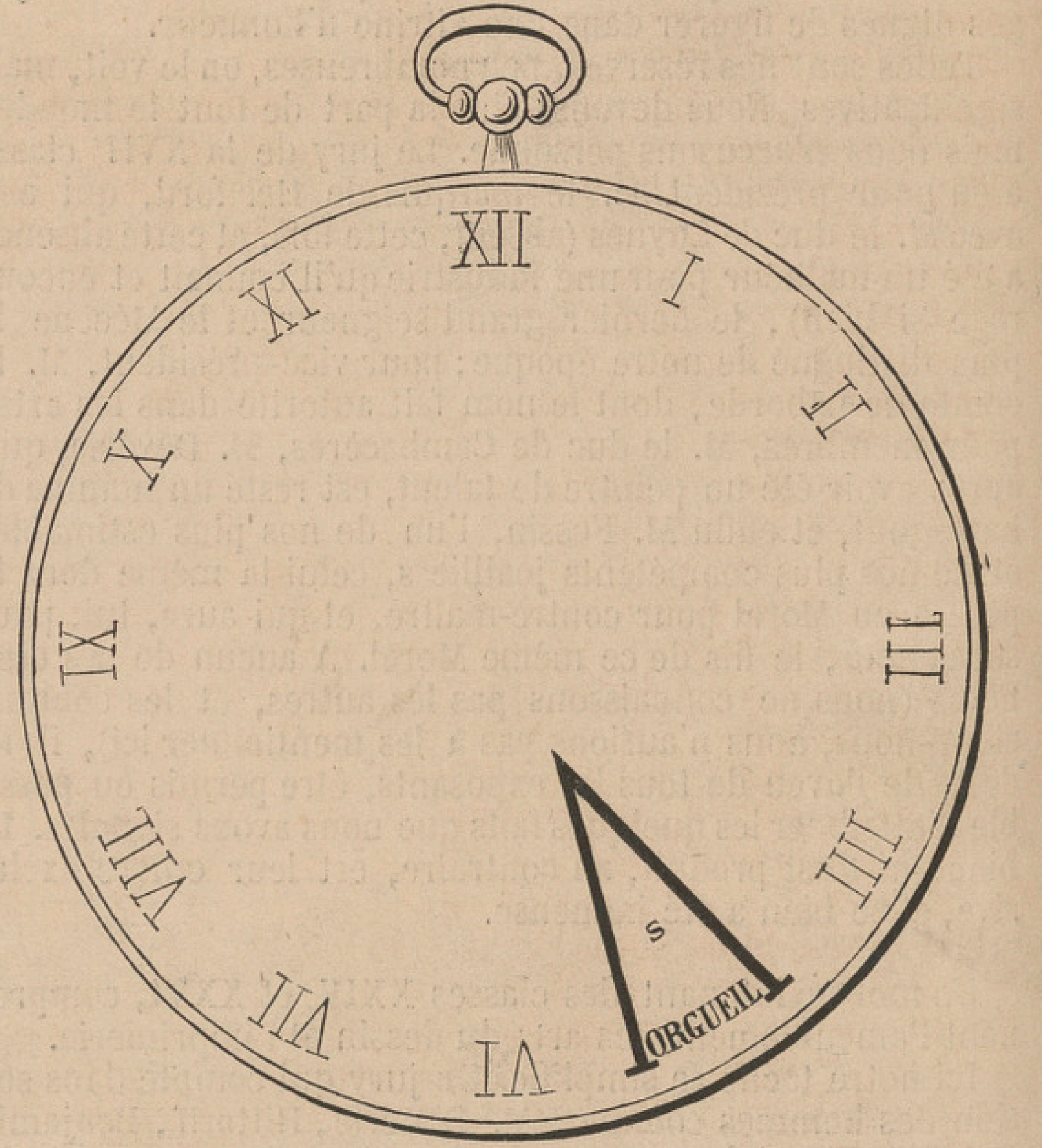
Une catastrophe bien malheureuse vient d'arriver dans la nuit de dimanche à lundi 3 décembre : le feu a détruit complétement le théâtre des Variétés, il ne reste plus que les quatre murs.

J'ai pensé, Monsieur, qu'il serait intéressant pour vous de recevoir le dessin de l'événement qui est arrivé à Bordeaux ; aussi me suis-je empressé de vous le faire parvenir.

Recevez, Monsieur, etc.

J. PHILIPPE.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Un homme en bonne fortune s'en vante aussitôt auprès de ses amis.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

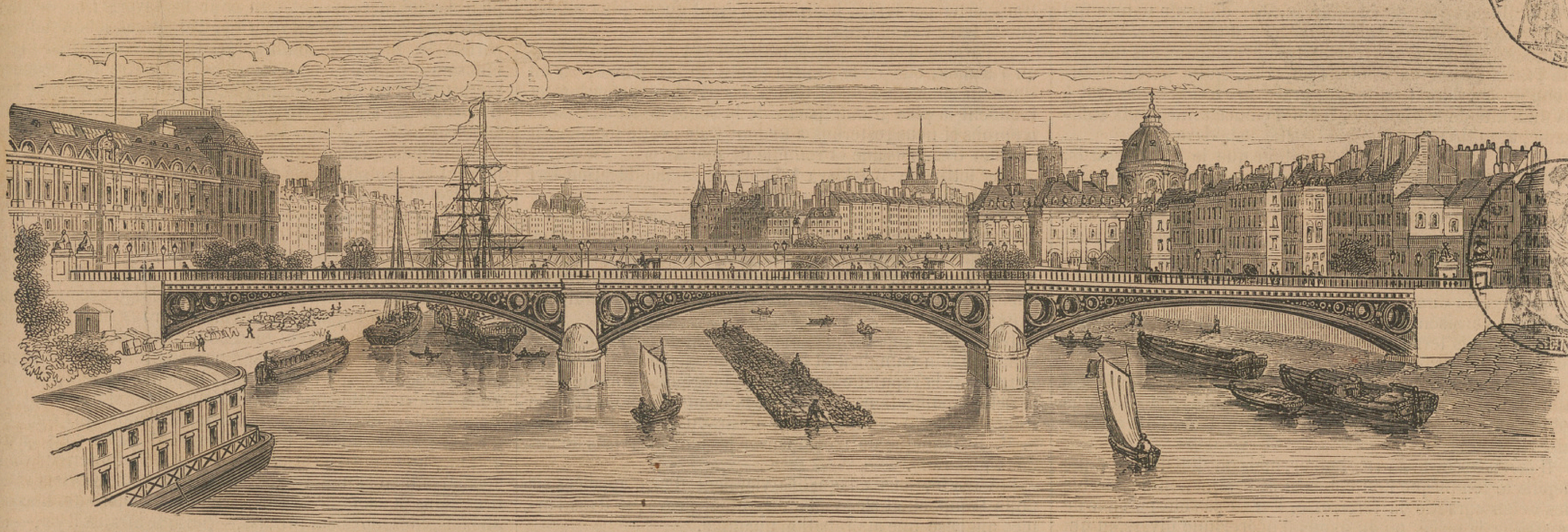
PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

22 DÉCEMB. 1855.

TIMBRE IMPERIAL cen. 6 SEINE
TIMBRE IMPERIAL cen. 1½ SEINE



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 669. — Vol. XXVI. — **Bureaux : rue Richelieu, 60.**

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Les pèlerins de la Mecque. — La flotte française passant le Bosphore. — Comment finissent les poëtes (suite). — Œuvres choisies de Sénecé. — Beaux-Arts : Souvenirs d'un spiritualiste. — Un nouvel atlas de géographie. — Voyage du *Cygne*, de Lyon à Constantinople. — Les îles des Princes et le camp des prisonniers russes. — Revue de l'industrie. — Les mines d'or de la Guyane. — Album des boiseries sculptées de Notre-Dame de Paris. — Bibliographie. — Exposition de la Compagnie des Indes de Paris.

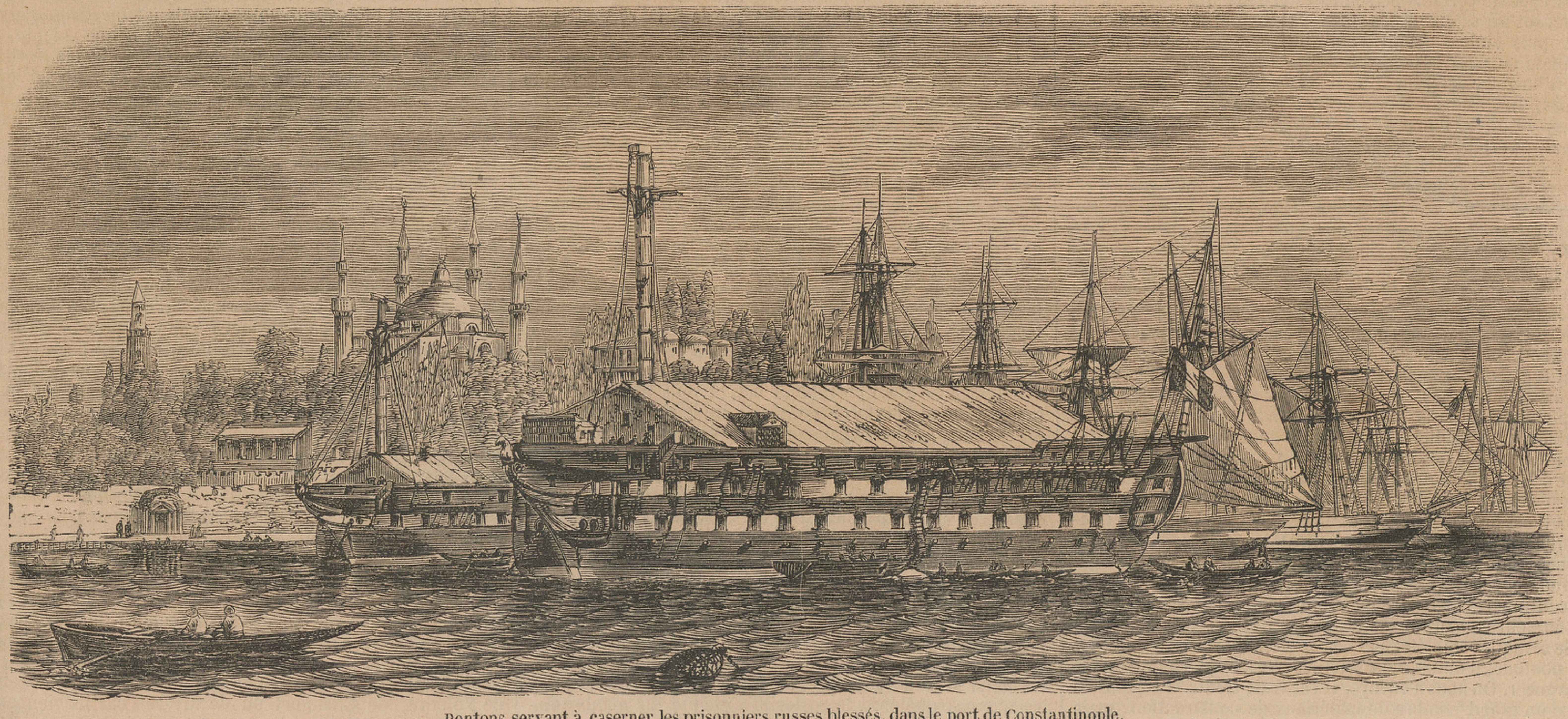
Gravures : Camp de Sefer-Pacha à Batoum. — Ponton des prisonniers russes à Constantinople. — Campement des pèlerins de la Mecque, à Alger. — La flotte française dans le Bosphore. — Réception des restes de l'amiral Bruat à Toulon. — Cortége funèbre de l'amiral à Paris. — *Le Cygne* sous le pont de Galata; abordage du *Cygne* par le navire autrichien *l'Impératrice*. — Les îles des Princes : le kief dans les îles des Princes; camp des prisonniers russes sur l'île de Prinkipo. — Les vitrines de l'Exposition de dentelles de la Compagnie des Indes. — Carte des placers de la Guyane. — Rébus.

Camp de Sefer-Pacha, à Batoum.

Histoire de la semaine.

Les nouvelles de Crimée sont toujours à peu près aussi nulles, et pour les résumer nous emprunterons simplement au *Journal de Constantinople* le résultat de ses correspondances depuis le 27 novembre.

« Depuis quelque temps déjà les opérations ont été suspendues, et il semble qu'une trêve tacite ait été conclue de part et d'autre. Les Russes, préoccupés, comme nous, des rigueurs de l'hiver qui s'avance, et convaincus aujourd'hui que les grandes opérations sont remises au printemps prochain, dégarnissent leurs lignes de défense et concentrent la plus grande partie de leurs troupes sur Baktchi-Seraï et sur Simféropol, où elles vont prendre leurs quartiers d'hiver. Leurs corps d'armée de Belbek se trouvent donc at-



Pontons servant à caserner les prisonniers russes blessés, dans le port de Constantinople.

jourd'hui, grâce à ces mesures, considérablement réduits ; quant à nous, nous avons toujours au moins 150,000 hommes tout prêts à leur être opposés, en cas d'agression, sur notre ligne d'attaque de la Tchernaïa ; mais il est peu probable que nos ennemis veuillent renouveler l'engagement d'Inkermann.

« Pour le moment il serait difficile de chercher des nouvelles ailleurs que dans les préparatifs de toute nature qui ont trait à l'hivernement des troupes et des flottes. Chacun s'organise de manière à n'avoir à souffrir aucune des misères de l'hiver passé. La cavalerie anglaise, qui a perdu beaucoup de chevaux il y a un an, grâce aux froids et surtout à la difficulté de les nourrir, faute d'emmagasinements suffisants, a quitté déjà en grande partie Balaklava.

« Il ne restera dans cette position que le 11e hussards, autour duquel viennent se grouper successivement tous les petits détachements qui représentent à Balaklava les régiments absents.

Les doutes sont à peu près évanouis sur le sort de la malheureuse ville de Kars, quoiqu'il n'ait pas encore été annoncé d'une manière officielle ; une dépêche de Saint-Pétersbourg, du dimanche 15, ne laisse guère l'espoir que son héroïque garnison ait pu résister aux horreurs de la famine. Voici en quels termes la reddition de la place est annoncée par la dépêche russe :

La ville de Kars s'est rendue le 28 novembre au général Mourawieff. Vassif-Pacha, huit autres pachas, ainsi que le général Williams et toute la garnison, ont été faits prisonniers de guerre. »

Il serait absurde de récriminer, mais on doit déplorer que depuis le temps que l'on connaissait la situation déplorable des défenseurs de la forteresse, il n'ait pas été possible de ravitailler la place, ou du moins d'opérer une diversion qui eût reculé sa perte et l'eût peut-être sauvée.

L'opinion publique, s'inspirant de l'avis des différents journaux, est toujours partagée entre la paix et la guerre. Cependant une tendance vers la paix s'est manifestée de presque tous les points de l'horizon. Les journaux anglais, qui jusqu'à présent ont été très-partisans de la guerre à outrance, se laissent entamer et gagner par des espérances peut-être chimériques. Un seul document nous paraît de nature à jeter quelque lumière sur les négociations pacifiques, c'est une lettre adressée au *Constitutionnel* par son correspondant de Vienne. L'auteur de cette lettre commence à rappeler en quels termes avait été posée, dans les conférences de Vienne, la question relative à l'interprétation de la troisième garantie exigée de la Russie. A cette époque, la France et l'Angleterre s'étaient entendues pour proposer à l'Autriche une alternative, dont les deux termes étaient la neutralisation de la mer Noire et la limitation des forces navales de la Russie dans cette même mer. Nous ne reviendrons pas sur la manière dont ce troisième point avait été interprété par les puissances occidentales. L'hésitation montrée par l'Autriche fit abandonner le système de neutralisation, et la délibération porta presque exclusivement sur la limitation des forces navales de la Russie dans la mer Noire. Suivant le correspondant, le cabinet autrichien charge son représentant à Paris de remettre au comte Walewski une note dans laquelle l'Autriche, par des considérations tirées de la situation actuelle, recommande l'adoption du système de neutralisation de la mer Noire comme le plus propre à réaliser la troisième garantie. Les deux puissances occidentales, se retrouvant ainsi au milieu de leurs premières idées, ont accepté avec satisfaction ces ouvertures, et l'on peut conclure que la base d'une parfaite entente entre les trois puissances alliées du 2 décembre se trouve rétablie sur le point capital : la troisième garantie. Dès lors il ne resterait plus qu'à déterminer les moyens par lesquels la réalisation de ce but sera poursuivie. Il est bien entendu que cette version est à la charge du correspondant du *Constitutionnel*, et que nous ne la reproduisons que comme une satisfaction pour les esprits qui depuis un mois voient la paix dans toutes les démarches de certains personnages et dans tous les on dit qui courent les salons et les colonnes des journaux allemands. Et puis enfin, il faut bien dire quelque chose pour la hausse ou pour la baisse.

D'un autre coté, un journal semi-ministériel, le *Morning-Post*, dit savoir de source authentique que le comte Esterhazy a quitté Vienne, le 16, pour se rendre à Saint-Pétersbourg, porteur des propositions de paix suivantes :

Exclusion de tous les bâtiments de guerre dans la mer Noire. Démantellement des places fortes situées sur les côtes de cette même mer. Renonciation de la Russie au protectorat des Principautés, ainsi qu'à tous les anciens droits d'intervention dans les Etats du Sultan. Cession de la partie de la Bessarabie sur laquelle se trouvent les bouches du Danube.

Jamais, ajoute le *Morning-Post*, document ne fut plus clair et plus net ; on n'admettra pas de réponse évasive. On prétend que l'Autriche, dans le cas où son ultimatum serait repoussé, rappellerait son ambassadeur de Saint-Pétersbourg. En tout cas, on peut compter sur la réception d'une réponse d'ici à trois semaines. Attendons donc encore trois semaines, et veuille le ciel que de tant d'espérances il ne résulte pas que des déceptions !

Une lettre de Redout-Kalé donne les détails suivants sur l'état des troupes commandées par Omer-Pacha :

« Il est probable que nous resterons à Redout-Kalé pendant l'hiver, car malheureusement la campagne de cette année semble terminée. Ce n'est pas que le Serdar, ses généraux et ses troupes manquent du courage nécessaire pour la continuer, car les troupes sont pleines d'enthousiasme et se feraient couper en morceaux pour le Serdar ; mais l'armée manque complétement de matériel, de voitures de train, de pontons, d'outils, etc., sans lesquels il lui est impossible d'avancer. On nous a envoyé, il est vrai, trente charpentiers avec un grand nombre de matériaux de construction, mais ce sont principalement des charpentiers qui étaient nécessaires pour élever des pontons, car le bois ne manque pas. Le peu de pontons dont dispose Omer-Pacha ne suffiraient pas pour établir des communications entre les divers corps de son armée sur les petites rivières qu'on aurait à traverser en pénétrant en avant. En outre, la plupart des canots dont on dispose sont l'œuvre des indigènes, et tellement lourds et grossiers qu'on aurait les plus grandes peines à les transporter par terre, les routes n'étant guère plus solides que la terre des champs.

Si l'armée n'arrive pas à pénétrer cet hiver même jusqu'à Kutais, elle ne le pourra guère au printemps, car au commencement de mars toutes les rivières débordent et inondent la plus grande partie de la route de Kutais. Nous ignorons si nous resterons à Redout-Kalé ; cette localité est en effet très-malsaine et remplie de marais. »

Une lettre de Balaklava annonce une modification fort importante dans l'armée anglaise.

Désormais les troupes anglaises, en Crimée, seront divisées en deux corps distincts et placés chacun sous le commandement d'un officier général. Ces deux corps relèveront néanmoins de la direction suprême du commandant en chef de l'armée expéditionnaire en Crimée, le général Codrington.

Les officiers appelés au commandement de ces deux corps sont sir Colin Campbell et le lieutenant général sir William Eyre, dont la réputation est depuis longtemps connue.

Cette modification, conforme à la composition de l'armée française, a été motivée par le désir du gouvernement de S. M. Britannique de récompenser les longs services de ces deux généraux.

Les distinctions auxquelles viennent d'être appelées sir Colin Campbell et sir William Eyre ont provoqué dans l'armée anglaise une approbation unanime.

La médaille commémorative de la défense héroïque de Sébastopol a paru. Elle est d'or pour les officiers, et d'argent pour les soldats. Elle porte l'inscription suivante sur l'une des faces : « Donné à la brave armée, en souvenir éternel de l'immortelle défense de Sébastopol, » et sur l'autre face : « Par LL. MM. II. Nicolas, dont le souvenir est impérissable, et Alexandre II. »

Le procès des ministres danois, remis plusieurs fois pour des causes de maladie, puis pour des raisons de procédure, devait commencer définitivement, le 15, devant la haute cour de justice. Une nouvelle dépêche annonce que les débats sont renvoyés au 12 janvier prochain. Les accusés sont au nombre de sept. Tous sont accusés d'avoir, sans le consentement de la Diète, disposé des deniers de l'Etat, ce qui constitue, suivant l'acte d'accusation, le crime de haute trahison.

Les Cortès d'Espagne ont terminé, le 14 décembre, les débats sur la constitution.

La Gazette de Madrid publie un décret royal qui promulgue la loi relative aux étrangers, votée par les Cortès. Les principales dispositions de la loi garantissent l'inviolabilité du territoire espagnol pour tous les étrangers et leurs propriétés ; toutefois, si un gouvernement étranger demandait, avec des raisons fondées, l'internement d'un de ses sujets habitant une ville frontière, le gouvernement espagnol pourra fixer sa résidence à une distance plus éloignée, en rendant compte de cette mesure aux Cortès.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Ce sombre hiver ne sera donc pas aussi noir qu'on le faisait, puisque notre monde en travail vient d'enfanter toutes sortes de divertissements. Aussi bien la dernière semaine de décembre n'est-elle pas la semaine des premières soirées, des premières danses, des premières romances ?... mais laissons-là une vieille ritournelle qui a précédé trop souvent notre lever de rideau. Les longues nuits d'hiver, ces nuits à n'en plus finir présagent du bonheur *idem*, et, si vous regardez notre semaine par cette optique de l'espérance, vous y verrez autant de belles choses que le célèbre Vestris en voyait dans son fameux menuet.

On veut d'abord, — et nous ne demandons pas mieux, — qu'en considération du carnaval qui sera court, les donneurs de bals précipitent leurs préparatifs et hâtent leurs opérations. Ces dames dont la coquetterie sommeillait, se remettent sur le pied de guerre, et de tous les côtés on a dénoncé l'armistice. Encore une fois vous aurez et même vous avez déjà la danse financière, la danse aristocratique, la danse de la petite propriété. Nous glisserons à la hâte sur le parquet des grâces, car depuis la première soirée dansante qui fut donnée à la reine de Saba par le plus magnifique monarque de l'Orient, ces détails bibliques ont bien vieilli, et la question est épuisée, comme on dit. Le moyen d'ailleurs de trouver dans tous et chacun de ces divertissements particuliers l'étoffe d'un événement public, à moins que la charité ne soit de la partie, et elle en sera. Stimulée par les circulaires des bureaux de bienfaisance, cette fille du ciel s'est mise aussi en robe de bal, et voilà plusieurs jours que le bienfait sous forme de plaisir, ou le plaisir sous forme de bienfait, est semé par coupons dans les quartiers de la ville. N'est-ce pas ce soir même que le huitième arrondissement se trémousse au bénéfice des pauvres dans la salle de l'Opéra ? et ceci n'est que le premier anneau d'une *chaîne de dames* patronesses, car il va sans dire que les autres arrondissements brûlent d'imiter ce louable exemple. Dans cette distribution d'aumônes avec accompagnement de polkas, il faudra bien faire une part également abondante aux salles d'asile, aux crèches, aux colonies de charité, à toutes les souffrances et à toutes les misères. On va donc user à outrance du bal qui sanctifie ; mais voulez-vous, Mesdames, vous assurer des indulgences plénières, eh bien ! il vous sera beaucoup pardonné, si vous avez beaucoup... quêté. Si la postérité s'étonne du nombre incroyable d'orphelins que Paris lègue annuellement aux hospices, elle devra dire du moins que ces abandonnés retrouvaient bien vite plusieurs mères. Leur Providence aujourd'hui s'appelle *tombola*. Le fonds de ces loteries charitables se compose de colifichets et autres objets ouvragés par des mains féminines, d'une valeur intrinsèque à peu près nulle, et ils n'en sont que plus convoités, vu que le prix du billet est facultatif, et que ces dames le fixent elles-mêmes, tant pour les indifférents, et tant pour les favoris : ce dernier chiffre est généralement énorme. Tel de ces lots a défrayé parfois des tirages innombrables, tant la charité est ingénieuse à multiplier ses ressources ; tel autre aura secouru l'infortune d'un orphelin unique, ce qui a dû rendre ce petit malheureux aussi riche que l'Antony de M. Alexandre Dumas.

Remarquez qu'au nombre des distractions dont le moment présent est rempli, on ne vous parle pas du bal masqué, lequel traîne ses oripeaux dans les couloirs de l'Opéra. Il n'est plus à la mode, et la mode consiste précisément à n'y plus aller. Enfant chéri de la belle et bonne compagnie d'autrefois, sa naissance fut une féerie, à quoi bon le déclarer pour la six-vingtième fois ? Les parfums, la soie, le velours, la beauté masquée, l'esprit à visage découvert, la galanterie pudique, ah ! que de biens perdus, insupportable enfant ! Et puisqu'on veut bien nous demander des pays les plus lointains si ce spectacle burlesque mérite d'être vu, nous répondons que ce n'est pas la peine de se déranger. Vous voudriez, Madame et Monsieur, jouir simplement du coup d'œil qu'offre l'intérieur de ce pandémonium ? mais ce n'est pas aussi simple que vous croyez : figurez-vous, pour en finir, que l'entrée est une escalade, qu'à l'intérieur vous êtes au milieu d'une razzia, et bienheureux si vous vous tirez sains et saufs de la sortie, qui est une déroute. Encore une fois, chez monsieur Strauss, — puisque Strauss il y a, — le plaisir, c'est le bruit ; les jambes sautent, effet de violon ; les têtes déménagent, effet de champagne ! Mais ici et là, et là-bas encore, on est plus collet-monté, et les amphitryons épluchent sévèrement leurs hôtes. Les soirées de cent personnes reprennent faveur, selon l'exemple donné l'autre jour, c'est-à-dire l'autre nuit, par M. le comte de ....., dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré. Assez et trop longtemps cet autre temple du goût fut ouvert à la muse comique et à la foule de ses amateurs à pied ; maintenant, pour être admis dans le sanctuaire, on exige de l'impétrant quelqu'un de ces trois titres : de grandes fonctions, un grand nom ou une grande renommée. Un autre raffinement du meilleur goût nous semble encore plus digne de mémoire : il y a eu samedi concert chez M. de M., qui sait aussi choisir son monde, et qui possède l'art plus difficile de le divertir ; et dans ce concert se sont fait entendre toutes les personnes invitées, toutes, excepté les exécutants, c'est-à-dire que le bruit des causeries particulières étouffait le bruit des instruments. N'est-ce pas original et très-bien imaginé pour le véritable agrément de la société ? car enfin la musique, ainsi qu'on l'a fort bien dit, ne doit être là que l'accessoire. Elle n'y est pas une étude et ne saurait y tenir lieu d'un spectacle. Et pourquoi changer ce plaisir en fatigue pour l'auditeur bénévole que vous condamnez à un silence forcé de plusieurs heures, sous prétexte que Mme X. gémit admirablement son grand air : *Se m' abbandona !* ou que M. Z. tourmente le piano à ravir.

Les circonstances académiques donnent quelque relief aux soirées d'une dame d'esprit, qui passe, à tort ou à raison, pour susciter des candidatures. Etoile assez radieuse encore, quoique un peu filante, d'une pléiade féminine où l'on compte pas mal de nébuleuses, l'aimable doyenne donne volontiers à ses sœurs en poésie un thé sucré de leur littérature ; mais il ne faudrait pas lui attribuer avec les badauds l'idée d'une innovation dont le prospectus commence à courir le monde. On y réclame au nom des femmes leur droit au fauteuil, ou plutôt la création en leur faveur d'une sixième classe de l'Institut, et le fondateur officieux en trouverait aisément les titulaires. La France posséderait donc, sans s'en douter, quarante muses dignes de l'immortalité ; et cependant l'ingénieux auteur de l'*Histoire du quarante-et-unième fauteuil* n'a pu, malgré sa bonne volonté, en découvrir plus d'une trentaine dans tous les temps, à commencer par Louise Labbé, la muse lyonnaise du seizième siècle, et pour finir par Mme de Girardin, la muse de la patrie au dix-neuvième. Selon M. Arsène Houssaye, trois femmes célèbres ouvrirent autrefois une académie en face de l'Académie française, dont elles faillirent fermer les portes : c'était l'académie des beaux-esprits, à l'hôtel Rambouillet ; celle des précieuses, chez Mlle de Scudéry ; et l'académie galante, chez Ninon de Lenclos. « Cela ne doit-il pas suffire à la gloire du sexe tout entier ? Croyez-moi, disait une femme de lettres à *sa* confrère, les hommes sont trop jaloux de leurs moindres priviléges pour nous admettre jamais au partage, et le seul moyen que nous ayons d'être académicienne, c'est d'épouser un académicien. » Je ne comprends pas d'ailleurs que tant de gens d'esprit ne guérissent pas très-vite de l'ambition d'être de l'Académie, en voyant que la plupart des vrais immortels y sont entrés malgré elle et malgré eux.

Combien d'autres *cancans* à recueillir dans cette semaine, si ce n'était qu'ils datent de l'autre ! Trop heureux encore si l'on avait la ressource des indiscrétions, et s'il était possible d'en user ; « mais n'allons pas, disait un ancien, révéler à la galerie le jeu du voisin quand tout le monde joue cartes sur table. » Persuadons-nous bien que la plupart de nos lecteurs savent déjà ce que nous avons la présomption de leur apprendre. Paris n'est-il pas la grande place publique de la France, et même de l'Europe ? Quelle est l'anecdote, — même l'anecdote d'hier, — qui n'ait pas accompli déjà son voyage autour du monde ? Entrez dans ce salon, ouvrez ce journal, prêtez l'oreille à la conversation des gens qui conversent le mieux : quelle charmante causerie ! c'est un cliquetis de mots aussi rayonnants que ceux de Voltaire, de Chamfort ou de Rivarol, car ils viennent d'eux. Et les jolies nouvelles, non moins piquantes que les

vôtres, ô Grimm, Collé, Beaumarchais et autres, car vous les inventiez il y a cent ans ! C'était un bon temps que le vôtre pour être neuf ou pour le paraître, car alors le monde et sa comédie n'était visible que pour l'élite des favorisés, et vous étiez du nombre ; c'est à huis clos et en petit comité que vous dressiez l'inventaire des ridicules contemporains, toutes vos histoires se débitaient sous le manteau, et c'est en secret et d'une main clandestine qu'on se passait vos *correspondances secrètes.* Ainsi le mystère assaisonnait vos révélations et les rendait plus piquantes, car vous racontiez à un petit nombre de privilégiés l'histoire d'un petit nombre d'élus. Ah ! les excellents gazetiers, toujours véridiques et toujours spirituels, bien qu'il leur eût été si facile de se passer d'esprit dans un monde où tout le monde en avait. Aussi leur plume est perpétuellement en fête, et leurs nouvelles sont toujours nouvelles, même pour notre temps, puisqu'il en use encore ; seulement il est en train d'oublier de plus en plus la manière de s'en servir.

Autre chose. On annonce pour la dixième fois à Londres, l'arrivée plus ou moins prochaine d'un ambassadeur chinois, et l'on a lieu d'espérer que le représentant du beau-frère de la lune voudra bien honorer Paris de sa visite. Lorsque autrefois le *Times* enregistra cette grande nouvelle, il parut très-inquiet de savoir, — si notre mémoire est fidèle, — sur quel pied l'envoyé du Céleste Empire serait reçu à la cour des trois-royaumes, et comment on réglerait la question de préséance entre ce diplomate et ceux du jeune continent. La curiosité parisienne ne saurait aller aussi loin ; mais elle se fait déjà les questions suivantes : Ce grand dignitaire amène-t-il avec lui Mme *Fo*, ou bien encore combien de Mmes *Fo* amène-t-il? S'il s'en trouve seulement une demi-douzaine, nos dames comme il faut pourront-elles décemment leur rendre visite ? Son Excellence ira-t-elle se promener aux Champs-Elysées avec sa queue ? ressemblerait-elle par hasard au chef des magots, dont la Porte-Saint-Martin nous a montré les exercices ? Bref, ce *lion* de la saison, — car Son Excellence le deviendra tout de suite, — est-il digne des hommages qui l'attendent et des fêtes dont on voudra l'accabler ? Pour peu que l'authenticité du personnage soit irrécusable, et que la nouvelle ne soit pas un *puff*, nul doute que les Parisiens en général, et *l'Illustration* en particulier, ne se fassent un devoir de l'accompagner dans ses évolutions au sein de la capitale. Nous sommes prêts à le suivre jusqu'aux catacombes, si la fantaisie lui prend d'y descendre, et à dire à nos lecteurs au moyen de quels grognements le noble étranger aura exprimé son admiration pour tant de merveilles.

Avant d'arriver aux bagatelles du théâtre, laissez-nous apprendre *urbi et orbi*, à la ville et au monde, que le banquet des anciens élèves des *lycée Napoléon* et *collége Henri-IV* aura lieu mercredi prochain 26 décembre, chez Douix, Palais-Royal.

Selon un usage antique et sempiternel, deux théâtres viennent de célébrer par des *Revues* l'année qui s'en va. Aux Variétés, c'est le roi Calembour qui s'ennuie parce que son royaume lui en fournit bien peu. Ses moindres velléités de coq-à-l'âne ne sont-elles pas combattues à l'instant par un certain M. Bon-Sens, qui n'en a guère, puisqu'il n'a jamais su rire, et que son plus grand bonheur, c'est de troubler la joie du voisin. Sire Calembour abandonne donc ses Etats pour Paris, dont il se propose de visiter les monuments, les curiosités et autres calembredaines, en compagnie de sa fille Charade, de son neveu Logogriphe, de son ministre Coq-à-l'Ane et de M. Rébus, son médecin. A l'aide de ce passe-partout, les auteurs ouvrent leur boîte à malices, et nous voyons incontinent le bon roi Calembour arriver, la bouche enfarinée, chez Mlle Jouvence, une femme à la mode, dont le métier consiste à plâtrer outrageusement les beautés de la capitale. Sa palette est plus riche en couleurs que celle de Delacroix et de Diaz, et elle se met à frotter le visage des Calembourgeois comme un appartement. En un clin d'œil le sire et sa suite deviennent gris, noir, vert ou rouge ponceau ; mais la princesse Charade se fait attendre, « c'est qu'elle sèche, » répond l'opérateur. Le mot est vieux et n'en produit que plus d'effet.

Ainsi défigurée et arrangée à la dernière mode, cette autre cour du roi Pétaud prend sa course à travers les magasins-villes de la ville de Paris, en passant par la rue de la Draperie, la place du Cachemire, le carrefour des Rubans, l'impasse de la Blonde et le faubourg des Mouchoirs, pour arriver à l'exposition dont M. Du Toupet, le peintre réaliste, leur fait les honneurs, sans sortir de la sienne. La frégate-école, le moutard prix de santé, le rail-way souterrain, les buffets américains, le marchand de crayons qui cassent, les inventions qui passent et les pièces passées et trépassées, voilà un échantillon du spectacle dont on ahurit le monarque trop curieux, si bien qu'il finit par se perdre avec son monde dans Paris démoli et toujours en train de se rebâtir. La pièce, très-amusante (MM. Cogniard et Clairville n'en font jamais d'autres), enterre joyeusement la présente année et pourrait bien vivre plus longtemps qu'elle.

Substituez le *Sire de Framboisy* au *Roi Calembour*, et vous aurez une idée du principal *truc* au moyen duquel gravite la pièce-revue de la Montansier. Vous y trouverez bien d'autres curiosités qui n'en sont plus, et que le susdit roi Calembour n'a pas eu le temps de visiter ; on ne peut pas tout voir. C'est ou ce sont l'Exposition et sa complainte, l'hôtel du Louvre et ses attrapes, les Aztecs qui amusent si peu et les restaurants qui nourrissent si mal ; c'est surtout le théâtre et ses pompes funèbres, et ses œuvres mort-nées, un tas d'actualités vieillotes mises au gros poivre de l'endroit. Ainsi va la fête plus ou moins spirituelle et attique, mais d'un grotesque on ne peut plus réjouissant : c'est un vacarme et un dévergondage de mots ébouriffants et de locutions qui crèvent de rire sur les lèvres de MM. Grassot, Ravel, Hyacinthe, Brasseur, Perès... j'en passe et des moins bons.

Un drame très-sombre et très-méritoire vient d'être joué à l'Ambigu au milieu des bravos ; et, je le note pour mémoire, en attendant mieux. N'allons pas confondre dans le même alinéa *César Borgia* et sa légende avec celle du *Sire de Framboisy*.

PHILIPPE BUSONI.

Chronique musicale.

Le Théâtre-Lyrique a entrepris une résurrection.

Son mort a fait grand bruit autrefois. Il eut beaucoup de célébrité, à défaut de gloire. Il fit la fortune de l'Opéra-Comique pendant toute une saison. C'était, si je ne me trompe, en 1822. La gloire de M. le vicomte d'Arlincourt venait d'éclater tout à coup comme une bombe, et l'engouement du public pour *le Solitaire* le dédommageait largement des dédains que *la Caroléide* avait subis. On ne parlait plus que du *Solitaire*. On ne jurait que par le *Solitaire*. Les journalistes libéraux, représentants attardés de la poésie du premier empire, se moquaient bien un peu des excentricités du héros, du mystère qui l'environnait, de ses invraisemblances de conduite, de ses exagérations de sentiments, de ses intempérances de paroles, du style original inventé par l'auteur, et qui n'a jamais pu être imité par personne, de ses inversions, de ses épithètes, etc. Vains efforts ! Le vicomte était lancé dans la voie du succès, et les critiques libérales ne l'arrêtaient pas plus que les chansons satiriques des légionnaires n'arrêtaient le char triomphal de César.

Le Solitaire ne fit qu'un saut de la boutique du libraire dans ces officines du boulevard du Temple, où tout roman en vogue est traité comme un poulet de la veille, dépecé, recuit, et servi chaud dans une sauce plus ou moins suspecte. La Gaieté, l'Ambigu, la Porte-Saint-Martin, luttèrent à qui ferait le ragoût le plus épicé. Ils eurent raison tous les trois. Quand le public parisien se met en goguette, il est assez nombreux et assez vorace pour remplir à la fois tous les cabarets. Alors le succès du *Solitaire* n'eut plus de bornes. Des salons dorés où elle avait brillé d'abord, sa gloire rayonna dans les magasins de nouveautés, dans les boutiques de modistes, dans les ateliers de tailleurs, et se plongea finalement dans la cuve des teinturiers, comme le soleil dans l'Océan. Qui n'a porté, vers ce temps, une robe ou un habit *couleur solitaire?* Trois ans après il y avait au moins cinquante mille parapluies *solitaires* aux funérailles du général Foy.

L'Opéra-Comique était un théâtre trop bien avisé pour ne pas tirer parti des circonstances, pour ne pas exploiter un aussi riche filon. Il eut son *Solitaire*, qui vint après tous les autres, et ne fut pas moins bien reçu pour cela. C'était le premier qui chantât. Ses devanciers s'étaient contentés de déclamer, et quelle déclamation, bon Dieu ! Un *Solitaire* en musique était chose nouvelle, et tous ceux qui avaient vu les premiers voulurent entendre celui-là, ne fût-ce que pour le plaisir de la comparaison. Le succès du *Solitaire* de Feydeau fut immense. Il s'y trouvait une petite ballade, en trois couplets, sur les talents, les vertus et les hauts faits du *Solitaire*, — mesure *six-huit*, — rhythme peu rapide, mais bien marqué, mélodie facile et suffisamment connue d'avance pour être comprise du premier coup. La ballade du *Solitaire* eut un succès gigantesque. Elle fut chantée dans tous les salons. Il n'y eut que les habitués des *Bouffes*, gâtés par Cimarosa, Mozart et Rossini, qui lui refusèrent l'hospitalité. On la parodia dans tous les vaudevilles. On la mit en contredanse, en accélérant un peu le mouvement. On la transcrivit sur le cylindre de toutes les turlutaines. La popularité actuelle du *Sire de Framboisy*, toute brillante qu'elle est, ne saurait donner aucune idée de la vogue du *Solitaire*.

A côté de cette ballade il y avait d'autres morceaux agréables, et peut-être d'un mérite supérieur, par exemple, la romance à deux voix chantée par Elodie et son amant le *Solitaire :*

Elodie !
Douce amie ! etc.,

cantilène élégante et passionnée ; — la chanson à boire des soldats de Palzo : *Le vin, par sa douce chaleur*, etc. ; le duo du jardinier Charlot et de sa jardinière Marie, vers la fin du second acte ; un autre duo entre les deux mêmes personnages : *Roses nouvelles*, etc., qui a du mouvement et de la grâce, et qui serait sans défaut s'il ne tournait pas si longtemps dans le même cercle. A cette liste il faut ajouter encore les couplets d'Elodie au troisième acte :

Faible orpheline, et la tristesse au cœur,

mélodie d'un beau caractère, et du tour le plus distingué, et l'ouverture, dont l'*allegro* est vigoureux, plein de chaleur, et très-élégamment écrit. Il n'en fallait pas davantage pour faire passer deux grands airs de basse, un grand air de ténor, un duo du ténor avec le soprano, et de nombreux morceaux d'ensemble d'un style bruyant, monotone et lourd.

Quant à la pièce, il est difficile aujourd'hui d'expliquer sa réussite. C'est un des plus niais mélodrames qui aient jamais été faits. Vous y trouverez tous les types du temps, le traître et son complice condamné à périr pour assurer le secret des crimes dont il a été l'instrument, la jeune fille innocente et persécutée, le héros calomnié, longtemps méconnu, et dont la vertu éclate au dénouement. Roger devait épouser Elodie, sœur de son ami. Palzo, vaurien peu délicat, a fait assassiner cet ami, et fait passer Roger pour le meurtrier. Roger, condamné à mort, s'est précipité dans un gouffre... Rassurez-vous : il n'est pas mort. Il s'est logé dans une caverne du mont Sauvage, où, déguisé en ermite, affublé d'une longue robe brune et d'une barbe postiche, il donne des consultations, et veille sur la destinée d'Elodie. *C'est le solitaire, qui voit tout, qui sait tout, entend tout, est partout.* Palzo a obtenu du duc de Bourgogne la main d'Elodie, qui ne l'aime pas, mais qui se résigne et se laisse conduire à la chapelle. Que fait le solitaire ? Il revêt son armure d'autrefois, baisse sa visière, se place sur la montagne, défend au cortége d'avancer, et au chenapan d'accomplir le mariage. — C'est l'ombre du comte Roger, s'écrient les assistants. Palzo lui-même un moment est déconcerté en revoyant sa victime. Mais bientôt le courage lui revient, et il dispose en embuscade sa troupe de bandits, pour enlever sa fiancée récalcitrante. C'est alors qu'Alberti, son vieux confident, lui demande à l'improviste sa paye arriérée et son congé. Il a des remords, comme Sganarelle, et ne saurait coopérer davantage aux crimes de son patron. Il n'aspire qu'à retourner dans son pays, où il compte se faire honnête homme. Palzo ordonne à deux de ses sbires de tuer Alberti, de le précipiter dans le torrent, du haut du pont. Cela s'exécute sous les yeux des spectateurs. Mais le solitaire, qui est partout, repêche Alberti ; puis, quand Elodie est prise, il reparaît sur le pont du torrent, et la délivre par sa seule présence, qui glace d'effroi les ravisseurs.

Vous comprenez qu'Alberti a jasé, que la vérité est bientôt connue du prince, et qu'il ne reste plus qu'à payer le traître Palzo selon ses mérites. C'est ce qui ne tarde guère. Le crime est puni, et la vertu récompensée. Il n'y avait pas, autrefois, de bon mélodrame sans cette conclusion.

Tout cela est écrit d'un style platement prétentieux, et d'une incorrection singulière. « Sa force et son agilité ressemblent à la jeunesse, » dit le jardinier Charlot, à qui la vieillesse du solitaire ne paraît pas de bon aloi. Et je pourrais citer bon nombre de phrases dans le même goût.

Après quelques mois d'un succès de circonstance *le Solitaire* avait complétement disparu, et l'Opéra-Comique s'était vainement efforcé, six ans plus tard de le faire revivre. Je doute que le Théâtre-Lyrique soit plus heureux. Une exécution brillante aurait pu lui assurer du moins quelques représentations. Mais M. Bauche, que nous avons vu jadis à l'Opéra-Comique, et qui avait alors une voix forte, très-étendue et bien timbrée, est aussi complétement changé que l'était le magnanime Hector, quand Enée le revit le jour de la prise de Troie. Mlle Pannetrat, dont la voix est belle, et qui vocalise bien, chante souvent trop haut. M. Allais a le défaut contraire. Mlle Girard, gentille et fine actrice, ne peut plus soutenir un son. Du moins elle chante juste, ainsi que M. Marchot. Mais quelle étrange voix M. Marchot s'est-il faite ?

L'Opéra-Comique avait annoncé un ouvrage en trois actes de M. Masset, qui n'est pas encore venu, mais qui, sans doute, ne se fera pas attendre trop longtemps. Le Théâtre-Italien nous promet *Don Bucefalo*, de M. Cagnoni, maestro inconnu chez nous, comme l'était naguère M. Pedrotti, et l'*Assedio di Firenze*, de M. Bottesini, son chef d'orchestre, sans compter *Don Giovanni*, *Il Matrimonio segreto*, *la Sonnambula*, *Semiramide*. En attendant, il nous a donné *Ernani*, reprise importante par le succès de Mme Frezzolini et de M. Mongini ; nous y reviendrons ; — et il nous a fait connaître la *tibia pastorale* de M. Picco.

Cette *tibia pastorale* est un flageolet de bois blanc, long comme le doigt, et percé de trois trous. Quand ces trois trous sont bouchés, il donne le *la* au-dessus des lignes, puis successivement, en ouvrant les trous, l'*ut*, le *ré* et le *fa* naturels. On ne saurait imaginer un instrument plus simple, plus borné, plus primitif. Croira-t-on que l'artiste qui s'en sert en tire une double gamme chromatique ? Qu'il exécute des morceaux très-étendus et très-compliqués, des airs variés, de véritables *concertos?* Qu'il se joue de toutes les difficultés, et produit tous les effets de la flûte, sans autre différence que celle de la sonorité et du diapazon ?

Rien n'est plus extraordinaire. Et ce qui ajoute au merveilleux, c'est que ce virtuose est aveugle-né, fils d'un berger de l'Apennin, jadis berger lui-même, et encore revêtu de son costume montagnard, qu'il est compositeur, en même temps qu'exécutant, et qu'il n'a eu pour maître que la nature et son génie. Or, tout ce qu'il fait atteste un instinct musical et une puissance d'imagination fort rares, même chez les clairvoyants les mieux enseignés et les mieux doués. Il a du style, il a du goût, et une variété d'effets dont rien n'approche. Mais j'ai bien de la peine à croire qu'avant de composer ses dix-sept variations sur le *Carnaval de Venise*, il n'ait pas entendu quelque part celles de M. Schuloff.

En effet, Picco n'est pas tombé du haut de sa montagne à Paris. Il a déjà parcouru presque toute l'Italie. Avant de monter sur le théâtre, il s'était fait entendre dans les cafés. Avant d'entrer dans les cafés, il avait exercé dans les rues. Une phrase ou deux de son mélodieux sifflet y réunissait en un clin d'œil des centaines d'auditeurs, si bien qu'un jour la police autrichienne, qui n'aime pas qu'on se rassemble dans la rue, intima au jeune virtuose l'ordre de quitter la Lombardie. Il n'obtint la permission d'y rentrer qu'en prouvant qu'il était engagé (*scritturato*) pour jouer au théâtre de la *Scala*, où l'on redoute peu les émotions populaires. De Paris il doit se rendre en Angleterre, où il pourra se faire entendre partout.

M. Frédéric Brisson vient de donner un concert. C'est un artiste distingué, qui joint à cette merveilleuse agilité qu'ont aujourd'hui tous les pianistes beaucoup de grâce, beaucoup d'énergie, et, ce qui est plus rare que tout le reste, l'art de varier ses effets. C'est en même temps un compositeur mélodieux, plein de goût, et qui a toujours à sa disposition quelque détail ingénieux, quelque effet imprévu et piquant, pour vous tenir en haleine. Son duo pour piano et violon, son air varié, dont le thème vient de *Semiramide*, son *Ballet de Louis XV* et sa *Marche des Lutins* ont fait éclater de vifs applaudissements. M. Pellegrin et Mlle Judith Lion, qui l'ont très-bien secondé, ont eu, dans ce succès, la part qui leur était due, ainsi que M. Michel, jeune ténor, qui chante fort agréablement la romance.

Il serait difficile de parler de romance, et de ne point penser à Frédéric Bérat, que la mort vient de nous enlever à l'improviste. C'était un musicien sans prétention, et qui

Campement, à Alger, des pèlerins revenant de la Mecque.

ne visait point à la science. Mais il avait bien mieux que la science. La nature lui avait donné ce qu'elle refuse parfois aux plus savants, de l'invention mélodique, de la grâce et du charme. Homme d'esprit d'ailleurs, et homme de cœur, il laisse à ceux qui l'ont connu un regret profond et durable, et l'on pardonnera, je l'espère, à la *Chronique*, de répéter aujourd'hui ce que le *Courrier de Paris* a déjà dit il y a huit jours, et de s'associer à des sentiments qu'il a si bien exprimés.

G. HECQUET.

P. S. L'éditeur Lemoine vient de publier un *Album pour le piano*, qui sé distingue par une idée nouvelle. Jusqu'à présent l'album de ce genre était un recueil de morceaux d'un seul et même auteur, de M. tel ou tel ; celui-ci se compose de morceaux de plusieurs auteurs différents : MM. Ascher, Gutmann, Lysberg, Ravina et Wehle ont concouru à l'œuvre. Au lieu d'un seul vin tiré d'un même tonneau, l'acheteur aura un assortiment de vins provenant de différents crus et des plus renommés, de ceux qu flattent le plus le goût des vrais gourmets.

Les pèlerins de la Mecque.

Le port d'Alger présentait, dans le courant du mois dernier, le spectacle souvent décrit, mais toujours curieux, du retour des pèlerins de la Mecque. On n'est pas un vrai croyant si on n'a pas accompli, une fois dans sa vie, ce pieux pèlerinage. Beaucoup le font chaque année afin de trafiquer, sous prétexte de remplir un devoir religieux. C'est un trait des mœurs musulmanes, surtout parmi les Arabes.

Les deux navires qui viennent de mouiller dans le port d'Alger ramenaient les dévots de cette dernière espèce ; ils apportaient des tapis, des étoffes, des chapelets bénits et des armes assez riches ; mais la douane les attendait, et, sans égard pour l'origine de ces précieuses reliques, et peut-être aussi en prévoyance de leur destination possible, elle fit main basse sur les armes et sur la poudre, et le tout fut confisqué et transporté au bureau. Ceux qui n'appartenaient pas à la province d'Alger, n'ayant pas encore débarqué leurs marchandises, s'empressèrent de regagner leur navire, et firent voile vers un port plus hospitalier.

Quant aux pèlerins des provinces d'Alger, ils furent parqués dans des hangars appartenant à la douane, afin d'acquitter les droits que l'on prélève sur les objets de commerce autres que les armes confisquées ; là ils attendent les acheteurs, car, pour la plupart, il leur serait impossible de payer les droits avant d'avoir vendu leurs marchandises. Ces hommes, presque tous vieux, exténués de fatigue, enveloppés dans leurs burnous jadis blancs et neufs, couchés sur la terre et dormant du sommeil du juste ; d'autres en groupes, préparant le couscous, d'autres, plus civilisés, déchiquetant des choux jusqu'au trognon et se préparant à faire la soupe, et cela gravement, sans rien dire : — voilà le tableau.

Quelle différence avec nos réunions ! Il y avait là de deux cents à deux cent cinquante personnes, et vous auriez, comme l'on dit en France, entendu une souris trotter.

Dans un autre groupe ce sont des hommes fumant et échangeant par intervalle quelques mots ; plus loin, d'autres pliant leurs marchandises, puis enfin les moins fatigués se dirigeant vers la porte, afin d'aller chercher les provisions et tâchant de dérober quelques menus objets au regard scrutateur du douanier en faction.

En parcourant ces différents groupes, je me dirigeai vers les hangars, et j'aperçus, sous un amas de burnous, de tapis, de toile, quelque chose qui remuait : c'était un échantillon de la plus belle moitié du genre kabyle, allaitant son enfant, espèce de petit singe, grêle et chétif comme sa nourrice. Cette femme était là presque nue, laissant apercevoir sa poitrine maigre et décharnée, et s'inquiétant fort peu de ce qui se passait autour d'elle.

La nuit venue, tous ces hommes se groupèrent auprès des restes fumants de leur maigre festin, et vous ne distinguiez plus de formes ; c'étaient des sacs de toile que l'on aurait jetés pêle-mêle ; ils attendaient ainsi le lendemain pour tâcher d'écouler les marchandises en leur possession, afin de retourner dans leur montagne, en rêvant peut-être au bonheur de revoir leurs familles.

GAILDRAU.

Passage du Bosphore par la flotte.

Constantinople, 29 novembre 1855.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser un croquis du passage du Bosphore par la flotte française revenant de Crimée, 12 novembre. Le paysage, dessiné à l'aise de ma fenêtre, est consciencieux et de la plus grande exactitude. Je ne pense pas que l'on ait jamais pris de vue de ce point, accessible jusqu'à présent aux Turcs seuls. J'ai été obligé de prendre trop lestement la flotte à son passage. Le nom des navires, porté à la légende, les désignera à Le Breton, qui, les connaissant tous comme sa chambre, leur donnera les allures et la mâture réelles, que j'ai, du reste, déjà rendues de mon mieux pendant ce rapide passage. — Le vapeur de l'ambassadeur, allant de Térapia, résidence d'été de notre représentant, à Péra, s'est mis à la tête du cortége, qui, aidé du courant du Bosphore, a défilé majestueusement entre Péra et Scutari. Chaque vaisseau a salué de 21 coups de canon le Sultan, dans son palais de Scheragan. Quand le vaisseau amiral français a passé devant le vaisseau amiral anglais à l'ancre, il a été salué spontanément de sept hourras par celui-ci, qui avait échelonné ses hommes sur les haubans et le long des vergues. Les hourras ont été immédiatement rendus par le français, qui avait envoyé, en toute hate, son équipage dans ses hautes œuvres.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

J. Jacquot,

Médecin-major à l'hôpital de Péra, Constantinople.

Comment finissent les poëtes.

(Suite. — Voir les numéros 665, 666, 667 et 668)

Mais laissons là Cotin un moment, bien assurés que, suivant sa promesse, il reviendra. Au bout de deux semaines, Grandjean, inquiet de ne pas voir arriver *le Phare des lettres*, alla s'informer chez le concierge, où il apprit que la *Revue* avait suspendu sa publication. Frappé au cœur, il monta aux bureaux et y trouva trois jeunes gens occupés à boire une canette, tout en fumant leur pipe avec majesté. En entendant le bruit de ses pas, ils voulurent, mais en vain, dissimuler dans l'ombre le vase accusateur : ils ne réussirent qu'à renverser un verre, dont le contenu roula sur le plancher. Son propriétaire le regarda d'un air de désespoir, mais il ne s'en rangea pas moins stoïquement avec ses collègues devant la table, de manière à intercepter les regards de l'intrus. Grandjean avait bien envie de rire, mais il n'osait.

« M. Blanquette, s'il vous plaît, demanda-t-il.

— « Il est sorti, Monsieur, répondit une voix superbe de basse-taille.

— « Je venais lui demander, reprit mon ami, s'il est vrai que la revue ait cessé définitivement de paraître.

— « Mais, Monsieur, cela n'est pas du tout décidé. On est en train de faire des changements dans l'administration (réponse que Grandjean trouva non moins sublime que le *pas encore* du rédacteur de *la Trompette*).

— « A la bonne heure. J'avais envoyé à M. Blanquette un sonnet et une élégie.

— « Comment donc! un collègue! dit la basse-taille. Couvrez-vous, Monsieur, je vous prie. Voulez-vous prendre un verre de bière avec nous? Entre confrères...

— « Merci, » répondit Grandjean; car, dans un mouvement maladroit, l'imprudente basse-taille avait démasqué la canette, dont les flancs étaient vides, et mon ami, qui, malgré ses distractions, ne manquait pas, comme je l'ai dit, d'une certaine perspicacité, avait prévu qu'en acceptant il se condamnait à la remplir lui-même. Il eût accepté pourtant, si l'existence du *Phare* ne lui avait paru des plus problématiques. Mais dans l'état précaire où se trouvaient ses finances, il ne voulait pas semer sans espoir de récolte.

Les choses en restèrent là pendant quelques mois; puis mon ami se mit à réfléchir derechef. Après tout, se dit-il, je ne vois pas ombre d'argent, et, tout poëte qu'on soit, il faut vivre ni plus ni moins qu'un prosaïque bourgeois. J'écris dans *le Précurseur*, c'est vrai; je suis un des rédacteurs importants de *la Trompette*, c'est encore vrai; j'en retire beaucoup d'honneur, sans doute, et des relations superbes dans le monde littéraire; mais en définitive, ce n'est pas une position. Si je m'adressais aux grandes revues qui payent? Puisque toutes les autres m'ont admis du premier coup, et que le directeur de *la Trompette*, un critique grave et inflexible, a trouvé mes vers charmants, peut-être m'admettront-elles aussi. »

Il écrivit donc aux grandes revues. Sur quatre lettres, il reçut une réponse, conçue dans les termes les plus bienveillants, qui lui demandait quelques vers comme échantillon. Grandjean crut enfin toucher le but. L'embarras était de choisir parmi cette multitude de vers qui tous le sollicitaient également. Enfin, après de longues fluctuations, voici le parti auquel il se décida.

L'année précédente, il avait commencé un drame gigantesque, en cinq actes, longs chacun comme une tragédie tout entière, avec prologue, épilogue, intermèdes et chœurs d'ombres. C'était une œuvre philosophique, symbolique et humanitaire, où le lyrisme se mêlait au style de l'épopée, où s'entr'ouvaient à chaque page les perspectives flamboyantes de l'Apocalypse, où chaque personnage était une personnification, où chaque figure se posait en mythe et revêtait une expression fatale. Ce drame était son ouvrage de prédilection, son *monumentum ære perennius*; il n'y touchait qu'avec le respect de Pygmalion pour sa statue, de l'initié pour ses redoutables mystères; il n'y rêvait qu'avec un saint tremblement, il n'en parlait qu'en phrases laconiques et profondes; j'étais le seul du reste à qui il en eût dit quelques mots. Cette œuvre portait un titre étrange et monumental : *la Coupe humaine*. Il avait déjà fait le prologue tout entier, qui renfermait environ douze cents vers, léchés mot par mot, avec la sage lenteur qu'a recommandée Boileau, et copiés sur un beau cahier, avec de grandes marges pour recevoir ses corrections sans cesse renouvelées. Il résolut donc

La flotte française passant le Bosphore, entre Scutari et Constantinople, le 12 novembre 1855. — D'après un croquis du Dr Jacquot.

d'en détacher les premières pages, bien persuadé que le directeur serait ébloui, quand, au lieu de quelque fantaisie larmoyante ou cavalière, il recevrait des vers qui renfermaient dans leurs flancs les destinées du monde. N'en riez pas trop, lecteurs ! ces pauvres débutants confondent si volontiers la poésie qui est dans leurs âmes avec celle qui est dans leurs ouvrages !

La scène était dans une clairière, au milieu d'un bois : Grandjean, idolâtre de la nature, mettait des forêts partout, et il en voulait particulièrement à Racine et à Corneille de n'en avoir pas fait usage dans leurs tragédies. On voyait arriver, à pas lents, le héros, morne et pâle, suivi d'un chien qui se conformait à ses tristes pensées : mon sympathique ami n'aurait eu garde d'oublier le chien, dont on peut tirer des effets si touchants. Arrivé dans la clairière, le héros s'asseyait, toujours morne et pâle, sur le tronc d'un chêne abattu par la foudre, et déclamait un long monologue, où se mêlaient à doses égales le Franck, le René, l'Obermann, le Manfred, le J. Ortis, le tout battu et rebattu de manière à produire un composé peu nouveau. Il y disait, entre autres choses tout aussi lugubres, qu'il était las de la vie et qu'il voulait mourir. C'était là prendre le roman par la queue. Heureusement le héros finissait par mieux sentir les nécessités du drame et par vivre jusqu'au bout des cinq actes. Il ne se tuait qu'à l'épilogue.

La nuit qui suivit cet envoi, Grandjean rêva qu'on le couronnait avec le Tasse au Capitole, que le pape lui adressait une allocution en latin, et que le poëte Jehan Rossignol (d'Epinal), le chantait en un dithyrambe inspiré.

La réponse ne se fit pas attendre : il ouvrit fiévreusement la lettre ; mais, dès les premiers mots, un frisson courut sur sa face, car il avait vu ces lignes formidables, en lettres hautes de six pouces : « Je vous ai promis, Monsieur, de vous dire franchement mon avis sur vos vers, et je le ferai sans fausse honte, à cause de l'intérêt que je vous porte. » Après ce début de sinistre présage, le directeur ajoutait que le désespoir du héros n'était pas assez motivé, que l'incertitude de la pensée se trahissait dans l'exécution, que les vers étaient flottants, allanguis, chevillés, faits d'exclamations, de réminiscences et d'hémistiches rebattus.

Le malheureux était atterré, d'autant plus qu'il sentait la justesse de cette critique, qui venait de lui révéler brusquement les défauts de sa poésie. Il se sauvait de son mieux à travers cette grêle de coups, assénés avec les plus grands égards et qui ne lui en paraissaient que plus douloureux. Si la lettre, au lieu d'être fort polie et même bienveillante, avait été tant soit peu brutale, il aurait eu du moins la ressource de s'emporter et de s'indigner, ce qui est toujours un grand soulagement. Il cherchait avec anxiété quelque louange, si faible et si banale qu'elle fût, qui le consolât ; il eût fait semblant d'y croire, pour essayer de se tromper lui-même ; mais comme le directeur, par ménagement, avait espacé ses critiques au lieu de les accumuler, chaque ligne lui en apportait une nouvelle, quand il croyait que pour cette fois c'était bien fini. Son correspondant terminait en l'exhortant à travailler, ne doutant pas qu'avec sa bonne volonté, aidée d'une persévérance courageuse, il ne parvînt à réussir.

Ce fut à cette phrase que mon ami s'accrocha en désespéré, comme le naufragé s'accroche à un brin d'herbe : il la retourna en tous sens, pour y découvrir ce qui n'y était pas. Aussi, après avoir essayé quelque temps de flatter sa douleur, finit-il par accepter stoïquement sa disgrâce, par se résigner à sa chute, quelque rude qu'elle fût. Il comprit alors la différence qu'il y a entre les louanges d'un homme qui se croit obligé de rendre à un inconnu la menue monnaie de son admiration, et celles d'un directeur de journal qui doit payer chacune des siennes argent comptant. Mais cette utile leçon lui coûta une fièvre de quelques jours, pendant laquelle on l'entendait quelquefois s'écrier : « Pourquoi me trompiez-vous, ô Charbonneau, Roland, Rossignol, Chauvelot, vous tous qui me parliez de gloire et d'avenir ? C'est une lâcheté et un crime de semer des illusions, quand elles ne doivent produire que misère et mécomptes ! »

Et pourtant, ô mon pauvre ami, tu étais bien poëte ! mais tu n'avais appris qu'à bégayer la langue immortelle de tes rêves !

Il continua néanmoins d'envoyer quelques vers à ses petites revues : mais l'impression même de ses articles, qui l'enivrait autrefois, le laissait presque indifférent désormais. Il ne leur donna pas son prologue, car, malgré une décision dont il était forcé de reconnaître la justesse, il conservait encore, jusque dans cet aveu, je ne sais quelle arrière-pensée rebelle, et l'espérance que tôt ou tard il pourrait en tirer parti.

Grandjean savait bien que c'eût été chose parfaitement inutile de s'adresser aux libraires ; et il reculait à l'idée d'être toisé d'un regard dédaigneux, et de s'expliquer en pleine boutique, par-devant Messieurs les commis. D'ailleurs, aux premiers temps de son séjour à Paris, il avait eu, par hasard, une conversation à ce sujet avec un éditeur, établi sous les galeries de l'Odéon. Il y marchandait un volume de Brizeux, et à ce propos, la conversation dérivant par degrés, il en vint à causer, avec le marchand, des jeunes écrivains dont il avait publié les œuvres. De là à la poésie il n'y avait qu'un pas. Au bout de dix minutes, le marchand lui dit avec un sourire : « Vous avez un petit volume de vers ?

— Oh ! même un gros, — répliqua mon ami, qui crut tenir son éditeur.

— Vous arrivez de province ?

— Il y a six mois, répondit-il, sensiblement humilié.

— Vous êtes jeune, continua le marchand. Il faut commencer par vous faire connaître en écrivant dans des revues. Voyons, je vous laisse Brizeux à 2 fr. 25 : c'est tout ce que je puis faire. »

Cette conversation lui donna la mesure de ce qu'il devait espérer des libraires.

Il voulut du moins tenter un dernier et suprême effort. Averti par les échecs récents qui avaient cassé l'aile à ses rêves ambitieux, il se rabattit sur une proie plus modeste. J'ai dit qu'autrefois il avait fait insérer dans *l'Almanach prophétique* une lettre curieusement élaborée sur les propriétés du nombre 7. Comme il avait un penchant très-prononcé pour les sciences occultes et les calculs cabalistiques, il s'était occupé, depuis, d'un vaste ouvrage où il démontrait, avec la plus complète évidence, par l'Ecriture, les Pères, la tradition, le raisonnement, et par toute sorte de combinaisons de chiffres, que le monde devait finir, le 1er janvier 1854, à six heures trente-cinq minutes du matin. Il en était arrivé, à force de creuser cette question, à être presque convaincu lui-même, comme ceux qui finissent par croire aux mensonges qu'ils ne cessent de répéter. Il fit donc ses offres par écrit au directeur de *l'Almanach*, lui rappelant ses services passés, et lui traçant en plusieurs pages l'analyse substantielle de son œuvre, laquelle, ajoutait-il, est de nature, par son actualité incontestable, à exciter vivement l'intérêt des lecteurs. Le directeur parut frappé de cette dernière raison, car il l'invita à le venir voir. Néanmoins, dans l'intimité du tête-à-tête, il lui révéla que l'ouvrage lui semblait devoir être bien considérable pour son Almanach, puisque l'esquisse à elle seule était déjà un peu trop longue ; il ne pourrait donc en admettre que des extraits, à moins qu'il ne parvînt, comme il l'y exhortait fortement, à le faire quelque peu plus court que l'analyse. Bien qu'il eût certainement une foi aveugle dans la cabale, il lui fit une observation fort sensée et basée sur l'expérience : c'est qu'il est bon de ne pas pronostiquer d'une manière si absolue, mais de poser quelque condition, par prudence. Il lui dit en outre qu'il était compromettant de choisir une date aussi rapprochée, ce qui exposait la réputation de l'Almanach aux railleries des esprits vulgaires, dans le cas d'une erreur, peu probable, il est vrai. Il lui conseillait donc de donner un petit croc en jambe à ses calculs, afin de les appliquer, par exemple, à l'an 2854, ce qui était plus sûr.

Grandjean hasarda, en rougissant jusqu'aux oreilles, une question timide sur le taux des appointements, mais le directeur prit un air détaché pour lui dire : « Faites-moi d'abord votre travail dans ces conditions-là, et, s'il me convient, nous en causerons. Du reste, nous sommes dans l'usage de donner quelques exemplaires à nos collaborateurs, quand ils nous les demandent. » Sur ce, mon ami s'en alla, et ne revint plus.

De ce moment il désespéra tout à fait. Après avoir si longtemps eu foi en ses forces, il se prit à douter de lui, — mal terrible et qui tue. Il devint taciturne et préoccupé, ne répondit plus que par monosyllabes et sans comprendre, aux questions de ses camarades. Le corps était là, mais la pensée était absente. Quelques efforts qu'il fît, il ne pouvait l'assujettir à suivre le fil de la conversation ; elle se dérobait toujours pour se concentrer, avec une âpre obstination, dans son découragement fatal. Il avait l'air d'une ruine. Pour comble d'infortune, dans l'enivrement de ses premières espérances littéraires, il avait renoncé définitivement à l'étude du droit, malgré son aptitude à soutenir sincèrement et avec la même supériorité le pour et le contre, suivant les variations de sa pensée. La sécheresse et la complication du Code le rebutaient, il se perdait dans le dédale de la chicane, et n'eût même pas été bon, après une année de cours, à faire un sixième clerc d'avoué.

Mon ami Grandjean était, à cette époque, dans le dénûment le plus complet et le plus navrant qu'on pût voir. Depuis Juvénal jusqu'à Boileau, depuis Saint-Amant jusqu'à Balzac et Mürger, on a souvent tracé le tableau de certaines misères d'artistes que l'on est trop porté à croire fantastiques, car je déclare que ces misères-là atteignaient à peine à la hauteur de la sienne, et qu'à moins de n'avoir, comme Job, qu'un fumier et un pot cassé, il n'est guère possible d'être plus pauvre. Il ne parvenait à vivre, si c'est là vivre, qu'à l'aide de quelque argent que lui envoyait sa mère, quand elle avait pu mettre dix ou quinze francs de côté. En outre, un de ses amis, employé dans une imprimerie, lui procurait des épreuves à corriger, travail ingrat, aride, peu payé, qui lui faisait passer une partie du jour en allées et venues, au grand détriment de ses souliers, et lui coûtait quatre fois plus de temps qu'il ne lui rapportait. Encore en fut-il bientôt privé, parce qu'il s'en acquittait fort mal et qu'il se permettait de faire disparaître les fautes de français des auteurs. Il était humilié d'en être réduit là ; mais il eût été bien plus humilié encore de recourir, chaque mois, à la bourse paternelle, comme un écolier de quatorze ans. J'essayais de le consoler en lui rappelant que Lascaris, Etienne Dolet, Juste-Lipse, Erasme, Scaliger, Mélanchton, Hégésippe Moreau, et bien d'autres, avaient fait le même métier que lui ; mais ces illustres exemples le touchaient peu.

Comme on lui envoyait quelquefois des épreuves sous une enveloppe portant le nom de l'imprimeur, la portière et son époux, persuadés que c'était un auteur célèbre, et qu'il allait faire paraître un livre, se proposaient de lui en demander un exemplaire, et préparaient les voies en redoublant d'obséquieuse servilité. Diverses circonstances les avaient affermis dans cette opinion ; il recevait les petites revues dont il était collaborateur : *la Voix littéraire* avait inscrit sur sa bande : A M. F. Grandjean, homme de lettres ; — et *la Trompette* : A M. F. Grandjean, rédacteur de *la Trompette artistique*. Tous ces indices trouvaient encore une confirmation dans la manière détachée des vanités du monde, dont il s'habillait. On en causait à la veillée, où chacune de ces remarques était l'objet de commentaires approfondis : « Tous ces poëtes, disait la concierge, qui avait la prétention d'être lettrée, c'est sale et ça ne se peigne pas, parce que ça ne pense à rien qu'à ses vers. A preuve Voltaire, que mon oncle a connu, avant 93, un vieux qui avait du tabac plein ses poches. — Tiens, disait une voisine, je croyais que c'était Napoléon. — Oui, je sais bien... des cancans... Après ça, c'est possible ; mais Voltaire aussi : mon oncle l'a connu. » Quelquefois mon ami tombait au milieu de ce conciliabule, qui se taisait aussitôt sur un signe particulier de la concierge, et le considérait avec une curiosité pleine de respect : celle-ci lui adressait même souvent la parole, pour le faire parler devant le monde et pour éblouir sa société, en lui montrant qu'elle causait familièrement avec un auteur.

Saint-Amant l'eût pris, à coup sûr, pour le frère de son *poëte crotté*. Son costume, sans être comparable aux pittoresques guenilles du pauvre diable qu'a célébré cette muse bouffonne, était un vrai miracle de longévité et d'artifice. Il portait habituellement un paletot, qui avait été jadis du plus beau marron ; mais *qu'est-ce que le temps ne lime ?* comme a dit le même Saint-Amant avec une mélancolie si profonde : aussi tous les poils en étaient-ils tombés, et avait-il acquis, en de nombreux endroits, par un frottement continu de plusieurs années, l'apparence de la lustrine. Ce paletot était émaillé de taches qui tranchaient vivement sur le fond vert de l'étoffe ; il y en avait une surtout sur le bras droit, large et profonde, qui poursuivait ses regards et les obsédait sans cesse, quoi qu'il fît pour ne la point voir, comme le précipice toujours entr'ouvert sous les yeux de Pascal ; il en était venu à inventer des poses particulières pour la dissimuler. Ses pantalons étaient tous percés à jour par le bas, à force d'avoir été frottés. Il avait un chapeau assez propre encore, bien qu'un jour, dans une orgie de célibataires, l'amphitryon eût cru faire une plaisanterie délicieuse en versant le potage sur ledit chapeau, pour lui prouver qu'en dépit de ses calomnies, le bouillon était gras : les taches, à force de soins persévérants, commençaient à disparaître, quand un autre de ses amis, qui avait le vin gai, le lui fendit d'un coup de parapluie, dans une plaisanterie formidable. Dès lors il devint urgent d'en acheter un autre. Grandjean, qui était à sec, recula tant qu'il put : il essaya de faire recoller la fente transversale, et ne réussit qu'à la marquer davantage ; il pensa ensuite à la recouvrir d'un crêpe, mais la gorge se dessinait par dessous avec ses vives arêtes. Enfin, un jour, il vit une petite affiche jaune, qui lui criait, avec une éloquence typographique irrésistible :

HALTE-LA !

NE PASSEZ PAS SANS PRENDRE MON ADRESSE !

— Chapeaux, première qualité, extra-fins, 6 fr. 50.

— Chapeaux, deuxième qualité, superfins, 5 fr. 50.

— « Voilà mon affaire, » se dit-il.

Il porta donc chez un bouquiniste la *Bédouine*, de M. Poujoulat, les *Martyrs*, de Chateaubriand, le *Solitaire*, de M. d'Arlincourt, la *Pitié*, de Jacques Delille, les poésies de Ch. Loyson, et même celles de son protecteur Jehan Rossignol (d'Epinal). Le libraire lui offrit trois francs du tout ; il y joignit quelques classiques pour compléter la somme, et, sur le soir, se glissa à la dérobée chez le chapelier, où il acheta un castor, première qualité, qui devint roux au bout de quinze jours.

Cependant il n'avait pu se résoudre à se séparer brusquement de son ancien chapeau. Il le mettait à la nuit tombante pour achever de l'user ; et, quand il entrait quelque part, il avait grand soin, par une tactique renouvelée de maître Jacques, de tourner la fente du côté de l'ombre ; tant il est vrai qu'on peut tirer parti de toutes ses lectures, même de celle des poëtes comiques ! Ses chaussures, percées par-dessus, percées par-dessous, percées sur le flanc droit et sur le flanc gauche, quoiqu'il les eût fait aussi souvent réparer que le petit couteau de Bilboquet, perdaient leurs entrailles comme je ne sais plus lequel des quatre fils Aymon ; je dois en excepter toutefois une paire de bottes, dont l'une était intacte et l'autre n'avait qu'un trou sur le côté, mais à une place si heureuse qu'on ne pouvait s'en apercevoir ; aussi veillait-il sur elle comme sur la prunelle de ses yeux, et ne la mettait-il qu'aux grands jours. Il possédait aussi de beaux gants noirs que lui avait donnés autrefois sa cousine, le jour de sa fête : mais ils blanchissaient par le bout et commençaient à se découdre, ce qui l'inquiétait fort, car, quoiqu'il eût, dans le tiroir le plus caché de son secrétaire, du fil et des aiguilles, il se sentait, en son for intérieur, d'une habileté trop élémentaire pour oser tenter une opération aussi délicate. C'est tout au plus si sa capacité se haussait jusqu'à remplacer un bouton, bien qu'il se fût parfois hasardé à faire à ses vêtements quelque couture honteuse, dont sa mère gémissait quand il retournait en vacances.

Comme le blanchissage coûtait cher, il avait trouvé le moyen de conserver la même chemise pendant quinze jours. Lorsque la pureté du linge n'était plus immaculée, au lieu de l'étaler avec complaisance à tous les regards, il arborait une cravate à longue et large queue, qu'il gardait pour cette conjoncture, ou bien boutonnait hermétiquement son paletot jusqu'au menton. Il usait un très-grand nombre de faux-cols, quoiqu'il eût, sinon inventé, du moins considérablement perfectionné l'art de les mettre des deux côtés tour à tour, pour en tirer double usage. Je n'avais jamais si bien vu combien la nécessité est une maîtresse ingénieuse ; jamais je n'avais si bien compris Robinson Crusoé dans son île. Toutefois je faisais semblant de ne m'apercevoir de rien, car, quoiqu'il me montrât volontiers le fond de son âme, comme à un confident officiel, il m'aurait plutôt révélé ses faiblesses, ses vices même, que sa misère, et il n'eût pas cru s'humilier autant par l'aveu de ses fautes que par celui de sa pauvreté et des expédients auxquels elle le réduisait. C'est ainsi d'ailleurs que, par un trait admirable d'observation morale, nous voyons, dans les tragédies, les héros étaler leurs forfaits, devant tous les Albins et toutes les Œnones, avec un cynisme qui fait frémir, tandis qu'ils se gardent bien de parler de leurs querelles de ménage, de leurs chagrins domestiques, de leurs mésaventures familières : ils aiment mieux paraître criminels que ridicules. Tel est l'homme ; ceci soit dit à l'honneur de la vérité tragique.

Mais laissons de côté ces ambitieuses considérations de

philosophie psychologique et morale, et revenons à Francisque Grandjean.

Tout le reste chez lui était en rapport avec son costume : il brûlait de la chandelle au lieu de bougie ; et encore, après l'avoir allumée à la lampe du concierge pour sauver les apparences, l'éteignait-il à peine arrivé dans sa chambre, avant de se déshabiller. Les soirs, il allait souvent lire, aux frais de la ville de Paris, dans le passage Véro-Dodat ou dans la galerie d'Orléans, dont les habitants peuvent se souvenir encore de l'avoir vu passer et repasser, coiffé de son chapeau fendu, dont la crevasse attirait toujours les regards narquois du gardien.

Avec de pareilles ressources, mon ami Grandjean trouvait dans la nécessité de manger deux fois par jour quelque chose d'humiliant pour la dignité humaine : aussi s'en acquittait-il le plus sommairement possible, déjeunant pour quelques sous dans un de ces honteux restaurants du quartier latin, près desquels Flicoteaux était un Véfour, et dînant dans sa chambre avec un petit pain et une maigre rondelle de saucisse ; encore essayait-il quelquefois, ce qu'on aura peine à croire, de faire des économies sur ce repas d'anachorète. C'était surtout ces jours-là qu'il mettait en pratique la théorie gasconne du baron de Fœneste : « Il faut bouter courage, faire vonne mine, un cure-dent à la vouche, pour parestre aboir disné. »

Un jour, dans un de ces restaurants infimes, qui sont la providence des bourses désespérées, il rencontra... devinez qui? le directeur de *la Trompette* en personne, oui, le directeur de *la Trompette*, ce grand démolisseur des renommées littéraires et de l'édifice social. Le malheureux, en costume complet de fashionable, dévorait une demi-portion de lapin en gibelotte, du prix de vingt centimes, arrosée d'un maigre carafon de vin. Ce fut pour mon ami Grandjean une grande éclaircie ouverte tout à coup sur la critique en général, et en particulier sur celle du directeur de *la Trompette*. Au moment où mon ami se hâtait de passer au comptoir, leurs regards se rencontrèrent ; tous deux, d'un mouvement unanime, baissèrent aussitôt les yeux et se gardèrent bien de se reconnaître. Dans ces cas-là on est comme l'autruche, et l'on se figure presque ne pas être aperçu parce qu'on baisse la tête. Du reste Grandjean était encore plus honteux d'avoir surpris son directeur en un lieu pareil que d'y avoir été surpris lui-même, quoiqu'il y ait peu de choses dont on rougisse davantage que du flagrant délit de pauvreté.

Le directeur de *la Trompette* et Grandjean se sont revus bien des fois depuis, mais ils ne se sont jamais dit un mot de cette rencontre, et ni l'un ni l'autre n'ont remis les pieds dans le malencontreux restaurant.

VICTOR FOURNEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

Bibliographie.

ŒUVRES CHOISIES DE SÉNECÉ.

M. Cap est un *résurrectionniste* des noms poudreux sur lesquels pèse un injuste oubli. Il se plaît et il s'entend à rallumer le flambeau d'une gloire éteinte de savant, d'artiste ou de poëte. Il a consacré nombre d'éloges couronnés par différentes académies à restaurer de modestes renommées d'hommes utiles, envers la mémoire desquels la postérité se montrait ingrate, héritière joyeuse de la somme de bien-être apportée par eux, peu soucieuse de s'enquérir à qui elle le devait. En composant son *Histoire du jardin des plantes*, combien de savants il a retrouvés, ignorés de la génération actuelle, qui ont cependant apporté leur large part de ces matériaux que des génies puissants et envoyés par Dieu à l'heure favorable, devaient coordonner en un édifice ! Il nous a donné la meilleure édition des Œuvres de Bernard Palissy, l'humble et courageux potier, le sagace et opiniâtre inventeur, le brillant artiste, le découvreur d'un embryon de science qui est devenue la géologie. Aujourd'hui c'est à une mémoire de poëte que M. Cap vient de rendre ses services accoutumés, et M. E. Chasles s'est associé à la bonne œuvre. Le nouveau Lazare, rappelé à la lumière, s'appuie sur ces deux plumes élégantes et consciencieuses pour sortir de son linceul.

Vous connaissez le nom de Sénecé ; mais connaissez-vous ses œuvres ? Quant à moi, j'avoue que mon ignorance, il n'y a pas un mois, égalait presque celle du bouquiniste à qui un bibliophile demandait lesdites œuvres, et qui répondit : « J'ai ses opéras. » Grande joie du bibliophile, car il sait que précisément notre auteur en a écrit plusieurs qui sont inédits ; il compte sur la trouvaille de précieux autographes. Le bouquin est apporté, sur le dos duquel on lit : *Senecæ opera*. C'était tout simplement un Sénèque.

Et pourtant Sénecé fut un écrivain en vers et en prose, et un écrivain du grand siècle, fort goûté à la cour, le contemporain et l'émule de la Fontaine, classé immédiatement après le bonhomme dans l'art de conter. *Le Mercure* s'empressait d'insérer ses contes, satires et pièces diverses. Voltaire et Chamfort ont apprécié son bon sens malin, sa gaieté et sa finesse gauloises. Palissot, J. B. Rousseau, la Harpe, ont exprimé le vœu qu'on recueillît et qu'on éditât un choix de ses œuvres.

M. de Lamartine, dans sa jeunesse, entendit répéter aux Mâconnais, ses compatriotes, les vers marotiques de Sénecé, et lui-même s'essaya à ces badinages. L'un de ses amis, vieillard des environs, ayant composé des vers sur le même ton, le grand poëte, qui devait bientôt donner à la langue française les *Harmonies* et *Jocelyn*, improvisa ce qui suit :

> De Sénecé l'ombre aimable et gentille,
> Dans ce château par sa lyre ennobli,
> Revint un jour des rives de l'oubli.
> Le sombre ennui le reçut à la grille.
> Lors il s'enfuit ; puis se tournant devers
> L'humble ermitage où malgré cent hivers
> Dans tes chansons sa verve encor pétille,
> Avec surprise il écouta tes airs :
> « Holà, dit-il, reconnaissant ces vers,
> « Mon héritier n'est pas de ma famille. »

En 1805, M. Auger publia un volume qu'il eut le tort d'appeler *Œuvres complètes de Sénecé*. L'année suivante, il réimprima cette édition, en y ajoutant les *Remarques critiques sur les Mémoires du cardinal de Retz*, et l'intitula cette fois : *Œuvres diverses*. Il eut la prudence de ne point s'aventurer dans une biographie étendue. Une vingtaine d'années plus tard, M. Cap, qui lui-même est de Mâcon, entreprit à son tour de donner enfin une édition définitive du poëte mâconnais. Il réunit des matériaux, consulta M. de Monmerqué, qui lui-même avait eu l'intention de composer un Sénecé, reçut des communications de la Société des bibliophiles, et fut encouragé par l'Académie de Mâcon, qui, sur une lecture de lui, souscrivit pour cent exemplaires. Se mettant à l'œuvre, il publia comme spécimen la *Lettre de Clément Marot touchant l'arrivée de Lully aux enfers* ; il se rendit acquéreur du manuscrit de l'*Arioste rajeuni* ; enfin, il aurait exécuté son plan si des travaux scientifiques ne l'avaient point détourné de cette occupation littéraire.

De son côté cependant M. E. Chasles, après une lecture des Contes de Sénecé, avait formé le projet d'une *Etude* sur cet écrivain. Ses recherches lui donnèrent à espérer qu'il pourrait faire mieux encore. Bientôt son séjour à Mâcon lui permit de réunir les matériaux d'une biographie et d'une édition. Ce fut alors qu'il apprit que depuis vingt ans le même travail avait été commencé par M. Cap. Il obtint que celui-ci lui confiât ses notes « La communication, dit-il, des parchemins et des papiers de famille qui étaient aux mains de M. Béost, — de manuscrits très-nombreux de la part de MM. de Davayé, de la Guiche et de la Balmondière ; enfin, mes visites aux bibliothèques m'ont permis d'établir ou de rétablir les faits biographiques et de composer la présente édition. »

Lisez cette biographie, qui remonte à l'origine de la famille, vous ne verrez pas sans intérêt comment, sous l'ancien régime, un manant fondait une dynastie bourgeoise, laquelle peu à peu montait à noblesse. Brice-Bauderon, un jeune gars du village de Paray-le-Monial, près Mâcon, s'en va chercher à l'université de Montpellier le bonnet de docteur. Au retour, il prend rang parmi les bourgeois de la ville, et ouvre à la fois un cabinet de médecin et une officine d'apothicaire : c'était reçu alors. Il gagne une belle fortune. Un Beaufremont Senescey, qui, parmi ses biens considérables, compte les deux terres de Senescey-le-Grand et de Senescey-lez-Mâcon, a besoin d'argent ; il vend au docteur la moins belle de ces deux terres. Cette branche des Beaufremont avait pour devise : *In virtute et honore senesce : vieillir honorable et pur*, ce qui peut-être avait conduit le vendeur à vieillir amoindri de l'une des Senescey. L'acheteur avait latinisé son nom, et, dans l'anagramme de *Bricius Bauderius*, il trouvait *Brevius ad curabis*, ce qui avait dû produire un bon effet sur sa clientèle, activer le jeu du pilon dans le mortier, et conduire plus rapidement à la propriété seigneuriale. C'était, du reste, un homme de mérite ; il a écrit, en 1588, une sorte de codex, une *pharmacopée*, ouvrage souvent traduit et souvent réimprimé

Son fils, Gratien Bauderon, a la sagesse de ne point déserter l'officine paternelle, et assez de savoir pour prendre aussi le bonnet de docteur, rééditer la *Pharmacopée* avec commentaires, et rédiger des mémoires sur des questions d'anatomie et sur des maladies épidémiques. Il épouse une femme qui lui apporte le domaine de Condemine. Désormais, dans la dynastie Bauderon, le fils aîné ajoutera au nom celui de Senescey, le cadet celui de Condemine.

Dans la personne de Brice-Bauderon II, qui réunit les deux terres et qui épouse une fille et petite-fille de président, la dynastie s'élève enfin à la noblesse de robe. Le gendre succède au beau-père dans la charge de lieutenant-général au bailliage de Mâcon ; cinq ans plus tard, il est honoré du titre de conseiller du roi ; en termes plus pittoresques, il obtient la permission d'acheter une savonnette à vilain.

Il joua un certain rôle dans toutes les affaires de la province. Parmi ses lettres, celle adressée à l'intendant Bouchu sur la misère des vignerons, donne une idée de ce qu'était l'administration d'alors, avec les douanes de province à province. Il expose énergiquement la situation du cultivateur, qui, après avoir mis tout son travail et toutes ses ressources dans la production des vins, ne peut porter sa récolte à Bourg, où l'exclusion du vin de Mâcon est expresse, ni à Lyon, où il est frappé d'un droit d'entrée quadruple, ni en Lorraine, depuis que cette province est française, ni à Paris, où l'on ne parvient qu'à travers une ligue formidable de péages, où l'on n'entre qu'à des conditions exorbitantes. « Ajoutez les violences, les concussions, les faussetés qui se font par les commis à la levée de ces droits, vous ne douterez pas que le Mâconnais ne soit le pays le plus à plaindre du royaume ; le produit qui devrait faire la richesse de la province en devient le fléau. Les laboureurs ont vendu la meilleure partie de leurs fonds pour subsister depuis le dernier accroissement de l'impôt ; et une seule année de disette de blé fera mourir de faim la plus grande partie de ceux qui habitent la campagne. »

Le magistrat se piquait de bel esprit et du plus précieux. Il envoyait à Paris, à un sien ami, des épîtres, que celui-ci lisait à Vaugelas, Chapelain et Voiture. Dans un discours où il compare la justice à la musique : « Après que le demandeur, dit-il, a fait retentir dans la dureté du *bécarre* la sévérité de ses accusations et l'amplification de ses demandes, le défendeur diminue ses prétentions par les adoucissements du *bémol*, et met en usage toute la délicatesse des *dièses* et des *feintes*. »

Son fils, Antoine Bauderon de Sénecé, né à Mâcon le 27 octobre 1643, est le poëte dont les œuvres viennent d'être remises en lumière. L'enfant annonçait d'heureuses dispositions. Ses études, commencées chez les jésuites de Mâcon, s'achevèrent à Paris chez ceux du célèbre collége de Clermont. Il commentait les vers latins et les devises de son père, et lui adressait des vers français élogieux. Il soutint sa thèse de philosophie, se fit recevoir avocat, tout cela en fils soumis, sans le moindre goût pour la magistrature provinciale, à laquelle on le destinait. Il aimait le bruit, l'éclat, l'élégance ; il rêvait la vie à Versailles, la vie à la cour, sans entrevoir par quel chemin y arriver. Voici comment il tournait déjà la requête galante au lieu de la requête légale, comme l'aurait souhaité son père :

> Il faut aimer dans le plus beau printemps,
> Et profiter des douceurs de cet âge ;
> Souvent le cœur s'endurcit par le temps,
> On devient fou quand on croit être sage.
> Dame Raison se met alors aux champs,
> Gâte le cœur et rend l'esprit sauvage ;
> Si bien que, sans raisonner plus longtemps,
> Je conclurai fort à mon avantage
> Qu'il faut aimer dans le plus beau printemps,
> Et profiter des douceurs de cet âge.

Il s'entendait aussi à manier l'épée. Il fit sa partie dans un duel de quatre contre quatre. Quelqu'un fut tué ; notre poëte dut franchir la Saône et gagner la Savoie.

Après quelque temps de séjour, son esprit aimable et brillant, ses bonnes manières, le nom de Sénecé, lui ouvrent l'accès des meilleurs salon de Turin. Le duc de Savoie Charles-Emmanuel l'accueille avec bienveillance, lui donne de l'emploi. Il se charge même de commencer sa fortune en le mariant à Mlle de Bernox. Excellent duc ! Il fait demander, par deux personnes de distinction, au père de son protégé, le consentement à ce mariage. De plus, il lui adresse à ce sujet une lettre qui se termine par . « Je suis, monsieur de Sénecé, votre meilleur ami, Charles-Emmanuel ; » et la signature est accompagnée d'un post-scriptum tout cordial de la main ducale elle-même L'honnête magistrat répond d'abord que la vie des cours lui paraît devoir être fatale à son fils. « J'aurais sujet d'appréhender que ce qui semble le devoir élever ne l'accable, et que la médiocrité, pour ne pas dire la bassesse de sa fortune, ne soit pas suffisante pour supporter le poids et l'éclat de la condition où Votre Altesse royale le veut établir. » Cependant, pressé de nouveau, il cède et consent.

Tout à coup un orage éclate La noblesse de Turin, le grand-duc, avaient pris au sérieux le nom de Sénecé, le rattachant à la grande maison des Baufremont-Senescey. Mlle de Bernex seule avait reçu la confession du poëte ; il avait eu le courage de lui révéler comment ce nom était venu se greffer, moyennant pécune, sur la roture d'un Bauderon ; que son Sénecé était le petit, et non le grand ; et que même son Sénecé avait contracté odeur de séné par le fait de deux aïeux tenant officine. L'indulgente fille lui avait gardé son amour, et l'estimait davantage pour cet aveu. Mais elle avait deux frères, dont le courroux éclata lorsque la vérité fut connue par une autre voie. Tout ce qu'elle put en faveur du séduisant étourdi fut de l'avertir à temps qu'il se hâtât de fuir s'il voulait échapper à leur vengeance italienne et mettre ses jours en sûreté. Il eut quelque peine à franchir la frontière, et faillit tomber dans une embuscade. Nos dramatistes ne trouveront-ils pas là un sujet d'opéra-comique? Il est regrettable que le récit de M. E. Chasles ait quelque chose de louche. Probablement dans la crainte de nuire à son héros, il n'a pas assez nettement tracé le véritable rôle que joua le jeune Sénecé à la cour de Turin. S'il y eut faute commise, les difficultés de la situation d'exilé, une imagination ardente, une passion vive, la légèreté de cet âge, sont des circonstances atténuantes. Le biographe pouvait s'appliquer à raconter le vrai dans toute sa rigueur, au lieu de l'envelopper d'un nuage. Qu'on se rappelle qu'à cette époque le marquis de Grammont trichait au jeu, et le marquis de Pomenars faisait de la fausse monnaie, sans trop perdre de leur considération même aux yeux de l'irréprochable Mme de Sévigné.

Sénecé passe en Espagne, où le biographe perd sa trace, pour ne la retrouver qu'en l'année 1669. L'affaire du duel est enfin arrangée, le coupable gracié peut se montrer à Mâcon. Il épouse Henriette Burnot de Blenzy, fille de l'intendant de la duchesse d'Angoulême. La duchesse était fille du célèbre Philibert de la Guiche, et tenait par sa naissance et son mariage avec Louis de Valois, duc d'Angoulême, petit-fils de Charles IX, à tout ce qu'il y avait de plus considérable. Sénecé la suivit à Paris Peu après il lui est accordé d'acheter la charge de premier valet de chambre de la reine Il habite à la cour, où il se crée des appuis, où peut-être l'occasion naîtra d'attirer sur son mérite l'œil du maître et quelque belle faveur. En attendant, la fille de la duchesse reconnaît ses services et ceux de son père par le don de la capitainerie de Villiers

Ce sont là les belles années de la vie du poëte ambitieux. Il envoie des madrigaux, des étrennes en vers à ses amis et à ses protecteurs, il échange quelques coquetteries d'esprit avec Mme Deshoulières, il assiste aux fêtes les plus particulières de la cour, il improvise pour ces fêtes des intermèdes, des scènes lyriques, des opéras, entre autres celui qui a pour titre : *les Plaisirs*, et dont le souvenir s'est conservé. Il traduit l'Arioste pour les grandes dames, et écrit pour elles tantôt une épître, tantôt un conte fort gai, souvent fort gaillard, ou une satire, dans laquelle il flagelle quelques personnages ridicules

Il a pour ami fidèle Bellocq, valet de chambre du roi, portemanteau de la reine, qui était aussi un bel esprit, poëte à ses heures, que Poquelin, son collègue de la chambre du roi, consultait souvent. Le biographe soupçonne Sénecé d'avoir appartenu quelque peu à la coterie qui attaquait Racine et Despréaux. Il est vrai qu'il reproche à celui-ci sa satire contre les femmes ; mais il appelle le premier le grand Racine, et le place entre le vieux Sophocle et l'aîné des Corneille. Il ajoute :

> Au théâtre il acquit plus d'honneur que des biens,
> Il acquit à la cour plus de biens que de gloire.

Les rapports entre Sénecé, fournisseur de paroles de circonstance, et le compositeur Lulli, furent difficiles : c'est assez l'ordinnire entre poëte et musicien. Il est à parier que les torts auront été du côté du *Florentin*. Lulli, comme M. Cap le rappelle dans une note curieuse, Lulli, uniquement recommandable par son talent, était décrié pour sa mauvaise foi et pour l'infâmie de ses mœurs. Intrigant et bouffon méprisable, avide d'argent, il réussit à amasser six cent trente mille livres en or, qu'on trouva dans son coffre après sa mort, somme qui équivaudrait aujourd'hui à plus du double Le modeste Quinault, dont il tenait la muse à sa solde, fut l'éternelle victime de son exigence et de son avarice. La Fontaine, qu'un caprice du hasard associa pour un moment à l'homme du monde dont le caractère s'éloignait le plus du sien, s'en aperçut trop tard et se plaiguit gaîment d'avoir été *enquinaudé*. Brossette et Monchesnay assurent qu'il faut reconnaître Lully dans ce passage de la neuvième épître de Despréaux :

> En vain par sa grimace un bouffon odieux
> A table nous fait rire et divertit nos yeux,
> Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre,
> Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,
> Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
> Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

Sénecé, content d'affubler le misérable d'un masque comique dans sa lettre à *Clément Marot*, rendit du moins justice à l'homme de génie, et trouva ce moyen de satisfaire à la fois son léger ressentiment et sa grande admiration.

En 1683, la reine meurt, et l'année suivante la duchesse d'Angoulême. La charge de Sénecé n'a plus de valeur ; il retombe dans la vie de province. Brice-Bauderon II juge le moment favorable pour décider son fils à lui succéder dans sa magistrature Le fils promet ; sur quoi le père tout joyeux se hâte de composer un discours intitulé : *le Testament*, ou *le Phénix*, avec cette épigraphe : *In nidulo meo moriar, et sicut Phœnix multiplicabo dies meos.* « Je mourrai dans mon petit nid, et comme le Phénix je multiplierai mes jours. » Vaine illusion ! le fils faiblit et manque à sa parole La vie de Versailles et de Marly était si belle ! Qui sait? une autre reine viendra peut-être occuper le trône, et Sénecé sera rappelé à la cour.

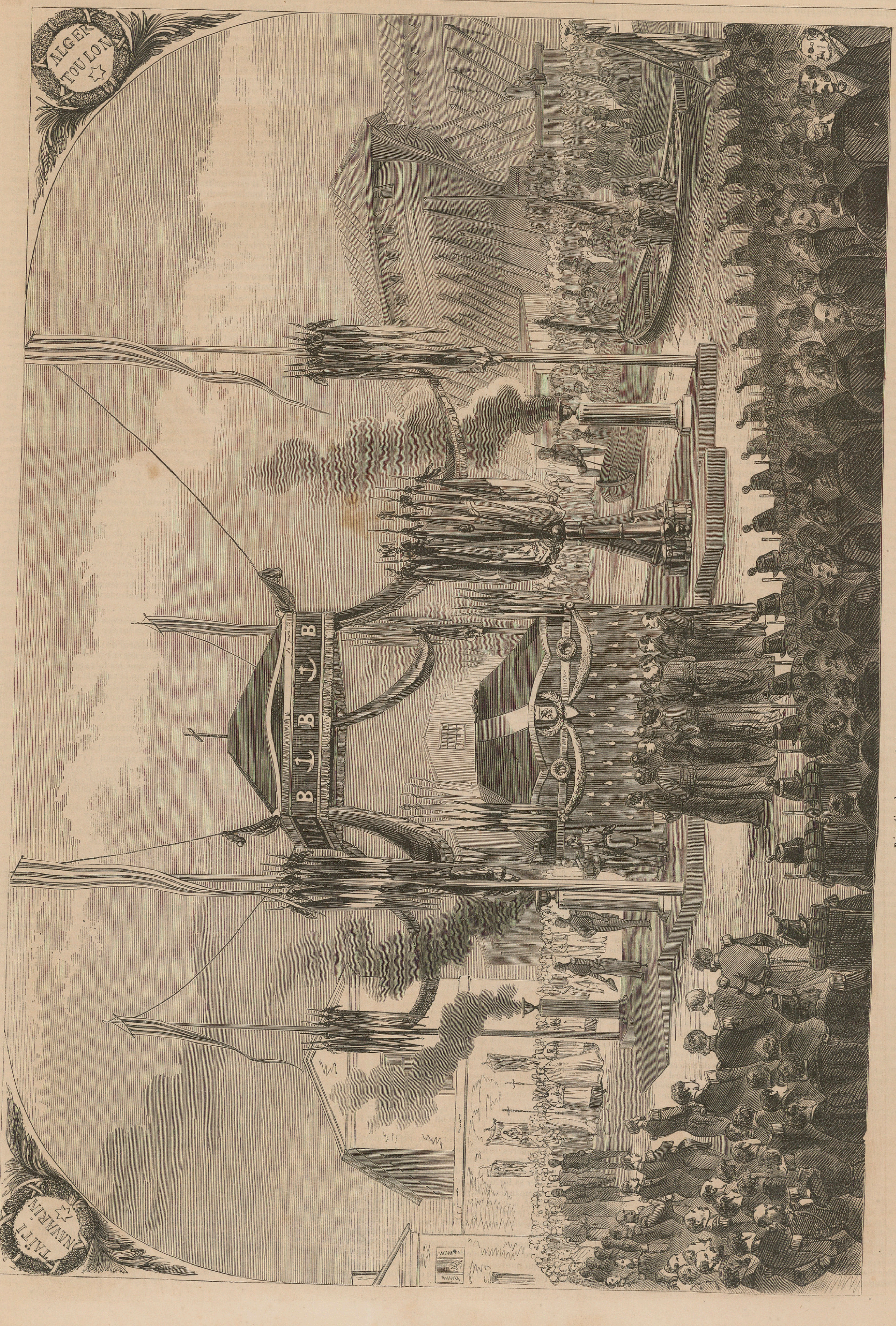
Une autre femme partagea le trône du vieux Louis. mais elle fut une reine gardant l'incognito, et le poëte-courtisan demeura condamné à mener la vie monotone d'un gentillâtre du Mâconnais, voyant ses ressources diminuer une à une, et s'évanouir ses espérances. Il perdit la capitainerie de Villiers-le-Bel. Ses fermiers de Condemine le payaient mal. Sa terre de Sénescey était grevée d'une hypothèque de dix mille écus. Le père, dans son testament, avantagea ses autres enfants au détriment du fils qui avait dédaigné la robe. Il ne restait à peu près au poëte que la muse pour le consoler. Elle lui fut fidèle, et jusqu'à l'heure dernière, c'est-à-dire jusque dans sa quatre-vingt-quinzième année, elle continua à lui dicter des vers charmants Grâce à elle, il vieillit sinon heureux, du moins doucement résigné et toujours aimable, se plaignant en rimes de la Fortune, mais terminant ses doléances par la remercier du peu qu'elle lui accordait encore dans ce monde. La Fontaine, traduisant du latin, disait :

> Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
> Je vive ; c'est assez, je suis plus que content.

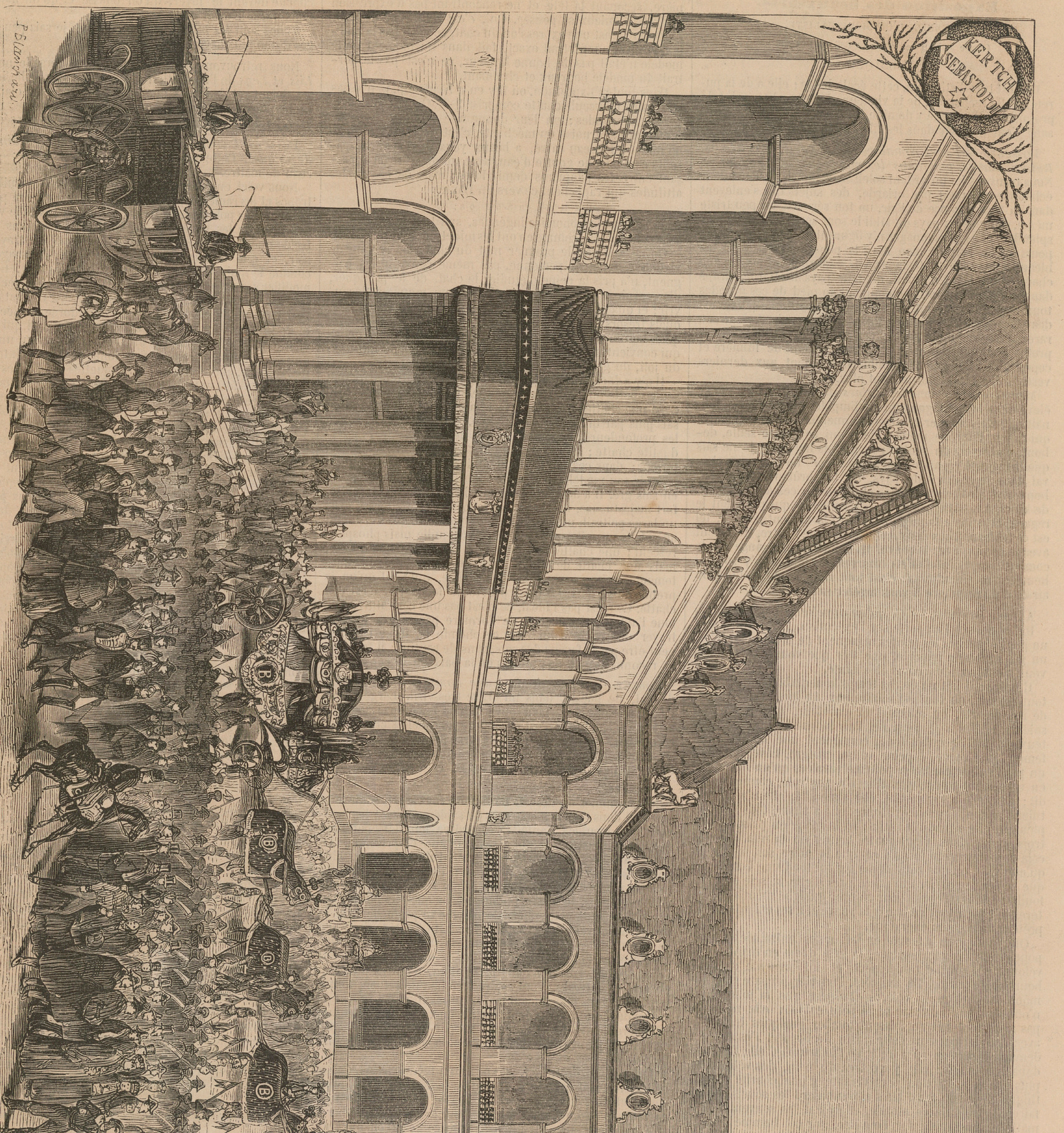
Le conteur élégant et facile qui eut assez de talent pour qu'on l'écoutât à côté de l'homme de génie, a dit :

> Vive la poule, encor qu'ait la pépie !

SAINT-GERMAIN LEDUC.



Réception des restes de l'amiral Bruat, sur le port de Toulon. — D'après M. Letuaire.



Cortége funèbre de l'amiral [illegible], à sa sortie des Invalides, à Paris

Exposition des beaux-arts.

SOUVENIRS D'UN SPIRITUALISTE.

(Suite. — Voir les numéros 666, 667 et 668.)

BELGIQUE.

Elle est très-distinguée, cette école belge ; elle a de la pureté; nulle recherche, de la vigueur, de l'actualité, point de prosaïsme ; la pensée y domine, et l'artiste y marche droit sans s'embarrasser dans les filets de la tradition.

BOSSUET. — *Tours romaines sur le Xenil, Grenade. — Ruines mauresques dans les montagnes de Ronda.* — Nous trouvons ici un ardent soleil méridional, de la couleur éclatante qui n'est pas criarde, des sujets qui s'enlèvent dans la transparence de l'air, un ton sérieux, un peu triste même, comme les pays du Midi le sont souvent malgré leur splendeur. Les personnages n'y figurent qu'accessoirement, pourtant ils entrent bien dans la pensée générale du tableau, graves de toute la gravité espagnole. Quelque âne chargé d'un fagot odorant, quelque paysan attardé, drapé dans son manteau brun, cheminent au pied de ces grandes tours romaines qui ont vu passer la romantique puissance des Maures ; le Xenil laisse filtrer entre ses pierres une eau rare; dans le lointain les cimes neigeuses de la Sierra se profilent sur un ciel clair. Tout cela brillant de lumière et cependant mélancolique, comme il convient aux derniers vestiges des temps qui ne sont plus.

Mêmes qualités dans *les Ruines de Ronda :* Un passage élevé dans la montagne, un air limpide, une porte qui menait autrefois au fier château de quelque seigneur maure, qui aujourd'hui ne mène à rien, qui se dresse seule, debout, en travers du sentier; de grands horizons, je ne sais quelle majesté répandue sur cette scène, un homme à cheval dans le costume du pays, un ton brûlant, une de ces bonnes vieilles teintes riches et dominatrices à la Léonard de Vinci, à la Titien, une de ces couleurs qui prennent le regard, la ruine attaquée en maître, largement plantée, tel est ce tableau. Tous deux, celui-ci comme l'autre, tranchent avec le connu, avec le prévu. Ils n'ont rien d'étrange par la composition, point d'effets bizarres, les teintes n'y sont ni heurtées ni singulières ; c'est tout simplement peint d'un air et d'un caractère à vous arrêter net.

ALFRED STEVENS. — *Ce qu'on appelle le vagabondage.* Ici, la pensée l'emporte sur l'exécution. La peinture sent un peu l'ébauche ; les teintes manquent de profondeur, c'est un peu *ambu ;* n'importe, une fois que vous avez regardé vous n'oubliez plus ; vous êtes hanté.

Il neige ; il fait un de ces temps lamentablement gris où tout est sale, où tout est souffreteux. Le long d'une espèce de rue déserte, ou mieux d'un carrefour, quatre ou cinq soldats, fidèles à la consigne, l'air morne et presque honteux du métier qu'ils font, emmènent une malheureuse femme, une veuve, à peine vêtue, maigre, hâve, qui tient un petit enfant contre sa poitrine ravalée, qu'un autre suit en se serrant contre elle. Elle n'a pas volé, comme on l'a dit ; non, elle a vagabondé, elle a mendié, elle n'a pu justifier d'aucun moyen d'existence, elle a pleuré tout haut, en pleurant elle a tendu la main : on la mène en prison. Dans trois jours, dans vingt-quatre heures on la relâchera ; et cela recommencera jusqu'à ce que la mère soit morte, ou qu'elle vole, ou que cette dame qui lui tend une bourse, ou que ce brave ouvrier qui passe près d'elle la scie au bras, fouillant dans sa poche pour en tirer quelque monnaie, s'intéressant pour tout de bon à la veuve et à ses enfants, ne lui prêtent un secours énergique.

Oui, tandis que la femme en haillons est entraînée au poste pour crime de vagabondage, la jolie dame en manteau de velours s'approche timidement et lui présente sa belle bourse bien garnie. De son côté, l'ouvrier prépare une aumône sans qu'on le voie. — J'espère que la jolie dame n'oubliera pas la veuve ni le petit enfant ; elle ne croira pas avoir tout fait en laissant tomber quelques louis d'or avec une larme dans cette main décharnée. J'espère que demain, lorsqu'on aura relâché l'infortunée, elle l'ira voir dans son taudis ; elle y portera du pain, des vêtements, plus que cela, l'action persévérante d'une charité sympathique et de bon sens. Mais si par hasard les soucis, les affaires, le train de ce monde, effaçaient les souvenirs de la matinée, je compte sur l'ouvrier, sur cet homme travailleur, sobre, prompt à la besogne, qui s'est tenu à l'écart et qui pleurait. Celui-là viendra trouver la veuve, il prendra son aîné en apprentissage ; tout doucement il encouragera la mère à l'activité, à l'ordre ; grâce à lui, elle remontera la pente. — Si je ne pensais pas cela, si la charité individuelle, positive, d'homme à homme, n'était pas là pour me réconforter, ce tableau me navrerait jusqu'à la révolte. C'est le naufragé de Gudin ; mais il y a une étoile.

JOSEPH STEVENS a exposé une chatte avec son petit. Il nomme cela *l'Intrus.*

Minette, une belle, confortable mère chatte, est établie sur la chaise que vient de quitter sa maîtresse : maîtresse âgée, facile, amie des minets, tout le dit. Arrive un chien, un grand étourdi de chien, nez en l'air, queue droite, oreilles dressées ; un chien évaporé, qui ne doute de rien, qui va soufflant, battant de sa queue, maladroit de ses pattes, un perpétuel hors-d'œuvre. Aussi il faut voir Minette ! ces sourcils froncés, ces moustaches abaissées, cette physionomie refrognée, ce jurement tout prêt, ces griffes ouvertes en sabre ! Et pendant ce temps, la jolie boule de coton blanc, le petit, ramassé en peloton contre le ventre de sa mère ; innocent, insouciant, jouant au bord de l'abîme, regardant d'une mine curieuse et mutine cette grande figure efflanquée de chien, tout disposé à lui appliquer en plein, pour rire, la patte au beau milieu de l'œil, sur ce point brillant qui l'intrigue.

C'est cela... et ce n'est pas cela ! comme disait Gros à ses élèves, prenant un carton, puis l'autre, clignant la paupière, secouant la tête et ne rencontrant pas d'expression qui rendît mieux sa pensée. Oui, *c'est cela.. et ce n'est pas cela ;* c'est une expression du chat, ce n'est pas la meilleure ; c'est un portrait exact, fait dans un moment où le modèle n'était pas de bonne humeur, ce n'est pas le portrait du modèle heureux et charmant.

Dans toute l'Exposition, où il y en a beaucoup, je n'ai pas rencontré une seule chatte comprise ! — On fait les chats vexés, maussades ; on leur donne une face ennuyée, de préférence sournoise ou méchante, c'est de tradition. Mais de minet à museau carré, à beaux yeux limpides transparents comme une goutte d'eau, avec un doux regard passant entre les paupières demi-closes ; mais de ces nobles attitudes qui rappellent ce vers du Dante :

A guisa di leon, quando si posa ;

mais de ces physionomies ingénues, spirituelles, agaçantes sans noire malice, comme en ont les minets bien élevés ; point.

On ne sait pas le premier mot du chat ; on vit sur de vieilles calomnies ; personne, pas même ceux qui les peignent, n'a pris la peine d'étudier le chat, de le pratiquer, d'en savoir le fort et le faible. Il y a là un monde à découvrir ; et quand il sera découvert, on verra quelles richesses, quels trésors de tact, de naïveté, quels bons petits cœurs, quel besoin d'expansion, quelle perception exquise de ce qui convient et de ce qui ne convient pas, quelle intuition du joli, du gracieux, de l'aimable !

Il n'y a dans toute cette collection malencontreuse qu'une seule chatte où l'on retrouve quelque intention de vérité. C'est une chatte en marbre, fort habilement sculptée, je ne sais plus par qui. Celle-là est vraie. L'artiste n'a pas sondé les profondeurs et surtout pas les délicatesses de l'individualité chatte ; il s'en est tenu aux traits, au caractère extérieur ; dans ces limites-là, il a fait du neuf, parce qu'il a regardé son modèle au lieu de consulter la légende. Je lui en sais gré. Il a donc créé une fort belle matrone de chatte, fort majestueuse, au repos, un repos armé en guerre, avec un large poitrail, un laisser-aller de panthère qui s'épanouit au soleil, un œil à moitié fermé, tranquille mais phosphorescent ; une chatte de cœur qui adore son bon maître, mais une chatte de dignité, qui ne souffre pas d'empiétements, qui ne permet pas d'insolence, qui veut qu'on la prenne au sérieux. Ce n'est pas toute la chatte, c'est une chatte. Ce n'est pas l'idéal, ce n'est pas une caricature. J'en loue l'auteur. Il est sorti de l'ornière paresseuse pour se trayer une route à lui ; sur ce chemin-là, il ne trouvera peut-être pas la faveur des sots, gens de routine ; il trouvera la reconnaissance des minets et la paix de la conscience.

ROBERT. — *Portrait de jeune homme.* Rares qualités d'idéal, de poésie, dans un ordre très-viril. Large front, front de trente ans, bien ouvert, bien généreux ; âme qui sait la vie, mais qui n'est pas morte aux belles croyances ; résolution, énergie, loyauté de vrai gentilhomme, le tout traité avec ampleur, avec ces belles teintes sans mollesse qui rappellent les maîtres d'autrefois.

PORTAELS. — *Le Simoun.*

Nous sommes au désert. Le simoun souffle ; il soulève et suspend dans l'air des colonnes de sable embrasé ; les horizons sont troubles. Tantôt le regard va loin dans cette atmosphère fumeuse, tantôt il est comme emprisonné. Le scheik a trouvé derrière ce renflement du terrain un abri pour ses femmes, pour ses enfants ; ils sont accroupis, la tête enveloppée de l'écharpe de laine, les chameaux couchés tout près, le museau allongé sous quelque pierre. On sent l'ardeur de cette infernale haleine se promener par le désert. Voici venir un groupe qui se hâte, le Bédouin traîne son dromadaire presque mourant ; la femme, courbée sur les coussins, ensevelit son visage dans un pan de sa robe ; ils arriveront. D'autres dans le lointain, d'autres plus loin encore, en détresse. Tout aspire à ce lieu de refuge, tout y tend. Il y a un mouvement large, puissant, il y a un cas de vie ou de mort suspendu sur cette scène, qui lui donnent un caractère de sauvage grandeur. Et par-dessus tout l'esprit du désert, planant terrible, couvrant la solitude de ses ailes fauves.

Les Funérailles. — C'est encore au même désert. Calme cette fois, riant comme peut sourire le désert : un sol étincelant et dur, un ciel sans bornes et clair, l'immensité partout, le rayonnement du soleil sur la terre, l'air éthéré, vif ; aux cieux, un azur intense. Dans ce désert chemine un Arabe qui tire lentement son dromadaire par le licou. Sur le dromadaire, un autre Arabe, mort, noble figure, la tête renversée, les poignets attachés à la selle. A côté, marchant enveloppée dans ses voiles blancs, un bel enfant de huit ans serré contre elle, la femme, l'épouse. Elle soutient dans sa main la tête du mort, avec précaution, comme s'il pouvait sentir les secousses, avec cet amour pénétré d'une sollicitude qui survit au trépas. Elle est profondément affligée ; elle est digne pourtant, elle se possède, *elle a un fils :* tout un avenir pour les femmes d'Orient. — Mais derrière elle vient une autre femme, plus jeune, ensevelie sous les plis de sa robe bleue ; c'est l'esclave. Elle suit chancelante. Elle ose à peine lever les yeux sur l'homme qui dort là de l'éternel sommeil. Et cependant, avec lui s'est éteint le seul pâle rayon qui ait jamais éclairé sa vie ; avec lui se sont à jamais enfouies les seules émotions de bonheur qu'elle ait goûtées. Pour tous les autres elle est l'esclave, la chose ; pour lui, un jour elle fut la femme, peut-être. Le fut-elle, ou seulement l'espéra-t-elle ? je ne sais. — Elle suit désolée, d'un désespoir morne, qui n'a pas le droit de crier. Non, elle n'a pas le droit de pleurer autrement qu'une esclave, qui lamente par convention le deuil de sa maîtresse. Elle ne peut pas toucher ce corps, à peine si elle a la hardiesse de le regarder. Et pourtant c'est son trésor, c'est sa vie qu'ils vont enfouir dans le cimetière, sous la pierre coiffée du turban ! Et elle ne le verra jamais plus, et il n'y aura plus jamais d'amour pour elle, elle retombera à sa pauvre place d'être sans nom, plus misérable que le chien qui se couche devant le foyer, qu'on chasse et qu'on maltraite, mais qui a le droit d'aimer.

Telles sont *les Funérailles au désert*, je sais peu de pages d'une plus navrante éloquence.

Nous retrouvons dans l'Exposition universelle nos amis *Liis* et *Leys* de l'exposition d'Anvers. *Liis* excelle ici dans ses défauts et dans ses qualités : pur, correct, clair, avec un peu beaucoup de manière, quelque sécheresse, une recherche du procédé qui éteint trop souvent la pensée.

LEYS. — *La Promenade hors des murs, le dimanche de Pâques.* Cette promenade, dont parle Faust : — morceau de maître.

Nous voici en mars, l'hiver tient encore dépouillés les troncs et les rameaux des arbres. Le ciel est encore plombé. Les tourelles pointues, et les girouettes de la vieille ville assise derrière les remparts, ont encore de ces tons crus et froids que donne le soleil quand il frappe de travers, le soir, et que nul accident d'ombre verte, de nuage léger comme le mois de juin en promène par les airs, ne vient modifier ses rayons. On sent que la voix résonne sèche contre ces murs dévêtus de leurs draperies printanières. Pourtant à l'horizon règne une zone dorée, mêlée d'azur et de lumière, un pâle, un doux regard d'avril qui se hâte chargé de fraîches senteurs et d'amour. C'est tout un poëme que cette auréole transparente imprégnée de printemps et de bonheur, que rompent les silhouettes des flèches noires.

Le long des murailles où ne fleurissent pas encore les violettes, où il fait encore froid parce que le soleil en tournant les a fait rentrer dans l'ombre, les bourgeois de la ville se promènent gravement, sentencieusement, comme on faisait au moyen âge quand on n'était ni étudiant ni malandrin. — Deux hommes de trente à quarante ans devisent sur un vieux banc de pierre. Ils regardent les promeneurs, nouent et dénouent de leur langue moqueuse les fils de plus d'une intrigue, tandis que devant eux passe un couple : la merveille de cette œuvre. Une femme, dans l'été de la vie, au visage frais, à la belle robe bien étoffée, au buste large sans lourdeur, un peu renversée en arrière, qui écoute avec une pudeur sucrée, avec une indicible hypocrisie d'honnête femme coquette, les galants propos d'un maître fripon. Ce grand gaillard à figure carrée, comme on les avait alors, fin matois, sans passion, sans entraînement, lui coule tout doucement dans l'oreille je ne sais quelles diaboliques sottises. Dame *Prudence*, elle doit s'appeler ainsi, pince la bouche, détourne légèrement la tête, n'en perd pas un mot, ne s'indigne point, ne quitte pas la partie, continue sa promenade, convenable, solennelle, flanquée de ce drôle son compère qui ne la quittera, soyez-en sûr, qu'après lui avoir conté toutes les grivoiseries du temps.

Derrière s'avance une famille, empesée, gourmée, heureuse dans sa vertu goudronnée : la mère, le père un peu plus grand, le fils un peu plus petit, la fille encore plus petite, un marmot tout à fait près de terre, le tout formant tuyaux d'orgue. Chacun, du moindre jusqu'au père, pris dans ses vêtements, beaux habits qui se tiennent tout seuls ; la tête droite, le corps droit, les membres roides, le sang figé, jouissant du renouveau à leur manière.

En avant du couple principal, sous les arbres encore maigres et nus, disparaissent d'autres promeneurs.

Ceci est peut-être le tableau le plus objectif que nous ayons vu. Le caractère du temps respire dans toutes les lignes, dans toutes les figures, il flotte dans l'air, il imprègne la toile. C'est de la prose certainement ; pas une de ces têtes ne fait rêver, chacune prise à part fait sourire : eh bien ! de cette antique promenade, de ces vieux murs, de ces bourgeois rieurs, de ces vertus empoissées, de ces galanteries de mauvais drôle, de cette pruderie qui s'effarouche du mot mais ne veut pas perdre la chose, il s'exhale je ne sais quelle naïveté narquoise, je ne sais quels souvenirs qui envahissent l'âme et bientôt la possèdent entièrement. — Le fait est d'un maître. Dominer ainsi, sans le secours des sympathies du cœur, sans s'aider d'aucune émotion ; évoquer une époque, appeler hors du tombeau l'esprit du moyen âge par la seule puissance d'un talent sobre, simple, qui déchire une page de la vie ordinaire et la met sous vos yeux : c'est presque du génie.

VALLEYRES.

Un nouvel atlas universel de géographie.

C'est une grande et lourde affaire que la publication d'un bon atlas de géographie. Cela suppose le concours : 1° d'un dessinateur érudit, consciencieux, infatigable, qui depuis longues années ait amassé d'innombrables documents, et qui continue à se tenir à l'affût de chaque nouveau tribut que le voyageur le plus récent vient d'apporter à la science ; — 2° d'un graveur d'une habileté toute spéciale ; — 3° et, ce qui n'est pas moins rare à rencontrer par le temps qui court, d'un libraire qui prenne sa profession au sérieux, qui ait le goût des entreprises utiles, avec le jugement nécessaire pour les diriger, et qui conserve encore assez de foi dans l'existence d'un public avide d'instruction, pour aventurer un gros capital et l'emploi de tout son temps dans une pareille voie.

En France, le grand atlas de Brué a obtenu un succès des plus honorables. Le grand atlas de Lapie est venu ensuite, qui a sur lui l'avantage d'un format plus développé. Tous les deux n'ont pu éviter l'inconvénient d'un prix élevé, et sont demeurés accessibles seulement à l'homme riche, mais non à la classe des hommes d'étude.

Voici que de nouveaux éditeurs se sont posé le problème de publier un atlas d'un format encore supérieur, et qui cependant coûtera moins cher.

La réduction de prix ne manquera pas d'élargir le cercle des souscripteurs. La publication cette fois est mieux mise en rapport avec la bourse du rentier, de l'homme d'étude, du jeune lycéen. Au lieu de copies d'un grand atlas, rédui-

tes à une échelle minime, présentant des cartes par trop restreintes, et tristement sobres d'indications, ils pourront désormais, sans s'imposer de pénibles sacrifices d'argent, introduire dans leur modeste bibliothèque un instrument d'une grandeur convenable, riche en précieux détails, qui puisse leur être d'un vrai service lorsqu'il s'agira de suivre avec intérêt la lecture d'un historien, le récit d'une expédition scientifique, ou d'organiser les étapes d'un lointain voyage.

En ceci le public français va se trouver mieux servi que ne le sont encore les publics d'Allemagne et d'Angleterre, pays cependant où les fabricants en général s'imposent pour règle de ne pas perdre de vue ce point important, le plus bas prix possible.

Ainsi, par exemple, à prendre parmi les ouvrages du genre, ceux dont le mérite et l'usage sont le plus populaires, l'atlas Stieler, qui est répandu par milliers dans les universités d'Allemagne, un livre à l'acquisition duquel tout jeune Saxon, Prussien ou Viennois, qui se pique de quelque savoir, consacre ses premières économies, coûte une soixantaine de francs.

En Angleterre, l'atlas Gilbert, livre favori de tout aspirant militaire ou civil qui se destine au service de la compagnie des Indes, coûte 75 francs.

C'est aussi le prix de l'*Encyclopédie géographique* de Murray, qui est l'ouvrage le plus classique, et qui se rencontre dans toutes les familles au-dessus du besoin, partout enfin où entre un piano.

Notez en passant que les cartes de cette Encyclopédie Murray sont d'un très-petit format, gravées sur bois aussi grossièrement que celles des vieux almanachs ; c'est l'enfance de l'art. Le texte qui les accompagne est bon pour la partie scientifique et les grands faits généraux ; mais dans les faits de détails on peut relever des négligences incroyables, par exemple celle-ci, à propos du commerce intérieur de la France : « La *foire de Longchamps près Paris*, celle de Beaucaire en Languedoc et de Guibray en Normandie, sont les plus considérables. »

L'atlas de Gilbert se recommande par de bonnes considérations, sous forme de résumés succincts, qui sont joints à chaque carte. Quant aux cartes elles-mêmes, les pays de l'Europe sont traités d'une façon cavalière, comme si la connaissance de cette partie d'un continent importait médiocrement à ces lecteurs insulaires : peu de détails, nulle indication des routes, etc. En revanche, l'artiste a donné surtout ses soins aux contrées lointaines : l'Inde, la Chine, l'Australie, l'Amérique anglaise, etc. Il jalonne dans les déserts de la haute Asie et de l'Afrique la marche des grandes caravanes. La gravure est loin d'être belle. Les montagnes sont baveuses, la lettre est lourde. Tous les noms viennent à la fois à l'œil d'une manière confuse, et empêchent qu'il ne puisse suivre le tracé des fleuves et des frontières.

Dans l'atlas de Stieler, l'Europe du centre et du nord est la partie la mieux traitée. Les contrées lointaines le sont avec une érudition qui parfois aurait eu besoin d'être rajeunie par une saine critique. Des cartes de géographie physique soigneusement dressées, où les noms des villes principales figurent seuls et seulement par leur initiale, permettent de se rendre bien compte de la configuration du sol, avant de passer à l'étude de la géographie politique : les Allemands brillent dans cet enseignement méthodique et certainement le plus rationnel de la géographie. Malheureusement l'éditeur a eu recours à la lithographie, il n'a pas osé se jeter dans des frais de gravure, et l'œil est peu flatté.

Le nouvel atlas français est dessiné par M. A. H. Dufour, l'un de nos géographes les plus distingués, qui compte une belle série de travaux, et qui veut couronner l'édifice de sa réputation par cette œuvre colossale. Il est splendidement gravé sur acier par M. Dyonnet, dont le burin n'a pas de rival pour tracer une lettre fine élégante et nette, un littoral aux contours bien francs, un cours d'eau aux replis bien accusés, une chaîne de montagnes où les hachures adoucies imitent presqu'à s'y méprendre les teintes légères du dessin au lavis. Ses planches de l'atlas topographique qui accompagent l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ont été jugées par M. Thiers lui-même, le meilleur juge en fait d'art et le plus savant connaisseur en fait de cartes, un véritable chef-d'œuvre ; celles des grandes cartes du nouvel ouvrage ne leur cèdent en rien. Si nous rappelons de nouveau que leur format est grandiose, le triple de celui des cartes de Stieler, le quadruple de celui des cartes de Gilbert, qu'il dépasse, comme dimension, l'atlas Lapie plus que celui-ci ne dépasse l'atlas Brué, et que, nonobstant ces conditions de supériorité incontestable, l'atlas français se vendra moins cher que l'atlas populaire allemand ou que l'atlas populaire anglais, et à meilleur marché que l'atlas Brué et l'atlas Lapie, certes l'opération fait honneur à notre librairie nationale, et nous devons quelque reconnaissance aux habiles et courageux éditeurs.

J'ai sous les yeux la mappemonde planisphérique, physique et hydrographique du nouvel atlas. La mappemonde sur laquelle j'ai étudié dans ma jeunesse était bien pauvre, comparée à celle-ci. La limite nord du continent américain n'est plus simplement indiquée par des points ; je la vois marquée dans presque tous ses contours d'une manière bien arrêtée. Combien d'îles et de grandes terres nouvelles se sont révélées depuis lors à de hardis et persévérants navigateurs entre cette limite et le pôle ! Par delà le 80e parallèle, je lis des noms qui appartiennent à une époque toute récente : le cap Frédéric-VII, celui de la Reine-Victoria, l'île Louis-Napoléon. A partir de la terre de Baring, je puis suivre avec un douloureux intérêt les expéditions envoyées à la recherche du malheureux sir John Francklin par l'amirauté anglaise et par sa tendre veuve, la moderne Artémise, si opiniâtre dans son incrédulité à la perte de son marin aimé. Un Français au cœur chevaleresque, le jeune Bellot, mêla son épaulette à celles d'un de ces équipages anglais ; il trouva au milieu des glaces une mort glorieuse, après avoir montré que notre marine a conservé la tradition d'intrépidité aussi pure qu'à l'époque de Jean Bart, tandis que la tradition scientifique est devenue supérieure à celle de tout autre pays.

En vérité, rien qu'à rencontrer sur cette carte les mots : Hivernage en 1850-1851-1852-1853, et cela sous le 75e parallèle, je sens le froid me gagner, et toutes les aiguilles du rhumatisme me picoter les genoux ! Vers l'autre pôle, au plus bas de la carte, j'adresse un regard oblique et respectueux à deux sommets entrevus, sous le 78e parallèle, par le capitaine Parry, qui les a baptisés : le mont *Terror* et le mont *Erebus*. Comprenez-vous la valeur de ces deux noms ? O mappemonde de ma belle jeunesse, ton aspect ne m'avait point accoutumé à d'aussi réfrigérantes impressions !

Je remercie le dessinateur d'avoir marqué les deux points des pôles *magnétiques*. Celui du Nord se trouve par le détroit de Ross ; je me plais à supposer que le fait aura été admis sans de trop longues contestations. Celui du Sud semble avoir été plus difficile à déterminer. La carte porte le point indiqué par Duperré en 1825, tout en rappelant le point indiqué d'après des observations faites à bord de *l'Astrolabe* et de *la Zélée*, et un autre point indiqué par Hansteen.

L'espace consacré à représenter l'eau n'est plus, comme jadis, un grand espace vide où le burin se contentait de caresser quelques belles majuscules, tout à fait propres à séduire l'œil de l'acheteur vulgaire : océan Pacifique, océan Atlantique, etc. Cette fois la partie *aqueuse* est presque aussi abondante en indications utiles que la partie *terraquée* (vieux style de géographie).

Je ne parle pas de la ligne indiquant l'équateur *magnétique* ; les deux pôles analogues étant introduits, cet équateur venait forcément. Il entraînait avec lui l'indication de l'équateur *thermal*, ou ligne maximum de la température de l'air.

Le consciencieux dessinateur a tracé en outre la limite fixe ordinaire des glaces flottantes qui descendent du pôle Sud dans la partie extrême de l'Atlantique et leur limite présumée dans le Pacifique. — Dans l'hémisphère du Nord il a tracé leur limite la plus basse qui descend à la hauteur de New-York, et aussi, quand vient le printemps, leur limite temporaire, et celle de la durée la plus ordinaire.

Après quoi vient un luxe de courants et de branches de courants, et de contre-courants qui ont aussi leurs branches : l'espace de la partie aqueuse, c'est-à-dire les trois quarts environ de la mappemonde, en est parsemé. Les régions maritimes où dominent certains vents ne sont pas moins soigneusement indiquées.

L'étude de ces courants et de ces vents a permis de jalonner sur la carte le sillon qu'un vaisseau doit tracer sur l'onde pour se rendre d'un littoral à un autre en économisant le temps et en utilisant, selon la saison, les habitudes connues de la vague et du vent, et de le tracer presque aussi exactement que la ligne d'un chemin de fer sur la terre ferme. Je lis sur la mappemonde : Route d'Europe à l'Amérique au commencement de l'année, autre route pour la fin de l'année ; — et pour le retour, autre route de New-York à l'Europe. Je suis de l'œil avec curiosité la route du Brésil, la route de l'Inde, la route de la Chine, la route de l'Australie, etc. Il en est aujourd'hui des voyages sur mer comme des promenades sur terre ; tous les capitaines savent faire leur point au plus juste, et s'appliquent à maintenir le vaisseau dans le sillon voulu, j'allais dire dans l'ornière. Ceci explique les nombreux accidents de rencontre, les sinistres par suite d'abordages. Vous verrez qu'on parlera bientôt d'un règlement amiable, d'une convention internationale pour prescrire au timonier de tout bâtiment, grand ou petit, de garder constamment sa droite sur les routes de mer, comme nos cochers en ont l'usage dans les rues des grandes villes.

Puisque je tiens la mappemonde, je saisirai cette occasion de considérer dans son ensemble la puissance de MM. les Anglais, qui sont devenus nos frères d'armes à leur propre étonnement et au bénéfice de notre gloire de nouveau florissante.

Un de leurs hommes d'Etat, d'humeur un peu gasconne, ce qui n'est pas interdit chez les plus grands Bretons, a dit : « L'Angleterre, ce n'est pas le rocher qui s'élève en face de la France et qu'habitent nos femmes et nos enfants, le rocher qui nous sert de nid où nous rentrons de temps à autre ; l'Angleterre, c'est le globe entier. » En faisant la part de l'exagération, il reste vrai que, pour se former une idée de la puissance britannique, il faut prendre en main la sphère et promener le doigt tout à l'entour, ou bien embrasser d'un coup d'œil l'étendue de la mappemonde.

Il peut être utile à un Français de se remettre quelquefois en mémoire que la souveraine de l'empire britannique, outre les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, possède : 1° en *Europe*, Héligoland, station d'où elle surveille ce qui sort de l'Elbe et ce qui débouche de la Baltique dans la mer du Nord ; — Jersey et Guernesey, d'où elle observe le littoral français ; — Gibraltar, d'où elle commande l'entrée de la Méditerranée ; — Malte, d'où elle peut entraver tout rapport avec l'Egypte ; — les îles Ioniennes, d'où elle tient en bride tout le cabotage de l'Archipel grec et de l'Adriatique, et le commerce qui passe par les Dardanelles.

2° En *Asie*, la plus grande partie de l'Inde en deçà du Gange ; — les royaumes d'Assam, d'Arakan et autres grands territoires dans l'Inde au delà du Gange ; — l'île de Ceylan ; — la ville d'Aden, qui commande le débouché de la mer Rouge dans la mer des Indes ; — l'île de Sincapour, qui commande l'entrée de la mer de Chine ; — l'île de Hong-Kong, d'où elle imprime aux mandarins une terreur qui profite à ses commerçants.

3° En *Afrique*, des établissements sur la côte de Guinée, — sur celle du Sénégal ; — l'île de Fernando-Pô, qui commande le débouché du fleuve Niger, — celle de l'Ascension, — de Sainte-Hélène ; — la vaste colonie du cap de Bonne-Espérance ; — l'île Maurice, — de Galrya ; — les Sechelles ; — les Amirantes.

4° En *Amérique*, la Nouvelle-Bretagne, comprenant le Canada, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, le Labrador, la Terre Neuve et la région de l'Ouest ; — les terres et îles arctiques anglaises ; — presque toutes les Petites-Antilles et la Jamaïque ; — la Guyane anglaise ; — l'archipel de Magellan.

5° En *Océanie*, la moitié orientale de l'Australie et divers territoires sur la côte Occidentale ; — la terre de Van-Diemen ; — la Nouvelle-Zélande.

La population réunie de tous ces territoires, en y comprenant les pays vassaux, ne peut aller à moins de 172 millions d'habitants, dont 24 millions pour l'Europe, 146 millions pour l'Asie, et 2 millions pour le reste du globe. De ces possessions, celles qui en elles-mêmes ont peu de valeur forment une chaîne de points militaires et de lieux de relâche qui permettent aux flottes et aux troupes anglaises d'aller d'un bout de la terre à l'autre facilement et en toute sécurité.

Je lis dans la seconde édition de l'Encyclopédie de Murray, publiée en 1844 : « La marine est la principale force sur laquelle la Grande-Bretagne s'appuie pour maintenir son indépendance et son ascendant sur les nations étrangères. Elle lui a servi à conquérir la souveraineté des mers... et à triompher, au commencement de ce siècle, de toutes les marines de l'Europe réunies sous la direction de la France. »

Telle était encore l'opinion populaire chez nos voisins il y a une dizaine d'années. Les choses ont heureusement changé. Depuis lors le cabinet anglais s'est fait l'apôtre de la liberté commerciale. Il a réformé son acte de navigation, il a renoncé à ses anciens préjugés d'ambition injuste. Il nous aide à réprimer l'orgueil de la Russie, à venger sur la marine russe l'attentat commis par la Russie sur la marine turque. Il reconnaît le droit de libre circulation pour les marines neutres pendant cette guerre, et voit avec une joie fraternelle notre marine sortie d'une longue torpeur, grandir à côté de la sienne.

En l'année 1805, l'Angleterre comptait 140,000 matelots et 30,000 soldats de marine ; elle entretenait en commission 160 vaisseaux de ligne et 150 frégates. — Son armement maritime d'aujourd'hui est de beaucoup supérieur.

La France de Louis XIV, en 1681, était fière du beau chiffre de 198 bâtiments de guerre, et 30 galères animaient le port de Toulon. Elle avait 11,000 soldats de marine sur les vaisseaux et 3,000 sur les galères. Elle comptait 170,000 hommes, classés pour tous les services divers de la marine.

Nous sommes en bon chemin de refaire la vieille et brillante marine de cette époque, et même encore mieux. Aujourd'hui, sur la vaste étendue des mers, il n'y a plus de nation reine, il n'y a que des nations sœurs. L'Angleterre est l'aînée ; mais la France est une cadette qui vient immédiatement après elle, et ne lui cède point en beauté et en savoir. Le temps viendra peut-être où elle atteindra tout son développement et ne le cédera pas non plus en force et en taille imposante.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Voyage du Cygne, de Lyon à Constantinople.

En France comme en Turquie, on s'est vivement intéressé à l'expérience téméraire du capitaine Magnan ; mais c'est bien moins une prouesse, un tour de force et d'audace exécuté par ce brave marin, que la démonstration réelle d'un théorème nautique dont il avait posé les termes, avant de partir, dans son petit traité *des bateaux à vapeur à plates varangues*. M. Magnan entendait prouver, et de fait il prouve la navigabilité en mer des bateaux du Rhône et de la Saône, sans modification essentielle, avec un simple changement réclamé par leur nouvelle destination. *Le Cygne*, dont le trajet quotidien était autrefois entre Châlon-sur-Saône et Lyon, a été choisi pour l'épreuve décisive en Méditerranée, par la raison même qu'il était un des plus mauvais paquebots de la Saône. Telle était la confiance de l'auteur en son système, qu'il eût au besoin tenté l'aventure sur le bateau de Saint-Cloud.

Le Cygne, on le sait, a sombré dans la Corne d'Or, à Constantinople ; mais ce sinistre maritime n'infirme en rien les théories du capitaine Magnan ; c'est un fait indépendant des risques du voyage, c'est un accident comme il en arrive chaque jour dans les eaux de Stamboul, le port classique des avaries ; il est juste de bien préciser cette circonstance pour rectifier une déviation fâcheuse de l'opinion publique, et rétablir la vérité aux yeux des juges impartiaux.

Ce fut le 15 août 1855, à 11 heures du matin, que le bateau plat, bas et effilé, si connu sur le littoral de la Saône, *le Cygne* n° 10, partit de Marseille pour Constantinople, suivi des prières de toute une population qui le croyait inévitablement prédestiné au naufrage. On tenait pour un miracle qu'il eût réussi à franchir les bouches du Rhône. Serrant la côte à une distance de deux ou trois lieues, le frêle bâtiment repartait de Gênes le 17, de Livourne le 18, de Civita-Vecchia le 19, et arrivait à Messine le 22. En côtoyant la Calabre à sept mètres du rivage, le capitaine Magnan put voir les habitants du pays qui suivaient en foule et au pas de course son petit navire, pavoisé des couleurs françaises et du pavillon lyonnais arboré au grand mât.

Dans ces parages le feu prit à la soute aux charbons, et, quoique *le Cygne* eût souffert, il traversa le golfe de Tarente de Cotrone à Gallipoli, par une forte brise N. E. et une mer très-dure.

Du cap Sainte-Marie à Corfou, l'Adriatique fut franchie par un gros temps, sans que le bateau cessât de se bien comporter ; il obéissait parfaitement au gouvernail et ne faisait pas d'eau.

A Corfou, *le Cygne* fut mis en quarantaine ; des soldats russophiles vinrent huer l'équipage ; il fallut donner des armes aux factionnaires, avec ordre de faire feu au besoin. — Depuis le départ de Corfou (30 août) jusqu'à Zante, où l'accueil ne fut pas plus cordial, les grains se succédaient rapidement, la mer devint de plus en plus difficile ; mais

Passage du bateau à vapeur *le Cygne* sous le pont de Galata, à Constantinople.

le Cygne avait constamment trois lames sous le plan, sans tangage ni acculement, et pouvait même naviguer vent arrière sans trop de fatigue.

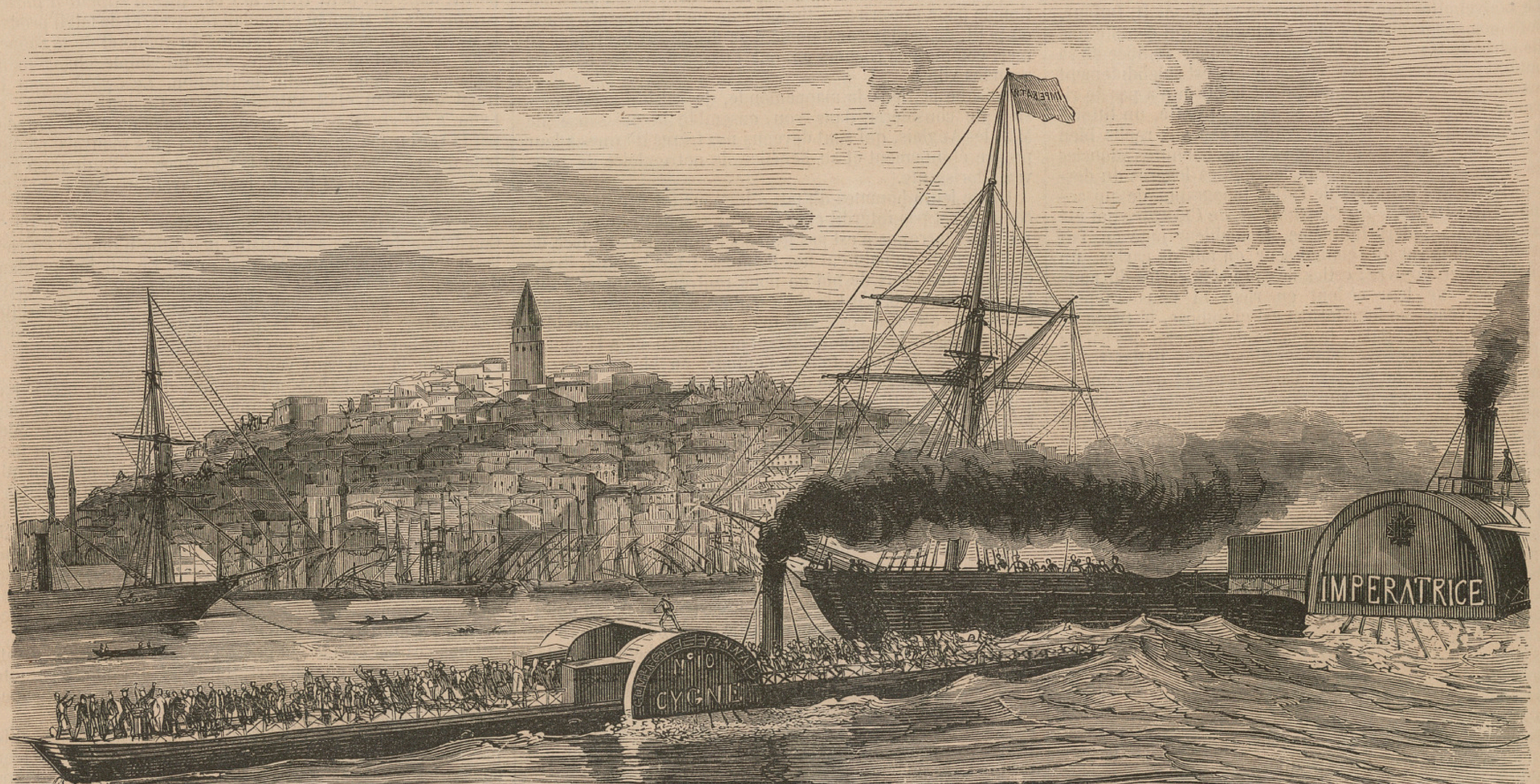
Après avoir doublé le cap Matapan, le point le plus inquiétant de l'itinéraire, le capitaine Magnan, par le travers du golfe de Nauplie, vint mouiller à Hydra, le 4 septembre. Il touchait au Pirée le 5; jaloux de faire flotter pour la première fois le pavillon français dans un passage où jamais n'avait paru le drapeau tricolore, le capitaine s'engageait dans le détroit fermé de Colchis, et passait, sans accident et sans avarie, aux acclamations des Grecs, beaucoup plus sympathiques et plus obligeants que ceux de Zante et de Corfou, une sorte d'écluse maritime que nul matelot étranger n'avait encore franchie.

Enfin, après avoir relâché à Oreos, à Volo, aux Dardanelles, à Gallipoli, *le Cygne* débouchait dans la Corne d'Or, le 20 septembre à minuit; la traversée avait duré vingt-six jours, dont sept et demi seulement consacrés à la navigation.

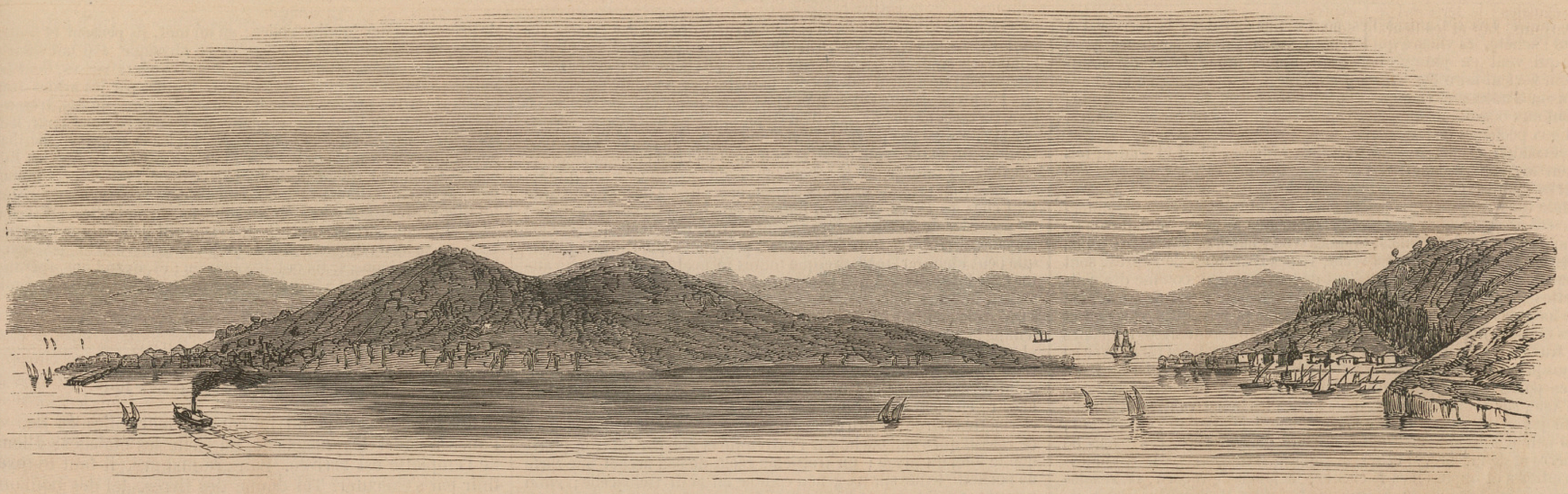
A peine arrivé, M. Magnan se mettait à la disposition de l'intendance française; dans Péra et Galata, il n'y avait qu'une voix pour le féliciter d'un succès presque merveilleux, dont les conséquences immédiates préoccupaient tous les esprits clairvoyants. *Le Cygne* exécuta, par ordre et en plein jour, dans la mer de Marmara et dans le Bosphore, les évolutions les plus démonstratives, et les manœuvres les plus dangereuses, comme complément d'expérience.

Rien ne saurait exprimer l'étonnement, la stupeur, pour ne pas dire l'épouvante des Levantins, lorsque, lancé à toute vapeur contre le pont de bateaux de Galata, il enfila sans encombre l'arche étroite réservée aux caïks. Les spectateurs croyaient à une catastrophe imminente; on tremblait pour le pont et pour le navire; puis on vit tout à coup la cheminée mobile s'abaisser, et *le Cygne* reparaître gracieusement dans le bassin de l'arsenal turc. — En résumé, cette entreprise, réputée si téméraire, était menée à bonne fin; *le Cygne*, affrété par l'Etat, faisait le service journalier de l'île des Princes, où il conduisait des détachements de prisonniers russes, des bestiaux et des vivres pour le camp, lorsqu'un matin (8 octobre) un gros navire autrichien venant de Trieste mit fin aux destinées aventureuses de ce pauvre bateau de rivière dépaysé, qui jamais plus ne débarquera ses joyeux voyageurs aux foires de Montmerle, et qui, laissant à la surface des eaux le pavillon tricolore, n'a pas voulu se séparer de son Lion, symbole héraldique de la seconde ville de France.

Au moment de l'abordage, il y avait plus de trois cents passagers à bord du *Cygne*. Par son sang-froid et son énergie, le capitaine Magnan leur a sauvé la vie; sa belle conduite en cette circonstance éminemment critique a été appréciée par une commission de marine internationale. Il ne nous appartient pas d'émettre un jugement quelconque sur les manœuvres et les intentions du capitaine autrichien, auteur du sinistre; la justice informe. Nous dirons seule-



Abordage du *Cygne* par le navire autrichien *l'Impératrice*.



Les îles des Princes, à Constantinople.

ment qu'à voir le capitaine Magnan maîtriser les terreurs, dominer le tumulte et ramener à la pointe du sérail un bateau coupé en deux parts, privé de son gouvernail, on a compris pourquoi, sur le Parana, cet intrépide marin a pu organiser et commander la flottille de guerre de Rosas. MARTIN-REY.

Les îles des Princes
ET LE CAMP DES PRISONNIERS RUSSES.

Un peu avant de se resserrer entre le promontoire de *Kadi-Keuï*, où les maisons de plaisance et les jardins se disputent une étroite languette de terre rongée par la vague, et la fameuse pointe du Sérail, des murs duquel on ne voit plus tomber dans les flots des sacs d'où s'échappaient des soupirs humains; un peu avant cette passe, au delà de laquelle commence le Bosphore avec toutes ses féeries orientales, la mer de Marmara se parsème d'un groupe d'îles riantes: elles dorment sur les eaux comme des nénuphars, et s'épanouissent sans se flétrir au soleil chaud d'Orient, dont elles défient les trop vives ardeurs, grâce aux brises rafraîchissantes de la mer. Ce groupe ne se trouve pas précisément sur le trajet des navires qui vont des Dardanelles à Stamboul: séjour de la paix et des plaisirs, il repose, loin du courant tumultueux du commerce et des affaires, sur la nappe tranquille d'un petit golfe auquel Chalcédoine, la ville du fils de Chalcas, a donné son nom dans l'antiquité.

Le kief dans les îles des princes.

Les îles des Princes sont au nombre de sept. L'une d'elles est le domaine mystérieux où je ne sais quel heureux de ce monde, pacha turc, grand seigneur grec ou arménien, confine ses plaisirs, cache ses voluptés et parque son charmant troupeau d'odalisques; nouvelle Caprée, moins les crimes, où s'épanouissent autant de femmes que de fleurs, où l'on entend le soir autant de soupirs que de murmures du vent, où un indiscret Actéon pourrait voir, entre les rochers du bord, des corps blancs sur lesquels se joue la vague bleue, et où la barque qui rase le rivage aperçoit, entre les arbres, des feredgés (1) aux brillantes couleurs, passer et repasser derrière le voile tremblant des feuillages, comme des colibris et des aras se jouant dans

(1) Manteau des femmes turques.

Camp des prisonniers russes sur l'île de Prinkipo. — D'après les croquis de M. le Dr Jacquot.

la ramée. Les six autres îles sont moins égoïstes : la terre est à qui l'achète, les villas à qui les bâtit, les parfums, l'air et les fleurs à qui veut en jouir ; et le beau monde de Péra et de Stamboul y vient faire des *villégiatures* tout l'été, et jusqu'à l'arrière-saison d'automne. Quelques îlots, enfin, rochers arides et à pic, sont aux oiseaux du ciel, aux vagues qui mugissent sur leurs flancs, et aux pêcheurs de coquillages.

Prinkipo, Oxeia, Nikandro, Kalki, Antigoa, Proti et Platea, tels sont les noms euphoniques des sept îles des Princes. Ce sont des terres hautes que le choc incessant de la mer, comme à Sorrente, taille tous les jours en falaises abruptes et rougeâtres. Au sommet de ces escarpements peu élevés commence la pente plus douce de montagnes dont les flancs, tapissés d'odorantes et hautes bruyères, jaspés de groupes d'arbres verts, veinés d'avenues de cyprès, sont semés de maisons qui scintillent de loin au soleil, comme des paillettes sur du velours. Quelques sommets sont coiffés de couvents ; le long des plages basses s'agglomèrent de pittoresques villages, et les maisons de plaisance émaillent les pentes où pointent sur les cimes à travers les arbres. A Kalki s'étale un coquet village turc, avec sa mosquée, sa grande caserne et son kiosque du Sultan. Le Sultan a des palais et des pavillons partout : aux eaux douces d'Europe et d'Asie, sur toutes les mers, dans toutes les belles vallées, et Abdul-Medjid en augmente encore journellement le nombre, en élevant, au lieu des grandes fabriques de bois de son père, ces palais de pierre et de marbre, si ornés, si fouillés, si festonnés, œuvres indescriptibles et impossibles à classer, mélange de rococo, de renaissance, d'italien, de moresque, de byzantin et d'architecture antique, ordre sans nom rappelant un peu le monstre qui commence l'*Art poétique* d'Horace, mais qui ne manque pourtant ni de caractère ni d'originalité, malgré ses pillages. A Prinkipo, la plus grande et la plus fréquentée de ces îles, une petite ville s'allonge à la pointe de l'île, se répand sur son étroite plage, et grimpe ses premières rampes en formant comme une corniche de villas à ses falaises verticales. Les maisons de bois, peintes de toutes couleurs et mêlées d'arbres, produisent l'effet le plus pittoresque avec leurs pavillons en avance et en retrait, et leurs étages supérieurs faisant saillie sur la façade, comme les tourelles gothiques plaquées aux courtines et surplombant le fossé féodal. Dans la ville, se groupent des habitations particulières, des maisons garnies, — avec la simplicité orientale, — et des hôtels où l'on est passablement pour un gros argent. De la rampe de Prinkipo qui regarde Stamboul, comme le Vésuve fait face à Naples, on jouit d'un des panoramas les plus féeriques que l'œil humain puisse contempler ; je comprends que, devant de pareilles merveilles, Lamartine se soit écrié, dans son *Voyage en Orient* : « Comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création ! » Sur cette pente, orientée au nord-ouest, s'étagent les plus belles villas, entre autres la double et superbe villa Giacomo, avec ses statues et sa forêt de vases de pierre ciselés à Malte ; dans cette villa, créée d'hier, nous reçûmes la plus gracieuse hospitalité du maître et des aimables hôtesses.

Par les chaudes journées d'été, l'île dort derrière ses jalousies treillagées, ses rideaux de Perse ou de soie, ses fines nattes de paille pendues aux croisées ; mais, le soir venu, quand la brise est plus fraîche et que le soleil, prêt à disparaître derrière la côte d'Europe, illumine de rouges lueurs les cimes neigeuses du mont Olympe de Bithynie, alors les maisons de la ville, les petits vapeurs, les caïques, venus d'Europe et d'Asie, vomissent sur la plage des flots bigarrés de femmes turques, arméniennes, grecques, pérotes, d'hommes en turban et en pelisse, en fez rouge au long gland de soie, en veste brodée et en jupe blanche, et jusque des élégants vêtus à la parisienne, et qui font une tache obscure parmi ce monde tout brillant d'or et de vives couleurs. On se passe de la lumière du soleil ; la clarté de la lune est plus douce aux plaisirs : les cafés s'illuminent et resplendissent des feux répercutés par les grands étalages d'ustensiles en cuivre, et par les facettes du cristal des narguillés ; puis, de temps en temps, un de ces petits feux de Bengale, pâles et brillants tout à la fois, et que les Turcs savent si bien faire, s'allume à l'improviste et jette ses clartés fantastiques jusque dans les coins obscurs et reculés auxquels les couples amoureux demandaient plus de mystère. Là c'est un groupe de femmes turques et de petits enfants roses et joufflus, accroupis sur des tapis et des coussins étendus à terre ; quelques sucreries sont devant elles, et plus d'une bouche vermeille s'accole au bouquin d'ambre d'un chibouk d'où jaillit une fumée odorante ; elles s'enveloppent du féredgé, sorte de manteau à manches pendantes, auquel est ajouté un long collet qui tombe sur le dos comme une chasuble ; les étoffes, laine et soie, sont sans dessins, mais des couleurs les plus tendres, les plus fraîches et les plus vives. A voir ces femmes accroupies et ainsi parées, on dirait un parterre de tulipes émaillant la dalle de la rue. Le jaloux yachmak de mousseline claire n'est pas si sévère geôlier qu'il ne laisse apercevoir un bel œil noir fendu en amande, et ombragé d'un sourcil à la régularité naturelle duquel le pinceau ajoute encore, et saillir, sous ses plis transparents, un nez aquilin de la plus belle coupe, aussi noble que le nez retroussé de la grisette est provoquant.

Le feredgé, fendu en avant et se croisant sans attache comme une robe de chambre d'homme, s'entr'ouvre quelquefois par coquetterie ou par mégarde, et permet à l'œil, rendu plus curieux par le mystère, de caresser une opulente poitrine, glacée de blanc par une légère gaze, et qui se cache aussi peu que le visage se cache trop ; des broches de diamants, montées en forme de soleil, emblème chéri du musulman, brillent sur le corsage de soie pailleté d'or et d'argent ; une riche ceinture entoure la taille ; un très-large pantalon ondoie autour des cuisses et retombe un peu sur le haut du mollet nu ; une courte botte de cuir jaune bat flottante sur la jambe, et le pied ainsi chaussé accroche encore, du bout des orteils, une babouche jaune sans quartier au talon ; c'est cette dernière pièce de sa chaussure, avec laquelle elle marche avec tant d'adresse, que la femme laisse à la porte des maisons et des mosquées pour ne pas souiller les tapis de Perse ou de Smyrne avec la poussière et la fange de la rue. Les femmes arméniennes se distinguent des musulmanes à leur yachmak plus clair, à leur feredgé plus foncé et à leur chaussure noire. Ce simple tulle du feredgé dénote-t-il des maris moins jaloux ou des femmes plus coquettes ? Je ne sais. Le fait est que le yachmak des Arméniennes blanchit le teint sans cacher les traits, et ne semble qu'un appât de plus à la curiosité, qu'une invitation à fixer plus longtemps ses regards sur ces charmants visages. Ce semblant de mystère nous a reporté à la fameuse statue de la Pudicizia, dans la petite église dei Sanghri, à Naples ; c'est bien une des statues les moins pudiques qu'on puisse placer dans le temple de Dieu. Les Grecques fournissent à la fête de chaque nuit leur large part d'embellissement ; leur accoutrement est à peu près à l'européenne, ou, si l'on aime mieux, à l'occidentale ; mais elles portent une sorte de mantille noire presque à l'espagnole, ou tortillent sur la tête, mêlé aux mèches de leurs cheveux abondants, un mouchoir d'étoffe légère portant pour frange de longs et grêles ornements de toutes formes et de toutes couleurs, qu'on prendrait pour une guirlande d'étamines de fleurs voltigeant sur les tresses. La femme grecque a conservé quelque chose de la beauté et de la régularité antiques ; mais cette beauté est devenue un peu dure et sauvage ; ce sont des Vénus qui ont déserté les bosquets de Cythère pour les maquis d'oliviers des plages désertes, et dont les maris sont des pirates et des brigands, et non plus ces amants de la nature et des arts, du beau de toute sorte, en philosophie comme en volupté. Enfin les Pérotes représentent l'Europe dans la société diaprée des îles des Princes : ce sont les modes françaises dénaturées par un goût douteux, c'est la pompe des couleurs si recherchée par les méridionales, c'est l'étalage intempestif de grands falbalas dès le matin ; de sorte qu'en voyant, aux jeunes heures de la journée, une femme dans tout son étalage de soie, de cachemires, de gaze et de bijoux, on est tenté de se demander si elle n'est pas parée de la veille et ne rentre pas chez elle matinalement, après avoir passé la nuit hors de chez elle.

Que vous dirai-je des hommes ? Presque rien, si ce n'est que les femmes vont presque toujours seules, et les maris de leur côté, surtout chez les Turcs. On serait tenté de dire qu'ils ne sont pas dignes de posséder de si admirables femmes, si on ne savait que ces attrayantes créatures sont des beautés plastiques que l'amour physique peut idolâtrer, mais presque toutes incapables de répandre autour du foyer domestique le parfum de leur esprit, de leur conversation, de leurs légères mais aimables et gracieuses observations. Chez vous, on vit avec sa compagne ; le Turc vit à côté de sa femme ; chaque nation a raison. Quelque mari encore galant et, bien plus souvent, quelque amoureux, font parfois donner une sérénade à un groupe de femmes : quatre ou cinq musiciens se rangent en demi-cercle autour des beautés que l'amant veut fêter, et l'orchestre en plein vent commence le concert. L'un souffle dans une clarinette criarde ; l'autre lance obliquement de l'air dans une flûte de roseau qui s'embouche par l'extrémité et non par un trou pratiqué le long du tuyau ; un troisième racle de son archet une sorte de pochette tenue sur un genou comme un petit violoncelle ; enfin un autre touche du pouce mouillé, du poignet et même du coude, un tambour de basque dont il tire le parti le plus varié. De temps en temps, quelque musicien accompagne l'orchestre d'un chant étrange, inculte, sauvage, nasillard, heurté, raccordé, tremblotant, passant des basses au fausset le plus strident, dans lequel reviennent, par intervalles, quelques thèmes saisissables et originaux, mais dont l'ensemble ne peut être rapproché de rien de ce que nous connaissons.

Tout ce monde consomme quelque chose dans les cafés ou aux boutiques ouvertes sur rue. Le pauvre se contente de ronger une grappe de maïs bouillie au chaudron populaire ; la petite tasse de café à deux sous est également accessible à tout le monde ; d'autres font leurs délices du rachtekoum, sorte de petite saucisse de sucre bourrée d'amandes, du gluant et graisseux baklava, de glaces à la crème à deux sous, ou enfin de malhebi, sorte de fromage à la crème de riz arrosé d'essences.

Les plus affamés se jettent sur le pilaf, riz cuit avec du mouton et roulé en pelottes dans de jeunes feuilles de vignes, et font décrocher de fines tranches de rôti enfilées dans une broche verticale tournant d'elle-même à l'aide d'une sorte de dôme découpé en lanières inclinées, espèce d'ailes horizontales de moulin à vent. Il existe, du reste, à Prinkipo des hôtels où l'on peut dîner à l'européenne, presque bien, mais assez chèrement.

Si les ris et les plaisirs résident aux îles des Princes, — vieux stylé, — la salubrité l'habite aussi ; c'est à la fois Cythère et Epidaure ; Anacréon y ferait fortune en chantant ses vers, mais Hippocrate y mourrait de faim. Les malades viennent y respirer un air pur et tonique sans être trop excitant, l'économie insurgée s'y pacifie, les effervescences s'y calment, les langueurs s'y dissipent, la force y revient aux faibles, la graisse, si chère aux Orientaux et sans laquelle il n'est point de beauté, comble bien vite les cavités et les sillons creusés sur le corps par la maladie, etc., etc. Vous pouvez m'en croire sur toutes ces merveilles, car je n'ai point de maison de santé, de restaurant ni d'hôtel garni aux îles des Princes.

Toutes ces scènes se pressent surtout à la pointe de l'île qui s'avance vers l'Asie et sur ses rampes qui font face à Stamboul ; le revers, tourné au sud-est, plus solitaire, ne présente guère que des croupes assez bien boisées, brusquement terminées, au bord des eaux, par de rougeâtres falaises ; le rêveur seul les visite, pour y penser sans distraction à sa belle ou à ses chagrins. C'est là que sont assises les tentes du camp des prisonniers russes. Par intervalle, le vent qui traverse la montagne peut leur apporter, avec les parfums des plantes aromatiques, quelque fragment des chants de l'île ; mais la grande voix de la mer et les plaintes du vent dans le feuillage forment l'habituel et mélancolique concert auquel ils s'endorment chaque soir. Cette île, avec la captivité, la tristesse, les regrets d'un côté, et, de l'autre, la liberté, les plaisirs et la joyeuse insouciance, est bien l'image de la guerre, avec ses grandeurs et ses misères, sa gloire et son néant, les hymnes des vainqueurs et les larmes des mères ; — *bellaque matribus detesta a*, comme disait Horace.

Le camp des prisonniers russes a été établi à Prinkipo vers le milieu de septembre. Il se compose de deux groupes de tentes, qui blanchissent entre les buissons et sous les arbres, un peu au-dessus de la falaise. A quelques minutes, une grande habitation, construite en bois et représentée dans le croquis, occupe le fond d'une petite anse, au fond de laquelle aborde tous les deux jours un vapeur chargé d'entretenir les communications, de porter les rations alimentaires et de recevoir les malades destinés aux hôpitaux de Constantinople. Ce corps de bâtiment contient une infirmerie munie de vingt lits complets, approvisionnée des médicaments nécessaires, et où, sous la direction de M. le docteur Morazzani, les malades reçoivent absolument les mêmes soins que nos propres militaires dans les infirmeries régimentaires. L'administration, les officiers des quatre compagnies, chargés de la garde des Russes, sont également logés dans ce bâtiment, qui contient une église grecque où les prisonniers peuvent faire leurs dévotions. C'est un petit édifice fort curieux avec ses vieilles boiseries sculptées et dorées et ses vieilles images de saints, dont la peinture et la manière ne dépassent guère ce qu'on faisait du temps de Cimabué.

Les soldats russes, au nombre de près de trois mille, ont la liberté de se promener dans la partie septentrionale de l'île ; mais l'accès de la ville leur est interdit par un cordon de sentinelles ; les officiers, au contraire, prisonniers sur parole, ont la latitude d'aller par toute l'île, et logent en ville dans de commodes maisons et dans un hôtel, très-achalandé l'été, oisif l'hiver, qu'on a loué pour eux. L'administration leur fournit le mobilier le plus nécessaire, et leur accorde, comme à nos propres officiers, une ration et demie de vivres par jour ; le gouvernement leur sert en outre une solde mensuelle de 100 fr. pour les officiers subalternes, somme portée au double pour les officiers supérieurs. Ceux-ci sont au nombre de quatre ; deux majors, un lieutenant-colonel et un capitaine de frégate ; on compte 60 officiers subalternes.

L'alimentation des soldats russes prisonniers a d'abord été réglée sur celle de la troupe française ; ce sont des têtes plutôt que des prisonniers ; ils ont place et part égales à la table du soldat. Mais il a bientôt fallu compter avec leur vaste appétit et leur puissante absorption. L'estomac des hommes du Nord a besoin de s'exercer sur une abondante et nutritive pâte alimentaire ; aussi a-t-on porté à un kilogramme les 75 grammes de pain accordés au militaire français. J'avais déjà remarqué dans nos hôpitaux ces grandes exigences des appétits russes, et je leur accorde toujours beaucoup plus en aliments solides et en spiritueux qu'aux malades de notre nation.

Les prisonniers russes sont de paisibles gens ; en ayant traité plusieurs centaines dans mon hôpital, j'ai pu quelque peu les étudier. Si les officiers russes sont par l'éducation supérieurs aux nôtres, leurs soldats se montrent, au contraire, moins policés, disons-le, moins civilisés ; ils ont surtout moins de sensibilité morale, moins de préoccupations intellectuelles ; en un mot, ils pensent et sentent moins, ils résistent bien à la souffrance physique. J'ai fait subir de grandes opérations à une vingtaine de prisonniers russes, dont bon nombre retourneront dans leurs foyers mutilés par les armes françaises et sauvés par des mains françaises. Ils sont soumis, très-respectueux envers l'autorité et pleins de reconnaissance pour leurs bienfaiteurs. Que de fois cette main qui les a mutilés, sacrifiant ainsi la partie au tout, a été saisie et baisée par eux ! Chez les Russes, le sentiment religieux est très-développé, et le respect humain leur est inconnu. Ils font régulièrement leurs prières, avec force salutations, presque comme les musulmans. Remplis de confiance en Dieu et lui rapportant tout, ils ne répondent jamais que : Grâce à Dieu, ça va bien ; grâce à Dieu, toujours grâce à Dieu, commence toutes leurs réponses. Ils ont bien raison ; et, quand une opération sanglante les arrache à la mort, nous disons aussi, avec Ambroise Paré : Je les pansai, Dieu les guérit.

Dr Félix Jacquot.

Revue de l'industrie.

Nous sommes déjà au milieu des merveilles du jour de l'an. On court les magasins, on visite les étalages ; l'heure de l'emplette est arrivée. Bon gré mal gré, il faut toujours finir par s'exécuter. Tel donne des livres, tel des bonbons, tel des bronzes d'art, tel autre des bagues, des bracelets, des bijoux. Heureux ceux qui peuvent donner des bijoux ; plus heureuses celles qui les reçoivent. Vous souvenez-vous de ce magnifique bracelet en émeraudes et en brillants, de ce très-riche collier de perles fines dont le milieu était une agrafe mobile également en émeraude et en diamants, pouvant indistinctement servir de broche ou de bandeau, et que les connaisseurs admiraient en se promenant dans le transept du palais des Champs-Elysées, devant la vitrine de Maurice Mayer ? Et puis quelle collection de bagues, d'épingles et autres objets offrant tout ce que la joaillerie peut offrir de plus fin, de plus surprenant et de plus délicat : coffrets à bijoux, coupes, vide-poches, objets d'art et de toilette, qui se recommandaient tous par le fini du travail et la distinction.

M. Maurice Mayer avait aussi exposé, si nous ne nous trompons pas, un service de couverts pour l'Empereur, un autre service de couverts et un surtout de table, pour le baron James de Rothschild ; puis un service à thé et un service à café pour M. Salomon de Rothschild.

Le surtout se composait de seize pièces montées de différentes dimensions, de telle sorte qu'étant disposées sur la table, elles représentaient une pyramide aplatie, dont le sommet était figuré par la pièce du milieu. Les bacchantes soutenant un plateau, les statuettes en argent, rappelaient, par la pureté du dessin et la perfection du détail, les plus suaves créations de Léopold Robert. Le service à café était une merveille ; et je ne dois pas oublier non plus ce miroir de toilette en argent, d'un mètre et demi de hauteur, qui a été remarqué comme une des pièces capitales de l'Exposition. Les roses qui ornaient le cadre n'étaient pas fondues : c'étaient des pièces rapportées, comme cela se pratique dans la fabrication des fleurs artificielles. Seulement les pétales étaient en argent, au lieu d'être en mousseline. Quand on pense que le fabricant n'a obtenu qu'une médaille de première classe, on se demande, au souvenir de tous les chefs-d'œuvre qu'il a créés, s'il n'y aurait pas eu justice à lui donner la plus haute récompense,

Tahan, lui, a refait dans ses magasins une exposition spéciale qui aura autant de succès que son exposition du transept. Voici la collection des plus jolis petits meubles qui soient au monde, des bureaux, des tables, des étagères, des prie-Dieu, des caisses à fleurs, des casiers à papier, des glaces de toilette ou à la main, des coffrets de toutes sortes, depuis le coffret pour parures jusqu'au coffret pour bonbons et pour timbres-poste.

Il y a là aussi une très-heureuse variété de bénitiers qui, malgré leur caractère religieux, forment un très-coquet ornement pour la chambre d'une dame ou d'une jeune fille.

La difficulté d'une étrenne est de réunir l'élégance et la richesse, sans avoir l'importance d'un cadeau de prix ; c'est ce qui fait le succès des bonbons offerts dans des boîtes de satin. Nous en dirons autant des fleurs naturelles, qui, offertes au milieu de l'âpreté de la saison, sont en quelque sorte le prétexte d'un joli pot de Chine ou d'une caisse de poirier sculpté. C'est Tahan qui le premier a mis à la mode ces jardinières données en étrennes, et qui font si bien dans le salon d'une femme à la mode.

Dans ce magasin tout s'offre aux regards avec un certain apprêt, qui indique déjà au visiteur l'effet que doivent produire ces inimitables coffrets et ces gracieux petits meubles près d'une tapisserie ou sur une étagère.

Chaque objet a une étiquette qui indique le prix. De cette façon, le visiteur peut faire son choix et se laisser aller à toutes ses hésitations, sans être dérangé par le marchand. La nouveauté excentrique, l'objet à surprise, ne sont pas la spécialité de Tahan, qui s'est consacré aux œuvres d'un caractère plus sérieux et plus étudié ; c'est surtout aux hommes et aux femmes de goût qu'il s'adresse, et c'est en restant dans cette voie qu'il a solidement établi sa réputation.

Voici encore un autre enchanteur. Celui-là s'adresse aux grandes personnes et aux enfants. Alphonse Giroux s'est bâti, je ne dirai pas une maison, ce serait trop peu, mais un palais qui s'ouvre pendant tout un mois à la foule des visiteurs. Ses vastes et splendides salons sont toujours remplis. Cette année Giroux a fait exécuter différents articles nouveaux dont il s'est réservé la vente exclusive. De ce nombre, des vases d'un genre tout à fait inédit, où les cristaux français et les cristaux de Bohême sont harmonieusement mêlés à de très-beaux ornements en bronze ciselé et doré. Les uns servent de candélabres ; les autres remplissent tout simplement l'office de vases et offrent les spécimens les plus variés du goût, de l'élégance et de la coquetterie.

On remarquera également, parmi un choix considérable

de bronzes d'art de toutes sortes, de statues, de baguiers, de coupes, etc., une délicieuse coupe, argent et or, supportée par trois enfants assis sur des Dauphins. Cette composition, d'une exécution remarquable, est due au talent de l'un de nos plus célèbres artistes.

Parmi les jouets d'enfants, ceux qui nous ont particulièrement frappés, sont : *le bébé savant*, qui parle comme une grande personne; *le mirliton enchanté*, *la prise de Sébastopol*, qui nous montre les évolutions des régiments alliés prêts à concourir à la prise de la tour Malakoff, puis mille autres pièces et tableaux mécaniques. On voit, entre autres jouets, une pendule surmontée d'une large grotte au fond de laquelle est un moine en robe blanche qui se lève et s'assied, à chaque heure, après avoir salué de la tête. On pousse un ressort, et il s'agenouille et se courbe devant un crucifix, joint les mains et dit sa prière après avoir fait le signe de la croix. Ses mouvements et ses gestes sont d'une flexibilité si naturelle, qu'on reste étonné des progrès qu'a faits depuis peu de temps l'art de la mécanique amusante.

Il y a là aussi des meubles de fantaisie très-élégants. Examinez le petit chiffonnier en ébène marqueté d'incrustations dorées. Ce meuble est charmant.

Il nous serait difficile d'oublier, dans cette nomenclature des principaux établissements d'étrennes, la maison Susse, qui a obtenu une première médaille pour la perfection de ses bronzes d'art et de ses pendules. MM. Susse frères, éditeurs des œuvres de Pradier, de Mélingue, de Cumberworth, etc., comptent parmi les modèles qu'ils exposent *la Sapho*, *l'Atalante*, *la Phryné*, par Pradier, et les réductions si remarquables de l'antique, par Sauvage. Là aussi s'étale, dans toute sa gloire, l'ébénisterie, les baguiers, les coupes, les vases, toutes ces aimables superfluités qui sont le nécessaire dans la vie des gens du monde. Librairie illustrée, maroquinerie, papeterie, nouveaux jeux pour enfants, collections et fantaisies tout à fait spéciales à cette maison, tels sont les objets qu'on voit étalés en parcourant les salons de la place de la Bourse. Parmi les jouets, nous citerons *le jeu du casse-cou*, *une prise de Sébastopol*, et une lorgnette magique qui produit instantanément des milliers de dessins. Pour cette lorgnette magique, qui est une des plus heureuses inventions de cette année, MM. Susse ont pris un brevet.

Maintenant, si vous aimez les bonbons, les marrons glacés et toutes les friandises traditionnelles qui accompagnent toujours les cadeaux du jour de l'an, allez chez Achard, la renommée d'aujourd'hui, l'illustration de ce matin, et qui a obtenu une médaille de première classe. Achard a succédé, depuis quelques années déjà, à une autre gloire dont Brillat-Savarin a parlé dans *la Physiologie du goût*, et il se montre digne de son glorieux prédécesseur. Les bonbons ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, et il n'est pas donné au premier venu de confectionner les amandes d'Aboukir, les kiousques et toutes ces choses sucrées dont on fait un si grand usage au début de chaque année.

Voulez-vous pour étrennes de la porcelaine et des cristaux? allez à l'Escalier de cristal, qui a fait l'acquisition des plus beaux cristaux de Bohême envoyés au palais de l'Industrie, ainsi que des porcelaines exposées par la manufacture royale de Prusse. Dès que les magnifiques faïences anglaises ont été déballées, la maison Lahoche les a immédiatement retenues pour son compte. Tout le monde a été frappé de l'admirable exécution de ces faïences qui rivalisent avec les plus belles porcelaines. Parmi les chef-d'œuvre de cette industrie, si perfectionnée par les fabricants anglais, on a surtout remarqué un vase de style florentin qui a vivement attiré l'attention du jury.

Rien n'est plus difficile et plus rare, en effet, que de pouvoir conserver, à la cuisson d'une pièce aussi capitale et faite en un seul morceau, la régularité et la perfection des contours, lesquels sont d'une extrême finesse. La vue de ce vase, qui est aujourd'hui une des curiosités de l'Escalier de cristal, suffirait seule à attirer les amateurs de belles choses, s'il n'y avait aussi là des services de table d'un grand goût, rehaussés des plus fines peintures, ou seulement ornés de filets d'or ou de couleur. Cette maison avait exposé, dans le transept du palais des Champs-Elysées, un royal service décoré en or et en couleur, et dont chaque assiette était ornée d'un portrait historique peint par un artiste habile. Ce service était destiné au roi de Prusse, et l'on pouvait sérieusement se demander en le contemplant si la manufacture de Sèvres avait jamais rien produit de plus beau et de plus parfait sous le triple rapport de la richesse, du goût et de l'exécution.

L'Escalier de cristal est une exposition permanente : potiches, cornets, coupes, vases, lustres, on revoit là tout ce qu'on a admiré aux Champs-Elysées.

Nous ne terminerons pas sans annoncer que M. Goodyear, l'inventeur du caoutchouc vulcanisé, dont nous parlions dans notre dernière revue, vient de recevoir une nouvelle récompense justement méritée. Honoré de la grande médaille d'honneur pour une invention dont tout le monde peut aujourd'hui apprécier l'utilité, M. Goodyear a, en outre, reçu la croix d'honneur. En voilà tout autant qu'il en faut pour satisfaire l'ambition d'un inventeur.

AUGUSTE DELAFORGE.

Notre dernier article sur l'Exposition universelle de l'industrie a, par erreur, attribué à M. Klagmann la composition de la coupe du *Persée*, exposée par M. Morel, de Sèvres. Cette composition est l'œuvre de M. Constant Sevin, sculpteur, qui nous adresse à ce sujet une rectification que nous nous empressons d'accueillir.

La Guyane et ses mines d'or.

Après plus de deux siècles et demi de réputation usurpée comme centre d'un *lac d'or*, la Guyane vient enfin de justifier sa renommée d'*Eldorado*. Dans toute la région en amont de l'Aprouague, que nous indiquons sur la carte qui se voit à la page suivante, on trouve des paillettes et des pépites d'or. Aujourd'hui le précieux métal est devenu commun dans la ville de Cayenne, où tout le monde en possède déjà de précieux spécimens.

Il faut d'abord convenir que le hasard joue presque toujours le premier rôle dans ces découvertes. La plus riche mine du Pérou fut signalée par un berger à la recherche de son troupeau, et c'est la roue d'un moulin dans la *Sierra nevada* qui fit jaillir la première paillette californienne. A la Guyane il a fallu que nos *Voyages en Californie et dans l'Orégon* (1), tombassent sous les yeux de deux ou trois intelligences d'élite pour les entraîner aux recherches qui viennent d'amener ces brillants résultats.

Il n'est pas nécessaire à présent de s'enfoncer dans les forêts vierges du continent, d'aller dans cet intérieur presque impénétrable à la découverte de *Manoa* et du *lac Parime*; à très-peu de distance du littoral de la mer et bien avant d'arriver à la chaîne des Cordillères du nord, indiquée ici sous le nom de *Tumucumaque*, on doit déjà trouver des dépôts d'*or natif*. En attendant on n'a encore recueilli que des particules éparpillées par le courant des eaux sur le périmètre indiqué, qui comprend plus de dix lieues; mais là on le trouve partout : sur le bord des ruisseaux, sur les monticules et même dans les marais (*pripris*), cet *or nomade* est dépouillé de sa gangue primitive, et cependant il est peu enrichi, car son titre ne dépasse pas 800/1,000. Cette circonstance, aussi bien que la forme rapprochée des *dendrites*, de ces rameaux d'or, dont il semble un très-récent débris, donne à penser qu'il ne vient ni de bien loin ni depuis longtemps.

On espère rencontrer d'un jour à l'autre quelque riche dépôt méritant au moins le nom de *mine de seconde formation*. En attendant cet *agrégat*, il n'y a encore place que pour le travailleur isolé ou en association et en communauté d'action pour creuser et laver. Cependant bon nombre de compagnies en commandite se présentent déjà pour exploiter le nouveau champ ouvert à la fois aux spéculations de bourse et à celles du travail. Elles ne sont arrêtées que par l'attitude du gouvernement qui ne laisse encore percer que le désir dont il est animé pour faire tourner la découverte au plus grand bien-être de la chose publique. L'habile et intègre administrateur des colonies provoque la lumière de toutes parts : on peut être certain d'avance que rien ne sera décidé qu'après ample informé, et que cette maturité n'empêchera pas une décision prompte. Elle est à désirer, et, sans nous permettre de rien préjuger sur la nature de cette décision, nous pouvons néanmoins examiner ici le système qui nous paraîtrait mériter la préférence, et que nous avons cherché à faire prévaloir quoiqu'en minorité dans les Conseils où nous avons eu l'honneur d'être appelé.

Personne ne peut disputer au gouvernement la propriété du sol et du sous-sol où l'or a été trouvé. Jamais il n'a aliéné ces terrains à titre de concessions, et l'on peut dire qu'il n'en est pas dans l'univers entier qui aient moins coûté de labeurs et de sueurs à l'humanité.

L'Etat peut donc s'attribuer la jouissance exclusive; la sanction à un pareil droit serait même d'autant plus facile qu'il est maître du cours d'eau, seule viabilité facile ouverte vers les placers de l'Arataye.

Cette réserve pour l'Etat seul se rapprocherait fatalement du système autocratique russe, où les dépôts de l'Oural et de la Sibérie ne sont fouillés que par des bras de serfs et de condamnés.

De plus nobles exemples frappent les yeux du monde : ils sont récents, et notre nation a été appelée à en avoir sa part de profit. On comprend que nous visons le système des Etats-Unis, bien plus sympathique à nos mœurs et à notre caractère que la façon de faire de la barbarie. Ce n'est pas que nous allions jusqu'à nous faire illusion au point de penser que la France décrétera, comme les Américains en Californie, que « les terrains aurifères appartiennent en toute li« berté au peuple, et toute concession est interdite en dehors des « lois qui régissent les placers, lois qui seront faites par les mineurs « eux-mêmes. » Ceci est le *nec plus ultrà* du libéralisme, et sent trop le *self-government* pour notre tempérament actuel.

L'Angleterre a adopté un système mixte en Australie. Il réserve et ménage les droits de tous, faisant également la part du gouvernement et de tous les travaillleurs, n'importe leur couleur et leur idiome. C'est sur ceux-ci et en plein champ d'exploitation que se perçoit l'impôt de cotisation, seule taxe qui, sans être excessive, comprend pourtant les droits du gouvernement pour les frais de protection et de police.

Du reste, dans l'ère nouvelle qui se présente pour la Guyane, il faut envisager les bénéfices du point de vue le plus élevé; nous avons à racheter la mauvaise réputation, qui n'est pas entièrement déméritée, de ne savoir pas coloniser. Et le pauvre et souffreteux Cayenne, qui depuis deux siècles a coûté tant de sang et d'écus à sa métropole, sans pouvoir se développer, en est l'exemple le plus frappant. Il y a quelque chose de tout à fait providentiel dans ce qui se présente aujourd'hui : c'est, pour ainsi dire, le dernier mot du destin qui se met de la partie pour venger tant de fautes et réparer tant d'essais malheureux. Bien coupable qui n'y puiserait pas un haut enseignement!

L'Etat ne sera point le dernier à comprendre la situation, et, pour ne pas laisser échapper le fruit d'une si heureuse assistance, il ne se cramponnera pas à la lettre rigoureuse du décret de 1810 dans l'impôt de ses droits sur ces nouvelles mines, qui évidemment n'avaient pas été visées par le législateur. Ce serait sacrifier à un intérêt étroit et mesquin les grandes conséquences qui doivent découler d'une découverte appelée à mettre en relief les immenses et véritables richesses de toutes sortes que renferme la Guyane. En un mot, il considérera avant tout le profit indirect à retirer par le développement de cette vaste propriété, qui pourra justifier alors le titre de *France Equinoxiale*, qu'elle avait trop tôt reçu de nos aïeux; ce système est sans comparaison bien préferable au monopole d'extraction de quelques pépites, dont la majeure partie s'égarerait d'ailleurs dans les poches des travailleurs, car là du moins il n'y aurait pas loin des lèvres à la coupe. Ne perdons jamais de vue une vérité que je crois avoir suffisamment démontrée en traitant des *placers* de la Californie; c'est qu'il n'y a pas d'argent plus durement gagné que celui du mineur, et que plus de la moitié de ceux qui l'exercent, même sur les terrains où ils sont traités en véritables usufruitiers, eussent reculé devant cette vie de labeur, de privations et de périls, s'ils l'avaient connue d'abord. Qu'un gouvernement paternel ne craigne donc jamais de faire une trop douce condition à celui qui apportera ses sueurs sur le champ aurifère.

Les sociétés à capitaux ne sont pour le moment d'aucune utilité pour le travail. Quand on en sera aux *dépôts natifs* dans les quartz des montagnes, c'est alors seulement que les capitaux pourront trouver leur placement. Jusque-là de pareilles compagnies ne seraient qu'un intermédiaire inutile, et peut-être mortel, entre l'État et le travailleur, à moins d'un cas tout exceptionnel.

L'or et le désintéressement marchent si rarement ensemble, qu'il est vraiment permis de ne plus croire à la possibilité de cet accouplement, et nous en sommes arrivés à ce dernier degré de scepticisme. C'est donc temps perdu que de chercher à ramener une opinion enracinée, même par l'exposition d'exemples contraires. Assez heureux pour avoir inspiré les découvreurs, je puis avouer du moins que ma perspicacité n'avait pas été jusque-là : mon ambition gravitait dans de plus modestes sphères. Je ne croyais servir que théoriquement une cause générale en disant la vérité sans la poétiser; trente-trois ans auparavant, j'avais été persécuté pour en avoir trop publié sur cette même Guyane française!

Si je n'ignorais pas, moi, que j'avais fait de la prose, il est certain que j'en ignorais la portée jusqu'à l'heure où l'on m'écrivit : « Il vous sera un jour élevé une statue en or sur les placers de la Guyane. »

Soit! je prends la chose au sérieux; avouons qu'elle en vaut la peine. Mais, aussi jaloux pour le moins des témoignages d'estime de mes contemporains que des hommages de la postérité, j'escompte volontiers cette fumée, et je réponds comme l'empereur Vespasien fit à pareille offre, en montrant aussi le creux de ma main : « Donnez tout de suite, la base est toute prête. »

Jussit, vel continuo ponerent cavam manum ostentans, et « paratam basin » dicens.

SAINT-AMANT.

(1) *Voyages en Californie et dans l'Orégon*, avec cartes et plans, par M. Saint-Amant, envoyé du gouvernement français, chez L. Maison, 17, rue de Tournon. *L'Illustration* a rendu compte de ce remarquable ouvrage dans son numéro du 14 octobre 1854. (Note de l'éditeur.)

Album des boiseries sculptées du chœur de Notre-Dame de Paris (1).

Avant le douzième siècle, les prêtres prenaient place à l'église derrière l'autel; mais, à partir de cette époque, les places occupées par eux furent distribuées le long du chœur. Cette nouvelle disposition donna lieu à un nouveau genre de riche ameublement, celui des STALLES, exécutées en bois sculpté et quelquefois en marqueterie. De merveilleux et patients artistes se dévouèrent à ces travaux et produisirent d'admirables chefs-d'œuvre, particulièrement au seizième et au dix-septième siècle. Parmi les stalles les plus remarquables, on cite, en France, celles des cathédrales d'Amiens, de Rouen, de Poitiers, des églises de Mortain, de la Chaise-Dieu, d'Alby, etc... Plusieurs de ces productions ont été, dans ces dernières années, décrites dans des publications spéciales. En 1847 M. Rouvier-Paillard, inventeur breveté de l'ivoire liquifié, obtint de M. Affre, archevêque de Paris, l'autorisation de mouler, au moyen de son procédé, les sculptures des boiseries du chœur de Notre-Dame, et le privilége de publier en Album une suite de lithographies qui les reproduisent dans leur totalité. Ces boiseries sont connues sous le nom de VOEU DE LOUIS XIII. On sait qu'en 1638 Louis XIII mit sous la protection de Marie sa personne et son royaume. Il fit en même temps le vœu de lui ériger un autel dans l'église cathédrale de Notre-Dame. Ce fut Louis XIV qui accomplit cette promesse. Les travaux furent commencés en 1699, sous la direction du célèbre Mansart. Le chœur fut fermé pendant quinze ans; il fut rouvert le dimanche 22 avril 1714, pour y chanter en grande pompe le *Te Deum* d'action de grâces de la paix conclue a Rastadt. Le souvenir en fut consacré dans une médaille exécutée en bronze, or et argent. Je possède un exemplaire de cette médaille : d'un côté on voit le portrait de Louis XIV; de l'autre est figuré l'autel, surmonté de cette inscription : *Votum a patre nuncupatum solvit*. Le grand roi, du reste, avait un peu tardé à remplir cet engagement; car alors, en 1714, il était à la fin de son long règne, et il touchait au terme de sa vie; il mourut l'année suivante. Outre l'autel, il dota le chœur d'une double rangée de stalles, hautes et basses, en boiseries sculptées, dont le sculpteur Jean du Goulon fournit les dessins, et dont l'exécution fut confiée à Louis Marteau et à Jean Nel. Toute cette boiserie est en beau chêne de Hollande.

Les stalles se composent : 1° de la sellette mobile, dite miséricorde ou patience, pouvant servir également de siége, soit qu'on soit assis, soit qu'on reste debout; 2° de l'appui, disposé en prie-Dieu; 3° de la parclose, ou séparation formant un accoudoir; 4° enfin d'un haut dossier ou lambris, surmonté d'une corniche et présentant ici des trumeaux alternativement ovales et oblongs, séparés par des pilastres, ornés d'arabesques et d'emblèmes religieux. Ces stalles étaient dans le principe au nombre de cent quatorze; il n'y en a plus que quatre-vingt-douze aujourd'hui, par suite de la suppression des stalles placées circulairement en retour, lorsque l'on détruisit l'ancien jubé. Au commencement de chacune des deux rangées de stalles, du côté du sanctuaire, est une chaire archiépiscopale, couronnée d'un baldaquin enrichi de groupes d'anges, et dessinée par Vassé. Les panneaux placés au milieu du dossier contiennent des sujets relatifs à la Vierge; ils furent exécutés par Jean du Goulon, Belleau, Taupin et le Goupel, sur les dessins fournis par le sculpteur René Charpentier, élève de Girardon. Quatre de ces panneaux sont consacrés à des figures symboliques : la Religion, la Douceur, la Prudence, et une dernière dans laquelle l'auteur de la notice mise en tête du volume a tort de vouloir voir une image de la Vigilance. A l'attitude de cette figure gracieuse il est impossible de ne pas reconnaître l'image de la Modestie; le sceptre qu'elle tient, surmonté d'un œil dirigé vers elle, est un symbole bizarre et ridicule, mais admis par les iconographes. Plusieurs compositions, telles que *la Présentation au temple*, *l'Education de la Vierge*, *la Purification de la Vierge*, *Jésus au milieu des Docteurs*, *les Noces de Cana*, *la Vierge au pied de la croix*, *la Descente de croix*, etc... sont heureusement conçues et ne manquent pas de sentiment; mais le dessin présente cette abondance molle et incorrecte, cette absence de caractère dans les têtes, cet abus monotone de la draperie, que l'on retrouve dans beaucoup de productions de cette époque. Outre ces sujets de compositions, l'album renferme aussi quelques spécimens de l'ornementation des pilastres et des panneaux d'encadrement; partie de la boiserie qui est particulièrement estimée. Un reproche capital à adresser aux stalles du chœur de Notre-Dame, c'est celui de la complète discordance de leur style avec le style du monument. Elles masquent des hauts-reliefs en pierre dans le caractère de ceux que l'on voit encore dans les collatéraux. En ensevelissant ces sculptures du commencement du quatorzième siècle, les artistes du commencement du dix-huitième siècle rompirent sans scrupule tout lien avec les traditions de l'art gothique. Le respect du passé, l'intelligence d'une œuvre d'art comprise dans son unité, ce sont là des progrès tout récents du goût et un des mérites de notre époque. Mais, en 1700, de simples sculpteurs en bois pouvaient-ils rêver leur décoration autrement que dans le style officiel et pompeux du siècle de Louis XIV, lorsque Mansart lui-même ne craignait pas de dénaturer le système d'architecture du chœur de la vieille cathédrale, de convertir les arcs-ogives en pleins cintres et de substituer des pilastres aux piliers?

A. J. DU PAYS.

(1) I vol. in-folio. — Paris, 1855. — A. Chauvet, rue Geoffroy-Marie, 5.

Exposition universelle.

Nous avons fini avec l'Exposition : il est seulement une industrie dont nous devons dire un dernier mot, dont nous tenons à donner un dernier spécimen : la fabrication de la dentelle. Tout en rendant à la Belgique la part qu'elle a droit de revendiquer dans notre succès, il faut bien constater qu'il n'est pas un pays qui ait pu entrer sur ce point en concurrence sérieuse avec nous.

De toutes les fabriques, celle qui méritait le mieux de trouver place dans *l'Illustration* par le caractère artistique, par le style élevé de ses produits, est la maison de *la*

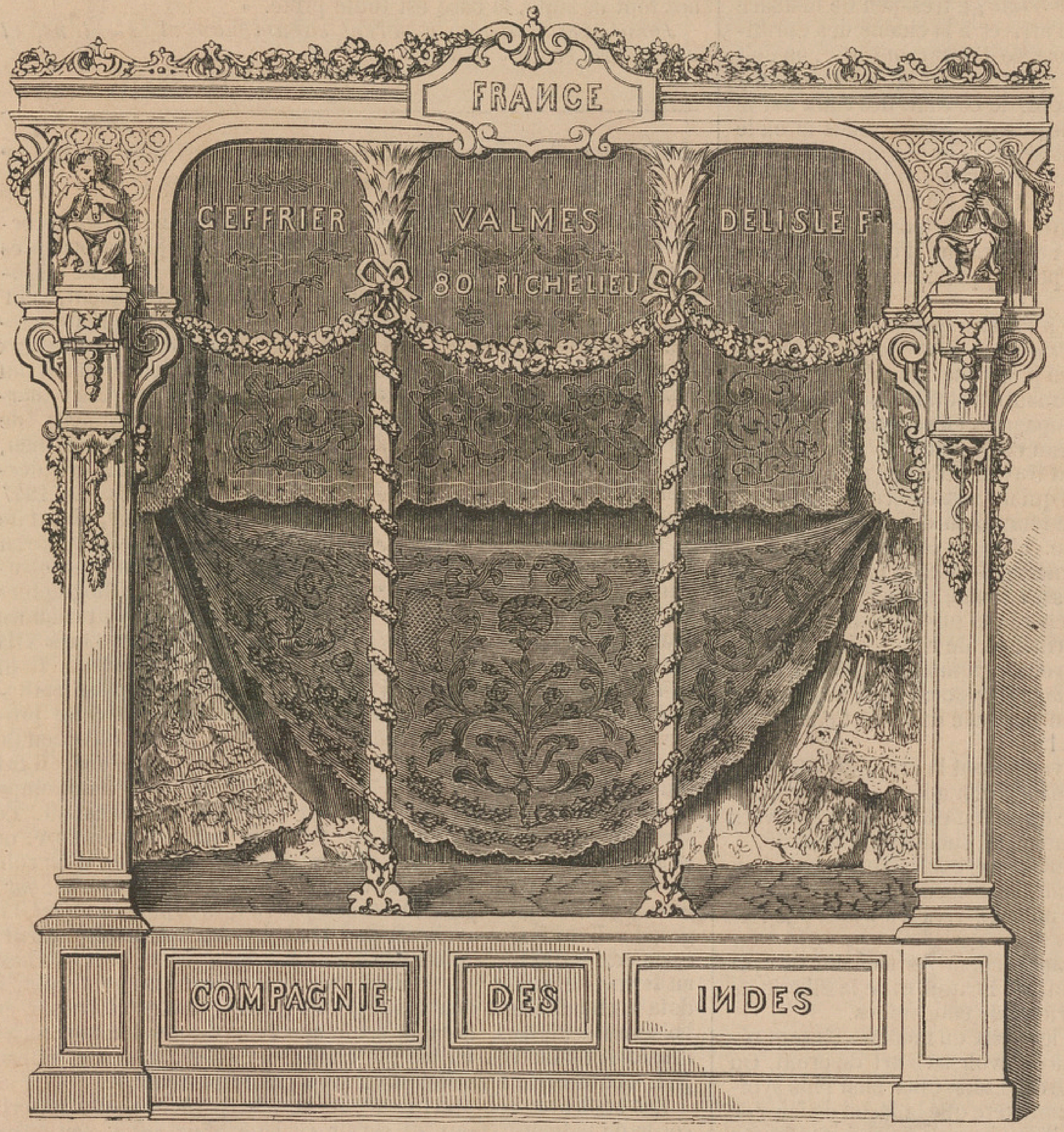
Compagnie des Indes, semi-belge, semi-française, dont les trois fabriques : l'une à Bruxelles, l'autre à Alençon, l'autre à Chantilly, sont centralisées à Paris et mises réellement tous les trois en rapport direct avec l'acheteur.

Là est un progrès des plus intéressants et digne de l'attention de tous les esprits sérieux. De cette façon, supprimant le coûteux intermédiaire du marchand de gros et du marchand de détail, le prix de vente est diminué de plus d'un tiers, sans que le salaire de l'ouvrier soit abaissé d'un centime.

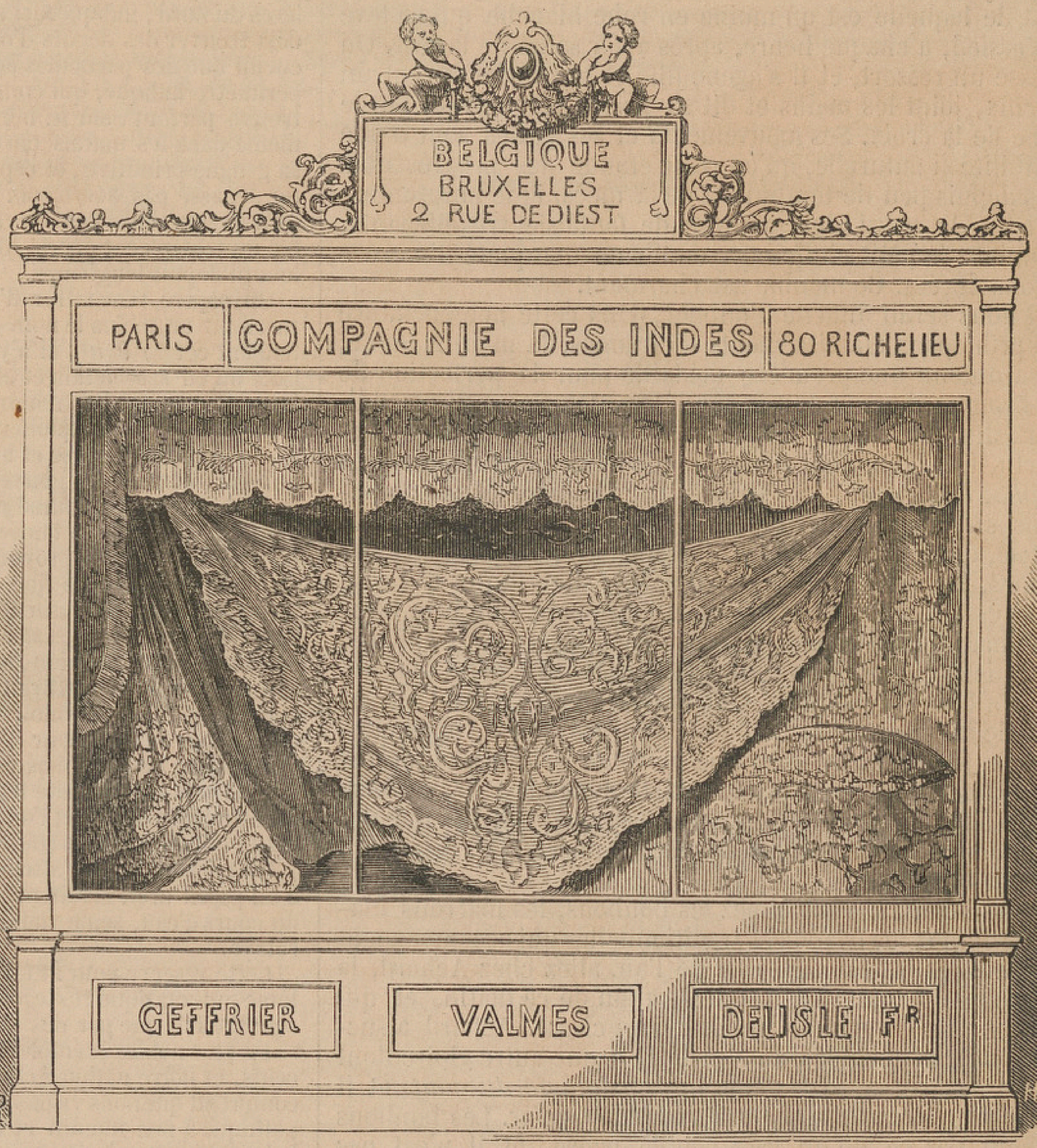
En outre, cela au point de vue de l'art, le fabricant subit directement l'influence de la femme élégante, de la femme de goût qui conseille, qui retouche, qui imagine même, et qui finit parfois, sans plus de dépense qu'auparavant, par porter, non plus une dentelle d'un dessin banal, une dentelle d'assortiment, comme l'on dit, en quelque sorte une lithographie plus ou moins heureuse, plus ou moins vulgaire, qu'elle reverra partout, mais presque un petit tableau de maître.

Ces façons artistiques, dans lesquelles s'engage une des plus grandes maisons de Paris, sont trop rares dans l'industrie pour ne pas être vivement encouragées. Le jury du reste, par une médaille de première classe, a rendu justice au caractère tout exceptionnel et tout nouveau de ce travail. Bien que la fondation date de deux ans seulement, la première place est acquise aux trois fabriques de dentelles de *la Compagnie des Indes*, qui possède déjà dans l'Inde, depuis plus de quinze ans, la plus importante fabrique de cachemires de la province de Lahore.

GABRIEL FALAMPIN.



Exposition des dentelles des fabriques d'Alençon et de Chantilly, de la *Compagnie des Indes*.
(Médaille de 1re classe.)



Exposition de la fabrique de Bruxelles, de la *Compagnie des Indes*.
(Médaille de 1re classe.)

(Voir l'article à la page précédente.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est au milieu de la grandeur qu'on trouve orgueil et petitesse

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

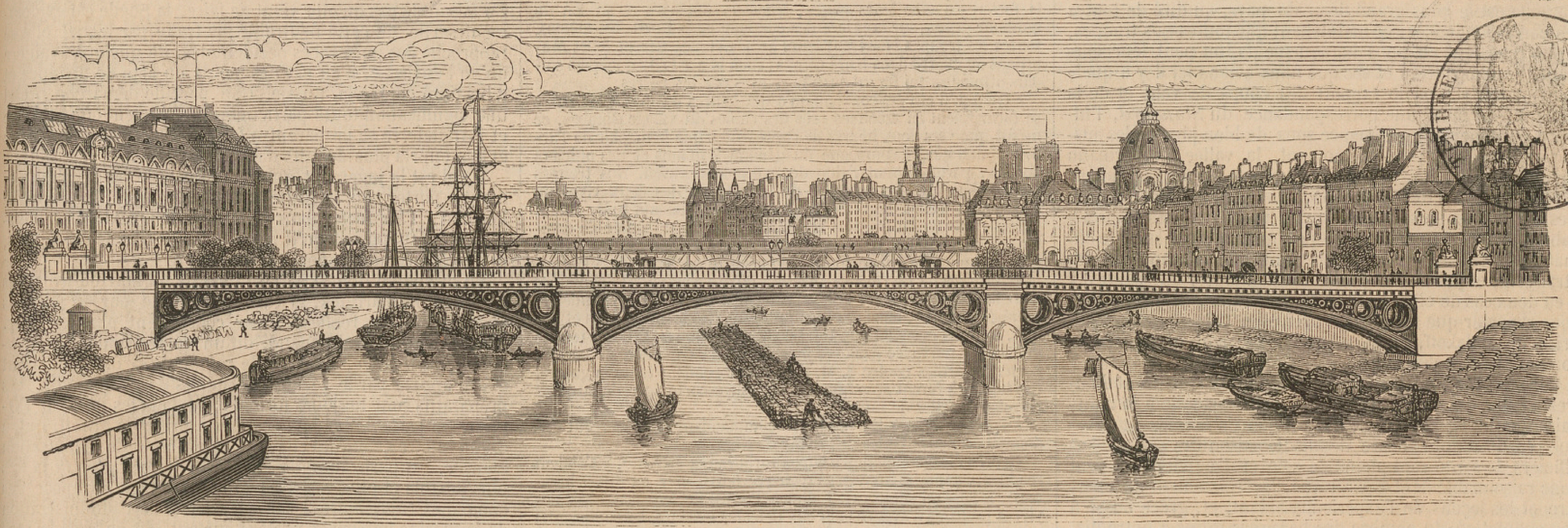
PAULIN.

PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

29 DÉCEMB. 1855



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
Etats-Rom. et roy^me des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N° 670. — Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

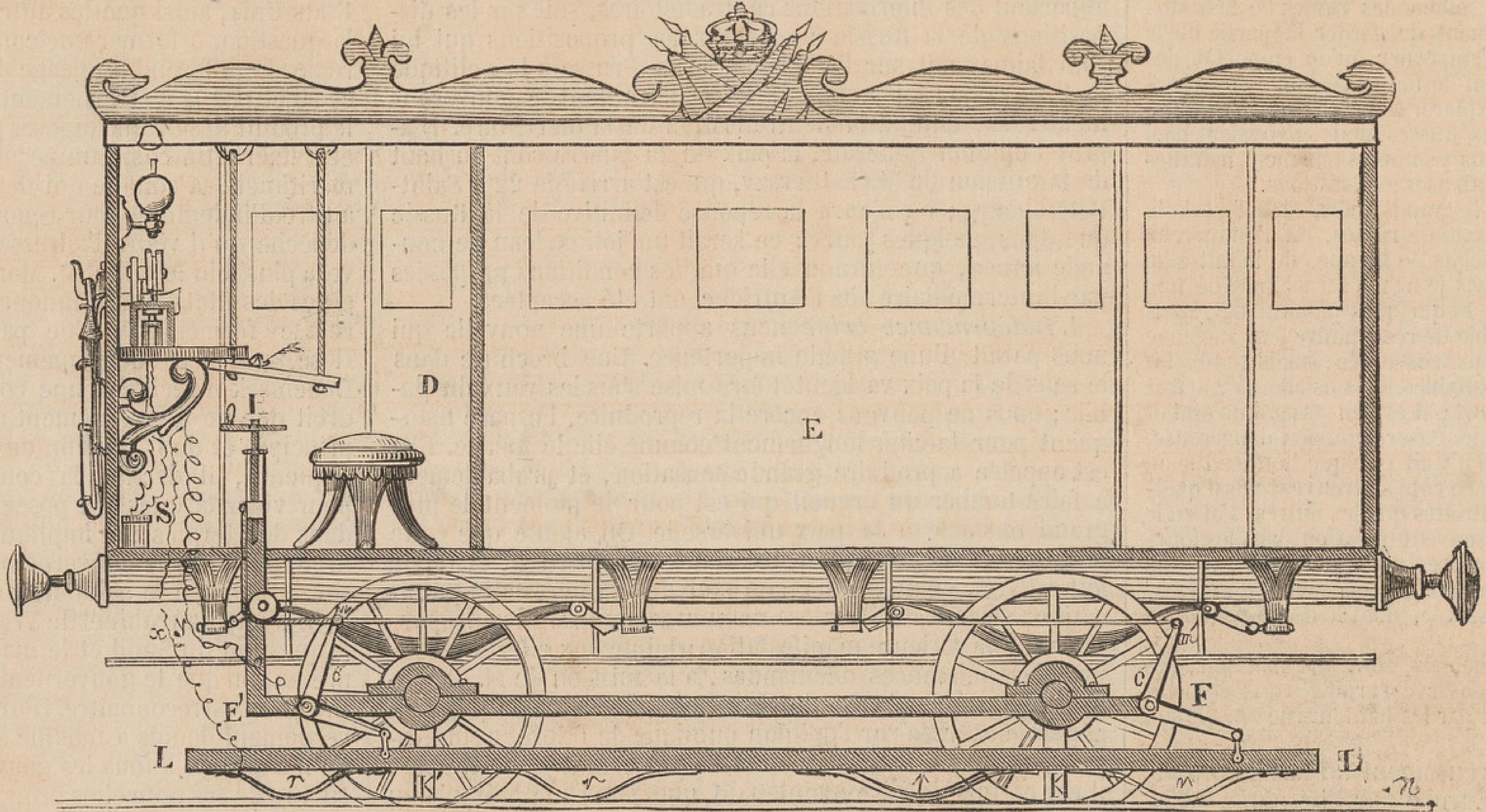
Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

SOMMAIRE.

Télégraphie des locomotives. — Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Statue de François Ier. — Eglise Saint-Eugène. — Noël. — Souvenirs d'un spiritualiste (suite et fin). — Utilité des pyramides d'Egypte. — Sébastopol. — Comment finissent les poëtes (suite) — Exposition des beaux-arts. — La Minerve du Parthénon. — Chronique musicale. — Fragment des Mémoires inédits de Devismes. — Bibliographie. — Industrie.

Gravures : Télégraphie des locomotives ; coupe verticale du wagon télégraphique ; intérieur du wagon pendant l'opération. — Statue de François Ier. — L'Eglise Saint-Eugène. — Noël ; la Nativité dans une église de basse Bretagne ; chanteurs de noëls dans les villes de basse Bretagne. — Sébastopol ; vue de nouvelles batteries russes sur le côté nord ; types divers. — Exposition des beaux-arts ; Habitants des Cordillères, par M. Laso : Halte de bohémiens, par M. Knaus. — La Minerve du Parthénon, statue de M. Simart. — Pisciculture ; huit gravures. — Bracelet. — Rébus.



Télégraphe des locomotives, par M. Bonelli. — Coupe verticale du wagon télégraphe.

TÉLÉGRAPHIE DES LOCOMOTIVES.

D, partie antérieure du wagon destinée au télégraphe. — E, bureau de poste. — E', F, pièce en fer reposant, au moyen de deux coussinets, sur les essieux du wagon. — K, K', branches servant de guide à une pièce de bois goudronnée L, L'. Cette pièce, qui peut monter et descendre, guidée par les branches K, K', est retenue par les deux leviers coudés *i*, *i'*, qui sont reliés ensemble par la tringle *m*, *m'*. — H, manivelle servant à monter ou à descendre parallèlement à elle-même la pièce L, L', et met en contact les quatre ressorts *r*, *r*, *r*, *r*, avec la barre *n*, *n'*, qui joue le rôle de ligne télégraphique. — T, télégraphe fixé contre la paroi de la chambre D. — *x*, conducteur reliant les quatre ressorts *r* au télégraphe T. — P, V, tube porte-voix en gutta-percha, suspendu à la paroi antérieure du wagon. — S, pile galvanique ordinaire.

Télégraphie des locomotives,

PAR M. G. BONELLI.

Nous avons déjà rendu compte des expériences de l'ingénieuse invention de M. Bonelli ; nous empruntons aujourd'hui à la notice qu'il a publiée lui-même un dessin représentant la coupe verticale du wagon, en y ajoutant la vue intérieure au moment de l'opération.

Voici en quoi consiste l'application de la télégraphie électrique aux locomotives : si on remplace le fil de ligne ordinaire par une barre à grande section, la dérivation est inversement proportionnelle à la somme des résistances du fil de ligne et de l'appareil télégraphique, c'est-à-dire que la déviation augmente au fur et à mesure que la résistance diminue, de telle sorte qu'elle devient un *maximum* quand la résistance est *minimum*, et *vice versâ*. Si donc on rend la résistance du conducteur nulle ou presque nulle, en augmentant la section, on rend la déviation inversement proportionnelle presque uniquement à la résistance de l'appareil télégraphique, et par cela même on la rend constante, ce qui permet dès lors de l'employer efficacement aux fonctions télégraphiques.

C'est sur ce principe si simple et si important à la fois que repose toute la théorie de la construction du télégraphe des locomotives, théorie à laquelle l'expérience vient de donner une si éclatante confirmation.

Télégraphie des locomotives. — Intérieur du wagon pendant l'opération.

Entrons maintenant dans les détails de cette construction ; nous la trouverons aussi simple que le principe dont elle n'est qu'une déduction. En effet, elle se compose uniquement d'une barre de fer plat fixée entre les rails sur des isolateurs en terre cuite, à quelques centimètres au-dessus du sol. Un glissoir fixé au wagon qu'occupe le conducteur du convoi, établit une communication permanente entre la barre et l'appareil télégraphique qui est disposé dans le même wagon, tandis que la communication de ce même appareil avec le sol s'opère par l'essieu du wagon, les roues et les rails.

La section de la barre étant déterminée et mise en rapport avec la longueur du chemin de fer, le nombre maximum des bureaux télégraphiques et des convois qui peuvent se trouver simultanément sur ce chemin, et avec les dimensions de l'électro-moteur, il arrivera que le courant total qui part de la batterie galvanique ne rencontrera d'autre résistance extérieure que celle de l'appareil d'où part la dépêche, plus une fraction de cette résistance qui serait indiquée par l'unité divisée par le nombre des autres appareils qui se trouvent sur cette même ligne.

Histoire de la semaine.

Même situation en Crimée, situation qui ne peut nécessairement pas changer d'ici au printemps prochain; la Tchernaïa est débordée, et bientôt avec les premiers froids on s'attend à la voir gelée; le général Gortschakoff, dit-on, attend ce moment pour diriger une attaque sur nos lignes. La boue est le plus grand fléau du pays, au dire de toutes les correspondances; et maintenant que toutes nos troupes, à peu près, ont de bons baraquements, on peut leur souhaiter le temps froid et sec que nous avions ici il y a quelques jours. « Sous le rapport des coups de vent et de la pluie, lit-on dans une correspondance du *Standard*, l'hiver a certainement commencé sous de bien plus rudes auspices qu'en 1854; en ce moment, la vallée d'Inkermann ressemble à un lac, tandis que, sur nos routes, on a dans certains endroits de la boue jusqu'aux genoux; diverses parties du plateau ne sont plus qu'un marais et sont impraticables. Les changements brusques auxquels est sujet le climat de la Crimée exercent une puissante influence sur les étrangers, et j'ai la douleur de vous annoncer que jeudi il y a eu deux cas de choléra dans le 92e régiment. Vous devez vous rappeler que le 92e n'est arrivé en Crimée qu'après la prise de Malakoff, en sorte qu'on ne peut le considérer comme étant acclimaté.

« On souffre beaucoup de furoncles sur la poitrine et d autres parties du corps; on attribue cette maladie à la mauvaise qualité de l'eau, qui, n'étant jamais bonne, est devenue plus insalubre encore depuis la saison des pluies. Nos officiers de santé sont pleins de zèle et d'activité; on peut donc raisonnablement espérer que, l'accroissement de bien-être et les leçons de l'expérience aidant, et, grâce aussi à l'augmentation du nombre des baraques mises à notre disposition, nous n'aurons plus à déplorer la perte d'un aussi grand nombre d'hommes. »

On nous communique une lettre de Sébastopol, donnant quelques détails intéressants sur la situation intérieure de la ville. Nous en extrayons les passages suivants :

« Je viens de passer six jours au milieu des ruines de Sébastopol. J'étais chargé avec un détachement de garder la partie de la ville échue à mon régiment, afin d'empêcher qu'on emportât des matériaux pris dans notre lot. Sauf le temps réclamé par le service, j'ai passé ces six journées à explorer cette cité qui n'existera bientôt plus que dans l'histoire. Les Russes nous envoyaient bien des obus de temps à autre; mais nous y sommes tellement habitués que cela ne gênait en rien mes minutieuses explorations.

« La ville, du côté du sud, entre le grand Redan et le fort de la Quarantaine, n'est plus qu'un monceau de ruines, où l'on marche à chaque pas sur des boulets, des éclats de bombe, de la mitraille et des lambeaux de vêtements. Jamais je ne me serais imaginé une pareille destruction. On voit çà et là quelques monuments, mais tellement abîmés qu'il est impossible de reconnaître leur ancienne destination. La partie nord est mieux conservée; mais toutes les maisons n'en sont pas moins inhabitables. Je suis allé voir le fort Saint-Nicolas, placé à l'entrée du port; il est en assez bon état et sert de caserne à un régiment de ligne. Caserne un peu dangereuse, car il ne se passe guère de jour qu'il n'y ait quelque homme tué ou blessé par les projectiles russes. De ce côté se trouvent aussi quelques monuments un peu moins maltraités que les autres. J'ai vu le vaisseau de bronze dont il a été si souvent question dans les journaux : il est sur un piédestal en marbre, orné de quatre portraits en bas-relief, l'un desquels m'a paru être celui de l'empereur Nicolas. Il y a aussi une église bien conservée, dont le dôme ressemble à celui des mosquées turques.

« De l'autre côté du port, à Karabelnaïa, sont des magasins, des casernes, des arsenaux assez bien conservés, protégés qu'ils étaient contre les boulets du mamelon Vert par les hauteurs de Malakoff et du petit Redan. »

La prise de Kars est malheureusement un fait accompli; à cause de l'intérêt excité en Europe par l'héroïque résistance de sa courageuse garnison, nous donnons l'extrait du rapport de l'aide de camp Mourawieff, conçu dans des termes tels qu'il est la consécration de la gloire de ces hommes intrépides et dévoués, qui ne se sont rendus qu'à la faim et ont presque toujours vaillamment combattu avec avantage.

« A la suite de l'assaut livré à Kars le 29 septembre, les Turcs reprirent courage pour quelque temps, s'attendant à la retraite de nos troupes. Ils furent donc bien étonnés quand ils virent resserrer au contraire le blocus de la place, et notre camp se transformer en un établissement solide qui les environnait de toutes parts et qui recevait chaque jour des approvisionnements de toutes sortes.

« Néanmoins les espérances des assiégés renaquirent une fois encore lorsque des troupes de secours, venant du côté d'Erzeroum, s'approchèrent de la place. En effet, le chef du détachement d'Erzeroum, Vely-Pacha, et après lui Selim-Pacha, venant de Trébisonde, essayèrent de marcher sur Kars; mais chaque fois ils trouvèrent le détachement du général Sousslof qui les menaçait par derrière. Nos patrouilles inquiétaient même ces troupes jusqu'à peu de distance d'Erzeroum.

« Pendant ce temps les approvisionnements de vivres s'épuisaient à Kars; le temps devenait froid; sur les montagnes du Saganloug il était tombé de la neige; la faim provoquait la mortalité parmi la garnison; les désertions devenaient plus fréquentes et le découragement était général.

« Tout cela détermina le général Williams, qui dirigeait la défense, à rendre la forteresse. Le 24 novembre, l'aide de camp du général Williams, le major Teesdal, se présenta devant l'aide de camp général Mourawieff, porteur d'une lettre dans laquelle le général Williams demandait à venir le lendemain dans notre camp, sous pavillon parlementaire, pour s'entendre sur une convention. L'aide de camp général Mourawieff chargea verbalement le major Teesdal de déclarer au général Williams qu'il était disposé à le recevoir le 25 novembre dans l'après-midi.

« Le 25, à l'heure désignée, le général Williams se présenta au commandant en chef du corps détaché du Caucase, comme plénipotentiaire du muchir Vassif-Pacha, commandant en chef de l'armée d'Anatolie. Les conditions préalables de la reddition ayant été dressées, elles furent signées par le général Williams et approuvées par l'aide de camp général Mourawieff. Le général Williams devait revenir le lendemain matin dans notre camp, avec la réponse définitive du muchir; mais, sa présence dans la forteresse étant nécessaire pour arranger toutes les affaires et pour porter à la connaissance de la garnison la reddition, qui rencontrait chez les officiers une opposition passionnée, il nous envoya de nouveau son aide de camp afin de nous donner avis de ce fait.

« Le soir du même jour, le major Teesdal se présenta avec de pleins pouvoirs écrits donnés par le muchir au général Williams pour arrêter les conditions définitives de la capitulation, ainsi qu'une liste portant les noms des pachas de l'armée d'Anatolie qui se trouvaient à Kars.

« Le 27 novembre, dans l'après-midi, le général Williams, accompagné de son état-major et de trois pachas, se rendit à notre camp et signa définitivement la capitulation.

« Le 28, conformément au traité conclu, les restes de l'armée d'Anatolie, qui composaient la garnison de Kars, devaient sortir de la forteresse avec leurs armes, drapeaux déployés et au son du tambour; mais, sur la prière des commandants turcs eux-mêmes, toutes les troupes laissèrent leurs armes et déposèrent leurs munitions de guerre dans leurs camps, sous la garde de quelques soldats ottomans qui furent ensuite relevés par les nôtres.

« Quoiqu'il eût été convenu qu'à dix heures du matin les Turcs se formeraient en colonnes près des ruines du village Gombes, ce ne fut que vers deux heures de l'après-midi que le muchir de l'armée d'Anatolie, accompagné du général Williams et des officiers anglais, parut devant l'aide de camp Mourawieff. Nos troupes étaient déjà formées en ordre de bataille sur les deux rives du fleuve Kars-Tchaï. Alors les drapeaux des régiments turcs furent portés en avant du front et accueillis par une compagnie de carabiniers du régiment de chasseurs de Toula, au son des fanfares et par des hourrahs qui se communiquaient d'un bataillon à l'autre

« Cette partie de l'armée turque, qui se composait d'hommes pour la plupart vieux et faibles, congédiés pour un temps indéterminé (les rédifs), ainsi que des miliciens (bachi-bouzoucks et Sares), formant ensemble un total de 6,000 hommes, fut, aux termes du traité, renvoyée dans ses foyers sous la condition de ne plus porter les armes contre S. M. l'empereur pendant toute la guerre. Ces hommes furent accompagnés par une escorte spéciale jusqu'au premier quartier de nuit.

« Après le départ des rédifs, le commandant en chef reçut une députation des notables de la ville de Kars.

« Après l'inspection des troupes turques régulières, qui s'étaient rendues comme prisonniers de guerre (environ 7 ou 8,000 hommes), le général Mourawieff donna l'ordre de leur distribuer des vivres préparés d'avance pour eux dans les cuisines des compagnies campées sur la rive gauche du Kars-Tschaï. Le même jour, la forteresse reçut une garnison de nos troupes, sous le commandement du colonel de Sage, le pavillon russe fut arboré sur la citadelle, où il flotte en ce moment. »

La question de la paix n'a pas fait un pas depuis la semaine dernière. Tous les jours, les feuilles allemandes nous apportent des informations contradictoires, soit sur les dispositions de la Russie à accepter les propositions qui lui sont faites, soit sur l'adhésion de la Prusse à la politique de l'Autriche, soit enfin sur la manière dont le gouvernement russe entend la neutralisation de la mer Noire. D'après l'opinion générale, la paix ou la guerre sont au bout de la mission de M. Estherazy, qui est arrivé le 22 à Saint-Pétersbourg; on n'aura la réponse définitive de la Russie que dans quelques jours : ce serait un joli cadeau de nouvelle année, que la nouvelle que les conditions proposées par l'intermédiaire de l'Autriche ont été acceptées.

L'Indépendance belge nous apporte une nouvelle qui nous paraît d'une grande importance. Une brochure dans le sens de la paix va bientôt être mise sous les yeux du public; nous ne pouvons encore la reproduire, l'espace manquant pour la citer longuement comme elle le mérite. Elle est appelée à produire grande sensation, et probablement à faire tomber un orgueil qui est pour le moment le plus grand obstacle à la paix universelle. On ajoute que cette brochure a été soumise à une haute approbation, et, si le fait est vrai, comme nous n'en pouvons douter, cette publication, sortant de l'ornière commune, prendra les proportions d'une sérieuse manifestation; jointe aux efforts reconnus des puissances allemandes, à la mission de M. Estherazy, à l'arrivée de M. de Persigny à Paris, à la pression générale exercée par l'opinion publique de l'Europe sur l'esprit du Czar, à la misère et à l'épuisement de la Russie, il est permis de dire maintenant que jamais la paix n'a eu plus de probabilités en sa faveur, et qu'une solution doit bientôt sortir d'efforts si constants et si unanimes. Seulement quelle sera cette solution ?

Il n'a été bruit pendant ces huit jours que du traité conclu entre la Suède et les puissances occidentales. Depuis assez longtemps, la Russie cherchait à nouer des négociations avec le cabinet de Stockholm pour obtenir la cession d'un port sur la partie septentrionale de la côte de Norwége, dans une situation où les eaux ne gèlent pas l'hiver, comme dans les golfes de Bothnie, de Finlande, la mer Baltique et la mer Blanche. La Russie aurait gagné à cette acquisition la liberté de mouvement pendant l'hiver pour sa flotte du Nord, qui, durant toute la saison rigoureuse, est emprisonnée par les glaces dans les ports russes.

La convention signée à Stockholm par le général Canrobert a pour but d'empêcher que la Suède ne cède à la demande de la Russie, et n'accorde, contre des avantages quelconques, le port désiré. En échange de cet arrangement pris par le gouvernement suédois, la France et l'Angleterre s'engagent à garantir le territoire de la Suède contre une agression éventuelle de la Russie. Tous les journaux français se sont placés au même point de vue pour commenter les dispositions de ce traité. Par lui, la Russie est confinée dans son territoire continental; la Baltique et la mer du Nord sont fermées à ses desseins ambitieux.

L'Indépendance fait remarquer à ce sujet que la Russie n'a point manifesté l'intention de s'emparer violemment de la portion du territoire norwégien dont elle demandait la cession dans l'intérêt de sa marine. « Ce désir, elle comptait le réaliser à l'aide de négociations, et, dans la situation actuelle des choses en Europe, il est moins que jamais probable qu'elle ait recours à la force pour atteindre son but, si la cour de Suède refusait d'obtempérer à sa demande.

Le *Journal des Débats* termine ainsi un résumé des appréciations diverses qui ont paru dans les journaux :

« Une chose importante à remarquer, c'est que les stipulations de ce traité ne sont pas restreintes à un intervalle de temps déterminé : la durée en est illimitée. C'est indéfiniment que la Suède prend l'engagement de résister aux prétentions de la Russie; c'est indéfiniment que la France et l'Angleterre s'engagent à protéger la Suède contre les agressions de la Russie.

« A tous ces titres, le traité du 21 novembre a donc une importance matérielle qu'il est impossible de méconnaître. Il emprunte encore une autre importance, une importance morale et politique, aux circonstances au milieu desquelles il a été signé. Jusqu'ici la Suède avait annoncé l'intention de se renfermer dans la neutralité sur la question qui divise en ce moment la Russie et les puissances occidentales. En faisant le pas qu'elle vient de faire, la Suède est évidemment sortie de cette neutralité; le traité par lequel elle se rapproche des puissances occidentales, de quelque manière qu'on l'envisage, n'en est pas moins un acte de défiance et d'hostilité contre la Russie. Une pareille démarche prend une signification toute particulière au moment où la France et l'Angleterre se préparent à faire une nouvelle campagne et des efforts plus décisifs dans la Baltique.

« Tel est le jugement que l'on s'accorde assez généralement à porter sur le traité du 21 novembre, même en se bornant à l'apprécier dans ses stipulations textuelles, c'est-à-dire en supposant qu'il n'existe point d'articles secrets, ni de clauses additionnelles. »

En attendant que la paix se dessine à l'horizon avec des contours plus arrêtés, la guerre prend de jour en jour des apparences plus réelles et par conséquent plus terribles. Ainsi le vice-amiral Penaud, dit un correspondant de *l'Indépendance belge*, à peine de retour de la Baltique, vient d'être appelé par le télégraphe auprès de l'Empereur. Les préparatifs sont toujours formidables dans les ports de l'Océan. On parle de boulets destinés à briser le granit, qui, à 5,000 mètres, auront encore une force de pénétration énorme. On parle aussi de l'application de l'acier (à la fois plus flexible et plus résistant que le fer) à la carapace des chaloupes canonnières; mais les soins de l'administration de la marine impériale portent surtout, dit-on, sur le matériel destiné éventuellement au débarquement dans la Baltique d'une armée de 60,000 hommes, et à laquelle des rumeurs assez vraisemblables désignent préventivement pour chef le général Canrobert.

On sait que le gouvernement danois avait invité celui des Etats-Unis, ainsi que les autres puissances intéressées dans la question, à former une conférence à Copenhague, pour y régler le différend du péage du Sund. La proposition faite à ce sujet par le gouvernement danois consistait à capitaliser le produit des droits imposés par lui sur le passage du Sund, et à fixer d'un commun accord, entre toutes les puissances maritimes, la somme qui devrait être payée au Danemark, à titre d'indemnité pour renonciation à ses droits. Dans une dépêche qu'il vient d'adresser à Londres, et dont on trouvera plus loin le texte, M. Marey, ministre des affaires étrangères des Etats-Unis, annonce que le président de l'Union refuse formellement de participer à cette conférence. Il se prononce énergiquement contre toute prétention du Danemark à réclamer une compensation pour un prétendu droit que le gouvernement américain ne reconnaît pas en principe, et qu'il qualifie ouvertement d'exaction. En conséquence, il décline la compétence du tribunal proposé pour vider la question posée par le gouvernement danois dans des termes qui impliquent la reconnaissance de son droit. En outre le gouvernement américain appuie son refus sur le lien que le cabinet danois, dans les communications qu'il a faites au cabinet de Washington, prétend établir entre la question du Sund et le maintien de l'équilibre européen, prétention que le gouvernement des Etats-Unis ne consentira jamais à reconnaître. D'un autre côté, il paraît que le gouvernement danois a modifié ses premières propositions, et qu'il a envoyé à tous les gouvernements intéressés une circulaire de ses nouvelles propositions.

Le 21 novembre, la Chambre grecque s'est assemblée pour élire les membres de son bureau.

M. Koumoundouros, député de Messène, a été élu président. Le 24 novembre, la députation de la Chambre élue pour présenter l adresse au Roi a été reçue en audience solennelle par S. M.

Divers décrets et nominations insérés dans *le Moniteur* semblent annoncer la prochaine ouverture de la session législative.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Tout est dit sur le jour de l'an, chacun a goûté de ses dragées, et l'on connaît si bien ses exercices que les fantaisistes eux-mêmes ont renoncé à célébrer ce beau jour; mais les malicieux et leurs épigrammes ont la vie plus dure, et l'enfant chéri des femmes et des bambins est toujours exposé à leurs pichenettes. Mais, trop confiants Parisiens, — vous diront-ils, — ce joli poupon qui va naître n'est qu'un vieillard, les compliments que vous lui faites ne sont qu'un rabâchage dont vous ne pensez pas un mot, et qu'est-ce que l'immuable comédie qui se joue autour de son berceau, sinon la reprise d'un spectacle peut-être insipide? N'en déplaise aux railleurs, le jour de l'an a ses agréments et ses joies plus grandes encore que ses petites misères. A la concorde, au souvenir, à l'espérance! Telle est son enseigne, et il ne faut empêcher personne de s'y laisser prendre. C'est le jour de l'année où il se consomme le plus de bonheur: que de sourires à la fleur d'orange, que d'embrassements pralinés! L'aimable anniversaire n'a-t-il pas échelonné toutes les bénédictions dans son cercle de vingt-quatre heures? Mais il autorise une espèce de mendicité à domicile, mais il s'embusque à tous les coins de votre poche, en faisant tinter sa tirelire; mais son coup de chapeau demande l'aumône, ses compliments sont une attrape, et ainsi de suite. Il en résulte que, pour une foule de sans-cœurs chez qui le rire est incorrigible, l'espèce humaine, déjà si plaisante dans son état naturel, devient plus particulièrement grotesque ce jour-là. Que de bonnes charges il se permet en plein macadam, et l'on vous en tient quittes, car une autre particularité des *jours de l'an* parisiens,

c'est qu'ils se suivent et se ressemblent prodigieusement. Voici pourtant du neuf ou de l'exhumé pour ceux qui l'aiment. Un industriel, trouvant sans doute que l'hommage de la carte envoyée par la poste ou déposée chez le concierge est une démonstration qui ne suffit plus, vient d'inventer les *complimenteurs* à domicile, imitation lointaine des *pleureurs* ou *pleureuses* de l'antiquité. Un Monsieur tout de noir habillé, comme le page de Malbrouck, et ganté frais à l'instar des associés que, sous prétexte de domestiques, l'hôtel du Louvre donne à ses hôtes, un Monsieur donc, muni des instructions nécessaires, se présente chez... chez vous, Madame, si ça vous est égal, et il vous tient à peu près ce langage : « Permettez qu'en ce beau jour je...— ce que disant, le fondé de pouvoirs ouvre outrageusement ses grands bras. — Mais, Monsieur, qui êtes-vous, je ne vous connais pas. — Ça ne fait rien, embrassons-nous toujours pour le compte de M. I. K. L., un grand brun qui a des moustaches. — Sortez, malhonnête. — Excusez, Madame, mais je suis payé pour ça, il faut que l'ouvrage se fasse, et j'en ai encore une trentaine à expédier dans le quartier. » Ne vous récriez pas, lecteur incrédule, le fait est vrai, et, pour être adopté généralement, il ne lui manque plus que la sanction de l'usage. Voulez-vous quelque autre excentricité de ce jour de l'an si peu excentrique : on lit quelque part sur les boulevards, et partout dans les journaux, sous cette rubrique engageante : « *Etrennes utiles*, dentiers inaltérables, à tous prix. » Ailleurs, et sous la même rubrique : « Pilules digestives (se défier du chocolat du voisin). » Foin de ces étrennes avariées, et, puisque la circonstance l'exige, parlons de l'étrenne économique, dont l'invention remonte au premier mari, et dont il porta la peine. Si notre mère Eve mordit à la pomme du serpent, c'est qu'Adam lésinait trop sur la toilette. Ils ne sont pas mieux avisés que lui, ces maris qui friponnent les étrennes de leurs femmes en substituant à la surprise attendue et même annoncée, cette autre surprise en sens contraire : une paire de rideaux ou de candélabres. Des présomptueux, poussant le sans-gêne beaucoup plus loin, osent dire en riant à leur moitié irréprochable : « Je te donne ce que tu m'as pris dans l'année. » Ils oublient que les petits cadeaux, qui entretiennent l'amitié, sont le thermomètre de l'amour, et qu'un adorateur va profiter du changement de température conjugale pour dessiner sa position. Les femmes à étrennes jugent très-bien de ce que l'adorateur attend d'après ce qu'il donne. Le bonbon, offert dans ses guipures les plus pimpantes, n'a pas de signification précise. Mais le cadeau utile est un commencement de déclaration, que madame accepte à son cœur défendant, et qu'elle reconnaît en cachette par *l'étrenne* d'un porte-cigarre ou de boutons de chemise. Au delà de ce troc innocent, les cadeaux mutuels deviennent également compromettant pour la bourse de l'un et la renommée de l'autre. « Dis-moi ce qu'il te donne, demandait une de ces dames à son amie intime, et je te dirai ce que tu lui es. » Quant aux adorateurs devenus les adorés, on en voit qui, pour échapper aux obligations de ce jour dépensier, utilisent le procédé à la Richelieu : « Je sais tout, Madame, vous ne me reverrez plus. » (La suite au jour de l'an de l'année prochaine).

Ainsi la ville se pare, les promenades s'illuminent en attendant les promeneurs, et les magasins s'encombrent de marchandises en attendant les acheteurs. Aujourd'hui même Paris est déjà sens dessus dessous, et ce n'est plus uniquement pour des cornets de bonbons et des sabres de bois ; une émotion légitime et sainte agite tous les cœurs : on va revoir, on va fêter les vainqueurs de Sébastopol, et l'on compte bien que cette fête nationale aura plusieurs lendemains. Il est question d'un banquet en l'honneur de ces braves dans les bâtiments de l'Exposition ; ensuite l'Hôtel de ville leur ouvrirait ses salons, et certes ils ne sauraient être mieux meublés de gloire que cette nuit-là. On parle enfin d'un appel fait aux poëtes sous forme de concours pour chanter ces héros si dignes d'inspirer un Homère, lequel Homère, s'il se trouve, recevra de la munificence du gouvernement une couronne de lauriers du prix de vingt mille francs. La civilisation arrachée à l'étreinte barbare, et l'épée de la France tranchant ce nœud gordien à Sébastopol, l'épopée est vaste et brûlante. Mais où est le poëte qui en dégagera la poésie ? Supposez que ce poëte existe, je crains bien pour lui et pour tout le monde que le prix, quelque encourageant qu'en soit le chiffre, ajoute peu de chose à son enthousiasme. « Si Corneille eût existé de mon temps, disait un grand homme, je l'aurais fait prince. » Il est vrai que Corneille eût été bien capable de refuser. Raphaël mort, le pape Léon X regretta de ne l'avoir pas fait cardinal, et c'eût été assurément le plus grand honneur que le cardinalat pût recevoir.

L'année, du reste, finit assez mal pour les nouvellistes indigènes, lesquels, vu le calme parfait qui règne dans leur monde, en sont réduits à chercher pâture dans l'autre. Ainsi Mlle Rachel est saine et sauve; on ne sait quel méchant *puff* l'avait mise à mort, ce qui n'est jamais dangereux. C'est seulement la bonne santé de son talent qui se trouve un peu dérangée; l'air de l'Amérique ne lui convient pas, et puis les recettes baissent. L'admiration ne bat plus monnaie sur le passage de la grande tragédienne ; les Yankees ont l'imaginative ailleurs, comme dit Mme Jourdain ; ils n'ont plus d'oreilles que pour la musique. Leur idole présentement, c'est Mme de Lagrange, une excellente cantatrice et une dame du meilleur monde, ce qui la met à l'abri du ridicule des ovations à la Barnum. Un autre bruit venu d'outre-mer, c'est l'arrivée à Buenos-Ayres de l'incomparable Thalberg avec son instrument en sautoir, comme les anciens ménestrels. La multitude répandue sur le rivage l'attend avec des cris d'impatience ; puis tout à coup sa grande voix se déchaîne comme la tempête : « C'est qu'on vient d'apercevoir l'artiste, » ajoute notre correspondant. Et les hommes ne se possèdent plus, et les femmes s'évanouissent : on n'est pas sans inquiétude sur les suites du premier concert, si toutefois l'enthousiasme permet au grand pianiste de jouer du piano. L'aventure d'Orphée mis en pièces par des fanatiques est un précédent qui fait trembler. Ainsi Thalberg pourrait bien être perdu pour l'Europe : jamais Buenos-Ayres ne voudra le lâcher. A moins que, pour se soustraire à ces douces violences américaines, il n'imite l'exemple de Fanny Elssler : la belle danseuse n'ayant pu s'évader de la Nouvelle-Orléans qu'en se précipitant dans la mer, comme le fils d'Ulysse fuyant l'île de Calypso.

Paris, qui fit à ses frais la réputation de tant d'artistes, n'a plus apparemment le moyen de les payer. Il n'a pas su, il n'a pas pu retenir Jenny Lind, qui charme en ce moment le dilettantisme britannique moyennant 12,000 fr. par soirée, et en même temps Mlle Cruvelli lui échappe par une dernière fugue. La belle cantatrice aura oublié que l'Opéra comptait sur elle pour la représentation de l'autre dimanche; il n'y a que le mariage pour donner de ces grandes distractions. Mais nous n'avons pas le droit de mettre aussi longtemps cette pauvre semaine en musique, et tout autre bruit de ville serait bien mieux notre affaire. Or Mme la princesse Czartoriska veut bien nous inviter à entretenir nos lecteurs de la vente de bienfaisance qui aura lieu dans son hôtel, du 26 au 31 décembre, au profit des Polonais malades et indigents. Outre un assortiment très-varié de broderies, tableaux, cristaux, porcelaines, bijoux et autres objets d'étrennes, on y trouvera beaucoup d'articles de fantaisie envoyés de la Chine et du Levant. Nul n'ignore que Mme Czartoriska est la providence de la Pologne exilée, et on ne saurait résister à l'appel de la providence, surtout quand il s'agit d'une belle et bonne œuvre. L'exemple donné par l'illustre princesse mériterait d'avoir des imitateurs : en aura-t-il ? La charité trouve plus commode apparemment de s'exercer par des bals, au risque de se voir enlever, sous prétexte de frais, le plus clair de la recette, sans compter qu'on s'épargne ainsi les criailleries du commerce qui prétend qu'on va sur ses brisées. Est-ce que les dames les plus distinguées par le rang et la fortune ne s'empresseraient plus, comme autrefois, de se faire les pourvoyeuses de ces petits bazars, et même d'en être les surveillantes et de pousser à la vente ? Leur présence ne suffirait-elle pas pour donner une valeur inappréciable aux menus objets qui s'y débitent. Tel de ces colifichets payé très-cher, grâce à sa marque de fabrique féminine, pourrait faire vivre plusieurs familles. Seulement il faudrait s'interdire les fraudes pieuses, et tromper le moins possible l'acquéreur sur la véritable origine de son emplette. Tels et tels, croyant posséder un échantillon du savoir-faire de leur divinité, n'ont-ils pas découvert un beau jour qu'ils avaient payé au poids de l'or l'œuvre sans nom de quelque vieille Arachné qui tisse sa toile dans un hospice ? Jamais d'ailleurs la charité féminine ne fut plus active, et c'est merveille de voir avec quelle ardeur tant de beaux anges en robes de dentelle se disputent le patronage des orphelins. Un homme de bien, poëte illustre, Adam Mickiewitch, meurt dernièrement à Paris, laissant plusieurs orphelins, et en quelques heures une souscription, ouverte dans la société polonaise sous les auspices de la princesse Czartoriska, rend une fortune à ces enfants et leur assure plusieurs mères.

Puisqu'on vous parle misère et bienfaisance pour vos étrennes, voici encore une historiette qui ne manque pas de moralité. Dernièrement une dame, qui à la noblesse du sang joint celle du cœur, visitait une pauvre vieille dans son taudis, et, s'apercevant que la couche était bien dure pour une infirme, elle fit venir un lit très-confortable ; mais la pauvre malade refusa de l'occuper ; ne voulant abandonner l'ignoble paillasse qu'avec la vie. Selon l'usage ordinaire à quelques mendiants mal nippés, mais très-bien nantis, la vieille avait enfoui là ses épargnes, consistant en plusieurs poignées de rouleaux d'or. Cette découverte est vulgaire, mais la suite l'est un peu moins. Vérification faite de la personne, il se trouva que l'enfouisseuse, dérisoirement surnommée la *marquise* par ses anciens camarades de la hotte et du chiffon, avait eu plus anciennement une autre position sociale : le demi-monde et les camélias du temps de l'Empire l'avaient comptée parmi leurs célébrités les plus fringantes. Elle figura longtemps dans ces superbes festins dont M. Véron a si pertinemment refait la carte dans son dernier roman. On se demande parfois ce que peuvent devenir ces créatures, quand, par hasard, il ne leur arrrive pas d'avoir très-jeunes la destinée d'une Marguerite Gautier. Ce qu'elles deviennent ? vous le voyez bien : après s'être perdues dans le désordre et les prodigalités, elles finissent par se retrouver sur un grabat et dans l'avarice.

A propos du théâtre, peu de chose et même rien. S'il vous souvient, par hasard, de notre causerie de la semaine passée, il y était question très-sommairement de la légende de Borgia, que deux jeunes auteurs ont arrangée à l'usage de l'Ambigu et à son plus grand bénéfice ; mais nous n'ajouterons rien à ce sommaire, le temps et les feuilletons ayant marché si vite que ce réchauffé ne serait plus lisible. Bornons-nous donc à constater que, Shakespeare aidant et sollicités par l'exemple de Victor Hugo, MM. Crisafulli et Devicque ont fait une pièce très-dramatique et parfaitement horrible. Pendant ces cinq actes, d'une longueur raisonnable, César Borgia aiguise ses poignards et distille ses poisons avec une audace diabolique et des raffinements de scélératesse qui tiennent le spectateur sur le qui-vive jusqu'au bout. C'est un brillant début, et un premier succès qui en promet d'autres.

Aujourd'hui la disette et demain l'abondance. Pour nos étrennes, les affiches théâtrales vont faire pièce neuve, *Sa Majesté le Million, Son Altesse le Capital, Sa Seigneurie l'Ecu de cent sous*, voilà ce qui va paraître, c'est l'âge de l'or qui refleurit, le demi-monde qui cède la place au monde de la Bourse et du Crédit mobilier. La Porte-Saint-Martin monte l'*Orestie*, tragédie grecque de deux auteurs très-connus : Eschyle et M. Alexandre Dumas. Le Gymnase prépare une nouvelle fantaisie de Georges Sand, et le Théâtre-Français se fait prier pour accepter une comédie de la même main. Quatre boules noires voulaient absolument fermer la maison de Molière à l'auteur du *Champi*. Ces récalcitrants ont oublié qu'un grand talent ne peut avoir d'autre juge que le public, et que lui seul a le droit de toucher à sa gloire. Enfin si je vous dis encore que M. Samson, chargé de professer la littérature dramatique aux élèves du Conservatoire, vient d'ouvrir ce cours avec beaucoup d'éclat, il me semble que j'aurai tout dit.

PHILIPPE BUSONI.

De la statue équestre de François Ier

DANS LA GRANDE COUR DU LOUVRE.

Convenait-il de placer une statue équestre au centre de la cour carrée du Louvre ? A notre avis il n'y avait à cette question qu'une réponse négative à faire. Peut-être, au point de vue des communications, n'est-il pas rationnel de placer un obstacle juste au point d'entrecroisement où viennent se confondre les quatre lignes d'une circulation active. On a opposé, dans le temps, une pareille objection à l'emplacement actuel de l'obélisque au milieu de la place de la Concorde. Cette objection, pour un espace ouvert aussi vaste, était peu sérieuse ; elle aurait plus de valeur pour un espace fermé et restreint comme celui de la cour du Louvre. Mais nous admettons volontiers qu'on n'y ait attaché aucune importance ; nous trouvons des motifs plus graves d'exclusion dans les convenances artistiques d'appropriation. Les quatre façades intérieures de la cour du Louvre, avec leurs ordonnances variées, le luxe de leurs sculptures et de leur ornementation, avec les nombreuses statues qui les décorent, présentent, quelles que soient les critiques qu'on peut leur adresser, un ensemble d'une richesse merveilleuse, dont l'abondance, bien qu'excessive, est d'un goût harmonieux. C'est un beau spectacle que cette richesse architecturale, dont on se sent là enveloppé de toutes parts. Cette œuvre si compliquée de détails, si élaborée, forme un tout complet et qui se suffit à lui-même ; les regards qu'elle attire sont assez occupés à contempler cette universelle élégance. Pourquoi venir détourner l'attention par un objet d'une faible importance relative, mais qui par sa situation centrale et isolée prendra tout à coup une valeur exagérée aux dépens de son magnifique entourage ? Les quatre façades du Louvre forment plus qu'une belle bordure. Ce cadre si riche est le tableau lui-même ; il n'y a besoin de rien mettre dedans. — Cependant, demandera-t-on, le sol, le pavé de la cour devait-il rester nu ? Non, sans doute, et la forme quadrangulaire de la cour, ainsi que les quatre directions opposées de circulation, indiquaient les divisions naturelles à y établir. Cette cour devait être partagée en quatre carrés ou octogones ; comme sont les beaux cloîtres en Italie. Ces carrés, pour reposer la vue, auraient pu être semés en gazon ; l'architecture et la sculpture n'avaient à intervenir là que pour les bordures d'encadrement, qui, du reste, devaient être d'un effet sobre et léger, et peut-être pour quelques statues basses à introduire dans les milieux. Mais cette disposition eût contrarié notre impatience française : outre les directions se coupant à angles droits, la traversée de cette cour se fait aussi suivant des diagonales, et la foule n'eût pas volontiers sacrifié les aises de ces diagonales à toutes les bonnes raisons qu'on aurait pu lui donner pour justifier l'établissement des carrés. Le désir de satisfaire à ces exigences entraîna, dans le temps, l'architecte du Louvre à découper à grands frais le sol de la cour en une série de figures trigonométriques. Toute cette géodésie a disparu, et la foule est libre aujourd'hui de circuler comme bon lui semble. Soit ! mais ce n'est pas davantage une raison pour élever une statue équestre au centre de la cour du Louvre.

Une statue équestre est bien placée soit en avant d'un monument étendu, soit sur un terre-plein libre, comme est la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf, soit dans un espace fermé de trois côtés seulement, comme est celle de Marc-Aurèle sur la place du Capitole, à Rome ; parce que, dans ces trois cas, le côté postérieur, le moins favorable des côtés sous lesquels elle peut être aperçue, est sacrifié. Elle est moins avantageusement dans une grande place tout entourée de bâtiments, parce que cette difficulté particulière d'aspect ne peut pas y être évitée ; mais là cependant, par suite de la largeur des voies qui aboutissent, l'obliquité des angles sous lesquels il est permis de l'apercevoir sauve en partie la difficulté. Mais, dans un espace complétement fermé comme la cour du Louvre, où l'on ne pénètre que par des entrées étroites, c'est une nécessité inévitable qu'une statue équestre soit orientée sur le prolongement d'une des deux lignes principales de circulation ; c'est-à-dire dans ses conditions d'aspect les plus mauvaises. Ainsi la statue de François Ier regarde, comme cela devait être, dans la direction des Tuileries ; or, si l'on arrive dans la cour du Louvre par la place du Carrousel, ce qui s'offre à la vue, c'est un groupe altéré par le raccourci et la superposition d'une tête de cavalier sur une tête de cheval ; si l'on arrive par la direction opposée, par l'entrée d'honneur sous la colonnade, si l'on ouvre à deux battants la grande porte triomphale... c'est bien pis encore, ce qui s'offre à votre contemplation, ce sont le dos et les reins du cavalier, la croupe et la queue du cheval. N'est-ce pas quelque chose de bizarre, en vérité, que les deux plus mauvais côtés de la statue équestre soient justement pris pour points de mire principaux de la foule ; et cela fatalement, sans remède possible !

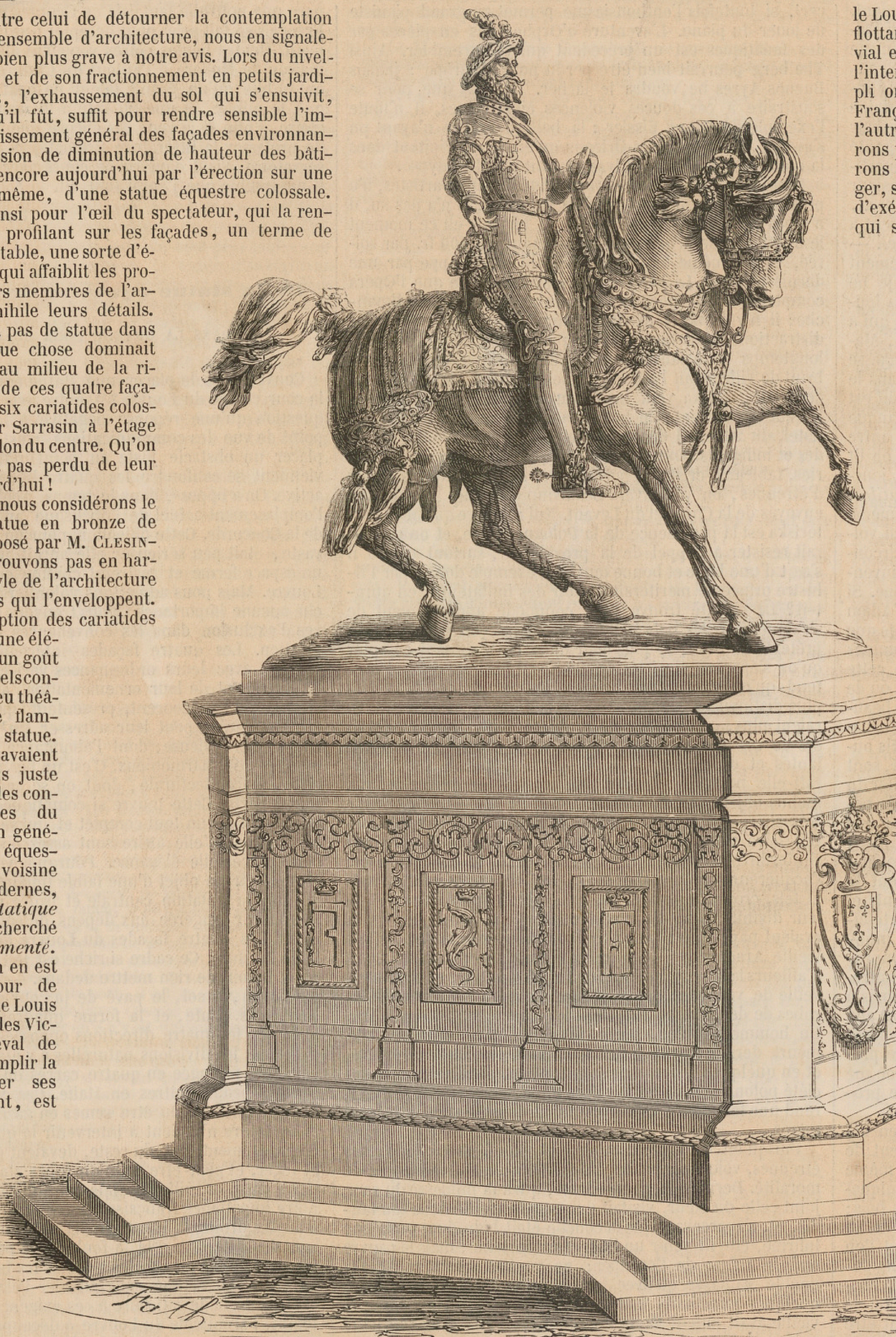
Outre l'inconvénient fatal que nous venons de signaler, outre celui d'être un obstacle jeté au centre d'une circula-

tion naturelle, outre celui de détourner la contemplation d'un riche et bel ensemble d'architecture, nous en signalerons un dernier, bien plus grave à notre avis. Lors du nivellement de la cour et de son fractionnement en petits jardinets triangulaires, l'exhaussement du sol qui s'ensuivit, quelque faible qu'il fût, suffit pour rendre sensible l'impression d'un abaissement général des façades environnantes. Cette impression de diminution de hauteur des bâtiments s'exagère encore aujourd'hui par l'érection sur une base élevée elle-même, d'une statue équestre colossale. Celle-ci devient ainsi pour l'œil du spectateur, qui la rencontre partout se profilant sur les façades, un terme de comparaison inévitable, une sorte d'étalon de mesure, qui affaiblit les proportions des divers membres de l'architecture et annihile leurs détails. Quand il n'y avait pas de statue dans cette cour, quelque chose dominait majestueusement au milieu de la richesse monotone de ces quatre façades : c'étaient les six cariatides colossales sculptées par Sarrasin à l'étage supérieur du pavillon du centre. Qu'on voie si elles n'ont pas perdu de leur importance aujourd'hui !

Maintenant, si nous considérons le modèle de la statue en bronze de François Ier, composé par M. CLESINGER, nous ne la trouvons pas en harmonie avec le style de l'architecture des quatre façades qui l'enveloppent. Ce style, à l'exception des cariatides de Sarrasin, est d'une élégance fleurie et d'un goût tempéré avec lesquels contraste l'allure un peu théâtrale, la manière flamboyante de cette statue. Les anciens, qui avaient un sentiment plus juste que les modernes des conditions extérieures du beau, donnaient en général à leurs statues équestres une attitude voisine du repos. Les modernes, trouvant ce beau *statique* trop froid, ont recherché le beau *mouvementé*. C'est ainsi que l'on en est venu jusqu'au tour de force de la statue de Louis XIV, sur la place des Victoires, où le cheval de bronze, pour accomplir la témérité d'enlever ses jambes de devant, est obligé de prendre son point d'appui sur sa queue plantée en terre. M. Clesinger a évité les excentricités puériles. Il semble s'être inspiré, pour son cheval, de celui de M. Marochetti, sur la place Saint-Charles, à Turin. Mais il a voulu lui donner plus de mouvement ; il l'a présenté au milieu d'une courbette, infléchi sur ses jarrets de derrière, dont les lignes anguleuses rapprochées se composent d'une façon disgracieuse. Un autre inconvénient de cette allure c'est qu'en le regardant du côté sud, le cheval manque d'aplomb et semble entraîné comme s'il allait tomber en arrière. Tous les objets libres flottent au vent, rejetés dans une même direction : les glands qui pendent aux harnais, la queue du cheval, les plumes de la toque. Le cheval est court et ramassé, épais et lourd de poitrail ; l'artiste a voulu modeler un animal puissant pour porter ce géant. La figure de François Ier offrait des difficultés au statuaire ; cette tête ribaude, ce visage allongé, ce long nez pointu, ne sont pas, il faut le reconnaître, d'un caractère bien sculptural. A un autre point de vue, l'armure de fer dont l'artiste a revêtu le rival de Charles-Quint n'a que des brisures, et ne se prête pas aux inflexions ; et même ici, du côté du sud, le corps du cavalier forme une ligne d'une roideur extrême. La toque dont François Ier est coiffé rompt l'unité de costume militaire qui est un des mérites de la belle statue équestre de Colleoni, sur la place Saints Jean et Paul, à Venise, et de celle d'Emmanuel-Philibert, à Turin, toutes les deux bardées de fer de la tête aux pieds. Ici ce n'était pas l'homme de guerre seulement qu'il s'agissait de montrer, mais aussi le protecteur des lettres et des arts, et, selon moi, il eût peut-être fallu écarter toute cette ferraille, si roide, si nue, et qui est si pauvre de forme, si étriquée, surtout quand on voit la figure de dos, et revêtir d'un costume de cour, plus ample et plus souple, ce roi de qui date la cour en France ; l'épée eût suffi à rappeler l'esprit aventureux de ce prince *chevaleresque*. M. Clesinger s'est, avec raison, inspiré du portrait de François Ier, par Titien, que possède le Louvre ; à la toque trop plate il a dû ajouter un panache flottant, sans quoi cette longue figure de Don Quichotte jovial eût semblé coiffé du fameux armet de Mambrin. Dans l'intention d'en corriger la forme aplatie, il lui a donné un pli onduleux, et il l'a placée obliquement sur la tête de François Ier ; elle lui découvre le front d'un côté, mais, de l'autre, elle lui tombe trop sur les yeux. — Nous n'ajouterons pas d'autres observations de détails ; nous nous bornerons à dire que la nouvelle statue équestre de M. Clesinger, si elle a une certaine franchise d'aspect et de la verve d'exécution, nous paraît manquer des qualités harmonieuses qui seraient nécessaires à l'emplacement auquel elle est destinée. Comme beaucoup d'œuvres modernes, elle a été conçue d'une manière plus pittoresque que sculpturale.

Si l'on voulait mettre un groupe de sculpture au centre de la cour du Louvre, nous pensons que ce groupe, au lieu de pyramider comme une statue équestre, eût dû être bas, afin de laisser à l'architecture toute son importance et de ne rien lui enlever de sa hauteur. Quant aux statues équestres, nous pensons également qu'elles seraient mieux placées devant la colonnade du Louvre, où pourraient se dresser les figures de François Ier et de Louis XIV, royales sentinelles de ce palais du Louvre, dont ils furent les créateurs. Chacun des jardins, de ce côté, pourrait en recevoir une ; ou, mieux encore, si l'espace de la place élargie devant la colonnade jusqu'à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois était suffisant, elles pourraient être élevées au milieu de cette place, un peu en avant de chacune des galeries de cette grande façade monumentale. Le terre-plein sur lequel elles seraient posées offrirait un refuge aux piétons traversant la place ; refuge qu'il est indispensable d'établir sur les espaces livrés à une grande circulation de voitures, et dont la nécessité se fait tellement sentir au milieu de la place du Carrousel.

A. J. DU PAYS.



Statue équestre de François Ier, pour la cour du Louvre. par M. Clesinger.

L'EGLISE ST-EUGENE.

Jeudi dernier a eu lieu l'inauguration d'une nouvelle église, placée sous l'invocation de saint Eugène, et qui s'élève dans un des terrains du Faubourg-Poissonnière laissés disponibles par la démolition des Menus-Plaisirs. Les travaux considérables entrepris dans ces derniers temps par l'administration de la ville de Paris ne lui permettant pas de contribuer pour le moment à la construction des églises que nécessite la création de nouvelles paroisses, cette charge incombe aux fabriques, qui n'ont point d'autres ressources que l'offrande des fidèles. De là toutes ces chapelles provisoires, et qui en ont bien l'air, car les poteaux y tiennent lieu de piliers. L'autel n'est qu'une simple pierre, comme dans les temps primitifs ; les tribunes sont en planches de sapin, et ainsi du reste. On ne saurait se procurer l'illusion d'une église à meilleur marché. Saint Eugène attendrait donc encore son monument dans une simple chapelle, si un digne ecclésiastique, le curé de cette nouvelle paroisse, M. l'abbé Coquand, ne s'était avisé qu'en remplaçant par la fonte et le fer les arcs en pierre et les piliers des cathédrales, on s'épargnerait des dépenses considérables : c'est ce programme très-difficile à exécuter qu'un habile architecte, M. Boileau, vient cependant de mener à bonne fin. L'édifice est construit dans le style du treizième siècle, avec les matériaux et les procédés économiques du dix-neuvième, nous en attestons cette vignette. Sauf la pierre de taille des murs extérieurs, tout le reste, c'est-à-dire la nef et ses colonnades, les tribunes et leurs galeries, la voûte et ses arceaux, offre un amalgame très-ingénieux en fonte et en fer. En respectant la forme ogivale du moyen âge, l'architecte est resté créateur à sa manière, et on lui doit certainement une œuvre originale et savante. Disons enfin que M. Boileau n'a eu que vingt mois pour la parachever, et ce n'est pas un compliment banal que nous lui adressons, vu qu'il ne s'agissait pas ici d'une de ces entreprises où, comme pour le sonnet d'Oronte, le temps ne fait rien à l'affaire.

Inauguration de la nouvelle église de St-Eugène, dans le Faub.-Poissonnière.

Noël.

Durant la semaine de Noël, une mise en scène de la Nativité, qui ne brille pas précisément par sa nouveauté, puisqu'elle se reproduit tous les ans, s'empare néanmoins de la faveur populaire en basse Bretagne. Le dessin ci-contre la reproduit telle qu'on peut la voir dans certaines églises du Finistère. — Sur une estrade élevée, une sorte de grotte construite en guirlandes de lierre toute constellées de clinquant, et portant à sa partie supérieure cette légende: *Gloria in excelsis Deo*, figure une étable que caractérise plus sérieusement le râtelier et l'auge, l'âne et le bœuf, placés au dernier plan. La vierge Marie occupe le milieu de la scène, tenant sur ses genoux le divin Nouveau-Né; saint Joseph est auprès d'elle; les Mages, au nombre desquels le nègre Melchior, vêtu de satin blanc, il obtient surtout un succès de curiosité vraiment particulier; les Mages rendent hommage, et offrent des joyaux et des parfums au Roi des rois; puis, debout le long des parois latérales, sont rangés alternativement des bergers et des bergères, portant les différents costumes bretons actuels en usage les jours de gala; tous tiennent en main une houlette enrubannée ou des paniers tout remplis des denrées qui figurent sur nos marchés quotidiens. Anachronisme à part, ces poupées bretonnes sont vêtues avec un scrupuleux respect de la couleur locale. — Une barrière placée en avant de l'estrade contient la foule empressée. Toutes les classes de la société se coudoient à ce pèlerinage pieux, que l'on ne saurait terminer sans déposer sur un plateau voisin une aumône pour les pauvres nouveau-nés, et sans embrasser une image peinte du bon Jésus, que les baisers de la multitude ont décolorée et rendue tout humide.

La Nativité dans une église de basse Bretagne.

La veille de la grande solennité chrétienne, à la nuit close, un bruit inaccoutumé remplit les rues de nos petites villes, ordinairement silencieuses après l'*Angelus* du soir. Ce sont des mendiants qui, souvent réunis en associations pour la circonstance, les hommes besace au dos, les femmes encapuchonnées dans leur mante, s'en vont avec grand fracas de sabots sur le pavé chanter de porte en porte des complaintes ou des noëls français et bretons. Dans ces chants populaires, où l'assonnance remplace la rime, où le récit chemine péniblement, tant les vers répétés et la longueur des refrains l'empêchent dans sa course, on chercherait en vain cette vigueur d'expressions, ce luxe d'images, cette mélancolie douloureuse et passionnée qui distinguent à un si haut degré le recueil que nous devons aux habiles et opiniâtres recherches de M. de la Villemarqué. Quelquefois néanmoins certaines strophes naïves et originales viennent récompenser celui qui, durant une soirée, a bien voulu prêter une oreille complaisante à un nombre infini de platitudes. — Nous voudrions bien, en dépit des lignes qui précèdent, donner au lecteur un spécimen de ces chants populaires; mais nos souvenirs, que nous interrogeons à cet effet, nous servent assez mal. Nous y trouvons seulement trois noëls dont les diffé-

Chanteurs de Noël dans les villes de basse Bretagne. — D'après les croquis de M. Max Radiguet.

rents titres à l'intérêt n'existent peut-être que pour nous. —Le premier, œuvre triviale de quelque Villon du ruisseau, célèbre les joies et les ripailles du réveillon; il est farci de jambons, de tripes et d'andouilles; on dirait les aspirations et les convoitises de quelque bohême du moyen âge en extase devant « l'escorcherie de la Gloriette. » Le second est une complainte de sainte Catherine, qui se chante sur un mineur des plus lamentables; c'est un soporifique employé par les nourrices bretonnes avec un succès sans égal pour triompher de l'insomnie des marmots braillards :

Mon père était païen
Ma mère n'était pas païenne)
Un soir à la prière,
Mon père me trouva...

Indignation du père : il accable Catherine d'invectives; les supplications de son épouse chrétienne exaltent encore la fureur de ce forcené : il se fait apporter une hache et frappe le coup mortel qui met au front de la jeune martyre l'éternelle auréole des élus. — Le troisième enfin nous causait jadis une déception que l'on va comprendre. — L'âme d'un juste, affranchie des misères de cette vie, arrive sur l'aile de l'ange gardien au séjour des bienheureux; saint Pierre lui ouvre la porte azurée du Paradis, elle entre. — Trente couplets environ nous ont mené à ce point du récit. — Le noël continue :

Les anges étaient à table,
Bénissez Dieu!

Ces vers, deux fois répétés, mettaient naturellement notre imagination en émoi. Qu'allaient, en effet, devenir, devant le menu d'un festin céleste, les rochers de sucre candi, les nuages de crème à la vanille, les rivières d'ambroisie, et tout ce dénombrement de friandises qui nous avait tant charmé dans le *Voyage à l'île des Plaisirs* de Fénelon? Mais la suite du couplet nous apportait un véritable mécompte :

Les anges étaient à table,
Chantant le *Gloria*
Ave Maria!

Ainsi finit ce noël, ou plutôt là s'est arrêté le barde chrétien. Pris sans doute de vertige lorsque les yeux de sa pensée se sont ouverts sur les splendeurs de l'Eternel, il ne s'est plus inquiété de nous dire pourquoi les anges étaient à table. — Si l'encens est la nourriture céleste; si l'amour et l'harmonie sont les sources auxquelles s'abreuvent les séraphins, à quoi bon cette table? serait-ce un symbole? une allusion à la sainte table? Décidément ce meuble serait-il en effet doué de quelque privilége sacré? Nous faudra-t-il regretter un jour d'avoir irrévérencieusement parlé des tables tournantes et fatidiques? — Tels qu'ils sont enfin, ces noëls émerveillent le naïf auditoire auquel ils s'adressent; les enfants, heureux de saisir toutes les occasions d'exercer la charité, amassent durant le jour un trésor de gros sous, destiné à récompenser chez les chanteurs le zèle à défaut du talent; et l'heure venue, ils obéissent sans y prendre garde au précepte divin : *Pax hominibus bonæ voluntatis!*

RENÉ DE K.

Exposition des beaux-arts.

SOUVENIRS D'UN SPIRITUALISTE.

(Suite. — Voir les numéros 666, 667, 668 et 669.)

SUISSE.

VAN MUYDEN. — *Le Réfectoire des capucins à Albano*. Il se place tout naturellement à côté de Leys. La peinture est moins brillante, moins vigoureuse, il y a moins de profondeur de pensée, moins de poésie concentrée sous des apparences vulgaires; mais M. Van Muyden appartient à la même école par la préoccupation où il est de son sujet, par la façon très-simple dont il l'aborde.

Le Réfectoire des capucins représente une salle basse, voûtée, blanchie à la chaux. Autour, d'étroites tables à pieds vermoulus; le long des murs, devant les tables, des capucins de tout âge, de tout aspect; rien de grotesque, rien de très-élevé; pas de grosse trogne de moine rebondi, pas de figures ascétiques non plus; les uns plus vieux, les autres plus jeunes, les uns plus gras, les autres plus maigres; l'un qui lit comme on lit au couvent, d'une voix monotone, l'esprit ailleurs; les autres qui écoutent ou qui n'écoutent pas; tous avec une physionomie disciplinée sous la diversité; et de ci, de là, picotant, miaulant, au repos, dans l'attente, des pies avec des chats: le seul bout par où ces pauvres moines soient hommes.

C'est d'une vérité saisissante; vérité sans caricature : la vie saisie sur le fait, voilà tout. Au premier moment on sourit, dès qu'on regarde un peu on ne sourit plus, le sourire volontiers s'éteindrait dans une larme.

Cette existence de plomb pèse sur le cœur; on sent grandir dans l'âme comme un sourd désespoir. Pas une plainte, pas une douleur extrême sur ces visages; pas un vestige de joie non plus. — Et savez-vous où, pour moi, s'est réfugiée toute la poésie de la scène : poésie intime, cachée, pauvre reste de jeunesse bientôt enseveli sous la mort qui monte, monte toujours? Là, vers ce coin de table où pend une ficelle, tout près des doigts de ce moine à la barbe noire, impassible devant son écuelle; elle descend agaçante, la ficelle, juste devant le museau d'un minet, petit caffard aux yeux d'escarboucle, qui hésite entre le respect de la règle et un coup de patte. — Cette ficelle me jette en de plus tristes pensers qu'une élégie.

CALAME. — Au-dessus du Réfectoire des capucins bleuit son *Lac des quatre cantons*.

Oui, il est hardiment bleu, d'un bleu d'outremer, profond entre les montagnes qui tombent à plomb jusqu'en ses derniers abîmes.

Il n'y a que cela; cette eau calme, d'un bleu déterminé; ces Alpes où flotte une vapeur insaisissable, puis sur le flanc de l'une d'elles, à gauche, une traînée lumineuse qui se prolonge dans les flots et qu'on suit un instant sous l'humide surface. — C'est si audacieux qu'à première vue on ne peut retenir une exclamation. Mais c'est du *Calame*, on n'ose pas. Si c'était un autre! — On se rapproche, on contemple, on est subjugué. C'est cela, c'est bien cette beauté sauvage, ces tons presque offensants à force d'être énergiques, cette pureté qui frise le cru, cet air limpide, cette surabondante magie des aspects qui fait crier devant la nature suisse : C'est impossible!

C'est impossible et c'est vrai, et quand on a quelque temps plongé du regard dans ces cieux intenses de l'Helvétie qu'on appelle ses lacs, quand on a remonté ces âpres contre-forts, respiré cet air vif, suivi d'un œil étonné, presque fatigué, l'arête des glaciers, ligne étincelante dans l'azur, la grandeur de telles scènes, leur idéale poésie qui d'abord avait oppressé le cœur, l'emplit d'une sorte d'extase. Ce n'est pas du trouble, ce n'est pas de la passion, c'est l'élargissement des facultés de jouir et d'admirer : quelque chose de ce que doit sentir l'aigle quand il plane, immobile, les ailes ouvertes, dans l'éther du ciel.

CHILI OU PÉROU.

LASO. — J'accroche ici un *Potier des Cordillères*, placé à contre-jour dans l'Exposition, pendu le long d'une muraille sombre, dans un coin, ce qui ne l'empêche pas d'être superbe.

Potier, si vous voulez, parce qu'il tient un pot, une *zinzamia* de par là-bas; comme les moissonneurs de Léopold Robert sont moissonneurs, parce qu'ils s'appuyent contre un char de blé; homme avant tout; homme dans la belle, sévère, spirituelle acception du mot.

Il est debout ce potier, son vase aux mains, la tête couverte du large sombrero qui laisse tomber une ombre sérieuse sur le haut de son visage. Ce n'est pas la teinte noire et sèche de la *Médée*; c'est un effet étonnamment sobre, qui modère l'éclat des yeux, qui jette la poésie du mystère sur cette figure. Grave est la bouche, digne est l'attitude. Cet homme fait des pots, et il est le roi de la création : celui qui sait souffrir, celui qui sait vaincre, celui qui sait dire à son cœur : Je veux.

Où est l'empreinte de cette royauté? Partout. Dans les traits, paisibles et virils ; dans la tristesse, énergique; dans la pose, d'une simplicité qui toucherait presque à la roideur si le calme suprême, si la plénitude du sentiment de la puissance ne dominaient pas. Il n'y a là qu'une figure, et ce n'est pas un portrait de tête couronnée; eh bien! il s'en exhale une noblesse, il y règne un caractère de grandeur qui imprime le respect, d'un seul coup, sans le vouloir, sans le savoir.

ALLEMAGNE.

Par l'Allemagne, j'entends tout ce qui n'est ni Belge, ni Anglais, ni Suisse, ni Italien (pauvre Italie, maigrement représentée à l'Exposition, sauf un tableau, *le Blessé de Novarre*, morceau plein de délicatesse, qui pèche par la faiblesse du coloris); j'entends donc ce qui parle allemand, ou suédois, et dès mon premier pas je rencontre :

KAULBACH. — Parmi les trois beaux portraits qu'il nous a envoyés, tous trois portant le sceau d'une incontestable *maestria*, je choisis le meilleur à mon gré; celui d'une dame.

Cette dame est en pied, vêtue d'une robe de velours qui tombe à longs plis. Je la vois, cette gracieuse, cette noble figure, le type de la beauté qu'illumine l'idée, avec des traits où le charme, où la chaste séduction l'emportent encore sur la régularité. Il y a là ce quelque chose de sublime qu'on appelle l'idéal. Le dessin, la peinture, le modelé en sont parfaits; mais on peut avoir tout cela et l'idéal manquer. L'idéal, c'est cette vapeur qui baigne la nature au matin d'un beau jour, qui monte avec le soleil, qui jette son harmonie à toutes les lignes, qui met l'empreinte du céleste aux scènes de la terre. L'idéal ne se cherche point; quand on le cherche on donne dans le maniéré. L'idéal s'exhale de l'âme de l'artiste, il s'exhale du modèle; c'est une révélation, c'est l'ange des secrètes beautés qui vient toucher de sa palme le front du peintre.

Je suis sûr que ce portrait de femme est vrai, je suis certain qu'il est vrai d'une vérité très-élevée; que la personne a été saisie au moment de l'éclat intérieur, de ce rayonnement du cœur, de cette splendeur de la pensée qui transfigurent le visage. Il y a dans cette peinture un travail profond, une profonde science des effets; il n'y a pas un effort, pas un problème; Kaulbach ne s'est pas dit une fois : « Je montrerai ceci, je prouverai cela! » C'est le contraire d'un tour de force.

MULLER. — *Roméo et Juliette au tombeau* — D'un ordre inférieur, comme exécution, je dirais presque comme pensée, quoiqu'elle m'aille au cœur. Décidément, ici, le sujet est plus grand que l'artiste. On voudrait des tons plus chauds, on voudrait un caractère moins vague, bien qu'une sorte de vague, celui de la mort aux ailes pesantes, doive planer sur la scène entière.

Roméo près d'expirer est couché devant le tombeau de Juliette. La douleur l'a vaincu; le sourire du dernier espoir trompé entr'ouvre ses lèvres mourantes; le faix du long sommeil, volontairement appelé, par une suprême défiance de Dieu, pèse sur ses traits. L'amour erre encore sur ce pâle visage; il erre, près de s'envoler, esprit de vie le plus invincible! Et comme il va s'évanouir, remonter avec le souffle, Juliette, Juliette chancelante, mal réveillée de l'assoupissement de plomb qui l'a clouée dans le cercueil; Juliette mal certaine de vivre, le regard flottant, la pensée indécise, n'ayant en elle qu'un sentiment net, brûlant : l'amour; Juliette se traîne vers son bien-aimé. Elle y est tout entière attirée sans en avoir conscience. Elle n'a pas compris; elle va comprendre. — Et ce qu'il y a de souverainement beau dans ces deux figures, c'est cet amour, phare lumineux qui brille quand s'éteint tout le reste. L'idée, la mémoire, la cohérence, le raisonnement, tout a sombré; l'amour seul est plus fort que la mort.

CORNELIUS. — Qu'en dirai-je? Ce sont des cartons, immenses, gigantesques. Cela m'a l'air très-pur, très-large, jeté de main de maître. Cela vit, même cela se bat ou fait tout comme. Mais il y a un peu d'*iscompiglio*; il y a trop de lignes heurtées et tourmentées. Il faut être décidément du métier pour s'éprendre de cela, pour s'en échauffer. J'estime ces ébauches qui remplissent un panneau, je les crois très-belles; tous mes instincts me portent vers des sujets plus clairs, plus sobres, où je m'éparpille moins.

Je trouve qu'en peinture, et peut-être dans le drame, et aussi dans le roman, l'intérêt est en sens inverse du nombre des personnages.

Je ne puis pas, à la lettre, regarder longtemps une bataille, une page historique surchargée de figures. C'est une infirmité de ma nature, je m'en humilie. La toile devient alors estampe, ce n'est plus de la peinture. Quelque effort que je tente pour l'accrocher ici ou là, mon âme ne se prend à rien. Il en résulte une sorte de chute sans fin, dans le vide, et un inexprimable malaise.

Et puis il y a en peinture, ce me semble, comme en sculpture, des proportions dont on ne sort pas impunément.

En sculpture, le plus petit que nature est particulièrement désagréable; la nature même est encore trop petite, il faut la surfaire, sous peine de mesquinerie. En peinture, il y a un milieu entre le trop grand et le trop petit; milieu assez large dans le cadre duquel se trouve, je ne dirai pas le beau, le beau se rencontre partout; mais la poésie, mais l'attrait, mais une certaine facilité d'assimilation, sans quoi l'esprit peut jouir, sans quoi le cœur ne se prend point. — Or ces très-nobles *Jacquemarts* de Cornelius sont décidément d'une espèce si différente de la mienne, que leurs querelles, leurs embrochements, leurs écrasements, leurs percements me laissent froid. C'est égoïste, mais c'est comme cela.

MAGNUS. — Il y a loin de ces grandes coquines de figures antédiluviennes au portrait naïf de *Jenny Lind*.

N'analysons pas les traits. Nous serons bien avancés, n'est-ce pas, quand nous aurons découvert que le nez n'a pas la forme grecque, que la bouche est un peu trop grande et que nous nous sommes laissé séduire en dehors des règles?

Ce portrait rayonne de pureté. L'âme y passe tout entière dans ce beau regard bleu, sincère, doux avec un saisissant caractère de loyauté. — C'est une femme blonde, en robe de mousseline blanche, avec des camélias blancs dans les cheveux; et sans m'arrêter au mérite des difficultés vaincues, de ce blanc, sur blanc, noyé dans le blanc; je dis que c'est là une de ces toiles qui disent des choses aimables, et il n'y en a pas beaucoup comme cela.

ROETING. — Vis-à-vis, à peu près, un admirable portrait d'homme. Le vêtement est un peu bien noir, presqu'un peu ambu; j'aurais voulu quelque fourrure au ton roux, pour relever le modelé; mais quelle tête, quelle attitude, quel *portamento!*

Cet homme-là sait ce que c'est que la vie; il s'est heurté contre le monde, il n'a pas failli d'une ligne, il n'a pas ployé. Son front, au contraire, se relève plus fier, son regard est plus droit, sa pensée est plus nette, sa volonté plus arrêtée; c'est un acier trempé qui ne trompera pas. Sa loyauté, qui a rencontré la diplomatie des autres, a comme des arêtes plus vives; son courage, qui a vu mollir et se fondre de moindres énergies, s'est durci comme le diamant. Il a foi encore, il aura foi toujours dans ce qui est beau, dans ce qui est bon, et il croit qu'il y a de tout cela parmi notre boue terrestre; mais il sait que rien ne s'acquiert, que rien ne se maintient sans rude bataille : il se battra.

KNAUSS. — *Campement de bohémiens*.

Voici un maître. C'est la vérité à sa plus haute puissance, la vérité vivante, avec l'esprit, avec la poésie. Ce n'est pas de la prose, que je ne sais qu'elle ignoble école du laid se plait à confondre avec la vérité.

Sur le devant, un gros arbre de forêt, comme il en vient, comme les bûcherons en oublient sur le bord des clairières. Sous cet arbre, un peu à droite, une vieille bohémienne, le teint parcheminé, autrefois diaboliquement belle, l'œil de feu, en haillons, le geste tragique, qui a tout vu, tout su, tout fait, et qui démontre par *a plus b*, à un vieux garde champêtre en casquette à longue visière, comme quoi il n'est qu'une bête. Ce n'est pas la lettre, c'est l'esprit. Le garde champêtre n'y voit goutte, il est embrouillé, pas satisfait du tout; il se sent entortillé, mécanisé, mis dedans, il ne saurait dire par où ni comment. Les papiers sont en règle. Ces gens, la vieille le lui prouve, sont absolument inoffensifs. Leur halte momentanée au pied du chêne n'empêchera ni la commune de faire ses foins, ni le village d'envoyer aux étoiles la fumée de ses toits qui monte en tranquilles spirales. — Pourtant le représentant du pouvoir officiel n'est pas tranquille, lui; ni son roquet, son roquet casanier qui se hérisse devant le singe vagabond, archifinaud, archirôtisseur de balais, grimacier, impertinent sous son humble attitude; ni ces quatre ou cinq lourdauds, la force armée, rangés là-bas, fourche en main, tout prêts à voler au secours de leur fonctionnaire, ou à se sauver.

Appuyé d'un bras contre l'arbre, une fière figure d'homme, chapeau pointu en tête, le fils aîné de la vieille, écoute. C'est un homme de résolution, d'action, dont la royauté sauvage réside dans les fins poignets d'acier. — La femme de celui-là allaite quelque enfant, soucieuse, brunie, belle encore; elle ne rit plus guère; deux ou trois marmots se roulent devant elle dans l'herbe.

Au pied de l'arbre, un jeune homme est couché, tout à plat, sur le ventre, profondément indifférent à la querelle, la tête un peu soulevée; tête rêveuse, tête amoureuse de la liberté, de la vie nomade, de la belle forêt, du beau lendemain, de l'imprévu, des longues heures oisives sous la feuillée; tête charmante que regarde avec un amour rieur, étourdi, un peu léger, une jeune femme à demi-cachée dont le visage s'avance curieusement. — Ces deux figures sont la haute poésie du tableau comme les autres en sont le suprême comique.

Mais ce tableau, pourquoi nous arrête-t-il chaque matin? Est-ce le piquant de la scène, l'originalité des types, l'exécution parfaite? Cela frappe, cela ne captive pas. Il y a autre chose. Il y a ces deux ennemis irréconciliables en présence : la vie civilisée, réglementée, raccornie, figée, abêtie, vulgaire, prise dans la glu; et la vie sauvage, intempestive, accidentée, indomptée, au hasard, sûre de rien, sûre de tout, avec son drame perpétuel. L'une, l'ordre suprême et le suprême ennui; l'autre, le suprême désordre et les émotions chaque jour renouvelées. L'une au cours pâteux et monotone; l'autre au flot bondissant et capricieux. L'une qui vaut mieux en apparence, parce qu'elle respecte dans la forme des lois très-estimables; l'autre qui vaut moins, qui vaut malheureusement fort peu, parce qu'elle rejette même l'obéissance à l'égard de Dieu, mais qui exerce néanmoins certaines forces spirituelles, qui développe certaines facultés, une certaine énergie, une certaine indépendance à l'égard de la matière, trop ensevelies dans notre existence policée. — Il y a là un grand poëme; là réside le merveilleux attrait du tableau.

Tout à côté, une seconde toile du même auteur.

C'est une page moqueuse, comme la première, et parfaitement triste sous la gaieté, comme l'autre était souverainement poétique sous le burlesque.

Nous voici au *Lendemain d'une Fête de village*, dans une cuisine de paysans. — Le jour point, une chandelle meurt sur quelque tonneau renversé autour duquel deux vieux à figure avinée vident la dernière goutte de la dernière bouteille. Derrière, debout, le trombone à la main, un grand misérable gueux de musicien ; traits faméliques, sourcils en circonflexe, casquette pointue sur le sommet du crâne, qui a vécu la vie, qui était à jeun avant-hier, qui le sera demain; type du désordre, de la saleté, de l'imprévoyance; roulant du cabaret à la prison; vile prose de la poésie bohème sous la forêt. Il renverse dans un verre vide une bouteille plus vide encore; sa longue figure s'en allonge.

Sur le côté, à droite, une femme d'âge moyen, son enfant sur les bras, passée, fanée, accoutumée aux larmes. De la main qu'elle a de libre elle essaye de défaire l'habit d'un vieux père pour l'entraîner dans une pièce voisine. Il n'y a ni dépit, ni angoisse, ni honte extrême sur ce pauvre visage; le temps de tout cela est fini. Pour souffrir beaucoup, il faut avoir un cœur en vie; celui de la pauvre femme s'est refroidi, il est blasé sur la douleur; l'instrument est forcé, elle a succombé, elle s'est comme accroupie dans cette existence fangeuse, elle se laisse salir par ce flot immonde. Ce qui fait l'extrême malheur, c'est de comparer; elle ne compare plus, elle n'espère plus, elle subit.

Sur le devant, deux figures résument toute l'œuvre ; elles en sont comme le mot suprême. Une jeune fille, innocente, belle, dans l'immaculée fraîcheur de ses dix-huit ans; et sur ses genoux, couché, la tête renversée, les cheveux flottants, envahi par une ivresse qui le paralyse sans avoir encore effacé la noblesse des traits, son fiancé. — La jeune fille est immobile, une tristesse poignante amortit l'éclat de ce rond visage fait pour la joie; elle regarde devant elle, dans l'avenir, d'un regard morne, stupéfait, épouvanté. La femme d'âge mûr qu'ont vaincue ces laides douleurs est derrière elle; elle ne saurait l'apercevoir; pourtant elle la voit, comme en un miroir magique, mais avec ses propres traits. Le jeune homme, elle ne le regarde pas, non. Il est là, poids inerte; elle l'y laisse. Il est beau, qu'importe? Hier, quand il n'était pas ivre, il l'aimait; qu'importe? elle a vu, elle a compris, ses yeux sont fixes, ses lèvres entr'ouvertes, son cœur s'est presque arrêté de battre; elle est fascinée par l'inévitable; son bonheur a sombré.

Georges Saal. — J'inscris ici, pour son étrangeté, pour ses splendeurs incarnates, le *Soleil de minuit en Norwége*.

Avant de savoir ce que c'est on hausse les épaules. L'ignorance est volontiers dédaigneuse. Quand on sait ce que c'est, et que cela existe, et qu'il y a un soleil comme cela; un pays où les montagnes, les vallées, les pics, les plaines et les aiguilles sont d'albâtre rose, transparent, avec des reflets d'un rouge de fournaise froid comme glace, on se rapproche, on se plonge dans cet embrasement de couleur, et l'on trouve que cela a sa beauté.

Tideman. — Encore un Norwégien. — Une *Lecture de la Bible*.

Le sujet est simple, compris du premier regard. J'en aime la limpidité de conception, le coloris brillant, la touche savante, avant tout une liberté d'attitudes qui est la vie même. Chacun fait ce qu'il veut et comme il veut. Celui-ci, le visage enfoncé dans ses deux poings et les coudes sur les genoux; il écoute de tout son cœur et cherche à pénétrer le sens. Cette autre, la tête abandonnée; on n'en voit guère que la chevelure dorée, lisse, et l'attache du cou jeune et souple. L'un debout, l'autre assis; l'un tenant son poupon, l'autre feuilletant sa vieille bible. — Le défaut, c'est une physionomie trop uniformément contemplative; et puis pas une figure où se fixe l'intérêt. Le prédicateur n'est pas traité de manière à saisir; il s'empare de l'esprit de ses auditeurs, évidemment; il ne s'empare pas de celui des spectateurs. On erre trop, on trouve trop de plaisir partout, pas assez nulle part; c'est le mal.

Cette infériorité disparaît entièrement du tableau intitulé : *Funérailles en Norwége*.

Les figures y sont toutes artistiquement belles, c'est-à-dire à leur place. On y trouve les mêmes qualités d'énergie, de couleur, de composition, et il y a de plus un pivot, un point de vie, un centre où convergent les émotions; ce sont deux femmes : la mère qui a perdu son fils, l'épouse qui a perdu son mari.

Le cercueil, entouré d'amis, repose sur un modeste catafalque de campagne, dans la chambre mortuaire. Auprès un vieillard, le père. Sur trois ou quatre plans, des figures sobres, vraies, chacune exprimant la douleur qui lui est propre, pas plus, pas moins. — Cette mère et cette femme se détachent du reste. Là est la douleur souveraine. La veuve s'appuie sur sa belle-mère. Celle-ci a le cœur navré, navré pourtant avec l'espérance d'un prompt revoir; ce dernier coup de cognée a fait pencher l'arbre, il détache l'âme de la terre. Elle a beaucoup souffert, elle a toujours trouvé Dieu fidèle. Cette douleur est la pire, il est vrai; l'Eternel ne lui fera pas défaut. Et puis elle touche au seuil des demeures célestes; encore un peu de larmes, et la main qui les essuie toutes passera sur ses yeux.

Mais cette pauvre créature affaissée sur son sein. Ah! celle-là! elle a été saisie au fort de la vie, dans la splendeur de son été, au milieu de la route rayonnante et poudreuse. Laissée seule devant cet immense, ce vide avenir! — Laissée seule! le cœur encore palpitant du jeune amour; alors qu'elle regardait avec fierté, avec une soumission si pénétrée de bonheur, de confiance, ce front siége de la vigueur et des mâles tendresses! Et tout cela fauché! — L'éternité, oui, elle viendra, mais dans combien d'années? et les joies finies sont si près, elle y touche encore. Plus, jamais plus! Et la jeunesse passera, et l'âge mûr arrivera, et la vieillesse; et il faudra marcher solitaire, veuve; et le bonheur a si peu duré! — Ce cœur est en détresse; il se tord, il ne se révolte pas. Le visage reste calme, la tragédie est toute en dedans. Il n'y a pas jusqu'à ce petit enfant, lamentable sans bien savoir pourquoi, qui ne raconte les tristesses inénarrables de ce mot de quatre lettres : la mort!

Que dire de plus? rien, si ce n'est que lorsqu'on a bien sondé ces misères, on s'en va le cœur serré, espérant au Seigneur du fond de son néant, priant Dieu d'avoir pitié, d'augmenter la foi, de garder ceux qui s'aiment.

Et maintenant allez, heures charmantes; remontez, sphères des jouissances idéales où nous avons erré. Vous avez disparu, mais nous vous retrouverons. Nous irons vous chercher sur l'aile de la rêverie, alors que soufflent les autans, que règne la froidure, que dehors on grelote, que dedans, quand vient le soir, on se rapproche de l'âtre qui petille, et que, chevauchant sur ce coursier au pied léger qui se nomme la fantaisie, on retourne à tout ce qui fit sourire, à tout ce qui fit pleurer.

Valleyres.

Erratum. — Un oubli nous a fait négliger jusqu'ici de relever l'inconcevable erreur par omission qui s'est glissée dans l'impression du second article de l'auteur. C'est à propos de Delacroix. Voici la phrase. « Je veux dire un mérite aux trois quarts conventionnel qui affecte l'académique et la beauté grecque. » — Lisez : — « *qui affecte volontiers le réalisme et le laid comme Ingres* affecte l'académique et la beauté grecque.

Utilité des pyramides d'Egypte.

Séance de l'Académie des sciences du 10 décembre, par M. Jobard, de Bruxelles.

A toutes les opinions émises sur la destination des pyramides, nous venons ajouter la nôtre, pour laquelle nous professons naturement une estime toute particulière.

Nous croyons que les Égyptiens, reconnus par les plus illustres voyageurs de l'antiquité comme le peuple le plus sage et le plus avancé de l'époque, n'étaient pas gens à entreprendre d'aussi prodigieux travaux sans un intérêt public en rapport avec les dépenses considérables qu'ils ont dû exiger.

Les pyramides étaient évidemment des phares servant de points de repère aux nombreux bateliers qui circulaient sur le Nil débordé, et aux voyageurs égarés dans les sables du désert, qui les apercevaient de quinze à vingt lieues, comme des noyaux lumineux que les Grecs ont désigné par *puros amugdalon* (amande de feu).

La plate-forme de la pyramide de Chéops, la plus ancienne de toutes, pouvait recevoir un feu de bitume et des vigies chargées d'annoncer longtemps à l'avance l'arrivée des caravanes et celle des conquérants étrangers.

Une seule pyramide n'étant pas trouvée suffisante pour l'orientation des navigateurs, on en a bâti une seconde, une troisième et plusieurs petites, pour la transmission des signaux, comme on élève des ouvrages avancés contre l'ennemi.

Les pyramides répondaient donc à l'un des plus pressants besoins des peuples nouvellement civilisés.

Toutes les nations qui se sont établies au milieu de vastes régions plates, dénuées de routes, comme les plaines de l'Euphrate, sentirent bientôt la nécessité d'élever de hautes tours pour leur servir de point de ralliement et d'observation.

La tour de Babylonne avait la même raison d'être que les pyramides.

Elle aurait eu en partie la forme pyramidale, à en juger par les quatre étages quadrangulaires en retraite qui existent encore, d'après le voyageur Buckingham, qui nous a dit être monté à cheval sur ses débris.

Il est probable que c'est pour n'avoir pas été bâtie plus tôt qu'elle n'a pu être achevée avant l'irruption des barbares.

Vincente P ssos, ancien Osage civilisé, a découvert, au milieu des plaines que parcourt le fleuve des Amazones, plusieurs pyramides semblables à celles d'Égypte, que les mêmes besoins ont sans doute fait élever par les premiers peuples autochthones pour le salut de leur société. On en rencontre beaucoup d'autres sur le continent américain.

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que les hautes cathédrales, les châteaux féodaux et les belvédères sont la conséquence des mêmes nécessités.

A défaut des phares de Frénel, nous n'aurions nous-mêmes rien de mieux à faire que de garnir nos côtes de hautes pyramides, pour servir de points de mire aux marins.

Que l'on ait honoré la mémoire des rois qui ont bâti les plus hautes pyramides en les leur donnant pour tombeaux, rien de plus naturel.

Qu'on les ait orientées le plus astronomiquement possible, de manière à servir de gnomon, rien de mieux.

Qu'on leur ait donné les dimensions du stade égyptien, comme l'a démontré le savant M. Jomard, cela se conçoit, mais nous ne concevrions pas que ces aiguilles eussent été plantées à d'aussi grandes distances les unes des autres, dans la vue d'arrêter les sables du désert et de rompre le souffle de l'indomptable simoun. L'effet qu'elles produisent est un résultat accidentel plutôt que calculé. Nous ne pensons pas non plus que ces monuments soient le résultat du vaniteux caprice d'un prince extravagant.

Dans ce premier cas, on aurait tellement blâmé le premier faiseur, que ses successeurs n'auraient pas osé recommencer d'aussi coûteuses folies,

M. Jomard nous fera observer que toutes les pyramides étaient destinées à finir par un pyramidion géométrique, avec un revêtement en marbre blanc, ce qui exclurait l'idée d'y entretenir autre chose qu'une flamme de gaz.

Mais, quand on songe au ciel toujours si pur de l'Egypte, à la hauteur de ces sommets qui réfléchissent encore les rayons du soleil couchant quand la basse Egypte est plongée dans les ténèbres depuis deux heures; quand la lune elle-même vient frapper ces surfaces blanches, inclinées comme des réflecteurs, on comprend que les pyramides devaient rarement échapper à la vue des voyageurs du désert et des gondoliers du fleuve.

C'est sans doute la première apparition de ces pointes plus ou moins éclairées qui a fait baptiser les pyramides par les marins grecs du nom qui leur est resté.

Nous concluons en répétant que les pyramides étaient des phares, des fanaux, des observatoires d'une utilité indispensable aux Egyptiens, qui leur ont peut-être dû plus d'une fois le salut de leur établissement fondé sur la limite du désert.

Silvestre.

Sébastopol.

Mon cher Monsieur,

Je vous envoie douze dessins : six de costumes, six représentant tous les nouveaux travaux de défense russes sur le plateau du nord. Ces dessins sont faits par un temps horrible et un peu à la hâte, car les Russes tirent toujours très-fort, et il faut veiller.

Je vous serai obligé de les faire paraître le plus tôt possible.

Samedi prochain je vous enverrai une jolie collection; mais je n'ai que le temps de vous expédier ceux-ci.

Les costumes sont ceux des juifs Caraïtes habitants la Crimée. J'ai pris ces dessins avec assez de difficultés, car les modèles sont, en général, peu obligeants.

Il n'y a rien de nouveau ici; cependant le bruit d'une évacuation des Russes courait encore hier. Je n'y crois pas, pour ma part.

Le temps est fort laid, et le froid arrive à grands pas.

Adieu, mon cher Monsieur; je vous écrirai longuement samedi prochain.

A vous d'amitié, Durand-Brager.

Kamiesh, 8 décembre 1855.

Une correspondance particulière contient les détails suivants, relatifs aux travaux exécutés par les Russes sur la partie nord de la rade, en face de Sébastopol :

« Sébastopol, le 7 décembre.

« Vous devez savoir depuis longtemps que les Russes se fortifient du côté du nord. Je ne sais quel parti ils comptent tirer de tous ces travaux, mais ils y apportent une activité incroyable Ils ont déjà élevé une grande quantité de batteries, et ils en construisent continuellement de nouvelles.

« Je vais tâcher de vous donner quelques détails sur ces travaux, en partant de l'entrée du port, c'est-à-dire du fort Constantin.

« Le sommet du plateau Constantin est actuellement couvert par une fortification à laquelle il serait difficile de donner un nom technique : c'est un amas de batteries et de contre-batteries, de cavaliers, de redoutes, reliés entre eux et le fort Constantin par de nombreux chemins couverts.

« En arrière du fort Constantin se trouve une petite baie dans laquelle on voit plusieurs magasins; deux batteries occupent le fond de la baie, et les Russes en élèvent une troisième.

« Après le fort Constantin vient le fort Catherine, construit comme lui en granit avec double rang de casemates et d'embrasures. Il a été blindé à nouveau avec de forts terrassements, et la partie supérieure, c'est-à-dire la terrasse, est occupée par des batteries à barbette et force mortiers.

« Ce fort a la forme d'un carré long, arrondi à l'angle qui regarde la rade ; l'autre angle, du même côté, est flanqué d'une grosse tour crénelée ; la partie qui regarde la terre est défendue par deux fortes tours, de larges fossés et un ouvrage à corne situé sur une petite langue de terre qui s'avance dans la rade. Sa droite et sa gauche ont été elles-mêmes flanquées de deux batteries en terre, comptant au moins quinze pièces chaque. Un peu au-dessus du fort, sur un plateau intermédiaire, se trouve une autre batterie avec retranchement à la gorge ; puis enfin, au sommet du plateau, c'est-à-dire sur le plateau même du nord, un ouvrage très vaste et qui a l'air de servir de poste avancé pour la citadelle. Entre cette fortification et celle dont je vous parle dans le commencement de ma lettre, il y a encore une redoute en terre, armée de canons de gros calibre.

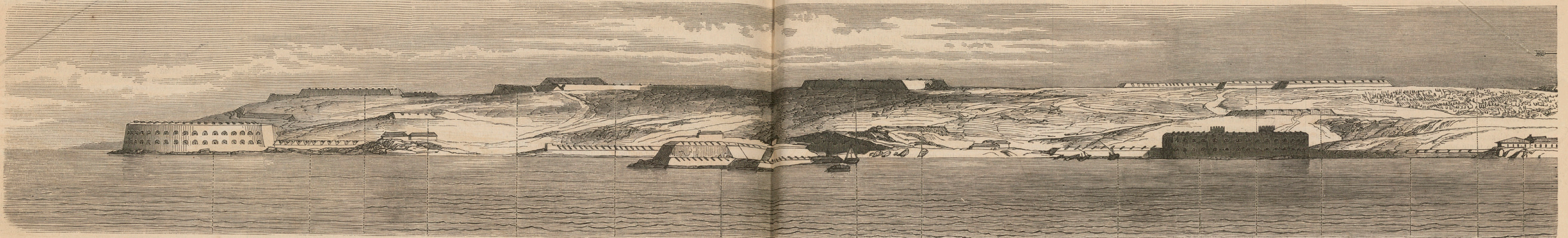
« Après le fort Catherine s'avance une deuxième pointe ; les Russes ont taillé là dans la terre et le roc des fortifications gigantesques ; la pointe entière est métamorphosée en citadelle. Il paraît y avoir là plusieurs rangs de batteries, et au sommet des logements pour la troupe, et encore des batteries.

« En arrière de cette pointe on aperçoit un petit amas de maisons ou magasins, et quelques barques et bateaux échoués à terre. La plage est défendue par une forte batterie qui entoure toute la baie et se prolonge jusqu'au fort Sieverna, qui est lui-même un assemblage de batteries superposées et défendues vers la terre par un large fossé.

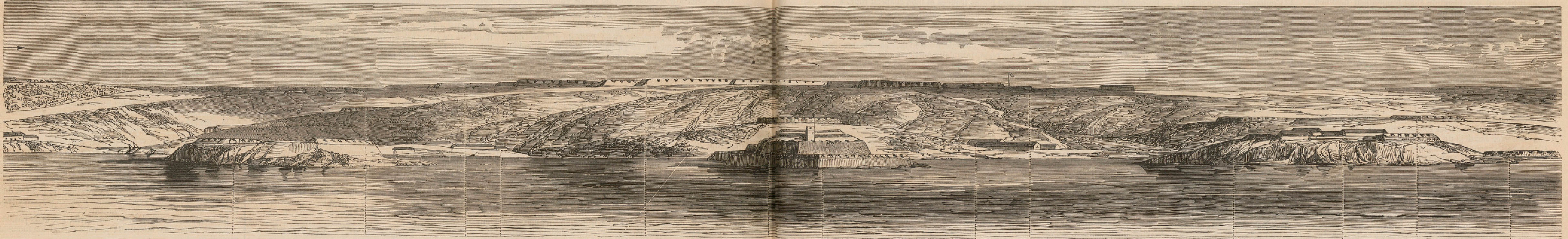
« A la droite de Sieverna et au-dessous se trouvent des vapeurs coulés, puis un autre village ou réunion de casernes et de magasins protégés par deux batteries; vient enfin la batterie des Poules, taillée aussi dans le rocher, et offrant plusieurs batteries en amphithéâtre et de fort calibre.

« La citadelle domine tout cela ; elle a été tellement augmentée que tout ce qui existait précédemment a disparu derrière les immenses travaux nouvellement exécutés.

Nouveaux travaux de défense des Russes sur le côté Nord de Sébastopol.



Fort Constantin. — Fort nouveau entourant les anciennes batteries. — Nouvelle batterie. — Nouvelle batterie. — Grande redoute. — Nouvelle batterie. — Nouveau fort. — Nouveau fort taillé dans le roc même. — Très-forte redoute nouvelle. — Nouvelle batterie. — Nouvelle batterie. — Fort Catherine. — Grand ouvrage corné. — Nouvelle batterie. — Nouvelle batterie. — Cimetière. — Magasins.



Nouveau fort tracé dans le roc et la terre. — Nouvelle batterie. — Travaux ajoutés au fort du Nord. — Magasins — Citadelle du nord. — Nouvelle batterie. — Fort Severnaïa. — Magasin. — Suite de la citadelle du Nord. — Nouvelle batterie. — Batterie des Poules — Nouvelle batterie. — Nouvelle batterie.

« Comme je vous l'ai dit, l'activité des Russes est inimaginable tous les jours des corvées de 2 à 3,000 hommes sortent de la citadelle et descendent à leurs travaux.

« Depuis quelques jours ils sont occupés à faire sortir de l'eau plusieurs navires coulés. Est-ce pour en avoir le bois ? est-ce dans d'autres intentions ? Il serait bien difficile de le dire.

« En vérité, on ne peut guère deviner quelle est la pensée des Russes en élevant sur le versant de la rade ces masses de batteries et de travaux. Est-ce pour occuper leurs soldats et leur donner de la confiance ? est-ce pour masquer un mouvement ? Tout cela est un problème que l'avenir seul est appelé à résoudre.

« De notre côté, comme vous le pensez bien, on ne reste pas inactif : de fortes batteries sont établies, d'autres se construisent ; les travaux de déblaiement dans la ville s'exécutent sur une grande échelle, tandis que les mines se creusent, prêtes à détruire de fond en comble ces magnifiques docks dont la Russie était si fière. »

Juifs karaïtes de Crimée et habitant cultivateur.

Jeunes filles karaïtes puisant de l'eau à une fontaine dans la ville d'Eupatoria.

Femme et enfants karaïtes, et femme karaïte de sang mélangé.

Comment finissent les poëtes.

Suite. — Voir les numéros 665, 666, 667, 668 et 669.)

Avec un pareil régime, jugez des tortures de l'infortuné, qui possédait le vigoureux appétit d'un chantre; il avait la lèvre gourmande et sensuelle et les os maxillaires très-saillants, ce qui, suivant Lavater, indique une propension certaine aux plaisirs de la table : c'était un palais et un estomac de cousin Pons; comme lui, il eût fait volontiers la chasse aux galas. D'ailleurs il avait lu attentivement l'*Art de dîner en ville*, poëme à l'usage des gens de lettres, par Colnet; mais il était retenu par une dignité intraitable qu'exagérait encore son indigence, et qu'il poussait jusqu'à une fierté maladive. Ce régime quadragésimal était donc chez lui une source d'amères tortures, qu'il supportait noblement, le front haut et le sourire à la bouche. Il me serait impossible de dire tout ce que ce caractère, naturellement si large et si généreux, souffrait de ces économies tracassières, de ces lésineries d'épicier circonspect, de ces calculs de cocher de fiacre retiré sur ses vieux jours dans son village natal, avec cent cinquante écus de rente. Mais personne ne se doutait de l'étendue de son dénûment, car il gardait quelque argent pour aller de temps à autre au café avec ses amis, pour les accompagner, quand il le fallait, dans leurs restaurants splendides à 1 fr. 10 par tête, où il dépensait en un seul repas ce qui eût suffi à sa nourriture de deux jours, pour faire enfin quelques libéralités, comme s'il eût eu les moyens d'être libéral. Par la même raison, il habitait une chambre aussi proprement meublée et d'un aspect aussi riant qu'on puisse en rencontrer dans ces affreuses boîtes à compartiments exigus qui sont les hôtels garnis du quartier latin. Il eût souffert de recevoir ses visiteurs dans un taudis; car, quoique par nonchalance et par distraction, il n'eût aucune espèce d'ordre, d'élégance, ni même de propreté, il en avait du moins l'amour et l'instinct naturel.

Ses amis lui conseillaient de tâcher *d'avoir l'œil*, c'est-à-dire d'avoir crédit ouvert au café, au restaurant, chez le tailleur et le bottier. Mais tout cela eût froissé son amour-propre : aussi aurait-il vendu ses hardes pour ne pas forfaire à cette habituelle régularité de payements qui lui attirait la profonde estime de ses fournisseurs, très-peu nombreux du reste. J'ai déjà dit que c'était un poëte classique.

C'est à cette époque que se place un nouvel événement, si le mot n'est pas trop ambitieux, qui devait exercer une influence décisive sur mon ami, et tourner peu à peu son esprit, malgré qu'il en eût, vers de nouvelles idées, vers un but plus *raisonnable* et plus positif. J'ai déjà dit, au début de cette histoire, que Grandjean allait quelquefois en soirée bourgeoise chez les parents de son ami Amédée Dutour, qui l'aimaient beaucoup, et en parlaient à toutes leurs connaissances comme d'un jeune homme plein de mérite et d'avenir. Bien qu'il eût essayé de se soustraire à cette sujétion, à cause de sa profonde horreur pour le *monde* et surtout pour les sociétés bourgeoises, et du dénûment progressif de sa garde-robe, il avait dû continuer néanmoins, pour ne pas chagriner son ami; et, du reste, il s'y était résigné d'assez bonne grâce, car son fameux habit, qu'il ne mettait que dans les occasions tout à fait solennelles, était encore très-propre, et il avait de plus un chapeau et un pantalon présentables, ce qui suffisait amplement aux yeux de ces braves gens, toujours prêts à rejeter la négligence de son costume sur le compte des distractions et de la poésie.

Amédée lui annonça un jour, tout rayonnant, que le samedi suivant il verrait à la soirée un bas-bleu célèbre, qui faisait des vers, et que devait amener une amie de la maison; il ne lui en dit pas davantage, et passa tout de suite, selon son usage, à un autre sujet. Peut-être même avait-il oublié son nom, car le pauvre garçon était fort peu au courant du mouvement littéraire, auquel pourtant il feignait de s'intéresser beaucoup, pour plaire à son ami Grandjean. Quant à celui-ci, préoccupé alors de tout autre chose, il ne songea même pas à lui demander de plus amples détails.

Quel ne fut pas son étonnement, lorsque, le samedi soir, il reconnut, au fond du salon, entouré de deux ou trois dames qui minaudaient à ses côtés, Mme Athénaïs Godard en personne! Grandjean eut un moment de honte et d'hésitation. Il lutta d'abord entre le désir de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui, pour causer à son aise avec l'auteur des *Cris de l'Ame*, et la timidité naturelle qui le retenait, jointe au ressouvenir de sa visite ridicule, et de sa lettre restée sans réponse. Il lui semblait qu'elle allait lire sur son visage sa pauvreté et la longue liste de ses déconvenues. Et puis il lui en voulait aussi de ce qu'elle avait écrit à Alexandre Cotin; mais c'était là une peccadille qu'on devait pardonner à une femme si accablée de correspondance, et qui était bien forcée de se répéter dans ses réponses, même sans s'en apercevoir.

A la fin, il s'arrêta à un moyen terme qui lui parut propre à concilier son envie avec ses scrupules. Il se mit à tourner autour d'elle, passa et repassa deux ou trois fois devant ses yeux avec tant d'affectation, qu'il était impossible qu'elle ne levât pas la tête pour le considérer. Il fut tout étonné de voir qu'elle ne le reconnaissait pas. Aussi prit-il le parti, dans un moment où sa cour l'avait laissée à peu près seule, de lui adresser, d'un air de connaissance, un salut qu'elle lui rendit avec un étonnement marqué.

Grandjean s'approcha aussitôt : « Il me paraît, dit-il, que Mme Athénaïs Godard ne se souvient pas de moi. Au fait, que deviendriez-vous, si vous étiez condamnée à vous rappeler les noms de tous les jeunes poëtes qui vous ont adressé des vers et qui sont venus vous offrir leurs hommages? »

Mme Godard s'inclina avec une satisfaction visible, à cette flatterie délicate. Puis elle regarda de nouveau mon ami, en balbutiant quelques mots, et devint tout à coup fort rouge : « Oh! Monsieur, s'écria-t-elle, j'ai bien à me reprocher de n'avoir pas encore répondu à votre dernière lettre, et vous devez beaucoup m'en vouloir sans doute. Pourtant il n'y a pas tout à fait de ma faute, et vous me pardonneriez, si vous saviez...

— Madame, interrompit galamment mon ami, je n'ai besoin de rien savoir, pour vous pardonner une faute que vous n'avez point commise. Croyez bien que je n'ai nullement accusé votre bienveillance, dont j'ai eu des preuves; mais mon importunité et mon indiscrétion. »

La conversation continua à voix basse, d'abord avec quelque embarras, puis avec un peu plus d'aisance, quand la glace fut une fois rompue. Mme Godard s'évertuait à expliquer spécieusement son silence, répétant qu'il était fort difficile d'écrire dans les revues, et que c'était un rude métier que celui d'homme de lettres, comme si mon ami ne l'avait pas su un peu mieux qu'elle. Elle s'y prenait de mille manières délicates pour l'engager indirectement à embrasser une profession plus positive; en un mot, si l'on me passe cette expression triviale qui est la plus juste ici, elle *tournait autour du pot*, brûlant de lui donner un conseil qu'elle n'osait exprimer franchement. A la fin, l'air de candeur et de curiosité de mon ami la décida :

« — Etes-vous bachelier? lui demanda-t-elle.

« — Depuis deux ans, répondit-il, fort intrigué.

« — Bon, fit l'auteur des *Cris de l'âme*. Si vous ne l'aviez pas été, je vous aurais engagé à vous préparer au plus vite. Cela mène à tout aujourd'hui, et sans cette clef-là on ne peut entrer nulle part. Comment pouvez-vous être embarrassé avec un pareil titre? »

Et s'enhardissant peu à peu, — lui parlant, suivant son expression, comme une mère, — elle lui dit qu'elle avait son fils aîné employé au ministère des finances, où il ferait certainement son chemin; et, en même temps, elle lui montrait d'un signe de tête M. Louis Godard, qui l'avait accompagnée. Mon ami vit un long jeune homme, lequel avait l'air aussi parfaitement à son aise que si le salon eût été son bureau, et qui batifolait bruyamment devant la cheminée avec quelques jeunes dames. Il baissa aussitôt la tête, se demandant avec angoisse si ce déplorable garçon était bien le fils des *Cris de l'âme*.

Mme Godard poursuivit sa petite allocution sur le même ton amical et maternel. Elle l'exhorta fortement à imiter son fils, qui n'avait qu'à se louer de sa détermination : « C'est un poste honorable et suffisamment rétribué, fit-elle en terminant. Je suis bien certaine que vous apprécierez la valeur de ce que je viens de vous dire, car vous êtes un jeune homme d'esprit. »

« — Je croyais, répliqua Grandjean piqué, qu'il n'était pas besoin d'avoir tant d'esprit pour entrer au ministère des finances. »

« — Prenez garde qu'il n'en faille plus que vous ne pensez, » répondit sèchement Mme Godard.

Grandjean salua, et s'éloigna de l'air majestueux que dut prendre Chatterton, quand le lord-maire lui proposa une place de valet de chambre : « Et c'est elle, pensait-il avec amertume, c'est Sapho qui me conseille d'entrer comme surnuméraire aux finances! Oh! mon idéal! mon idéal! »

En ce moment, le léger et candide Amédée se précipita à sa rencontre, et lui prenant les mains : « Eh bien! s'écria-t-il, en voilà une causerie! Tout le monde vous regardait. Je gage que tu lui as débité toutes tes poésies, — et des madrigaux, donc! N'est-ce pas, comme elle a de l'esprit! »

« Oui, beaucoup, répondit Grandjean, mais pas tout à fait tant que je croyais. »

Et, laissant son ami profondément étonné de cette réponse qu'il rumina tout le reste de la soirée, il s'échappa sans qu'on l'aperçût.

Néanmoins, avec quelque force qu'il essayât encore de se roidir dans sa persévérance, cette vie de privations, pour laquelle semblait avoir été faite la formule des stoïciens : *Abstine et sustine*, ne pouvait longtemps continuer ainsi. Quelquefois, par une de ces belles journées de printemps, où les sens s'ouvrent avec les fleurs et s'épanouissent avec la nature, où le sang circule, pour ainsi dire, en gais et harmonieux bouillonnements dans les veines, lorsqu'il se promenait sur les boulevards ou aux Champs-Elysées, et qu'il sentait dans l'air l'odeur parfumée des havanes et le vague arôme des demi-tasses; qu'il voyait de toutes parts les glaces à la vanille étinceler et fondre doucement, — resplendir les liqueurs dans les verres, flamboyer dans les bols d'argent l'ardent foyer du punch, le pauvre Tantale était saisi d'étourdissements et de vertiges : la sueur lui montait au front, le désir haletant le saisissait aux entrailles. Il lui semblait que toutes ces choses prenaient une voix pour l'appeler, des mains pour l'attirer à elles, qu'elles tourbillonnaient sous ses yeux en une ronde enivrante et fantastique, l'agaçant d'un rire plein de tentations et d'ironies. Il se sauvait alors, frémissant, éperdu, comme faisait Saint-Antoine, assailli par les apparitions voluptueuses de l'esprit de ténèbres.

Ces jours-là, il rentrait chez lui, saisi d'une indignation généreuse, et s'épuisait en vaines et terribles colères contre sa destinée. Sa verve le reprenait, ardente, implacable, et s'épandait sur le papier en tourbillons de flamme. Les personnes très-naïves s'étonneront peut-être de voir la poésie naître ainsi d'un appétit matériel. Mais qui pourra jamais dire par quels mystérieux et incompréhensibles liens la nature physique est unie à la nature morale? Van-Helmont, grand médecin et bon catholique, plaçait le siége de l'intelligence dans l'estomac, et il n'est nullement prouvé qu'il eût tort. Et Voltaire n'a-t-il pas démontré quelque part qu'il faut chercher dans le système digestif le mobile des grandes actions comme des grands crimes?

Un soir du mois de juin, au retour d'une promenade sur les boulevards, il éclata devant moi : je ne sais quel accident avait mis le feu aux poudres, et la mine fit explosion avec un fracas formidable. Ce qu'il me dit alors de choses fortes et superbes, les rugissements désespérés de ce poëte en révolte, les cris de douleur de ses espérances vaincues dans la lutte, ceux-là seuls qui ont passé par la même voie de larmes pourront les concevoir : « Oh! quelle vie! s'écriait-il, quelle misère ignoble et dégradante! Et dire que je n'en puis sortir, que depuis trois ans je me brise la tête aux murs, en voulant m'élancer; que je suis condamné à périr étouffé, sans air, sans espace, sans lumière, attaché au carcan dans ce cachot, ou plutôt enterré tout vivant dans ce tombeau! Mon Dieu! mon Dieu! toujours recevoir l'aumône comme un mendiant! car j'ai beau redresser la tête et prendre mes grands airs, je ne suis qu'un mendiant, puisque je ne gagne pas pas de quoi me nourrir et que je vis des aumônes de mes parents; les porteurs d'eau ont droit de me mépriser et de m'appeler mendiant dans la rue. Voilà ce qui me tue de honte! Le talent et l'intelligence, belles choses vraiment, qui ne peuvent nourrir leur homme : il y a de quoi en être fier! Est-ce que cela ne finira pas bientôt? Est-ce que je suis condamné à rester toujours inutile aux autres et à moi, une espèce de parasite et de fou qu'on regarde en pitié? J'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles. — Je suis un lâche. Pourquoi ne vais-je pas pérorer dans les rues sur la misère des gens de lettres, et vendre de petits livres de quatre pages pour trois sous, comme Pradier? Voilà un brave, celui-là; mais, moi! je suis un lâche. Je devrais avoir le courage au moins de me faire écrivain public, ou commis-voyageur; mais M. Rossignol avait raison; je l'aurai ce courage-là; oui, parbleu, je l'aurai. Je suis trop las d'aller promener de bureaux en bureaux mes bottes trouées et mon chapeau roux. »

Ici je crus devoir intervenir : « Mais tu exagères, mon ami, il n'est pas roux.

— « Si, si, il l'est; laisse-moi tranquille; tu me l'as dit toi-même, il y a plus de trois mois. Tout le monde s'en aperçoit du reste, jusqu'aux portiers. »

Il se tut un moment, s'approcha de la fenêtre et se mit à tambouriner avec frénésie. Je n'osais plus souffler mot.

— « Et pourtant, reprit-il, j'ai fait des efforts inouïs; j'ai plié ma nature à des bassesses; j'ai souri avec grâce, j'ai flatté le mieux que j'ai pu, j'ai essayé d'assouplir mon épine dorsale. Et toujours, quand je croyais avoir ébranlé la montagne, elle retombait sur mes épaules et m'écrasait. Oh! être jeune et vigoureux, se sentir tout bouillonnant de séve et de vie, et se voir réduit à publier des ballades dans *la Voix littéraire* et des fantaisies dans *la Trompette artistique!*

— « Voyons, hasardai-je timidement, ne sachant plus où donner de la tête, cela se passera. »

Je n'aurais jamais cru qu'une phrase si simple pût produire un effet pareil. Il tressaillit, me regarda avec une étrange expression de dureté et de colère, que je vis bientôt s'adoucir par degrés : il était temps, je commençais à avoir peur. Il prit alors brusquement son chapeau (le chapeau fendu, car le soleil était couché), me saisit par le bras, se mit à rire, et dit :

— « Je suis un sot; allons nous promener! »

Nous nous rendîmes au Luxembourg. Il me causa des choses les plus diverses : de la guerre d'Orient, du *Journal pour rire*, des tables tournantes et de l'esprit frappeur, etc. Il me demanda mon opinion sur la conférence de Vienne et sur les statues de Jeanne Darc et du maréchal Ney. Je lui répondis que, pour la conférence de Vienne, j'avais besoin de consulter le journal; mais, quant aux statues, je ne lui cachai pas que je les trouvais un peu... *rudes*. Il rit beaucoup de cet affreux calembour, et s'en permit lui-même un autre non moins innocent, qui redoubla son hilarité. En un mot, je retrouvai le Grandjean des meilleurs jours. On eût dit qu'il avait oublié la scène de tout à l'heure, et je ne pouvais assez admirer cette mobilité d'impressions ou cette force de caractère.

A partir de cette époque, il ne me dit plus mot de ses projets poétiques. Sans doute le conseil de Mme Godard lui revint alors plus d'une fois à l'esprit, et, s'il le repoussa d'abord avec âpreté, comme une lâche tentation, il finit par l'envisager peu à peu avec moins d'horreur, comme une laide figure à laquelle on s'habitue, à force de la revoir. Plus augmentait sa détresse, plus il voyait progressivement s'évanouir ses répugnances et ses objections d'autrefois.

VICTOR FOURNEL.

(*La suite au prochain numéro.*)

Exposition universelle des beaux-arts (1).

GRÈCE. — ITALIE. — ESPAGNE. — PORTUGAL. — AUTRICHE. — BADE ET NASSAU. — BAVIÈRE — WURTEMBERG. — ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — PÉROU.

C'est à regret que nous réunissons dans un seul article un si grand nombre de nationalités étrangères. Il y a là une apparence de légèreté et d'irrévérence dont nous devons repousser le reproche. Le 2 juin dernier, en commençant ce compte rendu de l'Exposition universelle des beaux-arts, nous expliquions comment, malgré le sentiment naturel de courtoisie qui faisait une loi de donner d'abord son attention aux artistes étrangers, l'obligation de subordonner notre travail à l'exécution des gravures et la difficulté rencontrée par le journal *l'Illustration* pour obtenir à cet égard les autorisations nécessaires, nous entraîneraient à intervertir l'ordre que nous aurions voulu suivre. C'est ainsi que nous avons successivement passé en revue les productions de

(1) Voir les numéros 638, 640, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667 et 668

:COLE FRANÇAISE, de l'ÉCOLE ANGLAISE, de la PRUSSE, de . BELGIQUE, de la HOLLANDE, de la SUÈDE et de la NOR- ÉGE, de la SUISSE et du PIÉMONT, traitant chacune de ces ivisions selon leur importance relative. Aujourd'hui l'Expo- tion est close déjà depuis quelque temps, et les noms qui pressent en tête de cet article semblent former un pêle- iêle confus, tumultueusement rassemblés comme à un si- nal de départ. Il n'en est rien cependant; et l'Exposition, it-elle encore au milieu de son cours, nous ne saurions chapper à la nécessité de grouper ensemble, pour un rapide xamen, ces nationalités diverses inscrites au livret, sans ue les envois rangés sur leurs bannières aient une impor- ance sérieuse au point de vue de l'art. Du moins les excep- ions sont-elles excessivement rares, et elles attestent plutôt n mérite individuel d'artiste qu'une valeur d'école. — Nous irigerons d'abord nos regards vers trois pays illustrés jadis ar les beaux-arts, mais qui ne retiennent plus rien aujour- l'hui de cette splendeur de leur passé : ceux de la Grèce, e l'Italie et de l'Espagne.

GRÈCE. — Ce pays ne figurait au livret que pour mémoire; l ne comptait que cinq tableaux, parmi lesquels nous signa- erons seulement une sainte Vierge et l'enfant Jésus, sur onds d'or, par M. LITRAS, qui atteste la persistance du tyle traditionnel byzantin. C'est en dehors de cette immo- bilité liturgique que la peinture doit aujourd'hui chercher on essor. — Pour ne pas avoir une seconde fois, à l'article uisera consacré à la sculpture, à constater l'infériorité des nvois grecs, disons ici que les morceaux de sculpture taient au nombre d'une quinzaine, parmi lesquels on ne aurait citer qu'un buste en bronze de l'*Amiral André Miaulis*, Ἀνδρέας Μιαούλης, par M. TORS. Il y avait des têtes le Jupiter, de Calypso, des Victoires sans ailes; il y avait des igures en marbre pentélique; la matière et les sujets! mais es œuvres n'avaient pas abouti. Un buste en plâtre présen- ait une sorte de caricature de M. Saint-Marc Girardin, et e doit être une impression pénible pour l'ingénieux profes- seur de se voir ainsi traité par des amis. Il ne faudrait pas sans doute juger la Grèce sur ces faibles essais. Mais, d'un autre côté, la renommée n'a pas encore appris au monde qu'elle ait heureusement repris la culture des beaux-arts, si longtemps interrompue pour elle par l'oppression des Turcs, et qu'un nouveau régime constitutionnel, sous un roi bava- rois, semble impuissant à réveiller. Les conditions sous les- quelles les arts naissent et se développent sont complexes. Quelques-unes sont physiques comme le climat, la configu- ration du sol, la beauté relative de la race, etc...; d'autres, et ce sont les plus importantes, sont morales et sociales, et se rattachent au développement intellectuel, aux croyances, à l'ensemble des institutions religieuses et politiques. La Grèce est toujours en possession des premières, mais les se- condes lui font défaut.

ITALIE. — Si rien en Grèce ne semble devoir ranimer de nos jours le souffle qui inspirait dans l'antiquité ses merveil- leux et nombreux artistes, de son côté aussi l'Italie n'a plus en elle la puissance de ce génie créateur qui fit sa gloire au quinzième siècle; mais elle continue à produire; mais le sentiment artistique n'en subsiste pas moins dans ses habi- tants; et ces imaginations mobiles et enthousiastes ne sau- raient rester déshéritées à travers les siècles. Au temps de la Renaissance, quand ses peintres, ses sculpteurs, ses ar- chitectes lui acquirent tant de renom, son fractionnement politique en petites principautés rivales fut favorable aux nobles rivalités des artistes; mais il a mis d'une manière funeste obstacle à son indépendance. Quand ce fractionne- ment politique, mensonge de l'histoire, qui persiste encore et dont l'avenir fera justice, aura fait place à une grande unité; quand le peuple italien pourra se nommer d'un seul nom et ne formera plus qu'une seule et même famille, peut- être alors, dans cette nouvelle phase de son existence, re- trouvera-t-il en lui quelque chose des divines inspirations de son passé?

Les peintres italiens modernes n'essayent pas de continuer les traditions des grandes écoles et des grands maîtres. Ils comprennent qu'il faut sortir d'une imitation stérile, et qu'il n'y a nul profit à redire faiblement ce qui a été si bien dit déjà. Mais, en cherchant des voies nouvelles, ils inclinent vers le maniérisme des écoles étrangères modernes, ou ils se traînent dans un genre insignifiant, banal, plein de mol- lesse et de fadeur. Parmi les ouvrages italiens envoyés à l'Exposition, une certaine partie, ceux de la Lombardie et de Venise, étaient portés dans le catalogue au compte de l'Au- triche. Nous, qui n'avons pas les mêmes obligations que le catalogue officiel, nous pouvons rentrer dans la vérité et re- mettre les peintres italiens à leur place, c'est-à-dire en Ita- lie. A MILAN, il faut avant tout signaler la *Parisina*, de M. BERTINI, médaillé à Londres en 1852. La jeune femme, à la poitrine nue et haletante, est gracieusement posée sur sa couche; son mari, penché vers elle, épie son sommeil agité, et, en entendant le nom de son amant qu'elle mur- mure dans un rêve, il s'apprête à la frapper. Cette peinture est d'un aspect un peu sourd; mais l'artiste y manifeste des qualités de coloriste harmonieux. — Deux peintres de genre, élèves de l'Académie de Milan, se confondent par le nom et par la facture. M. DOMINIQUE INDUNO semblerait être un élève du peintre de genre français, M. Le Poittevin. C'est presque la même abondance facile, la même assurance de métier, la même manière de poser les couleurs par tou- ches plates et enlevées. Il est inférieur en habileté au peintre avec lequel il a tant d'analogie; mais il a parfois, dans les scènes vulgaires qu'il traite, un sentiment plus naïf, comme dans ses deux tableaux : *Pain et Larmes* et la *Douleur du soldat;* toutefois il le gâte par le cliquetis d'une exécution prétentieuse. Sa couleur est froide et le gris y domine, quand elle ne tombe pas dans le noir. Le plus important et ieut-être aussi le plus faux des six tableaux de cet artiste st celui intitulé : *les Réfugiés d'un village incendié.* — I. JEROME INDUNO est-il élève de M. Dominique Induno? Nous l'ignorons. Mais nous retrouvons une ressemblance marquée de manière. Seulement il pousse volontiers l'étude de la physionomie humaine jusqu'à la charge grotesque. Un sentiment plus individuel anime la petite toile désignée, avec toutes sortes de réticences, sous le nom de : *Scène mili- taire*, et représentant les jeunes soldats volontaires de la république de Rome se défendant en 1849 contre les troupes françaises. — Deux peintres, nés à Venise, et qu'on y tient en grande estime, M. HAYEZ et M. SCHIAVONI, ont envoyé, le dernier : une *Vénus au bain* et *Trois Vénitiennes*, ou- vrages médiocres et vulgaires; M. Hayez a exposé quatre tableaux de genre historique, parmi lesquels on distinguait les *Femmes vénitiennes se vengeant d'une rivale*. Un noble vénitien, ayant au bras une jeune femme dans tout l'éclat de la beauté, lit une lettre contenant contre elle quelque dé- nonciation perfide; une femme masquée s'éloigne en faisant un geste menaçant. Les personnages sont bien groupés; la peinture est claire, l'exécution facile, mais l'œuvre est froide et manque de style. Le *Portrait de l'auteur* est ha- bilement traité. — La TOSCANE, ce berceau de la peinture à la renaissance, n'offrait que sept ou huit peintures : quel- ques copies, une assez bonne *d'après Frà Angelico*, par M. SASSO; une *Eve pécheresse*, par M. BEZZUOLI; un ta- bleau par M. MUSSINI, directeur de l'Académie de Sienne, représentant une *Solennité platonicienne instituée par Laurent de Médicis;* et une *Famille florentine*, réunion de portraits exécutés avec une extrême sécheresse par M. CISERI. — Les ETATS PONTIFICAUX n'ont guère fait un envoi plus important que celui de la Toscane. On y trouve une *Réconciliation des Montecchi et des Capulet en pré- sence des cadavres de leurs enfants*, par M. LEIGHTON, élève de M. Ed. Steinle, de Francfort; un *Siége d'Ancône sous Barberousse*, 1160, par le chevalier PODESTI; onze minia- tures, copiées des grands maîtres, par M. MEDICI, de Bolo- gne. — Le royaume des DEUX-SICILES était représenté par trois peintres seulement, domiciliés à Paris. Parmi eux, M. PATANIA, de Palerme, est connu par le brillant coloris de ses portraits au pastel. — Cette rapide nomenclature, en y joignant celle que nous avons faite dernièrement des envois de la Sardaigne, complète l'examen de l'Italie.

ESPAGNE. — Les arts reçoivent du gouvernement espa- gnol plus d'encouragement qu'on ne serait disposé peut-être à le croire. On estime qu'il dépense annuellement 380,000 f. environ pour cet enseignement. Dans les provinces, les mu- nicipalités dépensent peut-être une somme égale. Dans les treize académies et dans les écoles de dessin, le nombre des élèves monte à plus de 10,000. Mais le régime académique a été attaqué dans ces derniers temps; on voudrait obtenir un système d'exposition plus étendu. Un débat s'est établi à cet égard entre M. Galofre, promoteur des idées de ré- forme, et M. Madrazo, défenseur des académies. Ces deux artistes ont exposé aux palais des Beaux-Arts : M. GALOFRE, *un Épisode la capitulation de Grenade*, 1491. Isabelle, assise à une table et prête à signer la capitulation, tourne la tête du côté d'un groupe, où Christophe Colomb explique ses projets à ses protecteurs. De son regard profond elle semble déjà couver la proie inconnue d'un nouveau monde. Sans le secours du livret chacun croirait, à première vue, qu'il s'agit ici du départ de Christophe Colomb et que la reine Isabelle signe l'ordre qui lui confère le commande- ment. Un simple personnage arabe, jeté en arrière-plan, et à qui nul, si ce n'est le roi, ne fait attention, est la seule figure à l'aide de laquelle l'artiste a cherché à rappeler dans sa composition l'idée de la prise de Grenade. C'est évidem- ment insuffisant. Le groupe du côté de la reine est assez bien disposé. Il y a une certaine habileté et du savoir dans cette grande toile, mais une complète absence de qualités originales. — M. MADRAZO a une grande réputation comme peindre de portraits; c'est l'artiste préféré par la haute aristocratie et par les jolies femmes, qui sont aussi une au- tre aristocratie. Ses succès auprès d'elles sont justifiés : il traite avec une sérieuse importance les futilités de la toi- lette. C'est, on le sait, une nécessité généralement recon- nue aujourd'hui chez les peuples où la peinture est le plus cultivée : que l'art du portrait féminin doit côtoyer au plus près l'art de la couturière. La grande esthétique du visage humain a été tuée par la petite esthétique de la dentelle et du chiffon. La basquine coquette, la jupe cerise à filet noir de *Mme la duchesse de Medina-Cœli*, auront sans doute *fait sensation* et seront probablement, cet hiver, imitées dans quelque bal costumé parisien. Mais, en vérité, à quoi bon être une aussi belle personne pour ne laisser de son portrait comme souvenir persistant que celui d'une toilette origi- nale? Dans le portrait de *Mme la duchesse de Séville*, la robe de soie antique à ramages attire beaucoup trop l'at- tention. Les femmes qui se font peindre attachent beaucoup d'importance à la manière dont sera rendue leur toilette. Elles y insistent parce qu'elles pensent que c'est un auxi- liaire de leur beauté. C'est un calcul mal entendu : le plus souvent c'est, au contraire, une concurrence, une rivalité, qu'elles introduisent à leur propre image. Il y a moins de recherche dans le joli portrait de *Mme la comtesse de Ro- bersart*. La belle *nourrice de S. A. R. la princesse des Asturies* a été jugée digne de figurer dans cette galerie aristocratique. Les traits du *Patriarche des Indes* parais- sent rendus avec vérité, mais l'exécution a de la lourdeur et de la monotonie. Malgré les lacunes de son dessin et la mollesse de sa peinture, les portraits de M. Madrazo, — et il en avait quatorze à l'Exposition, — plaisent par leur élé- gance mondaine. M. Madrazo est une sorte de Dubufe Es- pagnol. Il a reçu une médaille de première classe. — M. LOUIS DE MADRAZO, frère du précédent, a peint d'une manière estimable, mais sans qualités saillantes, *un Enter- rement de sainte Cécile dans les catacombes de Rome*. — Un jeune artiste, portant le grand nom de MURILLO, a peint des *Bergers de Virgile*, sans aucune trace de la verve du peintre de Séville. — Le nom de RIBERA est moins faible- ment porté par un élève de M. Paul Delaroche, qui manifeste un talent sérieux dans la composition historique, intitulée : *Origines de los Girones*, et dans ses portraits. L'exposi- tion espagnole s'élevait à une centaine de tableaux, parmi lesquels nous signalerons encore *un Épisode de la vie d'Isa- belle la Catholique*, par M. CLAVÉ; *Adieux de Boabdil à Grenade; Vieille femme disant la bonne aventure à une petite fille*, tableaux de M. ESPALTER; nous avons cité le dernier, à l'occasion du *Sixte-Quint enfant* de M. SCHNETZ; *Saint Antoine de Padoue*, dessin d'après Murillo, par M. HORTIGOSA; et *une Petite Glaneuse dans les Vosges*, œuvre faible encore, mais d'un sentiment naïf, d'une toute jeune personne, Mlle AÏTA DE LA PENUELA. — L'exposition du PORTUGAL était bien moins considérable. Nous avons remarqué seulement *les Vendeurs de fruits d'Avinté, près Porto*, tableau d'une assez bonne disposition et d'une cou- leur dorée, par M. SCHENCK, élève de M. Léon Cogniet.

AUTRICHE. — L'Autriche (sans la Lombardie et la Véni- tie, que la politique a pu y réunir, mais qui ne sauraient s'y confondre au point de vue de l'art) a envoyé un petit nom- bre de tableaux et de peu de valeur. *L'Emprisonnement des enfants du roi Manfred* (1266), par M. ENGERTH, di- recteur de l'académie de Prague, n'est que théâtral. — M. STEINLE, de Vienne, a conçu d'une manière fort peu biblique *une Eve*, vêtue, tenant la quenouille, pendant qu'un de ses enfants, du haut d'un arbre, lui tend une pomme, — *enfant terrible!* L'agencement de cette figure est singulier; et elle présente un type vague qui convien- drait aussi bien à la personnification de l'indifférence, de la tranquillité de l'âme, etc... *Le Juif de Venise*, lavis du même auteur, est une œuvre froide, mais bien composée. — On ne trouve un caractère tranché que dans les tableaux de genre d'un autre professeur de l'académie, M. WALD- MULLER, de Vienne : *Dimanche des Rameaux; le Matin de la fête de Noël; un Conscrit prenant congé de ses pa- rents*, etc... Il y a de la vérité dans les têtes, et un senti- ment assez naïf; mais les personnages mis en scène sont quelquefois d'une vulgarité trop basse. M. Waldmüller est l'Induno de l'Autriche. Ce qui dépare ses petites composi- tions, c'est une sécheresse et une dureté extrêmes d'exé- cution. — Un paysage de M. VAN HAANEN, *Effet d'hiver dans la forêt de Bakony*, rappelle le procédé du peintre hollandais M. KOEKKOEK.

BADE ET NASSAU. — Nous rencontrons enfin ici un véri- table peintre, M. KNAUS, et un tableau très-remarquable : *Un campement de Bohémiens dans une forêt*, une des œuvres les plus originales de l'Exposition. Nous regrettons d'avoir été forcé de parler si tard de ce tableau. M. Knaus, né à Wiesbaden, il y a quelques vingt-six ans, est élève de l'école de Dusseldorf; mais il est établi à Paris; il subit l'influence du milieu artistique au milieu duquel il vit; et, tout en le classant officiellement parmi les peintres de sa nationalité, la France pourrait bien le réclamer pour un des siens. Une gravure donnée ici met sous les yeux des lecteurs la scène si spirituellement rendue par l'artiste. La réserve prudente des paysans qui regardent avec malveil- lance, mais de loin, les pauvres parias; la morgue munici- pale du garde champêtre; les traits caractéristiques de la vieille bohémienne, experte en toutes sortes de maléfices, bronzée par les orages et les rudes épreuves, et qui, en sa qualité de diseuse de bonne aventure, est l'orateur, la lan- gue dorée de la troupe; puis, attendant le résultat de l'exa- men du passe-port et des certificats de bonne vie et mœurs, le grand et long coquin décharné, aux bottes d'une usure et d'une déformation fantastiques, et nonchalamment ap- puyé contre un chêne afin de mieux cacher une poule et un lapin volés dans le voisignage et qui pendent sur ses reins en guise de basques d'habit... Tout cela est très-heureuse- ment imaginé, plein de verve et de vérité, et d'un comique de bon aloi, qui se retrouve encore d'une manière char- mante dans les attitudes hostiles du chien blanc du garde et du singe de la bande bohémienne; le premier ayant pour lui les instincts honnêtes et les habitudes régulières d'une bête vivant sous l'œil de l'autorité; l'autre, pervers de race et de plus en plus perverti par une mauvaise éducation, par les tentations de la misère et par les hasards d'une vie va- gabonde. Deux figures placées en arrière, une jeune fille fai- sant sa toilette forestière et une femme allaitant son enfant, ne nous semblent pas participer du type si énergiquement caractérisé et si sauvage de ces nomades, qui campent au milieu de la civilisation sans se laisser entamer par elle. — Outre ce tableau, M. Knaus avait exposé : *le Matin après une fête de village*, jolie toile qui attira sur lui l'attention au Salon de 1853; et *un Incendie*, tableau inférieur aux deux précédents. Un dernier tableau, envoyé vers la fin de l'Exposition, *la Promenade*, sans présenter les mêmes qua- lités originales, indiquait l'intention de l'artiste de se débar- rasser des tons noirs qui attristent certaines parties de ses ouvrages et qui dominent d'une manière fâcheuse dans l'in- cendie. En même temps qu'il tend à harmoniser sa palette, nous ne doutons pas que M. Knaus ne fasse effort pour in- troduire dans la perspective aérienne de ses tableaux plus de légèreté et de profondeur. — Le nom de M. WINTERHAL- TER, qu'un tableau célèbre du Décameron a fait peintre de cour, et qui a continué à peindre les cours comme des scè- nes du Décameron, appartient au duché de Bade. — Le li- vret contient encore sept autres noms à l'article des pein- tres de Bade et Nassau. L'un d'eux, M. SAAL, a voulu repré- senter un paysage et un effet de lumière des plus fantasti- ques : *les Hautes Montagnes de la Laponie, éclairées du soleil de minuit*. Pour la vérité de ce rose incendie et de ces dentelures infinies de montagnes, le peintre n'a d'autre appréciateur que lui-même. Nous nous en tenons au doute prudent du sage.

BAVIÈRE. — Il semble que Munich, la moderne Athènes de l'Allemagne, qui a ressuscité dans son sein tous les sty- les d'architecture et construit ses monuments modernes de façon à en faire comme une histoire objective de l'art, Mu- nich, riche de sa glyptothèque, de sa pinacothèque, de ses peintures à fresques, aurait dû occuper un rang distingué

à l'Exposition universelle. Il n'en est rien malheureusement; nous nous bornons à constater le fait. Un froid portrait par M. FRÉDÉRIC KAULBACH nous a fait connaître les traits de son frère, G. de Kaulbach, l'auteur du carton de la tour de Babel. Dans un autre portrait, celui d'une dame (n° 199) l'intention de faire de la couleur n'aboutit qu'à faire de l'enluminure. — *Un Paysage en hiver*, par M. ZIMMERMAN, manque de vérité, mais est peint délicatement et avec une certaine finesse de tons.

WURTEMBERG. — M. BOHN, qui a exposé une *Desdémone* élégante, pâle et un peu fade, et une *Sérénade* d'anges appelant l'âme d'une jeune malade, est un peintre établi à Paris. Il en est de même de M. KARL MULLER, élève de M. Ingres, et auteur d'une œuvre assez distinguée, *Roméo et Juliette.*

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — Quand on parcourt Saint-Pierre de Rome, on aperçoit avec une profonde émotion les divers confessionnaux de toutes les langues; en parcourant les différentes travées de l'Exposition universelle affectées aux envois de toute la terre, on aurait volontiers éprouvé une impression analogue. Mais la réflexion venait trop souvent détruire le prestige et rétablir la vérité des étiquettes. C'est ainsi que, sous la bannière des Etats-Unis, l'on trouvait une petite troupe de peintres français, établis à Paris, ou près Paris, mais ayant reçu le jour à Boston, à Philadelphie, à la Nouvelle-Orléans... Un seul sur dix faisait exception. — M. HEALY avait exposé une grande toile : *Franklin plaidant la cause des colonies américaines devant Louis XVI*, d'un aspect assez vif, d'une couleur légère, mais où la bonhomie et la simplicité dégénèrent un peu en vulgarité. Le personnage de Louis XVI est trop imparfaitement rendu. Les fines qualités du peintre sont manifestées d'une manière plus harmonieuse dans quelques-uns de ses portraits. — M. WILLIAM HUNT est un élève de M. Couture. On trouve dans sa *Bouquetière* et sa *Petite fille à la fontaine* le sentiment de l'harmonie. Il procède largement, avec une simplicité de rendu un peu vide, et il semble chercher l'aspect sourd de la peinture de M. Millet. — M. ROSSITER, au contraire, vise trop à l'éclat, dans son tableau de *la Vierge folle et de la Vierge sage*, et dans le paysage intitulé : *Vie primitive en Amérique.* Son coloris manque de vérité. — M. BABOCK est coloriste, mais il se tient encore dans les limbes, sur les traces de M. Diaz. Pour échapper au cerné de la forme, il ne faut pas aller jusqu'à la réduire à une ombre subtile.

Le PÉROU, — où nous abordons en terminant cette rapide revue, comptait à l'Exposition deux artistes domiciliés à Paris : l'un, M. MERINO, élève de M. Monvoisin, a peint une *Halte d'Indiens péruviens.* Rien de plus triste à voir que ces anciens descendants du Soleil, sous un ciel qui en est privé, froid, gris, éteint, drapés dans des haillons, et se partageant une maigre pitance ! Nous voulons croire à la vérité des souvenirs de l'artiste; mais c'est sans doute sous l'influence d'une mauvaise saison et d'un jour lugubre qu'il s'est rappelé ces terres de sa patrie, voisines de l'équateur. Il ne montre pas l'Espagne sous un jour plus favorable dans son tableau de *Christophe Colomb et son fils recevant l'hospitalité dans le couvent de Rabida.* — Si ces peintures sont pâles et sans accent, un autre artiste péruvien, M. LASO, élève de M. Gleyre, a donné, au contraire, un grand caractère à *un Habitant des Cordillères du Pérou*, un simple potier, dont il a fait une figure monumentale, comme on peut le voir dans la gravure reproduite ici. Comment sont donc les rois dans ce pays, si les potiers y ont une tournure si solennelle? Ce potier semble avoir été cuit au soleil, comme la poterie qu'il tient dans ses mains a été cuite au four. Si ce ton bronzé intense est justifié par le soleil tropical, l'exagération de sévérité, le parallélisme de la ligne, communiquent à cette figure peinte une apparence sculpturale.

A statua più che ad uomo s' assomiglia.

A. J. DU PAYS.

Salon de 1855. — École péruvienne. — Habitants des Cordillères, tableau par M. F. Laso.

École de Bade et Nassau. — Halte de bohémiens, tableau par M. L. Knaus.

Exposition des beaux-arts.

SCULPTURE.

La Minerve du Parthénon.

Un savant archéologue du siècle dernier a calculé que le nombre des statues antiques trouvées à Rome seulement s'élevait à soixante-dix mille; il ajoute que le nombre de celles provenant de la Grèce et de l'Italie approche de ce chiffre, sans cependant l'atteindre. Depuis soixante ans, des découvertes successives ont constamment ajouté de nouvelles richesses aux richesses déjà acquises; et cependant, malgré le résultat auquel nous sommes arrivés, après tant d'investigations et de fouilles, on conviendra que nous ne possédons qu'une bien faible partie des monuments de la sculpture antique, si on songe à cette quantité prodigieuse de statues, de groupes, de bas-reliefs et de bustes dont les générations d'artistes, se succédant pendant plus de sept cents ans chez des nations amoureuses à l'excès des œuvres de cet art, couvrirent jusqu'aux moindres bourgades de la Grèce, jusqu'aux plus petits municipes de l'Italie; si on songe, enfin, à ce peuple de marbre qui s'éleva aussi nombreux que le peuple même dont il décorait par milliers les temples, les édifices, les places publiques, les palais, les villas, les portiques et les jardins.

Sur ces ouvrages mutilés du passé, qui font aujourd'hui nos richesses, nous avons étudié et senti le génie grec; nous nous sommes appris à aimer cet art, grand sans emphase, élégant sans manière, gracieux sans afféterie. Pourtant ces restes précieux ne semblent être que des productions d'artistes fort ordinaires, dont l'histoire n'a pas même gardé le nom, et, sauf deux ou trois statues, il est probable que nous n'avons que des répétitions, des empreintes effacées de ces originaux célèbres, que les écrivains ont cités dans un concert unanime d'admiration. Par les œuvres conservées, nous pouvons du moins juger des œuvres perdues, et, en prenant pour mesure le degré de beauté qui nous a été donné d'apprécier, notre esprit peut s'élever à la compréhension de ces types parfaits; le mérite des copies nous dit assez la beauté des modèles; les marbres de Cléomènes, l'Apollon; le Méléagre, les Niobides, etc., les bronzes de Naples, le Faune, le Mercure, l'Orateur, permettent à notre imagination de concevoir ce qu'ont dû être les marbres de Scopas et de Praxitèle, les bronzes de Myron et de Polyclète. Mais il est une branche de la sculpture antique disparue tout entière; ses monuments anéantis n'ont laissé aucun fragment, aucune trace; perte d'autant plus déplorable, que dans nulle autre partie de ses arts la Grèce ne comptait, à son propre jugement, des chefs-d'œuvre plus renommés : c'était cette statuaire colossale, qui brilla aux plus beaux siècles, sous le génie des plus grands maîtres; Phidias la créa; les pensions des villes, les revenus énormes dont jouissaient les temples, fournirent à l'exécution de ses œuvres; l'or, l'argent, l'ivoire, les matières les plus précieuses, les ressources de tous les genres d'ornement, furent employés à profusion dans ces ouvrages aux dimensions gigantesques. Empreinte ainsi d'un caractère grandiose de force et de richesse, cette sculpture fut véritablement la sculpture religieuse en Grèce; elle frappait les esprits du sentiment de ces dieux homériques assis, resplendissants d'or et de pierreries, sur leurs trônes d'ivoire, ces divinités que l'imagination des peuples enfants avait créés dans l'Olympe, le génie de Phidias les donnait, dans tout leur prestige et leur éclat, à la terre; les temples étaient remplis de la majesté du colosse divin. A côté de cet art tout-puissant sur des esprits impressionnables, s'élevait, à l'aide du marbre seulement, et par des procédés tout différents, un autre art, admirable sans doute dans sa perfection, mais dont les procédés mêmes et les proportions réduites ne pouvaient atteindre à de tels effets.

La richesse même de ces statues devint naturellement la première cause de leur destruction et de leur perte. Bien avant Denys, bien avant Verrès, les tuniques et les barbes d'or des divinités tentèrent des cupidités sacriléges; dépouillés de la sorte, les dieux s'en allèrent morceau par morceau, emportant avec eux l'art qui les avait fait naître; il ne resta plus, pour le rappeler au souvenir, que quelques descriptions enthousiastes, quelques monuments figurés, représentations infiniment petites de ces œuvres colossales. A l'aide des textes, des pierres gravées et des médailles, un savant instigateur du passé, M. le duc de Luynes, a cherché à restituer la fameuse Minerve du Parthénon. Dans une statue de neuf pieds, réduction des deux tiers de la Minerve de Phidias, il a combiné l'or et l'argent avec l'ivoire; et mettant en œuvre, de la sorte, les mêmes éléments de richesse et d'éclat, il a fait revivre dans ses effets généraux la statuaire chryséléphatine. M. Simart s'est chargé de l'exécution de l'ouvrage. Nous ne saurions trop louer cet acte d'un artiste distingué, qui attaque avec une fière modestie une tâche aussi délicate, sûr d'avance de rester au-dessous de l'immense réputation de son modèle, après un travail rempli de périls et de difficultés.

La déesse est représentée debout; sa tête est coiffée d'un casque à trois aigrettes; un sphinx est accroupi, sous le cimier; les griffons veillent sur les côtés, et huit chevaux de face s'élancent de la visière; placée sur la poitrine, au milieu de l'égide, la terrible Méduse est entourée de serpents qui dardent en avant leurs têtes sifflantes; la main gauche tient une lance et s'appuie légèrement sur le bouclier; la main droite, élevée à la hauteur du sein, porte une statuette d'une Victoire ailée offrant à la déesse une couronne d'or; Minerve est vêtue du peplum et de la longue tunique; à ses pieds un énorme serpent se dresse sur ses nœuds enroulés.

Certes l'œuvre a un mérite réel; elle est en somme bien comprise, son aspect est noble et imposant; son style est sévère et harmonieux dans son ensemble et vraiment heureux dans quelques-uns de ses détails. Cette combinaison inusitée à nos yeux des métaux, cette innovation artistique surprend l'attention et la captive; mais, suivant nous, quelques défauts d'exécution ont diminué peut-être un peu de l'effet qu'on pouvait attendre des procédés puissants de cette statuaire. C'est bien là la Minerve de Phidias que Platon, Pline et Pausanias nous ont décrits, et que nous voyons sur les tétradrachmes d'Athènes; mais, quelque petite que soit la figurine de la médaille, elle indique une action. Sous la tunique aux plis larges et flottants le mouvement se devine; la vierge majestueuse va s'avancer; *vera incessu patuit dea.* Ainsi le terrible Moïse assis de Michel-Ange se lève devant ce peuple dont son regard comprime la révolte; la tête est froide et

Salon de 1855. — La Minerve du Parthénon, par M. Simart.

semble manquer d'expression et de caractère; ce n'est pas la régularité géométrique des traits qui fait la beauté grecque, c'est leur noblesse. Si l'art moderne a marqué son indépendance en s'emparant du visage humain pour en altérer la tranquille surface, et pour y peindre les sentiments et les résolutions de l'âme, il n'est pas à dire pour cela que l'art antique le laissa calme en le faisant inerte. L'art ancien est comme les dieux qu'il crée, terribles sans colère et puissants sans efforts; mais, pour être contenues, leurs passions n'en ont pas moins la vie. Ce péplum sans mollesse et sans plis, et pour ainsi dire appliqué au corps, enlève à la figure de l'élégance et de l'ampleur; le bras gauche tombe gracieusement sur le bouclier qu'il soutient, mais un mouvement recherché gêne le bras droit et le resserre à la hanche. La statuette de la Victoire est un morceau remarquable de délicatesse; les détails du bouclier qui représentent le combat des dieux et des géants sur la partie convexe, et le combat des Amazones et des Athéniens sur la partie concave, sont traités avec une grande habileté; mais M. Simart nous a paru moins heureusement inspiré dans son principal bas-relief, celui du piedestal; les dieux sont rangés autour de Pandore, qui vient de naître, et apportent à l'envi leurs dons à la fille de Vulcain, nouvellement venue parmi eux. Dans ce travail on sent quelque peu la manière; l'artiste s'est laissé dominer malgré lui par le goût et les habitudes modernes; il s'est séparé de son modèle, et diverses attitudes des dieux, plus contournées et tourmentées, jettent la composition dans un sentiment opposé à celui du sujet général; et ce style maniéré de nos jours nous éloigne singulièrement de cette simplicité élégante, de cette pureté, dont les frises du Parthénon et le vase célèbre des *Médicis* nous ont laissé l'exemple.

En dehors de la disposition générale de cette figure, l'emploi des procédés matériels, mis en œuvre par MM. Duponchel et comp., sous la direction de M. Simart, présentait des difficultés sérieuses; les textes anciens se taisent complétement sur les moyens d'exécution mis en pratique dans ces simulacres; sans doute, sur des âmes de bois, les artistes devaient fixer des plaques d'or ou de métal, battues au marteau et ciselées ensuite; la statue s'élevait par compartiments sur ces armures préparées. C'est ce qu'il faut conclure d'un passage de Lucien, dans lequel cet auteur nous apprend que les images des dieux, si splendides extérieurement, étaient rongées à l'intérieur par les insectes et les rats : admirable rapprochement à faire, pour un philosophe, avec la splendeur humaine. On doit penser encore que sur ces feuilles d'or, plus ou moins épaisses, se nuançaient les diverses couleurs, d'après les habitudes de l'architecture et de la sculpture polychromes généralement suivies à cette époque. Il est donc douteux que les Grecs aient employé ces teintes vertes, pâles et effacées, dont M. Simart a fait usage pour la tunique de sa Minerve, et avec lesquelles disparaissent, par le fond même qui les absorbe, toute vivacité et tout éclat. Quant à l'ivoire, cet élément si important dans un travail de ce genre, faute de pouvoir trouver dans le commerce des défenses suffisamment grandes pour certaines parties de la statue, l'artiste a eu recours à l'ivoire fossile; dans trois morceaux différents il a trouvé les deux bras et la figure; ainsi il a évité ces rajustages dont l'effet aurait été probablement vicieux; mais il est résulté de ce choix un inconvenient, c'est qu'au ton vif et transparent de l'ivoire s'est substitué un ton mat et terne, impuissant à rendre la fermeté des chairs et leur animation. L'embarras était grand. Comment débiter cet ivoire? comment le traiter ensuite pour l'assouplir suivant la destination qu'il doit recevoir? comment l'amollir, en un mot? C'est là le secret; secret que les anciens ont connu et qu'ils ont mis en pratique dans des proportions que la science chimique peut nous rendre aujourd'hui explicables. Quoi qu'il en soit des défauts que nous venons de signaler dans une œuvre recommandable par d'éminentes qualités, la tentative a réussi. Aussi nous sommes grandement redevables à M. le duc de Luynes; son savoir et son bon goût ne se sont arrêtés devant aucune difficulté, comme sa libéralité n'avait reculé devant aucune dépense; en nous montrant les ressources de la statuaire antique, M. le duc de Luynes nous a indiqué la puissance de ses moyens. L'art moderne peut se rendre compte maintenant du parti qu'il peut tirer de ces alliances de métaux et de matières diverses. Ce n'est pas que nous lui conseillions d'élever des colosses d'or et d'ivoire; les temps sont passés de ces munificences des peuples; mais qu'il aille au meilleur marché, que le bronze remplace l'or et l'argent, que le marbre remplace l'ivoire; pourquoi ne pas combiner, comme dans l'antiquité et au dix-septième siècle, les marbres, le porphyre, l'albâtre, etc.? Si les statues de la villa Borghèse, celles de Munich, la Zingarella, la Vénus, les Prisonniers barbares du Louvre, ne nous avaient assurés déjà de la justesse de cette pensée, la Minerve restituée en serait la démonstration la plus complète.

HENRI LAVOIX.

Chronique musicale.

Voici une semaine fertile en événements, — en avénements, si vous le préférez. — Un ouvrage bouffe au Grand-Opéra. — Un opéra-comique en trois actes et quatre tableaux. — Une reprise au Théâtre-Italien. — Sans compter le reste. Commençons par le Grand-Opéra, à qui l'honneur du pas appartient incontestablement.

Le genre bouffe y est peu cultivé, et, par conséquent, y réussit peu. Les acteurs n'en ont pas l'habitude. Ils sont à peu près comme les Allemands du temps de Mme de Staël, qui se faisaient légers en se jetant par la fenêtre. Ils croient qu'ils n'en feront jamais assez. Ils exagèrent tout, et leur rire n'est le plus souvent qu'une grimace. Il faut en toute chose du tact et de la mesure : mais c'est la plaisanterie qui en exige le plus, et la mesure ne s'acquiert qu'au prix d'un long et continuel exercice. Lors donc que l'Opéra annonce qu'il va se mettre en gaieté, il y a toujours lieu de trembler pour les suites, car je ne connais rien de plus triste qu'une plaisanterie manquée.

Le sort d'une pièce gaie dépend des acteurs beaucoup plus encore que celui d'une pièce sérieuse. Et cela est plus vrai peut-être de la musique que de la poésie, ou de ce qui en tient lieu à l'Opéra. Il y a douze ans, le directeur d'alors pensa un instant à faire traduire et jouer sur la scène de la rue Lepelletier l'*Italiana in Algeri*. Ce fut Rossini lui-même qui l'en dissuada. Il y a dix à parier contre un que l'*Italienne à Alger* aurait été, à l'Opéra, d'une gaieté funèbre, et que ni Mustapha ni Thadée n'y auraient une seule fois déridé les spectateurs.

Pantagruel, dont il est temps de parler, a pourtant fait rire, pendant quelques moments. C'est quand les écoliers de Paris, célébrant les funérailles de leur professeur Braccardo, envahissent le théâtre, affublés de longs manteaux noirs, et chantent en chœur une parodie grotesque du *De profundis*. Ce fait même confirme les observations qui précèdent. Le chœur, chez nous, est à l'abri du danger où tombent nos acteurs : son défaut habituel n'est pas de faire trop, mais, au contraire, de ne point faire assez.

Il semble que ces types célèbres créés par Rablais auraient dû allécher plus souvent les faiseurs de nos scènes lyriques. Je ne sais pourtant pas d'autre tentative que celle de Grétry, qui fit, en son temps, *Panurge dans l'île des Lanternes*, ouvrage abandonné aujourd'hui et dont on ne connaît plus guère que l'ouverture.

M. Trianon a pris de Rabelais le personnage de Gargantua et celui de Panurge. Son Pantagruel, déguisé sous les traits délicats et les formes sveltes de Mlle Poinsot, n'a rien de commun avec le héros du facétieux curé de Meudon. Quant aux incidents de sa fable, ils lui appartiennent en propre.

Pantagruel, réduit aux proportions d'un jeune étourdi de bonne maison, conte fleurette à la fille du tavernier Jean Jeudy, et, plutôt que de lui voir épouser Dindenault, le marchand de moutons, se résout à l'enlever. Ses camarades du quartier latin complotent avec lui ce beau coup, et viennent à cet effet célébrer le verre à la main les funérailles de maître Braccardo dans la taverne de Jean Jeudy, le jour même où le mariage doit s'accomplir. Pantagruel ignore que son père Gargantua est venu à Paris, sur le bruit de ses fredaines, et qu'il s'est logé chez Jean Jeudy, dont la fille est sa filleule. Au moment où Nicette va disparaître, Gargantua se montre et fait échouer l'expédition.

— Eh! quoi, monsieur mon fils...

De maître Jean Jeudy vous enlevez la fille!

Pantagruel, pris en flagrant délit, se tire d'affaire comme tous les écoliers passés, présents et futurs.

— Ce n'est pas moi, c'est Panurge.

Et Panurge avoue.

— En ce cas, Panurge rendra l'honneur à Nicette en l'épousant.

Elle n'a pourtant pas perdu le moins du monde ce que le bon seigneur veut qu'on lui rende. Mais Nicette ne réclame pas, et Gargantua emmène tout le monde en Touraine, où les épousailles se feront à ses frais.

Voilà une action assez bien nouée, car Dindenault n'a pas renoncé à son infidèle, et Panurge, qui n'est pas un sot, voit bien quel rôle lui est destiné. Mais le second acte ne tient aucune des promesses du premier. Panurge, qui a réfléchi après boire, déclare qu'il ne veut plus se marier, et Gargantua ne dit plus mot de l'honneur de Nicette. Celle-ci a parlé de mariage à Pantagruel, qui n'a voulu parler que d'amour. Elle retourne donc très-sagement à Dindenault, lequel retrouve sa maîtresse comme il l'a perdue, sans s'en mêler le moins du monde.

Et le combat finit faute de combattants.

Intrigue nulle, et second acte vide. Ce n'est pas assez de l'histoire des moutons noyés pour le remplir.

J'ai déjà dit un mot du chant funèbre parodié par l'orchestre et par le chœur. C'est une bouffonnerie spirituelle. Les écoliers l'interrompent tout à coup, jettent aux vents leurs lambeaux de crêpe et entonnent un air à boire. Ce morceau est très-gai, très-vif, et d'un rhythme entraînant. C'est, à mon sens, le meilleur de la partition. Il faut citer encore, dans le premier acte, la *musette* sur laquelle défile le cortége matrimonial de Dindenault, laquelle est pleine de grâce et finement instrumentée; — l'air de Gargantua : *Cuisinier! quel superbe office!* qui a de la franchise et se développe bien; — l'entrée du marchand de moutons : *Jean-Blaise Dindenault*, etc., phrase musicale assez comique, et la cavatine de Nicette, dont le style est élégant.

Il y a, au second acte, quelques jolies phrases et des détails fort gais dans la scène où Dindenault raconte ses mésaventures. Mais, en général, on avait le droit d'attendre infiniment mieux de M. Labarre, musicien d'un grand mérite, très-habile harmoniste, mélodiste abondant et facile, à qui je connais enfin beaucoup plus de talent qu'il n'en a mis dans *Pantagruel*.

L'Opéra-Comique est entré dans la lice, deux jours avant l'Opéra, avec un ouvrage en trois actes, intitulé : *les Saisons*, paroles de MM. Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Victor Massé. C'est un long poëme pastoral, avec une action assez commune, malheureusement, et trop languissante. Le père Nicolas ne veut pas que son fils Pierre épouse Mlle Simonne, jeune fille ornée d'une foule d'attraits et de vertus, mais qui n'a que cela. Il préfère Mlle Zénobie, dont la conduite est fort suspecte, ainsi que le caractère, mais qui a du bien au soleil. Pierre méprise ce calcul et tient à Simonne plus qu'à sa vie. Son attachement est si fort qu'il résiste à toutes les épreuves, et même à l'accident qui prive sa maîtresse de la lumière. Simonne a l'imprudence de s'endormir *sous la croix*, malgré l'exemple récent du malheur arrivé à une paysanne du village, et elle se réveille aveugle. C'est un cas médical fort rare, j'imagine, et qui mériterait d'être communiqué à l'Académie; on aurait bien dû nous dire dans quel pays la croix a une si maligne influence. Après une interminable série d'affronts et de malheurs, Simonne recouvre enfin la vue et s'unit à son amant devant le curé. Je passe, pour abréger, sur les brutalités du père Nicolas, les roueries de Mlle Zénobie, les violences de Jacques Ballu et les sottises de Thibaut. Le premier acte se passe en été, un jour de moisson, le second en automne, au moment de la vendange, le troisième en hiver, un soir où il neige, et le mariage se célèbre au printemps. De là ce titre des *Saisons*. Chaque acte débute par une description poétique et musicale du temps qu'il fait, des travaux ou des jeux de la saison. On passe ainsi en revue successivement la moisson, la vendange et la veillée, embellie par les danses villageoises et les petits jeux innocents. On entend une cavatine sur le pain, une ronde sur le vin, etc. Il y a çà et là de fort jolis vers et des scènes bien écrites, qui prouvent que les auteurs sont des littérateurs élégants, si non des poëtes dramatiques. Mais, au théâtre, le style peut-il tenir lieu d'intrigue, de caractères et de situations?

M. Victor Massé est incontestablement un musicien de mérite. Son harmonie est distinguée, son instrumentation pleine, sonore, vigoureuse, et suffisamment variée. Il n'est pas si riche en mélodies originales qu'en combinaisons harmoniques et en effets d'orchestre, mais il trouve de temps en temps des phrases heureuses et expressives; il a de la poésie et du coloris. Tout le monde, sans doute, remarquera une assez longue ritournelle par où commence le final du premier acte. On ne saurait mieux peindre le calme mélancolique du crépuscule par un beau soir d'été. C'est comme un paysage de Corot. L'air du père Nicolas sur les mérites du blé et du pain est heureusement inspiré; le chant y est parfaitement approprié aux paroles et les fait valoir. Les couplets de Thibaud, vers la fin du premier acte, sont très-comiques, et viennent fort à propos ranimer l'auditeur, un peu engourdi par une trop longue suite de morceaux qui ont tous à peu près la même couleur. L'air de Zénobie : *J'hérite, j'hérite*, ne manque pas de gaieté, et le trio qui suit, entre Zénobie, Jacques Ballu et le père Nicolas, commence par un très-joli ensemble. On regrette que la seconde partie de ce morceau soit si commune. L'air de Simonne, au troisième acte, a été justement applaudi, ainsi que son duo avec Pierre, où l'on remarquera une phrase très-distinguée, pleine d'accent et de passion.

Le temps et l'espace me manquent pour louer tout ce qu'il y a de bon dans cette partition, et l'on me permettra de laisser de côté tout ce qui m'a paru médiocre et lourd.

L'auteur s'y est trop complu, ce me semble, au genre pastoral, et ne s'est pas assez préoccupé, au premier acte surtout, de varier les sensations de son auditoire. Par compensation, je crois que dans les deux derniers actes il aurait gagné à prendre la passion un peu moins au tragique, à laisser à sa musique le costume villageois, même alors que la situation s'assombrit et devient violente. Le duel à coups de poings de Pierre avec Jacques Ballu, bien qu'inspiré par un sentiment très-sérieux, avait un côté comique qui aurait dû être rendu, et l'œil poché du héros ne méritait pas les mêmes accents mélodramatiques ni les mêmes accords qu'un coup d'épée. Mais il y a là des nuances très-difficiles à saisir, et qui, dans tous les temps, ont été le secret des grands maîtres. Voyez, par exemple, l'interrogatoire de Ninette, dans la *Gazza ladra*, ou la terreur de Leporello devant la statue du commandeur.

Je ne finirais pas si je voulais dire tout ce que Mlle Duprez, qui n'avait eu qu'une semaine pour apprendre le rôle de Simonne, y a montré d'intelligence dramatique et musicale, tout ce qu'elle y a mis d'art, de mesure, d'expression juste et de passion. Malheureusement elle crie parfois, au second acte et au troisième, et, plus malheureusement encore, on l'applaudit surtout quand elle crie. Est-ce qu'on ne voit pas tout ce que ces applaudissements-là ont de cruel?

Le Théâtre Italien a repris *Ernani*, avec Mme Frezzolini dans le rôle d'Elvira, et M. Mongini dans celui du héros aragonais. M. Angelini jouait celui du vieux Sylva, et M. Graziani celui de Charles-Quint, qu'il a déjà rempli les années précédentes. M. Graziani est en progrès à beaucoup d'égards. Son jeu n'est plus aussi maladroit qu'il l'était jadis, et il représente son personnage d'une façon assez convenable. Il a appris à colorer son chant, et ne cherche plus uniquement le succès dans l'exagération de la sonorité. Il *phrase* bien. Il a des nuances. Il a dit certains passages *mezza voce*, et avec grâce. On doit l'encourager dans cette voie, et regretter seulement qu'il n'y soit pas entré plus tôt, car sa voix semble avoir déjà perdu quelque chose de ce timbre velouté qui lui donnait tant de prix. M. Angelini n'en est pas encore là : mais il y arrivera infailliblement, s'il continue. Y a-t-il du bon sens à crier ainsi, quand on a reçu du ciel une voix si sonore, et qu'on pourrait suffire sans le moindre effort à toutes les exigences du compositeur?

Quant à M. Mongini, que nous n'avions encore vu que dans *Lucia di Lammermoor*, cette seconde épreuve lui a beaucoup mieux réussi que la première. Il a bien dit son air : *Come rugiada al cespite*, et les applaudissements de l'auditoire le lui ont prouvé à plusieurs reprises. Sa voix est fraîche, bien timbrée, charmante; elle s'élève facilement, les *la* et les *si* ne lui coûtent aucun effort. Il soutient ces notes extrêmes, les enfle et les diminue comme des notes du *médium*. Il a l'émission naturelle et la prononciation nette. Peut-être, avec du temps et beaucoup de travail, nous rendra-t-il un jour Mario, j'entends le Mario d'autrefois, celui qui chantait *Lucia* et *la Sonnambula* avec tant de distinction et de charme, et qui consolait presque Mme Persiani de n'avoir plus Rubini pour partner. M. Mongini ne

crie jamais, et je lui en fais mon compliment de grand cœur. Dans tous les temps ce fut une qualité : aujourd'hui c'est une vertu.

Mme Frezzolini chante le rôle d'Elvire en grande cantatrice. On ne saurait avoir une volonté plus énergique, un style plus élégant et plus noble, une expression plus poétique et plus passionnée. C'est une admirable artiste, qui nous laissera bien des regrets... hélas! cela commence déjà. Pourquoi les chanteurs ne peuvent-ils, comme les pianistes, remplacer leur instrument fatigué par un instrument neuf? Ou bien, pourquoi n'ont-ils pas le courage de renoncer une fois pour toutes à certains applaudissements, et à des succès qu'il faut payer trop cher?

C'est ce qu'a su faire Mme Alboni, qui, dit-on, vient d'être engagée au Théâtre-Italien pour trois ans, où elle doit recueillir l'héritage de Mme Borghi-Mamo. Il y a pourtant des rôles que Mme Alboni ne peut plus ou ne veut plus jouer, Arzace, Malcolm, etc. C'est une question de costume. Comment résoudra-t-on la difficulté?

M. Chevé a donné dernièrement un concert où une assemblée nombreuse a pu juger les résultats qu'il obtient, et qui sont très-satisfaisants. Ses élèves exécutent avec beaucoup d'ensemble et de goût des morceaux parfois assez difficiles, tels que la *Marche hongroise* de Chelard. Ils lisent à première vue. Ils écrivent sous la dictée. Ce sont des faits incontestables, et dont il faut reconnaître la valeur. Si leur exécution pèche à quelques égards, si l intonation n'est pas toujours sûre, — chez les femmes principalement, — on doit remarquer qu'une école de lecture musicale n'est pas une école de chant, qu'on ne s'y occupe ni de l'émission de la voix, ni du *portamento*, qu'on n'y pratique aucun des exercices nécessaires pour former l'organe vocal et régler ses mouvements. MM. Jules Lefort, Léon Jacquart et Louis Lacombe avaient prêté à cette fête musicale, célébrée en l'honneur de P. Galin, le concours de leur talent, qui a été dignement apprécié, et vivement applaudi, comme toujours.

Le concert de *la France musicale* a été remarquable par l'apparition d'une artiste qui ne s'était pas encore mise en contact avec le public, bien qu'elle y eût tous les titres du monde, et qu'elle n'eût qu'à se nommer pour attirer l'attention. Fille de l'un des plus illustres maîtres de l'école française, Mlle Nicolo n'est pas seulement une pianiste habile, c'est aussi un compositeur très-distingué. Elle a de la science et de l'imagination. Elle trouve des mélodies heureuses, les présente bien, les développe à merveille. S'il y a quelque chose à lui reprocher à cet égard, c'est peut-être une trop facile abondance. Non-seulement elle écrit bien pour son instrument, mais elle connaît tous les mystères de la symphonie, et sait faire chanter toutes les voix de l'orchestre sans que la maigre et sèche sonorité du piano perde trop à la comparaison. C'est là un grand art. Son concerto en *ré mineur* et sa *Fantaisie* pour piano et orchestre ont obtenu les vifs applaudissements du public et l'estime raisonnée de tous ceux qui pouvaient apprécier la difficulté et le mérite de l'œuvre accomplie.

A ce concert Mme Miolan-Carvalho, qui a quitté l'Opéra-Comique, — comment l'Opéra-Comique a-t-il pu la laisser partir? — et qui va bientôt débuter au Théâtre-Lyrique, a chanté deux cavatines italiennes avec une correction, une élégance de style, une grâce, un charme incomparables. Qui pourrait aujourd'hui disputer à Mme Miolan la succession de Mme Damoreau, qui est restée vacante pendant tant d'années?

Chaque saison a ses fleurs et ses fruits. Or nous sommes dans la saison des albums. En voici de toutes les couleurs, de toutes les grandeurs, de toutes les épaisseurs, de bruns, de verts, de roses, tous plus ou moins dorés, ceux-là à l'italienne, ceux-ci à la française. C'est d'abord l'album de M. Strauss, — je m'en rapporte pour le moment à sa signature, — contenant trois séries de valses, une scottish et deux polkas. C'est l'album de M. Abadie, où vous trouverez six jolies romances ou chansonnettes : *l'Apôtre*, *Manon la brune*, *le Journal du canton*, *Grisette*, *Comment sont faits les Anges*, etc. *Grisette* a beaucoup de grâce et de gaieté, et *Comment sont faits les Anges* est une mélodie fort courte, mais d'une simplicité très-distinguée. M. Gustave Nadaud publie aussi son *album*, qui est de lui tout entier, comme à l'ordinaire. Il vous offre six compositions nouvelles : *Cheval et Cavalier*, *la Forêt*, *Lanlaire*, *le Pêcheur silencieux*, *l'Aveu*, *des Bêtises*. — *Lanlaire* et *des Bêtises* sont deux chansonnettes fort gaies, comme on les aime à la fin d'une soirée; *la Forêt* et *l'Aveu*, deux morceaux pleins de fraîcheur et de grâce, le dernier surtout; mais je les donnerais tous deux, et bien d'autres encore, pour *Cheval et Cavalier*, petit poëme où tout est neuf, le cadre, la forme et le coloris. On ne saurait peindre la passion d'une manière plus heureuse, plus piquante, et lui donner une expression plus énergique. Cela vaut de tout point *le Message*, qui a eu tant de succès. Tout le monde voudra chanter *Cheval et Cavalier*. Mais tout le monde n'y réussira pas.

Le *Livre du Bon-Dieu* est un recueil de pièces de poésie où M. Edouard Plouvier célèbre les merveilles et les bienfaits de la création d'une façon tout à fait originale. On peut s'en faire une idée par les titres même : *Madame la Terre*, *le chevalier Printemps*, *monseigneur l'Eté*, etc., etc. Toutes sont pleines de pensées heureuses et de vers très-bien tournés, et M. L. Darcier y a joint des chants assez simples, mais fort expressifs, sorte de déclamation mélodieuse, à laquelle son exécution doit donner un admirable accent.

Enfin M. Félix Godefroid publie, de son côté, un recueil de morceaux de piano du même genre que ceux qui lui ont fait depuis quelques années une réputation si brillante : *Plaintes d'une Captive*, *l'Ange du berceau*, *Souvenirs d'Ecosse*, *un Soir aux Alpes*, etc. L'un d'eux a pour thème le chœur si connu de Grétry, *la Garde passe*, etc. M. Félix Godefroid est un musicien poëte, comme M. Nadaud est un poëte musicien. Toutes ces publications nouvelles font honneur au goût et à l'intelligence de M. Heugel; elles sont accompagnées de charmantes lithographies, et gravées avec la correction et l'élégance que le jury de l'Exposition a très-justement récompensées le mois dernier.

Et ne terminons pas cette rapide revue sans signaler six romances fort jolies que vient de faire paraître M. Armand Saintis, jeune musicien peu connu jusqu'ici, et qui mérite de l'être, puisqu'il joint à une mélodie simple et gracieuse une harmonie très-correcte. *La Fille du Bengale*, *l'Ange de Charité*, *Marie*, *Fleur d'Amour*, *le Retour de Piétro* et *la Tristesse d'un Ange*, seront dans peu sur tous les pianos.

G. HÉQUET.

Fragment des Mémoires inédits de Devismes.

Né à Paris en 1745, mort à Caudebec en 1819, Devismes est peu connu de nos jours, et cependant peu d'hommes ont fait plus de bruit en France dix ans avant la révolution de 89. — De 1778 à 1780 il fut directeur de l'Opéra, c'est-à-dire à l'époque des grandes querelles musicales qui partageaient la société parisienne en Lullistes, Ramistes, Gluckistes et Piccinistes. Ne pouvant réformer les abus, il se retira; mais les liaisons que, comme fils d'un sous-directeur des fermes, il avait eues avec le grand monde, se continuèrent et s'accrurent, et, dans de graves circonstances, le protégé de Marie-Antoinette rendit des services à la famille royale : lié avec Mirabeau, il devint un personnage secondaire qui ne fut pas sans influence sur des résolutions décisives pour l'intérêt du pays.

Auteur d'une *Pasilogie, ou la Musique considérée comme langue universelle* (Paris, 1806, in-8°), Devismes a laissé onze manuscrits, dont un seul peut-être a de la valeur et m'a fait acheter la collection. « Devismes avait annoncé, dit la *Biographie des contemporains*, par Alphonse Rabbe, page 1365, des *Mémoires sur sa vie*, avec des notes et des anecdotes sur les personnages qu'il avait connus; mais cet ouvrage n'a point paru. »

Il paraîtra, je l'espère; car il me semble un des livres les plus curieux sur la seconde moitié du dix-huitième siècle, et je m'occupe de le réduire et de le revoir pour l'impression. Ces Mémoires révèlent tant de faits inconnus et d'une importance incontestable, que je regarde comme un devoir de leur chercher un éditeur. Ils sont écrits avec esprit et facilité, abandon et franchise; l'*humour* y pointe et les assaisonne : ils seront lus avec plaisir par les gens du monde et consultés avec fruit par les historiens. Voici une partie de l'Introduction.

JULIEN TRAVERS.

INTRODUCTION. — A MA FILLE.

Tu me demandes de rassembler les histoires, les anecdotes, les aventures que je t'ai contées pendant ta jeunesse. A tes yeux, c'est un moyen de vivre et de converser encore avec ton père quand la mort nous aura séparés.

Eh bien! je prends la plume; mais n'attends pas que je donne à cet écrit le titre fastueux de *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne-Pierre-Jacques Devismes, tirés d'un manuscrit autographe*. Non, ma vie n'a rien eu d'assez remarquable pour exciter l'intérêt du monde, et mon intention n'est pas d'appeler sur moi les regards des siècles futurs.

Ce n'est pas cependant que personne, en France, puisse se vanter d'avoir exercé une puissance égale à la mienne, puisque je me suis vu plusieurs années propriétaire de l'Olympe, des Enfers et de l'univers tout entier; qu'Armide, Arcalaüs, Alcindor ne pouvaient opérer aucun enchantement sans mes ordres; que les héros les plus fameux, et jusqu'à l'invincible Renaud, étaient à mes gages; qu'ils venaient chaque mois à ma caisse toucher leurs appointements; que moi, chétif, j'ai livré des batailles, pris des villes, bâti des temples et des palais; que j'ai mis Apollon et Neptune aux arrêts, Vénus à l'amende et l'Amour au secret; et qu'enfin Jupiter, le plus grand des dieux, attendait forcément lui-même mon coup de sifflet pour manifester sa puissance. — Mais comme tout ce a n'a rien qui étonne les Parisiens, et que d'ailleurs ils se croient autorisés, moyennant quarante-huit sous, à censurer les plans de bataille, les gestes des héros, et plus encore l'habileté du commandant, je bornerai cet ouvrage à des notes confidentielles, que je vais écrire pour ton amusement.

Il est assez naturel que, voulant tracer le tableau de ma vie, je te parle des auteurs de mes jours. C'est te donner la preuve que je ne suis point bâtard. Aussi mon premier chapitre va te faire voir, comme on dit, ton grand-père.

Je ne pousserai pas plus loin mes recherches sur notre généalogie : elle se perd dans la nuit des temps comme celle de tous les humains, et tous les humains n'ont qu'une seule et même origine. Ecoute à ce sujet une anecdote du grand siècle.

Quelques ennemis d'un ambassadeur d'Espagne à la cour de Louis XIV voulurent jeter sur sa naissance des soupçons dans l'esprit du roi. A la cour une basse extraction?... La fierté du monarque s'en offensa. Un jour qu'il donnait audience aux ambassadeurs, il adressa ces paroles à celui d'Espagne : « Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, qu'on prétend que votre naissance ne vous donne pas le droit de figurer à ma cour. » — « Sire, lui répondit l'ambassadeur, mon origine remonte aux temps les plus anciens, et je le prouve : Noé eut trois fils, Sem, Cham et Japhet; le roi, mon maître, descend du premier, Votre Majesté du second et moi du troisième.

Vois, ma fille, duquel des trois tu veux descendre.

. . . .

. . . .

Je vais commencer par Pannard, l'homme avec qui j'ai le plus vécu et que j'ai le plus aimé.

Ce bon Pannard, que l'on a surnommé le la Fontaine du vaudeville et le père du vaudeville moral, joignait à une grande sagacité d'esprit la simplicité d'un enfant. Insouciant sur tous les objets des ambitions humaines, il ne possédait rien au monde que quelques amis. Ses mœurs étaient si douces et son humeur si égale qu'il n'en perdit jamais aucun. Mon père était en tête de ces amis dévoués, et il avait pour le poëte tous les égards dus à son mérite. Il était son bienfaiteur : il le logeait, le nourrissait, l'habillait des pieds à la tête deux fois par an, lui fournissait l'argent nécessaire à ses petites fantaisies, et tout cela de manière que nul n'aurait pu dire lequel des deux était l'obligé : voilà bien comme il faut exercer la bienfaisance.

Pannard était le familier ou plutôt l'enfant de la maison; il passait sa vie avec nous, soit à la ville, soit à la campagne, mais sans aucune espèce de gêne de part ni d'autre. Souvent il s'absentait plusieurs jours de suite, sans dire où il allait; alors seulement il nous donnait des inquiétudes; nous craignions pour lui mille accidents. Nous l'aimions tous, et il nous le rendait bien : il jouait avec nous dans notre enfance, et nous donnait toujours quelque leçon de sensibilité. Son bonheur, à la campagne, était de ramasser les limaçons du jardin, de les mettre dans un pot et de les porter doucement à la rivière. Cet excellent homme est mort le 30 juin 1765, âgé de soixante-quatorze ans. Tous ses amis l'ont pleuré, et Favart a fait en un vers son panégyrique :

> Il chansonna le vice et chanta la vertu.

La collection de ses œuvres, en 4 vol. in-12 (*Théâtre et Œuvres diverses* de M. Pannard; Paris, Duchesne, 1763), que mon père fit imprimer, a en tête un portrait gravé par Chenu, et dans l'avertissement une peinture encore plus fidèle de l'auteur par l'auteur lui-même : elle est en vingt-six vers.

Ces quatre volumes offrent l'image de son âme enjouée et pleine de sentiments nobles et délicats. Sa poésie est simple, distinguée et originale. Les plus saines maximes de la morale, les plus justes critiques des travers du siècle sont le fonds de ses couplets, don le succès fut prodigieux.

Pannard a souvent célébré notre famille, au nom de la reconnaissance et de l'amitié. Le quatrième volume de ses œuvres renferme des compliments, des chansons, des pièces fugitives adressées à ma mère.

Quand on voulut réunir tant de charmantes fugitives, sait-on dans quel meuble précieux elles étaient gardées? J'ai honte de le dire : tout était pêle mêle dans sa boîte à perruques. Des chiffons de papier déchirés, presque illisibles, couverts de poudre et de pommade, tels furent les éléments de l'édition de 1763, la seule qui existe. Pannard nous laissa faire, et, soit insouciance, soit modestie, il refusa de nous aider.

Mon père tenait à ce que la bonne et joviale figure du poëte fût connue de la postérité. Un peintre saxon le fit à la hâte, presque malgré l'original; ce portrait est parlant. Tout le monde en faisait compliment au peintre. Qu'en pensez-vous? dit ma mère à Pannard. — Madame, il m'a fait les yeux trop petits. — Cela peut être, dit le peintre, car je ne les ai jamais bien vus : vous dormiez tout le temps des séances.

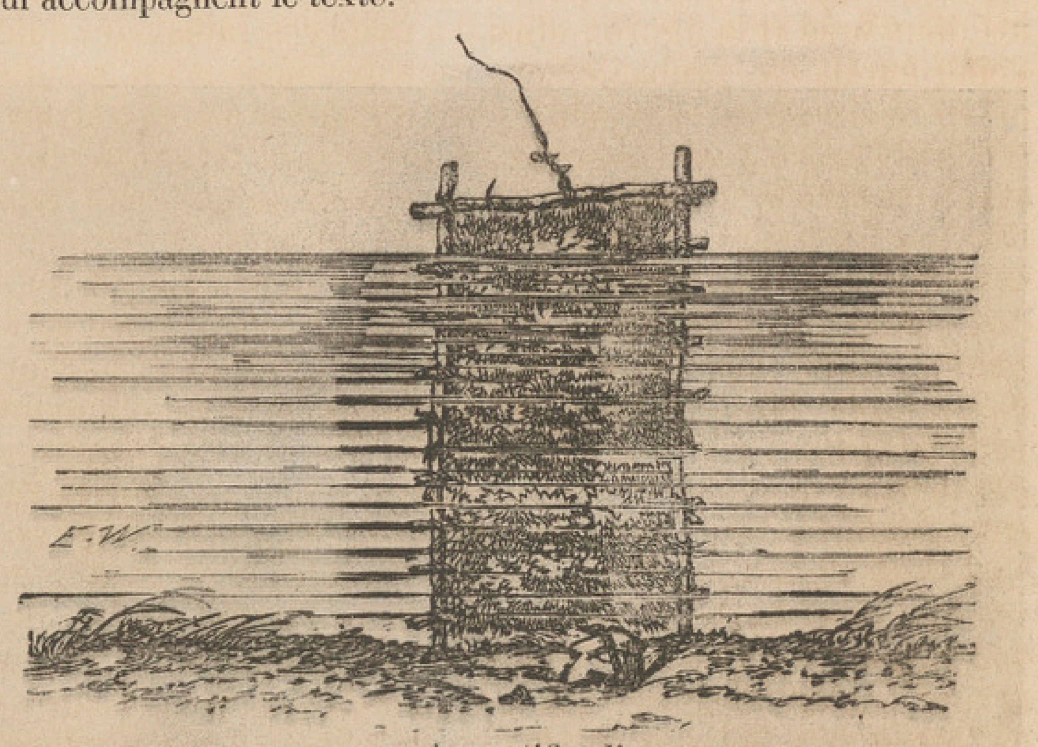
Mais j'anticipe sur les événements, etc.

Bibliographie.

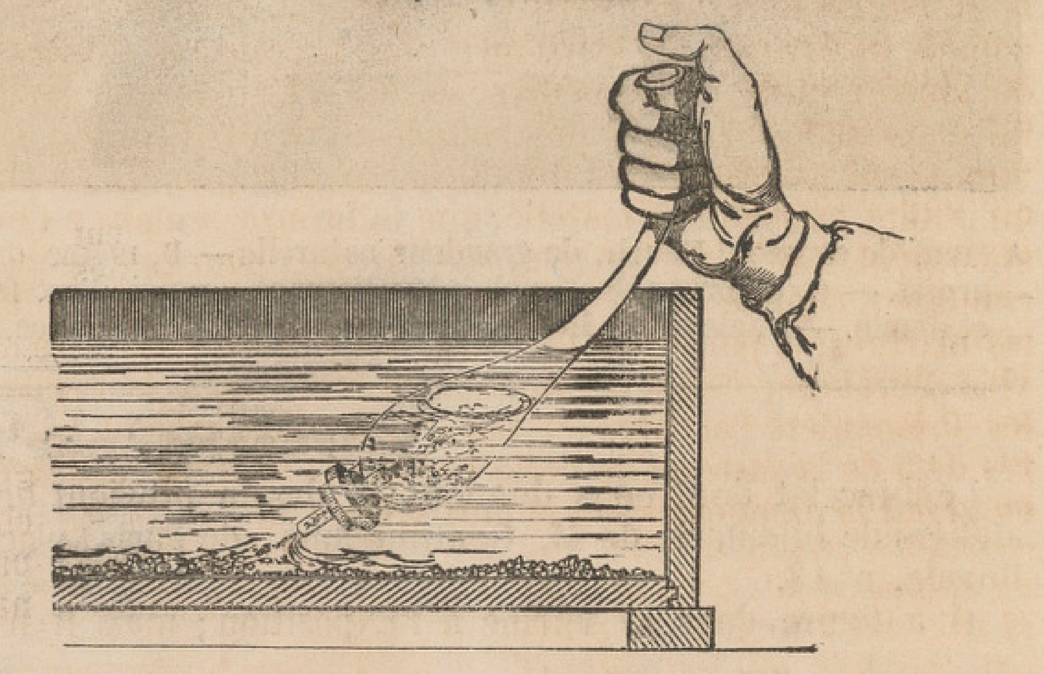
Instructions pratiques sur la pisciculture, par M. Coste, membre de l'Institut, professeur au Collége de France, etc., 1 vol. Victor Masson.

L'Illustration a déjà fait connaître à ses lecteurs, tome XIII, page 268, un travail des plus intéressants sur les mœurs des *Epinoches*, par M. Coste. Depuis cette époque, le savant et infatigable professeur du Collége de France s'est appliqué à répandre et à vulgariser les innombrables élèves qui ont pris naissance dans ses appareils. Les fleuves les plus reculés de l'Europe reçoivent ces nouveaux produits, et la troisième génération de truites vient de donner, dans les bassins du Collége de France, des résultats qui font entrevoir une source de richesse et de bien-être pour une grande partie des populations. — Un jour viendra où chaque ville pourra se créer une réserve de poissons, comme aujourd'hui on peut se créer une réserve de grains. Les procédés sont trouvés, les expériences nombreuses et concluantes : il ne s'agit plus que de vouloir. L'ouvrage de M. Coste est simple, clair et précis, tel enfin qu'il doit être quand on s'adresse aux masses.

La première partie du livre, consacrée à l'histoire de la pisciculture, nous offre des pages curieuses et intéressantes, mais nous croyons être plus agréables en empruntant nos citations à la partie technique, en nous servant de quelques-unes des nombreuses figures qui accompagnent le texte.



Frayère artificielle.



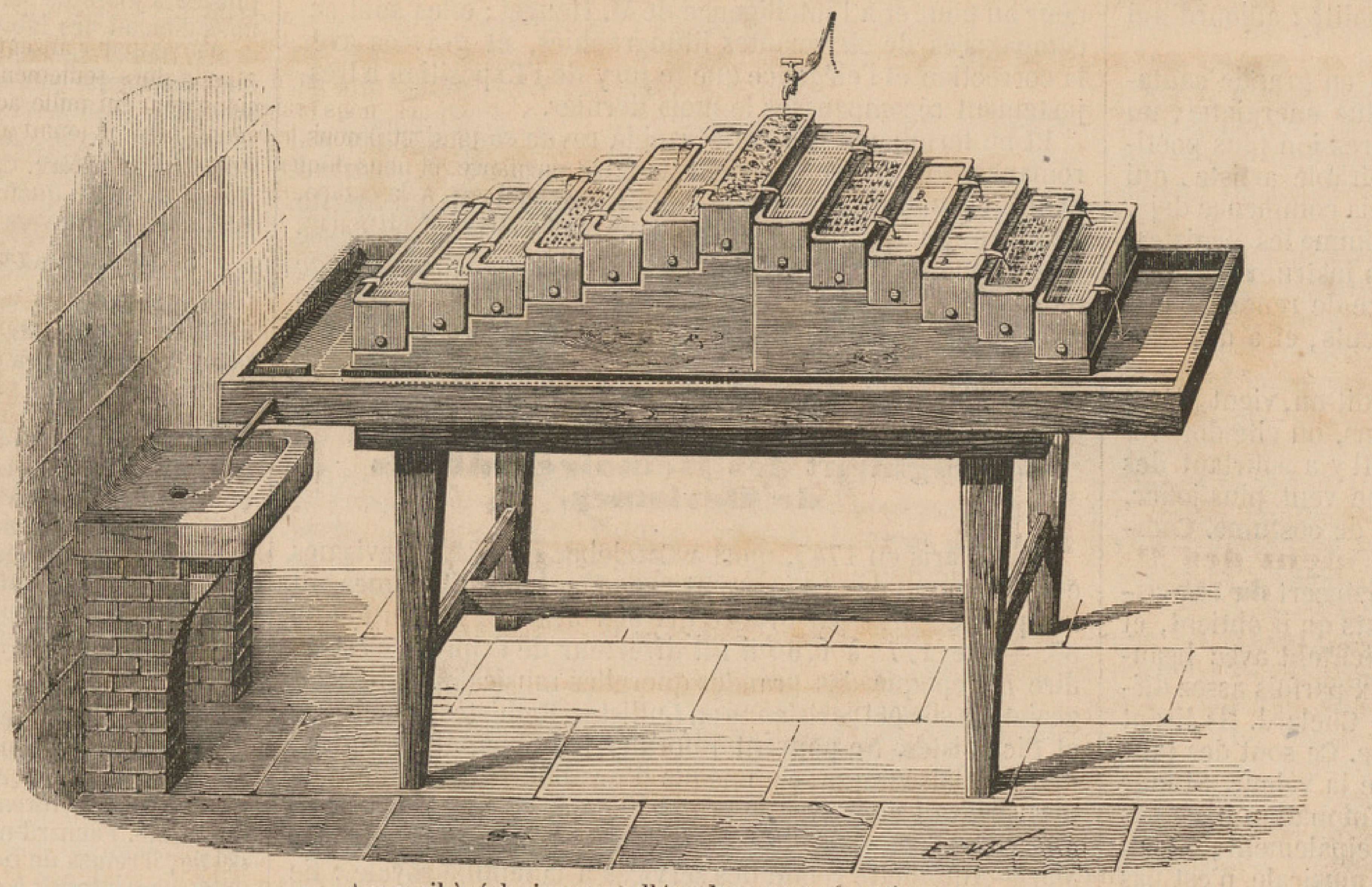
Manœuvre d'une pipette courbe pour aspirer les œufs nouvellement éclos.

« On sait que les truites et les saumons, quand vient l'époque de la ponte, remontent les ruisseaux où une eau limpide coule sur un fond de gravier, y choisissent une place où ils s'arrêtent, écartent les pierres avec leur tête et leur queue, les rangent de manière à former des espèces de digues qui puissent faire obstacle contre la rapidité du courant, et dans les interstices desquelles leur progéniture se trouve à l'abri. C'est là, en effet, que la femelle dépose ses œufs sur le sol. Le poids les précipite au fond, et, comme le fond est pierreux, les uns passent derrière un caillou, les autres derrière un second, et ainsi de suite. Le mâle vient ensuite verser sa laitance sur les œufs, et cette laitance, entraînée par le liquide qui lui sert de véhicule, passe sur eux comme un nuage, les impreignant de molécules fécondantes, et se dissipe après avoir troublé un instant la transparence de l'eau. »

Les poissons se divisent en deux catégories : les espèces dont les

œufs s'attachent aux corps étrangers, et ceux qui les abandonnent sur le fond des rivières.

«Un moyen pour multiplier les espèces dont les œufs ne restent pas libres, les carpes, les gardons, les perches, serait de ramasser, à l'époque des pontes, dans les lieux où ces poissons frayent naturellement, tous les corps auxquels leurs œufs sont fixés ou suspendus, et de placer ces corps dans des appareils qui favorisent les éclosions. — Si dans les bassins, où il s'agit de faire multiplier les espèces que l'on y conserve, il n'existe pas de plantes aquatiques, on peut les remplacer par des frayères artificielles (nº 1), composées de touffes de racines ou de plantes, des balais de bruyère ou de menu bois reliés ensemble de manière à former de petits massifs. Il n'est pas indifférent de placer ces frayères artificielles sur tel ou tel point d'une pièce d'eau; du choix du lieu dépend ici tout le succès, et ce choix ne peut être déterminé que par la connaissance de l'instinct des poissons.» — Nous renvoyons au livre de M. Coste pour les détails de la fécondation naturelle ou artificielle des œufs, et nous ne nous occuperons que des appareils incubateurs à ruisseaux factices et à courants constants, dont l'invention appartient tout entière à l'auteur.



Appareil à éclosion au Collége de France, fonctionnant.

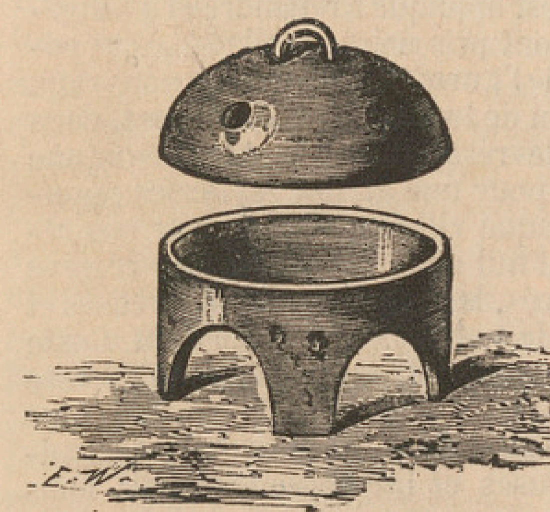
Les métaux, pouvant s'oxyder promptement, sont des causes de grande mortalité: aussi doit-on en rejeter l'emploi; le bois n'est passans inconvénient, par la facilité qu'il a de se salir, et l'expérience a prouvé que les auges en pierre, en terre cuite, et mieux encore en poterie émaillée, sont les meilleurs récipients pour cette opération délicate (fig. 2). — « On peut arranger de plusieurs façons les auges pourvues de leur claie pour en former un appareil; mais la disposition la plus convenable consiste à les étager, à côté les unes des autres, sur un double rang de gradins se correspondant comme le feraient les marche d'un double escalier. La rigole qui occupe le gradin le plus élevé sert, selon les besoins, de ruisseau à éclosion ou de filtre, si les eaux que l'on emploie ne sont pas très-pures; dans ce dernier cas, après en avoir enlevé la claie, on remplit cette auge de charbon pilé, de sable fin ou d'herbes aquatiques. Ce ruisseau médian doit être muni, vers l'extrémité opposée à celle par où lui arrive l'eau, de deux gouttières au lieu d'une seule; l'une à droite, l'autre à gauche. L'eau se trouve ainsi divisée en deux courants, qui tombent dans les eaux latérales, où, au moyen de gouttières alternes, le liquide serpente, s'accroît de chute en chute à mesure qu'il parcourt les divers compartiments de chacune des ailes de cet appareil, et se déverse enfin de chaque côté (fig. 4). »

La température exerce une grande influence sur l'éclosion. Telle espèce n'a besoin que d'une semaine ou deux d'incubation, telle autre demande deux et trois mois; néanmoins l'observation a prouvé qu'on pouvait hâter la naissance par une chaleur factice, qu'il faut varier suivant les espèces, en évitant toutefois les variations trop brusques. — Les parasites qui s'attachent aux œufs doivent être détruits promptement, soit par un courant plus rapide, soit à l'aide d'un pinceau, et, si ces moyens sont insuffisants, il faut sacrifier les sujets attaqués.

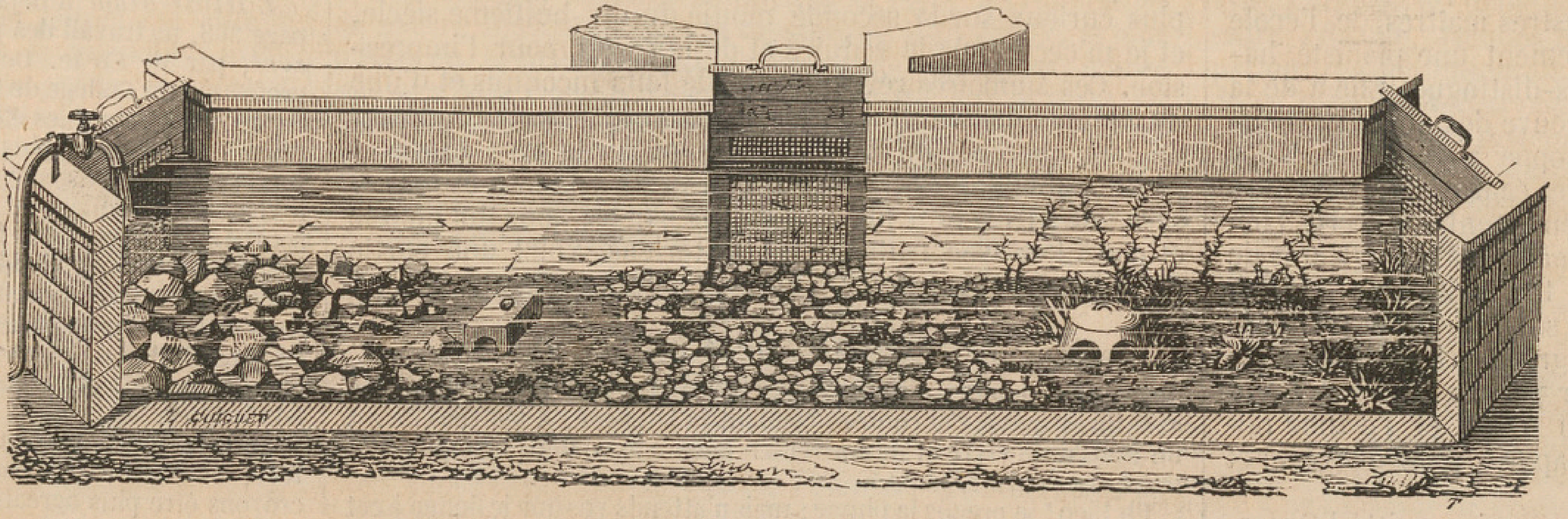
« Après leur éclosion, les jeunes poissons ne montrent pas tous le même instinct; les uns errent et se dispersent presque aussitôt dans le milieu ambiant, recherchent la vive lumière; les autres, alourdis par une énorme vésicule ombilicale qui rend leurs mouvement pénibles, ne s'écartent pas beaucoup du lieu où ils sont nés, restent couchés sur le flanc ou sur la vésicule ombilicale même, fuient le trop grand jour, se recherchent et se groupent à l'abri d'une pierre... »

Livrer les jeunes poissons à eux-mêmes au moment même de leur naissance ne peut donc pas être une mesure générale pour toutes les espèces. De là la nécessité de parquer les élèves et de ne les abandonner que du jour où leur force et leur instinct les met à l'abri des attaques de leurs ennemis. — Lorsqu'ils viennent d'éclore, les jeunes poissons gardent une diète rigoureuse, dont le terme, variable selon les espèces, est cependant annoncé chez tous par la disparition de la vésicule ombilicale. Le savant professeur traite de la nourriture appropriée à chaque espèce, et décrit les nombreuses expériences qu'il a faites au Collége de France. — Que l'on veuille simplement connaître tous les détails de la pisciculture, ou qu'on désire pratiquer (et la chose est facile) ce nouvel art, il faut recourir au traité dont nous venons de donner un bien faible aperçu. Enfin, comme conclusion, nous dirons que déjà le Collége de France a donné naissance à des millions de sujets qui grandissent à plusieurs centaines de lieues de leur berceau, et qui ont pu, grâce à la science, accomplir leur émigration en poste ou par les chemins de fer, et presque sans dépense.

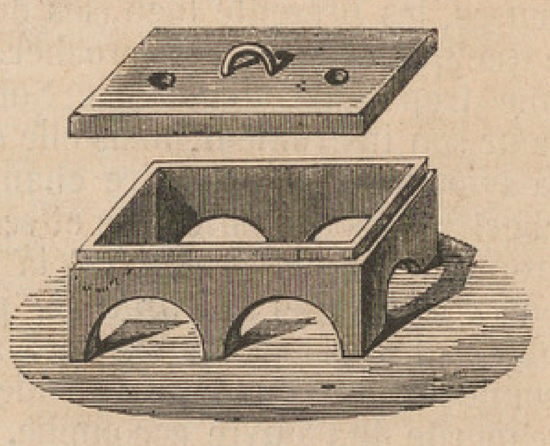
A. D.



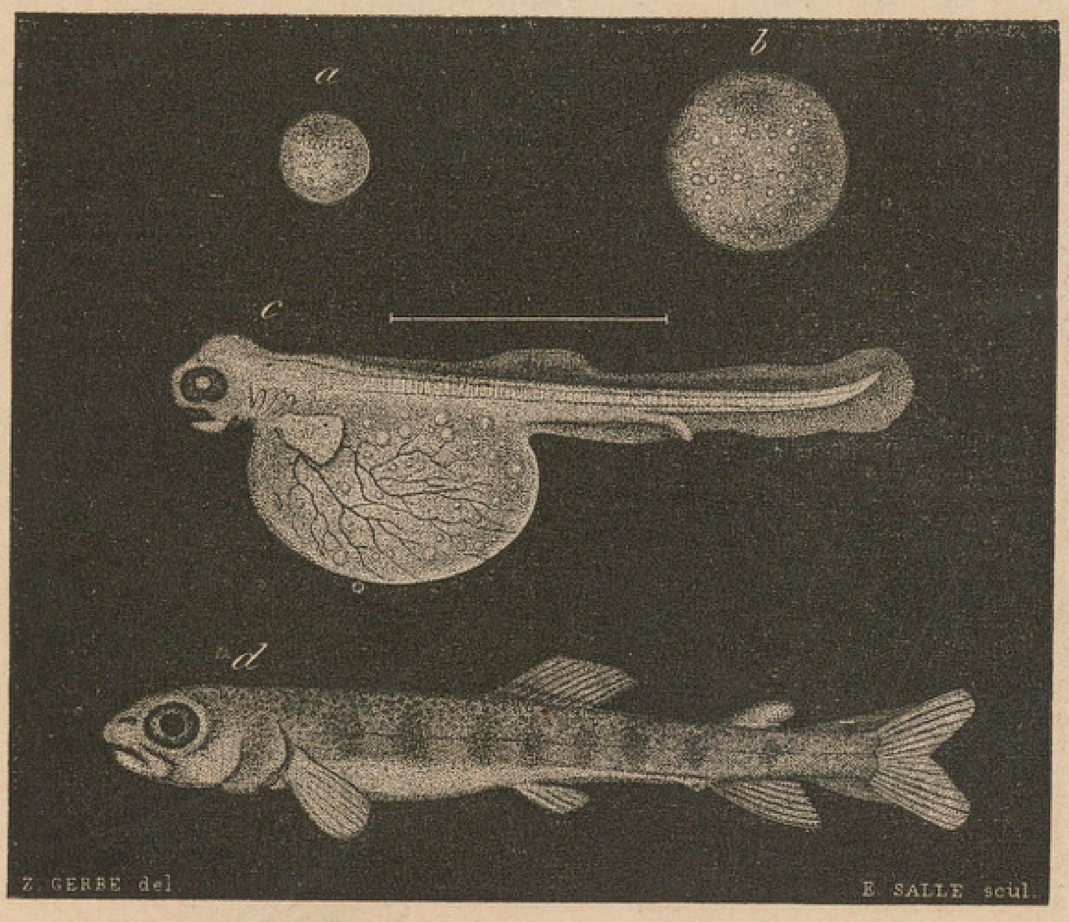
Abri pour les jeunes poissons.



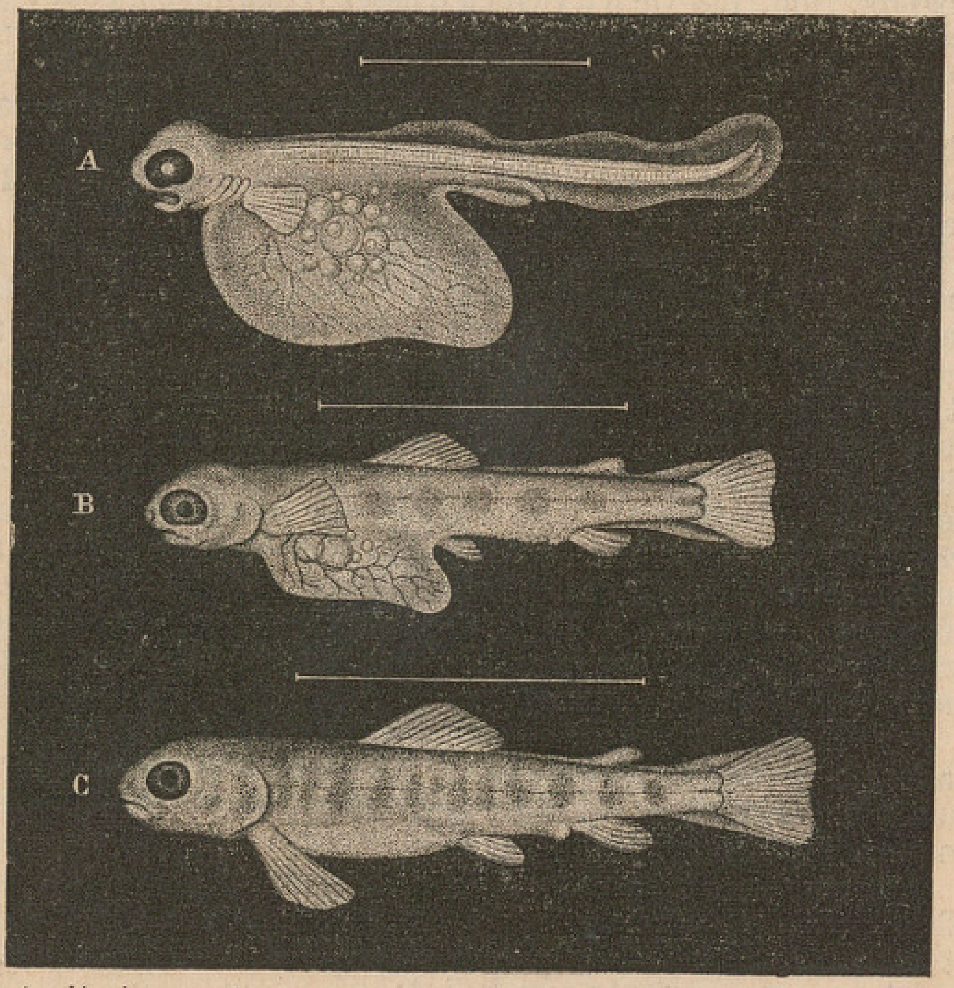
Vue d'un compartiment du bassin du Collége de France.



Abri pour les jeunes poissons

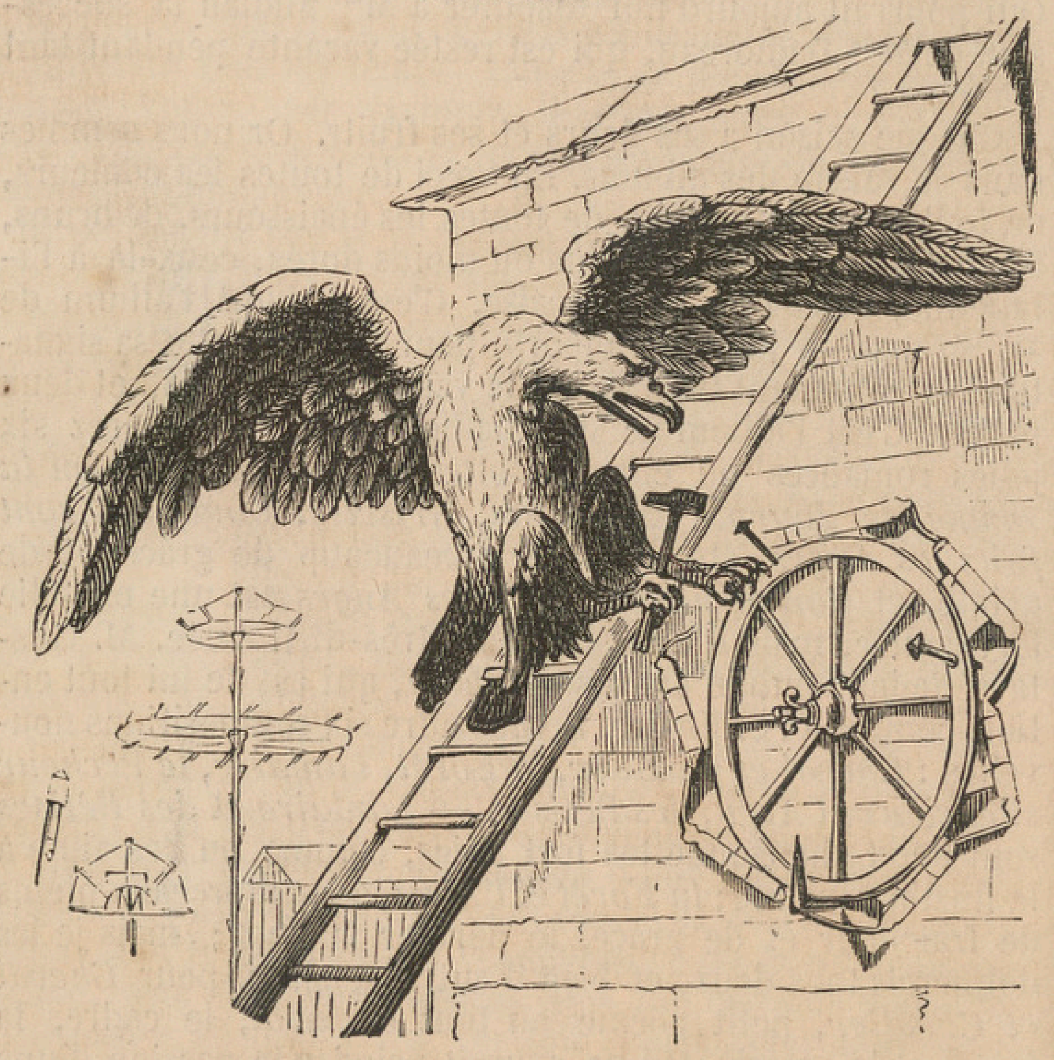


A, œuf de saumon Heuch, de grandeur naturelle — B, même œuf grossi. — C, embryon de Heuch à la naissance, grandi deux fois et demie. — D, alevin de Heuch, deux mois après sa naissance.



A, truite à sa naissance. — B, même sujet à l'âge d'un mois. — C, même sujet après la résorption ombilicale.

Rébus.



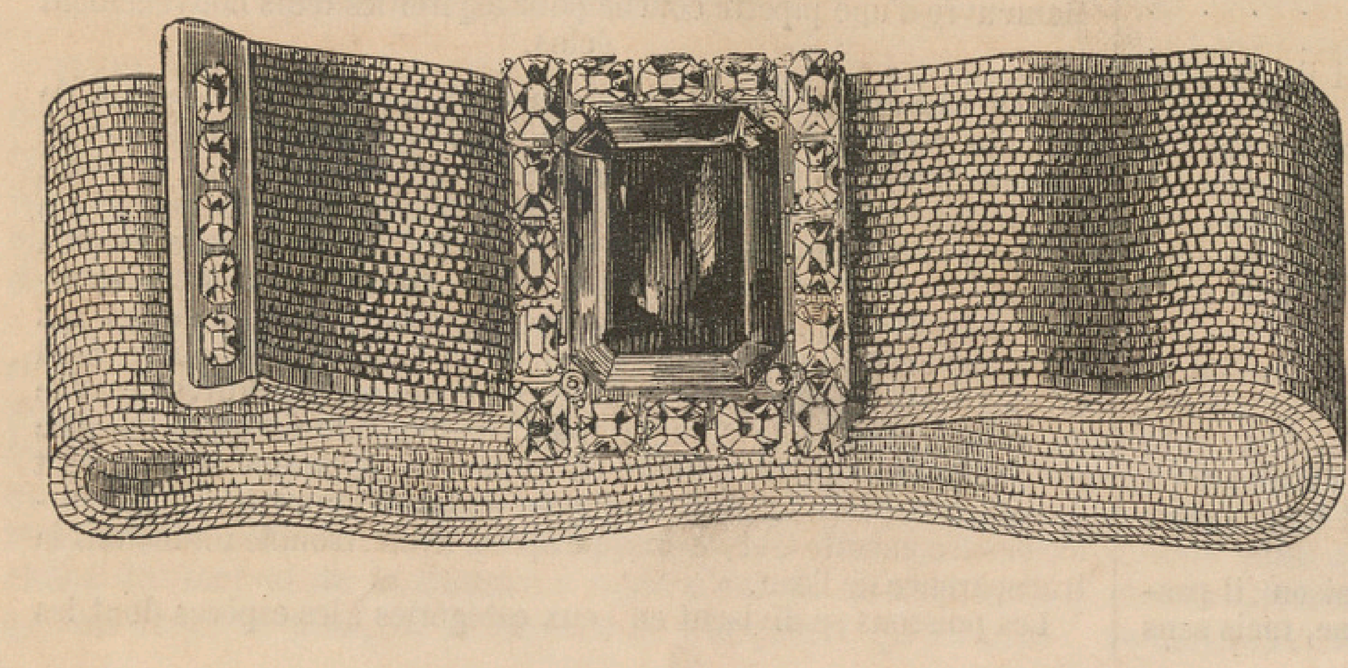
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il y a en France, et à Paris surtout, des plaisirs pour tous les âges.

Bracelet, par M. Gentilhomme.

Le bracelet dont nous donnons le dessin provient des ateliers de bijouterie de M. Gentilhomme, de Paris, place Royale, nº 13.

Il a figuré dans sa vitrine a l'Exposition; mais il n'a guère été considéré que comme un tour de force, un de ces chefs-d'œuvre que dans les anciennes maîtrises on avait à produire pour passer maître, tandis que l'on devait reconnaître dans son travail une innovation, une application tout à fait heureuses des principes mécaniques s'alliant au génie artistique, application que M. Gentilhomme poursuit dans les productions de sa fabrique.



S. M. l'Empereur a seul compris le travail de ce bracelet: c'est un véritable tissu, a-t-il dit, en en commandant un pour S. M. l'Impératrice, qui a daigné entrer dans quelques détails sur la manière dont il devait être achevé. En effet ce bracelet, d'une simplicité charmante et d'une souplesse extrême, présente près de 7,000 à-jour. Son exécution, qui est d'une régularité parfaite, ne pouvait être obtenue que par les procédés nouveaux employés par M. Gentilhomme.

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION *des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.*

On s'abonne *directement* aux bureaux, rue de Richelieu, nº 60, par l'envoi *franco* d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'*Allemagne*, l'*Autriche*, la *Prusse* et la *Russie*, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DU TOME XXVI

DE L'ILLUSTRATION

DU 1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1855.

Le 1er chiffre indique la page; — le 2e, la colonne.

A

ABD-EL-KADER. — A propos de son ouvrage déposé à la Bibliothèque impériale. 18. 3. — Son séjour à Paris. 226. 5.

ABORDAGE du *Cygne* par un navire autrichien, *l'Impératrice*. 412.

ABYSSINIE. — Révolution dans ce royaume. 130. 3.

ACADÉMIE des sciences morales et politiques. De la Répression pénale, par M. Béranger. — Du Bouddhisme, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. Statistique de l'industrie de la France, par M. Moreau de Jonnès. — Progrès de la législation allemande en matière criminelle, et des expériences faites en 1848 à 1853, par M. Mittermaïer. — Elisabeth et Bacon, par M. Provost. — Poradel et Damiron. — Nominations et élections. 50. 2.

ACCIDENT arrivé sur le chemin de fer de Cherbourg. 2. 3. — sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche). 180. — sur les chemins de fer aux États-Unis. 271. 3. — Accidents de chemin de fer. 335. 2.

ACHARD (M). — Embrayeur magnéto-électrique. 199. 3.

ADAM (M. Adolphe). — Musique d'une cantate, *la Victoire*. 208. — *Le Hussard de Berchini*, opéra-comique. 179. 2.

ALBERT (le prince). — Son portrait. 137.

ALBERT (M. P.). — Guides illustrés. 80. 1.

ALBINANA (M. José). — Photographie d'Espartero. 144.

ALEXANDRE (M.). — Batterie anglaise du grand Redan. 200-201.

ALGÉRIE. — Le 15 août à Mascara. 175. 3. — Ses produits à l'Exposition universelle. 56.

ALINARI (M. de Florence). — Photographie de l'inondation de la ville de Saint-Stéfano. 85.

ALLEMAGNE. — Bruits étranges semés par la diplomatie. 66. 2. — Tendances rétrogrades des gouvernements allemands. 98. 2.

ALLONGE (M.). — Dessin de la cérémonie de clôture de l'Exposition. 344.

ALLONVILLE (le général d'). — Son combat sous Eupatoria. 242. 1. — Fait une reconnaissance aux environs d'Eupatoria. 305. 3. — Tente un coup de main aux environs d'Eupatoria. 354. 1.

ALLIANCE (l'). — Bâtiment à vapeur entre le Havre et Southampton. 144. 1.

AMANT (l') de la forêt. 71. 1.

ANECDOTE — Une émeute spirituelle à Londres. 2. 3. — Une grande dame à l'Exposition. 18. 2. — Cancans d'Exposition. 18. 2. — Stendhall et un M. Clinker au milieu des ruines de Rome. 18. 2. — Un futur du Nouveau Monde. 18. 3. — Les appartements à Paris. 18. 3. — Un amour de 70 ans. 18. 3. — Le jardin des Tuileries éclairé. 19. 1. — Le père Gaillardon de Roche. 26. 1. — Le roi Christian VIII et le journaliste Meyer. 26. 2. — Rosambeau. 35. 1. — Béranger et une grande dame. 35. 2. — Un confiant insulaire. 35. 2. — Un échange de bons procédés de nation à nation. 35. 2. — Un nouveau Gusman d'Alfarache. 35. 2. — Paul et Virginie apprécié par le journal de Rennes. 43. 2. — Comment le coton vint en Algérie. 54. 3. — Une dette de.... 75 centimes. 66. 2. — L'Almanach impérial avec des portraits. 67. 1. — Une médaille de 2me classe. 67. 1 — Les trains de l'exposition. 67. 1. — Les prix Montyon. 67. 2. — A propos de successions. 83. 2. — Encore M. Véron. 83. 2. — Pou-hu-lei. 83. 3. — La famille Félix en voyage. 83. 3. — Quelques bons mots de M. Dupin aîné. 87. 1. — Les Aztecs dévoilés. 99. 1. — Demande d'un héritier par voie de la presse. 99. 1. — Les réclamations d'objets perdus à la préfecture de police. 99. 2. — Opinion de Buffon sur les fumeurs. 115. 2. — Conjugaison à l'usage des Anglais. 115. 1. — Une trouvaille. 115. 1. — Une banque honnête. 115. 1. — La réclame au lion. 115. 1. — Mme Ristori au Théâtre-Français. 115. 2. — Les articles à l'entreprise. 127. 1. — Les amusements de l'Institut. 131. 2. — Un portrait de voyageuse. 131. 3. — Le pape Ganganelli et Voltaire. — Voltaire et son âne. — Frédéric II et son médecin. — M. de Lauraguais et le prince d'Hénin. — M. de la Condamine et Damiens. 142. 3. — Un faux pas de chef d'orchestre. 154. 1. — Petites causes célèbres du jour. 154. 2. — Quelques petits canards. 154. 2. — Un honnête orateur. 154. 2. — Prix de la Société des gens de lettres. 162. 3. — Une séance de l'Académie française. 162. 3. — M. de Lamartine. 162. 3. — Nouveaux moyens de battre monnaie. 163. 1. — Un mari dont on rougit. 179. 3 — Messe en musique chantée par des oiseaux. 179. 3. — La Napoléorphéonie. 179. 3. — Réformation des rimes féminines. 180. 1. — Préville et un cavalier du régiment de Conti. 180. 1. — Les étrangers à Paris. 195. 2. — Annonce de suppléments à l'usage des dames. 195. 2. — Défi de l'espagnol Génaro. 195. 3. — Le père et le fils. 195. 3. — Un Écossais à Naples. 195. 3. — Autographe de Milton. 195. 3. — L'hôtel Rambouillet. 195. 3. — Toilettes recommandées par le père Ventura. 210. 3. — La fin du monde en 1865. 211. 1. — M. Thénard et Collinet. 211. 1. — Le roi des Potirons. 226. 2. — Génaro le coureur. 226 3. — Abd-el-Kader à Paris. 226. 3. — Simplicité d'un cordonnier. 226. 3. — Un Mécène désappointé. 226. 3. — Sermons du *Constitutionnel*. 242. 3. — L'andarin Génaro. 242 3. — La guerre d'après Voltaire. 243. 1. — Une conscience de mari tranquille. 243. 1. — Un mari trompé..... agréablement. 243. 1. — M. de Caucarnaud. 243. 2. — Marchandise a bon marché. 259. 1. — Un nouveau thé. 259. 2. — Rossini et son médecin. 259. 2. — Un journaliste chinois. 259. 2. — Un mot de femme. 259. 2. — Un oncle économe. 259. 2. — Conversation à un dîner industriel. 259. 2. — De la poudre. 259. 3. — Une jalousie de femme. 259. 3. — Une économie de virgules. 275. 1. — Une gravure osée. 275. 1. — Réclame au Père-Lachaise. 275. 1. — Une Artémise consolable. 275. 1. — La taxe de la viande. 275. 2. — Mademoiselle Rachel en Amérique. 275. 2. — Accident du chemin de fer de Fontainebleau. 275. 2. — Les prix Véron. 275. 3. — Rossini et les chemins de fer. 291. 3. — Réflexions sur les passe-ports. 291. 3. — Situation des arts, des lettres et de l'industrie. 292. 1. — Mariage d'une ingénue. 292. 3. — Singulier rapprochement de seigneurs de la Bohême. 306. 3. — A propos de la cherté du blé. 306. 3. — La société bourgeoise d'après J. Janin. 307. 1. — Un marquis marchand de coco. 307. 1. — Stratagème d'une coquette. 322. 2. — Un duel à coups de cigarres. 322. 3. — Curieuse annonce de table d'hôte. 322. 3. — Projet d'une bibliothèque universelle. 322. 3. — Inventeurs de vieilleries. 322. 3. — Une grande capacité..... d'estomac. 334. 1. — Avis aux Vénus de *mille eaux*. 338. 3. — Les décorations données au salon de 1855. 338. 3. — Cuisine hygiénique de l'Exposition. 338. 3. — Le mariage de mademoiselle Cruvelli. 339. 1. — Un concert-monstre. 355. 1. — M. Véron, sur l'air du *Solitaire* : Il voit tout, il sait tout, etc. 355. 2. — Une société scientifique de province. 355. 2. — Mot de l'empereur de Russie à l'occasion de la mer d'Azoff. 386. 2. — Les candidatures à l'Academie française. 387. 1. — Absent pour *mémoires*. 387. 2. — Une chaussure-fourneau. 387. 2. — Une nouvelle Rosine suédoise. 387. 2. — Un ambassadeur chinois à Londres 402. — L'Académie des femmes. 402. 3. — Les nouvelles soirées. 402. 3. — Complimenteurs à domicile. — Les femmes à étrennes. — Procédé à la Richelieu. 419. 1. — Thalberg à Buenos-Ayres. 419. 1. — Une marquise à la hote. 419. 2.

ANGLETERRE. — Le général Simpson et sir Colin Campbell. 2. 2. — Lord Grosvenor demande de supprimer la vente de détail, même des comestibles, le dimanche, et l'arrêt des voitures et des chemins de fer. — Troubles à cette occasion. — Retrait de la proposition par son auteur. 2. 3. — Désordres à Londres dans Hyde-Park. 18. 1. — Sir Georges Grey déclare à la chambre des communes que des mesures sévères sont prises pour arrêter les désordres de Londres. 18. 1. — Lord Palmerston annonce la publication de toutes les pièces relatives aux conférences de Vienne. — Proposition Rœbuck contre le ministère Aberdeen. — Arrivée de lord Westmoreland à Londres. 18. 1. — Motion Bulwer-Lytton. — Beaucoup de bruit, peu de besogne. — La démission de sir John Russell est acceptée. — Nouvelle émeute à Hyde-Park. — Le duc de Cambridge retourne en Crimée. 34. 3. — Rejet de la motion Rœbuck au parlement. — L'emprunt turc voté à une grande majorité. — Triomphe du ministère Palmerston. 66. 1. — Vote en faveur du ministère à l'occasion de l'emprunt turc. — Sir Benjamin Hall et sir William Molesworth réélus à la chambre des communes. — Obsèques de lord Raglan à Bristol. 82. 3. — Dépêche de l'amiral Dundas sur l'attaque de Fréderikmann. 98. 1. — Opinion du *Times* sur l'Italie. 98. 1. — Discussion de la politique du ministère Palmerston au parlement. — Déficit dans les finances des Indes. — Meeting pour la formation d'une légion anglo-polonaise. 98. 2. — Meeting à Londres pour le rétablissement de la Pologne. — La légion étrangère anglaise reçoit l'ordre de se rendre en Crimée. 114. 2. — Formation d'une légion anglo-italienne. 114. 2. — Réflexions des journaux sur le rapport de l'amiral Dundas sur le bombardement de Sweaborg. 130. 2. — Insuffisance d'officiers en Orient par suite de congés. 146. 1. — Détails sur le bombardement de Sweaborg. 146. 2. — Lord Dundonnald propose un moyen de détruire Sébastopol sans perte d'hommes. 146. 2. — Insurrection dans l'Inde. — Statistique militaire des forces de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. 162. 2. — Visite de lord Palmerston à Melbourne. — Augmentation de l'effectif des régiments des gardes. 194. 2. — Lord Panmure écrit au général Simpson, au nom de la reine, au sujet de la prise de Sébastopol. 194. 2. — Préparatifs considérables pour la guerre. 210. 2. — Réflexions des journalistes sur les neutres. 210 2. — Étrange conduite de lord Strafford Redcliffe envers le sultan. 226. 1. — Mauvaise humeur des journaux anglais contre lord Redcliffe, ambassadeur à Constantinople. 242. 1. — Discours de lord Palmerston, sir John Paxton et sir E. Bulwer-Lytton sur le besoin de continuer la guerre avec vigueur. — Attaque de la presse contre la Prusse, au sujet d'un mariage d'une princesse anglaise avec le prince royal de Prusse. 242. 1. — Prise de Sébastopol appréciée par lord Palmerston. 243. 2. — Adresse de félicitation à la reine, votée par la cour du conseil municipal de Londres. — Coalition entre les Peelistes et le parti conservateur. — Réponse insultante du gouvernement américain au gouvernement anglais à propos de l'affaire de Cuba. 258. 2. — Prorogation du parlement au 11 décembre. — Troubles dans Hyde-Park au sujet de l'élévation des vivres. 275. 1. — La reine reçoit l'adresse de félicitations de la corporation de Londres, à l'occasion de la prise de Sébastopol. — Troubles à Londres pour la cherté du pain. — Différends à propos de Cuba et de l'ambassadeur anglais avec les États-Unis. 290. 2. — Adoucissement dans le langage des journaux sur le différend américain. — Rassemblements considérables dans Hyde-Park. Arrestations. 306. 2. — Installation du lord-maire. — Toasts de l'ambassadeur de France et de lord Palmerston. 322. 2. — Les nouveaux omnibus de Londres. 333. 1. — M. Labouchère nommé ministre des colonies. 338. 2. — Les journaux parlent d'une paix prochaine. — Insinuations pour la Suède et le Danemark. — Changements dans le cabinet anglais. 354. 2. — Attaque de la presse anglaise dirigée contre la Prusse. — Affaire de M. Turr. — Insurrections dans l'Inde. 370. 2. — Violentes attaques du *Times* contre le maréchal Pélissier. 386. 1. — Rapport de l'amiral Lyons sur l'expédition de la mer d'Azof. — Projet du ministère pour l'ouverture du parlement. 386. 3. — L'armée de Crimée est divisée en deux corps sous un commandant en chef. 402. 2.

ANNIVERSAIRE de la révolution de septembre 1830, à Bruxelles. 222. 1.

ANNONCES en Angleterre. — Statistique financière du *Times*. 203. 3.

APPRÉCIATION des journaux étrangers sur les victoires des alliés. 187. 3.

AQUARIUM MARIN. — Jardin botanique de Bruxelles. 255. 1.

ARCHÉOLOGIE pharmaceutique. 160. 2.

ARRIVÉE de l'impératrice aux Eaux-Bonnes. 20. — Arrivée de la reine d'Angleterre à la gare du chemin de fer de Strasbourg. 133. —

ASCENSION du Mœneh. 35. 3.

ASSAUT de Kars donné par les Russes. 280.

ASSISTANCE sociale. 66. 3.

ATLAS universel de géographie. 410.

AUBAS (M. le docteur C.). — Les *Moghrabines*, poésies. 246. 2.

AUGIER (M. C.) — Le *Mariage d'Olympe*, comédie. 67. 2.

AUTRICHE. — Difficultés diplomatiques avec la cour de Prusse au sujet des affaires d'Orient. 2. 3. — Déclaration de cette puissance faite à la diète de Francfort, relativement aux quatre points de garantie. 34. 2. — Demande du maréchal Radetzki d'un renfort de 40,000 hommes pour l'Italie. 34. 2 — Politique à bascule pour la question d'Orient. — Convocation des congrégations centrales pour les provinces dans le royaume Lombardo-Vénitien. 82. 1. — Augmentation de l'armée d'occupation en Italie. 98. 3. — Voyages de M. de Prokesch en France et à Constantinople. 242. 1. — La *Gazette de Vienne* publie la topographie des positions respectives des armées en Crimée. 258. 1. — Bruits de toute nature sur les conférences secrètes de Vienne. 275. 1. — Création d'une banque commerciale et industrielle. 306. 3. — Invitation de l'empereur au roi de Sardaigne de venir le visiter. 370. 2. — Le comte Esterhazy quitte Vienne pour se rendre à Saint-Pétersbourg, porteur de propositions nouvelles. 402. 1. — 418. 2.

AVIGNON. — Débordement du Rhône. 292.

AVIS aux abonnés de l'*Illustration*. 51. 3.

AVRIL (M.). — Carte de l'isthme de Suez. 88. 1. — Plan des opérations de la bataille de Traktir. 185. — Carte du théâtre de la guerre en Orient. — Carte d'Europe. 316. 317. — Carte de la Guyane française et ses placers aurifères. 416.

B

BADE. — Nouvelle salle de bals et de concerts. — Le salon Louis XIV. 112.

BAL de l'hôtel de ville de Paris. La reine d'Angleterre. 152. — costumé à bord. 277. — à Goës (Zélande). Tableau de M. Dillens. 341. — donné à l'hôtel de ville de Paris au roi de Sardaigne. 355. 1. — 370. 2. — de l'Opéra. Son ouverture. 387-1.

BALTARD (M. Victor), architecte, décore l'hôtel de ville pour le bal donné à la reine d'Angleterre. 154. 1.

BAMBERG (le docteur). — Des livres et des gravures à l'occasion de l'Exposition universelle. 126. 1. — De l'imprimerie à Vienne. 173. 1. — Exposition prussienne. 314. 1.

BANQUE DE FRANCE. — Élévation de son escompte. Réduction de l'échéance des billets. 242. 3.

BANQUET offert par les membres du jury international à S. A. I. le prince Napoléon. 66. 2.

BARENTON (M. Armand). — La Touraine. 75. 3. — Clôture de l'exposition universelle. 341. — Sur un roman de mœurs de M. Véron. 391. 1.

BARBIER (M. Fréd.). — *Une Nuit à Séville*, opéra-comique au Théâtre-Lyrique. 195. 1.

BARBOT (M. P.-M.). — Courses de Châlons-sur-Marne. 165.

BARDY (M. Henri). — Archéologie pharmaceutique. 160. 2.

BARRE (M.). — Médaille d'honneur. Gravure. 348.

BARSOT (M.). — Études sur le dix-huitième siècle. 142. 2.

BARTHOLDI (M. Auguste). — Statue du général Rapp. 53.

BASTIAT (M.). — OEuvres complètes. 154. 2.

BATAILLE de la Tchernaïa. 146. 2. — de Traktir. 205.

BATEAUX à vapeur des rivieres, achetés par le gouvernement français pour servir dans la mer Noire. 98. 1. — à vapeur *le Cygne*, coulé par un navire autrichien. 412.
BATTON (M.), compositeur. — Sa mort. 279. 3.
BAYARD (M.). — Les fauteuils roulants. Les médailles. 300.
BAYEUX. — La cathédrale. 224. 2.
BAZAINE (M. le général).— Son portrait. 289.
BEAUMONT-VASSY (M. le vicomte de). — Histoire de mon temps. 335. 1.
BEAUVAIS (Exposition des produits de la manufacture de). 206.
BEAUVAIS. Prédication de saint Bernard. Dessin. 285.
BEAUVOIR (M. Roger de).—*La Raisin*, comédie. 292. 3.
BEAUX-ARTS. — Statue du général Rapp. 53. 1. Voyez Exposition.
BELGIQUE. — Troubles graves sur divers points du royaume. 146. 2. — Anniversaire de la révolution de 1830. 222.—1.Ornements d'église. 260. — Ouverture de la session des chambres. — Complications ministérielles. 338. 2.
BELLIN (M. A.-G.). — Notice sur le théâtre et le palais de justice de Lyon. 234. 1.
BÉRAT (M. Frédéric). — Sa mort. 387. 1.
BÈRES (M. Émile). — Exposition universelle Armes à feu, armes blanches. 250. 1.
BERNOUX (M.). — *Le Mur mitoyen*, comédie représentée à l'Odéon. 19. 1.
BEYROUTH. — Scènes de désordre causées par des soldats damascains, à la solde de l'Angleterre. 338. 2.
BIBLIOGRAPHIE.— Guide aux eaux thermales, par le docteur James Constantin. 3. 2.— Guide en Italie, par M. Dupays. 3. 2. — Le Rêve de la vie, par Gérard de Nerval. 6. 3. — Suzanne Duchemin, par M. L. Ulbach. 7. 1. — Cartes sur table, par M. Mürger. 7. 2. — Buveurs d'eau, par M. Laurent Pichat. 7. 2. — Chroniques de Guines et d'Ardres, par Lambert, curé d'Ardres (918-1203). Textes latins et français en regard, publiés par le marquis Godefroy Ménilglaise. 14. 1. — Contes de la mer Baltique, par M. Édouard Meyer. 26. 1.— Six Semaines, nouvelle suédoise, par Mme Émilie Carlen. 26. 3. — Liane et la Maison abandonnée, nouvelle, par Mme Marie Joly. 26. 3. — L'Écrin d'une jeune mariée, par M. Gaston de Chaumont. 26. 3. —Les Paysanneries, par M. Honoré Sclafer. 26. 3. — A propos de bottes, par MM. le baron Frédéric de Reiffenberg et Paul Auguez. 27. 1. — Le Vampire, roman fantaisiste, par M. Angelo de Sorr. 27. 1. — Histoires à l'envers, par Mme Fernande de Lysle. 27. 1. — La Guerre d'Orient, par un Français en Allemagne. 27. 1. — Le Fablier des fleurs, par M. le comte Anatole de Montesquiou. 27. 1. — Croyances, par M. Jules Marchesseau. 27. 1. — Histoire anecdotique et pittoresque de la danse chez les peuples anciens et modernes, par M. C. Fertiault. 27. 2.— Mémoire du voiage en Russie fait en 1586 par Jehan Sauvage de Dieppe; expédition de Drake en Amérique, publiés par M. Louis Lacour. 27. 2. — Les Vendanges, ou le Bailli d'Asnières, par M. Louis Lacour. 27. 2. — Au Fond du verre, par M. Amédée Rolland. 27. 2.—Le Cuisinier et le Médecin, par le docteur Lombard. 32. 1. — Paris impérial, par M. Blanchard-Jerrold. 35. 2.—Le Quarante et unième fauteuil de l'Académie, par M. Arsène Houssaye. 42. 2. — La Lune à l'Exposition universelle de 1855, par M. Charles-Emmanuel. 42. 3. — Délassements poétiques, par M. Isidore Brun. 43. 2. — L'Art de boire, par M. Jaubert aîné. 43. 2. — Libre-Échange, par M. Alphonse Cerfbeer de Medelsheim. 43. 3. — Flore élémentaire, par MM. Decaisne et Lemaout. 58. 2. — La Touraine. 63. 2. — L'Astronomie populaire de F. Arago, t. II. 63. 3. — Guides illustrés à 1 franc. 64. 2. — Bibliothèque de poche. 64. 2. — Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise, nouvelle édition augmentée par M. Viennet. 70. 1. — La Touraine, publiée par M. Mame de Tours. 75. 3. — Hygiène populaire, par M. le docteur Tessereau. 79. 3. — Le Pasteur du désert, par M. Eugène Pelletan. 86. 1. — Le Livre de consolation, par M. Alfred Duménil. 86. 2. — Les Derniers Orateurs, par M. Eug. Loudun 86. 3. — Itinéraire descriptif de l'Allemagne du sud et du Tyrol. 96. 2. — Impressions littéraires, par M. Louis Ratisbonne. 99. 2. — Aventures d'un gentilhomme breton aux îles Philippines. 101. 1. — L'Été à Bade, par M. E. Guinot. 111. 3. — Ramus, sa vie, ses écrits et ses opinions, par M. C. Waddington. 118. 3.—Traité de l'éducation, du cardinal Sadolet; traduction de M. Pierre Charpenne. 119. 2. — Notice d'un manuscrit souabe, par M. Valet de Viriville. 127. 2. — Voltaire, par M. Eug. Noël. 142. 1. — Études sur le dix-huitième siècle, par M. E. Barsot. 142. 2. — Guide du voyageur en Italie, par M. Dupays. 143. 1. — Œuvres complètes de Frédéric Bastiat. 154. 2. — Nouveau Journal des connaissances utiles, par M. Joseph Garnier. 155. 3. — Études sur l'Espagne, par M. de Latour. 166. 1. — Épisodes de l'histoire de Hanovre, par M. Blaze de Bury. 166. 3. — La Fin du monde par la science, par M. Eug. Huzar. 167. 1. — Tableau comparatif des monnaies, poids, mesures, etc., des principaux pays de commerce, par M. Volters. 167. 2. — Muséum d'histoire naturelle de Paris, par M. Hugard. 167. 2. — Album des Mémoires du roi Joseph. 191. 3. — Mœurs et voyages, par M. Philarete Chasles. 202. 1. — Esquisses sur le Canada, par M. J. C. Taché. 202. 2. — Nuées magellaniques, par M. le docteur Duboc. 202. 2. — La Californie et le Chili, par M. de Lambertie. 202. 2. — Constantinople et la Turquie, par M. L. Énault. 202. 3. — Du Suicide, par M. le docteur Brierre de Boismont. 219. 2. — Les beaux-arts à l'Exposition universelle de 1855, par M. Maxime du Camp. 231. 3. — Notice sur l'édification du grand théâtre et du palais de justice de Lyon, par M. Bellin. 234. 1. — Autour de Biarritz, par M. Germond de Lavigne. 234. 1. — Hommage à M. Dennecourt, par une société de gens de lettres. — Guide à l'Exposition, par M. Tresca. *Id.* aux Beaux-Arts, par Claude Vignon. 234. 2. — Voyage à travers l'exposition des beaux-arts, par M. About. 234. 2. — Contes du nouveau Palais de cristal, par madame Anaïs Ségalas. 234. 3. — Catalogue raisonné des produits algériens, par M. Jules Duval. 234. 3. — Nouvelle Biographie générale publiée par MM. Firmin Didot, sous la direction de M. Ferd. Hœfer. 235. 1 — Recueil de mots français, par M. B. Pautex. 240. 1.—The question : « To be or not to be, » par mademoiselle Blanche Shakespeare. 240. 1.—L'Esprit des autres, par M. E. Fournier. 240. 2. — Itinéraire descriptif de Paris à Constantinople, par M. Ph. Blanchard. 246. 1. — Islam des sultans et orthodoxie des tzars, par M. Vaillant. 246. 2. — Les Moghrabines, poésies par M. le docteur Édouard Aubas. 246. 2. — Contes du cœur, par madame Hermance Lesguillon. 246. 3. — Jeunes têtes et jeunes cœurs; les anges de la famille, par madame Desbordes - Valmore. 246. 3. — Leçons dans les fleurs; Séraphine ou les inférieures, par madame Camille-Desains. 246. 3. — Germain-Barbe-Bleue, par M. Henri de la Madelène. 246. 3. — Les Esprits malades, par M. Aurélien Scholl. 247. 1. — Bals publics de Paris, par M. V. Rozier. 247. 1. — Théâtre en l'air, par M. Albert le Roy. 247. 1. — L'Homme de lettres, par M. A. Weill. 247. 1. — Stérilité humaine, par M. le docteur Roubaud. 247. 2. — Histoire de la politique commerciale de la France, par M. Ch. Gouraud. 254. 1. — Éléments métaphysiques de la doctrine de la vertu, par M. Em. Kant. 255. 1. — Mémoires sur l'Italie, et spécialement sur la Toscane, par M. J. Montanelli. 263. 1. — Histoire de France au seizième siècle, par M. Michelet. 266. 2. — Les Esclaves, poëme par M. Edgar Quinet. 267. 2. — Une Trappe pour prendre un rayon de soleil, nouvelle traduite par madame la marquise de Salvo. 271. 3.—Fables nouvelles, par M. Léon Halévy. 275. 3. — Traité d'éducation physique et morale, par M. le docteur Clavel. 278. 1.— Esprit moral du dix-neuvième siècle, par M. L. A. Martin. 278. 2. — Le Médailler, simples histoires, par M. Xavier Eyma. 278. 2. — La guerre et la civilisation, par M. Francisque Bouvet. 278. 3. — Henri IV écrivain, par M. Eugène Yong. 279. 1. — La Vierge du nord, par M. Provost-Paradol. 279. 1. — Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers, tome XII. 282. 1. — Le Théâtre du monde, recueil périodique, par M. et madame Gagne. 287. 3.— Douze dessins de M. Bida, photographiés par MM. Bertsch et Arnaud. 304. 1. — Pompéia décrite et dessinée par M. E. Breton. 309. 1. — Impressions littéraires de M. L. Ratisbonne. 318. 1. — La Jérusalem délivrée, trad. de M. Desserteaux. 318. 2. — Progrès et avenir, poëme de M. Alfred Billet. 318. 3. — Paouro Martino, poëme languedocien, par le maçon Mathieu Lacroix. 318. 3.—La Belgique depuis 1830, par M. Louis Hymans. 319 1.— Le Théâtre aujourd'hui, par M. Auguste Muriel. 319. 1. — La Science sans maître, journal hebdomadaire, par M. A. Morin. 319. 1.— Histoire de la réforme commerciale en Angleterre, par M. H. Richelot. 326. 1. — Philippe IV, roi d'Espagne, et Maria d'Agréda sa sœur, par M. Germond-Delavigne. 334. 1. — Portraits historiques, par M. Pierre Clément. 334. 2. — L'Histoire de mon temps, par M. le vicomte de Beaumont-Vassy. 335. 1. — Maximes et instructions sur l'art de la guerre. 336. 2. — Mémoires, par M. Varnhagen d'Ense. 346. 1.— Revue des cours publics, par M. Odyssée-Barrot. 363. 3. — Journal de la vie des champs, par M. E. Jacquemin. 383. 3. — OEuvres choisies de Sénecé. 407. 1.—Nouvel atlas de géographie, par M. A. H. Dufour. 410. 3. — Album des boiseries sculptées du chœur de Notre-Dame de Paris. 415. 3. — Le livre du bon Dieu, poésies par M. Plouvier. 431. 1. — Fragments des mémoires inédits de Devismes. 431. 2.— Institutions pratiques sur la pisciculture, par M. Coste. 431. 3.
BIBLIOTHÈQUE de poche. 143. 3.
BIDA.— M. Dessins du retour de la Mecque. 284. — Dessins sur *l'Orient*. 304. 1.
BIDEAU (M. le Dr A.). — Kinburn après le bombardement. 324.
BILEZILKDJI, architecte arménien. — Projet de monument. 176.
BIORNEBORG. — Capture de onze navires marchands devant cette ville par la flotte anglo-française. 258. 2.
BISSON (M. Pierre). — Accident sur le chemin de fer de Versailles. 180.
BLANCHARD. (M.).— Cérémonie funèbre en Chine. 5. — Incendie de Yenitski. — Fort d'Arabat. — Héraclée. — Batterie Cheska. — Incendie de Berdianski. 8. 9. — La grande rue et le jardin anglais aux Eaux-Bonnes. 20. — Incendie de Taganrog.— Mariapol. — Camp sous Yeni-Kaleh. 24. 25. — Grindelwald. — Le Mœnch. 36. — Transept. 56. — Ministère des finances. 81. — Produits orientaux à l'Exposition. 105. — Entrée de la reine d'Angleterre dans le port de Boulogne. 129. — Entrée de la reine d'Angleterre dans la gare du chemin de fer de Boulogne. 132. — Arrivée de la reine d'Angleterre. — Correspondance. 134. 1. — L'amiral Le Roy à Ponic. 149. — Galerie des glaces à Versailles. 156. — Cathédrale de Lisbonne. — Don Pedro V. 245. — Le buffet à l'Exposition. 256. — Le buffet de l'hôtel du Louvre. — 265. — Les tourniquets. — Passage de l'Annexe. — Machine à coudre. — Café Loysel. — L'escalier de la rotonde. 300.—Exposition prussienne. 313. — Vue à vol d'oiseau du palais de l'Industrie. 328. 329. — Cérémonie de clôture de l'Exposition universelle. 344. — Pont de Cologne. 386. — Chemin de fer de Lisbonne. 360. —Moines chantant un *Te Deum*. 365.—Course en traîneau. — Suède. — Montagnes de Norwége. 372. —Vues de Crimée. 377. — Chemin de fer du Midi. 389. — La flotte dans le Bosphore. 405.—Cortége funèbre de l'amiral Bruat. 409. — Abordage. 412. — Iles des Princes. — Le Kief. — Camp des prisonniers russes. 413. — Télégraphie des locomotives. 417. — Fortifications de Sébastopol. 424.
BLÈS (M.). — Un jeune ménage et une vieille tante, tableau. 364.
BOCOURT (M.).—Incendie de la manutention militaire du quai de Billy. 352.
BOEUF. — Division par catégories de la viande de boucherie. 320.
BOMBARDES dans la baie de Stréleska. 225.
BOMBARDEMENT du fort d'Arabat. 8. — de Sweaborg. 114. 1. — de Sébastopol. 200. — de Sweaborg. 204. — et prise de Kinburn. 385.
BOMBYX du chêne. 64. 1.
BONELLI (M. le chevalier). — Nouveau télégraphe sous-marin. 38. 2. — Télégraphie des locomotives. 417. 1.
BONHEUR (Mlle Rosa).—La Fenaison en Auvergne. 220.
BORDEAUX. — Incendie du théâtre des Variétés. 400. 1.
BOSBOEM (M.).—Moines chantant un *Te Deum*.— Tableau. 365.
BOSQUET (le général). — Son ordre du jour avant la prise de Malakoff. 210. 1. — Revient à Pau pour se rétablir des blessures reçues en Crimée. 321. 3.
BOUCHET (M. E.). — Incendie de la filature d'Elbeuf. 127. 3.
BOUET-WILLAUMEZ (M. le contre-amiral) nommé commandant en chef de la division navale du Levant. 385. 3.
BOULANGER (M.). — César passant le Rubicon. 252.
BOULOGNE. — Entrée de la reine d'Angleterre dans ce port. 129.—Arc de triomphe en l'honneur de la reine d'Angleterre. 132.
BOURÉE (M.). — Ministre de France en Perse. — Son entrée à Téhéran. 212.
BOURGOIN.—Une halte d'aventuriers au Mexique (tableau). 116.
BOURGEOIS (M. Anicet). — Le médecin des enfants. — Drame. 292. 3.
BOUVET (M. Francisque). — La guerre et la civilisation. 278. 3.
BRETON (M. C.). — Pompéia décrite et dessinée. 309. 1.
BRIENNE (M.). — Anniversaire de la révolution de 1830 en Belgique. 222. 1.— Guides itinéraires de Paris au moyen âge. 287. 1.
BRINDESI (M.). — Costumes musulmans. 384.
BRIOU (M.). — Un Enterrement dans les Vosges (tableau). 93.
BROWNE (M. Louis). — Portrait de Roqueplan (Camille). 253.
BRUAT (le vice-amiral), élevé à la dignité d'amiral. 194. 2. — Son ordre du jour du 7 octobre. 274. 4. — Le corps de l'amiral est débarqué à Toulon. 385. 3. — Ses funérailles à Paris. 408. 409.
BRUNELL (M. Henry). — Exposition universelle. Les tissus. 14. 3. — Croquis et tableaux. 37. 1. Exposition universelle de l'industrie. 54. 1. — Tissus. 116. 7.
BRUNET (le général), — Son portrait. 273.
BRUNIER (M.).—Le cuisinier et le médecin. 32. 1.
BRUNO. (M.). — Bibliographie. 346.
BUFFET (le) à l'Exposition universelle. 256. 1. — à l'hôtel du Louvre. 265.
BUSONI. — Voyez Courrier de Paris. —Le Dr Magendie (biographie). 267. 2.—Guide en Italie. 143. 1.

C

CACIQUE (les matelots du) démantelant la batterie d'Ak-Bournou. 1.
CALAME. (M.). — Le lac des Quatre-Cantons, tableau. 358.
CAMBON (M.) — Décoration de l'entrée de Charles VII à Paris ; Porte-Saint-Martin. 84.
CANROBERT (le général) revient en France. 114. 1. — élevé à la dignité de sénateur. 130. 3. — Sa réception à Stockholm. 360. — Retour de son voyage de Suède et de Danemark. 370.
CARICATURES. — La peinture de M. Courbet, par Quillenbois. 52. — Revue des théâtres, par Marcellin. 108. 1.— Silhouettes aux eaux, par M. Loraux d'Essorins. 272.
CARTE de la mer d'Azof. 7. 3. — de la baie de Kherson. 274. 1. — du théâtre de la guerre en Orient. 316. — d'Europe pour servir à l'intelligence des distances dans la guerre générale contre la Russie. 317. — de la Guyane française et ses placers aurifères. 416.
CASEMATES du fort de la Quarantaine, à Sébastopol. 376.
CARTON de M. Pierre Cornélius; Prusse. 296. — de Kaulbach ; la Tour de Babel. 297.
CATHÉDRALE de Bayeux. 224. 2.
CATHERINE et William, nouvelle; scène de la vie américaine. 174. 3. — 190. 2. — 206. 1.
CASTILLON (M. de), prestidigitateur à l'hôtel d'Osmont. 355. 1.
CAVALERIE polonaise au service du sultan. 224. 1.
CÉRÉMONIE funèbre en l'honneur des victimes du combat de Shang-Aï. 5. — de l'Exposition universelle. 344-345.
CERFBEER (M.). — Le libre-échange. 43. 3.
CHALONS-SUR-MARNE. Courses. 165. 1.
CHAPUIS (M.). — Vue à vol d'oiseau du palais de l'Industrie. 328-329.
CHARPENTIER (M). — Postillon attaqué par des loups. 269.
CHASSANG (M.). — Bibliographie. 235. 1.
CHASSE au moufflon par des Marocains, tableau par M. H. Vernet. 12. — et prise du cribbler russe *Menschikoff*, par l'aviso à vapeur *le Cocyte*. 113.
CHATEAU de Saint-Cloud; arrivée de la reine d'Angleterre. 140. — de Queyras (Hautes-Alpes). 308. 1. — de Saint-Ouen remis à la ville de Paris en vertu d'un arrêt de la Cour impériale. 387. 2.
CHAUDRON-JUNOT (M.). — L'Électricité et les alchimistes. 335. 3.
CHAVANNES (M. H. de). — L'industrie séricicole. 301. 1.
CHEMIN-DUPONTIS (M.).— Exposition de Londres. 399. 3.
CHEMIN de fer. Ouverture d'une section du chemin de Cherbourg, de Mantes à Lizieux. 2-3. — de l'Ouest. Viaduc sur la Mayenne, à Laval. 69. — de ceinture à Londres; projet. 126. 3. — de Boulogne. Entrée de la reine Victoria. 132. — Accident sur le chemin de Versailles, rive gauche. 180.— Inauguration d'un tronçon qui relie Paris à Cologne. 291. 3. — de Saint-Quentin à Erquelines. 356. 1. — de Lisbonne à Cintra. 360. — du midi; première section. 389. — Appareils de sécurité. 395. 1. — aux États-Unis. 247. 2.
CHÉVÉ (M.) donne un concert, 431. 1.
CHINE. — Attaque de Shang-Aï par les équipages du *Jeanne-Darc* et du *Colbert*. 5. — Triomphe des impériaux et massacre des révoltés. 98. 3.
CHOLÉRA (le) en Sardaigne et en Italie. 163. 2.
CHRÉTIEN (le capitaine). — Dessin du 15 août à Mascara. 176.
CHRISTOFLE (M.). — Service de table de S. M. l'Empereur. 332.
CHRONIQUE littéraire. 6. 3. — 26. 1. — 42. 2. — 70. 1. — 86. 1. — 142. 1. — 154. 2. — 166. 1. — 202. 1. — 234. 1. — 246. 1. — 266. 2. — 278. 1. — 318. 1.
CHRONIQUE musicale. 19. 2. — 82. 2. 125. 1. — 178. 3. — 194. 3. — 227. 1. — 251. 1. — 271. 1. — 279. 1. — 290. 3. — 323. 1. — 334. 1. — 366. 1. — 395. 1. — 403. 1. —430. 1.
CINQ CENT mille francs de rente, roman de mœurs de M. Véron. 391. 1.
CITADELLE de Kinburn. Sa prise. 274. 1.
CLAVEL (M. le docteur). — Traité d'éducation physique et morale. 278. 1.
CLÈRE (M.). — 2e prix de peinture. École des beaux-arts. 252.
CLERGET (M.). — Vincennes et ses dépendances. 60. 61.
CLESINGER. (M.). — Statue équestre de François Ier. 430.
CLÔTURE de l'Exposition universelle. 343. 1.
CLUSERET (M.), capitaine de chasseurs à pied.— Vues de la vallée de la Tchernaïa. 184.
COIGNET (M. Léon). — Le Tintoret et sa fille, tableau. 73.
COLLÉGE de France. — Pisciculture, 431. 3.
COLMAR. — La statue du général Rapp. 53. 1.
COLOGNE. — Nouveau pont du chemin de fer de Saint-Quentin à Erquelines. 356.
COLOMBARI (M. le colonel). — Nasradin-Schah. 177. 2.
COLONIES françaises à l'Exposition. 103.
COMBAT de coqs à Manille. 101. 1. — de Koughil (Asie). 280.— de coqs à bord. Types et physionomies. 393.
COMÉDIENS anglais à Paris, forcés de fermer leur théâtre, faute de spectateurs. 35. 1.
COMMENT finissent les poëtes, étude de mœurs. 350. 1. — 358. 1. — 374. 2. — 394. 1. — 405. 1. — 426. 1
COMPAGNIE lyonnaise. 287. 3.
COMTE (M.). — Henri III et le duc de Guise, tableau. 116.
CONCERT à Lausanne. — Jenny Lind. 299. 2. — donné à l'hôtel de ville de Paris par le préfet. 339. 1.
CONCOURS pour les meilleures poésies sur Sébastopol. 419. 1.
CONDÉ-SUR-NOIREAU. — Inauguration d'un temple protestant. 325.
CONSERVATION des viandes fraîches. 319. 3.
CONSERVATOIRE de musique. — Prix de chant. 82. 2.
CONSTANTINOPLE. — Un hôpital français est attaqué par des Tunisiens. 338. 2. — Pontons-casernes pour les prisonniers russes blessés. 401. — La flotte dans les eaux du Bosphore. 405.—Abordage du *Cygne* par le navire autrichien l'*Impératrice*. — l'Ile-des-Princes. 412.
CONSTITUTIONNEL (le) publie une correspondance sur la composition de l'armée d'Orient, démentie par le *Moniteur*. 2. 2.
CONTES fantastiques, par L. Richter. 49.
CORNÉLIUS (M. Pierre). — Les sept anges et quatre cavaliers de l'Apocalypse. Carton. 296.
CORRESPONDANCE rétrospective sur la politique de la Russie dans la mer Noire. 2. 2. — de la Baltique. — 3. 3.— Michel Mano. 14. 3. — Jules Janin. 31. 3. — de Crimée. — 23. 3. — 63. 3. — 67. 3. — Réponse à un père, qui demande s'il doit lancer son fils dans la carrière littéraire. 70. 2. — M. Salaville. 95. 3.— 96. 8. — 99. 3. — de Crimée. 122. 1. — M. Pétin. 127. 1. — Arrivée de la reine d'Angleterre à Boulogne. 134. 1. — M. de Pompeo, banquier napolitain. 159. 3. — M. Salaville à M. le docteur Fleury. 187. 1. — Le marchand de cailloux miraculeux. 189. — Embrayeur magnéto-électrique. 199. 3. — à propos de *Marie*, opéra d'Hérold. 227. 3. — Réclamation de M. Ruprich-Robert, archi-

tecte de la cathédrale de Bayeux. 255. 3. — Un concert à Lauzanne. Jenny Lind. 299. 2. — Les soldats d'Orient dans les rues de Lyon. 305. 1. — Une solution. 307. 2. — M. Diéterle. 342. 2. — M. de Laurencie. 376. — M. Rouland, du *Montebello*. 386. 1. — M. Philippe. 400. 1. — Sébastopol. 423. 3.
CORSE. — Superstitions. 202. 3.
COSTUMES chinois. 5. — russes. 312. — musulmans, par M. Brendesi. 384. —
COURBET (M.). — Peintures réelles. 52.
COURCY (M. de). Ses opinions singulières sur Paul et Virginie. 43. 2.
COURRIER de Londres au camp anglais, en Crimée. Dessin. 17.
COURRIER de Paris. 2. 3. — 18. 2. — 35. 1. — 67. 1. — 83. 1. — 99. 1. — 114. 3. — 131. 1. — 151. 3. — 162. 2. — 179. 2. — 195. 1. — 210. 3. — 226. 1. — 242. 3. — 259. 1. — 275. 1. — 291. 2. — 306. 3. — 322. 2. — 338. 3. — 355. 1. — 370. 2. — 386. 2. — 402. 2. — 419. 1.
COURT (M.). — La Mort de César, tableau. 72.
COUTEAU de chasse donné par l'empereur d'Autriche à M. J. Gérard. 96. 1.
COUTURE (M.). — Le jeune Fauconnier, tableau. 92.
COUVREUR (M. Auguste). — Le Secret de Bianelti. Traduction. 10. 2. — 30. 2. — 46. 1. — — 78. 1. — 94. 1.
CRIMÉE. — Récréations au camp, dessin. 33. — Arrivée des prisonniers français échangés à Odessa. 82. 1. — Sortie des Russes devant le petit Redan, le 25 juillet, repoussée par le 10e chasseurs à pied. 82. 1. — Situation des armées alliées devant Sébastopol. 98. 1. — Funérailles de lord Raglan. 99. 3. — Attaque des Russes à Traktir. 129. 1. — Rapport du général Pélissier du 23 et 24 août. 146. 1. — La vallée de la Tchernaïa. 185. — Bataille de Traktir. Sweaborg. 204. 205. — Combat livré et gagné par le général d'Allonville. 242. 1. — Topographie du théâtre de la guerre aux environs de Sébastopol, d'après l'*Indépendance belge*. *Id.*, d'après le *Moniteur*. 242. 2. — — Koughil. Combat livré sur ce point, par le général d'Allonville. 259. 1. — Reconnaissance aux environs d'Eupatoria. 305. 3. — Activité dans les camps alliés. Retour de l'amiral Bruat. Blocus de Cherson et du Dnieper. — Le général Levaillant nommé gouverneur de Sébastopol. 306. 1. — Le mauvais temps tient les troupes dans l'inaction. Retour du général Bazaine à Eupatoria. Les communications entre Nikolaïeff et Odessa sont coupées par suite de la prise de Kinburn. 322. 1. — Destruction de fourrages russes sur les côtes de la mer d'Azoff. 338. 1. — Explosion d'un magasin à poudre, dit du *Moulin*, près Inkermann. 338. 1. — Coup de main tenté par le général d'Allonville. Razzia de bétail. 354. 1. — Fortification de la flèche d'Arabat par les Russes. Embellissement et fortifications de Kamiesch. Énumération des canons et des munitions trouvés à Sébastopol. 369. 3. — Campements d'hiver. Routes pour relier les camps. 386. 1. — Inaction dans les deux camps par suite du mauvais temps. 402. 1. — État sanitaire de l'armée dans Sébastopol. — Ruines de la ville. 418. 1. — Fortifications de la partie nord de Sébastopol. 424. 425.
CRONSTADT. — Escarmouches des flottes avec les canonnières russes. 146. 2.
CROQUIS et tableaux. 37. 1.
CRUVELLI (Mlle) se marie avec M. le comte Vigier. 419. 2.
CUISINIER et médecin. 32. I.
CURIOSITÉS de Lima (Pérou). 298. 1. — 314. 3.

D

DABADIE (M. F.). — Curiosité de Lima (Pérou). 298. 1 et 314. 3.
DAILLY (M.). — Sa ferme à Trappes, mise à la disposition de la commission d'agriculture à l'Exposition. 148.
DAMOURETTE (M.) — Scènes de la vie champêtre. 124.
DANEMARK. — La Diète, après une discussion orageuse, accepte la constitution présentée par le gouvernement. 226. 1. — Le prince Ferdinand refuse de reconnaître la nouvelle constitution adoptée par les chambres. 242. 3. — Le péage de Sund. 258. 3. — Efforts du gouvernement pour engager la cour de Vienne dans la question du péage du Sund. 322. 2. — Ouverture des conférences pour le péage du Sund. 354. 3. — Réconciliation du roi avec son oncle. 370. 1. — Proposition de capitaliser le produit des droits imposés pour le péage du Sund. 418. 3.
DÉBORDEMENT du Rhône devant Avignon. 292.
DECAMP. (M.). — Le Singe peintre. — Cavalerie turque. — Le Tigre et l'Éléphant. — L'École turque. — Ane d'Orient. — Café en Asie Mineure. 168. 169.
DÉCIME de guerre voté par le Corps législatif, approuvé par le Sénat. 34. 3.
DÉCORATION de MM. Cambon et Thierry. — L'Entrée de Charles VII à Paris. — Décoration de la nuit de la Saint-Barthélemy, par M. Wagner, 84. — Exécutée dans l'hôtel de ville de Paris. 145.
DECRET déterminant les conditions de l'emprunt de 750 millions. 34. 3. — qui double la durée effective dans la liquidation des pensions qui seront établies en faveur des militaires qui ont pris part au siége de Sébastopol. 98. 3. — qui élève M. Magne, ministre des finances, à la dignité de grand-croix de la légion d'honneur, 99. 3. — qui ouvre un crédit de 300,000 fr. pour secourir les familles des militaires morts à la guerre d'Orient. Cette somme étant prélevée sur les fonds dépensés annuellement le 15 août, 114. 3. — qui élèvent le général Pélissier à la dignité de maréchal de France et le vice-amiral Bruat à celle d'amiral. 194. 2. — qui ouvre au ministère de l'intérieur un crédit de 10,000,000 fr. pour secours. 210. 3.
DELAFORGE (M. Auguste). — Revue des modes et de l'industrie. — Conservation des viandes fraîches. 319. 1. — Revue de l'industrie. 351. 1. — 384. 3. — 414. 3.
DE LA NOURRAIS (M.). — L'île d'Helgoland. 95. 1.
DENDRONS aîné (M.). — Les colonies françaises. 103. 2.
DÉNÉCHEAU (M. Séraphin). — Buste du porte-drapeau Poidevin. 80.
DÉNECOURT (M.). — L'Amant de la forêt. 71. 1.
DENNERY (M.). — Le Médecin des enfants. Drame. 292. 3.
DÉPART de la reine d'Angleterre. 145. 2. — de soldats pour la Crimée. 157. 1. — des troupes (armée d'Orient). 348.
DÉPÊCHES du général Pélissier (17 juillet.). 18. 1. — du général Pélissier sur les affaires du 14 et du 15 juillet. 34. 1. — télégraphique du général Pélissier. 65. 2. — de l'amiral Penaud sur l'incendie de Sweaborg. 114. 1. — du général Pélissier sur l'affaire de Traktir. 129. 1. — du général Pélissier. Prise de Sébastopol. 178. 1. — du maréchal Pélissier, indiquant le nombre de morts et de blessés à la prise de Sébastopol. 194. 2. — de l'amiral Bruat, annonçant la destruction de pêcheries dans la mer d'Azof. 210. 1.
DESFOSSÉS (M. Jules). — Papiers peints. 261. 1.
DESJOBERTS (M.) — Habitation normande, tableau. 181.
DESPERRETZ (M.). — Un mortier officinal de 1660, à Fontainebleau. 160. — Le Singe peintre. 168.
DESSINS de M. Bida. 304.
DEVISMES. — Pistolet revolver. 400.
DIAMANTS de la couronne. Leur exposition. 187. 3. — 216. 217.
DICKENS (M. Charles). — Se fixe à Paris. 307. 1.
DIDIER (M.). — Nasradin-Schah, roi de Perse. 177. — Campements de Kirghiz. 189.
DIDOT (MM. Firmin frères). — Biographie générale. 235. 1.
DIÉTERLE (M. J.). — Réclame en faveur de ses collaborateurs de Sèvres. 343. 2.
DILLENS (M.). — Un Bal à Goës (Zélande). 341.
DONIZETTI. — Monument funèbre élevé à sa mémoire. 125.
DONJON de Vincennes. 60.
DOUBLEMARE (M.), premier grand prix de sculpture. 252.
DOUSSAULT (M.). — Le lieutenant-colonel Magnan. 352.
DRAINAGE vertical par puisards tubés. 187. 2.
DRAPEAUX enlevés aux Russes, et rapportés par le colonel Pajol. 377.
DUC (le) et la duchesse de Brabant au château de Saint-Cloud. 257.
DUCAYLA (Mme). — Donne son château de Saint-Ouen à la ville de Paris. 387. 2.
DUMINGUY (M.). — Croquis du chemin de fer de Lisbonne. 360.
DUPAYS (M.). Voyez Exposition universelle des beaux-arts. — L'Amant de la forêt. 71. 1. — — Bibliographie. 127. 2. — Guide en Italie. 143. 1. — Sèvres, Gobelins et Beauvais. 215. 1. — Panorama du mont Blanc et du mont Rose. 315. — Notice sur la vie et les ouvrages de Rude. 325. 3. — Album des boiseries de Notre-Dame. 415. 3. — Statue équestre de François Ier dans la cour du Louvre. 419. 3.
DURAND-BRAGER (M.). — Batterie Ak-Bournou. 1. — Iénilski, cap Phanar, Arabat, Cherka, Berdianski. 8-9. — Malakoff. 29. — Dessin d'une batterie flottante. 69. — Tour Malakoff. 197. 1. — Bombardement de Sébastopol. 100. — Bombardement de Sweaborg; bataille du pont de Tratkir. 204-205. — Plan de l'attaque de Malakoff; bombardes dans la baie de Stréleska. 225. — Attaque du grand Redan. — de la courtine. 229. — Attaque de Malakoff. 233. — Attaque du bastion Central. — du redan du Carénage. 237. — Vaisseaux russes le lendemain de la prise de Sébastopol. 241. — Vue de Sébastopol. 247. 3. — Types et physionomies de l'armée d'Orient. 348. 1. — Camp d'Omer-Pacha. 369. — Casemates de la Quarantaine. 376. — Types et physionomies de l'armée d'Orient. 391. 3. — Sébastopol. 423. 3.

E

EAUX-BONNES. — La grande rue. — Arc de triomphe. — Arrivée de l'impératrice. — Le jardin anglais. 20.
EAUX CHAUDES. — Établissement. — La gorge des eaux. 21.
ÉCHECS. — 63. 3. — 111. 3. — 183. 3. — 255. 3. — 271. 3. — 336. 1. — 399.
ÉCOLE des beaux-arts. — Grands prix et envois de Rome. 252. 1.
ÉDIT de Nantes. — De sa révocation et de ses conséquences. 38. 1. — 110. 2.
EDWARDS (madame Amélie B.). — Histoire d'une sonate. 341. 1.
ÉGYPTE. — Saïd-Pacha vice-roi, accompagné du consul de France, s'embarque pour Marseille. 194. 3.
ÉLECTRICITÉ et les alchimistes. — M. Chaudron-Junot. 335. 3.
ENAULT (M. L.). — Constantinople et la Turquie. 202. 3.
ÉPISODE de la guerre d'Orient. — Naufrage du *Pluton*. 191. 3. — de voyage. — Laghetto. 206. 3. — de la prise de Malakoff. 239. 3.
ERRATUM sur un livre de M. Cerfbeer. 79. 3. — Les prix de Rome. 272. 2.
ESCADRES de la Baltique. — Escarmouches dans le golfe de Finlande. 66. 1.
ESPAGNE. — Le maréchal Espartero offre sa démission, qui n'est pas acceptée. 2. 3. — Troubles à Barcelone. 18. 1. — 34. 3. — Agitation dans la Catalogne. 66. 2. — Le choléra à Madrid. 82. 2. — Embarras financiers. 98. 3. — Agitation dans les campagnes. 114. 2. — Organisation des gardes nationales à Barcelone. — Mémorandum aux puissances catholiques sur les affaires avec le Saint-Siége. 130. 3. — Le calme se rétablit. 162. — 194. 3. — Traité d'alliance avec la France et l'Angleterre. 226. — Désordres dans plusieurs villes, entre autres à Barcelone. 258. 2. Le choléra fait de grands ravages à Madrid. — Efforts de l'opposition pour brouiller les maréchaux Espartero et O'Donnell. 275. 1. — Les cortès avancent peu dans les affaires du pays. — Troubles à Madrid à propos de la cherté du pain. 290. 3. — Désordres causés par les bandes carlistes vigoureusement comprimés. 322. 2. — Situation déplorable du commerce à Barcelone. 370. 2. — Modification du ministère. 386. 3. — Promulgation de la loi relative aux étrangers. 402. 2.
ESPARTERO (le général). — Son portrait. 144.
ÉTATS-UNIS. — Question de Cuba remise sur le tapis. 66. 2. — Intérêt national exprimé pour le succès de la Russie dans la guerre d'Orient. 114. 2. — Manifeste publié par la junte de Cuba. 130. 3. — Statistique des chemins de fer. 247. 2. — Différend avec l'Angleterre à propos de Cuba et de l'ambassadeur anglais. 290. 2. — Le gouvernement américain médiateur entre la Russie et les puissances occidentales. 322. 1. — Refus du gouvernement d'assister aux conférences demandées par le Danemark à propos du péage de Sund. 418. 3.
ÉTÉ (l') à Bade. 111. 3.
ÉTENDARD de la société des chœurs de Gand. 127. 3.
ÉTUDES sur les arts en Allemagne. 47. 3.
EXCURSION dans le Queyros (Hautes-Alpes). — Inauguration de la route. 308. 1.
EXPÉDITION de la mer d'Azof. 23. 3.
EXPÉRIENCES agricoles à Trappes 148. — de nouveaux appareils de sécurite sur les chemins de fer. 395. 1.
EXPLOITATION du liége et fabrication des bouchons. 120. 1.
EXPLOSION d'un caisson d'artillerie russe. 68. — d'un magasin à poudre dit du *Moulin*, près Inkermann. 338. 1.
EXPOSITION universelle de Londres de 1851. 399. 3.
EXPOSITION UNIVERSELLE DE L'INDUSTRIE. — Les tissus. 14. 3. — Imprimerie. — Librairie. — Reliure. 21. Tissus de coton. 54. 1. — Produits de l'Algérie. 55. 1. — Les bronzes. 74. 3. — 90. 1. — Les colonies françaises. 103. 2. — Turquie. 106. 1. — Tissus de laine. 118. 1. — Expériences à Trappes. 147. 1. — Orfévrerie et bijouterie française et étrangère. 170. 2. — Appareils de précision, instruments pour l'étude des sciences exactes. 198. 1. — Sèvres, Gobelins et Beauvais. 215, 1. — Meubles, sculptures sur bois et ivoire. — Papiers peints, décorations diverses. 230. 1. — Armes à feu. — Armes blanches. 250. 1. — Trophée des ornements ecclésiastiques de la Belgique. 260. 3. — Le salon et le boudoir de l'Impératrice. 293. 1. — Coup d'œil à ses accessoires. 299. 3. — Les tourniquets. — Les fauteuils roulants. — Les médailles. — Passage de la Rotonde. — Machine à coudre. — Appareil Loysel pour le café. — Escalier de la Rotonde. 300-301. — prussienne au palais de l'Industrie. 313. — Dessins industriels. — Photographie, gravures, etc. — Éventails, parures, fantaisies, etc. 330. 1. — Clôture. 343. 3. — Dessins industriels. — Gravures et lithographies. — Éventails. — Modes. 346. 3. — Les carrières bleues de Belgique. 368. 1. — De la fabrication de la faïence ou majolique au dix-neuvième siècle. 383. 1. — Omissions. — Protestations. — Réparations. 398. 1. — 415. 3.
EXPOSITION UNIVERSELLE DES BEAUX-ARTS. — Horace Vernet. 11. 3. — Les synthétiques. 27. 2. — 39. 3. — Le réalisme. 71. 3. — Peinture religieuse. 91. 2. — Les fantaisistes. — Peinture de genre. 115. 3. — École anglaise. 134. 2. — 150. 1. — École française. — M. Decamps. 167. 3. — Paysage. 181. 1. — École française. — Paysagistes. — Peintres d'animaux. 219. 3. — Genre. 268. 1. — Marines. — Fleurs. — Portraits. — Miniatures. — Dessins. 284. 3. — Prusse. 295. 1. — Belgique. 339. 2. — Suisse et Piémont. 358. 1. — Hollande. 363. 3. — Danemark, Suède, Norwége. 371. 3. — Grèce, Italie, Espagne, Portugal, etc., etc. 426. 3. — La Minerve du Parthénon. 429. 1. — Souvenirs d'un spiritualiste. 363. 1. — 378. 1. — 390. 1. — 410. 1. — 415. 3. — 422. 1..
EYMA (M. Xavier). — Catherine et Williams, nouvelle. 174. 3. — 190. 2. — 206. 1. — Le Médailler, simples histoires. 278. 2.

F

FABRICATION du vin de Kirghiz. 189.
FAÇADE du grand café Parisien. 141.
FALAMPIN (M. G.). — Ébénisterie. 16. 1. — Un musée d'histoire naturelle aux Champs-Élysées. 31. 3. — Fabrique d'instruments de musique aux Marais. 43. 3. — Le liége et les bouchons. 120. 1. — Le grand café Parisien. 141. 1. — Henri Valentin. 160. — Mélanges industriels. 171. 3. — 192. 1. — Fête de la nativité. 213. 1. — Exposition des prix de Rome. 252. 1. — Le buffet à l'Exposition. 256. 1. — Bibliographie. Pompéia. 309. — Révolver Devismes. 400. 1. — La compagnie des Indes. 415. 3.
FALINSKI (M.). — Uniforme polonais en Turquie. 224.
FARRENC (Mme). — Fait entendre dans un concert des morceaux de ses opéras inédits. 279. 3.
FATH (M.). — Statue équestre de François Ier. 420.
FAUCHÉ (M. Éd.). — Chemin de fer du Midi. Première section. 389.
FAUCONNIER (le jeune). — Tableau par M. Couture. 92.
FELLMANN. — Dessin du couteau de chasse donné à Gérard. 96. 1. — Étendard de la société des chœurs de Gand. 128. — Ornementation. 172. — Vallée de la Tchernaïa. 185. — Manteaux de cour. 192. 1.
FERRI (M.). — Nouvelle de la mort de Charles-Albert. 397.
FESTIVAL de musique au palais de l'Industrie. 351. 2.
FÊTE des Cervelles des Tinguianès (îles Philippines). 101. — offerte par les exposants à S. A. I. le prince Napoléon. 263. 1. — à Honduras (Amérique centrale). 381. — de la Sainte-Barbe, à Vincennes. 387. 3.
FINLANDE. — Expédition contre la ville de Biorneborg. 258. 2.
FLEURIEU (M.). — Bibliographie. 254. 1.
FLOTTE de la Baltique au mouillage devant Kiel. 354. 1. — française passant le Bosphore. 405.
FONTAINEBLEAU (forêt de). 71. 1. — Archéologie pharmaceutique. 160. — Forêt de liége. Son exploitation. 120.
FORGE (M. Aug. de la). — Les clippers français. 239. 1.
FOREST (M.). — Rôtissoire au gaz à l'Exposition. 256.
FORT de Vincennes. 60. — Fort Saint-Nicolas à Sébastopol. 244.
FRANÇAIS (M.). — Le château de Chenonceaux. 76.
FRANCE pittoresque. — Fête de la Nativité de Notre-Dame, à Notre-Dame de Font-Romeu et à Livry. 213. 1.
FRANÇOIS Ier. — Sa statue équestre. 419. 3.
FRÉEMANN. — La gorge des eaux chaudes. 21. — Aigles. 32. — Hippodrome de Châlons-sur-Marne. 165. — Le Tigre et l'éléphant. 168. — Chèvres d'après Palizzi. 221. — Cathédrale de Bayeux. 224. — Requête présentée par des chiens. 365. — Honduras. — Pont. — Rancho. — Rivière Méjécote. 380.
FOUCAULT (M. Léon). — Apparcils de précision. 198. 1.
FOUCHER (M. Paul). — *Joconde*, comédie. 355. 3.
FOULQUIER. — Pont de Traktir. — Vallée de la Tchernaïa. 184. 185. — Attaque de la courtine Sébastopol. 228. — Défense de la gorge Malakoff. 240. — Cercle des nobles à Sébastopol. 244. — Prétropawloski. 276. — Récréations à bord du *Friedland*, 277. — Kinburn après le bombardement. 324. — Réception du général Canrobert à Stockholm. 360. — Passage des zouaves à Lyon. 385. — Costumes de Crimée. 425.
FOURNIL (le). — Scène de la vie champêtre. 124.
FOURNEL (M. Victor). — Scènes de mœurs contemporaines. — L'homme de lettres. — 294. 1. — Le Maître d'étude. 327. 2. — Comment finissent les poëtes. 350. 1. — 358. 1. — 374. 2. — 394. 1. — 405. 1. — 426. 1.
FOURNIER (M. E.). — Voyage du prince de Galles à Paris (1623). 158. 3. — L'esprit des autres. 240. 2.
FUNÉRAILLES de lord Raglan. 99. 3. — d'un Tinguianès. (les Philippines). 101. — dans les campagnes de Norwége, tableau de M. Tidemand. 372. — de l'amiral Bruat. 409.

G

GABER (M. Eugène), graveur sur bois allemand. 48.
GAILDRAU (M.). — Établissement des Eaux-Chaudes. Arc de triomphe. Habitation de l'impératrice aux Eaux-Bonnes. 20. 21. — Incendie de la filature de M. Chénevière, à Elbeuf. 128. — Arrivée de la reine d'Angleterre à la gare de Strasbourg. 133 — Arc de triomphe des artistes de l'Opéra. 140. — Marchand de cailloux miraculeux. 189. — *Te Deum* à Notre-Dame, 193. — Fête de la Nativité. 213. — Croquis du débordement du Rhône. 292. — Les pèlerins de la Mecque. 404.
GARDE impériale. — Son retour en France. 370. 2.
GAUTROT (M.). — Fabrication des instruments de musique au Marais. 44. 45.
GEMPT (M.). — Requête présentée par des chiens. 365.
GÉNIN (M.). — M. Viennet et le néologisme. 186. 1.
GÉRARD DE NERVAL (M.). — Le Rêve de la vie. 6. 3.
GÉRARD (M. J.). — Reçoit un couteau de chasse de l'empereur d'Autriche. 96. 1.
GÉRÔME (M.). — Tableau du siècle d'Auguste, salon de 1855. 28.
GEVAERT (M.). — *Les Lavandières de Santarem*, opéra. 290. 3.
GIDE (M.). — Correspondance de la Baltique. 3. 3.
GILLOTIN (M. R.). — Croquis de Kinburn. 324.
GIRARDET (M. Karl). — Le Tintoret et sa fille. 73. — Monument druidique. Fontaine du Grand-Marché, à Tours. Jeanne d'Arc au château de Chinon. 76-77. — La Récolte des dattes en Égypte, tableau. 181. — Ramlé, près d'Alexandrie. 288. — Halte de chasseurs de chamois en Suisse. Lac des Quatre-Cantons. 358.
GIRONNIÈRES (M. de la). — Aventures d'un gentilhomme breton aux îles Philippines. 101. 1.
GIROUX (Alphonse) au palais de l'Industrie. 172.
GLAIZE (M.). — Le Pilori, tableau. 40.
GOBELINS. — Exposition des produits de cette manufacture. 216.
GOUPIL (M.). — Canons russes pris dans la mer d'Azof. 24. — Le bombyx du chêne. 64. — Viaduc sur la Mayenne. 69.

GOURAUD (M. Ch.). — Histoire de la politique commerciale de la France. 254. 1.

GOVI (M.). — Appareils de précision. Accidents de chemins de fer. 198. 1. — Longuevue Napoléon III. 223. 2.

GRAND-PARDON à Chaumont (Haute-Marne). 53. 1.

GRAZIELLA, tableau par M. Rodolphe Lehmann. 41.

GRÈCE. — Le ministre Kalergi reçoit l'ordre de ne plus paraître à la cour. 130. 3. — Pénible situation de ce pays. 210. 3. — Cause de la retraite du ministère Kalergi. 242. 2. — Ordre du jour du général Kalergi à son départ du ministère. 258. 2. — Les ambassadeurs français et anglais cessent toutes relations avec le nouveau ministère. 290. 2. — Le roi et la reine assistent à des prières publiques dans une église russe à Athènes. Le peuple s'émeut devant cette démonstration, et le calme est rétabli avec peine. 300. 2. — Rectification du *Moniteur* au sujet d'une visite de LL. MM. à une église russe à Athènes. 354. 3. — Ouverture de la chambre grecque, qui nomme son bureau. 418. 3.

GRENIER Salaville, 288. 1.

GREUZE. — La Malédiction paternelle. 37.

GRINDELWALD. — Vue du glacier et du village. 36.

GRIPPI (M.). — Portrait de madame Ristori. 29.

GUDE (M.). — Montagnes de Bergen, Norwége. Tableau. 373.

GUÉRIN-MÉNEVILLE introduit une nouvelle espèce de vers à soie. 371. 1.

GUESDON (M.). — Vue panoramique de l'isthme de Suez. 89. — Expériences à Trappes. 148. — Revue du 24 août. 153.

GUIDES illustrés à 1 franc. 80. 1.

GUIDES-ITINÉRAIRES de Paris au moyen âge. 287. 1.

GUIGNES (M. E.). Excursion dans le Queyras. 308. 1.

GUINOT (M. Eug.). — L'été à Bade. 111. 1.

GUIOT (M. R.). — Le grand pardon à Chaumont. 53. 1.

GUYANE (la) et ses mines d'or. 415. 1.

H

HABITANT des Cordillères, tableau par M. Laso. 428.

HABITATION normande, tableau de M. Desjoberts. 181. — des Igorrotès (îles Philippines). 101.

HAFFNER (M.). — Tableau des Chevreuils surpris. 221.

HALTE de chasseurs de chamois, tableau de M. Meuron. 358. — de Bohémiens, tableau par M. Knaus. 428.

HAMON (M.). — Tableau des Orphelines. 268.

HAMLET, pastel de M. H. Thomas. 284.

HAUFF (M.). — Le Secret de Bianetti. 10. 2. — 46. 1. — 78. 1. — 94. 1.

HAVRE. — Les prisonniers russes donnent une représentation dans le cirque. 163. 3.

HAYTER (M. Georges). — Portrait du général Bazaine. 289.

HEILMANN (M.). — Épreuves photographiques sur les Pyrénées. 20. 21.

HELGOLAND (île d'). 95. 1.

HENRIET (M.). — Types et costumes russes. 312. 1.

HÉQUET (M.). Voyez Chronique musicale.

HISTOIRE de la semaine. 3. 1. — 18. 1. — 34. 1. — 65. 2. — 82. 1. — 97. 1. — 113. 2. — 129. 2. — 145. 2. — 161. 2. — 178. 1. — 193. 2. — 209. 1. — 225. 1. — 241. 1. — 258. 1. — 273. 1. — 289. 1. — 305. 1. — 321. 2. — 338. 1. — 353. 2. — 369. 1. — 385. 1. — 401. 3. — 418. 1.

HISTOIRE d'un portrait à deux têtes. 62. 3. — contemporaine, par M. J. Montanelli. 263. 1. — du Consulat et de l'Empire, tome XII. Note de M. de Sacy. 294. 1. — d'une sonate. 311. 1. — de la réforme commerciale en Angleterre, par M. Henry Richelot. 326. 1. — 342. 2.

HITCHEOEK (M.). — Dessins sur Honduras (Amérique centrale). 380.

HOCKERT (M.). — Prêche dans une chapelle de la Laponie suédoise, tableau. 373.

HOEFER (M. Ferd.). — *Nouvelle Biographie universelle*. 235. 1.

HOLLANDER (M.). — Atelier de Rembrandt, tableau. 364.

HOMME (l') de lettres, étude de mœurs contemporaines. 294. 1.

HONDURAS (Amérique centrale). 379. 2.

HÔTEL de ville de Paris. Décoration exécutée dans la cour. 145. — de Lyon. Départ de soldats pour la Crimée. 157. 1.

HÔTEL du Louvre. Salon de réception. 264. — Sourdis. Sa démolition. 355. 2.

HUET (M.). — De l'Assistance sociale. 66. 3. — Bibliographie. Mémoires sur l'Italie. 263. 1.

HYMANS (M. Louis). — La Belgique depuis 1830. 319. 1.

I

IDOLE trouvée à Vulpates, Etat d'Honduras. 381.

ILE d'Helgoland. 95. 1. — de Bézérou, entrée du Dniéper. 377. — des Princes et camp des prisonniers russes. 413. 1.

IMPÔT sur l'alcool, les voyageurs en chemin de fer et nouveau décime de guerre. 34. 3.

IMPRIMERIE de l'État à Vienne. 173. 1.

INAUGURATION du jardin public de Mascara 176. — de la statue de l'amiral le Ray à Pornic. 149. 3. — du règne de don Pédro V comme roi de Portugal. 245. — de la route de Queyras (Hautes-Alpes). 308. 1. — du temple protestant à Condé sur-Noireau. 325. 1. — du chemin de fer de Lisbonne à Cintra. 360. — chemin de fer du midi, section de Bordeaux à Tonnins. 390. 1. — de l'église Saint-Eugène. 420. 3.

INCENDIE de Berdianski et de cent cinquante navires russes. 8 et 9. — et bombardement de Taganrog. 24. — de la filature de M. Chennevière, à Elbeuf. 127. 3. — du magasin de Petropawloski. 276. — de la manutention militaire à Paris. 351. 3. — du théâtre des Variétés à Bordeaux. 400.

INDUSTRIE SÉRICICOLE. 302. 1.

INONDATION de la ville de San-Stefano en Toscane. 85.

INSTRUMENTS de musique. Leur fabrication. 44 et 45.

INTÉRIEUR de la chapelle du château de Vincennes. 61. — d'une ville de Hollande. Tableau de M. Veissenbruck. 365. — du wagon de télégraphe électrique des locomotives. 417.

ISTHME de Suez. 214. 1.

J

JACOBI (M.). Machine infernale. 31. 2.

JACQUEMONT (Victor). Lettres inédites. 166. 2.

JACQUOT (M. le docteur). Passage du Bosphore par la flotte. 405. — Croquis de l'île des Princes. 413.

JALABERT (M.). Le Christ au jardin des Oliviers. 72.

JANET-LANGE (M.). Atelier d'Horace Vernet. 12. Graziella, d'après M. Lehmann. 41. — Une halte d'aventuriers au Mexique. — Un retour de bal masqué. 116-117. — Arrivée de la reine d'Angleterre à Saint-Cloud. 140. — Bal à l'hôtel de ville pour la reine d'Angleterre. 152. — Départ de soldats pour la Crimée. 157. 1. — L'école turque. — Anes d'Orient. 169. — Cortége impérial. 196. — Téhéran. 212. — La fenaison. 220. — Réception du duc et de la duchesse de Brabant à Saint-Cloud. 257. — Ornements d'église de la Belgique. 260. — Uniformes de l'armée sarde. 281. — Hamlet, d'après M. Thomas. 284. — Service funèbre à Toulon. 321. — Réception au palais de l'Industrie de LL. MM. 337. — Un bal à Goes. 341. — Arrivée du roi de Sardaigne. 353. — Rembrandt dans son atelier. 364. — Prêche en Laponie. 372. — Costumes musulmans. — Portrait de M. Molé. 384. — La fête de sainte Barbe. 388. — La mort du roi Charles-Albert. 397. — Réception des restes de l'amiral Bruat. 408.

JANIN (M. Jules). — Correspondance. 31. 3.

JARDIN anglais et café Dorothée des Eaux-Bonnes. 20. — d'hiver. 271. 3. — d'Armide. — Décoration en papier peints. 261. 1.

JOB (M.). — César dans la barque. — Cléobis et Biton. 252. — Funérailles dans les campagnes de Norwége. 372.

JOCONDE, comédie de MM. Paul Foucher et Régnier. 356.

JOUBERT (M.). — De la révocation de l'édit de Nantes. 38. 1. 110. 2. — Bibliographie; histoire de la réforme commerciale de l'Angleterre. 326. 1. — Bibliographie. 342. 2.

JOUETS d'enfants à l'Exposition universelle. 96. 1.

JUIFS et habitants de Crimée. 424.

JUNGFRAU. Maneh et l'Eiger, canton de Berne. 36.

K

KAMIESH. — 30,000 hommes s'occupent aux fortifications. 34. 2.

KANT (M.). — Éléments métaphysiques de la doctrine de la vertu. 255. 1.

KARS. — Inquiétudes pour la sûreté de cette place. 34. 2. — Blocus de la ville par les Russes. 82. 1. — Attaque de la ville par le général Mourawieff. 98. 3. — Défense de la ville contre un assaut des troupes russes. 258. 1. — Assaut donné par les Russes. 280. — se rend au général Mourawieff. 402. 1. — prise de cette ville. 418. 1.

KAULBACH (M. Guillaume). — Carton de la Tour de Babel. 297.

KIEF dans les îles des Princes à Constantinople. 413.

KIEL. — La flotte alliée de la Baltique se réunit dans le port de Kiel. 322. 1.

KINBURN. — Prise de la citadelle. 274. 1. — Reddition de la citadelle. 289. — Vue du fort. — Aspect des fortifications après le bombardement. 324. 1. — Vue panoramique. 376.

KIÖRBOE (M.). — Course de trotteurs sur un lac de Suède (tableau). 372.

KNAUS (M.). — Halte de Bohémiens, tableau. 428.

KOUGHIL. — Combat livré aux Russes par le général d'Allonville. 259. 1.

L

LABARRE (M.) donne un opéra, Pantagruel. 430. 1.

LABOUCHÈRE. — Érasme chez Thomas Morus. 93.

LAC des Quatre-Cantons, tableau de M. Calame. 396.

LACOUR (M. Louis). — Les vendanges. — Voyage en Russie et en Amérique. 27. 2.

LACROIX (M. F.). — Exposition universelle. 55. 1. (Algérie). 55. 1. — Histoire d'un portrait à deux têtes. 62. 3. — Le choléra en Sardaigne et en Italie. 163. 2. — A propos des diamants de la couronne. 187. — Épisodes de voyage. 206. 3. — L'isthme de Suez. 214. 1.

LAFOSSE (M.) — Portrait de M. Paillet. 357.

LALLEMAND (M.). — Chevreuils surpris, d'après Haffner. 221. — Bannière de la ville de Strasbourg. 336.

LANCELOT (M. D.). — Papiers peints. 261.

LAPRADE (M. J.). — Exposition de la Turquie. 106. 1.

LAROCHE (M.). — Cavalerie turque. 168. — Vaches d'après M. Troyon. 221. — Un Marché aux chiens. 341.

LASO (M.). — Habitant des Cordillères, tableau. 428.

LAUGÉE (M.). — Lesueur chez les chartreux (tableau). 117.

LAURENCIE (M. H. de la). — Bal costumé à bord. 277.

LAURENS (M. J. B.). — L'art en Allemagne. 47. 3.

LAUXERROIS (M.). — Le lieutenant-colonel Magnan. 351. 2.

LAVOIX (M. H.). — La Minerve du Parthénon. 429. 1.

LEBRETON (M.). — Batterie Ak-Bournou. 1. — Cap Phanar. — Taman. 8. 9. — Batterie flottante russe à Yéni-Kaleh. 69. — Prise d'un navire russe par les Français. 113. — L'*Alliance*, navire à vapeur. 144. — Fort de Kinburn. 324. — Bombardement de Kinburn. 385. — Pontons-casernes. 401.

LECOEUR (M. J.). — Inauguration d'un temple protestant. 325.

LEHMANN (M. Rodolphe). — Graziella. 41.

LEHMANN (M. H.). — La Flagellation du Christ. 41.

LÉONARD (M.). — Dessins sur l'expédition des frégates la *Jeanne-d'Arc* et le *Colbert* contre Sang-aï. 5.

LEPÈRE (M.). — Le Voyage de la vie, bas-relief. 253.

LERAY (l'amiral). — Sa statue à Pornic. 149.

LE ROY (M. Albert). — Théâtre en l'air. 247. 1.

LESSEPS (M. Ferdinand de). — Percement de l'isthme de Suez. 88. 1. 214. 1.

LESUEUR, chez les chartreux, tableau par M. Laugié. 117.

LETUAIRE (M.). — Prisonniers russes à Toulon. 65. — Exploitation de liége et fabrication des bouchons, dessins. 120. 121. — Le grand-duc Maximilien à Toulon. 161. — Croquis de la cérémonie funèbre en l'honneur des soldats morts en Crimée. 321. — Reception des restes de l'amiral Bruat à Toulon. 408.

LIMA. — Ses curiosités. 298. 1. — 314. 3.

LEYS (M.). — Les Trentaines de Bertal de Haze. 340.

LINANT-BEY. — Percement de l'isthme de Suez. 88. 89.

LIND (Mlle Jenny). — Concert à Lausanne. 299. 2.

LISBONNE. — Inauguration du règne de don Pédro V. 245. — Inauguration du chemin de fer de cette capitale à Cintra. 361. 1.

LISIÈRE de forêt, tableau de M. Th. Rousseau. 181.

LIVRES et gravures à propos de l'Exposition universelle. 126 1. 173. 1.

LORAUX D'ESSORINS (M.). — Caricatures silhouettes des eaux. 272.

LOUVRE. — Statue de François Ier. 419. 3.

LUGARDON (M.). — Ruth, tableau. 397.

LUNETTE nouvelle par M. Porro. 223. 2.

LUYNES (M. le duc de). — Restitution de la Minerve du Parthénon. 429. 1.

LYON. — Départ de soldats pour la Crimée. 157. 1. — Récit du siége de Sébastopol par les soldats de l'armée d'Orient dans les rues de la ville. 305. — Passage des zouaves dans cette ville. 385.

M

MABIRE (Mme Lucy). — Rôle de Mélusine dans *Paris*. 84.

MAC-MAHON (la division) attaque la tour Malakoff. 233.

MACHINE infernale Jacobi. 31. 2. — infernale sur le chemin de fer du Nord, à Pérenchies. 99. 3. — à coudre à l'Exposition. 301.

MAGENDIE (M. le Dr). 267. 3.

MAGICIENNE (la frégate la) coule bas des navires russes. 34. 1.

MAGNAN (M. le capitaine) fait des expériences à Marseille pour l'emploi des navires à vapeur de rivières dans la mer Noire. 114. 1.

MAGNAN (M.), le lieutenant-colonel. 351. 2.

MAGNE (M. Ch. P.). Voyez Exposition universelle.

MALADIE des céréales. 127. 2.

MANUTENTION militaire du quai de Billy. — Son incendie. 352.

MARC. — J. J. Barre. 16. 1. — Siècle d'Auguste. 28. — La Malédiction paternelle. — Le Massacre des Innocents. 37. — La Flagellation, d'après M. H. Lehmann. 41. — Le Pilori, d'après Glaize. 40. — Métier de chien. — Scène d'inquisition. — Brunetta. — Paysage. 80. — Le Christ au jardin des Oliviers. — Une Diseuse de bonne aventure. 72. 73. — Produits des colonies françaises à l'Exposition. 104. — Monument de Donizetti. 125. — Portraits du roi et de la reine d'Angleterre. 136. 137. — Revue du 24 août. 153. — Henri Valentin. 160. — Le général Pépé. 149. — César passant le Rubicon. — Voyage de la vie. 252. — Don Pédro V. — Don Fernando. 245. — Les Orphelines. — La France. 269. — Le général Bazaine. 289. — Carton de Cornélius. — Id. de Kaulbach. 296. — Service de table de l'empereur. 332. — Portrait de Rude. 325. — Médaille d'honneur. 348. 1. — Les Trentaines. — Wilhems. — Stévens. — Portals. 340. — Le général Pontevès. 357. — Médaille offerte à Saïd-Pacha. 368. — Habitant des Cordillères. — Halte de Bohémiens. 428. — Minerve du Parthénon. 429.

MARCÉ (M. Louis). — Dessins sur Petropawloski. 276.

MARCELLIN (M.). — Revue des théâtres. — Caricatures. 108. 109.

MARCHAL (M.). — Un Retour de bal masqué. 117. — Kirghiz. 189.

MARCHAND de cailloux miraculeux à Condé-sur-Noireau. 189. 1. — de médailles à l'Exposition. 300. — de cochons à Saint-Pétersbourg. 312.

MARCHÉ aux chiens, par M. J. Stévens. 341.

MARIAPOL. — Incendie de la ville. 24. 25.

MARIANNE, société secrète à Angers. 162. 2. — Condamnation des accusés de ce complot. 258. 3.

MARTENS (M.). — Panorama du mont Blanc et du mont Rose, photographie. 315. 3.

MARTIN (M. L. A.). — L'esprit moral du XIXe siècle. 278. 2.

MARTIN-REY (M.). — Voyage du *Cygne* de Lyon à Constantinople. 412. 3.

MASCARA. — Le 15 août en Afrique. 175. 3.

MASSARD (M.). — Chasse au mouflon. — La messe. 12. 13.

MASSÉ (M. V.). — Opéra-comique, *les Saisons*. 430. 2.

MASSON (M.). — Le Fauconnier, d'après Couture. 92. — La Mort de César. — Benvenuto Cellini. 72. 73.

MAXIMILIEN (le grand-duc) à Toulon. 161.

MAZZOLO (M.). — Orgue répétiteur. 358. 1.

MÉDAILLE d'honneur. 348. 1. — offerte à Saïd-Pacha par la colonie européenne. 368. 1.

MÉLANGES industriels. — Ébénisterie. 16. — Fabrication des instruments de musique aux Marais. 43. 3. — Alphonse Giroux au palais de l'Industrie. 171. 3. — Manteaux de cour. 192. 1.

MER Blanche. — Prise d'un navire russe par les flottes alliées. 113. — d'Azof. — La batterie d'Ak-Bournou. 1.

MESSE dans la Kabylie en 1853, tableau de M. H. Vernet. 13.

MEURON (M.). — Halte de chasseurs de chamois, tableau. 358.

MEXIQUE. — Halte d'aventuriers par M. Bourgouin. 116. — Révolution qui ôte le pouvoir au président Santa-Anna. 178. 2.

MICHEL-CARRÉ (M.). — Cantate à l'occasion de la prise de Sébastopol. 208. 1.

MILICE de Saint-Pétersbourg, 4. 1.

MINERVE du Parthénon, statue de M. Simart. 429. 1.

MINCUY (M. de). — Croquis sur l'inauguration du règne de don Pedro V à Lisbonne. 245.

MINISTÈRE des finances. — Vue de la cour de l'Horloge. — Vue des arcades de la rue de Rivoli. 81.

MISSION de France à Téhéran. 211. 3.

MODÈLE adopté par la nouvelle compagnie des omnibus de la ville de Londres. 333. 1.

MOINES chantant un *Te Deum*, tableau par M. Borbœur. 365.

MOLÉ (M. le comte). — Son portrait. 384.

MONFORT (M.). — Musique de *Deucalion et Pyrrha*. 251. 3.

MONGEL-BEY. — Percement de l'isthme de Suez. 88. 89.

MONITEUR. — Démenti donné au *Constitutionnel* sur la prétendue mésintelligence entre les chefs de l'armée d'Orient. 2. 2. — Article sur la politique autrichienne. — Correspondance rétrospective. 2. 2. — Publie un rapport de l'amiral Bruat sur les curiosités de Kertch. 18. 1. — Note officielle sur les pertes éprouvées par notre armée depuis le commencement de la guerre. 18. 1. — Annonce une rencontre avec les Russes à Malakoff. — Nouvelles de la Baltique. 34. 1. — Publie le décret réglementant les conditions de l'emprunt de 750 millions. 34. 3. — Promulgation de la loi relative : 1° à l'élévation des droits sur l'alcool; 2° à l'élévation du droit sur les voyageurs en chemin de fer; 3° à la perception d'un nouveau décime de guerre. 34. 3. — Publication de la situation des impôts directs et indirects pour le semestre de 1855. 35. 1. — Publie un article sur la liberté du commerce. — Rapport sur les sociétés de secours mutuels. 66. 2. — Notification des amiraux alliés du blocus des ports russes au nord de Hystadt, ainsi que des îles d'Aland. 82. 1. — Ordonnance sur la réunion des compagnies de gaz. 52. 2. — Publie les résultats définitifs de la souscription à l'emprunt de 750 millions. 114. 3. — Réflexions au sujet du combat de Traktir. 130. 1. — Sa correspondance au sujet des opérations en Asie. 130. 2. — Entrée de la reine d'Angleterre à Paris. 139. 2. — Rapport de l'amiral Bruat sur l'affaire de la Tchernaïa. 146. 1. — Ordres généraux du général en chef et de l'intendant de l'armée d'Orient. 146. 1. — Explication sur les troubles d'Angers. 162. 2. — Récit de la tentative d'assassinat sur l'empereur. 178. 3. — Renseignements sur le fort du nord de Sébastopol. 194. 2. — Publie la liste des officiers de marine tués dans les dernières journées du siége. 194. 2. — Du pain. 207. 3. — Parallèle entre la France et l'Angleterre, pour les sacrifices des deux pays pour soutenir la guerre en Orient. — Nouvelles de Kars. 210. 2. — Démenti donné au sujet d'un prétendu assassinat de l'empereur par un cent-garde. — Ouverture au ministère de l'intérieur d'un crédit de 10,000,000 fr. pour les bureaux de bienfaisance. 210. 3. — Mission de France à Téhéran. 211. 3. — Désavoue la lettre adressée au *Times* par le prince Lucien Murat. 242. 2. — Renseignements topographiques sur le théâtre de la guerre en Crimée. 242. 2. — Annonce la grossesse de l'impératrice. 258. 3. — Annonce qu'un *Te Deum* est chanté à Athènes en faveur des armes des Russes; troubles occasionnés par la présence de la cour à cette démonstration. 306. 2. — Rapport du commandant français du blocus de la mer Blanche. 306. 1. — Rapport à l'empereur de la commission nommée pour étudier les causes des accidents sur les chemins de fer et des moyens de les prévenir. 335. 2. — Rectification au sujet de la visite de LL. MM. dans une église russe à Athènes. 354. 3. — Désastre de la flotte russe dans la mer Noire. — Nomination du contre-amiral Bouet-Willaumez au commandement de la division navale du Le-

vant. — Nomination de M. Jacquinot au grade de vice-amiral. — Les funérailles de l'amiral Bruat seront célébrées aux frais de l'État. 386. 1. — Appareils de sécurité sur les chemins de fer. 395. 1.
Monolithe en pierre bleue des carrières de Soignies (Belgique). 368.
Montagnes de la province de Bergen (Norwége), tableau de M. Gude. 373.
Montanelli (N. J.). — Mémoires sur l'Italie, et spécialement sur la Toscane. 263. 1.
Montevideo. — Révolution opérée contre le président Florès. 258. 3.
Monument druidique. — Le menhir des Érables. 76. — funèbre élevé à la mémoire de Donizetti. 125. — élevé à un amiral à Sébastopol. 244.
Mornand (M.). Voyez Chronique littéraire. Vie des eaux : Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes. 19. 3. —Un peu de tout. 183. 1. — Bibliographie. 231. 3. — Quelques accessoires à l'Exposition. 299. 3.
Muller. — Les Jardins d'Armide. 261. 1.
Murat (le prince Lucien). — Lettre adressée au *Times*. 242. 2.
Musée d'histoire naturelle aux Champs-Élysées. 31. 3 — des anciens costumes musulmans, par M. Brendesi. 383. 3.
Musique (bibliographie). — Traité de l'harmonie pratique et des modulations, par M. Panseron. 52. 3. — Album de la Légion d'honneur, par M. O'Kelly. 82. 3. — Morceau brillant, par M. Kettirer sur les motifs de *Jaguarita*. 83. 1. — Album de l'Exposition, chant et danse. 83. 1. — Morceau pour piano, par M. Burgmüller. 83. 1. — Paraguassù, légende brésilienne en trois parties. 126. 1. —Recueil publié par M. Heugel. 251.

N

Nachimoff (l'amiral russe). — Sa mort. 66. 1.
Napoleon (le prince). — Banquet offert par les membres du jury. Réponse du prince aux toasts. 66. 2. — Adresse une circulaire aux présidents des jurys au sujet des récompenses à décerner. 82. 2. — Assiste aux expériences d'agriculture à Trappes. 148. — Une fête lui est donnée par les exposants. 264. — Reçoit LL. MM. au palais de l'Industrie. 337.
Nasradin-Schah, roi de Perse. 177. 2.
Nécrologie. — Lord Raglan. 2. 2. —Mme de Girardin, née Delphine Gay. 2. 3. — J. J. Barre, graveur général de la Monnaie. 16. 1. — L'amiral russe Nachimoff. 66. 1. — M. Henry Valentin, dessinateur. 114. 3. 159. 3. — Le général Guillaume Pépé. 131. 1. — M. Jules Thurmann. 192. 1. — Les généraux Saint-Pol, Breton, Marolles et Rivet, tués devant Sébastopol. 194. 2. —M. Camille Roqueplan. 226. 2. — Le docteur Magendie. 268. —Le général Brunet. 273. —M. Batton. 279. 3. —M. Villars, acteur du Gymnase. 292. 3. — François Rude, statuaire. 325. —M. Huerta, musicien. 339. 1. —Adolphe Francoui. 339. 1. —M. Gouriet, homme de lettres. 339. 1. — Le lieutenant-colonel Magnan. 351. 2. — L'amiral Bruat. 354. 3. — M. Molé. 354. 384. 2. 3. —Le général Pontevès. 357. — M. Paillet, avocat. 357. —M. Chénot, ingénieur français. 383. 2. — M. Frédéric Berat, musicien. 387. 1.
Néologisme (le) et M. Viennet. 186. 1.
Néra (M.). — Les Repiqueuses, étude. 87. 1. — 107. 2. — 122. 2.
Nicholson (M.). — Dessin de l'arrivée du courrier au camp anglais. 17. — Récréations au camp. 33. — Explosion d'un caisson d'artillerie russe. 68. — M. le général Simpson. 97. — Uniformes des légions étrangères anglaises. 188. — Funérailles de lord Raglan. 100.
Niel (le général). — Son rapport sur la prise de Sébastopol. 235. 3.
Noel (M. Eugène). — Voltaire. 142. 1.
Noel en Bretagne. 421. 1.
Not (M.). — Carte de la baie de Kherson. 274. — Carte d'Europe. 317.
Notice historique sur le château de Vincennes et ses dépendances. 59. 2.
Notre-Dame — *Te Deum* chanté à Notre-Dame pour la prise de Sébastopol. 193. — Ses boiseries sculptées. 415. 3.
Norwége. — Funérailles dans les campagnes. — Les hautes montagnes de Bergen. 372.

O

Oberland bernois. — Les pipes. 62. 1.
Offenbach (M.), directeur des Bouffes-Parisiens. 19. 2.
Office administratif, dirigé par M. Palis. 14. 3.
Ogre (l') et le Petit-Poucet, composition de L. Richter. 48.
Omnibus de Londres ; coupe, élévation. 333. 1.
Ordonnance du préfet de police à propos de l'emprunt national. 66. 2.
Orphelines (les), tableau de M. Hamon. 268.
Otchakoff et fort Nikolaïeff abandonnés par les Russes. 376.

P

Pajol (M. le colonel). — Rapporte des drapeaux pris aux Russes. 376.
Pain (le). 207. 3. — 223. 1.
Palizzi (M.). — Tableau d'une vendange (chèvres). 221.
Panorama de Sébastopol. 248. 249. — du mont Blanc et du mont Rose. 315. 3. — de Kinburn. 377.
Pasini (M.). — Dessin de l'entrée du ministre de France à Téhéran. 212.
Pau. — Réception du général Bosquet par ses concitoyens. 322. 1.
Paulin (M.). Voyez Histoire de la semaine. 1. — Bibliographie. Lamennais. 119. 3. —Bibliographie. 191. 3. —240. 1. — 287. 3. — Les pipes de l'Oberland. 62. 1. — Les jouets d'enfants à l'Exposition. 96. 1. —Espartéro, notice. 144. — M. Pompéo, 159. 3. —Bombardement de Sébastopol. 200. — Statistique financière du *Times*. — Sweaborg. 203. 3. — Le pain. 223. 1. — Cathédrale de Bayeux. 224. 2. — Sur les correspondances de Sébastopol. 244. — Notice biographique sur Camille Roqueplan. 253. 1. — Fête offerte au prince Napoléon par les exposants. 263. 1. — Pétropawloski. 276. — Des accidents de chemin de fer. 335. 2. — M. Paillet. 357. 1. — M. Molé. 384.
Paulin (Victor). — Carte de la mer d'Azof. 7. 3. — Souvenirs de voyage d'un gentilhomme breton. 101. 1. — Le siècle illustré. 119. 3. — Kinburn. 324. 1.
Pautex (M.). — Recueil de mots français, avec notes sur les locutions vicieuses. 240. 1.
Paysans russes. 312.
Pays-Bas. — Ouverture des états généraux. — Discours du roi. 194. 3.
Péage du Sund. 162. 1.
Pedrotti (M. Carlo), musique de *Fiorina*, opéra sémiseria. 395. 1.
Pèlerinage à Notre-Dame de Font-Romeu (Pyrénées-Orientales), — à Notre-Dame des Anges, à Livry (Seine-et-Oise). 213.
Pèlerins de la Mecque à Alger. 404. 3.
Pellegrin (M.), nommé directeur du Théâtre-Lyrique. 227. 3.
Pélissier (le général). — Proclamation du général à l'armée. 146. 1. — Bataille de la Tchernaïa. 146. 2. — Reçoit des félicitations de l'empereur sur la prise de Sébastopol. 194. 1. — Élevé à la dignité de maréchal de France. 194. 2. — Son portrait. 209. — Son rapport sur le combat d'Eupatoria. 242. 1. — Rend compte d'un accident arrivé aux magasins à poudre près Inkermann. 338. 1. — Rapport du coup de main tenté par le général d'Allonville. 354. 1.
Pellion (M.). — *Un Poëte inconnu*, comédie. 163. 1.
Penaud (l'amiral). — Annonce le bombardement de Sweaborg. 114. 1. — Adresse au ministre de la marine une dépêche rendant compte de la capture de onze navires russes devant la ville de Biorneborg. 258. 2.
Percement de l'isthme de Suez. 88. 1. —214. 1.
Pérou. — Curiosités de Lima. 298. 1. — 314. 3.
Perreuil (M.). — Drainage vertical. 187. 2.
Perse. — Nasradin-Schah. 177. 2. — Entrée à Téhéran de M. Bourée, ministre de France. 212.
Pétropolawski détruit par les Français. 178. 2. — Expédition contre cette colonie. 275. 3.
Peut (M. Hippolyte). — Une Solution. 307. 2.
Peyronnet (M.). — Notice historique sur le château de Vincennes et ses dépendances. 59. 2. — La Sainte-Barbe à Vincennes. 387. 3.
Picco (M.), musicien aveugle, se fait entendre sur le théâtre Italien. 403. 3.
Piémont. — Le gouvernement piémontais publie les documents relatifs aux affaires d'Orient en 1783 et 1784. 178. 2. — Fin du différend avec la Toscane. 258. 3. — Uniforme de l'armée sarde. 280. — Ouverture du parlement sarde par le roi en personne. — Enthousiasme pour le roi. 338. 2.
Pisan (M.). — La lisière de forêt. 181.
Pisciculture. — Frayère. — Pipette. — Appareil à éclosion. Poissons. 431. 3.
Pilori (le), tableau par Glaize. 40.
Pipes (les) de l'Oberland bernois. 62. 1.
Plan de l'attaque de Malakoff. 225. — de la vallée de la Tchernaïa. 184.
Pompéia décrite et dessinée par M. Breton. 309. 1.
Pont de Traktir. 206. 2. — 184. — Saint-Jean à Bruges. Tableau par M. Stroobant. 341. — de Cologne. — 350. — Suspendu sur la rivière Méjécole. 380. — de Galata à Constantinople. 412.
Pontons-casernes pour les prisonniers russes à Constantinople. 401.
Porro (M.). Longue-vue. Napoléon III. 223. 2.
Portals (M). — Convoi funèbre au désert de Suez. Tableau. 340.
Portrait. — Général Yermoloff. 4. — Madame Ristori, rôle de Mirra. 29. — M. Ludovig Richter. — M. Eugène Gaber, graveur sur bois. M. Georges Wigand, éditeur à Leipsik. 48. — Porte-drapeau du 39e de ligne, Wilfrid Poidevin. 80. — Le général Simpson, commandant de l'armée anglaise. 97. 1. — La reine Victoria. 136. — Le prince Albert. 137. — Le général Espartéro. 144. — Le général Pépé. 149. — Henri Valentin. 160. — M. J. Thurmann. 192. 2. — Le maréchal Pélissier. 209. — Don Pédro V, roi de Portugal. — Don Fernando, régent du royaume de Portugal. 245. — Camille Roqueplan. 252. 1. — Le docteur Magendie. 268. — Le général Brunet. 273. — Le général Bazaine. 289. — Rude, statuaire, 325. — Le lieutenant colonel Magnan. 352. — Le général Pontevès. 357. — M. Paillet, avocat. 357. — de M. Molé. 384.
Portugal. — Avénement au trône du roi don Pédro V. 210. 3. — Inauguration du règne de don Pédro V comme roi de Portugal. 245. 1.
Poussin (le sous-lieutenant), tué à l'attaque du bastion Central. 273.
Postillon attaqué par des loups ; par M. Charpentier. 269.
Poussin (Nicolas). — Le Massacre des Innocents. 37.
Prêche dans une chapelle de la Laponie suédoise, tableau par M. Hockert. 373.
Prédication de la deuxième croisade par saint Bernard. Dessin de M. Beauvais. 284.
Préface du tome XII de l'*Histoire du consulat et de l'empire*, par M. Thiers. 282. 1.
Prinkipo (île), à Constantinople. 413.
Prise et incendie de Mariapol. 25. — de Malakoff. 231. 3. — de Sébastopol, appréciée par lord Palmerston. 242. 2.
Prisonniers russes à Toulon. 65.
Prix décernés aux œuvres dramatiques de l'année. 99. 3. — et envois de Rome. 252. 1.
Prusse. — Déclaration du cabinet de Berlin de conserver la neutralité. 146. 1. —Le ministère ne peut faire nommer à Berlin que deux de ses candidats sur neuf. 258. 3. — Son exposition au palais de l'Industrie. 313. — Ouverture des chambres. —Discours du roi. 370. 1.
Projet d'un monument commémoratif de la promulgation du Tanzimat. 176.
Prokesch (M. de). — Sa mission à Paris. 242. 1.
Protais (M.). — Dessin d'une tente de Blenis. 68.
Procession du Grand Pardon à Chaumont (Haute-Marne). 53. 1.
Publications de l'Illustration. 208. 2. — 256. 1. — 272. 1.
Pyramides d'Égypte. 423. 2.

Q

Quartier général d'Omer-Pacha à Soukoum-Kalé. 369.
Quillenbois (M.). —Caricatures sur Courbet. 52.
Quinet (M. Edgard). — Poëme des esclaves. 267. 2.
Queyras (route de), Hautes-Alpes. 308. 1.

R

Rachel (Mlle). — Ses adieux à la France. 19. 1.
Radiguet (M. Max). — Noël dans la basse Bretagne. 421.
Rambert (M.). — Statue du général Rapp. 53.
Ramlé, près d'Alexandrie. 287. 3.
Rancho (Etat d'Honduras). 380.
Rapp (le général). — Sa statue. 53. 1.
Rapport du général Pélissier sur l'affaire des 17 et 18 juin. 6. 1. — du général Pélissier des 22 et 23 août. — de l'amiral Bruat. 146. 1. — de l'amiral Bruat sur les destructions opérées dans la mer d'Azof par les navires alliés. 178. 2. — du maréchal Pélissier sur la prise de Sébastopol. 209. 1. — de l'intendant général de l'armée d'Orient sur le mouvement des ambulances. 226. 1. — du général Niel sur la prise de Sébastopol. 235. 3. — du maréchal Pélissier sur le combat d'Eupatoria. 242. 1. — du général Gortschakoff sur le combat d'Eupatoria. 242. 1. — du contre-amiral Penaud sur une expédition sur Biorneborg (Finlande). 258. 2. — du maréchal Pélissier sur le combat de Koughil, livré par le général d'Allonville. 259. 1. — du maréchal Pélissier sur les opérations en Crimée. 386. 1. — du général Mourawief sur la prise de Kars. 418. 1.
Rastoptschin (le comte). — Sa vie. 346. 1.
Ratisbonne (M. L.). — Impressions littéraires. 99. 2. — 318. 1.
Ravin des boulets à Sébastopol. 388.
Rébus 16. — 32. — 64. — 80. — 96. — 112. — 128. — 144. — 160. — 176. — 192. — 208. — 224. — 240. — 256. — 272. — 288. — 304. — 320. — 336. — 352. — 368. — 384. — 400. — 416. — 432.
Réception de S. A. I. et R. le grand-duc Maximilien d'Autriche à Toulon. 161. — de don Pédro V par le patriarche à la cathédrale, à Lisbonne. 245. — du duc et de la duchesse de Brabant au château de Saint-Cloud. 257. 1. — de LL. MM. au palais de l'Industrie par le prince Napoléon. 337. — du roi de Sardaigne à la gare du chemin de fer de Lyon. 353. — des restes de l'amiral Bruat à Toulon. 408.
Récit du siége de Sébastopol par les soldats de l'armée d'Orient dans les rues de Lyon. 305.
Réclamations. — L'Exposition, M. Plon, M. Silbermann. 63. 3. — Le chargé d'affaires de Lima. 359. 3.
Récolte des dattes en Égypte, par Karl Girardet. 181.
Récréations au camp de Sébastopol. 33. — champêtres, compositions par L. Richter. 49. — maritimes à bord du *Friedland*. 277. 1.
Rectifications. 19. 1. — M. Matifat. 207. 3. — M. Humbert. 255. 3. — au sujet de l'accident du chemin de fer de l'Ouest. 275. 3.
Reddition de la citadelle de Kinburn. 289.
Regnault de Prébois (Mme). — *Le Moulin de l'Ermitage*, drame. 371. 1.
Régnier (M.). — *Joconde*, comédie. 355. 3.
Rembrandt travaillant dans son atelier, tableau par M. Hollander. 364.
Renard (M.). — Fabrication des instruments de musique. 44. 45. — Eglise de Tours. 76. — Café Parisien, intérieur et extérieur. 141. — Cortége impérial. 196. —Exposition de Sèvres. 217. — Hôtel du Louvre. 264. — Le salon et le boudoir de l'impératrice. 293. — Omnibus de Londres. 333. — Monolithe en pierre bleue. 368. — Revolver. 400. — Compagnie des Indes. 416.
Repiqueuses (les), étude sur l'art de peindre le visage. 87. 1. — 107. 2. — 122. 2.
Révocation de l'édit de Nantes. 38. 1. — 100. 2.
Revue agricole. 58. 2. — 102. 1. — Expériences à Trappes. 147. 1. — 238. 1. — 310. 1. — 362. 1.
Revue des modes et de l'industrie. 286. 2. — 351. 1. — 319. 1. — 382. 3. — 414. 3.
Revue scientifique. — Eruption du Vésuve. — Histoire des aérolithes. — Dévitrification du verre. — Matériaux nécessaires à l'extraction de l'aluminium. — Cause et moyen préservatif des explosions des machines à vapeur. 78. 3. — Histoire et extraction de l'aluminium. — Papier électro-chimique pour la télégraphie électrique. — Effet d'optique, mirage. — Direction des ballons. — Appareil pour le chloroforme. 157. 1. — Histoire des étoiles filantes. — Concordance des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. — Percement de l'île de Suez. — Navigation aérienne. — De la théorie de Ch. Bell sur les fonctions de la moelle épinière. — Destruction des punaises. 218. 3. — De la chaleur produite par l'influence de l'aimant sur les corps en mouvement. — Du mirage à Paris. — Les êtres microscopiques de l'atmosphère terrestre. — Réchauffement des laves déjà refroidies. — Variétés de l'arbre à thé. — Conservation du silure. — Congrès de statistique. 303. 1. — La lumière zodiacale. — Fumerolles sèches du Vésuve. — Nouvelle source d'électricité. — Du retour des animaux domestiques à l'état sauvage. — Moyen très-efficace d'arrêter les chevaux emportés. — Gymnastique de chambre. — Banquet annuel des sourds-muets. 366. 3.
Richelot (M. H.). —Histoire de la réforme commerciale en Angleterre. 326. 1.
Richter (M. Louis), peintre allemand. 47. 3.
Rion (M.). — Croquis de prisonniers russes au Havre. 164. — Rivière Santa-Séca. État d'Honduras. 380. — Rivière Méjécote. Etat d'Honduras. 381.
Robert-Fleury (M.). — Benvenuto Cellini, tableau. 73. — Scènes d'inquisition. 80.
Roi de Sardaigne. — Son arrivée à Paris. 353.
Rolland (M.). — Premier grand prix de sculpture. École des beaux-arts. 252.
Romain (M.). — Enseignement méthodique. 240. 2.
Rome. — Blâme adressé au Piémont et à l'Espagne par la cour de Rome, touchant les affaires religieuses. 98. 3.
Ronde cosaque chantée par un chœur de prisonniers russes au Havre. 164.
Roquencourt (M. L.). — Prisonniers russes au Hâvre. 163. 3.
Roqueplan (Camille). — Son portrait. 253.
Rose (M. le col.). — Dessin d'un épisode de la prise de Sébastopol. 240.
Rossini incognito à Paris. 35. 2.
Rôtissoire au gaz à l'Exposition universelle. 256.
Rouargue (M.). — Inondation de la ville de Saint-Stéfano. (Toscane) 85. — Inauguration d'un temple protestant. 325. 1.
Roubaud (M. Félix). — Revue scientifique. 78. 3. — 157. 1. — 218. 3. — De la stérilité humaine. 247. 2. — Revue scientifique. 303. 1. — 366. 3.
Rouland (M. H.). — Croquis du bombardement de Kinburn. 385.
Rousseau (M.). — Paysage. 80.
Roux (M. L. F.). — Vaisseaux russes à Sébastopol le lendemain de la prise de la ville. 241.
Roux (M. E.), officier d'administration de Marengo. — Dessin sur Sébastopol. 244. — Barricades dans les rues de Sébastopol. 304.
Rude (M. François), statuaire. — Notice sur sa vie et ses ouvrages. 325. 3.
Russel (M. de), commandant du *Phlégéthon*. — Dessin sur la Crimée. 376.
Russie. — Pertes éprouvées en Crimée dans la journée du 7 juin. 2. 3. — Compte rendu du prince Gortschakoff des combats des 17 et 18 juin. 34. 1. — Correspondance d'Asie au sujet de Kars. 34. 2. — Notes échangées entre les commandants des escadres anglo-françaises et le ministre de la guerre russe. 66. 1. — Défense de visiter le sud de Sébastopol et de passer l'isthme de Pérécop. — Le général Melinkoff chargé de la défense de Sébastopol. — Le général Todtleben blessé. 82. 1. — Sortie contre les attaques du petit Redan. 82. 1. — Discussion dans les journaux russes pour savoir si on prendra, oui ou non, Sébastopol. 97. 3. — Préjudice considérable causé au commerce russe par le blocus des ports. 98. 1. — Souscription pour la guerre. 98. 2. — Contradiction dans les nouvelles publiées sur l'approvisionnement de l'armée de Crimée. — Construction d'un pont dans la rade de Sébastopol. 114. 1. — Bombardement de Sweaborg. 114. 1. — Composition bizarre de l'armée russe en Asie. 114. 2. — Perte des Russes au combat de Traktir. — Dépêche du général Gortschakoff sur l'attaque de Traktir. 130. 1. — Changement du costume des étudiants. 130. 2. — Ukase qui prescrit la levée de la milice. — Id. qui place le gouvernement de Kiew sous les ordres du général Paskewitch. 146. 1. — Bataille de la Tchernaïa. 146. 2. — Escarmouches devant Cronstadt entre des canonnières alliées et russes. 146. 2. — Émotion causée par la perte de la bataille de Traktir. — Armements considérables. 162. 1. — Les troupes abandonnent le sud de Sébastopol et se retirent au fort du Nord. 178. 1. — Destruction de pêcheries et de fourrages dans la mer d'Azof. 178. 2. — 210. 1. — Approvisionnements concentrés à Simphéropol. — Voyage de l'empereur Alexandre II. 210. 2. —Perte des Russes à l'assaut de Sébastopol. — Le général Mourawieff disperse la cavalerie turque aux environs de Kars. 226. 1. — Enquête ordonnée par le gouvernement pour connaître les ressources alimentaires de la Pologne. 241. 3. — Voyage de l'empereur Alexandre en Crimée. 242. 1. — Rapport du général Mourawieff sur un combat devant Kars, à l'avantage des Russes. 242. 2. — Topographie de l'entrée du Bug jusqu'à Nikolaïeff. 258. 1. — Capture de onze bâtiments russes devant Biorneborg par les flottes alliées. — Butin trouvé à Sébastopol. 258. 2. — Prise de Kinburn. 274. 1. — Le général Gortschakoff se retire devant les troupes françaises. 274. 3. — Combat de Koughil. — Assaut de Kars. 280. — Concentration des milices sur les côtes de la mer Noire. — Misérable situation de la Pologne.

290. 1. — Types et costumes. 312. — Pouvoirs donnés au prince Gortschakoff de défendre ou d'abandonner la Crimée. — Levée générale de 10 hommes sur 1,000 âmes. 306. 1. — Le général Luders à Nikolaïef. — Armements considérables de cette ville. — Mécontentement des populations en Pologne et en Russie de l'état de la guerre. 354. 2. — Concentration de forces sur la flèche d'Arabat. 369. 2. — Levée d'hommes en Pologne. — Ordre du jour de l'empereur, félicitant les troupes de Crimée. 370. 1. — Destruction de la flotte russe dans la mer Noire. — Situation de l'empire. — Difficultés du service de ravitaillement de Crimée. 386. 2. — Le général Mourawief rend compte de la reddition de Kars. 402. 1, — Médaille commémorative de la défense de Sébastopol. 402. 2. — Rapport du général Mourawief sur la prise de Kars. 418. 1.

S

Sacy (M. de), reçu à l'Académie française par M. de Salvandy. 3. 2. — Note sur le XIIe volume de l'*Histoire du consulat et de l'empire*, par M. Thiers. 294. 1.

Sain (M.). — Le sous-lieutenant Poussin. 273.

Saint-Amant (M.). — La Guyane et ses mines d'or. 415. 1.

Sainte-Barbe (fête de la), à Vincennes. 388.

Saint-Firmin (M.). — Correspondance de Crimée. 69. — 122. 1. — La vallée de la Tchernaïa. 184. 3.

Saint-Germain Leduc (M.). — Le Cuisinier et le médecin. 32. 1. — Revue agricole 58. 2. — 102. 1. — 147. 1. — 238. 1. — 310. 1. — 362 1. — Bibliographie. 407. 1. — 410. 3.

Salaville (M.). — Lettre à M. le docteur Fleury. 187. 1. — Son grenier. 288. 1.

Salle des cardinaux à Vincennes. 61.

Salomon (M.). — Brunetta et Phillis. 80.

Salon de l'impératrice au palais de l'Industrie. 293. — du café Parisien. 141.

Sand (George). — *Maître Favilla*, drame. 211. 2.

San-Stéfano. — Inondation de la ville (Toscane). 85.

Santa-Anna, chassé du Mexique, se réfugie à la Havane. 178. 2.

Sardaigne — Un plénipotentiaire sarde est admis aux négociations sur les affaires d'Orient. 146. 1.

Saumon. Œuf, embryon, alevin. 432. 1.

Sauvageot (M.). — Excursion dans le Queyras. 308. 1.

Saxe-Cobourg-Gotha (S. A. le duc de), fait représenter à l'Opéra de Paris un opéra de sa composition. 227. 1.

Scènes de la vie champêtre, études par Damourette. 124.

Scènes et types contemporains. — L'homme de lettres. 294. 1. — Le Maître d'étude. 237. 2.

Scheffter (M. E.). — Histoire d'une sonate, traduction. 341. 1.

Scnetz (M.). — La Diseuse de bonne aventure. 73.

Scholl (M. Aurélien). — Les esprits malades. 247. 1.

Sclafer (M. Honoré). — Les Paysanneries. 26. 3.

Sébastopol. — Tente de blessés. — Explosion d'un caisson. 68. — Prise de la ville. 178. 1. — La tour Malakoff. 197. 1. — Prise de la ville. 209. 1. — Attaque de la Courtine. — Id. du grand Redan. 228. 229. — Attaque du bastion Central. — Id. du bastion du Carépage. 236. 237. — Après l'abandon de la ville par les Russes. 239. 2. — Vaisseaux russes le lendemain de la prise de la ville par l'armée française. 241. — Destruction de la ville par les mineurs du génie. 242. 1. — Baie de l'artillerie. — Porte de l'arsenal. — Monument élevé à un amiral. — Cercle des nobles. 244. — Butin trouvé à Karabelnaïa après la chute de la ville. 258. 2. — Mort du général Brunet. — Le sous-lieutenant Poussin tué à l'attaque du bastion Central. 273. — Barricades dans les rues. 304. — Le ravin des boulets. 388. — 423. 3.

Secret de Bianetti, par Hauff (trad. par Aug. Couvreur). 10. 2. — 30. 2. — 46. 1. — 78. 1. — 94. 1.

Sefer-Pacha. — Son camp à Batoun. 401.

Ségalas (Mme Anaïs). — Contes du nouveau palais de Cristal. 234. 3.

Sentinelle russe. 312. — turque, aquarelle de M. Valerio. 285.

Service funèbre célébré à Toulon en l'honneur des soldats morts en Crimée. 321. — de table de S. M. l'empereur. 332.

Seuil en mosaïque de la maison des vestales à Pompéia. — Seuil de la maison du poëte. 309.

Sèvres. — Exposition de ses produits. 216. 1.

Shakespeare (Mme Blanche). — To be or not to be. 240. 2.

Siècle d'Auguste, tableau par M. Gérôme. 28. — (le) illustré. — Vue de Sébastopol. 119. 3.

Sieste (la). — Types et physionomies. 392.

Silos (les), comme moyen conservateur des céréales. 187. 1.

Silvestre (M.). — Les pyramides d'Égypte. 423. 2.

Simart. — La Minerve du Parthénon. 429.

Simpson (le général), nommé commandant en chef des troupes anglaises en Crimée. 2. 2. — 97. — Reçoit le grand cordon de la Légion d'honneur. 242. 3.

Société d'acclimatation. — Le bombyx du chêne. 64. 1. — impériale et centrale d'agriculture. 99. 3.

Soirée musicale et chorégraphique donnée par les prisonniers russes au Havre. 163. 3.

Soldats russes préparant leurs repas. 312.

Solution (une). — Lettre au rédacteur de l'*Illustration*. 307. 2.

Soukoum-Kalé. — Camp d'Omer-Pacha. 369.

Souvenirs de voyage d'un gentilhomme breton. 101. 1.

Sphinx (le), par M. Bida. 304.

Statistique financière du *Times*. 203. 3.

Statue de l'amiral le Ray à Pornic. 149. — équestre de François Ier dans la cour du Louvre. 419. 3. — de la Minerve du Parthénon. 429.

Stevens (M.). — Un métier de chien. 80. — Vagabondage (tableau). 340. — Marché aux chiens. 341.

Steyert (M.). — Départ de soldats pour la Crimée. 157. 1. — Les soldats de l'armée d'Orient dans les rues de Lyon. 305. — Passage des zouaves à Lyon. 385.

Stockholm. — Réception du général Canrobert. 360.

Strasbourg. — Ancienne bannière de cette ville. 336.

Stréleska (baie de). — Les bombardes agissant contre la ville de Sébastopol. 225.

Stroobant (M.). — Le pont Saint-Jean à Bruges (tableau). 341.

Suède. — Neutralité de cette puissance dans la question d'Orient. 98. 1. — Démonstrations de joie de la population à la nouvelle de la prise de Sébastopol par les Français. 274. 3. — Le général Canrobert remet au roi les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur. 322. 2. — Projet de mobilisation de 60,000 hommes pour le printemps. 386. 3. — Traité avec la France et l'Angleterre, pour garantir le territoire contre une agression éventuelle de la Russie. 418. 2.

Suez. — Percement de l'isthme. 88. 1.

Suisse. Ascension du Mœneh. 35. 3. — M. J. Fazy nommé membre du conseil d'État. 338. 3

Superstitions de la Corse. — La mouche de la Monaccia. 202. 3.

Supplément de l'*Illustration*. 49. 1.

Suriau (M. de). — Nécrologie du général Pontevès. 357. 1.

Sweaborg. Destruction de cette place par les flottes alliées. 114. 1. — 203. 3.

T

Tableau historique du siége de Sébastopol. 194. 2.

Taché (M. J. C.). Esquisses sur le Canada. 202. 2.

Taganrog. — Incendie de la ville. 24. 25.

Taman (ancienne Phanagoria). 9.

Tanzimat. — Projet d'un monument commémoratif. 176.

Tapisseries des manufactures des Gobelins et de Beauvais. 218. 1.

Taxe de la viande. 319. 3.

Tchernaïa. — Vues et plans de cette vallée. 184. 185.

Te Deum chanté à Notre-Dame pour la prise de Sébastopol. 193.

Téhéran. — Entrée du ministre de France dans cette ville. 212.

Télégraphe sous-marin. 39. 2.

Télégraphie des locomotives, par M. le chevalier Bonelli, 417.

Tente d'ambulance en Crimée. 68.

Tessereau (M.). — Hygiène populaire. 79. 3.

Texier (M. E.). — Notice sur J. J. Barre. 16. 1.

Théatres. — Opéra. Ses recettes. 19. 1. — Sainte-Claire, opéra de S. A. R. le duc de Saxe-Cobourg-Gotha. 227. 1. — Pantagruel, musique de M. Labarre. 430. 1.

— Italiens. — Madame Ristori dans Marie-Stuart. 3. 3. — Pia di Tolomiei, drame. 99. 2. — Sa Réouverture. 227. 3. — Moïse. 251. 1. — La Cenerentola. 271. 1. — Reprise de Lucia di Lammermoor. 279. 3. — Rentrée de M. Mario. 291. 1. — Fiorina, o la fanciulla di Glaris, melodramma semi-seria in tre atti. Musique de M. Carlo Pedrotti. 395. 1. — Reprise d'Ernani. 430. 3.

— Théatre-Français. — Reprise des Caprices de Marianne. 35. 3. — Misanthropie et repentir, traduction de Gérard de Nerval. 83. 3. — Représentation au bénéfice de Mlle Demerson. 115. 2. — Le Gâteau des reines, par M. Gozlan. 163. 1. — L'Amour et son train, comédie par M. Octave Lacroix. 195. 3. — Rentrée de Mme Arnould-Plessy. 211. 2. — Id. dans le Tartuffe et les Fausses Confidences, 226. 3. — Joconde, comédie de MM. Paul Foucher et Régnier. 355. 3.

— Opéra-Comique. — Cantate à l'occasion de la prise de Sébastopol. 208. — Deucalion et Pyrrha, musique de M. Monfort. 247. 3. — Le Hussard de Berchini, musique de M. Ad. Adam. 279. 2. — Les Saisons, musique de M. Massé. 430. 2.

— Odéon. — Rentrée de Mlle Georges. 18. 1. — Le Mur mitoyen, par M. Bernoux. 19. 1. — Reprise de Mauprat. 35. 3. — Maître Favilla, drame par G. Sand. 211. 3. — La Florentine, drame par M. Charles Edmund. 370. 3. — La Raisin, comédie de M. Roger de Beauvoir. 292. 3.

— Lyrique. — Reprise de Marie, par Hérold. 194. 3. — Une Nuit à Séville, opéra-comique par M. Barbier. 195. 1. — Les Lavandières de Santarem, musique de M. Gevaert. 290. 3. — L'Oncle Vincent, musique de M. Lajarte. 366. 1. — Le Solitaire. 403. 2.

— Gymnase. — Mme André. 99. 3. — Le Poëte inconnu, par M. Pellion. 163. 1. — Le Dessous des cartes. 339. 2. — Le Temps perdu, comédie en vers par M. Foussier. — Le Camp des Bourgeoises, comédie. 387. 2.

— Vaudeville. — Reprise de la Joie de la maison. 35. 3. — Le Mariage d'Olympe, par M. E. Augier. 67. 2. — Le Cousin Verdure. 115. 2. — Aimer et mourir, par M. Michel Masson. 197. 1. — Montre perdue; récompense honnête, vaudeville. 243. 2. — Trop beau pour rien faire, comédie. 339. 2. — Le Fils de M. Godard, comédie par MM. Anicet Bourgeois et de Courcelles. 387. 2.

— Variétés. — Reprise de l'Enfant de troupe et de l'Abbé Galant. 35. 3. — Une Femme qui mord. 115. 3. — Le Théâtre des zouaves. 180. 1. — Rose des bois, pastorale. 275. 3. — L'École des épiciers. 339. 2. — Le Royaume du Calembour, revue. 403. 1.

— Palais-Royal. — La Mariée est trop belle. 3. 3. — Le Bourreau des crânes. — English spoken here. 35. 3. — La Bégueule. 67. 3. — Les Précieux. 115. 3. — Le Gendre de M. Pommier. 197. 1. — Le Sire de Framboisy, revue. 403. 1.

— Bouffes-Parisiens. — Une Nuit blanche. — Les Deux Aveugles. 19. 2. — Pierrot clown. — Le Rêve d'une nuit d'été. 82. 3. — Une Pleine Eau. — Le Violoneux. 178. 3. — Madame Papillon. 251. 3. — Le Duel, musique de M. Jonas. 279. 3. — Perrinette, musique de M. Offenbach. 291. 2.

— Folies-Nouvelles. — Un Ténor très-léger, opéra de grande route. 82. 3. — En Vendange, pantomime. — Mezzetin, opérette. 259. 3.

— Porte-Saint-Martin. — Paris, drame, 67. 3. — 83. 3. — La Boulangère a des écus, drame par M. de Prémaray. 371. 1.

— Ambigu. — Voyage du haut en bas. 67. 3. — Reprise des Contes de la mère l'Oie. 115. 3. — La Tour de Londres. 226. 3. — Le Moulin de l'Ermitage, drame par Mme Regnault de Prébois. 371. 1. — César Borgia, drame. 403. 2.

— Gaieté. — Le Médecin des enfants par MM. A. Bourgeois et Dennery. 292. 3.

— Cirque. — Reprise des Pilules du Diable. 83. 3. — Histoire de Paris, drame historique. 131. 3. — Les Grands Siècles. 227. 1. — Le Donjon de Vincennes, par M. Dennery. 323. 1.

— Hippodrome. — Les Aztecs 35. 3.

Théatre tragique à Pompéia. 309.

Thiers (M.). — Préface du tome XII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. 282. 1.

Thierry (M.). — Décoration de l'Entrée de Charles VII à Paris, Porte-Saint-Martin. 84.

Thurmann (M. J.). — Savant géologue. 192. 1.

Tidemand (M.). — Funérailles dans les campagnes de Norwége. 372.

Tintoret (le) et sa fille, tableau par M. L. Coignet. 73.

Tirpenne (M.). — Débordement du Rhône. 292.

Tombes des Français, des Anglais et des Russes tués à l'attaque de Pétropawloski. 276.

Topographie de la Tchernaïa. 183. 3.

Toulon. — Service funèbre célébré en l'honneur des soldats morts en Crimée. 321. — Réception des restes de l'amiral Bruat. 408.

Touraine (la). 75. 3.

Traduction du Dante, par Lamennais. 119. 3.

Traité conclu entre la Suède, la France et l'Angleterre. 418. 2.

Trappes (Seine-et-Oise). — Expériences agricoles. 148.

Travers (M. Julien). — Bibliographie. 431. 2.

Tréhouart (M. le vice-amiral), nommé au commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée. 306. 3.

Tripoli. — Les Turcs sont défaits par les Arabes. 98. 3. — Continuation de la révolte dans la régence. 146. 1.

Trophées de la guerre en Crimée. 377. 3.

Traktir. — Combat livré par les Russes aux alliés en cet endroit. 130. 1.

Turquie. — Produits orientaux à l'Exposition. 105. — Omer-Pacha s'avance en Asie. — Attaque d'un hôpital français par des soldats tunisiens. 338. 1. — Victoire remportée par Omer-Pacha sur les Russes en Asie. — Vély-Pacha marche au secours de Kars. — Commission pour juger l'affaire des Tunisiens. 354. 1. — Belle défense de Kars. 258. 1. — Camp de Séfer-Pacha à Batoun. — Pontons-casernes à Constantinople. 401. — Situation du corps d'armée d'Omer-Pacha. 402. 1. — L'île des Princes. — Le Kief. — Camp des prisonniers russes sur l'île de Prinkipo. 413.

Turr (M.), officier autrichien au service de l'Angleterre, est arrêté dans les principautés. 370. 1.

U

Ulbach (M. Louis). — *Suzanne Duchemin*, roman. 7. 1.

Uniformes des nouvelles milices russes. 4. — des légions suisses et allemandes formées en Angleterre pour la guerre de Crimée. 188. — des cavaliers polonais au service de la Porte. 224 1. — de l'armée sarde. 281.

Un peu de tout. — Chronique, du luxe, du numéraire, des journaux, du commerce, des annonces. 183. 1.

Uruguay. — Le président Florès déposé, et don Manuel Bustamente maître du pouvoir. 354. 3.

Utilité des pyramides d'Égypte. 423. 2.

V

Valentin (M. H.). — Souvenirs de voyage d'un gentilhomme breton. 101. 1. — Salle de concert à Bade. 112. — Sa mort. 114. 3. — Exploitation du liége et fabrication des bouchons. 120. 121. — Son portrait. 160. — Dessin d'après M. Bida. 284. — Un jeune ménage. 364. — Drapeaux russes. 376.

Valério (M.). — Sentinelle turque, aquarelle. 285.

Valleyres (M.). — Souvenirs d'un spiritualiste. 363. 1. — 378. 1. — 390. 1. — 410. 1. — 422. 1.

Van-Muyden. — Une Mère et son enfant, tableau. 397.

Veissenbruck (M.). — Une Ville de Hollande, tableau. 365.

Vente de l'atelier de Camille Roqueplan. 370. 3. — de bienfaisance à l'hôtel Lambert. 419. 2.

Vergé (M. C.). — Compte rendu de l'Académie des sciences, morales et politiques. 50. 2.

Vernet (M. Horace). — Son atelier. — Chasse au mouflon. — La Messe en Kabylie. 12. 13. — Portrait du maréchal Pélissier. 209.

Vetter (M.). — Le Quart d'heure de Rabelais. 92.

Viaduc sur la Mayenne, à Laval (chemin de fer de l'Ouest). 69.

Victoire, cantate en l'honneur de la prise de Sébastopol. 208. 1.

Vie des eaux. — Eaux-Bonnes. — Eaux-Chaudes. 19. 3.

Viennet (M.). — Promenades au cimetière du Père-Lachaise. 70. 1. — et le néologisme. 186. 1.

Vigreux (M. Alfred). — Superstitions de la Corse. 202. 3.

Villars (M.), acteur du Gymnase. — Sa mort. 292. 3.

Vincennes (le château de) et ses dépendances. 60. 1. — Fête de la Sainte-Barbe. 388.

Vincent (M. Prosper). — Les omnibus de Londres. 333.

Voyage du prince de Galles (Charles Ier) à Paris en 1623. 158. 3. — du *Cygne* de Lyon à Constantinople. 411. 3.

Vue de Sébastopol. 247. 3. — du village de Saint-Nicolas (Valais), d'après une photographie de M. Martins. 320. — du fort de Kinburn. — Aspect après le bombardement. 324. — à vol d'oiseau du palais de l'Exposition universelle. 328. 329. — de Crimée. 377. 1. — panoramique du côté nord de Sébastopol. 424. 425.

W

Waddington (M. Charles). — Ramus, sa vie, ses écrits, ses opinions. 118. 3.

Wagon des télégraphes des locomotives. 417.

Wigand (M. Georges), éditeur à Leipsik. 48.

Wilems (M.) — Une Boutique de soieries en 1660 (tableau). 340.

Willams (le général) organise la défense de Kars. 306. 3.

Worms (M.). — Matelots du *Cacique* démantelant la batterie d'Ak-Bournou. 1. — Général Yermoloff. — Uniformes des milices. 4. — Corps de garde anglais. 8. 9. — Montagnards des Pyrénées. 21. — Rue de Yeni-Kaleh. — Eglise. 24. 25. — Attaque de Malakoff. 29. — Le Grand-Pardon, à Chaumont. 53. — Prisonniers russes à Toulon. 65. — Tente d'ambulance russe. 68. — Wiffrid Poitevin. 80. — Ministère des finances. — Vue de la cour de l'Horloge. 81. — Costumes de Paris. — L'Entrée de Charles VII. — La Nuit de la Saint-Barthélemy. 84. — Arrivée de la reine d'Angleterre. 133. — Café Parisien. Intérieur et extérieur. 141. — Espartero. 144. — Escalier de l'hôtel de ville. 145. — Le grand-duc Maximilien à Toulon. 161. — Ronde cosaque. — La Trigannka. 164. — Hippodrome de Châlons-sur-Marne. 165. — Un café en Asie. 169. — Le 15 août à Mascara. 176. — Accident sur le chemin de fer de Versailles. 180. — Jules Thurmann, portrait. 192. — Bombardement de Sébastopol. 200. — Bataille de Traktir. 205. — Cantate à l'Opéra-Comique. 208. — Portrait du maréchal Pélissier. 209. — Exposition de Sèvres. 217. — Cavalier polonais. 224. — Attaque du Grand-Redan. 229. — Attaque de Malakoff. 233. — Attaque du bastion Central. — Id. du redan du Carénage. 237. — Hôtel du Louvre. 264. — Le docteur Magendie. 268. — Le général Brunet. 273. — Koughil. — Assaut de Kars. 280. — Reddition de Kinburn. 289. — Barricades à Sébastopol. 304. — Les soldats d'Orient dans les rues de Lyon. 305. — Types et costumes russes. 312. — Bœuf. — Mouton. — Veau. 320. — Omnibus de Londres. 333. — Clôture de l'Exposition. 344. — Troupes en marche. — Les Adieux. — Un Habitué. — Aménagement des chevaux. — Un Conscrit. — Peines de cœur. — Installation. — La Nuit. 348. 349. — Joconde. 356. — Quartier général d'Omer-Pacha. 369. — Casemate. — Grotte d'Inkermann. 376. — Indiens d'Honduras. — Fête à Honduras. 380. 381. — Dîners a bord. — Le Rabiot. — La Sieste. — La Toilette à bord. — La Comédie. — Le Combat de coqs. 392. 393. — Camp de Séfer-Pacha. 401. — Noël en basse Bretagne. 421. — Costumes de Crimée. 424.

Y

Yeni-Kaleh. — Église dans la ville. — Une rue. — Camp sous la ville. 25. — Batterie flottante russe. 69.

Yermoloff (le général), ex-commandant des milices russes. 4.

Yong (M. Eugène). — Henri IV écrivain. 278. 1.

TABLE

ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

AGRICULTURE.

Bombyx (le) du chêne 64

ARCHÉOLOGIE.

Pompéia.—Seuil en mosaïque de la maison des vestales 309
— Boulangerie ..... Ib.
— Seuil de la maison du poëte ..... Ib.
— Hémicycle couver ..... Ib.
— Mort de Pline l'Ancien ..... Ib.
— Théâtre tragique ..... Ib.

BEAUX-ARTS.

Croquis et tableaux. — La Malédiction paternelle, par Greuze. — Croquis primitif.—Tableau.—Deux gravures. 37
— Le Massacre des Innocents, par Nicolas Poussin. — Croquis primitif. —Tableau.— Deux gravures ..... Ib.
Études sur les arts en Allemagne. — Louis Richter. — Maison de campagne à Lechwitz, habitée jadis par C. M. Weber, et aujourd'hui par L. Richter 48
— L'Ogre et le Petit-Poucet ..... Ib.
— Récréations champêtres 49
— Le pauvre Voyageur ..... Ib.
— Contes fantastiques ..... Ib.
Exposition universelle des beaux-arts. — L'Atelier de M. Horace Vernet 12
— Chasse au mouflon par des Marocains, par M. H. Vernet ..... Ib.
— Célébration de la messe, pendant la campagne de Kabylie, en 1853, par M. H. Vernet 13
— Le Siècle d'Auguste, par M. Gérôme .. 28
— Le Pilori, par M. Glaize 40
— La Flagellation, par M. Henri Lehman .. 41
— Graziella, par M. Rodolphe Lehman ..... Ib.
— Le Christ au jardin des Olives, par M. Jalabert 72
— La Mort de César, par M. Court ..... Ib.
— Le Tintoret et sa fille, par M. Léon Cogniet 73
— Benvenuto-Cellini dans son atelier, par M. Robert-Fleury ..... Ib.
— Une Diseuse de bonne aventure, par M. Schnetz ..... Ib.
— Le jeune Fauconnier, par M. Couture ... 92
— Le Quart d'heure de Rabelais, par M. Vetter ..... Ib.
— Erasme chez Thomas Morus, par M. Labouchère 93
— Un Enterrement dans les Vosges, par M. Brion ..... Ib.
— Henri III et le duc de Guise, par M. Comte 116
— Une Halte d'aventuriers au Nouveau-Mexique, par M. Bourgoin ..... Ib.
— Un Retour de bal masqué, par M. Marchal 117
— Lesueur chez les chartreux, par M. Laugée ..... Ib.
— Le Singe peintre, par M. Decamps 168
— Cavalerie turque asiatique traversant un gué, par M. Decamps ..... Ib.
— Le tigre et l'éléphant, par M. Decamps. Ib.
— Sortie de l'école turque, aquarelle par M. Decamps 169
— Anes d'Orient, par M. Decamps ..... Ib.
— Un Café en Asie Mineure, par M. Decamps ..... Ib.
— Lisière de forêt, par M. Th. Rousseau. 181
— La Récolte des dattes en Egypte, par M. Karl Girardet ..... Ib.
— Habitation normande, par M. Desjoberts ..... Ib.
— La Fenaison en Auvergne, par Mlle Rosa Bonheur 220
— Une Vendange, chèvres, par M. Palizzi .. 221
— Les Vaches à l'abreuvoir, par M. Troyon. Ib.
— Chevreuils surpris, par M. Haffner ..... Ib.
— Les Orphelins, par M. Hamon 268
— Postillon attaqué par des loups, par M. Charpentier 269
— La France, figure allégorique, par M. A. Marc ..... Ib.
— Hamlet, pastel, par M. H. Thomas 284
— Le Retour de la Mecque, dessin par M. Bida ..... Ib.
— Prédication de la deuxième croisade, par saint Bernard, dessin de M. Beauvais. 285
— Une Sentinelle turque, aquarelle par M. Valerio ..... Ib.
— École prussienne. — Les sept Anges et les quatre cavaliers de l'Apocalypse, carton par M. Pierre de Cornélius .. 296
— La Tour de Babel, carton par M. Guillaume de Kaulbach 297
— École belge.— Les Trentaines de Bertal de Haze, par M. Leys 340
— Une Boutique de soieries en 1660, par M. Willems ..... Ib.
— Ce qu'on appelle le Vagabondage, par M. Alf. Stevens ..... Ib.
— Convoi funèbre au désert de Suez, par M. Portaëls ..... Ib.
— Le Marché aux chiens, par M. Joseph Stevens 341
— Un Bal à Goës (Zélande), par M. Dillens. Ib.
— Le Pont Saint-Jean, à Bruges, par M. Stroobant ..... Ib.
— École hollandaise. —Rembrandt travaillant dans son atelier, par M. Hollander 364
— Un jeune Ménage et une vieille tante, par M. Blés ..... Ib.
— Intérieur d'une ville de Hollande, par M. Veissenbruck 365
— Requête présentée par des chiens, dessin de M. Gempt ..... Ib.
— Moines de l'ordre de Saint-François chantant un *Te Deum*, par M. Bosboom. Ib.
— Norwége. — Funérailles dans les campagnes de Norwége, par M. A. Tidemand 372
— Suède. — Course de trotteurs sur un lac, en Suède, par M. Kiorboe ..... Ib.
— Prêche dans une chapelle de la Laponie, par M. Hockert 373
— Norwége. — Les hautes Montagnes de la province de Bergen, en Norwége, par M. Gude ..... Ib.
— Halte de chasseurs de chamois, par M. Meuron 396
— Le lac des Quatre-Cantons, par M. Calame ..... Ib.
— Une Mère et son enfant, par M. Van-Muyden 397
— Ruth, par M. Lugardon ..... Ib.
— École sarde.— La Nouvelle de la mort du roi Charles-Albert, par M. Ferri. Ib.
— École péruvienne. — Habitants des Cordillères, par M. F. Laso 428
— École de Bade et Nassau. — Halte de Bohémiens, par M. L. Knaus ..... Ib.
— La Minerve du Parthénon, par M. Simart 429
Exposition des prix et envois de Rome. — César dans sa barque, 2e grand prix de peinture, décerné à M. Clère 252
— 2e 1er grand prix de sculpture décerné à M. Rolland ..... Ib.
— 1er grand prix de sculpture, décerné à M. Doublemare ..... Ib.
— César prêt à passer le Rubicon, tableau par M. Boulanger ..... Ib.
— Le Voyage de la vie, bas-relief par M. Lepère 253
Projet d'un monument commémoratif de la promulgation du Tanzimat, par M. P. A. Bilézikdji, architecte 176
Statue équestre de François Ier pour la cour du Louvre, par M. Clésinger 420

CARICATURES, COSTUMES, SCÈNES DE MŒURS, TYPES.

Célébration de la fête de Sainte-Barbe, à Vincennes 388
Costumes ottomans. — D'après les dessins du *Musée des anciens costumes musulmans*, publiés par M. Brindesi ... 384
Passage, à Lyon, des zouaves de retour de Crimée. — D'après un croquis de M. Steyert 385
Peinture (la) réaliste de M. Courbet, par Quillenbois. — Quatorze gravures .. 52
Récit du siége de Sébastopol, par les soldats de l'armée d'Orient, dans les rues de Lyon. — D'après M. Steyert 305
Revue des théâtres, par Marcelin. — Quarante-quatre gravures 108-109
Ronde cosaque chantée par un chœur de prisonniers russes 164
Scènes de la vie champêtre, études par Damourette. — Deux gravures 124
Silhouettes aux eaux, par Loraux d'Essorins. — Quatre gravures 272
Souscripteurs (les) à l'emprunt de 750 millions, stationnant, la nuit, sous les arcades, et le jour dans la cour de l'hôtel du ministère des finances. — Deux gravures 81
Trigannka (la), danse exécutée par les prisonniers russes au son de la *balalayka*. — D'après les croquis de M. E. Rion 164
Types et costumes russes. — Soldats russes préparant leur repas 312
— Paysans. — Sentinelle russe. — Trois gravures ..... Ib.
— Marchands de cochons à Pétersbourg. — D'après les croquis de M. d'Henriet. Ib.
Types et physionomies de l'armée d'Orient. — Départ général 348
— Les Adieux ..... Ib.
— Un Habitué ..... Ib.
— Aménagement des chevaux à bord 349
— Un Conscrit ..... Ib.
— Peines de cœur ..... Ib.
— Installation ..... Ib.
— La Nuit ..... Ib.
— Le Dîner à bord 392
— Le Rabiot ..... Ib.
— La Sieste ..... Ib.
— La Toilette à bord 393
— La Comédie ..... Ib.
— Le Combat de coqs ..... Ib.
Uniformes des nouvelles milices russes. — Milice nationale mobile.—Tirailleurs de la famille impériale. — Milice maritime 4
Uniformes des légions suisse et allemande formées en Angleterre pour la guerre de Crimée 188
Uniforme de la cavalerie polonaise au service du sultan. — D'après un dessin de M. F. Falinski 224
Uniformes de l'armée sarde 281

CARTES ET PLANS.

Carte du théâtre de la guerre en Orient ... 316
Carte d'Europe pour servir à l'intelligence des distances dans la guerre générale contre la Russie, dans la mer Baltique et la mer Noire 317
Guyane (la) française et ses placers aurifères 416
Kinburn (carte de) 274
Malakoff (plan de l'attaque de) 225
Mer d'Azof (carte de la) et du détroit de Kertch ou Yenikalé 10
Plan destiné à faciliter l'intelligence des opérations de la bataille du 16 août 1855 184-185
Suez (carte de l'isthme de) avec le tracé direct du canal des deux mers et du canal auxiliaire dérivé au Nil 88

DÉSASTRES, ACCIDENTS.

Accident arrivé sur le chemin de fer de Versailles (rive gauche), le 9 septembre 1855. — D'après un croquis de M. Pierre Bisson 180
Cygne (passage du bateau à vapeur *le*), sous le pont de Galata, à Constantinople 412
— Abordage par le navire autrichien l'*Impératrice* ..... Ib.
Débordement du Rhône devant Avignon; vue prise du rocher du Dom. — D'après un croquis de M. Gaildrau 292
Incendie de la filature de laine et soie de M. Th. Chenevière, à Elbeuf. — D'après un dessin de M. E. Lanon 128
Incendie de la manutention militaire du quai de Billy, à Paris, le 18 novembre 1855 352
— du théatre des Variétés, à Bordeaux. — D'après un croquis de M. Philippe .. 400
Inondation de la ville de San-Stefano, en Toscane.—D'après une photographie de MM. Alinari, de Florence 85

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES, FAITS HISTORIQUES.

Affaires d'Orient. — Batterie Ak-Bournou. Mer d'Azof 1
— Les matelots du *Cacique* démantelant la batterie Ak-Bournou. — D'après les dessins de M. Durand-Brager ..... Ib.
— Incendie de Yenitski, des navires de transport russes, et d'un vapeur de guerre, par l'escadre anglaise ..... 8-9.
— Cap Phanar, et feu à l'entrée de la mer d'Azof 8
— Bombardement du fort d'Arabat ..... Ib.
— Incendie de Berdianski et de 150 navires russes mouillés dans le port 8-9
— Corps de garde anglais à Yéni-Kaleh ... Ib.
— Banc et batterie Cheska, en face d'Yéni-Kaleh, bombardés et détruits ..... Ib.
— Taman (ancienne Phanagoria). — D'après M. B. J. 9
— La Ville d'Héraclée. — D'après les dessins de M. Durand-Brager ..... Ib.
— Arrivée du courrier de Londres au camp anglais, en Crimée 17
— Incendie et bombardement de la ville de Taganrog 24-25
— Prise et incendie des magasins et autres propriétés de l'État russe à Marianpol ..... Ib.
— Église et rue à Yéni-Kaleh ..... Ib.
— Canons pris sur les Russes dans la mer d'Azof ..... Ib.
— Vue prise du sud d'Yéni-Kaleh et du campement de troupes alliées. — D'après les dessins de M. Durand-Brager ..... Ib.
— Les deux colonnes d'attaque de la division Mayran, à l'extrémité droite (affaire Malakoff). — D'après un dessin de M. Durand-Brager 29
— Machine infernale (Jacobi) 31
— Les Récréations au camp en Crimée ... 33
— Les Prisonniers russes et la bénédiction du pope, à Toulon. — D'après un croquis de M. Letuaire 65
— Une Tente d'ambulance pour six blessés, devant Sébastopol. — D'après un croquis de M. Protais 68
— Explosion d'un caisson d'artillerie russe. 68
— Batterie flottante russe devant Yéni-Kaleh. — D'après un dessin de M. Durand-Brager 69
— Funérailles de lord Raglan en Crimée .. 100
— Chasse et prise du cribbler russe *le Menschikoff* par l'aviso à vapeur *le Cocyte*, dans la mer Blanche, près d'Archangel 113
— Inspection, dans la cour de l'hôtel de ville de Lyon, des jeunes soldats expédiés en Crimée. — D'après un croquis de M. A. Steyert 157
— Le Pont de Trakir sur la Tchernaïa. — Lieu de l'engagement principal du 16 août 1855. — Emplacement de la seconde attaque 184-185
— Partie droite de la vallée de la Tchernaïa et de la plaine de Balaklava, prise des hauteurs qui dominent la redoute Canrobert 184
— La Vallée de la Tchernaïa, terminée à son extrémité par Inkermann 185
— Extrémité de la vallée de la Tchernaïa, de l'autre côté du petit pont des Piémontais, sur le canal 184-185
— Le Bastion Korniloff (dit tour Malakoff), enlevé aux Russes le 8 septembre 1855 197
— Bombardement de Sébastopol. — Batterie de mortiers anglais, à gauche du ravin de Karabelnaïa sur l'avant d'un monticule servant d'observatoire.— D'après un dessin de M. Durand-Brager 200-201
— Bombardement de Sweaborg. — D'après les documents communiqués par le ministère de la marine 204
— Bataille du pont de Traktir, sur la Tchernaïa. — D'après les documents officiels 205
— Les bombardes dans la baie de Straliska. — D'après M. Durand-Brager .. 225
— Attaque de la Courtine, par la division de la Motterouge 228
— Attaque du grand Redan par les Anglais. — D'après M. Durand-Brager 229
— Prise, par la division Mac-Mahon, de Malakoff (redoute Korniloff). — D'après M. Durand-Brager 232-233
— Attaque du bastion Central par la division de Salle 236
— Attaque du redan du Carénage par la division Dulac. — D'après M. Durand-Brager 237
— Défense de la gorge de Malakoff 240
— État des vaisseaux russes, le lendemain de la prise de Sébastopol par l'armée francaise. — D'après M. L.-F. Roux. 41
— Baie de l'artillerie, près du fort Saint-Nicolas, à Sébastopol 244
— Porte d'entrée de l'arsenal à Sébastopol. Ib.
— Monument élevé à un amiral russe, sur la promenade ..... Ib.
— Cercle des nobles, habité, pendant le siége de Sébastopol, par le prince Menschikoff. — D'après les croquis de M. E. Roux ..... Ib.
— Parties nord et sud de la ville de Sébastopol.—Deux gravures.—Dessins de M. Durand-Brager 248-249
— Le sous-lieutenant Poussin, tué à l'attaque du bastion central, en enlevant son capitaine blessé 273
— Tombes des Français, des Anglais et des Russes, tués à l'attaque de Petropawloski 276
— Incendie des magasins de Petropawloski. — D'après les dessins de M. Louis de Marcé, enseigne de vaisseau .... Ib.
— Récréations maritimes à bord du *Friedland*. — La course en sacs 277
— Bal costumé. — D'après les croquis de M. H. de la Laurencie, enseigne sur la canonnière *la Fusée* ..... Ib.
— Combat de Koughil 280
— Assaut de Kars ..... Ib.
— Reddition de la garnison de Kinburn .. 289
— Disposition des barricades dans les rues de Sébastopol. — D'après un dessin de M. E. Roux 304
— Vue du fort de Kinburn, prise de *la Lave*, à son poste de combat. — D'après un croquis de M. R. Gillotin 324
— Aspect du front sud-est des fortifications de Kinburn après le bombardement.— D'après un croquis de M. le docteur A. Bideau ..... Ib.
— Quartier général d'Omer-Pacha à Soukoum-Kale. — D'après M. Durand-Brager 369
— Vue panoramique de Kinburn, avec les travaux en terre construits en avant par les Russes 376-377
— Village de Grégorewska 376
— Casemate russe en arrière du fort de la Quarantaine. — D'après M. Durand-Brager ..... Ib.
— Cap Fontaine (Odessa) ..... Ib.

Drapeaux enlevés aux Russes, et rapportés de Crimée par le colonel comte Pajol 376-377
— Vue panoramique de la ville d'Otchakoff et du fort de Nicolaïef, abandonné par les Russes.— D'après les dessins de M. Russel, commandant du *Phlégéton* 376-377
— Villaga Dolfinka 377
— Avant-poste de chasseurs dans les grottes d'Inkermann. — D'après M. de la Laurencie .... Ib.
— Ile de Bérézan (entrée du Dniéper) .... Ib.
— Bombardement et prise des forts de Kinburn 385
— Le Ravin des boulets, devant Sébastopol 388
— Camp de Sefer-Pacha, à Batoum 401
— Pontons servant à caserner les prisonniers russes blessés, dans le port de Constantinople .... Ib.
— La Flotte française passant le Bosphore, entre Scutari et Constantinople, le 12 novembre 1855. — D'après un croquis du docteur Jacquot 405
— Les îles des Princes, à Constantinople 413
— Le Kief dans les îles des Princes .... Ib.
— Camp des prisonniers russes sur l'île de Prinkipo. — D'après les croquis de M. le docteur Jacquot .... Ib.
— Nouveaux travaux de défense des Russes sur le côté nord de Sébastopol. — Deux gravures 424-425
— Juifs karaïtes de Crimée, et habitant cultivateur 424
— Jeunes filles karaïtes puisant de l'eau à une fontaine dans la ville d'Eupatoria 424-425
— Femme et enfants karaïtes, et femme karaïte de sang mêlé 425
Entrée à Téhéran de M. Bourée, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Perse, et de la légation française. — D'après un dessin de M. Pasini 212
Réception de M. le général Canrobert à Stockholm 360-361

FÊTES ET SOLENNITÉS PUBLIQUES.

Célébration à Toulon, le 7 novembre, d'un service funèbre en l'honneur des soldats morts en Crimée. — D'après un croquis de M. Letuaire 321
Cortége funèbre de l'amiral Bruat, à sa sortie des Invalides, à Paris 409
Exposition universelle (clôture de l'). — Réception de LL. MM. au palais de l'Industrie, par le prince Napoléon et la commission de l'Exposition 337
— Cérémonie de clôture. — Croquis et dessin de MM. Allongé, Blanchard et Worms 344-345
— Fête donnée par les exposants dans l'hôtel du Louvre. — Le salon de réception 264
— La Cour de l'hôtel du Louvre transformée en buffet 265
Inauguration de la statue de l'amiral le Ray, à Pornic, le 12 août 1855 149
Inauguration du jardin public de Mascara. — D'après un croquis de M. le capitaine Chrétien 176
Inauguration du règne de don Pédro V, comme roi de Portugal. — Réception du roi par le patriarche à la cathédrale 245
— Reconnaissance du nouveau souverain sur la place du Commerce, à Lisbonne. — D'après les croquis de M. du Minguy .... Ib.
Inauguration du chemin de fer de Lisbonne à Cintra, et des docks de Lisbonne. — D'après un croquis de M. du Minguy 360-361
Inauguration du chemin de fer de Bordeaux à Tonneins 389
Inauguration de la nouvelle église de Saint-Eugène, dans le Faubourg-Poissonnière 421
Réception de S. A. I. et R. le grand-duc Maximilien d'Autriche, dans le port de Toulon, le 29 août 1855. — D'après M. Letuaire 161
Réception du duc et de la duchesse de Brabant au château de Saint-Cloud, le 12 octobre 1855 257
Réception des restes de l'amiral Bruat, sur le port de Toulon. — D'après M. Letuaire 408
Te Deum chanté dans l'église Notre-Dame, en actions de grâces de la prise de Sébastopol 193
— Cortége (le) impérial se rendant à Notre-Dame, pour assister au *Te Deum* chanté en actions de grâces de la prise de Sébastopol. — Dessin de MM. Janet-Lange et Ed. Renard 196
Voyage de la reine d'Angleterre. — Arrivée de la reine dans le port de Boulogne, à bord du yacht *Victoria and Albert* 129
— Entrée de la reine dans la gare du chemin de fer de Boulogne 132
— La Reine arrivant à l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg 133
— Passage de la reine sous l'arc de triomphe dressé par les artistes de l'Opéra, et devant le trophée élevé par les artistes de l'Opéra-Comique 140
— Arrivée de la reine au château de Saint-Cloud .... Ib.
— Décoration exécutée dans la cour de l'hôtel de ville, pour le bal donné à la reine 145
— La Reine au bal donné par l'hôtel de ville de Paris, le 23 août 1855 152
— La Reine au balcon de l'École militaire, pendant la revue du 24 août 1855 153
— Entrée de LL. MM. Royales et Impériales dans la galerie des glaces du palais de Versailles, le 25 août 1855 156

INDUSTRIE.

Exploitation du liége et fabrication des bouchons. — Exploitation des forêts 120
— Emmagasinage des écorces à leur arrivée dans la forêt .... Ib.
— Chaudières dans lesquelles on fait bouillir les écorces .... Ib.
— Atelier d'affilage des couteaux à couper le liége .... Ib.
— Atelier de découpage du liége en bandes. Ouvriers découpeurs en bandes et en carrés .... Ib.
— Atelier des ouvriers tourneurs de bouchons 121
— Triage des bouchons sur le purgatoire .... Ib.
— Triage des bouchons sur le comptoir portatif .... Ib.
— Remplissage des balles après la fabrication .... Ib.
— Pressage des bouchons dans les balles, avec la bille .... Ib.
— Emballage et pesage des balles. — D'après les croquis de M. Letuaire .... Ib.
Exposition universelle de 1855. — Galerie annexe. — Produits de l'Algérie 56
— Partie du transept 57
— Produits des colonies françaises 104
— Produits orientaux 105
— Expériences agricoles faites à Trappes, le 14 août 1855, avec les divers appareils de l'Exposition, en présence du prince Napoléon 148
— Imprimerie d'État à Vienne. — Fonderie de caractères et stéréotypie 173
— Atelier des presses mécaniques .... Ib.
— Atelier de fabrication du papier-monnaie. Ib.
— Appareils de précision, instruments pour l'étude des sciences exactes. — Cinq figures 198-199
— Vase Mansard à anses d'argent 216
— Vase-bouteille. Théière Peyre. Vase Boileau .... Ib.
— Fauteuil en tapisserie de Beauvais .... Ib.
— Vue générale de l'exposition des manufactures impériales de Sèvres, des Gobelins, de Beauvais, et des diamants de la couronne, dans la rotonde du Panorama 216-217
— Figurines en pâte de biscuit de porcelaine, par Klagman, et vases divers 216-217
— Vase de la Guerre 217
— Vase Furtado. Vase grec Louis XV. Vase cylindroïde .... Ib.
— Écran en tapisserie de Beauvais .... Ib.
— Produits de la Belgique. Broderies pour ornements d'église 260
— Les Jardins d'Armide, exécutés en papier peint par la maison Jules Desfossé, d'après les dessins de M. E. Muller 261
— Les Tourniquets 300
— Les Fauteuils roulants .... Ib.
— Les Marchandes de médailles .... Ib.
— Passage couvert de la rotonde à l'annexe, au-dessus du Cours-la-Reine 301
— La Machine à coudre .... Ib.
— L'Appareil Loysel pour le café .... Ib.
— L'Escalier conduisant de la rotonde à la galerie annexe .... Ib.
— Produits de la Prusse 313
— Service de table commandé à M. Christofle par l'Empereur 332
— Monolithe en pierre bleue des carrières de Soignies, en Belgique 368
Fabrication du vin chez les Kirghiz. — D'après un croquis de M. C. Marchal 189
Mélanges industriels. — Ébénisterie. — Bibliothèque par M. Beaufils, de Bordeaux 16
— Fabrication des instruments de musique. — Établissement de M. Gautrot. — Atelier des soudeurs et des pavillonneurs 44
— Atelier des facteurs .... Ib.
— Vue d'une partie des magasins 45
— Atelier de fabrication des instruments à vent en bois et des instruments à cordes .... Ib.
— Établissement de MM. Alph. Giroux et comp. — Reliquaire, ou cabinet en ébène sculpté 172
— Jardinière. Volière en bois sculpté .... Ib.
— Vase à fleurs en cristal et bronze doré .... Ib.
— Table et pièces principales d'un jeu d'échecs, exécutées en ébène, or et argent 172
— Compagnie lyonnaise. — Manteau de cour 192
— Aspect du buffet autour de la rotonde du Panorama 256
— Rôtissoire au gaz .... Ib.
— Les Vitrines de l'exposition de dentelles de la Compagnie des Indes. — Deux gravures 416
Revolver-Devismes (le) 400

MÉDAILLES.

Médaille des récompenses de l'Exposition 338
Médaille offerte à Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte, par la colonie européenne 368

PORTRAITS, STATUES.

Albert (S. A. R. le prince) 137
Bazaine (le général). — D'après un dessin de sir Georges Hayter 289
Barre (J. J.), graveur général de la Monnaie 16
Brunet (le général), tué devant Sébastopol 273
Espartero (le général), président du conseil des ministres d'Espagne. — D'après une photographie de M. José Albiñana 144
Fernando (don), régent du royaume de Portugal 245
François Ier (statue équestre de), pour la cour du Louvre, par M. Clésinger 420
Gaber (Eugène), graveur sur bois 48
Magendie (le docteur), décédé à Paris le 11 octobre 1855 268
Magnan (le colonel) 352
Molé (M. le comte) 384
Nasradin-Schah, roi de Perse 177
Paillet (M. A. G. V.), ancien bâtonnier de l'ordre des avocats 357
Pedro V (don), roi de Portugal 245
Pélissier (le général). — D'après un dessin de M. Horace Vernet 209
Pepe (le général Guglielmo) 149
Poidevin (le porte-drapeau Wilfrid). — D'après un buste de M. Séraphin Dénécheau 80
Pontevès (le général) 357
Rapp (le général) à Dantzig, statue en bronze par M. Bartholdi 53
Richter (Ludwig), peintre 48
Ristori (Mme), dans son costume de *Mirra*, sur le Théâtre-Italien, à Paris 29
Roqueplan (Camille), décédé le 29 septembre 1855 253
Rude, sculpteur 325
Simpson (le général), commandant de l'armée anglaise devant Sébastopol 97
Thurmann (M. Jules) 192
Valentin (Henri) 160
Victoria (la reine) 136
Wigand (Georges), éditeur à Leipsick 48
Yermoloff (le général), ex-commandant des milices russes 4

SCIENCES.

Gymnastique de chambre. — Sept gravures. 367
Instructions pratiques sur la pisciculture, par M. Coste, membre de l'Institut, professeur au Collége de France. — Huit gravures 431-432
Longue-vue Napoléon III. Nouvelle lunette inventée par M. J. Porro. — Deux figures 223
Télégraphie des locomotives, par M. Bonelli. — Coupe verticale du wagon-télégraphe 417
— Intérieur du wagon pendant l'opération. Ib.

THÉATRES.

Joconde (la), acte 3e, scène dernière. — Comédie-Française 356
Paris. — Entrée de Charles VII, six gravures. — Porte-Saint-Martin 84
Victoire! cantate chantée au théâtre de l'Opéra-Comique, à l'occasion de la prise de Sébastopol 208

VARIÉTÉS.

Alliance (l'), bâtiment à vapeur du nouveau service établi entre le Havre et Southampton 144
Bayeux (la cathédrale de) 224
Campement, à Alger, des pèlerins revenant de la Mecque 404
Champs-Élysées (vue à vol d'oiseau des) pendant l'Exposition universelle. — D'après un croquis de M. Chapuis. 328-329
Couteau de chasse donné par l'empereur d'Autriche à Jules Gérard 96
Cuisinier (le) et le médecin 32
Eaux-Bonnes (établissement des). — La grande rue des Eaux-Bonnes 20
— Arc de triomphe dressé à l'entrée des Eaux-Bonnes, pour la réception de l'Impératrice .... Ib.
— Arrivée de l'Impératrice à la maison du Gouvernement, affectée à son habitation .... Ib.
— Le Jardin anglais et le café Dorothée .... Ib.
— Etablissement des Eaux-Chaudes 21
— Montagnards des Pyrénées 21
— La Gorge des Eaux-Chaudes .... Ib.
Eaux (les) de Bade. — La nouvelle salle des bals et concerts 112
— Le Salon Louis XIV .... Ib.
Embellissements de Paris. — Nouveaux établissements. — Le grand café Parisien. — Vues extérieure et intérieure. 141
Étendard de la société royale des chœurs de Gand 128
France pittoresque. — La procession du grand-pardon devant le reposoir de l'hôtel de ville, à Chaumont (Haute-Marne). — D'après un dessin de M. H. Guiot 53
— Le Marchand de cailloux miraculeux à Condé-sur-Noireau 189
— Pèlerinage de Notre-Dame de Font-Romeu (Pyrénées-Orientales). — D'après un croquis de M. Ed. de B. 213
— Pèlerinage de Notre-Dame-des-Anges, à Livry (Seine-et-Oise) .... Ib.
— Cérémonie d'inauguration sur le nouveau pont de la route du Queyras 308
— Le Château Queyras, vue prise du chemin d'Abries. — D'après les dessins de M. E. Guigues .... Ib.
— Inauguration d'un temple protestant à Condé-sur-Noireau 325
— L'ancienne Bannière de la ville de Strasbourg 336
— Noël. — La Nativité dans une église de Basse-Bretagne 421
— Chanteurs de Noël dans les villes de Basse-Bretagne. — D'après les croquis de M. Max Badiguet .... Ib.
Guides illustrés à 1 fr. — Quatre gravures 80
Hippodrome (l') de la ville de Châlons-sur-Marne. — D'après un croquis de M. P. M. Barbat 165
Mayenne (état des travaux de construction du viaduc de la), à Laval (chemin de fer de l'Ouest) 69
Monument élevé à la mémoire de Donizetti. 125
Omnibus (les) de Londres. — Coupe intérieure et élévation extérieure. — Deux gravures 333
Rébus. — Un dans chaque numéro. — L'explication au numéro suivant.
Taxe de la boucherie parisienne. — Division, par catégories, du bœuf, du mouton et du veau. — Trois gravures 320
Touraine (la). — Le château de Chenonceaux 76
— Monument druidique. Les menhir des Érables .... Ib.
— Façade de l'église métropolitaine de Tours .... Ib.
— Fontaine du grand marché, à Tours 77
— Jeanne Darc au château de Chinon .... Ib.
Un Musée d'histoire naturelle aux Champs-Élysées. — Aigles se disputant un chamois 32
Un Mortier officinal de 1660, à Fontainebleau 160
Vincennes (le château de). — Cour du château, du côté du midi 60
— Entrée du fort .... Ib.
— Le Donjon .... Ib.
— Cour du château, du côté du nord .... Ib.
— Porte de la chapelle 61
— Intérieur de la chapelle .... Ib.
— Salle des cardinaux .... Ib.
— Cellule de Mirabeau .... Ib.
— Cellule de Polignac .... Ib.

VOYAGES.

Ascension du Moench. — Village et glacier de Grindelwald, vers le Vetterhorn 36
— L'Eiger, le Moench et la Jungfrau (canton de Berne) .... Ib.
Chine. — État des murailles de Shang-Aï, après l'attaque des équipages du *Jeanne Darc* et du *Colbert* 5
— Costumes chinois .... Ib.
— Cérémonie funèbre en l'honneur des victimes du combat de Shang-Aï. — D'après les croquis de M. Léonard .... Ib.
Cologne (le nouveau pont de) 356
Honduras (État de). — La rivière de Santa-Rosa 380
— Femme indienne de Honduras .... Ib.
— Pont suspendu sur la rivière Méjecote .... Ib.
— Jeune Indien de Honduras .... Ib.
— Rancho, dans l'État de Honduras .... Ib.
— Cours de la rivière Méjecote 381
— Tête d'idole trouvée à Vulpates. — Vase de quartz trouvé à Comayaga .... Ib.
— Une Fête à Honduras. — D'après les dessins de M. Stitchcock .... Ib.
Ramlé (vue de), près d'Alexandrie 288
Souvenirs de voyage d'un gentilhomme breton. — Iles Philippines. — Combat de coqs à Manille 101
— Funérailles d'un Tinguianès .... Ib.
— Fête des Cervelles, chez les Tinguianès. Ib.
— Habitations des Igorrotès .... Ib.
— Agetos recevant des cigares .... Ib.
Suez (vue panoramique de l'isthme de) et du canal des deux mers, d'après l'avant-projet de MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, ingénieurs de S. A. Mohammed-Saïd, vice-roi d'Égypte 89

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7511 02076543 7

DOUBLE
L2c 15229

L'ILLUSTRATION

JUILLET-DÉCEMBRE 1855

GENE
ILLU
B1P5